



Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



c 1.
10
7

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE ,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ,
D'ORLÉANS, MASCARON, 'BOILEAU ', ANSELME *, FLÉCHIER , RICHARD (L'AVOCAT),
LAROCHÉ, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE
NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA
PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLEST,
SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN,
DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM
VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE,
CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON,
SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES,
DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE,
CHAUCHENER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU,
DE LA CHIÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉRÔME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE,
HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON,
PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET,
JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND,
DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ.
FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE,
DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT
TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUARANTIÈME ,

CONTENANT LA DEUXIÈME PARTIE DES SERMONS DIVERS DU P. BOURRÉE ET LES SERMONS
COMPLETS DU P. SOANEN.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTIÈME VOLUME.

LE P. BOURRÉE. (DEUXIÈME PARTIE.)

Suites des sermons divers.	Col.	9
Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année.		103
Retraites.		377
Méditations sur les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge.		569
Panégryriques.		767

LE P. SOANEN.

Sermons.	1109
Homélie.	1500
Panégryque.	1519
Exhortation.	1537

Bx

1756

A2 M5

1844

V. 40

SERMONS,

HOMÉLIES, RETRAITES, PANÉGYRIQUES

ET SUJETS DIVERS,

CHOISIS

DU P. BOURRÉE.

SUJETS DIVERS.

SUITE.

SERMON XCIV.

PRÊCHÉ A LA SAINTE CHAPELLE DE DIJON,

Le jour de saint Simon et saint Jude, 28 octobre, à l'issue d'une procession générale, qui se fait en actions de grâces de la récolte des fruits de la terre.

Benedicito Dominum qui fecit te, et inebriantem te ab omnibus bonis suis. (Eccli., XXXII.)

Peuple fidèle, bénissez le Seigneur qui vous a créé, et vous comble de tous ses biens.

Ne vous figurez pas, chrétiens auditeurs, que ce commandement ne regarde que les Juifs, et que les enfants de la nouvelle alliance soient dispensés de cette espèce de gratitude; elle est fondée sur la loi éternelle et immuable, qui oblige toutes les créatures intelligentes de faire remonter les bienfaits de quelque nature qu'ils puissent être jusqu'à leur source, et d'en reconnaître l'auteur. La liberté qui nous est acquise par la loi évangélique ne nous exempte pas de payer ce tribut, mais elle nous apprend à nous en acquitter par des vues plus élevées et plus spirituelles. La synagogue, qui n'était que l'esclave, demandait à Dieu comme à son maître le pain, le vin, l'huile nécessaire pour sa nourriture, et ne connaissait point d'autres biens; l'Eglise, élevée à la dignité d'épouse, ne veut que l'époux, elle cherche premièrement le royaume de son Dieu, et attend de lui tout le reste comme par surcroît. Moïse, établi médiateur d'une alliance toute charnelle, promettait à ses observateurs l'abondance des biens temporels; Jésus-Christ, le pontife des biens à venir (ainsi que l'appelle saint Paul), ne nous

promet que des biens invisibles. Le premier disait : voici ce que dit le Seigneur, si vous marchez dans la voie de mes préceptes, je vous donnerai les pluies en leur temps, la terre produira ses grains, et les arbres seront chargés de fruits; les grains que vous aurez semés ne seront pas encore foulés, qu'il faudra faire la vendange, et à peine sera-t-elle achevée, lorsqu'il faudra semer, vous recueillerez des fruits nouveaux en si grande abondance, qu'il vous faudra jeter les vieux. *Et delectabitur in crassitudine anima vestra.* (Isai., LIX.) Notre adorable Médiateur, quoique dispensateur des biens de la vie présente aussi bien que de l'éternelle, ne s'est engagé à rien de pareil; il promet aux siens à la vérité la possession de la terre, mais c'est de celle des vivants; il béatifie les pauvres, et donne sa malédiction à ceux qui ont ici leurs aises et leurs consolations. Il ne veut pas que nous regardions les richesses comme nos biens propres, mais comme un bien étranger, parce qu'il est extérieur et passager; il ne donne ce nom qu'aux biens de l'âme seuls intérieurs et éternels. Il ordonne à tous ses disciples de porter leur croix à sa suite tous les jours de leur vie, et, s'il leur promet ici-bas le centuple, outre qu'il y joint les persécutions, il ne faut entendre avec saint Jérôme par là que l'abondance de sa grâce qui fait changer de nature aux choses les plus amères et dont le moindre degré est préférable à tous les biens d'ici-bas.

Toutefois, quoiqu'il n'y ait aucune proportion entre ces deux espèces de biens, et que tout ce qui n'est précisément que pour

ce corps corruptible ne soit digne que de mépris, ce serait une spiritualité fausse et malentendue que d'être sans sentiment et sans reconnaissance envers celui qui nous les départ si libéralement. A Dieu ne plaise que nous regardions cette action de grâces, comme indigne de ceux qui doivent haïr leur vie en ce monde, et que le baptême, qui les a ensevelis avec Jésus-Christ, oblige de tenir sans cesse leurs cœurs élevés vers le ciel où il est assis à la droite de son Père. Depuis que nous avons reçu une nouvelle vie par la grâce qui nous rend enfants de Dieu et temples de son Saint-Esprit, aussi bien dans le corps que dans l'âme, la nature ne doit plus s'approprier les choses mêmes qui tendent à la soulager. C'est un droit transféré, ou plutôt rendu à la grâce. Tout ce qui tend donc à l'entretien de cette vie animale, à maintenir le corps en sa vigueur, et à lui donner la force de suivre avec promptitude les mouvements de l'esprit, sert moins à la nature qu'à la grâce, à raison de l'union intime de l'âme avec le corps, qui fait qu'elle a besoin de lui pour la pratique des vertus, et qu'il est l'instrument de sa sanctification.

Nous voici donc assemblés à peu près pour le même sujet, que les Hébreux à leur fête solennelle des Tabernacles, qui se célébrait en cette saison-ci, non-seulement, afin qu'ils se souvinsent du temps auquel leurs Pères, nouvellement sortis de la servitude d'Egypte, avaient demeuré sous des tentes; mais encore qu'après avoir recueilli tous les biens de la terre, en l'automne, ils en témoignassent tous ensemble leur parfaite reconnaissance par des sacrifices et des festins.

Ce dont le commun d'entre eux s'acquittait d'une manière tout humaine, et par une observation purement littérale, pratiquons-le d'une manière chrétienne et spirituelle; c'est ce que je me propose de vous apprendre, ou plutôt rappeler en votre souvenir, par ce discours, dans lequel je vous ferai voir en quelles dispositions nous devons recevoir les fruits de la terre de celui qui en est le souverain Maître aussi bien que du ciel. Ce sera mon premier point; et, dans le second, l'usage que nous en devons faire. Je ne puis réussir que par le secours du Saint-Esprit; employons, pour l'obtenir, l'entremise de Marie son épouse à qui nous dirons avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je vous crois trop instruits de votre religion pour ignorer que c'est de Dieu seul qu'il faut attendre les biens temporels, et pour n'avoir pas d'horreur de tous les moyens superstitieux que le démon suggère à ceux qui se laissent dominer par une cupidité aveugle. Adressons-nous aux saints, à la bonne heure; mais, en reconnaissant qu'ils n'ont pas le pouvoir de nous gratifier de ces biens; il appartient uniquement à Jésus-Christ en vertu du sacrifice qu'il a offert sur la croix, lui seul est le distribu-

teur des biens temporels aussi bien que des éternels. Il n'y a rien que nous ne tenions de sa bonté, jusqu'à cette vie même; ayant mérité de la perdre en punition du péché de notre premier père, elle ne nous est prolongée que par les mérites infinis du second Adam; les saints à qui leur grâce consommée donne plus d'accès et de crédit auprès de lui, peuvent solliciter sa clémence en notre faveur.

Le premier devoir qu'exige de nous la religion par rapport aux fruits dont la terre se couvre tous les ans si régulièrement, est l'admiration de la sagesse de Dieu et de sa toute-puissance; il fait, si vous y voulez faire attention, tous les ans à nos yeux ce qu'il fit à la naissance des siècles, lorsqu'il tira toutes choses du néant et que la terre entière, par l'efficacité de sa parole parut tout d'un coup comme un jardin délicieux plein de fleurs et de fruits. La seule différence est que Dieu emploie le travail de l'homme pour semer, planter, arroser, cultiver; mais c'est lui qui fait germer ces semences dans la terre, les fait sortir de son sein, leur donne l'accroissement, les amène à une parfaite maturité, et leur imprime la vertu de nous sustenter. C'est lui qui couvre le ciel de nuées, forme ces pluies qui humectent la sécheresse de la terre, produit dans nos prairies le foin propre aux bêtes, et aux autres lieux les herbes qui servent à nos usages. Mais, ô insensibilité, ô stupidité des hommes, qui, s'accoutumant à ce qui frappe tous les jours leurs yeux, ne regardent plus que comme des choses purement naturelles ces effets merveilleux de la Providence et de la toute-puissance; ils attribuent tout à la vertu des causes secondes et à leur propre industrie, sans considérer par les yeux de la foi et de la raison même la vertu secrète et divine du créateur, et que c'est la cause première qui applique, remue, conduit les subordonnées et opère par elles infailliblement l'effet qu'il a prémédité. Il faut des miracles et des prodiges pour les réveiller et exciter leur attention.

Cependant, je ne fais pas difficulté de dire que, quoique tout soit également possible et facile à Dieu, il y a en un sens plus de force, plus de puissance et de grandeur dans les effets ordinaires et naturels, que dans les extraordinaires et surnaturels. Car ces derniers, étant détachés de l'ordre des causes secondes, n'ont besoin que d'une volonté particulière, et ne coûtent pour ainsi dire qu'une seule parole, tels que le changement d'eau en vin par Jésus-Christ aux noces de Cana, ou la multiplication des cinq pains dans le désert; au lieu que les premiers, étant des suites des lois générales, uniformes, infiniment fécondes dans leur simplicité, établies dès le commencement du monde, dépendent d'une multitude prodigieuse de ressorts et de causes entre lesquelles il s'en trouve de libres dont Dieu doit ménager la liberté, il faut des combinaisons infinies et l'amas d'un million de circonstances pour en tirer l'effet projeté. C'est une chaîne com-

posée d'une infinité d'anneaux, dont si le moindre était rompu, tout serait dérangé, et qui demande une infinité de connaissances et d'opérations efficaces, dans l'assemblage desquelles l'esprit humain succombe et se perd ; il ne lui reste que l'admiration, qu'à s'abîmer dans la contemplation de cette science si vaste, et s'écrier avec le Prophète : Oh ! qu'elle est élevée, ô mon Dieu, au-dessus de moi d'une manière merveilleuse, qu'elle me surpasse, et que je me vois éloigné d'y pouvoir atteindre !

Honorons cette sagesse ineffable dont les voies sont si incompréhensibles par le plus profond abaissement de notre cœur, et mettons notre joie à être comme accablés sous le poids de cette gloire immense. Eh ! qu'ont de comparable les plus beaux et les plus riches ouvrages de l'art ? ne leur prostituons plus notre admiration, réservons-la tout entière pour l'auteur de la nature.

Mais apprenons à nous confier en sa providence paternelle. Vous seriez choqués, quoi que vous soyez mauvais, si vos enfants entraient en défiance à votre égard ; vous voulez qu'ils s'en reposent pleinement sur vos soins et ne songent qu'à se rendre dignes de votre héritage ; laissons aux païens ces inquiétudes, ces craintes immodérées de manquer du nécessaire, aussi inutiles en soi que capables de troubler notre repos ; ne nous rendons pas conformes à eux par cet endroit, ce serait le moyen de nous attirer les maux que nous craignons comme une juste punition de notre infidélité. Quoi ! celui qui nourrit les oiseaux, et pare les lis de la campagne d'une nuance et d'un éclat que toute la magnificence de Salomon n'égalait jamais, abandonnera-t-il les plus nobles de ses créatures ?

Mais, si sa sagesse et sa providence demandent nos hommages, sa justice ne les exige pas moins. Toutes les années précédentes n'ont pas été semblables à celle-ci. Le ciel semblaît un ciel de fer, et la terre une terre d'airain ; Dieu avait commandé au premier de ne point verser ses rosées et défendu à l'autre de former le grain, il avait envoyé un vent brûlant qui avait desséché nos campagnes et ruiné l'espérance des laboureurs ; plusieurs gerbes ne rendaient qu'une très-petite mesure, en un mot, il appela la famine sur la terre avec tous ses satellites ; il faut dans ces rencontres adorer sa conduite, s'y soumettre humblement, baiser la main paternelle qui nous afflige par ces fléaux, les attribuer à nos crimes, lui offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, et rectifier nos voies par un entier changement de mœurs et un attachement inviolable à sa sainte loi. Heureux malheur qui produit un tel renouvellement, plaie désirable qui guérit nos âmes de celles du péché, précieuse stérilité qui les rend fécondes en toutes sortes de bonnes œuvres. Mais, combien s'en trouve-t-il peu qui sachent ainsi mettre à profit les maux dont Dieu punit les hommes, la plupart s'endurcissent sous la verge, et refusent de faire pénitence de leurs impudicités, de leur orgueil,

de leurs violences. Il ne sort de ces cœurs réprouvés que paroles de murmure, d'endurcissement et de blasphème. Ainsi, il leur pourrait adresser encore le même reproche qu'il fait par son prophète aux juifs obstinés dans leur rébellion. J'ai frappé vos terres d'une stérilité de blé, et cependant vous n'êtes point revenus à moi, dit le Seigneur ; j'ai empêché la pluie d'arrosar vos champs lorsqu'il restait encore trois mois jusqu'à la moisson, j'ai fait qu'il a plu sur un endroit et que l'autre est demeuré à sec, je vous ai frappés par la niasle, la chenille a gâté vos jardins et vos vignes, je vous ai frappés vous-mêmes de plaies mortelles, et vous n'êtes point revenus à moi. N'est-ce pas là pousser la patience à bout et s'attirer les derniers effets de ses vengeances ?

L'unique parti que nous avons à prendre, dans ces maux publics et particuliers, c'est de nous confondre avec les coupables, quand même nous serions innocents et que nous n'aurions pas contribué, par nos iniquités, à grossir cette nuée qui éclate sur nos têtes en foudres et en carreaux, d'essayer de fléchir la justice divine, et d'obtenir du ciel des regards plus favorables et de plus douces influences, de bénir le Seigneur qui ôte et donne la vie, rend pauvre et riche, et dire avec le saint homme Job : Si nous avons reçu des biens de sa main, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux ; il n'est arrivé que ce qui lui a plu, que son nom adorable soit béni. Oh ! qu'une pareille louange lui est agréable, elle n'est pas suspecte d'intérêt et ne peut partir d'un mercenaire, qui ne sert Dieu que dans la vue d'une récompense temporelle, lorsque sa bonté, l'ayant comme remparé de toutes parts, il bénit les ouvrages de ses mains et multiplie ses possessions, ce qui est le plus horrible des renversements, puisque c'est user de Dieu comme en passant pour jouir tranquillement du siècle ; elle ne peut être, au contraire, dans les disgrâces que la marque d'une âme enracinée dans la charité qui va à Dieu par les voies les plus âpres et les plus épineuses, par lesquelles il lui plaît la conduire, qui ne considère les choses extérieures que comme des vêtements, ne se les incorporant pas ainsi que font les hommes des richesses auxquels elles ne peuvent être enlevées sans qu'ils en souffrent une espèce de dislocation, et persuadée qu'elles sont souvent moins des secours du salut que des empêchements, croit n'avoir rien perdu tandis qu'il lui conserve le désir d'être toute à lui. Saint Augustin la compare à une sage et laborieuse fourmi qui, par sa prévoyance, ayant fait provision de grains durant l'été, trouve de quoi subsister pendant l'hiver, image de l'adversité et de la disette ; il ne sort de son cœur comme d'un bon trésor que louanges, que sentimens de componction, qu'amour et soumission pour son Dieu : *Benedicam Dominum, omni tempore, laus ejus in ore meo.* (Psal. XXXIII.) Un tel chrétien est bien aise de servir Dieu en quelque manière à ses dépens et se rendre témoignage qu'il le préfère à ses dons, c'est pourquoi, il ne lui demande

jamais les biens de la vie présente absolument, mais conditionnellement et par rapport à ceux de la vie future; il demande au contraire d'en être privé s'ils doivent être un obstacle à sa sanctification, et croirait recevoir avec ingratitude ces bienfaits éternels s'il en usait pour une autre fin. Il demande de passer de telle sorte par les biens temporels, qu'il ne perde pas les éternels; au lieu qu'un cœur basement attaché à la terre ne demande précisément que les choses temporelles et n'offre des vœux que pour cet effet; au lieu de faire son capital du royaume de Dieu et de sa justice, il ne le considère que comme l'accessoire, et s'attend, mais follement et par une présomption criminelle, qu'il lui sera donné par surcroît.

Vous voyez par là quelle est la nature de la reconnaissance chrétienne, l'hommage et le tribut le plus naturel dû à la bonté et à la magnificence de notre Dieu, qui dispense avec tant d'amour et de fidélité la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits, pour faire jaunir nos moissons et noircir nos raisins, qui fait servir à nos usages le ciel, les campagnes, les forêts, les étangs, les rivières, les mers, et opère tous les jours une infinité de miracles pour notre subsistance; elle regarde moins Dieu comme auteur de la nature que de la grâce, moins la vertu que les aliments ont reçu de soutenir cette vie périssable, que de nous donner la force de suivre les instincts de la vie surnaturelle, qui est celle du juste.

Un autre motif de cette reconnaissance est que la privation des choses nécessaires à la conservation de la vie est une tentation qui excède d'ordinaire la mesure et le degré de nos forces, c'est un écueil contre lequel le commun des chrétiens, dont la foi est faible et languissante, va briser malheureusement son vaisseau. Aussi voyons-nous que le Sage, qui se défiait de lui-même, conjure Dieu instamment de ne lui donner, ni la pauvreté ni les richesses, mais de lui accorder seulement ce qui est nécessaire pour vivre. Il voit des précipices de part et d'autre, le gouffre des richesses qui porte à une vie molle et sensuelle, à l'oubli de Dieu et à toutes sortes de crimes qui en sont une suite trop ordinaire, de peur, dit-il, qu'étant rassasié, je ne sois tenté de vous renoncer, disant, qui est le Seigneur? et l'abîme de la pauvreté, qui fait perdre la honte et violer la loi divine par les injustices où elle pousse.

Ah! qui pourrait décrire les avantages de cette désirable médiocrité! elle nous garantit du péril presque inévitable des richesses et contribue à nous affranchir des sollicitudes du siècle qui obscurcissent l'esprit, déchirent et ensanglantent l'âme comme des épines, rendent le cœur tout terrestre, le plongent dans la boue et l'empêchent de prendre son essor vers le ciel; elle nous donne le moyen de vaquer sans partage et sans distraction à l'unique nécessaire et nous met hors d'état de contenter des passions toujours vives et prêtes à se soulever, en leur retranchant les moyens extérieurs de se satisfaire;

enfin elle détruit les empêchements du salut et nous en aplanit les voies. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à un Dieu si attentif à nos besoins, si fidèle à les remplir, dont les yeux sont incessamment ouverts en notre faveur aussi bien que les mains, et qui ne se lasse pas de nous combler de ses bénédictions; quelle marque de reconnaissance lui en pouvons-nous rendre? l'une des principales que je vous puisse suggérer et la plus capable d'en attirer de nouvelles, est le fidèle usage de ces biens. Vous allez le voir en ce second point.

SECOND POINT.

Comme rien ne contribue davantage à notre sanctification, ou à notre damnation, que le bon ou le mauvais usage des biens temporels, il nous est de la dernière importance de savoir en quoi consiste cet usage; je le renferme tout en deux mots, afin que vous le reteniez mieux. Il en faut user sobrement et frugalement par rapport à soi, largement et libéralement par rapport aux pauvres.

C'est la fin qui nous doit régler dans l'usage des biens temporels aussi bien qu'en toute autre chose; or, pour quelle fin nous ont-ils été accordés? n'est-ce pas pour le soutien de cette vie mortelle qui nous a été confiée comme un dépôt; or, tant s'en faut que l'usage immodéré de ces biens entretienne le corps dans sa vigueur et sa force, qu'au contraire il l'énerve et altère son économie; la plupart des maladies n'ont point d'autre principe qu'un amas d'humeurs malignes, produites par l'excès de la nourriture, mais, ce qui est suffisant pour la santé, dit saint Augustin, ne l'est pas pour la volupté, qui n'aime pas à se resserrer dans des bornes si étroites et ne dit jamais : c'est assez.

Nous ne devons pas avoir moins de soin de l'âme que du corps, ou plutôt, étant incomparablement plus noble que lui, elle en doit être le principal objet. Il faut donc s'appliquer avec bien plus d'attention à lui procurer ce qui lui est nécessaire pour la faire arriver à sa fin et à son bonheur, nous devons encore plus à l'âme le bonheur qui lui est propre qu'au corps le sien. Or, quelle est la fin de l'âme, à quoi tend-elle, par ses desirs pressés, n'est-ce pas à s'unir immuablement à son Dieu, et jouir éternellement de lui? C'est ce qu'une philosophie éclairée nous apprend aussi bien que la foi. Sa vie ici-bas est de se nourrir de la vérité et de l'exécution de la volonté divine. Il n'y a que des épicuriens qui la rendent esclave du corps qu'elle doit dominer, l'appliquent tout entière à lui, et font consister tout son plaisir et sa joie à recevoir des impressions agréables par le ministère des sens, non par nécessité, mais qu'elle recherche avec avidité, qu'elle aime à se procurer, y mettant sa fin dernière, disant avec cet homme riche de l'Evangile, dont le champ avait extraordinairement rapporté : je bâtirai de plus grands greniers pour y amasser toute ma récolte, et je dirai à mon âme, voilà que tu as beaucoup de biens et

réserve pour plusieurs années, repose-toi, mange, bois, fais bonne chère; n'avez-vous pas horreur de ces paroles? Une âme égale par sa nature aux anges, inférieure à Dieu seul qu'elle est destinée à posséder, se rabaisser aux plaisirs des brutes, se peut-il un plus effroyable avilissement, et un désordre plus monstrueux?

Mais ce qui le rend plus criant et plus punissable, c'est que nous ne sommes pas seulement obligés d'être tempérants; Adam l'eût été s'il eût persévéré dans l'état d'innocence, mais pénitents, et obligés à mortifier et réprimer les saillies d'une concupiscence toujours prête à s'allumer. Le péché de notre premier père, et tous ceux dont nous sommes redevables à la justice divine, nous imposent la nécessité de la satisfaire par des privations rigoureuses. La loi éternelle veut que les dérèglements se réparent par des œuvres de justice, et autant qu'il se peut par des actions qui y soient directement opposées : l'orgueil ne s'expie guère que par l'humiliation, la colère et l'emportement que par la douceur, l'oubli de Dieu par la prière et la retraite. Or, le péché de notre premier père, dont nous portons tous la peine, ayant été un péché d'intempérance, et la plupart de ceux que nous avons commis ne consistant que dans l'abus des créatures, ce n'est qu'en s'en privant, ou en s'en retranchant l'usage autant qu'il se peut, qu'on satisfait à la justice divine : car ce n'est pas des seuls Juifs que Dieu se plaint dans Moïse par ces paroles : ce peuple si chéri qui avait tout à souhait est devenu rebelle, sa force, son repos, son abondance l'ont aveuglé, il a abandonné son Dieu, semblable à ces bêtes qu'on nourrit trop grasement qui deviennent indomptables, et ne peuvent plus souffrir ni joug ni frein, et se soumettre à celui qui les veut conduire. Ainsi Israël, s'étant engraisé et comme enivré de son abondance, s'est emporté aux derniers excès. Ayant donc eu le malheur d'imiter ce peuple rebelle, travaillons à rentrer dans l'ordre, non-seulement par le retranchement du superflu, mais quelquefois du nécessaire. C'est pour ce sujet, selon la remarque du grand saint Léon, que l'Eglise a institué en ce temps-ci des jeûnes solennels, c'est une espèce de tribut, dit ce saint Pape (serm., 12), que vous offrez à Dieu en reconnaissance des fruits et des moissons qu'il a eu la bonté de vous donner : *Pro consummata perceptione omnium fructuum dignissime largitori eorum continentie libamen offertur.*

Puis donc que notre principale occupation en cette vie doit être de guérir la maladie causée par la pomme fatale, gardons-nous bien de l'aggraver et de fortifier cette pente violente que nous apportons en naissant aux plaisirs sensuels, et que nous n'avons que trop augmentée par l'habitude en nous y livrant; le remède naturel à ce mal est la mortification et la circoncision spirituelle; l'Evangile ne prêche autre chose, c'est un devoir de justice que nous devons à Dieu et à vous-mêmes, et celui qui ne se refuse aucun

plaisir n'est pas moins cruel envers son âme, que s'il laissait ronger son corps par la lèpre ou la gangrène, sans vouloir rien faire pour arrêter son cours.

La malignité du premier péché a renversé tout l'ordre de la nature, et a répandu sa corruption sur les créatures même inanimées, ce qui fait dire à saint Paul qu'elles sont assujetties à la vanité contre leur inclination. Dieu les avait créées pour porter l'homme à l'adorer, et y reconnaître des traces de ses perfections; le démon, présentement, s'en sert comme d'instruments pour les éloigner de lui. C'est la connaissance de ce désordre, et de cet empire tyrannique usurpé par le démon, qui porte l'Eglise à détourner par des prières les mauvais effets de ses impressions, et ce qui nous doit obliger de n'user jamais des aliments sans les sanctifier par la parole de Dieu et la prière, et recourir à lui, afin que l'ennemi malin ne les emploie pas à notre perte.

Mais, afin que cette prière obtienne inmanquablement son effet et qu'elle attire la bénédiction du ciel, renfermez-vous dans les bornes exactes du nécessaire; vous ne pouvez les outrepasser volontairement sans le tenter, sans perdre le droit à cette protection spéciale, et vous exposer à donner dans tous les pièges de satan qui ne prévaut que par la prise que nous lui donnons nous-mêmes en suivant nos passions, car il a une espèce de juridiction sur tout ce qui est dérégulé. Défions-nous de ses présents, ce sont des poisons déguisés sous l'appât du plaisir, un fer caché sous l'hameçon. Ne soyons pas si imprudents, resserrons le plus qu'il sera possible l'usage des créatures, usons-en avec la modestie de celui qui n'a que le simple usage, et non avec la passion de celui qui veut jouir, *utentis modestia, non amantis affectu.* (S. Aug.) Comme n'en usait pas, ainsi que veut saint Paul, les regardant comme les provisions du voyage que nous avons à faire, et non pas comme des biens qui nous arrêtent en chemin et nous rendent citoyens de ce monde : *Sit viaticum itineris, non illecebra mansionis* (1 Cor., IX); comme des soulagements de misérables et de condamnés, des rafraichissements dans le cours du pèlerinage et non des récompenses qui puissent rendre heureux tels que les biens dont nous serons enivrés dans la maison de Dieu, *miserorum damnatorumque solatia, non premia beatorum*; que toutes ces consolations humaines ne servent qu'à vous faire désirer plus ardemment les délices de la patrie et vous en donner quelque faible idée. Quels seront les biens du ciel, puisqu'on trouve tant de plaisir en ceux de la terre! que tout ce qui s'y trouve de beau et d'aimable nous serve à aimer Dieu davantage, puisqu'il le surpasse infiniment! que donnera-t-il à ceux qu'il a prédestinés à la vie, puisqu'il fait tant de bien à ceux qu'il a justement condamnés à la mort?

Entrez un peu dans les vues de sa bonté (je parle toujours avec saint Augustin), pourquoi vous a-t-il jusqu'ici départi les biens tempo-

rels, la rosée du ciel et la graisse de la terre ; est-ce pour se faire oublier de vous, et perdre votre cœur, qu'il a acheté par des choses infiniment plus chères que tous les biens corruptibles ? n'est-ce pas au contraire afin de vous obliger de l'aimer davantage, et vous attacher inviolablement à lui, pour vous fournir plus de moyens de pratiquer les vertus chrétiennes, et vous faire connaître l'excellence de ceux qu'il vous prépare dans le ciel, vous ayant rendu ses co-héritiers ? il serait bien étrange, ou plutôt bien honteux que ce qui doit serrer plus étroitement les nœuds de cette union mutuelle les rompit, et que vous fissiez des sacrifices à son ennemi de ces mêmes biens dont il vous a comblés avec une profusion digne de sa magnificence. Que sert aux chrétiens, quise font ici-bas une béatitude charnelle d'être plus instruits que quelques Juifs stupides dont Dieu se plaint dans Osée en ces termes : « Ils n'ont pas su que c'était moi qui leur donnais en abondance le blé, le vin, l'huile, l'or et l'argent, mais ils en ont offert des sacrifices à Baal, » si nous n'en faisons pas meilleur usage qu'eux ? Que leur sert-il de ne plus adorer à l'exemple des païens une Cérès, un Bacchus, une Pomone, s'ils font leur Dieu de leur ventre et n'ont que des sentiments terrestres ? voilà ce qui met Dieu en fureur, change sa bonté en une haine implacable, et l'oblige de tenir une conduite toute différente, ainsi qu'il le proteste par le même prophète : je répandrai, dit-il, mon blé et mon vin, je délivrerai ma laine et mon lin, qui servaient à convir son ignominie. Remarquez cette expression, *liberabo*, je délivrerai. Elle marque que les créatures insensibles sont dans un état violent de se voir obligées de servir au désordre, et soupirent d'en être affranchies. Que diriez-vous d'un serviteur à qui son maître aurait considérablement augmenté ses gages sans autre motif que pour l'obliger de s'affectionner davantage à son service, d'un ami à qui vous auriez fait de riches présents ? que penseriez-vous d'une femme à qui son époux aurait acheté des pierreries d'un grand prix, si ces premiers se servaient de ces présents pour machiner quelque chose contre leur bienfaiteur, ou si cette épouse devenait si éprise de ces bijoux, qu'elle leur donnât tout son amour, ou, ce qui est plus criminel, en gratifiait ses adultères. Vous crieriez à la perfidie et jugeriez sans doute avec raison qu'une telle ingratitude ne peut être trop punie. Cependant, vous êtes peut-être cet homme ou cette femme ingrate et déloyale. Car ces biens temporels que Dieu ne vous doit pas, et qu'il vous paie néanmoins tous les ans plus exactement que la rente la plus assurée, que sont-ils autre chose, selon saint Augustin, que les bienfaits d'un maître, les présents d'un ami, les arrhes d'un époux ? *Beneficia Domini, munera amici, arrhus sponsi*. Quel usage en avez-vous fait jusqu'ici ? je rougis de le dire, pour satisfaire à vos passions, et vous attacher de plus en plus à la vie présente. Ah ! si vous vous étiez oublié jusques à ce point, concevez-en de l'horreur,

humiliez-vous-en profondément, faites-en pénitence, songez que c'est Jésus-Christ qui vous a acquis le droit d'user des créatures ; mais comment vous l'a-t-il acquis ? par des privations continuelles, par les travaux de sa vie voyageuse, par l'effusion de tout son sang. Il s'est refusé durant les jours de sa chair les moindres soulagements, et n'a eu les choses les plus nécessaires que sa providence accorde aux renards et aux oiseaux. Voilà le modèle que nous avons tous à copier. Le baptême qui nous a incorporés à cet adorable chef, nous a rétablis à la vérité dans nos premiers droits, mais non pas avec la même étendue. Nous sommes des malades qui ne peuvent guérir que par des diètes rigoureuses, des athlètes qui doivent s'abstenir d'une infinité de choses et pratiquer un régime pénible pour être plus dispos à la lutte et aux combats qu'il nous faut soutenir, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les esprits de malice répandus en l'air. Nous faisons profession d'une loi infiniment plus parfaite que celle des Juifs. C'étaient des enfants à qui on permettait beaucoup de choses, nous devons être des hommes parfaits pour qui cette condescendance n'est plus nécessaire. Il leur était dit : *Adorato Domino, epulaberis in omnibus bonis quae dederit tibi* (Deut., XVI), après avoir adoré le Seigneur, vous ferez des festins de tous les biens qu'il vous aura donnés, mangez des viandes grasses et buvez du vin nouveau. Il nous est dit au contraire que l'Époux nous sera enlevé, et qu'alors nous jeûnerons, que tout le temps de cette vie est un temps de larmes, de pénitence, et que nous ne devons point connaître d'autre joie que celle que le Saint-Esprit promet à ceux qui renoncent aux vaines joies du siècle.

Mais ce qui était le plus recommandé aux Juifs, et à quoi nous ne pouvons manquer sans une prévarication très-criminelle, c'est de faire part de nos biens à ceux qui n'en ont pas, et distribuer largement aux pauvres une partie de ce que Dieu nous a donné si libéralement ; donnons à la vertu ce que nous dérobons au plaisir ; que ce dont nous nous retranchons par la frugalité soit la portion de l'indigent et qu'ils se ressentent de l'abondance de l'année : *Impendamus virtuti quod subtrahimus voluptati, fiat refectio pauperis abstinentia jejunantis*. (S. Leo.)

Si nous voyons tous les ans la nature comme ressuscitée au printemps, et la terre faire sortir de son sein les semences qui y semblaient mortes durant l'hiver, produire premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le blé tout formé dans l'épi, ne croyons pas que Dieu n'ait eu dessein que d'étaler à nos yeux un spectacle qui fasse simplement admirer sa sagesse, ou faire montre des richesses de sa toute-puissance. Il est visible que sa providence a choisi ce moyen pour pourvoir à la conservation des êtres à qui il a donné la vie, et qu'il a eu encore plus en vue de faire éclater les richesses inépuisables de sa bonté. *Qui dat escam omni carni, quoniam*

in æternum misericordia ejus. (Psal. CXXXV.) Or, s'il a fait germer le foin pour la pâture des bêtes de charge qui servent à l'homme, s'il écoute les cris des petits corbeaux qui l'invoquent, et leur donne une nourriture convenable, l'aura-t-il refusée à l'homme à qui il a assujéti toutes choses? le laissera-t-il mourir de faim, tandis qu'il nourrit les oiseaux qui ne sèment, ne moissonnent et n'amassent rien dans des greniers, lui qui est beaucoup plus excellent qu'eux? Pouvons-nous avoir des pensées si indignes de son amour paternel, et si injurieuses à sa sagesse? N'en accusons que la dureté et la barbarie des riches; le partage des biens et l'inégalité des conditions étant un effet de sa providence, et une suite du péché originel, il a assigné la subsistance des pauvres sur ces biens qui sont entre vos mains. L'orphelin et l'indigent ont été laissés à votre charge. *Tibi derelictus est pauper, orphanus tu eris adjutor (Psal. X);* vous ne pouvez leur refuser le pain qui est nécessaire pour soutenir leur vie sans frustrer la Providence de ses intentions, sans faire blasphémer contre elle, sans vous rendre coupables d'autant de meurtres qu'il en périt par la nécessité, et violer les droits les plus sacrés de la justice; car ne vous imaginez pas faire une pure œuvre de miséricorde et de surérogation, lorsque vous rompez votre pain aux pauvres qui n'ont point d'autre fonds que celui de la Providence; c'est un devoir indispensable de justice, une loi qui vous est imposée par le Législateur suprême, sous peine de damnation. Si vous êtes maître de ces biens terrestres à l'égard du reste des hommes qui n'ont pas droit de vous dépouiller, et qui commettraient un larcin en vous enlevant votre récolte, vous n'êtes à l'égard de Dieu que simples fermiers et économes, ainsi que Jésus-Christ nous l'apprend dans une parabole de l'Evangile, son domaine est inaliénable, et on ne prescrit jamais contre ses droits. Quoi! celui qui est l'ordre essentiel et la bonté même vous aurait-il donné des biens avec profusion pour les consumer en luxe, en équipages, en festins, en dépenses superflues, ainsi que faisait le mauvais riche, et en disposer à votre fantaisie, tandis que les Lazares sont couchés à vos portes soulevant d'être rassasiés des miettes qui tombent de vos tables sans qu'on leur en donne! êtes-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre, et ferait-il servir son soleil et ses nuées à vos iniquités? Prenez-en à la bonne heure les premiers le nécessaire, conformément à votre état, non selon les lois de la coutume qui dégénère souvent en abus, ni celles de la cupidité qui ne se prescrit point de bornes, mais de la charité et de la bienfaisance chrétienne. Le reste appartient aux pauvres, ce sont des moyens ordonnés par la Providence pour leur nourriture, vous ne pouvez les en frauder sans commettre une espèce de vol, de rapine et de sacrilège digne des feux de l'enfer. Voilà, dit saint Basile, à quelles conditions Dieu vous a partagés de ces grands biens, c'est afin que vous les partagiez vous-

même selon l'ordre de la charité. ordre qui n'est pas fondé sur des lois arbitraires et sujettes au changement, mais fixes et invariables.

Eh quoi! les pauvres, le plus cher objet de sa tendresse, les princes de son royaume, languiront de faim et de soif, tandis que vous mangez les agneaux les plus tendres, des veaux choisis de tout le troupeau, que vous buvez le vin le plus exquis à pleines coupes et nagez dans la joie. Sachez, sachez que ces pauvres pour qui vous avez souvent moins d'égard que pour vos chiens et vos chevaux, de la nourriture desquels vous vous mettez en peine, sont eux-mêmes vos nourriciers; non-seulement ils ouvrent le sein de la terre avec le soc de la charrue, bêchent et taillent la vigne et portent le poids du jour et de la chaleur pour remplir vos greniers et vos caves, mais ce sont eux qui prient, et prient efficacement pour écarter les grêles et dissiper les influences malignes qui causent la stérilité et attirer les pluies en leur temps. C'est en leur faveur que la justice de Dieu tient ses fileaux suspendus et qu'il commande aux anges, qui en sont les exécuteurs, de ne plus frapper la terre. Ainsi, vous leur êtes souvent plus obligés qu'ils ne vous le sont; vous croyez les nourrir et c'est vous mêmes qui recevez d'eux la nourriture; faites leur en donc part abondamment et profitez de ce moyen que la bonté de Dieu vous met en main pour racheter vos péchés innombrables, travaillez par là à attirer la grande miséricorde dont vous avez tant besoin et mettez-vous ainsi en état de paraître avec quelque confiance devant le tribunal redoutable du commun juge; leurs plaintes sont présentement négligées, ils sont souvent obligés de les étouffer dans leur bouche et de dissimuler ce qu'ils souffrent de la dureté impitoyable des riches, mais ils s'élèveront alors avec grande force contre eux, et ne doutez pas que celui qui se glorifie du nom de Père des pauvres ne leur fasse raison et ne condamne à souffrir éternellement une faim enragée, ceux qui ont refusé de soulager la leur, tandis qu'il les fera asseoir à sa table avec Abraham, Isaac et Jacob et les enivrera d'un torrent de volupté.

Faites-vous en donc présentement des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels; ne soyez pas ménagers d'une semence qui doit rapporter au centuple, ne craignez pas d'exercer cette usure, elle est sainte et vous enrichira pour jamais. C'est même le moyen le plus puissant pour obtenir des années d'abondance de suite, saint Paul vous en assure : Dieu, dit-il, est tout puissant pour vous combler de toute sorte de grâces, afin qu'ayant en tout temps et en toutes choses ce qui suffit, vous ayez abondamment de quoi exercer toute sorte de bonnes œuvres; il vous donnera toujours le pain dont vous avez besoin pour vivre, il multipliera ce que vous avez semé et fera croître de plus en plus les fruits de votre justice qui demeurera éternellement.

Les richesses au contraire appauvrissent souvent leur avide et cruel possesseur (telle est leur malédiction) par le mauvais usage qu'il en fait, qui l'oblige d'emprunter toujours sans pouvoir rendre; au lieu que le juste, qui a le cœur plein de charité, trouve toujours de quoi l'exercer; ses mains sont sans cesse ouvertes pour donner; il semble qu'il y ait un combat continu entre Dieu et lui; plus il répand, plus il est rempli et prospère en bénédictions temporelles et spirituelles. Mais qu'ont-elles de comparable à celles qu'il réserve dans le ciel à ces hommes de miséricorde?

Soyez donc béni à jamais, Seigneur infiniment bon, pour tous les biens dont vous ne cessez de nous combler; préservez-nous de l'ingratitude qui, nous les faisant oublier, nous en rend indignes et resserre votre main libérale. Nous devrions être pâmés d'admiration à la vue de la profondeur de votre sagesse et des richesses incompréhensibles de votre bonté, nous reconnaissons avoir mérité par nos infidélités, nos défiances et autres excès, que cette source fût tarie, mais vous vous plaisez plus à signaler votre clémence que votre sévérité. Toutes ces grâces nous seront funestes si vous n'y en joignez une plus importante qui est d'en user saintement. Donnez-nous cet esprit de sobriété qui opère en nous la mortification de la vie sensuelle et des inclinations du vieil homme, et celui de compassion pour les nécessités du prochain qui nous les fasse regarder comme les nôtres propres et nous presse d'y remédier. Enfin, accordez nous de faire un si bon usage de tous les biens et de tous les maux de la vie présente, qu'ils ne servent qu'à nous procurer les joies de l'autre et nous conduire à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

SERMON XCV.

EXPLICATION DU PSAUME CXXXI.

Memento, Domine, David. (Par rapport aux prêtres.)

Si un illustre abbé de nos jours (1), expliquant les évangiles de toute l'année à ses religieux, a pu leur dire qu'il y trouvait les moines partout, et que, sans faire violence au texte sacré, il y apercevait leurs principaux devoirs; que le Fils de Dieu les avait eus en vue dans ses paraboles et dans ses miracles, je crois être encore mieux fondé de dire la même chose des prêtres qui sont proprement les religieux de Jésus-Christ et qui ont des liaisons si intimes avec lui et avec l'Eglise son Epouse.

Elle a subsisté durant plus de trois siècles sans cénobites. Saint Pacome, qui florissait vers le milieu du IV^e, est, selon l'opinion la plus probable, le premier qui ait commencé à former un monastère et un corps de religieux; mais l'ordre des prêtres, qui ne reconnaît que Jésus-Christ pour son fondateur, est aussi ancien que l'Eglise, et elle ne peut subsister sans lui, n'étant, selon

saint Cyprien, que le peuple fidèle uni à ses pasteurs légitimes. *Plebs adunata pastorum*. Les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, dit le Psalmiste, et les collines la justice. C'est-à-dire que Dieu met sa parole et sa grâce dans les chefs du troupeau pour la lui communiquer; il remplit de lait spirituel les mamelles des nourrices, afin qu'elles en allaitent leurs petits: ainsi les instruire, les former et les sanctifier, c'est instruire, former et sanctifier le reste des hommes, ce qui est le but des Ecritures.

Ce n'est pas dans l'Evangile seul que les prêtres sont désignés et marqués par des caractères qui les rendent reconnaissables à tous les esprits attentifs; c'est dans tout l'Ancien Testament et surtout dans les Psaumes, parce que Jésus-Christ et son corps mystique y sont plus clairement exprimés, et que ces divins cantiques ne parlent que de leurs ordonnances, de leurs périls, de leurs combats, de leurs victoires.

Je sais combien l'esprit humain est fécond en sens allégoriques, et que l'imagination aime à se donner carrière en ce vaste champ; mais, dans l'application du psaume que je me propose d'éclaircir, il n'y a pas lieu à de vaines conjectures, puisque l'Eglise elle-même s'en sert pour honorer le triomphe de ses pontifes dans son office solennel. Si je ne rencontre pas précisément son sens et ce que l'esprit de Dieu qui l'anime et qui l'éclaire a eu intention de signifier par telle figure, il doit suffire qu'elle aide à contempler la vérité avec plus de plaisir et l'imprimer plus fortement dans la mémoire, que l'allégorie n'ait rien de forcé, mais qu'elle soit fondée sur la lettre, autorisée par d'autres passages et ne soit appliquée qu'à des vérités claires, utiles, incontestables, en sorte que, si la figure ne semble pas juste, la vérité figurée ne laisse pas d'être édifiante.

Le roi David peut être l'auteur de cet excellent psaume, et l'avoir composé pour être chanté lorsque l'arche serait transportée de la montagne de Sion sur celle de Moria où le temple devait être bâti, l'esprit de prophétie lui rendant présentes les choses futures; mais l'opinion la plus commune et la mieux fondée, est que Salomon le composa par l'inspiration de l'esprit de Dieu, pour être chanté par les lévites et le peuple dans cette auguste cérémonie et cette fête, la plus magnifique qui eût été célébrée jusqu'alors, soit pour la grandeur du sujet, puisqu'il s'agissait de la consécration du premier temple érigé au Dieu vivant, soit pour la magnificence de la structure et des ornements dont il était embelli, soit pour sa durée, puisque le peuple innombrable, qui s'était assemblé de tout le royaume pour la solenniser, ne se sépara qu'après quatorze jours qui se passèrent dans des réjouissances continuelles; l'esprit

(1) M. de la Trappe,

de Dieu pouvait-il nous tracer une image plus noble, plus vive et plus sensible de la gloire infinie avec laquelle se célébrera la dédicace du temple immortel, construit par le vrai Salomon, et de l'effusion de joie, des chants d'allégresse avec lesquels toute la cité rachetée s'offrira par les mains de notre grand Prêtre, comme parle saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* : *Tota ipsa redempta civitas offeret se Deo per sacerdotem magnum*. Commençons.

Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus. Souvenez-vous, Seigneur, de David et de toute sa douceur. Ce prince humble et pieux n'a garde de représenter à Dieu les dépenses immenses qu'il a faites et les soins infinis qu'il a pris pour le loger dans un lieu digne de lui, autant que les hommes sont capables d'en préparer et d'en orner un; loin de s'en prévaloir, il regarde le choix qu'il a plu au Seigneur faire de sa personne, comme la faveur la plus insigne dont il pût l'honorer; il le conjure donc d'être attentif à sa prière et à celle de son peuple, à cause de David, son père, et lui représente, entre les qualités différentes dont ce prince était orné, son extrême douceur, comme la plus capable de le toucher. L'hébreu porte *affliction* au lieu de douceur, mais cela revient au même, car ce saint roi conserva toujours dans les angoisses les plus pressantes une douceur à toute épreuve. Il garda inviolablement la paix avec ceux qui le haïssaient et qui le persécutaient avec le plus de violence et le moins de sujet, il n'opposa que la charité à leur haine et à leur fureur. C'est ce qui éclata particulièrement dans les persécutions qu'il eut à essuyer de la part de Saül, son implacable ennemi, dans la révolte d'Absalon, son fils, et les injures atroces que Séméï vomit contre lui.

Mais Salomon n'eût pas prié sans doute avec tant de confiance, s'il n'eût envisagé dans son père celui qui devait un jour naître d'eux selon la chair, le père et le fils en même temps de David, le véritable Moïse, le plus doux de tous les hommes qui aient jamais été sur la terre. Il demande à Dieu de jeter un regard favorable sur son peuple d'Israël en considération de Jésus-Christ et de sa douceur. Elle a été sa vertu favorite, s'il est permis de parler ainsi; du moins c'est celle dont il a fait le plus d'usage et qui se fait le plus remarquer dans tout le cours de sa vie, et les différentes circonstances de sa mort qu'il a soufferte comme un agneau sans ouvrir la bouche sous le couteau qui l'égorge : *Mitis in vita, mutus in morte*. (S. Aug.) C'est pourquoi saint Paul, ayant une grâce à demander aux Corinthiens, les conjure par la douceur et la modestie de Jésus-Christ. Or si tous les chrétiens doivent étudier en lui cette charmante vertu, et apprendre de ses exemples à être doux et humbles de cœur, ainsi qu'il les y exhorte lui-même, les prêtres, ses ministres, sont bien plus particulièrement obligés de les méditer et de les imiter; leur sacerdoce est un ministère

d'humilité et de charité. Qu'ils considèrent sans cesse comment ce meilleur de tous les pères accueillit l'enfant prodigue au retour de ses débauches; les caresses et la fête qu'il lui fit; la manière dont il reçut la femme pécheresse et sauva la vie à une autre qu'on venait de surprendre en adultère, aussi bien que celle dont il réprima le zèle trop ardent de deux de ses apôtres, qui voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville qui avait refusé de le recevoir. Que s'il est besoin d'user quelquefois de sévérité (car à Dieu ne plaise que la douceur pastorale soit la ruine de la discipline), qu'elle soit paternelle et non pas tyrannique : *Paterna sit, non tyrannica* (S. Bern., in Cant.), qu'on verse, à la bonne heure, du vin dans les plaies des pécheurs blessés à mort, mais qu'on y répande encore plus d'huile, et qu'on se souvienne qu'on est nourrice, qu'il faut des entrailles et des mamelles, non un front sourcilieux ni un visage austère, encore moins des coups : *Produce ubera, non verbera; pectora lacte pinguescant, non typho turgeant*. Celui qui sait combien la nature humaine est fragile, qu'elle est la force des illusions du diable et la tyrannie du péché, loin d'insulter à ceux qui y sont tombés, n'aura que de la compassion de leur misère; il les regardera comme des brebis égarées, et loin de les éloigner encore par l'aigreur et la dureté des corrections, il essaiera de les gagner par la douceur et les ramener par la condescendance de la charité.

Il ne faut pas, écrit saint Paul à Timothée, formant en sa personne tous les ministres sacrés, que le serviteur de Dieu s'amuse à contester, mais il doit être modéré envers tout le monde et patient; il ne doit pas, à l'exemple de son maître, briser le roseau cassé, et achever d'éteindre la mèche qui fume encore. Si la faim de la justice le presse de conformer tout à l'ordre, que ce ne soit pas dans l'esprit d'Elie ni de l'ancienne loi, mais de la nouvelle, avec paix, avec douceur, employant moins les menaces et les reproches que les prières et les exhortations. Le gouvernement des âmes est bien différent de celui des États et des sociétés politiques, qui ne se maintiennent que par la rigueur des lois : un pasteur évangélique dément son caractère, dès qu'il ne songe qu'à faire valoir l'autorité, sans la rendre aimable par ses manières insinuantes. L'Eglise est appelée une colombe; si elle se met quelquefois en colère, c'est sans fiel et contre le péché seul, non contre le pécheur, qu'elle est toujours prête de recevoir à bras ouverts, lorsqu'il implore sa miséricorde, touché d'un désir sincère d'expiation ses dérèglements par la pénitence. Hé! comment pourrait-elle souffrir des ministres violents et qui se laissent transporter par la passion de la colère, elle qui exclut du sacerdoce ceux qui ont porté les armes, ou exercé quelque emploi de judicature : la profession militaire n'est pas sans doute illicite, puisque saint Jean n'obligeait pas les

soldats qui venaient à son baptême d'y renoncer, mais seulement de ne faire aucune violence ni concussion ; Jésus-Christ ne l'a point interdite dans l'Evangile ; il paraît, par l'*Apologétique* de Tertullien, que les armées romaines étaient pleines de chrétiens ; on a vu des légions entières de soldats fidèles, témoin la Fulminante qui sauva l'empire en Allemagne sous Marc-Aurèle, et celle qui, sous Maximien, fut décimée et même martyrisée tout entière, ces illustres guerriers s'étant trouvés assez affermis dans la foi pour la sceller de leur sang, et se laisser égorger comme des victimes, sans vouloir se défendre. Le premier concile d'Arles, dans son troisième canon, sépare de la communion les soldats qui quittent les armes durant la paix, c'est-à-dire qui abandonnent la milice sans le congé des capitaines et sans y être obligés par la nécessité de sauver leurs âmes, comme cela arrivait durant la guerre des persécutions. La profession de juge est encore moins odieuse que la militaire ; elle est au contraire très-honorable et sanctifiante ; l'Ecriture sainte leur donne le nom de dieux, parce qu'ils sont revêtus de son autorité, et exercent l'une de ses principales fonctions. Cela n'a pas toutefois empêché l'Eglise d'attacher l'irrégularité à ces deux emplois pour la seule raison du défaut de douceur : *Ex defectu lenitatis*. L'ombre et l'image de cruauté lui est un motif de ne pas admettre aux ordres sacrés tous ceux qui, par les charges et les emplois qu'ils ont exercés, ont efficacement coopéré, soit directement, soit indirectement, quoique très-justement, à la mort de quelqu'un, tant ce qui blesse la douceur et ce qui tend à l'effusion du sang humain est contraire à son esprit.

Sicut juravit Domino, votum vovit Deo Jacob, etc. Souvenez-vous qu'il vous a juré et fait ce vœu. si je monte sur le lit préparé pour me coucher, si je permets à mes yeux de dormir et à mes paupières de sommeiller ; si je donne aucun repos à mes tempes jusqu'à ce que je trouve un lieu propre pour le Seigneur et un tabernacle pour le Dieu de Jacob. Voici un second motif qu'emploie Salomon pour toucher Dieu en sa faveur et en celle de son peuple, qui n'est pas moins puissant que le précédent : c'est le zèle ardent dont brûlait le cœur de David pour la construction d'un temple où il pût placer l'arche. Nous voyons, dans le second livre des *Rois*, qu'aussitôt que ce pieux prince se vit maître de Jérusalem et paisible dans son royaume, son premier soin fut de placer l'arche sacrée dans un lieu fixe et digne d'elle. *Ne voyez-vous pas*, dit-il au prophète Nathan, *que j'habite dans une maison de cèdre, tandis que l'arche de Dieu n'a pour couverture que des peaux de bêtes* ? C'est pour ce prince un état violent de se voir logé dans un palais magnifique, et l'arche sous des tentes ; ce qui doit en passant couvrir de confusion ceux qui, étant obligés par état de

chérir la beauté de la maison de Dieu, la négligent et la laissent dans le désordre et une malpropreté choquante, tandis qu'ils accommodent la leur comme celle des princes. C'est le reproche que Dieu faisait autrefois aux Juifs par son prophète Aggée : *Quoi ! il est toujours temps pour vous de demeurer dans des maisons superbement lambrissées pendant que la mienne est déserte.*

Mais, si le zèle de David condamne ces riches bénéficiers qui appliquent tous leurs soins à bâtir des maisons semblables au palais de Salomon, pour nous servir des termes d'un concile de notre France (2), tandis que les Eglises qui dépendent d'eux ressemblent à l'étable de Bethléem ; il condamne encore plus fortement l'indifférence de ceux qui sont obligés de bâtir des temples spirituels au Dieu vivant, et qui doivent être toujours en une sainte inquiétude jusqu'à ce qu'ils y aient mis la dernière main. Voilà la vertu principale de ceux qui sont chargés du soin des âmes ; cette passion doit les consumer, les dévorer, et comme absorber, et faire disparaître toutes les autres ; il y a peu à espérer de leur ministère, s'ils ne sont dans cette disposition. En vérité, il serait bien honteux pour nous que notre empressement pour gagner des âmes à Jésus-Christ fût moindre que celui des pharisiens pour faire des prosélytes, car ils couraient la terre et les mers pour en faire un seul, et que la charité eût moins d'ardeur et d'activité que la cupidité et le faux zèle. Nous lisons, dans les *Actes des apôtres*, que plus de quarante Juifs s'étant assemblés, ils firent vœu avec serment et imprécation de ne manger ni boire, qu'ils n'eussent tué saint Paul ; pourquoi donc ne ferons-nous pas un vœu pareil à celui de David ? Ah ! si vous n'avez que quelque étincelle du feu qui l'embrasait, ne vous engagez pas dans un état qui demande un homme tout dévoué à la gloire de son Dieu et au salut des âmes, et si vous y êtes engagés, suivez mon conseil, ou plutôt celui du Sage : *Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, et engagé votre foi pour un étranger, vous vous êtes mis dans le filet par votre propre bouche : Faites donc ce que j'évous dis, et délivrez-vous vous-même, parce que vous êtes tombé entre les mains de votre prochain, courez de tous côtés, hâtez-vous et réveillez-le, ne laissez pas aller vos yeux au sommeil, et que vos paupières ne s'assoupissent point.* Vous vous trouvez pris en quelque sorte dans le filet selon les Pères, lorsque vous vous êtes rendus responsables d'une chose aussi importante et difficile qu'est le soin des âmes. Vous avez surtout contracté une obligation indispensable de pratiquer le premier ce que vous exigez des autres, de peur que vos paroles ne vous couvrent d'opprobre devant les hommes, et qu'elles ne s'élèvent un jour devant Dieu en témoignage contre vous. Remplissez donc tous les devoirs de cette servitude sacrée sans en omettre aucun. Ce

(2) Langres.

n'est que par cette voie que vous vous délivrerez de votre engagement ; courez à leur tête dans la carrière de la perfection, hâtez-vous, non par une activité humaine et précipitée, mais par une ardeur pleine de lumière inspirée par le Saint-Esprit dont la grâce hait les retardements. Vous êtes des médecins chargés de malades qui sont plongés dans un sommeil léthargique, il faut les éveiller de cet assoupissement mortel sans craindre de leur causer de la douleur, ou de l'importunité ; or, comment un pasteur réveillera-t-il des pécheurs endormis dans le sommeil de la mort, ou les justes dont l'âme s'assoupit quelquefois par l'ennui, ainsi que David le dit de soi, comment, dis-je, les excitera-t-il de ce sommeil qui peut avoir des suites funestes, en leur remettant devant les yeux le péril qui les menace, et la bonté de Jésus-Christ qui les exhorte de recourir à lui pour être soutenus dans leurs peines, s'ils s'y abandonne lui-même ? le sommeil est quelquefois un homicide, les lois de la guerre le punissent de mort dans les sentinelles qui sont en faction, ce qui est selon Ezéchiel l'office des prêtres ; et voyez cette fausse mère du troisième livre des *Rois* qui tua son enfant la nuit, c'était assurément contre son dessein, il ne laissa pas toutefois d'être étouffé : *Dormiens quippe oppressit eum, (III Reg., III.)*

Vous dormez, ô pasteur, ou plutôt idole, lorsqu'oubliant ce que Dieu vous commande, et l'étendue de vos obligations, vous vous laissez aller à des pensées et des affections tout humaines sans vous mettre en peine de connaître et d'assister les âmes qui vous sont confiées, ou que, connaissant leurs besoins, vous les dissimulez honteusement par l'appréhension du travail et le désir de vivre en repos. Qu'arrivera-t-il ? Apprenez-le de saint Grégoire. Dieu permettra, par un jugement aussi terrible qu'il est juste, que vous perdrez ensuite cette connaissance même, et ne discernerez plus les maux des peuples par un aveuglement et une insensibilité qui sera la peine de votre négligence volontaire. Quel sanglant carnage, quel horrible boucherie du pauvre troupeau ne fait pas alors le démon : *Opauperes gregis. (Zach., II.)* Et quels supplices la vengeance divine ne prépare-t-elle pas à ceux qui le lui ont livré en proie : *Heu ! consolabor super hostibus meis (Isa., I.)* ; rallumez donc en vous ce feu de la grâce que vous avez reçue par l'imposition des mains, donnez-lui de l'aliment par le travail, sans quoi il s'éteindra bientôt, animez-vous, par la vue de ce qu'a fait et souffert le vrai fils de David, à lui préparer non-seulement au fond de vos cœurs un sanctuaire digne de sa pureté souveraine, mais encore dans celui des autres ; car je suppose cet ouvrage déjà fait en vous, et ce serait un étrange renversement, et une charité bien mal entendue, de travailler à la sanctification d'autrui, avant que d'être affranchi de la captivité des vices.

C'est notre divin maître, dit saint Hilaire, qui, se voyant dans un palais tout étincelant de clartés, a juré en se revêtant de notre

chair passible, de ne point rentrer dans sa maison céleste, ni remonter dans ce lit glorieux où il se reposait avant la création du monde, pour faire jouir cette humanité sacrée du repos ineffable qui lui était préparé dans le sein de son Père, qu'il n'eût élevé à sa gloire un temple digne de sa grandeur infinie, où il fût à jamais adoré par tous ses élus ! Mais, comme David (admirez encore la justesse, et le rapport parfait de la figure à la vérité) ne bâtit pas le temple, quelque désir qu'il en eût, Dieu lui ayant fait déclarer par Nathan, que cet honneur était réservé à son fils Salomon ; eut soin d'amasser les matériaux et de préparer l'or, l'argent, l'airain, les bois, l'ivoire et tout ce qui était nécessaire pour la construction de ce grand édifice ; aussi Jésus-Christ n'a fait durant tout le cours de sa vie voyageur que travailler par ses courses, ses sueurs, ses veilles, ses prédications, l'effusion de son sang à assembler les matériaux nécessaires pour la construction du temple immortel ; c'est présentement comme pacifique Salomon qu'il l'élève sur ses fondements, sans que le bruit des marteaux ni des instruments s'y fasse entendre non plus que dans le matériel de Judée, qu'il arrange chaque pierre selon le plan dressé conjointement avec son Père avant tous les siècles, et qu'il le voit tous les jours s'accroître dans ses proportions et sa symétrie, jusqu'à ce que, le dernier des élus y étant placé, il ait toute sa perfection. O temple vraiment admirable, non pas en colonnes de marbre et de porphyre, en lambris, en peintures, ni en enrichissements d'or et de pierreries, mais en justice et en sainteté, ô chef-d'œuvre de la sagesse incarnée, merveille des merveilles, que cet ouvrage est angusté et saint, puisque c'est la demeure de la Trinité sainte qui ne dédaignera pas d'y habiter à jamais ; qu'il est solide, ayant Jésus-Christ pour fondement principal, et ensuite les prophètes avec les apôtres ; quelle union, puisque c'est la charité qui en est le lien et le ciment ; quelle prodigieuse élévation, son faite ne se perd pas simplement dans les nues, il va jusqu'au plus haut des cieux, et jusqu'au sein de Dieu ; quelle proportion entre toutes ses parties, puisque c'est la sagesse elle-même qui a tout mesuré, tout aligné, tout compassé, qu'elle tient elle-même le cordeau, et que le Saint-Esprit en est l'architecte suprême ; quoi de plus beau par la variété, puisque la récompense, répondant à la diversité infinie des mérites, chacun y servira d'un ornement particulier ; quoi enfin, de plus spacieux, puisque tout ce qu'il y a eu de justes dans la loi de nature, de Moïse, et de grâce, depuis l'innocent Abel jusqu'à ceux qui éprouveront la fureur de l'Antechrist, entrera dans sa structure avec tous les anges, les archanges et tous les esprits bienheureux.

Quelle gloire pour nous de travailler à cet édifice admirable sous Jésus-Christ, de contribuer à sa perfection, de voir son ouvrage subsister éternellement ; qui peut plaindre

pour cet effet ses peines et ses travaux, et qui ne bénira ses sueurs et ses veilles ? N'avons-nous par lieu de nous promettre d'en faire un jour les principaux ornements ? Si Jésus-Christ promet dans l'*Apocalypse* de rendre une colonne dans le temple de son Dieu, quiconque sera victorieux, les ministres évangéliques qui auront appris aux autres élus à remporter la victoire en les animant au combat et en leur faisant éviter les pièges de Satan, ne participeront-ils pas à cette gloire avec plus d'avantage et de distinction ! Mais, quelle sera la douleur ou plutôt la rage et le désespoir de ceux qui ayant contribué à la construction de cet édifice spirituel, n'auront point d'autre récompense à attendre que celle que reçurent ces Tyriens sujets du roi Hiram, qui coupèrent sur le Liban, polirent et posèrent les bois de cèdre qui devaient entrer dans ce temple, mais, n'étant pas du peuple de Dieu et persistant dans l'idolâtrie, demeurèrent enveloppés dans la condamnation qui en est une suite inévitable ! Ces faux ministres travaillent de même, se donnent autant de mouvement que les bons, confessent, dirigent, prêchent, appuient de leurs conseils et de leur crédit de pieux établissements, mais, n'ayant cherché en tout cela, qu'un intérêt sordide, ou une vaine fumée d'honneur, par une idolâtrie qui, pour n'être pas si grossière, n'est pas moins criminelle que celle des païens, Dieu est dégagé envers eux de ce qu'il a promis aux serviteurs fidèles ; ils auront beau lui crier au dernier jour qu'ils ont annoncé son Evangile, administré les sacrements et chassé les démons en son nom, il leur répondra : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous ai jamais connus. Détournons nos regards d'un objet si affligeant.

J'ai déjà touché en partie la raison pour laquelle David, ce prince selon le cœur de Dieu, fut frustré de son attente et privé de la consolation d'élever un temple à celui qui l'avait mis sur le trône par tant de prodiges de sa toute-puissance. Ce désir était si juste et si saint, que, dès qu'il s'en ouvrit à Nathan, ce prophète y entra sans hésiter, et lui dit : *Allez, faites tout ce que vous avez dans l'esprit, parce que le Seigneur est avec vous.* Et le Seigneur lui-même rend témoignage qu'il était louable d'avoir formé ce dessein, mais il ajoute qu'il n'en veut pas l'exécution de son règne, parce qu'il s'est tout passé dans les guerres et qu'il s'y est trop répandu de sang. Voilà qui confirme parfaitement ce que j'ai dit ci-dessus de l'horreur que Dieu a toujours eu de l'effusion du sang humain quoiqu'il verse sans crime, et même avec mérite, puisque c'étaient ses guerres et sa propre querelle, et de la police de l'Eglise qui interdit les fonctions sacrées aux gens de guerre et de barreau, lorsqu'ils ont influé à la mort des criminels.

Mais il y a encore un mystère caché sous cette conduite de la sagesse divine qui renferme une plus grande instruction pour nous ; c'est saint Grégoire qui le découvre. ce saint pape avertit ceux qui songent

à l'état ecclésiastique (ce qui est s'engager à travailler à la construction du temple de Dieu) de ne pas prendre ce parti, si leur vie s'est passée jusques-là dans le carnage et le sang, c'est à-dire, s'ils ont été esclaves de leurs passions, et s'il leur reste encore divers ennemis à combattre ; car comment en étant pressés sans cesse, et en recevant quelquefois des blessures mortelles, seront-ils en état de guérir celles des autres, bâtir le temple de Dieu en leurs âmes, et faire des courses sur l'ennemi. Oh ! que l'on comprenne bien que le fort armé ne quitte pas sa prise si aisément, et quand même un plus fort que lui l'en a chassé, cette citadelle se ressent encore long-temps des ravages que le tyran y avait faits. L'imagination demeure salie par les traces des plaisirs honteux auxquels on s'est abandonné, et la mémoire infectée ; il s'élève du fond du cœur des vapeurs grossières et malignes qui offusquent l'esprit et ne lui laissent pas la liberté de s'appliquer totalement aux autres comme il le devrait. Ainsi, au lieu de croître en grâces, et de s'élever de vertu en vertu, comme ceux dont le sacerdoce est enté sur l'innocence baptismale, on commence alors seulement à pleurer les désordres passés, plus appliqué à chercher des remèdes à ses plaies, qu'à acquérir de nouvelles grâces et à orner son âme de dons spirituels. Agité continuellement dans l'âme par les tristes suites des habitudes vicieuses, on se voit dans un péril continu, et comme à deux doigts de la mort, tandis qu'on est forcé de combattre le mal enraciné depuis tant d'années, et souvent il en faut un grand nombre de nouvelles, on plutôt tout le reste de la vie pour en venir à bout.

S'ensuit-il de là que tous ceux qui ont dissipé leur patrimoine, en vivant comme l'enfant prodigue, ne puissent plus aspirer au sacerdoce ? je ne le prétends pas. L'Eglise comme une bonne mère leur ouvre, non-seulement son sein, mais encore son sanctuaire, et tempère en leur faveur la sévérité de ses anciens canons qui les excluaient et exigeaient l'innocence du baptême. Mais vous devez savoir que son esprit est immuable, et que ce qu'il y a de droit naturel dans ces règlements salutaires ne varie pas ; or ce qu'il y a de droit naturel, et par conséquent d'invariable en ce point, est que non-seulement le péché ne règne plus dans leur cœur, mais qu'ils se soient rendus maîtres de leurs passions, que les cicatrices de leurs anciennes plaies soient si bien fermées, qu'il n'y ait pas à craindre qu'elles se rouvrent et même qu'elles ne paraissent plus, qu'il n'y ait pas eu de scandale ; qu'enfin l'Eglise ait tout lieu de juger qu'ils compenseront par des talents au-dessus du commun et une ferveur singulière l'altération qu'elle consent être faite à sa discipline. S'ils sont parvenus à ce degré de fermeté et d'immobilité dans le bien, à la bonne heure, sinon qu'ils aillent loin des autels pleurer leurs égarements dans le sac et le cilice ; l'étroite clôture d'un monastère réformé leur convient mieux.

Ecce audivimus eam in Ephrata, etc. Nous avons ouï dire que l'arche était autrefois dans Ephrata, nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt. Il ne paraît pas par l'histoire des Juges que l'arche ait jamais été à Bethléem communément appelée Ephrata, mais ce nom a pu être donné à tout le territoire de cette bourgade qui comprenait la montagne de Moria, pleine auparavant de bois sur laquelle Dieu avait fait connaître à David qu'il voulait que son temple fût bâti. Pourquoi ne dit-il pas de Jérusalem? c'est qu'une partie considérable de cette grande ville était de la tribu de Benjamin, et c'est dans celle de Juda que Dieu voulait recevoir ce culte solennel, le Messie en devant naître. Ce verset peut être encore expliqué en un autre sens, en prenant Ephrata pour le pays occupé par la tribu d'Ephraïm, la plus nombreuse de toutes. Ainsi c'est comme si le roi, et le peuple disaient : l'arche ayant fait anciennement sa demeure en Silo, ville de la tribu d'Ephraïm, et dans le champ de Josué Bethsamite près de Cariathiarim qui signifie la ville des bois, va avoir enfin une demeure fixe et permanente dans le temple de Jérusalem.

Dans le sens spirituel, la vraie arche, qui n'est autre que l'humanité adorable du Fils de Dieu, se trouve dans son Eglise qui est la maison de pain que veut dire le mot d'Ephrata dans la langue originale. C'est elle qui distribue ce pain sacré par les mains de ses prêtres, et celui de la parole par leur bouche. Le plus grand des malheurs est lorsque les petits, demandant du pain, il n'y a personne pour leur en donner, ou ce qui est encore plus déplorable, qu'on leur en présente d'empoisonné, que le Sage appelle *le pain du mensonge*.

Introibimus in tabernaculum ejus, etc. Nous entrerons dans son tabernacle, nous adorerons dans le lieu où il a posé ses pieds. C'est comme si le peuple disait : nous aurons la joie de venir rendre à Dieu nos hommages dans ce temple magnifique, plus convenable à sa majesté suprême que les lieux divers où son arche a reposé jusqu'ici. Elle est appelée son marchepied, parce qu'elle soutenait le propitiatoire d'où il rendait ses oracles. Dieu étant assis sur les deux chérubins qui la couvraient, les Juifs la pouvaient considérer comme l'escabeau de ses pieds, et y adorer celui qui la rendait vénérable par sa présence.

Le temple avec toute son enceinte peut être encore appelé de ce nom, puisque la terre entière est dite, dans l'Ecriture, le marchepied de Dieu par rapport au ciel qui est son trône sublime. Cette arche et ce temple marquent parfaitement l'unité de l'Eglise, hors de laquelle Dieu ne reçoit point les adorations des hommes, parce que ce n'est que dans son sein qu'il est adoré en esprit et en vérité, comme il le veut être. L'humanité sacrée du Verbe est encore signifiée par cet escabeau des pieds de Dieu. C'est elle dont David dit : *Adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum*. (Psal. XCVIII.) Or, comme

Jésus-Christ a marché sur la terre dans la chair qu'il a prise au chaste sein de Marie, dit saint Augustin ; qu'il nous l'a donnée à manger pour notre salut, et que nul ne la mange s'il ne l'a premièrement adorée, il est facile de voir de quelle sorte en adorant la chair du Seigneur, on adore l'escabeau des pieds de Dieu, et non-seulement, ajoute-t-il, nous ne péchons pas en l'adorant, mais même nous y échérons en ne l'adorant pas.

Surge, Domine, in requiem tuam, etc. Levez-vous, Seigneur, pour entrer dans votre repos, vous et l'arche de votre sainteté. L'arche avait changé de lieu à tous les divers campements des Hébreux dans le désert, et depuis que Josué les eut introduits dans la terre promise, elle avait encore changé différentes fois de demeure ; le temple de Jérusalem devait être la dernière. C'est ce qui tire ces paroles de réjouissance de la bouche du peuple, ils invitent Dieu à se reposer sur son arche qu'ils appellent de sa sanctification, parce qu'il y rendait ses oracles et y faisait éclater sa sainteté, ainsi que les plaies dont furent frappés les Philistins, la punition d'Oza et celle des Bethsamites le firent connaître, ce qui obligea ces derniers à s'écrier dans l'effroi dont ils furent saisis : *Hé! qui pourra subsister en la présence d'un Dieu si saint*. L'hébreu met *force* au lieu de sanctification qui est dans la Vulgate, et cela revient au même, car Dieu n'y faisait pas moins éclater sa puissance, comme quand il fit arrêter par son moyen les eaux du Jourdain, afin que son peuple le passât à pied sec, et que lui ayant fait faire sept fois le tour de Jéricho, il renversa les murailles de cette superbe ville. Ces paroles ont été proprement accomplies, lorsque Jésus-Christ est retourné à son Père par sa glorieuse Ascension, après tous ses mystères accomplis qui étaient comme les différentes stations de l'arche de notre salut : mais elles auront leur plein et parfait accomplissement, lorsque l'Eglise, son corps mystique, sera admise dans son repos éternel, et que ses heureux enfants jouiront de tous les avantages de leur adoption : *Erit ibi quies et sertiatio*. (BERN. in Cant.) Ainsi il reste un sabbat et un repos pour le peuple de Dieu, efforçons-nous d'y entrer, et ne tombons pas dans l'incrédulité des Juifs qui ont été exclus de celui qui leur était préparé.

Mais, si l'arche animée n'est entrée dans son repos qu'après avoir consommé l'œuvre de notre rédemption, prétendrez-vous en jouir sans avoir accompli celle qui nous a été donnée à faire? Ah! pouvons-nous trop nous hâter d'aller à ce repos, et y exciter les hommes, ce repos où nous oublierons toutes nos fatigues, et bénirons sans cesse les souffrances qui nous l'auront procuré, où nous serons parfaitement unis et consacrés à Dieu, sanctifiés et consommés en lui.

Sacerdotes tui induantur justitiam, etc. Que vos prêtres soient revêtus de justice, et que vos saints tressaillent de joie. Salomon, qui connaissait en quoi consiste la véritable gloire du sacerdoce, ne dit pas que vos mi-

nistres soient revêtus d'un éphod de lin, et que le grand-prêtre prenne le sien, tissu de fil de différentes couleurs, entrelacé d'or, son rational, sa tunique, sa tiare, et se ceigne de sa ceinture, que l'or, l'hyacinthe, la pourpre, l'écarlate et les pierreries brillent sur leurs vêtements. Mais qu'ils se revêtent de justice, encore par cette justice ne faut-il pas entendre l'une des quatre vertus cardinales, ou principales, mais l'assemblage de toutes, la conformité parfaite à la loi éternelle, l'amour dominant de l'ordre. C'est dans ce sens que Job, le vieillard Siméon, et saint Joseph, sont appelés justes; tels doivent être les prêtres, il faut même que leur justice soit plus abondante que celle du commun des fidèles; la justice d'un laïque serait pour eux une espèce d'injustice, et une moindre pureté, une impureté.

Dans un sens encore plus élevé, cette justice, dont il faut nous revêtir, c'est Jésus-Christ même, le nouvel homme, créé de Dieu, dans la sainteté et la justice, qui nous a été donné de lui pour être notre justice. Cet habillement précieux est moins pour le dehors que pour le dedans de l'âme, elle est revêtue de Jésus-Christ, quand il y règne par sa grâce, quand il forme ses dispositions, ses paroles, ses actions, ses pensées; quand il nous pénètre de la lumière de sa vérité, et nous embrase du feu de sa charité. C'est à quoi nous exhorte souvent saint Paul, en nous disant : Revêtez-vous souvent du nouvel homme après vous être dépouillés du vieux, et Jésus-Christ lui-même dans l'*Apocalypse* en la personne de l'évêque de Laodicée : *Je vous conseille d'acheter de moi des vêtements blancs pour vous habiller, et pour couvrir votre nudité honteuse.*

Le psaume ajoute : *Que vos saints tressaillent de joie.* Dieu veut être servi avec allégresse, ceux qui lui appartiennent doivent être sensibles à un tel excès d'honneur, et s'acquitter des fonctions de leur ministère avec une joie toute sainte. Celles qui regardent immédiatement son culte doivent être accompagnées de joie par l'avantage de servir un tel maître, aussi bien que par la vue de la récompense, et celles qui ont rapport au prochain, par le plaisir de lui rendre le plus grand service dont nous soyons capables, et qu'il puisse recevoir. Car il est encore plus vrai de l'aumône spirituelle que de la corporelle : *qu'il ne faut pas la faire avec tristesse ni comme par force, parce que Dieu n'aime que celui qui donne avec joie.*

Propter David servum tuum, etc. En considération de David votre serviteur, ne rejetez pas le visage de votre Christ. David avait fait lui-même une prière à peu près semblable, lorsqu'il disait à Dieu : ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre Saint-Esprit. La vue de Saül, son prédécesseur, réprouvé pour sa désobéissance, le faisait trembler. La prière de Salomon est encore plus humble, il emploie, pour toucher la bonté divine, la considération de David son père, qui avait été si fidèle à le servir. C'est une prière qui nous

doit être très-familière, aussi l'Eglise nous la met tous les jours dans la bouche, pour nous préparer à la célébration du redoutable sacrifice qu'elle offre par nos mains au Père éternel : regardez-nous, ô Père céleste, et jetez les yeux sur le visage de votre Christ; contemplez, ô père des miséricordes, votre Fils bien-aimé anéanti, rassasié d'opprobres et attaché pour nous à un poteau infâme. Mais songeons que, si nous ne jetons nous-même souvent les yeux sur ce Verbe adorable pour le copier et nous conformer à lui, si, au lieu d'entrer dans ses voies, nous le déshonorons par une vie mondaine et sensuelle, il nous chassera de sa présence et nous jettera sur le visage les ordures de nos sacrifices solennels, ainsi qu'il en menace les prêtres Juifs. *Projiciam vobis et dispergam super vulvum stercus solemnitarum vestrarum.* (Mal., II.)

Juravit Dominus David veritatem, etc. Le Seigneur a fait à David un serment très-véritable et il ne le trompera point : j'établirai, lui a-t-il dit, sur votre trône le fruit de votre ventre; si vos enfants gardent mes préceptes, et que leurs descendants les observent de même, ils seront assis pour toujours sur votre trône. Dieu n'a pas certainement faussé son jurement, ni manqué à sa parole, il en est incapable, mais la postérité de David a manqué à la condition à laquelle la succession du royaume était attachée, ils ont violé honteusement le pacte que le Seigneur avait daigné faire avec son serviteur, et Salomon le premier n'est pas demeuré ferme dans la vérité, il a imprimé une flétrissure éternelle à sa gloire et a attiré, par son apostasie, la colère de Dieu sur ses enfants; il en laissa un dont la folie semble avoir été une juste punition de la sienne, c'est Roboam qui fut cause, par son imprudence insigne, que des douze tribus d'Israël qui obéissaient à son père, dix se séparèrent et formèrent un royaume schismatique, *imperium bipertitum* (Eccl., XLVII); son fameux temple fut brûlé, quelques siècles après, par les Chaldéens, et les princes de sa race emmenés captifs à Babylone. Ce n'a donc été qu'en Jésus-Christ que se sont vérifiées ces paroles, selon que l'ange qui annonça sa Conception à Marie les expliqua lui-même, lorsqu'il dit : *Que le Seigneur Dieu lui donnerait le trône de David son Père, qu'il règnerait dans la maison de Jacob, et que son règne n'aurait point de fin.* Non, ce règne spirituel, prédit si longtemps auparavant par Daniel, dont le Sauveur a dit lui-même qu'il était Roi, mais d'un royaume qui n'était pas de ce monde, n'est point sujet à leurs révolutions, mais il subsistera jusques à la consommation des siècles et durant toute l'éternité.

Quoniam elegit Dominus Sion, etc. Car le Seigneur a choisi Sion, il l'a choisie pour sa demeure, c'est là pour toujours le lieu de mon repos, c'est là que j'habiterai, parce que je l'ai choisie; il en a été de même de Sion que de ses princes, elle n'a pas gardé l'alliance que Dieu avait juré avec elle, elle en a adoré d'étrangers, et leur a prostitué son

encens ; cette épouse infidèle s'est vue répudiée, et sa ville saccagée sans qu'il y soit resté pierre sur pierre. L'Eglise lui a été substituée pour être la demeure éternelle de celui qui l'a fondée, et qui est en même temps son père, son roi, son époux, son législateur : *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Quelque orage que les démons puissent exciter pour submerger son vaisseau, il ne saurait périr, le pilote invisible, qui n'est autre que le Saint-Esprit, le fera heureusement surgir au port. C'est le seul choix gratuit qu'il a plu à Dieu faire de ses élus qui les affermit ainsi dans les différentes agitations de la vie, et les rend supérieurs à tous leurs ennemis.

Si nous sommes de même fidèles à garder cette alliance qu'il a faite avec nous, en la personne de Lévi, alliance de vie et de paix par laquelle nous nous sommes engagés de nous attacher inviolablement à lui, et de le prendre pour notre unique partage, et lui, de son côté, de nous associer comme ses coopérateurs dans la sanctification des âmes, nous rendre les interprètes de ses volontés, les dispensateurs de sa parole, les vicaires de sa tendresse envers les hommes ; si, dis-je, nous sommes fidèles à observer de notre part les conditions du traité, tenons pour assuré qu'il exécutera de la sienne ce à quoi il s'est bien voulu lier, *si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui, il nous fera asseoir sur son trône. Si nous le renonçons* (ce qui se fait encore plus par les œuvres que par les paroles), *il nous renoncera aussi ; si nous lui sommes infidèles, il ne laissera pas de demeurer fidèle*, c'est-à-dire qu'il saura bien accomplir, indépendamment de nous, ses desseins éternels, tirer sa gloire de notre prévarication et la punir.

Nous n'avons pas la même assurance de ne pas succomber aux efforts de nos ennemis, que l'Eglise ; ainsi veillons, prions, faisons pénitence, appliquons-nous sans relâche aux fonctions de notre ministère, de peur que Jésus-Christ, las de nous souffrir, ne vienne bientôt à nous, ainsi qu'il en menace, et n'ôte notre chandelier de son lieu : *Sin autem venio, et movebo candelabrum de loco suo.* (Apoc., II.) Conservez donc ce que vous avez, afin que nul ne prenne votre couronne.

Vidua ejus benedicens benedicam, etc. Je donnerai à sa veuve une bénédiction abondante, je rassasierai ses pauvres de pains. Ces paroles, prises à la lettre, signifient que Dieu, s'étant déclaré le protecteur de Sion, aurait une attention particulière aux besoins des veuves et des pauvres, qui sont d'ordinaire le plus destinés de secours ; mais, dans un sens plus élevé, qui est le principal dans l'intention du Saint-Esprit, le Père éternel promet de combler de toutes sortes de bénédictions spirituelles l'Eglise demeurée veuve par la mort de Jésus-Christ son époux. C'est ce qui parut par cette abondante effusion de son Esprit qu'il fit sur elle au jour de la Pentecôte, et qu'il continue de faire dans toute la suite des siècles, quoique d'une

manière moins éclatante. Cette bénédiction consiste particulièrement dans la fécondité dont il l'a favorisée, et c'est par le ministère des prêtres, et particulièrement des pasteurs, qu'il la rend mère. Cela était figuré dans l'ancienne loi par cette ordonnance de Moïse qui obligeait le frère d'épouser la veuve de son frère mort sans enfants, afin de lui laisser de la postérité, sur quoi saint Augustin dit excellemment : chaque prédicateur de l'Evangile doit travailler de telle sorte en l'Eglise, qu'il suscite des enfants à son frère défunt, c'est-à-dire à Jésus-Christ enlevé à ses disciples par l'Ascension, et que les enfants qu'il lui donnera portent son nom. Ainsi, le grand apôtre accomplissait parfaitement cette loi par la prédication et par ses travaux infinis ; ce qui lui fit dire : Je vous ai engendrés à Jésus-Christ par l'Evangile, ne se regardant que comme le ministre de ces générations spirituelles. Pour celui, continue le même docteur, qui ayant été choisi par l'Eglise pour la prédication de l'Evangile, refuse de s'en acquitter ; il est semblable au juif qui refusait d'épouser la femme de son frère mort, et il se rend véritablement digne d'être méprisé par l'Eglise même, car c'est ce qui est marqué figurément par l'action de cette femme qui crachait au visage de son beau-frère, et lui ôtait un de ses souliers, pour montrer qu'il est indigne d'être associé à ceux dont saint Paul dit que leurs pieds sont préparés à annoncer l'Evangile de paix, étant chaussés spirituellement ; il se rend coupable d'autant de fautes, dit saint Grégoire, qu'il a manqué de rendre à l'Eglise les services qu'elle avait droit d'attendre de lui, et il portera à jamais l'opprobre de sa paresse et de son défaut de charité.

Chaque pasteur en particulier, chargé du soin des âmes, peut et doit se considérer comme une veuve, et, parce que le partage des veuves est le gémissement et la prière, il y doit recourir souvent, et se rendre saintement importun auprès du souverain Juge, afin qu'il lui fasse justice, ou plutôt miséricorde.

Que peut-il faire de mieux, se voyant sans force, sans appui, combattu de tous côtés, accablé des soins du dedans et des affaires du dehors, que de recourir aux armes d'une veuve désolée, qui sont les pleurs ! et alors il éprouvera que nous sommes d'autant plus puissants que nous nous trouvons plus faibles, il n'y a rien qui sauve tant les enfants que les larmes des mères, et l'on verra plus d'Augustins, s'il y avait plus de Moniques.

Les pauvres que Dieu promet de rassasier, sont ces pauvres évangéliques, affamés de la justice, car, pour ceux qui se croient riches, et n'avoient besoin de rien, il les renvoie vides.

Sacerdotes ejus induam salutari, etc. Je revêtirai ses prêtres d'une vertu salutaire, et ses saints seront tout ravis de joie. Dieu promet ici d'exaucer la prière qu'il avait inspirée à Salomon, et au temple de lui

faire, et de leur donner des ministres selon son cœur, qui s'appliquassent à les paître dans la justice et la vérité.

Illic producam cornu David, etc. C'est là que je ferai paraître la puissance de David, j'ai préparé une lampe à mon Christ, quoique saint Augustin ait expliqué cette lampe préparée au Seigneur de saint Jean Baptiste, destiné, comme une lampe ardente et luisante, à précéder la vraie lumière du monde, et comme l'aurore à annoncer le soleil; elle marque encore plus visiblement le Messie, né selon la chair du sang de David, et l'éclat qui en devait rejaillir sur sa maison royale. Ce n'est pas seulement Sion qui est remplie des effets de sa toute-puissance, c'est la terre entière, et la moindre attention sur ce qui s'est passé à l'établissement de l'Eglise, et à sa conservation pendant dix-huit siècles, suffit pour faire reconnaître aux plus incrédules que non-seulement le doigt de Dieu est là-dedans, mais qu'il y a déployé toute la puissance de son bras.

Inimicos ejus induam confusione, etc. Je couvrirai ses ennemis de confusion, mais je ferai éclater sur lui la gloire de ma propre sanctification. Ce n'est pas toujours ici-bas que les ennemis du vrai David sont couverts de confusion, ils ont souvent, au contraire, un air fort triomphant et plein de confiance, tandis que les serviteurs de Dieu, l'objet de leur haine, paraissent accablés, couverts d'opprobre, et enfoncés dans la fange. Eusèbe de Nicomédie, ni Théophilacte d'Alexandrie ne se croient pas sans doute confondus, et ne le paraissent pas aux yeux de ceux qui ne jugent des choses que par l'impression des sens, et non par la lumière de la foi; lorsque le premier par ses intrigues à la cour de Constance faisait prévaloir l'arianisme dans l'Orient, condamner saint Athanase dans ses conciliabules, et que le second chassa saint Chrysostome de son siège de Constantinople et le fit reléguer à Cucuse, aux extrémités de l'empire, mais aux yeux de Dieu et des personnes spirituelles, ils étaient réduits au dernier degré de bassesse et d'opprobre. Le démon les foulait à ses pieds, et les dominait comme de vils esclaves; ce sera proprement au dernier jour, auquel le Seigneur paraîtra environné de gloire et de majesté, que tous les ennemis de son règne seront couverts à la face du ciel et de la terre d'une confusion si effroyable, que ce leur sera une espèce de soulagement de s'abîmer au fond des enfers, pour n'être plus exposés aux regards étincelants de leur juge et de ceux qu'ils ont autrefois méprisés comme des insensés. Prévenons ce malheur en nous mettant en état de paraître devant Jésus-Christ (ainsi que saint Paul nous y exhorte en la personne de Timothée) *comme des ministres dignes de son approbation, qui ne font rien dont ils aient sujet de rougir, et qui sachent bien dispenser la parole de vérité.*

SERMON XCVI.

EXPLICATION DU PSAUME XCVIII.

Dominus regnavit, irascantur populi, etc. (Par rapport aux prêtres.)

Nous ne trouverons pas moins de convenance dans ce psaume avec les devoirs des ministres sacrés, que dans le cent trente-unième que nous avons déjà expliqué en cette manière. Si l'Eglise applique ce dernier aux saints pontifes qui ont gouverné une partie de son troupeau, elle chante l'autre en l'honneur de ceux qui en ont eu la conduite universelle, qui l'ont fondée par leurs sueurs et leur sang, et qui sont après Jésus-Christ ses premiers architectes, établis par lui princes dans toute l'étendue de la terre.

Dominus regnavit, irascantur populi. Le Seigneur règne, que les peuples en soient émus de colère; celui qui est assis sur les chérubins a établi sa domination, que la terre en soit ébranlée. Un prince aussi éclairé que l'était David, sur tous les mystères de l'avenir, et dont la plupart des psaumes sont prophétiques du règne de Jésus-Christ et de son Eglise, qui paraît tout plein de ce grand objet, était sans doute bien moins touché de voir le peuple hébreu en possession de la terre de Chanaan par la défaite de tous les peuples qui occupaient auparavant ce riche pays et l'arche placée à la fin dans la ville de Jérusalem pour y avoir une demeure fixe, que de l'établissement de l'Eglise et du règne spirituel de Jésus-Christ, malgré l'opposition des puissances terrestres et infernales; il voyait en esprit les nations se soulever avec un grand tumulte, les peuples avec leurs princes conspirer pour étouffer l'Eglise en son berceau et abolir le nom chrétien; toute la terre armée pour exterminer une poignée de gens faibles, pauvres, destitués de tout appui, et en même temps celui qui habite dans les cieus se rira de tous les vains projets de ces infidèles, en inspirer le même mépris aux siens, et les remplir d'une force supérieure et invincible pour établir partout le règne de son Christ. Ce grand événement, déjà présent aux yeux de sa foi, remplissait son cœur, et en tira ce cantique de louange: le Seigneur a régné, c'est le Seigneur assis sur les chérubins, non sur ces chérubins fabriqués de la main de Beselél qui couvraient l'arche, mais sur la langue des prédicateurs de son Evangile, en qui la plénitude de science (ce que signifie le mot de *chérubin*) se trouvait jointe à la plénitude de la charité. Dieu n'était-il pas en effet assis plus majestueusement sur la langue d'un Jean l'Evangéliste et d'un Paul pour leur faire proférer tant d'oracles, que sur celle des chérubins mêmes de l'empirée? les plus savants hommes de l'antiquité et les plus illustres disciples de Platon ont-ils rien dit d'approchant des premières paroles de l'évangile de ce pêcheur, et des divines *Epîtres* de ce faiseur de tentes? leur parole, plus impétueuse que la foudre, a abattu tout ce qui

s'opposait à Dieu, et toute la hauteur qui s'élevait contre sa science, ces trompettes évangéliques ont fait tomber les murs de la profane Jéricho, et le fort armé s'est vu chassé honteusement de son empire.

Faut-il s'étonner s'il s'est ému et s'il a inspiré sa haine et sa fureur à ses organes? Mais tout ce que lui a pu inspirer sa fureur et sa malice n'a fait que hâter sa ruine et la destruction de sa tyrannie, car il y a cette admirable différence en cette rencontre entre la figure et la vérité, qui relève infiniment la gloire de Dieu, que David et les juges des Hébreux qui l'avaient précédé n'avaient gagné des victoires et conquis la Palestine que par le carnage de ses anciens habitants, et en exterminant les Amorrhéens, les Philistins, les Hévéens, les Jébuséens. Ici, c'est tout le contraire, les apôtres et les hommes apostoliques n'ont vaincu le monde, à l'exemple de leur maître, que par l'effusion de leur sang, qu'en se laissant égorger comme des agneaux. Qui a jamais ouï parler d'une pareille victoire? Mais il n'y a plus rien d'étonnant quand on considère que c'est l'Esprit de Dieu qui agissait en eux, qui souffrait en eux et qui triomphait en eux, parce qu'il se plaît à se servir de ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant, afin que nul homme ne se glorifie devant lui.

Quand le Psalmiste semble exciter par ces premières paroles les peuples à se mettre en colère, il est bien éloigné de leur inspirer de pareils mouvements contre les amis de Dieu, lui qui est si loué pour son extrême débonnairété; il marque seulement ce qui doit arriver, ou l'effet que doit produire la prédication de l'Evangile, c'est comme s'il disait: Que les peuples se fâchent et frémissent tant qu'ils voudront, les desseins éternels et immuables de Dieu sur son Eglise et sur son chef s'exécuteront infailliblement, les moyens qu'emploieront les hommes pour les anéantir seront ceux-là mêmes dont sa sagesse se servira pour les conduire à leur perfection; c'est ce qu'il déclare ailleurs sans aucune expression figurée: *Les rois de la terre, dit-il, se sont assemblés et ont conspiré unanimement contre la cité sainte; ayant vue eux-mêmes, ils ont été tout étonnés, tout remplis de trouble et d'une émotion extraordinaire, le tremblement les a saisis; voilà qui explique parfaitement la difficulté; mais il y a encore un sens plus élevé, c'est que ces persécuteurs, frappés de la constance extraordinaire des martyrs et de la joie même qu'ils voyaient peinte sur leur visage au milieu des plus horribles tortures, aussi bien que de l'éclat et de la pureté de la morale évangélique, étonnés des miracles opérés par ses prédicateurs et par les moindres chrétiens, remués intérieurement par la force toute-puissante de la grâce, concevant une sainte colère contre eux-mêmes, contre leurs idoles impuissantes, contre leurs superstitions, contre les démons qui s'étaient joués si longtemps de*

leur crédulité et les tenaient attachés comme des animaux stupides avec un frein d'erreur, y ont renoncé, ils ont senti les douleurs d'un vrai repentir, enfanté l'esprit du salut et sont entrés dans ce bercail qu'ils avaient essayé de ravager pour en être dorénavant de petites brebis. O prodige incomparablement plus grand que tous ceux par lesquels Moïse tira le peuple hébreu de la servitude d'Egypte et Josué leur conquit la terre promise!

La qualité glorieuse de prêtres nous engage à contribuer de tout notre pouvoir à l'établissement du règne spirituel de Jésus-Christ; il n'est pas encore en pleine possession de son héritage, et sans qu'il soit besoin que nous passions les mers pour aller dans les Indes travailler à la conversion de ce qui y reste d'idolâtres, il n'y a que trop de quoi exercer ici notre zèle et signaler notre attachement à Jésus-Christ; combien de chrétiens dans l'ignorance des vérités nécessaires au salut, ou engagés dans l'idolâtrie de l'avarice, de l'ambition, des passions charnelles! il faut instruire les premiers, dessiller les yeux aux autres, arracher ces infidèles à leurs idoles, exciter un trouble salutaire dans ces consciences gangrenées, ce qui nous est figuré par l'ange qui remuait l'eau de la piscine, afin de lui communiquer la vertu de guérir toute sorte de maladies, et celui qui renversa la pierre du sépulcre de Jésus-Christ; enfin il faut égorger en eux le vieil homme, pour les faire vivre de la vie du nouveau.

Mais ne nous promettons aucun succès de nos entreprises, si nous n'y apportons sinon la plénitude de la science, du moins une capacité proportionnée à nos emplois et telle que l'exige la cure des maladies spirituelles et la qualité de juges que nous exerçons à leur égard; *Les livres du prêtre, dit Malachie, sont les dépositaires de la science, c'est de sa bouche qu'on recherche la connaissance de la loi du Seigneur; il est l'organe de son esprit et l'interprète de ses volontés, il en doit donc être pleinement instruit, et c'est le plus grand opprobre de l'Eglise lorsqu'il arrive que celui qui doit enseigner à ses enfants les voies du Seigneur les ignore lui-même; celui qui est obligé par état d'éclaircir les doutes de ceux qui le consultent, de réfuter les sophismes des hérétiques et d'imposer silence aux libertins, soit forcé de le garder lui-même et n'ait rien de solide à alléguer pour défendre les maximes de sa morale et les dogmes de sa religion, ne mérite-t-il pas qu'elle le chasse du rang qu'il a usurpé et lui interdise des fonctions sacrées dont il est si indigne? c'est la menace que Dieu fait lui-même à ces aveugles ministres qui sont si téméraires que de s'ingérer d'enseigner ce qu'ils n'ont jamais appris: Comme vous avez rejeté la science, vous qui prétendez être prêtres, je vous rejetterai aussi et ne souffrirai pas que vous exerciez les fonctions de mon sacerdoce.* C'est une irrégularité de droit naturel et divin que l'Eglise

n'a garde de lever; remplissez-vous donc de science, vous qui jugez la terre, mais affermissez-vous surtout dans la patience, afin que tout ce que vous pourrez souffrir de l'injustice des hommes ne soit pas capable de vous rebuter; ce sont des frénétiques qu'il faut guérir sans avoir égard à leurs injures, ni même aux mauvais traitements qu'on peut recevoir d'eux, travailler sans relâche pour établir la connaissance de Dieu et la piété, endurer tout pour les élus; quelle consolation de coopérer à leur salut, d'arracher les pécheurs de la gueule du lion infernal pour les rendre à Jésus-Christ leur légitime maître, de mêler ses sueurs et son sang avec le sien, d'étendre les bornes de son divin empire! la victoire nous est assurée si nous ne nous trahissons pas nous-mêmes; quelque redoutables que paraissent les puissances du monde, elles ne sont que faiblesse, celui qui combat en nous est infiniment plus fort: un ministre de Dieu, dit saint Cyprien, qui vit et parle selon l'Evangile et qui n'a d'autres intérêts que ceux de Jésus-Christ, n'a que du mépris pour tous les efforts de l'iniquité, il peut bien être tué, mais jamais vaincu: *Occidi potest, non potest vinci.*

Dominus in Sion magnus et excelsus super omnes populos. Le Seigneur est très-grand dans Sion et élevé au-dessus de tous les peuples; c'est dans la vraie Sion, qui n'est autre que l'Eglise, que sa grandeur éclate; des ténèbres profondes enveloppent les peuples qui ne la connaissent pas ou qui s'en sont séparés, mais le Seigneur l'éclaire et la comble de toutes sortes de bénédictions spirituelles, il la chérit plus tendrement qu'un époux ne fait son épouse et une mère son fils unique, il se fait une extrême violence en différant la vengeance de ceux qui la persécutent. *Tressaillez donc de joie, maison d'Israel, et bénissez Dieu, parce que le grand, le saint d'Israel est au milieu de vous, vous êtes tout environnée de ses splendeurs et couronnée de gloire, tandis que tout le reste est dans la confusion et dans la mort.*

Confiteantur nomini tuo magno, quoniam terribile et sanctum est. Qu'ils rendent gloire à votre nom, parce qu'il est terrible et saint. Oh! que c'est avec grande raison que ce pieux roi exhorte son peuple de rendre ses hommages à son grand nom, car quels prodiges ce nom vraiment redoutable n'a-t-il pas opérés, ce nom sous lequel fléchit tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et dans les enfers? mais n'avons-nous pas plus de sujet de nous écrier, avec saint Bernard, que depuis que ce nom s'est répandu comme une huile, il est devenu aussi plein de charmes et aussi aimable pour les hommes, qu'il sanctifie, que terrible aux démons, qu'il chasse dans les enfers. Tant que Dieu est demeuré renfermé dans sa sainteté et qu'il n'a porté qu'un nom qui imprimait le la terreur, qu'il n'était même permis qu'au seul grand prêtre des Juifs de prononcer, c'était celui de Jéhova, il

n'a été connu que dans la Judée; son nom a été grand dans Israël, mais cette grandeur semblait renfermée dans les bornes d'un petit pays; ce n'est que depuis qu'il a voulu être appelé Jésus ou Sauveur des hommes, que cet auguste nom est loué depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant; les petits enfants le bénissent et dénouent leur langue pour le prononcer, c'est par le ministère des saints apôtres et de ceux qui ont succédé à une partie de leur autorité que ce nom adorable a été porté devant les rois et les nations, leur voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre; c'est ainsi qu'ils ont contribué à l'accomplissement de cette célèbre prophétie de Malachie, qui paraissait si peu croyable dans le temps que l'esprit de Dieu la fit consigner dans ses Ecritures: *Mon affection n'est point en vous, dit-il aux Juifs, je ne recevrai point de présents de votre main, car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant mon nom est grand parmi les nations.* Si les emplois auxquels nous sommes liés et peut-être notre peu de zèle ne nous permettent pas de prendre part aux glorieux travaux de tant d'illustres missionnaires qui vont à travers mille hasards annoncer ce nom adorable à des nations sauvages auxquelles il était inconnu, vivons de telle sorte que ce nom très-saint en lui-même soit glorifié par la sainteté de notre vie, menons-en une si pure, si remplie de bonnes œuvres, qu'elle soit un sujet continuel de bénir ce nom de salut, et malheur à celui à l'occasion duquel il est blasphémé: *Il vaudrait mieux pour lui qu'il fût précipité dans la mer, une meule de moulin au cou.*

Et honor Regis judicium diligit, etc. La majesté du Roi suprême éclate dans son amour pour la justice; les premiers qui se sont fait reconnaître rois sur la terre, et ont établi ces vastes monarchies que nous lisons avec étonnement dans l'histoire, étaient des hommes altiers qui croyaient n'être nés que pour exercer une domination violente et tyrannique, mettant leur gloire dans l'oppression et l'asservissement de tous ceux qui étaient trop faibles pour résister; c'est pourquoi le Sage leur met en la bouche ces paroles brutales: *Que notre force et nos passions soient la loi de justice.* A quoi bon consulter la raison? tout moyen, quel qu'il soit, n'est-il pas bon, pourvu qu'il nous conduise où nous voulons aller? Notre divin Roi fait régner la justice et l'équité, ou plutôt il est la justice même; quoique toute puissance lui ait été donnée par son Père pour récompense de ses anéantissemens, et qu'il soit incapable d'en abuser, il prend moins de plaisir d'en faire montre que de sa sagesse; son plus grand plaisir est de faire éclater sa clémence et sa bonté; c'est pourquoi, dans le divin épithalame que le Psalmiste chante à sa gloire, il le loue de son ardent amour pour la justice qui lui a mérité le sa sardore aussi bien que la royauté; deux titres réunis en sa personne adorable

ainsi qu'en Melchisédech, appelé roi de justice aussi bien que prêtre du Très-Haut, et l'une de ses plus expresses figures : *Vous avez aimé la justice et haï l'injustice*, lui dit-il ; *c'est pour cela que Dieu, votre Dieu, vous a oint d'une huile de joie en une manière plus excellente que tous ceux qui participent à votre gloire*. Ceux donc qui ont cet avantage doivent être embrasés d'amour pour la justice, et de haine contre l'injustice.

Cet amour et cette haine, qui ont été en l'Homme-Dieu en un degré suprême, doivent se trouver en nous en un degré proportionné, et comme on ne doit pas s'ingérer de faire jamais la fonction de juge, si on n'a assez de courage pour s'opposer de front à la violence et à l'iniquité, et en briser les efforts, n'aspirez pas au sacerdoce si vous n'êtes qu'un tiède amant de la justice, et si vous ne vous sentez disposés à lui tout sacrifier. Que ceux qui sont élevés à ce rang sublime mettent leur honneur à faire régner la justice, la puissance qui leur est communiquée n'a point d'autre but ; c'est une puissance toute spirituelle qui a plus de rapport à Jésus-Christ humilié sur la terre et revêtu de nos infirmités qu'à Jésus-Christ revêtu de force et de majesté ; à Jésus-Christ conversant familièrement avec les hommes, cherchant à les assembler tous sous ses ailes comme la poule fait avec les poussins, qu'à Jésus-Christ glorieux, conduisant les nations avec un sceptre de fer, et les brisant comme le vase d'un potier ; qu'ils laissent aux grands de la terre à traiter leurs sujets avec hauteur et empire, notre ministère est tout d'humilité et de charité : *Nos autem servos vestros per Jesum*. (II Cor., IV.) Celui donc qui domine les brebis de Jésus-Christ avec une rigueur sévère et pleine d'empire, pareille à celle que quelques prêtres juifs exerçaient envers le peuple commis à leur soin, à qui le Prophète en fait le reproche : *Cum austeritate imperabatis et cum potentia* ; ceux, dis-je, qui en usent ainsi sortent du caractère qu'ils portent de Jésus-Christ, raison éternelle rabaisée et proportionnée à la faiblesse des hommes pour leur instruction, et se rendent coupables d'un dérèglement plus criminel et plus choquant que les princes qui agissent en maîtres avec faste et fierté, et que ces prêtres juifs encore dont je viens de parler, puisqu'ils n'avaient pas comme nous devant les yeux l'exemple d'un Dieu anéanti, qui s'est humilié jusqu'à laver les pieds de ses disciples et de l'infâme Judas.

Tu parasti directiones, etc. Vous avez usé d'une conduite très-droite ; ces paroles peuvent s'expliquer en deux manières : c'est comme si David disait à Dieu : La conduite que vous avez tenue sur votre peuple chéri, depuis qu'il vous a plu appeler Abraham de la Chalaée, est toute remplie de merveilles. Plus je repasse dans ma mémoire les prodiges que vous avez opérés, plus je me sens ravi hors de moi-même, et mon âme ne peut se lasser de les considérer. Ou bien cela veut dire : Vous leur avez donné, par

l'organe de Moïse votre serviteur, des lois et des préceptes qui ont été tous faits sur les règles de la vérité et de l'équité ; ce sont des rayons de votre lumière éternelle, des ruisseaux de cette source intarissable de justice qui est en vous ; ils ont pour principe l'équité souveraine, qui est la règle et la cause de tout ce qui est juste ; c'est pourquoi ils ont été l'admiration de tous ceux qui en ont eu connaissance, et Ptolémée Philadelphie, l'un des plus grands princes qui aient jamais régné en Egypte, en voulut avoir une traduction fidèle dans sa célèbre bibliothèque, et fit, pour cet effet, une dépense digne de sa magnificence royale ; c'est ce qui faisait dire par avance à Moïse aux Juifs : *Si vous accomplissez les préceptes et les lois du Seigneur, ceux qui en entendront parler diront : Voilà un peuple sage et intelligent, voilà une nation vraiment estimable ; car il n'y en a point d'autre, quelque puissante qu'elle soit, qui ait des dieux aussi proches d'elle comme notre Dieu l'est de nous ; et où est le peuple si célèbre qui ait des cérémonies, des ordonnances, et une loi entière semblable à celle que je vous donne et à sa part ?* Cependant saint Paul nous apprend que ces préceptes et ces cérémonies, tout cet appareil si pompeux de la religion juïque n'était qu'un essai, une ombre et un crayon grossier de la chrétienne et des merveilles que Dieu réservait pour les derniers temps ; il compare les Juifs à des enfants sous la puissance d'un tuteur, assujettis aux premières et plus grossières instructions que Dieu a données au monde ; c'étaient des âmes serviles et charnelles, dit saint Augustin, qu'il fallait lier par la crainte, effrayer par des menaces, attirer par l'espérance des biens temporels ; Dieu souffrait leurs sacrifices et les avait même ordonnés, mais plus pour les détourner de l'idolâtrie que parce qu'il se plût dans l'effusion du sang des animaux ; ils n'avaient que la lettre, l'écorce et l'extérieur ; l'esprit, la vérité, l'intelligence et des préceptes plus sublimes étaient réservés pour les enfants de la promesse que le Fils de Dieu lui-même venait rendre vraiment libres par l'amour de la justice ; ainsi ce sont proprement les chrétiens qui ont droit de s'écrier avec admiration et reconnaissance : *Tu parasti directiones*, vos voies sont admirables et dignes de vous ! ô roi des siècles ! on y voit reluire une sagesse, un ordre, une beauté dont le cœur est enchanté ; quoi de plus divin et de plus marqué au caractère de la raison suprême que le décret qu'elle a formé de s'incarner, de parler à nos sens, d'offrir au Père éternel un sacrifice digne de sa grandeur infinie, et de sauver le monde, qui ne l'avait pas connu dans la sagesse de ses ouvrages, par la folie apparente de la croix et de la prédication des âotres ? n'est-ce pas en effet le comble de la gloire de Dieu de faire annoncer l'Evangile par de pauvres idiots, et de le faire recevoir par les orateurs, les philosophes, et même par un grand nombre de Juifs qui avaient un souverain mépris pour eux ? Ce serait ici le lieu de

vous faire apercevoir la sainteté de la morale de Jésus-Christ, et combien elle est élevée au-dessus des idées que les plus éclairés d'entre tous les philosophes se sont formées de la vertu, et de vous faire admirer la toute-puissance de la grâce, qui a rendu cette doctrine céleste praticable à une infinité de chrétiens qui n'avaient aucune teinture des lettres, tandis que les platoniciens en demeuraient à la spéculation de la leur. Mais pour me renfermer dans ce qui regarde les ecclésiastiques, ils ont, outre les lois de l'Evangile et les *Epîtres* des apôtres, les saints canons que Pierre de Celles, jadis célèbre évêque de France, ne fait pas de difficulté d'en appeler le supplément, et dire qu'il s'en faut peu qu'on ne les doive observer avec la même exactitude et la même religion.

Gardons-nous bien de les regarder comme des lois purement humaines, et une police peu importante. Dieu lui-même en est l'auteur ; c'est ainsi qu'en parlent saint Léon et ses plus saints prédécesseurs et successeurs ; c'est lui qui les a inspirés aux évêques pour le gouvernement et la sanctification de son Eglise ; les conciles où ils ont été formés étaient composés d'hommes, sujets, à la vérité, chacun en particulier à l'erreur, capables de se laisser prévenir par l'amour-propre et la passion, mais qui, assemblés tous au nom de Jésus-Christ, forment un corps auquel il a promis une assistance spéciale, au milieu desquels il s'est engagé de se trouver pour y présider invisiblement et les animer de son esprit ; c'est pourquoi le premier des conciles qu'on doit considérer comme la forme, la règle et le modèle de tous ceux qui se sont tenus, et seront convoqués dans la suite des siècles, n'a pas cru qu'il y eût de la témérité et du défaut de respect de mettre à la tête de son décret : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*. C'est ainsi que l'E-pouse a droit de parler ; l'hérésie a beau s'attribuer et contrefaire ce langage, elle se condamne elle-même dès là qu'elle manque de déférence pour ses saintes décisions et ses ordonnances ; c'est le Saint-Esprit qui décide non-seulement les vérités de foi dans les augustes assemblées, mais qui forme encore les règles de la discipline, juge des maximes de la morale et en établit les principes, non en favorisant les pasteurs de nouvelles révélations, mais en les dirigeant dans la recherche qu'ils font de la vérité et de la tradition ; leur faisant développer ce qui est enfermé plus obscurément dans les prophètes, et faire l'application des règles générales aux questions particulières qui s'agitent.

C'est pourquoi le pape saint Damase traite de blasphémateurs du Saint-Esprit tous ceux qui méprisent les canons et rejettent leur autorité sacrée ; il va plus loin, et donne le même nom à ceux qui consentent à leur impiété, par où il désigne ceux qui, étant obligés par leur ministère de veiller sur le maintien de la discipline, mollissent et dissimulent le violerment qui s'en fait.

Et qu'on ne me dise pas que ces lois ne sont plus en usage, on ne prescrit pas ainsi

contre la vérité ; cela ne pourrait tout au plus avoir lieu que contre les canons de pure discipline, car pour ceux qui concernent les dogmes et les principes de la morale chrétienne, ils ne sont pas sujets à ces sortes d'altérations, *Christus heri, hodie, et in sæcula*. (Heb., XXIII.) J'avoue que la police et la forme extérieure du gouvernement de l'Eglise varie ; mais, outre qu'elle a renouvé et confirmé dans son dernier concile œcuménique tout ce qui avait été établi dans les précédents touchant le règlement de la vie des clercs, il faut considérer qu'ils renferment tous ou du moins la plupart quelque chose de droit naturel et divin dont elle n'a pas intention de dispenser, et lorsqu'elle le fait, ce n'est que par la nécessité et la considération d'un bien réel et plus grand qui lui en revient ; si elle en tolère l'infraction, ce n'est qu'en gémissant et par la crainte de s'exposer à des schismes. Ainsi ce n'est que dans le cœur des enfants de Bé-lial ennemis de tout assujettissement que les canons de l'Eglise sont abolis ; mais ceux qui aiment l'ordre et la beauté de la maison de Dieu, pour lesquels les lois extérieures ne sont pas faites, parce qu'ils les portent gravées au dedans d'eux-mêmes, ils les regardent toujours comme subsistants, comme des lois sacrées qui vivent dans le cœur de l'Eglise et de ses plus saints prélats ; ils soupirent pour leur rétablissement, ils les observent avec exactitude, et quoiqu'ils soient bien éloignés de troubler les consciences et la paix de l'Eglise en s'opposant par un zèle indiscret au torrent de la coutume, ils ne laissent pas d'employer tout ce qu'ils ont de lumière et d'autorité pour les rétablir, persuadés que tant que la raison qui a poussé l'Eglise à faire ces lois subsiste, elles doivent subsister aussi.

C'est par le mépris et l'infraction de cette règle inviolable que les maux se sont multipliés sur la terre, et qu'un déluge de vices et d'erreurs l'a inondée, c'est pourquoi le saint pape Adrien sixième, qui ne fit durant tout son pontificat que pleurer des maux auxquels ils ne pouvait apporter de remède, disait cette parole mémorable : *Observentur canones et nulle erunt hæreses*. Soyons donc jaloux de leur observation pour contribuer à l'extirpation des schismes, des hérésies, de tous les scandales qui déshonorent l'E-pouse de Jésus-Christ, et faire refluer sa discipline, et pour cela étudions-les ; leur intelligence est une bonne partie de cette science, si essentielle à notre ministère, dont j'ai parlé au commencement de ce discours.

Judicium et justitiam in Jacob tu fecisti, etc. Vous avez exercé la justice et le jugement devant Jacob. La fin de ce verset peut être encore expliquée en deux manières. La première, vous avez signalé la rigueur de votre justice envers les ennemis de votre peuple, comme lorsqu'après avoir frappé les Egyptiens de diverses plaies, vous les avez ensevelis dans la mer Rouge, et que vous avez protégé votre peuple, étendant sur lui vos ailes comme un aigle fait les siennes

sur ses petits, l'introduisant dans une terre d'où découlent les ruisseaux de lait et de miel, et ne cessant de lui donner des preuves de votre bonté paternelle; le second sens est : vous avez tenu à l'égard d'Israël une conduite mêlée de sévérité et de miséricorde, le comblant de vos plus chères faveurs lorsqu'il vous était fidèle, le portant entre vos bras comme un père nourricier fait son enfant, et le rappelant à vous par des châtimens salutaires en souffrant que ses ennemis prévalussent, et l'emmenassent en captivité lorsqu'il était assez aveugle et assez ingrat pour adorer leurs idoles.

Lisez attentivement l'histoire sacrée, contemplez la conduite que Dieu a gardée sur les hommes depuis le commencement du monde, et vous trouverez que toutes ses voies ne sont que miséricorde et vérité. *Universe viæ Domini misericordia et veritas. (Psal. XXIV.)* Tout le corps des Ecritures ne le représente que selon ces deux différentes vues de bonté et de justice, de sa miséricorde et de sa vérité, de sa douceur et de sa droiture, et c'est avec une sagesse suprême qu'il observe cette admirable économie et ce divin tempérament, car s'il n'était que droit, juste et véritable, quelle ressource resterait-il aux pécheurs, ils s'abandonneraient au désespoir, et ne songeraient pas à retourner à lui; s'il usait toujours de clémence, ils y retourneraient encore moins et persisteraient dans une vie criminelle dont ils se flatteraient d'obtenir aisément le pardon, les justes tomberaient aussi insensiblement dans le relâchement et la négligence; ainsi que les justes et les pécheurs ne séparent jamais la considération de ces deux attributs, et qu'ils se laissent attirer par la douceur avec laquelle il invite les uns à la pénitence, les autres au progrès dans le bien, afin qu'il ne soit pas obligé d'user de rigueur, ce qu'il ne fait qu'à regret, et lorsque nous l'y contraignons par nos infidélités. C'est ce qui nous est très-bien marqué dans le prophète Zacharie, où Dieu se représente sous l'image d'un Pasteur, qui se sert tour à tour pour la conduite de son peuple de deux houlettes, dont la première s'appelle la beauté, et l'autre le cordon; cette première houlette mystérieuse marque la bonté avec laquelle il gouverne les siens tant qu'ils lui demeurent attachés, il répand dans leurs cœurs l'onction de sa grâce, et leur adoucit son joug en mille manières; mais dès qu'ils ne savent pas estimer leurs bonheurs, et qu'ils se livrent à leurs convoitises, il prend le cordon, il les frappe de ses verges, et les visite par des maladies, des disgrâces, des pertes de biens, de vifs reproches qu'il leur fait entendre au fond du cœur : *Visitabo in virga iniquitates eorum, et in verberibus peccata eorum.* Oh! l'excellent modèle pour ceux à qui Jésus-Christ a confié le soin des âmes; il faut, quand même elles se seraient rendues coupables de quelque faute considérable, faire marcher la compassion la première, le zèle et l'amour de l'ordre pourront suivre : *Oportet ut priora sibi vindicet com-*

passionis affectus, deinde rectitudinis zelus (S. BERN. in Cant.); autrement nous brisons les vaisseaux comme par un vent impétueux; et nous achevons d'éteindre la mèche qui fume encore; versons d'abord dans les plaies des blessés l'huile, symbole de la douceur, pour en adoucir l'inflammation, après quoi nous y répandrons du vin pour en ôter la corruption, et les purifier. Il faut rassurer le pécheur qu'on voit vivement touché et troublé de l'horreur de ses crimes, l'exhorter à avoir confiance dans le sang du Médiateur dont la voix demande miséricorde, lui parler avec tendresse, et lui ouvrir ses entrailles; après les premiers appareils, ouvrons, s'il est nécessaire, les chairs et y appliquons le fen, c'est à-dire obligeons le pénitent à faire de dignes fruits de pénitence, et avaler les remèdes les plus amers et les plus dégoûtants.

C'est ainsi qu'il faut allier la douceur et la force, la vigueur et la condescendance, la faim de la justice, la haine de l'iniquité avec la compassion pour l'état pitoyable auquel le pécheur s'est réduit; que la conduite que vous tiendrez à son égard soit si sage, que vous accordiez ensemble la fermeté et la sévérité d'un père avec la douceur naturelle d'une mère; que la sévérité n'aille jamais jusqu'à la rigueur, et que la compassion ne dégénère pas aussi en mollesse; apportez un tel tempérament que les esprits ne s'aigrissent et ne se révoltent pas par une austérité excessive, et ne se portent pas aussi dans le relâchement par une trop grande indulgence : ce sont des écueils de part et d'autre qu'il faut éviter avec soin; ce saint pape nous en découvre une figure dans la manne et la verge d'Aaron enfermées dans l'arche par ordre de Dieu, dont la première est le symbole de la douceur, et l'autre du zèle de la discipline dont un pasteur doit être rempli. C'est la difficulté de trouver ce milieu et ce tempérament de deux choses qui semblent contraires, qui rend le gouvernement des âmes si difficile, et le fait appeler l'art des arts, vous le trouverez si vous étudiez avec soin les règles de l'Eglise, son esprit, et si vous recourez souvent à Dieu par de ferventes prières.

Exaltate Dominum Deum nostrum, et adorate scabellum pedum ejus, quoniam sanctum est. Relevez la gloire du Seigneur notre Dieu, et adorez l'escabeau de ses pieds, parce qu'il est saint; louez Dieu et bénissez-le dans tous ses attributs absolus et relatifs, dans tout ce qu'il est en lui-même, et par rapport aux hommes; rendez de profonds honneurs à son Arche sacrée, parce qu'il l'honore lui-même de sa présence, et nous y fait entendre ses oracles. Le Psalmiste l'appelle le marchepied de Dieu, parce qu'il était censé y poser ses pieds du haut du propitiatoire sur lequel il était assis; le mot d'*adoration*, dans le langage ordinaire de l'Ecriture, signifie aussi souvent prosternement et abaissement du corps que le culte de latrie ou hommage suprême; c'est en la première manière que les Juifs vénéraient l'arche, et c'est ainsi que

nous nous servons du terme d'adoration pour marquer l'honneur que nous rendons à ce bois sacré sur lequel l'Homme-Dieu a opéré notre salut, par où il paraît que les hérétiques nous calomnient, quand ils nous font un crime de ces marques extérieures de religion qui sont toutes relatives à celui qui y a bien voulu être attaché pour le salut du monde, et à son divin Père qui l'y a condamné pour cet effet.

Mais si par l'escabeau des pieds nous entendons, avec saint Augustin et tous les interprètes, l'humanité sacrée du Verbe qui lui est unie hypostatiquement, et qui n'en peut être séparée, nous faisons gloire de reconnaître et de publier hautement que nous l'adorons, et que c'est par elle que nous adorons Dieu; c'est là le fond de notre religion, c'est pour soutenir ce point capital que des millions de martyrs ont sacrifié si constamment leur vie; et les saints docteurs que la Providence a suscités pour combattre et détruire les ariens ne faisaient pas difficulté de les traiter d'idolâtres, parce que faisant profession d'adorer Jésus-Christ comme nous, mais le prétendant inférieur à son Père, même dans sa nature divine, lui ôtant cette parfaite égalité qui fait qu'il n'est qu'un même Dieu avec lui et avec le Saint-Esprit, il se trouvait qu'ils rendaient à une simple créature le culte suprême de latrie, incommunicable à tout ce qui a été tiré du néant, quelque excellence, prééminence et sainteté qu'il puisse avoir. Vous n'avez pas besoin que je vous prémunisse contre les blasphèmes de ces impies, ni des sociniens qui sont les ariens modernes; mais ayez soin d'apprendre et d'inculquer au peuple fidèle que l'humanité sainte de Jésus-Christ a été ointe par l'union substantielle du Verbe et de la Divinité, que le culte suprême de latrie ou d'adoration proprement dite lui est dû, non à raison de la chair simplement, qui, considérée toute seule, ne sert de rien, ainsi que le dit Jésus-Christ lui-même, mais jointe au Verbe divin qui en est inséparable et la vivifie; apprenons-leur à être de vrais adorateurs en esprit et en vérité, tels que Jésus-Christ descendu du ciel est venu en former à son Père, et que cette adoration ne consiste pas simplement dans une posture humiliée et quelques exercices extérieurs de religion, mais dans un culte intérieur et spirituel qui procède du principe d'une foi sincère, agissant par la charité, d'un amour dominant de la justice, d'une dépendance intime et d'un rapport fidèle de tout l'être, la vie, les actions, les desseins, les pensées, une humble et pleine soumission à tous les ordres de la Providence, enfin une préparation de cœur à tout embrasser, tout faire, tout souffrir pour la gloire de Dieu.

Moses et Aaron in sacerdotibus ejus, etc. Moïse et Aaron étaient ses prêtres, et Samuel du nombre de ceux qui invoquaient son nom pour exciter plus efficacement les Israélites à révéler avec une frayeur amoureuse la gloire du Dieu vivant résidant dans l'Arche. Le saint prophète emploie l'exemple

de Moïse et d'Aaron, tous deux prêtres, qui avaient tiré le peuple d'Egypte, et de Samuel qui l'avait régi longtemps en qualité de juge. Dieu se sert de même, dans Malachie, de l'exemple d'Aaron et de ses enfants qu'il exprime sous le nom de Lévi le chef de leur tribu, à laquelle il avait attaché son sacerdoce, pour faire rougir les prêtres de son temps de leur négligence dans son culte, qui leur faisait recevoir des hosties défectueuses, et de la manière indigne dont ils le traitaient, en exerçant leurs fonctions par manière d'acquit. *J'ai fait, dit-il, avec Lévi une alliance de vie et de paix, je lui ai donné pour moi une crainte respectueuse, et il m'a respecté, il tremblait de frayeur devant ma face*, c'est-à-dire qu'il n'approchait de son autel et n'exerçait son ministère qu'avec une frayeur pleine de respect : *Timuit me et a facie nominis mei pavebat*.

C'est ici où je ne puis retenir mon indignation contre ceux qui tiennent une conduite tout opposée, et qui déshonorent également Dieu et leur ministère par leur inapplication aux cérémonies, ou plutôt le le mépris habituel qu'ils en font; comment inspireront-ils la vénération des choses saintes au peuple, s'il n'en aperçoit pas la moindre trace dans tout leur extérieur, s'il n'y remarque au contraire qu'égarément, immodestie, et qu'évagation d'esprit? Ne leur apprennent-ils pas à les mépriser par la manière indécente, grotesque et bizarre, dont ils les exercent? Faut-il qu'il n'y ait que Dieu qui soit servi avec tant d'irrévérence et de précipitation? se conduit-on ainsi envers les grands de la terre? ceux qui en approchent, et qui traitent avec eux n'oseraient manquer au cérémonial, ils sont religieux à ne pas omettre une seule démarche, une révérence, tout est compassé; et ceux qui ont le privilège signalé d'être les officiers du Roi des rois, qui traitent de choses si grandes, le font sans attention, sans piété, sans sentiment de la majesté divine, qui est présente, avec des mouvements si choquants et si irréguliers, que des personnes qui ne connaîtraient pas d'ailleurs nos saints mystères auraient peine à croire qu'ils font une action sérieuse et prendraient plutôt ce qui se passe pour un jeu et une comédie. Ah! les prêtres des idoles, les bonzes et les talapains vous condamneront un jour au jugement dernier: on les voit dans leurs pagodes tout appliqués à leur culte superstitieux, recueillis, pénétrés du plus profond respect, et tous les mouvements qu'a coutume d'inspirer la religion exprimés dans leur extérieur; pour nous, c'est tout le contraire.

J'excéderais de beaucoup les bornes d'un discours, si je rapportais tout ce que l'Eglise a décrété dans ses conciles sur ce sujet, et les peines qu'elle a ordonnées contre ceux qui négligent d'apprendre les cérémonies, ou les font avec indécence; il suffit de saint Charles dans ses synodes provinciaux: il n'y en a aucun où il ne répète que les ministres sacrés sont indispensablement obligés de ne point omettre les cérémonies. Nous

y sommes, dit-il, d'autant plus tenus, que nous sommes persuadés de leur dignité et de leur excellence, et que nous devons par notre piété et dévotion en inspirer une pareille au peuple, qui est grossier et ne peut s'élever à la connaissance des choses spirituelles que par le secours des corporelles. Il avait ordonné qu'on examinerait les ordonnances sur les cérémonies, particulièrement sur celles de la messe, et qu'on exclurait ceux qui y seraient ignorants. Il les voulait souvent voir exercer en sa présence, et ne croyait pas cet exercice indigne d'un cardinal et d'un archevêque de Milan; rien de plus exact que lui à observer les moindres rubriques; rien de plus grave, de plus composé, de plus majestueux que son port et son maintien dans l'exercice de ses fonctions pontificales, et surtout la célébration des redoutables mystères; car on lui peut appliquer ce qui est dit de Salomon au sujet de la dédicace du temple : *Magnifice etenim sapientiam tractabat* (II Mac., II), il traitait les choses saintes avec magnificence.

Tels doivent être les ecclésiastiques qui, ayant conservé l'esprit de leur vocation, portent gravé dans le cœur un profond respect, et une crainte religieuse de la sainteté de Dieu : rien ne leur paraît petit dans la religion ; la haute idée qu'ils ont de la Majesté suprême ne leur permet pas de regarder comme chose de peu de conséquence tout ce qui a quelque liaison à son culte ; ils savent combien il est jaloux de l'honneur qui lui est dû, et ce qu'il en coûta à Nadab et Abiu pour avoir manqué à une cérémonie.

Invocabant Dominum, et ipse exaudiebat eos, in columna nubis loquebatur ad eos. Ils invoquaient le Seigneur, et il les exauçait, il leur parlait au milieu de la colonne de nuée. Comment Dieu eût-il pu rejeter des prières offertes avec un si profond respect, et que son esprit formait dans leur cœur ! C'est à ces humbles et ferventes prières que les Juifs furent redevables plus d'une fois de leur vie et du pardon de leurs murmures, et de leur incrédulité. Lorsque le peuple était frappé de quelque plaie, ils se hâtaient d'intercéder pour lui ; ils opposaient à la vengeance de Dieu les armes de leur ministère, et, leur prière montant jusqu'à son trône avec l'encens qu'ils offraient, ils faisaient cesser le mal et arrêtaient l'ange exterminateur : c'est ce que fit, entre autres, Aaron en courant à travers les morts et les mourants, et conjurant le Seigneur de pardonner à ce peuple, quoiqu'il se fût rendu indigne de sa miséricorde en se soulevant tant de fois contre ses conducteurs. Mais les uns et les autres n'étaient que des figures de notre suprême et unique Médiateur, dont saint Paul dit qu'avant offert pendant sa vie mortelle et souffrante avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à son divin Père, il en a été exaucé pour son humble respect : *Exauditus est pro sua reverentia.* (Hebr., V.) Apprenons de l'exemple de notre adorable Chef à animer nos prières d'une hu-

mitié profonde, d'une charité pressante, dont le cri s'élève jusqu'au ciel, des larmes d'une vive douleur par le souvenir de nos péchés, et de toutes les iniquités de la terre. Ne nous présentons jamais au Père éternel qu'avec cette crainte religieuse, et cet esprit d'adoration et d'abaussissement qui a fait exaucer son Fils bien-aimé.

Dieu avait accoutumé de rendre ses oracles à ses serviteurs du milieu de la nuée qui paraissait sur le tabernacle, ce qui marque l'obscurité de la loi de Moïse, où tout se passait en figures, en énigmes et en paraboles : la loi nouvelle a dissipé ces nuages et tout dévoilé. C'est particulièrement aux ministres sacrés qu'il a été donné, ainsi qu'aux apôtres, de connaître les mystères du royaume de Dieu : *Vobis datum est nosse mysteria regni celorum.* Nos connaissances toutefois, en comparaison de celles des bienheureux dans le ciel, sont encore sombres et comme un crépuscule, comme une lampe allumée dans un lieu obscur. Il est vrai de dire que nous ne voyons que comme dans un miroir et en des énigmes, alors nous verrons face à face, et nous connaîtrons Dieu comme nous en sommes nous-mêmes connus, au grand jour de l'éternité, dans sa propre lumière ! Oh ! combien en ces faibles rayons plusieurs fois réfléchis doivent-ils nous faire soupirer après cette lumière immense qui rendra nos âmes plus lumineuses que ne l'est un cristal tout pénétré du soleil.

Saint Augustin explique en un sens plus élevé cette colonne de nuée de Jésus-Christ même, lequel avant son Incarnation était comme enveloppé d'une nuée, ne s'étant pas encore rendu visible aux yeux des hommes. Depuis même qu'il s'est manifesté dans la chair, il leur a parlé dans la nuée ; car c'est ainsi que les prophètes appellent son humanité sacrée. *Le Seigneur*, dit Isaïe, *montera sur un nuage léger*, parce qu'il a paru revêtu d'un corps, comme d'un nuage clair et épais qui tempérait l'éclat trop vif du soleil de justice, et le rendait supportable à nos faibles regards.

Custodiebant testimonia ejus, etc. Ils gardaient ses saintes ordonnances et le précepte qu'il leur avait donné. Le Saint-Esprit ne louerait pas par la bouche du Psalmiste ces trois saints personnages du profond respect avec lequel ils se prosternaient devant l'arche du Seigneur, s'ils n'eussent été fidèles à marcher dans ses voies, et à remplir tous les devoirs attachés à leur ministère, voilà ce qui les a sanctifiés et rendus dignes d'être proposés pour modèles à tous les vrais Israélites, et surtout aux ministres des autels. Notre religion sera vaine, et toute notre piété illusoire, si elle n'est accompagnée d'une fidélité inviolable à travailler à l'œuvre qui nous a été confiée, laquelle n'est autre que la sanctification des âmes par l'usage des talents que nous avons reçus ; autrement Jésus-Christ nous dira avec mépris : Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur, et négligez-vous de faire ce que je vous ordonne ? C'est ne pas connaître la

sainteté et l'étendue de l'état ecclésiastique, que d'en borner les fonctions aux obligations qui lui sont propres et affectées, telles que la récitation du bréviaire, la célébration de la messe, la prédication, la direction; outre que tous ces exercices peuvent être destitués de l'esprit intérieur qui les doit animer et en fait tout le prix, le reste de leur vie est consacré à Dieu, ils doivent l'employer d'une manière digne de leur vocation, et qui attire ses bénédictions sur l'Eglise; s'ils conversent avec le monde, que ce ne soit jamais par amusement, et pour se décharger du poids d'un temps dont ils se trouvent fatigués, mais en prêtres de Jésus-Christ; que leurs paroles soient toujours assaisonnées du sel de la sagesse, et pleines de l'onction du Saint-Esprit; que tout parle en eux, *Omnia vocalia sint* (S. HIER.), que tout inspire l'amour des biens invisibles, que tout édifie, et coopère à l'établissement du règne de Dieu; malheur au ministre de Jésus-Christ, qui ne l'est qu'à l'autel, dans la chaire et au tribunal de la pénitence; il faut que la grâce qu'il a reçue par l'imposition des mains influe partout, et communique aux moindres actions, étrangères même à sa profession, une dignité et une excellence particulière, en sorte que le commun des fidèles sente qu'il ne peut atteindre à sa perfection, et s'excite à en approcher : *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros.* (II Cor., VI.)

Mais renfermons-nous dans les actions les plus essentielles au sacerdoce, qui ont paru avec le plus d'éclat dans ces grands hommes; la première chose qui se présente est leur vocation qui vient visiblement de Dieu, c'est pourquoi saint Paul nous propose celle d'Aaron comme le modèle après celle de Jésus-Christ de celle des ministres évangéliques. Nal, dit-il, ne s'attribue à soi-même cet honneur; mais il y faut être appelé de Dieu, comme Aaron, *Sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron.* (Hebr., VI.) Vous savez de quelle sorte sa baguette fleurit, et tous les autres miracles par lesquels il plut à Dieu d'attester le choix qu'il faisait de lui pour la souveraine sacrificature. Celle de Moïse n'est pas moins admirable, et ce qu'elle a encore de plus édifiant est la résistance qu'il fit à l'ange qui lui en parlait de la part de Dieu, pour ne point se charger d'un aussi périlleux emploi que la conduite d'un peuple innombrable : il se souvenait qu'il n'avait pu ranger à leur devoir deux particuliers qui se querellaient, comment se serait-il cru assez habile pour accorder les différends qui pourraient naître entre plus de six cent mille hommes? s'il se rendit, ce ne fut qu'après bien des répliques, et par la seule crainte de désobéir à Dieu, et de s'écarter de son ordre. Cette vocation avait été en lui par un long apprentissage, une retraite de quarante ans dans le désert, et par un généreux mépris de ce qu'il y a de plus grand dans le siècle, les sceptres et les couronnes. Il jugea que l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'E-

gypte, et il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible. Quelle foi, quel détachement, quelle sagesse et quelle gloire d'avoir pu dire tant de siècles avant la naissance du Messie : *J'ai considéré tous les avantages du monde comme une pure perte et des ordures!*

Saint Basile remarque que cet homme admirable n'accepta le gouvernement des Hébreux qu'après des ordres réitérés, parce que c'était une charge également périlleuse et éclatante dont il se montra d'autant plus digne qu'il s'en croyait incapable, au lieu que le prophète Isaïe accepta d'abord une commission qui n'avait point d'anxiété attrait que les persécutions et les croix.

On doit donc regarder comme une règle constante et invariable que c'est être indigne de la prêtrise que de s'en croire digne, et que c'est s'en exclure que de la rechercher. On ne peut parvenir à cette dignité éminente que par la fuite et par un sentiment sincère de son indignité. La seconde règle est qu'on ne se doit rendre à aucune contrainte si on est effectivement incapable, je parle d'une incapacité effective, et non fondée sur des scrupules : *Indignus nec coactus accedat.* (S. GREG., Past.) Saint Chrysostome veut que ces sortes de personnes soient aussi éloignées de céder à la violence en ce point, que si on les voulait forcer d'entreprendre les fonctions d'architecte ou de médecin, arts dont ils n'auraient aucune teinture; la menace même de la mort ne ferait pas entreprendre la conduite d'un vaisseau ou d'une armée à qui ignorerait les éléments de ces professions. Nous laisserons-nous donc forcer à être les auteurs de tant de maux? la violence qu'on nous fera nous rendra-t-elle plus habiles? Si les autres se trompent en notre faveur, ne soyons pas si malheureux que de nous tromper pour notre perte éternelle. Leur erreur peut être pardonnable parce qu'ils ne pénétrèrent pas le fond de notre misère. Ce ne peut être qu'une fausse humilité et une obéissance trompeuse de nous rendre à leurs jugements trop avantageux; la véritable et solide obéissance consiste, en ces rencontres, de ne déférer en aucune manière à des commandements inconsidérés, mais à écouter au dedans de nous l'arrêt d'exclusion et la sentence d'irrégularité que prononce la vérité éternelle, et nous y soumettre humblement. Ayons plus d'égard à l'intention des électeurs ou collateurs qu'à leurs demandes, ils cherchent à procurer à l'Eglise un digne sujet, cédonz non à l'erreur de leur choix qui serait la source de notre damnation, mais à la volonté sincère qu'ils ont de nommer un ministre capable de son emploi, et nous leur obéirons mieux de cette sorte que par une déférence aveugle.

Samuel qui, selon la plus probable opinion, n'était que lévite, est un modèle achevé pour ceux qui se destinent dès l'âge le plus tendre au ministère des autels, et y apportent l'innocence du baptême; il est moins le fruit de la nature que des prières d'une sainte mère qui, ne s'en fiant pas à elle-même de

son éducation, le remet dès qu'il est sevré au grand prêtre Héli, afin qu'il croisse à l'ombre du tabernacle, que la piété lui devienne comme naturelle, que tout ce qu'il verra, entendra, et ce à quoi il s'occupera, ait un rapport immédiat au culte de Dieu, et l'élève à lui, c'est ainsi qu'il est devenu la gloire de son peuple et l'un des plus illustres prophètes. Oh ! quel bonheur pour l'Eglise si tous ceux qui se consacrent à son service y apportaient de pareilles préparations !

J'ai déjà touché quelque chose de la ferveur et de l'instance des prières de Moïse et d'Aaron pour désarmer la colère de Dieu allumée contre les Juifs, Samuel n'est pas moins recommandable par cet endroit. Connaissant que le Seigneur était irrité de ce qu'ils l'avaient comme forcé à changer la forme du gouvernement et à lui demander un roi, et entendant déjà les tonnerres gronder sur leurs têtes, ils conjurent Samuel de vouloir bien l'apaiser : Priez votre Dieu pour nous, s'écriaient-ils en tremblant, afin que nous ne mourions pas, car nous avons encore ajouté ce péché à tous les autres ; à quoi il répondit : *Que le Seigneur me garde de jamais commettre celui de cesser de prier en votre faveur.* Si les Juifs ont oublié qu'ils sont ses enfants, il n'a garde d'oublier qu'il est leur Père, son amour semble redoubler parce qu'ils ont plus besoin de son secours. Il les enferme tous dans son cœur élargi par la charité et les offre au médecin suprême.

Sa tendresse pastorale éclate encore davantage dans la conduite qu'il tient à l'égard de Saül ; voyant que Dieu l'avait rejeté sans retour en punition de ses désobéissances, il persévère sans relâche à prier pour lui et à verser des larmes. Pourquoi pleurez-tu si longtemps, lui dit le Seigneur, ce prince rebelle a mes ordres qui n'a reçu que le juste chatiment de son crime ? *Fundebat lacrymas, etsi non profuturas*, dit saint Bernard, *pias tamen* ; combien les pasteurs de la Loi nouvelle, dont la charité doit être plus abondante et qui ont toujours espérance de faire révoquer à Dieu l'arrêt qu'il a prononcé, doivent-ils saintement importuns pour le forcer d'amollir ces cœurs de rocher. Plus ils les voient inflexibles, plus ils s'affligent et disent, avec le même saint Bernard : *Non recipio consolationem ubi video desolationem*, et ne m'allégez pas pour adoucir ma douleur que j'ai délivré mon âme en avertissant, en reprenant, en corrigeant, et que ma paix retournera dans mon sein ; non je suis incapable de consolation tant que je vois une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, qu'il a confiée à mes soins, périr misérablement ; une mère qui n'a rien épargné pour la guérison de son fils malade, qui l'a veillé et lui a donné tous les remèdes capables de lui sauver la vie, se console-t-elle après qu'elle l'a perdu, parce qu'elle n'a rien à se reprocher, et que ce n'est pas par sa faute qu'il est mort : *Utique manet ploratus et ululatus multus*.

Je ne puis encore oublier, quoique je n'aie pas dessein de m'y étendre, le parfait désintéressement de ces dignes ministres qui leur fait prendre Dieu à témoin, en présence de tout le peuple, qu'ils n'ont jamais rien pris de qui que ce soit, non plus que leur extrême douceur dans ce comble de puissance et cette éminence d'autorité qui les rendait insensibles aux injures et aux injustices des hommes.

Domine Deus noster, tu exaudiebas eos. Seigneur notre Dieu, vous les exauciez ; nous voyons toutefois qu'en quelques rencontres particulières ils n'ont pas obtenu ce qu'ils demandaient immédiatement ; il est toutefois vrai de dire qu'ils ont été exaucés parce qu'ils ne désiraient uniquement que l'accomplissement de la volonté suprême, leurs vœux ont été comblés ; eh ! Dieu pourrait-il refuser quelque chose à la charité qui prie dans ses saints et qui ne lui refuse jamais rien à lui-même ? C'est ce qui donnait surtout à Moïse cette confiance et cette espèce de familiarité dans la prière qui le faisait traiter avec son maître comme un ami fait avec son intime ami : *Os ad os, sicut solet amicus ad amicum loqui.* (Joan., III.) Si notre cœur ne nous condamne point, nous aurons de même de l'assurance devant lui et il nous accordera tout ce que nous pourrions demander, parce que nous faisons ce qui lui est le plus agréable.

Deus, tu propitius fuisti eis, et ulciscens in omnes adinventiones eorum. O Dieu, vous avez usé envers eux de miséricorde, lors même que vous punissiez en eux tout ce qui pouvait vous y déplaire. Quelques interprètes veulent qu'il faille entendre par ces paroles que Dieu ne laisserait pas impunis les murmures et les attentats du peuple contre ses serviteurs, les regardant comme faits à lui-même, et les vengeant quelquefois avec la dernière rigueur, comme lorsqu'il envoya un feu qui en consuma plusieurs qui avaient pris part à la sédition de Coré. Gardez-vous bien, dit-il par le même psalmiste, de toucher à mes oints et de maltraiter mes prophètes ; celui qui vous touche, dit-il dans Zacharie, touche la prunelle de mon œil : par où vous voyez combien nous lui sommes chers et combien il est sensible aux outrages que nous pouvons recevoir en faisant son œuvre ; que s'il ne les venge pas d'une manière si éclatante, à cause qu'il est nécessaire pour sa gloire et notre sanctification que nous portions l'image de son Fils persécuté et rassasié d'opprobres, il le fera d'une manière aussi terrible qu'éclatante au jour des vengeances, et livrera aux ministres de sa justice éternelle ceux qui n'auront pas réparé ces injures par les larmes d'une sincère pénitence. En expliquant les dernières paroles du verset en ce sens, qui est très-instructif, il ne sera pas besoin de chercher des fautes en Samuel que nous ne voyons pas être repris d'aucun manquement, car si ses enfants furent dérégés il ne consentait pas à leur dérèglement, ainsi qu'avait fait son prédécesseur à l'égard des siens ; ils consis-

taient dans leur avarice et leur injustice dans les jugements qui, se passant d'ordinaire dans le secret, pouvaient aisément être inconnues à ce saint homme.

Mais si nous l'expliquons, avec le plus grand nombre des interprètes, de la sévérité paternelle avec laquelle Dieu punissait leurs moindres fautes, il faut reconnaître que sa lumière infinie en découvrait dans Samuel quelqu'une qui n'est pas venue à notre connaissance, car pour celles de Moïse et d'Aaron elles ne sont pas douteuses, celle du premier est assez légère, ce fut d'avoir hésité lorsque Dieu lui ordonna de frapper sur la pierre du désert pour en tirer de l'eau, ce qui vint moins de défiance que du trouble que lui causa la stupidité de son peuple et de plus ne dura qu'un moment; la punition le fut de même, car ce ne fut pas une privation bien sensible à ce grand juste qui ne vivait que de la foi, de ne pas entrer dans un pays fertile et de ne pas manger des fruits de la terre promise. Pour Aaron, il commit un grand crime en consentant au culte impie et sacrilège que les Israélites rendirent au veau d'or en l'absence de son frère; la crainte de la fureur d'un peuple insensé prévalut sur celle qu'il devait avoir de son Dieu, il l'aura sans doute châtié de cette lâcheté honteuse, dit saint Augustin, quoique d'une manière qui nous est cachée; mais ne lisons-nous pas qu'il frappa de mort Nadab et Abiu, ses deux fils aînés, qui devaient lui succéder par le droit de leur naissance à la souveraine sacrificature? quoi de plus sensible à un père? il ne se plaint pas cependant, son cœur était préparé, il adora la rigueur de Dieu à son égard et dit par avance ce qu'a dit depuis David dans une affliction aussi pressante : *Obmutui quoniam tu fecisti.*

Heureux ceux que Dieu punit ainsi dans le temps, c'est une marque qu'il leur veut faire miséricorde dans l'éternité et qu'il leur réserve son héritage; malheur au contraire à ceux dont il dissimule les excès, ce sont des esclaves qu'un maître ne se soucie pas de corriger ou plutôt des victimes qu'il laisse engraisser pour les immoler ensuite à sa vengeance. : *Faisons grâce à l'impie*, dit-il par son prophète, *et il n'apprendra point à être juste, il a fait des actions injustes dans la terre de sainteté, jamais il ne verra la majesté du Seigneur. Non videbit gloriam Domini.* Parole étonnante. Permettez-moi, Seigneur, de vous dire avec l'un de vos saints (BERN., *De vit. et mort. cler.*, 18) que je renonce à cette espèce de grâce puisqu'elle est le plus effroyable châtement que vous ayez dans les trésors de votre colère : *Volo irascaris, Pater bone, non ira qua extrahis de via*; témoignez-nous plutôt, ô Père des miséricordes, cette colère si salutaire par laquelle en nous reprenant vous nous faites rentrer dans la voie, et non pas celle par laquelle vous nous en chassez.

Exaltate Dominum nostrum, et adorare in monte sancto ejus, etc. Glorifiez le Seigneur notre Dieu, et adorez-le sur sa sainte montagne, parce qu'il est saint. Cette mon-

tagne sur laquelle David exhorte son peuple à venir rendre à Dieu ses hommages, est la montagne de Sion sur laquelle il avait posé l'arche, en attendant que son fils Salomon lui bâtit un temple magnifique sur l'autre croupe de la même montagne appelée Moria, enfermée l'une et l'autre dans Jérusalem.

Cette montagne où reposait l'arche était par son immobilité, son élévation qui l'approchait du ciel, et qui la rendait visible de bien loin, une excellente figure de l'Eglise de Jésus-Christ dans laquelle seule Dieu veut être adoré et recevoir des sacrifices; c'est elle qu'Isaïe voyait en esprit huit cents ans auparavant qu'elle fut formée, et qu'il prédit en ces termes : *Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtit la maison du Seigneur sera fondée sur le haut des monts, elle s'élèvera au-dessus des collines, toutes les nations y accourront en foule, disant : Allons à la montagne du Seigneur, il nous enseignera ses voies, et nous marcherons par ses sentiers.* Elle nous est représentée comme fondée sur le haut des monts, parce qu'elle est édifiée sur le fondement des apôtres et des prophètes qui ont été eux-mêmes des montagnes par l'éminence de leur sainteté, ce que doivent être tous ceux qui succèdent à leur ministère, comme de parfaits imitateurs de Jésus-Christ; cette vraie pierre mystique de Daniel détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, laquelle frappant la statue composée de quatre métaux, image de la puissance du monde, la met en pièces et devient bientôt elle-même une grande montagne qui remplit toute la terre; cette pierre signifie encore l'Eglise qui est le corps mystique de Jésus-Christ, établi par la seule toute-puissance de Dieu, sans le secours de l'éloquence ou des richesses; elle est devenue comme une montagne qui a rempli toute la terre. Saint Augustin soutenait dès son temps contre les hérétiques et les schismatiques que cette prédiction était accomplie, et ils n'en osaient contester la vérité. C'est sur cette montagne qu'il nous est commandé de monter pour annoncer l'Evangile à Sion, ce qui nous apprend selon saint Grégoire la nécessité que nous impose le ministère sacré de prêcher fortement les vérités chrétiennes, et combien nous devons être élevés dans la vertu avant que d'y exhorter les autres, et dégagés de toutes les affections de la terre pour leur apprendre à n'y pas ramper, mais à porter tous leurs desirs vers le ciel, car la vie instruit toujours mieux que la parole : *plus clamat vita quam lingua* (S. Aug.), et c'est bien en vain qu'un prédicateur crie à ses auditeurs qu'ils se rendent attentifs à la voix de Dieu, lorsque lui-même ne l'écoute pas.

SERMON XCVII.

EXPLICATION DU PSAUME XXII.

Dominus regit me. (Par rapport aux prêtres, surtout après la célébration des divins mystères.)

La messe est appelée avec raison sacrifice eucharistique, parce que l'Eglise par l'obla-

tion de Jésus-Christ, son époux et sa victime, qu'elle présente au Père éternel, lui rend une action de grâces proportionnée à la grandeur de ses bienfaits infinis. Le don même que nous recevons étant toute la louange et la reconnaissance que nous pouvons rendre à Dieu, lui seul peut remercier son Père de ce qu'il l'a donné aux hommes en s'offrant à lui de nouveau par les mains des hommes; vous êtes, ô Jésus, le trésor de vos serviteurs, et lorsqu'ils ont le bonheur de vous recevoir par la communion, ils peuvent dire à voire Père céleste : *In me sunt, Deus, vota tua, quæ reddam laudationes tibi.* J'ai, mon Dieu, au dedans de moi, tout ce qui vous peut être offert pour la louange et l'action de grâces que je vous dois. J'ose dire toutefois qu'il manquerait quelque chose à l'intégrité de ce sacrifice, si nous ne joignons nos actions de grâces particulières, et si nous n'entrons dans les sentiments et les dispositions de reconnaissance que doit produire en nos cœurs la vue d'un Dieu qui ne se lasse pas de combler de ses biens les plus précieux des créatures qui en sont d'autant plus indignes que leur indignité ne leur est jamais assez connue. Quoi! Jésus-Christ a tant d'empressement de venir loger chez nous, il en fait ses délices, et à peine y est-il entré, qu'au lieu d'être dans des transports de joie, ainsi que Zachée lorsqu'il eut le bonheur de le recevoir, nous y paraissions indifférents, nous le quittons comme si sa présence nous causait de l'ennui; est-ce ainsi que vous recevriez la visite de quelque grand prince? Est-ce là faire le discernement, ainsi que saint Paul nous l'ordonne, entre cette viande céleste et la nourriture ordinaire? Quand on a pris son repas, on n'y pense plus, et il n'en est pas besoin, parce que les dissolvants qui sont dans l'estomac agissent sur ces aliments qui se changent ensuite en chyle, sans qu'il soit nécessaire que l'âme s'y applique en aucune sorte, mais le corps sacré de Jésus-Christ est une viande toute spirituelle qui doit réparer le dépérissement que souffrent nos âmes par les nécessités de la vie et par les efforts de la concupiscence, il faut que nous la considérons et l'adorions en nous-mêmes, que nous excitons notre foi et notre charité qui est la chaleur naturelle de l'homme nouveau pour la changer en notre substance, ou plutôt être transformés en elle selon cette parole, dite intérieurement à saint Augustin : *Non me mutabis in te, sed mutaberis in me.* (*Lib. Conf.*) Il faut donc imposer silence à toutes les créatures au dedans de nous-mêmes pour nous recueillir tout entiers, et ramasser toutes nos puissances pour adorer, admirer, glorifier, bénir, chanter des cantiques à la louange de celui que nous possédons.

Le psaume que je vais expliquer me paraît l'un des plus propres pour exciter ces sentiments et produire cette disposition. David le composa lorsqu'il était le plus persécuté et qu'il éprouvait sensiblement la protection spéciale de son Dieu; il s'y re-

garde comme une brebis que Dieu ne dédaigne pas de conduire lui-même et dont il prend un soin particulier; c'est sous cette idée que nous considérons sa bonté plus que paternelle à notre égard.

Dominus regit me, et nihil mihi deerit, in loco pascuæ ibi me collocavit. C'est le Seigneur qui me conduit, que peut-il me manquer? il m'a établi dans un lieu abondant en pâturages. Si une brebis avait quelque raison, que pourrait-elle désirer davantage que d'avoir un pasteur vigilant qui eût de l'affection pour elle, de bonnes prairies, des eaux pures, un parc bien fermé qui la garantît des insultes des loups et des bêtes sauvages? Les brebis spirituelles de Jésus-Christ trouvent tout cela en lui d'une manière excellente et toute singulière; nous n'avons rien à craindre que de rentrer dans la main de notre conseil et le désir inquiet de jouir d'une fausse liberté et d'une indépendance imaginaire qui nous assujettirait au plus détestable des tyrans; c'est ce qui arriva à l'enfant prodigue. Quoi de plus heureux que lui dans la maison de son père; déchargé de tous les embarras et les soins domestiques, il avait tout en abondance, rien ne lui manquait pour sa satisfaction; mais, ô instabilité déplorable du cœur humain! il voulut avoir la portion du bien qui lui devait échoir un jour, il l'obtint, l'emporte et la dissipe presque aussitôt en débauches; réduit à la mendicité, le voilà forcé d'être un misérable valet d'un homme du pays et d'envier aux pourceaux, qu'il lui faut mener paître, les écoses dont ils se nourrissent, tandis que les serviteurs aux gages de son père avaient plus de pain qu'il ne leur en fallait: tels ont été peut-être nos égarements; et puisque le meilleur des pères au lieu de nous accabler de reproches et de nous chasser de sa maison, nous y a reçus avec des caresses capables de causer de la jalousie à ceux qui sont toujours demeurés fidèles, que ce pasteur incomparable nous est venu chercher à travers les ronces et les halliers pour nous ramener à son bercail, instruisons-nous à nos dépens; ne succombons plus à la tentation de faire un nouveau pacte avec la mort; disons: Ah! qu'il fait bon être sous la conduite d'un tel protecteur; qui sera capable de m'en séparer dorénavant? Malheur à l'âme audacieuse qui s'est flattée d'être mieux lorsqu'elle vivait sous sa propre conduite. Je renonce à la mienne comme à celle du plus aveugle de tous les guides, qui ne peut que heurter contre les pierres et me jeter dans le précipice. Ah! que je dormirai en repos quand je vous aurai, mon Dieu, pour conducteur.

Ces pâturages fertiles et délicieux ne sont autres que les saintes Ecritures, comparées par saint Chrysostome à une prairie émaillée de mille fleurs qui réjouit les yeux par son agréable verdure; il y a là de quoi rassasier la faim de notre âme, desséchée auparavant par l'ardeur d'une vaine curiosité. Il y faut joindre les ouvrages des saints docteurs qui éclaireissent les obscurités mystérieuses de

ces livres sacrés et nous en donnent l'intelligence, avec toute la tradition ecclésiastique. Nous plaindrons-nous que la nourriture nous manque? Il en reste encore une plus exquise et plus suculente : c'est le corps sacré de Jésus-Christ, ce pain descendu du ciel, cette manne spirituelle qui renferme toutes sortes de goûts et qui engraisse une âme en qui elle ne trouve point de levain de corruption, ni quelque méchante plénitude, *ut anima de Deo saginetur.* (TERT.)

Nous avons encore de quoi nous désaltérer par le moyen des ruisseaux de grâces que Jésus-Christ fait couler dans ce désert; il est lui-même la pierre d'où sort une source d'eau vive. Par cette eau il faut entendre sa grâce, seule capable d'éteindre la soif des honneurs, des richesses et des plaisirs de la terre; c'est cette eau qu'il avait fait promettre par ses prophètes, et dont il parle lui-même à la Samaritaine : *Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif; mais elle deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle.*

Super aquam refectionis educavit me, animam meam convertit. Il m'a amené près d'une eau fortifiante. La qualité que le Psalmiste attribue à cette eau paraît plus propre au vin qui contient beaucoup d'esprit qu'à cette liqueur; mais c'est qu'elle représente la force et la vertu de la grâce. L'hébreu porte : il m'a fait reposer près d'une *eau tranquille*, ce qui marque encore parfaitement que sa nature est de calmer les passions et de nous donner la paix que les passions, figurées par les eaux troubles et rapides, nous ont ôtée; c'est ce que le prophète Isaïe désigne par les eaux de Siloé qui coulent paisiblement et en silence : *Aquæ Siloæ quæ radunt eum silentio.* (Isai., VIII.)

Il a converti mon âme : nous mourrions de faim au milieu de ces gras pâturages et de soif près de cette eau rafraîchissante, si Dieu ne nous avait convertis et guéris de la faim et de la soif honteuses des créatures qui nous travaillaient, par cette force aussi douce qu'elle est puissante, qui sait faire de l'homme tout ce qu'il lui plaît, parce que son cœur est plus dans sa main que dans la sienne propre; il a répandu des amertumes salutaires sur les objets de nos attaches, il nous en a inspiré le dégoût et nous a fait trouver au contraire un plaisir ineffable dans tous les exercices de piété; la pénitence nous a paru plus aimable que toutes les joies du théâtre et tous les vains divertissements du siècle. Confessons ici avec humilité qu'il a fallu que le Seigneur nous ait convertis et nous ait ouvert les yeux, afin que nous eussions une vraie douleur et une confusion salutaire de l'opprobre de notre jeunesse : *Postquam convertisti me, egi penitentiam* (Jerem., XXXI); l'hébreu, au lieu de convertir, porte : *il m'a fait revivre*; ce qui revient au même; car nous étions morts par le péché; c'était fait de nous : Jésus-Christ nous a rendus la vie : *Mortuus erat, et revixit super semitas justitiæ propter nomen suum* (Luc., XV); il m'a conduit par les sen-

tiers de la justice, pour la gloire de son nom. La grâce n'en demeure pas à de vains projets et des désirs stériles, elle nous applique au bien, elle remplit nos mains de bonnes œuvres et dirige nos pieds dans les sentiers étroits de la justice; c'est pour la gloire de son nom qu'il en use ainsi, parce qu'elle éclate d'une manière admirable dans la miséricorde avec laquelle il pardonne aux pécheurs. *Ce n'est pas à cause de vous*, dit-il aux Juifs par ses prophètes, *que je veux bien oublier vos idolâtries; car vous êtes un peuple rebelle et d'une tête dure; mais pour signaler la gloire de mon grand nom.*

Nam etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo, quoniam tu mecum es; car quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucuns maux, parce que vous êtes avec moi; cette ombre de la mort peut marquer les nuages de tristesse qui obscurcissent l'âme, les pensées de défiance dont elle ne manque guère d'être assaillie dans le cours de la vie, tous les artifices et toutes les violences que l'ennemi du salut emploie pour nous rengager dans les liens du siècle; mais Jésus-Christ au dedans de nous dissipe toutes ces illusions, rend inutiles les batteries de l'ennemi malin et ramène le calme dans notre intérieur. Pourquoi s'alarmer? n'avons-nous pas au dedans de nous celui qui a vaincu le monde, terrassé le fort armé et enlevé ses dépoilles? Que tout l'enfer s'arme pour nous perdre, que des armées ennemies campent à l'entour de moi et viennent fondre sur un seul homme, je serai en pleine assurance, parce que vous êtes non-seulement avec moi, mais au dedans de moi, et que mon âme est comme une épée entre vos mains pour percer le tyran détestable qui prétend me remettre à la chaîne.

Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. Votre verge et votre bâton ont été le sujet d'une grande consolation pour moi. Ces paroles se lient aisément avec celles qui précèdent, et peuvent signifier que la brebis n'a rien à craindre sous la houlette d'un tel pasteur; c'est comme si elle disait : Je suis rassurée en voyant entre vos mains ce bâton qui m'a jusqu'ici servi de défense contre les bêtes carnassières, elles n'oseront approcher de moi, car la seule vue de la croix, ce bâton mystérieux, les met en fuite; mais il y a un sens encore plus naturel, à savoir, que la brebis trouve sa consolation dans les coups de verges et les châtimens salutaires qu'elle reçoit de la main du bon pasteur : ce langage est incompréhensible aux sens, à l'esprit humain et à la mollesse de la nature qui se désole dès qu'elle sent la pointe de la douleur; mais la foi l'entend parfaitement bien et le goûte, elle sait que les afflictions temporelles sont la semence et le gage des joies éternelles, et que *Dieu comme un bon père châtie celui qu'il aime, et frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants*, qu'il abandonne au contraire les autres à leur libertinage comme des bâtards qui n'auront point de part à sa

succession; ne jugez donc pas des maux par la peine qu'ils font à la nature, mais par les consolations intérieures que le Père des miséricordes répand dans l'âme selon leur mesure, et par la gloire qu'ils nous acquièrent pour toujours.

Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me, vous avez préparé devant moi une table contre ceux qui me persécutent. Cette expression paraît tout à fait extraordinaire, car le saint prophète semble nous représenter une table ou un autel comme une tour et une forteresse dans laquelle on est à couvert de ses ennemis; ah! c'est que cette table n'est pas une table commune, non plus que les viandes qu'on y sert; toutes les puissances ennemies qui voudraient nous nuire ne peuvent soutenir la présence du juge suprême, nous leur devenons nous-mêmes terribles comme des lions qui jettent le feu par les naseaux; le sont aux hommes, et ils s'enfuient loin de nous; mais je ne parle que de ceux qui font partie de la victime adorable qui est servie aux conviés, et qui sont dans les mêmes dispositions qui lui firent accepter la mort de la croix, et monter sur ce bûcher avec autant d'effusion de joie qu'un ambitieux le fait sur un trône : *In die desponsationis et latitæ cordis sui* (Cant. VI); car pour ceux qui, ayant le cœur corrompu par quelque attachement impur, ont l'insolence de s'y asseoir, elle devient pour eux, selon la prédiction du même prophète, un filet où ils sont pris, une juste punition de leur témérité et une pierre de scandale : *Fiat mensa eorum coram ipsis in laqueum, et in retributiones et in scandalum*. (Psal. LXVIII.) C'est ainsi que sur la première table où ce pain vivant a été consacré et présenté aux apôtres, il fut pour Judas un venin très-mortel, et donna occasion au diable de prendre une possession nouvelle de cette âme déloyale. Pourquoi mêlai-je ce sujet de terreur dans un sujet où nous devons être tout transportés de joie? mais les apôtres dans cette cène même ne furent-ils pas saisis de tristesse, et ne se crurent-ils pas capables d'un attentat aussi énorme? quoi! mon Dieu, se pourrait-il bien faire qu'après une faveur si insigne je pusse vous oublier et cesser de vous aimer, pourrais-je vous trahir et vous livrer à mes passions, je vous conjure par votre ardente charité de ne me pas laisser à moi-même.

Impinguasti in oleo caput meum et calix tuus inebrians quam præclarus est! Vous avez oint ma tête avec une huile de parfums, que votre calice qui a la force d'enivrer est admirable! David continue dans sa métaphore d'un festin, où, selon l'usage des Orientaux, les conviés étaient parfumés avec des huiles de senteurs, ainsi qu'il paraît par celle que Madeleine répandit sur le chef de son adorable maître, et par les paroles qu'il dit à Simon le pharisien qui l'avait invité à sa table : *Oleo ecaput meum non unxisti*. (Luc., VII.) Jésus-Christ, qui est le roi du festin, veut bien répandre cette huile de vrai nard sur nos têtes, afin que toute sa maison,

qui n'est autre que l'Eglise, en soit embaumée : *Christi bonus odor sumus in omni loco*. (II Cor., II.) Nous ne devenons pas même par là simplement la bonne odeur de Jésus-Christ à l'égard des hommes, mais encore du Père éternel qui ne peut manquer d'être agréablement affecté, et pénétré de l'odeur si suave qu'il s'exhale de son Fils bien-aimé ainsi qu'Isaac le fut du sien, sa figure, ce qui l'obligea de s'écrier : *Odor filii mei sicut agri pleni cui benedixit Deus*. (Gen., XXVII.) L'huile marque encore la joie, *ut exhalaret faciem in oleo*. (Psal. CIII.) Vous donnez l'huile afin qu'elle répande la joie sur son visage, d'où vient que Jésus-Christ exhorte dans l'Evangile ceux qui jeûnent à parfumer leur tête et à laver leur visage, afin qu'on ne s' imagine pas qu'ils jeûnent et qu'ils ne soient pas ainsi tentés de vanité; qui ne voit que cette huile qui répand la joie sur l'homme extérieur en désigne une intérieure, à savoir l'unction divine du Saint-Esprit, source d'une joie toute céleste dans le cœur de l'homme, que l'on peut nommer son visage intérieur, car comme la vue de notre visage nous fait connaître aux autres hommes, ainsi notre cœur est comme le visage de cet homme caché dont parle saint Pierre qui le rend connaissable à Dieu, et le fait paraître beau, ou difforme à ses yeux; l'huile sert encore à consolider les plaies et à oindre le corps des athlètes pour rendre leurs membres plus souples et plus dispos pour les exercices de la lutte; cette huile spirituelle adoucit l'inflammation qui peut rester de nos plaies anciennes, elle les ferme si bien, qu'à peine en reste-t-il quelque légère cicatrice; mais quelle force ne nous communique-t-elle pas contre nos ennemis invisibles? nous leur devenons beaucoup supérieurs, et s'ils osent encore nous attaquer, parce que leur haine contre Jésus-Christ, le destructeur de leur empire, les anime sans cesse contre nous, ils n'en sortiront qu'avec confusion.

Et calix tuus inebrians quam præclarus est! Autant que l'âme est plus excellente que le corps, et que ses plaisirs surpassent ceux qu'on goûte par le ministère des sens, autant ce vin céleste qui a la vertu de germer les vierges réjouit-il plus le cœur de l'homme intérieur, que le vin qui croît dans les meilleurs côteaux, et les liqueurs les plus recherchées et les plus délicieuses ne réjouissent celui des intempérants qui ne connaissent d'autre plaisir que ceux de la bonne chère; comme il me serait impossible de faire connaître la faveur du nectar et de l'ambrosie à qui n'en aurait jamais goûté, je suis dans l'impuissance de vous donner quelques idées de ces joies surnaturelles, si vous n'en avez fait par vous-même l'expérience. Il vous est néanmoins aisé de juger qu'elles doivent être excessives, et bien au-delà de tout ce qu'on peut éprouver par le ministère des sens, puisque les saints que Dieu a gratifiés de ces faveurs, tels que les Philippe et de Néri, les Xavier, les Catherine de Sienne et les Thérèse, nous déclarent que toutes les

joies du monde réunies ensemble ne méritent pas d'être comparées à ce qu'il fait sentir en ces heureux moments; on les voyait aliénés de leurs sens, et tout immobiles, en danger quelquefois de perdre la vie par l'excès de leur transport, et priant Jésus-Christ d'arrêter ces effusions de lumières et d'ardeur, parce qu'un vase aussi fragile que le corps de l'homme ne peut garder ce vin nouveau sans être en danger de se rompre et se dissoudre. Oh! que sera-ce quand nous le boirons à pleines coupes, étant parfaitement renouvelés dans le royaume de notre Père céleste, c'est alors que nous nous écrierons avec des sentiments tout autrement vifs : *Calix tuus inebrians quam præclarus est!* C'est un calice qui enivre saintement ici-bas ceux qui en boivent, en leur faisant oublier toutes les choses de la terre, en inspirant même le dégoût, et remplissant leur cœur d'une joie qui surpasse tout sentiment; de même, dit saint Cyprien, que le vin qui sort de la vigne dégage l'âme de toute tristesse, aussi le breuvage salutaire du sang du Seigneur doit faire oublier à l'homme la vieillesse de sa vie passée et séculière, et substituer la joie toute sainte que produit la vue de la divine miséricorde à la tristesse que causait au fond de son cœur le poids des péchés dont il se sentait pressé; heureuse ivresse qui loin de faire chanceler le corps, l'affermir, ou plutôt le ressuscite, nous rend plus sobres et plus sages, qui loin d'offusquer le cerveau par ses fumées, et troubler la raison, l'épure et la consacre. *Hac ebrietate corpus non titubat, sed resurgit; animus non confunditur, sed consecratur.* (S. Cyr.) C'est de ce vin dont étaient remplis les apôtres, lorsque les Juifs les accusaient d'être ivres, ne pouvant comprendre comment il se pouvait faire que des hommes aussi grossiers qu'eux, et qui à peine savaient leur langue maternelle, les pussent parler toutes avec facilité et dire tant de merveilles; les Laurent et les Vincent étaient de même tombés dans ce saint et ce louable excès, lorsqu'ils paraissaient insensibles aux ongles de fer et à la violence des flammes. Ouvrons nos cœurs à ces infusions, s'il plaît à Dieu nous en favoriser; mais ne nous y attachons point, servons nous-en pour nous fortifier dans la carrière et nous soutenir dans le travail, le Thabor n'est qu'un passage au Calvaire.

Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ. Et votre miséricorde me suivra dans tous les jours de ma vie. Dieu est si bon et si magnifique que ces miséricordes anciennes nous sont un gage des miséricordes à venir, les grâces passées nous donnent une espèce de droit et comme un titre pour exiger celles qui nous sont nécessaires pour la suite; il nous a donné en l'Eucharistie une viande incorruptible qui remplit tous nos besoins sans que nous l'eussions mérité, il continuera de nous la donner de même, sa miséricorde nous a prévus avant que nous en connussions la douceur, elle nous accompagnera

et ne nous quittera qu'au tombeau après les avoir toutes couronnées, il nous réserve après cette vie une autre miséricorde propre et particulière à ceux qui sont écrits dans le livre de vie et qui ont part à sa prédestination éternelle.

Et ut inhabitem in domo Domini in longitudinem dierum. Afin que j'habite éternellement dans la maison du Seigneur: que nous servirait-il d'avoir pris Jésus-Christ pour notre partage, de nous être consacrés à ses autels, d'avoir participé les premiers à la victime que nous immolons avec nos langues comme avec un glaive spirituel, si nous avions le malheur de sacrifier en même temps au démon, ce qui se fait selon saint Augustin en plusieurs manières, et nous voir par conséquent exclus de cette demeure éternelle où il se communique sans voiles et enivre ses saints d'un torrent de voluptés? Je ne vous crois pas susceptibles des fausses spiritualités si justement condamnées qui tendent à rendre indifférent au salut et à cette effroyable alternative d'une éternité de délices éternelles ou de tourments; il suffirait pour vous prémunir contre ces doctrines de démon, de vous prier de faire un moment d'attention aux paroles du canon de la messe que nous récitons toutes les fois que nous la célébrons, dans lequel nous demandons d'être préservés par la miséricorde divine de la damnation, et agrégés au troupeau des élus qui se nourrira à jamais dans le ciel de la vérité : *Veritatis pabulo.* (S. Aug., Conf.) Vous n'avez qu'à écouter ce que l'esprit de Dieu qui est en vous et qui prie avec des gémissements ineffables vous dit et fait dire à votre cœur; ô Dieu, quel excès de charité! il semble que vous vous trompiez en ma faveur, et qu'oubliant ce que je suis en moi-même, vous ne me regardiez que selon ce que je suis en Jésus-Christ; je vous demande donc par cet unique objet de vos complaisances éternelles, en qui vous voulez bien me considérer, que vous oubliiez mes péchés et me remplissiez tellement de l'esprit du sacerdoce, que je vous offre désormais cette victime adorable avec les dispositions que vous désirez de moi.

O Jésus! que je n'abuse pas de vous, que je ne fasse et ne demande rien d'indigne de vous! Pontife des biens à venir, je ne vous demande que ceux-là, ou plutôt que vous-même, car vous seul me tenez lieu de toutes choses, puisque la félicité sans vous ne mériterait pas ce nom; comme je n'ai accès auprès de votre divin Père que par vous, daignez être mon médiateur, mon acte ou de grâces, ma caution, mon avocat, je vous offre à lui selon tous vos desirs et les desseins qu'il a eus en vous donnant aux hommes; soyez ma sagesse, ma lumière, ma force, le principe et la fin de mes actions, l'unique objet de ma joie. Que vous peut dire davantage votre serviteur pour vous exprimer son ressentiment? je suis indigne de toutes vos miséricordes, mais vous avez fait

toutes ces merveilles par la gloire de votre nom.

O Dieu ! quand je compare les obligations infinies que je vous ai avec les devoirs que je vous rends, j'ai horreur de moi-même, le trouble et la confusion s'emparent de mon esprit, et je perds quasi tout sentiment ; je vous dois tout ce que je suis, ce que je serai, ce que je possède et ce que je posséderai un jour. Mon être, mes droits, mes espérances, ne subsistent qu'en vous, vous m'avez racheté de la mort et mérité une mort incorruptible, mais de quelle sorte, par des humiliations infinies, des douleurs cruelles, l'effusion de tout votre sang ; je vous dois incomparablement plus que moi-même, puisque je vous dois vous-même, que vous vous êtes sacrifié pour moi et que vous m'appliquez les fruits de ce sacrifice ; que vous rendrai-je pour moi tant de fois sauvé, et pour le don inestimable que vous me faites tous les jours de vous-même ? ô mon unique maître, ne vous lassez pas de m'instruire et de me conduire dans vos voies ; puissant libérateur, brisez les liens qui peuvent encore m'attacher aux créatures ; médécine céleste, achevez de guérir les langueurs qui me restent, opérez en moi selon toute l'étendue de vos desseins, allumez de plus en plus en mon âme la faim de la justice ; et qu'elle trouve tous les jours un redoublement de vigueur dans votre pain vivifiant descendu du ciel pour y arriver, et jouir de vous à jamais dans la société de votre Père et votre Saint-Esprit ; ô Agneau qui avez été immolé, vous êtes digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et toute sorte de louange.

Mais la plus agréable action de grâces que nous puissions rendre au Père éternel, et à son adorable Fils pour leur ineffable don, c'est d'en faire un saint usage, et de nous immoler à notre tour pour lui et pour son Eglise par les travaux du sacré ministère ; ne le pouvant faire d'une manière sanglante par le défaut des persécutions ; qu'on voie éclater dans toute notre conduite l'esprit de pénitence, de religion, l'amour des croix, un zèle ardent pour la vérité ; cette espèce de reconnaissance est le meilleur moyen d'engager Dieu à veiller sur nos voies, à couronner ses miséricordes précédentes par de nouvelles, bénir nos travaux et nous rendre victorieux de tout ce qui s'oppose en nous et hors de nous à l'établissement de son règne.

SERMON XCVIII.

EXPLICATION DES PSAUMES XLII ET XXV.

Dont le premier se dit au commencement de la messe, et l'autre immédiatement après l'offertoire, par rapport aux prêtres.

Puisque l'Eglise met tous les jours ces deux psaumes en la bouche de ses ministres, dans la célébration du sacrifice offert au Père éternel pour sa rédemption, afin de leur marquer les dispositions dans lesquelles ils doivent entrer pour s'acquitter saintement d'un tel ministère et en recueillir les fruits,

on ne peut douter qu'ils n'aient l'un et l'autre un rapport immédiat aux prêtres ; il ne s'agit que de trouver le sens spirituel, qui est le principal dans l'intention de cette divine épouse de l'Agneau, nous le découvrirons aussi aisément que le littéral qui en est le fondement, et qui servira beaucoup à le rencontrer.

Dans le premier de ces psaumes David, se voyant forcé par la persécution de Saül son ennemi implacable, d'errer dans les déserts de la Judée ou de se retirer même chez les princes infidèles, témoigne la douleur qu'il ressent d'être éloigné du tabernacle, et son ardent désir d'y rendre un jour ses hommages au Dieu vivant, et d'y réandre son cœur en sa présence. Le prêtre, qui descend de l'autel pour le prononcer, se regardant, en qualité d'enfant d'Adam et de Jécheur, chassé du paradis terrestre, relégué dans cet exil, entre dans les sentiments de la plus profonde humiliation, reconnaissant que ses offenses l'ont rendu indigne d'être jamais rappelé dans sa bienheureuse patrie, dont le tabernacle ancien après lequel le saint prophète soupirait était la figure ; il se rassure toutefois par la considération des mérites infinis du Médiateur dont il est revêtu et dont il représente la personne, et c'est en cette qualité qu'il ose demander au Père éternel de le juger et de le séparer d'une nation perfide, de faire luire sur lui sa lumière et sa vérité, et de le conduire jusqu'à la sainte montagne de l'Eglise, qui jouit déjà de lui dans le ciel.

Le second psaume roule presque sur un sujet pareil, nous l'expliquerons plus au long dans son lieu. Commençons.

Judica me, Deus, et discerne causam meam, etc. Jugez-moi, mon Dieu, et faites le discernement de ma cause en me défendant d'une nation qui n'est pas sainte, tirez-moi par votre puissance des mains de l'homme méchant et trompeur. D'où vient que David demande ici à Dieu de le juger, lui qui le conjure ailleurs de ne point entrer en jugement avec son serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste en sa présence, et que dès qu'il tirera des trésors de sa vérité la règle très-droite et très-pure de sa justice afin de nous examiner sur elle, il paraîtra combien les plus justes seront éloignés de l'être devant lui ? Et comment un prêtre environné d'infirmités aussi bien que le reste des hommes, et qui se reconnaît bientôt redevable d'une multitude innombrable d'offenses, peut-il tenir un pareil langage, et dire à Dieu : Jugez-moi, et faites le discernement de la bonté de ma cause ?

Il n'y a qu'une contradiction apparente en ceci. David, dans le psaume que nous expliquons, se voit persécuté avec la dernière injustice par Saül ; il sait que sa cour est pleine de gens qui ne s'appliquent qu'à lui rendre de mauvais offices auprès de ce prince déjà assez ulcéré, et à envenimer son cœur de plus en plus en lui attribuant des conspirations dont il se sent très-éloigné. Ainsi, voyant que toutes les voies de se justifier

auprès du roi lui sont fermées par la malice de ces infidèles courtisans, il supplie le Seigneur de prendre sa cause en main et de faire connaître à tout le monde son innocence et la droiture de ses intentions; ce qu'il ajoute, défendez-moi d'une nation qui n'est pas sainte et de l'homme méchant et trompeur, peut s'entendre encore des mêmes sujets de Saül ou de ceux d'Achis, roi de Geth, chez qui il s'était réfugié, et qui tâchaient de donner à ce prince idolâtre des impressions sinistres de lui, ce qui l'obligea de contrefaire le fou pour se tirer d'un tel péril. Lorsqu'au contraire David conjure le Seigneur de ne le pas juger, ce fut après son double crime dont l'énormité l'obligeait à n'avoir recours qu'à sa clémence, et quoiqu'assuré du pardon, il lui demandait de ne le pas vouloir juger selon la rigueur de sa justice. Le prêtre, de même, commençant ce psaume au bas de l'autel, ne se prétend pas exempt de toute faute; plus il est juste, plus au contraire il reconnaît en soi d'imperfections et d'infidélités; mais il témoigne par ces premières paroles qu'il ne sent pas sa conscience chargée de ces péchés qui excluent du royaume des cieux : qu'y a-t-il là-dedans qui tienne de la présomption et d'une confiance téméraire? si tout chrétien doit être exempt de péché mortel, puisque c'est là, selon saint Augustin, le moindre degré de liberté pour un enfant de Dieu, combien plus les ministres sacrés qui leur doivent l'instruction et l'exemple? Ces défaits, dont saint Jean dit que nous nous séduisons à plaisir, si nous nous en prétendons absolument exempts, se trouvent donc en eux, mais ne détruisent pas l'efficacité du ministère, et ne les en rendent pas indignes.

Ainsi leur conscience ne leur reprochant rien, quoiqu'ils ne se croient pas justifiés pour cela, ils peuvent dire sans témérité : Jugez moi, Seigneur, dans votre miséricorde : elle m'a déjà séparé, par le baptême, des idolâtres qui ne vous connaissent pas, et des hérétiques et schismatiques qui ne veulent pas reconnaître votre Eglise par la profession de la vraie foi et l'amour de l'unité : qu'elle me sépare encore du monde pervers et plongé dans le mal par une piété exemplaire et des mœurs conformes à la sainteté de mon caractère. Faites encore plus, mon Dieu, et séparez moi de cet homme double et trompeur qui est au-dedans de moi, sans la séduction duquel le monde ne me pourrait nuire avec tous ses charmes et tout ce qu'il est capable d'imprimer de crainte; vous avez dit que les plus grands ennemis de l'homme étaient ses propres domestiques, je ne l'éprouve que trop à mon dam, ces séditions renverseront tous chez moi, si vous ne les rangez vous-même; vous êtes venu apporter le glaive sur la terre pour faire ces sortes de divisions, chassez l'esclave et la servante, et délivrez l'Isaac, l'enfant de la promesse, de sa persécution.

Il y aura encore moins de sujet de s'étonner d'entendre parler un homme mortel avec une telle confiance, si nous considérons

qu'il ne parle pas simplement comme incorporé à Jésus-Christ par le baptême, mais comme revêtu de sa personne par le sacerdoce. L'Eglise, de même qu'une autre Rebecca, nous couvre des vêtements de notre frère aîné à qui l'héritage appartient de droit, et par ce pieux artifice, que le Père éternel approuve, elle obtient pour nous sa bénédiction. Or, qui a pu dire avec plus de justice au Père éternel : Jugez ma cause, condamnez le monde réprouvé avec son prince qui n'a pu rien trouver en moi qui lui appartint, glorifiez mes élus, que ce prêtre saint, innocent, dans la bouche duquel il ne s'est pu rencontrer de mensonge, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux, victime en même temps et victime unique qui ait de la proportion avec la dignité infinie de Dieu, et qui lui soit égale?

Quia tu es, Deus, fortitudo mea, quare me repulisti? Car c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes ma force, pourquoi donc m'avez-vous rejeté, pourquoi me laissez-vous dans la tristesse et m'abandonnez-vous à la persécution de mes ennemis? Celui qui appelle Dieu sa force et sa protection, se doit sans doute considérer comme faible, dénué de secours, poursuivi par de puissants ennemis, et en être encore plus convaincu par le sentiment du cœur que par la lumière de l'esprit; tant qu'il aura recours à cet invincible protecteur, et qu'il lui demeurera attaché inviolablement, il n'a rien à craindre, mais autant qu'il a sujet de se confier en sa bonté paternelle, autant en a-t-il de se défier de soi-même; sa volonté est plus inconstante que le roseau, c'est la légèreté même, les funestes expériences qu'il en a faites lui font appréhender que Dieu, lassé de l'abus de ses grâces, ne les retire et ne l'abandonne à sa propre corruption, car si Dieu ne voit pas dans les siens de justes causes de damnation, ainsi que l'ont prétendu les calvinistes par une erreur que l'Eglise a justement foudroyée, il y voit toujours de quoi leur refuser le don de la persévérance. Ainsi l'assurance qu'il a que Dieu est la force de ceux qui le craignent ne bannit pas la tristesse que lui cause le sentiment de sa faiblesse et de ce schisme déplorable qui déchire ses propres entrailles; il sait qu'il porte le trésor inestimable de la grâce sacerdotale dans un vase d'argile, et que c'est une chose monstrueuse qu'une dignité d'une éminence infinie, lorsqu'elle se rencontre avec des inclinations basses et animales. Le fond de son cœur lui étant inconnu, et ce qu'il en connaît ne lui apprenant que trop qu'il n'est pas encore mort à soi-même et à tous les instincts du vieil homme, peut-il se défendre de la tristesse et ne pas craindre les caresses mortelles de cet homme de péché dont le trépas seul le séparera? peut-il ne pas s'écrier avec le même David : *Il n'y a qu'un point entre la mort et moi?* Jusques à quand me verrai-je aux prises avec une foule d'ennemis intérieurs et extérieurs, mon âme est toute courbée sous le poids de ce corps corruptible qui la fatigue de mille nécessités fâcheuses et l'empêche

de prendre son essor vers le ciel; quand cette maison terrestre sera-t-elle détruite, et la mort absorbée dans la victoire?

Si nous continuons d'expliquer ces paroles du Psalmiste de Jésus-Christ comme chef et parlant en sa personne, il se faut remettre en la mémoire l'état où il se trouva aux approches de son sacrifice sanglant, les évangélistes le représentent saisi d'une profonde tristesse, près d'être assailli d'une multitude d'ennemis qui s'allaient élancer sur lui comme des lions et des taureaux furieux, conjurant son divin Père de le dispenser de boire ce calice si amer et si affreux, mais soumettant amoureusement sa volonté à la sienne.

Emitte lucem tuam et veritatem tuam, etc. Faites luire sur moi votre lumière et votre vérité, c'est à leur faveur que je m'approche de votre sainte montagne et de votre sanctuaire; il n'y a que la lumière d'en haut qui puisse dissiper ces nuages de tristesse qui s'élèvent dans l'âme du prêtre et qui en troublent la sérénité, et que la vérité de Dieu, c'est-à-dire sa fidélité à ses promesses, qui soit capable de le rassurer, *car le solide fondement de Dieu demeure ferme, ayant pour sceau cette parole : le Seigneur connaît ceux qui sont à lui.* Oui, l'édifice éternel dont les élus sont les pierres vivantes, est inébranlable, étant fondé sur le décret immuable de l'élection divine, et sur les moyens infailibles qui les séparent de la masse corrompue et réprouvée pour les unir à Jésus-Christ; rien n'est capable de lui arracher une des brebis chéries, parce que son Père, qui les lui a données de toute éternité pour récompense de ses anéantissements, est plus grand que toutes choses, si c'est par lui comme par la véritable porte que le prêtre est entré, si c'est son esprit qui l'a conduit sur la sainte montagne et au sacré tabernacle; s'il a conservé et augmenté la grâce de son ordination, il n'a rien à craindre, son holocauste sera reçu en odeur de suavité, et ses prières attireront les bénédictions du ciel sur le peuple fidèle; mais si ce sont les ténèbres de sa cupidité qu'il a consultées pour s'engager dans le sacerdoce, s'il n'a point d'autre mission que celle de l'ange apostat qui a eu l'insolence de dire en son cœur : *Je monterai sur la montagne de l'alliance*, il sera précipité comme lui dans l'abîme; oui, c'est ce tyran détestable, ennemi irréconciliable du règne spirituel de Jésus-Christ et homicide dès le commencement, qui fait feindre à ce malheureux par une hypocrisie damnable, aussi bien qu'autrefois à Hérode, qu'il va adorer le Roi de gloire, quoiqu'il ait formé l'exécration de l'égorgement, et qu'il monte sur la sainte montagne dans le même esprit que les prêtres juifs qui l'accompagnèrent sur le Calvaire, renouvelant sa passion et foulant aux pieds son sang adorable comme une chose vile et profane; quelle impudence et quel mensonge infâme au Saint-Esprit de lui dire qu'il n'a point suivi d'autres guides que sa lumière et sa vérité pour s'approcher de son tabernacle sacré!

Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui læ-

tificat juventutem meam. Je m'approcherai de l'autel de Dieu qui remplit de joie ma jeunesse. Si David envisageait dans ces ombres de la Loi non-seulement l'établissement de l'Eglise, mais la religion du ciel même, s'il voyait le jour du Seigneur et en tressaillait de joie; si le souvenir du sanctuaire terrestre lui rappelait d'une manière si vive celui du ciel et l'y transportait déjà en esprit, combien, présentement que les ombres sont dissipées et que la vérité a rempli les figures, devons-nous considérer les merveilles invisibles avec une âme qui n'a plus de commerce avec son corps, et nous élever dans le ciel par la vivacité de notre foi : c'est elle qui nous découvre un autre autel que celui que nous voyons de nos yeux, et dont nous approchons tous les jours. Ce n'est là qu'un autel matériel et ministériel qui nous représente le véritable; c'est cet autel sublime sur lequel nous demandons dans l'action du sacrifice que les dons soient portés par les mains de l'ange du grand conseil; c'est l'autel qui est absolument nécessaire pour la célébration du grand sacrifice, ceux de pierre ou de bois ne l'étant que par l'institution de l'Eglise, et la nécessité pouvant dispenser de s'en servir, ainsi qu'il est arrivé autrefois. Saint Lucien martyr l'a offert en prison sur sa poitrine, et Théodoret sur les mains des diacres dans la cellule de saint Maris. Saint Augustin avait cet autel en vue, lorsqu'il disait qu'il y avait un autel infiniment élevé dont le pécheur ne peut approcher; mais que celui-là seul qui s'approche de l'autel d'ici-bas avec la paix d'une bonne conscience trouvera sa vie dans l'autel du ciel : Je passerai, dit le Prophète royal, de la montagne sainte, image de l'Eglise, jusqu'à l'autel sublime de Dieu. Oh ! quel sacrifice que celui qui s'offre sur cet autel celui-là même qui y entrera en sera la victime et l'holocauste; qu'entend donc le Psalmiste par cet autel de Dieu, sinon Dieu même, qui renouvellera parfaitement tout ce qui sera resté en lui du vieil homme.

Mais, pour parler encore plus exactement et plus précisément, cet autel n'est rien moins que la personne de Jésus-Christ; c'est la subsistance du Verbe, c'est sur elle que les ministres de l'Eglise l'offrent dans le temple éternel lequel n'est autre que le sein du Père; c'est la même hostie qu'offre la Jérusalem céleste par les mains de notre grand prêtre; elle est ici-bas dans la même consommation et la même gloire que là-haut; toute la différence qui s'y trouve, est qu'encore qu'elle y soit réellement présente, ce n'est pas toutefois d'une manière visible, elle est cachée sous les apparences du pain; le sacrifice ne sera pas voilé sous des signes sensibles dans le ciel, la vérité s'y manifestera pleinement et à découvert.

Le Fils de Dieu donc en sa personne ou sa subsistance divine est l'autel de son sacrifice. Par la chair qui lui est unie hypostatiquement, il est la propre victime de ce sacrifice; par son esprit humain ou son âme raisonnable il en est le prêtre : *Hostia qui-*

dem secundum carnem, Sacerdos vero secundum spiritum (Saint Aug.); et le Saint-Esprit, la troisième personne de la Trinité adorable, est le feu du sacrifice; c'est par lui qu'il est offert, consommé, et qu'il est reçu de Dieu.

L'autel dont parle ici David, érigé dans le tabernacle selon la forme prescrite par Moïse, en était la figure, premièrement par sa matière qui était de pierre : *Petra autem erat Christus*. (I Cor., IX.) La dureté de la pierre représentait son éternité et son immutabilité; sa figure carrée, la fermeté et la stabilité du Verbe fait chair; ses quatre cornes, les quatre attributs qui ont le plus éclaté en lui, tels que la puissance, la sainteté, la bonté, la science; l'onction de l'autel désignait la sanctification de l'humanité par la divinité; il ne fallait pas que le fer eût touché les pierres de cet autel ministériel pour marquer que le Verbe était inviolable aux atteintes des impies; elles ne devaient pas non plus être polies pour nous faire connaître qu'il n'a reçu aucun ornement ni avantage de ses créatures, non pas même de l'humanité qui lui était unie; enfin les taureaux et les bœliers qu'on mettait sur cet autel figuratif marquaient le mystère de l'Incarnation qui nous donne une victime imposée sur le Fils de Dieu, et qui lui est unie non-seulement extérieurement, mais par la plus étroite et la plus intime des unions, à savoir l'hypostase ou personnelle.

Ne croyez pas que je vous débite ici mes conjectures et mes méditations; vous n'avez qu'à faire attention à ce qui se passe dans la cérémonie de l'ordination des sous-diacres pour recevoir l'explication que je vous donne : Faites si bien, leur dit l'évêque, qu'en accomplissant avec tout le soin et la bienséance nécessaire les fonctions visibles de votre ministère, vous remplissiez aussi le ministère invisible qu'elles représentent : car l'autel de la sainte Eglise, c'est Jésus-Christ même selon saint Jean, qui, dans son *Apocalypse*, témoigne avoir vu devant le trône un autel d'or sur lequel et par lequel les oblations des fidèles sont consacrées à Dieu.

Cette doctrine éclaircit cette parole ou plutôt ce reproche de Jésus-Christ aux scribes et aux pharisiens, conducteurs aveugles : Quelle chose est plus grande et plus sainte ou le don ou l'autel qui sanctifie le don ? car il semblerait que les victimes ou l'or qui était offert sur l'autel des Juifs devraient plutôt lui communiquer leur sainteté que la recevoir de lui, et comment dans la Loi nouvelle l'humanité du Fils de Dieu qui est offerte sur nos autels serait-elle moins sainte qu'eux ? comment cette victime adorable emprunterait-elle sa sainteté d'un autel de pierre ? sinon parce que c'est le Verbe, la seconde personne de l'auguste Trinité, qui est cet autel; l'essence divine la sanctifie sans doute, mais ce n'est pas immédiatement, ce n'est pas aussi la personne du Père ni du Saint-Esprit qui sanctifie proprement cette humanité adorable, puisqu'elle ne leur est pas unie hypostatiquement; ce ne peut donc

être que la personne du Verbe qui lui est unie immédiatement, sur laquelle cette victime d'un prix infini est posée comme sur un autel de qui elle tire son excellence et ce qui la distingue de tous les autres individus de la nature humaine.

° O Dieu, quelle pureté de cœur et de corps, quel éloignement des cupidités charnelles et des maximes du monde, quel attachement à celles de l'Evangile, quel zèle de la gloire de Dieu, quel esprit de mort, de religion et de sacrifice, quelle ardeur pour les biens invisibles, ne faut-il pas avoir pour offrir un sacrifice si divin sur un tel autel ! ne faut-il pas être parfaitement renouvelé et avoir déjà obtenu l'effet de la prière que fait David à Dieu de renouveler sa jeunesse comme celle de l'aigle ? Jésus-Christ perfectionne de plus en plus ce renouvellement par la destruction tout ce que nous tenons du vieil homme, et communiquera même sa vertu à ce corps corruptible en y laissant comme une semence et un germe de résurrection, ainsi que parlent les Pères, et transformant ce corps vil et abject dans un corps spirituel conforme au sien ressuscité ; eh ! si le fruit de l'arbre de vie planté au milieu du paradis terrestre eût pu empêcher Adam et sa postérité de vieillir, s'ils fussent demeurés innocents, comment nos âmes ne trouveront-elles pas toujours une vigueur nouvelle et une force toute divine en se nourrissant de la vie même réduite (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) en essence cordiale.

Quant à celui qui étant mal appelé ou ayant laissé éteindre en soi la grâce reçue par l'imposition des mains, exerce des fonctions qui seraient redoutables aux anges mêmes, il y trouve l'affaiblissement de ses forces et enfin la mort; il lui arrive ce que le prophète dit de son peuple : ses cheveux sont devenus tout blancs et il ne s'en est point aperçu : *Cani effusi sunt in eo et ipse ignoravit*. (Osee, VII.) Il tombe dans la langueur du vieil homme sans qu'il y réfléchisse, parce que le démon entre dans la maison de l'âme qui paraissait ornée de vertus, lorsqu'il la trouve vide ou déstituée d'un humble amour de Dieu.

Confitebor tibi in cithara Deus, Deus meus, etc. Je chanterai vos louanges sur la harpe, mon Seigneur et mon Dieu ! Pourquoi, mon âme, vous laissez-vous aller à la tristesse et pourquoi me troublez-vous ? je ne doute pas que David alors banni, et obligé d'errer de désert en désert n'ait interrompu ses chants sacrés, et n'ait dit les mêmes paroles qu'il met par un esprit prophétique dans la bouche des Juifs qui furent emmenés quatre siècles après captifs à Babylone : *Comment chanterons-nous les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère et souillée d'abominations ?* Ou avec Job : *Ma harpe s'est changée en de tristes plaintes et mes instruments de musique en des voix lugubres*; mais il se console par l'espérance de revoir sa patrie, de placer l'arche dans un lieu fixe et digne d'elle, d'y venir réparer sa

cœur, d'y célébrer par des harmonies et des concerts les miséricordes éternelles du Seigneur, et d'y entendre les chants d'allégresse et de réjouissance. C'est ce qu'il dit à son âme pour la tirer de l'ennui auquel elle est prête de succomber : *Spera in Deo quoniam adhuc confitebor illi salutarem vultus mei et Deus meus*. Espère en Dieu, car je lui offrirai encore le sacrifice de sa louange; c'est lui qui est le salut et la lumière de mon visage, mon Sauveur et mon Dieu.

Le prêtre de même ouvre son cœur à la joie en pensant qu'il va offrir au Père éternel celui en qui il a mis toutes ses complaisances, sa louange éternelle, en consacrant son corps adorable formé du plus pur sang d'une vierge, cet instrument divin lequel étant touché par les hommes en sa passion a rendu un son si harmonieux par l'adoration, sa soumission parfaite, sa charité immense et son honneur pleinement réparé; il espère encore que, parfaitement purifié par ce sacrifice, il sera un jour associé à ces concerts ineffables des saints dans le ciel qui ne cesseront jamais de louer, parce qu'ils ne pourront cesser d'aimer; leurs louanges n'étant que comme un saint regorgement de la plénitude et du rassasiement de Dieu, comme dit saint Augustin, il faut que la reconnaissance des mystères de la religion accomplis et l'espérance de la consommation du Christ entier dans le ciel nous mettent dès ici-bas le cantique des bienheureux dans le cœur et dans la bouche. Oh! combien grande sera cette félicité, l'œuvre le même docteur, qui ne sera traversée d'aucun mal et qui ne manquera d'aucun bien, où l'unique et heureuse occupation sera de chanter les louanges de Dieu qui sera toutes choses en tous. Chacune des parties de notre corps destinées maintenant à certains usages nécessaires à la vie, n'en aura plus alors que de concourir aux louanges de Dieu, et toute cette harmonie du corps qui nous est cachée, se découvrant alors à nos yeux avec une infinité d'autres merveilles, nous échauffera d'une sainte ardeur pour louer hautement et sans interruption un si grand ouvrier.

Mais les mouvements de joie sont bientôt étouffés ou suspendus par la tristesse qui s'empare de notre âme, lorsqu'elle considère que rien d'impur n'entrera jamais dans ce palais étincelant de clarté. Le cri des misères auxquelles les enfants d'Adam sont condamnés la rappelle à la terre, et elle rentre dans l'état réel des choses; il faut que la foi vienne au secours, et, quoique nous sentions les membres de l'homme nouveau déjà presque glacés en nous, espérons contre toute espérance, ne faisons aucun fond sur nous, désespérons-en au contraire saintement, mais rendons gloire à Dieu en croyant qu'il peut faire encore de plus grands miracles; c'est sa grandeur de ne trouver en l'homme d'autre fondement de sa miséricorde que sa miséricorde même, ni d'autre aide de la puissance de sa grâce qu'un néant qui lui est opposé; ainsi ne doutons pas, qu'en quelque langueur et impuissance

que notre âme soit réduite, il ne lui redonne la vie, le mouvement et la force. L'exemple du prophète Jonas me paraît encore plus propre pour vous faire entrer dans ces sentiments que celui de David; il s'était enfui pour ne pas exécuter l'ordre qu'il avait reçu de Dieu d'aller annoncer à Ninive sa destruction prochaine; sa justice poursuit ce fugitif et arme contre lui les vents et la mer; il demande d'y être jeté pour empêcher que les compagnons de son voyage ne soient enveloppés dans sa punition; un monstre marin l'engloutit, et dans ce gouffre de mort il crie au Seigneur de toute l'instance de son cœur : J'ai été inondé de toutes parts, tous vos flots ont passé sur moi, j'ai dit en moi-même, je suis rejeté de devant vos yeux, je me vois pour jamais exclu de la terre par les barrières qui m'enferment; vous préserverez néanmoins ma vie de la corruption, ô Seigneur, mon Dieu, et je verrai encore votre saint temple : *Et dixi, abjectus sum a conspectu oculorum tuorum, veruntamen rursum videbo templum sanctum tuum*. Voyez comment il allie parfaitement deux dispositions qui paraissent opposées : il se reconnaît d'un côté indigne de recevoir aucune marque de la bonté divine, encore moins d'une bonté spéciale, méritant plutôt d'être abandonné sans retour; cependant il a une pleine confiance de recevoir miséricorde et d'en rendre un jour ses humbles actions de grâces dans son temple; s'il connaît et avoue sa faute, il connaît encore davantage la bonté de celui qu'il a offensé; après s'être abaissé profondément devant lui, il se jette dans son sein; ainsi il craint et il espère, mais l'espérance prévaut.

Je ne trouve après cela rien de plus consolant, pour rassurer la conscience trop timorée d'un bon prêtre, que cette parole de la femme de Manué, mère de Samson. Un ange lui étant apparu pour lui apprendre que Dieu était près de la délivrer de l'opprobre de sa stérilité, elle fit part de cette apparition à son époux qui souhaita pareillement de le voir. Dieu exauça sa prière, et Manué ayant posé un chevreau, du vin et de la farine pour offrir un sacrifice, le feu n'en fut pas plutôt allumé que l'ange s'éleva vers le ciel du milieu des flammes. Alors tout saisi de frayeur ils tombèrent l'un et l'autre le visage contre terre. Manué, un peu revenu de son épouvante dit à sa femme : Nous mourrions certainement, parce que nous avons vu Dieu (vous savez que c'était une opinion assez communément répandue parmi les Juifs qu'un homme ne pouvait voir Dieu ou un ange sans mourir). A quoi elle répondit aussitôt : si le Seigneur nous voulait faire mourir, il n'aurait pas reçu de nos mains un holocauste : *Si Dominus vellet nos occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset*. (*Judic.*, XIII.) Ainsi monions à l'autel avec confiance, abandonnons-nous à Dieu comme des instruments inanimés, espérant que le sacrifice que nous allons offrir, loin de tourner à notre condamnation, sera pour nous une augmentation de grâces, et qu'il attirera sur l'Eglise toutes celles qui

lui sont nécessaires dans ses pressants besoins, non par aucun mérite qui soit en nous, mais par ceux du Médiateur qui prie et agit en nous, et auquel nous ne faisons que prêter notre esprit, nos mains et nos langues pour une action si divine.

Après une humble et mutuelle confession que le célébrant et le peuple, en la personne du clerc, ont fait de leurs péchés, puissant attrait pour la miséricorde de Dieu, le prêtre concevant une nouvelle confiance lui dit : *Deus tu conversus vivificabis nos* (Psal. LXXXIV), etc., ô Dieu, vous vous tournerez de nouveau vers nous, vous nous donnerez la vie, et votre peuple se réjouira en vous. Si nous considérons l'état déplorable où nous avait réduits le péché de notre premier père, et comment nous vivions sans Dieu et sans espérance en ce monde, pour me servir de l'expression de saint Paul, pouvons-nous ne pas tressaillir de joie, en voyant que Dieu, sans y être poussé par autre motif que par l'excès de sa charité immense et de notre extrême misère, s'est réconcilié le monde en son Fils, et nous prépare un sort plus heureux que celui qui était attaché à la grâce de la justice originelle par laquelle nous recevions la force et le pouvoir de persévérer. C'est ce que saint Paul explique excellemment dans le chapitre que je viens de citer. *Maintenant que vous êtes en Jésus-Christ, vous qui étiez autrefois éloignés de Dieu, vous vous en êtes approchés par le sang du Médiateur.* Les péchés que nous avons ajoutés à ce crime héréditaire, et la violation des vœux sacrés du baptême avaient mérité que Dieu se détournât de nouveau, et nous laissât dans le trouble que causent les passions déchainées, et la misère inséparable de la captivité du tyran que nous avions voulu choisir, par une manie inconcevable, au préjudice de notre Souverain légitime; mais la miséricorde de Dieu surpasse notre malice. *Si quelqu'un pèche, dit le disciple bien-aimé, nous avons pour avocat et pour victime de propitiation envers le Père, Jésus-Christ qui est juste; ne devant rien pour lui-même à la justice de Dieu, et l'ayant satisfaite pour nous avec surabondance, notre grâce ne peut lui être refusée.* Ne craignons pas d'épuiser ses mérites, on peut avoir une confiance sans bornes en un sang dont le prix est infini; mais elle serait fausse et présomptueuse, si on ne haïssait véritablement le péché, car ils ne sont remis qu'à ceux qui sont convertis sincèrement : *Conversis donat, non conversis non donat.* (S. Aug.) Heureux celui à qui Dieu fait entendre au fond du cœur que ses iniquités lui sont pardonnées et à qui ses œuvres en rendent témoignage; il n'y a point de consolation pareille à celle-là : mais prenez garde, nous crie saint Augustin, de ne vous pas attribuer votre conversion, parce que si Dieu ne vous avait appelés, lorsque vous fuyiez sa face, vous n'auriez pu vous convertir. Voilà la joie solide du peuple fidèle qui trouve non en soi-même où il n'aperçoit que misère, mais qui trouve dans l'infinie miséricorde de celui qui l'a appelé par une bonté

toute gratuite, lorsqu'il s'éloignait de lui, des sujets continuels de reconnaissance et d'allégresse.

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, etc. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et accordez-nous votre assistance salutaire, autrement notre Sauveur, etc. Ce que nous demandons ici conjointement avec le peuple fidèle, n'est pas tant une grâce particulière, ou quelque effet de la miséricorde que la miséricorde même incarnée? Nous conjurons le Père éternel de nous montrer ce Sauveur et de faire pleuvoir ce juste par excellence, le chef-d'œuvre de sa bonté pour les hommes, qui doit détourner les fléaux de sa colère de dessus leurs têtes et les rendre les enfants de sa dilection.

Jésus-Christ est lui-même la grâce substantielle : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri.* (Tit., II.) Sa grâce cachée dans la loi et sous les ombres de l'Ancien Testament s'est manifestée dans le Nouveau. *Il est ce Pontife miséricordieux qui a appris de ses propres infirmités à compatir aux nôtres.* Avant le mystère de l'Incarnation, il n'avait que cette miséricorde qui délivre les malheureux sans éprouver leurs misères, et qui soulage les affligés sans en accroître le nombre; mais depuis qu'il a daigné nous visiter d'en haut et se revêtir d'entrailles dans le sein d'une pure vierge, il est devenu sensible aux maux en notre manière, il a été ému de compassion et a versé des larmes à la vue de nos misères. L'état de gloire ne les lui laisse plus ressentir de cette sorte, puisqu'il est dorénavant incapable d'éprouver aucun mouvement qui l'afflige, mais nous demandons au Père éternel qu'il nous applique le mérite des larmes et des douleurs de son Fils conversant sur la terre, et qu'oubliant nos ingratitude, il veuille bien faire luire sur nous sa miséricorde, et nous donner encore cette victime qui par une seule oblation a sanctifié pour jamais ses élus, et dont le sang peut laver les péchés de plusieurs mondes.

Domine, exaudi orationem meam, etc. Seigneur, écoutez mes prières et ne fermez pas l'oreille à nos cris, ou plutôt écoutez la voix du sang de cet Abel qui parle bien plus avantageusement que celui de ce premier juste, sa figure. Les pécheurs ne méritent pas d'être écoutés. S'ils sont assez ténérables pour vous adresser directement des prières sans l'intervention du Médiateur, elles leur tourneront à péché. Aussi n'avons-nous garde de nous présenter à vous sans y être introduits par cet unique objet de vos complaisances; ce n'est pas seulement comme membres de son corps mystique, c'est encore en qualité de ses ministres que nous vous adressons nos prières et nos vœux; ne les rejetez donc pas, et ne recevez pas moins favorablement cet auguste sacrifice, que vous avez reçu ceux d'Abraham et de Melchisédech, qui n'ont trouvé d'agrément à vos yeux que parce qu'ils étaient des gages et des signes de celui-ci. Sachons de notre côté estimer la grâce d'être membres d'un tel chef, ambassadeurs d'un tel monarque; con-

prenons la sainteté d'une alliance où Jésus-Christ intervient en tant de manières et sous tant d'aimables qualités.

SERMON XCIX.

EXPLICATION DU PSAUME XXV.

Qui se dit à la messe après l'Offertoire.

Le sujet n'est pas différent du précédent; David persécuté par Saül et calomnié par les ennemis qu'il avait à sa cour, forcé de chercher une retraite chez des infidèles, prend Dieu même pour juge de son innocence, et lui témoigne la haine qu'il sent pour les superstitions des idolâtres au milieu desquels il se trouve, et le désir ardent dont il brûle de revoir son saint tabernacle. Je laisserai le sens littéral, comme clair et intelligible par lui-même, pour l'appliquer aux prêtres et en tirer des instructions salutaires.

Judica me, Deus, quoniam ego in innocentia ingressus sum. Jugez-moi, Seigneur, parce que j'ai marché dans mon innocence, et qu'ayant mis mon espoir en vous, je ne serai point affaibli. Quoique j'aie déjà donné quelque explication de ces premières paroles dans le psaume précédent qui commence de même, souffrez que je m'y arrête encore un peu et que je vous y fasse faire quelques réflexions, d'autant plus que le prêtre est sur le point de s'enfermer dans la nuée, comme Moïse, pour traiter avec Dieu, je veux dire qu'il est arrivé à la partie la plus sainte de la messe et qu'il va immoler l'agneau immortel avec le glaive spirituel de sa parole : c'est pour cela qu'autrefois ceux qui n'étaient pas encore initiés à nos mystères, et ceux qui étaient en pénitence, sortaient de l'église; le diacre, élevant sa voix d'un lieu éminent, les obligeait de se retirer, comme n'étant pas assez purs pour voir de si grandes choses.

Jugez-moi, Seigneur, parce que je suis entré dans l'innocence. Si les prêtres, dont l'entrée dans l'Eglise a été la plus canonique et en qui la grâce du sacerdoce entée sur celle du baptême s'est perfectionnée de plus en plus depuis leur engagement, ne peuvent prononcer de pareilles paroles sans quelque mouvement de crainte, à raison de la disproportion infinie qu'ils savent bien être entre eux et la pureté de la victime qu'ils vont offrir et du Prêtre éternel qu'ils représentent, ils n'ignorent pas qu'il y a en eux un fond de corruption, prêt à se déborder sur toutes les facultés de leur âme, si Dieu ne l'arrête par sa miséricorde; le soin qu'ils ont pris de se purifier des fautes journalières, ne dissipe pas cette crainte, et n'empêche pas qu'ils n'entrent dans les sentiments de la plus profonde humilité; se voyant si indignes et si impurs pour une action si sainte, ils sont obligés de s'encourager eux-mêmes et de rappeler les divers motifs qui peuvent exciter leur confiance; comment donc un prêtre qui est entré par la fenêtre comme un voleur et qui déshonore sans cesse son ministère par une vie mondaine, un prêtre à qui sa conscience reproche des désordres qu'il n'a pas

expiés par de dignes fruits de pénitence, peut-il tenir un pareil langage? comment peut-il dire à Dieu de le juger, et lui protester qu'il se présente devant lui avec la confiance que donne une vie innocente; s'il n'a pas encore essuyé toute pudeur ainsi qu'une prostituée, et s'il lui reste une étincelle de foi, comment ne craint-il pas d'entendre cette parole de Daniel à un des vieillards impudiques qui avaient voulu corrompre la chasteté de Suzanne : *Recte mentitus es in caput tuum* (Dan., XII); et celle de Jésus-Christ au méchant serviteur : *Ex ore tuo te judico, serve nequam* (Luc., XIX); se voyant sur le point de commettre un sacrilège détestable, comment les jambes ne lui manquent-elles pas? comment ses yeux ne sont-ils pas troublés et ses entrailles dans l'agitation? comment ses bras ne sont-ils pas affaiblis, et ses sens étonnés? comment sa langue n'est-elle pas interdite, et ne frissonne-t-il pas de tout son corps? Ne vois-tu pas, misérable, que l'autel sur lequel tu es monté est ton bûcher d'où il sort déjà une noire fumée, ou plutôt ton échafaud; que tu te livres à ton juge qui te fera jeter pieds et mains liées dans les ténèbres extérieures par les ministres de sa justice; mais plutôt que tu avenes ton jugement, et que tu bois du poison qui, se mêlant dans toute la substance de ton âme, va achever d'y ruiner tout ce qui te reste de principes de vie? Sais-tu que tu es venu pour servir toi-même de victime au démon? tu as immolé ton salut, tu as brûlé ton espoir et ta foi; qui peut comprendre l'énormité d'un tel crime, et la grandeur de l'outrage fait à Jésus-Christ? Si ceux qui ont méprisé sa parole seront punis, ainsi qu'il le proteste, avec plus de sévérité que l'infâme Sodome, quel supplice ne mérite pas celui qui ne méprise pas seulement sa parole, mais son corps et son sang, et le fait entrer dans un cloaque d'immondices! le meurtre de l'innocent Abel, la profanation des vases sacrés par l'impie Balthazar, tous les excès et les sacrilèges dont Antiochus viola la sainteté du temple de Jérusalem, paraîtront des crimes peu considérables comparés à celui-ci; il est de la nature de ceux dont le cri s'élève vers le ciel, et que Tertullien appelle des furies et des monstres de crimes. Dans les autres péchés Dieu n'est offensé que dans des choses qui lui appartiennent, mais celui qui sacrifie indignement porte ses mains impures sur la personne de Jésus-Christ même, il se rend semblable aux soldats qui le crucifèrent; saint Augustin enchérit et prétend que cet attentat surpasse celui de ses meurtriers, puisqu'ils ne le connaissaient pas pour le Roi de gloire; il égale la perfidie de Judas. Cet infâme hypocrite, dit saint Bernard, étant du nombre des amis de l'Époux et obligé de sacrifier mille vies pour sa gloire, ne se contente pas d'être son ennemi, il joint la trahison à l'inimitié; il se présente avec la dernière effronterie, il salue Jésus-Christ comme son maître, il le baise de sa bouche sacrilège, et cependant il a le cœur plein d'artifice et de déguisement. Oh! qu'il faut être abandonné de Dieu pour abuser ainsi du gage et du sceau

de la paix, qu'il faut être plein d'impudence pour lui insulter jusque sur son autel ! *Quoi ! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser !* O Dieu ! que votre patience est excessive ! Eh ! comment ne sort-il pas un feu de l'autel pour dévorer ces perfides, ainsi qu'il en sortit un autrefois qui dévora Nadab et Abiu, pour y avoir apporté un feu étranger qui n'était que l'image des flammes impures qu'ils y apportent ? comment ne sont-ils pas à l'instant même frappés de mort comme Oza, puisqu'ils traitent les choses saintes avec beaucoup moins de respect que cet homme téméraire ? que ne descendent-ils tout vivants dans les gouffres de la terre, ainsi que Coré, Datan et Abiron, leur attentat surpassant de beaucoup celui de ces insolents lévites ? Si Jésus-Christ le dissimule présentement, il ne le fera pas toujours, il s'en fera raison à la face du ciel et de la terre ; mais ne s'en venge-t-il pas assez dès à présent, en les livrant à un sens réprouvé, à des passions d'ignominie ? y-a-t-il de châtement plus redoutable dans les trésors de sa colère ? Leur cœur se ferme aux impressions de sa grâce ; loin d'être sensibles, ainsi que le commun des pécheurs aux remords de leur conscience, ils se réjouissent quand ils ont commis le mal, et en perdent aussitôt le souvenir ; il faut pour les tirer de ce sommeil léthargique des miracles pareils à celui de la résurrection de Lazare, qui remplissait d'infection le lieu où on l'avait inhumé.

Probame, Deus, et tenta me, ure renes meos et cor meum. Errouvez-moi, Seigneur, et sonlez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur : avant que le prêtre fasse cette prière, il faut que, selon le conseil de saint Paul, il s'éprouve lui-même sérieusement et qu'il examine le fond de son cœur et ses intentions les plus secrètes ; car Dieu n'a pas besoin de le tenter pour les connaître parfaitement. *Probet autem se ipsum homo.* (I *Cor.*, XI.) Si les laïques sont obligés de faire cette discussion à leur propre égard, avant que de manger de ce pain, et de ne s'en pas fier même à l'épreuve d'un confesseur, si leur conscience leur reproche quelque habitude vicieuse, et que dès là qu'ils négligent de s'éprouver, ils se rendent indignes du pain eucharistique ; combien les prêtres, qui doivent sacrifier la victime de notre réconciliation, le sont-ils davantage ? car il est constant que les dispositions nécessaires pour communier dignement ne suffisent pas pour consacrer cette hostie redoutable ; il faut une justice plus abondante, plus de charité, de pureté, de détachement des créatures ; les simples fidèles par la communion participent à Jésus-Christ comme ses membres ; mais dans le sacrifice nous le consacrons en sa personne, ou plutôt c'est lui qui s'immole par nos mains au Père éternel, pour la sanctification de son Eglise ; la communion n'est que pour l'utilité de la créature qui y trouve de quoi engraisser son âme ; mais la consécration et l'oblation regardent Dieu uniquement, qui y trouve sa gloire ; c'est pour elles que nous sommes ordonnés prêtres ; or, s'il

faut tant de dispositions pour bien communier, combien en faudra-t-il de plus éminentes et de plus parfaites pour célébrer la messe ? S'il faut, pour le premier, selon les Pères, être mort au péché, au monde, à soi-même, être saint, irréprochable, et ne vivre plus que pour Dieu ; si on doit avoir dépouillé le vieil homme, s'être revêtu du nouveau, avoir les mains pleines de bonnes œuvres, et le cœur non-seulement dégagé de toutes les affections impures, mais encore l'esprit de tous les dérèglements de la vie passée, à quel degré de force et de sainteté ne faut-il pas être parvenu pour immoler cette victime adorable et distribuer sa chair sacrée au peuple ? Quelle abondance de grâces, quel comble de mérites, quelle plénitude du Saint-Esprit n'est pas requise ! Ne faut-il pas un renouvellement dans l'âme pareil en quelque sorte à celui que le Père éternel opéra dans l'humanité sacrée du Sauveur, lorsqu'il la ressuscita d'entre les morts ? cette disposition n'est pas, comme vous voyez, l'ouvrage d'un quart d'heure ni d'un plus long temps qu'on peut prendre pour se préparer à célébrer la sainte messe ; c'est Celui d'un grand nombre d'années durant lesquelles on aura travaillé sans relâche, avec le secours du ciel, à mortifier ses sens, crucifier sa chair, détruire ses passions, s'enraciner dans la charité, se rendre un parfait imitateur de Jésus-Christ.

Ne croyez pas que je vous propose ici une idée de perfection trop relevée, et à laquelle on ne puisse atteindre ; écoutez ce qu'en pensait saint Grégoire de Nazianze : « Personne, dit cette lumière de l'Eglise grecque, n'est digne d'offrir au Dieu vivant l'auguste sacrifice de notre religion, s'il ne s'est consacré auparavant lui-même comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, s'il n'a offert un sacrifice de louanges sur l'autel, d'un cœur contrit et humilié, tout brûlant d'amour, qui se répand sans cesse en actions de grâces, s'il ne s'est exercé dans cette divine philosophie, qui apprend à assujettir le corps à l'esprit et l'esprit à Dieu, si son âme n'est élevée au-dessus des choses terrestres, affranchie des moindres attaches ; enfin, si la piété ne le distingue du reste des fidèles et ne lui donne un libre accès auprès de la majesté divine ; comment, sachant toutes ces choses, ajoute cet humble docteur, aurais-je osé prendre la qualité de prêtre et en exercer les fonctions, avant que d'avoir sanctifié mes mains par la pratique des bonnes œuvres, accoutumé mes yeux à ne plus regarder les créatures que pour en admirer l'auteur, et m'en servir comme d'autant de degrés pour m'élever à lui, et mes oreilles à entendre avec docilité les vérités évangéliques, qui ne paraissent dures qu'aux cœurs durs ; avant que ma bouche et mes lèvres eussent attiré le Saint-Esprit, et que mon cœur se fût élargi pour en recevoir une plus grande infusion : avant que d'avoir acquis, par l'étude et la prière, l'intelligence des mystères les plus cachés de l'Ecriture ; avant que ma langue fût devenue une lyre

spirituelle, propre à chanter des cantiques à la gloire immortelle de mon Dieu, et qu'il eût rendu mes pieds légers comme ceux des cerfs, pour courir dans la voie des commandements et des conseils; enfin, avant que tous les membres de mon corps fussent transformés en armes de justice et dépouillés de ce qu'ils ont de terrestre.

Jugez par là si nous avons sujet d'ajouter : *Ure renes meos et cor meum*, puisqu'il ne faut plus rien de mortel, d'humain et de corrompible dans un prêtre : *Vetera transierunt, facta sunt omnia nova*. Nous ne demandons pas toutefois à Dieu la destruction de la nature, elle est son ouvrage; mais celle de la concupiscence, qui est celui du démon; c'est un feu étranger, allumé par cet esprit impur, capable de consumer notre âme et d'enflammer tout le cercle de notre vie, qui ne peut être éteint que par le Saint-Esprit; c'est pourquoi l'hébreu, au lieu de brûlez, se sert du terme : *faites fondre* mes reins, comme on fait fondre les métaux pour les affiner et les rendre plus purs. Le grand concile de Nicée, dans le premier canon qu'il fit pour le règlement de la discipline, condamne ceux qui exercent sur eux-mêmes une cruauté pareille à celle qu'exerça Origène; il les exclut du clergé, et veut que ceux mêmes qui y auront été admis auparavant soient déposés, parce que la grâce jointe à la mortification des sens suffit pour sécher cette source de mort, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des remèdes violents, qui semblent accuser l'auteur de la nature. Les canons apostoliques avaient fait la même ordonnance contre ceux qui se privent eux-mêmes des marques de leur sexe, et saint Ambroise remarque excellemment qu'une pareille entreprise ne provient que d'une lâche témérité; que comme toutes les parties de notre corps peuvent succomber au péché, elles en peuvent aussi être victorieuses; que c'est moins vaincre que désespérer de la victoire que de se porter à ces extrémités; ce n'est pas être chaste, mais furieux. Jésus-Christ, dans l'Evangile, ordonne seulement à ses disciples de ceindre leurs reins pour soutenir le poids de la nature, qui retombe insensiblement dans le néant du péché, dont elle a été tirée : *Sint lumbi vestri praecincti*; remarquez qu'il ne commande pas de s'arracher les reins et d'avoir recours à ces moyens cruels et extraordinaires, mais de les ceindre seulement; c'est une ceinture qu'il est libre de serrer ou de lâcher selon les divers besoins qu'on en peut avoir, et non pas une barre de fer qui est inflexible et ne s'allonge jamais; c'est pourquoi saint Chrysostome remarque que le grand Apôtre qui n'était pas exempt de cette loi impérieuse des membres, ainsi qu'il l'appelle, châtaient son corps et ne l'accablait pas, ne voulant faire que l'office de médecin pour le guérir, et non pas être son bourreau pour le tuer.

Ure renes meos et cor meum. Remarquez l'ordre admirable de ces paroles : il servirait peu de maltraiter le corps, et de brûler, si vous voulez ces reins, siège du péché, si

on n'allait à la source et si on ne priait Dieu de brûler le cœur impur avec les charbons de son autel, si on ne ceignait ses reins intérieurs, dont parle saint Pierre : *Succincti lumbos mentis vestrae*. (1 Petr., I.) Et si on ne garde cet avis important du Sage, appliquez-vous, avec tout le soin possible, à la garde de votre cœur, parce qu'il est la source de la vie; autrement, cet œil simple ou mauvais, qui rend, selon la parole de Jésus-Christ même, tout le corps de nos actions lumineux ou ténébreux.

Quoniam misericordia tua ante oculos meos est, et complacui in veritate tua. Parce que votre miséricorde est devant mes yeux et que je trouve ma joie dans votre vérité. Voilà deux moyens très-efficaces pour obtenir cette parfaite continence et cette pureté de cœur qui vous est nécessaire pour offrir dignement le Saint des saints, l'Agneau sans tache. Premièrement le souvenir des miséricordes de Dieu : les avoir toujours présentes à sa pensée et gravées dans le cœur; car, comme l'oubli des grâces en fait tarir la source, la reconnaissance les fait couler par torrents et engage un Dieu infiniment libéral à tenir toujours ses mains ouvertes pour répandre sur nous ses plus chères faveurs; mais n'oublions pas de mettre au nombre de ses miséricordes tous les coups de verges dont il nous a frappés, et toutes les amertumes dont il a détrempé les fausses douceurs que nous recherchions dans les créatures. Remercions-l'en avec saint Augustin (*Conf.*) : *Aderas misericorditer scirens*.

L'autre moyen est l'amour de la vérité; le même Père définit la vie des bienheureux, une joie parfaite dans la pleine possession de la vérité, *gaudium de veritate*. Elle est l'objet éternel de la félicité de Dieu même, qui étant la vérité originale, se complait en lui-même et la contemple immuablement; ne doit-elle pas être dans le temps nos chastes délices? Ne doutons pas que nous ne plaisions à Dieu dès que sa vérité nous plaira, mais il faut que ce soit dans toute son étendue; ce n'est pas assez d'aimer la vérité lorsqu'elle luit, il faut encore l'aimer lorsqu'elle nous reprend : qui pourrait ne la pas trouver belle lorsqu'elle étale ses charmes ravissants, quand elle est applaudie, caressée, et que ses sectateurs sont en honneur et en crédit? Mais il n'est pas si aisé de l'aimer et de s'attacher à elle lorsqu'elle nous découvre nos laideurs et nos difformités, quand elle est persécutée, opprimée, et que les exils et les proscriptions sont la triste récompense de ceux qui se déclarent pour elle; cependant l'amour d'un prêtre pour cette divine reine doit aller jusque là et jusqu'à sacrifier sa vie pour ses intérêts. C'est l'exemple que nous a donné le souverain pontife de notre foi; il a scellé de son propre sang le témoignage authentique qu'il lui a rendu devant le grand prêtre des Juifs et Pilate. Saint Paul s'en sert comme de ce qu'il peut alléguer de plus pressant pour exhorter en la personne de Timothée tous les ministres sacrés à ne pas se laisser intimider, mais à s'attacher in-

variablement à la conservation du dépôt de la vérité qui leur a été confiée.

Non sedî cum concilio vanitatis, et cum iniqua gerentibus non introibo. Je ne me suis point assis dans l'assemblée de la vanité et du mensonge, je n'entrerai point dans le lieu où sont ceux qui commettent l'iniquité; la complaisance et la joie dans la vérité est incompatible avec les joies séculières et sensuelles qui ne sont que mensonge et vanité; ceux qui sont passionnés pour les unes, n'ont que du dégoût pour les autres; ainsi que les amants de la vérité n'ont garde de se trouver dans les assemblées mondaines, tous ces divertissements qui en font l'occupation la plus sérieuse, et auxquels les hommes vains ouvrent leur cœur avec tant d'avidité, sont pour eux une viande fade et insipide, parce qu'ils n'y trouvent pas le sel de la sagesse : *non sedî cum concilio ludentium* (Jer., XV), dit l'un d'entre eux, c'est Jérémie : les jeux et les folies du monde ne s'accordent pas avec le sérieux d'un homme nourri de la vérité et destiné à l'annoncer aux autres. Eh! quelle société peut-il jamais y avoir entre Jésus-Christ et Bélial, l'esprit de Dieu et celui du monde? Quelle alliance entre la lumière et les ténèbres? qu'ont de commun la chaire de pestilence et le sanctuaire de la vérité? Remarquez le mot de *sedî*, dont se servent l'un et l'autre prophète, qui marque le repos dans ce qui nous est mortel; on s'en va, dit saint Augustin, quand on s'éloigne de Dieu, on s'arrête quand on trouve son plaisir dans le péché, enfin on s'assied lorsqu'on s'est affermi dans son orgueil et qu'on goûte une paix malheureuse dans le plus funeste des états.

Odî ecclesiam malignantium, etc. Je hais les assemblées des personnes remplies de malignité, et je ne m'asseoirai point avec elles. Il ne suffit pas de ne se pas mêler dans ces assemblées profanes, de ne prendre aucune part à leurs plaisirs criminels, il faut les haïr et les détester; cette vie, qui n'est qu'un cercle de divertissement, paraît quelque chose d'horrible et d'insupportable à un bon prêtre, à un homme de Dieu; ce serait pour lui un supplice affreux et le comble de la misère d'être forcé de passer ses jours avec ces habitants de Babylone dans leurs amusements puérils. Je sais bien qu'il arrive aux plus réglés de se laisser un peu surprendre par ce que le Sage appelle *l'ensorcellement de la niaiserie*, et d'y donner quelque complaisance passagère, mais ils se retirent aussitôt comme s'ils avaient marché sur un serpent, et n'ont garde de s'y asseoir et d'y trouver leur repos; c'est comme la colombe, laquelle hors de l'arche, voltige et ne trouve pas où poser ses pieds, *cum impiis non sedibo* (Gen., VII); ils disent dans le même sentiment que David : *Ils m'ont raconté leurs fables, mais qu'ont-elles d'approchant de la beauté de votre loi?* Quoi! pourrez-vous dire, faudra-t-il se confiner dans la solitude et vivre séparé du reste des hommes? non; mais il ne faut se lier qu'avec ceux qui ont la crainte de Dieu, faire un judicieux choix de ses amis, et ne

voir les autres que comme le médecin visite ses malades.

Lavabo inter innocentes manus meas, etc. Je laverai mes mains dans la compagnie des innocents; autant le commerce des gens pleins de l'esprit du monde est pernicieux, autant celui des serviteurs de Dieu renferme-t-il d'avantages : *Si deux dorment ensemble*, dit le Sage, *ils s'échauffent mutuellement*, c'est-à-dire s'ils dorment de ce sommeil spirituel qui vient de la paix du Saint-Esprit et du calme des passions, ils s'aident l'un et l'autre à s'entretenir dans cette chaleur céleste qui les porte à Dieu; ce sont des charbons qui s'allument l'un et l'autre, ces animaux mystérieux qui traînent le char de la gloire et battent les ailes les uns contre les autres pour s'exciter à voler. *Audivi vocem alarum percutientium alteram ad alteram.* (Ezech., II.) On se soutient mutuellement par les paroles, et surtout par les exemples. C'est pourquoi la vie sociable est la plus convenable aux prêtres et la plus conforme à l'institut primitif et à la vie commune de Jésus-Christ avec ses apôtres; c'est sur ce modèle que se sont formées dans ce dernier siècle diverses congrégations ecclésiastiques dont l'Eglise tire de grands secours, et qui répandent en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ.

Circumdabo altare tuum, Domine, ut audiam vocem laudis et enarrem universa mirabilia tua. Je me tiendrai, Seigneur, autour de votre autel, afin que j'entende la voix de vos louanges et que je raconte moi-même vos merveilles. Cette couronne de ministres sacrés qui environne le sanctuaire est une image de ces vingt-quatre vieillards et de cette multitude d'anges que saint Jean représente autour du trône de l'Agneau, chacun sa harpe à la main faisant retentir l'empirée de leurs sacrés concerts; tâchons-donc de louer Dieu avec une partie de cette effusion de joie que sa vue et son amour parfait produisent en eux. La mémoire, l'esprit et le cœur tout remplis de ses perfections adorables, de sa grandeur infinie, des merveilles de sa bonté, de sa sagesse, de sa puissance, de la sainteté de ses mystères, des effets de sa miséricorde et de sa justice, que notre langue se répande en adorations et en actions de grâces.

Domine, dilexi decorem domus tuæ, etc. Seigneur, j'ai aimé uniquement la beauté de votre maison et le lieu où habite votre gloire; cette beauté de la maison de Dieu dont un bon prêtre est épris et passionné, n'est pas la magnificence des bâtiments de l'Eglise, ses peintures exquises, ses sculptures délicates, ses tentures superbes, ses vases et ses ornements précieux, ses retables de marbre, mais sa beauté spirituelle et intérieure qui se découvre par les yeux de la foi; c'est celle dont David était touché lui-même lorsqu'il disait : Votre temple, Seigneur, est admirable, non en colonnes de porphyre et de jaspe, non en lambris dorés, mais par sa sainteté et sa justice; nous devons aimer l'Eglise comme Jésus-Christ l'a aimée, et lui procurer des biens

de même nature que ceux qu'il lui a laissés; à savoir tout ce qui peut contribuer à la sanctification des âmes, telle qu'est une sainte et sage administration des sacrements, une dispensation fréquente de la parole de Dieu, des missions surtout à la campagne faites par des ouvriers éclairés et zélés. Si un bon prêtre ne peut lui marquer son amour en toutes ces manières, il le fait du moins en priant sans relâche pour ses besoins et offrant le sacrifice à cette intention; et je crois devoir dire ici que ce n'est pas entrer dans son esprit et répondre aux vues qu'elle a eues en nous élevant au sacerdoce, que d'être uniquement occupés pendant la sainte messe des besoins de nos parents, amis, ou de ceux qui nous ont donné rétribution, au lieu de s'appliquer à ses divers besoins et de conjurer son Époux de la protéger de sa main toute-puissante contre ses ennemis étrangers et domestiques; ne sommes-nous pas prêtres de l'Eglise universelle, et obligés de continuer le sacrifice que Jésus-Christ a offert pour tous les hommes sans exception? pourquoi notre charité sera-t-elle restreinte à quelques particuliers? doit-elle être moins étendue que celle du grand prêtre des Juifs qui portait les douze tribus sur son rational?

Il y a encore une autre maison dans laquelle Dieu habite avec plus de complaisance: ce sont les âmes des justes en qui il a consommé tous les effets de sa grâce et qu'il couronne de sa gloire dans le ciel; c'est pour ce séjour enchanté où nous oublierons toutes nos misères, pleinement rassasiés des biens de la maison de Dieu, qu'il nous faut soupirer. *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus; mon âme languit et se consume par la violence du désir d'y habiter un jour et de m'y reposer à jamais; mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur et tressaillent de joie dans l'espérance que je me présenterai un jour devant votre face et que je chanterai à jamais vos miséricordes.*

Ne perdas cum impiis Deus animam meam, etc. Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon âme avec les impies, ni ma vie avec les hommes qui sont sanguinaires. Perdrez-vous le juste avec l'impie, disait à Dieu le saint patriarche Abraham? non, non, vous êtes bien éloigné d'agir de la sorte et de confondre les bons avec les méchants; cette conduite ne convient pas à celui qui est comme vous le juge de toute la terre, et vous ne jugez pas de cette sorte. Rien n'est plus vrai que ces paroles, mais cela n'empêche pas que les plus justes ne puissent et ne doivent craindre de se voir enveloppés dans la condamnation des impies, parce que, ne connaissant pas le fond de leur cœur, ils ignorent si quelque attache secrète ne le dérobe pas à Dieu et ne les met point au rang de ces impies qui seront l'objet éternel de ses vengeances; ils appréhendent de prendre la paille pour le bon grain, du verre pour des pierreries et de donner dans les pièges de leur amour-propre qui sait se déguiser avec tant d'artifice, quand même ils seraient assurés de leur justice présente; ils ne savent s'ils persévéreront et si leur

peu de correspondance aux grâces du Saint-Esprit n'en arrêtera pas le cours. Ils se sentent à la vérité bien éloignés des excès de ces impies dépeints en cet endroit, qui font trophée du vice, et publient hautement leur infamie comme l'abominable Sodome : *In quorum manibus iniquitates sunt, dextera eorum repleta est muneribus*, de qui les mains sont toutes souillées d'iniquités, et dont la droite est remplie de présents. Ils ont un caractère de réprobation sur le front; semblables à ces oiseaux voraces ou ces animaux carnassiers qui ne se nourrissent que de rapine, dont le muse est tout ensanglanté; on voit la proie entre leurs mains, et leurs péchés sont de la nature de ceux dont saint Paul dit qu'ils précèdent le jugement. Quoique les plus justes, dis-je, se sentent exempts de toutes ces horreurs, ils savent qu'ils ont le principe vivant au fond d'eux-mêmes, et que ce n'est qu'une main invisible qui les empêche de tomber dans le même précipice; et, pour nous renfermer dans ce qui nous regarde, on peut avoir les mains pures de présents et faire un trafic sordide de la langue, et par des services honteux et des assiduités dont on comprend la signification, c'est ce qu'on appelle communément après saint Thomas et saint Grégoire : *Munus a lingua, et munus ab obsequio*. La simonie qui se fait par la flatterie et par des services intéressés, pour être palliée, n'en est pas moins réelle que celle qui se commet par la main, *munus a manu*; la corruption, pour être plus imperceptible n'en est pas moins condamnée par les saints docteurs; comme on s'en défie moins, on s'y livre plus aisément; faire un pacte et stipuler de l'argent, est quelque chose de si bas, de si grossier, de si évidemment honteux, que les moins sensibles à l'honnêteté en rougissent; il n'en est pas de même des sentiments d'amitié, des considérations de parenté, des espérances secrètes, de quelques services, des complaisances humaines pour les flatteries et les louanges. Tous ces attraits séduisent le cœur et corrompent ensuite le jugement pour faire donner à des vues charnelles ce qui n'est dû qu'au véritable mérite fondé sur la vertu.

Saint Grégoire joint toujours cette pratique avec l'achat et la vente qui se ferait avec l'argent : toutes ces choses, dit ce grand pape, sont de quelque prix parmi les hommes et entrent en commerce entre eux; c'est un trafic illicite de les espérer ou recevoir, et il est hors de doute qu'une dignité ainsi obtenue sera toute prostituée aux passions de ceux à qui on la devra; on sera asservi à celui de qui on aura reçu le commandement. Saint Jérôme et saint Chrysostome avaient longtemps avant lui confondu avec la simonie toutes ces pratiques et ces manières intéressées de parvenir aux ministères ecclésiastiques, et ces simonies déguisées où l'on n'emploie que les caresses et les flatteries. Qu'importe que vous ne donniez pas de l'argent, si vous employez mille tours d'adresse il a été dit à Simon : Que ton argent périsse avec toi; crai-

gnez qu'il ne vous soit dit un jour : périssiez avec vous votre damnable ambition et toutes les voies obliques par le moyen desquelles vous avez cru obtenir le don de Dieu !

Le cardinal Pierre Damien, le perpétuel fléau des simoniaques, ne fait pas difficulté de donner ce nom odieux et infâme à ceux qui suivent la cour des grands, qui s'y attachent, y consacrent leurs services, leurs complaisances, leur temps, leurs dépenses pour parvenir aux prélatures; si chacune de ces voies en particulier est criminelle, que do t-on penser de toutes jointes ensemble? Ce grand homme était vraiment frappé et inligné au delà de tout ce qui se peut dire de l'avilissement et de la dégradation où l'on réduit par là les dignités de l'Eglise, qui sont, pour ceux qui savent estimer les choses leur véritable prix, le comble des grandeurs divines, et il jugeait avec raison que ce long apprentissage de servitude dans la maison des grands, est la chose du monde la plus disproportionnée aux vertus qui nous disposent aux charges ecclésiastiques, dont l'une des principales est la fuite du grand monde, comme d'un lieu infecté et du centre de la vanité.

Saint Thomas, l'Ange de l'école, décide formellement que c'est une espèce de simonie mentale, de n'assister au chœur principalement qu'à cause des distributions qu'on regarde comme la fin de son action, en sorte qu'on n'y assisterait pas s'il n'y avait rien à recevoir, et de même de ne célébrer la messe que pour la rétribution, en sorte qu'on ne la dirait pas absolument, s'il ne se présentait personne qui l'offrit : c'est une marque qu'on a l'esprit infecté de cette lèpre maligne, quo qu'on n'ait pas l'intention de vendre l'un et l'autre de ces actes de religion, mais seulement d'en tirer sa subsistance, parce que l'entretien est une chose temporelle qu'on a principalement en vue, et auquel on rapporte des fonctions spirituelles par un étrange renversement de l'ordre.

Ego autem in innocentia ingressus sum, redime me et miserere mei. Pour moi, j'ai marché dans mon innocence, daignez donc me racheter et avoir pitié de moi. Quoiqu'un bon prêtre a-t-il conservé son innocence, non-seulement depuis son ordination, mais même depuis son baptême, et soit convaincu intérieurement de la droiture de ses intentions, il ne laisse pas d'implorer la miséricorde divine et de conjurer son Juge et son Sauveur de le vouloir racheter, car il sent, fût-il un Paul, dans les membres de son corps une autre loi qui combat contre celle de l'esprit et s'efforce de le rendre captif; quelle humiliation, et qui ne craindra dans un combat dont le succès est incertain et où il y va du tout! L'esprit n'est guère plus affranchi que le corps et ne joint pas encore, non plus que lui, des derniers effets de l'adoption divine : combien reste-t-il de ténèbres à dissiper; combien dans cette volonté à demi charnelle de désirs déréglés qui combattent contre l'esprit de Dieu, combien de mouvements qui nous en éloignent et nous rap-

pellent à la terre; quelle vivacité pour ces faux biens, quel engourdissement pour ceux du ciel; combien s'en faut-il que nous soyons tout à fait dépouillés du vieil homme, perdus, anéantis en Jésus-Christ, et que la charité règne sans résistance sur les ruines de la cupidité! Comment peut-on trouver heureuse la vie que nous menons ici-bas, puisque son plus grand bonheur consiste à souffrir en esprit de pénitence la persécution de cet homme de péché que nous portons dans notre sein, à savoir bien gémir de notre servitude et à invoquer sans cesse le libérateur : *Redime me et miserere mei?*

Je sais bien, mon Dieu, que je suis indigne en toutes manières d'exercer des fonctions si angustes, mais qui peut purifier une créature sortie d'une source impure, sinon vous qui êtes aussi puissant que bon? Je reconnais à la face de vos autels que je mériterais d'en être rejeté, mais ne me traitez pas selon mes démérites, ni selon votre justice rigoureuse, mais selon l'étendue de votre clémence et les mérites infinis de Jésus-Christ qui veut bien être ma caution.

Pes meus stetit in directo. Mon pied est demeuré ferme dans les droits sentiers de la justice. Il n'y a que le Seigneur qui par sa pure bonté conduise le juste par des voies droites; si le pied ne lui a pas glissé, c'est que dès qu'il commençait à chanceler, la miséricorde venait au secours. *Si dicbam : motus est pes meus, misericordia tua adjuvabat me.* Aussi promet-il de le bénir et de chanter ses louanges dans toutes les saintes assemblées : *In ecclesiis benedicam te, Domine.* Ces paroles n'ont pu se vérifier que dans l'Eglise catholique, composée d'une infinité d'églises particulières qui n'en font toutes qu'une, sous des pasteurs visibles, et un, invisible, qui la régit du haut du ciel et l'anime de son esprit jusqu'à la fin des siècles; autrefois la religion du vrai Dieu semblait renfermée en Judée, il n'était permis de sacrifier que dans un seul temple; présentement on offre en tout lieu, non plus des génisses et des béliers, mais une hostie infiniment pure, qui renferme dans son unité tout ce qui était signifié par cette multitude de victimes légales : *In omni loco offertur nomini meo oblatio munda.* (Mal., II.) Quelque part que la Providence conduise nos pas, nous bénissons Dieu et nous lui offrons une hostie d'expiation et d'actions de grâces. Le lien de la charité qui nous unit avec tous les prêtres de l'Eglise romaine fait que nous louons Dieu en diverses églises.

Ces paroles s'accomplissent encore d'une autre manière par un seul sacrifice; car dans sa célébration nous ne sommes pas seulement unis de communion à tous les enfants de l'Eglise qui combattent sur la terre et sont encore voyageurs, mais à la triomphante qui jouit déjà du prix de ses combats, et nous excite dans les nôtres par ses exemples et nous y soutient par ses puissantes intercessions; nous sommes de même unis à la souffrante qui achève de se puri-

fier-dans les feux du purgatoire des souillures qu'elle n'a pas expiées avant la mort, afin de se présenter devant l'Époux immortel sans tache et sans la moindre ride. *In ecclesiis benedicam te, Domine.*

SERMON C.

EXHORTATION POUR UNE ASSEMBLÉE DE DAMES DE CHARITÉ.

Manum suam aperuit inopi et palmas suas extendit ad pauperem. (Prov., XXXI.)

Elle a ouvert sa main au pauvre et étendu ses bras vers l'indigent.

C'est le plus glorieux des éloges que Salomon donne à sa femme forte, dans la description magnifique qu'il en fait et l'excellente peinture qu'il trace de ses rares qualités.

J'ose dire même que le défaut de celle-là seule, j'entends la charité, est capable de les obscurcir, les anéantir toutes et leur ravir le prix de la couronne de justice que rendra au dernier jour à ses élus le juste juge, qui semble oublier toutes les vertus et les vices, pour ne récompenser que les œuvres de charité envers le prochain et en punir l'omission.

En effet, que servirait-il à la femme forte d'avoir gardé à son époux une fidélité incorruptible, si elle l'a violée à l'égard de Dieu, l'époux de son âme? L'apôtre saint Jacques ne la traite-t-il pas d'adultère? De quelle utilité lui sera son application infatigable au travail, la laine et le lin qu'elle a filés, les riches tapis et ouvrages en broderie qu'elle aura faits avec un artifice si admirable? il se trouvera-t-elle n'aurait tissu que des toiles d'araignées, pour me servir de l'expression d'un prophète; que lui produira-t-elle toutes ses veilles? il vaudrait autant qu'elle eût toujours dormi, enfin toutes les richesses amassées par son commerce auraient été mises en un sac percé, ou plutôt se seraient changées en un trésor de colère.

La virginité même, toute angélique qu'elle est, sera-t-elle immonde et regardée avec la même horreur que l'impudicité; c'est ce que nous voyons dans la parabole des vierges folles. Elles avaient des lampes, image de la pureté, mais elles manquaient d'huile, symbole de la charité, et pour ce défaut, elles se voient exclues de la salle du festin, et seront précipitées en enfer avec les prost tuées, où leur désespoir, dit saint Chrysostome, sera d'autant plus grand qu'ayant surmonté un ennemi plus indomptable, à savoir l'attrait de la volupté, elles se seront laissées vaincre par un autre incomparablement plus faible, l'amour des richesses pour lesquelles la nature corrompue a sans doute moins de penchant que pour les plaisirs des sens.

Ah! n'appelons donc la femme forte heureuse et très-heureuse, que parce qu'elle a été la mère des pauvres, qu'elle a réjoui sur eux largement les biens qu'elle avait hérités de ses pères ou acquis par ses soins,

et n'avoir pas épargné cette semence de bénédictions.

Que je vous estime heureuses, Mesdames, d'être ses parfaites imitatrices; de faire un si saint usage des biens et des talents que la Providence vous a confiés, et de ce que, tandis que la plupart de vos pareilles, enchantées de la figure de ce monde qui passe, étendent leurs mains, les unes vers la santé à la conservation de laquelle elles veillent avec une attention superstitieuse plus capable de la ruiner que de l'entretenir; les autres vers des richesses qui se feront au premier jour des ailes pour s'envoler, et qui se changeront en pourriture de même que la manne lorsqu'on en voulait faire provision; les autres pour embrasser des honneurs et des plaisirs, qui ne sont que des fantômes, des chimères, du vent, de la boue, du fumier, vous étendez vos bras pour embrasser les pauvres et les sanctifier par l'exercice des œuvres de charité. C'est pour vous exciter mutuellement à les continuer que vous vous assemblez ici de temps en temps; l'usage en est très-bien établi; car si l'on n'a soin de se renouveler ainsi, on se relâche insensiblement de ses meilleures résolutions, on s'attédie, on se rebute; le démon trouve le malheureux secret de substituer la nature en la place de la grâce et l'esprit de l'homme en celle de l'esprit de Dieu. Le Prophète royal, tout saint qu'il était, éprouvait ces langueurs et ces affaiblissements. Mon âme, dit-il, s'est comme endormie par l'ennui qui s'efforce de l'abattre; confirmez-moi, Seigneur, dans vos saintes paroles.

C'est ce que je vais essayer de faire comme ministre et coopérateur de Dieu, en vous exposant les motifs les plus pressants qui vous doivent porter à persévérer dans vos saintes pratiques, et les dispositions intérieures qui leur donneront de l'agrément aux yeux de l'arbitre intérieur. Vous supposant instruites à fond, convaincues et pénétrées de l'obligation indispensable de faire des aumônes à proportion de vos moyens, sous peine de damnation éternelle. Je vais donc vous représenter les principaux avantages que vous procureront vos aumônes, et ensuite les dispositions qui les doivent animer. Honorez-moi de toute votre attention.

PREMIER POINT.

Quoique la charité soit essentiellement désintéressée, puisqu'il y a contradiction qu'elle recherche ses propres intérêts, étant directement opposée à l'amour-propre qui leur sacrifie en toutes rencontres ceux de Dieu et du prochain, vous pouvez néanmoins et même vous devez rechercher en celle-ci votre propre avantage sans crainte de la détruire, parce que cet avantage n'est pas temporel, mais spirituel, et que loin d'affaiblir la charité, il la nourrit et la fortifie.

Est-ce un petit avantage à votre âme de servir d'instrument à la Providence et d'être

le canal par lequel découlent ses grâces sur les hommes, instrument non de la colère pour les punir, ainsi que quelques princes qu'il frappe de sa malédiction, après en avoir tiré l'usage que sa justice a ordonné, mais instrument de sa bonté et de sa miséricorde pour soulager et adoucir les peines des misérables, et leur procurer, par des secours temporels, le moyen de s'appliquer à l'affaire du salut à laquelle l'extrême pauvreté apporte d'étranges obstacles.

Souvenez-vous de ces paroles que le Seigneur Jésus a dites lui-même, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Le premier est sans doute plus divin et plus glorieux. Les personnes aumônières sont comme des divinités visibles des orphelins, des veuves, des impotents, d'être le canal par lequel ils font remonter leur reconnaissance à l'auteur de tout bien. Ah ! leurs bénédictions ont sans doute quelque chose de plus doux que les acclamations que l'on fait aux conquérants. Ils n'acquièrent d'ordinaire ce titre qu'en faisant une infinité de misérables; vous faites au contraire des heureux, ou du moins vous diminuez la misère, vous essuyez les larmes, et rendez la vie supportable à ceux qui sont privés de ses commodités et desitués de tout appui; ainsi vous justifiez la providence du Créateur à l'égard de ses créatures que la dureté des mauvais riches fait blasphémer par les impies, et contre laquelle murmurent ceux qui n'ont qu'une faible foi, comme si elle négligeait de conserver ceux à qui elle a donné l'être qui serait en ce cas moins un présent qu'un supplice. Les hommes et les femmes de miséricorde, telles que vous êtes, réduisent au silence ces bouches impures; vous ôtez ces pierres de scandale du chemin des chrétiens imparfaits. En sauvant la vie aux membres de Jésus-Christ et leur en procurant les commodités, vous faites de leurs cœurs autant d'autels de parfums où Dieu est béni, loué, adoré, vous enrichissez en quelque façon Dieu même à qui tout est rapporté par mille actions de grâce; il y a quelque chose encore de plus, l'Eglise catholique, notre mère commune se voit lavée de l'opprobre et purgée du reproche que lui font des sociétés schismatiques, telle que la calviniste, qu'il y a plus de charité envers les pauvres parmi eux que parmi nous, moins de besoins et plus promptement remplis, comme si la charité se transplantait hors de l'Eglise. Les saintes profusions et le sacrifice héroïque qu'ont fait parmi nous tant de riches miséricordieux de la meilleure partie de leurs biens en faveur d'étrangers inconnus, est un argument invincible, une preuve éclatante de notre sainte religion, de la vraie Epouse de Jésus-Christ, de la toute-puissance de Dieu sur le cœur de l'homme et de la force de la parole évangélique. Revenons à notre intérêt particulier : premièrement, l'aumône délivre l'âme de tout péché et de la mort; c'est l'assurance que Tobie donne à son fils dans les instructions admirables qu'il lui laisse, se croyant près de sa mort.

Elle ne peut être ni fausse ni téméraire, puisqu'elle est fondée sur la parole de Dieu qui lui attribue ce miracle en divers endroits de ses Ecritures, et proteste aux pécheurs que quand leurs péchés auraient imprimé leur âme d'une teinture plus forte que l'écarlate et le vermillon, elles deviendraient plus blanches que la neige et la laine la plus blanche, s'ils ont recours à ce moyen efficace, et que de même que l'eau éteint le feu, l'aumône a la vertu d'éteindre et d'effacer le péché.

Jésus-Christ a confirmé dans son Evangile une vérité si consolante après avoir reproché aux pharisiens et aux docteurs de la Loi l'abus continuel qu'ils en faisaient, leur hypocrisie, leur avarice et divers autres excès. Loin de les désespérer, il leur ouvre une voie de sortir de cet état funeste et de se réconcilier à Dieu; et quelle est-elle? Donnez l'aumône de votre superflu et tout est pur pour vous. Mais quoi, me dira-t-on: La justice de Dieu est-elle vénale, se laisse-t-elle corrompre par argent? deviendra-t-il ministre de la cupidité des hommes? achèteront-ils l'impunité de leurs excès avec quelque argent distribué aux pauvres? A Dieu ne plaise que nous ayons une pareille pensée qui lui serait si injurieuse; mais c'est qu'il se plaît à faire miséricorde, ainsi qu'il s'y est engagé à ceux qui l'exercent dans la vue de lui plaire et le désir sincère de sortir de leurs désordres, il leur accorde la grâce de s'en relever par une conversion sincère, il se laisse fléchir aux prières des pauvres, et l'aumône prie elle-même pour celui qui la fait. C'est ici où je puis vous dire ainsi que le Sauveur à la Samaritaine: Si vous saviez le don de Dieu, pour en pénétrer la grandeur et l'excellence, il faudrait comprendre l'avisement, la dégradation, la misère effroyable où le péché nous réduit, la dureté plus que barbare du joug du démon, d'autant plus cruelle qu'il y retient les âmes par l'attrait du plaisir, les illusions grossières dont il les repait, la rigueur inconcevable des tourments éternels qu'il leur prépare. La grâce de la justification nous affranchit de toutes ces horreurs, et nous rétablit dans l'amitié de Dieu, et les droits de son adoption, et l'aumône l'obtient, ô vertu, ô prérogative, ô efficace merveilleuse de l'aumône!

Je ne m'étonne pas après cela si les saints Pères la comparent au baptême, et si saint Chrysostome la relève même en un point au-dessus de ce sacrement, en ce qu'il ne peut se réitérer, au lieu qu'on peut se plonger à diverses fois dans ce bain salutaire, et y trouver la rémission de ses péchés.

Dans le relâchement prodigieux que la suite des siècles a introduit aux exercices de pénitence qui se pratiquaient autrefois avec tant d'édification pour les infidèles et de fruit pour les pénitents, c'est le principal et presque l'unique moyen qu'on puisse prescrire aux personnes de votre sexe qui ont eu le malheur de se souiller dans la Babylone du monde. On les trouve la plu-

part du temps armées et munies de prétextes pour se dispenser des jeûnes, des veilles et de porter la mortification de Jésus-Christ dans leur corps ; il ne nous reste quasi que l'aumône à enjoindre pour tout fruit de l'événement et toute satisfaction. Oh ! que vous êtes heureuses d'avoir un créancier qui se contente de si peu, qui remet les dix mille talents dont on lui est redevable pour quelques oboles ! Oh ! que cette parole du Saint-Esprit est vraie, qu'il y en a qui rachètent de grosses dettes avec un prix très-modique ! Appliquez-vous la quand même vous donneriez la moitié de votre bien, ou, ce qui est plus, tout entier. Qu'une âme respire agréablement lorsqu'elle se sent déchargée du poids accablant du péché qui est ce talent de plomb dont parle un prophète !

Mais il ne suffit pas d'être dégagé de sa servitude et sorti de ses liens, il faut éviter d'y retomber, car la rechute replonge dans un état plus déplorable que le premier. Vous ne pouvez vous soutenir dans la voie de la justice que par un regard continu de Dieu sur vous, par une protection spéciale de sa grâce, car s'il se détourne, vous tombez dans le trouble, vos passions se réveillent et vos ennemis prennent le dessus. Or, le moyen le plus puissant pour empêcher Dieu de détourner de vous son visage est de ne pas détourner le vôtre du pauvre. Vos prières trouveront un accès favorable au trône de sa majesté suprême. Si vous ne rejetez pas celle de l'indigent, car nous serons tous mesurés de la même mesure dont nous aurons mesuré les autres.

Il est dit de la femme forte qui n'est telle que parce qu'elle est charitable, qu'elle ne craindra pas pour sa maison les froids et la neige ; c'est qu'elle a vêtu le pauvre et l'a garanti des rigueurs de cette triste saison.

Mais que faut-il entendre par ce froid de la neige ? Jésus-Christ l'explique dans l'Evangile, lorsqu'il dit : priez, afin que votre fuite n'arrive pas en hiver. Les âmes éprouvent aussi bien que les corps une vicissitude de saisons, de lumière et de ténèbres, de sécheresses et de consolations, des alternatives de force et de faiblesse, de calme et de passions émuees. Votre sagesse, Seigneur, le permet ainsi pour la sanctification de vos élus, afin qu'ils apprennent à ne pas compter sur eux-mêmes, mais à en désespérer saintement pour recourir à celui qui seul est capable de les affermir et de les rendre inébranlables dans le bien ; or, s'il permettait au démon de se prévaloir de ces temps d'obscurité, de langueur et d'engourdissement, ce serait fait de nous infailliblement, et nous succomberions sous ses efforts ; or il ne le permet pas à l'égard des âmes charitables ; sa providence veille sur elles avec une application particulière, il ferme la gueule des lions rugissants, dissipe leur illusion par la lumière de sa grâce et fait tourner à notre avantage les tentations qui nous devaient renverser.

C'est ce qu'il vous fait espérer par ces paroles de son Prophète : *Heureux celui qui a*

l'intelligence sur le pauvre, le Seigneur le délivrera au jour mauvais, il le conservera et ne le livrera pas entre les mains de ses ennemis ; non-seulement il ne laissera pas tomber ceux qui font l'aumône dans les ténèbres et l'obscurcissement, mais il remplira leur âme de ses splendeurs, et engraissera leurs os. Si vous assistez les pauvres, dit-il, par un autre prophète, avec effusion de cœur, si vous remplissez de consolations les affligés, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et vos ténèbres deviendront comme un midi, votre lampe non plus que celle de la femme forte ne s'éteindra jamais durant la nuit, le Seigneur vous tiendra toujours dans le repos, vous deviendrez comme un jardin toujours arrosé, et comme une fontaine qui ne se sèche jamais.

Mais le temps auquel sans contredit on a le plus besoin du secours du ciel et d'une miséricorde spéciale, est sans doute celui de la mort, ce moment décisif de l'éternité, auquel les Arsène et les Hilarion, ces hôtes célèbres du désert où ils s'étaient ensevelis depuis tant d'années, n'ont pas été exempts de crainte. L'aumône sera alors le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême ; il descendra pour se rendre présent à celui qui sera à cette extrémité, il lui fera sentir son secours sur le lit de sa douleur, et le rendra de ses mains adorables pour le faire reposer plus mollement.

Ainsi, tandis que les mauvais riches, que les hommes sans miséricorde sécheront de frayeur, que leur âme sera pressée d'angoisses mortelles, noyée dans l'amertume, agitée d'alarmes et de convulsions qui seront le commencement des douleurs, les personnes aumônières lèveront la tête ; elles riront de même que la femme forte au dernier jour, elles nageront dans la joie, parce qu'elles auront déjà le paradis dans le cœur.

Voilà une partie des avantages que procurent l'aumône et l'exercice des œuvres de charité, car je serais infini si j'entreprenais de les rapporter tous, et de vous décrire les richesses de la gloire qui en seront la récompense ; ce que j'ai dit est plus que suffisant pour vous animer à leur pratique ; mais elle ne suffit pas toute seule pour vous les mériter : il faut qu'elle soit animée et soutenue par des dispositions intérieures, sans quoi elles ne seraient d'aucune utilité pour vous ni d'aucun agrément devant Dieu ; marquons-les en peu de mots.

SECOND POINT.

Il est dit dans la *Genèse* que Dieu regarda premièrement Abel, et ensuite ses présents ; c'est-à-dire qu'il ne les reçut et ne les préféra à ceux de Caïn son frère que parce qu'ils étaient joints à celui de sa personne, et que son cœur faisait la principale partie du sacrifice ; ainsi il ne suffit pas d'ouvrir sa main au pauvre et de remplir ses besoins, il faut lui ouvrir son cœur et ses entrailles. Il n'est pas dit simplement de la femme forte qu'elle a ouvert ses mains à l'indigent, Salomon ajoute qu'elle a étendu ses bras pour

l'embrasser, ce qui marque l'affection avec laquelle elle se porte à le secourir; cette affect on même, et cette tendre compassion ne serait d'aucun mérite devant Dieu, si elle nassaït d'un mouvement purement naturel, et n'était rehaussée par la foi. La vie chrétienne est essentiellement surnaturelle; tout ce qui vient de l'esprit de l'homme est compté pour rien, il n'y a que ce qu'opère l'esprit de Dieu qui lui soit agréable, et dont nous puissions nous promettre récompense. Or, qu'est-ce que la foi nous apprend sur les pauvres? qu'ils sont les amis et les favoris de Dieu, les princes de sa cour, les membres de Jésus-Christ son Fils, et Jésus-Christ lui-même, car il a protesté dans son Evangile que tout ce que l'on ferait en leur faveur, c'est à lui-même qu'il serait fait, et il dira à ses élus, au dernier jour : Entrez en possession de mon royaume, parce que vous avez rassasié ma faim et étanché ma soif, que vous m'avez revêtu, visité en prison, et consolé dans les hôpitaux; comme il dira aux réprouvés : Allez, maudits, qui m'avez refusé à manger, qui m'avez laissé tout nu et languissant, qui avez négligé de me visiter dans les prisons et d'adoucir le poids de mes chaînes, allez brûler dans les enfers avec ce mauvais riche que j'y ai condamné depuis tant de siècles.

Si Jésus-Christ est donc dans les pauvres comme il n'est pas permis d'en douter après une telle assurance, il faut les servir avec un esprit de religion, percer les voiles qui le déguisent et le dérobent à vos sens, ainsi que vous faites lorsque vous participez à la divine Eucharistie, et vous estimer heureux de ce qu'il veut bien recevoir vos services, vos offrandes et vos aumônes.

Quelle fut la joie du patriarche Abraham, lorsqu'il reconnut qu'il avait exercé l'hospitalité envers des anges, et vous pouvez le faire envers le Roi des anges, en introduisant ses pauvres dans vos maisons, les y recevant avec charité; il dira à ses anges de le congratuler ainsi qu'il fit après que saint Martin lui eut donné la moitié de son manteau en la personne d'un pauvre aux portes d'Amiens : « Martin encore catéchumène m'a converti de cet habille ment. » Quoi de plus capable de vous soutenir dans ces pénibles exercices que la persuasion que vous servez votre souverain maître et votre Dieu, lui qui, étant dans l'affluence de toutes choses, s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté? Ah! Mesdames, la charité de Jésus-Christ nous presse, pourrez-vous tenir contre l'exemple d'un Dieu descendu du ciel dans une étable, et réduit à la mendicité pour ses créatures? Partageons du moins avec lui des biens que nous n'avons que par le mérite de sa pauvreté. Jésus-Christ, en sacrifiant ses biens à la gloire de son Père éternel et à l'œuvre de notre rédemption, vous apprend l'usage que vous devez faire des vôtres. Tout pauvre qu'il a choisi d'être lorsqu'il était sur la terre, il ne laissait pas de faire des réserves des aumônes qu'il vou-

lait bien recevoir, donnant ainsi de sa pauvreté même, tant la charité lui était chère et tant il a jugé important de nous en laisser l'exemple.

Si le sien vous paraît trop élevé et disproportionné à votre faiblesse, vous avez une infinité de généreux chrétiens et chrétiennes qui ont fait gloire de marcher sur ses traces, et ont imité son dépouillement autant qu'ils en étaient capables. Je pourrais produire ici une nuée de ces illustres témoins, et de personnes de votre sexe, telles que les Paule, les Probe, les Mélanie, les Adélaïde, les Edwige, les Françoise, les Elisabeth, les Marguerite d'Ecosse, qui ont consacré non-seulement leurs biens, mais encore leurs personnes aux pauvres, croyant ne pouvoir mieux reconnaître et honorer leur divin Sauveur, qui a lavé les pieds de ses disciples et a protesté qu'il était venu pour servir et non pour être servi. Elles n'ont pas voulu en diminuer le mérite en l'exerçant par le ministère d'autrui, elles eussent cru n'être charitables qu'à demi; leur charité et leur humilité profonde les faisaient entrer dans le détail de tous les besoins des pauvres, et les ont appliquées aux offices les plus bas qu'elles ne regardaient pas comme tels, s'estimant plus relevées par ces emplois si vils aux yeux de la chair que par les titres et les dignités de leurs ancêtres et les postes éminents dans lesquels leur naissance les avait placées.

De là, il vous est aisé de voir que l'humilité doit être inséparable de la charité, soit qu'on en exerce les œuvres par soi-même, soit par autrui. C'est ce que représente excellemment saint Grégoire le Grand par ces paroles : « Comme la charité, dit-il, doit nous donner de la tendresse pour assister nos frères dans ce qui leur manque, l'humilité nous doit inspirer du respect pour eux, parce que s'ils ne sont pas riches comme nous, ils sont néanmoins hommes et chrétiens comme nous, ils sont notre propre chair! Méprise-t-on et haït-on sa chair? Lors donc que vous vous élevez au-dessus du pauvre, vous vous rendez plus digne de punition par ce mépris que de récompense; en l'assistant vous êtes plus nu que lui aux yeux de Dieu, le manque d'humilité étant une misère incomparablement plus grande que celui des vêtements. »

Pour vous exciter à cette disposition capitale, fondamentale, et vous y maintenir, souffrez que je vous adresse ces belles paroles de saint Jérôme à Pamphace, lequel, de sénateur romain et homme consulaire, s'était fait, pour ainsi dire, l'esclave des pauvres, s'étant totalement dévoué à leur service : « Vous avez beau, lui dit-il, vous abaisser, vous ne serez jamais autant humilié que Jésus-Christ; vous avez beau marcher nu-pieds, être vêtu grossièrement, vous rendre compagnon et serviteur des pauvres, entrer avec respect dans les cabanes des derniers du peuple; être l'œil des aveugles, la main des faibles, le pied des boiteux; porter de l'eau, fendre du bois, allumer leur feu;

où sont en tout cela les liens, les crachats, les soufflets, les coups de fouets, où est le gibet et une mort ignominieuse ? Dites-vous ces mêmes paroles pour réprimer l'orgueil qui naît naturellement de l'exercice des œuvres extérieures de charité ; car loin qu'il soit honteux aujourd'hui de s'y adonner, elles donnent dans le monde du relief et de la distinction, et il s'en trouve qui s'y engagent par ce motif, ce qu'à Dieu ne plaise qui soit jamais entré dans la pensée d'aucune de celles qui m'écourent. »

Quoique tout soit renfermé dans les trois dispositions que je viens de vous exposer, à savoir la religion, la charité, l'humilité, et que même l'une de ces trois vertus comprenne les autres, il me paraît utile de vous les marquer sous une autre idée qui ne doit pas faire moins d'impression sur vos esprits et vos cœurs. Je vous ai dit que vous étiez les instruments et les organes animés de la Providence ; or, un instrument doit agir dans une dépendance entière de la cause principale, c'est d'elle uniquement qu'il doit recevoir le mouvement qui le fait agir ; toute impression étrangère ne pourrait que gâter et défigurer l'ouvrage ; ainsi toute vue humaine comme de préférer ceux qui plaisent, tous les retours sur soi sont recherchés d'intérêt propre et duplicité opposée à cette simplicité qui n'est autre qu'une vue simple de Dieu dans l'unique dessein de lui plaire, qui fait, selon saint Paul, le caractère de celui qui fait l'aumône chrétiennement.

Il ne suffit pas à un instrument raisonnable d'agir pour Dieu ou dans l'intention de le glorifier, il doit agir comme lui ; or, je remarque trois caractères dans la conduite que Dieu tient envers nous. Il nous prévient de ses miséricordes, il nous rend nos misères supportables par l'onction de sa grâce, sa bonté ne se lasse pas de nous assister malgré nos infidélités continuelles ; vous devez donc aller au-devant des pauvres, ne pas toujours attendre qu'ils vous exposent le fond de leur misère, épargner la pudeur de ceux qu'une noble honte retient et qui mourraient plutôt que de faire connaître l'extrémité dans laquelle ils se voient réduits, les déterrer pour ainsi dire et être saintement curieuses pour connaître ceux qui sont sur le penchant de leur ruine, et qu'une gratification faite à propos peut empêcher. Ceux qui vivent de l'esprit du monde sont d'ordinaire très-savants sur l'état des familles ; sera-t-il dit que la curiosité qui naît de malignité soit plus éclairée et plus active que celle qu'inspire la charité ? Quelle serait votre douleur, si par ce défaut de perquisition quelqu'un de ces pauvres venait à mourir ? Saint Grégoire ne se put pardonner un pareil accident, quoiqu'il n'y eût point de sa faute, ou ce qui est infiniment plus déplorable s'il mourait à la vie de la grâce. Car, de quoi n'est pas capable une personne réduite en cet état désolant ? écoute-t-elle sa foi ou sa raison ? Toutes les considérations d'honneur et de religion disparaissent, et on sacrifie sans hésiter le temps à l'éternité ; souvenez-vous de ce que fit

saint Nicolas en une pareille rencontre, et pour vous y animer davantage, songez (ainsi que je crois l'avoir déjà dit) qu'il y a un autre ordre de choses dans l'autre monde que dans celui-ci. Les pauvres là-haut, sont riches et puissants, ils sont les princes du royaume céleste ; or, n'est-ce pas un usage universellement établi et fondé sur la raison que ceux qui sont d'un moindre rang préviennent dans leurs visites ceux d'un supérieur, et fassent leur cour aux personnes d'une qualité éminente ? tels sont les pauvres dans la vérité. Car, qu'est-ce que le court espace par rapport à l'éternité ? Jésus-Christ lui-même vous exhorte de vous en faire par cette raison des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Ici-bas ils sont dans l'oubli et le mépris des hommes charnels, regardés comme la balayure du monde ; il n'en sera pas de même lorsque sa vaine figure sera passée. Ils seront d'abord portés par les anges ainsi que Lazare, dans le ciel leur vraie patrie, leur royaume, leur héritage et préciput ; c'est à eux à communiquer leur droit aux riches et à ceux qui l'ont perdu par le péché. Nous avons donc un intérêt extrême de cultiver ces amis de Dieu et d'en faire les nôtres, de les prévenir en honneur, nous concilier leurs bonnes grâces, afin qu'ils ne dédaignent pas d'être nos médiateurs. Ce qui nous conduit à la seconde disposition qui est d'éviter la dureté, la hauteur, les reproches, mais au contraire de nous étudier à adoucir par nos manières le joug dont ils sont accablés. Ainsi que Dieu fait lui-même nos maux par sa grâce figurée par cette farine du prophète qui eut la vertu d'ôter toute l'amertume d'un mets dégoûtant. Cette compassion vaut mieux que votre argent quelque considérable qu'il puisse être, car c'est quelque chose hors de vous, au lieu qu'en donnant votre tendresse, vous donnez une partie de vous-même, ou plutôt votre cœur tout entier ; ce qui n'empêche pas tout-à-la-fois la réprimande et la correction, lorsque le besoin s'y trouve, car la charité ne fait rien mal à propos. Enfin, il faut persévérer jusqu'au bout dans la pratique des bonnes œuvres. On a honte quelquefois de ne rien faire pour Dieu et pour gagner le ciel, mais on se lasse bientôt, on se rebute, on abandonne l'entreprise. C'est pour cela que saint Paul recommande tant la patience dans les bonnes œuvres. C'est une chose pénible, je l'avoue, de continuer lorsqu'on n'en voit pas les fruits et les récompenses. La femme du vieux Tobie, toute vertueuse qu'elle était, succomba à cette tentation, et se laissa aller à l'impatience. *Il est clair, dit-elle à son époux, que votre espérance est vaine, et l'on voit maintenant l'utilité de vos aumônes.* Il faut donc s'armer de patience et d'une patience à toute épreuve sans se prescrire d'autres bornes que celles de sa vie, puisque la persévérance seule sera couronnée.

C'est par le secours de ces dispositions que vos aumônes monteront jusqu'au ciel, et en feront descendre sur vos familles des pluies

abondantes de bénédictions spirituelles et même temporelles. Dieu est tout-puissant pour vous combler de toutes grâces, afin que vous ayez abondamment de quoi exercer toutes sortes de bonnes œuvres ; il multipliera ce que vous aurez semé et fera croître de plus en plus les fruits de votre justice. Non, non, rien ne manque en cette vie à ceux dont la foi leur fait regarder comme un passage, qui sont animés de l'esprit de charité et pleins d'espérances à l'égard des promesses du siècle à venir. Comment, lorsque l'une et l'autre sont un peu vives, peut-on épargner une semence qui rapporte quelquefois ici-bas au centuple, et toujours dans le ciel à l'infini ?

Ne vous lassez donc pas de faire le bien, puisque si vous ne perdez pas courage, vous en recueillerez le fruit en son temps. On versera dans vos seins une mesure pleine, entassée, et qui regorgera par-dessus, c'est Jésus-Christ qui vous le promet et qui sera lui-même votre trop grande récompense.

Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde. La conjoncture fâcheuse des temps fait que les nécessités des pauvres se multiplient. Vous êtes leur principale ressource. Quand il faudrait faire quelque retranchement sur vos dépenses accoutumées de la table, des vêtements, tout vous invite et vous presse de faire ces généreux efforts. Il me suffit ici de vous proposer de nouveau l'exemple de Jésus-Christ. Quelles entrailles de fer n'en seraient pas amollies, quel cœur peut tenir à la vue d'un Dieu appauvri pour soi ! qui peut refuser de rompre son pain à l'indigent et de partager avec lui des biens qu'il ne tient que du mérite de sa pauvreté. La veuve de Sarepta n'avait pas un tel modèle devant les yeux, et toutefois le prophète Elie pressé de la faim, lui ayant demandé une bouchée de pain, elle lui en fit cuire un aussitôt du peu de farine qui lui restait, c'est-à-dire autant qu'on en pourrait prendre avec trois doigts, s'attendant de mourir avec son fils, dès que ce petit pain serait consommé. Quelle générosité, et cela en un temps où Jésus-Christ

ne lui était pas encore connu, où elle ne se croyait pas encore obligée de payer le sang de son Rédempteur. Il était aisé au Dieu tout-puissant de pourvoir alors d'autre manière à la subsistance de son serviteur, ainsi qu'il fit ensuite par le moyen d'un corbeau, qui lui apportait régulièrement soir et matin ses repas. Dieu de même a mille autres ressources dans les trésors de sa providence pour remplir les besoins de ses pauvres ; mais comme il a voulu sanctifier cette veuve, qui était dans son élection éternelle, par cette action de charité, il vous fournit par l'exercice de l'aumône un moyen infaillible d'acquérir un trésor incorruptible dans le ciel.

Mais j'ai tort d'insister davantage. Je lis dans vos yeux l'impatience que vous avez d'ouvrir vos bourses, et de les vider pour soulager les pauvres.

Que je m'estimerai heureux et vous encore plus heureuses, s'il nous fallait plutôt modérer votre zèle que l'exciter, et si vous vous rendiez imitatrices en ce point des femmes juives, qui apportèrent tant d'or, de pierreries et d'étoffes de prix pour la décoration du tabernacle, que Moïse fut obligé de faire crier par un trompette qu'on eût à cesser d'apporter et qu'on avait amassé au delà de ce qui était nécessaire pour cet ouvrage. Celui pour lequel j'ai sollicité votre charité est bien plus important, puisqu'il ne s'agit pas d'un tabernacle matériel qui n'était qu'une ombre et une figure ; mais d'un temple animé du sanctuaire du Saint-Esprit, des membres de Jésus-Christ même, pour le soulagement desquels les plus saints évêques de l'antiquité, tels que saint Ambroise et saint Augustin n'ont pas fait difficulté de briser et de vendre les vaisseaux sacrés de nos Églises, et les calices qui contiennent le sang du Sauveur ; j'ai du moins cette confiance, que si votre charité est bornée dans ces distributions manuelles et mesurées à vos facultés, elle ne connaîtra point de bornes quant à l'intérieur, puisque sa mesure est de n'en avoir aucune. Fasse le ciel que ce soit là votre disposition et qu'elle ne s'affaiblisse jamais !

HOMÉLIES

SUR LES ÉVANGILES

DE TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Je n'ai garde de relever l'homélie au-dessus des discours suivis et réguliers, ni aussi de donner la préférence à ces derniers par-dessus l'autre ; chacune de ces manières

d'annoncer la parole divine conduit directement à la fin que tout orateur chrétien doit se proposer, à savoir l'instruction et l'édification des fidèles, et a été suivie par

les saints docteurs de l'Eglise ; chacune a ses avantages particuliers et (si j'ose dire) ses inconvénients. Dans les discours réguliers, on établit une vérité importante qu'on éclaire et qu'on fortifie par tous les passages de l'Ecriture ou des saints Pères qui y ont rapport : on pose de grands principes, on en tire les conclusions, on a tout le temps d'étaler les charmes de la vertu qu'on propose à embrasser, ou de forcer le vice dans ses derniers retranchements ; tous les motifs qu'on propose pour l'une et pour l'autre, pris séparément, ne formeraient pas une conviction assez pleine pour vaincre la résistance du cœur humain, au lieu que leur union est capable de l'emporter, car les preuves réunies se fortifient mutuellement et établissent invinciblement la vérité. Cela ne se peut faire si aisément dans l'homélie, où on traite de diverses propositions qui n'ont souvent aucun rapport entre elles, et qu'il est malaisé d'approfondir dans l'espace de trois quarts d'heure ou d'une heure tout au plus, au delà de laquelle l'attention de l'auditeur serait fatiguée et épuisée. Comment déduire toutes les conclusions des principes qu'on a posés, ruiner solidement les objections des libertins et les fausses idées des chrétiens relâchés ; joindre l'autorité au raisonnement, et épuiser sa matière avant que le temps le peut permettre.

Il est vrai que plusieurs de ceux qui font foule aux prédications ne sont pas trop capables de suivre de grands raisonnements et un long enchaînement de preuves, et qu'entre ceux qui le pourraient faire, peu sont assez attentifs pour ne rien perdre du fil d'un discours et du rapport que toutes les parties qui le composent ont entre elles, ce qui est pourtant nécessaire pour en recueillir du fruit.

De plus il arrive que la prédication n'intéressera pas un bon nombre d'auditeurs, parce qu'elle traite d'une matière qui ne les regarde pas : par exemple, si je prêche sur l'éducation des enfants, plusieurs n'en ont pas ou ne sont pas engagés dans le mariage ; si j'établis l'obligation de faire l'aumône, plusieurs n'en ont pas les moyens ; ainsi ils ne peuvent pas être fort appliqués dans ces points de morale qui ne les touchent pas : au lieu que dans l'homélie, il est malaisé, pour ne pas dire impossible, qu'il n'y ait à profiter pour chaque particulier par quelque endroit, à cause de la variété des instructions ; s'il échappe quelque chose par distraction d'esprit, on ne laisse pas d'en emporter toujours quelque autre utile, parce que les parties du discours n'ont pas une liaison nécessaire ; enfin on s'instruit des diverses règles de la vie chrétienne ; il est vrai, comme je l'ai dit, que ce ne peut être si à fond que dans les discours qui se bornent à un seul sujet (si vous en exceptez les paraboles qui tendent à un seul but) ; mais j'ai tâché d'éviter ce défaut, ainsi qu'ont fait les saints Pères qui ont d'ordinaire expliqués les évangiles et l'Ecriture sainte par forme d'homélie ; c'est de traiter avec une juste étendue les endroits qui en ont plus de besoin, tels que l'usage qu'on doit faire des afflictions, l'obligation de faire pénitence, de donner l'aumône, de pardonner les injures, et autres pareilles matières importantes sur lesquelles on ne peut trop insister. Fasse le ciel que vous retiriez quelque utilité de ce nouveau travail ; je l'espère, si vous en faites la lecture avec un désir sincère de nourrir votre âme, de réformer vos mœurs, et si vous prenez soin d'attirer l'esprit de Dieu par la prière

HOMÉLIE I^{re}.

Pour le dimanche dans l'octave de Noël.

DU MÉPRIS DU MONDE.

Erant Joseph, et mater Jesu mirantes super his quæ dicebantur de illo. (Luc., II.)

Joseph et Marie mère de Jésus, étoient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.

Il paraît, par ces premières paroles de notre évangile, que l'admiration ne naît pas toujours d'ignorance, ainsi que l'ont prétendu les philosophes ; car Marie et Joseph ne pouvaient ignorer que cet enfant miraculeux était le Fils naturel de Dieu, et Dieu lui-même ; et sa sainte mère, instruite par l'archange Gabriel de la glorieuse destinée de ce béni fruit de ses entrailles, n'avait pas besoin d'apprendre de Siméon et d'Anne qu'il était le Messie promis depuis le commencement des siècles pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël. L'admiration vient souvent de connaissance, lorsqu'on approfondit un objet et qu'on y découvre des choses toujours plus dignes d'arrêter sa considération. L'âme surprise et totalement

appliquée, ou plutôt absorbée dans sa contemplation, n'a plus d'yeux pour tout le reste et s'en occupe toute entière. C'est ainsi que le prophète royal, considérant ces corps lumineux qui roulent sur nos têtes avec tant d'éclat et de majesté, cette variété incompréhensible des ouvrages de la nature, et les rapports merveilleux et presque infinis qu'ils ont ensemble pour former la beauté et la symétrie de l'univers, s'écrie dans le transport de son admiration : *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis* (Psal. CXXXVIII) : vos ouvrages sont admirables ; mon âme en est toute pénétrée et en a une connaissance très-profonde. Celle des merveilles de la grâce, qui sont d'un ordre infiniment plus élevé, ne doit-elle pas exciter une toute autre admiration ? Jugez donc de la surprise et de l'étonnement que pouvait causer à Marie la considération de cet ouvrage par excellence, ce chef-d'œuvre de la grâce accompli en elle, d'un Dieu qui s'était revêtu dans son sein d'une chair mortelle ; qu'elle avait mis au jour dans une chétive cabane empruntée des bêtes, et couché dans leur crèche, parce

qu'il n'y avait point d'autre lieu pour lui dans le monde. Une si haute majesté réduite par son propre choix à un état si vil aux yeux de la chair; ses bassesses relevées par les concerts sacrés des anges, l'adoration des pasteurs et des mages, ce qu'elle entendait dire actuellement à Siméon et à Anne; tout cela la jetait dans une profonde admiration et dans une espèce d'extase. Quoi de plus capable en effet de produire cet effet, et de suspendre en nous l'usage de toutes les fonctions de l'âme et du corps, qu'une telle vue? Qu'y avait-il de comparable dans tout ce qui s'était passé jusque-là? Il est vrai, dit saint Maxime, que les patriarches ont vu une infinité de choses très-merveilleuses: ils ont vu le ciel leur envoyer une nourriture angélique en forme de rosée, une pierre dure et sèche leur fournir abondamment de l'eau pour éteindre l'ardeur de leur soif; ils ont vu le Jourdain arrêter son cours et faire remonter ses eaux vers sa source pour leur laisser un libre passage; les murs de Jéricho tomber sans autres machines que le son des trompettes; enfin le soleil s'arrêter au milieu de sa course pour leur donner le temps de défaire pleinement les Amorrhéens et de rendre leur victoire complète. Mais, jamais les siècles passés n'ont pu voir ce que nous voyons aujourd'hui, que le Fils unique du Très-Haut s'est fait homme; qu'il s'est donné à eux et a transformé en Dieu la chair qu'il a prise de l'homme; ce n'est pas un mystère de figures et de cérémonies vides comme ceux des Juifs, mais le grand mystère de Dieu, mystère de la vérité et de la piété, qui renferme seul tout le culte et la religion par laquelle Dieu veut être adoré dans le temps et dans l'éternité; mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair, a été justifié par l'esprit et manifesté aux anges qui s'en occupent sans cesse, l'adorent et l'admirent. Oh! que c'est avec grande raison, qu'entre les divers noms que le prophète attribue au Sauveur, qui tous marquent quelqu'une de ses fonctions principales, il l'appelle *l'Admirable*, et met ce nom glorieux à la tête de tous les autres? Oui, mon Dieu, vous êtes vraiment admirable, soit qu'on vous considère dans votre incarnation, dans votre naissance et toutes les circonstances qui l'accompagnent, dans votre vie cachée, dans le cours de vos prédications, dans vos miracles, dans votre doctrine, dans votre mort et la gloire qui l'a suivie; tout est grand, tout est nouveau, tout est enlevant : *Nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ. (Psal. XCI.)*

Cessons donc de nous étonner de l'admiration de Marie; car il ne se pouvait faire qu'elle n'en fût également touchée, soit que nous la supposions pleinement instruite de toute l'économie des desseins de Dieu sur son fils, soit qu'il ne les lui manifestât qu'à mesure qu'ils s'accomplissaient, la conduisant par une voie de simplicité, ainsi qu'il paraît par ces paroles de l'évangéliste au sujet de la réponse qu'il fit au temple à sa sainte Mère, qui s'était plainte amoureuse-

ment à lui de l'inquiétude que son absence leur avait causée : *Ipsi nihil horum intellexerunt*; ils ne comprirent point ce qu'il leur disait; ce qui marque qu'ils ignoraient le temps auquel il avait résolu de se manifester aux hommes, mais qu'ils attendaient dans un silence respectueux ce qu'il lui plairait de leur en découvrir.

C'est ainsi que nous devrions toujours être admirant, soit que Dieu nous ait favorisés du don d'intelligence, et nous ait comme introduits dans son conseil pour nous exposer le plan de ses desseins, et les raisons profondes de toute la conduite qu'il a tenue dans le mystère du Verbe fait chair, soit qu'il nous tienne dans un degré inférieur plus proportionné à l'état de cette vie, en se contentant de nous départir la lumière de la foi, qui est le flambeau qu'il a allumé pour éclairer les ténèbres d'ici-bas. Comment les aigles, je veux dire ceux qui sont parvenus à l'intelligence, ne seraient-ils pas saisis d'admiration, puisque les bienheureux dans le ciel, pour qui il n'y a plus de voiles et qui voient tout au grand jour de l'éternité, en sont tout transportés et, pour ainsi dire, pâmes; ils disent sans cesse : *Manhu? 'Quid est hoc?* Ainsi que firent les Juifs, la première fois qu'ils aperçurent dans le désert ce pain d'une espèce toute nouvelle, que Dieu leur avait fait pleuvoir du ciel, découvrant à tout moment de nouveaux sujets d'admirer et de louer l'auteur de leur félicité. Et pour les colombes, les simples fidèles que saint Augustin appelle *pectora simpliciter fidelia*, ah! ils n'ont pas moins de quoi exercer leur admiration que les premiers; leur ignorance leur devient, en quelque façon, un moyen pour connaître la puissance, la sagesse et surtout l'excès de bonté de notre Dieu : de même qu'encore que nous ne connaissions pas la vaste étendue des mers, nous pouvons dire qu'elle nous est, en quelque sorte, mieux connue par cette même ignorance où nous sommes de ses bornes et de sa mesure, parce que c'est une marque qu'elle est comme sans bornes et sans mesure à notre égard.

D'où vient donc que Marie admirait sans cesse, et que nous n'admirons presque jamais ces grandes merveilles opérées en notre faveur? il n'est pas mal aisé de remarquer cette différence : c'est que Marie les repassait sans cesse dans son cœur; ce n'était pas une admiration passagère, mais stable et permanente; le cœur appliquait l'esprit, et le rendait attentif, rien ne lui échappait; les moindres particularités lui servaient d'une nourriture délicieuse; en nous, c'est tout le contraire, il n'y a que l'esprit seul qui considère cet objet, et se contente d'une vue superficielle pour passer aussitôt à d'autres qui touchent son cœur plus sensiblement, et font plus d'impression sur lui. Voilà la véritable et funeste cause de cette indifférence pour ce qui devrait uniquement nous occuper; notre attention est toute épuisée pour des objets frivoles, il n'en reste plus pour ceux qui la méritent

tout entière; nous admirons ce qui n'est digne que d'un souverain mépris, et nous n'admirons pas ce qui nous devrait tenir toujours prosternés, du moins intérieurement, devant Dieu, comme le fut la famille de Tobie durant trois heures, quand ils connurent qu'ils avaient été honorés de la visite et de la protection d'un ange, sous une figure humaine. Plus enfants que les enfants mêmes qui ne peuvent se lasser d'admirer les objets qu'on leur fait voir à travers un verre qui les grossit extraordinairement et les colore, nous donnons du corps et du relief à des choses de néant; notre imagination abusée, ou plutôt notre cœur corrompu s'abat devant elles, tandis que par une suite du même dérèglement nous dépouillons les plus grandes de leur réalité, et en formons des petites images, qu'elles ne nous frappent plus et sont comme anéanties à notre égard. Plus impies encore, si je l'ose dire, que ces peuples idolâtres qui adoraient des crocodiles, des mouches et les plus vils insectes, nous prostituons notre admiration, qui est comme l'hommage et l'encens de notre cœur, à de vaines idoles: car, qu'est ce que tout ce qu'on admire le plus dans le monde? La puissance royale, l'abondance des richesses, les premières dignités d'un Etat, les monceaux d'or et d'argent, les superbes équipages, les vêtements somptueux, l'éclat de la beauté qui se fait tant d'esclaves; que sont toutes ces choses aux yeux de la foi, et d'une raison même épurée, saine et élevée au-dessus des sentiments vulgaires? Une vaine décoration de théâtre, un bagage d'hôtellerie, une spécieuse servitude, la dévotion des vers, une fleur qui se fane et se flétrit en un jour, quelques couches de fausses couleurs, un mélange de sang et de pituite, du plâtre, du fumier couvert de neige, une pure illusion. Quoi? c'est pour admirer de pareilles choses que Dieu vous a donné une âme intelligente faite à sa ressemblance, un esprit, un cœur, une mémoire, et qu'il a envoyé son Fils sur la terre en opérer de si merveilleuses et en souffrir de si indignes? Quoi! vous n'en rongissez pas? La confusion ne sera donc pas capable de vous confondre elle-même? Ah! qu'il me tarde, à la vue d'un renversement si prodigieux, que toute cette vaine figure qui vous en impose soit passée, et que nous soyons arrivés à ce grand jour où Jésus-Christ viendra dans tout l'éclat de sa puissance et de sa Majesté, pour être glorifié dans ses saints, et pour se faire admirer dans tous ceux qui auront cru en lui, comme il y faut croire.

Et benedixit illis Simon. Et Siméon les bénit. Entre les raisons que saint Paul allègue pour prouver que Melchisedech était plus grand qu'Abraham même, il fait valoir la bénédiction que le patriarche reçut au retour de sa victoire sur quatre rois, de ce grand prêtre du Dieu très-haut, posant pour principe incontestable, que celui qui reçoit la bénédiction est inférieur à celui qui la donne. Mais, en cette rencontre on n'aurait pas droit de conclure que Siméon a quelque

prééminence sur Joseph et Marie, parce qu'il les bénit; ce n'est pas ici une bénédiction sacerdotale qui marque autorité, c'est un simple souhait qu'il fait aux parents de ce divin Enfant de toutes les grâces et de toutes les bénédictions du ciel; il ne fait que déclarer, ainsi qu'avait fait auparavant Elisabeth; que Marie est bénie entre toutes les femmes, et que béni est le fruit de ses entrailles, que c'est en lui que s'accomplit la bénédiction promise à Abraham pour toute sa postérité.

Et dixit ad Mariam matrem ejus: Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. Cet enfant est pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes. Le prophète Isaïe avait prédit la même chose huit cents ans auparavant. Il deviendra votre sanctification, et sera en même temps une pierre d'achoppement et de scandale, un piège et un sujet de ruine pour ceux qui habitent dans Jérusalem; plusieurs d'entre eux se heurteront contre cette pierre, ils tomberont et se briseront, ils s'engageront dans le filet et y seront pris. Les deux premiers apôtres ont fait unanimement l'application de cette prophétie à Jésus-Christ, et l'ont expliquée des Juifs, leurs frères, à l'égard du plus grand nombre desquels il est devenu une pierre de scandale, parce que leur orgueil et leur attache démesurée aux biens de la terre ont été choqués de le voir si humble et si pauvre; ils ont refusé obstinément d'entrer dans ses voies; ils n'ont pas voulu regarder à leurs pieds leur Messie rabaisé, ne l'attendant que dans le faste et la pompe du siècle. Quel est ce libérateur (se sont écriés ces cœurs incirconcis) qui ne nous affranchit pas de la domination des Romains et ne rétablit pas le royaume d'Israël en son ancienne splendeur? Quel est ce docteur qui ne prêche qu'abnégation, que dénuement, qu'obligation de porter sa croix tous les jours, que le pardon des ennemis? Ceux qui passaient pour les plus réglés et les plus religieux d'entre eux, tels que les pharisiens, ont eu plus d'opposition à recevoir sa céleste doctrine que les autres; pleins de leur propre justice, ils n'ont pu comprendre qu'on ne pouvait aller à Dieu que par cet adorable Médiateur, ni reconnaître la nécessité de sa grâce médicinale, et mettre toute leur confiance non plus en eux-mêmes ni dans leurs œuvres extérieures, mais uniquement en elle; ils ont voulu chercher Dieu dans leur amour-propre, selon leur inclination et par eux-mêmes: qu'est-il arrivé? Ils n'ont trouvé qu'eux-mêmes, un bras de chair, un roseau trop faible pour les soutenir, corruption et damnation. C'est à quoi saint Paul attribue principalement leur aveuglement et leur réprobation; ne connaissant pas, dit ce grand apôtre, la justice qui vient de Dieu, et s'efforçant d'établir la leur propre, ils ont refusé de s'y soumettre; amoureux des œuvres extérieures de la loi, ils n'ont pas voulu devoir leur justification au mérite de la foi; c'est pour cela même que Dieu

leur a donné, par un juste et terrible jugement, un esprit d'assoupissement et d'insensibilité; leur table leur est devenue un filet où ils se sont treuvés enveloppés; leurs yeux sont tellement obscurcis, qu'ils ne voient pas; ils ne les lèvent jamais au ciel, étant toujours courbés contre terre. O état déplorable! Le pain vivant descendu du ciel s'est changé pour eux en un poison; cette fleur précieuse de Nazareth qui exhalait une odeur si douce, pareille à celle d'un champ que le Seigneur a béni, a été une odeur de mort, et la colère de Dieu est demeurée sur eux jusqu'à la fin pour les accabler.

Plût à Dieu que cette prédiction funeste ne fût tombée que sur les Juifs qui ont rejeté Jésus-Christ et se sont vus par là exclus de la salle du banquet, quoiqu'enfants du royaume, tandis que les étrangers, à qui les promesses n'avaient pas été faites, y ont été admis et se sont assis avec Abraham, Isaac, Jacob. Mais hélas! une infinité de chrétiens substitués à ces Juifs charnels et ingrats se heurtent et se brisent contre la même pierre; ils trouvent, par la mauvaise disposition de leur cœur, leur ruine, dans ce qui fait la vie et la résurrection des autres, et s'amassent un trésor de colère, d'autant plus grand qu'ils ont été comblés de plus de faveurs encore qu'eux.

Il vous paraîtra sans doute bien étrange que la venue du Fils de Dieu sur la terre, effort incompréhensible de sa bonté, n'ait point produit d'autre effet que de rendre la plupart des hommes plus criminels et leur attirer une condamnation plus rigoureuse. Ce serait une impiété horrible de lui attribuer un pareil motif; c'est un médecin incomparable, dit saint Augustin, descendu du ciel, qui apporte des remèdes excellents capables de guérir les maux les plus invétérés; le malade indocile et obstiné les rejette avec insolence; il ne peut se résoudre de s'assujettir au régime qu'il lui prescrit et se faire la moindre violence, *ipse se vult interire*; il se donne la mort ainsi qu'un frénétique; à qui pourra-t-il l'imputer qu'à soi-même? C'est un roi pacifique qui vient rendre ses sujets heureux et même les associer à son règne: ces perfides rompent les liens sacrés par lesquels il les voulait attacher à son service; ils s'efforcent de se soustraire à ses lois divines; ils n'en veulent point d'autres que celles de leurs passions; ils crucifient de nouveau, autant qu'il est en eux, ce roi de gloire et foulent à leurs pieds le sang par lequel ils ont été rachetés; est-ce trop d'un enfer pour punir une ingratitude si prodigieuse? Tous les mystères qu'il a opérés sur la terre en leur faveur, sources inépuisables de grâces, en deviendront une de tourments: Jésus-Christ leur reprochera à son jugement dernier l'abus effroyable qu'ils en ont fait, et cette pierre contre laquelle ils se sont heurtés ici-bas tombera et les écrasera de tout le poids de sa justice. O spectacle incompréhensible dans son horreur! Que Jésus-Christ même, cet agneau de Dieu, la douceur même, soit le poids qui

accable les amateurs du monde, que sa miséricorde soit la mesure de leurs crimes et de ses vengeances, que cet objet si aimable et si consolant devienne le conible de leur misère et de leur confusion.

Le même esprit d'indépendance, la vaine présomption en ses forces, l'amour de la vie présente et de tous les biens dont on y peut jouir par les sens, qui ont fait rejeter Jésus-Christ par les Juifs, le rendent de même odieux aux faux chrétiens et leur inspirent un mépris et un éloignement extrême de ses maximes; ainsi ils le persécutent non-seulement en sa personne adorable, par la profanation des sacrements, dans son Evangile et ses vérités saintes, mais encore dans ses serviteurs, dont ils ne peuvent souffrir les répréhensions ni la vie. Quelle fureur d'aimer mieux avoir un Dieu pour ennemi que pour ami! Mais quelle punition leur est préparée! Car il punit, non pas en homme, mais en Dieu, c'est-à-dire saintement, infiniment, éternellement; et celui qui ne l'a pas voulu recevoir comme agneau dans son premier avènement, l'éprouvera comme un lion dans le second.

Vous voyez par là que toute notre étude doit être de prévenir ce malheur, faire en sorte que Jésus-Christ ne soit pas notre ruine, mais soit au contraire notre résurrection; et pour cela, si vous avez le malheur d'être engagés dans la mort du péché, il en faut ressusciter sans délai, recevoir avec douceur la parole sainte qui peut sauver vos âmes, la réduire en pratique, entrer dans les sentiments de Jésus enfant et dans son esprit de sacrifice, et souffrir les contradictions de ceux qui pourront s'élever contre vous, avec sa même paix. Oh! quel motif plus puissant pour vous établir dans cette patience et vous empêcher de tomber dans le découragement! Représentez-vous les contradictions continuelles qu'il a souffertes de la part des pécheurs. Si le monde persécuteur irréconciliable de Jésus-Christ vous laissait en repos, vous devriez craindre de ne pas suivre les traces de votre maître et d'être agréables à son ennemi; car c'est une alternative nécessaire ou de n'être point serviteur de Jésus-Christ, ou d'être haï et persécuté du monde. Ah! c'est un sujet de douleur et de confusion à de bons serviteurs d'être épargnés, lorsque le père de famille a reçu toutes sortes d'injures et de mauvais traitements, comme c'en est un de gloire et de joie d'avoir part à son même sort. Qu'a-t-il fait, ce monde acharné à persécuter celui qui le venait sauver, que servir à sa gloire et à accomplir ses desseins? Le monde d'aujourd'hui contribuera de même à la nôtre et à l'accomplissement des desseins éternels de Dieu sur nous.

Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. Et votre âme même sera percée de l'épée. Que faites-vous, saint vieillard? Vous enfoncez déjà ce glaive de douleur dans son cœur virginal que vous prédisez devoir le transpercer un jour. Pourquoi prévenez-vous ainsi la cruauté des bourreaux, qui, en cru-

cifiant impitoyablement son Fils, lui feront sentir le contre-coup de toutes ses blessures? Ah! ces paroles ont dû être pour elles un trait perçant; pourquoi anticiper l'avenir et lui faire souffrir par avance mille morts? Son imagination ne lui représentera plus que des instruments de supplice et qu'un calvaire; que ne la laissez-vous dans l'heureuse ignorance d'un événement si funeste?

Mais où m'emporte une comparaison trop humaine pour cette divine mère? N'est-il pas visible que Siméon n'a été en cette rencontre que l'organe du Saint-Esprit, dont il était rempli; que c'est lui-même qui annonçait à Marie son sort par la bouche de ce saint homme, et qu'il était de l'économie de sa grâce de lui donner une part abondante aux souffrances de son adorable Fils? S'il a bu du torrent dans la voie, ou plutôt s'il a été enivré de fiel et d'absinthe, s'il a été un homme de douleurs et un composé de souffrances, n'était-il pas de l'ordre que sa sainte Mère fût comme abîmée dans un océan d'amertumes, qu'elle fût une femme de douleurs et la plus affligée de toutes les créatures? Jésus-Christ a toujours marché vers sa mort; ses circonstances les plus ignominieuses étaient présentes à sa pensée : n'était-il pas juste que celle qui lui était la plus unie par les liens de la nature et de la grâce eût sans cesse le même objet devant les yeux, et que, comme il est le chef des martyrs, elle fût leur reine non-seulement par sa dignité suréminente de mère du Verbe, mais pour avoir plus souffert qu'aucun d'eux? C'est ainsi, sagesse et bonté divine, que vous conduisez les âmes qui vous sont les plus chères. Vous les faites marcher par des routes pénibles dans une terre déserte, où il n'y a ni chemin ni eau; leur vie n'est qu'un tissu de peines, un martyre continué. Ah! c'est que vous connaissez le comble de gloire où vous avez résolu de les élever. Vous la mesurez sur les croix dont vous les exercez ici-bas. Ainsi, votre amour pour vos élus produit deux effets bien différents en ce monde et en l'autre : ici-bas une multitude de souffrances, et là-haut une plénitude de gloire qui y répond; ce sont d'excellents vases que vous ciselez et polissez par mille et mille coups de marteaux, afin qu'ils puissent un jour servir d'un riche ornement dans votre temple immortel.

Après cela oserons-nous nous plaindre du peu que nous souffrons? Interpréterons-nous si mal les intentions de notre Père céleste sur la conduite que sa providence garde sur nous en nous affligeant par les maladies, par la pauvreté, par l'abandon des créatures? Ah! si nous avions une foi vive, au lieu de l'importuner comme nous faisons de retirer de dessus nous sa main, qu'il y a appesantie, nous le conjurerions de nous traiter comme son Fils unique et sa sainte mère, de nous affliger sans mesure, pour avoir lieu de nous récompenser de même, et nous n'aurions garde d'épargner une semence qui doit produire une riche et abondante moisson. C'est

ainsi que Job disait à Dieu : *Quis dedit ut qui cepit me conterat, et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat* (Job, VI); plaise au Seigneur qu'ayant commencé à me réduire en poudre, il achève et qu'il ne retire plus sa main qu'il a élevée sur moi. Et c'est de la sorte que tous les saints, dans les plus rudes épreuves, loin de supplier Dieu de les épargner et de contredire sa volonté, l'ont bénie mille et mille fois comme la source de leur salut éternel.

Ut recelentur ex multis cordibus cogitationes. Afin que les pensées des cœurs soient découvertes. Ces paroles ne signifient pas que la vive douleur que Marie ressentirait à la Passion de son Fils serait cause que les pensées secrètes seraient manifestées, mais que les contradictions qu'il aurait à essayer de la part des Juifs, et dont sa sainte Mère aurait le cœur percé, découvriraient ce qui était caché auparavant dans le fond des cœurs et feraient connaître ceux qui étaient véritablement à Dieu. Ils n'avaient tous que le Messie dans la bouche; ils témoignaient le désirer ardemment, et néanmoins, lorsqu'il se présenta à eux, qu'il leur eut donné des marques indubitables de sa venue et de sa mission, ils le rejetèrent; ceux qui l'avaient voulu enlever pour le faire leur roi, à cause de cette multitude prodigieuse de miracles qu'ils lui voyaient opérer, et cette populace qui lui avait fait une entrée triomphante à Jérusalem comme au fils de David, au roi d'Israël, l'abandonnèrent à sa passion et se joignirent peut-être à ceux qui demandaient sa mort à Pilate avec des cris séditieux; plusieurs mêmes des sénateurs crurent en lui; mais à cause des pharisiens ils n'osaient le reconnaître publiquement, de crainte d'être chassés de la Synagogue; car ils ont plus aimé la gloire des hommes, ajoute le saint évangéliste, que celle de Dieu : *Dilexerunt enim gloriam hominum magis quam gloriam Dei.* (Joan., XII.) La même chose arrive encore tous les jours; il se trouve un grand nombre de chrétiens qui se croient et paraissent très-attachés à Dieu; il n'y a rien, ce leur semble, dans la ferveur de leur oraison, qu'ils ne soient prêts de lui sacrifier; attendons l'exécution, ils sont de glace; pareils à ces enfants d'Ephrem, dont parle le Psalmiste, résolus et intrépides hors des rencontres, ils tournent lâchement le dos au jour du combat; vaillants et courageux jusqu'à ce qu'une servante leur dise, ainsi qu'à Pierre : *Vous êtes aussi des disciples de cet homme*; ils rougissent de l'Evangile et n'osent se déclarer serviteurs de Jésus-Christ dans les occasions un peu délicates.

Rien n'est plus facile que d'avoir la réputation de probité parmi les hommes, et de s'en flatter soi-même; il n'en est pas de même de l'être effectivement, quand on est dans un certain état assez commode, dans des exercices qui ne sont pas pénibles et dans lesquels on ne manque point de consolations humaines, que la nature a une infinité de soutiens, que les louanges des hommes, la crainte de se déshonorer, mille

motifs semblables conspirant à nous engager dans la vertu, et à nous faire suivre un train de vie réglée. Que peut-on savoir si l'amour de la justice et de la vérité en sont le principe, ou si ce n'est pas l'amour-propre qui nous soutient et nous donne la force de continuer nos dévotions? La tentation le fera connaître; c'est une espèce d'interrogation, c'est comme une pierre de touche, et la manière dont on se gouverne est la réponse qui découvre ce qui était caché dans le cœur, et souvent inconnu à celui qu'elle éprouve. Ceux qui ont une vertu solide n'en sont que plus affermis; ceux dont elle est fautive et superficielle, s'envolent comme des pailles et se fondent comme du plomb; ils se sèchent ainsi que cette semence qui a un peu germé dans des lieux pierreux, mais ne peut soutenir un soleil d'été; ils écoutent et reçoivent la parole avec joie, dit le Sauveur, mais ce n'est que pour un temps; car, aussitôt que l'heure de la tentation est venue, ils se retirent. Quand on viendra à leur enlever les choses qu'ils avaient obtenues par l'affection de régularité, ou qu'ils auront échoué dans leurs prétentions basses et intéressées, on verra alors si ce sont des loups cachés sous la peau de brebis, ou des brebis véritables. Ainsi les bonnes inclinations et la piété ne subsistent souvent que parce que rien ne s'y oppose, qu'elles ne sont point commises avec notre ambition, nos intérêts, et que la passion dominante du cœur n'est pas attaquée; mais sitôt qu'elle l'est (et le diable est toujours assez subtil pour faire naître des occasions où elle le soit, et former des engagements où il faille de nécessité blesser sa conscience ou ses intérêts), adieu la justice, la droiture, la crainte de Dieu, et de se damner; il faut que tout cède à la passion qui s'était emparée du cœur. Heureux ceux qui sont libres de desirs, de desseins, de passions, et qui ne tiennent à rien sur la terre, ayant leurs trésors dans le ciel! Ils prendront sans hésiter le parti de la conscience, ils se déclareront hautement pour la vérité, ils ne souilleront pas leurs mains par aucun profit illicite, ou même suspect; ils n'auront garde de briguer des bénéfices pour leurs enfants, ou de les forcer à prendre le parti du cloître.

Mais que je plains ceux qui sont attachés à leurs commodités, à leurs aises, qui cherchent à faire fortune, qui se font des idées affreuses de la vie obscure, qui ne sauraient se passer de l'éclat, de la considération, de mille bagatelles dont ils se sont fait des nécessités et se sont rendus esclaves! Ils trouveront tôt ou tard des occasions de scandale qui les feront trébucher, et connaîtront alors, mais trop tard, qu'ils se flattaient vainement d'aimer Dieu. Oh! quel malheur de ne se connaître soi-même que par ses chutes et ses infidélités! Mais il est encore bien plus terrible d'ignorer ses chutes, et de se croire debout, tandis qu'on est tout brisé, puisqu'on ne songe pas à se relever et à faire pénitence.

Gardons-nous bien d'attendre le temps de

la tentation et de l'épreuve pour combattre et détruire en nous tout ce qui est contraire à la vérité; car (comme vous venez de voir) ce discernement effroyable, qui met une partie des chrétiens au rang des apostats, et l'autre dans celui des confesseurs du nom de Jésus-Christ, se fait durant la paix et se manifeste dans la guerre; la maison que vous croyez avoir bâtie très-solidement n'était que l'édifice d'un insensé, parce qu'elle n'était fondée que sur le sable; les pluies et les vents qui la renversent au premier orage vous convainquent de votre folie.

Nous ne saurions donc trop demander à Dieu qu'il nous éprouve et sonde notre cœur, qu'il nous interroge et connaisse les sentiers par lesquels nous marchons, c'est-à-dire qu'il nous fasse connaître si nous ne nous trompons pas et ne sommes pas engagés dans la voie de l'iniquité. Notre unique soin doit être de nous fortifier dans l'homme intérieur, de croire et de nous enraciner de plus en plus dans la charité, afin que ni la crainte des disgrâces, ni celle des humiliations, ni la perte des biens, ni celle même de la vie, en un mot aucune considération humaine et temporelle ne nous fasse manquer à notre devoir, et nous empêche de rendre témoignage à Jésus-Christ; et parce que, quelque progrès que nous puissions avoir fait, nous ignorons toujours le degré de nos forces, vivons dans le plus profond abaissement; c'est là le moyen le plus efficace de les augmenter, parce que Dieu ne manque jamais de donner sa grâce aux humbles.

Et erat Anna prophetissa.... vidua usque ad annos octoginta quatuor, quæ non discebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens die ac nocte, etc. Il y avait aussi une prophétesse nommée Anne, veuve, et alors âgée de quatre-vingt-quatre ans; elle était continuellement dans le temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Comme Jésus-Christ était venu pour sauver tous les hommes, et qu'il voulait rendre inexcusables ceux qui refuseraient de croire en lui, il s'est fait rendre témoignage par toute sorte de personnes, de condition, d'âge et de sexe différent. Les anges publièrent sa naissance; les pasteurs en furent avertis et accoururent l'adorer; une étoile l'annonce; des mages viennent du fond de l'Orient lui rendre leurs hommages et lui offrir des présents; les docteurs mêmes de la loi, tout corrompus qu'ils étaient, marquèrent le lieu de sa naissance. Et voici qu'aujourd'hui un saint-vieillard et une sainte veuve, animés par le Saint-Esprit, font la fonction d'apôtres, et parlent de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël : *Ipsa hora superveniens confitebatur Domino, et loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel*. Cette sainte prophétesse était, comme vous voyez, une femme de desirs, uniquement occupée de l'attente du Messie, une veuve vraiment veuve, telle que les demandait saint Paul dans la suite : *Vere vidua et de-*

solata speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die, que la veuve, se considérant comme destituée de tout appui humain n'espère qu'en Dieu, et persévère jour et nuit dans les prières et les oraisons. Elle y est d'autant plus obligée, si elle a vécu dans le mariage d'une manière mondaine, pour expier tous les péchés qu'elle a commis par sa vanité, son luxe, son immodestie, ses divertissements immodérés; qu'elle mette son soin principal à bien élever ses enfants, à secourir les affligés; qu'elle s'applique à toute sorte de bonnes œuvres. Pour la veuve qui ne sent point son état, qui vit dans les délices et s'abandonne aux joies profanes, ah! elle est morte, quoiqu'elle paraisse vivante; car est-ce vivre que de n'avoir de vie que pour le monde? Ce corps, qu'elle flatte et qu'elle idolâtre, est le sépulcre de son âme, dont l'infection est insupportable à Dieu et aux anges. Elles deviennent fainéantes, dit le même apôtre, parlant des jeunes veuves, et s'accoutument à courir par les maisons; elles ne sont pas seulement fainéantes, mais encore causeuses et curieuses, s'entretenant de modes, de nouvelles, de coquetteries, des défauts du prochain, et de mille choses dont elles ne devraient point parler; c'est pourquoi il leur conseille de se remarier, afin qu'ayant des enfants elles s'en occupent, qu'elles gouvernent leur ménage et ne donnent aucune prise à la médisance; car il est sans doute qu'un moindre bien est préférable, lorsqu'il est nécessaire, à un plus grand, et que le frein d'un second mariage vaut mieux pour le salut qu'une continence libertine et scandaleuse.

L'assiduité infatigable à la prière est tellement le partage des veuves, elle est si essentielle et inséparable de leur état, que lorsque notre divin Sauveur nous exhorte tous dans l'Evangile à prier sans relâche, il choisit entre autres exemples celui d'une pauvre veuve qui se rendait si importune à la porte d'un juge qu'elle sollicitait de lui rendre justice, que, fatigué de la voir toujours à sa rencontre, il l'expédia, quoiqu'il ne fût touché d'ailleurs ni de la crainte de Dieu, ni de celle des hommes; d'où il est aisé de juger, selon la remarque de saint Augustin, combien les veuves sont plus étroitement obligées que les autres à s'appliquer à la prière, puisque ce sont les veuves que l'Ecriture propose en exemple pour exhorter tout le monde à s'acquitter d'un si saint devoir.

Il n'est pas (comme vous voyez par les paroles de ce saint Docteur fondées sur l'Evangile) tellement particulier aux veuves, qu'il ne soit commun à tous les chrétiens. La même raison a lieu pour eux aussi bien que pour elles; car qui est-ce qui oblige ces dernières de recourir à la prière avec plus d'instance, sinon l'abandon et la privation où elles sont ordinairement de tout secours et de toute consolation humaine. Ainsi toute âme qui se trouvera abandonnée et sans consolation ici-bas, où nous sommes

éloignés du Seigneur et comme hors de notre patrie, se trouvera aussi sans doute dans une espèce de viduité dans laquelle elle prendra Dieu pour son défenseur et son appui, et ne cessera point d'implorer sa protection par de ferventes prières. Oui, toute âme chrétienne est la veuve de Jésus-Christ qui lui a été enlevé par l'Ascension, et doit porter dans la prière un cœur pauvre, affligé, désolé, un cœur pressant, un cœur de veuve.

Oui, je le répète encore, quand, bien loin d'être destitués de tout secours, vous seriez le plus en état d'en donner aux autres, quand vous auriez des richesses en abondance, du crédit, et jouiriez de tous les avantages temporels, il faut qu'à force d'aimer et de désirer la véritable vie, vous vous regardiez comme abandonnés et délaissés en celle-ci, quelque heureux que vous y soyez; car, comme la vie que nous menons sur la terre n'est pas une vie, mais une longue mort, il n'y a pas aussi de vraie consolation que celle que Dieu promet par un prophète, lorsqu'il dit: *Je lui donnerai la vraie consolation, et la paix qui est au-dessus de toute paix*; sans celle-là toutes les consolations de cette vie ne sont que des afflictions et des peines; cette heureuse vie affranchira notre âme de la mort, et cette consolation tarira les larmes de nos yeux; et, comme il n'y aura plus de tentation, nos pieds ne seront plus sujets à broncher.

Priez donc comme une véritable veuve destinée de tout appui, puisque vous ne jouissez pas encore de la vue de celui dont vous réclamez l'assistance. Priez comme pauvre et mendiant, quelque opulent que vous puissiez être, puisque vous ne possédez pas encore les richesses du siècle futur qui ne pourront nous être ravies. Enfin priez comme dépourvu de toute consolation, quand vous vous verriez environné d'une nombreuse et puissante famille, et revêtu des premières dignités, parce qu'il n'y a aucun fondement à faire sur toutes les choses temporelles? Dites avec Jacob: *Cur mi-sero data est lux?*

Vous fortifierez merveilleusement vos prières, si à l'exemple de la sainte veuve de notre Evangile vous y ajoutez les jeûnes et les autres mortifications qui vont à sevrer la cupidité, non-seulement du plaisir de la bouche, mais de toutes les autres. N'oubliez pas surtout l'aumône. C'est avec ces deux ailes qu'elles s'élèveront jusqu'au ciel, et en feront descendre des pluies abondantes de grâces et de bénédictions. Celles d'Anne obtinrent plus qu'elles ne demandaient; elle souhaitait ardemment de voir le jour du Messie; non-seulement elle le vit avec le transport que vous pouvez imaginer, mais elle le tint, ce Sauveur, entre ses bras, elle en fut renouvelée comme l'est la vieillesse de l'aigle; elle reçut un cœur d'enfant par l'impression de sa sainte enfance; il la baptisa, si j'ose dire, la confirma; la communia; la nourrit invisiblement, et l'oignit de l'onction sacrée de son Esprit, pour lui faire con-

sommer sa course et son sacrifice avec une joie toute céleste au milieu des louanges et des bénédictions de son Sauveur. Elle dit sans doute avec Siméon, n'ayant plus rien à faire sur la terre non plus que lui : Présentement, Seigneur, vous laisserez aller votre servante en paix, parce que mes yeux ont vu la gloire d'Israël et l'attente des nations. Ce fut là le fruit et la récompense de sa persévérance dans les prières, les veilles et les jeûnes. Vous dites en vous-mêmes sans doute en ce moment : Que nous serions heureux de mourir d'une mort pareille à celle de ces deux justes : *Moriatur anima mea morte justorum*? Ce bonheur vous arrivera infailliblement, si vous soupirez après le second avènement avec la même ardeur dont ils brûlaient pour le premier, *similes hominibus expectantibus*; si vous avez pour Dieu une crainte religieuse, et remplissez tous les devoirs de justice à l'égard du prochain, ne désirant plus rien des choses de ce monde, ne doutant pas que vous ne soyez pleinement rassasiés dans l'autre par la manifestation de sa gloire, que je vous souhaite

HOMÉLIE II.

Pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.

IL FAUT MARCHER DE BONNE HEURE DANS LA VOIE DE DIEU ET S'HABITUER A SON JOUG.

Cum factus esset Jesus annorum duodecim, ascendenti-bus illis Jerosolymam secundum consuetudinem diei festi. (Luc., II.)

Jésus étant âgé de douze ans, son père et sa mère allèrent avec lui à Jérusalem, selon qu'ils avaient accoutumé au temps de la fête.

Dieu avait institué dans l'Ancien Testament diverses fêtes durant lesquelles il voulait être particulièrement honoré par son peuple. Nous en trouvons dans l'Écriture au nombre de sept, et entre ces différentes solennités il y en avait trois principales, auxquelles il était ordonné à chaque homme de se présenter devant le Seigneur, et de venir l'adorer dans son saint temple; à savoir la grande fête de Pâques, pour célébrer leur sortie de la servitude d'Égypte, accompagnée de tant de prodiges. La seconde de la Pentecôte, cinquante jours après, en mémoire de la loi reçue à pareil jour sur le mont Sinaï parmi les éclairs et les tonnerres. La troisième des Tabernacles, où l'on dressait des tentes, afin qu'ils se souvinssent du temps auquel leurs pères avaient demeuré dans le désert, et qu'ils fussent reconnaissants de la manière miraculeuse dont il les avait protégés dans ces lieux affreux, et de la grâce qu'il leur avait faite de les tirer de cet horrible désert pour les mettre en possession d'une terre où coulaient les ruisseaux de miel et de lait.

La tradition des Juifs nous apprend que les femmes n'étaient point assujetties à ces ordonnances, ni les enfants avant treize ans accomplis. Ainsi la sainte Vierge eût pu se dispenser de faire ce pénible voyage (car il

était au moins de trois journées) son fils, le Législateur suprême, y était encore moins tenu; mais cette incomparable mère avait trop de piété et de religion pour se prévaloir de l'indulgence de la loi à l'égard de son sexe en ce point, et ne pas venir répandre son cœur à la grande solennité de Pâques devant le Seigneur, pour le glorifier de la rédemption qu'il avait récemment envoyée à son peuple, et de l'alliance éternelle jurée avec lui, dont la première n'était qu'une figure; elle y mène le Sauveur destiné à l'accomplir, et la victime par le sang de laquelle cette alliance devait être scellée.

Il est bien aise de son côté de prévenir l'âge prescrit pour venir à Jérusalem, afin de nous apprendre qu'il faut se hâter de marcher de bonne heure dans la voie de Dieu, et qu'il est avantageux de porter son joug dès la plus tendre jeunesse. O bonheur qui ne se peut trop estimer! On surmonte par là sans effort mille difficultés d'imagination qui se grossissent dans la suite, et deviennent presque invincibles, on évite les habitudes vicieuses dont l'expérience nous apprend qu'il est si malaisé de se défaire; le corps et l'esprit se plient à l'obéissance de la loi de Dieu, au lieu que la vie libertine, et même celle de fantaisie, remplit d'une infinité de vaines idées et de faux jugements, que le temps, loin de les guérir, ne fait qu'affermir et rendre invariables, parce qu'on ne se donne jamais le soin de les examiner. Et s'il arrive qu'on aperçoive ses égarements, on n'a plus la force de rentrer dans le droit sentier; la tyrannie de la coutume vous entraîne par son poids.

A qui ce malheur doit-il être imputé, qu'aux parents qui ont négligé leur éducation, ou ne s'y sont appliqués que par manière d'acquit? Vous vous plaignez quelquefois, pères et mères, des dérèglements de vos enfants, et de ce qu'ils remplissent votre vie d'amertume? Ce serait plutôt à eux à se plaindre de votre négligence, et à vous reprocher que vous avez été leurs meurtriers, *Parentes sensimus parricidas*; ce sont les paroles que saint Cyprien leur met à la bouche; saint Chrysostome enclêrit, et dit que vous êtes pires que parricides, puisque vous égorgez impitoyablement leurs âmes. Vous ne pouvez souffrir les excès auxquels ils se laissent emporter dans un âge avancé; et vous n'avez pas travaillé à les prévenir, à en arracher le germe pendant leur jeunesse, et à chasser avec la verge de la discipline la folie liée à leur cœur, comme parle le Sage. C'est donc dès leur enfance qu'il faut penser à semer dans leurs âmes ce qu'on y veut recueillir, puisque de ces premières années dépendent d'ordinaire toutes les suivantes. Or, c'est y semer le vice, que de n'y rien semer du tout, puisque la pente de la nature corrompue les entraînera infailliblement au mal, si on ne les forme au bien avec toute l'application imaginable; il en est comme d'un champ qui ne produit de soi-même que de méchantes herbes si on manque à le cultiver. Sachez que votre

véritable tendresse envers eux ne consiste pas à leur amasser de grands biens, et les laisser maîtres d'un ample héritage (ce n'est que trop souvent l'occasion de leur perte) mais de les former à la vertu, et à devenir de cette sorte les pères de leur esprit aussi bien que de leur corps, en leur procurant une excellente éducation, qu'on peut considérer comme une seconde nature qui corrige les défauts la première. Si votre extraction est noble et illustre, ô quel soin, de les élever selon leur naissance, et de leur inspirer des sentiments généreux? Je ne prétends pas de le blâmer, mais de ce que vous ne vous mettez aucunement en peine après que le baptême les a rendus enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ, de leur procurer une éducation qui réponde à l'éminence de cette dignité, en comparaison de laquelle tous les titres et les grandeurs d'ici-bas ne sont que bassesse et roture. Vous les laissez par cette négligence retomber dans la captivité du diable, dont ils avaient été affranchis par le sacrement de la régénération? Savez-vous que c'est là l'un des plus grands crimes que vous soyez capables de commettre, et qui vous attirera une condamnation effroyable?

Faites donc votre capital de remplir ce devoir essentiel et indispensable. Travaillez à conserver à vos enfants le droit inestimable qu'ils ont acquis à l'héritage de Jésus-Christ, auquel ils ont été incorporés. Veillez sans cesse à ôter de devant leurs yeux les objets capables de les tenter, et levez les pierres qui peuvent les faire trébucher. Vous êtes leurs anges tutélaires, leurs évêques, selon saint Augustin; c'est à vous à les instruire des principaux mystères de la religion, et les conduire peu à peu à l'intelligence de nos vérités saintes, à leur en donner l'estime et le goût, à leur imprimer dans l'esprit, et encore plus dans le cœur, les principes de la morale évangélique, à les former de bonne heure à la prière. Saint Chrysostome exhortait les pères et les mères fidèles de son temps (c'était à Constantinople, au milieu même de la cour de l'empereur) à interrompre le sommeil de leurs enfants, et à les tirer du lit pour leur faire réciter quelque psaume ou quelque autre prière courte et fervente, n'épargnant pas ainsi l'âge le plus tendre. Je paraîtrais excessif si j'exigeais rien de pareil, ces exercices de dévotion n'étant plus que le partage des plus austères religieux. Mais conduisez-les à l'église; présentez-les aux prêtres pour recevoir leur bénédiction; faites-leur pratiquer quelques légères abstinences pour mortifier la nature; exercez-les aux devoirs de la religion, afin que la piété leur devienne comme naturelle. Surtout, rendez-leur-là aimable et facile par votre exemple et la régularité de votre conduite; qu'elle ne démente pas vos paroles, et n'en anéantisse point tout l'effet. De quoi vous servira-t-il de leur répéter souvent qu'il faut aimer et servir Dieu de tout son cœur, s'ils ne remarquent en vous que froideur et qu'in-

différence pour son service, et pour tous les exercices de la religion, et si vous n'approchez que rarement des sacrements? Comment observeront-ils exactement les jeûnes de l'Eglise, lorsqu'ils auront atteint l'âge prescrit pour cet effet, si vous vous en dispensez sur le plus faible prétexte, et l'ombre d'une indisposition imaginaire, et si vos collations valent des repas en forme? Comment apprendront-ils à mépriser les richesses et les grandeurs humaines, s'ils vous voient passionnés et transportés pour elles; si vous en parlez avec un ton et des manières capables d'ébranler ceux qui en sont le plus désabusés? Comment se corrigeront-ils de leur défauts, s'ils voient que vous ne faites que vous en divertir, et même que vous y applaudissez? Soyez bien convaincus que les exemples domestiques persuadent invinciblement des enfants, lorsqu'ils s'accroissent à la corruption de la nature, et qu'ils prévaudront toujours à des leçons froides, et même aux exhortations les plus animées? *Plus clamat vita, quam lingua.* (S. AUG.)

Consummatusque diebus cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. Or, après que les jours de la fête furent passés (elle en durait sept, appelés jours des azymes, ou pains sans levain), ils s'en retournèrent à Nazareth, et l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, sans qu'ils s'en aperçussent. Comme Joseph et Marie savaient que la retraite et l'application aux devoirs domestiques sont plus agréables à Dieu que tout le reste, ils se pressent d'y rentrer dès qu'ils se sont acquittés de ceux de la religion, bien éloignés en ce point de ceux et celles qui courent par inquiétude ou par oisiveté à toutes les dévotions populaires, sans s'inquiéter comment ira la maison durant leur absence. Jésus-Christ ne les suivit pas, par une économie vraiment adorable de sa sagesse, qui voulut laisser éclater quelques-uns de ses rayons, et disposer comme de loin les prêtres et les docteurs de la loi à écouter un jour ses oracles. Cependant, ce divin soleil est éclipsé pour Marie et Joseph; gardez-vous bien d'attribuer cet accident à aucun oubli ou négligence de leur part; c'est une suite de la condition de l'esprit humain, qui ne peut penser à tout. Les Juifs qui abordaient à Jérusalem de toutes parts pour célébrer les principales fêtes, venaient et revenaient par troupes et par familles; on se mêlait diversément durant le jour, pour s'entretenir pendant le chemin, et le soir on se rejoignait à l'hôtellerie. Voilà la cause pour laquelle la sainte Vierge et saint Joseph ne s'aperçurent de leur perte qu'à la fin du jour; sa mère le croyait dans la compagnie des hommes, et Joseph, dans celle des femmes : *existimantes eum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos.* Sans cette inadvertance innocente, réglée par une providence spéciale, l'Eglise aurait été privée de toutes les instructions salutaires que nous fournit

ce mystère, dont je me contenterai de toucher les principales.

Et non invenientes regressi sunt in Jerusalem requirentes eum. Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Quel renversement surprenant ! Celui qui se compare dans l'Evangile à un bon pasteur, lequel laisse quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert, pour chercher celle qui s'était égarée, et à une femme qui cherche sa drague perdue, est perdu lui-même, et a besoin d'être cherché. Quoi donc ? La voie est égarée, la vérité et la vie sont perdues, et perdues pour Marie, qui n'a jamais mérité une telle disgrâce, et ne se l'est pu attirer par la plus légère ombre d'infidélité. Oh ! qui pourrait décrire l'affliction dont sa sainte âme fut pénétrée ! Mais il faudrait la comprendre, et, comme elle n'a point d'autre mesure que son amour, elle est incompréhensible ; pour la concevoir néanmoins en partie, figurez-vous un avare à qui on a dérobé son trésor, un ambitieux à qui on a enlevé une couronne ; ou, plutôt, songez ce que c'est que d'être mère, *cogita matrem*, et mère d'un tel fils. Vous ressentîtes alors, mère vraiment admirable, la douleur que vous n'aviez pas soufferte en le mettant au monde ; vos entrailles furent toutes renversées et tourmentées par les tranchées les plus aiguës. Vous me direz peut-être : Ne savait-elle pas bien qu'il était Dieu, et par conséquent, qu'il ne pouvait être perdu ? Pourquoi donc se tant désoler ? pourquoi verser des ruisseaux de larmes ? Et moi, je vous demande si elle avait oublié qu'il fût Dieu à sa passion, et si elle n'était pas assurée de sa résurrection prochaine ? Pourquoi donc fut-elle alors plongée dans une mer d'amertume, et nous est-elle représentée comme une femme, ou un composé de douleurs ? Saint Bernard répondra pour moi : *Nunquid non eum præsciebat moriturum, et indubitanter ? Nunquid non sperabat continuo resurrecturum, et fidenter ? Super hæc doluit crucifixum, et vehementer.* D'où vous vient cette sagesse, mon frère (ajoute ce saint docteur) que vous soyez plus étonné de voir Marie touchée d'une vive douleur pour la perte de son Fis, que ce Fils s'assujettir lui-même à toutes les peines de la vie, et à la mort ? C'est sa charité immense qui l'a poussé à cet excès ; la charité, qui n'a jamais eu sa semblable dans une pure créature, a produit cet effet dans Marie : *Fecit et hoc charitas, cui post illam similis altera non fuit.*

Comme rien n'est plus fécond que l'amour à se figurer des sujets de crainte et plus ingénieux à se les grossir, que de pensées diverses se présentèrent à son esprit et se détruisaient les unes les autres, car, quoiqu'elle sût en général que cet enfant miraculeux qu'elle avait conçu par l'opération du Saint-Esprit dû donner aux hommes la science du salut et les racheter de leur iniquités, elle ignorait (ainsi qu'il paraît par la suite de notre évangile) l'enchaînement et le détail de cette divine économie ; elle

put croire qu'il s'était retiré dans le désert, ainsi qu'avait fait Jean-Baptiste, ou que, s'étant assujetti à tous les besoins et les infirmités de l'enfance, il s'était peut-être égaré ; ou, ce qui la jeta encore dans de plus mortelles alarmes, que le fils d'Hérode, maître alors de la Galilée, prince aussi cruel que son père, lequel à sa naissance dans Bethléem avait massacré tant d'innocents, à dessein de l'envelopper dans ce meurtre, pourrait avoir soupçonné qu'il était le Messie promis aux Juifs, cherché et adoré par les mages, s'être saisi de sa personne adorable, et l'avoir aussitôt sacrifié à sa barbare politique. O mon Dieu ! Il semble que vous vous plaisiez à exercer les âmes qui vous sont les plus chères par les peines les plus cuisantes et à les conduire par les voies les plus affreuses.

Que sais-je si elle ne craignait pas de s'être rendue indigne de garder plus longtemps ce précieux dépôt, ce trésor du ciel confié à ses soins ? car, c'est le propre des âmes les plus innocentes et les plus pures de se croire coupables dans les choses où il n'y a pas la moindre ombre de faute et d'imperfection ; et elle est en ce point une image sensible des personnes pieuses, à qui Jésus-Christ semble s'être dérobé, et avoir soustrait le sentiment de sa divine présence elles s'imaginent qu'il est perdu pour elles, et s'est retiré de leur cœur, quoiqu'il ne leur reproche pas d'y avoir donné occasion par quelque faute volontaire. *Non sapit psalmus, non legeret libet, non orare delectat, meditationes solitas non invenio.* (S. BER., in Cant.) ; on se trouve sec, aride, sans mouvement vers les vrais biens ; plus d'attrait à la prière et aux exercices de piété comme auparavant, l'âme ne peut s'exciter à la componction et aux larmes qui lui étaient auparavant si familières, elle n'éprouve plus la douceur qu'elle goûtait dans la méditation et la psalmodie ; semblable à ses montagnes de Gelboé, frappées de malédictio, sur lesquelles il ne tombe pas une goutte de pluie ni de rosée, elle se croit rejetée de son Dieu. Eh ! qu'est devenue cette paix intérieure, cette tranquillité d'esprit, ces consolations célestes qui la faisaient tressaillir en Dieu, et lui donnaient un avant goût de sa joie même. *Ubi illa inebriatio spiritus, mentis serenitas, et pax et gaudium in Spiritu sancto ?* Que ces états sont tristes, pénibles et désolants pour des âmes qui ont renoncé à toutes les joies du siècle, et ne désirent que de plaire à Dieu et s'unir à lui de plus en plus ! O qui pourra, Seigneur, supporter ce froid et ces rigoureux extrêmes, que votre sainteté fait sentir aux âmes ! Pourquoi me cachez-vous votre visage et me croyez-vous votre ennemi ? *Cur faciem tuam abscondis, et arbitraris me inimicum ?* (Job, XIII.)

Les saints et les maîtres de la vie spirituelle, qui sont versés dans ses voies, nous apprennent qu'il en use ainsi par des raisons dignes de sa sagesse et de sa bonté envers les élus ; c'est pour épurer leur

vertu, la fortifier et lui donner de l'accroissement; c'est dans ces jours de nuages et d'obscurité qu'il éprouve leur constance et leur fait mériter la couronne; il prévient l'orgueil qu'ils pourraient concevoir à la vue de leurs richesses spirituelles, et les affermit dans l'humilité en leur faisant sentir d'une manière très-vive que le bien n'habite pas en eux, et qu'ils ne sauraient subsister sans de continuelles influences de son esprit; enfin il les rend conformes à son Fils délaissé sur la croix.

Ce qu'ils ont à faire, c'est de chercher Jésus-Christ sans perdre un moment de temps, ainsi que firent la sainte Vierge et son époux, de le chercher avec empressement et douleur, *dolentes querebamus te*; car, comme les voies de Dieu à l'égard des hommes sont mêlées de justice et de miséricorde, que savent-ils s'ils ne se sont pas attiré cette soustraction comme le châtiment de leur infidélité, et si ces sécheresses ne sont pas l'effet de leur négligence et de leur orgueil secret? Nous ne nous tromperons guères de le supposer toujours et d'entrer dans des dispositions d'humiliation et de pénitence.

Gardons-nous bien de chercher Jésus-Christ parmi les parents selon la chair, c'est-à-dire, d'adoucir l'ennui que cause cet état pénible, par des consolations humaines, des parties de plaisirs, des visites inutiles? Le remède serait pire que le mal, et cette recherche ne ferait qu'éloigner d'avantage de vous Jésus-Christ. La sainte amante n'était pas encore assez instruite, lorsqu'elle le cherchait dans les rues et les places publiques, après l'avoir inutilement cherché dans son lit, et s'être informée des sentinelles qui gardaient la ville où elle pourrait le rencontrer, elle n'avait garde de le trouver dans son lit, parce que ce n'était pas le lit de la croix; il est indigne de lui de se laisser trouver lorsqu'on le cherche mollement, et d'une manière lente et peu empressée. Vous le trouverez encore moins dans le tumulte et l'agitation du siècle, figuré par les carrefours : *non in commotione Dominus*, tout y est plein de clameurs, d'injustice, d'iniquité, de médisance et de tromperie; on y trouve à chaque pas des occasions de se blesser mortellement; tous ceux mêmes qui font dans l'Eglise la fonction de sentinelles et qui vous crient Jésus-Christ est ici, ne vous le feront pas trouver, ils vous en écarteront peut-être étrangement; je ne parle pas des hérétiques, qui publient insolemment que la vérité n'est que dans leur parti; je parle de ceux qui, dans la communion catholique débitent leurs propres visions et conduisent les âmes par la voie spacieuse qui aboutit au précipice et à la mort; vous arriveriez aussitôt à un pays situé à l'Orient en prenant le chemin de l'Occident.

Il faut chercher Jésus-Christ où il est et où il a promis de se laisser trouver dans son saint temple, en rentrant dans notre propre cœur d'où nous étions sortis, car il nous assure que le royaume de Dieu est au-

dedans de nous, par l'assiduité aux églises, la ferveur et l'instance de nos prières, la fidélité à reprendre tous ses exercices de dévotion, si on les avait interrompus, une retraite plus exacte dans l'accomplissement de tous les devoirs de son état et la déférence aux avis d'un directeur sage et éclairé. Ainsi, dès que vous vous apercevrez que Dieu ne fait plus luire sur vous la lumière de son visage, c'est-à-dire, qu'il ne vous regarde plus à sa manière accoutumée, sondez les replis de votre cœur? Voyez ce qu'il y a de defectueux dans votre conduite et réparez-le dès que vous l'aurez découvert; s'il ne se présente rien de tel et que votre cœur ne vous reprenne de rien, ne le croyez pas entièrement pur pour cela, attribuez ce changement à des fautes inconnues; priez Dieu de vous en purifier : *ab oculis meis munda me*. (Psal. XVIII.) Humiliez-vous profondément sous sa puissante main; craignez de vous voir ainsi abandonné en quelque sorte à vous-même et aux attaques de l'ennemi; conjurez Jésus-Christ de réprimer ses efforts et de ne pas détourner son visage de son serviteur, *non avertas faciem tuam à puero tuo*; ranimez votre zèle, renouvelez votre exactitude et votre vigilance : Le ciel ne tardera pas de se distiller en pluies, et les consolations seront versées dans votre âme selon la mesure de la tristesse dont elle avait été inondée.

La vie des justes n'est presque qu'une vicissitude de cette espèce de présence et d'absence de Jésus-Christ, une succession du jour et de la nuit, d'hiver et d'été; mais, lors même qu'il est le plus présent, je veux dire qu'on se sent plus consolé et plus animé d'une sainte ardeur, il ne faut pas laisser que de le chercher et le chercher sans relâche. La vie tout entière doit se passer dans cette recherche, c'est à quoi nous exhorte le Psalmiste par ces paroles toutes de feu : cherchez le Seigneur et affermissez-vous de plus en plus dans cette recherche, cherchez sans cesse sa face : *Quarite Dominum et confirmamini. Quarite faciem ejus semper*. (Psal. CIV.) C'est comme s'il disait : travaillez à vous approcher de plus en plus de cette divine source de lumière, qui, en vous éclairant et vous échauffant vous inspirera toujours une ferveur nouvelle. Il habite à la vérité dans nos cœurs par la foi et la charité qu'il y a répandue; mais, qu'il s'en faut encore que nous soyons parvenus à sa jouissance et au degré de sainteté qu'il exige de nous! Le grand apôtre, qui marchait à pas de géant, ne croyait pas encore l'avoir atteint, soupirait après la dissolution de son corps mortel pour s'unir immuablement à Jésus-Christ sa vraie vie. Ainsi cherchons-le à la lueur de la foi et par la pratique des bonnes œuvres, sans nous lasser jamais dans cette recherche, jusqu'à ce que nous soyons arrivés dans le lieu où il repose en son midi; c'est alors que nous l'embrasserons avec l'épouse et que nous dirons avec elle dans des transports de joie inconcevables : j'ai à la fin trouvé celui que mon

âme aime uniquement, je l'ai arrêté et il ne m'échappera plus. La recherche même que nous en faisons en cette vie doit être accompagnée de joie; aussi le même psalmiste dit que le cœur de ceux qui cherchent véritablement le Seigneur se réjouisse : *Lætetur cor quærentium Dominum.* (Psal. CIV.) Cette joie s'allie parfaitement avec la douleur d'être en danger de le perdre pour toujours, *dolentes*, car la joie solide, dit saint Augustin, ne se peut rencontrer dans une âme qui se recherche elle-même et veut se reposer dans les créatures; c'est en Dieu seul qu'elle trouvera une vie exempte de trouble et d'agitation.

Marie est encore dans ce mystère la figure de ceux qui ont perdu Jésus-Christ par le péché. Ne soyez pas surpris de m'en entendre parler ainsi. Les saints Pères ont toujours regardé Lazare, quoique ami de Jésus-Christ, comme la figure des pécheurs et des pécheurs invétérés et endurcis; Jésus-Christ lui-même, le saint des saints n'a-t-il pas été à sa circoncision et surtout à sa passion la figure des pécheurs, figuré lui-même par le bouc émissaire qu'on chargeait des iniquités de tout le peuple? Mais la plupart des pécheurs qui ont perdu Jésus-Christ ne sentent guère cette perte et ne se mettent pas en devoir de le chercher, ils lui tournent au contraire le dos, ils se promettent follement de trouver ce bonheur pour lequel le cœur humain a une avidité insatiable hors de lui et sans lui. Leur vie se consume malheureusement dans cette recherche ou plutôt cette illusion déplorable; ils sont semblables à des gens qui, ayant perdu un grand trésor, passeraient le reste de leur vie à fouiller la terre, et à chercher des mines d'or et d'argent dans un pays où il n'y en a point, et où il n'y en eut jamais.

Que je vous plains de vous tourmenter ainsi sans fruit, et au contraire, pour n'acquiescer que des tourments éternels! Pourquoi employez vous votre argent à ce qui ne vous peut nourrir, et vos travaux à ce qui ne vous peut rassasier? Pourquoi cherchez-vous celui qui est vivant parmi les morts? Ce que vous cherchez est bon, car vous désirez une félicité solide et durable, mais vous le cherchez mal. Vous cherchez la vie bienheureuse dans la région de la mort, vous poursuivez des ombres et des fantômes qui vous tuent en s'enfuyant, et vous vous éloignez par là de plus en plus de celui qui devrait être l'unique objet de votre poursuite? Rentrez du moins dans la bonne voie, présentez-vous que vous devez être fatigués et épuisés de ces courses vagabondes.

Mais, pour traiter un sujet si important avec plus d'ordre et de méthode, il faut distinguer trois espèces de pécheurs qui cherchent Jésus-Christ. Les premiers le cherchent avec un dessein criminel pour le sacrifier à leurs passions; c'est ainsi qu'Hérode feignit de le chercher, et que Judas et les satellites à la tête desquels était cet apostat, le cherchèrent pour le livrer à la mort. Ceux

qui ont l'impudence de se présenter à la table sacrée avec la conscience d'un péché mortel, pour se conserver une fausse réputation de piété, le cherchent encore aujourd'hui en cette manière; recherche impie, sacrilège et détestable, digne de tous les foudres du ciel; ils trouvent Jésus-Christ dans l'Eucharistie, car il y est pour les méchants aussi bien que pour les bons, mais ils le trouvent comme juge et vengeur de leur attentat.

Il y a une autre recherche, qui, pour n'être pas si criminelle ni si odieuse, n'est pas plus heureuse; c'est de ceux qui le cherchent trop tard, et attendent à l'extrémité pour se convertir; c'est moins par amour de Jésus-Christ et de sa justice qu'ils le cherchent, que par un amour tout naturel d'eux-mêmes; ils ont de la foi, mais point de charité, ce n'est pas le péché qui les afflige, c'est de se voir forcés de le quitter avec la vie; tels étaient ces Juifs que Dieu frappa de diverses plaies dans le désert, à cause de leurs murmures continuels et de leur attache honteuse aux oignons d'Égypte; ils cherchaient Dieu, dit le Psalmiste, lorsqu'il les tuait, et se souvenaient alors qu'il était le Dieu très-haut et leur Sauveur, mais ils ne l'aimaient que de la bouche et de la langue. *Cum occideret eos, quærebant eum* (Psal. LXXVII); en cherchant Dieu pour des biens terrestres, c'était ces biens qu'ils cherchaient et non pas lui-même, car peut-on lui rendre un culte véritable sans amour? Leur cœur ne s'accordait pas avec leur langue, car s'il eût été droit, il n'eût pas dit : Qui nous donnera d'être rassasié des marmites pleines de viandes, ou des melons que nous avions autrefois en abondance, mais de votre gloire lorsque vous la ferez paraître? Tels étaient encore les Juifs du temps de Jésus-Christ, toujours rebelles à sa parole, à qui il fait cette terrible menace : Je m'en vais : vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini* (Joan., II); paroles capables de glacer de frayeur les plus vendus au crime. Il est donc vrai que la porte de la miséricorde est fermée quelquefois dès cette vie, et qu'on la réclame en vain; je sais bien qu'on ne cherche jamais Dieu ni trop tard ni inutilement; quand on le cherche sincèrement, avec humilité, et de tout son cœur, on peut le trouver jusqu'au dernier moment; l'heureux larron qui fut compagnon du supplice de notre adorable maître, l'ayant conjuré de se souvenir de lui, quand il serait arrivé en son royaume, mérita de recevoir la promesse d'un repos éternel, il passa en un instant, par un bonheur insupportable, de la région de la mort à celle de la vie, sur le pont de la miséricorde; mais ce n'est pas tant un exemple qu'un miracle, dit le même saint docteur; fou et insensé qui en abuse en différant par une présomption et une témérité criminelle à se convertir, et remettant sa pénitence à la fin de sa vie; voulez-vous savoir quel sentiment en ont eu les saints Pères de l'Eglise? Écoutez saint

Augustin pour tous : Cette créance, mes frères, dit-il à son peuple, est mauvaise et dangereuse (il parle de ceux qui attendent la dernière maladie pour se convertir); c'est peu de chose à un pécheur de se repentir, s'il ne fait pénitence; la voix seule ne suffit pas pour purger des crimes, et la satisfaction qu'on doit pour de grands péchés, ne demande pas seulement des paroles, mais des œuvres. Les ministres sacrés ne laissent pas pourtant de donner pénitence à l'extrémité de la vie, parce qu'ils ne la peuvent refuser alors, mais notre sentiment ne peut-être que celui qui demande l'absolution mérite de la recevoir; car comment fait-il pénitence après sa chute? Comment celui qui n'a plus que quelques moments à vivre, et n'est plus en état de faire des œuvres satisfactoires, peut-il faire pénitence? Ah! que celle qu'il peut offrir à Dieu se ressent de la faiblesse de sa maladie! Qu'il est à craindre qu'elle ne meure avec lui : *Timeo ne et ipsa moriatur.* (Serm. de temp.) Voulez-vous donc, mes chers frères, que Dieu vous fasse miséricorde en l'autre monde? faites pénitence en celui-ci, tandis que vous êtes en santé et que Dieu vous y invite; si vous négligez d'y recourir, ne vous flattez pas d'une impunité aussi fausse, qu'elle est indigne de sa pureté souveraine. Vous vous promettez de mourir de la mort des justes par la participation des derniers sacrements, mais croyez-vous qu'ils agissent indépendamment de vos dispositions, ainsi que fait le baptême sur les enfants? Du bois vert et humide s'allumera-t-il en quelques instants? Vous vous fiez aux larmes que vous répandez alors; elles sont sans doute très-efficaces, et elles eurent la vertu de purifier Madeleine de toutes ses souillures, et saint Pierre de son triple reniement, mais il y a des larmes qui souillent elles-mêmes bien loin de laver, il y a des larmes d'Esau, lequel, ayant vendu son droit d'aînesse pour une écuelle de lentilles, désirant depuis y revenir, et obtenir la bénédiction de son Père, ne le put faire changer quoiqu'il l'en conjurât avec larmes; la seule charité les rend utiles pour le salut, il y a des larmes de citoyens de Babylone qui nous sont représentés dans l'*Apocalypse* pleurant sur elle, et frappant leur poitrine en voyant la fumée de son embrasement; ce n'est pas la foi qui les fait verser, ni la douleur d'avoir péché, mais de se voir prêts d'en souffrir la peine; ils pleurent non la perte de leur âme, mais celle du monde qui fond sous leurs pieds; non la privation de Dieu, mais celle de leurs plaisirs de boue.

Vous comptez sur vos bonnes résolutions, et sur le nouveau plan de vie que vous formerez alors? Ecoutez quels étaient les projets que faisait Antiochus, ce roi qui avait tant persécuté les Juifs, s'il relevait de la maladie dont il était frappé à mort. Il promettait de les égaler aux Athéniens ses sujets naturels, et de rendre la ville de Jérusalem libre et affranchie de tributs, lui qui la voulait quelques jours auparavant raser jus-

qu'en terre, et n'en faire qu'un vaste cimetière.

Si cela vous paraît peu, il s'engagea à orner de dons précieux le saint temple qu'il avait pillé, à y augmenter le nombre des vases sacrés et à fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour les sacrifices; en voulez-vous davantage? A se faire Juif, lui qui avait auparavant un souverain mépris pour cette nation, et à parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. On canoniserait presque aujourd'hui un homme à qui on verrait faire une si belle mort en apparence; vous en souhaitez une pareille et seriez jaloux de son sort; mais les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes; le Saint-Esprit a voulu former notre jugement sur son sujet, afin qu'il ne nous fût pas libre d'entretenir des doutes affectés pour vivre plus tranquillement dans le désordre; ce scélérat (dit l'historien sacré, qui n'a rien écrit que par son mouvement) priait le Seigneur, de qui il ne devait point recevoir miséricorde. Il faut que les prières, pour s'élever à Dieu comme un excellent parfum, partent d'un cœur pénitent; les siennes n'étaient que des paroles arrachées par la violence de la douleur à un homme qui se sentait accablé sous le poids effroyable de la justice divine.

Je veux que votre crainte ne soit pas purement humaine comme celle de ce prince reprouvé, mais surnaturelle; suffira-t-elle pour vous justifier même avec le sacrement, si elle n'est accompagnée d'amour? Or, dans la voie ordinaire l'amour du monde dominant dans un cœur est-il chassé en un instant par celui de l'ordre et de la justice? Est-ce l'ouvrage de quelques heures pendant lesquelles la capacité de l'âme est d'ordinaire toute remplie des douleurs du corps, et du débris d'une machine qui se dissout? Peut-on dans un si court espace être aussi vivement pénétré qu'il faudrait de l'indignité de ses attaches, de la solidité des biens invisibles auxquels on n'a presque jamais pensé? Peut-on aisément donner un poids contraire à sa volonté, aimer ce qu'on baïssait, haïr ce qu'on aimait; s'il y avait par hasard quelque étincelle du vrai amour excitée par le Saint-Esprit, elle s'éteint aussitôt et ce fruit de pénitence trop précipité avorte et ne parviendra jamais à maturité.

Ainsi, voulez-vous prévenir un inconvénient si terrible et toutefois si commun, et mettre votre salut en sûreté, profitez de l'avis que vous donne le prophète : *Cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver, invoquez-le pendant qu'il est proche?* Que l'impie quitte sa voie, que l'injuste retourne au Seigneur après avoir renoncé à ses injustices et il lui fera miséricorde, parce qu'il est plein de bonté pour pardonner. C'est ici la troisième manière dont les pécheurs cherchent Dieu et qui seule le leur fait trouver heureusement.

Il faut premièrement qu'ils comprennent

la grandeur de leur perte, ou plutôt qu'ils la regardent et la déplorent comme incompréhensible ; cieux et terre, dit un pécheur vivement touché de l'excès de sa folie, j'ai tout perdu, j'ai perdu mon Dieu pour un vil intérêt, pour un plaisir de bête, je l'ai obligé de sortir de mon cœur et de l'abandonner à mes passions ! Il lui semble que toutes les créatures lui font des reproches et lui disent en leur manière, comme à David après sa chute, où est ton Dieu ? *Ubi est Deus tuus ? (Psal. LXI.)* Tu l'as perdu par ton ingratitude. Il faut pleurer cette perte avec des larmes amères qui ne tarissent point, *irremediabilibus lacrymis (Tob., X)*, et qu'elles vous servent de breuvage le jour et la nuit. N'en demeurez pas là. Songez à recouvrer Jésus pour ne le plus perdre. Cherchez le sans délai n'épargnant ni soin ni peine bien, convaincu que vous ne le retrouverez jamais s'il ne vous cherche lui-même. C'est le sentiment dont le même David était pénétré lorsqu'il disait : *Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum. (Psal. CXVIII.)* C'est dans son saint temple qu'il vous fera éprouver les effets de sa miséricorde en vous réconciliant à soi par le ministère de ses prêtres, dépositaires de sa puissance, qui vous appliqueront son précieux sang et rompront tous les liens dont le démon vous tenait enchaîné. Quel doit être le transport de votre joie de vous voir rétabli en grâce dans tous vos premiers droits, et vos précautions pour ne plus faire une pareille perte, qui serait peut-être irréparable et attirerait la vôtre éternelle ?

Post triduum invenerunt illum sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem illos ; stupebant autem omnes super prudentiam et responsis ejus. Trois jours après ils le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs les écoutant, et les interrogeant, et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis en admiration de sa sagesse et de ses réponses. Ces trois jours de recherche parurent sans doute un siècle à Marie ; mais Dieu ne laisse pas longtemps dans la peine ceux qui le cherchent avec autant de fidélité et de persévérance qu'elle. Sa joie pour l'heureux recouvrement de ce fils, en qui elle vivait beaucoup plus qu'en elle-même, fut de beaucoup augmentée par les mouvements d'admiration qu'elle remarqua sur le visage de tous ceux qui étaient présents, charmés de ses réponses et qui ne la connurent pas plutôt pour être sa mère, qu'ils s'écrièrent au fond de leur cœur : Heureuses les entrailles qui ont porté ce fruit de bénédiction ! Heureuses vos mamelles qui l'ont allaité !

Pour nous qui savons que tous les trésors de science et de sagesse étaient renfermés en lui, nous en devons moins admirer cette légère manifestation aussi courte que fut ensuite celle de sa gloire sur le Thabor, que sa longue suppression, et de ce que pouvant dès-lors enseigner comme ayant puissance, il se comporte en disciple et se contente de proposer des questions aux docteurs de la

loi, lesquels étant beaucoup au-dessus de la portée de son âge, les jettent dans l'étonnement, qui s'augmente encore par la solidité de ses réponses. Apprenons de l'exemple de notre petit maître, le vrai docteur de justice, à être aussi lents à parler que prompts à écouter, et que comme le caractère de la folie est de répandre tout d'un coup tout ce qu'on a dans l'esprit, celui de la sagesse au contraire est de différer et de se réserver pour l'avenir. Modérons ce désir inquiet de nous produire avant que de nous remplir ainsi que le bassin, qui ne donne que de sa plénitude, et d'y être engagé par la disposition de la Providence.

Dixit mater ad illum : Fili, quid fecisti nobis sic ? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. Sa mère lui dit : Mon fils, pourquoi avez-vous ainsi agi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions fort affligés. C'est la plainte amoureuse que fait la plus sainte, la plus tendre, la plus respectueuse des mères au meilleur et au plus soumis de tous les fils. Sa réponse a de quoi vous surprendre : *Et quid est quod me quærebatis ? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ?* Pourquoi est-ce que vous me cherchiez ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé au service de mon Père ? Ces paroles vous paraissent dures et mortifiantes ; qui oserait toutefois y trouver de l'excès ? Ce serait un blasphème. Mais d'autre côté Marie avait-elle tort de chercher avec empressement son unique trésor qu'elle croyait perdu ? A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée ; d'où vient donc qu'il semble si mal reconnaître tout le soin et le mouvement qu'elle s'était donné pour le retrouver ? Il est aisé de démentir cette contrariété apparente en faisant réflexion que Jésus est un composé adorable de deux natures, la divine et l'humaine ; selon la première il était Dieu, Fils de Dieu, égal à son Père, Père et Créateur de Marie ; selon l'autre il était son fils, sous sa tutelle et sa dépendance, il mettait sa joie à lui obéir et à lui donner toutes les marques de respect qu'une mère peut attendre d'un bon fils ; quoique ces deux natures fussent unies en lui dans la même personne, à savoir celle du Verbe, il agissait tantôt selon ce qui convenait à la forme de Dieu qu'il tenait de son Père, et selon laquelle il ne lui était inférieur en rien, et tantôt selon la forme d'esclave qu'il tenait d'elle et qui lui donnait par conséquent autorité sur lui. Aujourd'hui il agit comme le Fils, l'apôtre et l'envoyé de Dieu, venu sur la terre pour faire son œuvre et lui former de vrais adorateurs ; en cette qualité il n'y connaît point de parents, il s'acquitte de son ministère et il donne cette importante leçon à tous les pères et mères en la personne de Marie et de Joseph, qu'ils ne doivent jamais se prévaloir de leur puissance paternelle pour exiger de leurs enfants rien de contraire au service de Dieu ; qu'elle cesse en concurrence de la sienne, qu'il s'est réservé un droit inaliénable de disposer d'eux selon son bon plaisir ; qu'ils ne doivent

point user du leur contre la volonté de celui dont ils le reçoivent, ni s'ingérer dans ce qui regarde leur vocation à son service, les pousser à un état plutôt qu'à un autre, ni prétendre les régler dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques; encore moins les occuper du soin des choses temporelles. L'unique affaire dont ils sont chargés est de leur procurer une éducation chrétienne et de coopérer à la grâce de leur vocation. Ainsi cette rudesse apparente que Jésus-Christ témoigne à sa mère est un mystère, elle est moins pour elle que pour vous; c'est vous qui avez besoin d'être avertis de ne pas tomber dans ces défauts, Marie n'est ici que simplement votre figure.

Les enfants apprennent d'autre part à ne consulter ni la chair ni le sang lorsqu'il s'agit du service de leur Père céleste, de les haïr saintement s'ils s'y opposent, et de leur passer (comme dit saint Jérôme) sur le ventre s'il est nécessaire pour se ranger sous l'étendard de la croix, lorsque sa voix nous y appelle. Cette espèce de cruauté est une vraie piété et un acte héroïque de religion. Ceux qui ont déjà renoncé au monde apprennent à ne pas s'inquiéter des affaires de leurs proches ni à prendre avis d'eux dans les choses qui regardent Dieu, quand même ils auraient d'ailleurs de la vertu et de la lumière.

In his quæ Patris mei sunt oportet me esse. O combien nous doivent être précieuses ces paroles de Jésus-Christ, puisque ce sont les premières que nous ayons de lui dans l'Évangile, paroles du grand prêtre de notre foi et de la victime de notre réconciliation, paroles de consécration, de dévouement et de sacrifice, paroles de détachement, de sainteté et de lumière.

Et ipsi nihil horum intellexerunt. Ils ne les comprirent pas alors dans toute leur étendue; ils savaient qu'il était descendu du ciel pour faire la volonté de celui qui l'avait envoyé, mais ils ignoraient le détail de ces volontés et de la conduite qu'il tiendrait pour accomplir son œuvre; je peux encore dire, avec saint Chrisostome, que quelque haute idée qu'ils eussent de lui, étant néanmoins accoutumés à ne lui voir rien faire et rien dire d'extraordinaire, il ne faut pas s'étonner qu'ils n'aient pas d'abord compris une parole qui était, non d'un enfant, mais d'un Dieu; ils ne répliquent pas toutefois, et ne demandent point d'autre éclaircissement, se contentant d'adorer dans leur cœur ce qu'ils ne concevaient pas distinctement. C'est ainsi que nous en devons user lorsque nous ne pénétrons pas les raisons de la conduite que Dieu tient sur nous; la foi et la raison nous apprennent qu'elles sont infiniment sages et dignes de lui, qu'ainsi notre unique parti est de nous y soumettre et de nous taire: *Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti.* (Psal. XXXVIII.) Cette humble soumission nous en méritera l'intelligence, comme Marie l'obtint dans la suite aussi bien que pour récompense de son attention à recueillir et à conserver dans

son cœur les paroles de son fils: *Maria conservabat omnia verba hæc in corde suo.*

Et descendit eum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis. Il se mit en leur compagnie pour retourner à Nazareth, et leur était soumis. Comme il n'était sorti de la dépendance de sa mère que par une dépendance plus sainte et plus indispensable à l'égard de son Père, il y rentre dès que ses ordres sont exécutés; il passe ses trente premières années, c'est-à-dire sa vie presque tout entière, dans cette dépendance; le Créateur se soumet à ses créatures, le Fils du Dieu vivant à Marie et à Joseph. Quel empire fut jamais plus glorieux sur la terre que le leur? Celui dont les anges s'estiment trop heureux d'exécuter les moindres ordres exécute ceux d'un homme; y a-t-il après cela enfant qui refuse d'obéir à ses parents, sujet à son prince, serviteur à son maître, égal même à ses égaux? puisque l'Apôtre nous ordonne d'être soumis pour l'amour de Dieu à toutes les créatures, et que cet exemple nous le prêche encore plus fortement. Vous vous croirez peut-être déshonorés en déférant à vos égaux? Jésus-Christ a-t-il appréhendé de l'être en s'assujettissant à ceux qui lui étaient infiniment inférieurs? n'a-t-il pas au contraire par là de beaucoup relevé sa gloire et mérité, par un nouveau titre, de commander à toutes les créatures intelligentes?

Enfants, obéissez donc en tout à vos pères et mères, car cela est agréable au Seigneur. Regardez en vos parents l'autorité du Père que nous avons tous dans le ciel, et ne mettez point d'autres bornes à votre obéissance que celles que la loi de Dieu même vous oblige d'y mettre. Soyez devant eux dans le respect comme étant en présence du Tout-Puissant, dont ils tiennent la personne. Étudiez-vous à leur plaire; entrez dans leurs desseins autant que l'ordre le permet. Ayez toujours devant les yeux le modèle que l'Évangile nous propose de Jésus soumis à ses parents selon la chair, et à son Père céleste. Songez que ça été là sa vertu universelle, l'âme et le principe de toutes ses actions. Si vous êtes particulièrement consacrés à Dieu, vous êtes d'autant plus obligés à leur obéir que votre état, étant plus saint, demande de vous une plus grande humilité et une plus haute perfection: ne leur refusez ce devoir que lorsqu'ils exigeront de vous des services séculiers, ou même des choses saintes à contre-temps, et qu'ils entreprendront de vous troubler dans les affaires de Dieu et de l'Église.

Et Jesus proficiebat sapientia et ætate, et gratia apud Deum et homines. Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Comment celui dont la perfection était infinie pouvait-il recevoir de l'accroissement, et l'immuable passer d'un état à un autre plus parfait? Il a été un homme parfait dès le sein de sa mère; mais, de même que le soleil, quoique toujours le même en soi, paraît plus lumineux et darde des rayons plus vifs et plus péné-

trants à mesure qu'il s'élève sur notre horizon et approche de son midi, ainsi cet adorable Enfant faisait paraître de nouveaux effets de la sagesse et de la grâce dont il était rempli à proportion qu'il avançait en âge; l'évangéliste dit : devant Dieu aussi bien que devant les hommes, et sans doute avec raison, puisque cette sagesse qui éclatait en lui n'était pas simplement apparente et extérieure, mais intérieure et véritable. Et par là il apprend, non-seulement aux enfants, mais aux personnes les plus avancées en âge et en vertu, à y faire de continuels progrès sans se prescrire aucune borne; c'est ce que j'ai expliqué auparavant, lorsque je vous ai fait voir que les plus justes devaient chercher Jésus-Christ tandis qu'ils sont en cette vie, par l'ardente soif d'une justice plus abondante, et que toute leur perfection consiste à le chercher sans cesse avec un nouveau désir de le trouver.

On jugerait avec raison qu'il y aurait quelque défaut essentiel dans la constitution d'un enfant qui, se nourrissant comme les autres, ne croîtrait cependant point, et qu'un arbrisseau serait avorté si, étant cultivé avec soin, il demeurerait au même état. On a droit de porter le même jugement d'un chrétien qui ne fait aucun progrès dans la piété, et demeure toujours dans ses imperfections, toujours aussi sensuel, aussi vain, aussi emporté qu'il était auparavant; on peut présumer que son tempérament spirituel est altéré, et qu'il y a quelque abcès caché qui ruine les principes de la vie. Ce serait une difformité monstrueuse si les membres du corps ne recevaient pas de l'accroissement à proportion de la tête, ce n'en est pas une moindre dans l'ordre de la grâce, c'est pourquoi saint Paul nous exhorte sans cesse de croître en toutes choses en Jésus-Christ, qui est notre chef; de faire croître notre charité de plus en plus en lumière et en toute intelligence; de travailler toujours à avancer dans la connaissance de nos devoirs, à gagner quelque chose sur nous-mêmes jusqu'à ce que le corps du péché soit détruit, ce qu'il ne faut pas espérer avant la mort. Ce n'est pas un précepte que d'être parfaitement purifié, mais c'en est un des plus exprès de se purifier de plus en plus et de tendre à la pureté parfaite : il n'y a aucun degré de justice et de pureté dans lequel on puisse demeurer volontairement; il faut tendre sans relâche à un plus éminent. Ce progrès ne consiste pas toutefois, afin que vous n'y soyez pas trompés, dans la multiplication des œuvres de piété, telle que la récitation d'un plus grand nombre de prières ou une participation plus fréquente des sacrements, ni à découvrir en soi moins de fautes extérieures; mais dans une solide et sincère humilité, dans un plus grand détachement des créatures, dans un dépouillement de confiance en soi-même, et un plus fréquent recours à Dieu, qui seul peut connaître ce progrès; laissons lui en le discernement, et mettons tout notre soin à marcher en sa présence, et à nous rendre saints comme il est saint lui-même.

Ne songeons qu'à courir incessamment vers le bout de la carrière pour remporter le prix de la félicité. Eh! que faites-vous ici bas, si vous n'avancez de jour en jour dans les voies de la perfection, pratiquant la vérité par la charité? Nous pouvons, en qualité de ministres de Jésus-Christ, planter et arroser; mais il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez donner l'accroissement! Opérez-le par votre miséricorde, afin que nous vous en rendions la gloire dans le temps et dans l'éternité.

HOMÉLIE III.

Pour le second dimanche après l'Épiphanie.

SUR LES DEVOIRS DES PERSONNES MARIÉES ENVERS DIEU ET ENVERS ELLES-MÊMES.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ, et erat mater Jesu ibi; vocatus est autem Jesus et discipuli ejus ad nuptias. (Jou., II.)

Il se fit des noces à Cana en Galilée où se trouva la mère de Jésus, il y fut aussi convié avec ses disciples.

Des noces auxquelles Jésus était appelé avec sa sainte mère et ses disciples, ne pouvaient manquer d'être heureuses et complètes de toutes sortes de bénédictions spirituelles; celles au contraire où on néglige de l'inviter, et qui se célèbrent sans sa participation, auront de nécessité un sort tout différent et des suites tragiques, si ce n'est toujours aux yeux des hommes, du moins à ceux des anges.

Qu'est-ce qu'appeler Jésus et Marie à ses noces? c'est se marier dans le Seigneur, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire le consulter sur un choix si important, duquel dépend le repos de la vie et souvent celui de l'éternité; c'est recourir à lui par de ferventes prières, implorer le secours de celles des serviteurs de Dieu, et ne s'engager dans ce parti et avec la personne particulière à qui on se lie, que par le mouvement de son Saint-Esprit et le conseil des personnes sages et désintéressées, je suppose l'agrément de ceux qui ont autorité sur vous; c'est de n'avoir que des vues pures et dignes d'un enfant de Dieu, ne chercher qu'à se sanctifier mutuellement, s'entre-secourir et s'adoucir les peines de la vie. On appelle encore Marie et les disciples de Jésus-Christ à ses noces lorsqu'il ne se passe rien dans cette cérémonie que de conforme aux règles de l'Église et de sa plus pure discipline, soit pour la publication des bans, pour les épousailles, pour le temps de la célébration, car il y en a, tels que le Carême et l'Avent, d'où nous sortons, qu'elle consacre à la pénitence, dont la continence fait partie pour l'heure, évitant celles de la nuit, qui peuvent couvrir beaucoup de désordres, et n'usant de dispense que lorsqu'il y a des raisons considérables pour les repas et autres réjouissances; car, quoiqu'elles ne soient pas interdites dans ces rencontres extraordinaires, il n'y doit rien avoir d'excessif et de dissolu, rien qui ne res sente la modestie chrétienne et qui puisse contrister Jésus-Christ; nous avons l'exemple de ces anciens patriarches qui

faisaient alors des festins, mais c'était dans la simplicité de leur cœur, et ils y conservaient la crainte de Dieu; ils ne s'y entretenaient que de ses bienfaits, des merveilles de sa providence et de son amour paternel; tout s'y passait comme sous ses yeux et ne respirait que piété et une joie toute sainte : vous croyez-vous obligés à une moindre réserve? La dignité de sacrement à laquelle cette union naturelle et civile a été élevée, ne vous impose-t-elle pas une obligation plus étroite de vous comporter saintement et de ne rien faire qui démente la signification de ce grand mystère de Jésus-Christ et de son Église, d'où la grâce en est émanée? Qu'est-ce, au contraire, que ne point appeler Jésus-Christ et Marie à ses noces? Ce que je viens de dire vous le fait connaître en partie : c'est oublier de se conduire dans cette action importante par les lumières de la foi et de la raison; c'est, au lieu de considérer dans un choix de cette nature les qualités de l'esprit et du cœur, surtout la crainte de Dieu, source de toutes les vertus, ne faire attention qu'au bien, qu'au crédit, se laisser éblouir par l'illusion d'un agrément passager, et suivre aveuglément sa passion déréglée; c'est violer les règles de l'Église en prenant légèrement des dispenses, soit pour le mariage même, soit pour les bans, soit en s'épousant à heures indues, en passant les bornes de la modestie et de la simplicité chrétienne par des festins somptueux, des profusions de viandes, des excès dans le boire et le manger, danses lascives, luxe et dépenses dans les vêtements qui surpassent votre condition et vos facultés; divertissements profanes dans des jours que Dieu et l'Église ont ordonné de sanctifier. Je ne parle pas du défaut de la présence du propre pasteur ou de celui qu'il a commis à cet effet, car en ce cas il n'y aurait point de noces, et le mariage serait absolument invalide : c'est la décision formelle du saint concile de Trente. Enfin (c'est ainsi que l'ange l'apprit au jeune Tobie), s'engager tellement dans le mariage, qu'on bannit Dieu de son esprit et de son cœur, et qu'on ne pense qu'à satisfaire sa brutalité comme les chevaux et les mulets, qui sont sans raison; ceux qui en usent ainsi, bien loin de convier Jésus-Christ, appellent au contraire le démon, ce qui est horrible à penser : c'est lui qui préside à cette cérémonie, se repaît de la fumée des sacrifices qu'on lui offre : *Non enim uno modo*, dit saint Augustin (*Conf.*), *sacrificatur transgressoribus angelis*; ils deviennent eux-mêmes sa proie et son festin, et s'il ne reçoit pas le même pouvoir sur leur corps que sur ces sept maris de Sara, qu'il étouffa la première nuit de leurs noces, il s'empare de leurs âmes et les charge de mille blessures.

Cependant rien de si rare que de convier Jésus-Christ à ses noces, de ne penser en prenant ce parti qu'à fournir des matériaux pour la construction de la Jérusalem céleste, je veux dire à donner des saints à l'Église qui servent Dieu en esprit et en vérité; car

que demande-t-il autre chose de vous, dit-il par son prophète, sinon qu'il sorte de vous une race d'enfants de Dieu, qui bénisse ici-bas son saint nom et le glorifie à jamais? Ou se proposer de recevoir de la personne avec qui on se lie des secours pour le salut, en a-t-on la moindre pensée? Rien de si commun au contraire que de se marier sans consulter autre chose que sa cupidité. A-t-on le moindre égard aux qualités chrétiennes et essentielles qui regardent le salut? N'est-ce pas le sac d'argent qu'on marie avec le sac d'argent plutôt que la personne avec la personne? Travaille-t-on à se rendre digne de toute la grâce qu'il a plu à Dieu d'attacher à ce sacrement et aux prières de l'Église? ne les déshonore-t-on pas plutôt l'un et l'autre par des excès scandaleux? La licence des païens égala-t-elle jamais la nôtre en bals, en danses, en luxe, en festins? Faut-il s'étonner après cela si de tels commencements ont des suites si funestes, et si après avoir semé du vent on ne recueille que des tourbillons et des tempêtes? Combien de femmes se lamentent de se voir asservies à un joug de fer qu'elles ne peuvent secouer, je veux dire à l'humeur bizarre et emportée d'un mari qui les traite en esclaves! Combien d'hommes d'autre part qui, ayant cru trouver un port et un asile en cet état, se sont jetés au milieu des flots, et, au lieu d'une fille riche et belle qu'ils s'étaient flattés d'avoir pris pour femme, n'ont épousé que des chagrins mortels et des peines sans fin! Ils se sentent joints par un lien indissoluble à des folles et des capricieuses, à des humeurs hautaines et légères, qui prennent un ascendant et des airs impérieux, idolâtres d'elles-mêmes, des furieuses, j'appelle ainsi les joueuses de profession, qui s'emportent dans la manie du jeu, qui y passent les nuits entières et dissipent en peu de temps ce qu'ils n'ont amassé qu'en plusieurs années et avec beaucoup de travail. Je vous laisse à penser ce que font des enfants et des domestiques dans un pareil dérangement... Ainsi on déteste cent fois le jour celui auquel on s'est uni ensemble; la vie se consume en plaintes, en regrets, et la douleur de voir son mal sans ressource pousse quelquefois aux extrémités les plus affreuses. Eh! comment remplirait-on les devoirs de son état, puisqu'on en ignore la meilleure partie? Instruisez-vous-en donc avec toute l'application possible; apprenez de saint Paul combien ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et son Église, qu'il tire sa grâce de l'union mystérieuse du Sauveur avec l'Église son épouse. Femmes, soyez soumises en tout à vos maris ainsi qu'au Seigneur, parce que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ l'est de l'Église qui est son corps dont il est le Sauveur: vous y êtes assujetties par la loi naturelle, et encore plus par la loi divine, et c'est un blasphème que vous commettiez contre la parole expresse de Dieu lorsque vous méprisez l'arrêt prononcé contre vous en la personne de la première femme : *Tu seras sous la*

puissance de ton mari. N'est-il pas juste, dit saint Jérôme, qu'Eve ayant trompé Adam, prenne pour maître celui qu'elle a rendu complice de son crime, afin qu'elle ne tombe plus par la faiblesse de son sexe, mais reprenne la fermeté de l'os dont elle a été tirée, selon la belle expression d'un autre Père (S. PAULIN), *redux in ossa viri*. Gardez-vous bien d'induire au mal vos époux, comme fit notre première mère, qui sollicita le sien de se révolter contre Dieu, et nous précipita par là dans cet abîme de misères que nous éprouvons. Et vous, maris, n'abusez pas de ce pouvoir en vous rendant les tyrans ou les geôliers de vos épouses; vous n'en êtes pas les maîtres comme d'une chose qu'on posséderait et dont on disposerait absolument, mais comme l'âme l'est du corps dont tous les sentiments lui sont communs et avec lequel elle est liée d'une étroite amitié. De même donc que l'âme a soin du corps et pourvoit à ses besoins, sans toutefois condescendre à ses dérèglements et flatter ses passions, ainsi le gouvernement d'un mari doit être de consolation et d'amitié : *Nemo unquam carnem suam odio habuit, sed nutrit et fovet eam*. (Ephes., V.) Vous n'êtes pas supérieurs pour dominer, pour vous faire craindre, pour humilier, mais pour conduire avec douceur, avec sagesse, avec paix. Aimez donc vos femmes comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré à la mort pour elle afin de la sanctifier et de la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride, mais étant sainte et irrépréhensible. Par où vous voyez que l'autorité et l'amour doivent être inséparables; que cet amour doit être encore plus spirituel que corporel, et que vous êtes obligé de considérer encore plus votre épouse comme appartenant à Jésus-Christ qu'à vous, et travailler dans cette vue à la rendre digne de cette union éternelle. Ainsi pourvoyez à ses besoins sans favoriser son luxe, veillez sur sa conduite et tenez-la assujettie sans la molester, aimez-la sans jalousie, soyez-lui complaisant mais sans flatterie et sans vous en rendre esclave : le corps de la femme n'est pas en sa puissance, mais en celle du mari; de même celui du mari est au pouvoir de sa femme : le droit des deux parties est égal à cet égard et leurs obligations réciproques. Ainsi le mari, qui se prévaut de son autorité pour abuser du mariage contre l'ordre de la tempérance, déshonore la pudeur de la nature et la sainteté d'un lien conjugal; c'est un ravisseur, et saint Jérôme le traite d'adultère de sa propre femme : un sage du paganisme se sert de la même expression.

Il n'est pas nécessaire que je vous avertisse que nul ne se peut donner à un autre; mais que l'époux enseigne le premier la continence par son propre exemple, car quoi de plus injuste que d'exiger d'un sexe fragile ce qu'il ne pratiquerait pas lui-même? Mais sachez que la principale fin du mariage est la génération des enfants et non le plaisir : s'y porter par ce seul motif pour ne se pas souil-

ler par d'autres visiblement illicites et criminels, c'est se faire une petite plaie pour en prévenir une plus grande. Souvenez-vous toujours que c'est un remède à votre incontinence, et qu'on ne prend point de remède sans dégoût et sans répugnance, mais avec mesure et précaution; songez encore que c'est une dette qu'on n'exige que par justice et qu'on ne paye pas par volupté, et non pas un présent qu'on puisse faire sans bornes ni demander sans quelque nécessité. Enfin comprenez bien qu'il faut vivre l'un avec l'autre d'une manière qui n'empêche pas les devoirs de la vie chrétienne, *ut non impediantur orationes vestrae*.

Venons à l'éducation des enfants, c'est là un de vos devoirs capitaux sur lequel vous serez examinés au tribunal de Jésus-Christ avec la dernière rigueur : ceux qui le négligent sont déjà jugés, portent leur condamnation écrite sur le front. Appliquez-vous donc à les former à la piété, à les instruire des principaux mystères de la religion, des principes de la vie chrétienne, à étudier leurs penchants pour les redresser, former leur jugement et les accoutumer à réfléchir, et comparer leurs devoirs avec la règle. Gardez-vous bien d'irriter leur tempérament naturel et leurs passions naissantes en employant jamais que les menaces, les crieries, les coups : punissez peu, et si vous le faites, que ce ne soit que les grandes fautes non les petites; non par inclination, mais avec peine; non par coutume et par fantaisie, mais par raison et avec modération, après les avoir convaincus de leurs fautes; surtout priez beaucoup, et soutenez vos paroles par vos exemples.

Heureux les mariages où l'époux et la femme ont toujours devant les yeux ces vérités importantes! Mais encore une fois, qu'ils sont rares! Avonez que jusqu'ici vous avez peu compris la sainteté de cet état et la multiplicité d'obligations qu'il renferme; humiliez-vous-en profondément devant Dieu et conjurez-le de changer l'eau en vin, c'est-à-dire de ranimer la grâce que vous avez reçue à ce sacrement, si vous l'avez laissé éteindre, ou d'en faire l'infusion dans votre cœur, si vous avez eu le malheur de le recevoir en état de péché. Eh! si les personnes qui sont bien entrées et se sont toujours bien conduites en cet état ont besoin qu'il remédie aux inconvénients presque inséparables des mariages les mieux assortis, les dégoûts, les ennuis, les piques, les dissensions, combien sa grâce est-elle plus nécessaire à ceux qui ont contracté un engagement si important sans sa participation, pour avoir la force de les surmonter; autrement leur vie sera un enfer anticipé.

Deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont point de vin. Les premiers feux de l'amour conjugal sont bientôt ralentis : ce n'était que fêtes, que caresses, que ris, que jeux, que divertissements; ces beaux jours passent comme un éclair, comme un songe, et sont

suivis de jours sombres et pleins de nuages; la tristesse succède à la joie. Telle est, ô mon Dieu, votre extrême bonté, de tempérer les douceurs de la vie par des amertumes salutaires, de crainte que les hommes ne s'y attachent et ne préfèrent cet exil à leur patrie! Vous aimez les âmes d'un amour de jalousie, et ne pouvez soutenir qu'on s'entr'aime à votre préjudice. Admirez la bonté compatissante de la divine Marie : elle n'a pas plutôt aperçu le besoin de ceux qui les avaient conviés, et prévu la confusion où ils étaient près de tomber faute de vin, que, sans en être sollicitée de personne, elle représente à son Fils l'embarras de ces pauvres gens, afin qu'il y remédie : *Vinum non habent*. Nous avons dans ces paroles le modèle d'une prière pleine de foi et de confiance, simple, modeste, charitable; elle est pleinement convaincue de la toute-puissance de son Fils, et ne doute pas que tout ne lui soit possible; elle se contente d'exposer simplement le besoin de ceux pour qui elle prie sans prescrire aucun moyen particulier de les soulager, laissant le tout à sa sagesse: c'est ainsi que dans la suite les deux sœurs de Lazare se contentèrent de faire dire au même Sauveur: «Celui que vous aimez est malade.» Elle ne doute pas qu'elle n'obtienne l'effet de sa demande: quel bonheur pour nous et quel avantage de l'avoir pour médiatrice! Si dans le temps de sa vie mortelle, étant encore revêtue d'infirmité elle s'intéressait avec tant de tendresse au soulagement des besoins temporels des hommes, combien plus le fera-t-elle pour les nécessités spirituelles qui sont les seules véritables, présentement qu'elle est revêtue de gloire et que sa charité est consommée! Combien plus efficacement nous obtiendrait-elle le bon esprit qui dissipera nos ténèbres, conduira nous pas dans la voie du ciel et nous y fera marcher constamment jusqu'à la fin! Recourons à elle et employons son crédit dans toutes nos peines, surtout dans le manque de vin, c'est-à-dire de ferveur et de dévotion : elle a un pouvoir tout particulier de nous assister en ces rencontres, car elle a été éminente en ce point. La plupart de ses vertus sont demeurées voilées sous son humilité, et les évangélistes ne nous en ont laissé que peu de chose, mais nous y voyons partout un cœur élevé à Dieu, attentif et appliqué aux vérités sacrées et aux mystères de son Fils, une sainte ferveur de l'esprit, et tous les caractères de la vraie et parfaite dévotion. Ainsi quand nous sentons la nôtre s'atténuer, que notre piété est languissante, que notre esprit est abattu et notre âme engourdie et endormie d'ennui, ou que ceux au progrès desquels nous sommes particulièrement intéressés sont dans le même état, allons à Marie; disons-lui humblement : *Vinum non habent*, et son Fils, touché par ses prières, ne manquera pas de nous rendre la lumière de son visage, de guérir cette langueur et de dissiper cet ennui dont les suites peuvent être si funestes.

Et dicit ei Jesus : Quid tibi et mihi est, mulier? Jésus lui répondit : Femme, qu'y

a-t-il entre vous et moi? O Dieu, qu'entends-je! n'est-ce pas la voix du Fils le plus respectueux à la plus affectionnée et la meilleure de toutes les mères, la voix de la douceur même incarnée? Une pareille réponse ne vous jette-t-elle pas dans la dernière surprise : «Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?» Pardonnez-moi, mon adorable Maître, si j'ose vous dire qu'il y a entre vous et votre sainte mère bien des choses communes. Cette chair et ce sang, cette humanité sacrée ne vous est-elle pas en quelque façon commune avec elle, puisque c'est une portion de sa propre substance? Se peut-il une liaison plus étroite que celle que vous avez contractée ensemble dans votre formation en son sein, votre naissance, votre divine enfance? Que signifient donc ces paroles qui marquent quelque aigreur et quelque rebut? Croirons-nous que la mère ait fait une demande inconsidérée, ou qu'il y ait de l'excès dans cette espèce de répréhension? Loin de nous de pareilles pensées! ce serait un blasphème. Non-seulement il n'y a pas ombre de faute dans l'exposition que Marie fait à son Fils de la disette de ces pauvres gens, on y voit au contraire reluire une très-grande charité pour le prochain, ainsi que nous l'avons remarqué, et une foi parfaite. Il y aura donc du mystère, je le découvre sans peine. Cette réponse paraît forte et dure; mais c'est que Jésus-Christ parlait, en la personne de sa sainte mère, aux pères et aux mères ordinaires qui feraient par de mauvais motifs ce qu'elle faisait par de très-bons, et qui voudraient s'ingérer à régler leurs enfants dans ce qui concerne le service de son Père céleste; il l'a traitée comme une femme ordinaire, et lui a fait part de ses abaissements, ayant porté lui-même, quoique exempt et incapable de péché, la figure et la ressemblance des pécheurs : il a voulu que cette innocente Vierge, qui n'en a jamais commis le moindre, portât en quelques rencontres la figure des mères ordinaires qui agissent par des vues charnelles, qu'elle donnât lieu de lui dire ce qui ne convient qu'à elles. Comme son Père céleste l'avait conduit par des voies dures et crucifiantes, il la conduisit de même, et la traite non selon la faiblesse des sentiments humains, dont il l'avait déchargée, mais selon la perfection de ses voies, selon la sainteté de son esprit, selon la grandeur de ses desseins, et l'éminence de sa grâce. Ainsi ces paroles : *Quid tibi et mihi est, mulier?* ne sont pas tant une correction pour elle qu'une instruction pour nous, par laquelle il apprend surtout à ses ministres à n'avoir aucun égard humain dans l'exercice de leurs fonctions, et à regarder leurs proches comme s'ils étaient étrangers. Jésus-Christ ne tenait pas d'elle sans doute cette puissance de faire des miracles, et de changer l'ordre de la nature, mais uniquement de son Père, dont il exécutait les ordres dans ses temps et ses moments; c'est ce qui lui fait ajouter : *Nondum venit hora mea*; mon heure n'est pas encore venue; comme s'il lui eût dit : Craignez-vous que celui qui

n'a envoyé ne sache pas me donner le signal quand il faudra manifester sa gloire et la mienne? Sont-ce vos désirs qui me doivent régler là-dessus, ou ses desseins éternels? Saint Augustin explique ces paroles du jour de sa Passion auquel il reconnut Marie pour sa mère, et la recommanda au disciple bien-aimé.

Mais voici une nouvelle difficulté : Si l'heure de Jésus-Christ n'était pas encore venue, d'où vient donc qu'il fait ce miracle en faveur de sa mère? Est-ce que sa volonté l'a fait passer par-dessus celle de son Père, et qu'il prévient le temps qui lui était marqué pour sa manifestation? Nullement : il n'est point contraire à lui-même, et rien ne se dément dans sa conduite; mais ce moment était attaché à l'humble prière de Marie, la volonté de son Père était qu'il opérât ce premier miracle à sa sollicitation, mais après avoir, à cette occasion, instruit tous les chrétiens d'attendre en paix ses moments, et ceux qui lui sont spécialement consacrés dans le ministère de son Eglise, de ne pas recevoir la loi de leurs parents pour ce qui regarde leur vocation ou leurs fonctions spirituelles, surtout lorsqu'il s'agit de quelque action éclatante.

Marie conçut sans peine l'intention et le sens du langage de son fils, c'est pourquoi elle n'eut garde de lui répliquer la moindre parole, ni de se justifier; elle souffrit cette espèce d'humiliation sans se troubler et sans dire un seul mot, ni perdre la confiance d'obtenir ce qu'elle avait demandé. Oh! l'excellent modèle de la persévérance dans la prière! Lorsque, bien loin d'être exaucé d'abord, on n'éprouve que des froideurs et des rebuts, il arrive souvent que nous nous rebutions nous-mêmes et abandonnons tout, au lieu de redoubler nos instances. Qu'il paraît bien par là que nous sommes nouveaux et peu expérimentés dans la vie spirituelle, dont l'une des plus importantes maximes est d'attendre Dieu selon cet avis du Sage : *Sustine sustentationes Dei (Eccli., II)*; souffrez les suspensions et les retardements de Dieu; demeurez uni à lui et ne vous laissez pas d'attendre le Médecin suprême. Il veut nous guérir de nos maux, quelque incurables qu'ils soient, mais en sa manière, il veut que la guérison soit lente, afin qu'elle soit plus assurée.

Le premier caractère de la charité selon saint Paul est d'être patient et de souffrir les délais de Dieu, *patiens est (1 Cor., XIII)*; Jésus-Christ lui-même, rabaissé dans notre condition mortelle, n'a pas toujours fait ce qu'il a voulu, ni quand il l'a voulu, lié qu'il était aux ordres de son Père, dans la dépendance des temps et des moments qu'il s'était réservés, ainsi qu'il nous l'apprend encore en un autre endroit : *Tempus meum non est paratum (Joan., VII)*; et des pécheurs voudraient obtenir ce qu'ils demandent en peu de temps, et en la manière qu'il leur plaît; ils oublient le respect qu'on doit aux ordres de Dieu et à la dispensation de sa sagesse, rien ne pouvant être bien fait que ce qu'elle

a réglé, soit par rapport au temps, soit à la substance de la chose, et rien n'étant capable d'avancer ces moments que la bonne disposition d'une âme, qui arrête ses désirs quand elle connaît que Dieu en a d'autres. C'est ce qui arrive ici à notre incomparable Vierge : ayant appris de son Fils que son heure n'était pas venue, elle conseilla aux serviteurs de se tenir prêts pour faire tout ce qu'il lui plairait d'ordonner, et faisant la première ce qu'elle conseillait aux autres, sa soumission parfaite fit aussitôt arriver cette heure qui aurait été bien éloignée pour une âme impatiente, qui prétend assujettir la volonté suprême à ses caprices. Eh! quoi! ne savez-vous pas que Dieu veut être importuné, et attendu depuis la veille du matin jusqu'à la nuit. Et devez-vous regarder comme un médiocre avantage d'avoir été longtemps en état de mendiant à la porte de ce grand Père de famille; il vous en aurait peut-être fait une moindre grâce en exauçant d'abord votre prière et vous consolant dans le moment que votre cœur s'est tourné vers lui.

Dicit mater Jesu ministris : Quodcunque dixerit vobis facite. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Voyez comme une humiliation bien reçue augmente la confiance et prépare aux plus grandes faveurs.

Ce n'est pas aux seuls serviteurs de ce festin qu'elle adresse ces paroles, c'est à tous ceux qui se glorifient de ce nom et la reconnaissent pour la vraie mère de Dieu : *quæcunque dixerit vobis facite.* Qu'ils apprennent d'elle que le secret de rendre son intercession efficace auprès de l'unique Médiateur, est de pratiquer avec fidélité tout ce qu'il leur ordonne par son Évangile; elle ne s'engage à employer son crédit pour nous qu'à condition que nous ferons tous nos efforts pour accomplir la loi de Dieu, remplir nos devoirs, et que nous mettrons toute notre étude à plaire à son Fils par une vie conforme à l'Évangile. Il n'y en a pas un particulier et différent de l'autre pour ceux qui font une profession spéciale d'appartenir à Marie, soit en portant ses livrées, soit en entrant dans des associations où elle est particulièrement honorée; ils contractent par là une obligation encore plus étroite d'accomplir cette loi royale et d'exprimer dans leurs mœurs la vie du fils et de la mère : elle ne promet rien, comme vous voyez ici, mais elle fait tout espérer, pourvu qu'on pratique le moyen qu'elle marque : *quæcunque dixerit vobis facite.* Elle n'exécute rien, elle ne vous donne pas le droit, par quelques courtes ou longues prières que vous lui ferez, d'offenser impunément son Fils, de la gloire duquel elle est incomparablement plus jalouse que de la sienne, qu'elle fait consister tout entière à le voir servi et adoré en esprit et en vérité. De pareilles prières sont en horreur et en exécution, si vous voulez qu'elle écoute les vôtres et porte les siennes à son Fils : détestez le premier vos désordres et retournez à Dieu par une conversion sincère. Quoi! la plus humble des créatures favoriserait votre

orgueil, la plus pure des vierges couvrirait vos infamies; la plus détachée des biens périssables servirait à la cupidité que vous avez d'en amasser? Eh! depuis quel temps le royaume de Dieu est-il ainsi divisé? Sachez que Marie sera la première à vous accuser si vous continuez à la déshonorer par une vie païenne ou du moins toute judaïque. C'est l'Évangile réduit en pratique qui vous sanctifiera, et non pas des dévotions arbitraires auxquelles vous vous attachez avec scrupule, quelquefois avec superstition, tandis que vous violez l'essentiel de la loi, la justice et la miséricorde. Oh! que ces deux paroles de Marie dans notre Évangile bien méditées, préserveraient ses faux dévots d'illusion et les empêcheraient de donner dans les pièges que leur tend le démon! Dessillez-leur les yeux, ô divine Marie, débrouillez-les de leurs fausses préventions, inspirez-leur le désir de s'instruire de leurs obligations essentielles dans l'Évangile, et de conformer leur vie à ses maximes adorables, quelque répugnance qu'y trouve leur amour-propre.

Dicit eis Jesus : Implete hydrias aqua ; et impleverunt eas usque ad summum. Emplissez les urnes d'eau; et ils les emplirent jusqu'au haut. La prompte obéissance de ces serviteurs au commandement de Jésus nous est encore d'un grand exemple. Ils ne voyaient pas à quoi cet ordre aboutirait, ni ce que Jésus-Christ prétendait faire de cette eau dans le besoin qu'on avait de vin; ils ne savaient pas cependant comme nous que c'était celui-là même qui change tous les ans l'eau en vin dans la vigne. Il veut que nous exécutions avec simplicité ce qu'il ordonne, et lui laissons le soin du reste; n'est-il pas bien juste de l'en croire à sa parole? Il a attaché la grâce de la justification à des signes bas en apparence, et peu proportionnés aux grands effets qu'il produit par leur moyen : un peu d'eau, un peu de vin, un peu d'huile, voilà la matière des principaux sacrements; c'est qu'il veut trouver des esprits soumis et des cœurs dociles, et dompter par là cet amour déréglé de l'indépendance que nous avons hérité de nos premiers parents. L'aveugle-né se laissa oindre les yeux avec de la boue et les alla laver dans la piscine de Siloë, ainsi que Jésus-Christ le lui avait ordonné; sa foi lui fit croire que ce qui causerait l'aveuglement dans la main d'un autre lui rendrait la vue en la main du Tout-Puissant, lequel a fait l'homme avec un peu de terre, et tout ce monde de rien. Une obéissance simple et prompte mérite les plus grandes grâces, et on s'en rend souvent indigne en méprisant ou négligeant de faire de petites choses, on même contraires à ce qu'on attend, auxquelles toutefois il plaît à Dieu les attacher. Voyez ce qu'il faillit en coûter à Naaman pour n'avoir pas déferé d'abord à Elisée qu'il était venu trouver pour être guéri par lui de sa lèpre. Le prophète ayant fait dire à ce seigneur de Syrie qu'il eût à se laver sept fois dans le Jourdain, et que sa chair deviendrait pure, il se

retirait plein d'indignation et fâché d'avoir fait le voyage de Judée, comme si, disait-il, les rivières de son pays n'eussent pas valu celle du Jourdain; mais ses serviteurs lui représentèrent qu'il devrait obéir quand même on lui aurait ordonné quelque chose de bien difficile : il s'y soumit sur-le-champ et fut heureusement guéri dans le corps et dans l'âme.

Les six grandes cruches ou urnes qui étaient là pour servir aux purifications ou ablutions alors en usage chez les Juifs, ayant été remplies d'eau, Jésus-Christ ordonna aux mêmes serviteurs de porter cette liqueur à celui qui présidait au festin, ce qu'ils firent; et quand il en eut goûté, ne sachant pas le miracle qui venait de s'opérer, il appela l'époux et lui dit : Vous avez fait le contraire des autres, car on sert d'ordinaire le meilleur vin, et après qu'on a beaucoup bu, on fait passer le moindre; mais pour vous, vous avez réservé le meilleur sur la fin du repas. Saint Augustin trouve un grand mystère dans ces paroles : par ce vin servi d'abord, il entend l'Ancien Testament ou le vin vieux de la loi sans force et sans vertu. Cette première alliance de Dieu avec les hommes se peut encore mieux comparer à l'eau qu'on versa dans les cruches; d'elle-même insipide et sans goût, elle les a laissés dans leur faiblesse et n'a pu rien conduire à la perfection; toutes ces purifications ou ablutions différentes, ordonnées par Moïse ou inventées par les pharisiens, n'allaient pas jusqu'au cœur, et étaient incapables de le purifier de ses souillures; ce miracle était réservé à la loi nouvelle, à ce vin nouveau que Jésus-Christ a créé par son Saint-Esprit, vin qui n'est autre que la grâce puissante, efficace, victorieuse, qui change les cœurs et fait accomplir avec joie ce que la loi commande en inspirant l'amour de la justice. O vin délicieux! qui enivre saintement les âmes, suspend les fonctions de la raison humaine pour ne laisser agir que la divine, et cause un heureux oubli des choses de la terre; c'est le vin des noces de l'Agneau qui nous donne du courage et des forces dans ce pèlerinage, mais que nous boirons à pleines coupes dans le royaume de son Père; c'est de ce vin que les apôtres étaient saintement enivrés le jour de la Pentecôte, lorsque les Juifs, rassemblés de toutes parts à Jérusalem pour cette grande fête, les entendant parler chacun en leur langue des merveilles de Dieu, et n'en comprenant pas la cause, s'entredisaient : Ces gens sont ivres et pleins de vin nouveau. Désirons-le, demandons-le, buvons-le avec avidité, ce vin exquis qui nous causera du mépris et du dégoût de toutes les consolations humaines, et excitera en nous de saints transports; bénissons Dieu de nous avoir fait naître dans le temps que selon l'économie de sa sagesse il devait servir aux hommes cet excellent vin. Quel avantage inestimable, quel sort digne d'envie, d'avoir été réservé pour ces heureux siècles où tous les mystères ayant été accomplis et les vérités pleinement éclaircies,

nous jouissons de ce que les juifs n'ont entrevu que confusément, à travers plusieurs nuages. Ils n'ont eu que l'écorce, nous avons les fruits; ils ont travaillé avec beaucoup de fatigue, leurs travaux ont été stériles, nous y sommes entrés et en avons recueilli l'utilité; ils étaient assujettis comme des enfants aux premières et plus grossières instructions que Dieu a données au monde, ou plutôt traités en esclaves qui ignorent les desseins de leur maître, tenus comme prisonniers sous la loi. Dieu en use avec nous comme avec ses amis à qui ont fait confiance de tous ses secrets, comme avec ses enfants tendrement chéris, et en cette qualité il nous donne la grâce, l'esprit, la vérité et l'intelligence; mais songez que toutes ces prérogatives et ces distinctions si glorieuses seront la matière d'une condamnation plus rigoureuse et d'une confusion éternelle, si nous ne correspondons à toutes ces grâces et si notre justice n'est plus abondante que celle de ce peuple appelé le premier à la connaissance du vrai Dieu.

Saint Grégoire donne encore une explication morale très-édifiante aux paroles du maître du festin. Il nous y fait remarquer la différence qui se trouve entre la conduite du monde et celle de Jésus-Christ, entre les délices spirituelles et les charnelles. Les premières n'ont rien qui attire et excite à les rechercher; mais du moment qu'on en a goûté, on les estime ce qu'elles valent, et on désire d'y participer avec plus d'abondance. Les voluptés sensuelles, au contraire, se font désirer avec ardeur; mais à peine en a-t-on essayé, qu'elles se tournent en amertume et causent un horrible dégoût: ce sont des raisins verts qui agacent les dents. Dans les unes la passion irrite le désir, et dans les autres elle l'éteint et ne laisse à l'âme qu'un vide désolant, que la douleur et la honte de s'être lassée à la poursuite d'un bien frivole. Le monde, pour vous attirer, vous fait espérer des plaisirs tout purs, des joies durables et constantes; notre imagination nous transporte comme dans des pays enchantés, ses commencements sont riants et charmants; mais quand vous avez été assez stupides pour vous laisser leurrer à ses promesses, oh! qu'il vous fait payer cher ces ombres de plaisirs! Il vous fait boire tout à loisir son méchant vin, son vin d'aspic et de dragon, comme parle l'Écriture; il vous fait payer l'usure de ses joies chimériques, et leur fait succéder le sentiment de quelque misère réelle, d'autant plus insupportable qu'on ne s'y était pas attendu, et qu'on se voit privé des joies spirituelles. Jésus-Christ, au contraire, ne promet que des croix et des souffrances, il ne parle que de renoncements et de sacrifices; mais sa grâce sait tellement adoucir toutes ces peines, qu'on ne voudrait pas les changer pour des couronnes.

Les saints Pères se sont servis du miracle de la conversion de l'eau en vin, qu'on lit dans cet évangile, pour nous rendre plus

croyable celui qu'il opère tous les jours sur nos autels par le ministère des prêtres, en changeant le vin et l'eau, versés dans le calice, en son sang précieux. Les hérétiques, qui reconnaissent le premier, n'ont pas plus de fondement de nier le second: tout est également facile au Tout-Puissant. C'est ce qui nous doit inspirer une ferme confiance qu'il renouvellera notre intérieur par la vertu efficace de son esprit, qu'il changera nos inclinations basses et animales dans les siennes toutes célestes et divines, notre tiédeur en la ferveur de son saint amour, notre attache déréglée aux biens de la terre dans l'estime des biens invisibles; enfin, qu'il nous transformera en lui-même, surtout si nous employons la médiation de Marie, aux prières de laquelle il accorde ce premier miracle.

Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilee, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus. Prémisses adorables des miracles de Jésus dans sa vie publique et conversante, elle n'en sera plus dorénavant qu'une suite et un enchaînement, chacun de ses pas sera marqué par quelque guérison miraculeuse. C'est la voie qu'il a choisie pour réunir les hommes en un corps de religion, sans en exclure aucun: elle est la plus naturelle, la plus courte et la moins exposée aux illusions. Il n'a pas entrepris d'instruire des vérités nécessaires au salut par de longs raisonnements et des disputes embarrassées, le commun des hommes n'en est pas capable. Il n'a pas voulu aussi être cru sur sa parole: sans parler de ce grand nombre de prophètes qui avaient précédé sa naissance temporelle, et ont chacun prédit quelque circonstance particulière de sa vie ou de sa mort, il a prouvé, par une foule de miracles, qu'il était ce Messie attendu depuis tant de siècles; il a proposé à la vérité des dogmes qui paraissent incompréhensibles à l'entendement humain, des maximes pour le règlement des mœurs, qui le sont encore plus à notre cœur corrompu; mais il a donné des preuves invincibles de sa mission: à sa parole, les boîtes marchent, les aveugles voient, les sourds entendent, les muets parlent, les morts ressuscitent, la mer et les vents se calment: quel moyen plus propre d'instruire des hommes grossiers et de fixer l'inconstance de leur esprit naturellement amoureux des nouveautés? C'est ainsi, dit saint Augustin, que Jésus-Christ, apportant le remède pour guérir nos maux, s'est acquis l'autorité par ses miracles, et s'est ensuite fait croire par autorité: *Miraculis conciliauit auctoritatem, auctoritate meruit fidem*. Croyons donc, ainsi que firent ses disciples à la vue de ce premier miracle; il n'a pas été moins fait pour nous que pour eux; la multitude innombrable de ceux qu'il fit ensuite, et qui sont consignés dans l'Évangile, doit fortifier cette foi; mais les miracles invisibles, dont nous sommes nous-mêmes les témoins, et que nous avons éprouvés, doivent la rendre si inébranlable que rien au monde ne soit capable de la renverser.

HOMÉLIE IV.

Pour le cinquième dimanche après
l'Épiphanie.

DE LA PATIENCE DE DIEU ENVERS LES
PÊCHEURS.

Simile factum est regnum celorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo. (Matth., XIII.)

Le royaume du ciel est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ.

Vous n'avez pas lieu de craindre que je vous donne mes propres conjectures dans l'explication de la parabole que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui ; je n'aurai pas même besoin de recourir aux interprétations de ses saints docteurs ; Jésus-Christ lui-même, qui l'a proposée au peuple juif, en a bien voulu être l'interprète, et en donner la véritable intelligence à ses disciples en particulier. Celui qui sème le bon grain, leur dit-il, est le Fils de l'homme ; le champ dans lequel il sème, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les enfants du royaume. C'est du sein de son Père éternel que notre divin laboureur est sorti pour semer ses élus, et jeter dans leurs âmes les semences de toutes les vertus : car il n'y a sainte pensée, pieux desirs, bon mouvement, action louable qui ne vienne de lui, et ne soit le fruit des mystères qu'il a opérés sur la terre. Elle n'était avant sa venue qu'un champ stérile couvert de ronces et d'épines ; il l'a cultivée par les travaux de sa vie voyageuse, il a jeté la semence de sa parole, l'a arrosée de son sang et a ensemencé le reste du monde par la prédication de ses apôtres et surtout du grand saint Paul, que saint Chrysostome appelle par un beau mot un laboureur ailé, tant il a parcouru de pays et de contrées différentes, en répandant partout la connaissance de l'Evangile. Ceux qui se convertissaient alors du judaïsme ou de la gentilité par la vertu de la prédication, étaient comme un peu de bon grain parmi une grande quantité d'ivraie ; ils brillaient au milieu d'une nation dépravée et corrompue comme des astres dans le monde ; et quoiqu'ils fussent obligés de vivre parmi les infidèles, car autrement il eût fallu (comme dit saint Paul) qu'ils sortissent du monde, le discernement n'était pas alors difficile à faire, et le danger n'était pas si grand, car les excès extravagants des païens inspiraient plutôt de l'horreur que le désir de les suivre.

Mais le démon, par l'envie duquel la mort est entrée dans le monde, jaloux de la gloire de Jésus-Christ, et des avantages infinis que sa mort a procurés aux hommes, trouva bientôt moyen de sursemer son ivraie dans le champ de l'Eglise. *Cum autem dormirent homines, venit inimicus homo, et superseminavit zizania in medio tritici.* Il semble par ces premières paroles dont Jésus-Christ n'a pas fait l'application, parce qu'elles ne sont peut-être pas essentielles à la parabole, que l'ennemi de tout bien se soit prévalu de la mort des apôtres, ou de la négligence des

pasteurs, pour semer les erreurs et les vices dont il est le père dans l'Eglise. En effet, il n'y a pas de temps plus propre pour les noirs desseins que celui de la nuit, où les sentinelles d'Israël, obligées par leur état de veiller pour le peuple de Dieu, sont elles-mêmes plongées dans le sommeil. Sentinelles endormies ? Il n'y va rien moins que de votre salut éternel ! Si ces âmes qui vous étaient confiées deviennent la proie de l'ennemi, elles mourront à la vérité dans leur iniquité, leur perte est certaine ; mais elle vous sera imputée, et Jésus-Christ vous redemandera leur sang, ou plutôt le sien versé inutilement pour elles. Par votre faute, qui ne peut être qu'énorme et sans que l'ennemi s'en mêle, vous étouffez vous-même vos propres enfants peut-être contre votre dessein ; ils sont étouffés toutefois comme le fut l'enfant de cette mère, qui donna occasion à Salomon de prononcer un jugement si sage : *Dormiens quippe oppressit eum.* (III Reg., III.) Seigneur, éveillez les conducteurs de votre troupeau par le tonnerre de vos menaces ; ne permettez pas qu'ils aient moins de vigilance pour vous conserver ceux dont vous les avez chargés, que le démon pour les perdre.

Cum autem crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania. L'herbe ayant donc poussé et étant montée en épis, l'ivraie commença aussi à paraître. Hélas ! comment les méchants ne paraîtraient-ils pas dans l'Eglise, puisqu'ils excèdent de beaucoup le nombre des bons, qu'ils y occupent quelquefois les premiers rangs, que la multitude de paille est si grande dans l'aire, pour me servir de l'expression de saint Augustin, qu'elle couvre presque entièrement le bon grain et qu'on a peine à l'apercevoir. Eh ! comment les impies ne se feraient-ils pas remarquer, puisque, loin de chercher les ténèbres pour couvrir leurs infamies, ils en font trophée, ils en tirent vanité et les publient hautement, ainsi que faisait l'abominable Sodome : *Peccatum suum quasi Sodoma predicaverunt.* C'est ainsi, ô hommes pleins de toute sorte de malice ! enfants du diable, ennemis de toute justice, que vous faites l'œuvre de votre Père, et pervertissez les voies du Seigneur en vous efforçant de corrompre ses serviteurs par vos paroles, et encore plus par la vue contagieuse de vos pernicieux exemples ? N'avez-vous point d'horreur de servir au diable d'organes et d'instruments, de vous prêter à ses desseins sanguinaires, et d'entraîner dans l'enfer des âmes qui ont coûté le sang d'un Dieu ? Horrible emploi ! détestable ministère ! Sans doute qu'il vaudrait mieux être jetés dans la mer une meule de moulin au cou, ou n'être jamais nés : qui vous garantira de la colère du juste Juge ? Il a déjà le van en main pour nettoyer son aire, il amassera son blé dans le grenier ; mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais : *Paleas autem comburet igni inextinguibili.* (Matth., III ; Luc., III.) Mais ils n'ont point d'oreilles pour m'entendre. Qu'on ne s'y

trompe pas toutefois ? Il n'est pas besoin, pour être ivraie et avoir sa funeste destinée d'être engagé dans des désordres sensibles et criants, de n'avoir aucune crainte de Dieu ni des hommes, de causer des scandales ; il suffit de ne les pas empêcher quand on le peut, de se conformer aux maximes et aux pratiques du monde, d'empêcher son prochain de croître dans l'amour de la vérité, et de porter le fruit de la charité ; en un mot, il suffit d'être dominé par la cupidité, quelque réputation de probité qu'on conserve au dehors ; car, comme on n'est froment que par la charité, ou par l'amour dominant de l'ordre, on est zizanie dès que cette charité ne règne plus dans le cœur, et qu'elle est étouffée par les passions. Oh ! qui n'a sujet de craindre d'être de ce nombre, puisque ce malheur peut arriver sans qu'il paraisse un grand changement à l'extérieur, comme il arrive souvent qu'un épi semblable en tout aux autres sera séché, et ne tirera plus de suc de la terre, et qu'un fruit paraît beau et vermeille au dehors, tandis qu'un ver qu'on ne voit pas aura pourri tout le dedans.

Admirez la bonté de notre Dieu, qui n'expose communément les siens à la persécution des méchants, soit celle qu'ils leur font ouvertement et par des violences, soit la secrète et la plus dangereuse en les sollicitant au mal, que lorsqu'ils sont assez affermis dans la vertu et enracinés dans la charité pour soutenir ces attaques, et en sortir avec avantage.

Dixerunt ei servi patrisfamilias : Vis, imus et colligimus ea, etc. Les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il répondit : C'est mon ennemi qui l'a fait. Ils s'offrirent de l'arracher sur-le-champ, mais il ne le voulut pas : Non, dit-il, de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le bon grain : *Ne forte colligentes zizania, eradicetis simul et triticum*. L'empressement de ces serviteurs peut marquer le zèle trop ardent, mais peu éclairé de ceux qui voudraient voir l'Eglise purgée en un jour de tous les abus qui la déshonorent, et tous les scandales bannis. Ce zèle précipité n'est pas quelquefois moins à craindre que l'autre extrémité, et cause d'aussi grands maux que la paresse et la lenteur qui ne s'élève de rien, et laisse un champ ouvert aux incinuations de tout le monde. On passe aisément, si l'on n'y prend garde, de la haine trop ardente des vices à celle des pécheurs mêmes ; la haine du péché est très-louable en soi, mais elle doit être modérée par la patience et par le support des méchants. Quand on s'écarte de cette disposition, à quels dangers ne s'expose-t-on pas ! dans quels précipices ne se jette-t-on pas ! On veut guérir une plaie de l'Eglise, et on lui en fait une nouvelle très-profonde et souvent irréparable ; on veut en retrancher des désordres et on s'en retranche soi-même par le schisme, qui est le plus grand fléau dont elle puisse être affligée. C'est ainsi qu'an-

trefois les donatistes formèrent une société schismatique et se séparèrent de l'Eglise universelle, prétendant qu'elle s'était souillée en communiquant avec un évêque de Carthage, qu'ils accusaient d'avoir livré les livres sacrés aux persécuteurs de la foi. Qui pourrait décrire les ravages effroyables que ces furieux causèrent dans la vigne de Jésus-Christ, les violences, les meurtres, les profanations, les sacrilèges qu'ils commirent ! Ils passèrent jusqu'à cet excès horrible, et dont le récit fait frémir, de jeter à des chiens les sacrés mystères en haine de ce qu'il avaient été consacrés par ceux qu'ils appelaient des traditeurs. Il fallut plus d'un siècle pour éteindre l'incendie qu'ils avaient allumé dans la maison de Dieu ; encore n'en serait-on jamais venu à bout sans l'autorité impériale. Mais, sans aller chercher des exemples dans des siècles si reculés, le nôtre n'en fournit-il pas de déplorables ? Les prétendus réformés n'ont-ils pas pris pour prétexte de leur séparation d'avec nous les scandales qui régnaient dans l'Eglise, et entraîné dans leur révolte une infinité de chrétiens faibles ? Il n'est pas besoin que je vous fasse l'histoire de toutes ces horreurs, elle serait trop longue, et vous en savez assez pour comprendre la justesse de cette maxime de saint Augustin, qu'il n'y a aucun crime, pour grand qu'il soit, qui doive obliger de faire schisme avec l'Eglise, puisque le schisme est le plus grand des crimes, et qu'il n'appartient pas à des particuliers de faire ce discernement. C'est aux pasteurs qui en ont reçu le pouvoir de Jésus-Christ ; il leur a été donné pour l'édification, et non pour la destruction ; il leur a mis en main le glaive spirituel pour retrancher de son corps mystique les enfants de Bélial, qui ne veulent point de joug, et qui sont aux autres des pierres de scandale : *in promptu habentes ulcisci omnem inobedientiam*. (II Cor., X.) Il est vrai que s'ils voulaient faire valoir la discipline à l'égard de tous les pécheurs scandaleux, ils se mettraient en danger d'exciter des schismes et causeraient par là de plus grands maux que ceux qu'ils voudraient apaiser. Ainsi le meilleur parti qu'ils aient à prendre, c'est saint Augustin qui le leur conseille (car à Dieu ne plaise que je m'ingère de prescrire aux pasteurs supérieurs des règles de conduite que je dois recevoir d'eux), ce parti, dis-je, est d'user d'une sainte sévérité et d'une rigueur salutaire lorsqu'il n'y a qu'un petit nombre de coupables, ainsi que fit saint Paul à l'égard de l'incestueux de Corinthe, qui avait jeté toute cette Eglise dans le trouble : il l'en retrancha comme un membre gangrené capable de corrompre le reste du corps, et le livra à Sa au pour mortifier sa chair. Mais lorsqu'il y a un grand nombre de délinquants indociles, et qui, bien loin de subir la sentence de l'Eglise, y causeront de nouveaux scandales et y allumeront le feu d'une guerre civile, il faut user de condescendance et d'une sainte dissimulation, et se contenter de gémir de tant d'excès : *Omnia perversa quæ non potest*

corriger, tolerat, gemit. Ce n'est plus alors tolérance criminelle, fausse indulgence et mollesse, mais sage et prudente économie ; elle est fondée sur la parole même de notre évangile : *ne forte simuleradicetis et triticum.* C'est par la considération du bon grain, qu'on épargne l'ivraie, de peur qu'en voulant arracher cette dernière, on n'arrache en même temps la première. Mais quand ce danger n'est pas à craindre, un pasteur doit user de l'autorité que Dieu lui a mise en main pour extirper les vices et empêcher que les brebis infectées ne nuisent à son troupeau ; et il se charge d'un terrible compte lorsque par son silence et sa dissimulation les scandales se multiplient.

Il est vrai que cette indulgence, dont l'Eglise est communément obligée d'user à l'égard des pécheurs, quoique nécessaire, est bien déplorable, puisqu'elle ne vient que de la multitude des pécheurs et de l'abondance des péchés. Si on punissait tous les criminels de cette espèce d'excommunication, l'Eglise serait effrayée de sa solitude et du petit nombre de ceux qui auraient droit d'assister à la célébration de ses mystères. Ecoutez comment s'en plaignait saint Bernard, quoique son siècle fût moins déréglé que le nôtre : Une corruption contagieuse se répand, dit-il, dans tout le corps de l'Eglise, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus intérieure, et d'autant plus désespérée qu'elle est plus universelle. Si un hérétique s'élevait contre elle en lui faisant une guerre ouverte, on le chasserait de son sein et il se sécherait comme un sarment retranché de la vigne ; si un ennemi public l'attaquait avec violence, elle se cacherait peut-être et éviterait sa fureur. Mais maintenant qui est-ce qu'elle chassera ? ou de qui est-ce qu'elle se cachera ? Ils sont tous ses amis, et ils sont tous ses ennemis ; ils sont tous ses confidents et en même temps ses adversaires ; ils sont ses domestiques, et il n'y en a pas un qui vive en paix avec elle ; ils sont ses proches, et cherchent leurs propres intérêts ; ils sont ministres de Jésus-Christ, ils servent son ennemi. Il veut dire que tous les pasteurs de l'Eglise ne sont pas saints, que ce sont quelquefois des citoyens de Babylone qui sont assis sur ses trônes, des mercenaires, et qu'ils sont eux-mêmes l'ivraie qui aurait besoin d'être arrachée. L'armature de l'Eglise, continue ce saint docteur, est maintenant très-amère dans les mœurs de ses proches ; elle ne peut plus ni les éloigner d'elle, ni s'éloigner d'eux, tant ils se sont établis puissamment et multipliés à l'infini : sa plaie est incurable, elle a la paix sans avoir la paix, la paix à l'égard des païens et des hérétiques, mais non pas de ses enfants, et c'est proprement aujourd'hui qu'elle fait cette plainte : J'ai nourri des enfants, je les ai élevés, et après ils m'ont méprisée.

Mais d'où vient, me direz-vous, que Dieu se soufre, lui qui aime tant les âmes, qu'il les a rachetées au prix inestimable de la vie de son propre Fils ? D'où vient qu'il permet au démon de remplir le champ de son Eglise de

cette quantité prodigieuse d'ivraie qui la défigure, lui qui a un amour de jalousie pour sa beauté ? Ah ! c'est sans doute pour des raisons dignes de sa sagesse et de sa bonté ; j'en vais toucher quelques-unes des principales.

Comme il veut conduire ici-bas les hommes par la voie de la foi, c'eût été les en tirer visiblement, que d'affranchir de toute passion et d'exempter de tous vices ceux qui en feraient profession ; ce serait un miracle perpétuel et subsistant, trop palpable pour l'économie de ses desseins ; tous ceux qui composeraient l'Eglise seraient plutôt des anges que des hommes, ils seraient tirés par là de la condition des autres, et l'état de foi et d'obscureté détruit. Il est vrai que la sainteté est un caractère de l'Eglise, qui la rendra toujours reconnaissable, mais c'est aux esprits attentifs et aux cœurs sincères, car ceux qui manquent de ces dispositions la confondent aisément avec les autres sociétés, et la multitude des méchants les empêche de rendre justice aux bons. Il fallait donc de nécessité que Dieu permit qu'il y entrât des méchants, ou qu'ils se pervertissent après y être entrés. C'est le filet qui enferme les bons et les méchants poissons, l'arche qui contient les animaux mondes et immondes, l'aire où la paille se trouve mêlée avec le bon grain.

Voici une seconde raison qui n'est pas moins forte : Dieu voulait faire éclater la toute-puissance de sa grâce dans l'infirmité humaine, et s'honorer dans ses saints par des vertus éminentes. Or, pour parvenir à ce degré, elles ont besoin d'être exercées, de trouver de l'opposition et de la contradiction de la part des méchants, sans quoi elles languissent et ne se perfectionnent jamais. Il faut des Caïn aux Abel, des Saül aux David, des Jézabel aux Elie, et des Brice aux Martin ; le champ de l'Eglise aurait-il produit cette moisson abondante de martyrs qui en font la gloire et le plus illustre fleuron de sa couronne, sans les tyrans et les persécuteurs de notre sainte religion ? Tous les supplices que la rage du démon leur a fait inventer n'ont servi qu'à rehausser la constance de ces généreux confesseurs du nom de Jésus-Christ ; ils leur ont servi d'instruments, de ciseaux, de marteaux pour les polir, les ciseler, les tailler et les faire ainsi entrer dans la structure du temple immortel, et en être comme les colonnes et les plus riches ornements. Aurions-nous tant d'exemples éclatants de l'amour des ennemis, l'acte le plus héroïque de la charité chrétienne, et le plus contraire à toutes les penes de la nature, si la haine des méchants ne se fût acharnée sur les innocents ? Il en est dans l'ordre de la grâce ainsi que dans celui de la nature, où nous voyons que les contraires redoublent leur activité en présence l'un de l'autre, et que le feu fait sentir plus vivement sa chaleur durant l'hiver par une espèce d'antipéristase. Nous irions trop lentement, ils nous font avancer ; nous ne prions que mollement, et ne

prierions peut-être pas du tout; ils nous contraignent d'avoir recours à la prière, et la rendent plus fervente, plus puissante et plus efficace. Et comme c'est principalement par l'humilité qu'on plaît à Dieu, et qu'on attire ses regards favorables, rien ne contribue plus à y établir ses serviteurs que ce mélange avec les impies : ils voient dans ces derniers ce qu'ils seraient eux-mêmes sans une miséricorde toute gratuite, et ce qu'ils peuvent encore devenir. Ceux qui sont délivrés, dit excellemment saint Augustin, apprennent de ceux qui ne le sont pas, qu'ils auraient encouru les mêmes peines, si la grâce ne les avait prévenus; car quel est le crime pour énorme qu'il soit, que tout homme quelque juste qu'on le suppose, ne soit capable de commettre, si Dieu l'abandonne à lui-même? *Nullum malum facit homo, quod non faciat alter homo, si desit Rector a quo factus est homo.* (S. PROSP.) C'est dans cette vue et par ce sentiment intérieur que la foi imprime dans leurs cœurs, que les plus grands saints s'humilient sous la puissante main de Dieu qui a fait ce discernement de la lumière d'avec les ténèbres; ils s'attachent encore davantage à lui en touchant comme de leurs mains la grandeur de la miséricorde qu'il leur a faite; l'amour qu'il a eu pour eux de toute éternité leur paraît plus doux, dit un grand disciple de saint Augustin, par la comparaison qu'ils font d'une conduite si différente qu'il a tenue envers les autres : *Salvum me facit, quoniam voluit me.* (Psal. XVII.) Ils gémissent davantage en considérant la profondeur de la plaie que nous avons reçue en Adam, et ils ont plus d'horreur de leur corruption. Loin d'insulter à ceux qui les exercent, ils les plaignent, ils les aiment tendrement, ils s'efforcent d'attirer sur eux la miséricorde dont ils ont éprouvé la douceur, persuadés qu'il ne sera pas plus difficile au Médecin suprême de les guérir qu'eux-mêmes, et qu'ils ne consumeraient peut-être pas inutilement tant de remèdes qu'ils ont fait; oui, ils croient que si les mêmes merveilles avaient été opérées dans Tyr et dans Sidon, ces villes infidèles auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice, et que si cette terre présentement en friche et couverte de ronces avait été aussi cultivée, aussi fumée qu'elle, elle aurait porté de meilleurs fruits et en plus grande abondance. C'est ainsi que saint Etienne, comme dit un Père, ne se préféra pas à ses bourreaux, ni à Saul qui le lapidait par les mains de tous, et que le grand saint Ignace martyr s'instruisait par la cruauté de ses gardes : « Je vais à Rome, écrit-il aux fidèles de cette grande ville, conduit par dix léopards (c'est le nom qu'il donne à ces soldats) qui me font plus de mal à mesure que je m'efforce de leur faire plus de bien, mais ils sont ma science et ma doctrine : *mea doctrina.* »

Cette parole se peut appliquer à tous ceux qui sont dominés par leurs passions : ils nous rendent la lumière plus sensible par leurs ténèbres qui sont palpables ; ils nous

font voir l'aveuglement, la haine de la vérité, la dureté du cœur qu'elles produisent, les fausses routes qu'elles font prendre, l'activité qu'elles inspirent pour parvenir à ce qu'ils s'imaginent devoir remplir leurs souhaits, le néant et le vide de ce qui en est l'objet, et le dégoût qui succède bientôt au plaisir de sa jouissance, la douleur dont elles déchirent l'âme lorsqu'elles trouvent des obstacles invincibles, ou que le cœur est partagé par des désirs contraires. Ces réflexions si naturelles ne servent pas seulement à nous humilier, mais à exciter tout ce que nous avons de foi, afin de faire pour le ciel ce que les autres font pour la terre, et pour des choses de néant. Saint Augustin emploie souvent cette considération comme un des plus pressants motifs pour vaincre la paresse : « A quels dangers, dit-il, les hommes possédés du désir de s'enrichir et de faire fortune, ne s'exposent-ils pas ? Que de soins, que de sueurs, que de veilles, que de fatigues ! Quel renoncement à toutes sortes de plaisirs ! Pourquoi la charité ne ferait-elle donc pas pour la béatitude ce que la cupidité fait pour les biens du monde, qui ne sont qu'une misère effective ? On fait tout pour l'amour de la vie, on n'oublie rien pour se la rendre douce et délicieuse ; il n'y a que la vie éternelle pour l'acquisition de laquelle on ne veut rien souffrir. Étudiez un courtisan : rien égale-t-il son assiduité auprès du prince dont il a intérêt de gagner les bonnes grâces ? Quelle application à ménager tout ce qui lui peut servir à éviter tout ce qui lui peut nuire ! Que de vigilance, de circonspection, de patience à souffrir les rebuts, de complaisance à s'accommoder aux humeurs les plus bizarres ! On prodigue sa santé, on consume son bien pour une vaine fumée. Quelle honte et quelle confusion pour nous ! s'écrie saint Bernard ; ils ont plus d'ardeur pour leur malheur que nous n'en avons pour notre bien ; ils courent avec plus de vitesse à la mort que nous à la vie ; quoi de plus indigne que de refuser de faire pour être éternellement heureux dans la Jérusalem céleste ce que les habitants de Babylone font tous les jours pour des fins si basses et si frivoles !

Voilà une partie des raisons qui justifient la conduite de Dieu dans le mélange de l'ivraie et du bon grain, quoique sa sagesse soit assez justifiée par elle-même, et qu'elle n'ait pas besoin que nous entreprenions sa défense ; c'est à nous de l'approuver, de l'adorer, et de nous écrier : Que ses voies sont justes et droites, et le bénir de ce qu'il a tout fait pour ses élus. Mais que leur preserit cette sagesse ? Si nous ne la considérons plus comme cause universelle de tout ce qui arrive, mais comme loi, comme règle, comme la lumière que nous devons consulter et suivre dans toutes nos actions, elle nous crie : Séparez-vous de cette race corrompue, de ces pestiférés qui portent la mort dans leur sein et la communiquent par leur seule haleine à tous ceux qui les approchent ! Purifiez-vous du vieux levain, afin que vous

soyez une pâte pure et toute nouvelle ! C'est à quoi saint Paul exhortait les Corinthiens au sujet d'un incestueux, dont le crime avait scandalisé toute cette Eglise. Si un peu de levain est capable de corrompre toute une pâte : *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (I Cor., V), je veux dire, si un seul déréglé peut infecter une communauté et une Eglise entière, combien plus une masse entière corrompue communiquera-t-elle sa malignité à une seule âme ? Ah ! qui me donnera des ailes aussi fortes que celles de la colombe pour m'envoler dans la solitude et me mettre à couvert de la persécution du monde ? Malheur à lui pour ses scandales ! Il faut de nécessité qu'il en arrive, mais que cette nécessité est dure et affligeante ! Qu'heureux sont ceux qui vivent dans une entière retraite, qui ne sont plus spectateurs de toutes les scènes qui se passent sur le théâtre de ce monde et ne présentent que les passions les plus criminelles et les plus déchaînées ! Qu'il est rare de ne se pas joindre aux acteurs, je veux dire de ne pas prendre part à ce qui agite et remue le commun des hommes et ne recevoir aucune impression de tous ces mouvements irréguliers. Attaqués au dedans par nos passions toujours prêtes à s'enflammer, et d'intelligence avec nos plus mortels ennemis, et au dehors par des gens pleins de l'esprit du monde ? Quelle apparence de résister à tant d'ennemis, surtout lorsque la charité ne nous ordonne pas de nous exposer ?

C'est cette humble crainte qui a peuplé les déserts et a obligé tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe de chercher les solitudes les plus reculées. Oh ! combien de gens regretteront à jamais de n'avoir pas pris ce parti et de s'être crus assez forts pour respirer sans se nuire un air empoisonné ? Une défiance excessive vaut mieux sans doute en cette rencontre qu'une trop grande confiance. Mais comme tous ne sont pas appelés à une séparation totale du commerce du monde et que les engagements auxquels la disposition de la Providence vous a liés ne vous permettent pas de le quitter, vous devez apporter toute la précaution imaginable pour ne vous pas laisser séduire, et pour cet effet vous munir des grands principes de la religion par une méditation et une lecture fréquente. Faites-vous une solitude intérieure au milieu du tumulte du monde ; et si vous ne pouvez vous séparer tout à fait des méchants, ne prenez aucune part à leur iniquité. Plaiguez-les de se repaître d'illusions grossières, et de faire consister leurs bonheurs dans des jouets d'enfant et des choses qui leur causent la mort.

Si vous êtes père de famille et revêtu de quelque autorité, usez-en pour arracher l'ivraie qui serait capable de nuire au bon grain. Il ne faut qu'un domestique déréglé pour perdre vos enfants et jeter dans leur cœur des semences de libertinage, qui ne tarderont guère de produire des fruits de mort. Veillez surtout sur vous-même et sur vos mouvements intérieurs, de crainte

que l'homme ennemi n'y surprenne son ivraie ; il épie pour cela les temps les plus favorables, il est toujours en embuscade pour surprendre et pour lancer ses traits enflammés : *Ut sagittæ in obscuro rectos corde.* (Psal. X.) Dès que vous apercevrez en vous ses productions malignes, arrachez-les aussitôt ; ne souffrez pas qu'elles y prennent racine. Extirpez la cupidité pour laisser croître la charité. N'attendez pas le jour de la moisson pour faire cette séparation ; il serait trop tard, vous ne recueilleriez que de l'ivraie, c'est-à-dire qu'ayant semé dans la chair, vous ne moissonneriez que corruption. Quand le père de famille ordonne qu'on laisse croître l'un et l'autre jusqu'au temps de la moisson, cela ne s'entend pas de chaque particulier, qui est indispensablement obligé d'arracher de son cœur toute racine amère, mais des ministres de son Eglise, qui, ne consultant qu'un zèle indiscret, entreprendraient d'en bannir tous les méchants, et encore plus de ceux qui, n'ayant aucune juridiction, rompraient les liens de la communion. *Sinite utraque crescere usque ad messem.* Voici une nouvelle raison de la conduite de Dieu, qui est toute en faveur des pêcheurs, soit qu'ils soient prédestinés ou non, car celles que nous avons déduites regardent les justes et les élus, auxquels tout se rapporte selon saint Paul. Ce n'est, selon cet apôtre, que pour faire paraître les richesses de sa bonté sur les vases de miséricorde qu'il a préparés pour sa gloire, qu'il souffre avec une patience extrême les vases de colère préparés pour la perdition.

S'il arrachait de son champ un homme dès qu'il a encouru sa disgrâce par le péché mortel, à quoi serait réduit le nombre des élus ? S'il eût cité Saul à son tribunal dans le temps qu'il ravageait l'Eglise avec une fureur plus que pharisaïque, nous n'aurions pas le grand, l'incomparable, le divin Paul ; nous n'aurions pas saint Pierre le chef des apôtres, ni les Augustin, ni les Félagie. Ne serions-nous pas devenus nous-mêmes semblables à Sodome et à Gomorrhe ? L'enfer ne retentirait-il pas présentement de nos cris ? Est-ce que je veux la mort de l'impie, nous proteste-t-il par son prophète ; ne veux-je pas plutôt qu'il se retire de sa mauvaise voie et qu'il vive ? Et pour cet effet il souffre avec une patience extrême ces vases de colère et d'ignominie ; il les exhorte au dehors à changer de vie par l'organe de ses prédicateurs ; il les presse au dedans par les remords de leur conscience, et par les mouvements intérieurs de sa grâce ; s'ils y coopèrent et se purifient de leur souillure, ils seront des vases destinés à des usages honnêtes, sanctifiés et propres au service du Seigneur, dont il se fera un jour honneur, et qu'il remplira de lui-même. C'est une vérité constante établie par saint Augustin, que Dieu ne laisse les méchants dans le monde qu'affin qu'ils se corrigent, ou qu'ils exercent les justes ; ainsi, comme ils peuvent se corriger, et les justes déchoir de leur justice, il faut que ces premiers se hâtent de se cen-

vertir, et se soutiennent par l'espérance de la miséricorde qui surpasse nos pensées, et que les autres opèrent leur salut avec crainte et tremblement, comme pouvant devenir de l'ivraie, et perdre la couronne qui leur était destinée.

Le temps de la moisson, qui sera pour le monde entier la consommation des siècles, et pour chaque particulier le jour de sa mort, fixera le sort immuable d'un chacun; et qu'arrivera-t-il alors? *In tempore messis dicam messoribus: Colligite primum zizania, et alligate ea in fasciculos ad comburendum.* Au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs (ce seront les anges): Arrachez premièrement l'ivraie, et la liez en bottes pour la brûler. Que cette expression nous marque admirablement combien une multitude de réprouvés, fussent-ils rois et princes, est vile aux yeux de Dieu et de ses anges: *Triticum autem congregate in horreum meum.* Et puis amassez et portez le bon grain dans mon grenier. Partage terrible, mais infaillible; chacun de nous sera de nécessité ou des uns ou des autres, ivraie ou bon grain, selon que le dernier moment le trouvera.

Il faudrait deux nouveaux discours d'une plus grande étendue que celui-ci pour vous expliquer le malheur effroyable de ceux qui seront jetés dans un four ardent, et l'heureuse destinée de ceux qui seront transportés dans les greniers célestes. O Dieu! quelle différence incompréhensible! et pourquoi y réfléchissons-nous si peu? Les uns seront liés comme des bottes de paille, et jetés bien loin comme une pierre qui est lancée d'une fronde avec un grand effort; l'âme des autres sera conservée dans le Seigneur comme étant liée dans le faisceau des vivants: *in fasciculo viventium.* (1 Reg., XXV.) Être arraché avec violence de la terre, à laquelle on était attaché par mille nœuds, lié comme une botte d'ivraie, et précipité dans un feu éternel! Oh! qui donnera à mes yeux deux fontaines de larmes pour pleurer nuit et jour le malheur d'une âme qui, s'étant vue dans le monde toujours considérée, aimée, servie, respectée, caressée, se verra perdue sans ressource au sortir de son corps, et connaîtra clairement, mais trop tard, que sa misère n'aura point de fin. Il n'y aura plus moyen de détourner son esprit des vérités de la foi, ainsi qu'elle avait accoutumé de faire; elle se verra impitoyablement arrachée de ses divertissements, lorsqu'il lui semblait qu'elle n'avait pas encore seulement commencé à les goûter, parce qu'en effet tout ce qui se passe avec la vie n'est qu'un souffle ou une vapeur (ces paroles sont de sainte Thérèse); qu'elle se verra environnée de cette compagnie si hideuse et si cruelle, avec laquelle elle doit souffrir éternellement, plongée dans un lac puant et plein de serpents, qui exerceront sur elle toute la rage dont ils sont capables, et qu'enfin elle se trouvera abîmée dans cette horrible obscurité, qui, n'ayant pour toute lumière qu'une flamme ténébreuse, ne lui permettra de voir que ce qui peut entretenir ses peines et son tourment.

Oh! que ce que je dis est peu de chose en comparaison de ce qui en est! Et qui a donc tellement fasciné ou couvert de boue les yeux de cette âme, qu'elle n'ait point aperçu cet état funeste jusqu'à ce qu'elle s'y soit vue pour jamais réduite! Qui a tellement bouché ses oreilles, qu'elle n'ait pas entendu ce qu'on lui a dit mille et mille fois de la grandeur et de l'éternité de ces tourments! O vie éternellement malheureuse! o supplice sans fin! o feux qui ne s'éteindront jamais! est-il possible que ceux-là ne vous craignent pas, qui appréhendent tellement les moindres inconvénients du corps, qu'ils ne peuvent souffrir de passer seulement une nuit dans un lit qui soit un peu dur!

Quoique notre imagination ne puisse guère se figurer de douleur plus pénétrante que celle que cause le feu, et que la cruauté ingénieuse des tyrans les plus barbares n'ait pu inventer de plus grand tourment, le feu de l'enfer sera néanmoins toute autre chose que celui d'ici-bas: il aura plus de force et d'activité que le nôtre, et les saints Pères appellent ce dernier un feu en peinture, en comparaison du premier; il sera de plus éternel, c'est un Dieu qui nous en menace, et qui y a déjà précipité des millions d'anges pour un seul péché d'orgueil. D'où vient donc qu'une si effroyable menace fait si peu d'impression sur nous? C'est que nous n'avons pas de foi, c'est par ce même défaut que la plénitude de tous les biens qui se trouvent dans le ciel n'en fait pas davantage; elle nous est représentée ici sous l'image du froment, qui est porté dans le grenier, la partie supérieure de la maison. O Dieu! que de grandes choses sous ce voile et cette vile écorce! Le grand saint Ignace se glorifiait d'être le froment de Jésus-Christ; tous les élus ont ce même avantage, quoiqu'ils ne soient pas moulus par les dents des bêtes, ainsi que le fut ce glorieux martyr; ils seront un jour portés par les anges dans le sein d'Abraham, dans celui de Dieu même; ils seront son pain et sa nourriture délicieuse durant l'éternité, comme il sera réciproquement la leur. Mais il faut auparavant, selon l'expression de Jésus-Christ, que le grain de froment soit mis et caché en terre, qu'il y meure et y pourrisse, c'est-à-dire qu'il faut vous résoudre, si vous voulez entrer dans la composition de ce pain céleste, d'être jeté en terre et foulé aux pieds par l'humiliation, enseveli par l'oubli et le mépris du monde, battu dans l'aire, broyé et écrasé sous la meule de la croix de Jésus-Christ, pétri dans l'eau des larmes de la pénitence, cuit par le feu de la charité, afin que nous puissions dire: *Transivimus per ignem et aquam, et invenimus refrigerium*; nous avons passé par l'eau et par le feu des tribulations, après quoi nous avons trouvé du rafraîchissement.

Jésus-Christ, dans l'explication de la parabole, se sert d'une image encore plus noble, et qui nous donne une idée plus vive de la félicité des bienheureux. Après avoir dit que tous ceux qui sont aux autres un sujet de scandale, et qui commettent l'iniquité se-

ront jetés dans une fournaise de feu, où il y aura des pleurs et des grincements de dents, il ajoute : Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père : *Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno patris eorum*. N'avez-vous jamais observé comment le soleil se peint quelquefois dans un nuage disposé pour cet effet, et forme une vive image de soi-même ? (c'est un météore qui s'appelle parhélie) et quelquefois on en a vu dans le ciel quatre ou cinq : tels seront les élus dans la gloire, autant de petits soleils qui emprunteront toute leur lumière au soleil de justice, et effaceront par leur éclat celle du soleil qui fait ici-bas nos jours ; ils seront tous pénétrés des splendeurs de l'Agneau, semblables à un globe de fer qui sort d'une fournaise, et qui étincelle de toutes parts. Qu'était-ce que Moïse en comparaison, lorsqu'il descendit du mont Sinai le visage tout lumineux, après avoir été enfermé durant quarante jours dans un nuage avec l'ange ? que vos amis, Seigneur, seront comblés de gloire ! Que leur sort sera changé ! Ils sont ici-bas dans le mépris et l'obscurité ; là-haut, ils brilleront comme le soleil : ici dans l'oppression, là, sur le trône de Dieu même ; ici dans la pauvreté, là, jouissant de l'héritage éternel de leur père, et de tous les droits de ses enfants. Qui ne s'animera d'une sainte ardeur pour être de ce nombre, et participer à ces glorieux avantages ? C'est ce que je vous souhaite.

HOMÉLIE V.

Pour le dimanche de la Septuagésime.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA VOCATION PAR TOUS LES ÉTATS.

Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam. (Matth., XX.)

Jésus dit cette parabole à ses disciples : Le royaume du ciel est semblable à un père de famille qui sortit dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne.

Je découvre trois grandes et importantes vérités dans ce peu de paroles. La première est la nécessité de la vocation. Quelque liberté que Dieu ait donnée à l'homme en le laissant entre les mains de son conseil, ce n'est que pour se l'assujettir plus pleinement et plus librement ; il a un domaine inaliénable sur lui, et malheur à l'âme audacieuse qui osera s'y soustraire, et disposer de soi-même : loin de s'affranchir par là, elle s'engagera sous la cruelle servitude du démon. Mais cette obligation si étroite et si indispensable de n'entrer dans aucun état de vie sans y être appelé de celui à qui nous appartenons par tant de titres, n'est pas seulement fondée sur sa souveraineté et sa toute-puissance, mais encore plus sur sa providence et sur sa sagesse qui embrasse tout, règle tout, et conduit toutes les créatures à la fin qui leur est destinée avec autant de douceur que de force. Cette sagesse adorable donne à tous quelque talent à faire valoir, et assigne à chacun son poste ; le monde est comme

une grande maison qui lui appartient, dont nous sommes tous les domestiques et les officiers ; il ne nous appartient pas de choisir nos emplois, c'est au maître de la maison, c'est au prince de les distribuer, et d'appliquer chaque particulier à ce qui lui convient. Les maîtres et les princes de la terre peuvent se tromper, et ne se trompent que trop souvent en confiant des emplois considérables à des personnes qui n'ont pas les qualités requises pour les remplir ; comme ils ne voient que l'extérieur, il n'est pas étonnant qu'ils se méprennent dans leur choix ; mais notre divin maître voit et pénétre l'intérieur ; c'est lui qui y forme les dispositions nécessaires aux fonctions qu'il veut que nous exercions ; il donne les talents de nature et de grâce pour s'en bien acquitter ; ceux qui s'y ingèrent d'eux-mêmes et sans sa participation n'ont pas droit de se les promettre, et ne suivant que leur cupidité, qui est un guide aveugle, ils s'exposent à tomber dans le précipice. Et ne vous imaginez pas que cette nécessité de la vocation ne regarde que ceux qui s'engagent dans l'état ecclésiastique, ou monacal : elle est généralement pour tous les chrétiens. Les principes que je viens d'établir donnent lieu de conclure directement que nul n'en est excepté ; j'ose dire même qu'en un sens le mariage demande une vocation plus expresse, comme étant environné de plus grandes difficultés que l'état du célibat, et non-seulement il faut vocation pour le mariage en général, mais pour se lier en particulier à telle, ou telle personne, qui vous soit un aide et non un obstacle au salut : car si les parents donnent des richesses, c'est proprement le Seigneur qui vous fait présent d'une femme sage et prudente. C'est ce que lui doivent demander par de ferventes prières ceux qui s'engagent dans ce parti, et c'est toutefois ce dont on ne s'avise guère ; on ne consulte d'ordinaire que sa cupidité, que son intérêt, qu'une passion aveugle ; on se laisse éblouir à la lueur de quelque agrément passager. Il en est de même des charges et des emplois ; s'asseoit-on pour supputer à loisir si on pourra fournir aux frais de l'édifice ? Je ne veux pas dire, si on a les moyens et les facultés pour acheter ces emplois, mais les qualités réelles et essentielles d'esprit, de jugement, de probité, de science, et si on aura la force de résister en face à l'iniquité sans se laisser éblouir par l'espérance de la faveur des grands du siècle, ni intimider par les menaces ?

L'omission de ce devoir capital remplit l'Eglise et les communautés religieuses de gens qui n'ont pas l'esprit du sacerdoce et de la religion, les villes de magistrats ignorants, le monde entier de désordre, de trouble, et de confusion ; presque personne n'est dans son poste : ceux qui sont rés pour obéir veulent commander ; tel a autorité sur une famille en qualité de chef, qui n'a pas assez de raison pour se conduire soi-même ; tel est chargé d'un emploi qui demande de

l'habileté, lequel n'a ni science, ni génie pour en acquérir; tel au contraire aurait les talents pour servir le public, qui préfère un lâche repos, et croupit dans une molle indolence. Voilà la source funeste de la damnation d'une infinité de gens, parce que Dieu n'attachant ses grâces qu'à ce qui est dans son ordre, il est moralement impossible qu'ils ne fassent des chutes irréparables, et très-rare d'ailleurs de rectifier ses voies.

Interrogez maintenant votre conscience? Examinez-vous sérieusement devant Dieu; et si vous trouvez que ce n'est pas par le mouvement de son esprit que vous soyez entré dans l'état où vous êtes présentement, concevez-en un vif repentir, remettez-vous sous sa main; et si vous avez contracté quelque engagement qui ne se puisse rompre, il vous tiendra lieu d'une vocation divine, si dès ce moment vous vous appliquez à en remplir les devoirs avec un cœur contrit et humilié, les regardant comme la principale partie de votre pénitence.

Mais à quelque emploi qu'on soit appelé par la Providence, il faut y travailler, car Dieu ne nous a pas appelés à l'oisiveté, mais à nous sanctifier par le travail; c'est la seconde leçon que nous fait cet Evangile. Nous formons tous un corps, c'est sous cette idée que saint Paul représente souvent les fidèles; et comme ce serait un dérèglement qui en rainerait toute l'économie si le pied voulait être la main, et l'oreille l'œil; ce qui arrive, ainsi que nous venons de voir, lorsqu'on ne suit que son caprice dans le choix d'un état de vie; ce n'en serait pas un moindre si chaque membre voulait demeurer en repos, et refusait de faire aucune des fonctions auxquelles la nature l'a destiné. *L'homme est né pour le travail*, dit le saint homme Job; il y est obligé par la loi de la création; l'innocence d'Adam ne l'en dispensait pas, son créateur lui avait donné à cultiver le jardin dans lequel il le transporta. Il est vrai que ce travail était plus délicieux que pénible, que sans fatiguer son corps il fournissait à son esprit mille motifs de s'élever à Dieu; mais, hélas! il n'a pas su garder sa vigne: *Vineam meam non custodivi* (Cant., I); le serpent y est entré, et a fait un dégât universel; Adam, chassé de ce séjour enchanté, fut condamné par un juste arrêt avec toute sa postérité infortunée, à défricher la terre, qui ne produit plus par elle-même que des ronces et des épines; nous ne mangeons plus notre pain qu'à la sueur de notre front, et celui qui ne veut pas travailler n'a pas droit, selon l'Apôtre, à la nourriture dont il use; il la ravit en quelque sorte, et il imite ces mouches-guêpes qui vivent du travail des abeilles. Je ne prétends pas que chacun s'exerce à un travail mécanique, mais qu'il remplisse les devoirs de son état sans s'épargner. Ceux qui paraissent les plus commodes, si nous en jugeons par les sens et par l'imagination, renferment souvent le plus de soins, et sont les plus accablants si on veut s'y sauver, et ne pas faire les choses par manière d'acquies.

Nos péchés particuliers nous engagent encore plus étroitement au travail. Un pécheur qui refuse de le subir est un faux pénitent, et un monstre dans l'ordre de la grâce; il manque à la principale partie de sa pénitence, et se moque de Dieu. Par quelles œuvres satisfactives prétend-il apaiser sa colère, et rentrer en grâce avec lui? De quel mérite seront celles qu'il pourra entreprendre, si elles sont démenties par l'inutilité du reste de la vie? Comment prétend-il tenir son corps dans la servitude, punir ses révoltes passées, et réprimer ses saillies pour l'avenir, s'il vit dans la mollesse? Comment résistera-t-il aux attaques fréquentes du démon qui épie les momens favorables pour rentrer dans sa maison, s'il lui ouvre toutes les avenues par l'oisiveté? Mais qu'est-il besoin de démon pour le tenter? N'est-il pas lui-même son plus dangereux tentateur? Et sa propre concupiscence tardera-t-elle à l'entraîner dans le vice? Ah! malheureuse fille de Babylone, âme pécheresse, vous erie un prophète, renoncez aux délices, embrassez le travail, découvrez vos épaules, et tournez la meule! Vous comprenez aisément qu'un tel travail serait quelque chose d'étrangement dur à une jeune personne de grande naissance, nourrie dans le luxe et la délicatesse; mais la pénitence n'est pas un jeu, c'est un baptême laborieux, c'est une compensation qu'on fait avec la justice divine des peines éternelles, qu'elle aurait droit d'exiger. Les siècles entiers des travaux de ces anciens anachorètes pourraient-ils entrer en ligne de compte? Et toutefois vous refusez ceux que votre condition vous impose, et auxquels vous seriez toujours obligé quand vous auriez conservé l'innocence! Vous ne voulez pas porter le joug, dont Dieu a chargé la tête de tous les enfants d'Adam! Il faut donc vous résoudre à être éternellement tourmenté avec les démons; car il n'y a point de milieu.

Voici encore un motif qui n'est pas moins pressant: c'est le titre de notre adoption en Jésus-Christ, la qualité auguste de chrétiens, de disciples, de membres vivants de l'Homme-Dieu, qui nous oblige d'imiter notre maître, notre chef, notre modèle et notre rédempteur. Permettez-moi de vous faire faire un moment d'attention sur sa vie. Je ne parle pas de la manière pauvre dont il est né et de la fuite qu'il fut obligé de prendre immédiatement après sa naissance, pour se garantir de la fureur d'Hérode. Dès qu'il fut en état de remuer ses petites mains, ce fut pour les exercer au travail, et exécuter à la lettre la sentence qu'il avait lui-même prononcée contre Adam: *Pauper sum ego et in laboribus juvenit meum*. (Psal. LXXXVII.) Les trente premières années de sa vie se passent dans une boutique de charpentier; les quatre dernières furent encore plus laborieuses: toujours par les chemins, parcourant à pied les villes et les bourgs de la Galilée et de la Judée, essuyant toute la rigueur et les inégalités des saisons, prêchant plusieurs fois le jour, passant la plupart des

nuits en prières, sans user communément d'autre nourriture que celle des plus pauvres de la campagne. Je vous laisse à méditer sa passion. Il n'y a pas eu un seul moment dans tout le cours de sa vie qui n'ait été consacré à nos usages et à l'œuvre que son Père lui avait donné à faire. Voilà celui que nous faisons profession d'adorer et de suivre; notre prédestination n'est fondée que sur la conformité que nous aurons avec lui. Or, est-ce travailler à cette ressemblance que de ne vouloir rien faire, ou se livrer tout entier à des occupations qu'il a condamnées et qu'il ne distinguera pas de l'oisiveté? car, ne vous y trompez pas, il ne récompense que ceux qui travaillent à sa vigne, c'est-à-dire, à cultiver leur âme. Travailler à sa vigne n'est pas faire ce qui peut nous rendre riches, puissants, accrédités dans le siècle, mais saints, et pour cela le faire avec un cœur pur et sincère, avec un désir ardent de lui plaire. Ainsi ceux qui ne s'acquittent pas de leurs devoirs sont des paresseux et des fainéants qui méritent le reproche que fera tout à l'heure le père de famille à ceux qu'il trouva vers le déclin du jour dans la place, et auxquels il dit : Que faites-vous là debout tout le long du jour? Ceux qui font autre chose que ce qu'ils doivent, et qui consomment leurs forces et leur vie à exécuter leurs projets chimériques, n'ont pas moins reçu leur âme en vain que les autres, et seront enveloppés dans la même condamnation; il vaudrait autant pour eux, dit saint Augustin, qu'ils eussent toujours dormi; et leur vie en effet n'est qu'une illusion continuelle et un rêve fâcheux; ce sont des toiles d'araignée qu'ils ont tissées. Enfin, il y en a qui font ce qu'ils doivent, mais non en la manière et pour la fin qu'ils devraient; la bonté de l'action est corrompue par la mauvaise intention et par les vues obliques qu'ils se proposent; c'est cet œil méchant dont parle Jésus-Christ, qui rend le corps de leurs actions ténébreux et plein de la noirceur du péché. Enfin, il y en a qui travaillent comme il faut, c'est-à-dire, font des actions de justice, et les font dans le véritable esprit, ne s'y proposant que la gloire de Dieu et leur sanctification; mais ils se relâchent, ils tournent la tête en arrière, après avoir mis la main à la charrue; ils succombent sous le poids du jour et de la chaleur, et par le défaut de persévérance se privent de la récompense qu'ils étaient sur le point de percevoir, s'ils eussent eu un peu de courage; car le père de famille ne la donne qu'à ceux qui ont travaillé jusqu'à la fin de la journée à sa vigne, soit qu'ils y soient entrés tôt, soit qu'ils soient venus plus tard; Ah! malheur à ceux qui ont ainsi perdu patience : *Vae iis qui perdiderunt sustinentiam.* (Eccl., II.)

La troisième vérité ou instruction que nous présentent les premières paroles de cet évangile, est que dès la pointe du jour, c'est-à-dire, dès que nous avons l'usage de la raison et du discernement, nous devons aimer Dieu et travailler pour lui, en cultivant notre

âme; aucune partie de notre corps ne doit être vide, puisqu'il ne nous a faits que pour lui, et que nous ne pouvons détourner ailleurs le mouvement d'amour qu'il n'imprime en nous que pour lui, sans lui faire injure et violer l'ordre immuable. Saint Thomas, l'Ange de l'école, estime qu'on pèche mortellement, si, dès qu'on est capable de connaissance et de faire usage de sa liberté, on ne se rapporte à Dieu et on ne le choisit pour dernière fin; et le sentiment de ce saint docteur est très-bien fondé, puisque c'est préférer la créature au Créateur, et vouloir jouir de ce dont il ne faut qu'user; en quoi consiste la malignité du péché.

Conventionem autem factam ex denario diurno, misit eos in vineam suam. Etant demeuré d'accord avec eux, qu'ils auraient pour leur journée un denier (ce qui revient à sept ou huit sous de notre monnaie), il les envoya à sa vigne. Cet accord mutuel du père de famille avec les ouvriers est l'image du pacte et de la convention que Dieu daigne bien faire avec nous au baptême, par laquelle nous nous engageons à le servir, à marcher dans ses voies et à observer ses saintes lois durant tout le cours de notre vie, moyennant quoi de son côté il nous promet sa gloire et son paradis; et il ne s'ensuit pas de là que nous ayons l'esprit mercenaire comme les Juifs; car cette récompense qui nous anime et nous soutient dans notre travail n'est pas différente de lui-même; c'est lui-même qui sera notre grande récompense, ainsi qu'il nous en assure en la personne du Père des croyants : *Ero merces tua magna nimis.* (Gen., XV.) Nous espérons être rassasiés des biens de sa maison, mais ces biens ne sont pas une abondance de froment, de vin et d'huile, d'or et d'argent, telle que se la proposaient les Juifs charnels dans l'observance de leur loi, mais une abondance de justice; elle régnera pleinement sur nous, et nous lui serons parfaitement assujettis. Or, quoi de moins intéressé que d'aimer une pareille récompense? C'est celle que Moïse et David avaient en vue, quand le premier préféra l'ignominie de Jésus-Christ aux trésors d'Égypte : *Aspiciebat enim in remunerationem* (Heb., XI); et l'autre soutint tant de travaux jusqu'au bout avec un courage invincible : *Inclinavi cor meum ad faciendas justificationes tuas, propter retributionem* (Psal. CXVIII), sans que l'un et l'autre craignissent d'altérer par là la pureté de leur amour. Mais il y a cette différence entre le père de famille de la parabole et Dieu, que ce maître de la vigne ne donnait pas la force aux ouvriers, au lieu que Dieu nous la donne; c'est sa grâce qui soutient notre infirmité; il travaille en nous et avec nous, et il est si bon, qu'il nous fait un mérite de ses propres dons et nous en récompense. O bonté, qui ne peut être assez lonée et reconnue!

Et egressus circa horam tertiam vidit alios stantes in foro, etc. Il sortit sur la troisième heure du jour (c'est à peu près la même que neuf heures parmi nous; car les Juifs commençaient à les compter au lever du so-

leil), et en ayant vu d'autres qui se tenaient dans la place sans rien faire, il les envoya encore dans sa vigne, leur promettant pareillement un salaire raisonnable. Ces ouvriers nous marquent ceux que Dieu appelle dans le temps de la jeunesse, qui est ordinairement oisive; c'est une grâce dont ceux qui en ont été favorisés ne peuvent trop le remercier. Ah! qu'il est bon à l'homme, s'écrie le Prophète, de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse! Quel bonheur! quel avantage inestimable de plier de bonne heure son corps et son esprit aux exercices de piété, qui par là nous devient comme naturelle! On surmonte sans peine mille difficultés d'imagination qui se fortifient avec l'âge, et deviennent presque insurmontables; car savez-vous ce que produit la vie déréglée, et même celle de fantaisie? De méchantes habitudes, dont on ne se délivre qu'avec des violences extrêmes; elle remplit l'esprit d'une infinité de fausses idées, qui, étant souvent réitérées, deviennent quasi invariables, parce qu'il n'y fait plus de réflexion, les supposant vraies sans autre examen, et n'étant presque plus capable de nouvelles idées. Le cœur est encore plus faible; la vérité a beau briller parmi les ténèbres qui l'obscurcissent, il est entraîné par la violence et le poids de sa coutume. Que si Dieu, par sa miséricorde infinie, le change quelquefois, ainsi que nous verrons tantôt, afin que personne ne désespère, on paye cruellement l'usure des faux plaisirs auxquels on s'est abandonné durant les égarements de sa vie passée. Au lieu de croître en grâces de plus en plus, dit saint Ambroise, et d'ajouter une nouvelle vigueur à notre santé, nous commençons seulement à pleurer alors par la pénitence nos péchés passés; nous sommes appliqués plutôt à chercher des remèdes pour nos plaies, qu'à acquérir de nouvelles grâces, et qu'agités continuellement dans l'âme par les suites malheureuses des mauvaises habitudes, nous nous voyons en un péril continu, tandis qu'il faut combattre et détruire le mal enraciné depuis tant d'années. Oh! si vous vous fussiez appliqué à mes préceptes, dit le Seigneur par son prophète, votre paix serait comme un fleuve, et votre justice comme les flots de la mer : *Facta fuisset sicut flumen pax tua, et justitia tua sicut gurgites maris. (Isai., XLVIII.)* Plaignons-nous de nous-mêmes de nous être mis dans l'impuissance d'avoir cette paix pleine et entière; plaignons-nous d'avoir dissipé tout notre patrimoine comme l'enfant prodigue, et d'avoir ruiné la santé de notre âme, comme les intempérants font celle de leur corps; et disons souvent avec saint Augustin (*Lib. Conf.*) : *Sero te amavi, pulchritudo tan antiqua, tam nova, sero te amavi!* Oh! que j'ai tardé à m'enflammer de votre saint amour, et à vous servir, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! Rougissons de ne lui offrir que la lie de nos ans, que les cendres d'un cœur consumé d'un amour impur, qui a brûlé jusqu'ici pour de viles créatures, que le reste et le rebut du

monde et du péché. Admirez sans cesse l'excès de la bonté divine, qui ne nous rejette pas, et veut bien nous recevoir à son service, quoique nous soyons incapables de lui en rendre aucun.

Le père de famille, après avoir encore pris des ouvriers sur la sixième et neuvième heure du jour, sortit enfin sur la onzième, c'est-à-dire, vers les cinq ou six heures du soir, et il en trouva d'autres qui se tenaient encore sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le jour sans rien faire? Allez-vous-en aussi à ma vigne *Quid statis tota die otiosi? ite et vos in vineam meam.* Combien de gens sont en vérité ce que ceux-ci n'étaient qu'en figure? qui se voient sur le retour de l'âge, et n'ont pas encore pensé sérieusement à ce pourquoi ils sont au monde? Plût à Dieu qu'ils n'eussent pas fait pis que demeurer oisifs; mais l'oisiveté toute seule ne suffira que trop pour les perdre. La plupart de ceux qui ne sont pas obligés de gagner leur vie par un travail mécanique, n'ont point proprement d'occupation, ils se trouvent embarrassés de leur temps, ils n'ont aucun soin de le ménager, et ne cherchent au contraire qu'à se soulager de ce fardeau, et à se délivrer de cet ennui inexorable qui les persécute dès qu'ils sont à eux-mêmes. Vous les voyez, à l'exemple des Athéniens, dont saint Luc nous a tracé le portrait, s'assembler dans la place publique, et passer les jours entiers à s'entretenir de ce qui est arrivé de nouveau. O Dieu! C'est donc pour un amusement si frivole que la vie, le temps, les talents, vous ont été donnés par celui qui ne peut rien faire que pour sa gloire, et que Jésus-Christ vous les a de nouveau acquis par son sang, afin que vous en achetiez l'éternité; c'est ainsi que se passent les jours, les mois, les années, et vous vous trouverez arrivés au terme fatal sans savoir ce que vous êtes venu faire ici-bas? De quoi subsisterez-vous dans l'éternité? Allez à l'école de la fourmi, homme paresseux : *Vade ad formicam, piger! (Prov., VI.)* Considérez sa conduite, et apprenez à devenir sage, puisque n'ayant ni chef ni maître, elle fait néanmoins sa provision durant l'été, et y amasse de quoi se nourrir pendant l'hiver. N'est-il pas temps de vous réveiller de ce sommeil honteux? Il viendra une nuit dans laquelle on ne peut plus agir; elle s'avance à grands pas, cette nuit affreuse, où il n'y aura plus rien à faire pour le salut, parce qu'elle n'aura pas de fin; le temps vole, et dans quelques instants nous en serons surpris : Quel malheur effroyable! Prévenons-le, et acceptons l'offre que le père de famille nous fait de travailler à sa vigne ce peu de temps qui nous reste : *Itte et vos in vineam meam!* Est-ce trop pour réparer la dissipation de tant de temps, de lui consacrer du moins le peu que sa bonté vous accorde, et que durant ce qui vous reste de cette vie mortelle, vous ne viviez plus selon les passions des hommes, mais selon sa sainte volonté?

Pour vous engager à prendre sans délai un parti si avantageux, songez que peut-être de-

main vous n'y serez plus reçu, non-seulement parce que la mort pourra vous enlever de ce monde, et vous ôter par conséquent les moyens d'expier vos péchés, mais parce que leur mesure sera comblée et que Dieu par un juste jugement refusera la grâce de la conversion qu'il vous offre aujourd'hui; car ne vous imaginez pas qu'il appelle à la dernière heure tous ceux qui la diffèrent à cette extrémité, il nous veut faire voir par notre parabole, par l'exemple du bon larron et autres pareils, que dans quelque profond abîme que nous nous soyons jetés il peut nous en tirer, que quelque invétérées que soient nos plaies il lui est facile de les guérir, et que de quelque forte teinture que nos péchés aient pénétré notre âme, elle peut devenir plus blanche que la neige; il ne veut pas que leur énormité nous ôte la confiance. Mais aussi gardons-nous d'en abuser en différant par une présomption et une témérité insensées de nous convertir, et en renvoyant notre pénitence à la fin de notre vie? C'est le traiter avec mépris d'en user de la sorte, et pousser sa patience à bout. Auriez-vous l'effronterie de lui demander votre solde après avoir porté toute votre vie les armes contre lui. Mais il vaut mieux que vous écoutiez les menaces de sa propre bouche; elles ont de quoi vous faire trembler s'il vous reste encore un peu de foi. Je vous ai appelés et vous n'avez point voulu m'écouter: J'ai étendu ma main et vous n'avez pas seulement regardé: Vous avez négligé mes réprimandes, et vous vous en êtes raillé insolemment? Eh bien, je me rirai aussi à votre mort, et je vous insulte-rai lorsque ce que vous craignez vous arrivera, que la mort fondra sur vous comme une tempête, alors vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai point? Vous vous leverez dès le matin, et ne me trouverez pas, parce que vous n'avez eu que du mépris pour tous mes avertissements! Vous mangerez du fruit de vos voies, et serez rassasiés de vos conseils: *Comedent igitur fructus viæ suæ, suisque consiliis saturabuntur. (Prov., I.)*

Il n'y a donc aucune proportion entre la conversion d'un homme qui est tombé dans le péché par fragilité, et celui qui y est lié par une habitude invétérée, dont Job dit: *Les dérèglements de sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os, et se reposeront avec lui dans la poussière.* Les vices sont devenus comme naturels, on s'y livre sans réflexion et sans résistance, la pointe de la synderèse est tout à fait émoussée et l'attache opiniâtre au crime approche de la malheureuse inflexibilité du démon! Ah! qu'il est terrible d'avoir ainsi fait alliance avec la mort! Dieu convertit peu de ces sortes de pécheurs, parce qu'il nous veut faire comprendre le danger de cet état funeste, et venger l'abus de ses grâces, mais il en convertit quelques-uns pour signaler ses miséricordes, et sa toute-puissance.

Qu'elle est surprenante et incompréhensible cette miséricorde, non-seulement d'oublier les dérèglements d'une vie qui n'a été qu'un long tissu de crimes, mais de vouloir

encore tenir compte du peu qu'on a pu faire en une heure de temps, et d'en donner la même récompense, qu'à ceux qui ont travaillé depuis la pointe du jour!

Cum ergo venissent qui circa undecimam horam venerant, acceperunt singulos denarios. Ceux qui n'étaient venus que sur le soir, s'étant approchés, reçurent chacun un denier aussi bien que ceux qui avaient travaillé dès le matin. Il ne s'ensuit pas de là que tous les élus soient également récompensés; ils jouiront tous à la vérité de la béatitude essentielle qui consiste dans la connaissance intuitive et l'amour de Dieu; mais ces choses reçoivent divers degrés et cet objet infini se communique inégalement; *il y a diverses demeures dans la maison de mon Père céleste*, dit Jésus-Christ à ses apôtres; et saint Paul nous assure que, comme entre les étoiles l'une est plus éclatante que l'autre, il en arrivera de même à la résurrection des morts. Il y aura donc diverses mesures de lumières et de charité, mais chacun, dit saint Augustin, sera si parfaitement content de la sienne, qu'il ne portera point d'envie à ceux qui en auront une plus abondante; chacun y possédera tellement son don, l'un plus grand, l'autre moindre, qu'il aura encore celui de n'en point désirer de plus grand que celui qu'il aura reçu: *Non erit invidia imparis charitatis, quoniam regnabit in omnibus unitas charitatis.*

Ainsi, ce qui est dit immédiatement après de la jalousie des ouvriers qui avaient travaillé dès la première heure ne doit point s'entendre des bienheureux, qui sont incapables de pareils mouvements, et dont la félicité s'accroît par la vue de celle des autres, mais des justes imparfaits, ou des faux justes qui voient avec peine que Dieu leur égale, ou même leur préfère des gens qui se sont engagés plus tard à son service: comme s'il n'était pas le maître absolu de ses grâces, et qu'il pût les dispenser autrement qu'avec une souveraine justice et une souveraine sagesse. C'est ainsi que le frère aîné de l'enfant prodigue se sentait blessé de l'accueil que leur commun père fit à ce jeune débauché à son retour; la symphonie l'irrite, et ce qui remplit toute la maison de joie et d'allégresse le met en mauvaise humeur, il refuse d'entrer dans le logis, il faut que son père l'en prie et se justifie de sa bonté. Le pharisien, de même, ne peut souffrir Madeleine prosternée aux pieds du Sauveur, elle est toujours à ses yeux une vile pécheresse, indigne de toucher les justes, et Jésus-Christ n'est plus un prophète, il le dégrade en son esprit, et lui ôte cette qualité, et il ne sait pas que cette femme est aussi pure que les anges, et le précédera au royaume des cieux; c'est pourquoi le Sauveur, dans la réponse qu'il fait à cet homme dédaigneux, ne dit pas simplement qu'elle aime beaucoup, mais qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum (Luc., VII)*; son amour est arrivé à son comble et à sa perfection, dès le premier moment de sa naissance; elle ne fait qu'arriver

aux pieds sacrés de Jésus-Christ, et son progrès dans les voies de la perfection est tel, qu'il mérite les éloges de celui qui pèse tout au poids du Sanctuaire; on n'en pourrait avoir un plus grand, quand elle aurait déjà employé à son service plusieurs jours, plusieurs mois, grand nombre d'années, *implevit tempora multa*; un moment de cette âme vaut un siècle, tant elle a de vie et de vigueur en la grâce et de ferveur en l'amour de son céleste médecin. Plût à Dieu que le cours de nos vies fût équivalent à un de ces moments, et qu'après plusieurs années nous pussions avoir quelque part à ce degré d'amour par lequel elle a commencé. Loin de faire des comparaisons orgueilleuses pour nous élever au-dessus de ceux qui ont croupi longtemps dans le vice, faisons-en qui nous humilient, en comparant nos infidélités et nos ingratitude avec le bien que nous voyons dans les autres; Dieu seul connaît ce que vaut une âme devant lui, et sur quel pied il faut l'estimer. Que ceux qui mènent depuis longtemps une vie réglée lui laissent ce soin; qu'ils se défendent de cette tentation subtile de croire qu'il leur en doit de reste; qu'ils évitent de trop s'occuper du bien qu'ils ont fait, et de compter les années de service, prétendant être récompensés dès cette vie, ou par des consolations de sa part, ou par des louanges de celle des hommes? Craignons cette parole du père de famille : *Tolle quod tuum est?* Prenez ce qui vous appartient. O Dieu! qu'emporterions-nous? Qu'avons-nous de nous-mêmes que le néant, le mensonge et le péché? C'est la grâce seule qui nous distingue; malheur à celui qui s'en élève, qui croit valoir plus que les autres et mériter un plus grand salaire; il ne connaît guère ni le péché, ni ce que c'est que la miséricorde qui nous en préserve, ni de quoi sans elle l'homme est capable par sa corruption naturelle. Vous n'avez pas été adultère, blasphémateur, injuste et violent? Si c'est par vos propres forces que vous vous êtes préservé de tomber dans ces excès, applaudissez-vous-en à la bonne heure, et insultez à ceux qui s'y sont laissé emporter; mais, si c'est par une miséricorde toute gratuite qui vous a prévenu de la douceur de ses bénédictions, que vous vous êtes maintenu dans la justice, soyez pénétré de reconnaissance. Ayez de la joie que cette même bonté s'étende à d'autres, et les favorise même de ses dons en plus grande abondance. Quoi! votre œil serait-il mauvais, parce que notre maître est bon? *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?*

Voilà le premier écueil qu'ont à éviter ceux qui servent Dieu depuis longtemps; il y en a encore un second que je dois plutôt appeler un banc de sable, qui n'est pas moins funeste au vaisseau en l'arrêtant qu'un rocher en le brisant, c'est la tiédeur et la paresse. Comme on ne sent rien dans sa vie passée qui cause de vifs remords et une grande crainte, on marche lentement dans la carrière et on s'expose par là à ne parvenir jamais au bout; il leur semble que la récom-

pense ne les peut fuir, et que Dieu ne la leur saurait refuser; ils ne font pas attention qu'il ne la donne qu'aux ouvriers, *voca operarios*, et des ouvriers qui ne se sont pas épargnés, et qui peuvent lui dire avec vérité qu'ils ont porté le poids du jour et de la chaleur : *Portavimus pondus diei et aestus*. Ainsi toute leur vertu consiste dans l'exemption des vices grossiers et quelques actions extérieures de religion, la plupart destituées de cette sainte ferveur d'esprit qui en fait tout le prix et l'agrément aux yeux de Dieu.

Ceux au contraire qui viennent plus tard à son service, pénétrés d'horreur de leurs dérèglements, tâchent de regagner le temps perdu, ils mettent tout à profit, ils sont sans cesse occupés du souvenir des miséricordes, et du soin de faire oublier à Dieu leurs excès par la satisfaction qu'ils offrent à sa justice. C'est ce qui fait dire au grand saint Grégoire qu'une pénitence pleine d'ardeur et de zèle est plus efficace pour attirer les grâces de Dieu, qu'une innocence lâche et endormie : *Plus valet ad promerendam gratiam pœnitentia fervens quam innocentia torpens*. C'est de cette manière que les derniers deviennent les premiers, et les premiers les derniers : *Sic erunt novissimi primi, et primi novissimi*. La conclusion de tout l'Evangile qui suit immédiatement ces paroles est terrible, parce qu'il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : *Multi enim sunt vocati, pauci vero electi*. Elle ne marque pas seulement la réprobation des Juifs et la substitution des gentils en leur place, mais ce qui a bien plus de quoi nous effrayer, que parmi ces gentils appelés à l'exclusion des enfants du royaume, le nombre des réprouvés surpasserait de beaucoup celui des prédestinés; ce qui nous est marqué dans l'Épître de ce jour par deux images, ou figures encore plus capables d'augmenter notre terreur; la première de tous les athlètes qui couraient dans la lice aux jeux olympiques et dont un seul remportait la couronne; l'autre de cette multitude innombrable d'Israélites qui sortirent de la captivité d'Egypte, dont deux seulement entrèrent dans la terre promise, Josué et Caleb, tous les autres étant morts dans le désert.

O abîme impénétrable des jugements de Dieu! Oh! qu'il est terrible en ses conseils sur les enfants des hommes! Mais, sans nous arrêter à les sonder, travaillons à faire usage de ses grâces et à rendre par nos bonnes œuvres notre élection éternelle, certaine et assurée. Efforçons-nous de marcher dans le sentier étroit qui conduit à la vie et d'entrer par la petite porte. Cultivons avec fidélité la vigne qui nous a été confiée sans nous plaindre de la longueur du travail, qui n'est que d'une heure, et que l'amour de Jésus-Christ adoucit en mille manières. Si nous persévérons constamment jusqu'à la fin de la journée, nous recevrons infailliblement la récompense du grand Père de famille, qui ne sera autre que sa gloire éternelle.

HOMELIE VI.

Pour le dimanche de la Sexagésime.

IL FAUT SE DÉFIER DE SOI-MÊME ET SE CONFIER EN DIEU.

Exiit qui seminat seminare semen suum. (Luc., VIII.)

Le peuple s'assemblant en foule, et se pressant de sortir des villes pour venir entendre Jésus, il leur dit en parabole : Celui qui sème s'en alla semer son grain.

C'est du haut du ciel qu'est sorti le laboureur dont il est ici parlé, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même envoyé pour cultiver notre terre et la rendre fertile par sa divine parole, par les pluies de sa grâce et l'effusion de son sang; les trois ou quatre dernières années de sa vie voyageuse ont été consacrées à répandre cette précieuse semence par toutes les campagnes et les bourgades de la Judée; étant remonté au ciel, il s'est servi du ministère de ses apôtres, de leurs successeurs, et de tous les prédicateurs évangéliques pour la semer par toute la terre. Voyons quelle a été en tout temps le sort et la destinée d'une semence qui a tant coûté.

Aliud cecidit secus viam et conculcatum est, et volucres celi comederunt illud. Une partie du grain tomba le long du chemin où il fut foulé aux pieds, et les oiseaux du ciel le mangèrent. Que signifient ce grand chemin et ces oiseaux qui enlèvent aussitôt la semence? Le Sauveur a daigné lui-même nous l'expliquer; ainsi nous ne pouvons nous tromper dans l'interprétation. Ce qui tombe, dit-il, le long du chemin, marque ceux qui écoutent la parole, mais le diable vient ensuite qui l'enlève, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés. Le croiriez-vous que le diable eût tant de pouvoir sur les hommes, si la Vérité elle-même ne l'assurait formellement; mais est-ce contre nous qu'il reçoit ce pouvoir? A Dieu ne plaise, ce n'est que sur ceux qui sont figurés par ce grand chemin, ceux qui méprisent ou négligent la parole sainte, l'entendent des oreilles du corps, tandis que leur cœur en est bien éloigné, parce qu'il est ouvert au monde, à ses plaisirs, à ses amusements, à son tracasserie, qu'il est amolli par ses plaisirs, enivré de ses pompes et de la chimère d'honneur, infecté de toutes les fausses maximes qui y règnent; ce sont ceux qui vivent de la vie des sens, et se livrent aux objets de la cupidité, et quand ils ne seraient pas dans ce qui s'appelle le grand monde, c'est-à-dire tout plongés dans le luxe, la mollesse, les plaisirs, la bonne chère, il suffit pour rendre inutile en eux la parole de vie qu'ils soient le long du chemin, qu'ils aiment le monde, qu'ils se conduisent selon ses maximes, qu'ils vivent dans la dissipation et ne cherchent qu'à passer le temps agréablement. Ce sera quelquefois par ce motif qu'ils seront bien aises d'entendre la divine parole: c'est ainsi que les Babyloniens, images des amateurs du monde, qui ne goûtent que ce qui flatte les sens et ce qui éclate aux yeux du corps, pressaient quelquefois les Juifs leurs captifs

de leur faire entendre quelques-uns de ces sacrés cantiques qu'ils chantaient dans Sion, et que les Juifs eux-mêmes s'assemblaient autour du prophète Ezéchiel pour écouter ses paroles comme si c'eût été un air de musique, pendant que leur cœur suivait leur avarice: *Audiunt sermones tuos, et non faciunt eos, quia in canticum oris sui vertunt illos.* (Ezech., XXXIII.) Oh! combien de citoyens de Babylone et de Juifs parmi les chrétiens d'aujourd'hui, qui mettent la prédication au rang des spectacles; ils s'entredisent: Allons entendre prêcher cet homme qui charme par son éloquence, qui prononce avec tant de grâce. Ils applaudissent en apparence à ses paroles et à ses manières, mais ils n'ont que du mépris ou de l'indifférence pour les vérités qu'il dit, ils en font le sujet de leurs mauvaises plaisanteries, ils les regarderont tout au plus comme de belles idées et des spéculations qui ne se peuvent réduire en pratique. Au sortir de là ils feront une partie de jeu, de chasse, ou s'en iront à la comédie, il n'est pas souvent besoin que le démon s'en mêle pour leur faire perdre le fruit d'une parole, qui bien loin de germer n'a pas seulement effleuré leur cœur. L'apôtre saint Jacques les compare à un homme qui regarde pour un moment son visage dans un miroir, et qui, se retirant aussitôt, oublie incontinent ce qu'il avait vu. La parole évangélique est ce miroir, cette glace pure où nous pouvons apercevoir notre difformité, et notre beauté spirituelle, qui ne peut être que l'ouvrage de la grâce et le modèle sur lequel nous devons être réformés, mais si nous n'arrêtons fixement nos regards sur ce divin miroir, si nous ne faisons une sérieuse attention sur nous-mêmes pour voir combien nous sommes éloignés de l'idée de perfection qui nous est prescrite, et que nous ne nous efforçons de réduire en pratique les vérités sur lesquelles nous serons jugés, elles se dissipent, se perdent, s'évanouissent, et on ne les connaît pas mieux que si on ne les avait jamais lues ou entendues. Oh! si nous y apportions la même attention qu'en ont à s'embellir des femmes entêtées du désir de plaire aux hommes ou de se plaire à elles-mêmes, qui passent les matinées et les journées entières à leur miroir, que nous nous rendrions bientôt agréables à Dieu!

Aliud cecidit supra petram, et natum aruit, quia non habebat humorem, une autre partie tomba sur des pierres, et ayant levé, elle se sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité; ce sont ceux qui écoutant la parole la reçoivent avec joie, mais ils n'ont point de racines et ne croient que pour un temps, car, aussitôt que l'heure de la tentation est venue ils se retirent. Ceux-ci font plus d'honneur à la parole de Dieu que les premiers qui s'en moquent d'ordinaire, ou n'en sont point touchés, car ils la reçoivent avec joie et croient, l'aimer et la préférer à toutes choses, parce qu'ils sentent pour elle quelque léger attrait, mais il s'en faut bien qu'ils l'aiment effectivement, ou du moins qu'ils l'aiment assez pour la faire dominer dans leur cœur et en

bannir toutes ses attaches incompatibles avec elle. L'homme est si porté à se tromper soi-même qu'il confond la connaissance de la vérité avec son accomplissement, il s'attribue les vertus dont il a les idées, et s'imagine qu'il est dans les dispositions où il conçoit qu'il devrait être; mais ces attraits qu'on ressent pour des vertus qu'on n'a jamais exercées ne sont que des impressions superficielles qui disparaissent dès qu'il s'agit d'en produire les actions, parce que la concupiscentice, qui occupe le fond du cœur et qui ne s'oppose pas à la simple connaissance du bien, s'oppose formellement à la pratique; il n'y a proprement que l'exercice des vertus qui soit capable de les enraciner, sans cela cet amour prétendu qu'on a pour elles ne sert qu'à nourrir la vérité, on se croit riche par l'amas de ces vérités, et on n'en est que plus pauvre, ces connaissances stériles en émaissent la pointe, et les empêchent de pénétrer dans le cœur. Ainsi il est avantageux à ces personnes d'être tentées afin de se connaître elles-mêmes, et d'apprendre du moins par leur chute qu'il ne faut point faire de fonds sur ces mouvements passagers, et qu'il y a encore bien loin de là à une conversion constante et solide; en voulez-vous un exemple? Voyez ces peuples qui suivirent Jésus-Christ dans le désert, et voulurent l'enlever pour le faire leur roi, ou ceux qui lui firent cette entrée triomphante à Jérusalem peu de jours avant sa mort, en criant : Béni soit le fils de David, celui qui vient au nom du Seigneur; il parut bien que ce degré de zèle ne les rendait pas capables de résister aux fortes épreuves, car les princes des prêtres et les pharisiens s'étant saisis de Jésus-Christ, et l'ayant livré au gouverneur pour le faire mourir, toute cette populace qui avait fait des acclamations n'osa plus paraître, nul d'entre eux ne s'opposa à la violence des chefs de la religion judaïque, personne ne rendit témoignage à l'innocence de l'accusé, et ne contredit ceux qui demandaient son crucifiement, tous succombèrent à cette tempête, les apôtres eux-mêmes en furent renversés, et Pierre, le plus courageux de tous, tomba d'une chute plus mortelle et plus profonde, dont il eût été brisé pour toujours si Jésus-Christ ne l'eût relevé aussitôt. Il avait quelque amour pour son maître, c'est ce qui le porta à se juger sur ses désirs, et à protester hautement qu'il choisirait plutôt la mort la plus cruelle que de le renoncer; mais il était présomptueux, en ce qu'il jugeait de lui-même sur ce mouvement d'amour dont il ne connaissait pas le peu de force, et qu'il croyait pouvoir, comme dit saint Augustin, ce qu'il sentait bien qu'il désirait : *Putabat se posse quod se velle sentiebat*; il n'était fort que jusqu'à ce qu'une petite servante lui dit : *Vous êtes sans doute l'un des disciples de cet homme?* C'est pourquoi le même saint docteur dit que personne ne se connaît soi-même et ne peut bien juger de l'état de son âme ni de sa fermeté dans le bien s'il n'a été tenté, parce que les passions qui occupent le fond du

cœur étouffent bientôt tous les mouvements que la parole d'un prédicateur, la mort d'un proche, ou quelque chose d'extraordinaire avaient produit sur-le-champ; il n'y a que la tentation qui nous déconvrte à nous-mêmes ce que nous sommes, et qui fasse paraître le fond de nos cœurs. Saint Paul nous avait appris auparavant cette vérité importante. L'affliction, dit-il, produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve produit l'espérance qui ne confond point; il nous marque clairement par là que la juste confiance que nous pouvons avoir en cette vie de posséder les vertus, est d'être établis dans la charité, leur reine, qui est principalement fondée sur la patience, sur l'épreuve, et sur la pratique constante et uniforme d'une vie chrétienne.

Ce n'est pas qu'après quelques épreuves que ce soit, il soit jamais permis de se confier en ses propres forces, ce serait s'appuyer sur un roseau et s'attirer la malédiction que le prophète a prononcée contre celui qui met sa confiance en l'homme et sur un bras de chair; il faut être pleinement convaincu de son impuissance, et mettre uniquement son espérance dans la protection toute-puissante de Dieu, mais on a plus de droit de se la promettre pour la suite, et d'entreprendre de certaines choses auxquelles il serait téméraire de s'engager, si on n'avait été éprouvé, et qu'on ne se fût préparé par de longs exercices de piété aux tentations qu'on y rencontrera.

Hélas ! qui, en réfléchissant attentivement sur ce que je viens de dire, n'a pas sujet de craindre qu'il n'ait un cœur de pierre, que sa charité n'ait point de racine, et que, s'il sent quelque dévotion, si sa conduite porte un certain caractère de régularité et de religion, ce ne soit que parce que rien ne s'y oppose, et que sa passion dominante n'est pas attaquée.

Voyons présentement si vous reconnaissez en vous les marques de la troisième terre : *et aliud cecidit inter spinas, et simul exorta spinæ suffocaverunt illud*; une autre partie de la semence tomba au milieu des épines, qui croissant avec elle l'étouffèrent; par là, selon l'explication de notre adorable maître, sont désignés ceux qui ont écouté la parole, mais elle est ensuite étouffée par les soins, par les richesses et par les plaisirs de la vie, de sorte qu'ils ne portent point de fruit; *et non referunt fructum*. Qui eût jamais pu se persuader, dit saint Grégoire le Grand, si Jésus-Christ ne l'avait dit lui-même, que les richesses sont des épines; elles paraissent si douces, que la plupart des hommes mettent leur souverain bonheur dans leur possession, mais ils ne voient pas, les aveugles qu'ils sont, les pointes piquantes qu'elles cachent, ils le connaîtront trop tard, lorsqu'ils en auront pour jamais l'âme déchirée et ensanglantée, sans que ces cruelles blessures se puissent guérir; la seule expérience nous devrait assez convaincre qu'elles ne s'acquièrent et ne se conservent qu'avec une multiplicité de soins et d'inquiétudes qui suffirait pour guérir de cette passion, si les

passions écoutaient la raison et n'agissaient pas par une espèce d'instinct pareil à celui des animaux; or, si elles sont une source si féconde de soins et de chagrins, lors même qu'on ne les considère que dans leur acquisition ou leur conservation, que sera-ce lorsqu'il les faut perdre et qu'elles nous sont enlevées, ainsi qu'il arrive tous les jours par mille accidents? C'est ce qui obligea le philosophe Cratès de jeter dans la mer une somme considérable d'argent qui lui avait été donnée; et plusieurs autres, quoique païens, ont, à son exemple, méprisé les richesses à cause de cet amas de soins qu'elles renferment, et qui ne leur laissait pas l'esprit et le cœur assez libres pour s'appliquer à l'étude de la sagesse, c'est pourquoi le Sauveur les appelle trompeuses : *fallacia divitiarum*, parce qu'elles nous en imposent et nous font illusion, elles nous promettent un bonheur solide, et il n'est qu'imaginaire; de nous garantir des efforts de nos ennemis, et elles nous en suscitent de nouveaux, et redoublent la jalousie des premiers; elles nous font espérer que nous jouirons du moins un jour de quelque repos, mais c'est vouloir reposer sur un lit d'épines, c'est chercher la paix dans le sein de l'inquiétude même. Ouvrez donc les yeux sur les pièges que le diable vous tend par le moyen des richesses, c'est le grand Apôtre qui vous en avertit : ceux qui veulent devenir riches, tombent dans la tentation et dans les filets du diable, en divers désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la damnation; considérez, ô avarès, s'il vous reste encore un peu de foi, combien trompeur est ce piège, puisqu'il vous fait quitter le soin d'acquiescer les biens du ciel par l'attrait de ceux de la terre, et c'est ce faux bien qui commence votre enfer dès ce monde, et qui vous fait mener une vie plus dure et plus malheureuse que ceux qui par la sentence des juges sont condamnés à fouir dans les entrailles de la terre ce métal dont vous faites votre Dieu, lequel ne vous délivrera pas certainement de la colère du Dieu véritable.

La crainte de manquer du nécessaire, de devenir un jour pauvre, et le soin immodéré de pourvoir à ses besoins, produit à peu près le même effet, à savoir d'étouffer la semence de la parole, de rendre inutiles les inspirations secrètes et les exhortations publiques : *a sollicitudinibus suffocantur*, qu'importe au démon de quelle manière il vous tienne, pourvu qu'il vous rende ses esclaves; moins vous vous défiez de ses pièges, plus ils sont dangereux, il vous remplit l'esprit de mille vaines frayeurs, de tomber dans l'indigence, et fait que votre cœur n'est occupé d'autre chose, ce qui le rend tout terrestre, tout charnel, tout plongé dans les soins de la vie présente; il en use, dit saint Grégoire le Grand, avec vous comme Pharaon fit autrefois avec les Hébreux, il les accable de travail du matin jusqu'au soir, afin qu'ils n'aient pas le loisir de sacrifier à leur Dieu, une affaire succède à une autre affaire, ou plutôt

il les multiplie à l'infini, il ne vous laisse pas un moment de libre pour respirer et nourrir votre âme, qui est dans une langueur et une maigreur effroyable. Et ne me dites pas que vous ne songez qu'à vous procurer et à vos enfants les choses absolument nécessaires pour cette misérable vie; j'aurais bien des choses à vous répliquer là-dessus, mais considérez seulement que cette multiplicité de soins produit le même effet que des crimes, puisqu'elle occupe l'esprit et le cœur tout entier, l'endurcit peu à peu, le glace et le ferme à toutes les choses du salut. Ne voyez-vous pas que dans la parabole du festin, tous les conviés ne s'excusent d'y venir que sur des occupations bonnes en elles-mêmes; mais, parce qu'ils s'y livrent totalement, que leur âme s'y colle, et en fait son capital et sa fin, ils sont exclus sans retour du banquet céleste.

Eh! mon frère, ayez pitié de vous-même! jetez un regard de compassion sur cette pauvre âme étique, desséchée, qui aurait besoin d'une nourriture abondante pour rétablir ses forces et réparer les ravages continuels de la concupiscence, séparez-vous un peu des affaires autour desquelles vous tournez comme cette genisse d'Ephraïm, dont parle le prophète qui vient à se plaire à un emploi aussi pénible que de tourner la meule, et n'en connaît point d'autre : *Vitula Ephraïm docta diligere tritum* (Ose., X); songez à la plus importante de toutes les affaires, ou plutôt l'unique que nous ayons au monde : est-il possible qu'il ne vous vienne jamais en l'esprit de vous dire à vous-même pour qui travaillai-je, et pour qui me privai-je moi-même de l'usage de mon bien? Pour un héritier qui ne m'en saura aucun gré, pour des enfants qui le dissiperont en peu d'années, n'est-ce pas là une des plus grandes vanités qui soient sous le soleil?

Et aliud cecidit in terram bonam, et ortum fecit fructum centuplum, une autre partie tomba en bonne terre, et étant levée, elle porta du fruit, et rendit cent pour un; ce qui tombe dans la bonne terre marque ceux qui, écoutant la parole avec un cœur bon et sincère, la conservent, et portent du fruit par la patience. D'où vient, me dira quelqu'un, que le laboureur ne jette pas sa semence toute entière dans la bonne terre? Il semble qu'il en veuille bien perdre les trois quarts, puisqu'il la répand en partie sur le grand chemin, sur un fonds pierreux, et parmi des épines. O homme qui êtes-vous, pour oser ainsi parler à votre Dieu, et rejeter sur lui votre faute, ainsi que fit Adam; votre perte vient uniquement de vous, n'imputez qu'à la terre sa méchante disposition, ni les pluies du ciel, ni la chaleur du soleil, ni la culture ne lui ont point manqué, mais elle n'a pas répondu aux soins du laboureur. Jésus-Christ n'a converti que peu de Juifs en comparaison de ceux qui ont persisté dans leur incrédulité, et c'est pour cela même qu'il déclare aujourd'hui qu'il ne leur parle qu'en parabole, c'est-à-dire avec obscurité, en sorte qu'en voyant, ils ne voient pas, en

entendant, ils ne comprennent pas; afin que cette prophétie d'Isaïe s'accomplisse en eux: En écoutant vous n'entendrez rien, en voyant vous ne verrez pas, car le cœur de ce peu, le s'est appesanti, leurs oreilles sont devenues sourdes, et ils ont fermé les yeux de peur que venant à comprendre du cœur, ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse; par où vous voyez que ce sont des ténèbres pénales, et que l'obscurité qui sert à exercer les vrais fidèles et les oblige à invoquer le Père des lumières ne sert qu'à punir l'infidélité, le dégoût et la paresse des autres, est-ce la faute du médecin lorsque les malades s'obstinent à rejeter les remèdes qu'il leur présente? Le Sauveur après sa résurrection ordonna à ses apôtres, et en leur personne à leurs successeurs de prêcher son Evangile à toute créature, et de ne cacher à personne les conseils de la miséricorde divine sur le genre humain; saint Paul proteste qu'il est relevable aux sages et aux simples, aux grands et aux petits, et il écrit à son disciple Timothée d'exhorter à temps, et à contre-temps sans se lasser de s'acquitter de son sacré ministère; malheur à celui qui rejette cette parole de vie, et qui demeure stérile après l'avoir reçue, elle ne retournera pas vide vers celui qui l'a envoyée, mais produira tous les effets de grâce qu'il a destinés de toute éternité. La bénédiction qu'elle porte avec elle passera à celui qui en aura fait bon usage, notre Evangile nous apprend cette vérité importante: *qui habet dabitur ei et abundabit*, quiconque a déjà, on lui donnera encore, et il sera comblé de biens; mais, pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a : cela signifie que le talent est ôté au serviteur fainéant pour être donné à celui qui sait le mettre à profit, que le bon usage de la grâce en attire de nouvelles, qu'un don de Dieu prépare à un autre, et qu'au contraire moins on est fidèle à y correspondre et à le faire fructifier, plus on mérite d'en être privé.

Vous ne sauriez donc trop craindre de recevoir la parole de Dieu en vain, puisque votre salut éternel en dépend, et qu'une terre souvent abreuvée de eaux de la pluie, cultivée par les mains de son maître, laquelle cependant ne produit que des ronces et des épines, c'est-à-dire le luxe, la vanité, l'ambition, l'avarice, la médisance, la sensualité, lui est en aversion, il lui donne à la fin sa malédiction, et y met le feu, et pour cet effet appliquez-vous avec tout le soin possible à examiner si vous trouverez en vous les qualités de ces trois différentes terres ingrates que j'ai touchées pour y remédier, car, de même que la bonne terre peut devenir méchante et inutile, la méchante peut devenir bonne et rendre des fruits conformes à l'attente de celui qui la cultive.

Prenez donc garde que votre cœur ne devienne, par la dissipation et l'usage continu et trop fréquent des plaisirs de la vie, un grand chemin battu, ouvert à tout le monde, exposé aux démons qui y passent et repassent sans cesse comme en un lieu

qui leur appartient, et pour cela fuyez les grands divertissements, les plaisirs tumultueux tels que les spectacles, les opéras, les comédies, et tout ce qui agite l'âme violemment, la tire de son assiette; je prends ici à témoins les amateurs du monde même qui s'enivrent de ces folies, si la joie toute sainte et toute spirituelle qu'inspire la parole divine peut compatir avec les joies profanes et sensuelles, et si cette douceur toute céleste, ces chastes délices qui nourrissent l'espérance des vrais serviteurs de Dieu, peut s'allier avec les fausses joies de Babylone; comment ceux qui se plaisent dans la vanité pourraient-ils se plaire dans la vérité? Leurs sens spirituels, dit saint Grégoire, deviennent engourdis et incapables de goûter et d'entendre les choses de Dieu, ce sont pour eux des raisins verts, pour me servir de la comparaison du prophète, qui agacent les dents de ceux qui en mangent : *Omnis homo qui comedit uvam acerbam obtupescunt dentes ejus* (Jerem., XXXI), l'imagination s'irrite et se révolte de ce qu'on l'applique à des choses qui n'ont point de rapport au bien du corps, et le cœur s'envole aussitôt à son trésor; ainsi un prédicateur a beau consumer ses forces et épuiser ses poulmons, il a parlé à des sourds ou plutôt à des absents : *Cor eorum longe est a me*. (Isai., XXIX.)

Il y a en second lieu le sol pierreux d'où le bon grain ne peut tirer de nourriture; que vous servira de n'être pas dans le grand chemin, je veux dire de ne pas faire une profession ouverte de suivre le train du monde, d'avoir même quelque goût pour la parole de Dieu, si vous en demeurez là, l'enfer n'est-il pas plein de bons desirs et de projets de conversion? C'est la conversion effective que Dieu demande; il veut qu'on soit enraciné dans la charité. Gardons-nous bien d'attendre le temps de la tentation et de l'épreuve pour déraciner de notre cœur tout ce qui peut empêcher les vérités saintes d'y germer et d'y jeter de profondes racines, il serait trop tard, et nous en serions renversés sans doute, toute notre prétendue force disparaîtrait. Quand nous serions menacés tout de bon de perdre ce que nous aimons plus que Dieu, le diable est toujours assez adroit pour former des engagements dans lesquels on soit obligé de blesser ses intérêts ou sa conscience qui est libre de desirs et de passions, qui ne cherche en ce monde qu'à se sauver, prend le parti de la conscience; mais ceux qui sont attachés à leurs commodités, à leurs aises, qui se forment des idées affreuses de la vie obscure et se font des nécessités de mille bagatelles, ne peuvent se résoudre de faire les sacrifices que Dieu exige d'eux en ces conjonctures; ils trahissent leur devoir; ainsi il faut s'accoutumer à combattre ses passions hors des rencontres, se fortifier tous les jours contre sa propre faiblesse, se préparer à la tentation par la prière, par la vigilance, les bonnes œuvres, il faut faire tout ce qu'on peut pour ne se pas trouver dans la langueur, lorsqu'il s'agit de soutenir de grands

combats. Quelques progrès que nous ayons pu faire, craignons qu'ils ne soient pas suivis de la persévérance qui ne nous est point due, et que nos bonnes œuvres ne soient dénuées de la charité; cette crainte doit néanmoins toujours être accompagnée de confiance, car Dieu est fidèle aux siens, il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, et nous en fera même retirer de l'avantage, mais ce n'est qu'à condition que nous ne le tenterons pas lui-même, que nous ne nous exposerons pas indiscrètement au péril, et que nous prendrons toutes les voies pour nous défendre de nos ennemis spirituels dans ceux où sa providence nous engagera. Venons au troisième obstacle, le désir des richesses et les inquiétudes pour les besoins de la vie. Renonçons à cet amour du bien que saint Paul appelle la racine de tous les maux, nous en aurons toujours assez si nous craignons Dieu; eh! comment peut-on s'abandonner à la cupidité des richesses lorsqu'on fait réflexion sur l'état dans lequel on est né et celui dans lequel on mourra; nous sommes entrés nus en ce monde, nous en sortirons de même; nous n'y avons rien apporté, nous n'en remporterons rien; nous n'avons pas hier cet or et cet argent, demain nous en serons dépouillés; quelle folie de s'y attacher pour un moment, et de ne s'en pas faire, au contraire, des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles du ciel? de bâtir des palais pour deux jours qu'on a à vivre, et ne pas songer à cette alternative effroyable d'une double éternité; on préfère une vie agitée, inquiète, pleine de troubles à la paix qui se rencontre dans une sage médiocrité; eh! comment appeler bien des choses dont l'abondance même chagrine, qu'on ne peut conserver sans beaucoup de peines et de frais, et qui, par la crainte de les perdre, deviennent le supplice de leurs possesseurs. Enfants du siècle, arrêtez-vous un peu pour considérer la folie et la vanité de ces occupations qui vous paraissent si sérieuses et si importantes; votre vie se passe et se consume à détruire, à élever, à amasser, à remuer des terres, à mettre les autres en mouvement; des enfants qui bâtissent des maisonnettes de tuile cassée, et qui courent après des papillons en s'imaginant qu'ils les prendront, sont plus raisonnables que vous. Vous poursuivez des biens fugitifs qui vous abandonneront par l'inconstance des choses humaines, ou que vous abandonnerez vous-même à la mort qui frappe déjà à votre porte et va, s'il m'est permis de parler ainsi (mais c'est d'un prophète que j'emprunte cette comparaison), donner un coup de balai à vos toiles d'araignées *telas araneæ texuerunt*. (Isa., LIX.) Vous reconnaîtrez alors, mais trop tard, que vous vous serez épuisé de forces inutilement, et que la moitié de ces travaux pour le ciel vous y aurait acquis un rang distingué; il en sera de même de ceux qui se tourmentent sans relâche pour les nécessités de la vie, et dont toutes les pensées roulent au-

tour de ce cercle, comme si Dieu ne les avait mis au monde que pour boire et manger; eh! un peu de confiance en la bonté paternelle de notre Père céleste qui nourrit les oiseaux sans qu'ils aient de greniers, et habille si magnifiquement les lis des champs, sans qu'il soit nécessaire que les hommes les cultivent, songez à procurer à votre âme la nourriture dont elle peut encore moins se passer que votre corps; soyez très-convaincus que cette crainte continuelle qui vous agite de tomber dans l'extrémité de la misère est une tentation très-dangereuse et une preuve de l'imperfection ou plutôt du défaut de votre foi qui vous empêche de reconnaître dans la pauvreté que vous souffrez, les desseins amoureux de la Providence, laquelle, en détachant votre cœur des biens de la terre, veut vous rendre dignes de posséder les trésors du ciel. Ah! si vous connaissiez le don de Dieu, combien le béniriez-vous d'avoir épargné votre faiblesse, et de ne vous avoir pas partagés abondamment de ces richesses qui ne sont que trop souvent la matière de mille crimes, et qui vous eussent malheureusement précipités, aussi bien que tant d'autres, dans les enfers! Cherchez premièrement son royaume et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît; qui cherche Dieu le trouve avec tout le reste, et, s'il s'en trouve quelquefois privé, ce qui est très-rare, ce n'est que pour le trouver lui-même plus sûrement, plus promptement, plus pleinement.

Après que vous aurez défriché, labouré, fumé votre champ, c'est-à-dire levé tous les obstacles qui peuvent rendre la semaille infructueuse, reconnaissez que si le Seigneur ne répand sa bénédiction, jamais votre terre ne portera son fruit, et que ce n'est même que par sa grâce que vous la préparerez à recevoir la semaille; ainsi, dites avec le Psalmiste : *Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum* (Psal. LXXXIV); si vous ne répandez, Seigneur, au fond de nos cœurs cette pluie toute volontaire que vous tenez en réserve pour votre héritage, cette douceur de votre grâce qui substitue l'amour de la justice à celui de la créature, notre terre sera éternellement stérile, c'est cette grâce qui vous fera recevoir avec douceur la parole de vie qui peut sauver vos âmes, c'est-à-dire sans vous irriter de ce qu'elle vous reprend, de ce qu'elle vous rabaisse, et de ce qu'an lieu de l'idée avantageuse que vous avez formée de vous-même, elle vous oblige de reconnaître que vous êtes pleins de corruption et de misère, il la faut cacher dans le fond de son cœur, ainsi que faisait le même prophète : *In corde meo abscondi eloquia tua* (Psal. CXVIII), car le lieu de la vérité n'est pas l'esprit ou la mémoire, elle n'est là que loi ancienne, lettre qui tue, poids qui vous charge; c'est retenir la vérité dans l'injustice que de la laisser en cet endroit, il faut la faire passer dans le cœur afin qu'elle y germe et y porte du fruit en patience. Cette

vertu nous est nécessaire, dit saint Paul, pour remporter le fruit des promesses, c'est une chose pénible à la nature que de continuer de bonnes œuvres lorsqu'on n'en voit pas la récompense; la vertu de la femme du vieux Tobie ne fut pas à cette épreuve : *Il paraît*, lui dit-elle, en cédant au mouvement de l'impatience, *que votre espérance est vaine, et l'on voit clairement l'inutilité de vos aumônes.* La patience n'est pas seulement d'usage en de pareilles rencontres, mais dans tous les temps et les circonstances de la vie, surtout dans les maux dont elle est un tissu presque continu; mais si le laboureur, dans l'espérance souvent frustrée de recueillir le fruit de la terre, attend patiemment que Dieu envoie les pluies de la première et de l'arrière-saison, pourquoi perdriez-vous courage? Quand il faudrait souffrir jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, ce serait peu de chose par rapport à l'éternité; ne nous laissons donc point de faire le bien et de souffrir le mal, puisque, si nous ne perdons pas courage, nous en recueillerons le fruit en son temps : *Tempore enim suo metemus non deficientes* (Galat., VI), les uns plus abondamment, les autres moins, selon qu'ils auront eux-mêmes porté du fruit; car le Sauveur nous dit que la semence jetée en bonne terre rapporte, l'une, trente grains pour un, une autre soixante, et l'autre jusqu'à cent; ce que les interprètes ont expliqué des personnes mariées, des veuves, des vierges, des pasteurs de l'Eglise ou des martyrs; ce qui est certain, c'est que la récompense d'un chacun sera proportionnée au travail et au degré de sa charité et de sa sainteté; Dieu n'exige pas de vous que vous aspiriez à l'état le plus parfait, mais que vous soyez fidèles à celui auquel sa providence vous a liés; éloignez-vous le plus que vous pourrez de la stérilité, ce qui ne se fait pas toujours en multipliant les œuvres extérieures, mais en les animant par des dispositions intérieures éminentes, et vous renfermant dans les bornes de votre grâce; c'est par là qu'infailiblement vous vous élevez à une grande gloire.

HOMÉLIE VII.

Pour le troisième dimanche de carême.

L'INCRÉDULITÉ NE VIENT PAS DE L'ESPRIT, MAIS
DU CŒUR.

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum, et cum ejecisset dæmonium locutus est mutus, et admiratus sunt turbæ. (Luc., II.)

Un jour Jésus chassa un démon qui était muet, après que le démon fut sorti, le muet parla, et tout le peuple fut évi en admiration.

Rien ne convient davantage à Jésus-Christ que de chasser le démon : *Le Fils de Dieu est venu au monde*, dit l'apôtre bien-aimé, *pour détruire les œuvres du diable, pour briser ce frein d'erreur, dont il tenait liées les mâchoires de tous les peuples.* Mais comment l'a-t-il forcé de quitter son empire et se retirer dans l'abîme? Est-ce en usant de sa puissance in-

finie et de son autorité absolue? Non, c'est par sa faiblesse et son infirmité, c'est par l'humilité de sa croix qu'il a triomphé de cet ange superbe; il l'y a attaché, comme les victorieux faisaient les captifs à leur char; c'est pourquoi, étant près de se livrer à la mort, il dit à ses disciples et aux troupes qui l'environnaient : C'est maintenant que le prince du monde va être chassé dehors : *Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.* (Joan., XII.) Cet esprit superbe crut en avoir chassé celui qu'il haïssait démesurément, ce fut lui-même qui fut chassé, et ce criminel attentat devint la fin de son règne : malheur à ceux qui le rétablissent en leur cœur et le font triompher du triomphe de Jésus-Christ.

Ce démon, qu'il chasse aujourd'hui, n'était point muet, puisqu'un esprit n'a point d'organes corporels comme nous, mais il rendait muet ce misérable qu'il possédait; un autre évangéliste ajoute encore aveugle; ainsi il l'avait privé de l'usage de la parole et de la vue, funeste image de ce qu'il opère tous les jours par ses malignes impressions dans l'âme de plusieurs chrétiens à qui il lie la langue et crève les yeux; il leur lie la langue en les empêchant de bénir, de louer Dieu, de le remercier de toutes ses grâces et de lui faire une humble confession de leurs péchés ou aux ministres du sacrement de la pénitence qui tiennent ici-bas sa place. Mais il ne les rend muets que par rapport aux choses; d'un salut; car, pour ce qui regarde le monde et ses vains amusements, il les pousse lui-même à se répandre en paroles, ils n'y gardent ni modération ni retenue, c'est un torrent qui ne tarit jamais; il est lui-même sur la langue de cet impudique et lui fait proférer des paroles à double sens, bouffonnes, sales et dissolues; de ce libertin pour faire des railleries impies et sacrilèges de ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste; de cette femme coquette et mondaine pour déchirer le prochain par des médisances sanglantes et donner à la piété des airs ridicules ou odieux. Il crève encore les yeux à ceux qu'il possède, ainsi que les Philistins firent au déplorable Samson, ou plutôt il imite ce roi des Ammonites qui ne voulut point faire d'autre composition avec ceux de Jabès Galaad qu'en leur arrachant à tous l'œil droit, pour les rendre ainsi l'opprobre de tout Israël. Voilà comme en use le démon, il nous ôte ce regard simple vers Dieu, et cette intention pure dans nos actions, pour ne nous laisser que l'œil gauche, c'est-à-dire la vue de nos intérêts bas et charnels; il nous rend clairvoyants dans tout ce qui peut satisfaire nos passions et contribuer à nous établir puissamment sur la terre; mais il nous empêche d'élever nos regards vers le ciel, ainsi que l'Eglise notre mère nous y exhorte : *Peto, nate, ut aspicias cælum* (II Mac., VII); et par là il nous rend sa honte et son opprobre en nous faisant dégénérer de la vertu de ses véritables enfants.

Il n'y a que Jésus-Christ, son époux, qui puisse chasser ce démon cruel et réformer notre langue; ce monde d'iniquité, comme

l'appelle saint Jacques, le canal par où la corruption se répand dans toute la suite de la vie, par où tous les vices de l'enfer se débordent sur la terre, et la rendent l'instrument de ses louanges et de sa grâce dans le cœur de nos frères, où elle allumera le feu de la charité : il n'y a que celui qui tient la clef du cœur en sa main et le tourne où il lui plaît, qui puisse mettre un frein à cette langue du vieil homme, arrêter son iniquité et guérir sa corruption. Tant que vous garderez à son égard un superbe silence, que vous manquerez de reconnaissance à ses bienfaits, que vous ne pourrez vous résoudre à confesser vos faiblesses et vos misères, vous êtes encore possédés du démon muet. Mais, si vous faites un généreux effort sur vous-mêmes pour surmonter cette méchante et fausse honte, si vous dites, avec un saint pénitent : *Je confesserai contre moi-même mon iniquité au Seigneur*, ne doutez pas qu'il ne vous la remette aussi bien qu'à lui, et qu'il ne vous rende ces yeux spirituels que vous aviez perdus, afin qu'éclairés de sa lumière, vous marchiez dorénavant dans les sentiers de la justice.

Voulez-vous voir un exemple affreux de cet horrible aveuglement qui empêche qu'on ne voie le soleil en plein midi, et de la possession d'un démon muet qui ne permet pas qu'on rende gloire à Dieu pour ses merveilles les plus éclatantes ? Écoutez ce que disent les pharisiens et les docteurs de la loi au sujet de ce miracle dont tout le peuple est frappé d'admiration.

In Beelzebuth principe demoniorum ejicit daemonia. Il chasse les démons par le moyen de Béelzébut, prince des démons. Il n'est pas besoin que je vous expose toutes les raisons par lesquelles notre divin Maître va confondre une calomnie si atroce, pour vous inspirer toute l'horreur que vous en devez avoir ; ces seules paroles vous ont fait frémir d'indignation. Remarquez seulement pour votre instruction jusqu'où nous peut conduire, ou plutôt précipiter l'envie, l'orgueil intérieur, la crainte de déchoir de sa réputation et de son rang, la haine des vérités qui nous convainquent des crimes que nous sommes bien aises de nous dissimuler, lorsqu'on a donné entrée en son cœur à ces passions. C'est là le comble de l'iniquité et le blasphème contre le Saint-Esprit, qui consiste à attribuer ce qui se fait par sa divine opération à celle de l'esprit malin son ennemi ; péché qui, selon Jésus-Christ, ne se remettra ni en ce siècle ni en l'autre, c'est-à-dire dont il est très-difficile d'obtenir pardon, parce qu'il vient de pure malice, et de l'aveuglement tout volontaire d'un cœur endurci, et livré à soi-même et au démon. Ce n'est pas vouloir du Sauveur que de le traiter de démoniaque, c'est vouloir périr et rejeter le pardon que de ne pas reconnaître en Jésus-Christ la plénitude de l'esprit que nous avons tous reçu.

Et ne vous imaginez pas que ce crime soit si rare, et que vous soyez incapables de le commettre. Ne se trouve-t-il pas encore

aujourd'hui des gens qui, contre leur propre lumière, attribuent au démon ce que l'esprit de Dieu fait par ses serviteurs, qui combattent la vérité connue, et la retiennent dans l'injustice ? Quelle consolation pour ces justes calomniés ! Ne doivent-ils pas s'estimer trop heureux étant ses domestiques et ses ministres, d'être traités comme lui et porter quelques petits traits de sa ressemblance, car ils savent assez qu'il y a une différence infinie entre les outrages qu'ils peuvent recevoir et ceux dont on s'est efforcé de noircir et déshonorer le Fils de Dieu.

Et alii tentantes signum de cælo quærebant ab eo. D'autres pour le tenter lui demandaient un prodige dans l'air. Ils n'étaient pas plus disposés à se rendre à ces signes nouveaux qu'ils exigeaient du Sauveur pour croire en lui, qu'à tous les précédents qu'ils avaient vus, qui, étant en si grand nombre et si évidents, étaient capables d'accabler l'incrédulité, et de les rendre ses disciples, si l'entêtement et la prévention étaient capables de se rendre à la raison. Ils soulaient ou qu'il arrêtât le soleil, ainsi qu'avait fait Josué, ou qu'il fit grouder des tonnerres, ainsi qu'il arriva à la prière de Samuel, comme s'ils n'eussent pas pu encore calomnier ces prodiges et les attribuer ou aux secrètes impressions de l'air, ou au prestige et à l'opération du démon. Il eût été indigne de la sagesse de Jésus-Christ de descendre à des doutes affectés qui venaient d'une incrédulité toute formée et d'une pure malice ; car, lorsqu'il n'y avait simplement qu'erreur dans l'esprit, sans aucune corruption de cœur, et que, bien loin d'avoir de l'aversion de la vérité, on souhaitait passionnément de la connaître et de s'en convaincre, il s'accommodait à la faiblesse des hommes comme un charitable pasteur. C'est ainsi qu'il donna à saint Thomas les preuves de sa résurrection qu'il avait demandées ; il le pressa lui-même de mettre la main dans ses plaies pour guérir son doute injuste, se contentant de lui faire cette légère réprimande : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* (Joan., XX.) Mais ici c'est tout le contraire, ils avaient pris leur parti, et voulaient, à quelque prix que ce fût, se défaire de cet homme, dont la sainteté offusquait leur réputation ; la passion les porta à cet excès extravagant, et qu'on aurait peine à croire, s'il n'était consigné dans l'Évangile, qui fut la résolution qu'ils formèrent de tuer le Lazare ressuscité à leurs yeux, dans la vue confuse d'anéantir une œuvre qui les désespérait.

Il se trouve encore des gens qui disent qu'ils croiraient et se convertiraient s'ils avaient vu quelque miracle, comme si Dieu n'avait pas donné des preuves suffisantes qu'il a parlé, qu'il a révélé tout ce que les écrits sacrés nous ont laissé, comme si depuis l'établissement de l'Église il n'en avait pas opéré en assez grande quantité, et d'assez authentiques pour confirmer notre foi, et qu'il fût obligé de s'assujettir au caprice et à la fantaisie d'un libertin, qui est résolu, dans le fond de son cœur, de ne pas croire. Pourquoi en demande-t-il, et autres gens qui

lui ressemblent, sinon pour avoir le plaisir de contester la vérité, de pousser à bout, s'ils pouvaient, la religion et la réduire au défaut de preuves ? Qui ne voit que c'est là détruire la voie de la foi que Dieu a choisie pour sanctifier les hommes ? C'est une erreur judaïque que de prétendre qu'il suffise que la vérité nous soit proposée pour la croire ou pour la pratiquer. Quoi ! Vous vous imaginez que si quelqu'un des morts qui sont ici inhumés sortait de dessous l'une de ces tombes, et montait en chaire pour achever mon discours, vous renoncerez à toutes choses pour ne plus penser qu'à celles de l'autre vie ? Pélagianisme. Sachez que si vos sens étaient ébranlés d'un pareil spectacle, votre cœur ne serait pas pour cela changé, il ne peut l'être sans le secours d'une grâce intérieure très-efficace. Or, prenez-vous les moyens naturels pour l'attirer en vous ? Ne faites-vous pas, au contraire, tout ce qui se peut pour l'éloigner !

Trêve à vos plaisirs, à vos divertissements tumultueux, à vos dissolutions. Remettez votre raison dans le calme et la tranquillité pour examiner ce que vous combattez ; défaits-vous de toute prévention, de tout intérêt, de toute haine contre des vérités dont l'éclaircissement sera votre bonheur ou votre malheur éternel. Ce n'est pas tant la peine et la fatigue de l'attention qui vous rebutent, c'est encore moins l'amour d'une liberté honnête qui vous révolte, ce sont vos passions qui ont déjà séduit et corrompu votre cœur. J'atteste ici la conscience de tous les impies et les libertins : lorsqu'ils ont commencé à douter de la religion, est-ce le mystère de la Trinité ou de l'Eucharistie qui les a choqués et leur a fait ouvrir les yeux pour en voir l'absurdité prétendue ? Étaient-ils pour lors en état d'innocence baptismale et fort contents de la morale chrétienne ? S'accommodaient-ils de la pureté du cœur, du désintéressement, de la probité, de la modération qu'elle commande ? Je défie qu'on me puisse apporter l'exemple d'un homme qui, convenant des vérités morales dont l'équité se fait sentir à tout homme qui fait usage de sa raison, les ayant observées avec exactitude, ait renoncé à la foi par l'amour de la vérité. Ah ! les libertins se soucieraient peu de croire à un Dieu en trois personnes, et que la seconde d'entre elles s'est incarnée, si cette même religion n'obligeait à aimer ses ennemis, à crucifier sa chair et renoncer à soi-même. Ah ! qu'ils abandonneraient volontiers les articles spéculatifs, si on voulait retrancher ceux de pratique ! mais ces derniers les gênent et les importunent dans leurs plaisirs et leurs passions, ils leur rendent leur puissance et leurs richesses presque inutiles par les menaces d'un enfer. Et quelle est donc cette religion importune qui me tourmente si cruellement, s'écrie-t-on en secret ? Pourquoi me nuis-je laissé mettre ce joug sur la tête ? Ce n'est peut-être qu'une illusion, une chimère, une invention de politique fortifiée par la coutume ; et sans doute il ne faut que l'envisager pour cela ; c'est la même religion qui

me dit que trois ne font qu'un, et qu'un corps est en plusieurs l'eux en même temps. Ainsi pour se venger de la rigueur des préceptes, ils s'en prennent aux mystères, ils se jettent sur les articles incompréhensibles et se déchargent sur les vérités spéculatives. Je suis damné si je me diverts, mais je veux me divertir ; donc la Trinité est fausse et ridicule ; je me damne si je me venge, mais je suis résolu de me venger ; donc toute la religion est une fable ; un Dieu crucifié qui défend de prendre le bien d'autrui, fausseté et illusion que tout ce qu'il enseigne. En suite de ces raisonnements imperceptibles, mais très-réels, on continue quelquefois à moitié un examen informe, on fait le procès à la religion contre toutes les règles de la justice, on est sollicité par ses passions, pressé par les plaisirs, gagné et corrompu par l'argent, on est juge et partie, on n'envisage rien de ce qui peut justifier, mais seulement tout ce qu'il y a de dur et d'incompréhensible, on écoute là-dessus plaider ses inclinations, ses habitudes, ses passions, on ne donne pas un moment d'audience à la droite raison, ensuite on la condamne et on la bannit de son cœur comme fausse et mensongère. Et quelle vérité ne se détruirait pas dans notre esprit par une procédure si injuste et si violente ? Les vérités géométriques les plus palpables et les plus incontestables, telles que celles-ci (le tout est plus grand que sa partie) ne gagneraient rien sur nous en de pareilles circonstances. Quoi ! vous voulez qu'au milieu du tumulte de vos plaisirs, avec une prévention aussi forte, un intérêt aussi grand, que cette religion soit fausse, qu'elle vienne se découvrir à vous et vous arracher votre persuasion, tandis que votre esprit aveuglé, votre cœur prévenu, qui désire avec fureur qu'elle soit fausse, ne vous la présente que du méchant côté et sous des vues fausses et altérées, en vous cachant tout ce qui la justifie et l'établit. Car, de même que l'hérésie se préoccupe en ne considérant qu'une seule vérité de foi détachée d'une autre, comme la seule nature humaine et la seule divinité en Jésus-Christ ; ainsi l'infidélité s'aveugle et l'inniquité se ment à elle-même, en ne considérant la religion que par lambeaux ; de même encore que ce faux prophète appelé Balaam, lequel, séduit par son avarice, ne voulait pas considérer le camp des Juifs tout entier, mais seulement une partie pour lui pouvoir donner sa malédiction, au lieu de l'envisager toute entière et d'embrasser tout le corps, et pour ainsi dire le système de cette admirable et divine religion, qui forme une chaîne indivisible depuis Adam jusqu'à nous ; il ne se peut un plus grand préjugé contre la fausseté et l'injustice de l'incrédulité. On ne vous demande que ce qui est absolument nécessaire pour examiner les moindres vérités et les faits les moins embarrassés ; on est sûr de la victoire, si vous cherchez de bonne foi à vous éclaircir. On ne peut réussir dans cette recherche qu'en purifiant son cœur par l'humilité et par la privation des plaisirs criminels ou excessifs ; car, en s'affermissant dans

l'humilité et la modération d'esprit, en s'abstenant de tous les plaisirs pernicieux qui irritent les passions et corrompent le cœur, la raison s'épure, s'élève, s'enflamme dans la contemplation des vérités chrétiennes, elle se confond et se mêle avec la foi, la raison croit et la foi comprend, le cœur connaît et l'esprit goûte, le cœur convainc l'esprit, et l'esprit par ses lumières remplit le cœur; il résulte de tout cela une démonstration, une conviction, une évidence qui possède l'âme toute entière; ainsi, du jour de la foi et de la raison il s'en forme un troisième qui participe de l'un et de l'autre et qui répand une lumière que saint Augustin appelle intelligence, qui surpasse tout ce qu'on peut en dire, jusqu'à ce que l'étoile du matin s'élève dans nos cœurs et que ce grand jour de l'éternité commence à paraître, où l'évidence toute entière sera la récompense de notre foi. L'Eglise, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel et un témoignage éclatant de l'immuabilité des conseils de Dieu; au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible, en sorte que par une suite non interrompue depuis dix-sept cents ans complets, nous la voyons remonter à Jésus-Christ, dans lequel elle a recueilli la succession de l'ancien peuple et se trouve réunie aux patriarches et aux prophètes.

Mais, sans chercher des signes si éclatants, chacun de vous, s'il a éprouvé en soi le don de Dieu, la vertu efficace de la grâce de Jésus-Christ, peut se convaincre, par le témoignage intérieur de sa conscience, que son esprit divin y a agi et a opéré le changement de ses inclinations. Oui, mon Dieu, c'est votre doigt qui a fait ce miracle, car l'homme n'est pas plus fort que soi-même, il se peut bien donner la mort, mais non pas rendre la vie. Je reconnais à ce signe que vous êtes le roi des cœurs et l'ouvrier à son ouvrage, c'est vraiment un signe du ciel; ne permettez pas qu'il serve à ma plus grande condamnation. Achevez votre ouvrage pour la louange de la gloire de votre grâce.

Omne regnum in se ipsum divisum desolabitur, et domus supra domum cadet, etc. Jésus leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine; si donc Satan est divisé contre Satan, comment son règne subsistera-t-il ? Cependant vous dites que c'est par Belzébuth que je chasse les démons. Jésus-Christ pouvait leur dire qu'ils étaient eux-mêmes possédés du démon, car ne faut-il pas être vendu à cet esprit de malice pour faire des jugements téméraires de cette nature ? Et de pareils blasphèmes ne sont-ils pas le fruit d'une malice diabolique et consommée ? Il pouvait les couvrir de confusion en leur faisant voir que c'étaient eux-mêmes qui chassaient les démons par Belzébuth, c'est-à-dire, qui ne surmontaient un vice que par un autre vice; car ils n'étaient point différents en ce point de ces faux sages du paganisme qui ne s'abstenaient des vices grossiers et scandaleux que par d'autres vices

spirituels plus énormes devant celui qui pèse tout au poids de son sanctuaire; toute leur prétendue vertu n'était, pour ainsi dire, qu'une espèce de chimie qui s'occupait à raffiner les vices; moins ils étaient voluptueux, plus ils étaient superbes; ils n'avaient pas les vices des bêtes, mais ils étaient sujets à ceux des démons; ainsi les Pharisiens n'étaient pas injustes, violents, adultères comme le reste des hommes, ainsi que s'en vante l'un d'eux dans sa prière impie, mais ils étaient esclaves de l'envie, de la jalousie, de l'avarice, de l'ambition; ils ignoraient, quoique docteurs de la loi et tranchants des maîtres dans Israël, que les vices ne sont jamais vaincus que lorsqu'ils le sont par l'amour de la justice. Le Sauveur ne veut pas les confondre de cette sorte, quoique leur orgueil méritât d'être encore plus rabaisé et plus confondu; mais une pareille réplique à leurs injures aurait pu paraître une récrimination, et il nous voulait donner l'exemple de la modération que nous devons garder en de pareilles rencontres, car il le pouvait pas abandonner le soin de sa justification, dans laquelle la gloire de son Père, qui l'avait envoyé, était intéressée. Voyez comme il se possède dans une calomnie si atroce ? Jamais plus de paix, plus de calme, plus de tranquillité, plus de sagesse dans une défense si légitime, et il faut que nous soyons bien durs et bien insensibles, si, à la vue de ce parfait modèle, nous ne désavouons et ne détestons ces troubles, ces emportements, ces aigreurs, ces désirs de vengeance auxquels nous ouvrons notre cœur pour la moindre offense.

Faites attention présentement aux preuves que Jésus-Christ allègue pour faire voir qu'il est impossible qu'il y ait aucune collusion entre lui et le démon, et qu'une pareille pensée enferme une contradiction manifeste. Ces arguments se peuvent appeler préemptoires et plus que démonstratifs; mais ils ne seront tels que pour le simple peuple qui pouvait être entraîné par l'autorité de ces faux maîtres, et non pas pour des cœurs aussi corrompus que les leurs, qui s'étaient rendus impénétrables à la lumière. C'est donc comme s'il disait : Comment serait-il possible que je fusse d'intelligence avec le démon, puisque vous voyez que je le chasse malgré lui, et que je détruis son empire ? Cet ennemi de la gloire de Dieu agirait-il de concert avec celui qui travaille uniquement à établir le règne de Dieu dans les âmes, et lui former de vrais adorateurs ? Il n'est pas naturel que qui que ce soit agisse contre soi-même. Dirait-on que deux généraux d'armée s'entendraient ensemble, si l'un emportait un jour une place importante sur un autre, lui enlevait des quartiers, ravageait son pays, taillait ses troupes en pièces ? Qui s'aviserait jamais de l'accuser de collusion ? Pourquoi donc, misérables calomnieurs, osez-vous avancer une imposture insensée, qui a si peu de couleur ?

Avant que de passer à la seconde preuve, permettez-moi pour votre instruction de faire

un moment de réflexion sur cette parole de Jésus-Christ. Le démon n'est pas divisé contre lui-même, et des enfants de l'Eglise le sont; Satan ne chasse, ne persécute et ne calomnie pas Satan; les bêtes féroces, telles que les tigres et les léopards ne se dévorent pas les uns les autres; O douleur! O matière de larmes qui ne devraient pas tarir! Des chrétiens qui ne devraient être tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme le font; ils se mordent, s'entre-déclarent et se consomment les uns les autres. *Omnis frater supplantans fratrem.*

Si autem ego in Bee'zebuth ejicio demonia, filii vestri in quo ejiciunt? Voici une seconde preuve de l'innocence de Jésus-Christ, qui n'est pas moins forte que la première. Nous voyons dans Josèphe l'historien et dans les *Actes des apôtres* qu'il y avait parmi les Juifs des exorcistes qui conjuraient les démons par l'invocation du nom de Dieu, et les chassaient des corps; les pharisiens laissaient en paix ces exorcistes, il ne leur était pas même venu en pensée que ce fût par le secours de la magie qu'ils délivraient les possédés, ils n'en accusaient pas même les apôtres, s'il les faut entendre par ce mot d'enfants, qui est le même que parents ou concitoyens, quoiqu'ils ne les chassassent que par le pouvoir qu'ils avaient reçu de leur maître. Mais l'envie avait tellement altéré leur jugement, qu'ils condamnaient dans Jésus-Christ ce qu'ils approuvaient dans les autres. Ainsi, il les réduit à n'avoir pas de quoi répartir, en leur disant : Ou condamnez-nous tous ensemble de collusion avec Béezébuth, ou reconnaissez que nous en sommes les uns et les autres innocents. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui on ne fait pas de scrupule de donner les noms les plus odieux à ceux qu'on hait, tandis qu'on épargne en pareils cas et pareilles circonstances ceux qu'on aime; l'hérésie sera attachée à la personne, et non pas au dogme, ainsi pour se laver d'un tel soupçon, il faut cesser d'être.

O mon Dieu, qui voyez tant d'injustices, jusqu'à quand les souffrirez-vous? Or, si c'est par le doigt de Dieu, c'est-à-dire par son Esprit saint, que je chasse les démons, comme vous n'en pouvez disconvenir après des raisons si palpables, concluez-en que le Messie est arrivé, et que je suis ce Messie dont un des principaux caractères est la destruction de son empire : *Porro si in digito Dei ejicio demonia, profecto pervenit in vos regnum Dei.* Ou dites que l'arbre est bon, et que le fruit aussi en est bon, ou dites que l'arbre est mauvais, et le fruit pareillement, car c'est par là qu'on connaît l'arbre; les œuvres sont semblables à la volonté d'où elles naissent comme de leur source; un effet, aussi bon que l'expulsion des démons, ne peut venir de l'esprit malin; jugez par cette règle si votre cœur est bon ou corrompu.

Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet. Lorsqu'un homme fort et armé garde l'entrée de sa maison, tout ce qu'il y possède est en sûreté :

mais, s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il mettait sa confiance, et partage le butin qu'il a fait sur lui. Jésus-Christ représente le démon comme un puissant guerrier qui s'est emparé d'une citadelle et de tout ce qu'il y a trouvé de dépouilles, il en jouit paisiblement sans que personne ose remuer, ou songe à se remettre en liberté : *Nec est qui audeat gannire et levare pennam.* (Isai., X.) Le Saint-Esprit nous l'avait dépeint encore plus terrible dans le livre de Job : il n'y a point, dit-il, de puissance sur la terre qui lui puisse être comparée, puisqu'il a été créé pour ne rien craindre, il ne voit rien que de haut et de sublime, c'est lui qui est le roi de tous les enfants d'orgueil, il exerçait impunément ses pirateries et ses brigandages, et loin de lui résister, il y avait empressement de se livrer à lui; il ne restait qu'un petit nombre de Juifs fidèles à Dieu dans cette apostasie universelle, auxquels il insultait par l'ostentation de sa puissance. Mais le Sauveur, incomparablement plus fort que lui, et la force de Dieu même figuré par David qui abattit à ses pieds le géant Goliath, a terrassé cet ange superbe par l'humilité de sa croix, et lui a enlevé toutes ses dépouilles; il a détruit par la prédication de ses apôtres l'idolâtrie et les vaines superstitions qui régnaient depuis si longtemps dans le monde, et a fait présent de toutes ses riches dépouilles à son Eglise, qui s'en est parée comme d'un vêtement précieux, c'est-à-dire, de tout ce qu'il y avait de grand, de puissant et d'éminent en science. *Fortior eo superveniens universa ejus arma auferet in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet.*

Ce qu'il a fait à l'égard de l'Eglise et de l'univers entier, il l'a fait à l'égard de chacun de nous en particulier; nous naissons tous sous la possession du démon; c'est pourquoi l'Eglise à notre baptême emploie les exorcismes pour le chasser. Jésus-Christ avec tous ses dons y vient habiter comme dans son temple et son sanctuaire; si vous avez eu le malheur de profaner ce temple, vous êtes retombés de nouveau sous la puissance du tyran; je veux croire que Jésus-Christ l'a de nouveau enchaîné et que la pénitence vous a rétablis en grâce. Pour vous en assurer vous-mêmes, voyez et examinez si vous reconnaîtrez en vous les deux marques qu'il nous en donne. La première, si vous êtes pour lui et recueillez avec lui; car il nous assure qu'il n'y a point de milieu, que celui qui n'est pas avec lui est contre lui, et que celui qui ne recueille pas avec lui dissipe : *Qui non est mecum contra me est, et qui non colligit mecum spargit.* Il proteste ailleurs qu'il rougira et désavouera devant son Père et à la face de l'univers ceux qui auront rougi de s'avouer ses disciples devant les hommes. Loin d'ici donc les chrétiens lâches et timides qui craignent de passer pour serviteurs de Dieu : ils seront confondus par la vérité glorieuse et triomphante dans le ciel et précipités avec les em-

poisonneurs, les idolâtres et les exécrables dans un étang de soufre et de feu.

La seconde marque est si vous avez consacré religieusement à Dieu tout ce dont vous vous étiez servis contre lui comme d'armes et d'instruments de l'iniquité pour l'offenser; car vous voyez comment Jésus-Christ, vainqueur du démon, s'empare de toutes ses dépouilles; imitez-vous Madeleine, qui employa ses cheveux, les objets de sa vanité, et ses parfums, qui étaient ceux de sa sensualité, pour essuyer et oindre les pieds sacrés du Sauveur? Répandez-vous dans le sein des pauvres ces sommes d'argent que vous prodiguez follement au jeu et à contenter votre luxe? Consacrez-vous à la prière et à de saintes lectures ce temps que vous avez prostitué à mille amusements frivoles? En un mot, faites-vous un saint usage de tous les talents de nature et de grâce dont vous aviez si malheureusement abusé dans votre vie précédente?

Le Sauveur ensuite, pour faire ouvrir aux pharisiens les yeux sur le péril où ils se jetaient, leur dit : Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos, et comme il n'en trouve point il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; et y venant il la trouve nettoyée et parée; alors il s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison, ils en font leur demeure, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier : *Assumit septem spiritus alios secum nequiores se, et ingressi habitant ibi, et sunt novissima hominis illius pejora prioribus*. Voici, selon les meilleurs interprètes, le sens le plus naturel de cette espèce de parabole : Le démon avait été comme chassé du cœur des Juifs par leur consécration au culte du véritable Dieu et par les sacrifices qu'ils lui offraient seuls entre toutes les nations; car, quoique sous les juges et les rois ils se laissassent aller de temps en temps à l'idolâtrie, par la contagion des peuples voisins, nous voyons néanmoins que depuis le retour de la captivité, ils ne tombèrent pas dans ce crime capital; mais comme ils ne surent pas comprendre l'avantage qu'ils possédaient d'être le peuple de Dieu, qu'ils s'en glorifiaient d'une manière tout humaine, croyant que Dieu ne faisait que les récompenser de leur fidélité, qu'ils se laissèrent séduire à l'avarice et entraîner en plusieurs autres dérèglements, et surtout qu'aveuglés par leurs cupidités charnelles, ils ne surent pas connaître le temps de leur visite, ou de la grande miséricorde de Dieu sur eux par son propre Fils, ils furent livrés au démon, qui entra dans leur cœur, ou plutôt s'en rendit plus maître qu'auparavant, en y amenant avec lui tous les vices capitaux, l'envie, la calomnie, le blasphème, l'erreur, l'aveuglement, l'endurcissement, le déicide. C'est l'état où est tombée cette nation maudite, dont Caïn a été la figure; ils sont comme lui toujours agités de frayeurs, sans établissements, sans considération, sans demeure fixe, bannis en tous

lieux, haïs et méprisés partout, et quoique des empereurs tels qu'Adrien aient quelquefois entrepris de les détruire, ils subsistent néanmoins pour servir comme d'un spectacle de la justice divine, ainsi que ces criminels attachés après leur mort aux fourches patibulaires le sont de la justice humaine, qui prétend imprimer par là de la terreur à ceux qui seraient tentés d'imiter leurs crimes.

Mais il y a un second sens dans cette manière figurée dont Jésus-Christ a insinué la réprobation des Juifs, qui a encore plus de quoi nous épouvanter. Elle nous marque visiblement le danger de la rechute et le malheur effroyable où elle réduit un chrétien; le démon, qui fait ses délices de rengager un pénitent dans ses liens, et trouve par là le moyen d'insulter en quelque sorte à Jésus-Christ qui lui avait ravi sa proie, est toujours en embuscade pour épier le temps favorable où il puisse s'en emparer; c'est un esprit violent et opiniâtre qui ne peut demeurer en repos, *non invenit requiem*; il n'est jamais si furieux que lorsqu'il voit l'homme absolument dégagé de ses mains, et jamais la rage de sa tyrannie n'est si violente ni si enflammée que quand on l'éteint. Il est impossible qu'il ne soit outré de douleur de voir que les péchés sont remis à l'homme, que tant d'effets de la mort soient détruits en lui, et que tant de justes causes de la damnation soient abolies; il ne peut souffrir que le serviteur de Dieu, qui était auparavant un si grand pécheur, doive un jour le juger lui-même avec tous ses anges; c'est pourquoi il le veille, il l'attaque, il l'assiège de toutes parts, tâchant de frapper ses yeux par quelque objet charnel ou d'engager son cœur dans les désirs du siècle et le détourner du vrai chemin; il ne manque jamais de trouver des pierres de scandale et des matières de tentation différentes; il l'assiège et l'attaque avec une ardeur infatigable; comme il en connaît parfaitement le faible et les avenues, *immunita terra*, il dresse ses attaques par rapport à ses connaissances.

Mais ce qui est de plus funeste et de plus déplorable, c'est qu'ayant un ennemi si puissant, si appliqué à nous perdre, nous songions si peu à nous défendre, que nous dormions tranquillement et conservions même de secrètes intelligences avec lui pour lui livrer la place : *invenit eam vacantem et scopis mandatam*. Il semble que la maison de notre âme ne soit nettoyée et parée que pour l'inviter à y rentrer de nouveau; s'endormira-t-il de son côté et manquera-t-il son coup? Non, sans doute, il y rentre avec un renfort si puissant, qu'il est presque impossible qu'on l'en chasse une seconde fois.

Voilà un tableau tracé du doigt de Dieu même, pour nous rendre sensible la misère d'un pécheur retombé dans l'état du péché et nous le faire redouter. Un forçat chargé de sept chaînes de fer sous un comité barbare et impitoyable nous ferait pitié; et nous n'avons pas compassion de notre âme qui est

pent-être réduite en cet état funeste. Quelle frayeur ne doit pas imprimer l'idée d'un pécheur captif, par sa rechute, de sept démons, ou plutôt d'une légion entière de démons; car dans l'Ecriture le nombre de sept marque universalité.

Mais que ce ne soit pas une frayeur stérile; prévenons un tel malheur. Voyons quelles en sont les causes. Jésus-Christ nous les marque sous le voile de cette maison nettoyée et parée, ou, selon d'autres, vide, ce qui signifie qu'ayant été purifiée par la pénitence, elle n'en a pas les fruits; elle est vide de bonnes œuvres, ou n'en a que l'extérieur, remplie d'ailleurs de complaisance et de satisfaction de sa propre justice. C'est ainsi que l'âme ouvre la porte à l'ennemi et prend plaisir à lui faciliter sa conquête. Jugez combien une pareille perfidie blesse et irrite un Dieu jaloux. Car il semble, dit Tertullien, que ce pécheur malheureux ait voulu faire une comparaison entre lui et le démon, son mortel ennemi, comme entre deux maîtres, et qu'après avoir essayé de l'un et de l'autre, il ait déclaré que le service du démon était préférable à celui de Dieu. Quel étrange parallèle! Cieux et terre, soyez-en dans l'étonnement! Quelle monstrueuse ingratitude! Quel aveuglement inconcevable! Ne se rend-il pas digne d'être abandonné sans retour au maître qu'il a choisi? Saint Pierre le compare à un chien qui retourne à ce qu'il avait vomé, et à un pourceau qui, après avoir été lavé, se vautre de nouveau dans la boue.

Quelle horreur, quel soulèvement de cœur ne cause pas un tel pécheur à Jésus-Christ? Il lui eût été sans doute plus avantageux de ne jamais connaître la voie de la vérité; l'état d'un juif et d'un païen a quelque chose de moins funeste; il s'est avili au-dessous d'eux, et on pourrait désespérer de sa conversion, si la miséricorde divine n'était infinie. Ces miracles sont très-rare, parce qu'on n'y recourt pas ou qu'on ne le fait pas comme il faut, en joignant à la prière les efforts nécessaires pour le changement de son cœur. Il en est, dit saint Augustin, comme d'un prisonnier enchaîné, lequel ayant essayé à diverses reprises de tirer ses pieds des fers et ne pouvant en venir à bout, se lasse de se causer inutilement la douleur et ne tente plus de les rompre. Ah! que la violence d'une longue habitude est quelque chose de tyrannique, et qu'il est dangereux de faire ainsi un pacte avec la mort! Le plus sûr est d'aller au-devant de tout ce qui nous peut faire retomber et rouvrir nos anciennes plaies.

Comme il me faudrait trop de temps pour vous marquer toutes les précautions qu'il faut prendre, je me contenterai de toucher la principale qui les renferme presque toutes; c'est de conserver l'esprit intérieur de pénitence qui consiste à se traiter toujours comme pécheur, et vivre dans la crainte et un grand rabaissement intérieur, ainsi que le Saint-Esprit le lui ordonne par la bouche du Sage, dans la supposition même qu'il

ait obtenu le pardon de son péché; à plus forte raison lorsqu'on en est incertain, et que l'absolution n'a pas précédé comme autrefois par une longue suite d'exercice laborieux; car, si ceux-là mêmes qui font une pénitence rigoureuse, ont à peine, selon que le dit saint Grégoire, la confiance que leurs péchés leur soient remis, les pécheurs qui n'ont pas pratiqué toutes ces macérations de la chair, n'ont-ils pas plus de sujet de se défier de la rémission des leurs? Vous devez savoir qu'il est rare que la grâce recouvrée par la pénitence égale celle qu'on avait reçue au baptême. La pénitence, dit saint Chrysostome, ne rétablit pas l'âme dans cette splendeur du baptême; on ne parvient à ce renouvellement total et entier que par de grands gémissements et de longs travaux; le droit même d'user des créatures n'est pas rendu dans un pareil degré; ainsi il y a bien des choses permises aux innocents dont les pénitents se doivent priver; ils se doivent considérer comme des enfants prodigues qui ne se jugeaient pas seulement dignes d'une humiliation passagère, mais consentaient à un état de dégradation, demandant en grâce d'être mis au rang des serviteurs à gage. Qu'on y regarde de près, et on trouvera que tous les relâchements ne viennent que de ce qu'on oublie de quelle sorte on a été purifié des péchés de sa vie passée : *Oblivionem accipiens purgationis veterum delictorum*; le malade néglige d'observer le régime qui le pourrait conserver en santé, et se permet tout, comme ceux dont elle n'a jamais reçu la moindre atteinte, et laisse éteindre en son cœur les mouvements de reconnaissance.

Notre évangile finit par l'exclamation d'une bonne femme, laquelle, charmée d'entendre dire au Sauveur tant de merveilles, ne put s'empêcher de dire : *Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées*; en quoi elle était une figure de l'Eglise, qui, pendant que les plus accrédités d'entre les Juifs blasphémaient Jésus-Christ, a publié la gloire de son incarnation et le bonheur de la maternité de Marie. Jésus lui répliqua : Dites plutôt : *Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, et l'observent fidèlement; Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud*. Mais quoi! Seigneur, votre incomparable mère n'est-elle pas heureuse? N'est-ce pas par le mouvement de votre esprit qu'elle s'est écriée dans son divin cantique, que toutes les races futures l'appelleraient bienheureuse? Jésus-Christ ne dit rien de contraire à ces paroles et n'a pas prétendu par celles-ci rabaisser sa sainte mère; il la relève au contraire, nous donne lieu de juger en quoi consiste son solide et principal bonheur; jamais personne n'a écouté sa parole sacrée avec plus de docilité, ne l'a conservée plus soigneusement dans son cœur et ne l'a fait fructifier avec plus d'abondance; ce qui fait dire à saint Augustin, qu'elle a conçu le Fils de Dieu plus heureusement dans son cœur que dans

ses chastes entrailles. Voilà sa vraie grandeur, sa gloire et sa principale béatitude ; ainsi, ce qu'il y a de plus grand en elle, qui est de s'être nourrie de la parole de Dieu et de l'avoir pratiquée religieusement, ne lui est pas singulier. Nous ne sommes pas exclus de la participation de cet avantage signalé ; au contraire, nous y sommes invités. C'est par là que vous pouvez devenir, ainsi que Jésus-Christ le dit lui-même, ses pères, ses mères, ses frères et ses sœurs. O dignité ! ô prérogatives incroyables de la vertu ! jusqu'où élevez-vous ceux qui s'attachent à vous suivre ! dit saint Chrysostome. Combien de femmes ont été saintement jalouses du bonheur de Marie et souhaiteraient pouvoir acheter un si glorieux avantage au prix de toutes choses ! Et voilà une voie facile d'y parvenir qui est exposée aux femmes et aux hommes : c'est de faire la volonté de Dieu, c'est de marcher avec courage dans la voie qu'il nous a tracée, que Marie a suivie si constamment ; c'est par cette voie que vous arriverez sûrement et infailliblement à la gloire éternelle.

HOMÉLIE VIII.

Pour le dimanche de la Passion.

L'INDIFFÉRENCE EST UNE MARQUE PRESQUE ASSURÉE DE RÉPROBATION.

Quis ex vobis arguet me de peccato ? (Joan., VIII.)

Qui de vous, disait Jésus-Christ aux Juifs, me convaincra d'aucun péché ?

Quelques astrologues de ces derniers temps ont prétendu avoir découvert des taches dans le soleil. Il n'en est pas de même du soleil de justice ; on n'en pourra jamais apercevoir aucune ; plus on examinera ses actions, ses démarches et toutes les circonstances de sa vie, plus on sera forcé de s'écrier qu'il a bien fait toutes choses. Non-seulement il n'a commis aucun péché et la moindre parole trompeuse n'est sortie de sa bouche, comme parle l'Apôtre, mais elle n'en a pu sortir ; je veux dire qu'il est impossible de trouver quelque chose de répréhensible en celui qui était heureusement incapable de péché. Il est vrai qu'il avait un libre arbitre comme nous, et qu'il s'était revêtu de notre nature humaine, laquelle, étant tirée du néant, y tend elle-même et est défectible, comme parle l'Ecole : il n'a pu toutefois pécher absolument parlant ; la vision béatifique dont il jouissait et l'union personnelle du Verbe à cette humanité sacrée la rendaient entièrement impeccable ; dans la supposition même que sa sainte âme fût privée de la vision béatifique, de la grâce habituelle, actuelle et de tous les autres apanages qui en sont inséparables, selon l'ordre de la sagesse souveraine, Jésus-Christ, dans cet état même, n'aurait pu pécher, parce que l'union hypostatique est absolument incompatible avec le péché ; la sainteté et le péché, la lumière et les ténèbres ne peuvent sub-

sister ni s'allier dans le même sujet ; il n'y a pas moins d'opposition entre la sainteté et le péché qu'entre le jour et la nuit ; l'un est la destruction de l'autre. Jésus-Christ, en vertu de l'union hypostatique, est la source de toute justice, le principe de toute sainteté, la lumière qui éclaire toutes les intelligences ; il entre dans tous les droits de la divinité, et il est une même chose avec son Père éternel. Toutes ces prérogatives et une infinité d'autres lui viennent, non de la vision béatifique ou des grâces accidentelles, mais de cette union ineffable qui fait le fond du mystère de l'Incarnation. Eh ! comment se pourrait-il faire que la dignité suprême pût se joindre avec la dernière bassesse, qui est l'état de péché ? Quelle société de Jésus-Christ avec Bélial ? Il serait vrai de dire que le Verbe, qui influe dans toutes les actions de l'Homme-Dieu, a péché ; les oreilles chrétiennes peuvent-elles souffrir un tel blasphème ? Eh ! comment aurait-il pu apaiser la colère de son Père irrité contre les péchés des hommes, et les purifier de ces souillures, s'il en eût été lui-même entaché ? Il ne fallait rien moins qu'un pontife comme celui-ci, saint, innocent, sans tache, infiniment séparé de la corruption des pécheurs et plus élevé que les cieux ; qui ne fût point obligé, comme les autres pontifes, d'offrir tous les jours des victimes, premièrement pour ses propres péchés, et ensuite pour ceux du peuple, mais qui s'offrit lui-même comme une victime infiniment pure, d'une excellente odeur et seule digne de Dieu. Combien nous doit être chère cette double qualité de prêtre et de victime, puisqu'elle est le fondement de notre sanctification et du bonheur que nous espérons dans le ciel.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ? Ces paroles devaient avoir une force invincible dans la bouche d'un prédicateur entièrement irréprochable, dont les plus grands ennemis étaient forcés d'attester la sainteté, et qui était la vérité même. Tous ceux qui annoncent ces mêmes oracles devraient être tout à fait irrépréhensibles, ainsi que l'ordonne saint Paul, et faire voir écrit dans leur vie ce qu'ils exigent de leurs auditeurs. Malheur à nous, si nous démentons par notre conduite les vérités dont nous vous instruisons ; elles rendront les premiers témoignages contre nous, et seront le sujet d'une plus grande condamnation. Mais, ne vous y trompez pas, cela ne justifiera pas votre indocilité et vos dérèglements. Quand la nécessité de faire pénitence, donner l'aumône, de pardonner à vos ennemis et fuir le commerce du monde vous serait prêchée par les plus impénitents, les plus intéressés, les plus vindicatifs et les plus remplis de l'esprit du monde, vous ne seriez pas moins obligés d'entrer dans les saintes maximes à la pratique desquelles ils vous exhortent. Faites ce qu'ils vous disent, et gardez-vous bien d'imiter leurs actions. La vérité est indépendante du ministre qui l'annonce ; elle doit vous persuader

par sa propre force et vous toucher par sa beauté; c'est une eau pure qui doit vous désaltérer dans le désert de ce monde. N'examinez pas le canal par le moyen duquel elle vous est communiquée. Attribuez à vos propres péchés et au peu d'usage que vous avez fait de tant de vérités saintes que vous avez ouïes jusqu'ici, la disette des saints prédicateurs, qui n'est pas pourtant telle que vous vous imaginez. Dieu défend à ses nuées de pleuvoir sur la terre, lorsqu'il voit qu'elles ne produisent point de fruit, et quand il vous renverrait un Jean-Baptiste ou qu'il reviendrait lui-même, peut-être ne trouverait-il pas vos cœurs moins fermés à sa vérité que l'étaient ceux des Juifs. Ainsi, sans examiner avec malignité si la vie du prédicateur répond à la pureté de sa morale, recevez sa parole comme étant celle de Dieu même, dont il est l'ambassadeur : *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?*

Qui ex Deo est, verba Dei audit. Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu. C'est le caractère des brebis de Jésus-Christ d'entendre sa voix; c'est une marque qu'on appartient à la vérité que d'y avoir le cœur ouvert, et un signe de la prédestination.

En quelque état que puisse être un homme lors même qu'il se voit assujéti à ses passions, et qu'il ne peut se dégager de la domination du péché, il y a toujours sujet de bien espérer de lui lorsqu'il aime la vérité, qu'il en demeure convaincu dès qu'on la lui découvre, et qu'il aime mieux se condamner du mal dont elle l'accuse, que de la condamner elle-même; car, comme il y a quelques marques qui font connaître où on doit trouver des mines d'or, quoique encore cachées dans le fond de la terre, si un champ sera fertile quoiqu'alors tout convert d'épines, ainsi il y a des traces d'un regard favorable de Dieu sur les âmes, qui s'entrevoient au milieu même de leurs désordres, et pendant qu'ils courent après les objets de leurs concupiscences. L'une des marques les plus considérables de toutes est l'amour pour les vérités chrétiennes, gravé dans le fond du cœur. C'est la disposition dans laquelle témoigne avoir été saint Augustin (*Conf.*), durant les emportements de sa jeunesse : *Vidisti multo fumo scintillantem fidem meam.* Cette passion si ardente qu'il conservait pour la vérité parmi les ténèbres dont il était environné, était comme des étincelles de ce feu qui devait un jour éclairer et embraser l'Eglise.

Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis. La raison pour laquelle vous n'entendez point mes paroles, c'est que vous n'êtes point de Dieu. C'est au contraire un caractère de réprobation que d'être indifférent et fermé à la parole de vie, c'est un funeste présage d'y être sourd, c'est ressembler aux aspics, pour me servir de la comparaison du Prophète, qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre la voix du sage enchanteur. Que n'a-t-on pas à craindre pour un malade qui ne veut point prendre

le remède qui peut le guérir? Mais c'est un signe encore bien plus terrible de s'irriter contre la vérité, de vouloir étouffer sa voix et de la persécuter ainsi que font ces Juifs impies de notre Evangile. Ah! c'est le comble de l'endurcissement, c'est agir en désespéré. Aussi Jésus-Christ leur dit : Vous n'êtes point de mes brebis, vous me cherchez un jour et ne me trouverez pas.

On ne doit pas conclure toutefois de cette aversion qu'ils avaient de la vérité, et de la menace que leur fait Jésus-Christ, que leur réprobation fût arrêtée et déterminée, puisqu'il continua de les exhorter à croire en lui, et que ses apôtres, après sa mort, le firent avec toute la force dont les remplissait le Saint-Esprit, et en convertirent apparemment quelques-uns; mais seulement qu'il y avait étrangement à craindre pour leur salut, et qu'ils n'étaient pas alors de ses brebis; car on peut l'être en deux manières, selon la grâce présente, et selon la prédestination éternelle. Avoir la qualité de brebis en la première manière, c'est être juste, être en état de grâce, avoir la justice habituelle, et par conséquent droit au royaume des cieux; l'avoir en la seconde, c'est d'être prédestinés en Jésus-Christ selon le décret éternel et immuable de la volonté de Dieu. Ceux-ci, tôt ou tard, entendent la voix de Dieu et la suivent jusqu'à la fin; les autres l'entendent, tandis qu'ils ont la grâce sanctifiante, ils en peuvent déchoir et peuvent aussi persévérer jusqu'à la fin. Comme donc ceux qui sentent en eux ce goût et cet attrait pour la parole divine, et qui en font leurs chastes délices aussi bien que le Prophète qui s'écriait : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua super mel cri meo.* (*Psal. CXVIII*); comme, dis-je, ceux qui sont dans cette disposition ne doivent pas tellement s'y reposer, qu'ils n'appréhendent de la perdre et de concevoir du dégoût de cette manne céleste, ainsi que les Juifs, qui en avaient été touchés d'abord d'admiration; ceux qui n'ont présentement que de l'indifférence pour elle, peuvent anéantir ce signe funeste de réprobation, ils doivent se regarder comme des malades à qui les mauvaises humeurs, dont ils sont remplis, font concevoir du dégoût des meilleures viandes, et imiter du moins les malades qui désirent recouvrer l'appétit; qu'ils se purgent de ces humeurs malignes et qu'ils craignent, s'il leur reste encore un peu de foi, que Dieu ne venge sévèrement le mépris de sa parole. Eh! quoi! On prétendra aux faveurs et aux récompenses que Dieu réserve à ses amis avec une négligence, un dégoût, un mépris habituel de sa parole? Quelle illusion!

Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei : Nonne bene dicimus, quia Samaritanus es tu, et daemonium habes? Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon? C'est pour la seconde fois qu'ils vomissent des injures si atroces contre notre divin Maître. Qui de nous en eût entendu de pareilles sans s'émouvoir?

Peuple ingrat et insensé? C'est donc là l'honneur et la reconnaissance que tu rends à ton roi, qui vient t'annoncer l'année des miséricordes du Seigneur sur toi; te réconcilier à lui, et qui devait s'être acquis en ton esprit une autorité du moins plus que prophétique, par tant de miracles opérés tous en ta faveur? Mais tu n'as point d'yeux pour considérer tant de merveilles? Tout occupé de ta passion et du désir de contredire, tu blasphèmes ce que tu ignores? N'est-ce pas ce que font encore aujourd'hui ceux qui calomnient les serviteurs de Dieu, et les chargent d'injures? Ils s'applaudissent d'avoir humilié ceux qui ne lui sont pas moins chers que la prunelle de son œil, et ils s'en font un mérite auprès de lui. Avons-nous droit de nous plaindre des traitements les plus indignes, après que la Sagesse incarnée, celui en qui réside la plénitude de l'esprit de Dieu a été traité d'hérétique (car c'est ce que signifiait le terme de Samaritain dans l'opinion des Juifs et de possédé du démon). N'en devons-nous pas plutôt tirer gloire et les regarder comme un sujet de triomphe? Oui, les opprobres ont changé de nature depuis que notre divin Maître en a voulu être rassasié. Voyons ce qu'il y répond?

Respondit Jesus : Ego dæmonium non habeo, sed honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me. Je ne suis point possédé du démon; mais j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez. La fureur brutale des Juifs servira comme font les ombres dans un tableau, pour relever sa douceur et sa sagesse; il pouvait faire très-justement descendre le feu du ciel sur ces impies pour les consumer, ainsi qu'avait fait autrefois Elie sur cet officier d'Ochusias et ses cinquante soldats qui venaient pour le prendre, et lui parla insolemment. L'injure était ici beaucoup plus atroce, et la personne outragée d'une dignité infinie, tout cela semblait demander une punition éclatante; mais il a encore mieux aimé faire éclater sa modération qui le devait, selon Tertullien, faire reconnaître pour ce qu'il était par ces perfides, si la passion ne les eût entièrement aveuglés, et nous apprendre, aux dépens de sa propre gloire, à étouffer nos ressentiments, et cet esprit de vengeance qui nous emporte en de pareilles occasions aux dernières extrémités, et pour nous mériter la grâce de surmonter les sentiments d'avarice, et les amertumes de cœur, les refroidissements et tous ces mouvements de la nature qui s'élèvent dans les moindres rencontres, et nous donnent lieu de craindre que, s'il s'en présentait de plus grandes, nous ne sortissions de la possession de notre âme, et ne rendissions injure pour injure. Oh! qu'il faut que le cœur du vindicatif soit bien dur et bien insensible, si, à la vue de cette patience admirable, il ne désavoue, ne déteste, et ne réprime ces troubles, ces désirs de vengeance, et tous ces mouvements convulsifs qu'il sent au dedans de soi, et qui ne se marquent que trop au dehors!

Il ne garde pas ici le silence comme il fera à sa Passion, les circonstances différentes ne le demandaient pas; il devait à l'honneur de son ministère et à la gloire de celui qui l'avait envoyé cette espèce d'apologie; c'eût été trahir la cause de la vérité à laquelle il était venu rendre témoignage, que de laisser sans réplique une injure si infamante, qui n'allait à rien moins qu'à attribuer à l'esprit d'erreur et de mensonge toute la doctrine que son Père l'avait chargé d'annoncer de sa part, et les œuvres merveilleuses qu'il lui avait donné à faire; il n'abandonne donc pas son innocence, qui est inséparablement liée à la gloire de son Père et à la dignité de sa mission, mais il la défend avec une générosité qui n'a rien de fier, et une douceur qui n'a rien de mou ni de lâche.

La générosité chrétienne, dont Jésus-Christ nous a donné en sa personne un modèle accompli, est bien différente de celle que les philosophes du paganisme ont enseignée et affectée; ils ont prétendu que leur sage était invulnérable, et que les traits qu'on lançait sur lui portaient à faux. Lorsqu'on frappa Caton au visage, dit l'un de ses admirateurs ou plutôt idolâtres, il ne se vengea point, il ne pardonna pas aussi, mais il n'a qu'on lui eût fait injure : *Facilius non agnovit quam ignorit*; il voulait qu'on le crût infiniment au-dessus de ceux qui l'avaient frappé. Cette patience stoïcienne était fière et orgueilleuse, elle était choquante et injurieuse pour ceux qui l'avaient maltraité; il regardait ses ennemis comme des bêtes contre lesquelles il est honteux de se mettre en colère. Ah! Gardons-nous bien de confondre la grandeur de courage avec l'orgueil, et de séparer la patience de l'humilité. Apprenons de notre divin Maître que des impies sont capables de blesser des gens de bien, qui leur sont quelquefois assujettis par l'ordre de la Providence; il dit à ces Juifs qui le traitent de démoniaque, qu'ils l'ont déshonoré. Lorsqu'un des serviteurs de Caïphe étendit sur lui sa main sacrilège, et lui donna un soufflet, ce véritable sage, qui est la sagesse même, et qui, n'étant pas moins puissant que juste et sage, pouvait abîmer dans l'instant ce malheureux, confesse qu'il a été capable de le blesser, il ne se fâche pas, il ne se venge pas non plus, mais il pardonne, comme ayant été véritablement offensé; sa patience est modeste, et n'est injurieuse à personne, pas même à ce valet qui l'avait si cruellement outragé.

Il ne répond rien du tout à l'injure de ce Samaritain, parce qu'il était assez visible qu'il était Juif, et non pas étranger. Saint Grégoire veut que ce soit parce que ce terme signifie *gardien*, et que Jésus-Christ n'a garde de désavouer qu'il ne soit le gardien qui veille pour nous. Mais, comme dans la pensée de ces hommes forcenés, c'était une injure atroce, de même que si on appelait quelqu'un hérétique ou schismatique, il nie une accusation vague, et à laquelle on ne peut proprement attacher d'idée pré-

cise et distincte. C'est ainsi qu'en doivent user ses serviteurs lorsqu'on s'efforce de les décrier, et de les noircir par ces noms odieux de secte, qui signifient tout sans signifier rien, et ne servent qu'à marquer la passion de ceux qui les leur appliquent. Mais, quand on accuse d'une certaine erreur ou d'un dogme pernicieux en particulier, il n'est pas permis, dit saint Jérôme, à un ministre de Jésus-Christ d'être patient; il doit se justifier et se purger du soupçon de toute nouveauté; sa réputation n'est pas à lui, comme celle d'un ambassadeur, mais à celui qui l'a député, à Jésus-Christ, à son Eglise; qu'il se laisse fouler aux pieds, mais qu'il se garde bien de souffrir que la vérité dont il est le héraut soit humiliée. Il faut, s'il est possible, disent les autres Pères, conserver la paix avec tout le monde, et souffrir paisiblement les injures qui ne touchent que nos personnes; mais pour celles qui regardent notre foi et la vérité qui est Dieu même, il faut opposer à ses ennemis un front plus dur que l'airain : *Verum huc admodum bellacæ atque inconfi-gendo acres et feroces* (S. GREG. NAZ.); un ministre de Jésus-Christ serait indigne du caractère sacré dont il est revêtu, s'il souffrait sans dire mot, qu'on le fit passer pour l'émissaire du démon, et pour l'apôtre du mensonge.

Apprenez de là à ne vous pas scandaliser de la force et de la véhémence que font paraître quelquefois ceux à qui on attribue fausement des opinions erronées, et qu'on s'efforce par ce moyen de rendre inutiles à l'Eglise; ils peuvent excéder les termes d'une juste défense, puisqu'ils sont hommes, de même que fit Job en défendant son innocence contre ces faux amis; mais, s'ils ne disent rien que de vrai dans le fond, laissez à Dieu le jugement du principe qui les fait agir.

Non quero gloriam meam, est qui querat et judicet. Pour moi, je ne recherche point ma propre gloire, un autre la recherchera et me fera justice. Qu'il paraît bien, Seigneur, que vous n'avez jamais recherché votre propre gloire, mais uniquement celle de votre Père céleste qui vous a envoyé? Vous n'avez pris notre nature que pour lui rendre gloire en elle, et offrir à la Majesté suprême une victime digne d'elle, toujours également appliqué à vous anéantir et à le glorifier, soit par votre vie, soit par votre mort, et même, lorsque étant sur le point de retourner à lui, vous le priez de vous glorifier, ce n'est qu'afin que vous le glorifiez vous-même : *Clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* (Joan., XVII.) Il regarde son Père comme le principe et la fin de toute sa gloire, il ne la désire que comme lui étant liée, et il s'offrira durant toute l'éternité avec son corps mystique, comme une hostie à la gloire immortelle de celui de qui il reconnaît tenir tout ce qu'il est. Après cela des hommes pourront-ils rechercher leur propre gloire avec tant d'empressement, et ne tenir aucun compte de celle qui vient de Dieu? Quelle extinction de foi et même de

raison! Car de quoi nous guérît l'estime bien ou mal fondée, que peuvent faire de nous des hommes menteurs comme nous, et qui n'aperçoivent qu'une légère surface des choses? Soulage-t-elle votre pauvreté si vous êtes dans le besoin? Adoucit-elle vos douleurs si vous êtes tourmenté de quelque maladie? Quoi de plus vain, de plus ruineux, de plus insensé? Dieu est quitte envers nous, nous le dégageons de la promesse qu'il a faite de procurer la gloire de ceux qui lui remettent le soin de la leur, nous voulons être payés sur-le-champ du peu de bien que nous faisons, qui n'en a souvent que l'apparence. Ne faut-il pas avoir une faim bien déréglée et bien enragée, pour ne pouvoir attendre une heure de temps, qu'on va servir les mets les plus exquis dans la salle du roi, qui nous convie aux noces de son fils, et courir l'assouvir en mangeant les écorces des pourceaux?

Nous ne devons pas douter que Jésus-Christ, en remettant entre les mains de son Père la justice de sa cause, ne fit dans le secret de son cœur l'office d'avocat pour ses persécuteurs outrageux, et qu'il ne lui représentât ainsi qu'il fera bientôt sur la croix leur crime par l'endroit le moins odieux, en le rejetant sur leur ignorance, et disant, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Ne demandons point d'autre vengeance à son exemple, sinon que nos injustes agresseurs reconnaissent leur aveuglement, et deviennent nos amis; que le Saint-Esprit descende dans leur cœur pour les convertir, les sanctifier, et les embraser de l'amour de Dieu.

Amen, amen dico vobis, si quis sermenem meum servabit, mortem non videbit æternam. En vérité, en vérité je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne mourra jamais. Remarquez qu'il ne promet pas cet avantage inestimable à ceux qui auront écouté sa parole, même avec joie; il s'en trouve parmi ceux-là, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, qui n'ont qu'un goût passager, ne sont que pour un temps, et manquent de fidélité à la première tentation; le bonheur éternel n'est promis et assuré qu'à ceux qui joignent la pratique à la docilité avec laquelle ils reçoivent sa parole, qui ne se contentent pas d'en pratiquer une partie, mais les observent toutes par le principe de son amour, et persévèrent jusqu'au bout dans cette pratique. Ainsi, si vous avez reçu le goût, l'attrait, et l'obéissance à l'égard de nos vérités saintes, si vous étudiez Jésus-Christ, et travaillez sans relâche à entrer dans ses dispositions intérieures, et exprimer sa vie divinement humaine, bénissez Dieu : vous portez les caractères d'un prédestiné? Si vous perséverez jusqu'à la fin, vous serez infailliblement sauvé. Mais comme la persévérance est un don gratuit qui dépend de la pure miséricorde de Dieu, ne vous laissez pas de le demander, et que votre prière persévère elle-même? Vous aurez d'autant plus d'espérance qu'il vous sera accordé, que vous vous en croirez plus indigne? Coopérez à sa grâce avec fidé-

lité, et excitez-vous par ce que vous voyez faire tous les jours à vos yeux, et que vous faites peut-être vous-même pour la conservation de cette misérable vie. L'on s'expose ici-bas, dit saint Augustin, à tant de périls, à tant de travaux et de pertes, on s'assujettit les années entières à des régimes très-incommodes, pour prolonger ou rendre plus agréable cette vie qui doit nécessairement finir un jour, quoique l'on ne puisse s'exempter de la perdre, mais reculer seulement sa mort de quelques années; quelles douleurs le fer et le feu ne font-ils point souffrir à ceux qui se mettent entre les mains des chirurgiens pour être guéris? Ce n'est pas toutefois pour ne pas mourir, mais seulement un peu plus tard, puisqu'on est enfin forcé d'abandonner bientôt une vie recouverte par mille tourments; à combien plus forte raison sommes-nous obligés de souffrir toutes ces peines, pour acquérir la vie éternelle, où la nature n'est plus obligée d'éviter la mort avec tant de soin.

Dixerunt ergo Judæi : Nunc cognovimus quia demonium habes ; Abraham mortuus est et propheta. Les Juifs, qui ne comprenaient rien en cette sublime philosophie, lui dirent : Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon; Abraham est mort et les prophètes aussi, et vous osez dire : Celui qui garde ma parole ne mourra jamais. Êtes-vous donc plus grand que notre père Abraham et que les prophètes qui sont morts? Qui prétendez-vous être?

Ces misérables, au lieu de se reconnaître et de demander humblement pardon, ajoutent outrage à outrage et se confirment de plus en plus dans le mal; ils nous font voir la vérité de cette maxime, qu'un péché qui n'est pas expié par la pénitence entraîne par son propre poids dans un autre péché, et qu'un abîme attire un autre abîme. Vous voyez par cet exemple que les paroles les plus salutaires ne sont pas pour tous des paroles de salut; elles sont un pain de vie et d'intelligence, quand elles sont reçues avec l'esprit et le discernement de la foi et qu'on s'en nourrit avec le goût de la charité; mais elles aveuglent et révoltent les méchants. Oh! que l'esprit humain et les sens, qui ne voient que la chair et l'extérieur, sont de mauvais guides pour conduire à la foi des mystères invisibles et surnaturels! Voilà la vraie cause de l'erreur de ces Juifs charnels et de leur obstination dans l'erreur; ils ne voyaient que parce qu'ils avaient des yeux à la tête; tout ce qui passait la mesure de leur étroite intelligence leur paraissait ridicule ou blasphématoire, ils ne connaissaient que cette vie animale qui nous est commune avec les bêtes, et cette mort qui sépare l'âme du corps, et ne connaissaient pas celle qui sépare l'âme de son Dieu, et ils se la donnaient à eux-mêmes par leur incrédulité. C'est ainsi que les sectaires nient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, parce qu'ils ne comprennent pas comment son corps peut être en même temps au ciel et sur nos autels; et que les caphar-

naïtes se scandalisèrent au sujet du même mystère, disant : Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger? Parce qu'ils s'imaginèrent qu'il voulait qu'ils s'en nourrissent à la manière des anthropophages. C'est ainsi que parmi les catholiques mêmes on traite tous les jours de dures et d'outrées les maximes les plus saintes, parce qu'on ne les conçoit pas ou qu'elles ne s'accordent pas avec nos préjugés et notre mollesse; nos vérités sacrées demandent des cœurs dociles et non des esprits pointilleux et critiques; la foi ne consulte pas la raison, encore moins les sens qui ne sont capables que de tout brouiller : elle s'attache uniquement à l'autorité de Dieu et à la certitude de sa parole, elle se soumet avec un profond respect et un saint aveuglement. C'est là la disposition de tous les vrais fidèles et celle même que la raison, quand on en sait faire un bon usage, nous prescrit, puisqu'elle n'a pas lieu de se plaindre de ne pas comprendre ce que Dieu lui dit, son être et sa puissance étant infiniment au-dessus de nos faibles intelligences. C'est ce qui a fait dire à Tertullien cette célèbre parole, que plus nos mystères paraissent impossibles et même insensés, plus ils sont vrais et croyables.

Jésus-Christ, après leur avoir dit de nouveau qu'il ne cherchait point à se glorifier, mais que son Père, qu'ils adorent comme leur Dieu, le saurait bien faire; que lui le connaît et garde sa parole; il ajoute : Abraham votre père a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu et en a été comblé de joie : *Abraham exultavit ut videret diem meum, vidit et gavisus est.* Vous me demanderez, quand est-ce qu'Abraham a vu le jour de Jésus-Christ? Ce fut, dit saint Chrysostome, lorsqu'ayant reçu ordre d'immoler son fils unique, et Dieu s'étant contenté de sa bonne volonté, il le recouvra vivant et égorgea en sa place un bélier qu'il trouva arrêté par les cornes à un buisson; il vit Jésus-Christ ressuscité dans Isaac survivant à son sacrifice. Ce fut encore lorsqu'ayant été favorisé de la visite de trois anges envers qui il exerça l'hospitalité, il s'adressa à l'un d'eux et l'adora comme son Seigneur.

Il le put voir encore des yeux de la foi et par une révélation particulière dans les limbes. Quoiqu'il n'ait salué que de loin les promesses dont l'accomplissement fut différé près de deux mille ans, il en était tout occupé, tout plein et tout transporté; et c'est sans doute le sujet d'une confusion extrême aux chrétiens, dit saint Bernard, de posséder avec tant de tiédeur et d'indifférence les mystères et les vérités, dont la seule attente excitait tant de désirs et de mouvements d'allégresse dans le cœur de ces saints patriarches.

Les Juifs persistant dans leur grossièreté et leur infidélité et s'endurcissant, plus Jésus-Christ leur présentait de lumière, parce que n'étant que ténèbres, ils ne la comprenaient pas, lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, comment donc pourriez-vous avoir vu Abraham? A quoi il ré-

pondit : En vérité, en vérité je vous le dis : j'étais avant qu'Abraham fût au monde : *Amen, amen dico vobis, antequam Abraham fieret, ego sum.* Réponse admirable dont l'Eglise ne peut trop bénir son époux, puisqu'elle lui fournit par avance des armes invincibles contre les ariens, qui voulaient saper sa religion par le fondement, en faisant le Fils inégal au Père. Comment sera-t-il avant Abraham s'il n'est éternel et coéternel à son Père ? Il l'est, répondaient ces perfides ennemis, dans son idée, dans ses desseins et ses décrets. Mais se peut-il une défaite plus pitoyable et plus puérile, car un moucheron est éternel en ce sens, puisqu'il n'est pas moins dans l'idée du Père que tout le reste des créatures ; mais avouez que Jésus-Christ est cette idée même l'art de l'artisan suprême ; il est dans son sein comme son Fils coéternel, consubstantiel et avec lui créateur d'Abraham et de toute sa postérité.

Opposons à tous leurs blasphèmes les plus profonds hommages ? Ecrivons-nous avec les anges, que l'agneau est digne de recevoir l'honneur, la gloire, la puissance, la divinité et toute sorte de bénédictions ? Adorons-le comme engendré éternellement du sein de son Père et incarné pour nous dans celui de Marie, l'image et l'idée originale sur laquelle toutes choses ont été formées et l'homme réformé, comme l'image vivante, subsistante et substantielle, qui représente parfaitement son divin Père, comme le chef des anges aussi bien que de l'Eglise, le principe et le Dieu de toute créature, en un mot comme celui qui est : *Ego sum* ; car ce mot seul renferme tout, et c'est sous cette idée qu'il se donna à connaître à Moïse dans le buisson ardent, quand il le conjura de lui apprendre son nom ; je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* (Exod., III.) Tout ce qui est créé, fussent les premières intelligences, tient plus du néant que de l'être ; il n'y a que Dieu qui, étant éternel, ne peut recevoir ni de changement ni d'ombre par aucune révolution : *Tu autem idem ipse es.* L'existence est son essence, et cette existence qu'il n'emprunte de personne enferme toutes les perfections imaginables, séparées de toutes les imperfections de la créature composée de l'être et du non être.

Le Fils de Dieu est grand, bon, juste, sage, disons mieux, la bonté, la justice, la sagesse, la sainteté ; son seul être enferme toutes ces choses, ou plutôt est toutes ces choses, et généralement tout ce qui se peut concevoir de plus grand et de plus parfait : *Hoc est ei esse quod est hac omnia esse*, dit admirablement saint Bernard dans son *Livre de la considération*. Si les Juifs eussent fait attention à leurs prophéties, ils fussent entrés dans cette théologie, car le Messie y est représenté comme le Fils de l'Eternel et Eternel lui-même. C'est de vous, Bethléém, dit Michée, que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement de l'éternité : *Egressus ejus ab initio a diebus æternitatis.*

(Mich., V.) Mais la passion les préoccupait trop et ils s'étaient rendus dignes par l'abus de tant de vérités saintes, d'être livrés aux plus profondes ténèbres et de couronner leurs crimes par un déicide. C'est pourquoi ils coururent aux pierres et se mirent en devoir de lapider la Vérité même.

Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum. Voilà leur accès dans sa plus grande violence ; les dernières paroles de notre Maître qui devaient les calmer ou du moins leur imprimer de la crainte, ne font qu'allumer davantage leur fureur et la porter à son comble. Ils se ruent comme des frénétiques sur leur médecin, et l'eussent déchiré s'il ne se fût soustrait à leur cruauté. Perfides Juifs ! Il a fait tant de bonnes œuvres devant vous par la puissance de son Père, pour laquelle est-ce que vous le lapidez ? Mais ils n'ont point d'oreilles pour l'entendre, ils n'écoutent que la rage qui les transporte. Jésus-Christ se cacha donc et sortit du temple, s'étant apparemment rendu invisible.

Jesus autem abscondit se et exivit de templo. Que cette fuite est humble dans celui qui pouvait les renverser tous du souffle de sa bouche ? Gardez-vous bien d'y songer aucune faiblesse, puisque vous le verrez bientôt se livrer à la mort, et aller au-devant des soldats qui venaient pour le prendre. Mais il fuit, parce qu'il se réserve à un supplice bien plus honteux, et que son heur n'est pas encore venue. Ce n'est pas à la victime à la choisir, elle lui est marquée par son Père ; sa volonté suprême sera toujours sa règle. Nous sommes de même en la main de Dieu, et comme ses créatures, et comme les membres de son Fils. Gardons-nous bien de nous en retirer, ou en nous avançant témérairement et contre son ordre, ou par des précautions trop humaines, et en reculant par timidité. La vertu chrétienne ne consiste ni à conserver sa vie, ni à la prodiguer, mais à suivre la volonté de Dieu dans la vie et dans la mort. Ainsi Jésus-Christ était généreux quand il ménagea sa vie, et humble quand il s'exposa à la mort, parce que dans l'une et dans l'autre il suivait les ordres qui lui étaient marqués. Cette sortie du temple est mystérieuse ; il ne fallait pas que la victime de la réconciliation du genre humain fût immolée dans un temple qui n'était que pour les victimes légales ; son sacrifice devait s'offrir *extra castra* (Heb., XIII), hors du camp, hors de l'enceinte de Jérusalem, à la vue de toute la terre. Mais cette retraite de Jésus-Christ renferme encore un second mystère, qui est le jugement terrible que Dieu a exercé sur toute la nation des Juifs, pour qui il est caché, selon que le prophète, qui entre dans le zèle de sa justice : *En prie, Tu autem in altum regredere ?* (Psal. V.) Il s'est éloigné d'eux, et ils sont demeurés endurcis et presque impénétrables à la lumière de l'Evangile, ils portent sur le front un caractère de réprobation, en sorte qu'il faut des miracles pour les toucher et les convertir.

Ce malheur n'est pas si particulier aux Juifs qu'il n'arrive encore à plusieurs chrétiens, en punition de ce qu'ils ont préféié le mensonge à la vérité. Dieu la retire d'eux, et les abandonne en proie à la séduction de l'ennemi; ils aiment leurs ténèbres, et ne peuvent souffrir qu'on les dissipe; s'ils aiment la vérité, dit saint Augustin, ce n'est que dans son éclat, et lorsqu'elle n'intéresse en rien leur amour propre; mais elle leur devient insupportable dès qu'elle leur marque leurs devoirs et leur fait des reproches de les avoir violés; voulant tromper et craignant d'être trompés, ils l'aiment lorsqu'elle découvre ses beautés, mais ils l'ont en horreur lorsqu'elle les expose eux-mêmes à leurs propres regards, et leur découvre leur difformité monstrueuse. Qu'arrive-t-il par un jugement très-équitable qu'il appelle ailleurs une loi infatigable? La vérité se cache et se dérobe à eux, mais il leur est impossible de se dérober à ses yeux perçants : *Contra ipsi redditor, ut ipse non lateat veritatem, ipsum autem veritas lateat*. O mon Dieu! plutôt la mort qu'un châtiment si terrible!

Que si Dieu tient cette conduite à l'égard de ceux qui aiment la vanité, et cherchent leur bonheur dans la jouissance des créatures, quelle est la profondeur des ténèbres auxquelles il abandonne ceux qui établissent l'erreur et autorisent le mensonge, qui persécutent la vérité dans ses serviteurs et la veulent encore lapider aujourd'hui? Je tremble en considérant les excès où les précipite cet aveuglement pénal, et les supplices effroyables qui leur sont préparés. On ne persécute jamais impunément cette fille du ciel; souvent lorsqu'on croit en avoir triomphé, et substitué ses opinions et ses fantaisies en sa place, elle ne fuit, et ne se cache pas comme vaincue, mais elle se retire et se dérobe elle-même comme indignée : *spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates*. (S. AUG., *Conf.*) Dieu fait servir les dernières ténèbres à la punition des premières, et permet qu'elles en produisent d'autres encore plus déplorables. Ainsi divers égarements se succédant les uns aux autres, à la fin on ne voit plus goutte : *sic palpabant in meridie*. (Job, V.) Telle est la manière ordinaire dont la vérité humilie ses ennemis, et se venge d'eux ici-bas; s'ils ne se reconnaissent et ne s'humilient sous sa main adorable, elle les fera jeter dans les ténèbres extérieures pieds et poings liés. Ils sont durant la vie présente dans des ténèbres intérieures, puisque le soleil d'intelligence ne luit pas sur eux; ils ne sont pas pourtant totalement privés de toute lumière spirituelle, elle laisse échapper quelqu'un de ses rayons dans leurs esprits, quoiqu'elle ne pénètre pas leur cœur qui s'y ferme par sa malice; mais dans l'autre vie ils seront plongés dans des ténèbres infiniment plus épaisses et plus profondes; ce qui fait dire à saint Augustin qu'ils seront entièrement hors de Dieu : *penitus extra Deum*. Etat horrible, dont la misère surpasse toutes nos pensées et nos paroles! Le même saint docteur dit qu'il en

est de la vérité à l'égard de ceux qui lui résistent, comme d'un homme fort et redoutable, qui dans le combat suffoque son ennemi, lorsqu'il ne veut pas le reconnaître pour son vainqueur, et lui demander la vie : *Viribus veritatis profocantur cui consentire nolunt*. Ils ne veulent pas s'accorder avec ce saint et redoutable adversaire; il les livrera aux ministres de sa justice, il se la fera lui-même, car il tombera sur eux du haut du ciel comme une pierre d'une grosseur énorme (cette dernière comparaison est de Jésus-Christ), et les brisera en mille pièces : *super quem ceciderit confringet eum*; en sorte qu'il n'y aura aucune partie de leurs âmes qui n'en soit totalement érasée. Craignons un malheur si terrible? Gardons-nous bien de contredire jamais la vérité; conjurons-la de se manifester à nous, conformons-lui notre conduite; elle nous garantira de la mort, et se découvrira à nous sans voile, pour nous rendre à jamais heureux par sa contemplation.

HOMÉLIE IX.

Pour le dimanche des Rameaux.

DE LA FORCE CHRÉTIENNE.

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus, sedens super asinam, et ovillum filium subjugum alis. (Math., XXI.)

Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur, monté sur une ânesse, et sur l'ânon de celle qui est sous le joug.

Jamais triomphe ne fut pareil à celui dont l'Eglise solennise aujourd'hui la mémoire. Cette proposition paraîtra un paradoxe à ceux qui ont l'imagination remplie des descriptions pompheuses qui se trouvent dans les historiens des triomphes de ces anciens consuls ou empereurs romains : ils n'aperçoivent ici, ni une longue file de soldats et d'officiers de guerre, ni un sénat auguste, ni des représentations des villes, des rivières et des provinces subjuguées, ni un superbe char monté par le vainqueur, et traîné par des chevaux blancs ou éléphants, auquel sont attachés des princes captifs, les mains liées derrière le dos; ils n'entendront pas le bruit des trompettes et des instruments de guerre, mais seulement les acclamations d'une populace qui venait à la fête de Pâques, et d'enfants qui chantent et crient *hosanna*, salut et gloire au Fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, gloire lui soit donnée au plus haut des cieux; ils ne voient que Jésus de Nazareth assis sur une vile monture, précédé et suivi de ses disciples et d'une troupe de pauvres gens ramassés au hasard, qui portent en main des branches de palmes ou d'oliviers, et jettent leurs vêtements sur le chemin où il devait passer; toute cette pompe, comparée à ce qui s'est conservé dans les monuments de l'antiquité, des triomphes de la Grèce ou de Rome, et même aux idées de grandeur et de magnificence qu'on se forme communément, paraîtra plutôt ridicule qu'honorable, et les hommes charnels seront tentés de se moquer du Fils de David, comme Michol se moqua du père,

lorsqu'elle le vit danser de toute sa force devant l'arche d'alliance qu'il conduisait à Jérusalem, avec des cris de joie, au son des trompettes; mais ceux qui considèrent les choses par les yeux de la foi voient tout d'un coup que tout autre triomphe eût été indigne de sa majesté suprême, et que celui-ci a une proportion admirable avec ce qu'il prétendait nous signifier en souffrant les honneurs que ce bon peuple lui rend à l'envi; il laisse aux princes et aux grands du siècle le luxe, la magnificence et les fanfares: ils en ont besoin pour couvrir leur faiblesse; sans tout cet appareil et cet éclat extérieur qui frappe les sens, ils seraient confondus avec la multitude; l'humilité et la simplicité font tout l'ornement d'un roi qui a voulu naître dans une pauvre étable, exercer un art mécanique pour en tirer sa subsistance, vivre d'aumône dans le cours de ses prédications, et mourir nu sur une croix, après avoir protesté que son royaume n'était pas de ce monde; d'un roi qui n'était descendu du ciel que pour combattre l'orgueil et détruire l'empire de la mort et du péché.

Cette entrée triomphante était encore une image sensible de celle qu'il veut faire dans nos âmes par le mystère de son corps sacré. Quoi de plus vil que ces espèces qui le voilent et cachent à nos regards la splendeur de sa gloire? Il vient en nous comme un roi pacifique, dans le dessein de nous combler de biens et de nous enrichir de toutes ses bénédictions spirituelles, de même qu'il venait en gratifier Jérusalem; mais qu'il est à craindre que nous ne sachions pas plus connaître le temps de notre visite que cette ville ingrate, et que nous ne nous amassions des trésors de colère, par le mauvais usage du plus riche présent qu'il nous pouvait faire.

J'ai donc pu dire que le triomphe d'aujourd'hui n'avait jamais eu son pareil, puisqu'aucun n'a jamais égalé sa simplicité et son humilité; sa qualité de triomphateur est à peu près du même caractère que celle de roi: il est roi à la vérité; personne n'a jamais possédé cette qualité à meilleur titre, roi de gloire dans le ciel; ici-bas c'est un roi de souffrances, d'opprobres et d'humiliations; car, dans tout ce qu'il a souffert de la part des impies, il a toujours été le maître; sa volonté suprême et son décret éternel ont été exécutés; il a établi sa royauté par les moyens qui y paraissaient le plus contraires; mais ma proposition sera exactement vraie en tout sens, si nous considérons cette entrée dans Jérusalem par rapport au triomphateur. Seigneur, qui est semblable à vous? Qui subsiste par soi-même comme vous? Que sont ces hommes puissants et fameux selon le siècle? Que sont les plus grands potentats auprès de vous, que cendre et que poussière? Sont-ils dignes seulement d'être vos esclaves? *C'est lui*, dit Job, *qui transporte les montagnes, renue la terre de sa place, et branle les colonnes; qui commande au soleil, et il ne se*

lève point; qui tient les étoiles enfermées comme sous le sceau; qui a formé seul la vaste étendue des cieux, et marche sur les flots de la mer. Ceux qui gouvernent le monde, c'est-à-dire les intelligences célestes, fléchissent sous lui; il n'appartient qu'à lui de faire des choses grandes, des choses incompréhensibles et miraculeuses, qui sont sans nombre.

Considérons présentement ce triomphe par rapport à la multitude d'ennemis vaincus. Il n'y a rien moins que le monde entier de subjugué et d'assujéti à l'empire de son amour: *J'ai vaincu le monde*, dit-il à ses disciples. Il a vaincu son prince, le démon, dont la puissance n'a rien qui l'égale sur la terre; il lui a ravi les captifs qu'il avait pris, et lui a arraché une infinité d'âmes qui feront le plus bel ornement de son triomphe dans le ciel; toutes les puissances infernales, ces esprits de malice répandus dans l'air, et qui dominaient, ou plutôt exerçaient leur cruelle tyrannie sur la terre, ont senti la force invincible de son bras. *Je les ai foulés dans ma fureur* (dit-il par son prophète), *je les ai foulés aux pieds dans ma colère, et leur sang a rejailli sur ma robe: tous mes vêtements en sont tachés; je les ai enivrés de leur sang, et j'ai renversé leur force par terre.* Les effets de cette victoire signalée n'ont pas été passagers, ils subsistent et subsisteront dans l'éternité; le règne de Satan ne se relèvera jamais, et, si son pouvoir n'est pas encore totalement anéanti, ce n'est que pour faire éclater celui de la grâce dans les membres de Jésus-Christ, et leur donner lieu de remporter des victoires de leur côté, qui sont proprement la victoire et le trophée de Jésus-Christ; c'est pourquoi saint Paul, ce grand héros de la grâce, nous crie: *Rendons gloire à Dieu, et bénissons sa miséricorde, de ce qu'il nous donne la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ*; sans son secours efficace, bien loin de pouvoir vaincre, nous ne serions pas seulement capables de former la résolution de combattre.

Celui à qui la gloire du triomphe était décernée, avait souvent le moins de part au succès de l'entreprise; elle pouvait être un effet de la délibération du conseil de guerre; trente ou quarante mille bras avaient eu part à l'exécution, mille ressorts différents et causes étrangères y avaient concouru: un éléphant blessé, qui avait percé un escadron et confondu les files, a quelquefois été la principale cause du gain d'une bataille; ici personne ne partage cet honneur avec le triomphateur. J'ai été seul, dit-il lui-même, par une expression figurée, à fouler le vin, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi. J'ai regardé autour de moi, et il n'y avait personne pour m'aider; j'ai cherché, et je n'ai point trouvé de secours. Ainsi mon bras seul m'a sauvé, et ma colère m'a soutenu: *Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi.* (Isa., LXIII.) Ce combat nous avait été figuré par celui de David contre le géant Goliath: il renversa ce colosse à ses pieds; et si le peuple recueillit

tout l'avantage de sa victoire, il lui en laissa toute la gloire : *Nemo Davidi communicavit in gloria*. Je ne puis trop vous faire sentir quelle serait notre injustice de nous attribuer quelque chose dans l'ouvrage de notre salut, et de vouloir dérober le fruit de la victoire à celui qui en est le véritable auteur. Sa manière de vaincre n'est pas moins extraordinaire : les conquérants de la terre ne jouiraient pas de la douceur du triomphe, s'ils étaient restés morts dans le combat; les honneurs funèbres qu'on rendrait à leurs cadavres ne leur seraient guère sensibles. Jésus-Christ triomphe par sa mort, il délivre ses propres ennemis de la mort éternelle, bien loin de leur ôter la vie temporelle; sa main, dit saint Augustin, n'est pas armée, mais percée par le fer; et c'est ainsi qu'il a désarmé les principautés et les puissances, qu'il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues par sa croix : *Traduxit confidentem palam triumphans in semetipso*. (Col., III.)

Mais ce que je trouve, et qui vous paraîtra de plus singulier dans ce mystère, c'est que Jésus-Christ triomphe avant la victoire, ce que n'a jamais osé faire aucun conquérant; le succès des armes est si incertain, que tel qui croyait avoir déjà en main la victoire, la voit s'échapper et s'envoler dans le parti de ses ennemis. Le voilà forcé de prendre la fuite au moment qu'il croyait les tenir dans ses fers, témoin ce qui arriva à Nicanor, chef des armées des rois de Syrie contre les Machabées : il se flattait tellement de la victoire, qu'il se promettait de tirer une grande somme de la vente des Juifs esclaves, et comptait d'en payer le tribut qu'Antiochus son maître devait aux Romains. Dans cette folle confiance, il envoya inviter de toutes parts les marchands à venir acheter des esclaves, promettant d'en donner quatre-vingt-dix pour un talent; mais Judas, avec une poignée de gens, lui fit bien voir que ce n'est pas en menant les armées qu'on doit se vanter : *Ne gloriatur accinctus aequè ut discinctus* (III Reg., XX); c'est-à-dire, qu'il ne faut pas chanter le triomphe avant la victoire; il le força de prendre la fuite, et se saisit de tout l'argent de ceux qui étaient venus pour les acheter. Jésus, avant que d'aller à la mort à laquelle, selon les desseins immuables de son Père, notre rédemption était attachée, lui a pu dire : *J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire*, et l'eût pu dire avec une pareille assurance dès le moment de son incarnation. Pour nous, qui sommes plus faibles que des roseaux, et qui devons être convaincus de notre impuissance et de notre infirmité par trop de tristes expériences, attendons que la mort nous ait mis hors d'état de craindre et de succomber aux attaques de nos ennemis, pour leur insulter et dire : *Ubi est mors victoria tua, ubi est stimulus tuus?* (I Cor., XV.) Alors nous éclaterons en cantiques, et nous déposerons nos armes et nous couronnerons aux pieds de l'Agneau; mais jusque-là gémissons, humilions-nous, opérons notre salut avec crainte et avec tremblement :

tel pensait être à l'épreuve des plus grands orages, qui sera renversé au premier souffle; tel se croit prêt comme saint Pierre d'affronter la mort, et ce qu'il y a de plus terrible, de suivre Jésus-Christ à la prison, et souffrir avec lui la douleur et l'ignominie de la croix, qui le reniera comme ce faible apôtre à la voix d'une servante, à la première tentation qui surviendra, quelque légère qu'elle soit en elle-même. Je n'ai pas besoin d'en aller chercher des exemples étrangers et éloignés, notre évangile m'en fournit un très-grand nombre dans cette multitude de peuple qui reconnaît Jésus-Christ pour son Messie, le vrai Fils de David, et l'abandonne cinq jours après à l'envie et à la fureur des pharisiens et des prêtres, que ces acclamations contribuèrent à augmenter; de tout ce grand nombre de gens aucun n'osa se déclarer pour l'innocence de Jésus-Christ, et s'opposer à la conspiration de ses ennemis : ils laissèrent crucifier leur roi, et peut-être quelques-uns d'entre eux, entraînés par la sollicitation des princes des prêtres et par le mouvement de leur légèreté naturelle, demandèrent son crucifiement à Pilate.

Vous voyez par là le fond que nous pouvons faire sur nous-mêmes; combien nous devons nous défier de nos meilleures résolutions, et travailler à nous enraciner dans la charité, et nous fortifier dans l'homme intérieur, pour n'être pas emportés comme la paille dans les tentations que le diable ne manque jamais de susciter. Je me propose donc de vous parler de la force chrétienne, l'une des quatre vertus cardinales. C'est la plus utile instruction que nous puissions tous recueillir de cet évangile.

Quand vous entendez parler de la force, ne vous imaginez pas ces actions d'éclat et de valeur par lesquelles les conquérants se sont rendus si célèbres dans la postérité; ne vous arrêtez pas à compter les villes et les murailles qu'ils ont forcées, les armées qu'ils ont défaites, les provinces désolées, les royaumes subjugués, et la terreur que leurs armes victorieuses ont répandue partout; prenez garde de confondre la force chrétienne avec la païenne, et la vigueur que donne la santé, laquelle est une suite de la bonne disposition du corps, et celle qui vient du dérangement des humeurs irritées, d'une agitation violente des esprits, qui naît de la frénésie et du transport au cerveau, *immanitate febris*, comme dit saint Augustin : il y a autant de différence entre ces deux espèces de force qu'entre le principe qui les produit, car le même saint docteur m'apprend que, comme la cupidité a fait toute la force des infidèles, c'est la charité qui fait celle des chrétiens. Dieu a permis pour l'honneur de sa grâce que ces prétendus demi-dieux, que je puis appeler les héros du diable, si intrépides au milieu des hasards de la guerre, et qui triomphaient des plus grands obstacles, se déshonorassent eux-mêmes par les vices les plus honteux, fussent esclaves des passions les plus basses, les plus contraires à l'honnêteté humaine, telles que l'ivrognerie, sans

qu'ils formassent la résolution de secouer un tel joug, et tous leurs exploits se terminer à de grands excès de cruauté ou de débâche.

Loin du christianisme une pareille force, qui est une véritable faiblesse : la nôtre consiste à résister aux ennemis du salut, et à repousser tous leurs efforts. Quels sont ces ennemis ? le démon, le monde et nous-mêmes. Ainsi, un homme véritablement fort est celui qui ne succombe pas aux attaques du démon, qui ne se laisse renverser ni par l'adversité ni par la prospérité du monde, et qui est toujours en garde contre soi-même et les surprises de son amour-propre qu'il est fidèle à réprimer.

Le démon ne laisse guère passer de temps sans nous tenter : *Nunquam malitiæ suæ otium facit*, dit Tertullien. Outré de dépit et de rage de nous voir destinés à remplir les places que son apostasie a laissées vides dans le ciel, il n'y a rien qu'il ne tente pour nous faire perdre ce glorieux avantage et nous rendre compagnons de son supplice éternel. Saint Pierre nous le dépeint comme un lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous, cherchant quelqu'un à dévorer. Il prend encore plus souvent la forme d'un renard, pour nous surprendre par ses artifices et nous faire donner dans ses pièges. Il obscurcit notre esprit ; trouble notre imagination par divers fantômes qu'il y excite ; corrompt nos sens par l'usage déréglé des créatures, et notre cœur par les faux charmes dont il les pare par ses prestiges. S'il tombe quelque grain de la parole de Dieu, elle est aussitôt enlevée par cet ange cruel ; il apaise les remords et entretient l'âme dans une sécurité funeste.

Le monde nous séduit par ses maximes perverses, par ses coutumes directement opposées aux lois de l'Evangile ; sa seule vue est capable de nous faire sortir de la bonne voie. Il nous affaiblit tantôt par des promesses, tantôt par des menaces : aux uns il présente des richesses, aux autres des honneurs, aux autres des plaisirs ; il n'y a ressort qu'il ne fasse jouer pour nous attirer à lui et nous engager dans son commerce et ses intrigues. Enfin le dernier ennemi qui nous fait la guerre c'est nous-mêmes, d'autant plus dangereux que nous ne pouvons l'éviter et nous séparer de lui. La retraite nous met à couvert de la persécution du monde ; mais celui-ci nous y suit, quelque écartée qu'elle soit : *Quo enim fugerem a meipso*. (S. Aug. Conf.)

Or, ce nous-mêmes, que nous avons tant à appréhender, et que nous devons combattre avec plus de précaution, comprend trois choses : les habitudes vicieuses, les passions, la nature ou le tempérament. Les habitudes se forment insensiblement : d'abord, ce n'est presque rien, le penchant qu'on avait au mal n'était pas fort violent, il ne fallait pas un grand effort pour l'arrêter ; mais, parce qu'on l'a négligé et qu'on ne s'est pas mis en peine d'en arrêter le cours, l'habitude s'est formée et a passé comme en seconde nature, en tyrannie et en nécessité ; elle exerce son empire absolu sur le cœur qui ne songe plus à se

dégager de ses liens, ou qui est trop faible pour en venir à bout.

Mais quand même notre vie passée aurait été exacte, et que nous n'aurions jamais contracté d'habitudes vicieuses, ne nous croyons pas pour cela en sûreté. Les passions, ce peuple mutin et séditieux qui est au dedans de nous, y excite des révoltes et nous livre d'étranges combats. Souvent elles nous font sortir hors de nous-mêmes, et nous jettent dans le trouble et l'agitation, en nous faisant envisager les choses autrement qu'elles ne sont ; car le propre des passions est de teindre tout de leurs couleurs, de cacher à l'esprit tout ce qui les pourrait rendre odieuses ou ridicules, et de ne laisser apercevoir que ce qui les favorise : c'est une fièvre qui change le goût de ceux qui en sont travaillés, et rend insipide ou amer ce qu'on trouverait le plus savoureux dans la santé ; qui agit sur l'imagination et trouble la raison, en faisant prendre le bien pour le mal et le mal pour le bien ; ôte à l'âme la force ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu, la tient courbée vers la terre, en sorte qu'elle ne peut plus se soutenir dans sa rectitude, et enfin lui cause la mort, tout immortelle qu'elle est de sa nature.

Vous voyez par là quel sujet nous avons de trembler ; car, pour peu que nous donnions de prises aux passions, elles s'empareront bientôt de nos esprits et de nos cœurs ; les objets sensibles viendront à la traverse, et à mesure qu'ils agiront au dehors sur les sens, ces ennemis domestiques les seconderont puissamment au dedans ; il s'y fera bientôt un chargement prodigieux, et si nous sommes assez malheureux que de succomber et d'obéir à leurs suggestions malignes, quel ravage ! quelle désolation ! Voilà, en un instant le fruit de plusieurs années perdu. Si vous avez, au contraire, le bonheur de dissiper cette faction, il vous reste encore un ennemi plus dangereux et plus difficile à vaincre : c'est la nature et le tempérament.

On peut n'avoir point contracté de mauvaises habitudes, avoir affaibli et même tellement dompté ses passions qu'elles deviennent soumises et n'osent plus former de révolte, parce que ce serait inutilement : *Erunt bestię terrę pacificę tibi*. (Job, V.) Il n'en est pas ainsi de la nature qui est antérieure aux habitudes et aux passions : nous ne devons pas espérer d'être jamais hors de ses atteintes et n'en ressentir plus la corruption, l'inconstance et la légèreté. Quelque résolution que nous prenions de servir Dieu avec une fermeté égale et uniforme, nous n'apaiserons jamais toutes les agitations et les inégalités intérieures ; nous éprouverons toujours quelque effet de l'humeur qui domine en nous, et notre dévotion s'en ressentira. Nous ne devons nous promettre ce bonheur qu'après que notre âme sera délivrée de ce poids incommode et pleinement affranchie des liens du corps mortel. Jusque-là nous serons exposés à la bizarrerie de notre tempérament, à mesure qu'il est plus vif ou plus froid ; car c'est de là que vient le peu d'uniformité qui

paraît dans notre conduite ; de là ces saillies qui, nous emportant hors de nous-mêmes pour courir après les objets extérieurs, nous font faire tant de fausses démarches, dont nous nous repentons dès que la fermentation des humeurs a cessé ; de là que la dévotion du commun des chrétiens est si inconstante : aujourd'hui vous les verrez pleins d'ardeur pour le bien, demain dans le découragement ; prêts d'entreprendre tout en de certains temps, en d'autres n'osant s'engager dans les choses les plus légères, et s'éloignant de tout par pusillanimité, se laissant conduire ainsi par les diverses impressions dont leur imagination est frappée.

Voilà les vraies sources de la plupart des rechutes ; car examinez bien de quelle sorte les personnes, dont on déplore la mort spirituelle, y sont tombées ; parcourez les différents degrés qui les ont conduites au précipice ; remontez jusqu'au principe, et vous trouverez que leur relâchement n'est venu que d'avoir écouté ces mouvements de la nature, et les avoir suivis. Cependant cette nature, origine de tant d'infidélités, dont les suites sont si funestes, nous la portons au dedans de nous, il est impossible de la chasser et de s'en dépouiller totalement ; comment ne pas craindre un tel ennemi ?

La force chrétienne consiste donc à résister à toutes les tentations du démon, à se mettre en garde contre ses ruses, tenir ferme contre les attaques du monde, n'avoir que du mépris pour tout ce qu'il nous propose, pour nous attirer, ou nous épouvanter, à déraciner ses mauvaises habitudes, s'opposer aux efforts des passions, et dompter les fougues du tempérament. Notre principale application doit être contre nous-mêmes, car, tant que nous serons en garde de ce côté-là, nous n'avons rien à redouter de celui du monde et du démon, lesquels ne peuvent prévaloir qu'en nous faisant tourner nos armes contre nous-mêmes, tous leurs efforts échoueront ; tandis que nous ne contribuerons pas à notre propre ruine, ils ne peuvent que réveiller nos habitudes, exciter nos passions, remuer notre imagination : il suffit de se vaincre soi-même pour se mettre à couvert de leurs traits enflammés : tout se réduit, selon saint Augustin, à cette victoire, laquelle est infailliblement suivie des autres. Si vous êtes un homme fort, dit-il écrivant au comte Boniface qui s'était contre son vœu rengagé dans le siècle, triomphez de vos cupidités par le moyen desquelles ce siècle se fait aimer : *Si vir fortis es, vince cupiditates tuas quibus diligitur iste mundus.*

Mais comment briser cette idole de soi-même, puisque personne n'est plus fort que soi-même ? J'avoue que la chose serait impossible, et que vous auriez lieu de désespérer du succès, si vous n'étiez muni que de vos propres forces ; mais, avec le secours du Tout-Puissant qui a vaincu le monde par sa faiblesse apparente, la victoire non-seulement est possible, mais très-aisée : *In te inimicos nostros ventilabimus cornu, et sper-*

nemus insurgentes in nobis (Psal. XLIII). Il ne suffit pas que notre esprit soit convaincu par la foi, que cette force ne nous est pas naturelle, que c'est un don de Dieu, que, bien loin de la trouver dans notre propre fond, notre nature corrompue est la première à nous entraîner au mal. Il faut que le cœur en soit vivement pénétré, et qu'autant qu'il se défie de soi-même, il se confie en la protection du Très-Haut, réclame humblement le secours de sa grâce, sans laquelle il sera infailliblement vaincu.

Ainsi la prière est notre principale ressource ; nous prévaudrons par son moyen non-seulement contre toutes les puissances infernales, mais, ce qui est bien plus admirable, contre Dieu même ; nous lui lierons les mains, et le forcerons, ainsi que fit Jacob, de nous donner sa bénédiction.

Voulez-vous voir un exemple encore plus grand, et plus efficace de la vertu d'une humble prière, jetez les yeux sur notre adorable Maître, lequel, étant le Dieu fort, s'est voulu, par un excès d'amour, rendre un homme faible, et se revêtir de nos infirmités. Quoique sa sainte âme fût embrasée d'un amour sans mesure pour la volonté de son Père, et pour le salut des hommes, elle fut néanmoins troublée, et plongée dans la tristesse aux approches de la mort : il ne se servit point de la force qu'il avait comme Dieu, pour étouffer ces mouvements ; il demanda instantment à son Père céleste d'éloigner de lui cette heure, où il devait être abandonné à la puissance des ténèbres, ajoutant néanmoins toujours, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne, et étant tombé dans une agonie mortelle par l'effort de la partie supérieure contre l'inférieure, loin de discontinuer ses prières, il les redoublait au contraire, et les faisait plus longues : *Factus in agonia prolixius orabat.* O force singulière d'une oraison humble, fervente et persévérante ! Le saint évangéliste, qui nous l'avait représenté faible, il n'y a qu'un moment, et vivement frappé de la crainte de la mort, le fait paraître ensuite si intrépide, qu'il va, comme s'il eût voulu l'affronter, au devant des soldats qui venaient se saisir de lui.

Après la prière, les autres moyens pour acquérir cette force sont la sobriété, ou le retranchement de tous les désirs corrompus. Ceignez les reins de votre âme, nous crie saint Paul : *State succincti (Ephes., VI)*, dégagez-vous de l'amour des biens de la terre, usez avec tempérance des choses les plus nécessaires. *State*, ce mot marque la situation d'un cœur insensible à toutes les choses créées, qui les regarde au-dessous de soi, et les foule à ses pieds ; *succincti lumbos*, marque la suppression de tous les désirs charnels qui combattent contre l'esprit. Considérez les athlètes (c'est saint Paul qui nous propose cet exemple), voyez quelle est la dureté du régime auquel ils s'assujétissent, avec quelle précaution ils s'abstiennent de tout ce qui serait capable de les affaiblir, et cependant ce n'est que pour gagner un vain

laurier, une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une incorruptible; jetez encore les yeux sur ces braves soldats de Gédéon, qui furent seuls jugés dignes de combattre pour la querelle du Seigneur, parce qu'ils ne s'étaient point couchés par terre, ainsi que firent leurs compagnons, pour boire plus à leur aise, mais se contentèrent de puiser de l'eau en courant dans le creux de leur main pour ne pas perdre un moment de temps. Tel est le détachement qu'ont fait paraître tous les saints; c'est par là qu'ils se sont rendus maîtres d'eux-mêmes, absolus sur leurs passions, insensibles aux attraits du monde, et, non contents de ne pas aimer le monde, et tout ce qu'il renferme de doux, et de grand, ils ont aimé la croix, ils ont fait consister leur gloire à participer aux souffrances de Jésus-Christ, et ont trouvé leur joie à recevoir toute sorte d'injures et de mauvais traitements, pour la gloire de son nom; voilà ce qui les a rendus inébranlables aux menaces du monde, terribles aux démons, et supérieurs à tout ce qu'il y a de plus formidable sur la terre, car qui peut surmonter une personne qui aime tout ce que le monde craint, et redoute ce qu'il aime le plus. C'est dans les plaies sacrées de Jésus-Christ qu'est cachée cette force : *Ibi abscondita est fortitudo ejus* (*Habac.*, III); c'est là qu'il faut l'aller puiser.

Un autre principe de cette force est la vigilance : il faut peu à peu vous accoutumer à avoir devant vos yeux ce qui se passe au dedans de vous-mêmes, ne rien faire d'important que vous ne l'ayez mûrement examiné, afin d'éteindre peu à peu les impressions malignes que nos ennemis pourraient faire sur nous. Et, comme ils sont uniquement appliqués à nous séduire, en employant les faux charmes des plaisirs, ou la terreur des menaces, il faut se munir des armes de la foi : *resistite fortes in fide* (*I Petr.*, V); c'est elle qui nous fait envisager les biens et les maux éternels, en comparaison desquels ceux de cette vie disparaissent, et méritent d'être comptés pour rien; se pénétrer pour cet effet des grandes vérités de l'Evangile, et se les rendre familières par une fréquente méditation, sans recourir à des considérations philosophiques, qui demeurent presque toujours stériles, et ne servent qu'à entretenir l'orgueil; il en est comme des armes de Saül, qui embarrassent plus qu'elles ne servent; on y trouve de beaux sentiments, de grandes maximes, mais elles ne sont bonnes qu'à faire triompher des maux à venir, et jamais des présents qui se trouveront toujours au-dessus de notre patience; on n'y rencontre pas la vertu secrète, et l'onction que Jésus-Christ a attachée aux paroles sacrées sorties de sa bouche, et à ses divins exemples. Vos vérités saintes, ô Jésus, vos privations, vos actions, vos souffrances, la couronne immortelle que vous faites briller aux yeux de vos fidèles serviteurs, les soutiendront toujours dans les épreuves les plus dangereuses et les plus cruelles; c'est ce goût céleste que trouvait David, qui lui fait dire

avec reconnaissance: si je n'avais fait ma méditation de votre loi, j'aurais péri dans mon humiliation.

Entrez dans la pratique de ces moyens salutaires, et vous en sentirez l'efficacité. Dieu bénira vos efforts, et votre fidélité, il la récompensera, et vous associera à son triomphe de la Jérusalem céleste, dont la magnificence sera alors proportionnée à la grandeur de ses victoires, et à son amour pour ses élus : c'est le bonheur que je vous souhaite

HOMÉLIE X.

Sur l'évangile du dimanche de Pâques.

NÉCESSITÉ D'ÉDIFIER LE PROCHAIN PAR UNE SAINTE VIE.

Maria Magdalene, et Maria Jacobi, et Salome emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum. (*Marc.*, XVI.)

Marie-Madeleine, et Marie mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus.

Les parfums dont firent provision, dès la veille du sabbat, ces pieuses femmes, qui s'étaient attachées à la suite de Jésus-Christ durant le cours de ses prédications, étaient fort inutiles, puisque Dieu n'avait garde de permettre que son Saint éprouvât jamais la corruption, selon qu'il l'avait fait prédire si longtemps auparavant par son prophète; mais ils nous sont nécessaires pour embaumer le corps mystique de Jésus-Christ, qui ne lui est pas moins cher que le naturel, qu'il avait livré à la mort pour sa justification.

Ce devoir n'est pas particulier aux ministres de son Evangile, dont saint Paul dit : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu*; il est vrai qu'ils y sont plus étroitement obligés que les simples fidèles, et que le scandale que causent leurs dérégléments, lorsqu'ils sont assez malheureux que de s'y abandonner, est incomparablement plus criminel, et dignes d'un plus grand supplice. Mais tous sont indispensablement obligés d'édifier le prochain par une vie vraiment chrétienne.

Il y a divers principes extérieurs des actions des hommes : les lois, la coutume, les instructions et les exemples; mais ce dernier est, sans contredit, le plus efficace de tous; il se répand comme une odeur dans tous ceux qui en sont témoins, il pénètre insensiblement jusqu'au fond du cœur; s'il est mauvais (ainsi qu'il n'arrive que trop souvent, parce que le plus grand nombre s'abandonne à la pente de la nature corrompue, fait trophée de ses vices comme l'infâme Sodome), il entraîne et gâte ceux qui n'étaient pas corrompus; il produit à peu près dans les âmes le même effet qu'un air empesté opère dans les corps, pour peu qu'ils soient mal disposés, en fermentant les humeurs qu'il y rencontre, et leur donnant un mouvement contre la nature, qui la trouble par une agitation violente. Si l'exemple au contraire est bon, il produit mille biens, et cause une sainte émulation à ceux qui en sont spectateurs; c'est comme un

levain de bénédiction, qui communique ses qualités à toute la pâte; ce sont des charbons allumés, qui allument ceux qui les touchent. Quels changements miraculeux, quel réformé n'opère pas, par exemple, la vie exemplaire d'un prince, d'un homme constitué en une dignité éminente? Ceux qui sont le plus habitués au vice ont de la honte de leurs désordres, et font effort d'en sortir : les personnes réglées en sont fortifiées, et s'en sentent animées à la pratique du bien.

Ce devoir n'est pas particulier aux personnes élevées en dignité, et revêtues de quelque caractère, leur exemple a un pouvoir tout singulier, à la vérité, pour se faire suivre; les simples particuliers sont aussi obligés de répandre la bonne odeur; quoique leur sphère d'activité soit moins grande (s'il m'est permis d'employer cette expression philosophique), nul n'est dispensé d'édifier le prochain; le précepte est général, personne n'en est exempt et ne peut alléguer qu'il n'en a pas le moyen; les plus pauvres, en un sens, en ont davantage que les autres, car, comme ils manquent souvent des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'ils sont exercés par l'oubli et le mépris des hommes, qui les empêchent d'édifier tous ceux qui les voient, par leur patience, par leur douceur, leur humilité, la modération de leurs paroles et de leurs sentiments? Que la charité soit dans le cœur, et on aura toujours un trésor inépuisable de ces sortes de parfums; ce ne peut être que le défaut de cette vertu qui nous mette dans l'impuissance d'embaumer de cette manière le corps de Jésus-Christ.

Ce parfum spirituel s'achète toutefois de même que nos trois Maries achetèrent leurs drogues aromatiques. Ne craignez pas que je détruise ce que je viens d'avancer; il faut qu'il en coûte à la nature pour remplir cette obligation dans toute son étendue, car pour cela il faut s'acquitter exactement de tous ses devoirs de chrétien, et de ceux auxquels on se trouve engagé par son état particulier, et supprimer universellement toutes ses passions, dont l'image imprime toujours quelque chose de mauvais dans l'esprit des autres, et les porte à y entrer. L'hypocrisie a beau user d'artifice, et faire jouer tous ses tours de souplesse, il s'en produira toujours quelqu'une; la vraie piété bannit et étouffe tous les vices, parce qu'elle les hait tous, et qu'elle est remplie d'amour pour la justice; la cupidité, au contraire, en aime plusieurs, et son attention ne peut être si continuelle et si forcée, que de se gêner à l'égard de tous les objets qu'elle aime; si elle le fait à l'égard de quelques-uns, elle ne réussit pas à l'égard des autres; il échappe toujours, malgré ses déguisements et ses précautions, quelque exhalaison de mauvaise odeur, parmi les apparences de bien dont elle frappe les sens; ainsi tout cet éclat d'actions humaines qui en imposait, se ternit et s'efface peu à peu, au lieu que celui des véritables vertus s'augmente et se for-

tifie de plus en plus. Il naît de toutes les actions particulières des faux justes, une certaine impression générale qui se fait sentir aux âmes pures, dont le cœur n'est point corrompu, et qui éloigne d'eux; vous y remarquez toujours une secrète recherche de leurs intérêts propres, de leur gloire, de leur réputation, de leurs commodités; ils tendent à rabaisser les autres pour s'élever au-dessus d'eux, et vont toujours à leurs fins basses, quelque détour qu'ils prennent pour y arriver. Au contraire, il naît toujours du corps des actions des gens de probité, une impression édifiante qui se fait sentir par ceux qui ont le cœur droit, et aiment sincèrement la vertu.

Ces saintes femmes de notre évangile allaient arroser de leurs larmes le corps mort de Jésus-Christ, et comme faire la dernière aspersion sur cette sacrée victime. Les âmes qui appartiennent à Jésus-Christ, et qui lui sont particulièrement attachées, doivent verser des larmes en abondance sur Jésus-Christ, mort en la personne des pécheurs privés de la vie de la grâce. Leurs larmes mêlées avec son sang précieux auront la vertu de ressusciter ces cadavres, et pourront, comme un baume salutaire, fermer leurs plaies envieiées, qui jettent une infection horrible : *sicut vulnerati dormientes in sepulchris*. (Psal. XXVII.) C'est aux membres vivants à rendre ce secours important aux membres morts, qui sont dans l'impuissance de s'aider eux-mêmes; ils ne peuvent mieux marquer l'amour et la reconnaissance qu'ils ont pour leur adorable chef.

Et valde mane una sabbatorum venient ad monumentum orto jam sole. Et le premier jour de la semaine, étant parties de grand matin, elles arrivèrent au sépulchre au lever du soleil. Si ces femmes de Galilée eussent eu aussi présentes à l'esprit quelles devaient être les paroles de leur divin Maître, et l'assurance formelle qu'il leur avait souvent donnée, qu'après avoir essayé toute sorte d'indignités de la part des Juifs, et souffert la mort de la croix par le crime des gentils, il ressusciterait le troisième jour suivant, elles se fussent sans doute épargné ce soin et tous ces pas. Mais nous aurions tort d'exiger d'elles une foi plus parfaite que celle des apôtres, dans le cœur desquels elle fut extrêmement affaiblie, et peut-être éteinte à l'égard de ce point. La providence de Dieu a ménagé cette incrédulité passagère, pour affermir la foi de son Eglise sur cet article capital, dont dépend tout le reste, et en rendre la créance inébranlable : il fallait qu'ils fussent tous de ce caractère, afin que nous ne crussions pas qu'ils se fussent rendus légèrement, et sans aucune preuve : *Firmarunt dubitando fidem*.

Ainsi, au lieu de faire des reproches à ces pieuses femmes, donnons-leur les éloges qui sont justement dus à leur diligence et à leur soin empressé. Il ne s'agissait plus que d'un corps privé de vie, et séparé de son âme; c'était la seule marque de leur amour, qu'elles pouvaient rendre à Jésus-

Christ ; elles se hâtent de le faire, et le font avec un courage qui surpasse beaucoup la faiblesse de leur sexe.

Valde mane. Les hommes, possédés de quelque passion, sont pleins d'ardeur, prompts et diligents à chercher les moyens de la satisfaire ; quel froid, au contraire ! Quelle lenteur et quel engourdissement, lorsqu'il s'agit de leur salut, du service et de la gloire de Dieu ! Apprenons de ces saintes femmes à veiller dès le matin, et le chercher dès le point du jour ; ayons la même activité pour le bien, que les pécheurs ont pour le mal ; la charité ne doit pas être plus lâche que la cupidité ; elle fait tout le bien qu'elle peut faire, et le fait aussitôt qu'elle peut, sans remettre au lendemain ; la grâce est ennemie des retardements : *Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia.* (S. AMB. in Luc.) Elles savent que la haine des pharisiens et des princes des prêtres n'est pas éteinte dans le sang de Jésus-Christ, qu'ils sont résolus de faire le même traitement à ses disciples ; et néanmoins elles ne rougissent pas de faire une profession publique d'être de ce nombre, sans rien craindre de tout ce qui leur en pouvait arriver, tant la vertu de sa mort avait déjà puissamment opéré dans leur cœur : Mon Dieu ! que leur charité est courageuse et au-dessus de toutes les vaines craintes qui nous empêchent si souvent de nous déclarer pour la vérité, et nous font rougir de votre Evangile, tout glorieux qu'il est maintenant, autorisé par la foi de toute la terre, et confirmé par tant de miracles ! Faites que nous ne soyons pas moins fidèles qu'elles à vous confesser en toutes rencontres, sans appréhender de nous déshonorer, et même de perdre la vie s'il le faut, en prenant part à vos humiliations.

Et dicebant ad invicem ; Quis revolvat nobis lapidem ab ostio monumenti ? Elles disaient entre elles : Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulture ? Comme leur esprit était totalement occupé du soin de rendre au corps mort de leur cher Maître ce dernier devoir, elles ne pensèrent point du tout à l'inconvénient qu'il y avait de ne s'être fait accompagner de personne qui pût lever la pierre dont l'entrée du sépulture était fermée ; elles n'y firent réflexion que dans le chemin ; mais il y en avait un autre beaucoup plus grand dont elles n'avaient pas apparemment de connaissance : c'était le corps de garde que Pilate avait accordé à la prière des principaux d'entre les Juifs, pour empêcher que les disciples de Jésus-Christ n'enlevassent son corps. Elles continuent leur voyage, se promettant que le Seigneur les aiderait ; il le fit effectivement, et récompensa leur fidélité en levant tous ces obstacles : il envoya un ange qui ôta la pierre, et frappa d'une frayeur mortelle les soldats, lesquels prirent aussitôt la fuite. Ah ! qu'il fait bon à s'abandonner à Dieu, faire toujours ce qui est en notre pouvoir et compter sur sa providence ! Ce serait étrangement ignorer ses voies, que de se promettre qu'on n'aura rien à souffrir dans sa recherche ; une pareille délicatesse

est indigne d'un soldat chrétien. Les peines sont aussi inséparables de cette milice spirituelle que de la séculière ; Dieu, par sa sagesse et par sa bonté, nous en cache peut-être la meilleure partie : il ne nous expose qu'à des tentations proportionnées à notre état imparfait. Des obstacles imprévus se présentent dans la suite ; mais la mesure plus abondante de grâces, qu'il nous a départie, nous en fait triompher. Faisons donc toujours ce que nous pouvons ; demandons ce que nous ne pouvons pas encore. Agissons avec courage, et que notre cœur s'affermisse en lui. Montons les degrés qui sont devant nos pieds, nous atteindrons ensuite les plus élevés ; les difficultés s'aplaniront ; Dieu fera des miracles invisibles en notre faveur, plus grands que ceux qu'il opère aujourd'hui par le ministère d'un ange.

Ces femmes qui disent entre elles : Qui ôtera la pierre, et sont tout occupées de cette pensée, représentent, selon saint Bernard, les pasteurs des âmes, qui comprennent combien le cœur d'un pécheur, surtout si c'est un pécheur d'habitude, est difficile à aborder, et reconnaissent que cet obstacle est au-dessus de leurs forces : *Quam difficile est accedere ad cor ejus, quod lapidea quædam obstinatio clausit !* Leur cœur est comme une place de guerre qu'on ne peut approcher, il a émoussé par sa résistance aux lumières de Dieu toutes les pointes de la syndérèse, et s'y est rendu presque impénétrable ; les vices lui deviennent naturels, et il s'y livre sans résistance, sans trouble et sans remords. Oh ! que ces résurrections sont rares et difficiles, s'écrie saint Augustin ! *O quam difficile surgit, quem moles malæ consuetudinis premit !* Il y aurait lieu d'en désespérer, si quelque chose était impossible à la grâce ; mais elle se plaît quelquefois à forcer les obstacles les plus insurmontables, et se répandre avec surabondance où le péché a abondé.

Quand Jésus-Christ veut faire sortir ces Lazares pourris de leurs tombeaux, il excite dans leurs cœurs qui n'est que terre, un tremblement salutaire et nous ordonne d'ôter la pierre : *Tollite lapidem* (Joan., XI), c'est-à-dire de travailler à éloigner les obstacles extérieurs et tout ce qui sert à entretenir les mauvaises habitudes ; lui seul a le pouvoir de changer l'intérieur, de donner à la volonté un poids et une inclination contraire à celle qu'elle avait auparavant, et la rétablir dans sa première rectitude. Apprenez de là, pécheurs, qu'on ne se convertit pas sans de grands renversements, et qu'il faut que l'ange même du grand conseil ouvre vos sépultures. Reconnaissez-le à cette marque, et rendez l'hommage dû à sa grâce : *Scietis quia ego Dominus, cum aperuero sepulcra vestra.* (Ezech., XXXVII.)

Et introeuntes in monumentum viderunt juvenem sedentem in dextris, coopertum, stola candida, et obstupuerunt. Etant entrées dans le sépulture, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles en furent effrayées. Saint

Grégoire le Grand nous fait découvrir divers mystères dans ces différentes circonstances. Il y a, dit-il, un commerce secret et invisible entre les âmes qui cherchent Dieu de tout leur cœur, et les esprits célestes. Celui qui parle aux saintes femmes en qualité d'ambassadeur de Jésus-Christ est assis au côté droit, figure du siècle à venir, comme la gauche l'est du présent, marque par cette situation que Jésus-Christ était affranchi des nécessités de la vie présente, auxquelles il avait voulu s'assujettir, et jouissait d'un repos inaltérable; l'habillement blanc, dont il était revêtu, est un signe naturel de la joie qu'il venait annoncer; car, si l'ange qui fut envoyé aux pasteurs à la naissance du Sauveur du monde leur dit: Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, le Messie vous est né, combien plus cette seconde naissance, qu'il reçoit dans le sein du tombeau après avoir si glorieusement consommé l'œuvre de notre rédemption, doit-elle nous inspirer de plus grands mouvements de joie?

Quoique cette fête soit commune aux anges, puisque Jésus-Christ est leur chef aussi bien que le nôtre, et qu'ils voient remplies par ses travaux et la vertu de son sacrifice les places que la révolte des anges prévaricateurs avaient laissées vides dans le ciel, nous avons encore plus d'intérêt qu'eux de la célébrer et de nous livrer à tous les transports d'une sainte allégresse. Sa résurrection nous est un gage assuré de la gloire qu'il nous a acquise; sa nouvelle vie, qui ne tient plus rien des infirmités de la chair, nous est tellement communiquée, que saint Paul ne fait pas difficulté de dire que, de morts que nous étions par le péché, le Père éternel nous a rendu la vie en son Fils, nous a ressuscités et fait monter au ciel en lui, en la personne duquel nous sommes assis à sa droite. Je sais que la concupiscence nous reste, mais c'est pour accroître nos mérites, et il est très-vrai de dire que nous recouvrons en Jésus-Christ une vie plus digne que nous ne l'aurions eue en nous-mêmes, si nous n'avions pas été enveloppés dans le crime d'Adam.

Dieu déploiera toute sa magnificence pour glorifier nos corps en la manière dont ils en sont capables, aussi bien que nos âmes; ils deviendront incorruptibles, impassibles, agiles, conformes au sien glorieux. Si nous ne retombons dans la mort du péché, ces insignes prérogatives nous sont assurées. Il faudrait un discours entier pour décrire les avantages innombrables que nous procure la résurrection du Sauveur; il suffit de dire ici en un seul mot qu'elle est la source et le principe de toute la vie de la grâce et de la gloire.

Mais le principal sujet de notre joie doit être ce haut comble de gloire auquel Jésus-Christ notre roi se voit élevé, proportionné à la profondeur de ses abaissements. C'est aujourd'hui que finissent ses humiliations, et qu'il entre dans un état de grandeur et de puissance convenable au Fils unique de

Dieu, qui, pour réparer son honneur outragé, s'était rendu inférieur aux anges et obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Tout ce qu'il y avait de la ressemblance de la chair du péché est détruit; la victime de notre réconciliation a été consommée par le feu des souffrances; n'est-il pas juste qu'elle soit à présent clarifiée par l'éclat de la gloire? Rien n'empêche plus que le Fils de l'Homme, né selon la chair du sang de David, n'entre dans l'usage de sa souveraine puissance et dans la perfection de son sacerdoce et de son sacrifice. J'entends le Père éternel qui lui dit: Vous êtes mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances; je vous ai engendré aujourd'hui, vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre irrévocable de Melchisédech, et qui ordonne à ses anges de le dépouiller de ses habillements sales avec lesquels il avait soulé le pressoir à sa passion, pour le revêtir des plus précieux, et de mettre sur sa tête une tiare éclatante. Je lui vois quitter ce suaire souillé de son sang pour se revêtir de lumière comme d'un vêtement; son humanité adorable brille d'une splendeur qui efface celle du soleil et qu'il est obligé de tempérer pour la proportionner aux faibles regards de ses disciples. Oh! si la mesure de gloire que Dieu départira à ses élus est quelque chose de si riche et de si ineffable! que le grand Apôtre, qui en avait fait quelque léger essai, ne peut nous en donner d'autre idée qu'en disant que nul œil n'a vu, nulle oreille entendu, nul esprit conçu ce que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment, quelle a pu être celle que Dieu a répandue sur son Fils, à qui il n'avait pas donné son esprit par mesure, dont un seul regard, un soupir et les moindres actions étaient d'un mérite infini, et de la plénitude duquel les saints ont tous reçu. Ah! la profusion de ces dons sur cet Homme-Dieu n'a point d'autres bornes que celles de sa toute-puissance et de son amour infini pour lui! Tous les mystères qu'il avait opérés sur la terre dans les jours de sa chair étaient comme un mélange de clair et d'obscur, les humiliations y sont relevées par quelques rayons que laisse échapper la majesté divine, et cet éclat est tempéré par les opprobres; c'est une économie de la sagesse divine qui tend à nous convaincre de la vérité des deux natures, la divine et l'humaine, unies ensemble en la personne du Verbe, dont chacune conserve inviolablement ses propriétés; elles font connaître (dit le grand saint Léon) par leurs différentes actions la vérité et la diversité de leur être, l'une n'entreprend rien sans celle qui lui est unie; l'humilité est toute dans la majesté, et la majesté est tout entière dans l'humilité; le Verbe opère selon la nature du Verbe, et l'homme fait pareillement ce qui est de la nature de l'homme; l'un d'eux éclate par des miracles, l'autre est sujet aux plus mauvais traitements: *unum horum coruscat miraculis, aliud succumbit injuriis*. Parcourez tous les mystères, vous y trouverez la gloire qui est le caractère de la nature divine, jointe aux abaissements, qui sont celui d'une

nature tirée du néant. Dans les uns la gloire éclate davantage, comme dans la transfiguration; mais, outre qu'elle ne dure que quelques moments, dans ce court espace Jésus-Christ s'entretient avec Moïse et Elie de la passion ignominieuse qu'il devait bientôt souffrir; dans les autres, tels que la Circconcision, le baptême qu'il reçoit parmi une foule de pécheurs, le supplice de la croix auquel il est condamné par un juge idolâtre et qu'il souffre entre deux scélérats, la puissance du Fils de Dieu se manifeste, et force les gentils mêmes à le reconnaître pour tel. Si le stigmate et la flétrissure des pécheurs est imprimée sur sa chair, le nom de Jésus qui lui est imposé en même temps apprend à tout le monde qu'il les vient sauver; s'il s'humilie sous la main de son précurseur et reçoit son baptême confondu avec les publicains, le Père éternel fait entendre sa voix, et le déclare son Fils devant un grand peuple assemblé, le Saint-Esprit descend sur lui sous une forme corporelle; s'il est traité de démoniaque par les pharisiens, il chasse les démons avec empire en leur présence et leur fait connaître qu'il pénètre le secret des cœurs, ce qui ne convient qu'à Dieu seul; si ces impies semblent triompher de lui en le faisant mourir d'une mort infâme, les créatures insensibles publient en leur manière que c'est leur créateur qui meurt, le voile du temple se déchire en deux, la terre tremble, le soleil s'éclipse et la croix devient un tribunal, où, comme le souverain juge des vivants et des morts, Jésus-Christ prononce un arrêt d'absolution, et un autre de condamnation aux deux compagnons de son supplice.

Mais, dans le mystère de la résurrection, il y paraît Dieu en toutes manières et en toutes choses (comme parlent les Pères); il n'y a plus rien d'humain, *Totus Deus, per omnia Deus*, et, s'il demande à ses apôtres qu'on lui présente quelque chose à manger, ce n'est par aucun besoin comme dans les jours de sa vie mortelle, mais par une condescendance digne de sa charité immense et pour dissiper les doutes qui pouvaient rester dans leur esprit de la vérité de sa résurrection. Il avait à la vérité la même chair, puisqu'il n'abandonnera jamais ce qu'il a daigné prendre pour nous : *Ejusdem naturæ, sed alterius gloriæ*; mais une chair revêtue d'agilité, d'impassibilité, de clarté, d'immortalité et de tous les douaires des corps glorieux.

Ainsi, quand vous voyez qu'un ange descend du ciel pour lever la pierre qui fermait l'entrée du sépulchre, ne vous imaginez pas que ce soit pour en faciliter la sortie à son Maître? Celui qui s'est ressuscité par sa propre vertu n'avait pas besoin qu'on lui rendit cet office, ainsi qu'on l'avait fait par son ordre au Lazare lorsqu'il le rappela de la mort à la vie; s'il avait conservé inviolable le sceau de la virginité de sa sainte mère, lorsqu'il sortit de son sein sacré, quoique ce fût pour sacrifier sa vie sur l'autel de la croix, avec combien plus de facilité aurait-il percé le tombeau et aurait-il pénétré cette

masse de pierre sous laquelle les Juifs croyaient avoir étouffé et enseveli sa mémoire? Tous les corps lui sont assujettis aussi bien que les esprits et les cœurs. Le voilà établi chef de l'Eglise, roi de toute la terre, maître absolu de tous les événements du monde; il va exercer avec une éminence d'autorité qui n'a jamais été et ne sera jamais communiquée à personne, son double empire, l'un de rigueur et de sévérité sur les répréhensibles, qu'il brisera dans sa colère comme le potier fait un vase d'argile, l'autre de miséricorde par lequel il conduit ses élus au terme de leur félicité et à la participation de sa gloire. O mystère qui rendez pleinement à Jésus-Christ ce dont il s'était dépourvu pour nous et qui êtes le plus solide fondement de notre religion, que vous devez nous être précieux! Avec quelle effusion de joie et de reconnaissance méritez-vous d'être célébré? Nous vous rendons, Seigneur, mille et mille actions de grâces pour votre grande gloire, et pour la charité immense qui vous porte à nous y associer.

Le visage de l'ange, qui lançait comme des éclairs, et son vêtement blanc comme la neige marquaient la terreur que la résurrection de Jésus-Christ imprimerait dans le cœur de ses ennemis, et la joie qu'il produirait dans celui de ses vrais disciples; c'est pourquoi ce même ange rassure d'abord les saintes femmes que sa vue avait effrayées, et leur dit :

Nolite expavescere : Jesum queritis Nazarenum? Ne craignez point : vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. C'est comme s'il leur disait : que ceux-là tremblent qui ont demandé avec des cris séditieux qu'il fût crucifié, qui ont protesté à Pilate qu'ils ne reconnaissaient point d'autre roi que César, qui l'ont blasphémé sur la croix, ont insulté à ses souffrances, et l'ont défié d'en descendre afin qu'ils le reconnussent pour le Messie. Mais vous, qui êtes toujours demeurés fermes avec lui dans ses tentations, qui l'avez accompagné au Calvaire, et n'avez pas rougi de vous avouer pour être de ses disciples, vous que sa mort a plongés dans la douleur la plus amère, et qui cherchez encore présentement à lui donner des marques de votre amour, ayez une pleine confiance. Le lion de la tribu de Juda est victorieux, l'œuvre de votre rédemption est accomplie.

Les chrétiens sont de même divisés en deux classes; je dis aux uns : soyez saisis d'une frayeur mortelle, ennemis de la croix de Jésus-Christ, ou plutôt ses meurtriers qui traitez le sang de la nouvelle alliance par la vertu duquel vous aviez été sanctifiés au baptême, comme une chose vile et profane, et l'avez tant de fois foulé aux pieds? Amateurs du monde, esclaves de vos cupidités, qui vous attachez au mensonge et à la vanité, et ne cherchez sur la terre qu'à contenter vos passions et vous faire une béatitude charnelle, qui vous garantira de la colère de ce juge redoutable et inflexible? Il a la foudre en main et il vous condamnera sans retour à un feu qui ne s'éteindra jamais. Je dis aux autres : Bannissez les alar-

mes ; elles sont injurieuses à un Dieu qui vous a tant aimé et qui a répandu son amour dans vos cœurs ; vous êtes de ses brebis chéries que son Père lui a données et qu'il a acquises au prix inestimable de son sang : nul ne vous pourra ravir d'entre ses mains. Qu'avez-vous à craindre, vous qui ne vous étudiez qu'à lui plaire et à retracer sa vie pauvre et crucifiée ? Vous qui faites votre nourriture de l'accomplissement de sa volonté, le voilà dans la consommation de sa gloire, devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.

Surrexit, non est hic : ecce locus ubi posuerunt eum. Il est ressuscité, il n'est point ici : voici le lieu où on l'avait mis. Sa mort n'a été qu'un court sommeil, ainsi qu'il l'avait fait prédire par David son serviteur : *Je me suis endormi, j'ai été assoupi, et ensuite je me suis levé, parce que le Seigneur m'a pris en sa protection.* Son tombeau a été un bûcher composé de bois aromatiques, ou comme le phénix, cet oiseau unique en son espèce, il s'est renouvelé et reproduit lui-même. C'est bien inutilement que vous cherchez la vie même dans l'empire de la mort, il y a été toujours parfaitement libre comme en étant lui-même le souverain et non le captif, et comme tenant entre ses mains les clefs de la mort et de l'enfer.

Voilà le modèle de notre résurrection spirituelle. Jésus-Christ n'a pas demeuré dans le tombeau les trois jours entiers, puisqu'il y fut enfermé à l'entrée de la nuit du premier et qu'il en sortit au grand matin du troisième, ainsi qu'il paraît par notre évangile. Il faut que ceux qui ont eu le malheur de tomber dans le péché s'en relèvent promptement ; ils ne doivent rien tant appréhender que d'en contracter l'habitude, puisqu'on ne s'en dégage que par des efforts et des violences extraordinaires, et par des grâces efficaces que Dieu n'accorde pas si communément. Oh ! qu'il est rare de sortir de ce précipice et de voir ces Lazares déjà pourris, sortir pleins de vie de leurs tombeaux ! Oh ! qu'il est dangereux de contracter une alliance avec la mort et d'avoir donné tant de prise au démon sur soi !

Mon fils, vous avez péché, dit le Sage, ne péchez plus ; mais priez pour vos fautes passées ; afin qu'elles vous soient pardonnées, ne vous amassez pas un trésor de colère pour le jour de la colère par l'impénitence de votre cœur. Hâtez-vous de retourner à votre Père dont vous vous étiez éloigné comme un enfant prodigue ? La résurrection du Sauveur est véritable et indubitable et persévérante, car il ne peut plus mourir, et la mort n'exerce plus sa domination sur lui ; elle voit au contraire son empire détruit par la vertu de ce mystère. Telle doit être la résurrection des membres de Jésus-Christ ; il faut qu'elle se manifeste par la nouveauté de vie, *ut in novitate vite ambulemus.* (Rom., V.) Cette nouvelle vie consiste à ne plus retomber dans la vieillesse et la servitude du péché, à ne plus suivre les inclinations de la nature corrompue et les désirs déréglés de

la chair, mais la combattre avec toutes ses concupiscences et faire servir dorénavant les membres de son corps d'armes et d'instruments de la justice, au lieu qu'ils avaient auparavant servi à l'iniquité.

Afin qu'on s'assure moralement de la conversion d'un chrétien, il faut qu'on puisse dire : *Surrexit, non est hic* ; il faut qu'on voie un changement entier dans l'intérieur et dans l'extérieur ; s'il n'y a point de changement, il n'y a point de résurrection. Eh ! comment voulez-vous que je me persuade que vous soyez ressuscités, si je vous vois toujours aussi avides du bien, aussi attachés à vos intérêts, aussi sensibles et délicats sur le point d'honneur, aussi immortifiés que vous l'étiez avant Pâques ? La résurrection d'une âme consiste dans la destruction de la domination de l'amour-propre, et l'établissement du règne de celui de Dieu en elle, car on ne se convertit pas sans doute en demeurant tel qu'on était. Donnez-moi donc des marques qui ne soient point équivoques de ce nouvel amour établi sur les ruines de l'ancien, de l'amour chaste et sanctifiant substitué à l'amour impur et profane. Vous vous absteniez à la vérité des désordres grossiers et scandaleux ; mais l'amour du monde et de vous-même en régnait-il moins dans votre cœur ? Ne lui rapportez-vous pas toujours le gros de vos actions ? Ne vous portez-vous pas avec plaisir et par une pente secrète à tout ce qui regarde le siècle présent ? Quelle tiédeur au contraire, quelle pesanteur, quelle nonchalance pour votre progrès spirituelle et pour votre salut ?

Le diable veut bien entrer dans ces sortes de compositions et laisser à Dieu, ou plutôt à une crainte toute servile, d'être la victime de sa justice, la privation de quelques plaisirs visiblement criminels, pourvu qu'on lui accorde l'empire du cœur et qu'on établisse son repos et sa dernière fin dans la jouissance des biens d'ici-bas. Qu'il se fasse donc en vous une réformation entière. Qu'on ne vous voie plus dans ces parties de plaisir, ces assemblées dangereuses, où la médisance est souvent le moindre mal qui s'y commette. Renoncez à ces intrigues, à ces commerces, à ces spectacles de théâtre qui vous ont fait faire de si tristes naufrages. Brûlez ces livres où les passions les plus détestables et les plus criminelles sont représentées d'une manière qui, bien loin d'en imprimer de l'horreur, n'a que des charmes pour notre corruption. Défaites-vous des tableaux lascifs et de tout ce qui peut nourrir en vous le feu de la concupiscence. Qu'on vous voie avec édification dans les églises, dans les hôpitaux, les prisons, dans tous les exercices de la charité chrétienne ? fréquentez les sacrements, soyez assidus à la prédication. Appliquez-vous dans la maison à de pieuses lectures. Enfin qu'il paraisse partout le règlement de votre vie, que vous n'êtes plus du monde et n'en avez plus l'esprit, en sorte que chacun vous rende témoignage que vous êtes ressuscité, et que vous

n'êtes plus cet homme colère, violent, emporté, avare; cette femme coquette, joueuse, vaine, bizarre et insupportable dans le domestique, aimant à faire de folles dépenses et ne payant point les marchands : *Surrexit, non est hic*; ce sera alors une vraie fête pour l'Eglise du ciel et de la terre. Mais, quand ce changement serait effectif et votre conversion réelle et solide, accompagnée de toutes les marques qui peuvent nous en assurer, ne vous tenez pas pour cela en assurance ? Craignez toujours de retomber dans la mort et de vous rengager dans les liens du péché ? L'esprit de Dieu n'a pas pris une possession inaliénable de votre âme; il est vrai qu'il ne s'en retirera pas si vous ne l'y forcez pas par votre infidélité; mais vous serez le premier à vous trahir si vous ne veillez et ne priez beaucoup; le démon, qui a été forcé d'abandonner la place, y conserve toujours de secrètes intelligences; la plus grande joie dont soit capable cet ange apostat est de la reprendre et de triompher par ce moyen du triomphe de Jésus-Christ; ne lui donnez pas cette maligne et barbare joie. Ne causez pas cette douleur à votre libérateur et n'usez pas à son égard d'une si lâche perfidie. Envisagez ses suites affreuses par rapport à vous, car la paix dont jouit Jésus-Christ est inaltérable; il n'en sera pas moins heureux quand vous vous serez attiré le plus effroyable des malheurs. Pesez bien cette parole de son premier apôtre, qu'il vous eût été meilleur de ne point connaître la voie de la piété et de la justice que de retourner en arrière après l'avoir connue et d'abandonner sa sainte loi; et que vous vous rendez semblable à un chien qui retourne à ce qu'il a vomi, et à un pourceau, lequel après avoir été lavé, se vautre de nouveau dans la boue. Comprenez par ces exemples qui font sans doute soulever le cœur et révoltent l'imagination, ce qu'est devant Dieu et devant ses anges un pécheur qui retourne à son péché, quel est et quel sera son déplorable sort ? Qu'ainsi le seul nom de rechute vous fasse trembler et fuir avec toutes les précautions imaginables ce qui peut la causer.

Dicite discipulis ejus et Petro, quia præcedet vos in Galilaam, ubi eum videbitis sicut dixit vobis. Allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il s'en va devant vous en Galilée, c'est là que vous le verrez selon qu'il vous a dit. Ces saintes femmes, pour récompense de leur diligence et de leur fidélité à chercher Jésus-Christ, méritent d'exercer la fonction d'apôtres à l'égard des apôtres mêmes, choisis de Dieu particulièrement pour être par toute la terre les témoins de la résurrection de Jésus-Christ. Pierre est nommé entre autres, parce qu'outre qu'il était leur chef, il avait un besoin particulier d'être consolé et rassuré après son triple reniement. O bonté ! o tendresse particulière de Jésus envers les pécheurs pénitents ! Mais qu'elle est charmante et enlevante à l'égard de ces pieuses femmes et de tous les autres disciples ! Qu'il est bien vrai de dire que, s'il promet beaucoup, il donne encore

d'avantage, et que sa magnificence va toujours au delà de nos souhaits et même de nos pensées ! Il n'avait fait espérer à ces femmes et à ses apôtres de se montrer à eux ressuscité que dans la Galilée, et presque aussitôt après que Madeleine et les deux autres Maries sont sorties du sépulcre pour raconter aux apôtres les merveilles qu'elles avaient vues et ce qui leur avait été dit, il se présenta devant elles, les salua, leur permit de s'approcher et d'embrasser ses pieds. Il ne tarda guère à se montrer aux apôtres, à Pierre en particulier, et aux autres assemblées dans la même maison; ce fut le même jour aussi bien qu'aux deux disciples d'Emmaüs. Oh ! que le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui ! Qu'il est bon à l'âme qui le cherche ! Il vient au-devant d'elle, il la console, il la caresse, il la comble de biens, non-seulement au delà de ses mérites, mais même de son attente. C'est ce que nous éprouverons parfaitement lorsqu'après que les ténèbres du siècle présent seront dissipées, il se manifestera à nous dans sa gloire et nous en rendra participants durant l'éternité.

HOMÉLIE XI.

Pour le dimanche de Quasimodo.

LA PAIX DU CHRIST N'APPARTIENT QU'AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ.

Cum sero esset die illa, una sabbatorum, et fores essent clausæ, ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum, venit Jesus, et stetit in medio. (Joan., XX.)

Sur le soir du même jour qui était le premier de la semaine, comme les portes du lieu où les disciples étaient assemblés de peur des Juifs, étaient fermées, Jésus vint et parut au milieu d'eux.

Cette première apparition des deux qui sont rapportées dans cet évangile, est la cinquième qu'il a daigné faire depuis sa sortie du tombeau, tant il a pris soin d'établir puissamment ce mystère fondamental de notre foi, et tant il avait d'empressement de consoler ceux que ses souffrances et sa perte avait affligés. La première de ces apparitions fut à Marie-Madeleine, en récompense de sa vive douleur, de son ardent amour et de sa persévérance infatigable à demeurer au sépulcre de son maître; la seconde fut aux saintes femmes qui avaient porté des parfums pour embaumer son corps; la troisième à Pierre, pour lui adoucir l'extrême regret que lui causait son infidélité, outre qu'en qualité de premier apôtre il devait être le premier témoin de ce mystère capital. La quatrième est aux deux disciples qui allaient au bourg d'Emmaüs, et voici la cinquième : Il entre les portes fermées pour faire connaître que tout lui est ouvert, les cœurs aussi bien que les corps, qu'il en a la clef pour y entrer quand il lui plaira, et que rien n'est impénétrable à sa grâce. Quoi de plus consolant pour ceux à qui la dureté de leur cœur donne lieu de tout craindre ? Les apôtres avaient été dispersés lorsque leur maître fut pris par des satellites impies, et condamné à la mort selon que le prophète Zacharie

l'avait prédit, et qu'il les en avertit lui-même la veille de sa Passion : *Je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées*. Ils s'étaient rassemblés dans la même maison et vivaient dans des alarmes continues : *propter metum Judæorum* ; ils craignaient que la haine des Juifs n'étant pas éteinte dans le sang de leur maître, ils ne les traitassent comme ses complices, et ne versassent le leur. Une foi un peu vive dans les paroles du Sauveur qui les avait assurés qu'il les garantirait des insultes de leurs ennemis, et qu'il les réservait pour aller prêcher son Evangile par toute la terre, les eût pleinement rassurés. Mais la foi de la résurrection même était fort obscure dans leur esprit et chancelait dans leur cœur ; ce qui paraît par la difficulté qu'ils firent d'ajouter foi à la déposition des pieuses femmes de Galilée de leur société, qui les assuraient d'avoir vu le Sauveur ressuscité ; cela ne nous doit pas surprendre, puisque le Saint-Esprit ne leur avait pas encore été donné avec cette abondance qu'il fut depuis pour rendre leur foi inébranlable et leur cœur inaccessible à la crainte des puissances du monde. Ce changement admirable devait être l'effet de la nouvelle grâce de Jésus ressuscité, et de cette plénitude de puissance qu'il avait reçue au ciel et sur la terre. Il se trouve donc au milieu d'eux comme un pasteur au milieu de son troupeau dispersé : *sicut pastor in medio ovium dissipatarum* (Ezech., XXXIII), et leur fait entendre sa voix pour dissiper leur crainte.

Et dixit eis : Pax vobis. Et leur dit : La paix soit avec vous. Non-seulement la paix qu'il leur donne est différente de celle que le monde donne à ses amateurs, mais même de celle que ses serviteurs peuvent vous donner ; la paix du monde est une paix fausse et trompeuse, car, dans le moment qu'ils croient l'avoir acquise et se flattent d'en jouir, la mort vient les arracher tout d'un coup aux objets frivoles dans lesquels ils s'étaient promis de la trouver ; elle consiste dans l'illusion de leur esprit qui se repaît de chimères, dans le repos des sens, dans des joies profanes, dans la jouissance tranquille des richesses et des plaisirs de la vie. La paix selon Jésus-Christ est dans la mission parfaite à la volonté de Dieu, dans la joie du Saint-Esprit, dans la bonne volonté, le repos de la conscience, l'espérance ferme des biens à venir, qui les approche, et en fait sentir un avant-goût ; elle est encore différente de celle que nous pouvons nous souhaiter les uns aux autres par un principe d'affection chrétienne, qui n'a pareille-même aucune efficace et n'est qu'un désir stérile. Jésus-Christ fait ce qu'il dit, et ses paroles pleines de vertu portent la paix jusque dans le fond du cœur, en dissipant toutes les illusions dont le démon s'efforce de le troubler, en l'affermissant contre les menaces du monde et contre tout ce qui peut rompre l'union que Dieu veut avoir avec nous.

Il vous offre la même paix qu'à ses apôtres ;

c'est le présent le plus riche qu'il puisse faire aux hommes, parce que tous les autres biens l'accompagnent, et que sans elle on n'en peut goûter aucun. Un instinct secret imprimé au fond de leur être la leur fait désirer sans cesse ; c'est un désir qu'il n'est pas besoin d'exciter, parce qu'il est toujours en mouvement, et se répand dans toutes leurs actions ; ils ne tendent qu'à cette fin, et rien ne leur peut plaire que par cette vue, et, quoique cette inclination soit la source de toutes les divisions qu'on voit sur la terre par le mauvais usage qu'on en fait, en ce que chacun veut avoir une paix à sa manière, il n'y a rien néanmoins en quoi ils soient plus uniformes que dans ce désir ; c'est pourquoi nous voyons dans saint Augustin que, lorsqu'il annonçait la parole divine à son peuple et l'entretenait du bonheur de la paix, il ne pouvait s'empêcher de faire paraître son transport par des acclamations et d'interrompre le discours de cet admirable prédicateur ; il lui suffisait même de prononcer le nom de paix pour exciter ces mouvements. Ce m'est, dit-il, une extrême consolation, que l'amour de la paix vous fasse pousser ces acclamations du fond de vos cœurs. Vous avez été surpris d'une joie prompte et subite. Je n'avais encore rien expliqué, et vous voilà déjà ravis hors de vous-mêmes. Qui est-ce qui pousse ces cris en vous, sinon l'amour de la paix ? La beauté de la paix a brillé dans votre esprit et frappé vos cœurs ; leurs mouvements ont prévenu mes paroles, je n'ai plus besoin de m'étendre sur ses louanges.

Il est vrai qu'il s'en faut encore beaucoup que cette paix ne soit parfaite. Un tel avantage est réservé pour le ciel, où tous nos désirs sont comblés, et où nous serons pleinement rassasiés des biens de la maison de Dieu. Elle est même différente de celle de l'heureux état d'innocence dans lequel le corps n'était pas moins soumis à l'esprit que l'esprit à Dieu, au lieu que, dans l'état présent de la nature déchue de son intégrité, nous éprouvons la révolte de la partie inférieure contre la supérieure, et que la chair forme des désirs contre l'esprit. Mais la sagesse de Dieu nous en fait retirer de grandes utilités, et sa bonté nous donne moyen d'acquiescer plus de couronnes, et de nous élever à un rang plus éminent dans le ciel. Rien ne nous est imputé de tous les mouvements déréglés qui se forment en nous, si la volonté n'y adhère, et la grâce nous donne une bonne volonté qui nous fait triompher par un amour plus fort de l'amour impur des créatures, et tient nos passions comme autant de bêtes sauvages enchaînées par des liens invisibles : *eruntque bestię terrę pacificę tibi.* (Job, V.)

Rejetterez-vous le don inestimable que Jésus-Christ vous fait de cette paix ? Et seriez-vous assez aveugles et ennemis de votre bonheur pour lui préférer la paix funeste que le démon procure à ses captifs ? *In pace sunt ea que possidet* (Luc., XI), la paix que le monde fourbe et trompeur promet à ceux

qui s'attachent à lui, et qu'il donne si rarement, paix d'ordinaire troublée par des remords cruels et importuns qui déchirent l'âme au milieu des plaisirs et qu'on n'étouffe qu'à force de multiplier ses crimes, ce qui fait tomber dans un sommeil léthargique, dont on ne s'éveille d'ordinaire qu'à la mort, et par un cri semblable à celui d'une femme en travail d'enfant, que Dieu dit qu'il poussera alors : *quasi parturiens loquar*. Ah! Seigneur, nous renonçons à une paix si détestable et si meurtrière, nous la laissons aux réprouvés, nous ne leur envions point les faux plaisirs dont le démon les leurre, nous avons en horreur les présents d'un tel ennemi, ou plutôt d'un tel bourreau. Nous ne voulons, ô Jésus, que de la vôtre, qui surpasse tout sentiment, et dont la seule recherche est préférable à la jouissance paisible de toutes les voluptés charnelles. Mais qu'elle vous a coûté cher, grand Dieu! Que de travaux, de courses, de veilles, de sueurs pour nous réconcilier avec votre Père céleste! Hélas! ce n'a été qu'au prix de l'effusion de tout votre sang.

C'est autant pour nous le faire connaître, et exciter notre reconnaissance, que pour établir la vérité du mystère de votre croix et de votre résurrection, que vous montrez à vos apôtres vos pieds et vos mains percés, et votre côté ouvert par le fer de la lance. Vous avez voulu encore conserver ces glorieuses cicatrices, afin que nous eussions toujours un asile ouvert dans nos peines et les attaques que nous dressent nos cruels ennemis. Il me semble l'entendre, ce divin époux de nos âmes, qui vous invite amoureusement de vous y réfugier, et à y puiser des consolations dans les maux qui vous environnent, *ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus*. (Isa., LXVI.) Venez, dit-il, ma chère, ma colombe, dans les cavités de la pierre, dans les trones de la mesure, *in foraminibus petre, in caverna maceria*. (Cant., II.) Ces plaies sacrées sont à l'âme fidèle ce que les trous de la muraille sont à la colombe; elle y cherche un abri contre le mauvais temps et contre les vautours qui en veulent faire leur proie. Cherchons de même notre asile et notre sûreté dans les plaies adorables de Jésus crucifié; que le monde frémisses; que la chair se révolte; que ce corps de boue nous appesantisse; que l'enfer se déchaîne pour nous perdre! c'est là que nous serons en assurance et que nous considérerons d'un œil tranquille les vains efforts du monde et du démon son prince, que nous verrons couler les torrents d'iniquité, ou plutôt nous ne les verrons plus, tout occupés, tout pénétrés, tout absorbés dans la contemplation de l'amour excessif d'un Dieu qui a voulu porter tout le poids de la colère de son Père, lequel l'a écrasé dans sa fureur pour nous en garantir : *Ipsa est pax nostra interficiens inimicitias in semetipso*. (Ephes., II.) Allons souvent nous y cacher, et s'il se peut n'en sortons jamais! Rien n'est plus efficace, dit saint Bernard, pour nous inspirer une humble confiance

dans le souvenir de nos égarements, pour guérir les plaies de notre conscience et purifier notre cœur : *Aperta sunt foramina, patent viscera misericordie Dei nostri, in quibus visitavit nos oriens ex alto*.

Je découvre encore une raison pour laquelle Jésus-Christ montre ses plaies à ses disciples après leur avoir donné sa paix, et avant que de la leur donner encore une seconde fois; c'est pour nous apprendre à tous que la paix est le fruit du combat contre le vieil homme, et de la victoire remportée sur lui en crucifiant sa chair avec tous ses désirs déréglés, et que si nous n'en voulons pas perdre les fruits, il faut toujours porter sa mortification et ses sacrés stigmates en notre corps. C'est pour cela que, durant les jours de sa vie mortelle, il disait à tous ses disciples : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; j'y suis venu apporter l'épée : *Non veni pacem mittere, sed gladium*. (Matth., X.) Ce n'est pas seulement en nous séparant de nos plus proches, lorsqu'ils nous sont un obstacle au salut, mais en nous séparant de nous-mêmes, en divisant l'esprit de la chair, en nous mettant dans la nécessité de combattre nos mauvais penchants et de nous arracher un œil et un bras s'ils nous sont des occasions de chute et de scandale. Ces séparations, comme vous voyez, ne ruinent que la paix de la cupidité pour établir celle de la charité, et ne nous séparent de nous-mêmes que pour nous unir à Dieu, et nous rendre un même esprit avec lui : en peut-il trop coûter pour obtenir un tel bien?

Gavisus sunt discipuli viso Domino. Les disciples eurent une extrême joie de voir le Seigneur. Il est plus aisé de l'imaginer que de l'exprimer; elle fut proportionnée à la douleur qu'ils avaient ressentie de sa mort, et à leur attachement pour sa personne adorable. Vous ne participerez de même à la sainte allégresse de la vie nouvelle du Sauveur, qu'autant que vous aurez été plongés dans l'amertume pour vos péchés qui lui ont causé une mort si cruelle et si ignominieuse, la joie de la résurrection n'étant que pour les vrais pénitents. Joie aussi différente de celle du monde que la paix dont j'ai parlé.

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie aussi de même. Il leur donne une mission plus étendue que la sienne, car il n'avait été envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël, ce qui fait que saint Paul l'appelle le ministre de la Circoncision, c'est-à-dire le dispensateur de l'Évangile à l'égard des Juifs, afin que Dieu fût reconnu pour véritable par l'accomplissement des promesses qu'il avait faites à leurs pères, au lieu qu'il les envoie annoncer l'heureuse nouvelle du royaume de Dieu par toute la terre, et lève la défense faite, lorsqu'il conversait avec eux, de n'aller pas chez les gentils, voulant qu'il n'y ait plus dorénavant qu'un seul bercail et un seul pasteur. Mais en les envoyant ainsi fonder des églises par toute la terre habitable, à quels périls ne les expose-t-il pas? Ne sont-ce pas des agneaux qu'il envoie à la

boucherie et au milieu des lous, ainsi qu'il leur avait dit? Mais n'a-t-il pas été de même envoyé par son Père aux souffrances et à la croix quoiqu'il en fût aimé infiniment? Bien loin donc que ce soit une marque qu'il n'aimât pas ses apôtres, de ce qu'il les envoie ainsi parmi les périls, c'est la preuve la plus éclatante de sa tendresse pour eux, qui se réglait sur celle du Père éternel pour lui. Gardez-vous bien pareillement de si mal interpréter les desseins de notre Dieu, quand il vous envoie des peines et des traverses, et de juger qu'il ne vous aime pas. Vous lui feriez injure; c'est parce qu'il vous aime, au contraire, qu'il vous traite comme ses chers favoris, et qu'il vous veut faire mériter une plus riche couronne. Il vous donne à tous mission pour fonder le royaume de Dieu en vous-mêmes et dans ceux dont sa providence vous a chargés; le travail en est inséparable, mais il n'est rien au prix de la récompense.

Hæc cum dixisset, insufflavit et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum. Ayant dit ces choses, il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit. Qui ne reconnaît en cette action mystérieuse celui qui conjointement avec son Père répandit sur l'homme un souffle de vie qui était comme un écoulement de sa raison souveraine pour l'animer? Il inspire ici à l'Eglise l'esprit qui la doit animer. Le premier homme, dit saint Paul, a reçu une âme vivante. Le second donne un esprit vivifiant. Ce n'est toutefois ici qu'un essai et une anticipation de cette effusion surabondante qu'ils recevront à la Pentecôte, qui les fait appeler par Tertullien des hommes inondés du Saint-Esprit. Ils ne le reçoivent pas pour eux seuls, mais pour le communiquer à leurs successeurs, et par leur canal au peuple fidèle. Or, si on doit regarder comme un monstre dans l'Eglise de Dieu un prélat ou un prêtre vicieux et déréglé, puisque par son ministère étant principe et instrument du Saint-Esprit, il est membre et instrument du démon par ses désordres, il faut dire le même à proportion de tout chrétien qui est dans l'état du péché mortel; il est dans l'Eglise, qui a pour chef Jésus-Christ et pour âme le Saint-Esprit, et il est membre vivant du malin esprit par la corruption de son cœur : *Obstupescite, cæli, super hoc!*

Quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Ce pouvoir a passé des apôtres aux évêques leurs successeurs, qui le communiquent par l'ordination aux prêtres, et ensuite par l'approbation pour entendre les confessions, qui leur assigne des sujets. Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour l'avoir ainsi couronné de gloire et d'honneur, et lui avoir donné une puissance qui l'élève au-dessus des anges (car auquel d'entre eux a-t-il jamais été dit : *Ce que vous délierez sur la terre le sera pareillement dans le ciel*), une dignité qui le revêt de votre autorité divine pour exercer vos jugements ou de miséricorde ou de rigueur? C'est pour cela que

les saints Pères appellent les prêtres des divinités terrestres, et qu'on leur peut encore mieux appliquer ces paroles du Psalmiste : *Ego dixi : Dii estis (Psal. LXXXI)*, qu'aux juges ordinaires qui ne décident que d'intérêts temporels, et tout au plus de la vie des coupables soumis à leur juridiction, au lieu que nous ouvrons et fermons le ciel en vertu de ce pouvoir miraculeux. Mais, comme il ne nous a été accordé que pour édifier, et non pas pour détruire, et que nous ne pouvons rien contre la vérité, mais seulement pour la vérité, malheur à nous si nous en abusons, si nous laissons dans les liens ceux qu'il faut absoudre et admettre à la participation des sacrés mystères; ou, ce qui est beaucoup plus ordinaire, si nous accordons la grâce de la réconciliation à ceux qu'il faudrait éprouver longtemps, et de la conversion desquels on devrait s'assurer par des fruits de pénitence et un changement effectif. Paix fautive et funeste, inutile, ou plutôt pernicieuse à celui qui la donne et à celui qui la reçoit, qui ne délie pas le pénitent et lie le confesseur lui-même! Paix qui ne sert qu'à sécher les larmes, étouffer les remords, endurcir le cœur, et serrer plus étroitement les liens funestes dont le diable tient un misérable pécheur enchaîné. Car vous vous abuseriez étrangement de croire que Dieu approuvera des jugements qui seront prononcés contre les règles et les lois qu'il a prescrites à ses ministres, qu'il ratifiera là-haut ce que la témérité et la présomption auront fait faire ici-bas, et s'assujettira à leurs vaines décisions et à leurs fantaisies ridicules. Il est vrai que le jugement du ciel suit celui de la terre, mais c'est alors que tout se passe dans les formes et selon l'esprit de l'Eglise. L'absolution n'est valide, dit saint Grégoire, c'est-à-dire ne délie le pécheur que lorsque le juge interne la prononce lui-même au dedans de nous, et que nous ne faisons que lui prêter notre langue comme ses organes animés. *Tunc vera est absolutio præsentis, cum sequitur arbitrium interni judicis.* L'Eglise a justement frappé d'anathème les hérétiques montanistes et novatiens qui voulaient lui ravir le pouvoir, ou du moins une partie du pouvoir qu'elle avait reçu de son Epoux de remettre les péchés, prétendant le restreindre aux moins énormes. Il semble qu'on prenne à tâche d'introduire depuis plusieurs années une autre hérésie toute opposée non pas, à la vérité, dans la spéculation et en forme de dogme, mais dans la pratique et la conduite, qui est de priver les prêtres du pouvoir de retenir les péchés, de les asservir à entendre les confessions en esclaves, et à prononcer ensuite la formule de l'absolution sans en joindre aucune satisfaction qui ait rapport aux péchés. Ils sont les premiers à se dégrader eux-mêmes, à renoncer à leur droit, à avilir le ministère, et à réduire à rien ce pouvoir sublime dont Jésus-Christ les revêt aujourd'hui. O Dieu! sont-ce là ces juges et ces sénateurs de la terre avec qui vous avez promis de vous asseoir, et dont vous devez former vous-même les sentences? Avomez-

vous de pareils ambassadeurs qui trahissent si lâchement vos intérêts? Voilà l'une des plus grandes brèches que la discipline de l'Eglise ait pu recevoir, sa plaie la plus profonde, et son amertume très-amère. C'est pour cela que l'enfer a étendu ses entrailles, qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini, et que ce qu'il y a de puissant et d'illustre dans Israël, c'est-à-dire l'Eglise avec tout le peuple, y descend en foule. D'où vient un malheur si effroyable qui demanderait des larmes de sang? Ah! c'est que tous ceux qui exercent ce redoutable ministère n'ont pas la clef de la science comme ils ont celle de la puissance, quoique l'une doive être inséparable de l'autre. Ils ne connaissent point le Seigneur ni le devoir des prêtres à l'égard du peuple; ils ignorent les règles de cette divine médecine qui guérit les âmes, appelée l'art des arts; c'est pourquoi ils traitent les plaies de la fille du peuple avec ignominie, et d'une manière qui les devrait couvrir de confusion s'ils en étaient capables, se contentant de les couvrir d'un léger appareil, sans en faire sortir le pus et l'humeur corrompue. Eh! quelle espérance peut-il rester au malade lorsque son médecin n'en sait pas plus que lui, et qu'au lieu de lui donner des remèdes il lui présente des poisons (car c'est ainsi que le clergé de Rome, dans cette lettre célèbre qu'il écrit à saint Cyprien, appelle une réconciliation précipitée) *præcipitata communionis venena*? Mais que ces malades s'imputent à eux-mêmes leur perte et leur mort; ils sont ennemis des remèdes salutaires, ils ne peuvent se résoudre à souffrir la douleur de l'incision, ni même s'assujettir à aucun régime un peu pénible; ils veulent qu'on leur fasse un bain agréable et délicieux d'un sacrement qui est appelé un baptême laborieux, et qui doit être un bain composé de leurs larmes aussi bien que du sang de Jésus-Christ. Comme ils ne peuvent se résoudre à marcher par la voie étroite qui leur paraît trop rude et trop épineuse, ils sont ravis de trouver des guides qui la leur aplanissent et l'élargissent, qui les entretiennent agréablement en chemin, et les flattent d'une fausse espérance de la miséricorde. O mon Dieu! que vous êtes terrible dans vos jugements sur les enfants des hommes! mais qu'ils sont justes et équitables dans le fond! Ne sont-ce pas eux-mêmes qui veulent périr? Ne les avez-vous pas assez avertis de se garder du précipice?

Quelques-uns contribuent encore plus particulièrement à ce désordre et à ce renversement pitoyable en poussant leurs enfants dans l'état ecclésiastique, par des vœux toutes charnelles, par ambition, ou pour décharger d'autant leurs familles, sans examiner s'ils ont la vocation et les talents ou qualités nécessaires pour exercer dignement ces fonctions, qui ne sont pas moins périlleuses qu'augustes, et seraient redoutables aux anges. Que peut-on attendre d'une entrée si illégitime et si irrégulière dans la bergerie de Jésus-Christ que la désolation de son troupeau? *O pauperes gregis!* (Zach., XI.)

Je ne me suis pas proposé de donner ici des leçons à ceux avec qui je partage l'honneur du sacré ministère; il y en a plusieurs dont je voudrais les recevoir et que je regarde comme mes maîtres. Pour ceux qui en auraient le plus besoin, outre qu'ils ne sont pas ici pour les entendre, et que la plupart ont pris leur parti et se sont fait de faux principes puisés dans quelques casuistes modernes qu'ils suivent aveuglément et révèrent comme des oracles, comment pourrais-je me flatter qu'ils déférassent à ce que je leur représenterais, puisqu'ils ne se rendent pas à l'Evangile, aux conciles, aux saints Pères, à la tradition, aux instructions du grand saint Charles, aux ordonnances de Nosseigneurs les prélats, éludant toutes ces autorités sacrées par quelques distinctions frivoles?

Ainsi je me borne à votre instruction, et vous avertis que, si vous voulez éviter les écueils où tant de vaisseaux vont briser malheureusement, et profiter de la grâce insigne que Jésus-Christ fait aujourd'hui à son Eglise en lui donnant le pouvoir des clefs, vous ne soyez pas si imprudents que de vous soumettre sans discernement à tout homme pour vos péchés; c'est avec le Sage que je vous donne cet avis important: *Non te subicias omni homini pro peccato?* (Eccli., IV.) Car comme l'absolution qui efface cette cédule funeste par laquelle nous étions engagés au Démon, et nous rétablit dans la glorieuse qualité d'enfants de Dieu et tous ses droits, est un bien inestimable qu'on ne peut trop acheter, le plus grand des malheurs, au contraire, est de recevoir une absolution précipitée, qui nous endorme et nous plonge plus avant dans le sommeil de la mort en nous persuadant faussement que nous sommes pleins de vie. Ainsi faites choix d'un directeur habile, qui ait les qualités que demande son ministère? Le même Sage dit qu'il faut choisir ce conseiller sage entre mille. Saint François de Sales, qui en était un des plus consommés, enchérit encore et dit qu'il le faut chercher entre dix mille. Apportez-y du moins la même diligence et la même précaution que vous faites à l'égard du rétablissement de votre santé ou de vos affaires temporelles? Si vous aviez une maladie dangereuse, prendriez-vous pour médecin le premier venu et un homme inconnu? Ne vous informeriez-vous pas de celui qui a le plus de réputation d'expérience pour l'appeler? Si vous aviez de même une affaire épineuse et embrouillée, de l'éclaircissement et du succès de laquelle dépendait votre fortune, la confieriez-vous à un avocat ignorant ou négligent, et qui se laisse corrompre? N'iriez-vous pas consulter le plus éclairé et le plus intègre? Plaindriez-vous la dépense? Et dans l'affaire de votre éternité vous vous abandonnez à un homme qui n'aura aucune lumière pour découvrir vos maladies et vous aider à les connaître, qui vous laissera dans des occasions prochaines, dans des habitudes criminelles, dans des inimitiés formées contre le prochain, dans l'ignorance des mystères

de notre sainte religion, ne vous donnera aucune précaution ni remède efficace pour éviter les rechutes, ou ne s'attachera qu'aux péchés grossiers, faute de lumière sur les dispositions essentielles au christianisme et les moyens les plus propres de faire avancer dans la vertu, vous enverra, au sortir de ses pieds, vous asseoir à la table des enfants quoique vous ne soyez pas digne de manger le pain avec les chiens, et que, si la discipline d'autrefois était en vigueur, vous dussiez être privés de la vue même des redoutables mystères, et condamné à aller pleurer vos désordres hors de l'Eglise ! Où est votre foi ? Comptez-vous votre salut pour rien ?

Si vous l'aimez donc et en faites votre capital, cherchez un véritable homme de Dieu qui ait les qualités que le grand saint Basile nous a tracées en ce peu de mots, et qui sont un précis de tout ce qui se pourrait dire en un discours plus étendu : Il faut, dit ce saint docteur, qui a été le maître de l'Orient, qu'il ne soit pas capable de s'égarer lui-même, ni d'égarer les autres, qu'il soit pleinement instruit des sentiers de la justice et des routes qui conduisent à Dieu, rempli des vérités de notre sainte religion et de toutes les vertus ; qu'il ait dans ses propres œuvres le témoignage de l'amour qu'il porte à Dieu, qu'il possède l'intelligence de l'Ecriture sainte, ne se laisse jamais aller à des distractions superflues et embarrasser dans les affaires, qu'il n'ait point d'affection pour les biens de ce monde, qu'il en ait une tendre pour les pauvres, ne soit point sujet à la colère, n'ait aucun ressentiment du mal qu'on lui fait, cherche à édifier le prochain sans aucun désir toutefois de s'attirer ses louanges, qui ne flatte personne et ne se laisse point flatter, ferme et inflexible dans le bien, fidèle à tous ses devoirs, ne se proposant que la gloire de Dieu et la sanctification des âmes que la Providence lui adresse.

Vous ne pouvez avoir trop de confiance en un homme de ce caractère ; découvrez-lui vos plaies les plus secrètes avec confiance, persuadés que vous trouverez en lui non-seulement un médecin éclairé, mais un père plein de tendresse qui ne séparera point vos intérêts des siens ; or votre véritable intérêt est qu'on vous diffère quelquefois l'absolution pour vous procurer une rémission durable : Si, par exemple, vous étiez retombé diverses fois dans les mêmes péchés après en avoir reçu l'absolution, car il y a lieu de craindre qu'elles n'aient été nulles, par le défaut de contrition et d'un ferme propos. Ainsi, ayant éprouvé qu'elles vous ont laissés toujours dans la même faiblesse et l'ont plutôt augmentée, vous devez être bien aises qu'on vous applique des remèdes plus forts ; et afin qu'il ait toute liberté d'agir, gardez-vous de marquer un désir empressé d'être absous, témoignez-lui, au contraire, que loin d'avoir de la peine du délai, vous le recevrez comme une grâce et serez ravis de prendre du temps pour gémir devant Dieu et vous fortifier dans vos bonnes résolutions par les exercices de la pénitence.

Et ne présumez pas être suffisamment disposés pour recevoir cette grande grâce à cause de quelques larmes que vous avez peut-être répandues dans la vue de la difformité de vos crimes ; il y en a beaucoup, dit un Père, dont le diable se joue lorsqu'il les tient dans ses pièges par de longues habitudes ; il leur arrive quelquefois lorsqu'ils viennent à faire réflexion sur leur vie, qui n'est qu'une suite d'ordures, de promettre de bouche qu'ils renonceront à ces dérèglements ; ils sont comme des oiseaux pris au filet qui s'imaginent qu'ils s'envoleront comme ils voudront, mais ils retombent bientôt malgré eux, et ils n'en peuvent être délivrés que par de généreux efforts et une grande grâce, parce que, comme dit saint Grégoire, la conversion d'un pécheur ne consiste pas dans l'humilité de la confession, dans quelques larmes passagères et une componction de peu de durée, mais dans le renouvellement de l'homme intérieur, lorsque le pécheur, étant changé par la grâce médicinale, vient à haïr le mal qu'il avait aimé, et à aimer le bien qu'il haïssait ; ce sont là les fruits qu'il faut voir pour s'assurer de la conversion ; ce qui demande un juste espace de temps.

Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis quando venit Jesus. Or Thomas, l'un des douze, n'était pas avec eux lorsque Jésus leur apparut. Saint Bernard prend occasion de l'absence de cet apôtre, laquelle donna lieu à son infidélité, de nous faire craindre le danger qu'il y a de se séparer de ses frères, et de ne pas se trouver aux saintes assemblées, car il peut arriver aisément que votre conversion ou votre persévérance dans le bien était attachée à quelque vérité que vous avez perdue par votre négligence. Mais la Providence avait conduit tout ceci pour l'avantage de son Eglise et de saint Thomas même en particulier. Cet apôtre, dit saint Grégoire, nous a été plus utile en doutant et en maniant les plaies de notre adorable Sauveur, que Pierre en croyant d'abord ; il nous a procuré une nouvelle preuve de la résurrection, et a été même si puissamment affermi dans la foi, qu'il l'est allé prêcher dans les Indes, c'est-à-dire aux extrémités du monde, avec mille travaux, et s'est estimé heureux de la sceller de son sang, et de laver ainsi une faute que son Maître lui avait pardonnée d'abord. Elle a encore donné lieu de faire éclater sa bonté admirable non seulement envers ce disciple, mais envers chaque élu en particulier, pour qui il paraît par cet exemple qu'il aurait fait et souffert tout ce qu'il a fait et souffert pour tous en général. Ainsi chacun de nous peut s'approprier Jésus-Christ et dire avec saint Paul : Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Thomas, au lieu de déferer à l'assurance que lui donnaient ses confrères, qu'ils avaient vu Jésus-Christ ressuscité, protesta que, s'il ne voyait dans ses mains la marque des clous, et ne mettait son doigt dans le trou des clous et sa main dans la plaie du côté,

il ne croirait pas ; en quoi sans doute il se trompait, puisque la foi doit venir de l'ouïe, *fides ex auditu* (Rom., XX), et non pas de la vue et du toucher, et que c'est faire une injure à Dieu de s'appuyer davantage sur le témoignage de ses sens auxquels on peut faire illusion, qu'à celui de sa parole qui est la vérité même.

Jésus-Christ veut bien toutefois se rabaisser jusque à convaincre son disciple incrédule à sa manière et lui donner les preuves palpables qu'il avait demandées. O charité ! ô condescendance admirable de notre Dieu, qui apprend aux plus forts à supporter les faiblesses des infirmes et à ne pas avoir une vaine complaisance pour eux-mêmes ! Ce qu'ils ont de plus fort que les autres ne doit pas être pour les accabler, mais pour les aider. Jésus-Christ s'étant donc présenté de nouveau huit jours après à tous ses disciples, les portes fermées de même, appelle Thomas, et lui présentant les mains, et découvrant son côté au lieu de l'accabler de reproches, lui dit avec une douceur admirable : Portez ici votre doigt et considérez mes mains. Approchez aussi votre main et la mettez dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle ; *Noli esse incredulus, sed fidelis*.

Qui pourrait décrire les divers sentiments de confusion, de douleur, de joie, d'amour et de confiance, qui s'élevèrent successivement dans le cœur de saint Thomas, ou plutôt qui l'occupèrent et le remplirent confusément tout à la fois ? Il ne peut mieux les expliquer que par ce peu de paroles qui disent tout dans leur simplicité, et forment la confession la plus entière, la plus distincte et la plus précise de la divinité de Jésus-Christ, qui eût été faite jusqu'alors : *Dominus meus et Deus meus*, mon Seigneur et mon Dieu ! Oh ! que cette excellente prière nous devrait être familière ! Il y a bien de l'apparence qu'il n'accepta pas l'invitation que Jésus-Christ lui faisait de s'assurer par ses propres mains de la vérité de sa résurrection, et que tous ses doutes furent pleinement dissipés ; la grâce avait agi dans l'instant, et le changement qu'il éprouvait en son cœur lui faisait sentir que Jésus-Christ en était le maître, et qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût le tourner ainsi à son gré.

Jésus-Christ ajoute : Vous avez cru, Thomas, parce que vous m'avez vu ; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu : *Beati qui non viderunt, et crediderunt*. Le grand apôtre dit que la foi est le fondement des choses que l'on doit espérer, et une preuve certaine de ce qui ne se voit point, *argumentum non apparentium*. Qui cherche l'évidence dans la foi ne comprend pas qu'elle doit être uniquement fondée sur l'autorité divine, et non sur la raison humaine, encore moins sur les sens ; il faut captiver son entendement sous le joug sacré qu'un Dieu nous impose ; c'est lui qui parle, cela ne doit-il pas suffire pour rendre nos cœurs dociles ?

Les gentils qui, sans avoir vu Jésus-Christ dans la chair, ont obéi à la parole de la foi prêchée par les apôtres, sont particulière-

ment marqués par ces derniers mots ; et comme nous en descendons, cette béatitude nous regarde tous ; mais, afin qu'ils vous puissent être véritablement appliqués, et qu'on puisse dire de vous : *Beati qui non viderunt et crediderunt*, il ne suffit pas de soumettre votre esprit aux vérités de la foi, et de rendre une déférence entière aux décisions de l'Eglise, il faut entrer dans la pratique de tout ce qu'elle vous ordonne, et obéir à tout l'Evangile. Nos esprits ne sont que la moitié du royaume de Jésus-Christ, ou plutôt la moindre partie ; c'est dans le cœur principalement qu'il veut régner ; c'est le cœur qu'il faut captiver ou plutôt qu'il faut rendre pleinement libre en l'assujettissant à l'heureux empire de son saint amour. C'est ce que le même apôtre appelle vivre de la foi, *justus ex fide vivit*. Or, cette vie de la foi consistant dans l'attente continuelle des biens futurs, et dans le mépris de ceux qui sont présents, il faut régler notre conduite là-dessus, et faire le discernement de ce qu'il faut embrasser et fuir pour vivre de la foi. Ainsi, tout ce qui nous attache aux créatures, qui nous fait perdre le désir et le goût des biens à venir, et forme en nous des obstacles par lesquels nous devenons incapables de les posséder, doit être rejeté. Telle est la recherche des plaisirs, des honneurs, des richesses. Les moyens, au contraire, qui nous détachent du monde, qui nous élèvent à Dieu et nous aplanissent le chemin du ciel, comme la prière, le jeûne, la retraite, les exercices de charité, et généralement tout ce qui excite et fortifie en nous cet attrait pour les biens invisibles, doivent être employés.

Cette vie de la foi renferme trois choses principales : dépendance entière de Jésus-Christ, retour et union intime avec lui, conformité de nos pensées et de nos jugements avec les siens ; enfin une inclination fixe et permanente de notre cœur et de nos affections principales vers les biens éternels. Jugez à ces marques si la vie de la foi est fort commune, et si nous n'approchons pas de ces temps malheureux dont le Sauveur a dit : Pensez-vous que le Fils de l'homme retournant sur la terre trouvera de la foi ? Tâchez d'être du nombre de ceux qui conservent ce précieux dépôt. Travaillez sans relâche à nourrir votre foi et à la faire croître, afin que vous méritiez de jouir un jour de ce que vous aurez cru, espéré et aimé ici-bas : c'est le bonheur que je vous souhaite.

HOMÉLIE XII.

Sur le second dimanche après Pâques.

DES BONS ET DES MAUVAIS PASTEURS.

Ego sum Pastor bonus : bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. (Joa., X.)

Je suis le bon Pasteur : le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.

Nous lisons, dans un autre endroit de l'Evangile, qu'un jeune homme fort riche s'étant adressé au Sauveur du monde, pour apprendre de lui ce qu'il devait faire afin

d'acquérir la vie éternelle, et lui ayant donné, ainsi qu'il devait, la qualité de bon maître, Jésus lui répondit : Pourquoi m'appellez-vous bon ? il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Dans l'Evangile de ce jour il se l'attribue et se l'approprie, sans doute avec beaucoup de raison, puisqu'elle lui convient d'une manière toute singulière et qui le caractérise, en le comparant même aux bons pasteurs. Ah ! c'est que ce jeune homme n'avait pas l'idée de notre divin Maître, telle qu'il devait avoir ; il ne le considérait que comme un homme aimé de Dieu, éminent en science, et capable d'éclaircir ses doutes ; s'il l'eût regardé comme n'étant qu'un même Dieu avec son Père, il n'eût pas rejeté ce titre. Son dessein était donc de l'élever à la foi de sa divinité, et de lui faire entendre que, puisqu'il ne le croyait pas Dieu, il ne devait pas le qualifier de bon, n'y ayant que Dieu seul qui le soit par sa nature et d'une manière incommunicable, tout homme étant par la sienne méchant et corrompu, et ne devenant bon que par l'effusion toute gratuite qu'il plaît à cette bonté suprême et infinie de faire d'elle-même sur lui. Oui, Seigneur, vous êtes le seul bon comme vous êtes seul puissant et sage, et nul n'est bon qu'en recevant de votre libéralité, et ne l'est qu'à proportion qu'il en reçoit plus abondamment.

La qualité de bon pasteur, qu'il s'attribue aujourd'hui, servira à nous donner encore une idée plus sensible de sa bonté, soit que nous l'opposions aux mercenaires, soit à ceux qui, ayant reçu de sa plénitude, gouvernent ses brebis en son nom. Le mercenaire, dit-il, à qui les brebis n'appartiennent point, ne voit pas plus tôt venir le loup, qu'il les abandonne et s'enfuit, tandis que le loup les ravit et disperse le troupeau. C'est par l'amour qui règne dans le cœur qu'on est bon ou méchant, selon ce beau principe de saint Augustin : *Non faciunt bonos vel malos mores nisi boni aut mali amores*. Or, dès là qu'on est mercenaire, on n'aime que soi, on ne songe qu'à se nourrir et à s'engraisser soi-même ; on a le principe d'une indifférence criminelle pour tout ce qui est des intérêts de Dieu et de l'Eglise ; on ne regarde les brebis comme siennes qu'autant qu'elles sont utiles, toujours prêts à les sacrifier à son avarice, à son repos, à son ressentiment, ou à les abandonner dès que le péril menacera. Oh ! que Jésus-Christ a été éloigné de cette disposition criminelle ! Peut-on le mieux marquer que par le sacrifice de sa propre vie, et par la générosité qui lui a fait subir la mort de la croix, pour les arracher de la gueule du loup infernal ?

Vous connaîtrez encore mieux l'excès de sa bonté par le parallèle que j'en ferai avec les bons pasteurs. Il est bon par essence et par soi-même, ses ministres ne le sont que par participation et par l'influence de sa grâce ; les brebis sont à lui en propre, son Père les lui a données et il les a acquises au prix inestimable de son sang ; elles ne sont pas proprement à ses ministres ou pas-

teurs subalternes. C'est pourquoi nous voyons qu'après sa résurrection, remettant ce troupeau chéri à saint Pierre, le chef visible de son Eglise, il ne lui dit pas : Applique-toi à paître les brebis, mais, Pais mes brebis, pais mes agneaux, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, cherches-y, non ton gain, tes intérêts et ta propre gloire, mais uniquement mes avantages et ma gloire ; ainsi un vrai pasteur considère les brebis qui lui sont confiées, comme étant beaucoup plus à Jésus-Christ qu'à lui-même et ne les regarde comme les siennes que par rapport à leur utilité.

Jésus-Christ connaît ses brebis : *Cognoscit oves meas* ; il les connaît dans l'éternité, nous ne les connaissons que dans le temps ; c'est une connaissance claire et distincte que la sienne, quelquefois ce ne peut être dans les hommes, à cause des bornes étroites de leur esprit, qu'une connaissance superficielle et confuse. C'est une connaissance d'amour dans le langage de l'Ecriture, qui dit que Dieu ignore les impies et les laisse errer dans leurs voies ; les bons pasteurs aiment sans doute, puisque sans cet amour ils ne mériteraient pas ce nom ; mais qu'il s'en faut que leur amour approche de celui de Jésus-Christ, qui est continuellement occupé de ses brebis, qui les porte toujours dans son cœur, qui, dès le premier moment de son incarnation, s'offrit au Père éternel pour elles en sacrifice, et n'a cessé de s'offrir jusqu'à ce qu'il ait été pleinement consommé sur l'autel de la croix ; il continue d'exercer encore cette fonction dans le ciel, d'où il conduit son Eglise dans d'excellents pâturages, lui dispense les pluies, les rosées et tous les secours qui lui sont nécessaires.

Mais c'est principalement dans les trois ou quatre dernières années de sa vie, destinées par l'ordre de son Père à évangéliser les pauvres et à chercher les brebis égarées de la maison d'Israël, que cette qualité de pasteur paraît avec éclat, et efface tous ceux qu'il a rendus participants de l'onction sacrée de son sacerdoce éternel, ou qui avant sa naissance temporelle avaient reçu de lui mission pour prêcher la pénitence. Oh ! quels soins n'a-t-il pas pris pour donner la pâture à ses brebis ! Qui pourrait décrire les peines infinies et les travaux immenses qu'il a endurés pour les amener à son bercail ? Comptez si vous pouvez tous ses pas ; Suivez-le dans toutes les courses qu'il a faites pour les retrouver. Combien de fois ses entrailles ont-elles été émuës de compassion en les voyant errantes à la merci des bêtes sauvages ! Oh ! qu'il a bien plus de sujet de dire, à l'occasion de son troupeau, ce que Jacob disait pour celui de Laban : J'étais pénétré de chaud durant le jour, de froid pendant la nuit, et le sommeil fuyait de mes yeux ! Que de nuits passées dans les prières et dans les larmes, à solliciter son Père en sa faveur ! Les jours entiers se passaient à leur faire entendre sa voix dans les synagogues, dans les places publiques, sur les montagnes, et sur le bord de la mer. Voyez

avec quelle bonté il s'invite chez Zachée le publicain, converse avec une pauvre Samaritaine, traite une femme adultère, et reçoit Madeleine chez le pharisien ! Lisez vous-même l'Evangile, chaque page sera une preuve de cette charité pastorale ; il faudrait un discours entier pour parler de celle qui l'a obligé de se donner lui-même en nourriture dans l'Eucharistie. Eh ! quel est le pasteur, s'écrie saint Chrysostome à cette vue, qui paise ses brebis de son propre sang ? Saint Paul disait aux fidèles à qui il avait annoncé l'Evangile : Je meurs tous les jours pour votre gloire, puisqu'il se consumait de soins et de travaux pour les affermir dans la foi, et qu'il a effectivement répandu son sang, ce qui lui est commun avec beaucoup d'autres pasteurs qui ont rendu par là à Dieu le plus glorieux témoignage qu'ils lui pouvaient rendre. Mais ce n'est dans le fond ni Paul ni les apôtres, ni tous ceux que l'Eglise honore en qualité de martyrs, qui ont été crucifiés ou décapités pour nous ; lui seul est mort pour nous, lui seul a pu, par la vertu de son sang, nous arracher de la tyrannie du démon, et offrir le prix infini de notre rançon.

Ecrivons-nous donc que le Pasteur qui a tous ces glorieux caractères est digne de recevoir les louanges, l'honneur, la gloire et les bénédictions de toutes ses créatures, et surtout de celles qu'il a comblées de tant de grâces, et dont il ne dédaigne pas même d'être le pasteur après en avoir été abandonné.

Sicut novit me Pater, et ego agnosco Patrem, animam meam pono pro ovibus meis. Comme mon Père me connaît, et que je connais mon Père, je donne ma vie pour mes brebis. Cette connaissance qu'a le Père éternel de son Fils bien-aimé comme chef de ses élus et pasteur de ses brebis, renferme dans sa simplicité tous ses desseins sur le chef et sur les membres, sur l'Epoux et l'Epouse, qui ne font qu'un seul corps mystique, et ses conseils éternels sur la rédemption des brebis par la mort du Pasteur, et sur leur sanctification et leur glorification en lui et par lui. La connaissance réciproque du Fils est une connaissance d'adhérence aux décrets de son Père, et une obéissance jusqu'à la mort pour ses brebis. Il veut nous marquer encore qu'il connaît ses brebis, et que ses brebis le connaissent comme il connaît son Père, que son Père le connaît. Quand il compare ici l'amour que ses élus ont pour lui avec celui que lui porte son Père, et qu'il a pareillement pour lui, il ne prétend pas que les choses soient absolument égales ; car comment des créatures, dont la nature est si bornée, pourraient-elles connaître et aimer Dieu infiniment, qui est la manière dont le Père et le Fils s'entr'aiment dans l'éternité ? Il veut nous dire simplement que nous devons faire tous nos efforts pour approcher le plus près que nous pourrons de ce modèle de perfection qu'il nous propose ; et nous aurons satisfait à son désir, quand nous aimerons Dieu de tout notre es-

prit, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, et qu'il n'y aura aucun instant de notre vie où nous voulussions jouir d'autre chose que de lui.

Et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili, et illas oportet me adducere. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène. Ces dernières paroles nous touchent encore plus particulièrement que les précédentes, puisqu'elles regardent la gentilité, dont nous avons été tirés, et elles sont une prophétie claire de l'Eglise, appelée *de cubilibus leonum, de montibus pardorum* (Cant., IV), c'est-à-dire de la compagnie des démons, et de l'esclavage des faux dieux du paganisme, et une preuve authentique de la religion que Jésus-Christ a établie malgré tous les efforts des hommes et des démons. Ne faut-il pas en effet être le maître absolu des temps, des cœurs, des esprits, des empires et de tous les événements du monde, pour en prédire un aussi surprenant que celui-ci : la réunion des gentils et des Juifs dans un seul corps de religion. Il n'y eut jamais antipathie pareille à celle des Juifs et des gentils ; les premiers se regardaient comme le peuple chéri de Dieu, particulièrement consacré à son culte, favorisé par toutes les marques de distinction les plus glorieuses, et les gentils au contraire comme des gens prostitués au culte des idoles, et hais de Dieu comme n'étant pas un peuple, mais des chiens. Les gentils au contraire avaient un souverain mépris pour les Juifs, et les traitaient de gens crédules et superstitieux, ou les haïssaient comme ennemis du genre humain, jusqu'à leur faire les plus sanglants outrages, les tuer impitoyablement quand ils le pouvaient faire impunément ; c'est ce que nous voyons par les *Histoires* de Josèphe et de Philon. Cependant ces deux peuples, dans peu de temps, n'en feront plus qu'un seul ; le sang de Jésus-Christ est le ciment sacré qui les unira, il sera lui-même notre paix, et rompra en sa chair la muraille de séparation, cette inimitié qui les divisait, et, les ayant réunis tous deux en un seul homme nouveau, en un seul corps, il les réconciliera à Dieu par sa croix : *Fiet unum ovile, et unus Pastor*. Il n'y aura plus qu'une seule aire, un seul bercail, un seul peuple composé de plusieurs, qui obéira au même prince ; un seul homme composé de plusieurs membres, dont Jésus-Christ est le chef ; une cité dont il est l'enceinte et la force : *Murus igneus in circuitu Jerusalem* (Zach., II) ; une maison dont il est le fondement et la pierre angulaire, un temple dont il est l'architecte, la victime et le grand-prêtre. Vous n'êtes donc plus des étrangers, mais les citoyens de la même cité, et les domestiques de la maison de Dieu. Nous étions en la personne de nos pères comme des brebis errantes ; mais présentement nous appartenons à notre Pasteur légitime, au véritable évêque de nos âmes ; ce frein d'erreur qui tenait liées les mâchoires de toutes les nations est ôté ; nous avons été transférés des ténèbres les plus

épaisses dans l'admirable lumière de l'Evangile; nous qui autrefois n'avions point obtenu miséricorde, en ressentons présentement les effets les plus signalés.

Ce ne fut pas par lui-même que Jésus-Christ opéra toutes ces merveilles, quoiqu'elles ne l'aient été que par la vertu toute-puissante de sa grâce. Il est appelé par saint Paul le ministre de la circoncision, il dit lui-même qu'il n'avait été envoyé qu'aux brebis égarées de la maison d'Israël, quoique (s'il est permis de parler ainsi) son inclination le portât tout entier vers les gentils, dont son Eglise a presque été formée tout entière. Mais l'ordre des desseins de son Père voulait que l'Evangile ne fût prêché aux gentils qu'au refus des Juifs, et que l'obstination de cette nation perfide à rejeter la lumière devînt le salut et les richesses du monde entier. D'ailleurs il fallait que le grain de froment fût mis en terre pour rapporter beaucoup de fruit. C'était à sa mort que ce progrès miraculeux de sa parole était attaché; ainsi ce fut par le moyen de ses apôtres qu'il amena cette multitude innombrable de brebis, et qu'il se fonda par toute l'étendue de l'empire romain et dans des pays mêmes qui ne reconnaissaient pas sa domination, des Eglises particulières qui n'en faisaient qu'une seule, et qui, soumises à divers pasteurs, n'en reconnaissaient qu'un seul, Jésus-Christ le maître et le pasteur unique.

Des merveilles si inespérées avaient été prédites en différents temps par les prophètes, sous diverses images et sous différentes figures, afin que, lorsque le monde les verrait accomplies, il élevât les yeux vers leur véritable auteur, et y adorât le doigt de Dieu. Nous voyons dans Ezéchiel que Dieu ordonne à ce prophète de prendre un morceau de bois, et d'écrire dessus : *Pour Juda et ceux qui leur sont unis*; et un autre où il écrirait : *Ce bois est pour Joseph, Ephraïm et toute la maison d'Israël*. Je sais que cela s'explique de la réunion des douze tribus sous Zorobabel, qui eut l'honneur de ramener les Juifs de la captivité de Babylone en vertu des édits de Cyrus; mais, comme il n'en retourna qu'un très-petit nombre des tribus dispersées longtemps auparavant, les saints Pères l'ont entendu de la réunion de tous les peuples dans la main et sous la conduite de Jésus-Christ, dont la bonté a été si grande qu'il n'a pas voulu seulement être appelé *roi*, mais *pasteur*, afin d'adoucir, par ce que ce dernier nom a d'attirant, ce qui peut imprimer de la terreur dans l'autre. Isaïe avait dit que le loup et l'agneau habiteraient ensemble, que le léopard se coucherait auprès du chevreau, que le lion, l'ours, le veau, la brebis iraient dans les mêmes pâturages; cela signifie que les esprits les plus féroces, marqués par les animaux violents, deviendraient des agneaux eux-mêmes par la vertu de l'Agneau souverain, lequel, ayant été tué par les loups, les a heureusement changés en agneaux; les grands et les petits, les nobles et les roturiers, les maîtres et leurs esclaves, les Grecs et les barbares, les hommes et les

femmes ne seront plus qu'un en Jésus-Christ : *omnia et in omnibus Christus*.

Il paraît que la mission de Jésus-Christ n'a point eu d'autre but que d'assembler en un les enfants de Dieu qui étaient dispersés, afin que d'un même cœur et que d'une même bouche ils glorifiasse par lui son Père céleste, *ut filios Dei qui erant dispersi congregaret in unum*. Ainsi, tous les travaux de sa vie voyageuse tendent à cette fin, et c'est ce qu'il demanda à son Père jusqu'à quatre fois dans cette admirable prière qu'il lui fit au sortir de la cène la veille de sa passion; d'où il suit que la perfection du Christianisme est de n'être tous qu'un cœur et qu'une âme, pour offrir à Dieu par Jésus-Christ la louange et le sacrifice d'une unité toute divine : sa ruine et sa désolation, au contraire, est lorsque ceux qui forment cette société se divisent, ou extérieurement par le schisme et par l'hérésie, ou intérieurement par les haines, les animosités, les querelles; c'est un corps animé par le Saint-Esprit, le lien adorable des personnes divines, qui ne trouve sa santé, sa vigueur, sa beauté, que dans l'union des mêmes sentiments; tous les mouvements singuliers font ses maladies; quand un membre ne ressent pas ce qui afflige les autres, c'est signe qu'il est malade lui-même et frappé de paralysie; c'est une république que Platon, bien loin de pouvoir former, n'aurait jamais pu imaginer, dont toutes les richesses et la force ne consistent que dans la charité, et qui sera toujours invincible à tous les efforts des puissances ennemies tant qu'elle pourra s'y maintenir; elle ne connaît qu'une foi, qu'un Seigneur, un baptême, un même héritage, un Dieu Père de tous, un médiateur unique. Je pourrais rapporter diverses autres pareilles unités, telles que celle du sacrifice par la vertu duquel nous avons été rachetés, et des sacrements auxquels nous participons. Quel déplaisir ne lui causerions-nous donc pas lorsque nous la divisons par nos animosités particulières? N'est-ce pas travailler à la détruire autant qu'il est en nous, nous opposer directement aux desseins de Dieu, et ruiner ce que Jésus-Christ a établi avec tant de travaux?

C'est pourquoi son grand Apôtre ne nous exhorte à rien tant qu'à garder cette précieuse unité; il veut que ce soit aux dépens de tout, et que cela aille jusqu'à une sainte sollicitude : *Solliciti servare unitatem in vinculo pacis*. (Ephes., IV.) Oui, elle est un si grand bien, que c'est un crime d'être indifférent à son égard, et de n'être pas en inquiétude pour son sujet; c'est pourquoi il s'arme de toute l'autorité apostolique, et emploie les menaces les plus terribles contre ceux qui sèment de la discorde entre les fidèles, ou qui répandent des maximes pernicieuses capables de les scandaliser.

Il dépend de nous en partie de conserver à l'Eglise catholique cette preuve de son origine céleste et de sa vérité, qui ne lui est pas moins essentielle que l'universalité, sa sainteté et sa succession non interrompue

depuis les apôtres, et de nous assurer nous-mêmes de lui appartenir non pas pour un temps seulement, mais pour toujours. Car c'est un caractère des élus, aussi bien que de l'Eglise leur mère, de chérir la paix, d'entretenir l'union, de sacrifier pour cet effet, s'il est besoin, leurs petits intérêts, et de croire beaucoup gagner s'ils insistent par là ce trésor. La qualité de brebis et de colombes symboles de la douceur, sous lesquels ils nous sont d'ordinaire représentés, marquent assez qu'on ne doit point attendre d'aigreur et de vengeance de leur part; qu'ils ne doivent point avoir de fiel, mais opposer une douceur inaltérable à la violence des méchants, et s'ils succombent sous leur malice, qu'ils aient de la joie de ce trait de conformité à leur divin Pasteur.

Il y a encore d'autres caractères que je n'ai pas touchés, parce que j'ai traité tout d'une suite de ceux de Jésus-Christ; ses brebis le connaissent, *cognoscunt me mœe*. Si les brebis qui paissent l'herbe de nos campagnes savent démêler leur pasteur entre les autres et discerner sa voix, combien plus ce discernement est-il nécessaire aux brebis spirituelles? Il l'est de telle sorte qu'il n'y a point de salut à espérer sans cette connaissance; elle est de nécessité de précepte et de nécessité de moyen, ainsi que parle la théologie, c'est-à-dire, absolue et indispensable; et comme depuis la promulgation de l'Evangile, aucun enfant n'est sauvé s'il n'a reçu une nouvelle naissance dans les eaux du baptême, nul adulte ne le sera jamais sans la connaissance de Jésus-Christ. Qui l'a dit? Lui-même : *La vie éternelle*, dit-il à son Père, *consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé*. Il n'y a point d'autre nom sous le ciel, et il n'y en a jamais eu par lequel les hommes aient pu être purifiés de leurs péchés et obtenir le salut; le péché de notre premier père avait dégradé le genre humain tout entier, et l'avait rendu l'ennemi de Dieu; il n'y a plus d'espérance de réconciliation et d'accès à son trône que par l'entremise du médiateur. S'il ne présente nos prières, elles seront rejetées; s'il n'offre lui-même nos sacrifices, ils ne trouveront aucun agrément à ses yeux; s'il ne nous soutient de sa grâce dans la voie des commandements, nous n'y pourrons faire un pas. Il est lui-même cette voie vivante, dans laquelle la foi nous fait marcher; hors d'elle, il n'y a qu'égarment, que ténèbres, qu'illusion. Sa médiation donne du relief à nos moindres actions et les rehausse infiniment, parce qu'elles sont moins les action d'un homme que celles d'un Dieu, qui se les approprie et leur applique un mérite et une dignité infinies. D'ailleurs notre prédestination est uniquement fondée sur la conformité que nous aurons avec Jésus-Christ; chaque élu sera une copie vivante de ce divin original, plus ou moins parfaite, mais toujours reconnaissable aux yeux du Père éternel. Or je vous demande comment vous copierez ce modèle achevé, et en pour-

rez exprimer tous les traits en vos âmes, si vous n'y faites aucune attention, si vous n'y avez jamais arrêté les yeux, si vous ne le connaissez pas même? Comment emploierez-vous sa médiation, et osez-vous vous présenter devant la majesté redoutable de Dieu? Quelle reconnaissance aurez-vous de tous les mystères qu'il a opérés pour vous, de toutes les humiliations auxquelles il a voulu s'assujettir, de l'effusion entière de son sang, par l'aspersion duquel vous avez été lavés au baptême, de l'honneur infini qu'il vous a fait de vous incorporer à soi, de vous faire passer de la famille profane d'Adam dans la sienne, et de vous avoir préparé une demeure éternelle dans le ciel, où il vous fera jouir des délices de sa maison, si vous ignorez l'auteur de tous ces bienfaits? Ah! craignez l'effet de cette menace terrible de saint Paul : *Ignorans ignorabitur* (I Cor. XIV); il vous ignorera à son tour, il vous désavouera pour sien devant son Père, il vous refusera sa médiation dont vous n'avez fait aucun usage, et dont vous n'avez pas voulu comprendre la nécessité. Quoi! un Turc connaîtra Mahomet, il aura de la curiosité pour savoir le détail de la vie de cet imposteur, et un chrétien ne connaîtra pas Jésus-Christ! Il préférera à cette connaissance aussi charmanne que salutaire mille connaissances stériles et épineuses, qui ne sont qu'affliction ou du moins un vain amusement d'esprit! il chargera sa mémoire de mille faits étrangers, incertains, fabuleux, et négligera ceux que les historiens sacrés nous ont écrits, par le mouvement du Saint-Esprit, de la vie du Sauveur! Et où est la foi? Mais y en peut-il avoir sans cette connaissance, puisque son premier article est l'obligation d'adorer Dieu par Jésus-Christ, et que l'Eglise conclut toutes ses prières par son nom adorable? Quittez donc celui de chrétien, puisque vous le portez sans en savoir la signification, et sans en remplir l'obligation principale.

Mais ne vous contentez pas d'une connaissance légère et superficielle, telle qu'on la puise dans les catéchismes et les instructions familières. Etudiez vous-même Jésus-Christ dans les Ecritures; vous y verrez ce grand mystère de tous les siècles annoncé, attendu, figuré en mille et mille manières; chaque page de ces divins monuments contient les promesses du Libérateur; les histoires particulières des patriarches ont un rapport immédiat à lui; chacun d'eux exprime quelqu'un de ses traits: Abel son innocence, Noé sa justice, Melchisédech sa religion, Abraham sa fidélité, Isaac son obéissance, Job sa patience, Josué le partage qu'il fait aux siens de la vraie terre de promesse, David sa douceur, Salomon sa sagesse et la magnificence de sa gloire. Il n'est pas jusques aux princes infidèles que vous y trouverez, qui se sont signalés par des qualités héroïques, tels qu'un Cyrus, un Assuérus, un Alexandre, qui n'en présentent en leurs personnes ou leur ministère quelque ébauche.

Les prophètes le désignent encore plus clairement, puisque la plupart d'entre eux

ne l'annoncent pas moins par leurs actions que par leurs paroles; ce sont comme autant de courriers qui précèdent sa venue, et qui crient : Le voici qui vient, il marche sur nos pas, toute chair verra le Sauveur.

Lisez surtout le Nouveau Testament : Il achèvera de vous lever le voile, vous y verrez l'accomplissement de toutes ces grandes promesses qui tenaient la Synagogue en suspens, de la participation desquelles son orgueil l'a exclue. Jésus-Christ nous instruit familièrement des vérités les plus sublimes, sous l'écorce des paraboles, des comparaisons tirées de la vie champêtre; sa sagesse s'y plaît à bégayer avec nous, comme une nourrice fait avec ses enfants; sa charité excessive s'y trouve partout peinte avec les traits et le pinceau même de la charité; on l'y voit encore conversant avec les hommes, les instruisant de cette divine philosophie, qu'aucun des sages du siècle n'avait enseignée jusque-là, réprimant l'orgueil des pharisiens, souffrant leurs injures avec une douceur toujours égale, et expirant sur la croix par l'excès de ses douleurs.

Mais, quand vous auriez toute la pénétration des Origène, des Chrysostome et des Augustin, pour découvrir les sens cachés de l'Ancien Testament, et développer tout ce qui peut rester d'obscurité dans le Nouveau, quand vous seriez favorisé du don de sagesse et d'intelligence, pour entrer dans le plan des desseins de Dieu, et que vous connaissiez Jésus-Christ aussi parfaitement que le font les anges, j'ose dire que vous ne le connaissez pas encore si vous ne l'aimez, et que toutes ces lumières deviendront pour vous un trésor de colère; il veut être connu de nous de même qu'il nous connaît, toujours avec la proportion qui se peut trouver entre le fini et l'infini; sa connaissance est une connaissance d'amour, n'est-ce pas avec justice qu'il en exige une de même? Y pouvez-vous sentir de la répugnance? Il faudrait avoir une âme de boue. Eh! si nous avions quelque peine à l'aimer les premiers, en aurons-nous présentement à lui rendre amour pour amour, après qu'il nous a prévenus d'une manière si admirable par les marques les plus sensibles et les plus touchantes d'un si violent amour. Ah! pour refuser d'aimer un Dieu si bon, qui a laissé là ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, c'est-à-dire les anges, pour venir sur la terre avec mille travaux chercher sa brebis égarée, il faut être pire qu'ennemi, il faut être démon.

Cet amour vous rendra attentif à sa voix et docile à la suivre, ce qui fait le troisième caractère de ses brebis; c'est lui-même qui nous le donne encore : *Oves meæ vocem meam audiunt* ; le goût et l'obéissance de sa parole; elle est leur nourriture naturelle, c'est ce qui les guérit quand elles sont malades, ce qui les soutient, les fait croître; elles la ruminent et la repassent en leur cœur pour y trouver leur consolation dans leurs peines, leur force dans leurs tentations, l'assurance des biens célestes dans les pertes qu'elles souffrent de ceux de la terre. Oh! qu'on a

de mépris pour toute cette vaine figure qui passe, quand on voit des images si vives et si touchantes des joies ineffables qu'on goûtera dans le ciel! Ceux mêmes qui ne sont pas brebis de Jésus-Christ selon la grâce présente, mais selon l'élection éternelle, se distinguent à cette marque; lors même qu'ils vivent dans le désordre et sont encore esclaves de leurs passions, ils ne laissent pas d'aimer cette parole quoiqu'elle les menace et les condamne, et cette parole sacrée, comme un levain de bénédiction et un antidote sacré, s'insinue peu à peu dans toutes les puissances de l'âme de ces pécheurs, et, agissant avec le temps, en chasse la corruption.

Mais comme Jésus-Christ ne nous parle plus par lui-même, et que sa parole qu'il nous a laissée pour nous instruire est une lettre morte que des esprits téméraires et présomptueux tournent quelquefois à leur manière, et dans des sens contraires à sa vérité et à sa sainteté, il a laissé dans son Eglise une autorité vivante et infaillible pour l'interpréter et rompre ce pain aux petits; il lui a donné des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, afin que nous ne soyons plus comme des enfants, comme des personnes flottantes, qui se laissent emporter à toutes sortes d'opinions par la tromperie des hommes et par l'adresse qu'ils ont d'engager artificieusement dans l'erreur. C'est de ces pasteurs et docteurs, vicaires de la charité de Jésus-Christ, qu'il dit lui-même : *Qui vos audit, me audit* (Luc., XII), celui qui vous écoute, m'écoute moi-même et celui qui m'a envoyé, et celui qui vous méprise, me méprise et celui qui m'a envoyé. C'est la même vérité qui est dans le Père par son essence, dans le Fils par sa naissance éternelle, et dans les pasteurs légitimes, par tradition apostolique; les divers canaux par où elle passe ne changent par sa nature, et ne font pas qu'elle soit moins respectable. Obéissez donc à vos conducteurs, et demeurez soumis à leurs ordres, vous dit saint Paul, afin, qu'ainsi qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme en devant rendre compte, ils s'acquittent de ce devoir avec joie et non en gémissant, ce qui ne vous serait pas avantageux; le joug dont la Providence les a chargés n'est-il pas déjà assez accablant de soi-même sans l'appesantir encore par votre indocilité?

Il peut arriver néanmoins que ceux par l'organe desquels Jésus-Christ doit parler et faire entendre ses volontés parlent comme le dragon et annoncent les visions de leur cœur : faudra-t-il en ce cas les écouter? A Dieu ne plaise; les véritables brebis ne suivent pas un étranger, mais au contraire le fuient; c'est encore un de leurs caractères : *alienum non sequuntur, sed fugiunt ab eo*. (Joan., X); parce que dès-là qu'il enseigne quelque dogme pervers, il est étranger, il est un voleur, ou plutôt un loup qui ne songe qu'à dévorer le troupeau; elles savent discerner par la lumière du prince des pasteurs, et par les marques qu'il en a données, les faux pasteurs des bons. C'est ainsi qu'on

vit autrefois tout le peuple de Constantinople se soulever unanimement par une sainte conspiration, contre les sentiments impies que Nestorius son archevêque osa avancer sur le mystère de l'Incarnation, dont le saint Pape Célestin le félicita par une belle lettre que nous avons encore.

Enfin les brebis de Jésus-Christ portent du fruit plus ou moins abondant, selon la mesure de leur grâce; il n'y en a aucune de stérile parmi elles : *sterilis non est inter illas* (Cant., IV); sans cela l'amour qu'elles pourraient avoir pour la parole de Dieu serait suspect, ou plutôt ne serait qu'une vaine illusion, *in omni opere bono fructificantes* (Coloss. I). Voilà la marque d'un bon chrétien; il ne prend pas le change en prétendant payer Dieu par des désirs stériles et infructueux, mais il a soin de remplir sa vie d'œuvres et d'effets conformes à sa vocation particulière; quelque remplie toutefois qu'elle en puisse être, il n'a garde de mettre sa confiance en cette abondance, c'est dans la seule miséricorde de son Dieu.

Si vous reconnaissez en vous tous ces divers caractères, bénissez-l'en, et assurez-vous que si vous les portez jusqu'à la fin, vous êtes du nombre de ces heureuses brebis qui ne périront jamais et que nulle puissance ne pourra ravir des mains de Jésus-Christ; qu'il séparera lui-même au dernier jour du nombre des réprouvés, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs : *sicut pastor segregat oves ab hædis* (Matth., XXV), livrant ces derniers aux démons pour être leur proie, et faisant entrer les autres dans les célestes paturages, où il les nourrira à jamais de sa vérité dégagée de ces écorces grossières sous lesquelles elle est cachée ici-bas, et les mènera boire à la source des eaux vives; ou plutôt il sera lui-même leur nourriture et la source intarissable où ils se désaltéreront, sans que le rassasiement puisse jamais leur causer de dégoût. C'est le bonheur que je vous souhaite.

HOMÉLIE XIII,

Pour le troisième dimanche après Pâques.

DE LA CONFIANCE EN DIEU DANS LES TRIBULATIONS SPIRITUELLES ET TEMPORELLES QU'IL NOUS ENVOIE.

Modicum, et jam non videbitis me, et iterum modicum, et videbitis me, quia vado ad Patrem. (Joan., XVI.)

Jésus dit à ses disciples : Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, et encore un peu de temps et vous me verrez, parce que je m'en vais à mon Père

Le Sauveur, par ces paroles qu'il dit à ses apôtres la veille de sa mort, leur apprend qu'il allait disparaître à leurs yeux et être enfermé dans le sépulchre après avoir consommé son sacrifice, ce qui les remplirait d'amertume, mais que trois jours après, qui fut celui de sa résurrection, il se présenterait à eux plein de vie et les comblerait de joie par cette vue. Telle est la vie des justes sur la terre : une alternative et une vicissitude continuelles de bien et de mal, de lu-

mières et de ténèbres, de sécheresses et de consolations, de joie et de tristesse; les âmes les plus saintes se sentent quelquefois abaissées vers la terre par un certain assoupissement, quelquefois élevées vers le ciel par le mouvement d'un saint désir; elles éprouvent la rigueur de l'hiver et ressentent ensuite la douceur du printemps, étant quelquefois portées par un saint plaisir, manquant d'autres fois de ce soutien. La sagesse de Dieu dispense tous ces changements pour les établir dans l'humilité, le détachement d'eux-mêmes, la dépendance où ils doivent être de lui et leur rendre plus doux le sentiment de sa présence et la faire désirer avec plus d'ardeur. C'est encore par un effet de sa bonté qu'il en use de la sorte, puisque c'est pour accroître nos mérites, si nous savons faire nous-mêmes l'usage que nous devons de ces soustractions, si nous conservons une fidélité inviolable et une confiance immobile parmi ces agitations, si nous adorons ses voies et le bénissons en tout temps. Une continuelle prospérité spirituelle nous ferait oublier notre exil, nous serions tentés de dire avec saint Pierre lorsqu'il vit son Maître transfiguré sur le Thabor : *Ah! qu'il fait bon ici, établissons-y notre demeure*; ou avec David : *J'ai dit dans mon abondance : Rien ne sera capable de m'ébranler* (tentation encore plus dangereuse que la précédente). Nous comprenons alors, par une persuasion effective et intérieure, que comme Dieu est lumière, et qu'il n'y a pas la moindre trace de ténèbres en lui, nous ne sommes au contraire qu'un abîme de ténèbres, que le bien n'habite pas en nous, et que celui qui en est l'unique auteur n'a qu'à détourner son visage, pour que nous tombions dans le trouble et l'égarement.

Une absence trop longue nous jetterait aussi dans le découragement, étant aussi faibles que nous sommes, et nous aurions peut-être recours aux consolations humaines, ne pouvant pas subsister sans quelque plaisir. Ainsi il tempère l'une par l'autre, il fait un tissu merveilleux des biens et des maux, disparaissant pour nous exercer, nous fortifier, nous faire vivre de la foi, nous donner lieu de connaître si nous le servons par intérêt ou pour lui-même, nous faire soupirer après un état exempt de ces inégalités; se présentant de nouveau, et nous rendant la lumière de son visage pour dissiper nos ennuis, nous empêcher de tomber dans le trouble, et nous donner des arrhes des biens ineffables qu'il nous prépare dans la Jérusalem céleste.

Mais le plus souvent c'est par justice qu'il se retire, pour punir le peu d'estime que nous faisons de ses dons, l'abus de ses grâces, la lenteur avec laquelle nous nous portons aux choses de son service, et le partage de notre cœur qui voudrait allier son culte avec mille vains amusements. On ne sent point Dieu, parce qu'on n'est pas véritablement à lui; il nous ôte lui-même le sentiment de sa présence, parce que sa pureté souveraine ne peut souffrir l'impureté de notre âme; il ne

nous favorise pas de ses caresses et de ses divines communications, parce que nous manquons de simplicité et que notre cœur n'est pas droit devant ses yeux; il ne nous donne pas les consolations de sa grâce, parce qu'il ne voit pas en nous cette sainte tristesse de la pénitence à laquelle il a accoutumé de la mesurer; c'est comme une voix qui nous crie : Combattez vos passions, rentrez dans la voie, corrigez vos défauts, sortez de cette tiédeur, ou je vous abandonnerai tout à fait.

Que chacun de nous tâche à découvrir la vraie cause de ces états de ténèbres, d'insensibilité, de froideur et de dégoût où il se trouve quelquefois, et qu'il s'applique sérieusement à y remédier, craignant que ce ne soit par quelque secret jugement de Dieu qu'il y soit livré, sans se troubler toutefois. Qu'il s'humilie profondément, et lui dise avec Job : *Cur faciem tuam abscondis, et arbitraris me inimicum tuum?* (Job, XIII.) Et, s'il se voit réduit à son égard à la stupidité des bêtes, qu'il le conjure que ce soit de celles qui ne se séparent pas de lui; je veux dire qu'il lui demeure toujours uni par la charité, *ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum.* (Psal. LXXXIII.) Si le Seigneur, touché de nos larmes et de notre persévérance, nous rend la joie de son salut, *latitiam salutaris sui* (Psal. L.), recevons-la avec reconnaissance; mais gardons-nous bien de nous promettre une fermeté immuable, ce serait une tentation très-dangereuse, et le vrai moyen d'être bientôt renversés. Attendons-nous à l'obscurité durant que le jour nous éclaire. Lorsque la nuit est venue, soutenons-nous par l'espérance que le jour paraîtra bientôt, *et rursum post tenebras spero lucem*; et parmi toutes ces vicissitudes soyons soumis immuablement à la conduite de Dieu, et tâchons de régler tout ce qu'il y a de défectueux dans la nôtre.

Les jours pluvieux et orageux de cette vie que l'Ecriture appelle jours de nuages et d'obscurité, *in diebus nubis et caliginis* (Ezech., XXXIV), surpassent le nombre des jours calmes et sereins, parce que nous sommes dans une terre frappée de malédiction et dans le lieu de notre exil; mais dans le fond tout cet espace de temps ne fait que trois jours : *Dies parvi et mali* (Gen. XLVII) (c'est ainsi que Jacob appelait les cent trente ans qu'il avait déjà vécu; et, quand il plairait au Seigneur que notre vie entière se passât dans un vide entier et une privation totale de consolations spirituelles, quelle proportion y aurait-il avec celles de l'éternité qu'il nous réserve? Ce ne serait toujours qu'un point et qu'un instant mis en parallèle avec une durée infinie qui, quelque multiplication qu'on en fasse, n'en peut jamais être la mesure; et, toutefois, il s'en faut beaucoup que la vie entière s'écoule dans l'amertume et sans mélange de consolation. Je vous ai abandonnée, dit-il à l'âme fidèle, pour un peu de temps; j'ai détourné mon visage de vous pour un moment : *Ad nunctum in modico dereliqui te* (Isa., LIV); mais je vous ai regardée ensuite avec une

compassion qui ne finira jamais, dit le Seigneur qui vous a rachetés. Si nous avions une foi bien vive, nous demanderions que la souffrance ne finisse jamais, afin d'être un jour consolés sans mesures; mais parce qu'elle est imparfaite, conjurons Dieu que ces abandonnements ne soient pas perpétuels, mais seulement passagers; disons-lui avec le roi pénitent : *Non me derelinquas usquequaque* (Psal. CXVIII); s'il m'est utile que vous m'abandonniez pour un peu de temps à cause du penchant que j'ai à m'enorgueillir de vos faveurs, il est à propos que cela ne dure guère, à raison de ma faiblesse. Vous dites que vous n'abandonnez ceux qui sont à vous que pour un moment, mais souffrez que nous vous disions avec saint Bernard : Oh! que ce moment est long pour ceux à qui cette privation est aussi sensible qu'elle le doit être : *Pace tua dixerim, hoc momentum longum est.* Des malades naturellement inquiets trouvent le temps de l'accès toujours étrangement long. Lorsque je considère (continue ce dévot Père) les délices dont nous jouirons dans l'éternité, ce torrent de voluptés dont vos élus seront inondés, et le peu que nous faisons pour mériter ces joies ineffables, je ne puis que je ne m'écrie : Oh! que le temps de cette vie est court par rapport à ce bonheur, et que nous l'achetons à bon marché! *O modicum, bone Jesu, breve meritis!* Mais que le temps dure toutefois à ceux qui languissent du désir de vous posséder et qui craignent de vous perdre et de se voir exclus de cette béatitude par leurs infidélités? *O modicum longum votis!*

Les apôtres, ne comprenant pas bience que leur Maître voulait dire par ces paroles : *Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus, etc.*, s'entre-demandaient : Que veut-il dire par là? nous ne savons ce qu'il nous veut dire. Ils avaient encore l'esprit fermé au mystère de sa Passion, quoiqu'il les en eût entretenus si souvent et les y eût plus que suffisamment préparés; mais ils n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit avec cette plénitude qui les fit parfaitement entrer dans l'intelligence de cette économie des desseins de Dieu; l'Agneau qui devait rompre ces sceaux sacrés n'avait pas encore été égorgé; ils avouent humblement leur ignorance, et demandent l'éclaircissement de ces paroles dont ils ne pouvaient développer le sens. Jésus-Christ, qui n'aime rien tant qu'un désir sincère de connaître la vérité et de s'instruire de ses mystères, prévient leur interrogation, et proportionne sa réponse à leur besoin et au degré de lumière qui était alors en eux. Quelle joie pour les pasteurs de l'Eglise de voir les fidèles affectionnés à nos vérités saintes, s'en entretenir ensemble et s'adresser à eux pour en avoir la vraie intelligence! Quelle douleur, au contraire, lorsqu'ils n'ont que de l'indifférence pour elles, et que bien loin de faire effort pour entrer dans les subtilités des paraboles et les sens obscurs des proverbes sacrés, ils s'endorment lorsqu'on les

leur explique et leur préfèrent des contes et des fables ! Saint Chrysostome voulait que son peuple lût auparavant à la maison l'Evangile qui se devait expliquer ce jour-là à l'Eglise, afin qu'il fût déjà instruit à demi, et que lorsqu'il expliquerait en chaire la parole de Dieu, on n'eût pas de peine à entendre son interprétation.

Amen amen dico vobis quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit. En vérité je vous le dis, vous pleurez et vous gémirez tandis que le monde sera dans la joie. Que ce langage est différent de celui du monde à ses amateurs ! Que dit Babylone à ceux qu'elle veut engager dans ses liens ? Venez, jouissons des biens présents, hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes dans la jeunesse, ne laissons point passer le fruit de la saison ; venez, enivrons-nous de délices et jouissons de ce que nous avons désiré, jusqu'à ce qu'il fasse jour : *Veni, inebriemur uberibus, et fruamur cupitis amplexibus.* (Prov., VII.) Mais elle n'a garde de vous dire que la fin en est amère comme l'absinthe, et perçante comme une épée à deux tranchants, qu'il y a là des géants, que ses pieds descendent dans la mort et ses pas s'enfoncent jusqu'au plus profond des enfers, et même que ses plaisirs qu'elle fait tant valoir sont détrempés de fiel et d'amertume. Mais doit-on attendre autre chose que des mensonges et des fourberies du monde qui n'est qu'illusion, et n'est animé que par l'esprit du père de mensonge ? Il promet à nos premiers parents qu'ils pourraient disputer du bonheur avec Dieu même après qu'ils auraient mangé du fruit défendu, et il leurre leurs malheureux enfants par l'organe du monde, sous l'appât d'une félicité imaginaire qui renferme une véritable misère. Hélas ! est-on heureux d'avaloir des poisons dont on aura bientôt les entrailles déchirées, et de se lier à la roue sur laquelle on va avoir les membres brisés ? Faut-il que, plus stupides que des poissons et des oiseaux, les hommes donnent dans le hameçon qui leur est préparé, et courent s'enfermer dans les filets qui leur sont tendus ; que, dans la faim déréglée qui les presse, ils vendent leur droit à l'héritage céleste pour avoir la satisfaction sale et honteuse de l'assouvir des écosses des pourceaux ? Le monde n'a que de faux biens à offrir ; que dis-je ? n'a que de faux biens ; corrigeons cette expression ; disons : n'en a jamais eu pour eux, car présentement il est dépouillé même de ces biens imaginaires ; il ne nous en imposera plus, à moins que nous ne voulions bien nous séduire, car il a perdu ce faux éclat, cette apparence même de beauté qui éblouissait les insensés : *speciem seductionis amisit* (S. EUCH.), et toutefois il n'a pas moins de sectateurs et de partisans. Ne faut-il pas que l'ensorcellement de la niaiserie soit bien étrange, et que l'assujettissement aux choses sensibles où le péché a réduit l'homme ait prodigieusement déréglé sa raison ?

Jésus-Christ, qui est la vérité même, n'avait garde de nous dissimuler les peines et les croix qui se rencontrent à son service, afin que ses disciples ne se plaignent pas qu'il les a surpris ; mais il leur apprend en même temps qu'elles seront suivies d'une joie que rien ne sera capable de leur ravir, *sed tristitia vestra vertetur in gaudium, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* Il se sert de la comparaison d'une femme qui est dans le travail de l'enfantement ; elle est sans doute dans un état violent qui l'oblige à pousser des cris, mais il ne dure pas d'ordinaire longtemps ; après qu'elle est heureusement délivrée, elle ne se souvient plus des tranchées qu'elle a souffertes, dans la joie qu'elle a d'être accouchée d'un fils : *Jam non meminit pressuræ, quia natus est homo in mundum* ; ainsi, ajoute-t-il, vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie : *Iterum videbo vos, et gaudebit cor vestrum.* Ces trois jours, pendant lesquels il leur fut ravi par une mort cruelle et ignominieuse, furent pour eux un enfantement douloureux ; sa résurrection leur fit oublier ces douleurs, et les remplit de joie à proportion de la part qu'ils avaient prise à ses tourments ; rien n'était capable de leur ravir cette espèce de joie, parce qu'ils savaient que Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus et que la mort n'a plus d'empire sur lui. Il est vrai qu'il leur fut enlevé de nouveau par l'Ascension, et qu'alors vint le temps de jeûner et de pleurer qu'il leur avait prédit, parce qu'ils n'avaient plus l'Époux avec eux ; mais la joie de le voir retourner à son Père, l'assurance qu'il leur donna de leur y préparer une place et de les réunir un jour à soi dans cette heureuse demeure, dissipa la tristesse que la nature pouvait ressentir de cette privation. C'est pourquoi l'historien sacré marque expressément qu'ils retournèrent du mont des oliviers, d'où il s'était dérobé à leurs regards, pour s'élever au ciel, ravis de joie et transportés d'allégresse. Dans la suite ils eurent à essayer diverses persécutions de la part des ennemis de leur Maître ; les juifs et les gentils s'unirent pour les opprimer ; il semble que Dieu les traitât comme les derniers des hommes, comme ceux qui sont condamnés à la mort, les faisant servir de spectacle comme les criminels exposés aux bêtes dans les amphithéâtres, chargés d'injures et de coups, devenus, comme les ordures du monde, les balayures qui sont rejetées de tous, l'objet de l'exécution publique.

Quelquefois les vagues étaient si fortes, qu'ils en étaient presque submergés : l'affliction qui nous est survenue en Asie (écrivait saint Paul aux fidèles de Corinthe) a été telle. et les maux dont nous nous sommes trouvés accablés ont été si excessifs et tellement au-dessus de nos forces, que la vie nous était ennuyeuse ; nous avons comme entendu prononcer en nous-mêmes l'arrêt de notre mort : *Responsum mortis habuimus*

in nobis. Quelle était leur disposition au milieu de tous ces orages et de l'ombre de la mort dans laquelle ils marchaient? Une parfaite soumission à la disposition de la Providence qui les maintenait en paix, un désir ardent d'honorer Jésus-Christ, soit par leur vie, soit par leur mort, et d'accomplir en leur chair pour son corps, qui est l'Église, ce qui manquait à sa Passion; un courage intrépide et une souveraine tranquillité parmi tant d'opprobres, de contradictions et de mauvais traitements, une sainte allégresse qui éclatait quelquefois au dehors, comme lorsqu'ils furent battus de verges pour avoir prêché Jésus-Christ contre la défense des princes des prêtres : *Quasi tristes, semper autem gaudentes* (II Cor., VI), comme tristes, et toujours dans la joie; voilà un paradoxe et une contrariété apparente que la foi sait fort bien accorder.

Ce peu de temps que les apôtres ont passé dans les larmes et dans l'affliction s'entend donc encore parfaitement bien de tout le temps de leur vie, durant lequel ils ont été en butte à la calomnie et aux persécutions du monde. Il a triomphé d'eux en les opprimant, ils ont gémi et succombé en apparence sous sa puissance : *Visi sunt oculis insipientium mori.* (Sap., III.) Mais ils étaient plus heureux que leurs persécuteurs et leurs tyrans; le sort de saint Paul, prisonnier de Néron, était incomparablement plus digne d'envie que celui de cet empereur : l'un était inquiet au milieu de sa grandeur et agité par de cruels remords; l'autre nous assure qu'il goûtait une joie parfaite et surabondante dans le fort de ses tribulations, il avait déjà le Paradis dans le cœur : *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* (Phil., IV.) Il tâche d'inspirer ce sentiment, dont il est plein, à tous les fidèles : Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur! Je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous! Saint Jacques veut que nous fassions toute notre joie des diverses afflictions qui nous arrivent; les âmes vraiment crucifiées n'en connaissent point d'autre que de souffrir pour Jésus-Christ; c'est toute leur joie, parce que c'est la semence de la joie pleine et parfaite de l'éternité. Jésus-Christ lui-même n'emploie point d'autre considération, et il n'y en peut avoir de plus grande : Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous! Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel; car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes. Se peut-il rien de plus grand que d'entrer ainsi en communion avec les prophètes, les apôtres et le Dieu des uns et des autres, et d'entrer après en société de leur gloire? Ah! c'est un sujet, non-seulement de joie, mais d'un excès de joie et d'un transport de ravissement, joie non de sens, mais de la foi et de l'espérance, qui n'étouffe pas le sentiment de la douleur, mais la rend supportable et très-précieuse :

Sensus non amittitur, sed submittitur, sed sapore meliore superatur. (S. BERN.)

Mais, pour y trouver ce goût caché et conserver cette joie du Saint-Esprit, cette paix que le monde, bien loin de pouvoir donner, ne connaît pas même, il faut être tout pénétré des grandes vérités de la foi, vivre de sa vie, et, pour cet effet, se bien convaincre qu'il n'y a point de paix à se promettre ici-bas de la part des méchants, et s'attendre à être inquiété par le monde, car c'est un oracle prononcé par saint Paul, vérifié par l'expérience de tous les siècles, que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront persécution. Comme Ismaël né selon la chair persécutait Isaac né selon l'esprit, il en arrive de même encore aujourd'hui; ces mêmes hommes, plongés dans la mollesse, qui disent : *Couronnons-nous de roses, parfumons-nous d'huile de senteur, ne refusons rien à nos sens*, ne tardent guère d'ajouter : Opprimons le juste, faisons-le tomber dans nos pièges; il nous est incommodé, étant contraire à notre manière de vie; il nous reproche la violation de la loi, dévorons-le tout vivant. Voilà qui vous paraît extraordinaire, car attendrait-on des violences et des cruautés pareilles de gens si délicats et si voluptueux? Qu'ont de commun les fleurs avec le fer, et les festins avec les meurtres? Ne vous en étonnez pas, dit saint Augustin, les racines des épines sont douces, si on les manie elles ne piquent pas; c'est de là néanmoins que sortent ces pointes qui percent, qui déchirent, qui ensanglantent la main. On ne dira jamais au monde la vérité impunément, et quand on ne se hasarderait pas de la lui dire, il suffit qu'on se conduise selon ses maximes : c'est un reproche qui lui est trop sensible pour qu'il ne s'en venge pas. La seule vue d'un vrai serviteur de Dieu lui est insupportable; s'il ne peut le gagner et le corrompre, il lui suscitera des traverses. Faites donc votre compte là-dessus, afin qu'elles ne vous renversent pas lorsqu'elles arriveront. Loin de vous en épouvanter, regardez-les comme des moyens de salut, comme des piscines salutaires que la miséricorde divine vous ouvre, afin que vous puissiez vous y laver de toutes les souillures que vous avez contractées en vivant de la vie des sens.

Soyons bien convaincus qu'il n'arrive rien que par l'ordre exprès ou la permission de Dieu, et que nos ennemis n'auraient pas le pouvoir de faire tomber un seul cheveu de notre tête, si le pouvoir ne leur en était donné d'en haut. Ainsi, ne les considérons que comme des instruments de notre sanctification, ce qui nous inspirera des sentiments de reconnaissance au lieu de ceux d'aigreur et de vengeance que la nature voudrait exciter d'abord. David avait cette vue si chrétienne avant l'établissement du christianisme; lorsque, se voyant outragé dans sa disgrâce avec une audace pleine de mépris, et assailli de coups de pierres par un sujet rebelle dont il lui était aisé de punir l'insolence sur-le-champ, il posséda son âme en paix et

écouta non-seulement les plus sanglants reproches avec tranquillité, mais retint un de ses officiers qui voulait laver une telle injure dans le sang de ce furieux. Que voulez-vous faire, lui dit-il; ne voyez-vous pas que c'est le Seigneur qui lui a ordonné de me maudire? Et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait? Ce prince affligé avalait cette liqueur amère, mais très-salutaire, que Dieu lui présentait par la main de cet enfant de Bélial livré au dérèglement de son cœur.

Conformons-nous de même à la volonté de Dieu, toujours sainte, toujours adorable; baignons, non-seulement la main de ce médecin suprême qui entreprend de nous guérir, quelque incurables que nous soyons, mais encore le rasoir dont il se sert pour faire ses incisions et couper ces chairs pourries; c'est le nom que le prophète donne aux cruels ennemis du peuple de Dieu : *Radet Dominus in novacula conducta.* (Isa., I.) Ces barbares s'imaginaient avoir entre leurs mains la vie et la mort des serviteurs de Dieu, et ils étaient dans la sienne comme un rasoir dont il se servait pour couper les superfluités et retrancher tout ce qui était gâté. Admironz sa sagesse, d'employer pour nous rendre heureux ceux qui nous haïssent le plus; ne lui prescrivons pas ce qu'il doit faire, mais bénissons-le de tout ce qu'il fait; ne réformons rien dans ces ordonnances du ciel. Nos ennemis se réjouissent de ce qu'ils nous dépouillent, parce qu'ils sont aveugles et qu'ils ne savent ce qu'ils font: c'est au contraire à nous de nous réjouir de ce qu'ils couvrent notre nudité et nous revêtent de Jésus-Christ. Disons un second *fiat* (Gen. I) après celui de Dieu, qui a opéré tout ce que nous voyons au monde, et cette parole, impuissante par elle-même dans notre bouche, nous rendra supérieurs à tous nos ennemis, puisqu'il est impossible que nous en soyons jamais surmontés, si nous ne voulons que ce qu'il veut, et que nous ne soyons exaucés, quand nous ne demandons uniquement que l'accomplissement de sa volonté suprême.

Quelle joie de pouvoir glorifier Dieu par nos souffrances et honorer celles de Jésus-Christ! Je ne doute pas que les anges n'en soient jaloux. Ce n'est pas à la vérité en soi un bien de souffrir, mais c'en est un très-grand de souffrir pour celui qu'on aime et qui nous a tant aimés que de se faire homme, afin de pouvoir souffrir et mourir pour nous. Ainsi il ne suffit pas de se conformer à la volonté de Dieu dans les persécutions et les adversités, il faut lui en rendre grâces et s'en glorifier en lui : *Sed et gloriamur in tribulationibus.* (Rom. V.)

Mais si nous devons nous réjouir par rapport à nous, il faut nous attrister par rapport à ceux qui nous font injustement la guerre, puisqu'en même temps qu'ils nous procurent les plus grands avantages, ils s'attirent les maux les plus effroyables; car il n'y a rien que Dieu venge si cruellement et si promptement sur ses ennemis que les violences qu'ils exercent contre ses amis : *Cito faciet*

vindictam. (Luc., XVIII.) N'auriez-vous pas compassion, dit saint Grégoire, d'un homme que vous verriez traîner en prison, chargé de chaînes, et l'estimeriez-vous moins malheureux, parce qu'on le mènerait par un beau chemin? Ou si votre mortel ennemi venait à vous brider abattue pour vous percer de son épée, sans apercevoir un fossé profond qui vous sépare, dans lequel il va donner tête baissée, n'est-il pas certain que vous seriez plus occupé de son péril que du dessein qu'il a de vous arracher la vie? Tremblons pour eux dans la vue de cet étang de soufre et de feu où ils courent se précipiter, et tâchons de détourner un tel malheur par de ferventes prières et de faire révoquer l'arrêt de leur condamnation. Nous ne savons pas sans doute assez estimer la grâce que nous recevons par leur canal, si nous ne faisons nos efforts de les en rendre participants et ne conjurons notre souverain Maître de le faire en dessillant leurs yeux. et changeant à notre égard la disposition de leur cœur ulcéré. Ce que nous tenterons de faire pour eux leur sera peut-être inutile; mais il ne sera jamais perdu. Plus ils continueront à exercer des violences, plus l'amour que nous persisterons à avoir pour eux sera vivifiant pour nous et une source des plus grandes miséricordes; s'ils ne se lassent point de nous maudire, ne nous lassons point de notre côté de les bénir; s'ils persévèrent dans leur malignité, persévérons dans la prière que nous offrirons pour eux et à leur faire du bien; opposons la charité de Jésus-Christ comme un bouclier impénétrable aux traits perçants de leurs langues empoisonnées. C'est ce que les apôtres et tous les saints nous ont appris par leurs exemples : *Maledicimur, et benedicimus, persecutionem patimur, et sustinemus, blasphemamur et obsecramus.* (I Cor., IV.) Regardons Jésus-Christ en eux; car, pourquoi n'y serait-il pas, puisqu'ils ont été marqués de son caractère, et regardons-le avec d'autant plus de compassion qu'il y est plus malade et que ses traits sont presque tout effacés. Si nous avons compassion d'un pauvre qui languit dans un hôpital, parce que la foi nous fait regarder Jésus-Christ souffrant en sa personne, et qu'il nous a assuré qu'il reconnaîtrait comme fait à soi-même ce qui serait fait à l'un des siens, pourquoi ne percerons-nous pas de même les voiles qui dérobent Jésus-Christ aux yeux du corps, et ne serons-nous pas attendris en le voyant en un état beaucoup plus pitoyable? Ainsi nous ne gagnerons pas moins en plaignant nos ennemis qu'en ne nous plaignant pas d'eux, en exerçant la compassion que la patience. Voyez quelle moisson vous pourriez faire, si vous étiez attentifs à votre profit spirituel!

Mais celui de tous les motifs le plus capable de nous animer dans ce combat de la foi, est l'exemple de Jésus-Christ souffrant, aussi bien que la grande récompense dont il jouit et à laquelle il nous associe. Jetez les yeux sur l'auteur et le consommateur de

de notre foi, qui a méprisé l'ignominie et est maintenant assis à la droite du trône de Dieu; pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous décourageiez point et ne tombiez pas dans l'abattement. Si le monde vous laissait en repos, lui qui a crucifié Jésus-Christ, vous auriez lieu de craindre de ne pas suivre les traces de votre maître. Nous ne trouvons nos maux insupportables que parce que nous ne faisons pas l'attention que nous devrions aux siens; le démon se sert de notre croix particulière pour nous cacher celle de Jésus-Christ, au lieu que nous devrions nous servir de celle de Jésus-Christ pour nous cacher la nôtre; elle disparaîtrait en effet bientôt, si nous faisons une sérieuse réflexion à ce qu'est celui qui souffre et à l'excès des peines qu'il souffre; nous aurions honte de nous plaindre de l'injustice des hommes.

Mais quand sa providence ne permettrait pas, pour ménager notre faiblesse, que nous souffrissions rien de leur part, et qu'elle nous cacherait sous son aile pour nous garantir de leurs attaques et de tous les effets de leur mauvaise volonté, il y a une autre espèce de persécution qui est absolument inévitable et que nous ne devons nous attendre à voir finir qu'à notre dernier soupir; c'est celle de cet homme de péché qui habite en nous par la concupiscence; il agit par sa volonté charnelle, nous sollicite au mal par ses fausses caresses et s'efforce de nous réduire dans la servitude, d'où Jésus-Christ nous a affranchis; c'est ce vieil homme dont parle si souvent saint Paul, tout corrompu dans son être, qui a ses passions pour principe et ne fait que des fruits de mort; il empoisonne les lumières les plus salutaires et s'irrite par les efforts qu'on fait pour réprimer ses saillies. Voilà l'ennemi que nous portons dans le sein et qu'il faut se résoudre à combattre, sans se promettre un moment de trêve et de relâche, si nous ne voulons périr éternellement. Il ne suffit pas de l'avoir vaincu une fois, il revient à la charge plus opiniâtre et plus dangereux que jamais; car il tire des forces de sa propre défaite et s'en sert pour nous inspirer l'orgueil, la plus dangereuse de ses productions; l'humilité elle-même produit l'orgueil, aussi bien que les autres vertus, si on ne veille sur les mouvements secrets de son cœur, je veux dire qu'on peut cesser d'être humble en regardant son humilité; ce qui fait dire à saint Augustin que quand nous croyons avoir terrassé l'orgueil, il se relève et reprend de nouvelles forces par notre victoire même, et il nous dit : Je vis encore, pourquoi triomphez-vous? Et je vis parce que vous triomphez : *Ecce ego vivo, quid triumphas? Et ideo vivo quia triumphas.*

Où! qui ne gémit de ce schisme déplorable et ne s'écriera avec l'Apôtre : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* Quoi! perpétuellement dans la nécessité de se contredire, de se

combattre, de se détruire soi-même et de couper dans le vif. Telle est la loi de l'enfement; ses tranchées durent toute la vie, quoique ce ne soit pas avec la même violence; mais ainsi, dit saint Augustin, qu'une femme qui désire avec grande passion de se voir mère, telle qu'était Rachel, est moins occupée de ses douleurs que de l'espérance de donner un fils à son époux : *Plus gaudet de futura prole, quam tristis est de presenti labore* : aussi un chrétien qui se voit aux prises avec ces ennemis domestiques, envisage la récompense infinie qui l'attend et compte pour peu le travail; l'amour de Jésus-Christ le lui adoucit et le lui fait aimer : *Molesta et lucta, sed fructuosa, et quod resistentem fatigat, vincentem coronat.* (S. Aug.) Il sait que rien n'est imputé à l'homme de tous les dérèglements qui se passent en lui, si sa volonté n'y adhère, et que Jésus-Christ, qui habite en lui par la foi, est plus fort que le monde et que tout ce peuple séditionnaire enfermé au dedans de soi; c'est pourquoi dès qu'il sent les flots s'élever, il réclame son secours, afin qu'il les fasse taire et qu'il fasse régner la tranquillité en son âme; il porte en esprit de pénitence la persécution de cet homme inique et trompeur; il combat sa malignité de toute sa force qu'il fait consister principalement à n'espérer qu'en Dieu et à n'attendre rien de lui que par son Fils unique.

Ceux qui sont possédés et enivrés de l'amour du monde, ne sentent rien de ce combat de la concupiscence qui exerce les justes, mais c'est parce qu'ils sont déjà vaincus; car un esclave ne combat plus; ils jouissent de la paix que le démon leur procure après les avoir rendus ses captifs. Quelle paix, bon Dieu! Et qu'elle est funeste et déplorable! Ils ne laissent pas toutefois d'avoir des tribulations de la chair, car il faut de nécessité ou crucifier sa chair, ou en être crucifié.

Il demeure constant, par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, qu'on ne peut être heureux dans le siècle présent et dans le futur; que les pleurs et les gémissements sont ici-bas le partage des serviteurs de Dieu, mais qu'il adoucit leurs peines en mille manières et leur fait trouver du rafraîchissement dans la fourniture de la pauvreté; qu'ils se réjouiront éternellement, et seront rassasiés à jamais des biens de sa maison; que les amateurs du monde, au contraire, passent leurs jours dans la joie et la jouissance des biens de ce monde, mais c'est une joie qui n'a pas plus de solidité et de consistance que ces faux biens; c'est une joie qui n'est que dans les sens et l'imagination, mais ne pénètre pas le cœur, le lieu de nos grands besoins, et le laisse, au contraire, toujours plus avide et plus affamé; joie d'ailleurs détrempée d'amertumes et de chagrins, troublée par les remords d'une conscience alarmée; joie enfin qui aboutit à des larmes sans fin et à des grincements de dents horribles : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto temporis ad inferna descendunt.* (Job, XXI.) Quelle effroyable catastrophe! Joies d'un moment, joies de frénétiques,

pleurs et désolation éternelle; pleurs d'un moment, récompensés par une joie ineffable et infinie en sa durée!

C'est à vous présentement à choisir et à voir si vous aimez mieux rire avec le monde, pour pleurer éternellement avec lui, ou vous affliger avec le peuple de Dieu durant quelques instants, pour être éternellement consolés; goûter la douceur passagère du péché avec les réprouvés, pour souffrir dans l'éternité une faim et une soif enragées, ou verser présentement quelques larmes que Dieu essuiera bientôt, qu'il rend quelquefois plus douces que les joies des théâtres. Ha! je ne vous crois pas assez aveugles et assez ennemis de votre bonheur pour balancer un moment sur le parti que vous avez à prendre. Vous rejetterez avec horreur cette coupe délicieuse mais empoisonnée de la perfide Babylone, pour boire dans le calice de Jésus-Christ, qui a presque perdu toute son amertume depuis qu'il y a bu le premier. Oui, vous pleurerez et serez dans la tristesse pendant que le monde stupide s'abandonnera à une joie dissolue et criminelle : *Plorabit et flebitis vos, mundus autem gaudebit*. Ajouterai-je que votre tristesse sera bientôt et infailliblement changée en joie? Quelle douleur pour moi de ne pouvoir vous donner cette assurance à tous, et de n'oser vous dire, avec Jésus-Christ : *Tristitia vestra vertetur in gaudium*, car saint Augustin m'apprend qu'il y a des larmes de Babylone qui souillent l'âme bien loin de la purifier, et que plusieurs versent des larmes de Babylone, parcequ'ils ne connaissent point d'autre joie que les siennes : *Multi fletu fleu babylonico, quia gaudent gaudio Babylonis*. Je vois dans le prophète Ezéchiel des femmes qui pleurent Adonis, dont Dieu témoigne une indignation extrême : *mulieres sedebant plangentes Adonidem* (Ezech., VIII); comme on s'aime démesurément soi-même, et qu'on rapporte tout à soi, on s'afflige excessivement de la résistance qu'on trouve à ses passions. Quel abus des larmes, qui sont principalement destinées, selon les Pères, à pleurer nos péchés! Mais ceci regarde principalement les pauvres, qui souffrent cet état avec murmure et impatience, jaloux du bonheur prétendu des riches, et se consomment de chagrins, sans savoir entrer dans les desseins amoureux du Père céleste, qui les veut sanctifier par cette voie; ce ne sont rien moins que des pauvres évangéliques; ils ne sont pas différents des pauvres du paganisme : *Non laudabili paupertate, sed miserabili necessitate* (S. BERN.); ainsi ils doivent s'attendre d'être traités au dernier jour avec la même rigueur que ceux qui ont en ici-bas leurs aises et leurs consolations, et ensevelis dans l'enfer avec les mauvais riches, n'ayant pas moins de cupidité et d'attache à la terre.

Pleurons donc, si nous désirons d'être consolés, non de nous voir privés de ces faux biens que mille accidents peuvent ravir, et qu'il faut de gré ou de force laisser à sa mort, et qui nous seraient peut-être une occasion de ruine; mais pleurons la multi-

tude de nos péchés passés, nos faiblesses présentes, les maux que nous avons à craindre pour l'avenir, tous les excès qui se commettent contre la majesté divine. Pleurons comme les Juifs captifs sur les bords des fleuves de Babylone, la longueur de notre exil; versons des larmes dans le souvenir de notre chère Sion. Heureux qui pleure par tous ces pieux motifs; il entrera bientôt dans la joie de son Seigneur.

ROMÉLIE XIV.

Sur le cinquième dimanche après Pâques.

IL NE FAUT DEMANDER A DIEU DANS NOS PRIÈRES QUE CE QUI PEUT NOUS CONDUIRE AU SALUT.

Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (Joan., XVI.)

Jésus dit à ses disciples : En vérité, en vérité je vous dis, si vous demandez quelque chose en mon nom à mon Père, il vous l'accordera.

Jésus-Christ ne parla jamais à ses chers disciples avec tant de tendresse et d'effusion de cœur que lorsqu'il fut prêt de se séparer d'eux pour aller à la mort; mais ce ne sont pas des promesses vides et stériles, ni des protestations vaines et inutiles, comme le sont celles de la plupart des hommes, par un effet de leur peu de sincérité, ou de leur impuissance; ce sont des démonstrations d'amitié, accompagnées et suivies d'effets réels et d'avantages solides. Il leur met dès aujourd'hui entre les mains la clef de tous les trésors de son Père, et leur enseigne un moyen sûr de s'enrichir pour jamais : c'est de prier en son nom; il y joit un reproche amoureux, de ce que jusqu'alors ils ont négligé de le faire, et les presse de demander librement, pleinement assurés qu'ils recevront, afin que leur joie soit pleine et parfaite, *usque modo non petistis quidquam in nomine meo, petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum*.

Ces paroles ne s'adressent pas simplement aux apôtres, mais généralement à tous ceux qui doivent croire en lui par le ministère de leur prédication. Il nous dit à tous : *Petite et accipietis*, il ne limite rien, il ne fait aucune restriction, mais il s'engage à nous faire obtenir tout ce que nous demanderons en son nom; il nous insinue toutefois assez ce que nous devons demander, lorsqu'il ajoute : afin que votre joie soit pleine et parfaite, car toutes les choses temporelles sont incapables de nous causer cette espèce de joie; elles laissent toujours l'âme aussi vide et affamée qu'elle était auparavant, il n'y a que les biens spirituels qui puissent combler nos désirs et remplir nos âmes d'une joie parfaite.

S'ensuit-il de là que nous ne puissions prier pour nos besoins temporels? Nullement; l'Eglise, qui y consacre ces jours où nous allons entrer, appelés pour cet effet des *Rogations*, nous marque que Jésus-Christ, son époux, en est le distributeur et que nous ne les pouvons obtenir que par son entremise, non plus que ceux de sa grâce, mais elle nous apprend à demander ceux-ci ab-

seulement et de toute la plénitude de notre cœur, et les autres sous condition, et s'ils doivent contribuer à notre salut, parce que Jésus-Christ a dit à tous ses disciples : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît ; car si nous faisons de l'accessoire le principal, que nous désirions ardemment les biens présents, et faiblement ceux de la vie future, il est très à craindre que Dieu ne nous exauce les premiers en sa colère, et ne nous exauce à notre perte éternelle ; nous en avons un exemple terrible dans les Juifs sortis d'Egypte, qui demandèrent à Dieu dans le désert de la chair avec ardeur, car il leur en envoya pour les convaincre que tout lui était possible, et il les punit ensuite pour leur rendre ce qui était dû à leur infidélité et à leur gourmandise, car les caillies qu'il leur fit pleuvoir en abondance, étaient encore dans leur bouche, que sa fureur s'éleva contre eux et les frappa d'une grande plaie en envoyant un feu qui en consuma une grande partie. Nous ne devons donc pas souhaiter, dit saint Augustin, que Dieu nous exauce toujours, mais il faut remettre à sa lumière et à sa bonté l'effet de nos demandes, persuadés qu'il nous connaît et nous aime mieux que nous ne pouvons faire nous-mêmes.

Les fidèles devraient être si détachés de la vie présente, qu'ils se contentassent de demander leur pain quotidien absolument nécessaire pour la soutenir. Notre roi, dit saint Basile, est très-magnifique et souffre avec peine que nous ne lui demandions que des choses basses et viles, et que nous ne le priions de nous donner que ce qui ne nous est peut-être nullement avantageux, telles que les richesses, l'autorité, la santé ; ne l'irritez donc pas par votre prière, et ne demandez que de grandes choses qui méritent de vous être accordées par la libéralité d'un si grand roi ; mais comme ce serait trop exiger du commun des chrétiens, qui ne sont pas capables d'une philosophie si sublime, recourons à Dieu à la bonne heure pour obtenir les avantages temporels, mais gardons-nous bien d'en faire notre fin dernière ; ne les considérons que comme des moyens qui peuvent nous conduire à la béatitude et coopérer aux œuvres de piété ; autrement, dit saint Augustin, ce serait vouloir rendre Dieu ministre de nos passions ; on invoque ce qu'on aime, dit excellemment ce saint docteur. Si donc vous priez Dieu pour avoir de l'argent, pour acquérir un héritage, pour parvenir à une dignité et que vous fassiez votre capital de ces choses, vous les invoquez, à parler proprement, et demandez à Dieu qu'il favorise vos cupidités. O avare ! Pourquoi invoquez-vous Dieu, n'est-ce pas afin qu'il vous fournisse les moyens de faire un gain considérable ; vous ne l'invoquez donc pas : mais ce gain temporel ? c'est lui faire injure et le mépriser ; ce n'est pas là le gémissement de la colombe, mais le croassement du corbeau qui s'élance sur sa proie. C'est ainsi, dit ailleurs le même Père, que

le prophète reproche aux Juifs qu'ils n'aimaient que de la bouche et de la langue, parce qu'ils ne tendaient uniquement qu'à se procurer, par son moyen, la jouissance des biens temporels et éviter les maux présents ; or, en le cherchant pour acquérir ces biens et se garantir de ces maux, c'étaient ces biens mêmes qu'ils cherchaient, et non pas Dieu ; ils ne lui rendaient pas le culte légitime qui ne peut être tel sans amour, ils ne l'adoraient pas en esprit et en vérité ; leurs cœurs, dont les secrets ne lui peuvent être cachés, ne s'accordaient pas avec leur langue. Que faut-il pour pouvoir dire qu'un cœur est droit devant Dieu ? Apprenons-le du prophète : Je serai rassasié, de quoi ? Sera-ce des marmites pleines de viandes des Egyptiens, de leurs oignons et de leurs melons, que ces âmes de boue préféreraient même à la manne ? Non, mais lorsque votre gloire sera découverte à mes yeux, lorsque je ne vivrai plus que de vous-même et de votre justice, *satiator cum apparuerit gloria tua*. Oh ! combien de chrétiens aussi charnels que les Juifs, mais plus criminels qu'eux, puisque Jésus-Christ, le vrai pontife des biens à venir, nous a appris à tourner de ce côté-là nos espérances, et tous nos vœux se bornent néanmoins, comme eux, à demander une abondante récolte et qu'il leur conserve leur froment, leur vin, leur huile, comme si nous avions ici-bas une cité permanente, et disent : Béni soit le Seigneur, nous voilà devenus riches : *Benedictus Dominus, dicites facti sumus* (Agg., II) ; ils bénissent Dieu lorsqu'il les maudit, parce qu'ils font leur idole de ces richesses périssables, et peut-être que s'ils les pouvaient obtenir des démons, ils n'auraient point d'horreur de s'adresser à eux, ainsi que faisaient ces mêmes Juifs, qui, voyant les nations voisines dont ils étaient environnés, comblées de prospérités temporelles, adoraient leurs fausses divinités, pour se procurer par leur moyen les mêmes avantages. C'est à ces chrétiens indignes d'un si glorieux nom, que l'apôtre saint Jacques fait ces reproches : Vous demandez et vous ne recevez point, parce que vous demandez mal pour avoir de quoi satisfaire vos passions. Ames adultères, ne savez-vous pas que l'amour de ce monde est une inimitié contre Dieu ; malheureux de faire des prières si injustes et si impies, heureux dans votre dérèglement de n'en pas obtenir l'effet qui fortifierait vos cupidités et vous attacherait de plus en plus à la terre.

Gardez-vous donc bien de jamais rien demander à Dieu qui puisse servir à la concupiscence, et à favoriser l'orgueil, la curiosité, l'ambition, la sensualité et la mollesse, et puisqu'il a plu à sa sagesse et à sa justice de nous assujettir à diverses nécessités, pour punir la révolte de notre premier père et nous faire sentir la continuelle dépendance où nous sommes de son secours, demandons-les lui, et sollicitons-les de sa bonté, mais avec les dispositions, c'est de saint Augustin que je les tire, de n'estimer les biens temporels que selon le degré de

bonté qui leur a été communiqué, et de ne les regarder pas comme quelque chose de considérable, puisqu'ils sont communs aux bons et aux méchants, et que ces derniers même en sont d'ordinaire mieux partagés. Ainsi au lieu de les poursuivre avec la même ardeur qu'eux, il ne faut les demander qu'avec réserve, avec retenue, et même en tremblant, de peur d'en recevoir quelque préjudice, et d'y trouver une occasion de chute, ce qui n'empêche pas toutefois que nous ne devions être touchés d'une vive reconnaissance, lorsque nous les recevons, parce qu'ils nous marquent le soin paternel de la Providence qui veille sur nous, et que ce sont des gages des biens infiniment plus solides qu'elle nous réserve, auxquels nous devons rapporter ceux-ci pour ne nous pas corrompre dans leur usage, et ne le pas changer en jouissance.

Mes frères, dit ce saint docteur, lorsqu'il s'agit des choses temporelles, nous vous avertissons et vous exhortons de ne rien demander à Dieu de déterminé, mais de vous contenter de lui demander ce qu'il sait vous être le plus avantageux, car vous ne connaissez pas vous-mêmes ce qui vous est le plus utile; quelquefois ce que vous croyez l'être vous nuit, et ce que vous estimez nuisible vous est très-utile; vous êtes des enfants qui n'ont pas le discernement de ce qui leur convient le mieux, laissez-le faire à votre divin Père; des malades auxquels il n'appartient pas de prescrire au médecin quels remèdes il doit leur appliquer; que si vous lui demandez les choses particulières dont vous avez besoin pour soutenir cette vie corruptible, demandez-lui en même temps la grâce d'en bien user, de peur que ces dons, loin d'aider à votre salut, ne tournent à votre perte.

Pour les biens spirituels qui ont une relation immédiate avec notre sanctification, nous ne saurions en avoir une trop haute idée, ni les demander avec trop d'ardeur; ce doit pourtant toujours être avec subordination et une soumission parfaite à la volonté de Dieu, qui veut certainement nous guérir, mais à sa manière, et qui, exauçant le fond des desirs de ses élus, lesquels ne demandent que sa possession éternelle, n'a pas toujours égard à leurs vues particulières, et leur refuse même ce qu'ils estiment nécessaire pour cet effet; c'est ainsi que saint Paul demandant par trois fois, nombre qui marque la persévérance de sa prière, d'être délivré d'un ange de Satan, qui le tourmentait, ne l'obtient pas. Quoi! dit saint Augustin, ce grand apôtre n'est pas exaucé, tandis que les démons qui avaient demandé d'entrer dans des pourceaux obtiennent ce qu'ils souhaitent! quel est ce mystère? Ah! c'est pour sa sanctification même que saint Paul n'est pas exaucé, afin que la tentation même de son ennemi servît à lui donner des forces nouvelles pour le vaincre, et que cette faiblesse apparente dont il s'est glorifié ensuite, fit éclater davantage la puissance de la grâce, et mit comme le sceau à la perfec-

tion de sa vertu, qui est montée au plus haut degré, parce qu'elle était fondée sur la plus profonde humilité. C'est ainsi que Dieu n'exauça pas les prières de sainte Monique, qui le conjurait avec instance de ne pas permettre que son fils Augustin fît voile à Rome, où elle avait lieu de craindre qu'il ne s'engageât de plus en plus dans la secte des manichéens. Que vous demandait-elle, Seigneur, avec tant de larmes, dit ce saint docteur dans ses *Confessions*, sinon que vous empêchassiez mon voyage? mais vous qui vouliez l'exaucer dans le plus grand de ces desirs, selon l'ordre et la profondeur de vos conseils, vous lui refusâtes ce qu'elle demandait alors pour lui accorder en m'attirant à votre service ce qu'elle vous demandait toujours; vous me laissiez emporter par le mouvement de mes passions, dans un lieu où vous aviez résolu de les guérir, vous réservant à la combler de joie par le succès inespéré de ce voyage. Apprenons de là à ne demander absolument que Dieu, sa justice et sa gloire; quant aux moyens qui y conduisent, soyons dans une entière soumission à la conduite qu'il lui plaira tenir sur nous; c'est là une condition essentielle de la prière, voyons les autres.

La principale nous est marquée par notre évangile: qu'elle soit faite au nom de Jésus-Christ, car nul autre nom sous le ciel, dit son premier apôtre, n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés, nulle grâce que par ses mérites. La révolte de notre premier père nous ayant dégradés et privés de tout droit, nous ne sommes même pas dignes de prier, et nos prières seraient rejetées avec le dernier mépris, si elles n'étaient présentées au trône de Dieu par le Médiateur; nos péchés particuliers nous rendent encore plus indignes de tout accès auprès de cette majesté redoutable, c'est uniquement par Jésus-Christ que nous l'avons. C'est avec son propre sang, dit saint Paul, qu'il est entré dans le sanctuaire du ciel, après nous avoir acquis une rédemption éternelle, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu; et c'est au nom de Jésus-Christ et par la vertu des sacrés mystères qu'il a opérés sur la terre et du souverain pouvoir qui lui a été donné dans le ciel, que nous devons demander tous nos besoins corporels et spirituels; cette condition est si nécessaire et si indispensable, que saint Augustin ne fait pas difficulté de dire que la prière qui ne se fait pas au nom de Jésus-Christ, loin d'effacer le péché, en devient un elle-même, et que l'Eglise finit toutes ses prières par ces paroles: *per Dominum nostrum Jesum Christum*, protestant solennellement qu'elle ne fonde sa confiance que sur les mérites de son Rédempteur: si elle invoque les saints, ce n'est que comme de puissants intercesseurs auprès de l'unique Médiateur; elle approuve la dévotion que ses enfants ont pour eux, et a frappé d'anathème les hérétiques qui ont eu la témérité de traiter de superstitieux le culte qu'elle leur rend, mais elle déclare que sa

dévotion envers Jésus-Christ est essentielle, nécessaire, indispensable ; si on ne peut blâmer la première sans impiété, on ne peut omettre la seconde sans ignorer l'esprit de la religion chrétienne, sans désobéir à Jésus-Christ qui nous l'ordonne, et prétendre en quelque sorte se passer de lui ; loin de nous une prétention si injuste, si insensée, ou plutôt une ignorance si criminelle.

La seconde qualité de la prière est d'être faite avec ardeur et avec persévérance ; c'est ce que l'Apôtre nous recommande par ces paroles : Soyez persévérants dans la prière : *Orationi instantes* (Rom., XII), *orationi instate, vigilantes in omni instantia* (Col., IV), et c'est ce que Jésus-Christ nous marque d'une manière encore plus sensible dans l'Evangile que l'Eglise nous fera lire demain, sous le voile de la parabole d'un ami qui va éveiller son ami, afin qu'il lui prête de quoi servir à un hôte qui lui est survenu, et frappe et redouble d'une telle force qu'il se fait ouvrir, et emporte tout ce qui lui est nécessaire ; et celle d'une pauvre veuve qui tourmente tant un juge par ses sollicitations répétées et ses importunités, qu'à la fin, lassé de la voir toujours à sa porte, il l'expédie et lui rend justice, quoiqu'il fût peu disposé à le faire, n'ayant aucune crainte de Dieu ni des hommes. Une prière sans instance languit, et tombe par terre ; au contraire, toutes ces poursuites et ces efforts lui donnent de la force, et la font atteindre à la vie éternelle ; le défaut de persévérance marque le peu d'estime qu'on fait des dons de Dieu ; il faut qu'on croie qu'ils ne valent pas la peine d'être demandés avec tant d'empressement, ou que Dieu est résolu de ne les pas accorder, ce qui ne peut manquer d'un côté ou d'autre de l'offenser, et lui faire rejeter de pareilles prières comme défectueuses dans leur principe. Ce serait témérité à vous de vouloir deviner les intentions de Dieu ; ne doutez nullement que ces retardements ne soient une dispensation de sa sagesse ; c'est une voix (si vous savez entendre ce langage) qui vous dit : Corrigez-vous de votre lâcheté, animez votre tiédeur, renoncez à ces affections déréglées, humiliez-vous sous sa main toute puissante, priez avec plus d'ardeur et de soumission que par le passé, abandonnez-vous à sa conduite ; que savons-nous si Dieu, qui prévoit l'abus que nous ferions de ses grâces, n'en est avare pour ce sujet, et s'il ne nous tient pas à dessein dans un état de rabaissement, afin que notre orgueil n'ait aucune prise ! Heureux celui qui persévéra jusqu'à la fin, il arrachera la bénédiction de Dieu, ainsi que fit Jacob de l'Ange contre lequel il lutta toute la nuit ; car ceux-là seuls obtiennent qui demandent de telle manière, et autant de temps qu'une chose aussi grande que la grâce et la gloire méritent d'être demandées : *Qui sic petunt et tantum petunt quantum tanta res petenda est* (S. AUG.), c'est-à-dire, avec l'assiduité, l'instance, la continuité, l'attention, l'amour, que demande ce pieux exercice.

Il y faut joindre encore l'humilité et la confiance : Dieu ne regarde avec complaisance que les âmes anéanties en sa présence ; leur prière pénètre les nues, et en fait descendre les pluies et les rosées ; c'est ainsi que l'oraison du publicain et du voleur attaché à la croix, obtint plus qu'elle ne demandait ; que la femme pécheresse et la Chananéenne méritèrent ses éloges ; le pharisien, au contraire, descendit du temple plus impur aux yeux de Dieu qu'il n'y était monté, parce qu'il ne déteste rien tant qu'un pauvre superbe. Oh ! si nous étions bien pénétrés de notre pauvreté intérieure, et que la prière elle-même est une aumône que nous recevons de lui, aurions-nous besoin d'être instruits sur ce point ? est-il besoin d'avertir un mendiant qui n'a rien pour soulager sa faim, qu'il aie à s'humilier devant un riche disposé à le secourir ; la confiance n'a garde de détruire cette humilité ; elle en naît comme de sa racine ; le vrai humble est persuadé qu'il ne mérite rien, et il ne s'étonne pas des rebuts ; mais il l'est encore davantage du souverain pouvoir de Dieu et de sa bonté infinie envers ses créatures ; son indignité lui est une espèce de titre pour impétrer les grâces. C'est ainsi que David lui dit : Vous me pardonnerez mon péché, parce qu'il est très-grand : *Propitiaberis peccato meo, multum est enim* (Psal. XXIV) ; s'il était moins grief, il se promettait moins de la miséricorde ; mais il espère que la grâce sera versée avec surabondance où le péché avait abondé ; c'est pourquoi l'apôtre saint Jacques veut que nous demandions avec foi et sans aucun doute ; il compare celui qui hésite au flot de la mer qui est agité et emporté çà et là par la violence du vent. C'est tenter Dieu plutôt que de le prier, que de le prier avec défiance ; il ne faut donc pas, ajoute le même apôtre, qu'un tel homme s' imagine qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur ; il sera inconstant dans toutes ses voies ; Dieu qui n'écoute que son esprit, lequel prie en ses serviteurs avec des gémissements ineffables, peut-il écouter un cœur double qui semble s'ouvrir à lui par la prière, et qui s'y ferme par sa défiance ; qui semble tout attendre de sa bonté, et ne s'appuie que sur un bras de chair ? *Non asstimet ergo homo ille quod accipiat aliquid a Deo* (Jac., I) ; qu'a-t-il pu faire davantage pour nous inspirer une pleine confiance, que de nous commander de l'appeler notre Père dans l'oraison ? il fait disparaître en quelque manière la majesté d'un Dieu qui nous aurait inspiré trop de crainte, pour ne faire paraître que la tendresse d'un Père, et il a envoyé son Esprit dans nos cœurs, qui nous fait crier : mon Père, mon Père ; le meilleur des pères peut-il rejeter les prières de ses enfants ? Mais ses enfants, s'ils sont tels qu'ils doivent être, lui demanderont-ils des choses qui le déshonorent et qui leur seront préjudiciables ? doit-il leur donner un couteau parce qu'ils pleurent pour l'avoir,

quoiqu'il prévoie qu'ils s'en blesseront, et du poison dont ils éprouveront la malignité? que devons-nous désirer autre chose que l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous? et puisque c'est au nom du Sauveur que toutes nos requêtes sont entérinées, devons-nous rien exposer de contraire au salut?

Avouez que peut-être jusqu'ici vous n'avez rien demandé dans ces dispositions, *Usque modo non petistis quidquam*; votre pauvreté spirituelle en est une preuve trop certaine; car puisque Dieu est fidèle en ses promesses et qu'il s'est engagé solennellement et avec serment de nous accorder tout ce que nous lui demanderions, il faut sans doute qu'il y ait quelque défaut et quelque imperfection dans nos prières, puisque nous sommes si dénués de grâces et réduits à l'extrême indigence; réforinons-les donc: priez avec les conditions que je vous ai marquées, et vous verrez vos vœux heureusement surpassés: *ut gaudium vestrum sit plenum*, afin que votre joie soit parfaite; c'est un des premiers effets d'une bonne oraison, car elle est cette huile de joie dont parle le prophète, l'entretien de l'amour qui chasse le démon de la tristesse. Eh! si des voyageurs adoucissent l'ennui du chemin en parlant de diverses choses, combien une âme qui se considère ici-bas comme dans un lieu de pèlerinage, goûtera-t-elle plus de satisfaction dans les entretiens de son bien-aimé? perdez donc l'idée si fautive qu'on se forme communément de la prière, comme d'un exercice qui rend sombre et plonge dans la mélancolie: l'Apôtre, qui en connaissait mieux la nature que nous, et qui en avait fait l'expérience, la propose comme un remède assuré contre la tristesse: *Tristatur aliquis vestrum? oret.* (Iac., V.)

Hæc in proverbii locutus sum vobis, venit hora cum jam non in proverbii loquar, sed palam de Patre annuntiabo vobis. Je vous ai dit ceci en paraboles; le temps viendra que je ne vous parlerai plus ce langage. Il leur avait dit dans le même discours qu'il ne les traitait pas comme des serviteurs à qui le maître n'a garde de révéler ses secrets, mais comme ses intimes amis pour qui il n'avait rien de réservé; comment donc peut-il présentement dire qu'il ne parle qu'en proverbes, c'est-à-dire d'une manière obscure et qu'on ne conçoit pas distinctement? c'est que ne l'ayant pas encore vu expirer sur la croix et monter ensuite au ciel, où il devait porter le sang de sa propre victime, et exercer d'une manière plus élevée l'office de médiateur pour les hommes, ils n'avaient qu'une connaissance confuse de la nécessité de ce sacrifice; l'accomplissement de ces grands mystères leur en donna l'intelligence; et de plus, Jésus-Christ, après sa résurrection, leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils entendissent les Écritures, et il envoya son Esprit qui leur enseigna toute vérité, conformément aux promesses magnifiques qu'il leur en avait

faites: l'Eglise en a été pleinement instruite par leur canal et par leur ministère. Il est pourtant vrai de dire que Jésus-Christ nous parle encore en proverbes, et que ce que nous avons maintenant de science est très-imparfait; nous ne voyons que comme en un miroir et en des énigmes. Les Juifs, qui avaient la connaissance de Dieu en partage et le dépôt de ses oracles sacrés, étaient éclairés en comparaison des gentils, ensevelis dans les ténèbres et l'ombre de la mort; mais ces connaissances sombres de la loi, enveloppées de tant de nuages, n'étaient qu'une nuit auprès de la connaissance suréminente de Jésus-Christ qui a été donnée à l'Eglise, et de cette abondance de lumières dont elle a été favorisée. Si on les compare toutefois au grand jour de l'éternité, dans lequel nous verrons la lumière dans la lumière même, le soleil dans son midi, ce n'est qu'un crépuscule, ce n'est qu'une lampe dans un lieu obscur.

Nos pensées et nos raisonnements sur les choses de Dieu ne sont que des bégaiements d'enfants. Pouvons-nous trop remercier la bonté divine de ne nous avoir pas fait naître dans ces temps d'ignorance et d'aveuglement où nos pères, plus stupides que des animaux, se laissaient entraîner selon qu'on les menait vers des idoles muettes, suivant dans leur conduite la vanité de leurs pensées et les désirs de leur chair, ayant l'esprit plein de ténèbres et le cœur plongé dans l'ordure; ou même sous la loi et dans le judaïsme, où Dieu n'était communément servi que par un esprit mercenaire, et où il était si difficile de s'élever au-dessus des préjugés et de percer l'écorce de ses sacrifices et de ses cérémonies, mais de ce qu'il nous a mis dans son Eglise, qui est comme le centre de la lumière de vie, hors de laquelle tout est dans l'égarement, la confusion et la mort. Marchons avec fidélité à la faveur de cette lumière; efforçons-nous de la faire croître en nous remplissant de plus en plus de la connaissance de Dieu, et nous approchant de cette vive source de lumières où nous espérons être heureusement abîmés; aspirons à cet âge parfait de Jésus-Christ, pour contempler Dieu face à face et nous voir transformés en lui.

Et non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis, ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis et credidistis quia a Deo exivi. Je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous, car mon Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Quoi, sa médiation n'était-elle plus dorénavant nécessaire à ses apôtres! à Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée; elle l'était plus que jamais, puisque par son absence ils allaient devenir comme un troupeau sans pasteur et des pupilles sans père et sans tuteur; il songe seulement à les rassurer, en leur représentant son Père toujours prêt à les exaucer quand ils l'invoqueront en son nom; mais lorsqu'il semble attribuer l'amour que

son Père a pour eux, à celui qu'ils lui portent à lui-même et à la foi avec laquelle ils ont cru à sa parole, il ne veut pas dire qu'ils l'aient aimé les premiers et que l'homme soit capable de prévenir Dieu en amour; n'est-ce pas Jésus-Christ qui les avait choisis et les avait attirés à sa suite par le charme de sa parole et l'aimant invisible de sa grâce? n'est-ce pas son Esprit qui leur avait révélé qu'il était le Fils du Dieu vivant, et les avait attachés à lui par tous les liens de leur cœur? l'amour éternel de Dieu pour les hommes est la source de tous les dons qu'il leur fait, car il en est inséparable: il enferme tous les moyens que Dieu leur a préparés dans le temps pour conduire ce grand ouvrage à sa fin; il aime les hommes dans l'état où il les met par sa grâce et non dans leur état naturel. Cette doctrine incontestable étant supposée, il est aisé présentement d'éclaircir cette difficulté. Le Père éternel aimait les apôtres, parce qu'ils aimaient son Fils bien-aimé, cela est très-vrai, puisque la Vérité l'a dit; mais ils n'aimaient Jésus-Christ que parce qu'il leur avait inspiré son amour, parce qu'il les avait séparés du reste des hommes et leur avait donné la force de demeurer jusque-là fermes avec lui dans ses tentations; il est si bon qu'il veut bien imputer à ses serviteurs les dons de la grâce, leur en faire un mérite et les louer de la persévérance qu'il opère en eux par son Esprit.

Aimons-donc Jésus-Christ, afin que son Père céleste nous aime; attachons-nous inviolablement à lui comme à notre bon maître et mettons toute notre étude à lui plaire, mais soyons bien persuadés que si nous avons dans le cœur quelque étincelle de cet amour gratuit, c'est lui qui l'a allumé et l'entretient par le souffle de son divin Esprit; soyons bien convaincus que ce regard éternel est la première cause de tout ce que nous évitons de mal et faisons de bien dans le temps; il nous éclairait dans nos désordres et ne se détournait pas de dessus nous, lorsque nous ne suivions point d'autres guides que nos passions déréglées; nous lui sommes redevables de tous les bons mouvements qui nous ont portés à changer de vie et à marcher dans la voie étroite; c'est lui qui excite encore aujourd'hui notre paresse et empêche que ces assoupissements passagers, qui sont si fréquents, ne dégénèrent en un sommeil léthargique; c'est sur lui que nous fondons notre persévérance jusqu'à la fin : *Ipsa Pater amat vos*; il lui a plu de vous donner son royaume, qui pourrait se soutenir parmi les divers périls et les tentations dont il est environné? Qui ne désespérerait de son salut, après les tristes épreuves qu'il a faites de sa fragilité, s'il n'avait pour garant cette parole digne d'être embrassée de toute l'étendue du cœur : *Ipsa Pater amat vos*? Sa gloire est un don, et un don purement gratuit qui dépend de sa volonté toute-puissante, qui a pour principe son amour éternel; don immuable pour tous ceux qui sont écrits dans le livre de vie, du

nombre desquels vous devez avoir une juste confiance d'être, si votre conscience vous rend témoignage que vous aimez Jésus-Christ, non de paroles et en idée, mais en effet et en vérité, et si cet amour se marque par un attachement inviolable aux maximes de son Evangile.

Exivi a Patre et veni in mundum, iterum relinquo mundum et rado ad Patrem: je suis sorti du sein de mon Père pour venir au monde; maintenant je laisse le monde pour retourner à mon Père. Il était sorti en quelque manière par son Incarnation du sein de son Père, quoiqu'il ne l'eût pas quitté comme Verbe, et il s'allait réunir à lui par son Ascension. Il est sorti plein d'ardeur pour courir comme un géant dans sa voie, pour ne servir des riches expressions du Psalmiste; il part de l'extrémité du ciel, voilà l'un des termes, et il arrive jusqu'à l'autre extrémité du ciel, voilà l'autre; et il n'y a personne qui se cache à sa chaleur. Que ce cercle est beau, heureusement rempli et heureusement fermé! Il n'est retourné à Celui qui l'avait envoyé qu'après avoir fait connaître son nom en Judée, lui avoir formé des adorateurs en esprit et en vérité, avoir offert à sa majesté suprême une victime digne d'elle, et pleinement consommé l'œuvre qui lui avait été donnée à faire; que lui restait-il que de monter dans le sanctuaire véritable pour s'y présenter comme notre avocat et attirer toutes choses à soi? Plût à Dieu que nous fussions aussi fidèles à fournir notre carrière! nous sortons de Dieu comme les fleuves et les rivières sortent de la mer pour y rentrer, et retourner s'y perdre; ou plutôt nous en sortons comme son Fils unique, car quoiqu'il soit une production nécessaire et éternelle, engendré de la substance même de son Père, il est vrai de dire que nous sommes les enfants adoptifs et la race de Dieu, selon que les poètes païens l'ont reconnu; mais ô Dieu! Quelle prodigieuse différence? Il s'est anéanti lui-même en se revêtant de notre nature, dans le sein d'une Vierge; il a exécuté de point en point les volontés de son Père céleste, et il n'y a pas un moment de sa vie qui ne soit consacré à nos usages: la plupart des hommes passent leur vie à l'aventure, sans réfléchir ni d'où ils viennent ni où ils retournent, sans avoir commencé à travailler sérieusement à l'œuvre de leur sanctification pour laquelle la vie leur avait été accordée; on l'a consumée tout entière, ou à ne rien faire, ou à mal faire, ou à faire toute autre chose que ce qu'on devait faire. Qu'il est à craindre qu'au lieu d'un Père prêt à nous recevoir dans son sein, on ne trouve un Juge inexorable qui nous fasse précipiter en enfer!

Ecce nunc palam loqueris, etc. C'est à cette heure, lui dirent ses disciples, que vous parlez ouvertement et que vous n'usez pas de paraboles; nous voyons bien à cette heure que vous savez tout; c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Les apôtres se croyaient en ce moment fort éclairés, très-affermis dans la foi, et néanmoins

ils étaient près d'abandonner leur Maître et de le laisser seul à la merci de ses ennemis ; apprenons de là à ne nous pas reposer sur nos prétendues lumières, mais à nous défier toujours de notre faiblesse et à demander sans cesse à Dieu l'augmentation de notre foi. Souvent nous croyons être à l'épreuve de tout, et que rien au monde ne sera capable de nous renverser, disposés ce nous semble à suivre notre maître au Calvaire et nous immoler avec lui, et c'est alors même que nous sommes le plus près de notre chute. Que pouvons-nous faire, Seigneur, à cette vue ? sinon frémir de crainte et nous anéantir devant vous dans le sentiment de notre faiblesse, et vous crier sans cesse avec votre Prophète : Ne m'abandonnez pas entièrement, de peur que non-seulement je ne manque de courage comme vos apôtres, mais que je ne tombe dans l'apostasie de Judas et ne vous livre à mes passions criminelles. Cette crainte amoureuse, accompagnée d'une humble prière, nous garantira infailliblement de ce malheur ; ne quittons donc jamais ce moyen efficace, assurés que tant que Dieu nous conservera l'amour de l'oraison, il ne retirera pas sa miséricorde de dessus nous : *Non amovit orationem suam et misericordiam suam a me (Psal. LXV)* ; car quand vous verrez, dit saint Augustin, que votre prière n'a point été éloignée de vous, sachez que sa miséricorde ne l'est et ne le sera pas ; gage assuré de notre bonheur éternel.

HOMÉLIE XV.

Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

DU COURAGE AVEC LEQUEL LA VÉRITABLE FOI FAIT SUPPORTER LES MAUX DE CE MONDE.

Cum venerit Paraclitus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me, et vos testimonium perhibebitis quia ab initio mecum estis. (Joan., XV.)

Lorsque le consolateur sera venu, cet esprit de vérité qui procédera du Père, et que je vous enverrai de sa part, il rendra témoignage de moi, et vous en rendrez aussi un pareil, parce que vous êtes avec moi dès le commencement.

Comme Dieu a voulu que toute notre sainte religion fût fondée sur Jésus-Christ, sur les vérités qu'il a annoncées et les divers mystères qu'il a opérés dans les jours de sa chair, afin que ceux qui refuseraient de croire en lui, fussent tout à fait inexcusables, il a fait précéder sa naissance temporelle par un grand nombre de prophètes, qui tous lui rendent témoignage : *Huic omnes prophetae testimonium perhibent (Act., X)* : les uns ont prédit une circonstance de sa vie, les autres de sa mort, les autres de cette effusion abondante qu'il fit de son Esprit, après son Ascension ; et ce qui est encore plus fort, c'est qu'ils n'ont pas seulement prophétisé toutes ces merveilles dans les écrits qui nous restent d'eux, mais par des actions extraordinaires que le Saint-Esprit leur inspirait de faire, ou par les événements principaux de leur vie, comme lorsqu'Osée reçut ordre d'épouser

une femme prostituée pour figurer l'union ineffable du Sauveur et de l'Eglise, avec qui il n'a pas dédaigné de contracter une alliance éternelle, quoiqu'elle se fût abandonnée au culte impie des idoles ; et lorsque Jonas consentit d'être jeté de son vaisseau dans la mer, pour garantir du naufrage ceux qui s'étaient embarqués avec lui, et fut rendu plein de vie après trois jours par la baleine qui l'avait englouti, et retenu comme son prisonnier : image sensible de la mort qu'il a souffert volontairement pour tous les hommes, de sa sépulture et de sa résurrection glorieuse, après laquelle il va prêcher la pénitence aux infidèles, ainsi que le prophète aux Ninivites : si je vous rapportais tous les divers témoignages de cette nature, vous les trouveriez si clairs et si intelligibles que vous vous écririez : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis (Psal. XCH)*. Dès que le Père Éternel a introduit son premier-né dans le monde, il lui fait rendre témoignage par les anges qui annoncent sa venue aux pasteurs, et par un nouveau phénomène qu'il allume dans le ciel, qui l'annonce aux gentils en la personne des mages, qu'on en peut considérer comme les prémices, lorsque le temps qu'il avait arrêté avec son Père est venu pour manifester son nom aux hommes, et publier ces merveilles cachées depuis la création du monde, il envoie Jean-Baptiste lui préparer les voies et rendre témoignage à la lumière, afin que tous y ouvrissent les yeux ; la naissance de ce saint précurseur n'avait été accompagnée et suivie de tant de prodiges, et tant de dons éminents de grâce n'avaient été mis en lui, qu'afin que son témoignage fût plus éclatant et plus authentique ; il a tous les caractères de vérité et de sincérité qui peuvent autoriser un témoignage et le rendre irrécusable : ce sont les ennemis mêmes de Jésus-Christ qui le consultent comme un prophète et un homme tout extraordinaire ; il est désintéressé, n'ayant pas voulu se prévaloir de l'idée qu'ils avaient qu'il fût lui-même ce Messie si désiré ; il est net, précis et sans flatterie, on ne peut pas dire qu'il ait été mendier ni sollicité par Jésus-Christ, puisqu'il ne l'avait pas encore vu ; mais quelque fort et puissant que soit ce témoignage, en voici un qui l'est incomparablement davantage : *Habeo testimonium majus Joanne (Joan., V)*, c'est celui de son Père qui l'a envoyé, et qui le déclara son Fils bien-aimé sur le Jourdain et sur le Thabor, par une voix qui venait du ciel et qui sortait du sein d'une nuée, où la gloire de Dieu paraissait avec éclat ; les miracles innombrables qu'il a opérés dans les trois années de sa prédication, sont un nouveau témoignage de sa divinité, qui forçait quelquefois jusqu'aux démons qu'il chassait des corps avec empire de confesser qu'il était le Fils de Dieu ; un centenaire idolâtre qui assista à sa mort, et vit les prodiges qui s'y opérèrent, rendit le même témoignage : *Vere hic Filius Dei erat (Marc., XV)* ; tous ces divers témoignages ont été confirmés par le Saint-Esprit, que le Sauveur promet d'envoyer au-

jourd'hui, nouvelle preuve de sa divinité, non qu'il ait pouvoir sur le Saint-Esprit, qui lui est égal aussi bien qu'au Père, mais parce qu'il procède de l'un et de l'autre; car pourrait-il envoyer le Saint-Esprit, s'il n'était Dieu lui-même, et ne le produisait conjointement avec son Père? Et cet Esprit adorable qu'il appelle Esprit de vérité, parce qu'il est la Vérité même incréée, pourrait-il rendre un faux témoignage de la divinité de Jésus-Christ? Sans ce dernier, tous les précédents, quelque convaincants et incontestables qu'ils puissent être, n'auraient servi qu'à condamner les hommes d'infidélité; c'est le Saint-Esprit qui a appliqué leurs esprits à ces différentes preuves, et a incliné efficacement leurs cœurs à s'y rendre et à les embrasser; c'est lui qui a obligé ceux d'entre les Juifs qui se sont convertis à le connaître pour le roi d'Israël, le libérateur de son peuple, le désiré des collines éternelles, et les gentils pour le vrai Fils de Dieu, établi par son Père, le juge des vivants et des morts; c'est par le ministère des apôtres que les uns et les autres sont venus à la connaissance de la vérité, et se sont unis malgré l'antipathie qui les éloignait auparavant les uns des autres, pour ne former plus qu'un seul bercail.

Dès que Jésus-Christ fut remonté à son Père par l'Ascension, saint Pierre proposa au collège apostolique de remplir le vide que le traître Judas y avait laissé par son apostasie, et de choisir parmi les disciples l'un de ceux qui avait été avec eux dès le commencement de sa vie publique, afin qu'il fût témoin avec eux de toutes les merveilles qui s'étaient opérées depuis le jour de son baptême jusqu'à celui auquel il était monté au ciel, surtout de sa résurrection, mystère fondamental du christianisme. Oh! avec quelle force et quelle intrépidité, ces hommes, auparavant si faibles et si timides, rendirent-ils ce glorieux témoignage devant les cruels ennemis de leur Maître! mais ce baptême nouveau du Saint-Esprit dont ils furent inondés, les avait transformés en d'autres hommes; quelle joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des opprobres et de cruels traitements pour la gloire de son nom! quel succès ce divin Esprit ne donna-t-il pas à leur prédication! quelle bénédiction intérieure! car s'il était sur leur langue pour la remuer et leur faire prononcer tout d'oracles, il était dans le cœur des auditeurs pour les embraser, leur faire renoncer à toutes leurs préventions, et les forcer heureusement d'obéir à l'Evangile. Trois mille Juifs furent convertis à la première prédication de saint Pierre, et demandèrent le baptême; cinq mille à la seconde; il y avait beaucoup de prêtres de ce nombre, quoiqu'ils fussent les principaux auteurs de la mort de Jésus-Christ, mais ils ne se contentèrent pas de lui rendre témoignage dans l'enceinte de Jérusalem, et devant le grand Sanhédrin, ils allèrent ainsi qu'il le leur avait ordonné, dans toute la Judée, la Samarie, tout l'empire romain, et jusqu'aux extrémités de la terre; ils firent une infinité de miracles parmi lesquels il y en eut quelques-uns de plus grands que

ceux que Jésus-Christ avait faits lui-même, ainsi qu'il leur avait promis: mais le plus grand de tous fut leur courage invincible, leur patience à toute épreuve et la fidélité à leur ministère qui leur fit sceller ce témoignage de leur propre sang.

Après tant de témoignages, que peut-on désirer? l'incrédulité elle-même en pourrait-elle exiger de plus grands, et en plus grand nombre? pour moi, je ne fais pas difficulté de dire qu'il ne faut pas avoir moins renoncé à la raison qu'à la foi, pour refuser de s'y rendre; mais Jésus-Christ exige aussi de votre part un nouveau témoignage, et il vous dit aussi bien qu'à ses apôtres: *Et vos testimonium perhibebitis de me (Joan., XV)*, non de vive voix, et par la prédication de l'Evangile, ainsi qu'ils ont fait, mais par la pratique fidèle, en faisant connaître par toute votre conduite que vous êtes de vrais disciples de Jésus-Christ, et ses parfaits imitateurs; c'est autant pour notre avantage particulier que pour sa propre gloire qu'il demande de vous ce témoignage, puisqu'il désavouera un jour pour siens devant son Père, ceux qui auront rougi de le confesser en cette manière devant les hommes. Tous les premiers chrétiens étaient autant de fidèles témoins de la sainteté de l'Evangile, de la vie pénitente et crucifiée de Jésus-Christ: c'est par ce moyen qu'ils répandaient en tout lieu sa bonne odeur. *Vineæ florentes dederunt odorem suum (Cant., II)*; leur vie était une prédication non interrompue, beaucoup plus efficace que celle des apôtres et des hommes apostoliques: leurs propres persécuteurs étaient forcés de reconnaître qu'ils menaient une vie pure et irréprochable; c'est ce qui paraît par la lettre de Plinie le jeune, gouverneur de Bithynie, à l'empereur Trajan; nos premiers apologistes y renvoyaient leurs adversaires, et y mettaient le fort de leurs arguments et de leur défense. Nous avons encore parmi les monuments de l'Histoire ecclésiastique cette célèbre Epître des Eglises de Vienne et de Lyon à celles d'Asie où le martyr de saint Photin, Attale, et plusieurs autres illustres confesseurs du nom de Jésus-Christ est admirablement décrit. Nous y lisons, entre autre chose, que sainte Blandine qui n'était qu'une esclave, pressée par les plus cruelles tortures d'avouer les prétendus crimes dont la calomnie noircissait les fidèles, répondit constamment jusqu'au dernier soupir: « Nous sommes chrétiens, et il ne se commet point de crimes parmi nous. » Bien loin qu'il s'y commit des crimes, les plus grandes vertus y fleurissaient et brillaient parmi eux; il y régnait une charité si ardente, qu'ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme; un détachement si parfait, qu'ils ne tenaient rien sur la terre, et distribuaient avec joie tous leurs biens aux pauvres; une tempérance si admirable, qu'ils faisaient du jeûne leur exercice ordinaire, et que leurs innocentes agapes étaient des leçons de sobriété; rien n'égalait leur assiduité à la prière: c'était peu d'employer les jours, ils y consacraient encore une partie de la nuit; enfin leur vie était vraiment angélique,

et leur conversation toute céleste. Voilà quels ont été nos pères qui nous ont transmis ce dépôt sacré de la foi. Que les temps sont changés ! combien la couleur de cet or si éclatant s'est-elle altérée ! que de faux témoins parmi les chrétiens aujourd'hui, peut-être entre ceux qui m'écoutent, qui confessent Dieu de bouche, tandis qu'ils le renient par leurs actions, et sont cause que son saint nom est blasphémé par ses ennemis, ainsi qu'il s'en plaint ! Ah ! si, jaloux de la gloire de notre Dieu et de sa sainte religion, nous réformions nos dérèglements, et mettions notre unique étude à remplir les devoirs que nous impose le christianisme et notre état particulier ! Que l'Eglise en recevrait d'édification, et qu'elle recouvrerait bientôt son ancien lustre ! mais ceux qui s'y intéressent n'oseraient se flatter d'un pareil bonheur.

Jésus-Christ donne au Saint-Esprit deux noms différents qui marquent très-bien ses principaux offices : il l'appelle Consolateur ou Paraclet, et Esprit de vérité. En effet il est le Consolateur par excellence, il n'y a que lui qui sache donner des consolations solides, et ceux qui ne les puisent pas dans cette source sacrée ne peuvent être que des consolateurs importuns et incommodes, *consolatores onerosi estis vos omnes* (Job, XVI). C'est ce que Job reprochait à ses faux amis. On ne trouve dans tous leurs discours que des sujets d'une plus grande douleur ; que nous disent-ils, ces grands philosophes qui se vantent d'adoucir les peines les plus cuisantes et même de nous ôter entièrement le sentiment de nos maux ? des puérilités, des extravagances que j'ai honte de rapporter : les uns vous disent gravement que la douleur n'est pas un mal, que l'homme est maître de son sort, qu'il ne peut être blessé que par lui-même, qu'il trouve toujours au dedans de soi de quoi se satisfaire et de disputer de la félicité avec Jupiter ; qu'il serait heureux même s'il était enfermé dans le taureau de Phalaris ; d'autres attribuent tout à un certain enchaînement des causes secondes, à une fortune aveugle, à une fatalité inévitable, à un destin contre lequel il serait aussi inutile qu'insensé de se roidir. Oh ! qui ne s'écrierait avec saint Augustin en un sujet à peu près pareil : O gens qui comptez sur la simplicité du genre humain et l'estimez si stupide que de se payer d'une pareille monnaie, c'est donc là l'appareil que vous appliquez à nos blessures profondes ; ce sont là, misérables empiriques, les remèdes que vous nous présentez, faux remèdes plus propres à envenimer nos plaies qu'à les guérir et à les fermer ! Venez donc, Esprit saint, hôte charmant de l'âme et son plus doux rafraîchissement, venez là remplir de joie à proportion du grand nombre de douleurs qui l'ont pénétrée, afin que nous puissions vous dire avec votre prophète : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tue lætificaverunt animam meam.* (Psalm. XCH.)

Comment vous pourrais-je faire comprendre la nature de ces consolations célestes, puisqu'il n'y a que ceux qui les goûtent et

en sont divinement soutenus qui puissent les concevoir, et qu'ils auraient peine même à les exprimer ? Interrogez saint Paul, il vous dira qu'il nage de joie au milieu des maux les plus pressants et des tribulations les plus accablantes : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (II Col. VII.) La mesure des souffrances est celle des consolations du Saint-Esprit qui fait sentir un avant-goût des biens que nous espérons, il en rend le cœur tout pénétré ; jetez les yeux sur les martyrs, vous aurez horreur de voir leur chair déchirée avec des ongles de fer, ou brûlée avec des lames ardentes ; leurs membres disloqués et leurs entrailles hors de leur corps ; votre imagination est frappée d'une telle barbarie, mais elle ne découvre pas l'onction intérieure de la joie du Saint-Esprit qui remplissait et qui affermissait leurs âmes, ils avaient déjà le paradis dans le cœur.

Recourons donc dans toutes nos peines intérieures et extérieures à ce Dieu de toute consolation, fuyons celles que nous présentent les créatures, appelées par saint Bernard, avec justice, *desolations*, et nous éprouverons qu'il est vraiment le Père des misérables et l'unique ressource des âmes affligées.

Il est encore le Dieu de la vérité ; de là vient que le monde ne le peut recevoir, parce qu'il est gouverné par l'esprit d'erreur, de mensonge et de duplicité, que tout n'y est que vanité et illusion ; car encore que les créatures et les biens sensibles dans lesquels il met son bonheur et sa dernière fin aient quelque vérité, puisqu'ils ont l'être, il ne les aime pas selon ce qu'ils ont de vrai, mais selon un être faux qu'il leur attribue : il s'y attache comme à son bien unique, comme à un bien stable et permanent ; or il est faux qu'il soient capables de remplir le cœur de l'homme et qu'ils aient de la stabilité : ce ne sont que des mensonges et des vanités trompeuses. L'Esprit-Saint nous en découvre le néant et l'illusion, et nous inspire l'amour des biens invisibles seuls capables de remplir la vaste capacité du cœur humain ; ce divin Esprit sera dans l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles, pour l'animer, la régir, la défendre des hérésies que le père du mensonge s'efforce de temps en temps d'y semer ; elle est dépositaire de toutes les vérités que Jésus-Christ a confiées aux apôtres et qu'ils ont transmises à leurs successeurs par le canal de la tradition, soit celles qui concernent les dogmes, soit la morale, soit les spéculatives, soit celles de pratique ; c'est son trésor et son héritage, loin de celle qui est appelée la colonne et la base de la vérité, tout ce qui ressent la fable, le mensonge et la superstition !

Hæc locutus sum vobis ut non scandalismini. Je vous ai dit ces choses afin que rien ne vous soit une occasion de scandale et de chute. De même que le Sauveur avait souvent prêté à ses apôtres sa passion avec ses circonstances les plus ignominieuses, afin qu'ils comprissent qu'il allait librement à la mort, et que s'il succombait en apparence

sous l'effort de ses ennemis, ce n'était nullement par infirmité et par impuissance; il leur prédit pareillement ce qu'ils auront à souffrir eux-mêmes de la part des juifs et des gentils, afin qu'ils ne soient pas renversés, ainsi qu'on l'est d'ordinaire par les maux imprévus; si nous étions bien convaincus que nous ne sommes pas chrétiens pour couler une vie douce et tranquille, mais au contraire que nous ne sommes en ce monde que pour souffrir des maux, *in hoc positi sumus*; que c'est la vocation de tous les chrétiens qui ne sont appelés à la participation de la gloire que par diverses tribulations, nous ne serions pas surpris au point que nous le sommes, lorsqu'il en survient quelque une et que Jésus-Christ nous fait boire un peu dans le calice de sa passion : on ne s'étonne pas de se voir blessé à la guerre, on s'y attend lorsqu'on choisit ce parti; mais nous voulons nous faire une route toute opposée à celle des saints et du Saint des saints, que son propre Père n'a pas épargné, et lorsqu'il arrive quelque disgrâce, ou que le démon nous suscite un ennemi, ces accidents inopinés nous trouvant désarmés, nous sont une occasion de chute et de scandale; nous ne pourrions du moins nous excuser sur notre ignorance, car tout l'Evangile, l'histoire entière des *Actes*, toutes les *Épîtres* des apôtres nous annoncent sans paraboles et d'une manière claire, précise et formelle, que nous aurons des afflictions dans le monde, et que tous ceux qui veulent vivre avec piété souffriront persécution; s'il n'y a pas d'ennemis étrangers, il y'en aura de domestiques, et ce sera toujours de la part de cet homme de péché qui est en nous et nous fera une guerre immortelle. Rien n'était plus aisé sans doute à Jésus-Christ que de garantir ses chers disciples des effets de la haine du monde et de fermer la gueule de ce lion rugissant, ainsi qu'il avait fait de ceux auxquels on exposa Daniel, et de ne pas permettre qu'il tombât seulement un cheveu de leur tête; mais il ne leur aurait pas donné en cela une si grande marque de son amour, leur couronne n'eût pas été si brillante et il n'eussent pas occupé ces premières demeures dont il leur parle, dans la maison de son Père; mais ce qui est encore de plus fort, la vertu invincible de sa grâce n'eût pas paru avec autant d'éclat qu'elle a fait en rendant les brebis victorieuses des loups, et convertissant les orateurs et les philosophes par des pécheurs et des faiseurs de tentes. Après les témoignages divers que le Père éternel a rendus à la divinité de son Fils, dont j'ai touché quelque chose au commencement, une des plus fortes preuves de celle de la fermeté des apôtres au milieu des périls auxquels ils s'exposaient à tout moment pour la querelle de Jésus-Christ, et les travaux immenses qu'ils ont endurés à ce sujet, faites attention sur la courte description que saint Paul en fait dans son *Épître aux Corinthiens*, et comparez-leur celle des sages du siècle, tels que Socrate, Platon, Zénon. C'étaient des discoureurs qui ne hasardaient d'ordi-

naire rien en débitant leurs rêveries. Prenons même ces héros qui se sont fait un si grand nom par leurs exploits militaires et leurs conquêtes : j'avoue qu'ils ont souvent risqué leur vie, mais que de motifs humains les soutenaient dans ces expéditions, que leur amour-propre avait de quoi se dédommager des fatigues qu'ils essayaient ! ce ne sont d'ailleurs qu'inégalité, vertu et vices, courage et faiblesse, selon la différente fermentation du sang et des humeurs ; rien de pareil dans les apôtres, ils étaient tous les jours livrés à la mort, regardés comme des brebis destinées à la boucherie, et ils se voyaient ainsi au hasard de perdre la vie d'une manière qui n'avait rien qui pût flatter la vanité; à peine étaient-ils sortis d'un péril qu'ils tombaient dans un autre plus grand. Fait-on réflexion sur un tel prodige ? douze hommes sans armes, sans crédit, sans éloquence et sans appui, entreprennent d'assujettir tout le monde à leur maître, et de le retirer de ses superstitions et de ses abominations; ils n'ont dessein d'acquérir ni honneurs, ni richesses, mais seulement de mettre les hommes dans la voie du salut ; un tel projet ne peut s'exécuter sans qu'il leur en coûte la vie; ils le savent. Mais ils en sacrifieraient mille s'ils les avaient, et le feraient avec joie; rien ne les rebute, rien ne les arrête. Alexandre, Jules César et autres pareils conquérants ont été persévérants à faire souffrir les hommes; ceux-ci à tout souffrir d'eux, sans autre vue que leur utilité; on les voit tranquilles au milieu des plus grands maux, dormir d'un sommeil paisible à la veille qu'ils devaient servir sur un échafaud de spectacle à un peuple altéré de leur sang; rien ne se dément ni dans leur vie ni dans leur mort; mais parmi tous ces maux nous demeurons victorieux par celui qui nous a aimés, disait saint Paul au nom de tous. Non ! mon Dieu, il n'y a que votre grâce toute-puissante qui puisse produire parmi cette variété infinie d'accidents une telle immobilité d'âme, jointe à la pratique des vertus les plus sublimes, et rendre des roseaux plus inébranlables que les colonnes. C'est ce dont la nature est absolument incapable et que les démons ne pourront même jamais contrefaire. Que louanges immortelles vous en soient rendues !

Absque synagogis facient vos, ils vous chasseront de leurs synagogues; il n'était pas juste que les disciples fussent mieux traités que leur Maître; Jésus-Christ avait été anathématisé et jeté hors du sein de la Synagogue, sa mère, comme un malheureux avorton; les Juifs avaient conspiré et résolu ensemble que quiconque le reconnaîtrait pour le Christ, serait chassé de la Synagogue; combien plus devaient-ils exclure de leurs assemblées ceux qui prêcheraient au peuple sa doctrine, et publieraient partout qu'il était le Messie ? non contents de les bannir de leurs synagogues, ils excitaient des séditions pour les faire chasser des villes, et dès qu'ils savaient qu'ils devaient arriver dans quelqu'une, ils prenaient les devants

pour les empêcher d'y être reçus; si leur pouvoir eût égalé leur haine, ils les eussent chassés tous du monde en un seul jour; une pareille excommunication ne faisait guère de peur aux apôtres; ils savaient qu'ils n'en seraient que plus attachés à Jésus-Christ, dont le péché seul peut nous séparer.

La Providence divine, dit saint Augustin, permet souvent que les gens de bien même soient chassés de la communion de l'Eglise par des séditions et des tumultes que des hommes charnels excitent contre eux, et par l'injuste dureté de leurs pasteurs. Alors si ces personnes souffrent patiemment cette ignominie et cette injustice sans former aucun schisme, ni se porter à inventer quelque nouveau dogme, elles donneront l'exemple de la fidélité avec laquelle on doit servir Dieu, et le Père céleste, qui voit le secret des cœurs, couronnera en secret l'innocence de ces justes; cette épreuve leur est utile, et continuant à ne point s'élever contre l'Eglise, la force invincible de leur charité les affermit encore davantage sur la pierre solide de l'unité catholique, dont ils sont, en quelque sorte, les martyrs. Eh! comment le Saint-Esprit, qui est l'esprit d'unité, et à qui il appartient principalement de lier et de délier, pourrait-il se rendre le ministre de la passion des hommes? c'est l'esprit d'adoption, qui nous rend enfants de Dieu et membres vivants du corps dont Jésus-Christ est le chef, et lui l'âme: or le Saint-Esprit ne peut être banni de notre cœur que par notre volonté, que par le péché mortel; la violence des hommes ne nous le peut arracher: *Quis nos separabit a charitate Christi?* (Rom., V.) Ils peuvent bien nous priver des sacrements, mais non pas de la grâce qui y est attachée; nous retrancher de l'union visible avec les fidèles, mais non pas de l'union invisible qui devient, au contraire, plus forte et plus étroite.

Il semble, en effet, que Jésus-Christ ait eu plutôt dessein de marquer ce qui devait arriver en son Eglise dans la suite des siècles, que de prédire à ses apôtres ce qui regardait précisément eux-mêmes; car s'il n'eût parlé que des synagogues des Juifs, il semble qu'il ne devait pas les menacer d'en être chassés, puisqu'il établissait un nouveau ministère, et qu'ils en devaient sortir eux-mêmes; mais il voulait prémunir et consoler par ces paroles ses serviteurs qui pourraient éprouver ces violences de la part de ceux qui abuseraient de l'autorité qu'il ne leur a confiée que pour l'édification et non pour la destruction. De pareils exemples semblent rares; saint Augustin nous assure toutefois qu'ils étaient plus fréquents de son temps qu'on ne le pourrait croire; Dieu, qui a choisi ses élus pour être conformes à l'image de son Fils, se plaît à honorer quelquefois et à représenter l'ignominie qu'il a soufferte par la condamnation inique des pontifes de la Loi mosaïque qui l'ont fait mourir hors de Jérusalem, figure de l'Eglise.

Sed venit hora ut omnis qui interficit vos arbitretur se obsequium præstare Deo. Le

temps va venir que quiconque vous fera mourir croira rendre un grand service à Dieu. Il eût encore manqué aux apôtres ce trait de conformité avec leur divin Maître, s'ils n'eussent été regardés par ceux qui les faisaient mourir cruellement comme des scélérats, des impies, des imposteurs dont il fallait purger la terre et délivrer le genre humain; quelle étrange illusion de ces faux zélés, qui se font un mérite de verser le sang des plus intimes amis de Dieu, croient lui faire un sacrifice très-agréable, lorsqu'ils ne suivent que l'instinct aveugle de leurs passions, s'applaudissent en eux-mêmes, s'en promettent récompense, et s'imaginent avoir bien vengé la vérité, lorsqu'ils lui ont fait un outrage irréparable! Voyez, je vous prie, jusqu'où conduit ce zèle qui n'est point selon la science, dans le plus religieux d'entre les Juifs; c'est Saul, plein de menaces et ne respirant que le sang des disciples du Sauveur; c'est un loup ravissant qui ravage un troupeau de brebis innocentes; il envie à Néron le titre de premier persécuteur de l'Eglise, et veut l'étouffer dans son berceau. Eh! mon Dieu! n'apprendra-t-on jamais à se défier de ce faux zèle? qu'il est encore commun dans l'Eglise, et que de maux n'y cause-t-il pas? *Putant se obsequium præstare Deo* (Jean., XVI); ils croient, selon la force de ce mot dans le texte grec, faire un grand service à Dieu; c'est en effet un sacrifice très-agréable à Dieu, qui s'élève jusqu'à lui en odeur de suavité; mais ce n'est que de la part de ceux qui souffrent la persécution; car de la part des autres, c'est une violence, une injustice, un crime, un meurtre qui crie vengeance, et en quelque sorte un déicide, puisque c'est Jésus-Christ qui est persécuté de nouveau en la personne des chrétiens, ainsi qu'il s'en plaint à Saul, et que le sang d'Abel ne jetterait pas un cri si perçant, si celui dont il était la figure n'était égorgé en sa personne. Mais quoi, me dites-vous, ils pensent faire une œuvre méritoire; ils suivent le mouvement de leur conscience. Je l'avoue, mais cela ne les justifie pas; leur conscience est erronée; il ne suffit pas qu'une action, pour être exempte de péché, soit faite sans scrupule et reproche de conscience; il faut encore qu'elle soit conforme à la règle, qui n'est autre que la Loi divine; la conscience doit être éclairée et dirigée par la foi, autrement notre œil n'est pas vraiment simple; afin qu'il soit tel, deux choses, selon saint Bernard, sont absolument nécessaires: la charité dans l'intention, et la vérité dans le choix des moyens; or comment peut-il y avoir charité dans ce qui la viole, et vérité dans l'erreur? Est-ce le Saint-Esprit, qui est charité et vérité en même temps, qui inspire de pareilles dispositions? l'intention en général de ne rien faire qui blesse sa conscience, et de faire tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu est bonne, mais l'application en est mauvaise; ainsi, pour éviter cet écueil, il faut s'instruire à fond de la religion, étudier les desseins et les voies de Dieu, regarder toujours la

fin des commandements qui est l'esprit et l'intérieur, et se délier de l'orgueil secret, caché dans le cœur, qui cherche toujours à se produire et à se signaler. Du moins, me direz-vous, cette bonne intention diminue le péché. Je réponds que cela n'arrive pas toujours, et que quelquefois l'ignorance, surtout lorsqu'elle est affectée, l'augmente, bien loin de le diminuer; l'ignorance naît d'ordinaire de la violence de nos passions, qui répandent des ténèbres dans nos âmes, et offusquent cette lumière intérieure qui les éclaire; elle est souvent la peine aussi bien que la cause du péché, et alors elle aggrave les fautes qu'elle nous fait commettre. Si elle vient de simple préoccupation d'esprit sans que le cœur y ait part, elle peut excuser ou diminuer le péché; c'est ce qui a pu contribuer à faire obtenir plus aisément pardon à Saul, parce que, comme il dit lui-même : *Ignorans feci in incredulitate* (I Tim., I); il n'y avait que des ténèbres à dissiper : le cœur n'était point corrompu; c'est pourquoi il se rendit aussitôt à la lumière qui lui fit connaître son égarement; mais pour les pharisiens et le commun des Juifs, c'était un orgueil démesuré, une envie cruelle contre Jésus-Christ, qui ulcérait leur cœur basement attaché à la terre; ils n'aimaient que les biens sensibles, dont on leur prêchait le détachement; enfin, c'est, comme le dit Jésus-Christ lui-même, que la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont mieux aimé leurs ténèbres, de peur qu'elle ne les convainquit de leurs crimes. Voilà la vraie source de l'opposition et de la contradiction que Jésus-Christ a trouvée à ses maximes adorables, et des persécutions des apôtres qui les annonçaient librement. Ainsi, tant s'en faut que leur ignorance, à laquelle Jésus-Christ attribue de si grands maux : *Sed hæc omnia faciunt, quia non noverunt Patrem, neque me* (Joan., XVI); ils vous feront toutes ces choses, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père, ni moi; tant s'en faut, dis-je, que cette ignorance les justifie, elle rend leur crime inexcusable et indigne de pardon; si Dieu l'a accordé à quelques-uns, c'est pour faire éclater les richesses de sa miséricorde, et inspirer de la confiance aux pécheurs les plus désespérés; mais c'est en leur inspirant une vive horreur de cet aveuglement volontaire.

Il y a une autre manière de persécuter, qui, bien loin de rendre plus criminels et dignes d'un plus grand supplice ceux qui le font, les sanctifie et leur acquiert un degré de gloire et un rang distingué dans le ciel; c'est de faire la guerre à nos inclinations déréglées, c'est de détruire en nous le corps de péché, c'est d'égorger le vieil homme, nous faire mourir à nous-mêmes, à la vie d'Adam, pour nous faire vivre de la vie de Jésus-Christ : *Venit hora ut omnis qui interficit vos putet se obsequium præstare Deo* (ut sup.); il ne se trompera pas, c'est le plus grand sacrifice qu'on puisse faire à Jésus-Christ, de lui immoler des âmes de cette sorte, de les faire mourir au monde. au péché,

à la concupiscence, à l'affection des créatures.

Le nouvel être que nous recevons en Jésus-Christ produit pour ainsi dire une vie de mort, comme il a perdu sur la croix la vie d'Adam pour en recevoir une qui ne tient plus rien de ses infirmités; il veut que la vie surnaturelle qu'il influe en ses membres soit une renonciation continuelle aux inclinations du vieil homme; il faut que la vie d'un chrétien tienne de son origine, et qu'ayant pour principe la mort d'un Dieu, elle en porte les caractères; c'est ce qu'il nous fait entendre par ces paroles : Celui qui aime sa vie la perdra, celui au contraire qui la hait en ce monde la conservera pour l'autre, c'est-à-dire celui qui flatte sa chair, qui s'aime pour le monde et mène une vie sensuelle, donne la mort à son âme. S'il veut vivre à jamais, qu'il meure à toutes les satisfactions humaines et à tous les objets de la vie d'Adam. Heureux si je pouvais être un de ces innocents meurtriers, et si ce faible discours comme un glaive spirituel avait la force de donner un coup mortel au vieil homme qui est en vous! ce serait alors que vous vivriez véritablement, et auriez droit d'espérer de vivre à jamais dans la gloire.

HOMÉLIE XVI.

Pour le troisième dimanche après la Pentecôte.

SUR L'INDIFFÉRENCE DES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI COMPARÉE A LA CHARITÉ DES APÔTRES ET DE LEURS PREMIERS DISCIPLES.

Erant ei appropinquantibus publicani et peccatores, ut audirent illum. (Luc., XV.)

Les publicains et les gens de mauvaise vie s'approchaient de Jésus pour l'écouter.

Qu'il paraît bien que les temps sont changés, et que la Loi ancienne, loi de rigueur, a fait place à la Loi nouvelle, loi de grâce. Des pécheurs tels que nous les dépeint le saint évangéliste n'eussent osé sans doute s'approcher du Dieu vivant, ou ne l'eussent pas fait impunément, puisqu'après avoir donné ordre à Moïse d'avertir le peuple juif de se purifier, afin d'être en état de recevoir sa loi, il veut qu'il marque tout autour du mont Sinaï des limites, que nul ne sera si hardi que de franchir; il fait déclarer une seconde fois que personne n'ait à outrepasser ces bornes, de peur qu'un grand nombre d'entre eux ne périsse. Et certes ces menaces n'étaient pas nécessaires pour contenir ce peuple et pour arrêter sa curiosité, car les tonnerres et les éclairs dont ses oreilles et ses yeux étaient continuellement frappés, l'obligèrent dans l'effroi dont ils fut saisi de se retirer bien loin, et de conjurer Moïse de lui parler lui-même en la place du Seigneur, de peur qu'ils ne mourussent tous, et Moïse lui-même, quoique accoutumé de traiter avec Dieu, était tout pénétré de crainte, et la première fois que ce Dieu de gloire lui était apparu dans le buisson ardent qui ne se consumait point, et qu'il voulut s'élancer du prodige, il entendit une voix qui

lui cria : *Ne appropies* (*Exod.*, III), n'approchez point, et qui lui ordonna d'ôter ses souliers de ses pieds.

Il n'y a plus aujourd'hui de barrières et de défense de s'approcher, plus de menaces de mort, plus de tonnerre qui gronde ; approchez-vous de lui, pécheurs, afin que vous en soyez éclairés, et vos visages ne seront point couverts de confusion. C'est lui-même qui vous invite amoureusement et qui appelle tous ceux qui se sentent accablés du poids de leurs iniquités, afin qu'il les en décharge. O qu'il est doux d'avoir un tel maître, qui vient au devant de ses esclaves fugitifs pour les solliciter de venir à lui ! Pécheurs fatigués et épuisés de vos courses vagabondes, jetez-vous dans le sein de cet aimable pasteur, qui s'est fatigué durant sa vie pour vous chercher et vous ramener à son bercail. Pénitents humiliés sous le poids énorme de vos crimes, unissez-vous à cette victime sanctifiante qui s'est chargée de vos péchés sur la croix. C'est de là principalement qu'il attire toutes choses à lui ; pourquoi le fuir ons-nous ? S'il avait dessein de nous perdre, se serait-il dévoué de sa majesté ? Aurait-il éclipse les brillants de sa gloire ? Nous aurait-il protesté qu'il n'est pas venu juger le monde, mais le sauver ? Et s'en sera-t-il lui-même laissé juger ? N'a-t-il pas voulu par là au contraire s'acquiescer un nouveau droit de l'assujettir à l'empire de son amour ? Venez donc et approchez du trône de grâce, si ce n'est peut être, dit saint Pierre Chrysologue, qu'un embrassement vous effraie et qu'un hauser vous alarme et vous épouvante : *Nisi forte terret osculum, turbet amplexus*.

L'empressement des publicains et des pécheurs qui se rassemblaient autour de la personne du Fils de Dieu, et l'invitaient à leur table, lui était d'autant plus agréable, qu'il n'avait pas pour objet quelque guérison corporelle, ainsi que la plupart de ceux qui venaient à lui de tous côtés ; c'était la guérison de leurs âmes ; ils étaient charmés et enlevés par ses discours, et ils se nourrissaient des paroles de vie qui sortaient de sa bouche sacrée. C'est déjà un commencement de conversion d'aimer cette parole adorable, soit dans la bouche des prédicateurs, soit dans les livres de piété ; comme c'est un signe de mort, et un caractère de réprobation, de sentir du dégoût pour elle, et d'avoir en horreur ce remède salutaire qui peut guérir tous nos maux.

Une des raisons principales pour lesquelles ces heureux publicains se nourrissaient avec tant d'avidité de cette manne céleste, c'est qu'elle leur était nouvelle ; sans parler de la vertu et de l'efficacité particulière qu'elle avait dans la bouche du Verbe incarné, qui força des archers qu'on avait envoyés pour le prendre, de s'en retourner sans exécuter leur commission, et d'alléguer pour excuse que jamais homme n'avait parlé de la sorte. Ces pécheurs avaient jusque-là vécu dans l'ignorance et dans les dérèglements qui en sont les suites inévitables ; s'ils avaient quelque connaissance de la loi, elle était si

imparfaite et si superficielle, qu'elle n'était pas capable de réformer leurs mœurs et de leur inspirer de l'amour pour la justice. Mais combien devaient-ils être touchés d'admiration d'entendre ces merveilles cachées dès la création du monde, ces grandes vérités que les prophètes n'avaient eux-mêmes entrevues que confusément, et qu'ils avaient enveloppées sous des voiles impénétrables pour eux, d'apprendre qu'ils étaient appelés à la participation d'un royaume éternel ? Qui ne prendrait pas feu à la première manifestation de ces promesses si magnifiques ? Qui ne s'écriera comme cet homme qui eut l'honneur d'être assis à la même table que le Fils de Dieu : Heureux celui qui sera du festin du ciel !

Il arrive au contraire au commun des chrétiens qu'à force de les entendre ils n'en sont plus émus, et que la pointe des vérités les plus fortes est comme émoussée à leur égard ; ils n'en sont plus frappés, parce qu'elles leur sont devenues trop familières ; ils les écoutent même avec mépris et avec ennui ; l'excès des miséricordes de Dieu, et son amour sans bornes ne les attendrit plus ; la rigueur effroyable de ses jugements et l'horreur des supplices dont il punira les impénitents, ne les ébranle pas ; ce qui convertirait des soldats endurcis et les plus insignes libertins, ne fait qu'effleurer leur cœur, et n'y laisse qu'une impression passagère ; et c'est l'un des sens dans lequel se vérifie cette parole terrible de Jésus-Christ aux pharisiens, que les publicains et les femmes débauchées les précéderaient dans le royaume des cieux, c'est-à-dire, y entreraient à leur exclusion. Ainsi, désirez-vous que cette parole sainte, dont vous êtes si souvent rebattus, ne serve pas à votre condamnation, mais produise en vous tout l'effet pour lequel elle vous est dispensée ? ne vous contentez pas de la recevoir avec joie et reconnaissance, mais réduisez-la en pratique, faites-lui porter du fruit. Cette fidélité en augmentera l'amour et la faim. Imité le publicain Zachée qui, n'ayant entendu qu'une seule fois notre divin maître, restitua au quadruple tout ce qu'il avait acquis par ses usures, et donna généreusement la moitié de ses biens aux pauvres.

Et murmurabant pharisæi et scribæ, dicentes, quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis. Les pharisiens et les docteurs de la loi, en murmuraient, et disaient : Quoi ? cet homme reçoit des gens de mauvaise vie et mange avec eux ! Il n'y a que les pharisiens qui puissent se scandaliser de la conduite de la sagesse même, et se choquer de ce qui devait les exciter à bénir Dieu. Qui s'est jamais avisé de trouver à redire qu'un médecin visitât ses malades ? Qui s'est étonné de trouver un pasteur au milieu de ses brebis, et un maître parmi les disciples qui ont besoin de ses instructions ? Ces faux docteurs, qui ignoraient le vrai esprit de la loi et ne consultaient que leur orgueil, avaient en horreur les publicains et les pécheurs connus pour tels ; ils évitaient tout commerce

avec eux, et tenaient pour maxime qu'il fallait fuir ces sortes de gens comme maudits de Dieu, et n'avoir pas la moindre communication avec eux. Cette règle qu'ils suivaient dans la pratique, a sa vérité et sa fausseté ; c'est-à-dire, qu'elle est très-utile lorsqu'elle est bien entendue ; mais ils l'outraient, et la portaient au delà de toutes ses bornes, pour paraître justes aux yeux du peuple et se signaler par un faux zèle de la loi.

Je ne craindrai donc pas de tomber dans le défaut que Jésus-Christ reprend dans les scribes et les pharisiens, ni de vous y engager en vous exhortant de fuir le commerce de tous ceux qui sont remplis de l'esprit du monde, et qui peuvent vous en infecter. Il n'est pas besoin que je vous fasse sentir la différence infinie qui se trouve entre vous et le Fils de Dieu, l'auteur de toute sainteté et la pureté souveraine ; ce vrai soleil de justice ne peut être souillé par la contagion des pécheurs, non plus que par les rayons de ce soleil visible qui nous éclaire, par les immondices et tout ce qu'il y a de plus infect ; il s'en faisait simplement écouter, et vous ne parlez pas seulement, mais vous écoutez à votre tour les discours séduisants qu'ils vous font, pour vous inspirer l'amour des faux biens, et pervertir vos inclinations les plus pures et les plus sincères : *Mon fils*, vous crie le sage, *si les pécheurs vous attirent par leurs caresses, ne vous laissez point aller à eux, empêchez que votre pied ne marche dans leurs sentiers*. Celui qui marche avec les sages deviendra sage ; l'ami des insensés leur ressemblera ; on s'instruit sans peine dans la société des gens de bien ; souvent sans qu'on s'en aperçoive, les règles de la vie chrétienne se lisent dans leurs actions, on y remarque avec plaisir cette exemption de passions, et cette égalité d'âme qui fait leur caractère, et, à force de les voir et de les entendre, on se porte insensiblement à les imiter. Mais, qu'il est encore bien plus ordinaire de se conformer aux maximes et à la conduite de ceux qui sont destinés de la vraie sagesse ! Tout nous y porte et nous y entraîne : la pente de la nature corrompue, l'image de leurs passions qui s'imprime vivement en notre âme, leurs discours, leurs manières, leurs caresses, leurs railleries : si nous avons résisté dans le commencement, ils s'insinueront peu à peu dans notre cœur, et l'emporteront ; peut-être même dans la suite, encherirons-nous sur leurs excès : *Ne vous laissez pas séduire*, nous dit saint Paul, *les mauvais entretiens gâtent les bonnes mœurs*. Oh ! combien en est-il péri et en périt-il tous les jours pour croire follement être à l'épreuve de ce poison mortel ! Ce grand apôtre voulait que les premiers fidèles fuissent le commerce d'un chrétien déréglé avec encore plus de précaution que celui d'un pécheur payen, comme plus pernicieux. La loi naturelle interdit ce dernier, et celle de l'Eglise se joint à cette première loi pour défendre l'autre. *Quand je vous ai écrit*, dit-il, *de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs de ce monde, j'ai entendu que si celui qui est du*

nombre de vos frères est fornicateur, ou avare, médisant, ivrogne, ou ravisseur d'autrui, vous ne mangiez pas même avec lui. Écrivant aux Thessaloniens, il leur ordonne au nom de Jésus-Christ de se retirer de tous ceux d'entre leurs frères qui se conduisent d'une manière déréglée, et non selon la tradition et la forme de vie qu'ils ont reçue de lui : Rompez tout commerce avec eux, afin qu'ils en aient de la confusion et de la honte.

Il n'y a donc rien que de très-louable lorsqu'on refuse de lier société avec les méchants, par la défiance de sa faiblesse qui fait appréhender de se corrompre, ou pour obéir à l'esprit de l'Eglise, qui impose la peine de l'excommunication aux incorrigibles, moins toutefois comme un supplice que comme un remède violent, moins pour perdre que pour confondre, moins pour insulter que pour guérir. Mais si vous connaissez visiblement que vous pouvez être utile aux pécheurs sans vous nuire, et que vous les gagnerez plutôt qu'ils ne vous pervertiront, c'est alors imiter la charité de notre divin Pasteur que de ne les pas exclure de votre compagnie, et leur donner toutes les démonstrations d'amitié et de tendresse. Quelle joie pour vous d'avoir gagné une âme à Jésus-Christ, d'avoir contribué à l'établissement de son règne, à l'ornement et à l'embellissement de son temple immortel ! Quelle récompense n'avez-vous pas droit de vous promettre de sa magnificence !

Venons à la parabole dont il se sert pour apaiser le murmure injuste de ces faux zéloteurs de la loi ; en quoi je ne sais si nous devons plus admirer sa bonté à l'égard des publicains, qu'à l'égard des pharisiens ; car pouvant humilier très-justement ces derniers et les couvrir de la confusion qu'ils méritaient pour leur dureté fastueuse, il cherche à adoucir leur aigreur par ses manières charmantes, et les force d'approuver sa conduite ; ainsi au lieu de leur dire, pour mortifier et confondre leur orgueil, que ces publicains et ces gens de mauvaise vie, l'objet de leur mépris, étaient beaucoup moins abominables aux yeux de son Père céleste qu'eux, à raison de leur hypocrisie et de leur avarice honteuse ; que s'il eût voulu se gouverner par leurs maximes, il n'eût jamais communiqué avec eux, et n'aurait pas mangé dans leurs maisons comme il avait fait, sachant qu'une vérité si accablante les aura t poussés à bout, comme trop disproportionnée à leur disposition, il se sert de la comparaison d'un berger, qui ayant cent brebis, dont l'une s'est perdue, laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour s'en aller après celle qu'il a perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve : *Nonne dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad eam que perierat ?* Par où il leur donne lieu de juger qu'il les regarde comme innocents, comme n'ayant jamais été dans l'égarement, comme n'étant pas malades, et par conséquent n'ayant pas besoin de médecin ni d'être ramenés au berceau, d'où ils ne se sont jamais écartés. O sa-

gesse, ô prudence adorable, que nous ne saurions trop étudier ! Il leur allègue encore deux paraboles qui tendent toutes au même but : à savoir celle d'une femme, qui ayant perdu une dragme de dix qu'elle avait, allume sa lampe, balaye toute la maison, et la cherche avec grand soin, jusqu'à ce qu'elle la trouve : et celle de l'enfant prodigue, encore plus touchante, que son père reçoit au retour de ses débauches avec effusion de joie, sans avoir égard au murmure de son fils aîné, qui ne pouvait souffrir ce bon accueil. Le Sauveur fait voir d'une manière sensible et convaincante à ces faux justes, combien ils avaient tort de se plaindre, quand même ils auraient été aussi vertueux qu'ils le croyaient, de la facilité avec laquelle il se laissait aborder par les pécheurs qui cherchaient à se convertir : car il leur apprend qu'ils sont leurs frères, enfants du même Dieu, qui veut qu'on n'oublie rien pour les ramener au bercail et à la maison paternelle, et qu'on se réjouisse quand ils sont retrouvés et ressuscités. Est-ce aimer ses frères que de souffrir avec peine que notre commun Père répande sur eux les richesses de sa miséricorde ? Et est-ce l'aimer lui-même que de ne vouloir pas se réjouir avec lui de ce qu'il a recouvré ses enfants ?

Mais voyons la parabole plus en détail, elle nous fournira des instructions encore plus particulières. Une brebis qui quitte le troupeau, et qui erre au gré d'un instinct aveugle par les halliers, par les bois et les montagnes, exposée en proie aux loups et à toutes les bêtes sauvages qui la rencontreront, est une image assez naturelle de la stupidité d'un pécheur qui se soustrait à la conduite de notre divin Pasteur, pour n'écouter plus que ses fantaisies et l'instinct de ses passions. Où le conduiront-elles ? J'ai horreur d'y penser, et je frémis à la vue des précipices dans lesquels il est près de tomber à chaque pas, et où il se briserait sans ressource si le pied lui glissait. Qui est-ce qui a attiré cette brebis à faire ces premières démarches qui l'ont conduite dans l'égarement ? Quelque brin d'herbe qu'elle a cru meilleure que celle dont elle avait la liberté de brouter, la crainte de quelque coup de houlette, le désir de sa liberté et de suivre ses appétits. Ne sont-ce pas de pareils mouvemens qui poussent un pécheur à quitter le troupeau, et le pasteur qui le conduit, à abandonner la maison paternelle, lassé de l'heureuse sujétion, dans laquelle il y vivait ? Oh ! que ce premier pas l'a déjà éloigné de son Dieu ! Car il y a étrangement loin du mensonge à la vérité, de l'injustice à la justice, de la folie à la sagesse. Mais il n'en demeurera pas là : plus il fera de chemin hors de la voie, plus il s'égarera, plus il multipliera ses dérèglemens, et se fortifiera dans ses habitudes criminelles ; le démon ne s'applique qu'à le tenir toujours hors de chez lui, et à lui fournir des objets qui irritent ses passions ; mais qu'il les contente, ou qu'il ne puisse en venir à bout, il sera toujours infiniment à plaindre : car malheur à l'âme audacieuse qui croit pouvoir trouver quelque chose de meilleur en se séparant de Dieu ;

elle a beau se tourner sur le ventre, sur le dos, sur le côté, toute situation lui est dure et pénible. Elle ne comprend pas toujours son malheur ; elle prend au contraire sa captivité pour une liberté parfaite, et elle se joue comme cet animal à qui je l'ai comparée, quand on le mène égorger.

Lorsque Dieu a des vues de miséricorde sur un pécheur, il commence par lui ouvrir les yeux sur sa félicité passée et l'état d'où il est déchu ; il permet qu'il n'éprouve qu'infidélité et perfidie de la part des créatures ; il lui fait sentir plus vivement la pointe des épines, je veux dire, cet amas d'inquiétudes inséparable de la poursuite des créatures, qui déchirent et ensanglantent l'âme, que le plaisir d'un bien imaginaire de la possession duquel il s'était flatté. Alors il commence à former le désir d'être guéri de cette fièvre, de cette ardeur inquiète qui le prive de tout repos, et de dire avec un saint roi pénitent : J'ai erré comme une brebis qui s'est perdue, cherchez votre serviteur : *Erravi sicut ovis que perii, quare servum tuum.* (Psal. XVIII.) Une brebis égarée bien loin peut, absolument parlant, retourner d'elle-même au troupeau, quoique cela soit fort rare ; mais il est entièrement impossible que le pécheur égaré se retrouve, et retourne par lui-même de ses égarements ; c'est un vent, dit saint Bernard, qui va et ne revient plus : *Spiritus vadens et non rediens*, il s'enfoncera de plus en plus dans les ténèbres, la mort et la perdition, si le bon Pasteur ne le cherche par un excès de bonté. C'est une vérité de foi, et par conséquent certaine et indubitable, que nous ne pouvons chercher Dieu s'il ne nous cherche le premier ; nous ne pouvons faire le moindre pas pour aller à lui, pas même en former la pensée, s'il ne nous l'inspire par sa grâce, et ne forme ces pas dans les sentiers de la justice ; nous avons bien pu nous donner la mort, mais de nous rendre la vie, et nous ressusciter, c'est ce qui excède toutes les forces humaines, et ne peut être que l'ouvrage de la toute-puissance divine. C'est pourquoi lorsque le prophète Jérémie dit aux Juifs de la part du Seigneur : *Convertissez-vous, enfans rebelles !* Ce peuple qui n'avait que trop éprouvé l'inutilité de ses efforts, lui dit : *Convertissez-moi, et je me convertirai à vous : Convertite me, et convertar* (Jer., XXXI), car après que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence, et après que vous m'avez ouvert les yeux j'ai frappé ma poitrine ; c'est comme s'il disait, selon l'explication de saint Jérôme : je ne puis sans votre secours faire pénitence, et ma conversion étant un effet de votre grâce, me fait connaître que vous êtes mon libérateur et mon Dieu.

Notre charitable Pasteur qui quitte les quatre-vingt-dix-neuf brebis dans le désert (ce que quelques interprètes expliquent des anges qu'il a laissés dans le ciel pour venir chercher sur la terre l'homme qui errait au gré de ses désirs, exposé aux morsures des bêtes sauvages ; mais s'il s'entend selon le sens le plus naturel des justes, il ne faut pas douter que ce divin Pasteur ne les laisse sous

bonne et sûre garde, car, puisqu'il cherche ceux qui l'abandonnent, il n'a garde sans doute d'abandonner ceux qui lui ont toujours été fidèles; c'est ce qu'il témoigne assez aux justes représentés par l'ainé de l'enfant prodigue, à qui il dit : Mon Fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à vous.

Il ne pouvait pas manquer de trouver sa brebis, car dans le temps même qu'il semble fermer les yeux sur les excès d'un pécheur qui a l'avantage d'être dans son élection éternelle, il les tient incessamment ouverts, et sa miséricorde étend ses ailes pour le protéger et l'empêcher de périr; c'est ce que saint Augustin reconnaissait de lui-même : *Circumvolabat me de longe fidelis huc usque misericordia.*

Et cum invenerit eam, imponit in humeros gaudens. Et lorsqu'il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie. Je ne m'arrête pas à faire voir aux pasteurs des âmes leurs devoirs tracés avec les traits de la charité même, je me borne à la brebis recouvrée; le pasteur céleste ne la frappe point, il ne lui marque aucune colère, il ne la force point de marcher et ne la chasse pas devant lui. Le pécheur s'était trop lassé dans les voies de l'iniquité, pour pouvoir faire tout le chemin qu'il y a jusqu'au bercail; Jésus-Christ le charge sur ses épaules et retourne triomphant comme s'il avait fait quelque illustre conquête, comme si son bonheur dépendait absolument du nôtre. Mais ne semble-t-il pas, en tenant une telle conduite, marquer qu'il dispense le pécheur de faire pénitence? Ce serait tirer une très-fausse conclusion de ces paroles, qui serait même démentie par celle de notre évangile, où il est dit qu'il se fait une fête dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, ce qui suppose de nécessité qu'il la fait : Jésus-Christ qui est la vérité ne peut être contraire à lui-même, il est venu appeler les pécheurs à la pénitence, il l'a fait annoncer par son précurseur et a commencé par la prédication de son évangile; il proteste à tous que s'ils ne font pénitence (car tous en ont besoin) ils périront tous également; il a ordonné à ses apôtres d'annoncer la rémission des péchés, mais il n'attache cette grâce qu'à la pénitence; c'est une loi éternelle et immuable, dont nul ne sera jamais dispensé.

Grands de la terre, gens de la lie du peuple, nobles, roturiers, riches, pauvres, magistrats, courtisans, hommes et femmes, voulez-vous vous garantir des effets les plus redoutables de la colère divine? faites pénitence. Moins vous vous épargnerez, plus Dieu vous épargnera. Moins vous vous punirez, plus il vous punira. Ainsi quand il rapporte la brebis sur ses épaules sans la maltraiter, quand il fait un grand festin à son jeune fils au retour de ses débâches, au lieu de l'accabler de reproches et de le renvoyer à ses pourceaux, il ne s'ensuit pas qu'il exempte les pécheurs de la pénitence, il leur ôterait par là le moyen de satisfaire à sa justice, dont les droits sont inviolables, mais il la leur adoucit en mille manières, il leur en

facilite surtout les commencements, et les porte par une grâce forte et puissante; il leur fait goûter plus de joie dans leurs larmes qu'ils n'en avaient éprouvé dans les spectacles des théâtres dont ils étaient enchantés; la retraite leur est plus douce, les exercices de piété ont plus de charme pour eux que la vie tumultueuse du monde, dans laquelle ils faisaient auparavant consister leur bonheur; les plaisirs subsistent toujours, le cœur n'est point privé de sa joie, il n'y a que l'objet de changé; une joie sainte et spirituelle a pris la place d'une joie impure, sensuelle et profane qu'on est ravi de perdre et dont on a horreur, on a peine à comprendre comment on a pu se plaire à des amusements frivoles, à des folies pleines de mensonges, et comment on avait du dégoût pour une nourriture si solide et si délicieuse; on ne comprend pas de quelle sorte on a pu donner tant de réalité à des objets si minces, et au contraire en donner si peu de si immenses. Cet heureux pécheur regrette cent fois le jour ses égarements et sa stupidité, et bénit bien sans cesse d'avoir dessillé ses yeux que le démon avait fascinés; il lui semble qu'on l'ait déchargé d'un poids assommant et qu'il ne commence proprement à vivre, que depuis qu'il a été reçu dans la maison paternelle : *Heu mihi! ubi eram, et quam longe aberam a deliciis domus tuæ!*

Nous avons encore une autre image excellente de cette bonté de notre Dieu envers les pécheurs les plus désespérés; c'est dans la parabole de ce pauvre voyageur de Jéricho, qui fut rencontré par des voleurs, dépouillé, chargé de plaies et laissé étendu sur le chemin à demi mort. Ce pauvre misérable, réduit dans cette funeste extrémité, était-il en état de se relever et de gagner quelque hôtellerie, où il pût se faire panser à loisir de ses profondes blessures? Aussi le bon Samaritain, qui le rencontra dans ce pitoyable état, n'eut garde d'exiger cela de lui; il versa de l'huile et du vin dans ses plaies, les banda, le monta sur son propre cheval et le conduisit ainsi au prochain village, où il le mit entre les mains de gens qui en eurent tout le soin imaginable.

Dieu inspire ce même esprit de tendresse et de compassion à ses ministres : ils n'ont garde d'imposer des fardeaux accablants sur vos épaules et d'y mettre tout le joug de l'Evangile; ils seront bien éloignés de vous faire des images affreuses de la pénitence, et de vous dépendre le Dieu que vous avez offensé comme inexorable et inaccessible; ils vous nourriront au contraire du lait d'une douce confiance en ses miséricordes infinies, et vous aplaniront les voies pour retourner à lui autant que la condescendance pastorale et l'intérêt de votre salut le peuvent permettre. Ne craignez donc pas de vous abandonner entre leurs mains, et ne les regardez pas comme des chirurgiens durs et qui ne s'émouvrent point par les cris, mais comme des pères pleins d'entrailles de miséricorde et des amis compatissants. Ils savent qu'on ne doit pas mettre du vin nouveau dans de

vieux vaisseaux, ni attacher une pièce de drap neuf à un vêtement usé, de peur de le rompre; ils vous considèrent comme dans les premiers jours de l'enfance, et travailleront peu à peu à vous rendre capables des exercices qui conviennent à l'âge parfait; après vous avoir fait quitter les occasions du péché et la corruption du monde, ils ne vous obligeront guère à davantage qu'à recourir à Dieu par de fréquents gémissements et par une humble prière, à nourrir votre âme de saintes lectures et à travailler peu à peu à former en vous un cœur nouveau; quand il sera renouvelé, et que vous aurez acquis des forces spirituelles, le désir vous naîtra d'embrasser les exercices les plus laborieux de la pénitence, et vous serez les premiers à nous presser de vous les accorder, nous serons plus occupés à modérer la ferveur de votre zèle, et prévenir les indiscretions auxquelles il pourrait vous engager, qu'à l'exciter et vous presser de satisfaire à la justice divine; notre modération vous paraîtra suspecte de mollesse et de trop d'indulgence; votre âme trouvera son rafraîchissement dans les austérités et les macérations; l'homme intérieur sentira de la joie dans tout ce qui crucifie la chair.

Quelle satisfaction et quel transport pour un saint directeur! C'est alors qu'il éprouve en son cœur des mouvements pareils à celui du Pasteur de notre parabole qui appelle ses amis, ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, puisque j'ai retrouvé ma brebis que j'avais perdue: *Convocat amicos et vicinos, dicens illis: Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat.*

Cette allégresse nous est encore mieux marquée dans le retour de l'enfant prodigue: son père, non content d'avoir fait apporter la plus belle robe pour le revêtir, commande qu'on égorge le veau gras pour lui faire un festin, et pour plus grande réjouissance, il l'accompagne du son des instruments. Ce banquet et cette symphonie représentent très-bien la joie que l'Eglise notre mère ressent à la conversion des grands pécheurs, et cette sainte conspiration de joie, de bénédictions, d'actions de grâces, de tous ses vrais enfants qui s'intéressent comme ils doivent à ses biens et à ses maux.

Mais écoutons là-dessus saint Augustin, qui fut lui-même par sa conversion, où la grâce éclate d'une manière si merveilleuse, le sujet d'une joie inconcevable à l'Eglise. D'où vient, dit-il, mon Dieu, que les hommes se réjouissent davantage du retour d'une âme qui semblait désespérée, ou qui était dans un extrême péril, que si on avait toujours espéré son salut, ou qu'elle n'eût pas été dans un si grand danger de se perdre? Vous même ô Père des miséricordes, vous vous réjouissez davantage d'un pénitent que de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence, et il est vrai que nous ne saurions apprendre sans une extrême consolation, quel est le contentement que reçoivent les anges de voir le Pasteur rapporter sur ses épaules la brebis égarée, et avec com-

bien de joie on remet dans vos trésors la drame qui s'était perdue; les voisines de la femme qui l'a retrouvée s'en réjouissent avec elle; et quand on lit dans l'Eglise ce qui est dit du plus jeune de vos fils, qu'il était mort, et qu'il est ressuscité; qu'il était perdu, et qu'il a été retrouvé, cette solennelle réjouissance de toute votre sainte maison tire des larmes de tendresse de nos yeux; car c'est en nous proprement et en vos anges, que vous vous réjouissez par la charité qui nous fait saints, puisque, pour ce qui est de vous, vous êtes toujours le même, et vous connaissez toujours d'une même sorte les choses muables.

Qu'est-ce donc qui se passe dans une âme, lorsqu'elle se réjouit davantage d'avoir recouvré ce qu'elle aimait que si elle l'avait toujours possédé? Un empereur victorieux triomphe, et il n'aurait pas vaincu s'il n'avait combattu; plus le péril qu'il a couru dans le combat a été grand, plus il ressent de joie dans son triomphe. La tempête agite un vaisseau et le menace de naufrage, tous ceux qui y sont embarqués tremblent dans l'effroi d'une mort prochaine; le ciel et la mer se calment, et alors ces voyageurs se réjouissent avec excès, parce qu'ils avaient craint avec excès. Une personne qui nous est chère est malade, l'agitation de son pouls marque la violence de la fièvre; tous ceux qui s'intéressent à sa santé ne sont pas moins malades d'esprit qu'il l'est du corps; il commence à se mieux porter, mais n'ayant pas encore recouvré ses forces, il ne peut marcher, on ressent néanmoins de la joie, et même beaucoup plus que si sa santé n'avait jamais été altérée; ah! c'est que la crainte de la perte de ce que nous aimons réveille toutes nos affections, qui semblaient comme assoupies, et nous y applique totalement. Cette joie est plus grande, si la personne convertie doit être à plusieurs autres une occasion de se convertir; ceux qui sont connus de plusieurs, ou constitués en dignité, ouvrent à plusieurs le chemin du salut, et l'autorité de leurs personnes rendant leurs actions considérables, il s'en trouve beaucoup qui les veulent suivre; c'est pourquoi le grand Apôtre des nations, après avoir dompté par les armes de la foi l'orgueil du proconsul Paul, quitta son premier nom de Saul, pour prendre celui de ce gouverneur, en signe éternel d'une si grande victoire; car il est sans doute que nous remportons un plus grand trophée du démon, lorsque nous surmontons celui qu'il possède avec plus d'empire, et par le moyen duquel il en possède un plus grand nombre. Or, il possède davantage les superbes, à cause de la vanité que leur inspire leur noblesse; et il en possède plusieurs autres, à cause du poids que leur autorité donne à leur exemple.

La seconde comparaison dont le Fils de Dieu se sert dans notre évangile, pour faire sentir aux pharisiens leur injustice à son égard et à celui des pécheurs avec qui il conversait, est d'une femme qui ayant dix dragmes, et en ayant perdu une, allume sa

lampe et balaye la maison jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée; après quoi elle appelle ses amies et ses voisines pour les obliger de prendre part à sa joie : *Convocat amicas et vicinas, dicens : Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram.* Cette comparaison nous apprend que nous portons empreinte en notre âme l'image de Dieu; elle subsiste dans tous les hommes, lors même qu'elle ne lui ressemble plus; elle peut être altérée et défigurée, mais non pas effacée; elle ne peut se perdre totalement, et elle peut se renouveler. Cette dernière parabole nous donne encore une plus vive et plus sensible idée de la charité excessive de Jésus-Christ, car elle nous fait voir qu'il nous a cherché avec autant de soin et d'empressement que si nous étions tout son trésor et son héritage : c'est le nom qu'il donne à son peuple. En effet, à voir l'anéantissement auquel il s'est réduit, et les douleurs qu'il a voulu endurer pour nous délivrer de la mort et nous rendre participants de sa gloire, on dirait qu'il lui en revient beaucoup, et que sa félicité serait imparfaite, s'il ne la partageait avec nous. Après cela, balancerons-nous à nous convertir? Différerons-nous de lui causer cette joie? Disputerons-nous si nous lui restituerons notre cœur? Ah! malheur à nous si nous n'aimons un Dieu si tendre, si digne d'être aimé, et si nous n'aimons à proportion des dettes qu'il nous a remises! Qui pourra surtout, à la vue de ce pasteur chargé de sa brebis cherchée avec tant de sueurs, se défier d'obtenir le pardon de ses péchés? Quelque grands qu'ils puissent être, ils le sont moins sans comparaison, ou que l'amour qu'il nous porte, ou que la vertu de sa croix, ou la toute-puissance de sa grâce. Un homme riche conserve un esclave qu'il a acheté de son argent, et Jésus-Christ mépriserait et voudrait perdre une âme qui lui a coûté tout son sang? Combien devez-vous plus nourrir ces sentiments de confiance, présentement que vous ne songez qu'à lui plaire et à réparer vos désordres passés? Quoi! dit saint Augustin, celui qui vous a cherché avec tant de fatigues lorsque vous le fuyiez et couriez après les créatures, vous abandonnera-t-il à présent que vous marchez dans ses voies? *Qui quasivit impium, deseretne pium?*

Ita dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore penitentiam agente, quam super nonaginta noverim justis qui non indigent penitentia. Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel parmi les anges, pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin. Combien avons-nous plus d'intérêt que les anges de nous réjouir à la conversion des pécheurs, puisqu'ils sont de même nature que nous, rachetés du même sang, que leur retour est un bien commun, un avantage pour toute l'Eglise, qui recouvre un de ses enfants, et se trouve, par cette conquête, plus en état de résister à ses ennemis et d'attirer les grâces de son Epoux sur toute la société des fidèles.

Mais comment le Sauveur peut-il dire que les justes n'ont pas besoin de pénitence, lui qui y invite indifféremment tout le monde, n'exempte personne de renoncer à soi-même et de porter sa croix à sa suite? Eh! comment ces justes pourraient-ils persévérer dans l'innocence sans son secours? N'ont-ils pas une concupiscence toujours prête à s'allumer, des passions à vaincre qui ne se peuvent réprimer que par la mortification? Se pourrait-il bien faire qu'un chrétien fût dispensé de marcher sur les traces de son maître, dont la vie n'a été qu'une croix continue, et que saint Jérôme appelle pour cet effet le chef des pénitents. Il est aisé d'éclaircir cette difficulté : il faut distinguer deux espèces de pénitence, celle des justes, essentielle au christianisme selon le concile de Trente, qui consiste à retrancher tous les plaisirs illicites, et à n'user des plus permis qu'avec une extrême réserve; à recevoir avec une soumission parfaite tous les maux et toutes les croix dont il plaira à la Providence de nous exercer, à mener une vie sérieuse et occupée, remplissant avec fidélité tous les devoirs de son état, et donnant aux exercices de piété ce qui en reste. La pénitence des pécheurs qui ont violé l'alliance que Dieu avait bien voulu contracter avec eux au baptême, consiste dans toutes les satisfactions que la justice divine a droit d'imposer en la place des peines éternelles de l'enfer qu'elle remet. Cela ne renferme-t-il pas tout? Y a-t-il prières, jeûnes, aumônes, cilices, disciplines, qui puissent entrer en quelque compensation? Cette seconde pénitence, qui est l'unique planche qui reste après le naufrage, est appelée un baptême laborieux; il est bon néanmoins de vous marquer plus précisément quelle idée en ont eue les saints docteurs de l'Eglise, afin que vous ne vous trompiez pas dans un sujet de cette importance. Qu'on ne se contente pas, dit Tertullien, de dire qu'on a le ressentiment de ses fautes dans son cœur, mais qu'on le fasse paraître au dehors par des exercices solides et véritables : c'est ce que nous appelons exomologèse, qui apprend à l'homme à s'humilier, lui prescrivant une forme de vie propre à attirer sur lui la miséricorde de Dieu; elle a soin de régler son vivre et son vêtement, lui ordonnant d'être toujours dans le sac et dans la cendre, de laisser devenir son corps sale sans en prendre soin, d'avoir l'esprit abattu par un regret extrême de ses péchés, de ne vivre d'autre chose que de pain et d'eau toute pure, comme pour soutenir l'âme et non le corps; de nourrir les prières par les jeûnes, de gémir, de pleurer, de crier jour et nuit devant Dieu, de se jeter aux pieds des prêtres, se mettre à genoux devant les serviteurs de Dieu, et prier tous les enfants de l'Eglise de vouloir être ses intercesseurs. Et afin que vous ne croyiez pas que l'humeur austère de ce Père africain l'ait fait seule parler de la sorte, j'y vais joindre saint Cyprien et saint Ambroise, qu'on ne peut accuser de n'avoir pas eu toute la modération

imaginable. « Il faut, dit le premier, prier avec assiduité et avec ardeur, passer le jour dans les larmes, la nuit dans les veilles, employer tout le temps à gémir et à soupirer; il faut se coucher sur la terre, se couvrir d'un cilice et se mettre dans la cendre. Après avoir perdu Jésus-Christ, dont on était revêtu, il ne faut plus désirer aucun vêtement de ce monde; après avoir mangé des viandes du diable, il ne faut plus aimer que le jeûne; il faut s'occuper aux bonnes œuvres, par lesquelles on se purge de ses péchés; faire souvent l'aumône, par laquelle les âmes se délivrent de la mort. Celui qui aura satisfait en cette manière, et aura repris une nouvelle vigueur par le repentir de sa faute, donnera une aussi grande joie à l'Eglise qu'il lui avait causé une affliction sensible, et n'obtiendra pas seulement le pardon de Dieu, mais encore la couronne. » « Croit-on, dit saint Ambroise, que la pénitence soit où est l'ambition de parvenir aux charges, où est le luxe, la bonne chère, où est l'usage du mariage? Il faut renoncer au monde, il faut moins donner de temps au sommeil que la nature n'en demande, l'interrompre par ses gémissements, l'entre-couper par ses soupirs; il faut en employer une partie en prières, et vivre de telle sorte que l'on meure à l'usage profane de cette vie, qu'enfin l'homme se change tout entier et ne prenne pas plus de part au monde que s'il était déjà enfermé dans le tombeau. J'ai connu, ajoute ce saint archevêque, quelques personnes qui, dans leur pénitence, se sont gâté le visage à force de pleurer, qui ont creusé leurs joues par le cours de leurs larmes continuelles, qui se sont prosternées en terre pour être foulées aux pieds, qui jeûnaient perpétuellement, et que le jeûne avait rendues si pâles et si défigurées, qu'elles portaient dans un corps vivant l'image de la mort même. »

Voilà quels sont les pénitents qui réjouissent le ciel et la terre; comme il y en a très-peu de ce caractère, il s'ensuit qu'il y a très-peu de fêtes pareilles à celle dont parle Jésus-Christ dans l'Eglise du ciel et dans celle de la terre qui n'en font qu'une; car en vérité quoiqu'on n'ait rien omis pour justifier le relâchement qui a cours aujourd'hui dans le monde, les sentiments les plus communs de la religion chrétienne ne sont pas assez éteints dans les cœurs pour oser dire que la déclaration de ses péchés, qu'on fait à un prêtre par manière d'histoire et quelques psaumes ou autres pareilles prières qu'on récite ensuite, soit là cette pénitence qui réjouisse les anges et essuie les larmes de l'Eglise, cette pénitence relevée par les éloges des saints Pères, qui honore Dieu par la crainte du péril auquel on s'est jeté en l'offensant, qui tienne ici-bas sa place en faisant sentir au pécheur les effets d'une juste colère, et qu'ainsi elle ne le laisse pas échapper des supplices éternels, comme par faveur et gratuitement, mais les acquitte par des peines temporelles. N'est-il pas plus vrai de

dire qu'une telle pénitence réjouit l'enfer, et au lieu que Jésus-Christ, parlant de la maladie de Lazare son ami, dit à ses apôtres, cette infirmité ne va pas à la mort, mais elle est ordonnée de Dieu afin que son Fils unique soit glorifié par elle, ces prétendues pénitences, qui ne sont que des résurrections fantastiques, tendent à glorifier le démon et lui donner moyen de triompher en quelque sorte de Jésus-Christ.

Animons-nous donc à faire une véritable et sincère pénitence qui ait des fruits et non simplement des feuilles afin de causer autant de joie à l'Eglise notre mère que nous lui avons causé de deuil et d'affliction. Ne nous rebutions pas pour les travaux qui y sont attachés; Jésus-Christ en porte la meilleure partie avec nous, sa grâce figurée par la farine du prophète adoucira l'amertume de ce mets dégoûtant, ce pain de douleur. Oh! combien bénirions-nous un jour ces heureuses violences qui nous auront fait rentrer dans l'ordre et procurer le poids d'une gloire immense et éternelle, que je vous souhaite!

HOMELIE XVII

Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES CARACTÈRES PARTICULIERS DE L'HÉRÉSIE ET DE LA FOI.

Dixit Jesus discipulis suis: Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum aut pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum. (Matth., V.)

Jésus dit à ses disciples: Si votre justice n'est plus pleine et plus parfaite que celle des docteurs de la loi, et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Si un père avait menacé ses enfants de les déshériter au cas qu'ils vinssent à manquer d'accomplir quelque chose qu'il exigerait d'eux, leur soin principal devrait être sans doute de s'instruire de cette condition qui leur est imposée à l'inexécution de laquelle l'exhérédation est attachée. Or, voici Jésus-Christ qui nous proteste que si notre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens, nous n'aurons jamais de part à l'héritage céleste, vous avez donc un intérêt infini de savoir en quoi consiste cette justice plus abondante qu'il demande de vous.

Les pharisiens faisaient profession d'être les plus exacts et les plus rigides observateurs de la Loi de Moïse, leur exactitude allait en ce point jusqu'au scrupule, et à faire toujours plus qu'elle n'ordonnait; ils n'étaient ni fourbes, ni parjures, ni ravisseurs du bien ou de l'honneur d'autrui, ils observaient le sabbat avec la dernière fidélité. Oh! qu'il y a de gens parmi nous qui se croiraient vertueux, si on en pouvait dire autant d'eux, et qui passent pour des gens de probité au jugement du commun des hommes, parce qu'ils observent les préceptes négatifs, et qu'on ne trouve point dans leur vie de crime grossier et scandaleux, comme s'il suffisait de ne pas faire le mal, et qu'il n'y fallût pas joindre la pratique du bien! Aussi les pharisiens n'en demeuraient pas là, ils faisaient de longues prières, la plu-

part de ceux qui portent le nom de chrétiens, n'y donnent que l'espace d'une courte messe, encore l'entendent-ils avec mille distractions; pour peu que la psalmodie et l'office de l'Eglise dure, ils sont à la géhenne, et cédant à l'ennui ils n'attendent pas la fin. Les pharisiens jeûnaient deux fois la semaine, c'est beaucoup si vous ne violez pas les jeûnes prescrits par l'Eglise; combien du moins s'en font dispenser sous des prétextes frivoles, pour une ombre d'indisposition et la crainte d'une incommodité imaginaire! Ils donnaient aux pauvres la dîme de tout ce qu'ils possédaient, et vous ne donnez peut-être pas la vingtième ou la trentième, que dis-je, peut-être pas la centième. Si le zèle du salut des âmes nous rend recommandables à Dieu, rien n'égalait le leur, puisque Jésus-Christ leur rend témoignage qu'ils couraient la terre et la mer pour faire un prosélyte. On canoniserait aujourd'hui dans le monde un homme qui en ferait autant; néanmoins la Vérité nous déclare elle-même que nous serons exclus du ciel à jamais, bien loin d'y tenir les premiers rangs, si notre sainteté ne surpasse la leur.

Qui ne tremblera pour soi en se comparant à eux, et ne s'écriera, ainsi que firent les apôtres au sujet de la difficulté du salut des riches: Eh! qui donc pourra être sauvé? *Et quis poterit salvus esse?* Pour vous rassurer de la trop grande alarme que vous pourriez concevoir, j'ai à vous dire qu'il ne s'agit pas ici des actions extérieures; Jésus-Christ ne leur a jamais reproché qu'ils ne faisaient pas assez de jeûnes, assez de prières, et qu'ils manquaient de payer la dîme, mais ils faisaient mal toutes ces actions de religion, le principe en était gâté et corrompu, la source en était empoisonnée, et par conséquent toutes leurs justices étaient aux yeux du juste juge qui pèse les cœurs dans sa balance, plus horribles et plus impures que le linge le plus souillé. C'est ce que reconnaissaient humblement au nom de tout le peuple les anciens justes qui se revêtaient de ses péchés et s'en humilièrent profondément devant Dieu: *Quasi pannus menstruatus universa justitia nostra.* (Isai., LXXIV.) Voyons donc en quoi leur justice était imparfaite et défectueuse pour éviter l'écueil contre lequel ils ont brisé malheureusement leur vaisseau. Je me borne à trois ou quatre différences principales et essentielles: ils croyaient avoir tout fait lorsqu'ils s'étaient abstenu, des actions criminelles défendues par la loi, et avaient pratiqué celles qu'elle commande, sans les animer d'aucune disposition intérieure dont ils n'avaient pas même l'idée; ainsi leur justice se peut appeler la justice des œuvres, reprouvée en tant d'endroits par saint Paul; celle des chrétiens doit être une justice de la foi et du cœur. En second lieu ils se contentaient d'observer la lettre et l'écorce de la loi, sans pénétrer ce qu'elle a de plus intérieur, ne tenant aucun compte de ce qui en facilite l'accomplissement; un chrétien doit entrer dans l'esprit de la loi, en tirer les conclusions et

l'accomplissement dans toute son étendue. Enfin ils étaient grands à leurs propres yeux, enflés de leur fausse justice, enivrés de l'estime présomptueuse d'elles-mêmes; la justice chrétienne consiste toute dans l'humilité, et celui qui nous est venu enseigner, plus encore par son exemple que par ses paroles, cette vertu presque inconnue sur la terre jusqu'à lui, nous a fait entendre que si nous ne devenons comme de petits enfants nous n'entrerons jamais au royaume des cieux. Enfin les chrétiens ayant reçu incomparablement plus de grâces que les juifs, ont-ils droit de se plaindre qu'on exige d'eux à proportion?

Il est surprenant que les pharisiens n'aient pas reconnu, avec le secours des écritures, ce que des philosophes païens ont reconnu avec celui de la lumière naturelle, que c'est dans le cœur que la vertu réside, que c'est par lui qu'on en doit juger, et non pas seulement par les actions extérieures; qu'ainsi il y a une grande différence entre faire simplement une action juste, et la faire par esprit de justice; ils n'eussent eu garde de s'imaginer que tous ceux, par exemple, qui paraissent courageux aux yeux des hommes, ce qui peut être l'effet du vin ou de quelque liquueur pareille, possédassent véritablement la vertu de force, ni de confondre avec la véritable valeur ce qui est fait par un autre mouvement, quoique tout semblable dans les effets extérieurs. Quel étrange aveuglement à ces docteurs assis sur la chaire de Moïse, de prendre la fausse image, ou plutôt le fantôme et le masque de la vertu pour la vertu même! Mais c'est par là qu'ils en imposaient au peuple.

La théologie nous apprend de plus que c'est l'intention, non pas une intention telle que se proposaient les philosophes qui n'ont connu que très-imparfaitement, et à travers plusieurs nuages, la nature de la vraie vertu, mais une intention dirigée par la foi, qui fait la bonté et le prix de nos actions. C'est cet œil dont parle Jésus-Christ dans l'Evangile qui rend le corps tout lumineux, lorsqu'il est simple, et ténébreux au contraire s'il est mauvais et obscurci: *Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosus erit* (Luc., XI); le cœur n'est pas simple et pur lorsqu'il ne cherche pas uniquement Dieu et sa justice, qu'il se propose quelqu'autre fin que sa gloire et sa volonté, qu'il veut être heureux par la jouissance d'un autre bien que lui, et voilà ce qui corrompt les meilleures œuvres et les rend abominables aux yeux de Dieu qui sonde le cœur et les reins, et qui étant esprit veut être adoré en esprit et en vérité, prétend régner en maître absolu dans le cœur, et ne se paye pas de mines et de cérémonies. C'est pour cela qu'il se plaint si souvent des Juifs par ses prophètes: *Ce peuple, dit-il, m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi*; et que Jésus-Christ traite encore plus durement les pharisiens comme plus corrompus et plus hypoerites; il les avertit de ne se pas reposer dans ces prétendues bon-

ses œuvres dont ils tiraient vanité, et dont ils recevraient un jour le châtement, parce que ce qui est grand dans l'estime des hommes, n'est souvent qu'abomination devant Dieu; il les compare à des sépulcrs blanchis, enrichis de tous les ornements de l'art, qui paraissent des ouvrages charmants aux yeux des hommes, mais cachent au dedans des cadavres hideux rongés par les vers, des ossements de morts et toute sorte de pourriture; ainsi vous paraissez justes aux yeux des hommes, leur dit-il, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité? Pharisien aveugle! nettoie, nettoie premièrement le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors en soit net aussi.

C'est donc le cœur qui est le siège des vices, c'est par là que nous plaisons ou que nous déplaisons à Dieu; en vain empêcherez-vous sa corruption de ne se pas produire au dehors pour conserver une vaine réputation, s'il est corrompu par l'amour du péché et par des désirs criminels; la pureté extérieure est le fruit de l'intérieure, du dedans elle se répand au dehors. L'obéissance que l'homme rend à Dieu doit couler de source, et cette source ne peut être autre que la charité, quand son amour est le principe intérieur qui nous remue, et la gloire la fin, le dehors est net, le corps est éclairé; si on agit par un autre motif, c'est mensonge, illusion, fausse justice.

Les pharisiens ignoraient, ou voulaient ignorer ce point fondamental de toute la morale; ils croyaient avoir satisfait aux commandements de Dieu lorsqu'ils en avaient accompli l'extérieur; ils mettaient le capital de leur religion dans des pratiques extérieures, sans avoir soin de les animer par des dispositions intérieures, qui leur eussent fait trouver de l'agrément devant Dieu.

Les hérétiques pélagiens firent dans la suite un dogme de cette erreur capitale, mais ils furent solidement réfutés par saint Augustin. N'est-il pas visible, leur dit ce grand docteur, que si la vertu ne consistait que dans les actions extérieures, sans y considérer la fin et le motif, nous serions obligés de reconnaître de véritables vertus dans les avarés? Cette prudence si clairvoyante à rechercher les moyens de s'enrichir, cette justice et cette modération qui les empêchent de faire tort aux autres pour ne pas s'embarrasser mal à propos dans des contestations; cette tempérance et cette frugalité qui leur font renoncer aux luxes et aux débauches, par la crainte des dépenses qui en sont inséparables; enfin cette force et cette constance qui se trouvent quelquefois à l'épreuve des plus grands périls et des plus cruels tourments, dont ce même saint docteur apporte un exemple célèbre dans ce qui arriva à la prise de Rome par Alarie, où plusieurs, par une force extraordinaire d'avarice, ne purent être contraints par toutes les tortures des barbares, à découvrir leurs richesses. Toutes ces vertus ne sont-elles pas honteuses du côté de l'intention, puisqu'elles servent d'esclaves à la cupidité? Quoi! Dieu se lais-

sera éblouir au faux lustre de quelque action extérieure de piété et quelque qualité avantageuse? Il se laissera tromper à ce vain éclat, à la beauté apparente de ces fruits de mort qui naissent d'une mauvaise racine, et oubliant ce qu'il doit à sa justice, il admettra dans son royaume, où il ne peut rien entrer d'impur, ceux qui ne l'auront servi que comme les pharisiens, sans que leur cœur soit uni au sien? Ne vous en flattez pas! Ainsi, profitant de leur ignorance et de leur égarement, purifiez le vôtre de toute souillure; examinez, avec toute l'attention dont vous êtes capables, les ressorts qui le font agir, les vues secrètes qu'il se propose. Faites une discussion exacte et rigoureuse de tous ses mouvements les plus imperceptibles, et vous verrez que vous preniez l'ivraie pour le bon grain, la paille pour le froment, et que ce que vous croyiez de l'or et de l'argent, n'était peut-être que du verre et de l'écume; je veux dire que la plupart de vos œuvres n'avaient que l'apparence de piété sans en avoir la vérité, n'ayant point d'autre principe que l'amour-propre, et que vous avez vécu jusqu'ici dans une illusion pitoyable. Oh! combien de ce bois, de ce foin et de cette paille dont parle saint Paul dans ces édifices spirituels, qui ne pourront soutenir le feu du jugement dernier! Oh! qui nous fera la grâce de découvrir et de pénétrer le fond de nos cœurs, afin de redresser tant d'intentions obliques qui nous détournent de notre véritable fin, et n'y rien souffrir qui ne soit dans l'ordre de Dieu. Voilà ce qui a toujours inspiré une sainte frayeur aux plus grands saints, et de la défiance de leurs meilleures actions, et les a rendus insensibles aux louanges des hommes; ils savaient que ses balances sont bien différentes des leurs; que souvent on l'irrite par ce qu'on croit devoir l'apaiser, et qu'il rejette avec mépris et dégoût, ce dont on se promettait d'être récompensé: *Et plerumque sordet in districtione judicis, quod in æstimatione fulget operantis* (S. GREG.).

Les pharisiens n'éprouvaient rien de pareil: comme leurs œuvres extérieures étaient réglées et irréprochables, ils avaient une confiance sans bornes; ils n'avaient que des actions de grâces à rendre à Dieu; bien éloignés de lui dire, comme fit depuis saint Paul, qu'ils ne se croyaient pas justes à ses yeux, quoique leur conscience ne leur reprochât rien: *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (I Cor., IV); en quoi ils péchaient dans le principe, et par une suite naturelle de cette erreur, ils étaient tombés dans une autre, qui est de se croire de parfaits observateurs de la loi, quoiqu'ils n'en observassent que la lettre sans entrer dans son véritable esprit.

Ce ne sont pas seulement ceux qui se contentent d'écouter la loi sans la garder, se croient pour cela justes devant Dieu, qui sont dans l'illusion, ce sont quelquefois ceux qui l'observent le plus exactement; leur erreur est d'autant plus déplorable et plus dangereuse, qu'ils ont moins lieu de s'en vanter que les premiers, et qu'ils s'applaudissent

de cette fidélité; si les premiers, selon la comparaison de l'apôtre saint Jacques, sont semblables à un homme qui jette, en passant, les yeux sur sa figure qu'il aperçoit dans un miroir, et s'en va aussitôt, oubliant à l'heure même quel il était, les autres ressemblent à celui qui y tiendrait toujours les yeux attachés, mais pour s'admirer et s'idolâtrer lui-même, quoiqu'il eût le visage difforme et plein de taches. Tels étaient les pharisiens : ils avaient sans cesse la loi dans la bouche, ils l'avaient dans leurs vêtements, portant attachées autour de leurs têtes, de leurs bras, au bas des franges de leurs robes, de longues bandes de parchemin dans lesquelles elle était écrite en gros caractères; ils l'avaient même dans leurs mains, mais ils ne l'avaient point du tout dans le cœur, et par là rejetaient la vérité de Dieu dans l'injustice, car le cœur est proprement le lieu où elle veut être gravée en caractères d'amour; on ne la pratique véritablement que lorsqu'on l'aime, qu'on en fait sa joie et ses délices; comme on ne l'aime en vérité, que lorsqu'on la pratique par la charité.

Les pharisiens n'étant donc possédés que de l'esprit de crainte, et de l'amour des récompenses temporelles, à savoir l'exemption des châtimens et la possession des biens de la terre, ne s'attachant qu'à l'écorce et n'observant pas la loi par l'amour de la loi et de la justice qu'elle renferme, en étaient de vrais prévaricateurs; et c'est avec grande raison que Jésus-Christ leur reprochait que Moïse leur ayant donné une loi, nul d'eux néanmoins ne l'accomplissait. En effet ils mettaient le capital de la religion en des pratiques extérieures, tandis qu'ils violaient la charité qui en est l'âme. Cette disposition basse et servile de leur cœur penché vers la terre faisait qu'ils s'en tenaient à la lettre, et n'entraient pas souvent dans l'intention du législateur; par exemple, Moïse, ainsi que Jésus-Christ nous l'apprend dans l'Evangile, avait permis aux Juifs, à cause de la dureté de leur cœur, certaines choses qui étaient contre l'ordre naturel et la première institution de Dieu, comme d'épouser d'autres femmes après avoir répudié les leurs; les pharisiens, au lieu de favoriser comme ils faisaient le relâchement que la corruption des temps avaient introduit, devaient s'y opposer, et savoir que les choses n'avaient pas été ainsi dès le commencement, que le mariage est indissoluble de sa nature, et distinguer entre ce que la sagesse et la volonté du Créateur a établi, et ce que la dureté du cœur humain arrache à sa condescendance. Ils ignoraient (ce qui est tout autrement considérable) que toute leur loi n'était qu'une ébauche, la justice des injustes, la loi des faibles, des commençans, des esclaves, qui ne conduit que par la crainte des maux temporels, et par l'espérance des biens charnels, un pédagogue qui mène à Jésus-Christ, lequel l'a fait accomplir comme il faut par la grâce, et que la fin unique en est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. L'égarement ne leur était-il pas iné-

vitabile, puisqu'ils ne savaient pas le terme où ils devaient tendre, ils ne faisaient que discourir en l'air de la loi et du Décalogue, n'étant pas dans le point de vue d'où il fallait envisager toute la conduite que Dieu avait tenue jusque-là; je veux dire qu'ils n'avaient pas devant les yeux la fin de la loi qui est Jésus-Christ, et la fin des commandemens qui est la charité. Voilà la double clef des Ecritures anciennes, dont ces faux docteurs n'avaient su se servir; c'est pourquoi Jésus-Christ leur reproche que s'étant saisis de la clef de la science, ils n'y étaient pas entrés eux-mêmes, et l'avaient fermée à ceux qui y voulaient entrer: c'étaient des aveugles et des guides d'aveugles qui conduisaient les autres dans le précipice. Il ne faut pas s'étonner si connaissant si peu l'esprit de la loi, ils ignoraient son étendue, et n'en savaient pas tirer les conclusions prochaines et naturelles; cela paraît par cet évangile même, où notre divin Maître est obligé de les instruire sur des transgressions qu'ils commettaient sans scrupule, et que leur ignorance n'excusait pas de péché, parce qu'elles sont contre le droit naturel, qu'on n'ignore jamais invinciblement.

Il est indubitable que la même loi, qui défend la fornication et l'adultère, défend les désirs de ces vices, et qu'on n'en vient même aux actions extérieures par lesquelles ils sont consommés, qu'après avoir ouvert, et livré son cœur à ces désirs infâmes. On ne commettrait pas pareillement de meurtres, si on avait soin de réprimer les premières saillies de la colère; il est vrai que le Décalogue n'en parle pas, mais cela est enfermé implicitement, comme parle l'école, dans le précepte de l'amour du prochain. Ils ne comprenaient pas que Dieu ne défend de tuer que parce qu'il veut qu'on s'entr'aime, et que l'homicide est directement opposé à cet amour mutuel; s'ils avaient bien compris cette vérité, ils eussent conclu que la loi qui punit l'homicide interdit tout ce qui est inspiré par la haine, ils eussent eu autant d'éloignement de regarder une femme avec un mauvais désir, que de commettre un adultère avec elle.

Jugez par là, chrétiens auditeurs, non-seulement de l'ignorance, mais encore de la corruption effroyable de ces faux justes, puisque ne faisant aucun scrupule de tous les mauvais désirs, et croyant pouvoir s'y abandonner impunément, leur cœur était comme une sentine et un réceptacle de toutes ces ordures, et leur esprit une fourmilière de sales pensées.

Vante après cela, pharisien insensé, vantes prétendues justices! Présente-toi à Dieu avec confiance, puisque ton cœur est pur, et qu'il ne te reprend de rien; dis hardiment que tu ne lui as jamais désobéi en rien de ce qu'il a commandé! C'est par là même que tu te fermes la porte de la miséricorde et le royaume des cieux, où nul n'entrera jamais, s'il ne devient petit à ses yeux comme un enfant.

C'est le troisième défaut de la justice des

pharisiens, ne connaissant point la justice qui vient de Dieu, et s'efforçant d'établir la leur propre, ils ne se sont point soumis à Dieu pour recevoir cette justice qui vient de lui, amoureux de leurs propres œuvres, ils n'ont pas voulu comprendre que ce n'était pas en eux-mêmes, mais uniquement en Jésus-Christ qu'ils devaient la chercher. L'essence et le caractère du pharisaïsme consistaient, pour ainsi dire, dans cette confiance présomptueuse en ses propres forces, fondée sur le désir de l'indépendance naturelle à l'homme. De là cette satisfaction intérieure, et ce ravissement continu à la vue de leurs avantages imaginaires; de là ce faste extérieur, ce mépris et ce dédain qu'ils avaient des publicains et des pécheurs; de là cette affectation des premières places dans les festins, et des premières chaires dans les synagogues, des noms et des qualités magnifiques; de paraître hommes d'oraison et de plus grands observateurs de la loi, en portant de plus larges phylactères, et enfin de faire toutes leurs actions afin d'être vus des hommes; enfin cette passion maligne les rendit les ennemis perpétuels du Sauveur du monde, parce que sa réputation offusquait la leur: ils ne craignirent pas d'attribuer ses miracles les plus éclatants et les plus incontestables, à intelligence avec le démon, et se portèrent jusqu'à cet attentat horrible, que de conjurer sa mort, et le livrer à Pilate, de la timidité duquel ils l'arrachèrent par des cris sélicieux.

L'esprit chrétien est directement opposé à cet esprit d'orgueil, il nous porte à nous considérer incessamment comme des enfants d'un père dégradé, de misérables esclaves, s'étant révoltés contre leur souverain qui ne sont dignes que d'un supplice éternel. C'est à sa pure miséricorde que nous sommes redevables de ce qu'il ne nous a pas condamnés aux feux de l'enfer. Les plus grands saints sont le plus pénétrés de ces sentiments, ils savent que le bien n'habite pas en eux, que le péché au contraire y vit, qu'ils ont au fond du cœur le principe et la racine de tous les crimes, que ce n'est que la grâce de Jésus-Christ qui empêche cette malheureuse concupiscence de se déborder et d'enfanter ces monstres qui font horreur, loin d'insulter aux plus grands pécheurs, ils se confondent avec eux, et s'humilient au-dessous d'eux, bien convaincus que sans une bonté spéciale de la Providence qui s'est appliquée à les conduire dans leurs voies, ils seraient tombés dans des excès plus criants; de là cette fuite des louanges et de l'approbation des hommes, cet amour des humiliations et des opprobres, cet éloignement du faste et des pompes du siècle, et de tout ce qui nourrit l'orgueil; de là cette soumission aveugle à toutes les épreuves, par lesquelles il plaît à Dieu de les faire passer, se croyant toujours traités trop doucement. De là qu'on opère son salut avec crainte et tremblement, ne fondant uniquement son espérance que sur les mérites infinis du Médiateur, et que quelques progrès qu'on ait faits dans la piété, on n'en

est que plus convaincu de sa faiblesse et de sa pauvreté, que plus soumis et plus dépendant; on reconnaît sincèrement que tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ses actions, est l'ouvrage de la grâce, qu'on n'en mérite aucune récompense, et que s'il plaît à Dieu de nous en gratifier un jour, c'est qu'il aime à couronner ses propres dons.

Voilà les mouvements naturels qu'inspire l'esprit qui ne repose que sur les humbles, sont-ce les vôtres? Avez-vous horreur de ce portrait que je vous ai tracé au naturel, de l'orgueil pharisaïque? Hélas! si vous n'avez pas tremblé à cette peinture, votre cœur est infecté de ce maudit levain. Quel malheur serait-ce à nous de vivre en pharisiens sous l'Evangile, et de porter l'hypocrisie dans une religion qui ne doit être qu'esprit et vérité, qui ne respire que l'humilité, une religion qui adore un Dieu revêtu de la forme d'esclave, et attaché à une croix entre deux scélérats! Etudions-nous la loi de Dieu, et tâchons-nous d'entrer dans son esprit; cherchons-nous jusqu'où elle s'étend; oh! souvent ce n'est que pour l'éluder, on pour savoir jusqu'à quel point nous pouvons l'enfreindre sans nous perdre, jusqu'où se pourra satisfaire la propre cupidité, sans encourir la damnation éternelle. Vous dites, par exemple, que l'Evangile ne défend pas le bal et la comédie; j'avoue que ces termes ne s'y trouvent pas, les Juifs avaient des divertissements plus innocents; il n'était pas nécessaire que Jésus-Christ invectivât contre. Par cet argument du silence de l'Evangile, vous concluriez que les combats des gladiateurs si fort en usage alors parmi les Grecs et les Romains, sont des exercices honnêtes et permis; mais entrez dans l'esprit de l'Evangile, et vous verrez tout d'un coup combien ces passe-temps profanes sont incompatibles avec lui; l'Evangile ne prêche que pénitence, retraite, mortification des sens, obligation de prier sans cesse, de porter sa croix après Jésus-Christ: et ce n'est là que dissipation, joie dissolue, étalage de pompes du siècle, oubli de Dieu, et une espèce d'enivrement. Est-ce entrer dans l'esprit de la loi évangélique d'entreprendre des procès, dont vous ne verrez peut-être jamais la fin, pour quelque léger intérêt, ou un point d'honneur chimérique? Vous engageriez-vous de gaieté de cœur dans tant d'affaires et d'embarras, qui excitent vos passions et ne vous laissent presque pas un moment pour vaquer à votre salut? Vous vous plaisez à faire grande dépense, à entretenir un gros équipage, à avoir des meubles magnifiques, une table bien fournie, tout cela est-il conforme à cet esprit de pauvreté, de dénuement, de mortification qui fait le fond de l'Evangile?

Observons-nous la lettre du même Evangile qui défend les regards lascifs et tous les désirs volontaires et délibérés de commettre le mal comme des adultères effectifs? Combien de gens dont la vie n'est qu'un adultère continu, en ayant les yeux tout pleins, et, comme parle saint Pierre, les com-
mettant jusqu'aux pieds des autels? On au-

rait horreur d'en commettre un extérieur aux yeux des hommes dans un temple matériel, la pensée seule en fait frémir, et on ne craint pas d'en commettre un grand nombre dans le temple de son cœur aux yeux de Dieu. Nous en tenons-nous de même à ce que Jésus-Christ prescrit sur le jurement, de nous contenter de dire : Cela est, ou : Cela n'est pas, regardant ce qui est de plus comme mal, ou venant du mal? Je veux croire que vous avez en exécution le blasphème et ces railleries impies des libertins de profession, mais s'abstient-on des jurements en choses légères pour de petits intérêts temporels, de serments fréquents de son propre mouvement, sans nécessité? Qui des marchands obéit à cette loi et ne s'expose pas par là à un danger continu de se parjurer? Et quand nous ne tomberions pas dans cet excès, est-ce connaître la sainteté de Dieu que de croire qu'il n'y ait que le parjure qui le déshonore à l'égard de ce précepte? Je ne poursuivrai pas tous les autres, dont Jésus-Christ nous a donné la vraie intelligence, et qu'il a perfectionné, cela nous conduirait trop loin; mais quand vous observeriez tout ce que Jésus-Christ a ajouté à la loi ancienne, et n'omettriez rien de toutes les observances que l'Eglise prescrit à ses enfants, votre justice peut encore être aussi défectueuse que celle des pharisiens. Comment cela? si vous n'avez soin de la rendre intérieure et d'agir par amour de la justice, car la justice est fautive quand elle n'est pas fondée sur la vérité, quand on pratique des œuvres de justice par des motifs humains, lorsqu'au lieu de rapporter les créatures à Dieu, l'on rapporte au contraire Dieu aux créatures, à sa propre gloire, à ses petits intérêts. Cette fautive justice est appelée par les Pères double iniquité, parce que sous le voile de piété elle en impose aux autres, et à nous tous les premiers, nous persuadant que nous sommes dans l'ordre et dans la voie, lorsque nous sommes dans le désordre et l'égarement.

Il me resterait à vous faire voir avec combien de justice Dieu exige de nous une plus grande perfection que des Pharisiens, puisqu'il nous a départi ses grâces en plus grande abondance, et que c'est un oracle prononcé par Jésus-Christ qu'on redemandera beaucoup à celui à qui on aura donné beaucoup, et qu'on fera rendre un plus grand compte à celui à qui on aura confié plus de choses : *Cui commendaverunt multum plus petent ab eo.* (Luc., XII.) Autant Dieu est magnifique et libéral dans la distribution de ses dons, dit un Père, autant en exige-t-il l'usage en créancier avare : *Bonorum suorum magnificus largitor, sed avarus exactor.* Un discours entier ne suffirait pas pour faire le dénombrement de tous ceux dont il vous a comblés, et en combien de manières il vous a préférés aux Juifs et aux pharisiens. Passons à ce qui reste de l'évangile que nous avons presque suffisamment éclairci par les principes établis ci-dessus.

Audistis quia dictum est antiquis : Non occides, qui autem occiderit, reus erit iudicio,

Il est ordonné dans votre loi que quiconque tuera sera puni par le jugement, c'est-à-dire sera déféré au juge afin de subir la peine de mort portée par la loi. Vos docteurs n'exigent rien au delà; ils croient qu'on a obéi au précepte quand on n'a pas versé le sang de son prochain, mais moi je vais à la cause du mal, j'applique la cognée à la racine de l'arbre, et je vous déclare que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être puni par le jugement : *Ego autem dico vobis quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio.* Je vous apprendis que la colère n'est pas un moindre péché devant Dieu que l'homicide l'est dans l'estime de vos docteurs, et qu'il punira la colère d'un plus grand supplice que les hommes ne puniraient un meurtre, et même qu'ils ne peuvent imaginer.

Qui autem dixerit fratri suo : Raca, reus erit consilio. Celui qui dira à son frère *Raca*, méritera d'être condamné par le conseil. Ce mot, selon quelques interprètes, est un terme de mépris; selon d'autres, c'est un mot qui ne signifie proprement rien, mais qui marque seulement l'émotion et la colère de celui qui le prononce. Par le conseil, il faut entendre le suprême et dernier tribunal des Juifs appelé grand Sanhédrin, composé de soixante-dix sénateurs, dans lequel on discutait les affaires les plus importantes de l'État, surtout celles qui concernaient la religion; ses jugements étaient très-sévères et sans appel. Le Sauveur du monde veut donc dire que celui qui se laissant aller par la passion de colère, la ferait paraître au dehors par quelque geste ou quelque parole choquante, serait aussi coupable au jugement de Dieu qu'un homme que le tribunal suprême des Juifs aurait justement condamné aux plus grands supplices qu'il avait coutume de décerner, tels que la lapidation.

Qui autem dixerit : Fatue, reus erit gehennæ ignis. Mais celui qui dira à son frère : Vous êtes un fou, méritera d'être puni de la géhenne du feu, c'est-à-dire si la colère vous pousse à dire au prochain des injures qui le déshonorent, il ne faut plus chercher sur la terre d'exemple de la sévérité avec laquelle Dieu punira cet outrage, puisque ce sera la peine de l'enfer, et d'un enfer plus rigoureux auquel il condamnera le coupable.

Il me semble entendre ici ceux qui jugent des choses divines selon la chair, c'est-à-dire selon la faiblesse de l'esprit humain, se récrier que sa conduite est cruelle, *non est æqua via Domini.* Quoi! damner éternellement un homme pour en avoir traité un autre de fou! Et où sont cette bonté et cette clémence qu'il s'attribue? Il leur répond lui-même par son Prophète : *Sont-ce mes voies qui ne sont pas justes? Ne sont-ce pas plutôt les vôtres qui sont corrompues?* Oui, Seigneur, vos voies sont certainement pleines de justice et d'une équité souveraine! Ceux dont le cœur n'est pas corrompu le reconnaîtront sans contredit, les enfants de la vérité trouveront toujours que tout ce qui est vrai est doux, et que la fausseté ne peut être

douce qu'à ceux qui aiment l'erreur et se nourrissent du pain du mensonge : *Veritatis amator suave clamat esse quod verum est*. Voilà la disposition sincère de tous ceux qui appartiennent à la vérité. Et comme la menace de Jésus-Christ les pourrait troubler, quelque certitude que la foi leur donne qu'il ne peut excéder dans ses châtimens, ils doivent savoir que Jésus-Christ n'entend pas ici parler d'une colère passagère qui n'a point de racine dans la volonté, mais d'une haine enracinée qui a étouffé la charité, et tend à déshonorer entièrement parmi les hommes celui qui lui est odieux. Ce ne sont pas ces premiers mouvemens qui nous surprennent comme malgré nous avant que nous ayons eu le temps de réfléchir; ce sont des mouvemens que l'âme connaît et ne réprime pas, c'est un sentiment délibéré et volontaire qui nous irrite contre le prochain, et nous fait former des desseins de vengeance; en un mot c'est une haine consommée, incompatible avec la charité. Or c'est par un effet de sa bonté que Jésus-Christ attaque le mal dans son principe, et qu'il éteint l'étincelle qui causerait un grand embrasement; car il est bien plus aisé de ne se point mettre du tout en colère que de demeurer dans des bornes précises lorsqu'on s'y est mis une fois : les passions sont des bêtes farouches qu'on ne retient pas aisément lorsqu'elles sont une fois déchaînées. Ainsi, profitons de son conseil, et remédions au mal dès son origine; que de maux ne préviendrons-nous pas, et qui pourrait les tous décrire? On se laisse emporter à des extrémités qui causent de l'horreur, et font de ce monde une espèce d'enfer dans lequel l'on est acharné l'un contre l'autre. Il serait au contraire une image du ciel et de la félicité que nous y espérons, si chacun veillait sur soi pour éviter tout ce qui peut faire ombre de peine à son frère, et si on faisait mourir son émotion dans sa bouche et dans son cœur aussitôt qu'elle est formée et qu'on regardât Jésus-Christ en la personne de ses frères.

Si ergo offers munus tuum ad altare, etc. Si donc lorsque vous présentez votre don à l'autel, vous vous ressouvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre don devant l'autel et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre présent. Il avait longtemps auparavant déclaré par ses prophètes qu'il aimait mieux la miséricorde que le sacrifice, et la charité fraternelle que les holocaustes; il veut qu'on le prie, mais avec des mains pures, sans colère et sans contention. Eh! comment l'esprit, qui forme la prière en nous et qui est la charité même, pourrait-il compatir avec les animosités, les piques, les querelles et les inimitiés? Comment ce même esprit les exaucerait-il? C'est pour cela que dans la célébration des saints mystères, qui est la prière et le sacrifice par excellence, on s'entredonne encore aujourd'hui un saint baiser, appelé le baiser de paix, par où l'Eglise vous marque combien vous êtes

indignes d'y assister et de participer aux effets de grâces que Jésus-Christ y répand, si votre cœur est souillé par quelque racine amère de haine et quelque désir de vengeance. Eh quoi! si on demandait un cœur de frère à un Juif, pour offrir un bouc ou une brebis, quelle doit être la disposition de celui d'un chrétien qui immole par les mains du prêtre l'agneau immortel et se nourrit de la chair de cette adorable victime? Une religion dont l'âme est la charité peut-elle souffrir aux pieds de ses autels un homme ulcéré de haine et qui ne respire que vengeance? Ne délibérez donc pas, si vous avez donné par votre procédé sujet à votre frère d'être peiné contre vous; courez lui faire satisfaction et fermer cette plaie que vous avez faite et qui pourrait s'envenimer et devenir mortelle, c'est Jésus-Christ lui-même qui vous l'ordonne: quelque jaloux qu'il soit de la gloire de son Père céleste, il veut que vous interrompiez le sacrifice et que vous laissiez votre présent à l'autel, pour aller apaiser celui que vous avez offensé, parce qu'il est encore plus jaloux de la charité que ses membres se doivent les uns aux autres, et que sans elle la religion est vaine; la plus agréable hostie qu'on puisse lui immoler, c'est la colère; offriez-vous des hécatombes, livrassiez-vous votre propre corps aux flammes pour le maintien de la foi, de tels sacrifices ne pourrnt lui plaire et ne vous serviront de rien: les moindres joints à celui-là seront reçus en odeur de suavité.

Arrachez donc promptement de votre cœur et de celui de votre frère toutes les semences de haine par une humble et nécessaire satisfaction, si vous êtes l'agresseur; ou par une prévention charitable et volontaire, s'il y a lieu de juger qu'une telle conduite, le couvrant d'une confusion salutaire, pourra ranimer sa charité éteinte. Quelle joie! quel triomphe d'avoir gagné votre frère! Si cette voie n'est pas propre pour ramener son esprit, la charité vous en suggérera quelque autre; car elle n'est pas moins ingénieuse que la cupidité.

Tâchez donc d'avoir la paix avec tout le monde et de conserver la charité envers vos frères aux dépens de tout. C'est à l'acquisition, à la conservation et à l'augmentation de ce trésor, de cette reine des vertus, qu'il faut uniquement travailler sur la terre, puisque c'est elle seule qui doit régner, et par laquelle nous devons régner nous-mêmes dans le ciel.

HOMÉLIE XVIII.

Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte.

SUR LE HONTEUX ESCLAVAGE DES PÉCHEURS

Nemo potest duobus dominis servire: aut enim unum odio habebit, et alterum diliget; aut unum sustinebit, et alterum contemnet. (Matth., VI.)

Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un, et aimera l'autre; ou il respectera l'un, et méprisera l'autre.

Ces paroles ne semblent-elles pas démenties par l'expérience? Ne voyons-nous pas

des gens qui sont esclaves en même temps de l'ambition et de la volupté? Saint Augustin nous apprend qu'avant que Dieu l'eût touché efficacement par sa grâce, il soupirait tout à la fois pour les honneurs, pour les richesses, pour les plaisirs sensuels : *Inhiabam lucris, honoribus, conjugis.* (lib. *Conf.*) Il est aisé de résoudre cette difficulté; toutes ces passions différentes sont des branches du méchant arbre planté par le démon dans notre cœur; ce sont diverses productions ou ruisseaux de la cupidité qui coulent de la même source : lorsque celui qui y est livré les peut contenter toutes, il n'y manque jamais. Je sais qu'il arrive quelquefois qu'elles exigent des choses opposées, ce qui fait le tourment de l'âme, comme nous verrons bientôt; mais dans ces rencontres-là mêmes, elles ne demandent pas la destruction de la cupidité, ou plutôt la cupidité sait bien les accorder; elle les conserve toutes vivantes au fond du cœur, mais elle en sacrifie pour un temps une moins forte à la plus violente, à peu près comme un marchand qui, se voyant pressé par une horrible tempête de décharger son vaisseau, jette lui-même dans les gouffres de la mer ses plus précieuses marchandises, pour lesquelles il avait entrepris un voyage de si long cours. L'amour de la vie le détermine sur-le-champ et lui fait prendre ce parti sans balancer; en est-il moins attaché au gain lorsqu'il se résout à faire une perte qui le ruine? Non, sans doute; mais il aime encore mieux sa vie, et il faut qu'un moindre bien cède à un plus grand.

Quand le Fils de Dieu nous assure donc si positivement qu'il est impossible de servir deux maîtres, et que c'est en vain que nous essayerions de les contenter l'un et l'autre, cela ne doit s'entendre que de la cupidité et de la charité de Dieu et de la créature, de l'amour du bien suprême jusqu'au mépris de soi-même, ou de soi-même jusqu'au mépris de Dieu; ce qui forme ces deux cités, Jérusalem et Babylone, dont parle si admirablement saint Augustin, parce que l'une de ces villes ne peut se bâtir que sur les ruines de l'autre, et qu'il y a une guerre immortelle, une opposition infinie, une haine irréconciliable entre elles, et l'injustice deviendra aussitôt justice, les ténèbres la lumière, que la cupidité dominante obéisse à Dieu.

Non potestis Deo servire et mammonæ. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent. Vous voyez par ces paroles que la servitude est essentielle à la créature; il ne lui est pas libre de ne prendre aucun parti; elle ne trouve pas au dedans d'elle-même de quoi se soutenir et remplir le désir immense qu'elle a d'être heureuse; il faut qu'elle cherche au dehors et qu'elle se choisisse un maître, Dieu ou ses créatures; elle ne peut être dans l'équilibre entre ces deux objets incompatibles; il faut de nécessité pencher d'un côté. Ne délibérez donc pas si vous demeurerez neutres : il faut nécessairement prendre parti; dès là que vous ne voudrez être qu'à vous-mêmes et jouir de vous-mêmes, vous imitez l'orgueil de l'ange apostat,

et vous êtes les esclaves de votre cupidité; vous ne pouvez être citoyens de Babylone et de Jérusalem tout à la fois; un même corps peut bien être en même temps dans des lieux différents par la puissance extraordinaire de Dieu; mais il est absolument impossible que l'âme ou le cœur y soit. Votre cœur, dit Jésus-Christ, est là où est votre trésor; c'est là où il faut le chercher, et il implique contradiction qu'il soit ailleurs, puisqu'il est impossible de toute impossibilité que l'homme ait à la fois deux fins dernières; car si l'une est subordonnée à l'autre, elle n'est plus dès là fin dernière, et vous arriveriez plutôt en orient en prenant une route directement opposée, qu'au bonheur du ciel en marchant dans la voie large et spacieuse du siècle.

Il ne s'agit donc pas, encore une fois, de s'affranchir de tout joug et de toute domination; il est question uniquement de faire choix entre deux maîtres, et c'est ici où je me vois obligé de faire à la plupart des chrétiens la même proposition qu'Elie faisait aux Juifs qui avaient abandonné le Dieu de leurs pères pour adorer de vaines idoles : *jusqu'à quand serez-vous comme un homme qui boîte des deux côtés?* Si le Seigneur est Dieu, suivez-le; si c'est Baal, quittez le Dieu d'Israël pour le suivre. Je croirais vous faire injure de vous proposer une pareille alternative, si l'expérience ne m'apprenait que la volupté, l'argent, le ventre l'emportent sur Dieu dans le cœur des hommes, et ne me forçait de n'en pas douter. Tâchons de les faire rougir d'une préférence si indigne et d'une alliance si monstrueuse; faisons-leur sentir qu'ils se couvrent d'opprobre et d'infamie en servant les créatures, et qu'ils se rendent de plus malheureux, au lieu qu'en s'attachant au culte de Dieu, ils se couronnent de gloire et se procurent un bonheur solide. Ainsi, je vous prouverai (et la chose me sera bien facile) que la servitude ou l'amour dominant des créatures est une vraie servitude qui nous déshonore, nous dégrade et nous avilit et remplit notre vie d'annertume; la servitude, au contraire, que nous rendons à Dieu, ou l'amour dominant de la justice, est la vraie liberté de l'âme et la comble d'une joie toute sainte et toute spirituelle. Voilà, ce me semble, les ressorts les plus puissants qu'on puisse employer pour remuer le cœur humain.

L'homme, par sa création, est situé au-dessus des créatures inanimées; Dieu les a toutes produites pour son usage et les lui a assujéties; ainsi nous avons droit de nous en servir en souverains; or, du moment que notre cœur s'y attache par un amour dominant, nous en devenons les esclaves, et de tout ce qui peut nous les ravir. C'est en cette manière, dit saint Augustin, qu'un amateur de richesses l'est d'une étincelle de feu, parce qu'elle peut exciter un incendie qui consumera ces grands biens, dans la possession desquels il établit sa félicité. Qui pourrait décrire les agitations d'un cœur épris d'amour pour quelque objet sensible? Saint Augustin, qui en avait fait une

triste expérience durant les emportements de sa jeunesse, nous en sera un témoin fidèle : « Je me voyais cruellement déchiré, dit-il, comme avec des verges de fer toutes brûlantes par les jalousies, les soupçons, les craintes, les colères, les haines mortelles. » Or, je vous demande si en cet état on est au-dessus de l'objet de sa passion, puisque au contraire on se voit asservi à une infinité d'autres choses qui peuvent l'enlever. En vérité, en vérité je vous le dis (c'est le Sauveur du monde qui parle), quiconque commet le péché est l'esclave du péché : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati* (Joan., VIII); le péché nous rend esclaves de la loi impérieuse des membres, et d'autant plus esclaves que nous croyons être plus maîtres de notre volonté et plus affranchis de toute loi. Un maître, dit saint Chrysostome, qui loin d'être obéi de ses valets n'oserait faire un pas sans leur permission, qui s'en voit maltraité à tous moments, raillé avec insolence, chargé de coups et traité avec le dernier mépris, serait-il véritablement maître ? A qui ce nom devrait-il être attribué à plus juste titre, au maître ou aux serviteurs ? Tout n'est-il pas renversé dans cette maison ? Ce n'est là toutefois qu'une faible image de l'indignité avec laquelle les sens du corps traitent l'âme, leur maîtresse, lorsqu'elle cède à leurs impressions et s'asservit à eux.

Ce qui rend la captivité du péché si déplorable et si redoutable en même temps, c'est qu'elle est inséparable de celle du démon, je veux dire de la cruelle servitude sous le plus détestable des tyrans qui a acquis un droit funeste sur tous les pécheurs : *a quo captivi tenentur secundum ipsius voluntatem* (II Tim., II); il lie les âmes, les enchaîne, les emprisonne et les domine d'une manière si absolue, que saint Augustin ne fait pas difficulté de le comparer à un cavalier qui fait tourner à sa fantaisie le cheval sur lequel il est monté et le pousse partout où il lui plaît.

Après cela, pécheurs, vantez-vous, ainsi que faisaient les Juifs, de n'avoir jamais été esclaves ! Mais plutôt reconnaissez que le péché vous a dégradés et vous a réduits à la condition des bêtes, que vous avez autant de tyrans que de passions, que vous dépendez des moindres créatures qui peuvent leur être favorables ou contraires et de la plus détestable de toutes, qui ne vous fait pas toujours ici-bas sentir toute la dureté de son joug que pour l'appesantir un jour d'une manière effroyable, et que nous ne sommes pas capables de comprendre. Eh comment, s'il nous reste encore une étincelle de foi, pouvons-nous demeurer un seul moment en cet état, et trouver du goût aux plaisirs fades que notre ennemi nous procure, comme ces oiseaux pris dans des filets et enfermés dans des volières en prennent à manger le grain qu'on leur donne pour les engraisser ?

Mais par quels degrés tombe-t-on dans cet abîme ? apprenons-le encore de saint

Augustin : « J'étais attaché, dit-il (lib. IX Conf.), non pas avec des fers étrangers, mais par ma propre volonté, devenue plus dure que du fer : *Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate*; le démon la tenait en sa puissance, il en avait fait une chaîne dont il me serrait étroitement : car en se déréglant dans la volonté, on s'engage dans la passion ; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude, et en ne résistant pas à l'habitude, on s'engage dans la nécessité de demeurer dans le vice et de croupir dans l'ordure. Ainsi cette suite de désordres et de corruptions, comme autant d'anneaux enlassés les uns dans les autres, formaient une chaîne avec laquelle mon ennemi me tenait dans une cruelle servitude. » Ah ! qu'il est difficile, s'écrie le Sage, que cette triple chaîne, formée par la concupiscence, l'habitude et le démon, se rompe jamais : *Funiculus triplex difficile rumpitur*.

Il est très-difficile, je l'avoue, et même impossible à l'homme, mais rien n'est impossible à Dieu, tout cède à sa grâce ; si le démon nous est représenté comme un fort armé qui s'est emparé d'une place et garde avec soin sa conquête, Jésus-Christ est cet autre plus fort que lui qui survient, lui enlève toutes ses armes et ses dépouilles, et il nous assure lui-même que si le Fils nous met en liberté, nous serons vraiment libres, affranchis du péché et les heureux esclaves de la justice, ce qui est l'état naturel dans lequel nous avions été créés, et rétablis ensuite après en être déchus par la grâce du baptême.

Soupirons donc après la liberté si nous avons le malheur d'être esclaves, secondons les efforts de notre libérateur, n'ayons plus d'intelligence avec notre tyran, ne mettons plus notre gloire dans ce qui nous couvre de confusion ; soumettons-nous à l'empire du divin amour. Ce n'est que par cet amour que nous rentrons dans l'ordre naturel qui fait la tranquillité de l'âme aussi bien qu'en cette supériorité dans laquelle nous avons été placés dès le commencement au-dessus de tous les corps ; rappelons la sublimité de notre origine céleste et de notre seconde naissance encore plus divine. Employons ce qui reste d'activité, de vivacité, de sentiments d'honneur pour nous mettre en pleine liberté et faire régner Dieu en nous, ce qui est régner nous-mêmes. Eh ! si les païens, en qui les ténèbres de l'idolâtrie n'avaient pas étouffé tous ces mouvements, on dit que leur âme était trop noble pour la ravalier ainsi, et qu'ils étaient nés pour quelque chose de plus grand que pour servir leur corps, que peuvent penser des chrétiens qui se doivent déjà regarder comme citoyens du ciel, et qui espèrent y régner à jamais avec Jésus-Christ ?

Ah ! soyez bien persuadés que tout homme qui n'est pas dans cette indépendance des créatures n'est pas dans la voie de la justice, et qu'il doit génir vers notre unique

Libérateur, jusqu'à ce qu'il l'ait établi dans cette disposition essentielle.

Si ce premier avantage ne vous touche pas assez, parce que ces liens du péché et de la justice sont invisibles, et que vous ne faites pas l'usage que vous devriez de votre foi, la considération de votre propre bonheur fera peut-être plus d'impression sur vous. Je ne parle pas seulement du bonheur futur dont la vertu est la semence, ni du malheur éternel qui sera la solde du péché; les pécheurs qui auront bu dans la coupe empoisonnée de Babylone sentiront alors, dit saint Augustin, par des tranchées aiguës et par le déchirement de leurs entrailles, avec quelle avidité ils ont dévoré des tourments; les biens et les maux éloignés font d'ordinaire une impression trop légère sur des cœurs de chair; je parle du malheur et du bonheur de la vie présente, et prétends que l'amour des créatures la remplit d'amertumes, et celui de Dieu, au contraire, de joie et de consolation.

Il s'en faut bien que le monde fasse goûter à ses amateurs des joies toutes pures, elles sont toujours détrempées de fiel et d'absinthe; un homme dominé par sa cupidité n'a pas d'ordinaire une seule passion, il nourrit divers desirs souvent contraires les uns aux autres; or, ce qu'étaient les deux jumeaux dans le sein de Rebecca, où ils s'entre-battaient, ce que sont divers partis dans un Etat, des vents contraires sur la mer, une exhalaison chaude enfermée dans une nue, un lion et un taureau dans une barrière, voilà ce que sont diverses passions et divers desirs dans un cœur: ils le déchirent et causent à l'âme la même douleur qu'un membre disloqué et arraché causerait au corps.

Mais je veux qu'un homme n'ait qu'une seule passion dominante, et qu'il soit uniquement occupé de sa grandeur ou de ses plaisirs, il est néanmoins impossible que cette unique passion domine avec tant d'empire, qu'elle exclue absolument toutes les autres. Pour soutenir l'éclat des dignités, il faut des richesses, il faut des protecteurs et des amis: voilà le désir des richesses, et de cultiver ceux qui peuvent nous servir ou nous nuire, joints à celui des honneurs; ces desirs seront, si vous voulez, subordonnés, j'y consens, ils se feront toujours sentir, et mettront la division dans l'âme, et c'est ce qui fait son martyre, et oblige saint Bernard à s'écrier: *O ambitio ambientium crux!*

Il n'en est pas ainsi quand on aime Dieu, on trouve dans ce souverain objet tout ce qu'on peut désirer, tout ce qui peut remplir la vaste capacité du cœur humain; les saintes passions qu'excite cet amour, loin de s'entre-détruire, se soutiennent mutuellement, et se prêtent des forces, n'étant que divers mouvements de la même charité; et voilà ce qui fait notre bonheur et notre joie.

Mais, pour vous convaincre plus pleinement de cette double vérité, considérez, je vous prie, avec moi la passion dans trois temps différents: dans la poursuite de son objet, dans sa jouissance, ou l'impossibilité qu'elle

trouve de se satisfaire, et vous avouerez qu'une âme qui en est possédée est malheureuse, en laquelle de ces situations que vous la prenez.

Un avare qui ne cesse d'accumuler, sans mettre jamais de bornes à ses desirs insatiables: *Et non est finis thesaurorum* (Isa., II); un ambitieux qui court après les honneurs, et se fait un degré d'une charge qu'il a obtenue pour monter à une plus éminente; un voluptueux qui se livre à l'impudicité, et ne cherche qu'à assouvir sa brutalité, sont-ils heureux, ou plutôt ne trouvent-ils pas partout des sujets de chagrin et d'affliction? Les objets qu'ils regardent comme leur souverain bien, ne sont pas entre leurs mains, il faut faire des démarches pour les obtenir, ou plutôt bien des courses et bien des pas; or, tant de courses et de pas ne se font pas sans lassitude, toutes ces démarches causent nécessairement de l'inquiétude, parce qu'on trouve des barrières à sa cupidité, on rencontre des concurrents qui aspirent aux mêmes biens: il faut donc livrer combat, mais combien en a-t-on à soutenir contre soi-même? On est le jouet de ses propres pensées, combien de projets se forment et se détruisent aussitôt? Aujourd'hui vous prenez un parti pour le quitter le lendemain, donnant présentement dans une opinion, pour en changer une heure après, vivant dans la défiance du prochain, et vous dégoûtant de vous-mêmes. Or, le bonheur consiste, de l'aveu de tout le monde, dans une situation de repos et de tranquillité; ainsi, prétendre que la paix et le bonheur puissent compatir avec ces inquiétudes, c'est dire que la pierre qui tend à son centre est en repos au milieu de l'air où elle passe.

On sera du moins, me direz-vous, satisfait par la possession de ce qu'on désire, la chose devrait, ce semble, être de la sorte, la passion devrait s'apaiser, lorsqu'elle a obtenu ce qu'elle poursuivait, et comme mourir, et s'ensevelir dans la jouissance de son objet; mais que c'est peu en connaître la nature et le dérèglement! elle y reprend de nouvelles forces, c'est avoir donné de l'eau à un hydropique, et jeté de l'huile sur du feu. La *sangue*, dit le Sage, *a deux filles qui disent toujours: Apporte! apporte!* Il veut dire que la vanité de l'esprit et la volupté du corps ne sont jamais satisfaites, et ne disent jamais, non plus que l'enfer: C'est assez; on passe jusqu'à des excès qui font horreur. Je ne parle pas du tourment de la syndérèse et de ce ver intérieur, qui sera l'un des plus grands supplices des réprouvés, et qui commence déjà à faire sentir ses cruelles morsures.

Qui peut exprimer le déplaisir qu'on sent de voir son attente frustrée? Quoi! si peu de chose, et si longtemps à venir! Je me contenterai d'un exemple entre mille, je le tire de l'Écriture: Ammon, fils de David, conçoit une passion détestable pour sa propre sœur; il étouffe en lui ce sentiment que la nature imprime à ceux qui sont le plus vendus au mal, à l'égard des personnes avec qui ils ont une liaison aussi étroite; ayant attiré par artifice l'innocente princesse dans son appar-

tement, il use de la dernière violence à son égard, et assouvit sa fureur; après quoi il conçoit pour elle la plus étrange aversion, en sorte que la haine qu'il lui portait était encore plus excessive que la passion qu'il avait pour elle; c'est ainsi que dans une fièvre on passe du froid au chaud, et du chaud au froid.

Que si la paix ne se trouve pas dans la poursuite de ce qu'on recherche, quoique accompagnée d'espérance, parce qu'elle est toujours jointe à un amas de soins, et que les impatiences et l'incertitude du succès troublent nécessairement la paix de l'âme; ni dans la jouissance même, à cause que dans quelque affluence qu'on soit des biens de la terre, ils nous laissent toujours dans la soif et l'indigence. Qui oserait se promettre cette paix lorsqu'on échoue et qu'on ne peut obtenir ce qu'on désire? Ne souffre-t-on pas nécessairement à proportion de ses desirs? Ah! c'est alors qu'on ressent vivement le regret du temps perdu, qu'en se voit privé tout à la fois des consolations du ciel et de celles de la terre; on n'a ni la satisfaction d'avoir réussi dans son dessein, ni celle d'avoir résisté à la passion : *Remanet saucia et inanis conscientia Deum sensura judicem.* (S. AUG.)

Vous ne pourrez dire que le même sujet d'inquiétude doit se trouver en ceux qui aiment Dieu, ils désirent ardemment de lui être unis, et ne peuvent obtenir en cette vie l'effet de leurs desirs; mais ne voyez-vous pas qu'il y a une différence extrême entre aimer la créature et le Créateur, parce que l'amour de Dieu, lorsqu'il règne dans un cœur, lui inspire une secrète confiance qui le rassure contre les alarmes qu'il pourrait avoir de ne le pas posséder; il trouve dans les paroles de son Dieu une consolation inexplicable, qui suspend le sentiment des misères inséparables de cette vie, et un avant-goût de sa divine jouissance, dans l'onction de sa grâce.

Il est donc vrai de dire que la cause de tous les maux qui ailligent les hommes sur la terre et leur rendent la vie si insupportable, ne vient que de ce qu'ils aiment la créature au préjudice du Créateur; faites régner son divin amour, et on sera aussi heureux qu'on peut l'être dans une terre frappée de malédiction, elle sera changée en une espèce de paradis.

Entre les différentes cupidités qui disputent à Dieu l'empire de notre cœur, Jésus-Christ, dans notre évangile, s'attache particulièrement à celle des richesses, parce que, quoiqu'elle ne soit peut-être pas la plus tyrannique, comme elle fournit le moyen le plus naturel de les contenir toutes, et qu'elle est l'instrument général de toutes les passions, elle est la plus dangereuse et qui dérobe à Dieu le plus de serviteurs : c'est pourquoi saint Paul l'appelle la racine de tous les maux, source de mille desirs inutiles et pernicieux, qui engagent les hommes dans une infinité de peines ici-bas, et les précipite dans l'abîme de la perdition : *Non po-*

testis Deo servire et mammonæ. (Matth., VI; Luc., XVI.)

Non-seulement l'argent tient lien de maître aux avares, il devient le Dieu qu'ils adorent, qu'ils encensent, et à qui ils consacrent leurs pensées, leurs actions et toutes les affections de leur cœur; en un mot ils font pour lui tout ce qu'ils devraient faire pour Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre appelle l'avarice une vraie idolâtrie : *Quæ est idolorum servitus* (Coloss., III); cette idole de jalousie faite pour provoquer la colère de Dieu a une domination plus étendue sur la terre que la sienne, elle a ses prêtres et ses martyrs qui lui sacrifient tout et se sacrifient eux-mêmes à elle.

Eh! comment pourrions-nous servir tout à la fois deux maîtres, si ennemis l'un de l'autre, et qui font des commandements directement opposés? Dieu vous commande de l'aimer de tout votre cœur et de toute votre âme, et de n'aimer rien ici-bas que par rapport à lui, de lui rapporter l'usage de tous les dons et les talents que vous avez reçus de sa libéralité, de vous considérer comme des étrangers sur la terre, de n'y point thésauriser et de ne tenir à rien, de vous occuper uniquement du soin du salut; d'avoir des entrailles de compassion pour les nécessités des pauvres, et de vous considérer à leur égard comme les instruments de sa providence, en faisant couler dans leur sein partie de ces biens dont il vous a gratifiés. Que commande l'avarice? Ne songez qu'à amasser; ne vous donnez aucun repos ni jour ni nuit; négligez le soin de votre âme, exposez et prodiguez votre propre vie, n'ayez ni foi, ni honneur, ni probité; faites-vous des entrailles de fer, dépouillez la veuve et l'orphelin, entreprenez ce procès injuste, nourrissez-vous du sang du peuple! Ces malheureux idolâtres exécutent aveuglément les ordres sanguinaires de leur divinité cruelle, à qui ils peuvent dire ce que les martyrs disaient à Dieu : *Propter te mortificamur tota die.* O aveuglement! ô ensorcellement! ô fureur! ô manie étrange! Peut-on assez gémir de voir qu'elle soit beaucoup mieux servie, que le Dieu du ciel et de la terre, quoique ses commandements soient aussi durs et pénibles, que ceux de notre maître légitime sont doux et faciles, et que son joug soit aussi accablant que celui de Jésus-Christ est léger.

Mais Dieu nous a-t-il défendu, me direz-vous, de faire croître notre bien par des voies légitimes? Ne faut-il pas pourvoir à l'établissement de nos enfants? n'y a-t-il pas de la justice à laisser le bien de nos ancêtres à ceux qui nous succéderont? Ne me dites pas que c'est une action de piété de renoncer au repos, dont vous pourriez jouir pour le leur procurer. Non encore une fois, ne m'alléguez pas ces choses! ou vous m'obligerez de vous répondre que ce que vous appelez justice et piété, saint Augustin le traite hautement de folie et de vanité. Quelle plus grande vanité, en effet, de tant suer pour amasser des richesses qui se feront des ailes

pour s'envoler; des richesses que vos héritiers dissiperont en peu de jours en luxe et en débauche? Quelle folie égale celle que vous commettez, en vous laissant ravir les richesses éternelles, et la possession de votre Dieu pour des richesses temporelles, qui ne sont qu'un peu de terre cuite au soleil. Ah! peut-on avoir une foi vive de ce royaume, qui nous attend dans le ciel, et s'attacher d'affection à des richesses périssables, et même se tourmenter au point que l'on fait pour les besoins de la vie présente? Car plusieurs sont exempts d'avarice, ils ne se laissent pas dominer par ces désirs immodérés d'acquérir, sans se prescrire jamais de bornes; mais la pauvreté leur paraît quelque chose de si affreux, que sa seule pensée leur fait peur; c'est pourquoi il n'y a rien qu'ils ne fassent pour s'en affranchir et en prévenir les suites; ils se donnent mille mouvements irréguliers; uniquement occupés de leur subsistance et de celle de leur famille, ils tournent sans cesse autour de ce cercle; les pensées et les soins des choses de la terre ne les occupent pas moins que les riches; ils sont également remplis des sollicitudes du siècle, et par là Dieu ne se trouve pas moins banni de leur pensée et de leur cœur, que s'ils étaient entièrement possédés de l'avarice ou de quelque autre passion, visiblement eriminelle. Qu'importe au démon s'il vous engage dans ses liens par quelque cupidité grossière et sensible, ou par une autre plus impérieuse? Il trouve même cet avantage dans la dernière, que vous vous en défiez moins et que vous vous y livrez sans scrupule.

Tout le reste de notre évangile est pour nous guérir de cette faiblesse et de cette crainte, qui nous fait perdre le repos en cette vie, et nous met au hasard de ne parvenir jamais à celui que Dieu réserve à ses élus : *Ne forte*, dit saint Augustin, *quamvis superflua non quarantur, propter ipsa necessaria cor duplicetur, et ad ipsa conquirenda nostra detorqueatur intentio*. Jésus-Christ nous apporte les considérations les plus pressantes tirées du fond de sa religion et les lumières de la raison même.

Ne vous mettez point en peine, nous dit-il, où vous trouverez de quoi manger pour le soutien de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement : *Nonne anima plus est quam esca, et corpus plus quam vestimentum?* (*Luc.*, XII.) C'est-à-dire, ainsi que l'explique saint Chrysostome, celui qui donne ce qui est de plus considérable, ne donnera-t-il pas libéralement ce qui l'est moins? Celui qui vous a donné l'être lorsque vous n'étiez pas en état de le demander, vous refusera-t-il la conservation de cet être présentement que vous la lui demandez? Le bienfait de la création, qui est le fondement des autres, ne vous en est-il pas un gage assuré? *Respicite volatilia cali; non serunt neque metunt* (*Matth.*, VI); considérez les oiseaux du ciel, ils ne sèment et ne moissonnent point; ils n'ont point de greniers

pour faire des provisions, et votre Père céleste les nourrit. Remarquez ce mot, oiseaux du ciel, il les oppose aux oiseaux privés et domestiques que les hommes nourrissent; ces premiers ne manquent jamais plus de nourriture que les seconds; il se laisse toucher aux cris des petits corbeaux, qui l'invoquent en leur manière, comme dit le Psalmiste; tout ce qui a vie a les yeux tournés vers lui et attend de lui sa nourriture; il ouvre sa main et remplit tous les animaux des effets de sa bonté. Si donc Dieu nourrit les plus petits oiseaux et une infinité d'animaux, quoiqu'il ne soit pas leur père, vous laissera-t-il manquer du nécessaire? Ne valez-vous pas mieux que plusieurs moineaux? Ne lui êtes-vous pas beaucoup plus chers que les cerfs, les daims et les renards.

Considerate lilia agri quomodo crescunt; non laborant, neque nent. (*Matth.*, VI; *Luc.*, XII.) Voyez les lis des champs comme ils croissent; ils ne travaillent et ne filent point, jamais toutefois Salomon dans toute sa gloire fut-il vêtu comme l'un d'entre eux? On aurait pu dire que tous les animaux ont reçu de la nature un instinct secret qui leur fait chercher la nourriture convenable; c'est pourquoi il allègue l'exemple des lis, qui sont incapables de pareils soins, et des lis des champs pour les opposer à ceux que nous cultivons dans nos jardins; la Providence pense pour eux à ce qui leur est nécessaire, à les parer et à les embellir, et elle le fait avec tant de magnificence, que tout l'artifice des ouvriers n'a jamais pu faire des habits si riches et si somptueux au roi Salomon. *Dico vobis, nec Salomon in omni gloria sua cooperatus est sicut unum ex istis*. Oh! pourquoi n'étudions nous pas dans ce grand livre de la nature, toujours ouvert, les merveilles de la sagesse de notre Dieu!

Pourriez-vous vous inquiéter comme vous faites pour votre vêtement, et avoir quelquefois recours à des moyens si détestables et si infâmes pour vous en procurer, en faisant attention à ces miracles dont nous sommes environnés? Quoi! votre Père céleste a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, de lui donner un si beau feuillage, et de la peindre des plus vives couleurs, une fleur, dis-je, qui est aujourd'hui matin, se flétrira ce soir, puis sera jetée dans le feu, et il vous laissera nus et exposés aux injures de l'air, vous qu'il a destinés à une vie éternelle, vous à qui il a soumis toutes choses, et envoyé ses prophètes et son propre Fils? Celui qui donne ses soins aux plus vils insectes, aux arbrisseaux, aux moindres herbes qui doivent servir de pâture aux animaux qu'il a créés pour notre usage, abandonnera-t-il les plus nobles et les plus excellentes de ses créatures? Condamnez donc votre défiance comme injurieuse à sa providence? Et ne vous rendez pas semblables aux païens qui la nient, et croient qu'il est indigne de sa grandeur de se rabaisser à ce détail, qu'il en jouit sans se mettre en peine de tout ce qui se passe ici-bas : *Hæc enim omnia gentes*

inquirant ; on plutôt ne vous ravalez pas au-dessous d'un grand nombre de païens, qui ont connu par les seules lumières de la raison, que ces soins excessifs dégradent l'homme, et sont indignes d'une créature intelligente qui tire son origine du ciel, et y doit retourner ; cet attachement ne marquait-il pas que nous ne connaissons point d'autres biens que ceux d'ici-bas, et que nous y bornons nos desirs ?

Quis autem vestrum potest adjicere ad statueram suam cubitum unum ? Qui de vous avec tous ses soins peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée, et changer la couleur d'un cheveu de sa tête ? Voici une nouvelle raison bien capable de faire impression, c'est l'inutilité de tous nos soins : *stulto labore consumeris* (Exod., XVIII), notre inquiétude ne peut que nous rendre indignes de ceux de Dieu, et il est écrit que, s'il ne garde la ville, c'est en vain qu'on veille et qu'on se lève de grand matin pour empêcher les surprises. S'il n'a pas résolu que vous soyez riches, c'est bien en vain que vous vous agitez et vous donnez tous ces mouvements, en vain courrez-vous après les richesses, elles s'enfuiront devant vous ; et s'il vous veut pauvre, c'est inutilement que vous fuirez la pauvreté, elle vous poursuivra toujours comme un cavalier armé, et vous atteindra malgré que vous en ayez : *Vous avez semé beaucoup, dit-il aux Juifs par l'un de ses prophètes, et recueilli peu ; vous avez mangé et n'avez point été rassasiés, vous vous êtes couverts d'habits, et n'avez point été échauffés, et celui qui a amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé ; vous aviez espéré de grands biens, mais mon souffle a tout dissipé.*

Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis. Car votre Père sait que vous avez besoin de toutes ces choses. Il a plu à sa sagesse et à sa justice de vous assujettir à ces divers besoins, pour vous faire sentir votre dépendance continuelle de lui. Mais c'est cela même qui doit dissiper vos craintes, et calmer vos troubles ? Ne vous doit-il pas suffire qu'il sait vos besoins ? N'est-il pas assez puissant pour y remédier ? L'expérience du passé n'est-elle pas capable de vous rassurer pour l'avenir ? Pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous tourmenter, et à vous rendre malheureux par avance, à chaque jour suffit son mal ; laissez à Dieu l'avenir, c'est entreprendre sur ses droits que de vouloir prévoir tout ce qui vous y peut arriver, et vous mettre à convert de tout par votre industrie. Faites présentement ce qu'il demande de vous, qui est de le servir et de vous sanctifier, vous abandonnant à lui pour toutes les suites, jetant toutes vos inquiétudes dans son sein, parce qu'il a soin de vous, bien convaincus qu'il vous assistera toujours, sinon en la manière que vous désirez, au moins en celle qu'il juge la meilleure, et que votre soumission vous rendra sans doute la plus avantageuse. Vous ne demandez de vos enfants autre chose, sinon qu'ils étudient et se rendent capables des charges auxquelles vous les destinez. Ils vous offenseront s'ils s'in-

quiétaient de tout ce qui concerne leur nourriture et leur entretien. Si donc vous qui êtes mauvais en usez ainsi, et voulez que vos enfants s'en remettent à votre prudente économie, pourquoi n'en userez-vous pas de même à l'égard de votre Père céleste ? Pourquoi vous reposerez-vous moins sur sa bonté sa sagesse, sa puissance, que sur votre propre prudence ? Votre subsistance est proprement l'affaire de sa providence, et le soin d'un père.

Querite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. Cherchez donc avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Donnez vos principaux soins à la plus importante, ou plutôt l'unique affaire que vous ayez en cette vie, qui est de vous rendre dignes d'être à jamais heureux en l'autre ; qu'ainsi l'affaire du salut vous occupe tout entiers ; c'est où doivent tendre uniquement vos desirs et vos vœux, vos soins et vos recherches : qui cherche Dieu, trouve Dieu avec tout le reste.

Il me semble qu'il y a longtemps que vous avez envie de m'interrompre et de me demander, s'il faut donc se tenir les bras croisés et attendre que Dieu fasse des miracles pour nous faire trouver les choses nécessaires à la vie. C'est la conclusion que les paresseux tireraient volontiers de toutes ces différentes considérations que le Sauveur du monde vient de nous représenter. Mais à Dieu ne plaise qu'il ait eu intention de favoriser la paresse des hommes, et les dispenser du travail et d'un soin raisonnable pour se procurer les choses nécessaires, ce serait tomber dans une autre extrémité qu'il n'a pas condamnée moins fortement par ces paroles : *Non tentabis Dominum Deum tuum* (Matth., IV) ; tenter Dieu, c'est se soustraire à l'ordre de la Providence et des moyens qu'elle a établis pour arriver à une fin, c'est vouloir la faire agir à sa fantaisie et refuser d'entrer dans les voies qu'elle a prescrites ; car elle conduit tout par un enchaînement et une subordination de causes secondes que nous ne pouvons trop admirer ; elles n'ont à la vérité de mouvement que celui qui leur est imprimé de la première ; mais cette première s'est fait une loi de n'agir que dans cet ordre pour nous cacher les ressorts de sa sagesse et nous exercer ici-bas par le travail, et pour cent autres raisons qu'il serait trop long de déduire ; mais les hommes sont ainsi faits, qu'ils ne savent jamais garder un juste milieu ; si on leur ordonne de marcher, ils se précipitent et se mettent hors d'haleine ; si on leur dit d'aller plus lentement, ils s'arrêtent tout à fait et demeurent immobiles. Saint Augustin nous apprend que des moines d'Afrique de son temps donnèrent dans cette illusion grossière, et ne voulaient rien faire du tout, sous prétexte que Jésus-Christ a dit que son Père céleste, qui nourrit les petits oiseaux, se charge de notre nourriture, comme si les bras qu'il leur avait donnés n'étaient pas le moyen naturel que sa providence adorable leur fournissait pour leur subsistance.

Non, non, dit saint Epiphane, Jésus-Christ n'a rien dit ici ni prétendu rien dire qui autorise la fainéantise, nous porte à vivre dans l'oisiveté, et d'être parmi les hommes ce que les guêpes sont parmi les abeilles; il a gagné lui-même son pain à la sueur de son front; son grand apôtre a travaillé nuit et jour de ses mains pour n'être à charge à personne, et il dit que *celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger*. Que si votre gain ne peut pas suffire à vous nourrir et entretenir votre famille, ou même que la maladie vous réduise dans l'impuissance d'agir, ne doutez pas alors que la Providence ne pourvoie à vos besoins! Elle a mille ressources qu'on n'aurait jamais imaginées. Que s'il arrivait que vous manquassiez absolument du nécessaire, ce qui est assez rare, vous connaissez que c'est là la voie par laquelle Dieu veut vous purifier, vous sanctifier et vous affranchir de toutes vos nécessités? Bénissez-le donc et adorez sa conduite amoureuse.

Mais les hommes ne savent pas distinguer entre une application sage, un soin modéré, une prévoyance raisonnable, et l'empressement, l'inquiétude et le trouble; il y a pourtant une différence infinie : la première est une humble obéissance à l'ordre de Dieu, elle fait partie de la recherche de son royaume, c'est un effet de la foi, une source de paix, de quelque manière que les choses tournent; l'empressement inquiet vient au contraire de la cupidité qui n'est point soumise à Dieu, qui ne sait pas demeurer dans les bornes d'une juste médiocrité, et ne connaît point de superflu, qui veut réussir à quelque prix que ce soit, et se désole et se désespère lorsque le succès est contraire à son attente. La première disposition est formée en nous par le Saint-Esprit, attend tout de la bénédiction du ciel, et nous maintient dans une parfaite tranquillité, quoi qu'il arrive : l'autre vient de l'esprit de l'homme tout corrompu et basement attaché à la vie présente, aussi bien que de l'esprit du démon, qui fait à la moindre perte éclater en murmures, en jurements, et quelquefois en blasphèmes. Ayons horreur d'une telle conduite; travaillons, nous y sommes condamnés par arrêt de la justice, et par un effet de la bonté divine; mais, sans nous trop appuyer sur notre travail, ne comptant que sur la bénédiction qu'il plaira à Dieu d'y verser; soyons de fidèles coopérateurs de sa providence, faisons-en mouvoir les ressorts; imitons Jésus-Christ et ses saints par un soin tranquille et une confiance laborieuse; soyons sensibles à l'avantage infini que nous avons d'être les enfants d'un père également bon et puissant; ne lui faisons pas l'outrage de servir un autre maître pour obtenir ce que lui seul peut nous donner; renversons toutes ces vaines idoles, auxquelles nous n'avons que trop longtemps sacrifié. Qu'il règne souverainement sur nous dans le temps et dans l'éternité.

HOMÉLIE XIX.

Pour le seizième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA SAINTÉTÉ DE L'OBEISSANCE
ET DE L'HUMILITÉ.

Cum intraret Jesus in domum ejusdam principis pharisæorum sabbato manducare panem. (Luc., XIV.)

Jésus entra un jour de sabbat dans la maison d'un des principaux pharisiens pour y prendre son repas.

Vous voyez dans ces premières paroles de notre évangile à quoi se rabaisse le Fils de Dieu : celui qui nourrit tous les hommes, et dont la providence paternelle pourvoit d'une manière si admirable à la nourriture de tous les animaux et des moindres petits insectes, ne dédaigne pas de recevoir aujourd'hui la sienne d'un pharisien; c'était toutefois moins pour prendre un repas et satisfaire aux besoins de ce corps mortel, dont il s'était revêtu pour être notre victime, qu'il entra dans cette maison, que pour y apporter le salut, si elle eût voulu le recevoir, pour y opérer un miracle en faveur d'un hydro-pique qui lui fut présenté, et guérir l'hydro-pisie intérieure de ces hommes vains et superstitieux, follement enflés de l'observation de leur loi; il eût pu leur dire ce qu'il dit à ses apôtres, lorsqu'ils le pressaient un jour de manger quelque chose de ce qu'ils avaient acheté pour cet effet : *J'ai une nourriture à prendre que vous ne connaissez pas*; il voulait, pour me servir de l'explication de saint Augustin, au sujet d'un autre pharisien qui avait invité de même Jésus-Christ, se nourrir de sa foi en le rendant son disciple, il voulait le faire passer dans son corps mystique, et le transformer en soi; car, de même que les viandes corporelles dont nous soutenons cette vie corrompible, après avoir reçu comme une première coction dans la bouche, où nous les broyons avec les dents, passent dans l'estomac, où elles se digèrent par la vertu de la chaleur naturelle, se changent en chyle, et ensuite dans notre propre substance : Jésus-Christ voulait le faire entrer dans son corps mystique dont il est le chef, et l'en rendre un membre vivant. C'est dans ce même sens qu'il fut dit à saint Pierre dans cette vision miraculeuse, qu'il eût de toutes sortes de reptiles et d'animaux de différentes espèces : Tuez-les, et les mangez : *Occide et manduca* (Act., XI), égorgez en eux le vieil homme, et faites-les passer dans le corps de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur, quoique pleinement affranchi par sa résurrection glorieuse de toutes nos nécessités, est encore, pour ainsi dire, pressé et travaillé dans le ciel de la même faim et de la même soif qui lui fit dire à une pauvre Samaritaine, *Sitio*; il se nourrit encore du salut des pécheurs, il a soif de leurs larmes; leur pénitence est un mets exquis à son goût : *Delinquentium gemitus esurit*, dit saint Pierre Chrysologue, *sitit lacrymas peccatorum*.

Et ipsi observabant eum. Et les conviés l'observaient pour trouver quelque chose à

reprendre. Qu'il paraît bien que Jésus-Christ ne cherchait pas sa propre satisfaction en cette rencontre, non plus que dans toutes les autres, mais uniquement à accomplir son œuvre, et que sa nourriture unique était de faire la volonté de celui qui l'avait envoyé! car, quoi de plus gênant et de plus désagréable que d'être avec des gens qui épient et épluchent jusqu'à nos moindres paroles pour les critiquer, et qui sont prévenus contre nous par des passions malignes. C'est pourquoi le Sage donne cet avis important dans ses *Proverbes* : Ne mangez point avec un homme envieux, et ne désirez point de ses viandes, parce qu'il juge de ce qu'il ignore comme un homme qui devine et qui suit ses conjectures; buvez et mangez, vous dira-t-il; mais son cœur n'est point avec vous, et il n'y peut être, à raison de la jalousie qui le domine : *Comede et bibe, dicet tibi, et mens ejus non est tecum. (Prov., XXIII.)* Tels étaient les pharisiens à l'égard de notre adorable Maître, qui pénétrait le fond de leur cœur mieux qu'eux-mêmes; l'envie cruelle dont ils étaient ulcérés leur faisait tout interpréter en mauvaise part; ses miracles et sa sainteté les rabaissaient, et ils ne cherchaient à relever leur réputation que sur les ruines de la sienne. Cependant, lui, qui est la sagesse même, a passé par-dessus cette règle de conduite qu'il donne dans ses Écritures, par une raison supérieure fondée sur sa charité, sur l'instruction de son Église et sa fidélité à suivre, dans tous les moments et les circonstances de sa vie, ce qui était le plus agréable à son Père, selon cette parole qu'il dit lui-même : *Quæ placita sunt ei facio semper (Joan., VIII)*, outre qu'il était incapable de donner prise à la médisance. D'où nous apprenons que nous ne devons entreprendre aucune visite, nous trouver à au-un repas, enfin avoir communication avec le prochain que pour son utilité ou notre sanctification particulière, mais une utilité réelle et non imaginaire. Voilà ce que nous devons uniquement nous proposer, et non notre plaisir et la fuite de l'ennui. Observons nous nous-mêmes alors, quand même nous serions assurés de n'être point observés; comportons-nous avec toute la circonspection imaginable; supprimons avec fidélité tout ce qui a l'image de la passion; soyons sur nos gardes pour n'exposer rien que d'édifiant; marchons avec bien-séance comme dans le jour, ainsi que nous l'ordonne le grand Apôtre : *Sicut in die honeste ambulemus (Rom., XII)*, parce que Dieu et ses anges nous voient : ainsi ne faisons rien qui les choque, et dont nous puissions être un jour repris au jugement, où il faudra rendre compte d'une parole inutile.

Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum. Un homme hydropique se rencontra devant lui. Ce fut par un effet de leur malignité ordinaire, et dans le dessein de calomnier le Sauveur comme violateur de la loi du sabbat, qu'ils firent entrer cet homme dans la salle du festin, jugeant aisément par la connaissance qu'ils avaient de sa bonté qu'il

guérirait ce pauvre hydropique. Sa maladie est une image assez naturelle de l'envie dont ils étaient desséchés. Car les médecins nous apprennent que l'hydropisie est une intempérie produite par une chaleur étrangère et déréglée, qui altère toute l'économie du tempérament, et change le bon suc que devraient produire les aliments en eaux acres, qui causent cette enflure que nous voyons, et bien loin de soutenir la nature, l'accablent et l'étouffent. Ainsi ces faux docteurs, brûlés et dévorés par la basse passion de l'envie, grossissaient à leurs propres yeux et à ceux du peuple abusé l'idée fastueuse qu'ils avaient conçue d'eux-mêmes par leur exactitude à observer l'extérieur de la loi, et mille autres pratiques de leur invention particulière qu'ils y avaient ajoutées. Ce n'était rien moins qu'embonpoint et taille naturelle, mais difformité, grosseur énorme et monstrueuse. C'est à peu près comme si un homme qui a des goîtres ou dont le visage est défiguré par une grosse loupé, était assez sottement vain pour s'en vanter.

Mais l'hydropisie est encore, selon les saints Pères et les meilleurs auteurs profanes, une image plus sensible de l'avarice; car, de même que cette maladie cause une soif ardente, et que toute l'eau qu'on boit avec avidité pour l'éteindre l'allume davantage, et que la meilleure nourriture qu'on prend se corrompt et augmente le mal, aussi l'avarice est insatiable; les nouvelles acquisitions qu'elle fait ne font qu'irriter ses désirs immodérés; c'est jeter de l'huile sur du feu; cette passion indigne dit toujours : apporte, apporte, et jamais c'est assez, non plus que l'enfer, qui ne se rassasie point de ceux qui y tombent. Il n'y a que l'eau que Jésus-Christ promet à la Samaritaine qui puisse apaiser cette soif honteuse : *Qui biberit ex aqua hac quam ego dabo ei, non sitiet in æternum. (Joan., IV.)* Il n'y a que l'eau pure et vive de sa grâce qui soit capable d'éteindre la soif criminelle des eaux mortes et bourbeuses des biens de la terre. O mon Dieu! donnez-nous de cette eau, formez en nos cœurs le désir de cette eau divine, afin de les remplir vous-même.

Et respondens Jesus dixit ad legis peritos et phariseos dicens : Si licet sabbato curare? Jésus, s'adressant aux docteurs de la loi; leur dit : Est-il permis de guérir les malades au jour du sabbat? Est-il permis de faire du bien en ces jours? ce qui est la même chose : *Licet sabbatis benefacere, an non?* Avant que de faire un miracle en la personne de l'hydropique, il essaye de justifier sa conduite, de guérir et d'adoucir ces cœurs ulcérés. O condescendance adorable et infiniment aimable de notre bon Maître! Il s'applique à remédier au scandale, quoique très-injuste, que cette guérison va causer en eux, comme s'il ne lui suffisait pas que la sagesse fût justifiée par elle-même, et qu'il n'eût pas opéré jusqu'alors des miracles assez éclatants et en assez grand nombre, pour mériter une autorité plus que prophétique. Mais sa charité les lui fait regarder comme des

malades phrénétiques d'autant plus dignes de ses soins, que leur maladie est plus incurable. Je sais bien qu'on peut mépriser le scandale des pharisiens, je veux dire de ceux qui résistent opiniâtement, et par malice à la vérité connue, qu'ils sont résolus de haïr, et suivent aveuglement l'instinct d'une haine invétérée; il ne faut pas même s'abstenir par cette considération de faire le bien qui est dans l'ordre de nos devoirs; on doit toutefois avoir égard au scandale jusqu'à un certain point; si on ne les gagne pas au parti de la vérité, du moins on les empêche de la persécuter si violemment, on adoucit leur aigreur en leur faisant connaître qu'on fait cas de leur jugement, car y a-t-il quelqu'un qui ne soit bien aise d'être aimé et respecté? L'Évangile est si beau, qu'il a quelque chose qui plaît à ses plus grands ennemis. Alors on n'a rien à se reprocher de la perte de ceux qui veulent périr, et de toutes les suites qui peuvent naître de leur injustice. Il fallait que celle des pharisiens fût à son comble, et que leur malice fût consommée, puisque, n'osant pas répondre qu'il était défendu de bien faire, de peur de s'immoler à l'indignation ou à la risée publique, ils ne voulurent pas aussi avouer qu'il fût permis de rendre la santé au jour du sabbat, pour ne pas paraître approuver le miracle que le Sauveur était sur le point de faire, et qui, en rehaussant sa gloire, allait offusquer la leur, deux maux également insupportables à leur orgueil.

C'est pourquoi ils prirent le parti du silence : *At illi tacuerunt*. Comme il y a un silence qui vient de l'esprit de Dieu, tel que celui que Jésus-Christ garda dans le cours de sa Passion, il y en a aussi un de démon qui vient du combat de l'orgueil, de l'envie et de la jalousie dans un cœur corrompu; tel est le silence des pharisiens, et tel sera celui des réprouvés dans l'enfer : *Impii in tenebris conticescent*. (I Reg., II.) C'est ainsi qu'on a vu dans la suite des siècles les ariens possédés de la même passion contre saint Athanase, voyant leurs fourberies découvertes et la calomnie d'un meurtre qu'ils lui imposaient, manifestement convaincue de faux par la représentation de ce prétendu assassiné, s'élancer sur le saint comme des bêtes féroces pour le mettre en pièces. Mais, pourquoi cherché-je des exemples hors de l'Évangile? Ces mêmes pharisiens ne déchireront-ils pas le vrai agneau de Dieu, ne l'immoleront-ils pas à leur rage sur l'autel de la croix? Et, comme si tout son sang répandu sur ce bois infâme n'était pas encore capable d'assouvir leur haine, quelles persécutions ne feront-ils pas et ne susciteront-ils pas à ses disciples? Voilà jusqu'à quels affreux excès l'envie est capable de pousser ceux qui lui ont ouvert leur cœur, les haines démesurées, les meurtres, les déicides, la résolution barbare d'exterminer ses plus fidèles serviteurs, et l'aveuglement incompréhensible qui sanctifie toutes ces horreurs et leur persuade qu'il lui font un sacrifice très-agréable. Oh !

qui ne craindra les premières étincelles d'un feu qui peut exciter de tels embrasements !

Il y a bien de l'apparence que l'envie de Caïn contre son frère Abel était assez faible et assez légère dans ses commencements; mais comme il la laissa croître de degré en degré, il se résolut, dans le transport de sa jalousie, de perdre une personne qu'il ne pouvait regarder qu'avec colère, et dont le silence même, comme dit saint Jean, semblait lui reprocher sa méchanceté. O premier péché des enfants d'Adam, qui est entré dans le monde par la malice du diable ! Crime aussi détestable que lâche, qui ne pardonne pas à un frère ! Vous me direz que vous vous sentez bien éloigné de vous laisser aller à de pareils excès. Eh ! ne savez-vous pas que si l'envie n'entreprend pas toujours sur la vie du prochain, arrêtée qu'elle est par des motifs humains, l'homicide est souvent consommé dans le cœur et aux yeux de Dieu ? Combien de ces sortes de meurtres ! combien d'œuvres saintes anéanties ! combien de calomnies et de médisances répandues sans scrupule ! Que de bien détruit et de mal commis par ce Caïn de tous les siècles !

Concevez de l'horreur d'un tel vice, le bourreau de ceux qui sont assez malheureux que de s'y abandonner; établissez-vous solidement dans la charité, qui n'est point jalouse et qui vous fera participer aux avantages de vos frères et à tout ce qu'ils pourront avoir acquis de mérites par leurs travaux, selon cette belle parole de saint Grégoire : Ce qui est est à vous par vos soins, vos veilles et vos austérités, est à moi par l'amour : *Quod tuum est per laborem, meum est per amorem*.

Ipsæ vero apprehensum sanavit eum, ac dimisit. Alors Jésus prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya. L'évidence elle-même de la vérité n'ayant pas été capable de convaincre des gens qui la haïssaient et fermaient les yeux à ses rayons les plus vifs, le Seigneur guérit notre hydropique et décide leur difficulté chimérique, moins en docteur qui avait plus de droit qu'eux de s'asseoir sur la chaire de Moïse, qu'en maître absolu de la nature et en Dieu, et nous apprend par sa conduite cette vérité importante que j'ai déjà touchée en passant, que les bonnes choses ne doivent scandaliser personne (malheur à ceux qui s'en offensent); qu'on ne doit favoriser ni des scrupules mal fondés, ni la passion des envieux, en s'abstenant d'une chose louable en soi, qu'ils n'approuvent pas, de peur d'autoriser l'ignorance des uns et de prendre part à la mauvaise disposition des autres; que c'est rougir de lui et de son Évangile que de ne pas faire le bien publiquement, lorsqu'il est blâmé publiquement.

Je ne dois pas omettre que Jésus-Christ employa sa main comme un instrument pour guérir cet homme; il pouvait le faire par sa volonté absolue, sans le toucher en aucune façon, et il en a usé quelquefois de la sorte

pour faire connaître qu'il n'était lié à aucune manière d'agir en particulier; mais il s'est communément servi de sa main pour opérer ces effets merveilleux, et il le fait en cette rencontre par le ministère de sa chair sacrée, pour nous apprendre que son humanité sainte est la source de notre sanctification et de tous les miracles invisibles qu'il opère dans nos âmes : qu'il faut y recourir, s'en servir comme de degré pour s'élever à la divinité qui y est cachée et qui nous vivifie. Loin de nous toutes ces fausses spiritualités qui rejettent l'humanité du Verbe et prétendent nous unir à Dieu sans médiateur, renversant ainsi toute l'économie de la sagesse : qu'elle soit en tout temps l'objet le plus fréquent et le plus tendre de nos méditations !

Or, si cette chair alors infirme, je veux dire sujette aux misères de la vie et à la mort, avait tant d'efficace et de vertu, si sa seule salive avait le pouvoir de délier la langue des muets et de rendre la vue aux aveugles, que sera-ce de cette même chair revêtue d'immortalité et de tous les avantages de la gloire, lorsque non-seulement nous la touchons, mais qu'elle s'incarne en quelque manière en nous, et que nous ne faisons plus, pour ainsi dire, qu'une même chair ! Ah ! c'est alors que ce divin Sauveur vient lui-même et descend dans notre maison intérieure pour nous guérir, qu'il applique ses mains médicinales sur cette tumeur d'orgueil et perce cet apostume ou cet amas de corruption : *Ego veniam et curabo eum.* (Matth., VIII.)

Et respondens ad illos dixit : Cujus vestrum bos aut asinus in puteum cadet, et non continuo extrahet illum die sabbati ? Qui d'entre vous voyant son bœuf ou son âne tombé dans un puits ne l'en retire pas aussitôt le jour du sabbat ?

Jésus-Christ fait encore un dernier effort pour désarmer la malignité de ses ennemis, et vous avouerez qu'il les prend par leur faible. Ils étaient très-attachés au bien, et, par conséquent, sensibles aux moindres pertes qu'ils pouvaient souffrir ; leur intérêt les faisait raisonner assez juste et conclure, sans hésiter un moment, qu'ils ne violaient en aucune manière le sabbat en retirant leur âne ou leur bœuf d'un puits, lorsque ces animaux y étaient tombés ; au lieu qu'étant très-peu touchés de l'intérêt du prochain et ravis de se signaler par un faux zèle pour l'observation de la loi, ils trouvaient moyen par là de décrier Jésus-Christ, de la haine duquel ils avaient fait leur passion dominante, comme son violateur. On voit ailleurs qu'ils frémissaient d'indignation au sujet des guérisons qu'il opérait aux jours du sabbat, et n'osant la faire éclater par la crainte du peuple, ils lui disaient par la bouche du chef de la Synagogue : Il y a six jours destinés à travailler ; venez en ces jours pour être guéris, et non pas au jour du sabbat. Ce qui leur attira ce juste reproche du Seigneur du sabbat. Hypocrites ! y a-t-il quelqu'un de vous qui ne délie son bœuf ou son âne le jour du sabbat, et ne les tire de l'étable pour les mener boire à la rivière ? Pourquoi ne fallait-il

donec pas délier de ses liens au jour de sabbat cette fille d'Abraham (c'était une femme si courbée qu'elle ne pouvait regarder en haut) que Satan avait tenue ainsi liée durant dix-huit ans ? Et ils demeurèrent confus. Mais la confusion elle-même n'est pas capable de confondre des gens de ce caractère. Faux zélateurs de la sanctification du sabbat ! juges iniques des œuvres de Dieu, qui osez l'accuser lui-même par un blasphème horrible ! interprètes ignorants de sa loi ! sophistes pitoyables ! apprenez à ne pas confondre les œuvres serviles des hommes avec les œuvres de Dieu, les occupations mercenaires avec les actions de charité, les travaux communs avec les secours nécessaires : ceux-là sont défendus par la loi de Dieu, ceux-ci en sont l'accomplissement ; la nécessité et la charité sont des lois supérieures auxquelles toutes les autres doivent céder. Mais, quand on fait consister l'essence de la religion en des cérémonies et des pratiques extérieures, tout ce qui paraît les blesser passe pour irréligion et profanation ; quand on a fait son idole de l'estime présomptueuse de soi-même et conçu de l'aversion pour quelqu'un, on est toujours prêt de tout condamner en lui : on ne fait point de scrupule de se servir d'un double poids et d'une double mesure, ce qui est en abomination devant Dieu, de faire un crime aux autres de ce dont on s'applaudit soi-même, de canoniser ses vices et faire à autrui des monstres des choses les plus légères et quelquefois les plus dignes de louanges ; comme dans le miracle de notre évangile, c'était un crime énorme et irrémissible d'exercer la charité un jour de sabbat, c'était une bonne œuvre que de travailler à perdre son prochain.

Telles étaient les décisions extravagantes de ces docteurs de la loi, qui se disaient maîtres en Israël, et croyaient avoir reçu la clef de la science : ils raisonnaient ainsi sans y penser. Dès qu'on touchait leur passion, on ne trouvait plus ni droiture, ni justice ni équité en eux, parce que la passion, quand elle est excessive, ne raisonne plus. C'est ce qui parut lorsque dans la suite ils délibérèrent de tuer le Lazare, après que Jésus-Christ l'eut ressuscité, dans la vue confuse d'annuler une œuvre qui leur déplaisait : c'est ainsi que de méchants principes qu'on embrasse par l'instinct des passions, deviennent une source féconde de crimes, et nous emportent dans les excès les plus effroyables, quoique nous raisonnions conséquemment. Exemple terrible, encore une fois, de l'aveuglement étrange que produit l'orgueil intérieur, la crainte de déchoir de sa réputation et de son rang, la haine des vérités qui convainquent des crimes qu'on se dissimule à soi-même. Qui ne craindra après cela de se livrer aux passions, dont le propre est d'altérer tellement le jugement, qu'on prend les plus grandes vertus pour les plus grands vices, et les plus grands vices pour les plus grandes vertus, qu'on appelle les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres !

Et que personne ne se flatte d'une certaine justesse, ou droiture d'esprit, qui lui

fait rencontrer assez juste, lorsqu'il ne s'agit que des maximes générales de la morale évangélique, et même d'une sévérité apparente qui le fait pencher pour les sentiments les plus exacts et les plus sûrs : il en saura bien rabattre dès qu'il en faudra faire l'application en particulier, s'il s'y trouve intéressé par quelque en lroit; l'amour-propre, le plus habile et le plus prompt des casuistes, prendra sans balancer le parti le plus faible et le plus relâché; ce sera tout le contraire s'il est question de nos ennemis, nous trancherons impitoyablement, nous les condamnerons sans miséricorde; douceur et indulgence pour nous-mêmes et pour les nôtres, rigueur et sévérité outrée pour ceux que nous croyons nous être opposés. Nous ne raisonnons pas par la force de la raison, mais par celle de la cupidité; nous ne consultons pas les principes immuables de la foi, mais uniquement nos intérêts et notre cœur, le plus téméraire de tous les juges, et le plus aisé à corrompre. Malheur à nous, malheur à nous, qui avons hérité des vices des pharisiens, et surtout de celui d'hypocrisie. Eh! de quelle autre école peut être venue cette vaine religion qui prétend payer Dieu de mines et de grimaces? Tel commettra pendant le dimanche les crimes les plus honteux, qui condamnera impitoyablement un pauvre que la nécessité force de travailler en ce jour; tel blâmera hautement ce que la charité fait faire un jour de fête, tandis qu'il les passera toutes entières en promenades, au jeu, au bal, à la comédie, ou des visites actives et passives, qui ne roulent que sur des bagatelles ou sur des médisances; vous vous accuserez d'avoir omis les prières du Scapulaire, et vous tairez des omissions essentielles comme de régler votre domestique, payer vos dettes, remplir les devoirs de votre état; vous vous affligez d'avoir manqué à une pratique arbitraire que vous vous étiez imposée, et vous ne prenez nul soin de vous corriger de vos habitudes d'emportement, de jurement, de mensonge, de luxe, de dissolution dans vos paroles. Vous ne voudriez pas faire tort à votre prochain d'un liard dans ses biens, et vous déchirez cruellement sa réputation qui lui est plus chère que la vie. Fausse et ridicule délicatesse de conscience, qui n'est bonne qu'à entretenir votre orgueil et vous séduire de plus en plus; c'est ainsi que le démon vous fait prendre le change, que vous passez ce que vous buvez, de peur qu'il n'y soit tombé quelque moucheron, tandis que vous avalez un chameau : *Vae nobis, ad quos mores pharisæorum transierunt.* (Matth., XXIII.) Allons à la source, et purifions-nous du levain des pharisiens, qui est l'orgueil : *Cavete a fermento pharisæorum.* L'envie que ces sépulcres blanchis nourrissaient contre Jésus-Christ, ne venait que de leur orgueil; car cette première passion naît de celle-ci : « Tout superbe, dit saint Augustin, a autant d'orgueil qu'il a d'envie et de jalousie : *Omnis superbus invidus sit necesse est.* » C'est pourquoi notre

médecin céleste, voulant guérir la plaie de l'envie, applique auparavant un appareil sur celle de l'orgueil qui enfantait ce monstre. Il se sert pour cet effet à son ordinaire d'une parabole familière. Considérant, dit saint Luc, comme les conviés choisissaient les premières places, il leur proposa cette parabole : Quand vous serez appelé à des noces, ne prenez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés quelqu'un de plus considérable que vous, et que celui qui aura invité l'un et l'autre ne vous dise : Donnez votre place à celui-ci, et qu'alors vous soyez réduit à descendre avec honte au dernier lieu; mais, quand vous serez convié, allez-vous mettre à la dernière place, afin que celui qui vous a convié revenant à vous, vous dise : Mon ami, montez plus haut; et alors ce vous sera un sujet de gloire devant tous ceux qui seront à table. avec vous : *Tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus.* Le Fils de Dieu pouvait leur proposer cent divers motifs de s'humilier, car tout nous le prêche; mais ils n'étaient pas capables de les porter. En voici un plus proportionné à leur disposition imparfaite : il leur fait craindre l'humiliation forcée à laquelle s'expose celui qui a l'insolence de s'emparer de la première place; il les oblige de comparer l'avantage si mince et si imaginaire qu'il y a de s'asseoir aux premiers rangs, avec la confusion réelle dont on se couvre lorsqu'il faut malgré soi retourner aux derniers; il se sert de l'amour-propre pour guérir l'amour-propre; mais d'un amour-propre sage et éclairé, pour détruire un amour-propre ridicule et mal entendu; il emploie un orgueil joint à la raison, pour comprimer un orgueil déraisonnable. Ne vous figurez pas, toutefois, qu'il conseille d'affecter la dernière place, afin qu'on nous presse de monter plus haut; ce serait une adresse et une ruse de l'orgueil, qui arriverait plus sûrement à son but par cette voie détournée; ce serait vouloir avoir en même temps la gloire de l'humilité, et contenter pleinement sa vanité. ce qui nous rendrait plus détestables à ses yeux; mais il marque seulement quel est l'effet ordinaire d'une action humble, et même de son apparence, car l'orgueil est si choquant et si difforme, l'humilité au contraire à quelque chose de si charmant et de si aimable, que ceux qui ne l'ont pas font néanmoins tout ce qu'ils peuvent pour se parer au dehors de ses couleurs et de ses livrées. C'est comme s'il eût dit aux pharisiens : Vous mettez votre gloire et votre joie à vous voir assis aux premières places; mais vous vous y prenez très-mal! Ne voyez-vous pas bien qu'en vous y asseyant de vous-même, vous vous mettez en danger de recevoir un grand affront, au lieu qu'en choisissant la dernière, on forcera votre modestie et on vous obligera de prendre une place plus honorable : Tenez-vous donc par inclination dans la dernière place : *Vade, recumbe in novissimo loco.* Le Fils de Dieu n'a pas encore prétendu par là condamner la distinction des

rangs, ni la subordination établie dans le monde, ce serait tout confondre et tout renverser. Vous pouvez remarquer qu'il ne trouve pas à redire que celui qui est chargé d'assigner à chacun son rang, place dans les premiers les plus honorables des conviés; et quand saint Jacques semble désapprouver ces sortes de préférences et les traiter d'acception de personnes, lorsqu'il dit: S'il entre dans votre assemblée un homme qui ait un anneau d'or et un habit magnifique, qu'il y entre aussi un pauvre avec un méchant habit, et qu'arrêtant votre vue sur celui qui est magnifiquement vêtu vous lui disiez en lui présentant une place honorable, Asseyez-vous ici, et que vous disiez au pauvre, Tenez-vous debout, ou Asseyez-vous à mes pieds, n'est-ce pas là faire différence en vous-même entre l'un et l'autre, et suivre des pensées injustes dans le jugement que vous en faites? Lors, dis-je, que cet apôtre parle ainsi, son dessein n'est pas de condamner les distinctions, que le bon ordre a introduites, l'autorité et les dignités les exigent; il veut seulement nous marquer que rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme que le mépris des pauvres, et que, pour l'intérieur de la religion, ils ne sont en rien inférieurs aux riches, pour ne pas dire qu'ils leur sont préférables, et je crois pouvoir avancer hardiment que ces fréquentes disputes qui naissent pour le rang, et qui produisent quelquefois des procès, des haines, des querelles sanglantes, n'ont pour l'ordinaire guère d'autre source que la superbe qui nous a été transmise par notre premier père, et que nous inspire tous les jours le roi de tous les enfants d'orgueil, qui a dit en son cœur : *J'établirai mon trône au-dessus des astres, je m'asseierai sur la montagne de l'alliance au côté de l'Aquilon*. On rit de la folie innocente des petits enfants qui se disputent une place au soleil; mais on ne peut assez déplorer la folie criminelle des hommes qui en viennent aux derniers excès pour une préséance vaine, pour un honneur fantastique.

Vade, recumbe in novissimo loco. Sous le voile de cette parabole, le Sauveur voulait principalement désigner le festin de son Eglise, auquel nous sommes tous invités. Nous devons nous estimer trop heureux d'être admis dans la salle du banquet, *modo non extra limen*, comme parle saint Augustin. Que chacun de nous dise avec un grand roi plein de l'esprit de Dieu, qui ne repose que sur les humbles : *Elegi abjectus esse in domo Domini (Psal. LXXXIII)*, j'ai choisi d'être abject dans la maison du Seigneur. N'ayez aucun égard à la voix de l'orgueil intérieur qui vous fait valoir vos propres avantages, et vous veut persuader que vous êtes trop bon de céder. Ecoutez plutôt le grand Apôtre, qui nous dit : Que chacun, par humilité, croie les autres au-dessus de soi : *Humilitate superiores sibi invicem arbitantes (Phil., II)*; et ailleurs : N'aspirez point à ce qui est élevé, mais accommodez-vous à ce qui est de plus bas et de plus humble; prévenez-vous les uns les autres

par des témoignages d'honneur et de déférence, bien convaincus qu'en vous abaissant sous d'autres hommes, vous ne faites pas une œuvre de surérogation, mais précisément ce que vous devez, et ne vous mettez que dans le rang qui vous est dû. L'humilité, loin d'être opposée à la justice, en est une espèce, ou plutôt toute justice, comme l'appelle saint Augustin; elle ne fait que vous réduire au rang que vous méritez. Dieu peut à la vérité vous gratifier de ses dons comme il lui plaît; mais vous les devez considérer comme des dettes, et non pas comme des richesses qui vous soient propres; dès-là que vous vous en élevez, vous lui donnez le droit de les reprendre; vos péchés et le fond d'orgueil qui est en vous mérite ce rabaissement; il en est la solde. Je ne disconviens pas que les autres ne soient peut-être plus grands pécheurs que vous et plus orgueilleux, mais la charité vous oblige de les regarder comme hommes et non comme pécheurs; vous n'êtes pas chargé de leur cure spirituelle; ne songez qu'à vous guérir vous-même. Or le remède le plus naturel est l'humiliation, d'autant plus nécessaire que nous y avons plus de répugnance. Vous devez donc, selon que vous l'ordonne le Sauveur, laver les pieds les uns des autres : *Et vos alter alterius debetis lavare pedes. (Joan., XIII.)*

C'est un principe également reçu par ceux qui sont entêtés du point d'honneur et qui sacrifieraient leur propre vie pour une pareille chimère, et ceux qui en sont désabusés et n'aspirent qu'à suivre les traces de celui qui est descendu du ciel pour servir ses propres esclaves; c'est, dis-je, une maxime avouée et reconnue de part et d'autre, qu'on fait bien de se tenir dans la place la plus avantageuse, lorsqu'on y a un droit légitime et incontestable; mais les enfants d'Adam l'appliquent mal, par la fausse idée qu'ils se sont formée de ce qui leur est le plus convenable. Ils se figurent, par une erreur grossière, que les postes les plus éminents selon le monde, et les places qui sont l'objet des vœux des ambitieux, sont les plus avantageuses. C'est tout le contraire; ce sont celles où il nous est plus aisé d'acquiescer l'humilité de cœur, et par conséquent les plus basses au jugement du monde, parce que l'humiliation est la voie naturelle qui nous conduit à l'humilité; le rang le plus glorieux est sans contredit celui qui nous approche le plus de Jésus-Christ, et nous rend plus conformes à ce parfait modèle, qui nous rend méprisables aux yeux altiers et superbes, qui fait prendre insensiblement à notre âme le pli qu'elle doit prendre pour acquiescer cette disposition intérieure si désirable. Nous ne savons donc ce que nous demandons (c'est le reproche que fit Jésus-Christ à une mère ambitieuse qui demandait pour ses deux enfants les deux premières places en son royaume, qu'elle se figurait terrestre). Lorsque nous voulons être assis aux pre-

mières places, nous ignorons ce qui nous convient, et nous péchons contre nos vrais intérêts, si par nous-mêmes nous ne préférons la condition où nous aurons le moins de crédit et de considération et où nous serons le plus oubliés. Tel est l'heureux renversement que la foi doit produire en nos sentiments et dans notre conduite; nous en verrons bien un autre dans l'autre vie, puisque tous les superbes y seront humiliés, et au contraire tous les humbles glorifiés. C'est la protestation que Jésus-Christ nous fait à la fin de notre évangile : *Quia omnis qui se humiliat exaltabitur, et omnis qui se exaltat humiliabitur*. La gloire suit l'humilité et l'humiliation suit l'orgueil, de même que l'ombre fait le corps. L'Ecriture sainte nous présente partout cette double vérité : nous y voyons Dieu également appliqué à abaisser, à confondre et à foudroyer les orgueilleux, et à élever au contraire, à couronner et glorifier les humbles. Tantôt vous y voyez un Joseph descendu dans une citerne par ses frères, vendu comme un vil esclave, mis dans les chaînes comme un criminel pour avoir été trop chaste, accablé par la douleur de ses fers : *Humiliaverunt in compedibus pedes ejus, ferrum pertransiit animam ejus* (Psal. CIV), tiré de ce même cachot pour être établi comme le maître de la maison de Pharaon, son premier ministre d'Etat, un oracle de sagesse qui instruisit les plus anciens de son conseil. On n'y aperçoit pas avec moins d'étonnement un roi d'Assyrie, lequel, après s'être assujéti le puissant empire des Mèdes, assemble les plus anciens de sa cour, tous ses généraux et ses principaux officiers pour leur communiquer le secret de son dessein; et quel peut-il être? D'assujétir à son empire toute la terre : on n'en peut sans doute former un plus vaste. Il envoie pour cet effet une armée formidable, dont la cavalerie était capable de tarir les rivières. Quel fut le succès de ce grand armement? Son général va échouer contre une chétive bicoque, et pour plus grande humiliation, une simple femme, que Dieu oppose à toutes ses forces, les dissipe entièrement, renverse ses grands desseins et l'arrête tout d'un coup dans le cours de ses conquêtes : *Una mulier Hebræa fecit confusionem in domo regis Nabuchodonosor*. (Jud. XIV.) Moïse, qui avait été adopté par la fille de Pharaon et élevé dans sa cour comme l'héritier présomptif du royaume, fut obligé de s'enfuir dans la suite, et réduit à paître les troupeaux dans un pays étranger; mais ce même Moïse, rejeté et renoncé par les siens qui avaient eu l'insolence de lui dire : Qui vous a établi prince et juge sur nous? fut celui-là même que Dieu envoya pour délivrer son peuple par mille prodiges, et qu'il établit son chef et le Dieu de Pharaon. De la même main dont il tire les humbles de la poussière et du fumier, où ils trouvaient leur sûreté, pour les faire asseoir parmi les princes de son peuple et les élever au comble de la gloire, il atterre les superbes et

les orgueilleux; non-seulement il les fait descendre du trône, comme dit la divine Marie dans son admirable cantique, mais il en a dégradé quelques-uns de la dignité d'homme, et les a réduits à la condition des bêtes : Tu fais le fier et l'insolent, dit-il à Sennachérib; je vais donc te traiter comme un cheval fougueux! Qu'on lui mette un mors à la bouche et un cercle aux narines.

Je pourrais vous alléguer mille pareils exemples, car toute l'économie de la sagesse divine tend à nous instruire de cette règle éternelle, immuable et invariable de sa justice : *Qui se humiliat exaltabitur, et qui se exaltat humiliabitur*; loi infatigable, comme l'appelle saint Augustin; elle ne s'exécute pas ici-bas, toutefois, dans toute sa rigueur et à l'égard de tous; nous n'en voyons que quelques faibles traits, car c'est ici le jour des superbes : *in die superbiorum*, et le temps de l'épreuve et de la patience des saints; mais attendons un peu la manifestation du jour du Seigneur : c'est alors que tout orgueil sera confondu et que toute humilité sera couronnée; ce grand jour découvrira le secret des cœurs, et chacun recevra la louange ou la confusion, selon cette règle inviolable qui décidera du bonheur ou du malheur éternel de tous les hommes qui sont sur la terre; tous ceux qui appartiennent à l'orgueilleuse Babylone seront rabaissés avec elle à proportion qu'ils se sont élevés; ils seront précipités de cette gloire imaginaire dont leur orgueil s'est nourri jusqu'au plus profond des abîmes : *Veruntamen ad infernum detraberis usque in profundum lacu*. (Isa., XIV.) Les vrais citoyens de Jérusalem, au contraire, qui se sont encore plus humiliés intérieurement qu'ils ne l'ont été au dehors par la violence des méchants, qui se sont considérés comme l'opprobre des hommes et la balayure du monde, seront honorés au-delà de tout ce qui se peut imaginer, *Nimis honorati sunt amici tui Deus*. (Psal. CXXXVIII.) Dieu les fera asseoir sur son propre trône, et mettra ses précieuses balayures dans son sein. Voilà la catastrophe de tout.

Puis donc que tout orgueil, quelque masqué et contrefait qu'il puisse être, sera nécessairement rabaissé, et toute humilité glorifiée, fuyons l'orgueil, non-seulement par la crainte de l'humiliation inévitable qui y est attachée, mais par la haine de la difformité monstrueuse qu'il renferme, et par l'amour de la justice dont quelques faibles rayons, qui brillent ici-bas, nous causent tant d'indignation contre lui, lorsque nous l'apercevons dans les autres; et chérissons l'humilité à laquelle Dieu a attaché une telle récompense. Humiliez-vous sous sa main toute-puissante, afin qu'il vous élève dans le temps de sa visite, c'est-à-dire soumettez votre esprit à sa lumière par une humble foi qui captive votre entendement sous son joug, votre volonté à la sienne, votre fortune et votre vie

à la conduite de sa providence. Reconnaissez sincèrement que tout le mal vient de votre corruption, et le bien de sa grâce, sans le secours de laquelle nous ne pouvons rien faire. Humiliez-vous sous la main de ceux à qui Dieu a donné autorité sur vous. Soyez même soumis, pour l'amour de lui, à toutes sortes de personnes : *Omni humanæ creaturæ*, et tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres, encore plus par vos actions que par vos paroles, parce que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Et pour renfermer toutes ces diverses instructions en peu de mots, efforcez-vous d'entrer, autant que vous en êtes capables, dans la disposition de Jésus-Christ, qui, quoique égal à son Père et Dieu éternel, immense, tout-puissant comme lui, s'est anéanti lui-même en se revêtant de la forme d'esclave et en subissant la mort honteuse de la croix. Oh ! combien désespéré est celui qu'un pareil exemple ne touche pas ! Non, il n'y a que l'orgueil du démon qui puisse à cette vue demeurer inflexible. C'est pourquoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses, et a répandu sur cette humanité écrasée, comme un ver par les impies, toutes les richesses de sa gloire. C'est à cette même gloire qu'il nous associera, si nous sommes fidèles à prendre part à ses humiliations. Oh ! qu'il est juste, mon Dieu, que votre Fils soit élevé à une si grande gloire, puisqu'il l'a achetée par des opprobres infinis, et que votre bonté est extrême de nous y vouloir donner part pour quelques légères humiliations !

HOMÉLIE XX.

Sur l'Evangile du dix-neuvième dimanche après la Pentecôte.

UNION SPIRITUELLE DE DIEU AVEC SON ÉGLISE.

Simile factum est regnum cœlorum homini regi qui fecit nuptias filio suo. (Math., XXII.)

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui fit des noces à son fils.

Si on me demandait à quoi Dieu pensait avant la création du monde, je croirais pouvoir répondre raisonnablement en disant qu'il préparait des noces à son Fils. En effet, depuis qu'il lui a plu se communiquer au dehors, et faire des effusions de sa bonté en tirant cet univers des abîmes du néant, il paraît tout occupé de ce grand dessein ; sa sagesse y dispose tout. C'est dans cette vue qu'il épargne Adam après son péché, et ne le frappe pas de mort, ainsi qu'il l'en avait menacé ; qu'il ordonne à Noé de bâtir une arche pour sauver sa famille et se garantir des eaux du déluge ; qu'il appelle Abraham du fond de la Chaldée au pays de Chanaan, lui donne une postérité presque aussi nombreuse que les grains de sable qui bordent le rivage de la mer ; qu'il tire lui-même, quelques siècles après, les Hébreux de l'Égypte par une suite de prodiges surprenants. La loi, les sacrifices, les cérémonies qu'il prescrit à ce peuple

y ont un rapport immédiat ; mais les choses même qui semblent en avoir le moins, ne laissent pas d'être ordonnées à cette fin : tout y tend ou directement ou indirectement, ou médiatement ou immédiatement, ou de près ou de loin. Ainsi, tous ces événements merveilleux que nous lisons dans les histoires anciennes, ces révolutions surprenantes, cet établissement des quatre grandes monarchies sur les ruines de celles qui les avaient précédées, ne tendaient qu'à mettre le monde en l'état auquel il fallait qu'il fût, lorsque le Père éternel y introduirait son premier-né.

Qu'est-ce donc que ces noces qui font l'objet le plus sérieux de l'occupation d'un Dieu dans l'éternité et dans le temps ? C'est son grand ouvrage, l'œuvre par excellence de l'incarnation du Verbe et de l'alliance qu'il a contractée avec la nature humaine par ce mystère ineffable : *Domine, opus tuum. (Hab. III.)* Le Fils de Dieu s'est uni à notre nature dans le sein de la très-sainte Vierge par la plus intime et la plus indissoluble de toutes les unions, puisqu'il ne quittera jamais cette humanité sacrée qu'il a élevée au comble de la gloire, et qui ne subsiste uniquement qu'en lui. C'est de ce sanctuaire virginal qu'il est sorti comme un époux de sa couche nuptiale : *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo. (Psalm. XLIV.)*

Mais les noces dont il est proprement parlé dans la parabole, et qui sont une suite de ces premières, c'est l'union toute céleste et toute spirituelle qu'il n'a pas dédaigné de contracter avec son Église. La disproportion infinie qui était entre lui et elle du côté de la sainteté, de la noblesse, de la beauté, loin de ralentir son amour, n'a fait que l'enflammer davantage ; il l'a recherchée sans avoir égard à sa roture, à sa difformité, à ses souillures, comme si sa félicité eût dépendu d'une telle conjonction ; il l'a tirée de l'opprobre, purifiée, dotée, ennoblie, enrichie de ses dons les plus précieux. C'est pourquoi, dans le divin épithalame composé par le Prophète pour célébrer ces noces toutes spirituelles, elle nous est représentée comme une reine environnée de gloire et de majesté, assise à côté du Roi avec un habit où l'or et les pierreries éclatent. Chaque âme a l'avantage inestimable d'être cette épouse ; car nous faisons partie de l'Église et sommes tous appelés à l'union éternelle avec Dieu par la grâce du Médiateur, qui ne fait qu'un même corps avec elle. Toute la suite des siècles est destinée à la préparation de ces noces qui se commencent bien en cette vie, mais ne seront pleinement consommées qu'en l'autre par la jouissance de Dieu : *Duo in carne una*, dit saint Augustin, *duo in passionem una, et cum transierit iniquitas, duo in requiem una*. Voilà un plan abrégé des desseins adorables de Dieu qui nous doit pénétrer d'admiration et de reconnaissance. Voyons en détail comment il les a exécutés, et l'ordre qu'a tenu sa sagesse.

Misit servos suos vocare invitatos ad nuptias. Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient conviés. Ces paroles supposent qu'avant que ces serviteurs

se missent en devoir d'obéir à l'ordre de leur maître, il y avait déjà une invitation. La chose est certaine, parce qu'avant que Dieu eût suscité des prophètes figurés par ces serviteurs, il avait invité lui-même tous ceux à qui il avait donné la connaissance du Messie futur, à entrer en société avec lui par sa médiation, à marcher en sa présence, et être parfaits et irrépréhensibles à ses yeux. Pour ceux qu'il n'avait pas favorisés de cette révélation, sans laquelle on ne lui peut être uni, ni avoir part à ses promesses, il leur avait fait une invitation plus générale par la voix des créatures inanimées, par l'ordre admirable du monde. Mais ils furent sourds à cette voix, ils ne lui rendirent pas la gloire et la reconnaissance qui lui étaient dues : ils aimèrent mieux se trouver au festin auquel le démon les invita de son côté, je veux dire qu'ils s'assirent à la table des idoles, et préférèrent ce culte, tout impie et extravagant qu'il est, à celui qu'ils devaient au Créateur par tant de titres : *Et nolabant venire. (Rom., II.)* C'est ainsi, dit saint Paul, qu'ils méprisèrent les richesses de sa bonté, de sa patience, de sa longue tolérance, et que leur malice les empêcha de comprendre que la bonté de Dieu les invitait à la pénitence : ce qui suffit pour justifier sa conduite et les rendre entièrement inexcusables.

Iterum misit alios servos dicens : Ecce prandium meum paravi, etc. Il envoya encore d'autres serviteurs avec ordre de dire de sa part aux conviés : J'ai préparé mon dîner, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser : tout est prêt, venez-vous-en aux noces. Ces nouveaux serviteurs sont Moïse et tous les prophètes qui ont précédé l'avènement du Sauveur du monde, et participaient par avance à ce banquet, lesquels ne cessaient de leur dire : « Convertissez-vous ! Quittez vos mauvaises voies et la malignité de vos pensées corrompues ! Mettez fin à vos fornications (ils appelaient ainsi l'idolâtrie), et je vous épouserai pour jamais : c'est le Seigneur qui parle à la Synagogue. Je vous rendrai mon épouse par une alliance de justice, de compassion et de miséricorde ; votre salut ne tardera plus à venir ; celui qui doit vous instruire ne s'éloignera plus devant vous ; vos yeux verront mon Juste et le Saint d'Israël, le maître qui vous enseigne. Il l'en effet envoyé lui-même, revêtu de la forme de serviteur, inviter à ses propres noces, et annoncer d'une manière infiniment plus claire et plus précise quelles sont les grandeurs du siècle à venir et les délices incomparables de ce festin éternel que Dieu nous a préparé dans sa magnificence. Que faut-il entendre par ces mets différents dont on doit régaler les conviés ? Tous les moyens que Dieu a préparés pour la sanctification des hommes, toutes les vérités saintes consignées dans l'un et l'autre Testament, les sacrements, les grâces intérieures et extérieures, dont il veut engraisser nos âmes.

Ces sortes de viandes, quelque succulentes et délicieuses qu'elles soient en elles-mêmes, parurent fades, légères et dégoûtantes aux Juifs, du temps de Jésus-Christ, comme la

manne l'avait paru à leurs pères, digne race de ces incrédules qui n'avaient cessé d'irriter Dieu dans le désert par leurs murmures, et auxquels il protesta, dans sa colère, qu'ils n'entreraient point dans le lieu de son repos. Ils n'ont point voulu écouter la Vérité même incarnée qui les invitait à ce festin, où elle nourrirait l'Israël de Dieu d'elle-même à jamais : *Ubi pascis in æternum Israel veritatis pabulo. (S. Aug., lib. Conf.)* Comme c'est un festin de justice et de sainteté, où les viandes et le breuvage ne sont pas sensibles, et que, pour y participer, il faut renoncer à soi-même, se priver des plaisirs de la vie, porter tous les jours sa croix, en un mot, entrer dans toutes les inclinations de l'Epoux, directement opposées aux leurs, ils ne se sont pas mis en peine de cette invitation : *Iti autem neglexerunt* ; ils ont mieux aimé aller l'un à sa maison des champs, et l'autre à son trafic ordinaire : *Abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam.* Basement attachés à la terre, ils ont préféré les faux plaisirs de la vie ou ses occupations tumultueuses au festin des noces de l'Agneau. Connaissiez ici le danger mortel et du trop de loisir et du trop d'occupation. Le premier produit la mollesse, le luxe, les débauches, toute sorte de dérèglements ; et, quand il n'enfanterait pas tous ces monstres, la seule inutilité suffit pour nous perdre. L'autre étouffe souvent toutes les pensées du salut, et dérobe la meilleure partie du temps qu'il y faudrait donner : ainsi, quelque innocent que soit de lui-même un emploi lucratif, il ne l'est plus quand il empêche de vaquer à l'unique nécessaire ; quand il absorbe l'âme tout entière, la pique et l'ensanglante par mille épines, la plonge dans les soins, lui fait oublier ce qu'elle est, où doit tendre sa course et le terme de son pèlerinage. Ah ! périssent les affaires qui produisent un effet si funeste.

Ce fut là la vraie cause qui fit rejeter aux Juifs l'invitation que Jésus-Christ leur fit de venir à ses noces, et, comme si c'eût été peu de se rendre coupables d'un mépris si injurieux, ils y ajoutèrent les plus sanglants outrages, ils firent au Maître et à l'héritier le même traitement que leurs ancêtres avaient fait aux prophètes, qu'ils avaient tous cruellement persécutés. Après l'avoir traité avec les dernières indignités, ils l'attachèrent à un gibet infâme, et achevèrent ainsi de combler la mesure de leurs pères ; afin que tout le sang innocent qui avait été répandu sur la terre retombât sur eux, depuis le juste Abel jusqu'à celui de Zacharie qu'ils tuèrent entre le temple et l'autel. N'est-ce pas là se rendre semblables à des frères jumeaux qui se ruent sur leur médecin et le mettent en pièces ? Vous avez sans doute horreur d'une ingratitude si monstrueuse, et vous dites en vous-mêmes que vous auriez mieux répondu à cet honneur, et reconnu autrement une faveur si insigne ? Mais prenez garde en détestant le crime de ces meurtriers, de n'être pas vous-mêmes du nombre par votre méchante volonté ! Car vous devez savoir que le pécheur détruirait encore aujourd'hui Jésus-Christ et

son Evangile, s'il pouvait, afin de pouvoir jouir tranquillement des créatures auxquelles il est attaché par tous les liens de son cœur.

Les prêtres juifs et les pharisiens, pour couronner leur perfidie, persécutèrent encore leur roi après sa mort : ils s'efforcèrent de flétrir sa mémoire, et de le faire passer pour un séducteur, dont la cabale était à craindre, endureissant leurs cœurs à tant de prodiges qui avaient accompagné et suivi sa mort. C'est pourquoi ils défendirent à ses apôtres de prêcher en son nom, les firent battre cruellement de verges, lapidèrent saint Etienne, décapitèrent saint Jacques, et forcèrent, par la violence de la persécution, les disciples à s'enfuir de la Judée, et chercher quelque asile contre leur fureur.

Quelle sera la punition d'un attentat si énorme ? La plus grande que Dieu ait jamais exercée, et qu'il exercera jamais sur la terre ; car la misère de ce temps-là fut si extrême, ainsi que leur avait prédit le Sauveur, que depuis le premier moment où Dieu créa toutes choses jusqu'à présent, il n'y en eut jamais de pareille, et il n'y en aura jamais.

Rex autem cum audisset iratus est, et missis exercitibus suis perdidit hominibus illos, et civitatem illorum succendit. Le roi l'ayant appris en fut ému de colère. Ne vous figurez en Dieu ni émotion, ni aucun mouvement pareil à ce que nous éprouvons, lorsque nous nous laissons transporter de colère : il en est incapable ; mais une justice toujours tranquille qui répare la difformité que les crimes causent dans le monde, par la beauté de la vengeance. Ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. Vespasien et Tite, qui trente-sept ans seulement après désolèrent la Judée, et formèrent le siège de Jérusalem, furent les exécuteurs de cette vengeance ; ils croyaient punir des rebelles qui avaient secoué le joug de l'empire romain, et ils punissaient leur révolte contre leur roi légitime, leur Messie et leur Dieu. Tite vouloit s'immortaliser par la prise de cette capitale, la reine des provinces et la merveille de l'Orient, et il travaillait avec les siens à laisser un monument éternel de la vengeance du ciel. C'est en ce sens que les Chaldéens, qui avaient détruit la même ville plus de six siècles auparavant, sont appelés les saints de Dieu, les ministres de sa vengeance. Mais cette prise par Nabuchodonosor, aussi bien que par Pompée ensuite, et par Hérode aidé de Sosius, n'eut rien de comparable à cette dernière, où il ne resta pas pierre sur pierre : car, comme si la puissance romaine n'eût pas suffi pour accabler ces déicides, Dieu les livra à des dissensions domestiques plus cruelles que la guerre étrangère ; ils se déchirèrent les uns les autres, et firent de leur temple une place d'armes d'où ils faisaient des sorties sur ceux de leur nation ; la famine fit ce que le glaive des uns et des autres n'avait pu faire : elle fut si horrible, que les mères furent réduites à cette extrémité que de manger le fruit de leurs entrailles, et soutenir leur vie aux dépens de ces innocentes créatures, à qui elles l'avaient

donnée depuis peu : *Ergone mulieres comedunt fructum suum.* Dieu a voulu qu'une histoire si tragique et si lamentable fût écrite par un historien fidèle, contemporain et témoin oculaire de toutes ces horreurs ; il nous apprend que quelque dessein que Tite eût d'épargner ces misérables, ils s'obstinèrent à leur perte ; quelque défense qu'il eût faite à ses soldats de ne point brûler le temple, il fut entièrement consumé par les flammes, et la ville noyée dans le sang de ses habitants ; il y périt plus de onze cent mille hommes, sans compter les captifs, que les Romains emmenèrent pour leur servir de divertissement dans des combats de gladiateurs. Cette punition, tout effroyable et inouïe qu'elle est, paraîtra légère, si je l'ose dire, à ceux qui jugent des choses par les lumières de la foi, en comparaison de la soustraction de la grâce qui leur était offerte. Ils ont été presque tous, depuis ce temps-là, livrés à un sens réprouvé, à un aveuglement, à une obstination presque invincible. Enfin la colère de Dieu est tombée sur eux, dit saint Paul, et y demeurera jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles, que Dieu, touché par les larmes de son Eglise, leur dessillera les yeux et les y fera entrer ; mais jusque-là ils seront, comme Caïn, fugitifs et vagabonds sur la terre, toujours agités, sans demeure fixe, bannis, méprisés, laissés en tout lieu, servant, comme ces misérables criminels exposés sur la roue, de spectacle pour faire redouter la colère du Dieu des vengeances.

Mais quoi ! l'infidélité des hommes sera-t-elle capable d'anéantir les décrets et les promesses de Dieu ? Eh ! que deviendront tant d'oracles, qui promettaient à celle qui avait été stérile jusqu'alors, qu'elle aurait un plus grand nombre d'enfants que celle qui avait un époux, et nous faisaient espérer d'être assis un jour avec Abraham, Isaac et Jacob dans le banquet céleste ? Dieu saura bien l'exécuter, car les cœurs sont en sa main. La chute des Juifs a été la richesse du monde, elle est devenue une occasion de salut aux gentils. Vous étiez les premiers, dirent Paul et Barnabé à ceux de leur nation, à qui il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais, puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous en allons présentement vers les gentils, selon qu'il nous est commandé par le Seigneur, *convertimur ad gentes.*

Ite ad exitus viarum, et quoscunque inveneritis, vocate ad nuptias. Allez-vous-en aux carrefours, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ils parcoururent la Samarie, la Cilicie, l'Asie Mineure, toute la vaste étendue de l'empire romain, et des lieux même qui ne reconnaissaient pas sa domination ; leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde ; ils ont crié dans les places publiques : Renoncez à ces vains simulacres, à ces idoles impuissantes pour servir le Dieu vivant, et Jésus-Christ son Fils, qu'il a établi juge du monde entier ;

prévenez ce jugement par une conversion véritable, et rendez-vous dignes de participer à sa gloire. Leur parole eut tant de succès et de bénédiction, le Seigneur agissant avec eux et la confirmant par des miracles sans nombre qui l'accompagnaient, que la salle du festin fut bientôt remplie.

Egressi servi ejus in vias congregaverunt omnes quos invenerunt, malos et bonos, et impletæ sunt nuptiæ discumbentium. Lorsqu'il est dit que les ministres du prince rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent bons et mauvais, il ne faut pas s'imaginer qu'il y en eût aucun de bon véritablement, puisqu'ils n'avaient pas la foi, et que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu : tous ont péché, et ont également besoin de sa miséricorde. La grâce de la vocation ne nous trouve pas bons, mais nous rend tels par une espèce de création. Mais Jésus-Christ en appelle quelques-uns bons, par rapport à ceux qui étaient tout à fait impies, athées, plongés dans des abominations détestées par les païens mêmes ; ou plutôt il voulait nous apprendre que la société extérieure de son Église serait composée de bons et de méchants, comme étant la vérité de l'arche qui renfermait les animaux purs et immondes, l'aire où la paille est mêlée avec le bon grain, et le filet qui contient les bons et les méchants poissons.

Tous ceux qui forment cette sainte société devraient être saints, justes et enfants de Dieu ; c'est avec une douleur mortelle que l'Église voit la plupart de ceux qu'elle enferme en son sein, mépriser une qualité si glorieuse, et se livrer à des cupidités honteuses, à des passions criminelles. Comment pourrait-elle s'en décharger ? ils sont multipliés jusque par-dessus le nombre, c'est-à-dire, selon saint Augustin, ils surpassent de beaucoup en nombre ceux qui appartiennent véritablement à la céleste Jérusalem, y ayant une infinité de chrétiens qui font profession de la foi de Jésus-Christ et qui le renoncent par leurs œuvres, ne lui étant pas unis par le lien intérieur de son esprit. Elle ne pourrait même retrancher de sa communion extérieure tous les pécheurs visiblement scandaleux, de crainte de s'exposer à des schismes et des scandales encore plus grands que ceux auxquels elle voudrait remédier ; ainsi, elle est obligée de les tolérer et gémir. C'est ce qui la fait soupirer incessamment après le jour de la grande séparation, auquel elle se verra pleinement affranchie de cette persécution domestique. Ce sera alors que le pécheur, ayant tiré son filet tout rempli de poissons au bord du rivage et s'y étant assis, il jettera les poissons de rebut dehors, et mettra les bons dans des vaisseaux ; où le laboureur purgera son aire, serrera le froment dans ses greniers et liera l'ivraie en bottes pour être jetée au feu ; que le roi entrera dans la salle du festin pour voir ceux qui sont à table : *Intravit rex, ut videret discumbentes*, et pour examiner si tous ont la robe nuptiale.

Que personne ne se flatte de lui en imposer et d'échapper à ses divins regards. Il

pénètre le fond des cœurs, et tel croit avoir une robe des plus précieuses, laquelle paraîtra même telle aux yeux des autres, qui est réduit cependant à une nudité honteuse et n'est revêtu que des haillons du diable. C'est avec ces yeux plus perçants que les rayons du soleil qu'il découvrit parmi la multitude des conviés un homme qui n'avait point la robe nuptiale : *Vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali*. Quelle est cette robe nuptiale qu'il faut avoir de nécessité absolue, sans quoi on est jeté honteusement hors de la salle du festin ? Il n'est pas malaisé de satisfaire à cette question, puisque rien de souillé n'entre dans le ciel, et que l'Église qui y régnera à jamais avec Jésus-Christ, ne sera plus composée que des seuls prédestinés. Il faut que cette robe soit celle de l'innocence que nous avons reçue au baptême, ou recouvrée, et reblanchie dans l'eau de nos larmes par une longue et sérieuse pénitence. Et, pour réduire ces deux idées sous une seule, cette robe est l'homme nouveau, créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable : c'est Jésus-Christ, et la charité que nous recevons en lui et par lui, dont l'Apôtre nous exhorte si souvent de nous revêtir. Il ne prétend pas que nous ne nous en revêtions qu'extérieurement, comme font ceux, dont se plaint saint Bernard, qui n'ont pas dépouillé le vieil homme, mais se contentent de le couvrir par dessus du nouveau : *Veterem hominem non exuerunt, sed novo palliant*, ce qui est une hypocrisie détestable ; or, les hypocrites ne seront pas admis dans le royaume de la vérité ; mais il veut que nous en soyons encore plus revêtus intérieurement, car l'âme est revêtue de ses dispositions et de ses mouvements intérieurs, comme un fer rouge qui n'est pas moins pénétré au dedans du feu qu'il en est étincelant au dehors.

Un véritable chrétien doit donc être tout pénétré de l'amour de la vérité, tout embrasé de charité, et ne faire éclater au dehors que douceur, qu'humilité, que mortification, patience, support des faiblesses du prochain : *His omnibus velut ornameto vestieris* (*Isa.*, XLIX) ; en un mot, il faut que le Père éternel reconnaisse en nous son image et tous les traits et les caractères de son Fils, puisque notre prédestination n'est fondée que sur cette ressemblance ; autrement il nous dira : Mon ami, comment êtes-vous entré ici ? Il appelle ami ce convié, quoique l'amitié de ce monde, avec lequel il s'était corrompu, soit une vraie inimitié contre Dieu, et que par conséquent on se rend ennemi de l'un lorsqu'on veut être ami de l'autre. Mais c'est pour nous faire comprendre que le souverain Juge ne punira point par passion ni par emportement, et que quelque effroyable que soient les châtimens qu'il exercera, il n'y aura point d'excès.

Ce mot d'ami marque encore que le caractère imprimé par le baptême est ineffaçable et subsistera éternellement dans ceux qui l'ont reçu, mais pour leur confusion éternelle et pour l'augmentation de leur supplice,

Quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem? Pourquoi avez-vous violé si indignement l'alliance que j'avais contractée avec vous préféablement à tant d'autres? Pourquoi ne vous êtes-vous pas conduit d'une manière conforme à la sainteté de votre vocation? Pourquoi avez-vous déshonoré mon nom, méprisé les richesses de ma longue patience, et préféré le joug insupportable de mon ennemi et du vôtre, à l'empire de mon amour?

At ille obmutuit. Cet homme demeura muet. L'amour-propre nous fournit toujours ici-bas des répliques; le pécheur le plus stupide a toujours cent raisons pour justifier ses dérèglements et devant les autres et à ses propres yeux; mais ici il n'y a pas le mot à dire, il demeure pleinement convaincu par le témoignage de sa propre conscience. Il n'est pas dit toutefois qu'il eût maltraité les conviés ni commis aucune insolence dans la salle du festin. Les autres n'apercevaient pas qu'il n'eût qu'un vêtement ordinaire, il n'y avait pas apparemment fait attention lui-même; cependant, dès que le roi lui a dit ces quatre mots, le voilà interdit, confus, tremblant, incapable de proférer une seule parole pour sa défense. Ce silence fait encore connaître qu'il avait été suffisamment averti de l'obligation imposée à tous les conviés de se revêtir de la robe nuptiale. Personne de vous sans doute n'ignore qu'il faut mourir dans l'état de grâce habituelle, et que celui qui n'aura pas la charité sera traité comme le démon; cependant le péché répand de si épaisses ténèbres dans nos âmes, qu'à peine réfléchissons-nous sur les fautes les plus grossières, nous les oublions presque à mesure que nous les commettons; ou, après nous en être déchargés aux pieds d'un prêtre, tous ces péchés, qui ne sont pas expiés par une sincère pénitence et par un parfait renouvellement du cœur, demeurent comme assoupis pendant cette vie et ne font point sentir leurs pointes, on se familiarise avec ces monstres et on n'appréhende rien de leurs cruelles morsures; la mort survient lorsqu'on s'y attend le moins et nous fait découvrir le vrai état des choses; la lumière que Dieu fait briller tout d'un coup dans l'âme la tire de cet assoupissement. O réveil épouvantable qui lui fait apercevoir la noirceur, le nombre de ses crimes et la peine qui lui est due selon les règles inflexibles et immuables de la justice de Dieu! Hélas! si les plus justes, tels que Job, n'osent ouvrir la bouche lorsqu'ils croient que Dieu a dessein d'entrer en compte avec eux; que sera-ce des impies qui ne peuvent se dissimuler mille excès? Si Dieu veut disputer contre moi, disait ce saint homme, je ne lui pourrai répondre sur une seule chose de mille qu'il m'objectera: quand il y aurait en moi quelque trace de justice, je ne répondrais point, mais je conjurerais mon juge de me pardonner. Que pourraient donc répondre ceux contre qui leurs propres péchés jettent un cri perçant, et dont les mains sont vides de bonnes œuvres?

Tunc dixit rex ministris: Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores. Le roi dit à ses gens: Liez-lui les pieds et les mains et, jetez-le dans les ténèbres extérieures. Un arrêt si rigoureux ne doit pas vous surprendre; le pécheur s'est amassé un trésor de colère, il a fait longtemps la sourde oreille aux remontrances et aux avertissements réitérés que Dieu lui donnait par lui-même et par l'organe de ses serviteurs de retourner à lui, il n'en a tenu aucun compte, il n'a cessé de multiplier ses crimes, le temps de la miséricorde est passé, il sera à jamais rassasié du fruit de ses voies. Le roi est obéi à l'instant, les pieds et les mains de ce misérable réprouvé sont liés, c'est-à-dire qu'il ne lui est plus libre de marcher dans les voies de la justice ni d'opérer de bonnes œuvres; la nuit est venue, durant laquelle on ne peut plus travailler; les affections de son âme, figurées par les pieds, sont dorénavant inflexibles et invincibles. Le voilà lié au mal pour un jamais par la corruption de sa volonté criminelle; il aimera à jamais les créatures sans en pouvoir ni en vouloir détacher son cœur, ni en pouvoir jouir. On le jette en cet état dans les ténèbres extérieures; elles sont ainsi appelées par rapport à la salle des noces, qui était éclairée d'une grande quantité de lumières, parce que le festin se faisait le soir et durait bien avant dans la nuit. Mais les ténèbres auxquelles est condamné le pécheur qui meurt vide de charité sont tout à la fois intérieures et extérieures. Il était déjà dans les ténèbres intérieures, puisqu'il ne se conduisait pas par la lumière de la foi; c'est ce que les impies reconnaissent avec un cuisant regret dans le livre de la *Sagesse*: *Nous nous sommes donc égarés, s'écrient-ils, de la voie de la vérité, la lumière de la justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous*; ils ont fermé opiniâtement les yeux de leur cœur à ce rayon intérieur qui a la vertu de le guérir en l'éclairant, et lui fait aimer ce qu'il lui fait voir; mais ils en sont totalement privés, et cette grâce, dont ils ont si longtemps abusé, leur est entièrement ôtée. Leurs ténèbres sont encore extérieures, parce qu'ils sont en quelque manière hors de Dieu, quoiqu'il contienne tout dans son immensité, car ils y sont comme dans une mer irritée qui les bat, les agite de ses flots, les rejette, les engloutit dans ses abîmes. Oh! qui peut concevoir toute la misère et la désolation d'un état si affreux!

Ibi erit fletus et stridor dentium. Il y aura là des pleurs et des grincements de dents. Une âme malheureuse connaîtra alors, mais trop tard, que son sort est fixé sans retour, qu'elle sera pour jamais exclue de la félicité où tant d'autres sont parvenus avec moins de secours et de moyens que la Providence ne lui en avait fournis; qu'il n'y a plus la moindre consolation, pas même une goutte d'eau à espérer; qu'elle n'aura jamais cette élévation, cet honneur, cette excellence qu'elle souhaitait, qu'elle sera au

contraire pour l'éternité dans la difformité, dans le rabaissement, dans les douleurs qu'elle commence déjà à éprouver. Ah ! qui pourrait comprendre, et encore moins exprimer le désespoir et la rage dont elle sera transportée ? Bêtes de la terre, assemblez-vous toutes ; furies, démons, hâtez-vous de me dévorer ! Ou plutôt elle se dévorera, se dé hîrera, et se mettra en pièces elle-même, *et lacerabis ubera tua.* (Ezech. XXIII.)

Ainsi il ne sera pas besoin que les ministres de la justice divine jettent ce misérable réprouvé hors de la salle, ni que les anges fassent résonner cette parole terrible : *Dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, et quiconque aime et fait le mensonge* ; ils s'excluront eux-mêmes, il fait trop clair pour eux dans cette salle si éclairée, ils se précipiteront d'eux-mêmes dans les ténèbres extérieures. Ce n'est donc que pour conserver la vraisemblance de la parabole, et le caractère des personnes qui y sont introduites qu'il est dit, que ce convié fut jeté hors de la salle, pieds et poings liés ; car un pécheur connaissant par une vive lumière que Dieu lui imprime au moment de la sortie de l'âme de son corps, qu'il est damné pour jamais, sentant bien que rien n'est capable de faire changer sa sentence, et qu'il est impuissant contre son auteur, loin de solliciter pour être admis dans l'assemblée des justes, il se précipitera de lui-même au fond des enfers, et souhaiterait qu'il y eût encore un plus grand abîme qui les séparât les uns des autres ; l'Eglise du ciel est trop brillante des splendeurs éternelles, par la lumière même de l'Agneau qui lui tient lieu de soleil ; la difformité monstrueuse d'une âme noircie de crimes, y serait exposée au grand jour, et c'est ce qui est insupportable à son orgueil ; ainsi elle cherche les ténèbres les plus épaisses, comme son centre, non par l'amour de l'ordre, mais pour y être moins tourmentée par la vue de ses désordres, moins déchirée par les cruels remords de sa conscience, moins pénétrée des rayons brûlants du Soleil de justice. C'est ainsi que nos premiers parents reconnurent qu'ils étaient nus dès qu'ils eurent violé le commandement de Dieu ; en effet, le démon les avait dépouillés du précieux vêtement de la grâce, ou plutôt de la gloire de Dieu ; et ayant entendu sa voix, ils se retirèrent entre les arbres du paradis pour se cacher de devant sa face : Sa présence, dit saint Augustin, qui faisait toute leur joie dans le temps de leur innocence, devient leur supplice après le péché, ils ne purent se résoudre d'exposer leur nudité honteuse aux yeux si purs de cette majesté suprême.

Voici une image encore plus sensible et plus naturelle de ce qui se passera alors, tirée de la même Ecriture. Le roi Ozias, s'étant voulu ingérer dans l'exercice des fonctions sacerdotales, et ayant osé offrir de l'encens sur l'autel des parfums, sans pouvoir être arrêté par les prières et les menaces des prêtres, dans le moment même qu'il entrait dans le sanctuaire, les menaçant lui-même, il fut

frappé d'une lèpre qui parut sur son front ; le grand-prêtre, et les lévites ne l'eurent pas plus tôt aperçue, qu'ils se mirent en devoir de le chasser du lieu saint, et ce prince lui-même, sans se faire presser comme auparavant, se hâta de lui-même de sortir, parce qu'il sentit tout d'un coup que Dieu l'avait frappé de cette plaie honteuse : *Ipse perterritus acceleravit egredi, eo quod sensisset illico plagam Domini.* (II. Paral., XXVI.) Tous ceux qui commettent l'iniquité sont frappés dans l'âme d'une lèpre invisible, qui les rend horribles aux yeux de Dieu et de ses anges ; ils ne l'aperçoivent pas souvent durant le cours de cette vie, parce que le démon leur procure une fausse paix, et qu'ils ne font jamais attention sur l'état de leur âme : mais, lorsqu'au moment de leur mort, qui sera pour eux le jour du Seigneur, ils apercevront cette lèpre dans le miroir de sa pureté souveraine, et sentiront leur propre infection, oh ! quelle horreur ! quelle confusion inexplicable ! Ils chercheront quelque espèce d'asile dans les ténèbres. Ainsi il ne sera pas besoin que les anges chassent ces âmes criminelles, elles se hâteront de sortir du sanctuaire, c'est-à-dire, de la présence du Saint des saints, et ce leur sera une espèce d'adoucissement et de soulagement, de s'enfoncer dans la profondeur des ténèbres de l'enfer, *usque ad profundum lacu.* (Isa., XIV.)

Multi enim sunt vocati, pauci vero electi. Car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. C'est par où le Sauveur conclut sa parabole. Une pareille conclusion a sans doute de quoi nous surprendre, car il semble qu'il devait conclure tout le contraire, puisque de cette multitude de conviés qui remplissaient la salle du festin, il n'y en eut qu'un seul de chassé avec ignominie. Mais il faut que vous sachiez que cet homme unique représente le corps des réprouvés, l'université ou la multitude de ceux qui sont destinés aux flammes éternelles, pour avoir laissé éteindre la charité dans leur cœur, et s'être corrompus avec la grande Babylone, la mère des fornications de la terre : le nombre de ceux qui n'ont point souillé leurs vêtements, ou qui, après avoir eu ce malheur, les ont lavés dans l'eau de leurs larmes et le sang de l'Agneau, quoique grand en lui-même, étant très-petit en comparaison.

Qu'en concluons-nous donc de notre côté ? Trois ou quatre instructions très-importantes : la première, qu'il ne suffit pas d'être appelé au souper des noces de l'Agneau, mais qu'il faut se rendre digne d'y être admis un jour, et vivre pour cet effet dans une grande vigilance et une crainte continuelle d'offenser Dieu. Puisque nous sommes subrogés aux Juifs qui n'ont pas su connaître le temps de la visite favorable du Seigneur, ne nous élevons point de présomption, humilions-nous de leur chute. Leur grâce nous a été donnée, peut-être la nôtre passera à d'autres, quelque étranger recevra notre couronne. Que ne devons-nous pas craindre en voyant les jugements épouvantables de Dieu sur toute la nation juive qui n'avait pas sans

doute tant reçu de grâce que nous ! Ainsi, ses miséricordes sur nous ne nous doivent pas moins inspirer de frayeur que sa sévérité sur les autres ; la grâce se change en jugement dans ceux qui en abusent ; et de quoi, je vous prie, nous servira cette multitude innombrable de grâces, dont il a plu à la bonté divine de nous favoriser, s'il n'y ajoute celle de la persévérance pour les couronner ? Or, qui peut la mériter ?

Cette humble crainte n'est pas incompatible avec une joie toute sainte et toute spirituelle de nous voir appelés à une telle gloire. Ecrivons-nous donc : *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.* (Apoc., XIX.) Ne doutons pas que nous ne soyons de ce nombre privilégié, afin de nourrir dans notre cœur des sentiments continuels de reconnaissance ; et, comme les larmes sont tout à fait hors de saison dans un festin de noces, gardons-nous bien d'en verser pour toutes les pertes temporelles, qui sont de vrais gains pour un chrétien qui a l'éternité dans le cœur, et qui sait qu'on se sanctifie beaucoup plus aisément par l'adversité que par la prospérité. Que ceux qui ont eu le malheur de se laisser dépouiller par les démons de leurs vêtements, en achètent de Jésus-Christ, ainsi qu'il les y exhorte lui-même, afin de s'habiller et de cacher leur nudité, c'est-à-dire, qu'ils rachètent leur innocence perdue, avec la prière et la mortification ; qu'ils se fassent des mérites de Jésus-Christ, de leurs aumônes, de la pénitence, une robe qui cache à la justice de Dieu leur vie précédente, et couvre la multitude de leurs péchés. Enfin, puisque l'union que nos âmes doivent avoir dans la Jérusalem céleste avec l'Époux immortel, sera d'autant plus intime et plus parfaite, que nous lui aurons été unis plus étroitement ici-bas, que tout notre soin soit de fortifier cette union par le progrès dans les vertus, et tâchons de rendre certaine, par toute sorte de bonnes œuvres, notre élection et prédestination éternelle : c'est ce que je vous souhaite.

HOMELIE XXI.

Pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte.

LA MALICE DES HOMMES FAIT ÉCLATER LA GRANDEUR DE DIEU,

Abeunt pharisæi concilium inierunt, ut caperent eum in sermone. (Matth., XXII.)

Les pharisiens firent dessein entre eux de surprendre Jésus dans ses paroles.

Est-il plus criminel ou plus extravagant ce dessein que forment aujourd'hui les pharisiens de surprendre la Sagesse même ? Ils ont consulté ensemble des moyens de cacher leurs pièges, ils ont dit : Qui pourra les découvrir ? Ils se sont épuisés inutilement dans ces recherches ; l'homme est entré dans le plus profond de son cœur, c'est-à-dire, qu'ils ont cru s'y cacher, et se sont flattés d'y trouver des moyens très-assurés d'accabler l'innocent, *Defecerunt scrutantes scrutinio.* (Psal. LXIII.) Insensés ! commencez à de-

venir sages ! Ayez une fois en votre vie de l'intelligence ! Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il pas, ou celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point ? N'est-ce pas le comble de la folie de vous imaginer qu'il ne voit pas vos vains projets, et ne saura pas les éluder ? *Accedet ad cor altum, et exaltabitur Deus.* (Ibid.) La profondeur de votre malice ne servira qu'à faire admirer la hauteur de sa sagesse : plus votre cœur paraît profond dans l'abîme de sa corruption, plus Jésus fera éclater sa grandeur en dissipant votre trame comme une toile d'araignée. Ainsi, la plaie mortelle que vous vouliez faire au Juste par excellence, est aussi légère que si c'étaient de faibles enfants qui eussent tiré des flèches ; elles sont retournées contre ceux qui les avaient lancées, et leur ont fait de profondes blessures.

Ce qui s'est passé dans le maître s'est passé dans ses serviteurs : les méchants ont formé des complots pour les perdre, ils ont dressé les pièges les plus subtils, et, ce leur semblait, les plus inévitables. Mais y a-t-il prudence, y a-t-il conseil contre Dieu ? Il leur a donné, ainsi qu'il l'avait promis, une bouche et une sagesse, à laquelle tous leurs ennemis n'ont pu ni résister, ni contredire. C'est ainsi que les saints Athanase et les Basile se sont tirés avec avantage des pas les plus glissants, et ont désarmé toute la malice des ariens soutenue par la puissance du siècle.

Voyons le résultat du conseil de ces hommes si graves et si prudents à leurs propres yeux ; vous avouerez qu'ils étaient sages pour faire mal. Ils lui envoient quelques-uns de leurs disciples avec les Hérodiens qui abordent le Sauveur avec toutes les démonstrations extérieures d'estime et de respect ; les paroles y répondent, et semblent en être une protestation sincère : Maître, lui disent-ils, nous savons que vous êtes sincère et véritable, et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne considérez point la qualité des personnes : *Magister, scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces, et non est tibi cura de aliquo, non enim respicis personam hominum.* Nous allons cueillir à ce coup des raisins sur des épines, et des figes sur des ronces. Un pareil témoignage rendu à notre Maître par ses propres apôtres eût pu paraître suspect, mais, dans la bouche de ses plus cruels ennemis, il est d'une force invincible et absolument hors d'atteinte à la calomnie. Recevons donc et honorons cette vérité qu'ils retiennent dans l'injustice, et qui ne servira qu'à leur condamnation ; considérons-la en elle-même indépendamment de l'abus que leur malignité en a fait ; nous y trouvons les principaux traits et les vrais caractères de cet Homme-Dieu, qui déclara lui-même dans la suite à Pilate qu'il n'était venu au monde que pour rendre témoignage à la Vérité, et en voulut être le martyr et la victime ; il est sincère et véritable : *Fidelis et verax* (Apoc., XIX) ; véritable dans sa parole, dans ses promesses,

dans ses menaces, dans ses jugements, ou plutôt la vérité même, la lumière éternelle et créée, véritable, substantielle, qui luit dans les ténèbres, et préside à toutes les intelligences. Nos âmes ne sont capables de discerner le vrai du faux, le bien du mal, que par ce qui leur est communiqué de lumière par cette vérité souveraine. Et en combien d'autres manières n'éclaire-t-il pas les hommes en s'incarnant ? Il est la vérité de toutes les figures anciennes, la vérité de toutes les prophéties, la vérité de la loi évangélique, la vérité qui sera l'aliment incorruptible de la patrie. Il est venu nous enseigner la voie, parce que nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes, chacun s'étant détourné pour suivre sa propre voie, s'abandonnant aveuglément à l'instinct de ses passions; elles nous rendaient sourds à la voix des prophètes, qui criaient de la part de Dieu : *Convertissez-vous ! quittez vos voies corrompues ! Convertissez-vous de tout votre cœur, et pratiquez la justice !* Il fallait, pour nous faire entrer et marcher dans ses voies, un pasteur qui eût d'autres qualités qu'eux, et qui joignît à une science infinie un pouvoir souverain sur les cœurs ; c'est ce qu'ils nous promettaient dans toutes leurs prophéties. Et cette idée était tellement imprimée dans les esprits, et si universellement répandue, qu'une pauvre Samaritaine ayant voulu discourir de la religion avec le Sauveur du monde, qu'elle trouva près du puits de Jacob, et se trouvant embarrassée de sa réponse, lui dit : *Je sais que le Messie, qui est le Christ, doit venir ; lorsqu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses.* C'est lui qui apportait la vraie intelligence des Écritures et venait frayer des sentiers nouveaux, que l'état imparfait de la Loi faisait juger impraticables aux Juifs, ou plutôt il est lui-même la voie vivante et nouvelle, hors de laquelle il n'y a qu'égaréments et que précipices : celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. Il est la voie par les mérites du sacrifice, et par la dignité des mystères de sa vie et de sa mort, qui comprennent ses paroles, ses actions, ses privations, ses souffrances ; et comme victime clarifiée par sa résurrection, il est la voie vivante et nouvelle qui conduit au ciel, voie qu'il nous a tracée, comme dit saint Paul, par l'ouverture du voile de sa chair : *Initiavit nobis viam novam et viventem.* (Hebr., X.)

Il ne respecte ni le rang, ni la grandeur de qui que ce soit, parce qu'il a fait les grands comme les petits ; tout est égal à ses yeux : il ne fait acception de personne ; mais, ô pharisiens ! qui vouliez engager par là notre Maître à se signaler par une générosité qui n'eût pas été de saison, vous deviez considérer que la forme de serviteur dont il s'était revêtu ne lui permettait pas de choquer sans nécessité les puissances du siècle, et rendre par là son ministère inutile. Ainsi, vous deviez ajouter à ces divers éloges : *Vous excellez aussi en prudence*, et nous aurions l'image de ce conseiller fidèle qu'il faut choisir entre mille, de ce directeur achevé, tracé

de votre propre main, sans que vous en eussiez le dessein. Car, ce sont là les qualités qui se doivent trouver éminemment en tous ceux qui se chargent de la conduite des âmes. Ils doivent être véritables et sincères, avoir pour la vérité un amour de jalousie qui les fasse combattre pour elle avec plus d'ardeur que ces fameux héros ne firent devant Troie ; car, la vérité des chrétiens, dit saint Augustin, est incomparablement plus belle que l'Hélène des Grecs, et mérite infiniment mieux qu'on se sacrifie pour elle. Ils ne faut pas qu'on trouve chez eux le oui et le non, comme parmi ceux qui, sur le même cas de conscience, ont deux décisions directement opposées : l'une exacte, pour ceux qui aiment qu'on les conduise par la voie étroite ; l'autre relâchée, pour ceux qui veulent qu'on flatte leurs passions, et qui ne peuvent se résoudre à se faire de salutaires violences. Non-seulement il doit savoir discerner le bien du mal, mais ce qui est meilleur de ce qui est bon et être versé dans les voies intérieures, et dans cette variété de formes dont la grâce se revêt, et dont le Saint-Esprit diversifie ses opérations : il ne doit pas se laisser éblouir par tout l'éclat et le faste du siècle pour dissimuler la vérité. Tout ce qu'il y a de grand et de formidable dans le monde doit être moins, aux yeux de sa foi, qu'une armée de fournis. Dieu seul lui paraît redoutable. Il dira aux plus puissants rois, ainsi qu'un Jean-Baptiste : *Non licet* (Marc., VI), cela ne vous est pas permis ; parce qu'il sait qu'un ministre du Seigneur, qui ne parle et n'agit que par ses ordres, peut bien être tué, mais jamais vaincu, et que sa plus grande gloire serait d'être la victime de la vérité. Sa fermeté toutefois est accompagnée de prudence, son zèle est tempéré par la discrétion ; il ne va pas se commettre sans besoin, et s'abandonner aux mouvements d'une témérité aveugle. Attaché inviolablement aux règles de la justice, il ne cherche rien moins qu'à s'attirer une vaine réputation de générosité, mais à s'acquitter de son devoir dans le temps et les circonstances que l'esprit de Dieu et les régies de l'Eglise lui marquent. Heureux qui a trouvé un pareil conducteur dans ces temps fâcheux, où les vérités sont si obscurcies par les contestations des hommes charnels, et où les pécheurs, attachés par tous les liens de leurs cœurs aux créatures, cherchent moins des médecins intelligents qui leur appliquent les vrais remèdes, que des empiriques qui n'en emploient que de doux et de palliatifs, se contentant de couvrir les plaies avec un léger appareil, sans en faire sortir le pus, ni prescrire aucun régime pénible.

Tels doivent être à proportion tous les chrétiens ; véritable et sincères comme des enfants de Dieu, dépouillés de toute sorte de malice et de tromperie ; parlant chacun à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres ; s'enseignant mutuellement la voie de Dieu plus par l'exemple d'une sainte vie que par paroles et par instructions, n'asservissant point, comme dit saint Jacques, la foi qu'ils ont

de la gloire de notre Seigneur à des respects humains pour la condition des personnes.

Dic ergo nobis quid tibi videtur : Licet censum dare Cæsari, an non ? Dites-nous donc votre avis sur ceci : Nous est-il libre de payer le tribut à Césâr, ou de ne le payer pas ? C'est donc là, fourbes, à quoi aboutissaient les louanges que vous lui prodiguez tout à l'heure ? Comptez à coup sûr que la plupart de celles qui se donnent dans le monde, pour n'être pas si malignes, ne sont pas plus sincères, et sont d'ordinaire pleines de pièges ; c'est un leurre pour obtenir quelque grâce, quelquefois désir de nous engager dans quelque faux parti, mais presque toujours de s'attirer de pareilles louanges, c'est-à-dire, commerce d'encens et de fumée.

Vous n'avez pas besoin, je pense, que je vous explique le dessein des pharisiens ; vous le pénétrez assez : ils voulaient commettre le Sauveur du monde, ou avec le peuple, ou avec le prince. S'il eût répondu qu'il fallait payer le tribut, il se rendait odieux aux Juifs qui se prétendaient libres en qualité de peuple de Dieu, et ne portaient qu'avec impatience le joug des Romains ; si pour le favoriser, au contraire, il eût répliqué qu'il ne fallait point payer de tribut, ils l'eussent fait arrêter sur-le-champ comme un séditeux, un perturbateur du repos public et l'ennemi des puissances : c'est pour cela qu'ils avaient amené des officiers d'Hérode, prince tout dévoué à Tibère qui régnait alors. Ainsi, quelque réponse qu'il fit, il était perdu.

Cognita autem Jesus nequitia eorum ait illis : Quid me tentatis, hypocritæ ? Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? Il connaissait leur malice non-seulement avant qu'ils l'eussent enfantée, mais même conçue, et qu'ils eussent formé ce complot détestable. S'ils y eussent fait une sérieuse attention (et ne leur avait-il pas donné jusque-là assez de marques qu'il pénétrait le fond des cœurs), auraient-ils pris une résolution si insensée ? Eussent-ils hasardé de tenter celui qui pouvait sur-le-champ punir leur témérité ? Mais les pécheurs, surtout les hypocrites, ne font-ils pas encore tous les jours la même chose ? Ils se flattent de lui cacher la malignité de leur cœur ; mais quel moyen de se dérober à cette lumière spirituelle qui pénètre également les esprits et les corps ? Non, non, il n'y a aucunes ténèbres pour celui qui est toute lumière ; sachez, prévaricateurs, que la nuit la plus noire n'a rien d'obscur pour ce divin soleil de justice ; il perce par ses rayons la profondeur de votre malice, et c'est aussi inutilement que vous vous efforcerez de vous soustraire à sa justice. Il ne punit pas autrement aujourd'hui les pharisiens qu'en leur arrachant ce masque de piété dont ils se couvraient, et les traitant d'hypocrites : Montrez-moi, leur dit-il, la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut ? *Ostendite mihi numisma census* ? Ce qu'ayant fait, il leur demanda de qui était cette image et cette ins-

cription : *Cujus est imago hæc et superscriptio ?* Admirez ici la pauvreté de Jésus-Christ, qui n'avait pas une pièce de monnaie ? Mais pourquoi feint-il en quelque sorte de ne pas connaître celle qui lui fut présentée ? Ah ! c'est qu'il voulait nous marquer le profond mépris qu'il faisait des richesses, et nous en inspirer un pareil. C'est pour honorer cette disposition si digne d'un Dieu qui était venu faire ici-bas alliance avec la pauvreté, que de saints fondateurs d'ordres n'ont pas voulu même manier de l'argent, et en ont fait une défense expresse à tous ceux qui feraient profession de leur forme de vie. Il voulait encore faire connaître que sa mission l'éloignait de toutes les affaires du siècle, et que ses ministres ne devaient pas s'en embarrasser, encore moins s'y intriguer. Mais son principal dessein était de confondre ces lâches ennemis par leur propre réponse, et de les faire tomber eux-mêmes dans le piège qu'ils lui avaient tendu ; car lui ayant dit que ce denier (pièce qui revenait à sept ou huit sous de notre monnaie) était marqué au coin de Césâr, il leur répondit aussitôt : Rendez donc à Césâr ce qui est à Césâr, et à Dieu ce qui est à Dieu : *Reddite ergo quæ sunt Cæsari Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*. Que de sagesse, que de justesse, que de prudence dans cette réponse ? Que de fécondité, je veux dire, que d'instructions importantes ne renferme-t-elle pas dans sa brièveté ! Elle désarme la malignité des pharisiens, et rend inutile leur mauvaise intention ; elle jette ces fourbes dans la confusion et l'embarras, sans donner la moindre prise aux partisans d'Hérode et de la cour ; elle n'a rien qui puisse choquer le peuple, puisqu'elle n'est pas dans la dernière précision, ainsi qu'eussent souhaité ces hypocrites ; il dit seulement qu'il faut payer ce tribut à Césâr au cas qu'il lui soit dû : il insinue toutefois assez qu'il est juste que les peuples payent les subsides qui leur sont imposés, et que l'image du prince gravée sur la monnaie est une marque authentique de leur autorité et du droit qu'ils ont sur les choses temporelles qui s'acquiescent toutes à prix d'argent. Enfin cette réponse, dans sa dernière partie, est un précis de la religion, et renferme tous nos devoirs envers Dieu.

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari. Le prince porte empreinte l'image de Dieu, indépendamment, revêtu de puissance et de gloire ; c'est une seconde majesté, dit Tertullien, de beaucoup inférieure à Dieu, à la vérité, mais qui ne voit que lui seul au-dessus d'elle : *Omnibus major, solo Deo minor* ; on lui doit en cette qualité le plus profond respect et une prompte obéissance, c'est Dieu même qu'on honore en la personne du roi qui le représente ; ainsi la crainte religieuse qui est due à Dieu est la règle, la mesure et le motif du respect dû aux princes ; c'est pourquoi saint Pierre joint ces deux choses : *Deum time, regem honore*. (I Pet., II.) Il en est de même à proportion des puissances subalternes, il faut les honorer selon le degré de leur pouvoir, et qu'ils parti-

cipent à l'autorité du prince. Le même apôtre, après avoir ordonné à tous les fidèles sans distinction d'être soumis au roi comme au souverain, ajoute : Soyez-le aux gouverneurs comme à ceux qui sont envoyés de sa part pour punir ceux qui font mal, et traiter favorablement ceux qui font bien ; ainsi, comme on doit regarder la puissance du souverain dans celle du magistrat, on doit révéler celle de Dieu même dans le prince, ou plutôt considérer uniquement celle de Dieu dans l'une et dans l'autre, ainsi que fit Jésus-Christ à l'égard de Pilate, qui s'étant vanté d'avoir le pouvoir de le faire crucifier, ou de le renvoyer absous, le Sauveur lui répliqua qu'il n'en aurait aucun, s'il ne lui avait été donné d'en haut.

La piété solide est donc inséparable de la soumission aux puissances légitimes ; ce n'est ni leur vie ni leur religion qui doit régler notre obéissance, mais uniquement l'ordre et la volonté de Dieu qui les a établis ; l'abus qu'ils peuvent faire de cette puissance participée ne donne pas droit de se soulever contre eux, ils en rendront un jour un compte terrible, ainsi que Dieu les en menace, et les puissants seront tourmentés puissamment. Mais le seul parti que nous avons à prendre, est d'obéir aveuglément, lorsqu'il n'y va que de notre propre intérêt et qu'on ne veut que nous dépouiller des biens passagers ; il faut en faire généreusement le sacrifice à Dieu et en mériter par là de plus solides, que nulle puissance ne pourra nous ravir.

L'Apôtre des nations a pris encore plus de soin d'affermir les premiers chrétiens dans cet esprit de dépendance et de détachement pour éloigner de l'Eglise naissante tout soupçon de révolte et de désir de s'affranchir de la domination des princes idolâtres : *Que tout le monde, dit-il, se soumette aux puissances supérieures, car il n'y en a point qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre.* Vous voyez qu'il n'excepte personne et qu'il n'exige pas simplement une obéissance extérieure, mais un assujettissement sincère et du fond du cœur. Celui donc qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, et ceux qui y résistent s'attirent une condamnation rigoureuse ; vouloir secouer le joug, c'est entreprendre de briser celui de Dieu même ; c'est violer la loi éternelle et immuable, qui veut que l'ordre soit gardé ; c'est mépriser Dieu dans ses oints. Point d'autres armes contre eux que les gémissements et la prière, point d'autre résistance que les armes de la piété ; je suppose qu'ils ne vous ordonnent rien qui blesse votre conscience et intéresse votre religion, car en ce cas ils ne doivent point trouver de sujet, comme ils ne voudraient pas qu'on obéît aux gouverneurs qu'ils ont établis, s'ils se prévalaient de ce pouvoir contre eux et machinaient quelque chose contre l'Etat ; car alors a lieu cette parole aussi sage que courageuse du Prince des apôtres : *Jugez s'il est plus expédient d'obéir aux hommes que d'obéir à Dieu.* Mais hors ce

cas fort rare dans un Etat chrétien, il faut se soumettre et s'acquitter de ce qu'on nous impose, non par la vue des peines du corps, ainsi que des esclaves, mais par l'amour de la volonté de Dieu et la crainte de blesser nous-mêmes notre âme par le péché. Heureux les princes dont les sujets sont catholiques, puisqu'il n'y a que notre religion sainte qui leur soumette vraiment le cœur et les fasse regarder comme ministres de Dieu, et en cette qualité leur payer le tribut comme dû de droit divin, et non-seulement les tributs ordinaires, mais les subsides extraordinaires dans les besoins pressants de l'Etat, dont nous ne devons pas nous rendre juges (c'est toujours saint Paul qui parle et qui emploie toute l'autorité apostolique pour établir celle des rois) ; *rendez donc à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, les impôts à qui vous devez les impôts, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur.*

Oh ! que les premiers chrétiens ont été exacts et religieux à s'acquitter de ces devoirs ! Qu'ils se sont étudiés à rendre la religion aimable et convaincre ses calomnieux et ses plus mortels ennemis, que bien loin d'affaiblir l'autorité des princes elle la rendait plus inviolable. Ils ont démontré à tout l'univers par des épreuves éclatantes que l'obéissance qu'elle inspire est à toute épreuve, et qu'au contraire c'est un caractère de l'hérésie d'armer les sujets contre les souverains et d'établir des maximes séditionnelles qui tendent à leur dégradation.

L'Eglise s'est vue persécutée durant plus de trois cents ans avec la dernière violence par des princes infidèles ou hérétiques, et a toujours conservé dans des oppressions si cruelles une douceur inaltérable, une patience invincible et une fidélité inviolable envers ceux qui occupaient le trône impérial ; on ne voit durant tous ces temps si fâcheux, ni sédition, ni révolte, ni aigreur, ni murmure ; plus il y aura de fidèles, disait en leur nom Tertullien à leurs persécuteurs, plus il y aura de gens de qui vous n'aurez rien à craindre. Ils soutinrent jusqu'au bout le caractère de brebis, que Jésus-Christ leur avait si fort recommandé ; déchirés impitoyablement par ces loups carnassiers, ils ne leur opposaient que la patience qu'il leur avait laissée en partage ; jamais leur fidélité ne fut ébranlée, et on peut dire qu'ils n'ont pas moins scellé de leur sang les droits sacrés de l'autorité légitime sur laquelle Dieu a établi le repos du genre humain, que la divinité de Jésus-Christ.

En effet, qui les eût empêchés d'obtenir par les armes la liberté de l'exercice de la religion ? Etait-ce leur petit nombre ? Ils remplissaient la plus grande partie des villes et des bourgades. Nous ne sommes que d'hier, dit ce célèbre apologiste que j'ai déjà cité, et nous remplissons le barreau, les armées, les villes ; les maisons, il n'y a que vos temples profanes, que nous vous laissons. Est-ce qu'ils n'étaient pas assez unis ? Ils ne faisaient tous qu'un cœur et qu'une âme, on les

reconnaissait à cette marque : Voyez, disaient-ils, en les montrant, comme ils s'entraiment ? Est-ce qu'ils manquaient de courage ? Eux qu'on pouvait définir une espèce d'hommes toujours prêts à mourir : *Expediunt morti hominum genus*, et qui regardaient la mort comme un vrai triomphe; les supplices les plus cruels ne leur arrachaient pas un cri, ce qui obligea les païens, témoins de cette constance plus que héroïque, d'en appeler quelques-uns des hommes de fer; peut-être qu'ils n'étaient pas assez poussés à bout, eux dont on faisait couler le sang à ruisseaux et qui ne trouvaient de repos ni jour ni nuit, dans leurs maisons, dans les déserts, ni même dans les tombeaux, asile inviolable. Que n'y avait-il pas à craindre d'un tel nombre de gens si unis, si intrépides et en même temps si mal traités ? Mais peut-être ne savaient-ils pas manier les armes, eux qui étaient semés dans les armées et composaient des légions entières, témoin celle qui sous Marc-Aurèle sauva toutes les autres d'une mort inévitable et celle qui se fit décapiter sous le commandement de saint Maurice. Ils ne manquaient pas non plus de chefs, outre que le désespoir et la nécessité s'en savent faire assez. N'auraient-ils pas pu du moins se prévaloir de tant de guerres étrangères et civiles dont l'empire était agité, pour obtenir un traitement plus favorable ? On les a vus durant tous ces mouvements également tranquilles; non-seulement ils n'ont formé aucun parti dans l'Etat, mais ils ont refusé de s'engager dans ceux qui se formaient tous les jours; les usurpateurs ne trouvaient point de partisans parmi eux. Cela parut encore avec plus d'éclat dans la suite sous Constance, sous Julien et Valens, où l'Eglise fut attaquée d'une manière si formidable, qu'elle ne se vit jamais en plus grand péril; si elle eût voulu se faire craindre elle-même, elle eût été plus terrible à ces empereurs que les Parthes, les Perses et les Daces; mais ses enfants se laissaient conduire aux supplices comme des brebis qu'on mène à la boucherie; leur soumission fut à toute épreuve.

L'Eglise n'a jamais dégénéré de ces anciennes maximes, et ne s'est point démentie de ces traditions apostoliques; s'il y a eu quelques exemples contraires, elle les a désavoués et détestés; il les faut imputer uniquement à des enfants de Bélial, qui ne sont dans son sein que pour le tourmenter; la révolte, sous quelque prétexte que ce soit, n'a jamais trouvé d'approbation dans ses décrets; elle en a fait, au contraire, dans ses conciles œcuméniques, plusieurs en faveur de la majesté inviolable des rois, et a condamné hautement, comme des attentats très-punissables, tout ce qui s'est fait contre. *Palea nostra hoc fecit.*

Venons à ce qui est dû à Dieu. *Quæ sunt Dei, Deo.* Oh! quelle prodigieuse multiplicité de devoirs! Il y a une infinité de rapports, soit de supériorité, de puissance, d'autorité, ou de rayons de charmes et d'attraits, qui renferment tous quelques devoirs

de notre part : il n'y a pas une seule perfection (et qui les peut nombrer) dont il n'en naisse quelqu'un; il n'y a pas un seul point, dit saint Augustin, dans la petite circonférence de notre être, sur qui il ne tombe comme un million de lignes de tous les points de cette vaste et immense circonférence de la nature suprême, et chacune de ces lignes, ou rapport de dépendance, nous impose quelque obligation.

Tout l'usage de notre esprit, de notre volonté, de notre mémoire, de nos sens, de nos facultés intérieures et extérieures, des biens qu'on appelle de fortune, et qui sont des dons de la Providence, doit être uniquement rapporté à Dieu, de qui nous les tenons. Que si nous passons de l'ordre de la nature à celui de la grâce, ah! il sera plus aisé de compter les étoiles du ciel et les grains de sable qui bordent le rivage de la mer, que les obligations dont nous sommes tenus envers lui : si je vous dois tant, lui dit un grand saint, pour m'avoir fait, que ne vous dois-je pas pour m'avoir refait d'une manière si admirable, et réparé le dommage que la chute de notre premier père nous avait causé, avec plus d'avantage que s'il vous eût toujours été fidèle.

Plusieurs discours ne suffiraient pas pour traiter de ces différents devoirs; je me contenterai de vous faire considérer le chrétien sous l'idée d'image de Dieu, selon l'ouverture que Jésus-Christ nous en donne lui-même par ces paroles : *Cujus est imago hæc?*

C'est l'avantage de l'homme qui l'élève infiniment au-dessus de toutes les substances matérielles, et l'égale aux anges, d'avoir été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or, quels sont les devoirs d'une image animée et intelligente? J'en remarque trois principaux : le premier serait sans doute de se rapporter toute à son prototype ou son original : le second, d'être reconnaissant envers l'ouvrier qui l'aurait formée, de ne pas souffrir qu'on effaçât en elle les traits de celui qu'elle représente.

Cette image vivante, dont je parle, serait comme obligée de partager ses affections entre celui qu'elle exprime et l'ouvrier qui l'aurait formée. Ici, ce n'est pas le même embarras, puisque l'original et l'ouvrier, le modèle et l'auteur, sont le même; c'est Dieu qui nous a créés, et nous a créés à son image; rien ne doit donc diviser notre cœur, et détourner aucun ruisseau de son amour; toutes ses eaux doivent tendre à cet océan de bonté, et s'y perdre heureusement; chacun de nous doit se considérer comme un pur rapport, comme n'étant pas à soi-même, et pour lui-même, aussi dépendant des influences continues de la grâce, que la terre l'est de la pluie du ciel, et pour ne pas nous écarter de notre idée, qui est si féconde, que ces images que nous formons de nous-mêmes dans la glace d'un miroir, ou le cristal d'une fontaine; nous tenons-nous en présence du miroir, elles subsistent dans la même situation et la même

attitude; nous éloignons-nous, elles disparaissent aussitôt. C'est ce que voulait dire le Prophète royal par ces belles paroles : *Avertente autem te faciem turbabuntur, et in pulverem suum revertentur. (Psal. CIII.)*

Nous sommes d'autant plus obligés de tenir nos regards invariablement attachés sur notre divin original, autant que l'infirmité humaine le peut permettre, que nous avons des ennemis mortels incessamment appliqués à défigurer cette image, et biffer ce portrait; ce sont les démons, ces esprits de malice répandus dans l'air, semblables à certains peuples brûlés par les rayons pénétrants du soleil, qui, ne pouvant atteindre cet astre inaccessible à leurs flèches, croient se venger du mal qu'ils en souffrent, en brouillant l'image qu'il produit de lui-même dans une rivière; ils s'efforcent de même, impuissants à l'égard de l'Etre suprême, de confondre dans l'homme tous les traits de sa divine ressemblance. Je ne m'en étonne pas, vu la fureur qui les transporte contre Dieu, et l'envie cruelle dont ils sont ulcérés contre les hommes destinés à remplir leurs places dans le ciel. Mais ce que j'aurais peine à comprendre, si l'expérience ne m'en rendait trop certain, c'est que ces mêmes hommes, aveugles et stupides, prêtent leurs propres mains à l'ange apostat, pour défigurer en eux l'image de Dieu, et en effacer jusqu'au dernier trait, pour exprimer en leur âme la figure monstrueuse du démon. O fureur! ô manie! ô renversement d'esprit inconcevable! Si nous avons été assez insensés pour le faire par le passé, gardons-nous bien de le faire à l'avenir. Mettons toute notre étude et notre application à reformer en nous l'image de Dieu; mais sachez qu'il y doit avoir présentement de la différence entre celle qui avait été imprimée dans notre création. Adam portait l'image de Dieu, souverain, indépendant, jouissant des richesses de la gloire et d'une félicité inaltérable, mais étant devenu semblable à la vanité, en punition de sa révolte, il n'y a plus d'autre moyen de rentrer dans l'ordre, et de nous rétablir dans le bonheur dont nous étions déchus, qu'en nous rendant conformes à un Dieu pauvre, anéanti, rassasié d'opprobres, expirant sur une croix; notre prédestination n'est uniquement fondée que sur cette conformité : *Quos elegit fieri conformes imagini filii sui (Rom., VIII)*; et le Père éternel dit à chacun de nous : Considérez attentivement, et faites selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne du Calvaire : *Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est (Exod., XXV)* : Jetons donc les yeux sur ce modèle achevé, et comme nous avons eu le malheur de porter l'image de l'homme terrestre, portons aussi celle de l'homme céleste. Nous n'avons que trop longtemps imité Adam pécheur, entrons tout de bon dans la vie et les inclinations du second, créé dans la sainteté et la justice; ajoutons tous les jours quelque nouveau trait de sa douceur, sa patience, sa charité, ou

plutôt imitons les sculpteurs, qui, ayant à travailler sur un bloc de marbre, pour en tirer quelque excellente figure, prennent en main le ciseau et le marteau, et retranchent de grands éclats, jusqu'à ce qu'ils aient parfaitement exprimé la figure qu'ils se proposent; je veux dire que ce n'est que par le dur effort des croix et des humiliations que cette image se renouvelle. Un sculpteur peut se reposer quand il a fini son ouvrage; un chrétien doit sans cesse polir et perfectionner le sien; du moment qu'il prétendrait jouir du repos, et qu'il cesserait de travailler, les augustes caractères de la ressemblance de l'Homme-Dieu seraient bientôt confondus. Voyez ces parterres où sont représentées des fleurs de lis et autres figures de buis ou de myrte; seront-elles reconnaissables après quelques jours, si le jardinier ne prend le ciseau, et ne taille les extrémités et toutes les superfluités, pour conserver les figures en leur entier? Voilà une image naturelle de notre cœur. Il faut toujours couper, trancher, tailler, avoir sans cesse le ciseau à la main; pour peu que nous nous relâchions, il sera aussitôt tout couvert de ronces, et hérissé d'épines. Ce n'est pas l'ouvrage d'un mois, ni même d'une année; c'est constamment celui de toute la vie; il nous sera permis de nous accorder du repos quand nous n'aurons plus d'ennemis à combattre, de passions à étouffer, et que la concupiscence sera éteinte, ce qu'il ne faut pas espérer avant la mort; heureux, si alors cette image se trouve achevée, car n'y ayant plus aucun voile, et contemplant la gloire du Seigneur, nous serons pleinement transformés dans la même image, par l'illumination de l'Esprit du Seigneur.

HOMELIE XXII.

Pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA FOI EN JÉSUS-CHRIST.

Ecce princeps unus accessit et adorabat eum, dicens : Domine, filia mea modo defuncta est, sed veni, impone manum tuam super eam et vivet. (Math., IX)

Un chef de la Synagogue s'approcha de Jésus, et s'étant prosterné profondément, lui dit : Seigneur, ma fille est morte présentement, mais venez lui imposer les mains et elle vivra

Qu'il y a peu de gens qui cherchent Jésus-Christ pour lui-même, qui ne s'adressent à lui, comme Madeleine, que pour la guérison de leurs âmes; la plupart de ceux qui recourent à lui ne le font que pour recouvrer la santé, ou obtenir quelque autre avantage temporel; quelques motifs toutefois qui nous amènent à Jésus-Christ, c'est toujours un grand bonheur de s'en approcher, parce que ces motifs intéressés se purifient dans la suite par sa grâce; c'est, au contraire, un très-grand malheur quand les maux qui nous arrivent ne produisent pas cet effet.

Il paraît que la foi de ce prince de la Synagogue, appelé Jaïre, était bien imparfaite, et de beaucoup inférieure à celle du centenaire, quoique gentil, puisque ce dernier ne

doutait pas que le Sauveur ne pût aisément guérir son serviteur sans se transporter dans sa maison, au lieu que l'autre croyait que la résurrection de sa fille était attachée à la présence corporelle et à l'imposition des mains de Jésus; il ne le rebute pas toutefois, et ne lui fait aucun reproche, ainsi qu'il avait fait à cet officier de Capharnaüm, qui demandait une pareille grâce pour son fils, se réservant de l'instruire d'une manière plus efficace, par le miracle qu'il devait opérer en chemin, et par la foi vive de l'hémorroïsse, qui allait être guérie en sa présence.

Et ecce mulier que sanguinis fluxum patiebatur duodecim annis, accessit retro et tetigit fimbriam vestimenti ejus. En même temps une femme, qui depuis douze ans avait une perte de sang, s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange de son vêtement; car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie. Cette femme est l'image de ceux qui ont contracté l'habitude du péché de l'impureté; cette maladie sale et contagieuse, dont elle était travaillée depuis si longtemps, marque l'infamie de ce vice, combien il se communique aisément, et la difficulté de s'en retirer.

L'infamie est attachée à tous les crimes généralement, parce qu'ils déshonorent et dégradent ceux qui s'y laissent entraîner; mais celui de l'impureté le fait d'une manière toute particulière, parce qu'il les transforme en bêtes immondes, qui ne se plaisent que dans l'ordure et dans la boue; c'est ce qui lui fait fuir la lumière du jour, et chercher les ténèbres et l'obscurité; les païens conviennent de cette vérité de morale avec les chrétiens; c'est pourquoi ils ont regardé les philosophes cyniques, qui faisaient trophée de ce vice, comme les plus abominables des hommes et l'horreur de la nature; leurs poètes font métamorphoser, pour ce même sujet, les compagnons d'Ulysse en pourceaux, mais sans recourir à des témoignages étrangers, ni même à ceux de l'Écriture; avouez que l'une des plus grandes peines que vous ayez ressenties à votre conversion, a été l'obligation que l'Eglise vous impose de découvrir ces faiblesses honteuses et toutes ces ignominies cachées aux ministres de Jésus-Christ, et que vous auriez souhaité pouvoir racheter cette confusion par les pénitences les plus rigoureuses; or, si le seul instinct de la pudeur naturelle vous fait sentir la turpitude de ce vice, combien la grâce vous en doit-elle imprimer un plus vif sentiment? quelle infection, une âme qui s'en est rendue esclave, ne jette-t-elle pas devant les anges? Les ordures dont ils sont remplis, dit saint Grégoire parlant des impudiques, les rendent aux yeux de Dieu comme un fumier d'une très-sale puanteur, et dignes, au temps de leur mort, d'être foulés aux pieds des démons.

L'immondice légale attachée à la maladie de cette femme, aussi bien qu'à la lèpre, ne nous fait pas connaître seulement l'infamie des péchés charnels, mais encore leur malignité, et combien ils se communiquent aisé-

ment, l'état de faiblesse et de corruption où la prévarication de notre premier père a réduit tous ses enfants rendant leurs âmes plus susceptibles de ce vice malheureux que les corps ne le sont d'un air empesté. Et comme il ne faut dans un troupeau qu'une brebis malade pour l'infecter tout entier, il ne faut de même souvent que deux ou trois débauchés pour perdre toute une ville; c'est pourquoi le meilleur secret pour s'en préserver, c'est de fuir le commerce de ceux qui sont entachés de ce vice, et de les regarder comme des pestiférés.

Ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il est presque incurable; on en a d'ordinaire pour toute sa vie; les dérèglements de la jeunesse suivent dans la vieillesse et jusque dans le tombeau; ainsi qu'il est dit dans Job : les excès de ses premières années pénétrèrent jusque dans les os du pécheur, et se reposent avec lui dans la poussière : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentie ejus, et cum eo in pulvere dormiet* (Osee, V); et un prophète leur prédit qu'ils n'appliqueront point leurs pensées à retourner à Dieu, parce qu'ils sont possédés de l'esprit de fornication; cet esprit est le plus cruel de tous les tyrans; on ne peut presque s'affranchir de sa tyrannie; on sent le poids et la honte de ses fers, mais on les aime; on ne peut ni on ne veut les rompre; quand le démon nous tient captifs par le moyen de quelque autre péché, il est toujours dans la défiance et la crainte de perdre sa proie; mais dans celui-ci, c'est le fort armé qui la possède en paix et se tient assuré de sa conquête. Heureux celui qui a pris, dès le commencement, toutes les précautions pour s'en garantir, ou du moins qui a travaillé à s'en guérir de bonne heure, parce que si on ne veille d'abord avec tout le soin imaginable pour empêcher que la matière de ce feu détestable ne s'allume, il croît peu à peu, et forme un incendie que rien n'est plus capable d'éteindre : *Ignis est usque ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina.* (Job, XXXI.)

Saint Marc nous apprend une circonstance de la maladie de cette femme, qui nous instruira encore; il dit qu'elle avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, et qu'y ayant dépensé tout son bien, elle n'en avait reçu aucun soulagement, mais s'en était trouvée plus mal; que ces paroles marquent bien l'inutilité de tous les efforts humains, et la nécessité de la grâce efficace du Sauveur, qui seule peut changer le cœur, et y verser l'amour très-pur de la sainteté et de la justice. En vain on recourt à l'homme, si Dieu ne bénit ses soins : *Vana salus hominis* (Psal. CVII); et rien n'est un plus grand obstacle à leur succès que la trop grande confiance que le malade et le médecin y ont; il ne faut attendre un si grand miracle que de la droite du Très-Haut. Mais quel malheur effroyable pour ceux qui s'abandonnent à de misérables empiriques, lesquels entretiennent le mal, parce qu'ils y trouvent leur profit, et, soit par ignorance ou par esprit d'intérêt, ne vont jamais à la source, et n'appliquent

aucun remède spécifique; ils se contentent d'arrêter pour quelques jours le débordement de la concupiscence; mais cette violence passagère qu'elle a soufferte ne fait que l'irriter et la rendre plus furieuse et plus indomptable. Ainsi, après plusieurs années vous vous trouvez plus malade, plus esclave, plus désespéré que lorsque vous les avez appelés; à qui vous en prendre qu'à vous-même, qui craignez plus que la mort qu'on ne vous fasse marcher dans la voie étroite, qui ne voulez pas vous plonger dans le baptême laborieux de la pénitence, et ne pouvez vous résoudre à faire aucun retranchement, aimant mieux étancher votre foi que de n'en être pas travaillé du tout.

Cette femme avait beaucoup souffert et beaucoup dépensé : *Fuerat multa perpessa, et erogaverat omnia sua*, et vous ne voulez rien souffrir; la moindre austérité qu'on vous propose vous révolte et vous effarouche; vous voulez que nous guérissions des cancers, des ulcères tout formés, des gangrènes, sans l'usage d'aucun caustique ou remède qui ait de l'acrimonie, mais avec des anodins et de l'eau chaude; les aumônes que vous avez faites depuis votre prétendue conversion égalent-elles, et même approchent-elles de vos folles dépenses? Oh! si on avait autant de sentiment du danger mortel de son âme, qu'on en a des altérations qui arrivent au corps, balancerait-on à faire tous les sacrifices que Dieu exige de ceux qui ont encouru sa disgrâce, et de suivre un plan de vie qui détruit les habitudes précédentes, et en produisit de contraires; rendez-vous du moins sages à vos dépens; et après la triste et la funeste expérience que vous avez faite de l'insuffisance de tous les remèdes humains et naturels, adressez-vous à quelque fidèle ministre de Jésus-Christ, qui lui soit aussi attaché que la frange l'est à la robe, et qui, par les bas sentiments qu'il ait de lui-même, se regarde comme le dernier de son corps mystique; ouvrez-lui votre âme avec confiance; ne craignez pas de lui découvrir vos plaies les plus secrètes, et recevez de lui la loi de la pénitence, qui est l'unique remède capable de tarir cette source de mort et de corruption qui est en vous.

Cette humble hémorroïsse est encore l'image d'un pécheur pénitent qui désire participer à la divine Eucharistie, ou s'y prépare; cet adorable sacrement est comme le voile et le vêtement qui couvre Jésus-Christ et le dérobe aux yeux de notre corps, et, sans ce voile, qui des plus justes mêmes oserait en approcher? Puisqu'un échantillon de sa gloire, qu'il laissa échapper sur le Thabor, imprima tant de terreur dans le cœur de ses apôtres, qu'ils tombèrent sur leur visage, pour s'être comme anéantis sous ces viles espèces, il n'en a pas perdu la majesté d'un Dieu; ainsi il ne faut s'en approcher qu'avec le plus profond respect et le plus vif sentiment de son indignité, ou plutôt il faut s'en éloigner durant quelque temps, pendant lequel on se purifiera par les exercices de la pénitence; c'est ce qui nous est marqué par

la manière dont cette femme et Madeleine la pécheresse abordèrent Jésus-Christ; ce fut par derrière, *retro*, l'une et l'autre n'ayant osé se présenter directement devant lui; il y a une mauvaise confusion qui pousse les pécheurs à fuir la présence de Dieu, qu'ils envisagent comme un juge irrité et implacable. C'est ainsi qu'après que les yeux d'Adam furent ouverts par sa désobéissance, il chercha à se soustraire à ceux de son Dieu, qui faisaient auparavant ses délices; et c'est par le même sentiment que les réprouvés crieront aux montagnes de les cacher, et s'abîmeront eux-mêmes au fond des enfers; la confusion des vrais pénitents est bien différente : elle leur fait fuir des bras d'un Dieu courroucé, entre ceux d'un Dieu propice, et recourir à sa miséricorde; ils cherchent Dieu et ne sont occupés que de cette recherche, mais ils le font avec modestie et retenue; ils n'osent s'exposer à ses regards perçants, ni lui parler; il leur suffit d'être soufferts à ses pieds, le vrai trône de grâce, et de toucher la frange de sa robe; c'est assez d'être dans l'Eglise : *Modo non extra limen* (S. Aug.); le dernier rang leur paraît encore trop honorable, ils mettent tout le corps de Jésus-Christ au-dessus d'eux; pourvu qu'ils le touchent en quelque façon, ils sont plus que satisfaits, sachant que tout y est sanctifiant : ô qu'un vrai pénitent est éloigné de quereller les dispensateurs des sacrés mystères; s'ils ne l'admettent pas tout d'un coup à la table des enfants et au festin de l'agneau, il s'estime trop heureux de n'être pas exclu de l'Eglise, le lieu de ce banquet spirituel; pourvu qu'on le souffre ramasser les miettes avec les chiens de la maison, ou du moins manger le pain avec les serviteurs à gage, il ne demande rien de plus. Cette disposition, si elle est sincère et marquée par toute votre conduite, portera ceux qui vous tiennent ici-bas la place de Jésus-Christ, de vous envoyer à sa table sacrée vous y nourrir du pain des forts et engraisser votre âme desséchée par les ardeurs d'un feu étranger; obéissez avec simplicité, avec humilité, conservant toujours les plus profonds sentiments de votre misère, protestant que vous n'êtes pas digne de cet excès d'honneur, mais surtout avec confiance; il n'y a pas de moyen plus efficace pour sécher la source de ce sang corrompu, je veux dire guérir la cupidité, en arrêter du moins le cours, le règne et la domination, tarir ce fond de corruption et d'iniquité que nous portons dans notre chair, et détruire le corps du péché; si, pendant que le Sauveur était encore revêtu d'infirmités et assujéti à nos misères, la seule frange de son vêtement avait tant de vertu, que sera-ce présentement de son humanité adorable, clarifiée et revêtue de gloire, que nous ne touchons pas seulement dans le sacrement de l'Eucharistie, mais que nous recevons au dedans de nous, nous unissant à lui de la manière la plus intime qui se puisse concevoir, après celle qu'il a voulu avoir avec sa divine Mère et l'union hypostatique : quels effets de grâce ne doit-elle pas produire dans les âmes bien disposées? Quelles habitudes

invétérées ne céderont pas à cet antidote merveilleux, ce pain vivifiant ? S'il ne produit pas d'ordinaire ces miracles en un instant, ainsi qu'il fait aujourd'hui, ce n'est nullement par impuissance, mais par sagesse, par dispensation, par bonté : ainsi que la santé que nous recouvrons soit plus stable et moins sujette aux altérations, il agit comme le pain, sous la figure duquel il se cache en ce mystère, qui ne nous fait pas étroire tout d'un coup, mais d'une manière insensible.

Oh ! quel empressement ne devrions-nous pas avoir de participer à la chair sacrée de Jésus-Christ ! quel devrait être notre dévotion envers tous ses mystères, et tout ce qui a rapport à lui ! il n'y a rien qui ne soit saint, efficace, salutaire, plein d'une vertu divine dans cet Homme-Dieu ; un pas, une larme, un soupir, le moindre acte de religion de son cœur sacré était capable d'opérer notre rédemption et celle de plusieurs mondes ; il est comme le petit arbrisseau du baume, tout y est odoriférant, la racine, le tronc, l'écorce, les branches, les feuilles et les fruits : tout exhale de même en cet arbre de vie du paradis terrestre de l'Eglise, une suave odeur ; tout y inspire la vie et répand une sainteté dans les âmes ; c'est une fournaise ardente d'où partent, à tout moment, mille étincelles ; un soleil toujours éclairant, toujours influent, envoyant partout ses raisons : Que ne nous en approchons-nous pour être éclairés et échauffés, pour respirer une odeur de vie, et y recevoir la guérison de tous nos maux. Mais il arrive encore aujourd'hui la même chose que ce qui se passa à la guérison de cette femme ; plusieurs s'approchent de lui et le pressent jusqu'à l'étouffer, pour ainsi dire, très-peu le touchent comme elle ; car l'Evangéliste nous apprend que le Sauveur, voulant faire éclater le miracle qu'il venait d'opérer, tant pour fortifier la foi de Jaire que pour donner les éloges qui étaient dus à celle de notre hémorroïsse, se tourna de tous côtés, et dit à ceux qui l'environnaient : Quelqu'un m'a touché, sans doute. Ses disciples, surpris de l'entendre parler de la sorte, répondirent : Vous voyez, Maître, que la foule vous presse de tout côté, et vous demandez qui vous a touché ? Ah ! c'est qu'il y a grande différence entre toucher et toucher ; plusieurs touchent encore aujourd'hui Jésus-Christ, ou plutôt le pressent et l'investissent, ainsi que firent les soldats qui le prirent, et dont il se plaint par son prophète : *Tauri pingues obsederunt me* (Psal. XXI) ; il se trouve de même encore présentement plusieurs chrétiens qui s'empressent de venir aux prédications et forment un nombreux auditoire, viennent en foule aux bénédictions du Saint-Sacrement, s'embarrassent les uns les autres auprès de la table sacrée, où les prêtres le distribuent ; mais ces mêmes personnes marchent en foule dans la voie large du siècle, ils vont leur train en suivant les maximes du monde et l'instinct de leurs passions ; ils s'arrêtent aussi bien que les Juifs à l'extérieur de la religion, et croient mériter les récompenses promises à ses observateurs. Oh ! qu'il y en a peu, qu'il

y en a peu qui touchent Jésus-Christ par une foi vive, par une humilité sincère, une parfaite confiance et sa bonté toute-puissante, par une vie vraiment chrétienne, surtout par la fidélité à s'unir à lui dans ses souffrances, en sorte qu'ils puissent dire, avec saint Paul : *Christo confixus sum cruci* (Gal., II) ; je suis attaché avec Jésus-Christ à sa propre croix. Oh ! qu'il se complait dans ces âmes qui le cherchent ainsi dans le silence, dans l'esprit de la foi, et par une voie humble et cachée. Je ne crains pas de dire qu'il a plus d'application à elles qu'à une infinité de chrétiens tièdes, qui ne font rien que par une espèce de routine et par une dévotion sensible ; quel spectacle plus agréable à ses yeux qu'une âme anéantie à ses pieds, ainsi que cette femme, lorsqu'elle se vit découverte, dont tout le crime est la grandeur de sa foi et de sa confiance : *Mulier timens et tremens sciens quod factum esset in se, venit et procidit ante eum* ; comme les pécheurs aveuglés par leur orgueil croient souvent plaie à Dieu par les actions qui l'offensent et qui l'irritent, le propre des âmes saintes, dit saint Grégoire, est de craindre qu'il n'y ait du péché dans leurs actions les plus innocentes et les plus dignes de récompense ; mais cette défiance d'humilité qui leur fait, ainsi qu'à Job, craindre que leurs meilleurs œuvres ne soient infectées par l'amour-propre : *Verebar omnia opera mea* (Job, IX), et prendre leurs vertus pour des défauts, ne doit jamais aller jusqu'au scrupule et jusqu'à troubler la paix de l'âme, Jésus-Christ ne manque guère de les rassurer et de les consoler, ainsi qu'il fit à cette femme : Ayez confiance, lui dit-il, votre foi vous a sauvée, allez en paix. Elle n'eut garde de perdre la mémoire d'un tel bienfait, et non contente d'en conserver précieusement le souvenir dans son cœur, elle en a voulu laisser un monument durable et perpétuel à la postérité, car elle fit ériger une statue de bronze à son bienfaiteur. Eusèbe l'historien, évêque de Césarée, ou Panéade, dont cette femme était citoyenne, lequ' atteste ce fait, dit que la statue subsistait encore de son temps, et que l'herbe qui croissait au pied avait la vertu de guérir de toutes maladies, dès qu'elle était parvenue au bord du vêtement de la figure.

Jésus-Christ poursuit ensuite son chemin pour opérer encore un plus grand miracle, à savoir la résurrection de la fille de Jaire. Je parle ainsi par rapport à nous, car toutes choses sont égales au Tout-Puissant ; mais saint Jérôme nous fait remarquer un mystère dans l'ordre de ces miracles : cette femme, selon lui, est la figure de la gentilité : elle passe comme à travers du peuple juif, s'approche du Sauveur, croit en lui, et par sa vive foi reçoit miséricorde avant la nation même privilégiée, à qui les promesses avaient été faites ; c'est ainsi qu'il arrive souvent qu'un pécheur obtient par le mérite de sa foi une grâce qui semblait destinée pour un juste, et l'obtient à l'exclusion de l'autre, qui a manqué de correspondance. Ainsi, veillez de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne.

Et cum venisset Jesus in domum principis, etc. Comme Jésus fut venu à la maison de ce chef de la Synagogue, voyant les joueurs de flûte et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, il leur dit de se retirer. Cet usage d'appeler des pleureurs et des joueurs d'instruments aux funérailles venait originairement des païens, et il a son principe dans le dérèglement du cœur humain, naturellement fugitif de soi-même, et qui ne cherche qu'à s'étourdir du bruit des créatures. La grâce au contraire nous porte à chercher la retraite et la solitude dans de pareils événements, pour faire de sérieuses réflexions sur le néant de tout ce qui est ici-bas et sur la fragilité de la vie, qui n'est qu'un fil toujours prêt à être coupé; loin donc du christianisme tant de cérémonies vaines, inutiles, tumultueuses, qui nous rendent semblables en quelque manière aux infidèles; pourquoi se lamenter et se désoler comme ceux qui n'ont point d'espérance d'une meilleure vie? Entrez dans votre oratoire en de pareilles rencontres, priez pour la personne que vous avez perdue; et pour vous-mêmes, songez que vous serez bientôt au même état; que ne voudriez-vous pas avoir fait alors? Formez donc un nouveau plan de vie, et soyez fidèle à l'observer. Cette jeune fille était expirée depuis peu de temps, le Sauveur l'avait permis ainsi pour faire éclater la gloire de son Père et le pouvoir souverain qu'il avait lui-même sur la mort; c'est ce qui lui fit dire, pour rassurer le père et la mère de l'enfant, et éloigner ces joueurs de flûtes, qu'elle n'était pas morte, mais qu'elle dormait seulement: *Non est mortua puella, sed dormit*. Une pareille mort en effet ne devait passer que pour un court sommeil, puisqu'il l'allait ressusciter avec la même facilité qu'on éveille une personne endormie; et d'ailleurs le trépas de tous ceux qui meurent dans le Seigneur n'est proprement qu'un sommeil; c'est le nom que l'Eglise lui donne après saint Paul, mais le monde n'est pas capable d'entendre ce langage; c'est pourquoi il est marqué que ces joueurs d'instruments, qui savaient qu'elle était effectivement morte, se moquaient de Jésus. Ce divin Sauveur était né pour être en butte aux railleries aussi bien qu'à la contradiction des hommes charnels, chez qui ses vérités les plus saintes passeront toujours pour folie; c'est surtout à sa passion qu'il essuya les railleries les plus sanglantes des Juifs; ce qui nous était figuré, selon saint Augustin, par celles que Cham fit de son père Noé, lequel, s'étant laissé surprendre par le vin dont il ne connaissait pas la force, parut tout nu dans sa tente; mais les uns et les autres sont, selon le même saint docteur, l'image des faux chrétiens, lesquels, après même que les humiliations de Jésus ont été relevées par la gloire de son ascension, continuent de lui insulter, et, voulant pour sauver les dehors paraître ses adorateurs, le traitent avec outrage, en foulant aux pieds toutes ses lois, et le déshonorent par leur vie honteuse. Il y en a qui passent plus avant, et qui, sans

avoir donné jamais quelques moments sérieux de réflexion et d'application à la discussion de nos mystères et du système entier de la religion, prennent occasion de quelques abus qui ne sont nullement approuvés par l'Eglise, ou de quelque vérité qui ne s'accorde pas avec leurs préjugés et leurs vaines idées, de faire des railleries de tout ce que le christianisme a de plus vénérable, et tourner en ridicule sa plus pure morale, blasphémant ainsi ce qu'ils ignorent et ce qu'ils ne sont pas capables de comprendre. Écoutez, hommes moqueurs, qui avez établi votre confiance dans le mensonge, qui croyez avoir fait un pacte avec la mort et regardez tout ce qu'on vous dit de ses suites effroyables comme des songes et des terreurs paniques, voici ce que dit le Seigneur: « L'alliance que vous avez contractée avec la mort sera rompue; le pacte que vous aviez fait avec l'enfer ne subsistera plus; lorsque les maux que vous laissez à craindre aux femellettes se déborderont comme un torrent, vous en serez accablés; ils vous emporteront, et l'affliction seule vous donnera l'intelligence de ce qu'on vous dit; vous êtes vous-mêmes l'objet des moqueries du démon qui vous repaît d'illusions grossières, et n'a pas de plus grande joie que de vous voir donner dans ses pièges, et vous le serez un jour de celles de Dieu même, dont on ne se moque pas longtemps ni impunément; c'est lui-même qui vous en menace et vous en avertit, afin que vous préveniez un tel malheur. Je rirai aussi, dit-il, à mon tour, et je vous insultai lorsque la mort foudra sur vous comme une tempête, et que vous vous trouvez surpris par l'affliction et par les maux les plus pressants: *Ego quoque ridebo et subsannabo*. » (*Prov.*, I.)

Jésus-Christ fit chasser tous ces joueurs d'instruments, tant parce qu'ils étaient indignes d'être témoins du miracle qu'il allait opérer, et qu'il voulait, dans la manifestation même de sa gloire, donner toujours quelque chose à son humilité; il avait de plus dessein d'apprendre à ses ministres, et généralement à tous ceux qu'il a rendus participants de son pouvoir et des dons de sa grâce, à faire le bien indépendamment des pensées ou des railleries de ceux qui vivent de l'esprit du siècle, et de travailler à son œuvre sans s'en embarrasser. Heureux le pécheur d'après duquel Jésus-Christ chasse le monde, ou plutôt qu'il bannit lui-même du monde ennemi de sa croix et de la pénitence; c'est un grand acheminement à sa résurrection spirituelle; comme, au contraire, le plus puissant obstacle que la grâce y puisse trouver est le bruit et le tintamare de Babylone, ville de confusion. Cette grâce est amie du calme, du silence et de la solitude; le bruit et l'agitation lui sont mortelles. Eh quoi! si on se sépare de toutes les affaires, si on congédie ses meilleurs amis pour se mettre au lit lorsqu'on est attaqué de quelques maladies, pourquoi n'en usera-t-on pas de même pour recouvrer la santé et la vie de l'âme, puisque le repos n'est pas moins nécessaire à l'un

qu'à l'autre : *In cubilibus vestris compungimini* (Psal. IV).

Le Sauveur ne voulut être accompagné que du père et de la mère de l'enfant, et de trois de ses disciples les plus confidents, Pierre, Jacques et Jean, dont chacun a sa primauté particulière : Pierre, celle de l'autorité; Jacques, celle du martyre, ayant eu l'honneur de sacrifier sa vie pour son maître avant tous les autres apôtres; et Jean, la prérogative d'un amour spécial, car il a été le plus tendrement aimé de tous : ce qui nous apprend que trois choses doivent se rencontrer dans la pénitence, ou concourir à la justification d'un pécheur, à savoir, la puissance des clefs confiées à l'Eglise en la personne de saint Pierre, les saintes rigueurs de la pénitence qui sont une espèce de martyre moins affreux aux sens et à l'imagination que celui qu'on souffre par le fer et par le feu, mais quelquefois plus pénible par sa durée, et enfin l'amour qui adoucit ce qu'elle a de plus austère, et qui nous rend la qualité d'enfants de Dieu, que l'amour des créatures nous avait fait perdre.

Jésus-Christ, étant entré dans la chambre, prit la main de la morte et lui cria : Ma fille, levez-vous. D'où vient qu'il n'en use pas ici comme à la résurrection du Lazare, dans laquelle il est rapporté qu'il pleura, qu'il frémit en son esprit à diverses reprises, et se troubla lui-même, puis cria d'une voix forte : *Lazare, sortez dehors!* Ah! c'est que ce mort de quatre jours, qui répandait déjà une infection insupportable, était l'image des pécheurs d'habitude, au lieu que cette jeune fille expirée depuis peu ne l'était que de ceux qui ont perdu la grâce par un simple péché de pensée, lequel n'a pas été consommé au dehors; or comme il n'y a nulle proportion entre ce dernier état d'une âme et ceux qui sont liés à l'iniquité par une habitude invétérée, il a voulu faire voir combien la première de ces conversions était plus facile que l'autre, quoiqu'un seul péché mortel fasse déchoir de l'état de grâce, et prive l'âme de sa véritable vie; celui néanmoins qui n'en a commis qu'un n'a pas encore d'attache violente à l'objet de sa passion, son esprit n'est pas si aveuglé ni

son cœur corrompu qu'il n'entende les reproches de sa conscience, et ne songe à s'accorder au plus tôt avec cet adversaire, et la grâce venant au secours, reprend aisément la possession de cette âme, où elle régnait auparavant. Mais qui peut exprimer tout ce que souffre un pécheur d'habitude pour rompre les chaînes plus que de fer qu'il s'est faites, et guérir des plaies envieiées : le vice a passé en nature, et son âme est presque impénétrable à tous les traits de la grâce; il faut des miracles extraordinaires pour changer de pareils cœurs. Oh! qui ne craindra de s'engager dans un état aussi funeste, dont on revient si malaisément, et qui ne redoutera encore le péché qui y conduit, car tout péché qui n'est pas promptement expié par la pénitence entraîne par son propre poids dans un autre péché. N'est-ce pas assez, pour en inspirer de la crainte et de l'éloignement, qu'il tue l'âme, la rende digne de la haine éternelle de Dieu, et qu'elle ne puisse rentrer dans ses bonnes grâces sans l'application du sang d'un Dieu.

Dixit, date illi manducare. Jésus-Christ dit aux parents de lui donner à manger; par où il a voulu apprendre à ses ministres à ne pas différer d'admettre à la participation de son corps sacré ces sortes de pénitents. Nous venons d'en toucher la raison principale : il y a des maladies spirituelles telles que les longues habitudes qui laissent de fâcheux restes; l'esprit est longtemps obscurci, le cœur traîne encore sa chaîne, il est dans la langueur et l'épuisement; l'imagination salie par les traces et les impressions des plaisirs sensuels, il faut du temps pour la purifier, et pour reprendre des forces si on ne veut être étouffé par une nourriture trop solide; mais lorsqu'on a simplement consenti et succombé à quelque désir criminel sans passer plus avant, ou prêté ses membres au péché, comme ses armes et ses instruments, ainsi que parle saint Paul, le mal est beaucoup plus facile à guérir, et la divine Eucharistie est un excellent préservatif contre de pareilles faiblesses, qui rendra l'âme supérieure aux tentations.



RETRAITES

POUR CEUX QUI DÉSIRENT SE CONVERTIR

ET

POUR CEUX QUI VEULENT SE RENOUVELER DANS LA PIÉTÉ.

PREFACE.

Ayant plu au Seigneur, par un effet singulier de sa miséricorde, de faire en nos jours une effusion plus abondante de cet esprit de prières et de retraite qui en est inséparable, qu'il avait promis, par un de ses prophètes à son Eglise, la vraie maison de David, il est du devoir de ses ministres de seconder les mouvements de ce divin esprit, et de découvrir à ceux qui errent dans ce désert, en danger de mourir de soif, ainsi qu'Agar et son fils Ismaël, une source d'eau vive, comme fit l'ange qui apparut à cette mère désolée : *Quoniam scissæ sunt in deserto aquæ (Isai, XXXV)*; leur fournir les motifs les plus pressants et les plus efficaces pour les faire sortir de leur égarement, et marcher dans une vie nouvelle.

C'est à quoi nous exhorte Isaïe par ces paroles de feu : *O vous qui habitez la terre du midi, allez au-devant de ceux qui ont soif; c'est-à-dire : vous qui sentez en vos cœurs la chaleur de l'esprit divin, soyez touchés de compassion envers ceux qui fuient le monde, et qui sont harassés de ce premier travail; assistez-les de vos avis et de vos prières, tendez-leur une main secourable.*

Telle était la disposition de saint Bernard : « Oh ! que de bon cœur, s'écrie-t-il, je vais au-devant de ceux qui fuient la colère du ciel, et l'épée vengeresse prête à les percer ! Oh ! que de bon cœur je leur porte du pain et de l'eau pour leur faire trouver quelque rafraîchissement dans le cours de leur pénitence ! »

Eh ! comment ? Si la charité de Jésus-Christ nous presse, nous trouverions-nous fatigués de leur porter de l'eau, nous qui devrions sacrifier nos vies sans hésiter pour leur salut, et souhaiter, à l'exemple de saint Paul, de devenir pour eux anathèmes.

C'est en faveur de ces pécheurs qu'on a composé la première de ces retraites ; car pour ceux qui, bien loin de regarder le monde comme leur cruel ennemi, cherchent à s'y lier de plus en plus, et au lieu de considérer ses funestes plaisirs, comme des flèches et des épées qui les percent de part en part, les regardent comme la félicité souveraine, y mettant leur fin dernière, qui n'aperçoivent pas les précipices sur les bords desquels ils

marchent, tenant aussi peu de compte des menaces de Dieu que de ses promesses, et qui peut-être, par une suite déplorable et trop ordinaire du libertinage : *ont dit dans leur cœur, il n'y a point de Dieu*, y ayant étouffé la foi, et ne regardant la religion que comme une invention de politique et un vain épouvantail des esprits faibles. Pour les gens de ce caractère, parvenus à ce degré d'impiété, je n'ai que de faibles prières à offrir pour eux à un Dieu de la longue patience duquel ils abusent ; ou plutôt je m'unis à tout ce qu'il y a d'âmes saintes, qui forment le gémissement de la colombe, de réclamer en leur faveur sa grande miséricorde, et d'impêtrer par des cris redoublés la résurrection de ces Lazares pourris dans leur sépulture.

Je ne puis faire autre chose que de leur crier de toutes mes forces (et plutôt à Dieu que ma voix eût celle de la dernière trompette !) : Réveillez-vous, hommes, ivres de l'assoupissement mortel que vous a causé le vin de la coupe empoisonnée de Babylone ? Retournez, retournez, prévaricateurs, à votre cœur dont vous êtes absents depuis si longtemps ; voyez-y les ravages effroyables que vos passions y ont faites, et travaillez à les réparer pendant qu'il est encore temps ; cessez de vous amasser un trésor de colère pour le jour des vengeances : Sachez, hommes moqueurs, qui avez établi votre confiance dans le mensonge, que l'alliance que vous avez contractée avec la mort sera rompue, et le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne subsistera plus ; lorsque les maux se débordent comme un torrent, vous en serez accablés et inondés ; ce Dieu, qu'il vous plaît de méconnaître par un éblouissement incompréhensible, subsiste et subsistera à jamais pour se faire raison d'une folie si criminelle. Il n'y a pas un moment à perdre pour prévenir votre condamnation aux flammes éternelles.

La seconde retraite est pour ceux qui, ayant été sincèrement convertis ou n'ayant violé le Décalogue par aucune transgression visible et marquée, éprouvent un affaiblissement notable, se trouvent déçus de leur première ferveur, et sentent en eux les membres de l'homme nouveau presque glacés.

Rien n'est si commun et si dangereux que cet état. Le chrétien, affranchi du joug du péché, ne conserve pas aussi longtemps qu'il doit le souvenir de cet état funeste; il n'en a plus la même horreur, il n'est plus si ferme à rejeter les consolations de la terre et à se réconcilier avec sa chair, à laquelle il avait déclaré une guerre immortelle; les mêmes vérités, qui avaient fait sur son cœur des impressions si profondes, ne sont plus que sur la surface de son esprit; l'espérance des biens à venir est trop languissante pour anéantir le sentiment de la jouissance des biens présents; on marche si lentement dans la voie étroite où l'on courait d'abord, qu'on est en danger de ne parvenir jamais au terme, et de se voir rejeté du cœur de Jésus-Christ, qui menace de vomir les tièdes, comme lui étant plus insupportables que les froids, c'est-à-dire, ceux qui vivent dans le crime et l'entier oubli de leurs devoirs.

Ces diverses personnes, dont le nombre est presque infini, ont besoin de se renouveler et de ressusciter la grâce de leur baptême ou de leur conversion, de prendre des résolutions plus efficaces de remplir les obligations du christianisme et celles de leur état, puisque c'est de là que dépend leur sort éternel.

Les méditations suivantes leur en fournissent les plus touchants et les plus capables de faire impression sur les cœurs; ils sont tous tirés de l'Écriture sainte, car il n'appartient qu'à la parole de Dieu, jointe à sa grâce, de convertir les âmes et d'y produire ces changements admirables, qui édifient l'Église de la terre et transportent de joie celle du ciel.

Mais, afin qu'il opère ce miracle, il faut joindre la retraite extérieure à l'intérieure, faire trêve avec tous les emplois séculiers et tout ce qui regarde le soin des affaires temporelles, pour vaquer à l'unique nécessaire et traiter, avec Dieu seul, dans le silence des sens et le calme de ses passions, de la grande affaire du salut; c'est là qu'il parle au cœur de Jérusalem, et qu'il se communique avec plus d'abondance.

Il y a des considérations pour la méditation du matin et pour celle du soir, lorsque le sujet fournit davantage; j'en ai ajouté quelques nouvelles, qui pourront servir de lecture

spirituelle pour l'après-dînée. Si elles n'y sont pas toujours accompagnées de résolutions, ainsi que dans les méthodes ordinaires, mais seulement de prières, c'est que je suis persuadé qu'il faut beaucoup prier et peu promettre; car, quel fonds peut-on faire sur une feuille que le vent emporte, et que compter sur l'instabilité même? Non que je blâme les résolutions et les bons propos: je reconnais qu'ils sont nécessaires; mais, pour être solides, ils doivent être humbles, inséparables d'une chaste crainte. Ainsi si vous dites avec David: je garderai vos saintes ordonnances, ajoutez avec lui aussitôt: ne m'abandonnez pas entièrement et ne me privez pas de votre secours: *Non me derelinquas usquequaque.* (Psal. CXVIII.)

L'oraison, que je fais toujours suivre la considération, renferme cette espèce de résolution, et me paraît plus capable d'inspirer de la fermeté à l'âme et d'attirer la grâce, qu'une résolution qui s'appuie quelquefois trop sur la créature, et pourrait dégénérer en présomption.

La seconde de ces retraites peut se pratiquer utilement tous les ans. Plus l'état qu'on embrasse est saint, plus on doit craindre de déchoir de sa perfection. Les cœurs les plus pleins de religion amassent toujours quelque poussière, qu'il faut venir secouer aux pieds de la vérité; les personnes honorées du sacré ministère doivent, de temps en temps, raccommoquer leurs filets, c'est-à-dire épurer leurs intentions, exciter leur foi, et se renouveler dans leur intérieur; tous les autres états n'y sont pas moins obligés, s'ils veulent s'y sanctifier. Ce serait une chose infinie de fournir des sujets de méditations pour toutes les différentes professions; j'en ai donné au public, pour les ministres des autels, comme à des sources de sainteté pour le reste des fidèles. On en trouvera encore pour des âmes peinées et affligées de scrupules, et pour des infirmes; ces dernières sont d'un usage plus universel. Il ne me reste qu'à prier le Seigneur, et vous conjurer de le prier de votre côté, de le conjurer aussi d'y répandre sa bénédiction, puisque c'est uniquement pour sa gloire et votre utilité que j'ai entrepris ce travail.

PREMIÈRE RETRAITE.

PREMIER JOUR.

DE L'ÉTAT DU PÉCHÉ

Méditation pour le matin.

Première considération.

De même qu'une âme en grâce a en soi la Trinité adorable, qui y réside comme dans son sanctuaire et y prend ses délices, ainsi qu'en un jardin de volupté, que sa beauté charmante ravit les anges en admiration, une âme en état de péché est en abomination à

Dieu, et devient la retraite des esprits impurs; c'est ce qu'un prophète nous représente sous la figure de Babylone saccagée par ses ennemis: les bêtes sauvages se retirent dans ses ruines; ses mesures seront remplies de dragons et d'autruches; les satyres y feront leurs danses; les hiboux y hurleront à l'envie l'un de l'autre; elle sera peuplée d'oiseaux immondes et de lâches hommes. Non, il n'y a point de caverne si obscure et de cachot si affreux que la conscience d'un pécheur puisque le démon y règne comme dans son empire, que le monde y vit par ses cupidités,

que tout y est en trouble et en confusion par le déchainement des passions. Il est d'autant plus à plaindre qu'il ne sent pas le poids de ses chaînes et l'horreur de sa prison ; le démon qui le tient captif s'applique à lui rendre son joug supportable et même agréable, en lui procurant des plaisirs fades, des divertissements frivoles, et semant de fleurs le chemin qui le conduit en enfer. Le pécheur stupide prête ses propres mains à cet ange apostat, pour défigurer en soi l'image de Dieu et en effacer jusqu'au dernier trait ; ainsi les anges et ceux qui ont les yeux de la foi n'y découvrent plus qu'une laideur extrême et une difformité monstrueuse.

Seconde considération.

Le cruel ennemi du salut des hommes ne se contente pas de priver le pécheur de sa liberté, et de biffer en lui l'image du Créateur et du Rédempteur empreinte au fond de son âme par le baptême ; il le charge de blessures et le réduit au même état que le fut ce pauvre voyageur de Jéricho par ces voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent à demi mort, épuisé de sang et d'esprit. Ce malheureux sentait le dépérissement de ses forces, et réclamait le secours des passants. Le pécheur se croit parfaitement sain ; semblable à un frénétique, il fait de violents efforts qui hâtent sa fin.

Disons plus : il est déjà mort, puisqu'il a perdu la vie de la grâce, et que l'esprit de Dieu s'est retiré de lui ; car, comme l'âme est la vie du corps, Dieu est celle de l'âme ; ainsi n'étant plus animé de son divin esprit, il ne vit plus que d'une vie animale, et ce corps, aux impressions duquel il est uniquement appliqué, n'est plus que le sépulcre d'une âme morte, qui exhale une infection insupportable à ceux qui ont l'odorat sain ; c'est pour cela que le Sage compare le péché à un glaive tranchant qui perce l'âme de part en part, et à des dents de lion qui la déchirent, la mettent en pièces et la tuent, tout immortelle qu'elle est de sa nature : heureuse en un sens si elle était anéantie ; mais il faudra qu'elle survive éternellement à elle-même, pour sentir à jamais l'excès de sa folie, si une grâce toute gratuite ne la rappelle à la vie et ne ferme ses blessures.

Troisième considération.

L'état du péché est quelque chose de si horrible, qu'il faut rassembler plusieurs images, pour en pouvoir tracer une juste idée : figurez-vous donc un misérable supplicié dont les os sont brisés, étendu sur une roue, ou un malade accablé de plus de maux, et couvert de plus d'ulcères que Job sur son fumier, il doit être estimé heureux en comparaison d'un pécheur jouissant de toutes les délices de la vie, et élevé au comble des grandeurs ; s'il a de la foi, loin d'être jaloux du sort de ce pécheur qu'il considérera comme une victime qu'on engraisse pour le jour du sacrifice ; il bénira son propre sort, il se jugera infiniment plus heureux, ou plutôt il ne verra en tous ces heureux du siècle qu'une effroya-

ble misère ; la vive, idée du gouffre dans lequel ils vont se précipiter tête baissée, lui fera compter pour peu de chose ceux dont il plaît à Dieu de l'exercer.

Les pécheurs sont des monstres qui blesent l'ordre et corrompent la beauté de l'univers, non cette beauté et cette harmonie dont les yeux sont juges, mais la beauté spirituelle qui fait l'objet de l'admiration des natures intelligentes. Les créatures même insensibles l'endurent avec peine ; elles souffrent impatiemment de se voir assujetties à l'usage déréglé qu'ils en font, et sont comme dans les tranchées de l'enfantement, jusqu'à ce qu'elles soient affranchies d'une telle servitude ; il leur tarde de servir à Dieu d'instrument pour se venger de ses ennemis.

Toutes ces images différentes que nous fournit l'Ecriture, quoique effrayantes, sont encore incapables de nous marquer toute l'horreur que Dieu a de l'état du péché ; il n'y a que lui qui le conçoive dans toute son étendue ; nous avons besoin qu'il tempère cette connaissance et qu'il la proportionne à notre faiblesse, autrement, bien loin d'être un remède, elle serait la punition du péché et un enfer anticipé ; il serait à craindre qu'il ne nous arrivât ce qui est marqué au premier livre des *Rois*, de Nabal, qui, ayant irrité David par sa brutalité et le refus insolent qu'il fit d'accorder quelques rafraichissements à ses gens, courut risque d'être livré à leur discrétion et passé lui-même au fil de l'épée ; son épouse lui sauva ce coup par sa prudence, et ne le lui ayant appris qu'après que les fumées du vin qu'il avait bu dans un festin qu'il se fit, furent dissipées ; il en fut tellement surpris, qu'il en mourut après, comme s'il eût été frappé d'un coup de foule.

ORAISON.

Eh ! comment se peut-il faire, Seigneur, que ma foi ait été tellement assoupie et même éteinte, que j'aie pu vivre si longtemps dans l'état du péché, sous la cruelle domination de ce tyran odieux et sous celle du démon encore plus barbare ? Comment la couleur de cet or si pur s'est-elle changée dans la noirceur d'un vil métal ? Quel était mon aveuglement, ou plutôt ma léthargie, de dormir tranquillement au milieu de ces dragons et de ces monstres ? et que serais-je devenu pour une éternité, si vous n'eussiez réprimé leurs efforts et fermé la gueule de ces bêtes carnassières, quoique je fusse votre ennemi et méritasse d'être rejeté sans retour de devant votre face ? Quoi ! votre ennemi qui vous eût détruit, si mon pouvoir eût égalé ma malice ! Une telle pensée peut-elle se soutenir ? Je suis un monstre qui défigure la beauté du monde, l'horreur du genre humain, l'anathème et l'exécration des créatures,

Imprimez-moi, Seigneur, par votre grâce, une vive connaissance de cet état funeste, afin que j'en sorte incessamment et n'y retombe plus ; mais dispensez-moi cette grâce selon votre sagesse et conformément à mes besoins ; une vue trop vive de la difformité de mon âme et de ses ingratitude ne pour-

rait que me plonger dans un excès de tristesse, dont l'ennemi de mon salut ne manquerait pas de profiter.

O Dieu de bonté ! faites que je connaisse assez cet état funeste pour le détester et pour mourir au péché sans retour, pour connaître l'étendue de votre clémence et l'excès de miséricorde qui vous porte à me tendre une main secourable, pour me relever du fond de cet abîme. Que je ne me voie pas sans vous ; car la vue d'un objet si désolant serait capable de me faire mourir ; soutenez-moi par celle d'une charité qui surpasse notre malice et qui va au delà de ce que nous aurions osé demander.

Pour le soir.

DU POIDS DU PÉCHÉ.

Première considération.

Le pécheur, pour être justifié et ne pas retomber dans l'état funeste dont il vient d'entrevoir les horreurs et le péril, ne doit pas se contenter d'une vue légère et superficielle qui ne ferait dans son âme qu'une impression passagère, comme un trait délicat aisé à effacer : il faut que par des méditations fréquentes, des réflexions réitérées, il s'affermisse dans la haine de son premier état, et que les traces profondes qu'elles y imprimeront puissent détruire celles que le péché y a gravées. Il est juste qu'un pécheur conçoive combien il est amer d'avoir abandonné son Dieu, fait la sourde oreille lorsque sa bonté le rappelait de ses égarements, et lui avoir préféré de viles créatures. Il est bon que cet enfant prodigue sente l'infection de ses pourceaux, afin qu'il ne soit plus tenté dorénavant de recommencer ses débauches ; autrement la semence de la parole divine ne ferait qu'effleurier son cœur sans y prendre racine, et il serait semblable à celui qui, après avoir jeté les yeux sur son visage dans un miroir, oublie à l'heure même ce qu'il était.

Seconde considération.

J'avoue qu'il est bien pénible et humiliant d'arrêter longtemps ses regards sur cette figure hideuse et monstrueuse qu'on s'est faite à soi-même ; mais il sera infiniment plus dur et plus insupportable d'être forcé à la considérer durant une éternité entière ; c'est la menace que Dieu fait au pécheur, et ce malheur lui est inévitable, s'il ne détruit l'état du péché. Ajoutez que la grâce lui adoucit cette vue et le réconcilie avec lui-même. Le vif sentiment qu'elle donnait à David de ce poids effroyable, qu'un prophète appelle un talent de plomb, lui faisait pousser du fond de son cœur des cris qu'il nomme des rugissements, pour en mieux marquer la véhémence : *Rugiebam a gemitu cordis mei.* (Psalm. XXXVII.) Sur quoi saint Ambroise dit que plus ce roi pénitent sentait le poids de ses crimes et l'infection de son âme, plus il était proche de sa guérison, étant affligé et courbé sous leur pesanteur. Quel est celui, dit un autre prophète, adressant sa parole à Dieu,

qui désarme votre colère et s'attire votre complaisance ? c'est le pécheur dont l'âme est courbée et abattue par la grandeur du mal qu'elle a commis, dont les yeux sont presque éteints par l'abondance des larmes qu'elle leur fait verser, et qui soupire sans cesse après vos miséricordes. Oh ! qu'un tel pécheur est aimable ; il rentrera d'autant plus tôt dans l'ordre, qu'il conçoit plus vivement toute l'infamie de ses désordres. Ce qui rend au contraire le pécheur impénitent si odieux et si abominable à Dieu, c'est qu'il ne sent rien de ce poids, non plus que celui qui est au fond de la mer ne sent rien de cette masse énorme d'eau qui est au-dessus de sa tête ; il commet le crime en se jouant, et l'avale comme une liqueur délicieuse. Il le sentira un jour, s'il ne se hâte de se convertir, plus accablant que celui des montagnes qu'il conjurera de tomber sur lui, pour le dérober à la vue de son juge ; il sera à jamais écrasé sous le pressoir de sa colère. Hélas ! il faut que ce soit quelque chose de bien affreux et bien terrible, puisque Jésus-Christ, qui ne s'était chargé de nos crimes que par un excès de charité, et n'en avait que l'ombre et l'apparence, a senti tout le poids de la colère de son Père, qui l'a écrasé dans sa fureur contre le péché ; c'a été pour nous garantir de sentir tout l'effort de ce poids insupportable qu'il a voulu souffrir cette espèce d'enfer. Aussi est-ce au pied de la croix qu'il faut étudier ce que c'est que le poids du péché. Pouvons-nous faire une attention sérieuse sur ce qui se passe en son intérieur et son extérieur au jardin des Oliviers, et son délaissement à la croix, sans convenir que le péché doit être quelque chose de bien horrible, et qu'il est plus que juste que, cet Agneau innocent en ayant ressenti dans sa sainte âme des impressions vives et si incompréhensibles, nous en fassions quelque faible essai, et ne nous exposions plus à éprouver un jour combien il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, devenu un implacable ennemi.

Troisième considération.

C'est là le fondement de cette salutaire discipline qui s'observait dans les premiers siècles de l'Eglise, par laquelle les pécheurs avant qu'être reconciliés passaient par divers degrés qu'on appelait classes de pénitence : celle des pleurants, des écoutants, des prosternés, des consistants ; ils y étaient retenus plusieurs années, et exercés par diverses humiliations et austérités. Pourquoi tous ces délais et ces rigueurs ? Afin qu'ils comprissent dans quel gouffre ils s'étaient précipités, et que leur conversion s'établît sur des fondements solides, capables de soutenir leur édifice contre la violence des vents et des orages.

Le changement qui est arrivé à cette louable et avantageuse police ne dispense pas les pécheurs d'aujourd'hui de ce qu'elle a d'essentiel, et de son esprit qui est immuable parmi les diverses altérations de la discipline. Or, cette loi invariable est que le pé-

cheur ait le cœur brisé de contrition, et que la tristesse dont il est pénétré soit une tristesse stable, comme parle saint Paul, c'est-à-dire, qu'il ne se console jamais d'avoir outragé un Dieu si bon, et ne retourne plus à son vomissement. Tout cela est-il l'ouvrage de quelques moments et pense-t-on qu'il soit attaché à une formule de prières ? Cette heureuse disposition ne peut être que le fruit d'une succession de pensées, d'actes et de mouvements dans lequel l'âme s'arrête et se confirme. Il en est, dit saint François de Sales, ainsi que d'une boule de fer posée sur la terre, qui peu à peu s'y imprime et s'y enfonce imperceptiblement. Voilà le vrai moyen de rendre nos sentiments durables, et de nous enraciner dans la haine du vice.

Après cela souffrirez-vous impatiemment qu'on vous retienne quelque peu de temps dans les liens de la pénitence ? Querellerez-vous ses saints ministres qui usent d'un sage retardement ? Vous désirez une prompte absolution, à la bonne heure ; mais afin qu'elle soit ratifiée au ciel, laissez-leur garder les règles que l'Eglise leur a prescrites ; n'exigez pas une réconciliation précipitée qui vous serait également pernicieuse, ne vous éloignez pas des moyens de lui faire avoir son plein effet, à savoir, la prière, les larmes, les jeûnes, le vif sentiment du poids de vos crimes qui vous attireraient tout celui de la justice de Dieu, si vous ne la fléchissez ; prenez garde que votre empressement à être absous ne soit moins un effet de l'horreur du péché comme offense de Dieu, que celui d'une inquiétude naturelle et purement humaine ; et que l'amour-propre n'ait en cela plus de part que celui de Dieu ; conjurez-le donc instamment de vous faire sentir le poids du péché, mais de le proportionner par sa grande miséricorde à votre infirmité et de ne vous en faire éprouver que ce qui est absolument nécessaire pour concevoir une haine irréconciliable contre lui et honorer en la manière dont vous êtes capable, Jésus-Christ suant sang et eau au jardin des Oliviers, accablé du poids de sa croix et du bras de son Père, qui le traite non en Fils mais en Dieu irrité, comme le bouc émissaire chargé de toutes les iniquités du peuple et le péché même.

ORAISON.

O grand Dieu ! quel a été mon aveuglement et ma stupidité de ne rien sentir de cet amas de boue que je m'étais amassée, au fond de laquelle j'aurais été enfoncée durant une éternité sans m'en pouvoir dégager.

Je le sens présentement par votre grâce, et j'en suis tout courbé ; mes iniquités se sont élevées par-dessus ma tête, elles m'ont accablé comme un fardeau très-pesant, le nombre ne s'en peut compter.

L'âme m'environne de toutes parts, j'en suis inondé ; les flots de la mer ont couvert ma tête, je suis descendu jusque dans les racines des montagnes ; je me vois comme exclu pour jamais de la terre par les barrières qui m'enferment, et vous préserverez

néanmoins ma vie de corruption, ô Seigneur mon Dieu !

Hélas ! si j'avais prévu par la foi les suites du péché, que je me serais bien gardé de le commettre.

Je vois vos jugements suspendus sur ma tête comme des flots irrités, j'irais à me submerger ; mettez-vous votre gloire à ériger un moucheron ? Puisque vous nous assurez qu'une âme courbée et abattue par le triste souvenir de ses excès attire vos regards favorables, regardez la mienne et ayez compassion de moi.

Où plutôt jetez les yeux sur Jésus-Christ votre Fils bien-aimé, qui a bien voulu se charger du poids de mes crimes, et les a portés en son corps sur la croix, afin qu'y étant morts nous vivions pour la justice.

O Jésus ! quelle bonté vous a fait résoudre à prendre sur vous mes péchés afin de me délivrer de la mort ; ne permettez pas que j'y sois insensible.

O médiateur adorable ! servez-moi de bouclier contre les traits de la colère de votre Père, arrêtez son bras redoutable prêt à s'appesantir sur moi et à me froisser ; j'unis mes larmes aux vôtres, je ne demande pas que vous les essuyiez, je veux pleurer le reste de mes jours la perte de mon innocence et me nourrir de ce pain amer ; je veux demeurer collé à terre, la bouche dans la poussière, et porter avec vous une partie de l'opprobre que j'ai trop mérité.

SECOND JOUR.

DE L'HABITUDE DANS LE PÉCHÉ.

Méditation pour le matin

Première considération

Si l'état du péché est une grande misère, l'habitude dans le péché en est le comble et l'extrémité. C'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Le commun des pécheurs, quoique dominés par leur concupiscence, n'ont pas de passion effrénée qui les entraîne violemment vers quelque objet particulier, leurs différentes passions contribuent à s'entre-détruire, et quelque degré de grâce survenant les affranchit de leur empire, ces derniers sont liés à l'iniquité et comme confirmés dans le mal : le démon craint toujours que les premiers ne lui échappent, il est incessamment aux aguets de peur qu'on ne lui enlève sa conquête ; ici il la possède en paix et sans alarmes, c'est une proie qu'il regarde comme assurée : *in pace sunt ea quæ possidet*. Jésus-Christ a besoin de toute la force de son bras pour la lui enlever. Voyons d'où naissent les obstacles presque invincibles à la conversion de cette espèce de pécheur.

deuxième considération.

Le premier est du côté de Dieu ; car quoi qu'il soit incapable de tenter personne et de pousser au mal, puisqu'il ne peut qu'attirer à lui ceux qu'il a faits pour lui et que la bonté par essence ne peut être le principe du mal

il s'en faut toutefois beaucoup qu'il dirige la voie d'un tel pécheur avec la même application que celle d'un juste, et qu'il y veille avec une providence spéciale; au contraire, il assure que la voie de l'impie périra: Il n'écartera pas les pierres de scandale de son chemin et lui refusera un secours dont il s'est rendu indigne. Il est vrai qu'il proteste qu'il ne veut pas la mort de l'impie, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive; mais si cet impie refuse opiniâtrement de se convertir, s'il aime mieux ses ténèbres que la lumière qui lui est présentée, s'il renouvelle tous les jours son alliance avec la mort; si par une dureté inflexible et une obstination de démon, il méprise les richesses de sa longue tolérance, ne doit-il rien à sa sainteté et à sa justice violée si outrageusement? Ah! ne doutez pas qu'il ne se fasse raison et que sa patience poussée à bout ne se change en fureur, qu'il ne livre un tel pécheur à des passions d'ignominie, et néglige de le rappeler à lui par de salutaires châtements, mais le laisse engraisser comme une victime de sa colère, c'est-à-dire, jouir tranquillement des objets de sa cupidité. Il en use, selon saint Paul, comme le propriétaire d'une terre, laquelle, quoique souvent abreuvée des pluies du ciel, ne produit que des ronces et des épines; il lui donne sa malédiction et y met le feu. Ainsi Dieu commande à ses nuées de ne plus arroser la stérilité de cette âme ingrate. Le ciel devient, à son égard, de bronze et d'airain; si son esprit lui inspire quelques mouvements de conversion, ils sont si faibles qu'ils n'en pénètrent pas la dureté; c'est un soleil d'hiver dont les rayons ne percent pas un brouillard épais, ce sont des ténèbres palpables comme celles d'Egypte, c'est une affreuse solitude; si Dieu jette sur elle encore quelques regards, c'est avec autant d'horreur que nous regardons les objets les plus difformes et les plus hideux: tels que des corps à demi rongés de lèpre et de chancre, les égouts les plus infects, les cadavres qui fourmillent de vers, blessent moins notre odorat que ces consciences gangrenées le sien.

Lazare, enfermé dans son sépulcre depuis quatre jours et déjà pourri, en était la figure; la beauté du monde est tellement défigurée par un tel monstre, qu'il est impossible que Dieu le laisse subsister sans réparer ce désordre, ou en ressuscitant le pécheur d'habitude à la vie de la grâce par une espèce de miracle, ou l'abîmant au fond des enfers.

Dieu, en opérant rarement ces conversions miraculeuses veut par cette conduite instruire son Eglise, et imprimer à tous les hommes la crainte de ce funeste état, afin qu'ils ne se fassent pas un jeu de tomber dans la mort, et que si leur fragilité leur fait faire quelque chute mortelle, ils s'en relèvent aussitôt et ne croupissent pas dans l'ordure.

Troisième considération.

Dieu, qui fait reluire l'ordre jusque dans l'empire des ténèbres, a donné pouvoir au démon sur tout ce qui est déréglé. Saint Paul dit

qu'il tient les pécheurs captifs et les gouverne selon sa volonté; il fait une chaîne de la leur par le moyen de laquelle il les retient dans une cruelle servitude, et comme Jésus-Christ influe sans cesse en qualité de chef, en ses membres vivants, jugez de ce qu'opère cet implacable ennemi sur ceux qui forment son corps monstrueux et principalement sur ceux qu'il domine depuis longtemps, et qui se sont familiarisés et naturalisés avec le mal. Il ne faut pas douter qu'il n'agisse sur toutes les puissances de leurs âmes, par des impressions tout autrement vives et efficaces, qu'il ne les repaisse d'illusions plus grossières, et ne s'en joue comme les Philistins faisaient de Samson, leur captif: s'il ne leur fait pas éprouver toute la rigueur de son joug, c'est qu'il a plus d'intérêt de les rendre criminels que malheureux ici-bas. Il les pousse à se souiller sans cesse par de nouveaux crimes, et ne met aucune borne à leurs désirs déréglés; ainsi ils roulent de crimes en crimes, de précipices en précipices. Pour vous en former une idée plus vive, représentez-vous un homme chargé de plaies, épuisé de sang et d'esprit, et qui n'a qu'un souffle de vie, en sorte qu'il aurait peine à se soutenir sur ses pieds, obligé toutefois de fuir à la hâte, et de fuir par des chemins glissants qu'il ignore, au milieu d'une nuit obscure, poursuivi l'épée à la main par un ennemi furieux, qui lui veut arracher ce reste de vie. Telle est l'image que le Saint-Esprit nous a tracée lui-même de cet état funeste: *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et Angelus Domini persequens illos.* (Psal. XXXVIII.) L'imagination frémit à un tel objet, ce n'est toutefois qu'un léger crayon de l'état déplorable du pécheur d'habitude.

Quatrième considération.

Le plus insurmontable obstacle vient de lui; car le démon n'est si fort contre lui, que parce qu'il lui a livré son esprit, son imagination, son cœur, ses sens, et qu'il a forgé lui-même ses chaînes; la volonté de l'homme se dérégle, et devient passion; à force de suivre la passion, elle se tourne en habitude; faute de résister à l'habitude, on contracte une fatale nécessité. Ce sont, dit saint Augustin, qui en avait fait une triste expérience, par ces divers anneaux engagés les uns dans les autres, que le démon compose cette chaîne plus que de fer, qui lie ces pécheurs: ainsi par une merveille aussi étrange que funeste, la volonté déréglée se fait une nécessité elle-même, et se trouve réduite à un tel état, que la nécessité étant toute volontaire ne peut excuser de péché, ni la volonté qui s'est rendue captive, exclure la nécessité. Il n'y a donc point d'issue pour ce misérable, puisque la volonté dépravée le rend inexcusable, et la nécessité incorrigible: c'est pourquoi Jérémie le compare à un âne sauvage (la comparaison n'est pas encore assez humiliante) qui, sentant de loin ce qu'il aime, suit brutalement son instinct et l'impétuosité de son désir sans que rien l'en puisse détourner; les chasseurs n'ont qu'à suivre sa piste, ils le trouveront in-

faiblement dans ses songes. Si un Éthiopien peut blanchir sa peau et un léopard changer la variété de ses couleurs, vous pourrez faire le bien, dit le même prophète aux Juifs prévaricateurs. Tels sont ceux qui sont habitués au crime ; leurs voies sont sonnées en tout temps, leurs yeux sont pleins d'adultères et d'un péché qui ne finit point ; tous les sens extérieurs sont corrompus, les facultés intérieures le sont encore davantage, leurs passions indomptables ; leur conscience gangrenée ne sent plus les pointes de la syndérèse, ils font trop tôt du vice bien loin d'en rougir, et l'attachement qu'ils ont pour lui approche de l'inflexibilité du démon.

Quand il y aurait moins de malice que de faiblesse en eux, et qu'ils en gémissaient quelquefois, leur serait-il pour cela plus aisé de se convertir, en seraient-ils plus proches de la liberté et du salut ? cette infirmité les rend incapables des efforts absolument nécessaires pour détruire leur méchante habitude ; ils ont honte de leurs chaînes, ils ne laissent pas de les aimer, et ne peuvent se résoudre à les rompre : semblables à des esclaves qui, ayant essayé à diverses reprises de tirer leurs pieds des fers dans lesquels ils sont enfermés, abandonnent l'entreprise, ne pouvant se résoudre à se causer davantage une douleur inutile, ils ne tentent plus de recouvrer l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Le chemin de la vertu leur paraît trop escarpé ; ainsi ils prennent le parti de mourir comme ils ont vécu. Etat vraiment affreux, misère incompréhensible !

ORAIISON.

Malheur, malheur à moi, par quels degrés suis-je descendu dans le plus profond abîme.

Je ne voyais pas le gouffre d'infamie, dans lequel je me précipitais, Seigneur, à vos yeux.

La pourriture et la corruption s'est mise dans mes plaies ; il n'y a plus rien dans ma chair qui soit sain.

Mon cœur est agité de trouble, ma force m'a abandonné, et la lumière de mes yeux me quitte.

J'ai vieilli au milieu de tous mes ennemis, ils m'ont foulé à leurs pieds comme de la boue, ils m'ont enfermé dans un cachot obscur et infect, ils ont élevé autour de moi des forts pour m'empêcher de sortir, ils ont apesanti leurs fers, et m'ont mis dans des lieux ténébreux comme ceux qui sont morts pour jamais ; ils ont fait vieillir ma peau et ma chair, mes os sont tout brisés et mon chemin fermé avec des pierres carrées ; ils ont renversé mes sentiers, et mis un cahos immense entre vous et moi ; et j'ai dit en moi-même, je suis rejeté de devant vos yeux : quoi, Seigneur, sera-ce sans retour ? n'est-ce pas lors que vous êtes le plus en colère que vous vous ressouvenez de vos miséricordes ?

La source n'en est pas encore épuisée, et quoique ma malice soit extrême votre bonté la surpasse infiniment.

Pour le soir.

Première considération.

Si le pécheur d'habitude n'avait point d'autre ressource que ses propres efforts, il aurait lieu de désespérer ; car l'homme n'est pas plus fort que lui-même ; mais ce qui lui est impossible, ne l'est pas de même à Dieu qui se plaît quelquefois à verser surabondamment sa grâce où le péché a abondé ; la rareté même de ces conversions ne vient pas de ce que Dieu ferme les entrailles de sa miséricorde, il est très-disposé à accorder ses grâces les plus efficaces ; mais le pécheur d'habitude ne l'est pas à les seconder, il ne peut se résoudre à faire le moindre effort pour se dégager du borbier, ni à souffrir le moindre remède caustique, ou avaler des potions amères ; c'est toutefois une nécessité absolue. La loi divine et l'ordre immuable l'exige ainsi, et les hommes s'assujettissent tous les jours à des régimes plus pénibles pour guérir des maladies invétérées ; il s'agit de se garantir de l'enfer qui est inévitable pour peu que vous tardiez à ruiner la mauvaise habitude ; y a-t-il à délibérer un moment s'il reste une étincelle de foi ? Voyons donc les moyens que la bonté divine nous offre à cet effet pour les embrasser sans délai ; ils nous sont marqués dans la résurrection de Lazare, laquelle est, selon tous les Pères, l'image de celle des pécheurs d'habitude à la vie de la grâce.

Seconde considération

Ce pécheur doit être pleinement convaincu qu'il lui est moins possible de recouvrer la vie de la grâce qu'au Lazare enfermé dans un sépulchre depuis quatre jours, de rappeler son âme dans son corps ; il ne peut avoir une trop haute idée de la puissance souveraine de Jésus-Christ qui vivifie qui il lui plaît, ayant reçu de son Père les clefs de la vie et de la mort, et de sa bonté qui ne lui permet pas de rejeter ceux qui la réclament humblement.

Sa compassion fut excitée par les larmes de Marthe et de Marie, sa sœur qu'il chérissait ; sa charité l'est aujourd'hui de même par les prières et les gémissements des âmes saintes qu'il pousse lui-même, par les mouvements pressants de son esprit, à solliciter cette grâce.

Employez donc auprès de l'unique Médiateur des intercesseurs qui implorent sa clémence, *adhibe precatores* ; que l'Eglise, Votre mère, la chaste colombe, verse des larmes en votre faveur et vous enfante de nouveau : *Fleat pro te mater Ecclesia* (AMB.). Vous avez besoin que toute la société des fidèles s'efforce par une sainte conspiration de désarmer la colère de Dieu, que vous avez étrangement irrité.

Troisième considération.

Le voyage de quatre jours que fit Jésus-Christ pour venir en Béthanie opérer ce grand miracle marque tous les travaux et les fati-

gues de sa vie voyageuse; les larmes qu'il laissa couler de ses yeux lorsqu'il fut arrivé près du tombeau, son trouble, son frémissement, le grand cri qu'il poussa pour se faire entendre de Lazare, marque sensiblement ce qu'il a souffert pour vous retirer des portes de la mort, et ce que vous devez souffrir de votre part pour vous enfanter à une vie nouvelle; il a frémi sur le péché et ses suites funestes, qui sont la douleur, la mort et l'enfer. Frémissez de votre côté en réveillant votre foi endormie, excitant en votre intérieur une sainte indignation et un trouble salutaire contre les horreurs de votre vie païenne; en sorte que l'habitude du péché cède à la violence de la douleur. Quoi! Jésus-Christ aura pleuré et frémi, et vos yeux seront secs et votre cœur tranquille? Contemplez-en un modèle achevé dans saint Augustin: Quelles tranchées, quelles convulsions mon âme ne ressentit-elle pas, lorsqu'il me fallut enfanter l'homme nouveau et mourir à ma vie sensuelle! quels sanglants reproches ne me fis-je pas à moi-même, de quels vifs aiguillons ne piquai-je pas mon âme pour la tirer de son engourdissement, afin qu'elle ne résistât plus au mouvement qui me portait vers Dieu et aux efforts que je faisais pour le suivre! Dans l'agitation que me causait cette guerre intestine, dont mon cœur était le théâtre, tout hors de moi-même, j'éprouvai une espèce d'agonie, je frémissais d'indignation contre moi-même de ce que je refusais de me rendre, quoique toutes les puissances de mon âme me criassent qu'il n'y avait pas à balancer sur ce parti; je me roulais et me débattais dans mes liens pour achever de les rompre; de votre part, Seigneur, vous étiez sur moi la verge à la main, et votre miséricorde, d'autant plus grande qu'elle était plus sévère, me pressait sans relâche par des aiguillons de crainte et de honte. Etant rentré plus avant dans le fond de mon cœur par des réflexions plus profondes, qui me représentèrent vivement l'excès de mes misères, il s'y éleva une furieuse tempête qui fut suivie d'une pluie de larmes; j'en répandis des torrents qui furent un sacrifice agréable à vos yeux: une conversion doit être suspecte, si on n'y éprouve rien de pareil.

Elle le doit être encore davantage, si on n'éloigne de soi les occasions prochaines du péché, ce qui est figuré par la pierre du sépulchre que Jésus-Christ ordonne de lever, Refuser de le faire, c'est vouloir renouer son pacte avec la mort et mépriser le commandement qui nous est fait d'arracher notre œil, ou couper notre bras, s'ils nous sont une occasion de chute et de scandale. Jésus-Christ ne fait rien pour ces âmes lâches qui ne veulent pas qu'il leur en coûte rien pour se retirer de l'enfer, et qui veulent guérir des ulcères de dix et vingt années sans souffrir qu'on leur applique le fer et le feu.

Quatrième considération.

Si vous êtes fidèles à retrancher les obstacles extérieurs capables d'anéantir sa grâce,

il vous fera entendre sa voix ainsi qu'au Lazare. Il l'appela d'une voix forte et lui cria de sortir; ne voulait-il pas, marquer par là que le salut est bien loin des pécheurs, et qu'il est nécessaire que lui, qui en est l'auteur, crie d'une voix puissante, pour percer jusqu'aux oreilles de son cœur et le guérir de sa surdité. C'est d'elle dont le Psalmiste dit qu'elle est accompagnée de force et pleine d'éclat, cette voix qui brise les cèdres du Liban, ébranle le désert et fait enfanter les biches; cette voix est le symbole de la trompette qui au dernier jour se fera entendre aux quatre coins du monde et réveillera les morts de la poussière de leur tombeau; mais encore plus de la grâce victorieuse, absolument nécessaire pour tirer un pécheur d'habitude de son tombeau, aucun cœur dur ne lui résiste, puisqu'elle n'est donnée que pour briser sa dureté et triompher de sa résistance.

Quand le pécheur a reçu un cœur de chair au lieu de son cœur de pierre, et que ce cadavre est ranimé, il est du devoir des ministres de l'Eglise de les délier, comme les apôtres délièrent par ordre de Jésus-Christ le Lazare ressuscité; car s'ils l'eussent fait avant sa résurrection, ils n'eussent fait autre chose que remplir le lieu d'une infection insupportable.

Recevez du prêtre l'ordre de la pénitence, conjurez-le de ne vous point épargner; que des envieux et désespérés que soient vos plaies, il les guérira si vous ne repoussez pas sa main lorsqu'il appuiera le rasoir, et quel est ce rasoir? Convertissez-vous au Seigneur dans les jeûnes, dans les pleurs, dans les sanglots, dans les macérations de la chair; rompez vos cœurs, ne redoutez point cet instrument de salut. David en a bien souffert l'opération; le roi de Ninive et son peuple, tous généralement ont souffert ces incisions; la douleur n'en est pas si cuisante ni si longue que celle des flammes éternelles, la grâce vous l'adoucirait en mille manières; embrassez un état de vie qui fasse naître des habitudes contraires, et les cicatrices mêmes de vos anciennes blessures ne paraîtront plus; surtout purifiez votre imagination de tant de fantômes dangereux, capables d'embraser de nouveau votre cœur, et de le réduire en cendre: vous le ferez en substituant de saintes idées aux impures, des images pures aux profanes, du courage seulement lorsqu'il s'agit de rentrer dans les bonnes grâces de votre Dieu, et lui faire révoquer l'arrêt qui vous condamnait aux feux de l'enfer. Si l'amour de la justice n'est pas encore assez puissant dans votre cœur, retirez-vous du péché, du moins par la juste crainte de ces tourments effroyables. Faites toujours tout ce que vous pouvez; une humble, fréquente et fervente prière obtiendra ce que vous ne pouvez pas; c'est déjà beaucoup de sentir votre impuissance et l'éloignement infini où vous êtes de Dieu. Quels seraient les cris d'un homme qu'on aurait par erreur enfermé dans un caveau, dans la créance qu'il était mort, ou qui serait tombé au fond d'un puits? tels doivent être les vôtres

ORAISON.

Seigneur, c'est du fond de l'abîme où je me suis précipité par ma folie incompréhensible, que je crie vers vous, ne vous rendez pas sourd à mes cris ! Je sais que je ne mérite pas d'être écouté, ayant si longtemps méprisé votre voix, je ne mérite que d'être effacé dans votre fureur, livré à ma corruption et au démon, que j'ai choisi pour maître, au préjudice de mille titres qui me liaient à vous ; mais Jésus-Christ votre Fils n'a-t-il rien mérité pour nous, ne nous l'avez-vous pas donné comme notre justice, notre victime et la propitiation de nos péchés ? Vous aurez pitié des miens, car ils sont innombrables, leur vue me jetterait dans le désespoir sans celle de ses mérites infinis et de votre miséricorde, qui va au delà de ce que nous oserions espérer.

Mes ennemis spirituels, qui sont aussi les vôtres, ont humilié mon âme, ils l'ont traitée comme la boue qu'on foule aux pieds, ils ont humilié ma vie jusqu'à terre. ils m'ont jeté dans des lieux obscurs comme ceux qui sont morts depuis longtemps, mon esprit a été saisi de tristesse, et mon cœur agité de trouble. Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand tarderez-vous à me secourir ? Tournez-vous vers moi, et délivrez mon âme, sauvez-la par votre grande miséricorde, créez un cœur pur en moi, renouvelez mon intérieur, et ne me rejetez pas de devant votre visage.

Pourquoi me vois-je ainsi dans un état contraire à vous, et ennuyeux à moi-même ? Délivrez-moi de mes nécessités

Mon âme est toute remplie de maux, ma vie est toute proche de l'enfer.

Je suis comme ceux qui ayant été blessés à mort sont enfermés dans le sépulchre, dont vous ne vous souvenez plus, et qui ont été rejetés de votre main ; ils m'ont mis dans une fosse profonde, en des lieux ténébreux, dans l'ombre de la mort ; votre fureur s'est appesantie sur moi, tous les fléaux de votre colère ont passé sur ma tête, je me vois environné et tout saisi de vos terreurs.

Pourquoi, Seigneur, rejetez-vous ma prière, et détournez-vous votre face de dessus moi ? regardez votre Christ.

O Jésus, qui êtes la résurrection et la vie, et qui avez tant aimé les pécheurs, vous nous avez assuré que ceux qui croiraient en vous ne mourraient pas éternellement, j'y crois par la foi que vous m'avez donnée, vivifiez-moi selon votre parole.

Que n'avez-vous pas employé pour ce grand ouvrage ? les courses, les travaux, les sueurs, les larmes, le trouble, le frémissement, tout le sang de vos veines, en voudriez-vous perdre le fruit ? J'espère uniquement en vous, je ne serai pas confondu.

Je suis absolument indigne de vos miséricordes après l'abus que j'en ai fait ; mais accordez-la moi de nouveau pour la gloire de votre grâce, dont vous paraissez si jaloux.

ORATEURS SACRÉS. XI.

TROISIÈME JOUR.

SUR LA PASSION DOMINANTE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Il en est de l'homme spirituel et moral ainsi que de l'homme animal et extérieur ; de même que ce dernier est tellement composé des quatre humeurs, que l'une y prédomine, et donne le nom au tempérament, c'est-à-dire fait qu'on appelle les uns bilieux, les autres mélancoliques, et d'autres sanguins ; aussi quoique le foyer de la concupiscence se trouve en tous les enfants d'Adam, elle se porte plus violemment en chacun d'eux à l'égard de certains objets qu'à l'égard des autres. Parmi toutes ces passions, qui sont comme des bêtes farouches enfermées dans le cœur de l'homme, il y en a d'ordinaire une plus forte, plus indomptable, plus furieuse qui le domine : dans l'un ce sera l'ambition, dans l'autre l'avarice, dans celui-ci l'amour de la bonne chère ou du jeu. Le cœur de chaque particulier pousse de son fond un cri à l'égard de quelque objet préférentiellement aux autres, et dit : Heureux celui qui peut parvenir à le posséder ! les uns aspirent aux dignités, les autres aux richesses, d'autres à se venger de leurs ennemis.

Cette passion favorite n'exclut pas les autres, mais les fait servir à ses fins ; c'est comme la maîtresse roue qui donne le mouvement aux autres, une racine amère qui produit des fruits amers, un levain de mort qui corrompt la masse entière, souille et enflamme tout le cercle de notre vie. C'est l'œil mauvais dont le Sauveur dit qu'il rend tout le corps des actions noir et ténébreux, il influe dans tous les membres ; les vues, les jugemens, les paroles, la conduite s'en ressentent ; tout le venin de la concupiscence s'y trouve réuni, c'est comme un second péché originel. Il y a des vices incompatibles, tels que la prodigalité et l'avarice, et des cupidités qui se détruisent les unes les autres ; la passion dominante se fortifie de plus en plus, et se grossit comme un fleuve qui reçoit et entraîne les autres rivières qu'il reçoit dans son lit.

Seconde considération.

Toute passion est une source de crimes ; quelque douce qu'elle paraisse, elle est capable de pousser aux extrémités les plus violentes, et de verser le sang du prochain, parce que, voulant se satisfaire, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'oppose à ses desseins. Aussi que ne doit-on pas craindre de la passion dominante ? elle est si tyrannique et si impérieuse, qu'elle fait fouler aux pieds les droits les plus sacrés de la nature, et qu'elle détruirait, si elle pouvait, Dieu et sa justice ; elle porte à commettre des crimes pour lesquels on a plus d'opposition que de penchant. Voyez à quoi l'avarice a poussé Judas, et l'envie les pharisiens et les docteurs de la Loi. Qui ne frémit en considérant ces horreurs ? Mais cette passion s'étein-

dra peut-être par la jouissance, et s'y verra ensevelie comme dans un tombeau; cela devrait, ce semble, arriver ainsi, il en est cependant tout au contraire: elle s'enflamme et acquiert un nouveau degré de force; vous avez jeté de l'huile sur un brasier et aplani le chemin à un torrent; c'est un feu qui dit toujours: *Apporte, apporte, et jamais il ne suffit.* Quel est l'avare content des trésors qu'il a amassés, et l'ambitieux des dignités auxquelles il est parvenu? Quel est l'impudique rassasié de ce qui devrait assouvir ses désirs infâmes? La haine des princes des prêtres s'éteignit-elle dans le sang de Jésus-Christ? n'en devint-elle pas plus furieuse au contraire, et s'acharnèrent-ils avec moins de rage sur les disciples que sur le maître? Hélas! est-ce en se faisant une plaie plus profonde que les premières qu'on les guérit?

Troisième considération.

Les fièvres ordinaires n'ôtent pas entièrement les forces ni l'appétit, elles ne bannissent pas totalement le sommeil, on y conserve la connaissance; la passion dominante est comme une fièvre violente qui dégénère en frénésie; elle dérègle le tempérament de l'âme, et altère son économie, ses fonctions sont interrompues, et ses forces ruinées; plus de subordination du corps à l'âme, l'esclave est sur le trône, le maître est sous ses pieds; que de mouvements irréguliers et convulsifs! ce serait bien assez d'un tel hôte pour troubler la paix d'une maison, plusieurs s'y logent à la fois, et possèdent un misérable cœur qui ne peut souffrir le tourment qu'un seul lui cause; quel dégoût de la manne! j'entends la parole de Dieu, et les sacrements: *nauseat anima nostra* (disent-ils comme les Juifs) *super cibo isto levissimo.* (Num., XXI.) Cette âme devenue toute charnelle ne se plaît que dans la boue, que dans l'objet de sa passion, qu'elle cherche partout; elle n'a du goût que pour ce qui y a rapport. Plus d'usage de la foi, qui est la raison des chrétiens; tout ce que dit et fait ce pécheur doit être regardé comme les mouvements et les cris d'un homme qui a le transport au cerveau, qui n'exprime que des idées chimériques, et les vains fantômes qui brouillent leur imagination. On se fait des principes d'erreur qui font encourir la malédiction prononcée contre ceux qui appellent le mal bien, le bien mal, la lumière ténèbres, les ténèbres lumière, et le doux amer. Tout chez eux est renversé; la passion imprime tout de ses couleurs, ou plutôt elle attache sur les yeux un bandeau qui empêche de rien discerner. Si la raison et la foi rendent quelque combat dans les passions ordinaires, ici elles posent les armes, ou on n'emploie leur lumière qu'à les autoriser, et même les canoniser. Folie d'autant plus déplorable, qu'elle n'est pas passagère, mais persévérante: ainsi un avare déguise sa passion honteuse et cruelle, non-seulement par des pensées de tempérance, de prudence, de pénitence, mais même de charité, par des projets imaginaires de libéralité et d'aumônes abondantes; n'est-ce pas

ainsi que les pharisiens et les scribes ayant fait leur capital de la haine de Jésus-Christ, le regardaient comme un violateur du sabbat, un séditieux, un blasphémateur, qu'il fallait punir d'une mort ignominieuse?

De l'aveuglement de l'esprit on a bientôt passé à l'endurcissement du cœur: l'habitude s'est formée, et changée en nécessité, ce qui n'était qu'un tendre arbrisseau, que la main d'un enfant eût pu arracher aisément, devient un gros arbre que les hommes les plus robustes et même les vents les plus impétueux ne pourront déraciner; ils se sont fait comme un cœur de diamant, impénétrable à la vérité; exhortations, menaces, lectures, châtimens, rien ne peut l'amollir; il pèche sans réflexion, et de nouveaux péchés commis sans remords sont la peine des précédents.

Tels sont les ravages que cause dans une âme la passion dominante, lorsqu'on l'y a laissée prendre racine; une vigne vendangée par un sanglier furieux, et une ville livrée au pillage de soldats barbares n'en sont que de faibles images.

ORAISON.

Vous voyez, Seigneur, que j'ai été engendré dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans le péché. Qu'attendez-vous d'une créature qui n'est que misère et corruption, dont toutes les inclinations se portent au mal dès sa jeunesse par un penchant furieux? Il n'y a que la grâce du nouvel Adam que vous nous avez donné par un excès de votre charité, qui puisse nous imprimer un poids et des instincts contraires.

Ne souffrez pas que je sois dominé par aucune injustice, et surtout par cette passion tyrannique qui précipite dans un gouffre de maux ceux qui s'y abandonnent; préservez-moi de ces suites affreuses, et que je ne puis envisager sans horreur. Tarissez surtout la source funeste de tant de maux, cette damnable concupiscence; ne me livrez pas aux saillies d'un esprit déréglé, et aux emportemens d'un cœur insensé qui ne veut point de frein; percez ma chair de la crainte salutaire de vos jugemens, triomphez de ma volonté rebelle, soumettez au joug sacré de votre croix toutes les puissances de mon âme, l'homme extérieur et intérieur; que ma passion dominante soit de me sanctifier et de conserver mon âme pure de la contagion du siècle; que ce désir me rende attentif et me tienne toujours en haleine, pour fuir tout ce qui pourrait m'éloigner de ma fin, et entrer avec courage dans tout ce qui me peut conduire.

Pour le soir.

Première considération.

Ce que saint Augustin dit de l'orgueil, que si on pouvait venir à bout de l'extirper il n'y aurait plus d'iniquité, se peut appliquer de même à la passion dominante: si on la pouvait guérir une bonne fois, les autres passions le seraient bientôt et ne coûteraient guère à vaincre. La difficulté est de

la connaître, surtout si c'est quelque vice spirituel, parce que l'amour-propre craint cette recherche et se fait illusion à soi-même; il la déguise avec tant d'artifice aux médecins des âmes, qu'il est rare qu'ils proposent les remèdes spécifiques; on imite le roi Saül, qui, ayant reçu un ordre exprès de Dieu d'exterminer les Amalécites et de brûler tout le pays, se contenta de détruire ce qu'il y avait de plus vil : *quidquid vile fuit et reprobum* (I Reg., XV); mais il se garda bien de faire main basse sur le reste; il réserva ce qu'il y avait de plus précieux, et épargna le roi, par lequel il devait commencer le carnage, ce qui lui attira l'arrêt de sa réprobation. Ainsi on se borne à quelque retranchement de choses auxquelles le cœur a peu d'attache, mais pour sa passion favorite, pour le vice dominant, qui sera un orgueil ou un intérêt secret qui est comme le roi des autres passions, *Agag pinguisimum*, on se garde bien d'y toucher et d'en faire un sacrifice à Dieu. Voilà ce qui attire communément la colère et la soustraction des ses grâces.

Seconde considération

Si nous allions à Dieu avec simplicité, c'est-à-dire si nous cherchions de bonne foi à lui plaire, il serait aisé de faire cette découverte, il ne faudrait pas sortir de chez nous, mais examiner un peu sérieusement ce qui se passe dans notre cœur. Interrogez-le dans le silence de vos sens, voyez ce qu'il craint, ce qu'il désire, ce qui fait le sujet de ses tristesses et de ses joies, car il consiste tout entier, selon saint Bernard, en ces quatre affections; observez à quoi se portent vos inclinations, quelle a été votre conduite et celle que vous tenez pour le présent; car quoiqu'on n'agisse pas toujours par l'instinct de la passion principale, mais seulement lorsqu'elle est excitée, il arrive dans la pratique qu'elle l'est si souvent, ne fût-ce que par une parole, quelquefois par une simple image qui n'y a qu'un rapport de contrariété, que tout autre que celui qui en est possédé ne s'y méprendrait pas, et si quelqu'un a intérêt de vous plaire et de s'insinuer en votre esprit, il n'a pour y réussir qu'à toucher ce ressort, car c'est une disposition vive et agissante qui n'occupe pas seulement la surface de l'âme, mais son fond, et fait que les uns passent dans le monde pour ambitieux, d'autres pour avarés ou voluptueux; un avaré n'agit pas toujours par avarice, il peut faire même quelque action de libéralité, cependant son humeur sordide se marque par tant de caractères, qu'on n'hésite pas à lui donner ce nom; c'est une impression qui rejaillit du gros de ses actions particulières.

Troisième considération.

La nature n'a tant de répugnance à connaître son principal penchant que parce qu'elle ne peut se résoudre à le combattre, elle aime son mal et craint plus que la mort

de recouvrer une parfaite santé. Le malade spirituel aime mieux contenter sa soif déréglée en buvant sans mesure que de la voir éteinte tout à fait par la rosée de la grâce; il ne suffit pas même de vouloir sincèrement être guéri, il faut le vouloir assez fortement pour prendre les remèdes les plus amers malgré le soulèvement du cœur; car combien de malades n'ont pas le courage de prendre une médecine, quoiqu'ils désirent très-ardemment la santé! ils en oublient dans ce moment l'intérêt, tout occupés qu'ils sont de leur répugnance à la potion dégoûtante qui leur est présentée. Ne doutez pas que la passion ne se retranche et ne se rempare de toutes parts pour se défendre jusqu'à l'extrémité, elle vous opposera une infinité de raisons. La foi doit être sourde et impitoyable, ce serait une vraie cruauté de se laisser attendrir; il faut s'armer de résolution pour la chasser de son fort et s'en rendre maître, d'esclave qu'on était auparavant; votre salut est attaché à ce sacrifice et à cette heureuse violence; le vieil homme s'écriera sans doute comme Agag : Est-ce ainsi qu'une mort amère nous sépare ? *Siccine separat amara mors?* (I Reg., V); que c'est se donner la mort à soi-même, s'enterrer tout vivant et s'anéantir.

J'avoue que cette séparation et cette mort évangélique est quelque chose de plus désolant et de plus terrible qu'on ne peut dire pour la nature corrompue; mais Jésus-Christ nous assure que celui qui s'aime soi-même au préjudice de ce qu'il lui doit, se perdra pour jamais, et que celui au contraire qui sacrifie courageusement sa vie à l'amour de l'ordre en recouvrera une immortelle. Si la parole de Dieu n'est pas un glaive de circoncision pour séparer l'âme du péché, elle en sera un de malédiction pour la séparer de Jésus-Christ et de sa jouissance éternelle.

Ne vous alarmez pas, la grâce secondera vos efforts, son onction céleste assoupira heureusement vos sens et vous rendra insensibles à cette espèce de martyre; elle vous y fera goûter un plaisir exquis et peut-être plus sensible que celui que vous trouvez à contenter vos appétits déréglés. L'Isaac, cet enfant de bénédiction, de joie, et le ris de votre cœur, vous sera conservé; il n'y a que le bélier de l'amour-propre, la satisfaction sensuelle et impure qui éprouvera le tranchant du couteau; Dieu n'est-il pas tout-puissant et tout bon pour remplir le vide et inonder votre âme d'un torrent de bénédictions? Saint Augustin en fit l'heureuse expérience dès qu'il se livra à l'empire de cette sainte concupiscence. Vous chassiez, Seigneur, dit-il avec une vive reconnaissance, toutes ces images flatteuses des créatures de mon cœur, toutes ces voluptés charnelles, ces attachements honteux dont la privation me paraissait quelques moments auparavant plus affreuse que la mort, et vous entriez en leur place, ô auteur des célestes délices, source inépuisable des saintes voluptés! Quelle consolation

pour des pécheurs accablés du poids de leurs iniquités, percés de plaies et privés de la vie spirituelle, qui n'entendent au dedans d'eux-mêmes qu'une réponse de mort, de savoir que Jésus-Christ s'est acquis par sa parfaite obéissance à son Père un pouvoir sans bornes, qu'il brise les portes d'airain pour affranchir les captifs, qu'il ouvre les sépulcres pour en faire sortir les morts, qu'il commande aux vents, à la mer, à la fièvre, à la mort, et que dans l'instant qu'il parle il est obéi !

Quelle ressource sans cela resterait aux pécheurs ? Se sentant entraînés vers les créatures par un poids comme invincible et au plaisir mortel du péché, n'ayant aucune force pour se dégager d'une servitude si agréable, ils n'ont qu'à jeter les yeux de la foi sur Jésus-Christ comme autrefois les Juifs sur le serpent d'airain, lorsqu'ils avaient reçu dans le désert des piqûres mortelles, des serpents envoyés pour punir leurs murmures ; n'étant par nous-mêmes qu'une poignée de cendres animées, comment pourrions-nous surmonter tant d'obstacles divers s'il n'absorbait notre mortalité dans sa victoire et ne détruisait nos langueurs par l'infusion de son esprit, qui est un esprit de force et une communication de sa nature divine ?

Il faut qu'il déploie plus de force dans cet ouvrage que dans la création du monde entier, qui ne lui coûta qu'une parole et fut un jeu de ses mains, au lieu qu'ici il trouve un néant rebelle et armé qui travaille à anéantir les effets de sa miséricorde ; il trouve comme une armée de mouvements impétueux qui arrêteraient l'efficacité de sa grâce, si sa bonté ne surpassait notre malice ; mais comme nul ne peut corriger celui qu'il a rejeté, rien ne peut empêcher de venir à lui ceux qui sont dans son élection éternelle, et tout contribue à les conduire à cet heureux terme, jusqu'à leurs péchés précédents, en les rendant plus humbles, plus défiants d'eux-mêmes, plus circonspects, plus fervents et appliqués à détruire leurs mauvaises habitudes, surtout à exceller dans la vertu contraire à la passion qui les tyrannisait ; c'est ainsi que vous vous dégagerez de la servitude où vous retenait la vôtre, et vous maintiendrez dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu ; la prière vous obtiendra la lumière pour connaître cet ennemi domestique et la force pour le combattre.

Oraison.

Eclaircissez mes yeux, Seigneur, de crainte que je ne m'endorme dans la mort, et que mon cruel ennemi, qui est aussi le vôtre, ne se vante insolamment d'avoir prévalu.

Ne souffrez pas que je tombe dans l'illusion de me croire parfaitement libre, tandis que je serai le jouet d'une passion qui refuse de s'assujettir à vous. Qu'une pareille erreur ne me séduise pas, et que cette injustice ne me domine pas.

Qui peut rendre pur ce qui est conçu d'un sang impur, et réparer votre ouvrage, sinon

vous, ô divin ouvrier, qui êtes la pureté même ?

Vous êtes mon aide, mon défenseur, ma force, mon salut, je mets toute ma confiance en vous.

C'est par vous que je serai délivré de la tentation et de cet homme trompeur qui est au dedans de moi ; vous instruirez mes mains pour le combat ; muni de votre vertu secrète, je poursuivrai mes ennemis et les atteindrai ; je ne quitterai pas le champ de bataille qu'ils ne soient entièrement défaits ; vous abattrez vous-même sous moi ceux qui sont contre moi ; je ne leur accorderai aucune trêve : c'est pour cela que je vous louerai, que je chanterai un cantique à la gloire de votre nom, et publierai que vous êtes digne de toutes sortes de bénédictions.

Sans vous, toutes mes résolutions sont vaines et inefficaces ; quelque dessein que j'aie formé de combattre cet homme de péché qui est en moi, et de l'exterminer, lorsqu'il en faut venir à l'exécution, je me réconcilie honteusement avec lui, et je trouve, à mon grand dommage, que nul ne hait sa propre chair. Oh ! qu'il est difficile de se faire violence quand on s'aime ! Je prends quelquefois le glaive spirituel pour couper la tête à ce Goliath ; mais dès qu'il touche dans le vif, il me tombe aussitôt des mains. Malheureux que je suis, de m'aimer d'une manière si déréglée, que j'aime mieux me faire mourir que de recouvrer la vie en me haïssant saintement ! Je m'aime pour un moment, et je me perds pour une éternité ; je ne sais pas l'art de me servir de ce grand instrument de vos merveilles : servez-vous-en vous-même pour me percer le cœur, et que cette blessure soit si profonde qu'il n'en puisse jamais être guéri, et alors je serai parfaitement guéri.

QUATRIÈME JOUR.

DU DÉLAI DE LA CONVERSION.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Considérez quelle est l'imprudence ou plutôt l'excès de folie de ceux qui diffèrent à se convertir, puisqu'ils veulent bien courir le risque de se damner pour jamais, si la mort les surprend. Commet-on de pareilles folies dans ses affaires temporelles ? N'y prend-on pas toutes précautions imaginables contre un pareil accident ? Il n'y a que la perte de son âme que l'on compte pour rien. Sur quoi vous flattez-vous d'être plus privilégié que tant d'autres qu'une mort subite enlève tous les jours à vos yeux ? Dites-moi, je vous prie, si vous aviez une maison à bâtir, la bâtiriez-vous sans fondements ? Vous contenteriez-vous de dire : Peut-être ne tombera-t-elle pas ; j'en ai vu subsister d'autres qui n'étaient pas mieux fondées ? Si vous étiez malade ou blessé dangereusement, prendriez-vous le parti de ne faire aucun remède, et de ne pas mettre même un appareil sur vos blessures, parce qu'un

autre, en ayant usé ainsi, aurait recouvré la santé par la vigueur de son tempérament ? Si vous aviez à vous embarquer, prendriez-vous un vaisseau qui n'eût ni rames, ni voiles, ni gouvernail, ni pilote, et vous contenteriez-vous de dire : Peut-être ne périrait-il pas, j'en ai vu échapper un qui n'était pas mieux équipé ? Il est rare de trouver des gens assez dépourvus de sens pour raisonner et se conduire ainsi ; on aime trop la vie pour la hasarder de la sorte ; mais pour la perte éternelle de son âme, on y est insensible, on n'y songe pas seulement. Quelle extinction de foi, et qu'elle est commune ! Les gens d'affaires n'ont pas encore eu le temps de penser à celle-là, quoique ce soit sans contredit la plus importante, ou plutôt l'unique, et que tout le reste en comparaison ne soit que jeux d'enfants ; les gens désœuvrés ne trouveront pas de temps pour cela. Jouit-on d'une parfaite santé, on y pensera lorsqu'on sera malade ; la maladie vient-elle, il ne faut pas se troubler, on y pensera quand on sera guéri. Si je la propose aux jeunes gens, Laissez, diront-ils, passer le printemps de la vie, la saison des ris et des divertissements, nous nous convertirons sur le retour de l'âge. Que pourront alléguer les vieillards pour excuse ? Eh ! la saison de la pénitence est passée ; tout occupés d'infirmités et des débris du corps, ils ne songent uniquement qu'à retenir une vie qui s'enfuit.

Ecoutez, hommes moqueurs, dit un prophète à vos pareils : vous qui croyez avoir fait un pacte avec la mort, et contracté une alliance avec l'enfer, cette alliance sera rompue, un tel pacte ne subsistera pas, votre malheur, mais un malheur irremédiable, vous ouvrira les yeux. C'est donc ainsi que vous abusez du don le plus précieux que Dieu vous puisse faire, qui est le temps de faire pénitence, pour ajouter crimes sur crimes, et que vous méprisez les richesses de sa patience et sa longue tolérance, persistant insolemment dans votre révolte. C'est ainsi que vous vous amassez un trésor de colère pour le jour de la colère ; vous rassemblez pour ce terrible jour toutes les glaces de la peur, puisque vous aurez à soutenir tout à la fois et la justice irritée et la miséricorde méprisée. Votre conscience ne parle-t-elle plus ? N'entendez-vous plus ces reproches au dedans de vous-mêmes ? Comment pouvez-vous demeurer en paix sous l'esclavage du démon, et dans la disgrâce de votre Dieu, qui peut vous abandonner à tout moment, à la rage de ce cruel tyran ? Comment pouvez-vous goûter les fades plaisirs du monde, ayant le glaive de la justice vengeresse suspendu sur la tête, et marchant sans lumière sur le bord de l'abîme ?

Seconde considération.

Si le temps est entre les mains de Dieu, sa grâce n'y est pas moins, et si c'est une illusion de compter sur le premier, ce n'en est pas une moins déplorable de se promettre la se-

conde ; or, quand Dieu vous accorderait une longue vie, en seriez-vous plus avancé pour l'œuvre de votre conversion, s'il ne vous accorde sa grâce ? Que sont tous vos projets et vos bonnes résolutions, si elles ne sont secondées de son impression ? Or, qui vous a assuré de son secours ? qui vous a dit qu'il ne rejetterait pas une victime si indigne de sa grandeur et de sa sainteté ; qu'il s'apaisera en ne vous voyant quitter le péché que parce que le péché vous aura quitté, lorsque vous ne serez touché que d'une crainte servile, et que le même amour-propre, qui vous rend si avides du plaisir, vous inspire tant d'horreur pour des supplices éternels ? Entre-t-on dans le ciel avec la robe d'esclave ? Sont-ce des menaces en l'air que celles qu'il nous fait par la bouche du Sage : Parce que je vous ai appelés, et que vous n'avez pas voulu m'écouter, que j'ai étendu mes mains, et que vous ne m'avez pas voulu regarder, vous avez méprisé mes conseils et négligé mes réprimandes ; eh bien ! lorsque la mort viendra fondre sur vous comme une tempête, et que mon temps sera venu, alors vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai pas, je rirai à mon tour et vous insulturai, et vous serez rassasiés du fruit de vos voies. Jésus-Christ proteste de même dans son Evangile aux Juifs, qui méprisaient sa parole, et en leur personne à tous les chrétiens qui leur ressemblent, qu'ils le chercheront et ne laisseront pas de mourir dans leur péché ; c'est ainsi que le cherchent les vierges folles, et frappent inutilement à la porte de la salle du festin, dont elles sont exclues pour l'éternité, parce qu'il n'y a que la charité qui frappe comme il faut, et qui ne soit jamais refusée, à cause que ses cris sont formés par l'esprit d'adoption ; ils cherchent mal, ce n'est pas un père auquel ils retournent, pénétrés de douleur comme l'enfant prodigue ; ce n'est pas un médecin qu'ils appellent pour guérir leurs plaies ; c'est un juge irrité devant lequel il faut comparaître, ils y sont entraînés, et ils reculeraient toujours, ainsi qu'ils ont fait par le passé, s'il était en leur pouvoir. Dieu ne saurait, à la vérité, mépriser un cœur contrit et humilié, mais le cœur de ces misérables est endurci ; fera-t-il un miracle pour leur en donner un de chair, flexible aux mouvements de sa grâce ? Qui sait si la mesure n'en est point comblée, et si le dernier péché qu'on a commis n'a pas apposé le sceau à la réprobation ? Accordons que la source des grâces n'est pas encore tarie à leur égard ; seront-elles suffisantes pour amollir la dureté de leur cœur ? C'est un soleil d'hiver, qui ne peut percer un brouillard épais, et ces nouvelles grâces ne serviront qu'à rendre témoignage contre eux et augmenter leur condamnation.

Troisième considération

Une autre erreur, qui n'est pas moins grande et moins pernicieuse, c'est qu'on croit qu'on sera toujours maître de sa volonté, et qu'ayant tant d'intérêt de désirer sa conversion, on la désirera sincèrement et efficace-

ment. Eh ! comment se laisse-t-on ainsi séduire par l'amour-propre et fasciner les yeux par le démon ? Il y a bien moins de risque de compter sur le secours de Dieu, parce qu'il a un fonds inépuisable de bonté, que sur soi-même, c'est-à-dire sur une paille, un roseau, la faiblesse et la fragilité même ? Telle est la volonté la plus saine et la plus libre ; elle serait présomptueuse et insensée, si elle croyait trouver en son fonds de quoi persévérer dans la pratique de la justice ; que dire donc et que penser d'une volonté malade, infirme, languissante, à qui il ne reste de forces que celles d'un frénétique ? Vous croyez qu'après avoir croupi longtemps dans le désordre, il vous sera aisé d'en sortir aveuglément ? Illusion pitoyable ! vous vous figurez que vous serez las et dégoûté du monde, et le Saint-Esprit vous dit, l'expérience ne l'apprend que trop, que vous y aurez plus d'attache que jamais, vos passions acquérant tous les jours de nouvelles forces par la jouissance de leur objet et par l'habitude qui est comme une seconde nature, votre âme s'y trouvera liée et collée de manière à ne s'en pouvoir jamais déprendre. Hélas ! vous ignorez sans doute ou vous voulez vous dissimuler quelle est la tyrannie d'une habitude vicieuse, et les violences inconcevables qu'il se faut faire pour s'en délivrer. Pourrez-vous secouer ce joug barbare et plus que de fer, lorsque vous serez épuisé de forces, et que, tout dur et insupportable qu'il est, vous ne laisserez pas de l'aimer à la fureur ; on dit, ainsi que Samson : *Excuciam me sicut prius* (Judic., XVI), je n'ai qu'à secouer mes liens, et ils se briseront comme auparavant : et on se trouve destitué de force, l'esprit de Dieu s'est retiré, on tombe au pouvoir des Philistins, images des démons, qui font tourner la meule, et font leur jouet d'un misérable pécheur. Ah ! que cette triple chaîne formée par la concupiscence, l'habitude et le démon, se rompt malaisément !

N'affectez donc plus de nouveaux délais, de peur que votre pénitence ne soit celle d'un endurei tel que Pharaon, d'un profane comme Esau, d'un impie comme Antiochus, d'un désespéré comme Judas. Ecoutez votre Père céleste qui vous dit : *Fili, peccasti, non adjicias iterum.* (Eccli., XXI.) Ne chargez pas davantage votre compte ; c'est une chose diabolique de s'obstiner dans sa malice ; aujourd'hui qu'il vous fait entendre sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, ne lui fermez pas les oreilles, de crainte qu'il ne ferme les siennes à son tour ; ne cherchez plus d'excuses et de vains prétextes, pour différer de lui restituer un cœur qui lui est dû par tant de titres : quelle honte de ne lui consacrer que le rebut du monde, le reste du démon, la lie de ses ans, et les cendres d'un cœur qui n'a jamais brûlé que pour les créatures ! On prend le parti de la dévotion, parce qu'on serait dorénavant ridicule d'entretenir des commerces avec le monde, et parce qu'il nous avertit lui-même de faire retraite, tandis qu'on est en état de goûter ses plaisirs dommageables. On dit à Jésus-Christ ce que lui di-

saient les démons, lorsqu'il les chassait du corps des possédés : Pourquoi venez-vous nous troubler avant le temps ? Vous nous demandez de la continence dans la jeunesse, de la modération malgré les bouillons impétueux de notre sang : n'est-ce pas avant le temps nous imposer des lois trop dures ? donnez-nous la chasteté, mais pas sitôt ; c'est l'étrange prière que saint Augustin s'accuse d'avoir faite dans sa jeunesse. Quand les années auront semé des rides sur notre front, nous songerons tout de bon à nous convertir.

Oraison.

O mon Dieu, dessillez nos yeux, et ne permettez pas que nous nous repaissions ainsi de paroles de mensonge ; les vôtres sont la vérité même, le ciel et la terre passeront, tandis qu'elles subsisteront pour confondre ceux qui n'y auront pas voulu déférer. Vous nous avez avertis que si nous ne nous rendions dociles à la voix qui nous rappelle si amoureusement de nos courses vagabondes, elle se changerait en voix de tonnerre pour prononcer notre dernier arrêt, qu'il viendrait une nuit où on ne peut plus travailler, que nous aurions beau crier et réclamer votre miséricorde, que vous fermeriez vos oreilles et n'auriez que des railleries pour ces moqueurs.

Vous nous attendez, Seigneur, parce que vous êtes bon et éternel, et que vous ne voulez pas qu'aucune de vos créatures raisonnables périsse ; mais vous punirez, et punirez éternellement parce que vous êtes saint et juste, qu'on ne se moque pas de vous impunément, et que l'ordre immuable exige que nul ne recueillera que ce qu'il aura semé. J'adore votre bonté infatigable, les richesses de votre longue patience, cette miséricorde qui étendait sur moi ses ailes pour me protéger, lorsque, comme un serviteur ingrat et rébelle, je vous fuyais de toutes mes forces, pour courir après une ombre, un fantôme de plaisir, pour embrasser des chimères et des ordures. Combien de fois m'avez-vous crié d'une voix tonnante : Réveillez-vous d'entre les morts ! et je faisais la sourde oreille, ou ne vous répondais que des paroles d'une personne endormie : Tout à l'heure, tout à l'heure, et jamais cet heureux moment ne venait ; je me laissais toujours surmonter par la douceur funeste du sommeil, sommeil léthargique, vrai sommeil de mort. Faites-moi entendre cette voix impérieuse qui ressuscite les Lazares de leurs sépulcres et force la mort de rendre sa proie.

Ne souffrez pas que j'abuse plus longtemps de vos grâces ; qu'elles soient si efficaces que ma volonté, jusqu'ici inflexible, n'y résiste plus, que la beauté de la justice prévale aux faux attraits des créatures. Ne permettez pas que le puits de l'abîme se ferme sur ma tête ; convertissez-moi et je serai converti, donnez-moi un poids contraire à celui qui m'attachait à la terre et m'éloignait de vous. Je meurs de confusion de ne vous offrir qu'une

victime arrachée de la gueule des loups, à demi dévorée; mais, hélas! que ferions-nous si vous n'étiez si bon et si riche en miséricorde?

Apprenez-moi, ô Jésus, à mettre toute ma confiance dans le prix inestimable de votre sang, malgré la multitude et l'énormité de mes crimes; mais apprenez-moi aussi à n'en plus abuser en remettant de jour à autre ma conversion, par une témérité extravagante et une présomption criminelle.

Pour le soir.

Première considération.

La conversion doit être sincère et solide, du cœur et de tout le cœur, bâtie sur Jésus-Christ et non sur le sable mouvant des résolutions humaines. La course d'un pécheur converti, soit qu'elle ait été prompte et tardive, ne doit plus être interrompue par aucune chute mortelle; tout véritable chrétien n'en fait pas de telle, et celui qui a recouvré la grâce doit tellement s'y affermir et s'enraciner dans la charité, que rien ne le puisse renverser, et qu'il soit établi dans une espèce d'impeccabilité; je ne prétends pas qu'on soit exempt de fautes vénielles, elles sont inévitables à la fragilité humaine, et les plus justes mentiraient s'ils disaient qu'ils n'en commettent point de cette nature, ni même qu'absolument parlant on n'en puisse commettre de mortelles et déchoir de la grâce; on a vu tomber des hommes qui y semblaient confirmés; les tentations peuvent être si fortes et si imprévues ou si opiniâtres, qu'on y succombe à la fin. Il est certain toutefois que la justice chrétienne n'est pas sujette à ces inconstances et ces vicissitudes, que c'est un état durable qui a de la fermeté et de la stabilité, et que lorsque le Saint-Esprit prend possession d'une âme, ce n'est pas pour y faire un court séjour comme dans une hôtellerie, mais pour y établir sa demeure fixe et perpétuelle : *In me manet et ego in eo.* (Jean., VI.)

Seconde considération.

La tristesse qui est selon Dieu, c'est-à-dire la douleur de l'avoir perdu formée par l'esprit de la charité, produit, selon saint Paul, pour le salut une pénitence stable; rien n'est plus opposé aux lumières de la foi et aux sentiments des saints que de croire que l'Esprit de Dieu prenne possession d'un cœur pour si peu de temps et y rentre si promptement, quand on l'en a banni, que la grâce se perde et se recouvre avec cette facilité; que ce soit une chose ordinaire à des chrétiens d'être aujourd'hui enfants de Dieu, demain enfants du démon; de retourner quelque temps après à Jésus-Christ, et à la première occasion, l'étouffer en son cœur, de vivre, mourir, revivre, mourir encore de nouveau; tantôt saint, tantôt démon, tantôt digne de la jouissance éternelle de Dieu, tantôt de la damnation, et cela par des révolutions qui durent toute la vie : n'est-ce pas

là ce cercle malheureux dans lequel les impies marchent selon le prophète? Une femme devrait-elle passer pour fidèle à son époux, qui violerait de temps en temps la foi du mariage par des adultères, et un serviteur à son maître, si, après l'avoir volé et obtenu le pardon, il retournait à ses larcins de temps en temps? Un ami réconcilié mériterait-il ce nom, s'il trahissait de nouveau son ami?

Et n'alléguez pas la fragilité humaine. Quoi! après les résolutions que vous aurez formées de ne plus pécher, après des protestations solennelles faites au sacré tribunal, vous croyez en être quitte en rejetant tout sur votre faiblesse. Si vous aviez manqué de parole à un homme d'honneur, oseriez-vous alléguer une pareille excuse? la recevrait-il? et vous prétendez que Dieu s'en contente, et se paye d'une excuse que le plus patient des hommes aurait peine à recevoir plus d'une fois! Dieu seul aura moins de droit d'exiger de la fermeté et de la persévérance, quelle folie! L'ancienne Eglise n'accordait qu'une seule fois la pénitence publique, non qu'elle crût n'avoir reçu le pouvoir des clefs que pour réconcilier une seule fois les pécheurs, mais pour leur imprimer par cette conduite plus d'horreur de leur perfidie.

Troisième considération.

Le fondement de cette doctrine est que la grâce que confère l'absolution du prêtre est émanée de la mort et résurrection de Jésus-Christ; c'est une participation de la vertu qui découle de ces deux grands mystères. Or, Jésus-Christ ressuscité des morts ne meurt plus de nouveau; il est entré dans la jouissance d'une vie qui ne tient plus rien de l'infirmité d'Adam; il en doit être de même d'un pécheur ressuscité à la grâce : il ne doit plus mourir, ainsi que fit Lazare et les autres morts ressuscités par Jésus-Christ, qui payèrent le tribut à la mort, auquel tous les hommes sont condamnés, mais participer à l'immortalité de son chef; autrement une pareille résurrection tournerait, non à la gloire de Dieu, mais du démon son ennemi.

Ces fréquents changements sont même contraires à la nature de la volonté : elle peut bien changer promptement d'actions extérieures, mais non pas d'amour dominant et de fin dernière; un avare qui fait son idole des richesses ne se dépouillera pas aisément de cette passion, qui a jeté de profondes racines dans son cœur, et on peut s'assurer moralement qu'il prendra plutôt le parti de ne pas restituer ce qu'il a acquis par des voies iniques que de se ruiner. La charité, ou l'amour dominant de la justice est une passion sainte, qui n'est pas différente en ce point de celle dont le dérèglement fait le caractère; les unes et les autres sont durables, d'où l'on peut conclure que ceux qui tombent et retombent, et font une alternative de confessions et de rechutes, ne sont pas convertis, et n'ont pas encore fait les premiers pas dans la voie du salut, ils doivent craindre

d'avoir commis divers sacrilèges, et s'armer de résolution pour combattre le péché d'autre manière qu'ils n'ont pas fait par le passé. Il est vrai que nous portons le trésor de la grâce en des vases d'argile ; cela n'empêche pas toutefois que la grâce, dans laquelle nous rétablit l'absolution , ne doive être quelque chose de plus stable que ces conversions de quelques semaines ou quelques mois, comme il y a grande différence de dire que la santé d'un homme est sujette en cette vie au changement et à l'altération, et de prendre pour santé les intervalles d'une fièvre qui laisse dans les entrailles un levain pourri et des humeurs peccantes, qui fermenteront le lendemain et produiront un nouvel accès. Autre chose est, dit saint Grégoire Pape, d'être tenté (qui ne l'est pas?), et de succomber lâchement à la tentation. Il n'y a que les lâches qui rendent les armes sans combat, ceux qui ont du courage se fortifient par ces épreuves.

Qu'il vous suffise donc de vous être autrefois abandonnés aux mêmes excès que les païens, et de vous être prostitués au monde et au péché; que tout le temps qui vous reste de cette vie mortelle, soit consacré à faire la volonté de Dieu, réparer les ravages que le démon a faits en vos âmes et gagner le ciel; c'est la grâce qu'il faut demander à Dieu avec une prière persévérante, et que vos entrailles, s'il se peut, aient de la voix.

ORAISON.

Convertissez-moi si pleinement à vous, Seigneur, qu'il ne soit plus besoin de nouvelle conversion. Faites-moi estimer la grâce que vous me faites, autant qu'elle le mérite, c'est-à-dire infiniment ; que je comprenne de plus en plus l'extrême misère où nous réduit le péché, la dureté de son joug et la difficulté de s'en affranchir. Que ces portes d'airain que vous avez brisées pour me tirer d'esclavage ne se rouvrent plus pour me renfermer de nouveau. Ne permettez pas que ma course soit interrompue, et que le péché reprenne ses funestes droits ; que les morts ne revivent plus, que les géants que vous avez abattus ne ressuscitent pas.

Rendez-moi l'heureux esclave de la justice ; attachez-m'y par des liens indissolubles, et alors je serai parfaitement libre.

Eloignez de mon chemin toutes les pierres de scandale qui pourraient me faire trébucher : écarter les tentations, liez le fort armé, afin qu'il ne rentre plus dans la maison qu'il avait usurpée, et vous insulte, comme s'il avait remporté sur vous une victoire.

Conservez en moi tout ce que vous y avez opéré, augmentez-le par de nouvelles infusions de votre esprit, et couronnez tous vos dons par celui de la persévérance.

Rétablissez votre demeure en mon âme, que vous vous étiez consacrée par le baptême, comme votre temple; je l'avais détruit et profané; vous seul pouvez le réparer, et quand vous aurez fait ce miracle,

demeurez-y pour le soutenir, puisqu'il ne peut subsister qu'autant que vous y serez.

Faites-moi conserver la pureté que votre sang m'a rendue, mes vêtements y ont été lavés, comment les souillerais-je de nouveau ?

CINQUIÈME JOUR

DE LA PENITENCE.

Méditation pour le matin

Première considération.

La qualité de chrétiens nous impose l'obligation de faire pénitence, puisqu'elle nous donne pour modèle et pour chef Jésus-Christ, dont toute la vie n'a été que croix et martyre. Il est né dans le sein de la pauvreté, a vécu dans les travaux et l'accomplissement de la pénitence ordonnée à Adam, de manger son pain à la sueur de son visage, et s'est sacrifié par un genre de mort également cruel et ignominieux.

La concupiscence que nous héritons d'Adam, foyer malheureux, toujours prêt à s'enflammer, ne nous y engage pas moins, si nous ne voulons périr. Les plus justes ne peuvent réprimer ses saillies, et s'affranchir de cette loi impérieuse des membres, qui combat celle de l'esprit, qu'en châtiant leur corps, le réduisant en servitude, et mortifiant tous les instincts du vieil homme : chacun de nous peut dire, avec Tertullien, qu'il n'est né que pour faire pénitence, et ce serait le plus grand de tous les malheurs, selon saint Augustin, de sortir de ce monde sans l'avoir faite; nous n'y sommes que pour nous guérir de nos maladies, qui ne sont autres que nos passions déréglées, une pente violente vers les créatures ; et la diète n'est pas plus nécessaire pour consumer les humeurs qui causent la fièvre, que le retranchement des plaisirs des sens ne l'est pour rétablir l'âme dans sa première santé : c'est le régime que nous a prescrit le médecin suprême, et que tous les saints ont suivi exactement.

Mais, outre cette pénitence commune à tous, il y en a une particulière, et plus rigoureuse pour ceux qui ont violé l'alliance sacrée qu'ils avaient contractée avec Dieu dans le sacrement de baptême ; nous y étions devenus des créatures nouvelles, sans souffrir les tranchées de l'enfantement ; il n'en est pas de même pour s'enfanter à une vie nouvelle après la perte de la première ; on ne retourne à cette intégrité, dit le saint concile de Trente, qu'avec beaucoup de larmes, d'efforts et de travaux ; c'est pourquoi la pénitence est appelée baptême laborieux, l'ordre de la justice divine l'exige ainsi ; il faut que la beauté du monde violée par la difformité du péché, et la confusion horrible qu'il y a causée, soit réparée par la beauté de la vengeance. Tout péché, grand ou petit, sera nécessairement puni en cette vie ou en l'autre. Voulez-vous que Dieu ne le punisse pas, punissez-le vous-même ; plus vous vous épargnerez, moins il vous épargnera ; moins

vous vous épargnerez, plus il aura d'indulgence pour vous.

Cette loi vous paraît dure et sévère, regardez-la plutôt comme une loi de clémence. N'est-ce pas une loi bien douce à un criminel que de l'obliger à n'être pas puni, et croira-t-il être puni, si on échange un supplice infâme qu'il a mérité en quelque peine pécuniaire très-légère ? Ici on fait échange des peines éternelles de l'enfer avec quelques peines temporelles, dont la grâce adoucit tellement l'amertume, lorsqu'on se livre pleinement à son empire, qu'elle fait trouver plus de goût à se nourrir de ce pain de larmes, qu'on n'en éprouvait auparavant dans les faux plaisirs dont on était enchanté.

Seconde considération.

La pénitence se peut considérer comme vertu et comme sacrement de la loi nouvelle ; comme vertu elle a été de tout temps nécessaire à ceux qui avaient eu le malheur d'offenser Dieu mortellement, pour regagner son amitié ; c'est une douleur pénétrante, une tristesse salutaire, que l'amour du Créateur produisent dans le fond du cœur ; ses caractères nous sont marqués par saint Paul : premièrement le *soin* et la *vigilance*, pour ne plus commettre de péché qui doivent coûter tant de larmes. *Vengeance*. Elle fait enter un pécheur dans le zèle de la justice vengeresse et payer à Paul fidèle les emportements de Saul infidèle. *Quod fecit Saulus hoc patitur Paulus*. (S. Aug.) De l'indignation contre soi-même comme contre un premier insolent qui a osé se révolter contre la majesté suprême, et blasphémer les mains de son artisan. *Une crainte*, d'éprouver les effets les plus redoutables de sa colère, et encore plus de pécher de nouveau. *Un désir*, mais un désir ardent de satisfaire à la justice de Dieu, quoi qu'il en puisse coûter, et de s'immoler comme une victime d'expiation. *Une émulation*, qui nous porte à imiter tant de saints pénitents que Dieu a suscités dans tous les siècles, qui ont vraiment honoré la pénitence, ayant édifié l'Eglise de la terre, et réjoui celle du ciel.

Ainsi vous voyez que la pénitence est comme un composé de corps et d'âme, d'intérieur et d'extérieur, de dispositions et d'actions ; le corps ne peut subsister sans âme, l'âme le peut absolument sans le corps, je veux dire qu'on peut être justifié par un amour pénitent, qui est la racine d'où naissent les fruits. Sans ces fruits et ces actions, lorsque quelque obstacle étranger, tel qu'une maladie, ne permet pas d'en produire, les œuvres extérieures destituées de l'esprit ne servent de rien, ou plutôt ne servent qu'à nourrir l'orgueil, et inspirer une vaine confiance ; c'est pour cela que Dieu témoigne tant de mépris des jeûnes des Juifs, par lesquels ils prétendaient apaiser sa colère.

Le Saint-Esprit, et les saints Pères interprètes de l'Ecriture ne séparent guère ces deux choses, et elles ne le doivent jamais être dans la pratique.

Convertissez-vous à moi, dit le Seigneur, de tout votre cœur, dans les jeûnes, les pleurs,

les gémissements ; descendez, dit un autre prophète, asseyez-vous dans la poussière ; il ne faut plus parler de délicatesse, tournez la meule, faites moudre la farine, déconvez vos épaules. Babylone est visiblement l'image de l'âme qui s'est souillée dans la corruption du monde ; or il est aisé de comprendre quelle humiliation et quelle peine ce serait à une jeune princesse élevée dans la mollesse, et accoutumée aux délices et à la magnificence d'une cour superbe, de se voir asservie à tous les travaux d'une vile esclave, et réduite à tourner la meule comme une bête de charge. Quel renversement ! Quelle violence !

Troisième considération.

La pénitence n'est donc pas un jeu, c'est l'art, selon Tertullien, ou l'exercice qui apprend à l'homme à s'humilier, et lui prescrit une forme de vie propre à attirer sur soi la miséricorde divine ; elle a soin, ajoute cet auteur, de régler son vivre et son vêtement, lui ordonne d'être toujours dans le sac et dans la cendre, de négliger son corps, d'avoir l'esprit abattu par un regret et un ressentiment extrême de ses peines, de corriger les fautes de sa vie passée en les repassant dans sa mémoire, avec une douleur toujours nouvelle, de se réduire au pain et à l'eau, de nourrir les prières par les jeûnes, accorder moins de temps à la nature pour le sommeil qu'elle n'en demande, l'interrompre par ses soupirs, gémir, crier jour et nuit devant Dieu, se prosterner devant ses serviteurs, embrasser leurs genoux pour les conjurer d'intercéder auprès de lui en notre faveur.

Les autres saints Pères tiennent à peu près le même langage ; si la discipline de l'Eglise a changé pour l'imposition des satisfactions, l'esprit qui la régit ne change pas, la vérité du Seigneur demeure éternellement ; on ne prescrit pas contre elle : *Faites de dignes fruits de pénitence*, est une loi qui ne peut être abrogée et qui aura cours dans toute la suite des siècles, elle subsistera malgré tous les efforts des partisans de la chair, pour condamner notre lâcheté. Dieu n'est pas moins saint, moins juste, moins jaloux de sa gloire, qu'il l'était autrefois ; on ne lui en impose pas, il examinera si la monnaie que nous lui présentons pour le paiement de nos dettes est de bon aloi, si elle n'est point falsifiée ou altérée par le mélange de quelque métal plus vil.

Malheur à celui qui néglige de se conformer à cet ordre ; on le fera un jour rentrer malgré lui dans l'ordre, il se trouvera enveloppé dans l'arrêt de Babylone la grande prostituée ; Dieu dira aux ministres de sa justice : Multipliez ses tourments et ses douleurs à proportion qu'elle s'est élevée dans son orgueil et qu'elle s'est plongée dans les délices. O différence effroyable dans ce talion de l'éternité ! Prévenons un tel malheur, en mettant dès à présent de la proportion entre nos péchés et notre pénitence, compensons ce qui manque à sa rigueur, par sa longueur ; l'indulgence que nous nous accordons du côté des jeûnes, des veilles et

autres macérations si communes en la primitive Eglise, remplaçons-la par plus de prières, d'aumônes, une humiliation qui n'ait point d'autres bornes que la vie. La bonté du Seigneur est telle, qu'il veut bien que nous fassions entrer en ligne de compte les pertes de biens, de santé, les calomnies dont on noircit notre réputation, et tant d'autres accidents dont la vie est pleine, dont nous pouvons faire une moisson ; il se paie de tout, pourvu que ce soit la charité qui le lui offre ; l'union que nos moindres œuvres ont avec Jésus-Christ, auquel nous sommes incorporés par le baptême, leur donne un prix extraordinaire et les élève à une dignité infinie ; ne sommes-nous pas indignes de toute miséricorde, si nous refusons des moyens si commodes et si efficaces pour acquitter nos dettes infinies ? Ce serait une folie de se reposer sur la satisfaction de Jésus-Christ, si nous n'y joignons les nôtres ; il n'a pas souffert pour nous dispenser de souffrir, mais pour sanctifier notre pénitence par le mérite de la sienne et de la dignité infinie de sa personne.

ORAISON.

Que tous les hommes, Seigneur, vous bénissent et vous glorifient de leur avoir accordé la grâce de la pénitence, que vous n'avez pas offerte aux anges prévaricateurs.

Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas rendre en particulier de me l'avoir présentée si amoureusement, tandis que vous la refusez à tant d'autres, que vous laissez mourrir dans le péché, quoiqu'ils vous aient moins offensé que moi ?

Je reconnais que la loi qui exige que tout péché soit puni est souverainement juste ; faites que je l'embrasse de toute la plénitude de mon cœur. Je ne vous demande donc pas l'impunité, puisque ce serait plus me considérer moi-même que l'intérêt de votre gloire ; mais que vous me punissiez selon votre justice miséricordieuse, et que vous m'inspiriez une sainte haine de moi-même, qui me porte à vous venger des injures que j'ai faites à votre majesté ; ayez pitié de moi selon votre loi, mon péché ne demeurera pas impuni, je connais la justice de celui dont j'implore la miséricorde, je ne prétends m'exempter de la punition que vous feriez de mon péché, que parce que je suis déterminé à le punir moi-même.

Fortifiez-moi dans cette résolution, ô Jésus, le chef de tous ceux qui se sauvent par la pénitence, soutenez-moi le courage dans cette pénible carrière ; elle ne nous doit plus paraître si rude, depuis que vous l'avez fournie avec tant de courage, vous qui n'aviez point de péchés qui vous fussent propres à expier.

Faites-moi bien comprendre la différence qu'il y a entre la première lèpre qui se guérit par les eaux du baptême et la seconde qu'on contracte par des péchés actuels, qui ne se guérit que par un baptême laborieux composé de nos larmes et de votre sang, la

mollesse des hommes en voudrait faire un bain délicieux.

Faites-moi sentir de plus en plus combien je suis redevable à votre justice, et de quelle multitude de vos miséricordes j'ai besoin ; j'ai péché sous vos yeux, que je vous fasse paraître la sincérité de mon repentir, non-seulement par le renoncement au péché et la privation des plaisirs, mais encore par l'humiliation de l'esprit et la macération du corps. Voyez combien je me suis avili et dégradé, je ne suis pas digne d'être mis au rang de vos enfants ; me voilà prêt à recevoir les coups de votre verge paternelle : brûlez, percez, taillez, pourvu que je ne sois pas exclu du sort des prédestinés.

Pour le soir.

Première considération.

La pénitence considérée comme sacrement impose la nécessité de confesser ses péchés à un prêtre approuvé et les soumettre aux clefs de l'Eglise ; il n'y a que des hérétiques qui puissent traiter cette obligation de joug accablant et de torture des âmes ; c'est un assujettissement aimable, qui renferme de grands avantages. Avant l'institution de ce sacrement, il fallait, pour se réconcilier à Dieu après l'avoir offensé, une contrition parfaite, qui est une grâce très-rare, au lieu qu'il suffit présentement, avec l'absolution, d'un amour commencé, et cette disposition s'acquiert plus aisément par la confession qu'on fait de ses crimes au prêtre ; cette humiliation attire la grâce de Dieu ; la docilité aux paroles des ministres de l'Eglise ou aux délais dont ils jugent à propos d'user, la bénédiction particulière attachée aux exercices de pénitence qu'ils prescrivent, sont autant de degrés qui font arriver la pénitence à sa maturité, et de secours qui font enfanter l'esprit du salut. Les enfants de la promesse sont donc privilégiés dans ce point, ainsi que dans tout le reste, par dessus les enfants de la synagogue. Si nous opposons présentement ce jugement à ceux que rendent les juges de la terre, quelle différence ! et combien nous est-elle avantageuse ! Les juges séculiers forcent, par la crainte des tourments, ceux qu'ils soupçonnent de crimes, à les avouer ; ont-ils tiré cet aveu de leur bouche, ils les envoient au supplice, sans être attendris par leur repentir ni leurs larmes. Dieu en use d'une manière tout opposée : il ne nous ordonne de nous accuser de nos péchés que de peur que le diable ne nous en accuse d'une manière plus terrible ; il exige de nous une confession qui ne condamne que ce cruel ennemi et qui nous absout ; ô excès de bonté et de miséricorde !

Seconde considération.

Il faudrait, pour mieux concevoir les avantages que procure une bonne confession, pouvoir comprendre l'extrême misère dont elle nous délivre, de la cruelle servitude du démon qui fait un noir cachot de la con-

science du pécheur et appesantit de plus en plus son joug; c'est ce joug plus que barbare qu'elle brise, elle affranchit de la tyrannie de ce monstre, et de celle du péché et des peines effroyables et éternelles de l'enfer, qui en sont la solde. Ah! qu'on respire agréablement lorsqu'on se sent déchargé de ce poids funeste, qu'on s'écrie avec transport: Qu'est devenu ce maître impitoyable? comment le tribut qu'il exigeait si durement a-t-il cessé? Le Seigneur a mis en poudre la verge de ces cruels dominateurs; l'âme dégagée de cette honteuse servitude, purifiée de ses souillures, est parée de tous ses atours, comme une épouse chérie; le Père céleste, après avoir fait dépouiller les hillons dont nous étions à demi couverts comme l'enfant prodigue, nous fait présent d'une belle robe, met à nos doigts un anneau, à nos pieds une chaussure, et pour gage d'une réconciliation parfaite et comble de magnificence, fait égorger le veau gras, image de la divine Eucharistie. Il reçoit des grâces et des secours pour marcher dans la voie des commandements et se défendre des attaques de ses ennemis invisibles, et la force de briser Satan sous ses pieds; la cédule funeste qui l'engageait à lui biffée et déchirée, tant de titres de damnation détruits et anéantis, tous les droits à l'héritage céleste recouvrés!

Ajoutez que, pour le présent, une bonne confession rétablit la paix et la sérénité dans la conscience troublée auparavant par de cruels remords et la crainte de l'enfer. Repos qui est comme un festin continu et un paradis anticipé. Est-il contentement pareil à celui de se revoir dans l'ordre de Dieu, et n'avoir plus rien à craindre de ses redoutables vengeances? Non, il n'y a point de paix pour les méchants, elle n'est que pour ceux qui aiment la loi de Dieu. Les premiers sont comme une mer toujours agitée par la tourmente, les derniers comme un fleuve tranquille, qui est comme une glace unie. Babylone est livrée aux hérissés, c'est-à-dire aux pointes de la syn-dérèse; l'impie fuit sans être poursuivi, il devient son propre bourreau, son sommeil est inquiet et agité par des fantômes, qui travaillent son imagination comme celle d'un fébricitant. La paix, et une paix profonde et abondante, succède aux alarmes qui avaient d'abord troublé le pénitent. Le Seigneur lui rend la joie de sa présence, non plus comme un juge irrité, mais comme un père plein de tendresse; et peut-il entendre au fond de son cœur ces charmantes paroles: *Tes péchés te seront remis*, sans que ses os brisés de douleur, en tressaillent d'allégresse? Si les anges sont dans la joie à son occasion, et font une fête dans le ciel, quel doit être son transport! Goûtez donc, pécheurs, et voyez combien le Seigneur est doux; éprouvez si les larmes d'un pénitent ne sont pas plus douces que les vaines joies des théâtres.

Troisième considération.

On ne participe à ces divers avantages qu'à proportion des dispositions qu'on apporte au

tribunal sacré, à savoir une vive componction et une douleur qui naisse de l'amour de Dieu par-dessus toutes choses. Comme on ne s'est séparé de lui que par la préférence indigne que le cœur a faite de la créature, on ne peut rentrer dans l'ordre qu'en l'aimant plus que tous les vains objets dont on était passionné: nous avons parlé de cette nécessité indispensable, en traitant de la pénitence comme vertu.

Elle enferme le bon propos, mais la douleur et le propos doivent être précédés d'un sérieux examen, afin que la confession soit entière, qui est une de ses qualités essentielles, l'omission d'un péché mortel, qui naîtrait de négligence, suffisant pour rendre la confession nulle et sacrilège.

Cette obligation est fondée sur la qualité de juge et de médecin, dont le confesseur est revêtu; un juge peut-il prononcer sans connaissance et sans discussion du fait dont il s'agit? et le médecin ordonner des remèdes spécifiques, s'il ne connaît la nature et les divers symptômes du mal? Peut-il guérir nos plaies, si nous ne les lui découvrons? Une seule que vous auriez cachée rendrait tous les soins inutiles; la gangrène, la pourriture, la mort en sont les suites funestes. Une blessure, dit saint Augustin, n'est incurable que lorsqu'elle est cachée, non sous l'emplâtre du chirurgien, mais sous la main du malade. Le démon, qui pousse les pécheurs aux actions les plus honteuses, les remplit d'une fausse honte qui les fait rougir de les confesser; fausse pudeur, cruel renversement, folie inconcevable de s'exposer à voir dévoilée son ignominie et sa turpitude à la face de tous les anges et de tous les hommes, pour l'avoir voulu couvrir à un particulier, qui n'en aurait rien diminué de son estime, et ne vous en aurait que plus chéri. Vous vous ouvrez non à un ange, mais à un homme fragile comme vous, et environné d'infirmités; s'il n'est pas tombé dans les mêmes désordres que vous lui exposez, il y a pu tomber; il en a le principe et la racine au dedans de soi, et peut-être qu'en son cœur il se met à vos pieds.

Quand la confusion serait plus grande, il faudrait l'essuyer et boire le calice jusqu'à la lie. Il était ordonné dans l'ancienne loi aux lépreux d'avoir leurs vêtements décolorés et la tête rasée, de vivre séparés du camp, et si quelqu'un s'approchait d'eux par hasard, de crier qu'ils étaient impurs et souillés, et qu'on se gardât bien d'avancer. Or, si la loi de Moïse tenait dans un tel abaissement et une si prodigieuse humiliation des hommes qui avaient pu contracter cette maladie, sans qu'il y eût de leur faute, quelle doit être l'humiliation et la confusion de ceux qui sont infectés de la lèpre du péché par leur propre malice, et se sont souillés par une corruption toute volontaire avec la Babylone du monde? Quand on vous aurait enjoint une chose extrêmement difficile, y aurait-il à balancer sur l'exécution? Combien le devez-vous moins

faire lorsqu'on ne vous prescrit rien que d'aisé?

Montrez-vous donc au prêtre : *Ostende te sacerdoti* (Matth., VIII), dépouillez l'artifice; il ne s'agit pas ici de se séduire soi-même, mais de s'accuser devant Jésus-Christ; ni de donner le change à un ennemi qui profiterait de votre simplicité pour vous perdre, mais de vous ouvrir à un ami, à un confident, qui plaindra le mal que vous vous êtes fait, vous aidera de ses sages conseils, vous tirera du cachot, d'où vous ne seriez sorti que pour être irrévocablement condamné par le juge et livré à ses ministres. Découvrez le fond de votre conscience ulcérée, c'est là que la guérison se doit faire; gardez-vous de faire le portrait d'un autre et non le vôtre, supprimant une partie de vos défauts et altérant l'autre, autrement le remède sera appliqué à côté du mal, et la dose, disproportionnée à votre tempérament, l'affaiblira plutôt que de le rétablir.

Soyez bien convaincu qu'outre l'éloignement naturel qu'ont tous les hommes de se connaître, le péché, lorsqu'il a habité longtemps dans notre âme, y répand d'étranges ténèbres; souffrez donc qu'on vous rende cet office, que le ministre de Jésus-Christ porte le flambeau dans ces lieux obscurs, qu'il enfonce la sonde dans vos plaies, qu'il fouille dans les replis les plus cachés et qu'il tire le serpent de son trou; laissez-lui plein pouvoir d'arracher, de détruire, de planter et d'édifier, de couper dans le vif et de continuer son opération malgré vos cris; laissez-lui extirper sans miséricorde votre volonté propre, votre plus cruelle ennemie, puisqu'elle refuse de se soumettre à celle de Dieu; votre salut est attaché à sa destruction.

Que tardez-vous donc de venir aux pieds de quelque Ananie, que le Saint-Esprit vous suggérera d'aller trouver pour y vomir tout ce venin qui vous charge le cœur, de vous présenter devant le trône de grâce, pour y recevoir l'abolition de vos crimes? elle est attachée à une condition (s'en peut-il une plus douce et ne doit-elle pas être embrassée de toute l'étendue du cœur?): c'est d'aimer votre Dieu. *Absolvi vis, ama.* (S. PETR. CHRYSOS.) Craignez, à la bonne heure, les peines de l'enfer, on ne peut trop craindre un supplice si effroyable, dont la seule imagination fait frémir; mais si vous ne passez de cette disposition servile à celle des enfants, vos péchés ne seront pas remis; vous devez plus aimer un père si aimable que redouter les effets de sa colère; mais ne vous flattez pas d'aimer si vous n'avez en vous les caractères du divin amour, et comme votre amour-propre vous pourrait séduire, laissez-en le discernement à ce conseiller fidèle, qui jugera de l'arbre par les fruits et non par des feuilles, je veux dire par une suite d'actions chrétiennes et non par des protestations cent fois violées ou quelques larmes équivoques.

ORAISON.

Que vos miséricordes, Seigneur, soient à jamais le sujet de nos louanges! Soyez béni

dans tous les siècles, d'avoir euevrt dans votre Eglise une fontaine pour purifier les souillures du pécheur et de la femme impure, d'y avoir mis un remède infailible, composé du sang de votre Fils et de nos larmes pour guérir les plaies les plus mortelles que nous nous sommes faites après le baptême, d'y avoir érigé un trône de grâce où la condamnation ne tombe que sur le péché et sur le démon. Quelle obligation ne vous avons-nous pas, ô Jésus, d'avoir institué ce sacrement et fait un si riche présent à votre épouse? Faites, adorable Sauveur, que je ne me souille pas dans cette piscine salutaire, que je ne convertisse pas le remède en poison et le trône de grâce en tribunal d'où partent des arrêts de mort. Donnez pour cet effet à mes yeux deux sources de larmes, afin que je pleure jour et nuit et me lamente sur la mort de mon âme, comme une mère fait sur celle de son fils unique; que je pousse des cris aigus et perçants, comme ceux des autruches, et que ce soit moins par l'amour de moi-même et des supplices éternels, que je n'ai que trop mérités, que pour avoir irrité le meilleur des pères et payé toutes ses bontés d'ingratitude et d'une noire perfidie. Donnez-moi l'esprit de componction et une douleur amoureuse, seule capable de sanctifier nos satisfactions; chassez de mon cœur le démon muet, étouffez-y la mauvaise honte.

J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon iniquité au Seigneur, et vous avez, mon Dieu, remis l'impiété de mon crime. Je repasserai devant vous, dans l'amertume de mon cœur, toutes les années de ma vie.

Quelque redoutables que soient les effets de votre fureur, vous ne l'exercez que contre les impénitents, vous vous laissez fléchir par un repentir sincère; Seigneur, ayez pitié de ce misérable pécheur; si vous voulez, vous pouvez me guérir, quelque désespérées et invétérées que soient mes plaies, rien n'est incurable au médecin suprême; mon âme est collée à la terre; vivifiez-moi selon votre parole.

SIXIÈME JOUR

DE LA MORT.

Méditation pour le matin.

Première considération.

La religion chrétienne n'a pas de motifs plus puissants pour porter les pécheurs à se convertir sans délai, faire de dignes fruits de pénitence et persévérer dans la vie nouvelle qu'ils ont embrassée, que les quatre fins de l'homme; si la considération attentive de ces grands objets ne fait pas impression sur le cœur, il faut qu'il soit endurci; et qui ne s'éveille pas au bruit de ce tonnerre, n'est pas simplement endormi, mais est mort: il n'y a qu'un miracle extraordinaire de la grâce qui le puisse ressusciter. C'est là le moyen le plus ordinaire et le plus efficace qu'elle emploie; cette alternative effroyable d'une éternité de tourments, ou de joies inconcevables, devrait être le mobile de notre

conduite et comme le pôle de notre navigation, si nous agissions, je ne dis pas seulement par la foi, mais simplement par la raison. Que sert à l'homme de gagner tout le monde s'il vient à perdre son âme? Tout disparaît, tout s'éclipse, tout s'anéantit à cette vue : plaisirs, grandeurs humaines, trésors, dignités; tout s'évanouit quand on pense qu'après cette vie un peu plus ou moins longue, un peu plus ou moins misérable, chacun ira dans la maison de son éternité. Ce qui nous reste à vivre (le passé ne se rappelle point), n'est dans le fond qu'un néant; c'est pourquoi Salomon appelle le temps qu'il a passé sur la terre les jours de sa vanité; ce n'est qu'un instant, qu'une minute; quand notre vie égalerait celle des anciens patriarches, le rapport serait nul avec l'autre vie qui attend un chacun de nous; tout s'abîme dans un océan sans fond et sans rives; on n'y connaît plus ces petites différences qui nous effraient si fort; richesses, pauvreté, santé, maladie, considération des hommes ou leur oubli, tout paraît à peu près égal; tout n'est qu'un bagage d'hôtellerie; on se console aisément d'une mauvaise nuit qu'on a été obligé d'y passer, à peine s'en souvient-on le lendemain; faut-il que cette vaine figure du monde, qui passe et qui entraîne ceux qui s'y attachent, nous ait tellement ensorcelés, que nous soyons aussi peu touchés des promesses de Dieu que de ses menaces, que nous prenions le songe pour la réalité, et la réalité pour un songe?

Seconde considération.

Tout passe dans le siècle présent avec plus de rapidité qu'un torrent qui descend des montagnes, qu'une flèche lancée avec impétuosité, qu'un navire qui cingle en pleine mer, qu'un courrier qui court à perte d'haleine. La vie n'est qu'une légère vapeur, qui disparaît et se dissipe dès qu'elle s'est élevée de terre. Nous touchons au terme fatal; rendez compte de votre administration, vous n'en pouvez plus exercer; la nuit s'approche durant laquelle il n'y a plus moyen de travailler; n'entendez-vous pas déjà ces cris, Voici l'époux qui vient, allez au-devant de lui; quel coup de foudre pour les âmes déloyales, qui se sont souillées dans la corruption du siècle? que leur servira leur virginité; c'est-à-dire l'exemption des vices grossiers, et une probité morale dont elles se parent aux yeux des hommes aussi bien qu'aux leurs propres? tout ce vain éclat n'éblouira pas le souverain juge, qui les enveloppera dans l'arrêt des impudiques.

Ce n'est que la considération attentive de ces grands objets qui peut nous déterminer efficacement à faire pénitence, réprimer les saillies de nos passions, et préserver nos cœurs purs de la contagion du siècle, et ceindre nos reins comme de bons serviteurs, qui attendent le retour de leur maître, appliqués infatigablement à l'œuvre qu'il leur a donné à faire.

C'est uniquement l'oubli de la mort et de ses suites funestes qui fait qu'on se livre à

l'amour adultère du monde. Salomon nous représente la volupté du siècle sous l'image d'une courtisane, qui pour faire tomber dans ses filets un jeune insensé qui passe près de sa maison, l'invite d'y entrer, et lui dit que rien ne pourra les troubler, parce que son mari est allé faire un long voyage, et a pour cet effet emporté un sac plein d'argent; ce qui revient à la parabole du méchant serviteur, qui dit en lui-même : Mon maître ne reviendra de longtemps, s'abandonne à la débauche, s'enivre et maltraite ses compagnons.

Non, il n'y a que la crainte du prompt retour de Jésus-Christ qui retienne ceux à qui il reste encore un peu de foi; le monde tente, il étale ses pompes et ses faux attrait, Dieu tonne et menace, le plaisir séduit, l'enfer effraie et dissipe le charme et l'illusion; n'attendons pas que Babylone soit tombée, et livrée aux esprits impurs. Disons dès à présent : Elle est tombée cette grande prostituée, le monde est passé avec toutes ses concupiscences, il est déjà condamné avec son prince, et la fumée de ses tourments monte aux siècles des siècles.

Troisième considération.

Heureux qui se rend le disciple de la mort, et qui se familiarise avec elle! son aspect n'aurait rien d'affreux lorsqu'elle se présentera pour l'enlever de ce monde; il la regardera, non comme une cruelle ennemie, mais comme son amie qui vient l'affranchir d'une dure servitude, et lui ouvrir les portes de sa prison.

Si les enfants d'Adam qui bâtissent une tour dont la cime s'élève jusqu'aux cieux, s'appliquaient un peu à méditer la mort, pourraient-ils former et nourrir tant de projets ambitieux? Ne rougiraient-ils pas d'affecter tant de vaines prééminences, et de vouloir régner dans l'esprit du reste des hommes? Quoi de plus capable d'éteindre la passion damnable et insatiable d'avarice? Se donnerait-on tant de mouvements pour entasser de l'or et de l'argent, si on se disait souvent à soi-même cette parole de l'Evangile : Folle que tu es! pourquoi te tourmenter ainsi et mener une vie aussi dure que celle des forçats attachés à la galère, ou de ceux qui vont fouiller dans les entrailles de la terre ce métal dont tu fais ton idole? Cette nuit même on te redemandera ta vie, tu seras citée au tribunal de ton juge. Qui pourrait s'obstiner à conserver de la haine et des desirs de vengeance, s'il songeait comme il faut à la fragilité de la vie, qui n'est qu'un fil prêt d'être coupé à tout moment? ne rougirait-il pas de vouloir que son ressentiment fût immortel? Quoi de plus capable d'arrêter le cours des débauches de ceux qui, à l'exemple de l'enfant prodigue, ou de ces impies dont il est parlé dans le livre de la *Sagesse*, ne refusent rien à leurs sens, et se plongent dans les plaisirs avec un emportement qui tient de la fureur? Une fièvre légère emporte tout cela, et les arrache aux délices qu'à peine ils avaient commencé de goûter; il ne

leur reste qu'une conscience vide ou plutôt pleine et noircie de crimes, qui va expérimenter quelle est la sévérité du juge qu'ils ont méprisé comme sauveur; ils ont pris pour leur partage des plaisirs qui leur étaient communs avec les bêtes, et se sont hâtés d'en jouir, parce que, disaient-ils, nous mourrons demain; se peut-il une conclusion plus impie, et plus extravagante du principe de la brièveté de la vie, que tout homme raisonnable reconnaît avec eux? Concluons, au contraire, que puisque le temps vole avec une si prodigieuse vitesse, et que le commencement et la fin de la vie se touchent de si près, il faut la consacrer tout entière à la pénitence, et racheter le temps perdu par les jeûnes, les veilles, les prières, et une application constante à l'œuvre que Dieu nous a donnée à faire, c'est risquer le tout que différer d'un moment. Dieu, qui promet le pardon à ceux qui reviennent sincèrement à lui, ne promet à personne le lendemain. Vous dites, ô hommes de boue, disciples d'Épicure: Buons, mangeons, car nous mourrons demain, et moi je dis avec tous les disciples de Jésus-Christ: Usons avec réserve des biens de ce monde, privons-nous en autant qu'il se pourra, combattons l'intempérance par la mortification, faisons servir tous les membres de notre corps, d'armes et d'instruments de justice, comme ils avaient eu le malheur d'en servir à l'iniquité; commençons tout de bon à faire pénitence, de crainte qu'étant prévenus par la mort, nous en cherchions vainement le temps, et qu'il ne nous soit pas accordé; travaillons à expier nos dérèglements passés, afin que nous puissions l'attendre avec plus de confiance que de terreur; et lorsqu'elle arrivera, acceptons-la avec soumission, offrons-la en sacrifice pour honorer l'Être éternel; reçue dans cet esprit et ces dispositions, elle pourra suppléer à notre pénitence et acquitter le reste de nos dettes. Que craignons-nous d'entrer et d'avancer dans cette voie étroite frayée par tant de saints pénitents de tout sexe? La grâce nous y fera sentir moins de fatigues que dans celle de la perdition; car les amateurs du monde avouent qu'ils s'y sont étrangement lassés; Jésus-Christ, notre chef adorable, marchera à notre tête, ou plutôt nous portera entre ses bras, ou sur ses épaules comme le bon pasteur fait sa brebis retrouvée; ne séparons jamais la pensée de notre mort de celle de la sienne, seule capable de la sanctifier, et de la faire accepter du Père éternel en odeur de suavité.

ORAIISON.

Votre prophète, Seigneur, menace Ninive d'être ruinée dans quarante jours, aussitôt le roi descend de son trône et se roule dans la cendre, son peuple à son exemple se revêt de cilices, tout jeûne jusqu'aux animaux; et vous nous protestez que si nous ne faisons pénitence nous périrons tous, et que vous viendrez comme un voleur à l'heure qu'on s'y attend le moins: et nous demeurons im-

mobiles! Je ne vous demande pas, Seigneur, avec le roi pénitent, de me faire connaître ma fin, et quel est le nombre d'années qui me restent à vivre; mais seulement d'y penser souvent, et de m'en occuper sans cesse: je ne puis douter que le nombre des jours qui me restent ne soit très-court, vous y avez mis une mesure fort bornée; le temps qui me reste à passer ici-bas n'est qu'un pur néant, tout ce qui est dans l'homme n'est que vanité, il passe comme un éclair, comme une ombre, comme une image et se trouble par mille soins superflus; faites que j'aie dans l'esprit et encore plus dans le cœur les années éternelles; je suis comme la tente d'un berger qu'on plie déjà pour l'emporter, ma vie est une fleur que l'aurore voit éclore, et que le soleil dessèche avant qu'il soit couché.

Donnez-moi présentement la vive idée, qu'auront après leur mort les réprouvés, de la volubilité prodigieuse de toutes les choses d'ici-bas et de la rapidité du temps et de la vie de l'homme sur la terre, afin que je ne me voie pas réduit comme eux à une pénitence stérile et pleine de désespoir.

Combien, Seigneur, votre bonté reluit-elle dans la punition de l'homme pécheur! puisque lui ayant laissé une vie si courte et si remplie de maux, vous lui donnez par là le moyen de rentrer dans l'ordre et de parvenir même à un état plus heureux et plus glorieux que celui dans lequel il avait été créé: vous nous faites un mérite d'une chose aussi indispensable que la mort, et le supplice d'un criminel devient une oblation qui vous agré, et dont vous nous tenez compte, tant vous prenez plaisir à gratifier votre créature.

Je remets dès à présent mon âme entre vos mains; et le corps que vous lui avez uni pour être détruit par tel genre de mort qu'il vous plaira, je l'accepte avec soumission à votre pouvoir suprême en union de celle de Jésus-Christ votre Fils, en esprit de pénitence comme une juste punition de mes crimes et de l'abus que j'en ai fait; dans cette vue, non-seulement je consens à sa destruction, mais je m'en réjouis et vous en fais un sacrifice d'expiation; je reçois la mort comme pour faire amende honorable à votre majesté devant tous les anges et les hommes, reconnaissant que je mérite très-justement d'être pulvérisé et comme anéanti, pour ne vous avoir pas aimé et servi comme je devais, vous ayant au contraire offensé en tant de manières, et m'étant aimé moi-même jusqu'à vous mépriser pour punir ce dérèglement; il est juste, grand Dieu, que je sois réduit à une privation universelle.

J'accepte celle de mes sens en satisfaction des péchés que j'ai commis par leur ministère et l'amour désordonné que j'ai eu pour mon corps; qu'il retourne en pourriture et soit la pâture des vers, et que sa corruption dans le cercueil soit la solde de tant d'actions corrompues par les vues obliques de l'esprit, qu'il soit foulé aux pieds pour le châtimement de son orgueil.

J'accepte toutes les horreurs de la mort et du tombeau en haine de ma vie criminelle et de mes ingratitude envers vos bienfaits infinis. Si je ne vous ai pas honoré par mon être, du moins que je vous honore par sa destruction et par ce dernier degré d'humiliation.

O poudre, ô cendre, ô vers, ô pourriture, vous êtes mes frères et mes sœurs ! Je vous reçois, je vous chéris, je vous regarde comme les ministres de Dieu pour punir un superbe, un rebelle à ses ordres ; vengez ses intérêts, réparez les injures que je lui ai faites ; rongez ces joues, ces yeux, ces mains, enfin ce corps de péché, cet ennemi de Dieu, ces membres d'iniquité, mais que l'âme soit sauvée et retourne en votre sein.

Pour le soir.

DE LA MORT DANS LE PÉCHÉ.

Première considération.

Les maux de la vie présente, tels que les maladies, les pertes de bien, les disgrâces, quelques durs et insupportables qu'ils nous paraissent, ne sont pas dans le fond sans consolation et sans remède : la patience les radoucit et il reste quantité de choses qui soutiennent. En tout cas la mort est une ressource et un port favorable dans lequel on espère trouver du repos et la délivrance de ses misères ; plus on a semé dans les larmes, plus on s'attend à recueillir une moisson abondante de joie ; depuis qu'un Dieu a voulu subir la mort sur une croix, elle a perdu ses afres et ses horreurs pour de vrais chrétiens ; la pointe de son dard est émoussée, ce n'est plus qu'un doux sommeil ; elle est devenue l'objet de leurs désirs et de leurs vœux les plus ardens, parce qu'ils l'envisagent comme la destruction du péché et de la concupiscence, et un passage à l'éternité bienheureuse.

Il n'en est pas de même des faux chrétiens, c'est pour eux le terrible des terribles ; bien loin que l'imagination, toute accoutumée qu'elle est à exagérer et outrer les choses, y puisse ajouter, elle demeurera toujours beaucoup au-dessous de la réalité ; le mal est sans ressource, il n'y a plus de retour : la source des grâces est tarie, le sceau de la réprobation apposé, la rosée céleste ne coulera plus dorénavant sur cette terre ingrate qui n'a produit que des ronces et des épines après avoir été si souvent abreuvée ; plus de sacrements, plus d'expiations, plus d'hosties pour le péché, le juge assis, ses livres ouverts, l'âme infortunée mise dans la balance et trouvée légère. L'arbre, dit le Sage, demeurera éternellement du côté qu'il est tombé, soit du côté du midi, figure de la charité, soit du septentrion, image du froid mortel et ténébreux du péché jusqu'au moment de la mort ; l'arbre courbé peut se redresser, mais à ce moment fatal tout est fini, la volonté de l'homme devient immuable, fixée dans son endurcissement criminel ;

celle de Dieu changera encore moins, sa colère suspendue jusqu'alors par un reste de miséricorde va se déborder comme un torrent qui a rompu ses digues et comme une mer en furie, il rugira comme un lion et se consolera sur ses ennemis ; il se rassasiera de leurs peines, il abusera d'eux en sa fureur et insultera à l'état de désolation où ils se sont réduits ainsi qu'il les en a menacés.

Seconde considération.

Qui peut comprendre et encore moins décrire quelles seront les ardeurs, la détresse, le déchirement de cœur, les tranchées aiguës, les convulsions et les alarmes d'un pécheur qui aura fermé toute sa vie les yeux de son âme à la lumière de la grâce, à qui il ne reste plus qu'une attente effroyable du jugement et des flammes vengeresses qui doivent dévorer les ennemis de Dieu sans les consumer, il connaîtra par une vive impression qu'il n'y a plus moyen de se décharger du poids énorme de ses péchés et de s'en purifier dans le sang de Jésus-Christ qui jettera un cri plus perçant que celui d'Abel pour demander justice.

Jésus-Christ se dépouille à son égard de la qualité de médiateur et d'avocat, il prend celle de témoin et de juge inexorable dont les yeux étincellent de colère ; ses plaies sacrées, fontaines inépuisables de grâce pour les pénitents, lui semblent des fournaies embrasées d'où il sort déjà sur lui des tourbillons de feu ; oh ! matière de douleur qui ne fera que recevoir de nouveaux accroissements, que Jésus-Christ, l'ami des pécheurs, la douceur incarnée, la bonté même, n'en soit plus susceptible à son égard, qu'il n'ait plus qu'une haine irréconciliable.

S'adressera-t-il à Marie sa sainte mère, le refuge des pécheurs ? Ce sera une lune d'obscurité qui ne répandra plus de clarté ; plaiderait-elle la cause d'un hypocrite qui ne l'a jamais honorée que des lèvres et a voulu acheter d'elle par quelques vaines pratiques le droit d'outrager impunément son Dieu, de la gloire duquel elle est uniquement jalouse ? Les saints qui jouissent de lui dans le ciel ne peuvent avoir d'autres sentiments, ils ne forment plus qu'un même Christ, un même juge avec lui ; ils sont absorbés, dit le Psalmiste, dans cette pierre mystérieuse qui écrasera du poids de sa masse les ennemis de son règne. Qu'attendre après cela des hommes impuissants ?

Troisième considération.

C'est donc avec bien de la justice que le même prophète dit que la mort des méchants est très-méchante : elle est mauvaise dans la perte qu'ils font du monde ; elle l'est encore davantage dans la séparation de l'âme d'avec son corps ; mais c'est quelque chose d'incomparablement plus horrible dans les reproches d'une conscience ulcérée et la morsure cruelle du ver intérieur qui les ronge.

On perd sans douleur ce qu'on possédait

sans attache, l'amour est la mesure de la peine que cause la privation; ainsi les justes qui n'ont pas mis leur affection ni leurs trésors dans les créatures ne voient rien d'affligeant dans cette séparation; c'est plutôt un gain qu'une perte.

Ce n'en est une que pour les amateurs du monde, mais perte universelle, et par conséquent douleur irremédiable, plaie pour laquelle il n'y a point de lénitif; ils se voient enlevés et arrachés à tous les objets de leurs passions; ils s'y sont liés par mille nœuds, mille chaînes, leur âme y est collée, ils se les sont incorporés comme partie de leur être, jugez par là de la violence de leurs mouvements. Quelles secousses, quelle dislocation! Toutes ses passions, plus vives que jamais parce qu'elles sont excitées par la perte prochaine de ce qui les nourrit, sont autant de furies qui déchirent son cœur; tout lui échappe, tout s'enfuit d'une fuite éternelle, tout fond sous lui sans espérance de retour! O chute effroyable de l'âme, ô! faim enragée ô! privation immense, ô! solitude affreuse, plaisirs, honneurs, richesses, tout s'est envolé, tout s'est dissipé et évanoui. Si la seule idée de la mort trouble les mondains et mêle de l'amertume à leurs plaisirs : que sera-ce quand il faudra l'envisager de près, venir aux prises avec ce géant armé, succomber à ses coups, la sentir s'emparer peu à peu des membres de notre corps sans qu'elle accorde un moment de trêve? C'est alors qu'on sera forcé de dire avec l'impie Antiochus : En quel abîme de tristesse me vois-je tombé? C'est une mer sans fond et sans rives, ils sentiront agir alors les poisons qu'ils avaient avalés comme une liqueur délicieuse, et déchirer cruellement leurs entrailles; ils expérimenteront s'il est doux de se lier à la roue sur laquelle on doit avoir les os brisés, si on se défait de ses passions avec autant de facilité qu'on se l'était promis, et si l'Evangile a fait des menaces en l'air.

La séparation de l'âme d'avec son corps est encore plus triste; car on n'aime toutes les choses du dehors que par rapport à soi; l'âme du pécheur, devenue toute animale et charnelle, a regardé son corps comme la principale partie dont elle est composée, ou plutôt comme son être entier; ses facultés intellectuelles n'ont été appliquées qu'à raffiner sur les plaisirs et rendre les impressions des sens plus vives; ce corps, qu'on n'a cessé de flatter, de caresser, d'idolâtrer, va devenir un objet d'horreur, un cadavre infect, la pâture des vers; les gens de bien s'en consolent, ou plutôt s'en réjouissent, parce qu'ils espèrent fermement que Jésus-Christ répandra sur le leur les richesses de sa gloire et le rendra conforme au sien; ce sont des captifs qui voient briser leurs chaînes, détruire leur prison; ils chantent un cantique de joie, de ce qu'il a plu à sa bonté de déchirer ce sac pour les revêtir d'un vêtement de lumière; mais pour les réprouvés, ils s'é-

crient comme ce roi amalécite que Samuël fit égorger devant ses yeux : est-ce ainsi qu'une mort amère sépare mon âme de mon corps? Quel coup de foudre pour cette âme, lorsqu'elle s'entend dire par le ministre de l'Eglise : Sortez, âme chrétienne, elle qui a profané ce titre glorieux par une vie toujours païenne! La voilà suspendue entre la vie et la mort, ne sachant sur quoi s'appuyer, ni comment reculer son malheur. O cruelle agonie! mort vraiment funeste dans tout ce qui la précède et qui l'accompagne. Voici qui l'est encore davantage : c'est que le pécheur, qui s'était jusque-là étourdi par le bruit des créatures et qui avait fermé les oreilles aux reproches de sa conscience, commence à entendre les cris et les hurlements; ses yeux s'ouvrent pour voir sa noirceur et sa difformité monstrueuse : il n'y aura plus moyen de les détourner. Tous ces dérèglements passés, qu'il regardait comme des jeux, se présenteront à la fois et le feront frémir d'horreur et de rage; le voluptueux et l'intempérant verront tout ce qu'il y a d'infâme dans leurs débauches et leur dissolution; l'ambitieux, tout ce qu'il y a d'injuste et de choquant dans les démarches qu'il a faites pour s'élever aux dépens d'autrui; l'avare, tout ce qu'il y a de honteux et de barbare dans ses épargnes sordides, ses usures et ses concussions.

Ils verront que tous leurs travaux n'ont été que des toiles d'araignées, qu'ils ont poursuivi des papillons, et que leurs soins inquiets, tous les mouvements qu'ils se sont donnés n'ont abouti qu'à les perdre, qu'ils sont exclus des joies célestes pour des plaisirs de boue, qu'ils ont servi au démon d'instrument contre eux-mêmes, qu'ils ont secondé ses desseins, donné comme des bêtes stupides dans tous ses pièges, travaillé à établir son règne détestable en eux-mêmes et dans les autres, et qu'ils vont lui être livrés comme de misérables captifs, afin qu'ils en soient dominés éternellement et qu'il assouvisse sur eux sa haine implacable.

ORAIISON.

Augmentez, Seigneur, en nous la foi, afin que nous redoutions une chose si effroyable que la mort dans le péché, autant qu'elle le mérite; faites que ce ne soit pas une crainte stérile, mais efficace, qui me porte à remédier sans retard à tout ce qui la cause; que je répare le passé, emploie utilement le présent et règle l'avenir; que je meure à l'affection des créatures, afin que, la mort arrivant, je n'éprouve rien de ces cruels déchirements, inévitables à ceux qui livrent leur cœur aux créatures. Renversez tout ce lit de consolations humaines où ma mollesse se reposait si agréablement, de peur qu'il ne devienne un lit tout de feu, si je ne me hâte d'en sortir. Réveillez-moi de mon assoupissement fatal, afin que je ne m'endorme pas du sommeil de la mort. Hélas! c'était fait de moi pour un jamais, et mon âme eût été ensevelie dans les enfers sans retour, si par une miséricorde

spéciale vous ne m'aviez préservé d'un tel malheur et arraché à mes cruels ennemis, à ces lions affamés et rugissants, une proie qu'ils croyaient ne leur pouvoir échapper.

Rendez-moi présentement sensible aux pointes de la syndérèse, afin qu'elle ne devienne pas à l'heure de ma mort comme un glaive à deux tranchants qui me fasse des blessures cruelles et inutiles; faites-moi voir présentement combien je suis hideux, difforme, couvert d'ulcères et de lèpre, afin que j'aie une horreur salutaire de moi-même et que je travaille à effacer mes souillures et me réformer sur le modèle adorable que vous nous avez donné. Hélas! Seigneur, je sens que mon âme est encore tout entière en moi, que les inclinations du vieil homme sont toutes vivantes; donnez à cette âme sensuelle le coup de la mort, et alors elle vivra; changez ses inclinations corrompues en celles du nouveau homme, et alors vous vous complairez en moi, comme en un fils bien-aimé.

Plutôt, Seigneur, tous les maux de la terre et ce que la nature redoute le plus, que la mort dans le péché.

SEPTIÈME JOUR.

DU JUGEMENT.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Si la mort n'était pas suivie d'une autre vie, et d'une vie qui ne connaît plus de fin, elle n'aurait rien d'effrayant que pour l'imagination. Ceux qui gémissent sous le joug accablant imposé sur les enfants d'Adam, la recevraient avec joie et soupireraient après le moment de leur dissolution, comme un ouvrier à journée pour la fin de son travail: il n'y a que ceux qui ne sont pas dans les travaux du reste des hommes, et qui ont trouvé le secret de cueillir les roses sans toucher aux épines, qui la trouveraient amère et barbare; ce ne serait toutefois qu'à ses approches; car dès qu'elle leur aurait fermé les yeux, ce serait une privation qui ne se sentirait pas; ils seraient comme s'ils n'eussent jamais été; mais il y a un jugement; le même arrêt qui nous condamne à mourir, nous ordonne de comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun y reçoive la récompense ou la peine de ce qu'il a fait de bien ou du mal tandis qu'il était sur la terre. C'est la crainte de ce second arrêt qui a peuplé les solitudes et a fait trembler aux approches de la mort ces hôtes célèbres du désert, les Hilarion et les Arsène, qui y avaient blanchi dans la pratique constante des plus rudes austérités. Saint Jérôme était si pénétré de cette crainte, qu'il s'éveillait souvent en sursaut, croyant entendre la trompette de l'archange qui éveillera les morts de leurs sépultures. Je crains, disait saint Bernard, qui menait plutôt la vie d'un ange que d'un homme, le visage de ce juge capable de faire trembler les anges mêmes; je crains les

marques de sa fureur, le fracas du monde bouleversé, l'embrasement des éléments, cette tempête épouvantable, la voix de l'archange qui retentira aux quatre coins de l'univers; je tremble en pensant aux dents du monstre infernal, au gouffre de l'enfer, cette fumée, cette vapeur de soufre, ces ténèbres extérieures, ces horribles grincements de dents, le poids de ces chaînes affreuses qui accableront et brûleront les réprouvés. Il est rapporté dans les *Actes des apôtres*, que Félix, gouverneur de Judée, entendant saint Paul parler du jugement dernier, fut saisi de frayeur, tout païen qu'il était; la foi ne doit-elle pas, à plus forte raison, nous en imprimer une crainte salutaire.

Seconde considération.

Il suffit, pour nous remplir de crainte, de nous arrêter au jugement particulier; car l'universel n'en sera que la confirmation et y ajoutera seulement la confusion extrême de dévoiler aux yeux de l'univers toutes les infamies et les abominations des pécheurs.

Ils seront présentés devant Jésus-Christ, auquel tout jugement a été donné par son Père en récompense de celui qu'il voulut bien subir de ses ingrates créatures. Ce ne sera plus cet agneau, qui n'ouvrit pas la bouche lorsqu'on l'égorgea impitoyablement, mais le lion de Juda qui rugira et jettera une telle épouvante dans le cœur de ses ennemis, qu'ils souhaiteraient que la terre s'entrouvrit pour les dérober à ses regards étincelants, et qu'ils conjureraient les montagnes de tomber sur eux pour les couvrir.

Hélas! si les grands justes ne peuvent soutenir l'éclat de la lumière de Jésus-Christ, revêtu de gloire et de majesté pour bénir les hommes; s'il n'est tempéré par les bénignes influences de sa douceur et les rayons favorables de sa miséricorde, ô Dieu! comment des âmes noircies de crimes pourront-elles subsister devant sa face? L'esprit humain n'est pas capable de concevoir toute la surprise et l'horreur qu'une telle vue produira au moment de la séparation du corps et de l'âme; elle en mourrait de terreur et rentrerait dans le néant, si elle n'était immortelle de sa nature.

Troisième considération.

Le premier événement de Jésus-Christ a été un événement de douceur et de paix. *Venit tibi rex mansuetus* (*Matth.*, XXI); il n'a pas rejeté la femme pécheresse lorsqu'elle vint se jeter à ses pieds, ni voulu condamner celle qui venait d'être surprise en adultère et fut amenée en sa présence; au contraire, il lui sauva la vie par un innocent artifice; il a invité amoureusement tous ceux qui se sentaient chargés du poids de leurs crimes de venir à lui pour en être déchargés. On voit par tout l'Evangile avec quelle bonté, quelle tendresse, quelles entrailles de compassion il allait chercher ses brebis égarées et les ramener au bercail; il faisait gloire d'être appelé l'ami des publicains et des pécheurs. Combien de fois a-t-il souhaité de les assem-

bler tous, ainsi qu'une poule fait, rassemblant ses poussins sous ses ailes ? Quelques-uns de ses apôtres l'ayant voulu pousser à faire descendre le feu du ciel sur une ville des Samaritains, pour punir le refus qu'elle avait fait de le recevoir : Vous ne savez, leur dit-il, quel est l'esprit qui vous doit animer ; le Fils de l'homme n'est pas venu exterminer les hommes, mais les sauver. Il a prié à sa passion pour ses propres bourreaux et promis son paradis à un malfaiteur attaché à ses côtés ; enfin il est venu dans la bassesse et l'infirmité de la chair chercher ce qui était perdu.

Mais le second avènement (ce sera pour chacun de nous le moment de notre mort) sera un avènement de rigueur et de sévérité ; il viendra dans l'éclat et la majesté d'un Dieu ; il sortira de devant lui comme un fleuve de feu et une mer de flammes : ce sera le Dieu des vengeances, terrible en ses conseils sur les enfants des hommes. Tandis qu'on respire et qu'on est voyageur, il y a toujours lieu d'espérer grâce ; la porte de la miséricorde est ouverte ; tout le temps de la vie présente est un temps de faveur et de pardon. Tant que le cœur a du mouvement, il peut prier et recevoir l'infusion du divin amour : notre juge ne demande qu'à faire grâce, toujours prêt à révoquer la sentence de mort, si le criminel change de vie. Mais est-elle éteinte, le temps de faire pénitence est passé, celui de Dieu est venu ; il se va faire raison de l'abus de ses grâces et de sa longue patience : elle est changée dorénavant en fureur. Il cite le coupable devant son tribunal et le juge suivant toutes ses voies ; il jette un cri pareil à celui d'une femme au travail et livre ce pécheur aux ministres de sa justice. Le misérable n'aura pas la triste consolation de dire qu'il est condamné injustement, il sera réduit au silence et forcé de reconnaître qu'il ne peut imputer l'excès de sa misère qu'à celui de sa folie ; que Dieu est droit et saint et que lui a été un furieux et son plus grand ennemi

Oraison.

Qui connaît, Seigneur, la sévérité de votre justice et la grandeur de votre colère ? Oh ! combien est-elle redoutable lorsque vous ne lui donnez point d'autres bornes que celles de votre toute-puissance ! Percez ma chair des clous de votre crainte et crucifiez-la afin qu'elle soit dorénavant insensible à l'émotion du plaisir et que vous ne me soyiez pas un sujet de terreur au jour de l'affliction. Faites-moi présentement regarder vos jugements comme des flots suspendus au-dessus de ma tête prêts à fondre sur moi. Faites que ce qui me reste de vie ne soit plus qu'une préparation continue au compte exact qu'il faudra vous rendre ; mais hélas ! si vous observez à la rigueur les iniquités, qui pourra se soutenir devant votre tribunal ? Souffrez que j'appelle de vous irrité à vous calmé et apaisé ; que je me jette des mains d'un Dieu vivant irrité entre lesquelles il est si terrible de tomber, en celles

d'un Dieu mourant qui tient ses bras étendus pour recevoir les pécheurs pénitents.

Je vous adore, ô Jésus, comme le juge souverain des vivants et des morts. Mettez votre mort et votre passion entre le jugement que vous prononcerez un jour sur mon sort ; souvenez-vous de vos sueurs, de vos fatigues, des ruisseaux de sang que vous avez voulu verser pour nous réconcilier à votre divin Père. Séparez-moi dès à présent, par la pureté de vie et la fidélité à vous suivre dans la voie étroite, des boues infâmes qui seront à votre gauche et se verront précipités dans l'abîme : c'est de votre seule miséricorde que j'attends ce discernement.

Pour le soir.

Première considération.

Si nous ne devons être examinés au tribunal de Jésus-Christ, que sur les crimes que la justice humaine flétrit d'une note d'infamie, et pour lesquels elle décerne des châtimens il n'y aurait pas de quoi trop s'alarmer. Les principes d'honneur qu'on a sucés avec le lait suffisent pour en préserver ; mais il faudra rendre compte généralement de toutes ses actions, et des plus secrètes. Rien n'échappera aux yeux perçants d'un juge si éclairé. Ces péchés qui se sont consommés dans les ténèbres et y sont demeurés ensevelis, paraîtront à la lumière du jour. De quelque précaution que le pécheur se soit servi pour dérober ses déréglemens à la vue des hommes ; de quelque sombre nuit qu'il ait été environné : tout cela n'a pas été caché à la vue de Dieu. Nous ne voyions pas cette verge qui veille sans cesse, toujours prête à frapper : elle nous voyait. Ainsi, Jésus-Christ sera témoin et juge en même temps.

Il ne fera pas seulement la discussion des actions, mais encore des paroles ; il se fera rendre compte de toutes, jusqu'aux inutiles. O Dieu, que sera-ce donc de tant de paroles de vanité, de médisance, de mensonge ; de tant de propos dissolus, de railleries impies et sacrilèges ; de tant de paroles à double sens, folles et bouffonnes !

Il n'en demeurera pas là. Il portera le flambeau jusque dans les replis les plus secrets de nos cœurs, pour examiner les pensées et les intentions les plus cachées et que ce cœur double et hypocrite se cachait à soi-même ; il en fera une anatomie exacte ; il portera la sonde dans le fond de cet abîme, et il en jugera non selon la coutume, non selon la corruption du siècle et les fausses maximes auxquelles il donne cours, mais selon les règles saintes et invariables de son Evangile. Il jugera encore nos omissions, c'est-à-dire, le bien que nous avons manqué de faire et qu'il a droit d'exiger d'un chacun dans son état ; car, outre les obligations générales du christianisme, il y en a de particulières à remplir ; et l'infidélité ou la négligence à s'en acquitter, est la source de la réprobation d'une grande partie des hommes. Les bonnes actions que nous avons faites dans notre état ou que nous croyons y avoir faites,

seront encore pesées, et pesées au poids du sanctuaire. Il menace de juger un jour nos justices. Oh ! combien s'en trouvera-t-il d'aussi impures que le linge le plus souillé, par des vues obliques et des retours de l'amour-propre, qui ne pourront soutenir le feu de cette dernière épreuve, je veux dire le feu du jugement, mais seront consumées comme du bois sec, du foin et de la paille ! Hélas ! si ce qui est en nous lumière n'est que ténèbres, que sera-ce des ténèbres mêmes ? Si les actions que nous espérons pouvoir balancer nos iniquités sont si défectueuses, et seront des sujets de condamnation, que sera-ce de tant d'actions visiblement criminelles ? Ne devons-nous pas nous attendre à la destinée de ce roi impie à qui il fut dit par un prophète : *Vous avez été mis dans la balance et trouvé léger* ? N'est-ce pas de quoi mourir de frayeur ?

Deuxième considération.

Les juges d'ici-bas se gagnent quelquefois par des sollicitations ; d'autres se laissent corrompre par des présents ou émouvoir de compassion : il n'en sera pas de même du juge céleste. Etant la sainteté et la justice mêmes, il est incorruptible et inflexible ; étant Dieu, il ne sera pas capable d'aucun attendrissement humain. On ne sera accompagné que de ses bonnes œuvres ; elles seules solliciteront pour vous. Ne vous attendez à aucune sollicitation étrangère. Les diverses liaisons que vous pouvez avoir en ce monde avec les serviteurs de Dieu et des saints que vous invoquez, dans le ciel ne vous seront pas d'un plus grand secours qu'Abraham et les prophètes aux Juifs. Jésus-Christ, l'unique médiateur n'emploiera pas sa médiation ; il ne fait plus alors d'usage de cette qualité, mais uniquement de celle de juge. Les créatures, jusqu'aux inanimées, s'élèveront et déposeront contre vous ; elles sont présentement dans un état violent, parce qu'elles se voient assujetties au désordre, c'est-à-dire, employées contre la fin de leur institution : notre mort les affranchira de cette servitude à notre égard ; elles s'armeront pour venger l'outrage fait à elles et au Créateur. Le démon n'aura pas besoin d'employer la calomnie pour obtenir qu'on lui abandonne celui qui, après avoir renoncé par le baptême à ses œuvres et à ses pompes, a servi ce détestable maître et exécuté ses volontés avec autant d'empressement que s'il en avait attendu une récompense éternelle.

Troisième considération.

Les criminels qui sont enfermés dans nos prisons, trouvent quelquefois le moyen de les forcer et d'échapper ; il s'en trouve qui, étant conduits au supplice, en sont garantis par quelque émotion populaire ou accident imprévu. Rien au monde ne pourra soustraire un pécheur à la justice divine ; il sera présenté au tribunal de Jésus-Christ, entendra son arrêt irrévocable, lequel sera exécuté sans délai.

Les divers genres de mort auxquels condamnent les juges de la terre ne sont pas de durée ; pour peu que les douleurs soient aiguës et violentes, elles sont bientôt terminées avec la vie. Plus les tyrans voulaient autrefois assouvir leur rage sur les martyrs, moins jouissaient-ils du plaisir barbare de voir durer ces tourments : la mort ne laissait plus en peu d'heures qu'un corps insensible, un cadavre en leur pouvoir. Mais ici le criminel subsistera éternellement pour endurer des supplices dont le moindre romprait présentement, en quelques instants, les liens qui unissent l'âme avec le corps.

Enfin, les lois humaines sont impuissantes et inefficaces par elles-mêmes ; on les violerait impunément, si elles n'avaient des ministres et des instruments distingués d'elles pour venger les contraventions. Il n'en sera pas de même de la loi de Dieu : la parole qui nous a été annoncée par Jésus-Christ et qui sera notre juge, est toute-puissante connue lui, ou plutôt, elle n'est pas distinguée de lui. Sa sévérité est l'ordre immuable de sa justice, qui brise nécessairement tout ce qui refuse de s'y conformer : c'est pourquoi il se compare à une pierre qui écrase ceux sur qui elle tombe, et sa parole à un glaive à deux tranchants, qui perce et pénètre toutes les parties de l'âme.

ORAISON.

Seigneur, lorsque vous faites briller à mes yeux cette forme immuable de justice, sur laquelle ma vie monstrueuse sera mesurée ; quand j'envisage ce nombre presque infini de chefs d'accusation sur lesquels il me faudra répondre à votre jugement, et que je ne vois rien que je puisse alléguer pour ma justification sur un seul, je suis tout éperonné ; la crainte et la frayeur me saisissent et mes yeux se couvrent de ténèbres. Je n'ose pas vous dire : ayez patience, je vous rendrai tout ; car, comment acquitter des dettes immenses ? mon unique ressource est votre miséricorde. O Dieu, dont la bonté surpasse nos souhaits et même notre imagination ! ayez pitié de l'état affreux dans lequel je me suis réduit ; un abîme de misère invoque et réclame un abîme de clémence ! Hélas ! n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car nul homme vivant ne sera justifié en votre présence, et malheur à la vie la plus loisible lorsque vous examinerez, non la Babylone du monde, qui est déjà jugée, mais Jérusalem même, et que vous l'examinerez à la lueur de vos lampes, si vous n'usez de miséricorde et si vous faites cette discussion sans la consulter ; mais cette perfection adorable s'élève en vous au-dessus du jugement !

Je reconnais avec confusion et avec larmes, que je ne mérite pas seulement le nom de serviteur inutile, mais de mauvais et de paresseux, qui n'a pas fait souvent ce qu'il devait faire, et qui a fait très-imparfaitement ce qu'il a cru avoir le mieux fait : c'est ainsi, ô Père des miséricordes ! que je souhaite de paraître devant vous, non comme un criminel à juger, mais comme un coupable déjà

jugé et condamné par lui-même, afin qu'étant anéanti en tout ce que je suis en moi-même, n'espérant uniquement qu'en vous, ne comptant que sur la vertu et le prix infini de votre sang auquel je suis résolu d'unir mes faibles satisfactions, vous releviez le pauvre à qui vous aurez fait sentir sa misère, et que le tribunal de votre justice devienne pour lui un trône de grâce, comme votre croix en fut un pour cet heureux brigand, qui vous conjura de vous souvenir de lui lorsque vous seriez rentré dans votre royaume.

HUITIÈME JOUR.

DE L'ENFER.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Le jugement n'est si terrible, que parce que son juste arrêt condamne le corps et l'âme des réprouvés à la géhenne; mais ce mot n'explique qu'imparfaitement ce comble affreux de toutes les misères, qui s'appelle l'enfer. Les tourments qu'on y souffre sont presque aussi incompréhensibles que les joies ineffables qu'on goûte dans le ciel, et comme la béatitude renferme l'assemblage de tous les biens, la réprobation comprend celui de tous les maux.

Descendons en esprit dans ce lieu de tourments, cette affreuse demeure d'où l'ordre est banni, et où règne une horreur et une confusion éternelle; entrons dans ces cachots souterrains où Dieu exerce ses jugements dans toute l'étendue de sa colère. C'est le moyen le plus efficace pour n'y pas descendre après sa mort, car le moyen de contenter ses passions à la vue d'un tel objet, d'être si ardent à la poursuite des biens périssables, des plaisirs frivoles, qui oserait assouvir sa haine et les desirs de sa chair, s'il songeait à l'échange terrible qui se fera d'une éternité de supplices effroyables pour quelques moments d'une satisfaction vaine et sensuelle; qui ne se sentira pressé de faire de dignes fruits de pénitence, et un amas de bonnes œuvres, pour n'être pas condamné au feu comme un arbre stérile, et livré à des bourreaux qui ne se lassent point, et où les plus cruels supplices et les plus insupportables douleurs ne peuvent arracher la vie aux criminels!

Seconde considération

Concevez, si vous pouvez, l'immensité de Dieu, qui remplit tout ce monde, et en remplirait un million de pareils, devenue bile et fureur, que les réprouvés y sont plongés comme dans un océan infini, qui les bat, les agite, les pousse et les engloutit, sans qu'ils puissent respirer et qu'ils aient un moment de relâche; ils seront sous sa main comme une maison foudroyée par le tonnerre, depuis le comble jusqu'au fondement et réduite en cendres; la différence est qu'une maison n'a point d'âme pour être sensible à sa destruction, au lieu que ces malheureux survivront éternellement à eux-mêmes, pour être à ja-

mais pénétrés du sentiment de leur ruine, ils seront comme un ennemi sans force, sous un ennemi également robuste et implacable, pressés sous le pressoir de la fureur du Tout-Puissant.

Toute la plénitude de la divinité, qui est occupée dans le ciel à combler de délices les élus, le sera à exercer ses vengeances sur les réprouvés, parce que leurs crimes ont outragé toutes ses perfections adorables; la toute-puissance leur fera sentir par des tourments sans fin et presque sans mesure, que plus elle a de force pour les punir, plus il y a eu en eux d'insolence et de témérité à se révolter; sa sagesse les convaincra de folie et les forcera d'en faire un aveu solennel dans le déchirement de leur cœur. Comme leur impureté monstrueuse sera un objet éternel d'horreur et d'exécration à la pureté souveraine et à la sainteté de Dieu, elles leur feront sentir éternellement la haine et l'éloignement infini qu'elles ont du péché et des pécheurs; elles leur feront, de concert avec la justice violée, le traitement dont le prophète menace Jérusalem pour ses prévarications. *Malheur, s'écrie-t-il, à la ville de sang, qui est comme un vaisseau de fonte dont la rouille n'est pas sortie, mettez-la vide sur les charbons ardents, afin que l'airain s'échauffe, qu'elle se brûle, et que son ordure se fonde au-dedans, et que sa rouille se consume.* On s'est efforcé avec grand-peine de la nettoyer, et la rouille y est si fort enracinée, qu'elle n'a pu même sortir par le feu. Ton impureté est abominable, je t'ai voulu purifier, et tu n'as point voulu quitter tes ordures, mais tu ne deviendras plus pure dorénavant, et je satisferai toute mon indignation sur toi; voilà de quoi frémir.

Qui croirait que la bonté et la miséricorde fussent encore un poids plus accablant que la sainteté et la justice; l'abus de tant de grâces et de secours les couvrira de honte et de confusion, et sera un surcroît de supplices et de désespoirs qui augmentera à tout moment; cette bonté méprisée lancera comme des rayons brûlants qui les consumeront sans les détruire; la profanation des mystères de Jésus-Christ et de son sang adorable, sources et trésors de bénédictions, seront changés en sources et trésors de malédictions; la mesure de miséricorde deviendra celle des supplices. Furies de l'enfer, s'écrieront-ils, lions affamés, venez dévorer votre proie, ils seront leurs propres bourreaux qui se déchireront eux-mêmes.

Troisième considération.

Le réprouvé sera comme un but exposé à tous les traits, que décochera contre lui le Tout-Puissant dans l'excès de sa colère; toutes les douleurs imaginables s'assembleront et se réuniront pour l'affliger et le tourmenter sans aucun mélange de consolation; de quel côté qu'il tourne les yeux, il ne verra rien qui n'augmente ses peines. Oh! l'effroyable chose que la privation de tout bien et l'union de tous les maux, pour une

âme qui ne se soutient que par la jouissance du bien, dont la nature consiste à le rechercher, et qui a une horreur infinie de la douleur et du mépris.

Toutes les puissances de l'âme, tous les membres du corps, tous les sens intérieurs et extérieurs, souffriront chacun leur supplice; l'entendement connaîtra l'excellence des biens perdus et le néant de ceux qu'on a idolâtrés. Le bonheur auquel on était destiné, qui avait été acquis par un prix infini, félicité éternelle qui ne pouvait fuir, si on eût été fidèle à la grâce, l'illusion et le vide de tous les plaisirs d'ici-bas; la mémoire sera affligée par le souvenir de tant de moyens que la Providence avait fournis, de mériter la gloire et de les avoir laissés échapper pour courir après des papillons, des fantômes et des chimères; elle se souviendra de tous ses péchés, et ne pourra jamais effacer ces caractères funestes gravés comme sur le burin; toutes les passions déchaînées seront comme autant de bêtes carnassières acharnées sur leur proie; les appétits sensuels, plus effrénés et plus emportés que jamais, n'obtiendront plus la moindre satisfaction; il n'y aura partie sur le corps qui n'éprouve son supplice particulier: la vue sera offensée par l'aspect des spectres affreux, des démons et des autres réprouvés; l'ouïe, par des hurlements, des blasphèmes et des imprécations horribles; l'odorat, par des vapeurs pestilentielle et une infection insupportable; le goût, par des sucs amers et horribles; le toucher, comme le seul répandu par tout le corps, par des tortures sans nombre, dont la moindre serait capable de donner la mort, si on pouvait mourir. *Contritio super contritionem vocata est.* Imaginez tout ce qu'on fait souffrir aux plus grands scélérats, par ordre de la justice, et ce qu'il y a de plus atroce et de plus barbare dans ce que les Nérons, les Dèces, les Dioclétiens, ont fait endurer aux martyrs; tout ce qu'il y a de plus sensible et de plus douloureux dans les maladies les plus aiguës; tout ce qu'éprouvent ceux qui sont appliqués à la question, tenaillés, étouffés, rompus, empalés, écorchés, tirés à quatre chevaux, tourmentés de coliques, de gouttes, de gravelles, et dites que tout cela, joint ensemble, n'est encore rien en comparaison.

Quatrième considération

Le supplice du feu, dont il est fait une expresse et particulière mention dans l'Evangile, mérite bien une considération à part.

Jésus-Christ nous apprend qu'un réprouvé sera comme une victime salée du sel de la justice divine, c'est-à-dire que, comme une viande salée est toute imbibée et pénétrée de sel, il sera, non-seulement environné, mais tout pénétré des flammes vengeresses; le feu pénétrera toutes les parties de son corps, comme il fait celles d'un fer rouge, dans la fournaise: *Pones eos ut cibum ignis* (Psal. XX). Il n'y aura ni nerf, ni fibre, ni tendons, ni cartilage, qui ne soit ébranlé par l'action du feu et ne cause à l'âme une douleur in-

concevable, et comme aucune partie ne pourra jamais être consumée par le feu, mais demeurera toujours dans la même agitation; le supplice subsistera toujours dans la même violence.

Notre imagination ne conçoit aucune douleur plus horrible et plus insupportable que celle du feu; les tyrans les plus barbares, tels que les Phalaris, n'ont pu rien inventer de plus cruel, et néanmoins les saints docteurs assurent que ce feu, allumé et entretenu par le souffle de la colère de Dieu, a infiniment plus de force et d'activité que le nôtre, et que ce dernier n'est, en comparaison, qu'un feu en peinture; la raison nous en instruit aussi bien que l'autorité; car les organes du corps faibles et délicats, comme ils sont en la vie présente, seront d'abord détruits par une action trop violente de cet élément, au lieu que dans l'autre vie, étant incorruptibles, ils ne peuvent être détruits par son action; ici la mortalité du corps modère, par nécessité, les sentiments des douleurs; là il n'y a plus de mesure, le feu, élevé au-dessus de son activité naturelle, agira selon toute son étendue, sans réduire en cendres son sujet.

ORAISON.

Ce n'est pas pour les hommes, Seigneur, que vous avez préparé le feu éternel, & a été pour les démons; mais ces hommes ingrats, stupides et rebelles, vous forcent de les traiter comme ces anges apostats, ils ont moins de foi qu'eux, puisque les démons croient jusqu'à trembler.

Faites-nous craindre un malheur aussi effroyable que l'enfer, autant qu'il le mérite; mais que ce soit une crainte qui ne naisse pas du seul sentiment de votre justice, mais de celui de votre amour.

O Dieu saint, Dieu redoutable, Dieu des vengeances, qui ne redoutera les terribles effets de votre justice; faites que je conçoive, mais encore plus par le cœur que par l'esprit, quelle est l'insolence d'un ver de terre, qui s'élève contre vous, et la grandeur du crime que commet une créature, qui n'obéit pas à une telle puissance et ne peut être retenue par la crainte des supplices dont elle la menace! Que gagne le pécheur en se les dissimulant, que de les augmenter; apprenez-moi à juger du péché, comme vous en jugez vous-même? Hélas! il faut qu'il renferme une malice bien noire et bien effroyable, puisque vous, qui êtes l'équité souveraine, et dont les jugements sont toujours tempérés de miséricorde, le punissez d'un enfer: hélas! j'y courrais bride abattue, comme un cheval échappé; votre grâce m'a arrêté sur le bord du précipice, ou plutôt vous avez retiré mon âme du fond de cet abîme; car, si je fusse mort dans l'état de péché, comme tant d'autres pour lesquels il n'y a plus de retour, quel aurait été mon partage, sinon les flammes éternelles, et pouvais-je attendre autre chose par les lois immuables de votre vérité et de votre justice; sans cette bonté spéciale je ferais, à l'heure qu'il est, retourné ces ca-

chots souterrains de cris et de blasphèmes, et continuerais toute l'éternité ; que grâces immortelles vous soient rendues par toutes vos créatures, et que ma vie ne soit plus qu'un cantique de louanges !

Pour le soir.

DE LA PEINE DU DAM.

Première considération.

Nous n'avons touché que la moindre partie des tourments qu'éprouvent les réprouvés, non-seulement parce qu'il n'est pas possible de décrire et d'étaler tous ceux que la rage ingénieuse des démons leur fera endurer, mais parce que nous n'avons pas encore parlé de la privation de Dieu, qui est, sans contredit, le plus horrible et le plus affreux de tous : l'imagination a beau se récrier, ce n'est pas à elle, mais à la foi qu'il appartient de former nos jugements.

Les amateurs du siècle présent n'y sentent pas le malheur d'être éloignés de Dieu et relégués loin de sa face ; s'il leur proposait même le parti de demeurer toujours sur la terre, en possession des biens qu'elle produit, ils l'accepteraient volontiers et compteraient pour peu de ne jamais voir ce visage adorable après lequel Moïse soupirait si ardemment.

Ames de boue qui préfèrent les écosses des pourceaux aux mets incorruptibles de la table du Père céleste.

Comme les justes n'en ont qu'une légère odeur et que toutes leurs affections ne sont pas pleinement réunies en lui, ils ne sentent pas cette séparation trop vivement. Les plus parfaits sont distraits et partagés par les nécessités de la vie. La vie présente est un temps de stupidité, nos connaissances sont sombres et languissantes, l'amour qui en est une suite est endormi par cette obscurité : pénétrant peu le bien et le mal des objets, l'âme ne s'y porte pas de toutes ses forces, le corps s'appesantit en toutes ses fonctions même les plus spirituelles et arrête son vol ; mais dès qu'elle sera dégagée par la mort de sa chaîne et de sa prison, dès que cet assoupissement sera dissipé par la mort et qu'elle connaîtra indépendamment des sens : ah ! il est inconcevable avec quelle activité, quelle impétuosité elle s'élancera vers l'objet de son amour ; c'est comme un trait d'arbalète qui fend les airs pour atteindre à son but, comme un poids dégagé de ce qui le retenait, une masse de pierre qui roule d'une montagne ; les réprouvés ne tendent pas à la vérité à Dieu, comme à l'objet de leur amour, puisque leur volonté criminelle est dorénavant incapable de l'aimer, ils y tendent par tous les mouvements de la nature, comme vers le centre de la béatitude dont le désir est gravé dans le fond de leur être, par une impression invincible et ineffaçable, et ils en sont repoussés par une main d'une force infinie, qui les froisse et les brise ; ils trouvent un mur d'airain, un cahos impénétrable qu'on ne peut franchir. Jésus-Christ les a

figurés sous l'image de ce profane convié, qui osa se présenter aux noces sans robe nuptiale et fut, par ordre du roi, jeté hors de la salle, pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures ; ce qui fait dire à saint Augustin que les damnés sont tout à fait hors de Dieu, privés de toute lumière, de toute rosée de grâce, de toute influence de miséricorde ; chassés de devant sa face, exclus de son banquet éternel, anathématisés, l'objet de son exécution. Ah ! voilà l'affliction des afflictions, la douleur des douleurs, le désespoir des désespoirs ! ils s'écriront éternellement, cieux, terre, enfer, hommes, anges, démons, nous avons perdu Dieu à jamais pour un vil intérêt, pour un plaisir brutal, pour des jouets d'enfants.

Seconde considération.

L'éloignement de Dieu n'est pas incompatible avec sa proximité, et même une espèce d'union, car il remplit tous les lieux par son immensité, et il n'est pas moins en enfer que dans le ciel et sur la terre ; mais, grand Dieu, quelle différence ! Il est dans le ciel pour enivrer ses élus d'un torrent de voluptés, il est en enfer pour enivrer les damnés d'absinthe, et les forcer de boire dans cette coupe pleine du vin de sa fureur, et d'en boire jusqu'à la lie, et de dévorer les fragments de ce calice funeste ; il est dans les âmes saintes comme un époux dans la couche nuptiale, et dans les criminelles comme horreur et terreur. Il y a bien un mur de division impénétrable, mais ce n'est que pour arrêter les influences de miséricorde et les écoulements de grâce, mais c'est une proximité funeste qui approche infiniment tous les traits de sa vengeance implacable, Dieu ne s'y fait pas moins sentir immédiatement qu'aux prédestinés, ils voient sa face ; mais qu'elle face ? ce n'est pas cette face lumineuse que les anges contemplent avec un plaisir toujours nouveau ; c'est une face courroucée, enflammée de fureur, d'où partent des éclairs capables d'anéantir ces âmes, si pour leur malheur elles n'étaient immortelles ; c'est une vue qui les désole, qui les désespère et les glace de frayeur ; ils sont en Dieu comme une mer violemment émue qui les bat, les agite, les engloutit dans les flots. Oui c'est vous, grand Dieu, qu'on ne connaît pas assez, qui par l'union immédiate de votre activité toute-puissante produisez en eux ces horreurs, ces ténèbres, ces tristesses, ces douleurs, ces désespoirs.

Pour surcroît de désolation, ils se verront eux-mêmes, malgré tous les efforts qu'ils pourront faire pour s'épargner cette vue affligeante ; la justice divine tiendra elle-même le miroir, et leur présentera sans cesse la figure monstrueuse de leur âme noircie de crimes, il ne leur sera pas libre d'en détourner leurs regards, ce seront transports de rage inconcevables. Ah ! quand les brasiers de l'enfer seraient éteints et les démons enchaînés, leur peine serait assez cruelle, ils seraient leurs propres bourreaux ; *laccrabis ubera tua*. La terrible chose quand le bourreau et le supplice sont la même personne.

Troisième considération.

La circonstance de l'éternité fait que la moindre des peines qu'on souffre en enfer passe toute mesure. Les réprouvés joignent à chacun de leurs maux le poids effroyable de l'éternité; ils la préviennent par la pensée et réunissent dans le temps présent ce qu'ils doivent endurer dans la durée éternelle de leurs supplices; il en est comme d'un globe d'une grosseur démesurée, qui roule sur un plan, quoiqu'il ne touche cette surface et n'y appuie que par quelque partie, et pour ainsi dire, par un point, il ne laisse pas de faire sentir toute la pesanteur de sa masse, et c'est ce qui rendra chacun de ses maux presque infini; ceux d'ici-bas sont supportables, s'ils sont modérés; et s'ils sont excessifs ils causent une prompte mort; la mort ne vient pas ici au secours, car il y a cette différence extrême entre la première et la seconde mort, que la première chasse l'âme du corps avec violence et rompt ces liens si doux qui les unissaient; la seconde mort retient l'âme dans le corps malgré qu'elle en ait. C'est une agonie qui ne finit ni par la vie ni par la mort, ce sont des victimes salées du sel de la justice, afin qu'elles deviennent incorruptibles, toujours brûlées sans pouvoir jamais être consommées.

Concevez, si vous pouvez, ce que c'est qu'un espace qui contient tous les nombres, toutes les mesures, toutes les années, tous les siècles et les surpasse infiniment; une durée qui commence toujours et ne finit jamais; qui après autant de millions de siècles écoulés qu'il y a de grains de poussière sur la terre, de gouttes d'eau dans la mer et les rivières, de feuilles sur les arbres, n'a pas encore été entamée, ni perdu un point de sa consistance; l'imagination s'égare et se confond, et peut encore moins soutenir sa vue que nos yeux celle du soleil en son midi. Ah! que ce mot d'éternité se prononce aisément, mais qu'il est peu compris; croyez-vous avoir conçu ce que signifient ces grands mots, toujours, jamais, éternellement, toujours avec les démons, jamais avec Dieu, éternellement brûler et se déchirer, ténèbres perpétuelles, grincements de dents, pleurs intarissables, désespoir qui ne finira jamais!

Quatrième considération

Faisons encore un peu d'attention sur cette parole de Jésus-Christ qui, parlant des damnés, dit que leur ver ne mourra jamais, mais leur rongera éternellement le cœur. Saint Bernard distingue deux vers; le premier est la vue de la gloire perdue, le second les tourments auxquels ils sont condamnés; on ne saurait dire lequel de ces deux supplices leur sera plus pénible; ils entreverront ce pays enchanté où les saints assis à la table du Père céleste, seront rassasiés de sa gloire et remplis des biens de sa maison; ils les verront tous brillants de lumière et s'écrieront: ce sont donc ces gens-là pour qui nous avions un souverain mépris et que nous traitions d'insensés, les voilà revêtus de puissance et non lés de délices.

C'est alors, dit le Prophète, que le buisson d'épines pousse ses piquants, c'est-à-dire que la pointe de la syndérèse émoussée durant la vie, se fait vivement sentir et déchire l'âme; tous les péchés qu'on se dissimulait et qu'on comptait pour rien paraîtront en foule dans leur difformité naturelle; le pécheur verra l'opposition effroyable qu'ils ont à la loi éternelle, et l'inflexibilité de cette loi; il verra qu'il s'est lassé dans des voies épineuses, et que le ciel ne lui aurait pas plus coûté; il rappellera tous les moyens extérieurs et intérieurs que la Providence lui avait fournis pour opérer son salut, qu'il les a négligés et convertis à sa perte, que plusieurs n'en ayant pas reçu la moitié ont gagné le ciel: *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.* (Psalm. CXI.) Ah! ce n'est plus un simple ver, ce sont des lions et des tigres, des vautours acharnés sur leur proie: ce ne sont plus de simples cris, mais des hurlements, des transports de rage inexplicables.

ORAISON.

Faites, Seigneur, que, tandis que je suis encore en chemin, je m'accorde avec mon adversaire, qui n'est autre que votre loi toute sainte et ma conscience, dans le fond de laquelle il vous a plu la graver, afin que ces ennemis qui ne veulent que mon bien, ne me livrent pas entre les mains de votre justice, et que de là je passe entre celles de ces ministres impitoyables. Faites-moi prendre sans hésiter, le parti d'expier mes crimes par des châtiments volontaires, plutôt que de me voir condamné à des supplices éternels. Ne perdez pas mon âme avec les impies, avec ces hommes de sang, ces âmes déloyales qui ont fait trophée du vice et mis leur gloire dans leur confusion; quelle sera la privation immense et le vide effroyable d'un cœur que vous ne remplirez pas au sortir des ténèbres de cette vie, commencez à remplir le mien dès à présent, je jure un divorce éternel avec toutes les vanités, qui ne l'ont que trop occupé jusqu'ici. Faites-moi prévenir les pleurs éternels et les grincements de dents de l'enfer par les larmes d'une sincère componction dont le cours ne tarisse pas, vous en adoucirez l'amertume par de nouvelles infusions de votre amour.

Qui suis-je, Seigneur, pour que vous me commandiez de vous aimer, et me menaciez des plus horribles supplices si je ne le fais, eh! s'en peut-il un plus affreux que de ne vous aimer pas.

L'appareil de mon supplice était déjà dressé, et je portais l'enfer tout formé au dedans de moi-même, par le déchaînement des passions; étouffez ces montres, enchaînez ces bêtes furieuses prêtes à me dévorer; faites-moi réparer la combustion et les ravages effroyables qu'elles ont causés dans mon âme.

Puisqu'il n'y a point de damnation pour ceux qui étant à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses désirs déréglés, donnez-moi la force de réprimer les miens; attachez-

moi, ô Jésus ! à votre croix, que ma vie ne soit plus que martyre, que la retraite et la prière fassent dorénavant mes délices.

Ne permettez pas, Seigneur, que l'ensorcellement de la vanité nous fascine les yeux, jusqu'à nous cacher ces gouffres horribles et cet étang de feu où seront plongés les impudiques et tous ceux qui se seront attachés au mensonge ; ne souffrez pas que séduits par nos cupidités et par les artifices de Satan, nous nous rengagions dans la voie large qui conduit infailliblement à la perdition. Dieu saint, Dieu terrible, qui pouvez envoyer le corps et l'âme dans la géhenne, percez ma chair et mon âme de votre crainte, afin qu'elle ne soit plus tentée de chercher des satisfactions sensuelles ; mais Dieu infiniment bon et miséricordieux, qui prenez encore plus de plaisir de signaler votre clémence que votre justice, répandez dans nos cœurs le feu de la charité, qui nous fasse fuir le péché encore plus que l'enfer ; pénétrez notre cœur des traits du saint amour, pour en bannir ce qui vous y déplaît, quand même il n'y aurait pas de punition à craindre.

NEUVIÈME JOUR

DU PARADIS.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Notre adorable médecin est si bon, qu'après nous avoir guéris de nos maladies les plus opiniâtres, bien loin d'en exiger le salaire, c'est lui-même qui le paie et nous donne récompense ; mais quelle récompense ? Elle est excessive et au delà de ce qu'on se peut figurer : *Merces magna nimis* (Gen., XV) ; il veut l'être lui-même, et n'ayant rien à donner de plus grand que soi, il se donne lui-même et tout le reste par surcroît ; car que ne possède-t-on pas en possédant la plénitude de tout bien ; voilà ce qu'il a préparé pour ceux qui le craignent, qui l'auront préféré à tous les biens créés, qui ne sont que de faibles écoulements de ce bien suprême, des gouttes de cet océan, des rayons de cette source de lumière ; à ceux qui auront pleuré amèrement leurs péchés et se seront considérés comme étrangers et exilés en ce monde ; qui n'y auront pas cherché leurs aises et leur consolation ; en un mot, qui n'auront point aimé le monde, et ne se seront point conformés à ses maximes pernicieuses, mais auront fidèlement et constamment marché sur les traces de l'homme-Dieu, qui nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption. Pouvons-nous nous former une trop grande idée de ce bonheur souverain, puisque le Saint-Esprit si fécond en expressions pompeuses et magnifiques, ne nous le représente que comme un bien ineffable, où l'esprit humain, ne peut atteindre. L'œil, dit-il par son prophète, n'a pas vu, ni l'oreille entendue, et l'enten-

dement humain est trop borné pour comprendre ce que Dieu a réservé à ceux qui l'aiment, ce sera le dernier effet de sa munificence. On ne peut donc que bégayer en parlant de la félicité du ciel, puisqu'on est réduit à se servir d'expressions humaines déterminées par l'usage de ce monde au commerce ordinaire de la vie pour représenter des choses si sublimes, et qui leur sont si disproportionnées.

Seconde considération.

Comme nous sommes plus sensibles au mal qu'au bien, nous comprendrons mieux les avantages de la béatitude par l'exemption des maux et des servitudes dont elle nous affranchit, que par les biens dont elle nous met en possession. L'homme naît pour souffrir, sa vie est sa peine, vivre et souffrir ne sont pour lui qu'une même chose, puisque les souffrances nous prennent dans le berceau et nous accompagnent jusqu'au cercueil : Un jong pesant, dit le Sage, accable les enfants d'Adam, depuis qu'ils sortent du ventre de leur mère, jusqu'à ce qu'ils entrent dans le sein de la mère commune de tous. Il faut de nécessité boire dans cette coupe amère et dégoûtante où Adam a bu le premier, et qu'il fait passer de main en main à tous ses enfants infortunés, sans qu'aucuns s'en puisse dispenser ; cette coupe n'est pas vide, il s'en faut bien, nous n'en sommes pas jusqu'à la lie, on ne consultera pas votre volonté, et Dieu n'attendra pas votre agrément : *Bibentes biberitis*. Toute la distinction qui est entre les puissances du siècle et ceux qui sont nés dans une condition obscure, c'est que les premiers boivent cette liqueur dégoûtante dans des coupes d'or et d'argent, et qu'ils ont quelque autorité sur les compagnons de leur prison, ce qui n'est pas un grand adoucissement de leur misère. On, le monde est une vaste prison, et une prison mille fois plus affreuse et plus horrible que les cachots les plus noirs ; on y trouve de plus épaisses ténèbres, des chaînes plus pesantes, une infection plus insupportable : la raison est que cette prison enferme sans comparaison plus de criminels que toutes les prisons ensemble.

L'homme est dans le monde, dit Tertullien, comme ces criminels condamnés par la sentence des juges à tirer le marbre des carrières et les métaux des mines : *Homo orbi tanquam metallo damnatus* ; il est comme un forçat de galère. Cette captivité a paru si dure à des païens mêmes qu'il s'en est trouvé qui se sont arraché la vie dans le seul dessein de rendre la liberté à leur âme prisonnière ; et de fait, s'en peut-il trouver une plus pénible et plus cruelle pour une âme toute céleste faite à l'image de Dieu, créée pour le contempler, que d'être attachée à une maison de boue, à un corps terrestre et animal qui la fatigue de mille nécessités et où elle souffre autant de supplices différents qu'elle a de parties. Elle sent un instinct invincible qui lui fait chercher le bonheur et le repos, et elle ne le trouve nulle part, son esprit est

agité de mille pensées bizarres et extravagantes, sa volonté assaillie ou possédée de mille affections déréglées et de mouvements indisciplinés; son imagination comme un cheval fougueux et indompté, court après des chimères et des fantômes, et s'effarouche dès que l'esprit se veut fixer sur un objet qui n'a aucun rapport au bien du corps; les âmes les plus saintes l'éprouvent tous les jours, quelques soins qu'elles prennent de se vider du monde et de purifier leur cœur par de saints exercices; mille images étrangères viennent les troubler dans leurs méditations; les sens révoltés font un bruit qui étouffe celui de la vérité qui leur parle; elles sentent au dedans une loi impérieuse, qui fait effort pour les entraîner au mal, et sont forcées de s'écrier: malheureuses que nous sommes, qui nous délivrera de ce corps de mort.

Eh! comment se peut-on plaire de vivre au milieu d'un peuple séditieux, d'ennemis domestiques; je veux dire de passions effrénées et de tant de traits enflammés que le démon nous lance de toutes parts!

Que dirons-nous des maladies et des infirmités auxquelles le corps humain est sujet? elles sont sans nombre, et les remèdes que l'art de médecine prescrit pour leur guérison, quelquefois plus pénibles que les maux mêmes. Il n'est pas jusqu'au temps du sommeil, quoique destiné au repos, qui ne soit quelquefois très-inquiet et accompagné de rêves fâcheux.

Si, de la considération de soi-même, on passe à celle de l'état du monde, quel spectacle? n'est-ce pas une vraie image de l'enfer? qu'y découvrez-vous; que guerres civiles et étrangères, meurtres, assassinats, empoisonnements, tremblements de terre, incendies, inondations, stérilités, famines; ceux qui nous ont précédés ont vu ou éprouvé de pareilles misères, ceux qui nous suivront en éprouveront peut-être encore de plus funestes.

Le changement est incomparablement moindre dans la destinée d'un homme, qui passe d'une cabane ou d'un cachot aux premières dignités du grand empire ou à l'empire même, que dans celle d'un élu qui passe des ténèbres de cette vie à la lumière de la gloire; alors s'accomplit en lui cette promesse, qui a été faite à tous les justes: Dieu essuiera les larmes des yeux de ses serviteurs, il précipitera la mort pour jamais; les pleurs, les cris, les travaux cesseront, parce que ce qui a précédé sera passé; on dira aux réprochés, vous avez reçu vos biens; tout mal sera passé pour les prédestinés, ils n'auront plus ni faim, ni soif, la chaleur du soleil ne les brûlera plus, le Seigneur Dieu les introduira dans le lieu du rafraîchissement, dans son propre repos, les transportera sur sa sainte montagne, où il a préparé un festin de viandes délicieuses, de viandes pleines de suc et de moelle, d'un vin tout pur sans aucune lie. On n'entendra plus parler de violence dans cette terre des vivants, ni de destruction, ni d'oppression. Les louanges

y retentiront, une paix inaltérable y régnera, et la sainteté l'environnera de toutes parts, les fleuves de miel et de lait de la justice y couleront; son soleil ne se couchera plus: parce que cette vicissitude de lumière et d'obscurcissement dans laquelle les âmes justes passent la vie présente cessera alors, et qu'il n'y aura plus qu'un jour éternel et immuable sans diminution et sans nombre; le corps sera parfaitement soumis à l'esprit, l'esprit à Dieu, toutes les puissances seront d'accord dans l'ordre et l'harmonie, la volonté n'aura pas un désir qui ne soit juste et ne soit accompli; les péchés qu'on aura commis ne causeront plus de regret, on n'y verra qu'une disposition admirable de la Providence, qui a tout conduit à ses fins, et que des sujets de bénir et glorifier la miséricorde.

Troisième considération.

Nous pourrions encore comprendre quelque chose de la gloire et des joies du ciel, par opposition aux honneurs et aux plaisirs de ce monde.

Qu'est-ce qu'une principauté un royaume, que l'imagination abusée, ou plutôt la cupidité nous fait regarder comme le comble de la félicité humaine? Souvent un amas de soins et de soucis dévorants; les trônes, pour élevés qu'ils soient, ne sont pas inaccessibles aux inquiétudes, aux passions, aux maladies: comme ils sont au-dessus de la roue de la fortune, ils souffrent de plus violentes agitations. Qu'est-ce qu'une puissance qui est bornée par une rivière ou par une montagne qui dure quatre jours, et passe durant qu'on en parle, sinon une vraie royauté de théâtre? pure illusion! La royauté des bienheureux n'est sujette à aucun de ces inconvénients, elle est puissamment affermie sans crainte d'aucun ennemi, c'est un règne qui ne connaît de bornes, ni pour le temps, ni pour le lieu, un règne de tous les siècles.

Les joies sensuelles ne sont pas plus sondes que les grandeurs temporelles, elles sont fausses et fantastiques; joies qui ravalent l'homme à la condition des bêtes; joies de frénétiques qui font pleurer les sages; joies de néant, joies de la vanité, et qui sont d'ordinaire précédées et suivies de chagrins. La joie des bienheureux est une joie qui naît de la possession de la Vérité: si sa seule recherche est préférable à toutes les voluptés et les richesses de la terre dont on pourrait jouir à souhait, que sera-ce de sa pleine et parfaite jouissance?

Qu'est-ce que l'âme, qu'on peut dire être en ce point *naturellement chrétienne*, désire avec plus d'ardeur, avec des mouvements plus vifs et plus impétueux que la vérité? elle est faite pour elle, et c'est la seule nourriture capable de la rassasier, de contenter son avidité et d'apaiser la faim qui la dévore.

Mais, hélas! que la connaissance que nous en avons ici-bas est imparfaite! quelque légère odeur, quelque faible lueur, des rayons mille fois réfléchis; nous voyons les choses comme en un miroir et en des énig-

mes, la vérité ne se montre qu'à travers des ombres et des nuages ; c'est comme un éclair qui nous frappe, et qui après avoir brillé un moment à nos yeux, les laisse dans l'obscurité et dans cette nuit qui nous est si familière. Nous nous élevons un moment de terre ; mais comme nos ailes sont coupées et que le poids de nos iniquités nous appesantit, nous retombons dans notre bassesse. L'ange est rassasié de la moelle du froment ; il nous faut contenter de son écorce et des prémices de l'esprit ; mais, quoique ce soit encore trop pour des pécheurs, quelle différence entre l'écorce et la fleur du froment, entre la foi et la jouissance, entre les peaux qui couvrent le tabernacle et ce tabernacle découvert, entre le Fils éternel dans les splendeurs des saints, et sous la forme d'esclave.

Cette terre, frappée de malédiction, ne produit que des ronces et des épines, il faut la cultiver à la sueur de son visage pour en tirer de quoi vivre ; nous n'avons de l'eau qu'à prix d'argent, encore nos lèvres en sont-elles à peine mouillées, et ce n'est que pour ne pas mourir tout à fait de soif dans ce désert, au lieu que les saints sont comme noyés de joie dans ce fleuve, dont la cité de Dieu est heureusement inondée. La vérité est leur premier breuvage, leur nourriture, leur vêtement, leur trésor, leur occupation perpétuelle ; elle se découvrira à eux dans tout son éclat, sa beauté, sa majesté. Elle leur développera toutes ses merveilles ; nous entrerons dans les profonds abîmes des desseins de Dieu ; l'ordre de la nature et de la grâce n'aura plus rien de caché pour nous ; ce ne sera plus une connaissance confuse et abstraite, mais une idée claire et distincte, vive et lumineuse des attributs divins, une vue claire et intuitive de toutes les beautés de cette nature suprême ; nous verrons les rapports merveilleux que les créatures ont ensemble pour former la beauté et la symétrie de l'univers. La vérité portera elle-même le flambeau dans tous ces secrets adorables, qui font de toute éternité la plus sérieuse occupation d'un Dieu, à la vue desquels saint Paul s'écriait : O profondeur des richesses et de la sagesse de Dieu, que ses voies sont incompréhensibles. Enfin, cette divine vérité nous pénétrera entièrement, et dans l'impatience de se donner pleinement à nous, elle élargira, étendra, élèvera infiniment notre cœur au-dessus de ses bornes naturelles, et nous transformera tous en Dieu.

ORAISON.

Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des vertus, que de choses glorieuses et merveilleuses se trouvent dans votre cité sainte ; mon âme est pâmée d'admiration ; si vous êtes si doux à ceux qui vous cherchent, que serez-vous à ceux qui vous trouveront et ne pourront plus vous perdre ?

Oh ! si le monde du vieil Adam est si magnifique à ses enfants, grand Dieu ! quel sera

l'éclat, quelles seront les richesses de celui qui est fait pour Jésus-Christ et ses membres ? ô Père du siècle futur, rendez-nous dignes de ce monde nouveau et éternel, inspirez-nous du dégoût et une haine mortelle pour celui qui périt et qui vous perd.

O charmante vérité, douce patrie des exilés ; je ne puis entrer dans tes parvis délicieux et dans ton sanctuaire, étant retenu par le poids incommode de cette chair corruptible, et j'en suis absolument indigne à cause de la multitude de mes péchés. Ce n'est que dans le ciel qu'on jouit pleinement de vous, et lorsque cette masse de chair sera spiritualisée.

Oh ! quelle est la splendeur de cette maison céleste ! que sa beauté ravissante soit l'objet de mon amour. C'est vous, ô palais admirable, où réside la gloire de mon Seigneur et de mon Dieu, qui vous a fait et qui règne en vous ; c'est vous que je désire, c'est vers vous que je soupire dans cet exil, et je demande sans cesse à celui qui vous a fait qu'il veuille bien régner en moi, puisque je suis son ouvrage aussi bien que vous ; que mon cœur soit toujours élevé vers la Jérusalem céleste, dont vous êtes le roi, l'époux, le soleil, la joie solide en qui elle trouve toutes sortes de biens.

Soutenez-moi le courage dans les afflictions de l'esprit et les peines du corps, dont cette vie est un tissu continu, par la vue de la gloire ineffable et de ce pays enchanté où vous oublierons nos misères.

Faites que notre conversation soit dans le ciel, et que notre cœur se dégage de toutes les affections basses, pour s'envoler à son trésor.

Hélas ! Seigneur, combien de fois plus profanes qu'Esau, avons-nous vendu le céleste héritage pour avoir la satisfaction honteuse de nous rassasier des plaisirs de la terre ? donnez-nous l'amour et l'estime de cet héritage ; car tant que nous serons indifférents pour lui, nous n'aurons garde de nous faire ces heureuses violences auxquelles la conquête est attachée.

Pour le soir.

DE LA FÉLICITÉ ÉTERNELLE.

Première considération.

Si Dieu comme vérité, la manifeste sans voiles dans le ciel, comme charité, il la communique avec plénitude ; les vases sont d'inégale grandeur, et leur capacité n'est pas la même ; mais tous sont remplis des dons de la charité, autant qu'ils en peuvent contenir. Les élus aiment tout ce que Dieu aime, et dans l'ordre et le degré qu'il l'aime, bien loin que la diversité de récompense excite en eux le moindre mouvement d'envie ; la félicité d'un chacun redoublera et augmentera presque à l'infini par celle des autres ; chacun d'eux ne sera pas seulement heureux en sa propre personne, il le sera dans celle de tous les bienheureux. Il se regardera comme roi et

prêtre en tous, et ce concert de louanges sera pour lui un surcroît d'allégresse.

Ici-bas l'union que le Saint-Esprit forme entre les justes, par l'infusion de son amour, se peut affaiblir, altérer et dissoudre en plusieurs manières; nul n'est assuré de la persévérance, la charité des bienheureux n'est point sujette à ces défauts et à ces dangers, elle est consommée et inaltérable. Ils ne voient en aucun d'eux, ni diversité de desirs, ni d'intentions, ni de sentiments. Ils ne craignent pas que cet amour réciproque s'affaiblisse dans la suite et reçoive la moindre diminution.

Nous ne sommes pas capables ici-bas de concevoir cette mutuelle pénétration de cœurs et d'esprits, cette unité de lumières et de desirs, ces sentiments si tendres, si vifs, si ardents dont ils sont embrasés; quelle joie d'être liés si intimement à tant de saints, dont nous admirons les vertus, d'apprendre le commerce sacré qu'ils ont eu avec Dieu sur la terre, les voies merveilleuses par lesquelles la Providence les a conduits, ayant tout fait contribuer à leur glorification.

Mais si l'assurance d'être chéri par les amis de Dieu renferme tant de douceurs et de joies, qui peut exprimer celle de se voir aimé infiniment de son Dieu même, d'être l'objet de ses complaisances, et d'occuper une place honorable dans son cœur. Ah! si les saints et les saintes qu'il a favorisés de quelque communication particulière en cette vie, et qu'il a introduits en ses celliers pour quelques moments, ont été si transportés hors d'eux-mêmes, qu'ils sont tombés en une heureuse défaillance par un excès, un regorgement de joie, et obligés de le conjurer de modérer ses effusions de délices spirituelles, d'arrêter ces torrents de voluptés dont leur âme était inondée, parce qu'un vieux vaisseau, tel qu'est le corps qui lui est uni, se rompt lorsqu'on le remplit de ce vin nouveau; quelle sera la jubilation et le transport des saints dans le ciel, puisque ces contentements ineffables ne sont que de légers essais, de faibles avant-goûts de ceux qui nous sont réservés dans la patrie: des miettes qui tombent de la table, des gouttes du fleuve impétueux dont la cité de Dieu est inondée; des étincelles de ce grand feu d'amour, qui nous embrasera et pénétrera la substance de nos âmes, comme un fer qui sort d'une fournaise et un cristal pénétré des rayons du soleil.

Seconde considération

Ceux qui auront part à la seconde résurrection, et seront jugés dignes de la gloire du siècle à venir, ne seront pas simplement semblables aux anges, mais au Dieu des anges : *cum apparuerit similes ei erimus*. La ressemblance de Dieu sera parfaitement rétablie en l'âme, elle sera comme une glace pure, qui recevra l'image du soleil de justice. Nous verrons Dieu tel qu'il est, *Videbimus eum sicuti est*. (I Joan., III.) Nous jouirons de son même bonheur; n'est-ce pas dire en deux mots tout ce qui se

peut dire; car, comme sa félicité consiste à se contempler et à s'aimer soi-même, ce sera notre unique occupation.

Mais ce qui mettra le comble au bonheur presque infini, c'est qu'il sera éternel, rien ne pourra jamais nous le ravir; nous participerons à l'éternité de Dieu. Le sort des élus est heureusement fixé : ils se voient invariablement attachés, aussi bien que les anges, au bien suprême, par les liens d'une charité immuable. Sans cette assurance, leur béatitude ne serait pas accomplie de tout point, elle serait défectueuse et mêlée d'amertume. Pourraient-ils sentir approcher le moment qui les priverait d'un si grand bien sans être agités d'inquiétudes et pénétrés de douleur; mais c'est une crainte qu'ils sont aussi peu capables d'avoir que de se délier de la sincérité et de la fermeté des promesses de la vérité même. Quelle joie inconcevable produit une pareille certitude : jouir éternellement de Dieu, vivre de sa vie, posséder à jamais le bonheur ineffable qu'il trouve en lui-même avec la proportion de l'Être créé à l'incrée.

Troisième considération.

Comme la peine la plus affligeante et la plus désespérante des réprouvés, est de savoir que leurs tourments n'auront point de fin, et que tant que Dieu sera Dieu, il faudra demeurer au milieu des brasiers dévorants; la joie la plus exquise, la plus excessive et pénétrante des élus est qu'ils ne peuvent plus déchoir de cet heureux état, qui n'est sujet à aucune révolution ni vicissitude. Chaque moment sera comme une éternité de joie; un jour éternel qu'aucune nuit n'obscurcira luit pour eux, ou plutôt l'agneau immortel sera leur lampe. La récompense se répandra comme un torrent, mais comme un torrent qui ne tarit point; ils seront dans des transports éternels d'allégresse : *Laetitia sempiterna super capita eorum*. O bienheureuse éternité, que les hommes te comprennent et te méditent peu! Qu'ils sont peu touchés des biens immenses que tu renfermes en ton vaste sein! Que le charme fatal des biens périssables est grand, puisqu'il nous obscurcit tellement l'idée de ces biens, lesquels seuls méritent ce nom, qu'elle n'est pas capable de balancer l'impression des biens et des maux sensibles les plus légers.

Plongés dans une paresse et une criminelle léthargie, nous ne voulons faire aucun effort pour entrer dans la véritable terre promise, ni faire trois pas pour monter sur le trône; cependant ce n'est que par beaucoup de sueurs, de travaux, de tribulations qu'on enlève une si riche proie et qu'on fait cette glorieuse conquête. Jésus-Christ, notre chef et notre modèle, n'a voulu entrer dans sa gloire qu'après une vie de souffrances et une mort ignominieuse.

Après cela, comment des pécheurs noirs de crimes prétendraient-ils se dispenser de marcher par cette voie épineuse, qu'il nous a tracée de son sang, et passer d'une espèce de paradis qu'ils se seront fait en cette vie à

celui de l'autre. Quoi, notre frère aîné, sur la conformité duquel notre prédestination est fondée, n'apporte qu'une couronne d'épines, et nous en voudrions une de roses; il a été pauvre et dans les travaux depuis sa jeunesse, et nous voulons jouir du repos, comme si nous étions parvenus au terme! un homme de douleur dans sa passion, et notre délicatesse s'alarme à l'approche des moindres maux, et pousse les hauts cris dès que leur pointe se fait un peu sentir! n'est-ce pas renoncer à la participation de sa gloire, puisque c'est rejeter la condition essentielle à laquelle elle est attachée : *Si compatimur et conregnabimus.* (II Tim., II.) Réveillons donc tout ce que le Seigneur nous a inspiré de foi, d'espérance et de charité pour être toujours en mouvement vers ces biens invisibles.

ORAIISON.

Heureux, Seigneur, ceux qui habiteront dans votre maison, ils vous loueront dans tous les siècles des siècles; ils seront rassasiés de ces chastes délices, et leur satiété n'éteindra pas leur avidité, parce qu'ils découvriront toujours de nouveaux sujets de vous aimer et vous glorifier. Il me semble que mon âme se délasse et se repose en considérant quelle sera sa joie, si votre miséricorde la rend si heureuse, que de vous posséder un jour; mais je voudrais qu'elle vous méritât auparavant. Oh! que j'ai commencé tard à m'enflammer de votre saint amour! Faites que je ne plaigne, ni peine, ni travaux pour parvenir à cette heureuse jouissance et que je compte pour rien toutes les souffrances de la vie, puisque dans le fond elles n'ont aucune proportion avec ce poids immense de gloire qui sera un jour découverte en nous.

Se pourrait-il bien faire que vous abandonnassiez un misérable et rejetassiez un mendiant; votre magnificence et votre miséricorde ont-elles des bornes? Comment les pouvez-vous mieux faire éclater qu'en me faisant grâce, et me traitant selon l'excès de votre bonté!

Comment vous osai-je encore demander cette grâce, m'en étant rendu si indigne par mes péchés et mes ingratitude!

Accordez pour la gloire de votre nom à mes instantes prières, ma parfaite conversion.

Serai-je assez heureux, ô Jésus! pour que vous daigniez vous souvenir de moi, lorsque vous viendrez prendre possession de votre royaume.

Faites que je vous aime d'un amour solide et inébranlable, que je m'attache de toutes mes forces à votre main toute-puissante, afin qu'elle me soutienne jusqu'à la fin de ma course et qu'elle me garantisse de toutes sortes de tentations.

Inspirez-moi du dégoût pour toutes les choses d'ici-bas et du goût pour les biens du ciel; faites-moi de vifs et de sanglants reproches, lorsque je m'attache à des plaisirs sensibles; convainquez-moi bien qu'un chrétien n'est pas pour le siècle présent, mais pour le

siècle futur, qu'il n'est pas fait pour le temps mais pour l'éternité, et qu'il faut la mériter par le sacrifice de toutes les passions et les satisfactions sensuelles.

O Dieu, que les yeux qui auront le bonheur de vous contempler seront saints et vigoureux, qu'ils seront purs et perçants! Purifiez mon cœur, afin qu'il vous voie; traînez-moi après vous à l'odeur de vos parfums. Il vaut mieux que vous me fassiez une salutaire violence en m'effrayant par vos menaces, en me frappant de votre verge paternelle, que me laisser enseveli dans ma mollesse. Viendra le temps où je n'aurai plus besoin d'être entraîné et que je volerai me réunir à l'objet de ma béatitude, comme un aigle qui fond sur sa proie.

DIXIÈME ET DERNIER JOUR.

DE LA FIDÉLITÉ A SES DEVOIRS.

Méditation pour le matin

DES OBLIGATIONS DU BAPTÊME.

Première considération.

Si on veut sincèrement se renouveler et établir sa conversion, non sur le sable mouvant; j'entends par là des résolutions imaginaires, qui n'ont point de racine dans le cœur et n'ont pour principe qu'une crainte servile; mais sur la pierre ferme, qui n'est autre que Jésus-Christ, et son amour inséparable de la disposition inébranlable de marcher en sa présence dans la justice et la sainteté le reste de ses jours; il faut, selon les saints Pères, retourner à l'origine de la foi; ils entendent par là qu'on étudie les obligations qu'impose le baptême et qu'on se propose de les remplir fidèlement; c'est pour cela que selon la discipline des premiers fidèles pour la pénitence, il y avait une classe qu'on appelait des *Écouteurs*, où ceux qui avaient violé les vœux du baptême, confondus avec les catéchumènes, recevaient les premières instructions nécessaires à ceux qu'on initiait à nos mystères, supposant qu'ils ne les avaient jamais comprises, puisqu'ils s'étaient oubliés jusqu'à trahir des promesses si solennelles et si authentiques faites à la face des autels.

Le fond de la religion chrétienne consiste dans la connaissance de deux hommes; le premier et le second Adam, l'un principe de vie, l'autre principe de mort; l'un qui engendre des criminels comme lui, l'autre qui par une seconde naissance toute spirituelle efface la tache d'origine et purifie de toutes les autres souillures qu'on peut y avoir ajoutées. Jésus-Christ est ce nouvel homme par qui nous recevons tous ces avantages; d'ennemis de Dieu que nous étions, d'enfants de colère et d'esclave du démon, il nous rend enfants de Dieu, ses frères adoptifs; les temples du Saint-Esprit; il nous incorpore à soi et nous rend les membres du corps sacré dont il est le chef; de vases d'immondices, il nous fait des vases d'honneur et de miséricorde préparés pour la gloire.

Seconde considération

Le baptême est une alliance que l'homme contracte avec son Dieu, plus sainte, plus étroite et plus glorieuse aux chrétiens, que celle qu'il avait daigné contracter avec le peuple juif, dont la circoncision était comme le sceau. Moïse, simple serviteur, était médiateur de la première alliance; Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel et égal à lui, l'est de la seconde; la loi ancienne était impuissante et ne conduisait rien à la perfection et ne promettait à ses observateurs que des biens terrestres, et par là la mauvaise disposition de ces hommes charnels irritait plutôt leur cupidité qu'elle ne la modérait; la nouvelle nous a découvert de nouvelles routes et nous apprend à être parfaits comme notre Père céleste est parfait. L'Ancien Testament laissait les hommes éloignés de Dieu et même opposés à lui, c'étaient des cœurs incirconcis, le Nouveau les réconcilie, les unit, leur donne l'esprit d'adoption, qui fait recourir à Dieu, comme à un père plein de tendresse: aussi cette première alliance devait être abolie, comme défectueuse pour faire place à cette dernière qu'il a contractée avec l'Eglise, et qui répondant à la charité inaltérable qu'il a pour elle, sera irrévocable et perpétuelle; il en est de même pour chacun de ses enfants en particulier, pourvu qu'il ne se trahisse pas lui-même, mais qu'il observe ponctuellement les conditions du traité; car ce n'est pas l'extérieur du sacrement et l'ablution du corps, qui nous distingue des réprouvés; mais la grâce cachée sous le signe extérieur. La pureté et la sincérité du cœur nouveau qu'elle forme en nous, et l'exactitude à garder ce qui est porté dans l'alliance, et satisfaire à ses engagements: nous y sommes d'autant plus obligés, que tout le fruit en est pour nous et qu'on nous y donne un royaume et un royaume d'une magnificence infinie presque pour rien.

Troisième considération.

Voici à quoi Dieu veut bien, par un excès de bonté, s'engager de sa part. Il fait passer de la famille profane d'Adam dans la sienne propre, il nous incorpore à son Fils unique comme ses membres vivants animés de son esprit, nous applique les fruits de sa mort et nous la rend aussi efficace et plus utile, pour expier en nous le péché et nous en séparer, que si nous étions nous-mêmes sacrifiés à Dieu et détruits par la mort. Il en est de même de sa résurrection, qui imprime en nos âmes une vertu divine pour les faire vivre de leur véritable vie, et ranimera même un jour nos corps corruptibles réduits en poussière.

La mort de Jésus-Christ nous est tellement appropriée par ce sacrement, que son sacrifice et la satisfaction qu'il a offerte à la majesté de son Père, deviennent les nôtres aussi véritablement que si nous avions été crucifiés, et même d'une manière infiniment plus digne, plus efficace, plus honorable à Dieu, à raison de la dignité infinie de la personne du Verbe en qui se sont opérés

ces mystères. La vie nouvelle que son Père lui communiqua au sein du tombeau nous est tellement communiquée, que saint Paul ne fait pas difficulté de dire que de morts que nous étions par le péché, Dieu nous a rendu la vie en son Fils bien-aimé, nous a ressuscité en lui et fait asseoir à sa droite: parce qu'en vertu de la résurrection et de l'ascension de notre chef adorable, le baptême nous rend aussi vivants devant Dieu que si le péché ne nous avait jamais privés de cette vie surnaturelle; et nous en donne même une plus abondante que si Adam eût persisté dans la justice, et fera une effusion plus abondante de sa gloire dans le ciel. O miséricorde incompréhensible! ô invention surprenante de la sagesse de Dieu, qui fait tourner à notre avantage un péché ineffable en soi et dans ses suites, et comme il n'a rien à donner de plus grand que soi-même, il se donnera éternellement à ceux qui auront gardé fidèlement ce pacte de vie et de paix.

Plût à Dieu que nous fussions aussi exacts et fidèles de notre part à en exécuter les conventions. Quelles sont-elles? Rappelez les interrogations que fait le ministre du sacrement au baptisé, qui y répond par la bouche de ses parrain et marraine. Ne renoncez-vous pas au monde? J'y renonce, dit-il, et le déteste comme l'ennemi de Jésus-Christ et de sa croix; on ajoute: Ne renoncez-vous pas au diable, le prince de ce monde ténébreux, à ses œuvres, c'est-à-dire à tous désirs, paroles, actions contraires à la loi divine, surtout à l'orgueil, principe de tout péché, et à ses pompes, lesquelles ne sont autres que les vanités du monde: le luxe, et tout ce qui sert à entretenir en nous l'esprit d'ambition et de vaine gloire, à réveiller et enflammer les passions, comme les comédies, les opéras, les danses, les bals, les spectacles profanes et les divertissements déréglés? Vous avez répondu à la face du ciel et de la terre: *Abrenuntio*, j'y renonce. Je veux être crucifié au monde, et que réciproquement il me soit crucifié; c'est-à-dire je le regarde avec la même horreur qu'un cadavre attaché aux fourches patibulaires, et consens d'en être considéré de même. Vous avez promis d'observer tout l'Évangile et d'entrer dans la pratique de toutes les maximes adorables que le Verbe incarné nous a enseignées de sa propre bouche. C'est entre ses mains que nous avons fait vœu d'observer la loi d'une religion dont il est le fondateur, comme les vœux de chaque ordre lient ceux qui s'y engagent à leur profession; vœux primitifs, indispensables, les plus saints de tous par lesquels on s'engage à être des adorateurs en esprit et en vérité, de considérer l'Évangile comme sa règle, servir Dieu par Jésus-Christ, lui rapporter toutes ses actions, ses paroles, ses pensées, ses désirs, et s'unir à lui par les liens de la foi, de l'espérance et la charité; trois vertus dont la première regarde particulièrement le Père; la seconde, le Fils; la troisième, le Saint-Esprit.

Quatrième considération

Si l'Évangile est la règle des chrétiens, peuvent-ils se dispenser de l'étudier, et combien sa lecture leur doit-elle être chère et familière? C'est le testament de notre Père, le titre de notre consécration baptismale, le contrat de notre alliance; c'est où sont contenues les promesses mutuelles de Dieu envers nous et de nous envers Dieu. Ce livre ne devrait-il pas faire notre plus sérieuse occupation et nos chastes délices? Quel amour, quel goût, quelle avidité devrait être la nôtre pour dévorer un livre qui nous tient lieu de la présence visible de Jésus-Christ, et nous retrace ses paroles, ses actions, ses miracles, ses souffrances? Malheureux qui se prive d'une consolation si solide et d'un secours si puissant, et lui préfère des lectures d'ouvrages (je ne dis pas de ceux dont le démon est auteur, mais de piété) dans lesquels il se mêle toujours quelque chose de l'esprit de l'homme, et qui n'approchent jamais de la pureté, de la source et de l'onction qui y est répandue. Non, il n'y a rien de comparable à ce précieux volume, plus capable de détruire l'orgueil et d'inspirer l'amour des biens invisibles, où l'amour du Père éternel pour les hommes éclate davantage, et dans lequel on goûte mieux les prémices de cet esprit sacré qu'il donne ici-bas comme un gage de la plénitude qui inondera dans le ciel les élus. N'est-ce pas être cruel à soi-même que de laisser la source de ces eaux qui rejaillissent à la vie éternelle, pour s'aller désaltérer dans des ruisseaux qui n'ont jamais sa bonté.

ORAIISON.

Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous être fait connaître à lui, ou qu'est-ce que le fils de l'homme, pour qui vous faites paraître tant d'estime, et contracter une alliance si étroite avec lui!

Mais combien l'amour que vous avez pour nous surpasse-t-il celui que vous avez marqué aux Juifs, et quelle préférence n'avez-vous pas faite de l'Église à la Synagogue; vous n'aviez établi pour cette dernière que des ablutions et des purifications incapables de nettoyer l'âme de ses souillures, au lieu qu'ayant choisi l'autre pour votre épouse, vous l'avez sanctifiée en la purifiant par le baptême d'eau, par la parole de vie.

Je vous adore, ô Jésus, comme l'auteur et l'instituteur du sacrement de baptême; je vous adore humilié sous la main de votre précurseur, recevant son baptême, et donnant par là à l'élément de l'eau la vertu de purifier nos âmes.

J'adore votre côté sacré percé sur la croix par le fer de la lance, d'où l'eau et le sang, figure du baptême et de l'Eucharistie, sont découlées. Faites-m'en comprendre la sainteté, les obligations, que je n'ai guère mieux connues dans un âge avancé que lorsque je le reçus au sortir du sein de ma mère.

Je ratifie de toute la plénitude de ma vo-

lonté les engagements que j'y ai contractés; je déteste le monde comme votre ennemi irréconciliable, comme le meurtrier de Jésus-Christ mon Sauveur; je ne veux point être du monde, puisqu'il a protesté qu'il n'en était point, et qu'il a même déclaré qu'il ne priait pas pour lui, et l'excluait de ses prières comme anathème. Je n'ai que trop servi son principe abominable, j'y renonce solennellement aussi bien qu'à ses œuvres, à ses pompes et tout ce qu'il suggère à ses membres et à ses esclaves; je veux vous appartenir, ô Jésus, et me lier à vous par les liens les plus étroits. Je jure et je proteste hautement d'observer toutes vos lois sacrées; je les veux étudier dans le livre de votre Évangile pour en pénétrer l'étendue; que j'en fasse ma nourriture la plus délicieuse; faites que je ne rougisse plus de cet Évangile, et puisque j'ai eu le malheur de faire trophée du vice, que je fasse dorénavant gloire de vivre conformément à ces saintes maximes; rendez-moi fidèle à marcher dans la voie étroite qu'il prescrit, et à porter tous les jours ma croix à votre suite.

Pour le soir.

Première considération

Considérez qu'au baptême vous n'avez pas fait seulement profession de l'Évangile, mais de Jésus-Christ même. Il est la fin de la loi et la loi vivante à laquelle il faut conformer toute notre conduite. C'est ce divin original qui fut montré à Moïse sur la montagne, et que le Père éternel nous propose à tous comme l'objet de notre étude et de notre imitation; nous ne sommes chrétiens que pour entrer dans ses sentiments et les dispositions de Jésus-Christ, que pour l'exprimer dans nos mœurs, pour retracer ses mystères, continuer sa vie sur la terre. Nous devons agir en toutes rencontres par le mouvement de l'esprit de Jésus-Christ, entrer dans ses inclinations, le suivre dans ses voies, copier tous les jours quelques traits de son humilité, de sa douceur, de sa patience, de sa charité, du zèle de la gloire de son Père. Il faut sans cesse avoir les yeux du cœur ouverts sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, et travailler sans relâche à nous dépouiller de tout ce qui tient de la ressemblance et la génération du vieil homme pour nous revêtir du nouveau. Tout le temps de la vie présente nous est donné pour nous vider d'Adam et nous remplir de Jésus-Christ, pour tendre à cette divine ressemblance, sans laquelle nous ne pouvons éviter d'être méconnus et rejetés de son Père.

Seconde considération.

Toute la doctrine de Jésus-Christ se réduit, selon saint Paul, à renoncer aux désirs du siècle et vivre avec tempérance, justice et piété dans l'attente de la bienheureuse immortalité. Il n'y a qu'à développer ce précepte; la renonciation à l'impiété et aux dé-

sirs des choses du monde n'est autre chose que le dépouillement du vieil homme, qui se corrompt par le désir des choses fausses que nous venons d'expliquer. Voyons en quoi consiste la tempérance, elle surpasse de beaucoup celle dont les philosophes ont donné des règles, car ne connaissant pas la plaie profonde que nous avait faite l'intempérance de notre premier père, ils ignoraient que son péché, et tous ceux que nous avions commis par notre propre volonté, nous ont privés de tous les droits que nous avions aux créatures, lesquels ont été pour ainsi dire confisqués à la justice divine, et que ce n'est que par Jésus-Christ que nous en avons recouvré l'usage nécessaire; on ne peut excéder sans attentat les bornes de cette nécessité sans usurpation et sans une espèce de révolte contre le Créateur. La tempérance chrétienne va plus loin que le retranchement des plaisirs superflus; elle nous oblige comme malades à observer un régime rigoureux, je veux dire nous mortifier sans cesse, et crucifier la chair avec ses désirs déréglés, à renoncer à nous-mêmes, nous séparer de tout ce qui fortifie l'empire des sens, fermer la porte aux tentations, fuir une vie molle pour en mener une pénitente, enfin traiter notre corps d'une part comme un ennemi, comme un corps de péché dont il faut craindre les saillies, et de l'autre comme un temple et un sanctuaire qu'il faut bien prendre garde de profaner et de déshonorer par la moindre action qui blesse la bienséance.

La justice dont nous sommes redevables les uns aux autres est aussi toute autrement parfaite que celle que les sages du paganisme ont connue, et que celle encore que Moïse avait établie parmi les Juifs par ordre de Dieu, car elle ordonnait le talion pour mettre des bornes à la vengeance; celui de l'Évangile est de prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient, et combler de bien ceux qui nous haïssent sans sujet. La justice chrétienne n'est pas limitée à rendre à un chacun ce qui lui appartient selon les lois civiles; mais, comme elle a un principe plus noble et plus étendu, qui est le feu du Saint-Esprit répandu dans nos cœurs, et un modèle plus divin, savoir l'exemple d'un Dieu fait homme pour racheter les hommes, quoique ses ennemis; elle nous impose une si étroite obligation, non-seulement de ne faire aucun tort au prochain, mais encore de lui faire tout le bien qui dépend de nous, selon les divers engagements de la Providence, qu'on ne peut faire réflexion sur le peu de rapport de la vie du commun des chrétiens à ses devoirs essentiels sans être saisi de frayeur.

Ceux qui nous lient à Dieu le sont encore bien davantage, puisqu'ils sont les premiers de tous, et que Jésus-Christ est principalement descendu du ciel pour nous enseigner cette piété, et former à son Père des adorateurs qui l'adorassent en esprit et en vérité. Or, nul ne peut être tel qu'il n'ait une foi entière à sa parole, une ferme espérance en ses promesses, une confiance parfaite à sa bonté,

une humble soumission à ses ordres, qui fasse recevoir également de sa main les adversités et les prospérités, un amour et un cœur d'enfant envers un père si aimable; une sainte jalousie pour sa gloire, un zèle ardent contre les péchés qui l'outragent, une application infatigable à la prière, une haine irréconciliable du monde, son ennemi, et de ses maximes empoisonnées, et un soin religieux d'étudier et de pratiquer constamment toutes celles que la Vérité incarnée nous a daigné enseigner.

Troisième considération.

Les violateurs de la loi de Moïse étaient punis de mort sans miséricorde; quel supplice ne méritent donc pas les transgresseurs de la loi nouvelle? Quels tourments ne sont pas préparés à ceux qui, par une vie débordée, insultent au Fils de Dieu, foulent aux pieds le sang de la nouvelle alliance par lequel ils avaient été sanctifiés et font outrage à l'Esprit de grâce; que leur reste-t-il, qu'une attente effroyable du jugement de Dieu, et des flammes vengeresses qui doivent dévorer ses ennemis? Le prévaricateur d'une loi charnelle, qui devait être abolie pour faire place à un culte plus parfait, ne trouvait point de grâce auprès des hommes, et le parjure qui viole une loi infiniment sainte et éternelle serait impuni! ah! Dieu saura bien venger et venger en Dieu la profanation de son alliance.

Que deviendrons-nous donc, nous à qui la conscience reproche de si fréquents violents, et qui nous sommes pervertis presque dès que nous sommes sortis du sein de nos mères. J'entends l'Apôtre bien-aimé qui nous rassure: Je vous écris ceci afin que vous ne péchiez point; si, néanmoins, quelqu'un a le malheur de pécher, qu'il ne se désespère pas, il y a une puissante ressource, c'est Jésus-Christ, la victime de nos péchés, et qui fait présentement en notre faveur les fonctions d'avocat, et lui montre ses plaies; que n'obtiendra pas un tel médiateur qui nous revêt de sa justice et nous applique ses mérites infinis? On peut avoir une confiance sans bornes en un sang dont le prix ne se peut épuiser, lorsqu'on est véritablement touché du regret de ses crimes.

Il est vrai qu'il n'y a plus de second baptême; ce sacrement imprime caractère et ne se réitère pas: n'espérez plus d'être plongés dans cette piscine salutaire, il ne nous reste plus, pour entrer dans nos premiers droits à l'héritage céleste, qu'un baptême laborieux, composé de nos larmes et de satisfactions pénibles, unies à celles de Jésus-Christ; ce n'est plus que par de grandes humiliations, de profonds gémissements, le retranchement des plaisirs mêmes licites, les macérations de la chair, des jeûnes fréquents, des veilles, des aumônes abondantes que s'abolit cette cédule funeste par laquelle nous nous étions engagés au démon. Oh! combien faudra-t-il de larmes amères pour chasser le venin qui avait pénétré nos moelles, et recouvrer une santé prodiguée avec

tant de folie et d'emportement. Ainsi nous avons ajouté aux obligations indispensables du baptême celle de la pénitence, qui ne l'est pas moins : notre salut ou notre perte éternelle sont attachés à l'observation exacte de ce double devoir.

Quatrième considération.

Outre ces obligations, il y en a encore une qui n'est pas moins négligée que les précédentes ; c'est de remplir les devoirs de notre état particulier. Il est certain qu'outre les obligations générales du christianisme, il y en a de particulières pour tous les chrétiens. Chacun a sa vocation particulière, qui lui est assignée par la disposition adorable de la Providence : les uns sont appelés à l'état religieux ou sacerdotal, les autres au mariage ; les uns exercent la magistrature, d'autres la fonction de juge, le négoce, la médecine, un art mécanique ; chacun a son don de Dieu, il n'y a personne à qui il ne départe quelque talent ; la bonne éducation des enfants et l'application au domestique est, selon saint Paul, le partage d'une mère de famille, sans cela point de salut pour elle. Un juge ou un magistrat qui consumerait tout son temps à la prière ou à visiter des malades, prendrait le change, et serait dans l'illusion : l'ordre demande qu'il étudie les lois, qu'il règle la police, et qu'il se donne tout le mouvement nécessaire pour prévenir les dérèglements ou y remédier.

Cependant l'inconstance du cœur humain, sa légèreté, son inquiétude, sa bizarrerie et son travers d'esprit sont tels, qu'il se dégoûte de son état et s'ingère dans celui d'autrui ; il aspire à ce qu'il n'a pas et néglige ce qu'il a : ainsi il consume vainement ses forces. Dieu ne lui tiendra pas plus de compte d'un travail auquel son caprice ou sa vanité l'applique, que d'une entière oisiveté ; l'action et l'inaction le perdront également.

Si un sage du paganisme a pu dire qu'aucune partie de la vie de l'homme n'était exempte de quelque devoir, combien cela est-il plus vrai du chrétien, dont tous les moments doivent être réglés par la sagesse, et qui est le membre d'un chef appliqué sans relâche à l'œuvre qui lui avait été commise par son Père, et qui devraient dire ainsi que lui aux approches de la mort : *J'ai pleinement consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire.* Combien s'en trouverait-il peu qui pussent tenir ce langage ? la plupart n'ont pas encore alors songé sérieusement à ce pourquoi ils étaient au monde ; ils en sortent les mains vides ; ils se font alors un plan d'une vie sérieuse et occupée à ce qui serait dans l'ordre de leurs devoirs, mais ce n'est qu'un plan

imaginaire, puisqu'il n'y a plus de temps pour eux, et que le mal est sans ressource. Il faut donc remplir ses devoirs particuliers ? cela ne suffit pas, car on s'y peut porter par vanité et par des motifs humains ; il faut être fidèles à ses devoirs par amour de la justice, par esprit de pénitence et d'obéissance à la volonté de Dieu, et pour honorer la fidélité avec laquelle Jésus-Christ a accompli sur la terre celle de son Père, dont il faisait sa nourriture la plus délicieuse.

ORAISON.

Nous reconnaissons avec confusion que nous nous sommes de nouveau fermé le ciel par une infinité de péchés commis après le baptême, que nous avons fait injure à l'esprit d'adoption et crucifié derechef votre Fils unique dans nos cœurs. Quoi ! Père céleste, n'auriez-vous qu'une seule bénédiction à donner ? où est la tendresse de vos entrailles ? sont-elles fermées absolument ? nous avons péché contre le ciel, nous ne sommes pas dignes d'être appelés vos enfants, mettez-nous au rang des mercenaires.

Hélas ! Seigneur, que nous connaissons tard l'excellence du baptême et la dignité d'un chrétien ! J'entrevois présentement à la faveur de votre lumière, quelle doit être l'innocence et la pureté de sa vie, quelle horreur du péché qui viole sa consécration et le rend sacrilège ; quel mépris pour les biens de la terre ; quelle ardeur pour ceux du ciel ; quel attachement à Jésus-Christ, quelle application à ses mystères, quelle reconnaissance pour avoir été tiré de la famille profane d'Adam, pour lui être incorporé ; quel dévouement à tout ce qui regarde ses intérêts, quel goût pour sa parole, quelle joie dans la participation de ses souffrances, quelle estime et quel amour pour tout ce qui est de la vie de la foi. Oubliez mes ignorances et les péchés de ma jeunesse, je n'ai que trop vécu en païen, je veux, avec le secours de votre grâce, vivre en chrétien et répandre la bonne odeur de Jésus-Christ ; je m'offre et me consacre à vous, ô Trinité adorable, pour être dédié à votre culte ; je ratifie avec joie tous les engagements de mon Baptême, j'ai horreur de les avoir violés ; oubliez mes perfidies, je me propose, moyennant votre secours, d'exécuter tout ce qui a été transigé en mon nom, aussi bien que de remplir les devoirs particuliers de mon état. Confirmez par votre miséricorde et votre vertu toute-puissante, ce qu'il vous a plu opérer en moi. Achevez votre ouvrage, afin que la gloire vous en soit uniquement rendue.

MÉDITATIONS

POUR

UNE SECONDE RETRAITE DE DIX JOURS.

EN FAVEUR DE CEUX QUI SOUHAITENT SE RENOUVELER DANS LA PIÉTÉ.

PREMIER JOUR

SUR LA RECHUTE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Il y a tout sujet de présumer que les conversions suivies de promptes rechutes sont fausses et illusoires. Car quoique le Saint-Esprit ne prenne pas une possession inaliénable des âmes dans lesquelles il vient par les sacrements, il ne prétend pas y faire un séjour passager, ainsi que dans une hôtellerie, mais y résider pour toujours, comme dans sa maison et son temple. Une vie composée d'un cercle perpétuel de confessions et de crimes, n'est rien moins qu'une vie chrétienne, c'est un monstre inconnu à l'antiquité; les saints Pères jugeaient que c'était faire une plus grande injure à Jésus-Christ de se remettre au nombre de ses disciples pour le trahir immédiatement après, que de demeurer toujours hors de sa compagnie; c'est ce qui les rendait si circonspects, je ne dirai pas à absoudre les pécheurs, mais à les admettre à la grâce de la pénitence. Si on n'était pas fidèle à la conserver, ils ne l'accordaient plus de nouveau, mais les abandonnaient à la divine miséricorde. Dieu a voulu, dit Tertullien, qu'il y eût encore une porte ouverte aux hommes après la rémission de leur péché au baptême, mais pour une seule fois seulement, et jamais plus à l'avenir, car n'est-ce pas bien assez? on vous accorde ce que vous ne méritez pas, puisque vous avez perdu, par une malice toute volontaire, ce qui vous avait été donné par une bonté toute gratuite.

La discipline de l'Eglise a pu varier en ce point, et a varié effectivement, mais l'esprit qui la régit, lequel n'est autre que le Saint-Esprit, est invariable dans le changement de police et de conduite extérieure; ses maximes sont la loi même éternelle et immuable, il sera toujours vrai que la tristesse, qui est selon Dieu, c'est-à-dire, la pénitence formée par son Esprit, est ferme et stable; que la justice chrétienne est constante de sa nature, et ne se perd et ne se recouvre pas avec la facilité qu'on imagine. Ainsi, au lieu que Jésus-Christ disait de la mort de Lazare son ami, que ce n'était qu'un sommeil, et que Dieu l'avait permise pour sa gloire; on peut dire de ces prétendues résurrections, qui ne

durent guère plus de temps que celui que Lazare fut enfermé dans son tombeau, qu'elles ne sont pas à la vie, mais à la mort, afin que le démon soit glorifié par elles. Je sais que la tentation peut être si violente qu'on y succombe, et qu'on oublie les meilleures résolutions, mais ce malheur dans la voie ordinaire n'arrive à ceux que je suppose rétablis en grâce, ni si tôt, ni si fréquemment, et en ce cas ils n'ont pas assez de larmes pour le pleurer le reste de leurs jours, pour le réparer, ou le prévenir s'il n'est pas arrivé. Voyons, dans les considérations suivantes, quel en est l'extrême danger.

Seconde considération.

Quoique les attributs de Dieu soient infinis en eux-mêmes, les effets extérieurs qu'ils produisent sont limités: sa bonté et sa miséricorde sont un trésor inépuisable; les grâces néanmoins qui en découlent sont bornées à une certaine mesure, si on a le malheur d'en abuser, et de combler celle de ses crimes, il ferme son trésor et resserre sa main, ou n'accorde plus que ces grâces générales et inefficaces, qui n'amollissent pas la dureté du cœur. Cette vérité terrible est établie en trop d'endroits de l'Ecriture pour être contestée. Il est vrai que, comme on ignore cette mesure, et que Dieu se plaît quelquefois pour la gloire de sa grâce à la faire surabonder, où il y a eu un amas monstrueux de crimes, les plus grands pécheurs ne doivent jamais désespérer; mais aussi ont-ils lieu de craindre que l'abus de la grâce de la conversion ne soit le sceau de leur réprobation, et que la porte des miséricordes ne soit fermée sans retour. Il avait bien voulu oublier les péchés innombrables, commis depuis votre baptême; il vous avait présenté dans le sacrement de pénitence une planche favorable, pour vous sauver du naufrage; il vous avait ouvert une piscine salubre, pour purifier les souillures contractées par votre propre volonté; et vous avez profané ce second baptême, vous avez crucifié de nouveau Jésus-Christ et foulé son sang adorable à vos pieds; comprenez-vous l'excès de cet outrage et de cette indignité, en pénétrez-vous toute l'horreur? Tertullien va nous en donner quelque idée. Il semble, dit ce docteur, que le pécheur ait voulu faire l'essai de deux maîtres différents, Dieu et le démon, et que les ayant comparés l'un avec l'autre, quelle étrange parallèle! il a pro-

noncé en faveur du démon, non par ses paroles, mais par ses actions; ce qui est bien plus formel et plus expressif, il a décidé par cette préférence abominable et monstrueuse, qu'il lui a donnée au-dessus de son Créateur et de son Rédempteur, qu'il valait mieux s'attacher au bourreau qu'au meilleur de tous les pères et de tous les rois; cieux, frémissez d'étonnement; portes du firmament pleurez, et soyez inconsolables: voilà ce que font tous les jours ceux qui préfèrent le plaisir si court du péché à la douceur de l'amour divin, le monde perfide et ennemi de la croix à Jésus-Christ, le trouble des passions à la paix et à la sérénité de la conscience, les divertissements vains et profanes à la tristesse salutaire de la pénitence, les biens sensibles et passagers aux biens éternels et immuables, n'est-ce pas plus qu'il ne faut pour changer toute la bonté de Dieu en fureur et pousser sa patience à bout?

Savez-vous, âmes déloyales et sans foi, en quel état la rechute vous réduit à ses yeux, jusqu'où vous êtes dégradées et avilies; vous êtes moins qu'un Juif, lequel n'a violé que la loi de Moïse, vous violez celle de Jésus-Christ, vous lui arrachez un de ses membres, pour le faire entrer dans le corps du démon, les Juifs ont rejeté Jésus-Christ, mais revêtu d'infirmités; s'ils l'ont crucifié, c'est dans l'ignorance, ils ont servi sans le savoir aux desseins de Dieu, qui voulait par ce moyen opérer le salut des hommes. Mais qu'un chrétien humilie Jésus-Christ glorieux après l'avoir connu, s'être nourri de sa parole, de son corps adorable, quel oubli! quel attentat! quelle ingratitude! est-ce trop d'un enfer pour la punir?

Vous ne vous ravalez pas seulement au-dessous des Juifs, mais encore au-dessous des païens. L'apostasie qui vient du choix de la volonté est tout autrement criminelle que l'infidélité dans laquelle on se trouve engagé par le malheur de la naissance; l'un pèche au milieu des ténèbres, l'autre de la lumière. L'un n'a reçu que des grâces générales, et a été traité en étranger, celui-ci a reçu des grâces spéciales, et mis au rang des domestiques de la foi et des enfants, quoi de plus insupportable à Dieu que de s'en voir trahi? Ecoutez comme il s'en plaint par son prophète: Si un ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais souffert; si l'm'avait persécuté, je me serais mis à couvert des efforts de sa haine, mais c'est de vous que j'ai reçu un si sanglant outrage, vous que j'honorais d'une si étroite confiance, que j'avais admis à ma table, et que je faisais boire dans ma coupe, et malgré tant de marques de distinction et de tendresse, vous lui plongez le poignard dans le sein; ne vaudrait-il pas mieux que vous ne fussiez jamais venus au monde, ainsi que Jésus-Christ le dit du perfide Judas, vous lui faites la même horreur que font à nos sens ces animaux qui retournent à ce qu'ils avaient vomi, ou ces autres, lesquels après avoir été lavés, se vautrent de nouveau dans la fange; c'est à quoi le Saint-Esprit compare les pécheurs de rechute, le cœur se

soulève à cette seule image, et peut-être est-il insensible à la vérité qu'il signifie; Dieu ne les regarde plus que dans sa colère et son indignation, il répand des ténèbres pénales sur leurs cupidités, il les livre à des passions honteuses, il les laisse jouir sans remords des objets de leurs passions, et s'engraisser comme des victimes destinées à être immolées à sa vengeance; voilà la conduite ordinaire qu'il garde à leur égard; que fera un misérable pécheur abandonné de son Dieu?

Troisième considération.

Ce n'est qu'à regret que Dieu abandonne, et lorsqu'il y est comme forcé par les lois de sa justice et de sa sagesse; mais le danger est plus grand de la part du démon, qui est ulcéré d'envie contre les hommes, et met toute sa joie à les séduire et à les engager dans les liens du péché, pour les rendre ensuite compagnons de ses tourments et exercer sur eux un empire plein de rage; sa haine contre le règne spirituel de Jésus-Christ est démesurée et inconcevable; il ne cherche qu'à lui enlever les âmes qu'il s'est acquises au prix inestimable de son sang; mais il est particulièrement animé pour reprendre celles qu'il a déjà possédées et que la grâce des sacrements avait affranchies de sa tyrannie; jamais plus furieux que lorsque le pécheur est pleinement dégagé de ses fers. Eh! de quel œil peut-il voir tant de péchés anéantis dans son esclave? tant d'effets de mort détruits? tant de causes de damnation abolies? la cédule qui vous y engageait et qu'il tenait entre ses mains biffée et déchirée? Rien ne lui est plus insupportable que de voir qu'il doit être un jour jugé et condamné aux flammes par celui qu'il s'attendait d'y tourmenter, et qu'il avait foulé sur la terre à ses pieds comme de la boue; c'est pourquoi il veille, il dresse ses batteries, il l'attaque et l'assiège de toutes parts; il fait les derniers efforts pour reprendre la citadelle dont il a été chassé. Artifices, ruses, violences, caresses, adversités, prospérités, tout est mis en usage par cet esprit malin, tout lui sert d'armes; quels transports et quel triomphe s'il vient à bout de ses souhaits cruels et détestables; c'est alors qu'il insulte en quelque sorte à Jésus-Christ, notre légitime maître, qui lui avait arraché sa proie.

C'est une application infatigable à la conserver; s'il tombe un grain de semence de la parole, il l'enlève dans le moment; il ôte de ce cœur toutes les marques de sa consécration pour le remplir de fumier et en faire une caverne de voleur; et comme s'il ne s'en fiait pas à soi-même tout seul, il s'associe sept autres esprits de malice plus méchants que lui pour garder sa conquête: *Assumit septem spiritus secum nequiores se* (Luc. XI); ces paroles sont de Jésus-Christ. Or le nombre sept étant universel dans l'Écriture, signifie beaucoup plus que dans son sens naturel. Ainsi il nous a voulu faire entendre qu'un pécheur qui retombe dans ses désordres, est sept fois plus cou-

pable et plus en danger de se perdre qu'il n'était auparavant, ou plutôt plus qu'on ne peut se l'imaginer. O état funeste et déplorable ! un forçat de galère, chargé de sept chaînes de fer, nous ferait compassion ; quelle frayeur ne nous doit donc pas donner l'idée d'une âme captive, par sa rechute, d'une légion de démons ? il n'y a souvent qu'elle qui n'en est pas touchée, parce que le plus ordinaire effet de cette nouvelle possession est l'insensibilité et la fausse paix.

Quatrième considération.

Le danger est encore plus grand de la part du pécheur de rechute, contre lequel le démon ne prévaudrait jamais, s'il ne lui fournissait des armes et ne se trahissait lui-même ; mais ce misérable ennemi de soi-même ne lui fournit que trop par le dérèglement de ses passions et surtout par les traces que les plaisirs infâmes gravent dans l'imagination, de quoi se rendre le maître des dehors et du corps de la place.

L'homme, à la différence de l'ange et du démon, qui s'attache invariablement à ce qu'ils ont une fois embrassé, peut changer de sentiments et découvrir de nouveaux motifs dans un objet qui le porte à s'y attacher ou à s'en éloigner ; mais le propre de la rechute est de fixer dans le mal et de déterminer la volonté à persister dans la situation où elle s'est mise, car elle enferme une malice diabolique ; mais quand il y en aurait moins que d'infirmité, le retour à la vie et le recouvrement de la liberté ne seraient pas moins difficiles. Sera-ce par la fréquentation des sacrements, par de bonnes lectures, par l'assiduité à entendre la parole de Dieu, par de fréquents entretiens avec ses serviteurs ? mais tous ces remèdes n'ayant rien opéré lorsqu'il y avait le plus de lieu d'en attendre du succès, peut-on se le promettre présentement que la constitution est ruinée et que la pointe des vérités est émoussée ? Le pécheur est devenu comme un sel affadi auquel on ne peut plus rendre son acrimonie ; les objets les plus terribles que propose la religion effleurent à peine la surface de l'âme ; elle connaît l'opprobre et l'infamie de la servitude ; elle aime toutefois, et ne peut se résoudre à briser ses fers : comme un esclave qui, ayant tenté à diverses reprises de se dégager des siens, cède à la douleur que lui causent les premiers efforts, et n'ose plus en faire de nouveaux ; la nature ne nous a-t-elle pas tracé une image sensible de cet état funeste, dans les maladies corporelles où nous voyons que ceux qui avaient résisté par la force de la jeunesse ou la bonté de leur tempérament aux fièvres les plus violentes et les plus longues, sont emportés par quelques légers accès du mal qui les reprend, parce qu'il les trouve épuisés d'esprit et de sang.

ORAIISON.

Qu'il parait bien, Seigneur, que vous ne vous plaisez pas à la perte de l'homme, puis-

que vous ne le rejetez pas, même après qu'il a violé l'alliance solennelle que vous aviez daigné contracter avec lui dans le baptême ; mais que vous lui offrez une ressource et un port assuré dans le sacrement de la pénitence.

Faites-moi bien comprendre quelle est son ingratitude et sa folie, de tourner en poison ce remède, et de vous manquer de foi, et de s'exposer au péril imminent de ne se plus relever d'une chute qui l'a tout brisé. Faites-moi trembler au seul nom de rechute.

Ne permettez pas que mes péchés, que vous aviez noyés dans votre sang, revivent, ni que ces géants, que vous aviez abattus par la vertu de votre croix, se relèvent, et que le démon, votre ennemi aussi bien que le mien, triomphe en quelque sorte de votre triomphe. O Jésus ! que je ne préfère jamais rien à votre volonté et à tout ce qui regarde votre gloire ; ne m'en a-t-il pas assez coûté de vouloir contenter mes passions, sans m'exposer d'en devenir pour jamais esclave, et donner au démon la maligne joie de me remettre aux fers. Réprimez ses efforts ; vous voyez la fureur dont il est transporté contre moi et mon extrême faiblesse. Eloignez de moi la présomption insensée de croire qu'il n'y ait qu'à réciter mes excès à vos ministres pour en être purifié, et encore plus le désespoir qui me ferait mettre des bornes à votre bonté, si j'étais assez malheureux que de vous abandonner encore.

Pour le soir.

Première considération.

Il est de la dernière importance de connaître les causes d'un malheur si effroyable et si fréquent pour y remédier : l'une des plus ordinaires est l'oisiveté ; elle est un grand attrait pour le démon : un homme désœuvré est comme une place ouverte de toutes parts dont les sentinelles sont endormies ; il n'a pas même besoin du démon qui le tente et l'occupe à sa manière, il sera lui-même son propre tentateur, et il se formera dans son âme, comme dans une mare bourbeuse dont les eaux sont corrompues et sans mouvement, une infinité de reptiles venimeux.

Ce n'est pas tant une simple tentation qu'une tentation continuelle qui donne entrée à tous les vices : quand on s'exempterait des vices grossiers, elle suffirait toute seule pour damier, puisque Jésus-Christ nous assure que le serviteur inutile sera jeté dans les ténèbres extérieures, et que l'arbre qui n'aura pas porté de fruits sera coupé et jeté dans le feu ; on ne reproche à ce serviteur paresseux, ni vols, ni ivrogneries, ni dissipations du bien de son maître toutefois il est traité de méchant, parce, que l'oisiveté est un crime : c'est un mal que de ne pas faire le bien. Quiconque appartient à Jésus-Christ doit porter du fruit et mener comme lui une vie laborieuse.

Il faut éviter l'autre extrémité : j'entends la multiplicité d'affaires qui accable l'âme, étouffe la vigueur de l'esprit, excite les passions et ne laisse pas le temps de vaquer à l'unique nécessaire.

Saint Bernard prétend renfermer en un mot les maux innombrables qu'elle produit en nous précipitant dans l'abîme du *cœur dur* ; il dit que qui ne tremble pas à la prononciation ou à la lecture de ce mot, l'a déjà. Pour en donner une légère ébauche, c'est un cœur qui ne se laisse point toucher par la componction ni anéantir par les sentiments de piété, qui conçoit du dégoût pour les choses saintes et n'a point d'horreur de soi-même ; qui ne cède point aux menaces et se rit des corrections, mais s'endureit sous la verge et le châtiement ; cœur ingrat aux bienfaits de Dieu, désobéissant à ses conseils, sourd à ses répréhensions ; qui oublie le passé, néglige le présent, ne prévoit pas l'avenir, et pour renfermer en un mot tout ce qui se peut dire de plus effroyable, qui n'a nulle crainte de Dieu ni des hommes.

Seconde considération.

Voici néanmoins un état encore plus dangereux : qui le pourrait croire, si Jésus-Christ n'avait formé lui-même le jugement que nous devons porter là-dessus ; c'est la tiédeur, poison lent qui ruine tous les principes de la vie ; je sais, dit Jésus-Christ dans l'*Apocalypse*, à l'un de ses ministres, que vous n'êtes ni froid ni chaud ; je souhaiterais que vous fussiez ou l'un ou l'autre, mais parce que vous n'êtes ni froid ni chaud, mais tiède, je suis prêt de vous vomir de ma bouche ; n'est-ce pas là l'état d'un grand nombre de gens qui ont renoncé aux désordres criants et scandaleux, ou même qui n'en ont jamais commis ; une vie molle et languissante, sans ardeur pour la vérité, sans mouvement pour les biens célestes, sans fidélité pour ses devoirs, sans amour pour Dieu, ne l'ayant qu'en idée et en paroles. Les libertins de profession et les femmes débauchées entreront plutôt qu'eux dans le ciel, parce que les excès qu'ils ne peuvent se dissimuler, épouvantent et servent à les réveiller de leur assoupissement mortel, au lieu que la tiédeur n'est capable que d'endormir dans la mort. Ah ! qu'on tient peu à Dieu, quand les liens de la charité sont si lâches, qu'on a si peu de zèle pour sa gloire et de ferveur pour sa propre sanctification.

Voilà celui de tous les écueils de la vie spirituelle le plus à craindre ; c'est plutôt un banc de sable, qu'on trouve dans le cours de sa navigation, où le vaisseau s'enfonce et court d'autant plus de risque de se perdre qu'il s'en défie moins ; il croit toujours avancer ; il ne réclame pas de secours, et s'engage de plus en plus dans ce gouffre de mort ; car il n'aperçoit en soi aucune transgression sensible et marquée ; on met, au contraire, sa

confiance dans quelques œuvres extérieures de religion, mais qui ne sont pas animées de l'esprit intérieur.

Voyons plus en détail par quels degrés on roule dans le précipice. Le pécheur converti laisse peu à peu éteindre l'esprit de componction et de gémissment qui doit être si familier, et comme naturel aux pénitents ; il s'accorde par une indulgence cruelle les droits et les privilèges des innocents ; bien loin de rejeter les consolations humaines, il les recherche avec empressement ; on se répand au dehors ; on se dissipe en des conversations mondaines ; l'esprit de prières s'éteint ; on fait pénitence d'avoir fait pénitence ; on porte un cœur séculier, sans croire l'avoir attaché au monde ; car on n'aperçoit pas le ver intérieur qui le ronge, et que la racine de la charité est séchée, quoique les feuilles paraissent vertes. On ne tombe plus dans la boue, je veux dire l'ordure des péchés infâmes, mais on contracte la lèpre intérieure de l'orgueil et de l'ingratitude ; moins on est voluptueux, plus on est superbe ; la concupiscence, qui ne veut rien perdre, se voyant arrêtée par un endroit, fait ses efforts pour répandre son venin par un autre, comme un torrent arrêté par une digue se fait ouverture par quelque autre endroit, et se répand avec plus de furie.

Eh ! qu'importe au démon de quelle sorte vous retombez dans ses liens ? que se soucie-t-il, si c'est par des vices spirituels ou corporels, si c'est par l'intempérance et l'impureté, ou par l'ambition, l'envie, l'avarice ; en est-il moins maître d'une âme infortunée, n'aime-t-il pas mieux, au contraire, l'être par des péchés spirituels, dont on ne croit pas souvent être infecté, et de la malice desquels on ne connaît pas le degré ; il laisse à l'arbre ses feuilles, pour cacher le larvín qu'il a fait des fruits. L'âme est souvent ulcérée, gangrénée, percée de plaies, qu'elle ne se croit pas seulement blessée ; elle est corrompue devant Dieu et ses anges, et ne sent rien de son infection : tels étaient les pharisiens, sépulchers blanchis, admirés des hommes, et encore plus d'eux-mêmes, mais abominables aux yeux du juge intérieur.

Troisième considération.

La cause la plus fréquente de tant de rechutes, qui déshonorent l'Eglise et peuplent l'enfer, est l'interruption de la pénitence ; les larmes se sèchent ; on oublie de quelle manière on a été purifié de ses péchés, ce qui donne lieu de juger que la crainte a eu plus de part à notre retour vers Dieu, si toutefois il est sincère, que son amour ; car lorsqu'il est le principe de la pénitence, au lieu de s'affaiblir, elle va toujours en augmentant, parce que la charité ne se prescrit jamais de bornes, et que sa mesure est de n'en avoir aucune, au lieu que la crainte, étant un mouvement violent et étranger, cesse bientôt, et cède à la cupidité ; lorsque l'attrait du plaisir sollicite puissamment, ce n'est pas assez de fuir les amores du péché, et de s'éloigner des occasions qui y pourraient réengager, il

faut faire pénitence; de profondes blessures demandent un long temps avant que d'être fermées et consolidées. Si Jésus-Christ n'a détruit le péché qu'à sa mort, il ne faut pas, quelque effort que nous puissions faire, espérer de le détruire avant la nôtre; si nous n'en pouvons pas toujours pratiquer les œuvres extérieures, il en faut conserver l'esprit jusqu'au dernier soupir; cet esprit renferme une profonde humiliation devant Dieu, non une humiliation passagère aux pieds de son ministre, mais une disposition stable et permanente, par lequel on est déterminé à passer le reste de sa vie dans l'exercice de la pénitence; c'est ainsi que l'enfant prodigue, modèle de ceux qui reviennent à Dieu après de grands égarements, consent à sa dégradation, s'offre à être traité en mercenaire et dépouillé des avantages de fils et d'héritier; autrement pourquoi est-il tant recommandé dans l'Ecriture aux pénitents de ne perdre jamais le souvenir de leurs péchés. Celui qui est véritablement touché de cet esprit est plus attentif à nourrir sa tristesse et conserver sa douleur, qu'un avare son trésor; il vit dans un rabaissement intérieur proportionné à la haute idée qu'il a de la sainteté de Dieu, qu'il a violée, non plus pour le monde, qu'il a perdu, ni pour contenter ses inclinations, puisque c'est en les suivant qu'il a trouvé la mort; mais il consacre le reste de sa vie à l'accomplissement des desseins de Dieu, qui veut bien lui remettre des dettes immenses; il se comporte comme un soldat, qui, ayant eu la faiblesse de fuir ou de désertir, revient au camp et cherche toutes les occasions de se signaler, pour se rendre digne de l'indulgence de son commandant, et lui faire perdre la mémoire de sa lâcheté; c'est par là qu'une pénitence, pleine de courage et de vivacité, est plus agréable à Dieu qu'une innocence tiède et relâchée; mais de tels pénitents ne sont guère moins rares que les innocents; travaillons à être de cet heureux nombre, secouons la paresse, bannissons la tiédeur, sortons de ce lit de consolations humaines, où notre mollesse se repose, de crainte qu'il ne devienne tout de feu, et ressuscitons la grâce de notre baptême et de notre conversion.

ORAI SON.

Seigneur, si vous ne nous tenez par la main à chaque pas, la reclute est infailible, et nous nous briserons peut-être sans retour.

Vous nous menacez que si nous retombons dans le péché après la guérison que vous nous avez accordée, il nous arrivera quelque chose de pire qu'auparavant; détournez l'effet de cette menace, en nous environnant de toutes parts de votre protection, écartant les objets qui pourraient enflammer nos passions, faisant tourner les suggestions et les attaques de Satan à sa confusion. Sans vous, que suis-je? qu'une créature capable de tout mal, et impuissante à tout bien; consommez en nous tout ce que vous y avez commencé; soyez dans nos cœurs un esprit de ferveur et de zèle, pour y détruire la paresse et le

zèle, un esprit de componction et de gémissement, pour nous faire repasser nos années dans l'amertume de notre âme, un esprit de pénitence, pour mortifier tous les instincts du vieil homme; faites que notre course ne soit plus interrompue par aucune chute; achevez, pour la gloire de votre nom, l'ouvrage que vous avez commencé.

SECOND JOUR.

DE LA RECONNAISSANCE ET DE LA CRAINTE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Ce n'est pas assez d'éviter la rechute, il faut faire un progrès continu, autrement ce serait reculer; or rien n'est plus propre et plus efficace, pour cet effet, que de nourrir et entretenir en soi des sentiments de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, surtout celui de sa conversion; comme le tribut qui est dû à la sagesse de Dieu est l'admiration, la fidélité à entrer dans ses voies, celui de sa bonté et de sa magnificence est un vif ressentiment: il est l'océan de tout bien, tout ce que les rivières roulent d'eaux dans leurs lits en vient et y doit retourner. Tout ce que nous recevons de dons et de grâces coule de cette mer immense et cette plénitude de tout bien; nous sommes donc obligés d'y porter le tribut de nos eaux, afin qu'elles se répandent de nouveau en nos âmes, et y coulent avec plus d'abondance. Autant qu'il les départ avec profusion, autant en attend-t-il cette espèce d'insure qu'il exige, dit un Père, en érécancier avare: non qu'il ait aucun besoin de nos biens, lui qui en est la source intarissable, mais parce qu'il aime la justice et la vérité, et qu'il hait souverainement l'ingratitude; il pardonnera plutôt tous les autres péchés; mais pour celui-là, comme il attaque directement sa bonté, et qu'il est, par conséquent, un péché contre le Saint-Esprit, il ne se pardonnera, ni dans le siècle présent, ni dans le futur: ce qui ne veut pas dire qu'il soit absolument irrémissible, mais seulement qu'il est très-difficile d'en obtenir le pardon, parce qu'il est contraire à la nature et à l'excellence de la grâce, et ruine toutes ses intentions.

L'ingrat est un économe d'iniquité, un voleur, un ravisseur d'un bien qui ne lui appartient pas, un impie qui refuse de rendre à Dieu le culte dont il est le plus jaloux, coupable d'un crime qui enferme presque tous les autres. Car c'est un vice capital qui en contient plusieurs, et qui nous est désigné par ces sept démons que le fort armé prend avec lui pour se mettre en possession de la maison d'où il avait été chassé, ce qui rend le dernier état de ce pécheur plus funeste que le premier: c'est-à-dire, qu'il est sept fois plus coupable et plus en danger de se perdre qu'il ne l'était auparavant, plus même qu'on ne saurait imaginer; car ce nombre est universel, il fait renaître en quelque sorte tous les péchés passés, que l'absolution avait abolis, et y ajoute un degré de malice qu'ils

n'avaient pas, les crimes une fois pardonnés ne sont plus imputés; car les dons de Dieu sont sans repentir, mais l'énormité du péché d'ingratitude les égale tous et même les surpasse; un tel monstre fait plus d'horreur aux yeux de Dieu que tous ceux qu'il avait étouffés dans l'âme du pécheur, aussi s'en plaint-il amèrement par ses prophètes. Il prend le ciel et la terre pour témoins de l'ingratitude de son peuple, et de la vengeance qu'il est résolu d'en prendre.

On ne remarque pas dans l'Évangile que Jésus-Christ ait fait aucun reproche à la femme pécheresse qui vint le trouver chez Simon, ni à la femme adultère qui lui fut présentée par les pharisiens; mais il témoigne une sensibilité extrême pour le défaut de reconnaissance, il ne peut s'empêcher de s'en plaindre, et d'en marquer sa surprise; car, ayant guéri dix lépreux, et un seul étant retourné se jeter à ses pieds pour le remercier, il dit: N'y en a-t-il pas eu dix de guéris, que sont donc devenus les autres neuf; ce qui marque en même temps combien ce vice est commun, vice détestable qui a changé le premier des anges en démon, qui lui a assujetti les hommes, qui arrête les influences du ciel: c'est un vent brûlant qui tarit la source de la bonté de Dieu, qui sèche la rosée de sa miséricorde et les ruisseaux de ses grâces.

Seconde considération.

Comme Dieu exige à proportion de ce qu'il a donné, et qu'à mesure qu'il multiplie ses grâces, il en prétend plus de retour, ceux qui en ont été le plus favorisés seront incomparablement plus punis que ceux qui en ont reçu une mesure moins abondante. Son châtement le plus ordinaire et le plus terrible est la soustraction de ses grâces; il livre ces ingrats aux désirs de leur cœur, à un sens dépravé; ils deviennent un désert aride, une terre d'impiété, semblables à ces montagnes de Gelboé chargées d'imprécations, sur lesquelles il ne tombe ni pluie, ni rosée, un peuple contre lequel Dieu conserve une colère implacable; quel dépit, quel crève-cœur, quelle rage, sera-ce un jour pour eux de connaître que les grâces qui leur étaient préparées ont passé à d'autres qui ont su les reconnaître et les mettre à profit!

Entrez donc dans une profonde reconnaissance des miséricordes de Dieu sur vous; dites-vous souvent: Pourquoi ne suis-je pas comme tant d'autres qui vivent et qui meurent dans le péché et l'endurcissement, et qui sont ensevelis dans les enfers. Ah! une âme touchée de ce discernement tout gratuit, qui sent que la grâce lui a fait concevoir et enfanter l'esprit du salut, admire qu'il ait daigné jeter les yeux sur elle, adore avec une joie mêlée de frayeur la miséricorde qui tient du prodige; elle se regarde comme une proie échappée des filets du chasseur, une brebis arrachée de la gueule du loup infernal, un tison retiré du milieu de l'embrasement, et Jésus-Christ comme son roi, son médecin, son pasteur, le conjurant d'achever son ou-

vrage, et de lui inspirer des sentiments de reconnaissance toujours nouveaux.

Ainsi lorsque Dieu nous décharge du poids de nos péchés, il l'en substitue un nouveau, qui est celui de la reconnaissance. Mes péchés se sont multipliés et sont devenus comme un poids accablant dont je ne puis supporter la pesanteur. Voilà la voix d'un homme à qui la foi fait sentir le poids de ses péchés. Que rendrai-je au Seigneur pour les bienfaits innombrables dont il m'a comblé! telle est la voix d'un cœur reconnaissant; ce dernier poids est aussi doux, aussi léger et aimable que l'autre est triste, pénible et assommant, il porte l'âme qui le porte, il la fortifie, la soutient, l'élève et la fait voler: malheureux qui ne le sent pas, il en sera écrasé au dernier jour, il lui paraîtra plus accablant que celui des montagnes qu'il conjurera de tomber sur lui pour le dérober aux regards de son bienfaiteur; cependant combien de personnes, lesquelles au lieu d'être dans les transports d'une sainte joie, pour se voir affranchies par la grâce de Jésus-Christ des liens du péché, et de ses suites funestes, sont froides envers leur divin libérateur et occupées de toute autre chose.

Troisième considération.

Ceux qui ont été assez heureux pour se préserver des chutes mortelles, ne se doivent pas croire dispensés d'entrer dans de vifs sentiments de reconnaissance et moins redevables à la miséricorde. Ce serait un étrange renversement, si on se croyait moins aimé, parce qu'on a été plus aimé, prévenu par une grâce plus abondante et dirigé par une providence spéciale.

Sachez qu'il n'y a aucun crime, pour énorme et monstrueux qu'il soit, qu'un homme ne puisse commettre, si Dieu détourne son visage et l'abandonne à lui-même. La chute est inévitable s'il retire sa main, et l'ennemi prévendra infailliblement, s'il ne combat avec nous et en nous; si vous n'êtes donc pas tombé dans un tel désordre, c'est lui qui en a éloigné les occasions: se sont-elles présentées, c'est la grâce qui vous a affermi dans ce pas glissant, et empêché de succomber à la tentation; ainsi remerciez-le de tous les péchés que vous n'avez pas commis, comme s'il vous les avait pardonnés. Dites-moi, ne vous croiriez-vous pas plus obligé à un médecin, qui par de sages précautions aurait prévenu une longue et fâcheuse maladie, que s'il vous en avait guéri après qu'elle vous aurait conduit aux portes de la mort, et laissé dans un épuisement, dont plusieurs mois ne pourraient vous rétablir? ne seriez-vous pas de même plus obligé à celui qui vous empêcherait d'entrer dans la caverne d'un lion, que s'il vous arrachait de ses griffes sanglant et à demi dévoré?

Mais, justes ou pécheurs, nous ne pouvons avoir de pratique plus solide et plus sanctifiante que de nous rendre l'action de grâce familière; saint Augustin y fait consister toute la piété chrétienne et saint Paul ne recommande rien tant aux fidèles; comme nous

sommes plus touchés des grâces qui nous sont particulières que des générales, faites-en le sujet le plus fréquent de vos méditations; rappelez en votre souvenir toutes les démarches par lesquelles l'esprit de Dieu vous a conduit jusqu'ici; les ressorts admirables de sa providence. Contemplez cette miséricorde qui étendait ses ailes amoureuses sur vous, tandis que comme un cheval échappé vous couriez à bride abattue assouvir vos passions; tant de semences de vérité qu'elle jetait dans votre âme, tant de mouvements intérieurs de vous convertir, les obstacles qu'elle suscitait à vos desirs déréglés, les amertumes qu'elle répandait sur ces fausses douceurs, tant de secours spirituels et de saints exemples; il n'y a point de moment dans lequel nous ne ressentions les effets de la protection de Dieu; point d'instant dans lequel il ne nous soutienne et ne réprime les efforts du démon, qu'il ne nous garantisse de divers accidents; rien de tout cela ne se fait par hasard, mais par le décret d'une volonté, qui, nous ayant aimés d'un amour éternel, nous a attirés à lui, et ne cesse un moment de nous faire de nouvelles largesses.

Ah ! il faudrait qu'à la vue de tant de merveilles, nos entrailles, s'il se pouvait, eussent de la voix, et qu'à l'imitation des bienheureux nous pussions nous exhiler en louanges, en bénédictions, et fondre d'amour devant l'auteur de tant de biens; nous n'en devons pas demeurer à de simples protestations, il faut qu'il n'y ait rien ici-bas que nous ne foulions aux pieds plutôt que de l'offenser, que nous nous séparions de tout ce qui pourrait nous y porter; vider nos cœurs de toute inclination humaine, lui consacrant nos corps avec tous ses sens comme autant d'armes de justice, notre esprit avec toutes ses pensées, notre âme avec ses affections et ses facultés, notre cœur avec toutes ses passions, trop heureux de lui pouvoir sacrifier nos vies; en un mot joindre la bonne vie à la reconnaissance, elles s'entraident et se soutiennent mutuellement : car si la reconnaissance se ralentit, la bonne vie ne durera guère, et l'autre sera illusoire si cette dernière ne l'accompagne.

Oraison

Augmentez, Seigneur, la capacité de mon âme afin qu'elle comprenne mieux la multitude et le prix de vos grâces, qu'elle vous remercie sans cesse de ce qu'ayant abandonné tant de pécheurs, qui l'étaient beaucoup moins que moi, à leurs ténèbres et à l'impénitence, il vous a plu me choisir pour faire éclater en moi les richesses de votre miséricorde, et qu'ayant mérité d'être rebuté comme une pierre de scandale, rejeté avec mépris comme un vase d'ignominie, vous m'avez prédestiné pour être un vase précieux dont vous prétendez vous faire honneur et que vous remplirez de vous-même.

Lorsque j'envisage cet enchaînement de faveurs, toutes plus grandes les unes que

les autres, et le peu que je vous rends, j'ai horreur de moi-même, le trouble et la confusion s'emparent de mon esprit et je perds tout sentiment; que puis-je faire, ô Jésus, que de m'unir à vous et à la reconnaissance de votre cœur sacré, pour tous les bienfaits accordés aux hommes, pour récompense de votre obéissance parfaite.

Que vos miséricordes soient à jamais le sujet de leurs louanges. Quelles grâces vous puis-je rendre en particulier, ô mon Dieu, et comment célébrer dignement l'excès de votre bonté? car à mesure que mes misères augmentaient et que je m'éloignais de vous, elle s'approchait de moi et me tirait du boubrier, ou plutôt des abîmes de l'enfer.

Retracez dans ma mémoire tous les sujets que j'ai de vous rendre grâces et de publier la grandeur de vos miséricordes sur moi; que je sois pénétré jusqu'à la moelle des os d'un vif sentiment de votre amour; que ma langue, mon cœur vous glorifient, et que mes os s'écrient : Seigneur, qui est semblable à vous; que je vous offre un sacrifice de louanges, de ce que vous avez brisé mes liens, vous m'avez affranchi du joug de fer d'un maître impitoyable et du tribut qu'il exigeait avec une dureté plus que barbare. Vous m'avez sauvé de la gueule des lions rugissants qui me regardaient comme une proie assurée; que peut ajouter votre serviteur pour marquer son ressentiment, que vos miséricordes surpassent non-seulement ses mérites, mais ses pensées, et vont au delà de ce qu'il aurait pu imaginer.

Si j'oublie tant de bienfaits, et ces prodiges que votre main toute-puissante a opérés en ma faveur, que la mienne soit mise en oubli; que ma langue soit attachée à mon gosier, si je cesse de publier de quelle sorte vous avez purgé mon cœur de ce cloaque d'impureté dont il était rempli, et y avez répandu le feu de votre amour.

Pour le soir.

DE LA CRAINTE.

Première considération.

La crainte n'est pas seulement le commencement de la sagesse, elle en est la fin et la consommation; elle dispose à la conversion et la perfectionne ensuite; après avoir servi d'introductrice à la charité, elle court avec elle. Un pécheur qui s'est rendu l'esclave de ses passions ne s'en dégagera jamais sans son secours; accablé sous ce joug, il a besoin de cette impression sensible, comme d'un aiguillon pour se relever, s'exciter à combattre et détruire ses habitudes enracinées : ses yeux sont encore trop faibles et trop malades pour être touchés par l'éclat et la beauté de la justice, il faut des objets plus proportionnés à sa disposition. Faites toujours le bien par la crainte de la peine, si vous n'êtes pas encore capable de le pratiquer par amour de la justice.

Mais la faudra-t-il congédier après qu'elle nous aura rendu un si bon office? A Dieu ne

plaise ! il la faut seulement épurer et en retrancher ce qu'elle a de servile ; elle est nécessaire aux plus justes en bien des rencontres ; il y a diverses tentations qu'on ne peut réprimer efficacement sans son moyen ; le bras de la charité se trouvant trop faible , il faut employer celui de la crainte. Le saint homme Job , auquel le Saint-Esprit rend un témoignage si avantageux , nous apprend que la crainte lui inspirait de la défiance de toutes ses actions et qu'il regardait toujours les jugements de Dieu comme des flots suspendus sur sa tête , prêts à le submerger. David , cet homme selon le cœur de Dieu , était saisi de crainte à la vue du profond abîme de ses jugements ; il lui dit que ses terreurs l'investissent et l'assiègent de toutes parts , qu'il est enveloppé de ténèbres et se voit comme enfoncé dans un marais , où il ne trouve pas de fond. Saint Paul , après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel et fait des conquêtes innombrables à son maître , craint d'être réprouvé et exhorte les premiers fidèles , dont la ferveur n'était pas encore ralentie , d'opérer leur salut avec crainte et tremblement.

Si des saints du premier ordre et un apôtre confirmé en grâce , dont la conversion était toute dans le ciel , ont cru devoir employer des motifs de crainte pour se préserver du péché , combien y sommes-nous plus obligés , nous qui sommes si éloignés de leur vertu , et dont la vie est si tiède , si molle , si relâchée.

Seconde considération

Il est de foi que nous ne pouvons rien sans la grâce , sans son secours nous sommes plus faibles que des roseaux , et , loin de disputer la victoire , nous n'avons pas seulement la force de combattre et de soutenir le moindre choc. Or rien n'est plus puissant et plus efficace pour obtenir , conserver et recouvrer la grâce , que de vivre toujours dans la crainte , selon cette parole du Saint-Esprit : Heureux l'homme qui est toujours pénétré de frayeur ; il ne veut pas dire sans doute une crainte qui agite et qui embarrasse l'esprit par des scrupules continuels , ou qui , ne changeant pas le cœur , arrête simplement la main : mais une crainte sage , tranquille , raisonnable , une crainte chaste , filiale , amoureuse , qui fasse encore plus craindre le péché que l'enfer , crainte qui soutient et qui console en même temps qu'elle étonne.

Dieu ne donne sa grâce qu'aux humbles et à ceux qui tremblent à sa parole , qui reconnaissent qu'elle ne leur est pas due , que le Seigneur peut la refuser justement , et se tiennent abattus sous sa puissante main , en la réclamant de toutes leurs forces. Voilà ceux que Dieu aime à rassasier et remplir de ses dons , tandis qu'il renvoie vides ceux qui se croient riches et opulents.

Il n'y a que cette disposition qui conserve les grâces et les augmente ; prenez garde de ne pas recevoir la grâce en vain ; vous voilà guéris , tenez-vous sur vos gardes , de crainte qu'il ne vous arrive pis ; si un vaisseau n'est

lesté , il devient le jouet des vents et des flots ; une humble crainte sert de même de poids à l'âme pour la tenir dans le respect et l'empêcher de s'évaporer dans mille vains projets , et perdre de vue le but de sa course. La crainte est un frein sans lequel l'homme n'est capable que de se précipiter dans toutes sortes de désordres : elle sert à étouffer l'orgueil , vaincre la paresse , nous presser de faire amas de bonnes œuvres , inspire de l'éloignement des folies du monde , préserve des moindres chutes , fait vaincre les tentations et rendre toutes les attaques du démon inutiles.

Enfin , si vous avez perdu le trésor inestimable de la grâce , quel sujet de crainte et de gémissement ; voyez d'où vous êtes déchû , tremblez sous le glaive de la justice et recourez à la miséricorde ; rappelez tous les sentiments de crainte qui vous avaient servi si utilement pour rentrer dans la voie.

Craignez qu'une nouvelle infidélité ne vous exclue du royaume des cieux sans retour ; Dieu est terrible en ses jugements sur les enfants des hommes , et celui qui a fait un discernement si effroyable entre les étoiles , je veux dire qui a précipité Lucifer et ses anges dans l'abîme , pour un seul péché , épargnera-t-il de viles mottes de terre ? Considérez de quelle sorte il a puni le péché d'Adam , et le punit tous les jours : le monde fume partout du feu de sa colère , c'est un grand échafaud où s'exécutent tous les jours une infinité de criminels.

Ce ne sont là toutefois que les commencements des douleurs , qu'un prélude , un essai. Ah ! peut-on trop craindre celui qui peut perdre le corps et l'âme pour une éternité , et d'entre les mains duquel aucune puissance ne pourra jamais vous arracher.

Troisième considération.

Les sujets que nous avons de craindre sont infinis ; hélas , quand il n'y aurait que la seule incertitude de la rémission de nos péchés , ce ne serait que trop pour vous tenir dans la crainte toute votre vie ; elle est d'autant plus grande , qu'il s'en faut beaucoup que votre pénitence égale celles qui se pratiquaient dans les premiers siècles , et que nous ayons passé par ces longues et salutaires épreuves que les anciens canons prescrivaient à ceux qui avaient violé les vœux sacrés du baptême par des crimes. Quand vous auriez cette assurance , et qu'un ange ou un prophète vous aurait déclaré de la part de Dieu , ainsi que Nathan fit à David , que votre péché est pardonné , gardez-vous bien de bannir pour cela la crainte , c'est le Saint-Esprit lui-même qui vous l'ordonne : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (Eccli. V.) Pourquoi cela ? les dons de Dieu ne sont-ils pas sans repentir ; j'en conviens , mais qui sait si , en vous faisant grâce , il n'a rien changé dans les conseils de sa miséricorde , qui sait s'il veillera sur vos voies avec la même application et une providence aussi spéciale ; si elle écartera tout ce qui vous

pouvait faire trébucher, ainsi qu'elle eût fait si vous eussiez été fidèle. Oh ! si vous aviez toujours demeuré dans la maison paternelle, comme un fils obéissant, votre paix serait comme un fleuve profond ; les crimes sont des blessures de l'âme, qui la laissent très-faible après même qu'elles sont fermées, il faut très-peu pour les rouvrir et les rendre ensuite incurables.

Combien d'autres sujets de crainte ! nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, cela dépend des dispositions secrètes de l'âme qui lui sont inconnues et connues de Dieu seul ; vous pouvez sentir de l'éloignement du péché, mais il peut venir de motifs humains ou d'une crainte purement servile, incapable de justifier par elle-même, quand il naîtrait de l'amour de la justice ; nul n'est assuré de sa persévérance : il est vrai qu'on doit avoir confiance que celui qui a commencé en nous la bonne œuvre l'achèvera ; mais où sont les prières, la vigilance et l'enchaînement d'actions chrétiennes, qui engagent Dieu à cette protection spéciale et rendent notre élection éternelle assurée ? où est la fidélité à correspondre aux grâces, où sont les saintes violences qui ravissent le ciel ? que n'avons-nous pas à craindre de notre propre fragilité, après les tristes expériences que nous en avons faites, et de la malignité du démon, notre ennemi infatigable ; toutes les créatures lui servent d'instruments pour nous perdre ; il les emploie comme autant de filets pour nous envelopper et nous faire faire des chutes mortelles ; mais nous sommes nos plus dangereux tentateurs et nos plus mortels ennemis : ainsi, craignons-nous nous-mêmes, plus que tout le monde, et l'enfer déchainé contre nous ; c'est dans ces craintes différentes que consiste notre salut.

Ne craignez pas d'affaiblir par là votre espérance, on n'espère, au contraire, qu'à proportion qu'on craint, parce que la crainte nous porte à faire pénitence et à marcher dans des voies dures, d'où naît un témoignage intérieur que nous sommes dans l'ordre ou du moins que nous tâchons de nous y conformer.

La crainte n'est pas plus contraire à la charité qu'à l'espérance ; ce serait une fausse spiritualité, et une vraie illusion de la bannir sous prétexte de n'agir que par le pur amour ; Jésus-Christ propose ce motif à ses apôtres comme le plus puissant pour les élever au-dessus de la crainte des mauvais traitements des hommes ; ce n'est que dans le ciel que la charité sera consommée, et n'éprouvera plus d'autre crainte que ce tremblement respectueux qui oblige les séraphins de voiler leur visage de leurs ailes à la vue de cet abîme incompréhensible de sainteté ; mais, jusqu'à ce que la concupiscence soit détruite, et que notre âme soit affranchie de ce vase de boue dans lequel la grâce court de continuel risques, craignons, ne soyons pas assez présomptueux pour croire n'avoir aucun besoin de ce secours. Hélas ! tant qu'il y a de convoitises à réprimer, de passions à vaincre, que la loi des membres fait effort

contre celle de l'esprit, on n'a pas trop de moyens et d'armes pour se défendre.

ORAISON.

C'est à vous, Seigneur, à nous faire faire usage de ces armes, et à nous inspirer cette humble crainte, qui est un des principaux dons de votre esprit ; faites que cette crainte triomphe en nous de toutes les autres, qu'elle nous fasse fouler aux pieds tous les respects humains, qu'elle nous ouvre les yeux sur les divers dangers qui nous menacent, et nous les fasse éviter. Qui ne vous craindra, et ne redoutera les effets de votre colère, ô roi des siècles ? Nous reconnaissons que votre miséricorde a été d'autant plus grande envers nous, qu'elle a été plus sévère, et que vous n'avez pas épargné la verge paternelle, ni les aiguillons de la crainte, pour nous presser de rompre avec le monde, et retourner à vous ; pénétrez de plus en plus notre chair de cette sainte crainte à la vue de vos jugements.

Tempérez toujours ce que cette crainte pourrait avoir d'excessif par une humble confiance en vos miséricordes. Tant que je n'ai pas eu votre crainte devant les yeux, mes voies ont été souillées en tout temps ; faites qu'elle ne m'abandonne plus dorénavant, afin que je sois plein de confiance lorsqu'il faudra paraître devant votre redoutable tribunal.

TROISIÈME JOUR.

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Pour entretenir en nous cette humble crainte, source de tant de biens, il est bon de faire des réflexions particulières sur le petit nombre des élus, et de voir d'où peut procéder un tel malheur ; car il ne vient pas certainement de Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, et ne les exclut qu'à regret d'un royaume qu'il leur avait préparé.

La rareté des élus est une des vérités que Dieu a marquées le plus clairement dans ses Écritures, et dont il nous a tracé de plus vives et terribles images ; la première figure qui se présente est celle du déluge, qui emporta tous les hommes qui étaient alors sur la terre, excepté Noé et sa famille, composée seulement de huit personnes : saint Pierre y découvre le petit nombre des élus et le prodigieux des réprouvés. Saint Paul explique dans le même sens la conduite que Dieu tint sur les Juifs, qui sortirent de l'Égypte sous Moïse, témoins de tant de prodiges qu'il opéra en leur faveur, mais qui furent exclus pour leur infidélité de la terre promise, image du ciel, au nombre de plus de six cent mille, Josué seul et Caleb en ayant été exceptés. Le même apôtre emploie au même endroit une comparaison très-forte, c'est celle des athlètes, qui s'assemblaient de tous les endroits de la Grèce, et plus reculés encore, pour courir dans la lice qui leur était ouverte, et

qu'un d'entre eux emportait le prix. Isaïe en-emploie encore de plus effrayantes. Il compare les élus à quelque peu d'olives qui restent sur l'arbre après la récolte, à quelques raisins, qui échappent à la diligence du vendangeur, aux épis qu'on glane dans un champ après la moisson.

Les saints Pères nous en font remarquer une figure, qui paraît bien naturelle dans ces trois cents hommes, qui seuls furent jugés dignes de combattre pour la querelle du Seigneur, de plus de trente-deux mille, qui s'étaient rangés pour cet effet sous les étendards de Gédéon.

Les élus peuvent encore, selon quelques interprètes, nous être marqués par les étoiles, figure de la nombreuse postérité promise à Abraham, et les réprouvés qui ne lui appartiennent que selon la chair sont désignés par les grains de sable de la mer, dont le nombre surpasse infiniment celui des étoiles. On ne disconvient pas que le nombre des élus ne soit grand en soi, et absolument pris, puisque saint Jean dans son *Apocalypse*, dit qu'il vit une multitude innombrable de bienheureux, qui tenaient des palmes en leurs mains, et avaient des couronnes sur leur tête, mais il est petit par rapport au nombre effroyable des réprouvés.

Seconde considération.

Cette vérité étonnante nous est encore marquée plus clairement et plus expressément dans l'Evangile, Jésus-Christ n'appelle ses élus que le petit troupeau, par opposition au nombre infini de ceux qui rejettent sa doctrine, on ne vivent pas conformément à ses maximes; dans la parabole des semences, des quatre parts, il y en a trois de perdues, celle qui tombe sur le grand chemin, sur des pierres et parmi des épines, il n'y a que celle qui est reçue dans une bonne terre qui fructifie; tous les conviés au festin s'excusent sur divers prétextes et se verront exclus de celui du ciel, dont il était la figure; il compare son Eglise à une aire, où le bon grain est enfermé avec la paille et l'ivraie: or la paille et l'ivraie font tout un autre monceau que le froment, figure des élus.

Ceux qui pourraient contester le sens de ces paraboles et de ces comparaisons, quoiqu'autorisées par les saints Pères, comment éluderaient-ils ces paroles: *Multi vocati, pauci electi* (Matth. XX); c'est-à-dire que, de cette multitude infinie d'hommes appelés par la prédication des apôtres et de leurs successeurs à la grâce de l'Evangile, il y en aura peu qui l'embrassent, beaucoup moins qui y soient fidèles et persévèrent jusqu'à la fin.

Jésus-Christ s'écrie ailleurs avec admiration, lui qui est incapable de surprise: O que le chemin qui conduit à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent; que la voie au contraire qui mène à la perdition est large et spacieuse, et combien de gens qui y marchent. Prêchant à la synagogue

de Nazareth, il allègue à ses concitoyens l'exemple de Naaman, seigneur de Syrie, qui seul fut guéri de tous les lépreux qui étaient alors en Israël, et de la veuve de Sarepta à laquelle le prophète Elie fut envoyé préférentiellement à toutes les veuves de Judée.

Saint Chrysostome, prêchant devant le plus nombreux auditoire qui fut jamais, dit qu'il annonce la parole de Dieu, ainsi qu'autrefois Ezéchiel par son ordre, à un tas de morts et de cadavres, jonchés dans une vaste campagne. Saint Bernard plaint la misère de l'Eglise, plus affligée, à ce qu'il prétend, par la corruption et les dérèglements de ses enfants, que par les persécutions des tyrans, et les traverses que lui suscitent les hérétiques et les schismatiques. Les autres saints docteurs ont fait de pareilles plaintes.

Troisième considération

Pour achever de s'en convaincre pleinement, il n'y a qu'à faire attention à la manière dont les hommes ont vécu dans tous les temps. Avant le déluge toute chair avait corrompu sa voie, le débordement des vices était si monstrueux, que, pour en marquer l'excès, l'historien sacré dit que Dieu se repentit d'avoir créé l'homme: la punition éclatante qu'il en tira ne produisit pas un grand effet sur les descendants de Noé; ils oublièrent bientôt l'auteur de leur être pour rendre un culte impie et extravagant à des idoles, l'ouvrage de leurs mains; Dieu se sépara une famille pour lui être consacrée, et la rendre dépositaire de ses promesses; cette famille forma bientôt un grand peuple, mais peuple charnel, esclave de ses cupidités; ils n'honoraient Dieu que des lèvres, et ne le servaient que dans la vue des récompenses temporelles, sans aucun amour pour les biens invisibles: ainsi, excepté un petit nombre qui était chrétien par avance, tout le reste ne se perdait pas moins que les gentils; la Synagogue, avec son culte pompeux, n'était qu'une servante et ses enfants des esclaves, qui n'ont point eu de part à l'héritage.

L'Eglise a reçu un cœur d'épouse, et ses enfants l'esprit d'adoption, qui leur fait crier: Mon père! mon père! Dieu l'inonda d'un déluge de grâces, par la descente du Saint-Esprit envoyé pour changer la face de la terre, et y faire mener aux hommes la vie des anges dans le ciel. Le sang de Jésus-Christ, qui fumait encore, animait les nouveaux fidèles d'un tel zèle, qu'ils brûlaient d'ardeur de verser le leur pour lui rendre témoignage, et ne respiraient que sa gloire; la multitude des fidèles était comme une pâte toute pure, digne d'être présentée au Seigneur. S'il se trouvait quelque pécheur scandaleux, il était aussitôt retranché du corps des fidèles, comme un membre capable de communiquer sa gangrène, et du vieux levain qui aurait corrompu la pâte. Cette ferveur se ralentit bientôt; les persécutions des tyrans cessées, le monde, sans changer d'in-

elination et de condnité, prit le nom de chrétien, et prétendit allier une vie païenne avec la profession de notre sainte foi. Tous les crimes ont inondé ce champ sacré, si fertile dans ces premiers temps, et il semble que le démon recueille des moissons entières des ronces, des épines, de l'ivraie qu'il a sursemées, et jouisse en paix du fruit de ses attentats.

Combien de peuples auxquels l'Evangile n'a pas encore été annoncé, ou auxquels il ne l'a été que tard, ou qui l'ont abandonné ensuite pour embrasser les superstitions brutales de Mahomet ! Quel nombre prodigieux d'hérétiques et de schismatiques qui ont élevé autel contre autel, et qui, ayant refusé de reconnaître l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, pour mère, n'auront jamais Dieu pour père, et n'ont point d'autre sort à attendre que celui de Coré, Dathan et Abiron.

Quatrième considération.

On est encore plus épouvanté quand on jette les yeux sur une infinité de catholiques qui déshonorent l'Eglise, et, ne lui étant unis que par le lien extérieur des sacrements et la dépendance de ses pasteurs, ne tiennent pas à elle par le lien extérieur de la charité, et ainsi ne lui appartiennent que d'une manière imparfaite et équivoque. Ne vous flattez pas, dit saint Paul à leurs pareils, ni les avarés, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ni les impudiques, ni les médisants et les calomnieux, ni les blasphémateurs, ni les voleurs et les intempérants, et généralement tous ceux qui sont dominés par la cupidité, n'entreront dans le royaume des cieux. Quel retranchement ! Il faut mettre au même rang les ennemis de la croix de Jésus-Christ, ceux qui ont leurs consolations en ce monde, on envie leur prétendu bonheur ; ceux qui, étant partagés avantageusement des biens de ce monde, n'en font pas de part aux pauvres, à proportion de leur faculté, ou n'ont pas soin de l'éducation de leurs enfants et de l'instruction de leurs domestiques ; il n'y aura uniquement que les innocents et les pénitents d'admis à la gloire : il n'y a point d'autre porte pour y entrer. S'il suffisait pour être innocent de s'être préservé des vices grossiers, le nombre en serait grand ; mais on perd l'innocence baptismale par des péchés spirituels, tels que l'orgueil, l'envie, la haine, l'avarice, l'ambition, l'ingratitude, quand ils parviennent à un certain degré. Or quoi de plus fréquent que ces vices ; or qui peut connaître jusqu'à quel point il est atteint de ces vices, et son cœur corrompu par ce levain pharisaïque ; qui sait si toutes ces prétendues justices ne sont pas infectées par l'hypocrisie et des recherches secrètes de l'estime des hommes, ou de jalousie contre la prospérité d'autrui ? N'est-ce pas par de pareils crimes que les vierges folles se virent exclues sans retour du banquet nuptial ?

Les pénitents sont encore en plus grand danger ; leurs crimes sont certains, leur ré-

conciliation avec Dieu, qu'ils ont irrité, incertaine. S'il suffisait, pour calmer ses alarmes sur ce point, d'avoir reçu l'absolution du prêtre, on ne doute pas qu'on ne l'ait reçue ; mais pour être ratifiée au ciel, elle doit suivre le jugement de l'arbitre interne, et les règles que l'Eglise prescrit à ses ministres dans ses conciles. Il doit y avoir de la part du pécheur, non-seulement changement de vie, mais expiation de la précédente. Or voit-on que la face de l'Eglise soit renouvelée par la communion de Pâques, et que ses enfants soient fort différents de ce qu'ils étaient auparavant ? Même luxe, même faste, mêmes fraudes dans le négoce, même dureté envers les pauvres, même envie des uns envers les autres, mêmes médisances, pour ne pas dire plus grandes ; même dissolution, même fureur pour le jeu. Cependant les saints Pères traitent de moqueurs les pénitents qui ne font apercevoir aucun changement dans leurs mœurs ; ils y joignent ceux qui, pouvant faire des satisfactions proportionnées à la grandeur de leurs crimes, les négligent et prétendent guérir des ulcères invétérés avec des remèdes qui n'ont rien de caustique, ou qui soient amers au goût. La discipline a pu changer sur ce point, et l'Eglise, conduite par l'Esprit de sagesse, a modéré ces œuvres pénales ; mais elle n'a jamais prétendu en dispenser totalement ; la mollesse de ses enfants ne prescrira jamais contre ses paroles : *Faites de dignes fruits de pénitence : tout arbre qui n'en produira pas sera coupé et jeté au feu.*

C'est pour toutes ces choses qu'il est vrai de dire du corps de l'Eglise ce qu'Isaïe a dit de celui de la Synagogue ; et qui sait s'il n'avait pas en vue ces derniers temps ? Depuis la pointe des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a rien de sain en lui : ce n'est que blessure, contusion, une plaie enflammée qui n'a point été bandée et qu'on n'a point adoucie avec l'huile. C'est pour cela que l'enfer a étendu ses entrailles, qu'il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini, et que tout ce qu'il y a de glorieux et d'illustré y descend en foule avec le peuple.

ORAISON.

Pardon, Seigneur, pardon ; oubliez nos iniquités, ne nous effacez pas de votre livre ; souvenez-vous que vous êtes père, et nous ne sommes que de l'argile. Voudriez-vous déployer votre force contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une paille sèche ? Commandez à l'ange exterminateur de cesser le carnage et de remettre son épée teinte de notre sang dans son fourreau. Hélas ! Seigneur, hélas ! aurons-nous toujours cet objet effrayant devant les yeux ? Abandonnez-vous votre héritage aux insultes de ces ennemis, qui sont aussi les vôtres ? Que sont devenues vos anciennes bontés ? Où est la tendresse de vos entrailles et de vos miséricordes ? Elle ne se répand plus sur nous. Pourquoi nous avez-vous fait sortir de nos voies ? Pourquoi avez-vous en-

durci notre cœur, jusqu'à perdre votre crainte? Nos iniquités nous ont emportés comme un vent impétueux, et vous nous avez brisés sous leur poids. Jetez les yeux sur nous, et considérez que nous sommes votre peuple; ceux qui descendent dans les enfers ne vous loueront point. Il est vrai que, quand vous nous y auriez condamnés, nous ne pourrions imputer notre perte qu'à nous-mêmes; vous seriez reconnu juste dans vos paroles et demeureriez victorieux lorsqu'on jugera de votre conduite. Votre sagesse ne sera pas seulement justifiée par ses enfants, mais par ses propres ennemis, qui seront forcés de reconnaître que vous avez fait pour votre vigne tout ce que vous pouviez faire; vous l'aviez plantée d'un plan rare et excellent, sur un coteau élevé et fertile; vous l'aviez environnée d'une haie, et bâti une tour au milieu; vous comptiez de recueillir de bons fruits; cependant elle n'en a porté que de sauvages. Vous auriez droit de la laisser déserte, de l'abandonner aux sangliers et aux bêtes sauvages pour être ravagée, d'arracher sa haie et détruire les murs qui la défendent, et de défendre à vos nuées de l'arroser désormais. Nous n'aurions pas droit d'ouvrir la bouche, si vous en usiez ainsi; et quand il nous serait libre de le faire, que pourrions-nous opposer et alléguer pour notre défense? Toute la raison des pécheurs, tels que nous sommes, est le recours à votre miséricorde; faites donc voir que vous êtes plus puissant pour nous guérir que nous pour nous faire des plaies mortelles; détruisez notre ouvrage, et sauvez le vôtre; ne vous laissez pas vaincre par nos excès, mais triomphez de notre malice, et forcez nos volontés rebelles.

Pour le soir.

Première considération.

Les vérités de la méditation précédente doivent nous inspirer une humble crainte, mais non pas du trouble; et le but de cette crainte est de conduire à une juste confiance et une espérance solide, au lieu que le trouble, quand il est excessif, jette l'âme dans le découragement et dans la paresse, éteint la reconnaissance, ouvre la porte au désespoir, et fait regarder Dieu, le meilleur et le plus indulgent de tous les pères, comme un maître impitoyable et un vrai tyran, idée qui ne peut venir que du démon.

Il est vrai que vous ne savez pas ce que Dieu a décrété sur votre sort éternel, et si vous êtes du nombre des élus; mais le devez-vous savoir, puisque nous marchons ici-bas, par la foi, et qu'une telle connaissance nous ferait sortir de cet état de dépendance, si essentiel à la créature, éteindrait l'esprit de prières, et anéantirait la plupart des vertus; une âme simple et fidèle ne s'égare point dans ces vaines recherches, et n'a de Dieu que des sentiments dignes de sa bonté pour les créatures, elle nourrit sa confiance par tous les justes sujets que la religion lui fournit, elle est assurée de toute certitude, que

les jugements de Dieu sont l'équité même, que l'arrêt qu'il prononcera sur la destinée de chacun de nous sera infiniment juste, fondé sur nos bonnes ou méchantes œuvres; et que sa prescience n'y met rien, que notre réprobation ne peut venir que de nous, et notre salut que de lui; qu'il nous a préparé des moyens efficaces de l'opérer, et qu'il est plus porté à exercer sa miséricorde que sa justice. Jésus-Christ qui est notre juge, est notre frère et notre avocat; il n'est descendu du ciel que pour rappeler les pécheurs de leurs égarements, et les guérir de leurs plaies; il se compare à une poule qui désiroit rassembler ses petits poussins sous ses ailes; sa mort sur la croix, et toutes les circonstances qui l'accompagnent, nous découvrent sa charité immense; son Père nous a donnés tous à lui, comme le prix de son obéissance et de son sacrifice, en voudrait-il perdre le fruit? C'est le meilleur de tous les pères, qui ne déshérite ses enfants que lorsqu'il s'y voit forcé par leurs excès; le plus humain de tous les rois, qui souhaiterait passionnément que tous ses sujets véussent dans l'ordre, et qu'il n'y eût que des récompenses à distribuer, et non des supplices à ordonner, à quoi il ne se porte qu'à regret, à l'extrémité, pour intimider les méchants, et faire régner l'ordre dans son empire.

Ne nous défions donc pas de Dieu, qui n'abandonne jamais le premier, mais bien de nous-mêmes, qui sommes les plus grands ennemis de nos âmes par l'amour désordonné de nos corps, et dont la faiblesse est extrême, et plus grande qu'on ne peut penser: mais Dieu nous revêt de sa force, Jésus-Christ combat en nous, et il nous crie : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* Voyons quelles sont les causes les plus ordinaires de la réprobation.

Seconde considération.

Les chrétiens heurtent pour la plupart à la même pierre, qui a fait trébucher les Juifs; ils se scandalisèrent de Jésus-Christ, parce qu'il ne parut pas à leurs yeux revêtu de la pompe du siècle; ils attendaient un Messie dans l'éclat et la magnificence, tels qu'il eussent désiré d'être eux-mêmes, qui les affranchit du joug des Romains, et leur procurât tous les avantages et les douceurs de la vie présente; n'apercevant point en lui ces caractères, y en découvrant au contraire de tout opposés; le voyant dénué de tout ce qui flatte la cupidité; que bien loin d'aspirer aux grandeurs du siècle présent, il se dérobaient par la fuite à la poursuite de ceux qui le voulaient proclamer roi; qu'il ne proposait à ses sectateurs que des biens invisibles et la gloire d'un règne à venir, vraies chimères pour des cœurs incirconcis, ils ne voulurent point d'un pareil roi, mais l'attachèrent en croix. Nous ne nous scandalisons pas de la personne de Jésus-Christ, mais de sa doctrine, des maximes de son Evangile, de sa pauvreté, de son dénuement; les voluptueux se choquent de la nécessité de porter sa croix; ceux qui sont idolâtres de l'or et de l'argent, du mépris

qu'il en fait, et du précepte de l'aumône; les vindicatifs, de celui qu'il a fait si expressément de pardonner, et généralement tous ceux qui sont possédés de quelque passion, sont blessés et irrités de trouver une loi inflexible, qui s'y oppose, et qui les condamne, ils voudraient l'anéantir, et la détruire, s'il était possible, ce qui est le comble du dérèglement.

Il n'y a que ceux dont les inclinations sont conformes à celles de cet Homme-Dieu, qui sont doux et humbles de cœur comme lui, qui ne sont point de ce monde, comme il n'en a pas été; qui ne cherchent pas leur propre gloire, comme il n'a pas recherché la sienne, et n'en veulent point d'autre que la participation de ses souffrances; qui ne se brisent pas contre cette pierre, mais participent à sa fermeté et entrent dans la symétrie de l'édifice sacré, dont elle est le fondement inébranlable. *Absorpti sunt juncti petrae.* (Psal. CXL.)

L'orgueil qui a précipité Lucifer du ciel, et chassé Adam du paradis terrestre, fut encore une des principales causes de la réprobation des Juifs: ils mettaient toute leur confiance dans la qualité d'enfants d'Abraham, et de peuple de Dieu; ils croyaient que son temple était un rempart invincible contre tous les traits de sa colère; en un mot, que ses grâces leur étaient dues: toutes ces imaginations présomptueuses n'ont pas été particulières aux Juifs, elles ont leur racine dans le cœur de l'homme, et ne sont que trop ordinaires dans le christianisme, or l'un des plus grands obstacles à la grâce, est de croire la mériter, elle est essentiellement gratuite, et cesserait d'être grâce, si on pouvait l'exiger comme une dette; il est vrai que la grâce est une espèce de semence, qui contient en soi de quoi provigner et se multiplier, et que le bon usage qu'on en fait en attire de nouvelles, mais c'est moins obligation étroite de la part de Dieu, que bonté pour sa créature et fidélité à sa parole; quant à celle de persévérance qui les couronne toutes, il peut toujours la refuser, c'est la décision formelle du saint concile de Trente.

Pour les pécheurs qui ont dissipé leur patrimoine, ainsi que l'enfant prodigue, de quoi ont-ils droit de se plaindre, que d'eux-mêmes; si Dieu ferme l'oreille à leurs cris, ils n'ont point d'autre parti à prendre, que les Ninivites, qui recoururent sans délai aux exercices de la pénitence, espérant que Dieu se laisserait fléchir, et révoquerait l'arrêt de leur destruction.

Mais juste ou pécheur, innocent ou criminel, il faut toujours se considérer en sa présence comme un pauvre mendiant, frapper humblement à sa porte et attendre que, touché de notre indigence, il la soulage. Heureux celui qui suit l'exemple du lépreux Samaritain, dont il est parlé dans l'Évangile, qui fut guéri par Jésus-Christ avec neuf autres qui étaient Juifs, retourna vers lui du moment qu'il se sentit délivré de ce mal honteux, se prosterna à ses pieds avec les sentiments de la plus profonde reconnaissance; heureux qui, à son imitation, est fidèle à ren-

dre à son libérateur d'humbles actions de grâces, pour les plus petites faveurs, aussi bien que pour les plus grandes, persuadé qu'il n'y en a point de si gratuites, que celles qui s'accordent à un étranger et un inconnu.

Troisième considération.

Le moyen le plus efficace de tous pour assurer son élection éternelle, nous est clairement marqué par son divin auteur; car quelques-uns lui ayant demandé s'il y en aurait peu ou beaucoup de sauvés, il répondit: Faites effort pour entrer par la petite porte, car je vous dis que plusieurs chercheront trop tard à y pouvoir passer.

Tout consiste donc dans la fidélité à marcher dans la voie étroite et épineuse qui conduit au ciel, et se faire ces heureuses violences qui le ravissent. Ainsi le salut est bien éloigné des pécheurs, surtout des paresseux, qui ne veulent pas qu'il leur en coûte, pour assujettir leurs passions, et demeurent ensevelis dans leur mollesse; il n'est pas pour les orgueilleux et les ambitieux, qui se grossissent si fort dans leur idée, et font tout ce qu'ils peuvent pour se donner du relief dans celles des autres: il faut se dépouiller de toute cette fierté, de tout cet attirail, ce bagage embarrassant; devenir comme un petit enfant sans malice et sans désir d'élévation; il faut mortifier tous les instincts du vieil homme, pour ne suivre que ceux du nouveau; renoncer au luxe, à l'avarice, à la bonne chère, aux vains passe-temps; mourir tous les jours à la vie sensuelle, qui est une mort, pour vivre de la vie de l'esprit; résister fortement au torrent du monde, et de ses coutumes pernicieuses; enfin pratiquer cette louable singularité, dont tous les saints de l'Ancien et du Nouveau Testament nous ont donné l'exemple: elle n'était pas nécessaire dans les premiers siècles de l'Eglise, où tous conspiraient à la gloire du nom chrétien, où la multitude des fidèles n'était qu'un cœur et qu'une âme, où les désordres étaient rares, et punis aussitôt par le retranchement de la communion de l'Eglise; mais à présent que l'infection est presque universelle, qu'on fait trophée du vice, et qu'on rougit de la vertu, que les grands brisent le joug du Seigneur avec encore plus d'insolence que les petits, il faut de nécessité tenir une route opposée, et se roidir contre le cours impétueux de ce fleuve de la coutume qui nous entraînerait enfer: ainsi un chrétien qui veut se sauver, rompt tout commerce avec ceux dont les exemples et les discours contagieux pourraient le corrompre, ça même l'affaiblir dans ses bonnes résolutions, toujours recueilli en lui-même et dans une solitude intérieure; car ce n'est pas le désert qui fait le solitaire, on peut l'être au milieu des villes, quand on a autant de soin de s'unir à la société des gens de bien, que de se séparer de celle des méchants.

La fidélité que vous garderez à Dieu, dans ce relâchement universel, ne peut vous attirer tout au plus de la part du monde que

quelques fades railleries; mais si peu de chose serait-il capable de vous arrêter dans la voie, et vous faire interrompre ou changer le plan de vie que vous aviez formé et heureusement exécuté. Ce sont des huées d'enfant, qui ne doivent pas empêcher un homme raisonnable de continuer son chemin et le retarder d'un moment.

Si vous avez déjà marché un temps considérable dans cette voie étroite, si affreuse aux sens, vous aurez éprouvé que la charité l'élargit, et qu'on y court avec dilatation de cœur; car le joug de Jésus-Christ est doux et sa charge légère. La voie des méchants n'est pas toujours semée de roses; le démon leur vend bien cher les plaisirs qu'il leur procure, et la justice de Dieu ne permet pas qu'ils le quittent impunément et trouvent leur repos et leur bonheur dans de viles créatures : ils se plaignent souvent qu'ils sont engagés dans des chemins âpres et raboteux, et sont forcés d'envier le sort de ceux qui ont pris Dieu pour leur unique partage. S'il y a donc des peines à essuyer pour se damner, pourquoi les fuirons-nous, lorsqu'elles nous procureront le salut? Pourquoi ne ferons-nous pas pour une couronne immortelle ce que les athlètes faisaient pour une couronne de laurier; les exercices qu'on nous prescrit, n'égaleront jamais la dureté de ceux auxquels ils s'assujétissaient.

ORAIISON.

J'adore, Seigneur, dans le plus profond anéantissement la profondeur de votre sagesse, les richesses inépuisables de votre science, et l'incompréhensibilité de vos voies; elles sont justes, elles sont saintes et dignes de vous.

Je sais, Seigneur, puisque vous me l'apprenez par vos Ecritures, que vous n'avez que des pensées de paix sur votre peuple, que des desseins glorieux, que vous avez plus de désir de notre salut que nous n'en avons nous-mêmes; que la sévérité est en vous comme une qualité étrangère, que vous n'exercez qu'à regret.

Mais je sais aussi que vous êtes comme assujéti par les règles de votre plan, lequel n'est autre que le décret que vous avez fait, de ne sauver que ceux qui seraient conformes au modèle adorable qu'il vous a plu donner aux hommes, en la personne de votre Fils bien-aimé; qu'il ne sera la cause du salut qu'à ceux qui lui auront obéi fidèlement, qui auront porté leur croix à sa suite et seront entrés dans ses dispositions intérieures; vous condamnez aux ténèbres extérieures le serviteur inutile et le profane convié, qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. N'en avait-il pas été averti?

Non, Seigneur, vous n'avez point fait la mort ni l'enfer, la perte de l'impie ne vous cause point de joie; vous ne rejetez de la structure de votre temple spirituel, comme pierre de rebut, que ceux qui refusent de se laisser tailler, qui sont indociles et rebelles, et refusent de vous faire le sacrifice de leurs

passions, rendez-moi fidèle aux épreuves par lesquelles il vous plaira me faire passer, faites-moi correspondre fidèlement à vos grâces et mettre vos talents à profit; ne permettez pas que je m'écarte de la voie royale, que votre Fils nous a tracée et qui est marquée de son sang; taillez-moi sans avoir égard à mes répugnances et à mes cris; appliquez s'il est nécessaire le fer et le feu à mes blessures profondes, puisque la marque à laquelle vous discernerez à votre jugement dernier les boucs d'avec les brebis, est la charité envers le prochain, et la croix de Jésus-Christ qu'on aura portée constamment; que je ne sois pas, ô mon Dieu, de ce nombre malheureux, que je fasse ici-bas ma joie de secourir mes frères et de suivre votre Fils au Calvaire pour être attaché à sa croix : je me donne à vous pour la porter avec amour et résister à la tentation d'en descendre avant la consommation du sacrifice; faites-moi la grâce de me soutenir jusqu'au bout. O Dieu, vous sauvez les imparfaits aussi bien que les parfaits; car il y a plusieurs demeures dans votre maison céleste, et votre miséricorde va au delà de nos pensées, pourvu que ces imparfaits reconnaissent humblement leur imperfection, et ne l'aiment pas; à nous l'opprobre et la confusion, à vous la louange et la gloire; c'est par un choix tout gratuit, que vous nous préférez à tant d'autres, nous chanterons à jamais vos miséricordes.

QUATRIÈME JOUR.

DE LA VIGILANCE ET DE LA PRIÈRE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

La vigilance et la prière sont les deux ailes qui élèvent l'âme au ciel, les armes qui la garantissent des surprises de ses ennemis, des moyens efficaces pour accomplir toute justice; mais elles supposent une autre vertu, sans le secours de laquelle elles ramperaient à terre et ne pourraient servir que de risée au démon : c'est la tempérance, dont le propre est de régler l'usage du boire et du manger, et d'en retrancher tous les excès : *Sobrii estote et vigilate.* (1 Petr., V.) Le diable ne prévaudrait jamais contre nous, il ne pourrait même nous attaquer, si nous ne lui fournissions des armes par le dérèglement de nos passions; car tout ce qui est dérégulé est de son ressort et de sa juridiction; l'intempérance lui fournit ces armes dont il perce nos âmes, sur lesquelles il n'aurait pu agir immédiatement; il les rend par ce moyen toutes charnelles et plongées dans les sens; il excite des fantômes dans l'imagination, qui la précipitent dans mille désordres. La vertu qui lui est opposée soustrait les armes à l'ennemi malin; elle affaiblit ses tentations, et émousse la pointe de ses traits; elle nous met en état de veiller, de faire la fonction de sentinelle, et d'offrir au Seigneur des prières pures et qui puissent s'élever à lui comme un encens; un

cœur appesanti par l'abondance des viandes et l'excès du vin est-il en état de donner toute l'attention dont il est capable aux objets spirituels ?

Le plaisir de la bouche, lorsqu'on s'en rend esclave, n'est pas seulement un obstacle à la vigilance, mais à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et il traîne après soi tous les vices : il étouffe l'amour de Dieu et conduit à l'idolâtrie ; il produit l'orgueil, la dureté et la cruauté envers les pauvres, les injustices, la dissolution dans les paroles, licence effrénée dans les railleries, dégoût des choses spirituelles, attache demeurée à la vie présente, obscurcissement de l'esprit, endurcissement du cœur, et surtout le détestable vice de l'impureté, qui fait tant de ravages dans le monde chrétien et précipite une infinité d'âmes dans les enfers.

Voilà une partie des monstres qu'enfante ce vice : c'est à lui, et aux excès qu'il produit, que l'Écriture attribue les eaux du déluge, qui noyèrent tous les hommes, et les flammes vengeresses, qui consumèrent peu après cinq villes infâmes : peut-on en concevoir trop d'horreur ? Malheur au méchant serviteur, qui, se prévalant de l'absence de son maître, passe le temps à boire et à se remplir de viandes avec ses pareils, le maître viendra à l'heure qu'ils s'y attend le moins, et lui fera mettre les fers aux pieds et en tirera une punition exemplaire. Heureux, au contraire, le serviteur sobre et vigilant, qui attend son Seigneur la lampe à la main, appliqué sans relâche à l'œuvre qu'il lui a donné à faire : il l'établira sur tous ses biens, le fera asseoir à sa propre table, et ne dédaignera pas de le servir de ses propres mains ; les agapes ou festins de charité des premiers chrétiens étaient des leçons de sobriété : ils se rassasiaient de telle sorte, dit un auteur de ces heureux siècles, qu'ils se souviennent qu'il faudra se lever la nuit pour prier en commun. Sommes-nous moins obligés qu'eux de prendre toutes les précautions nécessaires, afin que nos prières ne soient point interrompues et traversées par une foule de distractions et imputées à péché ?

Seconde considération.

C'est un principe constant, qu'ayant un ennemi infatigable, qui veille sans cesse pour nous perdre, et tourne autour de nous ainsi qu'un lion rugissant pour nous dévorer, nous ne pouvons nous en défendre que par une exacte vigilance.

Il n'y a pas seulement des tentations à repousser, il y a divers devoirs à remplir, il faut, pour cet effet, tenir comme une infinité d'yeux ouverts, et être attentif à toutes les instructions que Dieu nous donne par la voie de ses créatures ; c'est pour cela que rien ne nous est tant recommandé que la vigilance ; il y a deux sortes de sommeils qui lui sont opposés, qui tous deux nous conduisent à la mort ; l'un de paresse et d'inaction, l'autre d'illusion et de passion ; le pre-

mier énerve la vigueur de l'âme, il éteint son activité, et la plonge dans une léthargie mortelle, et dans toutes sortes de désordres ; car, si nous voulons remonter à la source de nos maux, nous trouverons qu'ils ne viennent que d'une molle indolence qui nous domine et nous empêche de nous donner le mouvement nécessaire pour résister aux passions ; on n'y succombe que parce qu'on aime mieux se livrer à ses cupidités et demeurer plongé et enseveli dans sa propre paresse, que de se revêtir des armes de lumière pour en combattre ses ennemis et se faire les violences nécessaires pour les vaincre. Notre cœur est comme une terre qui, dès qu'elle cesse d'être cultivée, ne produit que des ronces et des épines, lesquelles venant à croître étouffent la précieuse semence de la grâce ; la cupidité se fortifie par la diminution et l'affaiblissement de la charité ; l'âme désarmée ne peut plus, ou plutôt ne veut plus soutenir l'effort des passions ; les dehors sont emportés, le corps de la place aura bientôt le même sort : une place prise d'assaut ou par composition ne peut ignorer sa destinée, mais une âme ne se croit pas seulement entamée, lorsque sa désolation est universelle : *Sicut in vastitate hostili* ; elle n'aperçoit en elle aucun crime, mais elle ne voit pas qu'elle est sans goût pour le bien, sans ardeur pour la vérité, sans fidélité à ses devoirs, que toute sa vie est un vide affreux, qu'elle est morte et pleine d'infection, et que son corps n'est plus que son sépulcre.

Le sommeil d'illusion n'est pas moins dangereux, les amateurs du monde en sont tous frappés ; quel qu'actifs, quel qu'expressés et laborieux qu'ils puissent être, ceux qui consomment leur vie à cumuler des richesses, à joindre champ à champ, maison à maison, ou à satisfaire une ambition insatiable, sont des gens endormis, leur vie est un sommeil continu, il embrassent des fantômes et se repaissent de chimères ; lorsque l'heure de la mort rompra le charnier et dissipera les vaines images de ce songe imposteur, ils se trouvent les mains aussi vides que celles d'un homme qui a rêvé durant son sommeil qu'il avait trouvé un grand trésor, ou qu'il était assis à une table splendide : *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt in manibus suis.* (Psal. LXXV.)

Oh ! combien de gens, abusés de la sorte, qui se tourmentent, s'épuisent, se mettent hors d'haleine pour ne rien faire, ou plutôt pour se perdre ! ils marchent à grands pas, mais hors du chemin ; ils ont tissu des toiles d'araignées et couru, comme des enfants, après des papillons ! Hélas ! ne pouvaient-ils pas arriver en enfer par une voie moins pénible et moins épineuse ? c'est donc là à quoi aboutissent tant de sueurs et de fatigues ? la moitié de ces travaux entrepris pour le ciel l'aurait conquis, et leur aurait procuré un repos sans fin, une paix inaltérable et une gloire immense. Voilà quel est le double sommeil auquel nous devons craindre, plus que la mort, de céder et nous laisser vaincre.

Troisième considération.

La vigilance n'est autre que la vie de la loi; veiller, c'est vivre de la foi, se conduire par ses lumières, agir en toutes choses par l'impression de l'esprit de Dieu, c'est ouvrir les yeux de l'âme aux objets invisibles et éternels, et les fermer aux choses sensibles et temporelles, qui ne sont que mensonge et vanité; c'est avoir les oreilles du cœur attentives pour écouter la voix de Dieu, qui nous parle au dedans de nous-mêmes, et ne se pas laisser étourdir au bruit des créatures; c'est consulter en toutes ses actions sa sainte loi, observer ses mouvements intérieurs et extérieurs, pour ne rien faire de contraire à l'ordre et à la justice; c'est se prémunir contre les tentations auxquelles on est exposé; enfin, c'est travailler avec un soin infatigable à remplir tous ses devoirs: *Tunc non confundar cum perspexero in omnibus mandatis tuis.* (Psal. CXVIII.) Voilà quelle est la vigilance à laquelle nous exhorte sans cesse Jésus-Christ, lequel se compare à un voleur, qui viendra lorsqu'on s'y attend le moins; elle regarde généralement tous les chrétiens, dans tous les temps, dans tous les lieux; ceux qui sont engagés dans le monde, y sont d'autant plus obligés qu'ils sont exposés à de plus grands périls, et qu'ils voguent sur une mer orageuse, semée d'écueils et pleine de pirates.

Nous n'avons que trop dormi, il est temps de nous réveiller de cet affreux assoupissement, un ouvrier ne se réveille que pour travailler, un soldat pour combattre, un voyageur pour continuer son chemin; travaillons, non pour une nourriture corruptible, mais pour celle qui subsiste éternellement; combattons courageusement les inclinations corrompues de la nature, récompensons le temps perdu, et doublons le pas pour arriver à la céleste patrie; l'éternité approche et nous touchons au moment fatal qui nous y doit introduire; envoyons-y, par avance, un trésor de bonnes œuvres; réveillons-nous à la voix du salut, qui nous est annoncé, pour n'être pas surpris par l'éclat de la trompette de l'archange, qui citera les morts au jugement universel.

ORAIISON.

Seigneur, qui êtes mon père et le Dieu de ma vie, détournez de moi tous les désirs déréglés. Eloignez de moi l'intempérance de la bouche; que la passion de l'impureté ne s'empare point de moi, et ne m'abandonnez pas aux excès d'une âme qui n'a plus de honte, ni de retenue.

Vous nous avez appris, Seigneur, à ne prendre les aliments que comme des remèdes: mais comme ce remède est agréable, et cette nécessité, à laquelle il vous a plu nous assujettir, une douceur pour la nature, nous ne faisons que trop souvent pour la volupté ce qu'il faudrait faire uniquement pour le soutien de ses forces, et comme ce qui suffit pour la santé ne suffit pas pour la volupté, l'âme, qui en est avide, excède les bornes,

ravie de ne pas les connaître si exactement, pour se faire une excuse de cette incertitude, et de satisfaire sa sensualité sous le prétexte du besoin.

Dans cette tentation journalière, j'appelle à mon secours votre main toute-puissante, et vous expose mes agitations et mes peines.

Oh! quand sera-ce que vous anéantirez les viandes et ce qui les consume, que vous aurez fait cesser nos besoins et notre indigence, en nous rassasiant de cette viande ineffable dont les anges se nourrissent avec une faim toujours nouvelle, et qui n'est autre que vous-même?

Seigneur, éclairez mes yeux, de peur que je ne m'endorme du sommeil de la mort.

Faites que mes yeux soient toujours élevés vers vous, afin que je ne donne pas dans les pièges que me tendent mes ennemis; rendez-moi aussi vigilant pour mon salut qu'ils le sont pour ma perte; mon âme s'assoupit souvent par l'ennui qui l'accable, confirmez-moi dans vos saintes paroles, réveillez-moi par vos menaces, faites-moi entendre au fond du cœur cette parole: Lève-toi, toi qui dors, Jésus-Christ t'éclairera; que je quitte dans l'instant ce lit de consolations humaines, pour courir après elle, et pour exécuter ses ordres.

Pour le soir.

DE LA PRIÈRE.

Première considération.

La vigilance conduit naturellement à la prière; l'Evangile ne les sépare jamais: la vigilance serait superbe sans un humble recours à Dieu, et ce serait bien en vain que celui à qui la garde d'une ville est commise veillerait le jour et la nuit, si le Seigneur ne la gardait lui-même; or c'est par la prière que nous l'engageons à veiller à la conservation de notre âme, qui est cette place qu'il nous a confiée. La vigilance nous fait découvrir nos ennemis étrangers et domestiques, et l'impuissance absolue où nous sommes par nous-mêmes de résister à leurs efforts; une telle vue ne pourrait que nous désespérer, mais une fervente prière nous fait réclamer le secours de Jésus-Christ, qui n'attend que ce cri de notre cœur pour accourir à notre aide, calmer l'orage de nos passions, et briser Satan sous nos pieds.

Il est de foi que sans lui nous ne pouvons rien faire, ni peu, ni beaucoup, pas même former une seule bonne pensée; il faut qu'il nous applique à tout bien, que sa grâce nous prévienne, nous accompagne et nous suive; sans elle nous sommes comme des soldats nus, désarmés, sans courage, comme des malades épuisés de sang, réduits à une faiblesse universelle; or il n'est pas moins constant que Dieu, dans la voie ordinaire, n'accorde sa grâce qu'à ceux qui le prient et la lui demandent humblement: quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve; on ouvre la porte à celui qui frappe, c'est là l'ordre naturel et l'économie de la grâce, et si Dieu en accorde quelqu'une au pécheur

avant qu'il ait prié, telle par exemple que le don de la prière, il ne l'accorde qu'à celle de l'Eglise, au gémissement de la colombe ; ainsi la prière est comme l'âme de la vie chrétienne, l'air que notre âme doit toujours respirer, pour entretenir en soi la vie de grâce, ou l'y ressusciter lorsque'elle y est éteinte par le péché ; et comme les Amalécites, ennemis du peuple de Dieu, reprenaient le dessus dans le combat, dès que Moïse baissait les mains qu'il tenait levées vers le ciel, ceux de notre salut ne manqueraient pas de regagner sur nous ce que nous avons pu acquérir d'avantages, dès que nous discontinuerions de prier, ou le ferons plus languissamment.

Un rayon de la grâce brille au fond d'une âme pécheresse plongée dans les ténèbres ; une voix intérieure très-perçante lui crie : Sortez du borbier, convertissez-vous, elle n'a pas plus tôt entendu cette voix qu'elle répond : Seigneur, convertissez-moi, car tous ses efforts ne servent qu'à la convaincre de son impuissance, et à lui faire comprendre que l'homme n'est pas plus fort que soi-même, que c'est Dieu seul qui peut briser les portes d'airain et les chaînes des mauvaises habitudes. C'est pourquoi un vrai pénitent prie moins qu'il ne rugit, tant il se voit opposé à la sainteté de Dieu et séparé de lui, comme par un cahos immense et impénétrable. Ainsi, un pénitent qui ne prie pas est un monstre inconnu dans l'ordre de la grâce. Ne voyons-nous pas, dans la parabole de l'Evangile, que ce fut uniquement à la prière du serviteur engagé de dix mille talents, figure du pécheur, que son maître remit gratuitement cette dette énorme. *Nonne omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me ?* (Matth., XVIII.) C'est une marque si essentiellement attachée à la conversion, que Jésus-Christ n'en donne point d'autre à Ananie, pour lui faire connaître le changement miraculeux opéré en Saul, qu'il venait de transformer en agneau, de loup furieux qu'il était auparavant : Va dans une telle rue chercher Saul de Tarse, tu le trouveras en prières.

Mais si elle est si nécessaire dans le commencement de la pénitence, elle ne l'est pas moins dans le progrès et tout le cours de la vie chrétienne, pour éviter tous les écueils et les bancs de sable qui se trouvent sur la route, pour ne se laisser ni amollir par la prospérité, ni abattre par l'adversité, pour se garantir des artifices du démon, qui se transfigure en ange de lumière, et vaincre le monde avec tous ses faux charmes, toutes ses erreurs, et les maux dont il menace ceux qui veulent garder à Dieu une fidélité inviolable.

Seconde considération.

Ce qui nous doit rendre infiniment aimable la nécessité que Dieu nous a imposée de la prier et la faire moins regarder comme un joug que comme un charme, c'est sa facilité et son efficacité.

De toutes les marques que Dieu nous

donne de sa tendresse, il n'y en a point de si admirable que le soin qu'il prend de nous faciliter sa loi, en sorte que plus elle est indispensable, plus l'observance en est aisée, et il fait voir par là qu'il commande moins en souverain qu'en père.

L'amour de Dieu est le premier et le plus grand des commandements, et quoi de plus aisé que d'aimer le souverain bien ? n'est-ce pas la souveraine misère, que de ne l'aimer pas ? La prière est pareillement de la dernière nécessité, et quoi de moins difficile ? faut-il une longue suite de préceptes et de grands efforts de mémoire pour apprendre à des indigents à s'adresser à ceux qui peuvent les secourir ? faut-il une grande force pour reconnaître qu'on est faible ? une longue expérience pour découvrir les dangers de cette vie, qui n'est qu'une tentation continuelle ? et dès là, quoi de plus naturel que de souhaiter un état plus tranquille ? nous l'est-il moins qu'à un vaisseau battu par l'orage, prêt à tout moment d'être englouti par les vagues, de désirer le port s'il avait de l'intelligence ? N'est-il pas indubitable que si la nature était capable de s'élever à ce qui est d'un ordre surnaturel, il n'y a aucun exercice pour lequel elle eût plus de pente et d'inclination que pour la prière. C'est d'elle proprement qu'il faut entendre ces paroles que Dieu disait à son peuple : Ce que je vous ordonne n'est pas au-dessus de vos forces, ni éloigné de vous, s'il était dans le ciel, vous pourriez dire : Comment y monter ? si je l'avais mis au-delà des mers, vous ne manquerez pas d'alléguer : Faut-il donc les traverser et aller aux extrémités du monde ? mais la loi que je vous prescrite est dans votre bouche et au fond de votre cœur. Comment cela se peut-il entendre de cette loi dont saint Pierre dit qu'il était un joug, que ni eux ni leurs pères n'avaient pu porter, sinon que la prière obtient des forces qui aplanissent toutes les difficultés, le pardon des ennemis ? L'assujettissement des passions paraît impossible à la fragilité humaine ; cependant Dieu ne commande rien d'impossible, comment concilier ces choses ? le voici : c'est qu'étant convaincus de notre faiblesse et de notre impuissance, la prière rend possible et aisé ce qui paraissait impraticable ; elle fait disparaître ces montagnes de difficultés ; combien donc doit avoir de facilité un exercice qui rend tous les autres faciles ? Consultez ceux qui en ont fait l'heureuse expérience, ils vous diront qu'ils y goûtent une douceur inexplicable, et que sans ce soutien, ils auraient mille fois succombé sous le poids des misères humaines ; n'alléguez donc pas pour vous dispenser d'y avoir recours, la multiplicité des affaires et des embarras qui emportent tout votre temps.

Mais la plupart des chrétiens ont si peu de foi et sont si insensibles à leurs véritables besoins, qu'ils sont ravis d'avoir quelques méchants prétextes pour éluder leurs obligations les plus essentielles ; mais ils n'en ont aucun en cette rencontre la prière non in-

terrompue, qui leur est si étroitement commandée, n'est autre que le désir de la béatitude éternelle; or, ce désir peut subsister avec les occupations de la vie, et si nous ne l'avons pas, ne l'imputons qu'à l'amour déréglé des biens temporels, incompatible avec celui des spirituels. Il est vrai qu'il faut de temps en temps renouveler ce désir par une attention particulière et donner de l'aliment à ce feu qui sans cela s'éteindrait bientôt; mais si, dans les plus grands embarras, nous trouvons du temps pour satisfaire aux besoins de la nature, si nous donnons tous les jours régulièrement au corps la nourriture qui lui est convenable, pourquoi serons-nous assez cruels pour refuser à notre âme celle qui lui est propre, par la soustraction de laquelle elle tombera infailliblement dans la langueur et la défaillance? Avons-nous plus d'occupations que David, chargé du gouvernement d'un grand royaume? il trouvait bien néanmoins, malgré les soins inséparables d'une couronne, du temps pour prier Dieu; il le faisait durant le jour à sept reprises, et, comme si le jour n'eût pas été suffisant, il se relevait la nuit pour répandre son cœur en la présence du Seigneur. Ah! donnez-moi une âme qui aime, qui se considère ici-bas comme une veuve désolée, et se regarde en ce monde comme dans une terre étrangère, dans un désert affreux, et elle comprend ce qu'on lui dit, lorsqu'on lui parle de la douceur de la prière, elle aura une sainte frayeur de toute autre affaire, regardant celle-ci comme l'unique nécessaire, et souffrira toujours une extrême violence lorsqu'il faudra se lever de cette sainte table où elle goûte combien le Seigneur est doux, et où elle s'engraisse à vue d'œil.

Ce qui nous en rebute peut-être est que nous n'obtenons rien; mais ne serait-ce pas que nous prions mal, et parce que notre cœur est charnel et tout judaïque, et que les biens d'ici-bas sont l'unique objet de nos désirs? Car de la part de Dieu, il faudrait ignorer sa puissance et sa fidélité à ses promesses pour douter de l'efficacité de la prière; ne s'est-il pas engagé à entériner toutes nos requêtes, et ne nous presse-t-il pas lui-même de nous adresser à lui avec confiance, assurés que nous obtiendrons l'effet de nos demandes? L'Écriture sainte et l'histoire ecclésiastique en fournissent une infinité d'exemples. Oh! quel fond de consolation dans nos misères et parmi les dangers qui nous environnent de toutes parts, d'être assurés que nous pouvons être heureux, si nous le désirons sincèrement, nous n'avons qu'à demander; Dieu nous a donné une espèce de droit sur tout ce qu'il possède, et comme il a tout fait par une parole impérieuse, nous pouvons aussi tout faire et tout obtenir par une parole soumise et suppliante, mais afin qu'elle produise cet effet, elle doit être revêtue de certaines conditions sans lesquelles il ne faut imputer qu'à nous, si nous sommes toujours si tièdes et si dénués de grâces.

Troisième considération.

La condition fondamentale de la prière est d'être dirigée et animée par la foi; car la nature ne nous donne pas le sentiment de nos besoins spirituels, et nous ne savons pas ce qu'il faut demander; il faut que ce soit le Saint-Esprit, qui nous suggère et qui forme en nous les demandes qu'il veut exaucer.

Pour bien prier il faut donc vivre de la foi, qui est la vie du juste, d'où il ne s'ensuit pas toutefois que le pécheur ne puisse faire de bonnes prières, puisque celle du publicain fut si agréable à Dieu et eut la vertu de le justifier; mais il faut à son exemple haïr son état, il faut un commencement de vie, et de même qu'un malade, travaillé d'un horrible dégoût, souhaite de le voir cesser et de recouvrer l'appétit, il doit désirer de recevoir une grâce plus abondante qui, de captif volontaire qu'il est du péché, le rende l'heureux esclave de la justice : *Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas*. Si ce désir naissant est sincère, il fera quitter l'occasion du péché, car la prière de celui qui demeure obstinément attaché à l'objet de sa passion est exécrable : *Oratio ejus erit execrabilis*. (Prov. XXVIII.) Comment Dieu l'écouterait-il, puisqu'il refuse de l'écouter, et se bouche les oreilles comme un aspic?

Ce n'est pas seulement pour éviter la vanité que Jésus-Christ veut que nous fermions la porte de notre chambre lorsque nous prions, mais encore plus la dissipation; car quel moyen de réfléchir comme il faut sur l'état de son âme, lorsqu'on est absent de chez soi, toujours dans l'agitation, et répandu dans la multiplicité des créatures, autrement la prière ne sera qu'un tissu de distractions, de chimères et d'inutilités, et sera comme le songe d'une personne qui veille.

C'est par Jésus-Christ et en Jésus-Christ que nous devons prier, nous n'avons accès au Père éternel que par Jésus-Christ, son Fils notre adorable médiateur; il n'y a point d'autre nom sous le ciel donné aux hommes, pour se garantir de la damnation et obtenir le salut; c'est en lui et par lui que Dieu s'est réconcilié le monde, son sacrifice a pleinement apaisé sa colère et est devenu la source de toutes les grâces que nous recevons. Jésus-Christ a fait notre paix, et ne devant rien pour lui-même, il demande justice en demandant grâce pour les pécheurs; ainsi il prie pour nous comme médiateur, il est prié pour nous comme Dieu, il prie en nous comme notre chef et son Esprit aide l'infirmité humaine,

La ferveur est comme l'âme de la prière, elle naît de la vivacité de la foi, de l'ardeur de la charité et d'un vif sentiment de ses besoins spirituels, lorsqu'on sent la terre fondre sous ses pieds, qu'on se voit prêt d'être englouti par les vagues, n'est-il pas naturel d'appeler au secours et de réclamer une main charitable; le pécheur s'est jeté par sa folie au fond d'un précipice, il n'a plus d'autre

fond de cet abîme d'autre ressource que ses cris : qu'il crie donc, non pas faiblement, mais de tout son cœur et de toutes ses forces. David, ce modèle achevé de la prière, se représente comme enfoncé dans un tas de bone, il dit qu'il s'est fatigué à force de crier, que sa voix s'est enrouée et que ses yeux sont épuisés à force de regarder le ciel dans l'attente du secours. De telles prières percent toujours le ciel et s'élèvent jusqu'au trône de la miséricorde, au lieu qu'une prière sans douleur, sans désir, sans contrition, sans un sentiment pressant de ses besoins est toujours languissante et tombe par terre ; Dieu veuille qu'elle ne soit pas imputée à péché !

L'humilité doit être inséparable de ces saintes instances, qui font le mérite de l'oraison, comme Dieu déteste le pauvre superbe, ainsi qu'il paraît par la parabole du pharisien, il écoute avec plaisir celui qui s'humilie profondément en sa présence, comme le publicain qui n'ose lever les yeux au ciel par la confusion qu'il ressent, et ne peut quasi se souffrir soi-même, en sorte qu'il s'abîmerait volontiers au centre de la terre.

Telle doit être la disposition d'un pécheur qui s'est dégradé lui-même et ravalé au-dessous des bêtes brutes, et qui sent l'infection que son âme exhale ; il ne doit demander à Dieu d'être vivifié, qu'après l'avoir pris à témoin de son extrême humiliation et lui avoir dit avec un saint roi pénitent : Me voilà collé à terre, la bouche dans la poussière : *Adhæsit pavimento anima mea.* (Psal. CXVIII.)

Eh ! où peut-il se mettre assez bas, puisqu'il a mérité d'être précipité au fond des enfers ?

Les plus justes ne se doivent jamais présenter devant Dieu, que couverts de l'opprobre de leur stérilité, que confus par le souvenir de leur infidélité aux grâces et de leur ingratitude, et se souvenir qu'en qualité de membres vivants de Jésus-Christ, ils doivent imiter leur adorable chef. Oh ! quel abaissement, quel anéantissement en présence de son divin Père ! le corps prosterné à terre et l'âme tout anéantie devant sa majesté suprême. C'est pourquoi saint Paul attribue l'efficacité de sa prière, non à sa sainteté, quoiqu'il fût le Saint des saints, non à son zèle pour la justice, quoiqu'il en fût dévoré, mais uniquement à son profond respect, à son humilité parfaite : *Exauditur est pro sua reverentia.* (Hebr., V.) Voulez-vous donc être exaucé, imitez ce pauvre par excellence, ce Dieu anéanti, *Iste pauper clamavit*, offrez le sacrifice d'un cœur contrit et humilié avec cris et avec larmes, ainsi qu'il fit aux jours de sa chair : *Cum clamore valido et lacrymis.* (Hebr., V.)

Quatrième considération.

Toutes les dispositions précédentes nous seront inutiles si nous n'y persévérons ; ayez patience, dit le Sage, dans vos douleurs et votre humiliation, la Chananéenne n'obtint de Jésus-Christ l'effet de sa demande,

que parce qu'elle ne se découragea pas par ses rebuts affectés.

Nous ne pouvons abandonner l'exercice de la prière que sur deux suppositions également fausses ; la première, que Dieu ne veut pas absolument accorder l'effet de nos demandes et par conséquent que c'est en vain que nous insistons ; l'autre, que ce que nous demandons ne vaut pas la peine de se tant fatiguer, et que ce serait l'acheter trop cher.

Pour la première se peut-il une imagination plus injurieuse au meilleur de tous les pères et de tous les amis, toujours plus prêt à donner que nous à recevoir ; s'il n'accorde pas à la première réquisition, c'est par un effet de sa bonté même ; s'il ne nous guérit pas de toutes nos langueurs dans l'instant que nous nous présentons à lui, c'est par une vue de miséricorde, c'est pour faire croître nos désirs et rendre notre conversion plus entière et plus parfaite, afin que nous ne prodiguions plus une chose si précieuse ; rendez-vous un peu de justice et connaissez votre indignité : les courtisans vieillissent à la cour et meurent souvent sans avoir rien obtenu, mais il est inouï que celui qui aura persévéré à la cour du roi des Rois ait un pareil sort.

N'interprétez donc pas ces délais à votre fantaisie qui ne peut être que téméraire, mais à la multitude de vos péchés et à votre tiédeur. C'est une voix qui vous crie : Réveillez-vous de votre assoupissement, secouez la paresse, humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, baisez-la lorsqu'elle vous semble le plus appesantie sur vous, faites de tels et tels retranchements ; quittez cette vie molle, donnez plus de temps aux exercices de piété ; pourquoi vous feindre un Dieu sourd et inexorable, lui qui n'a pas de plus grande joie que de faire éclater sa miséricorde, lui qui ne cesse de frapper à la porte de votre cœur, pour vous avertir de vous convertir parfaitement, lui qui se compare à un ami, qui accorde à son ami tout ce qu'il lui demande, pour se délivrer de ses importunités, ou plutôt qui ne se sent importuné et indisposé que contre ceux qui ne lui demandent rien, oh ! ami par excellence, qui se laisse ainsi tourmenter et inquiéter ; oh ! qu'il est éloigné de refuser, lui qui nous apprend comme il s'y faut prendre pour lui arracher ses dons et qui a placé exprès son lit auprès de la porte, afin d'être éveillé dans l'instant même qu'on frapperait.

La seconde supposition, qui est que le bien qu'on demande ne mérite pas d'être acheté par tant d'assiduité, est encore moins recevable ; ce bien est le bien des biens : *omne bonum*, qui vous garantit du souverain des maux et de l'extrémité de la misère. Ce que nous demandons à Dieu, c'est l'infusion de sa grâce, c'est l'augmentation de sa charité, c'est l'amour de l'ordre et de la justice, c'est Dieu même, sa jouissance éternelle, la possession immuable de sa gloire et de sa félicité ; et vous vous plaignez qu'au sortir de l'échafaud, où les ministres de sa justice vous

conduisaient, il ne vous fasse pas aussitôt entrer dans son cabinet et ne vous honore pas de ses caresses? N'est-ce pas un assez grand honneur et un assez grand bien de passer toute votre vie en cet état de dépendance. Sa sagesse et sa science divine seront donc assujetties à nos caprices, nous saurons, mieux que lui, ce qui nous est convenable. Ah! si vous faites partie du vrai Israël, espérez depuis la veille du matin, jusqu'à la nuit, c'est-à-dire, au dernier moment de votre vie; priez, pressez, conjurez, demeurez attaché aux pieds de votre maître en posture de suppliant; ne les quittez pas que vous n'ayez entendu, comme la femme pécheresse, que vos péchés vous sont remis; lutez avec courage et persévérance avec votre Dieu, ainsi que fit Jacob, et ne lâchez point prise que vous ne l'ayez forcé à vous donner sa bénédiction, une pareille violence lui est très-agréable; il aime qu'on prévale contre lui de la sorte, il se fâche au contraire, si on ne le presse avec instance. Il ne veut pas que vos prières soient froides et endormies, mais ferventes et continuelles; ne vous découragez pas, quoiqu'il diffère, il ne tient la porte fermée qu'afin de vous exciter davantage à frapper; frappez donc à coups redoublés, jusqu'à ce qu'elle s'ouvre et qu'il vous admette dans le sanctuaire de la vérité.

ORAISON.

O Seigneur, que de prières judaïques nous vous avons faites jusqu'ici, que vous n'auriez pu exaucer que dans votre colère et par un effet de vos redoutables jugements! faites-nous connaître nos véritables besoins et nous y rendez sensibles. Nous sommes d'autant plus indignes de vos grâces, que notre indignité ne nous est jamais assez connue; nous sommes des néants, mais des néants rebelles, des vers insolents; nous n'avons de nous-mêmes que le péché et le mensonge, nous ne pouvons que nous précipiter et nous empoisonner, nos forces sont des forces de frénétiques et de maniaques qu'il faut enchaîner. C'est votre miséricorde seule qui fait le discernement entre les élus et les reprouvés; vous ne donnez la couronne de justice qu'à ceux à qui vous avez remis les péchés, comme un père miséricordieux.

Tout bon excellent et parfait vient de vous, ô Père des lumières, et nous ne sommes qu'un vide ténébreux, une pure capacité des effets de votre bonté.

Donnez-nous ce que vous nous commandez, et après cela, commandez tout ce qu'il vous plaira, assujettissez notre corps à notre esprit, notre esprit au vôtre; servez-vous de notre âme comme de votre épée pour percer le tentateur; vous voyez la multitude prodigieuse d'ennemis dont nous sommes environnés, vous savez leurs desseins sanguinaires et qu'ils ont conspiré notre perte; ils triompheront infailliblement de notre faible résistance, tout ce qui nous reste est de lever les yeux vers vous et de réclamer votre secours; si vous vous déclarez en

notre faveur, nous dissiperons aisément tous leurs efforts, nous leur insultons et nous rions de toutes leurs menaces. Ne voyez-vous pas le dragon qui s'élance pour me dévorer? hâtez-vous de courir à mon aide, puisque la prière est la clef de vos trésors et le moyen efficace d'obtenir vos grâces; répandez sur nous l'esprit de prières, c'est uniquement par Jésus-Christ, l'unique objet de vos complaisances, que nous vous le demandons, que nous ne cesserons de le demander et que nous nous présenterons devant le trône de grâces pour y être secourus dans tous nos besoins. Donnez-nous l'esprit des enfants qui nous fasse désirer l'héritage céleste et soupirez après l'adoption parfaite; faites que notre âme se considère en ce monde comme une veuve, puisque Jésus-Christ nous a été enlevé, destituée de tout appui humain, qui n'espère qu'en vous, et persévère jour et nuit dans les prières et les oraisons.

CINQUIÈME JOUR.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Ce n'est pas assez pour se conserver dans la nouveauté de la grâce de s'abstenir du péché mortel, il faut éviter avec soin le véniel; le premier a des dents de lion qui déchirent les âmes, et la crainte de se damner pour un jamais suffit pour en imprimer de l'horreur et le faire fuir comme on fuit à l'aspect d'un basilic. On ne prend pas la même précaution pour se garantir du second, on en cherche même quelquefois les occasions, on le commet sans scrupule et sans remords.

Cependant la charité devrait faire à cet égard ce que la crainte fait à l'autre; la délicatesse du saint amour devrait inspirer autant de haine pour l'un que pour l'autre; rien de ce qui blesse l'objet aimé n'est petit à l'amour; mais si vous êtes si sensibles à la crainte de la tentation, qu'on ne peut disconvenir être louable et très-utile, servez-vous-en pour repousser toutes les tentations qui vous portent au péché véniel, non qu'il damne par soi-même, et que plusieurs joints ensemble puissent former l'arrêt de notre réprobation, mais il y conduit; ce qu'il ne fait pas directement il le fait indirectement: il obscurcit les lumières de l'esprit, il affaiblit le sentiment du cœur et ralentit le feu de la charité; la charité affaiblie n'est pas en état de résister aux efforts violents du tentateur, parce qu'on ne les réprime que par de vifs sentiments de foi, de crainte et d'amour. On mène une vie languissante; bien loin d'avancer, on recule, et on marche si près du bord du précipice, qu'à la fin on y tombe, et qu'on se brise par une chute mortelle; rien n'est donc moins supportable que ces chrétiens qui nous demandent sans cesse s'il y a péché mortel ou véniel de faire telle et telle chose, et qui ont toujours la balance à la main, qui n'est pas d'ordinaire celle du

sanctuaire, pour peser si telle action, qu'ils ont inclination de faire les damnera ou non. Eh ! ne leur devrait-il pas suffire que leur divin Père, que l'Époux de leur âme y est offensé, pour les faire frémir, et leur faire plutôt choisir la mort que de l'offenser de quelque manière que ce soit ? Comme ils s'aiment beaucoup eux-mêmes et qu'ils craignent la douleur, ne sont-ils pas aussi éloignés de faire à leur corps des piqûres ou des incisions telles que s'en faisaient les prophètes de Baal, que d'y enfoncer le poignard ? Ah ! c'est qu'ils sentent vivement tout ce qui fait impression sur les sens, et qu'ils n'ont pas la même sensibilité pour leurs âmes, et qu'il est extrêmement à craindre qu'ils ne soient plutôt remués par la crainte servile que par la filiale, et ne servent Dieu plutôt en esclaves qu'en enfants. Or, la crainte servile peut être causée par l'amour naturel que nous avons pour nous-mêmes, et quand elle serait surnaturelle, elle ne suffirait pas pour justifier. Le serviteur n'a rien à prétendre à l'héritage des enfants, nul n'entre dans le royaume de Dieu avec un habit d'esclave, il faut être revêtu de la robe nuptiale qui n'est autre que la charité.

Loin des enfants de l'Eglise et des brebis de Jésus-Christ une pareille science ; laissez aux ministres du sacrement le discernement de la lèpre d'avec la lèpre, afin qu'ils imposent des pénitences proportionnées à la gravité de la faute, ils y sont engagés d'office ; pour vous, soyez simples dans le mal, absternez-vous, ainsi que vous l'ordonne saint Paul, de tout ce qui en a l'ombre et l'apparence. Ne fut-ce pas ce défaut de simplicité qui perdit notre première mère : elle voulut raisonner sur le précepte, et se laissa persuader par le serpent qu'il n'y avait point de mal à le violer, et son époux, pins éclairé, crut que la faute serait aisément pardonnée.

Seconde considération.

Les motifs qui nous doivent détourner du péché vénial ne peuvent être plus forts et plus pressants. La gloire de Dieu et notre salut s'y trouvent également intéressés.

Les péchés que nous appelons véniels ne sont légers que par rapport aux mortels ; mais ils sont grands si nous les mesurons à la sainteté de Dieu qu'ils blessent, à sa pureté souveraine qu'ils souillent, et à la multitude des grâces que nous avons reçues de sa bonté et que nous reconnaissons si mal.

Ce péché que nous commettons en nous jouant, dont nous faisons souvent vanité et que nous avalons comme une liqueur délicieuse, offense une majesté infinie ; tous les hommes et tous les anges ensemble étaient incapables d'offrir une satisfaction proportionnée à leur expiation ; il n'a rien moins fallu que le sacrifice de la croix, y pensons-nous ? Point de péché qui ait pu être expié sans le sang d'un Dieu, et après cela traitons ces péchés journaliers de minuties et de bagatelles !

Le mensonge que j'ai dit ne porte préju-

dice à personne, dites-vous, ce n'est rien. Il en porte à la vérité qui est Dieu même ; il vaudrait mieux mille fois que l'univers entier tombât dans la confusion et rentrât dans son premier cahos ou son néant, qu'on s'écartât de l'ordre du souverain maître d'un seul pas, d'une parole, d'une action ; et quand il s'agirait de retirer tous les réprouvés de l'enfer, de convertir tous les idolâtres, les hérétiques et les schismatiques, et d'élever toutes les créatures raisonnables à un degré de gloire égal à celui des premiers séraphins, on ne devrait pas le commettre de propos délibéré, et il n'y aurait pas à hésiter.

Ce ne sont là des paradoxes et des exagérations que pour ceux qui n'ont aucune idée du culte spirituel qui est dû à l'Etre suprême et de l'éminence de ses perfections, mais donnez-moi une âme éclairée de ses divines lumières et encore plus embrasée du feu de son amour, et je ne doute pas qu'elle ne se déterminât sans balancer non-seulement à endurer tous les maux de la vie présente, mais encore ceux de la future, plutôt que d'offenser avec connaissance dans la chose la plus légère, celui auquel elle désire uniquement de plaire. Ceux qui doutent d'une vérité si constante ou qui n'en sont pas frappés autant qu'ils le doivent le seront sans doute des punitions éclatantes que Dieu en a tirées, lui qui est certainement incapable d'excéder dans ses châtiments, et qui, par la pente qu'il a à la clémence, les tempère toujours par sa miséricorde : c'est ce qui demande un article à part, et qu'il faut voir dans la considération suivante.

Troisième considération.

On lit dans l'*Exode* qu'un Juif ayant amassé un jour de sabbat quelques branches de bois pour son usage, et Moïse ayant consulté l'oracle sacré, il lui fut répondu que cet homme devait être exterminé de son peuple, ce qui fut exécuté. Sa faute ne paraît que vénielle à plusieurs interprètes. Celle de Moïse l'est certainement, car qui oserait dire que la légère défiance que cet ami de Dieu fit paraître aux eaux de contradiction, lorsqu'il hésita de frapper sur le rocher, fût mortelle ? il n'entra pas, en punition, dans la terre promise qui lui avait coûté tant de travaux ; il fallut mourir à la vue de ce pays enchanté. Oza fut renversé mort au pied de l'arche à laquelle il n'avait porté la main que pour la soutenir. Cinquante mille Betsamites eurent le même sort pour l'avoir regardée curieusement.

David fait le dénombrement de son peuple par quelque légère vanité. Ezéchias, l'un de ses successeurs par le même principe étale ses trésors en présence des ambassadeurs des rois de Babylone ; est-il à présumer que ces deux princes si pieux aient péché mortellement en cette rencontre ? le premier est puni par une peste qui désola ses Etats et emporta soixante mille hommes, et le second par l'enlèvement de ces trésors et les

traitements indignes que souffrit sa postérité. Un prophète, trompé par un autre prophète, prend un léger repas chez lui, Dieu envoie un lion qui le dévore sur le chemin. Nadab et Abiu, jeunes prêtres, enfants d'Aaron, manquent à une cérémonie en mettant du feu étranger dans leur encensoir, et voilà un feu du ciel qui les consume aussitôt.

Si vous alléguez que la loi ancienne était une loi de rigueur, et que la nouvelle qui lui a succédé n'a que de la douceur, considérez ce qui arriva à Ananie et à Saphire, pour avoir dit un mensonge, que de très-célèbres interprètes ne croient que véniel : ne furent-ils pas frappés de mort dans l'instant qu'ils l'eurent prononcé, et renversés aux pieds de saint Pierre, qui fut le ministre de la vengeance divine. Saint Paul ne nous apprend-il pas que beaucoup d'entre les fidèles de Corinthe étaient frappés de maladies et même de mort, pour n'apporter pas à la réception de l'eucharistie toute la préparation qu'ils devaient ; il paraît par cet apôtre même que ces communions n'étaient pas sacrilèges, puisqu'il ajoute aussitôt que Dieu les jugeait de la sorte pour ne les pas condamner avec le monde, c'est-à-dire qu'il les punissait en père en cette vie, ne voulant pas les traiter en réprouvés dans l'autre.

Quatrième considération.

On sera encore plus pénétré et touché de la grièveté du péché véniel par la vengeance que Dieu en tire dans ces prisons souterraines, d'où les âmes ne sortent qu'après être pleinement purifiées et avoir payé jusqu'au dernier denier. Sa justice adorable y entretient des brasiers dévorants qui consomment leurs impuretés, l'activité de ces flammes vengeresses est si grande que, selon les saints docteurs, tous les maux qu'on peut souffrir en cette vie, les douleurs les plus cruelles et les plus insupportables, les maladies les plus cuisantes et les plus aiguës, les supplices les plus barbares qu'ait pu inventer la malice et la rage des tyrans, et tout ce que nous pouvons imaginer de plus horrible n'en approche pas, et nos feux en comparaison sont des feux en peinture ; les douleurs que Jésus-Christ souffrit à sa passion, et les angoisses intérieures de son délaissement, et son agonie, quoiqu'inexplicables et incompréhensibles ne sont pas toutefois si grandes, selon saint Thomas, que celles de ces âmes. Cet ange de l'école ne met de différence entre les peines du purgatoire et celles de l'enfer, qu'en ce que les dernières sont éternelles et les autres doivent finir ; l'activité des flammes est égale en ces deux lieux, il n'y a que la durée du supplice qui ne l'est pas.

Ce n'est encore là que la moitié on plûtôt la moindre partie de ce qu'on souffre en ce lieu de tourments, car, hélas ! on n'y voit pas Dieu, nous sommes trop plongés dans nos sens pour comprendre l'excès de douleur que cause cette privation immense et l'impétuo-

sité avec laquelle une âme dégagée de cette maison de boue s'élance vers le bien suprême, pour lequel elle est créée. Rien n'égale la violence de ces mouvements, jamais flèche n'a fendu l'air avec tant de vitesse, ni jamais torrent n'est descendu des montagnes avec tant de rapidité, qu'une telle âme se porte à Dieu sa fin dernière, son centre, son tout ; jugez par là de sa tristesse ! Oh ! que ce retard lui est sensible, que cette absence lui est insupportable ! Ne pas voir un Dieu souverainement aimable et souverainement aimé, quel martyre ! quel supplice ! Il est en un sens plus dur et plus pénible que celui des réprouvés ; car ceux-ci, bien loin de l'aimer, le haïssent, le haïront éternellement, et souhaiteront de pouvoir le détruire, et toutefois ils sont moins tourmentés par les flammes qui les dévorent, que par cet anathème et cette séparation sans retour, ce n'est en eux qu'un désir naturel de la félicité, une douleur infiniment pénétrante des en voir exclus pour des jouets d'enfants, toujours dans la difformité, l'ignominie, les tortures. Mais les âmes du purgatoire, outre ce désir général de la béatitude, imprimé à tous les êtres intelligents par l'auteur de la nature, l'aiment comme auteur de la grâce et de leur gloire, de tout leur esprit, tout leur cœur, toutes leurs puissances : leur volonté s'y porte de toute son étendue, comme un poids détaché de ce qui le retenait ; cependant il leur demeure caché, cet objet d'une beauté infinie est hors de la portée de leurs regards ; le ciel est devenu pour elles de bronze et d'airain, il n'en distille pas une goutte de rosée ; ne peut-on pas dire de la grandeur de son affliction, qu'elle est comme une mer sans fond et sans rives.

ORAISON.

Faites-moi connaître, Seigneur, quelle est votre opposition au péché, et à tout ce qui s'écarte pour peu que ce soit de votre loi éternelle, qui est la rectitude souveraine, inspirez-moi une vive crainte de tout ce qui la peut blesser, qui me porte à observer toutes mes voies.

Je rappelle en mon souvenir les jugements terribles que vous avez exercés dans tous les siècles contre ces péchés que nous traitons de légers, et j'en suis effrayé ; je déteste la malheureuse facilité que j'ai eue à les commettre. Faites que je les laisse mortellement, non par des considérations humaines, mais parce que vous les haïssez, et qu'il n'a rien moins fallu que le sacrifice sanglant du Calvaire pour les expier ; faites-nous conserver la pureté qu'il nous a rendue, nous avons lavé nos pieds, quelle nécessité de les souiller encore ?

O Jésus ! seul exempt et incapable de péché, quel a été l'excès de charité descendu du ciel pour nous purifier de nos péchés, pouviez-vous la faire éclater davantage qu'en vous servant pour cet effet de votre propre sang et de votre esprit, non de quelque chose qui vous fût étrangère.

J'adore, grand Dieu ! votre justice ter-

pérée par la miséricorde dans les punitions que vous exercez envers les âmes qui sont sorties de ce monde avec votre amour, mais encore chargées de dettes.

Recevez les prières et les vœux de l'Eglise militante pour la souffrante, laissez-vous fléchir par les gémissements et la vertu du sacrifice que vous offrent les fidèles en faveur de ces âmes confirmées en votre grâce, et plus brûlées par l'ardent désir de vous posséder, que par les flammes qui les tourmentent; faites qu'elles ne trouvent rien en nous à purifier, en nous faisant entrer dans le zèle de votre justice vengeresse.

Plutôt toutes sortes de punitions ici bas que la soustraction de votre grâce. Je tiens, Seigneur, les yeux de mon cœur sans cesse attachés sur vous, afin que vous dégagez mes pieds de tant de filets que me tend l'ennemi; comme ils sont tendus de toutes parts, je m'y trouve pris à tout moment, mais vous m'en déprenez aussi à tout moment, et dès que je m'écrie que le pied m'a glissé, votre miséricorde vient aussitôt à mon secours; c'est par un effet de mon infirmité que je fais ces chutes fréquentes, et par un effet de votre bonté infatigable que je me relève; ma vie est pleine de pareilles chutes, et je n'ai d'espérance que dans la grandeur de votre miséricorde. Notre cœur devient comme le réceptacle d'une infinité de bagatelles que la seule curiosité y a fait entrer, elles viennent interrompre nos prières, et dans le temps que nous pensons élever notre cœur vers vous, il se présente une foule d'images bizarres qui déconcertent une action si sérieuse. Que deviendrions-nous si vous n'étiez si bon, et qui est-ce qui peut soutenir notre espérance, que cette bonté dont nous avons déjà senti tant d'effets?

Pour le soir.

Première considération.

Le second motif qui nous doit porter à fuir le péché véniel est notre intérêt propre, qui nous touche d'ordinaire plus que la gloire de Dieu. Les moins considérables de ces péchés sont d'une effroyable conséquence, puisqu'ils nous privent de quelque participation de Dieu, nous y préférons toujours en quelque sorte le fini à l'infini, la créature au créateur; il y a alors dans la créature quelque chose qui nous attire et nous plaît davantage, qui lui donne dans notre cœur une préférence secrète, et fait qu'il se veut contenter par une jouissance passagère, quoique s'il fallait faire absolument un choix, il fût en faveur de Dieu et que l'amour habituel domine.

C'est néanmoins toujours un commencement de servitude, une maladie qui, étant négligée, peut avoir des suites funestes. Vous qui méprisez ces fautes journalières, dit saint Augustin, voudriez-vous que toutes les fois que vous les commettez, on fit de légères plaies à votre corps et des taches à votre habit? Comment donc ne craignez-vous pas de faire le même mal à votre âme? Tout autant

de fois que nous disons ou faisons quelque chose contre la loi de Dieu, nous salissons en nous son image? si on avait fait votre portrait, trouveriez-vous bon qu'on le couvrit d'ordure? croyez-vous que Dieu ne se mette pas en colère lorsque nous défigurons le sien? Si les péchés véniels ne tuent pas l'âme par eux-mêmes, étant multipliés, ils la couvrent comme de pustules qui la rendent difforme, indigne des caresses du céleste Epoux, et la réduisent à ne pouvoir paraître devant ce Dieu jaloux, qu'avec une extrême confusion. Il s'en formera insensiblement un tel monceau qu'il vous accablara; car, qu'importe qu'on fasse naufrage par une tempête élevée tout-à-coup, ou que le vaisseau coule à fond par la négligence des matelots à pomper l'eau, qui entre peu à peu par les jointures; non que les péchés véniels en quelque nombre qu'ils soient éteignent et bannissent du cœur le Saint-Esprit, mais ils le contristent, ils l'obligent à soustraire ses grâces: si on en fait peu de cas, et qu'on néglige de s'en corriger, ils ne tarderont guère à conduire au péché mortel et à étouffer la charité.

Notre cœur est comme la prune de l'œil, un poil la blesse, l'enflamme, lui cause de la douleur, l'empêche de faire ses fonctions accoutumées, et peut même l'aveugler; ainsi une légère infidélité y cause du désordre et du trouble, et le met dans une espèce d'impuissance d'agir; que sera-ce quand ce sont des négligences affectées, des péchés qu'on veut commettre malgré ses lumières, c'est alors qu'ils refroidissent la volonté, fortifient la concupiscence, retardent la course de l'âme vers Dieu, la privent de ses grâces efficaces et de sa protection spéciale, donnent ouverture au démon par plusieurs endroits, lequel profitant du désordre où il a mis cette âme infidèle, redouble ses tentations et l'y fait succomber; s'il l'avait d'abord sollicitée à de grands crimes, elle en aurait eu horreur, et aurait aussitôt rejeté ses suggestions malignes; on ne devient pas d'abord méchant dans l'excès; il s'y prend bien plus adroitement: il commence à tenter par de petits péchés, qu'il fait accroire n'en être pas même; il pousse à rechercher des consolations humaines, qui semblent n'avoir rien que d'innocent; on s'épanche dans les conversations. Tout cela diminue peu à peu l'amour de Dieu; il nous inspire du dégoût pour nos exercices de piété, et les fait interrompre, et comme celui qui néglige les moindres choses tombe peu à peu, selon l'oracle du Saint-Esprit, nous ne tardons pas à rouler au fond du précipice; et qu'importe à cet homicide que ce ne soit pas par des désordres grossiers, pourvu qu'il nous tienne en ses liens? Il aime beaucoup mieux que ce soit par des vices spirituels qui ne portent pas leur condamnation sur le front, il possède en paix sa malheureuse conquête; l'arbre est desséché jusqu'à la racine, tandis qu'on le croit plein de suc et de sève; on est réduit à la langueur du vieil homme, et on se croit plein de vigueur et de santé;

c'est pour cela que saint Grégoire, Pape, ne fait pas difficulté de dire que les grands péchés sont moins dangereux pour certaines âmes, que les petits, et cela est fondé sur ce que Jésus-Christ dit des tièdes dans l'*Apocalypse*, les grands dérèglements épouvantent par leur laideur monstrueuse; la foi, qui était comme assoupie, se réveille à leur approche, et se met en défense; mais pour les petits péchés, on les méprise, on les entretient, on les laisse multiplier à l'infini. C'est ainsi que les gouttes de pluie, qui tombent sur une maison dont le toit est percé, pourrissent la charpente, et la font tomber à la fin. La pluie qui tombe goutte à goutte ne forme-t-elle pas les torrents et les rivières qui inondent nos campagnes, et entraînent les arbres avec leurs racines?

Ajoutons à ces deux motifs l'utilité du prochain qui recevrait une merveilleuse édification, s'il nous voyait exacts à remplir tous nos devoirs, et s'il n'apercevait jamais en nous l'image de la moindre passion toujours contagieuse; oh! que l'Eglise serait bientôt réformée, s'il y avait nombre de pareils prédicateurs.

Seconde considération.

Nous devons reconnaître avec sincérité et gémississement que nous faisons tous un grand nombre de fautes; si nous prétendions le contraire, nous nous séduirions nous-mêmes, et la vérité ne serait pas en nous; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à faire attention que le serviteur engagé de dix mille talents ne représente pas seulement les grands pécheurs, mais généralement tous les chrétiens; le but de la parabole étant de nous apprendre à tous que nous devons être prompts et indulgents à remettre les petites dettes, dont nos frères peuvent nous être redevables, puisque Dieu nous en remet gratuitement une infinité, et pour n'en toucher qu'une légère partie, combien de surprises de la concupiscence, d'attaches, de recherches secrètes de son plaisir, de cupidités, de retours sur soi, de pensées vaines et frivoles auxquelles on s'arrête volontairement, de temps inutilement consumé; notre curiosité n'est-elle pas tous les jours tentée, et ne succombe-t-elle pas sur une infinité de choses vaines? Combien de paroles légères, inconsidérées, malignes, qui n'ont pour but ni l'utilité du prochain ni la nôtre? Combien d'actions sans rapport à Dieu, où la passion a plus de part que la raison? Combien l'orgueil, qui a des racines si profondes dans notre cœur, nous en impose-t-il sans que nous l'apercevions, et nous fait-il penser et dire des choses à notre avantage ou qui rabaisent les autres? Dans les actions de religion, que de dissipations, d'irrévérences, d'égarements d'esprit? Combien de péchés d'omission, d'abus des grâces extérieures et intérieures? Notre vie n'est-elle pas remplie de pailles chutes, et si nous n'en sommes pas brisés, à quoi devons-nous

l'imputer qu'à la grandeur de la miséricorde du maître que nous servons, qui connaît la boue dont nous sommes pétris; mais pour l'obtenir, gardons-nous bien de vouloir faire des compensations de nos prétendues bonnes-œuvres? Ce serait tout ruiner, et donner en quelque sorte gain de cause au démon; il vaut mieux avouer ingénument la dette, et mettre toute notre confiance en la bonté infinie de notre maître; le vêtement de l'humilité cachera mieux à ses yeux notre nudité, que celui des vertus dont nous voudrions nous parer.

Il faut mettre une grande différence entre des péchés véniels et négliger de les expier et s'en corriger, entre les péchés de surprise et ceux auxquels on a de l'attache et de l'affection; les premiers sont inévitables à la fragilité humaine; les plus attentifs sur eux-mêmes ont peine à se garantir de toutes les surprises de l'amour-propre, toujours vigilant sur ce qui le touche, il leur persuade qu'ils font pour la gloire de Dieu ce qu'ils ne font que pour leur satisfaction, il leur fait omettre quelqu'un de leur devoir, soit faute de lumière, dit saint Augustin, soit faute du plaisir, qui est l'âme de presque tout ce que nous faisons : *Sive quia latet, sive quia non delectat*. S'ils les remplissent tous, ne se trouve-t-il pas souvent quelque défaut, quelque circonstance, quelque défaut de prudence qui suffit pour les rendre défectueuses?

Ces sortes d'infirmités ne vont pas à la mort, ainsi qu'il est dit de la maladie du Lazare : la sagesse de Dieu s'en sert pour leur avantage, car tout contribue au bien des élus; cette multitude de fautes dans lesquelles il permet qu'ils tombent, sert merveilleusement à les établir dans une profonde et sincère humilité, à les dépouiller de toute confiance en eux-mêmes, et à les obliger de recourir sans-cesse à lui, comme nous voyons qu'on emploie certaines matières ou drogues pour nettoyer les habits, lesquels les font paraître plus sales qu'ils n'étaient auparavant, et qu'on se sert du venin de la vipère pour composer la thériaque et le plus excellent antidote. Etrange condition de l'homme sur la terre, qui a besoin de ce contrepoids, et qui serait moins pur s'il l'était davantage. Miracle et économie de la grâce qui se sert de ce qui lui est opposé pour arriver à ses fins, et fait contribuer au salut les péchés qui, par eux-mêmes, y sont un si grand obstacle.

On ne doit pas porter le même jugement, ni espérer les mêmes avantages des péchés véniels d'attache et de malice, qu'on commet délibérément, connaissant bien que Dieu y est offensé? Ah! ils auront toutes les mauvaises suites que nous avons décrites ci-dessus, et conduiront, selon saint Bernard, à l'impénitence finale. Les mouches mourantes dans le parfum en gâtent la bonne odeur, dit le Sage, c'est-à-dire que lorsque les fautes ne sont que d'inadvertance, de pure faiblesse, qui ne laissent point de dispositions dangereuses en l'âme, n'y ayant

point de racine, elles n'y détruisent pas l'unction sacrée de la grâce; mais quand elles meurent sur ce parfum, elles le corrompent et lui ôtent son prix; ainsi, lorsque ces fautes ne sont passagères, qu'on les entretient, non-seulement elles font perdre le goût de la piété et la suavité spirituelle, mais on perd peu à peu la crainte de Dieu; on se familiarise avec le mal et on tombe dans l'apostasie du cœur. Quoi! vous savez qu'une telle parole, une telle action déplaît à Dieu, que ce plaisir diminue en vous le sentiment de sa grâce, que l'occasion est dangereuse, et, nonobstant, vous ne laissez point de passer par dessus toutes ces choses et de franchir le pas, et de céder à la tentation, malgré les reproches que la conscience vous fait sentir, ne comptant pour rien tout ce qui ne tue pas l'âme d'un seul coup, et qui ne damne pas éternellement. Est-ce là la fidélité que vous devez à Dieu, et la reconnaissance dont vous payez ses bontés? Ne faut-il pas que sa patience soit bien grande? Un ami n'aurait-il pas bientôt rompu avec un de ses amis, qui à la vérité ne le trahirait pas par quelque noire perfidie, mais ne craindrait pas de le désobliger en mille rencontres particulières? Un mari serait-il fort satisfait de la conduite d'une femme qui ne lui ferait pas le dernier outrage et ne violerait pas la foi conjugale, mais n'aurait pour lui aucun retour, aucune complaisance, et ne préviendrait aucun de ses désirs? Un père pourrait-il souffrir le naturel d'un fils, lequel, à chaque ordre qu'il en recevrait, lui dirait: Me déshériteriez-vous si je ne le fais? et ne réglerait son obéissance que sur une pareille crainte? Jésus-Christ vous a-t-il acheté si cher pour ne vous pas posséder tout entier, mais avec tant de réserves et de restrictions? Est-ce ainsi que nous payons ses bienfaits innombrables! Le péché ne nous doit-il pas plutôt déplaire par opposition à sa sainte loi, que par les châtimens qu'il nous attire? Ne devons-nous pas l'avoir plus en horreur parce qu'il blesse sa pureté souveraine, que parce qu'il peut damner?

Ce dernier motif vous devrait arrêter en bien des rencontres, car les bornes du péché mortel et du vénial sont quelquefois si imperceptibles, qu'on a bien de la peine à les discerner; il ne faut qu'une circonstance pour en changer la nature ou le scandale qui en naîtra; ce qui fait dire à saint Bernard que des niaiseries deviennent des blasphèmes dans la bouche d'un prêtre, et qu'une légère blessure en soi devient mortelle, faite en tel temps on en telle partie du corps.

Troisième considération.

C'est cette négligence affectée de se corriger des péchés véniels si communs, qui fait que bien loin de faire du progrès en la vertu, on recule, qu'on retire peu de profit des sacrements, et qu'après tant de confessions et de communions on est toujours les mêmes, toujours aussi immortifiés, aussi emportés dans le domestique, aussi jaloux d'un faux hon-

neur, aussi peu circonspect en ses paroles, et ennemis des saintes rigueurs de la pénitence, autant et plus remplis de l'esprit du monde et de ses vains amusements.

Ces personnes ont besoin de faire de sérieuses réflexions sur tout ce que nous avons dit, et se présenter devant Dieu, pour prendre des résolutions efficaces de sortir d'un état qui leur causerait d'étranges alarmes si la mort les surprenait, et rendrait leur éternité douteuse à ceux qui connaîtraient leur disposition.

Pour les autres ils sont du nombre de ceux dont Jésus-Christ dit à sa dernière cène: *Celui qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est pur dans tout le reste.* Ils sont purs par la grâce sanctifiante, par une crainte chaste, et une délicatesse d'amour, qui grossit à leurs yeux les moindres fautes et les leur fait prévenir avec soin; comme il n'est pas possible de les éviter toutes, parce que marchant sur la terre, on se salit, de nécessité les pieds, il faut les laver incessamment. Les pieds marquent les affections du cœur qui se détournent imperceptiblement du bien suprême: c'est là votre exercice journalier, il faut toujours l'avoir le glaive à la main pour retrancher les productions de l'amour propre, il ne faut pas espérer les extirper toutes avant la mort, car la racine subsiste, mais il faut réprimer tous les mouvements de la concupiscence, et lui apprendre par leur inutilité à cesser d'en exciter de nouveaux.

Une lutte si pénible, nous aurait bientôt rebuté, si Jésus-Christ n'aidait nos efforts, nous avons besoin qu'il nous lave les pieds, et même qu'il nous empêche de nous jeter dans le bourbier, comme des animaux immondes qui prennent plaisir à s'y vautrer, car quoique l'impression de la grâce qui détruit peu à peu le vieil homme avec toutes ses passions et ses désirs criminels, ait établi le nouveau dans les vrais pénitents et dans les justes, ils doivent savoir et ils n'éprouvent que trop que la concupiscence qui vit en eux, quoiqu'elle n'y règne pas est un principe du péché, qui se mêle si universellement et si imperceptiblement dans toutes les puissances et les mouvements de l'âme, qu'il y a très-peu d'actions où ce venin subtil ne se glisse, et qui soient vraiment pures aux yeux de Celui qui sonde les cœurs et les reins; ils sentent parmi cette multitude d'ennemis dont ils sont environnés et insultés au dedans, qu'il n'y a qu'un point entre la mort et eux, un simple consentement, et que la terre fond sous leurs pieds, c'est ce qui leur inspire tant de mépris d'eux-mêmes, et les oblige de recourir sans cesse à Dieu.

Pour coopérer à sa grâce, nous ne pouvons mieux faire que d'avoir pour la santé de notre âme l'application que nous avons pour celle de notre corps; l'un et l'autre nous a été confié comme un dépôt, l'ordre de la charité demande que nous ayons un tout autre soin de l'âme, dont la nature est si noble, que du corps qui n'est que du limon dans son origine, et qui sera bientôt la pâture des vers, et d'une vie animale, qui est plutôt une mort qu'une

vie. Plût à Dieu, cependant que nous eussions la même attention pour la vie surnaturelle, que pour cette dernière, nous n'y excédons que trop. Combien de péchés véniels ces soins immodérés ne nous font-ils pas commettre ? heureux s'ils ne vont pas au mortel, et jusqu'à étouffer la grâce incompatible avec une attache démesurée à la vie présente. Nous n'omettons rien pour conserver ce corps corruptible dans sa force et dans sa vigueur; ses plus légères indispositions nous inquiètent et nous alarment, quelle promptitude à y remédier, ou à les prévenir ! que de réflexions sur la qualité des aliments dont on use ! que de sensibilité pour les diverses impressions de l'air, et les changements de temps ! on se prémunit, cela va jusqu'à la superstition. Nous évitons non-seulement les blessures qui nous pourraient causer la mort, mais encore celles qui étant moins dangereuses ne laissent pas d'incommoder, et nous exposons la vie de la grâce, plus délicate souvent et plus susceptible des impressions malignes du démon, que le corps d'un enfant nouvellement né ne le serait d'un grand air et des vents; on expose ce dépôt précieux à être enlevé par des voleurs, cette âme plus faible, que je ne puis dire, ne craint pas de respirer un air empesté, et de s'exposer nue aux traits enflammés du malin qu'on ne peut repousser qu'en se couvrant du bouclier de la foi.

Pour remédier efficacement aux péchés véniels, il faut en examiner le principe et la racine, car c'est ce que Dieu considère principalement. Ce sera peut-être un orgueil secret, un amour de ses aises, quelque antipathie; alors, il faut l'arracher avec courage, se vider du mauvais levain, en éloigner les occasions, et pratiquer quelques pénitences qui y aient de l'opposition, comme la privation et la mortification, si on a cédé à la sensualité; l'occupation contre l'oisiveté, le silence, la prière, la retraite pour corriger l'épanchement et la dissipation; les témoignages d'estime pour les railleries et les paroles désobligeantes. Car que servirait-il par exemple de nous accuser d'en avoir dit quelques-unes, si nous reconnaissons le fond d'envie d'où elles partent; il faut gémir amèrement de sa misère, la représenter souvent à Dieu, bien convaincus que si sa main toute-puissante ne nous soutenait à chaque pas, nous ferions des chutes mortelles, soupirer après le moment de notre dissolution, qui sera l'entière destruction du péché et nous affranchira de cette nécessité morale où nous sommes de le commettre, s'établir dans une vie uniforme, dont on ne se départe pas aisément, soutenue par des lectures de piété, l'oraison mentale et la participation des sacrements. C'est par la fidélité à ces exercices, que la charité se fortifiera et s'augmentera, c'est à elle qu'il appartient de découvrir la multitude des péchés; à mesure qu'elle s'enracinera, elle nous donnera plus de lumière pour découvrir la source de nos infidélités, et de force pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à faire au Seigneur,

une humble confession de nos faiblesses, et de lui dire ingénument, que le roseau a plus de fermeté que nous, mais que le roseau en sa main devient une colonne inébranlable. Cela est admirable qu'il suffise pour vaincre de dire qu'on est vaincu. Tirons donc avantage de nos faiblesses, mettons notre pauvreté à profit, ne perdons rien de ces espérances quoique viles, car on en peut composer un baume précieux; hâtons-nous de porter toutes ces infirmités, qui se multiplient de jour en jour, aux pieds sacrés de Jésus-Christ; et du néant du péché, il en tirera un monde de grâces, il se servira de nos chutes pour nous affermir et nous faire courir dans ses voies, de notre indigence pour nous combler de biens; tout ce qu'il nous demande, c'est que nous ne soyons pas des pauvres superbes, et que nous n'aimions pas notre pauvreté et nos maladies. Peut-il exiger des conditions plus douces, et ne devrions-nous pas le conjurer de nous les imposer, s'il ne nous en avait fait une loi ?

ORAISON.

Qui est celui qui connaît ses fautes ? Purifiez-moi, mon Dieu, de celles qui sont cachées en moi, et préservez votre serviteur de celles qui lui sont comme étrangères. Vous voyez quel est le tremblement de mon âme dans cette foule de tentations, et je suis obligé de reconnaître que si elles ne me font pas périr, ce n'est pas que j'évite absolument toutes les plaies qu'elles me peuvent faire, mais c'est que vous me guérissez à mesure qu'elles m'en font. Oubliez mes ignorances, et faites luire sur moi la lumière de votre visage, qui m'éclaire et me découvre les moindres atomes d'imperfections, l'étendue de mes devoirs, et qu'elle est en toutes choses ce qui est bon, ce qui est agréable à vos yeux, ce qui est parfait.

Vous savez que j'ai été formé dans l'iniquité, que la pente de la nature corrompue me porte au mal, arrêtez ce penchant funeste, vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié, vous me laverez et je serai plus blanc que la neige.

Gardez mon âme, parce que vous l'avez sanctifiée par le baptême, et nourrie de la chair sacrée de votre victime, vous m'avez séparé, comme un vase d'honneur destiné à votre service; ne permettez pas que rien en profane la sainteté, en souille la pureté, ni même en ternisse le moins du monde la beauté et l'éclat; remplissez-la de votre Esprit, et commencez dès ici-bas à y établir votre règne, tel qu'il sera lorsque vous vous unirez pour jamais à votre Église, qui n'aura plus ni taches ni rides; faites-moi éviter, avec toute la précaution imaginable, ces fautes légères, sans lesquelles on ne vit pas dans cette chair mortelle, et les expier sans cesse par le gémissement de mon cœur, les larmes de mes yeux, une humble confession, le pardon des injures, les bonnes œuvres, afin qu'étant parfaitement purifié lorsque vous m'appellerez à vous, rien ne retarde votre

bienheureuse jouissance. Oh ! quand viendra ce jour fortuné qui dissipera toutes les ténèbres de notre entendement, réunira toutes les affections de la volonté dans l'amour du bien suprême, détruira les restes du péché, et absorbera la mort dans la victoire ! Jusque-là je me déplaierai à moi-même, et ma vie se passera dans les gémissements ; que je rougis de tous les jours de plus en plus de ce que je trouve dans mon propre fonds, que je me renonce à moi-même pour m'attacher à vous. Je sais quelle est ma pauvreté et ma misère, et ce qu'il y a de meilleur en moi est que j'en gémis au fond du cœur, et que j'implore sans cesse votre miséricorde, jusqu'à ce qu'il lui plaise de reformer tout ce que j'ai de défectueux, et de me porter au point de perfection qui m'est nécessaire pour entrer dans votre paix ineffable.

SIXIEME JOUR.

DE LA PERFECTION CHRETIENNE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Ce n'est pas à ses seuls apôtres que Jésus-Christ ordonne d'être parfaits, comme son Père céleste est parfait, ni même à ceux qui à leur exemple abandonneraient tout pour le suivre ; mais généralement à tous ceux qui croiraient en lui par leur parole, c'est-à-dire, à tous les chrétiens indifféremment ; tous ne sont pas appelés à la pratique des conseils, quoiqu'ils soient proposés à tous, il est libre de les embrasser, chacun a son don de Dieu ; mais c'est une nécessité absolue de tendre à la perfection ; il est vrai que les conseils y conduisent plus sûrement et plus facilement ; leur observation toutefois n'y est pas essentielle, elle ne peut donc consister que dans la pratique des commandements, et surtout le premier, qui est l'amour de Dieu, et qui les renferme tous ; or, la charité est tellement précepte, qu'elle n'est jamais matière de conseil ; car, quoique Dieu ne vous impute point de ce que nous n'avons pas en cette vie une charité consommée, telle que nous l'aurons en l'autre, on ne peut pas dire toutefois, que ce degré d'amour que nous aurons dans la patrie, et qui sera la récompense de celui du pèlerinage, ne soit que de simple conseil ; car qui oserait dire qu'il soit libre de se borner au degré d'amour où l'on est actuellement parvenu, et ne pas tendre à un plus éminent ; il me suffit, dites-vous, de ce que j'ai acquis, j'ai atteint le but où je tendais ; il n'en faut pas davantage pour périr, vous répond saint Augustin : *Si dixeris sufficit, peristi.* Dès qu'un voyageur s'arrête sans vouloir passer outre, il renonce au terme pour lequel il s'était mis en route.

Il est visible par là que Dieu ne demande pas l'impossible, il nous montre le but auquel nous devons tendre, et nous avertit de faire ce que nous pouvons, et demander ce

que nous ne pouvons pas. Ce qui fait le désespoir de la nature abandonnée à ses propres forces, est le triomphe de la grâce. Est-ce trop exiger d'une image intelligente, que de conserver les traits de son divin original, et d'un fils d'imiter son père.

Or, quoique nous devions nous efforcer de l'imiter dans toutes les perfections dans lesquelles il est accessible ; car ce serait une folie et un grand crime d'affecter par exemple son indépendance et sa toute-puissance, ce qui perdit Lucifer et le fit tomber du ciel comme la foudre, il est plus imitable dans les perfections où il paraît père ; il nous associera dans le ciel à sa souveraineté, étudions-nous ici-bas d'exprimer sa sainteté, sa sagesse, surtout sa bonté et sa miséricorde. C'est pourquoi Jésus-Christ, en nous proposant son adorable Père comme le modèle de la perfection à laquelle nous devons tendre, nous commande de l'imiter en faisant du bien à nos ennemis, comme il en fait aux siens, c'est-à-dire, aux méchants, et saint Paul applique particulièrement l'imitation de Dieu, à laquelle il nous exhorte, à la charité envers le prochain ; il veut que nous l'aimions comme il l'aime, comme son fils unique nous a aimés ; c'est pour cela qu'un autre apôtre ne fait pas difficulté de dire, que de même que Jésus-Christ a sacrifié sa vie pour nous, nous devons immoler, s'il est besoin, les nôtres pour nos frères.

Seconde considération.

Nous pouvons encore imiter Dieu dans les actions les plus communes de la vie, les actions animales qui se font par le ministère du corps, car saint Augustin nous apprend qu'elles peuvent être autant de sacrifices offerts à Dieu, et saint Paul nous ordonne de les lui rapporter toutes : *Soit que vous mangiez ou que vous buviez, faites tout au nom du Seigneur.* Nous honorons et imitons Dieu, si nous les faisons d'une manière sage et réglée, ne nous y portant jamais par le mouvement de la sensualité, mais parce qu'il a plu à la sagesse de Dieu de nous assujettir à ces divers besoins, parce que la raison y oblige, la justice les prescrit, et cette justice est Dieu même.

Il en est de même, à plus forte raison des fonctions de l'âme, des actions purement intellectuelles. Ce qui fait l'homme, c'est la pensée ; ce n'est pas le corps, mais l'âme, qui porte empreinte la ressemblance de Dieu, l'âme, quoique substance très-simple, est composée d'entendement et de volonté ; elle aura donc toute la perfection qui lui convient, lorsqu'elle pensera et voudra comme Dieu, que les jugements de son esprit seront conformes aux siens, et les mouvements de sa volonté à ceux de la sienne ; Dieu est esprit, mais esprit qui n'emprunte pas ses lumières, esprit éternel, infiniment parfait, son entendement a pour objet la vérité, et cette vérité n'est pas différente de lui-même ; sa volonté souverainement sainte a pour objet ses perfections infinies, et les rapports différents de ses perfections entre

elles qui font l'ordre immuable de la justice ; cet ordre n'est pas encore distingué de lui-même, il l'aime nécessairement, immuablement, nous serons donc parfaits autant que nous sommes capables de l'être, par la connaissance et l'amour de la vérité, de la justice, de l'ordre, par la conformité parfaite des jugements et des mouvements de notre âme à l'ordre invariable de la justice.

Est-il donc nécessaire que nous connaissions toutes les vérités naturelles et surnaturelles, et que nous voyons dans le Verbe toutes les créatures existantes et possibles ? Nullement ; la chose n'est ni nécessaire ni possible. Tout ce qui est tiré du néant porte essentiellement la marque et le caractère de sa dépendance et de sa limitation, c'est par la foi que nos pensées et nos jugements deviennent semblables à ceux de Dieu, il nous prête en quelque manière ses yeux, par son moyen, pour voir les choses telles qu'elles sont, et en juger comme il en juge, et avec la même assurance ; par ce don inestimable, il ne nous communique pas seulement ses connaissances propres, mais encore leur certitude ; tout le pays que nous découvrons à travers cette colonne de nuée, est à nous ; sa charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit nous fait aimer le bien suprême, souverainement et toutes choses en lui, selon le degré et la mesure de la perfection, qui est l'ordre de la charité.

Ainsi, un parfait chétien est celui qui consulte Dieu sur tout ce qui se présente à son esprit pour en juger, et à son cœur pour s'en faire aimer, et en juge comme le prescrit la loi éternelle et immuable, la sagesse, la forme de justice infiniment aimable, et ne fait rien que ce qu'il voit dans ce livre de la vérité, qu'il lit au dedans de soi-même devoir être fait, et fait de telle et telle manière, et dont les mouvements du cœur sont toujours conformes au jugement de l'esprit.

Troisième considération.

Les caractères de la vérité originale, gravés dans le cœur du premier homme, d'une manière si lumineuse, ayant été confondus et à demi effacés par le péché, et cette justice étant une forme trop abstraite pour des esprits plongés dans leur sens, trop éclatante pour des yeux de hibou, et des cœurs appétissants par le péché, et les soins de la vie présente, le Père éternel a tant aimé le monde, que de lui donner son Fils unique pour être son docteur et son modèle visible ; qui me voit, dit-il à ses disciples, voit mon Père. L'homme étant devenu charnel, il fallait que le Verbe se fit chair, pour l'instruire par ses yeux, par ses oreilles, par des paraboles, des comparaisons familières tirées de la vie champêtre, et qu'il lui rendit sensible par ses actions la beauté intelligible de l'ordre.

Les Juifs, grossiers et ingrats, voyant que Moïse ne retournait pas de la montagne, et le croyant perdu pour eux, pressèrent Aaron

son frère, avec des cris séditieux, de leur faire des dieux qui les précédassent. Le Dieu éternel et invisible a eu cette condescendance pour tous les hommes ; il leur donna son Fils, qui lui est consubstantiel, et l'unit à notre nature en unité de personne, afin que nous marchassions à sa suite, à la conquête de la terre promise ; celui qui me suit, nous dit-il, ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. Oh ! en combien de manières est-il notre lumière, par sa doctrine toute céleste, par ses actions, par ses privations, par ses souffrances, par sa grâce !

Toute la vie de cet Homme-Dieu a été une instruction continuelle des mœurs. Les hommes étaient follement passionnés pour les plaisirs des sens, les honneurs et les éclats du siècle, il s'en est privé absolument ; ils avaient un éloignement extrême ou plutôt une horreur invincible pour les douleurs, ils s'est laissés clouer en croix après une flagellation sanglante. Nous ne péchons qu'en nous écartant des exemples qu'il nous a laissés, et nous ne sommes justes et ne faisons de progrès dans la justice qu'autant que nous sommes fidèles à les copier. S'il n'a pas embrassé un genre de vie aussi austère que son précurseur, c'est par condescendance pour notre faiblesse et pour être imité plus universellement ; mais dans cette vie commune on voit reluire une souveraine mortification, une exemption totale de défauts, une extinction absolue de passions, il a défié ses ennemis acharnés de le reprendre du moindre péché et les a réduits au silence et à avoir recours à la calomnie. On voit une application infatigable à l'œuvre qui lui avait été donnée à faire, tout y est conduit par sa charité incompréhensible pour les hommes, et le zèle ardent qui le dévorait pour les intérêts de son Père : jamais la moindre recherche de sa propre gloire, partout esprit de mort et de sacrifice, rien qui ne se rapporte au siècle futur. S'il a dit quelques paroles dures aux scribes et aux pharisiens, ce n'étaient ni des injures ni des effets de ressentiments, mais des instructions salutaires ; il piquait, comme un médecin charitable, la tumeur de leur orgueil pour la guérir quand on l'a maltraité ; il n'a point fait de menaces, il en pouvait faire sans doute et tirer une vengeance éclatante des blasphèmes de cette race de vipère, elle aurait été très-juste, mais l'exemple eût été trop dangereux pour nous ; il s'est contenté de se défendre modestement et de gémir de leur aveuglement. La première parole qu'il profère sur la croix est en faveur de ceux qui l'y attachaient si cruellement : il n'a pour ces tigres que des pensées de paix ; il représente à son Père leur crime par l'endroit le moins odieux, le rejetant sur leur ignorance ; sourd à toutes leurs insultes, il songe non à ce qu'il souffre d'eux, mais qu'il meurt pour eux et qu'il est le médiateur de tous les hommes. Si vous voulez être parfaits,

considérez et faites selon l'exemplaire qui vous a été montré sur la montagne.

Quel fond inépuisable de consolations dans le sentiment de notre faiblesse et de notre indignité d'avoir un médiateur tout-puissant qui nous réconcilie, un guide qui nous conduit, la lumière de vie qui nous éclaire, une victime égale à celui auquel elle est offerte dont le sang nous purifie, un prêtre toujours vivant pour intercéder en notre faveur le maître qu'il faut écouter, le modèle sur lequel il faut former nos mœurs, le modèle achevé de toutes les vertus qui nous doivent rendre semblables à Dieu.

ORAIISON.

Seigneur, qu'est-ce que l'homme ou le Fils de l'homme en votre présence? quand j'aurais été lave dans l'eau de la neige, votre lumière me ferait paraître à moi-même tout couvert d'ordures et mes propres vêtements m'auraient en horreur.

Que vous peuvent dire des pécheurs qui ont tant de fois défiguré en eux votre divine image? retracez-là, Seigneur, par une surabondance de grâce.

Oh! Jésus, soleil de justice, imprimez-vous en nos âmes, je me sens enflammé d'ardeur en apercevant quelques traits, et saisi d'épouvante en voyant combien j'en suis encore dissemblable lorsqu'il n'y aura plus rien en moi qui ne vous soit pleinement et parfaitement soumis, je n'éprouverai plus de travail lorsque je serai plein de vous et que je ne vivrai plus que de vous, ma vie ne sera plus une vie mourante; de vaines joies qui sont de vrais sujets de larmes combattent dans mon cœur contre des tristesses salutaires et je ne sais lequel l'emporte? des tristesses séculières sont aux prises avec de saintes joies et je ne sais de quel côté penche la victoire? ayez pitié de moi, Seigneur, je vous découvre mes plaies, vous êtes le souverain médecin, vous me commandez d'être parfait, donnez-moi ce que vous me commandez.

Délivrez-nous de ce corps de mort et de l'effort qu'il fait sans cesse sur l'esprit, achevez ce qu'il vous a plu de commencer en moi, dépouillez-moi du vieil homme pour me revêtir du nouveau.

Pour le soir.

Première considération.

L'orgueil humain eût dédaigné d'écouter et d'imiter un pur homme, le Père éternel a eu égard à cette disposition et nous a donné son propre Fils qui est un même Dieu avec lui pour nous servir de modèle, et présentement les hommes allèguent qu'il est trop disproportionné à leur infirmité et que nul n'y peut atteindre, qu'allègueront-ils à la vue d'une nuée de témoins, d'une multitude innombrable de saints de tout âge, de tout sexe, de toutes conditions, qui se sont rendus de parfaits imitateurs de

Jésus-Christ et sont parvenus avec le secours de sa grâce à la plus éminente sainteté. Pourquoi ne pourront-ils faire ce que tant d'autres ont fait? c'est ainsi que la sagesse de Dieu est justifiée par ses propres enfants; au lieu donc de chercher de mauvaises raisons pour nous excuser de tendre à la perfection, voyons les motifs qui nous y engagent; ils se présentent en foule et ne devrait-ce pas être assez de l'auguste qualité d'enfants de Dieu dont nous avons été honorés au baptême? n'est-ce pas tout dire à des personnes d'un sang illustre que de les avertir qu'ils sont issus de tels ancêtres? ils prendront sans hésiter le parti de mourir plus tôt que dégénérer et faire rien d'indigne de leur extraction; c'est tout dire à des enfants quels qu'ils soient que de les exhorter d'imiter un bon père; ceux qui refusent de le faire, en s'abandonnant à leurs mauvais penchants, ne méritent-ils pas d'être traités d'illégitimes. *Ergo adulteri et non filii.* (Heb., XIII.) Cette génération céleste confère aux âmes une telle noblesse, une telle grandeur que si nous avions des yeux pour la connaître, toutes celles du monde disparaîtraient, nous ne les regarderions qu'avec un profond mépris comme du sable et de la boue: *ut stercora.*

Tout vrai chrétien doit être un homme spirituel qui ne tient plus à la terre, il doit se conduire par des vues supérieures à la nature et ne se pas contenter d'un culte extérieur mais être un adorateur en esprit et en vérité, avoir d'autres pensées, d'autres désirs, d'autres sentiments, tenir un autre langage, une autre conduite que les gens du siècle. Les courtisans et même les peuples sont naturellement si portés à imiter leurs princes qu'ils imitent jusqu'à leurs défauts, pourquoi le peuple chrétien aurait-il de la répugnance à se rendre l'imitateur de son roi?

Seconde considération.

La qualité d'enfants enferme celle d'héritiers: héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, oh! que d'aiguillons pour exciter notre paresse et nous obliger de marcher d'une manière digne d'enfants de Dieu! Nous ne formons avec le Sauveur que le même corps animé du même esprit, nous ne devons donc songer uniquement qu'à plaire à celui qui, d'enfants de colère et d'objets de sa haine, nous a adoptés et ne nous regarde plus qu'en son fils bien-aimé? Le mépris de toutes les choses créées est une suite de cette élévation, il faut concevoir un saint orgueil qui nous fasse fouler aux pieds tout ce que le monde estime comme grand et digne de ses poursuites pour nous faire de vifs et de sanglants reproches lorsque nous surprenons notre cœur dans quelque attache déréglée et qu'il s'ouvre aux objets de la concupiscence.

Il n'en fallait pas davantage aux premiers chrétiens pour les porter à la plus sublime perfection et les faire briller comme des astres au milieu d'une nation perverse, le

souvenir des gages de l'amour de Dieu, la sainteté de l'Evangile auquel il faisait gloire d'obéir, l'espérance des biens à venir que la vivacité de leur foi rendait comme présents, la miséricorde infinie qui les avait si amoureusement prévenus en les faisant passer du culte des idoles à celui du Dieu vivant étaient sans cesse devant leurs yeux.

Ne descendons-nous pas des païens plongés dans tous les désordres qui sont la suite de l'idolâtrie, n'y serions-nous pas encore engagés comme tant de peuples plongés dans mille superstitions brutales si par une préférence que nous ne méritons pas il ne l'avait fait annoncer à nos ancêtres. Amoureux de cette vraie philosophie apportée du ciel, ils ne la regardaient pas comme une vaine spéculation, mais comme une règle précise à laquelle il fallait se conformer, sachant que le ciel et la terre passeront plutôt que tout ce qui y est écrit manquant de s'accomplir de point en point, la droiture de leur cœur leur faisait aisément tirer de ses maximes comme d'autant de principes d'une fécondité merveilleuse toutes les conséquences qui y sont renfermées, la préparation de leur cœur était sans bornes tout embrasé du feu du Saint-Esprit, il ne respirait que le martyre et de sceller ainsi le témoignage de la divinité de Jésus-Christ.

L'espérance des biens à venir les rendait insensibles à ceux de la terre; la figure de ce monde qui se détruit était déjà passée pour eux, ils n'avaient d'attraits et de goût que pour les choses du ciel; ils y habitaient déjà par avance, y envoyaient leurs richesses par la distribution qu'ils en faisaient aux pauvres, vivant dans une attente continue du second avènement. Oh! qu'ils étaient éloignés de se dispenser des grandes obligations qu'impose le christianisme sous prétexte de la fragilité naturelle à l'homme, ils savaient que le second Adam, par sa mort, avait détruit le règne de la concupiscence et de Satan, et que ceux qui se confient en lui trouveront toujours dans sa grâce des forces nouvelles, et que sa croix était la vertu de Dieu pour rendre celui qui en est armé et en qui Jésus-Christ combat, non-seulement invincible mais invulnérable.

Troisième considération.

La suite des temps n'a pu apporter de changement à ce qu'il y a d'essentiel au christianisme, car les essences des choses sont immuables. Les idées que Dieu a de toute éternité de la nature des choses ne peuvent varier. L'essence du christianisme consiste dans l'imitation de Jésus-Christ. *Un chrétien est un autre Jésus-Christ.* Jésus-Christ est le même en tous les temps, il n'en éprouve pas les révolutions: *Christus heri, hodie, et in sæcula.* (Heb., XIII.) En vain nous flattons-nous d'être chrétiens, si nous n'avons pas son Esprit, si ses caractères naturels ne se remarquent pas en nous, si nous n'avons aucune sensibilité pour Dieu, si notre cœur est fermé à son égard, s'il nous faut faire vio-

lence pour penser à lui, en parler, accomplir sa sainte loi, si nous ne nous acquittions des devoirs extérieurs de religion, que par une crainte d'esclaves, si l'amour du monde règne en nos cœurs.

Examinons par quels degrés nous sommes déchus de cette pureté primitive, car le bras de Dieu n'est pas raccourci, et il ferait sans doute aujourd'hui les mêmes profusions de ses grâces, si nous n'avions resserré nos mains, et ne l'eussions comme obligé de rentrer en haut, et se retirer dans sa sainteté. L'intérêt propre, l'amour des aises et des douceurs de la vie, la vanité, l'ambition, l'épanchement dans le monde, où l'on s'empeste mutuellement, le débordement de l'impureté et d'un déluge de vices, tout cela joint à l'aversion mortelle qu'on a de rentrer en soi-même, ont désolé la terre d'une désolation universelle et y ont ramené l'image de l'enfer. Il faut donc de nécessité, si nous voulons retirer notre sainte religion de cet opprobre, qui la rend méconnaissable à ses ennemis, et le sujet de leurs railleries cruelles, et acquérir la perfection à laquelle nous sommes appelés par notre vocation au christianisme, nous rendre les imitateurs des premiers chrétiens, comme ils l'ont été de Jésus-Christ, et retracer leur vie toute angélique. Est-ce par leurs propres forces qu'ils sont parvenus au comble de la perfection? n'est-ce pas par le secours efficace de la grâce médicinale de Jésus-Christ? Il est Dieu et homme tout ensemble: comme homme, il donne des exemples de toutes sortes de vertus à la portée des plus faibles; comme Dieu, il communique sa vertu pour faire accomplir ce qu'il a pratiqué dans les jours de sa chair; il nous dit: Courez, et je vous porterai; soyez doux et humbles de cœur, patients, charitables, et il vous donne libéralement cet or brûlant, qu'il nous conseille d'acheter de lui, il nous transforme en sa même image par l'illumination de son divin esprit.

Reconnaissons donc notre dignité suréminente, et après avoir été faits participants de la nature divine, gardons-nous bien de retomber dans notre première bassesse, par une vie indigne de notre génération céleste; souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes membres; vous êtes devenus les sanctuaires du Saint-Esprit; gardez-vous bien de chasser un tel hôte, et même de le contrister, car vous serez jugés, dans la rigueur de la justice, par celui qui vous a rachetés dans l'excès de ses miséricordes.

Si nous voulons donc répondre aux desseins de Dieu, qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles en Jésus-Christ, afin que nous fussions purs et sans tache en sa présence et remplis de charité, il faut qu'il n'y ait rien ici-bas que nous ne foulions aux pieds plutôt que de lui déplaire, aucune satisfaction humaine dont nous ne lui fassions un sacrifice, que nous vidions notre cœur de toute inclination, de toute affection, de tout sentiment terrestre, de tout ce qui affaiblit son mouvement naturel vers lui, et retarde son vol, que nous nous appliquions

sans relâche à augmenter la chaleur qu'il nous a donnée pour son service, à ajouter de jour en jour feu sur feu, désirs sur désirs, soins sur soins, sans nous prescrire jamais aucunes bornes.

ORAISON.

Secondez, Seigneur, puissamment les bonnes résolutions que vous nous inspirez par votre grâce, autrement elles ne serviraient qu'à nous convaincre de lâcheté et à augmenter notre condamnation.

Considérez, Seigneur, que nous sommes pétris de limon, que la chair est un attrait de corruption, et que nous marchons moins sur la terre que nous ne flottons sur une mer orageuse semée d'écueils et pleine de pirates; soyez le guide d'une navigation si périlleuse; nos ailes sont coupées, comment prendre notre essor si haut? mais vous nous assurez que ceux qui ont une pleine confiance en vous, recevront des ailes aussi vigoureuses que l'aigle, et qu'ils perceront les nues; inspirez-nous cette confiance; vous ne demandez que notre amour, afin que nous soyons parfaits, faites donc que nous vous aimions, Seigneur, vous qui êtes notre force, notre ferme appui, notre refuge et notre libérateur, notre Dieu, notre aide tout-puissant, nous n'espérons qu'en vous, vous êtes notre défenseur, la force de laquelle dépend notre salut; vous nous avez promis votre protection, que pouvons-nous désirer davantage? Vous nous avez donné l'homme de votre droite, votre Fils unique pour combattre pour nous et en nous, pour être un modèle toujours exposé à nos regards. Qui peut assez admirer et louer les inventions de votre sagesse, et l'excès de votre charité pour les enfants des hommes?

O Jésus, puisque la grâce émanée du mystère de votre incarnation tend à ce que je sois en vous, et que vous soyez en moi, comme vous êtes en votre Père, et votre Père en vous, soyez en moi, vivez en moi, opérez en moi; que mes mœurs vous expriment; formez en moi vos états, vos actions, vos souffrances, et comme votre Père adorable s'exprime en vous, comme dans le caractère de sa substance, imprimez-vous en mon âme, gravez-y les traits de votre vie intérieure et extérieure; vous êtes l'image de Dieu, que je sois l'image vive de vous-même, vous vous êtes fait semblable à moi, en vous revêtant de mes misères, hors l'ignorance et le péché, rendez-moi semblable à vous, en me conformant à vos mystères, et les retraçant en moi.

SEPTIÈME JOUR.

DE LA PRESENCE DE DIEU.

Méditation pour le matin.

Première considération.

L'un des principaux moyens pour arriver à la perfection à laquelle le christianisme nous engage, est l'exercice de la présence de Dieu. Ce n'est pas une spiritualité inventée par les hommes, mais prescrite par Dieu même :

Marche en ma présence, dit-il à Abraham et sois parfait : *Ambula coram me et esto perfectus.* (*Gen.*, XVII.) Tous les héritiers de la foi et des promesses de ce père des croyants, doivent s'appliquer ces paroles, comme adressées à eux-mêmes; c'est ce qu'avaient fait avant lui les patriarches Enoch et Noé; le Saint-Esprit leur rend ce témoignage : *Cum Deo ambulaverunt* (*Gen.*, VI), c'est-à-dire qu'ils s'abandonnaient entièrement entre les mains de Dieu, qu'ils mettaient leur joie à s'attacher à lui, à ne s'occuper que de lui seul, et n'espéraient qu'en lui; chérissant sa bonté, admirant sa sagesse, adorant sa grandeur, ne voulant dépendre que de lui, ne se complaisant qu'en lui; ne désirant plaire qu'à lui seul, ils avaient toujours Dieu devant les yeux de l'esprit, sans le perdre jamais de vue; ils demeuraient unis avec lui, par une société très-étroite et très-intime, qui n'était jamais interrompue, s'ils vivaient avec Dieu, en Dieu, selon Dieu; c'est ce que fit dans la suite Moïse, dont saint Paul dit qu'il demeura ferme et constant, sans craindre la fureur de Pharaon, comme s'il eût vu l'invincible, c'est-à-dire que sa vive foi lui faisait voir Dieu armé pour sa défense, ce qui le rendait intrépide dans l'exécution de ses ordres. David nous apprend de lui-même, qu'il avait toujours Dieu présent devant ses yeux : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* (*Psal.* XV.) Heureux s'il ne les eût jamais détournés de cet objet adorable, pour les arrêter sur une femme qui lui fût une occasion de chute.

Seconde considération.

Ce moyen de perfection n'est pas de simple conseil, ni une pratique arbitraire, qu'il soit libre d'omettre; c'est la voie générale de tous les chrétiens, comme c'est par la fidélité à en faire un usage qu'on se préserve du péché, et qu'on se conserve dans la justice; du moment qu'on la méprise, on s'expose à tomber en une infinité de désordres. Le premier paraît par ce qui est rapporté dans la *Genèse*, du chaste Joseph : il ne fut inébranlable aux caresses et aux sollicitations de son impudique maîtresse que parce qu'il fut encore plus touché de la fidélité qu'il devait à son Dieu, qu'à Putiphar, dont il était l'esclave. Il lui répondit avec fermeté en se démêlant d'entre ses bras : Comment pourrais-je commettre un si grand crime, et pécher sous les yeux de mon Dieu? Ce fut par ce même sentiment que la chaste Suzanne rejeta avec horreur les deux infâmes vieillards, qui tentèrent sa pudicité et la menacèrent d'adultère, si elle ne le commettait avec eux. Dans une telle extrémité, elle ne balança pas sur le parti qu'elle avait à prendre. Il n'est meilleur, répliqua-t-elle, de mourir innocente, que de pécher en présence du Seigneur. Ce fut, au contraire, pour avoir étouffé ce sentiment au dedans d'eux-mêmes, que ces deux détestables vieillards, juges du peuple, s'oublièrent si étrangement et formèrent le dessein d'assouvir leur passion brutale; ils renversèrent leur raison, dit le texte sacré, et retirèrent leurs yeux de la vue du

ciel, pour ne pas voir cette verge toujours vigilante, et effacèrent de leur esprit le souvenir des jugements du juge suprême.

La même corruption du cœur qui fait dire à l'impie qu'il n'y a point de Dieu, a fait avancer par un horrible blasphème, à quelques-uns de ces insensés, qu'il ne voyait pas ce qui se passe dans le monde, ce qui est détruire son existence, en lui ravissant l'un de ses principaux attributs. Fous que vous êtes ! s'écrie le Psalmiste, s'il vous restait un rayon d'intelligence, pourriez-vous vous mettre dans la pensée que celui qui a fait l'oreille n'entend pas, que celui qui a formé l'œil ne voit pas ? Comment est-il possible qu'il ignore quelque chose de ce qui se passe dans le secret du cœur, lui qui vous est plus intime que votre propre âme ? Vous sortez en public, Dieu vous voit ; vous rentrez dans votre domestique, il vous voit ; vous vous mettez dans le lit après avoir éteint la lumière qui vous éclairait, vous êtes vu et éclairé, la nuit la plus noire est un midi pour lui. Vous vous renfermez dans les replis les plus imperceptibles de votre cœur, il les pénètre infiniment mieux que vous-même ; si vous êtes résolu de satisfaire vos desirs déréglés, trouvez auparavant un lieu où il ne soit pas présent ; mais si tout cet univers est un temple où réside sa majesté suprême, tremblez de le profaner, de blesser ses divins regards et de vous souiller par un sacrilège ! Mais, depuis que l'homme est déchû de sa première intégrité, il fuit la rencontre de son Dieu qui faisait auparavant toutes ses délices : dès qu'il entend sa voix, il court se cacher comme un esclave qui ne craint rien tant que la présence de son maître. Les premiers apologistes de notre sainte religion nous apprennent qu'une des choses qui la leur faisait rejeter était qu'ils se sentaient choqués d'un Dieu qui voit tout ce qui se passe dans le secret : le Dieu des chrétiens leur paraissait trop curieux.

Troisième considération.

La seule lumière de la raison démontre que Dieu est partout, et que l'immensité ne lui est pas moins essentielle que l'éternité ; c'est pourquoi quelques sages du paganisme l'ont reconnu : la foi nous apprend, avec encore plus de certitude, qu'il est partout, et cela en trois manières : par son essence qui donne l'être à toute créature, et le lui conserve par une espèce de création continuée ; car il n'en est pas comme de l'ouvrage d'un artisan, qui subsiste indépendamment de lui, et dure souvent plus que lui ; si Dieu détournait un moment son visage de ceux qu'il a produits, ils entreraient aussitôt dans leur premier néant ; en second lieu par sa présence, parce que, malgré qu'en aient dit les pécheurs, tout se fait sous ses yeux ; la nuit la plus noire n'a point de voiles et d'obscurité devant ce soleil de justice : *Nox illuminatio mea in deliciis meis* (Psal. CXXXVIII) ; enfin, par sa puissance à laquelle tout est nécessairement soumis, c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement, l'être : plus élevé que le ciel, plus profond que

l'enfer, plus long et plus large que la terre, il enferme tout sans être corporel, ni enfermé dans son ouvrage.

Cette connaissance spéculative ne suffira pas toutefois pour nous préserver de l'hérésie du cœur, toujours jaloux de sa fausse liberté et nous contenir dans le devoir, si nous ne la faisons passer de l'esprit au cœur, et que la grâce n'y imprime un sentiment vif, une frayeur amoureuse pour un Dieu, qui nous éclaire et nous protège, il n'y a que cette conviction intime qui nous rendra fidèles et fervents.

Puis donc qu'on ne peut éviter le mal et se maintenir dans le bien sans secours, il s'en suit que c'est un moyen absolument et indispensablement nécessaire. J'avoue qu'il ne serait pas praticable, et par conséquent ordonné par le Saint-Esprit, si on exigeait que nous fussions toujours occupés de Dieu ; l'esprit humain n'est pas capable d'être appliqué invariablement au même objet, et les diverses nécessités de la vie, rendent la chose impossible. On n'a jamais prétendu que Dieu fût l'objet immédiat de nos pensées, et qu'on s'y appliquât par des réflexions expresses ; mais le cœur y peut toujours aisément penser, un homme qui a entrepris un voyage et s'est déjà mis en chemin, ne pense pas sans cesse au lieu pour lequel il s'y est mis, mais il continue sa route en vertu de sa première intention, et tous ses pas l'y conduisent. Un avare dominé par sa cupidité ne pense pas toujours aux moyens d'amasser et d'accumuler, il en est diverti par d'autres besoins ; mais la passion qui le possède y tourne sa pensée fréquemment et sans violence ; il s'en ferait au contraire une très-grande de n'y pas penser, car le cœur n'est jamais embarrassé de l'objet qu'il aime, il ne se trouve fatigué que des pensées qui n'y ont aucun rapport : ils m'ont raconté leurs fables ; mais qu'elles sont insipides en comparaison de votre loi, s'écrie l'un de ses parfaits amants. Oh ! combien sens-je pour elle de transport ! Je me fais un plaisir extrême de la méditer tout le jour : un soldat courageux, qui veut parvenir aux charges a-t-il de la peine à combattre sous les yeux de son général ? qui est-ce qui est le plus capable d'animer un athlète, qui court dans la lice, à faire les derniers efforts pour devancer tous ses compagnons, que d'avoir pour spectateur et pour témoin de sa course, celui qui en distribue le prix ? Ainsi celui qui a le christianisme vivant dans le cœur, qui se considère comme un étranger et exilé en ce monde, qui s'y regarde comme en pays ennemi, où tout lui fait la guerre, qui se nourrit de la douce espérance des biens à venir, se trouve tourmenté d'être asservi aux ouvrages de briques comme l'étaient les Juifs en Egypte, c'est-à-dire, des servitudes du siècle présent, tout ce qui le retire de la considération de sa bienheureuse patrie, lui est à charge et insupportable ; il gémit de ces fâcheuses nécessités, porte avec peine le poids de cette vie mortelle, et soupire après le moment qui rom-

pra la muraille de séparation, laquelle lui cache son bien-aimé, et où il n'y aara plus rien, ni en son corps, ni en son esprit, ni dans sa mémoire, et sa volonté et son imagination, qui ne soit pleinement assujetti à Dieu, et ne le loue en sa manière.

Il faut mettre une extrême différence entre les actions ordinaires de la vie et celles de religion, telles que les lectures saintes, la psalmodie, l'assistance au sacrifice auguste de nos autels. Ces dernières, ayant Dieu pour objet immédiat et pour fin prochaine, exigent une application expresse et actuelle, digne de sa majesté infinie; au lieu qu'à l'égard des autres, telles que les visites et les repas, il n'est pas nécessaire d'être occupé de Dieu : il ne faut pourtant jamais le perdre de vue soi-même, mais réserver une partie de son attention, afin de ne pas excéder les bornes, et qu'il n'échappe rien qui blesse la fidélité qu'on doit à Dieu, et intéresse la conscience. Après ces éclaircissements, il sera bien aisé de se convaincre pleinement de l'obligation de marcher en la présence de Dieu.

Quatrième considération.

Ce précepte est une suite nécessaire de celui de l'amour de Dieu, et a une liaison indissoluble avec lui. Tout homme est indispensablement obligé d'aimer Dieu de tout son esprit, de toute son âme, de toutes ses forces et ses puissances, c'est-à-dire, lui rapporter toutes les pensées de son esprit, les mouvements de son cœur, et les actions de sa vie; il ne doit y avoir aucune partie dans toute son étendue, et tous les instants qui la composent, où il n'aime Dieu et ne veuille jouir de lui, car le cœur ne peut être vide d'amour; ainsi, dès le moment qu'il se présente quelque objet qui sollicite le cœur pour s'en faire aimer à son préjudice, il le rejette : tout autre amour doit être absorbé en cet amour dominant, et rapporté uniquement à cet objet souverain, où se porte toute l'impétuosité de notre cœur; or, si on ne l'a présent, peut-on satisfaire à ce premier précepte? Puisqu'il n'y a, dans la vie, heure ni moment qui ne soit rempli des effets de sa miséricorde, doit-il y avoir aucun instant où elle ne soit présente à notre cœur?

Il nous est encore ordonné de prier incessamment, et de n'interrompre jamais ce saint exercice; or, peut-on prier sans penser à celui qu'on prie, sans se tenir en sa présence? La belle prière que celle où l'on donne carrière à son imagination, et où on se livre à ses égarements! On avoue que cette prière continuelle ne s'entend pas d'une prière actuelle, mentale ou vocale, puisqu'elle est incompatible avec d'autres occupations, mais du désir continuel des biens du ciel; ce désir doit toujours brûler dans le fond du cœur, et il est nécessaire de lui fournir souvent un nouvel aliment, de crainte qu'il ne s'éteigne. Raisonnons de même de la présence de Dieu, il faut la rappeler souvent à notre souvenir, de peur qu'insensiblement la nature ne reprenne le dessus, et que l'es-

prit de l'homme ne se substitue à celui de Dieu.

L'air que respirent nos poumons n'est pas plus essentiel à la conservation de cette vie animale que cette espèce de prière et de présence de Dieu, à la conservation de la vie spirituelle et surnaturelle; elle ne souffre aucune interruption, non plus que l'autre. Tout doit être saint et consacré dans un chrétien, il le doit paraître dans les actions de la vie civile et domestique, aussi bien que dans celles de son état : chrétien dans le réveil, dans le travail, dans ses repas, dans ses visites, dans ses voyages, dans les actions les plus communes, on doit apercevoir Jésus-Christ conversant en lui, et sentir en l'approchant la présence de Dieu, dont il est plein, ainsi que saint Augustin le dit de sainte Monique, sa mère.

Or, comment donner une pareille impression de soi, sans que le corps des actions rende témoignage qu'on aime Dieu d'un amour dominant, et qu'on travaille à faire croître cet amour et à s'y perfectionner? Comment résister autrement aux efforts d'un ennemi infatigable, qui met toute son application à nous détourner de Dieu, et se sert de toutes les créatures pour cet effet? n'aurait-il pas bientôt prévalu, s'il nous trouvait désarmés, et que nous attendissions à nous revêtir des armes de lumière qu'il nous eût décoché ses traits?

ORAIISON.

Où irai-je, Seigneur, pour me dérober à votre esprit, et où m'enfuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je descends dans les enfers, je vous y trouve encore; si je prends des ailes pour m'envoler aux extrémités de la terre, votre main même m'y conduira; et j'ai dit : Peut-être que les ténèbres me cacheront; mais elles sont toutes lumineuses pour vous, et la nuit n'est pas moins claire que le jour. Oh! combien de fois ai-je voulu éteindre cette lumière, qui éclairait mes désordres, comme les voleurs cherchent à étouffer la lueur du flambeau qui découvrirait leurs larcins! et, par un jugement aussi juste qu'il est terrible, je demeurais enveloppé et plongé dans mes ténèbres, tandis que vous en perciez le fond par les rayons de vos splendeurs éternelles.

Présentement que je sens quelque désir d'être à vous, mes jours se consument en gémissements, parce que si vous lisez une seule heure en mon âme, ô soleil de justice, elle est quelquefois obscurcie les jours entiers, comme par un nuage épais. J'ai cherché votre visage adorable, je prétends le rechercher sans cesse : quand sera-ce qu'il n'y aura plus de nuage qui m'en dérobera la beauté? Faites que je rappelle souvent votre souvenir, qu'il me soit aussi familier que l'air que je respire, et que votre miséricorde soit toujours devant mes yeux.

O Jésus! puisque c'est en vous que nous avons le nouvel être de la foi, le mouvement de l'espérance et la vie de la charité,

que la foi soit la lampe qui éclaire mes pas dans l'obscurité de cette vie ; que l'espérance m'élève des occupations basses et terrestres, vers les biens invisibles que vous nous réservez dans le ciel ; que la charité nous fasse agir et mouvoir comme de vrais enfants de Dieu, et vos cohéritiers : qu'elle forme nos désirs, nos pensées, nos paroles, et nous fasse agir par le mouvement de votre saint esprit.

Augmentez ces vertus par de nouvelles et continuellen infusions, parce que, sans que Satan s'en mêle, notre propre cœur nous trahira et se livrera de lui-même en proie aux douceurs mortelles de la vie présente.

Pour le soir.

Première considération.

Voici des moyens qui nous faciliteront merveilleusement la pratique de l'exercice dont nous avons vu ce matin la nécessité. Comme le plus grand obstacle à trouver le royaume de Dieu, que Jésus-Christ nous assure être au dedans de nous, est l'épanchement furieux de notre cœur dans les créatures, il faut faire effort pour en retirer ce misérable fugitif.

L'homme, ne trouvant rien au dedans de soi qui le contente, ni comment remplir le vide prodigieux qu'il y découvre, cherche avec empressément au dehors de quoi le contenter, et se flâte, par un déplorable aveuglement, de trouver dans la multiplicité des objets extérieurs ce qu'il ne trouve pas dans un seul ; ainsi sa vie se passe dans une dissipation effroyable, une agitation, une inquiétude perpétuelle ; il ne se trouve presque personne qui rentre sérieusement dans son cœur ; il est livré à l'ambition, à l'orgueil, à l'avarice, à la volupté, aux soins de la vie présente ; on roule dans un cercle perpétuel d'affaires, ainsi que cette génisse d'Ephraïm dont parle le prophète, qui aime à fouler le grain. On ne cherche qu'à s'étourdir par le bruit des créatures, et à jouir des plaisirs que Dieu a attachés aux diverses impressions des sens : comment pourrait-il faire entendre sa voix dans ce tumulte, et verser sa grâce parmi tant de corruption ? Un esprit plein de folies, ou tout occupé de projets de fortune et de passions violentes, est incapable et indigne d'entendre la voix de la vérité qu'il méprise, et qu'il est toujours prêt de leur sacrifier. Son imagination vagabonde, salie par mille traces infâmes, se révolte et s'effarouche dès que l'esprit veut penser à des biens qui n'ont aucun rapport au corps, et le retire insolennement de son objet.

Les personnes qui font profession de piété ne vont pas sans doute dans ces excès ; cependant combien de vide ! Que de vains projets, qu'on peut appeler les songes d'un homme qui veille ! Que de retours vers les créatures ! Quelle effusion de cœur dans ces jouissances passagères ! Que de recherches de soi-même dans les actions qui en devraient être les plus exemptes, telles que celles de

religion, où l'âme devrait être totalement anéantie en la présence de Dieu, ou transportée dans le ciel, sur les ailes de l'amour ! Que d'évagations d'esprit, de distractions où le cœur a encore plus de part que lui !

Si nous avons vécu jusqu'ici dans cet oubli fatal, ou du moins ce demi-oubli, ayons-en horreur et confusion. Travaillons à nous rendre la présence de Dieu familière, les créatures mêmes y peuvent servir, et, si nous savons en faire l'usage que Dieu a prétendu en les créant, nous percerons le démon de ses propres traits ; elles sont un Evangile naturel, les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles par leur moyen ; ce sont autant de degrés pour nous élever à lui. Il n'y en a pas une qui ne nous dise en son langage ! C'est de lui uniquement que nous tenons tout ce qui vous plaît en nous ; nous n'avons que quelques faibles rayons de sa beauté : lui seul mérite d'être aimé et adoré. Quoi de plus capable de nous donner quelque idée de l'immensité de Dieu, que la vaste étendue de la mer, de sa beauté ravissante ; que celle du soleil, de sa fécondité ; que celle de la terre, lorsque nous la voyons couverte de fleurs et de fruits ; de sa bonté envers les hommes, dans cette variété surprenante des créatures pour son usage ! Le spectacle du monde était un excellent livre d'oraison pour les saint Antoine, les saint François, les sainte Thérèse : la vue d'une fleur, d'une cigale, d'un moucheron était capable de les recueillir et les ravir en extase par l'admiration de l'Artisan suprême.

L'Ecriture sainte nous sera d'un grand secours pour en tirer d'utiles leçons : il n'y a page ni ligne, qui ne nous représente un Dieu agissant dans les causes secondes, soit libres, soit nécessaires, d'une manière conforme à leur nature, et les appliquant par rapport à ses desseins éternels. Ainsi, le tonnerre est la voix de Dieu irrité. S'il tombe de la pluie et de la neige, c'est Dieu qui la donne ; s'il grêle, c'est lui qui forme les glaçons ; s'il dégele, c'est son souffle qui les fait fondre ; s'il se forme des tempêtes et des orages, il en est le vrai auteur. C'est lui qui fait le pauvre et le riche, qui abaisse et qui relève, qui rend stérile et fécond. Nous y sentons que tout se meut et se fait, non par une nécessité aveugle, par un enchaînement fortuit de causes privées de sentiment, mais par une intelligence, une sagesse infatigable, qui est partout et remue tout. L'univers en est pénétré, comme une éponge de l'eau dont elle est imbibée. Sa présence et son impression donnent à toutes choses, non-seulement l'être et l'opération, mais une dignité et une espèce de sainteté.

Jésus-Christ nous apprend par son exemple à faire cet usage de la vue des créatures : il les spiritualise toutes. Voyez comme il conduit la Samaritaine de l'eau morte, qu'elle venait puiser, à l'eau vive de sa grâce, qui rejaillit à la vie éternelle ! Si les apôtres le pressent de manger, il leur dit qu'il a un aliment qu'ils ne connaissent pas, lequel n'est autre que l'accomplissement de la vo-

lonté de son Père, si on lui apprend le supplice de quelques séditeux de Galilée, et l'accident arrivé à dix-huit hommes écrasés par la chute d'une tour, il en prend occasion d'exhorter à la pénitence. Si Pilate se vante en sa présence d'avoir le pouvoir de le renvoyer absous, ou le faire attacher en croix, il lui répond que ce pouvoir lui vient d'en haut : marquant qu'il était beaucoup plus occupé de son Père, à la justice duquel il se livrait, que des instruments dont elle se servait.

Nous devons donc, à son imitation, chercher et honorer Dieu dans toutes ses créatures; nous bien convaincre que tous les événements humains sont réglés par sa providence, sans la disposition de laquelle il ne tombe pas un seul cheveu de notre tête. Ainsi nous ne tirerons pas moins de profit des méchants exemples que des bons; ce sont des ombres qui relèvent l'éclat d'un tableau. Partout nous verrons l'accord invariable de sa justice et de sa miséricorde; nous baisérons la main de ce médecin charitable, qui se sert de la violence d'un ennemi emporté, comme d'un rasoir, pour couper des chairs gangrenées, et nous respecterons ses ordres, ainsi que fit David dans les organes du démon.

Seconde considération.

Si les perfections de Dieu sont peintes dans ses créatures, elles le sont infiniment mieux dans Jésus-Christ, son image vivante et substantielle. La beauté des premières a fait des idolâtres : des peuples entiers ont adoré le soleil; elles en font encore tous les jours, non pas en cette manière, mais en occupant dans le cœur des hommes une place qui n'est due qu'à Dieu. Rien de pareil à craindre en contemplant Jésus-Christ. Puisqu'il est notre Dieu et qu'il nous a été donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, ce serait refuser d'entrer dans l'économie de la sagesse de Dieu, qui a pris cette voie pour retirer les hommes de leurs égarements, que de ne nous occuper pas de Jésus-Christ le plus que nous pouvons.

Dieu, par un excès surprenant de bonté, s'est accommodé à la grossièreté de l'homme, qui ne conçoit qu'à peine ce qui ne tombe pas sous les sens; ainsi le Verbe de vie, la vérité incréée, d'invisible s'est rendue visible, et s'est abaissée jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à elle; la beauté intelligible de l'ordre s'est rendue palpable pour se faire aimer et nous détacher des biens sensibles.

Considérez Jésus-Christ dans ses divers états et mystères, il n'y en a aucun, qui ne renferme un trésor de grâces, des sources abondantes de bénédictions; faisons-nous, à l'exemple de saint Bernard, un bouquet de myrrhe, composé de tous les instruments de sa passion, comme d'autant de fleurs que nous mettrons sur notre sein, pour fortifier notre âme par son odeur. « J'ai eu soin, dit ce pieux docteur, de le former des nécessités

qu'il a souffertes dès sa plus tendre enfance, des travaux qu'il a endurés en prêchant; de ses fatigues, de ses divers voyages, de ses veilles, de ses prières, de ses tentations, de ses jeûnes, des larmes qu'il a versées par compassion, des embûches qui lui ont été dressées, des outrages, des crachats, des fouets, de ses épines, des clous, de la croix. J'ai cru que la sagesse consistait à méditer ces choses, j'ai mis en cela la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, l'abondance des mérites, la plus sublime philosophie. »

Quand je me remets Jésus-Christ, comme naissant, comme attaché au sein de sa mère, ou comme enseignant les peuples, et guérissant les malades, je me représente un homme doux et humble de cœur, appliqué à l'œuvre de son Père, dévoré du zèle de sa maison; et la pensée de tout ce qu'il a dit, fait et souffert, m'anime à l'amour des vertus; et la haine des vices dissipe les illusions de Satan, et rend le calme à mon âme.

En effet, quel orgueil, quelle avarice, quelle colère peuvent subsister à la vue d'une telle humilité, et de sa charité immense? Qui osera se plaindre d'aucun outrage et d'aucune injustice, en voyant Jésus-Christ rassasié d'opprobres, et toutes les lois violées à son égard? Quelle délicatesse, quel luxe, quel faste pourra subsister en sa présence? Ce n'est que faute de faire l'attention nécessaire aux paroles et aux exemples de l'Homme-Dieu, qu'on se laisse emporter à ses passions.

Si nous avons l'imagination trop faible ou trop vive pour nous représenter les diverses circonstances de sa vie et de sa mort, contentons-nous de le considérer avec les yeux de la foi, pour nous élever par la contemplation de l'humanité à celle de la divinité; et, pour nous faciliter cette pratique, ayons toujours devant les yeux et entre nos mains le livre sacré de l'Évangile : étudions-y sans relâche les maximes du Verbe incarné, ses actions, ses paroles, ses souffrances, ses dispositions intérieures, son silence, son esprit de mort et de sacrifice, afin de copier cet adorable original : *Ut quemadmodum ambulavit, ita et ambulemus*. O négligence prodigieuse des Chrétiens d'aujourd'hui ! Ceux des premiers siècles, non contents de faire de ce divin livre le fidèle compagnon de leur pèlerinage, le faisaient enfermer dans leur cercueil, afin qu'il fût le témoin de leur foi : faut-il s'étonner si la nôtre est presque éteinte, et si nous ignorons nos principaux devoirs ?

Je m'en vais vous montrer encore une voie beaucoup plus excellente de vous rendre Dieu présent, moins sujette à l'illusion, et à laquelle celle-ci n'est que pour frayer le chemin.

Troisième considération.

Le Verbe fait chair nous doit conduire au Verbe qui était dès le commencement, et par qui toutes choses ont été faites; la vérité qui est sortie de terre, à la vérité qui a son trône dans le ciel, à la source immuable de justice, à la loi éternelle.

Rien ne paraît moins réel au commun des hommes, ni plus chimérique que cet ordre, cette justice, cette vérité; ils disent comme Pilate, *qu'est-ce que la vérité?* il leur semble que ces lois ne soient que des idées et des spéculations creuses. Cependant elles ont une réalité, une force, une puissance infinie, puisqu'elles sont Dieu même, la vérité originelle qui préside à toutes les intelligences : vous ne pouvez rien faire qu'elle n'approuve ou ne condamne, comme en étant la règle invariable; rien n'est droit et réglé qu'autant qu'il y est conforme. C'est cette loi divine qui règle la charité, c'est-à-dire, qui nous fait mettre chaque chose en sa place, et la traiter selon son mérite, l'estimer et l'aimer à proportion qu'elle est estimable et aimable. La consulter avec attention pour apprendre l'ordre de ses devoirs, avec un désir sincère de lui obéir, c'est être sage, juste, parfait chrétien. Elle nous est toujours présente et rayonne au fond de nos cœurs, lors même qu'ils sont obscurcis par les ténèbres du péché; si elle ne les dissipe pas, c'est parce qu'on les aime, et qu'il est indigne d'elle de répondre à ceux qui ne l'interrogent pas, ou qui essayent de la corrompre et la rendre complice de leurs passions; calmez-les auparavant que de la consulter, et n'attendez pas pour cet effet que les occasions d'agir se présentent; faites-en votre étude ordinaire, approfondissez les principes, et déduisez-en les conséquences naturelles : oh ! que de cas de conscience décidés à la faveur de cette lumière, qui ne trompe que ceux qui veulent bien être trompés !

Considérez Dieu, à la bonne heure, comme infiniment puissant dans la production de cette multitude innombrable des créatures, infiniment sage dans leur arrangement et leur simétrie; il les a toutes faites, dit le Sage, pour imprimer dans nos cœurs une crainte respectueuse, et nous abaisser sous sa main. Représentons-nous-le comme une intelligence sans bornes, il y a de quoi pâmer d'admiration; envisageons sa providence qui étend ses soins aux plus vils insectes, et gouverne un chacun de nous sans s'embarasser, comme s'il était le seul objet de son application dans ce vaste univers. Mais l'idée de la forme éternelle de justice, de la vérité souveraine, de l'ordre immuable, nous instruira de tous ces divers devoirs; elle nous apprendra à nous réjouir, nous attrister, à craindre, espérer, prier, agir. Ainsi l'idée de Dieu, comme justice subsistante, ordre invariable, est de toutes les idées de l'être souverainement parfait, la plus capable de nous le rendre intimement présent, et nous établir dans une piété solide. C'est elle qui était la plus familière au saint homme Job, et qui l'avait soutenu dans le comble de la prospérité, le soûlaint encore dans l'abîme de la misère, et dans la plus terrible épreuve dont un juste puisse être exercé. Vous savez, dit-il, Seigneur, que je craignais de vous offenser dans toutes mes actions, et que vos jugements me paraissaient comme des flots suspendus sur ma tête prêts à me submerger.

Ce sont ces lois sacrées, ces préceptes, ces justifications, ces oracles que Dieu avait ordonné à son peuple de méditer assis et debout, dans sa maison et en marchant par les rues, la nuit, dans les intervalles du sommeil, le matin au réveil, de les lier comme un signe dans sa main, de les porter sur le front et entre les mains, les écrire sur le seuil et les poteaux de sa porte; toutes ces expressions n'étaient que pour leur inculquer combien ces ordonnances salutaires, ces justifications devaient être gravées dans leur cœur. Heureux s'ils en eussent été aussi vivement pénétrés que le roi David, qui faisait sa joie et ses délices de les méditer jour et nuit, qui y trouvait des charmes inexplicables, qui y mettait son repos et toute sa consolation; il est si transporté d'ardeur pour la beauté ravissante de cette sainte loi, qu'on voit bien que ses expressions, tout enflammées qu'elles sont, ne peuvent suffire à son cœur. Demandons à Dieu quelques étincelles du feu qui le consumait. Faisons notre capital d'étudier l'étendue de cette loi : la vue de sa rectitude inflexible, jointe au sentiment de cette loi malheureuse du péché, qui ne se fait que trop sentir au-dedans de nous-mêmes et trop obéir, nous porte naturellement à réclamer la grâce du second Adam, qui peut seul éteindre ce feu d'enfer, et détruire ce principe de mort; ainsi nous veillerons, nous prierons, nous soupirerons après la délivrance de ce corps de mort, et c'est en cela que consiste la justice de la vie présente.

ORAIISON

Les cieux, Seigneur, racontent votre gloire, et le firmament publie les ouvrages admirables de vos mains; c'est une voix éclatante qui retentit jusqu'aux extrémités de la terre, mais qui ne parle qu'à des sourds. Vous aviez pris plaisir de vous répandre sur vos ouvrages, et d'y imprimer des traits si vifs et si lumineux de vos perfections adorables, que les plus aveugles en devaient être éblouis; cependant l'homme, plus stupide que le bœuf et l'âne, qui connaissent leur maître, ne vous a pas glorifié : il vous a préféré l'ouvrage de vos mains, et des siennes propres.

Vous avez beau vous présenter encore tous les jours à nos regards, en tous lieux, en toutes sortes d'états et de figures, dans les grands, dans les petits, dans les riches, dans les pauvres, nous vous méconnaissions, nous fermons obstinément les oreilles aux instructions que vous nous faites dans les places et les carrefours. Mais, ce qui marque mieux encore notre ingratitude prodigieuse, et l'excès de notre folie, nous méprisons le conseil de votre sagesse dans l'incarnation de votre Verbe, votre œuvre par excellence. Oh ! si les païens sont inexcusables pour n'avoir pas écouté la voix de vos créatures inanimées, combien le sommes-nous d'avantage d'avoir fermé l'oreille à la voix des miracles, des mystères et du sang de Jésus-Christ !

Vous vous en êtes plaint dans les jours de votre chair, ô bonté incarnée ! et nous en

avez marqué la raison : la lumière est venue dans le monde; mais les hommes ont mieux aimé leurs ténèbres, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Préservez-moi, par votre miséricorde, d'une disposition si criminelle; guérissez mes yeux, afin que je me réjouisse à votre lumière, que je vous considère comme mon chef dans le combat de la foi, un modèle de patience dans la croix, la force qui me fera courir dans la carrière de la perfection, la couronne et la récompense de ma course.

Gravez l'amour de la vérité dans mon cœur; donnez-m'en l'intelligence; découvrez-moi de plus en plus ses merveilles : sa seule recherche est préférable à toutes les richesses; son goût est plus exquis que celui d'un rayon de miel. Vos voies sont saintes et dignes de vous; elles sont remplies d'une souveraine équité qui transporte l'âme de joie; on est trop payé par le plaisir de les observer : faites que je n'en connaisse jamais d'autres, et que je rejette avec horreur tout ce qui m'en pourrait distraire.

HUITIÈME JOUR.

DE LA PURETÉ INTÉRIEURE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

Si notre cœur ne nous reprend de rien, nous nous présenterons devant Dieu avec grande confiance, parce que, comme dit Jésus-Christ, celui qui a fait ce que la vérité lui prescrit vient à la lumière, afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.

Comme il est esprit et scrutateur des cœurs, c'est du culte spirituel et de la pureté intérieure dont il est le plus jaloux; c'est pourquoi il est marqué expressément dans la *Genèse* qu'il regarda favorablement Abel et ensuite ses présents, mais qu'il ne regarda point Caïn, ni ce qu'il lui avait offert; il reçut en odeur de suavité le sacrifice extérieur de l'innocent Abel, à raison de la pureté et simplicité de son cœur plein d'un profond respect pour lui et d'amour pour son frère; il ne témoigna au contraire que de l'aversion et du mépris pour celui de Caïn, dont il voyait le cœur livré à ses passions et ulcéré d'envie. C'est par cette même raison qu'il fait paraître tant de dégoût et d'horreur pour le culte judaïque, et qu'il proteste que leurs encens, leurs victimes, leurs solennités lui sont en abomination, et que Jésus-Christ, dans l'Évangile, n'a que des menaces, des reproches, des anathèmes pour les scribes et les pharisiens, et qu'il les compare à des sépulchres blanchis, qui sont magnifiques au dehors et revêtus des ornements de l'architecture, mais pleins au dedans d'ossements et de pourriture, et leur proteste que des publicains et des femmes prostituées entreront plutôt qu'eux au royaume des cieux. Il n'est venu sur la terre que pour former à son Père des adorateurs par-

faits qui l'adorassent en esprit et en vérité, pour nous apprendre à servir Dieu, non plus par une religion cérémoniale et figurative, mais véritable et intérieure; non plus une justice légale et charnelle, mais chrétienne et spirituelle.

Ainsi, c'est ruiner le dessein de l'incarnation, frustrer le Fils de Dieu de l'intention qu'il s'y est proposée, que de ne pas travailler de toutes ses forces à acquérir cette sainteté véritable; c'est réduire l'Eglise, cette fille du Roi, dont la beauté est tout intérieure, à l'état et à la condition de la Synagogue, esclave avec tous ses enfants, que de se contenter d'une justice extérieure,

Seconde considération.

Il ne s'ensuit nullement de là qu'il faille négliger les pratiques et les observances extérieures; elles sont saintes et sanctifiantes; on ne peut les omettre, lorsqu'on les peut garder, que par une négligence très-blâmable, ou par un mépris encore plus criminel, qui marque une extinction de foi et une corruption de cœur prodigieuse; il s'ensuit seulement qu'il ne faut pas se reposer sur les actions extérieures, et se croire en sûreté parce qu'on remplit ses devoirs : il faut examiner par quel principe; car il y aura toujours une grande différence entre faire une action juste, et la faire par un esprit de justice; le premier est comme le corps, et le second l'âme; or, qu'est-ce qu'un corps sans âme, que des œuvres destituées de l'esprit de vie? Que sont de pareilles justices aux yeux de l'arbitre intérieur, auquel on n'en impose pas comme aux hommes et à soi-même, qu'un linge souillé? Purifiez le dedans de la coupe, nous dit Jésus-Christ, en la personne des pharisiens, le dehors sera bientôt net : Dieu ne reçoit le dehors de la religion que lorsqu'il est sanctifié par le dedans; il veut que celui qui lui immole une victime, soit lui-même la victime par la pureté de son cœur et par la charité qui l'embrase.

C'est donc le cœur qui est le siège des vertus et des vices; c'est là que l'homme est tout ce qu'il est; ce n'est que le bon ou le méchant amour qui fait les mœurs bonnes ou déréglées; c'est par là que nous sommes en état de grâce ou de péché, dignes de la jouissance éternelle de Dieu ou de l'enfer. En vain empêcherez-vous, pour conserver l'estime des hommes, le mal de se produire au dehors, ces efforts humains ne serviront qu'à entretenir votre illusion; la pureté extérieure est le fruit de l'intérieure, qui est le bon arbre : du dedans elle rejait dehors. L'obéissance que l'homme chrétien rend à Dieu, doit couler de source, et cette source ne peut être autre que la charité.

Ainsi, nous devons avant toute chose nous étudier à purifier notre cœur et veiller à sa garde avec tout le soin imaginable, parce que c'est de là que dépend notre sort éternel; or, la souillure de l'âme naît de l'amour des créatures pour elles-mêmes, et sa pureté consiste dans cet amour chaste qui s'at-

tache à lui et lui rapporte tout. C'est cet œil simple dont parle Jésus-Christ, qui rend le corps de nos actions tout lumineux; il n'est tel que par la pureté d'intention dirigée par la foi. Lors, Dieu est le principe et la fin de nos actions, qu'on ne les entreprend que par le mouvement de son esprit, et qu'on ne s'y propose que sa gloire et sa propre sanctification. L'œil au contraire est mauvais et rend le corps ténébreux, c'est-à-dire, infecte les actions de son venin, lorsqu'on agit par le mouvement de la cupidité, qu'on se propose quelque fin basse et terrestre et qu'on veut être heureux par la jouissance de quelque autre bien que le bien suprême, l'ennemi du salut enlève dans le moment ce qu'on croit faire de bien : c'est à lui plutôt qu'à Dieu qu'on en fait un sacrifice; fausse monnaie dont il ne se payera pas, travaux stériles, ou plutôt ruineux; se repaîtra-t-il de la fumée d'un vain encens, tandis qu'on est idolâtre du monde ou de soi-même?

Troisième considération.

Il ne suffit pas d'avoir quelque faible amour pour la justice, l'ordre et la vérité, il en faut un ardent, un violent, qui ait jeté de profondes racines; sans cela nos meilleures résolutions se dissipent et s'évanouissent à la première épreuve, ainsi que les protestations réitérées que fit saint Pierre de suivre son Maître à la prison et à la mort. Le soleil s'étant levé, la semence s'est desséchée, parce que la terre n'avait pas de profondeur: c'est-à-dire, comme l'explique Jésus-Christ lui-même, que quand la charité n'a pas de profondes racines dans le cœur, elle peut s'y conserver tant que la passion dominante n'est pas attaquée; mais tout disparaît lorsqu'on est menacé de perdre ce que, sans s'en apercevoir, on aimait plus que Dieu.

Il y va donc pour nous du tout de ne pas prendre le change, et pour cet effet d'examiner avec toute l'attention dont nous sommes capables les ressorts qui remuent notre cœur, les vues secrètes qu'il se propose.

Faisons donc une anatomie exacte, une discussion rigoureuse de ses mouvements les plus imperceptibles; peut-être se trouvera-t-il que nous prenons l'ivraie pour le bon grain, la paille pour le froment, du clinquant pour de l'or, et du verre pour des diamants; que nos prétendues bonnes œuvres n'avaient que l'apparence de piété, et que notre vie n'a été qu'une grande fable et un long mensonge. Oh! combien de ce foin, de ce bois, de ce chaume dans ces édifices spirituels dont parle saint Paul, qui ne pourront soutenir le feu du jugement!

Prévenons-le en redressant tant d'intentions obliques qui se détournent de la vraie fin; purifions nos cœurs du levain des pharisiens, et n'y souffrons rien qui ne soit dans l'ordre de Dieu. Rejetons comme des ordures tout ce qui n'est pas marqué au coin de la charité; c'est elle qui assure notre salut, non les œuvres extérieures de religion; elle supplée au défaut des œuvres,

rien ne lui peut suppléer; sans elle on ne fait aucun bien, avec elle on use des maux mêmes; elle seule rectifie, règle, perfectionne, élève et sanctifie tout; elle est la fin de tout ce qui nous est ordonné; c'est à son accroissement qu'il faut tendre par toutes les affections de notre cœur. Travaillons à affermir son règne, et, pour nous y animer davantage, outre les motifs proposés, considérons la pureté admirable d'intention avec laquelle Jésus-Christ a toujours agi tandis qu'il était sur la terre, dès le premier moment de sa vie divinement humaine: il s'offre à son Père éternel pour être substitué à cette multitude de victimes légales, incapables d'expier les péchés. Je viens, dit-il, accomplir votre sainte volonté; elle est gravée au fond de mon cœur. Jamais aucun motif humain, aucune vue, aucun retour sur soi-même ne s'est mêlé dans la moindre de ses actions; toujours appliqué à son œuvre, il a cherché à glorifier son Père, à lui former des disciples, à détruire le règne de Satan. Voilà quelle a été sa nourriture délicieuse. Se retire-t-il dans le désert, le Saint-Esprit l'y conduit. Faut-il autoriser sa doctrine par une foule de miracles, *c'est mon Père résidant en moi*, dit-il, *qui opère ces œuvres merveilleuses*. Et s'il lui demande la veille de sa passion d'être glorifié par lui, ce n'est qu'afin qu'il le glorifie lui-même. Après quoi il lui marque sa parfaite obéissance, en consommant son sacrifice sur l'autel de la croix et sa fidélité inviolable à accomplir les Ecritures et toutes les circonstances des souffrances qui ont été prédites de lui. Après cela n'aurons-nous pas honte de toutes les souplesses de notre amour-propre, et de reprendre d'une main ce que nous donnons à Dieu de l'autre, et, ce qui est plus indigne de pardon, comme un plus grand renversement de l'ordre, de rapporter son culte à nos vues basses et charnelles, à nos prétentions ambitieuses et intéressées?

ORAISON.

Éloignez de nous, Seigneur, un pareil dérèglement; souffrirez-vous que nous nous séduisions dans un point de cette importance, où il n'y va de rien moins que de notre éternité? O mon Dieu, ne permettez pas que le démon nous abuse misérablement, et que nous devenions son jouet aussi bien que de notre amour-propre, que notre vie se passe toute dans l'illusion, et que nous ne connaissions notre erreur que lorsqu'il n'y aura plus de remède. Faites qu'au lieu de nous reposer en ces œuvres bonnes en apparence, nous craignons, comme ont fait vos plus grands serviteurs, qu'elles ne soient empoisonnées par quelque cupidité secrète qui en détruise tout le mérite. Délivrez-nous de cet homme double et méchant, qui n'est autre que nous-mêmes. Faites que nous rentrions au dedans de nous, que nous fouillions dans ces replis de notre conscience, ou plutôt sondez vous même le fond de cet abîme impénétrable à tout autre qu'à vous, pour en

arracher les productions impures de l'amour-propre qui rapporte tout à soi; donnez-nous cet œil simple pour éclairer toutes nos actions; inspirez-nous le bon amour, puisque ce n'est que par lui qu'on vous rend un culte qui vous plaise et qui soit digne de vous; que toutes nos œuvres naissent de la charité, comme les fruits de leurs racines; faites qu'à l'exemple de votre adorable Fils, qui n'a jamais cherché à se satisfaire lui-même, mais a été dévoré du zèle de votre gloire, nous la cherchions aux dépens de la nôtre et de notre propre vie, s'il est nécessaire: trop heureux de vous en faire un sacrifice; et qu'en toutes ces choses nous étudions votre volonté pour y obéir avec joie.

Pour le soir.

ASPIRER A LA VIE DU CIEL.

Première considération.

Comme nous ne pouvons parvenir en cette malheureuse vie à cette pureté parfaite qui nous est commandée, puisque la concupiscence vivant encore dans les plus justes jusqu'à leur dernier soupir, il y a toujours en eux quelque chose qui n'est pas pleinement soumis à Dieu, ce seul motif est plus que suffisant pour nous faire soupirer après cet heureux état auquel ceux qui ont le cœur pur verront Dieu, car nous ne le voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes. Que de ténèbres dans l'esprit! que d'égarements dans l'imagination! que de parties de notre âme qui ne sont pas encore pénétrées de ce levain sacré, que Dieu a mêlé dans notre âme comme en une pâte, selon la parabole de Jésus-Christ? Il ne déploiera toute sa vertu qu'à l'heure de notre mort, en dissipant toutes nos ténèbres, guérissant toutes nos infirmités, changeant totalement les inclinations de la nature.

Voilà ce qui nous doit faire soupirer après cet heureux moment. Ne vous imaginez pas que ce ne soit ici qu'un conseil, et une voie plus parfaite, qui ne regarde pas le commun des chrétiens; c'est un devoir essentiel à leur profession, un précepte, une nécessité indispensable.

Comme l'essence et le fond de la religion judaïque consistait dans l'attente du Messie, l'essence et le fond de la chrétienne est de désirer le dernier et vivre dans cette attente. Jésus-Christ veut que ses disciples soient comme de bons serviteurs prêts à lui ouvrir dès qu'il aura frappé. Saint Pierre, entrant parfaitement dans la pensée de son divin Maître, exhorte tous les fidèles, non-seulement d'attendre le jour du Seigneur, mais de le hâter par l'ardeur de leurs désirs, et le presser de venir par de continuels gémissements. Ainsi, un chrétien est un homme de désirs qui souffre la vie en patience, et reçoit la mort avec joie.

Saint Cyprien rappelle aux éléments de la foi ceux qui n'ont aucun désir de la vie bienheureuse. Nous conjurons, dit-il, Jésus-Christ dans la prière qu'il a daigné nous ap-

prendre lui-même, et que nous récitons tous les jours, de nous manifester son glorieux règne, et notre lâche cœur désavoue ce que la langue prononce si souvent; il tremblerait d'être exaucé. Saint Paul nous renvoie aux créatures inanimées, qui sont dans un état violent, et souffrent comme les tranchées de l'enfantement, jusqu'à ce qu'elles soient affranchies de la corruption et la captivité à laquelle le péché les a assujetties; et nous, qui avons reçu les prémices de l'esprit, nous ne soupirons pas après notre pleine délivrance. Quoi! les créatures insensibles ont de l'empressement pour le baptême de feu qui les renouvellera, et les enfants ont peine à en ouïr parler, peu touchés de leur servitude! ils gémissent à l'approche du Libérateur, et se flattent témérairement de jouir un jour de sa félicité! Mais elle ne sera uniquement que pour ceux qui l'ont ardemment désirée. Car, comme il y a certaines actions qui excluent formellement du ciel, telles que l'homicide et l'adultère, il y a de même certaines dispositions incompatibles avec la grâce sanctifiante. Or, une de ces dispositions criminelles est d'aimer avec passion la vie présente, de s'y attacher par tous les liens de son cœur, comme au fondement des plaisirs sensibles qu'on y goûte, et de n'avoir aucun désir de la béatitude éternelle. Nul ne sera rassasié de la justice s'il n'en a faim et soif ici-bas. Nul ne se réjouira dans la céleste patrie comme citoyen, s'il n'a gémi sur la terre comme un voyageur et comme exilé, se considérant en ce monde comme les Juifs captifs sur les fleuves de Babylone, qu'ils grossissaient de leurs larmes: c'est ce qui nous est marqué clairement dans la parabole des conviés, qui ne s'excusèrent de venir au festin que parce qu'ils se trouvaient bien chez eux, et s'attirèrent les derniers effets de l'indignation du prince qui les avait invités.

Les vrais enfants de l'Eglise, qui appartiennent à la chaste colombe, gémissent comme elle, et c'est l'Esprit de Dieu, qui forme en eux ces gémissements ineffables. Dans quelque prospérité, quelque affluence de biens qu'ils se trouvent, ils sentent la pesanteur du joug de cette vie mortelle, et s'y regardent comme des veuves désolées, dont la prière et les larmes sont le partage,

Seconde considération.

Une des plus sensibles douleurs des justes sur la terre est d'éprouver tant d'oppositions au dedans d'eux-mêmes à la loi de Dieu, et de se voir unis à un corps qui les fatigue de mille nécessités fâcheuses, et qui a des désirs contraires à ceux de l'esprit. Quel tourment de passer sa vie dans ces combats perpétuels, toujours aux prises avec soi-même, toujours dans la nécessité de se contredire, et un péril éminent de se perdre! Il faut crucifier sa chair, ou en être crucifié. Rien à la vérité ne nous est imputé de tous les mouvements déréglés qu'elle excite, si la volonté n'y adhère; mais combien y en a-t-il qui surpren-

nent son consentement ! Nos résistances sont-elles toujours assez promptes et assez fidèles ? Quelle humiliation de souffrir durant toute sa vie la malignité de cet homme de péché ! Schisme déplorable, quand finirez-vous ?

Que faisons-nous ici-bas ? que d'être sans cesse aux prises avec le diable et nos passions qu'il excite. Comment se peut-on plaire à vivre parmi ces traits enflammés qui volent de toutes parts, au milieu de ces lions rugissants et de ces bêtes féroces qui ne sont jamais apprivoisées de bonne foi, et font des efforts presque continuels pour rompre leurs liens ? Il faut soutenir les assauts de l'avarice, de l'impudicité, de l'ambition, de la colère, sans qu'on puisse se promettre de trêve. A-t-on réprimé un mauvais désir, un autre prend la place ; s'il a le même sort, l'orgueil venge leur défaite, en faisant qu'au lieu de rendre gloire à la grâce de cette victoire, nous nous en applaudissons en secret. Et comment se peut-on plaire de vivre parmi tant de pièges et de périls ? Qui est celui qui ne désire pas d'être exempt de tristesse et de goûter une solide joie ? Or, notre tristesse ne sera changée en joie que lorsque nous verrons Dieu tel qu'il est. Quel aveuglement et quelle folie d'aimer cette terre des mourants, et de n'avoir aucune ardeur pour celle des vivants ! C'est à ceux qui mettent leur bonheur dans la possession des richesses, ou qui sont enchantés par les charmes d'une vie sensuelle, à désirer de ne point sortir du siècle ; mais, pour ceux qui ont leur trésor dans le ciel, qui se retranchent les plaisirs des sens et marchent par des voies dures, ne doivent-ils pas regarder comme un avantage extrême de sortir bientôt des misères et des tentations d'une vie qui n'est qu'une longue mort ? Nous ne sommes encore assujettis qu'à moitié au règne de la justice ; car, si une partie de nous-mêmes s'élève à la connaissance, l'autre flotte dans des pensées confuses, des cupidités impures. La vérité était pour Adam, comme une grande glace de miroir en son entier, dont il ne nous reste plus que quelques fragments et quelques parcelles : *Imminutæ sunt veritates a filiis hominum*. Cette vérité brille un moment, ainsi qu'un éclair, et nous laisse dans notre bassesse ordinaire et ces ténèbres qui nous sont familières ; nous n'entendons qu'à peine sa voix, détournés et entraînés par celles des passions qui ne savent que trop se faire écouter et se faire obéir ; notre cœur est comme plongé dans un tas de boue : voilà la cause de sa surdité ; il entend la voix de son Dieu, comme s'il ne l'entendait pas.

Ouvrez donc, enfants de Dieu, ouvrez vos cœurs à cette infusion de lumière du soleil de justice, qui se communique là-haut directement et immédiatement, au lieu qu'ici ce ne sont que de faibles rayons plusieurs fois réfléchis, quelques lueurs de ce brasier où nous serons heureusement consumés ; ils sont trop étroits présentement pour ces communications ineffables, il faudra que, pour les en rendre capables, Dieu les élar-

gisse beaucoup au-delà de leurs bornes naturelles.

Troisième considération.

L'intérêt de Jésus-Christ, qui doit être incomparablement plus cher que le nôtre, est un nouveau motif plus pressant que les précédents pour désirer l'avènement de son règne. Il règne dès à présent, à la vérité : toute puissance lui a été donnée au ciel et en la terre, en récompense de sa parfaite obéissance ; rien ne se fait ici-bas que par sa permission ou par son ordre exprès. Tout est réglé par sa sagesse, et tend directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins ; il ne domine pas simplement sur les corps, mais encore sur les âmes et sur les volontés ; rien ne peut se soustraire à sa connaissance et à sa justice.

Cependant, il est vrai de dire que Jésus-Christ n'est ni connu ni aimé par la plupart de ses sujets rebelles ; il n'est pas moins en butte à la contradiction que durant les jours de sa chair, il est contredit en sa personne adorable, en sa religion, en ses mystères, en ses maximes, en ses serviteurs. Le règne de l'orgueil s'est affermi, le jour du Seigneur l'anéantira. Ce Dieu, si rabaisé aux yeux des impies, qu'ils croient pouvoir l'outrager impunément, paraîtra seul grand, seul puissant en ce jour ; il se revêtira de force et de beauté ! O effroyable surprise ! ce Dieu insulté, blasphémé par des vers de terre, qui ne subsistent que par lui, reprendra ses droits usurpés et le rang qu'il doit avoir dans l'esprit de tous les hommes. Les réprouvés verront, mais avec des mouvements de douleur et de désespoir inexplicables, sa justice armée pour les punir éternellement. Ces lois sacrées, qu'ils ont violées avec tant d'audace, se présenteront à eux dans une grandeur et une réalité inconcevable ; elles seront comme autant d'épées tranchantes qui perceront jusqu'au plus intime de leurs âmes ; des rayons brûlants qui les embrâseront sans les consumer. Les justes, à cette vue, seront comblés de joie, non qu'ils goûtent une cruelle satisfaction de l'état de ces misérables, mais par le zèle de la gloire de Dieu, dont ils seront dévorés, et parce qu'ils ne formeront plus qu'un même Christ avec leur juge ; la vue de l'excès de leur désolation ne servira qu'à les exciter à bénir sans relâche celui qui, par un discernement tout gratuit, les a préservés des désordres où leur corruption naturelle les eût entraînés.

Quoi de plus capable de rendre la vie ennuieuse aux gens de bien, que ce déluge de crimes qui inonde la terre et la rend une image de l'enfer ! Ça été dans tous les temps le sujet de l'amertume la plus amère pour les vrais serviteurs de Dieu. Peut-on aimer Jésus-Christ (et anathème à quiconque ne l'aime pas !) et voir qu'on le crucifie tous les jours de nouveau, qu'on foule aux pieds le sang de la nouvelle alliance, par lequel on avait été sanctifié au baptême, et qu'il aura été versé inutilement pour le plus grand nombre des hommes ? Peut-on voir le démon

lui enlever tant d'âmes et les rengager dans ses fers, sans souhaiter de le voir relégué dans l'abîme et réduit à l'impuissance de nuire? Peut-on aimer l'ordre, et le voir renversé en tant de façons? toutes les perfections de Dieu déshonorées, sa justice et sa miséricorde également méprisées, sa toute-puissance comme forcée de servir aux iniquités, les desseins de sa sagesse frustrés et anéantis autant qu'il est au pouvoir des pécheurs? Qui peut soutenir les justes dans une affliction si pénétrante, que l'espérance ferme de ce grand jour, auquel le Fils de l'homme enverra ses anges purger son royaume de tout scandale et séparer ses élus des réprouvés? Oh! quelle désolation quand, percé de douleur par la vue des excès horribles des hommes, on lève les yeux de la foi vers ce pays enchanté où règne la parfaite justice, et où l'Israël de Dieu est nourri de la vérité!

Ce sera encore le temps des noces de Jésus-Christ avec son Eglise, et par conséquent le jour de la joie de son cœur. Tout ce que Dieu a fait jusqu'ici dans le monde, et ce qu'il y fera jusqu'à la fin des siècles, n'est qu'une préparation des noces de l'Agneau. Il n'y a point d'efforts que les puissances des ténèbres n'aient tenté, de ressorts qu'elles n'aient fait jouer pour empêcher la conclusion de ce mariage sacré; mais enfin le temps marqué dans les décrets éternels est arrivé : j'entends comme la voix d'un grand tonnerre qui dit : Soyons ravis de joie, rendons grâce à notre Dieu de ce que les noces de son Fils sont venues, et que sa chère Epouse s'est préparée à le recevoir. Oh! quelles noces qui se préparent depuis six mille ans, et qui s'accompliront par l'union parfaite de l'Eglise avec Jésus-Christ, et la consommation de l'Epoux et de l'Epouse dans l'unité divine, dont la joie est de voir les élus au comble de la félicité que Jésus-Christ leur a acquise, dont l'Agneau est le festin des noces aussi bien que l'Epoux, et dont le concert éternel est de rendre à jamais gloire à Dieu de tout ce que sa grâce a opéré dans les saints : *Omnia enim in nobis operatus es, Domine.*

Qui de nous, à présent, ne se réjouira à la voix de l'Epoux en qualité de ses amis ou plutôt de ses épouses mêmes, puisque chacun de nous fait partie de cette heureuse Epouse, et se promet de jouir à jamais des chastes embrassements du Verbe, pourvu toutefois que notre étude continuelle soit de nous orner de sa grâce et de fuir tout ce qui pourrait blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux, afin de nous présenter à lui comme des vierges toutes pures, n'ayant ni taches, ni rides, ni rien de semblable.

ORAIISON.

Seigneur, votre avènement n'est un jour de deuil, d'horreur, de confusion et de désespoir que pour ceux qui ne le chérissent pas, et qui ont reçu leurs biens en ce monde; mais il est un jour de consolation, de jubilation et d'allégresse pour ceux qui l'ai-

ment, et qui ont participé à vos souffrances.

Faut-il, mon Dieu, que ceux qui désirent ardemment de vous être les plus fidèles soient encore le jouet de tant d'illusions, et qu'ils reçoivent tant de blessures dans ces combats journaliers! Hélas, Seigneur, nous ne le comprenons et ne le sentons que trop nous-mêmes, nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance, et que tous les effets de l'adoption divine ne sont pas accomplis en nous, qu'il s'en faut que nous ne soyons dépouillés de nous-mêmes et revêtus de vous : combien de désirs déréglés qui s'élèvent comme de noires vapeurs de ce fond de concupiscence, et obscurcissent la raison! Quelle langueur, quel engourdissement pour le bien! quelle attache aux choses de la terre, quelle tiédeur pour celles du ciel! Venez donc, Seigneur, nous délivrer des périls pressants où notre corruption nous engage à tout moment. Venez établir dans nos âmes vos dispositions intérieures sur la ruine de l'amour-propre et de la nature. Oui, mon Dieu, nous voulons chérir et désirer sans cesse cet avènement; il n'est terrible et accablant que pour ceux qui n'espèrent pas en vous, et se laissent éblouir par cette vaine figure qui passe, et n'est qu'une décoration de théâtre, vivant dans l'oubli de votre prochain retour; mais il est infiniment aimable à ceux qui soupirent et gémissent dans cette attente, et sont saintement passionnés des délices de votre maison. Eh! quand sera-ce, Seigneur, que vous nous tirerez de cette demeure sombre et infecte, cet égoût de l'univers? Quand disparaîtra cette terre où règne le péché, où l'injustice domine, où le prince de ce siècle ténébreux se fait offrir des sacrifices en tant de manières, et que nous entrerons dans cette région si riante, la vraie terre promise, où coule le lait et le miel de la justice, où la vérité triomphe pleinement? car quelle erreur, quelle ardeur criminelle peut se trouver où la vérité se dévoile pleinement, où règne la plénitude de la charité? quelle violence craignons-nous dans votre sein? O règne aimable et charmant, hâtez-vous de vous manifester! Venez, Seigneur Jésus, affranchissez-moi de ce joug accablant; dites vous-même à mon âme : Venez, cette parole favorable, cette parole de la dernière miséricorde, de la délivrance entière, et elle ira se perdre en vous, qui êtes son Dieu, son centre et son tout. O rédemption parfaite, ô adoption pleine! ô effusion du Saint-Esprit consommée, quand serez-vous accomplies en moi!

Mon âme soupire après vous, ô mon Dieu, comme le cerf poursuivi après l'eau d'une fontaine; elle est toute brûlante et consummée par l'ardeur de ce désir. Quand paraîtrai-je devant votre face? Je me nourris de l'espérance que je passerai dans le lieu de votre tabernacle admirable, au milieu des chants d'allégresse et de louange, et des cris de joie de ceux qui sont dans un grand festin.

Mon âme est devant vous comme une terre desséchée par l'ardeur de la canicule, elle

tombe en défaillance dans l'attente du salut que vous voulez que j'espère.

Mes yeux se sont affaiblis à force de les tenir arrêtés sur ce séjour délicieux, vous disant sans cesse : Quand me consolerez-vous ? Je suis en votre présence comme une peau exposée à la gelée ; arrosez la sécheresse de mon âme par quelques gouttes de cette rosée céleste après laquelle je soupire à tous moments : j'attends cet heureux changement, ne me confondez pas dans mon attente !

NEUVIÈME JOUR.

DE LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

Méditation pour le matin.

Première considération.

La fréquentation des sacrements, qui sont les canaux par lesquels la grâce du Sauveur découle sur nous, sont les principaux moyens pour nous y maintenir et y faire du progrès ; nous avons traité de celui de la Pénitence dans la première retraite. Voyons les avantages que nous pouvons tirer de celui de l'Eucharistie.

Chacun des sacrements renferme des grâces spéciales, mais non la source et la plénitude : ils n'en contiennent pas l'auteur. Par le baptême, appelé régénération, nous acquérons une vie nouvelle, mais encore faible et imparfaite ; nous ne sommes que le commencement d'une créature de Dieu, une ébauche grossière de ses perfections : *Initium aliquod creaturæ Dei.* (Jac., III.) La confirmation fortifie cette vie surnaturelle : d'enfants tendres et délicats, elle nous rend des hommes robustes, et nous donne le courage de confesser Jésus-Christ ; la pénitence nous rétablit en grâce et ressuscite cette vie éteinte par le péché, mais l'Eucharistie l'augmente et la fortifie de telle sorte qu'elle nous rend de beaucoup supérieurs à nos ennemis ; elle nous fait être une même chose avec Jésus-Christ, nous unissant et nous incorporant à lui ; ainsi elle nous transforme en lui, nous engraisse, nous divinise et nous donne toute la perfection dont nous sommes capables. C'est le vrai arbre de vie, planté dans le milieu de l'Eglise, figuré par celui que Dieu avait mis au milieu du paradis terrestre. Les fruits des arbres ordinaires de ce jardin délicieux soutenaient l'homme pour l'empêcher de tomber dans la faiblesse que cause le défaut de nourriture, mais le fruit de l'arbre de vie l'aurait empêché de vieillir et l'eût maintenu dans une jeunesse et une vigueur perpétuelle. Voilà ce qu'opère le pain de vie descendu du ciel pour la vie des hommes : il renouvelle leur jeunesse comme celle de l'aigle, et les fera vivre éternellement.

Le second Adam est un principe de vie opposé au premier, qui a été pour toute sa postérité un principe de mort et de bénédiction ; mais principe plus fécond pour le bien que l'autre pour le mal, principe plus puissant et plus efficace de résurrection et de salut que l'autre de damnation. Je suis

venu, dit ce nouvel homme, qui est le vrai fils de Dieu, afin qu'ils aient la vie, et qu'ils la recouvrent avec plus d'abondance. Or, c'est dans l'Eucharistie qu'il nous communique cette surabondance de vie. Il s'y est proposé, en s'unissant si intimement à nous, d'être le principe de nos pensées, de nos désirs, de nos mouvements, de toutes nos actions, d'une manière qui approche de celle avec laquelle il s'est uni à cette portion de sang que le Saint-Esprit a animée dans les entrailles de Marie. Cette humanité sainte a toujours été dirigée par le Verbe, qui l'appliquait à tout. Elle n'a rien fait qu'il n'y ait imprimé efficacement, jamais formé un mouvement ni un pas dont il n'ait été le principe ; cela s'étendait à tout : aux manières dont Jésus-Christ s'exprimait, au ton de sa voix, à la composition de son extérieur : tout cela était conduit par sa raison, et sa raison conduite, éclairée, dirigée par le Verbe, qui régissait cette humanité sainte, laquelle ne s'attribuait rien, vivant dans un parfait dépouillement d'elle-même et une dépendance absolue du Verbe.

Ce que Jésus-Christ était par état et par une suite nécessaire de l'union hypostatique, les chrétiens, ses membres, le doivent être par obligation, pour répondre aux desseins qu'il a eus sur eux, en se donnant à eux avec une telle effusion d'amour et si peu de ménagement de sa grandeur ; il se doit faire moralement en eux quelque chose de ce qui se fait à la consécration de l'hostie, car, au moment que le prêtre a prononcé les paroles sacramentelles, la substance du pain cesse d'y être, Jésus-Christ, qui se substitue en sa place, la fait évanouir : il n'en reste que les accidents et les apparences extérieures, mais dans la réalité et la vérité c'est Jésus-Christ tout seul qui y réside. Ainsi, après la communion, un chrétien cesse d'être ce qu'il était, la vie du vieil homme est détruite, il doit dire avec saint Paul : Je vis, non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Hélas ! avec quel fondement pourrions-nous tenir ce langage ? Avons-nous soin de manifester en nous la vie de Jésus-Christ, ainsi que l'ordonne le même apôtre. parle-t-on, agit-on dans les rencontres comme Jésus-Christ ? Y découvre-t-on les caractères de l'esprit de Jésus-Christ, les mouvements naturels de sa charité ? Peut-être les ignore-t-on. O matière de douleur ! ô négligence d'étudier l'Évangile ! c'est un esprit d'adoration et de recueillement, un esprit de prière et de zèle pour la justice, d'horreur du monde, de tendresse pour les pécheurs, c'est un esprit de croix, de sacrifice, d'éloignement du monde, de détachement des créatures, enfin un esprit de douceur et de bonté compatissante pour les hommes. Ce sont là les sentiments que le Saint-Esprit résidant en Jésus-Christ a formés en lui avec plénitude, car il lui a été donné sans mesure, et que Jésus-Christ venant en nous par ce mystère nous communique avec abondance. Plus ces sentiments sont vifs et agissants, plus on a sujet de s'assurer qu'on

est vivant, car le propre de cet aliment céleste est de nous imprimer ses qualités, et nous transformer en soi. Plus ils sont faibles et languissants, plus on a lieu de craindre qu'on ne soit infirme, et peut-être mort à la vie de la grâce.

Seconde considération.

Jésus-Christ ne nous vivifie dans son sacrement qu'en nous faisant mourir à nous-mêmes et à nos cupidités, à nos passions, et à la vie d'Adam. Plus il nous trouve morts, plus il augmente cette vie divine, et détruit le reste de cette corruption naturelle. Comme il a institué l'Eucharistie en allant à la mort, dans le dessein de la tracer à nos yeux dans toute la suite des siècles, que la distinction des espèces dans le sacrifice mystique marque la séparation du corps et du sang sur le Calvaire; que l'agneau immortel est comme égorgé sous ces symboles, qu'il y est enfermé comme dans un sépulcre, ne faisant aucun usage de ses sens, ce qui fait appeler ce sacrement par les saints docteurs le mystère de la mort et de la passion de Jésus-Christ, il est visible que cet adorable Sauveur veut nous unir à sa mort, nous associer à son sacrifice, et faire dans nos âmes et dans nos corps des impressions de mort.

Qui pourrait dire en combien de manières il nous y fait mourir, et combien de blessures salutaires il nous fait avec ce glaive qu'il a apporté sur la terre? Il nous fait mourir au péché, à nous-mêmes par une abnégation parfaite, à nos cupidités secrètes, à nos sensualités. Si la nourriture dont nous entretenons cette vie animale imprime peu à peu ses qualités en nos corps, le divin aliment destiné à entretenir nos âmes ne les y imprime pas moins. Ainsi, il serait bien étrange que, mangeant souvent cette chair qui a été déchirée par une flagellation sanglante, couronnée d'épines, percée de clous, abreuvée de fiel, nous eussions tant d'horreur des mortifications et recherchassions les délices; on ne peut aimer sa propre chair, chair pécheresse, et aimer en même temps la chair infiniment pure de Jésus-Christ; ceux-là seuls sont rassasiés de l'Agneau sans tache, qui s'efforcent de l'imiter; quiconque goûte comme il faut cette manne du ciel, n'a que du dégoût pour les fades plaisirs de la terre, et devient insensible aux attrait de la volupté. Celni au contraire qui a le cœur aux oignons et aux poireaux d'Egypte, n'a que du mépris pour elle, et la trouve trop légère et insipide.

C'est pourquoi la disposition que les saints Pères exigent unanimement pour participer avec fruit à la grâce du mystère de nos autels est cet esprit de mort et d'immobilité pour tout ce qui agite et remue le reste des hommes, qui nous rende aussi peu émus pour les plaisirs dont les amateurs du siècle sont follement passionnés, qu'ils sont eux-mêmes glacés pour les choses de Dieu; en sorte que nous ne soyons pas plus touchés des attrait de la volupté, des richesses, des dignités et des prééminences, qu'un mort,

qui ne désirerait plus, s'il était capable de quelque désir, que d'être enterré, pour ne plus frapper les regards des hommes auxquels il est un objet d'horreur.

Ce n'est pas assez que le corps du péché soit détruit, il faut que l'entendement meure à sa manière. Sa vie est de raisonner, la foi lui ordonne de se captiver, ce qui est une mort pour lui; la volonté vit de ses passions et de ses affections, elle doit immoler toutes celles qui ne sont pas soumises à celle de Dieu, et en faire un holocauste. Que cette mort est douce! puisque l'amour la fait, qu'elle est précieuse, puisqu'elle est le plus riche présent de la magnificence de notre divin roi! qu'elle est souhaitable, puisqu'elle n'immole que le béliet et conserve l'Isaac, l'enfant de ris et de joie! Serions-nous assez lâches pour la fuir? nous ne pouvons le faire sans tomber dans une autre mort aussi affreuse et horrible que l'autre est désirable et délicate, mort que le Seigneur n'a pas faite, qui sépare l'âme d'avec lui, sa véritable vie. Car il n'y a pas de poison qui ruine plus promptement les principes de vie que ce sacrement le fait dans une âme en qui règne la concupiscence.

Il opère à proportion qu'on est mort à ses désirs déréglés et que son règne est détruit; il achève d'en extirper les restes, il en affaiblit le mouvement dans les tentations légères, et empêche absolument de consentir aux plus grandes. Si la seule frange de la robe du Sauveur eut la vertu d'arrêter le flux de sang d'une femme qui en était travaillée, que sera-ce de l'Eucharistie? Aussi, rien ne calme plus promptement les passions et ne les empêche même de s'exciter; rien n'apaise tant les troubles d'esprit et ne fortifie plus la faiblesse naturelle, n'allume et n'entretient davantage la charité dans les cœurs. On voit tous les jours des changements surprenants et miraculeux dans les âmes bien disposées. On est charmé de leur modestie, de leur docilité, leur patience, leur mortification; on connaît presque visiblement que Jésus-Christ demeure en elles, et elles en lui. O efficace merveilleuse de l'Eucharistie! ô pouvoir ineffable de ce germe de vie!

Troisième considération.

Puis donc que l'Eucharistie confère une telle plénitude de grâces, n'est-ce pas être cruel à soi-même, et ennemi de son propre bonheur, que de n'y pas participer souvent? n'est-ce pas frustrer de ses intentions la sagesse éternelle, qui a choisi cette voie pour nous communiquer ses richesses avec plus de profusion? N'est-ce pas chérir sa pauvreté, se plaindre dans sa misère et dire à Jésus-Christ, comme firent les démons, qu'on ne veut point avoir de part avec lui, et qu'on aime mieux (ce qui est horrible à penser) participer à leur table qu'à la sienne? Malheur à vous qui méprisez! Attendez-vous à être méprisés à votre tour, et exclus de la salle du festin éternel. Vous êtes donc déjà rassasiés? Vous êtes riches et croyez n'avoir

besoin de rien, et vous ne savez pas que vous êtes dénué de tout, épuisé de forces et dans une maigreur qui fait peur aux anges. Venez donc rétablir vos forces à la table sacrée, et réparer les ravages effroyables qu'à causés en vous le feu de la concupiscence. Ah! si vous saviez de quelles douceurs spirituelles vous vous privez! Mais vous seriez peut-être fâché de les acheter par le retranchement de celles des sens, incompatibles avec elles.

Peut-être redoutez-vous le visage de votre juge : mais c'est un père et un pasteur qui vous invite; son tribunal est un trône de grâce; si l'amour est donc capable d'inspirer de la confiance, nous en pouvons avoir une sans bornes. L'amour est le grand modèle de ce mystère adorable; tout y parle d'amour, tout y respire l'amour, tout y est fait pour l'amour. C'est là que nous trouvons le soleil en son midi, et le feu dans sa sphère; c'est de là que sortent les flammes qui consomment heureusement les âmes vraiment chrétiennes; c'est là que Jésus-Christ nous dit : Qu'ai-je pu faire pour vous au delà; qu'il nous applique, non-seulement tous les travaux de sa vie voyageuse, les fruits de tous ses mystères, et ses divers états, mais qu'il se prodigue lui-même et nous fait paraître une bonté si prévenante, des tendresses si singulières, qu'il est impossible de n'en être pas pénétré, à moins d'être endurci comme les juifs. Nous n'approchons pas d'une montagne fumante d'éclats et de tourbillons de feu, nous n'entendons pas le son effrayant d'une trompette qui défendait d'avancer, sous peine d'être frappé de mort; mais nous approchons de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance; nous allons recevoir dans l'intime de nos cœurs l'aspersion de son sang, qui parle bien plus avantageusement que celui d'Abel; vous ne trouverez ni gardes ni barrière qui vous arrêtent.

Mais quoi! l'Eglise prétend-elle admettre indifféremment tous ceux qui sont dans sa communion extérieure à la participation de la chair et du sang de son divin Epoux? A Dieu ne plaise! elle nous prie que les choses saintes sont pour les saints, et que les chiens, c'est-à-dire les pécheurs qui retournent à leur vomissement, et les idolâtres, c'est-à-dire les amateurs du monde, aient à sortir de l'enceinte de ses temples, comme indignes même d'envisager des mystères si redoutables. C'est la table des aigles et non des hiboux; elle vous avertit, par l'organe de saint Paul, de vous éprouver soigneusement et de ne vous pas exposer à manger et boire votre propre condamnation, et vous fait souvenir du sort de ce profane convié, lequel fut jeté dans les ténèbres extérieures, pour avoir eu la témérité de se présenter au festin sans être revêtu de la robe nuptiale; la chair de cette victime sainte, bien loin de vous purifier de votre malice et de vos attachements criminels, ne fera t que vous souiller davantage.

Rentrez donc en vous-même, sondez le

fond de votre cœur, écoutez la voix de la conscience, qui ne trompe guère que ceux qui veulent bien se séduire eux-mêmes, et, si vous y trouvez du vieux levain, quelque cupidité qui y domine, gardez-vous bien de vous aller insolemment livrer à votre juge, rendez-vous justice en vous retirant humblement du sanctuaire visible, en tremblant à son aspect; plongez-vous dans le bain salutaire de la pénitence, afin de recouvrer le droit de manger à la table le pain des enfants.

Pour ceux dont le cœur est dégagé de l'affection des créatures, qui s'appliquent à en arracher les moindres fibres, les observant avec soin, et remplir les devoirs de leurs états, enfin n'ont point d'autres faiblesses que celles qui sont inséparables de cette vie, qu'ils viennent s'asseoir à la table mystique; ils s'engraissent à vue d'œil par la fréquente nourriture de cette viande céleste, et fortifiés par ce suc de vie, ils marcheront à grands pas et sans lassitude dans la voie qui conduit au ciel, comme le prophète Elie, fortifié par le pain cuit sous la cendre, qui était sa figure, marcha durant quarante jours sans autre soutien jusqu'au mont Horeb.

Voilà la conduite sûre et apostolique que nous devons tenir, pour participer plus ou moins souvent à l'Eucharistie. Jésus-Christ n'a promis la manne qu'au victorieux, au chrétien qui se sera déclaré la guerre à lui-même, et se sera fait de saintes violences pour déraciner ses anciennes habitudes, et tout ce qui s'oppose au règne de la grâce. Celui qui mange Jésus-Christ, doit vivre non pour une vile créature, ou pour accumuler des richesses, non pour son ventre, en ne songeant qu'à le remplir, non pour repaître son esprit de mille vaines curiosités, mais uniquement pour Jésus-Christ, pour sa gloire, pour accomplir dans sa chair ce qui manque à sa passion, pour retracer ses mystères, perpétuer son sacrifice, et lui gagner des âmes, sinon par la parole, supposé qu'il n'en soit pas chargé par une vocation particulière, du moins par l'exemple et l'odeur de ses vertus : *Qui manducat me, vivet propter me.* (Joan., VI.)

Quatrième considération.

La charité est la vie et la santé de l'âme, comme la cupidité est sa mort et la source de ses maladies; à mesure que la charité est enracinée dans le cœur, sa santé est forte et vigoureuse. Il faut pourtant reconnaître que dans l'état présent, sa meilleure santé est une espèce d'infirmité : le venin de la pomme fatale s'est tellement infiltré dans toute la masse du genre humain, que les plus saints doivent dire souvent à Dieu : Ayez pitié de moi, parce que je suis infirme. C'est pourquoi la grâce du Réparateur est appelée médicinalement, parce qu'elle agit sur un sujet malade, et qu'elle est destinée à le rétablir en son entier.

Adam, enrichi des dons de la justice originelle, était comme un homme sain, à qui il suffit d'user des aliments ordinaires pour

maintenir ses forces. il n'avait pas besoin de cette grâce réparatrice, qui fait le caractère de la nature déchue et affaiblie. Le corps alors obéissait à l'esprit, l'esprit à Dieu, le tout avec une promptitude et une facilité merveilleuse ; mais aujourd'hui que nous portons au fond du cœur un principe de mort, toujours prêt à se répandre sur les puissances de notre âme et les infecter de son poison, la grâce médicinale nous est absolument nécessaire pour guérir la corruption, qui nous est naturelle, et arrêter le débordement de la concupiscence. Jésus-Christ l'a enfermée dans ses sacrements, comme en autant de vases précieux ; mais il faut avouer que celui de l'Eucharistie est le plus excellent de ses antidotes, et le baume le plus salutaire pour achever de fermer toutes nos plaies.

Comment ne serait-elle pas le plus efficace et le plus spécifique de tous les médicaments de notre âme, puisque c'est comme un précis et un élixir de tous les mystères que le Sauveur des hommes a opérés durant les jours de sa chair ? La vertu de tout ce qu'il a dit, fait et souffert, toujours subsistante et toujours influente, y est réunie, la vie ; elle-même, et la vie qui était dans le sein du Père, y est comme réduite en essence cordiale. Comment se peut-il faire que nos âmes, ayant un tel secours, meurent, ou du moins soient languissantes ?

L'âme doit déjà être ressuscitée à la vie de la grâce, pour user de ce remède par excellence, car on n'en donne point aux morts, non plus que de nourriture ; mais il ne s'ensuit pas que, dès qu'on peut présumer qu'elle est vivante, elle puisse user utilement de ce remède venu du ciel ; il demande de grandes précautions : Dieu nous en a tracé une image sensible dans les maladies corporelles. On ne donne pas de nourriture solide à celui qui est dans l'ardeur de la fièvre, lors même qu'elle est ralentie ; on attend encore quelque temps. On lui fait garder une diète exacte, et avaler des purgations pour vider les humeurs qui causent la maladie ; après quoi on lui accorde quelque nourriture aisée à digérer, encore par mesure, de crainte de rechute. Telle est la conduite qu'il faut observer pour la communion.

Il se trouve plusieurs chrétiens, qui ne font pas à la vérité des chutes honteuses, mais qui ne laissent pas de commettre beaucoup de fautes considérables, dont les suites peuvent être funestes, qui interrompent sans besoin leurs exercices de piété, l'oraison, les saintes lectures, ou les abandonnent tout à fait, laissent revivre leur passion, ne viennent à l'Eglise que par habitude, n'y prient qu'avec distraction, et, bien loin d'avancer dans la voie de la perfection, par la communion fréquente, reculent et se relâchent visiblement. Qui doute, en ce cas, qu'un médecin spirituel ne fasse prudemment de retrancher la nourriture à des gens à qui elle profite si peu, pour en substituer une autre plus proportionnée à leur tiédeur, et leur prescrire des pratiques capables de les purifier de ces humeurs peccantes et ma-

lignes, jusqu'à ce qu'ils recouvrent le goût, et que le pain de la vérité ne leur paraisse plus amer ?

Pour ceux qui ont frim et soif de la justice, c'est-à-dire, du zèle pour la gloire de Dieu, et leur avancement spirituel, car c'est la marque la moins sujette à l'illusion, qu'ils communient souvent, quoiqu'ils commettent plusieurs fautes, pourvu qu'ils n'y aient joint d'attaches et s'en relèvent humblement par l'usage fréquent de ce divin préparatif, ils guériront peu à peu de leur langueur et acquerront une santé parfaite, qui les empêchera de recevoir aucune atteinte mortelle. Prenez souvent ce calice salutaire, et vous érigerez que vos passions ne seront plus si vives, vous ne sentirez plus des mouvements d'orgueil, de colère, d'impatience, d'impureté, si violents et si opiniâtres qu'autrefois ; vos ulcères se fermeront peu à peu, vous posséderez votre âme en paix ; supérieur aux tentations qui vous ébranlaient autrefois, vous admirerez la facilité avec laquelle vous porterez à tous les exercices de piété. C'est par ce progrès que vous jugerez de l'utilité de vos communions, et les rendrez plus ou moins fréquentes. Mais, comme votre jugement vous doit être suspect, joignez-y celui d'un directeur éclairé qui discernera mieux, étant sans intérêt, les opérations de la grâce en vous, et la faim causée par une chaleur étrangère (telle que la produit la vanité ou la sensualité, qui fait qu'on cherche jusque dans les dévotions les goûts et les suavités) d'avec la faim véritable causée par la bonne digestion, et le travail de l'âme à lutter contre ses passions, et marcher à pas de géant vers les biens invisibles. C'est en cela que consiste l'épreuve que nous recommande tant saint Paul.

ORAISON.

Qui pourra jamais, Seigneur, assez admirer votre magnificence dans l'institution du sacrement de votre corps et de votre sang ?

Votre sagesse, votre toute-puissance, et surtout votre bonté, s'y sont comme épuisées.

Que grâces immortelles vous soient à jamais rendues, pour ce don inestimable.

Vous avez trouvé le secret, ô Verbe adorable, de nous nourrir du même aliment que les anges, et de le proportionner à notre faiblesse : quel avantage de nous nourrir de vous, de vivre de vous, de vous avoir en nous, comme la vie par essence, comme le gage de notre souverain bonheur, et le germe de l'immortalité de nos corps !

Ne permettez pas que notre malice l'emporte sur votre bonté, que nous anéantissons les desseins de votre sagesse, et tournions le remède en poison ; faites-nous répondre aux conseils de votre charité, et que nous annoncions votre mort par une mort évangélique et une parfaite insensibilité aux objets de la concupiscence.

Vous avez préparé une table contre ceux

qui me persécutent. Oh ! que votre calice, qui a la force d'enivrer, est admirable ! Faites qu'il me cause un heureux oubli du monde et de ses vanités.

O pain de vie ! ô manne délicieuse ! ô nourriture céleste ! transformez-nous en vous, soutenez-nous dans le désert du siècle présent.

Médecin suprême, nous ne sommes que faiblesse et que langueur, tant par le vice de notre origine que par nos passions déréglées, auxquelles nous nous sommes livrés ; il n'est rien resté de sain en notre chair ; la votre seule a la vertu de la guérir de cette corruption : achevez, par son usage fréquent, de fermer et consolider nos plaies. Vous ne demandez uniquement pour salaire que notre amour, et nous hésitons à vous l'accorder ! ô grand Dieu ! éloignez de nous cette folie criminelle, une si monstrueuse ingratitude ; faites que nous vous aimions de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et l'étendue de nos forces ; si ce n'est pas assez, que nous vous aimions encore davantage. Il n'y a qu'un amour infini qui puisse répondre à un amour infini : soyez en nous cet amour infini ; répandez en nos cœurs ce feu divin, que vous venez allumer sur la terre par ce sacrement. Que notre plus grande joie soit de vous recevoir, ô pain vivifiant, et notre plus grande douleur de ne le pouvoir faire aussi souvent que nous désirerions, par les restes de nos infirmités et la dissipation que causent les soins temporels ; que l'unique consolation de notre pèlerinage soit de nous unir à vous, de puiser en vous les forces nécessaires pour arriver à notre céleste patrie, où nous serons nourris de vous sans voiles et sans dégoût.

Pour le soir.

DE LA DIRECTION.

Première considération.

Un homme privé de la vue corporelle court moins de risque de trébucher et de tomber, lorsqu'il se hasarde de marcher sans guide, qu'un pécheur privé de la lumière de vie, de faire des chutes mortelles, qui brisent son âme. S'il est destitué du secours d'un guide spirituel, s'il veut se convertir de ses égarements, il lui faut de nécessité un homme qui le jette dans la piscine.

Le premier rayon de la grâce, qui perce les ténèbres profondes dont ce pécheur est enveloppé, ne sert qu'à lui faire connaître qu'il est étrangement écarté du chemin, incapable de s'y remettre lui-même, et de démêler, parmi cette diversité de routes qui paraissent droites à plusieurs, celle qui conduit au ciel. Tout ce qu'il peut faire dans cette extrémité où il s'est réduit par sa folie, c'est de tendre la main à un homme de Dieu, qui lui apprenne à former ses pas, les dirige dans les sentiers de la justice, cultive cette volonté nouvelle que le Seigneur lui a inspirée de le servir, souffle et entretienne cette

étincelle de l'amour gratuit, arrache le serpent tortueux de son trou, et prescrive l'ordre de la pénitence.

Dans quels inconvénients ne se jetterait-il pas s'il ne le voulait recevoir que de lui-même ! Il tombera souvent, comme celunatique de l'Evangile, dans le feu et dans l'eau, c'est-à-dire dans des extrémités toujours dangereuses ; s'il n'est que faiblement remué, il ne se portera que mollement à la réparation de ses offenses ; il s'épargnera par une indulgence cruelle, et ne fera pas de dignes fruits de pénitence, ou il en embrasera d'indiscrètes, qui le mettront bientôt hors d'état d'en faire aucune, et le rebute-ront de la piété ; au lieu de travailler à se faire un cœur nouveau dans la retraite, et fortifier peu à peu l'homme intérieur, il se répandra dans une multitude d'actions extérieures de charité, qui ne serviront qu'à le dissiper et étouffer les premiers mouvements du Saint-Esprit, qu'il aurait dû ménager avec plus de prudence, en faisant prendre racine aux vertus. Comment pourra-t-il se soutenir contre les tentations du démon, les pensées de présomption, les dégoûts, les découragements, les jalousies, l'effort des passions, qui ne sont qu'à demi éteintes, et se rallumeront à la première rencontre ? Il n'éprouvera pas toujours certainement ces douceurs et ces dilatations de cœur qui font voler dans la voie plutôt que courir, que la bonté divine emploie pour balancer l'impression des fausses douceurs du péché ; il faudra payer l'usure des plaisirs criminels ; les années de stérilité succéderont à celles d'abondance ; bien loin d'être porté sur les ailes des vents, il deviendra à charge soi-même ; il se verra transporté dans un monde nouveau, et réduit à cet état terrible où l'âme est également privée des consolations divines et des terrestres, et a horreur de toutes sortes de nourriture. Naîtront en foule, comme une suite de ces sécheresses, les scrupules, les agitations d'esprit ; tout les effrayera et leur paraîtra péché mortel. Ce sera une espèce d'enfer ; rongés de vaines terreurs, ils reculeront, bien loin d'avancer. Qui les retirera de ce labyrinthe, des portes de la mort et de cet enfer intérieur ? Il n'y a qu'un directeur habile qui les puisse éclairer par sa lumière, les soutenir par sa force, résoudre leurs doutes, bannir leurs scrupules, les préserver des excès, donner des remèdes convenables, et, tirant de son bon trésor des paroles de vie qui suspendront leur tristesse comme par un saint enchantement, adoucir l'amertume du remède, et leur procurer une guérison parfaite.

Seconde considération.

Ceux qui sont rétablis en grâce, et y ont fait du progrès, présument sans doute trop d'eux-mêmes s'ils croyaient n'avoir pas besoin de directeur, et s'exposeraient au danger manifeste de reculer et de donner dans les pièges de Satan, qui se transforme quelquefois en ange de lumière.

Saint Bernard, cet homme si consommé dans la vie spirituelle et dans les voies intérieures, était si convaincu de cette nécessité, non-seulement pour les commençants, mais encore pour les plus avancés, qu'il ne fait pas de difficulté de dire qu'il lui était plus aisé de conduire les autres et de gouverner leur conscience que la sienne propre; il prédit à celui qui veut marcher dans sa propre lumière, qu'il tombera bientôt dans l'illusion, que sa vanité égale son imprudence, et qu'il se rend le disciple d'un fou; qu'ainsi il n'a pas besoin du démon qui le tente, puisqu'il est son propre tentateur. Il est d'autant plus dangereusement malade qu'il se croit plus sain; sa maladie est la lèpre du propre conseil, l'enflure des pharisiens, qui ne croyaient pas avoir besoin de médecins, et méritèrent par là d'être abandonnés à eux-mêmes.

La raison est que la sainteté, la science, l'expérience n'empêchent pas que les hommes ne soient toujours hommes, c'est-à-dire faibles, infirmes, dont les vues sont bornées et intéressées, sujets à s'éblouir de la moindre lueur de vérité, à se prévenir, se laissant plus aisément surprendre dans les choses qui les regardent eux-mêmes que les autres, soit par préoccupation ou par précipitation, et qu'on ne consulte que l'amour-propre et la passion, dont le témoignage est presque toujours faux. D'où il arrive que nous conseillons mieux les autres que nous-mêmes, et que réciproquement ils nous marquent plus sûrement le parti que nous avons à prendre, qu'ils ne le trouvent pour eux. Il est rare que deux personnes se préviennent également à l'égard du même objet. Ainsi, dès qu'un directeur consulté n'a point de part à la passion de celui qui s'adresse à lui, il lui doit être plus croyable que soi-même. Ce qui paraît un grand bien ou un grand mal à un homme passionné, paraît tout le contraire à celui qui envisage les choses de sang-froid, et ne les regarde pas à travers du même verre, qui teint tout de sa couleur; ainsi David jugea plus sainement de ce qui concernait les autres que de ce qui le regardait lui-même; Nathan lui fit prononcer sa propre condamnation sous une image étrangère; il fallut que ce saint prophète lui ouvrît les yeux, en lui en faisant l'application et lui disant : *Tu es ille vir.* (II Reg., XII.) Jésus-Christ de même proposa une parabole à Simon le pharisien, pour lui faire sentir l'injustice et la témérité du jugement qu'il portait de la femme pécheresse, prosternée à ses pieds; Simon, qui ne croyait pas avoir intérêt à la chose, répondit fort juste, ce qui lui fit donner cet éloge par notre adorable Maître : *Vous avez parfaitement bien jugé.* Ainsi vous jugerez sainement des maximes générales de la religion, et des principes qui servent à résoudre les cas de conscience; vos décisions seront rigides; mais, du moment que vos intérêts s'y trouveront mêlés par quelques endroits, vous saurez bien leur ajuster la règle, et prendre le parti le plus faible.

La sagesse divine a établi ce bel ordre, qui forme l'harmonie du monde intelligible; c'est cette subordination des membres au chef, et le secours mutuel qu'ils se rendent les uns aux autres, qui fait l'une des plus grandes beautés du corps mystique de Jésus-Christ; la charité perdrait un grand avantage et une matière abondante de mérites, sans cette dépendance réciproque. Comme dans le ciel, il n'y aura plus de besoins, la charité, soit corporelle, soit spirituelle qui s'exerce ici-bas, n'aura plus de lieu; plus de communication de lumières, on les puisera immédiatement dans la source. Jusquelà il faut que ceux qui ont reçu des dons gratuits en fassent usage pour le bien de ceux en faveur desquels ils leur ont été communiqués, et que ceux même qui ont été privilégiés de ces dons extraordinaires se soumettent à la direction d'autrui. Si quelqu'un avait dû être dispensé de cette règle, ç'aurait sans doute été le grand saint Paul, ce vase d'élection que Jésus-Christ avait instruit lui-même de ses mystères, et qu'il destinait pour en instruire toute la terre. Cependant cet homme, dont la lumière a égalé et peut-être surpassé celle des plus sublimes intelligences, est renvoyé à Ananie pour apprendre de lui ce qu'il doit faire.

Outre les raisons alléguées, en voici une très-forte : Les élus sont essentiellement brebis, et ne seront placés à la droite du souverain Juge, au jour du jugement, qu'en cette qualité; or, les brebis écoutent la voix du divin Pasteur et de ceux dont il a dit : *Qui vous écoute m'écoute.* La docilité est le caractère spécial des brebis aussi bien que des petits enfants, auxquels il faut de nécessité nous rendre semblables pour entrer dans le royaume des cieux. La force corporelle finit par l'accroissement de l'âge; la spirituelle, au contraire, augmente à proportion du progrès qu'on fait dans la piété : à mesure qu'on se fortifie dans l'homme intérieur, on doit être plus humble, plus défiant de son propre jugement, et chérir davantage la dépendance. Voilà à quoi pousse l'instinct de la grâce, et le premier pas qu'on fait pour se dérégler est de secouer ce joug salutaire, qui paraît si doux et si aimable à ceux qui ont du zèle pour leur avancement.

Troisième considération.

Ce ne serait pas avoir un guide que d'en avoir un ignorant qui nous conduirait au hasard; et il vaudrait mieux n'avoir point de médecin que de se livrer à un empirique qui, n'ayant point de principes, donne des remèdes plus capables d'altérer le tempérament que de le soulager et le rétablir.

Ainsi, s'il y a quelque rencontre où il faille faire usage de son discernement, c'est en celle-ci, puisqu'il ne s'y agit de rien moins que du salut éternel.

Saint François de Sales, si versé en cette matière, réduit les qualités d'un bon directeur à trois : la science, la prudence, la charité; si l'une des trois manque, il y a un danger. 1^o La science; car, comment les té-

nèbres éclaireront-elles ? Si un aveugle entreprend de conduire un autre aveugle, la chute ne leur est-elle pas inévitable. En vain aurait-il du zèle ; plus il sera ardent, plus il pourra être pernicieux ; s'il n'est pas éclairé, il commettra des fautes à l'infini, dont il s'applaudira, qui seront souvent irréparables ; le démon l'engagera dans de faux partis. Et qu'il ne se flatte pas que la bonne intention le disculpe ; il ne suffit pas de se proposer une bonne fin, les moyens doivent être justes et dans l'ordre : une simplicité abusée est un vice, non une vertu.

2^e Quelque éminente que soit la science, elle soulagera moins qu'elle n'accablara ceux qui ont besoin de conseil, si elle n'est dirigée par la prudence ; son emploi est de faire l'application des principes et des maximes générales aux besoins particuliers des âmes ; elle doit être exquise et singulière, puisque le gouvernement d'une seule est plus difficile que celui du monde entier.

3^e Quoique l'usage du monde et la connaissance des affaires puisse contribuer à perfectionner cette prudence, elle est toutefois par des vues de foi et des intérêts éternels, en comparaison desquels ceux de la terre ne sont que de la boue ; ainsi elle se trouve en plusieurs occasions opposée à la prudence du siècle, et rejetée avec horreur les moyens qu'elle lui suggère. Sa lumière fait juger sans prévention d'esprit de tout ce qui regarde le salut, et ne se laisse pas entraîner au torrent de la coutume ; elle s'attache à la parole de Dieu comme à sa règle inviolable, et ne juge de la bonté ou de la malice d'une action, que par opposition ou par conformité avec elle.

Son principal exercice consiste à trouver ce tempérament de douceur et de sévérité, de force et de condescendance, si nécessaire et si rare, qui nous est marqué par l'huile et le vin, que le pieux Samaritain versa dans les plaies du voyageur qu'il rencontra sur le chemin de Jéricho.

Enfin il doit être pleinement animé de la charité de Jésus-Christ, dont il tient visiblement la place, comme étant son vicaire ; il faut donc qu'il soit plein d'entrailles de compassion, et que ses mamelles regorgent toujours de lait, que sa charité embrasse tous ceux que la Providence lui adresse, qu'elle soit douce, empressée, sans retour sur soi, qu'elle aille au-devant des âmes timides, touche et amollisse les plus endurcies, le rende sensible à leurs misères comme aux siennes propres, compatissant aux infirmités humaines sans trahir les intérêts de son Maître, se faisant tout à tous pour les lui gagner.

Où l'on a trouvé un grand trésor, lorsqu'on a rencontré un pareil directeur, qui s'asse, à l'égard des âmes dont il est chargé, ce que fit l'ange Raphaël à l'égard du jeune Tobie. Il faut qu'il soit bien rare, puisque Jésus-Christ, par une espèce d'étonnement du petit nombre de ces dignes ouvriers, dit : Quel pensez-vous que soit le serviteur prudent et

fidèle que son maître a établi sur sa famille ? Le saint prêtre Avila disait qu'on aurait peine à le trouver entre mille ; saint François de Sales enchérit, et croit qu'entre dix mille il y aurait quelquefois de la peine d'en trouver un.

Soyez bon, ayez le cœur simple, et vous le trouverez : si vous craignez sincèrement les voies détournées, Dieu ne permettra pas que vous trouviez un guide qui vous égare. Cherchez donc avec tout le soin possible ce vrai serviteur de Dieu, qui ne considère que lui seul, et ne soit touché d'autre intérêt que de celui de votre salut ; qui soit inexorable à votre amour-propre et l'ennemi mortel de vos cupidités, vous forçant de vous arracher un œil et couper un bras, lorsqu'ils vous scandalisent, sans se laisser attendrir par vos cris ; s'il s'est signalé par diverses cures ; qui porte en ses œuvres un témoignage irréprochable de son amour pour la justice ; plein des vérités du salut ; sans ambition, sans orgueil, sans affectation pour les biens de ce monde ; ennemi des intrigues et du tumulte, ami de la prière et de la retraite.

N'attendez pas qu'un tel homme vous vienne chercher, c'est le caractère des faux prophètes : *Qui veniunt ad vos* ; ils offrent leurs services et font toutes les avances. Il faut surmonter l'humilité des vrais directeurs, pour recueillir le fruit de leur charité ; il faut leur faire violence pour les forcer de se charger de votre conduite, afin qu'ensuite ils vous en fassent une salutaire pour vous sauver. Mais ce serait bien en vain que vous auriez trouvé cet homme extraordinaire, ou plutôt ce serait pour votre condamnation, si vous ne lui obéissiez exactement, et qu'au lieu de s'acquitter de son ministère avec joie, il ne le fît qu'en gémissant.

Quatrième considération.

Pour ne pas appesantir son joug, il faut, à son égard, grande ouverture de cœur. Le médecin que vous appelez pour vos maladies corporelles a droit d'exiger que vous lui en décriviez tous les symptômes, et que vous suiviez fidèlement le régime qu'il vous prescrit ; le médecin de votre âme n'est-il pas mieux fondé d'exiger que vous la lui montriez toute nue, que vous lui en découvriez les faiblesses et les passions, que vous usiez des remèdes qu'il ordonne, et suiviez le plan qu'il vous tracera ? D'où vient donc que les médecins du corps trouvent communément une déférence si aveugle à leur ordonnance et au régime de vie qu'ils prescrivent, quoique très-génant, et que cet assujettissement littéral va quelquefois jusqu'à la superstition, et qu'au contraire on se départ si aisément des règles enjointes par le médecin spirituel ? Ah ! c'est qu'on est passionné pour la santé du corps, et souvent indifférent pour celle de l'âme ; ses maladies sont un objet de foi, on n'en connaît que faiblement le danger, et on ne désire pas sincèrement d'en être guéri ; on soustrait à la

conduite du directeur le principal objet de ses attaches, après se l'être justifié à soi-même; on le met au rang des choses sur lesquelles on ne croit pas avoir besoin de ses avis, ou, si on le touche, c'est superficiellement, que c'est un miracle s'il y fait attention; si cela arrive néanmoins, et que fidèle à son ministère, il veuille appliquer des remèdes caustiques, oh! que de cris, quelle foule de raisons, que de conjurations pour l'obliger d'épargner votre faiblesse; s'il ne se laisse pas fléchir ni émouvoir, on le quitte, on le décrie comme un homme suspect, d'une morale outrée et qui donne dans des excès, on en cherche un qui soit plus traitable.

L'attachement démesuré aux directeurs est un autre inconvénient à éviter, très-fréquent, et qui n'est pas nouveau, car saint Paul s'anima de tout son zèle pour le retrancher de l'Eglise de Corinthe, où les particuliers se divisaient, les uns disant : *Je suis à Céphas*, les autres, à *Paul*, les autres, à *Apollo*, au lieu de dire : *Je suis uniquement à Jésus-Christ*.

Apprenez donc que quelque saintes que soient les personnes auxquelles on se lie, l'attache qu'on a pour elles ne l'est pas toujours, et qu'elles peuvent être sujettes à toutes les suites fâcheuses des liaisons humaines; ainsi, bien loin de contribuer à votre progrès, elles y deviendront un obstacle; on fait son propre honneur de celui du directeur; on rabaisse sans scrupule ceux dont la réputation obscurcit la sienne, on a peine à voir que les autres n'en jugent pas comme nous; si on entreprend quelque chose par ses avis, Dieu n'y a que la moindre part, on n'a d'ardeur que lorsqu'on sait qu'il sera informé du bien qu'on fait, et de langueur s'il n'en est pas le mobile; c'est par de pareils motifs que les disciples de saint Jean-Baptiste conçurent de la jalousie de Jésus-Christ.

Ce n'est pas par rapport à la source même des grâces qu'il est permis de s'attacher à ceux qui en sont les canaux; si les trois mages, avertis par une étoile miraculeuse de venir chercher le Messie promis aux hommes, eussent adoré ce nouvel astre, au lieu de faire usage de sa lumière pour venir à Bethléem, ils n'eussent fait que donner un nouvel objet à l'idolâtrie dans laquelle ils avaient vécu jusqu'alors, et ne seraient pas les heureuses prémices de la gentilité? Qu'y avait-il de plus saint que l'humanité sacrée du Verbe? cependant, parce que les apôtres y étaient attachés trop humainement, il leur protesta qu'ils ne recevront pas son Saint-Esprit, s'ils ne consentent d'être sévrés de sa présence corporelle, et privés de la vue de cette forme d'esclave à laquelle ils étaient attachés d'une manière charnelle.

Les personnes spirituelles craignent de se laisser prendre par les sens, pour aimer avec excès ceux qui leur sont utiles pour le salut; elles appréhendent que l'image de Dieu qui reluit en elles, ne leur tienne

lieu d'une idole, parce que la nature n'en sépare que trop souvent ce qu'il y a de divin, pour ne s'arrêter qu'à l'humain et au sensible; elles n'ont garde d'attacher leur cœur à la créature pour les secours qu'on y trouve, mais elles s'en servent comme de degrés pour s'élever au Père des lumières, duquel descend tout don parfait, prêtes à lui en faire un sacrifice au moment que sa providence l'ordonnera. Ayez à la bonne heure une pleine confiance en eux, mais que ce soit parce qu'il vous ordonne de le regarder en leurs personnes. Alors ce vous est un bonheur de ce qu'il se rend visible à vos yeux et vous parle d'une manière proportionnée à votre infirmité; mais il faut avoir les yeux assez purs pour regarder les vérités dans leur principe et ne les attribuer qu'à lui seul. Jésus-Christ seul a été crucifié pour nous, et pouvait seul, par la dignité infinie de sa personne, nous réconcilier à son Père; à lui seul l'honneur, la gloire, l'adoration; vous ne devez pas seulement considérer comme votre fin et l'objet auquel se termine tout le culte de la religion, mais comme votre voie. Ses ministres vous indiquent cette voie, mais ils n'ont pas le pouvoir de vous y faire marcher; ils peuvent et doivent vous plonger dans la piscine composée de vos larmes et de son sang; mais ils son incapables de vous donner des forces pour vous lever de terre, des bras pour entreprendre des œuvres pénibles et des pieds pour courir dans la voie de ses commandements; c'est lui qui donne ces pieds, ces bras, ces forces. *L'homme plante et arrose et n'est rien; Dieu seul peut donner l'accroissement.*

ORAISON.

J'adore, Seigneur, les conseils de votre profonde sagesse et de votre providence admirable, dans cette dépendance et cette subordination mutuelle que vous avez établie entre les hommes pour leur conduite spirituelle; ces voies sont dignes de vous et portent le caractère de votre charité infinie; j'entre de toute la plénitude de mon cœur, dans ces vues adorables, et me sou mets à cet ordre, ne l'auriez-vous pas encore voulu ainsi, Seigneur, pour nous humilier tous, et avoir lieu de faire miséricorde à tous, surtout pour honorer la nature humaine, à laquelle vous n'avez pas dédaigné d'unir votre Verbe.

Ne permettez pas que je fasse choix d'un guide qui m'égare et me fasse tomber dans la fosse; faites ce choix pour moi, et me donnez un homme selon votre cœur, plein de votre Esprit et pénétré des maximes de votre Evangile.

Seigneur, je n'ai personne à qui ouvrir mon âme, qui puisse ménager ces mouvements de pénitence dont il a plu à votre miséricorde de la remuer, qui ne flatte pas mes inclinations corrompues, mais m'aide à les combattre; qui ait la vigilance, l'application, la force nécessaire pour me faire entrer et persévérer dans les pratiques d'une

vie chrétienne; qui sache discerner, par votre lumière, vos desseins sur le genre de vie que je dois embrasser, et me faire arriver à la plénitude de l'âge parfait. Seigneur, je ne suis qu'un enfant, faites-moi connaître celui que vous avez choisi pour cet ouvrage. Donnez-moi à son égard la docilité d'une brebis et d'un enfant; faites que je n'aie rien de réservé pour lui, et que je sois entre ses mains comme une cire molle. Préservez-moi d'un attachement excessif et humain qui blesserait celui que je vous dois; faites que je ne confonde jamais l'homme avec vous; que ma connaissance remonte à vous par lui; que je tende à vous par le fidèle usage des moyens que votre bonté me fournit, et ne me repose qu'en vous.

DIXIÈME ET DERNIER JOUR.

DE LA PERSÉVÉRANCE.

Méditation pour le matin.

Première considération.

C'est uniquement à la persévérance que notre bonheur éternel est attaché, elle est nécessairement enfermée dans le décret de la prédestination; nul de ceux que Dieu prévoit devoir persévérer jusqu'au bout n'est effacé de son livre.

On n'est pas vrai disciple de Jésus-Christ, et du nombre de ses brebis (du moins selon l'élection éternelle), si, comme il dit lui-même, on demeure dans sa parole qui comprend tout son Evangile, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas de croire en lui, ni d'avoir un goût passager de sa parole, ni aimer quelques-unes de ses vérités, ni en pratiquer une partie ou même les observer toutes à l'extérieur, ni quelques jours ou quelques mois, mais c'est d'aimer toutes ces vérités adorables, les aimer pour elles-mêmes, par un principe surnaturel, en faire ses délices, et les pratiquer toute sa vie sans s'en détacher, ni se rebuter pour toutes les difficultés qui se présenteront. Voilà l'idée la plus naturelle de la persévérance chrétienne, et si vous en voulez une plus abrégée, c'est la stabilité dans le bien jusqu'au bout de sa course. C'est cet amas de secours que Dieu a préparé avant tous les siècles à ceux qu'il lui a plu d'associer à son royaume. C'est comme le dernier degré qui nous fait monter sur le trône, comme la dernière pierre qui ferme et achève l'édifice du salut, le dernier anneau de cette précieuse chaîne de grâce qui l'opère et nous met en possession de la gloire; en un mot, le sceau de la prédestination. C'est pourquoi saint Augustin ne fait pas difficulté de l'appeler le plus grand des dons que Dieu puisse faire aux hommes, puisqu'il les assure tous, et met le démon dans l'impuissance de les arracher; il paraît de là qu'elle est d'une nécessité absolue; mais comme cette vérité est d'une importance extrême, il est bon de l'établir encore plus solidement par l'autorité de

l'Ecriture et par des raisons invincibles.

Seconde considération.

Dieu proteste solennellement dans Ezéchiel que comme il effacera de son souvenir toutes les iniquités de l'impie, s'il les abandonne et les répare par des actions contraires, il n'aura aussi aucun égard à toutes les bonnes œuvres qu'aura faites le juste, s'il vient à se détourner des sentiers de la justice et que la mort le surprenne dans le crime qu'il aura commis; nous serons tous jugés irrévocablement à la mort sur la disposition présente de justice ou de péché. De quelque côté, dit le Sage, que tombe l'arbre, soit au midi, soit au septentrion, il y demeurera pour un jamais: si vous mourez dans la chaleur du saint amour figuré par le midi, la jouissance de Dieu, qui est charité, vous est immuablement assurée, si votre cœur est vide de cet amour sacré, ah! votre partage est l'étang de soufre et de feu; vous y serez jeté comme un arbre sec et stérile.

C'est donc la fin qui décide et qu'il faut principalement considérer: Judas avait d'heureux commencements; sa vocation à l'apostolat ne pouvait être meilleure; mais il se pervertit par le désir aveugle et insensé d'amasser de l'argent sous un maître qui n'avait pas où reposer sa tête. Saint Paul, au contraire, avait très-mal commencé; il s'était déclaré l'ennemi irréconciliable de l'Eglise naissante; il la persécutait avec une fureur plus que pharisaïque; il la défendit depuis sa conversion avec un zèle incomparable, et couronna par un glorieux martyre des travaux sans nombre, entrepris pour l'étendre partout.

Combien de chrétiens, présentement forcenés de rage et de désespoir dans les enfers, auxquels de grandes vertus et une piété éminente semblaient promettre un rang distingué dans le ciel; l'édifice spirituel était commencé et déjà élevé assez haut; mais ils l'ont laissé imparfait, et sont devenus par là l'objet éternel de la risée et des railleries sanglantes du démon, qui dira en insultant à leur misère: ces hommes avaient commencé de bâtir, et n'ont jamais pu achever; qui sera donc sauvé? sera-ce celui qui aura mortifié ses sens et fait de longues prières, ou distribué son bien aux pauvres? non, mais seulement celui qui aura continué ces pieux exercices, et rempli jusqu'au bout les devoirs du christianisme et de sa vocation particulière. C'est Jésus-Christ lui-même qui le proteste: que nous servira-t-il de l'avoir confessé par une vie chrétienne, si nous venons à le renoncer par une conduite contraire, si nous sommes assez insensés pour finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit. Un tel assemblage n'est-il pas monstrueux, et ne cause-t-il pas à l'âme une difformité qui la rend horrible aux yeux de Dieu et de ses anges? Qu'a servi aux Juifs d'avoir été tirés de l'Egypte par tant de prodiges, s'ils y sont retournés de cœur? Ils périrent tous dans le

désert, et n'entrèrent point dans la terre promise, image de la terre des vivants.

Une infinité de chrétiens ne s'en verront-ils pas malheureusement exclus et punis plus sévèrement que ce peuple charnel, pour avoir laissé étouffer en leurs âmes la semence de vie par les soins et les plaisirs trompeurs du siècle, ils ne sont, selon la parole du Fils de Dieu, que pour un temps, et comme il est de l'ordre de sa sagesse qu'on soit éprouvé par la tentation. Les premières qui surviennent et qui les attaquent un peu violemment les emportent et les renversent. Ce sont des voyageurs et des athlètes auxquels le courage manque et qui ne parviennent pas, les uns au terme du voyage, les autres au bout de la carrière.

C'est une vérité incontestable que la charité est l'âme de la religion, et que sans elle, parlât-on le langage des anges, on n'est qu'une cymbale qui retentit, et souffrit-on le supplice du feu, ce ne serait que la peine d'un scélérat et le commencement des douleurs. Or, la persévérance n'est pas d'une nécessité moins absolue, puisqu'elle n'est à proprement parler qu'une charité non interrompue, ou plutôt la charité finale, opposée à l'impénitence finale, elle distingue les élus des réprouvés, les agneaux des boucs, les autres vertus combattent, la persévérance seule est couronnée.

Troisième considération.

Cette persévérance si nécessaire est plus rare qu'on ne pense. Autant qu'elle était aisée à notre premier père, autant est-elle difficile à ses déplorables enfants. Adam n'avait rien au dedans et au dehors de lui-même qui le pût distraire de son application à Dieu, et le détourner de la fidélité qu'il lui devait, au contraire, tout l'y élevait, et il s'y portait de lui-même sans effort et avec joie, l'entendement éclairé des plus vives lumières, la volonté pleine d'une sainte ardeur, l'imagination pure et parfaitement soumise aussi bien que le corps à la raison, sa désobéissance a ruiné ce bel ordre et détruit cette économie, notre esprit est obscurci, notre cœur s'attache à des objets indignes de ses affections, l'imagination sans frein court après des objets frivoles, elle ne parle que pour le bien du corps, et veut toujours parler. Ce corps excite des mouvements rebelles et ne veut suivre d'autre loi que ses passions et les impressions des sens, toutes les créatures sont devenues autant de lacets que le démon emploie pour nous surprendre et nous envelopper; ainsi nous marchons moins sur la terre que nous ne voguons sur une mer orageuse, pleine de pirates et semée d'écueils. Heureux qui en préserve son vaisseau et arrive heureusement au port, le nombre en est petit, parce qu'il y en a peu qui puissent se résoudre à se faire les violences nécessaires jusqu'au bout; on a quelquefois honte de ne rien faire pour Dieu et pour son salut. Excité par quelque prédication, quelque sainte lecture, ou la mort d'un proche, on prend

de bonnes résolutions, on fait des efforts, mais c'est un transport subit qui n'a point de suite, un feu de paille qui s'éteint aussitôt, et qui fait voir que la charité n'avait pas de profondes racines.

Il y a trois principaux obstacles à la persévérance, qu'il faut se résoudre de combattre courageusement, car la couronne ne sera que pour le victorieux, ce sont les dégoûts, le partage de cœur et l'inconstance humaine.

Les dégoûts et les ennuis sont presque inévitables dans la vie spirituelle, qui a ses hivers et ses brouillards, aussi bien que son été et ses jours sereins. Une âme, après avoir été remuée intérieurement par de grands mouvements qui la poussaient à la vertu et l'avoir embrassée avec allégresse, et vogué à pleines voiles, se sent tout d'un coup refroidie, sans goût pour ses exercices de piété, réduite dans la disette, dans un grand vide et une extrême sécheresse. La voilà devenue semblable à ces montagnes de Gelboe, sur lesquelles il ne tombe pas une goutte de pluie et de rosée, qu'il est à craindre que n'étant plus soutenue par ces suavités célestes, qui l'inondaient au commencement, elle ne se rengage dans les liens du siècle, et ne recherche les consolations humaines que saint Bernard appelle de vraies désolations.

Cette tentation est l'une des plus dangereuses, car toutes les autres étant hors de nous-mêmes, on trouve au dedans de soi, de quoi les surmonter ici, c'est ce qu'il y a de plus spirituel, de plus intime et de plus élevé en nous qui souffre et est combattu.

Le partage du cœur est encore un grand obstacle à la persévérance, quand on s'est donné ou plutôt restitué à Dieu par une conversion sincère, on l'aime d'un amour dominant, on marche en sa présence, on s'exerce dans la pratique des bonnes œuvres, mais peu à peu cette ardeur se ralentit, on se relâche et on ne s'y porte plus que par une espèce d'habitude, sans aucun mouvement intérieur, on s'attédie, on ne goûte plus le plaisir qu'il y a d'être tout à Dieu, on a des langueurs secrètes, on donne une partie de son cœur aux créatures; on essaie de servir deux maîtres et d'accommoder la dévotion avec les divertissements vains et profanes. C'est soi-même et sa satisfaction particulière qu'on recherche dans la plupart des choses qu'on entreprend, un tel partage ne peut qu'étrangement déplaire à un Dieu jaloux, il se rebute lorsqu'on agit avec tant de réserves et de restrictions, il resserre sa main et retire tout à fait ses grâces; que deviendrons-nous destitués de ce secours, la clinte n'est-elle pas inévitable?

Reste encore l'inconstance et la légèreté inséparable de notre nature muable, nous emportons au dedans de nous, un certain fond qui nous fait aimer le changement et ne souffre pas que nous nous plaisions si longtemps dans le même objet, les seules distractions qui naissent des soins et des

nécessités de la vie présente ne sont que trop capables d'affaiblir et même d'éteindre la charité.

Cette inconstance est bien à craindre, et ceux qui ne travaillent pas à la vaincre se trouvent bientôt déçus de la persévérance, sans savoir par quels degrés, et font un triste naufrage, dans les premières démarches qu'on fait dans la vie nouvelle, on a beaucoup d'ardeur pour certains exercices. La nouveauté des objets charme, soutient, porte, mais comme le propre du temps est d'accoutumer à tout et de rendre les impressions plus légères et plus superficielles, on s'en dégoûte, cette uniformité lasse, on s'abandonne pour suivre son caprice et rompre ces liens salutaires qui nous tenaient heureusement enchaînés.

Ces obstacles ne nous doivent pas décourager, mais plutôt exciter à en triompher, s'ils sont insurmontables à la fragilité humaine, ils ne le sont pas à la vertu toute-puissante de la grâce, ce n'est pour ainsi dire qu'un jeu pour elle de vaincre le monde avec tout ce qu'il a d'éblouissant, d'attirant et d'effrayant, nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, il nous crie : ayez confiance, j'ai vaincu le monde et son prince. Le nouvel Adam est un principe de force plus fécond et plus abondant que le premier ne l'est de faiblesse et de misère. Cela paraît par un million de martyrs de toute condition, de tout âge, de tout sexe, d'une infinité de solitaires, de cénobites, qui ont persévéré jusqu'au bout sans se démentir et sans reculer en arrière dans les pratiques les plus austères de la vie solitaire, Adam pouvait persévérer par le secours d'une grâce soumise à son libre arbitre, mais Dieu présentement ne s'en remet pas à nous de la décision d'une si importante affaire, il fait persévérer efficacement, il achève avec autant de suavité que de force, ce qu'il a commencé en ses élus, et sa grâce consomme heureusement son ouvrage : *Ipsa suum consummat opus*. Eh ! où serions-nous, si Dieu s'en reposait sur une volonté malade, languissante, plus faible qu'un roseau. Oh ! quel fond de consolation dans l'épreuve continuelle que nous faisons de nos misères, de savoir que le meilleur des rois et des pères, nous veut donner son royaume et son héritage et qu'il nous a préparé des secours puissants et efficaces, des moyens infaillibles qui rendront notre élection éternelle, certaine, il demande que nous soyons fidèles à entrer dans ses moyens et à coopérer à ses grâces, afin d'avoir lieu de couronner ses dons.

ORAISON.

Quoi de plus juste, Seigneur, et en même temps de plus délicieux que de vous aimer, et de vous aimer constamment, d'être ferme et invariable à votre service infiniment préférable à tous les empires de la terre ? N'y aura-t-il qu'à votre égard qu'on ne se piquera pas de constance ? De viles créatures, auxquelles on ne peut livrer son cœur que par un aveuglement déplorable, et en qui on décou-

vre tous les jours quelque nouveau défaut, veulent être aimées jusqu'au dernier soupir, et sont outrées de dépit et de colère lorsqu'on change et qu'on se refroidit à leur égard : quels seront donc les mouvements et les transports de votre juste indignation en voyant que nous nous lassons sitôt de votre service et que nous nous dévouons à celui du monde, votre ennemi ? Nous préférons le joug du démon, tout dur et accablant qu'il est, au vôtre qui est doux et infiniment aimable ; et, comme si nous avions reconnu en vous quelque imperfection ou quelque vice, nous prononçons par notre conduite en faveur du tyran. Eloignez de nous une si horrible manie, une si détestable ingratitude. Faites que, puisque nous avons eu le malheur de prôster nos premières années au cruel, ce qui en reste soit du moins totalement consacré à votre culte. Hélas ! est-ce trop pour vous obliger à oublier tant d'amours profanes, ô Dieu, dont l'esprit nous aime d'un amour de jalousie, de vous aimer dorénavant sans partage et de n'aspirer plus qu'à votre éternelle jouissance.

Pour le soir.

Première considération.

On ne peut obtenir la persévérance, dit le saint concile de Trente, que de la miséricorde de Dieu qui est tout-puissant pour soutenir celui qui est debout, afin qu'il se maintienne en cette heureuse situation, aussi bien que pour relever celui qui tombe. Il prononce ensuite anathème contre quiconque osera soutenir qu'un homme justifié peut persévérer dans la justice sans un secours spécial de Dieu.

Puis donc que la persévérance est un don de Dieu et même le plus grand de ses dons, et qu'il ne les accorde, conformément à l'ordre qu'il a établi, qu'à la prière, et qu'il s'est engagé d'ouvrir à celui qui frapperait à la porte et redoublerait ses instances sans se rebûter, il faut demander ce don excellent autant et si longtemps qu'il le mérite. Ainsi, la prière par laquelle nous sollicitons cette grâce doit persévérer elle-même. Ce n'est pas assez que la grâce nous prévienne et nous accompagne, il faut qu'elle nous suive jusqu'au bout. Nous ne pouvons subsister sans des influences continuelles de l'esprit de Dieu ; c'est son regard qui nous soutient et nous affermit dans les divers assauts que nous livrent Satan, la chair et le monde ; s'il les détourne, nous voilà renversés ; nous retombons dans le néant du péché : car il est impossible que nous ne soyons vaincus, du moment que nous sommes destitués du secours de celui qui nous fait vaincre, et forme nos mains au combat. Or le moyen d'engager Dieu à tenir ses yeux incessamment ouverts sur nous, est d'avoir toujours les nôtres arrêtés sur lui.

Cette prière ne saurait être trop humble ; car nous n'avons jamais tant à craindre de notre infirmité, que lorsque nous nous croyons les plus forts. Nous sommes d'autant moins assurés de recevoir le don de persévérance, que

nous nous en assurons d'avantage ; et l'espérance de l'obtenir est d'autant mieux fondée, que nous nous en croyons plus indignes : *Cum infirmor, tunc potens sum.* (II Cor., XII.) Dieu a les superbes en abomination et comble les humbles de ses plus chères faveurs. A quelque degré que vous soyez parvenu, ne vous croyez jamais indépendant de son secours. Pour vous maintenir, regardez-vous toujours comme pauvre, comme enfant, comme malade, impuissant à tout bien, et marchant sur une terre qui fond sous vos pas.

Hélas ! qui de nous, envisageant toutes les tentations de la vie et sa propre faiblesse, dont il a fait de si funestes expériences, peut compter sur ses prétendues forces ? Un moment peut faire perdre le fruit de toute la vie, comme un quart d'heure de grêle peut moissonner toute l'espérance de la récolte. On a vu tomber les cèdres du Liban, des grands justes qui semblaient confirmés en grâce, un Tertullien qui avait tant livré de combats aux hérétiques, et non-seulement il devint lui-même, mais de plus hérésiarque et chef de parti ; un Pérégrin, qui avait eu le courage de souffrir divers tourments pour la confession de la foi et qui, séduit dans la suite par son orgueil, apostasia et devint le martyr du diable, s'étant jeté lui-même dans un bûcher allumé, par une vanité philosophique ; un Osius de Cordoue appelé le *Père des conciles*, le *fléau des ariens* et qui, dans un âge décrépît, signa un formulaire qui favorisait leur impiété, pour éviter l'exil et finir en paix les quelques jours qui lui restaient à vivre. Tremblez donc, faibles arbrisseaux, en voyant la chute de ces arbres, qui touchaient le ciel de leur sommet et semblaient ne pouvoir être ébranlés.

C'est pour cela, dit saint Augustin, que Dieu mêle parmi ses élus plusieurs réprouvés, auxquels d'heureux commencements promettaient une issue encore plus favorable, mais qui déchoient de la justice et abandonnent l'entreprise, afin que les premiers apprennent à ne se pas confier dans l'abondance de leurs richesses spirituelles, et marchent toujours tête baissée et courbés en sa divine présence.

Prenez donc garde qu'un autre n'emporte la couronne qui vous était préparée, et opérez votre salut avec crainte et tremblement ; perdez encore moins la confiance à laquelle Dieu attache sa récompense. Ce serait mal connaître la nature de cette humble crainte, que de croire que la confiance fût incompatible avec elle : ce sont deux mouvements inspirés par le même esprit, qui tendent à la même fin ; deux effets de la même vérité considérée par diverses faces et comme deux mouvements de la vie spirituelle, dont l'un resserre et l'autre dilate le cœur, et qui nous font attirer et respirer l'air du salut. L'ouvrage est commencé, espérons ; il n'est pas achevé, craignons. Les premières grâces sont un gage, non d'assurance, mais de confiance pour les dernières. Si un bloc de marbre était animé et déjà figuré à moitié en statue, il pourrait dire : J'ai confiance que

le sculpteur qui a commencé achèvera son ouvrage ; je ne suis de moi-même qu'une pierre brute, puisqu'il lui a plu de travailler pour former en moi un beau buste et l'image d'un grand prince, voudrait-il laisser son image imparfaite ? plaindrait-il quelques journées qu'il faudrait encore employer pour me finir.

Seconde considération.

Il ne suffit pas pour persévérer, de nourrir et de cultiver les bons mouvements qu'on a reçus de Dieu ; il faut croître en sa grâce et avancer de jour en jour par de nouveaux progrès dans la vertu ; car, c'est une maxime constante parmi tous les maîtres de la vie spirituelle, que ne pas avancer dans la voie c'est reculer, et qu'il n'y a point de milieu entre le progrès de l'âme et sa défaillance. Celui qui, ayant à remonter une rivière rapide, cesserait de remuer vigoureusement ses mains et se roidir avec effort contre le cours de l'eau, n'en serait-il pas bientôt entraîné ? Il en arrive de même à l'homme affaibli par le péché, s'il cesse de se faire violence et de se roidir contre les obstacles du salut, son poids naturel l'emporte au péché.

On jugerait avec raison qu'il y aurait quelque défaut essentiel dans la constitution d'un enfant, qui se nourrissant comme les autres, ne croîtrait cependant point, et qu'un arbrisseau serait avorté, si étant arrosé avec soin, il demeurerait au même état, on a droit de porter le même jugement d'un chrétien, qui ne fait aucun progrès dans la piété et demeure toujours dans ses imperfections ; on peut présumer que son tempérament spirituel est altéré et qu'il y a quelque abcès caché, qui ruine les principes de vie, ce serait une difformité monstrueuse, si les membres du corps ne recevaient pas de l'accroissement à proportion de la tête, ce n'en est pas une moindre dans l'ordre de la grâce ; c'est pourquoi saint Paul, nous exhorte sans cesse de croître en toutes choses dans Jésus-Christ notre chef, de faire croître notre charité de plus en plus en toute sorte d'intelligence ; de nous avancer dans la connaissance et la pratique de nos devoirs, et le même Apôtre qui marchait à pas de géant dans la carrière de la perfection ne croyait pas l'avoir atteinte, oubliant tout ce qu'il avait déjà parcouru d'espace, il s'avavançait sans relâche vers ce qui restait à fournir de sa course.

Quelque chemin qu'ait pu faire un voyageur, il n'arrivera jamais à son terme, s'il ne pousse jusqu'au bout. La justice est la nourriture et le breuvage dont nous devons être saintement affamés et altérés, il faut en user, non une fois seulement ; mais tous les jours de notre vie, puisque notre âme peut moins subsister sans secours que notre corps sans le secours des aliments, qui lui sont propres ; ou plutôt la grâce est comme l'air que respire l'homme nouveau, il n'y a pas de plus grande marque qu'elle règne dans un cœur que le désir d'une grâce plus abondante. Cette eau céleste qui rejailit à la vie

éternelle éteint la soif honteuse des plaisirs des sens, mais allume et irrite celle des biens du ciel, nous n'en avons ici que quelques gouttes pour ne pas mourir de soif dans ce désert, et ces prémices de l'esprit ne doivent servir qu'à exciter un désir plus ardent de la béatitude, jusque-là il faut tous les jours gagner quelque chose sur soi-même, et ajouter quelques nouveaux traits pour perfectionner l'homme nouveau. Il nous sera permis de nous reposer et de jouir tranquillement du fruit de nos travaux, quand nous aurons expié nos péchés passés par de dignes fruits de pénitence, quand nous n'aurons plus de mauvais désirs, que la concupiscence et les passions ne nous livreront plus de combats, que Satan sera enchaîné, que la mort sera absorbée dans la victoire, et que chacun de nous pourra dire avec notre adorable Maître : j'ai consommé l'œuvre que mon Père céleste m'avait donnée à faire, jusque-là veillez, priez, réduisez votre corps en servitude, travaillez comme un serviteur fidèle, qui attend son maître de jour en jour, réprimez les mouvements de la sensualité et de la vaine complaisance. Nourrissez en vous l'esprit de pénitence, rendez-vous familière la pensée des quatre fins dernières, munissez-vous souvent du pain des forts, faites des aumônes abondantes, portez votre croix tous les jours de votre vie à la suite de Jésus-Christ. Enfin n'omettez aucun des moyens marqués ci-dessus pour affermir votre vocation et votre élection éternelle ; car agissant de cette sorte vous ne pécherez jamais.

Ce progrès consiste principalement dans les dispositions intérieures, qui enracinent l'âme de plus en plus dans la charité ; car on peut bien augmenter durant quelque temps dans les mortifications du corps, consacrer plus de temps à la prière, à de saintes lectures, à la visite des pauvres malades ; mais quand on est parvenu à un certain point, il n'y a rien à ajouter, au lieu que les intérieures peuvent toujours croître, la mesure de la charité est de n'en avoir aucune et de ne connaître aucune borne. On peut et on doit toujours croître en humilité, en détachement des aises de la vie, en patience, en amour de la pauvreté et des biens invisibles.

Cependant, combien de chrétiens, qui vivent dans une sécurité étonnante, auxquels on pourrait reprocher, ainsi que saint Paul aux Corinthiens, vous êtes déjà rassasiés et repus de la justice, vous vous croyez riches et dans l'abondance ; quand on croit avoir une assurance morale qu'on est en grâce, on s'arrête là, on se dit à soi-même : c'est assez, content de n'être plus sujet à des vices qui blessent l'honnêteté et de ne causer aucun scandale, on ne passe pas plus avant, et dès là, on est aux yeux de Dieu, pauvre, nu, misérable, réduit au néant, si vous dites ce que j'ai acquis de mérites est suffisant, vous êtes un homme perdu.

Troisième considération.

On ne peut, selon l'apôtre, avoir un plus assuré témoignage d'une religion pure et sans tache et d'une foi qui ne désire que les biens éternels, que de ne prendre aucune part au siècle présent ; mais comment se préserver pur de sa corruption, si l'on vit dans son commerce ; comment entendre la voix de Dieu parmi son tumulte ? comment la suivre lorsqu'on n'a les oreilles frappées que de maximes fondées sur la corruption de la nature, et qui ne peuvent que la fortifier, qu'on n'a devant les yeux que des exemples pernicieux ? Oh ! qu'il est difficile de s'en défendre, et de ne pas succomber malgré ses bonnes résolutions ; oh ! qu'il est rare d'être sans cesse battus de ses discours, et de ne pas s'écarter de la voie de Dieu, car souvent l'âme voulant aller à lui est saisie de crainte, et chancelle en son chemin ; elle n'ose accomplir ses bons désirs, de crainte de choquer ceux avec lesquels elle converse, qui n'aiment que les biens passagers, et s'attirer leurs railleries ; on y est environné de pièges et de périls, la bonne fortune aveugle, la mauvaise abat et désespère ; on n'y trouve que de faux amis qui nous flattent dans nos défauts, ou de vrais ennemis qui nous combattent dans nos vertus et s'efforcent de nous enlever le trésor de la charité. Celui de la chasteté est encore plus exposé parmi tant d'amorcees du vice ; l'oisiveté, la sensualité, la mollesse y règnent ; vous n'y pouvez presque fuir le mal, parce que la coutume l'autorise, ni pratiquer le bien, parce que la bienséance le défend. Une mauvaise honte fait rougir de l'Evangile ; le démon préside à la plupart des conversations, on y déchire impitoyablement le prochain par de cruelles médisances, dont on se fait un jeu, on donne un air ridicule à la dévotion. Ceux qui en font profession croient faire beaucoup de n'être ni pour ni contre, quelquefois on y applaudit, et de là il n'y a qu'un pas pour tomber dans le précipice. Ah ! malheur au monde pour ses scandales ! fuyez, fuyez du milieu de cette Babylone, pour n'être pas enveloppés dans son embrasement ; sortez-en comme d'un lieu infecté de peste, et allez respirer un air plus pur ; cherchez un abri où vous soyez à couvert de sa malignité.

Si des empêchements indispensables ne vous permettent pas de quitter le monde, séparez-vous-en intérieurement ; ne prenez aucune part à ses folies criminelles, laissez aux morts le soin d'ensevelir les morts. Lorsque vous ne pouvez vous exempter de traiter avec lui, munissez-vous de contre-poison, à savoir des plus pures maximes de l'Evangile, afin de n'être pas infecté par son air contagieux, et ménagez du temps pour faire, s'il se peut, toutes les années une retraite extérieure, où l'esprit débarrassé des tracas du siècle, on médite à loisir dans le silence de ses sens et le calme des passions les vérités éternelles, pour se renouveler dans son intérieur, comme nous y exhorté

si souvent saint Paul, et ressusciter la grâce de notre baptême, et venir secouer aux pieds de Jésus-Christ cette poussière qu'on amasse dans le monde, et venir se confondre de ses infidélités, et former des résolutions sincères et efficaces de remédier à tout ce qui peut lui déplaire en nous.

En effet, qui n'éprouve pas dans la suite du temps quelques affaiblissements, et que l'âme s'endort par ennui, qu'on ne s'acquitte plus des devoirs de religion que par habitude, que l'esprit de l'homme se trouve insensiblement à la place de celui de Dieu, et que c'est plutôt la nature qui est le principe de ses mouvements que la grâce. On n'est plus si ferme à rejeter les consolations de la terre, à veiller sur soi-même, à s'unir à Jésus-Christ, à attirer son esprit par la prière, le monde reprend peu à peu la place qu'il avait occupée dans le cœur, et Jésus-Christ pourrait reprocher à chacun de nous, comme il fait à cet évêque de l'*Apocalypse*: j'ai à me plaindre de ce que vous vous êtes relâché de votre première ferveur. Telle est la misère et l'infirmité humaine, qui tend par elle-même au néant, et s'y laisse entraîner par son propre poids. Il en est ainsi que d'une horloge qu'il faut pour le moins une fois l'année revoir et nettoyer, afin qu'elle soit juste, et qu'on puisse continuer à s'en servir.

La sainteté des emplois bien loin de dispenser de la pratique de cet exercice, n'y engage que plus fortement; car ils tirent au dehors, et par conséquent à la dissipation. C'est pourquoi les plus grands saints, dans tous les siècles, se sont séparés durant quelque temps de leurs fonctions pour vaquer à la considération et rentrer dans leur cœur, afin de n'y laisser rien qui en pût ternir la pureté, et pour ne se pas consumer en éclairant les autres.

Quatrième considération.

Puisque notre prédestination est fondée sur la conformité que nous aurons avec Jésus-Christ, toute notre étude doit être de l'exprimer en nos mœurs et d'entrer dans ses dispositions intérieures. Cette obligation en suppose la connaissance, elle est d'une nécessité absolue. Nul autre nom n'a été donné aux hommes sous le ciel, par lequel nous devions être sauvés. Il nous apprend lui-même que la vie éternelle consiste à le connaître, lui et son Père céleste, qui a tant aimé les hommes que de le leur donner. Il est le guide qui nous y mène, le médiateur qui nous l'ouvre par l'effusion de son sang: Mes brebis, dit-il, me connaissent; et saint Paul proteste que quiconque l'ignore en sera pareillement ignoré; quoi de plus juste: car quelle plus monstrueuse ingratitude peut-on imaginer pour des enfants que de refuser de connaître leur père, et à des captifs, leur libérateur.

Quelles peuvent être les prières d'un chrétien qui ne connaît pas Jésus-Christ? Saint Augustin prétend que bien loin d'avoir

la vertu d'effacer les péchés, elles en sont un elles-mêmes. Dieu ne peut que nous rejeter avec mépris, s'il nous regarde en nous-mêmes et comme enfants d'Adam; ce n'est qu'en son Fils, et par son Fils, que nous avons accès à son trône. De quel prix seront pareillement les actions qui ne seront pas faites en ce nom sacré? de nulle valeur: toute monnaie qui ne sera pas marquée au coin du prince, sera rejetée comme fausse.

Vous croyez peut-être avoir satisfait à votre devoir en ce point par ces premières teintures que vous avez reçues en votre jeune âge de la doctrine chrétienne; vous voulez donc être toujours des enfants, ne vous nourrir que de lait, et vous en tenir à ces éléments; et ne voulez faire aucun progrès dans cette sublime théologie, cette science suréminente de Jésus-Christ, qui devrait faire la plus sérieuse et la plus douce occupation de cette vie. Pourquoi vous ravissez-vous un tel bonheur? pourquoi tant de travail pour acquérir des connaissances stériles, et infructueuses? pourquoi charger sa mémoire de mille faits étrangers, mille histoires incertaines, tandis qu'on ignore celle de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu, qui est d'une certitude incontestable, et qui nous intéresse par tant d'endroits.

Mais que sert de connaître si distinctement ses devoirs si on n'est fidèle à les suivre: la spéculation engage à la pratique, ce n'est pas simplement en voyant la lumière de vie qu'on s'exempte de tomber dans l'erreur et le précipice, c'est en la suivant et la chérissant. Qu'a-t-il servi aux démons de connaître Jésus-Christ et de faire une confession presque pareille à celle de saint Pierre, puisqu'ils sont demeurés obstinés dans leur malice: on ne connaît donc proprement Jésus-Christ qu'en l'aimant, on ne lui peut être uni que par la charité, qui est le lien de ses membres, le ciment qui joint toutes les pierres vivantes de l'édifice immortel; sans cela nous sommes dans le corps de Jésus-Christ comme des membres perclus et gangrenés, qui ne tirent point d'influence du chef, et altèrent le tempérament de ce corps mystique.

Il faut donc, selon le conseil qu'il nous donne, acheter de lui de l'or brûlant, qui n'est autre que sa charité; nous y établir et enraciner de telle sorte qu'elle soit à l'épreuve des plus violentes tentations, que tout notre soin soit de fortifier l'union intime, qu'il a plu à Jésus-Christ de former avec nous par son incarnation, et la rendre indissoluble.

Pour cet effet, occupons-nous beaucoup de lui, de ses états, de ses mystères, de ses paroles, de l'excès de sa charité immense, qui l'a porté à se sacrifier pour nous; représentons-nous-le souvent, comme faisant actuellement pour nous dans le ciel, la fonction d'avocat et de pontife. Faisons-nous une loi de lire tous les jours régulièrement un chapitre de l'Évangile, qui contient le détail admirable de ses actions et de ses souffrances. Animons-nous

ORAISON.

à la pratique de nos devoirs, non par des motifs humains et des considérations philosophiques, mais pour honorer Jésus-Christ; pratiquer telle et telle vertu, pour copier cet adorable modèle, pour nous conduire d'une manière digne de notre vocation, pour être ses dignes frères et un jour ses cohéritiers; et, comme nous ne pouvons rien sans lui, comme il nous en a assuré, il faut sans cesse attirer en nous son esprit par la prière, l'invoquer avec confiance, dans toutes les peines, les ennuis, les craintes et les dangers. Conjurez-le de faire cesser les vents, de calmer l'orage, et la tranquillité sera rendue à votre âme.

Que l'amour vous rende ingénieux à le regarder dans le prochain, et percer les voiles sous lesquels il est caché. Il est comme visible dans ceux qui sont pleinement animés de son esprit, et pour ceux qui en sont destitués; il nous fera d'autant plus de compassion, qu'il y est plus malade, et qu'il ne lui reste en eux qu'un souffle de vie.

Tout ce que nous avons donc à faire en cette vie est d'étudier Jésus-Christ, de le copier, d'en former tous les jours quelques traits, d'entrer dans ses dispositions intérieures d'humilité, de douceur, de tendresse pour les hommes, d'adoration, de zèle pour la gloire de son Père; dans son esprit de victime, d'aimer ce qu'il a aimé, fuir ce qu'il a fui, rechercher ce qu'il a recherché, mépriser ce qu'il a méprisé, juger de toutes choses comme il en a jugé.

Ne désespérons pas, faibles comme nous sommes, de parvenir à cette imitation, outre qu'il y a divers degrés, et que ce portrait adorable est plus ressemblant dans les uns que dans les autres, nous n'avons qu'à nous livrer à son divin Esprit, pour opérer en nos âmes cette ressemblance : *Faciens in vobis quod placeat coram se*. Il fait comme un peintre qui, après avoir exposé à ses élus un excellent tableau, leur prend la main et conduit le pinceau; il nous ordonne de porter en nous l'image de l'homme céleste, et il peint lui-même en nous cette figure avec le pinceau de la charité; il nous exhorte à courir, et il nous porte entre ses bras.

Quand je rappelle aux yeux de ma foi Jésus-Christ, je vois un homme doux et humble de cœur, sobre, chaste, miséricordieux, en qui les vertus éclatent de toutes parts; je considère en même temps que cet homme est Dieu, et que si, en tant que homme, il me donne un modèle achevé de la bonne vie, il me communique, en tant que Dieu, la force et la grâce de bien vivre. Je trouve en Jésus-Christ homme, l'exemple de sainteté, et l'adorant comme Dieu, réclamant son aide, j'y puise un secours qui me sanctifie.

Tenons donc toujours nos yeux attachés sur Jésus-Christ. Comme sans lui nous sommes plus faibles que des roseaux, avec lui nous sommes plus inébranlables qu'un mur d'airain; nous pouvons insulter tout l'enfer armé pour notre perte, il a commencé l'ouvrage, il l'achèvera et le couronnera.

Quand la persévérance ne serait pas un don aussi gratuit qu'elle l'est, vous n'auriez que trop de droit, Seigneur, de nous le refuser; ayant fait tout le contraire de ce qu'il fallait pour la mériter, et nous étant rendus dignes par nos infidélités et nos ingratitudes, d'être abandonnés à nous-mêmes, faites-nous entrer, par votre miséricorde, dans les voies que votre sagesse a marquées pour persister dans la justice. Faites éclater, ô Dieu, en notre faveur votre vertu toute-puissante; affermissez ce que vous avez fait en nous; ne permettez pas que notre course soit dorénavant interrompue par aucune chute mortelle; fixez la mobilité de notre libre arbitre par une charité si abondante que rien ne puisse désormais le détacher de vous. Hélas! votre grand Apôtre défiait hardiment toutes les créatures, et ce qu'il y a de plus terrible au monde, de le séparer de votre saint amour; et nous, après tant d'épreuves de notre faiblesse pitoyable, de notre peu de consistance dans le bien, dans le vif sentiment de notre infirmité présente, n'avons-nous pas de sujet de nous écrier: Qui est-ce qui ne nous séparera pas de la charité de Jésus-Christ? Défiezy-vous toujours de moi, Seigneur, comme d'un lâche et d'un perfide, qui, malgré mes protestations, vous trahira à la première rencontre. Oh! quand fixerez-vous, Seigneur, l'inconstance et la légèreté d'une volonté criminelle par un attachement inviolable à la vôtre? quand jouirons-nous de cette charmante et heureuse nécessité de ne pouvoir plus pécher, laquelle, bien loin d'opprimer, nous affranchira de la servitude infâme du vice et du démon. Que de larmes ne devrions-nous pas verser à la vue de notre instabilité déplorable et de ces vicissitudes perpétuelles! ô Dieu, qui êtes incapable de recevoir de changement ni d'ombre par aucune révolution.

Faites-nous veiller, prier, travailler sans relâche à l'œuvre que vous nous avez confiée; faites que nous soyons vils à nos propres yeux, et que nous ne voulions être grands que devant vous; rendez-nous humbles, et il nous suffit: n'étant pas humbles, vos autres grâces deviendront pour nous des trésors de colère. Par le moyen de l'humilité, les plus grands maux, tels que nos péchés, se changeront pour nous dans les plus grands biens. Faites-nous fuir le monde, qui est le royaume du prince de tous les enfants d'orgueil. Nous ne voulons pas, ô Jésus, être de ce monde, comme vous n'en avez pas été vous-même; rendez-nous conformes à vous; retracez en nous vos mystères; rendez-nous surtout fidèles à cette portion de votre croix que vous nous avez destinée par un effet de votre amour; faites-nous bien comprendre qu'un chrétien y doit être attaché toute sa vie, et qu'il n'est pas encore temps d'arracher les clous: c'est par là que nous espérons persévérer en votre grâce et en votre amour.

MÉDITATIONS

SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ET DE LA SAINTE VIERGE.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

Il semble qu'il manquerait quelque chose aux *Retraites* précédentes, si on n'y joignait des méditations sur les mystères de Jésus-Christ. Car quel fruit recueillerait-on de ces retraites si on ne travaillait à se fonder et s'enraciner dans la charité; or, quel moyen d'y faire du progrès, si on ne s'applique avec tout le soin imaginable d'avancer dans la connaissance amoureuse de Jésus-Christ.

C'est pour la faciliter et rompre ce pair sacré qu'on a dressé ces *Méditations* dans lesquelles on essaie de développer l'économie de la sagesse de Dieu dans les mystères qu'elle a opérés pour notre salut; d'en découvrir l'esprit et marquer les dispositions intérieures dans lesquelles il faut entrer pour en tirer les grâces qui y sont attachées; car, quoique ces divers mystères, excepté celui de l'Incarnation et de l'Eucharistie ne subsistent plus selon leur substance, la grâce et l'esprit s'en renouvellent, les influences ne cessent pas d'en découler sur l'Eglise et sur les âmes bien préparées, on les attire par l'hommage et l'adoration

qu'on leur rend. Jésus-Christ est le vrai soleil de justice, lequel, à l'exemple de celui qui éclaire ce bas monde, et passant par les divers signes du zodiaque, vivifie tous les corps, passe par un grand nombre de mystères et d'états différents, par le moyen desquels il fait en nos âmes une effusion surabondante des richesses de sa grâce et de sa miséricorde.....

Les mystères de la sainte Vierge ont une liaison si étroite et une relation si essentielle à ceux de son Fils, que nous n'avons pas cru devoir séparer ce que Dieu a joint si intimement; c'est la nouvelle Eve que Dieu a formée pour le nouvel homme, elle a levé en la manière dont elle était capable la malédiction fulminée contre cette première mère qui nous a donné plutôt la mort que la vie. Etant pure créature, son exemple est encore moins disproportionné à notre faiblesse que celui de l'Homme-Dieu, et nous ne pouvons mieux suivre l'esprit de l'Eglise, que de nous occuper des grandes choses que le Tout-Puissant a opérées en elle.

MÉDITATION I^{re}.

SUR LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Pour le matin.

Première considération.

Considérons avec un religieux tremblement et une frayeur amoureuse l'excès d'humiliation du Fils de Dieu dans ce mystère. Il est si grand que saint Paul ne trouve point de terme plus propre à le marquer que celui d'anéantissement; en effet, le Verbe y anéantit en quelque sorte toutes ses perfections adorables, et entre autres son immensité, sa souveraineté, sa force.

Il n'a pas d'horreur, lui qui contient tous les lieux et ne peut être enfermé dans aucun, de se renfermer dans les entrailles d'une Vierge, qui deviennent pour lui une étroite prison; de réduire sa grandeur infinie à la petitesse du corps d'un enfant dans le sein de sa mère; car, quoique son corps soit formé par le Saint-Esprit, il ne diffère en rien de celui des autres enfants, et dans le moment de sa conception, il n'est quasi rien.

Dieu n'est pas moins jaloux de sa souveraineté que de son immensité; il l'anéantit encore aujourd'hui, et cet anéantissement est d'autant plus profond qu'il surpasse infiniment la puissance des têtes couronnées, n'y en eût-il qu'une seule qui dominât cet univers; car, qu'est-ce qu'un pouvoir de quatre jours qui s'évanouit comme l'ombre; si peu absolu, qu'il ne peut être le principe que de quelques mouvements généraux, pour lesquels même il a besoin de mille appuis étrangers.

La souveraineté du Fils de Dieu était exempte de tous ces défauts; rien de plus réel, de plus solide: une paix inaltérable en était l'apanage, l'éternité en faisait la durée, ses lois n'avaient besoin que d'elles-mêmes pour exécuter ses ordres et punir les réfractaires.

Il descend de ce trône auguste et se dépouille de sa majesté pour se revêtir de la forme d'esclave; c'est ce qu'il prêtre à son Père en entrant au monde: J'y viens uniquement, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. Il s'assujettit à toutes les bassesses de cette condition servile; il veut bien être

marqué comme eux d'un caractère qui servait à les distinguer des personnes libres; c'est pourquoi il dit en la personne du Psalmiste, que son Seigneur lui a percé l'oreille, faisant allusion à ce qui se pratiquait chez les Hébreux à l'égard des esclaves, lorsqu'ils consentaient de n'être jamais affranchis du pouvoir de leur maître. De plus, ils n'acquerraient rien en propre; tout le gain qu'ils pouvaient faire allait au profit du maître: ils n'étaient pas même censés avoir de personne; on les confondait avec les animaux, et le traitement qu'on leur faisait n'était guère différent.

Il ne manque aucun de ces traits au Verbe fait chair. Tout ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il acquiert est à son Père; sa doctrine n'est pas à lui, mais à celui de qui il tient sa naissance; sa vie et sa mort sont destinées à le remettre en possession de ce que le démon lui avait enlevé; enfin son humanité adorable n'a point de personne, elle ne subsiste qu'en celle du Verbe. Il dit qu'il est comme une bête de charge devant son Père, un ver de terre et non un homme. Il n'a pas borné là sa servitude, il s'est rendu l'esclave universel, le serf des propres esclaves: Je suis venu, dit-il, pour servir, non pour être servi; il n'a pas dédaigné de laver les pieds de ses apôtres, et de s'abaisser à ceux de l'infâme Judas. Ces hommes, qu'il était venu délivrer de l'esclavage de Satan, l'ont flagellé et crucifié comme le plus vil et le plus criminel des esclaves, ces infâmes supplices leur étant affectés.

Le Messie était promis aux hommes sous l'image du lion de la tribu de Juda; et Samson, cet homme revêtu d'une force si extraordinaire, a été une de ses plus expresses figures. Les prophètes l'avaient dépeint comme un conquérant invincible qui s'assujettirait toute la terre par la force de son bras, comme un géant d'une force démesurée qui soutient toute la machine du monde de ses trois doigts; cependant il vient dans la faiblesse et l'infirmité; sa mère, qui le porte en son sein où il vient d'être formé, le portera entre ses bras; Joseph sera obligé de le soustraire par la fuite à la cruauté d'Hérode; vous le verrez accablé de lassitude par la fatigue du chemin, et succomber sous le poids de sa croix: voilà jusqu'où s'est ravalé pour nous le Verbe éternel.

Seconde considération.

S'il est surprenant et même inconcevable que le Fils de Dieu se soit humilié au point que nous venons de dire, il l'est encore davantage qu'il se soit par là glorifié, et que ces humiliations soient devenues le principe et le moyen d'une nouvelle gloire. C'est parce qu'il est descendu du ciel qu'il est monté au-dessus de tous les cieux pour remplir toutes choses, l'enfer de terreur, de trouble, de confusion; la terre de ses miséricordes et de la connaissance de son nom; l'empirée de l'éclat de sa majesté, de joie et

d'allégresse en remplissant les vides que la chute des anges apostats y avait laissés.

C'est ainsi que la petite pierre, détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, est devenue elle-même une grosse montagne et a rempli la terre, et que le petit grain de senevé, la plus mince de toutes les semences, a pris un tel accroissement, qu'il est devenu un gros arbre, il couvrira toute la terre de son ombre et l'embaumera de son odeur.

C'est de même par son assujettissement volontaire qu'il est devenu le maître absolu de toutes choses, et s'est fondé un empire qui n'aura point de fin, et n'a point d'autres bornes que les extrémités de la terre, il s'est acquis un nouveau droit de régner sur toutes les créatures. Il n'y en a aucune qui ne fléchisse le genou à son nom, soit de gré, soit de force. Les tyrans ont eu beau se liguer contre lui, l'enfer a eu beau susciter des hérésiarques et des schismatiques, les mauvais chrétiens ont beau secouer son joug salutaire, tous leurs efforts sont impuissants; il se joue de leurs vains projets, il a confondu la rage des persécuteurs en les brisant comme des vases d'argile, ou les a rendus les heureux captifs de son amour; les ruses et la violence des démons et des impies n'ont tourné qu'à la propagation de son empire. Maître souverain du cœur des hommes et de toutes les créatures, il fait tout ce qu'il veut au ciel et en la terre, et nul ne peut résister à sa volonté suprême. C'a été par sa faiblesse apparente qu'il a ruiné et détruit toutes les puissances ennemies; c'est par là qu'il a vaincu le monde, la mort, l'enfer et le péché; qu'il a écrasé la tête du serpent, et qu'il attachera à son char de triomphe Lucifer et tous les anges complices de sa révolte. Il a voulu faire voir par là que ce qui paraît faible et infirme en Dieu surpasse infiniment en force tout ce qui est de plus fort dans l'estime des hommes. Il commence à en faire l'essai dès à présent contre le prince de ce monde ténébreux, et du sein de sa mère (si nous savons l'entendre) il nous crie: Ayez confiance, j'ai vaincu le monde; il n'en avait aucun besoin pour lui-même, c'est uniquement pour nous qu'il a combattu et triomphé.

ORAISON.

Oh! que vous êtes, Seigneur, véritablement un Dieu caché! Vous n'êtes pas moins incompréhensible dans vos humiliations que dans l'éclat de votre gloire, dans le sein de votre Père; vous habitez une lumière inaccessible dans celui de votre Mère, vous êtes environné de ténèbres; ainsi vous n'avez fait que changer d'abîme, vous avez passé de celui de la grandeur à celui de la bassesse, du comble de la gloire à l'abîme du néant. Mais, ô merveille qui ravit de joie toutes les intelligences! c'est par cet anéantissement volontaire que vous remplissez, que vous rétablissez tout et que vous rendez au monde sa première beauté, et même y en faites éclater une plus char-

mante que celle que vous lui aviez donnée dès le commencement.

Remplissez donc tous les vides qui sont en nous, notre esprit de vos plus vives lumières, notre mémoire du souvenir de vos miséricordes, notre volonté du feu sacré de votre amour, et que les créatures n'y trouvent plus de place; élargissez ce cœur trop étroit, augmentez sa capacité, afin qu'il puisse recevoir une plus abondante effusion de vos grâces; réglez-y souverainement. Faites-nous comprendre le bonheur inestimable qu'il y a de vous être assujettis; faites-nous chérir cette précieuse servitude préférable à tous les empires du monde, brisez en nous le joug du démon; vous n'êtes venu sur la terre que pour détruire ses œuvres; affranchissez-nous de l'esclavage honteux du péché et de nos passions; forcez nos volontés rebelles par cette vertu efficace, qui amoillit la dureté des cœurs les plus obstinés; triomphez avec facilité des obstacles les plus invincibles; ne souffrez pas, grand Dieu, que nous anéantissions le fruit de vos divers anéantissements, et que ce premier de vos mystères, source inépuisable des bénédictions célestes, devienne, par l'abus que nous en ferons, une source de malédictions et un trésor de colère; n'êtes-vous pas venu chercher ce qui avait péri? Faites-nous seconder vos desseins.

Pour le soir.

Première considération.

Le Roi Prophète dit qu'il a vu la fin de tout ce qui est muable de sa nature : *Omnis consummationis vidi finem.* (Psal. CXLVIII.) Ou nous passons par les choses sujettes au temps, si elles ont un peu plus de solidité que nous, ou elles passent par nous si elles en ont moins; mais enfin, tout est emporté et rien de tout ce qu'ont projeté les hommes ne subsiste non plus qu'eux. Que sont devenues ces quatre grandes monarchies figurées dans l'Écriture par divers animaux et diverses parties d'une grande statue? le jouet du temps. Ce sont des vases de terre qui se sont brisés en tombant les uns sur les autres, il n'en reste qu'une sombre mémoire, et la plupart des monuments qui nous l'ont conservée ont péri eux-mêmes et ensevelis dans un éternel oubli.

Les ouvrages mêmes de Dieu auront le même sort, la terre et les cieus périront, le dernier embrasement consumera et renouvellera tout, il n'y a que l'œuvre par excellence que Dieu opère aujourd'hui, qui subsistera non-seulement dans toute la suite des siècles, mais durant toute l'éternité. Tant que Dieu sera Dieu il y aura un Homme-Dieu, le Verbe ne quittera jamais cette nature individuelle qu'il s'est appropriée; aussi est-ce le chef-d'œuvre de la toute-puissance, de la sagesse et de la bonté de l'auguste Trinité.

Seconde considération.

C'est dans ce mystère où le Tout-Puissant a déployé toute la force de son bras. Fallait-il moins qu'un pouvoir infini pour faire sor-

tir un rejeton d'une terre sèche, et allier dans Marie le fruit de la fécondité avec la fleur de la virginité? La création de l'univers, ouvrage attribué à la toute-puissance, n'était que l'essai, le prélude et l'ébauche du monde nouveau, que Dieu tire aujourd'hui du néant; le premier Adam n'était qu'un crayon grossier du second, dans lequel il a réuni tout ce qu'il y a de plus parfait dans la nature corporelle et spirituelle, et qu'il destinait pour construire un temple immortel à sa gloire. Qu'est-ce que le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent en comparaison d'un Homme-Dieu, lequel, quoiqu'égal à son Père, se revêt de la forme d'esclave et lui immole sa vie.

Avant l'accomplissement de ce mystère, on eût pu mesurer en quelque sorte la grandeur de Dieu; mais après, qu'il des anges auraient pu connaître jusqu'où il pouvait avaler sa majesté infinie; et comme rien n'est plus incompréhensible que ce rabaissement prodigieux, rien aussi n'est si grand. C'est par l'union des deux natures divine et humaine en la personne du Verbe que Dieu se réconcilie le monde et qu'il ne lui impute plus ses péchés; or, la rémission des péchés est un acte de la toute-puissance, c'est dans ce pardon qu'elle éclate et se signale le plus.

Troisième considération.

Dieu n'a pas voulu user de son pouvoir suprême et absolu pour arracher la postérité d'Adam au démon, qui se l'était assujettie en lui inspirant un orgueil pareil au sien; il a gardé avec cet usurpateur les droits d'une exacte justice, et ne l'a dépouillé que pour punir le nouvel attentat commis contre le Saint des saints, dans lequel il n'avait garde de trouver rien qui lui appartint. La Sagesse éternelle se sert de la chair, dont elle se revêt aujourd'hui dans le sein d'une pure Vierge, comme d'un appât pour attirer ce monstre cruel; il a donné aveuglement dans le piège, et a été forcé de revomir toute sa proie et de rendre ses captifs.

Cette sagesse paraît encore plus admirable dans le tempérament qu'elle a trouvé pour accorder sa bonté et sa justice; car Dieu garde un ordre invariable entre ses perfections, et ne fait jamais rien pour l'un au préjudice de l'autre. La justice exigeait la punition de l'homme coupable, la bonté émue à la vue de nos misères et de notre fragilité voulait faire grâce. Ces deux attributs obtiendront chacun plus qu'il ne demandait, par l'incarnation du Verbe: la justice reçoit une satisfaction infinie en tout sens, et la bonté voit l'homme, non-seulement relevé de sa chute, mais encore incorporé à Jésus-Christ, comme un membre à son chef. C'est pourquoi l'Eglise ne peut s'empêcher de s'écrier par une sainte saillie et un heureux transport: Heureuse faute d'Adam qui m'a procuré tant d'avantages.

Mais le principal dessein de la Sagesse était de détacher l'homme ingrat et stupide des choses sensibles, pour en faire un vrai adorateur; le péché l'avait tellement asservi

à ses sens, qu'il était devenu presque incapable de concevoir et d'aimer d'autres objets que les corporels ; pour s'accommoder à cette faiblesse, et retirer les hommes de leur pente furieuse à l'idolâtrie, le Dieu immortel et invisible s'est fait chair, afin que pareille nous nous élevions à lui, et que du sensible nous passions à l'intelligible. Notre imagination a de quoi s'exercer sur les divers mystères qu'il a opérés sur la terre ; notre foi, notre espérance et notre charité s'en fortifient : cette humanité adorable est tellement le lait des commençants, qu'elle sert de nourriture aux plus avancés.

De plus, les hommes tombaient dans deux extrémités opposées, toutes deux vicieuses, qui ont toutes deux leur principe dans la vanité et la faiblesse qu'ils apportent au monde : ou ils dédaignaient d'écouter un pur homme, ou ils s'y attachaient démesurément au préjudice de l'attachement dû à l'Être souverain, dont il est si jaloux. Ainsi les Juifs avaient méprisé les prophètes et dédaignaient de les écouter, et le respect qu'ils avaient pour Moïse allait jusqu'à l'idolâtrie. Que fera la sagesse de Dieu pour remédier à de tels inconvénients ? elle s'incarne elle-même, elle se présente à nos regards sous une forme sensible. L'orgueil des enfants d'Adam peut-il sentir de la peine d'être instruit par un Dieu ? Quel honneur au contraire de l'avoir pour docteur de justice ? d'autre part, nous ne pouvons trop l'aimer, l'honorer, nous attacher à lui, puisqu'il est notre Dieu, qu'il faut aimer sans mesure pour le bien aimer.

C'est la charité excessive dont Dieu nous a aimé, qui a inspiré ce dessein surprenant à sa sagesse et l'a fait exécuter à sa toute-puissance. Oui, l'amour en est le grand mobile. Dieu a tant aimé le monde, que de lui donner son Fils unique, l'objet de toutes ses complaisances, afin que quiconque croira en lui comme il y faut croire, obtienne la vie éternelle. Il n'a pas épargné ce Fils infiniment aimable et l'a livré pour ses propres ennemis, pour des esclaves rebelles. Ce Fils adorable s'est dépouillé de sa majesté pour se revêtir de nos misères, et, comme si c'était peu au gré de son amour de se faire homme, il veut encore être le fils de l'homme. Au lieu de se former le corps d'un homme parfait, ainsi qu'il avait fait à Adam, ou s'en donner un tout éclatant de lumière, il a voulu être conçu dans le sein d'une femme comme le reste des hommes.

L'amour est donc le poids qui le fait descendre aujourd'hui du ciel, et le chaste sein de sa Mère est le premier autel où il s'offre à la majesté de son Père en sacrifice pour l'expiation de nos péchés ; et il peut déjà dire, aussi bien qu'aux approches de sa passion, qu'il a consommé l'œuvre de notre salut.

Quel motif plus efficace pouvait-il employer pour nous inspirer son amour, malgré la disproportion infinie qui se rencontre entre lui et nous ? Il est devenu notre prochain, notre ami, notre frère. Si nous avons

peine à aimer Dieu les premiers, n'en ayons point au moins à lui rendre amour pour amour. Ne serait-ce pas une ingratitude monstrueuse de ne pas répondre à cet amour prévenant par un amour réciproque, et qu'un tel excès de charité ne fût pas capable de nous enflammer ? Ce serait être pis qu'ennemis, il faudrait être démons. Si nos cœurs ont été jusqu'ici impénétrables à ces traits, il est temps qu'il s'en laisse amollir, et que leur glace se fonde aux premiers rayons de ce soleil qui vient nous visiter d'en haut ; gardons-nous bien de nous soustraire à sa chaleur, il ne consumera que ce qui servirait de matière au feu du dernier jour.

ORAISON.

J'adore, ô Dieu tout-puissant, les divers prodiges que vous avez opérés en ce mystère : c'était pour y préparer les hommes, et pour le rendre croyable que vous l'avez fait précéder de tant d'autres. Je ne puis me lasser d'admirer les inventions surprenantes de votre sagesse dans toute son économie ; votre justice et votre bonté s'y sont entre-donné le baiser de paix ; le fort armé a été confondu par sa malice, et s'est vu enlever ses dépouilles. Qui ne pâmera d'admiration et ne s'écriera : Salut, honneur et gloire au Seigneur notre Dieu, parce que ses jugements sont pleins d'une souveraine équité ! Vos voies sont véritables et dignes de vous ; vous pardonnez par une miséricorde toute gratuite, et recevez une satisfaction surabondante ; en faisant grâce au criminel, votre justice ne relâche rien de ses droits, elle trouve même le secret de se faire payer au delà de ce qu'elle pouvait exiger de sa créature en toute rigueur. O Dieu, il n'y a que vous seul qui puissiez produire de tels miracles ! Faites que tout ce qu'il y a en nous vous bénisse à jamais, que tous nos os vous rendent gloire en disant : Qui est semblable à vous ? Vous êtes le seul bon, il n'y en a point d'autre que vous, et notre Dieu est l'unique fort. Vous avez donc regardé l'abîme de bassesse dans lequel nous étions plongés, vous y êtes descendu pour nous tendre la main et nous élever au comble de la gloire. Conservez par votre puissance ce que vous avez opéré par votre miséricorde ; ne permettez pas que nous rendions inutiles, par la corruption de notre cœur, les conseils adorables de votre sagesse et de votre amour. Quel amour, fût-ce celui de tous les séraphins réuni dans un cœur, pourrait dignement reconnaître celui que vous nous faites paraître ? Donnez-nous cet amour et cette reconnaissance, ô Emmanuel ! soyez avec nous par votre grâce ; achevez votre œuvre pour la gloire de votre nom ; nouvel Adam, ôtez-nous toutes les inclinations du vieil homme, pour ne plus vivre dorénavant que par les vôtres, qui leur sont entièrement opposées ; faites-nous entrer dans vos voies, et y persévérer jusqu'à la fin.

MÉDITATION II.

SUR LE MYSTÈRE DE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Pour le matin.

Première considération

Un Fils nous est né selon la prédiction d'Isaïe, et un petit enfant nous est donné. Sachons estimer ce don autant qu'il le mérite, ou plutôt reconnaissons qu'il est inestimable; ne faisons pas difficulté de dire, après saint Bernard, que le Père éternel, tout riche, tout puissant, tout magnifique qu'il est, n'a pu nous donner davantage, et s'est épuisé en notre faveur. Nous possédons en la personne de ce petit enfant, rebut des Juifs, celui qui fait toutes ses délices et ses richesses; après lequel les patriarches et les prophètes ont tant soupiré; que le monde entier attendait depuis quatre mille ans, comme une terre sèche et brûlée par l'ardeur du soleil attend et réclame, en la manière dont elle est capable, la pluie qui la doit rendre féconde. Il nous est donné pour remplir tous nos besoins, et il se livre dès à présent à tous nos usages. Nous étions dans les ténèbres, assis à l'ombre de la mort, plongés dans une profonde ignorance, il vient nous éclairer. Notre âme était percée de plaies, accablée d'infirmités, il vient y appliquer les remèdes convenables; enfin, la multitude de nos crimes avait formé un mur de séparation entre Dieu et nous, qui rompait tout commerce, nous n'avions nul accès auprès de sa majesté suprême, il vient faire notre paix et nous réconcilier comme médiateur et notre grand prêtre; sa crèche est la chaire du vrai docteur de l'Eglise, et l'autel sur lequel il s'offre avec nous et nous avec lui.

C'est sous l'idée de maître que l'Eglise nous le représente dans son humble naissance; maître aussi doux et bénin qu'il était sévère et peu accessible aux Juifs. Il ne les instruisait que par le ministère d'un ange, et ne leur signifiait ses volontés que parmi les éclairs et les tourbillons de feu: ce qui les pénétrait d'épouvante. Il vient nous enseigner en personne, il veut bien éclipser sa majesté, éloigner tout cet appareil de terreur, et paraître sous la forme d'un enfant, de la douceur même: *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri erudiens nos*. Il est vrai que l'on n'entend que des cris enfantins; mais qu'ils sont éloquentes, et que ce langage est intelligible à ceux qui ont reçu ces oreilles du cœur dont il parle dans l'Evangile!

Tous les membres de son petit corps sont, dit saint Bernard, comme autant de bouches éloquentes qui nous font des leçons de la dernière importance, qui nous prêchent l'amour de la pauvreté, la mortification des sens, la charité, l'abandon à la Providence, mais entre autres la douceur et l'humilité de cœur. Oh! que nous serons savants si nous la comprenons bien et la réduisons en pratique! Son exemple nous dit aussi clairement que feront un jour ses prédications,

qu'il faut cacher aux yeux des hommes et aux siens propres tout ce qui peut nous relever et nous attirer de la considération. Il est Fils de Dieu, et veut passer pour fils d'un vil artisan; en lui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse; il les cache sous le voile de l'enfance. Quoiqu'il dispose des empires et des couronnes, et que les rois soient trop honorés du titre de ses esclaves, il ne naît à Bethléem que parce qu'il a voulu obéir à l'édit de l'empereur Auguste; il s'humilie encore plus intérieurement sous la puissante main de son Père, et met sa gloire à lui protester qu'il est son serviteur, le fils de sa servante, un ver non pas un homme, et l'opprobre du peuple.

Seconde considération.

Le genre humain était un grand malade couché par terre, dont la guérison était désespérée: un grand médecin est descendu du ciel pour y travailler, et ce médecin n'est autre que le petit enfant que Marie vient de mettre au monde; il est ce pieux Samaritain qui trouve ce voyageur de la parabole, percé de plaies et prêt à expirer. Sa sagesse, qui est son art divin, lui inspire de se faire petit, et cet humble état devient le remède efficace de tous nos maux; nos différentes passions sont autant de fièvres malignes et de charbons de peste; l'enfance du Sauveur les guérit toutes: imaginez quelque maladie spirituelle que vous voudrez, elle cédera sans peine à la vertu de ce divin médicament. Oui, quelque ravage que le péché ait fait en votre âme, quelque faiblesse, quelque langueur, quelque impuissance que vous éprouviez pour le bien, méditez souvent Jésus enfant, et vous sortirez de votre faiblesse; votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle, et vous reprendrez une nouvelle vigueur; oui, pécheurs, quelqu'envieillies, quelqu'incurables que soient vos plaies, approchez-vous de Jésus-Christ avec la même foi que l'hémorroïsse; croyez fermement que si vous pouvez aborder sa crèche, si vous touchez seulement la paille sur laquelle il est couché, ou les langes dont il est enveloppé, la vertu qui en sort arrêtera infailliblement le débordement de votre concupiscence, source de toutes vos maladies.

Tout ce qu'il vous demande, est que vous reconnaissiez sincèrement votre maladie, que vous fassiez un aveu ingénu qu'il n'y a rien de sain en votre chair, et que le bien n'habite pas en vous; autrement il vous dirait, ainsi qu'il fit aux pharisiens, que les sains n'ont pas besoin de médecins, mais seulement les malades. En second lieu, n'aimez pas vos maladies; car, combien de malades spirituels, semblables à saint Augustin, dans le temps de ses désordres, seraient fâchés d'obtenir une prompte guérison, et aiment mieux assouvir leur soif par la jouissance des voluptés charnelles que d'en être totalement exempts par l'infusion de la grâce. Ne repoussez pas la main de ce céleste opérateur, ne rejetez pas les remèdes qu'il vous présente, fermez les yeux à cette liqueur

noire qui vous fait soulever le cœur ; elle chassera le venin qui a pénétré vos moelles. Songez que pour adoucir votre répugnance et vaincre votre dégoût, votre adorable médecin a bu jusqu'à la lie de ce calice amer et horrible aux sens, et par là lui a ôté une partie de son amertume.

Enfin, aimez-le ; aurions-nous besoin d'être exhortés d'aimer un médecin qui, par sa science et une application infatigable, nous aurait retirés des portes de la mort ? C'est l'unique salaire qu'il exige de ses soins. Imiterons-nous ces frénétiques qui se ruent sur leur médecin et s'efforcent de le mettre en pièces ? Ce serait le comble de la folie et de l'ingratitude.

Troisième considération.

De tous les actes de religion, le sacrifice est le plus indispensable ; mais la révolte de notre premier père ayant rendu ses enfants irréguliers et indignes d'offrir à Dieu des hosties, nous étions comme obligés à l'impossible. Si Dieu agréait les sacrifices d'Abel, de Noé, d'Abraham, et s'il avait ordonné aux Juifs de lui en offrir, ce n'est que parce qu'ils étaient une figure et un gage de celui que son Fils bien-aimé lui devait offrir dans la plénitude des temps. Je vous établis prêtre, lui dit-il, selon l'ordre irrévocable de Melchisédech ; je vous ai engendré aujourd'hui. Son sacerdoce est fondé sur sa filiation divine, et par conséquent sur ses perfections infinies, il fallait que nous eussions un Pontife saint, innocent, sans tache, infiniment éloigné de la corruption du péché, plus élevé que les cieux, qui voulût bien se charger de notre réconciliation et apaiser la colère de son Père, non par le sang des taureaux et des génisses, incapables de purifier l'homme de ses souillures, mais par le sien propre.

Heureux le peuple chrétien d'avoir pour pontife, non Moïse et Aaron, hommes environnés d'infirmités et qui avaient besoin d'offrir des sacrifices pour leurs propres ignorances aussi bien que pour celles de tout le peuple, mais Jésus-Christ, le Fils du Père éternel, qui ne croit pas commettre une usurpation de se dire égal à lui, prêtre selon l'esprit, victime selon la chair. C'est en ce jour qu'il commence à exercer les fonctions de son sacerdoce. Sa première parole, en entrant au monde, est une parole de consécration et de sacrifice. Je viens, dit-il, me substituer en la place des victimes légales, incapables de satisfaire votre justice, me voici prêt à être égorgé pour réparer les outrages faits à votre majesté redoutable. Il nous était figuré en cet état, selon saint Bernard, par le grand prêtre Jésus, ou Josedeec, revêtu d'habillments sales. L'oblation des larmes qu'il a déjà répandues depuis qu'il est sorti du sein de sa mère, et des rigueurs de la saison qu'il a endurées, pourraient suffire, à raison de la dignité infinie de sa personne, pour ce grand ouvrage, si, selon son décret éternel et toutes les vues de sa sagesse, il n'était attaché à sa croix : son impatience de s'y voir cloué, pour le consommer, est extrême.

Allons donc avec confiance à notre divin Pontife, afin qu'il nous obtienne tous les secours nécessaires. Sa puissance et sa charité n'ont point de bornes ; mais souvenons-nous qu'il est le Pontife des biens à venir, que le propre effet de son sacerdoce est de nous séparer de la terre et d'élever nos cœurs au ciel, et que ce n'est que par le sacrifice des biens présents et de soi-même qu'on les mérite. Ne soyons pas esclaves des biens temporels, comme les Juifs, n'aspirons qu'aux éternels ; ayons pitié de l'aveuglement et de l'illusion des amateurs du monde, approuvons le choix de la pauvreté et du dénuement qu'a fait la Sagesse même incarnée, incapable de se tromper ; prions-la de nous sacrifier sur l'autel de sa crèche, d'y immoler nos cupidités et nos désirs déréglés pour les aises de la vie, unissons-nous à notre petit grand Prêtre, pour offrir ces hosties spirituelles ; car elles ne trouveront d'agrément aux yeux de son Père que par cette union.

ORAISON

Enseignez-nous, Maître adorable, qui ayant votre chaire dans le ciel, l'avez descendue dans l'étable de Bethléem, la science, la bonté, la discipline ; parlez au fond de mon cœur, sans quoi les maximes de votre Évangile, et les exemples si touchants d'humilité et de mépris de toutes les pompes du siècle, n'y feront nulle impression. Gravez-y ces leçons adorables par votre Esprit-Saint, et achevez de les guérir de leurs langueurs ; faites-nous surmonter la répugnance de la nature pour vos remèdes. O mon Dieu, des pécheurs dont les crimes ont mérité les supplices éternels, oseront-ils se plaindre de quelques légères piquûres : quelques douleurs passagères, diront-ils, vous êtes un médecin cruel, qui faites des incisions plus grandes qu'il n'est nécessaire ; n'aurons-nous pas confusion de murmurer de notre pauvreté, vous voyant naître dans une étable et couché sur du foin ; de ne pouvoir souffrir quelques mépris, tandis que vos sujets vous ferment leurs maisons, et que vous êtes obligé d'emprunter une retraite des bêtes. Nous reconnaissons qu'après avoir commencé et fini votre vie par les souffrances, nous avons une obligation indispensable de marcher dans cette voie jusqu'au bout, Faites-nous souffrir tout ce qui est nécessaire pour guérir les maladies que nous avons contractées par le péché, et, en qualité de grand Prêtre, égorguez en nous tout ce qui est contraire à votre vérité.

Pour le soir.

Première considération.

Ce n'est pas aux seuls pasteurs que les anges annoncent le sujet d'une grande joie, c'est à tout le peuple chrétien, et généralement à tous les hommes auxquels il est né aujourd'hui un Sauveur. Mais plusieurs, au lieu d'entrer dans des sentiments d'allégresse, n'en ont que de crainte ou de mépris ; les infidèles et ceux qui ne suivent que les lumières d'une raison aveugle sont choqués d'apprendre qu'un Dieu est né, et

né dans le sein de la misère; ceux qui n'ont qu'un cœur d'esclave, et se sentent chargés du poids de leurs crimes, tremblent à l'arrivée de leur maître et leur juge. La foi a de quoi confondre les premiers et rassurer les autres.

Il n'y a qu'à faire attention sur les principales circonstances de cette humble naissance pour y entrevoir des rayons de grandeur, et que c'est un Dieu qui s'humilie; car de même que les hommes dans les plus grands efforts qu'ils font pour se grossir aux yeux des autres, et leur en imposer par une vaine montre de puissance, sont toujours reconnus hommes, c'est-à-dire vraisnéants et vers de terre, le Fils de Dieu, au contraire, dans ses plus profonds anéantissements, laisse toujours échapper quelques brillants de sa gloire qui le trahissent en quelque sorte, et font juger que s'il veut bien en cacher l'éclat, il ne peut toutefois s'en dépouiller absolument.

Si les miracles rendent témoignage à la toute-puissance de Dieu, lequel seul peut changer les lois de la nature qu'il a établies, quel plus grand miracle qu'un accouchement sans douleur et sans rupture du sceau de la virginité de celle qui enfante, qu'un enfant de quelques heures qui est un homme parfait ?

Si ce prodige ne vous touche pas, parce qu'il ne frappe pas nos sens, ils le seront par la vue de ces légions d'anges qui viennent fondre en terre pour adorer leur nouveau roi, et qui forment tous ensemble un concert pour célébrer cette fête, qui est encore plus la nôtre que la leur. Eh ! quel monarque eut jamais une pareille cour, composée d'une multitude innombrable de princes et de princes du ciel.

Il ne fait pas moins éclater sa puissance sur la terre : la paix générale qui régnait alors était son ouvrage, ainsi que l'avaient prédit ses prophètes, aussi bien que ce dénombrement de tous les sujets de l'empire romain, ordonné en apparence par Auguste, mais véritable exécution du décret de celui qui seul sait le nombre des étoiles du firmament et même des grains de sable de la mer. Ce profond silence du milieu de la nuit, qu'il a choisi pour sa naissance marque la surprise de la nature à la vue de son auteur.

Les esprits charnels sont choqués de ne voir pour palais qu'une étable; cette crèche, ce foin, ce froid, ces cris, leur sont un scandale et une folie, au lieu qu'ils y devraient découvrir la vertu de Dieu et adorer l'artifice de sa sagesse et de son amour, qui ne déroge pas à sa puissance. C'est par là qu'il commence l'œuvre de notre rédemption, et à détruire l'empire de Satan; ses pleurs sont pour nous une source intarissable de joie; sa pauvreté, des richesses; son silence nous instruit; sa faiblesse nous fortifie; enfin, il ne se fait fils de l'homme que pour nous faire enfants de Dieu. Malheur à ceux pour qui le signe que donna l'ange aux pasteurs pour reconnaître leur Messie, qu'ils trouveraient un enfant pauvrement emmaillotté,

est un signe de contradiction ! Reconnaissons-le à ces mêmes marques. Il fallait qu'il parût ainsi pour désabuser les Juifs des idées terrestres d'un roi revêtu de l'éclat d'une puissance sensible, qui leur assujettirait tous leurs ennemis, et pour apprendre à tous les hommes que ce n'est que par le renoncement à eux-mêmes et le détachement des aises de la vie, qu'ils retrouveraient le chemin du ciel.

Seconde considération.

La charité du Sauveur n'est pas ici cachée et obscurcie comme sa puissance, elle y éclate de toutes parts. Tout y parle d'amour, tout y est fait et conduit par l'amour, tout y prêche et y respire l'amour. Le Père éternel en nous donnant son Fils unique ne nous marque-t-il pas qu'il nous aime en quelque manière plus que lui ? ce Fils adorable ne se livre-t-il pas tout entier à nos usages ? ne semble-t-il pas nous témoigner qu'il nous aime plus que son innocence, que sa gloire, que sa propre vie ? et pour le Saint-Esprit amour substantiel du Père et du Fils, n'est-ce pas lui qui a l'économie de tout ce mystère ? Jésus-Christ n'attend pas qu'il soit pleinement glorifié pour l'envoyer sur la terre, il vient apporter lui-même le feu dont il veut qu'elle soit embrasée. Considérez, si vous pouvez, sans l'aimer ce visage dont il a voilé la lumière qui vous aurait ébloui, ces yeux qu'il a désarmés de ces éclairs qui vous auraient fait trembler, ces mains qui ont fabriqué ce vaste univers, enveloppées de bandelettes, et si vous n'êtes plus froids que la glace et plus durs que le bronze, vous sentirez vos cœurs plus brûlants que l'airain qui coule des fontes. Il leur dit d'une voix très-intelligible : C'est pour vous guérir de la corruption qui vous est naturelle et vous mériter le goût des vrais biens que vous aviez perdus, que je nais dans cet état surprenant d'infirmité; je viens vous laver de vos crimes par l'effusion de tout mon sang; prenez-moi et rachetez-vous, je suis en votre disposition; je veux être votre caution, votre paiement, votre rançon, et faire l'échange de vos misères avec ma félicité. Ah ! pouvons-nous entendre ces paroles sans l'aimer, sans prononcer anathème contre ceux qui refusent de le faire, sans bénir mille et mille fois une naissance qui est toute pour nous.

Approchez - vous de cet aimable enfant, vous qui n'avez qu'un esprit servile, à moins qu'un embrassement ne vous effarouche et qu'un baiser ne vous imprime de la terreur. Sa petitesse toute volontaire n'est-elle pas capable de vous rassurer ? car, qu'y a-t-il de moins à craindre qu'un enfant, il n'a pas la main armée de foudres et de carreaux ; s'il avait dessein de vous perdre ou simplement de vous épouvanter, il viendrait dans un autre appareil, dénué de toutes les marques de son autorité suprême ; il vous envoie inyiter avec les bergers de lui venir rendre vos hommages et de recevoir les premières influences de ses grâces et les premiers effets de sa libéralité.

Troisième considération.

La joie est une suite naturelle de cette invitation amoureuse et de la paix qui est annoncée aux hommes chéris de Dieu. Nous ne sommes plus des étrangers qui sont hors de leur pays et de leur maison, mais ses domestiques, ou plutôt ses enfants bien-aimés. Les plus grands pécheurs peuvent retourner à lui comme l'enfant prodigue, assurés qu'ils seront reçus avec les mêmes caresses, la même effusion de joie, les mêmes entrailles de charité; il oubliera tous leurs excès et leur fera rendre leur première robe; il n'est pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver. Ne différons pas d'un seul moment l'ouvrage de notre conversion: l'étable de Bethléem est l'asile des pécheurs, et la crèche un vrai trône de grâce, d'où partira la sentence de notre absolution. Si la multitude de vos iniquités vous effraie, sachez que quand elles surpasseraient le nombre des cheveux de votre tête et qu'elles auraient imprimé votre âme d'une teinture plus forte que le vermillon, elle deviendra plus blanche que la neige: notre défiance le déshonore et est injurieuse à sa toute-puissance et à sa bonté qu'il se plaît à signaler en versant une surabondance de grâces où il y a eu une malheureuse abondance de péchés.

Jetons-nous aux pieds de ce divin enfant, le cœur pénétré d'horreur et de douleur à la vue de nos dérèglements; conjurons-le de les oublier et de nous accorder tous les secours nécessaires pour surmonter nos passions. Que n'obtiendrons-nous pas d'un Dieu si prodigue de lui-même, que ne nous donnera-t-il pas après s'être donné soi-même? Demandons-lui entre autres faveurs, celle d'entrer dans ses voies et d'exprimer en nous les caractères de son humble naissance.

ORAIISON

Seigneur, à qui irons-nous pour remplir nos besoins? n'êtes-vous pas ce Sauveur, ce docteur de justice que les prophètes ont prédit, ce législateur suprême qui venez graver en nos cœurs la loi d'amour, ce médecin tout-puissant qui vient guérir les maladies et les langueurs de nos âmes? Que l'état donc de petitesse, où vous voulez bien vous réduire, guérisse notre ambition et l'enflure de notre cœur; que la rigueur du froid que vous endurez nous fasse confusion de notre délicatesse; que l'excès de votre indigence enrichisse celle de nos âmes vides des vrais biens; que votre silence expie l'intempérance de nos langues, et que votre assujettissement nous fasse chérir la dépendance: nous rougissons d'avoir été jusqu'ici plus stupides que les animaux qui vous reconnaissent. Seigneur, puisque c'est pour nous uniquement que vous naissez, faites que nous l'éprouvions dès maintenant et que votre naissance nous fasse naître à une vie nouvelle, en nous dépouillant des inclinations du vieil homme

MEDITATION III.

SUR LE MYSTÈRE DE LA CIRCONCISION.

Pour le matin.

Première considération

Le Fils de Dieu ne s'est pas contenté de descendre à notre limon, par le mystère de son incarnation, pour nous élever au trône de sa gloire et établir un commerce admirable avec les enfants d'Adam, son amour ne s'arrête pas là; car, quoique revêtu de notre nature, il voit bien que sa sainteté, qui le sépare de tous les pécheurs, met toujours une différence infinie entre son état et le nôtre: il ne veut donc pas que cette différence se remarque, ne pouvant être pécheur, il le veut paraître et cet amour tyrannique (si l'on ose ainsi l'appeler), ne sera pas content, s'il ne le charge non-seulement de l'apparence, mais encore de l'ignominie et de la peine de nos péchés: c'est ce qu'il fait aujourd'hui en subissant la loi de la Circoncision qui était la marque du péché. Saint Bernard l'appelle la flétrissure d'un voleur: *Cauterium latronis*. Oh! que cet état est humiliant et indigne pour un Dieu; mais tout lui semble honorable pourvu qu'il nous soit expédient. O amour, ô bonté, ô charité excessive et prodigieuse, rien ne paraît messéant à sa grandeur lorsqu'il peut servir à notre salut; car, qu'y a-t-il de plus opposé à la sainteté que le péché; à la gloire, que la honte; à la félicité, que la douleur? Cependant Jésus-Christ l'unique source de la sainteté, de la gloire et de la béatitude, sacrifie aujourd'hui tout cela pour nos intérêts. Ainsi, nous avons en un sens plus d'obligation au Verbe fait péché, qu'au Verbe fait chair; en l'un il s'unit à une nature, laquelle quelque moins parfaite que l'angélique, est néanmoins faite à son image; dans l'autre il paraît souillé du péché qui a plus d'opposition à son innocence et sa pureté souveraine, que l'être au néant; s'il ne paraît qu'un pécheur particulier aux yeux des hommes, il est un pécheur universel aux yeux de son Père, revêtu des infamies et des abominations de toute la terre, comme le bouc émissaire sur la tête duquel les péchés de tout le peuple juif étaient mis tous les ans et qu'on chassait ensuite dans le désert comme un anathème et un objet de malédiction.

L'idée même d'un démoniaque, quoiqu'elle fasse frémir l'imagination est moins horrible; un homme peut être possédé du démon sans qu'il ait péché, la justice divine ne le poursuit pas toujours; mais il faudra que Jésus-Christ, quoiqu'impeccable, essuie tous les flots de cette justice irritée.

Seconde considération.

Quiconque recevait la circoncision, se trouvait par là engagé à accomplir toute la Loi mosaïque; Jésus circoncis le fera dans tout sa perfection. Il ne se contentera pas seulement de célébrer la Pâque figurative en donnant un agneau; mais il se donnera lui-même, comme le vrai agneau de Dieu, la vraie

pâque des chrétiens ; la circoncision qu'il reçoit en sa chair est le sceau de cette justice de la foi qu'il nous acquiert, les prémices sacrées de son sang qu'il offre à son Père, sont un gage de la rançon entière qu'il payera sur le Calvaire.

Ce n'est pas même tant un gage qu'un commencement de satisfaction, qui suffirait, s'il ne nous voulait marquer l'excès de son amour en versant du sang avec plus d'abondance, afin de nous procurer une rédemption surabondante : *Grandior debebatur amor victima.*

La circoncision peut être regardée comme la croix de son enfance. Les deux choses qui en font le mérite s'y trouvent, à savoir la douleur et l'ignominie ; la douleur qui punit le péché dans le corps, et la honte dans l'âme ; la douleur est la solde du péché, il se commet par la joie sensuelle que le pécheur goûte dans la puissance de la créature : il doit s'expier par des impressions alligeantes que l'âme reçoit par le ministère du corps ; l'humiliation y est encore plus essentielle, puisqu'elle est le remède naturel de l'orgueil, qui est la source de tout péché et qui les accompagne tous.

Il ne faut pas douter que la douleur de la circoncision n'ait été plus aiguë et plus sensible à Jésus-Christ qu'aux autres enfants, dont l'âme tout ensevelie dans les sens est presque aussi incapable de pâtir que d'agir, au lieu que celle du Sauveur n'était pas moins libre alors et par conséquent moins en état de souffrir que trente-quatre ans après, et que la juste composition de son tempérament lui faisait ressentir toutes les impressions de la douleur d'une manière très-vive et très-pénérante.

Cette douleur toutefois n'approche pas de la confusion qui y est jointe. La circoncision était le remède d'une maladie très-humiliante et donnait plutôt l'idée d'un pécheur qui avait besoin d'être sauvé, que d'un Dieu qui vient sauver les autres.

L'humiliation de la croix était moindre ; n'arrive-t-il pas tous les jours que l'innocence succombe sous l'effort de la calomnie, et combien dans tous les temps d'innocents suppliciés ! La circoncision était la propre marque du péché donnée de Dieu pour cet effet, n'étant pas un attentat, puisqu'il ne la reçoit que par le ministère des saints ; on avait quelque raison d'inférer que cet enfant était pécheur, et son Père prendra de là de lui occasion de le traiter comme tel et de le condamner à la mort.

Diverses circonstances relevèrent l'ignominie de la passion et firent conclure à un officier païen que celui qui venait d'expirer sur une croix était véritablement le Fils de Dieu. Son propre juge rendait témoignage à son innocence, et les créatures inanimées, comme le soleil par son obscurcissement et la terre par son tremblement, en rendirent un pareil en la manière dont elles étaient capables ; ici aucun miracle, aucune voix du ciel qui le déclara, et le saint des saints : on n'en-

tend que les cris, que la violence de la douleur lui arrache.

Mais ce qui lui en a causé une infiniment plus sensible a été de voir que les chrétiens rejetteraient également la douleur et l'humiliation, et prétendraient par un privilège qui ne lui a pas été accordé, ou plutôt auquel il a si généreusement renoncé, passer des joies de ce monde à celles de l'autre ; notre orgueil nous empêche de nous reconnaître pécheurs, et lors que nous sommes forcés de le faire, notre mollesse ne peut se résoudre à expier nos péchés par de dignes fruits de pénitence. Autant que nous avons de pente à rechercher tout ce qui peut contenter nos sens, autant avons-nous d'éloignement et d'horreur pour tout ce qui peut mortifier. Quoi ! Jésus-Christ l'innocence et la sainteté même prend sur soi le remède du péché, il fait aujourd'hui l'essai de ce calice plein de fiel et d'absinthe que son Père lui a préparé, dont il boira jusqu'à la lie à sa passion, et nous pécheurs, et pécheurs outre mesure, nous rejetons avec insolence cet antidote salutaire que nous devrions recevoir avec action de grâce, nous n'y voulons pas seulement tremper le bout des lèvres, quoiqu'il ait perdu par l'attouchement des siennes presque toute son amertume. Quoi donc ! lequel des deux du médecin ou du malade doit avaler la potion ordonnée pour purger les humeurs corrompues ?

Troisième considération.

Jésus-Christ s'est chargé du joug accablant de la Loi mosaïque, dont la circoncision faisait partie, pour nous en affranchir ; il y a substitué le baptême et la circoncision spirituelle, qui est de droit naturel et indispensable. Cette obligation ne vous est pas moins honorable qu'avantageuse, et si elle est pénible à la nature, ce n'est que parce qu'elle a laissé usurper un empire tyrannique à la concupiscence, car le joug de Jésus-Christ est doux et léger en soi.

Cette circoncision spirituelle, aussi nécessaire pour n'être pas retranché et exterminé du peuple de Dieu que la corporelle du judaïque, consiste uniquement dans la pureté du cœur, il est le siège de la pureté et de l'impureté ; nos mœurs ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant que l'amour qui le domine est régi ou déréglé ; c'est un retranchement absolu de tout ce qui flatte la cupidité, et un retranchement de tous les jours, parce qu'ayant à travailler sur une matière vivante, nous ne manquons jamais d'exercice, notre cœur est un champ d'une fécondité surprenante pour les méchantes choses, c'est une hydre malheureuse, dont il faut toujours couper les têtes avec le fer de la mortification. J'ai passé, dit le Sage, dans le champ du paresseux, et je l'ai trouvé tout couvert de ronces et d'orties, tout hérissé d'épines : voilà à quoi il faut s'attendre inmanquablement, si on vient à se relâcher ; c'est là notre tâche, notre lutte, notre exercice journalier ; il nous sera permis de nous reposer quand le corps de péché sera détruit, que la concupiscence sera éteinte, et que l'esprit de Dieu nous dira

de nous reposer de nos travaux, jusque-là il faut avoir le glaive de la circoncision à la main : on ne retranche pas l'orgueil par un seul acte d'humilité, l'avarice par une seule aumône, la sensualité par une seule abstinence ; faites état de recommencer tous les jours, et appliquez-vous-y avec autant de soin que si le travail devait finir dans quelques heures.

Ce sont vos cœurs qu'il faut circoncire : *Scindite corda vestra.* (Joel, II.) Là est la source de nos maladies spirituelles ; c'est où l'amour-propre s'est retranché comme dans son fort, et où le démon a planté ce méchant arbre, dont tous les fruits sont mauvais, et les productions impures ; il faut appliquer la coignée à la racine, extirper cet ennemi de toute justice, de là dépend le règlement de l'extérieur : *Muta cor et mutabitur opus.* Pharisien aveugle, disait le Sauveur du monde à ceux de cette secte hypocrite, purifiez avant toutes choses le dedans de la coupe, le dehors après sera bientôt net. Malheur à nous qui avons hérité des mœurs des pharisiens, et sommes infectés de leur levain ! Nous croyons avoir atteint le sommet de la perfection, pour avoir réformé quelque superfluité peu considérable, tandis que nous laissons vivre au fond du cœur une passion favorite, une avarice insatiable, une ambition démesurée : quelle illusion !

C'en serait aussi une autre très-dangereuse de négliger l'extérieur, et ne pas passer au retranchement de tout ce qui nourrit la cupidité. Ce serait un signe que nous n'aurions pas encore mis la main à l'œuvre : la circoncision de l'homme extérieur suit naturellement de celle de l'intérieur ; on n'exige pas que vous frappiez les yeux du public par un changement total de tout votre état, s'il n'a rien que de licite et dans l'ordre ; mais s'il est un obstacle au salut, si quelque liaison cause un scandale, ou est une occasion de chute, il n'y a pas alors à hésiter, vous êtes dans le cas où Jésus-Christ ordonne de s'arracher un œil et se couper un pied, si on ne veut être jeté dans les flammes de l'enfer ; c'est à cela qu'il faut consacrer vos mains, la grâce de Jésus-Christ vous pressera, si vous lui êtes fidèles, d'aller encore plus loin, et de retrancher les attaches les plus innocentes, quand elles peuvent dégénérer.

Il est vrai que cette circoncision quotidienne et universelle a quelque chose de bien fatigant et de bien sensible, puisqu'il faut couper au vif et se donner le coup de la mort à soi-même ; mais aussi elle renferme des avantages infinis, et nous donne beaucoup plus qu'elle ne nous ôte : le couteau n'égorge que le bœuf, ou la passion impure ; le cher Isaac, enfant de ris, ne perd pas la vie, la joie du cœur ne nous est pas enlevée ; n'acquérons-nous pas par son moyen la vraie liberté d'esprit ? Oh ! qui peut comprendre et exprimer les avantages de cette heureuse liberté, d'être affranchi de l'esclavage honteux de la cupidité, de n'être plus tyrannisé par des désirs contraires qui déchir

rent et disloquent une âme malheureuse qui s'y abandonne.

Ah ! qu'on respire agréablement lorsque l'esprit n'est plus agité par un flux et reflux de soins, et le cœur occupé de mille affections frivoles, et qu'on ne rampe plus sur la terre par la bassesse de ses inclinations ! Comptez-vous pour rien d'être à Dieu sans partage, d'avoir droit au royaume des cieux promis aux pauvres d'esprit, d'en goûter par avance les délices ineffables, par la vivacité de son espérance et la possession de cette paix de Jésus-Christ qui surpasse tout sentiment, de pouvoir de temps en temps, malgré le poids incommode de cette maison de boue, s'élever dans la plus haute région de l'âme pour y contempler la vérité et jouir de ses chastes embrassements. Armons-nous de ces paroles, comme d'un glaive spirituel pour circoncire en nous toutes les productions impures de l'amour-propre, surtout de l'orgueil, autrement (ce qui est horrible à penser) elle sera un glaive de malédiction pour séparer à jamais une âme pécheresse de son Dieu.

ORAISON.

J'adore, ô Jésus, les prémices sacrées de votre sang précieux que vous voulez répandre en ce jour, comme un gage infailible de celui que vous verserez sur le Calvaire pour laver mon âme de ses souillures.

Vous vous soumettez donc à la loi pour m'en racheter, en vous rendant vous-même malédiction pour moi ; vous consentez d'être traité comme si vous étiez le péché même, vous qui ne le connaissez pas, et êtes incapable de le commettre, afin que je devienne juste en vous de la justice de Dieu ; mais elle ne me sera pas imputée, si, par une fidèle coopération à votre grâce, je ne travaille à réprimer tous les instincts du vieil homme ; j'en sens quelque désir, mais sans vous tous nos projets et nos desseins sont inefficaces ; quelque résolution que j'aie formée de combattre cet homme de péché qui est en moi, lorsqu'il en faut venir à l'exécution, je me réconcilie honteusement avec lui, et j'éprouve, à mon grand dommage, que nul ne hait sa propre chair. Oh ! qu'il est difficile de se faire une violence continuelle quand on s'aime ! Je prends quelquefois ce glaive spirituel pour me circoncire ; mais quand il faut entamer le vif, il me tombe aussitôt des mains : malheureux que je suis de m'aimer d'une manière si déréglée qu'elle me procure la mort ! Je m'aime pour quelques moments, et je me perds pour l'éternité. Seigneur, je ne sais pas l'art de me servir de grand instrument de vos merveilles, servez-vous-en vous-même pour me percer le cœur, et que cette heureuse blessure soit si profonde qu'il n'en puisse jamais être guéri, et alors il le sera parfaitement.

Quand viendra le temps, ô vrai Josué, que se fera cette seconde circoncision, non par la plaie douloureuse d'un couteau de pierre, mais par l'opération efficace et l'infusion béatifiante de votre esprit, qui transformera ce

corps vil et abject pour le rendre conforme au vôtre glorieux

Pour le soir.

Première considération.¹

Les humiliations de ce mystère sont relevées par l'imposition du nom de Jésus, nom auguste et adorable, qui renferme, selon saint Bernard, la signification de tous les autres noms dont les prophètes avaient prédit qu'il serait appelé, tels que l'*admirable*, le *conseiller*, l'*Emmanuel*, le *fort*, le *père du siècle futur*, le prince de la paix; il s'est appelé lui-même le bon pasteur, la vie, la voix, la vérité.

En effet, n'est-ce pas comme Sauveur (ce que signifie le terme de *Jésus*) qu'il est le plus admirable par les merveilleux changements qu'il opère dans les cœurs, et l'empire également puissant et aimable qu'il s'est acquis sur les volontés des hommes? C'est comme *Jésus*, qu'il est l'ange du grand conseil et le conseiller par excellence, n'enseignant que des choses utiles, ne donnant que des conseils de salut, nous apprenant à préférer la rigueur salutaire de la pénitence à la facilité mortelle de la voie large, et les verges de la vérité, notre amie, aux caresses perfides de la flatterie et de la Babylone du monde : *Dieu avec nous*, puisqu'il est descendu du trône de sa gloire pour converser parmi nous, et qu'il a fait ses délices de vivre avec les enfants des hommes.

Ce n'est pas moins un nom de force que de tendresse; autant qu'il est plein de charmes pour nous, esclaves rachetés, autant est-il terrible pour les puissances des ténèbres; sa grâce conduit le grand ouvrage de notre prédestination, avec autant de force que de suavité; n'est-il pas comme *Jésus* le père du siècle à venir et le pontife des biens invisibles, nous faisant fouler aux pieds les choses présentes, pour n'aspirer qu'aux éternelles; le prince de la paix, en nous réconciliant avec son Père que notre révolte avait rendus ses ennemis? car ne commence-t-il pas, dès aujourd'hui, à traiter de cette importante affaire, qui l'avait fait descendre du ciel, et de faire l'office de médiateur, par l'effusion de quelques gouttes de son sang qui seront suivies du déluge qu'il versera sur la croix, qui inondera heureusement la terre souillée de crimes? Il nous a encore réconciliés avec nous-mêmes, dont les parties qui nous composent étaient divisées, et les uns et les autres, en inspirant l'esprit de détachement des biens présents et de la gloire mondaine; n'est-ce pas comme *Jésus* qu'il est venu chercher la brebis égarée, qui n'est autre que le genre humain, qu'il est la voie qui conduit à la vraie terre promise? Enfin, est-il un autre nom sous le ciel, par la vertu duquel nous puissions nous promettre le salut? O énergie et vertu admirable du nom de *Jésus*, qui contient en abrégé toute la religion chrétienne, et fait seul une prière parfaite! Qu'à sa prononciation donc tout genou fléchisse, soit dans le ciel, soit sur la terre ou aux enfers; adorez-le par les plus profonds hommages, anges fortunés qui environnez

son trône sublime, tout étincelant de clarté; il n'a pas moins de majesté à vos yeux que sur le mont Sinaï et dans le ciel, et vous êtes obligés de les voiler de vos ailes, pour n'être pas éblouis par l'éclat de sa gloire. Et vous, anges réprouvés, liés par une chaîne invisible de ténèbres, reconnaissez qu'il est le saint de Dieu, Dieu lui-même qui vient détruire votre empire; tremblez devant votre juge, ou plutôt fuyez sa présence et précipitez-vous dans vos abîmes. Nous à la nature desquels il s'est uni pour la racheter plutôt qu'à celle des anges, et pour l'amour desquels il s'est fait hostie expiatoire, lui refuserons-nous nos adorations et tout l'amour de notre cœur?

Seconde considération.

Jésus-Christ a parfaitement rempli la signification de son nom; il n'y a pas un moment de sa vie qu'il n'ait consacré au grand ouvrage de notre salut; il ne l'a pas perdu un seul instant de vue : prières, veilles, larmes, travaux, humiliations, traitements injurieux de la part de ceux pour qui il n'avait que des pensées de paix et des entrailles de charité, mort également cruelle et ignominieuse; si comme Verbe, il n'a rapport qu'à son Père, comme Verbe fait chair, comme Homme-Dieu, il est un pur rapport vers nous, il ne s'est ainsi avili et dégradé, fait péché que pour effacer nos iniquités et nous rétablir éminemment dans tous les droits de l'adoption divine, dont nous étions déchus, et, présentement qu'il jouit du fruit de ses combats, et qu'il se voit élevé à ce comble de joie, et inondé de ce torrent de délices auxquelles il avait renoncé si généreusement pour se rendre passible et mortel, il ne cesse d'intercéder pour nous auprès de son divin Père, et lui présenter le sang de sa victime, qui crie bien plus favorablement et plus avantageusement que celui d'Abel. Oh! que n'obtiendrons-nous pas par l'entremise d'un tel rédempteur et par la vertu d'un nom qui enferme tant de merveilles! Invoquons-le avec foi, il est une source inépuisable de bénédictions spirituelles; oh! quels trésors de grâces y sont contenus; quel fonds de consolation pour les pécheurs convertis, et encore plus pour les âmes qui ont toujours été fidèles! quelle force, quel remède dans toutes les peines de l'esprit, les sécheresses et les aridités!

Réjouis-toi, mon âme, prends confiance; tu trouves dans ce nom adorable un baume exquis, qui guérit toutes tes plaies, une manne délicate qui t'engraisse; es-tu plongée dans la tristesse et l'ennui, troublée par le souvenir de tes crimes, rappelle celui de *Jésus*; c'est comme une parole d'enchantement qui charme ta peine et fait évanouir ta tristesse; c'est du miel dans ma bouche, un son harmonieux à mon oreille, une joie inexplicable dans mon cœur. Oh! que tout est fade et insipide, s'il n'est assaisonné de cet aimable nom de *Jésus*; enfin rien n'est plus propre à réprimer les saillies de l'humeur, l'impétuosité de la colère, à dissiper l'enflure de l'orgueil, à guérir l'envie, arrêter la dissolution de l'intempérance, inspirer des pensées chastes, calmer l'émotion

des passions effrénées, et rétablir le calme où régnait l'orage. Faites-en l'expérience; rendez-vous ce nom sacré familier, servez-vous-en comme d'un bouclier pour éteindre tous les traits enflammés du malin; lorsque le dragon s'élance sur vous pour vous dévorer, criez avec le prophète : *Deus, in nomine tuo saluum me fac.* (Psal. LIII.) Il s'est engagé à nous accorder tout ce que nous demanderons en son nom, et il est fidèle en ses promesses; sa magnificence va même au delà de nos vœux. Ce serait une présomption téméraire de nous flatter d'obtenir ces divers avantages, si nous ne nous efforcions de remplir la signification du nom de *chrétien*, avec la même fidélité qu'il a rempli celui de *Sauveur*. Il n'est le Sauveur que de ceux qui lui obéissent, et non pas de sujets révoltés, qui ne veulent pas qu'il règne sur eux, ou, se glorifiant de l'avoir pour roi, n'en sont pas plus fidèles à suivre ses lois, se contentant de lui dire : *Seigneur, Seigneur*. Il est venu se former un peuple choisi, saint et fervent dans les bonnes œuvres; c'est ce peuple dont l'archange saint Gabriel entend parler lorsqu'il dit : *Ipse saluum faciet populum suum a peccatis eorum.* (Matth., I.) Car, pour ceux qui refusent de marcher sur ses traces et d'entrer dans ses voies, mais marchent selon les désirs dépravés de leur cœur, faisant la volonté de leur chair comme des païens, ah ! il a protesté il y a longtemps qu'ils ne sont pas son peuple, il les méprise et les rejette comme indignes de cet honneur, et s'ils ne se hâtent de se convertir, et qu'ils meurent dans l'impénitence, ils deviendront ce peuple maudit et réprouvé, l'objet de ses vengeances et d'une fureur implacable : *Populus cui iratus est Dominus in sempiternum.* (Malach., I.) Y peut-on penser sans frémir ? Jésus-Christ est le Sauveur de tous les hommes ; à la vérité son sang est plus que suffisant pour le rachat de dix mille mondes, mais il ne sauvera effectivement que son corps, il n'y aura que lui d'associé à sa gloire : *Ipse salvator corporis sui*. Or, ne vous croyez pas sauvés, parce que vous êtes enfants de l'Eglise, qui est son corps mystique ; deux choses concourent pour posséder cette anguste qualité : la communion extérieure des membres de l'Eglise, qui enferme la participation aux mêmes sacrements, et le lien intérieur de la charité ou du Saint-Esprit, qui nous rend membres vivants de ce divin corps ; or, si vous n'avez ce dernier lien, vous n'êtes pas proprement du corps du Sauveur, vous n'appartenez à l'Eglise que d'une manière équivoque et très-imparfaite, comme un membre perclus qui ne tire point de nourriture du reste du corps, et ne reçoit aucune influence ni direction du chef, vous n'êtes dans son corps que pour l'affliger, le charger et le déshonorer. Que vous sert-il d'avoir un nom de vie, si vous êtes morts aux yeux de Dieu ? *Nomen habes quod vivas et mortuus es*. Les anges ont la même horreur de vous que vous en avez d'un cadavre infect, et ils vous chasseront un jour du temple immortel avec les schismatiques et les idolâtres.

Travaillez donc à recouvrer la charité, si

vous l'avez perdue ; c'est sur les ruines de la cupidité que s'élève son édifice ; il faut se dépouiller du vieil homme avant que de se revêtir du nouveau ; faites servir d'armes et d'instruments pour la justice tout ce qui a servi en vous à l'iniquité, et, comme un tel changement surpasse vos forces, et ne peut être que l'effet de la droite du Très-Haut, qui ne communique aux hommes ses grâces que par Jésus-Christ, invoquez-le avec foi, avec instance et persévérance, réclamez humblement son secours tout-puissant, et vous éprouverez la certitude de cette promesse, que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé ; mais si vous prétendez vous sauver sans qu'il vous en coûte rien, sans vous faire la moindre violence, si bien loin de vous appliquer à ruiner et détruire en vous l'empire des sens, vous ne travaillez qu'à le fortifier et ne songez qu'à jouir de la vie présente, vous êtes infiniment éloignés de vos prétentions : *Longe a peccatoribus salus.* (Psal. CXVIII.) Celui qui vous a créés sans vous ne vous sauvera pas sans vous.

ORAISON.

Je m'innis, ô Jésus, à toutes les créatures intelligentes pour bénir et glorifier votre saint nom. Oh ! que vous en avez dignement rempli la signification. Que de courses, de sueurs, de veilles, de fatigues, d'opprobres ! Il ne vous en a rien moins coûté que l'effusion de tout votre sang : je devrais m'enquérir de confusion en voyant mon peu de fidélité à remplir le nom de chrétien, dont je suis honoré : c'est de votre miséricorde que je l'attends ; secondez mes faibles efforts.

Rien ne vous a coûté, rien ne vous a paru indigne, pourvu qu'il contribuât à notre salut ; et nous ne voyons pas vous sacrifier les moindres choses ! il n'y a pas un instant de votre vie divinement humaine qui n'ait été employé à votre œuvre et consacré à nos usages, et à peine avons-nous jusqu'ici donné à cette principale, ou plutôt unique affaire, les sérieux moments ! au lieu de la vie tranquille et heureuse que vous pouviez mener sur terre, vous en avez choisi une qui n'a été qu'une longue carrière de travaux, un tissu de croix, d'humiliations et de souffrances, et nous ne cherchons que la distinction, que les douceurs et les commodités de la vie, nous voudrions passer des joies de ce monde à celles de l'autre, ou plutôt nous faire ici-bas un paradis terrestre et une béatitude charnelle !

Seigneur, qui vous êtes dépouillé de toutes vos grandeurs et vos richesses pour nous en faire part, daignez par votre miséricorde achever l'ouvrage de notre salut, que vous avez commencé si miraculeusement ; détruisez pour l'honneur de votre grâce tout ce qui s'oppose en nous au règne de votre amour. Le salut qu'on fonde sur les hommes est vain, nous ne l'attendons que de votre bonté, faites-nous entrer efficacement et persévérer dans vos voies.

MEDITATION IV.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE.

Pour le matin.

première considération

C'est sous l'idée et l'image de roi et de conquérant que les prophètes avaient le plus souvent représenté le Messie qu'ils faisaient espérer aux hommes; l'ange député pour annoncer sa conception à Marie, lui dit que le Seigneur Dieu donnerait à l'Enfant miraculeux qui sortirait de ses flancs le trône de David son père, qu'il régnerait dans la maison de Jacob, et que son règne n'aurait point de fin; et voici qu'en ce jour les mages partis du fond de l'Orient, à la faveur d'une nouvelle étoile, le cherchent sous cette qualité dans Jérusalem même, où ils ne pouvaient ignorer qu'Hérode ne fût le roi de la Judée. Ah! c'est que jamais homme mortel ne fut roi à tant de titres, et n'eut des caractères si singuliers de souveraineté: il est le seul qui ait la qualité de roi avant sa naissance, et qui la conserve après sa mort. Le ciel le reconnaît pour son maître par des marques éclatantes de joie avant sa naissance, et de deuil après sa mort; un nouvel astre est allumé dans le ciel, pour annoncer la première, et le soleil s'éclipse pour n'être pas témoin de l'autre; il y a eu des rois qui ont été prédits, tels que Cyrus qui le fut par le prophète Isaïe, deux cents ans avant que de paraître au monde, mais quel est le roi qui ait prédit la sienne plusieurs siècles auparavant, comme a fait Jésus-Christ, par la bouche du même prophète et de la plupart des autres? Un roi ne peut davantage signaler la gloire de son règne qu'en se rendant autant aimable à ses sujets que terrible à ses ennemis, gagnant l'affection des premiers, et confondant tous les projets des autres, et les faisant tourner à leur ruine: c'est ce qui paraît avec éclat dans ce mystère où Jésus-Christ se fait rendre les hommages des mages, et payer en leurs personnes un tribut d'amour à toute la gentilité, et en imprimant de la terreur à Hérode et à toute sa profane cour.

Seconde considération.

Cette parole que Jésus-Christ dit aux Juifs en la synagogue de Capharnaüm, que nul ne peut venir à lui, si son Père ne l'attire, se vérifie divinement dans les mages, qui quittent leur pays pour chercher le nouveau roi dont l'étoile leur indiquait la naissance; et comme le Fils fait par indivis tout ce que fait le Père, c'est lui qui les attire de sa crèche par la vertu de sa grâce, le grand instrument de ses merveilles.

Admirez d'abord dans cette vocation la variété des formes, dont elle se plaît à se revêtir, pour s'insinuer dans les cœurs d'une manière proportionnée à leur disposition. Dieu avait accoutumé de traiter avec les Juifs par le ministère des anges; c'est pour-

quoi il en envoie un aux pasteurs pour leur annoncer la venue de leur Sauveur; les mages étaient forts versés dans l'astrologie, ils faisaient toute leur étude du cours et du mouvement des astres, et il en fait paraître un nouveau dans le ciel, mais il y joint en même temps une lumière intérieure, qui leur donne l'intelligence de ce phénomène.

La force et l'efficacité de la grâce paraît encore plus visiblement dans la prompte obéissance qu'ils rendent à la voix du ciel; leur foi, aussi ferme et courageuse que celle d'Abraham, n'hésite pas: leur obéissance égale celle de ce grand patriarche, ils quittent comme lui leurs pays, leurs biens, leur famille, et, ce qui est de plus considérable, leur royaume, pour venir dans un pays éloigné et inconnu. Les incommodités d'un long voyage ne les détournent pas de cette entreprise, non plus que les railleries auxquelles ils s'exposaient; car combien de gens traitèrent ce dessein d'imagination et de folie? quelle conséquence de l'apparition d'une étoile à la naissance d'un roi des Juifs? et quelle nécessité de l'adorer? Ils font plus, ils hasardent leur propre vie en demandant des nouvelles de ce nouveau roi à un tyran tel qu'Hérode, dominé par une cruelle politique, qui n'était monté sur le trône que par une suite de crimes; ils remettent à Dieu la conservation de leur vie, ils ne songent qu'à lui marquer leur soumission et leur dévouement, trop heureux de lui en faire un sacrifice.

Oh! que cet exemple a peu d'imitateurs! que leur conduite confond notre lâcheté et nos infidélités à la grâce! combien d'inspirations secrètes, de mouvements intérieurs et pressants de chercher Jésus-Christ! et nous demeurons immobiles, ensevelis dans notre paresse. Dieu nous parle tous les jours en tant de diverses manières pour nous obliger à nous convertir: une lecture sainte, une prédication touchante, l'exhortation d'un directeur éclairé, une maladie, la mort d'un parent ou d'un ami, une disgrâce, les bons exemples qui frappent nos yeux, sont autant d'étoiles et de voix qui nous avertissent de chercher le Seigneur, tandis qu'il en est temps; il y joint des touches intérieures, des amertumes salutaires capables de vous dégoûter du monde; il vous fait sentir combien il est doux, et vous résistez toujours à son divin Esprit, vous lui fermez vos cœurs, ou ne vous défendez de ces sollicitations amoureuses qu'en promettant que vous changerez de vie, sans qu'on voie aucun effet de ces résolutions imaginaires. Ne méprisez pas plus longtemps les richesses de la longue patience de Dieu, de peur de vous amasser un trésor de colère.

Troisième considération.

Jésus-Christ commence à manifester dès aujourd'hui cette vérité également terrible et consolante, qu'il est venu pour la ruine et la résurrection de plusieurs, et pour être en butte à la contradiction des hommes; il

faut être ou pour ou contre, l'avoir pour ami ou pour ennemi, ceux qui n'y trouvent pas la vie y rencontrent la mort, et seront brisés par cette même pierre qui soutient, porte et unit les bons.

Cette différence effroyable ne vient pas de lui, il ne punit qu'à regret, et lorsqu'il y est forcé par les excès des hommes, elle vient uniquement de la différente disposition de leur cœur. Ceux qui aiment et font le bien comme les mages viennent à la lumière, ils s'en approchent et ne sont pas confondus, mais ceux qui la haïssent, parce qu'ils se plaisent aux œuvres des ténèbres ne cherchent qu'à l'éteindre et l'étouffer; c'est ce que veut faire Hérode, ce tyran asservi à son ambition, qui appréhende que la nouvelle étoile, qui annonce la venue d'un nouveau roi, ne soit une comète qui présage sa ruine, regarde cet enfant qui suce les mamelles de sa mère comme le plus redoutable de ses ennemis; son imagination, troublée par la crainte de perdre un bien qui lui est plus cher que sa vie, lui transforme un enfant qui ne fait que de naître en conquérant formidable, il se regarde déjà comme trahi par les siens, comme dans les fers, comme sur un échafaud, il conclut sa mort et ne cherche qu'un moyen sûr d'exécuter ce dessein sanguinaire; il croit l'avoir trouvé en feignant d'avoir celui de lui rendre ses hommages, dès qu'il aura su des mages le lieu où ils l'auront trouvé; c'est pour cela seul qu'il les épargne et qu'il suspend les effets de sa fureur, la politique, dans laquelle il excellait, lui persuade qu'il se tirera plus aisément d'embarras par cette voie: Dieu s'en joue et s'en sert pour garantir les mages de la mort.

Oh! si le berceau d'un enfant qui ne vient que pour sauver les hommes imprime tant de terreur aux impies, que sera-ce de son tribunal lorsqu'il viendra dans l'éclat de sa majesté et la compagnie des anges se faire raison de ses ennemis en qualité de juge, et commandera qu'on égorge en sa présence ceux qui ne l'ont pas voulu avoir pour roi?

ORAIISON.

Je vous adore, ô Jésus, comme le roi et le souverain Seigneur de toutes les créatures. Vous ne veniez régner que sur les cœurs, et toute autre royauté était indigne de vous, faites que je mette toute ma joie et ma gloire à vous être assujéti de la sorte? C'est vraiment régner que de vous servir; inspirez-moi de l'horreur du dérèglement de ceux qui aiment mieux vivre sous la tyrannie de leurs passions et de Satan que sous votre aimable empire, vous les régiez avec une verge de fer et les briserez dans votre colère, comme le vase du potier; vous ferez avorter leurs desseins et les ferez servir à vos fins; car il n'est point de conseil, de finesse, de prudence non plus que de force, qui puisse prévaloir contre vous. Je déteste cette sagesse terrestre, animale et diabolique, et n'en veux point connaître d'autre que celle

qui vient de vous, inspirez-la moi: en vain le ciel et la terre me parleront, si vous n'y joignez l'impression intérieure de votre esprit, et ne parlez efficacement à mon cœur; faites qu'il vous cherche et vous cherche sans cesse à la lumière de la foi; donnez-m'en une aussi courageuse que celle des mages, qui n'ont pas craint de vous confesser devant un tyran aussi rusé que cruel.

Pour le soir.

Première considération.

Le pouvoir souverain de Jésus-Christ paraît encore dans le témoignage qu'il se fait rendre par les docteurs de la Loi, et les chefs des familles sacerdotales asservis aux passions d'Hérode. Ils lui prêtent leurs lumières pour lui découvrir le lieu de la naissance de leur vrai roi, dont ils ne pouvaient douter qu'il n'eût juré la perte; ils imitèrent de plus les hérétiques, qui tronquent les passages de l'Écriture et suppriment ce qui détruirait leur erreur, car ils se contentèrent d'alléguer à Hérode une partie du passage du prophète Michée, qui marquait que le Messie prendrait naissance en Bethléem, mais ils n'ajoutent pas ce qui suit: *Et egressus ejus a diebus æternitatis (Mich., V)*, qu'il venait du ciel, et qu'il était engendré dans le sein du Père éternel, ce qui eût détourné le tyran de sa résolution barbare, n'y ayant pas moins d'extravagance que de cruauté de vouloir arracher la vie à celui qui l'a de toute éternité. Oh! que la science est un instrument fatal pour le salut, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'une piété solide et d'une profonde humilité!

Mais quand ils n'auraient pas trahi leur conscience en révélant ce mystère à un étranger, et un profane tel qu'Hérode, sont-ils excusables de n'avoir eu aucun empressement de chercher leur nouveau roi? Cette découverte ne devait-elle pas les transporter de joie, et devaient-ils se laisser prévenir par des gentils? semblables, selon la comparaison de saint Augustin, à ces pierres posées le long des grands chemins pour marquer aux voyageurs la route qu'ils doivent tenir, et ne changeant pas de situation, ou à ces ouvriers qui aidèrent Noé à fabriquer l'arche, qui le sauva du déluge avec sa famille, et n'y entrèrent point, mais furent abîmés dans les eaux avec le reste des hommes qui étaient alors sur la terre.

Hérode, qui feint d'avoir dessein d'adorer le Messie à son tour, est l'image des indignes communians: ils semblent vouloir le chercher pour lui rendre les plus profonds hommages, et ils n'ont d'autre dessein que de l'étouffer autant qu'il est en eux; ceux qui sont dans cette disposition criminelle ont au dedans d'eux un tyran plus cruel et plus ennemi du règne de Jésus-Christ qu'Hérode: c'est cet homicide dès le commencement qui les envoie à la table de l'Agneau.

Ce n'est pas seulement par des communions sacrilèges qu'on lui donne le coup de la mort, c'est par tout ce qui est une occasion de chute et de scandale aux plus petits

de ceux qui croient en lui, ou leur donne le coup de la mort, par des maximes corrompues, qu'on s'efforce de leur persuader, ou par de mauvais exemples, encore plus pernicieux. En user ainsi, c'est surpasser la barbarie de Pharaon, qui faisait jeter les enfants des Hébreux dans le Nil dès qu'ils étaient nés, ou de ces peuples ennemis du peuple de Dieu, qui les écrasaient impitoyablement contre terre. Il serait plus expédient aux auteurs de ces scandales d'être jetés dans la mer, une meule de moulin au cou.

Seconde considération.

Il était de l'ordre de la Sagesse divine que les mages, après avoir vu l'étoile en leur pays, fussent instruits par la voix extérieure de la Synagogue, figure de l'Eglise, du lieu de la naissance du Sauveur. Dès que l'étoile les eut conduits en Judée, Dieu voulut qu'ils se réduisissent aux voies ordinaires, et nous donner par là cet enseignement important, que toutes les lumières, les instincts, les révélations particulières doivent être soumises à l'Eglise, qui en juge par les règles qu'il lui a laissées, et qu'il n'est jamais permis de se soustraire à son jugement, sous le vain prétexte que ses pasteurs ne sont pas versés dans les voies intérieures : ils sont assis sur la chaire de Moïse, cela suffit, tout s'y doit régler par l'analogie de la foi, autrement que d'illusions pour ceux qui refusent d'y déférer, car Satan se transforme souvent en ange de lumière, et il est le roi de tous les orgueilleux.

Les mages ne furent pas plutôt sortis de Jérusalem, que l'étoile leur parut de nouveau et les remplit d'une extrême joie, c'est ainsi que la consolation donnée, ôtée, rendue de nouveau aux justes, leur devient plus chère : ils connaissent mieux alors le prix de ce qu'ils avaient perdu. Tel est l'état et la condition des serviteurs de Dieu sur la terre ; ce n'est qu'une vicissitude de joie et de tristesse, de trouble et de paix, de stérilité et d'abondance ; c'est une dispensation de la sagesse et de la bonté du Seigneur. Comme notre plus grande plaie est la vaine confiance en nos forces, nous comprenons sensiblement par ces épreuves humiliantes, que le bien n'habite pas en nous, et que notre cœur sera toujours comme une terre sans eau, si Dieu n'y répand ses rosées ; quand il la dilate, par une ferveur sensible, qui nous fait goûter combien il est doux, usons-en pour avancer à grands pas dans la voie de la perfection ; nous sommes alors comme portés sur ses ailes ; lors qu'il semble se retirer, et qu'il nous prive de ce sentiment, c'est pour éprouver notre fidélité, ou punir notre tiédeur, et prévenir l'orgueil qui s'élève si aisément lorsque nous voguons à pleines voiles. Rentrons en nous-mêmes, et examinons s'il n'y a pas quelque passion secrète, ou du moins quelque négligence, qui arrête les influences du Soleil de justice ; conjurons-le incessamment de nous rendre la joie qui naît de son salut, sans discontinuer de le

chercher durant la nuit, comme fait la sainte épouse : *Quasi vi per noctes quem diligit anima mea.* (Cant., III).

La joie des mages fut pleine et parfaite lors qu'ils eurent trouvé le trésor qu'ils cherchaient ; quelle dut cependant être leur surprise, car quoi de plus choquant ? selon les pensées humaines, que de trouver ce prétendu roi dans le sein de la misère, de ne lui voir qu'une chétive cabane pour tout palais, et la crèche des animaux pour berceau. Un esclave pourrait-il naître plus pauvrement ? Comment allier la puissance, la majesté, la sagesse d'un Dieu, avec la pauvreté, l'infirmité, la privation apparente de raison dans cet enfant ? Leur foi sait accorder toutes ces choses, ou plutôt n'y fait aucune attention, pénétrée que toutes les voies de Dieu sont saintes, admirables et dignes de lui ; que ce qu'ils voient est son œuvre par excellence, et que ce qui paraît faible et bas en lui est infiniment plus fort que tout ce que les hommes peuvent imaginer. Ils adorent par le prosternement de leurs corps, et encore plus par celui de leur âme anéantie toute la plénitude de la divinité, qui réside corporellement en cet enfant qui n'a que quelques jours, mais qui a fait les temps.

Apprenez de ces vrais sages, que nous devons considérer comme nos pères, et comme les premiers apôtres et fondateurs de l'Eglise tirée de la gentilité, à captiver notre entendement sous le joug de la foi ; à imposer silence à notre faible raison, à nos sens et à notre imagination, qui se révoltent contre ce qu'ils ne comprennent pas, pour les assujettir à une raison supérieure, qui est l'autorité d'un Dieu, qui nous a révélé ses mystères, et les a rendus trop croyables par ses miracles, et l'établissement de l'Eglise. Plus de vaines recherches après la publication de l'Evangile.

Troisième considération.

Les présents mystérieux que les mages font au saint enfant marquent qu'ils le regardent comme Dieu, comme homme et comme roi : l'encens est le symbole de la divinité ; l'or, le tribut qui se paye à la royauté ; et la myrrhe, destinée à la sepulture, nous apprend qu'ils le regardent comme mortel, tout immortel qu'il est.

C'est la munificence de Jésus-Christ, qu'il faut admirer dans celle des mages, car sans parler des dons surnaturels qu'ils ont reçus de lui, dons inestimables en comparaison desquels tout l'or du monde est moins que de la boue, seraient-ils en état de lui faire aujourd'hui des présents, s'il ne s'était rendu pauvre pour l'amour des hommes, et n'était venu faire l'échange de ses trésors avec notre indigence ? Elle est l'unique cause de la sienne, comme sa libéralité l'est de la nôtre.

Ce n'est pas assez qu'il ait été une fois libéral ou plutôt prodigue envers nous ; il faut qu'il le soit toujours, et qu'il continue ses profusions. Les rois de la terre, à force de donner, se trouvent souvent réduits à

l'impuissance de donner. Un pareil inconvénient n'est pas à craindre dans notre adorable monarque, qui ne peut jamais s'épuiser : nul n'est exclu de sa magnificence, les pauvres y participent, les premiers en la personne des pasteurs, ensuite les riches en celle des mages; il nous exhorte, il nous sollicite et nous presse tous de recourir à lui dans nos besoins, il les remplira pleinement; ne craignez pas d'épuiser cette source, vous taririez plutôt la mer, mais faites remonter ses eaux à leur source par une vive reconnaissance, et par les présents que vous lui ferez à votre tour, car il est défendu de se présenter devant sa majesté les mains vides.

Qu'offrez-vous donc pour reconnaître sa libéralité immense, que lui rendrez-vous pour tous les biens de nature et de grâce dont il vous a comblés ? Etant pleinement suffisant à lui-même, il n'a aucun besoin de nos biens, il les recevra néanmoins avec agrément en la personne des pauvres : il acceptera de ces derniers leur patience, leur humble soumission à la disposition de sa providence. Saint Paul nous exhorte à lui offrir nos corps comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux, mais le don du cœur est celui dont il est uniquement jaloux, et sans lequel il n'aurait que du mépris et du rebut pour tous les autres : *Fili, præbe mihi cor tuum*. Le lui refuserez-vous ?

Les mages, après avoir répandu le leur en sa présence, ne songèrent plus qu'à retourner en leur pays publier les merveilles de Dieu; ils furent avertis en songe de prendre une autre route que celle qu'ils avaient tenue pour venir à Bethléem et d'éviter de revoir Hérode.

Cet avertissement est plus pour nous que pour les mages, ils ne risquaient qu'une vie temporelle en repassant par la cour du tyran, et nous en risquons une éternelle en nous rengageant dans le commerce du monde. Est-ce estimer la grâce qu'on a reçue à Bethléem, où le Sauveur s'est fait connaître à nous d'une manière si intime, que de repasser par Jérusalem, qui n'est plus la cité fidèle, mais une prostituée, une vraie Babylone, ville de trouble et de confusion, où on conspire contre Jésus-Christ ? Fuyons, avec la vitesse d'un daim ou d'un oiseau échappé du filet, ce monde, plongé dans le mal, dont le démon est le prince, ce monde qui se fait un jeu d'égorger les âmes innocentes par ses maximes empoisonnées; craignons plus que la mort de renouer jamais avec lui; qu'il y ait un divorce éternel et une séparation immense, du moins de cœur et de sentiment, entre lui et nous; enfin retournons à notre céleste patrie par un chemin directement opposé à celui que nous avions suivi en voulant nous soustraire à l'empire du Créateur et nous faisant exiler dans cette terre maudite.

ORAISON.

Soyez néni et glorifié à jamais, ô Sauveur des hommes, de vous être manifesté

à eux dans ce jour digne d'éternelle mémoire, d'avoir appelé votre épouse des cavernes des lions, des tanières des léopards, de nous avoir fait passer des ténèbres et des superstitions brutales du paganisme à votre admirable lumière, d'avoir fait briller sur nos têtes l'étoile de la vérité, et de branches sauvages que nous étions propres seulement pour le feu, nous avoir entés sur l'olivier franc pour participer à sa sève. C'est pour la gloire de votre nom que vous avez fait tous ces miracles. Oh ! que vous avez signalé l'empire de votre grâce en triomphant ainsi de ces faux sages que vous avez rendus vraiment sages par l'esprit d'enfance et d'humilité que vous leur avez inspiré. Vous avez converti toutes les nations par la même grâce, et nous lui devons notre vocation au christianisme; mais hélas ! combien s'en faut-il que nous y ayons correspondu avec la même fidélité que ces heureux mages, qui nous désavoueront pour leur postérité spirituelle. Ils vous ont adoré par le plus profond anéantissement, lorsque, loin de trouver en vous des marques extérieures de ce que vous étiez, ils en découvraient de toutes contraires, et nous refusons de vous adorer de cette adoration que vous exigez de nous, l'amour du cœur, sans laquelle le prosternement du corps n'est qu'un signe vain et trompeur ! Après votre résurrection glorieuse, et ces miracles sans nombre que vous avez opérés dans l'établissement de votre Eglise, est-ce présentement un grand sacrifice que de croire ces merveilles attestées d'une manière si authentique ? N'y aurait-il pas de la folie à les rejeter ? quelle impression fait sur nos cœurs ce royaume éternel auquel vous voulez nous associer ? nous le jouons pour des pailles, pour des intérêts de néant ; quel effort faisons-nous pour le conquérir ? l'auriez-vous préparé pour des avarés, des ambitieux et des ennemis de votre croix ? vous nous demandez nos cœurs : il est plus que juste que nous vous en fassions le présent ; il vous est dû par mille et mille titres, nous ne pouvons vous le ravir pour le donner aux créatures sans faire un larcin ou plutôt un sacrilège digne de tous les feux de l'enfer. Mais hélas ! ces cœurs sont trop corrompus, trop dérégés, trop indignes de vous ; donnez-nous auparavant ce cœur nouveau que vous nous aviez fait espérer par les prophètes, qui porte votre Loi gravée en caractères d'amour ; créez en nous un cœur pur, contrit et humilié, un cœur docile, obéissant et charitable, qui se regarde ici-bas comme dans un exil affreux, gémit de sa longueur, qui se répande sans cesse en louanges et en actions de grâces, qui n'ambitionne que votre gloire et n'aspire qu'à votre possession.

MÉDITATION V.

sur le mystère de la présentation de
l'enfant Jésus au temple de Jérusalem.

Pour le matin.

Première considération.

La première parole du Fils de Dieu incarné dans le sein d'une pure vierge a été une parole de victime; Vous n'avez point voulu, dit-il à son adorable Père, d'hosties ni d'oblations, vous n'avez point agréé les holocaustes pour le péché; mais vous m'avez formé un corps, je viens le substituer à cette multitude de victimes légales, incapables de satisfaire votre justice et de purifier les hommes de leurs péchés; me voici selon qu'il est écrit de moi dans votre livre pour faire, ô mon Dieu, votre volonté. Mais comme cette première oblation avait été secrète et cachée, faite dans le sein de sa mère, qui lui servait d'autel entre son Père et lui, il la confirme et la ratifie aujourd'hui solennellement dans le temple de Jérusalem, et veut en avoir pour témoins ce qu'il y a de plus saint dans l'Ancien et le Nouveau Testament, la gloire des vierges et des patriarches, l'élite des veuves et un abrégé de l'Eglise. C'est l'esprit de Dieu qui a rassemblé autour du corps de sa victime toutes ses aigles royales qui en étaient saintement affamées et ne vivaient que dans l'espérance, d'en être rassasiées. Le voilà, ce dominateur que les Juifs cherchaient, cet ange de l'alliance si désiré de tous qui vient dans son saint temple; le voilà, cet agneau de Dieu dont le sang est notre rançon, notre vie, notre force, notre salut. Heureux le peuple chrétien d'avoir une telle hostie! malheur à ceux qui ne tirent aucun fruit de son sacrifice et l'anéantissent autant qu'il est en eux! Levez-vous donc, Jérusalem, soyez toute brillante de clarté, parce que votre lumière est venue et que la gloire du Seigneur s'est levée sur vous.

Seconde considération

De tous les actes de religion que Dieu a droit d'exiger de nous, celui du sacrifice est le plus incommunicable et l'obligation la plus indispensable de la créature envers son Créateur. Mais, enfants que nous étions d'un père rebelle, enveloppés dans l'arrêt qui le condamnait à la mort, nous avions besoin d'une victime d'expiation pour nous réconcilier et faire ensuite accepter nos dons. Etrange condition où le péché avait réduit l'homme, l'obligation d'offrir des sacrifices subsiste tout entière après sa prévarication, qui le rend irrégulier, pour ainsi dire; il est obligé de sacrifier en qualité de créature et encore plus en qualité de pécheur pour réparer l'outrage fait à la majesté divine; il doit immoler sa vie, mais cette vie même éteinte est-elle capable de satisfaire un Dieu irrité? Il lui faut une victime qui ait quelque proportion avec sa sainteté; l'homme souillé, dégradé, corrompu, au point qu'il est, pourra-

til être cette victime? Le voilà donc obligé à l'impossible, il avait beau verser le sang des boues et des taureaux, eût-il égorgé tout ce qu'il y aurait d'animaux sur la terre, et faire un grand bûcher de toutes ses forêts, tout cela était indigne d'un Dieu si saint et n'eût été que l'objet de son mépris; que s'il agréait les sacrifices des patriarches, tels que Noé et Abraham, ce n'était que parce qu'ils étaient des figures et des gages de celui que son Fils bien-aimé devait lui offrir dans la plénitude des temps.

En effet, il renferme éminemment dans son unité tout ce qui était marqué par cette multiplicité de sacrifices et par toutes les hosties légales; on les peut réduire à quatre espèces: les holocaustes où tout était consumé par le feu, c'était pour protester à Dieu de notre dépendance essentielle; on publiait par là solennellement qu'il est pleinement suffisant à soi-même et n'a aucun besoin de nos biens; il y avait des hosties pour le péché et les ignorances dites expiatoires; l'homme substituait un taureau ou un agneau en sa place et reconnaissait qu'il méritait lui-même la mort pour avoir violé la loi; les sacrifices impétra-toires et eucharistiques, dits pacifiques, avaient été institués pour obtenir des grâces et marquer sa gratitude après qu'on les avait reçues.

Notre adorable médiateur remplit divinement la signification de tous ces divers sacrifices: il adore la majesté de son Père et de son Dieu d'une manière digne de lui, qui surpasse infiniment tout le culte de religion que lui auraient pu rendre tous les chœurs des anges et tous les élus dans l'éternité. Dieu est plus honoré, à raison de la dignité infinie de sa personne, d'une de ses larmes, d'un soupir, d'une goutte de sang, que par tout l'amour des séraphins, que par tous les cantiques de la cour céleste et par l'effusion du sang de plusieurs millions de martyrs. N'est-il pas l'agneau qui a effacé les péchés du monde? Un pur homme, quelque saint qu'on le suppose, eût-il jamais pu offrir une satisfaction qui égalât l'offense? Sa mort nous a procuré une rédemption surabondante; la vertu qui en subsistera jusqu'à la fin des siècles, et les prières qu'il ne cesse pas de présenter en notre faveur à son divin Père, nous obtiennent toutes les grâces nécessaires et nous en acquittent. Nous n'avons pour cet effet qu'à nous joindre à l'Eglise, qui l'offre par tout le monde comme son don eucharistique.

La victime par laquelle toutes les autres sont rendues agréables à Dieu peut-elle manquer de l'être elle-même? Trois ou quatre circonstances relèvent extrêmement le mérite du sacrifice offert en ce jour: il est prompt, parfaitement libre, entier et irrévocable.

Il ne pouvait être plus prompt, puisque c'est la ratification solennelle de celle qu'il fit au moment de son incarnation, et qu'il fallait attendre ce temps selon la loi, pour présenter les premiers nés au temple; c'est volontairement qu'il s'offre; *Oblatus est quia*

ipse voluit ; il en avait à la vérité reçu l'ordre de son Père, mais sa parfaite obéissance ne donne aucune atteinte à sa liberté, elle ne sert qu'à relever le mérite de l'oblation, elle est totale, sans réserve et sans restriction, car s'il est racheté par sa sainte mère, à la manière des autres enfants, ce n'est pas pour entrer comme eux dans les soins profanes du siècle, ni pour se dispenser de servir dans son temple, mais pour accomplir une consécration plus parfaite, et être lui-même le prêtre selon l'esprit, la victime selon la chair, le temple et l'autel de son sacrifice sur la croix ; viendra un temps où il s'offrira, non entre les bras de sa mère, ou de Siméon et dans Jérusalem, mais hors de la ville, et entre les bras de la croix ; le sacrifice du matin sera infailliblement suivi de celui du soir ; il ne sera plus racheté par cinq siècles et par le sang de deux tourterelles, mais il rachètera les autres par le sien propre ; il brûle déjà d'impatience d'être baptisé de cette espèce de baptême, et de nous donner cette marque signalée de son amour ; on pourrait se figurer qu'il a voulu rétracter son oblation, lorsqu'aux approches de sa passion, il demanda avec tant d'instance à son Père qu'il l'exemptât de boire le calice si amer qui lui était préparé ; loin de nous une pareille imagination, si injurieuse à son zèle pour la gloire de son Père et sa charité immense et inaltérable pour les hommes. Ce fut elle-même qui l'obligea de se revêtir de notre faiblesse ; il n'excita en lui ces mouvements de crainte et de trouble que, pour nous convaincre de la vérité de sa chair et de l'excès des tourments auxquels il s'allait livrer, et nous mériter par là la grâce de ne point nous laisser aller à un excès d'abattement, lorsque la nature sentirait trop de répugnance pour la croix. O sacrifice accompli de tout point ! ô victime d'un prix infini ! ô offrande infiniment agréable au Père éternel !

Troisième considération.

Jésus-Christ, qui est appelé le *prêtre universel*, ne s'est pas offert tout seul, il s'est joint tous ceux que son Père lui avait donnés dans le désir immense de le glorifier, dont il était dévoré ; il s'est formé un corps répandu par toute la terre, et qui a même précédé sa naissance temporelle ; c'est en ce sens qu'il est appelé l'agneau égorgé dès le commencement du monde ; ce sacrifice a commencé par le juste Abel, a continué dans les prophètes, les saints de l'ancienne loi, les apôtres, les martyrs, et ne finira que dans le dernier des élus, que l'Antechrist immolera à sa rage. Il n'y en a aucun qui n'ait reçu de sa plénitude, et dont la mort n'ait tiré tout son mérite de la vertu de son sacrifice.

C'est de cette union que le peu que nous sommes capables d'offrir tirera son mérite et sa dignité ; mais il faut qu'il soit offert dans les dispositions de cet innocent agneau, et que notre sacrifice soit, à l'exemple du sien, prompt, libre, entier et irrévocable.

La première condition n'est peut-être plus en notre pouvoir ; la plupart ont suivi le penchant de l'âge, et se sont laissé entraîner au torrent du siècle. On attend à se charger du joug du Seigneur, qu'on soit las et accablé de celui du monde, on plutôt que le monde lui-même nous méprise et nous rebute ; on n'offre plus au Seigneur que la lie de ses ans et les cendres d'un cœur qui n'a jamais brûlé que pour les créatures. On prend le parti de la dévotion parce qu'on serait dorénavant ridicule d'entretenir des commerces ; *Sume tibi citharam, meretrix oblivioni tradita.* (Isai., XXIII.) Quelle honte d'attendre cette extrémité, et quelle est la bonté de Dieu de ne pas rejeter des sacrifices si indignes de sa majesté suprême !

La liberté est si essentielle au sacrifice, que les païens, par le seul instinct de la lumière naturelle, rejetaient les victimes qu'il fallait traîner à l'autel, et qui ne suivaient pas le sacrificateur sans résistance ; cependant il s'agit de s'engager tout de bon au service de Dieu, et de remplir les devoirs de sa vocation. Quelle opposition prodigieuse aux souffrances ? jusques à quand en perdrons-nous le fruit par nos murmures, et changerons-nous le remède en poison ? que ne faisons-nous plutôt de nécessité vertu ?

Livrons-nous totalement à l'empire de la grâce, et que notre sacrifice soit un holocauste. Vous savez ce qu'il en coûta à Saül pour n'avoir pas exterminé les Amalécites, et avoir épargné leur roi, et à Ananie et Saphire, pour s'être réservé une partie de leurs biens, ce qui les engagea à mentir au Saint-Esprit.

N'entreprenons pas, contre la parole expresse de Jésus-Christ, de servir deux maîtres, et ne nous flatons pas de l'accorder avec Bélial, une vie mondaine et sensuelle avec la profession du christianisme. Il faut de nécessité prendre parti pour Baal, l'idole de l'ambition, des richesses, de la volupté, ou pour le Dieu vivant. Qui n'est pas pour lui est contre lui, et qui n'amasse pas avec lui, dissipe. Quoi ! nous a-t-il achetés si cher pour ne nous pas posséder tout entiers ?

Mais que servira-t-il de lui avoir généreusement sacrifié toutes nos passions, et d'avoir marché quelque temps avec fidélité dans la voie étroite, si nous tournons la tête en arrière et nous rengageons dans la large, si nous laissons revivre nos premières attaches et faisons pénitence de notre vraie pénitence ? C'est nous rendre deux fois plus dignes des feux de l'enfer que nous ne l'étions auparavant ; c'est imiter ces animaux qui se vautrent dans la boue après avoir été lavés, ou ceux qui, retournant à leur vomissement, nous causent tant d'horreur et nous font soulever le cœur ; enfin, c'est donner occasion au démon d'insulter en quelque sorte à Jésus-Christ, et triompher de son triomphe ; telle est néanmoins la conduite du commun des chrétiens : leur vie se passe en des révolutions continuelles ; ils ne demeurent jamais au même état, mais passent sans cesse d'une extrémité à l'autre ; aujourd'hui attachés à

Dieu par des saillies de ferveur, demain glacés pour lui, tantôt pleins d'ardeur pour la pénitence, puis révoltés contre ses moindres exercices, toujours errants d'objets en objets, toujours également à plaindre, semblables à ce lunatique de l'Evangile, qui tombait souvent dans le feu et souvent dans l'eau, toujours possédé du démon.

Ce malheur si fréquent vient de ce qu'on n'est pas assez pénétré des droits de Dieu sur la créature, et qu'on n'est que faiblement touché de l'amour de la justice ; pour rendre nos bonnes résolutions durables et à l'épreuve des tentations, il en faut un amour ardent, violent, et qui ait jeté de profondes racines ; autrement le soleil desséchera la divine semence, et toutes nos belles protestations de suivre Jésus-Christ à la mort s'évanouiront, ainsi que celle de saint Pierre, à la voix d'une servante, à l'approche du moindre péril, dans la concurrence de quelque intérêt un peu considérable. Les bâtiments qui n'étaient fondés que sur le sable s'écroulent et sont renversés ; il n'y a que ceux qui sont fondés sur la pierre ferme qui subsistent contre l'effort des vents et des inondations, que l'or qui se purifie davantage lorsqu'il est fondu dans le creuset, tandis que le vil métal se résout en écume, ou se dissipe en fumée. La tentation est une espèce d'interrogation qui sert, comme il est dit dans l'Evangile de ce jour, à découvrir les pensées les plus secrètes du cœur, et manifeste aux hommes ce qui n'était connu que de Dieu seul : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* (Luc., II.

ORAIISON.

J'adore, ô Jésus, l'esprit de religion, de sacrifice, et la plénitude de cœur avec laquelle vous vous offrez en ce mystère à votre divin Père, j'adore l'excès d'humilité qui vous oblige de vous confondre avec le commun des enfants conçus et nés dans le péché. Que puis-je faire pour honorer et reconnaître ces saintes et admirables dispositions ? puis-je offrir, comme une hostie sainte et agréable à vos yeux, un corps qui a été esclave du péché ? Navez-vous pas défendu, Seigneur, dans votre loi, qu'on vous offrit une victime arrachée de la gueule des loups, n'étant pas juste qu'on vous donnât pour partage le reste des bêtes ! Eh ! d'où vient donc que vous vous en contentiez à notre égard ? mais hélas ! que ferions-nous, si vous n'étiez si bon et si riche en miséricorde ; car, que puis-je vous offrir, que le reste de ce dragon infâme ? ne m'a-t-il pas tenu longtemps englouti et comme enseveli dans sa gueule ? Ne suis-je pas encore tout percé de plaies que j'ai reçues dans ce gouffre de mort ? mes os en sont tout brisés, mon corps porte encore les stigmates de votre ennemi ; on y voit les dents du serpent toutes marquées, et vous agréez néanmoins que nous vous les offrons aujourd'hui. O bonté, ô miséricorde incompréhensible, oh ! que j'ai commencé tard à m'enflammer de votre amour !

Détournez, Père éternel, vos yeux de dessus une victime si indigne, pour ne les arrêter que sur votre Fils adorable, l'unique objet de vos complaisances : je n'avais rien à vous offrir pour apaiser votre colère et implorer votre miséricorde, mais je vous offre ce que vous aimez le plus ; je m'unis à votre hostie, qui n'a pas dédaigné de m'incorporer avec elle pour vous adorer, selon tout ce que vous êtes en vous-même, et par rapport à nous. Pourriez-vous ne pas recevoir un pareil sacrifice en odeur de suavité ?

Pour le soir on pourra se servir de la méditation sur la Purification de la sainte Vierge, qui est dans le rang de ses mystères

MEDITATION VI.

SUR LE MYSTÈRE DE LA FUITE DE L'ENFANT JÉSUS EN EGYPTÉ.

Pour le matin.

Première considération.

Hérode n'apprenant aucune nouvelle des mages, qu'il avait engagés de lui en retourner dire du roi des Juifs, qu'ils étaient allés adorer à Bethléem, se crut joué, et voyant par là toutes les mesures de sa politique éludées, il quitte ce masque de douceur, dont il s'était déguisé jusque-là, il entre en fureur comme un lion auquel on a enlevé sa proie ; ses ordres sont donnés pour égorger tous les enfants de Bethléem et des environs au-dessous de deux ans, croyant envelopper dans ce carnage celui qu'il redoutait si fort. Quel horrible spectacle ! les ministres de sa rage arrachent impitoyablement les enfants du sein de leurs mères ; elles ont beau les cacher, ces petits innocents se trahissent eux-mêmes par leurs cris, ce n'est partout que gémissément, que voix lamentables, que ruissellement de sang. Eh ! comment le ciel a-t-il pu éclaircir tant d'horreurs, et vous, Seigneur, comment pouvez-vous souffrir que ce monstre fasse une si cruelle boucherie de vos saints ?

Ouvrons les yeux de la foi, et reconnaissons que c'est par un conseil plein de miséricorde que Dieu enlève aujourd'hui du monde cette armée de petits innocents, qui fussent peut-être devenus un jour de grands scélérats. Que savons-nous s'ils n'eussent pas été un jour du nombre de ceux dont il a souffert tant de contradictions, et qui demandèrent sa mort à Pilate avec des cris séditieux ? il se hâte de les enlever à la corruption et aux périls innombrables du siècle, s'il cueille des roses qui ne font qu'éclore, c'est afin de les mettre en état de ne se flétrir jamais ; c'est comme un bon pasteur qu'il laisse dévorer à un loup ravisant ces tendres agneaux. Eh ! quel sort pour eux plus fortuné et plus digne d'envie que d'être les premiers témoins de la divinité de Jésus-Christ, des victimes de louanges et d'amour, qu'il immole à son Père, enfin d'être comme les sauveurs du Sauveur des hommes ?

Regardons de même les peines et les croix que Dieu nous envoie comme des

effets de sa miséricorde spéciale, et de notre prédestination. Ce n'est que pour nous rendre dignes de lui, et s'unir plus intimement à nous, qu'il se cache sous la voile des souffrances ; mais nous ressemblons à un enfant, qui refuserait un diamant sans prix, parce que la figure d'un serpent y serait gravée, ou ne voudrait pas embrasser son père lorsqu'il est casqué et encuirassé, quoiqu'il ne soit ainsi armé que pour combattre ses ennemis ; c'est ainsi que nous en usons avec notre Père céleste, dès qu'il appesantit un peu sa main sur nous ; quoiqu'il ne le fasse que pour nous guérir, nous nous écrions qu'il nous a froissés, et qu'il s'est changé à notre égard en un Dieu éternel.

Vous vous plaignez que tout contrarie vos projets, qu'on vous suscite des procès injustes, que par divers accidents imprévus vous courez risque d'être réduits à la mendicité ; depuis quelques années vous êtes exercés par diverses infirmités, qui ne vous laissent pas presque respirer, des gouttes cruelles, ou d'autres maladies aiguës, ne vous donnent presque point de relâche, vous vous croyez le plus malheureux des hommes et réclamez la mort. Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu, si vous pénétriez les vues de sa miséricorde, vous connaîtriez clairement qu'il n'en fallait pas moins pour déprendre votre cœur des créatures, que vous vous seriez perdu dans l'affluence des biens de la terre, et auriez eu la destinée du mauvais riche ; qu'il fallait ces remèdes caustiques pour guérir vos plaies invétérées : loin donc de vous plaindre, bénissez Dieu qui vous associe aux souffrances de son Fils, pour vous rendre ensuite participants de sa gloire ; tressaillez de joie, parce que votre délivrance approche, et que cette maison de boue qui appesantit votre âme se dissout.

Seconde considération

Qu'il paraît bien que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, puisque non-seulement ses gens ne combattent pas pour sauver ces petits innocents, qui meurent à son sujet, mais pour le sauver lui-même ; il faut que Joseph l'enlève par la fuite, l'emmène dans une terre étrangère : il a été rebuté avant que de naître en la personne de ses parents, qui ne purent trouver de logement dans les hôtelleries de Bethléem, et à peine est-il né, que le voilà contraint de se bannir de son pays, et de chercher un asile chez un peuple idolâtre.

Ce n'est pas toutefois par faiblesse et par infirmité qu'il en use ainsi ; il n'avait qu'à prier son Père, qui lui aurait envoyé sur le champ plus de douze légions d'anges ; qui eussent exterminé les satellites d'Hérode ; il eût pu fondroyer lui-même avec une paille de sa crèche, ou le tuer du souffle de sa bouche, comme il fera un jour l'antechrist ; mais outre qu'il était venu pour sauver tous les hommes, et non pour les perdre, il a voulu par cette conduite nous apprendre aux dépens même de sa gloire à s'opposer à l'injustice et à la violence que la douceur, la patience,

l'humilité, à ne nous jamais laisser surmonter par le mal, mais à le vaincre par le bien, à céder encore notre robe à celui qui veut avoir notre manteau ; en un mot à être doux et humble de cœur comme lui ; c'est ce qu'il prêche aujourd'hui plus efficacement par son exemple qu'il ne fera dans la suite de vive voix.

Il nous apprend encore une vérité bien consolante, et bien capable de nous rassurer contre les menaces et les terreurs du monde, ennemi de son règne spirituel. Nous y découvrons que les Juifs ne souffriront précisément que ce que Dieu a ordonné, qu'il saura bien les garantir des dangers, anéantir tous les efforts de leurs persécuteurs, et que toute leur malice et leur violence ne peuvent y révenir d'un instant les bornes qu'il a mises au cours de la vie de ses serviteurs, leur rage est impuissante, et ils ne forment que des projets en l'air ; celui qui habite aux cieux s'en rit, et se plaît à les jeter dans le trouble et la confusion, témoin Hérode à la fureur duquel échappe la seule proie qu'il cherchait : l'heure de Jésus-Christ n'était pas encore venue ; c'est assez pour le présent, qu'il souffre les inconvénients du voyage et d'une fuite précipitée. Jésus-Christ nous a assuré dans son Évangile qu'il ne tomberait pas un cheveu de la tête de ses élus sans la permission de son Père céleste, qui fera une prompte vengeance de leurs ennemis, comme il fit d'Hérode, qui ne survécut pas deux ans à cet acte barbare, et mourut rongé des vers ; ils sont comme un rasoir en la main de Dieu, qui ne coupe en nous que les superfluités ou les chairs corrompues. Ah ! nous leur sommes beaucoup plus obligés que nous ne pensons : ils réveillent d'une léthargie, qui pourrait avoir des suites funestes ; ils ne nous déçoivent que de ce que nous quitterions de nous-mêmes ; si notre foi était un peu vive, ils nous obligent de recourir à Jésus-Christ, qui seul peut calmer l'orage ; enfin ils nous mettent la couronne sur la tête : faut-il se plaindre qu'ils le fassent un peu rudement ?

Nous tirons encore une leçon très-utile de cette fuite ; c'est que lorsque Jésus-Christ est nouvellement né dans un cœur, il est de la dernière conséquence de le soustraire au monde par la retraite. Joseph, qui emporte le saint enfant en Egypte, est l'image des pasteurs et des directeurs, qui doivent pousser les âmes nouvellement converties à prendre ce parti, afin que, dans l'éloignement des objets, elles effacent peu à peu les impressions malignes qu'elles ont reçues, et se fortifient par la prière, la lecture et d'autres pieux exercices dans l'homme intérieur ; c'est témérité que de se produire au dehors, et d'entreprendre des œuvres de charité qui ont de l'éclat et causent de la dissipation avant que d'être bien affermi au dedans. Une telle charité serait une illusion. On n'élève pas un édifice, qu'on n'ait jeté des fondements, un oiseau ne vole pas avant que d'avoir des ailes, et pour ne pas sortir de notre comparaison comme il faut une certaine dureté au corps

d'un enfant, qui ne fait que de naître avant qu'il puisse souffrir le grand air et le mouvement; il faut de même pour se communiquer au dehors, et n'être point blessé par les objets divers, une certaine force à l'âme, et une fermeté qui ne s'acquiert que par le temps et un long travail; c'est une étincelle, qu'il faut souffler et entretenir: les grâces nouvellement reçues se dissipent et s'évaporent, parce que les dispositions ne sont pas encore formées et enracinées dans le cœur; c'est un trait délicat qui s'efface aisément; il est naturel et comme inévitable de concevoir de l'orgueil et de tomber dans d'autres excès, tel que celui d'un zèle indiscret. Saint Jean nous apprend, dans son *Apocalypse*, que le dragon se préparait à dévorer l'enfant de la femme prête à accoucher, figure de l'Eglise; mais que du moment qu'elle eut mis son fruit au monde, elle s'enfuit dans le désert, où Dieu lui avait préparé un lieu; c'est dans cet heureux port et cet abri salutaire que votre vertu naissante sera à couvert des vents et des tempêtes, et que vous étant nourris de lait vous deviendrez capables d'une nourriture plus solide, qui vous fera connaître jusqu'à l'âge d'un homme parfait en Jésus-Christ.

Troisième considération.

La retraite est de tout une autre importance, ou plutôt nécessité à ceux qui sont dominés par l'esprit du monde, esclaves de ses vanités et de ses plaisirs, dont l'esprit est infecté de ses maximes et le cœur plongé dans la corruption, surtout si le monde leur rit et que tout leur prospère, et qu'à l'exemple de Samson endormi sur les genoux de Dalila, ils goûtent un funeste repos dans le sein même de la volupté. Il n'y a que la fuite, et une prompte fuite, qui les puisse garantir de cette espèce de persécution, incomparablement plus dangereuse que celle qu'il fait à force ouverte. Oui, il est infiniment plus redoutable quand il se fait aimer par ses faux charmes, ses attraites trompeurs, que quand il se fait haïr par ses menaces et ses mauvais traitements; son amitié, ses caractères, ses flatteries sont tout autrement puissantes pour détourner les plus justes mêmes de la fidélité qu'ils doivent à Dieu, que ses mépris, ses insultes, ses proscriptions. Ah! les chevalets, les ongles de fer et les divers instruments de supplice qu'ont autrefois employés les tyrans contre les premiers chrétiens, sont moins cruels et moins dangereux que ces fausses caresses et ont fait incomparablement moins d'apostats; au contraire, l'Eglise leur est redevable de cette foule innombrable de martyrs qui font son plus riche ornement; au lieu qu'elle est tous les jours obligée de pleurer une infinité de ses enfants, qui se laissent séduire par les libertins, qui leur promettent des roses sans épines, et par la seule vue de ceux qui ne cherchent ici-bas qu'une béatitude charnelle.

Voilà ce qui fait son armertume la plus amère dans la paix dont elle jouit au dehors; elle voit avec une vive douleur, aussi bien

que Sara, sa figure en ce point, Israël, selon la chair d'Agar sa servante, persécuter son fils Isaac, né selon l'esprit. C'est le terme dont se sert saint Paul; or, en quoi consistait cette persécution? Il est simplement dit dans la *Genèse* qu'ils jouaient ensemble; c'est en cela même, funeste jeu entre des gens qui se proposent des fins si différentes, plus dangereux mille fois qu'une guerre ouverte. On se familiarise avec la mort, on n'a plus tant d'horreur de la corruption du siècle, on reçoit le poison sans défiance, on le boit avec plaisir, il ne tarde guère à produire son effet. Qui peut douter, dit saint Augustin, que les mondains ne soient les ennemis des serviteurs de Dieu, quoiqu'ils ne leur fassent paraître ni haine ni aigreur, puisqu'ils ont dessein de les rendre complices de leurs dérèglements, et par conséquent compagnons de leur supplices éternels; on rougit de l'Evangile, et on n'ose accomplir ses bons desseins, de peur d'être l'objet de la raillerie des insensés. Oh! combien cette fausse crainte en a-t-elle perdus? Combien ces respects humains ont-ils fait avorter de bonnes résolutions? *Fuyez, fuyez*, vous crie le Saint-Esprit, *du milieu de Babylone, si vous ne voulez périr dans son embrasement, et sauvez vos âmes*. Eh! comment recouvrer ou conserver sa santé au milieu d'un air empesté? comment résister à l'impression de tant de maximes, qui trouvent tant de correspondance dans notre cœur, et à l'image de tant de passions capables d'agiter les plus froids? L'ancien serpent vous dit par le discours d'un ambitieux qu'il est bon de s'élever, qu'il n'y a que les lâches et les stupides qui rampent dans la poussière. Par celui d'un vindicatif, qu'il est bon de se venger, et que c'est s'attirer un second affront que de ne pas repousser vivement le premier; par celui d'un voluptueux, qu'il est bon et doux de jouir des créatures; que la jeunesse est la saison des plaisirs et qu'il faut mettre ce temps à profit; que la pénitence n'est si nécessaire, ni si pressée, ni si ennemie des divertissements qu'on veut nous le persuader; qu'elle n'est que pour les grands pécheurs, et que son temps ne viendra que trop tôt. Comment dissiper l'illusion de tant de voix de sirènes, de discours enchanteurs, qui ne parlent que pour le bien du corps, et pouvoir donner quelque attention, parmi tout ce tumulte, à la voix du maître intérieur? Comment résister à tant d'exemples? Il faut un miracle pareil à celui qui conserva les trois compagnons de Daniel au milieu de la fournaise sans être endommagés par le feu.

Si des engagements indispensables vous rendent une retraite absolue entièrement impossible, séparez-vous de l'iniquité; faites-vous une solitude intérieure dans laquelle vous puissiez vous retirer de temps en temps, pour vous rappeler à vous-mêmes et réparer les pertes causées par le commerce du monde; pénétrez-vous profondément, par de saintes lectures et de fréquentes méditations, des grandes vérités de la religion, du

néant de toutes les choses présentes, de la misère extrême de ceux qui s'y attachent, des tourments éternels préparés aux amateurs du monde et de la récompense infinie des justes, surtout de la brièveté du temps qui nous est accordé et que nous ne saurions ménager avec trop de soin, pour éviter une de ces éternités et mériter l'autre, l'âme toujours pleine et occupée de cette prodigieuse alternative.

DRAISON.

J'adore, Seigneur, les conseils de votre sagesse dans le meurtre des Innocents; j'adore votre amour éternel sur ces petits prédestinés; vous dominez les impies lorsqu'ils croient que tout plie sous eux; sans avoir la moindre part à leur malice, vous exécutez par leur ministère votre volonté suprême, toujours juste et pleine de bonté; vous faites servir l'ambition et la barbarie d'un tyran à la manifestation de la naissance de votre Christ et à l'accomplissement de vos desseins adorables. Le bonheur éternel, donné si gratuitement à ces petits enfants qu'Hérode immole à sa sûreté et que votre Fils immole à votre gloire, m'apprend que le nôtre ne peut être que le pur ouvrage de votre grâce; elle prévient en nous tout mérite aussi bien qu'en ces enfants; la seule différence est qu'elle nous fait vouloir librement ce qu'ils étaient incapables de vouloir de cette sorte.

J'adore la conduite de rigueur et d'humiliation que vous tenez sur votre Fils bien aimé; qu'elle m'apprenne à marcher par des voies dures, à ne point chercher d'établissement en ce monde, à m'attendre d'y être persécuté, et qu'on ne triomphe jamais mieux de la malice et de la violence de ses ennemis qu'en succombant sous leurs efforts, et qu'ils ont la satisfaction imaginaire de nous avoir anéantis.

Faites, mon Dieu, que je ne désire jamais de victoire élatante sur le monde, puisque votre Fils ne l'a voulu vaincre qu'en se dérobant à ses coups et s'en laissant écraser comme un ver de terre, lorsque les temps que vous avez dérévés ensemble ont été arrivés.

J'adore, ô Jésus! votre obéissance parfaite aux ordres de votre Père et votre amour pour les hommes, qui vous chasse en quelque manière du milieu de votre peuple et vous relègue dans une terre idolâtre; vous vous y laissez mener comme un agneau, et rien ne vous coûte, pourvu qu'il contribue à notre instruction et notre sanctification. Le monde ne vous cherche, ô Jésus! que pour vous égorger; que mon cœur soit l'Égypte où vous vous sauviez de sa persécution; ouvrez-moi les yeux sur les dangers innombrables qu'on y court et sur les pièges que le démon y tend de toutes parts. Donnez-moi des ailes de colombe pour m'envoler dans la solitude, m'y occuper de vous et y attendre l'effet de vos merveilles.

Pour le soir.

SUR LE MYSTÈRE DU RETOUR D'ÉGYPTE.

Première considération.

Comme la fuite de l'enfant Jésus en Égypte était la figure de sa prédilection pour les gentils et du choix tout gratuit qu'il a plu à Dieu de faire d'eux, pour leur communiquer les lumières de son Évangile, à l'exclusion des Juifs, qui s'en sont rendus indignes, son retour de ce pays idolâtre en Judée marque, selon les saints Pères, qu'il les visitera à la fin des siècles et qu'il les fera entrer à leur tour à son bercail, après que la plénitude des nations y sera entrée, et qu'ainsi tout Israël soit sauvé. O profondeur de la science! ô richesses de la sagesse divine, qui abandonne et réprouve un petit peuple endurei, pour s'acquérir des peuples immenses; ô retour admirable de la grâce aux Juifs, quoiqu'ils eussent comblé la mesure de leurs pères par le meurtre du Saint des saints, leur Messie et leur roi! Qui ne tremblera toutefois de ne voir qu'un si petit nombre d'élus parmi tout un peuple choisi de Dieu et consacré à son culte. Il a fait en notre faveur plus de prodiges qu'en la sienne; la délivrance de la servitude d'Égypte, le passage de la mer Rouge, l'eau tirée du rocher et la manne, et tant d'autres effets de la protection divine, n'étaient que des figures des merveilles qu'il a opérées en notre faveur dans l'ordre surnaturel. Cette profusion de grâces sur nous ne nous doit pas moins imprimer de crainte que sa sévérité sur eux; plus il les répand avec abondance, plus il en exige l'emploi avec usure; craignez, nous dit-il, qu'un autre ne reçoive la couronne qui vous était destinée; vous avez peut-être reçu la grâce dont un autre a été privé pour l'abus qu'il en a fait; craignez le même sort; si vous ne persévérez, tous ces dons augmenteront votre condamnation et se changeront en trésor de colère.

Faites une attention particulière sur ces paroles de saint Paul aux Romains, considérez la sévérité de Dieu sur ceux qu'il a abandonnés, et sa bonté envers vous, si toutefois vous persistez en l'état où il vous a mis, autrement vous serez retranchés comme eux. Ainsi, réjouissez-vous avec une frayeur amoureuse, et chantez-lui le cantique de sa miséricorde et de son jugement.

Quand vous auriez eu le malheur d'abuser de ses grâces ainsi que les Juifs, ne désespérez pas, espérez en sa miséricorde, et ne différez pas votre conversion: il n'y a point d'abîme d'où sa grâce ne puisse retirer un pécheur qui la réclame humblement; notre confiance l'honore, pourvu qu'elle ne soit pas présomptueuse; il ne peut rejeter un cœur contrit et humilié.

Seconde considération.

Jésus-Christ qui s'était réfugié en Égypte, pour se mettre à couvert de la persécution

d'Hérode, y en éprouve une plus cruelle : celle du tyran n'attaquait que sa vie, qu'il venait sacrifier pour les hommes; celle des Egyptiens idolâtres attaquait la gloire de son Père, dont il était infiniment jaloux. Si le juste Loth se sentait horriblement persécuté par la vie infâme des Sodomites, chez qui il vivait, et que ses oreilles et ses yeux étaient tourmentés par leurs actions détestables, quelle vexation, quelle peine inconcevable pour Jésus-Christ, dont il avait été rédit qu'il serait dévoré du zèle de la maison de son Père, et que tous les outrages faits à sa majesté suprême retomberaient sur lui? Ah! tout ce que les saints qui l'ont précédé et qui l'ont suivi ont jamais éprouvé de cette espèce de martyre, n'est rien en comparaison de ce qu'il souffrait, et n'est qu'un faible écoulement du zèle ardent qui le consumait. Le voilà parmi les Egyptiens, peuple le plus superstitieux de la terre, qui avait non-seulement transféré l'honneur dû au vrai Dieu, à l'image d'un homme corruptible, mais à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, des serpents, des crocodiles, qui prostituait son encens aux plus vils insectes; le Fils de Dieu est témoin de ces abominations, il ne fait pas toutefois descendre le feu du ciel pour les punir, parce qu'il était venu sauver le monde, et non l'exterminer. Partout où l'arche d'alliance était portée autrefois dans les villes des Philistins, ils étaient frappés de plaies cruelles, on ne voyait partout que morts et que mourants. L'arche vivante de la nouvelle alliance porte la bénédiction en tout lieu, son séjour ne peut être inutile. Ce n'est pas seulement des trois ou quatre ans de la vie publique et conversante du Sauveur, qu'il faut entendre ces paroles de saint Pierre, qu'il a *passé faisant du bien partout*, c'est de tout le cours de sa vie voyageur; car il jette dès lors dans cette terre stérile et infidèle des semences de grâce et de sainteté, qui ont fait germer les déserts, et produit dans la suite les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, cette multitude prodigieuse de solitaires, qui ont plutôt été des anges que des hommes revêtus de corps mortels, ayant vécu dans les leurs comme s'ils en eussent déjà été dégagés.

Nous devons donc à l'exemple de ce divin enfant, qui est notre modèle en tous ses divers états, être en un état violent dans ce monde, qui est une Egypte spirituelle, et sentir notre cœur vivement blessé par tant d'idolâtries et d'objets scandaleux, qui frappent nos regards, malgré que nous en ayons. Quiconque ne sent rien de cette persécution est lui-même de ce monde, il fait partie de ce peuple idolâtre, de cette société impie et réprouvée : il est du nombre de ceux qui exercent la patience des justes. Les intérêts de notre Dieu, pour qui nous devrions être tout de flamme ne nous sont si indifférents que parce que nous gardons toute notre sensibilité pour les nôtres : est-ce pour des choses si basses, qu'il nous a donné un cœur si sensible?

Comme malgré l'horreur que Jésus-Christ,

le parfait zéléteur de la gloire de son Père, sentait de ces impiétés, il demeura en paix parmi ces infidèles tout le temps qu'il avait ordonné, nous devons de même demeurer dans le monde, lorsque nous nous y trouvons engagés par la disposition de la Providence. Il n'y a que les justes faibles et imparfaits, qui ont peine à supporter les méchants. C'est pourquoi Job, qui était un juste accompli, s'appelle le frère des dragons, et le compagnon des autruches, et Dieu dit dans le même sens à Ezéchiel : *Prophète, tu habites parmi les scorpions, au milieu des incrédules et des rebelles d'un peuple apostat*. Pour être Abel, il faut de nécessité être exercé par l'envie d'un Caïn, et la plupart des saints seraient-ils parvenus à ce comble de gloire où nous les honorons s'ils ne se fussent raidis contre le torrent du siècle?

Si vous ne pouvez vous séparer des impies, éloignez-vous de leur impiété, souffrez-la en silence dans le secret gémissamment de votre cœur, vivez comme des enfants de Dieu, au milieu d'une nation perverse et corrompue. Brillez par vos bons exemples dans cette nuit obscure, et ténébreuse du siècle, comme des astres du firmament. Tremblez pour ces aveugles, qui se livrent à des passions criminelles, craignez de vous en laisser séduire, car elles sont contagieuses. Attendez en patience cet heureux temps auquel Dieu fera tout rentrer dans l'ordre et enverra ses anges ramasser, et enlever de son royaume tout ce qui y est un sujet de scandale, et ceux qui ont commis l'iniquité, pour être jetés comme des botes d'ivraie dans une fournaise de feu.

Troisième considération.

Le temps que Jésus-Christ resta en Egypte est une image de la vie présente, comme son retour en est une du nôtre dans la céleste patrie. Oh! quelles larmes cette espérance ne doit-elle pas essayer? Quelles difficultés ne doit-elle pas aplanir? Quels travaux ne doit-elle pas rendre supportables, et même pleins de charmes? Quels transports ne doit pas exciter en nos cœurs le gage d'un tel bonheur! nous y touchons déjà, nous entrevoyons ce pays enchanté, cette vraie terre promise, où coule le lait et le miel de la justice.

L'exil du saint enfant fut très-court, n'ayant duré selon les plus habiles interprètes qu'un an ou deux; il en sera de même du nôtre, puisque la plus longue vie est très-courte dans le fond, et n'a aucune proportion avec l'éternité. Il est vrai que David se plaignait que le temps de son pèlerinage était extrêmement long, et qu'il se trouvait relégué parmi les habitants de Cédar, qui haïssaient la paix et l'attaquaient sans sujet; mais c'est que le temps paraît toujours ennuyeux à ceux qui souffrent, les plus courtes nuits paraissent d'une longueur infinie aux malades qui ne peuvent reposer. *Dans peu vous me verrez*, nous crie l'auteur de notre félicité, et saint Pierre nous assure que quand nous aurons passé rapidement par quelques légè-

res souffrances, il nous attirera à lui, et nous introduira dans un lieu de lumière et de rafraîchissement : *Modicum passos ipse perficiet confirmabitque.* (I Petr., V.) Mais tous n'ont pas droit d'y prétendre, et de se flatter de jouir de ces délices ineffables : il n'y a que ceux qui les désirent ardemment et prennent la route qui conduit à leur possession, qui se regardent ici-bas comme étrangers et exilés, et, sentant le poids accablant de leur mortalité, soupirent sous la pesanteur de ce corps corruptible, dans lequel ils se considèrent comme dans une tente ou plutôt une vraie prison, et s'écrient avec saint Paul : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort et de péché; qui brisera cette chaîne qui m'arrête, et m'empêche de prendre mon essor vers le ciel?*

C'est une vérité constante, que celui qui ne gémit pas comme étranger sur la terre, qui n'aspire pas à la Jérusalem céleste par tous les désirs de son cœur, n'y sera jamais admis et ne s'y réjouira pas comme citoyen; il n'y a que ceux qui ont faim et soif de la justice qui en seront rassasiés et désaltérés. — Consultez donc vos dispositions intérieures, interrogez votre cœur : vous reconnaîtrez-vous malheureux en ce monde, non pour n'y pas faire la figure que désirerait votre ambition, non pour les pertes temporelles que vous avez souffertes, ou pour vous voir hors d'état de jouir des plaisirs de la vie, mais pour vous voir asservis à mille nécessités fâcheuses, qui vous distraient et vous détournent de Dieu, pour ne le pouvoir servir comme il le mérite, et l'offenser tous les jours en tant de manières, malgré vos bonnes résolutions, et vous voir, par la triste expérience de votre faiblesse, en danger de le perdre en même temps pour l'éternité, en sorte que vous pouvez dire, à l'occasion de la vie de votre âme, ce que David disait de celle de son corps : *Il n'y a qu'un point entre la mort et moi.* Sentez-vous la terre qui fond sous vos pieds, et trouvez-vous du goût à être sans cesse aux prises avec vous-même et avec une foule d'ennemis étrangers, qui ont juré votre ruine ? le spectacle du monde dont la beauté est défigurée en tant de manières par un déluge de crimes, a-t-il de quoi vous consoler ? vous considérez-vous comme un mercenaire qui, ayant à essuyer le poids du jour et de la chaleur, attend la fin du jour avec impatience ; comme un misérable banni, tels qu'étaient les Juifs emmenés en captivité, et répandus le long des fleuves de Babylone, qui avaient attaché leurs instruments de musique aux saules, versant des torrents de larmes, ne pouvant pousser la complaisance envers leur maître jusqu'à chanter à leurs instances leurs sacrés cantiques, parce qu'ils étaient dans une terre étrangère ? enfin vous regardez-vous en ce monde comme des criminels condamnés à travailler dans les carrières ? si votre patrie vous est douce, le séjour que vous faites en cet exil est dur et pénible. Quelque avantageusement que vous soyez partagés des biens de ce monde, vous direz avec le même sentiment

que Job, dans le cours de ses prospérités : *pourquoi est-ce que l'éclat a été donné à un misérable, et les biens de la vie à ceux qui sont dans l'amertume ?* et comme la tentation est trop forte, et que l'âme naturellement se colle aux richesses, s'oublie et s'amollit dans l'abondance, vous préférerez la privation de tout ce qui nourrit la cupidité ; vous craindrez comme du poison tout ce qui vous peut attacher à la vie, et bénirez le Seigneur quand il aura enlevé tout ce qui vous empêchait d'être entièrement à lui, et vous le conjurez de renverser ce lit de consolations humaines, où notre mollesse se reposait si agréablement, sans faire attention au péril.

Oraison.

J'adore, ô Jésus, tous les mouvements de votre sainte âme à la vue des superstitions et des idolâtries qui se commettaient dans le pays où vous étiez réfugié : imprimez-en dans la mienne quelque participation, faites-moi éprouver quelque chose de cette heureuse défaillance, que sentait votre prophète à la vue de la multitude des prévaricateurs de votre Loi, et de cette sainte douleur pénétrante, qui faisait dire à un de vos sacrificateurs : Pourquoi suis-je né pour voir la ruine et la désolation de mon peuple, ce carnage et cette boucherie horrible que fait le démon du peuple chrétien ?

Je vous adore, ô soleil levant, qui nous êtes venu visiter d'en haut, toujours influant et répandant vos grâces partout dans les terres les plus incultes, sans que rien se puisse dérober à votre chaleur vivifiante ; faites que je demeure en paix dans le poste où votre Providence m'a placé, tant que votre volonté sera que j'y reste ; arrêtez tous les mouvements irréguliers de l'inquiétude naturelle, faites que j'y vive dans l'attente de la béatitude, que vous nous avez méritée en accomplissant ce qui manquait à vos souffrances ; faites-nous sentir vivement de quelle importance il est de nous séparer de cette multitude corrompue, ennemie de votre Evangile, de nous retirer de sa vue et de son commerce, puisqu'il ne nous est pas libre de nous réfugier dans le port tranquille de la solitude ; gouvernez vous-même notre vaisseau, éloignez-le de tant d'écueils et de pirates dont la mer de ce monde est pleine ; faites-nous y vivre comme n'en étant pas, avec un esprit de dégagement, de recueillement et de prières, parmi les affaires les plus dissipantes ; donnez-nous la vigilance et la force de combattre tant d'ennemis divers ; que votre esprit forme en nous ces gémissements pour la longueur de notre exil ; abrégez-en les jours en faveur de vos élus, afin que nous arrivions plus promptement à la céleste patrie, où nous chanterons à jamais le cantique de notre délivrance.

MÉDITATION VII.

SUR LE MYSTÈRE DU SAINT ENFANT JÉSUS
RETROUVÉ AU TEMPLE.

Pour le matin

Première considération.

Admirez d'abord la fidélité du divin enfant à venir solenniser à Jérusalem les fêtes,

qui se célébraient parmi les Juifs, il y en avait trois principales, que Dieu avait instituées lui-même, et auxquelles il avait ordonné de venir l'adorer dans son saint temple. La première était la grande fête de Pâques en mémoire de la sortie miraculeuse de l'Égypte; la seconde, la Pentecôte, pour la loi reçue cinquante jours après sur le mont Sinaï par le ministère des anges; la troisième, des tabernacles, pour rappeler dans toute la suite des siècles, aux enfants des Hébreux, les divers campements de leurs pères dans le désert, sous des tentes, afin qu'ils fussent reconnaissants de la protection du Seigneur, dans ce lieu d'horreur, et de la manière dont il les avait introduits dans la terre promise.

Les femmes (selon la tradition) n'étaient pas assujetties à ces ordonnances, ni les enfants avant treize ans accomplis; ainsi la sainte Vierge ni son adorable Fils n'y étaient pas tenus; outre que sa qualité de Législateur l'en dispensait assez, il prévient néanmoins cet âge, et fait ce pénible voyage en la compagnie de sa mère et de Joseph son époux, pour nous apprendre combien il est doux de porter le joug du Seigneur, dès sa plus tendre jeunesse. O bonheur, qui ne peut assez s'estimer! O source de bénédictions pour toute la suite de la vie! On surmonte par là sans effort mille difficultés d'imagination, qui se grossissent dans la suite, et deviennent presque invincibles; on évite les habitudes vicieuses, dont il est si malaisé de se défaire, et qui dégénèrent en seconde nature. Le corps et l'esprit se plient à l'obéissance de la loi de Dieu, au lieu que la vie libertine, et même de fantaisie, remplit d'une infinité d'idées et de faux jugements, que le temps loin de guérir ne rend que plus incurables, parce qu'on ne réfléchit pas sur son égarement, ou si on le fait on y persiste malheureusement entraîné qu'on est par le poids de la coutume.

C'est uniquement au défaut d'éducation, que ce dérèglement doit être imputé. Vous vous plaignez, pères et mères, de vos enfants, ils sont mieux fondés à se plaindre de vous; ils peuvent vous reprocher que vous avez été leurs parricides et pis que parricides, puisque vous avez égorgé impitoyablement leurs âmes; les excès auxquels ils se laissent emporter, et qui ne vous déshonorent pas moins qu'eux, vous causent un chagrin mortel; vous vous le seriez épargné, si, suivant l'avis du Sage, vous aviez chassé la folie liée dans leur cœur par des châtimens salutaires. Que pouvez-vous recueillir à présent que ce que vous avez semé; c'est y semer le vice, que de n'y avoir rien semé du tout, puisque la pente furieuse de la nature au mal les y entraînera infailliblement, si on ne les forme au bien avec toute l'application imaginable; il en est comme d'un champ, qui ne produit que des ronces et des épines, si on néglige de le cultiver; il serait toutefois à souhaiter (voyez à quoi on est réduit) que vous ne semassiez rien dans leurs cœurs, car vous y jetez toujours des semences diaboliques, d'orgueil, de luxe, de mollesse, d'am-

bition, et leur faites sucer ce poison mortel avec le lait. Et de quoi servent des paroles, qui sont démenties par l'exemple, et des exemples domestiques. Soyez bien convaincus que, favorisant la corruption naturelle, ils prévaudront toujours à des leçons froides et même aux plus animées.

Faites donc votre capital de ce devoir essentiel; travaillez par une vie vraiment chrétienne, qui ne présente à leurs yeux l'image d'aucune passion, à conserver en eux le droit inestimable, qu'ils ont acquis par le baptême au royaume des cieux; veillez sans cesse à ôter de leur chemin toutes les pierres de scandale, vous êtes leurs anges tutélaires et leur évêque selon saint Augustin; c'est à vous à les instruire et les former à la pratique des exercices de la religion; rendez-leur aimables et vénérables par votre ponctualité à les observer. Tout ce que l'Eglise a établi est saint et sanctifiant, mais la plupart s'en dispensent par des raisons frivoles; ils se croiraient avilis de se mêler parmi la foule du peuple. L'empereur Théodose n'en avait pas ce sentiment, il se faisait un plaisir de se confondre parmi le menu peuple dans les prières et processions publiques, persuadé que c'est là que la pluie de la grâce tombe avec plus d'abondance.

Seconde considération.

Il est surprenant que celui qui venait chercher ce qui était perdu, soit perdu lui-même, que la voie soit égarée, et que le soleil de justice soit éclipsé pour Marie et Joseph, qui n'avaient jamais mérité une telle disgrâce, et n'avaient pû se l'attirer par la plus légère infidélité. Mais cette perte n'était pas une perte dans le fond, elle mérite moins ce nom que la mort du Lazare, celui de mort, mais de sommeil, puisqu'il devait être ressuscité au bout de quatre jours, et que Dieu ne l'avait promise qu'afin que son Fils en fût glorifié; cet égarement qui ne fut que de trois jours, figure du temps qu'il demeura enfermé dans le sépulchre, était de même ordonné pour sa gloire.

Qui pourrait comprendre la douleur de Marie pour cette perte? elle n'eut point d'autre mesure que son amour, qui tenait de l'infini; pour nous en former quelque idée, représentez-vous un avaré auquel on a dérobé son trésor, un ambitieux à qui on a enlevé une couronne, ou plutôt songez à ce que c'est que d'être mère, et mère d'un tel fils: *Cogita matrem* (S. AMB.)

Elle est en cette rencontre une image sensible des âmes saintes auxquelles Jésus-Christ semble s'être dérobé, parce qu'il leur a soustrait le sentiment de sa présence, quoiqu'elles n'aient commis aucune faute; on se trouve sec, aride, sans mouvement pour le bien, et comme transporté dans une terre déserte et inconnue. Plus d'attrait à la prière et aux exercices de piété, plus que du rebut pour la méditation et la psalmodie. Se regardant comme ces montagnes de Gelboé frappées de malédiction, sur lesquelles il ne tombe pas une goutte de rosée, il leur sem-

ble que Dieu les ait rejetées de devant sa face ; que sont devenues ces larmes si douces qu'elles versaient en sa présence ? ces consolations célestes, qui leur donnaient un avant goût de la béatitude. O que ces états sont tristes, pénibles et désolants pour ceux qui ont renoncé à toutes les joies du siècle !

Qu'ils sachent que Dieu en use ainsi pour des raisons dignes de sa sagesse et de sa bonté envers ses élus ; c'est pour épurer leur vertu, la fortifier, et la faire croître. C'est dans ces jours de nuage et d'obscurité, qu'il éprouve leur constance et leur fait mériter une plus riche couronne ; il prévient l'orgueil qu'ils étaient en danger de concevoir à la vue de leurs richesses spirituelles, et les affermit dans l'humilité, en leur faisant voir leur pauvreté, et sentir d'une manière très-vive, que le bien n'habite pas en eux, et qu'ils seront toujours une terre stérile, si Dieu, par une bonté toute gratuite, ne les arrose sans cesse des eaux de sa grâce ; c'est par là qu'il leur donne les derniers traits de conformité à Jésus agonisant au jardin des Oliviers et délaissé de son Père sur la croix.

Ce que nous avons à faire alors est de nous humilier profondément sous la puissante main de Dieu, de rentrer en nous-mêmes, pour examiner s'il n'y a pas quelque racine cachée d'orgueil ou quelque autre infidélité ; nous ne nous tromperons guère de le supposer, si toutefois notre conscience ne nous reproche rien ; songeons que nous marchons par la foi, laquelle est toujours obscure, et qu'en qualité de fidèles ou de vrais enfants d'Abraham, nous devons espérer contre l'espérance même ; que ce n'est pas un grand mal de n'être pas consolé, qu'il y a plus de mérite au contraire à servir Dieu, pour ainsi dire, à ses dépens, et de lui offrir des holocaustes, qui ne soient pas purement gratuits, que notre charité en sera plus pure. Le ciel est pour jouir ; le court espace que nous avons à passer sur la terre est pour souffrir, et mériter les joies de l'éternité. Il faut donc se soutenir par une charité mâle, une espérance inébranlable, telle que celle qui faisait dire à Job : quand Dieu me donnerait le coup de la mort, je ne laisserais pas que d'espérer en lui. Bien loin de tomber dans l'abattement et d'abandonner la prière, il faut recourir à ce saint exercice avec plus d'instance, à l'exemple de notre maître, qui pria plus longtemps dans son agonie du jardin.

Gardez-vous bien de chercher Jésus-Christ parmi les parents selon la chair, c'est-à-dire, de vouloir adoucir l'ennui de cette absence par des consolations humaines, des parties de plaisir, des visites inutiles ; le remède serait pire que le mal, et ne ferait qu'éloigner le secours du ciel ; vous le trouverez encore moins dans l'agitation et le tumulte du monde : *Non in commotione Dominus.* (III Reg., XIX.) Cherchez-le avec l'ardeur et l'empressement de la sainte Epouse ; car il est indigne de lui de se laisser trouver lorsqu'on le cherche mollement et d'une manière languissante. Si vous le cherchez en cette manière, il ne tardera pas de se laisser trouver, car

il ne se cache souvent, que pour se faire chercher, et irriter nos désirs par cet éloignement. Répondez donc à ses desseins en redoublant votre exactitude, votre vigilance, vos prières ; le ciel ne tardera pas de se distiller en pluies, et les consolations inonderont votre âme à proportion des douleurs et du fiel dont elle aurait été abreuvée.

Marie est encore en ce mystère la figure de ceux qui ont perdu Jésus-Christ par le péché ; elle n'en avait pas seulement commis un véniel dans cette perte, parce qu'elle le croyait dans la compagnie de leurs proches, et que c'est une condition de l'esprit humain de ne pouvoir penser à tout. Mais si Jésus-Christ lui-même a été, selon saint Paul, sur la croix la figure des pécheurs, sa sainte mère ne sera pas déshonorée de porter en cette rencontre l'image de ceux qui ont perdu la grâce.

Plût à Dieu qu'ils soient aussi fidèles qu'elle à chercher le Dieu qu'ils ont perdu ; car elle ne perdit pas un moment, elle se mit en quête dès qu'elle s'aperçut que son Fils n'était pas en la compagnie de leurs parents communs ; et qu'ils soient pénétrés d'une aussi vive douleur, qu'ils n'accordaient point de sommeil à leurs yeux, et qu'ils ne cessent de verser des larmes, jusqu'à ce qu'ils aient recouvré le trésor inestimable qui leur a été ravi.

Troisième considération.

Il faut distinguer trois espèces de pécheurs qui cherchent Jésus-Christ : les premiers le cherchent avec un dessein criminel, pour le sacrifier à leur passion. C'est ainsi qu'Hérode feignit de le chercher, et que le firent les satellites des prêtres au jardin de Gethsemani, ayant Judas à leur tête. Il est en ore cherché tous les jours de cette manière détestable par ceux qui, sentant leur conscience chargée de crimes, n'ont pas d'horreur de se présenter à sa table sacrée.

Il y a une autre recherche, qui, pour n'être pas si criminelle et si odieuse, n'est guère plus heureuse. C'est de ceux qui le cherchent trop tard, et attendent à l'extrémité pour se convertir. C'est alors moins par amour de Dieu et de sa justice, qu'ils le cherchent, que par un amour tout naturel d'eux-mêmes, et une crainte toute servile des flammes de l'enfer ; s'ils ont de la foi, ils manquent de charité, et c'est plutôt le péché qui les quitte, qu'ils ne quittent le péché ; s'ils avaient encore à vivre, ils continueraient dans leur train ordinaire ; mais voyant qu'il n'y a plus moyen de reculer, et que l'heure fatale est venue, ils le cherchent, mais c'est comme les Juifs ingrats et charnels, dont il est dit, que se sentant frappés du coup mortel, ils cherchaient le Très-Haut, mais qu'ils ne l'aimaient que de la bouche et de la langue ; leur cœur démentait leurs paroles. Tels étaient encore les Juifs du temps du Sauveur, digne race des premiers auxquels il dit : *Vous me cherchez sans me trouver, et vous mourrez dans votre péché.* Menace capable de glacer de frayeur les plus vendus

au crime. Quelle témérité de hasarder son salut éternel sur une confiance présomptueuse à la miséricorde. Oh ! qu'il est à craindre que la pénitence d'un moribond ne meure elle-même ! Voulez-vous éviter un inconvénient si terrible, et toutefois si commun ; cherchez le Seigneur pendant qu'on le peut trouver, invoquez-le tandis qu'il est proche.

C'est ce que font les troisièmes pécheurs : ils n'abusent pas de la longue patience de Dieu, mais ils se hâtent de sortir d'un état funeste, qui les rend dignes de sentir tout le poids de sa colère ; ils sentent vivement celui de leur péché, et ils comprennent la grandeur de leur perte ; ils la déplorent avec des larmes amères et des cris semblables au rugissement d'un lion. Cieux et terre, dit un pécheur, touché de l'excès de sa folie, j'ai tout perdu, j'ai perdu Dieu pour un vil intérêt, pour un plaisir brutal ; il lui semble que toutes les créatures lui font des reproches, et lui disent en leur manière : *Où est ton Dieu*. Comment as-tu été assez insensé pour le perdre ? Il faut pleurer cette perte avec des larmes qui ne traissent point : *Irremediabilibus lacrymis* (Tob., X.), et, s'il se pouvait, avec des larmes de sang. Cherchez-le sans délai, n'épargnant ni soins, ni peine, bien convaincu que vous ne le trouverez jamais, s'il ne vous cherche le premier ; c'est dans son saint temple qu'il vous fera érouver les effets de sa miséricorde, en vous réconciliant à soi par le ministère de ses prêtres, qui vous appliqueront les mérites de sa passion et rompront les liens dont le démon vous tenait enchaîné. Oh ! quel transport de se voir affranchi de sa cruelle tyrannie, et rétabli en grâce avec son Dieu, et recouvrer ses premiers droits à l'héritage céleste ; quelle précaution ne devez-vous pas prendre pour éviter une pareille perte, qui serait peut-être irréparable, et attirerait la vôtre éternelle. Dites avec la sainte Epouse, lorsque, après bien des courses et des fatigues, elle eut retrouvé le bien-aimé de son âme : Je le tiendrai si étroitement embrassé, qu'il ne m'échappera plus : *Tenui eum nec dimittam*. (Cant., III.)

Oraison.

Nous adorons, ô Jésus ! votre zèle et votre attachement inviolable à tout ce qui concerne le culte de votre Père céleste ; combien avons-nous lieu de nous confondre en votre présence, en considérant notre peu de fidélité aux saintes pratiques de religion ! Bien loin de faire des œuvres de surrogation, nous nous dispensons souvent des devoirs les plus essentiels qu'elle prescrit sous des prétextes vains et imaginaires. Oh ! pourquoi avons-nous attendu si tard à marcher dans vos voies ?

J'adore le conseil de votre sagesse, qui vous a inspiré de vous dérober de votre sainte Mère, et de choisir ce temps pour en faire briller quelques rayons aux yeux des hommes. J'adore les voies qu'il vous a plu tenir sur votre sainte Mère ; elles sont dignes de vous et d'elle ; vous en tenez de pareilles

sur vos élus. O Seigneur, qu'elles sont pénibles aux cœurs qui vous aiment. Qui pourra supporter ce froid et ces rigueurs extrêmes, que votre sainteté fait sentir ? vous nous avez dit de patienter un peu de temps, après lequel vous reviendriez à nous ; souffrez que nous vous disions que ce court intervalle est d'une longueur infinie à des âmes qui craignent de s'être attiré ces privations, et qu'elles ne soient sans retour ; pourquoi me cachez-vous votre visage, et me croyez-vous votre ennemi ? A la vérité, quand vous melaisserez dans des sécheresses éternelles, je n'aurais à me plaindre que de moi-même : vous n'abandonnez jamais le premier, mais n'êtes-vous pas le Dieu des miséricordes, et le Père de toute consolation ? que sont devenues vos bontés anciennes ? ne gardez pas plus longtemps votre colère contre votre serviteur. Si mon orgueil a besoin de remède, considérez d'autre part quelle est ma faiblesse, ne me délaissez pas entièrement.

Les pasteurs et les mages vous ont cherché dans votre crèche, ô Jésus ! pour vous adorer et vous offrir des présents. Votre sainte mère, et Joseph son époux, vous cherchent aujourd'hui pour vous posséder et continuer à vous rendre leurs services ; les malades vous cherchaient pour être guéris de leurs infirmités par la vertu vivifiante qui sortait de vous ; Madeleine, plus éclairée, vous a cherché comme le médecin de son âme et a trouvé la guérison à vos pieds sacrés ; les peuples de Judée vous ont cherché, pressés par la faim de votre divine parole ; c'est de cette manière que j'ai commencé à vous chercher, et que j'ai dessein de le faire le reste de ma vie, pourvu que vous souteniez ce désir par votre grâce, sans quoi je ne vous chercherais jamais que comme Hérode et Judas ; ou plutôt, Seigneur, puisqu'il est impossible qu'une brebis qui s'est écartée du troupeau y revienne d'elle-même, cherchez votre serviteur, qui s'est égaré comme une brebis sans raison, dans des sentiers détournés.

POUR LE SOIR.

Première considération.

Comme le mystère de la naissance de Jésus-Christ dans une cabane, et sa circoncision huit jours après, nous sont un gage de sa nudité sur la croix, et de sa mort, ce mystère ici nous doit préparer à lui voir exercer les fonctions de docteur ; c'est l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : le Seigneur, ô mon peuple, ne différera pas plus longtemps de t'envoyer ton docteur : *Nec aviare faciet ultra doctorem tuum*. (Isa., XXX.) Il n'y a proprement qu'un seul maître, àinsi que dit lui-même le Christ, la vérité incarnée. Car il n'y a que lui qui puisse parler au fond du cœur, comme Verbe, en même temps qu'il frappe les oreilles du corps par le son de sa parole, l'âge de trente ans étant marqué par son Père pour répandre cette divine semence, et publier des merveilles cachées depuis la naissance du

monde, il laisse aujourd'hui échapper quelques rayons de lumière, dont les docteurs de la Synagogue et les prêtres furent remplis d'admiration. Ne voulait-il pas disposer comme de loin à écouter un jour ses oracles?

Il n'est pas surprenant que, ne le regardant que comme un enfant ordinaire, ils fussent charmés de la sagesse de ses réponses et ses interrogations. Pour nous, qui savons que tous les trésors de la science et de la sagesse étaient renfermés en lui, nous en devons moins admirer cette légère manifestation, aussi courte que celle de sa gloire sur le Thabor, que sa longue suppression, et de ce que pouvant dès lors enseigner comme ayant puissance, il se comporte en disciple, et se contente de proposer quelques questions aux docteurs de la loi, lesquelles étant beaucoup au-dessus de la portée de son âge, les jetèrent dans un étonnement, qui s'augmenta par la solidité de ses réponses; nous souhaiterions sans doute que le saint Evangile nous les eût conservées, et que l'Eglise ne fût pas privée d'un tel trésor. Consolons-nous toutefois de ce silence, nous en tirerons une instruction assez importante, si nous apprenons de l'exemple de notre petit maître à être aussi lents à parler que prompts à écouter, et que, comme le caractère de la folie est de répandre tout d'un coup tout ce qu'on a dans l'esprit, celui de la sagesse, au contraire, est de différer et de se réserver pour l'avenir. Modérons ce désir inquiet de nous produire avant que de nous remplir, ainsi que le bassin qui ne donne que de sa plénitude, et d'y être engagé par la disposition de la Providence.

Seconde considération.

Ce n'est pas encore sans mystère que le meilleur et le plus respectueux de tous les fils répond d'une manière sèche et humiliante à la meilleure, à la plus tendre de toutes les mères, qui se plaint amoureusement de l'inquiétude qu'il leur a causée; sa réponse éclaircit le mystère : Pourquoi me cherchez-vous; ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? Jésus-Christ est un composé adorable de deux natures, la divine et l'humaine; selon la première, il était Dieu, fils de Dieu, égal à son Père, et Créateur de Marie : selon l'autre, il était son fils, sous sa tutelle, sa dépendance, et mettait sa joie à lui obéir; quoique ces deux natures fussent unies en unité de personne, à savoir celle du Verbe, il agissait tantôt selon l'une, et tantôt selon l'autre, quelquefois, selon la forme de Dieu, qu'il tenait de son Père, et d'autres fois selon la forme d'esclave, qu'il tenait d'elle, qui lui donnait autorité sur lui; aujourd'hui, c'est selon la première forme qu'il agit, comme un ange du grand conseil, son apôtre et son ambassadeur, et en cette qualité il ne connaît point de parents, et apprend à ses ministres à faire l'œuvre de Dieu, sans consulter la chair et le sang; s'il n'avait fait cette action d'indépendance dans

le temps de son plus grand assujettissement, la foi de la divinité en aurait peut-être été moins vive.

Comme Marie, dans la recherche douloureuse de son Fils, est la figure des pécheurs qui ont perdu la grâce, dans cette espèce de répréhension qu'elle en reçoit, elle est celle des mères et des pères qui n'ont d'ordinaire que des vues toutes charnelles sur leurs enfants, et prétendent disposer de leur vocation; Jésus-Christ leur apprend que leur pouvoir cesse en concurrence de celui de Dieu, qu'il s'est réservé un droit inaliénable d'en disposer selon son bon plaisir, qu'ils ne doivent jamais rien exiger d'eux de contraire à son service, ni les violenter dans le choix d'un état, surtout de prétendre les régler dans l'exercice des fonctions ecclésiastiques, encore moins les occuper du soin des affaires temporelles; l'unique dont ils sont chargés à leur égard, est de leur procurer une éducation chrétienne, et de coopérer à la grâce de leur vocation.

Quoi de plus juste dans le fond? Dieu n'est-il pas le Père commun? prescrit-on contre ses droits? faut-il que certaines lois de famille, quelques intérêts humains, fassent violer une loi si sainte et si indispensable? Votre ambition brûle de placer un aîné dans un poste honorable et distingué; ce projet ne peut réussir si ses frères et ses sœurs n'entrent en religion, ils ne s'y sentent aucun attrait; n'importe, on en pourvoit un de ses enfants qui n'a nulle vocation à l'état ecclésiastique; c'est de quoi on s'embarrasse le moins, pourvu qu'on possède le sanctuaire de Dieu comme son héritage. C'est ainsi qu'on change l'autorité paternelle en tyrannie, et qu'on suit aveuglément les inspirations de la cupidité; c'est ce qui remplit les compagnies de mauvais magistrats; l'Eglise, de ministres scandaleux; les monastères, de religieuses très-imparfaites, qui se consomment de regrets. Le moyen que Dieu répande ses bénédictions sur de pareils engagements, et que peut-on recueillir que des tourbillons lorsqu'on n'a semé que du vent?

Jésus-Christ, en se dérochant de sa sainte mère, ne pouvait ignorer l'inquiétude mortelle qu'il lui causait; lorsqu'il est retrouvé, il tempère l'excès de sa joie par une sévérité apparente et une réponse dure, qui ne pouvait, aimant autant qu'elle faisait cet unique objet de ses vœux, que lui être infiniment sensible; mais c'est ainsi qu'il traite ceux qu'il chérit le plus. Marie, comme le premier et le plus noble membre du corps dont il est le chef, reçoit la plus abondante communication de ses peines intérieures, et du délaissement qu'il a voulu souffrir lui-même de la part de son Père; il lui fait part de ses abaissements, et la conduit par la voie royale des humiliations, dans laquelle il a marché depuis le premier instant de sa vie jusqu'au dernier; tous ceux qui lui appartiennent doivent s'attendre et se résoudre à ces privations et ces mortifications; elles nous sont d'autant plus nécessaires, qu'une

prospérité spirituelle trop longue nous endormirait, et que le fond d'orgueil qui est en nous, et qui n'était pas en Marie, a besoin d'être réprimé, et cette tumeur qui défigure notre âme, percée de temps en temps par le fer de l'humiliation.

Troisième considération.

Comme Jésus-Christ n'était sorti de la dépendance de sa mère que par une dépendance plus sainte et plus indispensable à l'égard de son Père, il y rentre aussitôt qu'il a achevé son œuvre et y rentre avec plaisir. Pouvait-il apprendre plus efficacement aux enfants, que comme ils ne doivent avoir aucun égard humain, ni écouter en façon quelconque la chair et le sang, quand le Père qui est aux cieux parle et déclare sa volonté, que c'est pitié d'être cruel en de pareilles rencontres et de passer sur le ventre de ses pères et mères, couchés sur le seuil de la porte, afin d'empêcher notre sortie, pour courir se ranger sous l'étendard de la croix; il faut aussi dans tout le reste se soumettre à l'ordre de la nature, lorsqu'il n'a rien de contraire à celui de Dieu. Le Sauveur des hommes passa ses trente premières années, c'est-à-dire, sa vie presque tout entière, en cette humble soumission; le Créateur se soumet à ses créatures, le Fils de Dieu à Joseph et Marie: quel empire sur la terre fut jamais plus glorieux que le leur; celui dont les anges s'estiment trop heureux d'exécuter les moindres ordres, exécute ceux d'un simple artisan: *Erat subditus illis.* (Luc., II.) Après cela y a-t-il quelqu'un qui refuse d'obéir à ses parents, sujet à son prince, serviteur à son maître, égal même à ses égaux, puisque l'Apôtre veut que nous soyons soumis pour l'amour de Dieu à toutes les créatures; vous vous croiriez peut-être déshonoré en déférant à vos égaux? Jésus-Christ, égal à son Père, a-t-il cru se ravalier en se rendant l'esclave de son Père? Protestant qu'il était venu servir, et s'assujettissant à ceux qui lui étaient infiniment inférieurs, n'a-t-il pas par là au contraire beaucoup rehaussé sa gloire, et ne s'est-il pas acquis un nouveau titre de régner sur toutes les créatures.

ORAISON.

J'adore, ô Jésus, l'excès d'humilité qui vous fait écouter comme disciple ceux dont vous êtes le maître.

J'adore les premières de vos paroles, qui nous aient été transmises par votre évangéliste, comme des paroles de prêtre, de victime et de docteur proférées dans le temple. Paroles de consécration, de sacrifice, de détachement, de zèle et de lumière: qu'elles m'apprennent à faire votre œuvre sans aucun égard humain; imprimez dans notre cœur un désir sincère de chercher toujours avant toutes choses votre royaume et sa justice; que notre foi vous cherche sans se rebuter dans la personne des pauvres, des malades, des prisonniers, en qui vous voulez bien

recevoir nos assistances; que notre espérance et notre charité nous mettent en mouvement, jusqu'à ce qu'elles vous aient trouvé dans le temple auguste de votre gloire, et comme l'obéissance est la voie la plus sûre et la plus remarquable de vous trouver, faites-vous chérir et pratiquer avec fidélité cette vertu.

MÉDITATION VIII.

SUR LE BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

Pour le matin.

Première considération.

La vertu qui paraît avec le plus d'éclat en ce mystère est celle que saint Paul appelle par excellence, la vertu de Jésus-Christ. Sa chère humilité, celui sous lequel fléchissent, comme dit Job, les intelligences qui portent le monde, se courbe et s'abaisse sous la main d'un pur homme. Jean-Baptiste, qui ne pénétrait pas encore le mystère de l'humilité de son maître, s'oppose à ce qu'il désirait de lui. Il s'écrie par un vif sentiment de la disproportion infinie de lui avec le Fils du Très-Haut: Que faites-vous, Seigneur, c'est par vous que je dois être baptisé, et vous venez à moi! Laissez-moi faire, répliqua le Sauveur; c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice. O contestation louable, qui ne naît que d'humilité, celle de Jésus-Christ sera la victorieuse, et celle du Précurseur aurait été fausse et illusoire, si elle eût été opiniâtre et désobéissante. Il ne faut pas vouloir être humble à sa manière, mais à celle de Dieu.

L'humiliation que le Sauveur a pratiquée dans la cérémonie de la circoncision a été extrême et excessive: car quoi de plus injurieux à sa sainteté qu'une pareille flétrissure. Néanmoins comme tous les Juifs indifféremment recevaient ce stigmate honteux, et que plusieurs même en faisaient gloire, parce qu'ils se voyaient par là distingués des gentils, pour lesquels ils avaient un souverain mépris, il n'y avait pas tant de confusion à essuyer qu'en cette rencontre, car il y veut être regardé comme un pécheur qui se condamne à la pénitence publique; c'était tellement un aveu solennel de ses crimes et un engagement authentique de les expier par de dignes fruits de pénitence, que les pharisiens, enflés de leur fausse justice, ne le croyaient bon que pour les pécheurs et les publicains, et n'avaient garde de le recevoir, puisqu'ils se seraient par là déclarés pécheurs.

Jésus-Christ ne rougit point de se mêler dans la foule de ces pécheurs et publicains, qui accouraient au baptême de Jean, et s'humilie encore plus aux yeux de son Père qu'à ceux des hommes, dont il prend sur soi l'iniquité, et revêtu de ce manteau d'ignominie, il proteste à sa Majesté suprême qu'il n'est pas un homme, mais un ver de terre, l'opprobre et le rebut du peuple.

Un tel spectacle n'a-t-il pas de quoi confondre des pécheurs, qui, ayant fait trophée du vice et scandalisé une ville entière, font

difficulté de se mettre au rang des pénitents et de se comporter comme tels. C'était du péché qu'il fallait avoir honte et non de son remède. Jésus-Christ, aujourd'hui baptisé dans l'eau, le sera dans trois ou quatre années dans son sang, et nous n'en avons pas encore répandu une seule goutte en combattant contre le péché.

Mais quand notre conscience ne nous reprocherait aucun crime, ne sommes-nous pas tous en un sens des pécheurs publics, puisque nous le sommes tous de notoriété publique? C'est pour cela que l'Eglise met à tous ses enfants des cenlres sur le front au premier jour de Carême, cendres symbole de la pénitence, et les y condamne en leur imposant la loi du jeûne. Nous devons donc conserver toujours un sentiment humble de nos infidélités grandes ou petites et en porter la confusion peinte sur le visage, et dans tout notre extérieur, surtout lorsque nous nous approchons des tribunaux sacrés pour y être réconciliés.

Seconde considération.

La charité de Jésus-Christ n'éclate pas moins que son humilité; cette dernière même ne naît que du zèle ardent de réparer la gloire de son Père, dont il était dévoré, et de son amour infini, pour lui réconcilier les hommes. Ses humiliations faisaient partie de cette satisfaction, et de la rançon qu'il devait achever de payer sur la croix, c'est ce qui les lui fait subir, avec tant de plénitude de cœur: voilà l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde, dit le Précurseur après l'avoir baptisé dans le Jourdain, et dès ce moment il est chassé dans le désert, comme le bouc émissaire chargé de toutes les iniquités du peuple: *Statim spiritus expulit eum in desertum.* (Marc., I.) Ce qui ne marque toutefois aucune contrainte, mais plutôt la force et l'opération effrénée du Saint-Esprit pleinement maître de l'Homme-Dieu.

Il s'envole donc dans le désert, pour y vivre avec les bêtes, et s'il n'en fut pas dévoré, c'est qu'il se réserve pour une mort plus douloureuse, pour être déchiré et mis en pièces sur le Calvaire, par les Juifs et les gentils, plus furieux que les ours et les lions; et ce, pendant il est dévoré par un jeûne de quarante jours, par l'ardeur de son zèle dans la prière; de plus il est en quelque sorte livré au pouvoir de Satan, qui ose le tenter, et porte son insolence jusqu'à mettre sa main infâme sur sa personne adorable.

Ce qu'une érudition, qui fait horreur, inspire au premier persécuteur de l'Eglise, une charité immense le suggère à son divin époux. L'empereur Néron, pour avoir le barbare divertissement de voir déchirer les chrétiens, dont l'innocence faisait tout le crime, les faisait revêtir de peaux de bêtes sauvages, afin d'attirer les lions et les tigres sur eux. Jésus-Christ non content de s'être revêtu à son incarnation de notre humanité, se revêt à son baptême de nos péchés, afin d'attirer sur

lui les démons trompés par une telle humiliation, et les Juifs plus altérés du sang que les bêtes féroces; c'est ce qu'avaient figuré, selon saint Augustin, ces peaux de chevreux, que Jacob mit autour de ses mains et dont il couvrit son cou partout où il était découvert, afin qu'Isaac son père le prit pour Esaü, dont le corps était velu.

C'est par cette sainte surprise, ou plutôt cette admirable invention de sa sagesse, qu'il se substitue en notre place et qu'il attire sur nous la bénédiction de son Père, nous mettant en la sienne. Mais, hélas! que ce déguisement lui coûtera cher, car il ne sera pas seulement exposé comme une proie innocente à la rage des hommes, qui se ruèrent sur lui à sa passion, comme des taureaux gras et des lions furieux; mais son divin Père le méconnaîtra, le traitera comme un criminel, une victime d'anathème et l'écrasera dans sa fureur contre le péché; il commence dès cette heure à le poursuivre en cette qualité. Il avait été pauvre à la vérité, et dans les travaux de sa jeunesse, exécutant à la lettre la pénitence, qui condamna notre premier père à manger son pain à la sueur de son front; mais ce n'était là qu'un essai et un prélude: vous ne verrez plus désormais que veilles, fatigues, courses pénibles, retraites, nuits passées dans la prière, sur des montagnes écartées; jeûnes, prédications, rebuts, calomnies, injures atroces, blasphèmes horribles, pour récompense de tout le bien qu'il faisait dans l'ordre de la nature et de la grâce. Enfin, si les ignominies et la douleur sont les remèdes naturels du péché, il en a été pleinement rassasié: tous les fléaux de la vengeance céleste ont passé sur lui, et il s'est vu comme abîmé dans un tas de boue.

A-t-il prétendu par là nous dispenser des souffrances et des humiliations? Il aime trop l'ordre et est trop jaloux de la gloire de son Père pour nous en exempter totalement, mais il est venu les sanctifier par les mérites des siennes, et nous faire connaître ce que mérite le péché.

Concevons donc qu'il n'y a point de mauvais traitements qui ne soient dus au pécheur; qu'il ne lui suffise pas pour expier ses désordres d'être privé des créatures dont il a abusé, mais qu'il lui faut souffrir des douleurs enisantes, affliger sa chair, pratiquer des mortifications pénibles au sens.

Troisième considération.

L'alliance qu'il avait plu à Dieu de contracter avec les Juifs qu'il s'était choisis entre tous les peuples, et dont la circoncision était le sceau, n'était que la figure d'une autre incomparablement plus sainte et plus curable qu'il a daigné former entre lui et le peuple chrétien, dont le sang de son Fils, l'unique médiateur, a été comme le lien et le ciment. La loi ancienne était impuissante et ne condamnait personne à la parfaite justice; une récolte abondante était l'unique récompense promise à ses fidèles observateurs; la loi nouvelle nous a découvert d'autres routes, et

nous apprenant à être parfaits comme notre Père céleste, substitue une meilleure espérance; elle nous promet de nous introduire dans la vraie terre de promesse, où coulent le miel et le lait de la justice. Le Vieux Testament laissait les hommes éloignés de Dieu, et même opposés à lui; il irritait plutôt leur cupidité qu'il ne l'étouffait, non par soi, mais par un effet de la corruption naturelle; le Nouveau les réconcilie, les guérit et leur donne l'esprit d'adoption, qui fait resourir à Dieu comme à un père plein de tendresse.

Dieu, de son côté, nous purifie de toutes souillures originelles et actuelles, qui nous rendaient horribles à Dieu et dignes de l'enfer; il nous incorpore à son Fils bien-aimé, comme ses membres vivants qu'il anime de son propre esprit; il nous applique les fruits de sa mort, et nous la rend plus efficace pour nous séparer du péché, que si nous étions nous-mêmes sacrifiés à Dieu et détruits par la mort; il en est de même de sa résurrection, qui imprime en nos âmes une vertu divine pour les faire vivre d'une nouvelle vie toute spirituelle et digne de la qualité d'enfants de Dieu; elle nous est tellement communiquée, que saint Paul ne fait pas difficulté de dire que de morts que nous étions par le péché, Dieu nous a rendu la vie en Jésus-Christ, nous a ressuscités en lui et fait asseoir à la droite du Dieu vivant; ainsi, malgré la révolte de notre premier père et les crimes personnels que nous y avons pu ajouter, nous recevons une vie plus abondante que s'il était demeuré fidèle. O miséricorde incompréhensible! ô invention surprenante de la sagesse d'un Dieu qui fait tourner à notre avantage un péché ineffable en soi et dans ses suites, et comme il n'a rien à donner de plus grand que lui-même, il se donnera éternellement lui-même à ceux qui auront gardé ce pacte de vie et de paix.

Ce qu'il exige de notre part ne nous est pas moins honorable qu'utile et n'est point au-dessus de nos forces; car sa grâce, qu'il ne refuse pas à nos prières ou plutôt à son esprit qui prie en nous, aplanit toutes les difficultés: il veut que nous le servions, non par une crainte d'esclave, mais avec un amour d'enfant, et que nous marchions en sa présence dans la sainteté et la justice tous les jours de notre vie, que nous haïssions ce qu'il hait, et que nous aimions ce qu'il aime. Quoi de plus juste que de nous conformer à la volonté de celui qui est la justice même, la raison souveraine, l'ordre essentiel; et comme il a le monde et le démon son prince en abomination, n'est-ce pas assez pour nous les faire haïr d'une haine parfaite et irrécyclable; c'est aussi à quoi l'Eglise notre mère nous a fait renoncer expressément dans la formule de notre baptême, lorsque le ministre du sacrement vous a demandé en vous l'administrant: Ne renoncez-vous pas au monde? Vous avez répondu par la bouche de vos parrain et marraine: *Abrenuntio*. Lorsqu'il a ajouté: Ne renoncez-vous pas au diable, à ses pompes, c'est-à-dire à tous désirs, paroles, actions contraires à la loi di-

vine, surtout à l'orgueil, principe de tout péché; et à ses pompes, qui sont les vanités du monde; et à tout ce qui sert à entretenir en nous l'esprit d'ambition, de vaine gloire, à réveiller et enflammer les passions, comme les comédies, les bals, les danses, les spectacles profanes, vous avez répondu à la face des autels, du ciel et de la terre: *Abrenuntio*. Je veux être crucifié au monde, et que réciproquement il me soit crucifié, c'est-à-dire le regarder avec la même horreur qu'on regarde le cadavre d'un malfaiteur arraché aux fourches patibulaires, et consens d'en être regardé de même.

Vous avez promis d'observer tout l'Evangile et d'entrer dans la pratique, je ne dis pas des conseils, mais des préceptes et de ces maximes admirables que la Vérité incarnée nous a appris de sa propre bouche; vous voyez par là combien le livre qui contient ces paroles de la vie éternelle, ces règles sur lesquelles nous devons former nos mœurs et serons jugés nous doit être cher; c'est le titre et la loi de notre consécration baptismale, le contrat de notre alliance, où sont contenues les promesses mutuelles de Dieu envers nous, et de nous envers Dieu. Ne devrions-nous pas avoir sans cesse entre les mains ce livre sacré, et sa lecture ne devrait-elle pas nous être plus familière que ne l'est à un religieux sa règle? Quelle avidité ne faudrait-il pas avoir pour une histoire si divine, si charmante, si délicieuse, qui nous tient lieu de la présence visible de Jésus-Christ? Malheureux qui se prive d'une consolation si solide et d'un secours si puissant!

Oraison.

J'adore, ô Jésus, l'excès d'humilité qui vous prosterne aux pieds de votre Précurseur; faites qu'il serve à confondre mon orgueil. J'adore la charité immense qui vous force de vous revêtir de nos iniquités, d'en porter la confusion devant votre Père et devant les hommes. Oh! quelle a été votre fidélité à l'engagement que vous avez contracté de les expier par les rigueurs de la pénitence; vous êtes le chef de tous ceux qui se sauvent par ces exercices; confondez ma mollesse et ma lâcheté qui m'inspirent tant de répugnance pour ce baptême laborieux; rendez-moi fidèle à ma consécration baptismale; ressuscitez-en la grâce presque éteinte en mon cœur; je ratifie de toute la plénitude de ma volonté ces vœux sacrés et primitifs; je bénis l'heureuse nécessité qui me met dans une dépendance continue de vous et de votre grâce; donnez-moi le goût de votre saint Evangile, faites que les divins oracles qu'il contient soient plus doux à mon âme que le rayon de miel à ma bouche, et que je devore ce sacré volume. Non, mon Dieu, il n'y a point de livre de spiritualité qui lui soit comparable, plus capable de détruire la présomption humaine; où trouver ailleurs des sentiments de piété plus tendres et plus touchants qui nous portent à vous confesser nos misères et tout attendre de votre bonté paternelle? On y goûte les prémices de cet

esprit que vous donnez ici-bas comme un gage de la béatitude; je ne veux plus me désaltérer que dans cette source si pure, dont les eaux rejaillissent à la vie éternelle, et je veux que ce livre soit le compagnon fidèle de mon pèlerinage.

Pour le soir.

Première considération.

Jésus-Christ, qui s'était revêtu de nos péchés dans son baptême, nous revêt dans le nôtre de sa justice et de ses dispositions, non-seulement extérieurement, comme on l'est d'un vêtement, mais intérieurement, comme un fer rouge sortant de la fournaise l'est du feu qui le pénètre, car l'âme est revêtue de ses dispositions.

Toute l'étude et l'application d'un chrétien doit être de fortifier ces dispositions et s'y enraciner, à exprimer Jésus-Christ dans ses mœurs, agir en toutes rencontres par le mouvement de son Esprit, entrer dans ses inclinations, le suivre dans ses voies par l'imitation de son obéissance, sa pureté, sa douceur, son zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes.

Ainsi il faut avoir sans cesse les yeux du cœur ouverts sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, et travailler sans relâche à perfectionner cette ressemblance. Tout le temps de la vie nous est donné pour cela, il faut tous les jours y ajouter quelque trait.

Il est marqué que pendant que Jean baptisait notre commun maître, et qu'il faisait sa prière, le ciel s'ouvrait, qu'ensuite le Saint-Esprit descendit sur lui en forme corporelle, comme une colombe, et y demeura. Ce qui s'est fait visiblement dans le baptême du chef se fait invisiblement dans celui de ses membres; le ciel fermé par le péché du premier Adam s'ouvre par l'humble prière du second. Quelle prière pouvait-il faire alors à son Père, sinon celle que David faisait en sa personne : Me voilà prêt à essuyer tous les fléaux de votre colère : *Ego in flagella paratus sum.* (Joan., XVII.) Je me destine au sacrifice comme un agneau pour ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité. Ce sacrement nous confère le Saint-Esprit et tous ses dons, et nous rend des colombes par la pureté, par la douceur, le gémissement, la fécondité en bonnes œuvres, la charité. La confirmation, qui en est la perfection, nous a communiqué la plénitude du Saint-Esprit, et a mis comme le sceau à notre baptême en nous rendant des hommes parfaits en Jésus-Christ, et des soldats prêts à combattre pour sa querelle. Hélas! où sont ceux qui depuis qu'ils ont reçu ces deux sacrements, qui s'administraient autrefois ensemble, ne se sont pas de nouveau fermé le ciel par leurs infidélités, qui n'aient pas fait injure à l'esprit d'adoption, et ne l'aient pas tout à fait éteint dans leurs cœurs, et n'aient pas déserté comme de lâches soldats, ou plutôt passé au camp des ennemis comme d'infâmes transfuges pour com-

battre sous les étendards du démon. Où sont ceux qui aient vécu comme des enfants de Dieu, comme des chastes et innocentes colombes, sans fiel et sans malice, sans prendre part aux désirs charnels qui combattent contre l'âme? La vie de la plupart se passe en de vains amusements ou des embarras continuels pour acquérir ou conserver des biens périssables; d'autres ne songent qu'à se faire une béatitude charnelle, aussi peu touchés des promesses de Dieu que de ses menaces; qui ne sera saisi de frayeur en considérant la disposition effroyable de la vie du commun des chrétiens avec les promesses si solennelles et si sacrées qu'ils ont faites à la Trinité adorable, au nom de laquelle ils ont été baptisés, dont l'ignorance, loin d'excuser la contravention, ne servirait qu'à l'augmenter, et leur attirer une condamnation plus sévère.

Seconde considération.

Si les violateurs de la loi de Moïse étaient punis de mort sans miséricorde, quel sera le supplice des prévaricateurs de la loi nouvelle, et quels tourments ne sont pas préparés à ceux qui, par une vie débordée, insultent au fils de Dieu, foulent aux pieds le sang de la nouvelle alliance, par lequel ils ont été sanctifiés, et font outrage à l'Esprit de grâce? Que leur reste-t-il qu'une attente terrible du jugement et des flammes destinées à dévorer les ennemis de Dieu? Le violateur d'une loi charnelle, qui ne devait subsister que pour quelque temps, ne trouvait point de grâce auprès des hommes; le parjure, qui enfreint une alliance éternelle infiniment plus sainte, a-t-il lieu de s'en promettre auprès d'un Dieu, qui s'appelle le Dieu jaloux, le Dieu des vengeances, et qui proportionne les supplices à l'excès de ses faveurs?

Quoi donc! la porte de la miséricorde est-elle fermée pour tous ceux qui ont violé les vœux sacrés de leur baptême? à Dieu ne plaise. A quoi serait réduit le nombre des élus, puisqu'il s'en trouve si peu qui conservent la grâce baptismale, et que la plupart se laissent entraîner au torrent du siècle! Dieu, qui connaît la boue dont nous sommes pétris, et l'extrême fragilité de la nature déchue, nous a laissé des ressources; il nous a préparé une seconde table après le naufrage.

Il est vrai qu'il n'y a plus lieu à un second baptême; ce sacrement imprime caractère, et ne se réitère pas; il ne reste plus qu'un baptême laborieux, composé du sang de Jésus-Christ et de vos larmes. Ce n'est plus que par de grandes humiliations, de profonds gémissements, des satisfactions pénibles, que par le retranchement des plaisirs, même licites, les macérations de la chair, les jeûnes fréquents, les aumônes abondantes, des prières ferventes qu'on se rétablit en grâce, et qu'on abolit cette séduite funeste, par laquelle on s'est engagé au démon. Oh! combien faudra-t-il avaler de potions amères pour recouvrer une santé qu'on prodigue

avec tant de folie et d'emportement : *Ferat, ferat amaram pœnitentiæ curam qui noluît servare sanitatem*. Il faut qu'il y ait quelque proportion entre les peines qu'on s'impose et celles de l'enfer, dont on se rachète, et que le pécheur, entrant dans le zèle de la justice vengeresse, se punisse avec une sévérité inflexible.

Jetez-vous donc, sans hésiter, dans la piscine salutaire de la pénitence; retournez à votre Père, comme l'enfant prodigue, après qu'il eut dissipé son patrimoine en débauches; protestez-lui que vous êtes indignes de porter le nom de ses enfants, et se souvenant qu'il est Père, quoique vous ayez oublié que vous étiez ses enfants, il vous fera rendre votre première robe, et vous rétablira dans vos droits.

Troisième considération.

Le Père éternel a relevé l'humiliation de son Fils, qui s'était réduit au rang des pécheurs, avec lesquels il reçut le baptême, non-seulement par le témoignage que lui rendit le Précurseur, mais par le sien propre, infiniment plus glorieux et plus authentique, en faisant entendre une voix du ciel qui dit : *C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui je me plais uniquement*. N'est-ce pas cette filiation éternelle qui est la source de toutes ses grandeurs, le fondement de son sacerdoce, de sa médiation, de sa royauté ! C'est plus que s'il faisait entendre qu'il lui a donné toutes les nations de la terre pour son héritage, qu'il l'a établi leur législateur suprême, le juge des vivants et des morts, oint d'une huile de joie, préférablement à tous ceux qui participent à la nature humaine; c'est comme s'il disait : c'est ma sagesse même, ma force, ma parole éternelle, mon image vivante et subsistante, l'idée originale que je consulte en tous mes ouvrages, l'art par lequel je les exécute : lorsque je préparais les cieux, que j'environnais les abîmes de leurs bornes, que je prescrivais aux éléments une loi inviolable, il était présent; lorsque je renfermais la mer dans ses limites, que je posais les fondements de la terre, il était avec moi, non comme simple spectateur, mais pour régler toutes choses avec moi; tout a été créé en lui et subsiste par lui. Je l'établis le chef des anges et de mon Eglise, parce qu'il m'a plu que toute plénitude résidât en lui, et de réconcilier toutes choses avec moi. C'est de sa plénitude que vous recevrez, et ce n'est que par la vertu de ses mérites que vous avez accès à mon trône.

Quelle gloire et quel avantage pour nous d'être entrés dans cette filiation divine, de faire partie de ce Fils bien-aimé en qualité de membres, et d'entrer dans tous ses droits, de jouir du fruit de son sacrifice, qu'il nous applique par une pure miséricorde; c'est par lui et pour lui que nous sommes tout ce que nous sommes; c'est en lui que nous avons été circoncis, non d'une circoncision faite par la main des hommes, mais de celle de Jésus-Christ, qui retranche tous les péchés, et nous sépare d'Adam, pour nous enter en

lui; c'est avec lui que nous avons été ensevelis par le baptême pour demeurer cachés au monde et à ses convoitises, et mener une vie ressuscitée digne d'enfants de Dieu. Oh! quel amour nous a témoigné le Père éternel, de vouloir que nous soyons appelés et soyons en effet les enfants de Dieu; quelle reconnaissance ne devons-nous pas à une charité si excessive; quelle confusion de nous conduire d'une manière si indigne de cette génération céleste, de s'avilir, se dégrader, perdre l'héritage incorruptible pour un plaisir de bête, un intérêt de rien, comme le profane Esaü, qui vendit sa primauté pour une écuelle de lentilles.

Reconnais donc, ô chrétien, ta dignité, et après avoir été fait participant de la nature divine, garde-toi bien de retomber dans ta première bassesse par une vie indigne de ta seconde naissance; souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es membre, et garde-toi d'oublier jamais, qu'arraché de la puissance des ténèbres, tu as été transféré dans le royaume de Dieu, étant devenu le temple du Saint-Esprit; prends bien garde de ne pas chasser de ton cœur un tel hôte, et t'assujettir de nouveau à la tyrannie du démon, puisque c'est le sang de Jésus-Christ qui est le prix de ta rançon, car tu seras jugé dans la rigueur de la justice par celui qui t'a racheté dans l'excès de ses miséricordes.

ORAISON.

Oh! qu'il est vrai, Seigneur, que dans le second ordre des choses que vous avez établies par une sagesse et une bonté incompréhensibles, que l'homme étant dans l'honneur ne l'a pas compris, et qu'il s'est rendu semblable aux bêtes privées de raison! Car, quelle est l'excellence du baptême et la dignité d'un chrétien, quelle doit être la pureté et la sainteté de sa vie, quelle horreur du péché, qui viole sa consécration et le rend sacrilège; quel mépris pour les biens de la terre, quelle ardeur pour ceux du ciel, quel attachement au Médiateur que vous nous avez donné, quelle application à ses mystères, quel ressentiment d'avoir été tiré de la famille profane d'Adam, pour lui être incorporé; quelle confiance à ses mérites infinis, quel dévouement à ses intérêts, quel goût pour sa parole, quelle joie dans la participation de ses souffrances, quel estime et quel amour pour tout ce qui est de la vie de la foi! Tout cela ne sert qu'à nous condamner; l'ensorcellement de la niaiserie nous a obscurci toutes ces vérités et caché tous ces biens; le démon nous a rengagés dans ses liens et dépouillés de nouveau de tous nos droits. N'auriez-vous donc, ô Père céleste, qu'une seule bénédiction à donner? où est la tendresse de vos entrailles? sont-elles fermées absolument? Non, vous avez ouvert une fontaine dans votre Eglise dont les eaux ont la vertu de purifier nos souillures; il est vrai que votre justice ne permet pas que nous recouvrions sans travail la première innocence, don gratuit de votre miséricorde ineffable, que nous avons per-

due pour un plaisir brutal; mais c'est pour cette raison même que la pénitence me sera aimable, puisqu'elle me donne en quelque sorte le moyen de vous rendre l'honneur que je vous ai ravi, et de rentrer dans votre alliance que j'ai violée; rendez-moi plus fidèle que je n'ai été jusqu'à cette heure, faites que je ne sois pas de ceux en qui votre Esprit ne fait que passer, et en qui il ne demeure pas; préservez-nous de rechute, faites-nous retourner à l'origine de la foi, mettre en pratique les maximes adorables de l'Évangile et nous reformer sur l'image de votre Fils.

Que son esprit qui n'est pas différent du vôtre soit le principe de nos pensées, de nos desirs, de nos paroles, de nos actions, afin que nous ne dégénérons pas de l'auguste qualité d'enfants de Dieu; qu'il soit en nous un esprit de force contre les sollicitations du monde et de la chair, un esprit de pénitence pour déplorer nos excès et nos ingratitude, un esprit de prière qui nous fasse gémir de notre captivité, de la longueur de notre exil et soupirer sans cesse après notre adoption parfaite, où tout ce que nous tenons de la génération d'Adam, et la mort même qui en est la solde, sera absorbé dans la victoire.

MÉDITATION IX.

SUR LE MYSTÈRE DE LA TRANSFIGURATION.

Pour le matin.

Première considération.

Jésus-Christ ne prend que trois témoins de sa transfiguration, parce que ce nombre suffisait selon la loi pour arrêter un fait important. Il se borne aussi à ce nombre, parce que, désirant que ce mystère ne fût connu qu'après sa résurrection, il eût pu être aisément divulgué s'il se fût fait accompagner de tous ses disciples. Il choisit entre ses apôtres Pierre, Jacques et Jean, pour faire connaître qu'il est maître de ses dons, et qu'il en gratifie qui il lui plaît. Personne n'a droit de se plaindre, mais tous doivent adorer sa conduite; ceux qui ne sont pas favorisés de dons éclatants trouveront le secret d'y participer, si, bien loin d'en être jaloux, ils en conçoivent de la joie et en bénissent l'auteur par le mouvement d'une charité sincère.

Comme on ne doit pas se porter de soi-même à des états d'oraisons sublimes et extraordinaires, parce qu'on ne peut trop se défier des surprises de Satan, qui se transforme en ange de lumière pour nous jeter dans l'illusion, on ne doit pas aussi s'opposer à la bonté divine si elle veut élever notre âme à la contemplation; il faut recevoir ce bienfait signalé avec confusion et actions de grâces. Qui sommes-nous pour prescrire des bornes à la libéralité du Tout-Puissant? il n'y a jamais d'humilité à lui résister.

Considérons-nous comme de la cendre et de la poussière; c'est le sentiment qu'avait

de lui-même Abraham, et la protestation qu'il fait à Dieu; mais s'il lui plaît, pour la gloire de son nom, de nous enlever par son souffle amoureux, comme le vent fait la cendre et la poussière, et la fait quelquefois voler bien haut, suivons le mouvement de son esprit adorable, vivons-nous-y pleinement, et disons avec Marie, lorsqu'elle fut élevée à la suréminente dignité de Mère de Dieu: Voici l'esclave de la majesté suprême.

Le reste des apôtres ne fut pas en un sens moins favorisé que les trois spectateurs de la gloire de leur maître; puisque la foi est plus méritoire lorsqu'elle n'est pas fondée sur le témoignage des yeux, elle doit naître de la parole qu'on a entendue, c'est-à-dire de la déposition de ceux que Dieu a choisis et autorisés comme témoins et ambassadeurs pour l'annoncer de sa part. Heureux, dit Jésus-Christ lui-même, ceux qui n'ayant pas vu n'ont pas laissé que de croire. O que cette parole est consolante pour ceux qui n'ont pas vu Jésus-Christ dans la chair et ne l'ont connu que par la prédication de l'Évangile!

Il n'y a que les apôtres à qui il est donné de suivre le Sauveur sur la sainte montagne, encore sont-ce les plus distingués, le commun des fidèles n'est pas capable de prendre si haut son essor et d'atteindre au sommet de la perfection par la pratique des conseils; les animaux qui portent le bois du sacrifice, ni les serviteurs ne suivaient pas Abraham ni Isaac sur la montagne, ils ont ordre de demeurer au pied en attendant. Oh! qu'on prévendrait d'inconvénients si on se renfermait ainsi que saint Paul nous y exhorte dans la mesure de sa grâce, qu'on fût sage avec sobriété, se tenant dans le degré qui convient, ou plutôt à la dernière place, toujours la plus sûre. Il n'appartient qu'aux épouses, aux âmes d'élite de chercher l'Époux dans son midi; reposez-vous à l'ombre de la croix et goûtez de son fruit délicieux quoique amer.

Ce fut sur une montagne écartée que les trois disciples furent privilégiés de cette vision; on ne peut être trop recueilli, trop solitaire pour jouir de ces communications intimes et goûter combien le Seigneur est doux; ce n'est que dans la retraite et l'éloignement des créatures qu'il parle au cœur. Saint Bernard le compare à un époux plein de pudeur, qui n'ose faire part de ses caresses à son épouse dans la foule; il en est de notre âme comme de l'eau d'une fontaine: si elle est pure et tranquille, le soleil s'y imprime et y forme une vive image de soi-même; mais si on la trouble, il ne pourra plus s'y représenter; c'est pour cela que les saints ont été de si grands amateurs du désert, et qu'ils ont protesté que les villes étaient pour eux des prisons et la solitude un paradis.

Seconde considération.

Ce mystère nous apprend plus qu'aucun autre ce dont Jésus-Christ a bien voulu se priver pour nous; car ce qu'il est durant quelques moments qu'a duré sa transfigura-

tion, il le devait être durant tout le cours de sa vie ; c'est moins un miracle qu'une cessation de miracle ; car enfin de quelle gloire ne devait pas briller une humanité unie hypostatiquement au Verbe ? quel éclat n'en devait pas rejaillir aux yeux des hommes ? quel droit n'avait pas une âme qui jouissait de la vision béatifique, d'imprimer à son corps, dès le moment de sa création, les douaires des corps glorieux ? Mais comme il n'avait pris ce corps que pour être la victime de notre réconciliation, que pour éprouver par son moyen le tourment de la faim et de la soif, la fatigue des voyages, toutes les autres nécessités auxquelles nous sommes justement assujettis ; s'il eût toujours fait éclater cette gloire qui était l'apanage d'une humanité divinisée, comment les plus vils d'entre les hommes eussent-ils eu l'insolence de couvrir ce visage adorable de l'infection de leurs bouches impures, et décharger des soufflets sur ces joues ? il fallait de nécessité, pour subir toutes ces ignominies, que sa gloire fût voilée.

Il a donc fallu qu'il fît un effort continu pour éclipser sa majesté et suspendre la gloire qui devait naturellement rejaillir sur un corps dans lequel résidait la plénitude de la divinité. S'il en laisse échapper aujourd'hui quelques rayons pour prémunir ses principaux apôtres contre le scandale de sa mort prochaine, ce n'est que durant quelques moments, à l'écart et en présence de peu de témoins ; presque tout le reste de sa vie se passe dans l'obscurité ; trente-quatre ans d'anéantissement pour un instant de gloire, qui ne brille qu'un seul moment, comme l'éclair qui perce la nue. Ainsi, dans la manifestation de sa gloire, qu'exigeait l'économie de sa sagesse, il ne cherche rien moins que sa propre gloire ; pouvait-il nous enseigner plus efficacement à chérir l'humiliation, le rabaissement, l'oubli des hommes.

Quelle leçon d'humilité et qu'elle a de quoi confondre les orgueilleux ! Le Fils de Dieu cache à dessein tout ce qui aurait empêché les hommes d'attenter contre lui ; il fait une violence continuelle sur soi-même pour arrêter l'effusion de sa gloire ; et des pécheurs, qui méritent un opprobre éternel, ne cherchent qu'à se produire, à briller, à étaler les qualités qui leur peuvent attirer de l'estime et même se faire honneur de celles qu'ils n'ont pas ; à cacher avec soin tout ce qui peut diminuer l'opinion avantageuse qu'ils veulent imprimer dans les esprits où ils cherchent à régner au préjudice de Dieu même ; enfin qu'à se travestir et se déguiser. Transfiguration diabolique qui les rend horribles aux yeux des anges et de tous ceux qui ont une foi éclairée.

Quittez, quittez ces ornements de théâtre ; vous jouez un rôle emprunté qui ne vous convient en aucune manière, vous n'en imposerez pas à Dieu avec la même facilité qu'aux hommes, il vous arrachera bientôt ce masque de piété dont vous couvrez votre difformité monstrueuse et révélera votre turpitude aux yeux de tout l'univers.

Troisième considération.

Jésus-Christ nous apprend encore par cette suppression de sa gloire, que l'exemple de ses souffrances nous est plus utile et plus nécessaire que la vue de son état immortel, quoique très-effaçable. Nous aurons une éternité entière pour le contempler dans les splendeurs des saints. Employons le temps de cette vie pour honorer ses abaissements et l'adorer comme l'homme de douleurs ; nous le verrons dans le sein de son Père tel qu'il est, considérons-le présentement trempé de sucurs au jardin des Oliviers et abreuvé de fiel sur la croix. Si la première vue est plus sublime et plus consolante, la dernière est plus nécessaire et plus proportionnée à notre état de pécheurs.

Il est marqué que ce fut en priant que Jésus fut transfiguré ; n'a-t-il pas voulu nous apprendre par là qu'un des principaux effets de l'oraison est de nous transformer en Dieu et de rendre nos âmes aussi brillantes qu'un miroir qu'on présente au soleil. C'est ainsi que le visage de Moïse devint si lumineux, que lorsqu'il descendait du mont Sinai, les enfants d'Israël en furent éblouis et ne purent soutenir l'éclat qui en rejaillissait ; exposez-vous de même aux rayons du soleil de justice et vous deviendrez des chérubins ; vous concevrez autant de mépris pour tout ce qui remue le commun des hommes, les richesses, les plaisirs, les vains honneurs, que d'estime pour les biens solides, qui seuls méritent notre recherche. Contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'esprit de Dieu ; mais ce n'est que d'une oraison qui ait les qualités requises qu'il faut attendre ce miracle. Si le changement est effectif, il ne manquera pas d'éclater au dehors par le règlement de la vie, par le recueillement, la modestie, l'affabilité, la candeur ; saint Paul veut que les chrétiens soient comme des astres du firmament, qui éclairent le monde corrompu. Oh ! que d'astres obscurcis dans le ciel de l'Eglise !

ORAISON.

J'adore tous les desseins de votre sagesse et de votre charité dans votre transfiguration glorieuse. Pouvons-nous vous bénir assez de ce qu'il vous a plu supprimer si longtemps votre gloire pour souffrir les misères qui sont les apanages de notre nature déchue de son intégrité. Faites-nous chérir le rabaissement, l'obscurité, l'oubli des créatures ; préservez-moi de l'hypocrisie et de la duplicité, et faites qu'en honneur de vos humiliations, j'aime à souffrir la confusion que méritent mes fautes. Inspirez-moi l'amour de la retraite et de la prière, et rendez-moi digne de vos communications. Je ne demande pas, toutefois, d'être admis au baiser de la bouche, ni introduit dans vos celliers pour être enivré du vin nouveau qui se boit au royaume de votre Père, mais que vous me laissiez embrasser vos pieds sacrés avec la femme pé-

chèresse. Séparez mon cœur, ô Jésus, du tumulte des choses humaines; élevez-le, unissez-le, attachez-le à vous et à votre Père par une prière vraiment chrétienne.

Pour le soir.

Première considération.

Si la suppression de la gloire de Jésus-Christ, durant trente-quatre ans, nous marque l'excès de son humilité et du désir qu'il a de souffrir pour nous, la manifestation qu'il en fait durant quelques moments nous apprend le bonheur auquel il nous a destinés durant toute l'éternité, quelle sera l'abondance des biens dont nous serons remplis dans sa maison et l'adoption parfaite des enfants de Dieu.

Les trois apôtres furent si ravis, si extasiés, si transportés hors d'eux-mêmes, à la vue d'un si charmant spectacle, que saint Pierre, oubliant toutes les choses du monde, s'écrie dans l'excès de sa joie : *Ah ! Seigneur, que nous sommes bien ici ! Faisons-y, si vous l'agréez, trois tentes : une pour vous et les deux autres pour Moïse et Elie.* Quoi ! si ce léger échantillon de la gloire du ciel, si une faible étincelle de ce brasier d'amour qui consume heureusement les élus, si une goutte de ce torrent de voluptés est capable d'enivrer saint Pierre et de suspendre l'usage de sa raison, eh ! que sera-ce de ce fleuve impétueux qui inonde de joie la cité sainte, de ce torrent, de cet océan de délices dont ils sont abreuvés ? Que sera-ce de cette lumière immense, cette plénitude de tous biens dont ils jouiront ? Non-seulement nous verrons à découvert, non pour quelques instants, comme les apôtres sur le Thabor, ce visage adorable qui jette un éclat plus vif que celui du soleil et que les anges, dont il fait la félicité, contemplent avec un plaisir toujours nouveau ; mais nous brillerons nous-mêmes d'un pareil éclat : car notre divin Sauveur transformera ce corps vil et abject, pour le rendre conforme à son corps glorieux par cette vertu efficace qui s'assujettit toutes choses. Oh ! qui ne sentira un profond mépris pour tout ce qui est le plus estimé ici-bas, en considérant les biens qui nous sont promis dans le ciel ? Que sont tous les avantages temporels comparés à cette félicité souveraine, qu'un poids incommode plutôt qu'un soulagement ? La vie présente étant sujette à tant de servitudes et de nécessités fâcheuses, mérite-t-elle le nom de vie ? N'est-ce pas plutôt une véritable mort, une longue agonie ? Mais quelle langue peut exprimer, quel esprit humain est capable de comprendre les joies ineffables de la Jérusalem céleste ? Faire partie de la société des anges, jouir de leurs concerts mélodieux et du spectacle lumineux de la vérité, voir cette lumière intelligible, posséder cet héritage, où rien ne dépérit et qu'aucune violence ennemie ne pourra jamais enlever : le cœur s'embrase en méditant ces merveilles ; il voudrait déjà les voir et les expérimenter, et il lui tarde de se voir arrivé à ce pays enchanté et d'entrer en pos-

session de ce royaume qui n'a point de fin. Ainsi, au lieu que saint Pierre disait : *Ah ! qu'il fait bon ici*, nous nous écririons volontiers : *Ah ! qu'il fait mauvais ici !* Quand passera cette vaine figure du monde ? quand finira ce dur exil ? quand serons-nous affranchis de tant de misères accablantes ? quand sera brisée cette chaîne qui retient notre âme prisonnière et l'empêche de prendre son essor ? La cité de gloire, cette région riante où coule le miel et le lait de la justice, où triomphe la vérité, où règne la parfaite charité, est-ce ici un lieu de repos et d'établissement ? avons-nous ici une cité permanente ? Hélas ! ce n'est qu'un égoût, une demeure sombre et infecte, une prison affreuse, ô siècle à venir ! ô chère éternité ! ô communion indissoluble à la vie bienheureuse de Jésus-Christ !

Seconde considération.

Ce que nous demandons en désirant la dissolution du corps est bon aussi bien que ce que demandait saint Pierre, en souhaitant de demeurer sur la sainte montagne, quoique ces deux demandes paraissent directement opposées ; mais nous renversons l'ordre aussi bien que lui, et nous ne savons, non plus que lui, ce que nous disons. Il voulait s'établir sur le Thabor, et nous ne voudrions pas être dépouillés de ce corps, mais revêtus de l'immortalité par-dessus : *Nolumus spoliari sed supervestiri.* (II Cor., V.) Nous souhaiterions aussi bien que cet apôtre remporter la palme sans avoir livré de combats. Or, la première loi des courses et autres combats, est que nul n'est couronné s'il n'a combattu vaillamment. Saint Pierre se voulait reposer en ce lieu, comme dans un port agréable et tranquille, sans essayer les périls de la navigation. Nous cherchons ce même repos dans le siècle : l'effort n'est pas grand, mais bien à soutenir les attaques d'un monde d'ennemis étrangers et domestiques qui nous font la guerre et tous les divers retards de Dieu si pénibles aux âmes qui l'aiment. Enfin, saint Pierre voulait boire à longs traits dans le calice dont les bienheureux seront enivrés, sans boire du torrent de la voie et goûter auparavant de l'amertume du calice d'absinthe que le Père éternel avait préparé à son Fils, pour l'expiation de nos crimes. Est-ce là l'exemple qu'il nous a donné, lui qui n'a voulu entrer dans sa gloire que par les souffrances, lui dont la vie a été une croix continue, et qui a si peur (pour ainsi dire) de la perte de vue, qu'il ne s'entretient d'autre chose avec Moïse et Elie : ils parlent de l'excès qu'il doit accomplir à Jérusalem, c'est-à-dire de la mort qui lui est préparée.

Oh ! que saint Pierre a d'imitateurs ! Il ne faut pas comprendre en ce nombre les chrétiens ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont que des sentiments terrestres, qui ne se refusent aucuns plaisirs et mettent la souveraine félicité à jouir des biens de la vie. Ce sont des disciples d'Epicure plutôt que de Jésus-Christ.

La tentation est trop grossière pour ceux qui n'ont pas renoncé à leur salut et qui ne se flattent pas follement de passer du paradis de la terre à celui du ciel; mais on veut s'attacher aux douceurs et aux suavités spirituelles, dont Dieu adoucit l'ennui de ce pèlerinage. Dès qu'il les sèvre de ce lait, ils crient comme des enfants; du moment qu'il leur cache son visage et retire ses consolations pour les éprouver, ils tombent dans le découragement, se rebutent et abandonnent l'exercice de l'oraison. Ames molles et sensuelles, qui ne veulent accompagner Jésus-Christ que sur le Thabor et non sur le Calvaire, qui ne veulent l'Epoux que parmi les lis; mais pour cet Epoux de sang, revêtu d'habillements sales, il leur fait trop d'horreur: il leur faut un Epoux qui les caresse et les console.

N'est-ce pas là notre disposition? Car, combien de fois nous est-il arrivé, après avoir promis à notre maître dans la chaleur d'une dévotion passagère, que nous serions plus fidèles à recevoir de sa main tout ce qui viendrait troubler notre repos et nous détacher de la vie, en nous en faisant sentir les amertumes? La moindre occasion de souffrir, qui s'est présentée, nous a trouvés plus impatients que jamais, et nous lui avons plus mal tenu parole que celui des deux frères qui, ayant reçu ordre d'aller travailler à sa vigne, refusa absolument d'obéir. Est-ce là aimer Jésus-Christ, ou s'aimer soi-même? s'attacher aux consolations ou au Dieu des consolations?

Il ne changera pas pour nous l'ordre qu'il a si sagement établi, que ce n'est que par beaucoup de tribulations qu'on parvient au royaume des cieux, et que ce ne sont que les violents qui le ravissent.

Que les consolations spirituelles, que Dieu nous fait goûter de temps en temps, ne nous fassent jamais oublier que ce n'est pas ici le lieu du repos, mais du combat; qu'elles ne sont accordées que comme des arrhes et des avant-goûts de la félicité du ciel, pour en allumer le désir et nous rendre plus supportables les amertumes qui sont, ici-bas, répandues partout; c'est pour ne pas succomber sous le poids de la croix. Laissons-lui dispenser ses rosées selon sa sagesse; ne songeons qu'à le suivre chargé de cet instrument de salut, et qu'à combattre courageusement. Le combat n'est que de quelques jours; le travail n'est que d'une heure: son prix est l'éternité.

Troisième considération.

Moïse et Elie étaient en la compagnie de Jésus, sans doute pour faire connaître aux apôtres qu'il était celui qui avait été promis par la loi et prédit par les prophètes. C'est de lui que Moïse a écrit la loi et les Ecritures ne parlent d'autre chose: il en est le chef; on ne peut les entendre si on ne l'y regarde avec son Eglise, qui est son corps mystique. Il est l'accomplissement de toutes les promesses que ce législateur faisait aux Juifs de la part de Dieu.

Jésus-Christ fait voir encore qu'il est le maître de la vie et de la mort et qu'il en a les clefs en sa main, en faisant paraître Moïse, mort depuis tant de siècles, et Elie, qui ne l'était pas encore, et s'en faisant rendre témoignage.

Mais en voici un bien plus authentique: c'est celui du Père éternel qui autorise sa mission, le déclare son Fils bien-aimé, suprême législateur, docteur de justice, et nous ordonne à tous de l'écouter en cette qualité: *Ipsum audite*.

Il n'y a et il n'y peut avoir qu'un seul maître ou docteur des hommes, Jésus-Christ en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science; c'est lui qui éclaire toutes les intelligences, préside à tous les esprits, et sans tout cet embarras de définitions, divisions, distinctions, sans aucun enchaînement de principes et de conclusions, enseigne la science du salut. Saint Paul, qui y était si consommé, la réduit à trois chefs: à vivre dans le siècle présent avec tempérance, justice, sobriété, dans une attente pleine de paix de l'avènement glorieux de Jésus-Christ.

La tempérance, que Jésus-Christ nous est venu apprendre, surpasse de beaucoup celle dont les philosophes ont donné des règles; car, ne connaissant pas la plaie que nous avait faite l'intempérance de notre premier père, et que les péchés commis par le dérèglement de notre propre volonté nous ont privés de tous les droits que nous avions à l'usage des créatures, et que ce n'est que par le sacrifice du Médiateur que nous avons recouvré le droit à leur usage, nous ne pouvons excéder les bornes de la nécessité sans un attentat, une usurpation et une espèce de révolte contre le Créateur. Non-seulement elle retranche l'usage immodéré des plaisirs licites, mais elle nous oblige à une mortification continuelle et au crucifiement d'une chair rebelle, à l'abnégation, à veiller sur nos sens pour fermer la porte aux tentations, fuir une vie molle pour en mener une pénitente, enfin, à traiter notre corps, d'une part, comme un ennemi et un esclave qu'il faut réduire dans l'impuissance de nuire, et, de l'autre, comme un sanctuaire qu'il faut bien prendre garde de déshonorer par la moindre action qui blesse la bienséance.

La justice, dont nous nous sommes redevables les uns aux autres en qualité de membres d'un même corps, est aussi tout autrement parfaite que celle qu'ont connue les sages du paganisme et que la loi de Moïse même avait établie; car, pour mettre des bornes à la vengeance, elle ordonnait la peine du talion. L'Evangile n'en permet point d'autre, que de prier pour ceux qui nous persécutent et de combler de biens ceux qui nous haïssent sans sujet. La justice chrétienne n'est pas bornée à rendre à un chacun ce qui lui appartient selon la rigueur des lois; mais, comme elle a un principe plus noble et plus étendu, qui est le feu du Saint-Esprit répandu dans nos cœurs, et pour modèle l'exemple du Fils de Dieu fait homme, qui nous

ayant aimés, tous ses ennemis que nous étions, nous a rendus ses amis et ses propres membres, et fait notre paix, par l'effusion de son propre sang, avec son Père éternel : ce qui nous impose l'obligation, non-seulement de ne pas faire tort au prochain, mais de lui faire tout le bien qui dépend de nous, selon les divers engagements de la Providence, qu'on ne peut faire réflexion sur le peu de rapport de sa vie, avec ces devoirs essentiels et indispensables sans être saisis de frayeur.

Ceux qui nous lient à Dieu le sont encore bien davantage, puisqu'ils sont les premiers de tous, et que Jésus-Christ est principalement descendu du ciel pour nous enseigner cette piété et former à son Père de parfaits adorateurs ; or, nul ne peut être tel s'il n'a une foi entière à sa parole, une ferme espérance en ses promesses, une confiance entière à sa bonté, une humble soumission à ses ordres, qui fassent recevoir de sa main les adversités et les prospérités, un amour et un cœur d'enfant envers un père si aimable, une sainte jalousie pour son honneur et sa gloire, un zèle ardent contre les péchés qui la violent, un soin religieux et empressé de prier sans relâche, une haine mortelle et irréconciliable du monde et de ses cupidités. Ces lois si saintes ne seraient qu'une lettre qui tue, non plus que celles de l'Ancien Testament, s'il n'y joignait l'esprit, et si son onction secrète n'enseignait le cœur et ne l'y écrivait en caractères d'amour. C'est une grâce qui ne s'obtient communément que par la prière.

ORAIISON.

Pouvons-nous assez vous rendre d'actions de grâces, ô Père éternel, pour nous avoir donné votre Fils pour docteur et pour maître ? Parlez donc, Seigneur, car votre serviteur écoute ; à quel autre irions-nous ? nul n'est semblable à vous, vous avez les paroles de la vie éternelle. Ce n'est pas même, ô Vérité incarnée, le son passager, ni l'autorité de votre parole, qui nous rendent vos instructions utiles, mais la voix secrète et intérieure de votre grâce, qui ouvre et pénètre le cœur, le rend attentif, docile, obéissant, lui fait aimer ce que vous recommandez ; faites-nous aimer les biens invisibles, et inspirez-nous du dégoût et du mépris pour ceux de la terre. Faites que nous ne plaignions ni travaux, ni peines, pour acquérir l'héritage incorruptible que vous réservez à ceux qui vous aiment ; imprimez-nous un vif sentiment de la disproportion infinie des maux légers et passagers de cette vie avec les biens de l'éternité ; soutenez notre courage dans les misères de cet exil ; faites que notre conversation soit toute dans le ciel, que notre trésor y soit, afin que notre cœur y vole par l'ardeur de ses desirs.

MÉDITATION X.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ENTRÉE TRIOMPHANTE DU SAUVEUR À JÉRUSALEM.

Pour le matin.

Première considération.

Ce mystère est mêlé de joie et de tristesse, car qui ne se sentira transporté d'allégresse et ne s'unira en esprit à tout ce peuple, qui reçoit son Messie avec des acclamations de joie en voyant quel roi Dieu nous a donné en sa miséricorde, et les trésors de grâces que nous trouvons en ses mérites infinis ; quelle est sa toute-puissance et son empire sur les cœurs de se faire rendre les honneurs du triomphe, malgré la haine et la jalousie de ses cruels ennemis.

Maïs qui ne sera saisi de tristesse en considérant que ce sont nos péchés qui conduisent le Fils de Dieu à la mort, qu'il entre moins en Jérusalem comme roi que comme victime, que c'est ici moins un triomphe qu'un convoi et une pompe funèbre. Qui peut voir cet agneau de Dieu, qui n'est couronné aujourd'hui que pour être égorgé dans cinq jours, et qui ne mêlera ses larmes avec les siennes, en considérant que la plupart des chrétiens ne sauront pas mieux connaître le temps de leur visite que les Juifs, et que les fléaux différents, les calamités sans nombre et sans exemple qui devaient fondre sur Jérusalem, et qu'il lui prédit aujourd'hui, ne sont qu'une faible image des vengeances effroyables que sa justice exercera sur les âmes qui auront méprisé les conseils de sa sagesse et les richesses de sa bonté.

Ce qui précède et ce qui accompagne son entrée triomphante dans cette capitale de Judée, nous fournit des instructions excellentes et naturelles de la confession et de la communion pascale.

Seconde considération.

L'animal sur lequel le Sauveur a dessein de faire son entrée, et qu'il ordonne à ses disciples de délier, signifie la servitude de l'homme sous la loi du péché, et sa délivrance par le ministère de son Eglise, qui a reçu le pouvoir de délier en la personne des apôtres ; la facilité avec laquelle le maître de l'ânesse et de l'ânon les laisse détacher, marque une vérité bien consolante pour les pécheurs, que lorsque Jésus-Christ veut briser leur lien, rien ne résiste à sa volonté ; la résurrection du Lazare, a créée quelques jours auparavant, en est une figure aussi expresse et plus noble. L'Auteur de la vie n'eût pas plutôt crié d'une voix forte et puissante : *Lazare, sortez dehors*, que le mort obéit à l'instant et parut debout, mais encore lié pieds et mains de bandes : *Déliez-le*, dit-il à ses apôtres ; ce qu'ils firent aussitôt. Il n'appartient qu'à Jésus de vivifier les pécheurs et de substituer un cœur de chair à celui de pierre qu'ils s'étaient fait, mais il laisse aux prêtres qui ont succédé à une partie du pouvoir des apôtres, celui de dé-

lier les pécheurs, pourvu que dans l'administration du sacrement, ils suivent les règles qu'il a prescrites; car il n'a gardé sans doute de ratifier des absolutions indiscrètes, précipitées, téméraires, et de s'assujettir aux passions des hommes, qui, par ignorance, timidité ou avarice, entreprennent de vivifier ces âmes mortes, auxquelles il n'a pas encore inspiré un commencement de vie, et quelques étincelles de sa charité pour l'aimer, comme source de toute justice; si les apôtres eussent délié Lazare avant que leur divin maître l'eût ressuscité, ils n'eussent fait que remplir d'infection la caverne dans laquelle il était inhumé; de même les ministres sacrés ne doivent pas appliquer le sang du Médiateur à des cadavres; quelle utilité tirera-t-on de ce sang précieux, en le faisant descendre dans la corruption? Il faut qu'ils aperçoivent quelque commencement de vie et qu'ils aient lieu de juger que l'arbitre intérieur les a visités par sa grâce; alors leur absolution sera confirmée dans le ciel et les anges en feront une fête.

Tout pénitent n'est donc pas délié; quand même le Saint-Esprit aurait déjà répandu dans son âme quelques flammes de son saint amour, il n'y habite pas pour cela, et n'en a pas pris possession comme de son temple; ces mouvements de charité sont un souffle de vie, une nouvelle naissance qu'il reçoit dans le sein de l'Eglise, mais qui, dans la voie ordinaire, aboutira à un avortement spirituel, si l'absolution du prêtre n'intervient: car il est rare que la contrition soit assez parfaite pour justifier pleinement le pécheur, et le rétablir en grâce sans le ministère des clefs confiées à l'Eglise, auxquelles, dans ce cas-là même, on doit être disposé à se soumettre.

Heureux le pécheur qui a trouvé un ministre fidèle de la réconciliation, qui a bandé ses plaies, comme le pieux Samaritain, après y avoir versé de l'huile et du vin, et le guérit parfaitement! Qu'il s'écric dans le transport de son cœur: Me voilà présentement affranchi des chaînes du diable, qui me tenait captif, et faisait de moi tout ce qu'il lui plaisait, me conduisant comme une brute et me poussant au précipice; qu'est devenu ce maître insupportable? comment le tribut qu'il exigeait avec une telle rigueur a-t-il cessé? Le Seigneur a brisé la verge de ce cruel dominateur.

Une âme vraiment convertie, après avoir gémé longtemps sous la tyrannie du péché, ne peut assez admirer que Dieu ait brisé le joug de fer dont elle était accablée; que ses habitudes enracinées aient été détruites, que la paix et le repos ont succédé à ses troubles et à ses agitations; qu'a-t-elle autre chose à faire qu'à conserver avec tout le soin imaginable cette précieuse liberté, et fortifier cette nouvelle vie par tous les exercices de piété convenables à son état? Un des principaux est la participation du ministère de nos autels.

Troisième considération.

L'entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem est une image sensible de celle qu'il veut faire en nos âmes par le ministère de son corps sacré, comme la simplicité et la pauvreté en faisaient tout l'ornement; quoi de plus vil que les espèces qui le voilent et cachent à nos regards la splendeur de sa gloire? Il vient en nous comme un roi pacifique, pour nous combler de biens et nous enrichir de toutes les bénédictions spirituelles, comme il en venait gratifier Jérusalem; sachons mieux qu'elle répondre aux conseils de sa miséricorde et imitons les disciples et ce peuple qui était venu à la solennité de Pâques.

Il est dit qu'il alla au-devant du Sauveur en célébrant ses louanges, chantant des hymnes et des cantiques; allons de même au-devant de lui en nous portant avec ardeur à célébrer ses louanges, et relever ses miséricordes éternelles. Hâtons son second avènement par la vivacité de notre foi et de nos désirs: *Properantes in adventum ejus.* (II Petr., III.) C'est la meilleure disposition pour communier avec fruit; car quand on désire encore quelque autre chose avec Jésus-Christ, qu'on ne désire pas pour lui, le cœur n'est pas pleinement à lui, et on ne peut pas dire avec le grand saint Ignace martyr: Je commence à être le disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien de tout ce qui est dans le monde.

Ces branches de palmiers et d'oliviers, que les enfants des Hébreux portent en leurs mains, marquent qu'ils reçoivent Jésus-Christ comme un conquérant, comme un puissant roi qui les vient délivrer de leurs ennemis; ils jonchent son chemin de ces palmiers pour lui rendre toute la gloire de cette délivrance; protestons de même que nous n'espérons de victoire sur nos ennemis visibles et invisibles que par Jésus-Christ; jetons dès à présent nos couronnes au pied du trône de l'agneau, ainsi que font les bienheureux dans le ciel. Malheur à nous s'il nous arrive jamais de nous attribuer la moindre partie du succès de nos combats. Eh! comment l'homme, n'étant pas demeuré ferme dans la vérité et n'ayant puse maintenir dans la rectitude en laquelle Dieu l'avait créé, pourrait-il subsister présentement dans l'état de faiblesse où sa chute l'a réduit, au milieu d'un monde d'ennemis qui lui font la guerre, si Jésus-Christ ne combattait en lui? Hélas! nous recevons de si fréquentes blessures dans ces combats journaliers, nos meilleures actions sont si défectueuses par tant de vues obliques et de retours secrets sur nous-mêmes, que je ne vois pas sur quoi peut être fondée notre vanité: *Ubi est gloriatio tua.* (Rom., III.)

Cette populace fidèle reconnaît publiquement son Messie et lui rend les honneurs dont elle est capable, malgré l'envie des prêtres et des docteurs de la loi, qu'elle savait avoir conspiré sa mort; apprenons de son exemple à nous déclarer dans les ren-

contres hardiment pour Jésus-Christ, pour la religion, pour la pureté des maximes évangéliques. N'est-ce pas une lâcheté excusable à un sujet de ne pas se déclarer pour son prince? Si vous êtes si susceptibles de crainte que la plus forte l'emporte sur la moindre, craignez d'être un jour désavoués par Jésus-Christ, à la face du ciel et de la terre, et qu'il ne rougisse de vous, si vous êtes assez lâches pour rougir à présent de lui. Fuyez, fuyez ces compagnies mondaines où on tourne la piété en ridicule, ou bien on lui donne un air odieux, ou on avance effrontément les maximes les plus relâchées, et on débite une morale épicurienne ou toute païenne. Vous croyez peut-être beaucoup faire en ces rencontres de n'approuver ni improver; mais sachez que rien n'est plus capable d'irriter Dieu, et qu'il ne mettra point de différence entre nous et ces impies. Jésus-Christ ne vous a-t-il pas dit formellement que, qui n'était pas pour lui, était contre lui?

Ces enfants d'Israël jettent encore aux pieds de leur roi leurs vêtements, qui est ce qu'ils ont de plus cher, et par là ils nous apprennent à ne rien épargner pour faire régner Jésus-Christ dans nos cœurs, et que pour l'y recevoir il faut absolument se dépouiller du vieil homme. Ce dépouillement ne se peut faire que par la renonciation à soi-même et une conversion sincère qui nous revête de l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans une justice et une sainteté véritable, en retraçant tous les traits de notre régénération sur Jésus-Christ, qui est l'original, comme la première image du Dieu invisible, en reformant nos cœurs sur la ressemblance de sa vie; voilà ce qui fait la robe nuptiale dont il faut être paré pour pouvoir être admis au banquet eucharistique.

Mais que nous servira-t-il de nous être parés de cette robe nuptiale, si nous devons la quitter dans peu, pour reprendre ce vêtement d'ignominie que nous avons dépouillé, et imiter la légèreté prodigieuse de ce peuple, qui laissera crucifier dans cinq jours son Messie, et demandera, à l'instigation des prêtres et des scribes, qu'il soit crucifié. On n'entend aujourd'hui qu'acclamations, que chants d'allégresse, bénédictions : *Honneur et gloire au Très-Haut*, s'écrient-ils, *qui a visité son peuple*; nous entendrons dans peu des cris séditieux, des malédictions, des imprecations horribles : *Otez-le du monde, donnez-nous Barabbas, nous n'avons point d'autre roi que César*. Qui pourrait se persuader que ce fut le même peuple, si trop d'expérience ne nous faisait connaître quelle est l'inconstance du cœur humain, qui se laisse emporter comme la feuille au moindre vent? O vanité d'estime du monde! qui n'en aura un profond mépris? qui osera compter sur ses forces et faire fond sur les résolutions de sa prétendue bonne volonté. Eh! que pouvons-nous faire à une telle vue, que de frémir de crainte et nous anéantir profondément.

ORAISON.

Je vous adore, ô roi admirable, ô puissant

triomphateur; mais puis-je ouvrir mon cœur à la joie, qu'inspire ce spectacle, lorsque je pense que vous venez vous livrer à la mort, et que ce triomphe ne sert qu'à vous frayer le chemin à la croix.

Vous me marquez, ô mon Sauveur, par les liens qui attachent l'animal qui vous sert de monture, ma servitude honteuse sous la loi du péché; mais vous me faites voir en même temps que vous les allez rompre, et que vous laisserez aux ministres de votre Eglise le pouvoir de délier les pécheurs. Seigneur, vous avez rompu mes fers, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce goufre de mort dans lequel j'étais plongé, et la liberté dont je jouis est l'ouvrage de votre main souveraine.

Que grâces immortelles vous soient rendues, Père éternel, de nous faire ainsi triompher en votre Fils, que toute la gloire vous en soit rendue; vous êtes digne, Seigneur, de recevoir honneur, gloire et puissance, c'est vous qui avez opéré en nous toutes nos œuvres. Que pouvons-nous par nous-mêmes, que nous précipiter en toutes sortes de maux? que puis-je dans la vue de mes iniquités passées et le sentiment de ma faiblesse présente, que m'écrier : ne m'abandonnez pas entièrement, de peur que je ne tombe dans une désertion et une apostasie semblable à celle de ce peuple volage et inconstant, en vous livrant à mes passions et mes inclinations corrompues, et en vous crucifiant de nouveau par le péché à la première tentation. Fortifiez-moi dans l'homme intérieur, afin que rien ne soit capable de me renverser et de me séparer de votre charité.

Pour le soir.

Première considération

Il n'y eut jamais triomphe plus singulier, soit qu'on le considère en ses circonstances, soit dans la personne du triomphateur, mais aussi qui est semblable à Dieu?

Quel est le prince ou le général d'armée qui ait jamais osé triompher avant la victoire? *Il ne faut pas*, disait un roi d'Israël à celui de Syrie, *que celui qui est encore ceint pour combattre se glorifie comme celui qui ne l'est plus*. Il veut dire après la campagne finie, dont il a rapporté tout l'avantage; mille exemples font foi que des accidents imprévus ont enlevé la victoire des mains de ceux qui la croyaient assurée. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ : il a une pleine assurance de sa victoire, et il peut dire aujourd'hui ce qu'il dira à la veille de sa passion : Père éternel, j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donné à faire; et il prononce aujourd'hui l'arrêt de condamnation du prince de ce monde, qui est le démon, comme s'il l'avait déjà attaché à son char de triomphe, lequel n'est autre que sa croix.

Pour nous, qui sommes plus faibles que des roseaux, et que tant de funestes expériences ont dû convaincre d'une fragilité pitoyable, attendons que la mort nous ait mis hors d'état de craindre et de succomber aux attaques des ennemis pour leur insul-

ter, et nous écrier que la mort est absorbée dans la victoire. Jusque-là gémissons, humilions-nous, opérons notre salut avec crainte et tremblement; tel se croit à l'épreuve des plus grands outrages, qui sera renversé par une simple parole incivile; tel se croit prêt, comme saint Pierre, d'affronter la mort et de souffrir le plus cruel martyre, qui reniera Jésus-Christ, comme ce faible apôtre, à l'approche du moindre danger. Dieu veuille même qu'il ne passe pas du côté de ses ennemis, comme ce lâche peuple qui, après avoir aujourd'hui applaudi aux disciples de Jésus-Christ et l'avoir honoré comme leur Messie, se joindront aux scribes et aux pharisiens, pour le faire attacher en croix, comme un malfaiteur. Qui est encore semblable à notre adorable triomphateur par la multitude d'ennemis qu'il a défaits? Il ne s'agit pas d'une ville emportée ou d'une province, ou d'un royaume conquis; le monde entier a été assujéti à l'empire de son amour, et l'enfer à celui de sa puissance, il a ravi au démon ses captifs, toutes les puissances des ténèbres ont senti la force invincible de son bras. *Je les ai foulés dans ma fureur*, dit-il par la bouche de son prophète, *je leur ai fait mordre la poussière, je les ai enivrés de leur sang, il a rejueilli sur mes vêtements, ils en sont tout souillés*. Souvent les victorieux retirent peu de fruit de leur victoire, soit qu'ils ne sachent pas en user, soit que leurs ennemis aient des ressources qu'ils ne prévoyaient pas; les effets de celle-ci subsistent et subsisteront dans l'éternité; le règne de Satan ne se relèvera jamais; et si son pouvoir n'est pas totalement anéanti, ce n'est que pour faire éclater celui de sa grâce et triompher une infinité de fois dans ses membres.

Voici encore un caractère bien singulier du triomphe de notre Roi, c'est que Jésus-Christ a combattu tout seul. Ces conquérants de l'antiquité qui triomphaient avec tant de pompe et d'éclat, avaient souvent dans le fond le moins de part à la victoire; cent mille bras qui mouvaient par leurs ordres, divers ressorts de la politique de leurs ministres, la délibération du conseil de guerre, des accidents imprévus et causes étrangères y concouraient. Ici nul n'entre en partage avec le conquérant, ni ange, ni homme, toute la gloire lui en est due. J'ai été seul, dit-il par une expression figurée, à fouler le vin dans le pressoir, sans qu'aucun homme d'entre tous les peuples fût avec moi. J'ai regardé de tout côté, et il n'y avait personne pour m'aider, j'ai cherché et n'ai point trouvé de secours; ainsi mon bras seul m'a sauvé et ma colère m'a soutenu. Sa manière de vaincre n'est pas moins extraordinaire; les princes victorieux ne jouiraient pas de la douceur du triomphe s'ils avaient été tués dans le combat; les honneurs funèbres qu'on rendrait à leurs cendres ne leur seraient guère sensibles et ne les ranimeraient pas: Jésus-Christ triomphe par sa mort, sa main subjugué le monde non armée par le fer, mais percée

par le fer. C'est ainsi qu'il a désarmé les principautés et les puissances, qu'il les a menées hautement en triomphe à la face de tout l'univers après les avoir vaincues par sa croix.

Seconde considération.

Les triomphes des grands de la terre n'étaient souvent fondés que sur la cruauté, sur le ravage des provinces, la désolation des royaumes; c'étaient des triomphes de vanité et de fausseté. Celui dont Jésus-Christ nous donne aujourd'hui le spectacle est un triomphe de charité, d'humilité et de vérité.

Ce n'est que pour faire voir avec quelle plénitude de volonté il allait se livrer pour nous à une mort cruelle, qu'il veut entrer dans Jérusalem en une espèce de triomphe; ayant aimé les siens avec excès, il les a aimés jusqu'à la fin, et c'est surtout en approchant de son terme qu'il en donne de plus grandes marques; il regarde ce jour comme le jour de ses noces et de la joie de son cœur, quoiqu'il sache que ces honneurs et ces faibles marques de l'affection des peuples à son égard va pousser l'envie de ses ennemis aux plus horribles excès; il ne fait pas d'attention à ce qu'il a déjà souffert d'eux et ce qu'il en doit souffrir dans peu, mais qu'il est leur Sauveur qui vient les délivrer de la mort éternelle; il verse des larmes sur leur aveuglement et sur ce déluge de maux qui doit inonder Jérusalem et toute la Judée en punition de son ingratitude; sa charité ne s'arrête pas à ce seul objet, elle ne pleure pas seulement des remparts renversés, un temple magnifique consumé par le feu et une ville maîtresse des provinces noyées dans le sang de ses habitants; ce Dieu si tendre versait des pleurs sur nous et sur toutes les âmes qui ne devaient pas profiter du temps de sa visite, et qui abuseraient dans la suite des siècles de ses grâces. Nos crimes ne lui étaient pas moins présents que ceux qui attirèrent sur Jérusalem une vengeance si effroyable; malheur à nous si nous n'aimons un roi si bon, si débonnaire, si compatissant, si nous sommes insensibles à nos propres maux qui ont tiré des larmes de ses yeux, et tireront dans peu tout le sang de ses veines.

Troisième considération.

L'humilité n'éclate pas moins dans ce triomphe, que la charité; il y paraît dans un équipage si pauvre, qu'au lieu qu'il y avait un héraut dans le triomphe des anciens Romains, qui avertissait le triomphateur de se souvenir qu'il était homme, de peur que l'éclat de tant de gloire, dont il était environné ne l'éblouit, et ne lui fit oublier sa condition mortelle, il faut au contraire avertir qu'il est Dieu, autrement il serait à craindre qu'on ne le méconnût.

En effet, quelle entrée pour le Roi des rois, et le Seigneurs des seigneurs, devant qui toutes les nations ne sont qu'un grain de poussière! Est-il possible que celui qui marche sur les ailes des vents, qui a son trône

dans le soleil, qui est assis sur les chérubins, et escorté par des légions d'anges, entre aujourd'hui dans Jérusalem monté sur une ânesse, n'ayant pour gardes que douze pauvres pécheurs, pour courtisans que les derniers du peuple ! Toute cette pompe considérée, selon les idées de grandeur qu'on se forme communément, et qu'une imagination remplie des triomphes de l'antiquité leur compare, semble plus ridicule qu'honorable, le triomphe ne scandalise pas moins que la croix, et il ne faut pas s'étonner que la superbe Synagogue, qui attendait un Messie dans la splendeur et la magnificence du siècle, n'ait eu que du mépris pour le vrai fils de David, comme Michol, sa figure, en marqua pour David son époux, au jour qu'il amena l'arche en triomphe à Jérusalem ; mais c'est ainsi que devait triompher le fils de Dieu anéanti, le Verbe fait chair, le roi de la pauvreté, de la simplicité, de la justice, le roi des cœurs, le destructeur de la concupiscence, le distributeur des grâces et des dons spirituels, rien ne convenait mieux à celui qui était né dans une cabane empruntée des bêtes, et qui durant le cours de sa vie, n'avait pas où reposer sa tête ; c'est par cette pauvreté même qu'il triomphe du monde son ennemi. Que s'est-il davantage proposé en s'incarnant, que de guérir la plaie profonde et invétérée de l'orgueil humain, incurable à tout autre qu'à lui, et nous apprendre à n'avoir point d'estime pour tout ce faste, dont il est idolâtre, et dont il se repaît follement ; il fallait qu'il parût qu'il n'aspirait en aucune sorte aux grandeurs temporelles, qu'il les méprisait au contraire, et que son royaume n'était pas de ce monde. O prodigieuse humilité, que vous confondez le faste des amateurs du siècle ! Oh ! que cet exemple est foudroyant pour le luxe et la vanité !

Quatrième considération.

Comme Jésus-Christ n'était venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité, il devait la faire triompher avant sa mort des artifices du père du mensonge, et de toute la malignité et la violence des scribes et des pharisiens, ses ennemis déclarés ; il se fait reconnaître publiquement et universellement pour le vrai fils de David, ce prophète par excellence que Moïse leur avait prédit, le Messie, après lequel leurs pères avaient tant soupiré ; il leur fait voir qu'il est non-seulement prophète, mais le maître et le Dieu des prophètes ; qu'il tourne les cœurs comme il lui plaît, avec une facilité toute-puissante, en se faisant rendre les honneurs du triomphe par les Juifs qui venaient à la solennité de Pâques, et dénouant la langue bégayante des enfants pour glorifier Dieu ; il force ces cœurs superbes, ulcérés d'envie, d'avouer qu'ils sont vaincus et s'entredire ces tristes paroles : vous voyez que nous n'avancions rien, tout le monde court après lui. Heureux si, renonçant à cette cruelle jalousie, ils se joignaient à ce peuple chéri de Dieu, à cette foule de gens

simples, toujours plus disposés à embrasser la vérité et rendre gloire à Dieu que des savants présomptueux ; ils ne composeraient pas une partie du triomphe de Jésus-Christ lorsqu'il viendra prendre possession de son royaume, comme des ennemis attachés à son char, entraînés avec ignominie et livrés ensuite aux ministres de ses vengeances ; car une loi éternelle et immuable exige que ceux qui n'ont pas voulu entrer dans l'ordre de la miséricorde, entreront par force dans celui de la justice ; la vérité qui les aurait délivrés, s'ils lui eussent rendu hommage, fera leur supplice éternel ; ils n'ont pas voulu la recevoir comme lumière, elle les brûlera comme feu ; ils seront abattus sous ses pieds comme sous ceux d'un ennemi implacable, sans pouvoir jamais se relever. Ils n'ont pas voulu s'accorder avec ce saint adversaire, ils en seront confondus et écrasés de son poids.

C'est se rendre imitateur des pharisiens et s'exposer à la même réprobation, que de concevoir de l'envie contre ceux qui ont plus de vertus que nous, traverser l'établissement du règne de Jésus-Christ, se scandaliser de sa bassesse apparente, refuser d'entrer dans les voies de ses humiliations et de ses souffrances, s'attribuer l'honneur de ce qui vient uniquement de lui et s'applaudir en secret d'une victoire dont toute la gloire lui doit être rapportée ; craignons en ce cas d'être enveloppés dans leur condamnation et d'éprouver la vérité de cette menace que leur fit Jésus-Christ dans une parabole : qu'on égorge impitoyablement ces perfides qui m'ont rejeté pour leur roi ; ce sera alors le plein, l'entier, le parfait triomphe de la vérité. Ici-bas, hélas ! elle est presque toujours opprimée et persécutée ; quelle sera alors la joie de ceux qui l'auront aimée plus que toutes choses !

Dieu permet quelquefois, pour la consolation et la confusion des méchants, qu'elle soit reconnue et honorée comme elle le mérite ; mais ce triomphe dure peu, comme celui de la Vérité incarnée que nous verrons dans peu trahie, abandonnée, calomniée, outragée, condamnée et crucifiée. Il faut être bien nouveau dans les voies de Dieu, pour ignorer qu'elle est étrangère sur la terre, que c'est à présent le règne des superbes et des impies ; mais il passera comme un éclair, et celui de la vérité subsistera éternellement ; travaillons à l'établir en nous sur les ruines de celui de la vanité et égorgeons en nous courageusement tout ce qui lui est contraire.

ORAISON.

Soyez béni et loué à jamais par toutes vos créatures, ô triomphateur auguste ! pour votre douceur, votre mansuétude et votre bonté ; vous êtes digne de recevoir l'honneur, la force, la puissance, la divinité ; votre main droite a terrassé vos ennemis ; elle s'est signalée par mille exploits glorieux ; mais que cette victoire, Seigneur, vous a coûté cher, et que vous avez aimé de vils

esclaves tels que nous étions, au prix de tout votre sang, et que nous sommes ingrats, si nous oublions jamais un tel bienfait et ne faisons tous nos efforts pour le dignement reconnaître. O roi des cœurs ! forcez nos volontés rebelles, triomphez de toute notre résistance ; faites-nous chérir l'assujettissement qui vous est dû par tant de titres, et que nous y fassions consister toute notre gloire ; inspirez-nous un profond mépris pour toute celle du monde, qui s'évanouit comme l'ombre ; affermisiez-nous dans votre saint amour, afin que les grandes eaux ne le puissent éteindre.

O Roi infiniment adorable ! recevez-nous au nombre de vos sujets, puisque votre Père nous a donnés à vous et que vous avez encore voulu nous acquérir par l'effusion de votre sang. Les princes de la terre ne craignent rien tant que de partager leur puissance ; mais vous associez à la vôtre tous vos fidèles sujets ; vous n'avez point de plus grande joie que de les voir régner avec vous, afin qu'ils publient la magnificence de votre règne. O Roi ! qui ne réglez que sur les humbles, tandis que vous abandonnez les superbes à la tyrannie du démon, rendez-nous doux et débonnaires ; faites-nous observer avec amour vos saintes lois, et que toutes nos puissances vous soient soumises. Oh ! quand vous verrons-nous triompher pleinement de tous vos ennemis ; quand chanterons-nous un hosanna qui soit suivi de l'alleluia éternel ?

MÉDITATION XI.

SUR LE MYSTÈRE DE L'EUCCHARISTIE.

Pour le matin.

Première considération.

L'Eucharistie a deux rapports essentiels : l'un à Dieu en qualité de sacrifice, qui le glorifie infiniment, l'autre à l'homme, comme un sacrement qui le sanctifie et le divinise. Il n'y peut avoir de religion sans sacrifice, et comme il y a toujours eu une vraie religion, il y a eu en tout temps des sacrifices. Dans l'état de nature les hommes offraient des fruits de la terre ; sous la loi mosaïque on sacrifiait divers animaux ; mais dans la loi nouvelle on immole un Dieu à un Dieu, un Dieu vivant à un Dieu vivant, avec lequel il n'est qu'une même chose. Jugez par là quelle est la dignité et la sublimité de notre sainte religion, et quel avantage c'est pour nous d'avoir la vérité et la réalité de ce dont tant de saints patriarches, de prophètes et de justes n'avaient que l'ombre et la figure, et de jouir du fruit de toutes ces promesses magnifiques qui leur étaient faites ; tous ces différents sacrifices ne trouvaient de l'agrément aux yeux de Dieu, et il ne les recevait en odeur de suavité que parce qu'ils étaient un gage et une représentation de celui de son Fils, seul capable d'apaiser sa colère, de réconcilier le genre humain devenu son ennemi, d'impêtrer ses bienfaits et lui en ren-

dre des actions de grâces proportionnées à leur prix.

Ainsi le sacrifice de nos autels renferme éminemment tous les sacrifices de la loi mosaïque, qui se réduisent à quatre espèces : le latreutique ou holocauste, l'expiatoire ou pour le péché, les pacifiques qui comprennent l'impératoire et l'eucharistique ; par son moyen nous honorons Dieu d'une manière digne de sa grandeur, nous le satisfaisons en toute rigueur de justice, il n'y a rien que nous n'obtenions de sa magnificence, et ce don ineffable nous acquitte pleinement de tous les autres qu'il nous a départis et dont il ne cesse de nous combler, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce. Ce sacrifice admirable a été expressément figuré dans la loi de nature par celui que Melchisedech offrit au Très-Haut pour le remercier de la victoire qu'Abraham avait remportée par son secours sur quatre rois de la Palestine. Cet homme tout extraordinaire en la personne duquel la royauté et le sacerdoce se trouvaient réunis, introduit comme un homme sans père et sans mère, et offrant à Dieu du pain et du vin en actions de grâces est une image sensible du vrai roi de justice et de paix, du Pontife de notre foi, qui n'a point de père sur la terre ni de mère selon sa génération éternelle.

Les pains de proposition qu'on offrait à Dieu par son ordre, sous la loi mosaïque en étaient encore une figure, comme les sacrifices sanglants en étaient une de celui de la croix. Les prophètes qui avaient prédit l'étendue de l'Eglise par toute la terre habitable avaient annoncé en même temps que ce ne serait plus dans l'enceinte du temple de Jérusalem, mais généralement en tout lieu qu'elle offrirait à sa majesté divine une hostie infiniment pure. Celle de Malachie entre autre est si claire qu'elle semble écrite avec les rayons du soleil.

Seconde considération.

Dans l'ancienne loi le peuple était appelé à la participation de la victime, excepté celle d'holocauste, que Dieu avait ordonné être entièrement consumée par le feu ; il était de l'essence du sacrifice expiatoire et pacifique que le peuple y communiait et eût sa part de l'hostie, des gâteaux et du vin que le prêtre offrait pour lui ; le peuple chrétien si privilégié par-dessus le juif n'avait garde d'être privé de cet avantage ; le Père éternel l'admet à la communion de sa victime, qui subsiste tout entière après que ceux qu'il daigne admettre à sa table s'en sont rejus. Sans ce sacrifice non sanglant, le sanglant n'aurait pas toute son intégrité et sa perfection, non qu'il lui manque quelque chose dans le fond et qu'il ne soit suffisant pour racheter mille mondes ; mais ces mérites que Jésus-Christ nous a acquis sur l'autel de la croix doivent nous être appliqués ; car que servirait à un pauvre malade qu'un homme riche lui eût acheté des électuaires d'un grand prix, s'il se contentait de les regarder dans les vases où ils sont renfermés, sans en faire

usage? S'il veut éprouver l'efficacité de ces remèdes excellents, il faut les avaler, afin que s'insinuant dans les entrailles et coulant dans les veines, ils en chassent les humeurs malignes et rétablissent les forces. C'est ce qui se fait en nos âmes par le moyen de l'Eucharistie, elle est la vie même réduite pour ainsi dire en essence cordiale, l'effet naturel d'un remède si exquis est de renouveler notre jeunesse comme celle de l'aigle. Ainsi Jésus-Christ qui n'a rien tant à cœur après la gloire de son Père dont le zèle le dévore, que la sanctification de l'homme, trouve le secret de procurer l'une et l'autre par le même moyen, à savoir le mystère de son corps et de son sang : tout ce que les esprits bienheureux et tous les hommes qui ont jamais été et seront sur la terre pourront rendre à Dieu d'hommages durant l'éternité, approche-t-il d'un seul acte d'adoration de son Fils anéanti sous les espèces sacrées, et dans tout l'ordre et l'économie de la grâce, est-il de voie par laquelle il nous la communique plus abondamment que par l'Eucharistie.

Ces effusions de grâce et toutes ces bénédictions spirituelles ne sont pas indifféremment pour tous ceux qui communient, mais seulement pour ceux qui communient bien et avec de saintes dispositions; car le sacrement n'opère qu'à proportion qu'il les rencontre, et s'il en trouve de contraires, il produit l'effet que la meilleure nourriture produit dans un corps cacochyme rempli de méchantes humeurs : elle augmente ce levain de corruption et produit des fièvres putrides qui conduisent à la mort. Seriez-vous assez dépourvus de sens et livrés à un sens réprouvé, que de vous imaginer que la participation de la chair sacrée, de notre victime vous ôte votre malice invétérée : *Nunquam carnes sanctæ auferent malitiam tuam.* (Jerem., XI.) Voulez-vous profiter de cet aliment incorruptible, et rendre un culte parfait à votre Dieu, soyez un même prêtre et une même victime avec Jésus-Christ; il a été, dit saint Augustin, prêtre selon l'esprit, victime selon la chair; il a été un Pontife saint, innocent, séparé des pécheurs : soyez de même à proportion, menez une vie pure, innocente, exempte de péché, fuyez la société de ceux qui ne font point de scrupule de le commettre, soyez doux et humbles de cœur; que la prière, le travail, l'application infatigable à l'œuvre que Dieu vous a donné à faire, partagent et remplissent toute votre vie; offrez au Seigneur vos corps comme des hosties saintes, pures, agréables à ses yeux; immolez-lui vos désirs déréglés, vos passions, et recevez de sa main, les maladies, les accidents, les pertes de biens, comme autant de coups qui doivent vous préparer au sacrifice de votre propre vie, dans le temps marqué par la disposition de sa providence. Ceux-là seuls sont rassasiés de la chair de l'agneau qui l'imitent et s'efforcent de se réformer sur ce modèle; il n'y a qu'à considérer et méditer les vertus admirables qu'il fait éclater dans le sacrement.

Quel usage y fait-il de ses sens? quel profond anéantissement devant la majesté de son Père! son humanité est voilée aussi bien que sa divinité. Quel excès de charité pour les siens, de s'exposer à tant d'indignités, de profanations, de sacrilèges pour un petit nombre d'âmes fidèles en qui il prend ses délices! quelle obéissance de se rendre présent à la voix d'un prêtre, qui est quelquefois un grand pécheur!

Qui furent ceux qui participèrent au sacrifice de Melchisédech, dont nous avons parlé, et auxquels il distribua du pain et du vin? les serviteurs d'Abraham, c'est-à-dire, les imitateurs de sa foi et de ses actions. Ils avaient beaucoup travaillé, s'étant couverts de sueurs et de poussière dans un combat, dont ils avaient essuyé les fatigues, et duquel ils étaient sortis victorieux. Jésus-Christ de même ne promet la manne qu'aux vainqueurs, à ceux qui se font de saintes violences pour dompter leurs convoitises et triompher du monde et de son prince. Celui qui ne veut pas travailler, dit saint Paul, ne doit pas manger; et celui qui a le bonheur inestimable de manger Jésus-Christ, doit vivre uniquement pour lui, pour sa gloire, pour l'établissement de son règne en soi et dans les autres, non pour une vile créature, pour accumuler de l'or et de l'argent, non pour son ventre, en ne songeant qu'à le remplir, ou pour repaître son esprit de mille vaines curiosités.

Troisième considération.

Jésus-Christ n'admet à sa table que ses fidèles disciples, et ne rassasie que ceux qui marchent à sa suite, comme ce peuple qui le suivit dans le désert, pour se nourrir de sa parole, et sont en danger de tomber en défaillance, épuisés par la fatigue du chemin et le défaut de nourriture.

Ce sacrement ne profite qu'à ceux qui en sont affamés; car comme la nourriture corporelle ne fait du bien qu'à ceux à qui l'exercice fait naître l'appétit, il en est de même de ceux qui participent à l'Eucharistie. Saint Chrysostôme veut que nous ayons la même avidité pour elle que les petits enfants en font paraître pour le lait de leurs nourrices : s'élançant impétueusement sur leurs mamelles; il faudrait courir se désaltérer dans cette fontaine intarissable de vie, avec la même ardeur qu'un cerf vivement poursuivi par une meute de chiens, qui, haletant de soif et couvert de son sang fait de nouveaux efforts, et de nouveaux bonds pour gagner un ruisseau; ou la vivacité des aigles et autres oiseaux de proie, qui sont attirés par l'odeur d'un corps, qui leur peut servir de curée : *Ubique fuerit corpus illuc congregabuntur et aquilæ.* (Luc., XVII.)

On pourrait toutefois s'y abuser; car l'illusion se glisse par tout; pour s'en garantir il n'y a qu'à examiner d'où procède cette faim; car il y en a une vicieuse dans l'ordre surnaturel, aussi bien que dans celui de la nature; il y a une faim déréglée causée par une chaleur étrangère, et non d'une louable digestion; il y a de même une faim de l'E-

charistie produite par vanité, ou par une espèce de sensualité spirituelle, à cause de quelque goût et quelque consolation sensible qu'on en reçoit. Quelle sera la marque pour discerner la faim, qui a son principe dans le dérèglement des humeurs de l'âme, de celle qui vient de sa bonne constitution, et de son bon tempérament : la chose n'est pas si difficile qu'on pense. Examinons si nous avons faim de la justice, si nous ne désirons rien des choses de ce monde; si nous nous y considérons comme étrangers, si nous soupignons après la céleste patrie, si nous y envoyons par avance notre trésor, en faisant amas de bonnes œuvres; si nous avons autant d'éloignement des moindres péchés, et de tout ce qui peut blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux, que des plus grands crimes; et comme on juge avec raison qu'il y a quelque altération, et quelque dérangement notable dans le corps, que la nourriture ne fait qu'amaigrir, loin d'y produire de l'embonpoint, c'est par le progrès qu'on fait dans la vie spirituelle, qu'il est aisé de connaître si l'empressement pour l'Eucharistie vient de l'esprit de Dieu, ou de celui de l'homme, et si ce divin aliment nous imprime ses qualités; car à la différence de ceux qui entretiennent cette vie animale, et que nous transformons en notre propre substance, c'est lui qui nous change et nous transforme en soi.

Oraison.

Qui n'admira, Seigneur, les inventions surprenantes de votre sagesse, et les richesses ineffables de votre bonté, d'avoir établi un sacrifice, qui renferme tant de merveilles, et nous fournit les moyens de nous acquitter de nos devoirs envers votre majesté suprême? Quelle bonté, quelle miséricorde, d'admettre de viles créatures à la communion de votre victime; les faire asseoir à votre table, et boire dans votre propre coupe! Faites-moi comprendre quelle est la pureté, le détachement des créatures, l'esprit de mort et de sacrifice qu'il faut apporter à ce divin banquet.

Ne permettez pas, ô Jésus, que nous abusions jamais du plus précieux gage de votre amour, et qu'un mystère qui doit être pour nous une source surabondante de grâces, en devienne une de mort et de malédiction. Faites plutôt qu'il soit un moyen efficace pour nous unir à vous de plus en plus, et faire un progrès continu dans la perfection chrétienne. Faites-nous y trouver des forces toujours nouvelles pour avancer dans la carrière; donnez-nous la faim et la soif de la justice, afin que notre âme s'engraisse de la fréquente participation de ce pain de vie.

Pour le soir.

Première considération.

La charité de Jésus-Christ pour les hommes semblaient comme épuisée par son incarnation, ou du moins ne pouvait aller au delà que de se livrer à une mort également cruelle, et ignominieuse pour des esclaves rebelles;

elle a néanmoins trouvé le moyen d'aller bien plus avant : elle a franchi toutes les bornes et a surpassé nos pensées et nos vœux; il a porté son amour jusqu'où il pouvait aller : c'est-à-dire, jusqu'à l'infini, et pour cela il a voulu perpétuer tout ce qu'il avait fait en notre faveur; c'est-à-dire, que n'étant pas content d'être né une fois pour nous, d'avoir vécu et d'être mort pour nous, il établit un sacrement qui l'arrête parmi nous; il fait en quelque sorte pour chacun de ceux qui le reçoivent, ce que son Père céleste a fait en faveur de l'humanité à laquelle il l'a uni hypostatiquement, en faisant habiter en nous la plénitude de la divinité corporellement, se rendant le principe de nos pensées, nos paroles, nos actions comme le Verbe l'était des siennes.

Toutes les idées que la terre nous fournit sont trop basses pour exprimer cet amour immense. La tendresse mutuelle de deux amis intimes, dont l'âme est collée l'une à l'autre comme celle de Jonathas et de David; celle de deux frères très-unis, d'un père et d'une mère pour leurs enfants, d'une épouse pour un époux accompli :

.
.
.
. toutes ces images sont infimement au-dessous de l'amour incompréhensible que Jésus-Christ nous témoigne dans ce mystère.

Elevons donc plus nos pensées, pénétrons s'il se peut jusques dans le sein de Dieu même, empruntons de Jésus-Christ l'idée par laquelle il veut nous faire concevoir son amour extrême : Je vous ai aimés, nous dit-il, comme mon Père m'a aimé; je me donne tout entier à vous, comme mon Père se donne tout entier à moi, et me fait une pleine communication de tout ce qu'il est; de même qu'il demeure en moi, et moi en lui, celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang; fait sa résidence en moi, et moi en lui. O excès de bonté ineffable! ô miracle! ô prodige d'amour envers des créatures pétries de boue! ô charité immolée avec Jésus, que vous confondez notre indifférence pour le prochain, et encore plus notre animosité envers ceux dont nous avons ou croyons avoir reçu les moindres injures!

Seconde considération.

Il est vrai de dire de la Sagesse incarnée, ce que Salomon dit de la Sagesse incréée, que tous les biens nous sont venus avec elle; il est vrai qu'ils sont encore voilés sous de viles espèces, au lieu qu'ils sont révélés aux bienheureux, et qu'ils se nourrissent avec une faim toujours nouvelle, et sans enveloppe du Verbe en lui-même, et déguisé pour nous en lait afin de se proportionner à notre faiblesse. On distingue communément trois sortes de biens, l'honnête, l'utile et le délectable, ils se trouvent tous trois réunir en ce mystère.

Quel comble de gloire pour nous de recevoir un tel hôte, qui ne vient pas pour faire

un séjour passager, mais une demeure fixe et permanente; si un souverain daignait vous honorer de sa visite, vous en seriez tout transporté, vous appelleriez vos amis et vos proches pour vous congratuler; et voilà celui qui, en comparaison duquel les plus puissants monarques ne sont que cendre, devant qui les séraphins disparaissent, et se voilent de leurs ailes, ne dédaigne pas de venir chez nous, et de loger dans notre pauvre chaumière ! Quelle est la nation, disait Moïse aux Juifs, pour les exciter à la reconnaissance, qui reçoive tant d'honneur des divinités qu'elle adore, que vous en recevez de notre Dieu, qui se rend si proche de nous; cette proximité approche-t-elle de l'avantage inestimable d'avoir notre Dieu au milieu de nous, d'être mutuellement l'un dans l'autre ? ô chose vraiment admirable, qu'un pauvre esclave soit assis à la table de son Seigneur, et soit nourri de sa propre substance ! Ce n'est pas là nous traiter en serviteurs, mais en amis intimes ; oh ! que celui qui est admis à ce banquet a bien plus de sujet que Judith de s'écrier : Mon âme reçoit aujourd'hui la plus grande gloire qu'elle ait reçue de toute sa vie. Pourquoi y sommes-nous si insensibles ? pourquoi notre cœur n'est-il pas ému, et ne ressent-il pas le même tressaillement que le publicain Zachée, lorsque le Sauveur du monde pour récompense de sa foi s'invita lui-même dans sa maison.

Troisième considération.

Ce n'est que pour nous combler de biens que Jésus-Christ vient dans la maison de nos âmes, sa présence ne peut être inutile nulle part ; c'est un soleil toujours influent, il a passé durant les jours de sa chair faisant du bien par tout, et guérissant tous ceux qui étaient affligés de quelques maladies ; présentement que toute puissance lui a été donnée, sera-t-il moins bienfaisant et moins magnifique ? L'arche vivante de nouvelle alliance apportera-t-elle moins de bénédictions spirituelles dans le lieu de sa résidence, que l'ancienne arche, qui dans le fond n'était que de bois, en attirait de temporelles dans la maison d'Obédédon.

Il serait infini de déduire tous les fruits, que nous pouvons recueillir de cette heureuse demeure ; imaginez quelque besoin de votre âme qui n'en puisse être rempli : Jésus-Christ caché sous ces voiles, est la lumière de vie ; êtes-vous faibles et languissants, il est votre force : c'est le fruit de l'arbre de vie, destiné à préserver de la vieillesse, et à entretenir l'âme dans sa première vigueur ou plutôt l'augmenter. Si Elie se trouva tellement fortifié après avoir mangé d'un pain cuit sous la cendre, qui n'en était que la figure, qu'il marcha durant quarante jours sans autre soutien, quel redoublement de forces ne nous communiquera pas ce pain descendu du ciel, pour nous y faire avancer à pas de géant, et avec la légèreté des cerfs ! êtes-vous desséchés par le feu de la concupiscence, c'est une fontaine salubre, qui en tempère les ardeurs ; si vous êtes assaillis

par des tentations violentes, et que le démon mette tout en usage pour vous faire tomber dans le péché, il est un bouclier pour émousser la pointe de ses traits. Sa présence met en fuite ces esprits de ténèbres, comme celle du soleil les oiseaux de la nuit ; vous lui paraîsez plus terribles au sortir de la table sacrée, qu'un lion qui jette feu et flammes ne l'est au reste des animaux.

L'Eucharistie ne nous préserve pas seulement de la mort, mais encore de toute maladie ; elle réprime la domination tyrannique de cette loi impérieuse des membres qui nous entraîne au mal, fortifie la piété, amortit les passions, guérit peu à peu toutes nos plaies, affaiblit le mouvement de la concupiscence dans les tentations légères, et dans les plus fortes, arrête absolument le consentement. Il n'y a point d'action chrétienne, dont elle ne soit le principe. C'est un feu dévorant qui consume tout ce qu'il y a de terrestre en l'homme et le rend tout spirituel.

Ah ! si Jésus-Christ fait tant de bien aux hommes avec un peu d'eau, un peu d'huile jointe à quelques paroles remplies de son esprit, entendez par là le baptême et la confirmation, que sera-ce du sacrement qui contient son corps, son âme, sa divinité ! Les autres sont plutôt des canaux que des sources, ils font couler la grâce dans les âmes, mais ils n'en contiennent pas l'auteur : l'Eucharistie donne à ses membres toute la perfection dont ils sont capables, et renferme en quelque sorte les grâces particulières attachées aux autres.

Il en est de même des mystères et des états du Sauveur ; chacun a sa vertu particulière : celui de l'enfance opère dans les âmes une voie d'innocence et de simplicité ; celui de sa vie cachée fait aimer la retraite et la séparation du monde ; la circoncision opère le retranchement des choses superflues ; le crucifiement, l'amour des croix et la force de soutenir les épreuves les plus pénibles, ainsi du reste. Mais le mystère de nos autels renferme tous ces effets différents de grâces : il imprime dans nos âmes, cette docilité d'enfant, cette douceur d'agneau, cette heureuse incapacité d'envie et de désir de prééminence, l'attrait pour la retraite, pour la pénitence, pour la croix, la fidélité à marcher dans la voie des privations, le mépris des biens périssables, et l'ardeur pour les célestes. Comme ce divin mystère est un abrégé de toutes les merveilles de Jésus-Christ, c'est aussi comme un précis de ses grâces, un élixir où il a trouvé le secret de faire entrer tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'ordre de la grâce.

Si après cela nous en sommes dénués, toujours infirmes, et languissants, oserons nous dire que le trésor n'est pas assez riche, ou que le remède n'a pas assez de vertu ? Peut-être le miel n'aura pas assez de douceur, puisque nous n'y trouvons nul goût ; cependant l'Eucharistie est la vraie manne du peuple chrétien, qui renferme en soi la

saveur de tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus capable de flatter le goût. Apprenez quelles sont ces délices et ces suavités spirituelles des âmes saintes, qui ne cherchent d'autre consolation en cet exil que de s'unir de plus en plus à Jésus-Christ; elles vous diront, qu'un instant de ces douceurs célestes est préférable à celles de toute la terre; que le plaisir qui chatouille les sens, passe en un instant, ne fait qu'effleurer l'âme, et la laisse pleine d'amertume au lieu que la possession de celui-ci en fait mieux connaître l'excellence : il est comme un avant-goût de ces contentements ineffables réservés à ceux qui se seront conservés purs de la corruption du siècle, et n'auront pas voulu orendre part à ses plaisirs criminels.

ORAISON.

Seigneur, puisqu'il n'y a que l'amour et tout l'amour de notre cœur, qui puisse répondre à l'excès de celui que vous nous faites paraître en votre sacrement, embrasez-le du feu qui consume encore sur ces nouveaux calvaires.

Oh! qu'il paraît bien, Seigneur, que l'excès de votre amour vous fait oublier votre gloire en faveur de votre Eglise, et que toute celle de la Synagogue n'en approche pas!

O mon Dieu, que la gloire dont vous honorez vos amis est grande! quel est l'excès de votre magnificence, et l'abondance des douceurs spirituelles que vous y avez cachées, pour ceux qui vous craignent! faites-nous les mériter par le mépris et le sacrifice de toutes les fausses douceurs de la terre. Faites-nous comprendre encore plus par le sentiment du cœur, que par la lumière de l'esprit, quel honneur, quel profit, quel plaisir il y a de vous posséder; de quels avantages on se prive en s'éloignant de votre table, par négligence ou par tiédeur. O mon Dieu, que ferez-vous de l'homme dans le ciel, puisque dès ici-bas vous le faites vivre d'une vie si divine, et inondez son âme de tant de délices. Opérez en nous tous les effets de grâce, que vous vous êtes proposés dans l'institution de ce mystère, soyez en nous le principe d'une vie toute divine, et le germe de l'immortalité.

MÉDITATION XII.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PASSION.

Pour le matin.

Première considération.

Suivons Jésus-Christ au jardin des Oliviers, où il va commencer sa passion, joignons-nous aux trois apôtres, qu'il veut bien rendre confidents de ses angoisses, mais ne nous laissons pas aller au sommeil comme eux: veillons et prions comme lui, et tâchons de pénétrer dans son intérieur pour compatir à ses peines; elles sont si grandes, qu'elles seraient capables de lui causer la mort, s'il n'en voulait souffrir une ignominieuse telle que la doivent subir les pécheurs.

Le voilà tout d'un coup livré à l'ennui, saisi de tristesse, agité de crainte, plongé dans l'affliction; ces divers mouvements étaient en lui bien différents des nôtres: en nous ils sont indélébiles et involontaires; ces impressions de la nature se forment en nous malgré nous. Ici, c'est lui-même qui se trouble, il emploie sa force divine pour appeler la tristesse, et enchaîner toutes les passions capables de soulager un cœur affligé et laisser agir dans toute leur violence celles qui ne sont propres qu'à désoler: la crainte avec tout ce qu'elle a de frissonnement, le trouble avec tout ce qu'il a d'inquiétudes, l'ennui avec tout ce qu'il a de mortel et d'accablant. Voilà les satellites auxquels il abandonne son âme; c'est en sa personne que Job, l'une de ses plus vives images et l'Evangile vivant de ses souffrances, se plaignait à Dieu que ses terreurs l'avaient investi comme auraient pu faire des escadrons d'ennemis, et venaient fondre sur lui de tout côté : *Terrores Domini militant contra me. (Job, VI.)* Il conjure instamment son père, et à diverses reprises le visage collé à terre, et l'âme tout anéantie devant sa grandeur souveraine, de l'exempter de boire ce calice d'amertume qu'il lui a préparé. Quoi! celui qui est la force de Dieu, et la source de tout le courage qui a éclaté dans les martyrs en toute la suite des siècles, se serait-il affaibli? Son amour pour les hommes se serait-il ralenti? Rejetons de pareilles pensées, comme des blasphèmes, il ne nous aimera jamais avec plus de tendresse; c'en est une nouvelle preuve de s'être ainsi revêtu de notre infirmité, afin que dans nos abattements nous puisassions du courage dans la sienne, et que nous ne nous crussions pas perdus sans retour lorsque nous éprouvons tant de répugnance à la croix, pourvu aussi qu'à son exemple nous ajoutions à la prière que nous faisons, pour être délivrés des maux qui nous menacent : *Seigneur, que votre volonté soit faite, et non la mienne!*

Mais il avait des sujets particuliers de craindre et de s'affliger, attachés à sa qualité de médiateur ou de caution de nos crimes. Il se considérait comme le pécheur universel, et comme le péché même, c'est-à-dire, la victime du péché, et le bouc émissaire chargé de toutes les iniquités du peuple et des anathèmes, abandonné aux dents des bêtes carnassières; il se voit sur le point de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, qui le traitera non comme son Fils bien-aimé, mais l'écrasera sous le pressoir de sa fureur, comme l'objet de ses vengeances : quoi de plus terrible? il lui faut boire ce calice affreux rempli de toutes les horreurs, et tous les poisons de la terre. Comptez si vous pouvez tous les crimes, qui ont été commis depuis le meurtre de l'innocent Abel, jusqu'à présent, et qui se commettront jusqu'à la consommation des siècles; le venin de tous ces monstres, ces infamies, ces sacrilèges, est exprimé dans cette coupe funeste, qu'il lui faut avaler jusqu'à la lie. Pécheur malheureux, tu aurais été forcé sans miséricorde

de la boire, c'est pour t'épargner ce supplice, que ton médecin va le faire lui-même : faut-il s'étonner s'il frémit, s'il recule, si tout son cœur se soulève ? qu'il le Saint des saints, la pureté même paraître revêtu, aux yeux de son Père et des anges, de cette robe d'infamie que nos crimes lui ont tissée, c'est à quoi il ne peut presque se résoudre ; c'est pour nous représenter cette extrémité, qu'il s'écrie en la personne de David son père : Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux sont entrées dans mon âme, je me trouve engagé dans un lac de boue et d'ordure ; me voilà descendu au plus profond de la mer, et submergé par la tempête ; car se peut-on figurer un état plus affreux, que celui d'un homme précipité dans un abîme de boue où il s'enfonce d'autant plus qu'il fait d'efforts pour se retirer ; ce cloaque ou lac de boue sans fond, et sans rives est l'amas effroyable de tout ce qu'il y a jamais eu, et qu'il y aura jamais de corruptions, d'impietés, de meurtres, de furies, de crimes.

Il faut que l'agneau sans tache porte toutes ces abominations et les expie ; l'entendement humain n'est pas capable de comprendre l'excès de sa contrition, c'est pourquoi elle agit sur son corps, et rejaillit sur l'homme extérieur : il est abattu de détresse et réduit à l'agonie, son sang est comme glacé par la crainte qui s'est emparée de son cœur ; mais comme son courage et sa parfaite obéissance aux ordres de son Père, s'efforcent de la dissiper, tant de mouvements contraires font une impression si étrange, que tout son sang commence à déborder de ses canaux naturels, et, par une transpiration nouvelle et inouïe, il sort de toutes les parties de son corps, comme une sueur de sang, dont ses habits et la terre où il est étendu à demi pâmé sont trempés. Ne fallait-il pas que la souffrance de sa sainte âme fût extrême, puisque la réfusio qui s'en fit sur le corps a été capable sans aucun instrument d'en tirer une telle quantité de sang. Mais dans l'impatience où il est de le verser jusqu'à la dernière goutte, il se lève plein d'un nouveau courage qu'il a puisé dans ces trois heures d'oraison, et va au devant de ses ennemis.

Seconde considération.

Qui pourrait s'imaginer qu'un apôtre fût à leur tête, et qu'un chef du troupeau de Jésus-Christ devint le chef d'une troupe d'impies, qui le rendent captif, quel effroyable changement ! Ce perfide s'approche de son maître pour lui donner le baiser de paix, c'était le signal dont il était convenu, afin que les ministres des prêtres ne s'y méprisent pas. Le Sauveur ne détourne pas son visage, il ne l'accable pas de reproches : mon ami, lui dit-il, avec une douceur enlevante, êtes-vous venu faire ? Quoi ! Judas, vous appelez le Fils de l'homme par un baiser ! fut votre douleur, divin agneau, de voir un apôtre du plus haut degré dans le plus profond abîme de la malice, de le voir persévérer dans son mal ?

Les outrages qu'on reçoit d'un ennemi déclaré sont incomparablement moins sensibles, parce qu'on s'y attend, mais ceux qui viennent d'un ami, qu'on avait accablé de bienfaits sont insupportables : si mon ennemi m'avait chargé de malédictions, je l'aurais souffert en patience, disait David, au sujet de la trahison d'Achitophel, le chef de son conseil, s'il avait machiné quelque chose contre moi, je m'en serais défié, et aurais pris des mesures pour faire avorter ses mauvais desseins ; mais vous, qui étiez lié avec moi d'une union si intime, à qui je découvrais mes secrets les plus cachés, et qui trouviez tant de douceur à vous nourrir des mêmes viandes à ma table, vous m'avez voulu perdre ; toutes les circonstances de la trahison de Judas la rendent infiniment plus odieuse et plus criminelle, mais son désespoir fut encore plus sensible à Jésus-Christ, parce qu'il rendait par là inutile pour soi le sacrifice de sa croix, mais principalement, parce qu'il voyait dans la trahison et la fausse pénitence de Judas, une image trop expresse de la perfidie de tant de chrétiens, qui, favorisés de tant de grâces, ne les paient que d'une noire ingratitude, profanant ses mystères les plus sacrés, le livrent à leurs passions, et meurent dans l'impénitence.

La lâcheté de ses disciples, qui l'abandonnèrent et s'enfuirent tous, ne put lui être que très-sensible, mais beaucoup moins que le reniement de saint Pierre. Quoi, après une confession aussi authentique de la divinité de Jésus-Christ, qui fut récompensée de la primauté de l'apostolat, après des protestations réitérées de l'accompagner à la prison et à la mort, sans y être forcé par les juges ni intimidé par l'appareil des supplices, ce lâche disciple interrogé par une simple servante, désavoue son adorable maître ! Il ajoute le serment au mensonge, fait des imprécations contre lui-même, s'il a jamais connu cet homme ! quelle douleur ne causa pas à l'Homme-Dieu une pareille infidélité ! Mais il porte l'effet de la parole qu'il avait dite par son prophète : *Mon cœur n'a attendu que de l'opprobre, et n'a reçu que de l'affliction, j'ai attendu que quelqu'un prit part à ma douleur, et personne ne l'a fait, au contraire, ils ont ajouté plaie sur plaie.* Quel déplorable exemple de l'infirmité humaine ! Quelle leçon pour nous de ne jamais présumer de nos forces, mais de nous en défier ; de ne pas nous exposer témérairement et inconsidérément au danger en nous mêlant aux ennemis de Jésus-Christ. Voilà la grande colonne de son Eglise renversée, comme un roseau par un petit vent, par un souffle léger, qui se serait brisée sans retour, si Jésus-Christ ne l'eût relevée aussitôt. Quelle miséricorde, ô souverain Pasteur, de chercher sitôt cette brebis égarée, et le conserver dans son rang de premier pasteur. Que vos regards invisibles sont efficaces, que votre grâce a de force pour amollir les cœurs ! Pierre ouvre les yeux, connaît son crime, sent son âme percée d'une vive componction, sort de ce lieu funeste, et verse des larmes amères,

qui ne cessèrent de couler le reste de ses jours.

Troisième considération.

Les Philistins eurent moins de joie d'avoir pris Samson, que les Juifs de se voir maîtres de la personne du Sauveur, dont ce chef du peuple de Dieu était la figure. Qui pourrait décrire leur triomphe impie, les insultes, les indignités, les huées, dont ils firent retentir Jérusalem; ce sont des auteurs furieux, des lions rugissants qui ouvrent la gueule pour dévorer un innocent agneau. De la maison d'Anne, il est conduit dans celle de Caïphe grand prêtre, pour y être examiné sur sa doctrine. Quoi, le grand pontife de notre foi, le juge suprême des vivants et des morts, être interrogé par sa créature et subir le jugement de celui, qui n'a que l'ombre de son sacerdoce! Quel renversement! Cet adorable accusé, pour honorer l'ombre de son sacerdoce, dont cet indigne pontife était revêtu, lui ayant fait une réponse également sage et modeste, un valet insolent lui décharge un soufflet; se peut-il un affront plus sanglant? Mais c'est pour cela même que Jésus-Christ l'a voulu souffrir, il nous a donné cet exemple insigne de patience pour confondre et détruire notre orgueil; il ne présentait pas l'autre joue, puisque son corps entier était au pouvoir de ses ennemis, mais il parle avec douceur, une modération, une présence d'esprit beaucoup plus difficile à pratiquer en pareille rencontre; il réplique à ce serviteur d'une manière si sage, si modeste, si généreuse, qu'en s'humiliant, il ne laisse pas de lui faire sentir son injustice; il défend son innocence avec une générosité qui n'a rien de fier, et une douceur qui n'a rien de lâche. Après cela nous aurons peine à lui sacrifier un faux point d'honneur, et ne nous pas laisser emporter à toutes les extrémités où peut porter un vif ressentiment!

Jésus-Christ n'a pas plutôt répondu à l'interrogation juridique qui lui fut faite sur sa qualité de fils de Dieu et rendu témoignage à la vérité, que le grand-prêtre déchire ses vêtements, comme s'il avait ouï un horrible blasphème, et tous les juges corrompus qui s'étaient assemblés chez lui, concluent tous d'une voix qu'il est digne de mort, et l'abandonnent aux insultes de leurs soldats et de leurs valets. Tout ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable parmi les hommes, outrage à l'envie celui qu'ils devaient au moins regarder comme un grand prophète, crache sur ce visage dont la vue fait la félicité des Anges, et se porte à tous les excès que leur peut suggérer leur malignité, ou plutôt celle du démon.

Concevez tout ce que ces puissances des ténèbres déchainées peuvent inspirer à des gens qu'ils possèdent et qu'ils dominent, contre l'objet de leur haine implacable; ils lui couvrent le visage d'un voile, puis le frappent, lui disant de deviner de qui vient le coup, par dérision de sa qualité de prophète. C'est ce qu'avait prédit Isaïe, qu'on

peut appeler l'évangéliste de sa passion, en ces termes : J'ai abandonné mon corps à ceux qui le chargeaient de coups, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe, je n'ai point détourné le visage de ceux qui le couvraient de crachats, je l'ai présenté comme une pierre très-pure, et je n'en rougirai point.

C'est ainsi que le remède devait être proportionné à la maladie; l'orgueil était la plus profonde plaie de la nature humaine; il ne fallait rien moins que les humiliations d'un Dieu pour la guérir. Les douleurs qu'il a éprouvées, et qui ont été, sans doute, très-aiguës et très-pénétrantes, n'ont pas excédé une certaine mesure, d'où s'en fût aussitôt suivie la désunion de l'âme d'avec le corps; mais pour les moqueries, les insultes, les outrages, les opprobres dont il a été rassasié chez Caïphe dans le prétoire, où il fut traité comme un roi de théâtre, et sur la croix, où il est le jonet du peuple, regardé comme le dernier des hommes, toutes ces indignités ont formé un genre de supplices infini en quelque sorte, à raison de la dignité infinie de sa personne; c'est ce qui nous avait été figuré, plus de deux mille ans auparavant, par la raillerie impie que Cham fit de son père Noé, qu'il trouva endormi tout nu dans sa tente, et à laquelle il voulut exciter ses frères

ORAISON.

Je vous adore, ô Jésus, saisi de crainte et d'ennui, et vous soumettant aux marques de la plus grande faiblesse, pour mériter la plus grande force à vos membres. Je vous adore, ô victime des pécheurs, expiant leurs vaines joies par votre tristesse salutaire. O mon Sauveur, vous seriez mieux entre les mains de mille bourreaux, qu'entre celles de ce bourreau intérieur; faites-moi puiser dans votre cœur sacré, comme dans la véritable source, l'esprit de contrition que je dois ressentir pour mes péchés; imprimez-en quelque participation dans le mien; que vos souffrances et vos langueurs secrètes me fortifient dans mes détresses et mes abattements; mais qu'au milieu de ces états pénibles, mon âme vous soit toujours parfaitement soumise.

J'adore le sang précieux qui coule de votre corps, par la violence de vos peines intérieures; souffrez que je le recueille, et qu'y mêlant mes larmes, j'en compose un baume pour les plaies de mon âme. Apprenez-nous à prier à votre exemple avec humilité, avec simplicité et persévérance.

J'adore le courage, qui vous fait avancer vers vos ennemis, et la charité, l'obéissance parfaite à votre Père, qui vous presse de vous livrer à eux.

J'adore l'affliction de votre cœur sacré dans l'apostasie de Judas et la fuite des autres apôtres; je ne puis tenir à vous que par vous-même; ne m'abandonnez donc pas, afin que je ne vous abandonne pas; que j'apprenne à n'attendre point de consolation des hommes dans mes afflictions, et à souffrir l'ingratitude et l'abandonnement de mes

meilleurs amis, quand il vous plaira que je sois traité comme vous; que j'apprenne, de la chute de votre premier apôtre, à ne jamais présumer de mes forces, et à m'éloigner des occasions du péché.

Je vous adore, ô Jésus, traité de blasphémateur, vous qui êtes la gloire de votre Père, et d'être jugé digne de mort, vous qui êtes le vrai auteur de la vie et la sainteté même; plus vous êtes avili pour moi, en vous abandonnant à toutes sortes d'outrages, plus je vous adore et vous trouve digne des louanges et des plus profonds anéantissements des anges et des hommes.

Pour le soir.

Première considération.

Jésus est mené lié dès le matin par les Juifs au prétoire de Pilate, pour y être condamné à la mort de la croix.

Ce gouverneur, qui n'a pas le cœur ulcéré d'envie contre ce prétendu coupable, comme les prêtres et les pharisiens, et qui démêle aisément la vérité à travers leurs accusations vagues, veut le renvoyer absous; il découvre en lui tant de caractères d'innocence, qu'il se rend lui-même sollicitateur de sa cause. Ayant appris qu'il était de Galilée, il se saisit de cette découverte pour s'exempter de condamner un innocent, et l'envoie à Hérode, qui par hasard, ou plutôt par une disposition particulière de la Providence, était alors à Jérusalem. Jésus ne décline aucune juridiction, chargé qu'il est des crimes de tous les hommes, mais il observe encore un plus profond silence à ce dernier tribunal qu'aux précédents, parce que c'est un prince incestueux et sans religion. Choqué de ce silence et de se voir frustré de son attente, car il s'était promis de lui voir faire quelque miracle, il le traite de fou, et après s'en être joué avec toute sa cour, il le renvoie à Pilate.

Ce juge crut mieux réussir en proposant au peuple de délivrer, selon la coutume, un prisonnier à la fête de Pâques; il crut que, mettant Jésus en concurrence avec Barrabas, insigne malfaiteur alors dans les fers, il ne balancerait pas à se déclarer pour le premier; et il l'eût fait sans doute, s'il eût suivi ses mouvements naturels; mais la crainte que ces prêtres et ces docteurs, ennemis implacables du juste, ne le détruisissent auprès de l'empereur, lui fit accorder l'élargissement de Barrabas. Ainsi, à l'opprobre éternel du jugement humain, l'homicide fut jugé plus digne de vivre que le Saint des saints et l'auteur de la vie, qui avait fait tant de miracles en leur faveur.

Le faible gouverneur fit une troisième tentative pour lui sauver la vie: ce fut de le condamner au fouet, croyant par là adoucir leur fureur, expédient cruel et barbare, qui ne sert qu'à faire endurer un nouveau supplice à celui qu'il savait certainement être innocent, et n'avoir point d'autre crime que d'obscurcir la réputation des pharisiens par

l'éclat de sa vertu. Ainsi la bonne volonté de son juge ne sert qu'à le faire souffrir.

Une troupe de soldats romains se saisit du Sauveur, le dépouille de ses habits, sans respecter sa pudeur. O attentat des hommes! ô confusion! ô tourment inexplicable du Fils de Marie! pourquoi le soleil ne s'éclipse-t-il pas dès à présent pour le cacher sous le voile des ténébres? Ils déclarent ensuite à perte d'haleine sur cet agneau innocent une grêle de coups de courges; ils frappent avec autant de furie que s'il était de bronze on aussi insensible que la colonne à laquelle ils l'ont attaché: leurs bras nerveux se lassent; le sang coule à terre à grands ruisseaux, et tout le prétoire résonne par les coups redoublés et les cris de cette cohorte infernale; cinq ou six mille coups de fouets ouvrent autant de plaies; les derniers n'en trouvent plus de nouvelles à faire, parce qu'ils ne tombent que sur des blessures, et que la chair est enlevée jusqu'aux os; ce n'est plus un corps, mais un squelette horrible, et comme c'était un usage d'écorcher entièrement les victimes avant que de les brûler sur l'autel, Jésus accomplit parfaitement cette loi des sacrifices, avec cette différence, qu'on écorchait tout d'un coup les victimes légales, au lieu qu'on déchire sa peau pièce à pièce, non après sa mort et sans douleur, mais durant sa vie avec une douleur extrême.

C'est ainsi que devait être expié le luxe des chrétiens, l'usage criminel des habits, tant de nudités honteuses et scandaleuses, tant d'impuretés qui déshonorent notre sainte religion; ce supplice des esclaves était la juste punition de notre orgueil, de notre sensualité et de l'amour déréglé d'une chair pécheresse.

Seconde considération.

Les soldats, par un effet de la malice qui leur est naturelle, ajoutèrent, sans ordre et de leur propre mouvement, à la flagellation le couronnement d'épines, pour insulter à la qualité de roi, que les Juifs l'accusaient d'avoir affectée. Ainsi, au lieu que les victimes des sacrifices étaient couronnées de fleurs, celle de notre réconciliation l'est d'épines très-piquantes. Cette circonstance de la passion du Sauveur avait été figurée par le bœlier qu'Abraham trouva sur la montagne, attaché par les cornes à un buisson, et qui fut substitué à Isaac; mais cet animal ne tenait aux épines que par les cornes, au lieu que celles-ci sont enfoncées bien avant dans la tête du divin Agneau, et y font un nombre infini d'ouvertures.

Ce plus beau d'entre les enfants des hommes sort si défiguré d'entre les mains de ces tigres, que Pilate se promet que la haine des Juifs en sera pleinement assouvie. Il le leur présente donc en ce pitoyable état, et leur dit: Voilà l'homme, voilà l'objet de votre envie. Ce juge inique a raison d'avertir que c'est un homme qu'il leur présente; on pourrait s'y méprendre, car il n'en a pas la figure. Isaac l'avait vu en cet état huit cents ans auparavant, par sa lumière prophétique: *Nous l'avons vu sans éclat et sans beauté, et l'avons*

presque méconnu; nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu, et comme écrasé sous le pressoir de sa colère. Le reconnaissez-vous, Père éternel? c'est l'homme de votre droite que vous nous avez donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption; votre fureur contre le péché n'est-elle pas satisfaite? non; il faut qu'il verse jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'il sacrifie sur l'autel de la croix le reste d'une vie mourante. C'est à quoi le condamne Pilate, intimidé par les cris du peuple, semblable à ces bêtes féroces, que le sang irrite

Suivons, avec les filles de Jérusalem, cet innocent Isaac, chargé du bois de son sacrifice, mais apprenons de lui à pleurer plutôt sur nous-mêmes, qui sommes ce bois sec, et qui l'avons chargé par nos crimes de ce pesant fardeau; il est si accablant qu'il y succombe, lui qui porte de trois de ses doigts la masse du monde entier; les soldats, moins pitié que parce qu'ils craignent de le voir expirer sous le faix, contraignent un passant, Simon le Cyrénéen, de l'aider à porter sa croix.

Oh! si ce Juif eût connu le don de Dieu et quel était celui dont on le força de partager le travail, avec quel empressement se serait-il offert de la porter tout seul, et combien eût-il béni son sort?

Il est l'image des chrétiens qui portent la croix avec répugnance, c'est-à-dire la nôtre; car avec quelle violence la traînons-nous; ce n'est qu'à l'extrémité, et parce qu'il ne nous est pas libre de nous en dispenser: que de plaintes, que de murmures et d'abattements! Cependant c'est un précepte de marcher tous les jours à la suite de notre maître chargé de l'instrument de notre supplice. Heureux ceux qui le portent avec joie; heureux même ceux qui consentent à le porter, quoique la nature gémissent sous son poids; mais malheur à ceux qui refusent absolument de s'en charger! ils seront accablés d'un poids infiniment plus insupportable; car la croix porte ceux qui la portent; mais elle écrasera ceux qui l'auront rejetée, et ils s'écrieront, ainsi que Jésus-Christ le leur prédit en allant au Calvaire : montagnes, tombez sur nous!

Puisqu'il n'y a donc pas de marque de réprobation plus certaine que de n'avoir point de part à la croix de Jésus-Christ, sortons avec lui de Jérusalem, image du monde ennemi des saints, portant l'ignominie de sa croix, et ne rougissons pas de nous avouer ses disciples.

Troisième considération.

Jésus arrive après une fatigue incroyable au mont Calvaire, pour y consommer son sacrifice; là on lui présente, selon la coutume, un vin mêlé de fiel et de myrrhe, qui avait la vertu d'assoupir les sens; mais il n'en prit qu'une goutte, ayant voulu sentir toute la faiblesse de l'homme dans sa chair, sans aucun adoucissement. Monde, tu ne

cherches qu'à charmer nos douleurs et nous étourdir, pour en émousser la pointe; le Sauveur du monde veut comme s'engraisser du plaisir de souffrir; le voilà étendu sur ce bois, aussi funeste pour lui que salubre pour nous; il donne ses pieds et ses mains aux bourreaux, car il est une victime toute volontaire; ils y enfoncent quatre horribles clous, qui font quatre larges plaies, d'où sortent autant de ruisseaux de sang; l'extension violente de ses nerfs et de tout son corps ne peut manquer de lui causer un tourment inexplicable.

Le voilà donc élevé sur ce poteau infâme, pour y être un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes; dans l'ardeur la plus violente de sa soif, qui dévore ses entrailles, causée par l'excès de ses douleurs, on lui présente au bout d'une canne une éponge imbibée de vinaigre. O soif d'un Dieu, qui expiez l'intempérance des hommes et guérissez leur soif insatiable des richesses, c'est vous qui nous avez mérité cette eau salubre qui éteint pour jamais les eaux bourbeuses de la cupidité et excite celle des biens invisibles.

Les douleurs qui pénètrent son âme sacrée sont tout autrement vives que celles qui affligent le corps : elle est comme abîmée dans une mer d'absinthe. Autant que la connaissance de la haine infinie que Dieu porte au péché surpassait celle des anges et des hommes, et que le zèle qui le dévorait pour sa gloire était éminent, autant ressentait-il vivement toute la confusion intérieure, toute l'affliction de cœur, l'humiliation et l'horreur que la vue du péché peut imprimer, impression si terrible, qu'il souffre une espèce d'enfer, mais un enfer de peines amoureuses, qui l'oblige de se plaindre à lui qui l'a abandonné. O mon Dieu! s'écrie-t-il, pour quoi m'avez-vous délaissé? vous vous êtes changé à mon égard en un Dieu cruel. Enfin le moment arrive que la victime expire, consumée par le feu de la justice et celui de son propre amour. Toutefois, comme les langueurs et l'épuisement des esprits ne diminuent rien de la force divine, Jésus jette un grand cri pour avertir la nature que son Dieu va mourir; et comme rien n'était capable d'affaiblir sa parfaite confiance envers son Père, il remet son âme entre ses mains, et baissant la tête, pour marque d'une entière soumission à ses ordres, il lui rend son esprit.

La voilà éteinte cette vie infiniment précieuse, qui faisait les délices du Père éternel et des anges; n'en accusons pas les Juifs ni Pilate, qui l'a abandonnée à leur haine; c'est la fureur de nos crimes qui la lui a arrachée; c'est nous qui sommes les véritables auteurs de cette passion sanglante; ce sont nos passions déréglées qui l'ont attaché à la croix. Osera-t-on dire dorénavant qu'on ne connaît pas la difformité d'une action qui ne peut être réparée et expiée que par le sang d'un Dieu? Ce péché qu'on commet en se jouant, qu'on avale comme une liqueur délicieuse, est un monstre épouvantable qui a causé

la mort d'un Dieu, et une mort si ignominieuse.

Haïssons donc, détestons, fuyons le péché, non par des considérations humaines et intéressées, ni précisément à cause des maux effroyables qu'il nous attire et des biens infinis dont il nous prive, mais parce que Jésus-Christ a mieux aimé subir le supplice de la croix que de le laisser régner dans le monde; comment, après cela, pourrions-nous faire revivre en nous le péché et commettre de nouveau l'attentat de crucifier Jésus-Christ et fouler aux pieds son sang adorable! Quelle ingratitude! Est-ce trop d'un enfer pour la punir? Les hommes punissent en hommes, parce que leur pouvoir est borné; Dieu se venge en Dieu, saintement et infiniment. Quiconque ne s'applique pas le sacrifice d'un Dieu mourant sur l'autel de la croix, comme victime de propitiation, saura un jour ce que c'est que d'être une victime salée du feu de sa justice, pour être conservée sans pouvoir être détruite.

Il n'y a présentement point d'autre ressource contre cette justice et cette colère redoutable, que de nous jeter entre les bras d'un Dieu mourant; il nous les tend pour nous embrasser comme le père de l'enfant prodigue; sa tête est penchée pour nous donner le baiser de paix et de réconciliation; il a le côté ouvert pour nous donner son cœur et recevoir le nôtre; nous serons à couvert, dans cet asile sacré, de toutes les attaques du démon; c'est la ville de refuge où ce cruel ennemi n'ose entrer pour nous poursuivre. Quelle consolation dans nos peines! quelle ressource dans les tentations et les alarmes mortelles que nous cause le souvenir de nos péchés! Lavons-nous dans cette piscine sacrée et jetons tous nos péchés au fond de cette mer de grâces.

Oraison.

Je vous adore, ô Jésus! traduit de tribunal en tribunal et prenant occasion de l'attentat énorme des gentils sur votre personne adorable, de les rendre heureusement captifs sous la loi de votre amour.

J'adore le profond silence que vous avez gardé durant tout le cours de votre passion, et les humiliations qu'il vous attira.

J'adore entre autres celles que vous souffrites d'être mis en parallèle avec un scélérat, et mis au-dessous; c'est pour expier la préférence indigne que j'ai faite des biens sensibles aux spirituels et d'avoir post-posé mon âme à mon corps.

Les pécheurs ont labouré sur votre dos; ils y ont tracé de longs sillons pareils à ceux que les laboureurs trent sur la terre. Les cris furieux de ces barbares qui se rassasient de vos peines, l'agitation que produit en vous un supplice si inhumain ne vous fait rien perdre du calme de votre âme et de la tranquillité de votre cœur; vous songez que c'est pour eux que vous souffrez et non ce que vous souffrez d'eux.

Je vous adore comme un roi de souffrances et d'opprobres, toujours néanmoins absolu

dans vos plus profonds abaissements; car ces aveugles qui vous insultent, accomplissent vos désirs, exécutent votre volonté et établissent votre règne.

Je vous adore élevé sur la croix, comme l'homme de douleurs, l'homme frappé de Dieu pour nos iniquités, qui n'a rien de sain depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, et écrasé comme un ver de terre; je vous adore encore plus humilié sous sa puissante main que sous celle des hommes; autant que j'ai d'horreur de leur barbarie, autant je me sens pénétré d'amour et de reconnaissance pour une bonté si incompréhensible; ah! il faudrait que mon cœur fût plus dur que les pierres qui se fendirent à votre mort, s'il ne se laissait enflammer par un tel excès d'amour. Heureux qui peut vous rendre sang pour sang et vie pour vie. Inspirez-nous l'esprit de sacrifice et d'obéissance dont vous avez été animé, qui vous a rendu la mort douce et désirable, quelque affreuse qu'elle parût aux sens. Donnez-nous la fidélité de persévérer sur la croix jusqu'au dernier soupir, sans écouter les suggestions de la chair et de nos faux amis qui sont de vrais ennemis. Donnez-nous une douceur inaltérable qui nous fasse regarder les injustices qu'on nous peut faire par l'endroit le moins odieux; attachez notre vieil homme à votre croix, sans avoir égard à ses répugnances et à ses cris; vous savez combien la chair est infirme, mais votre grâce peut lui donner la force et la promptitude de l'esprit; nous vous devons tout l'amour de notre cœur; nous en attendons l'infusion, comme le fruit de votre mort; c'est lui qui adoucira l'amertume du calice que vous nous avez laissé à boire, et nous fera consommer l'œuvre que vous nous avez donné à faire.

MÉDITATION XIII.

SUR LE MYSTÈRE DE LA SÉPULTURE

Pour le matin.

Première considération.

La descente de Jésus-Christ dans les enfers a été la consommation de ses humiliations et le mérite ou comme le sceau de son triomphe; car pourquoi est-il monté, dit saint Paul, sinon parce qu'il est descendu auparavant dans les parties les plus basses de la terre. Il y alla prendre possession de la plus grande partie de son empire; car toute puissance lui fut donnée au ciel, dans la terre et dans les enfers, en récompense de son double sacrifice. Cet empire est double, l'un de rigueur et d'une sévérité inflexible, par lequel il conduit les impies avec un sceptre de fer et les brise comme le vase du potier, de telle sorte néanmoins qu'ils survivent à leur destruction et qu'ils sentiront à jamais sa main redoutable appesantie sur eux; l'autre est de bonté et de miséricorde, par lequel il associe à sa gloire ceux qui n'ont pas été de ce monde, comme il n'en a pas été lui-même, et y ont vécu comme des pèlerins et des exilés; il mettra

sa joie à les combler de délices ineffables ; il trouva des prédestinés et des réprouvés ; mais un tas prodigieux de ces derniers ; car Dieu avait laissé marcher les nations dans leurs voies, et la plupart des Juifs ne le servaient qu'avec un esprit mercenaire et ne l'honoraient que des lèvres, ayant le cœur bien éloigné de lui. Quelle fut l'horreur et la terreur dont ils furent saisis en apercevant leur juge et le vengeur de leurs crimes, et que rien ne les pourrait jamais soustraire à sa juste vengeance ! Quelle fut la surprise des démons, qui venaient d'exciter les Juifs à crucifier le Roi de gloire et de reconnaître qu'ils avaient contribué par là à la destruction de leur empire, et seraient pour une éternité assujettis au sien ! Sa présence leur fut plus insupportable que la lumière du soleil aux oiseaux nocturnes ; ils tâchèrent de se dérober à ses regards ; pour les prédestinés, il y en avait, tels que les prophètes et les plus saints d'entre les patriarches, comme pouvaient être Abraham, Isaac, Joseph, qui jouissaient d'une abondance de paix et attendaient paisiblement dans les Limbes, espèces de paradis terrestre, ou jardin délicieux, la venue du Sauveur, le désir des collines éternelles ; mais il y en avait d'autres qui étaient redevables à la justice divine, dont la captivité consolait la malignité des démons, qui nous sont représentés dans les chaînes et dans le fond d'un lac où il n'y avait point d'eau. *C'est vous*, dit le prophète Zacharie, adressant la parole au divin médiateur, *qui, par le sang de votre alliance, avez fait sortir les captifs du fond d'un marais desséché* ; Jésus-Christ leur annonce aujourd'hui l'accomplissement de ses mystères, et les tire de leur prison, malgré tous les efforts des esprits de ténèbres, pour être comme les trophées de sa victoire et les compagnons de son triomphe ; il y en avait qui étaient détenus depuis deux mille ans dans ces cachots souterrains ; *c'étaient quelques-uns de ceux*, dit l'apôtre saint Pierre, *qui avaient été indociles aux avertissements de Noé, lorsqu'il fabriquait l'arche par l'ordre de Dieu*. Voyant la terre couverte des eaux du déluge, prêts eux-mêmes à y être submergés, ils conçurent un vif regret de leur incrédulité, s'humilièrent sous la puissante main de Dieu, qui les punissait, réclamèrent sa miséricorde et la fléchirent. Les peines éternelles qu'ils avaient méritées furent commuées en temporelles, qui, quoiqu'infiniment disproportionnées aux premières, sont néanmoins d'une longueur effroyable et servent à nous faire comprendre combien l'incrédulité et les autres péchés coûtent après la mort, lorsqu'on ne les a pas expiés durant sa vie par de dignes fruits de pénitence.

N'attendons pas l'extrémité pour nous convertir, et réglons notre vie de telle manière que lorsque nous paraîtrons devant Jésus-Christ, juge des vivants et des morts, ce soit avec la confiance de ses amis et ses serviteurs fidèles, et non avec l'effroi d'un esclave qui, ayant dissipé en débauches les biens qu'il devait faire valoir à son profit, s'attend

à être jeté pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures.

Seconde considération.

Le corps sacré du Sauveur privé de vie, mais toujours uni au Verbe aussi bien que son âme, demeura encore quelques heures sur la croix, exposé aux insultes et aux blasphèmes des passants ; vers le soir, Joseph d'Arimathie, sur lequel la vertu de sa mort agissait déjà puissamment, alla demander hardiment à Pilate la permission de l'inhumer, et l'ayant obtenue sans peine, il le descendit de la croix, secondé dans ce pieux office par Nicodème, disciple de Jésus-Christ aussi bien que lui ; et l'ayant enseveli avec des aromates, l'enferma dans le sépulcre qu'il s'était fait tailler près de là dans le roc pour lui-même.

Saint Ambroise ne fait pas difficulté de comparer ce sépulcre au sein virginal de Marie, et le relever même au-dessus ; l'un et l'autre ont cela de commun qu'ils sont vierges : Marie n'avait jamais connu d'homme, nul n'avait encore été inhumé dans ce sépulcre, il sortit sans corruption de l'un et de l'autre ; comme le saint de Dieu, il en sortit plein de vie pour prêcher l'Évangile ; mais voici la prérogative du monument, c'est qu'il donne au Sauveur une naissance plus glorieuse que la première. Marie l'avait engendré mortel, le tombeau l'engendre immortel ; après sa première naissance il descend aux enfers ; après la seconde il monte aux cieux ; enfin, le sein de la très-sainte Vierge tint enfermé durant neuf mois ce corps formé par l'opération du Saint-Esprit, le sépulcre ne l'a gardé que trois jours, et ne nous laisse pas languir plus longtemps pour nous rendre l'espérance du genre humain.

On le peut donc regarder comme un lit où il a reçu une nouvelle naissance de lui, ou plutôt où il a dormi un court sommeil.

Il s'était reposé au commencement le septième jour après la création de l'univers et l'arrangement de toutes les parties qui le composent ; il commence aujourd'hui à jouir de son repos et de célébrer le saint sabbat, après les six jours de ses travaux et de ses souffrances, mais c'est un sommeil léger, qui n'est que la préparation du grand sabbat, ou repos dont il jouira bientôt dans la gloire. La compagnie des gardes que les Juifs ont posée autour du tombeau de crainte que les disciples ne l'enlevassent, nous rappellent en la mémoire ces soixante braves d'Israël armés de casques et d'épées, à cause des surprises de la nuit, qui gardent le lit de Salomon : les premiers sont dignes de mort pour avoir si mal gardé celui qui est infiniment plus que Salomon, quoi qu'il en tire son origine.

Aussi l'Église ne cherche plus son divin Époux dans son lit, elle sait qu'il s'en est levé pour achever sa carrière et retourner au ciel, d'où il était parti, et qu'il s'est réveillé, selon la célèbre prophétie de Jacob, comme un jeune lion qui va ravir sa proie.

Comme il a été le seul libre entre les morts et pleinement maître de la mort, il n'a pas eu besoin d'un secours étranger pour réunir son âme à son corps, l'ayant fait dans le moment précis qu'il avait prédit tant de fois ; ainsi, il est encore plus vrai de dire de sa mort que de celle de la fille du chef de la synagogue et du Lazare, que ce n'est qu'un sommeil.

Il faut dire la même chose de la mort des vrais chrétiens, quelque intervalle qui se trouve entre leur décès et le jugement dernier, où leurs corps, réduits en poussière et anéantis au jugement de l'imagination, ressusciteront glorieux par la même vertu qui a ranimé celui de notre Sauveur ; c'est pourquoi il est appelé par saint Paul *les prémices des dormants*. Tout cet espace n'est, pour les justes, qu'un sommeil doux et tranquille. O efficace admirable de la mort et de la sépulture de notre adorable chef, de faire de la chose du monde la plus terrible à la nature, la plus désirable et la plus nécessaire ; tel qu'est le repos et le sommeil.

Que les infidèles se lamentent donc à la mort de leurs amis et de leurs proches ; que les mauvais chrétiens se désolent et se désespèrent dans la nécessité de quitter eux-mêmes la vie, puisqu'il ne leur reste qu'une attente effroyable des flammes vengeresses ; les hommes de richesses ont dormi leur sommeil, leur vie n'a été qu'un tissu de chimères, une illusion continuelle ; ils n'ont rien trouvé dans leurs mains lorsqu'ils se sont réveillés de cet assoupissement criminel. Jésus-Christ les réveillera par la trompette de l'archange, par un cri aussi perçant que celui d'une femme en travail d'enfant : réveil épouvantable et plein d'horreur ; ils seront convertis d'opprobres et précipités au fond des enfers.

Troisième considération

Le tombeau des grands de la terre est l'écueil de leur grandeur ; c'est là que se terminent toutes ces conquêtes, ces vastes projets : c'est à quoi aboutit tout le mouvement qu'ils se donnent et qu'ils donnent aux autres ; démêlez si vous pouvez leurs cendres de celles du moindre de leurs sujets, la mort égale et confond tout. C'est en ce jour que périssent tous les desseins ambitieux des enfants d'Adam ; les monarques sont grands jusque-là, encore n'est-ce qu'aux yeux de la chair ; mais toute leur gloire est éclipse, absorbée et ensevelie avec eux dans le tombeau. Adieu majesté, puissance, richesses, cours nombreuse, gardes, appartements somptueux ! tout est évanoui comme l'ombre, il ne reste d'eux qu'un souvenir confus, une sombre mémoire, elle est même souvent détestée et en exécution.

La gloire de Jésus-Christ commence au contraire à son tombeau ; c'est de son couchant qu'il s'élève tout brillant de clarté, selon la belle explication de saint Grégoire : *Ascendit super occasum*. Il y trouve sa véritable grandeur, et s'y revêt de force et de beauté ; il est ce grain mystérieux de fro-

ment jeté en terre pour porter du fruit au centuple ; levez les yeux, et considérez ces campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner, ou plutôt voyez les gerbes infinies qu'il a déjà recueillies et fait porter dans les greniers célestes.

Il est encore dans ce tombeau la pierre fondamentale de l'Eglise, cachée en terre pour soutenir tout l'édifice ; c'est là qu'il jette l'espérance de la résurrection glorieuse sur laquelle est appuyée toute notre sainte religion ; sans elle, en effet, ainsi que le reconnaît saint Paul, *les plus gens de bien n'auraient que la peine des criminels, et les scélérats auraient la récompense des justes*. Mais, avec ce soutien inébranlable, il n'est péril qu'on ne brave et travail qui ne paraisse doux ; c'est ce qui rendit Job impénétrable à toutes les attaques du démon, dans l'épreuve la plus terrible qui ait jamais été, et ce qui a rendu les saints de l'un et de l'autre Testament immobiles dans les persécutions les plus violentes et les tortures les plus cruelles ; ils savaient certainement qu'ils verraient leur Sauveur dans cette même chair qu'ils méprisaient pour lui, qu'ils traitaient comme si elle leur eût été étrangère, et qu'ils lui offraient en sacrifice pour reconnaître le sien.

Pourquoi cette même foi ne sera-t-elle pas capable de nous fortifier dans des tentations beaucoup moindres ? Conjurons Jésus-Christ de l'augmenter, et de faire en nos âmes une vive impression de la grâce, qui émane de sa sépulture et qui ranime celle de notre baptême, qui en est une participation.

Regardons-nous comme ensevelis avec lui par ces vœux sacrés qui nous engagent à mener une vie cachée en lui, loin du tumulte et des embarras du monde ; que toute notre étude soit de perfectionner sans cesse ce qui a été opéré en nous dans ce premier des sacrements. Ayons un mépris souverain pour tout ce que le monde a de grand, d'éblouissant, de délicieux, en un mot, qu'il nous soit crucifié, et que nous consentions réciproquement de l'être à son égard.

Oh ! que cet état de mort et d'impuissance où l'auteur de la vie et le Tout-Puissant s'est réduit, nous fait comprendre efficacement combien nous devons être peu touchés, non-seulement des plaisirs, mais encore des injures, des médisances, des mauvais traitements ! Présentez des mets exquis à un mort, il n'a point de goût ; faites toucher en sa présence les instruments mélodieux, il a des oreilles, mais il n'entend pas. Dites-lui des injures, donnez-lui des coups, c'est la même chose que si vous frappiez une souche ou une statue : il n'y a point de vengeance à craindre, pas même de plainte, toutes ces passions sont éteintes avec lui ; emportez le suaire dont il est enveloppé, il ne vous poursuivra pas en justice pour se le faire rendre : tel devrait être un chrétien ; on peut même en chérir, et dire qu'il doit avoir une horreur et un éloignement extrême des richesses, des vanités, des cupidités du siècle,

ce que ne peut pas un mort, qui est dans un état purement passif.

Est-ce là notre disposition ? d'où vient donc cette vivacité pour tout ce qui est de la vie du vieil homme, cette avidité du gain, cette curiosité effrénée pour des objets frivoles ; quelle licence ne se donnent pas nos sens, quelle effusion de joie dans tout ce qui les contente, quelle impatience dans tout ce qui les mortifie, quelle ardeur démesurée pour tout ce qui peut distinguer et donner quelque rang dans le monde !

ORAISON.

J'adore, ô Jésus, votre sainte âme descendant dans les enfers, pour prendre possession de la plus grande partie du royaume conquis par votre sang ; autant que votre présence a été terrible aux impies, autant a-t-elle été douce et consolante pour les justes. Faites que mon cœur soit du nombre de ces heureux captifs, que vous avez tirés après vous !

J'adore votre sacré corps privé de vie, comme étant, après votre sainte âme, le plus noble organe de la divinité, le temple auguste du Saint-Esprit, la chair sacrée de la victime de notre réconciliation vivante de la divinité, qui ne s'est jamais séparée d'elle. Donnez-moi les oreilles du cœur pour me faire écouter et pratiquer toutes les leçons, que vous nous faites du fond de votre sépulcre ; apprenez-nous à chérir la retraite et la solitude, à mettre notre joie dans l'oubli des créatures, à fuir le commerce du monde votre ennemi, à vouloir bien en être haï et foulé aux pieds pour pouvoir sortir du tombeau de nos misères. Inspirez-nous de l'horreur de tout ce qui flatte les sens et nourrit les passions. Opérez en nous par une mortification continuelle de nos inclinations déréglées, ce qui s'est passé mystérieusement dans notre baptême ; faites-nous réparer par la pénitence la perte de toutes les grâces que nous y aurons reçues : éloignez de nous toutes les amorces du péché ; faites de nos cœurs des sépulcres vivants par le souvenir de votre précieuse mort ; taillez-les dans le roc, en nous fondant dans une foi inébranlable, et soyez vous-même la pierre spirituelle qui en ferme l'entrée aux créatures.

Pour le soir.

Première considération.

L'homme n'est que le jonet de la mort, la pâture des vers et le tombeau dans lequel il est enfermé, loin de cacher son ignominie, atteste qu'il est un rebelle, un criminel de lèse-majesté divine, dépouillé de tout et livré à de vils insectes, comme entre les mains d'autant de satellites. Voilà la destinée des grands et des petits, le sort qui nous attend tous ; une fourmilère de vers s'engendrera de cette chair même, que nous flattons et caressons tant, et n'y laissera trace de figure humaine.

C'est donc une vanité aussi risible que déplorable aux grands de la terre, dit saint

Chrysostome, que de se faire élever des tombeaux superbes, c'est se glorifier dans leur confusion : que font-ils autre chose par ces dépenses immenses, que d'ériger des trophées à la mort. C'est donc pour loger magnifiquement des vers et des reptiles venimeux, qu'il faut ouvrir le sein des montagnes, en tirer avec tant de sueurs, le marbre, le jaspé et le porphyre ? ô vanité des vanités !

Il n'y a que le sépulcre de Jésus-Christ qui ait été véritablement glorieux, ainsi que l'avait prédit Isaïe, non-seulement à cause que dans la suite des siècles les monarques de la terre lui ont rendu les plus profonds hommages et prosternés à terre ont baisé la poussière de ce saint lien, mais parce qu'ayant contenu dans son sein trois jours ce sacré dépôt, il ne le contenait plus, et parce qu'il est un monument authentique de la victoire de Jésus-Christ sur la mort.

Tout avait jusque-là reconnu l'empire de cette cruelle ennemie des hommes ; la faux tranchante, en exécution de l'arrêt divin, moissonnait tout ce qui vit sur la terre sans épargner personne ; mais ayant attaqué l'Auteur de la vie et croyant l'avoir percé de ses traits, elle se sentit elle-même percée de son propre dard, ainsi qu'il le lui avait prédit par Osée : *O mort, je serai ta mort ! ô enfer, je serai ta ruine.* Jésus-Christ en subissant la mort l'a fait en quelque sorte mourir ; il a détruit l'empire du démon, qui en est appelé le prince ; non en usant de sa puissance, ce qui eût été un jeu pour elle, mais gardant les droits de la justice la plus exacte, avec cette détestable créature, et ne le dépouillant du droit malheureux que son crime lui avait acquis sur les hommes, que pour punir l'énorme attentat et le déicide commis en sa personne, rien n'étant plus juste et plus digne de la bonté de Dieu, que de sanctifier les hommes pécheurs par la foi qu'ils ont au sang de celui qui avait daigné se rendre leur médiateur et leur chef. La chair, dit le grand saint Léon, a été l'appât que le Verbe a présenté à ce monstre pour l'attirer ; s'étant jeté dessus avidement pour la dévorer, il s'est senti percer par le fer, qui y était caché, figure de la divinité, et forcé à rendre toute la proie qu'il avait déjà engloutie.

Ce n'était pas seulement le démon aveuglé par sa malice, ni les Juifs auteurs de sa mort, auxquels il avait annoncé souvent qu'il avait le pouvoir de quitter et de reprendre la vie, mais ses disciples mêmes, lesquels, malgré les fréquentes prédictions de sa prochaine résurrection, le mettaient au nombre de ceux qu'on a descendus dans la fosse, le regardaient comme un homme destitué de tout secours et que Dieu même avait en quelque sorte effacé de son souvenir. Ce fut par cette voie même, si opposée à toutes nos idées et si élevée au-dessus du raisonnement humain, qu'il détruisit l'empire de la mort, que le démon par sa cruelle envie avait fait entrer dans le monde ; aurait-il acquis un empire souverain sur elle, s'il n'eût été enfermé dans le tombeau ? aurait-il obtenu pour

son corps mystique cette liberté, dont il jouissait souverainement par lui-même? c'est pour cela que selon la remarque d'un saint docteur, il a voulu être déposé en un sépulcre étranger, n'étant pas convenable que le vainqueur de la mort en eût un qui lui fût propre et particulier.

La crainte de la mort tenait les hommes dans une cruelle servitude, durant tout le temps de leur vie; c'était comme le bourreau du pécheur, la prison dans laquelle le démon le tenait enfermé; semblables à des esclaves rebelles, nous étions sans cesse alarmés de l'approche du châtement; mais grâces à Jésus-Christ la mort n'a plus rien d'horrible pour nous, elle a été méprisée par des femmes, des filles et des petits enfants, quoi qu'elle se présentât à eux sous les formes les plus horribles.

Seconde considération.

La seconde victoire de Jésus-Christ, sur la corruption du tombeau, est une suite nécessaire de celle qu'il a remportée sur la mort. Toutes les drogues aromatiques qu'employèrent Joseph et Nicodème pour embaumer son sacré corps, et celles qu'achetèrent pour le même effet les pieuses femmes, qui l'accompagnaient dans ses voyages, étaient fort inutiles. Le destructeur de la mort, qui nous a découvert la vie et l'incorruptibilité, celui dont l'odeur est comme celle d'un champ que le Seigneur a béni, ainsi que s'écria Isaac en l'apercevant de loin par les yeux de la foi, n'avait garde d'éprouver la destinée du Lazare, qui répandait déjà l'infection, quoiqu'il n'y eût que quatre jours depuis sa mort; c'était un crime de laisser corrompre la chair des victimes offertes à Dieu et surtout de l'agneau pascal : quelle indignité que le vrai agneau pascal, le saint de Dieu, conçu et né sans péché, impeccable par nature, souffrît la corruption. Ah! Seigneur, vous ne le permettrez jamais : *Non dabis sanctum tuum videre corruptionem*. La corruption n'est que pour les morts; or si l'humanité sainte ne vit plus de la vie d'Adam, elle est aussi vivante que jamais de la vie de la divinité, qui réside en elle corporellement; s'il en a préservé si souvent ses martyrs et ses saints, ne s'en sera-t-il pas préservé lui-même, et n'aurait-il pas des raisons individuelles qui ne lui permettaient pas de subir une telle humiliation? Il n'a pas prétendu par cette victoire sur la corruption nous en exempter, mais nous la faire mépriser et garantir nos âmes de celle du péché; n'en craignons point d'autre que celle-là; n'ayons horreur que de cette pourriture, qui fait fuir les anges et blesse l'odorat de Dieu même; que notre corps se corrompe et se pourrisse; que l'arrêt prononcé contre Adam et sa postérité criminelle s'exécute, souscrivons-y volontiers, disons avec le saint homme Job à la pourriture : *Vous êtes ma mère*; et aux vers : *Vous êtes mes frères et mes sœurs*; mais que notre âme en soit garantie : ne craignons point d'autre difformité que celle qui défigure en elle l'image de Dieu, et la

rend l'horreur et l'opprobre de l'univers, plus affreuse aux yeux de la foi, que ne le sont aux yeux de la chair des corps rongés de chancre, qui tombent en lambeaux, ou des cadavres dont l'infection est capable d'étouffer les vivants. Soyons uniquement appliqués à prévenir un tel malheur et conserver une si précieuse vie; si nous avons ce bonheur, Jésus-Christ transformera ce corps vil et animal en un corps glorieux et le rendra conforme au sien, par la même vertu qui l'a réuni à son âme, afin qu'ayant eu tant de part à ses combats, il en eût à ses triomphes.

Troisième considération.

Le Sauveur des hommes a encore remporté une signalée victoire sur la Synagogue, sa cruelle marâtre, qui l'avait rejeté de son sein comme un avorton et livré aux gentils. Ses prêtres et ses docteurs, l'ayant vu expirer sur la croix, croyaient l'avoir dévoté, et s'applaudissaient de leur victoire; pour se l'assurer pleinement ils allèrent trouver Pilate, et le prièrent de faire garder le sépulcre, de crainte que ses disciples n'enlevassent son corps, et ne fissent accroire au peuple qu'il était ressuscité, ainsi qu'il l'avait promis en les renvoyant au signe de Jonas, qui sortit plein de vie du ventre de la baleine, après y avoir été enfermé trois jours et trois nuits. C'est ainsi que ces impies persécutent le Juste encore après sa mort, et qu'au lieu d'ouvrir les yeux et les oreilles à la voix de tant de miracles qui s'y étaient faits et qui avaient forcé un officier et des soldats païens de reconnaître que cet homme était vraiment fils de Dieu, ferment et endureissent leur cœur, et s'obstinent dans leur perfidie. Pilate, qui avait poussé sa lâche complaisance jusqu'à leur accorder contre ses propres lumières le sang du Juste, n'eut garde de leur refuser cette espèce de grâce. *Faites*, leur dit-il, *comme vous l'entendrez, vous avez des gardes*; ils les posèrent donc autour du sépulcre, en fermèrent l'entrée d'une grosse pierre et la scellèrent.

Que de précautions pour anéantir la vérité et fermer toutes les avenues à la foi! Mais qu'elles sont vaines et inutiles! Est-il conseil, force et prudence contre Dieu? Il s'en joue et la fait servir à l'accomplissement de ses desseins éternels. Tous leurs efforts ne tournent qu'à leur confusion et à la gloire de Jésus-Christ, et à l'établissement de son règne spirituel; il fera par sa sagesse admirable contribuer à l'exaltation de son nom les effets de leur malice et de leur haine implacable; ils ne travaillent contre leur intention qu'à nous fournir des preuves de la résurrection et se rendre inexcusables dans leur incrédulité; leurs soldats vinrent le troisième jour, dès le grand matin, leur apprendre les merveilles qui venaient de se passer à leurs yeux, n'étant pas encore remis de leur frayeur. Loin de rendre gloire à Dieu, ils corrompent ces gardes à force d'argent et les obligent à répandre parmi le peuple que les disciples de Jésus-Christ, ayant épié le temps qu'ils dormaient, ont enlevé le corps de leur mal-

tre. O malice aussi aveugle qu'insensée, qui ne voit pas combien elle se nuit à elle-même, et le peu de fruit qu'elle a à se servir de témoins endormis ! Ne faut-il pas être livré à un sens réprouvé pour en venir à ces excès ? O abandon pénal, le plus terrible des châtimens que Dieu ait donnés dans les trésors de sa colère ! Les pharisiens n'ont pas voulu s'humilier sous la puissante main de leur vainqueur et recourir à sa clémence ; ils seront froissés par cette main redoutable, et à jamais abattus sous elle. Quelque horrible que fût leur forfait, ils en eussent obtenu pardon, s'ils l'eussent voulu reconnaître ; le sang du Médiateur les eût purifiés, et en eût fait des enfans de Dieu : au lieu qu'ils seront chargés de chaînes comme ses esclaves, et serviront à son triomphe comme les principautés et les puissances des ténèbres.

Voulons-nous éviter un pareil malheur, gardons-nous bien de nous opposer à l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les autres, et travaillons sans relâche à l'établir au dedans de nous-mêmes ; pour cet effet faisons mourir, en la manière dont nous l'ordonne saint Paul, les membres de l'homme terrestre : ce n'est pas même assez d'attacher le vieil homme à la croix, où il est privé de tout ce qui nourrissait ses passions, il faut encore ensevelir le corps du péché, et se cacher au monde par le silence et la retraite. Oh ! l'excellent modèle de la vie chrétienne ! Pourquoi y faisons-nous si peu d'attention ? pourquoi faisons-nous si peu de réflexion sur les cérémonies mystérieuses de notre baptême, qui nous enseignent les vérités fondamentales de la religion ? Nous y sommes comme ensevelis sous les eaux, pour marquer l'ensevelissement du vieil homme et de tout ce que nous avons hérité de lui, qu'il n'est que le péché ; il nous apprend à vivre dans une séparation totale des actions criminelles et de ce qui y conduit, telles que les pompes et les cupidités du siècle. Notre unique soin doit être de perfectionner cet ensevelissement par le retranchement de toutes les branches de la concupiscence, et les productions impures de l'amour-propre.

ORAI SON.

Je vous adore, ô Jésus, victorieux de la mort et de ses dépendances, de son prince et de tous vos ennemis ! daignez m'associer à votre victoire ; mais mettez bien dans mon cœur que ce n'est que par le crucifiement du vieil homme que je remporterai ces avantages ; faites-moi bien comprendre qu'on ne surmonte le monde qu'en le fuyant, cachez-moi dans le secret de votre face, loin de la contradiction des hommes ; mais où pourrai-je m'enfuir de moi-même, qui suis mon plus dangereux ennemi ? Tout vous est possible, votre grâce se plaît à faire encore de plus grands miracles. Inspirez-moi une sainte haine pour tout ce que je tiens de la corruption d'Adam ; nous sommes entés en vous par la ressemblance de votre mort, comme des plantes, pour reprendre une nouvelle vie.

Je m'unis, Seigneur, à tous vos saints

anges pour célébrer le sacré sabbat dont vous jouissez après les six jours de vos travaux ; que je ne sois pas si insensé que de me promettre d'y être associé si je ne participe auparavant à vos travaux.

MÉDITATION XIV.

SUR LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION.

Pour le matin.

Première considération.

Si Dieu s'est engagé de rendre au centuple ce à quoi on aura ici-bas renoncé pour son amour, combien pensez-vous qu'il aura été plus fidèle à suivre cette loi qu'il s'est imposée à l'égard de son propre Fils, d'un Fils qui, dévoré du zèle de sa gloire et de réparer son injure, s'était anéanti lui-même par son incarnation ? Mais c'est à sa passion particulièrement qu'il a tout quitté et qu'il a sacrifié sa joie, sa liberté, son honneur et sa vie. Le Père éternel, en le ressuscitant en ce jour, lui rend toutes ces choses avec usure, et ne consulte que son amour et sa toute-puissance pour le combler de ses dons.

La joie, qui est une suite naturelle de la vue de Dieu, dont jouissait Jésus-Christ, et qui devait se déborder comme un torrent de la partie supérieure sur l'inférieure, avait été suspendue et s'était retirée de lui pour faire place à un ennui mortel et une tristesse pénétrante, l'un et l'autre par ses ordres. La sueur de sang que produisit cette douleur en marque l'excès, les consolations célestes vont présentement réjouir et inonder sa sainte âme à proportion. C'est à cause de cela que son Dieu l'oint de cette huile de joie, dont parle le Psalmiste, d'une manière plus excellente que tous ceux qui participent à la nature dont il a daigné se revêtir ; si la mesure qu'il en départ à ses serviteurs, qui n'est qu'un faible écoulement de la sienne, est si ineffable, qui peut comprendre la plénitude de la sienne ? Il se laissa lier et garrotter par les ministres des prêtres et conduire de tribunal en tribunal, Pilate le condamna au fouet et à la croix, supplices qui n'étaient que pour les esclaves. Les Juifs le regardaient encore comme leur captif dans le tombeau où il était enfermé, et autour duquel ils avaient posé des gardes ; mais il a été toujours libre au milieu des morts, il a réuni son âme à son corps au moment qu'il l'avait prédit. Toutes les nations lui ont été données, afin qu'il les régit avec une verge de fer et les brise comme le vase du potier, si elles ne se soumettent librement à son empire. Sa puissance n'est pas restreinte à la terre, elle s'étend dans le ciel. Oh ! que ce pouvoir est vaste et immense ! Qui peut le mesurer ? Qu'est-ce en comparaison que celui dont se glorifient les princes de ce monde ? Jésus-Christ n'est pas moins le maître des cœurs que des corps. Rien ne se fait que par son ordre ou sa permission, tout est réglé par sa puissance et sa sagesse, et coopère directement ou indirectement à l'accomplissement de ses desseins. Le voilà établi le

principe de toutes les grâces et les punitions, et de tous les événements de la vie des hommes.

Seconde considération.

Les pharisiens avaient souvent outragé et calomnié Jésus-Christ durant le cours de ses prédications, mais ce fut à sa passion que tout l'enfer déchaîna et remua ses suppôts, pour l'accabler d'injures. Il fut traité de blasphémateur chez Caïphe, accusé auprès de Pilate d'être un séditeur qui affectait la royauté, et, ce qui est plus humiliant, traduit en fou et en idiot à la cour d'Hérode, car on se résout à tout excepté à cet état où l'homme semble n'être plus homme. Il est ensuite traité par les soldats comme un roi de théâtre, ravalé au-dessous d'un Barabbas, attaché en croix au milieu de deux scélérats, comme étant le plus insigne des trois; blasphémé encore après sa mort, comme un séducteur dont la cabale est à craindre.

Il ne se justifia de tant d'impostures que par un humble silence, qu'en offrant à son divin Père l'hommage de ses humiliations, le sacrifice de sa propre gloire, et lui disant : C'est vous qui la rétablirez et qui jugerez de tout.

Ce temps est venu, et le Père va glorifier son Fils bien-aimé, son nom va se répandre de l'aurore au couchant. Sa croix, objet d'ignominie, brillera bientôt sur le front des monarques; sa divinité sera universellement reconnue, malgré l'opposition des puissances terrestres et infernales.

Il n'est pas seulement honoré par les hommes : les anges, auxquels il s'était rendu inférieur pour un peu de temps, s'empresseront à lui faire une brillante escorte, et ils s'écrieront, dans le transport de leur joie, que l'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir l'honneur, la puissance, la force, la divinité, la sagesse et toutes sortes de louanges.

Enfin il recouvre la vie ; mais quelle vie ? Celle qui lui fut communiquée au sein de Marie méritait-elle ce nom, puisqu'elle ne fut pas moins que la nôtre assujettie à diverses nécessités, telles que le manger, le boire, le dormir, qui lui doivent être incomparablement plus pénibles qu'à nous ? Sa seule charité les lui pouvait rendre supportables ; la mort l'en affranchit et le mit en possession de cette vie qu'il avait demandée avec tant d'instance à son Père : vie qui ne tient plus rien de l'infirmité d'Adam ; car s'il mange quelquefois en présence de ses apôtres, ce n'est nullement par nécessité, mais par condescendance et pour leur prouver sa résurrection ; son corps est revêtu de clarté, d'agilité, d'impassibilité, d'immortalité ; c'est pourquoi saint Ambroise dit qu'il est devenu Dieu en toutes manières : *Per omnia Deus*. Non qu'il puisse y avoir de confusion d'une nature dans une autre, chaque conservant ses propriétés, mais parce que l'humaine jouit de tout le bonheur dont elle est capable.

C'est ainsi que Dieu a rendu son Saint

admirable, et l'a récompensé de ses privations : le sentiment de ses douleurs a passé, sa gloire n'aura point de fin. Oh ! qui ne s'anime par cette vue à tout faire et tout souffrir pour un Dieu qui, dans l'effusion de ses dons, va non-seulement au delà de nos mérites, mais même de nos vœux ? Qui plaindra quelques grains de semence, lorsqu'il sait qu'il en recueillera une ample moisson ? Quelle stupidité d'avoir si peu d'ardeur de jouir d'une vie en comparaison de laquelle celle que nous menons ici-bas n'est qu'une triste servitude et une vraie agonie !

Troisième considération.

La résurrection de Jésus-Christ nous est un gage assuré de la nôtre : le chef ne ressuscite pas sans ses membres ; il estimerait son bonheur imparfait si nous n'y étions associés, et s'il ne nous en faisait part dès à présent. Il est vrai que quoique nous soyons enfants de Dieu, ce que nous serons un jour neparait pas encore ; semblables aux plantes durant l'hiver, on nous croirait morts ; mais cette saison rigoureuse passera, le printemps et l'été lui succéderont, mais un printemps perpétuel, une automne qui nous donnera des fruits en abondance : nous jouirons sans trouble, sans crainte, de tous les droits de l'adoption.

Cependant cet hiver même nous est adouci, cet enfantement douloureux auquel le Sauveur compare la vie présente, ne serapas sans quelque joie : Sara en ressentit sans doute en mettant au monde Isaac, l'enfant de ris. Plus notre espérance est ferme, plus elle est accompagnée de joie ; car son propre est de nous donner l'avant-goût des biens qu'elle nous promet. Plus la charité est enracinée, plus elle augmente cette joie, et fait disparaître les peines ; car tout est léger à l'amour, et il trouve son repos et son délassement à servir l'objet aimé : ainsi les justes paraissent quelquefois tristes au dehors, néanmoins ils sont toujours dans la joie : *Quasi tristes, semper autem gaudentes*. (II Cor., VI.) Ils trouvent leur rafraîchissement dans ce qui paraît de plus affreux aux sens.

Peut-on douter qu'ils ne soient libres, puisque le Fils de Dieu les a vraiment affranchis du péché, et qu'ils ne connaissent point d'autre servitude ? Leur gloire est une suite de cet affranchissement ; c'est l'apanage des enfants, des amis de Dieu. Qu'ont de comparable tous les titres fastueux dont se repaît la vanité humaine ? Avoir une place honorable dans le cœur de Dieu, n'est-ce pas infiniment plus que d'être le souverain de l'univers ?

Enfin les vrais chrétiens reçoivent une participation de la vie nouvelle de Jésus-Christ, qui, loin de s'affaiblir et de périr par la succession des années, s'augmente et se fortifie de jour en jour par de nouvelles effusions de l'Esprit divin, pourvu qu'ils n'y mettent point d'obstacle.

Il n'en est pas de même des impies : ils ne ressusciteront pas avec les justes, pour être loués de la bouche du Seigneur, et entrer dans

sa joie, mais pour être maudits de lui, et précipités avec les démons dans les enfers; la joie qu'ils goûtent ici-bas, et qu'ils achètent aux dépens de celle du ciel, est souvent détrempée d'amertume. Quand elle en serait exempte, ce qui est très-rare, et qu'ils seraient en paix, ils n'en seraient que plus à plaindre, puisque ce ne serait que ris de frénétiques désespérés des médecins, qui font pleurer les sages.

Leur liberté est aussi fausse et aussi imaginaire que leur joie. Quiconque commet le péché en est esclave, dit la Vérité même; il se rend captif du démon, le plus détestable de tous les tyrans, qui les conduit selon sa volonté; et où les peut-il conduire qu'au précipice? S'il ne leur fait pas sentir toute la pesanteur de son joug, c'est afin qu'ils ne le secouent pas, et qu'ils ne soupirent pas après leur délivrance. Leur conscience est comme une noire prison, où l'appareil de leur supplice est tout dressé, et c'est pour éviter la vue d'un objet si effrayant qu'ils n'y arrêtent jamais la vue, et ne cherchent qu'à se répandre au dehors et s'étouffir du bruit des créatures. Ils ne sortiront de ce cachot, par la mort, que pour être à jamais attachés sur la roue.

Quelle infamie pour eux! quel avilissement d'être dominés par des passions honteuses et brutales! N'est-ce pas s'être dégradé et ravalé au-dessous des bêtes? Est-il rien de plus méprisable qu'un esclave du démon? Plus ils sont distingués et élevés par leur condition ou leur dignité, plus ils se couvrent d'opprobre et d'ignominie. O état déplorable! malheur incompréhensible! Et pour comble de misère, ils sont privés de la vie de la grâce, la vraie vie du chrétien; ils ne vivent que d'une vie animale, dans l'amour des créatures; ainsi leur corps est un sépulcre mouvant, qui renferme et porte une âme morte, dont toutes les démarches l'approchent d'une seconde mort, qui, bien loin de l'anéantir, la conservera comme une victime que le sel de la justice vengeresse rendra incorruptible. Voilà la destinée de tous ceux qui meurent dans l'impénitence: toujours vivants, toujours mourants, dans une agonie perpétuelle.

ORAISON.

J'adore, ô Père éternel, votre fidélité à rendre avec surabondance à votre Fils bien-aimé tout ce dont il s'était dépouillé pour notre amour.

Oh! qu'il est juste, Seigneur, qu'il soit élevé à une gloire suréminente, et que tout genou fléchisse soit dans le ciel, soit dans la terre, soit aux enfers, à la seule prononciation de son nom! Soyez béni éternellement, ô mon Dieu, de l'avoir affranchi pour jamais de la mort et de l'humiliation du tombeau, et récompensé avec tant de magnificence des travaux de sa vie voyageuse et des outrages de sa passion.

Nous vous adorons, ô Jésus, dans cet état nouveau, vraiment digne de vous, et la juste récompense des humiliations auxquelles

vous avez voulu vous assujettir. Imprimez-nous quelque participation de votre vie resuscitée; faites que nous ne conversions plus, comme vous, avec les hommes que par la charité, et pour l'établissement du royaume de Dieu. Vous seul avez pu sans aucun secours étranger vous tirer du tombeau: nous ne sommes pas seulement capables par nous-mêmes de former le souhait de sortir de celui de nos vices, et de faire un seul pas dans cette nouveauté de vie dont vous êtes le parfait modèle. Achevez de tracer en nos âmes l'image de votre résurrection, afin que nous méritions de parvenir à la bienheureuse résurrection des morts, dans laquelle vous vivifierez ces corps corruptibles, et les rendrez conformes au vôtre glorieux.

Pour le soir.

Première considération.

Ce que firent ces pieuses femmes de Galilée, qui allèrent dès le matin avec des parfums au sépulcre du Sauveur pour l'embaumer, soin qu'elles se fussent épargné, si elles eussent eu une foi de sa résurrection aussi vive qu'elles la devaient avoir: nous le devons faire à l'égard de son corps mystique, qui ne lui est pas moins cher que le naturel. Les ministres sacrés, ceux qui sont constitués en dignité, et généralement tous ceux qui sont revêtus de quelque caractère d'autorité, sont à la vérité plutôt obligés de répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ; mais tous, sans exception, sont indispensablement obligés de s'édifier. La sphère d'activité des simples particuliers est moins étendue: qu'ils se contentent d'agir et d'influer dans les bornes de leur circonférence. Nul n'a droit d'alléguer qu'il n'a pas de quoi acheter ces drogues aromatiques: les plus pauvres en ont, en un sens, plus moyen que les autres, car déstitués qu'ils sont souvent de tous secours humains, dans l'oubli et le mépris, qui les empêche d'édifier tous ceux qui les voient, par leur patience, par la douceur, l'humilité, la modération de leurs paroles et de leurs sentiments? Que la charité soit dans un cœur, et on aura toujours un trésor inépuisable de ces sortes de parfums. Ce ne peut être que le défaut de cette vertu qui nous mette dans l'impuissance d'embaumer de cette manière le corps de Jésus-Christ.

Les hypocrites ont beau faire, on ne tardera pas de reconnaître que leurs drogues sont sophistiquées et falsifiées; leur amour-propre a beau être en garde, il ne peut être assez actif et vigilant pour cacher tous ses intestins et ses mauvais penchants; il échappera toujours, malgré ses artifices et ses précautions, quelque exhalaison de mauvaise odeur parmi les apparences de bien dont il frappe les sens. Tout cet éclat d'actions humaines qui en imposait, se ternit et s'efface, au lieu que celui des véritables vertus s'augmente et se fortifie; il naît de toutes les actions des justes une impression générale, qui se fait sentir aux âmes pures, dont le

cœur n'est point corrompu. Ce parfum spirituel s'achète, et même très-cher ; il faut sans doute qu'il en coûte à la nature pour remplir cette obligation essentielle, surtout si c'est dès le point du jour, *mane*, dès sa plus tendre jeunesse, où les passions sont d'ordinaire si vives ; car pour cela il faut s'acquitter exactement de tous les devoirs de chrétien, et de ceux auxquels on se trouve engagé par son état particulier, et supprimer universellement toutes ses passions, dont la vue est toujours contagieuse, et se communiquer comme un air empesté.

Seconde considération.

Ces pieuses femmes ne s'avisèrent qu'en chemin de la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre, et qu'elles n'étaient pas assez fortes pour lever ; elles la trouvèrent heureusement levée, et eurent la liberté d'entrer dans le sépulcre. C'est ainsi que le Seigneur aplanit les difficultés à ceux qui le cherchent sincèrement. Ce serait pourtant se mécompter étrangement que de se promettre qu'on n'aura rien à souffrir dans sa recherche. Ce serait ignorer les lois de la milice chrétienne, dont les travaux ne sont pas moins inséparables que de la séculière. Dieu, par sa sagesse et sa bonté, ménage notre faiblesse, et nous en cache la meilleure partie ; il ne nous expose qu'à des tentations ordinaires, faciles à surmonter. Il se présente dans la suite des obstacles imprévus, mais la mesure plus abondante de grâces qu'il nous a départies, nous en fait triompher ; faisons donc toujours ce que nous pouvons, demandons ce que nous ne pouvons pas encore, agissons avec courage, et que notre cœur s'affermisse en lui ; il fera en notre faveur des miracles invisibles, plus grands que ceux qu'il opère aujourd'hui par le ministère d'un ange. Sa vue imprima de la crainte à ces pieuses femmes ; il les rassura aussitôt, en leur disant : *Qu'avez-vous à craindre, vous qui cherchez Jésus-Christ crucifié ?* C'est comme s'il disait : Que ceux-là tremblent, qui demandèrent, il n'y a que deux jours, sa mort avec des cris séditeux, qui protestèrent à Pilate qu'ils ne reconnaissaient point d'autre roi que César, qui l'ont blasphémé sur la croix, et l'ont défié d'en descendre, s'il voulait qu'ils crussent en lui. Mais vous qui êtes toujours demeurées fermes avec lui dans ses tentations, qui l'avez accompagné au Calvaire, et n'avez pas rougi de vous avouer être de ses disciples, vous que sa mort a plongées dans l'affliction, et qui ne cherchez encore présentement qu'à lui donner des marques de votre amour, ouvrez vos cœurs à des transports d'allégresse !

Les chrétiens sont parcellément divisés en deux classes ; on peut dire aux premiers : Soyez saisis d'épouvante, ennemis de la croix de Jésus-Christ, ou plutôt, ses meurtriers, qui traitez le sang de la nouvelle alliance, par la vertu duquel vous avez été sanctifiés, comme une chose vile et profane. Amateurs du monde, esclaves de vos cupidités, qui vous attachez au mensonge, et ne songez

qu'à vous faire une béatitude toute charnelle, qui vous garantira de la colère de ce juge redoutable et inflexible ? Je dis aux autres : Bannissez les alarmes, elles sont injurieuses à un Dieu qui vous a tant aimés, et a répandu son amour en vos cœurs. Vous êtes du nombre de ces brebis chéries qu'il a acquises au prix inestimable de son sang : qui osera vous aller ravir d'entre ses mains ? Il est devenu la cause du salut éternel à tous ceux qui lui obéissent, qui s'étudient à lui plaire et à marcher sur ses traces.

Troisième considération.

C'est autant pour notre intérêt que pour sa propre gloire que Jésus-Christ est ressuscité. C'est afin que nous ne retomptions plus dans la vieillesse du péché, qui consiste à suivre les inclinations de la nature corrompue et les désirs déréglés de la chair, mais que nous marchions dans une vie nouvelle, et que tout ce qui a servi en nous d'armes et d'instrument à l'iniquité, n'en serve plus qu'à la justice. Voulez-vous donc donner des marques de votre résurrection qui ne soient pas équivoques, il faut qu'on puisse dire de vous ce que l'ange a dit de votre Maître : *Surrexit, non est hic*. Qu'on aperçoive du changement dans l'intérieur et l'extérieur. Qui pourra se persuader que vous êtes ressuscités, si on vous voit toujours aussi attachés à vos intérêts, aussi sensibles et délicats sur le point d'honneur, aussi immortifiés qu'auparavant ? L'état de péché se connaît par la domination de la concupiscence, et celui de la grâce, par sa destruction. Ce qui fait la cité de Dieu, est l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même, et celle de Babylone, au contraire, l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu ; produisez donc des marques du nouvel amour, bâti sur les ruines de l'ancien, de l'amour chaste et sanctifiant, substitué à l'amour impur et profane. Que vous sert de vous être retirés des désordres grossiers et scandaleux, si l'amour adultère du monde ne règne pas moins dans votre cœur, si vous lui rapportez toujours le gros de vos actions, si vous vous portez avec plaisir et ardeur à tout ce qui regarde le siècle présent, et n'avez que de la tiédeur et de l'indifférence, de l'insensibilité pour vous procurer les biens du siècle à venir ?

Qu'il se fasse donc en vous une réformation entière. Qu'on ne vous voie plus dans ces parties de plaisirs, dans ces assemblées où la médisance est souvent le moindre mal qui s'y commette ; renoncez à ces spectacles profanes, défaites-vous de ces tableaux lascifs, brûlez ces livres où les passions les plus criminelles sont représentées d'une manière d'autant plus dangereuse que le poison y est caché plus adroitement. Qu'on vous voie avec édification dans les églises, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans tous les exercices de la piété chrétienne. Soyez assidus aux prédications, appliquez-vous dans la maison à de saintes lectures ; enfin, qu'il paraisse, par tout le règlement de votre vie, que vous n'êtes plus du monde, et n'en avez plus

l'esprit, en sorte que chacun vous rende témoignage que vous n'êtes plus cet homme colére, violent, avare, dissolu dans ses paroles; cette femme coquette, joueuse, bizarre, emportée dans son domestique, aimant à faire de folles dépenses, et ne payant point les marchands : *Surrait, non est hic*. Ce serait une vraie fête pour l'Eglise du ciel et de la terre. Mais quand ce changement serait effectif, et votre conversion sincère, il faut qu'elle ne se démente point, et que comme Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, vous ne retombiez plus dans la servitude et la mort du péché; autrement ce serait retomber dans un état plus funeste que le premier, et donner occasion au démon de triompher du triomphe de Jésus-Christ.

ORAIISON.

O mon Dieu! que la foi de ces saintes femmes, qui vont vous rendre les derniers devoirs à votre sépulcre, est courageuse, et au-dessus de toutes les vaines craintes qui nous empêchent si souvent de nous déclarer pour la vérité, et nous font rougir de votre Evangile, tout glorieux qu'il est présentement, et autorisé par la foi de toute la terre! Faites que nous ne soyons pas moins fidèles qu'elles à vous confesser en toutes rencontres, sans appréhender de nous déshonorer, et même de perdre la vie, s'il le faut, en prenant part à vos humiliations.

Donnez-nous vous-même ces parfums dont vous souhaitez que nous parfumions votre corps mystique.

Que vous êtes bon à ceux qui vous cherchent! vous comblez leurs vœux au delà de leurs espérances : ceux qui vous cherchent crucifié vous trouvent ressuscité; vous venez au-devant de l'âme qui vous cherche, vous la consolez, vous la caressez, vous la comblez de biens au delà de ses mérites, et même de son attente. Opérez, ô Jésus, en mon cœur, ces changements qui ne peuvent partir que de votre droite; changez-le, en y imprimant des dispositions contraires à celles qu'il tient d'Adam; le règlement de l'extérieur en sera une suite naturelle.

Faites que je n'oublie jamais que je suis, aussi bien que vous, victime de pénitence, et que comme vous avez été dans le rabaissement avant que d'être clarifié et pénétré de l'éclat de la gloire, je dois faire état d'être sacrifié à Dieu par l'oubli des hommes, leur contradiction, et la destruction du vieil homme, avant que d'entrer dans votre gloire.

MEDITATION XV.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ASCENSION.

Pour le matin.

Première considération.

Le monde n'aurait pas pleinement recouvré sa première beauté défigurée par le péché, si celui qui était descendu du ciel par son Incarnation pour la lui rendre n'y fût remonté par son Ascension. C'est par ce der-

nier mystère qu'il a rétabli toutes choses, rempli les anciennes figures de leur vérité, le ciel de sa gloire, et la terre des effets de sa miséricorde et de sa puissance.

Une des principales figures que nous trouvons, dans l'Ancien Testament, de la gloire suréminente où le Fils de Dieu est élevé, est l'exaltation de Joseph, ce saint patriarche exécuté par l'envie de ses frères, et vendu par eux comme un vil esclave, calomnié ensuite et chargé de fers par l'impudique femme de Putiphar, image de la Synagogue. Dieu le tira de cette obscure prison pour gouverner l'Egypte avec un pouvoir absolu; ses frères, qui l'avaient traité si indignement, se vinrent prosterner à ses pieds et le reconnurent pour leur seigneur. Qui ne voit dans tout le traitement que reçut ce saint homme, et la révolution surprenante de sa fortune, Jésus-Christ haï et persécuté par les Juifs, ses frères, vendu trente deniers et livré à des infidèles, succombant en apparence sous la malice de l'impie Synagogue qui s'était efforcée de le corrompre, sorti de la prison du tombeau où il était enfermé, et établi dans une autorité suprême, n'ayant, comme homme, que le seul Père éternel au-dessus de lui, comme Joseph n'avait que Pharaon?

Jésus-Christ nous a expliqué lui-même le signe de Jonas. Ce prophète avait consenti d'être jeté dans la mer pour sauver ceux qui étaient dans son vaisseau, que la tempête était près de submerger. Englobé par un monstre marin, qui le tint trois jours dans ses flancs comme son prisonnier, il va prêcher la pénitence aux Ninivites. Le Sauveur ne s'est-il pas livré à la mort pour sauver ceux qui périsaient sur la mer de ce siècle orageux? La mort qui l'avait dévoré a été forcée, après trois jours, de le rendre plein de vie, pour annoncer à tous les hommes, par le ministère de ses apôtres, qu'ils aient à faire pénitence.

Le roi David qui, après avoir passé la plus grande partie de sa vie en guerre, amasse, sur la fin, des matériaux, l'or, l'argent, l'airain et généralement tout ce qui est nécessaire pour construire un temple magnifique au Seigneur, est une figure de celui qui a voulu naître de lui selon la chair, et qui, par tous les travaux de sa vie voyageuse, ses courses, ses fatigues, l'effusion de son sang, a fait une provision infinie de mérites, et amassé des grâces sans fin. L'honneur d'élever cet auguste édifice fut réservé au pacifique Salomon, qui représente Jésus-Christ dans l'éclat et la magnificence de sa gloire. C'est de là qu'il nous applique les fruits de sa mort, et qu'il range toutes ses pierres vivantes, cimentées de son sang, avec une symétrie admirable. Oh! que ce temple sera magnifique, quand il sera achevé par la glorification du dernier des élus! qu'il est déjà étincelant de clarté!

Jésus-Christ est le prêtre aussi bien que l'architecte de ce temple immortel; non plus revêtu d'habillements sales, et calomnié par le démon, ainsi que le fut le grand prêtre Jésus ou Josedec, habillement qui fut l'image

de ce vil manteau de pourpre dont les soldats de Pilate le revêtirent par dérision, après l'avoir cruellement fouetté; mais de ces vêtements somptueux et de cette tiare éclatante figurée par celle que les anges mirent sur la tête de ce même pontife. Et comme, selon que Moïse, ou plutôt Dieu, par son organe, l'avait ordonné, le grand prêtre des Juifs entraînait tous les ans une fois dans le Saint des saints, pour y porter le sang de la victime qu'il avait immolée pour l'expiation des péchés du peuple: le grand pontife de notre foi entre aujourd'hui, non dans un sanctuaire fait de la main des hommes, qui n'était que la figure du véritable, mais dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant la face de Dieu.

Là, assis à la droite de son trône, il y continue les fonctions de son sacerdoce, et ne cesse d'intercéder pour nous. Le ciel n'a pu être ouvert aux hommes que par le sang de ce divin Médiateur, qui l'y a porté lui-même en cette solennité auguste, ce jour par excellence que le Seigneur a fait. Il n'est plus besoin de réitérer ce sacrifice comme on faisait le judaïque; sa vertu infinie nous a acquis une rédemption éternelle qui s'étend à tous les siècles qui ont précédé sa naissance temporelle et qui la suivront.

Quel bonheur d'avoir un tel Pontife, saint, innocent, infiniment éloigné de la corruption du péché, qui est entré dans le sanctuaire véritable avec le sang de sa propre victime! Ce sang précieux parle bien plus avantageusement que celui d'Abel, il réclame la miséricorde. O alliance consolante de la plus haute élévation avec une application continue à nos besoins, et de la plus grande sainteté avec la compassion pour les pécheurs! Quelque criminels qu'ils puissent être, ils n'épuiseront jamais ses mérites et la rédemption surabondante qu'il nous a procurée; approchons-nous donc du trône de sa grâce avec une parfaite confiance.

Seconde considération.

Le ciel était demeuré désert en partie, par la chute des anges rebelles que Lucifer avait engagés dans sa révolte et son apostasie, qui nous est représentée par la chute de la troisième partie des étoiles que le Dragon entraîne de sa queue. L'homme, qui avait imité leur prévarication, méritait d'être exclu aussi bien qu'eux sans retour; mais le Fils de Dieu en est descendu pour faire notre paix, il a attaché à sa croix cette cédule qui nous était si funeste, et nous a acquis droit à l'héritage céleste, et en prend en ce jour possession pour nous. Saint Paul ne fait pas difficulté de dire que nous sommes déjà assis dans le ciel, en sa personne. Comme chef de l'Eglise, comme les prémices et le premier-né d'entre les morts, il nous en a frayé le chemin: il y fait entrer après lui les âmes des anciens justes, détenues dans les limbes. Oh! la belle escorte que lui forme cette multitude innombrable de patriarches! Princes du

ciel, levez vos portes, et vous, portes éternelles, ouvrez-vous pour laisser entrer le Roi de gloire et toute son armée! Qui pourrait décrire la magnificence de ce triomphe? Qu'ont eu jamais de comparable ceux dont l'histoire romaine nous fait des descriptions si pompeuses? Ils n'étaient quelquefois fondés que sur des défauts imaginaires ou des carnages barbares, vains spectacles d'une demi-journée suivie souvent des catastrophes les plus sanglantes et des disgrâces les plus imprévues. C'est ici le conquérant du monde, le triomphateur de toutes les puissances de l'abîme, revêtu de lumière comme d'un vêtement, lequel, après avoir désarmé les principautés et les puissances vaincues par sa croix, les mène hautement en triomphe, et s'élève au plus haut des cieux pour y goûter le fruit de sa victoire; il sera éternel, ses ennemis seront pour toujours abattus à ses pieds, et ses heureux sujets éclateront à jamais en cantiques, et publieront la grandeur de sa gloire.

Considérez par quelle voie Jésus-Christ y est entré: il a fallu, dit-il lui-même, que le Christ endurât avant que d'y parvenir; et notre mollesse y voudrait arriver sans souffrir la moindre peine! Notre grand Pontife n'est entré dans le vrai sanctuaire que par le voile de sa chair déchirée par les fouets, les épines et les clous; et des pécheurs qui ont mérité l'enfer le voudraient faire par la voie des plaisirs, par un chemin semé de fleurs, en caressant une chair criminelle et lui accordant tout ce qu'elle désire! Une gloire acquise par la croix serait le partage des ennemis de la croix! Non, non, ne nous flattons pas à notre ruine, la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, ni la corruption l'héritage incorruptible. L'orgueil, l'envie, l'avarice, l'intempérance ni l'impureté ne montent point au ciel avec Jésus-Christ; il faut avoir foulé aux pieds tous ses vices et ses passions, et s'en faire autant de degrés pour s'élever à ce comble de gloire auquel il veut bien nous associer, et même qu'il estime imparfaite, tant que le nombre de ses élus ne sera pas complet, et que la résurrection générale ne les aura pas tous réunis en son royaume éternel. Jusqu'à quand donc demeurerez-vous lâches et paresseux, sans faire la moindre tentative pour vous mettre en possession de cette terre que le Seigneur vous a donnée, vraie terre promise où coule le miel et le lait de la justice, cité de gloire, mais qui ne s'empporte que par de saintes violences? Jusqu'à quand laisserez-vous appesantir vos cœurs par la recherche des biens sensibles? Jusqu'à quand poursuivrez-vous des fantômes, et vous repaîtrez-vous de chimères? Jetez les yeux sur l'auteur et le consommateur de notre foi, lequel, au lieu de la vie tranquille et heureuse qu'il pouvait mener sur la terre, a souffert la croix, méprisé l'ignominie, et est présentement assis à la droite de Dieu. Recherchez donc ce qui est dans le ciel, n'ayez plus de goût que pour les choses d'en haut, et non pour celles de la terre.

Troisième considération.

L'effet le plus éclatant du pouvoir illimité que Jésus-Christ a reçu sur la terre, aussi bien que dans le ciel, est la mission qu'il donne en ce jour à ses apôtres pour enseigner toutes les nations en son nom et les faire entrer dans son bercail. Il les envoie comme des brebis au milieu des loups, pour les convertir en agneaux; il autorise leurs prédications par un si grand nombre de prodiges, qu'il semble que toute la nature est soumise à leur loi. O miracle qui surpasse tous les autres! douze pauvres pêcheurs grossiers, sans aucune teinture de lettres, sans appui, sans éloquence, destitués de tout secours humain, vont attaquer toutes les opinions et les superstitions qui régnaient dans le monde, entreprennent de lui persuader qu'un homme que les Juifs ont fait crucifier est Dieu, et qu'il fallait se crucifier soi-même pour se garantir d'une misère éternelle, et font effectivement embrasser une religion si spirituelle à des peuples plongés dans la boue et abrutis par les dissolutions les plus infâmes. Qui ne rendra gloire à Dieu, et ne reconnaîtra que c'est là son ouvrage? Il était de l'économie de sa sagesse d'opérer ces grandes merveilles par Jésus-Christ, non dans son état de bassesse et d'infirmité, mais dans son état glorieux et immortel.

La miséricorde y éclate encore plus que la toute-puissance. La terre, qui fumait des effets terribles de la vengeance divine, et qui tout entière était semblable à ces montagnes de Gelboé, sur lesquelles il ne tombait ni pluie ni rosée, va être remplie des marques de sa bonté et inondée de sa grâce; elle sera dans peu remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer l'est des eaux dont elle est couverte; les prophéties vont être accomplies, par lesquelles il était prédit que Dieu imprimerait sa loi dans les cœurs, qu'il donnerait aux hommes un esprit nouveau, et que tous, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, connaîtraient le Seigneur; les apôtres, comme des nuées spirituelles, vont partout répandre les pluies du ciel et fertiliser les campagnes. C'est en ce jour que Jésus-Christ, à la manière des conquérants qui faisaient des largesses et des profusions extraordinaires aux peuples, distribue ses dons aux hommes.

Les apôtres et les disciples, témoins de son Ascension, en furent alors les plus privilégiés. Nous aurons part aussi bien qu'eux à ces effusions et ces libéralités, si nous entrons dans leur disposition: si nous laissons ainsi qu'à eux les exemples de sa vie voyageuse. Oh! le parfait modèle de la perfection chrétienne! oh! le puissant aiguillon pour nous faire marcher à grands pas dans la voie étroite! Il y joint sa grâce, sans quoi les exemples admirables qu'il nous a laissés seraient stériles et ne serviraient qu'à notre condamnation. La grâce propre de ce mystère est le mépris et le détachement des choses créées et l'amour des biens invisibles. Combien peu de chrétiens y

participent, et combien s'en trouve-t-il pour lesquels Jésus-Christ n'est pas encore monté aux cieux, comme parle saint Bernard, c'est-à-dire qui sont citoyens de ce monde, qui y ont leur trésor, qui sont collés à la terre et ne font nul effort pour rompre les liens qui les y tiennent attachés?

ORAISON.

J'adore, ô Père éternel, votre fidélité à répandre sur l'humanité sacrée de votre Fils bien-aimé les richesses inépuisables de votre gloire. Qu'il est juste qu'il soit élevé à ce comble de grandeur, puisqu'il l'a achetée par un si prodigieux abaissement! mais quelle punition ne méritent pas ceux qui, au lieu de le glorifier par une vie sainte, l'humilient dans son état même de gloire par une vie animale?

Brisez, Seigneur Jésus, selon la promesse que vous avez faite d'attirer toutes choses à vous dès que vous serez élevé de terre, brisez ces chaînes honteuses; écoutez la voix de l'Eglise qui conjure votre bonté suprême de se faire violence pour vaincre notre malice et surmonter nos maux.

Roi de gloire, quand je vous contemple dans la magnificence de votre Ascension et l'affluence des délices éternelles, je me sens embrasé d'un si violent désir de vous suivre, que toutes les grandeurs de la terre ne me paraissent que des atomes, et ses plaisirs des songes ou plutôt des prestiges; mais dans le temps de la tentation, ces vérités s'effacent de notre esprit, et le plaisir entraîne un cœur qu'il a mis en mouvement, de sorte que nos lumières ne servent qu'à nous faire sentir notre injustice et nous rendre inexécusables. Vous nous promettez les véritables biens, votre séance à la droite de votre Père en est un gage assuré; mais nous avons l'esprit si faible et si petit, le cœur si bas et si corrompu, que le moindre plaisir sensible nous agite et nous emporte, et toutes les pensées solides que vous nous inspirez par votre grâce se dissipent et s'évanouissent. Je rougis, ô mon Dieu, de la bassesse de mes inclinations lorsque j'y fais réflexion; mais dès que je ne suis plus en votre présence, une bagatelle m'occupe tout entier, mon cœur se livre au premier objet et s'attache à de viles créatures. Tirez-moi donc après vous, et nous courrons après l'odeur de vos parfums; tirez-moi malgré mon assoupissement et mes répugnances, et forcez ma volonté rebelle. Il vaut mieux incomparablement que vous me fassiez violence en m'effrayant par vos menaces, en me piquant vivement par de sanglants reproches, que de me laisser plongé dans ma paresse et ma tiédeur. Quand viendra l'heureux temps où je n'aurai plus besoin d'être attiré, parce que votre divin Esprit s'emparera pleinement de toutes les puissances de mon âme, et que rien ne sera plus capable de me détacher de vous!

Pour le soir.

Première considération.

Avant que de quitter ses apôtres pour monter au ciel, Jésus, élevant les mains, les bénit,

et cette bénédiction les soutint jusqu'à la descente du Saint-Esprit; ce fut comme chef, comme père et comme souverain Prêtre qu'il la leur donna. Ces mains adorables élevées, percées, étendues, attachées à la croix comme mains meurtrières et maudites, sont devenues la source de toutes les bénédictions répandues sur la terre, et de toutes sortes de grâces pour son Eglise. Nous n'avons pas été moins bénis en la personne des apôtres que les lévites le furent en la personne d'Abraham, la souche de leur race, bénie par Melchisédech. Ils s'en retournèrent avec joie à Jérusalem.

C'est le premier sentiment que ce mystère doit produire en nos cœurs, joie sainte et spirituelle qui ne regarde que les intérêts et la gloire de Jésus-Christ, telle qu'il voulait l'inspirer à ses disciples aux approches de sa passion : *Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je m'en vais à mon Père*. Ils entrèrent dans des sentiments si justes, et considérèrent moins la perte qu'ils faisaient que la gloire dont leur divin Maître allait entrer en possession. Réjouissons-nous, à leur imitation, de le voir triompher de la mort, de l'enfer, du monde et de son prince, de le voir affranchi de toutes les misères auxquelles il s'était assujéti en notre faveur, de ce qu'il quitte cette terre des mourants, ce monde qui n'était pas digne de lui et qui ne l'avait pas voulu connaître, et de ce que cette arche sacrée, qui avait été comme errante et pèlerine sous des tentes, est transportée dans la céleste Jérusalem avec les transports et la jubilation de toute cette cité sainte. Voilà celui qui s'était revêtu de la forme d'esclave, élevé au-dessus des archanges, des trônes, des séraphins, assis à la droite du Très-Haut, établi Juge souverain des vivants et des morts.

Nous pouvons aussi et devons même nous réjouir pour notre bonheur et notre propre avantage : le Fils de Dieu est monté au ciel pour nous préparer la place; il y est allé exercer en notre faveur la fonction d'avocat. Oh ! qu'un tel avocat a de crédit et de pouvoir auprès du souverain Juge ! que la voix de ses plaies est éloquent ! que nous avons peu à craindre des accusations du démon, puisqu'il prend notre défense en main, et qu'il fait sa cause de la nôtre ! Nous sommes ses membres, il est notre chef; et qu'est-ce que le chef peut désirer plus ardemment que d'être réuni à ses membres séparés de lui ? S'il prie comme chef et comme médiateur, il s'exauce comme Dieu, et si, étant encore passible, il a pu dire à son Père : *Je veux, Père céleste, que ceux que vous m'avez donnés soient à jamais avec moi et qu'ils jouissent de la gloire dont vous avez récompensé mon obéissance*, combien plus usera-t-il d'une pareille expression et marquera-t-il sa volonté absolue présentement qu'il a consommé l'œuvre de notre salut ! Il n'est pas à craindre qu'il en use de même que cet échanson de Pharaon, lequel après avoir promis à Joseph, compagnon de ses chaînes, qu'il ferait connaître son innocence au roi dès

qu'il serait rétabli en son emploi, ne s'en souvint plus du moment qu'il fut libre. Une mère oublierait plutôt l'enfant de ses entrailles.

Seconde considération.

Cette joie néanmoins et cette confiance doivent être tempérées par une humble crainte : *Sit timor exsultans et exsultatio pavitans*. (Saint Aug.) Nous sommes en un lieu de tentation, semé de pièges, environné d'ennemis visibles et invisibles; nous voguons sur une mer pleine d'écueils et de pirates, où les naufrages sont très-fréquents; le démon se sert de toutes les créatures pour allumer nos passions et nous corrompre le cœur, et nous sommes nous-mêmes nos plus dangereux tentateurs; il ne faut qu'un simple consentement de notre volonté pour nous perdre sans retour : ainsi ce ne sont que combats au dedans, frayeurs au dehors.

Il y a une circonstance dans ce mystère qui nous apprend à allier ces deux mouvements, car il est marqué que tandis que les apôtres étaient tous remplis de joie de voir leur Maître élevé dans le ciel, deux anges parurent à leurs côtés, pour les avertir qu'il viendra plein de majesté juger les vivants et les morts.

C'est ainsi que dans les plus grandes solennités il ne faut pas tellement se livrer à la joie, qu'on oublie qu'il y a à craindre; la plus ferme espérance ne doit jamais bannir de l'âme la terreur du jugement qu'il faudra subir. La vie spirituelle consiste dans ces deux mouvements, comme la naturelle dans la dilatation et le resserrement du cœur par lesquelles il attire et rend l'air. La crainte nous doit préserver de la présomption, et la confiance du désespoir et de la pusillanimité; deux remèdes ordonnés par le souverain Médecin, qui contribuent également à notre salut et nous détachent de nous-mêmes pour nous unir à Jésus-Christ. Ne séparons donc pas ce que Dieu a joint, la bonté et la justice : envisageons son jugement dans ses deux faces, à savoir de sévérité et de clémence; chantons en ce grand jour la miséricorde et la justice. C'est ne l'honorer qu'à demi, ou plutôt ne l'honorer point du tout, si l'on n'honore ensemble, et sa justice en le craignant, et sa miséricorde en espérant. C'est ce que saint Bernard appelle embrasser les deux pieds de Jésus-Christ, et ce qui nous rend invincibles à toutes les tentations; car comment le démon pourrait-il jamais prévaloir contre un chrétien, qui en même temps qu'il s'humilie sous la puissante main de Dieu, dans un vif sentiment de sa fragilité, se relève par l'assurance que sa foi lui donne que nulle puissance n'est capable d'arracher d'entre les mains de Jésus-Christ une de ses brebis chéries ? Que l'espérance, à la bonne heure, soit plus forte que la crainte en certains temps, tels que celui-ci; mais qu'il y en ait toujours.

Troisième considération.

La grâce de ce mystère consiste en deux regards différents : l'un de mépris du siècle présent, l'autre de désir et de langueur pour

le siècle à venir. Le premier inspire un dégoût, non de certains plaisirs, mais généralement de tous les plaisirs et les consolations que le monde peut présenter; l'autre fait soupirer après ces biens ineffables que l'œil n'a pas vus ni l'oreille entendus, et que le cœur de l'homme n'est pas capable de comprendre tandis qu'il est retenu prisonnier dans cette maison de boue. La vue de Jésus-Christ montant aux cieux lui donne le mouvement de s'y élancer et d'y prendre son essor; et le fait gémir de se trouver encore arrêté par tant d'obstacles.

L'instinct de la grâce nous doit faire rejeter avec horreur tous les plaisirs illicites, et nous inspirer même de la crainte dans l'usage des créatures, quoique nécessaires à la conservation de cette vie; nous devons gémir de ces nécessités et ne les jamais étendre au delà des bornes.

Combien cependant peu de chrétiens dans cette disposition essentielle! La plupart les trouvent si douces, qu'ils ne s'occupent qu'à jouir de ces impressions de leurs sens, et prendraient sans hésiter le parti de rester à jamais ici-bas, s'il leur était offert, comptant pour rien ce pays enchanté, où le vrai Israël est nourri de la vérité. Abrutis par l'amour et l'usage immodéré des biens de la terre, y rampant comme des vers qui y font mille tours et retours, plongés dans une espèce d'ivresse profonde que leur a causée la coupe de Babylone, ce qu'on leur dit des joies et des délices de la Jérusalem céleste leur paraît chimérique. Quelle honte et quelle infamie! Sont-ce là les sentiments et les mœurs des disciples de Jésus-Christ ou d'Epicure? Si le christianisme était vivant dans notre cœur, il serait tellement animé du désir de se réunir à Jésus-Christ, que les biens de la vie présente lui seraient à charge; il les regarderait comme des rafraîchissements de misérables, non comme des récompenses de bienheureux.

Je ne prétends pas que nous soyons insensibles à ce qui flatte les sens : la sagesse du Créateur y a attaché un plaisir qu'il ne nous est pas libre d'en séparer. Mais la grâce du Réparateur nous doit causer de la peine et de la douleur, lorsque nous apercevons que notre âme s'y attache et s'y repose, et que ce n'est pas la pure nécessité qui nous pousse à rechercher ces sortes de plaisirs, mais une satisfaction sensuelle qui nous emporte au delà des bornes et nous fait réjouir de ce que, n'étant pas si exactement marquées, nous croyons les outrepasser impunément.

Les apôtres de retour de la montagne des Oliviers à Jérusalem, s'enfermèrent dans la maison, vivant entre eux dans une concorde parfaite, d'où ils ne sortaient que pour aller au temple répandre leur cœur en la présence de Dieu et lui demander instantanément l'effet de ses promesses.

La retraite, l'union fraternelle et la prière sont les moyens naturels et efficaces pour attirer l'Esprit de Dieu; c'est dans le silence qu'on attend le secours du ciel, c'est par la

prière qu'on attire cet air de salut qui nous fait vivre et rafraîchit notre âme, et par la charité fraternelle que Jésus-Christ se rend invisiblement présent parmi nous; le tumulte et l'agitation du monde l'éloigne, les querelles et les dissensions le chassent, et comme il est proche de ceux qui l'invoquent, il est loin de ceux qui négligent de le faire, par le peu de sentiment qu'ils ont de leurs besoins spirituels.

Si nous voulons donc recevoir le Saint-Esprit avec tous ses dons, à la Pentecôte prochaine, employons les moyens essentiels : ayons soin par une exacte retraite de fermer toutes les avenues au monde et aux objets profanes, capables d'infecter notre cœur; faisons trêve même, s'il est possible, avec les affaires qui ne peuvent que dissiper; qu'une humble prière fasse descendre du ciel le grand Médecin, et que la charité couvre la multitude des péchés. Les apôtres, comme des vaisseaux de la première grandeur, furent remplis du Saint-Esprit : cette plénitude fut proportionnée au soin qu'ils avaient eu de se vider parfaitement d'eux-mêmes; vidons-nous de même du monde, des créatures, de ce qu'il y a de terrestre en nous, et nous recevrons une effusion surabondante; car cet Esprit, qui est la bonté même, ne cherche qu'à se communiquer, et l'huile de sa grâce ne demande que des vaisseaux vides.

ORAISON.

Elevez et étendez sur moi, Seigneur, du haut du ciel vos mains divines d'où dépend mon sort éternel.

Bénissez-moi de ces sortes de bénédictions qui unissent à vous ceux qui en sont encore séparés en ce monde, et que votre cœur, en quittant la terre, en sépare le mien et m'attire à vous dans le ciel. Je vous y adore assis à la droite de votre Père, en égalité de puissance; nous vous rendons grâces pour votre grande gloire, elle ne vous fait pas oublier nos misères, ni dédaigner d'exercer en notre faveur la fonction d'avocat auprès de votre Père; les causes les plus désespérées réussissent entre vos mains, puisqu'ayant payé notre rançon, vous demandez pour vous à titre de justice ce qui nous est appliqué par grâce. Que je n'oublie pas aussi que vous serez juge, et que vous punirez avec d'autant plus de sévérité, que vous aurez usé plus longtemps d'indulgence. Ne permettez pas que j'abuse plus longtemps de votre longue patience, et que je m'amasse ainsi un trésor de colère pour le jour des vengeances.

O victime adorable, immolée pour nos crimes, et clarifiée pour notre justification! sacrifiez-moi avec vous par la mortification de tous mes désirs déréglés. Dissipez le charme funeste qui me fait trouver les créatures aimables, répandez-y des amertumes salutaires, afin que je ne sois plus tenté d'y chercher ma satisfaction. Inspirez-moi une sainte concupiscence, qui contre-balance l'effort de celle que j'ai héritée d'Adam. Rendez cette délectation céleste victorieuse de tous les attraits séducteurs de la chair et du sang,

qu'elle m'empêche d'être accablé du poids de la croix, insupportable à la nature corrompue.

MÉDITATION XVI.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PENTECOTE.

Pour le matin.

Première considération.

Le Père éternel s'est comme épuisé en nous donnant tout ce qu'il avait en son sein, son propre Fils. Tout puissant, tout magnifique qu'il est, il n'a pu donner davantage. C'est pourquoi Jésus-Christ, quoique incapable de rien admirer, ne parle de ce don qu'avec admiration : la charité de ce Fils bien-aimé pouvait-elle aller au delà que de se livrer à la mort pour ses ennemis, pour des esclaves rebelles ? Saint Paul l'appelle, avec raison, excessive ; et, non content de s'être sacrifié une fois sur l'autel de la croix, il continue, jusqu'à la fin des siècles, de se sacrifier d'une manière non sanglante, pour engraisser nos âmes, et nous donner un gage de la gloire qui nous est réservée.

Ce serait en vain, toutefois, que le Père et le Fils nous auraient fait de tels présents, et que Jésus-Christ, durant les jours de sa chair, eût opéré de tels mystères, s'ils ne nous eussent envoyé conjointement le Saint-Esprit. C'est le don par excellence, qui nous apprend à faire un saint usage de tous les autres ; il est le sceau et l'accomplissement des promesses. Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu ! C'est le Père éternel qui le fait, d'où dérive toute paternité, principe sans principe. Le Fils lui donne pareillement mission ; mais il a fallu, selon l'ordre immuable des desseins concertés dans les siècles éternels et l'économie de la sagesse divine, qu'il fût clarifié et consommé dans la gloire, assis au trône de son Père. Pourquoi ? Ah ! c'est que la formation des créatures nouvelles par l'opération toute-puissante du Saint-Esprit, est une œuvre tout autre que les miracles que le Sauveur opérait sur les corps, la résurrection des morts, et même la création du monde entier. Il s'est joué dans ce dernier ouvrage, mais ici il a trouvé un néant rebelle ; il n'a rien moins fallu que trente-quatre ans d'humiliations, de privations, de souffrances, et d'effusion de tout son sang, pour nous acquérir ce trésor inestimable.

Si nous le considérons présentement en lui-même, c'est un Dieu procédant de Dieu dans l'éternité, coéternel au Père et au Fils, égal à eux en toutes sortes de perfections, leur sacré et indivisible lien, la paix, le repos, l'unité, la charité substantielle, le principe de Jésus-Christ selon sa nature humaine, quoiqu'il soit le sien selon sa personne divine. C'est lui qui, après avoir formé au Verbe un corps et une âme dans les entrailles d'une vierge, a oint cette humanité sacrée d'une manière inexplicable, et durant sa vie mortelle l'a dirigée, appliquée et offerte sur l'autel de la croix, comme une victime infiniment pure pour le rachat des hommes. Il n'est pas moins admirable dans

la formation de son corps mystique, qui est l'Eglise : il la fonda malgré l'opposition de toutes les puissances de la terre, l'enrichit d'une variété admirable de dons, et la fera subsister par une suite non interrompue de miracles, sans que les portes de l'enfer puissent jamais prévaloir contre elle.

Seconde considération.

Sans le Saint-Esprit, les apôtres étaient comme des orphelins et des pupilles, sans père et sans tuteur ; l'Eglise naissante, un corps sans âme, un vaisseau sans pilote et sans vent pour le mouvoir ; le monde entier, un désert affreux habité par des monstres, un lieu d'horreur et de confusion, une Babylone, vraie image de l'enfer. Qu'est-ce que l'homme le plus avantageusement partagé des qualités que le monde estime le plus, mais privé de cet Esprit, sinon une créature réduite dans le dernier degré de la misère et de la bassesse ? Fût-il possesseur de tous les royaumes du monde, il est dans l'extrémité de la pauvreté ; c'est un insensé et un frénétique, qui n'a de force que pour se perdre ; c'est un esclave possédé du démon, accablé du poids de ses chaînes ; c'est un cadavre que l'esprit malin fait mouvoir, un sarment inutile à tout usage destiné à être la pâture des flammes ; il porte en soi l'enfer, n'en ayant pas seulement le mérite, mais la source, à savoir les passions criminelles qui seront autant de furies déchaînées et acharnées à dévorer un cœur qui s'y est livré. Avec cet Esprit, au contraire, nous sommes dans l'abondance, fussions-nous destitués de tous moyens humains. Qu'aïnsi, les pauvres ne se plaignent plus de leur indigence, qu'ils étouffent ces plaintes qui leur en font perdre le fruit ; s'ils ont le Saint-Esprit, leur sort est plus digne d'envie que de pitié, on doit plutôt les congratuler que leur donner des larmes, il leur fera trouver le même rafraîchissement dans la fournaise de la pauvreté que les trois jeunes Hébreux en éprouvèrent miraculeusement dans celle qu'un roi impie avait fait allumer plus qu'à l'ordinaire, pour les consumer plus promptement ; ils ont le gage et les arrhes de la félicité éternelle, le paradis est déjà dans leur cœur, leur âme est comme un sanctuaire où réside le Dieu de paix, et comme un jardin de volupté où il prend ses délices.

Tout notre soin doit donc être d'attirer en nous ce divin Esprit, et de le conserver chèrement, d'éviter toutes les précautions imaginables, non-seulement tout ce qui est capable de l'étreindre et de l'étouffer, mais même de l'attrister et de l'affaiblir en nous. Il s'appelle un Dieu jaloux, il veut posséder le cœur tout entier, et ne peut souffrir qu'on en réserve une partie pour de viles créatures ; il ne peut souffrir que nous détournions vers elles le moindre ruisseau de cet amour, qu'il n'imprime au fond de l'âme que pour lui, non qu'il lui en revienne quelque chose et que son bonheur en augmente, mais parce que ce partage le blesse, comme renfermant une souveraine injustice.

Il ne suffit donc pas d'agir par son mouvement en quelques actions, et de les lui rapporter : il doit être le principe et la fin de toutes, sans aucune exception ; tout doit être surnaturel en un chrétien, jusqu'aux actions de la nature les plus communes ; tout doit être éclairé, précédé, dirigé par la foi, et cette foi elle-même animée par la charité, par l'esprit des enfants ; sans quoi les actions les plus héroïques et les plus éclatantes, telles que seraient la distribution de tous ses biens aux pauvres, et le sacrifice même de sa propre vie pour le soutien de la vérité, ne seraient rien aux yeux de celui qu'on n'honore qu'en l'aimant, et qui ne peut avoir que du mépris et de l'horreur pour tout ce qui ne porte pas ce caractère, et rejette toute monnaie qui n'est pas marquée à ce coin.

Troisième considération.

La Pentecôte des chrétiens a divers avantages au-dessus de celle des Juifs ; mais le principal est que la loi qui fut donnée à ces derniers en ce jour, qui fut le cinquième après leur sortie d'Égypte, ne fut qu'une loi de crainte, écrite sur des tables de pierre, donnée à des esclaves, des cœurs charnels, qui ne servaient Dieu que pour obtenir de lui une révolte abondante ; la loi qui est donnée aux chrétiens est une loi d'amour, gravée dans leur cœur par le Saint-Esprit, qui est appelé le doigt de Dieu, et est lui-même cette loi vivante qui se fait aimer par tous ceux qui la reçoivent, parce qu'elle donne un cœur d'enfant, qui fait servir Dieu avec une affection purement gratuite, qui ne se propose dans tout le culte qu'elle lui rend que de lui plaire et de jouir de lui.

Toutes les circonstances de la descente du Saint-Esprit sur les disciples renferment autant de mystères que nous font connaître ce qui se passe intérieurement dans nos âmes lorsqu'il en vient prendre possession.

On entendit tout d'un coup un grand bruit comme d'un vent impétueux qui venait du ciel : c'est un excellent symbole des propriétés, des qualités et des opérations du Saint-Esprit. Premièrement on ne connaît pas l'origine du vent, on ne sait comment il se forme et d'où vient à l'air ce mouvement et cette agitation extraordinaire ; c'est pourquoi le Prophète dit que Dieu tire les vents de ses trésors : il en est de même du Saint-Esprit ; on ne sait comment il vient dans une âme, ni quand il y vient, ni ce qu'il y attire. Il remue et agite l'air violemment, et renverse ce qui se rencontre sur son passage : le Saint-Esprit, de même muet, remue, ébranle le cœur, il triomphe de tous les obstacles que l'esprit malin lui oppose, il déracine les méchantes habitudes comme le vent fait quelquefois les plus gros arbres, et excite d'heureuses tempêtes dans l'âme du pécheur comme l'autre excite des orages sur la mer.

Enfin le vent nettoie les lieux où il passe, il rafraîchit et purifie l'air : n'est-ce pas ce que fait le vent spirituel qui opère tant de miracles en ce jour et en fera tant dans la suite ? N'enlève-t-il pas des âmes la

poussière du monde qui en ternissait la beauté ? ne tempère-t-il pas l'ardeur de la concupiscence dont elles étaient desséchées ? ne les élève-t-il pas vers le ciel ? La figure de langues de feu, qui se partagèrent et s'arrêtèrent sur tous ceux qui formaient cette sainte assemblée, n'est pas moins naturelle pour faire connaître les merveilles qu'il opère en nous : il nous apprend la vérité d'une manière qui lui est propre, et dont les docteurs les plus éclairés sont incapables ; car savent-ils parler au cœur ? lui peuvent-ils donner ces oreilles spirituelles, ce don d'intelligence sans lequel ils ne parlent qu'à des sourds ? Son onction instruit de tout ce qui est nécessaire au salut, elle rend les esprits les plus simples et les plus grossiers capables de comprendre une philosophie infiniment plus sublime que celle de Platon, à savoir celle de l'Évangile.

Le feu pénètre, dissout et change en sa nature ce à quoi il s'attache : c'est ce qu'opéra le feu céleste dans le cœur des apôtres : il y consuma tout ce qu'ils avaient de terrestre, tout ce qu'il tenaient d'Adam ; il purifia leurs affections, il fit de ces hommes, glacés auparavant pour les choses du ciel, des hommes tout de feu et de flammes, qui ne respirent plus que les biens invisibles, qui ont présentement plus d'ardeur pour les humiliations et les souffrances qu'ils n'en avaient auparavant pour les honneurs de ce monde et les prééminences ; qui n'ont plus d'autre passion que de communiquer le don qu'ils ont reçu à toute la terre, et de l'embraser, ni d'ambition que de sceller de leur sang les vérités qu'ils annoncent.

Les lumières du Saint-Esprit ne doivent pas être stériles en nous. Tout ce qui est feu brûle ce qui le touche et l'approche ; qui le peut cacher en son sein ? Qui peut connaître Jésus-Christ, la force de sa grâce, la vertu de sa passion, sa charité excessive pour les hommes, les biens infinis qu'il leur a mérités par son sacrifice, et n'avoir pas d'empressement de le faire connaître ?

Il est vrai que tous n'ont pas mission ni talent pour enseigner le prochain et parler des choses de Dieu d'une manière utile et édifiante ; mais tous doivent parler avec tant de sagesse, de modération, de douceur et d'affabilité qu'on puisse dire que Dieu parle par leur organe et que c'est le Saint-Esprit qui forme leurs paroles. Les saintes femmes enfermées avec les apôtres reçurent aussi bien qu'eux le Saint-Esprit en forme de langues, quoiqu'elles ne fussent pas destinées pour prêcher l'Évangile comme eux : mais le Saint-Esprit nous venait apprendre par là qu'il venait sanctifier cet instrument qui est le plus infecté de la corruption du péché, et qui est un monde d'iniquité ; il n'y a que lui qui puisse dompter un tel monstre et lui mettre un frein, ce qu'il fait en changeant et réformant le cœur ; car il y a une ligne imperceptible de l'un et de l'autre, qui fait que la langue ne se remue que par ressort du cœur et ne parle que de son abondance ; il substitue un bon cœur, plein de charité, et la

langue n'a plus garde ensuite de se prêter à la médisance, à la raillerie, au mensonge, aux murmures contre la Providence, à tout ce qui peut imprimer l'image de quelque passion, mais elle se répand en louanges de Dieu, en bénédictions; on n'entend plus que ce qui est saint, ce qui est exactement véritable, ce qui est pudique, ce qui est capable d'édifier le prochain et de le porter à Dieu.

ORAISON.

Qu'il est juste, Seigneur, que toute langue vous bénisse et vous rende hommage en ce jour où vous faites parler toutes sortes de langues à vos apôtres, pour attirer et faire entrer en votre Eglise toutes les nations! Qui racontera les œuvres de votre puissance? Qui fera entendre toutes vos merveilles? Qui ne vous y reconnaîtra et ne glorifiera votre saint nom? Que grâces immortelles vous soient rendues pour votre don ineffable! Il n'y a qu'une reconnaissance infinie qui puisse répondre à la magnificence de ce don; mais vous y suppléez vous-même, ô Esprit-Saint, en nous inspirant cette reconnaissance.

Je vous adore en vous-même, en ce que vous êtes aux deux autres divines personnes, dans vos communications au dehors, dans la formation du corps de l'Homme-Dieu et de son corps mystique dont il est le chef.

O Esprit, père des pauvres, distributeur des grâces célestes, vraie lumière des cœurs, doux hôte des âmes, et leur agréable rafraîchissement! qui vous a pu obliger de descendre en nous avec la plénitude de vos dons, et de vous donner vous-même à des créatures qui en sont d'autant plus indignes, que leur indignité ne leur est jamais assez connue? Puisque vous ne reposez que sur les humbles et sur ceux qui tremblent à votre divine parole, donnez-nous l'humilité de cœur et une frayeur respectueuse pour les sacrés oracles que vous avez daigné révéler à votre Eglise. Puisque le monde ne peut vous recevoir, faites que nous ne soyons pas de ce monde, inspirez-nous de l'horreur de sa corruption, et de la crainte d'en être infectés; que votre grâce nous rende supérieurs à ses douceurs trompeuses, à ses fausses promesses et à ses menaces; qu'elle me fasse chérir la retraite pour ne pas respirer son air contagieux; inspirez-moi encore plus de haine de moi-même, puisque je suis mon plus dangereux ennemi. Enfin soyez l'âme de mon âme et l'esprit de mon esprit.

Pour le soir.

Première considération.

L'homme par soi-même n'est que ténèbres: ses connaissances sont incertaines et superficielles, il voltige d'objet en objet sans rien approfondir, et la nature est encore une énigme pour lui, et le monde livré à ses disputes en fournira des sujets jusqu'à sa destruction. Sa raison n'est pas un meilleur guide pour les choses spirituelles et qui regardent le salut; le péché l'a réduit à cet

égard à la condition des brutes, dépourvues d'intelligence; il s'élève du fond corrompu qui est en lui des vapeurs grossières, qui, comme des nuages, lui dérobent la lumière du soleil de justice: *Supercecidit ignis, et non viderunt solem.* (Psal. LVII.) Son dérèglement est tel, qu'il veut que ce qu'il aime soit la vérité; et Dieu, pour punir sa duplicité, répand de justes ténèbres sur ses cupidités injustes, de sorte qu'il erre au hasard et ne peut que s'égarer. Ce ne sont pas seulement ceux qui s'abandonnent à leurs passions qui sont en ce danger ou plutôt engagés dans ce malheur déplorable, les justes n'aperçoivent pas toujours ce qui doit servir de règle à leurs jugements, ils peuvent en avoir les principes dans l'esprit sans y réfléchir, sans unir ceux de l'union desquels dépend la connaissance de la vérité; tout occupés d'une bagatelle, ils ne penseront pas à tout le reste; s'ils savent les maximes générales, leur amour-propre en fera faire de fausses applications, s'il y est intéressé par quelque endroit. Combien toutes les idées qu'ils ont de l'autre monde et des biens ineffables qui nous y sont préparés sont-elles sombres, confuses, imparfaites et disproportionnées à la réalité des objets! A quelle effroyable petitesse notre imagination ne les réduit-elle pas! Combien, au contraire, grossit-elle les biens et les maux de la vie présente! De quelle nécessité n'est donc pas ce don parfait du Père des lumières pour connaître en toute rencontre quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable à ses yeux, et ce qu'il exige de nous par rapport à notre état et à toutes les circonstances qui varient si fréquemment! Cette lumière ne trompe que ceux qui veulent bien se tromper eux-mêmes; il répond d'une manière précise et intelligible à tous ceux qui le consultent comme il faut. Oh! le conseiller fidèle! Qui s'est jamais mal trouvé de ses conseils, et qui, au contraire, ne s'est pas repenti de les avoir négligés ou de n'avoir pas interrogé la bouche du Seigneur? Oh! le maître incomparable, qui, sans cet amas de paroles et cet enchaînement de préceptes, sans le secours desquels ceux d'ici-bas ne peuvent communiquer leur art ou leur science, enseigne à l'homme celle du salut!

Et comme on n'y parvient que par la connaissance de Jésus-Christ, qui est de nécessité de moyen ou absolue, c'est cette science sublime et suréminente dont il remplit ses disciples, à laquelle il joint toujours celle de son Eglise, son corps mystique, le chef ne se devant jamais séparer de ses membres. Cet esprit adorable qui, comme dit saint Paul, répandu sur les apôtres en ce jour, leur développa ses desseins médités dans les siècles éternels, dont l'économie n'avait pas été encore connue des esprits célestes; il se communique avec tant de plénitude à ces hommes qui le connaissaient si peu auparavant et qui avaient si peu d'ouverture pour ses voies, ainsi qu'il le leur reprocha la veille de sa mort, que par un saint regorgement ils

vont répandre partout cette heureuse connaissance; ce sont des flambeaux qui viennent d'être allumés pour porter sa lumière jusqu'aux extrémités de la terre et prêcher surtout le mystère de sa croix.

C'est par leur ministère et celui de leurs successeurs que cette science nous a été communiquée : conservons chèrement ce précieux dépôt; regardons toutes les autres connaissances comme de la boue, et une vraie perte de temps en comparaison, et adressons-nous souvent au Saint-Esprit, afin qu'il la perfectionne et qu'il y joigne le feu de la charité, sans quoi elle serait infructueuse; car que nous servira-t-il de savoir que l'esprit de Jésus-Christ nous est donné pour être le principe de nos actions et de tous les mouvements de notre cœur, que sans lui nous ne pouvons rien, et que par conséquent il faut réclamer sans cesse son assistance, si, pélagiens dans la pratique, nous comptons sur nos prétendues forces, nous appuyant sur un bras de chair? si nous le contristons à tout moment, en obéissant aux désirs de la sensualité, et résistons avec opiniâtreté à ses sollicitations pressantes?

Seconde considération.

Les hommes sont si ingénieux à justifier leur attache honteuse aux créatures, que, n'osant alléguer leur ignorance, ils se retranchent sur leur faiblesse: ils reconnaissent que la loi de Dieu est sainte, juste; ils s'y plaisent selon l'homme intérieur; mais ils sont entraînés par une autre loi plus impérieuse, qui réside dans leurs membres, qui les rend esclaves du péché, et leur fait oublier leurs meilleures résolutions.

N'employez plus une si méchante raison, elle n'a plus de couleur ni de solidité. Notre faiblesse est grande, à la vérité, et plus même que nous ne le croyons; mais l'esprit de Dieu est plus fort que nous ne sommes faibles: il ne nous est donné que pour aider notre infirmité et pour acquitter la parole de Jésus-Christ, qui nous avait assuré que son joug était doux et sa charge légère. Celui qui est en nous est plus fort que le monde entier; il lie le fort armé, comme un géant lierait un enfant, et lui enlève toutes ses dépoilles. Il se sert de notre âme comme d'une épie pour le percer: c'est le triomphe de sa grâce de rendre victorieuse des obstacles les plus insurmontables une nature si fragile et si impuissante, et de lui faire faire le bien, malgré sa pente violente au mal.

Notre volonté n'est malade et languissante qu'autant qu'elle se détache de Dieu, son unique appui. Nous ne pouvons de nous-mêmes former une seule bonne pensée, nous ne pouvons prier, et ne savons même ce qu'il faut demander à Dieu; mais nous pouvons tout en celui qui nous fortifie; sa grâce médicinale est un soutien invincible; implorons-la avec instance, avec persévérance, et nous nous sentirons revêtus de force et de courage; nos vices se changeront en vertus, et nous nous écrierons: Ce changement est un coup de la droite du Très-Haut; car mal-

heur à nous si nous disions en notre cœur: C'est ma main qui a terrassé mes ennemis et a remporté toutes ces victoires. Ce serait à ce coup que nous rentrerions dans l'esclavage de Satan, prince de tous les enfants d'orgueil, d'une manière moins sensible, à la vérité, mais qui en serait d'autant plus terrible; car si on déplaît à Dieu en faisant le mal, on le blesse incomparablement plus en s'attribuant le bien qu'il opère en nous, et offrant un sacrifice abominable à l'ange prévaricateur de ses propres dons.

Ce sera l'humilité qui les attirera et les conservera. Nous ne saurions avoir trop de mépris et de défiance de nous-mêmes; mais ayons des sentiments dignes de sa bonté et de sa toute-puissance. Rien ne l'empêche d'agir: tout obstacle lui cède; rien ne peut résister à sa volonté: celle de l'homme est en sa main; sans donner la moindre atteinte à sa liberté, il la tire comme il lui plaît avec une facilité toute-puissante.

Ne rejetons donc plus nos infidélités sur l'infirmité humaine, ni sur la rigueur de la loi; l'Evangile n'a rien de sévère en soi; il renferme les ordonnances du meilleur des pères à ses enfants. Le Saint-Esprit nous donne ce cœur d'enfant; il nous dit: Aimez, faites, courez; et il nous donne un cœur pour nous faire aimer, des mains pour nous faire agir, des pieds pour marcher, ou plutôt des ailes pour voler; et il nous fait trouver plus de contentement dans les pratiques les plus austères que les amateurs du monde n'en éprouvent dans leurs faux plaisirs.

Troisième considération

Cette vie n'est qu'un tissu de misères, un joug pesant imposé à toute la postérité du malheureux Adam; une occupation inquiète leur est destinée depuis le jour qu'ils sont sortis du ventre de leur mère, jusqu'à celui qu'ils rentrent dans le sein de la terre, leur mère commune. La jalousie, la crainte de la mort, les soupçons, les querelles, les inquiétudes, agitent également les grands et les petits, et leur déchirent le cœur. Toute la différence est que les premiers boivent les chagrins et les amertumes dans une coupe dorée. C'est pourquoi le Sage, considérant ce déluge de maux qui accablent les hommes, préfère la condition des morts à celle des vivants, et estime plus heureux que les uns et les autres celui qui n'est pas encore né. Toutes les consolations que fournit la philosophie sont fades et infortunées, ce sont remèdes plus capables d'irriter le mal que de le guérir; il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse l'adoucir et le rendre, non-seulement supportable, mais agréable: c'est pour cela que Jésus-Christ l'appelle paraclet, c'est-à-dire consolateur. Ce divin Maître, voyant ses disciples affligés de son prochain départ, les exhorte à ne se pas attrister, parce qu'il ne les laisserait pas orphelins, mais qu'il leur enverrait un autre lui-même, qui suppléerait à sa présence visible. Mais de quelle manière les a-t-il consolés? Est-ce en les délivrant de tous

maux? Non, mais en les y soutenant, en versant dans leur cœur l'onction intérieure de sa grâce, qui les rendait plus sensibles à la gloire d'endurer quelque chose pour son nom qu'aux affronts et aux tourments qu'on leur faisait souffrir. C'est ce qui obligeait saint Paul de s'écrier, dans un saint transport, qu'il était comblé de joie au milieu des tribulations, et qu'à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentaient, les consolations de son Esprit en faisaient de même. Les martyrs et les vrais serviteurs de Dieu ont éprouvé la même chose dans la suite des siècles : on en a vu conjurer la bonté divine de modérer ses effusions et suspendre ce torrent de voluptés spirituelles, tant elles étaient excessives. La grâce de Jésus-Christ est figurée par la farine que le prophète Elisée fit mêler avec des herbes amères, dont ceux qui en avaient goûté se crurent empoisonnés, et qui en ôta toute l'amertume; mais, pour procurer cet effet, elle veut trouver des cœurs dégoûtés des consolations humaines, et qui les rejettent avec horreur, disant avec le Prophète : *Renuit consolari anima mea.* (Psal. LXXVI.) Ce serait se tromper grossièrement que de prétendre allier des choses si contraires, l'huile précieuse de la grâce avec de la boue et l'écumine du serpent, un baume exquis avec de la cendre. Si les apôtres n'étaient pas assez disposés à recevoir le Saint-Esprit dans la plénitude avec laquelle il se communique à eux tant qu'ils furent attachés trop humainement à la présence sensible du Sauveur, combien moins viendrait-il dans des cœurs pleins de tous les désirs du siècle? Quoi! les apôtres ont besoin d'être sevrés de ce lait, à savoir la douceur qu'ils goûtaient à causer familièrement avec Jésus-Christ, et nous ne renoncrons pas, pour participer à ce don, à l'asservissement honteux, à notre propre chair, source de corruption et de tentations! Quelle société entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial? Vidons-nous donc du monde et de nous-mêmes, ou plutôt conjurons le Saint-Esprit de faire ce miracle en nous; car c'est là la plus grande consolation que nous puissions avoir en cette misérable vie, qu'étant par nous-mêmes si lâches, si enclins au mal, si avides des plaisirs de la terre, si dénués de forces pour nous affranchir d'une servitude qui nous plaît, nous n'avons qu'à invoquer le Saint-Esprit. Le péché est invincible à l'homme, mais non pas à Dieu; désespérons de nous-mêmes pour n'espérer qu'en lui; une telle espérance ne sera pas confondue, pourvu que nous secondions ses efforts, que nous entrions dans ses voies et y persévérions jusqu'à la fin, afin que le commencement, le progrès et la consommation soient son ouvrage, et qu'en nous associant à sa félicité, il ne fasse que couronner ses propres dons.

ORAIISON.

J'adore, grand Dieu, toutes les perfections que vous faites éclater dans la formation de vos nouvelles créatures, dont les anciennes

ne sont qu'une ébauche grossière. Comment auriez-vous trouvé de tels adorateurs sur la terre si vous ne les étiez venu former par votre grâce, et n'aviez répandu dans nos cœurs votre charité par le Saint-Esprit?

Esprit-Saint, éclairez nos ténèbres, sans quoi nous ferons autant de chutes que de pas; que votre divine lumière me découvre les sentiers par lesquels je dois marcher, et qu'une grâce encore plus puissante me donne la force d'y marcher constamment, sans jamais tourner la tête en arrière ni envier le faux bonheur de ceux qui suivent la voie large. O docteur de justice! vos paroles sont esprit et vie; imprimez vos leçons dans mon cœur, que de là elles passent en mes mains pour les pratiquer avec joie, et même sur ma langue, pour publier vos merveilles. O consolateur admirable! qui est semblable à vous? Faites-moi ressentir du rafraîchissement dans la fournaise des tribulations; que vos consolations remplissent mon âme à proportion des douleurs qui l'ont pénétrée; chassez pour jamais la servante et son fils, la concupiscence charnelle et l'amour-propre, qui est sa production funeste; c'est de votre pure miséricorde que nous attendons la préparation de nos cœurs, aussi bien que leur changement et leur renouvellement parfait. Ce n'est que par votre grâce que nous pouvons agir, et même former le dessein d'agir : les dons et l'usage des dons, tout vient de vous. A vous seul la gloire et l'honneur de tout le bien que nous faisons, à nous l'opprobre et la confusion de tout le mal. Pannissez de nos cœurs la crainte servile pour n'y laisser que la filiale, perfectionnez et consommez en nous tout ce que vous y avez commencé, achevez d'y former l'homme nouveau. Enfin, Seigneur, donnez-nous tout ce que vous commandez, et commandez ensuite tout ce qu'il vous plaira.

MÉDITATION XVII.

SUR LE MYSTÈRE DE LA CONCEPTION.

Pour le matin.

Première considération.

Deux hommes font le sort de tous les autres, l'un pour la vie, l'autre pour la mort; l'un pour l'état de justice, l'autre pour celui de corruption. Adam fait des esclaves par la transmission de son péché, Jésus-Christ fait des rois par sa grâce. Mais saint Paul nous apprend qu'il n'en est pas de la grâce comme du péché, et que si, à raison de la prévarication d'un seul homme, la mort a régné dans le monde, à plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice règneront dans le ciel par un seul homme, qui est Jésus-Christ. Le grand Apôtre veut dire que la grâce est plus efficace et plus puissante pour sauver que le péché pour perdre, et que Jésus-Christ, le second Adam, est un principe plus fécond de bénédictions célestes que le premier Adam de malédictions : ce père infortuné a perdu, à la vérité, pour lui et pour les siens la justice

originelle, mais Jésus-Christ détruit ce péché et une infinité d'autres, rétablit la justice d'une manière victorieuse, la donne plus abondante, y fait persévérer, et la rend glorieuse et immortelle dans le ciel; or, si quelqu'un a dû participer d'une manière spéciale à ces divers avantages, qui peut disconvenir que Marie n'ait plus de droit d'y prétendre qu'aucun autre, et que Dieu, étant si riche en miséricorde, ne l'ait prévenue dans les effusions de sa douceur céleste, qui n'est autre que sa grâce? Si Dieu, comme dit Tertullien, en formant Adam du limon, et lui imprimant le souffle de vie, était plus occupé du second Adam que de lui, ne peut-on pas dire qu'en tirant Ève d'une de ses côtes, il songeait moins à elle qu'à Marie, qui lui devait servir d'aide pour son œuvre par excellence, et réparer en la manière dont elle était capable les effroyables ravages qu'a causés la séduction de cette mère de notre chair et meurtrière de notre âme? Marie, ayant une part si essentielle au mystère de l'Incarnation, destiné à rétablir toutes choses, doit être censée d'un autre ordre, et détachée de la masse corrompue. Elle est comme un lis entre les épines, qui marquent la postérité d'Adam; l'Époux des *Cantiques* l'appelle par deux fois belle et toute belle, parce que les deux parties qui la composent n'ont reçu aucune atteinte du péché, et qu'elle a incomparablement plus de droit que Salomon, son aïeul, de dire qu'elle a reçu du Seigneur une bonne âme qu'il a logée dans un corps pur et exempt de souillure. Il est vrai qu'elle a été conçue par la voie ordinaire, et qu'elle est le fruit de l'union conjugale, d'où il s'ensuivrait qu'elle serait souillée comme tous les autres, n'y ayant que son Fils qui soit conçu par l'opération du Saint-Esprit; mais Dieu s'est-il lié les mains en faisant une loi? n'en peut-il dispenser personne? ne dit-il pas qu'il fera grâce et miséricorde à qui il lui plaira? Si le grand prêtre Abiatar eut sa vie sauve, quoiqu'il ne méritât pas moins la mort qu'Adonias et Joab, ayant été de leur complot contre Salomon, uniquement parce qu'il avait eu l'honneur de porter l'arche du Seigneur: quoi! ce pontife qui est appelé un homme de mort, parce qu'il la méritait, obtint grâce pour avoir porté sur ses épaules une arche très-respectable, à la vérité, mais qui dans le fond n'était que du bois; et Marie, que l'ange assure avoir trouvé grâce devant le Seigneur pour concevoir son Dieu même, aura été conçue dans le péché originel? Si comme fille d'Adam elle se trouve engagée dans la révolte de cet infortuné père, prédestinée qu'elle est de toute éternité, pour porter non sur ses épaules, mais dans ses chastes flancs l'arche vivante de salut, n'aura-t-elle pas dû être épargnée et privilégiée, puisqu'elle est fille et mère de la vie? Le Père éternel ne lui a-t-il pas pu dire ce qu'Assuérus dit à Esther lorsqu'elle tomba en pamoison à la vue de son visage courroucé : *Ne suis-je pas, Esther, votre frère? Ne suis-je pas votre époux? De quoi paraissez-vous alarmée? Ce n'est pas pour vous que la loi est faite, mais pour tout*

le reste du monde, qui se présente à moi sans être appelé; approchez-vous donc, et touchez mon sceptre. Quoique la lune diffère en clarté du soleil, et emprunte même de lui tout l'éclat dont elle brille, ils ont tous deux néanmoins été créés le même jour; et y a-t-il de l'apparence qu'elle ait commencé le premier moment de son être par une éclipse, et que la terre, qui devait recevoir la fécondité de ces deux astres, se soit opposée de si bonne heure au commerce de leur lumière? Or, Jésus est le vrai soleil de justice, et Marie la lune mystérieuse, dont la beauté n'est inférieure qu'à la sienne : cela étant, devons-nous juger que la terre, image de la nature corrompue, se soit jamais opposée aux regards amoureux de ce divin soleil? Non, il n'y a jamais eu d'éclipse en cette incomparable Vierge; le premier moment de sa carrière a été marqué par une grâce lumineuse, et la suite est un sûr garant du commencement.

Seconde considération

Où Dieu n'aurait pu préserver Marie de la contagion du péché, ou il n'aurait pas voulu. Prétendre le premier, ce serait un blasphème horrible, puisque ce serait ravir à Dieu deux de ses attributs, la puissance et la liberté, et par conséquent le détruire, à raison de la simplicité de son être infiniment parfait, qui lui ôte un de ses attributs les ôte tous et l'anéantit.

Révoquer en doute s'il l'a voulu, c'est faire injure à sa bonté et à sa sagesse. Dieu est bon, ou plutôt il n'y a que lui seul de bon; combien le sera-t-il davantage à l'égard de sa propre mère? S'il eût consulté son choix pour les circonstances de sa conception, eût-elle hésité à préférer l'exemption totale de péché à tous les avantages humains dont on peut être favorisé? Or, est-il à présumer qu'un Dieu dont l'inclination à faire du bien est infinie, et qui est la sainteté même, n'ait pas fait un pareil choix en faveur de celle qu'il prédestinait pour être sa mère?

La sagesse lui fait toujours proportionner les moyens à la fin, et employer les plus convenables. Ainsi, quand il destine quelqu'un à un ministère, il lui prépare de longue main par des dons de nature et de grâce les moyens qui le lui feront remplir dignement. C'est pour cela qu'il sanctifia Jérémie et Jean-Baptiste dès le ventre de leur mère, l'un parce qu'il devait annoncer ses oracles aux Juifs, et l'autre parce qu'il devait être précurseur du Messie.

Or, autant que ces fonctions sont inférieures à celle de mère du Messie, autant aura-t-elle été ornée de tous les dons convenables, et préservée de ce qui a plus d'opposition à cette dignité sublime, qui ne peut être que le péché. La mère n'aura-t-elle aucune prérogative sur les serviteurs? exigera-t-on le tribut de la reine aussi bien que des étrangers? n'en sera-t-elle pas affranchie? Ah! Seigneur, la sainteté doit être l'ornement de votre maison; si vous vous êtes toujours montré si jaloux de la pureté d'un temple

matériel, capable seulement d'une sainteté extérieure et figurative, combien l'avez-vous été davantage de ce sanctuaire animé dans lequel vous avez résidé neuf mois? Quoi! il serait vrai de dire que la mère de la pureté aurait gémî sous l'esclavage de l'esprit immonde! que le serpent aurait terni de son souille empesté cette glace si belle, où vous êtes plu d'imprimer votre image, et que ce monstre infernal pourrait se vanter d'avoir possédé ce corps du plus pur sang duquel le vôtre devait être formé! L'opprobre en rejaillirait sur vous, et vous êtes trop jaloux de votre gloire pour l'avoir souffert. Quoi! celle qui est destinée à écraser un jour la tête du serpent deviendrait aujourd'hui sa proie! Le peut-on présumer? C'est en vain, dragon infâme, que tu attends à dévorer ce germe sacré, ce fruit de bénédiction; il n'y a rien ici qui t'appartienne, tu ne trouveras rien en cette petite créature dont tu te puisses prévaloir pour exciter des révoltes au dedans d'elle, et allumer des passions; tremble, esprit d'orgueil! ta condamnation approche.

C'est donc la grâce, c'est la pureté qui a présidé à cette conception; c'est le Saint-Esprit lui-même qui la doit un jour couvrir de son ombre, pour la préserver des ardeurs de la concupiscence, lorsqu'elle concevra en son sein virginal le Saint des saints, qui la doit préserver de la moindre souillure lorsqu'elle le donnera au monde, et de la corruption du tombeau après sa bienheureuse mort: miracle sans doute qui ne lui coûtera pas tant et ne lui procurera pas tant de gloire que celui qu'il a opéré aujourd'hui en arrêtant le cours de ce torrent qui devait se répandre sur elle et infecter les puissances de son âme; car qu'est-ce que l'odeur de mort qui s'exhale d'un sépulchre, au prix de celle du péché? Quoi! Marie aurait été durant quelques moments l'objet de l'abomination de son Dieu! la piété chrétienne ne peut l'admettre, et rejette un pareil langage avec horreur.

Que n'apprenons-nous de là à connaître la laideur et la difformité monstrueuse du péché, pour en concevoir une aversion extrême, et estimer la grâce sanctifiante autant qu'elle le mérite, puisqu'un Dieu, ménager de ses miracles, en fait un si extraordinaire en cette rencontre, et tire du limon corrompu de la race d'Adam une pierrerie d'un prix infini?

Troisième considération.

C'est un sentiment universellement reçu dans l'Eglise, que la très-sainte Vierge n'a commis, durant toute sa vie, aucun péché actuel, et saint Augustin l'excepte toujours, nommément quand il prouve, contre les pélagiens, qu'aucun juste de l'Ancien Testament ne s'en est garanti (il ne parle que des fautes vénielles), à raison des surprises de la concupiscence; car elle a tellement obscurci l'esprit des hommes et dérégulé leur cœur, qu'il est moralement impossible qu'il ne leur échappe plusieurs choses contre la Loi divine et leur devoir particulier; et quoi-

que la seule mobilité du libre arbitre suffise pour se déterminer au mal, néanmoins le grand saint Léon ne fait pas difficulté de dire qu'il ne se commet aucun péché sans cupidité, et que tout désir illicite est une maladie qui vient de ce mouvement violent et contre la première institution de la nature, lequel nous porte au dérèglement: l'Apôtre bien-aimé dit généralement que *si quelqu'un ose dire qu'il est sans péché, il se séduit lui-même*, et la vérité n'est pas en lui; nous l'osons dire de Marie, vierge singulière en tout: on n'y voit pas la trace et l'ombre de la plus légère imperfection; d'où on a droit de conclure qu'elle a été créée, comme Eve, sans concupiscence charnelle, et avec une grâce plus abondante à laquelle elle a été incomparablement plus fidèle; qu'elle n'a pas eu au dedans d'elle ce foyer malheureux qui enflamme tout le cercle de notre vie; ces semences de mort et cette source inépuisable de tentations, laquelle est elle-même une tentation continuelle, qui nous sollicite et nous pousse au péché, à la jouissance des créatures et à la recherche de tout ce qui flatte nos passions.

Croyons donc pieusement, avec l'Eglise, que Marie a été préservée du péché originel; honorons avec elle le premier moment de sa vie, qui a été celui de sa sanctification; bénissons le Seigneur, qui l'a enrichie de si bonne heure de la plénitude de ses dons, et qui, dès son aurore, y opère de si grandes choses.

Pour nous, qui sommes conçus dans l'iniquité (c'est un article de notre foi) et que le baptême ne guérit pas des infirmités, quoi qu'il nous rende l'amitié de Dieu, l'unique parti que nous ayons à prendre est de gémir, nous humilier, réclamer la grâce, combattre courageusement.

Qui ne gémit et ne tremblera, en effet, en considérant qu'il porte en son sein et au fond de ses entrailles l'ennemi de son Maître, cet homme de péché qui nous y sollicite sans cesse, et qu'il marche sur le bord des précipices; qu'il nourrit au dedans de soi un ennemi domestique toujours prêt à lui donner la mort! C'est un venin qui environne le cœur, dont nous pouvons être suffoqués à tout moment; un corps de péché, un fonds et comme une sentine inépuisable de corruption, d'où il sort comme une fourmière de désirs indélébiles, de tentations honteuses, sans qu'on se puisse promettre trêves ni relâche. Peut-on penser à un pareil danger sans de mortelles alarmes, surtout à la funeste expérience qu'on a faite de sa faiblesse et des plaies profondes reçues dans cette guerre? Qui ne pousse des cris et des hurlements en voyant le péril imminent où sa fragilité l'expose! Combien ce corps pesant et corruptible l'attache-t-il à la terre, et arrête-t-il le vol de l'esprit! de combien de nécessités vraies ou imaginaires le fatigue-t-il? Que de passions indomptées et effrénées tirent notre âme de sa situation naturelle, et l'agitent par des mouvements convulsifs? Quelle misère de n'être maître

ni de son esprit ni de son cœur; de voir l'un occupé de mille pensées extravagantes, qui sont comme les songes d'un homme qui veille, et l'autre possédé de mauvais desirs, sans pouvoir arrêter cette malheureuse fécondité! Quel sujet d'humiliation de sentir les révoltes du corps contre l'esprit, et de l'esprit contre Dieu : la faiblesse de la partie inférieure, l'orgueil de la supérieure! Combien arrive-t-il souvent que notre volonté, partagée et corrompue, prévienne la raison, qui leur devrait servir de guide! Eh! comment entendre la voie de la vérité parmi cette foule et ce tumulte de tant de passions, qui ne savent que trop se faire entendre et se faire obéir? O nécessité fâcheuse de se gêner et de se contredire, de se crucifier sans cesse soi-même! O schisme déplorable, quand finiras-tu? quand serons-nous affranchis de toutes ces pénalités?

Ne nous décourageons pas toutefois : la bonté de Dieu est telle, que le sujet de notre opprobre peut tourner à notre gloire; nous pouvons tirer avantage de notre défaite, et battre le démon de ses propres armes; la concupiscence nous a été laissée pour nous exercer et nous obliger à combattre, *ad agonem*. Combattons donc cet ennemi domestique; apaisons la sédition intestine; nous ne combattons pas seuls, la grâce saura apprivoiser ces bêtes farouches; elle nous rendra victorieux de cet homme de péché, et nous fera faire le bien malgré l'inclination la plus violente au mal. Sa puissance se manifeste avec plus d'éclat dans l'infirmité de la nature; secondons ses efforts; refusons tout à la concupiscence, et lui apprenons ainsi à ne se pas soulever; étudions avec toute l'application possible les artifices, les détours, les souplesses de l'amour-propre, et regardons tout ce qui vient de sa part comme un appât de mort.

Mais, entre tous les rejetons de cette racine funeste que le démon a plantée en nous, extirpons surtout l'impureté et l'orgueil, les deux plus déplorables effets de la concupiscence, et les deux plus générales sources de tous les péchés.

Comme les vertus directement opposées à ces vices sont celles qui ont le plus éclaté en Marie, qu'on nous reconnaisse en tout pour ses enfants par le soin d'acquérir cette double pureté de l'esprit et du corps; et comme Dieu ne refuse jamais sa grâce aux humbles, servons-nous de la concupiscence même pour nous humilier jusqu'au centre de la terre, et composons-nous un antidote de ce venin : nous sommes nés enfants de colère, esclaves du démon, malades, percés de plaies comme ce voyageur de Jéricho; il est vrai que Jésus-Christ, le pieux Samaritain, y a versé le vin et l'huile, et les a bandées; mais songeons que nous sommes encore dans l'hôtellerie, que ces blessures ne sont pas encore guéries et peuvent se rouvrir à tout moment.

Ainsi, considérez-vous toujours comme pleins d'ignominie et d'infirmité; impuissants à tout bien, capables de tout mal. Nous ne

pouvons arrêter nos regards sur aucun bien qui paraisse en nous, que la vérité ne nous crie intérieurement qu'il n'est pas de nous et ne nous appartient pas. Nous n'éprouvons que faiblesses, que misères, que rébellion; il n'y a rien de sain en notre chair; le bien n'habite pas en nous; notre partage est le mensonge et le péché. Oh! qu'il faut que la plaie que nous avons reçue en Adam soit profonde et maligne, pour avoir besoin d'un tel remède! C'est de cette profondeur infinie que nous devons jeter des cris perçants vers le ciel; c'est de cet abîme de misères qu'il faut invoquer l'abîme de miséricorde : on est à demi guéri quand on sent ses maux spirituels, et qu'on en désire sincèrement la guérison.

ORAISON.

J'adore, ô Trinité sainte, le choix tout gratuit que vous avez fait avant tous les siècles de Marie, pour le plus glorieux de tous les ministères, et vous bénis de la profusion de grâces dont vous l'avez comblée en vue de ce choix. Si vous tirez tous vos élus de la masse de corruption, une telle Vierge ne sera-t-elle distinguée d'eux en rien? aurez-vous été jusque-là ménager de vos dons envers une créature si privilégiée?

O Jésus, nouvel Adam, principe de vie opposé au premier, qui nous a été principe de mort! qui peut purifier une créature conçue dans la souillure du péché, sinon vous? Il n'y a qu'un point entre la mort et nous; la terre fond sous nos pieds; vous pouvez l'affermir sous nos pas, et arrêter le cours de ce torrent funeste qui nous entraîne en enfer; la mer, les vents, l'orage, tout vous est soumis : pourquoi m'avez-vous rendu votre ennemi? pourquoi sens-je au dedans de moi de l'opposition à vos volontés si saintes, si justes, et suis-je devenu à charge à moi-même? Ne m'abandonnez pas à la concupiscence de mon cœur, ni à la passion de l'impureté; ne permettez pas que je tombe dans cet excès honteux qui déshonore votre image. Affaiblissez l'effort de cette loi tyrannique qui s'oppose insolemment à la vôtre : rangez, Seigneur, ces ennemis domestiques; calmez ce peuple séditieux, et ne permettez pas que nous devenions esclaves de ceux que nous devons maîtriser. Faites que je me ressouvienne toujours de la malheureuse qualité d'enfant d'Adam que je porte, pour y renoncer sans cesse, et que je combatte les instincts qu'elle me donne pour ne suivre que les vôtres. O Jésus, mon libérateur, achevez votre ouvrage; dépouillez-moi du vieil homme pour me revêtir de vos dispositions saintes; soyez ma sagesse, ma force, ma justice; faites-moi bien comprendre que je suis relégué parmi de cruels ennemis, qui ne cherchent qu'à m'arracher la vie de la grâce, et que je suis le plus dangereux de tous et me dois plus craindre que le monde entier et le démon même. Je reconnais n'être par moi-même que faiblesse et impuissance; mais je suis trop fort si vous daignez me

secourir. Crucifiez ma chair avec tous ses désirs déréglés : notre vieil homme a été attaché avec vous à la croix, afin que le corps du péché fût détruit ; souffrirez-vous, ô divin Sauveur, qu'il revive ? Achevez de l'égorger et de l'immoler, malgré les cris et les plaintes de la nature.

Et vous, divine Marie, par cette exception de toute souillure, de tout péché originel et actuel, par cette plénitude de grâces qui a fait de votre âme et de votre corps le plus auguste sanctuaire où le Fils de Dieu ait jamais reposé, combattez en nous ce monstre d'orgueil, ce démon de l'amour-propre, qui fait dans nos cœurs de si grands ravages ; rendez-nous purs et chastes, afin que la sagesse, qui ne peut demeurer en un corps assujéti au péché, demeure en nous, qu'elle nous éclaire, nous dirige et nous fasse à jamais jouir de ses embrassements.

MÉDITATION XVIII.

SUR LE MYSTÈRE DE LA NAISSANCE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pour le matin.

Première considération.

Si plusieurs se sont réjouis à la naissance de Jean-Baptiste, ainsi que l'ange Gabriel l'avait prédit, parce qu'il devait être le précurseur du Messie, combien la joie doit-elle être plus universelle à la naissance de sa divine mère ! Plus le rapport est intime, plus l'allégresse doit être grande dans l'Eglise ; or, peut-il l'être davantage qu'entre la mère et le fils, une telle mère et un tel fils ? Cette dernière naissance a renouvelé la face de la terre, en donnant un Sauveur à des pécheurs, un Libérateur à des esclaves, un Pasteur à des brebis errantes, un Médiateur et un Pontife à des ennemis de Dieu, la force à la faiblesse même, la lumière à des aveugles, le salut et la vie à des réprouvés ensevelis dans l'ombre de la mort.

La naissance de Marie nous est un gage assuré de celle-ci, si nécessaire à nos besoins : c'est l'aurore qui nous annonce le lever du Soleil de justice. Il y a des peuples, sous les pôles, qui ont six mois de nuit tout de suite ; quelle est leur joie lorsqu'ils voient poindre les premiers rayons de ce bel astre qui fait le jour, et qui est comme l'âme et le principe de la fécondité de toute la nature ! C'est une faible image de celle qui nous doit transporter : ce n'est pas seulement un peuple particulier, ce sont toutes les nations qui sont plongées dans les ténèbres, et que le démon conduit avec un frein d'erreur ; une grande lumière est venue les éclairer après quatre mille ans d'attente, Marie en est l'avant-courrière : *Sicut aurora consurgens.*

Représentons-nous de pauvres navigateurs agités depuis longtemps par une horrible tempête, qui tantôt pousse leur vaisseau jusqu'au ciel, puis le fait descendre au fond des abîmes ; tout leur art est devenu inutile, ils s'abandonnent à la merci des flots et n'attendent plus que la mort, dont tous les traits sont peints sur leur visage. Si, dans cette ex-

trémité funeste, ils aperçoivent un astre favorable, qui présage la fin de l'orage, combien bénissent-ils le ciel qui le fait luire si à propos ! avec quelle fidélité s'acquittent-ils des vœux qu'ils ont faits au fort de la tempête !

Celle qui nous agitait était infiniment plus effroyable. Nous étions prêts d'être ensevelis dans les enfers lorsque le ciel a fait briller cette belle étoile de la mer qui nous fait respirer et promet celui qui commande souverainement aux vents et aux flots et qui fera infailliblement surgir au port de salut tous ceux qui sont dans l'élection éternelle.

Figurez-vous encore une terre desséchée par les ardeurs de la canicule, et qui s'ouvre en mille et mille endroits pour recevoir la pluie du ciel. Marie nous la promet : le Saint-Esprit en avait tracé une belle image dans l'action mystérieuse d'Elie sur le mont Carmel. Le ciel était fermé depuis trois ans et demi pour les Israélites, en punition de leur idolâtrie ; pas une goutte de pluie ni de rosée pendant tout cet espace de temps. Le prophète assemble le peuple sur le sommet du mont Carmel, où, se penchant en terre, il mit son visage entre ses genoux ; il commanda ensuite à son serviteur d'aller et de regarder du côté de la mer s'il ne verrait rien, lequel ayant obéi et répondu qu'il n'avait rien vu, Elie l'y fit retourner jusqu'à sept fois ; à la septième il parut un petit nuage, comme le pied d'un homme ; peu après le ciel se couvrit tout d'un coup de ténèbres et de nuages, et se répandit en pluie avec tant d'abondance qu'il semblait que les cataractes en fussent ouvertes.

Qui ne voit dans ce petit nuage, semblable au pied d'un homme, cette heureuse créature dans le sein de laquelle le Verbe s'est revêtu d'une chair passible qui couvrirait sa divinité comme un léger nuage ? Quant à ces divers voyages du serviteur d'Elie et ces voyages réitérés, que marquent-ils autre chose que l'extrême impatience des anciens justes dans l'attente du Désiré des nations, qui venait mettre fin à cette stérilité qui désolait la terre, en y versant un déluge de grâces ? Cette joie toute sainte et toute spirituelle n'est que pour ceux qui, par un vif sentiment de la sécheresse de leur âme, disent à Dieu avec le Prophète : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi* ; que leur foi fait se considérer au milieu d'un vaste océan agité des vents furieux, qui élèvent comme des montagnes d'eau, semé d'écueils et plein de pirates, qui ne sont autres que les esprits de malice.

Si la venue de Marie sur la terre est le lever d'une belle aurore qui va être suivie immédiatement du soleil, cet astre lumineux ne réjouit que les yeux sains ; ceux qui sont faibles et malades ne le peuvent souffrir, il achève de les aveugler : les hibous qui ne se plaisent que dans les ténèbres, haïssent l'éclat de sa lumière et vont se cacher dans l'obscurité. De même la naissance de Marie, du sein de laquelle est sorti le soleil de justice, ne touchera pas ceux qui ne veulent pas se convertir et ne soupirent pas après la liberté des enfants de Dieu ; comme ils n'ont

point de part à cette joie, ils n'en ont pas non plus aux largesses que Dieu répand en ce jour sur les âmes affamées des véritables biens.

Seconde considération.

Supposons qu'on eût appelé au conseil d'en haut un homme plein de l'esprit du monde sur le choix d'une mère dans laquelle le Verbe voudrait se revêtir de notre nature, il est indubitable qu'il l'aurait voulue noble, riche, distinguée par toutes les qualités de l'esprit et du corps, qui peuvent relever et attirer de la considération à une personne de ce sexe. Mais l'homme animal n'est pas capable de concevoir les choses de Dieu; ses pensées ne sont pas les nôtres, elles en sont aussi éloignées que les cieux le sont de la terre. Il a choisi une mère déchuë de sa noblesse, réduite dans la pauvreté, née dans l'obscurité, mariée à un simple artisan, destinée de tous ces avantages humains qui sont l'objet de l'orgueil et de la complaisance des hommes charnels. Les yeux de la foi n'aperçoivent rien dans toute cette économie que de beau, de charmant, de digne de Dieu: ils y voient une proportion admirable entre son anéantissement et celle dans laquelle il veut s'incarner; cette bassesse apparente fait une partie du rapport et de la proportion, car son grand dessein était de guérir et de confondre notre orgueil en choisissant des parents qui n'eussent rien que de méprisable selon le monde, et de nous apprendre à mépriser ses honneurs, ses richesses, ses plaisirs.

Ce que Jésus-Christ, qui est la sagesse même et incapable de se tromper, a choisi pour soi et pour sa mère, est sans doute le meilleur, et nous sommes obligés d'approuver son choix et de préférer l'état de ceux qui sont dénués des biens qu'on appelle de fortune, à celui des riches et des puissants du siècle, s'ils ne sont pas aussi riches dans la foi. Mais au lieu de ces dons naturels et de ces avantages humains, qui sont souvent le partage des réprouvés, elle a été enrichie des biens spirituels, seuls solides et estimables; le Seigneur Dieu, qui l'a séparée, dès le ventre de sa mère, pour son œuvre par excellence, fait sur elle une effusion surabondante de ses grâces, et lui donne les dispositions de toutes les vertus en un degré éminent; ainsi, tout ce que nous lui en verrons pratiquer dans la suite de sa vie, sera le fruit de cette semence de bénédiction. Elle a, dès cet heureux jour, la racine de ce qu'elle a opéré de plus admirable dans le cours de sa vie: ces fruits délicieux y étaient déjà tout formés, ils n'ont fait que se développer à mesure qu'elle avançait en âge; ainsi, il est vrai de dire, avec saint Grégoire, pape, que ses fondements sont posés sur les hautes montagnes, c'est-à-dire, que sa sainteté naissante surpasse la sainteté consommée des plus parfaits, comparés aux saintes montagnes par la sublimité de leur vertu. Elle a plus de foi et de détachement des choses sensibles que les anciens patriarches, plus de soumission aux ordres de Dieu qu'Abraham, plus de zèle

pour sa gloire qu'un Elie, plus de douceur qu'un Moïse et un David, plus de chasteté que les Rebecca, les Rachel, les Susanne; les séraphins les plus enflammés n'osent se comparer à elle dans l'amour de Dieu.

Troisième considération.

Le Père éternel a voulu que la naissance de Marie honorât celle de son Fils; et comme dans son fond, et dans les circonstances qui l'accompagnent, tout y respire l'humilité, c'est aussi le rabaissement qui fait le caractère de la mère.

Quant aux avantages extérieurs, sa famille était la plus illustre qui fût alors sur la terre: le sang qui coule dans ses veines a passé dans celles des plus grands rois du monde. Mais tout cet éclat a disparu, la race de David est déchuë de sa puissance et tombée en rotture; cette petite-fille de tant de monarques sera réduite à épouser un artisan.

Si elle est née d'une mère stérile, c'est un miracle caché; si les saintes Ecritures sont grosses d'elle aussi bien que du Messie, si les prophètes ont prédit sa naissance et l'ont hâtée par leurs soupirs, elle a été si éloignée de se faire l'application de toutes ces images et de ces figures, que dans le temps même que le céleste ambassadeur vint lui apprendre qu'elle avait trouvé grâce devant le Seigneur, et qu'il l'avait choisie pour donner au monde son Rédempteur, elle se vouait en secret (ainsi qu'on croit communément), pour être la servante de l'heureuse créature dont le ciel aurait fait choix pour cet anguste ministère.

Pour ce qui regarde les biens spirituels, jamais créature mortelle n'en fut comblée en naissant avec tant de profusion, ni favorisée de prérogatives si extraordinaires; mais tant de trésors de grâces sont cachés au monde, qui n'était pas digne de les reconnaître, et à elle-même (supposé que l'usage de la raison lui ait été avancé, comme l'ont cru quelques pieux docteurs), parce que cette connaissance lui eût pu causer quelque vaine complaisance, et donner occasion au démon de les lui enlever: tous ces dons intérieurs sont couverts des faiblesses ordinaires du corps, sujet aux misères et aux infirmités que nous éprouvons dans les nôtres.

Que n'apprenons-nous de là à cacher les dons de Dieu sous le voile de l'humilité, à chérir tout ce qui nous rabaisse au-dessous des hommes, à craindre ces retours d'amour-propre capables de corrompre les fruits de nos bonnes œuvres, à ne faire aucun cas de tous les avantages extérieurs, et à ne nous en souvenir que quand ils peuvent contribuer à la gloire de celui de qui nous les tenons; à ne jamais nous distinguer des autres sans nécessité; à compter pour rien tous les titres de grandeur et de noblesse que nous avons pu hériter de nos ancêtres, pour nous glorifier uniquement de la dignité de notre seconde naissance, qui nous a fait passer de la famille d'Adam, dégradé par sa révolte, dans celle du Fils de Dieu même. Ah! la qualité de fidèle et de baptisé doit absorber tou-

tes les autres relations par les nouvelles qu'elle établit. Est-ce avoir de la foi, que d'estimer plus un avantage imaginaire et passager, qu'un bien éternel et la gloire d'appartenir à Jésus-Christ? Que celui, dit l'apôtre saint Jacques, qui est de basse extraction, se glorifie de sa véritable élévation, il porte les livrées de Jésus-Christ, et qu'au contraire, celui qui est noble et riche, se confonde dans son vrai rabaissement, parce qu'il se flétrira et séchera comme la fleur de l'herbe.

Il est encore plus injuste et plus criminel de se glorifier des biens de la grâce, et de s'approprier les dons de Dieu : c'est un vol, un attentat, un sacrilège. Vantez-vous de ne vous être pas jeté tête baissée dans un gouffre, de n'avoir pas enfoncé un poignard dans votre sein comme un maniaque, ou d'avoir couvert votre nudité honteuse d'un habit précieux qu'un homme riche, vous voyant dépouillé, vous a présenté par compassion : voilà le misérable pouvoir que vous avez ; mais, pour vous affranchir de la cupidité du péché, rendez votre âme féconde en bonnes œuvres, persévérez constamment dans leur pratique : il vous est moins possible de le faire par vos propres forces que de faire descendre la pluie du ciel et de transporter les montagnes ou ressusciter les morts. De quoi donc s'applaudit la vanité humaine, puisque nous avons tout reçu et que nous ne sommes pas seulement capables de former une bonne pensée, comme de nous-mêmes? Faisons donc un aveu authentique, que nous tenons tout de la pure libéralité de Dieu dans l'ordre surnaturel, aussi bien que dans celui de la nature, et cachons avec soin ces grâces, de crainte de surprise de la part des esprits malins ; imitons les arbres, qui, plus ils sont chargés de fruits, plus ils penchent leurs branches vers la terre, et non les pailles qui s'envolent et s'élèvent : c'est par cette fidélité à tout rapporter à son auteur que Marie a multiplié à l'infini les grâces reçues à sa naissance ; la voie de simplicité par laquelle Dieu la conduisait ne lui permettait pas de réfléchir sur tant de grâces dont elle était ornée : usons-en de même ; son état de petitesse est le modèle de l'humilité chrétienne ; si nous ne devenons semblables à cet enfant, nous n'entrerons jamais au royaume des cieux.

ORAI SON.

Que tout esprit, Seigneur, vous loue, vous bénisse, vous adore et vous rende grâces de ce que vous vous êtes ressourvenu de votre miséricorde et nous en donnez un gage assuré en faisant naître celle que vous avez préparée pour votre Fils.

Béni soit à jamais le jour qui a donné cette admirable créature au monde ! périsse, au contraire, celui qui nous a fait naître enfants de colère et vos ennemis ! qu'il soit heureusement absorbé par un autre, qui a de meilleurs auspices, celui de ma régénération spirituelle, qui m'a incorporé à votre Fils bien-aimé.

Imprimez en mon âme le caractère d'humilité qui fait celui de la naissance de Marie ; rendez-moi semblable à ce miraculeux enfant. Je vous honore, ô précieux vase d'élection, déjà rempli de grâces ; obtenez-nous, Vierge incomparable, celle de répondre avec autant de fidélité que vous aux desseins de Dieu sur nous.

MÉDITATION XIX.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE AU TEMPLE

Pour le matin.

Première considération.

L'obligation la plus essentielle et la plus indispensable de la créature raisonnable est d'aimer son Créateur, de se rapporter à lui et de le choisir pour sa dernière fin. Saint Thomas enseigne expressément qu'il y a péché mortel à ne pas faire ce choix dès que la raison commence à se développer et à percer les nuages de l'enfance, c'est-à-dire dès qu'on a atteint l'âge de discrétion et qu'on peut faire usage de sa liberté ; mais, sans déterminer cet instant précis, on ne peut disconvenir qu'après un certain espace de temps, un enfant jouissant de sa raison ne soit obligé de satisfaire au premier des commandements, qui est d'aimer Dieu sur toutes choses et de lui rapporter du moins les gros de ses actions, parce que c'est un renversement criminel de l'ordre d'établir son bonheur et sa fin dernière dans les biens sensibles.

Oh ! que ce devoir est peu connu et peu pratiqué ! Le penchant de la nature, l'air contagieux qu'on respire dans le siècle, ses maximes pernicieuses, les mauvais exemples, la mauvaise éducation, l'ensorcellement de la niaiserie, le torrent de la coutume, entraînent la plupart des chrétiens et corrompent leur innocence ; ils trouvent trop de douceur à suivre les mouvements de la concupiscence, et trop de peine à les combattre : ainsi, la plupart se pervertissent presque dès le ventre de leur mère.

Marie s'était consacrée à Dieu dans celui de la sienne, si nous en voulons croire quelques pieux docteurs ; ce qui est certain, c'est qu'elle s'est acquittée de ce devoir essentiel : dès que son esprit fut capable de connaissance et son cœur d'amour, elle se tourna vers l'Auteur de son être et l'aima de toute la plénitude de son cœur : *Ego dilecto meo*. Les premiers rayons de grâce qui brillèrent en son âme lui firent comprendre combien il est doux de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse, et combien le commerce du monde est périlleux ; c'est pourquoi elle fait le généreux dessein de le fuir ; elle obéit sans délai à la voix intérieure qui lui dit, ainsi qu'à Abraham, de quitter sa famille et sa parenté, quoique bien loin d'être idolâtre, comme l'était celle de ce patriarche. Elle fut très-réglée et très-attachée à la loi de Dieu, parce que, si elle ne s'y fût pas réglée, elle y eût contracté quelque poussière qui aurait

blessé celui qui avait, de toute éternité, de si glorieux desseins sur elle. O prodige de grâces dans un temps où les autres enfants ne se connaissent pas encore eux-mêmes, ou ne sont occupés que de leurs vains amusements ! Marie se voue au service du Seigneur, et, s'élevant par une foi éclairée au-dessus des ombres et des cérémonies de la loi, le Père éternel s'en forme une adoratrice en esprit et en vérité. Oh ! que de sainteté et de religion dans ce cœur au moment de sa consécration ! que de mépris du monde et de tout ce qu'il enferme de grand, de délicieux, de beau ! que d'ardeur pour les biens invisibles ! quelle profonde humilité ! quelle pureté angélique ! quel zèle pour la gloire de son Dieu ! quelle faim, quelle soif de la perfection à laquelle elle se sent appelée ! Oh ! que cette donation est agréable à Dieu, que ce présent lui est cher ! le monde, depuis quatre mille ans, n'en avait pas encore offert un tel, et jamais pure créature ne lui présentait, dans toute la suite des siècles, un sacrifice de si bonne odeur ; les anges n'ont pas vu jusqu'ici tant de richesses spirituelles, non-seulement dans cette terre maudite, mais dans le ciel, parmi leurs chœurs sacrés. Oh ! avec quelle complaisance le Père éternel ne contemple-t-il pas sa Fille bien-aimée ! Quel empressement le Verbe ne sent-il pas de se revêtir de notre chair dans son chaste sein ! Avec quelle application l'Esprit-Saint forme et embellit-il ce sanctuaire animé ! quelle profusion de ses dons dans ce précieux vase !

Seconde considération.

Cette sainteté naissante, bien loin de se démentir, ne fit que se perfectionner ; ce fut un beau jour qui s'avança vers son midi. Elle ajoutait tous les jours soins sur soins, désirs sur désirs, feu sur feu, et marchait dans la carrière de la perfection à pas de géant, sans tourner jamais la tête en arrière.

Ah ! qu'il faisait beau voir cette jeune vierge, tantôt s'appliquant à l'oraison, tantôt à la lecture de l'Ecriture sainte, parlant dans l'une à son Dieu, l'écoutant dans l'autre, l'honorant dans ses prêtres et ses ministres, travaillant à leurs vêtements sacrés avec des mains ingénieuses, s'exerçant dans tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus ravalé, obéissante à tous, animant ses moindres actions par des dispositions intérieures très-éminentes, et accomplissant toute justice ; sa bouche n'était ouverte qu'aux louanges du Seigneur et à de saints cantiques, et, comme si le jour eût été trop court, une partie de la nuit était consacrée à ces pieux exercices. Ses regards inspiroient la modestie et le recueillement ; on croyait voir un ange, et, partout où elle paraissait, elle était l'exemple ou la censure des autres.

Jamais personne n'a marché en la présence de Dieu avec plus de fidélité. Eh ! combien de fois, Seigneur, l'avez-vous vue cette incomparable vierge, s'anéantir et s'abîmer devant votre majesté souveraine en reconnaissant qu'elle n'était que cendre et que pou-

dre, et comme rien devant vos yeux ; que son cœur était préparé pour exécuter vos volontés adorables, et que votre servante ne s'était jamais réjouie qu'en vous seul, vous conjurant, avec des soupirs ardents et enflammés, de faire pleuvoir le Juste et commander à la terre de germer son Sauveur ! Mais combien de fois surtout l'avez-vous ouïe dire du fond de son cœur, avec l'épouse des *Cantiques*, qu'elle languissait et mourait d'amour ! c'est pour ce sujet qu'elle fit vœu de virginité ; elle sait déjà ce qu'a dit l'Apôtre : qu'une femme mariée, par l'engagement de son état, doit s'étudier à plaire à son époux et s'appliquer aux choses temporelles, ce qui la divise et la distrait, au lieu que la vierge étant sainte d'esprit et de corps, ne songe qu'à plaire au Seigneur, et le sert sans partage ; ainsi elle lève la première l'étendard de cette vertu angélique qui a depuis rempli la terre d'un peuple nouveau, et l'a changée en ciel. La voilà couronnée aujourd'hui Reine des vierges, et comme elle n'ignore pas que Dieu est encore plus jaloux de la pureté de l'âme que de celle du corps, elle garde son cœur avec toute la vigilance possible, et conjure son bien-aimé d'être lui-même le sceau et le cachet qui en ferme toutes les avenues aux créatures.

Troisième considération

Le sacrifice que Marie fait d'elle-même, si prompt, si plein, si entier, a été une source féconde de bénédictions pour toute la suite de sa vie ; Dieu, qui ne se laisse pas vaincre en générosité, versa dès lors dans son sein une mesure de grâces pressée, entassée, et qui se répandra par-dessus ; elle y est confirmée, et on compterait plutôt le nombre des étoiles du ciel et des grains de sable de la mer, que celui des trésors dont son âme est ornée ; car elle les a fait multiplier avec des accroissements presque infinis et incompréhensibles à l'entendement humain.

Plût à Dieu que vous eussiez conservé l'innocence baptismale et porté le joug du Seigneur dès la jeunesse ! votre paix aurait été aussi profonde que les gouffres de la mer. Oh ! que le péché cause de ravages dans une âme ! quelle faiblesse et quelle langueur n'y laisse-t-il pas ! Que les traces funestes des plaisirs infâmes se ferment difficilement et se rouvrent aisément ! Ainsi, au lieu de faire des progrès continuels dans la perfection, et de s'oublier saintement, pour ne s'occuper que de Jésus-Christ, on est dévoré de scrupules, agité par les suites de ses habitudes criminelles et dans un danger continu de se rengager dans les liens du péché.

Heureux celui qui a plié de bonne heure son cou à tous les exercices de piété, qui peut dire avec un prophète, qu'il ne connaît pas Babylone et n'a jamais vu le lac, ou plutôt cette mer d'intrigues, de cabales, de passions déchaînées du monde ; qui a su préserver son cœur de sa malignité, qui a fui de bonne heure les attraits séducteurs de la volupté, et n'a jamais contracté d'alliance avec la

mort. Heureux celui et celle dont l'âme et le corps ont pris le pli de la vertu, en sorte qu'elle leur est devenue comme naturelle : ils surmonteront sans peine mille difficultés d'imagination que la suite ne fait que grossir, et qui deviennent presque invincibles.

Ce bonheur est rare. Il ne faut pas toutefois désespérer : la grâce est plus forte que notre faiblesse ; le passé se peut réparer ; si notre sacrifice a été tardif, qu'il soit du moins entier et irrévocable.

Est-ce trop pour expier tant de désordres et un si long oubli de Dieu, qui mériterait qu'il nous effaçât pour jamais de son souvenir, de se donner tout à lui, et d'employer ce qui nous reste de forces et de vie à l'aimer et le servir ? Disputerons-nous encore si nous lui donnerons notre cœur ? Quelle honte ! nous ressemblons à ces victimes qu'il fallait traîner à l'autel, et qui par cette seule raison étaient rejetées. Quelle violence ! quelle froideur ! combien de réserves et de restrictions ! que de retours ! Peut-il voir tant de tiédeur sans être ému d'indignation et nous vomir de son cœur ? Ah ! qu'on tient peu à lui ! quand les liens de la charité sont si lâches, ce n'est qu'une charité de roseau qui plie au moindre vent ; on prétend l'allier avec la cupidité, accorder l'ambition, une vie molle et sensuelle, les divertissements vains et profanes avec la dévotion ; contenter Dieu par quelques pratiques extérieures de religion, et le méandre en suivant ses maximes corrompues : malheur aux cœurs doubles ! Jésus-Christ nous a-t-il achetés si cher pour ne nous pas posséder tout entiers ?

Mais qu'un cœur est corrompu lorsqu'après avoir goûté le don de Dieu, s'être nourri de sa sainte parole et de l'espérance des biens à venir, il s'en dégoûte pour retourner à une vile créature, pour embrasser une ombre, du fumier : *Amplexati sunt stercorea.* (*Thren.*, IV.) Savez-vous, perfides chrétiens, ce que vous faites lorsque vous en usez ainsi ? vous faites un parallèle monstrueux entre Jésus-Christ et le diable, et prononcez en faveur du dernier ; vous lui faites satisfaction d'avoir renoncé à ses œuvres détestables. O excès ! o aveuglement ! o fureur ! o manie qui paraîtrait incroyable si l'expérience ne nous convainquait trop que rien n'est plus commun ! Pour prévenir un tel malheur, qui ferait entrer le démon en notre âme avec sept autres esprits de malice plus méchants que lui, craignons-le, veillons, prions. Nourrissons au fond de notre cœur de vifs sentiments de reconnaissance, nous considérant comme un oiseau échappé du filet du chasseur, une brebis arrachée de la gueule du loup, un tison retiré du milieu de l'embrasement ; conservons avec soin l'esprit intérieur de pénitence et pratiquons-en les exercices selon nos forces : tant que dure la guerre du corps contre l'esprit, qu'on a des passions à combattre, et à satisfaire pour le passé, il n'est pas temps de mettre les armes bas ; nous le ferons quand l'Esprit-Saint

nous dira de nous reposer de nos travaux, après le dernier soupir.

ORAISON.

souffrez, Seigneur, que nous renouvellions en votre présence notre consécration baptismale. Faut-il que nous ouvrions si tard les yeux sur la sainteté de ces promesses et de nos engagements, et que nous ayons violé des vœux si saints, si solennels, avec tant d'indignité ? Oh ! que je vous ai aimée tard, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! Malheur au temps que j'ai vécu dans l'oubli de mes devoirs. Nous avons adoré des dieux étrangers, au mépris du culte suprême qui vous était dû par tant de titres. Toute notre douleur est de n'avoir pas jusqu'ici assez connu ni estimé l'excellence et les avantages infinis d'une si sainte vocation, et d'avoir prostitué nos premières années au cruel. Nous ratifions donc, uniquement appuyés sur le secours de votre grâce, ce qui a été transigé pour nous. Oui, mon Dieu, nous renonçons pour jamais au monde, à Satan, à ses pompes, à ses convoitises, au péché, à nous-mêmes, à tout ce que nous tenons de la génération d'Adam, pour nous revêtir de vous, et vivre selon vos inclinations toutes célestes. Guérissez mes plaies profondes, et ne souffrez pas qu'elles se rouvrent, et que je retourne dans le parti de vos ennemis. O Jésus, quel vide effroyable dans une âme qui vous abandonne pour se plonger dans l'ordure ! préservez-nous par votre miséricorde infinie d'un malheur si épouvantable.

Vierge sainte, mère du Verbe incarné, souvenez-vous que vous êtes aussi celle de ses membres ; soyez la mère de notre âme en nous aidant, par votre puissante intercession, à former Jésus-Christ dans nos cœurs ; obtenez-nous quelque part aux dispositions admirables avec lesquelles vous vous offrites au temple comme un holocauste d'amour. Suppléer à tout ce qu'il y a d'imparfait et de defectueux dans notre culte et nos offrandes ; présentez-nous au Père éternel, qui ne pourra rejeter ce qui viendra de votre main ; enfin, faites-nous faire un saint usage de toutes les grâces qui nous ont été acquises par le sang de votre Fils adorable, afin que nous méritions d'en recueillir un jour les fruits dans le temple éternel de sa gloire.

MÉDITATION XX.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ANNONCIATION.

Pour le matin.

Première considération.

L'Incarnation du Verbe est un commerce admirable et tout singulier où Dieu, par un excès de bonté incompréhensible, fait l'échange de ses grandeurs contre nos bassesses, s'étant fait pauvre pour nous enrichir, infirme pour nous rendre forts, Fils de l'homme pour nous faire enfants de Dieu ; or, il était de l'économie de la Sagesse, que Marie, en qui se devait accomplir ce grand ouvrage, fût plus richement partagée de tous les avantages et

des bénédictions qu'il nous procure, et en reçoit une mesure plus ample; c'est un abîme opposé à un autre abîme, un abîme d'élévation à un abîme de bassesse, et pour employer une comparaison plus familière, il en est comme d'une balance dont l'un des bassins ne saurait s'abaisser sans élever l'autre à proportion. Le Fils de Dieu s'anéantit en se revêtant de la forme d'esclave, sa mère est élevée au comble des grandeurs. Autant que les cieux sont au-dessus de la terre, autant son empire est-il élevé au-dessus de tous ceux du monde. Qu'est-ce qu'un règne de quatre jours, ainsi que tous ceux d'icibas ? qu'est-ce qu'un pouvoir de quelques instants, qui passe pendant qu'on en parle ? qu'est-ce qu'un empire borné par une montagne ou par une rivière ? Il n'en est pas de même de celui de Marie; c'est le règne de tous les siècles, il ne connaît ni bornes, ni limites dans sa durée, non plus que dans son étendue; il ne s'exerce pas à la vérité sur les corps, cela serait indigne d'elle, mais sur les âmes, incomparablement plus nobles. Enfin les règnes de la terre ne sont que trop souvent des règnes de violences, d'injustices, d'oppression, qui font gémir les peuples et détester un joug qui les accable; celui de Marie est un règne d'équité, de justice et de charité, sous lequel on vit heureux. La voilà établie souveraine de tous les hommes qui furent et qui seront à jamais. Les anges, les archanges, les principautés, les trônes, les dominations et tous les esprits célestes font gloire de lui obéir comme à leur reine; mais ce qui la relève infiniment davantage et épuise nos admirations, c'est qu'elle devient reine d'un Dieu, la maternité étant une royauté naturelle plus ancienne et aussi sacrée que celle des souverains. Elle acquiert droit sur son Fils, quoique Fils du Très-Haut; il lui obéira et s'assujétira à elle. Si toute la nature a été dans l'étonnement lorsque le soleil obéit à la voix de Josué et s'arrêta à sa parole, quel sujet d'admiration de voir le Créateur du soleil et de Marie lui obéir? Qui ne la reconnaîtra maintenant pour sa reine et ne s'écriera qu'elle mérite de recevoir l'honneur, la gloire, la puissance, et que tout genou fléchisse devant elle, soit dans les cieux, soit sur la terre ou dans les enfers.

Sachez toutefois que tous ceux qui l'appellent reine et dame n'entreront pas au royaume des cieux, mais ceux-là seuls qui ont la volonté de Dieu, à laquelle elle a toujours été si invariablement attachée; elle ne reconnaîtra pour ses sujets que les imitateurs de ses vertus. Ne vous flattez pas d'acheter, par quelques pratiques extérieures de culte envers la mère, le droit d'outrager impunément le Fils, de la gloire duquel elle est plus jalouse que de la sienne, ou plutôt dont elle ne sépare pas la sienne; car le royaume de Dieu n'est pas divisé. Quoi ! la créature la plus dévorée du zèle de la maison de son Dieu le sollicitera d'oublier des excès et des scandales dont vous ne voulez pas faire pénitence ! Désabusez-vous d'une

illusion si pitoyable, qui leur est aussi injurieuse que périlleuse pour votre salut.

Seconde considération.

Ce qui rend Marie encore plus digne de nos hommages que ce rang éminent où le choix de Dieu l'a placée, c'est sa profonde humilité. Cette vertu lui cachait tous les trésors de grâces renfermés en son âme, et la tenait en une disposition continuelle d'abaissement en présence de celui qui l'en avait enrichie; si vile et si méprisable à ses propres yeux, que si nous en croyons l'abbé Rupert, bien loin d'aspirer à être l'épouse du Père éternel, elle s'était jugée indigne d'avoir un homme pour époux. C'est cette vertu charmante qui la préparait si dignement à la maternité du Verbe, et qui, comme un nard d'excellente odeur, a eu la force de s'élever jusqu'au ciel, et d'attirer le Fils de Dieu du sein de son Père, où il reposait jusque dans le sien. Car si elle a conçu par sa virginité, c'est par l'humilité, qui est celle de l'âme, qu'elle avait plu au Très-Haut, et mérité qu'il la préférât à toutes les filles de son peuple.

Considérez comment elle éclate dans toutes les circonstances du mystère. L'ange la salue pleine de grâces, il lui dit que le Seigneur est avec elle, et qu'il l'a bénie entre toutes les femmes. La modestie de cette admirable Vierge ne peut entendre un tel discours sans se troubler : *Turbata est in sermone.* (Luc., II.) Les paroles de mépris troublent les orgueilleux, tels que nous sommes, qui aiment à se dissimuler leurs défauts, et sont pleins de leurs prétendus mérites; les âmes humbles, au contraire, ne peuvent entendre les louanges sans trouble, et sans une confusion qui est pour elle une espèce de martyre. Marie, qui ne s'était jusque-là occupée que de son néant, et dont l'humilité était si simple, qu'elle n'avait pas eu même d'orgueil à combattre, fut donc émue par une salutation qui lui donnait lieu de se regarder comme quelque chose. Cette idée de grandeur lui parut si extraordinaire qu'elle lui causa une extrême surprise.

Gabriel continue et lui parle avec magnificence du glorieux règne de celui qu'elle va donner au monde. Marie fut toujours la même; ses yeux ni son cœur ne s'élevèrent pas, son âme n'en fut pas ébranlée, et ne sortit pas de sa situation, c'est-à-dire du centre de son néant; il y eut alors une sainte contestation entre le Créateur et sa créature: le Père éternel veut l'élever, elle veut s'abaisser; il la veut placer sur son trône, elle ne veut pas lever sa bouche de la poussière. Toutefois elle ne s'obstine pas, elle ne résiste plus dès que la volonté de Dieu et la manière dont elle s'exécutera lui sont clairement connues (car la vraie humilité ne fut jamais opiniâtre) : *Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Oh ! que cette réponse est humble et soumise ! qu'elle porte bien le caractère d'une âme toute pénétrée de son néant, de sa dépendance et de sa servitude ! Ce fut dans ce mo-

ment fortuné pour nous que la plus pure des vierges conçut dans ses chastes entrailles, par la vue de son néant et de sa bassesse, celui que le Père éternel conçoit dans l'éternité, par la vue de ses grandeurs et de ses perfections infinies.

Troisième considération.

Si le Fils de Dieu se revêt de nos souillures dans le sein de Marie, et s'y fait péché, comme parle l'Apôtre, c'est-à-dire victime du péché, il rend sa mère la plus pure et la plus sainte des créatures.

Elle avait la première levé l'étendard de la virginité et frayé des routes si peu connues, renonçant courageusement à l'avantage d'être mère, pour se conserver toute à son Dieu. Son mariage avec Joseph n'y fut pas un obstacle, le corps n'eut point de part à leur union; ils vécurent comme Adam et Eve dans l'état d'innocence au paradis terrestre, et comme vivront un jour les maris et les femmes jugés dignes de la résurrection glorieuse, après laquelle nous serons tous semblables aux anges de Dieu.

Il paraît que cet avantage lui était si cher, qu'elle le préférerait à celui de la maternité divine : croyant n'y pouvoir parvenir qu'aux dépens de ce trésor, elle aime mieux demeurer épouse de son Dieu, selon l'esprit, que sa mère selon la chair. Elle ne peut entendre parler de conception et d'enfantement sans que sa pudeur en soit alarmée; elle examine comment ce qu'on lui propose peut s'accorder avec son vœu; le céleste ambassadeur la rassure, et lui développe tout le mystère : Que craignez-vous, Marie, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; la virginité que vous alléguez pour vous défendre de ce que je vous propose, est ce qui vous rend plus susceptible de ses divines opérations. Le fruit de fécondité qui sortira de votre sein ne vous ravira pas la fleur de la virginité, il la consacrerait au contraire; est-il rien d'impossible à Dieu?

Alors s'accomplit la célèbre prophétie d'Isaïe, qui portait qu'une vierge concevrait; et sa pureté angélique, à raison de son union si intime avec le Verbe, crût presque à l'infini. Si cette vierge privilégiée était comme un cristal très-pur, à présent qu'elle est environnée de celui qui est l'éclat de la lumière éternelle, la splendeur de la gloire de son Père, et l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant, c'est un cristal tout pénétré des rayons du soleil, dont nos yeux trop faibles ne peuvent soutenir l'éclat trop vif sans être éblouis; il en sera de même de sa sainteté, la vraie pureté de l'âme. L'ange en la saluant pleine de grâces nous apprend que l'esprit de Dieu possédait pleinement son cœur, et qu'elle était déjà parvenue à une haute perfection; cependant, quelque éminente qu'elle fût, elle se trouvera médiocre, si on la compare à celle qui lui fut communiquée en ce jour.

Les vases spirituels sont différents des corporels en ce point, qu'il n'y a qu'une sorte de plénitude pour ces derniers : un vase

rempli de quelque liqueur n'en peut contenir davantage; il n'en est pas de même d'une âme pleine de grâces, elle en peut recevoir de nouvelles à l'infini : c'est ce qui arrive à notre incomparable Vierge. Oh ! quel accroissement de grâces ne reçut-elle pas à l'accomplissement d'un mystère pour la préparation duquel elle en avait déjà tant reçu ! A quel comble de mérites ne fut-elle pas élevée à ce moment ! Quel éclat de sainteté ne fit pas rejaillir dans son âme la présence d'un Dieu, dont la majesté était d'autant plus répandue dans ce temple vivant, qu'elle y était ensevelie comme une lumière sous le boisseau ! Si les pluies du ciel, qui coulaient sans cesse en son âme, y avaient formé des ruisseaux, c'est à présent un torrent profond, un fleuve impétueux, qui réjouit la cité de Dieu; c'est l'amas de toutes les eaux qui forment une mer sans fond et sans rive.

Si la sainteté se mesure sur la charité, et même n'en est pas différente, celle des séraphins l'égale et en approche-t-elle ? Qui peut penser que Dieu, qui est charité, étant descendu en ses entrailles, ne les ait changées, et converties en entrailles de charité !

Dès lors elle reçoit un cœur tout nouveau, elle entre plus parfaitement qu'auparavant dans la charité du Père éternel pour les pécheurs, et dans l'excès de celle de son adorable Fils, qui l'a poussé à se revêtir d'une chair passible, pour opérer notre salut, et l'immoler sur l'autel de la croix; ainsi elle devient mère des membres aussi bien que du chef, mère de tous les fidèles et du Christ entier, du Sauveur et de son Eglise : *Homo et homo natus est in ea. (Psal. LXXXVI.)*

ORAISON.

Nous adorons, grand Dieu, votre fidélité à accomplir vos desseins éternels dans le moment précis que vous y avez arrêté. C'est ici votre œuvre par excellence, que vous manifestez dans la plénitude des temps. Vous n'envoyez pas votre ambassadeur au palais des rois et des empereurs, mais à une pauvre fille inconnue aux hommes, et à elle-même. Soyez glorifié d'avoir caché ces merveilles aux grands et aux sages du siècle; pour les révéler aux petits.

Vierge sainte, j'honore tous les moments qui ont agité votre cœur dans ce mystère, votre trouble, votre crainte, vos réflexions; mais ne tenez pas plus longtemps en suspens l'ouvrage de notre rédemption, autant d'instant que vous délibérez, autant le tardez-vous; hâtez-vous d'affranchir le genre humain de la cruelle captivité dans laquelle il languit depuis tant de siècles. Notre sort est entre vos mains, le déplorable Adam et sa postérité malheureuse vous demandent une réponse prompte et favorable; les patriarches vos pères, assis à l'ombre de la mort, et le monde entier prosterné à vos genoux, attend votre consentement. Le Rédempteur des hommes n'en a pas moins d'impatience que nous. Faites-nous entendre ces mots qui vont renouveler toutes choses : *Qu'il me soit fait selon votre parole.*

Nous vous révérons comme la Reine de l'univers; usez de votre pouvoir pour détruire en nous le règne du péché et briser Satan sous nos pieds. Si votre grande sainteté nous inspire de la crainte et nous empêche de vous aborder avec assurance, votre charité immense et votre tendresse plus que maternelle dissipent nos alarmes. Obtenez-nous la grâce et l'esprit de ce mystère, une profonde humilité, un parfait anéantissement de tout ce que nous sommes, quelque part à votre pureté angélique, la grâce de vivre et mourir dans l'esprit de vos véritables enfants.

Qui nous donnera, ô Vierge sainte ! de recevoir Jésus-Christ avec les dispositions qui approchent les vôtres ? n'avez-vous pas reçu une espèce de juridiction sur tout l'empire de sa grâce ?

MÉDITATION XXI

SUR LE MYSTÈRE DE LA VISITATION.

Pour le matin.

Première considération.

Qui a pu presser la sainte Vierge, dès que l'ange se fut retiré d'auprès d'elle, de quitter sa chère retraite, son centre et son élément, pour traverser avec promptitude les montagnes de Judée ? Fut-ce pour s'assurer de la vérité des paroles de saint Gabriel ? A Dieu ne plaise que nous ayons une pareille pensée, puisque sainte Elisabeth la loue de sa foi, et lui dit qu'elle était heureuse d'avoir cru. Ce fut uniquement la charité qui, ayant été jusque-là le principe de tous ses mouvements et de ses démarches, devint comme son âme depuis qu'elle eut conçu le Verbe en son chaste sein. Elle se hâta d'aller congratuler sa cousine de sa fécondité, et lui donner des marques de sa joie et de son attachement.

Comprenons par là de quel mérite et de quel prix sont auprès de Dieu les actions les plus communes de charité. Marie, après avoir reçu le Fils du Très-Haut en ses chastes entrailles, ce qui était le plus grand ouvrage de la toute-puissance divine, crut ne pouvoir rien faire de mieux ensuite que de rendre un devoir de charité à sa parente.

Selon la faiblesse de la raison humaine, qui n'est que ténèbres, nous aurions peut-être cru que la première action d'une Vierge, qui venait de concevoir un Dieu, était de ressusciter un mort, ou opérer quelque miracle pareil ; mais comme les pensées de Dieu sont infiniment élevées au-dessus des nôtres, et que nos voies ne sont pas les siennes, il lui a plu selon les ordres de sa sagesse éternelle, qui réglait jusqu'aux moindres pas de la mère de son Fils, que la première chose qu'elle ferait après son incarnation serait une action de charité tout ordinaire, pour nous apprendre que les moindres actions de cette vertu faites par son esprit sont très-grandes. Rien n'est moins relevé en apparence qu'une visite, qui passe moins pour une action de charité

que de civilité ; cependant cette visite était digne de la mère de Dieu et digne de Dieu même.

Ainsi les démonstrations d'amitié, les connaissances entrent dans l'ordre de nos devoirs de religion ; ce sont des liens nécessaires à la société, des moyens d'entretenir et d'augmenter l'union des cœurs, qui se refroidirait bientôt si elle n'était nourrie par des témoignages réciproques de charité. Prenez garde seulement que cette liberté ne vous serve d'occasion pour vivre selon la chair : ne rendez jamais de visites par des motifs purement humains, tels que sont ceux de la plupart des hommes, qui, se trouvant embarrassés de leur temps et persécutés par cet inexorable ennui qui s'empare de notre cœur, dès que nous sommes à nous-mêmes, ne cherchent qu'à le soulager et à se décharger d'un fardeau pénible ; ou de ceux qui, n'ayant pour but qu'une vaine curiosité, aiment à se répandre en nouvelles et à s'instruire des intrigues du monde, tels que l'historien sacré nous dépeint le peuple d'Athènes de son temps, se rendant par là incapables des occupations un peu sérieuses, ou plutôt s'en faisant une sérieuse et importante des bagatelles qui excitent la plupart de leurs passions.

Mais combien arrive-t-il souvent à ceux-là mêmes qui ne font de visites que par des motifs purs et surnaturels, qu'après les avoir commencées chrétiennement et par le mouvement de l'esprit de Dieu, on les finit par la chair, on tombe dans l'inutilité, quelquefois dans la médisance, de sorte que la perte d'une chose aussi précieuse que le temps, qu'on doit ménager avec une épargne religieuse, est le moindre préjudice que l'âme en souffre. L'homme est-il fait pour passer sa vie en visites actives et passives ? Le temps lui a-t-il été acheté à un prix aussi grand que le sang de Jésus-Christ, pour le prostituer ainsi à raconter ou entendre des fables : *Narraverunt fabulationes.* (Psal. CXVIII.) Oh ! combien souhaiterait-on un jour de racheter tant d'heures, ainsi vainement consumées, durant lesquelles on aurait pu racheter ses péchés et faire amas de richesses spirituelles ! La charité de Marie fut persévérante aussi bien que prévenante ; elle demeura environ trois mois avec Elisabeth, pour lui rendre tous les services dont elle pouvait avoir besoin en cet état : n'aimons pas de la langue et en paroles, mais en effet, en vérité ; prouvons-le par nos actions.

Seconde considération.

Le Fils de Dieu nouvellement incarné en Marie avait dans cette visite des vues supérieures aux siennes ; car il était devenu son esprit, son cœur et son poids. Il la pousse à aller chercher saint Jean pour le sanctifier.

Depuis que ce Dieu de bonté s'est fait Fils de l'homme, pour honorer la nature qu'il a épousée, il n'a pas dédaigné de s'associer les hommes pour son grand ouvrage de la rédemption. C'est ainsi que saint Paul témoigne un ardent désir de voir les Ro-

maines pour leur communiquer les biens spirituels, et qu'il dit que le mari et la femme se sanctifient mutuellement; les pasteurs de l'Eglise sont appelés les aides et les coopérateurs de Dieu.

Mais Marie a été choisie pour être l'instrument général de la sanctification des hommes, et le canal de toutes les grâces qui doivent découler sur eux dans toutes la suite des siècles. Le Verbe ne s'est fait chair que pour répandre en nous son Esprit; et comme c'est de Marie qu'il reçoit cette chair et ce corps passible, c'est aussi par elle qu'il veut communiquer son esprit.

C'est aujourd'hui qu'il se sert de son ministère pour en faire la première effusion, répandre les premières impressions de son incarnation, opérer le premier de ses miracles invisibles, à savoir, la sanctification de saint Jean. Elle lui mène le céleste médecin qui le va guérir de la blessure mortelle du péché originel, le divin pasteur qui va à travers les montagnes chercher une de ses brebis les plus chéries. En effet, à peine a-t-elle mis le pied sur le seuil de la maison de Zacharie, que le démon quitte son petit esclave; le fort armé est classé de son fort; son captif est délivré de sa tyrannie : rempli du Saint-Esprit, il témoigne sa joie par un tressaillement de tout son corps et fait déjà l'office de précurseur, et montre l'Agneau de Dieu. Une triple grâce lui est conférée en cet heureux moment : celle qui chasse le péché originel et le sanctifie; le don de prophétie, car il indique Jésus-Christ à sa mère, et lui communique ce don; enfin la lumière de la raison, puisque son âme fut dès lors affranchie de la servitude du corps, ce qui a fait dire à saint Ambroise qu'il n'a pas connu les empêchements de l'enfance.

Or, s'il reçut tant de grâces dans cette première entrevue, quel en fut l'accroissement par le même organe de Marie, qui demeura trois mois pour oindre ce nouvel athlète, et le préparer aux grands combats qu'il devait soutenir un jour !

Quelles grâces encore et quelles bénédictions pour Elisabeth, Zacharie et toute leur sainte maison ! Si l'arche du Seigneur en apporta tant chez Obédédôm durant le séjour de trois mois qu'elle y fit, qui peut exprimer toutes les bénédictions spirituelles dont cette arche vivante combla cette heureuse famille ; quelle pluie de grâces, quel progrès ces saints patriarches ne firent-ils pas dans l'humilité, l'amour de la pauvreté et les biens invisibles ! Avec quel renouvellement de zèle ne marchèrent-ils pas dans toutes les ordonnances du Seigneur ! Eh ! qui n'aurait senti son âme se fondre, et son cœur tout brûlant au dedans de soi, en entendant parler de Dieu cette admirable Vierge ? Quel orgueil de démon eût pu tenir en considérant la Reine des anges et des hommes rendre les services les plus vils à Elisabeth ?

C'est ainsi que nous devons répandre en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ, nous évangéliser mutuellement et nous remplir de bénédictions ; mais hélas ! on fait tout

le contraire : au lieu d'être l'organe de la grâce, on l'est du démon, horrible emploi, détestable ministère ; au lieu de se visiter chrétiennement pour se donner des marques de charité et s'exciter à servir Dieu, on ne le fait que pour conspirer contre lui, on s'infecte, on s'empoisonne, on s'entr'égorge, on s'arrache Jésus-Christ du cœur par des railleries sanglantes, des médisances et des calomnies dont on se fait un jeu ; on traite de bagatelle et de galanterie des discours qui offensent la pudeur, et que souvent Dieu juge dignes de l'enfer. On ne s'y étudie qu'à déguiser la laideur du vice, diminuer l'horreur qu'on en doit avoir ; on s'y remplit de faux principes, de maximes toutes païennes sur lesquelles on règle sa vie. Malheur au monde pour ses scandales !

Fuyez ce monde pervers, si vous ne voulez être enveloppés dans sa ruine ; ne liez de société qu'avec ceux en qui vous reconnaissez de la crainte du Seigneur. Que tous vos discours soient remplis d'une grâce toute spirituelle, et assaisonnés du sel de la sagesse, afin qu'ils répandent au dehors une odeur de vie et de piété ; surtout tâchez de vous inspirer réciproquement l'humilité : *Humilitatem insinuate.* (1 Petr., V.)

Troisième considération.

Toute nouvelle grâce qu'on reçoit enferme une obligation très-étroite de s'humilier à proportion de son excellence, sans quoi elle devient mortelle et pernicieuse. Comme elle est un don parfait, qui descend du Père des lumières, il faut le faire remonter jusqu'à sa source, par une vive reconnaissance, un sincère aveu de son indignité, sans quoi il corrompt le cœur et devient un trésor de colère.

Marie vient d'être honorée d'une qualité qui s'élève au-dessus de tous les chœurs des anges et approche, comme dit saint Thomas, des confins de la Divinité ; elle s'abaisse et se ravale, ou plutôt s'abîme jusqu'au centre de la terre. Le Père éternel la choisit pour la mère de son Fils, elle proteste qu'elle n'est que sa vile esclave ; et comme cette qualité lui semble trop glorieuse, elle se va rendre la servante de sa cousine Elisabeth. Jésus-Christ, qui vient d'être formé dans son sein, et qui est dans un état d'anéantissement inconcevable, semble faire dans sa mère une refusal de son humilité, et lui imprime le désir de servir son inférieure, comme il vient servir lui-même ses propres créatures. Oh ! qu'elle est éloignée d'imiter la superbe Agar qui, sentant qu'elle avait conçu, s'éleva dans son cœur, et regarda Sara sa maîtresse avec un œil de mépris : ce qui la fit chasser de la maison d'Abraham. Elle imite plutôt l'humble Esther qui, devenue l'épouse d'Assuérus, et reine de cent dix-sept provinces, rendit à Mardochée son oncle la même obéissance et les mêmes devoirs qu'au paravant ; ou plutôt elle devient une copie parfaite de l'humilité de son Fils anéanti jusqu'à notre limon, et un modèle achevé sur lequel tous les siècles suivants arrêteront les yeux sans pouvoir jamais assez l'admirer.

Dès qu'elle entre dans la maison de Zacharie et qu'elle a salué Elisabeth, cette sainte femme, toute transportée hors d'elle-même, s'écrie : *Eh ! d'où vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur vienne me voir ?* Elle lui apprend l'effet miraculeux qu'elle vient d'éprouver en elle-même à son heureuse arrivée, et se répand sur ses louanges, dont il semble qu'elle ne puisse se rassasier. Oh ! quel supplice pour les âmes humbles de se voir ainsi louées ! elles tremblent au récit de tout ce qui les relève, et le prennent pour des conspirations ; elles ferment leur cœur comme une ville : ses portes aux approches de l'ennemi ; elles sont au milieu des éloges, comme l'or dans une fournaise, non-seulement parce qu'ils servent d'épreuve à leur vertu, mais parce qu'ils leur causent du tourment : car comme le feu en agitant et dissolvant ce précieux métal, lui fait souffrir une espèce de supplice, de même les louanges sont un vrai martyr pour leur modestie ; la crainte de se réserver le moindre petit grain d'encens, à savoir, la gloire qui est due à Dieu, fait qu'elles se dépouillent de celle qui leur est acquise le plus légitimement.

Ainsi Marie ne pouvant rejeter les louanges d'Elisabeth comme fausses, les rejette comme étrangères ; elle proteste que la gloire en appartient uniquement à Dieu, elle s'oublie entièrement pour ne songer qu'à lui seul, elle rentre dans son néant comme dans un fort impénétrable : *Mon âme*, s'écriait-elle, toute pleine de cet esprit qui repose sur les humbles, *glorifie le Seigneur de ce qu'il a regardé la bassesse et l'indignité de sa servante*. Elle conçoit à la vérité la grandeur de cette œuvre, mais par rapport à Dieu, et non à elle-même ; elle n'y mêle aucun mouvement humain, aucun retour sur soi, aucune joie de sa propre élévation ; la nature n'y prend pas la moindre part ; elle ne s'en réjouit pas en soi, ni pour soi, mais uniquement en Dieu ; elle ne conclut pas qu'elle est grande et sainte, mais que le Seigneur est puissant et saint ; elle infère au contraire (tant son humilité est ingénieuse) qu'il n'y a pas sur la terre de créature plus vile qu'elle. Au lieu de considérer que Dieu proportionne d'ordinaire les qualités éminentes de ceux qu'il destine à lui servir d'instruments, aux grands effets qu'il prétend produire par leur moyen, elle n'est occupée que de l'anéantissement d'un Dieu qui, voulant se revêtir d'une chair mortelle, pour guérir notre orgueil et nous donner des leçons d'humilité, a choisi exprès la dernière et la plus méprisable personne de son sexe. Tout son mérite au jugement de son humilité est sa bassesse extrême, une disproportion infinie avec les merveilles que le Verbe opère en elle ; il ne s'incarne dans ses flancs que pour descendre aussi bas qu'il le pouvait. O humilité qui enchante et qui confond en même temps ! car, hélas ! combien nous arrive-t-il souvent de corrompre les grâces de Dieu par la part que nous y prenons, par des

retours et par la secrète complaisance que notre cœur en conçoit !

Voilà ce qui regarde la plupart de nos justices, plus impures que le linge le plus souillé, et rend punissables des actions dont nous attendons vainement récompense, parce que nous l'avons voulu recevoir des hommes. Est-ce donc un crime léger de se mettre à la place de Dieu, de tourner les esprits vers soi, et de les appliquer à soi pour recevoir des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul ? A-t-il des créatures capables de connaissance et d'amour, afin qu'elles se remplissent de nous ? Ne soyons pas si malheureux que de les séduire ainsi ; nous ne sommes ni leur lumière ni leur bien ; tout ce que nous pouvons avoir d'estimable n'est qu'un rayon, un faible écoulement de cette source intarissable de perfections où nous devons tout puiser. Que notre unique soin soit donc de nous effacer, nous éclipser, nous anéantir pour tourner tous les cœurs vers notre commun Maître, leur disant en mille manières : Adorez Dieu, et ne faites nullement attention à moi ; et celui qui donne sa grâce aux humbles nous comblera de biens.

ORAISON.

Faites, Seigneur, que nous secondions les mouvements de votre grâce, avec autant de promptitude qu'a fait Marie, et qu'aucune difficulté ne soit capable de nous retarder.

Quelle est votre bonté, et qui peut la célébrer dignement ? de ne dédaigner pas de vous servir de l'aide et du secours de vos créatures dans un ouvrage beaucoup plus excellent et plus difficile que la production de tous les êtres, puisqu'ils n'ont pas résisté, lorsque vous les avez tirés du néant de la nature, comme font les pêcheurs lorsque vous les tirez de celui de la grâce !

O Marie, digne instrument du Verbe incarné, ô première coopération de son Esprit, canal sacré des miséricordes qu'il répand sur la terre ! obtenez de votre Fils en notre faveur la même grâce qui a sanctifié un enfant d'Adam, qu'elle a trouvé dans la masse corrompue. Si votre parole a eu tant d'efficacité dans le temps que vous étiez encore assujettie à nos infirmités, qu'au premier son de votre voix Jean-Baptiste a été rempli du Saint-Esprit, quelle sera sa vertu présentement que vous êtes revêtue de gloire, et établie dispensatrice de toutes les grâces ! Faites-moi entendre votre voix, cette voix si douce et si charmante ; qu'elle résonne aux oreilles de mon cœur pour réveiller sa paresse, et mes os brisés de douleur tressailleront de joie ; ou plutôt faites-la résonner aux oreilles de votre adorable Fils qui ne vous peut rien refuser. Vous connaissez, ô mère tendre et pitoyable, nos besoins infinis, réclamez en notre faveur sa grande miséricorde, sanctifiez-nous dans le sein de l'Eglise, notre mère commune, comme vous avez sanctifié le Précurseur dans celui de la sienne. Obtenez-nous cette humilité constante, que les louanges humaines, qui forment une es-

pèce de tourbillon, ne puissent renverser; rendez-nous fidèles à tout renvoyer à leur Auteur, et ne nous glorifier que dans nos infirmités, afin que la puissance de Jésus-Christ votre Fils habite en nous.

MÉDITATION XXII.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PURIFICATION.

Pour le matin.

Première considération.

Tout est sacerdotal en ce mystère, aussi bien de la part de la mère que de celle du Fils, qui ratifie solennellement l'offrande secrète qu'il avait faite dans son sein en entrant au monde; tout y respire le sacrifice. Il est vrai qu'on n'y voit point de sang répandu; c'est pourquoi saint Bernard l'appelle le sacrifice du matin, par allusion à celui de la croix, qui sera celui du soir, où l'agneau que Marie porte aujourd'hui au temple sera effectivement égorgé. Il est pourtant vrai de dire que cette sainte Vierge offre quelque chose qui lui est beaucoup plus cher et plus précieux que sa propre vie, à savoir, la gloire de sa virginité et la joie de sa maternité.

Elle parut si touchée de la première, lorsque l'ange lui annonça le choix que Dieu faisait d'elle pour donner au monde le Messie, qu'elle sembla la préférer à l'autre, et ne donna son consentement qu'après que Gabriel l'eut assuré que cette conception ne donnerait aucune atteinte à sa virginité; elle veut bien éclipser aujourd'hui toute cette gloire, et vient en faire un sacrifice à Dieu, en se confondant avec les femmes du commun, qui ont conçu par la voie ordinaire, et contracté par leur accouchement, sinon des péchés, au moins des impuretés légales, au lieu que son enfancement miraculeux ne l'a rendue que plus pure, comme la fleur qui ouvre sa tige ne la rend que plus belle. Jésus-Christ est entré dans le sein de Marie comme dans son sanctuaire; il y est entré comme l'éclat de la lumière éternelle, qui, bien loin de ternir la pureté des choses qu'elle touche, la leur communique. Où trouver la moindre ombre de souillures qui ait besoin d'être purifiée? le Verbe y est entré seul, il s'y est revêtu d'une chair humaine, comme d'un vêtement qu'il n'avait pas; il l'a trouvée fermée et l'a laissée de même, et encore plus vierge qu'avant que d'y entrer. Marie n'était-elle donc pas légitimement dispensée de la loi de la Purification? ne pouvait-elle pas dire: Pourquoi m'abstenir de l'entrée du temple, moi qui ai l'avantage d'être mère du Dieu qu'on y adore? pourquoi m'y purifier après un enfancement qui, bien loin d'intéresser ma virginité, l'a consacrée?

Oh! qu'elle est éloignée de tenir un pareil langage! Son humilité, qui est la virginité de son âme, et qui lui est plus chère que celle du corps, ne lui permet pas de faire de pareilles réflexions. Elle ne crut pas être humiliée dans cette cérémonie humiliante: l'exemple de son Fils anéanti, qui

avait voulu souffrir la flétrissure honteuse de la circoncision, et qui ne se distingue en rien des autres enfants juifs que par une plus grande pauvreté, la fait obéir avec joie à l'ordonnance de Moïse. Elle partage volontiers avec son Fils l'humiliation d'une cérémonie qui semblait déshonorer en lui sa divinité, et la sainteté de sa naissance, et dans elle, sa maternité divine et la pureté de son enfancement. Il faut, dit-elle en elle-même, que nous accomplissions toute justice.

Il n'aurait pas fallu tant de raisons à des âmes moins humbles pour se dispenser de la loi. La plupart des chrétiens sont dans une disposition si éloignée, qu'ils semblent ne l'étudier que pour savoir à quoi ils ne sont pas obligés, et jusqu'où ils la peuvent violer sans encourir la damnation. Quelle honte! Ne font-ils pas voir par là manifestement qu'ils ne sont pas touchés de la loi de Dieu, mais seulement remués d'une crainte servile, et qu'ils appréhendent de brûler, et non de pécher?

Apprenons de cet exemple à obéir non-seulement à Dieu, mais aux lois de son Eglise, et à n'en jamais chercher de dispense, sous quelque prétexte ou considération que ce soit, si un besoin évident ne nous oblige au contraire; en ce cas-là même il faut que les hommes connaissent les raisons qui nous en exemptent, autrement ce ne serait pas remédier au scandale qu'on doit empêcher sur toute chose; ce qui serait arrivé si Marie se fût dispensée de se présenter au temple, ainsi que le reste des femmes, le temps n'étant pas encore venu de faire connaître les merveilles de cet enfancement inouï.

Il ne suffit pas d'obéir extérieurement aux lois, ce serait imiter les Juifs, que de s'en tenir à la lettre; il faut, à l'exemple de Marie, qui goûtait un secret plaisir de se mêler parmi les femmes ordinaires, pratiquer ces règlements avec joie et avec une soumission amoureuse. C'est là l'esprit et le caractère de la foi nouvelle, c'est cette plénitude de cœur qui fait tout le mérite de l'obéissance, c'est la graisse de la victime: ceux qui ne sont pas soutenus par cette joie secrète tombent bientôt dans la langueur et le dégoût, et enfin dans l'apostasie du cœur.

Apprenons encore de là à nous purifier, non-seulement des souillures qui défigurent l'âme, et la rendent horrible aux yeux de Dieu et de ses anges, mais même des plus légères imperfections, de l'ombre du péché, de la poussière qui s'attache à nos pieds en marchant sur la terre, et dont il est impossible que les cœurs les plus purs ne soient salis: offrons, pour cet effet, Jésus-Christ avec le sacrifice ordonné par la loi, c'est-à-dire, la mortification des sens.

Seconde considération.

Le second sacrifice que Marie a offert en ce jour, qui est celui de son propre Fils, était le plus grand qu'elle fût capable d'offrir, et a dû causer d'étranges violences à la nature; aussi a-t-elle eu besoin pour cet effet, non-seulement de cette abondance de

grâces dont elle avait été prévenue, mais d'une nouvelle plénitude et d'une infusion extraordinaire de l'esprit de force. Elle offre au Père éternel ce Fils adorable et infiniment aimable, son unique joie, en qui elle vivait beaucoup plus qu'en elle-même; si elle le rachète au prix ordinaire de cinq sicles, ce n'est que pour engraisser sa victime, afin qu'il versât du sang avec plus d'abondance pour la rédemption des hommes : les paroles du saint vieillard Siméon ne la rendent que trop certaine de sa destination au sacrifice. Son âme, dès ce moment, est transpercée par le glaive de la douleur; elle ne fera plus que traîner une vie mourante, et souffrir un long martyre. Ah! pourra-t-elle désormais jeter les yeux sur cet innocent agneau (et quand est-ce que sa tendresse maternelle lui peut permettre de les en détacher?) que l'image affreuse de sa croix et de ses clous ne se présente à sa pensée, et que tout son cœur n'en frissonne.

Telle est la condition de cette vie périssable, où les âmes les plus favorisées de Dieu ne sont pas dans l'assurance de jouir jusqu'à la fin des avantages mêmes les plus saints. A peine commence-t-elle à entendre dire que ce divin fruit de ses entrailles doit être la lumière des nations et la gloire de son peuple, qu'elle entend qu'il sera la ruine de plusieurs, en butte à la contradiction, et qu'il succombera sous les efforts des impies.

Heureux ceux qui dans ces épreuves pénibles, imitant la constance et la fermeté immobile de Marie, sont prêts de renoncer, pour la gloire de Dieu, non-seulement aux consolations humaines, mais encore aux plus spirituelles et aux plus innocentes; il n'est pas nécessaire qu'un prophète ou un juste tel que Siméon, inspiré par le Saint-Esprit, nous prédisse que notre âme sera pénétrée de douleur, puisque Jésus-Christ, le maître des prophètes, nous dit formellement dans l'Evangile que nous devons nous attendre à être exercés dans ce monde par diverses afflictions. Saint Paul assure que nous n'y sommes que pour cela, c'est notre vocation; un chrétien doit être moins surpris lorsqu'il lui en arrive, qu'un soldat de se voir blessé à la guerre. La vie de Marie a été un long martyre; ce glaive de douleur, dont lui parle Siméon, n'a pas été un glaive passager qui n'ait agi sur elle qu'au Calvaire; l'opposition des Juifs à recevoir les vérités que leur annonçait son Fils, leurs embûches, leurs blasphèmes, leurs ingratitude, leurs attentats contre sa personne adorable, lui ont été infiniment sensibles; elle en a reçu le contre-coup.

Les siècles précédents n'avaient rien vu jusque-là de plus grand et de plus héroïque que le sacrifice d'Abraham qui, pour obéir à Dieu, leva le couteau sur son fils Isaac, cet enfant de tant de vœux; mais autant que Jésus-Christ surpasse Isaac, autant les entrailles de Marie souffrirent-elles des tranchées plus aiguës et des douleurs plus pénétrantes en offrant son Fils à la croix; si elle ne l'at-

tacha pas sur le bûcher et ne tira pas le glaive ainsi que fit le patriarche pour immoler le sien, il ne faut pas douter qu'elle ne fût dans une pareille disposition, si le Père éternel l'eût exigé.

Voilà jusqu'où peut aller l'esprit de sacrifice et le dévouement à la volonté de Dieu; aussi, après le sacrifice que l'Homme-Dieu a offert de lui-même, le Père éternel n'en a jamais reçu aucun avec plus de complaisance.

Troisième considération.

Marie ne s'est pas offerte seule avec son Fils, elle y a joint son corps mystique, l'Eglise, la société des fidèles, et généralement tous les hommes pour lesquels elle connut qu'il venait s'immoler; elle les présente tous au Père éternel, comme ses enfants adoptifs, afin qu'il leur fasse accomplir en leur chair ce qui manque à sa passion, et qu'il soit par là glorifié dans tous les lieux et dans tous les temps.

Nous lui étions présents lorsqu'elle offrait son cher nourrisson au Père éternel, et lui faisait un autel de ses chastes mains; elle levait les bras de la foi pour nous présenter avec lui, le conjurant d'accepter toutes nos souffrances et toutes les saintes violences que nous ferions pour dompter nos passions, et tout le culte de religion que nous rendrions à sa majesté suprême.

Eh bien! désavouons-nous Marie de l'offre qu'elle fait de nous en qualité de victimes? serons-nous assez malheureux pour rendre son sacrifice imparfait?

Si Dieu n'exige pas de vous des sacrifices sanglants, ne devez-vous pas du moins offrir de bonne grâce le peu que vous êtes capables de faire? sera-t-il dit que parce qu'on ne vous demande pas le plus, vous ne ferez pas le moins? si vous n'avez pas la force de pratiquer de grandes austérités, des macérations de la chair, des jeûnes fréquents, des veilles, si vous ne pouvez offrir des actions éclatantes de zèle, ce qui est marqué par le sacrifice des riches, offrez humblement celui des pauvres, la douceur, la patience, le silence, l'humiliation, la circonspection, le support des faiblesses du prochain, l'oubli des injures; tous ces épis ramassés peuvent faire une moisson. O bonté infinie de notre Dieu de nous tenir compte de ces feuilles et de ces pailles qui ne viennent pas même de notre fonds. Nous avons tous un corps qui est une victime portative prête à immoler, nous pouvons tous les jours ou plutôt à tout moment offrir des sentiments douloureux, amers et cuisants, et c'est à quoi nous exhorte l'Apôtre par les entrailles de Jésus-Christ. Voyez si la matière de nos sacrifices peut manquer, et s'il y a une heure dans le jour où nous n'en puissions offrir, et nous faire un amas de mérites.

Or, si notre corps est une hostie sainte et agréable à Dieu, lorsque nous réprimons ses saillies, que nous le châtons, que nous vivons dans une exacte tempérance, et qu'au lieu de faire servir ses membres d'armes et

d'instruments d'iniquité pour le péché, nous nous en servons, au contraire, comme d'autant d'armes de justice pour la gloire de Dieu notre âme lui immole une victime bien plus noble et plus excellente, lorsqu'elle se donne entièrement à lui, afin qu'il l'enflamme du feu de son amour, qu'il lui fasse perdre la forme du vieil homme, pour prendre celle du nouveau, et la dépouille de son être fragile et changeant pour la faire participer à son immutabilité; mais, soit que l'action soit corporelle ou spirituelle, il faut que la charité en soit le principe et la fin. Faites avec amour tout ce que vous faites; que le feu du Saint-Esprit allume et consume tout ce que vous offrez, regarde moins à la nature du présent et à la qualité de l'action qu'au cœur d'où elle part; c'est lui qui sanctifie le don s'il est pur, s'il est simple et s'il est lui-même un holocauste d'amour. C'est par cet endroit que Dieu agréa les présents d'Abel et les reçut en odeur de suavité, et qu'au contraire il rejeta ceux de Caïn et en détourna les yeux avec horreur.

ORAISON.

O grand Dieu! à quelles épreuves mettez-vous les âmes qui vous sont les plus chères, et qu'il est bien vrai que la paix et le repos ne sont pas ici-bas leur partage, et qu'il semble au contraire que vous preniez plaisir de les enivrer de fiel et d'absinthe! est-ce donc pour précipiter Marie dans l'abîme de la tristesse que vous l'avez élevée si haut? Elle avait trouvé grâces devant vos yeux, vous l'aviez comblée de gloire en la rendant mère de votre Fils, mais vous le lui redemandez presque aussitôt que vous le lui avez donné, et la laissez plongée dans l'amertume.

Offrez-nous, Vierge sainte, femme de douleur, avec votre adorable Fils, comme ayant l'honneur d'être membres de son corps. Apprenez-nous à nous purifier de nos bonnes œuvres même dans lesquelles il se glisse si souvent tant de retours secrets et de recherches de nous-mêmes, et à gémir de ce que notre cœur n'est pas tout à Dieu comme le vôtre; percez-le vivement du glaive de la compunction, qu'il sente le contre-coup des souffrances de votre adorable Fils; obtenez-nous quelque part de cet esprit de religion et de sacrifice dans lequel vous l'avez immolé en ce jour au Père éternel, et vous êtes immolée vous-même; impétrez-nous la grâce de vivre comme vos vrais enfants, que vous puissiez avouer un jour pour tels en vous honorant non du bout des lèvres mais du fond du cœur, non par un culte vain et superstitieux, mais en animant les pratiques que l'Eglise a établies ou approuvées pour vous honorer, d'une piété solide, d'une charité sincère, de l'imitation de vos vertus et de la fidélité à nous conformer aux maximes de l'Evangile, que vous avez pratiqué avant même qu'il fût annoncé.

MÉDITATION XXIII.

SUR LE MYSTÈRE DE L'ASSOMPTION.

Pour le matin.

Première considération.

L'ordre voulait que la vie de la très-sainte Vierge, ayant été toute singulière, la mort fût dépouillée à son égard de ses horreurs, et que ce qui est un supplice pour nous fût un triomphe pour elle. Trois choses rendent la mort terrible au commun des hommes : la séparation violente de deux parties unies aussi étroitement que l'âme et le corps ; celle de tous les objets auxquels on s'est lié par un amour déréglé, et l'attente effroyable d'un jugement décisif du sort éternel.

L'union des deux parties qui composent l'homme étant la plus intime de toutes, elle ne peut se dissoudre sans de vives douleurs, et quoique les maladies ordinaires qui enlèvent du monde paraissent moins affreuses, elles ne sont pas souvent moins pénibles à la nature que les morts violentes.

Ces douleurs néanmoins ne sont pas comparables à celle que ressent une âme dominée par ses passions, qui se voit par là arrachée à tous les objets de ses attaches ; ce sont des tortures plus cruelles que celles que cause la dislocation des membres, des tranchées plus aiguës que celles de l'enfantement ; c'est une faim et une soif enragées, une chute horrible de l'âme, par la soustraction de tous ses appuis, une solitude affreuse, un vide infini ; ce qui augmente la désolation au delà de tout ce qui se peut dire, c'est le compte exact qu'il faut rendre de toutes les actions de sa vie jusqu'à une parole oiseuse devant un juge infiniment éclairé qui pèse tout au poids du sanctuaire, qui pénètre les replis les plus secrets de la conscience, juge inflexible et tout-puissant que rien ne pourra gagner, à la colère implacable duquel rien ne pourra soustraire les coupables. Ah ! si leur âme était capable de mourir, elle mourrait par un excès de terreur. Et si les plus pures ne peuvent envisager fixement la sainteté infinie de Dieu, sans éprouver quelque chose de pareil à ce qui arriva à la reine Esther lorsqu'elle se présenta à Assuérus, sa beauté, qui était des plus accomplies, rehaussée par des vêtements somptueux, fut un faible secours pour la faire revenir de sa pâmoison ; il fallut qu'il descendit de son trône et la touchât de sa verge d'or, figure de la miséricorde : où paraîtront donc les impies ? qui les dérobera à la fureur d'un Dieu irrité ?

Marie n'a rien éprouvé de pareil dans ses derniers moments ; le lien qui unissait son âme à son corps s'est rompu sans effort, et par conséquent sans douleur : c'est un fruit qui se détache de l'arbre lorsqu'il est parvenu à maturité ; c'est un pilote qui, conduisant un vaisseau chargé des plus riches marchandises, baisse peu à peu les voiles, et entre heureusement dans le port, où il va se délasser de la longueur de sa course.

Si sa mort eût été accompagnée de douleurs, elle fût morte, pour ainsi dire, deux fois, contre la loi qui n'y condamne les hommes qu'une seule, car elle avait souffert sur le Calvaire tous ses frissons, toutes ses détresses, ses horreurs, et bu toutes ses amertumes : elle y fut environnée des douleurs de la mort; son cœur fut percé des mêmes clous, des mêmes épines qui firent de si profondes blessures à son fils, en qui elle vivait plus qu'en elle-même. Sa douleur, que le Prophète compare à une mer sans fond et sans rive, l'eût fait mille fois expirer, si une force supérieure ne l'eût soutenue. Sa mort était réservée à la violence du saint amour, elle en devait être la victime et la martyre. Ne doutez pas que ce doux tyran n'ait été capable de produire cet effet, puisque sa force égale celle de la mort; et comme nous voyons que le feu qui est allumé dans une fournaise, en faisant fondre de l'or, sépare de ce précieux métal tout ce qu'il y a de terrestre et de grossier, de même ce feu du ciel, plus vif que celui qui anime les séraphins, sépare l'âme de Marie, dont la nature est plus excellente que celle du corps, de cette partie grossière et terrestre qui lui était unie. Oh! combien de fois a-t-elle conjuré les intelligences célestes de dire à son bien-aimé qu'elle languissait d'amour, et l'a-t-elle pressé instamment de la mener dans le lieu où il repose en son midi! Combien de fois s'est-elle plainte amoureusement, que son pèlerinage était étrangement long, et demandé d'être détachée de son corps pour se réunir à Jésus-Christ! Que la mort lui paraissait cruelle et inexorable, de la laisser si longtemps séparée de la meilleure partie d'elle-même! Enfin ses desirs sont exaucés, la violence de son amour la consume, la nature ne peut plus résister à cet incendie; son âme, affranchie d'une captivité qui la faisait gémir depuis si longtemps, prend son essor vers la céleste patrie. O heureuse défaillance, sainte langueur, mort délicieuse et précieuse devant Dieu! Oh! qu'il est doux de mourir ainsi dans le baiser sacré du Seigneur!

Comme Marie n'avait jamais aimé le monde ni tout ce qu'il renferme, et n'avait eu au contraire qu'un profond mépris pour cette vaine figure, ou plutôt de l'horreur pour cet ennemi de son Dieu, ne s'étant jamais réjouir qu'en lui seul, que pouvait-elle regretter en quittant cette vallée de larmes? Ce n'est pas à son égard que son Fils exerce la qualité de juge, mais plutôt de rémunérateur pour lui mettre sur la tête la couronne de justice, et la faire entrer dans sa joie. Ainsi elle a pu dire, aux approches de la mort, ce que son adorable Fils dit à celles de sa Passion : *Le prince de ce monde n'a rien en moi qui lui appartienne.*

Seconde considération.

La sublimité de la gloire à laquelle Marie a été élevée par son Assomption n'est pas moins ineffable que la génération du Verbe, qui s'est revêtu de notre nature en son

chaste sein. On ne peut que bégayer en s'efforçant de l'exprimer : pour en concevoir quelque chose, il n'y a qu'à faire attention à l'abondance des grâces dont elle a été favorisée sur la terre, à la profondeur de ses humiliations, à l'excès de ses souffrances.

Les grâces que Dieu nous départ tandis que nous sommes voyageurs ici-bas sont la semence de la gloire, dont nous sommes couronnés dans le ciel. La mesure de la gloire se prend de celle de la grâce à laquelle on correspond fidèlement. Or peut-on douter que les grâces de la mère de Dieu n'aient été en quelque sorte sans mesure, puisque la première qu'elle a reçue a surpassé, selon les saints Pères, non-seulement la grâce consommée des grands saints, mais encore celle des esprits célestes, qui approchent le plus près du trône de Dieu? C'est pourquoi ils lui appliquent, aussi bien qu'à l'Eglise, cette célèbre prophétie d'Isaïe, qu'il y aurait dans les derniers jours une montagne préparée au Seigneur, dont le pied serait posé sur la cime des plus hautes montagnes. Or, autant que la première grâce de cette Reine des saints est élevée au dessus de leur grâce finale, autant sa fidélité à y coopérer l'emporte-t-elle encore sur la leur, n'en ayant jamais reçu aucune en vain, ayant au contraire fructifié au centuple, comme la plus excellente terre.

On peut remarquer quatre plénitudes différentes, qui lui ont été conférées en quatre temps divers : la première, en sa Conception immaculée; la seconde, lorsqu'elle conçut elle-même le Verbe en son chaste sein; la troisième, lorsqu'elle reçut le Saint-Esprit avec les Apôtres au jour de la Pentecôte; enfin la quatrième, à son bienheureux trépas, qui fut la consommation de son sacrifice; ou plutôt disons avec saint Athanase, qu'elle a reçu de nouvelles plénitudes de grâces à tous les moments de sa vie, et qu'on marquerait plutôt le nombre des étoiles du ciel et celui des grains de sable de la mer.

Nous ne sommes pas coupables de n'avoir pas tant reçu de grâces que Marie, prédestinée à de si grandes choses, mais bien d'avoir fait si peu d'usage de la mesure que Dieu nous a départie, ou plutôt il n'a été que trop libéral à notre égard; mais nous sommes resserrés et infidèles au sien, nous résistons sans cesse à son Saint-Esprit; pour un jour que le soleil de justice luit dans nos âmes, il en est plusieurs sans y répandre le plus faible rayon, parce que nous y interposons des corps étrangers, des passions, des attaches vicieuses, qui ferment les avenues de nos cœurs, et interrompent le cours des célestes influences. Les uns reçoivent dix talents pour négocier, d'autres cinq, d'autres seulement deux; tous les doivent faire valoir et les multiplier, s'ils veulent être approuvés et récompensés du grand Père de famille, et éviter le sort de celui qui avait enfoui le sien : il fut traité comme un dissipateur et un voleur, parce que c'est faire un grand mal que de ne pas

faire le bien, c'est abuser des grâces de Dieu, que de ne les pas employer: c'est les perdre, que de ne les pas faire servir à son salut, ou à celui du prochain.

Comme nous ignorons la mesure de notre grâce, et les desseins particuliers de Dieu sur nous, il faut toujours tendre à la plus grande abondance, et aspirer à la perfection de notre état, car c'est un précepte et non un conseil de tendre toujours à l'accroissement de la charité; c'est cette faim et cette soif de la justice, que Jésus-Christ met entre les principales béatitudes, et qui sera rassasiée à proportion qu'elle aura été grande.

Troisième considération.

Comme Jésus-Christ n'est parvenu à ce haut comble de gloire, qui l'élève au-dessus de toutes choses, que parce qu'il s'était anéanti lui-même et revêtu de la forme de serviteur, Marie sa mère n'a été placée dans le ciel, sur ce trône sublime où nos faibles regards ne peuvent atteindre, que parce qu'elle a été la plus fidèle des créatures à honorer par état les humiliations de son Fils.

Nous avons touché les principaux traits de son humilité dans les mystères de l'Annonciation, de la Visitation et de sa Purification: toute la suite de sa vie et de ses actions porte ce caractère. S'est-elle jamais attribué la moindre marque de distinction, et prévalu de la dignité de mère? Avec quelle douceur, quelle paix, quelle tranquillité reçut-elle des espèces de rebuts de son propre Fils, lorsqu'elle le trouva au temple, et qu'elle lui représenta les besoins de ceux qui l'avaient convié avec elle aux noces à Cana! Peut-on montrer plus de fidélité à prendre part à ses opprobres et ses ignominies, et moins d'empressement à la gloire qui rejaillissait sur elle de tant de miracles et d'actions éclatantes qu'il opérât dans le cours de ses prédications. Entra-t-elle jamais dans les vues basses et intéressées de ses parents, qui le pressaient de se manifester au monde, afin de s'attirer à eux-mêmes par là de la considération? En quel rabaissement se passa le reste de sa vie, qui fut toute dans le silence et l'obscurité! Saint Luc, dans le dénombrement qu'il fait du collège apostolique, et des saintes femmes enfermées dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit, ne la met la dernière de toutes, selon la remarque de saint Bernard, que parce qu'elle se rabaisait au-dessous d'un chacun, se considérant comme la servante de tous.

C'est par ces divers degrés qu'elle s'est élevée au comble de la gloire. S'étant placée par son choix à la dernière place du festin, elle a été assise à la première et reconnue la Souveraine des anges et des hommes.

Voulez-vous de même être grand dans le ciel et y occuper un rang distingué? humiliez-vous en toutes choses, recherchez ce qu'il y a de plus bas, creusez bien avant en terre pour y poser le fondement de votre

sainteté; plus il sera profond, plus l'édifice aura de hauteur: sans cette vertu vous ne bâtirez que des ruines: les autres ne serviront qu'à vous causer de l'enflure, au lieu que l'humilité y peut suppléer et couvrir aux yeux de Dieu votre nudité.

La gloire de Marie est encore proportionnée à la grandeur de ses souffrances; Dieu départ avec plus de profusion cette espèce de grâce à ceux qu'il aime le plus, parce qu'il les veut faire servir de principal ornement dans son temple immortel; il faut qu'ils soient taillés par les coups de marteau, qu'ils soient mis dans la fournaise des tribulations et ciselés ensuite avec le fer, comme de précieux vases dont Dieu se veut faire honneur; jugez par là si les croix et les souffrances ont été épargnées à cette innocente Vierge, la plus parfaite copie de Jésus-Christ, dévoré du zèle de la maison de son Père, et dont la vie a été un crucifiement continu. Celle de sa sainte mère a été de même à proportion. La qualité que l'Eglise lui donne de Reine des martyrs, ne marque pas seulement son excellence et sa prééminence au-dessus d'eux, mais aussi qu'elle est la première de leur ordre et les a tous surpassés par l'excès de ses peines. Ce fut particulièrement à la passion de son Fils, que son âme fut noyée dans la douleur: elle était comme un miroir très-pur et une cire molle où cet Homme-Dieu agonisant s'imprimait lui-même. Songez ce que c'est que d'être mère, et une telle mère! Si celle du jeune Tobie versait des larmes sans fin pour sa longue absence, si le prophète Jérémie donne du sentiment à Rachel après sa mort pour déplorer la captivité des Benjamites ses enfants, si Jacob, à la vue de la robe de son fils Joseph ensanglantée, qu'il jugea par là dévoré par une bête sauvage, déchira ses vêtements, se revêtit d'un cilice et protesta qu'il pleurerait sans relâche, jusqu'à ce qu'il descendit avec lui dans le tombeau, quel a été le deuil et l'affliction de Marie, en qui la tendresse maternelle était rehaussée par une grâce d'un ordre tout singulier? Quel fut le déchirement de ses entrailles lorsqu'elle vit d'impies satellites épuiser leurs forces et se mettre hors d'haleine en déchargeant sur son corps sacré une grêle de coups de courges, y traçant comme des sillons; lorsqu'elle vit ces barbares lui enfoncer jusqu'au crâne une couronne d'épines, renouveler ses plaies, en lui arrachant ses habits et lui en faire quatre nouvelles, avec autant d'horribles clous qui firent couler des ruisseaux de sang, brûlé d'une soif cruelle sans qu'il pût obtenir pour l'apaiser que du vin naigre! Elle reçut alors au centuple la douleur qu'elle n'avait pas ressentie en le mettant au monde.

Elle ne finit pas par la mort de ce Fils adorable, une autre espèce de martyre lui succéda: elle était destinée à porter depuis l'Ascension un état violent qui rendit hommage à celui qu'il avait porté sur terre où il avait été séparé de son Père durant trente-quatre ans. Ainsi, depuis que l'Epoux fut en-

levé elle ne mena plus que la vie d'une veuve désolée, elle ne fit plus que languir, que soupirer pour se voir réunie à lui. Voilà comment sa vie se consuma dans les douleurs et ses années dans les gémisséments.

Et c'est selon la mesure de ces douleurs et de ces afflictions que les joies et les consolations inondent présentement son âme, ou plutôt qu'elles l'emportent infiniment sur les souffrances que Dieu arrête toujours en de certaines bornes, pour ne pas accabler sa créature, au lieu que, dans l'effusion des richesses de sa gloire, il ne consulte que son amour et sa magnificence. Marie a appris par la triste expérience qu'elle a faite des peines de cette vie à devenir compatissante à celles dont nous y sommes exercés et a reçu pouvoir pour nous secourir, nous fortifier dans nos tentations et nous en faire tirer avantage ; invoquons-la donc avec confiance, non pour être déchargés des croix, ce qui serait nous ôter le moyen d'expier nos péchés et de mériter, mais de les porter chrétiennement. S'il a fallu que Marie la plus innocente des créatures, qui n'avait pas péché en Adam, souffrit néanmoins aussi bien que son Fils et fût exercée en tant de manières pour entrer dans la gloire, par quel droit, par quel privilège des pécheurs tels que nous, prétendront-ils en être dispensés et se faire un chemin semé de fleurs ?

Plus de salut que par la croix ; l'amour, qui ne se trouve que dans les délices et les consolations mêmes spirituelles, n'est ni fort ni solide, ce n'est pas une charité mâle. Où est notre foi d'aimer mieux être retranchés comme des sarments inutiles, qu'exercés par les afflictions ? nous craignons le ciseau du vigneron et non le feu infernal, nous repoussons la main du céleste médecin lorsqu'il nous veut faire quelque légère incision, et nous n'appréhendons pas de tomber entre celles du démon. Nous avons beau nous faire des règles et des maximes, Dieu ne changera pas les siennes, qui sont la justice et l'équité même. L'homme ne moissonnera

que ce qu'il aura semé : s'il a eu le malheur de semer dans la chair, il ne recueillera que la corruption et la mort ; celui qui sèmera dans l'esprit recueillera la vie éternelle. Oh ! quel désespoir à la mort pour les pécheurs ! ils n'ont semé que du vent, ils ne moissonneront que des tempêtes ! quel transport d'allégresse au contraire, pour les justes, ils ont semé dans les larmes, ils recueilleront dans la joie ; quelques moments de travail et de tribulations auront opéré le poids d'une gloire immense.

Oraison.

Notre vie, Seigneur, a été trop dissemblable à celle de Marie, pour nous promettre de mourir par la violence du saint amour. Accordez-nous la grâce de mourir dans l'habitude et l'acte de ce divin amour et de prévenir notre mort naturelle par une mort évangélique ? nous vous bénissons de toutes vos miséricordes sur elle, et de sa grande gloire dont vous l'avez couronnée.

Nous vous saluons, ô extirpatrice de tous les monstres d'erreurs, pacificatrice des schismes, médiatrice des pécheurs auprès de l'unique Médiateur, canal de toutes les grâces que son Père éternel a jamais départies aux hommes ; pouvez-vous oublier, ô la plus tendre des mères, les enfants de vos entrailles que vous avez engendrés au pied de la croix ? Vous voyez les dangers qui nous assiègent de toutes parts et le peu de force que nous trouvons au dedans de nous-mêmes pour nous en garantir : soyez notre étoile pour nous conduire à travers tant d'écueils, notre bouclier pour parer les traits enflammés que nous lancent nos ennemis ; obtenez-nous la grâce de marcher sur vos traces ; que notre vie soit toute employée comme l'a été la vôtre à servir votre adorable Fils, à exprimer en nous ses mystères, méditer ses paroles, imiter ses actions ; que nous sentions vivement son absence et liaisons son retour par la vivacité de notre foi et l'ardeur de nos désirs !

EXHORTATION ET CONFERENCE A DES RELIGIEUSES.

AVERTISSEMENT.

Nous n'avons pas jugé assez intéressantes pour les reproduire toutes les matières contenues dans les *Méditations pour deux retraites de dix jours, à l'usage des personnes*

peintes et tentées de défiance de la miséricorde divine (Lyon, 1707, in-12. Nous nous sommes bornés à en extraire l'*Exhortation* et la *Conférence* qui suivent.

I. EXHORTATION A DES RELIGIEUSES

POUR UNE CÉRÉMONIE APPELÉE LE BAISER DE PAIX, QUI SE FAIT LA VEILLE DU RENOUVELLEMENT DE LEURS VŒUX.

Ex simplici corde invicem diligite attentius. (I Petr , 1.)

Que l'affection sincère que vous aurez les unes pour les autres vous donne une attention continuelle à vous témoigner une tendresse qui vienne du fond du cœur

Ce cœur simple, que l'Apôtre nous recommande d'avoir, n'est pas un cœur qui suive ses mouvements sans réflexion, et néglige les divers égards que prescrit la prudence; il n'a garde de nous enjoindre une disposition vicieuse ou purement naturelle, lui qui sait que Dieu ne tient aucun compte de tout ce qui est de ce ressort, et qu'il n'agréa et ne récompense que ce qui est produit en nous par son esprit. Le terme d'attention dont il se sert, exclut même formellement ce sens.

Le véritable n'est pas difficile à découvrir. Simplicité est opposée à duplicité. Son dessein est de bannir des sociétés chrétiennes tout artifice, tout déguisement; ces civilités affectées, presque toujours outrées; ces compliments, qui ne sont qu'un jeu de paroles et un exercice de vanité, lequel n'a rien d'effectif et de réel; en un mot, tout ce qui se ressent de l'esprit du monde, le plus insigne de tous les fourbes. D'ordinaire, ceux qui sont les plus prodiges de ces témoignages d'amitié, et protestent avec le plus de chaleur qu'ils vous sont totalement acquis et dévoués, sont les plus indifférents, les plus prêts à nous desservir et se moquer de notre sottise crédulité; ils font semblant de n'avoir en vue que votre bien, et ils n'y recherchent que le leur ou leur divertissement; du moment que cet intérêt vient à manquer, le masque se lève, l'amitié s'évanouit, et ceux qui sont assez simples pour se reposer dans ces marques d'estime se plaisent à être trompés, et se repaissent de fumée.

Tout cela est indigne de chrétiens, en qui ne se doit pas plus trouver le oui et le non qu'en Jésus-Christ, leur chef, la vérité même, et dont la charité, à l'imitation de la sienne, doit être toute fondée sur des raisons immobiles qui subsistent toujours, et non pas varier selon des intérêts frivoles; des chrétiens qui doivent se conduire, ainsi que les y exhorte le même apôtre, comme des enfants nouvellement nés, parfaitement exempts de toutes sortes de malice, d'envie et de dissimulation. Jugez combien il l'est encore davantage de personnes consacrées à Dieu par des vœux solennels, qui doivent prendre en tout le contrepied du monde, et ne s'éloigner pas moins de ses manières que de ses maximes.

L'admirable sainte Catherine de Gênes a porté si loin cet amour de la sincérité qu'elle eût cru la violer et se rendre coupable d'une espèce de perfidie, si elle eût fait paraître plus d'affection au dehors qu'elle n'en sentait au dedans. Elle voulait, dit l'historien de sa

vie, que toutes les conceptions de l'âme en sortissent pures et sans aucun fard; elle ne pouvait au dehors faire semblant de compatir par amitié ou par aucune nécessité, sinon autant qu'elle sentait de correspondance au dedans.

C'était une marque et un effet singulier de la délicatesse extrême de sa conscience, de la haute idée et de l'amour ardent et incorruptible qu'elle avait de la vérité et de la pureté divine, qui lui faisait éviter tout ce qui avait la moindre apparence de la blesser.

La règle pourtant que nous devons suivre dans la pratique, et dont la conduite de cette sainte peut être regardée comme une exception, est de s'efforcer de faire paraître au dehors les mouvements et les sentiments que la loi de Dieu, qui n'est que charité, nous oblige d'avoir dans le cœur. Il faut toujours régler l'extérieur; l'intérieur s'y conformera dans la suite, s'il ne l'est pas déjà; car nous n'en pouvons avoir de connaissance certaine. Sentez-vous, par exemple, du ressentiment, de la froideur, de l'antipathie, n'ayez aucun égard à ces mouvements, et agissez au dehors comme si votre cœur était plein de reconnaissance, d'amour et de tendresse. On doit tâcher, à la vérité, de les exciter; mais, s'il n'est pas possible de les ressentir vivement, il faut les imprimer machinalement (pour ainsi parler) dans son extérieur. Et ne vous figurez pas qu'une telle conduite soit hypocrisie et tienne rien de cette duplicité et dissimulation que j'ai d'abord condamnée et reléguée à la cour des rois. Elle est réglée sur la justice et la vérité même, et si les mouvements qui occupent la surface de l'âme n'y sont pas entièrement conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie supérieure de l'âme qui domine et commande aux membres extérieurs. Que les mouvements déréglés qui s'élèvent au dedans de vous apprennent à se calmer, dit saint Augustin, parce qu'ils connaîtront qu'ils se sont soulevés inutilement; c'est là la voie naturelle de les régler, comme nous avons fait les extérieurs, et Dieu ne manquera pas d'y attacher sa grâce et seconder nos efforts.

La simplicité est encore opposée à la multiplicité, dont le propre est de remplir l'âme de divers désirs pour les biens créés; la simplicité les concentre et les réunit à l'unique objet digne de notre amour. Ainsi un cœur simple n'est pas différent de l'œil simple qui rend le corps tout lumineux, et du cœur pur dont parle Jésus-Christ dans l'Evangile. C'est un cœur qui ne cherche que Dieu en ce monde, qui n'a uniquement en vue que de lui plaire, et qui tourne à cela seul toutes ses pensées, ses sentiments et ses actions. C'est la louange que l'Ecriture donne au patriarche Jacob et au saint homme Job, un homme, dit le texte sacré, simple et droit. Ces deux choses sont inséparables; la droiture du cœur produit la simplicité; car qu'y a-t-il de plus simple que ce qui est conforme à la règle suprême de la vérité, à l'ordre immuable?

C'est à quoi nous exhorte le Sage lorsqu'il

dit : *Cherchez Dieu avec un cœur simple*, c'est-à-dire qui ne soit point partagé entre Dieu et le monde; ne cherchez rien plus que lui, ou autant que lui (je parle avec saint Bernard), parce qu'il est au-dessus de tout; ne cherchez rien avec lui, ni après lui, parce que lui seul vous suffit pour tout; il est l'essence unique et indivisible; il veut être recherché uniquement et indivisiblement.

Un cœur simple est donc celui qui est possédé de l'amour de Dieu, qui tend à lui par les affections sans se détourner vers les créatures, qui fait simplement le bien qu'il peut faire, sans y rechercher sa propre gloire, ne se proposant que celle de Dieu, et pour appliquer ceci au sujet que je traite, qui aime son prochain en Dieu, et Dieu en son prochain, lui souhaitant sa possession et l'exemption des maux de la vie ou les biens présents, par rapport aux éternels.

Ainsi la simplicité évangélique n'exclut pas seulement ces amitiés qui n'ont qu'une belle montre, qui ne consistent qu'en protestations de services, en un dehors concerté et dans un vain jeu de paroles; mais les amitiés les plus sincères et les plus tendres. Si Dieu n'en est pas le lien, le principe et le motif, elles ne sont pas souvent moins dangereuses, dans les communautés, que les liaisons toutes formées; elles les produisent même d'ordinaire par l'indisposition qu'elles causent aux autres pour une injuste préférence, et, comme le dérèglement est l'essence de toute passion à laquelle on a laissé prendre l'empire, celles qui s'y livrent en deviennent le jouet; elles passent aisément d'une extrémité à l'autre, s'abandonnant avec une légèreté incroyable à des excès tout contraires. C'est une fièvre de la raison qui fait passer du froid au chaud, et succéder l'un à l'autre. La charité embrasse également tout le monde; la vraie amitié est constante et respectueuse, exempte des inégalités et des familiarités basses et mondaines, parce qu'elle est sainte et fondée sur la pierre ferme qui n'est autre que Jésus-Christ; elle ne se lasse et ne se rebute jamais, parce qu'elle ne regarde que lui, et s'entretient dans la ferveur en considérant celui qu'elle a le bonheur d'aimer et de servir.

Diligite invicem. Ayez une affection mutuelle. Notre cœur n'est pas fait pour nous seuls; il ne l'est pas moins pour le prochain que pour nous-mêmes, puisque nous sommes obligés de l'aimer à l'égal de nous-mêmes, et que c'est lui dérober un bien auquel il a droit que de le priver de ce cœur dans lequel il doit occuper une place honorable. L'Apôtre ne prétend pas ici donner un conseil, mais un précepte, et l'un des plus précis et des plus indispensables. C'est le second commandement semblable au premier, au plus grand de tous, et qui les renferme tous aussi bien que lui, n'en étant qu'une extension et une suite naturelle. C'est le commandement nouveau que Jésus nous avait si fort recommandé la veille de sa Passion. Il l'appelle nouveau, non qu'il n'eût déjà été intimé aux Juifs et ne tienne le second rang

dans le Décalogue, mais parce qu'il nous en donne un modèle tout nouveau en sa personne adorable. Qu'il le grave dans nos cœurs et les renouvelle par son Esprit-Saint, pour leur faire accomplir ce précepte d'une manière digne d'enfants de Dieu. C'est ce qu'il nous enjoint le plus expressément : *C'est en cela*, dit-il, *que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. Avant toutes choses*, dit saint Pierre, *ayez une affection persévérante les uns pour les autres*; il y réduit toute la piété chrétienne. Saint Paul veut que cela aille jusqu'à nous tenir en une sainte inquiétude. *Travaillez avec soin*, écrit-il aux fidèles, *à conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix*. Oh! qu'il faut que l'unité soit un grand bien, puisque c'est un crime d'y être indifférent et de n'être pas en une sollicitude continuelle à son occasion! Saint Jean l'évangéliste, qui avait puisé cette charité dans la vraie source, la poitrine amoureuse de Jésus-Christ, sur laquelle il avait reposé la nuit de la cène, ne rebat autre chose dans ses divines *Epîtres*, et saint Jérôme nous apprend qu'étant parvenu à un âge décrépit, et réduit à ne pouvoir venir à l'assemblée des fidèles que porté entre les bras de ses disciples, comme il n'était plus en état de faire de longs discours, il se contentait de dire ce peu de paroles, mais qui sont un précis de l'Evangile : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres*. On s'en ennuya enfin, et, comme on ne put s'empêcher de le lui témoigner, il fit cette réponse, véritablement digne d'un tel apôtre : *C'est là ce que le Seigneur nous commande, et pourvu qu'on le fasse, il ne faut rien davantage*. Voilà, sans doute, une sentence digne du disciple bien-aimé; pour moi, je ne doute pas qu'il n'y ait pris plus de complaisance que d'avoir développé le mystère de la génération éternelle du Verbe, et écrit ces paroles si sublimes, qui ne peuvent partir que d'un enfant du tonnerre. *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu*; paroles qui n'ont pas moins causé d'admiration aux païens qu'aux chrétiens, et qu'un platonicien voulait qu'on écrivît en caractères d'or sur le frontispice de nos temples. Si sa science et sa charité pouvaient être séparées, cette dernière me paraît de beaucoup préférable à la première, et en est peut-être la cause. C'est elle qui l'a introduit dans le sanctuaire de la vérité, et a levé tous les voiles qui la dérobaient aux regards des mortels.

Oh! que les premiers chrétiens furent dociles à ces instructions apostoliques et fidèles à les réduire en pratique! Toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme. On les distinguait encore à cette marque, deux ou trois siècles après la formation de l'Eglise. Voyez, disaient les infidèles, frappés d'une chose si extraordinaire, comment ils s'entraiment! Il semblait qu'ils fussent tous parents; et ils l'étaient véritablement, mais par une affinité beaucoup plus étroite et plus noble

que celle qui naît de la chair et du sang; affinité toute divine qui, les rendant par le baptême frères adoptifs de Jésus-Christ, leur donnait un cœur de véritables frères les uns pour les autres, et les portait à se rendre, en cette qualité, tous les services qu'exige une si intime union. Ils se consolaien et se soulageaient dans leurs maladies avec des soins incroyables; dans les pertes de biens, ils se secouraient de leurs facultés; et ils exerçaient l'hospitalité avec une affection si cordiale, qu'en quelque lieu qu'ils allassent ils n'étaient jamais étrangers: ils y trouvaient leurs proches, leurs domestiques, leurs amis, leur propre maison, ou plutôt tout en plus grande abondance, et ils pouvaient répandre leur cœur avec autant de confiance et d'ouverture à des personnes inconnues que s'ils avaient eu avec elles les plus étroites liaisons et les plus anciennes habitudes.

Mais la corruption du cœur humain est trop grande, et le démon trop jaloux de la beauté du règne spirituel de Jésus-Christ: cette parfaite union se ralentit peu à peu. Les chrétiens, plus occupés des biens de la terre que de ceux du ciel, laissèrent affaiblir cet argument qu'employaient si heureusement nos premiers apologistes. Les piques, les jalousies, les haines se glissèrent; l'envie, les contestations, les schismes rompirent cette union sacrée, le plus précieux trésor et le plus riche héritage que Jésus-Christ nous eût laissé. A mesure que nous approchons de la fin des temps, la charité se refroidit; les sujets de partialité et de rupture se multiplient; on ne voit que guerres publiques et particulières; chacun ne cherche que ses propres intérêts sans se soucier de ceux d'autrui, ou plutôt les sacrifie aux siens sans scrupule. Les hommes sont plus acharnés contre leurs semblables que les loups contre les loups; la charité ne se trouve plus que dans nos livres, dans les monuments de l'histoire ecclésiastique: c'est là qu'il la faut chercher. Il semble que nous voyons de nos yeux l'accomplissement de cette triste prophétie, que chacun aura à se garder de son prochain; que nul ne pourra se fier à son frère, parce qu'ils ne penseront qu'à user de tromperie et à se perdre l'un l'autre: *Je ferai de Jérusalem, dit le Seigneur, un amas de sable, c'est-à-dire que tous les membres qui forment le corps de l'Eglise, figurée par Jérusalem, n'auront qu'une union extérieure par la dépendance des mêmes pasteurs et la participation des mêmes sacrements, et non l'intérieure, qui n'est autre que le Saint-Esprit, lequel en doit être l'âme et est un esprit de paix et d'unité.*

A Dieu ne plaise toutefois que la charité soit bannie de l'Eglise, puisqu'elle lui est aussi essentielle que la vérité de sa foi et la sainteté des mœurs, ou plutôt qu'elle fait sa sainteté, ses richesses et sa beauté qui la rend charmante aux yeux de l'Epoux céleste, malgré les dérèglements du plus grand nombre de ses enfants, et reconnaissable à ceux dont les yeux ne sont pas offusqués. Il

est impossible que les portes d'enfer prévalent et que le feu sacré, que Jésus-Christ a apporté du ciel sur la terre, s'y éteigne jamais. La toute-puissance de Dieu sait toujours, dans les temps de scandale et d'apostasie, se réserver des hommes selon son cœur, qui lui sont fidèles et ne se laissent pas entraîner au torrent. Il n'est toutefois que trop certain que le nombre en est rare en comparaison de la multitude prodigieuse des prévaricateurs. Ce petit troupeau, qui n'est composé que d'innocentes brebis, n'est pas capable de changer la face du monde, et d'empêcher qu'il ne soit, par la discorde et les divisions qui y règnent, une Babylone et une image de l'enfer.

La charité a été obligée de se sauver de ce naufrage presque universel, et se réfugier dans les saintes communautés que l'esprit de Dieu a formées de temps en temps, pour empêcher la prescription de celui du monde. C'est là que les obstacles à l'accomplissement du précepte de la charité sont levés, et qu'on y trouve toutes les facilités imaginables pour cet effet; cette parole si froide du *tien et du mien*, source fatale, selon saint Chrysostome, de tout ce qu'il y a de querelles, de procès et de guerres parmi les hommes, ne s'y prononce pas seulement. Ainsi, il est aisé de retracer l'Eglise primitive de Jérusalem; car, ce qui y maintenait cette paix constante, qui faisait la joie des anges et l'étonnement des hommes, est parce que nul ne considérait ce qu'il possédait comme étant à lui en particulier, toutes choses étant communes entre eux. Ainsi, c'est proprement de ces heureuses retraites qu'il faut entendre ces paroles du Psalmiste: *Ah! que c'est une chose bonne et agréable que les frères habitent ensemble!* Il ne parle pas seulement d'une union extérieure et d'une demeure commune, mais de l'union que forme la charité en inspirant même volonté et mêmes sentiments à plusieurs; je dis plus, on ne doit pas avoir en ces saints lieux une union simplement métaphorique et mystique, mais réelle et véritable, puisqu'on est animé du même esprit, qui n'est autre que celui du Père éternel et de son Fils unique. Cet Esprit, leur lien adorable, doit être l'âme de votre âme, le principe de tous vos mouvements intérieurs et extérieurs, inspirer mêmes pensées, mêmes penchants, mêmes desirs, enfin nous unir aussi étroitement que si une même âme animait plusieurs corps. Ce doit être une union surnaturelle qui honore par état la société des trois personnes divines, lesquelles n'ont qu'une même nature et un même esprit.

Le Prophète se sert de deux comparaisons pour représenter la douceur et l'utilité de cette union fraternelle: la première est de ce parfum exquis que Moïse répandit sur la tête de son frère Aaron pour l'oindre souverain pontife, et qui embauma tous ses vêtements et tout le tabernacle de la plus suave odeur; la seconde d'une douce rosée qui procure la fertilité aux montagnes et pénètre insensiblement la sécheresse de la terre.

Néanmoins, comme il n'y a aucun état exempt de périls et de tentation, et qu'un apôtre s'est malheureusement perdu dans la société la plus sainte qui fut jamais, la charité peut se refroidir et s'altérer tout à fait dans ces demeures sacrées qui, selon la destination de Dieu, en sont des asiles; le démon trouve le moyen de s'y insinuer, ainsi qu'il fit au paradis terrestre, et d'y souffler son venin. Et, comme nous voyons que les vents se font souvent passage et s'engouffrent dans les ports et les havres qui semblaient les plus assurés, les vaisseaux venant à s'entrechoquer se brisent et trouvent dans la rade le naufrage dont ils s'étaient garantis en pleine mer et dans le fort de la tempête. Ne vous confiez donc pas absolument, mes très-chères sœurs, en cet état de bénédiction auquel la Providence vous a placées; mais ayez une attention continuelle sur toutes vos démarches : *Diligite attentius*. (I Petr., I.) Entre autres choses, attention sur les mouvements intérieurs d'où naissent naturellement l'attention extérieure et les démonstrations d'amitié.

Considérez avec moi les divers motifs qui vous engagent à cette affection sincère. J'en ai déjà touché l'un des principaux; mais on ne peut trop l'inculquer : car l'Apôtre l'emploie en toute rencontre. Vous êtes membres les uns des autres, qui avez Jésus-Christ pour chef, et son esprit pour l'âme qui vivifie le corps; voyons-nous que l'œil hâisse l'oreille, que le nez ait horreur de la bouche et que la main méprise le pied? N'honore-t-on pas davantage ceux qui sont le moins honorables par eux-mêmes? C'est pécher contre Jésus-Christ, c'est le haïr et le persécuter, que de blesser le moindre de ses membres.

Respectez donc Jésus-Christ en vos sœurs, il n'y est pas moins que dans des pauvres et des malades, il y est même davantage; le voile n'est pas si difficile à percer, regardez-les comme des personnes qui portent un caractère de bénédiction, appartenant à Jésus-Christ par une consécration toute particulière, comme des vases précieux mis dans sa maison pour en faire le plus bel ornement, remplis de sa grâce, mais fragiles par l'infirmité de la nature, et qu'il ne faut pas manier trop rudement, de crainte de les briser. Reconnaissez-y partout les marques et les traces de cette élection éternelle qui doit à jamais les rendre heureuses et unies avec vous immuablement; vous avez les mêmes exercices, même fin, mêmes moyens pour y parvenir, mêmes vues, mêmes prétentions. Le bien auquel vous aspirez n'est pas de la nature des biens créés, qui ne peuvent être possédés par les uns qu'à l'exclusion des autres, c'est un bien universel qui se communique à tous sans préjudicier à aucun; il y a de quoi combler les désirs de tous sans diminuer le bonheur des particuliers. Vous êtes tellement unies par les mêmes liens et les mêmes engagements, qu'on doit voir en vous l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ à son Père aux approches de sa

passion : *Faites qu'ils ne soient tous qu'un entre eux, comme vous et moi ne sommes qu'un.*

Un autre motif très-pressant est l'honneur et la gloire de la religion : je n'entends pas par là simplement votre institut, mais la religion chrétienne, mais l'Eglise, votre mère, qui vous a donné une seconde naissance en Jésus-Christ; rien ne porte tant ses enfants à glorifier le Père céleste, et n'édifie davantage ceux qui s'en sont séparés par le schisme, que lorsqu'ils voient des personnes consacrées à Dieu marcher dans l'amour et la charité, craindre plus de la blesser que la prunelle de leurs yeux, et mettre toute leur étude à s'en donner des marques réciproques; comme au contraire rien ne scandalise tant que lorsqu'ils tiennent une conduite contraire; rien n'est plus triste, plus horrible, que de voir des personnes de votre caractère désunies, et sans cesse aux prises les unes avec les autres; les anges de paix en pleurent amèrement, et le nom de Dieu est blasphémé par les impies, l'état religieux et le christianisme tombent dans l'opprobre et l'avilissement. Oui, mes sœurs, du moment que cette estime mutuelle qui porte à se prévenir par des témoignages d'honneur, cette déférence cordiale ne se rencontrent pas dans les monastères, qu'au lieu de croire les autres au-dessus de soi par humilité, selon le précepte de l'Apôtre, on les regarde au-dessous et avec dédain, les piques et les contradictions y règnent, on ne voit que trouble et discorde; Jésus-Christ, le Dieu de paix, qui ne trouve sa demeure qu'où elle est établie, se retire tout indigné, le père de la discorde, auteur de tout désordre et confusion, prend sa place, et ces sanctuaires de paix, ces lits de repos de l'époux, ces demeures sacrées qui sont la principale partie de son royaume, deviennent par un changement déplorable des synagogues de Satan. O malheur qui demanderait des ruisseaux de larmes et des larmes de sang!

Mais vous serez peut-être encore plus touchées de vos propres intérêts : j'ai de quoi ébranler vos cœurs par cet endroit. La charité, dit le Prince des apôtres, couvre la multitude des péchés; il veut dire que si notre charité est assez étendue pour couvrir les péchés du prochain en les tolérant, celle de Dieu ne manquera pas de couvrir les nôtres en les effaçant. Quel gain! vous voyez par là que le moyen le plus efficace pour obtenir ce pardon dont nous avons tant besoin, et la rémission de ces dettes immenses que nous serions dans l'impuissance d'acquitter, si Dieu les exigeait en toute rigueur : c'est de faire miséricorde, et remettre de bon cœur les petites sommes qui peuvent nous être dues. La pratique continuelle de la charité empêche que nos fautes journalières ne nous nuisent, ne lassent la patience de Dieu, et ne l'obligent de se retirer de nous. Ainsi, la plus grande marque de sa bonté et de son regard éternel sur une âme est lorsqu'il la prévient d'une charité abondante pour le prochain; elle peut encore être sujette à di-

verses faiblesses, et faire quelques chutes, mais ces chutes ne la blesseront pas, et ces imperfections ne retarderont pas sa course, et ne lui seront pas même imputées, étant continuellement réparées par l'exercice de la charité. Si le démon allume en vous un feu étranger et excite la concupiscence, le Seigneur, dit saint Augustin, vous fournit un moyen favorable de vous garantir de ce péril; il vous ouvre en la personne de vos sœurs des piscines salutaires, il fait couler auprès de vous des fontaines de grâce et de bénédiction qui vous donnent de quoi éteindre ces noires flammes, et tempérer ces ardeurs; puisez-y, et purifiez-vous-y sans cesse de tout ce que la corruption d'Adam, qui nous est héréditaire, produit de souillures. Vos sœurs vous seraient moins utiles si elles étaient plus parfaites, et si elles ne vous faisaient naître de fréquentes occasions d'exercer la charité; si elles étaient toutes des anges, vous auriez peine à le devenir vous-mêmes par la pratique de la patience et du support des infirmités; la principale matière de vos sacrifices serait retranchée.

Quoi de plus doux à présent? Quoi de plus consolant et de plus capable de vous soutenir dans la pénible carrière que vous avez entrepris de fournir, que de savoir que vous êtes bien avec votre Dieu, que vos services lui sont agréables, qu'il vous réserve des biens immenses, et qu'il sera lui-même votre grande récompense; or, vous trouverez tout cela dans le témoignage que vous rend votre cœur de son amour pour vos sœurs. Nous reconnaissons, dit le disciple bien-aimé, que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Ce n'est pas un signe équivoque et incertain, une marque douteuse et probable, mais certaine et indubitable. Oh! quelle paix, quel transport d'allégresse ne doit pas exciter dans nos cœurs une telle assurance; quelles larmes ne doit-elle pas sécher? Vous connaissez par là de quelle conséquence il est pour vous d'aimer vos sœurs, vous y avez plus d'intérêt que celles qui sont l'objet de cette affection; elles peuvent être vivantes sans que vous les aimiez, mais vous ne le serez jamais si vous ne les aimez; vous demeurerez dans la mort, comme le proteste le même apôtre. Voyez combien il y a à gagner pour chacune de vous dans un pareil commerce. Qui refuserait de jeter sa semence dans le champ d'autrui, si la moisson qui s'en recueillerait devait être apportée dans ses greniers?

Je serais infini si je voulais vous étaler tous les avantages que la charité fraternelle procure dans les maisons où elle règne. On en peut dire de même que de la sagesse que tous les biens nous viennent avec elle, et qu'elle délivre de tous les maux.

Ainsi, votre plus grand soin doit être, je ne dirai pas de faire naître la charité, car à Dieu ne plaise qu'elle ait jamais été bannie de cette sainte maison, mais de l'entretenir, de la faire croître, et d'arracher de bonne heure les moindres semences de division. Quand on découvre et qu'on sent en soi quel-

que présage de maladie mortelle, comme des crachements de sang, des frissons violents, de fréquentes défaillances, on se précautionne, on prend des remèdes, on se munit de cordiaux, on s'astreint à un certain régime de vie pour prévenir le mal et arrêter ses suites funestes. De même, lorsqu'on remarque et qu'on sent en soi des antipathies, des aversions, des jalousies, qu'on goûte une joie maligne lorsqu'on entend médire du prochain, qu'on le rabaisse soi-même, et qu'on donne un mauvais tour à ses intentions et à ses actions, ce sont des marques d'une fièvre spirituelle et d'une disposition qui tend à la mort. Dès que vous apercevez donc ces signes, allez au devant du mal, brisez les petits contre la pierre, c'est-à-dire ne souffrez pas que ces mouvements se fortifient dans vos cœurs, mais étouffez-les aussitôt, condamnez-les comme injustes, et sacrifiez-les à Jésus-Christ. Tenez-vous sur vos gardes pour ne rien dire de désobligeant de ces personnes, parlez au contraire à leur avantage et faites-leur tout le bien dont vous êtes capables.

Mais allons à la source. D'où naissent ces haines et ces antipathies que nous nourrissons au fond de nos cœurs, et qui sont des aspics qui tôt ou tard nous donneront la mort? de nos passions immortifiées. D'où viennent les guerres et les procès entre vous, dit l'apôtre saint Jacques? n'est-ce pas de vos passions qui combattent en votre chair? Ce sont ces passions impérieuses et tyranniques qui, ne cherchant qu'à se contenter, rendent celui qu'elles dominent ennemi de tous les autres; quelque douces qu'elles paraissent, elles ne sont pas bien éloignées de se porter aux extrémités les plus affreuses, et dont la seule imagination fait frémir, parce que, voulant régner et venir à bout de leurs desseins, elles tendent naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Mais, entre ces passions, l'orgueil est celle qui altère davantage la paix et rompt le plus ce doux lien de la société. Le superbe s' imagine avoir beaucoup de mérite, il se grossit et se représente grand à ses propres yeux, il veut appliquer les autres à soi, et croit qu'ils manquent de considération et lui ôtent ce qui lui appartient. Il veut en toutes rencontres faire prévaloir ses sentiments, et s'empare dès qu'on y résiste, ou plutôt il se choque et s'irrite de tout, parce que personne ne lui rend à son gré ce qu'il estime être dû ou à sa naissance ou à son esprit. S'il témoigne de l'amitié, c'est pour parvenir à ses fins, mais dans le fond il n'aime que soi-même, n'estime que soi-même, rapporte tout à soi, et se fait le centre de tout.

L'humilité seule peut remédier à ces désordres. Une âme bien convaincue de ses misères et vivement pénétrée de son néant et de sa corruption n'est guère susceptible de ces mouvements. Que peut-on ôter à qui croit n'avoir rien? comment abaisser celui qui est couché par terre, qui se tient dans la poussière et y met sa bouche, c'est-à-dire qui goûte et savoure son néant? Reprochez-lui

ses défauts, il vous en sait bon gré; s'il ne reconnaît pas en soi ce qu'on lui impute, il croit qu'on l'épargne beaucoup, et qu'on lui fait grâce de tous ses manquements effectifs. Le néglige-t-on, il est dans son centre, persuadé qu'il ne mérite aucune application ni distinction, mais plutôt l'oubli et le mépris; il ne se croit pas facilement offensé, parce qu'il ne pense pas qu'on songe facilement à lui, et comme il se resserre dans des bornes fort étroites, il éprouve que la plupart des coups ne portent pas sur lui et passent pardessus sa tête; il s'irrite difficilement, ou plutôt il ne sait ce que c'est que de se mettre en colère, parce qu'il ne croit pas aisément qu'on lui fasse tort; s'il ne peut se le dissimuler, il bénit Dieu de lui donner quelque petit trait de conformité avec Jésus-Christ, et se réjouit dans la vue de la grande récompense qu'il fait espérer dans son Évangile à ceux qui auront été ici-bas l'objet du mépris et de l'opprobre des hommes.

Cette disposition si désirable, que vous ne pouvez trop demander à Dieu, vous portera à user de balances toutes contraires à celles des enfants d'orgueil, qui font un crime aux autres de quelque légère inadvertance, et traitent de bagatelles leurs paroles les plus piquantes et leurs manières les plus hautaines; elle vous fera regarder toutes les fautes que vous pouvez commettre contre vos sœurs, quelque légères qu'elles puissent être, comme grandes et importantes, et comme petites, toutes celles qu'elles peuvent commettre contre vous; veillez sur vous, pour ne donner sujet de peine à personne, et ne vous pas peiner de tout ce qu'on pourra dire ou faire contre vous. Par là, vous éteindrez la plus ordinaire source des divisions qui ne naissent que des fausses idées qu'on se fait de ces prétendus torts.

Tâchez de vous conduire dorénavant par ces saintes maximes, vous qui êtes des personnes spirituelles et qui aspirez à la perfection; ne vous regardez plus par les sens, puisque d'ordinaire cet endroit est plein de faiblesse et d'infirmité, mais uniquement par les yeux de la foi, qui vous feront paraître les unes aux autres infiniment aimables, puisque vous y apercevrez Jésus-Christ; portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi sa loi qui n'est qu'amour, et vous mériterez, par sa grâce inestimable, de mourir dans son baiser sacré, et d'être consommées pour jamais dans son unité divine; c'est ce que je vous souhaite, etc.

II. CONFÉRENCE A DES RELIGIEUSES.

SUR LES DISTRACTIONS.

Orationi instate, vigilantes in ea. (Coloss., IV.)

Persévérer et veillez dans la prière.

Ce serait une erreur de croire que le grand apôtre ne propose ici qu'un simple conseil aux premiers fidèles, comme lors qu'il les exhorte au célibat, s'ils ne sont liés d'ailleurs; c'est indubitablement un précepte formel et indispensable. Quand il ne s'en

serait pas expliqué en d'autres endroits d'une manière encore plus expresse, et qui laisse moins de lieu à l'éluder, le commandement que nous en fait Jésus-Christ dans l'Évangile est écrit comme avec les rayons du soleil; toute la subtilité humaine n'y peut rien opposer que de frivole. La prière est la condition à laquelle il a attaché sa grâce, c'est le canal par lequel elle coule sur nous: demandez et vous obtiendrez, frappez et l'on vous ouvrira; si vous ne sollicitez avec instance, point de faveur à espérer, point de rosées et d'influences célestes; or, sans la grâce, sans ces rosées et ces pluies toutes volontaires que Dieu tient en réserve pour son héritage, sans ces secours surnaturels qui aident notre infirmité, que sommes-nous, qu'impuissance, que des pécheurs incapables d'aucuns mouvements vers les biens invisibles, que des morts et des objets du mépris et de la colère de Dieu? Le démon, qui en est plus convaincu que nous, fait tous ses efforts pour couper ces canaux par lesquels les eaux du ciel coulent pour arroser notre sécheresse, comme Holopherne s'appliqua à détruire les canaux qui conduisaient l'eau à Béthulie, afin de se rendre maître de cette ville. Ce cruel ennemi de notre salut ne cherche qu'à tarir cette source, et éteindre en nous l'esprit de prière, afin qu'il ne nous reste aucune ressource pour échapper de ses mains.

Les conseils que vous avez voués vous donnent pour l'accomplissement de ce précepte une facilité que les premiers chrétiens n'avaient pas, et dont vous ne sauriez trop bénir le Seigneur. Ils se trouvaient la plupart engagés dans le mariage; or, cet état est un étrange obstacle à la prière; ceux qui sont mariés, dit saint Paul, s'occupent des choses du monde et de ce qu'ils doivent faire pour se plaire mutuellement, ce qui les partage; fâcheuse nécessité, triste partage où Dieu est le plus souvent le plus mal partagé, s'il n'est tout à fait oublié; c'est pourquoi le même apôtre les exhorte à se séparer de temps en temps, du consentement l'un de l'autre, pour vaquer à l'oraison. Il savait que les plaisirs les plus légitimes ne laissent pas d'empêcher les communications d'en haut; s'ils ne corrompent et ne souillent pas l'âme par eux-mêmes, ils la troublent néanmoins, l'offusquent, l'obscurcissent, l'amollissent, arrêtent son vol vers le ciel et l'attachent à la terre.

Ce n'est pas encore une situation guère commode pour la prière que de manquer des choses les plus nécessaires à la vie; c'était toutefois l'état où se trouvaient souvent les premiers fidèles, dépouillés de leurs biens par les Juifs et les idolâtres, en haine de notre sainte religion.

Vous avez l'avantage inestimable d'être affranchies de toutes les servitudes du siècle; vous pouvez vous occuper sans interruption du soin de plaire à l'Époux céleste. Rien, si vous le voulez, n'est capable de vous divertir de l'unique nécessaire, et de vous ravir l'heureux partage de Marie, assise à ses

pieds. Sa providence vous décharge des soins temporels; elle vous pourvoit d'une Marthe qui y s'applique; vous n'avez qu'à goûter combien le Seigneur est doux.

Cependant, quelle différence entre les premiers fidèles et nous (ô matière de douleur!) ils persévéraient dans la prière avec une assiduité infatigable, et cet exercice délicieux nous lasse après quelque temps; les jours leur paraissent trop courts pour y vaquer. La meilleure partie des nuits y était encore employée, et nous nous sentons accablés de quelques heures que la règle y a consacrées durant le jour. Rien ne les pouvait arracher de cette sainte table: ils avaient une frayeur religieuse de toute autre occupation, et nous sommes rassasiés avant que de nous y asseoir; la nature s'accommode mieux de tout autre exercice; elle est comme à la gêne pendant le temps qui lui est destiné, et respire lorsqu'il est fini, comme se sentant délivrée d'une tâche pénible, et déchargée d'un poids accablant; enfin, leur prière était comme un encens d'une odeur exquise, digne d'être présentée à Dieu par ses anges; les nôtres ne sont qu'un tissu de chimères, de distractions et d'inutilités, plus capables d'éloigner que d'attirer, sur l'Eglise et sur nous, les bénédictions célestes.

C'est de ces distractions dont j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui; puis-je choisir un sujet qui soit plus de pratique et plus important à la fois. Plus de pratique, car qui en est exempt et qui n'a sujet de se plaindre de cette espèce de persécution. Plus important, car les suites en sont plus à craindre qu'on ne pense, puisqu'on ne peut les négliger sans se mettre en péril éminent de tomber dans l'abîme d'un cœur dur, dont saint Bernard fait une peinture si affreuse, qu'il faut déjà l'avoir en quelque degré, pour n'en être pas saisi de quelque frayeur.

Commençons par en découvrir les causes, il sera plus aisé ensuite de vous marquer leurs véritables remèdes et de vous disposer à en user, quelque répugnance et quelque soulèvement que l'amour-propre y puisse sentir.

PREMIER POINT.

Allons à la source, remontons à la première cause. Le péché d'Adam a tout renversé: maître absolu dans l'état d'innocence de ses sens et de son imagination, il s'entretenait avec son Dieu familièrement et écoutait au dedans de soi sa voix adorable sans qu'elle fût étouffée par le bruit confus et flatteur qui s'y élève malgré nous et s'oppose insolemment à la vérité; Dieu parlait et point de murmure, il éclairait et point de ténèbres, il commandait, point de résistance: cette belle harmonie, cette admirable économie qui soumettait les puissances inférieures aux supérieures, est détruite et ruinée; les sens se sont révoltés et les passions déchaînées, l'imagination est devenue presque indépendante de l'esprit, elle court sans frein et sans règle après de vains objets; l'âme se trouve réduite à une telle faiblesse, une si pitoya-

ble infirmité, qu'elle est contrainte de regarder ce désordre sans y pouvoir quasi remédier; livrée aux impressions de ces fantômes extravagants et de ces chimères, elle court après. Tout ce que la religion a de plus saint, de plus auguste, de plus terrible n'est pas capable de les dissiper, il faudra lutter les heures entières contre ces prestiges sans qu'ils s'évanouissent; les saintes images que nous fournit la foi d'un Dieu crucifié, d'un Dieu assis sur un nuage pour juger les vivants et les morts, l'étang de soufre et de feu dans lequel seront précipités les réprouvés, les beautés ravissantes de la Jérusalem céleste, séjour éternel des élus, ne peuvent effacer les traces de ces folies et de ces bagatelles; la raison et la foi ont beau nous représenter la différence de ces objets et leur disproportion infinie, elle n'est pas écoutée; les servantes chassent la maîtresse de la maison, leur sédition emporte l'âme dans un pays perdu, dans les espaces imaginaires, et souvent elle oublie que tout ce tumulte s'est excité contre son gré. Ce n'est pas ici la maladie d'un particulier, c'est celle de tout le genre humain; les hommes vraiment spirituels sont ceux qui la connaissent le mieux et qui sont plus appliqués à guérir les blessures que nous a faites la chute effroyable de nos premiers parents. Comme ils habitent toujours au dedans d'eux-mêmes et qu'ils adorent Dieu le plus souvent qu'ils peuvent au fond de leur cœur, dont ils font un sanctuaire animé, ce sont eux qui ont le plus déploré ce dérangement cruel et cette malheureuse servitude. Job en fait des plaintes touchantes, il dit que ces pensées, qui naissent de la dissipation de l'esprit, causent la torture à son cœur; David remercie Dieu tendrement de ce qu'il a retrouvé le sien pour lui adresser sa prière, ce qui marque qu'il lui échappait de temps en temps et qu'il courait après lui comme après un fugitif sans pouvoir le reprendre, jusqu'à se voir réduit à s'écrier: Seigneur, mon cœur m'a abandonné.

Saint Jérôme, saint Grégoire le grand et saint Augustin nous apprennent qu'ils éprouvaient une pareille misère; ils se reprochaient d'être absents de Dieu lorsqu'ils étaient en sa présence, que leur cœur leur échappait à tous moments sans qu'ils eussent de lien pour le retenir et empêcher qu'il ne fût le jouet de l'imagination dans le temps qu'il devrait trouver sa joie et son repos dans le sein de Dieu.

Combien avons-nous plus de sujet que ces grands saints d'entrer dans ces sentiments, surtout si nous considérons que nous avons contracté comme un second péché originel par les engagements et les attaches de la vie passée. On n'aime pas impunément le monde. Tous les objets que nous y avons vus et aimés ont laissé des traces et des impressions profondes dans l'imagination qui viennent malgré nous et nous désolent. Les niaiseries des niaiseries, dit saint Augustin, mes anciennes amies, venaient me tirer comme par la robe de ma chair. O Dieu,

quelles images et quelles infamies ne présentait-elles pas à ma pensée ! Saint Jérôme retiré au fond d'un désert, dans ses plus sérieuses méditations, se retrouvait dans des danses et des assemblées de personnes de différent sexe. Hélas ! est-ce une chose si difficile de se reposer quand on est bien las ? d'où vient donc qu'ayant tant besoin de repos nous ne pouvons le goûter, et que nous sommes ainsi que Caïn fugitifs devant la face du Seigneur ? le prophète nous en dira la cause. Jérusalem a péché, c'est pour cela qu'elle est devenue vagabonde et l'instabilité même ; celui qui commet le péché en devient esclave. La grâce qui nous affranchit de la peine éternelle qu'il mérite ne nous délivre pas de ses suites fâcheuses, qui sont un reste de servitude. Le désir sincère d'être à Dieu, le nouveau genre de vie qu'on a embrassé ne répare pas du moins aussitôt ce ravage ; le cerveau demeure longtemps sali et blessé de ces traces funestes qui serouvent par le cours fortuit des esprits, qui y trouvent des chemins frayés et ramènent des images qui devraient être bannies à jamais. Ainsi, lorsque pour être plus recueilli pour penser à Dieu sans trouble et sans distraction et se laisser pénétrer de la grandeur des mystères de la religion, on ferme la porte de son cœur aux créatures, on leur rompt toutes les avenues, on coupe toutes les issues, je veux dire qu'on bouche tous les sens extérieurs sans en faire non plus d'usage qu'un mort, voici tout d'un coup, lorsque vous vous y attendez le moins, que les anciennes traces des objets sensibles ramènent des objets dangereux ; ils en retracent plus en un moment que les sens extérieurs n'en avaient présenté en plusieurs mois ; c'est comme une armée de séditeux : vous voilà transportés en des palais enchantés dans le temple de la volupté, pour me servir de l'expression du prophète, à des spectacles profanes, en sorte que, pour dissiper ces illusions et résister à la tentation, vous n'avez point de meilleur parti à prendre que d'ouvrir les yeux et les oreilles.

Il ne faut pas douter que le démon ne s'y mêle souvent, car il n'est pas encore renfermé dans l'abîme, et qu'il ne remue les humeurs du corps et les esprits d'une manière propre à exciter certaines idées et certaines images capables de rallumer les passions. Il a juridiction sur tout ce qui est déréglé, et l'imagination, surtout celle des personnes qui ont voulu faire un pacte avec la mort, je veux dire goûter la douceur passagère du péché, n'est pas soumise à Dieu ; le dragon attend le moment favorable à ses desseins pour dévorer le fruit de bénédiction, je veux dire notre prière ; il met tout en usage pour la faire tourner à péché et souiller notre âme.

Quoique Dieu, étant la sainteté et la bonté même, ne puisse être l'auteur ni la cause de nos distractions, puisque, tout involontaires qu'elles puissent être, c'est toujours un désordre, il les permet quelquefois par des raisons dignes de sa sagesse et de son amour pour nous, car rien ne nous est plus

utile que de conserver de bas sentiments de nous-mêmes, d'être bien convaincus que le bien n'habite pas en nous, de sentir le poids du joug imposé sur la tête des enfants d'Adam et de soupirer après notre entière délivrance : or les distractions, qui nous apprennent l'inutilité de nos efforts et notre pente furieuse à oublier Dieu, contribuent merveilleusement avec le secours de sa grâce à former et enraciner en nos cœurs ces sentiments si essentiels au christianisme.

Mais il faut reconnaître de bonne foi que la plus grande partie des distractions et de cette peine qu'on sent à fixer ses pensées, méditer les vérités chrétiennes, appliquer son esprit à Dieu durant le chant des psaumes, vient des passions immortifiées, des affections déréglées qu'on conserve et qu'on veut conserver ; on n'est à Dieu qu'à demi, ou plutôt on n'y est point du tout, car il est impossible de servir deux maîtres ; on a plusieurs attaches secrètes, on nourrit mille cupidités ; quel lieu de s'étonner si le cœur vole à son trésor et si on est sujet aux distractions ? La pureté souveraine de Dieu ne peut souffrir l'impureté de nos âmes ; il voit en nous un cœur double, partagé, peut-être tout séculier, et nous voulons qu'il n'ait aucun égard à nos infidélités, nos ingratitude, nos adultères ! Désabusons-nous d'une pensée qui lui est si injurieuse : il nous rassasiera du fruit de nos vœux, nous livrera aux égarements d'une imagination insensée et aux insultes de nos ennemis qui feront leur jouet de ce prétendu repos en Dieu. *Viderunt hostes et deriserunt sabbata ejus. (Thren., III.)*

Il faut mettre au rang des distractions, et des distractions imputées à péché, les oraisons les moins traversées par l'évagation de l'esprit, lorsqu'on n'y cherche qu'une vaine pâture à son esprit ou des douceurs sensibles. Comme l'occupation de Dieu est de se contempler soi-même, et que cette connaissance se termine à son amour, il n'arrive que trop qu'on se complaît dans la vue de ses propres pensées et de ses richesses spirituelles, et qu'on aime les productions de son esprit, ce qui est une trinité diabolique pour ainsi dire, car notre connaissance et notre amour doivent avoir uniquement Dieu pour objet ; voyons présentement les remèdes spécifiques de ces maux.

SECOND POINT.

Quoique les distractions, qui naissent du dérangement que le péché de notre premier père a causé dans la nature, soient involontaires, et par conséquent exemptes de péché, nous ne devons pas laisser d'en gémir et d'en porter l'humiliation, car, outre qu'elles viennent du péché, elles y portent, et il arrive très-souvent que toute cette sédition, qui s'était élevée au dedans de nous sans notre ordre, continue son tumulte avec notre agrément et notre consentement, et que notre âme, par une négligence affectée, ne réunit pas toutes ses forces pour ranger à son de-

voir ce peuple rebelle; car, loin de nous la doctrine pernicieuse des faux mystiques de nos jours, qui ne veulent pas qu'on s'inquiète de tous ces mouvements irréguliers. Les saints ne nous ont jamais enseigné une pareille spiritualité; ils ont déploré la condition des hommes sur la terre et la leur en particulier. Quelle misère en effet qu'il ne faille que le bourdonnement d'une mouche pour nous faire quitter prise, lorsqu'après divers efforts nous sommes parvenus à la vue tranquille de la vérité! est-il d'humiliation pareille? Oh! qu'une semblable expérience devrait bien faire mourir notre orgueil sans retour! Ces égarements où nous sommes entraînés par la force et la violence de l'imagination marque toujours qu'on est peu pénétré du respect que doit imprimer la présence de Dieu, peu touché du sentiment de ses péchés et de sa pauvreté intérieure; car, faudrait-il avertir un pauvre de s'occuper de son indigence, quand il est devant un riche disposé à le soulager, ou un malade de songer à son mal en présence de son médecin? pouvons-nous trop admirer la bonté d'un Dieu qui souffre que les prières que nous lui faisons soient interrompues de tant de distractions et d'irrégularités, et qui attend que nous lui en offrons quelques-unes avec une véritable attention du cœur? se souvenant alors que nous ne sommes que bone et que poussièrre, il veut bien oublier ces prières vagues et qui n'en méritent pas le nom pour exaucer ces dernières.

Quoiqu'on doive encore mettre au rang des distractions involontaires celles qui sont une suite d'une vie mondaine à laquelle on a renoncé par l'entrée en religion, on s'en doit affliger encore plus sensiblement, et s'en servir pour concevoir des sentiments plus vifs de componction; qui peut manier de la poix, dit le Sage, sans que ses mains en restent salies? et cacher des charbons allumés dans ses vêtements sans qu'ils soient brûlés? Vous avez vécu dans le commerce et l'agitation du monde, dans le grand bruit, peut-être avez-vous voulu vous enivrer de ses plaisirs; il faudrait un miracle pareil à celui qui apaise les flots de la mer à la parole de Jésus-Christ pour vous rendre aussitôt le calme et le goût des choses spirituelles. Il faut le lui demander par de ferventes prières, le conjurer de ne vous pas rejeter de devant sa face, dire souvent avec saint Augustin : Malheur à ce temps auquel je ne vous ai pas aimé, et où je mettais ma joie et ma gloire dans ce qui me couvre de confusion, et me jetterait dans le désespoir si votre bonté ne surpassait notre malice et si vous ne preniez plaisir à répandre avec surabondance votre grâce où le péché avait abondé.

Travaillons avec tout le soin et l'application possible à purifier notre imagination, à fermer et consolider les plaies qu'elle a reçues, par la familiarité indiscrete ou criminelle avec les objets sensibles qui faisait dire à un saint roi pénitent : *Les cicatrices des plaies causées par ma folie jettent une infection qui m'est insupportable.* La sainte retraite dans

laquelle vous êtes entrées commencera cette cure par l'éloignement de ceux qui vivent de l'esprit du monde; les saintes lectures, les prédications, les conférences l'achèveront en substituant de saintes idées aux profanes.

Votre cœur deviendra un bon trésor d'où vous tirerez au besoin des choses vieilles et nouvelles, c'est-à-dire des vérités tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament; munies de ces armes de lumière, vous mettrez en fuite ces pensées ténébreuses et ces fantômes caressants; évitez pourtant le trouble et l'inquiétude et tous les efforts humains plus capables d'imprimer ces pensées que de les dissiper; vous n'aurez pas fait une prière infructueuse, si vous en tirez une plus vive connaissance de votre infirmité, si vous la portez avec patience, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'achever votre guérison. Si vous soupirez après l'adoption parfaite qui fera cesser cette division et ce schisme déplorable, et où la raison dominera absolument sur toutes les puissances de l'âme, parce que Dieu dominera sur la raison, souffrez cette persécution intérieure en esprit de pénitence, et, ne pouvant vous faire un mérite de votre attention, faites-vous-en un d'une humble patience.

Adorez la conduite de Dieu sur vous, soyez persuadées qu'elle est digne de sa sagesse et qu'il veut se servir de cette voie pour guérir l'enflure de votre cœur ou pour la prévenir. Vous avez secoué le joug de votre Dieu, est-il juste que votre imagination subisse celui que vous voulez lui imposer? vous avez semé du vent, que pouvez-vous moissonner autre chose que des tourbillons? Mais ne nous laissons pas d'admirer la miséricorde divine qui reluit au travers de la justice, puisqu'elle lui fait accepter en paiement notre pauvreté même et nous fait tirer du fruit, si nous savons nous aider nous-mêmes, de ce qui devait attirer une condamnation irrévocable. O Seigneur, qui est semblable à vous!

Si nous considérons présentement les distractions comme des effets de la malice du démon, il faut se tenir en garde contre elles par une exacte vigilance dans le temps et hors du temps de l'oraison; il faut craindre de donner dans ses pièges et de lui causer la maligne joie de nous accuser d'irrégularité au tribunal de Jésus-Christ. L'Apôtre nous apprend que c'est par la foi qu'on lui résiste et qu'on dissipe ses illusions, en voici une belle figure tirée de la *Genèse*. Il est dit qu'Abraham ayant égorgé des victimes et en ayant dépecé la chair pour la mettre sur l'autel, il venait des oiseaux carnassiers pour en faire curée, ce qui obligea ce père des croyants de prendre en main son épée et les écarter à mesure qu'ils venaient fondre sur cette chair sacrée. Ces oiseaux de proie sont visiblement l'image des esprits de malice répandus dans l'air, qui viennent enlever le sacrifice de nos prières figurées par ces victimes posées sur l'autel; s'ils sont importuns, il ne faut pas céder à leur importunité,

mais s'armer du glaive de la parole de Dieu et du bouclier de la foi pour éteindre tous les traits enflammés qu'ils nous lancent.

Renouvelons donc notre foi et reconnaissons avec larmes qu'elle est bien imparfaite; écoutez comment Saint Jérôme s'accuse de la faiblesse de la sienne, et avouons que la nôtre est encore plus défectueuse : « Je n'avais point de foi, dit ce saint docteur, je ne priais point, mais aussi, si j'en avais une véritable, je prierais d'autre sorte: je frapperais ma poitrine, les larmes couleraient de mes yeux en abondance, mon corps serait saisi d'une sainte horreur, on verrait la pâleur peinte sur mon visage, je me jetterais aux pieds de mon Dieu, je les baignerais de mes pleurs et les essuyerais de mes cheveux, je m'attacherais au tronc de la croix sans que rien m'en pût arracher que l'assurance du pardon de mes péchés; mais il m'arrive souvent que, durant que je suis à genoux pour la prière, je me promène dans les galeries, ou suppose mes revenus, et, ce qui est de plus désolant, je pense à des choses qu'on ne saurait dire sans rougir. Où est donc ma foi? est-ce ainsi que Jonas a prié dans le ventre de la baleine; les trois enfants dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, ou le bon larron sur la croix? » N'a-t-il pas tracé dans cet humble aveu qu'il fait des égarements de son esprit ce qui nous arrive tous les jours? Mais qu'il s'en fait bien que nous en ayons un sentiment si vif; et cependant ces distractions étaient involontaires.

Que penserons-nous donc et que dirons-nous de celles qui sont approuvées, applaudies et même commandées par la raison? si elles vous paraissent légères, les saints Pères et les maîtres de la vie spirituelle n'en ont pas jugé de même: ils les ont traitées de fornications et d'infidélités très-punissables, et les ont regardés comme des écueils où vont se briser nos vaisseaux. Dieu, dit saint Grégoire pape, ne considère pas comme un mal léger les pensées flottantes et incertaines de l'esprit humain, et châtie ces égarements du cœur en l'abandonnant à lui-même; et n'est-il pas écrit: Malheur à vous qui pensez à des choses inutiles?

Se distraire de Dieu volontairement n'est-ce pas quitter le Créateur pour la créature, le tout pour le néant, n'est-ce pas se détourner de lui pour s'attacher à une ombre, une chimère? vous trouvez alors dans cette ombre et cette chimère quelque chose qui vous plaît et vous attire davantage que celui qui renferme en soi la plénitude de tous les biens. O préférence insensée!

Il faut toutefois distinguer parmi les distractions volontaires celles qui ne viennent pas d'une pleine délibération et qui sont plutôt des surprises de la concupiscence, en un mot, qui ont pour principe la fragilité de la nature ou la suggestion de l'ennemi dont il est malaisé qu'on ne reçoive quelque blessure dans des combats si fréquents, et celles qui sont affectées, entièrement volontaires qui ont plus leur racine dans le dérèglement du cœur que dans celui de l'imagination,

distractions qu'on ne regarde pas comme une persécution, puisqu'on se les procure à plaisir, qu'on les appelle pour dissiper l'ennui qui s'empare inmanquablement d'une âme infidèle dans cet exercice qui lui est odieux. Je mets une extrême différence entre une religieuse qui aime son état et tend à sa perfection, quoiqu'elle marche d'un pas un peu lent, et celle qui ne l'a jamais aimé, ou en a conçu dans la suite un dégoût qui est devenu habituel, laquelle sous un habit religieux porte un cœur tout séculier, un cœur éloigné de Dieu, tandis qu'elle semble l'honorer des lèvres, un cœur qui garde à son égard un superbe silence et qui refuse d'écouter sa voix; enfin qui vit elle-même dans une contravention manifeste à sa règle ou n'en garde que le dehors, l'écorce et la lettre sans en pénétrer l'esprit. Je suis obligé de tenir un langage bien différent aux unes et aux autres. Pour les premières je les dois consoler par la même consolation dont je suis moi-même consolé de Dieu, et les avertir seulement que les distractions négligées peuvent causer des dominages irréparables et que ces légers assoupissements peuvent dégénérer en sommeil léthargique.

Rien n'est léger à une parfaite amante de tout ce qui peut blesser le divin Époux, ne fût-ce qu'un coup d'œil jeté sans grande réflexion sur un objet étranger ou le dérangement d'un de ses cheveux. Il est rapporté dans la Vie de sainte Catherine de Sienne qu'ayant, dans l'église où elle priait, jeté un moment les yeux pour regarder son plus jeune frère, Jésus-Christ lui représenta cette légère faute dans sa divine lumière d'une manière si vive, qu'elle se serait volontiers abîmée au centre de la terre; ce que je ne dis pas pour effrayer les âmes timorées, mais pour leur inspirer une délicatesse d'amour qu'exige d'elles un Dieu jaloux qui les a si excessivement aimées.

Quant aux autres, pour qui ce langage est barbare et inintelligible, c'est peu pour elles de gémir: il faut qu'elles poussent des rugissements et qu'elles tremblent dans la vue des misères qui les menacent et des précipices qu'elles se creusent; mais, que dis-je? elles ont déjà roulé jusqu'au fond, et leur unique ressource serait leurs cris qui pourraient leur attirer du secours. Le manque de foi, qui leur cache le danger, les rend par conséquent muettes; elles sont dans la disposition de cet évêque de l'*Apocalypse*, qui se croyait riche et comblé de biens, quoiqu'il fût misérable, pauvre, aveugle et nu.

Il serait inutile de leur présenter des remèdes, puisqu'on n'en donne point aux morts. Mais le Fils de Dieu nous dit que l'heure est venue, que les morts entendront sa voix, et il écoute toujours lui-même celle de l'Eglise, son épouse, qui lui demande avec larmes la conversion des âmes qui lui ont coûté tout son sang.

S'il leur reste une étincelle de foi, qu'elles s'en servent pour connaître le danger prochain où elles sont de se perdre pour jamais; qu'elles sachent que leur sort éternel

dépend de la qualité de leur oraison, parce que la bonne ou la méchante vie qui décide de cette éternité en dépend elle-même. Oui, telle vie telle oraison, telle oraison telle vie, cela est rétrograde et marche d'un pas égal. Or le Saint-Esprit nous dit que les pensées déréglées nous séparent de Dieu, et que les moules mourantes gâtent le parfum et en corrompent l'odeur, c'est-à-dire, comme l'explique saint François de Salles, que, comme ces petits insectes ne font point de mal à un parfum lorsqu'ils ne font que passer, mais qu'ils en altèrent toute composition dès qu'ils y meurent et y croupissent, aussi les pensées étrangères qui, dans l'oraison, ne font qu'effleurer la surface de l'âme, ne lui causent que très peu de dommage; mais, si on les laisse enraciner par négligence ou par mépris, elles en souffrent un très-considérable.

La prière, bien loin d'être un parfum exquis digne d'être reçu de Dieu en odeur de suavité, n'exhale plus qu'une fumée puante dont les démons aiment à se repaître; c'est pourquoi Dieu menace, en la personne des anciens lévites, ceux qui ont la hardiesse et la témérité de lui offrir de pareils sacrifices, de leur en jeter l'ordure sur le visage, et de les couvrir d'une confusion éternelle.

Retournez, prévaricatrices, à votre cœur, voyez les ravages effroyables que l'amour-propre et le démon y ont fait, travaillez à le purifier; car il n'y a que ceux qui ont le cœur pur qui puissent voir Dieu, trouver son royaume au dedans d'eux-mêmes, et goûter ces douceurs qu'il a réservées à ceux qui le craignent et s'attachent véritablement à lui; la manne n'est accordée qu'aux victorieux. Rectifiez vos voies, renoncez à ces consolations sensibles, qui sont de vraies désolations, et vous éprouverez combien il est fidèle en ses promesses; il écoute même jusqu'à la préparation du cœur de ses serviteurs et de ses servantes; il vous accordera toutes ces demandes si elles n'ont que sa volonté pour objet, si vous mettez toute votre joie en lui, si vous lui protestez sincèrement que dorénavant le monde ne vous est rien, et que vous lui voulez être parfaitement crucifiées, c'est-à-dire regardées avec autant d'horreur qu'un cadavre attaché aux fourches patibu-

laire, et que vous consentez qu'il vous traite de même; si vous êtes pénétrées d'un vif sentiment de votre indignité, de votre pauvreté, de la stérilité et de la sécheresse de votre âme, incapable de produire par elle-même d'autres fruits que des fruits de mort; surtout si vous apportez à la prière un cœur de veuve dont le partage sont les larmes et les prières, mais une prière qui persévère, comme dit saint Paul, le jour et la nuit : *Orationi instat, vigilantes in ea* (Coloss., IV), invoquant Dieu par toute sorte de supplications et de prières : *In omni obsecratione* (Eph., VI.), prière vocale, mentale, prière particulière et publique faite en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, notre divin Médiateur, sans lequel nous n'avons aucun accès auprès du Père dans la communion des saints, une vive idée de la présence de Dieu et de sa majesté souveraine.

Voilà ce que nous devons faire les uns et les autres pour ne plus prier avec un esprit dissipé, et nous garantir de ces égarements dont je viens de vous faire envisager les suites.

Il ne faut pas espérer que tous les moyens que j'ai allégués et toutes les nouvelles précautions que je pourrais vous fournir puissent extirper entièrement les distractions. L'imagination, qui ne sera jamais tout à fait domptée, s'effarouchera et se révoltera toujours, dès qu'elle apercevra que l'esprit s'applique à des biens qui n'ont aucun rapport au corps; mais la grâce arrêtera ces saillies les plus impétueuses et apprivoisera ces bêtes farouches, j'entends les puissances inférieures : *Erunt bestiæ terræ pacificæ tibi*. (Job, V.) Aimons Dieu autant qu'il mérite d'être aimé et que nous sommes capables de le faire, et, comme tout contribue à l'avantage de ceux qui l'aiment, ces effets de la misère humaine et de nos infidélités particulières ne nous seront pas d'un petit secours pour nous sanctifier de plus en plus et nous établir solidement dans l'humilité; ainsi nous battons l'ennemi de ses propres armes, et nous forcerons Jésus-Christ, après avoir lutté contre lui toute la nuit, comme Jacob avec l'ange, qui était sa figure, et le laissa prévaloir, de nous accorder sa bénédiction.

PANEGYRIQUES.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE.

On regardera toujours comme un vrai paradoxe le sentiment d'un auteur recommandable d'ailleurs par son érudition, qui a voulu bannir l'éloquence de la chaire, et retrancher aux prédicateurs les ornements divers que leur fournit une bonne rhétori-

que, comme contraires à la simplicité de l'Evangile, et capables d'ancrant la croix de Jésus-Christ, et, ce qui est encore plus singulier, a prétendu appuyer une opinion si étrange par l'autorité de saint Augustin. Ce saint docteur est si éloigné de la favoriser,

que son quatrième livre entier de la *Doctrine chrétienne* ne tend formellement qu'à établir le contraire, aussi bien que ce qu'il a écrit contre Cresconius. Mais son exemple est encore plus fort pour réfuter une telle imagination, car il a su faire un saint usage de toutes les règles de l'art de persuader, qu'il avait enseigné avec tant de succès à Carthage, à Rome et à Milan, avant que de devenir l'humble disciple de Jésus-Christ, et n'a négligé aucun des ornements qui pussent rendre la vérité chrétienne, pour me servir de ses termes, *plus belle que la fameuse Hé-lène des Grecs*; c'est par son secours qu'il reconnaît avoir aboli à Césarée, en Mauritanie, une coutume pernicieuse qui y régnaît depuis longtemps; les habitants de cette ville, à certain jour de l'année, se battaient à coups de pierres jusqu'à se tuer cruellement, sans qu'on épargnât même ses proches. Touché d'une telle barbarie, il entreprit de l'extirper par ses exhortations, et y employa les derniers efforts de l'éloquence, c'est-à-dire le genre sublime; n'y connaissant rien de plus grand et de plus persuasif. Il s'en servit si efficacement, qu'il leur fit verser beaucoup de larmes, et arracha enfin de leurs cœurs l'attache qu'ils avaient à cette coutume détestable.

La plupart des autres Pères, surtout des Grecs, ont traité les vérités saintes de notre religion avec une élégance, une beauté de style, une noblesse d'expression et une élévation qui a surpris et charmé les plus beaux esprits du paganisme.

Ces lions de gloire (comme les appelle Tertullien), qui se croyaient maîtres dans l'art de la parole, et avaient vieilli dans ces exercices, ont été forcés de reconnaître qu'ils étaient vaincus; c'est l'aveu que fait le sophiste Libanius, c'est-à-dire l'homme le plus vain de son siècle, à l'égard de saint Basile, après avoir lu le *Discours* que ce grand évêque avait prononcé dans Césarée, contre l'ivrognerie et le luxe.

Ces grands saints ont traité magnifiquement la vérité, comme il est écrit que Salomon traitait la sagesse; ils lui ont donné des armes aussi brillantes et lumineuses qu'elles étaient fortes et perçantes; ils auraient cru rabaisser sa majesté, de la traiter autrement, et saint Chrysostome estime qu'elle est si nécessaire aux ministres de l'Evangile, qu'il ne craint pas de dire qu'elle a succédé au don des langues et des miracles, dont furent favorisés au commencement les apôtres, pour la conversion des peuples.

Mais, quand on accorderait à ce traducteur de saint Augustin que les sujets purement dogmatiques et les instructions morales devraient être traitées avec cette simplicité apostolique ou selon la méthode des géomètres, et qu'il suffirait d'employer dans ces sortes de discours les règles d'une bonne logique, je veux dire de raisonner conséquemment, après avoir posé des principes clairs et solides, de conduire ses pensées par ordre, et de se renfermer dans son sujet sans s'écarter; encore ne devrait-on pas, en

ces matières là même, interdire les mouvements qui accompagnent ou suivent naturellement les choses. Car, si les raisonnements sont comme les nerfs qui font toute la force et la vigueur du corps humain, ces nerfs doivent-ils paraître à nu? Formeraient-ils autre chose qu'un squelette hideux à voir, s'ils étaient déharnés? Et fin, quand même on dépouillerait ces sortes de discours de tous les ornements dont ils sont susceptibles, n'en devrait-on pas excepter les panegyriques, qui sont des sujets d'un genre tout différent, dans lesquels il s'agit de donner du relief aux moindres actions des saints, et où il faut jeter, pour ainsi dire, les fleurs à pleines mains, se contentant de retrancher les ornements affectés ou peu naturels, et ne prodiguant pas les figures mal à propos, *ambitiosa ornamenta*? Il y faut de la grandeur et de la majesté sans enflure; saisir l'admiration de l'esprit par des images vives, nobles, sensibles, et l'amour du cœur, en faisant briller la beauté de la justice, dont le saint qu'on loue a été un amant passionné, *splendens, vehementia*. C'est là où l'éloquence doit déployer toutes ses voiles, et où doit paraître toute la magnificence du style démonstratif, puisqu'il s'y agit de donner de justes avantages aux plus héroïques vertus, et d'ériger des trophées à la constance et à la foi victorieuse des martyrs.

J'aurais dû, ce semble, au lieu de faire l'apologie des panegyristes, dont ils n'ont pas trop besoin, et qu'ils sauront sans doute mieux faire que moi, commencer par la mienne propre et me justifier (n'étant peut-être pas coupable d'une faute si belle et si digne d'envie), de ce que je fais voir le jour à des productions aussi communes et aussi médiocres que celles-ci. N'est-ce pas une témérité de monter sur le même théâtre, et de courir dans la même lice que tant d'illustres auteurs, qui se sont signalés en ce genre de composition? Que puis-je dire, à quoi ils n'aient donné un tour plus spirituel, et qu'ils n'aient traité avec plus de dignité.

Je ne me prévaudrai pas, comme je pourrais faire aisément, de cet endroit de saint Augustin, si familier et si favorable aux auteurs, qu'il est utile à l'Eglise que, dans cette variété presque infinie de goûts et de caractères d'esprits différents, plusieurs personnes traitent les mêmes matières, et mettent au jour les productions de leur esprit, afin que chacun se nourrisse de ce qui revient à son goût, et que, n'étant pas touché de la manière dont les vérités sont énoncées dans un ouvrage, quoique préférable en elle-même, il le soit d'un autre, et qu'il s'attache à ce qu'il éprouvera faire le plus d'impression sur son cœur. Je n'alléguerai pas non plus que celui qui n'a reçu qu'un talent est autant obligé de le faire profiter que celui qui a été plus richement partagé, et auquel on en a confié dix, et que ces panegyriques n'ont pas été composés pour être mis en lumière, mais à mesure que j'ai été invité de les prêcher. Je me contenterai de dire avec simplicité que d'autres ouvrages que la disposition

de la Providence m'avait engagé à composer, ayant été si favorablement reçus du public, qu'on en a fait de nouvelles éditions, j'ai regardé comme une suite de cet engagement les instantes prières que m'ont faites diverses personnes, auxquelles je dois déferer par toute sorte de considérations, de donner mes *Panegyriques*.

Je ne me suis presque pas servi du droit qu'ont tous les prédicateurs évangéliques d'enlever les dépouilles d'Egypte pour parler le sanctuaire de Jérusalem, je veux dire, que j'ai peu emprunté de traits de la Fable ou de l'Histoire profane, l'Ecriture sainte me paraissant un champ d'une fécondité infinie, qui fournit de reste pour l'ornement d'un discours ; j'ai employé souvent ses propres termes, persuadé qu'étant inspirés par l'esprit de Dieu, ils ont une force, une énergie, et une onction particulière ; j'y ai joint les saints Pères comme en étant les meilleurs interprètes, et les sources de la vraie théologie, surtout saint Augustin et saint Bernard, le premier à cause de la solidité et de la liaison de ses principes, et par ce qu'il a mieux pénétré que qui que ce soit, depuis les apôtres, dans le plan et l'économie des desseins de Dieu, le mystère du Christ entier et tout le système de la religion ; le second, à cause de sa dévotion tendre et affective.

Si on ne trouve pas ici autant de morale que dans des discours qui sont faits exprès,

et qu'on appelle pour cet effet moraux (les lois du panégyrique ne permettant pas de perdre son saint de vue durant un long temps), je puis dire néanmoins que c'est une morale continuelle ; car qu'est autre chose la Vie des saints, dit saint François de Sales, que l'Evangile mis en œuvre ? Il n'y a non plus de différence, dit ce pieux évêque, entre l'Evangile et la Vie des saints, qu'entre une musique notée et une musique chantée.

Cette espèce de morale est souvent d'autant plus utile, que l'auditeur ou le lecteur n'est pas toujours en garde pour fermer son cœur à la vérité, comme il ne l'est que trop dans des instructions, qui n'ont pour but que de le convaincre de ses devoirs et de ses prévarications ; il se défie moins et reçoit le remède qui le doit guérir sous des parfums, je veux dire caché sous l'appât du plaisir ; les exemples ont une vertu particulière pour émouvoir et exciter à l'imitation, et chacun se fait en secret le même reproche que saint Augustin se faisait à lui-même en une pareille rencontre. Quoi ! Tu ne pourras pas faire ce qu'ont fait tant de jeunes gens et de jeunes filles, malgré la faiblesse de l'âge et la fragilité du sexe ?

Je n'ai donc pas moins de sujet de me promettre du fruit de cet ouvrage que des précédents, pourvu qu'il plaise au Seigneur d'y répandre sa bénédiction : c'est ce que je vous conjure, mon cher lecteur, de lui demander par vos prières.

PANEGYRIQUE I^{re}

Prêché dans une Cathédrale

SAINT VINCENT, DIACRE DE SARAGOSSE, MARTYR.

(*Le 22 janvier.*)

Ego autem repletus sum fortitudine Spiritus Domini. (*Mich., III.*)

J'ai été rempli de la force et de la vertu de l'esprit du Seigneur.

A ne considérer qu'en elles-mêmes les actions de force et de courage produites par quelques païens, et celles que les annales sacrées nous apprennent de nos martyrs, on ne sait qui des uns ou des autres mérite le prix, ni qui doit l'emporter du héros infidèle ou du héros chrétien. Si les Actes des apôtres nous représentent un saint Etienne, immobile sous une grêle de pierres ; si ceux du martyre de saint Ignace nous apprennent que, bien loin de redouter les lions, auxquels il devait être exposé dans l'amphithéâtre, il craignait d'en être épargné ; qu'il était résolu d'irriter leur férocité naturelle, et qu'il tressaillait de joie dès qu'il entendit leurs rugissements ; si un saint Laurent se voit étendu sur un gril ardent, avec autant de plaisir qu'un voluptueux le serait sur un lit semé de roses ; si les anges regardent leur bûcher comme une ruche nuptiale ; l'histoire profane nous

apprend d'autre part qu'un Mutius Scevola tint son bras dans un brasier, et le laissa brûler jusqu'aux os, pour marquer à Porcenna que les Romains ne craignaient ni la mort ni les supplices ; que les Dèces se sont courageusement dévoués à la mort, et se sont précipités dans un gouffre ; que le philosophe Anacharsis broyé dans un mortier se trouvait encore en état d'insulter son tyran ; et que Porcie, fille de Caton, ne craignit pas d'avaler des charbons ardents.

Ne paraît-il pas autant d'intrépidité et de grandeur d'âme dans ces dernières actions que dans les premières ? Rien de plus différent toutefois : les ciels ne sont pas plus élevés au-dessus de la terre, et la vérité n'est pas plus contraire au mensonge, que le courage chrétien est différent du faux courage des adorateurs du démon. D'où peut donc naître une telle différence dans des choses qui paraissent si conformes ? Saint Augustin me l'apprend, c'est la grandeur de la cupidité, qui fait toute la force des païens, et de ceux qui sont animés de l'esprit du monde ; et c'est l'excès de la charité qui produit celle des chrétiens ; les premiers croient par une présomption insensée ne devoir leur force qu'à leur propre bras, et ne la tenir que d'eux-mêmes ; les autres sont pleinement convaincus qu'elle est un don du Seigneur, et qu'ils ne sont que faiblesse par eux-mêmes ; c'est l'humble et sincère aveu que fait aujourd'hui, et qu'a toujours fait le glorieux

saint Vincent, votre illustre patron : *Ego autem repletus sum fortitudine Spiritus Domini*, c'est l'esprit de Dieu qui m'a rempli de force. Il reconnaît que sans son puissant secours il eût succombé aux premiers tourments, dont sa foi fut éprouvée; mais, muni d'une telle assistance, il a vaincu tout ce qu'il y a de plus formidable dans le monde, il a désarmé les principautés et les puissances des ténèbres, il les a menées hautement comme en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir terrassées, et il n'a pas rendu Saragosse moins célèbre par ses combats que Jérusalem l'a été par ceux de saint Etienne, et Rome par ceux de saint Laurent.

En vain m'efforcerais-je de relever de si grandes choses par les couleurs de l'éloquence, et de leur donner du relief, trop heureux si j'en les affaiblis pas; mais cette force dont il a été revêtu d'en haut n'éclate pas seulement dans les diverses circonstances de son martyre, elle ne paraît peut-être pas moins dans ce qui l'a précédé, je veux dire, sa renonciance au siècle, et la manière dont il s'est conduit dans le sacré ministère; c'est par là qu'il s'est préparé à donner à Jésus-Christ cette dernière et signalée marque de son amour en lui immolant sa vie par les plus cruelles tortures. Je vais donc vous faire admirer la force de saint Vincent à renoncer à tout ce que le siècle a de plus engageant; ce sera mon premier point; sa force à prêcher la parole divine, et à remplir les fonctions de son saint ministère: ce sera le second; enfin sa force à livrer son corps aux tourments les plus horribles sans que son âme en ait été ébranlée: ce sera le troisième, et tout le partage de ce discours. Implorons la force et la vertu de l'Esprit de Dieu, afin qu'il touche vos cœurs, et qu'il n'y produise pas une admiration stérile: employons pour cet effet l'intercession de la sainte Vierge, en lui disant: *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Si la grâce de Jésus-Christ, le nouvel Adam, fait toute la force du chrétien, ainsi que nous venons de voir, il faut reconnaître que les personnes, nées dans la pourpre et sorties d'une longue suite d'illustres aïeux, ont besoin d'en être soutenues plus puissamment que le commun des fidèles et d'en recevoir une mesure plus abondante; les divers obstacles au salut, divisés pour les conditions médiocres, se trouvent réunis dans la leur; elles sont environnées de tout ce qui flatte l'orgueil et de tout ce qui nourrit la sensualité; c'est pourquoi nous voyons par le témoignage de saint Paul que la foi chrétienne ne fut pas d'abord embrassée par un grand nombre de personnes d'une naissance distinguée; il n'y eut que les pauvres qui s'empressèrent d'entrer dans une religion qui ne prêchait que la pauvreté. Considérez, mes frères, dit ce grand apôtre, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi, il y a peu de puissants, peu de nobles : *Non multi potentes, non multi nobiles*. (I Cor., II).

De quelle abondance de bénédictions et de douceurs spirituelles n'a donc pas été prévenu saint Vincent, qui sortait d'une famille consulaire que le rang et la noblesse égalaient aux plus grands rois. Ses biens étaient proportionnés à sa haute naissance, et la nature l'avait favorisé de toutes les qualités et de tous les avantages qui peuvent attirer de la considération dans le siècle; mais il ne regarda toutes ces choses que comme de la fumée, comme du sable et de la boue. Sa première naissance lui fut plutôt un sujet de confusion que de vanité, puisqu'elle l'avait rendu esclave du démon; il ne tira jamais de gloire que de la seconde qui l'incorporait à Jésus-Christ; il préféra, à l'exemple de Moïse, les opprobres et les ignominies du Sauveur à tous les trésors de l'Égypte, et, si le monde lui parut bon et propre à quelque chose, ce fut parce qu'il pouvait devenir la matière de son sacrifice.

Qu'il fut prompt, mes frères, qu'il fut plein et entier! qu'il fut parfait et irrévocable! Ce fut un holocauste. Il prit le Seigneur pour son unique partage, il choisit d'être abject dans sa sainte maison plutôt que de loger dans les tentes des pécheurs, et il trouva son sort plus heureux que celui des rois mêmes; il ne tourna jamais la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue, mais il fit un progrès continu dans la perfection évangélique. Que j'aime à me le représenter, s'exerçant dans toutes les fonctions de la vie cléricalle sous le saint évêque Valère, qu'il regarde comme son véritable père? Il me semble voir le jeune Samuël qui sert le grand prêtre Héli dans le tabernacle de Silo, et qui tient sans cesse les yeux arrêtés sur lui pour voler à ses moindres ordres. Que de vigilance, de ferveur, d'obéissance, d'esprit de religion? Quelle estime et quel amour de sa vocation? Quelle fidélité à remplir ses moindres devoirs et à se porter à ce qu'il y avait de plus bas et de plus méprisable? Son saint prélat ne tarda guère à connaître le trésor que le ciel lui avait confié, il l'en bénit mille et mille fois, et mit tous ses soins à cultiver les rares dispositions qu'il avait versées dans son âme, surtout cette grandeur, cette noblesse, cette fermeté de courage qui fait mépriser la mort, courage qu'il avait hérité de ses ancêtres, mais que la grâce avait rehaussé et sanctifié. Lui voyant une solidité de vertu et une maturité de vieillard, il se hâta de lui imposer les mains pour le diaconat, afin de l'attacher à son église de Saragosse, et d'avoir en sa personne un digne coopérateur de ses travaux.

L'humilité de Vincent ne souffrit pas une légère violence; elle céda toutefois, parce que, outre la liaison plus étroite que cet ordre lui donnait avec Jésus-Christ, il l'exposait davantage au martyre, l'objet de ses vœux; car, dans ces siècles de persécution, on n'était pas évêque, prêtre ou archidiacre impunément: peu de ceux qui remplissaient ces postes éminents échappaient à la fureur des ennemis du nom chrétien.

Dès que notre saint s'était consacré au

service des autels, il avait renoncé à son ample patrimoine et à toutes les espérances du siècle; il s'en dépouilla effectivement dès qu'il fut au rang des lévites, et il joignit à la pauvreté volontaire une continence perpétuelle, selon la discipline reçue dès lors dans tout l'Occident; la pratique de cette double vertu est d'autant plus digne de nos éloges dans un archidiacre, qu'il avait le maniement de toutes les richesses de l'église: il était dépositaire de toutes les aumônes et des charités des fidèles; tout passait par son canal, et de plus son ministère l'engageait à traiter souvent avec les veuves et les femmes mariées, soit pour leurs besoins temporels, soit pour les spirituels; quelle tentation pour un cœur avare ou peu affermi dans la pureté! Quel miracle de ne pas brûler au milieu des feux et de ne pas heurter contre quelque écueil! Avouez qu'il avait besoin de posséder la vertu de force en un degré plus éminent que ceux qui avaient tout abandonné pour s'enfuir dans les déserts, et qui s'étaient réduits à la compagnie des bêtes sauvages. O périlleux combat, où les victoires sont si rares et les défaites si fréquentes, où les plus saints reçoivent toujours quelque blessure! Jugez-en par vous-mêmes: n'avez-vous pas mille fois éprouvé, à votre ruine, combien le commerce du monde est périlleux, quels sont ses charmes et son ensorcellement? quelle résistance avez-vous faite, de quelle précaution avez-vous usé pour vous garantir de ses pièges? Vous munissez-vous, comme notre chaste lévite, de la prière et du jeûne? Faites-vous un pacte avec vos yeux de ne les arrêter jamais sur les personnes de différent sexe? Vos discours sont-ils assaisonnés du sel de la sagesse? Tendent-ils comme les siens à inspirer l'amour des souffrances et des biens invisibles? Ce qui rend votre chute presque inévitable, c'est que très-souvent vous ne vous trouvez pas engagé dans le monde par l'ordre de Dieu et de sa providence comme saint Vincent, qui l'était par son état, et que la grâce rendait invulnérable. Que ne vous séparez-vous de cette race corrompue, je veux dire, de ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu, qui n'ont que des sentiments terrestres, et qui ne s'occupent que de la vie présente? Fuyez ces sociétés pernicieuses comme des lieux infectés de peste, et ne vous liez qu'avec ceux qui sont désabusés du monde, et qui y vivent comme étrangers? Si vous ne pouvez absolument vous dispenser d'en voir d'autres, que ce soit pour les sanctifier, ainsi que faisait saint Vincent. Que ce soit en toute chasteté; chasteté des yeux, de la langue, des oreilles, fermant toutes les avenues, par lesquelles la mort pourrait entrer dans l'âme. Voyons présentement avec quelle grâce et quelle force il a exercé les principales fonctions du ministère qui lui avait été confié, c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Il est surtout ordonné à ceux qui sont chargés d'annoncer aux hommes, de la part

de Dieu, ses volontés et ses vérités saintes, de le faire avec force, et de ne rien redouter de leur part. Elevez votre voix avec force, dit-il à Isaïe, vous qui annoncez l'Evangile à Sion; élevez hardiment la voix, et ne craignez point : *Exalta in fortitudine vocem tuam, noli timere.* (Isa., XL.) Cette force surnaturelle est encore plus nécessaire aux ministres évangéliques; c'est là leur propre caractère, ainsi que nous l'apprend saint Paul: *Le Seigneur*, dit-il écrivant à Timothée, *ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais un esprit plein de force et de générosité*; il le conjure de presser les hommes à temps, à contre-temps, de reprendre, supplier, menacer, ne point rougir de l'Evangile, mais de se comporter comme un vaillant soldat de Jésus-Christ : *C'est à nous*, dit-il ailleurs, *à dompter l'orgueil des âmes indociles et présomptueuses qui se révoltent contre Dieu, à les réduire et à les mettre sous le joug.* Quoique ces paroles soient adressées aux évêques, elles ne regardent pas moins les diacres, qui furent associés aux apôtres dans le ministère de la prédication, ainsi qu'il paraît par les *Actes*.

Notre saint s'y trouva engagé d'autant plus indispensablement, que Valère, son prélat, qui avait une grande difficulté de parler, se déchargea sur lui de cette partie principale de son ministère. Ainsi il fut la bouche de son évêque : *Dux verbi*, en annonçant la parole de réconciliation, comme il était sa main pour distribuer les aumônes aux nécessiteux. Qu'il fut fidèle à s'acquitter de cet ordre! Qu'il était puissant en paroles! N'étaient-elles pas comme un marteau qui brise la pierre, comme un diamant qui ne peut être brisé lui-même par les marteaux? Vous l'éprouvâtes à votre confusion, ennemis du nom chrétien. Vous ne pûtes résister à l'esprit de Dieu qui parlait en lui, n'étant pas moins rempli de grâce et de force que le diacre saint Etienne, lorsqu'il combattait lui seul contre une Synagogue de Juifs. Vous regardiez toute cette armée d'impies et de blasphémateurs comme une armée de moucherons, comme la faiblesse même, persuadés que si un ministre sacré peut être tué et devenir la victime des méchants, il ne peut jamais être vaincu. Voilà ce qui le rendait immobile au milieu des périls : il savait que celui qui est en nous est plus fort que le monde, qu'il l'a vaincu et le fait vaincre à ses serviteurs avec une facilité toute puissante. Il avait appris de lui à ne pas craindre ceux qui n'ont du pouvoir que sur le corps, et qui ne trouvent plus ensuite sur quoi assouvir leur haine, mais à redouter uniquement celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans les flammes de l'enfer. C'est pourquoi, bien loin d'être intimidé par les menaces et les édits des empereurs, *comme ces chiens muets qui n'osent aboyer*, il ne cessa jamais d'aller chercher de tous côtés à faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, de catéchiser les catéchumènes, de parler avec confiance dans les assemblées des fidèles; et, s'il n'eût appréhendé

d'attirer la persécution sur les chrétiens faibles encore dans la foi, il eût hardiment prêché sur les toits ce qu'il avait appris dans le secret, et il eût couru renverser les idoles dans les temples. Eh! comment eût pu être épouvanté par la crainte de la mort celui qui ne respirait que le martyre, et qui avait plus de passion de se voir sur un échafaud qu'un ambitieux en a de se voir sur le trône?

Il parlait donc avec confiance et comme ayant puissance, soit qu'il exhortât les fidèles, soit qu'il fermât la bouche aux hérétiques, soit qu'il reprit les chrétiens charnels, amateurs du siècle présent; mais, non content de les reprendre fortement pour leur inspirer une confusion salutaire, il les chassait de l'assemblée des saints, lorsqu'on allait offrir les redoutables mystères. L'ange qui défendait à nos premiers parents, après leur péché, l'approche de l'arbre de vie avec un glaive étincelant, était moins terrible que cet ardent lévite lorsqu'il ordonnait aux profanes, aux Esaü, aux fornicateurs de ce monde, en un mot à tous ceux que les prêtres avaient mis en pénitence, de sortir, et qu'il faisait retentir ces paroles de tonnerre, *sancta sanctis*, les choses saintes sont pour les saints; c'est ici la table des aigles et non pas des hiboux, c'est le pain des enfants, qui n'est pas pour les chiens; il n'avait égard ni au rang, ni à la dignité, ni aux conditions; un pécheur public fût-il maître de la cavalerie, gouverneur de province, général d'armée, eût été exclu comme le plus méprisable de l'Eglise. Il savait qu'il avait reçu un pouvoir beaucoup plus grand que le leur, et il était résolu d'honorer jusqu'au bout son ministère aux dépens de mille vies, s'il en eût eu autant pour les sacrifier.

D'où pensez-vous présentement, mes frères, que votre glorieux patron puisât tant de force et de courage? Est-ce du sang qui des veines de tant d'illustres guerriers avait coulé dans les siennes? Ah! un pareil courage ne se serait pas soutenu longtemps, il aurait été sujet, aussi bien que toutes les qualités humaines, à l'inconstance de l'esprit et à la faiblesse du cœur, communes à tous les hommes! Ce sera donc de son oraison? Elle était fréquente et presque continue, vive et animée dans le plus profond anéantissement; ce sera peut-être de la méditation de la passion de son divin maître. J'avoue que c'est dans cette méditation que son cœur s'enflammait d'une sainte ardeur, et qu'il concevait de violents desirs du martyre et de donner à Jésus-Christ souffrances pour souffrances, sang pour sang, vie pour vie. Ah! Seigneur, s'écriait-il, je ne croirai pas être véritablement votre disciple jusqu'à ce que je me voie déchiré et couvert de plaies pour votre amour! Était-ce en lisant les *Actes des martyrs* qui avaient eu le bonheur de laver leur robe dans le sang de l'Agneau, et qui lui avaient donné la plus grande marque d'amour et de reconnaissance dont ils fussent capables? Alexandre était moins ému en lisant dans Homère les

hauts faits d'Achille, et sentait moins d'impatience de se signaler dans les combats, que notre jeune héros en lisant ceux de tant d'illustres témoins de la religion chrétienne, qui avaient souffert les moqueries, les fouets, les chaînes, les prisons, qui avaient été lapidés, sciés, écorchés, éprouvés en toutes manières. Il brûlait d'ardeur de grossir cette nuée de témoins, et d'entrer à son tour dans la carrière qu'ils avaient fournie si glorieusement. Mais tous ces moyens divers dont il fortifiait sa foi, joints ensemble, ne lui communiquaient pas tant de courage que la divine Eucharistie, appelée le pain des forts, dont il se nourrissait souvent; car vous pouvez juger si, distribuant aux autres cette nourriture céleste, il se l'épargnait, et s'il se laissait consumer de faim. Ne cherchons pas ailleurs le principe d'un courage si miraculeux. Ah! je ne craindrai pas de lui appliquer ce que saint Augustin a dit du diacre saint Laurent, avec lequel Vincent a tant de conformité, que, s'étant engraisé de cette viande si pleine de suc, et saintement enivré de ce vin qui germe les vierges, il ne sentira pas les tourments les plus cruels, et qu'il se trouvera en état de railler son tyran; car c'est dans ce mystère d'amour qu'est cachée toute la force de celui qui est appelé le Dieu fort : *Ibi abscondita est fortitudo ejus*. Et voilà la véritable cause pourquoi la plupart des chrétiens sont si lâches, si faibles, si dénués de force; ils ne participent presque jamais à cet adorable mystère; ils se laissent mourir de langueur et de faim, sans goût pour cet aliment incorruptible, dont les anges ne peuvent jamais se rassasier; ils ne sont affamés que de plaisirs, d'honneurs, de richesses : viandes plus capables d'irriter leurs desirs que de les contenter; la manne est, pour ces estomacs malades et déréglés, une viande fade et trop légère; ils ne soupirent que pour les oignons et les poireaux d'Egypte. Oh! s'ils pouvaient comprendre quelle est l'abondance des douceurs que Jésus-Christ y fait sentir aux âmes qui ne cherchent que lui dans le désert de ce monde, qu'ils auraient d'horreur et de mépris pour tous les objets qui excitent leurs passions!

Il y en a plusieurs qui communient souvent et qui en retirent peu de fruits; au lieu de marcher à grands pas dans les voies de la perfection, ils reculent, ils sont toujours malades, languissants, dans une maigreur qui fait peur aux anges : *Multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi*. (I Cor., II.) Ah! c'est qu'ils ne font pas le discernement qu'ils doivent du corps du Seigneur; ils nourrissent encore des attaches et des cupidités secrètes; ils prétendent allier son culte avec l'amour du monde, et servir deux maîtres à la fois contre sa parole expresse; c'est qu'ils demeurent ensevelis dans leur paresse, et qu'ils refusent de se faire ces heureuses violences, sans lesquelles on ne doit pas espérer d'emporter le royaume des cieux. La manne n'est promise qu'aux victorieux, c'est-à-dire qu'il n'y a que ceux qui

font effort pour se vaincre eux-mêmes, pour mortifier leurs passions, résister à l'impression des méchants exemples, au torrent de la coutume ; qui goûtent combien Jésus-Christ est doux dans l'Eucharistie, et qui y puisent des forces qui les rendent supérieurs à tous leurs ennemis visibles et invisibles ; vous l'allez voir dans le martyre de saint Vincent, qui seul en renferme plusieurs. C'est ma troisième et dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Il était aisé et ordinaire aux philosophes de braver la mort lorsqu'elle était éloignée, et de témoigner un souverain mépris pour les souffrances, lorsqu'ils n'avaient encore rien à souffrir. Ils s'imaginaient faussement que rien n'était capable de tirer leur âme de sa situation, et d'ébranler la fermeté de leur courage ; mais dès que les maux étaient présents, que les douleurs se faisaient sentir actuellement, toute la constance imaginaire de ces faux sages s'évanouissait, et, s'abandonnant alors aux plaintes et aux cris, on les voyait semblables au reste des hommes. C'est donc la douleur du corps qui est la dernière épreuve de la fermeté de l'âme ; Dieu lui-même semble le reconnaître ; car nous voyons, dans l'histoire de Job, que le démon ayant obtenu de lui permission d'affliger ce juste par la perte de ses héritages, par la mort de ses enfants, et toutes ces disgrâces n'ayant pas été capables d'arracher une parole de murmure de sa bouche, le tentateur ne s'estima pas encore vaincu ; mais il demanda à le frapper en sa chair, se promettant qu'il succomberait à cette dernière épreuve. *L'homme, dit-il à Dieu, donnera toujours peau pour peau ; il abandonnera tout pour sauver sa vie ; mais étendez votre main, frappez ses os et sa chair, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.* Cet ennemi artificieux, dit saint Jérôme, connaissait la différence qu'il y a entre les choses qui ne sont qu'extérieures à l'homme, et celles qui lui sont intérieures et beaucoup plus sensibles ; et Dieu semble n'en pas disconvenir, en lui permettant de tenter son serviteur de cette nouvelle manière ; mais pour sa confusion, parce que, comme dit un Père, il se servait de l'âme de Job comme d'une épée pour combattre et vaincre le démon. C'est le même éloge qu'a donné saint Augustin à notre glorieux lévite. Voici donc la plus grande preuve de la force dont saint Vincent a été revêtu d'en haut, et de sa charité parvenue au plus haut degré. Renouvelez, renouvelez vos attentions à la vue d'un spectacle qui a attiré les regards de Dieu, des anges et des hommes.

L'Eglise gémissait alors sous la dernière persécution de la part des empereurs idolâtres, plus cruelle que toutes les précédentes ; l'enfer semblait déchaîné, et le démon, qui prévoyait apparemment qu'il ne lui restait plus que peu de temps à nuire, et que la conversion des empereurs romains allait changer la face des choses, et détruire son

vaste empire, faisait les derniers efforts pour extirper le christianisme. Il inspira la fureur dont il était animé à Dioclétien et Maximien, lesquels ayant renouvelé les lois sanglantes de leurs prédécesseurs, ou plutôt ayant en-chéri sur tous leurs édits barbares, jurèrent à leurs dieux d'abolir la superstition chrétienne (c'est le nom qu'ils donnaient à la vraie religion). Quoique leur fureur n'épargnât personne, et ne fit aucune distinction d'âge, de sexe, de condition, ils s'attachèrent particulièrement aux chefs du troupeau ; se promettant de le dissiper aisément après lui avoir enlevé ses conducteurs.

Dacien, digne ministre de leur cruauté, fut envoyé en Espagne pour cet effet ; il y vint ne respirant que meurtre et que carnage, se baignant par avance dans des ruisseaux de sang. Son premier exploit pour faire sa cour à ses maîtres fut de faire arrêter notre archidiaque, qui brillait alors avec trop d'éclat pour demeurer longtemps inconnu ; il le fait charger des ers avec Valère, son évêque, pour être conduits à Valence, et là, présentés à son tribunal. Qui pourrait décrire les duretés et les traitements inhumains qu'ils eurent à essuyer des soldats qui les escortaient ? Je ne puis en faire une peinture plus naturelle que celle que le grand saint Ignace, martyr, fait dans son *Epître aux Romains*, de ce que lui firent endurer les siens depuis la Syrie jusqu'à Rome : *Je combats jour et nuit contre les bêtes, étant attaché à dix léopards, j'appelle ainsi les soldats qui me tiennent enchaîné, dont je reçois d'autant plus de mal que je leur fais de bien.* Ils ne sont pas plutôt arrivés au lieu qui devait être le théâtre de leurs combats, que pour les délasser de leurs fatigues, on les jette dans une noire et affreuse prison dont la puanteur était le moindre tourment. Dacien se promettait par là de lasser leur patience ; il espérait qu'après avoir affaibli et exténué leurs corps, il ne trouverait plus de résistance dans leurs esprits ; mais il se trompait dans ses conjectures, et les vues de sa prudence charnelle étaient fausses ; ces généreux martyrs eussent pu lui dire les mêmes paroles, que Tertullien adressait aux persécuteurs du siècle précédent : En vain vous flattez-vous d'ébranler notre constance, et de nous faire descendre à vos désirs par vos prisons, et par tous les mauvais traitements que vous nous y faites endurer, nous ne nous en imposons pas de moindres pour l'amour de Jésus-Christ. Cet innocent bourreau nous retranche la nourriture par des jeûnes fréquents, il nous fait veiller et mener une vie aussi dure que celle des prisonniers ; vous croyez nous avoir condamnés à un grand supplice, et vous ne faites que simplement nous faire observer notre règle : *Non illic pœnam passurus, sed disciplinam, non sæculi tormenta, sed sua officia.* Aussi notre saint, qui se rassasiait et s'engraissait du plaisir de souffrir, parut au sortir de la prison dans un embonpoint pareil à celui de ces jeunes hébreux captifs en Babylone, qui ne voulurent pas toucher aux viandes qui venaient de la

table du roi, se contentant de manger des légumes et de boire de l'eau.

Le gouverneur s'étant adressé à Valère, lui demanda fièrement qui les avait rendus si hardis et si téméraires, que de mépriser les dieux immortels, et les empereurs eux-mêmes, qui faisaient gloire de les adorer, et de reconnaître qu'ils tenaient d'eux leurs victoires et ce haut comble de prospérité où l'empire romain était parvenu? Valère n'hésita pas à rendre le témoignage qu'il devait à la vérité, et ne rougit pas de confesser Jésus-Christ devant cet insolent qui le blasphémait; mais comme son grand âge, l'épuisement de ses forces causé par une longue prison, et de plus la difficulté d'articuler distinctement, qui lui était naturelle, firent craindre à Vincent, son intrépide fils, qu'on ne l'eût pas bien entendu, et qu'on se persuadât qu'il s'était laissé intimider par les menaces, il lui demanda permission de parler, et d'expliquer leurs communs sentiments. Il me semble voir ce cheval de bataille, dont le Saint-Esprit n'a pas dédaigné lui-même de faire la description dans le livre de *Job*, qui frappe du pied la terre, pousse des hennissements, s'élance avec audace, court au devant des hommes armés; sans être effrayé du tranchant des épées et des flèches qui sifflent autour de lui. « Sachez, Dacien, dit-il, que nous sommes infiniment éloignés d'adorer vos dieux : ce sont des idoles impuissantes, ou plutôt des démons qui vous séduisent; nous n'adorons que le Dieu tout-puissant, maître souverain des empires, et Jésus-Christ son fils unique; vos tourments, bien loin de nous étonner, sont l'objet de nos vœux, la mort nous conduit à la vie, et vos bourreaux nous mettent la couronne sur la tête. »

Le président eut peine à lui laisser achever ce discours, tant il était transporté de fureur. C'est pourquoi la réunissant toute contre notre lévite, et content d'envoyer Valère en exil, il va déployer contre lui tout ce que la cruauté la plus ingénieuse, ou plutôt la rage du démon peut suggérer : « Commencez, dit-il à ses bourreaux, de le suspendre sur le chevalet. Qu'on lui disloque les membres avec force, et que tous les os de son corps soient déboîtés. » Je frémis de voir ces barbares lui déchirer les flancs avec des ongles de fer, et les enfoncer si avant dans sa chair sacrée, qu'on lui voit les entrailles. Que cherches-tu, tyran, et que vas-tu fouiller dans ces précieuses entrailles? Qu'y trouveras-tu que l'amour du maître pour qui il meurt avec joie, et la haine du monde à qui il est mort il y a longtemps?

« Eh bien, dit Dacien, cet homme qui avait des entrailles de fer, cette âme de tigre; es-tu encore d'humeur à parler avec la même liberté? — Encore plus grande, répondit le saint martyr, je te suis obligé de la grâce que tu me procures, l'état où je me vois avoir toujours été l'objet le plus ardent de mes vœux, je me regarde sur le chevalet comme sur un trône glorieux, qui m'élève au-dessus du siècle; continue, je te conjure,

un ouvrage, qui m'est si avantageux. Tu travailles plus pour moi que contre moi, et j'espère de la grâce divine que tu te lasserai plutôt de me tourmenter que moi de souffrir. »

Toutes ces paroles sont comme autant de traits qui percent le tyran et le désespèrent; ses yeux étincellent de rage, et sa bouche en écume; on le prendrait non pour le juge, mais pour celui qui souffre la torture. Il frappe sur les bourreaux à grands coups de bâton pour les irriter, et les obliger à mieux secondar sa fureur. C'est ici où se vérifie cette parole de Tertullien, qui sied bien à la vérité seule de railler, et de faire des insultes à ses ennemis, parce qu'elle est sœur de la victoire. C'est ainsi qu'en use notre incomparable lévite : « Que je te suis obligé, dit-il à son tyran, de me venger ainsi de mes bourreaux! »

Ils recommencent donc à tourmenter non plus des membres, mais des plaies; ils se lasseront toutefois plutôt de frapper, que Vincent de souffrir. Après avoir déchargé sur son corps une grêle de coups de fouets si prodigieuse, que, tout endurcis qu'ils étaient, ils en furent eux-mêmes saisis d'horreur, ils lui préparent, par ordre du président, un lit de fer, sous lequel ils apportent des charbons allumés; le saint monte sur cette machine comme sur un tribunal; il se vit étendre avec joie sur ce lit de douleur et de tribulation, qui est pour son amour un lit nuptial; et ni le feu qui pénètre jusqu'aux moelles, ni le sel qu'on verse dans ses plaies pour en rendre la douleur plus aiguë, ni les cris de ces satellites barbares qui ouvrent sur lui leur bouche comme des lions pour le dévorer, ne lui font rien perdre du calme de son âme, et de la tranquillité de son cœur; il offre son sacrifice en paix, et voit la fumée qui s'en élève au ciel, où il est déjà en esprit, en odeur de suavité. Ce n'est plus la figure d'un homme, c'est celle d'un lépreux; mais plus il est méconnaissable aux yeux de la chair, plus il est reconnaissable à ceux de la foi, plus il est conforme à Jésus-Christ dans sa Passion, dont Isaïe avait prédit : *Il est sans beauté et sans éclat, nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu.* Mais s'il perdit la figure extérieure lors qu'on lui enleva ainsi la peau, il acquit en même temps un nouveau courage et un redoublement de force au fond de son cœur : *Corium exutus speciem mutaverat, virtutem auxerat.* Ces paroles, dites par saint Ambroise à la louange du premier des sept frères Machabées, ne semblent-elles pas faites pour notre glorieux martyr? Dacien se reconnaît vaincu, et ne pouvant plus soutenir le visage de son vainqueur, il le fait remener en prison, et ordonne qu'on l'y couche sur des cailloux pointus et des têtes de pots cassés, et qu'on ne lui apporte aucune nourriture.

Ces pointes infiniment sensibles à un corps tout déchiré, la faim, la soif, une insomnie cruelle, loin d'abattre le courage du glorieux athlète de Jésus-Christ, le relèvent; l'ange du Seigneur était descendu dans cette

espèce de fournaise, pour lui faire sentir du rafraîchissement et l'assurer de sa prochaine victoire.

Toutes les inventions de la cruauté du tyran sont épuisées, il en a éprouvé l'inutilité à sa confusion. En voici une d'une nouvelle espèce, qui parut plus cruelle au martyr que les précédentes, et qui le fit trembler. Dacien voulant l'amollir ou lui ravir la gloire du martyre, le fit conduire dans un lieu agréable, et coucher sur un lit mollet et délicat. Il parut plus affreux au saint que le lit de fer sur lequel on l'avait étendu auparavant. Il conjura avec instance Jésus-Christ, le spectateur de son combat, de le finir, lui qui n'avait pas demandé que ses jours de tribulations et d'épreuves si cruelles fussent abrégés. Sa prière est exaucée, et comme nous voyons que le poisson meurt dès qu'il est hors de l'eau, notre saint, dont les supplices étaient l'élément, meurt dès qu'ils ont cessé, et qu'on songe à le faire jouir d'un doux repos; ainsi à peine est-il sur cette couche molle, qu'il expire et s'endort dans le Seigneur. Ne remarquez-vous pas encore sur ces yeux éteints et parmi ces traits effacés l'horreur de la mollesse? Ah! voilà ce que l'instinct de la grâce imprimerait en nos cœurs, si elle y régnaît pleinement; les croix nous seraient naturelles, et les délices un vrai martyre. Il ne reste plus au tyran confus qu'un cadavre entre les mains. Assouvis ta rage sur ce tronc inanimé, barbare! Fais-le déchirer par les bêtes, et éloigne de tes yeux un objet qui te reproche ta faiblesse et ta cruauté! Mais il ne sera pas même en ton pouvoir de le priver de l'honneur de la sépulture! Un corbeau, moins carnassier que toi, le défendra des loups auxquels tu l'as fait exposer. Tu as leau l'enfermer dans un sac et le jeter en pleine mer; la mer rendra ce précieux dépôt sur le rivage, et lui formera une espèce de tombeau par le sable qu'elle amasse autour de lui : tombeau plus superbe et plus magnifique que les mausolées de tes Césars. C'est de là qu'il sortira un jour plus brillant de clarté que le soleil en son midi pour se réunir à son âme et s'asseoir sur un trône, d'où il prononcera son arrêt, et te condamnera à son tour, mais à des feux qui ne s'éteindront jamais.

Que je crains qu'il ne soit forcé de nous condamner nous-mêmes dans ce jour terrible, auquel il sera associé à Jésus-Christ souverain juge des hommes, et qu'il entrera dans le zèle de sa justice vengeresse. Car enfin quel usage faisons-nous des instructions et des exemples qu'il nous a laissés? Paraît-il en toute notre conduite quelque trace de cette générosité chrétienne qui a été si éminente en lui? Ne ressemblons-nous pas plutôt à ces enfants d'Ephraïm, à qui le prophète reproche qu'ils ont lâchement tourné le dos au jour du combat? Nous n'avons de courage et de fermeté que pour surmonter tous les obstacles qui s'opposent à nos passions. Se présente-t-il quelque gain considérable à faire, quelque bénéfice dont on puisse enrichir sa famille, faut-il se procurer quel-

que établissement, on court, on s'empresse, on se donne mille mouvements, on ne plaint ni soin ni travail. S'agit-il, au contraire, de marquer à Dieu sa fidélité, de renoncer à soi-même, porter sa croix et suivre constamment Jésus-Christ par la voie pénible des mortifications, que de tiédeur, que de lâcheté! On est tout de glace; cependant il est dit des véritables justes, de ceux qui se convertissent véritablement à Dieu, qu'ils changeront leurs forces, *Mutabunt fortitudinem* (Isai., XL), c'est-à-dire qu'ils emploieront tout ce qu'ils ont de force, de vigueur et d'activité à ce qu'il demande d'eux, et à remplir les devoirs de leur état. Lorsqu'on revient à Dieu, dit saint Grégoire le Grand, par un retour sincère, on ne doit pas perdre la force qu'on avait, en devenant lâche, mais on la doit changer en se portant avec ardeur à tout se qui regarde la gloire de Dieu et sa sanctification particulière. Vous étiez auparavant ardents pour le monde, infatigables pour satisfaire votre ambition et votre avarice, ce qui était une force de frénétique, *Immitate febris* (S. Aug.). Qu'on vous voie avec édification aussi ardents et courageux présentement à combattre et à détruire en vous l'orgueil, l'amour du bien et des aises de la vie. Sortez de cette honteuse léthargie; hâtez-vous de vous lever de dessus ce lit des consolations humaines où votre mollesse se repose si agréablement; car, pour peu que vous tardiez, il deviendra un lit tout de feu. En vain honorons-nous saint Vincent, si nous ne sommes vraiment résolus à l'imiter selon notre faible portée. Eh! comment souffririons-nous, ainsi qu'il a fait, les chevalets, les ongles de fer, les fouets, les couches de fer embrasées, si nous ne pouvons souffrir la moindre raillerie, une petite injure, et si la plus légère incommodité nous désole et met notre patience à bout. Mais que cette faiblesse ne nous abatte et ne nous décourage pas; Jésus-Christ est aussi puissant qu'il est bon pour la fortifier : *In domino faciemus virtutes*. Armons-nous de la pensée de Jésus souffrant et combattant dans tous ses élus. Que le souvenir continuel de la constance de son invincible athlète affermisse notre âme contre tous les maux qu'on lui pourra faire souffrir. Autant qu'il a fait paraître d'immobilité dans ses divers combats, autant soyons fermes pour résister à toutes les passions déréglées, à la colère, à l'avarice, à l'impureté, à la vaine gloire; car si nous avons la force de surmonter toutes ces flammes criminelles des passions, de même que saint Vincent a surmonté les feux qui brûlaient sa chair, nous pouvons bien espérer d'avoir un jour quelque part à ses couronnes et à sa gloire, que je vous souhaite.

PANEGYRIQUE II,

Prêché chez des religieuses de Saint-Benoît.

SAINTE SCHOLASTIQUE.

(Le 8 février.)

Quis mihi dabit pennas sicut columbæ? et volabo et requiescam. (Psalm., LIV.)

Qui me donnera des ailes de colombe, afin que je m'envole et trouve un lieu de repos?

Que demandez-vous, grand roi, avec tant d'instance, et que pouvez-vous encore désirer dans ce haut comble de gloire où vous êtes parvenu après tant de travaux? Est-ce la défaite de ce qui vous peut encore rester d'ennemis, pour faire jouir le peuple de Dieu d'une tranquillité parfaite? Est-ce de l'or et de l'argent en abondance pour élever un temple digne de la grandeur et de la majesté de celui qui vous a préservé de tant de périls, et vous a affermi sur le trône? Est-ce une longue vie ou une nombreuse postérité qui vous fasse revivre sur la terre? Non, mes frères, il ne demande rien de tout cela; il ne désire uniquement que des ailes de colombe pour fuir le monde et s'envoler dans la solitude; il est jaloux du sort de la colombe et il souhaiterait pouvoir se dérober à sa grandeur pour goûter le repos et la paix qu'elle ne peut donner. *Volabo et requiescam.* L'esprit de Dieu lui avait fait comprendre avant Salomon, son fils, que ce que les hommes aveugles et charnels regardent comme le souverain bonheur n'est que néant, illusion, vanité des vanités, que le monde, et la cour surtout, est un lieu infecté, où tout conspire à allumer les passions et à ruiner la piété; que le jour des félicités temporelles est d'ordinaire suivi d'une nuit éternelle de malheurs, qu'elles produisent presque toujours la superbe, la dureté, l'oubli, ou plutôt le mépris de Dieu. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner qu'ayant une foi vive qui lui fait sentir le poids et le danger de la royauté, il tremble à la vue des précipices qu'il envisage sous ses pieds, et s'il soupire après un état de vie plus dégagé des embarras où il puisse, dans le silence de ses sens et le calme de ses passions, méditer les années éternelles.

La grâce inspira efficacement ce désir à sainte Scholastique, votre illustre et glorieuse mère; elle lui découvrit, dès l'âge le plus tendre, les pièges que les démons tendent de toutes parts dans le monde, la multitude d'insensés qui s'y laissent envelopper, et lui donna en même temps des ailes spirituelles pour fuir ces dangers, et venir respirer dans une retraite écartée un air plus pur et plus serein. Venez, ma colombe, lui dit le céleste Epoux, cachez-vous dans les concavités de la pierre, dans les trous de la muraille : *In foraminibus petrae, in caverna maceratae.* (Cant., II.) O âme innocente, que vous avez été privilégiée! Que vous êtes heureuse d'avoir ainsi trouvé grâce devant le Seigneur! Mais que vous avez été fidèle à répondre à ces saintes inspirations et à ces mouvements secrets!

Esprit-Saint, qui avez conduit l'Homme-

Dieu au désert aussitôt après son baptême, et qui avez peuplé les déserts dans la suite par une multitude infinie de solitaires, qui ont été plutôt des anges que des hommes : je vais publier les merveilles que vous avez opérées dans une sainte qui tient un rang si distingué parmi ces illustres hôtes du désert, dont le monde n'était pas digne, et qui, la première, a frayé dans l'Occident des routes si peu connues à celles de son sexe. Inspirez-moi cette éloquence toute divine des Jérôme, des Eucher et des Bernard, qui fasse trouver la solitude charmante, délicieuse et comme un vrai paradis; les villes, au contraire, de sombres cachots, et le commerce des hommes une servitude cruelle et insupportable, afin que si nous ne sommes pas libres pour le rompre entièrement, nous nous fassions du moins une solitude intérieure, et que nous n'ayons notre conversation que dans les cieux : ou si le poids de ce corps corruptible nous empêche de nous élever si haut, que nous demeurions dans les plaies sacrées de Jésus crucifié, ainsi que la colombe dans les trous de la pierre; et comme elle s'y met à l'abri contre le mauvais temps et contre les oiseaux de proie, de même notre âme se retire dans cet asile lorsque le monde frémit contre elle et que le démon lui tend des pièges. C'est là que d'un œil tranquille nous verrons les troubles et les agitations du monde, et les vains efforts de la chair et du tentateur. Pour obtenir cette grâce, jetons-nous aux pieds de Marie, qui est d'une manière encore plus excellente cette colombe des *Cantiques*, unique, toute belle, qui a ravi le cœur du céleste Epoux, qui a été préférée à toutes les autres, disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria*

Le Saint-Esprit s'est manifesté dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament sous plusieurs images différentes qui nous marquent ses propriétés : tantôt il a passé comme un doux zéphir, c'est ainsi qu'il se fit connaître à Elie; tantôt il vient comme un vent impétueux, et paraît sous la figure de langues de feu, voilà de quelle sorte il descendit sur les apôtres à la Pentecôte; mais au baptême du Sauveur il prend la forme d'une colombe pour nous marquer sans doute les effets miraculeux que ce sacrement d'adoption doit produire en nos âmes. Mais si tous ceux qui sont régénérés deviennent des colombes par l'innocence dont ils sont revêtus, ceux qui conservent avec fidélité cette première grâce, et la font croître sans interruption jusqu'à un degré éminent de sainteté, et qui non contents de garder les préceptes, observent encore les conseils dans toute leur étendue et leur perfection : en un mot les âmes chastes et angéliques qui ne soupirent en ce monde que pour Jésus-Christ, qui ne sont touchées que de sa beauté, et qui par l'application infatigable à retirer leur cœur de la moindre affection aux choses de la terre, méritent de contracter avec lui une union toute spirituelle, deviennent d'une façon toute particulière ses épouses et ses colombes. C'est le nom que donne le plus souvent le divin

amant des *Cantiques* à sa chère Sunamite.

Et c'est l'image sous laquelle je ferai le portrait de Scholastique, cette parfaite amante. Vous savez les propriétés de cet oiseau si doux et si innocent : je m'arrête à trois principales pour ne pas excéder les bornes ordinaires. La colombe est chaste, elle gémit, elle est très-féconde. Je vais donc vous entretenir de la pureté incomparable de Scholastique dans son premier point ; de son humble gémissement qui lui a toujours été si familier, dans le second ; et enfin de sa fécondité admirable, dans le troisième : voilà tout le partage de ce discours.

PREMIER POINT

Ce serait une erreur grossière, et très-pernicieuse, de faire consister toute la virginité d'une épouse de Jésus-Christ dans l'intégrité du corps et l'exemption des dérèglements qui le souillent et le corrompent ? Ne fut-ce pas cette fausse imagination qui causa la ruine des vierges folles, et qui les fit exclure de la salle du festin avec ces paroles foudroyantes : *Amen dico vobis, nescio vos* (*Matth.*, XXV) ; Jésus-Christ veut dans les âmes qu'il honore du titre d'épouses une pureté digne de la sienne ; il veut que leur beauté soit parfaite et accomplie : il est même beaucoup plus jaloux de celle de l'âme que de la chasteté du corps ; son cœur est si sensible à tout ce qui vient d'elles, que l'indifférence de l'un de leurs regards, et le dérangement d'un cheveu, le blesse.

Les saints Pères n'ont pas donné à la chasteté des bornes si étroites qu'on fait aujourd'hui, ils ont cru que cette vertu devait s'étendre sur l'âme tout entière, la défendre et en exclure tout ce qui peut le moins du monde ternir sa pureté. Ils n'ont puse persuader que Jésus-Christ ne demandât que la chasteté des sens, et l'exemption des vices grossiers et extérieurs, et non pas une intégrité parfaite, qui bannit toutes les cupidités, les attaches, les passions, et généralement tout ce qui blesse sa délicatesse. C'est pourquoi saint Basile ne fait pas difficulté de dire que la colère, l'envie, le souvenir des injures, le mensonge, l'orgueil, la dissipation, les discours inconsiderés, la paresse dans les prières, les entretiens contraires à la bien-séance et à la nécessité ; ce Père, dis-je, assure que toute ces choses sont si opposées à l'état de virginité, qu'il est presque aussi dangereux de tomber dans quelqu'un de ces désordres, que de commettre des péchés sensuels et des actions expressément défendues. Cassien semble encore enchanter, il dit que lorsqu'une âme que Dieu a mise au rang de ses épouses, s'éloigne de lui par quelque distraction volontaire, et détourne sa pensée de cet objet adorable, elle commet une espèce de fornication spirituelle. Une vierge, dit saint Chrysostome, qui a renoncé à tout ce qui regarde le monde doit consacrer tout son cœur à Dieu ; il faut qu'il en remplisse toute la capacité, qu'il n'y ait plus d'instant de sa vie qui ne lui appartienne, plus rien de commun avec la terre, qu'elle

s'applique de tous ses soins aux choses spirituelles. Si elle s'inquiète de celles du monde, elle ne mérite pas le nom de vierge. Ce grand docteur n'est en cela que l'interprète de l'apôtre saint Paul, sur les traces duquel il marche toujours. Ne dit-il pas formellement que la virginité ne consiste pas seulement à conserver le corps pur et chaste, mais à renoncer à toutes les affaires et les embarras qui peuvent diviser l'esprit et le cœur, et troubler la paix et la tranquillité de l'âme ? *Ut sit sancta corpore et spiritu* (*I. Cor.*, VII) ; car si elle était assez malheureuse pour essayer de faire ce partage funeste, qui, selon la parole de Jésus-Christ, est impossible, elle deviendrait comme cette colombe séduite et abusée, dont le prophète dit qu'elle n'a point de cœur, parce que le démon, son adultère, (ce qui est horrible à penser) le lui a ravi : *Columba seducta non habens cor* (*Ose.*, VII) ; et elle doit s'attendre d'être enveloppée dans l'arrêt des impudiques.

Sainte Scholastique se forma la même idée de la chasteté que nous en ont tracée les Pères, et elle embrassa cette vertu dans toute son étendue et sa perfection. Son jeûne et son retranchement ne fut pas borné à quelques créatures et quelques plaisirs particuliers, il fut universel : il enferma les honneurs, les richesses, les satisfactions sensuelles, le monde entier, joint à la parfaite abnégation de soi-même. Le sacrifice fut entier ; ce fut un holocauste consumé par le feu d'un ardent amour ; elle pratiqua à la lettre ce qui est ordonné dans le *Lévitique* pour le sacrifice des oiseaux, il est défendu de les couper et de les diviser en deux : *avem non secabit, neque ferro dividet* (*Levit.*, I), pour marquer que le sacrifice de ceux qui aspirent à la perfection doit être sans partage et sans réserve. Qu'il fut agréable à vos yeux, Seigneur, et quelle complaisance ne prîtes-vous pas dans votre ouvrage ! Mais ce qui vous charma principalement, ce fut non-seulement la plénitude du cœur ; mais la promptitude avec laquelle elle s'immola, et vous choisit pour son unique partage, et l'objet de tous ses vœux ; elle n'attendit pas, comme tant d'autres, qui n'offrent que le rebut des créatures et le reste du péché, qu'elle fût dégoûtée des plaisirs du siècle après s'en être enivrée, en avoir connu le néant, le vide et la vanité par une funeste expérience, ou plutôt que le siècle fût dégoûté d'elle ; elle choisit Jésus pour son époux dès sa plus tendre jeunesse, lorsque les jeux, les ris, les divertissements lui tendaient les bras, et elle lui fut fidèle jusqu'au dernier soupir. Elle lui fit présent, de même que l'épouse des *Cantiques*, des fruits vieux et nouveaux, c'est-à-dire, qu'elle lui consacra ses premières années aussi bien que les dernières ; tout fut pour lui, la créature n'y eut jamais aucune part. O miracle de la grâce ! dans un âge où les autres enfants ne sont occupés que de leurs amusements, où ils sont incapables d'être remués que par les choses sensibles, Scholastique s'occupe de son Dieu et des objets spirituels ; elle fait dans le monde

l'essai de la vie qu'elle mènera dans la solitude, c'est-à-dire, qu'elle y vit dans une entière retraite, et commence à goûter combien le Seigneur est doux ; elle lui dit avec le prophète : *Détournez mes yeux de crainte qu'ils ne voient la vanité, et fermez mes oreilles pour ne point entendre leurs fables qui n'approchent pas des délices de votre loi.* Le charme fatal de ce grand faiseur de prestiges (c'est ainsi que saint Augustin appelle le monde), qui séduisent tant d'âmes, ne fit aucune impression sur la sienne. Rome, tes superbes palais n'ont rien d'assez somptueux et d'assez magnifique pour l'éblouir ! Tes spectacles, dont les autres sont enchantés, n'excitent pas en elle le moindre mouvement de curiosité ; elle n'a que du mépris pour tes grandeurs, et de l'horreur pour tes délices ; elle demeure immobile au milieu de tant d'attrait ; Dieu seul est l'objet et le centre de toutes ses affections ; elle peut le prendre à témoin, aussi bien qu'Esther, qu'elle n'a jamais eu de joie qu'en lui seul.

N'allez pas vous imaginer ici que Scholastique n'ait pris le parti de la piété que par le peu d'espérance d'en trouver d'avantageux dans le siècle, ou faute d'être pourvue de tous les avantages et les agréments qui pouvaient l'y faire paraître avec estime et faire une figure considérable. Motifs si bas et si humains, qui n'êtes pourtant que trop souvent le principe de plusieurs vocations forcées, vous ne serez jamais soupçonnés d'avoir influé en celle-ci ! Elle avait, plus que qui que ce soit, tout ce qui lui pouvait rendre le monde agréable et la rendre elle-même agréable au monde. La nature l'avait favorisée d'une beauté charmante et d'un esprit encore plus rare et plus admirable : elle pouvait compter une longue suite de sénateurs, de patrices, d'hommes consulaires parmi ses aïeux. Car qui ne sait que les Probus et les Anicius, dont elle était issue, tenaient depuis plusieurs siècles les premiers rangs et remplissaient avec honneur les plus hautes dignités, soit dans le sénat, soit dans les armées ? La retraite de son frère Benoît, qui venait de quitter le monde pour s'ensevelir dans une grotte, la laissait maîtresse et unique héritière de tant de domaines, de richesses, de trésors, qu'on peut dire qu'ils égalaient des royaumes. Il n'y avait point d'alliance qui ne fût presque au-dessous d'elle ; elle pouvait aspirer à celle des plus grands princes ; mais tout cela n'est point capable de la tenter et de lui faire renoncer à l'heureuse et noble alliance du céleste époux ; grâces et beautés du visage, brillant et vivacité d'esprit, vous n'êtes à son jugement que des choses vaines ! Grandeur, noblesse, illustre naissance, pourpre héréditaire, amples possessions, joignons-y l'empire de la terre, elle regarde tout cela comme du sable, de la boue, des ordures, pour gagner Jésus-Christ. Un saint orgueil lui fait dédaigner toutes ces choses : elle n'aspire à rien moins qu'aux noces de l'Agneau ; mais, pour s'unir à lui d'une manière plus intime, sachant, comme l'a dit depuis saint Bernard,

que c'est un amant plein de pudeur et de modestie, qui ne veut pas se communiquer dans le tumulte du grand monde et ne fait part de ses faveurs et de ses caresses que dans la solitude, que c'est là qu'il parle au cœur, elle n'a point de repos qu'elle n'y soit envolée et n'ait suivi son frère dans le désert.

Quelle résolution, mes frères ! Quel courage héroïque ! Quel détachement ! Quelle mort ! Mais ce ne sont là encore que ses premières démarches dans la carrière de la perfection où elle n'estime pas avoir fait seulement encore les premiers pas : elle croit ne vivre que depuis l'heureux moment qu'elle est totalement séparée des créatures et qu'elle respire l'air de la solitude. Voilà, dit-elle, le lieu de mon repos, c'est là où j'habiterai jusqu'à ce que l'époux m'appelle dans le lieu où il se repose lui-même en son midi.

Oh ! qui pourrait décrire les communications fréquentes qu'elle avait avec l'époux des vierges, les consolations, les douceurs, les délices spirituelles dont son âme était inondée : ses ravissements, ses extases. Sombres forêts, rochers sauvages, antres écartés, vous en avez été seuls les confidentes ! Elle achetait ces faveurs par les jeûnes, les veilles, les macérations et le retranchement de toutes choses. Le détail de sa pénitence nous est inconnu, le monde n'en était pas digne ; il nous suffit de savoir que sa vie a été une imitation et une expression fidèle de celle de son saint frère, pour la regarder comme une martyre de la pénitence et pour assurer hardiment qu'elle n'a conservé comme lui le lys de la pureté virginale qu'au milieu des épines, c'est-à-dire par le secours des mortifications, qu'en châtiant son corps et le réduisant en servitude. Ne doutez pas que le démon ne l'ait tentée violemment de même qu'il fit Benoît, et n'ait excité des fantômes dangereux dans son imagination, capables de causer du désordre et de l'émotion dans son cœur. Ce rusé tentateur, qui s'adressa à notre première mère comme la jugeant plus faible et plus susceptible de vanité qu'Adam, se promit aisément de renverser par ses suggestions une jeune fille délicate, qui avait hérité d'eux une concupiscence toujours prête à s'allumer ; mais il ne songeait pas qu'Ève était au milieu d'un jardin de délices, où tout respirait la joie et le plaisir, et Scholastique dans un affreux désert, où tout parlait de mort et de destruction, et qu'elle était de plus soutenue par la grâce toute-puissante du second Adam, qui a voulu être tenté en toutes manières pour nous faire vaincre efficacement. En effet, le démon ne remporta que de la honte et de la confusion de toutes ses attaques ; toutes ses batteries furent inutiles et ne servirent, au contraire, qu'à affermir notre sainte dans le désir inébranlable de soutenir sa carrière, et de mourir sur la croix et dans le sein de la pénitence. Eh ! comment de vaines illusions ou l'ombre d'un plaisir chimérique eût-elle été capable de

l'ébranler et la rengager dans les liens du siècle, puisque la réalité même de tous les plaisirs, les biens, les honneurs étalés devant ses yeux dans la maison paternelle, ne lui avaient paru jamais que des songes et des chimères ! Eh ! comment des joies sensuelles dont elle avait toujours eu un profond mépris, des plaisirs charnels, qui ne sont que l'écume du serpent, le partage des bêtes, incapables de faire la félicité d'une créature faite à l'image de Dieu, eussent-ils pu la faire succomber et la porter à oublier ce qu'elle était et ce qu'elle avait voué, puisqu'elle était si détachée des plaisirs même les plus spirituels ? Comment celle qui sacrifiait si généreusement les plus saintes et les plus solides consolations dont Dieu la favorisait, aurait-elle pu ouvrir son cœur à celles qui viennent des créatures, qui sont si fausses, si fades, si mensongères, et ne laissent en l'âme, après quelques moments de plaisir, que dégoût, qu'amertume et qu'un vide désolant ? Vous voyez bien, mes chères sœurs, que je prétends parler de la privation qu'elle souffrait de la vue de ce frère bien-aimé, qui lui tenait lieu de guide, de maître et d'ange dans le désert, qu'elle ne voyait toutefois qu'une seule fois l'année. O privation, que vous étiez dure ! O absence dans un si grand voisinage, et une telle facilité de se voir, que vous étiez cruelle et crucifiante ! O sacrifice, que vous êtes grand et héroïque ! Que de prétextes spécieux pour se persuader que ces communications étaient absolument nécessaires ! Comment former à la vie monastique que tant de jeunes filles que la Providence lui adressait de toutes parts ? Comment s'y conduire elle-même sans de fréquents avis, sans être soutenue par ses exhortations si efficaces ? Ils n'acquiescèrent pas toutefois à la chair et au sang, car c'est ainsi qu'une lumière supérieure leur faisait envisager ces prétendues nécessités : ils ne relâchèrent rien ni l'un ni l'autre, en ce qui regardait la rareté de leurs visites ; ils gardèrent fidèlement cette règle fixe de ne se voir qu'une seule fois l'année, et finir cette visite dans un jour.

Que les personnes spirituelles, si elles veulent véritablement être telles, apprennent de cette conduite à chercher plutôt en Dieu que dans les hommes les secours qui leur sont nécessaires ; d'être réservées à n'entretenir que peu souvent les personnes mêmes de piété, quand elles leur seraient unies par tous les liens de la grâce et de la nature ; d'éviter dans ce commerce tout ce qui peut s'y glisser d'humain ; de les finir au plus tôt pour rentrer promptement dans leur retraite, afin d'y écouter Dieu dans le silence et le recueillement. Oh ! l'excellent guide ! Oh ! l'admirable conseiller ! Que ne le consultons-nous plus souvent ? Que ne recourons-nous à lui dans nos peines ? Que ne nous y adressons-nous dans nos doutes ? Il est non-seulement notre fin en tant que vie et que vérité éternelle, mais encore notre voie en tant qu'homme. Ses serviteurs, qui nous tiennent ici sa place, n'ont pas le pou-

voir de nous faire marcher vers lui, mais seulement de nous montrer le chemin. Gardons-nous de nous laisser prendre par les sens et de nous reposer d'une manière humaine dans les personnes qui nous sont utiles pour le salut. Craignons que l'image de Dieu, qui reluit en elles, ne nous tienne lieu d'une idole, parce que nous n'en séparons que trop souvent ce qu'il y a de divin pour nous arrêter au sensible ; servons-nous-en, à la bonne heure, comme de moyen et de degré pour nous élever à Dieu, mais sans attache et sans passion, prêts d'en faire un sacrifice dès que sa Providence l'ordonnera.

Voilà, mes chères sœurs, jusqu'où doit aller votre détachement, si vous voulez être aussi pures d'esprit que vous l'êtes de corps et éviter de blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux par le moindre partage ; mais pour l'engager à s'unir encore plus intimement à vous et vous rendre de plus parfaites imitatrices de votre mère, il faut joindre, comme elle, à ce détachement universel, un humble gémissement ; car elle n'a pas été seulement chaste comme une colombe, mais elle a encore gémi comme une colombe plaintive ; c'est mon second point.

SECOND POINT.

Le gémissement est l'âme de la vie religieuse, et j'ose dire que la respiration n'est pas plus naturelle à l'homme que cet humble gémissement à un véritable moine ; les larmes lui doivent être familières et lui servir de nourriture le jour et la nuit. Il doit, selon saint Benoît, avoir incessamment devant les yeux les redoutables jugements de Dieu, être pénétré de crainte et de componction, et lui protester sans relâche, avec le publicain, qu'il est indigne de lever les yeux au ciel ; il veut qu'il repasse ses années passées dans l'amertume de son cœur et qu'il gémisses de ses faiblesses présentes, des misères et des révoltes qu'il éprouve en soi ; qu'y peut-il trouver, en effet, qui ne le remplisse de tristesse ? Il voit, dans le fond de son âme, une racine funeste de corruption, une source vive de péchés qui se déborderaient comme un torrent, si Dieu ne l'arrêtait et ne le garantissait de lui-même. Il sent ces passions différentes, qui, n'étant enchaînées que par les liens invisibles de la grâce, et non pas détruites, font des efforts continuels pour les rompre, ainsi que des lions rugissants ; ce qui l'afflige davantage, c'est qu'il en reçoit quelques morsures de temps en temps ; ses résistances ne sont jamais si fidèles qu'il ne lui échappe toujours quelque chose qui blesse la sainteté de celui à qui il craint mortellement de déplaire ; il tremble, que ses péchés venant à se multiplier, sa patience ne se lasse, sa miséricorde ne se resserre et qu'il ne trouve plus en lui la protection accoutumée.

Sa tristesse ne doit point se borner et se renfermer en lui-même, il ne satisferait qu'à la moitié de ses devoirs. Il doit s'affliger des crimes de toute la terre, en porter

le poids et l'humiliation : *Religiosa tristitia*, dit saint Bernard, *aut proprium peccatum luget, aut alienum*. Ou n'entre en religion que pour pleurer ses péchés et ceux du reste des hommes. O matière de larmes qui ne tarit jamais ! O âmes religieuses, reconnaissez que toute votre vie n'est qu'un état de douleur et de componction !

Scholastique, cette grande maîtresse dans la vie spirituelle et cénobitique, n'avait garde d'ignorer cette double obligation si essentielle à sa profession ; elle en était pénétrée, et si vous voulez savoir sa vie toute en un mot, ce n'a été qu'une douleur continue et un gémissement non interrompu. Elle a pu dire avec le Prophète : *Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus*. (*Psal. XXX.*) Non-seulement elle se croyait obligée de gémir en qualité d'épouse de celui qui a été appelé l'homme de douleur, l'époux du sang, et qui nous dit dans l'Evangile : Bienheureux ceux qui pleurent, mais en qualité de pénitente et de victime d'expiation. C'est là la part qu'elle avait choisie, qui, sans doute, est la meilleure. *Malheur à moi*, disait saint Paul, *si je n'annonce l'Evangile, c'est une nécessité indispensable pour moi* ; malheur à moi, disait notre sainte, si j'ouvre jamais mon cœur à des joies séculières ; et si j'y laisse jamais éteindre cette disposition de douleur et de tristesse, si je cesse jamais de pleurer les injures faites à la majesté divine. Eh ! comment une âme si sensible à la gloire et à ses intérêts pouvait-elle la savoir méprisée, violée, blasphémée par ses créatures, toutes ses perfections adorables outragées avec tant d'insolence, sa sainteté profanée, sa bonté et sa justice également deshonorées, sa sagesse et sa toute-puissance assujéties, en quelque manière, aux désordres et aux dérèglements des hommes, sans verser des ruisseaux de larmes avec le Prophète et tomber dans une sainte défaillance.

Une parfaite amante ; vous le savez, mes chères sœurs, quelle est la sensibilité d'une amante ; pouvait-elle, sans avoir le cœur percé de douleur et plongé dans une mer d'amertume, considérer que la plupart des hommes se rendent inutiles, par leur malice, le grand ouvrage et le bienfait inestimable de l'incarnation du Sauveur ; qu'ils anéantissent autant qu'il est en eux ses mystères, sources inépuisables de grâce, ses souffrances, sa mort ; qu'ils le crucifient de nouveau, et foulent son sang précieux à leurs pieds comme une chose vile et profane ; qu'ils le refusent pour leur roi et lui préfèrent (ce qui est horrible seulement à penser) le démon ?

Il faudrait pouvoir connaître jusques où allait son amour et sa tendresse pour le prochain, afin de juger de l'excès de son deuil pour les iniquités : elle ne jetait jamais les yeux sur la face de la terre, défigurée par tant d'idolâtries et d'abominations ; et quand est-ce que sa charité lui faisait perdre de vue un objet si affligeant ? Elle ne considérait jamais cette insensibilité et cette stupi-

dité monstrueuse de ses frères et de ses propres membres plongés dans un assoupissement funeste, esclaves de leurs cupidités, uniquement occupés du soin de s'étaler, de s'enrichir, de jouir de la vie présente, tenant aussi peu de compte des promesses que des menaces divines ; ne travaillant tous les jours qu'à s'amasser, par la dureté et l'impénitence de leur cœur, un trésor de colère pour le jour de la colère ; une foi vive lui pouvait-elle représenter toutes ces choses, sans que sa charité ressentit des tranchées pareilles à celles de l'enfantement ?

Eh ! combien de fois, Seigneur, avez-vous vue, cette incomparable sainte, revêtue de l'opprobre et des iniquités de la terre, s'abîmer et s'anéantir devant votre majesté souveraine, n'oser ouvrir la bouche en votre présence par l'excès de sa confusion, et ne le pouvoir par celui de sa douleur ? Combien de fois s'est-elle efforcée de fléchir votre colère et désarmer votre justice par ces gémissements inexplicables que votre esprit formait en elle ? Combien de fois vous a-t-elle représenté, par la voix de ses larmes, quelquefois par celle de son sang, qu'être le Père des misérables et celui des miséricordes n'est en vous qu'une même chose ? Combien de fois vous a-t-elle conjuré, dans l'effusion de son cœur, de ne pas permettre que ceux qui sont votre héritage, et n'en doivent point avoir d'autre que vous, tombent sous la tyrannie du démon et deviennent le jouet de ces esprits rebelles, qui sont vos ennemis aussi bien que les nôtres ; et de ne nous pas punir avec la sévérité que mérite l'énormité de nos crimes, mais de nous traiter selon l'étendue de votre clémence et la multitude de vos miséricordes ?

Et comment, Seigneur, eussiez-vous pu rejeter des prières si ardent et si humbles en même temps ? puisque, bien loin de se distinguer des pécheurs comme le pharisien, elle se confondait avec eux, et réclamait pour elle-même la grande miséricorde comme en ayant le plus de besoin. Elle avait eu le bonheur de quitter le siècle, ainsi que nous l'avons vu, avant que sa malignité eût fait aucune impression sur son cœur ; depuis, elle avait fait un progrès surprenant dans la voie de la perfection. Quelles pouvaient donc être les fautes d'une telle sainte ? Ah ! mes frères, les saints voient les choses d'une manière bien différente de nous : nous n'apercevons pas les poutres qui nous crévent les yeux, tant nous sommes aveugles ; les moindres pailles nous paraissent des poutres. La haute idée qu'ils ont de la sainteté de Dieu et de ses droits sur sa créature, et plus que tout cela encore, la délicatesse de leur amour, fait que les moindres infidélités inévitables à la fragilité humaine leur semblent des excès considérables ; elles s'en affligent, elles en gémissent, elles en sont inconsolables.

Mais un autre sujet de douleur pour les âmes saintes, et dont Scholastique a sans doute ressenti une impression plus vive et

plus particulière, c'est l'absence et la séparation de l'époux. Elle se considérait comme une veuve vraiment désolée, comme une captive attachée à un corps terrestre, à une chaîne, une prison, à une maison de boue qui l'empêchait de prendre son vol et son essor vers le ciel. Ah! combien de fois s'est-elle écriée avec saint Paul : Malheureuse que je suis, *qui me délivrera de ce corps de mort*; et avec le Roi-Propète : *Hélas! Seigneur, que mon pèlerinage est long!* Serai-je encore longtemps dans cette région de ténèbres et d'obscurités? Quand briserez-vous mes liens? Quand verrai-je à découvert et sans voile ce visage adorable que les anges contemplant avec des transports toujours nouveaux? Quand me verrai-je abîmée dans cette mer de la vérité souveraine? O mon Dieu, jusques à quand vous cacherez-vous à votre servante? Le ciel ne se laissera-t-il pas ouvrir à mes cris? Venez, Seigneur Jésus, venez, divin Époux!

Vos désirs sont légitimes, grande sainte; ils sont saints : c'est l'esprit de Dieu même qui les a formés dans votre cœur. Mais, songez d'autre part que si vous êtes épouse, vous êtes mère; et que si vous vous trouvez d'un côté pressée d'être dégagée du poids incommode du corps pour vous réunir à Jésus-Christ, ce qui est, sans comparaison, le meilleur pour vous, de l'autre il est plus utile que vous demeuriez encore en cette vie pour la consolation, l'avantage et l'avancement de tant d'âmes que vous avez engendrées à Jésus-Christ et que vous engendrez encore. C'est la dernière image sous laquelle nous allons considérer Scholastique, car elle n'a pas été seulement une colombe en pureté et par son gémississement, mais encore par sa fécondité admirable; c'est ce qui nous reste à voir.

TROISIEME POINT.

Dieu ayant créé le premier homme, lui donna aussitôt une compagne; Faisons-lui, dit-il, une aide qui lui soit semblable, afin qu'ils puissent se perpétuer : *Faciamus ei adiutorium simile sibi.* (Gen., II.) Nous pouvons présumer sans témérité que ces mêmes paroles ont été dites à l'occasion de Scholastique et de Benoît; elle a été cette aide excellente et merveilleusement féconde donnée à ce grand patriarche. Les différences qui s'y rencontrent sont toutes à l'avantage de Scholastique. Ève n'a peuplé que la terre; Scholastique a été destinée à peupler le ciel. Ève doit être plutôt appelée la mère des mourants que des vivants, puisque ses entrailles ont été parricides, et qu'elle n'engendrait que des enfants de colère et des esclaves du démon. Scholastique n'a mis au monde que des enfants de bénédiction : elle est vraiment la mère des vivants, ayant contribué, avec le secours de la grâce, à leur communiquer une vie plus abondante; enfin, Ève n'a acquis la qualité de mère que par la perte de sa virginité; Scholastique, à l'exemple de la divine Marie et de l'Eglise, épouse de l'Agneau, n'est devenue que plus vierge

par cette grande fécondité. O miracle de la toute-puissance, que la stérilité même devienne le principe de la fécondité! Quel prodige! Quel paradoxe! Mais cela doit-il surprendre ceux qui savent que la mort de Jésus-Christ est la cause de la fécondité merveilleuse de l'Évangile? Il est ce grain de froment mis et mort en terre, qui a porté beaucoup de fruit : *Nisi granum frumenti mortuum fuerit, ipsum solum manet : si autem mortuum fuerit, multum fructum affert.* (Joan., XII.) Il a communiqué cette même vertu à Benoît. Aucun patriarche n'a été favorisé depuis l'établissement de l'Eglise d'une postérité si nombreuse; Scholastique, sa sœur et sa fidèle compagne, a reçu la même bénédiction pour son sexe. A mesure qu'il bâtissait de nouveaux monastères pour les pénitents, qui, lassés du tumulte du monde, venaient chercher, ou plutôt recouvrer la justice dans le désert et combattre le diable sous ses étendards, Scholastique en élevait pour les filles qui craignaient l'air contagieux du siècle, et se retiraient de toutes parts auprès d'elle pour se former à la perfection sous la discipline d'une maîtresse si consommée : *Adducentur Regi virgines post eam, proxime ejus afferentur tibi.*

Oh! qui ne se sentira porté, à la vue de ce nombreux essain d'âmes innocentes et de chastes colombes, de s'écrier avec transport : O Israël, ô la plus pure portion du troupeau de Jésus-Christ! que vos tentes sont belles! que vos pavillons sont charmants! C'est là le camp de Dieu : *Castra Dei sunt hæc.* (Gen., XXXII.) Ce sont des troupes innombrables d'anges formidables aux démons qui contribuent à rendre l'Eglise invincible à tous ses efforts, et la comblent de joie.

Cette sainte postérité s'est tellement multipliée, qu'il ne serait plus aisé de compter les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer. Puissiez-vous, mes chères sœurs, croître en mille et mille générations, et répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ : *Soror nostra es, crescas in mille et millia.* (Gen., XXIV.) Que le Seigneur vous bénisse, qu'il vous accroisse et vous multiplie de plus en plus : *Benedicat tibi, et crescere te faciat atque multiplicet.* (Gen., XXVIII.) Ce sera l'effet de la prière de Benoît, plus efficace que celle de Laban pour Rébecca, sa sœur. Mais, faut-il s'étonner si Scholastique a eu la même fécondité spirituelle que son incomparable frère, puisqu'elle a pratiqué avec autant de fidélité que lui les moyens qui lui ont attiré du ciel tant de bénédictions. Nous avons déjà parlé de la virginité; le sang qui coula en abondance de ses veines dans cet assaut furieux que lui livra le démon pour lui enlever le trésor de la pureté, fut une semence précieuse qui, quoique tombée au milieu des épines, engendra à Jésus-Christ des milliers de solitaires, et ne fut pas moins féconde que le sang des martyrs l'avait été dans les siècles de persécution, que Tertullien appelle pour cet effet une semence de chrétiens.

Nous ne lisons pas que sainte Scholastique en ait versé de la même sorte, mais je ne doute pas qu'étant aussi ennemie de sa chair que saint Grégoire nous l'a décrit, elle n'ait exercé contre elle mille innocentes cruautés, et porté toute sa vie dans son corps la mortification et les stigmates de Jésus-Christ; et comment aurait-elle pu se relâcher de ses austérités et vivre sans souffrir quelque chose, en voyant son amour déchiré de coups de fouets, attaché en croix et abreuvé de fiel?

Un autre principe de fécondité, c'est la parole divine qui a tout fait au commencement et tout réparé dans le milieu des temps : c'est par cette parole de vérité que nous avons reçu une vie nouvelle en Jésus-Christ. *Je vous ai engendrés en lui*, dit saint Paul, *par l'Evangile*. Benoît se remplissait des paroles de la vie éternelle dans l'oraison et dans la lecture de l'Ecriture sainte; ensuite il répandait les paroles de sagesse comme une pluie féconde. Le cœur de ses disciples était tout brûlant au dedans d'eux-mêmes, lorsqu'il leur expliquait les saintes Ecritures, et s'enflammait de plus en plus d'un plus violent désir d'avancer dans la perfection; Scholastique n'épargnait pas davantage à ses sœurs cette nourriture sacrée; elle la leur distribuait avec une charité infatigable; chacune en recevait à proportion de ses besoins; elle puisait dans la même source que Benoît; je veux dire dans la contemplation, dont elle sortait aussi brillante de clarté que Moïse après la communication qu'il avait eue avec le Seigneur. Elle recevait encore ses lumières par le canal et le ministère de son frère. Ils se voyaient tous les ans une fois, et leur conférence durait tout le jour. Oh! que Scholastique était attentive à ces paroles de la vie éternelle! Qu'elle était recueillie en elle-même et fidèle à les conserver dans son cœur! L'avidité des enfants qui se jettent sur le sein de leur mère pour sucer leur lait, égale-t-elle celle de Scholastique pour se remplir de ce lait du salut, et la faim animale de ces petits innocents vous peut-elle donner une idée de la faim toute spirituelle de notre sainte? C'est ainsi qu'une terre sèche et aride s'ouvre pour recevoir une pluie abondante que le ciel, touché de compassion, répand sur elle, s'en pénètre et s'en enivre, pour me servir de l'expression de l'Ecriture. Telle était, sans doute, Madeleine aux pieds du Sauveur, écoutant, avec toute l'attention de son âme, les vérités qu'il avait puisées dans le sein de son Père.

La dernière année de sa vie, sentant redoubler sa faim, pressée du besoin de prendre en plus grande quantité de cette nourriture céleste pour achever son pèlerinage, de même qu'Elie, dont il est marqué qu'après avoir mangé de ce pain miraculeux qui lui devait donner des forces pour marcher quarante jours durant, jusqu'au mont Horeb, figure de l'Eternité, il s'endormit et mangea une seconde fois pour obéir à l'ange qui le lui avait présenté, notre sainte vou-

lut à ce coup prolonger leur pieux entretien, et trouvant son frère inflexible et résolu de s'en retourner à son monastère, ainsi qu'il faisait régulièrement; aussi puissante auprès du Seigneur que le prophète dont nous venons de parler, qui avait la clef du ciel pour arrêter les pluies ou les faire tomber en abondance: elle le pria avec tant d'instance de faire naître quelque obstacle au retour de son frère, afin de puiser pour la dernière fois dans cette fontaine intarissable du Sauveur, que ses vœux furent exaucés. Je vois les nuées se distiller en pluies; c'est trop peu dire: je vois le ciel répandre des torrents et fondre, pour ainsi dire, sur la terre. Partez à présent, Benoît, si vous l'osez. O sainte fille! votre foi est grande! Oh! l'heureux jour! Oh! l'heureuse nuit! Car je puis bien appliquer à ce dernier entretien les paroles que saint Augustin a dit au sujet du premier, dont Jésus-Christ favorisait saint André et saint Pierre avant que de les appeler à l'apostolat, puisque c'était lui-même qui parlait par l'organe de son serviteur: *Quam beatum diem! Quam beatam noctem!* Oh! que ne savons-nous quelque chose de cet admirable colloque! Je ne doute pas qu'il n'ait été semblable à celui qu'eut sainte Monique avec son incomparable fils, le grand saint Augustin, au port d'Ostie, peu de jours avant sa mort, dont il nous fait lui-même une description si touchante et si ravissante.

Mais il est temps, sainte fille, de vous aller nourrir de cette divine parole, sans voiles et sans enveloppes, sans le secours des paroles et des syllabes, sans succession de temps, à la manière des anges et des bienheureux. Vous allez être rassasiée comme eux, non pas de l'écorce de la lettre, mais de la plus pure moelle du froment; de telle sorte, toutefois, que votre rassasiement sera toujours joint à une faim et une avidité nouvelle et insatiable. Il est temps de vous aller reposer de vos travaux, et jouir des chastes embrassements de votre céleste époux. C'est à ce coup que ses vœux sont exaucés, qu'elle reçoit des ailes de colombe, qu'elle s'envole et va se reposer dans le sein de son bien-aimé: *Quis mihi dabit pennas sicut columba, et volabo, et requiescam?* (Psal., LIV.) C'est sous cette figure que saint Benoît vit cette âme innocente et plus pure que les anges, monter au ciel.

Voilà, mes chères sœurs, la voie lumineuse par laquelle elle s'est élevée à l'empyrée; il n'y en a pas d'autre pour les filles que pour la mère. On n'exige pas que vous voliez avec la même rapidité; faites vos efforts pour la suivre du mieux qu'il vous sera possible, et dites-vous, pour vous y animer, lorsque votre foi sera languissante, lorsque vous sentirez vos bons desirs se refroidir et votre âme s'assoupir d'ennui, ce que saint Bernard se disait à lui-même pour s'exciter à imiter saint Benoît, son Père: Malheur à moi, grand saint, si je suis aussi éloigné de vous dans le ciel que je le suis sur la terre, et si je ne dois pas avoir plus de part à

vosre gloire que j'en ai à vosre sainteté.

Ainsi, ne bornez pas comme elle vosre chasteté à la pureté des sens ; mais veillez avec tout le soin possible à celle du cœur qui en est la source. Il ne vous est pas permis d'aimer d'une manière commune celui par la miséricorde duquel vous avez cessé d'aimer ce que vous auriez pu aimer légitimement. C'est saint Augustin qui vous parle ; gémissiez comme de chastes colombes de vous voir séparées de lui, d'être encore assujetties à tant de misères et de servitudes, et surtout à la nécessité presque inévitable de l'offenser. Surtout soyez sensibles aux injures qu'il reçoit de toute part par l'ingratitude des hommes, lui témoignant ainsi que ses intérêts vous sont chers. Offrez-lui tous les jours un sacrifice de larmes pour tant d'âmes qui courent à leur perte avec tant de fureur. Regardez vos monastères comme des citadelles que l'Eglise oppose au torrent des vices qui l'inondent. Si vous vous contentiez d'y jeûner et d'y vaquer aux observances régulières, sans être touchées vivement de ce qui allège notre commune Mère, j'ose dire que vous ne satisferiez qu'à la moitié de vos devoirs, et que vous négligeriez le principal. Jésus-Christ vous dirait sans doute comme aux Juifs : Mangerai-je la chair des boucs et des taureaux ? Est-ce qu'il se plaît qu'on soit enfermé entre quatre murailles, qu'on fasse de rudes traitements à son corps, comme s'il se réjouissait de nous voir souffrir, et se repaissait de notre misère ? Ce n'est pas qu'il ne se plaise aussi à toutes ces choses ; mais c'est afin qu'apprenant à ne point sentir ce que ressent le monde, et ne point voir ce qu'il voit, nous puissions voir ensuite ce qu'il ne voit pas, et avoir des sentiments qu'il est incapable d'avoir. O mes chères sœurs, si vous compreniez les avantages infinis de cette sainte disposition, vous la demanderiez incessamment, et la plus grande de vos douleurs serait de n'en avoir pas assez pour verser des ruisseaux de larmes. Vous feriez sortir de la dureté de vosre cœur, comme d'un rocher, les pleurs que vous ne pourriez tirer de sa tendresse. Que si vos yeux ne peuvent suffire à donner aussi souvent qu'il serait à souhaiter des marques de sa tristesse, conservez-en le sentiment dans le fond de vos cœurs ; ayez soin de l'exprimer dans vos œuvres, et qu'on ne vous surprenne jamais dans aucune action qui donne lieu de juger que cette obligation ne vous soit pas présente.

Enfin, soyez fécondes, à l'exemple de vosre sainte Mère, en vous exerçant en toutes sortes de bonnes œuvres convenables à vosre état ; car les bonnes œuvres laissent un certain principe de fécondité pour en produire ensuite d'autres semblables ; de même qu'un fruit, lorsqu'il est arrivé à sa maturité, renferme au dedans de lui-même une semence qui peut produire, en temps et lieu, une grande abondance de semblables fruits : ainsi, quand nos actions sont faites dans la vue de Dieu et la perfection de la

charité, elles nous disposent insensiblement à une suite d'autres saintes actions qui sont comme la récompense des premières.

Vos âmes peuvent être encore fécondes d'une autre manière très-excellente, en travaillant à produire Jésus-Christ dans les cœurs par vos prières, vos paroles, vos bons exemples. Vous n'avez renoncé à être fécondes selon la nature, qu'afin de l'être d'une manière infiniment plus glorieuse, c'est-à-dire, selon l'esprit. Qu'il n'y en ait donc aucune qui soit stérile parmi vous, ce qui serait encore une plus grande malédiction et un plus grand opprobre devant les anges, que la stérilité ne l'était devant les hommes dans l'Ancien-Testament. Conservez vosre principauté, qui consiste à jouir des avantages des personnes mariées, sans avoir part à leurs disgrâces et à ces tribulations de la chair qu'elles éprouvent. Jésus-Christ lui-même vous rend fécondes par la vertu de son esprit ; vous devenez ses mères par vosre fidélité à faire la volonté de son Père céleste, et cette espèce de maternité, bien loin d'intéresser vosre virginité, la consacre, et en fait tout l'ornement et la gloire : *Semper sponsæ, semper innuptæ, ut nec amor finem habeat, nec damnum pudor.* (S. AMB.) Et vous, gens du siècle, sera-t-il dit que vous laisserez aux seules filles de Scholastique une si riche succession, et que vous ne remporterez rien de ces trésors de grâce qui nous sont ouverts aujourd'hui. Ne craignons pas d'exciter leur jalousie ; leur plus grand désir est que tout le monde l'imite autant que les engagements divers par lesquels on se trouve lié le peuvent permettre. C'est à ce dessein qu'elles offrent tant de vœux et pratiquent tant de mortifications. Ne vous figurez pas que je ne vous exhorte ici qu'à des choses de conseil et des œuvres de surrogation ; ce sont des devoirs essentiels : c'est à des laïques et des personnes engagées dans le mariage, que saint Pierre écrit de rendre leurs âmes chastes par une obéissance d'amour : *Castificantes animas vestras.* (I Petr., I.) C'est à son peuple que parlait saint Augustin, lorsqu'il dit que tout autre amour que celui de Dieu, ou qui ne l'a pas pour principe et pour fin, souille l'âme et la rend impure : *Sordes animæ amor quarumcunque rerum præter Deum?* Ne nous assure-t-il pas tous tant que nous sommes généralement, qu'il ne faut pas s'attendre à être comblé de joie dans la céleste patrie, si on ne s'est pas estimé ici-bas misérable, et si on n'y a pas gémi comme étranger et comme exilé. *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis.* Mais pour vous en convaincre par une autorité encore plus forte, sur qui marque-t-on ce caractère de bénédiction que l'ange exterminateur respecte ? N'est-ce pas sur ceux qui s'affligent des abominations qui se commettent. Tout le reste n'est-il pas immolé à la vengeance divine ? La charité, qui est l'âme de la religion, peut-elle compatir et subsister avec cette insensibilité pour les intérêts de Dieu, et cette dureté pour le prochain ?

Enfin n'est-ce pas à tous les fidèles, sans en excepter un seul, que saint Paul dit : *Fructificantes in omni opere bono* ? (*Coloss., I.*) Jésus-Christ n'a-t-il pas frappé de malédiction le figuier infructueux, image des âmes stériles qui négligent de porter des fruits de salut ? Ne nous assure-t-il pas que quiconque fait la volonté de son Père céleste, celui-là est son père et sa mère ? Mais, hélas ! Malheur au monde pour ses scandales ; au lieu de travailler à former Jésus-Christ dans le cœur de nos frères, nous l'y étouffons ; nous imitons la perfidie d'Hérode, et servons de ministres à la rage du démon. Oh ! qui me donnera des ailes de colombe pour m'envoler dans la solitude, afin de ne point voir tant de désordres, et me mettre à couvert de tant de pièges, d'écueils et de tentations !

Faites-nous la grâce, Seigneur, par les mérites de notre grande sainte, de nous séparer intérieurement et même extérieurement de ceux qui sont animés de l'esprit du monde ; de nous considérer comme morts et mener une vie cachée en vous ; de conserver un esprit de retraite et de solitude dans le commerce, avec les personnes les plus réglées, un esprit de prière et de recueillement dans le tumulte et l'embarras des affaires. Fermez nos yeux, de crainte qu'ils ne soient séduits par la vanité, ouvrez-les aux objets invisibles : faites-nous trouver un asile et un nid dans le trou de la pierre, où nous soyons en assurance, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée et que vous vous manifestiez à nous dans votre gloire. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III,

Prêché aux religieuses de l'abbaye de Notre-Dame de Tart, première maison des Filles de l'ordre de Cîteaux, fondée par ce saint.

SAINT ÉTIENNE, TROISIÈME ABBÉ DE CÎTEAUX.

Le 17 avril.

Si posuerit animam suam videbit semen longævum. (Isai., LIII.)

S'il se résout d'immoler sa vie, il verra une postérité nombreuse durer jusqu'à la fin des siècles.

Si j'applique au glorieux saint dont j'entreprends l'éloge cette prophétie célèbre qui regarde Jésus-Christ, et que nous voyons avec admiration s'accomplir tous les jours, je ne fais que suivre l'ouverture que me donne saint Augustin après saint Paul, lorsqu'il attribue aux membres du corps mystique du Sauveur ce qui ne convient qu'au chef, et au chef ce qui est propre et particulier aux membres selon ce langage autorisé par Jésus-Christ même ; ses justices sont nos justices, il est encore persécuté dans les siens, ils sont ressuscités et assis dans le ciel en sa personne adorable. C'est ici l'effet de cette promesse magnifique qu'il a faite dans l'Evangile, que celui qui croira en lui fera les mêmes miracles qu'on lui a vu faire, et de plus grands encore ; y a-t-il donc lieu d'être surpris qu'il comble de ses plus chères

bénédictions, et favorise d'une postérité nombreuse un de ses serviteurs, lequel, à son exemple, a si courageusement sacrifié sa vie ?

O bonté infinie qui ne cherche qu'à se communiquer et à verser à pleines mains ses dons sur les hommes ! Il en associe quelques uns à sa souveraineté et leur fait part de sa toute-puissance, leur assujettissant la nature et les éléments.

Il découvre à d'autres l'avenir et lève en leur faveur ces voiles sombres et impénétrables qui nous en dérobent la connaissance ; d'autres sont partagés du don de la sagesse et du discernement des esprits, en sorte que le cœur humain n'est pas un abîme pour eux. Quant à saint Etienne, il a été rendu participant de la fécondité de Jésus-Christ ; son illustre postérité surpasse le nombre des étoiles du firmament et des grains de sable de la mer. Mais de même que Jésus-Christ ne nous a engendrés que sur la croix, et que la multitude des nations qui sont devenues son héritage est le fruit de sa mort, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même peu de jours avant qu'elle arrivât, par ces paroles mystérieuses : Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt, il ne rapporte aucun fruit ; mais s'il meurt et se pourrit dans la terre, alors il en rapportera beaucoup ; et cet autre passage : Si je suis élevé de terre j'attirerai toutes choses à moi. Saint Etienne, conformément à son divin maître, ne doit sa fécondité qu'à la généreuse résolution qu'il a formée et exécutée de se livrer à la mort, de se crucifier et de s'ensevelir tout vivant : *Si posuerit animam suam, videbit semen longævum. (Isai., LIII.)* Parlons d'abord de cette mort spirituelle, plus pénible souvent à la nature que celle qui sépare l'âme du corps : ce sera mon premier point ; nous verrons après sa fécondité admirable qui en a été la suite et la récompense ; implorons auparavant l'assistance d'une Vierge féconde par l'opération du Saint-Esprit, patronne de votre saint ordre, et protectrice particulière de notre saint : disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'incomparable disciple du saint que nous honorons aujourd'hui distingue parmi ceux qui aspirent à la possession des biens invisibles trois divers degrés de perfection : les premiers sont voyageurs, les seconds morts, et les troisièmes ensevelis. Les voyageurs ont à la vérité dans le cœur un ferme dessein d'arriver à la bienheureuse patrie, ils marchent pour cet effet dans la voie qui y conduit, ils y tendent par leurs affections qui sont les pas de l'âme ; mais outre qu'ils peuvent s'écarter de cette voie étroite et royale, et s'engager dans celle de perdition, ils peuvent, charmés des objets agréables qui se présentent sur la route, s'arrêter, même s'établir en ce monde et en devenir les citoyens.

Ceux qui sont morts sont à la vérité insensibles à tout ce qui remue les autres ; ils ne

sont pas émus par les louanges ni par les injures : on peut les frapper impunément, il n'y a point de vengeance ni même de plainte à craindre de leur part ; offrez-leur des richesses, des plaisirs, des honneurs, c'est comme si vous les offriez à une statue ; l'ambition, l'avarice, la volupté, tout est mort en eux, le monde ne leur est plus rien : ils sont néanmoins encore quelque chose au monde, le monde s'occupe d'eux, il songe à les inhumer et à leur rendre les derniers devoirs. Mais pour ceux qui sont ensevelis et enterrés, ah ! ceux-là sont non-seulement incapables d'avoir aucun commerce avec le reste des hommes, ils leur sont encore un objet d'horreur, ou plutôt ils en sont oubliés pour jamais, c'est pour ce sujet que l'Ecriture sainte appelle le sépulcre une terre d'oubli.

Voilà ce que le baptême aurait dû produire en nous : *Vous êtes morts*, disait saint Paul aux premiers chrétiens, *et votre vie est cachée en Jésus-Christ, vous êtes ensevelis en lui par cet auguste sacrement, c'est-à-dire, que toutes les inclinations du vieil homme doivent être détruites et anéanties, il n'en doit plus rien paraître, on n'y doit remarquer que les instincts du nouveau.*

Il fallait que saint Etienne fût bien pénétré de cette obligation essentielle, puisque pour la remplir dans toute son étendue il forma la résolution de se dérober aux yeux des hommes, comme capables de l'infecter et de s'ensevelir tout vivant.

Ce ne fut donc pas pour punir en soi des excès, des dissolutions et des dérèglements, qu'il se condamna lui-même à un genre de vie si austère et si opposée à toutes les pentes de la nature, car sa jeunesse, pareille à celle de Jean-Baptiste père des solitaires, ne fut jamais flétrie par la moindre petite licence ; rien de plus grave, de plus éloigné des amusements puériles, rien de plus pur et de plus innocent ; aussi le Seigneur qui l'avait destiné de toute éternité pour être un vase d'élection dans sa maison, et qui voulait peut-être réparer par un moine anglais du ^{xii}^e siècle les ruines causées par un moine anglais du ^v^e siècle, l'hérésiarque Pélage, ce dragon bouffi d'orgueil qui a entraîné de sa queue la troisième partie des étoiles du ciel : le Seigneur, dis-je, qui avait des desseins si glorieux sur notre saint, l'avait de bonne heure prévenu de ses bénédictions, de ses doncens, et prémuni contre la corruption du siècle. Ce fut uniquement pour se conserver dans la nouveauté de la grâce qu'il avait reçue au baptême, pour s'acquitter des vœux sacrés qu'il y avait faits, et pour prendre des moyens plus sûrs afin de remplir les différents devoirs qu'il nous impose, devoirs, hélas ! bien ignorés dans ce siècle pervers, et encore plus mal pratiqués.

Pour cet effet, après avoir visité à Rome les sépulcres des saints apôtres, et ces grottes souterraines arrosées du sang de tant de martyrs, voyage qu'il n'entreprit que pour s'exciter soi-même à marcher fidèlement sur

leurs traces, il vint se confiner dans l'abbaye de Molème, que le saint abbé Robert gouvernait alors avec une sagesse toute divine. Quels progrès ne fit-il pas sous un tel conducteur ? Quel abandon à la Providence, quel détachement de toutes les choses sensibles ! Quelle ferveur, quel zèle, pour pratiquer la règle dans toute sa perfection et son étendue ! Quelle admiration ne causait-il pas à ce saint abbé et à tous ses religieux ! Il devint en peu de temps un homme si consommé dans tous les devoirs de la vie cénobitique, que son saint Père crut devoir accorder à ses instances, et à celles de quelques compagnons animés du même esprit, d'embrasser la vie érémitique, et entièrement solitaire.

Les saintes rigueurs d'une pénitence qui a sanctifié saint Robert et tant d'autres ne suffirent donc pas au zèle qui dévorait le cœur d'Etienne ; il dit, comme saint Bernard a fait depuis au sujet de l'institut de Cluny : Cette règle est sainte et bonne, mais je suis pécheur et vendu au péché, ainsi j'ai besoin de remèdes plus forts et d'exercices plus austères pour guérir les plaies de mon âme.

Etienne regarde la vie qu'il a menée jusque-là comme molle, relâchée, et trop imparfaite ; la comparant avec ce qu'exige la règle de saint Benoît, il y trouve une disproportion qui le jette dans le trouble et la confusion ; lorsqu'il l'entend lire, il croit entendre prononcer l'arrêt de sa condamnation. Ce fut donc pour la pratiquer dans tous ses points sans aucun adoucissement, ni aucune interprétation qui affaiblit sa sainte rigueur, qu'il se retira dans le désert de Cîteaux, lieu d'horreur, et d'une vaste solitude, bien résolu de ne pas quitter un poste si avantageux pour combattre le monde, et de soutenir les attaques du démon, quelques prières, quelques menaces qu'on lui puisse faire, et de mourir dans ce petit nid qu'il s'était choisi, ou plutôt que le même esprit qui avait conduit Jésus-Christ dans le désert, lui avait préparé : *in nidulo meo moriar.* (*Job, XXIX.*)

Mais l'idée d'une mort paisible et tranquille, attachée à ces paroles, ne marque pas assez toute la rigueur du sacrifice qui consuma cette hostie vivante ; disons donc plutôt son bûcher, car la vie des vrais solitaires doit être considérée comme un véritable martyre : ce sont des gens que Dieu unit ensemble, pour se priver par une sainte conspiration, d'une manière lente et imperceptible, d'une vie qu'il ne leur est pas permis de détruire tout d'un coup, c'est pourquoi je les regarde comme les successeurs de ceux qui ont blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau, et qui ont cimenté son Eglise par l'effusion du leur. Ce sentiment ne m'est pas particulier, saint Bernard ne fait pas difficulté de placer les religieux au rang des martyrs ; leur pénitence continuelle pour ne pas faire autant d'horreur aux sens et à l'imagination qu'une mort sanglante et violente, ne lui paraît pas moins cruelle et rigoureuse à cause de sa longueur ; si le fer et le feu sont plus affreux à la nature, le tour-

ment qu'ils causent n'égale pas la peine qu'elle ressent dans une vie où on ne lui accorde aucune trêve. *Martyrii genus, horrore quidem mitius; sed diuturnitate molestius.* Et certes, pour peu qu'on se forme une juste notion du martyre, il est aisé de faire voir qu'elle convient parfaitement aux exercices laborieux de la pénitence; un martyr renonce à la vie pour rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ, et un pénitent renonce aux inclinations les plus naturelles pour rendre témoignage à la vie crucifiée de Jésus-Christ. Les martyrs ont méprisé leurs corps, les pénitents en ont une sainte horreur; les martyrs sont des victimes immolées par des mains étrangères, les pénitents s'immolent de leurs propres mains, et n'entretiennent la vie de la victime que pour multiplier leurs sacrifices et mourir tous les jours. Les martyrs ont souffert des douleurs aiguës et cruelles, mais qui d'ordinaire ont passé promptement, et les ont mis aussitôt en possession d'une gloire immortelle; les pénitents n'en ont pas souffert à la vérité de si pénétrantes, mais elles ont duré plus longtemps. Enfin, pour donner toute l'étendue à cette comparaison, Dieu a doublement éprouvé ses martyrs, il a abandonné leur foi aux contradictions, et aux railleries des plus grands esprits du paganisme, et leurs corps à la cruauté des tyrans qui ont épuisé sur eux toutes les inventions de leur rage.

Mon saint, comme étant particulièrement chéri de Dieu, qui lui préparait une des plus brillantes couronnes, a passé par cette double épreuve. A peine eût-il élevé des huttes dans Cîteaux, plutôt que bâti des logements pour lui et ses compagnons, que la médisance et la calomnie se déchaînèrent contre eux; ils devinrent l'objet de la risée et du mépris des religieux de la congrégation de Cluny et de Molême; ils en furent raillés comme des gens qui commencent à bâtir, et ne peuvent achever, c'est-à-dire, qui ne pourraient soutenir une vie si dure, traités de novateurs, d'auteurs de schisme et de scandales. C'est ainsi qu'autrefois Sannaballat et ses Samaritains raillaient insolemment et calomniaient Néhémie lorsqu'il rebâtissait les murs de Jérusalem; *un renard*, disaient-ils, *les franchira aisément.* Mais de même que tous ces vains discours et ces insultes ne furent pas capables de détourner ce brave israélite et les siens de l'application à leur ouvrage, ni de l'interrompre un seul moment : notre saint et ses frères s'animèrent par toutes ces contradictions avec plus de ferveur et de zèle, à continuer de bâtir la tour de la perfection évangélique, qu'ils élevaient jusqu'au ciel sur les débris de la nature; ni les railleries et les menaces de ces faux moines, ni le manquement des choses les plus nécessaires à la conservation de la vie, ni les maladies et les morts fréquentes qui enlevaient ses religieux, ne furent pas capables d'affaiblir sa foi, et de l'obliger à se relâcher des exercices de la pénitence qu'il avait embrassée.

Qui en pourrait décrire toutes les rigueurs et les tourments? Il n'y a que vous, Esprit-Saint, qui vous étiez si pleinement emparé de son cœur, qui ayez une pleine connaissance de toutes les saintes cruautés qu'il exerça contre lui-même dans cette nouvelle retraite, pour achever de dompter sa chair, et pour se rendre une copie fidèle de Jésus-Christ crucifié. Que votre grâce a de force et de douceur, puisqu'elle lui faisait trouver plus de délices et de contentement en ce genre de vie si affreux à la nature, que les amateurs du monde n'en goûtent dans la jouissance des richesses et des plaisirs! Il croit qu'il ne commence à vivre que depuis que le Seigneur lui a fait embrasser cette nouvelle vie; celle qu'il a menée auparavant, quoique si réformée, lui paraît défectueuse et digne de larmes. C'est donc tout de bon qu'il va mourir généralement à toutes les choses périssables, pour ne plus vivre que d'une vie céleste et angélique.

Quelle joie pour les anges de voir des innocents si pénitents, et Cîteaux transformé en une Thébàide; on y servait Dieu dans la pauvreté, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans la haine, dans les veilles et dans les travaux des mains; on y portait les stigmates de Jésus-Christ dans son corps; le monde, qui n'était pas digne de posséder ces hôtes du désert, fut tellement étonné d'un genre de vie qui condamnait si fort la sienne, toute plongée dans les sens, qu'il n'y eut personne assez hardi pour former la généreuse résolution de se joindre à eux : content d'une admiration stérile, chacun disait avec ce faux prophète, qui fut forcé de bénir le peuple de Dieu : Que mon âme meure de la mort de ces justes. *Moriatur anima mea morte justorum.* (Num. XXIII.)

Saint Etienne, leur abbé, les soutenait par ses exhortations enflammées, et encore plus par ses exemples. Il était une règle vivante et animée, toujours exposée à leurs yeux, et leur disait par la voix de ses actions, beaucoup plus efficace que les discours les plus pathétiques : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de notre père saint Benoît; rien n'égaleait sa ferveur et sa ponctualité à observer les moindres points de la règle, sachant que celui qui néglige les petites choses déchoira peu à peu, et des transgressions légères passera aux plus grandes; ou plutôt il enchérissait de beaucoup sur les austérités de cette sainte règle, car il n'accordait au corps, encore avec regret, que ce qu'il ne pouvait lui refuser absolument sans le détruire, ne conservant la victime par quelques soulagements qui eussent paru à d'autres de grandes pénitences, qu'à fin que le sacrifice fût plus long.

Son silence n'est jamais interrompu que pour exhorter ses frères à persévérer dans leurs exercices. Sa conversation est toute dans le ciel. Son application à Dieu est continuelle et infatigable; il mortifie tellement tous ses sens, qu'il n'en fait presque plus aucun usage; les jeûnes et les veilles sont la nourriture de son âme; tous les désirs et

ses instincts sont tellement crucifiés, car l'âme ne vit que par ses désirs, qu'il peut dire avec le grand martyr saint Ignace : « Je commence à être disciple de Jésus-Christ, ne désirant rien absolument de tout ce qui est dans le monde. »

Loia de s'y intriguer, d'y entretenir des commerces, ou de l'attirer dans son cloître par des artifices qui ne sont que trop mis en usage par ces faux solitaires, lesquels après avoir quitté le siècle, y rentrent par cent portes secrètes, et ne veulent pas comprendre que son amitié est une vraie inimitié avec Dieu, notre saint ne craint pas de choquer le duc de Bourgogne, fondateur de son monastère, et de s'exposer à toutes les suites de sa disgrâce, par la prière qu'il lui fit, de ne plus troubler le repos et le silence de leur solitude, et de ne les plus tirer de leur état par ses fréquentes visites, et par celles de sa cour. O solitaire accompli ! O véritable Père ! Il préfère, sans hésiter, le salut de ses religieux, à tous les avantages temporels ; il met sous les pieds toutes les vues humaines, n'en ayant point d'autres que leur avancement spirituel ; il n'appréhende pas pour cet effet de s'opposer non à l'injustice et à la mauvaise volonté d'un prince impie, mais à la dévotion mal réglée d'un prince religieux, et de tarir par là la source de ses libéralités.

L'amour des richesses, racine fatale de tous les maux, et d'une infinité de tentations et de désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de perdition, n'avait garde d'en exciter aucun dans son cœur ; il savait les ravages infinis que l'abondance avait causés dans les cloîtres, et tout nouvellement dans Molême, c'est pourquoi il la redoutait davantage que ceux qui sont le plus passionnés pour les aises et les commodités de la vie ne redoutent la disette ; il choisit la pauvreté de Jésus-Christ, pour son épouse, et pour la compagne inséparable de sa vie, et nul prétexte ne fut jamais capable d'ébranler sa résolution. Les principaux officiers du duc voulurent faire des donations considérables à son monastère, il ne put se résoudre à y consentir, il n'accepta que ce que les siens pouvaient défricher et cultiver de terres de leurs mains. Ayant reçu quelques présents pour l'ornement de l'autel, notre amateur de la pauvreté les trouva trop précieux, et les fit rendre ; ce qui l'obligea à dresser un statut, par lequel ils ordonnèrent qu'il n'y aurait rien non-seulement dans la maison, mais dans l'église, qui tint de la magnificence et de la superfluité du siècle, rien qui blessât la pauvreté gardienne et conservatrice des autres vertus ; rien, en un mot, qui ne respirât la simplicité des temps apostoliques ! temps, heureux temps, hélas, qu'êtes-vous devenus ?

Le ressentiment injuste du duc de Bourgogne, qui regarda comme une injure un règlement qui devait augmenter sa vénération, les réduisit aux extrémités les plus pressantes, à ce que l'Écriture appelle *les*

tempêtes de la faim ; mais cette fournaise fut pour lui un lieu de rafraîchissement ; il savoura les fruits de la pauvreté, et fit connaître qu'il était parvenu à ce troisième degré de perfection des pauvres évangéliques, dont parle saint Bernard, et que ce saint docteur avait sans doute appris de lui, de tressaillir de joie, lorsque les choses les plus nécessaires à la vie nous manquent ; *Si desint etiam necessaria exsultare*. Que j'aime à me le représenter monté sur la plus vile des montures, mendiant son pain de porte en porte, en ce vil équipage ! Que ce trait singulier de conformité avec l'entrée triomphante de notre divin roi dans Jérusalem, me enarme ; les yeux de la chair n'y voient rien que de bas et de risible : ceux de la foi, rien que de grand et d'auguste.

Un homme si amoureux de la pauvreté n'avait garde de l'être des plaisirs sensuels ; ils sont trop bas pour toucher un cœur si élevé. Eh ! quelle prise, je vous prie, le démon de l'impureté aurait-il trouvée sur un corps exténué de jeûnes et de travaux, et de veilles ! aussi ne le tenta-t-il jamais, qu'à sa propre confusion ; tous ses traits enflammés étaient aussitôt émoussés, sur un homme qui se couvrait en tout temps du cilice et de la prière, comme d'un bouclier impénétrable.

Celui de l'orgueil fut le dernier à se rendre ; il en use d'ordinaire comme ces pirates qui attendent pour attaquer un vaisseau, qu'il retourne des pays étrangers, chargé de toutes sortes de richesses. Vous savez que cette passion malheureuse est la première qui vit en nous, et la dernière qui y meurt ; les victoires que remporte sur elle l'humilité même ne la rendent que plus insolente, et ne servent qu'à lui fournir de plus fortes armes, et à lui inspirer de nouvelles entreprises. Etienne sut parfaitement la réprimer ; quoiqu'il soit la gloire de son siècle, le restaurateur de la discipline monastique, le saint Benoît de notre France, et, pour dire quelque chose de plus, le Père et le maître de Saint Bernard, il ne se considéra jamais que comme un serviteur inutile, ou plutôt comme un pécheur digne de toute sorte de châtimens : ni le don de prophétie, dont il est favorisé, ni celui des miracles, ni les marques d'honneur et de distinction qu'il reçoit des têtes couronnées, et d'un légat apostolique qui le mène avec lui à un concile, ni une sainteté des plus éminentes, ne furent jamais capables de l'éblouir, et de le tirer de la vue de son néant et de ses misères. Quelle violence ne souffrit-il pas pour accepter la dignité d'abbé de Cîteaux ? Il s'était absenté à dessein, de l'assemblée convoquée pour cette élection ; mais on n'avait garde de laisser sous le boisseau une si brillante lumière. Quelle fut dans la suite sa confusion, d'être obligé de commander à un saint d'un mérite aussi éminent que saint Bernard ! Quelle gêne, de se voir supérieur de tant de personnes choisies, dont il ne se jugeait pas digne de délier les souliers ! Aussi, n'a-t-il point de renos ou'il ne

se soit démis du généralat, d'une charge qu'il n'exerçait qu'en tremblant. N'ayant plus que quelques moments à vivre, et ayant ouï quelques abbés de son ordre, assemblés dans sa chambre, concerter entre eux ce qu'ils feraient pour honorer sa mémoire, pénétré d'un vif sentiment de son indignité, il ramassa ce qui lui restait de force, pour s'écrier : « Que faites-vous, mes Pères? vous béatifiez un misérable, qui tremble sous le glaive de la justice de Dieu, et a tant de sujet de s'alarmer pour le compte terrible qu'il est près de rendre à ce souverain Juge; toute ma confiance est dans sa grande miséricorde, que je vous prie de réclamer pour moi? » N'est-ce pas là expirer dans le sein même de l'humilité?

Après cela, n'ai-je pas eu raison de vous représenter saint Etienne comme un homme parfaitement mort à tout ce qui remue et agite les autres? Vide de tous les désirs du siècle, pleinement désoccupé de ses affaires, de ses embarras, de ses intrigues, attendant en paix l'avènement glorieux de Jésus-Christ. Ne vous imaginez pas, néanmoins, qu'il soit absolument sans désir. Vous vous formeriez une fausse idée de la sainteté; le cœur de l'homme ne peut être sans désirs, puisqu'il ne peut être sans amour, et que le désir n'est autre chose que le cri de cet amour, et la recherche de son bien; ainsi, plus un cœur est affranchi des désirs des choses du monde, plus il est rempli de ceux des choses du ciel et des biens invisibles. Oh! combien de fois, Seigneur, ce fidèle serviteur, cet homme de désirs vous les a-t-il exposés? Combien de fois vous a-t-il dit avec le Prophète : *Tout mon désir et mes gémissements ne vous sont pas cachés*; mais il me semble, Seigneur, ou que vous les ignoriez, ou que vous feigniez de ne les pas entendre; quoique ce soit votre esprit même qui forme ces cris véhéments dans son cœur.

Permettez-moi donc de vous dire, quoique je ne sois que poudre et que cendre, ce que le serviteur d'Elisée disait autrefois à son maître, au sujet de la Sunamite, chez qui ce prophète avait accoutumé de loger. Il n'est pas besoin de lui demander ce qu'elle souhaite; elle n'a point de fils; ou, ce que Rachel disait à Jacob, son époux : *da mihi liberos, aliqui moriar* (Gen., XXX); donnez-lui des enfants, ou il mourra. Sa douleur est de ne laisser aucun héritier de sa pauvreté, qui puisse perpétuer la vie austère qu'il a commencée. Ne vous êtes-vous pas engagé, Seigneur, de faire la volonté de ceux qui vous craignent? Vous avez exaucé ses pères, lorsqu'ils ont crié vers vous en de pareilles nécessités; vous n'avez pas dédaigné les humbles prières d'Anne, femme d'Elcana, lorsque, se présentant devant vous, dans votre temple, couverte de l'opprobre de la stérilité, le cœur plein d'amertume, elle vous fit vœu, Seigneur des armées, si vous daigniez regarder l'affliction de votre servante; si vous vous souvenez de moi, si vous n'oubliez point votre servante, et si,

touché de sa misère, vous donnez à votre esclave un enfant mâle, il vous sera consacré pour tous les jours de sa vie! Pourrez-vous rejeter les vœux de votre serviteur, qui vous demande une postérité spirituelle; il ne sollicite pas votre bonté de pourvoir à ses besoins temporels, quoiqu'ils soient extrêmes, ni d'appuyer sa maison naissante de la faveur et de la protection des grands du siècle, il craindrait par là d'éloigner la vôtre; ni de réduire au silence les langues malignes, qui ne cessaient de le déchirer, leurs calomnies étaient un mets exquis pour son âme; mais il vous conjure de toute l'instance de son cœur de faire sortir du sein de votre Providence des enfants qui chantent vos louanges nuit et jour, et pleurent sur les abominations de la terre; des enfants qui y retracent votre vie pauvre, inconnue, pénitente, et qui puissent s'opposer comme un mur entre vous et votre peuple, et lorsque ses excès vous auront irrité, et que vous aurez déjà le bras levé pour lancer vos foudres sur les plus coupables. Nous sommes exaucés; j'entends ce Dieu, si riche en miséricorde, qui dit à ses serviteurs : Ne craignez rien, petit troupeau; vous allez être multiplié au delà de vos souhaits et de vos espérances. Ne suis-je pas tout-puissant pour faire naître des enfants à Abraham dans sa vieillesse, pour multiplier le juste comme les cèdres du Liban? Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez pas; vos enfants surpasseront en nombre les étoiles du ciel. Ranimez seulement votre foi; je manquerais plutôt au pacte que j'ai fait avec le jour et la nuit, avec l'hiver et l'été, qu'à la parole que j'ai donnée à ceux qui quittent tout pour me suivre, de leur faire recouvrer dans ce siècle, ici même, non-seulement au double, mais au centuple, des pères, des mères, des frères, des sœurs et des enfants. Je suis fidèle et immuable en mes promesses; voyons-en l'accomplissement, je veux dire, la fécondité admirable dont le sacrifice de notre saint a été récompensé; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Comme notre sainte religion est toute fondée sur Jésus, ce composé adorable de deux natures, aussi disproportionnées que le sont la nature divine et la nature humaine, elle ne paraît qu'un amas de paradoxes et de contradictions; les choses les plus opposées s'y vérifient, les idées les plus inaliénables s'accordent ensemble; ainsi, il est vrai de dire que Dieu est devenu passible et mortel, l'homme impassible et immortel, que Dieu a trouvé le comble de sa gloire dans l'abîme des humiliations, que la folie de la croix renferme une sagesse infinie, que l'infirmité est la source de la force, la mort le principe de la vie, et, ce qui ne paraît pas moins surprenant, la stérilité le principe de la fécondité. C'est ce qui paraît avec éclat dans notre saint abbé: il voyait son étincelle prête à être éteinte, et il pouvait dire à Dieu, comme Abraham: Je vais quitter ce monde sans laisser

d'enfants, mais qu'il fait bon s'abandonner à sa providence ! Qu'il fait bon mettre toute sa confiance en lui et s'y sacrifier sans réserve, jetant dans son sein amoureux toutes nos inquiétudes, convains que qu'il est aussi peu capable d'oublier ses fidèles serviteurs que de s'oublier soi-même.

N'hésitez pas, saint abbé, n'ayez aucune défiance de ses promesses ; rendez gloire à son saint nom. Les moyens les plus contraires dans la pensée de l'homme sont les plus propres à celui qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, et met sa grandeur à travailler sur le fond du néant ; il vous exauce au delà de vos souhaits et de vos vœux. Si on peut compter la poussière de la terre, on pourra aussi nombrer votre postérité ; elle pénétrera à droite et à gauche, elle s'établira en mille et mille lieux et répandra partout la bonne odeur de Jésus-Christ ; il vous faudra bientôt élargir vos pavillons et envoyer partout des plans de cette vigne spirituelle ; ce lieu est trop étroit, direz-vous, pour contenir la multitude d'enfants que Dieu m'a donnés ; vous enverrez des colonies dans La Ferté, Pontigny, Clairvaux, Morimont, Bonnevaux, et par vos enfants dans les lieux les plus reculés et jusqu'en Asie la solitude va fleurir et les déserts seront peuplés ; les cavernes des ours, les repaires des sangliers vont être changés en habitations de saints religieux et en sanctuaires.

Je vois arriver à Cîteaux le jeune Bernard suivi de trente compagnons qu'il a gagnés à Jésus-Christ pour son coup d'essai. Hâtez-vous, saint patriarche, d'aller recevoir cet enfant de tant de vœux et de larmes, cet enfant de promesses et de bénédictions, ce nouveau Saul, mais un Saul toujours fidèle, que vos ardentes prières ont obtenu du ciel. Ne craignez pas qu'il introduise le relâchement dans votre nouvelle réforme. Tout ce qui rebute et effarouche les autres est ce qui l'attire, et ce qu'il vient chercher, il ne trouve que des charmes et des délices dans ce qui fait horreur au reste du monde ; vous serez plus occupé à modérer qu'à exciter sa ferveur, vous ne pourrez jamais lui enfoncer assez avant le glaive des humiliations.

Oh ! quelle joie sensible, quel transport d'allégresse, quelle consolation pour notre saint vieillard de voir le zèle de cet incomparable novice qui marche à pas de géant dans la carrière et semble déjà participer à la prérogative des substances immatérielles, vivant dans un corps mortel comme s'il n'avait point de corps, toujours au-dessus de soi-même par la contemplation des choses invisibles.

Quelle était votre admiration lorsque vous découvriez de jour en jour les trésors de grâce et de sagesse qu'il avait plu au Seigneur verser dans l'âme de votre cher nourrisson ? Quelle était en secret votre vénération pour sa rare vertu ? Ah ! j'ose avancer que vous n'avez jamais mieux pratiqué l'obéissance qu'en commandant à un tel disciple, que vous considériez comme votre maître ; car si vous usiez à son égard de

l'autorité dont vous étiez dépositaire, ce n'était uniquement que pour obéir à l'esprit de Dieu, qui veut que toutes choses soient réglées et que l'ordre soit gardé. Oh ! avec quel soin et quelle application cultivait-il cette nouvelle plante et versait-il dans cette terre de bénédiction ces semences qui ont produit dans la suite de si excellents fruits ? C'est par les fruits, dit le Sauveur, qu'on connaît la bonté de l'arbre. Jugeons par là de la sainteté d'Etienne, jugeons du maître par le disciple ; le ciel les avait faits l'un pour l'autre ; c'est par le ministère de saint Etienne que les fondements de ce grand édifice, je veux dire, la sainteté éminente de saint Bernard, ont été posés ; c'est sous sa discipline qu'a été formé cet athlète invincible, cet homme vraiment apostolique, que Dieu préparait à son Eglise pour y étouffer les schismes, en bannir les scandales et y ressusciter l'esprit de pénitence presque éteint.

Ah ! si c'est faire l'éloge de saint Ambroise que de dire que l'Eglise lui est redevable de la conversion de saint Augustin, le plus éclairé de ses docteurs, j'ai tout dit ce qui se peut dire à la gloire de saint Etienne, lorsque j'ai dit qu'il avait donné à son ordre et à l'Eglise entière, l'incomparable saint Bernard, cet homme plus miraculeux par la sainteté de sa vie que par sa profonde doctrine et la multitude innombrable de miracles qu'il a opérés. Cet homme, tout divin, qui a été de son temps l'âme des conciles, l'oracle qu'on consultait de toute part, le maître des évêques et même des souverains pontifes, l'ange moteur du corps de l'Eglise, le Dieu des pharaons, un des derniers prêtres, en la personne duquel les dons divers, qui sont partagés entre les saints docteurs, se trouvent réunis et rassemblés. Cet homme plus merveilleux que je ne puis vous le décrire, est le disciple, l'élève, le nourrisson de saint Etienne ; il lui doit, après Dieu, sa haute sainteté. Bernard reconnaît être redevable de la conversion de ses mœurs à saint Etienne ; Dieu ne se réserve pas à lui seul ce grand ouvrage, il y associe saint Etienne ; sa grâce agit par les ressorts qu'elle fait remuer à cet homme, consommé dans le discernement des esprits. Il fallait, sans doute, que cet esprit de discernement fût bien extraordinaire en notre saint, puisqu'il choisit saint Bernard, à peine âgé de vingt-cinq ans, pour fonder Clairvaux, et lui confia le gouvernement de cette abbaye, forçant les plus éclairés et les plus sages d'avouer qu'il avait des lumières supérieures aux leurs. Que béni soit à jamais ce saint patriarche qui engendra à Jésus-Christ et nourrit du lait spirituel de sa sainte parole cet Isaac destiné à multiplier, comme le sable de la mer, la race des vrais Israélites ; puisse-t-elle, cette sainte postérité, se conserver toujours dans cet esprit de régularité, pour la conservation de laquelle il était si zélé ; puisse-t-elle être un des plus fermes soutiens de l'Eglise et la terreur des puissances des ténébres.

Sa fécondité ne fut pas bornée à saint Ber-

nard, à ses compagnons et à ce nombre infini de monastères de religieux qu'ils fondèrent, tous les princes chrétiens et les villes s'empressant à l'envi d'avoir dans leur voisinage ces anges tutélaires. Le ciel lui donna encore des filles qui ne cédèrent en rien aux hommes pour la pratique des vertus les plus sublimes, et firent voir que la grâce n'est liée à aucun sexe et qu'elle sait, au contraire, élever quand il lui plaît, le plus faible et le plus fragile au-dessus de celui à qui la nature a donné la force en partage, en lui inspirant une charité mâle et vigoureuse. L'abbaye de Notre-Dame de Tart, fondée par saint Etienne, en est une preuve illustre; il la fonda à trois lieues de Cîteaux, pour y renfermer les épouses de ceux à qui saint Bernard avait inspiré le mépris du siècle, et qui, n'en étant pas moins dégoûtées qu'eux, prirent d'un consentement mutuel le même parti et se lièrent par des nœuds indissolubles à l'Epoux immortel. Cette première abbaye, célèbre par tant de princesses qui y sont venues sacrifier toutes les grandeurs du monde, par tant de colonies envoyées dans les diverses provinces du royaume et même hors de France, le fut encore davantage par la sainteté éminente qui y fleurissait. C'était de cette maison qu'émanait l'esprit de piété qui se répandait dans toutes celles des filles de l'ordre, de laquelle les abus étaient corrigés; c'est d'où venaient les ordonnances salutaires pour la manutention de la règle. Cet esprit de régularité y subsista plus d'un siècle. Mais, ô condition déplorable de l'infirmité humaine, qui ne peut se soutenir longtemps dans un état de vie crucifiée et tend, par son propre poids, au relâchement! il s'y introduisit peu à peu; l'esprit du monde trouva moyen d'y faire brèche par bien des endroits et d'en bannir celui de Dieu, et comme il permet que ceux qui le méprisent et se retirent de ses voies tombent dans l'avilissement, toute cette ancienne splendeur de l'abbaye de Tart s'évanouit; cette vigne spirituelle fut ravagée par le sanglier, la reine des provinces se vit assujettie au tribut du plus cruel de tous les tyrans. Cette désolation barbare dura jusqu'à ce qu'il plut au Seigneur, touché de compassion de tant de maux, de susciter une sainte abbesse qui, par des travaux inconcevables, rétablit la règle dont on n'avait conservé quelque mémoire que pour la violer indignement, et fit revivre l'esprit primitif du saint fondateur qui s'y maintient avec la joie et le transport de tous ceux qui sont jaloux de la beauté de la maison de Dieu.

Il ne faut pas douter, mes chères sœurs, que ses prières, plus efficaces auprès du Tout-Puissant, dans qui il est consommé, que lorsqu'il était encore environné ici-bas d'infirmités, n'aient obtenu ce renouvellement, et ne vous impétrèrent les grâces nécessaires pour arriver à la perfection de votre état et mériter d'être avouées pour ses filles, l'étant véritablement, car il vous peut dire ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Quand vous auriez dix mille maîtres, vous n'avez*

pas plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ et qui ai souffert pour vous les tranchées de l'enfantement. Puissiez-vous à jamais être sa joie et sa couronne; puissiez-vous, marchant fidèlement sur ses traces, vous conduire d'une manière digne de votre vocation, remplir avec une exactitude religieuse et amoureuse tous les devoirs qu'elle vous impose; chérir les humiliations, la pauvreté, la prière, la retraite, gémir comme de chastes colombes sur les iniquités de la terre et vous immoler comme des hosties vivantes par les rigueurs de la pénitence. Que vous serez heureuses si vous apprenez de son exemple à mourir avant votre mort d'une mort évangélique, et prévenir, par une séparation volontaire de la vie d'Adam, c'est-à-dire, en vous dégageant de toutes les attaches qui peuvent vous lier aux créatures ou à vous-mêmes, cette séparation qui se fera dans peu d'années de l'âme et du corps par la mort naturelle. C'est là le secret pour peupler cette sainte maison et renouveler la vieillesse de votre saint ordre comme la jeunesse de l'aigle, afin qu'il continue de fournir au monde chrétien les Gertrude, les Edwige, les Ida et les Béatrice.

Gens du siècle! cette philosophie de mort n'est pas de votre goût, vous n'y voulez rien comprendre; mais dissimulez-vous à vous-mêmes vos obligations tant qu'il vous plaira, vous êtes indispensablement et solennellement obligés, par les vœux de votre baptême, à mourir au péché, à l'affection des créatures, à toutes les choses présentes. *Ne savez-vous pas*, dit le grand Apôtre parlant à des gens engagés dans le mariage, *que nous tous, qui avons été régénérés en Jésus-Christ, sommes baptisés en sa mort et ensevelis avec lui pour mourir au péché et détruire le corps du péché*, c'est-à-dire qu'il faut que notre esprit, notre cœur et nos sens n'aient non plus de vie pour le péché que ceux d'un mort pour les choses du monde, que nous vivions séparés de son commerce, contents d'en être oubliés comme un mort enseveli et pourri dans un sépulcre, travaillant par une mortification continuelle à étouffer les inclinations du vieil homme.

Est-ce là votre disposition? est-ce votre étude et votre application? Vous ne seriez pas si tièdes, si engourdis, si pesants pour les choses de Dieu, si actifs pour celles de la terre; vous ne rechercheriez pas les consolations humaines avec tant d'avidité.

Oh! qui de nous, en sentant en soi les membres de l'homme nouveau froids et glacés, et voyant au contraire les inclinations de la nature toutes vivantes, n'a pas sujet de s'écrier avec ce prince malheureux qui fut rejeté de Dieu : *Et adhuc tota anima mea in me est* (II Reg., I); toute mon âme est encore en moi. Egorgez-la, Seigneur, cette âme charnelle; faites-moi mourir à la vie d'Adam pour ne plus vivre que de votre vie céleste, vivez et opérez en moi.

Travaillez de votre part, chrétiens, et coopérez à sa grâce; faites mourir les membres de l'homme terrestre, c'est-à-dire vos pas-

sions, vos péchés, vos mauvaises habitudes, tout usage déréglé de votre esprit, de votre cœur et de vos sens; réprimez leur vivacité extrême; soyez insensibles aux louanges, aux plaisirs, aux avantages du siècle, sans mouvement pour ce qui agite ses amateurs. Quand vous serez venus à bout de mortifier une passion, foulez-la aux pieds de crainte qu'elle ne se relève, et passez à une autre : *Calce jacentem, transi ad vivum*; cultivez votre âme, et soyez féconds en toutes sortes de bonnes œuvres, afin que vous en puissiez recueillir le fruit dans l'éternité bienheureuse.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT GEORGE.

Prêché dans une paroisse qui porte son nom.

(Le 23 avril.)

Hic venit in testimonium. (Joan., I.)

Celui-ci est venu pour servir de témoin.

Parmi les qualités glorieuses que le Saint-Esprit attribue à Jésus-Christ dans l'Écriture, il lui donne entre autres celle de témoin : *Ecce testem populi dedi eum. (Isai., LV.)* Ce divin Sauveur, s'étant voulu abaisser jusqu'à comparaître devant le tribunal de Pilate et lui rendre compte de sa doctrine et de sa mission, il lui apprend qu'il est né et qu'il n'est venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité : *In hoc natus sum, et in hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati. (Joan., XVIII.)* Dans la divine *Apocalypse*, l'Évangile de Jésus-Christ ressuscité, saint Jean l'appelle encore le témoin fidèle : *testis fidelis*. Cet adorable maître n'a pas dédaigné de communiquer cette qualité glorieuse à quelques-uns de ses serviteurs : son précurseur, entre autres, en a été honoré. Il est dit de lui qu'il est venu rendre témoignage : *Hic venit in testimonium (Joan., I)*; il appelle les prophètes et les apôtres ses témoins : *Vos estis testes mei, dicit Dominus (Isai., XLIV)*; les saints docteurs de l'Eglise, qui ont déposé en faveur de la divinité de Jésus-Christ et qui ont rendu témoignage à la vérité de notre sainte religion, sont considérés encore avec justice comme les témoins de Jésus-Christ. Mais ne peut-on pas dire que les martyrs méritent ce nom par un titre encore plus particulier, puisqu'ils ont en la gloire de sceller de leur sang leur déposition et leur témoignage.

Le grand saint George, votre illustre patron, a eu cet avantage et ce glorieux privilège, que j'ose dire être le plus grand dont une créature mortelle puisse être favorisée, et dont je ne doute pas que les anges dans le ciel ne soient jaloux : *Hic venit in testimonium*. Il a rendu témoignage à Jésus-Christ par sa vie et par sa mort, par ses actions et par son sang; c'est de ce double témoignage dont je vais vous entretenir. Il a rendu témoignage à la vérité du christianisme par la sainteté de sa vie, ce sera mon premier point; il a rendu témoignage à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ par le courage et la

force qu'il a fait paraître dans son martyre, ce sera le second et tout le partage de ce discours. Je ne pourrai faire l'éloge de ce saint sans nous couvrir de confusion et sans nous convaincre que nous sommes de faux témoins; mais, afin que ces reproches et cette confusion nous soient salutaires, implorons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Saint Paul, parlant des justes de l'ancienne Loi, dit que le monde n'en était pas digne, puisqu'au lieu de chérir et d'honorer ces grands serviteurs et ces illustres amis de Dieu, il les a au contraire persécutés, affligés, calomniés, et qu'il leur a fait les derniers outrages et les traitements les plus barbares : *Angustiat, egentes, afflicti, quibus dignus non erat mundus. (Heb., XIII.)* Je puis dire la même chose avec autant de justice et de vérité des saints de la Loi nouvelle : ils ont été de même les objets de sa haine, de sa cruauté et de ses persécutions; mais, non-seulement le monde n'a pas été digne de posséder ces grands trésors, dont il ne connaissait pas le prix, mais il n'a pas même mérité de savoir l'histoire de leur vie et de connaître le détail de leurs combats et de leurs actions divines et admirables. Il n'est presque rien venu à nous de la vie et de la mort des apôtres, quoiqu'ils soient les fondateurs de l'Eglise et nos pères en Jésus-Christ; ce qui nous reste des actes de plusieurs martyrs n'est presque rien ou est mêlé de plusieurs faits incertains et supposés : saint George a eu cette destinée. Nous n'avons que quelques fragments de sa vie et de son martyre, et c'est sur ces restes précieux que Dieu, pour notre instruction, a permis qu'ils vinssent jusqu'à nous, que je fonde tout son éloge.

Il est certain que la grâce du martyre étant la plus grande des grâces, on ne la mérite d'ordinaire, selon l'économie que Dieu a établie dans la distribution de ses grâces, que par une vie qui ait du rapport et de la proportion. Cet acte héroïque de charité par lequel on résiste à la plus violente des tentations, qui est l'amour de la vie et de toutes les choses présentes, et à la crainte des supplices les plus horribles; cet acte de charité, dis-je, n'est pas l'effet d'une résolution d'un moment : c'est comme la suite et la récompense d'une vie sainte et chrétienne, et la marque d'une âme profondément enracinée dans la charité. Si on ne s'est établi solidement dans cette divine vertu par une longue pratique de bonnes œuvres, par un grand mépris des richesses et des choses temporelles, et par une mortification parfaite, il est comme impossible qu'on ne soit emporté par une tentation aussi violente qu'est celle-là. C'est ce qui fait dire à saint Augustin qu'il faut avoir vécu longtemps, selon l'Évangile, afin d'être digne de mourir pour l'Évangile. Quand cette vérité n'aurait pas été marquée clairement dans l'Écriture, l'expérience ne l'a que trop fait connaître : on a

toujours vu que dans les siècles de persécution, ceux qui n'avaient pas soin de s'y préparer par une prière continuelle, qui vivaient dans la mollesse et le relâchement, qui s'attachant au monde voulaient en goûter les plaisirs, succombaient d'ordinaire aux tourments : c'étaient des pailles qui s'envolaient au moindre vent des persécutions ; du plomb qui se fondait et s'en allait en fumée, lorsqu'il était mis dans le creuset ; des édifices bâtis sur le sable, que les moindres vents et les moindres orages renversaient et emportaient. C'est ce que saint Cyprien nous apprend dans ce traité admirable qu'il a composé sur ceux qui étaient tombés dans la persécution. « Ceux, dit ce grand martyr, qui n'ont pu résister à l'avarice et aux attraites des voluptés, n'ont pas été capables de surmonter les menaces et les douleurs ; ils ont renoncé honteusement Jésus-Christ, et s'en sont enfuis même avant le combat. » Il compare le démon à un serpent qui ne peut mordre que ceux qui rampent par terre comme lui, et les richesses à des chaînes pesantes par lesquelles la foi des faibles a été liée et opprimée.

Au contraire, ceux qui se préparaient à cette grande tentation par la prière, la pénitence et la mortification, demeuraient d'ordinaire fermes dans le combat, et remportaient la couronne. Ainsi, ce discernement terrible qui mettait une partie des chrétiens au rang des apostats, et l'autre dans celui des martyrs, se faisait dans la paix et se manifestait dans la guerre, et la persécution n'était que l'épreuve de cette préparation différente ; c'était comme le vent qui faisait sortir la poussière et le mauvais grain, ou comme le feu qui consumait l'étain et l'écumé et raffina l'or.

Vous pouvez connaître par là quelle a été la vie de tous les martyrs ; elle a été une pratique continuelle de toutes les vertus, et surtout de celles qui ont le plus de rapport à la tentation de conserver sa vie ; il était question d'y renoncer pour l'amour de Jésus-Christ, ils s'exerçaient à la mépriser ; il fallait souffrir d'horribles tourments, ils s'y préparaient par le retranchement des plaisirs, et par une mortification continuelle ; il fallait perdre tous ses biens pour confesser Jésus-Christ, ils s'en dépouillaient par avance en les distribuant en aumônes, ou s'en détachant par l'amour des biens éternels ; il fallait être banni de son pays et relégué aux extrémités du monde, ils se considéraient comme exilés et comme étrangers en leur propre pays ; enfin il fallait être exposé aux derniers mépris et aux plus sanglants outrages ; ils s'armaient contre cette tentation, en ne mettant leur gloire qu'en Dieu seul et dans le témoignage de leur conscience, et en jetant sans cesse les yeux sur Jésus-Christ attaché en croix et rassasié d'opprobres.

Jugez par là quelle a été la vie de votre saint et illustre patron, elle a été une préparation continuelle au martyre ; il a toujours tenu son âme entre ses mains, pour en faire un sacrifice à Dieu ; il a vécu comme

un homme qui s'attendait tout les jours à être conduit devant le tribunal des juges pour rendre raison de sa foi, et devant celui de Jésus-Christ, s'il était si lâche que de le renier. Mais, afin de dire quelque chose qui soit encore plus utile pour votre instruction, et qui puisse vous être appliqué plus facilement, je dis que saint George a parfaitement rempli tous les devoirs du christianisme. Saint Paul les réduit à trois, à la piété, à la justice, à la tempérance. Jésus-Christ, dit ce grand apôtre, est venu sur la terre pour nous apprendre à vivre en ce monde, justement, sobrement, religieusement : *ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, juste et pie vivamus in hoc sæculo.* (Tit., II.)

La piété regarde Dieu, la justice le prochain, la tempérance a rapport avec nous-mêmes ; à l'égard de Dieu, esprit de piété et de religion, à l'égard du prochain, esprit d'équité et de compassion, à l'égard de nous-mêmes, esprit de pénitence et de mortification. La piété envers Dieu est le premier de nos devoirs ; c'est ce que Jésus-Christ est venu principalement établir dans le monde ; son unique but et son grand ouvrage a été de donner à son Père de vrais adorateurs qui l'adorassent en esprit et en vérité, et nul ne peut être tel qu'il n'ait une foi entière à la parole de Dieu, une ferme espérance en ses promesses, une confiance parfaite dans sa bonté, une humble soumission à ses ordres qui fasse recevoir la bonne fortune sans orgueil, et la mauvaise sans murmure ; un amour d'enfant envers un père si aimable, une sainte jalousie pour son honneur et sa gloire, un zèle ardent contre les péchés qui le déshonorent, un soin religieux de le prier sans relâche et sans interruption.

Pour la tempérance chrétienne, vous savez sans doute, pour peu que vous soyez instruits dans l'école de Jésus-Christ, combien elle surpasse celle qui a été enseignée par les sages du paganisme ; elle nous oblige à nous mortifier sans cesse, à crucifier notre chair avec ses désirs, à renoncer à nous-mêmes, à veiller sur nos sens pour fermer la porte aux tentations, à fuir une vie molle et sensuelle, pour en mener une pénitente et convenable à l'état de pécheur, ce que nous sommes tous ; enfin à traiter notre corps, d'une part, en ennemi, comme un corps de péché qui est toujours prêt à se révolter contre l'esprit, et de l'autre, comme une chose sainte et le temple du Saint-Esprit, qu'il faut bien prendre garde de ne pas déshonorer par quelque action indigne de cette qualité glorieuse.

La justice que nous nous devons les uns aux autres est aussi tout autrement parfaite que celle que les païens ont connue. Elle n'est pas bornée à rendre seulement à chacun ce qui lui est dû selon la rigueur des lois, elle a un principe plus noble et plus étendu, qui est le feu de la charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs ; et un modèle plus divin, qui est l'exemple d'un Dieu fait homme, qui, nous ayant aimés lorsque nous étions ses ennemis, nous a rendus ses amis en nous réconciliant à son Père, à condition que

nous nous aimerions les uns les autres, ce qui comprend une si étroite obligation, non-seulement de ne pas faire du mal au prochain, mais de lui faire tout le bien que nous pouvons, selon les engagements de la providence divine, qu'on ne peut voir sans étonnement combien la vie du commun des chrétiens a peu de rapport avec ce que Dieu demande de nous.

Appliquons maintenant ce triple devoir à notre saint patron. Sa disposition à l'égard de Dieu fut une parfaite religion ; mettant toute sa joie à s'humilier et s'anéantir devant cette souveraine majesté, et à s'offrir à elle comme une victime et un holocauste d'amour ; et, comme il savait que le vrai culte de religion consiste à sauver son cœur de la malheureuse contagion du siècle, il s'appliqua avec tout le soin dont il était capable, à se garantir de sa malignité ; en sorte que Dieu, par un miracle aussi éclatant que celui qu'il fit autrefois en faveur des enfants de Babylone, qu'il conserva au milieu des flammes, le soutint toujours pur parmi toute la corruption de son siècle. L'engagement de sa naissance, ou plutôt l'ordre de la Providence, lui ayant fait choisir le parti des armes, il n'eut rien des vices et des dérèglements qui semblent inséparables de cette profession ; il portait sous l'habit d'un officier de guerre, un cœur d'anachorète et de solitaire, obligé de vivre avec des gens qui ne connaissaient pas la vertu, ou qui ne la connaissaient que pour la combattre ; parmi des idolâtres qui avalaient l'iniquité comme l'eau, et qui étaient vendus pour faire le mal ; la grâce l'éleva au-dessus de ces contradictions, et sa vertu se fortifiant au milieu des choses mêmes qui semblaient devoir la détruire, il apprit à tout l'univers qu'on peut être un saint avec les pécheurs.

Ce n'est pas une chose qui mérite de grands éloges, dit saint Grégoire le Grand, que d'être bon parmi les bons ; il ne faut qu'une vertu médiocre pour se soutenir dans le commerce de ceux qui ont la crainte de Dieu, et qui travaillent à leur salut ; on est, pour ainsi dire, heureusement nécessité à faire le bien ; mais, pour conserver son innocence et demeurer fidèle à Dieu parmi ceux qui font gloire du vice, et qui s'abandonnent sans cesse à toute sorte de dérèglements, ah ! il faut sans doute une vertu éminente et extraordinaire ! Il faut être profondément enraciné dans la piété ; il faut se roidir sans cesse contre le cours d'un torrent qui nous entraîne ; c'est pourquoi ce saint pape ne peut donner assez de louanges à son gré au saint homme Lot qui demeura fidèle à Dieu, et incorruptible au milieu des désordres de Sodome, et à Job qui ne laisse pas de se sanctifier au milieu d'une nation idolâtre. Tel fut notre brave soldat de Jésus-Christ ; il vivait au milieu des scorpions et des aspies, pour me servir de l'expression de l'Écriture ; mais la grâce le préserva toujours de leur morsure et de leur poison ; il vivait dans une cour aussi prostituée à toutes sortes de désordres que Sodome le pouvait être à l'impureté ; mais

toutes ces abominations, bien loin de le tenter et de le séduire, ne faisaient que l'attacher plus fortement et plus inviolablement à son Dieu ; les mœurs féroces de ses compagnons étaient sa doctrine, comme saint Ignace martyr le dit de ses gardes. Son cœur était percé de douleur à la vue de tant de crimes, ainsi que celui du saint homme Lot dont nous venons de parler, et dont il est dit : *animam justam iniquis operibus cruciabant.* (II Petr., II.) Il ressentait les mêmes mouvements que ressentait le Roi-Propète qui dit qu'il voyait les impies, et qu'il séchait de dépit : *Vidi prævaricantes et tabescebam.* (Psal. XVIII.) Ce fut une espèce de martyre dont la cruauté n'est connue que de ceux qui aiment Dieu ardemment, que souffrit notre saint, mille et mille fois avant son martyre.

Il ne fut pas moins exact à remplir ses devoirs à l'égard du prochain ; quoique ses princes fussent païens et idolâtres, sa fidélité fut incorruptible et inviolable ; et il avait appris de l'Apôtre à obéir à ses souverains dans toutes les choses où la loi de Dieu n'est pas intéressée : c'est pourquoi il ne savait ce que c'était que d'épargner sa vie dans les occasions les plus périlleuses. L'armée romaine n'avait pas un soldat plus vaillant, plus intrépide, plus prêt à s'exposer en toutes rencontres ; fallait-il franchir un fossé bordé de soldats, monter à la brèche, percer un escadron ennemi, George s'avancait toujours le premier, comme s'il eût été invulnérable ; aussi était-il également l'objet de l'admiration des siens et des ennemis.

A l'égard du reste des hommes, non-seulement il observait la règle que saint Jean-Baptiste avait prescrite aux gens de guerre, de ne point faire de concussions et de violences à personne, mais il les empêchait de toutes ses forces. Il employait son crédit et son autorité pour protéger les faibles et les garantir de l'oppression et du pillage des soldats ; on pouvait dire de lui ce que le Saint-Esprit dit du saint homme Job, qu'il était l'asile des misérables, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, enfin le père des pauvres. Il leur faisait des aumônes avec une sainte profusion, les regardant comme les frères de Jésus-Christ, et les amis qui le devaient recevoir dans les tabernacles éternels. Nous ne lisons pas de lui qu'il ait donné la moitié de son manteau, comme saint Martin, mais je ne doute pas qu'il n'ait été dans la disposition de donner non-seulement son manteau, mais encore sa propre vie, et d'engager pour eux sa liberté comme un autre saint Paulin.

Mais, si saint George avait tant de joie de soulager les nécessités temporelles de ses frères, qui peut comprendre celle qu'il ressentait en pratiquant l'aumône spirituelle ? Qui peut exprimer quels transports pour ce cœur tout brûlant de charité, lorsqu'il pouvait arracher une âme au démon et l'acquérir à Jésus-Christ, en lui faisant ouvrir les yeux à la lumière admirable de son Évangile.

Enfin, saint George a vécu avec tempérance par rapport à lui-même. Il avait fait un

divorce éternel avec tous les plaisirs défendus, et pour ceux qui sont permis et que Dieu attache à l'usage des choses nécessaires à la vie, il n'en usait qu'avec une réserve et une modération extrême; avec la modestie de celui qui n'a que l'usage, et non pas avec la passion et l'emportement de celui qui veut jouir, ainsi que parle saint Augustin, *utentis modestia, non amantis affectu*. Il savait que la vie chrétienne n'est pas une vie de paix et de repos, que nous ne sommes pas appelés aux plaisirs, aux jeux et aux divertissements, mais à la peine, au travail et à la pénitence. C'est pourquoi, outre les fatigues de la guerre que vous n'ignorez pas être très-grandes et qu'il prenait en esprit de pénitence, il en ajoutait encore de nouvelles et de volontaires, et portant sur sa chair la mortification de Jésus-Christ, convaincu qu'il était le disciple d'un maître dont toute la vie n'a été qu'une croix et qu'un martyr continu; il rejeta constamment jusqu'aux plaisirs les plus innocents, à l'exemple d'Uriel, qui était pressé par David d'aller en sa maison se reposer et se délasser dans son lit : *Quoi*, dit cette âme guerrière, *Joab mon maître est exposé à l'air, couché durement sur la terre, et moi j'irai dans ma maison me divertir et me réjouir; je jure par la vie de mon roi que je ne le ferai jamais*.

Voilà un abrégé de la vie de votre saint patron; permettez-moi de lui opposer la vôtre. George a honoré son Dieu par un culte et une piété sincère, et par une ardente charité; et Jésus-Christ n'aurait-il pas sujet de vous faire le même reproche qu'il faisait aux Juifs : ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi. On n'honore Dieu qu'en l'aimant, *non colitur Deus nisi amando*. (Saint Aug.) C'est le cœur et l'amour du cœur et de tout le cœur que Dieu demande de nous, sans cela tout le reste lui est insupportable et en abomination : il lui faut offrir le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, d'un cœur qui regarde ce monde comme son exil, qui soupire pour en être délivré, qui se répande sans cesse en bénédictions et en actions de grâces, qui ait une horreur extrême du péché et qui craigne plus que la mort tout ce qui peut blesser la sainteté et la délicatesse d'un Dieu jaloux. Est-ce là la disposition de votre cœur à son égard ? Et comment puis-je croire que vous aimez Dieu, que vous ne voyez pas, si vous n'avez point de charité pour votre prochain que vous voyez de vos yeux ; c'est là le raisonnement de saint Jean, et voici celui de l'apôtre saint Jacques : Et comment puis-je me persuader que vous aimez votre frère, si, étant avantageusement partagé des biens de ce monde vous lui fermez vos entrailles et négligez de le soulager dans ses nécessités. Mes frères, n'aimons point en idée et en paroles, mais en effet et en vérité : *Non diligamus verbo et lingua, sed opere et veritate*. (1 Joan., III.) Voyez comment vous pouvez encore accorder l'amour du prochain avec ces haines, ces querelles, ces envies, ces jalousies, ces médisances.

Sont-ce là les marques auxquelles vous voulez qu'on reconnaisse que vous êtes disciples de Jésus-Christ ; c'est en cela, dit ce divin Maître, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous entr'aimez les uns les autres, *in hoc cognoscent quod mei discipuli estis, si dilectionem habueritis inter vos*. (Joan., XIII.) Les premiers fidèles vivaient entre eux dans une concorde et une union si parfaite qu'ils ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et qu'on voyait sur la terre une image du ciel et de la vie des anges ; et vos animosités, vos disputes, vos haines nous représentent une image de l'enfer et de la vie des démons.

Enfin vivez-vous avec tempérance, usez-vous de ce monde comme n'en usant pas, gémissiez-vous secrètement dans l'usage des moindres plaisirs de la vie ? Eh ! vous ne respirez que pour la joie et les plaisirs, vous n'y gardez nulle modération et vous ne croyez être en ce monde que pour en jouir et pour passer votre vie agréablement ! Vos jours, vos mois et vos années ne sont qu'un cercle de divertissements auxquels vous n'apportez autre interruption que celle qui est nécessaire pour vous délasser et pour éviter le dégoût. Il y en a parmi vous, je ne le dis qu'en gémissant, qui s'emportent à des excès d'inempérance dont d'honnêtes païens auraient horreur : que dis-je, des païens ? des excès où des animaux privés de raison ne tombent pas. Sont-ce là des chrétiens, Seigneur, et des témoins de la pureté et de la sainteté de votre religion ? Je suis outré de douleur et j'ai le cœur percé quand je lis les premières apologies de la religion chrétienne, composées par les Justin, les Irénée, les Origène, les Tertulien, les Augustin ; toute la force de leurs arguments, toutes leurs défenses et leurs principales preuves sont dans la vie sainte et irréprochable des chrétiens de leur temps : c'est là où ils renvoient leurs accusateurs et par où ils prétendent, et avec justice, de montrer invinciblement la vérité de notre sainte religion. Nous voyons encore dans les *Actes des martyrs de Lyon*, monuments éternels de la pureté de ces siècles heureux, que sainte Blandine, jeune esclave, étant pressée par les juges d'avouer les prétendus crimes dont on voulait noircir les chrétiens, elle répondait constamment au milieu des tortures et des tourments les plus horribles : « Nous sommes chrétiens et il ne se commet pas de crimes parmi nous. » Non-seulement il ne s'y commettait point de crimes, mais on y voyait régner toutes les vertus : une charité si ardente qu'ils s'entr'aimaient tous comme frères et qu'ils chérissaient tendrement ceux qui les dépouillaient de leurs biens et qui leur ôtaient la vie ; un si grand détachement des richesses, qu'ils les regardaient comme de la boue et qu'ils n'avaient pas de plus grande joie que de les distribuer aux pauvres ; une telle ardeur pour la prière, que, comme si le jour eût été trop court, ils y passaient une partie de la nuit ; une si grande tempérance, qu'ils faisaient du jeûne

leur exercice ordinaire, et que leurs repas innocents étaient des écoles de sobriété ; enfin, ils menaient sur la terre une vie toute céleste, ne pensant qu'à plaire à Dieu et qu'à être saints d'esprit et de corps. Voilà un précis de ces célèbres ouvrages. Malheureux que nous sommes, avec quelle conscience, avec quel front pourrions-nous aujourd'hui défendre l'Eglise notre mère par ces mêmes preuves contre les cruels reproches des hérétiques ses ennemis. Que dirions-nous, misérables que nous sommes ? Comment cacher notre honte et notre ignominie ? Nous confessons Dieu de bouche et nous le renions par nos actions, et nous sommes cause que son saint nom est blasphémé par les impies : *propter vos nomen Dei blasphematur*. Un seul mot me console : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles, dit Jésus-Christ mon Seigneur, et il me semble que ce divin Sauveur, touché de l'excès de ma douleur, me fait entendre cette parole consolante : Je me suis encore réservé sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal ; il y a donc encore de vrais chrétiens et de fidèles témoins de la sainteté de notre religion. Etes-vous de ce nombre ? Jugez-en par les marques que nous vous en avons données et par celles que nous vous donnerons encore à la fin de ce discours, après vous avoir parlé du témoignage glorieux que saint George a rendu à la mort de Jésus-Christ par son martyre.

SECOND POINT.

C'est sans doute une grande gloire pour l'homme de rendre témoignage à son Dieu par ses actions et par une vie sainte, mais c'en est une incomparablement plus grande de lui rendre témoignage par son sang et par une mort généreuse. Nous honorons moins Dieu en agissant qu'en souffrant ; il reçoit plus de gloire dans l'anéantissement de la créature que dans le service qu'elle lui peut rendre ; c'est là qu'il paraît Dieu davantage, et que la grandeur infinie de sa majesté nous est plus sensible.

C'est pourquoi, dans l'Ancien Testament, tout le culte extérieur qu'il voulait qu'on lui rendit consistait presque dans l'holocauste, qui est celui des sacrifices où la victime est entièrement détruite et consumée par le feu, pour nous apprendre, *qu'il n'y a que lui véritablement qui est* ; et dans le Nouveau notre grand sacrifice de l'Eucharistie par lequel il est honoré infiniment, est une vive représentation des souffrances et de la mort de Jésus-Christ.

Ce divin Sauveur a honoré son Père par toutes ses paroles et ses actions, en menant une vie cachée et inconnue au monde, et en se faisant connaître en guérissant les lépreux, en rendant la vue aux aveugles, en ressuscitant les morts ; mais il faut avouer qu'il l'a beaucoup plus honoré en mourant et en s'immolant sur la croix. *C'est pour cela*, dit le grand apôtre, *que son Père l'a glorifié et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'à la prononciation de*

son seul nom, tout genou fléchisse dans la terre, dans le ciel et dans les enfers. C'est pour cette même raison que l'Eglise donne le premier rang aux martyrs, et qu'entre les martyrs elle a honoré particulièrement votre saint patron, comme celui de tous qui s'est le plus signalé par son courage héroïque : c'est ce que vous allez voir dans l'histoire et les circonstances de son martyre.

Dioclétien étant parvenu à l'empire, — quand je nomme Dioclétien, concevez un monstre sorti de l'enfer pour faire la guerre aux saints et pour persécuter Jésus-Christ dans ses membres ; qui réunissait en lui toute la haine des Néron, des Sévère, des Dèce contre les chrétiens, — l'Eglise alarmée se crut arrivée au règne de l'Antechrist ; ce barbare répandit tant de sang chrétien, qu'il s'imagina en avoir tout à fait exterminé le nom et la mémoire de dessus la terre ; de sorte qu'il fit graver sur des marbres et sur des bronzes qu'il avait étouffé la superstition chrétienne : c'est ainsi qu'il appelait notre divine religion. Ce prince donc, résolu d'abolir la religion dans toute l'étendue de l'empire, assembla son conseil pour délibérer des moyens qu'il fallait employer pour en venir à bout ; et, comme le rang que notre saint tenait dans l'armée dont il était tribun, lui donnait place dans ce conseil, il n'hésita pas un moment sur le parti qu'il avait à prendre ; il savait que Jésus-Christ renoncerait un jour devant ses anges ceux qui auraient refusé de le reconnaître et de le confesser devant les hommes. C'est pourquoi il lui rendit un glorieux témoignage devant ce prince et devant tous ceux qui composaient cette grande assemblée. Il représenta avec une liberté et une éloquence toute sainte que son zèle animait, et la fausseté de la religion païenne et la sainteté et la vérité de la chrétienne ; il exagéra la grandeur de Dieu et les merveilles par lesquelles il avait fait éclater sa puissance dans tous les siècles et la faiblesse et l'impuissance des démons, qu'ils étaient si malheureux que d'adorer sous des figures de pierre et de métal.

Les officiers de l'empereur, qui n'avaient point d'autre Dieu que leur fortune et leur ambition, sachant la haine dont il était prévenu contre les chrétiens et lisant sur son visage les mouvements de colère dont il était agité, avaient peine à attendre que George eût achevé son discours : ils les regardèrent avec la même indignation que les princes de l'armée d'Holopherne regardèrent Achior après qu'il eût rendu un glorieux témoignage au Dieu d'Israël.

Dioclétien qui, malgré sa passion pour l'idolâtrie, ne pouvait se résoudre à perdre un si brave officier, essaya auparavant de le gagner et de l'attirer à son parti par des caresses et des promesses magnifiques : il lui proposa de l'honorer encore d'emplois plus considérables ; mais, le voyant insensible à toutes ses offres avantageuses, il le menaça des supplices les plus cruels. Notre généreux soldat de Jésus-Christ, aussi peu touché des

tourments qu'on lui préparait que des espérances dont on l'avait flatté, lui parla ainsi : « Prince, que vous seriez heureux, si vous connaissiez et si vous adoriez le vrai Dieu; il vous donnerait, dans le ciel, un empire mille fois plus glorieux et plus étendu que celui que vous possédez sur la terre, et que vous êtes à plaindre de ne vous servir de la puissance qu'il vous a donnée que pour persécuter Jésus-Christ, son fils et ses serviteurs. Sachez qu'il sera un jour votre juge, et qu'il condamnera aux flammes éternelles tous ses ennemis. En vain prétendez-vous me persuader que je dois abandonner mon Dieu? Connaissiez-vous donc si peu quel est mon courage pour me croire capable d'une telle lâcheté? Je vous déclare que je n'adore point vos dieux de pierre et de bois, et que je n'ai que du mépris pour eux et pour tous vos supplices. »

A ces mots, l'empereur, ne se possédant pas de rage, le fait charger de chaînes et conduire en prison; dès qu'il y fut arrivé, on l'étend sur le pavé par ordre de ce barbare, et on roule une grosse pierre sur son corps, qui lui fait mille contusions et mille meurtrissures, ou plutôt qui ne fait qu'une grande plaie de tout son corps; mais son cœur, plus ferme que le diamant, n'en est non plus ébranlé que s'il eût souffert dans un corps étranger, ou que son corps eût été de fer ou de bronze.

Un philosophe païen, appelé Anacharsis, disait à un tyran qui le faisait piler dans un mortier : « Frappe! frappe! ce n'est pas Anacharsis que tu frappes; » mais je puis dire à ce barbare avec plus de justice : frappe, frappe, bourreau, ce n'est pas George que tu frappes, c'est Jésus-Christ lui-même que tu frappes; c'est Jésus-Christ qui souffre en lui; comme son cœur est dans le cœur de Jésus-Christ, le cœur de Jésus-Christ est aussi dans son illustre martyr pour l'animer et le fortifier.

Le lendemain, l'empereur se l'étant fait amener, et le trouvant aussi ferme que le jour précédent, il commande qu'on l'attache à une machine que sa cruauté ingénieuse avait inventée : c'était une espèce de roue, armée au dedans et au dehors, de pointes tranchantes, d'épées et de rasoirs, dont la seule vue était capable d'ébranler les plus courageux.

J'ai horreur de voir ces barbares dépouiller notre saint, sans épargner sa pudeur, pour l'élever sur cette machine funeste; c'est en cet état qu'il est véritablement une vive image de son divin Maître, élevé en croix, et qu'il devient un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. Déjà son sang coule en abondance, et sa chair déchirée tombe de toutes parts; les cris furieux de cette troupe barbare se repaît et se rassasie de ce cruel spectacle; l'agitation que produit dans tout son corps un supplice si inhumain ne lui fait rien perdre du calme de son âme et de la tranquillité de son cœur. Il offre son sacrifice en paix, et la charité dont il est enflammé lui fait souhaiter d'avoir plusieurs vies pour les immoler à son Dieu.

Jésus-Christ, qui voulait encore se glorifier dans son saint, lui conserve la vie, malgré un supplice si horrible qui devait mille fois la lui arracher. Dioclétien, confus et désespéré, le fait descendre, et, malgré la fureur de son orgueil, il fait encore une fois le personnage de suppliant; il lui offre de nouveau son amitié, et le conjure de n'être point ainsi cruel à soi-même et obstiné à sa perte, mais de vouloir sacrifier aux dieux : « Allons au temple, dit notre saint, et nous verrons les dieux que vous adorez. » A ces paroles, l'empereur, croyant que notre saint a changé, ne se sent pas de joie; une victoire qu'il aurait remportée sur les Perses ou sur les Marcomans ne lui aurait pas causé tant de joie; il fait assembler le sénat et les principaux du peuple pour être présents au sacrifice qu'il croyait que Georges allait offrir. N'appréhendez rien pour notre saint, cette crainte lui serait injurieuse. Comme ils furent tous arrivés, et que chacun était attentif à ce qui allait se passer, George s'approche de la statue d'Apollon, et, d'une voix que la confiance en son Dieu animait, il lui demande : « Veux-tu que je te sacrifie, comme si tu étais dieu? » et fit le signe de la croix. O effet surprenant de la puissance de la croix! Le père du mensonge va rendre témoignage à la vérité; le démon, enfermé dans cette statue, répond : « Je ne suis point Dieu, il n'y en a point d'autre que celui que tu reconnais. — Comment oses-tu donc demeurer en ma présence, » répliqua notre saint. A ces mots, plus foudroyants que le tonnerre, on entendit des cris, des voix confuses et des mugissements effroyables qui firent retentir le temple, et on vit les idoles tomber par terre et se briser en pièces, comme il arriva autrefois à l'idole de Dagon, en présence de l'arche du Seigneur.

Qui n'eût cru que les prêtres des faux dieux, et Dioclétien lui-même, frappés de la grandeur de ce miracle, reconnaîtraient la faiblesse des idoles et le pouvoir souverain du Dieu des chrétiens, et se convertiraient à notre sainte foi? Mais, que ne peut l'avarice et la prévention d'une religion qu'on a sucée avec le lait, sur des cœurs corrompus et esclaves de leurs passions. Ces prêtres intéressés animent le prince à se défaire du magicien, c'est le nom qu'ils donnaient à notre glorieux saint, comme les ouvriers qui gagnaient leur vie en faisant de petits temples d'argent à la Diane d'Ephèse y excitèrent autrefois le peuple à lapider saint Paul. L'empereur leur accorde leur souhait, et, voyant que les supplices les plus cruels ne pouvaient lui ôter la vie, il le condamne à perdre la tête.

On le conduit au lieu du supplice où il se laisse égorger comme une victime innocente, sans ouvrir la bouche que pour demander miséricorde à Dieu pour ses bourreaux et pour les persécuteurs de l'Eglise, imitant, jusqu'au dernier soupir, son divin Maître, qui, dès qu'il fut élevé en croix, conjura son Père de pardonner à ceux qui lui faisaient souffrir un supplice si honteux et si barbare :

Ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt. Je vois sa tête sacrée tomber de l'échafaud, et son âme bienheureuse s'envoler dans le ciel, pour aller grossir cette nuée d'illustres témoins dont parle saint Paul, qui ont répandu leur sang pour la vérité.

Jésus-Christ ne demande pas de vous que vous rendiez témoignage à sa mort par votre sang, et qu'interrogés par des supplices et des tourments horribles, vous confessiez constamment son saint nom : il connaît trop votre faiblesse et votre infirmité pour vous exposer à des épreuves si rudes et si dangereuses. Il se contente de la préparation de votre cœur, mais il vous demande, par la bouche de son Apôtre, que vous lui immo-
liez vos esprits par une foi vive qui bannisse tous les doutes, vos cœurs par une ardente charité qui exclue tout amour des créatures, vos corps par une sincère pénitence, en les offrant comme une hostie vivante, sainte, raisonnable et agréable à ses yeux : ne faisant point servir les membres de votre corps d'armes et d'instruments au péché, mais au contraire d'armes et d'instruments de justice, au défaut d'une mort sanglante à laquelle tous ne sont pas appelés. Tous sont obligés de mourir d'une mort spirituelle et évangélique, d'attacher leur vieil homme à la croix de Jésus-Christ, et de crucifier leur chair avec tous les désirs déréglés, *qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis suis.* (Gal., VI.) Oui, en qualité de chrétiens vous devez être morts, non-seulement au péché et à l'affection du péché, mais même à celle de toutes les créatures, puisqu'il n'y en a aucune qui ne nous soit une occasion de chute et de scandale, et qu'elles sont, ainsi que parle le Sage, autant de pièges et de filets pour faire tomber les insensés, *in mscipulam pedibus insipientium.* (Sap., XIV.) Vous devez être morts à toute la gloire du monde, à ses pompes, à ses richesses, à ses vanités, ne regardant toutes ces choses que comme de la fumée et de la poussière. Enfin, vous devez être morts aux plaisirs, n'en étant non plus touchés que les morts. Il est vrai que vous ne pouvez pas empêcher qu'ils n'entrent dans vos sens, mais il est de votre devoir de les mépriser et d'agir comme si vous ne les sentiez pas ? Êtes-vous morts en cette manière ? A-t-on lieu de le présumer ? Ce n'est pas ici un conseil et une voie de perfection éminente, c'est une obligation indispensable à tous les chrétiens. Saint Paul parle généralement à tous les fidèles, lorsqu'il dit : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Jésus-Christ ; votre vieil homme est crucifié et enseveli avec lui.* A-t-on sujet de former ce jugement de vous ? Hélas ! si la vie se connaît par l'action, la mort étant autre chose qu'une cessation de toute action, comment peut-on croire que vous soyez morts au péché, à l'affection du péché, aux créatures, aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, lorsqu'on vous voit tant d'ardeur, d'activité, d'empressement et de passion pour toutes ces choses, et au contraire tant de froideur et d'insensibilité pour les affaires du salut ?

Comment voulez-vous que je me persuade que vous êtes morts à l'amour des richesses, lorsque je vous vois si avides du gain, lorsque vous violez sans scrupule la charité que vous devez au prochain, pour le moindre intérêt, par des haines, des querelles, des envies, des procès injustes ! Voit-on des morts se disputer entre eux pour un pource de terre ? (C'est la pensée d'un grand saint qui frappera sans doute votre imagination.) Figurez-vous que les morts qui sont enfermés sous ces tombeaux veulent empiéter sur ceux qui sont enterrés proche d'eux et gagner sur eux quelques pieds de terrain. Quelle nouvelle et quelle étrange espèce de combat ? Quelle corruption, quelle infection et quelle puanteur ne causerait pas une telle dispute ? Voilà néanmoins ce que vous faites lorsque vous disputez avec tant d'animosité pour des intérêts temporels, *mortui estis.* (Col., III.) Êtes-vous morts aux plaisirs ? Il semble au contraire que vous fassiez votre Dieu et votre idole du plaisir. Êtes-vous morts aux honneurs ? D'où vient donc cette ardeur démesurée qu'on voit paraître en vous pour tout ce qui peut vous distinguer et vous donner quelque rang dans le monde.

Enfin, vous êtes obligés de rendre témoignage à la vie ressuscitée de Jésus-Christ par une vie nouvelle et toute céleste. Eh bien ! cherchez-vous toutes les choses d'en haut ? Avez-vous du dégoût pour celles de la terre ? Votre conversation est-elle dans le ciel ? Soupirez-vous après cette sainte demeure ? Vous considérez-vous ici comme étrangers ? Gémissiez-vous de la longueur de votre exil ? Avez-vous cet attrait intérieur, cette pente secrète qui vous rende le monde insupportable ? Mais plutôt ne rampez-vous pas sur la terre par vos inclinations sensuelles, basses et animales ? N'établissez-vous pas votre bonheur et votre dernière fin dans la jouissance des biens de ce monde ? En un mot, n'êtes-vous pas les mêmes que vous étiez avant Pâques ? L'arche du Seigneur a passé et les eaux du Jourdain ont été arrêtées et suspendues, c'est-à-dire que vous avez communiqué à cette grande fête et fait une petite trêve avec vos mauvaises habitudes ; mais, à peine ces saints jours ont-ils été passés que, de même que les eaux du Jourdain reprirent leur cours et coulèrent avec plus de rapidité qu'auparavant, votre concupiscence s'est débordée avec plus d'impétuosité et de fureur, comme pour se récompenser de la violence qu'elle s'était faite ; vous serez peut-être honteusement retournés à votre vomissement, vous aurez étouffé Jésus-Christ dans vos cœurs et remis cette conquête qu'il s'est acquise de tout son sang au démon, son mortel ennemi et le vôtre. Sortez de mon esprit, pensées si tristes et si affligeantes ! Ne venez pas troubler la solennité de ce jour ! Non, Seigneur, vous ne permettez pas que nous tombions dans un malheur si effroyable ! Nous vous en conjurons par votre sang précieux que vous avez répandu pour nous à la croix, qui en est encore tout fumant et

tout brûlant du feu de votre amour, et par celui de votre illustre martyre, qui a rendu un si glorieux témoignage à votre mort et à votre résurrection. Vous voyez notre faiblesse et la force de nos ennemis, redoublez vos secours et vos grâces : nous ne demandons pas d'être couronnés sans avoir combattu, puisque cela serait contraire aux règles de votre justice, et que vous avez voulu souffrir vous-même avant que d'entrer dans votre gloire ; nous vous demandons seulement que vous nous fassiez triompher de vos ennemis et de tous les obstacles de notre salut, afin que nous méritions la palme et la récompense que vous nous avez préparées dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Aux religieuses de Saint-Dominique.

(Le 30 avril.)

Mihi vivere Christus. (*Philip.*, I.)

Jésus-Christ est ma vie.

C'est un principe également reçu par les aveugles amateurs du siècle, et par ceux qui le haïssent, que nous vivons plus dans ce que nous aimons que dans nous-mêmes, et que l'âme réside moins dans le corps qu'elle anime que dans l'objet dont elle est passionnée. Où est votre trésor, dit Jésus-Christ, là est votre cœur, là vont vos pensées, vos desirs, vos actions ; là s'envole votre âme tout entière. Monde si opposé à tout ce que la Vérité incarnée a pu avancer, tu seras cette fois d'accord avec elle, et tu ne disconviendras pas de cette maxime ? Ainsi, veut-on savoir où est l'âme d'un avare ? Qu'on ne la cherche pas ailleurs que dans son or et son argent ? Celle d'un ambitieux, dans les dignités et les grandeurs dont il est possédé ; pour l'âme d'un homme follement épris de quelque fragile beauté, vous la trouverez infailliblement dans l'objet qui fait son idole.

Par la même raison celui qui n'a d'amour que pour les biens invisibles, qui n'est touché que de l'éclat de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, en comparaison de laquelle toutes les beautés créées ne sont que laideur et difformité : Ah ! il vit en Dieu et Dieu vit en lui : Dieu est la vie de son âme, comme l'âme est la vie de son corps. C'est pourquoi saint Paul disait hardiment : *Jésus-Christ est ma vie ; je vis, non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Il fallait bien en effet qu'il fût animé d'un esprit supérieur au sien, et qu'il vécût déjà dans le ciel comme citoyen, autrement comment se fût-il soutenu parmi tant de traverses, de contradictions, de travaux, de mauvais traitements, dont sa vie a été un tissu continu ? Comment eût-il résisté à tout l'enfer conjuré contre lui, et à un monde entier d'ennemis ? Ah ! il eût été sans doute renversé par des vagues si impétueuses, et sa patience eût mille fois fait naufrage, s'il n'eût eu que le cœur de Saul ; mais, animé

de celui de Jésus-Christ même, il défilera tout ce qu'il y a de plus formidable d'entrer en lice avec lui ; il se réjouira dans les opprobres, les nécessités, les plaies, et il s'immolera tous les jours pour la querelle de son Dieu et le salut des âmes.

Après ce grand apôtre je vois peu de saints qui aient pu s'attribuer ces paroles, qui m'ont servi de texte, avec plus de justice et de confiance que l'incomparable sainte Catherine de Sienne, cette parfaite amante de l'Homme-Dieu, cette brillante lumière de l'ordre de Saint-Dominique, ce séraphin incarné, non-seulement à cause de cet échange miraculeux que Jésus-Christ fit avec elle, lui ouvrant le côté pour lui enlever son cœur et y substituer le sien, mais parce qu'il a été sa vie en toutes les manières dont il nous peut communiquer sa vie divine. Car il a été la vie de son cœur, la vie de son esprit et même la vie de son corps ; la vie de son cœur comme charité et Dieu d'amour : ce sera mon premier point ; la vie de son esprit comme vérité et lumière du monde : ce sera le second ; enfin, la vie de son corps comme pain du ciel et victime eucharistique : ce sera le troisième, et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il vous imprime un ardent désir de ne vivre plus que pour Jésus-Christ, et de le faire vivre pleinement en vous ! Implorons le secours de celle qui a eu la plus grande plénitude de cette vie céleste pour la vie mortelle qu'il tient d'elle, et disons-lui avec la même confiance et la même dévotion que notre sainte lui disait dès sa plus tendre enfance, comme à sa bonne mère : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si la vie naturelle consiste dans la circulation du sang et des humeurs, on peut dire que la vie morale n'est autre chose qu'une circulation de desirs, de craintes, de joies, de tristesses, ou plutôt elle consiste toute, selon saint Augustin, dans l'amour : car ces desirs, ces craintes, ces joies, ces tristesses qui agitent notre cœur successivement, ne sont autre chose que divers mouvements, diverses formes ou impressions de l'amour, selon que son objet est absent ou présent, facile ou difficile à acquérir. Si cet amour se repose dans la créature comme dans sa fin et son bien suprême, alors c'est la cupidité qui domine, et cet amour des choses de la chair est la mort de l'âme, dit saint Paul, comme l'amour des choses de l'esprit en est la vie ; car celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui. C'est cet esprit qui vivifie. Or, qu'opère-t-il en ceux qu'il anime ? Trois choses qui ont été éminentes en Catherine : une haine extrême des maximes du siècle, un amour ardent pour les souffrances et les opprobres, une tendresse inexplicable pour l'Eglise.

La lumière n'est pas plus opposée aux ténèbres, et la vérité au mensonge, que l'esprit de Jésus-Christ l'est à celui du monde ; de sorte que, pour se former une juste idée des maximes sur lesquelles un chrétien doit

régler sa vie, il n'y a qu'à prendre le contrepied de celles qui règnent dans le siècle. Bienheureux, dit le monde, ceux qui sont nés riches, ou qui ont amassé de grands biens ; heureux ceux qui occupent les premiers postes, qui sont en état de se faire craindre, obéir, et de se venger de ceux qui les offensent : Que dit au contraire l'Evangile ? *Bienheureux les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui pleurent, qui sont chargés d'opprobres, et souffrent persécution pour la justice.* L'instinct de la grâce nous porte aussi naturellement à la croix, que la pente de la nature corrompue en inspire d'éloignement, et fait rechercher tout ce qui flatte les sens.

Enfin l'amour-propre n'aime que soi-même, et s'aime sans bornes, et rapporte tout à soi, se fait le centre de tout, et ne cherche que ses propres intérêts ; celui de Jésus-Christ s'oublie soi-même, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu, il est toujours disposé de sacrifier non-seulement ses biens, son repos, son honneur, mais encore sa propre vie pour le salut du prochain.

Vous m'avez déjà prévenu dans l'application de ces divers caractères de l'esprit de Jésus-Christ à notre illustre sainte ; elle a haï le monde d'une haine parfaite ; dès qu'elle a été capable de connaître sa malignité, elle lui a déclaré une guerre immortelle ; dans un temps où les autres enfants ne sont occupés que de leurs jeux et de leurs amusements, elle ne l'est uniquement que du soin de plaire à son Dieu ; à peine a-t-elle atteint l'âge de sept ans, qu'elle lui voue sa virginité, et proteste ne vouloir jamais d'autre époux que lui ; elle s'envole dans la solitude pour jouir avec moins de trouble de ses divines caresses, et ne pas respirer davantage l'air contagieux du siècle ; il faut un miracle pour la ramener à Sienné, mais elle y vivra comme dans un désert. Plaisirs, honneurs, richesses, établissements, vous n'êtes à ses yeux que du sable et de la boue ; frisures, parures, habits somptueux, agréments du visage, dont les personnes de son sexe sont si jalouses et si idolâtres, vous n'êtes pour elle que des choses vaines et trompeuses, des appâts et des pièges de Satan pour envelopper les insensés. C'est vous, ô Jésus, qui possédez uniquement son cœur. Le trait de votre charité l'a blessée, vous êtes son sort et son unique partage.

Ne dissimulons rien, toutefois (les fautes des saints nous peuvent être aussi utiles que leurs vertus). Une sœur aînée lui persuade à force d'importunités, non pas à la vérité de s'ajuster d'une manière mondaine et affectée, la tentation eût été trop grossière, elle n'y aurait rien gagné, mais de ne pas se négliger tout à fait, d'accorder quelque chose au désir de leur père et mère qui la pressaient de prendre le parti du mariage, et leur persuader par là qu'elle n'en avait pas tant d'éloignement afin de s'épargner leur persécution. O femme pleine d'artifice, qui servez d'organe au démon pour engager dans les liens du siècle une épouse de Jésus-Christ !

La main du Seigneur est sur vous, il va vous frapper de mort pour apprendre à vos semblables à ne pas détourner de la voie de la perfection les âmes qu'il appelle. Oh ! que Catherine eut de douleur et de regret sans la suite d'avoir cédé aux instances de sa sœur ! Combien de larmes versa-t-elle pour cette prétendue infidélité ! Oh ! qu'elle s'accusa de fois comme d'une lâche perfidie et d'une noire prévarication d'avoir accordé quelque chose à des considérations humaines, et de s'être exposée à plaire à d'autres yeux qu'à ceux de l'Epoux invisible ! Qu'elle fut prompte à réparer une faute qui ne venait que d'inconsidération ! Monde, tu ne lui en imposeras plus ! Elle vient de se couper les cheveux, objet ordinaire de la vanité de son sexe, pour te déclarer par là solennellement qu'elle t'est crucifiée, et que réciproquement tu lui es crucifié, c'est-à-dire un objet d'horreur. Parents, qui ne songez qu'à la terre, ne soyez plus importuns à votre fille ! Ne l'inquietez plus pour une alliance temporelle ! Elle en a contracté une toute spirituelle avec le Roi des rois ; la voilà revêtue de sa livrée, mille fois plus précieuse aux yeux de sa foi, que la pourpre des reines. Quel fut leur dépit et leur colère, lorsqu'ils virent par là leurs vues humaines frustrées et leurs vains projets confondus ! Que d'injures, que de reproches et de mauvais traitements ! Ils l'appliquent aux services les plus vils et les plus bas de la maison ; elle s'y porte avec joie, ravie d'honorer par état les abaissements de son Maître, qui est venu pour servir, et non pour être servi ; on se promet de la distraire par cette multiplicité de soins, et de lui faire quitter ses exercices de piété, et on l'unit à son Dieu ; jamais il ne lui fut plus présent et plus intime, elle se bâtit au dedans d'elle-même une solitude et un lieu de retraite inaccessible au tumulte et à l'agitation que produit le commerce des créatures ; toutes les occupations les plus dissipantes ne sont pas capables de l'en retirer, elle y est comme dans un ciel ; au milieu des embarras de Marthe, elle jouit du sort de Madeleine, assise en esprit aux pieds de Jésus-Christ ; elle se nourrit dans un saint repos de sa parole divine ; c'est là qu'elle goûte combien le Seigneur est doux, et que son âme est inondée d'une abondance de paix, paix qui surpasse tout sentiment.

Ne vous figurez pas toutefois que son amour ne se nourrisse que de délices et de consolations spirituelles, et qu'elle n'ait embrassé l'Epoux que parmi les lis et les roses ? Elle sait qu'il est aux âmes qu'il élève au rang de ses épouses, un époux de sang, qu'il ne se donne jamais à elles sans sa croix ; que c'est sa couche nuptiale, où il leur fait part de ses caresses, et la table sacrée, où il les enivre de son miel et de son absynthe.

C'est pour se rendre digne de cet honneur, que, toute jeune qu'elle est, elle commence à se martyriser ; plus dure et plus impitoyable envers elle-même que les plus

cruels tyrans qui auraient été attendris par la faiblesse de son âge et ses charmes innocents, elle invente tous les jours de nouveaux supplices pour se tourmenter ; c'est trop peu de cilice, elle ceint ses reins d'une grosse chaîne de fer, qui la serre si étroitement qu'elle entre dans sa chair, et y fait de profondes ouvertures ; les disciplines ordinaires ne lui suffisent pas, elle en emploie une de fer, dont elle frappe les heures entières sur son corps comme s'il était de bronze, ou fort rebelle à l'esprit, elle y trace des sillons pareils à ceux que les laboureurs creusent dans la terre. J'ai horreur de lui voir ainsi meurtrir sa chair virginale par une grêle de coups, et de voir couler par terre des ruisseaux de sang : arrêtez, grande sainte, arrêtez-vous ; tourmentez non plus des membres, mais des plaies ! C'est à des pécheurs tels que nous à exercer sur leur corps ces saintes cruautés ; mais pour vous, qui n'avez jamais terni la blancheur exquise de votre robe baptismale, pourquoi vous déchirer ainsi impitoyablement ! Nous ne sommes pas écoutés, elle n'a d'oreilles que pour entendre la voix de sang de son Jésus, elle n'a des yeux que pour considérer cet homme de douleur, attaché à la colonne du prétoire, qui depuis les pieds jusqu'à la tête n'a rien de sain et n'a presque plus la figure d'un homme, mais d'un lépreux ; la charité de Jésus-Christ la presse : voyant son amour crucifié, dont tout le corps n'est qu'une plaie, elle s'écrie dans un saint transport qu'elle ne peut vivre sans plaie, et que ce lui serait un cruel martyre que de ne rien souffrir.

Hommes sensuels, femmes délicates, qui ne pouvez vous résoudre de passer une nuit sur un lit qui soit un peu dur, venez voir les deux ais raboteux sur lesquels notre amante insatiable de la croix prend toutes les nuits quelques heures (j'ai trop dit), quelques moments de repos pour réparer ses forces épuisées et renouveler ensuite son martyre. Gens de bonne chère, qui faites votre Dieu de votre ventre, sa nourriture a de quoi vous effrayer encore davantage ; ce ne sont que des herbes crues sans aucun assaisonnement, dont elle n'use que de deux ou trois jours l'un. N'est-ce pas là encherir sur l'abstinence de Jean-Baptiste et des anachorètes de la Thébaïde ? En vain son directeur essaye-t-il de modérer ses pieux excès : « Vous voulez donc, mon Père, s'écrie-t-elle, éteindre le peu de vie spirituelle qui est en moi. » Il est forcé de se rendre, reconnaissant qu'elle a au-devant d'elle une loi à laquelle il est aussi difficile de résister qu'aux torrents qui descendent des montagnes.

C'est cet esprit supérieur aux règles ordinaires qui la poussa à l'action que je vais raconter ; vous en frémierez sans doute. Elle avait entrepris de guérir une femme lépreuse dont le corps tombait en lambeaux ; il sortait une telle puanteur des ulcères dont il était tout couvert, qu'on ne la pouvait aborder sans que le cœur se soulevât. Notre amante

se fait un crime de sa répugnance ; pour s'en punir, elle approche de près ce cadavre animé, et tenant son visage collé sur ses ulcères horribles seulement à voir, elle y demeure si longtemps, qu'elle est presque pâmée par l'infection extrême qui s'en exhale ; et, pour achever de vaincre la nature et la faire mourir sans retour, elle prit le pus et l'avalait comme une liqueur délicateuse. Job, vous demandiez comment on pouvait seulement goûter de ce qui était capable de causer la mort. Notre sainte le savoura et le boit à longs traits ; elle y trouve la vie de son âme, qui s'engraisse du plaisir de souffrir. Que l'histoire profane mette au rang de ses héroïnes ou de ses déesses, si elle veut, une Porcie, qui, par l'effort d'une vertu romaine, ou plutôt par une fureur diabolique, avalait des charbons ardents, les fastes de l'Eglise célébreront à jamais la victoire signalée de notre sainte sur elle-même ; les anges en chanteront un cantique, les démons en hurleront de rage. C'est ainsi qu'elle s'appliqua à crucifier tous ses sens, en sorte qu'il n'y eut aucune partie sur son corps qui ne rendit un tribut de mortification à Jésus souffrant.

Voilà donc les inventions que le désir de souffrir peut inspirer à une sainte amante épuisée ; elle n'a rien oublié de sa part pour achever en elle ce qui manque à la passion de son Sauveur ; mais il l'aime trop tendrement pour ne pas contribuer de la sienne à se la rendre parfaitement conforme et en faire une de ses copies des plus achevées. Vous voyez bien que je veux parler de ces glorieux stigmates qu'il imprima dans les pieds, les mains et le côté de son amante, privilège qui n'avait été accordé jusqu'ici qu'à un de ses plus zélés serviteurs, le séraphique saint François ; grâce signalée, à laquelle il ajoute celle de les rendre invisibles, afin de contenter son humilité ; il n'y a que la gloire des souffrances qui lui demeure tout entière.

Ne vous pouvait-elle pas dire, Seigneur, avec un de vos saints qui a été une des plus expresses figures de votre état de souffrances : *Vous me tourmentez d'une façon tout admirable.* O Evangile vivant de Jésus crucifié ! ô martyr d'amour ! ô victime de charité ! vous êtes le sceau de la ressemblance d'un Dieu percé de clous ; vous êtes sa vive image, un étendard animé de sa croix ; vous voilà devenue un spectacle vraiment admirable aux yeux des anges.

Que ne souffrit-elle pas encore de la part des démons ? S'ils sont si animés contre le commun des justes, quelle était leur rage et leur acharnement contre celle qui détruisait leur empire ? Combien de fois ont-ils pris des formes hideuses pour l'épouvanter ? Combien de fois l'ont-ils froissée de coups, jusqu'à la laisser pour morte ? De combien de maladies affligèrent-ils son corps ? Que d'illusions, que d'images fâcheuses n'excitèrent-ils pas dans son âme ? Et où étiez-vous, Seigneur, et comment pouviez-vous laisser votre amante en proie à ces monstres,

à ces loups carnassiers ? C'est elle-même, ô Dieu de pureté ! qui s'en plaint à vous amoureuxment. Rougis ici, infâme Molinos, d'avoir appris à tes disciples à se vautrer dans ces ordures comme dans un bain délicieux et parfumé. Vois si les saints se sont livrés à ces fantômes caressants. Quelle horreur, au contraire, quelle humiliation, quel martyre ! « Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous ainsi délaissée ? — Je ne t'ai jamais délaissée, ma fille, j'étais au milieu de ton cœur ; ma vérité t'environnait comme un bouclier pour repousser tous ces traits enflammés du malin esprit. » Oui, grande sainte, lorsque vous croyiez votre Époux le plus éloigné et que vous craigniez que la vue contagieuse de ces images importunes et abominables ne l'eût chassé bien loin, il était dans l'intime de votre âme pour vous soutenir et vous fortifier invisiblement ; il y était comme dans son trône ; il y prenait ses délices comme dans son lit nuptial ; il regardait avec complaisance votre fidélité à combattre pour sa gloire et vous préparait des couronnes. Oui, fidèle épouse, venez, vous serez couronnée. Je le vois qui vous présente deux couronnes, l'une toute brillante de perles, de diamants, d'émeraudes, l'autre hérissée d'épines et teinte de sang. Laquelle choisira-t-elle, chrétiens auditeurs ? Si vous consultez vos inclinations et jugez d'elle par vous-mêmes, elle mettra sur sa tête sans hésiter la couronne d'or et de pierres. Oh ! que vous vous abusez et que vous lui feriez injure d'avoir d'elle de pareils sentiments ! La première couronne n'a rien qui la tente ; tout son éclat n'est pas capable de l'éblouir ; son cœur est sans mouvement pour ce que les hommes regardent comme le comble de la félicité. Votre couronne d'épines, Seigneur, votre couronne d'épines, voilà ce qui fait depuis longtemps l'objet de ses vœux et qui excite son ambition. Ne différez pas davantage de mettre sur sa tête cette couronne précieuse empourprée de votre sang. O Catherine ! vous avez choisi la meilleure part que personne ne vous pourra ravir. Mais aussi comment aurait-elle pu faire un autre choix après que son Époux, au lieu de la vie douce et délicieuse qu'il pouvait mener sur la terre, en a embrassé une si laborieuse qui s'est terminée à une mort aussi infâme que cruelle, y avait-il à balancer pour son amante ? La voilà donc couronnée comme vierge, comme victime, comme épouse du Roi de souffrances. Oh ! quelle confusion pour nous, qui disons par notre conduite ce que les impies disent par leurs paroles : *Coronemus nos rosas* (Sap., II) ; nous ne voulons moissonner que des roses dans une terre condamnée à ne porter que des ronces et des épines ; bien loin de nous procurer des souffrances pour expier nos crimes, nous faisons tous nos efforts pour éviter celles que la Providence nous ménage ; nous ne sommes sur la croix que le moins que nous pouvons, par pure nécessité, et, dans le peu de temps que nous y restons, ce ne sont que murmures qu'impatiences, que révoltes contre

la volonté du souverain Maître : est-ce en combattant de la sorte que nous prétendons remporter cette couronne qui ne se flétrit point ?

Il y aurait encore bien de quoi nous confondre, en opposant à nos emportements, à nos plaintes, à nos rériminations, la douceur, la charité, la patience héroïque et toute divine avec laquelle Catherine a souffert les injures les plus noires et les calomnies les plus atroces qu'une malice consommée puisse inventer pour flétrir la réputation d'une vierge chrétienne ; je n'en veux rapporter qu'un trait. Une malade, qu'elle avait assistée avec des soins et des assiduités inconcevables, et servie comme elle eût pu faire sa propre mère, malgré la puanteur horrible d'un corps tout corrompu, récompensa ses services par la plus monstrueuse ingratitude ; elle publia de cette vierge plus pure que les anges, qu'elle était une de ces créatures malheureuses vendues à l'iniquité qui méritent avec tant de justice l'exécration publique, et que le temps qu'on croyait qu'elle dérobaît pour prier en secret était pour commettre le mal. O langue de vipère, ou plutôt de démon ! comment pus-tu trouver des oreilles assez crédules pour ajouter foi à une accusation si peu vraisemblable ? On la crut cependant quelque temps, tant l'homme est naturellement porté à juger désavantageusement du prochain. Vous le permites, Seigneur, pour faire paraître les trésors de grâces que vous aviez cachés dans le cœur de votre servante et faire éclater sa sainteté admirable. Elle ne se vengea que par des prières et de nouveaux offices de charité ; devenue un écho de nouvelle nature, elle ne répondit que des bénédictions pour des outrages et des malédictions ; elle amassa des charbons ardents sur la tête de sa calomniatrice, non pour la brûler et la punir de sa noire imposture, mais pour l'embraser du feu de la charité que le démon avait éteint dans son âme. Comparez, je vous prie, avec une disposition si sainte les amertumes de cœur, les aigreurs, les refroidissements, les mouvements de vengeance, qui s'élèvent au dedans de vous dans les moindres rencontres, et ne vous donnent que trop lieu de craindre que ce ne soit que faute d'occasions plus grandes que vous n'en sentez pas de plus violents.

Venons à la marque la plus éclatante de l'esprit de Jésus-Christ dans un cœur, et n'oublions pas ce zèle tout apostolique dont elle a brûlé pour l'Eglise. Non contente de gémir en secret pour ses besoins, d'offrir à Dieu pour cet effet le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, sans se distinguer des plus coupables, semblable à la femme forte, elle a porté la main aux choses fortes ; elle a pris le timon pour conduire la barque de saint Pierre qui semblait prête d'être submergée ; elle est sortie de sa chère retraite, son centre et son élément, pour éteindre l'incendie qui menaçait de réduire en cendre le temple du Seigneur. Voici une nouvelle Debhora, une mère que Dieu suscite

en Israël dans les temps les plus orageux ; une Judith, qui sera la gloire, la joie, le boulevard de son peuple et mettra la confusion dans la maison de Nabuchodonosor, je veux dire, déconcertera tous les desseins cruels du prince des ténèbres. O charité mâle et héroïque ! qu'il paraît bien qu'en Jésus-Christ il n'y a point de différence de sexe ni de condition, qu'il ne fait acception de personne, et qu'au contraire il prend plaisir de confondre ce qu'il y a de plus fort par ce qui paraît de plus faible et de plus infirme. Jamais, depuis les apôtres, cette parole de saint Paul ne fut vérifiée avec tant d'éclat qu'en la personne de Catherine. O miracle de la grâce ! tandis que ceux qui devraient défendre l'Eglise au péril de mille vies et s'opposer comme un mur de fer pour la maison d'Israël, s'enfuyaient comme des mercenaires, plient comme des roseaux, n'osent aboyer comme des chiens muets, que presque tous ne cherchent que leur intérêt et leur propre gloire, une simple fille, dévorée du zèle de la maison de Dieu, s'applique à en bannir les scandales, y rétablir l'ordre et lui rendre son premier lustre. Une fille fait pour Jésus-Christ la charge d'ambassadeur ! Tout était en combustion : l'Eglise était divisée par un horrible schisme ; le trône de saint Pierre occupé par deux compétiteurs ; on craignait de suivre la voix d'un loup et d'un adultère, au lieu de celle de l'époux et du pasteur véritable ; l'Italie était déchirée par des factions cruelles, des guerres plus que civiles ; enfin l'enfer semblait déchaîné pour allumer sur la terre le feu de la discorde. Catherine, ainsi qu'un ange de paix, travaille à réunir les esprits et ramener tous les partis opposés sous un même chef. Que de travaux, que de veilles, que de conférences, de négociations, que de courses et de voyages n'entreprit-elle pas pour ce grand ouvrage ! Sa charité lui donnait des ailes et lui fournissait des forces qui lui faisaient oublier ses infirmités : *Charitas Christi urget nos*. (II, Cor., V.) Combien de fois a-t-elle désarmé ses propres concitoyens prêts à s'entrégorger dans l'enceinte de leurs murailles ? Elle n'avait qu'à se présenter, les armes tombaient des mains des soldats les plus acharnés ; les ennemis les plus irréconciliables couraient s'embrasser ; les moins disposés à se soumettre aux puissances légitimes sollicitaient sa médiation pour obtenir leur amnistie. Mais comment n'eût-elle pas désarmé des hommes, celle qui a prévalu contre le Tout-Puissant même ; combien de fois lui a-t-elle fait tomber des mains la foudre qu'il était prêt de lancer sur des pécheurs qui avaient poussé sa patience à bout ? Combien de fois l'a-t-elle conjuré, comme Moïse, avec des cris ardents et véhéments, ou de pardonner à son peuple, ou de l'effacer de son livre, souhaitant, ainsi que saint Paul, d'être anathème pour ses frères, c'est-à-dire séparée pour quelque temps de Jésus-Christ, condamnée à souffrir les maladies les plus aiguës et même les peines du purgatoire, pour obtenir la con-

version des pécheurs endurcis ? Combien en a-t-elle retirés, par ses ferventes exhortations, du gouffre de l'enfer où ils se précipitaient ? Quelle éloquence, quelle force, quelle énergie dans ses discours ! Et quelle âme, fût-elle de bronze, n'en eût été amollie et n'eût senti son cœur tout brûlé au dedans de soi-même ?

Il semble qu'il ne lui restait que de sacrifier sa vie pour la querelle de l'Eglise et de son Epoux, afin de lui donner la plus grande marque de charité qu'il puisse exiger des siens, mais il se contenta de la préparation de son cœur, et tira sans doute plus de gloire de ses austérités continuelles qui vont au delà de tout ce qu'on peut imaginer, et de sa mort de tous les jours, que d'une mort de quelques moments que d'un court martyre.

Catherine est donc une martyre dans la paix de l'Eglise ; l'amour qui avait été la vie de son âme a causé la mort de son corps ; c'est cet innocent bourreau qui l'a exténuée par les jeûnes, les veilles, les disciplines, et précipité ses jours au milieu de leur course. Nous pouvons tous être de pareils martyrs, puisque nous sommes obligés de retracer la vie de Jésus-Christ qui a été un martyre continuel, et que tous les chrétiens sont, selon un Père, les religieux de la croix. On n'exige pas de vous, à la vérité, toutes ces macérations de la chair que notre sainte a pratiquées avec tant de courage, quoiqu'elle ne punit pas des excès et des plaisirs illicites, mais on ne peut vous dispenser de faire pénitence, puisque Jésus-Christ nous proteste que si nous ne la faisons, nous pécherons tous ; si vous êtes animés de son esprit, vous entrerez dans le zèle de sa justice vengeresse, et vous craindrez plutôt de vous trop épargner, que d'excéder en vous laissant emporter à un zèle indiscret.

L'Eglise n'attend pas de vous les services signalés que Catherine lui a rendus ; la Providence ne vous appelle pas à étouffer des schismes et des guerres sanglantes ; mais enfin, quelque dépourvus que vous soyez de talents et de moyens extérieurs, il y a des services que vous pouvez et même que vous devez lui rendre. Jésus-Christ ne vous a-t-il pas ordonné de prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa vigne, de se faire des ministres selon son cœur, qui ne soient touchés uniquement que du désir de sa gloire et du salut des âmes ; il ne vous a pas donné une langue savante pour instruire les ignorants, mais il vous a donné un cœur tendre ; ce cœur ne peut-il donc pas aimer tendrement notre commune Mère ? Etre pénétré de douleur pour tant de scandales, de relâchements, de corruptions qui défigurent sa beauté et l'exposent aux insultes de ses ennemis ; ne pouvez-vous pas lever les mains au ciel pour ses besoins ? Il ne vous a pas donné des richesses pour contribuer à l'entretien de tant de pieux missionnaires qui vont à travers mille hasards planter la foi dans les pays infidèles ; mais il vous a donné des yeux, et ces yeux ne peuvent-ils pas

verser des larmes ? Nous en répandons pour des sujets si frivoles ; hélas ! en fut-il jamais un sujet plus légitime ? Donnons donc des larmes à l'Eglise, et compatissons à ses maux ; dans quelque affliction qu'elle soit, elle est consolée quand nous la plaignons ; mais elle n'y trouve pas seulement sa consolation, elle y trouve sa force et sa défense ; ses souffrances diminuent quand nous les partageons avec elle, son joug devient plus léger quand nous le ressentons ; lorsque nous refusons de le porter, c'est un joug qui l'accable ; elle n'est faible et malade que parce que nous sommes faibles et dans la dernière langueur ; c'est notre peu de chaleur qui lui glace le sang dans les veines et la rend si caduque ; elle ne gémit dans la servitude que parce que nous voulons demeurer esclaves. Brisons donc nos fers, afin qu'elle recouvre sa liberté ; guérissons-nous de nos maux, afin qu'elle ne soit pas toujours infirme. N'y a-t-il pas de la fureur à mépriser des prières qu'elle nous fait pour nous, et nous rendre malheureux pour l'affliger. Relevons-nous donc par une conversion sincère, car, comment serons-nous touchés de ses maux si nous les causons ? Travaillons à notre sanctification particulière, et ne doutez pas qu'en cela nous ne travaillions pour l'Eglise ; que chacun de vous s'applique à régler sa maison, qu'il doit considérer comme une église domestique dont il est l'évêque ; qu'il se rende un modèle de toutes les vertus chrétiennes, et l'Eglise sera bientôt réformée.

J'ai souvent admiré comment saint Paul, parlant aux esclaves, les exhorte de faire révéler par leur conduite à tout le monde la doctrine de notre Sauveur. Quoi ! un serviteur, une servante, un vil artisan peut être l'ornement de l'Eglise et de sa doctrine, qui est ce qu'elle a de plus grand ? N'en doutez pas ; oui, pauvres valets, pauvres domestiques, pauvres ouvriers, l'eussiez-vous jamais cru, vous pouvez beaucoup contribuer à la gloire et à la splendeur de l'Eglise, souvent même davantage que ceux qui ont les talents les plus rares et qui se donnent le plus de mouvement ; oui, vous le pouvez, encore une fois, si vous vous glorifiez dans votre bassesse, si vous bénissez Dieu dans votre pauvreté, si vous êtes fidèles à lui consacrer votre travail et vos sueurs, si vous souffrez patiemment les caprices et les mauvaises humeurs de vos bizarres maîtresses.

Je ne vous exhorte pas, mes chères sœurs, à servir l'Eglise en cette manière ; toute votre vie si austère, si pénitente, si retirée, en rend un témoignage authentique ; il paraît assez que vous rapportez à ce but vos oraisons, votre psalmodie, vos jeûnes, vos communions, et que les biens et les maux de cette sainte Epouse vous tiennent dans une sollicitude continuelle. C'est par là principalement que vous vous montrez de dignes filles de Catherine, qui non-seulement a essuyé pour elle de grands travaux, mais qui l'a encore servie par ses doctes écrits ; car, si Jésus-Christ, comme charité, a été la vie

de son cœur, comme vérité il a été celle de son esprit ; c'est même par la porte de la charité qu'elle est entrée dans le sanctuaire de la vérité ; nous l'allons voir en mon second point.

SECOND POINT.

Comme l'amour est la vie du cœur, la vérité est celle de l'esprit, c'est son pain et sa nourriture la plus délicieuse. Quoi donc, s'écrie saint Augustin, les sens corporels qui nous sont communs avec les brutes auront leurs plaisirs et leur nourriture particulière ; et l'entendement qui est si noble, si élevé au-dessus de la matière, n'aura pas la sienne ! Interrogeons-le, demandons-lui ce qu'il recherche avec tant d'empressement ; à quoi tend cette inquiétude qu'il ressent, cette agitation qu'il se donne ; on plutôt interrompons pour quelque temps le commerce malheureux que notre âme a contracté avec ce corps de péché, cette maison de boue qui l'appesantit et la rend toute terrestre ; renonçons à l'impression de nos sens, et nous reconnaitrons que l'âme ne désire rien plus ardemment que la vérité. Si nous ne sentons pas ces mouvements si vifs et si impétueux, c'est que la fièvre de l'iniquité a déréglé notre goût, c'est que le venin du serpent a renversé, pour ainsi dire, toute notre constitution. Comme Jésus-Christ en avait parfaitement guéri le cœur de Catherine, et qu'elle ne tenait à rien sur la terre, jugez de l'ardeur comme infinie et de l'avidité inexplicable qu'elle sentait pour la vérité ; combien soupirait-elle de s'y voir unie immuablement. Représentons-nous-la, je vous prie, sous cette figure mystérieuse du chariot de la gloire qui parut à Ezéchiel ; un esprit subtil et puissant faisait mouvoir cette machine roulante, Le chérubin s'arrête-t-il, les roues s'arrêtent ; marche-t-il, elles le prennent avec lui. Image naturelle de Catherine : son âme n'était pas apesantie par son corps ; au contraire, elle l'élevait avec une facilité surprenante, et l'un et l'autre suivaient les impressions de l'esprit de Dieu ; les organes du corps, comme autant de roues mobiles, obéissaient sans résistance aux mouvements de cette âme quand elle allait se perdre dans le sein de Dieu par la sublimité de sa contemplation, ou quand elle en descendait pour vaquer aux offices de charité.

L'Agneau lui leva le seau des Ecritures, il lui découvrit les mystères les plus cachés, le plan et l'économie de tous ses desseins ; avec quelle lumière cette théologienne du troisième ciel pénétrait-elle les ressorts divers et les routes admirables de la Providence, les merveilles ineffables de la génération éternelle du Verbe, et celle qu'il a voulu recevoir de Marie dans le temps ! Quel charme de l'entendre parler de ses divers états, de sa vie cachée et publique, de ses humiliations, de l'excès de sa charité pour les hommes ! Qu'elle est instruite de tout ce qui regarde la vie de la foi,

l'économie de la grâce, sa nécessité, sa force, sa douceur, son efficace, enfin du Christ entier, du chef et des membres, l'Epoux et l'Epouse.

Que dirai-je de ses lettres incomparables qui sont encore plus l'effusion de son cœur que de son esprit? Ne puis-je pas leur appliquer ce que saint Augustin a dit de celles de saint Paulin? Ces *Epîtres* sont la production d'une foi pure et sincère, d'une espérance ferme et solide, d'une ardente et lumineuse charité; quelles flammes du saint amour n'excitent-elles pas? quels trésors de sagesse! Que peut-on dire qui y éclate le plus vivement, de la douceur ou de l'ardeur, de l'onction ou de la lumière? Qui peut les lire sans admirer la solidité, la sublimité, la noblesse, la fécondité de ses pensées? Tout y respire l'attachement à Dieu, le détachement des choses sensibles, le mépris de la figure du monde qui passe, l'amour du prochain et de l'unité de l'Eglise, la confiance dans la grâce du médiateur, l'humilité dans les biens de l'âme, la patience dans les maux du corps.

Faut-il s'étonner, après cela, si elle était considérée comme un prodige de science, si les premiers hommes de son siècle et les plus habiles théologiens la consultaient, et recevaient ses réponses comme des oracles, si les cardinaux et les souverains pontifes, ravis d'admiration de sa sagesse, se rendaient à ses avis, et si elle avait une espèce de juridiction dans tout l'empire de Jésus-Christ.

Je sais bien que saint Paul a défendu aux femmes de s'ingérer d'instruire dans l'Eglise, et que la simplicité est le partage des vierges chrétiennes; mais Dieu, qui n'est pas astreint à ses règles, se sert de quelque instrument qu'il lui plaît, et souvent de ceux qui semblent les plus disproportionnés, afin que nul ne se glorifie en sa présence.

Catherine a été un de ces instruments dans la main du Tout-Puissant, une de ces âmes d'élite, de ces vierges sages qui a porté sa lampe dans ses mains pour éclairer non-seulement celles de ses compagnes qui vont au devant de l'Epoux, mais les docteurs mêmes les plus intelligents, et l'Eglise entière qui conserve ses excellents ouvrages comme de précieux monuments et des trésors de lumière.

Apprenez-nous présentement, grande sainte, dans quelle source vous avez puisé des connaissances si sublimes, et dans quelle école vous en avez tant appris? Je vous ai déjà insinué que sa parfaite pureté de cœur et son dégagement des créatures l'avaient rendue digne de ces communications intimes avec le Dieu des sciences; sa pureté plus qu'évangélique lui faisait presque voir toutes choses en lui; elle en a de plus été redevable à son oraison et à sa profonde humilité.

Il y a deux moyens pour parvenir à la connaissance de Dieu, l'étude et la prière; l'étude le découvre par le raisonnement de l'esprit, la prière par le sentiment du cœur,

l'étude nous élève comme par degré des choses visibles aux invisibles, et par l'excellence des créatures fait connaître celle du Créateur; mais que ce moyen est dangereux, et qu'il arrive souvent qu'on s'arrête à la voie comme si elle était le terme et la fin. L'oraison au contraire élève d'abord l'âme jusqu'au trône de Dieu, elle y aperçoit tant de perfections, qu'enchantée de cet objet infini, elle ne descend sur la terre qu'avec peine, et conçoit du dégoût pour tout ce qu'elle contient, l'étude inspire souvent une présomption secrète, parce qu'elle a un levain et un poison cachés. L'oraison produit l'humilité, parce qu'elle nous pénètre vivement de la grandeur de Dieu et de notre néant; par l'étude, l'homme s'efforce de monter à Dieu, et n'y arrive que rarement après bien des travaux et des veilles; par l'oraison, Dieu descend jusqu'à notre bassesse, il incline les cieux, et nous fait connaître ses secrets comme à ses chers amis sans tout cet enchaînement de principes et de conclusions.

Il semble qu'il arrive en ces rencontres quelque chose de semblable à ce que l'Ecriture nous apprend du prophète Elie : ce saint homme s'étant retiré sur un rocher escarpé où il faisait sa demeure, Ochosias lui envoya un capitaine avec sa compagnie de cinquante soldats pour l'amener vers lui; cet officier, fier et orgueilleux, commande avec une raillerie outrageante au prophète de descendre et de le suivre.

Insolent ! L'homme de Dieu ne descendra point, ce sera le feu du ciel qui descendra en sa place pour te consumer toi et les tiens. L'effet suivit la menace; un second officier, ayant eu la même insolence, reçut un pareil châtiment; le troisième, devenu sage aux dépens des deux précédents, se prosterna à terre, et lui parla avec tant d'humilité qu'il se laissa fléchir, et alla avec lui trouver le roi.

Ce que fit Elie pour cet officier, la vérité le fait pour Catherine. Cette vérité étrangère et persécutée sur la terre s'est retirée sur les montagnes éternelles : l'empirée est son séjour natal d'où diverses personnes la veulent faire descendre, les savants orgueilleux et les humbles; les premiers la veulent attirer comme maîtres, les seconds comme disciples. Que prétendez-vous, présomptueux ? Le feu du ciel descendra pour vous aveugler, répandra de justes ténèbres sur vos cupidités injustes. Mais, pour Catherine, qui n'emploie point d'autre machine que ses humbles gémissements, toujours prosternée aux pieds des autels, collée à terre dans l'aveu de son ignorance et de son indignité, ah ! la vérité s'abaissera et lui révèlera les mystères les plus profonds de la religion.

Que n'apprenons-nous de là à être plus fidèles à la prière, et à y mettre plutôt notre confiance que dans des études qui nous dessèchent, et ne nous vident que trop souvent de l'onction céleste ? Que ne travaillons-nous sérieusement à purifier notre cœur, à en arracher les passions. Ce sont ces passions immortifiées qui nous empêchent de faire aucun progrès dans la science des saints ; il s'en

élève comme des nuages qui nous cachent le Soleil de justice; nous voudrions, par une avarice qui n'est pas moins criminelle que celle qui fait entasser or sur argent, posséder le mensonge avec la vérité; jouir de l'estime des hommes et des trésors de la vérité; Dieu, pour punir une telle injure, nous livre à l'illusion de nos pensées, et nous laisse seulement comme aux Juifs l'écorce de la vérité. Humilions-nous donc sous sa puissante main; ne cherchons que sa gloire; pratiquons la retraite, le recueillement, la prière; refusons constamment à nos sens ce qu'ils recherchent pour se satisfaire; nous nous disposerons par là à recevoir les effusions du Père des lumières.

Je ne dois pas taire un autre moyen encore plus efficace que les précédents, que Catherine a employé, c'est le fréquent usage de l'Eucharistie, son âme était plus brillante de lumière en sortant de la sainte table, que le visage de Moïse en descendant de converser familièrement avec son Dieu sur le mont Sinaï; ses yeux s'ouvraient dans la fraction de ce pain mystérieux, et, ce qui est encore de plus surprenant et de plus singulier, c'est qu'il était non-seulement une source de lumière, et la vie de son entendement, mais un principe de force et la vie de son corps. C'est ce qui nous reste à voir.

TROISIÈME POINT.

La divine Eucharistie nous était figurée par le fruit de l'arbre de Vie du Paradis terrestre, par la manne que Dieu fit pleuvoir dans le désert, par ce pain mystérieux enit sous la cendre, dont le prophète Elie, ayant mangé, se sentit si fortifié, qu'il marcha durant quarante jours avec une vigueur extraordinaire jusqu'au mont Horeb. Mais une des plus belles images que nous en trouvons dans l'Ecriture est celle que la Sagesse elle-même nous a tracée dans ce festin magnifique qu'elle a préparé, et auquel elle nous invite si amoureuxment.

Toutes ces figures et ces images ne nous marquent autre chose sinon que l'Eucharistie est la vraie nourriture de nos âmes, destinée à les fortifier dans le pèlerinage de cette vie; l'Eglise en était si persuadée qu'elle avait soin de munir de ce pain céleste ceux qui devaient soutenir des combats pour la foi; elle abrégait pour cet effet le temps de la pénitence, parce que, dit saint Cyprien, l'âme manque de courage et se trouve trop faible pour de tels assauts, lorsqu'elle n'est pas animée de ce pain de vie; et saint Augustin attribue ce courage si héroïque et si extraordinaire que saint Laurent fit paraître sur son gril, à cette viande et à ce breuvage céleste, c'est ce qui lui causa, dit-il, une heureuse aliénation de ses sens, et le rendit comme insensible à l'activité des flammes.

Mais il était inouï avant sainte Catherine que l'Eucharistie eût servi à nourrir même le corps; c'est le miracle qu'a vu avec étonnement le XIV^e siècle, et que les suivants ne pourront se lasser d'admirer; elle passait les mois entiers et même tout le temps de-

puis le commencement du carême jusqu'à l'Ascension sans autre nourriture; quand elle en voulait prendre pour obéir à son confesseur, elle la trouvait non-seulement insipide, mais si dégoûtante que ce lui était un vrai supplice. La seule Eucharistie avait pour elle toute sorte de délices et de suavités, son corps s'en engraisait aussi bien que son âme. Que votre surprise cesse toutefois, Catherine n'avait presque plus rien d'Adam et de terrestre; elle vivait dans un corps comme si elle n'avait pas eu de corps, ou qu'il fût déjà spiritualisé, et revêtu des qualités d'un corps glorieux, son extrême pureté et ses mortifications continuelles avaient fait de sa chair (pour me servir des termes d'un Père), la chair d'un ange, ou plutôt une chair divinisée qui n'avait plus besoin d'un pain matériel, pouvant dire aussi bien que l'ange qui conduisit Tobie : *Juse d'une viande invisible et incorruptible.*

Qui pourrait décrire l'ardeur extrême qu'elle avait pour ce divin aliment? Où trouver des images assez naturelles pour en tracer quelque idée? Saint Chrysostome veut que nous ayons pour ce pain des anges la même avidité que font paraître les enfants pour le lait de leur mère : « Voyez, dit ce Père, avec quelle impétuosité ces petits s'élançant sur la mamelle de leur nourrice pour sucer cette douce liqueur? » Mais cette image est encore trop faible, l'Ecriture nous en fournira de plus vives. Figurez-vous un cerf poursuivi depuis longtemps par des chasseurs, et qui, pressé d'une soif violente tout couvert de sueur et de sang, fait de nouveaux efforts et de nouveaux bonds pour gagner un courant d'eau vive; ou bien un aigle qui sent de loin sa proie, et fond dessus avec rapidité. Que dirons-nous de plus? A quoi la comparerai-je encore? A une terre aride et sablonneuse qui, au milieu des ardeurs d'un soleil brûlant, s'ouvre en mille endroits pour recevoir quelque goutte de pluie. Oh! combien de fois, consumée par ces saintes ardeurs, s'est-elle écriée avec l'Epouse qu'elle languissait d'amour? Combien de fois la violence de ce feu sacré qui dévorait jusqu'à ses moelles l'a-t-elle fait tomber dans une heureuse défaillance? Mais avait-elle reçu ce pain de vie par la main du prêtre, quelquefois par celle d'un ange et de Jésus-Christ même : sa jeunesse se renouvelait comme celle de l'aigle, ses maux disparaissaient, elle prenait une vigueur nouvelle, ce n'était plus cette fille pâle, exténuée, qu'on eût prise pour un vrai squelette, mais un athlète frais, dispos, prêt à combattre, je veux dire qu'elle était prête d'entreprendre de nouveaux travaux pour la cause de l'Eglise.

O saint transport, que vous condamnez notre tiédeur et notre indifférence pour ce pain de vie, cette manne qui a toute sorte de goûts? La plupart des chrétiens disent par leur conduite ce que les Juifs charnels disaient de bouche. Notre âme a du dégoût pour cette nourriture légère, ils lui préfèrent les oignons et les poireaux d'Egypte. Tou-

jours cent prétextes frivoles, pour s'excuser de venir à ce festin royal, ô mépris criminel; ô stupidité, qui demande des torrents de larmes!

D'autres à la vérité témoignent de l'ardeur et de l'empressement pour communier, mais il n'est pas toujours produit par le feu de la charité; car, pour me servir de la comparaison de saint François de Sales, comme il y a une faim qui est causée par une chaleur étrangère, qui vient de la force attirante de l'estomac, et non d'une louable digestion; de même il y a une faim déréglée de l'Eucharistie produite par la vanité, ou une espèce de sensualité spirituelle, à cause de quelque consolation sensible qu'on en reçoit. Mais quelle sera la marque, pour discerner si cette faim a son principe dans le dérèglement des humeurs de l'âme, ou dans son bon tempérament? La chose n'est pas bien difficile, examinez si vous avez faim et soif de la justice, des croix, des humiliations, si vous ne désirez rien des choses d'ici bas, si vous vous y considérez comme de misérables exilés qui soupirent pour la Jérusalem céleste, si vous avez le même éloignement des péchés véniels, et de tout ce qui peut blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux, que des plus grands crimes; enfin, si vous êtes prêts de vous sacrifier à la gloire du Père céleste, avec la victime à laquelle nous participons : voilà les marques les moins équivoques pour juger de notre faim spirituelle, et nous préserver de l'illusion.

Seigneur, c'est de vous, et par les mérites de votre sainte, que nous attendons ces dispositions. Vous n'êtes venu sur la terre qu'afin de nous rendre la vie que nos premiers parents, cruels parricides, nous avaient arrachée, et nous en donner une plus abondante. Vous avez voulu mourir, et répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang, pour vivifier nos âmes par la vertu de cette précieuse mort. Faites-nous mourir à nous-mêmes, à nos passions, à nos inclinations déréglées, aux créatures, à toutes les choses sensibles, pour ne plus vivre que pour vous et que de vous! Que notre cœur ne vive donc plus dorénavant que du saint amour, notre esprit, de l'oraison et de la méditation de vos vérités! Que notre viande soit d'accomplir en tout la volonté de votre Père, comme ç'a été la vôtre. Que la divine Eucharistie soit l'objet de tous nos desirs dans ce pèlerinage; que notre unique douleur soit d'en être privés par nos infidélités, et les nécessités fâcheuses auxquelles nous sommes assujettis! Qu'elle soit notre soutien et notre consolation, jusqu'à ce que nous puissions vous contempler sans voiles, et nous nourrir de la substance de votre divinité avec une faim toujours nouvelle dans l'heureuse éternité.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT AMATRE OU AMATEUR, ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Prêché dans une paroisse qui porte son nom.

(Le 1^{er} mai.)

Illic est fratrum amator. (II Mach., V.)

C'est là le véritable ami de ses frères.

Le propre caractère d'un vrai chrétien est l'amour de ses frères : *c'est à cette marque, dit le Sauveur du monde, qu'on connaîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'affection les uns pour les autres*; et Tertulien nous apprend que les païens reconnaissaient à ce signe ceux qui faisaient profession de notre sainte foi, et que, charmés de cette union admirable et surnaturelle qui régnait parmi eux, et qui ne faisait d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme, ils s'entre-disaient avec étonnement, voyez comme ils s'entre-aiment. Jésus-Christ a appelé ce commandement de la dilection fraternelle, son précepte par excellence, et son précepte nouveau. On peut dire des autres commandements, qu'ils sont communs aux trois Personnes adorables de la Trinité sainte, mais celui de l'amour du prochain est particulier au Verbe incarné : c'est la cause et la suite de son Incarnation. Car, n'est-ce pas l'excès de son amour qui l'a arraché, pour ainsi dire, du sein de son Père, et dépouillé de ses grandeurs, pour se revêtir de nos bassesses et de nos misères. Quoiqu'il nous ait commandé diverses choses durant les jours de sa chair, comme de faire pénitence, de prier, de veiller, il n'appelle pas toutefois siens ces sortes de commandements, il ne donne ce nom qu'à l'amour du prochain. Ne veut-il pas nous enseigner par là, que c'est celui dont il est le plus jaloux, et qu'il nous prescrit comme notre législateur? Il l'appelle nouveau, parce qu'il appartient proprement à la loi nouvelle, qu'il nous guérit de la corruption du vieil homme plongé dans l'amour de soi-même, et ennemi de tous les autres; et enfin parce qu'il nous en a donné des exemples tout nouveaux, n'y ayant jamais paru, et ne pouvant rien paraître dans la suite, d'approchant de la charité immense d'un Dieu qui se sacrifie pour ses ennemis, qui les rend ses frères adoptifs, et ses cohéritiers à la gloire.

Voici un parfait disciple de Jésus-Christ, un fidèle observateur de son grand précepte : voici un homme qui s'est consacré et dévoué au service de ses frères, et qui s'est immolé avec joie pour leurs âmes : *hic est fratrum amator*. Le salut de ses frères a été le principe et la fin de toutes ses pensées, ses desirs et ses mouvements : il a été l'âme de ses paroles, de ses actions, de ses souffrances : il a été son poids et l'aiguillon qui l'a fait courir avec tant de vitesse dans la carrière de la perfection, et travailler toute sa vie avec une application infatigable à l'œuvre qui lui était confiée.

Ainsi, s'il n'est point touché des charmes innocents de l'épouse que ses parents lui avaient choisie; s'il abandonne un ample patrimoine, et renonce à toutes les prétentions du siècle; s'il regarde ses richesses comme de la boue et de l'ordure, c'est pour servir ses frères, sans être arrêté par aucun lien, et leur donner l'exemple d'un parfait détachement; enfin, s'il se charge du poids de l'épiscopat; s'il essuie tant de fatigues, tant de travaux, de contradictions, de croix, c'est pour attirer à la foi les idolâtres. S'il souffre si patiemment et avec tant de modération les injures, les calomnies, les attentats contre sa propre personne; s'il est si rempli d'entrailles de compassion pour les misères temporelles et spirituelles de ses brebis; s'il prodigue son temps, ses biens, son repos, sa santé et ne désire rien avec tant d'ardeur, que de répandre son sang; c'est la charité qui le presse, c'est qu'il est épris saintement et passionné pour la beauté de l'épouse du Fils de Dieu, *Amator factus sum formæ illius. (Sap., II.)*

O charité, que vous êtes puissante, que vous êtes forte et efficace, que les mouvements que vous excitez dans les cœurs que vous possédez, sont pressants! Je vais publier vos triomphes, et parler de l'aimable et douce violence que vous avez exercée sur le cœur d'Amatre. Répandez quelques étincelles de ce feu sacré dans le mien : animez mes paroles, afin qu'elles puissent exciter et enflammer ceux qui m'écoutent, à imiter les exemples de notre grand patron. Esprit d'amour, nous vous demandons cette grâce, par l'intercession de Marie, à qui nous dirons : *Ave, Maria.*

Le grand apôtre, parlant de l'amour du prochain, dit qu'il est l'accomplissement de toute la loi, et que tous les commandements du Décalogue sont renfermés dans cet amour, *plenitudo legis est dilectio. (Rom., XIII.)* Quand vous auriez observé exactement tous les autres commandements, que vous n'auriez commis ni vol, ni homicide, ni adultère; quand vous auriez passé votre vie dans les mortifications, et dans toutes sortes de bonnes œuvres, si vous manquez de charité pour le prochain, vous n'avez rien fait : vos prétendues bonnes œuvres ne vous seront point comptées : *Nihil prodest. (I. Cor., XIII.)* Ayez au contraire la charité, vous avez tout fait : *Qui diligit proximum, legem implevit. (Rom., XIII.)* Je n'ai donc qu'à vous prouver que saint Amatre a fidèlement accompli ce précepte essentiel et capital, pour vous convaincre qu'il a pleinement rempli, non-seulement toute la loi évangélique, et les devoirs d'un chrétien, mais aussi ceux d'un parfait évêque qui doit avoir une charité suréminente, et que saint Ambroise appelle, par un beau mot, le vicaire ou le successeur de la tendresse de Jésus-Christ. Mais, pour marquer encore plus précisément le caractère de ce saint prélat, et ce qui le distingue des autres, disons qu'il a eu un cœur de frère pour son épouse : ce sera mon premier point; et un cœur d'époux pour ses frères ou pour l'Eglise : ce sera le second, et

tout le partage de ce discours, pour lequel je demande votre attention.

PREMIER POINT.

La loi de Moïse se contentait de détourner les hommes des actions criminelles, et de les régler dans l'usage des biens de ce monde, qu'elle leur promettait pour récompense de leur vertu, ce qui contribuait par la corruption de la nature, à leur en inspirer plutôt l'estime que le mépris. Et c'est ce qui a fait dire à saint Paul, que la loi n'a rien amené à la perfection : *Nihil ad perfectum adduxit Lex. (Heb., VII.)* Cet avantage était réservé à la loi évangélique. Jésus-Christ nous a donné, non-seulement de plus grands préceptes qu'aux Juifs, comme dit saint Augustin, mais il nous a proposé les conseils, et exhorté ceux qui auraient des oreilles, je veux dire l'intelligence pour les comprendre, à les exécuter, et à se faire ces heureuses violences. Son sang ayant attiré du ciel un déluge de grâces et de bénédictions, la terre vit avec admiration des hommes mortels, faibles et fragiles, vivre dans des corps de boue, comme s'ils n'avaient point eu de corps : distribuer leurs biens aux pauvres, vouer à Dieu une continence perpétuelle, et n'avoir non plus de commerce avec les plaisirs de la chair que les anges qui sont tout à fait dégagés de la matière. C'est ainsi qu'ils se sont efforcés de reconnaître l'excès de l'amour de leur Dieu, qui, jouissant de toutes les délices et de toutes les richesses de la gloire, s'en était privé pour eux.

Amatre s'est d'autant plus signalé parmi ces illustres héros du christianisme, que quelques-uns d'entre eux ayant simplement renoncé aux plaisirs dont ils pouvaient jouir légitimement, d'autres ayant foulé aux pieds les honneurs, d'autres les richesses, notre saint patron a quitté en même temps les richesses, les honneurs, les plaisirs, mais de grands plaisirs, de grands honneurs, des richesses immenses. Il a fait un sacrifice de toutes ces choses, avec un courage si héroïque, qu'une charité commune n'en était pas capable : il fallait une charité extraordinaire, éminente, pareille à celle des martyrs. Je n'ai pour vous en convaincre, qu'à exposer à vos yeux l'histoire de sa vie.

Auxerre se glorifiera à jamais d'avoir vu naître notre illustre saint. Il fut fils unique de Proclidius, chef de la maison la plus considérable de tout ce pays, et de Dulcitiola, issue de la plus noble famille d'Autun. Ils possédaient une si grande quantité de terres et de domaines, non seulement en diverses provinces, mais même en divers royaumes, qu'eux-mêmes en ignoraient le nombre. Je vous laisse à juger avec quelle délicatesse et quel soin un fils si chéri fut élevé, et si on épargna quelque chose pour cultiver son esprit et lui donner une éducation digne de sa naissance. On ne travailla pas dans une terre ingrate; ses maîtres étaient surpris des progrès qu'il faisait dans les sciences humaines. Et vous, Seigneur, qui l'aviez choisi de toute éternité pour être un vase d'élec-

tion et un instrument de miséricorde entre vos mains pour la sanctification de plusieurs, avec quelle complaisance le voyiez-vous croître à vos yeux et à ceux des hommes en grâce et en sagesse.

Vous le révélâtes à Valérien, votre serviteur, évêque d'Auxerre. Ce bon prélat, charmé de voir réunis dans un même sujet tant de talents divers de nature et de grâce, de cette piété angélique qui éclatait en toutes ses actions et rejaillissait jusque sur son visage, ne pouvait contenir sa joie. Il disait à tout le monde, par un esprit prophétique, ce qu'on disait du Précurseur : Que croyez-vous que sera un jour ce jeune homme ? Pour moi, je ne doute pas qu'il ne doive être un temple sacré de la Majesté infinie et lui édifier plusieurs temples spirituels. »

Ces choses étaient cachées à ses parents selon la chair, qui, n'ayant que des vues humaines et des pensées pour la terre, le pressèrent de se marier dès qu'il fut en âge de le faire. Qu'ils furent éloquents à lui représenter tout ce qui pouvait le faire descendre à leurs désirs ! Qu'ils exagérèrent l'éclat et l'ancienneté de leur maison, qu'il laisserait éteindre s'il prenait le parti du célibat ! La reconnaissance qu'ils se promettaient de lui, pour lui avoir procuré une telle éducation : qu'il était l'unique appui et la consolation de leur vieillesse. Mais, pour l'engager encore plus fortement à ne leur point résister en une chose qu'ils souhaitaient si passionnément, ils lui trouvèrent une fille de sa qualité, d'une des plus nobles maisons de la ville de Langres, d'une sagesse et d'une beauté à ravir les cœurs. Le mariage est arrêté ; au jour pris pour les noces, les parents s'assemblent ; on pare l'épouse des habits les plus riches et les plus somptueux : mais, c'était une victime, Seigneur, qu'on ornait et qu'on couronnait de fleurs, pour vous être immolée plus solennellement. L'évêque Valérien est appelé pour faire la bénédiction du lit nuptial. O voies admirables par lesquelles la Providence conduit ses élus ! ce saint prélat, connaissant par une lumière surnaturelle les dispositions d'Amatre et les desseins de Dieu sur lui, bien loin de bénir le lit, le consacre diacre, sans que personne, à la réserve des nouveaux mariés, s'en fût aperçu.

Etant restés seuls après le départ des amis communs (éloignez-vous de nous, images contagieuses de tout ce qui a l'ombre du moindre plaisir sensuel) Amatre, rempli d'une douceur céleste, charmé de la beauté incorruptible de la pureté, demande à Marthe si elle a pris garde aux paroles que l'évêque a prononcées sur lui. « J'ai entendu, répondit-elle, qu'il vous a destiné pour être diacre de l'Eglise : pour moi, je n'ai point d'autre désir que de garder la virginité. » C'était vous, grâce de mon Dieu, qui opériez si puissamment sur le cœur de l'épouse, aussi bien que de l'époux. Ce diacre miraculeux, entendant ces paroles, se jette à genoux pour bénir et remercier le Seigneur de lui avoir donné une épouse dont les désirs

étaient si conformes aux siens. C'est alors qu'ils devinrent plus réellement et plus parfaitement époux, à l'exemple de Marie et de Joseph, non point en devenant une même chair, mais un même esprit et un même cœur par une affection plus tendre et plus spirituelle : *Non commixto corporis sexu, sed custodito mentis affectu.* (S. AUG.) Ils firent alors vœu de virginité et ils perfectionnèrent leur sacrifice.

Quel spectacle pour les anges de voir deux jeunes personnes vivre dans le mariage, comme si elles eussent été des anges elles-mêmes ! Quel miracle de ne pas brûler au milieu des feux ! Quel prodige qu'Amatre ne soit point ému de la beauté de son épouse, qui était des plus rares de son siècle ! Mais l'ange du Seigneur, ou plutôt le Seigneur lui-même descendit dans cette fournaise, et par sa présence tempéra les ardeurs du feu qui devait les consumer, lui laissant la clarté seulement.

On sait quelle est la force tyrannique de la beauté. On en sent plus facilement la puissance qu'on n'en exprime la nature. C'est une reine impérieuse qui triomphe des plus sages et des plus modérés, qui s'assujettit les conquérants les plus invincibles ; il n'y a guère de cœurs à l'épreuve de ses charmes et de ses attraits. David était saint ; c'était un homme selon le cœur de Dieu : les charmes de Bethsabée lui firent perdre sa sainteté. Salomon, son fils, était le prince le plus sage qui ait jamais été assis sur le trône ; on venait admirer sa sagesse des extrémités de la terre : les femmes la lui firent perdre. Les Philistins n'avaient pas de liens assez forts pour attacher Samson : il déchirait les lions, enlevait les portes des villes, mettait lui seul en fuite des armées entières : une femme avec un coup d'œil le renverse sans résistance. Mais, sans aller chercher des exemples dans l'Ancien Testament, combien de fois les femmes ont-elles fait apostasier les sages ? Amatre est donc plus saint que David, plus sage que Salomon, plus fort que Samson et que tant de chrétiens aussi éminents en vertu que les cèdres du Liban, qui ont été honteusement renversés par ces vices d'autant plus dangereux qu'ils nous flattent et qu'ils nous caressent.

Vous voilà donc, illustres époux, devenus frère et sœur ; mais la même grâce qui vous a inspiré une résolution si généreuse, vous fait connaître que vous portez le trésor de la virginité dans un vase d'argile que le moindre choc peut briser ; que c'est une fleur qui ne se ternit pas seulement quand on la touche, mais qui se flétrit par la seule haleine ; que c'est un combat où on ne remporte la victoire que par la fuite. C'est pourquoi nos saints se séparent promptement ; Marthe reçoit de l'évêque Valérien le voile de religieuse et Amatre s'applique à remplir les devoirs de son ministère.

C'est peu pour lui d'avoir renoncé aux plaisirs qu'il pouvait goûter légitimement ; il renonce solennellement aux honneurs du siècle, auxquels les rares qualités de son

esprit et ses grandes richesses lui donnaient tant le droit d'aspirer. Il se dépouille de ses domaines, de ses possessions immenses, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ. L'anéantissement de ce divin Maître lui paraît préférable aux charges, aux gouvernements, estimant, comme Moïse destiné au trône de Pharaon, que l'opprobre et l'ignominie de Jésus-Christ valent mieux que le sceptre et les trésors de l'Egypte : *Majores divitias existimans thesauro Ægyptiorum improprium Christi.* (Hebr. XI.)

Que ce sacrifice est grand, mes frères, qu'il est héroïque, qu'il est digne de récompense ! Saint Pierre n'avait quitté qu'une barque et des filets, et néanmoins il s'adresse à Jésus-Christ avec confiance et lui dit : *Seigneur, nous avons quitté toutes choses pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense ?* Quoi ! Pierre, vous avez quitté une chétive nacelle et de pauvres filets, et vous demandez quelle sera votre récompense ? et, ce qui me surprend encore davantage, c'est que notre adorable Maître approuve votre liberté. Il vous assure et vous engage sa parole divine que, pour avoir ainsi quitté toutes choses, vous serez assis sur un trône au grand jour de la résurrection des morts, et que vous jugerez avec lui les douze tribus d'Israël.

Oh ! que le trône d'Amatre sera riche et éclatant ! Qu'il sera brillant de gloire, puisqu'il quitte tant de richesses qu'on peut leur donner le nom de royaume, comme on l'a donné aux amples possessions de saint Paulin. Tout l'éclat de l'or n'a pas été capable d'éblouir ses yeux, encore moins d'attacher son cœur. Bien loin d'adorer la fausse divinité des richesses à laquelle la plupart des hommes se sacrifient eux-mêmes, elles ne furent jamais que l'objet de son mépris et de son horreur : *Cuncta hujus mundi blandimenta exsecratus sum*, ce sont les propres termes de mon saint. O paroles vraiment apostoliques ! Ne vous semble-t-il pas entendre un saint Paul ? Si elles lui causèrent jamais le moindre mouvement de joie, ce ne fut que celle qu'il ressentit de soulager par là la misère des pauvres ses frères : *Hic est fratrum amator.*

Je remarque que vous êtes touchés d'admiration à la vue d'un si merveilleux détachement et qui ne le serait en effet ! Mais que ce ne soit pas une admiration stérile : il faut qu'elle passe à l'imitation. On a droit de l'exiger de vous, si vous voulez vous comporter en vrais disciples de Jésus-Christ. Les vœux de votre baptême et la profession du christianisme vous y engagent : *Omnis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (Luc., XIV.) C'est Jésus-Christ lui-même qui parle, c'est votre législateur qui ordonne ; c'est votre maître, c'est votre roi, c'est votre Dieu qui commande. Ce n'est pas ici un simple conseil, une œuvre de surrogation, une voie de perfection : c'est un précepte, un devoir, un engagement indispensable ; il faut entrer dans

cette pratique, si vous vous voulez être sauvés. Il n'y a point d'autre voie ouverte à un chrétien pour arriver à la vie éternelle : *Abneget semetipsum, et sequatur me.* (Matth., XVI ; Luc., IX.) Oui, ce commandement regarde tout le monde indifféremment, et Jésus-Christ a voulu prévenir les vains prétextes de ceux qui pourraient prétendre que ces paroles n'ont été dites que pour les apôtres et pour ceux qui, à leur exemple, entrent dans la voie des conseils. Il est marqué expressément dans le même Evangile que Jésus-Christ ayant dit : Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce soi-même, ajouta : Ce que je vous dis, je le dis pour tous : *Quod vobis dico, omnibus dico.* (Luc., IX.) Et, afin qu'il ne nous restât pas le moindre lieu de douter, un autre évangéliste nous apprend qu'il appela à soi le peuple pour lui apprendre cette vérité importante : *Convocata turba dicebat ad omnes*, remarquez ce mot : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et sequatur me*

Quoi donc, direz-vous, faudra-t-il quitter nos femmes, nos charges, nous dépouiller de nos biens ? On n'exige pas cela de vous, mais seulement de ne point attacher votre cœur, votre affection à toutes ces choses. C'est le grand apôtre qui vous le commande de la part de Jésus-Christ. Que ceux qui ont des femmes soient, dit-il, comme s'ils n'en avaient point : c'est-à-dire, qu'ils n'y cherchent pas la satisfaction d'une sensualité brutale. Que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant pas ; que ceux qui sont partagés avantageusement des biens de ce monde, soient comme s'ils ne possédaient rien. La raison qu'il en rend devrait bien faire quelque impression sur notre esprit, c'est que la figure de ce monde passe, *præterit enim figura hujus mundi.* (I Cor., VII.) Tout ce qu'on y voit s'échappe et s'écoule avec la rapidité d'un torrent, et s'évanouit comme une ombre. Les biens de cette vie nous quittent par mille accidents, ou nous les quittons par la mort. Malheureux qui attend ce moment terrible pour s'en détacher ! Il n'y aura alors que nos bonnes œuvres qui nous seront de quelque secours ; travaillons à nous en faire un trésor par l'exercice de la charité spirituelle et temporelle, ainsi qu'a fait saint Amatre. Après avoir tout quitté pour servir Dieu dans un parfait dégagement, il n'en est pas demeuré là, il n'a regardé cela que comme un commencement et un moyen pour fournir plus facilement sa carrière, comme les athlètes qui se dépouillaient pour combattre ; mais il s'est exercé dans toute sorte d'actions de religion, de piété, de justice, de charité envers le prochain pour plaire à Jésus-Christ ; car il avait appris de saint Augustin, ou plutôt de Jésus-Christ même, qu'on n'aime l'Époux, qu'autant qu'on aime l'Épouse : *In tantum quisquis diligit Christum, in quantum diligit Ecclesiam*, c'est pourquoi il s'est dévoué à tous ses besoins et à eu pour elle un véritable cœur d'époux : c'est ce que je me suis engagé de vous faire voir dans ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

Tous les titres différents, ou toutes les qualités que l'Ecriture sainte donne à Jésus-Christ, et qu'il s'attribue lui-même dans l'Evangile, ne respirent qu'amour et que charité pour les hommes. Il y est nommé notre voie, notre espérance, notre père, notre pasteur, notre frère, notre prêtre, notre victime; mais il faut avouer que le nom d'époux sous l'image de qui il est représenté le plus souvent, est celui de tous qui marque le plus de tendresse, *qui habet sponsam, sponsus est.* (Joan., III.) L'Eglise est cette chère épouse, pour qui il a fait ce qu'il n'a pas fait pour les anges : il l'a chérie avec un amour qui va au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer ; il l'a purifiée de ses souillures en la lavant dans l'eau du baptême, il l'a rendue belle sans ride et sans tâche, il l'a ennoblée en la tirant de sa bassesse et de la roture; semblable à cette pauvre Ruth, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui était étrangère et dans l'indigence; il l'a fait entrer en partage de tous ses biens et de tous ses trésors; il l'a élevée à la qualité de reine et de reine la plus glorieuse qui ait jamais été; de sorte que la Sunamite épouse de Salomon et Esther qui le fut d'Assuérus n'en ont été que des figures imparfaites; enfin il l'a rendue féconde et s'est sacrifié pour elle sur l'autel de la croix.

Amateur, vrai vicaire de la tendresse du Sauveur, a fait pour l'Eglise particulière à laquelle la Providence l'a lié, les mêmes choses que son Maître pour l'Eglise universelle, en la manière qu'un pur homme est capable de le faire. J'excéderais les bornes, si j'entreprenais de traiter de chacune en détail : contentons-nous de parler de la fécondité qu'il a communiquée à son épouse, qui est la fin principale de cette union spirituelle. Il l'a rendue féconde en quatre manières, que nous ne ferons que parcourir; par la prière, par la parole, par ses bons exemples et par ses souffrances.

Un prêtre doit être un homme d'oraison qui entretienne un saint commerce avec Dieu par la prière, pour recevoir de lui ce qu'il doit distribuer à son peuple : c'est là où il se doit remplir de lumière comme Moïse sur la montagne : *Ex consortio sermonis Dei.* (Exod., XXXIV.)

Il faut que par la parole il distribue cette nourriture sacrée, et communique les lumières qu'il a reçues, la prière étant comme la source par laquelle Dieu communique ses grâces à celui qui conduit, et la parole le canal par lequel elles sont communiquées.

Il faut de nécessité qu'il y joigne le bon exemple et qu'il soutienne sa parole par ses actions, ce qui est une prédication continue, beaucoup plus efficace que les exhortations les plus pressantes, sans quoi elles ne peuvent faire qu'une impression passagère et superficielle.

Enfin il faut que sa charité soit à l'épreuve des persécutions, des contradictions, des calomnies, que les grandes eaux ne soient

pas capables de l'éteindre, en sorte qu'il puisse dire avec saint Paul : *Je souffre tout pour les élus, afin qu'ils arrivent au salut.*

Voilà la semence de vie avec laquelle Amate a rendue féconde l'Eglise d'Auxerre, dont il devint l'époux : comme il portait tous les particuliers qui la composaient dans son cœur, ils les offrait sans cesse à Dieu, le conjurant de les conduire lui-même, de les éclairer et de les rendre féconds en bonnes œuvres : de sorte qu'il pouvait dire avec saint Paul : *Non cessamus pro vobis orantes et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis ejus, in omni opere bono fructificantes.* (Coloss., I.) Le jour lui paraissant trop court pour demander les besoins de son peuple, il y employait le temps de la nuit et retranchait des heures de son sommeil pour fléchir sa miséricorde. C'est dans ce temps où à l'exemple de Jacob il luttait et combattait contre son Dieu pour arracher sa bénédiction en sa faveur : *Non dimittam te, nisi benedixeris* (Gen., XXXII) : Ou comme un autre Moïse il lui disait, ou pardonnez à votre peuple, ou effacez-moi de votre livre : *Aut dimitte eis, aut dele me de libro tuo.* (Exod., XXXII.)

Mais, qui est capable d'exprimer la force et l'efficace de ses paroles ? Comme il était uniquement animé de l'esprit de Jésus-Christ, et tout brûlant du feu de sa charité, ses paroles étaient esprit et vie, une semence de grâce et de bénédictions qui produisaient Jésus-Christ dans les cœurs. Comme la bouche ne parle que de l'abondance du cœur, toutes ses paroles étaient des paroles d'amour et de feu, ce n'étaient qu'une effusion de sa tendresse et de son ardente charité : *Ignitum eloquium tuum vehementer* (Psalm., CXVIII). Ainsi, soit qu'il louât ceux qui le méritaient, qu'il reprît ceux qui étaient tombés en quelque faute; qu'il exhortât les faibles, encourageât les forts, s'efforçât de retrancher les abus et établir le bon ordre, c'était la charité elle-même qui parlait par sa bouche : ses paroles étaient comme un rayon de miel, *savus distillans labia ejus.* (Prov., V.)

C'est par la vertu de sa parole qu'il a non-seulement nourri son troupeau, mais qu'il l'a si fort augmenté et multiplié, qu'ayant trouvé son diocèse tout rempli d'idolâtres, comme Grégoire de Néocésarée trouva le sien, il en convertit comme lui la plus grande partie et les fit passer des ténèbres dans l'admirable lumière de Jésus-Christ. Sa cathédrale se trouvant trop étroite pour contenir cette multitude, il la fallut démolir pour lui donner plus d'étendue et une plus vaste enceinte : ainsi l'Eglise d'Auxerre voyait accomplie en elle cette prédiction magnifique, faite à l'Eglise universelle par Isaïe qui lui fait dire : le lieu où je suis est trop étroit et trop resserré. Donnez-moi une place pour y pouvoir demeurer : *Angustus est mihi locus, fac mihi spatium ubi habitem.* (Isa., XLIX.)

Au bruit de sa parole l'erreur s'écartait; la vérité de l'Evangile triomphait; la fumée

des sacrifices impies se dissipait; les païens brisaient eux-mêmes les idoles et arrachaient les bois profanes qu'ils leur avaient consacrés; on n'entendait plus le son des tambours et des instruments ridicules de leur superstition; l'ivrognerie, les festins, les abominations dont le nom ne doit point être nommé s'évanouissaient comme la cire se fond au feu. La sagesse des philosophes était confondue; les hérétiques renonçaient à leurs faux dogmes et à leurs schismes, les mauvais chrétiens à leurs dérèglements. Que dirai-je davantage? sa langue lui tenait, aussi bien qu'à saint Paul, lieu d'arc, de flèche, d'épée, de pique, de toute sorte d'armes pour ruiner l'empire du démon et lui était plus terrible et plus redoutable que n'est à nous le bruit du tonnerre.

Mais, quelque puissante que fût sa parole, son exemple l'était encore davantage. Ceux qui avaient résisté à sa parole étaient forcés de se rendre à sa douceur, à son humilité, à la charité qu'il faisait éclater dans toutes ses actions. C'est ainsi qu'il convertit Germain, gouverneur du pays, qui fut depuis son successeur et l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre l'hérésie de Pélage. Ainsi mon saint, en enfantant à Jésus-Christ ce destructeur du pélagianisme, a la gloire d'avoir étouffé ce monstre qui avait osé attaquer sa grâce, le prix de son saig.

On voyait un prélat qui ne prenait de l'épiscopat que les sueurs, les travaux et les veilles, et qui en rejetait l'éclat, le faste et l'ostentation; qui s'appliquait aux fonctions de son ministère avec un zèle infatigable, qui ne respirait que la gloire de Dieu et le salut des âmes, plein d'entrailles de compassion pour les misères spirituelles et temporelles de son peuple, se faisant faible avec les faibles, fort avec les forts, tout à tous pour les gagner tous. O pasteur admirable! ô prédicateur incomparable! ô parfait amant de Jésus et de son Eglise!

Vous n'êtes pas à la vérité chargés du soin d'un diocèse, ainsi qu'Amatre, mais vous avez tous part au sacerdoce royal de Jésus-Christ, et saint Augustin nous apprend que chaque père et chaque mère de famille doivent exercer les fonctions d'évêque dans leur maison qui doit être un sanctuaire de piété.

Oui, pères et mères, vous êtes obligés de donner à vos enfants et à vos domestiques la nourriture spirituelle aussi bien que la corporelle, il faut prier pour vos enfants et leur attirer du ciel par vos humbles gémissements les secours qui leur sont nécessaires. Il faut les nourrir par la parole et les enfanter ainsi comme une seconde fois, mais il faut surtout les édifier par vos bons exemples et leur rendre ainsi la vertu plus sensible et plus aisée à pratiquer.

Le faites-vous? hélas! que je crains que vous ne fassiez tout le contraire! Que j'appréhende que, bien loin de prier pour eux, vous ne fassiez des imprécations et ne leur donniez des malédictions; qu'au lieu de les instruire vous ne négligiez un devoir

si important, sans quoi, selon saint Paul, vous êtes pires que des infidèles; et qu'enfin au lieu de les édifier par vos bons exemples vous ne les scandalisiez par vos dérèglements, vos emportements, vos jugements, vos ivrogneries. Eh! quoi vous ne tremblez pas à la menace de Jésus-Christ dans l'Evangile, qu'il vaudrait mieux avoir une meule de moulin attachée au col, et être ainsi précipité dans la mer, que d'être une occasion de chute au moindre de ces petits qui lui appartiennent; et vous vous flattez de la protection de saint Amatre et de la qualité de ses enfants et de ses paroissiens. Quittez, quittez une présomption si vaine et un titre dont vous êtes indignes; si vous êtes les enfants d'Amatre, faites les œuvres d'Amatre; il a rempli fidèlement tous les devoirs d'un époux de l'Eglise, remplissez de même exactement tous les devoirs d'un chrétien, et les obligations particulières de l'état auquel vous vous trouvez engagés. Enfin il a souffert toutes choses pour son épouse, souffrez de même pour la sanctification de vos âmes toutes les afflictions, les croix, les maladies que la Providence vous enverra; c'est ce qui nous reste encore pour achever la couronne de notre saint.

Le Sauveur parlant de lui-même dit que, *si le grain de froment ne tombe à terre et ne meurt, il demeure seul, mais s'il y pourrit, il rapporte beaucoup de fruit*. Que nous a-t-il voulu marquer par ces paroles? Saint Augustin et les autres Pères les expliquent unanimement des souffrances et de la passion du Sauveur qui sont le principe de la fécondité admirable de son Eglise. C'est sur la croix, où, comme un autre Eve, elle a été formée du sang de son époux, et tirée de son côté, comme de celui d'un nouvel Adam. En effet, avant ce mystère accompli, il avait peu converti de pécheurs, peu fait de disciples et attiré peu d'âmes à soi. Il annonçait à tous les voies de Dieu, le chemin du salut, et peu y entraient; quoique ses paroles fussent les paroles de la vie éternelle et qu'elles fussent de plus soutenues par une infinité de miracles. Il l'avait encore prédit d'une autre manière: Si je suis élevé de terre, j'attirerai toutes choses à moi; et Isaïe l'avait prophétisé plus de huit cents ans auparavant: S'il immole sa vie pour les pécheurs, il verra sur la terre une postérité nombreuse: *Si dederit animam suam, videbit semen longævum super terram. (Isa., LIII.)*

L'Eglise s'est accrue et multipliée par ce qui semblait la devoir détruire et anéantir, je veux dire par le martyre de ses enfants, *plures efficimur*, disait Tertullien, *dum metimur*: le sang des chrétiens, ajoute ce célèbre africain, est la semence féconde des chrétiens, *sanguis martyrum semen Christianorum*.

C'est principalement par cette dernière voie qu'Amatre a rendu son Eglise féconde. Elle lui pouvait dire ainsi que Séphora à Moïse: *Vous m'êtes un époux de sang*. Il est vrai que sa patience n'a pas été éprouvée et exercée par tant de maux que celle des

apôtres ; les tyrans ne lui ont pas fait endurer le martyre , mais je crois pouvoir dire de lui ce que l'Eglise chante à la louange de saint Martin , que si l'épée du bourreau n'a pas séparé son âme de son corps , il n'a pas laissé de remporter la palme du martyr , sa volonté n'a pas manqué au martyre ou plutôt il a souffert un martyre moins horrible aux sens et à l'imagination que s'il eût été sanglant , mais aussi plus long dans sa durée ? Car , que fut autre chose toute sa vie qu'un martyre continu ? Ne sentait-il pas toujours les tranchées et les douleurs de l'enfantement pour engendrer les âmes à Jésus-Christ ? Perdait-il jamais de vue son troupeau ? Que de courses , de fatigues , de sueurs , de travaux pour chercher les brebis égarées : *Fratres meos quero.* (Gen., XXXVII.) Ne pouvait-il pas dire à son maître , avec autant de vérité que Jacob à Laban au sujet de la conduite de son troupeau : j'étais pénétré de chaud durant le jour , de froid durant la nuit et le sommeil fuyait de mes yeux.

Providence de mon Dieu , si attentive à conduire vos grands serviteurs par vos voies et à les rendre des copies achevées de Jésus , l'objet des contradictions des hommes , vous permettes , pour exercer davantage la patience de ce pasteur incomparable et le purifier comme l'or dans le creuset , que ses propres brebis se changeassent en loups et en lions à son égard. Son archidiacre et ses propres clercs , qui devaient être les plus grands admirateurs de sa vertu et qui auraient dû exposer mille fois leur vie pour la conservation de la sienne , attentèrent à sa réputation et à sa vie : ils le noircirent auprès du peuple des crimes les plus infâmes , j'ai horreur d'y penser ; ils accusèrent d'adultère un homme aussi pur que les anges , leur fureur alla jusqu'à assiéger sa maison à main armée : mais ces malheureux ayant été saisis du démon qui prit possession de leur corps comme il avait déjà fait de leur âme , Amate , qui avait sans cesse devant les yeux la charité de son divin maître , qui avait souffert sans s'aigrir jamais les calomnies , les injures , les mauvais traitements des Juifs , ne se vengea que comme il avait fait , c'est-à-dire en priant pour eux ; c'étaient là les charbons ardents qu'il allumait sur leurs têtes.

C'est ainsi qu'il en usa encore à l'égard d'une dame de grande qualité nommée Palladie. Cette femme , fière et impérieuse , se trouvant mortellement choquée du refus de la communion , quoique très-juste , engagea son époux , encore païen , dans sa passion et son ressentiment ; ayant formé l'un et l'autre la résolution détestable d'arracher la vie au saint prélat , ils en cherchaient les occasions ; mais ils ne songeaient pas qu'il y a au ciel un vengeur des crimes. Voilà , tout d'un coup , Palladie frappée d'une maladie mortelle et son mari possédé du démon. Ils connurent alors que c'est s'attaquer à Dieu même et le blesser dans l'endroit le plus sensible que de s'attaquer à ses serviteurs. Ils le vont trouver pour implorer le

secours de ses prières , on les porte dans un chariot devant la maison du saint , et là , prosternés contre terre , élevant faiblement une voix mourante , ils crièrent : « O saint ami de Dieu , ayez pitié de nous. » Il demande un miracle pour leur guérison , qu'il n'eût pas demandé pour la sienne , il l'obtint , et de plus le don de la foi pour Héraclius , ce qui lui cause infiniment plus de joie.

Permettez-moi encore de vous rapporter ce trait de sa patience : Germain , gouverneur de sa province , qu'il regardait comme sa joie et sa couronne pour l'avoir engendré à Jésus-Christ , ne put souffrir d'être repris de son attachement à quelques restes de superstition qui ressentait le paganisme ; il était appuyé de toute l'autorité de l'empereur , et l'autre de toute celle de Jésus-Christ , c'est pourquoi il fut ferme à retrancher tout ce qui pouvait déshonorer la religion et scandaliser les faibles. Germain s'oublie de son devoir jusqu'à former la résolution parricide de tuer son prélat et il l'aurait exécutée si Amate n'avait pris la fuite , à l'exemple de Jésus-Christ , lorsque la rage des Juifs était la plus animée contre lui ; mais , comme les prières de saint Etienne gagnèrent Saul à l'Eglise , et d'un persécuteur furieux en firent un apôtre et un zélé défenseur , de même les prières d'Amate pour Germain son assassin nous ont valu et obtenu le grand saint Germain , un Père de l'Eglise , un glorieux défenseur de la grâce contre ses ennemis , qui a eu la gloire de les poursuivre en Angleterre jusque dans leur dernier retranchement. O homme qui n'a plus rien de l'homme !

Après cet orage apaisé , notre saint retourne à Auxerre et , quoique épuisé par les fatigues de l'épiscopat , il ne discontinua pas d'exhorter son peuple à persévérer dans la forme de vie qu'il leur avait prescrite , ne relâchant rien lui-même de ses austérités ordinaires. Enfin , sentant défaillir ses forces et désirant avec ardeur se réunir à Jésus-Christ , prêt toutefois à demeurer encore dans la prison de corps pour l'avancement de ses frères , il va dans sa cathédrale , et là meurt , comme Moïse sur la montagne , dans le baiser du Seigneur. Oh ! la belle , la douce mort , la précieuse , la sainte mort ! Je vois cette belle âme s'envoler dans le ciel sous la forme d'une colombe , et les anges l'accompagner avec des chants d'allégresse.

Je ne sais , mes frères , si je dois répandre des larmes dans ce jour de triomphe lorsque je fais quelque retour sur nous. Saint Amate n'a été animé uniquement que par la charité et nous sommes tout remplis d'amour-propre et de cupidité ; le débordement des grandes eaux , je veux dire les calomnies , les contradictions , les injures , les assassinats , n'ont pu refroidir l'ardeur de sa charité ; et la moindre parole un peu dure , la plus légère offense étouffe la nôtre. Nous fermons nos entrailles aux nécessités de nos frères , les pouvant soulager. Flâtons-nous tant que nous voudrons d'avoir la charité , l'Apôtre nous déclare que nous nous abusons

et que nous sommes dans une illusion pitoyable. Je ne parle pas des dissensions, des haines, des querelles qui sont si fréquentes parmi vous ; si l'amour du prochain peut subsister avec toutes ces choses, les contraires peuvent s'allier ensemble.

Hélas ! que nous nous ressentons déjà de la corruption des derniers temps dont Jésus-Christ a prédit que l'iniquité se multipliait la charité se refroidirait et serait presque éteinte : *Quoniam abundavit iniquitas, refrigeret charitas multorum.* (Matth., XXIV.)

Tâchons, mes frères, d'être du petit nombre de ceux qui conserveront ce précieux dépôt et cette marque qui discernera les élus des réprouvés ; les bons, des méchants, les enfants de Dieu, de ceux du démon. Jetons-nous pour cet effet aux pieds de saint Amâtre ; il n'est pas moins sensible à nos misères dans le ciel qu'il l'était sur la terre à celles de son peuple ; au contraire, son cœur est plus compatissant, plus tendre, plus rempli de charité qu'il n'a jamais été puisqu'il est tout transformé en Dieu, qui est charité. *Hic est fratrum amator, qui orat pro civitate sancta.* Conjurons-le donc de nous obtenir de Dieu, auprès de qui il est si puissant, non pas qu'il lève l'anathème contre ceux qui n'ont pas la charité, mais qu'il la répande dans nos cœurs par son Saint-Esprit, afin que nous ne soyons plus avec nos frères qu'un cœur et qu'une âme, et que nous méritions par-là d'être consommés dans cette heureuse unité que Jésus-Christ a demandée à son Père pour tous ses élus dans sa gloire. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE VII.

SAINT BAUDÈLE, SOUS-DIACRE DE L'ÉGLISE D'ORLÉANS,

Martyrisé à Nîmes, au III^e siècle, le 20 mai.

A une paroisse dont il est patron.

Qui bene ministraverint, gradum bonum sibi acquirunt. (1 Tim., III.)

Le bon usage du ministère les fera monter plus haut

C'est un ordre sagement établi dans la milice séculière, de faire passer aux emplois supérieurs, ceux qui se sont bien acquittés des inférieurs : Le soldat qui a servi fidèlement durant quelques campagnes, est gratifié de la charge de lieutenant ou de capitaine ; l'officier qui s'est signalé dans les occasions, est élevé à un rang plus considérable. Le même usage s'est toujours pratiqué dans la milice spirituelle, je veux dire l'Eglise de Dieu, conduite par le Saint-Esprit : elle a fait monter à un degré plus éminent ceux qui s'étaient conduits avec sagesse dans un moindre, conformément à cette parole de l'Evangile : *Serviteur, bon et fidèle, parce que vous avez été fidèle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup.* Ainsi celui qui avait dignement rempli les fonctions du diaconat était élevé à la prêtrise ; le prêtre qui avait honoré son ministère, parvenait à l'épiscopat : *Qui bene ministraverint gradum bonum sibi acquirunt.*

Le dessein de l'Eglise n'a jamais été d'ex-

citer par là l'ambition dans le cœur de ses ministres, elle qui ne désire rien tant que de l'y étouffer, et de les établir dans une humilité solide, mais elle veut leur marquer sa reconnaissance, ou plutôt leur faire comprendre que l'engagement à un plus grand travail est la plus digne récompense de ceux qui ont bien travaillé à son service.

Ce n'est que dans le ciel que les ouvriers évangéliques doivent attendre la récompense de leurs travaux ; Jésus-Christ ne leur a promis ici-bas que des afflictions, des croix, des persécutions. Les plus favorisés d'entre eux sont ceux à qui il donne plus de part à ses souffrances, et qu'il expose à de plus grandes épreuves pour la gloire de son nom.

C'est ainsi qu'il a traité saint Baudèle, votre illustre patron, et qu'il a récompensé la fidélité de ce zélé ministre. Il l'a fait monter, non pas à la dignité de prêtre, ou sur le trône épiscopal ; mais, ce qui est infiniment plus glorieux, il l'a fait monter sur sa croix, sur son propre trône, et l'a élevé au rang des martyrs.

Je vais donc vous faire voir d'abord, avec toute la simplicité qu'il me sera possible, la fidélité de saint Baudèle, à remplir les fonctions de son ministère : ce sera mon premier point ; l'éminence du rang où Dieu le fait monter pour récompenser sa fidélité : ce sera le second, et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il touche vos cœurs et que vous les sentiez tout brûlants au-dedans de vous ! Adressons-nous pour cet effet à la divine Marie, reine des martyrs, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Nous lisons dans les Actes que le nombre des fidèles s'étant notablement augmenté par la prédication des apôtres, et que ces douze ouvriers évangéliques ne pouvant suffire à une si grande moisson, et remplir les diverses fonctions attachées à leur sacré ministère, ils furent obligés de proposer aux disciples assemblés, d'élire sept hommes d'entre eux, d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit saint, et de sagesse, auxquels ils communiqueraient une partie de leur pouvoir, par l'imposition des mains.

C'est ainsi qu'ils ordonnèrent les premiers diacres, dont l'emploi n'était pas borné aux soins des tables et des nécessités des pauvres, ainsi que l'ont prétendu nos hérétiques : Il paraît par l'exemple de saint Etienne et de saint Philippe, qu'ils furent associés au ministère de sa parole, et qu'ils distribuaient l'Eucharistie dans les agapes ou festins de charité, alors en usage, abolis depuis à cause des abus qui s'y glissèrent.

L'Eglise, confiant donc aux diacres ce qu'elle a de plus précieux, la parole et le sang de son Epoux, faut-il s'étonner si elle exige que pour être promus à ce ministère, ils soient de bonnes mœurs, sans reproche, sans duplicité dans leurs paroles, sobres, exempts d'avarice, et qu'ils conservent le mystère de la foi dans une conscience pure ? En un mot, si elle demande d'eux les mêmes vertus, et les mêmes talents qu'aux prêtres ?

Quoique l'histoire de saint Baudèle ne nous apprenne rien de la vie qu'il a menée avant son ordination, nous ne devons pas douter qu'il n'eût dans un degré éminent ces qualités différentes; car outre que la discipline, tombée hélas! aujourd'hui dans un déplorable relâchement, était alors dans sa force et dans sa vigueur, un évêque aussi zélé pour la beauté de la maison de Dieu que saint Euvèrte ne l'eût pas sans doute admis au rang des lévites, s'il n'eût été orné de toutes les vertus, et particulièrement d'une pureté incorruptible, la plus nécessaire de toutes, et la plus recommandée à ceux qui portent les vases du Seigneur, et qui sont engagés par leur ministère à converser avec le monde.

La virginité, quoique si généreuse d'une part, qu'elle foule aux pieds toutes les choses de la terre, et méprise par un saint orgueil tout ce qui n'est pas Dieu, est néanmoins une vertu timide et craintive, à qui l'ombre du moindre danger fait peur; elle fuit pour cet effet le commerce du monde, et ne trouve sa sûreté que dans la retraite et l'éloignement des créatures, disant par une humble défiance de soi-même, ce qu'une conscience troublée et alarmée de son crime faisait dire au premier des homicides: *Quiconque me trouvera, me tuera*. C'est pourquoi ceux qui embrassaient cet état de vie angélique dans les premiers siècles de l'Eglise croyaient ne pouvoir trouver de solitude assez écartée, et de grottes assez profondes: ils se retiraient d'ordinaire dans les déserts, et eussent souhaité qu'il y eût eu encore une plus grande séparation entre le monde et eux.

Il n'en est pas de même des ministres des autels, leur vocation les engage à le combattre dans son fort, et l'attaquer directement. Ils sont obligés de converser avec le monde pour le sanctifier, et le gagner à Jésus-Christ. Ils doivent donc être doués de la vertu de chasteté dans un degré plus éminent que les solitaires, pour se soutenir dans un poste si périlleux, et ne pas brûler au milieu des feux. Ils ne peuvent souvent se dispenser de traiter des affaires du salut et de la conscience, avec des personnes d'un sexe différent. Quel fonds de pureté n'est pas nécessaire pour ne les considérer que comme ses propres sœurs? *In omni castitate*, comme saint Paul l'ordonne à son disciple Timothée avec une extrême pudeur, et dans toute la chasteté qui convient à ceux que l'Ecriture qualifie souvent du nom d'anges. Chasteté de cœur puisqu'il en est la source; chasteté des yeux, en faisant un pacte avec eux, de ne les pas arrêter sur leur visage; chasteté de la langue, pour ne rien dire qui ne soit dans l'exacte bienséance; chasteté des oreilles, pour ne rien entendre qui puisse faire la moindre impression dans l'âme, et pour retrancher ces marques excessives de confiance, dont les suites peuvent être si fâcheuses; enfin chasteté dans l'air, la contenance, les gestes et les manières.

Telle fut celle de votre glorieux patron: le démon eut beau dresser contre lui toutes ses batteries, et lancer tous ses traits en-

flammés, il ne l'attaqua jamais qu'à sa confusion. Eh! comment eût-il pu prévaloir contre un homme qui couvrait son âme du jeûne et de l'oraison, comme d'un bouclier impénétrable, et se nourrissait fréquemment de ce pain adorable qui fait les anges, et s'enivrait souvent de ce vin qui fait les vierges.

Ah! c'est par ces moyens que sa pureté devint quelque chose de si céleste et de si divin, qu'elle le rendit capable de voir Dieu dès ce monde, en la manière dont il peut être vu, tandis que nous sommes encore unis à un corps mortel, car saint Grégoire de Tours son historien rapporte que, durant le temps des redoutables mystères, il eut le privilège de voir sur la tête de saint Euvèrte, son évêque, la main de Dieu tout éclatante de lumière, laquelle bénit par trois fois les oblations; il mérita de voir des yeux du corps ce que vous devriez tous, selon saint Chrysostome, apercevoir par les yeux de l'âme et de la foi, lorsque le prêtre consacre l'hostie, à savoir la main de Jésus-Christ, le prêtre éternel, étendue invisiblement, *manum Christi invisibiliter extensam*.

Quel éclat de grâce, quels rayons de sainteté ne voyait-on pas reluire dans tout l'extérieur de ce chaste lévite, lorsqu'il distribuait la chair sacrée de l'Agneau au peuple fidèle? ah! je ne doute pas que son visage ne parut alors comme celui de saint Etienne, semblable à celui d'un ange, mais qu'il paraissait terrible aux méchants chrétiens, lorsque d'un lieu éminent, élevant en même temps son étole, et sa voix pour faire sortir de l'Eglise ceux qui avaient été soumis à la pénitence publique, il la faisait retentir par ces paroles de tonnerre qui devraient encore effrayer salutairement aujourd'hui tous ceux qui ne s'éprouvent pas eux-mêmes comme ils doivent, et n'ont pas soin de purifier leur cœur du vieux levain, avant que d'y recevoir ce pain de vie qui est un poison pour les méchants: *Sancta sanctis*; les choses saintes sont pour les saints, et non pour les profanes; retirez-vous, vous qui avez volé la fidélité que vous avez promise à Jésus-Christ dans votre baptême; loin d'ici, blasphémateurs, fornicateurs, pécheurs scandaleux! c'est ici la table des aigles, et non pas des hiboux: *Sancta sanctis*. Tel était sans doute le visage de ce chérubin qui chassa nos premiers parents du paradis terrestre, et qui se tenant à la porte de ce jardin de volupté une épée de feu à la main leur défendait l'approche de l'arbre de vie.

Mais s'il attirait les yeux d'un chacun par sa rare modestie, et par l'esprit de religion dont il était enflammé, dans ces fonctions augustes et terribles, il charmait encore plus les cœurs par son extrême charité dans la distribution des aumônes de l'Eglise dont il était dispensateur? Quel est, dit saint Jérôme, le devoir d'un dispensateur fidèle, c'est de ne rien réserver pour lui-même, c'est ainsi que s'est comporté notre saint diacre, il ne s'est considéré que comme le canal des libéralités des fidèles, le pour-

voyeur des misérables et des nécessiteux. Oh! avec quelle application entraînait-il dans le détail de tous leurs besoins! Avec quel soin s'étudiait-il de les prévenir, avec quelle effusion de cœur, quelle tendresse, quelles entrailles de compassion s'efforçait-il d'adoucir leurs misères! Oh! que je puis bien lui appliquer ce que l'Écriture dit du saint homme Job, qu'il était l'œil de l'aveugle, l'oreille du sourd, le pied du boiteux, le père commun de tous les misérables!

Mais s'il était si fidèle à leur procurer une nourriture qui périt, destinée à soutenir un corps corruptible, combien l'était-il davantage à leur distribuer la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, et leur rompre le pain sacré de la parole la vraie nourriture de nos âmes; il donnait aux uns du lait c'est-à-dire des instructions simples et familières, aux autres une viande solide, c'est-à-dire des instructions plus relevées, ne cachant à personne les vérités nécessaires au salut, prêt à tout moment de les prêcher à l'exemple des apôtres, et le faisant toujours avec fruit.

Mais comme il ne respirait que le martyre, et que la bouche parle de l'abondance du cœur, je m'imagine qu'il n'entretenait les catéchumènes, et les nouveaux baptisés de rien plus fréquemment que des avantages et de la douceur du martyre; du bonheur inestimable de participer aux souffrances du Sauveur et de lui rendre vie pour vie, et sang pour sang.

Comme il ne perdait jamais de vue sa passion, qu'il la méditait jour et nuit, qu'il s'en occupait tout entier, qu'il en était tout plein, qu'il n'avait autre chose dans la mémoire, l'imagination et le cœur, il ne pouvait parler d'autre chose, que de cette passion source de notre salut; elle faisait tout le fond, la force, et l'éloquence de ses discours; elle en faisait toute la sagesse et les ornements, je crois que c'est par là qu'il commençait et finissait ses exhortations; que jusqu'à ses regards tout parlait en lui de la mort du Sauveur et des charmes du martyre. Enfin la charité de Jésus-Christ le pressa de telle sorte, le désir de s'immoler pour lui devient si ardent, si violent, si impétueux qu'il prend la résolution d'aller chercher le martyre, trop lent à son gré à le réunir à son cher Maître; dans les lieux où la persécution s'exerce avec le plus de furie, il parcourt pour cet effet diverses provinces toutes idolâtres sans y trouver néanmoins ce qu'il ambitionnait avec tant de passion. Mais Dieu, pour le consoler du délai de son bonheur, opère par son ministère des conversions sans nombre; les peuples ensevelis à l'ombre de la mort ouvrent les yeux à la lumière admirable de l'Évangile qu'il leur présente, ils brûlent ce qu'ils avaient adoré; ils adorent ce qu'ils avaient brûlé, et sont transformés en des hommes nouveaux. O efficace merveilleuse de la parole, ou plutôt des actions et des exemples de mon saint qui gagnaient les plus rebelles à la vérité! Car, comment eût-il été possible autrement,

que des hommes barbares, charnels, grossiers, accoutumés à mener une vie dissolue et toute brutale fussent entrés sans résistance dans des sentiments aussi élevés au-dessus des sens et de la raison, aussi ennemis de l'amour-propre, et contraires aux inclinations de la nature que le sont les maximes du christianisme; comment eussent-ils pu se résoudre d'embrasser un genre de vie tout opposé au premier, et se laisser si aisément persuader que non seulement celui qui avait été attaché à la croix par les Juifs était Dieu; mais encore qu'il fallait que nous fussions crucifiés à notre tour pour devenir des dieux: s'ils n'eussent été extraordinairement frappés de l'éclat de sainteté qui rejaillissait de toutes les actions de ce nouvel apôtre? C'est ce qui leur fit juger sans le secours des miracles que la religion qu'il prêchait avait un Dieu pour auteur, et ne pouvait être l'ouvrage de l'invention des hommes. Oh! pourquoi, malheureux que nous sommes (je parle principalement à moi)! ne rendons-nous pas sensibles et démonstratives nos vérités saintes en les pratiquant dans toute leur pureté et leur perfection.

L'ardeur de faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, et de sceller de son sang le témoignage qu'il lui rendait le fit passer dans la Gaule narbonnaise, où il apprit que le démon régnait encore plus absolument que dans le reste des Gaules, et tenait le peuple engagé dans ses liens par mille erreurs, et mille superstitions criminelles; c'est là où Jésus-Christ avait résolu de couronner son athlète, et de lui faire cueillir la palme du martyre la plus glorieuse récompense, dont il puisse reconnaître ici-bas le service de ceux qui sont consacrés à son culte. C'est là ce rang honorable, dont je vous ai parlé d'abord, où il se réservait de le faire monter et dont je vais vous entretenir dans la seconde partie de son panégyrique.

SECOND POINT.

Comme la gloire dont on est couronné dans le ciel répond au degré et à la mesure de charité dont on a été rempli ici-bas, et que, selon la parole de Jésus-Christ, la charité ne peut aller plus loin, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime; il s'ensuit de là que les martyrs, qui ont sacrifié si généreusement la leur pour sacrifier à Jésus-Christ leur amour inviolable, occuperont les premières places dans le royaume de son Père; c'est pourquoi saint Chrysostome témoigne qu'il eût préféré sans hésiter la gloire de partager les liens de saint Paul prisonnier à Rome, à celle de tous les royaumes de la terre, et qu'il trouve son sort plus digne d'envie lorsqu'on le descendait dans une basse fosse, que lorsqu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel; et saint Cyprien ne fait difficulté de dire qu'être martyr de Jésus-Christ est plus que d'être apôtre, parce que ce dernier ne fait que le prêcher et le faire connaître par le ministère de la parole, l'autre le fait plus efficacement par la bouche de ses vives, et l'effusion de son sang; le pre-

mier lui consacre ses sueurs et ses travaux, l'autre lui immole sa vie, qui est ce que l'homme a de plus cher et de plus précieux.

Voilà ce qui a mérité, dans l'Eglise de la terre et dans celle du ciel, un rang plus éminent à saint Baudèle qu'à saint Euverte son évêque, qui n'a pas été honoré comme lui de la palme du martyre, et parmi les martyrs mêmes un rang distingué, puisqu'il a souffert plusieurs martyres par les divers supplices dont les bourreaux ont exercé sa patience; Jésus-Christ, qui aimait tendrement ce chaste lévite, et qui lui avait de toute éternité marqué dans le ciel un trône proche le sien, l'a fait boire abondamment dans son calice, je veux dire qu'il ne lui a pas épargné les souffrances, semences d'une gloire infinie; ainsi que vous allez voir dans le récit de son dernier combat, spectacle véritablement digne de Dieu, des anges et des hommes.

Saint Baudèle étant arrivé à Nîmes, alors capitale de la province, fut étrangement surpris de trouver la ville déserte et vide d'habitants; est-ce une terreur panique, est-ce l'approche des ennemis qui les a ainsi écartés? Ayant appris qu'ils en étaient tous sortis pour aller offrir des sacrifices aux dieux dans une forêt voisine, son cœur ressentit les mêmes mouvements qu'éprouva saint Paul en entrant dans Athènes, il fut ému et comme irrité au dedans de lui-même en voyant que cette ville était si attachée à l'idolâtrie? Peut-on en effet voir régner le mensonge au lieu de la vérité, et le démon en la place de Dieu sans avoir le cœur déchiré de douleur et consumé de zèle; mais, plus touché encore de pitié que d'indignation, il alla dès ce moment chercher ces égarés pour essayer de les faire entrer dans le véritable chemin; et les ayant trouvés tout occupés de leurs cérémonies profanes, il ne craignit pas de les interrompre, et de troubler leur sacrifice, prévoyant assez qu'il en serait la victime: Citoyens de Nîmes, s'écriait-il, que je plains votre aveuglement d'adorer ainsi des statues muettes et inanimées l'ouvrage de vos mains et de rendre à des démons qui se jouent de votre crédulité, et vous fascinent par leurs prestiges, le culte suprême, qui n'est dû qu'au Dieu vivant, le Créateur du ciel et de la terre, le Seigneur absolu de toutes choses; c'est en lui que nous avons le mouvement, la vie et l'être, il a laissé, par un jugement impénétrable de sa sagesse, marcher toutes les nations dans leurs voies, et néanmoins il n'a pas cessé de rendre témoignage de ce qu'il est en faisant du bien aux hommes, en dispensant les pluies du ciel, et les saisons favorables pour les fruits; en nous donnant la nourriture avec abondance, et remplissant nos cœurs de joie; c'est lui qui vous avertit aujourd'hui par ma bouche de vous convertir de ces vaines superstitions, et de renoncer à vos idoles pour le reconnaître comme votre Créateur, et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé pour nous racheter, et qu'il a destiné pour être un jour le juge des vivants et des morts, et condam-

ner tous les impies aux flammes éternelles.

Ces idolâtres forcés, possédés de l'esprit du démon, lui donnèrent à peine le loisir d'achever ces paroles; ils s'élancèrent sur lui comme des frénétiques, ou plutôt comme des bêtes farouches, et le voulurent forcer de renoncer à Jésus-Christ qu'il leur annonçait, et d'offrir de l'encens à leurs dieux; mais, voyant que leurs paroles et leurs menaces ne faisaient qu'augmenter le courage de ce zélé prédicateur, ils crurent que les tourments pourraient le faire changer, ou du moins vengeraient leurs dieux; c'est pourquoi ils commencèrent par lui faire souffrir le supplice des esclaves, je veux dire une flagellation cruelle; j'ai horreur de voir ces barbares dépouiller notre chaste lévite sans épargner sa pudeur, et décharger sur son corps innocent une grêle de coups d'escourges; ils labourent sur son dos, pour me servir des expressions de l'Ecriture, et y creusent de longs sillons pareils à ceux que les laboureurs font dans la terre, et tourmentent non plus des membres, mais des plaies; les voilà hors d'haleine et trempés de sueur, à force de frapper; mais ils se laisseront plutôt de le faire que notre saint de souffrir.

Vous êtes en cet état, grand saint, une copie achevée de Jésus flagellé dans le prétoire, qui n'avait plus ni grâce ni beauté, pas même la figure d'un homme; vous êtes de même que lui la victime de Dieu, et, comme c'était une loi des sacrifices que la victime fût écorchée entièrement avant d'être posée sur le bûcher, vous souffrez ce supplice d'autant plus cruel que vous n'êtes pas écorché tout d'un coup comme les victimes anciennes; mais pièce à pièce, et morceau à morceau, non pas après votre mort ni sans douleurs; mais durant votre vie et avec une douleur extrême, il ne vous reste plus qu'à être mis sur l'autel pour consommer votre sacrifice; c'est ce que font ces ministres détestables sans y penser; car devenus plus furieux et plus transportés de rage qu'auparavant, ils l'étendent sur le cheval qui lui tiendra lieu d'autel, et mettent à ses côtés des charbons ardents du sacrifice pour le brûler à petit feu.

Les cris furieux de cette troupe barbare qui se repaît et se rassasie de ce cruel spectacle, l'agitation que produit en tout son corps un supplice si inhumain ne lui font rien perdre du calme de son âme, et de la tranquillité de son cœur, il offre son sacrifice non seulement en paix, mais avec joie. O Dieu, d'où peut provenir un tel prodige! Ah! c'est que le feu de la charité, qui le consume au dedans est plus fort que le feu matériel qui le brûle au dehors; c'est que son âme est plus dans le ciel que dans le corps qu'elle anime; c'est que Jésus-Christ vit et souffre en lui: Votre parole, dit-il, Seigneur, dans le transport de son zèle, est toute de feu, et votre serviteur l'aime ardemment, vous avez mis mon cœur à l'épreuve, vous l'avez visité durant la nuit, et l'iniquité ne s'est pas trouvée en moi; c'est

ainsi que les trois jeunes Hébreux chantaient des cantiques dans la fournaise de Babylone. Grâce de Jésus-Christ ! Que vous êtes puissante de changer ainsi l'activité des flammes en une douce rosée, et de revêtir vos soldats d'une telle force, qu'ils semblent souffrir en des corps étrangers et empruntés. Oh ! que le calice eucharistique, qui a la force d'enivrer saintement, est admirable ; car ne doutons pas qu'il ne dût cette heureuse aliénation de ses sens à ce breuvage céleste aussi bien que saint Laurent, qui se vit étendu sur un gril ardent comme sur un lit semé de roses ; un de ces barbares ne pouvant souffrir plus longtemps la fermeté inébranlable du martyr, prend une hache, dont il lui fend la tête, ou plutôt met dessus cette tête sacrée une couronne plus brillante que celles qui sont composées des pierres les plus précieuses ; je la vois tomber par terre du coup, et sa bienheureuse âme s'envoler dans le ciel parmi les concerts des anges pour aller grossir cette nuée d'illustres témoins qui ont répandu leur sang pour la vérité, et lavé leurs robes dans celui de l'Agneau.

Vous paraissiez touchés d'admiration, mes chers frères, mais que ce ne soit pas, je vous prie, une admiration stérile et infructueuse. Les éloges des martyrs, dit saint Augustin, sont des exhortations puissantes au martyre ; nous ne sommes plus aux siècles des persécutions, où les tyrans inventaient les plus cruels supplices pour lasser la patience des martyrs, et les obliger de renoncer à Jésus-Christ ; mais la paix de l'Eglise a ses martyrs, à ce que m'apprend le même saint Augustin, et c'est un oracle prononcé par saint Paul, que tous ceux qui veulent vivre avec piété et observer avec fidélité la loi de l'Evangile souffriront persécution ; elle leur est comme inévitable de la part de ceux qui sont animés de l'esprit du monde, lesquels ne manqueront pas de les attaquer, ou dans leur réputation par des calomnies et des médisances, ou dans leurs biens par des violences et des injustices, ou dans leur personne par des outrages et des mauvais traitements ; si vous ne souffrez rien par cet endroit (ce qui est très-rare), vous souffrirez toujours persécution de la part de vos ennemis domestiques, je veux dire de vos convoitises, de votre chair rebelle, de vos passions déréglées qu'il faut crucifier et réprimer sans cesse. C'est ce qui a fait dire au saint concile de Trente : Que toute la vie chrétienne, lorsqu'on veut vivre conformément à l'Evangile, est une croix et un martyre continu, et à saint Augustin. Qu'un chrétien doit être, durant toute sa vie, attaché à la croix, et qu'il n'est pas encore temps d'en descendre et de détacher les clous, mais seulement lorsque le Saint-Esprit nous dira de nous reposer de nos travaux, dont la mort seule est le terme. Tantôt vous serez exercés par une cruelle maladie, tantôt par des procès injustes, par des exactions qui vous réduiront à la pauvreté, que le Saint-Esprit appelle lui-même une fournaise où le juste est éprouvé. Si vous êtes

fidèles à ces épreuves, si, loin de vous laisser emporter à l'impatience et au murmure, vous bénissez Dieu avec le saint homme Job, si vous ne rendez pas injure pour injure à ceux qui vous outragent, si vous pardonnez sincèrement et du fond du cœur à ceux qui vous font du tort, ah ! vous pouvez prétendre à la couronne des martyrs.

Vous n'êtes pas destinés comme eux à rendre témoignage à la vérité de notre religion par l'effusion de votre sang, mais vous êtes tous appelés à lui rendre ce glorieux témoignage par le règlement de vos mœurs et la sainteté de votre vie, et pour cet effet indispensablement obligés (je parle avec saint Paul) de vivre dans le siècle présent avec piété, avec justice, avec tempérance ; piété par rapport à Dieu, justice par rapport au prochain, tempérance par rapport à vous-mêmes.

La piété envers Dieu est le premier de nos devoirs ; c'est ce que Jésus-Christ est venu principalement établir dans le monde ; son unique but a été de former à son Père des adorateurs qui l'adorassent en esprit et en vérité, et nul ne peut être tel qu'il n'ait une foi entière à la parole de Dieu, une ferme espérance à ses promesses, une humble confiance en sa bonté, une pleine soumission à ses ordres et à la disposition de sa providence, un cœur d'enfant à l'égard d'un Père si aimable, un zèle ardent contre les péchés qui le déshonorent.

La justice que nous nous devons les uns aux autres n'est pas bornée à ne point ravir le bien du prochain, et à lui rendre ce qui lui est dû selon la rigueur des lois, mais elle nous engage de l'aimer comme nous-mêmes, et de lui faire tout le bien que nous pouvons.

Enfin, la tempérance nous oblige non-seulement à nous interdire tous les plaisirs défendus, mais à n'user de ceux qui sont le plus permis qu'avec une extrême réserve, avec crainte et défiance, à veiller beaucoup sur nos sens, pour fermer la porte aux tentations et traiter notre corps d'une part en ennemi comme un corps de péché, toujours prêt à se révolter contre l'esprit, et de l'autre comme une chose sacrée, et le temple du Saint-Esprit, qu'il faut bien prendre garde de déshonorer par rien qui soit indigne de cette glorieuse qualité.

Et pour dire quelque chose qui convienne au mystère de l'Ascension, que nous honorons présentement, il faut nous décharger du poids du péché qui nous accable, élever nos affections, nos cœurs, nos desirs, nos pensées vers le ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père, et d'où il nous invite de nous faire de saintes violences pour le ravir.

Est-ce là votre disposition, chrétienne assemblée ? Avez-vous de l'attrait pour les choses d'en haut, et du dégoût pour les choses d'ici-bas ? votre conversion est-elle dans le ciel ; soupirez-vous après cette sainte demeure, y pensez-vous seulement, ne rampe-t-elle pas plutôt sur la terre par vos in-

clinations basses, enarnelles, animales? N'établissez-vous pas votre bonheur, votre repos, votre dernière fin dans la jouissance des créatures? Je veux croire le contraire pour ma consolation, pour ne rien mêler de triste dans la solennité de ce jour, et que si jusqu'à présent vous avez été esclaves de la cupidité, vous formerez aujourd'hui une forte résolution appuyée sur la grâce, de vivre conformément aux obligations que vous avez contractées au baptême; c'est ainsi que vous honorez votre glorieux patron, que vous attirerez sa protection sur vos héritages, et que vous mériterez d'avoir un jour part à sa gloire.

PANÉGYRIQUE VIII.

SAINT BONAVENTURE, DOCTEUR DE L'EGLISE.

Aux Révérends Pères Cordeliers.

(Le 14 juillet.)

Sapientia humiliati exaltabit caput illius, et in medio magnatorum consedere illum faciet. (Eccli., XI.)

La sagesse de l'homme humilié l'élèvera en honneur, et le fera asseoir au milieu des grands.

Comme la sagesse de ceux qui fuient l'humiliation et recherchent leur propre gloire n'est qu'une fausse sagesse et une abomination devant Dieu, l'élévation qu'elle peut leur produire n'est pas moins vaine, et ne sert qu'à rendre leur chute plus mortelle. Ils sont réduits aux yeux de Dieu dans le dernier degré de bassesse, et, fussent-ils parvenus au comble des grandeurs humaines et élevés sur le trône même, ils ne sont devant lui que poussière et que néant : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus (Psal., XIV)*, et lorsqu'il assignera un jour à chacun sa place pour l'éternité, il les précipitera jusqu'au plus profond des abîmes, *ad fundamenta lacu. (Isa., XIV.)* Il glorifiera au contraire les véritables sages qui ont fait consister toute leur gloire dans l'humiliation, et qui ont porté l'image de son Fils anéanti; il les fera asseoir sur son trône, et les associera à sa qualité de Juge des hommes et des anges; il n'attend pas même toujours ce terme pour les récompenser : il les glorifie dans le siècle présent, et relève leur humble sagesse par toutes les marques de distinction; il tire, pour me servir des expressions d'une sainte prophétesse, le pauvre de la poussière, et l'indigent du f mier, pour le faire asseoir entre les princes, et lui donner un trône de gloire. C'est ce qui paraît avec éclat dans le grand saint Bonaventure. Peut-on trouver un homme plus petit à ses propres yeux, plus amoureux de la sainte pauvreté, plus avide d'humiliation, enfin, une copie plus fidèle de celui qu'Isaïe appelle *virum humiliatum (Isa. LIII)*, un homme humilié, mais humilié par son propre choix? Ne l'avez-vous pas d'abord reconnu à ce trait : et encore mieux par ce second, qui vous le fait paraître dans le comble des honneurs, et achève de marquer parfaitement son caractère? Je me persuade que je n'ai pas plutôt prononcé les dernières paroles de mon texte, que vous vous l'êtes représenté

assis en qualité d'évêque et de cardinal au milieu de cette auguste assemblée qui représente l'Eglise universelle à laquelle Jésus-Christ préside invisiblement, et dont il forme lui-même les décisions, *cum sederit cum senatoribus terræ. (Prov. XXXI.)* Quelle ample matière d'éloges, quel fonds inépuisable de louanges! Bornons-nous aux principales qui nous fourniront plus d'instructions pour le règlement de nos mœurs. Voyons donc les plus considérables circonstances de la vie de saint Bonaventure, dans lesquelles il a fait éclater son humble sagesse; ce sera mon premier point. Les marques d'honneur et de distinction qui en ont été le prix et la récompense, ce sera le second, et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il embrase vos cœurs de l'amour de la divine sagesse, en comparaison de laquelle tout ce qui enchante les amateurs du siècle n'est que laideur et que difformité. Nous avons besoin pour cet effet de cet esprit qui ne repose que sur les humbles; attirons-le en nous par l'intercession de la plus humble des créatures, qui protesta qu'elle n'était qu'une vile esclave, après que l'ange l'eût assurée qu'elle était choisie pour être sa reine et la mère de son Dieu. Disons-lui avec la dévotion de Bonaventure, l'un de ses plus zélés serviteurs, qui a introduit l'usage de la saluer trois fois le jour, *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

La sagesse ne consiste pas seulement à se proposer une fin bonne et louable, ni à démêler parmi cette multitude de voix qui nous appellent, et nous promettent de nous rendre heureux; celle qu'il faut suivre, c'est-à-dire où se trouve le bonheur véritable et solide; elle consiste particulièrement dans le choix des moyens qui conduisent le plus sûrement à la vie bienheureuse. Aucun chrétien n'ignore que Dieu est la fin dernière de la créature raisonnable, qu'il nous a créés pour jouir de lui éternellement, que tout ce qui paraît de plus beau sur la terre n'est qu'une ombre et une illusion, une fleur qui se sèche et se flétrit, que les biens spirituels et invisibles sont les seuls réels après lesquels il faut soupirer : cependant, qui travaille sérieusement à les acquérir? Qui se fait les efforts et les violences nécessaires pour ravir le ciel? Qui marche dans la voie étroite, laquelle seule y conduit? Presque tous les hommes s'engagent dans la voie spacieuse qui mène à la mort. O aveuglement qui devrait être pleuré avec des larmes de sang! Uniquement occupés du désir de jouir de quelques plaisirs passagers, d'amasser des richesses, de commander aux compagnons de leur voyage, enivrés de leurs passions, ils tournent le dos à la bienheureuse patrie, et arrivent enfin au terme fatal sans en avoir jamais bien sérieusement envisagé les suites; ce n'est que dans cet instant terrible qu'ils ouvrent les yeux pour reconnaître leur effroyable égarement, leur folie inconcevable, et pour s'écrier dans l'amertume et le déchirement de leur cœur : Insensés que nous sommes!

Nous nous sommes donc écartés des sentiers de la justice, et le soleil de l'intelligence s'est inutilement levé pour nous !

Saint Bonaventure, dans un âge où les passions dans leur première fougue n'écoutent pas plus la voix de la foi que celle de la raison, et emportent les jeunes gens à toute sorte d'excès, fit choix d'un genre de vie qui renferme des avantages infinis au-dessus de la plus réglée qu'on puisse mener dans le siècle ; pour garder plus sûrement les préceptes, il embrassa les conseils et s'enrola dans une sainte milice, où on trouve toutes les armes et tous les secours imaginables pour dompter la triple concupiscence et étouffer ses productions malheureuses : la concupiscence de la chair par les jeûnes, les veilles, les macérations ; celle des yeux par la fuite du monde et de tout ce qui peut exciter la curiosité ; l'orgueil de la vie par une pauvreté affreuse et le retranchement de tout ce qui peut servir de nourriture à l'ambition. Ce sont là les moyens efficaces qu'il prit pour assurer son sort éternel. Il fit donc profession dans l'ordre de Saint-François, dont il retraça la vie pénitente et crucifiée. Toutes les rigueurs de cet institut naissant ne trouvèrent rien à assujettir en ce jeune religieux ; car il semblait qu'Adam n'eût pas péché en lui, et qu'il n'en eût pas hérité de ce penchant malheureux qui nous entraîne au vice, et qui faisait dire en gémissant au grand apôtre : Je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre celle de l'esprit et me veut rendre captif ; malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! La nature semblait être de concert avec la grâce, ou plutôt cette dernière s'était tellement rendue maîtresse, qu'on n'y apercevait aucune trace de l'autre.

Il entra donc plein d'ardeur, pour courir ainsi qu'un géant, dans la sainte carrière. Comme il était un enfant de miracles arraché des portes de la mort par les prières de sa mère qui le voua, pour ce sujet, à l'ordre de Saint-François ; sa vie fut une suite continuelles de prodiges et d'actions de sainteté ; le double esprit du saint fondateur reposa sur lui, on vit François ressuscité en Bonaventure avec des avantages mêmes et des dons de science, dont le premier n'avait pas été favorisé.

On ne lui vit jamais tourner la tête en arrière après avoir mis la main à la charrue, rien ne se démentit en lui ; il n'imita pas ceux que saint Paul traite d'insensés, parce qu'après avoir commencé par l'esprit ils finissaient honteusement par la chair. Sa ferveur ne se ralentit jamais ; elle augmentait au contraire de jour en jour, et à mesure qu'il avançait en âge on le voyait croître en sagesse ; il ajoutait tous les jours soins sur soins, désirs sur désirs, feu sur feu, mérites sur mérites, et s'enracinait de plus en plus dans la charité et dans l'humilité sa chère vertu. Que ne souffrit-elle pas lorsqu'on lui enjoignit d'enseigner publiquement la théologie dans la plus célèbre université du monde, et d'interpréter le Maître des senten-

ces ? Tout Paris vit avec admiration un religieux qui n'était âgé que de vingt-neuf ans et n'avait que sept ans de profession, plus intelligent que les vieillards, plus habile que ses maîtres, et quel maître, grand Dieu ! le célèbre Alexandre de Ales, l'une des plus brillantes lumières de son siècle. On lui vit prêcher la sagesse aux parfaits, et démêler, avec une pénétration et une clarté admirable, ce que les mystères de notre sainte religion ont de plus profond et de plus caché, établir les dogmes sur le fondement inébranlable de l'Écriture et de la tradition, éclaircir les questions les plus épineuses, combattre toutes les nouveautés profanes qui portent fausement le nom de science, entreprendre la défense des ordres religieux cruellement attaqués ; chacun était dans la surprise, et on s'entredisait, ainsi que les Juifs faisaient autrefois à l'occasion de Jésus-Christ : d'où est venu à celui-ci cette sagesse : *unde huic sapientia?* (Matth., XIII.) Il y avait sans doute lieu d'être frappé d'étonnement ; mais, pour moi, j'admire encore davantage que sa piété intérieure, loin de s'affaiblir dans cet emploi, se soit plutôt fortifiée, que toute sa sagesse n'en ait pas été desséchée et dévorée, que son cœur ne se soit pas vidé de l'onction de l'Esprit saint, en traitant des matières qui, quoique saintes, ne laissent pas de dissiper l'esprit. J'admire encore davantage que la science ne l'ait point enflé, et que cet amas de connaissances, si capable d'inspirer de la présomption, loin de produire cet effet pernicieux, n'ait contribué qu'à l'affermir davantage dans le mépris de soi-même. J'admire sa rare charité qui, parmi cette multiplicité d'occupations, lui faisait trouver du temps pour consoler les faibles et visiter les malades, se rendre l'infirmier des plus horribles et des plus dégoûtants, sans craindre la contagion. Mais cessons d'être surpris : la science, je parle de la science sacrée, n'aurait pas son venin et sa malignité pour ceux que la Providence destine à l'instruction de leurs frères, s'ils pratiquaient les moyens que notre docteur séraphique a mis en usage pour se précautionner contre ces suites funestes, qu'on ne doit pas attribuer à la science en elle-même, mais à notre corruption naturelle, qui tourne les meilleures choses en poisons ; et quels sont ces moyens ? Il apprit le principal à saint Thomas qu'une sainte curiosité avait porté à lui demander à voir sa bibliothèque. Voilà, dit-il, en lui montrant l'image de Jésus crucifié, où je puise mes connaissances, ce sont là les livres où j'emprunte ce que je dis dans mes leçons, dans mes prédications, dans mes écrits. O livre admirable, écrit au dedans et au dehors, qui renferme toute la science du salut, tout l'Évangile du Père éternel aux hommes, l'encyclopédie de la religion ! Quel fonds pour les théologiens et les prédicateurs de savoir bien Jésus-Christ et son sacrifice ! Que l'ignorance de tout le reste est bien récompensée par la science sublime et suréminente de la croix, que saint Augustin appelle la chair de notre divin docteur ! Que, ne

sommes-nous plus assidus à l'écouter au pied de cette chaire adorable ? Nous deviendrons bientôt, à l'exemple de Bonaventure, des chérubins par l'abondance des lumières qui nous seraient communiquées, et des séraphins en charité. C'est dans les plaies sacrées du Sauveur, vraies fournaises d'amour, que saint Bonaventure a forgé ces flèches et ces traits enflammés, capables de pénétrer et d'échauffer les cœurs les plus durs ; ils se font encore sentir dans ses ouvrages, et ce qui nous a été conservé de ses prédications, quoique déstitué du secours de l'action, il en sort de vives étincelles et nul ne peut se défendre de sa chaleur. Faites-en l'heureuse expérience. Il joignait à la méditation des souffrances de son divin Maître ses propres souffrances, portant les stigmates de Jésus-Christ dans sa chair. Ses passions étaient parfaitement assujetties et n'avaient garde, par conséquent, de le distraire de l'étude des vérités éternelles et d'y mêler des idées étrangères, ainsi qu'il arrive à ceux dont les intentions ne sont pas droites et qui ont leur trésor en quelque objet créé. Vous ne permettez pas, Seigneur, un tel renversement dans vos ministres. Je ne parle pas de l'étude, qu'il n'avait garde de négliger pour ne pas tenter Dieu.

Avançons. Je vous ai persuadés, je pense, de l'humble sagesse de notre saint dans le choix qu'il avait fait de l'ordre de Saint-François, pour s'y garantir des écueils dont le monde est semé, et former en soi une vive image de Jésus anéanti et crucifié. Vous avez été ensuite charmés du succès de ses leçons publiques, de l'onction et de la sagesse répandue dans ses écrits, sagesse qu'on peut appeler *sapida scientia*, parce qu'elle fait goûter les choses d'en haut, et qu'elle embrase encore plus le cœur qu'elle n'éclaire l'esprit. C'est là son vrai caractère, au jugement des plus excellents hommes. Il s'éloigne de tout ce qui ressent la curiosité, en ne mêlant point de questions de dialectique et de physique couvertes d'expressions théologiques : il rapporte tout à la piété. Plusieurs enseignent ce qui concerne les dogmes, d'autres prêchent la dévotion, peu joignent ces deux choses ensemble : elles se trouvent réunies en saint Bonaventure dans un degré éminent ; sa dévotion instruit et sa doctrine inspire de la dévotion, n'étant pas moins salutaire et agréable qu'elle est élevée.

Le choix que son ordre fit de sa personne pour lui en confier l'administration et le généralat, n'est pas une preuve moins éclatante de la haute estime que ses frères avaient de sa sagesse. Qu'il répondit admirablement à cette idée et à cette attente ! Qu'il vérifia bien cette parole du Sage : que la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs et qu'un juste est vieux même en sa jeunesse ! *Canis sensus hominis et ætas senectutis vita immaculata.* (Sap., IV.) Il n'y avait encore que treize ans qu'il avait pris le saint habit, et à peine avait-il atteint le trente-cinquième de son âge, que son hu-

mité fut forcée d'accepter le gouvernement de l'ordre, qui s'était beaucoup multiplié depuis sa formation. Il le gouverna avec une sagesse consommée, et fut un supérieur tel que saint Paul ordonne d'être à tous ceux que la Providence élève à cet emploi, plein d'une sainte sollicitude, *qui præest in sollicitudine*, ou plutôt tel que Jésus-Christ nous en a donné lui-même l'exemple, s'appliquant aux besoins de tous ceux qui lui étaient confiés, avec une vigilance infatigable, mettant sa gloire à servir et non pas à être servi, ne retenant du ministère que les soins et les fatigues, rejetant toutes les marques de distinction, toujours prêt à entrer dans le besoin du moindre frère lai, malgré le soin de toutes les églises, c'est-à-dire toutes les maisons de l'ordre ; ouvrant les entrailles d'une bonté paternelle à ceux que l'inconstance naturelle ou la séduction de l'ennemi avait poussés à l'apostasie. Il faudrait un discours entier pour décrire les travaux immenses auxquels il se livra pour faire refleurir la discipline qui s'était déjà altérée ; car pourquoi dissimuler et supprimer un fond si riche de louanges pour notre saint. Les instituts les plus saints se ressentent tôt ou tard de la faiblesse inséparable de notre nature ; l'esprit du monde trouve le secret d'y faire des brèches et de s'y introduire ; plus le nombre croît, plus la perfection diminue, chacun apportant ses défauts et les communiquant aux autres ; le démon est trop envieux de la gloire du règne spirituel de Jésus-Christ, pour ne pas faire tous ses efforts afin d'y exciter des divisions et des scandales. Il est plus acharné contre les vertus les plus sublimes, il absorbe le fleuve, pour me servir des expressions de l'Écriture, et il se promet même que le Jourdain viendra couler dans sa gueule : *Habet fiduciam quod influat Jordanis in os ejus* (Job, XL) ; c'est-à-dire qu'après avoir englouti avec une facilité étonnante la plupart de ceux qui sont engagés dans le tumulte du siècle, ce qu'il ne regarde pas comme un grand gain, il tourne sa furie et dresse ses principales attaques contre ceux qui s'en sont séparés par la profession religieuse : c'est un mets exquis et délicieux pour cette bête cruelle, dit le grand saint Grégoire, de dévorer ceux qui méprisent toutes les choses de la terre et qu'il voit s'unir déjà en esprit aux saints qui sont dans le ciel ; il avait pour cet effet inspiré une ambition démesurée et un esprit tout séculier au frère Elie, successeur immédiat du grand saint François, ce fut la nuit qui succéda au jour : diverses autres causes concoururent encore au relâchement de la discipline ; saint Bonaventure était destiné par la Providence pour la rétablir, pour faire revivre la sainte pauvreté, le plus riche patrimoine que le saint patriarche pût laisser à ses enfants, la pratique des mortifications, l'amour de l'abjection, pour rendre non-seulement à l'ordre son premier lustre et sa splendeur, mais pour lui donner comme une nouvelle forme par les choses qu'il y ajouta pour le perfection-

ner ; ainsi il peut en être regardé comme un second fondateur, comme un Esdras, un Néhémie, à qui le Saint-Esprit rend le glorieux témoignage d'avoir relevé les murs abattus, rétabli les portes et les serrures, et rebâti les maisons, *Erexit muros, et stare fecit portas et seras.* (Eccli., XLIX.)

Le Seigneur préparait encore un plus grand théâtre pour exposer son serviteur en spectacle à l'univers, et faire éclater les dons de science et de sagesse qu'il avait renfermés en lui. Vous voyez bien que je veux parler du second concile œcuménique de Lyon, composé de cinq cents évêques, où il parut comme un ange de Dieu ; il en fut l'âme et l'oracle ; il y fit ce qu'avaient fait saint Athanase au concile de Nicée, saint Cyrille à celui d'Ephèse, saint Bernard à celui de Reims ; il en forma les canons, en dressa les décrets ; il y réunit les esprits divisés depuis quelques siècles ; car cette auguste assemblée avait été convoquée principalement pour réunir les Grecs schismatiques à l'Eglise romaine, et leur faire embrasser l'article de la procession du Saint-Esprit, du Fils aussi bien que du Père en unité de principe : le saint Père s'y était encore proposé de procurer un puissant secours à la Terre-Sainte, et de réformer la discipline ecclésiastique ; afin que notre saint parût dans cette illustre assemblée avec caractère et dignité, il le força d'accepter un évêché en Italie et le titre de cardinal. Comme la vraie humilité est obéissante, et non point opiniâtre, il plia les épaules sous le fardeau qu'on lui imposait. Je ne dois pas omettre de quelle sorte il reçut ce chapeau, objet des vœux de tant de prélats ; occupé, lorsqu'on le lui apporta, aux plus vils emplois du monastère, à laver la vaisselle, il le fit suspendre près de lui jusqu'à ce que son ouvrage fût achevé. O trophée d'humilité ! ô solidité d'âme qui ne se laisse pas ébranler, ni éblouir par ce qui excite tant de mouvements dans le cœur de plusieurs autres, auxquels on peut appliquer trop justement ce que saint Cyprien dit des principaux magistrats de son siècle. Cet homme que vous voyez revêtu d'une dignité éclatante, assis si majestueusement au rang des sénateurs, par combien de lâchetés, de complaisances, de bassesses, de flatteries honteuses a-t-il acheté cette distinction ? *Ilum quem vides fulgentem in purpura, quantis sordibus hoc emit ?* Il ne regarda la pourpre sacrée que comme la livrée de la charité plus ardente qui devait embraser son cœur, comme un avertissement de l'obligation plus étroite qu'il contractait de se sacrifier pour l'Eglise, et d'être toujours prêt à donner son sang pour la gloire de Jésus-Christ et l'établissement de son règne. Devenu donc évêque et cardinal, il fut toujours le même qu'il avait été : comme il ne diminua rien de l'humilité du cœur, il ne perdit rien aussi de la modestie de ses habits ; il ne relâcha rien de l'amour inflexible de la pauvreté religieuse.

Voilà les traits les plus dignes de remarque de la sagesse de mon saint, les princi-

pales conjonctures où elle se parut avec éclat ; car elle a toujours persévéré avec lui : il ne lui a pas donné lieu de se retirer de lui, ainsi qu'avait fait Salomon ; elle fut toujours la compagne inséparable de sa vie.

Voyons un moment, je vous prie, avant que de finir ce premier point, en quelle circonstance de notre vie s'est trouvée la sagesse ; examinons-nous en présence de la vérité. Est-ce dans la fleur de notre âge, dans les premiers bouillons de la jeunesse (car pour l'enfance, c'est stupidité) ; n'avons-nous pas suivi aveuglément l'instinct des sens, l'impétuosité des inclinations vicieuses ? Ne nous sommes-nous pas laissés entraîner dans les dérèglements des passions comme à travers des rochers et des précipices. La volupté, cette maîtresse impérieuse, ne nous a-t-elle pas dominé tyranniquement, et la folie elle-même nous aurait-elle pu conduire dans de plus étranges et de plus honteux égarements ?

Voyons présentement si nous aurons mieux écouté et pratiqué les leçons de la sagesse dans l'âge viril, où cette première fougue des passions est ralentie ; je vous en prends à témoins ; je parle à ceux dont la vie est le plus occupée, car, pour ceux qui vivent dans l'oisiveté, ces joueurs de profession, qui ne respirent que le divertissement, ou qui passent tout leur temps, ainsi que saint Luc le dit des Athéniens, à dire ou entendre quelque chose de nouveau, ils sont dans une illusion pitoyable, s'ils espèrent se sauver en vivant de la sorte, et jouir du fruit des travaux du Sauveur du monde. Je parle aux plus laborieux, mais qui travaillent avec aussi peu de dispositions intérieures que des païens. Oh ! que le nombre de ces insensés est grand ! il est presque infini. Ils sont tout occupés des soins de leur subsistance ou de leur fortune, et n'en donnent pas le moindre à leur âme, qui, par le défaut de la nourriture qui lui est convenable, devient étique, languissante, et meurt en la manière dont une âme immortelle de sa nature est capable de mourir ; Dieu s'en retire parce qu'on néglige de l'adorer, de le prier, d'attirer ses grâces, de fléchir sa miséricorde, d'entretenir le saint amour dans son cœur ; eh ! le moyen qu'étant rempli de celui du monde, l'esprit accablé de pensées et de soins, d'une foule d'affaires, toutes plus dissipantes les unes que les autres, on puisse satisfaire à ces devoirs essentiels, indispensables, et conserver le souvenir de Dieu ? Le moyen de vaincre ses passions, si on ne fait aucune attention aux mouvements qu'elles excitent ? Où est la sagesse ? de donner toute son application au corps, cette partie animale, grossière, corruptible, et de négliger l'âme faite à l'image de Dieu, destinée à le posséder, ne s'occuper que de la nourriture de l'esclave, et laisser périr de faim la princesse ? Où est la sagesse d'entasser provisions sur provisions, argent sur argent, sans penser que celui qui tient votre vie et votre sort éternel entre ses mains, irrité de ce que vous méprisez sa longue pa-

tience, vous fera peut-être entendre, dès cette nuit, mais avec une voix claire, intelligible, pénétrante, à laquelle vous ne pourrez plus fermer les oreilles : Insensé que tu es, on s'en va te redemander ton âme ; il faut paraître sans remise au tribunal de ton juge ; pour qui sera tout ce que tu as amassé ?

Mais je veux que vous parveniez à une heureuse vieillesse, qui semble être le partage de la sagesse, et que votre vie soit aussi longue que l'attache extrême que vous y avez vous le figure et vous le fait présumer ; en sera-t-elle plus sage et plus chrétienne ? Disons avec douleur, puisqu'une triste expérience ne l'apprend que trop, que Jésus-Christ ne s'y trouvera pas davantage que dans ce qui la précède ; le désir de conserver et d'augmenter vos biens croîtra. Si quelques passions semblent amorties, d'autres sont plus vives ; l'âme n'est plus guère occupée que des ruines et de la défaillance de son corps, les faux préjugés sont comme scellés et inflexibles, et les mauvaises habitudes sont devenues presque incorrigibles et sans remède ; ainsi on meurt comme on a vécu, avec le désespoir de ne pouvoir montrer, dans tout le cours de sa vie, aucune trace de vertu : *Et virtutis quidem nullum signum valimus ostendere* (Sap., V) ; c'est l'aveu forcé et superflu que les méchants font à l'extrémité de la vie dans le livre de la Sagesse ; prévenons un malheur si déplorable et si commun toutefois ; écoutons la voix de la sagesse, qui parle en mille manières, et retentit de toutes parts ; elle parle par le grand spectacle de la nature, par l'ordre du monde, par les saintes Ecritures, par la voix de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, interprète de sa parole, par les révolutions et les événements divers de la vie ; elle parle par les grands et les petits, les pauvres et les riches, par la misère des uns, la dureté des autres, par le renversement des maisons qui paraissent le mieux établies, par tant de morts soudaines et imprévues dont nous entendons parler ou qui frappent nos yeux ; par les chutes funestes de ceux qui jusque-là avaient vécu avec édification, par les conversions surprenantes de quelques grands pécheurs dont on n'attendait presque plus rien, par la fin terrible des âmes impénitentes, et la mort vraiment précieuse des justes ; enfin elle vous parle aujourd'hui par mon faible organe, et excite, sans doute, votre cœur, par ses mouvements intérieurs, à profiter des exemples de sagesse de saint Bonaventure que je vous ai étalés ; vous serez d'autant plus animés à les suivre en la manière dont vous êtes capables et dans les bornes de votre état, que vous verrez son humble sagesse récompensée même dès ici-bas, et couronnée là-haut de la plus sublime gloire ; c'est ce que je vous ai promis dans ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

La gloire suit ceux qui font des actions dignes de louanges, comme l'ombre suit le corps ; les efforts qu'on fait pour la fuir ne

servent qu'à en procurer une plus grande, parce que c'est une loi fixe et invariable de la Sagesse et de la Justice éternelle, confirmée par l'oracle de la Vérité incarnée, que quiconque s'élève sera abaissé, et que quiconque s'humilie sera élevé ; Dieu manquerait plutôt de faire lever tous les jours le soleil sur notre horizon, et faire succéder les saisons les unes aux autres, qu'à faire reluire cet ordre dans la conduite du genre humain. Saint Bonaventure s'était enseveli dans l'obscurité d'un cloître pour s'y imposer par un long martyre, comme une victime de pénitence ; il s'était caché sous le boisseau, se regardant comme un vase brisé, devenu absolument inutile, et dont on ne tient aucun compte, bornant son ambition à servir les moindres frères, et ne se proposant d'étudier la science sacrée que pour se mieux connaître et mieux connaître son Dieu, c'est-à-dire apprendre à se mépriser et s'ancêtre de plus en plus. Le Seigneur, de son côté, a glorifié son saint d'une manière admirable, *Dominus mirificavit sanctum suum* (Psal. IV) ; il lui a donné une gloire égale aux saints docteurs de son Eglise, ces saints incomparables qui en ont été, après les apôtres, le plus grand ornement ; ces fidèles interprètes de l'Evangile, qui ont paru dans le monde avec l'éclat de tant de grâces spirituelles ; ces grands flambeaux que Jésus-Christ a allumés dans le ciel de son Eglise pour éclairer tous les siècles suivants. Il l'a placé dans le rang des Basile, des Chrysostome, des Ambroise, des Augustin, sur le chandelier, pour éclairer toute sa maison ; il l'a élevé en honneur devant les rois : *Glorificavit illum in conspectu regum*. (Eccl., XLV.) Il l'a fait honorer encore davantage par les puissances ecclésiastiques, et l'a rendu l'admiration de l'univers ; mais voyons ces choses avec ordre. Je commence par le bonnet de docteur, qu'il reçut, n'ayant pas encore trente ans, dans la plus célèbre université du monde, mère de plusieurs autres saintes académies, pépinière féconde de tant d'illustres prélats, dont les décisions ont toujours été regardées comme des oracles, qui eut tant de part à l'extinction des schismes et des hérésies dans les siècles suivants. Bonaventure fut son nourrisson ; il fut le premier religieux de son ordre qui y obtint une chaire de professeur. Nous avons vu, dans mon premier point, de quelle sorte il y signala sa capacité ; on venait à Paris des villes de France les plus reculées, et des autres royaumes mêmes, entendre la sagesse de ce nouveau Salomon ; on trouvait que sa réputation était encore au-dessous de son mérite ; ainsi il a rendu avec usure à cette fameuse université ce qu'il avait reçu d'elle ; car si elle a contribué à le former et à le faire connaître, il lui a donné un éclat incomparablement plus grand ; elle se glorifiera à jamais d'avoir eu un tel élève ; c'est le témoignage du grand Gerson, son chancelier, et de plusieurs autres célèbres docteurs de cet illustre corps.

N'oublions pas la liaison toute sainte que ces études communes formèrent entre notre

saint et saint Thomas d'Aquin; une telle amitié ne peut manquer de donner du relief à l'un et à l'autre; elle entrera dans le panégyrique de chacun d'eux; on s'écriera toujours : *Beati qui in amicitia tua decorati sunt.* (Eccl., XLVIII.) Le Docteur angélique, infiniment éloigné de cette basse jalousie qui se fait quelquefois remarquer parmi les savants, avait une telle vénération pour le Docteur séraphique, qu'il la marquait en toutes rencontres. Un jour, l'étant venu voir et l'ayant trouvé travaillant actuellement à la vie de son Père, saint François, il le vit comme ravi en contemplation. « Laissons, dit-il en se retirant doucement, laissons un saint travailler pour un saint. » Quelle gloire d'être canonisé de son vivant par un tel saint! Ce sentiment n'était pas particulier à saint Thomas; c'était la voix du peuple; c'était l'impression que l'odeur de ses vertus causait partout, et particulièrement dans son ordre, où elles étaient encore mieux connues; c'est ce qui l'en fit élire général, quoiqu'il n'eût que douze ans de profession, honneur qu'il n'accepta qu'à regret, parce qu'il aimait incomparablement mieux obéir que commander, mais dont il était plus que digne par les qualités de prudence, de sagesse, de douceur, de fermeté qu'il possédait en un degré éminent; moins embarrassé du gouvernement d'un ordre déjà répandu par toute l'Europe qu'un autre ne l'eût été d'une maison particulière; supérieur à ses occupations, il réglait les choses avec autant de force que de suavité; sa prévoyance s'étendait à tout; il écrivait une infinité de lettres, assemblait des chapitres généraux, fondait de nouvelles colonies, envoyait des ouvriers prêcher la foi dans les pays barbares et trouvait encore du temps pour composer une multitude d'ouvrages qui renferment une piété aussi solide que pleine d'onction, ouvrages dont la terre de l'Eglise a été et sera toujours abreuvée : *De fructu operum tuorum satiabitur terra* (Psal. CIII), et quiconque désire d'être savant et dévot doit s'attacher à leur lecture, et à en faire ses chastes délices; je ne puis me lasser de le répéter et de vous y exhorter.

Mais le généralat de son ordre n'était qu'un degré dans la disposition de la providence pour le faire monter plus haut et le faire asseoir sur le trône épiscopal. Clément IV avait voulu l'y placer, il lui offrit l'archevêché d'York en Angleterre; il le pressa instamment de l'accepter; mais n'ayant pu forcer son humilité dont il était charmé, demeurez ferme, lui dit-il, dans l'alliance que vous avez faite avec le Seigneur, entreprenez-vous de ce que vous lui avez promis et passez votre vie dans l'accomplissement de votre devoir. O humilité! que tu confonds l'orgueil d'indigne ministres qui recherchent les dignités ecclésiastiques avec une passion démesurée, qui emploient mille intrigues et font jouer mille ressorts secrets pour y parvenir, ne se bornant jamais lorsqu'ils en ont obtenu quelque-une, que par l'impuissance d'arriver plus haut. Eh quoi! traitez-vous les charges du

royaume de Jésus-Christ comme des charges séculières? Mais que dis-je, des charges séculières? Y en a-t-il aucun d'entre vous qui osât exercer un ministère de judicature, faire les fonctions de magistrat, sans l'aveu et l'agrément du prince, et vous osez vous ingérer sans raisons dans celles de l'Eglise, redoutables aux épaules des anges, que vous exercez avec un faste tout séculier, quoique ce soient des ministères tout d'humilité? Songez que ce qui perdit Absalon fut d'avoir dit : Qui m'établira juge sur le peuple de Dieu? *Quis me constituat judicem?* (II Reg., XV.) Vos attentats ne demeureront pas impunis, Jésus-Christ saura bien s'en faire raison, et peut-être qu'il n'attendra pas le dernier jour pour s'en venger et qu'il vous couvrira dès ici-bas de la confusion que vous méritez.

C'était bien le dessein de Bonaventure, qui avait choisi d'être abject dans la maison du Seigneur, de demeurer constamment dans son poste, qui ne lui paraissait encore que trop relevé. Mais un autre souverain pontife (ce fut Grégoire X) ne crut pas devoir déférer aux raisons de son humilité, ainsi qu'avait fait son prédécesseur; les besoins extrêmes de l'Eglise l'obligèrent d'user de son autorité pour vaincre sa résistance, il le créa pour ce sujet cardinal et évêque d'Albe, et se servit de ses conseils pour l'administration de l'Eglise universelle; il voulut surtout qu'il l'accompagnât dans le concile général qu'il avait convoqué à Lyon pour y remédier aux maux pressants de l'Eglise, et où il présida lui-même en personne. Cette sainte assemblée n'était pas seulement composée des évêques de l'Eglise d'Occident, les patriarches latins de Constantinople, d'Antioche, et les députés de l'empereur Michel Paléologue s'y trouvèrent; notre saint fut comme l'âme de cet auguste sénat; sa science dissipa les préventions qui retenaient les Grecs dans le schisme en éclairant leur esprit, et sa douceur toute singulière gagna leur cœur, car ses paroles et toutes ses manières avaient un charme secret dont on ne pouvait se défendre; il y prêcha deux fois publiquement, c'est-à-dire qu'il remporta deux signalées victoires; il acheva dans les conférences et les disputes particulières de les rendre complètes; ainsi il eut la gloire de réunir l'Occident avec l'Orient, de rompre ce mur funeste de division qui les séparait depuis quelques siècles, afin qu'il n'y eût plus dorénavant qu'un seul bercail et un pasteur unique. Heureux les Grecs, s'ils eussent persistés dans l'alliance qu'ils jurèrent alors, ils ne seraient peut-être pas devenus dans la suite les esclaves d'un peuple infidèle. Leur inconstance ne diminua en rien la gloire de notre saint; il semble qu'il ne lui manquait pour parvenir à son comble que la tiare pontificale; mais outre qu'il l'avait refusée auparavant, ainsi que l'attestent quelques historiens, le ciel impatient voulut lui faire goûter une autre gloire à laquelle il ne pouvait pas être insensible, ainsi qu'il l'était à la première; vous voyez bien que je parle de celle du ciel, le concile n'était pas encore conclu et on

allait ouvrir la cinquième séance, lorsque la mort lui ferma les yeux. O mort ! qui a plutôt l'air d'un triomphe que d'un trépas, mort d'un conquérant qui est enseveli au milieu des palmes et des lauriers ! O mort semblable à celle du grand prêtre Aaron, qui reçoit ordre du Seigneur de monter sur la montagne de Hor, revêtu de ses habits pontificaux, et de mourir en présence de tout Israël ! C'est ainsi, pour alléguer encore un exemple, où vous trouverez plus de conformité, qu'à la fin du iv^e siècle, le divin, l'incomparable saint Méléce, archevêque d'Antioche, mourut durant la tenue du premier concile de Constantinople, auquel il présidait, après avoir prêché plusieurs fois pour l'instruction du peuple, et exhorté jusqu'au dernier soupir tous les partis opposés à la paix, chéri tendrement de l'empereur Théodose, et regretté universellement. Ses funérailles furent somptueuses et magnifiques, tous ceux qui avaient quelque réputation d'éloquence parmi les évêques du concile, entre autres saint Grégoire de Nysse, firent son oraison funèbre : le sépulcre de saint Bonaventure ne fut pas moins glorieux, le Pape pénétré de douleur représenta à l'assemblée la perte que l'Eglise venait de faire par la mort de ce saint cardinal, et dit que la lampe d'Israël était éteinte. Le cardinal d'Ostie, qui fut depuis Pape sous le nom d'Innocent V, prononça son panégyrique lui-même. Il ne me reste pour achever celui que j'ai entrepris, quoique je reconnaisse qu'il était beaucoup au-dessus de mes forces, qu'à ajouter qu'il n'occupe pas un rang moins élevé dans l'Eglise du ciel que dans celle de la terre, et que s'il était assis ici-bas au milieu des princes du peuple, pour prononcer les décisions qu'ils avaient formées conjointement avec le Saint-Esprit, il est assis là-haut dans un des trônes préparés aux apôtres et aux hommes apostoliques.

Je sais que c'est une témérité à l'homme dont les lumières sont si bornées, de prétendre assigner dans le ciel les places et les rangs que le Père céleste s'est réservé de distribuer, et où il placera chacun selon ses mérites et sa destination ; mais je ne crains pas de tomber dans aucun excès lorsque j'avance que saint Bonaventure occupe une des premières places dans ce royaume plein de charmes, puisque Jésus-Christ lui-même nous a assuré que celui qui aura fait et enseigné sera grand dans le royaume du ciel, et que ceux qui ont quitté et renoncé à leurs biens, à leurs parents, à toutes les douceurs de la vie pour le suivre dans une nudité parfaite, seraient assis avec les apôtres pour juger les douze tribus d'Israël, c'est-à-dire, toutes les nations et le monde entier. Après cela que nous reste-t-il autre chose que de nous écrier : *Que vos amis, Seigneur, sont comblés d'honneur et de gloire !* Que leur principalité est puissamment affirmée ! Avec quelle profusion et quelle magnificence récompensez-vous les travaux qu'on a endurés pour vous !

Il me semble entendre ce grand saint, du

trône sublime où son amour séraphique l'a placé, qui nous crie : Heureuse pénitence qui m'a procuré tant de joie ! O heureuse l'humilité qui m'a élevé au-dessus des anges ! Voulons-nous être grands de cette véritable grandeur, dont toute la grandeur humaine n'est qu'une vaine ombre ? commençons par ce qu'il y a de plus petit : *Magnus esse vis, à minimo incipe*. Nous prétendons élever un édifice dont le sommet touche le ciel, creusons auparavant bien bas pour l'affermir sur le fondement profond de l'humilité ; eh ! quelle peine si grande pouvons-nous avoir à nous humilier, nous en trouvons mille motifs au dedans de nous-mêmes ; dès que nous y voulons rentrer un peu, nous y sommes environnés de toutes parts ; tout nous prêche que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles, la paix n'est que pour eux ; ce n'est que par là que nous trouverons le repos de nos âmes ; l'orgueil ne nous rend pas moins criminels qu'odieux et ridicules ; l'humilité seule nous rend aimables à Dieu et aux hommes ; si elle n'est pas récompensée en cette vie par des marques d'honneur et de distinction, ainsi que l'a été celle de saint Bonaventure, ce qui serait un piège dangereux pour notre orgueil et notre amour-propre, capable de la ruiner, elle le sera infailliblement dans l'autre par une gloire qui lui sera proportionnée, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE IX

SAINTE ANNE.

Aux filles de Sainte-Anne.

(Le 26 juillet.)

Magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa.
(Luc., I.)

Dieu a signalé sa miséricorde envers elle.

Ce que le texte sacré nous rapporte des congratulations qui furent faites de toutes parts à Elisabeth au sujet de la naissance du Précurseur, s'applique si naturellement à l'illustre sainte dont j'entreprends l'éloge, laquelle sans doute, après l'incomparable Marie, est la plus glorieuse de toutes les mères, que je me persuade aisément que vous m'avez prévenu dans cette application, car, quoique l'Ecriture ne rapporte aucune circonstance de la naissance de cette admirable vierge, nous ne devons pas douter que toutes les personnes liées d'amitié ou de parenté avec la maison de Joachim et d'Anne ne soient venues, selon la coutume des Juifs, la féliciter de la grâce signalée que le Seigneur lui avait faite, et s'en réjouir avec elle : *et congratulabantur ei* ; mais ce qui ne se fit alors que par un petit nombre de voisins et de parents, se fait aujourd'hui par l'Eglise universelle répandue par toute la terre ; chacun admire son bonheur, chacun en glorifie le Seigneur, et non-seulement l'Eglise de la terre la félicite de nous avoir donné ce fruit de bénédiction, par qui le fruit de vie nous a été communiqué, l'Eglise du ciel et la Jérusalem céleste n'y prend pas moins de part ; tout y retentit de cris de

joie et d'allégresse pour la grâce signalée dont il a favorisé sa servante en la prédestinant de toute éternité pour être l'aieule de son créateur, et pour entrer ainsi dans l'ordre de l'union hypostatique : *Quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa.*

Il nous suffit encore de savoir qu'Anne était juste, non-seulement de cette justice légale qui consistait dans l'observance exacte des pratiques extérieures de la loi de Moïse, mais de cette justice intérieure qui est un effet de la grâce du Réparateur, qui consiste dans une humble reconnaissance des bienfaits de Dieu, pour être convaincus qu'elle a dit avec autant de ressentiment que sa cousine : C'est la grâce que le Seigneur m'a faite en ce temps où il m'a regardée, pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes, et avec Sara lorsqu'elle eut enfanté son Isaac, le Seigneur m'a donné un sujet de ris et de joie : *risum mihi fecit Dominus* (Gen., XXI; Luc., I), ou plutôt, avec la divine Marie : il a regardé la bassesse de sa servante, et désormais je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles ; le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint ; sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

Mais qui pourrait exprimer sa vive et sa profonde reconnaissance pour les grâces purement spirituelles dont elle a été comblée, car ne doutez pas qu'étant animée par avance de l'esprit de l'Evangile, elle ne les préférât infiniment à toutes les faveurs temporelles qui étaient le partage des Juifs.

Qu'il me soit donc permis, puisque j'ai aujourd'hui l'honneur d'être son interprète, de lui mettre en la bouche ces paroles de saint Paul : Béni soit le Seigneur, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles : *benedictus Deus qui benedixit nos in omni benedictione spiritali in Christo* (Ephes., I), de la rosée du ciel, de la graisse de la terre, bénédiction temporelle et de l'ancienne loi par la fécondité du corps, bénédiction spirituelle par les dons de la grâce dont elle a été enrichie ; fécondité corporelle, fécondité spirituelle, fécondité selon la chair qui la tire de l'opprobre où elle était devant les hommes ; fécondité selon l'esprit qui la couvre de gloire, non-seulement devant les hommes, mais devant Dieu et devant les anges ; ô femme vraiment bénie entre toutes les femmes, favorisée du ciel au delà de ce qui se peut dire, mère plus admirable que toutes les mères ordinaires : *supra modum mater mirabilis*. Heureuse pour avoir trouvé grâce devant le Seigneur, afin d'être mère de Marie, plus favorisée encore par la qualité inestimable de mère de Jésus même. Anne, privilégiée pour être la mère de Marie selon la chair : ce sera mon premier point ; encore plus privilégiée d'être la mère de Jésus selon l'esprit : ce sera le second, et tout le partage de ce discours. Divine Marie, vous êtes trop intéressée dans ce panégyrique pour me refuser votre secours ; si, dans les autres

rencontres, nous vous conjurons de vous souvenir que vous êtes mère, souvenez-vous en celle-ci que vous êtes fille ; nous nous jetons à vos pieds avec confiance en vous disant : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Nous lisons dans l'Histoire sacrée qu'Anne, femme d'Elcana, après avoir gémi longtemps de sa stérilité et offert bien des vœux au ciel pour se voir mère, ne le fut pas plutôt devenue qu'elle éclata en cantiques de réjouissance, et s'écria, dans le transport et l'effusion de son cœur, que celle qui était auparavant dans le mépris et l'avilissement, était mère d'une nombreuse famille : *sterilis peperit plurimos* (I Reg., II) ; elle n'était toutefois mère alors que du seul Samüel, mais c'est que ce prophète seul lui tenait lieu d'une nombreuse postérité, de même qu'Abraham, quoique père du seul Isaac, est honoré du glorieux titre de Père de plusieurs nations et d'une infinité de descendants, dont le nombre devait surpasser celui des étoiles du ciel et du sable de la mer ; Anne, femme de Joachim, dont la première n'était que la figure, ne peut-elle pas se glorifier dans le Seigneur d'en avoir enfanté plusieurs, quoiqu'elle n'ait donné au monde que la seule Marie ? Jamais mère fut-elle plus féconde et mérita-t-elle mieux d'être comparée à cette vigne abondante qui est dans la maison du juste, que le Seigneur favorise de ses plus chères bénédictions : *uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ.* (Psal. CXXVII.) O mère admirable ! Qui mérite mieux que vous le souvenir et le respect des gens de bien ? *Bonorum memoria digna* (II Mac., VII) ; que vos entrailles sont heureuses d'avoir porté un fruit si rare, et vos mamelles d'avoir allaité cette créature échoisie entre toutes pour être élevée à la plus glorieuse qualité où votre sexe pût être élevé, pour être une seconde Ève, la mère des vivants ! c'est en vous aussi bien que dans ce germe adorable de Jessé, que s'est vérifiée cette prophétie si magnifique d'Isaïe, qu'il verrait une postérité nombreuse sur la terre : *Videbit semen longævum super terram* (Isa., LIII), et tant d'autres faites à l'Eglise pour la consoler de sa longue stérilité, qui lui promettent une multitude infinie d'enfants.

Voilà le premier avantage de la maternité d'Anne ; il ne se trouve que trop de mères à qui la grande fécondité devient une source féconde de chagrins, d'inquiétudes, de déplaïrs, par le peu de reconnaissance de leurs enfants, leur peu de correspondance aux soins qu'on a pris d'eux, les désordres auxquels ils s'abandonnent quelquefois, ce qui leur fait envier la stérilité de celles qui ont été privées de cette bénédiction du mariage, et dire avec une sainte femme de l'Ancien-Testament : *Si sic futurum erat, cur necesse fuit concipere.* (Gen., XXV.)

Anne, ne craignez rien de semblable, Marie devancera vos soins, elle surpassera votre attente, elle réunira en elle toutes les

grâces et toutes les vertus qui ont rendu les Sara, les Rebecca, les Rachel, les Delbora, les Esther si recommandables; elle aura plus de foi qu'Abraham, plus de douceur que Moïse et David, plus de sagesse que Salomon, plus de religion qu'Ezéchias et Josias; elle effacera tout ce qui a paru jusqu'ici de plus grand sur la terre; dès l'âge le plus tendre vous la verrez marcher à pas de géant dans la carrière de la perfection et se consacrer au Seigneur dans son saint temple, dont elle sera elle-même le sanctuaire animé.

Mais supposons que les autres enfants n'aient que de bonnes, de saintes, de louables inclinations, et se conduisent d'une manière qui, bien loin de déshonorer leurs parents, les fasse regarder par un chacun comme très-heureux; on ne peut nier toutefois qu'ils n'aient eu le malheur de leur communiquer ces inclinations corrompues qu'ils ont hérité eux-mêmes de notre premier père, je veux dire la concupiscence; voici le troisième avantage d'Anne au-dessus du reste des mères, qui n'est pas sans doute le moins considérable.

Les autres femmes communiquent à leurs enfants la tache honteuse du péché dont elles ont été souillées elles-mêmes; leurs entrailles sont leur premier tombeau; elles nous donnent la mort en même temps qu'elles nous donnent la vie, ce qui est cause que les plus saints hommes, comme Job et Jérémie, ont donné des malédictions au jour qui les avait vu naître, puisqu'ils étaient nés enfants de colère, objets infortunés de l'indignation de Dieu, esclaves du prince des ténèbres.

Anne n'a point transmis cette tache originelle, la grâce a prévenu ce malheur, elle a arrêté le cours de ce torrent. Dieu, dit éloquentement saint Jean Damascène, résolu de faire naître Marie d'Anne, a voulu que la nature ne travaillât à sa naissance qu'après la grâce, et que celle-là attendît et fût en suspens jusqu'à ce que celle-ci eût achevé son ouvrage.

Je ne prétends pas que la concupiscence n'ait aucune part dans cette rare production, et étendre le privilège jusqu'à l'aïeule: il faut reconnaître que l'exemption du péché originel est l'effet d'une miséricorde toute gratuite. Marie était une fille de mort comme toutes les autres filles de l'infortunée Eve, mais, parce qu'elle devait porter l'arche du Seigneur, elle en a été préservée, comme Abiathar le fut du supplice pour avoir porté l'arche de l'Ancien-Testament; elle a joui du fruit d'une rédemption anticipée. J'ose toutefois avancer qu'Anne y a contribué de sa part, et que Dieu, qui dispose toutes choses avec une sagesse infinie et avec des moyens convenables et proportionnés, *suaviter et fortiter* (Sap., VIII), n'a eu garde de changer de conduite dans l'économie de cet ouvrage par excellence, le grand chef-d'œuvre de sa sagesse, le mystère de l'Incarnation. Anne est entrée dans cet ordre et n'y tient pas un rang peu considérable; c'est pour cette raison qu'elle fut stérile, afin que les œuvres et la

puissance de Dieu éclatassent en elle; son sang refroidi par l'âge, ses entrailles desséchées par la vieillesse, son corps comme mort, la vertu de concevoir, et la concupiscence même presque éteinte en elle, toutes ces choses n'ont-elles eu aucune part à la conception immaculée? je ne vous donne pas mes conjectures, c'est la pensée de saint Pierre Chrysologue; les entrailles de sainte Anne, dit cet éloquent Père, se purifiaient pour porter une fille si sainte et si extraordinaire, et ces bienheureux flancs qui devait renfermer la mère du Créateur de l'univers se dégageaient peu à peu par une mystérieuse vieillesse des flammes de la concupiscence: *Mundabatur longo tempore sanctitatis hospitium, aula Spiritus sancti, templum Dei.*

Après cela, qui pourra s'empêcher de s'écrier, au sujet d'Anne, avec cette femme de l'Evangile qui enviait le sort de Marie: Bienheureux le ventre qui vous a porté, incomparable vierge; heureuses les mamelles qui vous ont allaité; votre maternité égale et surpasse peut-être le bonheur et la gloire de plusieurs saintes vierges; être mère de Marie, ô fond inépuisable d'éloges; après la dignité auguste de mère de Dieu, peut-il y en avoir une plus grande sur la terre?

Vous serez peut-être surpris que quelques serviteurs de Dieu se soient signalés par tant de prodiges, et que nous ne lisions rien de pareil d'Anne, et de Marie même leur reine. Moïse frappe l'Egypte de plusieurs plaies, il s'ouvre un passage à travers les flots de la mer-Rouge; il fait sortir l'eau du rocher dont il désaltère un grand peuple. Le soleil obéit à la voix de Josué. Les pluies du ciel tombent et cessent au gré d'Elie; son disciple Elisée ressuscite des morts durant sa vie et même après sa mort. Rien de semblable de Marie. Avait-elle moins de pouvoir auprès du Tout-Puissant? sa mère lui était-elle moins chère que ses esclaves? Non, mes frères, ce serait une erreur de le croire; il n'y a pourtant pas lieu d'être surpris de ne lui voir opérer aucun miracle; le seul miracle de Marie était son fils, qui surpassait infiniment tous ceux que nous venons de rapporter. Avoir donné Jésus-Christ au monde était incomparablement plus que toutes les guérisons miraculeuses, que la résurrection des morts, que le don de prophétie et que l'intelligence de toutes les langues. Marie était entrée en société avec le Père éternel; elle était revêtue de sa paternité. Or, il faut bien distinguer ce qu'il fait comme Dieu, et ce qu'il engendre comme Père; comme Dieu il fait un monde hors de lui, il en arrange toutes les parties avec une symétrie admirable, il agit sur toute la nature comme il lui plaît, il en change les lois selon ses volontés; mais, comme Père, il n'engendre que son Fils; sa paternité est épuisée par la production de son Verbe; ce qu'il engendre comme Père est infiniment plus grand que ce qu'il produit comme Dieu; qu'est-ce pour lui que de créer des créatures insensibles, raisonnables, intellectuelles, des astres, une terre qu'il peu-

ple d'animaux, à qui il donne l'homme pour maître? tout cela n'est qu'un jeu de ses mains. En tout cela qu'y a-t-il que de fini et de borné, qui ne tienne plus du néant que de l'être? substances corporelles et spirituelles, vous n'êtes rien; anges, hommes, animaux, qu'êtes-vous à l'égard de votre Créateur? qu'une goutte de rosée, un atome, qu'un petit grain qui à peine peut donner la moindre inclination au bassin d'une balance: *Quasi stilla situla, quasi momentum statera, quasi nihilum et inane* (Isa., XL); mais, en engendrant son Verbe, il produit quelque chose d'infini, d'éternel, d'égal à lui-même; ainsi, avoir été le maître de la nature et des éléments comme les Moïse, les Elie, n'est rien au prix d'avoir été la mère de Dieu et du véritable maître de la nature, et avoir eu autorité sur lui comme Marie; voilà sa prérogative spéciale qui constitue comme un ordre à part et lui mérite un culte, inférieur à la vérité à celui que nous rendons à l'Etre suprême, mais supérieur à celui dont nous honorons les autres saints que nous nommons pour cet effet hyperdulie.

Or, Marie est redevable en partie à Anne de ce glorieux avantage; elle y a participé elle-même, et nous ne nous saurions tromper en raisonnant d'Anne par proportion à Marie, comme de Marie par rapport à Jésus. Ainsi si on a accoutumé de représenter les saints avec les instruments de leurs supplices, les épées, les roues, les grils ardents, si on attache à leurs tombeaux les marques de leurs guérisons miraculeuses, et des bienfaits reçus par leurs intercessions, comme des monuments éternels de leur crédit auprès de Dieu: Marie entre les bras de sainte Anne, est son unique miracle, c'est sa différence, sa gloire et sa couronne.

Quelque grande toutefois que soit cette gloire, ce ne serait (j'ose le dire hardiment) vous donner qu'une idée basse et imparfaite de cette sainte femme, si j'en demeurais là; mais ce qui la relève davantage, c'est qu'elle n'est pas moins mère de Marie selon l'esprit que selon la chair, par l'éducation sainte qu'elle lui a procurée.

La naissance, selon les saints Pères, et même selon les auteurs païens, serait plutôt une injure qu'une grâce et un bienfait, si on n'y joignait l'éducation. Engendrer des enfants, dit saint Chrysostome, c'est l'ouvrage de la nature, mais les instruire et les former à la vertu, c'est celui de la volonté; l'un est aussi élevé au-dessus de l'autre, que l'esprit l'est au-dessus du corps. Pères et mères, voilà quelle doit être votre dévotion; c'est là votre devoir principal, capitat, essentiel, sans quoi vous êtes des bourreaux et des parricides. Jeûnez tant qu'il vous plaira, faites des aumônes abondantes, exercez toutes les œuvres de charité, si vous négligez le soin de vos enfants; vous êtes pires que des infidèles. Le grand prêtre Héli n'était-il pas irréprochable en toute sa conduite, zélé pour la gloire d'Israël? mais parce qu'il manqua de fermeté pour corriger ses deux fils qui scandalisaient le peuple, il fut

repris par un prophète et puni très-sévèrement.

Enfants, reconnaissez que c'est là la plus signalée obligation que vous puissiez avoir à vos parents, et que toutes les richesses et les charges qu'ils peuvent vous laisser n'en approchent pas; tous les avantages temporels peuvent devenir la source et l'occasion de votre perte éternelle par l'abus qu'on en fait d'ordinaire, au lieu qu'une sainte éducation peut suppléer à tous les défauts de la naissance, et réparer avantageusement ce que la fortune (pardonnez-moi ce mot) ou plutôt la Providence vous a refusé.

Que sainte Anne fut fidèle à s'acquitter de ce devoir important, et quelle mère dans l'Ancien et le Nouveau Testament s'est jamais appliquée avec un soin plus infatigable à remplir toutes les obligations que cette qualité impose; jugez-en par les fruits, conformément à la règle que Jésus-Christ nous a laissée dans l'Evangile? Y a-t-il eu jamais créature plus parfaite et plus accomplie que Marie, et par conséquent éducation plus sainte; je ne parlerai pas du lait qu'elle lui donna elle-même comme Sara à Isaac, comme la mère des Machabées, et comme toutes les saintes femmes qui l'avaient précédée, à leurs enfants, sans quoi elle ne se fût crue mère qu'à demi; mais quelle application à faire couler dans son jeune cœur le lait de la piété, et de l'amour du Dieu de ses pères; quelle joie de lui apprendre en dénouant sa langue à glorifier le Seigneur, de lui raconter toutes les merveilles que son bras tout-puissant avait opéré pour marquer combien Israël lui était cher, et combien il était fidèle en ses promesses. Devenue l'interprète du Saint-Esprit, elle l'instruisait de la loi de Moïse donnée sur le mont Sinaï, ou plutôt de la loi évangélique; étant chrétienne par avance, elle gravait cette loi d'amour non sur des tables de pierre comme l'avait été la première, mais sur des tables de chair dans son cœur virginal avec l'esprit du Dieu vivant. Ah! si Bésélél avait reçu du Seigneur la sagesse et l'intelligence pour fabriquer l'arche, et tout ce qui devait servir à l'usage du tabernacle; arche et tabernacle qui n'était qu'une figure imparfaite de Marie, la vraie arche du Seigneur, n'aura-t-il pas communiqué abondamment à sainte Anne les dons et les talents nécessaires pour être sa coopératrice, dans la formation du plus grand ouvrage qu'il eût fait jusqu'alors sur la terre; aura-t-elle été privilégiée d'une moindre sagesse que Salomon qui en fut si rempli pour construire le temple de Jérusalem; ne puis-je pas dire qu'elle a élevé sur ce précieux fondement de Jésus-Christ, de l'or, de l'argent, des pierreries? heureuse et plus heureuse mille fois que je ne puis dire, de cultiver une telle plante que vous voyez, pour ainsi dire, croître à vue d'œil, devenir un grand arbre, et parvenue dès la plus tendre enfance à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ, aucune de vos paroles tomba-t-elle jamais à terre? Vos moindres désirs n'étaient-ils pas pour elle des ordres ab-

solus ? Fut-il nécessaire d'arracher par la rigueur des châtements ce germe de folie attaché dans le cœur de tous les enfants, ainsi que le Saint-Esprit l'ordonne aux pères et aux mères ? que de douceur, que d'humilité, que de pudeur, que de modestie, que de retenue, que d'obéissance, que de prudence, que d'affection au travail dans cette jeune Vierge ! Combien étiez-vous charmée de votre ouvrage, ou plutôt de celui de la grâce, car vous lui rapportiez tout ! N'aviez-vous pas dès-lors quelque secret pressentiment de ce que serait un jour cet enfant miraculeux ? surtout quel soin d'éloigner d'elle tout ce qui eût été capable d'y faire quelque méchante impression, et de ne lui mettre devant les yeux que de bons exemples, ou plutôt d'en être elle-même un continuel qui prêchât sans interruption ; d'être une loi, une règle vivante, une glace fidèle toujours exposée à ses regards, de ne lui faire jamais remarquer le moindre mouvement de passion, rien au contraire que de saint, que d'édifiant, que de pudique, que de bonne odeur ? On peut-on pas dire que c'était un jour qui éclairait un autre jour : *dies dei eructat verbum* (Psal. XLIV), ou plutôt des charbons allumés qui augmentaient leur ardeur mutuelle par leur proximité.

Mais afin de lui procurer une éducation encore plus sainte et plus avantageuse selon l'idée que s'en formait son humilité, elle la conduit elle-même au temple pour la remettre entre les mains des prêtres ; elle consent à se priver de la douceur inconcevable de sa chère présence ; elle sacrifie cet enfant de tant de vœux avec un courage héroïque, et une foi qui n'est guère inférieure à celle d'Abraham, rendant et immolant généreusement au Seigneur ce qu'elle a reçu si libéralement de lui.

C'est ainsi que sainte Anne a parfaitement rempli tous les devoirs d'une mère chrétienne avant l'établissement du christianisme. Est-ce ainsi, gens du monde, que vous en usez ? Les Infidèles n'auront-ils pas de quoi vous confondre en ce point, et ne craignez-vous pas qu'ils ne vous jugent un jour ? Que pourriez-vous faire de pis, si vous faisiez profession de suivre des lois tout opposées à celles de l'Evangile ? J'avoue qu'il s'en faut quelquefois beaucoup que vous ne trouviez des fonds disposés comme l'était le cœur de Marie, cette terre de bénédiction qui prévenait la semence et rapportait au centuple celle qu'on y répandait ? Du moins avez-vous soin d'arracher les épines et tout ce qui pourrait empêcher l'effet des bonnes instructions, ou plutôt n'y semez-vous pas les premiers de l'ivraie ? Car quel autre nom donner à ces maximes funestes que la corruption et la coutume ont introduites ; ce mépris avec lequel vous parlez de la pauvreté, ce peu de scrupule que vous faites de béatifier les riches, et ceux qui occupent des rang distingués dans le monde, en présence de ces âmes tendres plus susceptibles de méchantes impressions que de bonnes ?

Mais je veux que vous leur appreniez les

maximes les plus pures de l'Evangile, que vous ayez soin de leur procurer des maîtres qui ne leur laissent rien ignorer de ce que doit savoir un chrétien ; de quelle utilité seront toutes ces leçons froides et mortes qui ne sont pas soutenues par l'exemple ? Ne détruisez-vous pas d'une main ce que vous édifiez de l'autre ; vos actions et votre conduite ne démentent-elles pas ces instructions spéculatives et n'en anéantissent-elles pas le fruit ? Eh ! comment voulez-vous qu'ils apprennent à mortifier leurs passions si violentes dans la chaleur de cet âge, si vous vous laissez dominer par les vôtres ; à mépriser le monde qui ne se présente à eux qu'avec une face riante, avec tous ses charmes et ses agréments, l'expérience n'ayant pu leur en faire connaître le vide et la vanité ? comment concevront-ils de l'éloignement pour le luxe et la bonne chère, lorsqu'ils vous voient si agités, si empressés pour les honneurs et les richesses, esclaves quelquefois des vices les plus honteux ? soyez bien convaincus que votre exemple prévaudra toujours, et qu'on pratiquera non ce que vous enseignerez, mais ce que vous pratiquerez vous-même ; ainsi étudiez-vous par un entier changement de mœurs, par la sincère conversion de votre cœur, par une piété solide à former Jésus-Christ dans ces jeunes cœurs ; c'est ainsi que vous participerez au plus glorieux avantage de sainte Anne, qui a été non-seulement mère de Marie selon la chair, mais encore mère de Jésus selon l'esprit ; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Saint Augustin ne fait pas difficulté de dire qu'il n'eût de rien servi à Marie d'être mère de Jésus selon la chair, et de l'avoir porté dans ses entrailles, si elle ne l'eût conçu dans son cœur d'une manière spirituelle infiniment plus avantageuse : *Felicius corde quam carne concepit*. Cette expression ne vous doit pas paraître trop hardie, puisqu'elle est fondée sur celle de Jésus-Christ même, qui ne fait consister le bonheur véritable de sa mère, que dans la fidélité qu'elle a eu à se nourrir de sa divine parole.

Disons la même chose de sainte Anne : que lui eût servi d'être simplement mère de Marie et aïeule de Jésus-Christ ; n'y en a-t-il pas eu parmi ses ancêtres qui ont eu le malheur d'être réprouvés ? Ne trouvons-nous pas dans cette généalogie des princes impies et idolâtres comme Ahas, Amon et quelques autres ? Qu'a servi à la plupart des Juifs de l'avoir vu naître et converser parmi eux ? D'avoir si souvent entendu de sa bouche sacrée les oracles et les paroles de la vie éternelle ; sinon à leur attirer une condamnation plus effroyable ! C'est en vain qu'ils lui diront au jour terrible de ses vengeances : N'avons-nous pas bu et mangé avec vous ? N'avez-vous pas enseigné dans nos places publiques ? Ne sommes-nous pas vos frères, issus comme vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Il leur répondra : Je ne vous ai jamais connus, et vous connais encore moins

à présent; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.

Le grand bonheur de sainte Anne ne vient donc pas tant d'avoir fourni une partie du sang qui a été ensuite uni hypostatiquement au Verbe, que d'avoir pratiqué fidèlement sa sainte parole, et d'avoir été disposée à verser le sien pour elle; non pas tant d'avoir été féconde selon la chair, que d'avoir fructifié en toute sorte de bonnes œuvres, et d'avoir marché toute sa vie dans la présence du Seigneur, dans tous ses commandements et dans toutes ses ordonnances d'une manière irrépréhensible.

Consolons-nous de ne point savoir si elle a eu le même bonheur que Noémi, dont le texte sacré nous apprend qu'elle portait Obed son petit-fils en son sein, et lui servait elle-même comme de nourrice : *Susceptumque puerum posuit in sinu suo, et nutritis ac gerulae fungebatur officio* (Ruth. IV), ce qui pourrait être en nous l'effet d'une vaine curiosité; mais nous savons certainement, ce qui nous peut beaucoup édifier, qu'elle l'a glorifié et porté dans son cœur; si elle a été moins favorisée que le vieillard Siméon et que la prophétesse Anne en ce point, oh! que cela a été récompensé avantageusement par d'autres faveurs plus dignes d'exciter nos soulaits! s'il fallait se glorifier selon la chair, elle le pourrait sans doute avec plus de fondement que lui que ce soit; elle touche au Messie de bien plus près que tous les patriarches qui l'ont précédée; elle n'est séparée de lui que par sa fille, ou plutôt elle lui est unie par elle. Mais toute la gloire et la beauté de la fille du roi vient du dedans, *omnis pulchritudo filiae regis ab intus* (Psal. XLIV); elle sait que la chair toute seule ne sert de rien, mais que c'est l'esprit qui vivifie, et pourquoi ne dirait-elle pas aussi bien que saint Paul: si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte?

Louons-la, à la bonne heure, d'être descendue d'une longue suite de rois et de juges du peuple d'Israël, de se voir l'aïeule du Sauveur du monde, d'avoir fourni le sang dont il a été formé, après avoir passé par les veines de Marie, mais louons-la, et félicitons-la encore davantage d'avoir été sa propre mère, en obéissant en toutes rencontres à la volonté de son Père céleste, et faisant de cette adorable volonté, aussi bien que lui, sa joie, sa nourriture et ses délices.

Mais pour développer et traiter avec quelque méthode ce que vous n'entrevoiez que confusément dans cette idée générale d'obéissance à la volonté de Dieu, admirons avec combien de perfection elle a observé avant l'Evangile publié ce que saint Paul prescrit à tous les fidèles, de renoncer aux passions mondaines, et de vivre dans le siècle présent avec piété, avec justice, avec tempérance, ce qui renferme tous nos de-

voirs, et par conséquent la volonté de Dieu, qui n'est autre chose que l'ordre immuable et la loi éternelle.

Oh! que notre sainte a pratiqué divinement le précepte de l'abnégation, du renoncement et de la circoncision intérieure de tout ce qu'elle pouvait tenir de la génération d'Adam. Plus éclairée que la plupart des Juifs qui vivaient alors, et qui ne savaient pénétrer l'écorce et les voiles de la loi, ni s'élever au-dessus de tout ce culte extérieur et charnel, à laquelle elle les astreignait, elle comprit parfaitement que toutes les promesses faites à leurs prêtres n'étaient que figuratives, que le bonheur des amis de Dieu ne consistait pas dans la paisible possession des biens de la terre, dans une nombreuse lignée, dans une heureuse suite d'années, dans la délivrance de ses ennemis, mais dans le détachement de toutes ces choses, et dans la fidélité à porter sa croix.

La pureté de son cœur lui mérita l'intelligence des desseins de Dieu, de la dispensation de ses mystères, et de ces vérités si opposées aux inclinations de la nature, qu'elles ne purent trouver d'ouverture dans l'esprit dur et incircconcis du plus grand nombre de son peuple, malgré cette foule de miracles dont les apôtres, qui en étaient prédicateurs, les appuyaient. Le même Esprit-Saint qui faisait dire si longtemps auparavant à David son aïeul: Ne permettez pas que je tombe dans l'illusion de ceux qui vivent de l'esprit du monde, ils s'estiment heureux pour voir leurs enfants comme des plans d'oliviers dans une florissante jeunesse, leurs filles parées comme des temples, leurs celliers pleins et regorgeant de toute sorte de fruits, leurs brebis fertiles, leurs vaches toujours grasses; il n'y a point chez eux de maison qui tombe en ruine, rien ne les trouble et ne les inquiète: heureux, disent-ils, le peuple qui a tous ces biens, mais plutôt heureux celui qui a le Seigneur pour son Dieu; le même Esprit-Saint, dis-je, faisait dire à sainte Anne: Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui sont affaiblis et altérés de la justice, bienheureux ceux qui souffrent persécution pour elle, et que le Seigneur frappe lui-même de verges pour les recevoir au nombre de ses enfants.

Oh! quelle séparation du siècle présent, de ses cupidités, de tous les désirs déréglés des choses du monde, quel éloignement et quelle horreur de ses maximes et de ses façons de faire, de son luxe, de ses ajustements superflus! Quel mépris pour les richesses incertaines et pour tout ce qui agite et renue le reste des hommes et surtout les personnes de son sexe; quelle application, non pas à orner sa tête avec des cheveux frisés, et son corps par la somptuosité des habits, mais à parer l'homme invisible par la pureté incorruptible d'un esprit tranquille et modeste, prenant pour modèle, non les femmes vaines et mondaines, mais celles qui n'ont cherché qu'à plaire à Dieu.

Quel esprit de religion! Que sa foi était

vive et animée ! Què son espérance était ferme ! Que sa charité était ardente et enflammée ! Quelle haute idée n'avait-elle pas de la grandeur infinie de Dieu, et de sa propre bassesse ? Que de plaisir de s'abîmer et de s'anéantir devant cette majesté souveraine, quelle joie de n'être rien, et qu'il fût tout ! Eut-elle jamais le moindre mouvement de douleur, de voir la famille royale de David déchuë et tombée dans l'avilissement ? Importuna-t-elle jamais le ciel pour remonter sur le trône de ses pères ? Toutes ses prières et ses vœux n'étaient que pour le Saint d'Israël, qui devait affranchir son peuple de la captivité du péché. Eh ! combien de fois, Seigneur, l'avez-vous vue, cette véritable israélite, prosternée à vos pieds, vous conjurer avec des cris ardents et véhéments, avec des soupirs et des larmes, sacrifice plus agréable à vos yeux que celui des taureaux et des génisses, de hâter les moments arrêtés dans votre conseil éternel, pour envoyer ce puissant libérateur, la douceur et la consolation de son peuple, l'attente et le désiré de toutes les nations ?

Aussi assidue au temple qu'Anne, fille de Phanuel, qui n'en sortait presque jamais, elle ne demandait que cette unique chose, mais elle la demandait avec toute l'instance de son cœur ; vous avez été exaucée, illustre fille de Juda au-delà de vos souhaits. Votre Créateur naîtra de votre fille, mourez en paix, vos yeux verront le Sauveur, le docteur de justice qui nous a été donné, ou du moins vous verrez en esprit ce jour fortuné comme le vit Abraham, et vous en tressaillerez de joie ; si la Providence vous laisse encore sur la terre, ce n'est que pour vous sanctifier de plus en plus, pour porter des fruits de justice, pour mériter une couronne plus brillante.

Sa justice n'était pas bornée à ne faire injure ni tort à personne ; elle allait jusqu'à céder ses droits et ses prétentions, pour ne pas altérer la paix, jusqu'à se dépouiller de la meilleure partie de ses biens pour en faire part aux pauvres, ce qui est le propre de la justice évangélique ; quoique déchuë d'une condition si noble, et réduite à une vie privée et inconnue, n'ayant que le nécessaire pour subsister, elle en retranchait encore pour les besoins des pauvres et pour les réparations du temple, donnant de sa pauvreté-même.

Que dirai-je de sa soumission à son époux Joachim ? c'est ainsi que Sara obéissait à Abraham, l'appelant son seigneur ; nous avons déjà traité de son application à élever sa fille.

Enfin, par rapport à elle-même, quelle tempérance et quelle réserve à user de ce qui nous est accordé pour les besoins de cette vie ; vous le savez. Seigneur, si jamais votre servante s'est réjouie qu'en vous seul ! elle gémissait plutôt de toutes les nécessités qui ne nous sont souvent que trop douces ; non-seulement elle se renfermait dans les bornes étroites et exactes du nécessaire, elle s'en privait quelquefois ; ainsi ne lui puis-je pas appli-

quer ce que saint Ambroise a dit à la louange de la divine Marie, et me tromperai-je quand je dirai que cette incomparable Vierge s'était formée sur ce modèle achevé ? ses jeûnes étaient fréquents, les mets dont elle usait n'étaient pas recherchés, c'était moins pour satisfaire le goût et la sensualité, que pour s'empêcher de mourir, et pour prolonger son martyre : *Cibus plerumque obrius qui mortem arceret, non delicias ministraret.*

Voilà de quelle sorte sainte Anne est devenue mère de Jésus, c'est ainsi que vous le deviendrez vous-mêmes ; tous généralement peuvent prétendre à cet avantage, aucun n'en est exclus : *Quicumque enim fecerit voluntatem Patris mei, qui in cælis est, ipse meus frater, et soror, et mater est.* (Matth., XII.) Non-seulement nous sommes privilégiés du glorieux titre et de la qualité inestimable d'enfants de Dieu, mais nous pouvons encore et nous devons même aspirer à celle de pères et de mères de Jésus : elle est uniquement attachée à la fidélité avec laquelle nous accomplirons la volonté de notre Père céleste. Quelle est cette volonté ? saint Paul nous l'apprend : il ne veut autre chose que notre sanctification, il y trouve sa gloire ; et comment opérerons-nous cette sanctification ? le même saint Paul nous en instruit encore, c'est en nous conduisant d'une manière digne de notre vocation, en exerçant les œuvres de charité, visitant les orphelins et les veuves dans leur affliction, nous conservant purs de la corruption du siècle présent.

Mères de famille (car c'est à vous particulièrement que ce discours s'adresse), on n'exige pas de vous des choses extraordinaires et des œuvres éclatantes, mais seulement que vous soyez fidèles à vos devoirs, dépendantes et soumises à vos maris, vigilantes et appliquées à votre domestique, surtout à l'éducation de vos enfants : *salvabitur per filiorum generationem.* (I Tim., II.) C'est là votre partage, sans cela point de salut ; étudiez-vous donc à les rendre, non agréables au monde, mais à les former pour le ciel ; non à leur inspirer la cupidité des honneurs, des richesses, des plaisirs, mais à les remplir de la foi qui méprise les honneurs, de la charité qui répand les richesses, de la sainteté qui est ennemie des plaisirs, et qui fait user sobrement de tout ce qui passe ; en un mot, travaillez à former Jésus-Christ dans leurs cœurs, et à l'y faire croître par vos prières, par vos gémissements, par vos exhortations et par vos bons exemples, afin que le même Jésus-Christ vous reconnaisse un jour devant tous ses anges pour ses sœurs et ses mères, et vous fasse entrer dans la participation de sa gloire que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE X.

SAINTE MARTHE.

Prononcé dans l'église des Filles de Sainte-Marthe.

(Le 29 juillet.)

Si quis diligit me, ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. (Joan., XIV.)

Si quelqu'un m'aime, nous viendrons chez lui, et y ferons notre demeure.

Heureux ceux qui ont eu l'avantage de voir Jésus-Christ, tandis qu'il conversait parmi les hommes, et d'entendre de sa bouche sacrée les oracles et les paroles de la vie éternelle ; c'est un bien après lequel plusieurs rois et plusieurs prophètes ont soupiré ardemment, et qui ne leur a pas été accordé.

Plus heureux encore ceux qui ont été assez favorisés pour le secourir dans les nécessités auxquelles il s'est voulu assujettir pour notre amour, et le recevoir dans leurs maisons, lorsqu'il avait besoin de prendre quelque repos et quelque rafraîchissement après ses courses et ses fatigues. Mais très-heureux ceux qui ont entendu et pratiqué fidèlement ses divines paroles, et qui l'ont reçu non-seulement dans leurs maisons, mais encore dans leurs cœurs, le seul hospice qui lui pût plaire. C'est là l'avantage et le privilège de Marthe, c'est son glorieux partage que personne ne lui ravira : car je puis bien lui appliquer ce que saint Augustin dit de l'incomparable Marie, qu'elle a conçu Jésus-Christ plus heureusement dans son cœur, que dans ses chastes entrailles, et qu'il lui eût été peu utile d'être sa mère selon la chair, si elle ne l'eût été d'une manière infiniment plus excellente selon l'esprit.

En effet qu'a servi à la plupart des Juifs de l'avoir si souvent vu et entendu, sinon à leur attirer une condamnation plus effroyable qu'aux villes infâmes de Sodome et de Gomorrhe. Ils auront beau lui dire au jour redoutable de ses vengeances, nous avons bu et mangé en votre présence, et vous avez enseigné dans nos places publiques, il leur répondra : Je ne sais qui vous êtes, je ne vous ai jamais connu, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité ! Qu'a servi à ce superbe pharisien de l'avoir invité d'entrer en sa maison, et s'asseoir à sa table, puisque ce divin Sauveur ne trouvait pas où reposer sa tête dans le cœur de cet homme orgueilleux, qui se souillait par ses jugements téméraires, tandis qu'une humble pécheresse, sœur de notre sainte, se purifiait par l'abondance de ses larmes ; ah ! sans doute qu'un pareil accueil lui était plus injurieux qu'agréable, aussi n'a-t-il pas empêché l'Apôtre de se plaindre des Juifs, et de leur reprocher que leur Messie était venu dans sa propre maison, et que les siens ne l'avaient pas reçu : *In propria venit et sui eum non receperunt.* (Joan., I.)

Vous n'êtes donc très-heureuse, ô illustre Marthe, que parce que c'est votre amour qui a attiré si souvent le Sauveur du monde

dans votre maison, et avec lui toutes les bénédictions du ciel. Oh ! si la maison d'Obédédôm a été comblée de tant de biens et de faveurs pour avoir logé l'arche durant trois mois, si celle de Zachée le publicain, pour n'avoir reçu qu'une seule fois votre divin hôte, a été sanctifiée, que sera-ce de votre maison qui était la retraite ordinaire où, trempé de sueur, épuisé et accablé de travail, plus fatigué encore par la contradiction des Juifs, et le peu d'ouverture que ses vérités trouvaient dans leurs cœurs, il venait se délasser et respirer un peu pour retourner incessamment chercher ses brebis égarrées. O maison qui avez été tant de fois remplie et toute embaumée, non pas d'un parfum matériel, mais de la bonne odeur de Jésus-Christ, maison qui avez été changée en un sanctuaire plus auguste mille fois que le temple de Salomon, maison qui êtes devenue un paradis terrestre, un véritable ciel, ou plutôt le ciel des cieux, maison où les anges, jaloux du bonheur de notre sainte, dont ils n'ont été favorisés qu'une seule fois après le jeûne du désert, viennent en foule adorer leur maître et leur Dieu, quels éloges puis-je vous donner ?

Mais comment m'oublié-je déjà ? N'est-ce pas l'éloge du cœur et de l'amour de Marthe, que j'entreprends, puisque c'est lui qui lui a mérité ces faveurs singulières, ainsi que Jésus-Christ nous l'apprend, *si quis diligit me*, etc. Marthe a beaucoup aimé aussi bien que sa sœur, son amour pour Jésus est son propre caractère aussi bien que celui de Madeleine ; il n'est peut-être pas moins vif, moins tendre, moins ardent que le sien, quoique les moyens dont elle se sert pour le témoigner soient différents ; j'espère que vous en serez pleinement convaincus lorsque je vous aurai fait voir quelle a été la grandeur et l'excès de sa charité envers Jésus-Christ dans son corps naturel, si toutefois il y peut avoir de l'excès à aimer son Dieu : ce sera mon premier point ; la grandeur de sa charité envers Jésus-Christ dans la personne de ses membres, et en son corps mystique ; ce sera le second et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il puisse allumer dans vos cœurs quelque étincelle de ce feu sacré qui consumait celui de notre sainte : implorons auparavant le secours de la Mère du bel amour, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quand je vous ai dit que l'amour de Marthe avait été l'aiman secret qui avait attiré si souvent Jésus-Christ dans sa maison, et que cette faveur si rare était une récompense de sa charité, gardez-vous bien d'abuser de mes paroles, et de vous imaginer que Marthe ait été capable de prévenir Jésus en amour, et de l'aimer la première. A Dieu ne plaise que je vous aie donné lieu de former un seul moment une pensée si injurieuse à sa grâce. Anathème à moi, et même à un ange du ciel s'il vous annonçait une autre doctrine que celle que nous avons tous

appris de l'Apôtre bien-aimé et du grand saint Paul : *ipse prior dilexit nos et non ipsi nos* (I Joan., IV), *quis prior dedit illi ?* (Rom., XI.) Que n'ai-je la voix d'une trompette pour faire retentir par toute la terre ces grandes paroles, et pour crier à tous les hommes naturellement pélagiens : Sachez, sachez que c'est ce grand Dieu qui nous a aimés le premier, et que nous n'étions pas capables de faire le moindre pas pour nous rapprocher de lui, si sa miséricorde ne nous avait prévenus, pas même d'en former la pensée, et le plus faible désir ; que c'est lui qui fait en nous tout le bien qui est agréable à ses yeux, et que quand il nous récompense il ne fait que couronner ses propres dons.

Si donc Marthe a mérité par son amour que Jésus-Christ logeât chez elle, cet amour même était un présent de Jésus ; Marthe aimait Jésus parce que Jésus l'aimait elle-même : *Porro diligebat Jesus Martham* (Joan., II) ; ou plutôt c'est l'amour que Jésus avait eu de toute éternité pour Marthe, qui était la cause efficace de l'amour de Marthe pour Jésus ; c'est le regard éternel, et cette connaissance amoureuse avant tous les siècles, qui d'une fille d'Adam en avait fait une véritable fille d'Abraham, et ce qui est infiniment plus considérable, une de ses amantes passionnées. Je remarque trois caractères particuliers dans cet amour qu'il lui avait inspiré pour sa personne adorable : un amour toujours fidèle qui ne s'était jamais attaché à aucun autre objet, un amour empressé pour soulager ses besoins corporels, enfin un amour généreux pour confesser hardiment son saint nom malgré l'animosité des Juifs.

L'obligation la plus essentielle et la plus indispensable de la créature raisonnable, c'est d'aimer son créateur, de se rapporter à lui, et de le choisir pour sa dernière fin. Saint Thomas estime qu'on pèche mortellement si on ne fait ce choix dès que la raison commence à se développer, et à percer les nuages de l'enfance, c'est-à-dire dès qu'on peut faire usage de sa liberté et qu'on a atteint l'âge de discrétion ; ce qu'il y a de certain et d'incontestable, c'est que du moins après quelque temps fort court on doit se tourner et se rapporter à Dieu, parce que ce serait un désordre, et un renversement horrible de la Loi éternelle, d'établir son bonheur et sa dernière fin dans la créature.

Hélas ! que ce devoir est peu connu et peu pratiqué : le penchant naturel qu'on a au mal, l'air contagieux qu'on respire dans le siècle, les maximes pernicieuses qui y règnent, la force et la tyrannie des mauvais exemples, l'ensorcellement de la niaiserie, le torrent de la coutume emportent la plupart des enfants d'Adam, et corrompent leur innocence ; ils trouvent trop de douceur à suivre les mouvements de la concupiscence, et trop de peine à les combattre ; c'est pourquoi ils s'y abandonnent sans résistance ; ainsi on peut dire de la plupart qu'ils se sont pervertis dès le ventre de leur mère :

Alienati sunt peccatores a vulva. erraverunt ab utero. (Psal. LVII.)

La grâce préserva Marthe de cette corruption presque universelle ; elle lui donna des forces pour se roidir contre ce torrent, elle lui fit comprendre, mais d'une manière vive et efficace, combien il est avantageux de porter le joug du Seigneur dès sa plus tendre jeunesse. A peine connaît-elle ce que c'est qu'un mouvement d'amour, qu'elle lui donne son cœur et se consacre à lui sans réserve comme victime d'amour. O miracle de la grâce ! Madeleine n'aime Jésus qu'après l'avoir connu, *ut cognovit* : Marthe l'aime avant même que de l'avoir connu : elle l'aime comme Verbe avant que de l'avoir connu homme mortel, revêtu de nos infirmités ; elle l'aime comme sagesse incarnée, avant que de l'avoir connu comme sagesse incarnée, et elle lui marque son amour par la sagesse qu'elle fait éclater dans sa conduite. Elle l'aime comme vérité éternelle, et lui témoigne son affection par le mépris et l'horreur qu'elle fait paraître des vanités du siècle ; elle l'aime comme le Dieu de sainteté et de pureté ; et lui prouve son amour par le soin qu'elle prend d'être pure de corps et d'esprit, d'éviter les moindres attaches aux créatures, et généralement tout ce qui peut blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux ; négligeant le soin de sa beauté, les agréments du visage, les frises, les habits somptueux et tout ce qui en pouvait relever l'éclat : grâce, beauté qu'elle avait appris du Sage être des choses vaines et trompeuses ; elle s'étudiait uniquement à se parer de pudeur et de modestie pour plaire à l'époux invisible, les conversations enjouées et les divertissements qui sont la plus sérieuse occupation de la jeunesse lui paraissent fades et ridicules ; renfermée dans son domestique où elle s'occupait sans relâche à la prière, ou à un travail innocent, elle ne paraissait en public que pour exercer des œuvres de charité. Elle savait combien il avait été autrefois fatal à l'infortunée Dina de sortir de la maison de son père pour contenter sa curiosité et pour assister à un spectacle ; ou plutôt l'exemple de sa propre sœur, et les excès où elle s'emportait tous les jours malgré ses fréquentes remontrances, l'avaient convaincue que le commerce du monde est trop mortel et trop dangereux, que c'est une mer pleine de pirates, semée d'écueils, fameuse par une infinité de naufrages, une forêt remplie de voleurs, bordée de précipices, où on trouve à chaque pas quelque bête ravissante.

Aussi, autant que Madeleine était difamée par sa vie mondaine et scandaleuse, autant Marthe, sa sœur, était-elle renommée pour sa piété rare et exemplaire. On la proposait comme un modèle achevé aux personnes de son sexe, elle était parmi les filles de Jérusalem ce que l'illustre Judith avait été parmi les femmes de Béthulie : *Erat in omnibus famosissima, quia timebat Deum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum. (Judith, VIII.)* Calomnie qui respecta

toujours si peu les vertus les plus éminentes, médisance si attentive aux moindres défauts, si accoutumée à donner une face odieuse aux meilleures choses, et empoisonner les actions les plus innocentes, osas-tu jamais l'attaquer? Trouvas-tu jamais la moindre prise sur cette innocente vierge, et le moindre prétexte pour exercer ta malignité? ne fus-tu pas forcée au silence et à l'admiration? et vous, divin époux, vites-vous jamais rien dans votre fidèle amante qui blessât la pureté de vos regards? N'était-elle pas toute à vous comme vous étiez tout à elle, et ne pouvait-elle pas vous dire avec votre épouse des *Cantiques* : *Nova et vetera servavi tibi, dilecte mi.* (*Cant.*, VII.) Je vous ai réservé, mon bien-aimé, les fruits vieux et les nouveaux; je vous ai consacré la fleur de mes ans, aussi bien que le retour; je n'ai jamais brûlé d'un feu étranger, jamais la créature n'a eu de place dans mon cœur, et vous avez toujours été l'unique objet de ses desirs, de ses soupirs et de ses vœux.

Qu'on vante après cela tant qu'on voudra la grandeur de l'amour de Madeleine, qu'on prétende qu'il l'a transformée en séraphin, et que la grâce dont Lucifer était déchu par son apostasie lui a été donnée, c'est la pensée d'un pieux cardinal de ce siècle (3), je souscrirai volontiers à tous ces éloges, et j'en ajouterai d'autres si vous voulez, mais après tout il faudra toujours reconnaître qu'elle a été une grande pécheresse, souillée de crimes et d'abominations. Je veux qu'elle soit dans le ciel au rang des séraphins, et du premier des séraphins, mais elle n'y pourra chanter ce cantique nouveau, qui ne pourra être chanté que par des vierges. Je veux que sur la terre, elle ait mené une vie plus angélique qu'humaine, mais on ne pourra jamais désavouer qu'elle n'ait été la retraite des esprits impurs, l'esclave du démon, son grand filet pour perdre les âmes, et l'objet de la colère de son Dieu. Marthe a toujours été innocente, ô que ce mot est un grand panégyrique!

Mais ce que j'admire le plus dans son amour, c'est qu'il ne s'est jamais ralenti ni relâché, défaut qui n'est que trop ordinaire aux âmes qui ont conservé l'innocence, lesquelles n'apercevant rien dans leur vie qui leur donne de l'horreur comme les pénitents, n'y voyant au contraire rien que de louable, marchent d'un pas plus lent dans le chemin de la perfection et s'exposent par là à n'y arriver jamais. C'est ce qui ferait presque souhaiter pour quelques-uns d'entre ces justes qu'ils fissent quelque chute, afin que se relevant promptement, et entrant en une sainte colère contre eux-mêmes, ils ne s'épargnassent plus tant; c'est en ce sens que dans le ciel il y a plus de joie pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin, parce que ce pécheur, pénétré de douleur et touché d'un vif repentir, n'oublie rien pour se rétablir dans les bonnes grâces

de son Maître, et pour regagner ce qu'il a perdu; il a toujours devant les yeux l'image de son péché, c'est comme un aiguillon qui le presse; de même qu'un soldat, pour me servir de la comparaison de saint Grégoire, qui, s'étant une seule fois laissé saisir par la peur, a tourné honteusement le dos et a pris la fuite, touché d'une extrême confusion de sa lâcheté, n'oublie rien pour la réparer et en faire perdre le souvenir à son général; il se distingue ensuite dans toutes les rencontres et presse plus vivement l'ennemi, au lieu que celui qui n'a jamais reculé ne fait souvent aucun effort pour se signaler.

Marthe a été infiniment éloignée de cette mollesse et de cette tiédeur : son amour tient de la nature du feu, il est toujours en action et en mouvement : *Lampades ejus lampades ignis atque flammarum.* (*Cant.*, VIII.) Ou plutôt rien n'égale son activité et son empressement, ne m'en croyez pas, mais croyez-en l'Evangile : *Martha satagebat circa frequens ministerium.* (*Luc.*, X.) Marthe était toute occupée et toute empressée pour servir Jésus; jusque-là qu'il se crût obligé de la modérer, et de lui dire : *Marthe, Marthe, vous vous troublez et vous inquiétez trop*; elle voudrait être partout, et pouvoir se multiplier. Ne craignez pas qu'elle s'en remette à cette foule de domestiques qui la servent, pour préparer à manger à son divin hôte; elle envie au contraire le sort de chacun d'eux, et souhaiterait faire seule tout ce qu'ils font, et que personne ne partageât avec elle la gloire de servir son Dieu; que si elle se plaint que sa sœur ne l'aide pas, c'est par la crainte que son divin hôte ne soit pas servi aussi promptement qu'elle désire.

Ah! si Madeleine, en répandant à ses pieds sacrés ce parfum précieux qui fit murmurer le disciple avare et perfide, eût souhaité pouvoir répandre de même tous les parfums d'Arabie, je ne doute pas que Marthe n'eût désiré pouvoir couvrir sa table de tout ce que peuvent produire les mers, les rivières, les étangs, les forêts.

La souveraine mortification de Jésus-Christ le rendait insensible à toutes ces choses, et généralement à tout ce qui peut flatter le goût et la sensualité du commun des hommes, mais il ne l'était pas de même au tendre amour de Marthe, qui était le principe de ce saint empressement, c'était la viande qu'il désirait de manger. Oh! avec quelle complaisance voyait-il les divers mouvements que cette sainte passion excitait dans son cœur, combien était-il charmé de son propre ouvrage!

Mais combien l'était-il encore davantage de cet amour, courageux et intrépide, qui allait jusqu'à lui sacrifier sa vie avant même qu'il lui eût sacrifié la sienne: la charité ne pouvant aller au-delà, selon qu'il le dit lui-même, que de donner sa vie pour ses amis,

(3) Le cardinal de Bérulle.

c'est le troisième caractère de son amour, et le plus admirable de tous.

On ne doit pas faire grand fond sur un amour qui n'a pas encore été éprouvé, qui ne s'est encore nourri que de lait, de douceurs et de consolations : il est bien à craindre qu'aux moindres rencontres périlleuses il ne succombe comme celui de saint Pierre dans la maison de Caïphe. La croix est la pierre de touche qui sert à nous faire connaître s'il est sincère et solide; c'est comme un feu qui dissout l'or, qui le rend plus pur et plus éclatant, et qui fait évaporer en fumée le plomb ou l'étain,

Jugez par là de la grandeur de l'amour de Marthe : lorsque les scribes, les pharisiens et les princes des prêtres, ulcérés d'envie et animés d'une fureur diabolique, ont conspiré et conclu la mort de Jésus-Christ, qu'ils ne cherchent que les moyens d'exécuter un dessein si barbare, qu'ils ont arrêté entre eux de chasser de la Synagogue quiconque se déclarerait pour lui, et que les plus considérables d'entre les sénateurs qui avaient cru en lui n'osaient le reconnaître, et préférèrent honteusement la gloire des hommes à celle de Dieu, tandis que les Nathanaël, les Nicodème, les Joseph d'Arimathie se cachent par la crainte des Juifs : je dis plus, tandis que ses propres apôtres sont tous alarmés en le voyant dans la résolution de retourner en Béthanie, et ne le suivent qu'en tremblant : qu'ils doivent tous prendre la fuite dans quelques jours, et l'abandonner entre les mains de ses ennemis : que Pierre, oui Pierre le plus résolu d'entre eux, et qui marquait le plus de courage et d'attaché au Fils de Dieu, le va renier lâchement, et blasphémer son saint nom, Marthe le confesse hautement et généreusement : *Utique, Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi qui in hunc mundum venisti.* (Joan., II.) Oui, Seigneur, je l'ai toujours cru, je le crois, et le publierai par tout, m'en dut-il coûter mille fois la vie, que vous êtes le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. O prodige de la grâce dans un sexe si faible et si infirme ! ô confession si généreuse et héroïque, ô courage admirable, ô amour plus fort que la mort ! Aussi ne fut-elle point épouvantée de la résolution aussi cruelle qu'extravagante, que le grand Sanhédrin forma ensuite de tuer le Lazare son frère pour étouffer le miracle de sa résurrection, et d'envelopper par conséquent toute sa famille dans ce même carnage ; préparée à tout événement, tenant son âme entre ses mains, prête à la sacrifier, elle ne reçoit pas son divin hôte avec moins d'effusion de cœur qu'auparavant, honorable, mais périlleux service ; il semble, au contraire, que son amour alarmé de la perte prochaine de son divin Amant redouble son zèle et son activité, et lui inspire une nouvelle ardeur.

Ce serait ici le lieu de parler du martyre que souffrit notre sainte au pied de la croix, si elle a assisté à ce sanglant spectacle aussi bien que sa sœur, ou lorsqu'elle apprit que

l'Époux lui avait été enlevé d'une manière si barbare. Ah ! je ne doute pas que son cœur ne ressentit vivement toutes les plaies que son amour crucifié recevait en son corps, qu'il ne fût déchiré par les fouets, percé par les épines et par les clous, et que son âme n'ait été plongée dans une mer d'absinthe et d'amertume ; il faudrait aimer comme elle, pour comprendre l'excès de sa douleur.

La haine opiniâtre des Juifs qui ne put être éteinte par le sang de Jésus-Christ persécuta tous ses disciples et tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec lui ; comme celle qu'il avait eue avec nos saintes sœurs ne pouvait être plus étroite, elles auraient été les premières victimes de leur fureur, si selon qu'il l'avait ordonné dans l'Évangile, elles ne s'en fussent garanties par la fuite, abandonnant leurs possessions et se condamnant pour son amour à un exil perpétuel.

Juifs perfides, toujours altérés du sang des serviteurs et des amis de Dieu, achevez de combler la mesure de vos pères ! Persécutez cette sainte famille, ou plutôt Jésus-Christ en elle ; enlevez à Marthe ses biens et ses domaines, attendez à sa vie, forcez-la de mener une vie errante et vagabonde : elle sait vivre pauvrement comme elle a su vivre dans l'abondance. Jésus-Christ est son trésor et sa vie, pourrez-vous le lui enlever et le lui arracher de même ? Ah ! fortifiée par sa grâce toute-puissante dont elle reçut une effusion abondante après sa résurrection, elle peut vous défier, non-seulement vous, mais toutes les créatures ensemble, de la séparer de la charité de Jésus-Christ ; oui, elle peut s'écrier aussi bien que l'Apôtre : Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer, ou la violence ? non, je suis assurée que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les futures, ni les démons, ni toutes les créatures ne me pourront jamais séparer de Jésus-Christ.

Voilà, mes chers frères, quelques traits du tableau de l'amour de notre sainte grossièrement ébauchés : voulez-vous bien que je lui compare le vôtre, si toutefois il mérite ce nom ? Hélas ! il serait inutile d'exhorter la plupart des chrétiens d'aujourd'hui de l'imiter dans cette promptitude à se consacrer à Jésus-Christ, et de se conserver, dès l'âge le plus tendre, purs de la corruption du siècle ; que me servirait-il de les conjurer avec le Sage de ne point prostituer leurs premières années au cruel, c'est-à-dire au démon : *ne des annos tuos crudeli.* (Prov., V.) Le ravage est déjà fait. Innocence du baptême, robe précieuse teinte dans le sang de l'Agneau, qui vous a ainsi souillée et déchirée ? Richesses spirituelles, habitudes infuses, dons du Saint-Esprit, oh ! que vous avez été tôt dissipés en une terre étrangère ! Divine ressemblance, image de Jésus-Christ, qui vous a défigurée et effacée jusqu'au dernier trait ? mais s'en faut-il étonner ? Quelle

éducation reçoivent la plupart des enfants de ce siècle? A peine sont-ils nés, qu'on leur inspire l'orgueil, et qu'on leur fait sucer ce poison mortel avec le lait; à peine leur a-t-on fait renoncer dans le baptême aux pompes du siècle, qu'on leur apprend à les rechercher : la maison de leurs parents devient pour eux l'école du démon; ils les voient si agités, si empressés, si passionnés pour tout ce qui s'appelle honneurs, richesses, établissements, pour tout ce qui flatte les sens et nourrit la vanité, qu'il est impossible que les âmes tendres et susceptibles de toute sorte d'impressions n'en soient emportées; ainsi, ils pourraient se plaindre que ceux qui leur ont donné la vie ont été leurs bourreaux et leurs parricides : *Parentes sensimus parricidas*. (S. Cyp.)

Imitons au moins Madeleine; n'attendons pas que le retour des ans nous mette dans l'impuissance de jouir des plaisirs de la vie et de pratiquer les exercices laborieux de la pénitence : elle renonce aux folies et aux vanités du monde dans la fleur de ses ans, lorsque les jeux, les ris, les divertissements lui tendaient les bras et lui promettaient de lui faire goûter mille délices; elle obéit sans délai aux premiers mouvements de la grâce, elle se rendit sans résister : *ut cognovit*; et, pour nous, nous cherchons tous les jours quelque excuse et quelque prétexte pour différer et restituer à Dieu notre cœur, que nous lui devons par tant de titres; quelle honte de ne lui consacrer que le rebut du monde, le reste du démon et du péché; de ne lui offrir que la lie de ses ans et que les cendres d'un cœur qui n'a jamais brûlé que pour les créatures; on prend le parti de la dévotion parce qu'on serait dorénavant trop ridicule d'entretenir des commerces, et que le monde lui-même nous avertit de faire retraite. Tandis qu'on peut goûter les plaisirs du siècle, on dit à Jésus-Christ ce que les démons lui disaient autrefois, lorsqu'il était prêt de les chasser des corps des possédés : Pourquoi venez-vous nous tourmenter avant le temps? vous nous demandez la continence dans l'ardeur de notre jeunesse, de la modération malgré les bouillons impétueux de notre sang; c'est avant le temps que vous nous imposez des lois si dures; donnez-nous la chasteté, mais pas si tôt : c'est l'étrange prière que faisait saint Augustin encore pécheur; quand les années auront semé des rides sur notre visage, nous ferons pénitence. Et on est assez aveugle pour se promettre cette grâce, après l'avoir méprisée longtemps et s'être amassé un trésor de colère; on compte sur le temps qui est si incertain, et on n'est pas effrayé de cette menace épouvantable : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez pas; vous mourrez dans le péché!

Pour ce petit nombre d'âmes qui ont eu le bonheur inestimable de conserver l'innocence du baptême, appartient-il à un pécheur tel que je suis de leur faire des leçons : Saint Augustin leur dira pour moi de prendre garde d'en perdre le fruit en un

moment par un secret élèvement et une vaine complaisance. Ne vous croyez pas dispensé, dit ce saint docteur, d'aimer moins que ceux à qui beaucoup de péchés ont été remis, puisque c'est une bonté et une miséricorde toute gratuite qui vous en a préservés. Soyez bien convaincus que si la grâce ne vous avait soutenus, vous auriez fait des chutes plus funestes et plus déplorables. Remerciez Dieu de tous les crimes que vous n'avez pas commis, puisqu'il n'y a aucun désordre et aucun excès dont on ne soit capable lorsqu'on est destitué de son secours. Ne vous estimeriez-vous pas plus obligés à un homme qui vous aurait empêché d'entrer dans la caverne d'un lion, que s'il vous arrachait de sa gueule toute sanglante et à demi dévorés? Ne vous croiriez-vous pas plus redevables à un médecin qui vous aurait préservés d'une maladie mortelle par ses précautions, que si, après plusieurs accès d'une fièvre violente, il vous avait retirés de l'extrémité et rétablis dans vos forces?

Mais, ce que les uns et les autres, c'est-à-dire les innocents et les pénitents, doivent éviter avec un soin extrême, c'est la tiédeur, poison mortel, qui les ferait rejeter du cœur de Jésus-Christ, ainsi qu'il les en menace : Je souhaiterais que vous fussiez ou froids ou chauds; mais, parce que vous êtes tièdes, je suis près de vous vomir de ma bouche; ah! qu'on tient peu à Dieu, quand les liens de la charité sont si lâches. Bannissons donc la tiédeur et la paresse, animons-nous d'une ferveur nouvelle, servons Dieu avec un saint empressement : la grâce est ennemie des délais et de la lenteur.

Mais, surtout, que notre charité soit mâle et généreuse : c'est le dernier caractère de celle de Marthe. Loin d'ici ces âmes molles et délicates, qui ne veulent trouver que des douceurs au service d'un Dieu crucifié; qui le veulent bien accompagner au Thabor et s'asseoir à sa table avec Lazare, mais qui refusent de le suivre au Calvaire, et de prendre part à ses opprobres; elles ne veulent un époux que parmi les lis et les roses, mais pour l'époux de sang, l'homme de douleurs qui n'a pas la figure d'un homme, ah! sa vue les fait frémir et leur fait horreur; elles ne veulent pas un époux qui ressemble à un lépreux revêtu de ses habillements sales, dont il est parlé dans Zacharie, ou de cette robe teinte de sang avec laquelle il est représenté dans Isaïe; elles veulent un époux tout brillant de lumière, qui les caresse, qui les console, qui s'accommode à leur volonté. Nous ne voulons, dans la pratique de la dévotion, que des goûts, des douceurs, des suavités spirituelles; s'il nous laisse dans des ténèbres, des sécheresses et des aridités pour éprouver notre fidélité, pour exercer notre patience et pour faire croître notre humilité, au lieu de nous soutenir par la foi, de le chercher durant la nuit avec l'épouse, nous abandonnons tout et nous allons chercher de la consolation dans les créatures. Jugez, mes frères, si c'est là aimer Jésus-Christ ou bien s'aimer soi-

même. Mais quelle honte pour la plupart des chrétiens, de n'oser confesser son saint nom et de rougir de l'Évangile, tout glorieux qu'il est maintenant, autorisé par la foi de toute la terre, confirmé par tant de miracles ! Il n'est pas besoin, pour les porter à violer la fidélité qu'ils lui doivent, de les menacer d'une mort cruelle, d'étaler à leurs yeux divers instruments de supplices, des chevalets, des roues, des tortures ; une simple raillerie les arrête dans le chemin de la vertu ; le plus léger intérêt est capable d'étouffer leur charité, que saint Bernard appelle *une charité de roseau* ; les respects humains, la crainte de déplaire aux hommes les empêchent de se déclarer pour la justice et la vérité, et ils ne craignent pas de déplaire à Dieu, d'être désavoués par Jésus-Christ à la face du ciel et de la terre, et précipités dans un étang de soufre et de feu avec les empoisonneurs et les exécrables.

Oh ! que la charité de Marthe a été audessus de toutes ces vaines appréhensions qui nous font si souvent manquer à des devoirs essentiels ! Elle n'a pas craint de se déshonorer en prenant part aux humiliations de son maître ; elle est toujours demeurée ferme avec lui dans ses tentations et dans ses maux ; elle n'a pas hésité à s'exposer à perdre ses richesses, sa liberté, son repos et sa vie ; et, n'ayant plus à la lui sacrifier par le martyre, et à lui donner cette dernière marque de son amour, elle lui sacrifie ce qu'elle a sauvé du débris de ses biens en la personne de ses pauvres, et son propre repos en se dévouant tout entière à leurs propres besoins ; c'est ce qui nous reste à voir.

SECOND POINT.

Si Jésus remet en mourant le soin de sa sainte mère à son apôtre bien-aimé, s'il remet celui de son Église à saint Pierre, et s'il l'en établit le chef, il remet et confie celui des pauvres qui en composent la principale partie, et qui lui avaient toujours été si chers, à Marthe, son amante ; il n'est pas nécessaire qu'il lui recommande leurs besoins en particulier : la grandeur de sa foi fait qu'elle s'applique tout ce qu'elle lui a ouï dire dans la prédication de l'Évangile sur ce sujet comme adressé directement à elle-même : elle lui a souvent entendu répéter que, lorsqu'il paraîtrait à son second avènement accompagné d'une foule innombrable d'anges, assis sur un nuage élatant qui lui servirait de tribunal, prêt à prononcer à tous les hommes l'arrêt décisif de leur éternité, il dira à ses élus : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé ; j'ai été sans habits, et vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, et vous m'avez visité ; j'ai été en prison, et vous m'êtes venu voir. Possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, car je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité au moindre de mes frères, c'est à*

moi-même que vous les avez rendus. Il dira, au contraire, à ceux qui seront à sa gauche, en leur lançant un regard étincelant qui les fondra en jus jusqu'au fond des abîmes : *J'ai eu faim, et vous m'avez refusé à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez refusé à boire ; j'ai été nu, et vous ne m'avez point revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'êtes pas venus visiter ; allez, maudits, aux feux éternels qui ont été préparés pour le diable et pour ses anges.*

Pleine de ces grands objets, toute pénétrée de reconnaissance pour les faveurs qu'elle avait reçues de son divin Epoux, elle renonce à toute la douceur dont elle pouvait jouir dans la contemplation, pour se sacrifier aux diverses nécessités des misérables. Sa foi vive et éclairée lui fait percer ces haillons qui nous cachent Jésus-Christ et le déguisent à nos yeux d'une manière si étrange, et sa charité qui la presse l'oblige de leur rendre les plus bas et les plus humbles services avec la même affection qu'elle aurait fait à Jésus-Christ même s'il avait encore conversé sur la terre. Ses richesses, pour me servir de la belle expression d'un Père, deviennent comme les manuelles des pauvres, et sa maison leur maison ; elle devient elle-même l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, l'asile des veuves, la mère des orphelins et la nourrice de tous les pauvres. Aussi saint Augustin et saint Ferrard nous la proposent comme un modèle à hévé de la vie active ; le texte sacré ne nous apprend plus rien d'une si belle vie. Dieu a voulu que nous l'ignorassions, le monde n'en était pas digne ; si la tradition est fidèle, elle assemble dans le lieu de sa retraite plusieurs vierges, qu'elle s'appliqua à former à la piété, et à qui elle inspira entre autres choses l'amour et la charité envers les pauvres, dont elle était embrasée ; elle leur disait par la voix de toutes ses affections et de sa conduite, d'une manière bien plus efficace qu'elle n'aurait pu faire par ses paroles : soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ, lequel, étant dans l'abondance de toutes choses, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, et s'est chargé de toutes nos infirmités ; soyez pleines de miséricorde comme votre Père céleste est plein de miséricorde. Elle s'étudia surtout à imiter trois qualités principales qui élatent dans la charité immense de ce Père de tous les pauvres et de tous les malheureux : il prévient nos besoins, il nous rend nos misères supportables et douces en quelque manière par l'onction de sa grâce ; enfin, il ne se lasse et ne se fatigue point ; voilà le grand modèle que Marthe a toujours devant les yeux, et qu'elle a fidèlement copié. Le temps ne me permet pas d'entrer dans un plus grand détail ; mais vous pouvez voir de vos yeux cette conduite vivement exprimée et retracée dans ce le de ses filles, qui font son plus grand éloge, sa joie et sa couronne, car si la gloire de la mère est la gloire des filles, la gloire des filles est réciproquement la gloire de la mère

Chères filles de Marthe, continuez vos saints exercices; persévérez-y avec courage et avec fidélité, soutenues par la reconnaissance de l'amour que Jésus-Christ vous a porté, et par la grandeur de la récompense qu'il vous prépare.

Ayez les yeux ouverts sur tous les besoins des pauvres; mais soyez encore plus attentives sur les mouvements secrets de votre cœur, afin qu'il ne s'y glisse rien qui blesse le céleste Époux, et qui arrête son mouvement continué vers lui. Ne vous livrez pas tellement aux actions extérieures de charité, que cette charité même, qui est tout notre trésor, coure risque d'en être affaiblie et diminuée; craignez que la dissipation, l'empressement, le trouble qui en est presque inséparable, ne nuise à la pureté intérieure et à l'union de cœur qui est toute notre force et l'unique nécessaire qui doit être préféré à toutes choses.

Et vous, gens du siècle, n'attendez pas que je vous exhorte à vous donner entièrement aux fondations de Marthe; car les saints Pères n'apprennent, et l'expérience ne le confirme que trop, qu'une vertu naissante telle qu'est la vôtre, et qui n'est pas encore solidement affermie, court trop grand risque dans la multiplicité des actions extérieures; on ne souffre pas que des malades s'exposent si tôt au grand air; mais ce à quoi je ne puis trop vous exhorter, c'est de racheter vos péchés par des aumônes, et d'en couvrir la multitude par vos charités, sans quoi toute votre dévotion et votre religion seront vaines; car, pour me servir du raisonnement de l'Apôtre, comment voulez-vous que je me persuade que vous aimez Dieu, que vous ne voyez pas, si vous n'aimez pas votre frère que vous voyez de vos yeux? et comment puis-je croire que vous aimez votre frère, si, le voyant dans la nécessité, vous négligez de le secourir, et si vous lui fermez vos entrailles? Mes frères, n'aimons point par la pensée et par la parole, mais aimons en effet et en vérité. Si vous avez peu, donnez peu; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup: c'est le Saint-Esprit qui parle; mais le commun des chrétiens est dans cette erreur, qu'il satisfait au précepte de l'aumône en donnant quelques deniers aux pauvres à la porte de nos églises, et quelque morceau de pain à celles de leurs maisons, quoique la Providence les ait partagés avantageusement des biens de ce monde. Ils croient par là se mettre à couvert des anathèmes que Jésus-Christ a prononcés et qu'il prononcera contre les mauvais riches. Vaine illusion d'une avarice honteuse et criminelle!

Sachez, sachez, dit saint Augustin, que si votre justice, c'est-à-dire votre aumône, n'est plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux; et cependant les pharisiens, comme il paraît par l'Evangile, donnaient le dixième de tout ce qu'ils possédaient, et vous ne donnez pas le vingtième ou le trentième; que dis-je? peut-être pas

le centième; vous considérez en cela ce qu'un autre fait et non pas ce que Dieu vous commande; vous vous croyez bon, parce que vous n'êtes pas si dur et si méchant qu'un autre; vous vous reposez avec une fausse confiance sur les petits grains d'aumône que vous faites, et vous oubliez les monceaux de péchés que vous amassez. Pourquoi n'imitiez-vous pas les plus charitables? Que ne vous proposez-vous l'exemple de Zachée, qui donna la moitié de son bien, ou celui des premiers chrétiens, dont saint Paul dit qu'ils avaient assisté leurs frères de tout ce qu'ils pouvaient, et même au delà de ce qu'ils pouvaient.

Sachez encore que tout votre superflu est le nécessaire des pauvres. Jésus-Christ, votre Dieu, vous commande de le leur donner: *Quod super est date eleemosynam* (Luc., XI), et qu'il ne jugera pas de la quantité de votre superflu par votre luxe, ni par le désir que vous avez de pousser vos enfants dans le monde, ni par votre ambition qui ne se présente aucunes bornes, ni par les vaines décisions de ceux que vous consultez pour apaiser les remords de votre conscience, mais par sa vérité et par les règles immuables de son Evangile. Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu.

Mais il ne suffit pas de donner à proportion de son bien, il le faut faire avec joie, *quâ miseretur in hilaritate*. (Rom., XII.) Dieu ne veut pas qu'on lui donne avec tristesse ou comme par force; il n'aime que celui qui donne avec joie, qui croit qu'il reçoit beaucoup plus qu'il ne donne, qui regarde son aumône comme une semence qui rapporte au centuple et le rend riche pour jamais; car qu'y a-t-il, je vous prie, qui choque davantage la raison, que d'être dans la tristesse lorsque vous dissipez la tristesse et l'affliction des autres; que d'être chagrin lorsque vous bannissez leur chagrin, de sentir de la peine de ce qui adoucit celle de vos frères? Ah! sachez, dit saint Augustin, que si vous êtes tristes en donnant l'aumône, vous perdez et votre argent et le mérite de votre don. C'est pourquoi, lorsque saint Paul exhorte les Corinthiens à se montrer libéraux envers les pauvres de Jérusalem, il veut que ce qu'ils leur enverront soit un don offert par la charité et non pas arraché à l'avarice: *Non ex tristitia aut ex necessitate, hilarem enim datorem diligit Deus*. (II Cor., IX.)

Enfin, que votre aumône soit accompagnée d'humilité. Ne faites pas comme les hypocrites, dit le Sauveur du monde, qui font sonner de la trompette lorsqu'ils veulent donner l'aumône, mais que votre main gauche ne sache pas seulement ce que fait votre main droite. Il n'a pas prétendu par ces paroles nous défendre de faire nos aumônes en public, l'édification que nous devons à nos frères le demande souvent; mais notre intention doit être que la gloire en soit uniquement rapportée à Dieu.

Et pour ce qui regarde la personne du pauvre dont nous soulageons la nécessité, bien loin de nous élever au-dessus de lui et

d'avoir pour lui du dédain ou du mépris, la foi nous le doit faire regarder comme un prince du sang, et comme un véritable roi du royaume de Jésus-Christ, qui nous recevra un jour dans les tabernacles éternels, et qui sera incomparablement plus élevé au-dessus de nous dans le ciel que nous ne le sommes au-dessus de lui sur la terre. Que sa misère nous fasse souvenir de notre nudité spirituelle, et ses maladies des plaies et des infirmités de notre âme, ce qui nous obligera de nous confondre intérieurement. Ainsi, en même temps que nous ouvrirons la main pour soulager le besoin du pauvre, ouvrons la bouche du cœur pour protester à Dieu que nous ne sommes que de pauvres mendiants. Disons avec David : *Ego autem mendiculus et pauper sum, Deus adjuva me. (Psal. XXXIX.)* Soyons pénétrés d'un vif sentiment de notre pauvreté, anéantissons-nous jusqu'au centre de la terre, nous regardant comme des néants revêtus des dons de Dieu, qui ne pouvons subsister un seul moment sans de nouvelles grâces et de continues influences de sa bonté : c'est ainsi que vous vous ferez des trésors incorruptibles, et que vous mériterez que Jésus-Christ vous fasse asseoir à sa table, qu'il vous y serve de ses propres mains, ainsi qu'il l'a promis, et qu'il vous enivre d'un torrent de délices durant l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINTE CLAIRE.

Prononcé aux Religieuses Clarisses.

(Le 12 août.)

Tu honorificentia populi nostri quia fecisti viriliter, et castitatem amaveris. (Judith., XV.)

Votre nom sera célèbre à jamais dans tout l'univers, et vous serez particulièrement regardée comme l'honneur et la gloire de votre peuple, parce que vous avez agi avec un courage mâle, et que vous avez aimé la chasteté.

Ce fut là l'éloge que l'admiration et la reconnaissance tirèrent autrefois du cœur et de la bouche d'un grand pontife des Juifs, pour congratuler la vaillante Judith d'avoir sauvé son peuple de la fureur d'Holopherne, et sa ville du pillage de l'armée ennemie. Vous m'avez sans doute d'abord prévenu dans l'application de ces louanges à l'incomparable sainte Claire, puisque vous n'ignorez pas qu'elle a fait en faveur d'Assise ce que Judith avait fait en faveur de Béthulie.

Les Sarrasins furent frappés de trouble et de terreur par la vertu de son oraison, et comme les Assyriens l'avaient été par la mort de leur général, sacrifié au Dieu d'Israël par la faible main d'une femme : *Tu honorificentia populi nostri, quia fecisti viriliter, et castitatem amaveris.* Ces dernières paroles conviennent à notre sainte avec d'autant plus d'avantage, que la pureté virginale est beaucoup plus excellente et d'un plus grand prix que la chasteté des veuves, qui n'auront pas le privilège de suivre, ainsi que les vierges, l'Agneau partout où il ira.

Voilà, mes chères sœurs, ce qui relève la gloire de votre incomparable mère, ce qui la fera appeler bienheureuse dans la succession de tous les siècles ; et tandis que la mémoire de ces grands conquérants, de ces généraux d'armées, qui ont fait tant de bruit en leur temps, est ensevelie dans un profond oubli : *Periit memoria eorum cum sonitu (Psal. IX)* ; ou s'il reste quelque souvenir sombre et confus de leurs exploits, il ne sert qu'à faire détester leur ambition et leur cruauté ; une simple fille s'acquiert un renom immortel ; elle deviendra célèbre dans tout le monde chrétien qu'elle a éclairé, et qu'elle éclairera comme une lumière élatante, ainsi qu'une voix d'en haut le fit entendre à sa mère lorsqu'elle était enceinte d'elle. Fasse le ciel que ce discours puisse contribuer à l'accomplissement de cette prophétie. Il me semble qu'il marque assez heureusement son caractère, et qu'il la distingue, par des traits assez singuliers, de cette multitude de vierges qui ont renoncé au siècle, pour s'attacher à la suite du céleste époux. Sainte Claire sera à jamais célèbre et renommée parmi elles, pour avoir fait paraître un courage mâle, et un amour plus ardent pour la chasteté. Nous admirerons donc en elle un courage mâle et héroïque qui lui a fait fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus engageant, pour embrasser ce que la pauvreté a de plus affreux : ce sera mon premier point ; sa rare virginité favorisée du don d'une fécondité prodigieuse : ce sera mon second et le partage de ce panégyrique, qui ne serait pas conforme au sujet qu'il traite, s'il s'écartait de la simplicité ; c'est le moyen le plus efficace pour attirer la bénédiction du ciel, que je vous prie d'invoquer avec moi par la puissante intercession de Marie, qui en est la reine ; disons-lui humblement avec l'ange : *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Si toutes les œuvres de Dieu généralement portent les caractères de sa toute-puissance, de sa sagesse, de sa bonté, il ne fait toutefois jamais éclater davantage ces perfections adorables, que lorsqu'il suscite des hommes selon son cœur, des hommes de miséricorde, de ces hommes apostoliques qu'il a prédestinés dans ses conseils éternels pour lui engendrer une postérité spirituelle ; un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres, qui pour observer plus sûrement les préceptes, s'engage à la pratique des conseils, et se retire des tempêtes du siècle dans les monastères, comme dans un port et un asile : *Sicut qui absconditur a vento, et celat se a tempestate (Isa., XXXII)* ; détruisant en soi-même par les vœux de la religion, le triple objet de la concupiscence, source et racine funeste de tous les maux ; et qui, non content d'offrir à Dieu une satisfaction abondante pour ses propres péchés, s'efforce encore par l'austérité de ses pénitences et l'ardeur continuelle de sa piété, d'attirer sa miséricorde sur les autres, en lui demandant nuit et jour, avec

toutes sortes d'instances, la conversion des pécheurs.

La toute-puissance de Dieu s'y fait admirer dans la prompte obéissance que ces saints fondateurs rendent au premier son de sa voix, dans les dons extraordinaires de grâce, et l'abondance de son esprit qu'il leur communiqua avec profusion, afin qu'ils donnent aux autres de leur plénitude; allumant dans leur cœur ce feu divin, ainsi qu'il avait fait dans celui des apôtres, afin qu'après avoir brûlé leurs âmes, il embrase tout le monde dans les grâces gratuites, le don des miracles dont il honore d'ordinaire leur ministère, leur assujettissant la nature et les éléments.

Sa sagesse y reluit encore davantage en choisissant ce qu'il y a de moins sage, de plus faible, de plus vil, de plus mérisable selon le monde, employant les instruments les plus disproportionnés, en un mot ce qui n'était rien, pour confondre ce qu'il y a de plus sage et de plus puissant, pour détruire ce qui paraît de plus grand selon le siècle, se servant des efforts et de l'opposition que les puissances séculières et infernales apportent à l'exécution de ses desseins, comme d'autant de moyens efficaces pour les faire réussir.

Mais sa bonté et son amour pour ses élus, l'unique objet de son application, y paraît encore avec plus d'éclat; car voyant le relâchement des mœurs, la corruption, la licence et le débordement des chrétiens qui vivent dans les engagements du siècle, les obstacles qu'ils y trouvent à embrasser les exercices de la pénitence, l'unique voie qui leur reste pour apaiser sa justice, et éviter les effets de sa redoutable colère, il a ouvert des piscines, des maisons publiques de pénitence, afin que ceux qui en concevraient l'esprit, et qui songeraient sérieusement à se sauver, trouvassent comme des asiles sacrés contre l'impénitence qui règne dans le monde, et pussent pratiquer commodément tout le reste de leur vie dans la retraite, les jeûnes, les prières, les veilles, les macérations de la chair, et attirer les bénédictions du ciel sur tout le corps de l'Eglise.

C'est pour cet effet qu'il a fait naître dans le temps du relâchement des mœurs et de la discipline, ces grandes lumières des ordres religieux: saint Robert, premier abbé de Cîteaux; saint Bernard, fondateur de Clairvaux; saint Bruno, patriarche de l'ordre des Chartreux; saint Norbert, de celui de Prémontré; saint Dominique et saint François, qui ont déployé l'étendard de la pénitence dans toutes les provinces chrétiennes; ils sont venus au nom de Jésus-Christ, appelé par saint Jérôme le Prince de la pénitence, et de tous ceux qui se sauvent par ses saintes rigueurs; ils ont confirmé leur mission par une infinité de prodiges, et par des conversions sans nombre; on les peut regarder comme de seconds apôtres dans la vieillesse du christianisme, qui ont renouvelé par le second baptême, à savoir celui des larmes, des millions de chrétiens qui avaient violé la sainteté du premier, et prévenu les chutes qu'une infi-

mité d'âmes auraient faites dans la voie large du siècle.

Nous devons mettre au rang de ces hommes d'élite la glorieuse sainte Claire, votre mère et votre fondatrice. Comme la sanctification de votre sexe n'est pas moins chère au Fils de Dieu que celle du nôtre, qu'il est venu pour racheter l'un et l'autre, et qu'il a tiré d'une vierge le sang qui devait être le prix de ce rachat, il associe sainte Claire à saint François, pour lui engendrer un nombre infini de vierges: faisons-lui, dit-il, ainsi qu'il avait fait après la formation du premier homme, une aide qui lui soit semblable: *Faciamus ei adiutorium simile sibi.* (Gen., II.) Jugez par là si elle n'a pas dû être revêtue d'un courage viril et plus qu'humain, et si je n'ai pas droit de lui appliquer ce beau mot que saint Augustin dit à la louange de l'illustre Tarasie, digne épouse du grand saint Paulin, que le ciel lui a donné une femme qui, bien loin de servir de guide à son mari dans les voies de la mollesse et de la volupté, a été ramenée par ce mari à cette fermeté toute mâle figurée par la solidité de l'os dont la femme a été tirée: *redux in ossa viri.*

Il n'est pas nécessaire que je vous prouve que saint François a été animé d'un courage héroïque, ou plutôt divin pour embrasser un genre de vie si affreux, si contraire à toutes les pentes de la nature, et pour s'y soutenir jusqu'au bout sans se relâcher jamais; vous en êtes assez convaincues, ce que je pourrais dire n'ajouterait rien à l'idée que vous vous en êtes formée. La philosophie stoïcienne, qui ôtait à son prétendu sage les passions et le sentiment, n'a jamais rien imaginé de pareil; je n'ai qu'à vous faire voir que sainte Claire est une copie qui se rapporte parfaitement à ce bel original, ou plutôt une fille qui ressemble en toutes choses à son Père; j'ose dire même, sans prétendre rabaisser la gloire du saint patriarche, qu'il y en a quelques-unes où elle le surpasse; car, sans parler de la délicatesse de son sexe, et en particulier de celle de sa complexion, qui la rendait naturellement moins propre que lui aux exercices laborieux de la pénitence, elle eut de plus rudes combats à livrer, et de plus grandes oppositions à soutenir du côté de sa famille, qui était une des plus nobles et des plus anciennes de la province; mais qu'il paraît bien que la grâce n'est liée à aucun sexe, qu'en Jésus-Christ il n'y a point de différence entre l'homme et la femme: *in Christo Jesu non est masculus neque femina* (Gal., III); que tout instrument est bon entre ses mains, qui donnent au roseau la solidité d'une colonne, et ne cessent pas plutôt de tenir la colonne et d'en détourner ses regards, qu'elle devient un roseau, afin que celui qui se glorifie, se glorifie uniquement dans le Seigneur.

Claire, sans pénétrer encore les desseins de Dieu sur elle, y coopérait toutefois fidèlement, en conservant avec tout le soin imaginable la grâce qu'elle avait reçue au baptême: comme elle savait qu'elle portait ce

trésor dans un vase d'argile, et que l'air du monde est contagieux, elle fuyait son commerce, et n'en liait qu'avec des personnes de son sexe, dont les inclinations étaient semblables aux siennes. La vit-on jamais affecter des parures somptueuses, mesurer ses pas, étudier ses démarches? Remarquait-on rien dans sa conduite qui approchât de cette légèreté ordinaire aux jeunes personnes, qui ne cherchent qu'à se divertir, et à goûter des plaisirs dont elles ne pénétrèrent pas encore toute la malignité? Renfermée dans la maison paternelle, partageant son temps entre la prière, les pieuses lectures, le travail des mains, elle s'appliquait à parer l'homme invisible, caché dans le cœur par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix. Oh! le magnifique ornement aux yeux de Dieu! Il n'a rien qui vous plaise, filles et femmes mondaines, toutes occupées à relever une beauté que la maladie flétrira peut-être demain, et que les années moissonneront infailliblement bientôt, à parer un corps qui est votre prison: protestez tant qu'il vous plaira que vous n'avez aucun dessein criminel; ce que Dieu condamne par la bouche de ses prophètes et de ses apôtres, ne sera jamais innocent; eh! comment un cœur peut-il être chaste dans celle qui dresse des pièges à la chasteté des autres? Comment humble, en s'enivrant de luxe, de vanité, de toute cette pompe fastueuse? pauvre, en prodiguant pour ces folles dépenses l'argent qu'on refuse impitoyablement aux pressants besoins des pauvres? C'est peu de dire que sainte Claire sera votre juge; des femmes et des filles païennes; oui, des païennes, qui n'étant éclairées que de la seule lumière naturelle, se sont contenues dans les bornes d'une exacte modestie, s'élèveront contre vous au dernier jour, et prononceront votre arrêt. Eh! comment pourriez-vous vous astreindre à la vie si dure que va embrasser notre sainte, si vous n'avez pas seulement le courage de faire à Dieu le sacrifice d'un bijou, d'un ruban?

Claire ouït alors parler de François, son concitoyen, qui, renonçant au négoce et à l'héritage de son père, avait tout vendu pour acheter le champ où Dieu cache son trésor, et s'était logé dans une chétive maison proche d'Assise, d'où il passa avec ses religieux à Sainte-Marie des Anges. Que les jugements qu'elle entendit faire de ce serviteur de Dieu étaient différents! les uns élevaient jusqu'au ciel son nouvel institut et sa manière de vie si extraordinaire; les autres en parlaient avec le dernier mépris et traitaient cela de folie. Claire jugea, sans hésiter, que c'était la folie de la croix, qui renferme une sagesse infinie, et que François était un de ces fous pour l'amour de Jésus-Christ, dont parle saint Paul, et du nombre de quels ce grand apôtre faisait gloire d'être.

Les matières les plus sèches et les plus combustibles ne s'enflamment pas si vite que cette sainte fille prit feu au récit des merveilles que Dieu opérait en François;

ses exemples étaient ces charbons dévorants dont parle le Psalmiste. Oh! quel nouveau mépris conçut-elle pour toutes les vaines espérances de la terre; pour cette figure du monde, qui passe, pour toutes les alliances et les partis que ses parents lui proposaient! De quel amour ardent, de quelle passion incroyable, ne brûlait-elle pas pour cette sagesse immortelle dont la seule recherche est préférable à la possession de tous les royaumes de la terre! Et comme les passions saintes ne sont pas moins hardies et ingénieuses que les criminelles, elle trouva le secret d'avoir des conférences avec le saint, sans qu'on en devinât rien. Lui, qui craignait Ève en toutes les femmes, et qui savait qu'il y a souvent moins de danger et d'occasion de chute pour nous à converser avec un homme vicieux et déréglé qu'avec une personne d'un sexe différent, qui a toute la pudeur et la retenue qu'il prescrit et qu'il inspire naturellement, craignit les ruses et les pièges du diable; mais qu'il se rassura bientôt! que ces premiers soupçons furent promptement dissipés! Les traces de l'esprit de Dieu paraissaient trop visiblement dans la vocation de cette fille admirable; son âme s'était fondue, dès qu'elle avait seulement entendu la voix de ce bien-aimé de Dieu, et son cœur était plus brûlant que l'airain qui coule des fontes; elle ne respirait plus que le nouvel institut, et ne consultant que le courage que le ciel lui avait donné, elle importunait saintement le bienheureux patriarche de l'y admettre. Combien vous bénit-il, Seigneur! Quelles actions de grâces ne vous rendit-il pas, en voyant que vous vous déclariez d'une manière si authentique pour le genre de vie qu'il avait embrassé, devenu l'objet des railleries du plus grand nombre des hommes, incapables de comprendre vos voies? Que de larmes de joie et de tendresse versa-t-il aux pieds de vos autels? Il ne se rendit pas toutefois aux premières instances qu'elle lui fit d'être reçue à professer sa règle; il l'érouva quelque temps, et loin de lui dissimuler les difficultés de son entreprise, il les lui exagéra, et lui conseilla de supputer à loisir si elle pourrait fournir aux frais de cette tour de la perfection évangélique qu'elle prétendait élever. Mais un cœur, pleinement possédé de l'amour de Jésus-Christ, connaît-il des obstacles? Ne sent-il pas, au contraire, redoubler son ardeur, plus ils paraissent grands et insurmontables? Le joug de ce divin Sauveur lui peut-il paraître rude et accablant? N'est-il pas ravi de ne lui pas offrir des sacrifices gratuits; je veux dire qui ne coûtent rien à la nature? Et que désire-t-il avec plus de violence, que de lui rendre souffrances pour souffrances, et de reconnaître, en la manière que le peuvent de faibles créatures, l'excès de sa charité?

N'en jugez pas par vous-mêmes, amateurs du siècle et des aises de la vie, qui vous effrayez à la vue des plus légères mortifications, et ne voulez pas toucher la croix de votre maître au bout des doigts. Jugez-en

par l'exemple de ces saintes filles, fidèles imitatrices de leur illustre mère. La joie peinte sur leur visage n'est-elle pas un signe sensible qu'elles s'engraissent du plaisir de souffrir, ainsi que Tertullien le dit de Jésus-Christ?

François, charmé du zèle de sa prosélyte, ne crut pas devoir différer davantage de la contenter et de condescendre à ses désirs, qui s'augmentaient tellement par les délais, que les jours lui paraissaient des années. Ils convinrent qu'elle quitterait, une nuit qu'il lui marqua, la maison paternelle, et viendrait, honnêtement accompagnée, le trouver à Notre-Dame de Portioncule, où il l'attendrait avec ses frères. Le dimanche des Rameaux fut choisi pour cette sainte cérémonie, jour mémorable à jamais dans votre saint ordre; jour honoré par l'entrée triomphante du Sauveur, et la sortie du monde de notre jeune vierge, qui remportait par là sur lui une signalée victoire, et mena hautement en triomphe le démon qui en est le prince, ou plutôt le tyran.

Pour le mieux tromper, elle parut le matin dans la cathédrale, à la bénédiction des rameaux, en habit de noies; dans toutes les bornes néanmoins de la plus exacte modestie, par laquelle elle attirait plutôt les regards que par la richesse de ses vêtements, et le soir ne fut pas plutôt venu, qu'elle s'enfuit par une porte secrète: Je ne dois pas omettre qu'ayant trouvé cette porte presque murée, du moins embarrassée de poutres et de grosses pierres, elle la déboucha avec une force qui causa de l'étonnement à la personne qui la suivait, et à qui elle avait fait confidence de sa résolution.

Voilà notre amante qui cherche, de même que celle des *Cantiques*, le céleste amant durant l'obscurité de la nuit. Ange de l'ordre, cachez-la sous votre aile, rendez-la invisible à ceux qui pourraient la ramener de force au logis de son père. Elle arrive presque en un instant à Notre-Dame de la Portioncule, quoique distante d'Assise d'un quart de lieue; l'amour lui avait donné des ailes. François, qui n'était pas moins impatient qu'elle de consacrer la victime à Jésus-Christ, la reçut à la tête de sa communauté, avec des cierges allumés, et entonna une hymne de réjouissance. Les femmes les plus entêtées de la vanité, les plus esclaves des parures moniales, ont moins de joie de se vêtir des habits les plus riches et les plus somptueux, que cette humble vierge de dépouiller les siens, pour endosser le sac de saint François; il lui coupa les cheveux de ses propres mains, ce qui produisit en elle un effet bien différent de ce qui arriva à l'infortuné Samson après que Dalila l'eut rasé; car il ne fut pas plutôt dépouillé de sa chevelure, à laquelle sa force extraordinaire était attachée, que l'esprit de Dieu se retira de lui; il se trouva destitué de forces, et devint le captif et le jouet des Philistins, au lieu que Claire ne fut pas plutôt dépouillée par saint François de cet ornement de sa tête, dont les personnes de son sexe sont

d'ordinaire si jalouses, et pour lequel elles ont tant d'attache, qu'elle fut revêue d'une force extraordinaire, et devint autant formidable à ses ennemis spirituels qu'agréable et charmante aux yeux du céleste Epoux; mais ce chef du peuple hébreu s'était laissé séduire par un amour indiscret, aveugle, insensé, au lieu que cette nouvelle conductrice d'un peuple nouveau créé en Jésus-Christ, n'agissait que par le mouvement d'un amour sacré, infiniment sage, source de lumière et de force; elle en eut besoin sans doute d'une extraordinaire, pour soutenir les attaques de toute sa famille, qui, irritée de sa retraite, courut l'arracher de l'église de Saint-Damien, où elle s'était retirée. Mais, munie du secours d'en haut et des vives exhortations de son saint Père, elle demeura aussi immobile à toutes leurs prières, leurs sollicitations, leurs reproches, leurs menaces, leur violence, qu'un rocher battu des flots de tous côtés; elle leur enleva même une jeune sœur, qu'elle avait demandée à Dieu par d'incessantes prières, qui imita courageusement son exemple. Il ne tarda pas à être suivi par un grand nombre de vierges, attirées par l'odeur de ses rares vertus, qui commencèrent sous elle une vie vraiment évangélique; vivant dans un corps faible et fragile, comme si elles n'avaient point eu de corps; appliquées à mortifier tous ses instincts, à le mâter, le crucifier, lui procurer mille tourments.

Claire n'accepta leur conduite que par obéissance à leur saint Père, qui usa de son autorité pour l'exiger de cette âme humble, et par charité envers elles; charité qui n'allait pas à flatter les inclinations naturelles, et à souffrir les fautes sans répréhension (ce qui est ouvrir la porte à la licence et au renversement des maisons les plus saintes), mais amour de jalousie, qui l'obligeait de veiller et de travailler sans relâche, pour les présenter comme des vierges toutes pures au céleste Epoux; et comme elle savait que ce n'est que par la pratique exacte des règles qu'elle pouvait les rendre dignes de cette heureuse alliance; elle se rendait elle-même une règle vivante, toujours présente à leurs yeux, pour les exciter à marcher dans la sainte carrière de la pénitence, des humiliations, de la pauvreté, en quoi consiste l'esprit et la grâce de l'institut.

Comme elle savait que l'humilité est le fondement de l'édifice spirituel et de toute la perfection chrétienne et religieuse, elle creusa bien avant pour bâtir plus solidement. Se considéra-t-elle jamais autrement que comme la dernière des sœurs? non pas en pensée et en idée, ainsi qu'il n'est que trop ordinaire aux faux humbles, mais par un vif sentiment de cœur, se réjétant la plus vile et la plus abjecte des créatures, un ver de terre, un vaisseau d'immondices, ne se révalant de sa supériorité que pour rendre à ses religieuses les services les plus bas et les plus rebutants.

C'était par le mouvement de cette vertu, autant que par son amour inflexible pour la

sainte pauvreté, qu'elle s'était interdit tout ce qui tient de l'esprit du siècle, tout ce qui est capable de nourrir l'orgueil, qu'après avoir fait vendre son bien et en avoir distribué le prix aux pauvres pour suivre Jésus-Christ dans une nudité parfaite, elle se rendit la plus pauvre des pauvres servantes de ce Dieu crucifié, qui durant sa vie mortelle n'avait pas où reposer sa tête? Usa-t-elle jamais d'autres vêtements que des plus rapiécetées? Un manteau de grosse bure servait moins à la garantir du froid qu'à couvrir son corps virginal, préférant les morceaux de pain secs rapportés de la quête aux pains entiers, en un mot restreignant presque à rien l'usage des créatures, auquel nous sommes assujettis pour le soutien de cette vie, et s'en privant même souvent par le désir insatiable qu'elle avait de s'immoler par la pénitence. Les plus voluptueux recherchent avec moins d'empressement et d'avidité les plaisirs sensuels, que notre sainte les croix et les souffrances; ses austérités n'ont pas été inférieures à celles de saint François et de ces fameux pénitents de la Thébaïde: ses veilles étaient fréquentes et presque continues; lorsqu'elle était forcée d'accorder quelque trêve et quelque repos à la nature pour multiplier ses sacrifices, elle ne le prenait que sur la plate terre, un morceau de bois lui servait de chevet, jusqu'à ce que ses maladies l'eussent obligée d'appuyer sa tête sur un sac plein de paille; ne se contentant pas d'une grosse corde nouée en trois endroits dont elle était ceinte sur sa chair nue, elle portait une haire si piquante, qu'une de ses filles la lui ayant demandée avec instance pour s'en revêtir, fut bientôt forcée de la quitter et de la lui rendre, ne pouvant comprendre qu'un corps si délicat pût s'accommoder d'un instrument de pénitence si horrible. Par combien de cruelles disciplines a-t-elle honoré la flagellation sanglante de son Eponx? et par combien de jeûnes, celui du désert et les autres de sa vie voyageuse? Ils étaient presque continuels; mais dans les divers carêmes qu'elle observait régulièrement par an, elle jeûnait au pain et à l'eau, hormis le dimanche, et ne prenait rien absolument les lundis, les mercredis et les vendredis; en un mot elle porta si loin les pieux excès de sa pénitence, que saint François même, l'amant si passionné des souffrances, fut obligé de la modérer et de lui ordonner de ne passer aucun jour sans manger au moins une once et demie de pain, *panem arctum*. (Isai., XXX.) Soulagement qui paraît plus capable d'irriter la faim que de l'apaiser. Grégoire IX, souverain pontife qui l'honorait extraordinairement, voulut de même, dans la suite, l'obliger à relâcher quelque chose de cette rigoureuse pauvreté dont elle faisait profession; il ne trouva pas la même déférence qu'avait trouvée le saint patriarche, lorsqu'il souhaita qu'elle adoucît l'austérité de ses jeûnes; la plus humble des servantes de Jésus-Christ, soumise pour son amour à toute créature, résista courageusement à son vicaire, au chef de l'Eglise, qui

lui voulait persuader de prendre quelque revenu, et lui offrait pour cet effet de la dispenser de son vœu. Ecoutez sa réponse, que je voudrais faire retentir à toutes les grilles du monde, réponse qui mériterait d'être écrite en lettres d'or sur le frontispice de toutes les maisons religieuses, réponse qui n'a point été révélée par la chair et le sang, mais par le Père céleste, qui avait gravé depuis longtemps l'amour de la pauvreté dans son cœur par son divin Esprit, qui est appelé son doigt. « Non, Saint-Père, dit-elle avec modestie et fermeté, je ne veux point être dispensée de suivre Jésus-Christ; si je n'avais pas fait vœu, je le ferais présentement, et il n'y a rien que je n'entreprenne pour reconnaître l'état de pauvreté auquel mon Sauveur s'est voulu assujettir pour mon amour. »

Que je crains que ces paroles et ces sentiments si nobles, si généreux, si chrétiens, ne soient un jour la condamnation d'un grand nombre de religieux et de religieuses, qui ont mandié des dispenses et forcé le Saint-Siège par leurs importunités de leur en accorder, et de leur permettre ainsi (peut-être à cause de la dureté de leur cœur) de s'éloigner de Jésus-Christ, et de ne plus suivre l'Agneau de si près, quoique cette imitation soit leur véritable gloire!

Vous en avez été saintement jalouses, mes chères sœurs, vous n'avez pas souffert que cette couronne vous fût enlevée. Vous n'avez pas été moins soigneuses à observer avec la dernière fidélité les paroles et les ordonnances de votre sainte mère, que ces fameux réchabites, si illustres parmi les Juifs pour l'austérité de leur vie, le furent à l'égard de tout ce que leur avait prescrit Jonadab leur père. Il leur avait défendu de boire du vin, de planter des vignes, de bâtir des maisons, et ordonné de demeurer sous des tentes, parce qu'il voulait qu'ils se regardassent comme étrangers sur la terre, et vécussent dans un parfait détachement, et les paroles de ce vrai Israélite avaient fait une telle impression sur eux, qu'ils ne s'en relâchèrent jamais, et méritèrent, plus de trois cents ans après, que Dieu proposât l'exemple de leur obéissance au reste des Juifs, pour les confondre et leur faire sentir combien ils étaient inexcusables de refuser d'obéir à ses préceptes, lui qui était leur Seigneur et leur vrai Père. La récompense qu'il promet ensuite aux réchabites est la figure de celle qui vous est réservée dans le ciel et du centuple que vous recevez dès ici-bas. Ne vous laissez donc point ravir ce riche patrimoine que François et Claire vous ont laissé. Persévérez avec elle jusqu'au bout dans la pratique de la pauvreté, des humiliations, de la pénitence. Elle s'y soutint constamment durant quarante-deux ans, dont les vingt-huit derniers se passèrent dans des infirmités continuelles, qui bien loin d'affaiblir sa vertu, ainsi qu'il n'arrive que trop aux âmes communes, que les maladies rendent plus immortifiées, plus sujettes à leurs passions, plus appliquées aux aises du corps et

plus sensuelles que durant la sarté ; loin , dis-je , d'affaiblir sa vertu , la fort fièrent , et ne servirent qu'à faire paraître sa patience , et admirer combien la toute-puissance de Dieu éclate dans la faiblesse même , *virtus in infirmitate perficitur*. (II Cor. , XII.) Aussi exalte à l'observation des jeûnes , des veilles , des exercices réguliers , que si elle eût joui d'une santé parfaite , pouvait dire avec l'Apôtre , lorsque je suis faible , c'est alors que je suis fort , *cum infirmor tunc potens sum*. (*Ibid.*) O courage viril ! O charité mâle ! O femme qui a le cœur d'un cœur d'homme : *femineæ cogitationi masculinum animum inferens*. (II Mach. , VII.) Ajoutons pour finir son éloge , qui vit avec une pureté d'ange dans une char fragile et pétrie de boue , c'est ce qui nous reste à voir et que j'achève en peu de mots.

SECOND POINT.

Comme les vertus militaires et politiques ne sont pas le partage des femmes , à qui les lois divines et humaines imposent l'assujettissement et la dépendance , il ne leur reste guère que la chasteté par où elles puissent se signaler et se rendre recommandables. C'est aussi ce qui a toujours fait l'honneur et l'ornement de leur sexe , auxquels elles ne peuvent renoncer sans se couvrir d'opprobre et d'infamie. La virginité particulièrement a toujours été en honneur , et nous apprenons de l'histoire romaine , que les vestales avaient des marques de distinction et des prérogatives égales à celles des premiers magistrats. Mais outre que ces vierges infidèles se souillaient souvent par des incontinences secrètes , on ne peut pas dire qu'elles aimassent la virginité ; elles n'en aimaient que l'éclat et la gloire qui leur en revenait devant les hommes ; leur virginité était superbe , et par conséquent fausse ; elles en faisaient un sacrifice , non à Dieu , mais au démon , leur corrupteur et leur adultère. Ce n'est que dans l'Eglise de Jésus-Christ que se trouve la vraie virginité ; ce n'est que de celles qui consacrent à Dieu leur virginité et la regardent comme un don excellent de sa grâce , que parle le Sage , lorsqu'il s'écrie : Oh ! combien est belle la race chaste , lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu , c'est-à-dire de l'humilité , qui est la virginité de l'âme ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate*. Qu'elle est belle cette virginité qui nous rend parfaitement conformes à Jésus-Christ son époux ! Peut-il n'en être pas charmé , puisqu'elle ne s'attache pas seulement à ses commandements , mais à ses conseils , qu'elle ne lui donne pas seulement son cœur sans réserve , mais encore toutes les pensées de son esprit , ne s'occupant que des choses du Seigneur et de ce qu'elle doit faire pour lui plaire de plus en plus ?

Sainte Claire fut éprise dès sa plus tendre jeunesse de la beauté incorruptible de cette vertu , elle en fit vœu , jurant avec elle une alliance immortelle , et rejetant avec une sainte fierté celles que lui proposèrent ses

parents. Je n'ai pu vous représenter son courage viril , sans traiter d'une partie des moyens qu'elle employa pour conserver cette perle précieuse , et empêcher que le souffle du démon n'éteignît sa lampe ; elle ne la portait pas au grand air , mais vivait solitaire avant même qu'elle eût connu saint François , et je lui puis bien appliquer ces paroles que saint Ambroise a dites à la louange de la Reine des vierges : *Sola in penetralibus* , ne quo degeneret depravaretur affatu , ne sortant de la maison que pour exercer la charité envers les pauvres et les malades. Ce lis , d'une blancheur exquise , crût ensuite parmi les épines et les pointes des austérités , dont je me persuade que vous n'avez pu entendre la description sans frémir. Son humilité et son oraison furent le bouclier qu'elle présentait à tous les traits enflammés que lui lançait le démon. C'est peu de dire qu'elle s'appliquait à ce dernier exercice , elle s'y livrait et s'y abandonnait totalement , elle en vivait ; l'oraison lui tint lieu de toute sorte d'affaires ; elle la regarda comme faisant la meilleure partie de cette seule chose nécessaire qui nous est si fort recommandée , et comme une occupation qui , selon Jésus-Christ même , doit être éternelle , infatigable ; les jours sont trop courts pour ce devoir de religion , elle y passe les nuits à l'exemple de son maître. C'est durant le silence de ce temps si propre au recueillement , qu'elle répand son cœur en présence du Seigneur et réclame son secours , l'âme tout anéantie devant sa grandeur et sa majesté souveraine , le corps prosterné , le visage collé à la terre et tout baigné de larmes , dont elle répand une telle abondance , que c'est un miracle qu'elle ne perde pas les yeux à force de pleurer. Aussi le démon , qui se sentait brûlé par ses saintes larmes , lui dit un jour que si elle continuait ainsi , la perte de sa vue était inévitable et qu'elle ne pourrait plus gouverner son monastère ; il fut aussitôt confondu par ces paroles : « Si je deviens aveugle , une autre prendra ma place , qui gouvernera mieux ; heureux ceux qui ont le cœur pur , car ils verront Dieu ; tu n'auras jamais cet avantage , misérable que tu es ! » L'esprit impur s'enfuit aussitôt.

Comme j'ai déjà traité avec étendue de la meilleure partie des moyens qu'elle employa pour parvenir à un degré de pureté plus qu'angélique , je ne les répéterai pas. Je me contenterai de marquer les caractères de sa chasteté , et m'arrête à deux qui lui sont singuliers : elle a été hardie et féconde , contre la nature de cette vertu , qui est timide et stérile. Sa hardiesse et son intrépidité parut lorsque les Sarrasins voulurent escalader son monastère : ils étaient déjà au haut des murs ; ses filles alarmées et presque mortes de peur , accoururent à elle comme des poussins qui vont se cacher sous les ailes de leur mère , à la vue du milan prêt à fondre sur eux ; elle leur relève le courage , et se fait porter , tout infirme qu'elle est , à l'entrée du monastère , précé-

dée du saint sacrement, devant lequel se prosternant, elle dit à Jésus-Christ avec confiance : « Eh quoi ! Seigneur, vos épouses deviendront-elles la proie de ces barbares insolents ? Livrerez-vous à ces bêtes cruelles des âmes incessamment occupées à bénir votre saint nom ? ces agneaux innocents, vos humbles servantes, que j'ai élevées avec tant de soin dans votre saint amour ? Gardez-les, mon Dieu, en un temps où je ne puis rien pour leur défense ; faites sentir à ces infidèles que vous vous appelez le Seigneur, et que vous êtes le Dieu des armées, le protecteur de ceux qui n'espèrent qu'en vous. » O vertu ! ô puissance ! ô efficacité admirable de la prière ! Le cri de son cœur s'éleva jusqu'au trône de Dieu ; on entendit une voix qui répondit : Je vous garderai toujours. Dans ce moment les ennemis furent remplis de trouble et d'une émotion extraordinaire ; le tremblement les saisit : *conturbati sunt, commoti sunt, tremor apprehendit eos.* (Psal. XLVII.) Les anges firent briller apparemment des glaives étincelants aux yeux de ces vaurours, et les dissipèrent ; ils s'enfuirent en confusion, s'imaginant être poursuivis par des escadrons armés. Elle obtint une seconde fois un pareil miracle en faveur de son monastère et de sa ville d'Assise assiégée par une armée impériale, conduite par Guy d'Aversa, homme brutal et cruel s'il en fut jamais ; mais il ne savait pas qu'il n'est pas facile de combattre contre Dieu ; la déroute de son armée, frappée d'une terreur panique, et une mort violente dont il fut puni quelques jours après, le lui apprirent. Quel bonheur aux villes qui possèdent en leur enceinte ou en leur voisinage ces anges tutélaires !

Enfin la virginité de sainte Claire fut féconde : plusieurs vierges, attirées par l'odeur de ses parfums, vinrent se ranger sous sa conduite, et la reconnaître pour leur mère ; leur exemple fut suivi d'un nombre innombrable d'autres ; le reste de l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, toute l'Europe fut remplie de ce peuple nouveau, des fruits de cette semence sur laquelle le Seigneur a versé ses bénédictions à pleines mains.

Oh ! quel nombreux essaim de saintes abeilles, de chastes colombes ! Qui ne s'écrierait à la vue de ces armées d'anges terrestres, àinsi que fit Job, lorsque, allant en Mésopotamie, il aperçut une multitude d'anges revêtus de corps humains, et dit : Voilà le camp de Dieu, *castra Dei sunt hæc !* (Gen., XXXII.) Qui ne dira dans le transport de son admiration : Que vos pavillons sont beaux ! que vos tentes sont belles ! Elles sont comme des vallées couvertes de grands arbres, comme des jardins toujours arrosés, des cèdres plantés sur le bord des eaux. O postérité sainte, multipliée comme l'eau des fleuves et le sable de la mer ! O vigne mystérieuse dont l'ombre a couvert les montagnes et les branches des plus hauts cèdres ! puissiez-vous provigner de plus en plus ! puissiez-vous pousser vos rejetons au delà

des mers, et remplir de la bonne odeur de Jésus-Christ toute la terre habitable ! Votre nom y sera à jamais célèbre, ô bienheureuse Claire, première plante et racine de tant de fruits excellents qui font la beauté et les délices du jardin de votre céleste Epoux. Que toutes les langues vous bénissent dans la suite des siècles pour avoir fait paraître un courage beaucoup au-dessus de votre sexe, et avoir aimé ardemment la chasteté.

Chrétiens qui m'avez écouté si favorablement, n'aurez-vous pas de honte de ne pouvoir suivre, du moins de loin, une simple fille ? Elle ne voulut jamais être dispensée de suivre Jésus-Christ par le chemin semé d'épines de la pauvreté, de la mortification, des humiliations. Que dirons-nous un jour en sa présence, nous qui, sans aucune autorité légitime, nous dispensons si facilement d'obéir aux préceptes de l'Eglise ? Elle a été parfaitement crucifiée au monde, et le monde réciproquement lui a été crucifié, c'est-à-dire un objet d'horreur : ne l'aimons-nous pas, tout défigurée qu'il est par tant de misères ? Ne recherchons-nous pas son estime et son appui ? Elle ne s'est jamais réjouie que dans le Seigneur son Dieu et la participation de ses souffrances ; et nous ne nous réjouissons que dans des bagatelles, des choses de néant ; nous ne travaillons qu'à nous procurer une vie douce et commode. Son exemple vous peut-il paraître inimitable, après qu'il a été suivi d'un million de vierges d'une complexion si délicate, et que vous voyez vos propres filles fournir avec tant d'allégresse une si pénible carrière ? Refuserez-vous de faire une partie de ce qu'elles font, et ne rougirez-vous pas de marcher si lentement dans la voie des commandements, pendant qu'elles courent dans celle des conseils ? Ne remporterez-vous d'ici qu'une admiration stérile ? Ah, je me persuade que vous n'avez pu entendre le récit de la vie pénitente de leur sainte mère, ni envisager cet Evangile vivant des souffrances de Jésus-Christ, sans sentir une confusion intérieure de votre mollesse, et prévenir les reproches que je pourrais ici vous faire. Quoi donc ! la pénitence n'est-elle que pour les innocents ? Les criminels sont-ils seuls dispensés de porter ce joug imposé à tous les enfants d'Adam ? Depuis quel temps le royaume des cieux a-t-il cessé de souffrir violence ? Eh ! comment voulez-vous que je croie que vous aimez la chasteté, si vous êtes ennemis des austérités et des macérations de la chair ? Vantez-vous tant qu'il vous plaira de ne commettre aucune action qui blesse le sixième commandement du *Décalogue*, je ne craindrai pas de vous dire que vous n'êtes retenus que par des motifs tout humains, et par la crainte des suites fâcheuses que le vice entraîne avec soi, mais que vous n'êtes touchés d'aucun amour pour la chasteté, tant que vous négligerez les moyens qui servent à l'acquiescer et à la conserver ; la fuite des compagnies mondaines et surtout celle des personnes de différent sexe, la dévotion envers les mystères de

Jésus-Christ, surtout ceux de l'Eucharistie et de la Passion, l'objet de la plus tendre piété de notre sainte, une tempérance exacte, si vous n'avez pas le courage de pratiquer des jeûnes rigoureux. Je vous dirai avec saint Augustin, *viscum amas*, vous prétendez être chastes, et vous aimez les amorce du vice, les conversations galantes et enjouées, le jeu, la bonne chère, la danse; ce n'est pas ainsi qu'on met en fuite le démon de l'impureté. Agissez donc avec courage. Soyez pleins de force; mettez toute votre confiance dans le Seigneur: *Viriliter agite, et confortetur cor vestrum.* (Psal. XXX.)

Pour vous, mes chères sœurs, il n'est pas nécessaire que je vous inspire du courage, et que je vous exhorte à crucifier votre chair et à persévérer constamment dans les saintes pratiques auxquelles vous vous êtes assujetties par votre profession. Ceux qui vous dirigent sont plus occupés à modérer votre ferveur qu'à l'exciter; travaillez seulement à animer et à sanctifier tous ces exercices divers par les dispositions intérieures qui en font tout le prix et la dignité, tout l'agrément aux yeux de Dieu, qui, étant esprit, veut être servi et adoré en esprit et en vérité, dispositions sans lesquelles il vous dirait, ainsi qu'autrefois il faisait aux Juifs, mangerai-je la chair des taureaux et des génisses? Et quelles sont ces dispositions si essentielles, sans lesquelles vous courriez en vain, quand même vous mettriez votre corps en pièces par les rigueurs que vous exerceriez sur lui, ou que vous le livreriez aux flammes par le martyre? Les voici en un mot: un amour ardent pour Jésus-Christ; il faut que ce soit sa charité qui vous presse et vous soutienne dans tous vos exercices; nul sacrifice ne lui est agréable si elle n'en est l'âme, si elle n'est le feu qui le consume; tout n'est rien sans le cœur; vous êtes d'autant plus obligées de le lui donner tout entier, qu'il vous a comblées de plus de faveurs.

Efforcez-vous donc de répondre pleinement à ses desseins, qui ne sont pas seulement de s'honorer en vous en y faisant éclater les dons de sa grâce, de vous sanctifier, et de vous rendre l'instrument et le canal de sa miséricorde envers les pécheurs, par les prières et les pénitences qu'il veut que vous lui offriez pour cet effet. Sa bonté et sa sagesse ont des vues encore plus étendues: il veut que vous soyez dans son Eglise une preuve sensible et démonstrative de sa sainteté et de sa vérité, argument à la portée d'un chacun, plus convaincant que les plus subtils dont se sert la controverse, et que la théologie puisse nous fournir pour ramener nos frères égarés, qui errent dans l'affreuse solitude du schisme. Saint Augustin n'en trouvait pas de plus fort contre les hérétiques de son temps; il réprime surtout par là le fait des manichéens, qui se vantaient d'avoir la vérité de leur côté, et même d'observer l'Evangile avec plus de pureté que les catholiques. Il leur représente ces parfaits solitaires, qui

jouissaient de la compagnie et de l'entretien de Dieu, auquel ils étaient unis par la pureté de leurs pensées, la vie admirable des cénobites qui employaient le temps à prier, à lire, à conférer ensemble et à travailler des mains; d'un grand nombre de femmes et de filles qui menaient une vie pareille, et servaient Dieu avec autant de zèle que de chasteté; d'où il conclut que s'ils n'ont rien à opposer de pareil, ils doivent renoncer à la société pernicieuse dans laquelle ils sont engagés pour entrer dans la sienne. « Comparez, leur dit-il, vos jeûnes avec nos jeûnes, votre chasteté avec notre chasteté, votre modestie avec notre modestie, votre charité avec notre charité, et avouez que Dieu est en Israël, c'est-à-dire dans la société où on voit tant de prodiges de grâce. »

Nous défions de même les calvinistes de nous produire quelque chose dans leur prétendue réforme qui approche de la sainteté qui brille dans les maisons réformées de votre saint ordre. Que nous montreront-ils parmi eux qui apporte autant de gloire à Dieu par la pratique des principales vertus chrétiennes, la charité, l'humilité, la mortification, l'abnégation de soi-même, l'application à la prière, l'union des cœurs, l'obéissance, la fidélité à s'accuser et à faire pénitence des moindres fautes; et pour nous renfermer dans cette sainte maison, Dieu ne s'y fait-il pas sentir d'une manière toute palpable? La puissance de sa grâce n'y éclate-t-elle pas visiblement? La présomption humaine est-elle capable de former des vertus si sublimes? Quel miracle! Quel spectacle d'admiration de voir des filles tellement mortes au monde, qu'elles ne savent et ne veulent rien savoir de tout ce qui s'y passe, ne voulant plus savoir que Jésus, et Jésus crucifié; qui semblent avoir perdu la voix pour la conversation avec les hommes, et n'en avoir plus que pour chanter les louanges de Dieu avec une ferveur d'anges; qui, menant une vie si pauvre, si mortifiée, si austère, si laborieuse, qu'il semblerait qu'elles en fussent être accablées et succomber sous le faix, bien loin d'en avoir quelque peine et quelque chagrin, sont si contentes et jouissent d'une telle paix, qu'il faut bien qu'elles goûtent des plaisirs plus spirituels et plus divins qui les fassent renoncer de si bon cœur à tous ceux des sens et de la nature; enfin qui, dans l'abattement des plus grandes maladies, conservent toujours la même vigueur de l'esprit, l'âme demeurant toujours la même, toujours élevée au-dessus des ruines du corps, et prenant au contraire de nouvelles forces à mesure que cette maison de boue à laquelle elle est unie se détruit! Je fais souffrir votre modestie, mes chères sœurs, mais qu'elle cède en cette rencontre aux intérêts de l'Eglise notre mère commune; car ne faut-il pas avoir l'esprit renversé pour se figurer, comme font ces vains restaurateurs du plus pur christianisme, que l'Eglise où ces vertus règnent soit l'Eglise de l'Antechrist, la grande prostituée

de Babylone, et que celle où l'on ne voit rien que d'infiniment plus humain, soit l'Eglise de Jésus-Christ, redressée de nouveau et rétablie dans son ancienne pureté ?

Quelle gloire pour vous, d'être une preuve vivante et subsistante de la vérité et de la solidité inébranlable de l'Eglise, de la fidélité de Jésus-Christ, son Epoux, à la maintenir dans la pureté qu'il lui a procurée par son sang, et à lui conserver, malgré les déréglemens qui se multiplient par la succession des siècles, un état qui la rendra toujours reconnaissable aux esprits attentifs, et aux cœurs qui ne seront pas corrompus, d'être un argument et une démonstration écrite en caractères lisibles, et intelligibles à chacun. Si les anciennes créatures sont un livre exposé et ouvert à tous les hommes, un Evangile où ils peuvent lire et étudier les perfections de leur auteur, vous êtes de nouvelles créatures, qui de votre retraite où vous êtes cachées, et où vous gardez un profond silence, faites connaître la puissance du Réparateur. C'est sa grâce, principe de tout le bien qui est en vous, que j'ai exaltée; c'est elle qui vous rendra plus attentives que jamais, pour répondre parfaitement au dessein de Dieu, pour n'affaiblir point la preuve de sa religion, mais pour la conserver dans toute sa force; c'est ainsi que vous serez la gloire et le soutien de l'Eglise, l'honneur de notre peuple, la joie et la couronne de sainte Claire, votre mère, et que vous mériterez d'être couronnées de la main même du céleste Epoux dans le ciel, où nous espérons régner avec vous à jamais.

PANÉGYRIQUE XII.

SAINTE ROSE DE LIMA.

Prêché aux Religieuses de Saint-Dominique

(Le 30 août.)

Infirmi mundi elegit Deus, ut confundat fortia. (I Cor., I.)

Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort.

Ne dirait-on pas que Dieu prend plaisir à éprouver les hommes, en ne leur proposant rien dans sa religion, qui n'en inspire du dégoût et de l'éloignement? elle ne prêche qu'abnégation, que destruction, que croix, que sacrifice, que mort. Y eut-il jamais rien de plus capable de rebuter et de révolter des âmes toutes plongées dans leurs sens, et peu accoutumées encore à nos grandes vérités?

Je sais bien que l'Eglise n'a été établie et cimentée que par le sang des martyrs, qu'elle ne s'est conservée dans son lustre et dans sa beauté première, que tandis que les saints exercices de pénitence ont été en vigueur; mais ne peut-on pas dire que les hommes de ces derniers temps sont trop faibles pour porter la pesanteur de ce joug? et si on se croit obligé d'user de condescendance dans les lieux mêmes où l'Evangile règne depuis tant de siècles, ne semble-t-il pas qu'il faudrait modérer sa rigueur, pour le faire aimer à des peuples découverts depuis peu,

dans un nouvel hémisphère; nourris jusque-là dans le sein de la volupté, pour qui la croix est un scandale, et une folie plus grande qu'aux Juifs et aux premiers gentils? N'est-ce pas les effaroucher au lieu de les attirer à nous?

Ah renonçons à ces faux raisonnemens, qu'inspire la prudence de la chair; qu'un peu de réflexion sur la conduite de Dieu dissipe ces funestes préjugés, et apprenons que si un Dieu, plein d'entrailles de miséricorde, qui médite de toute éternité la conversion de ces peuples ensevelis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, expose à leurs yeux, en Rose de Lima, un Evangile vivant des souffrances de son Fils, et une copie fidèle de sa vie crucifiée, c'est en vain que nous prétendons nous faciliter le salut en nous cachant la moitié de nos devoirs; c'est en vain que, pour demeurer dans l'assoupissement léthargique qui nous accable, nous voulons nous persuader que nous n'avons pas assez de force pour marcher dans la voie étroite, et que Dieu n'exige pas de nous une violence si continuelle.

Voici de quoi nous confondre et nous débaser : *Infirmi mundi elegit Deus*. Une jeune Américaine, d'une complexion faible et délicate, d'une beauté charmante et achevée, vit dans un corps mortel comme si elle n'avait point de corps, ou plutôt comme si elle n'en avait un que pour l'immoler, pour le crucifier, et pour le martyriser sans cesse; sa pénitence enchaîna sur toutes ces austérités si affreuses des anachorètes de Nitrie et de la Thébaïde. Seigneur, qui ne vous louera? Qui n'admira les merveilles et les prodiges de votre grâce? Qui ne s'écriera : vos voies sont droites et véritables; elles sont saintes et dignes de vous, ô Roi des siècles! Raison humaine, sagesse terrestre et animale, te voilà réduite au silence; lâcheté, tiédeur, mollesse des chrétiens de ce monde ancien; il n'y a plus de prescription à opposer à la loi de Dieu!

Vous serez peut-être surpris, mon cher auditeur, que je commence l'éloge de notre sainte d'un style si terrible; mais je vous avoue que je tremble, en comparant sa vie innocente et pénitente avec notre vie criminelle et impénitente; ne trouvez donc pas mauvais que je vous fasse trembler : *Territus terreo*. (Saint Aug.) Il me semble qu'elle nous reproche notre honteuse duplicité, qui nous fait condamner sa conduite par nos actions; tandis que nous l'honorons par un culte extérieur, nous laissons à ces saintes filles la gloire de l'imiter; nous contentant d'une admiration stérile, comme si l'imitation de Jésus-Christ, même sur la conformité duquel notre prédestination est fondée, n'était que de conseil, et non pas de précepte; comme s'il avait annoncé deux évangiles, et n'avait pas menacé tous les hommes de périr s'ils ne faisaient pénitence et ne se chargeaient de sa croix.

Eh! comment faire entrer vos esprits dans des maximes si contraires à toutes les penes de la nature, et me promettre que l'exemple

si touchant de sainte Rose fasse la moindre impression sur vos cœurs? mais c'est cet exemple même qui m'apprend que le bras de Dieu n'est pas raccourci, et que sa grâce est aussi puissante que jamais. Implorons son secours par l'intercession de l'humble Marie, en lui disant : *Ave, Maria*, etc.

Il y a un tel rapport entre l'ordre de la grâce et celui de la gloire, que comme toute la grandeur des saints dans le ciel consiste à être cachés dans le secret de la face de Dieu, elle consiste sur la terre, dans l'inhabitation de Dieu dans leur cœur. Cette union ineffable de Dieu, qui se communique à sa créature, et de la créature, qui rentre en son Dieu, fait tout le mérite et le bonheur des élus, et en même temps la cause des difficultés, presque insurmontables des panégyriques; il faudrait, pour ne rien dire que d'exact et de solide, connaître jusqu'à quel point Dieu a voulu se communiquer au saint dont on entreprend l'éloge, et pénétrer la profondeur de ses desseins sur lui; il faudrait, pour me servir de l'expression figurée de l'Écriture, s'être trouvé avec Dieu, lorsqu'après avoir jeté les fondements inébranlables de la terre, il étendait le cordeau sur sa surface, pour la partager en différents climats, et leur donner à chacun des qualités proportionnées aux usages qu'il en voulait faire retirer aux hommes : *Ubi eras quando ponebam fundamenta terre*.

Le Saint-Esprit ne voulait-il pas par là nous élever à un sens plus spirituel, et nous faire connaître que Dieu seul est le principe de la fermeté et de la fécondité de son Eglise, dont les saints font tout l'éclat et toute la gloire? ne voulait-il pas nous apprendre, que ne vivant pas pour eux seuls, et qu'ayant été mis dans la maison du Seigneur pour être des sources de grâces et de bénédictions, il est impossible qu'on déconvre l'étendue de leur justice, si on ne s'arrête qu'à leurs actions particulières, mais qu'il faut envisager les circonstances des lieux et des temps dans lesquels la Providence les a fait naître, pour trouver, autant qu'il se peut, la mesure de leur grâce, et le degré de leur sainteté.

Ces grands principes vous ont dû conduire, comme par la main, jusqu'où je souhaitais, et vous faire rencontrer par vous-mêmes le véritable caractère de notre sainte; ne vous paraît-il pas visible, aussi bien qu'à moi, que Dieu, l'ayant fait naître dans un monde nouveau, où la foi venait d'être plantée, et le démon chassé comme de son fort, l'avait prédestinée pour être les prémices qui lui fussent offertes par cette terre, auparavant inculte et sauvage? et comme les présents que lui font les hommes sont ses propres biens, pouvez-vous douter qu'il n'ait versé sur elle avec abondance les prémices des grâces et des dons qu'il répand toujours avec profusion sur une Eglise naissante? Je trouve entre autres, qu'il a renfermé en elle les trois grandes qualités qui ont contribué à l'établissement de l'Eglise, et qui la soutiendront jusqu'à la consommation des siècles : l'esprit apostolique, la grâce du mar-

tyre et celle de la pénitence. Vous admirerez dans une simple fille, l'esprit apostolique : ce sera mon premier point; le cœur et la fermeté du martyr : ce sera le second; une pratique infatigable de ce que l'amour de la pénitence peut inventer de plus rigoureux : ce sera le troisième et toute l'économie de ce discours.

PREMIER POINT.

Si l'esprit apostolique était inséparable des fonctions de cet auguste ministère, c'est inutilement que j'essayerais de trouver dans une sainte un cœur sacerdotal; je sais que l'éclat des fonctions apostoliques est inaliéable avec la modestie d'une vierge chrétienne, et que saint Paul a défendu aux femmes de s'ingérer dans le ministère de la parole; mais le même apôtre ne nous apprend-il pas que, dans l'ordre intérieur de la grâce, les âmes sont tellement pénétrées et revêtues de Jésus-Christ, que la différence des sexes n'a point de lieu, et que tous les chrétiens, généralement, sont consacrés par le baptême, comme autant de saints prêtres, pour offrir à Dieu des hosties spirituelles; que si un homme peut être assez malheureux pour s'appliquer aux fonctions extérieures de l'apostolat sans en avoir l'esprit, une vierge, au contraire, peut être assez favorisée du ciel pour avoir cet esprit, sans en exercer les fonctions? Ajoutez à cela que Rose est entrée dans un ordre tout apostolique, uniquement dévouée au salut des âmes, qui ne respire que la gloire de Dieu, et qui brûle de l'ardeur de répandre partout la connaissance de son saint nom; un ordre qui a produit tant d'excellents hommes, lesquels, à l'exemple de saint Paul et de saint Thomas, ont porté l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre; de vrais enfants du tonnerre, qui ont fait retentir partout le son de leur voix, renversé des idoles presque aussi anciennes que le déluge, et gagné les premiers à l'Eglise des pays immenses, où le démon exerçait en paix sa cruelle tyrannie.

Après cette précaution, on ne me soupçonnera pas de cette prévention si ordinaire aux panégyristes; je parle exactement, et pour vous en convaincre, quest-ce que l'esprit apostolique, sinon un détachement absolu de toutes choses, pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ, la plénitude de la charité, un zèle ardent du salut des âmes, la pratique des conseils, une application sans relâche à la prière et à la prédication de la parole?

Si le premier degré de la perfection apostolique consiste à renoncer à toutes choses, Rose n'a pas été moins fidèle que les apôtres à se dépouiller généralement de tout, pour courir sans obstacle et dans une nudité parfaite, dans la voie des conseils, et je puis dire à son avantage, sans prétendre toutefois l'élever au-dessus des apôtres, qu'elle a quitté plus que des filets et une chétive nacelle; car elle a rejeté plus d'une fois avec dédain et une sainte fierté les partis les plus considérables de sa province, qui la recherchaient à l'envi; mais tout l'or du Pé-

rou, tout l'argent du Potosi, toutes les pierres des Indes et les richesses de la terre, n'ont pas été capables de l'éblouir et d'ébranler son cœur; toutes ces choses ne lui ont paru que comme du sable, de la boue, des ordures; elle ne pouvait comprendre l'excès de la folie et de l'ensorcellement des hommes, qui se laissent transporter d'une passion si ardente et si furieuse pour un peu de terre cuite au soleil. Les honneurs du siècle lui ont toujours paru une véritable infamie; les plaisirs, des tourments, et tous les avantages du monde, une perte et une pure vanité. Enfin, elle a été parfaitement crucifiée au monde, comme le monde lui a été crucifié; c'est-à-dire qu'elle en a eu la même horreur qu'on a d'un cadavre attaché aux fourches patibulaires, et a voulu en être considérée de même. Bien loin de s'étudier à relever l'éclat de sa beauté par des frises, par des habits somptueux, et par tous les artifices qu'emploient d'ordinaire les personnes de son sexe; elle se servait de toutes sortes d'inventions pour devenir difforme, et pour perdre la délicatesse de son teint. Ne l'aurait-on pas souvent surpris se tenant exposée au soleil et y demeurant plusieurs heures, à dessein de rendre son visage pâle et livide? Elle frottait ses yeux d'une herbe des Indes, pour les rougir et les enfler; elle lavait ses mains dans de la chaux vive pour en enlever la peau, et ne pouvant malgré tous ses efforts et ces saints artifices effacer ses traits, et éteindre les feux de ses yeux, elle se rendait invisible au monde, qu'elle considérait comme l'ennemi irréconciliable de son Epoux. Est-ce ainsi qu'en usent tant de filles, que je n'ose dire chrétiennes, idolâtres d'une vaine beauté, qui n'est qu'une fleur qui se flétrit en un jour; qui, au lieu de se parer de pudeur et de modestie, paraissent ornées comme des temples, ne cherchent qu'à voir et à être vues, et font leur plus sérieuse occupation des conversations enjouées?

Voilà les premières démarches de cette jeune vierge dans la carrière de la perfection où elle a marché à pas de géant dès l'âge le plus tendre; elle n'en est pas demeurée là; il s'est trouvé des philosophes qui ont foulé aux pieds les richesses et se sont séparés du commerce des hommes pour s'appliquer à la recherche de leur prétendue sagesse, ou plutôt pour s'attacher à eux-mêmes; mais le propre caractère des apôtres est de renoncer à toutes choses pour suivre Jésus-Christ. Rose ne leur cède pas encore en ce point; son attachement à Jésus-Christ n'est pas seulement l'attachement d'un disciple à son maître, d'un sujet à son roi; c'est l'attachement d'une amante passionnée à son divin Epoux : *Tenui eum, nec dimittam.* (Cant., III.) Jamais l'Epouse des *Cantiques* n'a été percée plus profondément des traits du saint amour, et n'a exprimé ses langueurs et ses défaillances d'une manière plus tendre et plus touchante. A quoi nous peut servir d'avoir un cœur, disait-elle à tout moment, sinon à brûler et à être réduit en cendres pour son amour? Toutes les eaux

des contradictions, les injures, les mauvais traitements d'une mère emportée; les pensées noires et horribles que le démon lui imprimait dans l'esprit de sa réprobation n'ont jamais pu éteindre sa charité; elles n'ont servi, au contraire, qu'à l'allumer et à l'enflammer davantage, de sorte qu'elle aurait pu délier avec une sainte hardiesse toutes les créatures ensemble de la séparer de Jésus-Christ.

Le soin qu'elle prit depuis le moment qu'elle fut capable d'aimer quelque chose, de ne penser, de n'agir et de ne vivre que pour lui, d'éviter les imperfections les plus légères, et tout ce qui peut blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux; sa virginité qu'elle lui consacra dès l'âge de cinq ans; la règle de Saint-Dominique qu'elle voua à celui de vingt; sa fidélité inviolable à remplir tous ses devoirs; son esprit de retraite et d'oraison; son cœur qu'elle répandait à tout moment en sa présence par de vives affections, le sacrifice de toutes ses actions qu'elle lui offrait sans réserve; le zèle de sa sainte maison, dont elle était dévorée, ne pouvaient-ils pas lui faire dire avec saint Paul. *Je vis, non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, la charité de Jésus-Christ nous presse?*

Voici une nouvelle Madeleine, mais toujours innocente et plus pure que les anges, blessée par la charité, ou plutôt c'est un séraphin dans une chair mortelle; il faudrait la langue d'une de ces intelligences célestes pour parler de ces ardeurs divines, de ces saillies, de ces transports, de cet incendie sacré. Oh! combien de fois s'est-elle plainte amoureusement que son pèlerinage était trop long, et a-t-elle dit avec l'Apôtre: je souhaite d'être détachée de ce corps et de me réunir à Jésus-Christ?

Mais le désir de lui gagner des âmes lui faisait faire violence au mouvement si impétueux qu'elle sentait de le posséder pleinement dans le ciel; son cœur, après avoir été consumé des flammes du divin amour, n'avait point de repos, si cet heureux incendie n'embrasait toute la terre; après s'être enivrée des chastes délices que Dieu lui faisait goûter dans la contemplation, elle se sentait enflammée d'une ardeur si violente, que, s'oubliant elle-même, elle ne s'occupait que de ce qui pouvait contribuer à étendre son empire, le faire connaître, le faire aimer. Elle eût cru être criminelle et infidèle à son divin Epoux si elle avait eu moins d'ardeur pour lui conquérir des âmes, que le démon pour les lui enlever.

Oh! quels torrents de larmes ne répandait-elle pas toutes les fois qu'elle levait les yeux sur les hautes montagnes de l'Amérique, pour la perte de tant d'idolâtres qui vivaient et mouraient dans l'ignorance du véritable Dieu, et devenaient la proie des flammes éternelles! Oh! que son cœur était pénétré d'une vive douleur! Combien de fois a-t-elle souhaité, aussi bien que saint Paul, d'être déchirée en pièces et chargée de toutes les malédictions du monde, pour procu-

rer le salut éternel de tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ ! Que de nuits passées dans l'oraison pour prier le Seigneur de la moisson d'y envoyer des ouvriers ! Que de conjurations tendres, pressantes, enflammées à ces ouvriers évangéliques de se livrer sans crainte à tous les travaux attachés à un si pénible ministère ! Mais si elle déplorait sans cesse l'aveuglement de ces peuples abusés que le démon conduisait avec un frein d'erreur, s'en faisant adorer sous mille figures horribles et bizarres, quelle désolation et quel martyre pour cette parfaite amante, de la stupidité monstrueuse de tant de chrétiens qui, malgré les lumières de l'Evangile, vivent en païens, se prostituent à l'impureté, et se font autant d'idoles qu'ils ont de passions différentes ! Ah ! sans doute qu'elle n'eût pu résister à une affliction si sensible, si son divin Epoux ne l'eût soutenue ! Oh ! quelle enviant le sort des prédicateurs ! « Que ne m'est-il permis, s'écriait-elle, d'en faire la fonction ? j'irais jour et nuit dans les places publiques, les pieds nus, couverte d'un cilice, et chargée d'une grosse croix, exhorter les pécheurs à la pénitence, et leur représenter, avec une voix tonnante, la rigueur épouvantable des jugements de Dieu. »

Qui pourrait nombrer la multitude des pécheurs qu'elle a retirés du vice, et à qui elle a inspiré l'amour de la vertu ; les plus endurcis ne pouvaient résister à la force de ses discours et à l'esprit de Dieu qui parlait en elle. Que d'usuriers renoncèrent à leurs trafics illicites ! que d'impudiques à leurs commerces infâmes ! que de blasphémateurs à leurs jurements. Que de monastères peuplés et d'académies désertes ! On ne pouvait entendre parler cette humble vierge de l'obligation indispensable que nous avons contractée au baptême de pratiquer l'Evangile, ou même simplement la voir, sans sentir son cœur tout brûlant au dedans de soi-même, sans concevoir un profond mépris des vanités du siècle et un désir ardent de rendre sa vie conforme à celle de Jésus-Christ. Oh ! combien se ferait-il encore aujourd'hui de conversions, si le monde avait beaucoup de semblables prédicateurs !

Sa charité immense n'était pas bornée aux besoins de l'âme, elle s'étendait sur ceux du corps, sur les maladies et sur les nécessités du prochain ; ses entrailles étaient émues de compassion à la vue de leurs misères et de leurs souffrances, et elle n'épargnait ni soin ni travail pour les secourir, semblable encore en ce point aux apôtres dont saint Paul dit que, n'ayant rien, ils enrichissaient les autres, les aidant de sa pauvreté, et se retranchant les choses les plus nécessaires, jusque-là qu'elle passa une fois huit jours entiers sans manger, pour assister un homme extrêmement pauvre.

Je serais infini si j'entreprenais d'entrer dans un plus grand détail, et de vous raconter tous les pieux artifices que la charité suggéra à cette incomparable infirmière, ou

plutôt à cette mère commune de tous les pauvres de Lima.

Chrétiens qui m'écoutez, vous êtes tous appelés à cette espèce d'apostolat ; c'est à tous généralement qu'il est commandé de renoncer à toutes choses : *Omnis qui non renuntiavit omnibus, non potest meus esse discipulus.* (Luc., XIV.) C'est Jésus-Christ lui-même qui parle, c'est votre législateur, c'est votre Dieu qui ordonne ; ce n'est pas ici une œuvre de surrogation, une voie particulière pour quelque âme éminente, c'est un engagement et une obligation indispensable contractée au baptême. Vous y avez renoncé au monde, à ses pompes, à ses vanités ; si vous n'êtes pas obligés de vous dépouiller des biens extérieurs, vous l'êtes sous peine de damnation éternelle d'en détacher votre cœur, et d'en user comme n'en usant pas ; il n'y a pas d'autre moyen pour éviter ce malheur et pour arriver à la vie éternelle ; oui, le précepte, encore une fois, regarde tout le monde indifféremment. Jésus-Christ a voulu prévenir la vaine défaite de ceux qui prétendaient que ces paroles ne regardent que les autres, et ceux qui, à leur exemple, s'engagent dans la pratique des conseils. Il est marqué expressément dans l'Evangile, que Jésus-Christ ayant dit à ses disciples : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même*, ajouta aussitôt : *Ce que je vous dis, je le dis à tous* ; et afin qu'il ne restât pas la moindre ombre de doute sur un sujet si important, un autre évangéliste nous apprend qu'il appela à soi le peuple pour lui répéter cette grande vérité.

On n'a pas droit d'exiger de vous la pratique des conseils évangéliques, je l'avoue, vous n'en êtes peut-être pas dignes ; mais on a droit de vous commander à tous, sous peine d'anathème, d'aimer Jésus-Christ, de n'aimer point le monde, de ne mettre point votre confiance dans les richesses périssables, mais d'en faire part largement à ceux qui sont dans la nécessité.

C'est à tous, sans distinction et sans exception, qu'il est commandé si expressément de prier sans cesse, de prier sans relâche, sans interruption ; je n'ai garde pourtant de vous exhorter tous à imiter en ce point sainte Rose, je veux dire d'entrer dans sa manière d'oraison, et de suivre cet aigle royal qui, par la rapidité de son vol, perce les nues et s'élève jusque dans le sein de la Divinité où elle est heureusement perdue et absorbée. Ces hautes contemplations, ces communications si intimes, ces familiarités si étroites, sont tout au plus le privilège des filles de Dominique, et la récompense de plusieurs années de services et de mortifications ; ce n'est pas à des pécheurs tels que nous, accablés du poids de leurs misères, à prendre si haut leur essor ; la chute d'un lieu si élevé serait mortelle ; des yeux aussi faibles que les nôtres, qui se sont plu si longtemps dans les ténèbres, seraient éblouis et aveuglés par les brillants de la gloire et de l'éclat de la majesté d'un Dieu si saint ; demeurons

dans la poussière, appuyons-y notre bouche, et que toute notre oraison soit un humble gémissement.

Enfin il nous est ordonné à tous de nous édifier les uns les autres par le bon exemple, ce qui est la manière de prêcher la plus utile, la plus efficace et la plus apostolique, car ne croyez pas que ce soit par la vertu seule de la parole et même par les miracles que les apôtres ont converti toute la terre; non, non, la sainteté de leur vie a été le principal appât et le hameçon innocent dont se sont servis ces douze pêcheurs évangéliques pour attirer tant de poissons dans leurs filets.

Mais hélas ! malheur au monde pour ses scandales ; au lieu de nous évangéliser réciproquement par une vie vraiment chrétienne, je ne vois presque partout que des prédicateurs du serpent, et des pest férés qui s'infectent les uns les autres ; on s'entretue, on s'entr'égorge, on s'arrache mutuellement du cœur Jésus-Christ, la foi et la charité qui est la vie de l'âme ; de quel côté qu'on tourne ses pas, on ne trouve que des gens animés de l'esprit du monde, pleins de ses maximes corrompues qui n'aiment que la terre, qui ne parlent que de la terre et qui n'agissent que par cupidité ; malheur encore un coup au monde pour ses scandales ! *Vae mundo a scandalis !* (Matth., XVIII.)

Hélas ! que nous nous ressentons déjà de la corruption des derniers temps dont Jésus-Christ nous a prédit que l'iniquité se multipliant, la charité se refroidirait, et qu'à peine à son second avènement trouverait-il de la foi sur la terre ! Comment soutiendrons-nous le sanglant reproche qu'il nous fera alors, que s'il avait fait la centième partie des grâces qu'il a répandues sur nous avec tant de profusion à tant de pauvres Américains, de Siamois, de Chinois, qui ne l'ont jamais connu, ils en auraient fait mille fois meilleur usage que nous et auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice ? Que nous avons sujet de redouter l'effet de cette menace terrible qu'il fit aux Juifs : Le royaume de Dieu vous sera ôté et sera transféré à des peuples qui en feront meilleur usage que vous ; et qu'il réitère encore dans l'*Apocalypse* à une Eglise particulière : Souvenez-vous d'où vous êtes déçus, et rentrez dans votre première ferveur, sinon j'ôterai votre chandelier de son lieu ! Ces tristes réflexions nous emporteraient trop loin. Retournons à notre sainte ; il semble qu'il ne manquait à sa gloire que d'arroser cette Eglise naissante par son sang ; mais cette gloire même ne lui a pas manqué ; elle n'a pas manqué au martyre ; elle a eu la fermeté d'une martyre, et sa vie a été un martyre continu ; c'est ce que nous verrons dans la seconde et dernière partie de ce discours, où je ferai entrer sa pénitence, pour ne pas excéder les bornes ordinaires ; renouvelez vos attentions.

SECOND POINT.

Je pourrais dire d'abord que la volonté sincère du martyre étant réputée devant Dieu pour le martyre même, le désir ardent dont Rose a toujours brûlé de lui immoler sa vie par le martyre, nous la doit faire mettre sans contredit au rang des martyrs et lui en a mérité la gloire. Jamais ambitieux n'a passionné avec plus d'ardeur de monter sur le trône, ni avare de trouver un trésor, que notre sainte une occasion de répandre son sang pour la querelle de Jésus-Christ ; plutôt à Dieu, s'écriait-elle souvent, que je pusse trouver les moyens de m'enfuir dans les pays infidèles et de mourir pour la foi par la main d'un bourreau !

La Providence lui fit naître une occasion de signaler son courage et de nous faire connaître avec quelle effusion de joie elle aurait souffert le martyre ; cette circonstance de sa vie est trop belle et trop éclatante pour la passer sous silence.

Au commencement de ce siècle, une flotte de Hollandais, alors ennemis de l'Espagne, parut sur les côtes du Pérou et à la vue de Lima ; leur avant-garde s'approchait déjà du port, et la plupart des vaisseaux côtoyaient la terre de si près, qu'on crut que le débarquement était fait. Quelle fut alors la face des choses dans cette capitale ! La consternation était universelle ; on voyait l'épouvante et la frayeur peintes sur tous les visages ; on n'entendait que cris confus, que larmes, que gémissements ; chacun ne songeait qu'à se garantir d'un péril si pressant par la fuite. Notre jeune héroïne, intrépide et sans émotion pour son propre danger, ne craint que pour l'auguste sacrement de nos autels, qui va devenir le sujet des profanations et des sacrilèges de ces hérétiques insolents, ses ennemis déclarés ; résolue de défendre ce cher gage de l'amour de son Dieu de la rage de ces impies aux dépens de sa vie, elle court, ou plutôt elle vole à l'église pour s'opposer à leur fureur ; elle prévoit assez qu'ils se moqueront de sa faible résistance et la perceront de coups ; mais c'est ce qu'elle cherche et après quoi elle soupire depuis longtemps.

A voir ses yeux étincelants, sa mine fière, son visage animé d'un noble courroux, à entendre le ton de voix avec lequel elle exhorte ses compagnes à se joindre à elle pour mourir généreusement, de faire un rempart de leurs corps au divin Epoux et d'être les victimes de cette victime adorable, on l'eût prise, non pas pour une jeune vierge, que le moindre péril alarme et qui n'ose se produire en public, mais pour une Débora qui anime l'armée des Juifs au combat, ou pour une lionne irritée qui se lance au travers des épées et des pieux des chasseurs qui veulent enlever ses petits.

Le Seigneur eut pitié de son peuple ; il répandit la terreur sur la flotte ennemie, qui leva l'ancre et s'éloigna bien loin de Lima. Autant la consternation et la désolation avaient été grandes, autant le fut la joie et le

transport de se voir échappé d'un si grand péril; toute la ville retentit de cris d'allégresse; Rose seule paraissait inconsolable; elle est dans le deuil et l'affliction de voir une si belle occasion du martyre échappée.

Consolez-vous, consolez-vous, généreuse amante d'un Dieu crucifié, vous ne serez pas frustrée de votre désir, vos vœux sont exaucés; au lieu d'un martyre, vous en endurez mille et vous serez pleinement rassasiée du plaisir de souffrir.

En effet, sa vie n'est qu'une carrière non interrompue, un tissu et un enchaînement continuel de croix, de douleurs, de souffrances, de martyres, de morts. Eh! comment, ne me restant plus que quelques moments, puis-je m'engager dans une mer si vaste? parcourons seulement les choses principales.

Je ne parlerai pas de sa virginité qui, étant prise dans toute son étendue, renferme, selon les Pères, un retranchement absolu de tous les plaisirs des sens, et que saint Ambroise appelle, pour cet effet, un vrai martyre; ce qui rend cette vertu si recommandable, dit ce grand docteur, n'est pas de ce qu'elle se rencontre souvent dans les martyrs, mais parce qu'elle fait elle-même les martyrs, *ipsa martyres facit*. Je ne parlerai pas des autres vœux de la religion, qui sont une destruction totale du vieil homme et à sacrifice par lequel on meurt au monde et à soi-même; je m'arrête à la pénitence, que saint Bernard a eu raison d'appeler un martyre plus doux, à la vérité, et qui fait moins d'horreur que celui qu'on souffre par le fer, mais qui a quelque chose de plus fâcheux, à cause de sa longue durée : *Horrore quidem mitius sed diuturnitate molestius*.

Pardonnez-moi, grand saint, si j'ose vous dire, ou que vous n'avez voulu parler que des pénitences ordinaires, ou que vous n'en avez jamais vu ni ouï de semblables à celles de notre sainte; car j'ai seulement horreur d'imaginer les divers instruments de pénitence que son amour, plus ingénieux et plus impitoyable que les plus cruels tyrans, lui a fait inventer pour déchirer son corps et tirer tout son sang de ses veines.

Où, sans doute que les Néron, les Dèce et les Dioclétien auraient été attendris par sa jeunesse et par ses charmes innocents, ou l'auraient bientôt mise en possession de la gloire par une prompt mort, au lieu qu'elle meurt tous les jours, mais d'une mort cruelle et douloureuse, et qu'elle tourmente, pour me servir de l'expression de saint Cyprien, non plus des membres, mais des plaies sanglantes : *Non jam membra sed vulnera*; c'est à ce prix qu'elle veut entrer dans la couche nuptiale de l'Epoux de sang, de l'homme de douleurs; elle lui dit avec un de ses plus grands saints : Non, je ne veux pas vivre sans plaies, vous voyant tout couvert de plaies.

Etant encore fort jeune, sa mère, femme impérieuse et pleine de l'esprit du monde, qui dit : *Coronemus nos rosis* (Sap., II), la força de s'attacher sur la tête une guirlande de fleurs, selon la mode du pays. Que fait

Rose? Elle trouve le secret de cacher sous ces fleurs un poinçon qu'elle s'enfonce si avant dans la tête, qu'on ne put l'arracher qu'avec d'extrêmes efforts et d'horribles douleurs. Ce ne sont là que les coups d'essai et les préludes de sa pénitence; elle se fit un cercle d'une lame armée de trois rangs de pointes très-aiguës, qu'elle porta jusqu'à la mort sous son voile; et comme ces pointes étaient inégales et n'entraient pas toutes en même temps, mais successivement, selon la diversité de ses mouvements, la moindre agitation les faisait quelquefois pénétrer jusqu'au crâne; vous frémissez? Pour accroître ces excessives et inconcevables douleurs, elle changeait tous les jours de place cette horrible couronne, et reculant ou avançant les pointes, elle se faisait de nouvelles ouvertures, d'où jaillissaient trois ruisseaux, ou plutôt cent ruisseaux de sang.

Un affreux cilice, tout hérissé de pointes d'aiguilles, qui enveloppe et serre étroitement son corps, y fait à peu près le même effet que la couronne armée de pointes sur la tête; elle ne se dépouille de cet effroyable habillement que pour décharger sur elle une grêle de coups de discipline composée de deux chaînes de fer.

Ermitage sacré, qui avez été le témoin de ces saintes cruautés, qui avez si souvent résonné du bruit de ses sanglantes disciplines, vous seul savez le nombre des coups que cette innocente victime faisait pleuvoir les jours et les nuits sur son corps tendre et délié, sur lequel elle frappait aussi rudement que s'il eût été de bronze ou fort rebelle à son esprit, apprenez-nous tout ce que son humilité profonde a dérobé à notre connaissance.

Entrons, mes chers frères, entrons dans ce saint lieu pour nous instruire par nous-mêmes; ce n'est pas vous que j'y invite, hommes sensuels, si accoutumés aux aises de la vie, si ennemis des moindres incommodités, que vous ne pouvez souffrir de passer une seule nuit dans un lit qui soit un peu dur; n'approchez pas, vous seriez rejetés par la sainteté de ce lieu, qui est un vrai sanctuaire. Je n'y aperçois qu'un lit d'un bois tortu et raboteux, semé de cailloux tranchants et de tuiles cassées qui lui brisaient les os. Voilà la couche molle et délicate sur laquelle cette amante insatiable de la croix prenait tous les jours deux ou trois heures de repos pour réparer ses forces épuisées.

Voulez-vous savoir quels sont ses mets les plus exquis, gens de bonne chère? Il n'y a rien ici qui flatte votre goût : des herbes sauvages, plus amères que l'absinthe, qu'elle cultive avec soin et qu'elle assaisonne avec du fiel. Nous lisons dans l'Ecriture que les enfants des prophètes ayant été cueillir des herbes pour s'approprier à manger, comme il s'y trouva par hasard des coloquintes sauvages mêlées, ils en eurent à peine goûté, que se croyant empoisonnés, ils s'écrièrent : *Mors in olla, vir Dei*. (IV Reg., IV.) Ce qui obligea Elisée d'y répandre de la farine pour

en ôter l'amertume. Rose au contraire répand du fiel et de l'absinthe sur ces herbes, d'ailleurs si amères, et souhaiterait faire un miracle pour les rendre encore plus dégoûtantes, trouvant ainsi le secret de se faire un supplice de cette nécessité que les plus saints ne trouvaient que trop douce et trop agréable; ô miracle de pénitence! Et afin qu'il n'y eût aucun de ses sens qui ne portât empreinte la mortification de Jésus-Christ et partie de son corps qui ne lui rendît un tribut de patience, lorsqu'elle ne pouvait être aperçue de personne, elle présentait au feu la plante de ses pieds et souffrait ce supplice volontaire jusqu'à ce que l'excès de la douleur la fit évanouir.

Le démon, forcené de rage de se voir vaincu par une fille, déploya contre elle toute sa fureur et lui en fit sentir les effets les plus cruels. En même temps qu'il remplissait son esprit de tentations furieuses et infernales, il affligea sa chair de tant de maladies, que les médecins avouaient que leur art n'en avait pas tant découvert et ne pouvaient comprendre qu'un corps, exténué d'ailleurs de tant de jeûnes, pût subsister avec tant de maux compliqués.

Mais ce qui paraîtra encore beaucoup plus incompréhensible aux ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont que des sentiments charnels, c'est que Rose n'avait jamais plus de contentement que dans cet état; elle était dans son centre et son élément; elle nageait pour ainsi dire dans la joie et demandait à Dieu de souffrir encore davantage pour son amour; elle employait le peu de forces que ses maladies lui laissaient à accabler son corps par des mortifications nouvelles et excessives. Si vous demandiez à Dieu quelque relâche et quelque trêve pour plaindre vos maux et pour trouver votre consolation dans vos larmes, notre sainte ne reçoit quelque intervalle et quelque soulagement que pour se tourmenter elle-même et pour ajouter plaie sur plaie.

N'épuisez pas encore vos admirations et vos patiences, il me reste encore à parler d'une autre espèce de martyre, plus cruel que tout ce que je viens de dire, connu seulement des âmes saintes, je veux dire les aridités, les sécheresses, les désolations spirituelles, martyre si sensible et si douloureux, que les chevalets, les roues, les tortures n'en approchent pas. Pour vous faire comprendre en un mot sa rigueur, remarquez que notre divin Sauveur qui, dans tout le cours de sa Passion, a été comme un agneau muet lorsqu'on l'égorge, ne put s'empêcher de se plaindre amoureusement à son Père de ce qu'il l'avait abandonné; tout ce que la rage des Juifs lui fit souffrir, ces indignités et ces opprobres divers dont il fut rassasié, cette flagellation plus que barbare qui déchira ses épaules innocentes, qui y creusa des sillons, et ne fit de tout son corps qu'une seule plaie, ces épines si aiguës dont son chef sacré fut couronné, ces clous horribles dont ses pieds et ses mains furent percés, tout cela ne fut pas capable d'arracher un seul mot de sa

bouche; il ne l'ouvre que pour se plaindre d'être délaissé : *Ut quid dereliquisti me?* (Matth., XXVII; Marc., XV.)

Rose! Rose! quelque affamée de souffrances, quelque saintement animée contre vous-même que vous ayez paru jusqu'ici, votre bras n'est, dans le fond, que le bras d'une fille faible, délicate, qui n'approche aucunement de la force du bras de Dieu : *Si habes brachium sicut Deus.*

Je le vois qui s'apprête d'appesantir sa main sur la partie la plus intime de votre âme, ses terreurs se rangent en bataille contre vous; il va vous faire souffrir des peines et des tourments inexplicables, et vous traiter comme si vous étiez l'objet de sa haine et de ses vengeances.

Cette innocente victime porte des impressions si terribles de la sainteté de Dieu, qu'elle se voit comme abîmée sans ressource; il y a comme un mur impénétrable de division entre elle et lui; elle se sent comme consummée et dévorée par le feu de sa justice; sa miséricorde s'enfuit, ses caresses sont changées en rebuts, de sorte qu'elle pourrait lui dire avec Job : *Mutatus est mihi in crudelem* (Job, XXX); mais, soutenue par la fermeté de sa foi, elle lui proteste avec ce saint homme que, quand il l'écraserait dans sa fureur, elle ne laisserait pas d'espérer en lui et de baiser amoureusement cette main ennemie qui l'accable.

Quinze ans se passèrent dans ces cruelles épreuves, et elle ne sentait jamais approcher ces terribles moments qu'elle ne frissonnât de tout son corps et ne priât que ce calice si amer s'éloignât d'elle; mais elle ajoutait aussitôt, à l'exemple de l'Époux : Que votre volonté, Seigneur, s'accomplisse et non pas la mienne; et, afin que la conformité fût entière, voici le dernier trait de son tableau : elle expire dans ces détresses et dans ces agonies; ô mort vraiment précieuse devant Dieu et devant les anges, qui honore les derniers moments de l'Homme-Dieu, comme sa vie avait parfaitement honoré la sienne ! Allez, parfaite amante, recevoir la couronne préparée à ceux qui ont teint leur robe dans le sang de l'Agneau; suivez-le partout où il ira et jouissez à jamais de ses chastes embrassements. Oh ! combien vous bénissez ces heureuses pénitences qui vous ont procuré un tel comble de gloire et comme un océan de délices !

Il me semble, mes frères, l'entendre de ce séjour enchanté, qui nous crie que toutes les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec le poids immense de gloire que Dieu nous réserve, si nous sommes fidèles à souffrir dans l'esprit de son Fils. Mais hélas ! les moindres maux ou les moindres biens présents font plus d'impression sur nous que cette alternative effroyable d'une éternité de supplices ou d'une éternité de joie; notre foi est faible et languissante !

On n'a garde d'exiger de vous toutes ces austérités, ces macérations, ces martyres, dont la vie de Rose, qui ne punissait

pas toutefois en elle des crimes et des plaisirs illicites, est un tissu continuel, mais on ne peut vous dispenser de faire pénitence, et une pénitence proportionnée à vos péchés, l'Eglise même n'a pas ce pouvoir : Jésus-Christ n'a pas souffert pour vous en exempter, mais pour sanctifier la vôtre par le mérite de la sienne; recevez-en l'ordre d'un directeur prudent et éclairé, qui n'ait aucuns égards humains, mais qui vous fasse entrer dans le zèle de la justice vengeresse, et sachez que moins vous vous épargnerez, plus Dieu vous épargnera; plus vous vous punirez, moins il vous punira.

Quand même vous auriez été assez heureux pour avoir vécu jusqu'ici dans l'innocence, sachez que vous ne la conserverez que par la pénitence : que toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle, et que c'est une chose honteuse d'être un membre délicat sous un chef couronné d'épines.

On est infiniment éloigné de vous exhorter d'imiter sainte Rose dans ces pieux excès où l'a poussée l'esprit de mortification dont elle était animée, comme de sucer du pus et avaler du sang pourri et corrompu tiré d'une malade gangrenée, votre imagination se révolte et votre cœur se soulève; mais on a droit d'exiger de vous que vous buviez dans cette coupe funeste que la justice divine présente à tous les enfants d'Adam, et que ce père malheureux a fait passer, comme de main en main, jusqu'à nous, après en avoir bu le premier, *bibendum est quod propinavit Adam*. (S. Aug.); mais ce qui doit diminuer notre horreur pour cette liqueur noire et dégoûtante, c'est que le nouvel Adam en a voulu boire lui-même, afin que l'exemple d'un médecin si charitable et si complaisant nous fit surmonter notre répugnance et vaincre notre dégoût; cependant, lorsqu'il nous présente de sa main le breuvage amer, mais salutaire, puisqu'il donne la vie éternelle; au lieu de le recevoir avec action de grâces, nous le rejetons avec insolence.

Que s'il se trouve que nous ayons une foi assez docile pour dire, comme les deux disciples, que nous sommes prêts à boire le calice : nous faisons d'ordinaire comme celui des deux frères de l'Evangile, qui, ayant reçu l'ordre de son père d'aller travailler à sa vigne, lui promit aussitôt de l'exécuter, et lui tint plus mal sa parole que celui qui avait refusé d'abord d'obéir.

Car, hélas! combien arrive-t-il de fois qu'après avoir promis à notre Maître, dans la chaleur d'une dévotion passagère, que nous ferons un meilleur usage que par le passé de tout ce qui viendra par sa grâce troubler ici-bas le repos que nous n'y devons point chercher, et nous détacher de la vie en nous en faisant sentir les misères : la moindre occasion de souffrir qui se présente nous jette dans de plus grandes impatiences qu'auparavant.

Rentrons, mes frères, rentrons au dedans de nous-mêmes, écoutons-y la voix de l'Es-

prit de Dieu, qui nous apprend que les peines de cette vie, qui nous paraissent les plus insupportables, ne sont que de faibles commencements de celles qui attendent dans l'autre ceux qui manquent de soumission; que le fruit de la croix ne sera pas pour les ennemis de la croix, qu'il faut la porter volontairement avec une humble patience; que faire autrement c'est plutôt la traîner que la porter, c'est déshonorer Jésus-Christ et souffrir comme le méchant larron! Ecoutez les reproches que vous fait cette même voix qui vous dit que vous n'avez été mis jusqu'ici qu'à de légères épreuves, qu'il ne vous en a pas encore coûté une seule goutte de sang, et que ce n'est pas à des pécheurs dont les crimes ont mérité mille fois l'enfer, de se plaindre de quelques moments de douleurs et de quelques légères piqûres.

J'ose dire toutefois que, quelque convaincus que nous soyons de ces vérités, elles ne serviront qu'à nous condamner, si Dieu n'y joint une seconde grâce en mettant dans nos cœurs les dispositions nécessaires pour souffrir dans son esprit.

Seigneur, lorsque nous vous considérons attaché sur un bois infâme, expirant par l'excès des plus cruelles douleurs, que nous jetons les yeux sur ce qu'ont fait vos saints et sur la grandeur de leurs récompenses, nous vous disons, avec l'un d'eux : Frappez, tranchez, taillez, appliquez, s'il est nécessaire, le fer et le feu! nous nous abandonnons entre vos mains; mais hélas! le moindre coup de marteau nous ébranle et nous renverse, la plus légère incision nous fait jeter de hauts cris et nous désespère, lorsque les douleurs se font sentir actuellement, toutes nos pensées se dissipent, et nos résolutions n'ont aucun effet. Seigneur, par cette horreur que vous avez voulu sentir vous-même pour la mort, par cette sueur de sang dont vous fûtes trempé à ses approches, soutenez-nous le courage dans les maux qui viennent fondre sur nous et dans l'exercice de la pénitence; faites-nous imiter, selon notre faible portée, cette incomparable sainte que vous avez donnée au monde dans ce déclin des temps, afin que nous ne soyons pas confondus, mais que nous méritions d'avoir quelque part à sa gloire.

PANÉGYRIQUE XIII.

SAINT MATTHIEU, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

A une paroisse.

(Le 21 septembre.)

Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum detrimenta, et omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrificiam. (Phil., III.)

Ce que je considérais auparavant comme un gain et un avantage m'a paru depuis une perte et un désavantage, je me suis privé de toutes choses, et je les regarde comme des ordures, afin que je gagne Jésus-Christ.

L'homme est né avec de certaines inclinations bonnes et louables en soi, mais dont la corruption de son cœur lui fait faire presque toujours un méchant usage : tel est le désir d'être heureux, de vivre, de jouir du repos et du plaisir; l'auteur de la nature a gravé

lui-même ces divers instincts au fond de notre être; mais comme cette nature est présentement déchuë de sa première dignité, déréglée et aveugle, elle nous fait prendre d'ordinaire des routes directement opposées à celles qui nous conduiraient à la félicité, à la vie et au repos.

Que faites-vous, malheureux ? s'écrie saint Augustin. Pourquoi vous engagez-vous dans des routes écartées ? Que je plains votre illusion ; vous cherchez d'excellentes choses, mais vous les cherchez mal ! Vous vous flattez de trouver la vie dans la région de la mort, et la paix au milieu du trouble et de l'agitation ! Revenez sur vos pas, vous tournez le dos à la voie qui conduit au bonheur ! Attachez-vous uniquement aux biens immuables, et faites couler dorénavant dans des parterres et des prairies cette eau qui va se perdre dans des cloaques et des égouts. En vain les philosophes du Portique avaient prétendu remédier à un si grand abus, en retranchant de nos cœurs tous les désirs des choses que nous ne pourrions pas nous donner nous-mêmes et qui seraient hors de notre puissance ; ils ne considéraient pas que nous ne sommes pas maîtres de ces désirs, qu'ils sont gravés au fond de notre substance, qu'il n'y a personne qui ne désire de ne point mourir, de n'être point trompé, de n'avoir aucune peine d'esprit ni de corps, *non mori, non offendi, non falli.* (S. AUG.) Périssent tous les vains arguments de ces sages imaginaires, qui font de leur sage une statue et une idole ! La religion chrétienne ne prétend pas arracher ces désirs du cœur, mais les rectifier ; elle nous éclaire de ses divines lumières pour nous faire connaître l'usage légitime que nous en devons faire, et nous communique les grâces pour fortifier notre faiblesse contre le penchant de la nature corrompue.

Il faut dire la même chose du désir du gain que de celui du bonheur et de la vie ; il n'a rien en soi de vicieux et de condamnable, rien que de licite, et même que de digne de louanges, pourvu qu'il s'arrête dans les bornes que la loi de Dieu prescrit, pourvu qu'on n'imité pas la folie de celui qui jouerait des diamants contre des pailles, et un royaume contre quelques oboles, c'est-à-dire pourvu qu'on ne désire gagner que le ciel ; car, que servira-t-il à l'homme, dit le Sauveur, de gagner tout le monde, s'il perd son âme ? Et que pourra-t-il donner en échange pour une chose si précieuse ? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* (Matth., XVI.)

Saint Matthieu n'était donc pas blâmable pour avoir une si ardente passion pour le gain, mais pour ne l'avoir pas su régler, pour avoir voulu accumuler sans fin des biens périssables, avoir exigé avec dureté les droits du prince et s'être fait des entrailles de fer afin de n'être point touché de la misère du peuple, se riant des malédictions et de l'exécration publique que s'attiraient les gens de sa profession ? Que fera Jésus-Christ

pour guérir un cœur si attaché au gain et au profit ? En bannira-t-il tout à fait l'amour ? Non ; c'est lui-même qui, comme auteur de la nature l'y a imprimé, comme auteur de la grâce il va lui offrir un gain plus considérable ; il fera briller à ses yeux cette perle évangélique qu'il faut acquérir aux dépens de toutes choses ; il lui présentera un royaume, et un royaume éternel ; après cela Matthieu aura-t-il peine à quitter sa banque et à renoncer à son commerce ? Ce qu'il estimait auparavant comme un gain considérable ne lui paraîtra-t-il pas une perte et un désavantage au prix de ce qu'on lui propose à gagner ? *Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum detrimenta, ut Christum lucrificiam.* O gain inestimable, ô miracle extraordinaire dans l'ordre de la grâce, qui est de soi tout miraculeux ! C'est donc autant l'éloge de cette grâce victorieuse que celui de saint Matthieu que je vais prononcer, en vous faisant admirer la grandeur de sa foi qui lui a fait abandonner toutes choses pour s'engager à la suite de Jésus-Christ : ce sera mon premier point ; la grandeur de sa charité qui l'a obligé à se livrer à des travaux sans nombre, à prodiguer mille fois sa vie et à la sacrifier par le martyre pour gagner des âmes à Jésus-Christ, ce sera le second, et tout le partage de ce discours. Fasse le ciel qu'il réveille notre foi et excite dans nos cœurs quelque étincelle de la divine charité ! Implorons l'assistance du Saint-Esprit par la médiation de Marie, en lui disant : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

On ne peut lire l'Evangile sans remarquer que Jésus-Christ relève en toutes rencontres le mérite de la foi : s'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, il l'attribue à leur foi ; s'il ressuscite Lazare, c'est à la foi de ses deux sœurs qu'il accorde ce miracle ; au contraire il n'en fait que très-peu à Nazareth, son pays, à cause de l'incrédulité de ses habitants ; il laisse enfoncer Pierre dans la mer pour le punir de son peu de foi ; et, quoi qu'il soit incapable de rien admirer, il paraît néanmoins frappé d'admiration à la vue de la foi du centenier et de la Chananéenne, il veut en être lui-même le panégyriste. Quels éloges pourrions-nous donner à celle de saint Matthieu, qui surpasse sans doute la foi de la plupart de ceux qui ont mérité des louanges de la bouche même de la Vérité ; elle est digne de nos admirations, soit que nous considérions la grandeur du sacrifice en soi, soit que nous examinions les circonstances qui l'accompagnent.

Pour concevoir la grandeur du sacrifice que fait saint Matthieu en quittant son comptoir pour s'attacher à la suite d'un homme pauvre et presque inconnu, il suffit de faire réflexion sur l'empire ou plutôt la tyrannie qu'exerce l'amour des richesses sur ceux qui en sont possédés. Il n'y a pas de passion plus violente et plus insatiable, et au lieu que les autres, comme celles de l'impureté, s'amortissent et s'affaiblissent avec l'âge, celle-ci

s'accroît et prend tous les jours de nouvelles forces. Il n'y a point de devoir qu'elle ne viole, rien de sacré qu'elle ne foule aux pieds et qu'elle ne sacrifie pour accumuler l'argent : usure, concussions, injustices, toutes voies lui semblent licites : l'avarice se fait des entrailles de fer et un cœur de diamant pour n'être pas amollie par les impressions de la grâce ; c'est pourquoi saint Pierre Chrysologue n'a pas fait difficulté de dire qu'il ne fallait pas un moindre miracle pour inspirer la libéralité à un avare que pour rendre la vie à un mort ; j'ose même enchérir sur la pensée de ce Père et dire qu'il en faut un plus grand, car un mort ne résiste pas à la voix impérieuse qui l'appelle du tombeau : il y obéit dès le moment qu'elle se fait entendre ; mais un avare est dans une opposition formelle et continue aux inspirations du Saint-Esprit ; c'est un hydro-pique qui aime mieux contenter sa soif en se remplissant d'eaux qui l'irritent de nouveau et l'étouffent, que de la voir éteinte par une guérison parfaite. Après cela nous ne devons plus être surpris de ces expressions de l'Evangile au sujet des riches qui jetèrent les apôtres dans l'étonnement : Je vous le dis, en vérité, il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel ; je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille. Oui, les richesses enferment un caractère de réprobation parce qu'elles facilitent les moyens de contenter toutes les passions, qu'elles sont la source d'une confiance aveugle en soi-même, produisent l'attache à la vie présente, la dureté envers les pauvres, et surtout l'orgueil que saint Augustin appelle le ver des richesses. Ceux qui veulent devenir riches, dit le grand apôtre, tombent dans le piège et la tentation du diable, en divers désirs inutiles et pernicieux qui les précipitent dans l'abîme de la perdition et de la damnation, car l'amour du bien est la racine de tous les maux ; ailleurs il l'appelle une vraie idolâtrie, et quelques-uns en étant possédés se sont égarés de la foi et embarrassés dans une infinité de peines ; de sorte qu'il y aurait lieu de désespérer de leur salut, si quelque chose était impossible à la grâce et si elle ne se plaisait quelquefois à se répandre avec surabondance où le péché a abondé : mais ces coups sont rares, et saint Bernard nous avertit qu'il faut considérer la conversion de saint Matthieu, plutôt comme un miracle que comme un exemple : *Non tam exemplum quam miraculum*. O regard efficace de Jésus ! O pouvoir souverain de sa grâce sur les cœurs ! Que de liens vous avez rompus ! que de merveilles avez-vous opérées en cet heureux publicain ! O sacrifice qui ne cède guère à celui d'Abraham et qui le fait devenir un vrai enfant de ce patriarche ! *Eo quod et ipse fit filius Abraham*. (Luc., XIX.)

Après cela, n'a-t-il pas plus de droit que saint Pierre de dire avec confiance au Sauveur du monde : *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle récompense nous réservez-vous ?* Il quitte, non pas une

chétive barque et des filets de nul prix, mais un riche comptoir, mais une fortune, s'il m'est permis de me servir de ce terme, et un établissement très-considérable ; il sacrifie tout ce qu'il pouvait acquérir et amasser dans la suite pour s'attacher à la suite du Fils de l'homme, qui n'a pas où reposer sa tête, qui vit d'aumônes et ne promet aux siens que croix, traverses et persécutions. Déjà, plein de cette vive foi qui fit juger à Moïse que l'opprobre et l'ignominie de Jésus-Christ était un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte, il regarde celles de toute la terre comme du sable et de la boue ; s'il les possédait, il en ferait un sacrifice pour acquérir Jésus-Christ. O Matthieu ! que votre foi est grande ! que votre sacrifice est héroïque ! Mais ce qui en relève davantage le mérite, ce sont les circonstances qui l'accompagnent. Car Dieu regarde davantage la manière et le cœur de celui qui lui fait quelque offrande que l'offrande en elle-même : *Respexit ad Abel et ad munera ejus*. (Gen., IV.) Je trouve donc, en premier lieu, qu'il fait ce sacrifice avec joie, bien éloigné de la disposition de ce jeune homme qui, ayant interrogé Jésus-Christ sur les moyens d'acquiescer la vie éternelle, et l'ayant assuré qu'il avait gardé tous les commandements, à l'observation desquels le Sauveur lui dit que le royaume des cieux était attaché : *Que me restet-il encore à faire*, ajouta-t-il ? Jésus lui dit : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi, vous aurez un grand trésor dans le ciel*. Le texte sacré nous apprend que ce jeune homme s'en alla tout triste parce qu'il avait de grands biens. Oh ! que Matthieu avait des sentiments bien opposés ! Il se considéra comme un malade que le grand médecin venait guérir, comme un esclave dont il brisait les fers, comme un mendiant à qui il donnait un précieux vêtement pour couvrir sa nudité. Sa foi naissante, mais déjà arrivée à un degré éminent, lui fit comprendre toutes ces choses et remua son cœur efficacement ; il ne reçut pas son divin libérateur dans sa maison avec moins de transport et d'effusion de joie que Zachée : *Excepit illum gaudens in domum suam*. (Luc., X.)

Si le commun des pénitents éprouve une si grande joie de se voir affranchi de l'esclavage des vanités, des folies et des niaiseries du siècle, et de sentir ce vide rempli avantageusement par la douceur inexplicable de la grâce : *Suave fuit carere suavitatibus nugarum*. (S. Aug., Conf.) Quelle a dû être celle de ce pénitent si extraordinaire et si privilégié, qui se voit déchargé d'un poids insupportable et retiré du fond d'un abîme par la main même du souverain pasteur, et de lui entendre dire qu'il y a plus de joie dans le ciel à l'occasion d'un pécheur qui revient de ses égarements et rentre dans la voie, que pour quatre-vingt-dix justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Ah ! toutes les joies du siècle, tous les plaisirs des sens ont-ils quelque chose de comparable à cette joie toute pure et toute céleste ? ils ne font

qu'effleurer et chatouiller le cœur et le laissent ensuite dans un vide désolant, au lieu que celles-ci le pénètrent, l'inondent et sont des avant-goûts de cette joie ineffable, dans laquelle le Seigneur fera entrer son serviteur fidèle.

En second lieu, sa conversion est sans délai, il ne rend pas son cœur impénétrable aux traits de la grâce comme ses pères, à qui il est si souvent reproché qu'ils résistaient toujours au Saint-Esprit; il ne délibère pas durant l'espace de dix ans, comme fit depuis saint Augustin, s'il mourra à la mort et s'il s'abandonnera entre les mains du céleste médecin; un seul de ses regards plus pénétrant que le feu du ciel et que ses flammes les plus actives va consumer dans son cœur la cupidité et l'amour des richesses qui y avait jeté de si profondes racines; les glaces de son âme se sont fondues dès que le Bien-aimé a parlé; il est en un instant transformé en un autre homme; dans ce moment ses yeux sont dessillés; le voile de ses passions qui lui cachait la vérité des choses est ôté; il en forme des jugements bien opposés à ceux qu'il formait un peu auparavant; le monde lui paraît tel qu'il est, un grand fourbe et un vrai enchanteur qui nous fascine par ses illusions; les richesses, une source et un amas de soins, d'inquiétudes, d'amertumes; la vie des riches, un songe où l'on voit sans voir, on écoute sans rien entendre, on mange sans se rassasier, on se réjouit de ce qui n'est qu'un peu de vent et de fumée; on court et on se fatigue sans arriver jamais au but. Ce sont des fantômes qui n'ont point de corps; ils viennent et ils s'échappent, ils se présentent et aussitôt ils disparaissent; on croit les tenir et on n'embrasse que du vent; il se pénètre tout à coup de cette parole du Roi-Propète : L'homme de richesses qui se réveille comme d'un profond sommeil aperçoit que tout est faux et que tout fuit comme l'ombre, patrimoine, richesses, honneurs, dignités; les mains se trouvent vides; il ne reste qu'une conscience ulcérée : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis.* (Psal. LXXV.) O fidélité de saint Matthieu à correspondre aux premiers attrait de la grâce et à ouvrir son cœur dès qu'elle frappe à la porte. Je sais bien que Porphyre et Julien l'Apostat ont taxé de folie ce prompt attachement à un homme presque inconnu; mais ces railleries impies font la gloire et l'éloge de notre publicain : c'est la sainte folie de la croix, qui est plus sage que tout ce que les hommes peuvent imaginer de plus sage. Il dit par avance ce que saint Paul a dit depuis : *Nos stulti propter Christum.* (I Cor., IV.) Les miracles qu'ils avaient ou raconter, ou dont ils avaient été témoins, l'éclat de la divinité qui brillait sur son visage et lançait des rayons dans les cœurs, mais surtout sa sainteté éminente n'était-elle pas capable de faire impression sur les âmes? Vous présentez, dit saint Augustin, un rameau vert à une brebis, et elle suit; des fruits à un enfant, et il veut suivre; il est attiré par le

lien du cœur et du plaisir sans que la liberté en reçoive aucune atteinte. Les païens mêmes convenant que chacun est entraîné par ce qui le touche davantage, combien donc les hommes doivent-ils être attirés plus fortement et plus puissamment par la justice, par le désir de la béatitude, par Jésus qui en est la source? Car, qu'est-ce que l'âme, dégagée de ses passions, désire avec des mouvements plus vifs et plus impétueux que la vérité?

Enfin, notre publicain ne se prête pas simplement, mais il se donne à Jésus-Christ sans retour. Après avoir mis la main à la charrue, il n'a jamais tourné la tête en arrière et retourné de cœur en Egypte, ni regretté ses poireaux et ses oignons. Les autres apôtres, après la Résurrection du Sauveur, retournèrent à la pêche, parce que c'est un exercice innocent; mais, quoique qu'exerçait saint Matthieu se puisse exercer sans que la conscience y soit intéressée, néanmoins, vu la corruption des hommes, il est presque impossible de n'y pas commettre beaucoup de péchés et de demeurer dans les bornes étroites de la justice; c'est la remarque de saint Grégoire au sujet de mon saint. Il sait qu'il y a une malignité cachée dans la possession des richesses et que les mains ne peuvent presque manier l'or et l'argent, sans que l'âme s'y colle et n'en devienne esclave: ainsi, il jure un divorce éternel avec ce métal qui est le Dieu d'une grande partie des hommes; il veut suivre Jésus-Christ tout nu dans une nudité parfaite. Oui, mon Sauveur, vous lui serez dorénavant son or, son argent, ses richesses et son unique trésor.

Oh! que la plupart de ceux qui veulent se convertir sont éloignés de ces dispositions! Combien en trouve-t-on peu qui soient aussi sensibles qu'ils le doivent à la miséricorde toute gratuite qui les a prévenus et les a retirés *De lacu miserie* (Psal. XXXIX), tandis qu'une infinité d'autres y demeurent plongés; font-ils le sacrifice de leurs personnes et de leurs biens avec cette effusion de joie que nous avons remarquée en notre publicain? Ah! ce sont des victimes qu'il faut traîner à l'autel : *victima reluctans*, comme dit un Père, qui par conséquent ne peut manquer d'être rejetée, car Dieu veut qu'on lui donne avec joie et que la victime soit toujours volontaire, *hilariter datorem diligit Deus* (II Cor., IX); et le seul instinct de la religion, quoiqu'obscurci par beaucoup d'erreurs, avait fait connaître cette vérité aux païens mêmes : quel sujet inconcevable de joie, d'être arrachés de la gueule du lion infernal, et que non-seulement on oublie nos perfidies et nos ingrattitudes; mais qu'on nous récompense, qu'on nous comble de mille faveurs et que nous soyons admis aux noces de l'agneau; ah! notre vie devrait être un cantique continu!

Nous sommes-nous rendus aux premiers mouvements de la grâce qui est ennemie des délais? ah! combien avons-nous abusé

de temps, de la patience et de la longanimité de Dieu ! Combien d'inspirations rejetées ! Il a fallu nous faire une espèce de violence pour nous arracher aux vanités du siècle, comme les anges en firent à Loth et sa femme pour les faire sortir de Sodome. Attendez-vous le retour de l'âge, c'est-à-dire que vous soyez hors d'état de pratiquer les exercices de la pénitence pour vous donner à Dieu ? Quelle honte de ne lui consacrer que la lie de ses ans et le rebut du monde ! Qui vous a assuré que cette grâce vous serait offerte avec la même abondance que par le passé, et même qu'elle vous serait offerte ; désabusez-vous d'une illusion si grossière : Sachez que la grâce est une chose délicate, ce qui la fait comparer à la maune qui devait être recueillie le même jour qu'elle tombait du ciel, le lendemain on la trouvait corrompue ; ah ! cette rosée salutaire doit être recueillie le même jour qu'elle tombe du sein de Dieu, le lendemain elle sera peut-être inutile, parce que nos passions se fortifieront et que Dieu sera piqué de notre mépris, de notre résistance et de l'injuste préférence que nous faisons des vains objets du siècle.

N'alléguons donc plus de vains prétextes pour différer notre conversion, car on ne se moque pas de Dieu ; ne nous jouons pas de la chose du monde la plus sérieuse et la plus importante, n'abusons pas du temps qui nous est accordé par une miséricorde singulière pour persister dans notre révolte et multiplier nos crimes. Eh ! si la mort vous surprend, comme elle en a surpris et enlevé tant d'autres qui en paraissaient moins proches que vous, quel sera votre sort et à quoi vous exposez-vous ? Se peut-il une résolution plus extravagante, que de vouloir bien courir le risque effroyable d'être damné pour une éternité ? Dites-moi, je vous prie, si vous aviez une maison à bâtir, la bâtiriez-vous sans fondement, vous contentant de dire, Peut-être ne tombera-t-elle pas, j'en ai vu subsister une qui n'était pas mieux fondée : si vous aviez un fils unique malade, le laisseriez-vous sans remède parce que vous en avez vu guérir un dont on n'avait pris aucun soin ; si vous aviez à vous embarquer, prendriez-vous un vaisseau qui n'eût ni gouvernail, ni rames, ni voiles, et vous contenteriez-vous de dire : Peut-être ne se perdra-t-il pas ; j'en ai vu arriver un au port qui n'était pas mieux équipé ? Si vous aviez reçu vous-même quelque grande blessure, différeriez-vous d'un moment d'appeler le chirurgien pour y mettre un appareil ? O Dieu, les hommes ont des yeux pour voir les plaies du corps, et ils n'en ont pas pour voir celles de l'âme ! ils ne sentent pas les morsures cruelles de ce lion invisible qui les déchire ! Se peut-il une plus grande extinction de foi ? Eh ! comment pouvez-vous demeurer un seul moment sous l'esclavage de ce tyran barbare et dans la disgrâce de votre Dieu ? Comment êtes-vous capables de goûter les fades plaisirs du siècle, ayant le glaive de la justice

divine suspendu sur vos têtes, marchant dans un chemin obscur et glissant sur le bord des précipices, poursuivis par l'ange apostat ? Aujourd'hui donc qu'il vous fait entendre sa voix par mon organe, n'endurcissez pas vos cœurs, de crainte que vous ne vous trouviez enveloppés dans cette terrible condamnation qu'il prononça contre quelques Juifs : Vous me chercherez sans pouvoir me trouver et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* (Joan., VII.)

La prédestination de saint Matthieu était peut-être attachée à sa vocation ; s'il eût négligé cette grâce, elle ne fût pas retournée, un autre eût eu sa couronne, *spiritus vādens et non rediens*. Quel est donc notre aveuglement, de ne pas ménager des moments si précieux qui peuvent être décisifs de notre bienheureuse ou malheureuse éternité ? mais quelle fureur et quelle manie ? Ces termes ne sont pas encore assez forts, de trahir de nouveau Jésus-Christ par une noire perfidie, en nous rengageant dans les liens du péché dont il nous avait dégagés par sa miséricorde. Quelle infamie de se plonger de nouveau dans le bourbier comme ces animaux immondes après avoir été lavés, et retourner comme des chiens à son vomissement ; ces comparaisons sont de l'Écriture ; et saint Paul n'a pas cru qu'il y eût de l'excès dans ces paroles si terribles : qu'il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don du ciel, qui ont été rendus participants du Saint-Esprit, qui se sont nourris de la sainte parole de Dieu et de l'espérance des grandeurs du siècle à venir, qui, après cela, sont tombés ; il est impossible, dis-je, c'est-à-dire très-difficile, qu'ils se renouvellent par la pénitence, parce que autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie ; car lorsqu'une terre, étant souvent abreuvée des eaux de la pluie, ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître : il lui donne sa malediction et à la fin il y met le feu ; si nous péchons, dit-il dans la même *Épître*, après avoir reçu la connaissance de la vérité, il n'y a plus désormais d'hostie pour les rachés ; mais il ne reste qu'une effroyable attente du jugement et l'ardeur du feu qui doit dévorer les ennemis de Dieu ; car si celui qui a violé la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, combien croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié et fait outrage à l'esprit de la grâce ? Voulez-vous donc savoir ce que c'est que retourner de la grâce au péché ? C'est, dit Tertullien, faire satisfaction au diable d'avoir fait satisfaction à Dieu, c'est se repentir de s'être repenti de ses crimes, c'est faire une comparaison odieuse et un parallèle monstrueux entre Jésus-Christ et le démon, et après avoir fait l'essai de ces deux maîtres, prononcer en

faveur du dernier et déclarer qu'il vaut mieux le servir que servir Jésus-Christ et que son joug est préférable. O aveuglement ! ô excès, auquel je ne trouve point de nom ! Qu'un cœur est corrompu, qui après avoir goûté Jésus-Christ, avoir été rempli de son esprit, sa justice et sa grâce, s'en dégoûte pour retourner à une vile créature, embrasser un fantôme et des ordures, *amplexati sunt stercora* (Thren., IV), faire une honteuse alliance avec sa chair à qui il avait déclaré une guerre mortelle, *obstupescite, celi, super hoc !* (Jer., II.) Quel vide effroyable, ô Jésus, dans un cœur qui vous abandonne ainsi, et que vous abandonnez ensuite ! Préservez-nous par votre miséricorde infinie d'un malheur si épouvantable.

Mais quoi, âmes doubles et sans foi, qui avez embrassé la pénitence, comme la seule planche qui vous restait pour vous garantir du naufrage et qui venez de l'abandonner pour vous rejeter dans les flots, dites-moi, quelle autre voie avez-vous trouvée pour vous sauver ? Car si elle est plus commode et n'est pas moins sûre que la pénitence, je serai ravi de m'en servir aussi bien que vous : mais hélas ! vous êtes obligés d'avouer, malgré que vous en ayez, qu'on ne peut se sauver que par la pénitence. Eh ! quel ensercellement est-ce donc que le vôtre ? Infidèles que vous êtes. Qu'est devenu votre cœur ? Qu'est devenu votre esprit ? Que sont devenus vos yeux, de finir ainsi par la chair, après avoir commencé par l'esprit ? *O insensati ! Quis vos fascinarit ?* (Gal., III.) Qui vous a inspiré tant d'aversion pour la pénitence ? Vous avait-elle rendu un si mauvais office en vous réconciliant avec Dieu, en vous retirant de la gueule du lion, du gouffre de la mort, de la servitude, du naufrage de l'enfer ? Vous vous êtes donc trompés quand vous avez demandé pardon à Dieu de vos péchés et déclaré une guerre irréconciliable au démon.

D'où vient, mes frères, un tel malheur ? c'est que la crainte a plus de part à ces prétendues conversions que l'amour, et comme la crainte est un mouvement violent, il cesse bientôt ; au lieu que la charité prend toujours de nouvelles forces, nous aplanit les voies et adoucit tout ce qu'il y a de plus amer dans la pénitence. Les pénitents d'aujourd'hui, si toutefois ils méritent ce nom, car la pénitence sans amour ne nous justifiera jamais, quittent le péché, jettent d'abord quelques larmes, font même des pénitences extérieures, cela est très-louable ; mais ce qui me fait trembler pour eux, cela ne dure pas longtemps, ces larmes s'arrêtent ! Ah ! c'est qu'elles ne coulaient pas d'une source d'eau vive, elles ne venaient pas de l'amour, ou bien s'il y avait eu quelque part d'abord, on laisse ralentir et éteindre ce premier feu. Travaillons donc à nous établir solidement et à nous enraciner profondément dans la charité ; nous en avons un modèle achevé en la personne de notre publicain converti, et si vous avez admiré la grandeur de sa foi, vous ne serez pas moins touchés de celle de

la charité qui le presse et l'engage à sacrifier son repos et sa vie pour gagner des âmes à Jésus-Christ, c'est ce que je vous ai promis dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Comme la charité est directement opposée à la cupidité, autant que celle-ci est éloignée de partager avec les autres les biens qu'elle possède, parce qu'elle ne le peut faire sans se préjudicier, et qu'elle rapporte tout à soi, l'autre n'a pas de plus grande joie et de plus grand empressement que de communiquer les biens spirituels, puisque, bien loin de diminuer par cette communication, ils s'augmentent, et que d'ailleurs elle n'est touchée que des intérêts de Dieu, qu'elle souhaite ardemment que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Ainsi, nous voyons que dès que la Samaritaine eut appris de la bouche même du Sauveur du monde qu'il était le Messie promis à leurs pères, elle courut aussitôt l'annoncer à ses concitoyens, et fit la fonction d'apôtre à leur égard. Il en est de même de saint Matthieu, il voudrait que tout le monde se soumit au joug doux et suave de Jésus-Christ, et fût désabusé comme lui des folies du monde, et convaincu pleinement de l'incertitude des richesses périssables qui nous quittent ou qu'il faut se résoudre à quitter. Je ne parlerai pas toutefois de ces heureux publicains qu'il invita à son festin avec Jésus-Christ, afin qu'ils entendissent de sa bouche sacrée les oracles de la vérité et les paroles de la vie éternelle, et s'attachassent comme lui à sa suite, ou du moins se détachassent d'un profit honteux, qui exposait étrangement leur salut et leur éternité. Je ne parle pas non plus des missions qu'il fit en Galilée et dans le reste de la Judée par les ordres de son maître. Nous avons tant de grandes choses à dire que je ne m'arrête pas à ce qui ferait le panégyrique d'un autre : s'il a été transformé en un nouvel homme au jour de sa vocation, il sera de nouveau transformé en un autre homme par l'effusion abondante du Saint-Esprit, dont il reçut une nouvelle plénitude au jour de la Pentecôte ; sa charité, qui se trouva trop faible à la passion pour accompagner Jésus au Calvaire, sera dorénavant à l'épreuve des contradictions et des supplices dont il sera menacé ; vous le verrez sortir joyeux et plein d'allégresse de la présence des princes des prêtres et des scribes, pour avoir été jugé digne de souffrir des ignominies pour le nom de Jésus-Christ ; il ne sera pas moins ardent à établir la foi du Messie et publier sur les toits ce qu'il a appris dans le secret. Mais sa charité n'était pas moins prudente et ingénieuse qu'elle était forte et courageuse ; il savait tempérer l'éclat de ces hautes et vives lumières, dont il avait été favorisé avec les autres apôtres, pour parler aux Juifs d'une manière proportionnée à leurs dispositions, et ne pas aigrir et révolter des esprits qui n'avaient que trop de penchant à rejeter le témoignage qu'on rendait à la divinité de

Jésus-Christ et à sa parfaite égalité avec son Père : *Sive sobrii sumus vobis.* (II Cor., V.) Ainsi, à l'exemple du grand apôtre, il se faisait fort avec les forts, faible avec les faibles, infirme avec les infirmes, pour les gagner tous à Jésus-Christ, *ut omnes Christo lucrificiam.* Il savait donner le lait d'une nourriture moins solide à ceux qui n'étaient pas encore capables de prendre leur essor et s'élever à la connaissance des plus sublimes vérités, tandis qu'il parlait de la sagesse entre les parfaits : c'est pour cela qu'il a entrepris, selon la remarque de saint Augustin, dans son Evangile, qu'il fut prié d'écrire de la part des Juifs, de rapporter la race royale de Jésus-Christ, et de le représenter selon la vie humaine qu'il a menée parmi nous. C'est pourquoi, comme il n'est pas si élevé que l'apôtre bien-aimé, qui, comme un aigle royal, a pris l'essor, et a volé jusque dans le sein de Dieu pour nous apprendre les mystères les plus impénétrables, il paraît, par ce tempérament qu'il a gardé, plus propre généralement pour tous les fidèles, s'étant particulièrement arrêté à nous rapporter les actions et les maximes dans lesquels Jésus-Christ a comme tempéré sa sagesse et sa majesté divine, pour rendre l'exemple de sa vie plus facile à imiter, et moins disproportionné à notre faiblesse.

Mais quelle fut la douleur de son cœur, lorsqu'il vit que son ingrante patrie, la superbe Synagogue, se rendait de plus en plus indigne des faveurs du ciel, et achevait de combler la mesure de ses crimes, en massacrant les prophètes et les ambassadeurs de Jésus-Christ ! il eût souhaité être anathème pour ses frères, selon la chair ; si quelque chose l'en put consoler et adoucir sa douleur, ce fut de voir que, par une conduite admirable de la sagesse divine, la réprobation des Juifs devenait les richesses et le salut du monde ; et que, pour une poignée de Juifs charnels, la plénitude des nations allait entrer dans le berceau de Jésus-Christ. Le désir de contribuer à cette grande merveille lui fit dévorer tous les travaux attachés à un si pénible ministère et essuyer mille morts ; il se transporte donc dans le fond de l'Ethiopie, c'est-à-dire, selon l'expression même du Sauveur, aux extrémités de la terre, et il y va faire connaître la sagesse de ce véritable Salomon ; il va, dans un climat brûlé par les rayons pénétrants du soleil, éclairer des peuples assis à l'ombre et dans les ténèbres de la mort, et leur faire briller la vraie lumière du soleil de justice ; il va chasser de son fort le démon qui les avait engagés dans mille superstitions brutales, et donner une nouvelle teinture à ces Ethiopiens, dont la noirceur extérieure n'était qu'une faible image de celle de leurs âmes. Il les plonge dans les eaux du baptême, et le sang de l'Agneau, et les rend plus blanches que la neige. Oh ! combien de fois, Seigneur, bénit-il votre providence de lui avoir, dans la distribution des royaumes que les apôtres firent entre eux pour les assujettir à l'empire amoureux de votre croix, permis que celui-là devint

son sort et le champ de ses combats ! Combien de fois s'écria-t-il avec le prophète : Que la part qui m'est échue est avantageuse ! *funes ceciderunt mihi in præclaris.* (Psal. XV.) Mais encore, grand saint, quel si grand avantage trouvez-vous d'aller annoncer une religion si odieuse à la nature, puisqu'elle la contrarie dans tous ses instincts et ses penes, et de la prêcher à une nation si féroce et si cruelle ; enfin, en un pays où il n'y a que de mauvais traitements et la mort à gagner ? Ah ! c'est cela même qui lui inspire tant d'ardeur et de reconnaissance pour ce choix, qu'il regarde comme une faveur signalée de son maître qui veut l'associer à ses souffrances et le faire boire dans son calice ; il ne voit que des croix, des contradictions et des périls sans nombre à essuyer, mais c'est cela même qui augmente sa confiance ; il sait que le succès de l'Evangile ne dépend pas de l'homme, qu'il peut bien planter et arroser, mais que Dieu seul donne l'accroissement, et qu'il prend plaisir à se servir de ce qu'il y a de plus faible et de plus méprisable dans le monde pour confondre toute la fausse sagesse du siècle ; soutenu par cette ferme espérance, il lâche le filet, et enferme une multitude prodigieuse de poissons ; sa parole, soutenue par la vertu des miracles, fait ouvrir les yeux à ces pauvres aveugles qui reconnaissent que les démons le a jonnés, et que les idoles ne sont rien, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, architecte du monde, gouverné par sa providence, et Jésus-Christ son Fils qu'il a envoyé pour nous retirer de la voie de perdition ; ils demandent en foule le baptême, et ne cèdent pas en ferveur à la première Eglise qui fut formée dans Jérusalem ; mais ce qui faisait encore plus d'impression sur ces barbares, c'est la sainteté éminente de notre apôtre, ils voyaient un homme qui, bien loin de rechercher leur or et leurs pierres, comme ceux qui venaient trafiquer dans leur pays, leur apprenait à mépriser toutes les richesses périssables, à n'y point attacher leur cœur, et qui faisait lui-même sa gloire et ses délices de la pauvreté : un homme d'une patience et d'une modération à l'épreuve des outrages les plus sanglants, qui servait son Dieu dans les prières, les jeûnes et les veilles, et honorait son ministère en toutes choses ; ils jugèrent par les lumières de ce qui leur restait de raison, et par celles de la foi, qui vient au secours, qu'un tel homme ne pouvait être un imposteur, mais un homme extraordinaire qui leur était envoyé de Dieu pour les instruire de la vraie religion ; ainsi ils ne se contentèrent pas d'embrasser les préceptes qu'elle prescrit à ses enfants, mais plusieurs d'entre eux aspirèrent à la perfection des conseils, et se rendirent *eunuques pour le royaume des cieux.* Ce sont là, Seigneur, des coups de votre droite, vous êtes maître des cœurs et des pierres les plus dures ; vous en faites, quand il vous plaît, des enfants d'Abraham ; mais sa plus illustre conquête fut la fille du roi même, nommée Iphigénie, qui, charmée du portrait qu'il lui faisait de la virginité,

vous à Dieu la sienne, et ne voulut point d'autre époux que l'Agneau immortel. Quel fut le dépit et le transport de colère d'Hirtacus qui avait succédé au royaume de son père, et qui prétendait se l'assurer davantage par cette alliance ! Lorsqu'il sut sa résolution, il envoya aussitôt ses satellites pour arracher la vie à l'apôtre ; ils le trouvèrent à l'autel qui offrait les sacrés mystères, et comme ils n'en connaissaient pas la sainteté, ils exécutèrent les ordres barbares de leur prince, et le percèrent de mille coups.

O mort vraiment précieuse aux yeux du Seigneur ! sacrifice qui exhale un parfum de suavité, espèce de martyre qui renferme des avantages et des privilèges qui n'ont pas été accordés aux autres apôtres ! Saint Chrysostome nous apprend que Néron, irrité contre saint Paul de ce qu'il ne trouvait plus la même complaisance dans une de ses courtisanes à qui cet apôtre avait fait connaître le danger et l'infamie de son état, le condamna à la mort : ainsi, il fut martyr de la chasteté. Mais ce qui est de singulier dans la mort de notre saint et ne se trouve ni dans celle de saint Paul ni d'aucun autre des apôtres, c'est que l'autel a été son Calvaire ; il a trouvé la mort dans un asile où les autres se réfugient pour obtenir la vie, il a eu l'honneur d'être immolé à l'autel au lieu de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ avait été immolé au lieu de lui sur l'autel de la croix.

Allez, grande âme, vous offrir en sacrifice d'une autre manière par les mains qui offrent toute la cité sainte, la Jérusalem nouvelle rachetée par les mérites de son sang à la gloire immortelle de son Père céleste. Quel sera le comble de votre joie, lorsque Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts et qu'assis sur un des douze trônes, dont il vous avait parlé dans les jours de sa chair, pour juger avec lui les douze tribus d'Israël, et généralement tous les hommes, vous vous verrez environnée de cette multitude d'infidèles que vous avez convertis à la foi, et qui seront à jamais votre joie et votre couronne !

Mais ne vous imaginez pas que sa mort ait mis fin à ses conquêtes : *Defunctus adhuc loquitur* (Hebr., XI) ; je ne parle pas seulement d'une multitude de vierges, lesquelles enflammées par ses paroles et par l'exemple de leur sainte princesse, qui avait renoncé généreusement à tous les plaisirs des sens et aux vanités du siècle, se firent gloire de suivre ses traces : *Adducent Regi virgines post eam* (Psal. XLIV) ; je ne parle pas non plus de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'il a répandue en tous lieux, comme saint Paul le dit de lui-même et de tous les autres apôtres : je parle de l'Histoire de l'Evangile qu'il nous a laissée, et des maximes célestes que le Verbe divin a enseignées et pratiquées, dont il a été un interprète fidèle, n'ayant rien écrit que par le mouvement de son esprit. O invention de sa charité apostolique ! Ne pouvant se multiplier pour prêcher en tous lieux, encore moins prêcher en tout temps et jusqu'à la fin des siècles, il trouve toutefois le

secret de le faire par le livre admirable qu'il a composé. C'est donc pour vous, aussi bien que pour les Juifs et les chrétiens de son temps qu'il a écrit ce livre divin. Ainsi, nous ne répondrions pas au dessein de ce grand apôtre, ou plutôt à celui de la Providence qui lui a inspiré de l'écrire, si nous ne le lisions et n'y puisions les instructions nécessaires pour notre conduite.

Saint Paul nous dit que tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et la consolation que les Ecritures nous donnent. Il faut néanmoins reconnaître que les livres du Nouveau Testament, et entre ces livres ceux des Evangiles, ont une vertu et une onction particulière pour toucher et convertir les cœurs, fortifier la foi, animer l'espérance et donner plus d'ardeur à la charité. Les saints Pères en étaient bien convaincus, eux qui exhortent sans cesse le peuple chrétien à lire ces divins ouvrages, comme la règle de ce qu'ils doivent pratiquer, et attribuent tous les relâchements et le débordement de crimes qui déshonorent le christianisme à la négligence avec laquelle on les lit ou plutôt à l'indifférence qu'on a pour eux. La raison principale de ces exhortations si vives et si fréquentes, est que nous sommes sans cesse exposés à deux sortes de tentations que le diable emploie pour nous faire tomber dans ses pièges : la crainte des maux dont nous sommes menacés par les amateurs du monde, si nous demeurons fermes dans la voie de la justice ; et de l'autre, l'attrait des plaisirs et des faux biens dont on peut jouir et dont le faux charme nous enchante. On peut ajouter une troisième tentation, qui n'est pas moins périlleuse, l'ennui, poison lent qui nous abat et nous jette dans une langueur qui nous rend incapables de nous appliquer aux bonnes œuvres ; c'est pour se délivrer de cet inexorable ennui que plusieurs emploient un remède pire que le mal, faisant de leur vie un cercle de divertissements et de passe-temps, le jeu, la lecture des comédies et des romans, promenades, bals, assemblées galantes, conversations enjouées, dont l'assaisonnement le plus ordinaire est la médisance. C'est ainsi qu'on tâche de dissiper l'ennui, qui ne laisse pas néanmoins souvent de s'emparer du cœur malgré toutes ces précautions, parce qu'il n'est pas fait pour cette nourriture : la vérité seule le peut rassasier et lui causer une pleine joie.

Cherchons, mes frères, dans la méditation de la parole de Dieu, ces consolations solides que les mondains cherchent en vain dans leurs amusements puérils et criminels : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Psal. CXVIII.) Rejetons, dit saint Augustin, les folies et les badineries des théâtres et de la poésie profane ; nourrissons notre âme du suc des Ecritures, et en éprouvant comme elle est tourmentée par la faim et la soif d'une vaine curiosité, et que c'est en vain qu'elle cherche à se contenter par des fantômes trompeurs, qui ne sont que

comme des viandes peintes, rassasions-la et désaltérons-la par cette viande et ce breuvage célestes ; instruisons-nous dans cette école si noble et si digne des enfants de Dieu. Mais saint Chrysostome se surpasse lui-même toutes les fois qu'il traite de cette matière, et c'est ce qu'il ne fait jamais assez à son gré. L'Apôtre, dit-il, nous avertit que les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. Nous avons besoin continuellement pour nous garantir de cette peste, d'être charmés, pour parler ainsi, par les puissants enchantements de l'esprit de Dieu, qui sont ses paroles renfermées dans l'Ecriture ; c'est la nourriture de notre âme, c'en est l'ornement et la sûreté. Que si vous voulez savoir combien cette sainte occupation vous apportera de profit, considérez quelle force ont les paroles pour porter votre âme au bien et au mal ! Un mot l'enflamme de colère et un mot l'apaise ; une parole déshonnête lui inspire une passion brutale, et une parole modeste la porte à la chasteté. Que si les paroles communes ont ce pouvoir et cette vertu, pourquoi faites-vous si peu d'état de celles de l'Ecriture ? Ne comprenez-vous pas que si l'avertissement d'un homme peut beaucoup pour nous redresser, ce doit être tout autre chose de ceux du Saint-Esprit ? C'est un feu qui embrase l'âme de celui qui l'entend, et la prépare à toutes sortes de biens. Permettez-moi d'ajouter le témoignage de notre saint Bernard. Que le pécheur, dit ce saint docteur, lise ou écoute cette divine parole, et son ventre en sera troublé, c'est-à-dire que son âme charnelle sera frappée d'une terreur salutaire. Quand vous seriez mort dans le péché, si vous écoutez la voix du Fils de Dieu, vous vivrez, car sa parole est esprit et vie. Si votre cœur est endurci, souvenez-vous de ce qui est dit : Il a envoyé sa parole et elle fera fondre la glace. Si vous êtes tiède et que vous craigniez d'être vomé de la bouche de Dieu, ne cessez de vous appliquer à sa parole et elle vous enflammera : car elle est toute de feu. Si vous êtes dans les ténèbres de l'ignorance, c'est une lampe qui éclairera vos pas et une lumière qui luira dans le sentier où vous marchez. Quand vous seriez assiégé par une armée ennemie qui camperait à l'entour de vous et viendrait fondre sur vous, prenez l'épée spirituelle de la parole de Dieu et elle vous fera triompher de vos ennemis. Que s'il arrive que vous soyez blessé dans ce combat, il vous enverra sa parole et vous serez guéri. Que si vous êtes chancelant, invoquez-le et criez-lui : J'ai été ébranlé, et mes pieds se sont presque détournés de la voie, et il vous affermira par sa parole. Persévérez à vous en nourrir ; exercez-vous-y continuellement jusqu'à ce que l'esprit vous dise de vous reposer de vos travaux, c'est-à-dire jusqu'à la mort.

Ne cherchons plus la cause de ce que dit ailleurs le même Père, que notre charité est une charité de roseau qui plie à tout vent : *Charitas ita arundinea, ut omni flatui cedat* ; et que notre âme sort si ordinairement de son

assiette et est si aisément renversée soit par l'impression des objets sensibles, soit par les jugements des hommes. Si quelquefois elle s'enfle d'orgueil, si elle se resserre par l'avarice, si elle se laisse ronger et dessécher par l'envie et les soins du siècle, si la crainte l'agite, si de vaines espérances la transportent ; enfin, si elle est si étique, s'il m'est permis de me servir de ce terme, si languissante, si dénuée de vertus, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes et de ce que nous négligeons de la soutenir par cette nourriture céleste qui l'engraisserait, comme parle la même Ecriture, et nous ferait avancer à pas de géant dans la voie étroite.

Eh ! comment gagnerons-nous des âmes à Jésus-Christ, comme tous les chrétiens y sont obligés en un sens par le règlement de leurs mœurs et l'édification qu'on est obligé de donner au prochain, en supprimant toutes les passions et ne faisant éclater au dehors que douceur, modestie, humilité, support de ses faiblesses, si nous ne savons pas les règles sur lesquelles il faut nous réformer nous-mêmes et nous conduire ? Qu'il se trouve de chrétiens dont il serait à souhaiter qu'ils se contentassent de ne point gagner d'âmes à Jésus-Christ, sans les lui ravir et les lui enlever ! Le démon s'en sert, comme les chasseurs des oiseaux qu'ils ont pris et qu'ils font voltiger par le moyen d'une corde qu'ils leur attachent aux pieds, pour en attirer d'autres dans les mêmes filets.

Horrible emploi ! détestable ministère ! Ayons-en horreur, mes chers frères, et employons ce qui nous reste de vie à gagner Jésus-Christ par la fidélité à obéir à sa voix et renoncer à toutes choses, du moins de cœur et d'affection. Si nous ne sommes pas capables de nous dépouiller de tout et de quitter ce que nous possédons, ou que les engagements de la Providence ne le permettent pas, sacrifions généreusement tout ce qui nous sert d'obstacle pour avancer dans la voie. Ne plaignons aucune peine, si elle contribue à nous gagner Jésus-Christ ; mais n'en demeurons pas là : travaillons à faire part d'un si grand bien à nos frères. Que toutes les passions de notre âme ne soient émues que par rapport à ce qui peut ou gagner nos frères à Jésus, ou le leur faire perdre ; soyons transportés de joie, lorsqu'ils se convertissent sincèrement à Jésus-Christ, ou que, lui ayant toujours été fidèles, ils le servent avec zèle et avec ferveur. Désirons ardemment qu'un chacun l'aime et le connaisse ; soyons dans le deuil et dans la tristesse, lorsque le démon lui arrache quelqu'un de ses membres, afin que, n'ayant été sensibles qu'à ses intérêts en ce monde, nous méritions de le posséder en l'autre et de jouir de sa gloire et de ses récompenses : c'est ce que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XIV.

SAINT MAURICE.

A une paroisse.

(Le 22 septembre.)

Mor'amur in virtute, et non inferamus cæmen gloriæ nostræ. (I Mach., IX.)

Mourons courageusement, et ne souillons point notre gloire par aucune tache.

Il y a des personnes, dit saint Ambroise, si passionnées pour la gloire des armes, qu'elles ne reconnaissent point d'autre force et d'autre générosité que celle qu'on fait paraître dans les combats. L'illusion de leur imagination va même si avant en ce point, qu'elles attachent le plus haut degré d'estime à cette valeur guerrière indépendamment du motif qui l'anime, je veux dire sans considérer si elle est l'effet de la raison, ou d'une fougue brutale, si elle est accompagnée de justice, ou d'injustice, de prudence ou de témérité.

Cependant quelle différence entre ces braves ! autant que les uns méritent de louanges, autant les autres sont-ils dignes de blâme et de mépris ; les premiers en exposant leur vie pour la justice, pour la patrie, pour leur devoir et la sacrifiant à Dieu lorsqu'il est nécessaire par le martyre, font une action de générosité si haute, que la religion chrétienne n'a rien de plus grand ; les autres, en prodiguant la leur, font une action insensée qui tient plus de la férocité de la brute que de l'homme raisonnable.

La gloire du grand saint Maurice, votre illustre patron, est fondée sur la véritable valeur et sur le mépris généreux qu'il a fait de la vie lorsqu'il n'eût pu la conserver sans souiller sa gloire d'une tache honteuse, non pas cette gloire vaine et passagère que les héros de l'antiquité, qui n'aimaient qu'eux-mêmes, recherchaient avec tant d'ardeur et qu'ils rapportaient tout entière à eux-mêmes, mais la gloire incomparablement plus solide qui consiste à soutenir la divinité de Jésus-Christ, imiter l'exemple qu'il nous a donné en s'immolant pour nous et en laissant un immortel à toute la postérité de la fidélité que nous avons jurée à Dieu dans le baptême. C'est cette gloire dont saint Paul disait : *J'aimerais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fit perdre ma gloire*, et dont parle le brave Judas Machabée dans ces paroles qui m'ont servi de texte, qu'il employa pour exciter les siens au dernier combat qu'il livra aux infidèles, dans lequel il perdit la vie. C'est un précis de sa harangue militaire qui convient d'autant mieux à notre saint, que ce héros de peuple juif, quoique suivi seulement de peu de gens, n'était pas assuré de périr dans la bataille, en ayant souvent gagné avec aussi peu de troupes, au lieu que notre héros chrétien voyait sa mort inévitable et l'envisageait avec joie ; Judas vendit bien cher sa vie aux Grecs, ses ennemis ; il tomba sur un monceau de corps percés de ses coups ; Maurice n'a versé que son propre sang et n'est tombé que sur un tas de ses soldats égorgés sans

résistance. Ainsi il a la gloire d'un homme fort et celle d'un homme patient, qui est encore plus grande. Il a excité les siens à mourir courageusement et est mort ensuite avec plus de courage ; il a eu la force de leur persuader le mépris de la vie et de la mépriser lui-même. Voilà, je pense, son vrai caractère. Ainsi je vais vous le représenter comme un parfait orateur qui inspire à sa légion une générosité héroïque ; ce sera mon premier point ; et, comme un athlète invincible qui triomphe hautement de ses ennemis par sa mort, ce sera le second, et tout le partage de ce discours.

Que n'ai-je un peu de ce noble feu, de cette éloquence divine avec laquelle le grand saint Eucher a célébré le triomphe de notre illustre guerrier, implorons le secours de celui qui le fit vaincre par l'intercession de Marie à qui nous dirons pour cet effet : *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique communément ceux qui font profession de l'art militaire cultivent peu celui de parler et qu'ils se contentent de faire de grandes choses capables d'exercer un jour les orateurs, sans aspirer à la louange qui leur est propre, il s'en est trouvé néanmoins qui ont excellé dans le métier de la guerre et dans l'éloquence, et qui ont également signalé leur langue et leurs bras, témoin le premier des Césars.

Le grand saint Maurice a acquis cette double gloire à d'autant plus juste titre que son éloquence s'est exercée sur des objets plus nobles et plus relevés ; car qu'est-ce que la conquête du monde entier en comparaison de celle du ciel ? La première espèce d'éloquence est la production d'un effort de l'esprit humain, et comme elle ne tend souvent qu'à établir l'injustice, on peut dire que ce n'est qu'un appareil ridicule de la faiblesse du mensonge ; l'autre est inspirée d'en haut et ne tend qu'à enflammer le cœur des hommes pour les obliger d'y tourner tous leurs desirs.

Les meilleurs maîtres de cet art exigent tant de qualités de leurs disciples, qu'il semble comme impossible qu'elles se trouvent toutes réunies dans un seul sujet, d'autant plus qu'il y en a quelques-unes qui paraissent contraires aux autres ; ainsi leur prétendu orateur ne sera jamais regardé que comme une belle idée et un modèle fait à plaisir, dont il ne se trouve pas de copie exacte. Je n'entre pas dans le détail de ces qualités qu'il serait trop long de déduire et d'en faire ensuite l'application à mon saint. On m'avonera toutefois que celui-là mérite à juste titre le nom d'orateur accompli, qui a su parfaitement atteindre le but et la fin de l'éloquence, qui se propose de calmer certaines passions et d'en exciter d'autres qu'elle a intérêt d'émouvoir ; et, pour cet effet, de tracer de vives images de ce qu'on veut mettre devant les yeux, propres à remuer les cœurs, et y causer de grands mouvements.

Une des choses encore les plus essentielles

à l'éloquence, est qu'elle soit proportionnée à la personne de celui qui parle, et que chacun conserve son caractère : un vieillard donne aux choses un tour différend de celui d'un jeune homme, un officier de guerres'exprime d'une autre manière qu'on ne fait au barreau. Mais ce qui se doit nécessairement trouver en tous ceux qui entreprennent de persuader, c'est de l'être eux-mêmes les premiers, sans quoi ils ne seront jamais que de froids orateurs malgré tous les mouvements qu'ils pourront se donner, qu'on jugera aisément contrefaits, n'y ayant que le cœur qui soit l'organe naturel capable d'émouvoir le cœur.

Toutes ces choses se rencontrent éminemment en notre saint patron, pour en former un parfait orateur chrétien.

Il était premier officier ou tribun de la fameuse légion thébéenne dite autrement *heureuse*, selon saint Grégoire de Tours, ce qui était sans doute un présage du bonheur qu'elle aurait de mourir pour Jésus-Christ. Elle avait reçu la sainte foi par le ministère du saint évêque Hyménée, dans le lieu même d'où elle avait commencé à se répandre par tout le monde et où s'étaient accomplis les plus grands mystères de notre Rédemption. Comme la religion chrétienne laisse chacun dans sa vocation, ou l'emploi dans lequel elle le trouve, lorsqu'il n'a rien d'illicite en soi et de contraire aux lois divines et humaines, et que l'Eglise même dans le grand concile d'Arles retrancha de sa communion les soldats qui quittent les armes durant la paix, c'est-à-dire qui abandonnent la milice sans le congé des capitaines et sans y être obligés par la nécessité de sauver leurs âmes, ainsi que cela arrivait durant la guerre des persécutions, le saint évêque de Jérusalem, qui leur avait conféré le baptême, ne les obligea pas de quitter le service ; il les exhorta seulement, à l'exemple du précurseur, de se contenter de leur paye et de n'user de fraude ni de violence envers personne. C'eût été rendre notre sainte religion trop odieuse aux princes païens, d'ailleurs très-prévenus contre elle, d'obliger ceux qui l'avaient embrassée de renoncer à la milice, puisque saint Grégoire le Grand eut peine dans la suite à obtenir de Maurice, empereur très-chrétien, que les soldats la quittassent, lorsque cet état était pour eux une occasion prochaine de tomber dans plusieurs désordres ; dont ils ne pouvaient se garantir qu'en se retirant dans des monastères.

C'est pourquoi nous voyons dans Tertulien que dès la fin du 1^{er} siècle les armées romaines étaient remplies de soldats chrétiens, et avant lui, Marc Aurèle avait dans son camp d'Allemagne une légion entière de chrétiens, appelée *la Fulminante*, à qui il fut forcé de reconnaître que l'empire était redevable de sa conservation par la pluie et la victoire miraculeuse qu'elle obtint du ciel par ses prières. Mais quels soldats, bon Dieu ! n'en jugez pas par ceux qui exercent si souvent votre patience, qui n'ont rien de chrétien que le nom, ne connaissent la vertu que pour en faire des railleries, mettent leur joie

à mal faire et avalent l'iniquité comme l'eau ; c'étaient des soldats qui honoraient notre sainte religion, et la rendaient reconnaissable et vénérable à ses plus grands ennemis ; qui sous un habillement de guerre portaient un cœur d'anachorète ; c'étaient des fidèles que la grâce du baptême venait de dépouiller du vieil homme avec toutes ses actions pour les revêtir du nouveau, à qui la confirmation avait conféré la plénitude du Saint-Esprit, dont la foi opérait souvent des miracles, que l'espérance élevait déjà dans le ciel, dont la charité était si parfaite qu'ils ne faisaient entre eux qu'un cœur et qu'une âme, et que le sang de Jésus-Christ, encore tout bouillant, pressait de répandre le leur pour sa querelle.

Tels étaient nos illustres Thébéens : ils rendaient exactement à Dieu ce qui lui appartient, et à César ce qui est à César ; ils n'avaient pas moins de fidélité d'obéir à Jésus-Christ qu'à l'empereur, ni moins de courage pour défendre leur foi que les limites de l'empire. La profession des armes ne leur faisait pas oublier ce qu'ils devaient à l'Evangile, on en voyait les plus pures maximes exprimées dans leur conduite.

Maurice, Exupère et Candide ne contribuaient pas peu par leurs vives exhortations, et surtout par leur exemple, à les entretenir dans ces saintes dispositions ; on voyait en leurs personnes ce que peut la grâce en des cœurs qu'elle possède pleinement, et qu'on peut devenir de grands saints dans une profession qui semble si opposée à la douceur et à l'humilité chrétienne.

En ce temps-là Dioclétien, ce prince que le démon semble avoir suscité pour exterminer l'Eglise, s'associa Maximien Hercule, pour lui aider à soutenir le poids des affaires, et l'envoya aussitôt dans les Gaules pacifier les troubles excités par les factions d'Amand et d'Elien, et la révolte des Bagaudes ; pour grossir son armée, il lui envoya d'Orient notre célèbre légion, qui en passant par l'Italie, eut le bonheur d'embrasser les pieds du saint pape Caïus, lequel l'anima à tout souffrir plutôt que de manquer à la foi promise à Jésus-Christ. Le corps de la légion accompagna donc le nouvel empereur et passa avec lui les Alpes Pennines par le chemin qui menait de Milan et d'Ivrée dans cette province et dans l'Alsace ; se trouvant fatigué de la marche, il s'arrêta à Octodure, aujourd'hui Martiniac, où il voulut assembler toutes les troupes pour les faire assister à des sacrifices profanes et exiger d'eux des serments qui blessaient notre sainte religion, par lesquels même ils promissent de persécuter les chrétiens. Que fera Maurice ? Que fera sa sainte légion ? Ce que fit saint Michel, ce que firent ses anges ; qui est semblable à Dieu ? « Vive le Seigneur ! » s'écrient-ils tous d'une voix, nous n'obéissons pas au commandement de l'empereur, ni ne prendrons pas une autre voie que celle que nous avons suivie jusqu'ici, pour offrir des sacrifices impies en violant notre sainte loi ; » et pour ne se pas souiller par la vue même de ces abomina-

tions capables d'attirer la vengeance céleste sur toute l'armée, ils se retirent de ce lieu, et vont camper à quatre lieues de là, en un endroit appelé Agaune, si connu présentement sous le nom de Saint-Maurice.

Qui pourrait exprimer la fureur dont fut transporté, à cette nouvelle, Maximien, digne collègue de Dioclétien, c'est-à-dire aussi cruel, aussi violent et attaché à l'idolâtrie que lui ? il envoie sommer aussitôt la légion de revenir et d'expier sa faute en offrant des sacrifices à Jupiter et à Mars ; elle, qui loin de se repentir de cette prétendue faute en faisait gloire, refuse sans hésiter d'obéir et se prépare à tout événement. Le tyran, plus furieux que jamais d'éprouver cette résistance, commande qu'on la décime afin que la crainte fit obéir les autres ; c'est-à-dire que de dix on en tuât un sur qui le sort tomberait. La décimation était une peine militaire établie contre les corps coupables. Cet ordre barbare s'exécute sans délai (admirez ici la sainteté de notre divine morale !) sans que de tant de soldats qui avaient les armes à la main, aucuns se missent en état de se défendre eux-mêmes, ou leurs compagnons qu'on immolait avec tant de cruauté à de vaines idoles. Aussi les soldats décimés, loin de plaindre leur sort en bénissaient le ciel ; et ceux qui restaient en étaient saintement jaloux et les estimaient infiniment heureux de souffrir pour le Dieu qu'ils adoraient, et de lui rendre sang pour sang, vie pour vie. Voyez comme ils baissent avec dévotion les blessures sacrées qui leur ont procuré la couronne du martyre, comment ils les invoquent pour sortir, par leurs prières, aussi glorieusement du combat qui leur est préparé ! mais écoutez aussi de quelle sorte leur saint colonel les exhorte de résister toujours constamment à l'ordre impie de l'empereur, qui persistait à les obliger de prendre part à ses sacrifices et ne lui point résister de l'autre dans la vengeance injuste qu'il en voulait tirer. C'est ici où il déploya toutes les forces de cette divine rhétorique, puisée dans les divines Ecritures. Que ses discours sont vifs et énergiques, qu'ils sont touchants et pathétiques ! chacune de ses paroles laisse une vive impression dans l'âme et un aiguillon perçant. Ce ne sont pas tant des paroles que des flammes actives et pénétrantes, *non lingua loquens, sed ignis vibrans*. (S. BERN.) Vous diriez qu'il a reçu une de ces langues de feu que le Saint-Esprit fit descendre sur les apôtres à la formation de l'Eglise. Combien leur fait-il valoir l'exemple de Jésus-Christ leur commun Maître, qui pouvant obtenir de son Père plus de douze légions d'anges contre cette troupe insolente de soldats envoyés par les prêtres, pour se saisir de sa personne adorable, se laissa garrotter sans résistance et réprima le zèle trop ardent, mais peu éclairé, du premier de ses apôtres, qui voulut tirer l'épée pour le défendre, ne comprenant pas encore par quelle voie il établirait son divin empire. Il y joint l'autorité apostolique qui ordonne à tous les chrétiens, sans exception, d'obéir aux puissances supérieures quoiqu'elles abusent de

leur pouvoir et défend sévèrement la révolte, parce que ce serait résister à l'ordre de Dieu et s'attirer de sa part une juste condamnation.

Point d'opposition, chers amis, aux ordres de l'empereur, mais c'est tandis qu'il n'en voudra qu'à notre vie ; qu'il nous l'arrache ainsi qu'il a déjà fait à nos saints compagnons, mais il ne viendra pas sans doute à bout de nous arracher la foi ; quoi ! l'homme aura l'insolence de vouloir être obéi au préjudice de son Dieu ? quand son autorité se trouvera en concurrence avec celle de la majesté suprême, une vile créature vaudra l'emporter ? y a-t-il à délibérer pour nous en cette conjoncture ? sacrifions cette vie corruptible pour une si bonne cause ; nous devrions souhaiter d'en avoir mille pour les immoler autant de fois à Jésus-Christ. Quelle gloire pour nous qu'il nous ait ainsi choisis pour lui rendre témoignage à la face de l'empire et de toute la terre ! quittez donc vos armes, généreux soldats, remplissez-vous de courage, et donnez vos vies pour notre sainte religion ; souvenez-vous de tant d'illustres témoins qui ont déjà couru si courageusement dans cette carrière d'honneur, ne voyez-vous pas les couronnes immortelles qui brillent sur leurs têtes, et Jésus-Christ, spectateur de votre combat, tout prêt à en mettre une semblable sur les vôtres ! Ne craignez pas les menaces des impies, qui n'ont puissance que sur le corps sans pouvoir toucher à l'âme ; ils ne peuvent que vous ôter cette vie corruptible que vous avez mille fois prodiguée pour eux dans les combats ; ils s'élèvent aujourd'hui et disparaîtront demain, parce que toute leur gloire n'est que de l'ordure et la pâture des vers. Ils tomberont peut-être dès demain entre les mains d'un vengeur qui se consolera dans ses serviteurs, et nous les jugerons bientôt à notre tour.

Il n'en fallait pas tant pour embraser des cœurs généreux nourris dans le mépris de la vie, et porter leur courage au plus haut degré. Des chevaux de batailles, ou des éléphants à qui on a montré du jus de raisin et de mûres ne sont pas plus animés au combat ; ils se regardent déjà comme ressuscités et tout brillants de gloire, leurs ennemis au contraire couverts d'une confusion éternelle et condamnés aux flammes vengeresses. « Que tardez-vous, crient-ils aux troupes qu'on avait envoyées pour les investir, d'exécuter vos ordres, nous n'obéirons jamais à celui de l'empereur, dût-il nous faire part de sa pourpre ou nous faire brûler à petit feu ; il ne nous arrivera jamais de renoncer Jésus-Christ pour courber le genou devant des idoles muettes et impuissantes ; nous les détestons, et ne commettrons jamais de sacrilèges. » Maximien averti de la nouvelle protestation qu'ils viennent de faire, de ne se départir jamais de la fidélité qu'ils ont jurée à Jésus-Christ, et de souffrir plutôt tous les supplices imaginables que de la violer, entre en une nouvelle fureur, il frémit de rage et grince des dents. Il ordonne sur-

le-champ que la décimation se fasse une seconde fois. Ne voyant pas (tant sa passion l'aveugle!) qu'il se coupe le bras gauche avec le bras droit.

Nos soldats, qui ne respirent plus que le martyre, loin d'être intimidés de ces ordres réitérés, se présentent tous à la mort avec joie. Chacun souhaite d'être de ces heureux dixièmes qu'on doit égorger, l'ordre sanglant s'exécute à l'instant avec autant de barbarie d'une part que la première fois, et de constance, disons d'allégresse, de l'autre : la terre est jonchée de morts, mais on n'entend pas un seul cri, sinon comme des gens qui s'entrahortent au combat : « Maximien nous apprend, se disent-ils, ce que nous avons à faire ; cette grande attache avec laquelle il s'efforce de nous arracher la vérité nous apprend à nous y tenir attachés de toutes nos forces. » Ceux qui furent épargnés par le sort ne se crurent pas favorisés, ils s'en plaignirent amoureusement à leur souverain roi, et envoyèrent cette remontrance à l'empereur, que je puis dire être l'un des plus beaux et des plus précieux monuments de l'Histoire de l'Eglise. Vous n'aurez pas de peine à y reconnaître l'éloquence de Maurice, leur tribun, par l'organe duquel ils expliquèrent leurs sentiments, et ces mouvements divins et surnaturels que le Saint-Esprit forme dans les cœurs qu'il anime pleinement.

Nous sommes vos soldats, seigneur, mais serviteurs de Dieu, nous le confessons librement ; nous vous devons le service de guerre, à lui l'innocence ; nous recevons de vous la soldé de la milice, nous avons reçu de lui la vie et la grâce de le connaître. Il nous est impossible de vous obéir en renonçant à Dieu notre Créateur et notre Maître et le vôtre, quand vous ne voudriez pas. Lorsque vous ne demanderez rien qui l'offense, nous obéirons aussitôt ainsi que nous avons fait jusqu'à présent ; autrement nous préférons ses ordres aux vôtres ; nous offrons nos mains contre quelque ennemi que ce soit, mais nous ne nous croyons pas permis de les tremper dans le sang des innocents. Comment vous assurerez-vous de notre fidélité, si nous ne la gardons pas à notre Dieu ? le serment que nous vous avons prêté est-il plus auguste que celui que nous lui avons fait auparavant ; si vous cherchez à faire mourir des chrétiens, nous le sommes : tout prêts à recevoir le coup de la mort, nous le recevons avec la même joie que nous l'avons déjà reçu en la personne de nos frères ; car les chrétiens savent souffrir et non pas se révolter ; le danger où nous nous voyons ne nous paraît pas une nécessité de nous défendre, quelque terribles que soient les efforts de ceux qu'on réduit dans le désespoir, et quelque justes qu'ils paraissent ; nous avons des armes et nous ne nous en servons point ; nous aimons beaucoup mieux souffrir la mort que la donner, et sortir de ce monde innocents que d'y demeurer souillés d'un crime ; employez donc contre nous les tourments, le fer et le feu, nous sommes prêts à tout souffrir, mais non à cesser d'être chrétiens.

Un discours si généreux, si sage, si plein

de cette éloquence militaire qui touche plus que celle qui est le fruit de l'étude, n'adoucit pas Maximien ; un si grand nombre, non de coupables, mais d'innocents ne le fléchit point ; en quoi on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou le courage héroïque des saints martyrs, qui font si peu de cas de la vie, ou la fureur et l'obstination de ce prince idolâtre, qui ne remonte pas à la cause d'une résolution si divine, deux prodiges également incompréhensibles, sinon que l'un est l'effet des ténèbres les plus profondes d'un cœur-plongé dans l'impiété et l'orgueil, l'autre un effet surnaturel de la lumière de la grâce toute puissante de Jésus-Christ, qui vit dans les justes. Aussi Maurice ne prétendait-il pas amollir ce cœur endurci, j'ose dire qu'il eût eu quelque chagrin d'y réussir, et de se voir enlever la palme qui lui semblait assurée, et qu'il voyait déjà entre les mains d'une partie de ses compagnons. Il ne pense donc plus qu'à consommer son martyre : c'est ici où vous allez admirer un athlète invincible, et par où je finis son éloge.

SECOND POINT.

Saint Paul nous représente souvent la vie chrétienne sous l'image des combats d'athlètes : Celui qui combat, dit-il, dans les jeux publics, n'est couronné qu'après avoir combattu selon les lois de ces combats. Parlant de lui-même et des autres apôtres, il dit que Dieu les oblige de lutter contre toutes les puissances ennemies de l'Eglise, et de servir de spectacle aux anges et aux hommes ; écrivant ailleurs aux Corinthiens, il les pique d'une louable émulation par l'exemple des athlètes qui s'abstiennent de toutes choses, et cela pour obtenir une couronne corruptible, au lieu que nous prétendons en remporter une incorruptible. En effet, rien n'était égal à la dureté du régime qu'observaient ces athlètes, pour se préparer à combattre à la lutte devant le peuple. Ils fuyaient avec un soin extrême tout ce qui pouvait diminuer leurs forces, et s'appliquaient infatigablement à tous les exercices capables de les augmenter, et de rendre leurs membres plus souples et plus dispos ; ils renonçaient à toutes les délices de la vie, et le principal de leur nourriture, ainsi que nous l'apprennent les auteurs, était une espèce de bouillie faite avec de l'eau ; tout le reste était conforme à cette austérité. Oh ! si nous faisons pour l'éternité et pour la jouissance de Dieu, ce que ces gens faisaient pour un avantage de néant, une fumée de gloire, que nous serions de grands saints ! la mortification des sens et le retranchement des aises de la vie ne contribuant pas moins à fortifier l'âme que la privation des délices fortifiait le corps des athlètes ; la différence que je trouve entre eux et les chrétiens, c'est que ces derniers ne triomphent jamais plus glorieusement que par la mort, au lieu que les autres ne gagnaient la couronne qu'en terrassant leurs adversaires.

C'est donc par sa propre mort que Maurice a triomphé du prince de ce monde ténébreux,

après lui avoir fait mille et mille blessures dans le combat, et que sa sainte légion mérite mieux le nom de *foudroyante* que celle qui sous Marc-Aurèle s'ouvrit un passage au milieu de l'armée des Quades, et dégagèa heureusement celle des Romains. Mais notre généreux tribun n'en fût jamais ainsi sorti à son avantage s'il ne s'y fût exercé de bonne heure, et s'il eût paru nouveau dans la lice. Ce degré de force et de fermeté héroïque avec laquelle on confesse Jésus-Christ devant un cruel tyran, au mépris de sa propre vie, et de tous les supplices auxquels il peut condamner, n'est pas dans la voie ordinaire l'effet d'une résolution subite, mais la suite et la récompense d'une vie vraiment chrétienne, et d'une fidélité inviolable à tous les devoirs qu'impose la religion. On n'est pas, pour ainsi dire, mûr pour le martyre, lorsqu'on ne s'est pas longtemps exercé à mourir à toutes les choses sensibles et à soi-même par une parfaite abnégation ; ceux qui ont négligé de se fortifier durant la paix succombent d'ordinaire et tournent lâchement le dos au jour du combat, *conversi sunt in die belli* (Psal. LXXVII) ; ils ne sont que pour un temps, comme dit Jésus-Christ, *temporales sunt* (Luc., VIII), et se retirent aussitôt que l'heure de la tentation est venue ; l'ardeur du soleil, c'est-à-dire la violence de la persécution, les dessèche, parce qu'ils n'ont pas pris racine assez profondément ; c'est un argent faux qui ne peut soutenir l'épreuve du feu, un édifice qui n'étant pas appuyé sur un fondement solide s'écroule, et se renverse lorsque le vent vient à souffler avec furie. Ils étaient déjà tombés aux yeux de Dieu avant que d'apostasier à ceux des hommes ; la persécution ou la tentation n'était que l'interrogation qui se faisait au dehors, et qui manifestait le secret des cœurs ; ceux qui s'aimaient eux-mêmes ou leurs richesses, ou leurs enfants, ou leurs femmes, plus que Dieu, n'osaient le confesser devant les tyrans, ils devenaient de lâches déserteurs de la sainte milice en se rendant au désir des persécuteurs ; ceux qui ne tenaient à rien sur la terre, et qui n'avaient que l'éternité dans le cœur, se déclaraient ouvertement serviteurs de Jésus-Christ, et témoignaient publiquement leur horreur pour l'idolâtrie.

Il vous est aisé de juger par ce principe incontestable, confirmé par une infinité d'espérances, quelle a été la vie de Maurice et de sa sainte légion, et par combien d'actions de religion ils se sont préparés à cette dernière qui les a couronnées, et ont attiré la grâce nécessaire pour pouvoir rendre à Jésus-Christ un témoignage si authentique aux dépens de leur vie. Quoique nous ne sachions rien exactement du détail de leur vie, néanmoins, à raisonner selon l'analogie de la foi et l'économie que Dieu garde dans la distribution de ses grâces, je puis assurer que leur foi était très-vive et leur rendait les choses invisibles toujours présentes ; la fermeté de leur espérance leur donnait déjà comme un avant-goût de leur jouissance ; et

leur charité était à son comble, puisque, selon la parole de la Vérité même, on n'en peut donner une plus grande marque que de sacrifier sa vie. C'est ce qu'ont fait nos généreux athlètes oints de l'huile invisible du Saint-Esprit. Arrêtons nos regards sur ce dernier combat, puisque Jésus-Christ du haut du ciel l'a honoré des siens.

Maximien, désespérant de vaincre une telle constance, ordonna de massacrer le reste de la légion, et fit marcher toutes ses troupes pour les environner et les tailler en pièces. Barbare ! il n'était pas nécessaire d'une armée entière contre des gens qui ne résistent pas, et présentent le cou à leurs bourreaux. Ces généreux soldats, les voyant venir, quittent l'épée, et se dépouillent de leurs armes pour être plus facilement égorgés comme des agneaux et des disciples de l'Agneau, qui s'est laissé mener à la boucherie sans ouvrir la bouche. Ils ne se défendirent pas même de paroles, croyant que la justice de la cause pour laquelle ils souffraient ne se pouvait mieux défendre que par leur sang, et s'ils parlèrent, ce ne fut que pour presser leurs exécuteurs de finir leur vie. Pour s'animer les uns les autres à mourir avec courage et avec joie : Mourons tous, disaient-ils, dans la simplicité de notre cœur, comme ces Juifs qui se laissèrent massacrer par les troupes d'Antiochus, crainte de violer en se défendant le jour du Sabbat : *Moriāmur omnes in simplicitate nostra*. Toute la terre fut donc couverte de corps morts ; les ruisseaux de sang coulaient de toutes parts, et jamais on ne vit sans combat un tel carnage. Ô merveille étonnante qui n'avait pas eu d'exemples jusque-là, et n'en a pas encore eu dans la suite ! O fidélité qui tient du prodige ! Si un seul martyr est un miracle de la grâce, que sera-ce d'une légion de martyrs, et de martyrs armés, prêts à combattre pour leur prince, mais non à se défendre de leur tyran ? Aucun soldat ne se trouve de manque dans cette grande journée. *Ne unus quidem defuit* (Num., XXXI) ; Maurice a la gloire et la joie d'avoir remporté cette signalée victoire sans perdre un seul des siens. Il peut dire avec Jésus-Christ à son Père éternel : J'ai conservé ceux que vous m'avez donnés, et nul d'eux ne s'est perdu : *Quos dedisti mihi custodivi, et nemo ex eis perivit*. (Joan., XVII.) Dans le nombre de douze apôtres, il s'est trouvé un enfant de perdition, un apostat, un Judas ; parmi les sept premiers diacres, il y eut un Nicolas, chef d'une secte abominable ; de quarante martyrs qui confessèrent Jésus-Christ, sous Licinius, à Sébastien Arménien, il y en eut un à qui le cœur manqua, et qui ne pouvant souffrir la rigueur extrême du froid auquel ils étaient exposés une nuit d'hiver, passa dans un bain d'eau tiède prêt à recevoir ceux qui consentaient à sacrifier aux idoles. Ici, de six mille six cents soldats aucun ne recule, aucun ne délibère et ne s'affaiblit, tous se soutiennent et meurent constamment ; le démon n'a pas la maligne joie d'avoir enlevé un seul de ces guerriers à Jésus-Christ. Maurice, après les lui avoir

tous envoyés dans le ciel et lui avoir sacrifié sa vie en chacun d'eux, l'offre enfin comme une hostie sainte en odeur de suavité; il tombe percé de coups sur un tas de morts, ou plutôt sur un amas de dépouilles qu'il a remportées sur l'enfer. Ce n'est pas là sans doute mourir comme des lâches, *nequaquam ut mori solent ignavi hic mortuus est* (II Reg., III), mais dans le lit d'honneur, comme un chef des armées de Jésus-Christ, après avoir foulé les démons à ses pieds, s'être enivré de leur sang, et avoir érigé au Dieu vivant des trophées immortels.

La mort de cet invincible athlète a mis fin à ses combats; il en goûte les doux fruits dans le ciel, mais il continue d'y exercer la noble fonction d'orateur, ainsi qu'il faisait sur la terre : *Defunctus adhuc loquitur*. (Heb., XI.) Il nous exhorte encore puissamment de nous détacher de toutes les choses sensibles et de la vie présente, pour tourner toutes nos pensées et nos désirs vers le royaume du ciel, et nous faire ces heureuses violences auxquelles il est attaché, car les lâches et les timides n'ont rien à y prétendre; un étag de soufre et de feu sera leur funeste partage.

Ambitieux ! l'entends-tu qui te crie : que si tu deviens comme un petit enfant, ou plutôt si tu ne donnes un plus noble sujet à cette passion en aspirant à ces places, dont les anges prévaricateurs ont été chassés pour leur orgueil, et qui ne seront remplies que par les disciples d'un Dieu anéanti, tu n'entreras jamais au royaume des cieux.

Si le bruit de tes chaînes honteuses ne te rend tout à fait sourd, n'entends-tu pas, malheureux impudique, les reproches sanglants qu'il te fait de ce que tu te plonges sans cesse dans la boue et l'ordure comme un animal immonde, et que tu arraches à Jésus-Christ l'un de ses membres pour en faire celui d'une prostituée? Sais-tu que tu es possédé par une légion entière de démons qui te couvrent d'infamie, et te font sans cesse de nouvelles plaies? secoue ce joug accablant, ou plutôt reconnais ton impuissance, et conjure celui qui a vaincu le fort armé de briser tes liens, et de te rendre l'heureuse liberté des enfants de Dieu.

Gens de bonne chère, qui faites votre Dieu de votre ventre et n'avez de goût que pour les choses de la terre, rougissez de cet honteux asservissement ! le royaume des cieux n'est ni viande ni breuvage, c'est le royaume de la justice et de la sainteté; une gloire acquise par les souffrances ne sera pas pour les ennemis de la croix. Mais insensibles à ces récompenses spirituelles, vous préféreriez volontiers le parti de rester toujours ici-bas, jouissant de ces plaisirs qui nous sont communs avec les bêtes. Ah ! craignez le sort du mauvais riche, et songez qu'il n'a pu encore obtenir, et n'obtiendra jamais durant l'éternité, une goutte d'eau pour tempérer l'ardeur de la soif violente qui le brûle.

Vindicatif ! refuseras-tu de sacrifier le ressentiment d'une injure, qui souvent n'a d'autre fondement que ton imagination, à la

prière de ton Dieu même qui t'en a tant pardonné, et qui veut bien prendre sur son compte le tort qu'on t'a fait ?

Il s'adresse présentement à tous en général, et vous conjure d'offrir à Dieu vos corps comme des hosties vivantes, saintes et agréables à ses yeux, de vous conduire d'une manière digne de votre vocation, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur, la patience, vous supportant les uns les autres avec charité, fuyant avec soin la corruption du monde, dont les maximes sont directement opposées à celles de l'Evangile, surtout de vous bien convaincre que les souffrances font partie de votre vocation, comme celle des soldats est de combattre, *in hoc positi sumus*.

Serait-il bien possible que les paroles de ce divin orateur ne fissent aucune impression sur vous? il a persuadé à six mille six cents soldats de choisir plutôt la mort que de blesser leur conscience en prenant part aux superstitions du paganisme, et il ne pourra peut-être persuader à un seul d'entre vous des choses incomparablement plus faciles à exécuter, car enfin il re vous exhorte pas à l'effusion de votre sang. Son exemple ne fera-t-il pas plus d'impression que ses paroles? Vous avez été témoins du combat de cet invincible athlète, et vous vous contenteriez d'en être de froids admirateurs sans vous animer à combattre vaillamment de votre côté les ennemis de votre salut? Je veux croire, pour ma consolation, que vous serez plus fidèles à la grâce. Ah ! si jaloux de la gloire de notre sainte religion, uniquement occupés du grand objet d'une félicité éternelle, vous vouliez sérieusement travailler à la mériter, si vous preniez les moyens efficaces de vous sanctifier dans votre état, ainsi qu'a fait Maurice et toute sa sainte légion dans le sien, quoique environné de tant d'obstacles; si répondant aux desseins de Jésus-Christ qui s'est livré lui-même pour nous racheter de toute iniquité, et se former un peuple particulièrement consacré à son service, et fervent dans les bonnes œuvres, vous vouliez être ce peuple prédestiné et marcher pour cet effet constamment dans la voie étroite, hors laquelle il n'y a qu'égarment et précipices; s'il était vrai de dire de tous les paroissiens de Saint-Maurice aussi bien que des soldats de sa légion, qu'ils sont tous des élus et des saints, qu'aucun ne s'est trouvé de manque et n'a été frustré de la récompense !

Une idée si douce et si flatteuse me charme et m'enchanté, mais, hélas ! je n'y demeure guère, un songe agréable dure peu; le cri effroyable de nos péchés me réveille aussitôt, et je retombe dans l'état réel des choses. Réveillez-vous donc vous-mêmes, chrétiens mes frères, sortez de votre assoupissement, faites pénitence, parce que le royaume des cieux approche, assurez votre élection éternelle par de bonnes œuvres, entrez-y, et persévérez fidèlement dans les voies de la justice, afin que vous puissiez être à jamais dans le ciel la joie et la couronne du grand

saint Maurice. C'est le bonheur que je vous souhaite.

PANEYRIQUE XV.

LES SAINTS ANGES GARDIENS.

A une paroisse.

Le 2 octobre.)

Nonne omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hereditatem capient salutis. (Hebr., I.)

Les anges ne sont-ce pas des esprits, qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut.

Le Prophète royal, considérant l'excès des libéralités de Dieu envers l'homme à sa création, et sa profusion à le combler de toute sorte de biens, s'écrie : Seigneur ! que votre magnificence est admirable ! Quoique vous ayez rendu l'homme un peu inférieur aux anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur ; vous l'avez établi le maître et le roi de toutes les autres créatures ; vous les lui avez assujetties, et les avez destinées à son usage ; le soleil n'est créé que pour l'éclairer, les astres pour lui communiquer leurs influences ; les montagnes et les prairies ne paissent tant d'animaux que pour son service ; la terre ne porte tant de fruits, la mer tant de diverses espèces de poissons que pour sa nourriture : *Omnia subieciisti sub pedibus ejus. (Psal. VIII.)* J'ose toutefois dire que si nous comparons ce que Dieu a fait en notre faveur en qualité de Créateur, avec ce qu'il nous a donné ensuite en qualité de Réparateur et de Rédempteur, nous trouverons que sa main a été resserrée à la création, et que ses présents, quoique dignes de toute notre reconnaissance, ont été peu considérables dans ce premier ordre des choses. C'est à peu près comme si un maître assignait à ses esclaves leur nourriture et leur entretien ; mais dans le second, ah ! quelle libéralité immense, quelle communication, quelle effusion de ses richesses et de tous ses trésors ! Il a plus fait, il s'est prodigué lui-même, il s'est épuisé, il s'est livré lui-même, comme dit saint Bernard, à tous nos usages. Ainsi, après s'être donné lui-même, comment ne nous aurait-il pas donné toutes choses ? Qu'aurait-il pu mettre en réserve ? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ? (Rom. VIII.)* Ainsi disait saint Paul écrivant aux Corinthiens : *Tout est à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les futures, tout est à vous, et ailleurs, tout est pour les élus : Omnia propter electos ;* il n'y a donc pas lieu de s'étonner, si, s'étant voulu sacrifier lui-même pour leur salut, il a destiné ses anges quoique d'une nature plus noble, pour leur conduite, et exercer leur ministère en leur faveur : *Nonne omnes sunt administratorii spiritus, etc.*

Seigneur, qu'est-ce que l'homme ou le Fils de l'homme pour vous appliquer à lui avec un soin si particulier et y appliquer

les plus parfaites de vos créatures intelligentes qui contemplent à découvert votre visage adorable et sont sans cesse devant votre trône extasiés à la vue de vos perfections infinies ? Que votre nom est admirable par toute la terre ! Que vous êtes riche en miséricorde et qu'il faut que notre âme vous soit bien précieuse ! *Pretiosa fuit anima mea in oculis tuis. (I Reg., XXVI.)* Faux estimateurs du prix des choses que nous sommes, que ne nous estimons-nous par cet endroit !

Pour pouvoir donc répondre à ses desseins dans la destination qu'il a faite de ses anges pour veiller sur nos besoins et entrer dans des sentiments de reconnaissance proportionnés aux grands services qu'ils nous rendent, je vais vous instruire des fonctions qu'ils exercent à notre égard. Il me semble qu'on les peut réduire à trois et les considérer comme des guides fidèles, lesquels nous conduisent dans les routes qui mènent au ciel : ce sera mon premier point ; des censeurs charitables qui nous avertissent et nous reprennent de nos fautes : ce sera le second ; enfin comme des protecteurs puissants soit auprès de Dieu pour nous obtenir ses grâces, soit contre les démons pour réprimer leurs efforts : ce sera le troisième et tout le partage de ce discours. Implorons le secours de celle qui a eu un commerce si intime avec ces esprits bienheureux, qui l'ont toujours révéree comme leur reine, frappés d'étonnement de voir tant de grâces rassemblées dans une fille d'Adam ; réitérons-lui la salutation de l'archange Gabriel que nous avons lieu de croire avoir été commis à sa garde et son ange tutélaire. *Ave, etc.*

PREMIER POINT.

En vain les philosophes avaient entrepris de retirer l'homme des actions brutales et le former à la vertu ; ils ne connaissaient pas seulement en quoi elle consiste ; ils savaient encore moins de qui on doit l'attendre et quelle sera sa récompense. Ainsi leurs vertus étaient fausses ou contrefaites ; les épicuriens les faisaient servir à la volupté comme à une reine impérieuse ; et les stoïciens au contraire en faisaient une divinité qu'ils adoraient, ou plutôt ils étaient eux-mêmes ces idoles, enivrés de l'estime de leur prétendue sagesse ; ils s'encensaient eux-mêmes et exigeaient de l'encens du reste des hommes. Quels guides, grand Dieu, et que vous êtes terrible en vos conseils sur les enfants des hommes ! La loi de Moïse était un guide plus assuré ; mais, comme elle ne promettait que des biens temporels, elle n'a rien conduit à la perfection, comme dit saint Paul ; de plus elle était altérée par mille fausses interprétations des scribes et des pharisiens, qui anéantissaient ce qu'elle renfermait de plus essentiel par leurs traditions ; ainsi que le Sauveur leur reproche, les traitant de guides aveugles qui conduisent d'autres aveugles dans le précipice et qui courent la terre et la mer pour faire un seul prosélite, qu'ils rendent digne de l'enfer

deux fois plus qu'eux; voilà à quoi aboutit leur faux zèle.

Non, il n'y avait que celui qui est la voie, la vie et la vérité, qui pût enseigner aux hommes, comme il faut, des routes jusque là si peu frayées; il ne s'est pas contenté de le faire par les divines maximes de son Evangile et par ses exemples, par le ministère de son Eglise; il a de plus assigné à chacun de nous un guide invisible pour nous conduire dans la voie du salut: *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (Psal. XCVI.) Il ne lui manque aucune des qualités nécessaires pour s'acquitter de cet emploi? Que peut-on désirer davantage dans un guide, sinon qu'il sache parfaitement les chemins et qu'il soit trouvé fidèle et affectionné. Aussi, voyons-nous que, lorsque l'ange Raphaël, sous la figure d'un jeune homme, ceint et prêt à marcher, s'offrit à servir de guide au jeune Tobie, il l'assura d'abord qu'il savait très-bien les chemins qui conduisaient au pays des Mèdes, les ayant fait plusieurs fois, et s'engagea à son père de le ramener en santé.

Les anges peuvent-ils ignorer les routes qui conduisent au ciel; ayant été voyageurs eux-mêmes, ne savent-ils pas qu'on n'y parvient que par l'humilité, que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles; étant demeurés fermes dans la vérité, rien ne les en peut plus séparer; ils sont dorénavant incapables d'erreur et d'égarement, ce qu'on ne peut pas se promettre des hommes les plus expérimentés et les plus éclairés dans la vie spirituelle, qui peuvent s'éblouir, prendre le change et nous engager dans des voies qui, pour être bonnes, ne sont peut-être pas celles par lesquelles Dieu a dessein de nous conduire: *Non enim via mea via vestra.* (Isai., LXXIII.) Car l'esprit de Dieu prend diverses formes et sanctifie ses élus en diverses manières; ses voies et ses conseils sont manifestés aux anges; ils les lisent dans la Sagesse même, ils tirent d'elle les règles de leur conduite. Abandonnons-nous-y donc librement et avec confiance? ils ne nous égarent pas, ils ne nous détournent pas à droite, c'est-à-dire qu'ils ne nous inspireront pas, sous prétexte d'une plus haute perfection, d'embrasser une voie et d'entreprendre des choses qui passent notre portée et la mesure de nos forces et de notre grâce; mais de nous contenter de celle que Dieu nous a départie et d'être sages dans le bien; ils nous détourneront encore moins à gauche, c'est-à-dire qu'ils sont infiniment éloignés de nous faire donner dans les écueils et les précipices du relâchement et de la voie large qui aboutit à la mort.

Quand ils voient au contraire que nous nous exposons d'y tomber par notre imprudence, où courez-vous, nous crient-ils? Si cette voie est agréable, elle est d'ailleurs pleine de voleurs et de pirates! Ne voyez-vous pas l'enfer qui ouvre sa gueule et qui est tout prêt à vous engloutir? Comme ils nous aiment, à raison de la nature spirituelle

de notre âme et encore plus à cause de l'amour que Jésus-Christ notre commun chef nous porte, quelle est leur douleur et quelle matière inépuisable de deuil et de larmes: *Angeli pacis amare flebunt.* (Isa., XXXIII.) Si quelque chose pouvait altérer leur félicité parfaite de voir la plupart des hommes engagés dans des chemins écartés et dans cette voie large et spacieuse qui mène à la mort, marchant sans crainte, sans défiance, sans prévoyance, sans réflexion, ne suivant que l'instinct de leurs passions, attirés comme des enfants par la curiosité de tout ce qu'ils trouvent de beau en la route; ou a beau les avertir que ces chemins aboutissent à des précipices et à des abîmes; uniquement possédés du désir de jouir de quelques misérables et fades plaisirs, dans le cour de leur pèlerinage, de s'y établir comme si c'était leur patrie, et que nous eussions ici une cité permanente; de faire des provisions pour cet établissement sans s'inquiéter de celles qui sont absolument nécessaires pour ce lieu où ils doivent faire une demeure éternelle; je veux dire qu'ils ne songent qu'à se procurer des biens et des richesses qui se consomment pendant ce voyage, cette vie si courte et si fragile; on dirait qu'ils n'en auront jamais assez. Mais qu'amassent-ils pour cette demeure éternelle, pour ce terme où ils tendent nécessairement? Rien du tout, ils y arrivent nus, misérables, affamés, dépourvus de tout: *Famem patientur ut canes et circuibunt civitatem.* (Psal. LVIII.) D'autres non moins insensés, possédés de l'ambition de commander aux compagnons de leur voyage, ne songent pas qu'on ne parvient à ce royaume qu'en devenant petit à ses propres yeux comme des enfants, et qu'on n'y sera grand qu'à proportion qu'on se sera abaissé en ce monde. Pour surcroît de malheur la plupart se confiant à des guides aveugles et n'en voulant point d'autres, parce qu'ils les entretiennent agréablement et leur comptent des fables pour dissiper leur ennui, tombent dans la fosse et vont donner dans les pièges des anges prévaricateurs; je veux dire qu'ils avancent à grands pas vers leur perte éternelle et arrivent à cet instant fatal, qui les forcera de voir ce qu'ils n'ont pas voulu voir pendant leur vie, et tirera de leur cœur ces paroles de repentir; mais repentir stérile et infructueux accompagné de désespoir. *Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité et le soleil de justice s'est inutilement levé pour nous!*

Prévenons un malheur si commun et si effroyable en marchant dans la voie étroite, qui est la seule qui conduit à la vie, à la suite de notre bienheureux guide. Ne craignons pas qu'il nous manque de fidélité, il n'est pas moins fidèle qu'éclairé; il est aussi peu capable de tromper que d'être trompé; craignons seulement pour nous à la vue de notre faiblesse et de notre inconstance? N'accusons uniquement que nous de notre perte: *Perditio tua ex te.* (Osee, XIII.) Notre ange n'a rien oublié et négligé de sa part, de tout ce qui dépendait de son minis-

tère : *Quid est quod debui facere vineæ et non feci ?* (Isa., V.) Si après cette vie où notre sort sera fixé, il entrera dans le zèle de la justice vengeresse de son Dieu, il entre présentement dans sa patience amoureuse et sa longanimité ; il ne se rebute pas malgré nos infidélités et nos ingratitude ; il nous continue ses soins et sa vigilance jusqu'à ce que nous soyons arrivés au terme et que l'arrêt irrévocable qui décidera notre sort soit prononcé.

Pour moi, je ne sais lequel je dois le plus admirer, ou cet empressément et cet application infatigable des anges à rendre service aux hommes, et procurer leur salut par tous les moyens qu'il plaît à Dieu de leur découvrir, ou cette stupidité monstrueuse et cette lenteur inconcevable dans laquelle nous languissons pour notre éternité ; il semble que cette affaire ne nous regarde pas ou ne soit pas assez importante ; ils jouissent actuellement d'un parfait bonheur par la possession du bien souverain et immuable ; et ils ne laissent pas de travailler de tout leur pouvoir à nous rendre participants de leur bonheur, comme s'il était imparfait et si nous en étions exclus ; et nous sommes misérables, et dans l'attente, d'une misère incomparablement plus effroyable ; cependant nous nous abandonnons au repos ; nous nous endormons et nous nous arrêtons au milieu du chemin ; ou plutôt nous sortons de cette voie royale et retournons peu à peu et par des détours imperceptibles dans la voie large, et retons ainsi dans la foule de ceux qui se perdent. Ah ! que le zèle et l'activité de ces esprits bienheureux nous touche et nous excite ! Qu'elle nous inspire une confusion salutaire d'une lâcheté si criminelle et nous fasse sortir de cette honteuse léthargie ! Soyons bien persuadés que tout ce qu'on voit dans ce monde n'est qu'un bagage d'hôtellerie ; et qu'un malheur éternel est inévitable aux voyageurs qui s'arrêtent et que la nuit aura surpris. Oh ! qu'elle sera horrible et ses ténèbres affreuses ! Combien délicieux et ineffable sera au contraire le repos de ceux qui arriveront au terme : *Erit ibi requies et pax, et lux, et sagina veritatis.* (Saint AUGUSTIN.) Non, il n'y a que ceux qui en jouissent qui puissent l'exprimer.

Marchons donc, pendant que nous avons la lumière, de peur que les ténèbres ne nous surprennent ; doublons le pas pour réparer tant de temps perdu ; conjurons notre bon ange de nous rendre le même service que les anges qui avaient ordre de tirer Lot et sa famille de Sodome, rendirent à ce patriarche et à sa femme ; comme ils virent qu'ils ne se hâtaient pas de sortir de cette ville infâme, qui allait bientôt être réduite en cendres, ils les prirent par la main et les forcèrent de partir incessamment ; ou cet autre ange qui, ayant été envoyé à Elie, accablé d'ennui et de fatigue, pour le réveiller et lui faire prendre de la nourriture, ce prophète s'étant encore endormi l'ange l'éveilla de nouveau, le frappant au côté, parce qu'il restait beaucoup de chemin.

Disons-lui : entraînez-nous après vous. Il vaut mieux que vous fassiez une sainte violence, en nous épouvantant par des menaces, en nous faisant de sanglants reproches : *Ingemans flagella pudoris et timoris* (Saint AUG.), que de nous laisser plongés et ensevelis dans notre mollesse : *Melius est ut vim qualemcumque inferas terrendo minis, flagellando pœnis, me in meo torpore mali securum relinquo.* (Saint BERN.) C'est l'office que nous rendent nos anges tutélaires ; car ils ne sont pas seulement nos guides, mais encore nos moniteurs ou censeurs charitables, qui nous reprennent de nos défauts et nous relèvent de nos chutes ; c'est ce que je vous ai promis en ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est un grand malheur que de réussir dans le mal et de venir à bout de contenter ses passions criminelles ; mais, c'en est le comble, que d'être flatté dans son péché, loué dans les désirs de son cœur, et parfumé de l'huile des pécheurs, comme parle l'Ecriture, rien n'étant plus capable de confirmer dans le crime, et d'endurcir le cœur ; c'est au contraire une marque d'un regard amoureux de la miséricorde, lorsque nous sommes repris et humiliés de nos fautes ; mais c'en est encore une plus grande, lorsqu'on reçoit la réprimande avec docilité, qu'on se condamne aussitôt soi-même, comme fit David, lorsqu'il fut repris par Nathan ; qu'on préfère les verges de la vérité, notre amie, aux baisers perfides et aux caresses trompeuses de la flatterie, notre mortelle ennemie. Ah ! c'est être à demi guéri que d'être malade de la sorte ; il y a tout lieu d'espérer son entière conversion, et que Dieu achèvera son ouvrage : *Qui acquiescit arguenti, glorificabitur.* (Prov. XIII.)

Mais la plupart des hommes n'aiment la vérité que dans sa lueur et son éclat, lorsqu'elle se manifeste à eux, comme parle saint Augustin, mais non pas lorsqu'elle les manifeste à eux-mêmes, qu'elle leur découvre leur difformité, qu'elle reprend leurs vices, et leur en fait des reproches : *Amant lucem, oderunt redarguentem* ; alors ils fuient sa lumière, et s'efforcent d'étouffer sa voix ; ainsi ils crucifièrent la Vérité même incarnée, et lui firent le même traitement qu'aux prophètes, qu'elle leur avait envoyés pour leur annoncer leurs crimes et les porter à la pénitence. Etant remontée au ciel, elle nous a envoyé son Esprit-Saint, pour reprendre le monde d'un crime si énorme, aussi bien que de tous ses autres excès ; c'est une de ses autres fonctions dans l'Eglise : *Arguet mundum de peccato.* (Joan., XVI.) Cet Esprit adorable le fait en deux manières, ou par l'organe des hommes, ou par le ministère des anges ; la correction dans la bouche des hommes n'a pas d'ordinaire toute la force et l'efficacité qu'on aurait droit de s'en promettre, soit par ce qu'il y entre de la passion, qu'ils cherchent à contenter leur malignité, qu'ils prennent un air d'ascendant et d'autorité qui a toujours quelque chose de terrible

pour ceux qui ont failli, soit par l'indiscrétion et les contre-temps, les manières sèches et dures, soit enfin parce qu'eux-mêmes sont sujets à de plus grands défauts, et que ces défauts sont connus, ce qui fait qu'on leur peut appliquer ces paroles : *Médecin, guérissez-vous-même*; et ces autres : *Hypocrites, ôtez premièrement la poutre qui vous crève les yeux*. Ainsi souvent au lieu de remédier au mal qu'ils entreprennent de guérir, ils ne font qu'aigrir et envenimer les plaies.

Rien de pareil dans la correction de nos fidèles moniteurs; ils ne sont point poussés à la faire par aucun mouvement secret de nous rabaisser; ils connaissent à fond la fragilité humaine, et la boue dont nous sommes pétris; ils sont pleins d'entrailles de compassion, et leur charité est si grande, qu'ils font une fête dans le ciel, lorsque nous retournons à Dieu sincèrement? Et comment n'auraient-ils pas de la charité pour les pécheurs, puisqu'étant attachés à Dieu par un amour immuable, ils ne sont plus qu'un même esprit avec lui; or, Dieu est charité, et celui qui demeure en lui demeure dans la charité. Dieu a tant aimé le monde que de lui donner son Fils unique, et ne l'a pas épargné en notre considération.

Leur prudence, vertu qui doit être éminente en ceux qui corrigent, n'est pas inférieure à leur charité, ou plutôt c'est un effet de leur charité, aussi lumineuse qu'elle est ardente; c'est elle qui leur fait diversifier leurs avertissements et leurs répréhensions en mille manières, pour les proportionner aux dispositions intérieures des âmes, afin qu'elles leur soient utiles, et même d'une même âme, selon la situation diverse où elle se trouve. Elle leur fait prendre le temps et les moments favorables, pour faire entrer la vérité dans les cœurs, qui étaient fermés et même rebelles? elle entend que les passions soient calmées, et que tout ce tumulte domestique soit apaisé, pour parler à ce cœur inquiet, ennuyé de soi-même aussi bien que de tout le reste, et lui faire avouer qu'il ne trouvera jamais la paix et le repos qu'il cherche, qu'en les combattant et résistant à leurs sollicitations importunes; lorsqu'on a par exemple cédé à son ressentiment, et que la nature a vomi tout son fiel, qu'avez-vous gagné, dit-il, par votre emportement? Vous avez perdu le bien inestimable de la patience et la douceur, vous n'avez plus d'autre avantage sur votre agresseur, sinon qu'il a le premier commis le même péché que vous; vous avez accompli les désirs de votre ennemi mortel, qui est homicide dès le commencement; une autre fois soyez plus modéré, plus maître de vous-même. Lorsque nous avons excédé les bornes de la tempérance, lorsqu'on s'est assez oublié que de préférer un plaisir court et brutal à son salut, et aux chastes délices que la grâce fait goûter à une bonne conscience, ah! quels coups de fouet ne fait-il pas sentir à cette âme, plongée dans la boue et l'ordure? Que d'invectives, que de reproches, si elle est encore sensible, et si elle n'a pas étouffé tous ses remords, hélas! D'où êtes-vous déchue,

voyez et considérez combien vous êtes devenue vile et méprisable, c'est pour cela que vous vous êtes dégradée et réduite au-dessous des bêtes? Et quel fruit avez-vous retiré de ces infamies qui vous font rougir? Comme ils excellent en humilité, quel soin ne prennent-ils pas de nous inspirer cette vertu de Jésus-Christ, et quelle confusion ne nous font-ils pas de notre vanité ridicule? Combien de motifs nous suggèrent-ils pour être petits à nos yeux et avoir de bas sentiments de nous-mêmes, de ne pas tomber dans cet excès d'extravagances que de nous enorgueillir pour les dons de la grâce, qui opère en nous tout le bien qui y est, et nous préserve de nous précipiter dans tous les désordres et les dérèglements, ou les plus emportés se laissent entraîner? Vous voulez donc recevoir votre récompense en ce monde, nous font-ils entendre dans notre intérieur, c'est-à-dire, être payé en fumée; vous aimez mieux être loué par la bouche du mensonge, que par celle de la Vérité même? Ne faut-il pas avoir une faim bien étrange et bien enragée, que de ne pouvoir attendre un moment et sortir de la salle du festin où on est prêt à servir les viandes les plus exquises, pour avoir la satisfaction sale et honteuse de manger le reste des pourceaux.

Avares et voluptueux, combien de fois avez-vous ouï au fond de votre cœur des reproches cruels de vos attaches honteuses, et des exhortations vives de changer de conduite, et d'avoir pitié de votre âme? Eh, qui vous a donc ensorcelés? Qui vous a fasciné les yeux, de jouer des diamants contre des pailles, et faire l'échange d'un royaume éternel contre de la boue et du sable? O cohéritier de Jésus-Christ! comment pouvez-vous mettre votre félicité à jouir des mêmes plaisirs que les bêtes? *Cohæres Christi, quid congaudes, cum bestiis?* Ne doutez pas que ces répréhensions ne viennent de vos bons anges, et qu'ils n'excitent dans vos consciences cette diversité de réflexions et de pensées qui vous accusent ou vous condamnent.

Quelle pitié ne leur faisons-nous pas, je parle ici au plus juste, et qu'elles peuvent être les pensées et les mouvements de leurs cœurs, lorsqu'ils nous voient agir comme des insensés, et que nous nous conduisons dans l'importante affaire du salut comme de vrais enfants, regardant les grandes choses comme les petites, et les petites comme les grandes, étant touchés d'une bagatelle, et insensibles à ce qu'il y a de plus considérable et plus capable de nous émouvoir, ne sachant ni nous affliger, ni nous réjouir, ni craindre, ni nous rassurer, tremblant pour des choses de néant, sans alarme au milieu des plus grands périls, perdant sans regret ce que nous avons de plus précieux, tombant dans l'ennui et l'abattement, lorsqu'on nous ôte ce qui nous est inutile et même nuisible, préférant souvent les suggestions malignes de nos ennemis à leurs remontrances charitables? Ah! je ne doute pas qu'ils ne ressentent quelquefois des mouvements semblables

à ceux que le Sauveur du monde nous a fait connaître qu'il éprouvait à la vue de la grossièreté et de l'infidélité du peuple juif, étant parmi eux dans un état violent, comme il le témoigne par ces paroles : O race incrédule et dépravée ! jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous souffrirai-je ? *Quandiu apud vos ero, quandiu vos patiar ?* (Matth., XVII.) Et pourquoi ne les ressentiraient-ils pas, puisque Dieu lui-même, pour nous faire connaître combien il était fatigué des crimes et des excès de son peuple, dit par son prophète, que sa patience est à bout ; *Laboravi sustinens* (Isa., I), et leur reproche en un autre endroit qu'ils l'ont fait souffrir, et lui ont causé de l'amertume, *Laborare fecistis Dominum* (Matth., II) ; c'est dans ce même sens que saint Paul nous conjure de ne pas contrister le Saint-Esprit : *Nolite contristari Spiritum sanctum*. (Ephes., IV.) Ah ! il faudrait avoir une parfaite idée de la sainteté de Dieu et de l'injustice effroyable que renferme le péché, pour concevoir quelque chose de cette douleur.

N'oublions donc pas de cette sorte nos bons anges ; ne les forçons pas de se retirer de nous et nous abandonner à nous-mêmes ! Ne les chassons pas par notre obstination, à rejeter leurs inspirations et multiplier nos péchés, car, le péché les chasse, dit saint Basile, comme la fumée chasse les abeilles, et la puanteur les colombes. Il n'y a cadavre qui exhale une infection si horrible et si insupportable à notre odorat, comme le fait un pécheur d'habitude à celui des anges. Nous avons traité Babylone, diront-ils, et elle n'a point été guérie ; abandonnons-la sans retour : *Curavimus Babilonem, et non est sanata ; derelinquamus eam*. (Jerem., LI.) O menaces terribles, et capables de nous glacer de frayer ! Et que deviendrions-nous en cet état, sinon des victimes de la vengeance divine, et la proie du lion infernal qui ne cherche qu'à nous dévorer.

Que si nous avons eu du respect pour nos pédagogues et ceux que nos pères avaient choisis pour former notre jeunesse, lorsqu'ils nous corrigeaient et nous châtiaient, combien devons-nous avoir plus de soumission pour un ange, qui nous est envoyé par le Père des esprits, pour recevoir la vraie vie, et une éducation toute céleste ; nous n'aurions osé en la présence de ce précepteur, je ne dis pas commettre quelque action criminelle, ah ! nous en aurions eu frayeur ; mais même nous licencier à la moindre liberté qui choquât la bienséance. Eh quoi ! dit saint Bernard, la persuasion où nous sommes, que nous avons un ange à nos côtés, ne doit-elle pas faire la même impression sur nous ? Ne nous doit-elle pas servir de frein et de barrière, et nous contenir dans une exacte modestie. Je dis plus, nous nous oublierons assez de notre devoir, pour faire sous les yeux d'un prince de la milice céleste, ce que nous n'oserions faire devant un valet.

Obéissez donc à vos conducteurs ? Demeurez soumis à leurs ordres, afin qu'ils conti-

nent de veiller pour le bien de vos âmes, et s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant ; ce qui ne vous serait pas avantageux. Ecoutez le Dieu des anges et le vôtre, qui vous ordonne de le respecter et lui rendre honneur ; parce que son nom est en lui, ce qui ne s'entend pas simplement d'un culte religieux, mais d'une exacte fidélité à pratiquer ses conseils et à suivre ses mouvements. Accordez-vous au plus tôt avec ce saint adversaire de vos vices ; ce charitable censeur, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, qu'il ne serve de témoin contre vous, qu'il ne vous reproche en sa présence que vous avez été sourd à ses conseils, et n'avez eu que de l'indifférence et du mépris pour toutes ses corrections, et que le juge vous livre ensuite au ministre impitoyable de sa justice.

Ayons donc dorénavant pour tous les avis et les corrections de nos bons anges, la docilité d'un enfant qui se laisse relever quand il est tombé par terre, la circonspection d'un malade pour le régime de vie que lui prescrit son médecin, le ressentiment d'un homme blessé qui laisse bander ses plaies ; c'est le moyen de les engager à nous continuer leurs soins, leurs intercessions auprès de notre commun Maître, et nous défendre des insultes de nos ennemis ; car ils ne sont pas seulement nos guides et nos moniteurs, mais encore de puissants protecteurs, pour réprimer tous les efforts des puissances des ténèbres ; c'est ce qui nous reste à voir dans ma troisième et dernière partie, que j'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

S'il faut être dans les bonnes grâces de ceux auprès de qui on emploie sa médiation, nos saints anges sont unis à Dieu par le lien d'une charité indissoluble, ils y ont de plus toujours été unis ; avantage dont nous avons privés notre premier père, qui nous a engendrés enfants de colère, et nos péchés particuliers, qui ont mis comme une haie et un mur de division entre Dieu et nous, et nous ont attiré sa haine. S'il faut employer les motifs les plus pressants pour fléchir et désarmer sa colère, ils le conjurent de nous faire miséricorde par le sang de l'Agneau, par les travaux de la vie voyageuse de ce Fils bien-aimé, par les mérites infinis de son obéissance. Qu'ils sont éloquents à faire valoir nos moindres actions, à excuser nos faiblesses, à justifier nos intentions, à détruire les calomnies de notre adversaire, appelé l'accusateur de ses frères ; que si nos excès sont trop grands pour pouvoir être excusés ou dissimulés : Pardonnez, Seigneur, pardonnez, s'écrient-ils, à ces âmes qui vous ont tant coûté ! Ne permettez pas qu'elles deviennent le jouet de ces esprits rebelles, qui sont vos ennemis, aussi bien que les leurs ? Souvenez-vous qu'être le Père des misérables, et le Père des miséricordes est en vous une même chose ; que s'il arrivait que le père de famille, irrité de ne trouver

jamais de fruit sur son figuier, donnât l'ordre à son vigneron de le couper comme un arbre stérile, qui occupe inutilement la terre, ce charitable vigneron, figure de notre bon ange, supplie instamment son maître de le laisser encore une année, afin qu'il le laboure au pied, et y mette du fumier, et qu'il puisse porter du fruit : *Dimitte hoc anno, ut fodiam, et mittam stercora.* (Luc., XIII.)

Oh ! combien de fois a-t-il fait de pareilles sollicitations, et obtenu en notre faveur du temps pour faire pénitence, et des grâces efficaces pour la bien faire ? Mais combien de fois a-t-il réprimé les efforts du démon, et rendu vains tous ses artifices et ses stratagèmes ? Combien de fois lui a-t-il dit : *Increpet te Dominus* (Zach., III), et l'a-t-il lié avec les chaînes invisibles de la toute-puissance divine, pour l'empêcher de séduire et de prévaloir ? Combien de fois a-t-il éteint tous ses traits enflammés, dissipé ses illusions, anéanti ses desseins ? Ah ! ce ne sera que dans le ciel que nous connaissons ces services infinis !

Il est dit dans le livre de *Job*, du démon le prince du monde, qu'il n'y a aucune puissance sur la terre, comparable à la sienne ; il joint la finesse du serpent à la violence du lion ; il met en usage toutes ses ruses, pour nous faire donner dans les pièges qu'il nous tend ; mais il y a une puissance dans le ciel, qui est infiniment supérieure à la sienne ; il y a une force divine, contre laquelle tous ses efforts sont impuissants, les anges en sont revêtus ; ils accourent à notre secours, dès qu'ils nous voient pressés, et que nous leur criions que ce monstre s'élançait sur nous : *Ecce enim invadit me* (Tob., I) ; souvent même, sans avoir réclamé leur aide, ils le forcent de rentrer dans l'abîme ; ils se joignent plusieurs ensemble pour dissiper toutes ces légions infernales, qui ont conjuré notre perte. Ouvrons les yeux de la foi ; nous verrons des escadrons d'anges armés pour notre défense, qui surpassent en force et en nombre les puissances ennemies : *Plures sunt pro nobis, quam contra nos.* (IV Reg., VI.) Ils opposent aux artifices et à la prudence charnelle la sagesse d'en haut, la prudence des enfants de lumière, qui nous découvrent les profondeurs de Satan ; lequel se transforme quelquefois en ange de lumière, pour nous surprendre plus aisément.

De quoi nous servira toutefois cette puissante protection, si nous conservons des intelligences secrètes avec nos mortels ennemis ; si nous les armons nous-mêmes contre nous, et sommes nos plus dangereux tentateurs ; car le diable n'est pas proprement l'auteur des tentations qu'il emploie contre nous pour nous renverser, ce sont nos passions immortifiées qui lui servent d'armes ; il les trouve en nous et les y excite ; il remue notre imagination, il en représente vivement les objets à notre esprit, il le porte à les regarder et à s'y livrer. Travaillons donc à purifier notre imagination, mortifier nos sens, modérer nos passions, afin de seconder les

desseins de nos bons anges, et sortir victorieux d'un combat, où il ne s'y agit de rien moins que d'un royaume éternel. Ne nous opposons pas à notre bonheur. Ne causons pas une joie maligne et funeste à nos cruels ennemis, qui se moqueront éternellement de la sotte crédulité de ceux qu'ils auront abusés, et domineront sur eux comme sur leurs esclaves, ou plutôt s'acharneront à les tourmenter comme d'impitoyables bourreaux.

Donnons plutôt occasion aux saints anges de se réjouir de notre parfaite conversion, et d'en célébrer une fête dans le ciel : quel transport pour eux de voir remplir les places que les anges apostats, qui n'ont pas su garder leur principauté, ont laissées désertes, et réparer les ruines de la céleste Jérusalem.

Le jeune Tobie, pénétré de reconnaissance pour tous les bons services qu'il avait reçus de l'ange Raphaël, qui avait emprunté la figure d'un de ses compatriotes pour le conduire à Ragès : *Quelle récompense*, disait-il à son père, *pouvons-nous lui donner, qui ait quelque proportion avec les biens dont il nous a comblés ? Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé ; il m'a fait épouser une femme, éloigné d'elle le démon ; il m'a délivré du poisson qui m'allait décorer, il vous a fait voir la lumière du ciel ; que pouvons-nous donc lui donner, qui égale ce qu'il a fait pour nous ? Quand je me donnerais à lui pour devenir son esclave, je ne pourrais dignement reconnaître tous les soins qu'il a pris de moi.* Quelle reconnaissance pourra donc nous acquitter d'une partie de ce que nous devons à nos saints anges ? Ils nous servent de guides dans la voie étroite, la charité de Jésus-Christ les presse en notre faveur, elle ne se refroidit pas malgré nos infidélités continuelles ; ils nous exhortent, nous pressent, nous menacent, nous font des reproches, lorsqu'ils nous voient courir à notre perte ; ils s'accrochent à nos dispositions ; ils ne cessent de nous inspirer de saintes pensées et de bons desirs ; ils font notre paix avec notre souverain Maître ; ils lui présentent nos prières et nos demandes, y joignant en même temps leurs vœux très-purs, et exposant en sa présence nos bonnes œuvres, nous faisant vainement le démon et fouler ce dragon à nos pieds ? Eh ! qu'ont de comparable tous les avantages temporels que saint Raphaël procura à la famille de Tobie.

Mais la principale reconnaissance qu'ils exigent de nous est d'adorer Dieu ; ce qui ne se peut faire qu'en l'aimant, de nous humilier sous sa main toute-puissante, de faire notre nourriture d'accomplir sa volonté sainte, d'avoir une charité sincère et cordiale pour tous les besoins temporels et spirituels du prochain, de dégager nos cœurs de l'affection de toutes les choses terrestres pour ne soupirer que pour la céleste Jérusalem.

Entrons dans cette espèce de reconnaissance ; travaillons à détruire de plus en plus en nous l'ouvrage du démon, afin qu'à notre

mort il ne trouve rien qui lui appartienne ; arrachons toutes les productions de l'amour-propre ; enfin ne perdons jamais de vue le dernier jugement, jour auquel le champ de l'Eglise sera moissonné par les anges, qu'elle sera purgée des scandales qui la déshonorent, et le bon grain séparé du mauvais, pour être porté dans le grenier céleste ; c'est là, où, unissant nos voix à celle des anges, nous bénirons le Seigneur, et chanterons à jamais ses miséricordes dans la gloire.

PANÉGYRIQUE XVI.

SAINTE ÉLISABETH, FILLE DU ROI DE HONGRIE.

Aux Révérends Pères Cordeliers.

(Le 19 novembre.)

Omnis gloria filiae regis ab intus. (Psal., XLIV.)

Toute la gloire de la fille du roi vient du dedans

Comme la plupart des hommes n'ont des yeux qu'à la tête ; qu'ils ne s'arrêtent qu'à l'écorce, à la surface des choses, et n'en jugent que par l'impression des sens, leurs jugements sont d'ordinaire fort incertains, ou plutôt pleins d'erreur et de fausseté. Il n'y a que celui de Dieu qui soit infailible et la vérité même, parce qu'il pénètre le fond des cœurs et que tout est exposé à nu devant ses yeux ; c'est ce qui fait qu'il regarde quelquefois avec horreur ce qui paraît aux hommes le plus digne d'admiration, et qu'au contraire, ce qui fait l'objet de leur mépris est souvent celui de sa complaisance. Ce ne sont donc pas les hommes qu'il faut consulter pour savoir le prix et le mérite de ses serviteurs et de ses servantes, leurs balances sont trop fausses : *Mendaces filii hominum in stateris.* (Psal. LXI.) Adressons-nous plutôt à l'Arbitre intérieur qui pèse tout au poids de son sanctuaire : c'est lui qui a renfermé dans le cœur de ses saints les dons de sa grâce, qui les rend fidèles et les couronne ensuite. Comme il est esprit, il veut être adoré et servi en esprit et en vérité ; il ne regarde pas tant le présent de la main et les sacrifices extérieurs qu'on lui fait, que le sacrifice intérieur, invisible et spirituel, que la disposition d'une âme anéantie devant sa majesté souveraine et toute brûlante de son saint amour, prête à tout faire et à tout souffrir pour sa gloire.

Voilà tout le fondement de la gloire de la fille du roi de Hongrie, l'incomparable sainte Elisabeth ; c'est en quoi consiste sa véritable beauté, qui la rend infiniment aimable aux yeux du céleste époux : *Omnis gloria filiae regis ab intus.* Le dehors et le dedans de son sacrifice n'ont pu manquer d'être reçus de lui favorablement, puisque tout ce qui fait l'objet de la cupidité des hommes, l'affluence des richesses, des plaisirs, le comble des grandeurs et des dignités humaines, a été la matière de son sacrifice, et qu'elle l'a offert avec des dispositions éminentes, avec un cœur vraiment grand et un esprit plein d'ardeur ; c'est ce que je me propose de vous faire admirer en ce discours consacré à sa louange, ou plutôt de celui qui l'a enrichie de ses dons les plus précieux et lui a imprimé entre

autres un esprit de religion ou de frayeur amoureuse pour sa majesté redoutable : ce sera mon premier point ; un esprit de pauvreté ou la véritable pauvreté d'esprit qui lui a fait posséder sans attache une des plus éminentes dignités de la terre, et soutenir sa perte avec joie : ce sera le second ; enfin une charité universelle, qui a embrassé ses ennemis et lui a fait prodiguer ses trésors aux pauvres : ce sera le troisième et tout le partage de cet éloge. Fasse le ciel qu'il ne soit pas stérile et qu'il nous inspire un désir sincère d'acquiescer et de perfectionner en nous la justice intérieure, sans quoi notre religion n'est qu'un vain fantôme. Adressons-nous, pour obtenir cette grâce, à la Fille du Roi des rois prédestinée pour l'œuvre de Dieu par excellence ; nous ne pouvons l'y engager plus efficacement qu'en lui renouvelant la mémoire de ce grand mystère, et lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, c'est le fondement de l'édifice spirituel que chacun de nous doit construire ; lorsqu'il est solidement affermi, l'édifice est à l'épreuve des vents et des orages. C'est pourquoi l'Ecriture sainte attribue la fermeté admirable que la chaste Susanne fit paraître en résistant aux sollicitations criminelles des deux vieillards impudiques, et ehoissant plutôt le parti d'un supplice honteux que de souiller son âme, à la crainte du Seigneur dans laquelle ses parents l'avaient élevée ; je dis crainte chaste, car il n'y a qu'elle seule qui soit capable d'arrêter le cœur aussi bien que la main ; c'est cette crainte dont le saint homme Job était tout pénétré, et dont l'Esprit-Saint avait rempli le Messie, ainsi qu'Isaïe l'avait prédit : *Replebit eum Spiritus timoris Domini.* (Isai., II.)

Notre sainte reçut une participation abondante de cet Esprit ; c'est lui qui imprima dans son tendre cœur une frayeur amoureuse de la majesté divine, et lui fit comprendre qu'en sa présence les monarques et les grands de la terre ne sont que cendre, poussière et néant, et que toute leur gloire et leur bonheur consistent à la faire régner dans leurs âmes ; c'est pourquoi elle en ferma exactement toutes les avenues, pour être, selon l'expression du Cantique, comme un jardin fermé et une fontaine scellée ; je veux dire qu'elle veilla exactement sur tous ses sens extérieurs, qui sont les portes funestes par lesquelles la mort entre chez nous ; elle se fit une haie d'épines pour boucher ses oreilles à la voix de ces syrènes enchanteresses dont la cour des princes est remplie ; aux louanges, aux flatteries, poison si subtil et si mortel, elle mit à sa bouche une porte et des serrures, qui signifient, selon saint Paulin, la crainte de Dieu et de sa justice, qui nous fait garder le silence ou mesurer tellement nos paroles, que la vérité et la charité n'y soient jamais blessées, et que, bien loin de proférer des médisances, nous rejetons la

malignité de ces semeurs de rapports, qui altèrent et refroidissent insensiblement l'amour sincère que nous devons à nos frères; elle s'exerçait dans les jeûnes et les austérités; sa plus grande crainte était de trop flatter sa chair, qu'elle regardait comme une chair de péché, une source de corruption, une dangereuse ennemie; c'est pourquoi les lits de plume la faisaient trembler, les festins somptueux lui causaient autant d'horreur et de dégoût qu'ils paraissent délicieux aux esclaves de l'intempérance, qui font leur Dieu de leur ventre; en un mot, tous ses sens intérieurs et extérieurs avaient reçu une vive impression de mort, de celle du Sauveur dont la vertu nous est imprimée dans le sacrement de baptême aussi bien que celle de sa sépulture, qui nous porte à cacher notre vie en lui, comme parle saint Paul, à renoncer au commerce du monde, et n'avoir d'attrait que pour les choses du ciel.

Il est vrai que sa foi ou sa main fut engagée par le roi son père à Hermand, landgrave de Thuringe et de Saxe, qui la demanda en mariage pour Louis son fils, lorsqu'elle était encore à la mamelle, et qui la fit amener à sa cour, à l'âge de quatre ans, pour la faire élever auprès du jeune prince, qu'elle épousa ensuite; la Providence l'ayant destinée pour être un modèle achevé des femmes et des veuves chrétiennes, et nous faire voir en sa personne la vérité de cette belle idée que Salomon nous a tracée d'une femme forte; mais cet engagement étant dans l'ordre de Dieu, ne fut pas capable de refroidir ou d'affaiblir la piété qu'elle avait cultivée avec tant de soin depuis qu'elle eut atteint l'âge de discrétion, ainsi qu'il n'est que trop ordinaire à tant de personnes de son sexe, qui deviennent si différentes d'elles-mêmes dès qu'elles ont pris ce parti et s'embarquent sur cette mer du grand monde, fameuse par tant de naufrages, toutes possédées de son esprit et si entêtées de ses pompes, de son luxe, de ses folies, qu'elles ne sont plus reconnaissables, et qu'on n'aperçoit plus en elles aucune trace de cette retenue, de cette modestie et de cette pudeur qui fait leur plus riche ornement. Les plus innocentes se trouvent dans une espèce de nécessité de partager un cœur que Dieu veut tout entier et dont on ne peut lui ravir la moindre partie sans injustice; partage funeste où il est souvent le plus mal partagé. Elisabeth sut éviter cet écueil et se garantir de cet inconvénient. Le mariage, loin de dérober la moindre partie de son cœur à l'époux invisible, ne fut pas même capable de diviser son esprit et de l'empêcher de lui consacrer toutes ses pensées aussi bien que ses affections; elle ne s'occupait que de ses grandeurs, de ses perfections adorables, des récompenses infinies qu'il a réservées à ceux qui le craignent, des délices du siècle à venir. Loin de retrancher rien du temps qu'elle consacrait, étant encore vierge, à la prière, elle passait presque toutes les nuits à ce saint exercice, les larmes aux yeux, prosternée contre terre, tout abîmée dans

la contemplation des grandeurs de Dieu ou des bassesses de Jésus-Christ. Que vos tabernacles, Seigneur, lui étaient aimables! Son âme était presque dans la défaillance par l'ardeur de ce désir. Combien de fois vos saints anges l'ont-ils admirée, baisant le pas des portes de votre saint temple, lorsqu'elles se trouvaient fermées? Quel mépris pour tout cet attirail de vanité, dont la plupart des femmes qui se disent chrétiennes sont si jalouses et si idolâtres! Elle s'étudiait uniquement, non à se parer au dehors par la frisure des cheveux, par les enrichissements d'or, par la somptuosité des habits, mais à parer l'homme invisible caché dans le cœur par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, ce qui est un magnifique ornement aux yeux de Dieu. Ce n'est pas qu'elle ne chérît tendrement l'époux que le ciel lui avait donné jusqu'à le suivre dans ses voyages avec d'extrêmes fatigues; car, loin d'une telle sainte illusion de celles qui, sous le faux prétexte de spiritualité et de perfection, manquent à l'essentiel de leur état, qui les oblige indispensablement à complaire à leurs maris, elle aimait le sien en Dieu et pour Dieu comme son chef, d'un amour humble, obéissant, sage et respectueux, honorant Jésus-Christ en sa personne et s'efforçant de le lui gagner absolument; elle y réussit si bien que, non-seulement il consentit à tous les pieux excès où son ardent amour pour la pénitence la portait, mais qu'il prit le parti de se croiser pour la conquête de la terre sainte; s'il n'eût pas le bonheur de l'arroser de son sang, j'ose dire qu'il ne perdit pas la couronne du martyre; car, s'étant embarqué pour cette expédition et ayant été jointre l'empereur Frédéric, en Sicile, il fut attaqué d'une fièvre qui l'emporta en peu de jours.

Je n'entreprends pas de relever ici les monuments divers que sa piété érigea à la gloire du Dieu vivant. J'ai à vous en rapporter des preuves plus authentiques et plus capables de contribuer à votre édification; tous ne peuvent pas bâtir des temples, et il s'est trouvé des princes impies tel qu'Hérode, qui, par un esprit d'ostentation ou de magnificence, en ont élevé d'une superbe structure avec des dépenses immenses. Mais, pour se soutenir dans des disgrâces aussi cruelles et des révolutions aussi surprenantes que celles qui ont exercé la vertu de notre sainte, et posséder son âme en paix, il faut être autant dans la main de Dieu qu'elle y était. Une charité commune ne suffit pas en ces rencontres, il faut celle de l'épouse, dont il est dit que les grandes eaux n'ont pu l'éteindre; celle d'un Paul qui lui faisait défier avec une sainte intrépidité tout ce qu'il y a de plus formidable sur la terre, de le séparer de Jésus-Christ.

Le Seigneur l'avait préparée peu à peu à cette grande épreuve par les railleries continuelles qu'elle avait en à essayer sur ses pratiques de piété. La mère et la sœur du prince qui lui était destiné, remplies de l'esprit du monde, ne cessaient de lui faire la guerre, et

de la tourner en ridicule sur sa dévotion. Le mépris qu'elle faisait de la magnificence des habits leur était insupportable et la rendait très-méprisable à leurs yeux. Sa simplicité, sa douceur, son assiduité à la prière étaient traitées de bassesse d'esprit, de bigoterie ; la plupart des courtisans entraient dans leurs passions ; que ne s'enferme-t-elle, disaient-ils, dans un cloître ? on ne murmurait pas seulement en secret, on la raillait en sa présence et sans respect de sa pudeur virginale. On lui disait des choses également dures et honteuses ; ainsi elle pouvait dire avec le Roi-*Prophète* : *J'ai enduré pour vous des opprobres, et la confusion m'a couvert le visage.* Mais le Seigneur lui fit la grâce, de même qu'à ce saint roi, d'être comme sourde et muette à tous ces discours, et de ne point rougir de son Evangile. Oh ! qu'un peu de cette fermeté nous serait nécessaire pour ne nous pas détourner de la voie étroite, par la crainte des railleries des insensés ! Car, combien y a-t-il de faibles chrétiens qui ne sont pas à l'épreuve de cette tentation ? et, comme Dieu tient le cœur des rois en sa main, le prince, loin de la renvoyer, ainsi qu'on voulait le lui inspirer, redoubla pour elle son affection et s'estima plus heureux de la posséder que tous les trésors et les empires du monde.

Une mort, hélas ! trop précipitée, l'en enleva, et changea bien la face des choses. Quelle épreuve pour une princesse de vingt ans, auparavant caressée, honorée, et pour ainsi dire adorée, et qui se voit tout d'un coup déstituée de tout appui, de tout secours humain, et plongée dans un abîme de maux. Ah ! c'est dans de pareilles conjonctures qu'on marque au Seigneur sa soumission et sa fidélité. L'ange qui arrêta le bras d'Abraham lorsqu'il l'avait déjà levé pour immoler son Isaac, lui dit : *Je connais maintenant que vous craignez Dieu, puisque, pour m'obéir, vous n'avez pas épargné votre propre fils.*

Ne pouvons-nous pas donner le même éloge au sacrifice d'Elisabeth ? Isaac fut conservé à Abraham ; mais le prince Louis fut ravi à notre sainte, et cette perte fut suivie de tant d'autres, qu'il semble que Dieu ait voulu retracer en elle les combats de Job contre le démon, auquel il permit de tenter ce juste dans toute l'étendue de sa fureur, et de donner à la terre le spectacle étonnant d'une femme qui lutte avec tout ce que la mauvaise fortune peut faire sentir de désastres, pour parler un langage humain, et qui en triomphe avec éclat. Si l'épreuve fut des plus fortes, ainsi que vous en allez convenir, le courage avec lequel elle la soutint ne fut encore davantage, et fit bien connaître que les plus faibles instruments sont les meilleurs dans la main du Tout-Puissant.

Figurez-vous une souveraine qui, du comble des grandeurs, tombe en un instant dans le comble de la bassesse ; qui se voit non-seulement détronée, mais chassée honteusement au milieu de la nuit du palais et de la ville (car c'est jusqu'où se porta l'insolence

du prince Henri, son beau-frère), devenue la fable et la risée de ceux qui s'estimaient auparavant trop honorés d'un seul de ses regards ; abandonnée d'un chacun, c'est un crime d'état de la recevoir chez soi, et peut-être de la plaindre ; la maîtresse de tant de provinces ne trouve pas un misérable abri, une cabane où reposer sa tête ; un prêtre, fléchi par ses prières, l'ayant reçue dans une église, l'en fit sortir aussitôt par la crainte de la vengeance du prince. Tyran barbare ! que ne lui interdis-tu encore l'air qu'elle respire ? Un récit si lugubre ne rappelle-t-il pas en votre souvenir ce qui arriva au saint roi David, lorsqu'il s'enfuit de Jérusalem pour éviter de tomber entre les mains de son fils Absalon, qui l'eût immolé sans doute à son ambition et à sa cruauté, s'il eût pu se saisir de sa personne. Ce grand roi, qui méritait d'avoir un fils qui fût du moins un homme et non pas un monstre ou une vipère, qui montait en pleurant et la tête couverte la montagne des Oliviers, encore était-il accompagné dans cette conspiration, de quelques compagnies de gardes et de ses principaux officiers ; de plus il reconnaissait dans cette conjuration universelle, que la main de Dieu était appesantie sur lui, et se voulait faire justice de son adultère et du meurtre d'Urie.

Mais ici je ne vois personne qui prête secours à la princesse et s'intéresse en son sort, quoiqu'elle ne se le soit pas attiré par ses péchés. Tous ses amis ont disparu, et sont devenus ses ennemis ; il semble ne lui manquer qu'un Séméï pour achever de la couronner et rendre la conformité plus parfaite. Ce trait principal ne lui manquera pas ; le diable eut soin d'en susciter un, ou plutôt le Seigneur, qui se sert de la langue et de la main des impies comme il lui plaît, pour l'exécution de ses desseins éternels sur ses élus, permit qu'une femme de la populace, à qui elle avait fait de grandes aumônes, la jetât dans le borbier, de même qu'il ordonna à Séméï de maudire David. Cet organe de Satan, sans être arrêtée par l'éclat de la majesté royale qui brillait sur le visage de la princesse, sans être attendrie par l'état de misère extrême où elle la voit réduite, ose porter sa main infâme sur l'ointe du Seigneur, et la renverse dans la fange. Quelle était la situation de l'âme de cette illustre persécutée dans un si sanglant outrage ? la même que celle de David, ou du saint homme Job sur son fumier, j'ose dire même qu'elle enchérit sur la disposition de ce modèle de patience ; car non-seulement elle s'y vit avec soumission à la conduite amoureuse de la Providence sur elle, mais même avec complaisance ; elle l'en bénit et lui en rendit des actions de grâces : elle se relève de ce borbier pour entrer dans une église de l'ordre de Saint-François, et y fait étonner un *Te Deum* par les religieux, afin que Dieu soit béni par plusieurs bouches de la faveur insigne qu'il lui a faite. David lui chantait un cantique de reconnaissance pour avoir été tiré d'un lac de misère et de la boue profonde où il était. *De lacu miserie et de luto fecis.*

(Psal. XXXVIII.) Elisabeth lui en chante un pour s'y être vue enfoncée.

Elle regarde ce jour comme le plus heureux et le plus mémorable de sa vie, comme le véritable jour de ses noces et de la joie de son cœur : *In die desponsationis et lætitiæ cordis sui. (Cant. III.)* Aussi, jamais épouse parée de tous ses atours, et douée de tous les agréments du corps et de l'esprit, ne parut si charmante et si belle à un époux passionné, qu'elle le parut aux yeux de Jésus-Christ, avec ce visage et ce vêtement souillés; il l'honora de sa visite, et lui fit entendre ces paroles amoureuses : *Si vous voulez bien être avec moi, je veux être bien avec vous, et ne vous quitter jamais*; à quoi je l'entends répondre aussitôt : *Vous voulez bien être avec votre servante, Seigneur, et moi je mets tout mon bonheur à être avec vous, et ne m'en séparer jamais.* Oh! qui n'aimerait mieux en effet, Seigneur, être avec vous dans le bournier, puisque vous nous assurez que vous êtes avec nous dans la tribulation, que sans vous sur le trône. Mais il faudrait avoir reçu comme elle cette foi vive et inébranlable, ce courage invincible, cette patience héroïque qui réjouit les anges, et confondit les démons.

Après cela je me crois dispensé d'alléguer de nouvelles preuves de son esprit de religion, quoique toute sa vie en fournisse une infinité, ou plutôt n'en soit qu'une continue; car, voyant ses liens rompus par la mort du Landgrave, elle rejeta constamment la proposition que lui fit l'évêque de Bamberg son oncle, de passer à de secondes noces; résolue de se dévouer totalement au service de l'Époux immortel, et ne s'occuper plus que du soin de lui plaire, partageant son temps entre la prière, le travail des mains et les exercices de la charité, en quoi, selon l'apôtre saint Jacques, consiste la religion parfaite, ce qui nous doit faire reconnaître avec gémissement, que la nôtre est bien imparfaite, pour ne pas dire qu'elle est vaine : *vana religio*. Nous exerçons-nous à connaître et à aimer Dieu? Sommes-nous des adorateurs en esprit et en vérité? Quelle place occupe-t-il dans nos pensées, nos entretiens, nos desseins, notre conduite? Il semble que depuis le péché l'homme craigne de se familiariser avec Dieu, et qu'il fasse consister son bonheur à l'oublier; la plupart des gens sont chrétiens, de telle sorte qu'ils feraient toutes les mêmes choses s'ils ne l'étaient pas; toute la vie se consume à amasser du bien, ou faire valoir celui qu'on a acquis, à exercer les fonctions du ministère qu'on a choisi. Les gens de justice et du barreau s'appliquent à leurs procès, les magistrats au règlement de la police, les médecins à la visite de leurs malades, les mères de famille à tout le détail de leur domestique; quand les uns et les autres seraient païens ou mahométans, ils feraient à peu près la même chose. Je ne parle pas de ceux dont la vie se passe au jeu ou à débiter des nouvelles, ils sont déjà jugés. Renfermons-nous donc dans ceux que je viens de nommer, et

les autres qui s'occupent à peu près de même; on aurait, je l'avoue, peine à découvrir des crimes dans la suite de leur vie, mais aussi n'y voit-on pas Dieu; les actions de religion qui y sont mêlées sont si peu de choses, si courtes, et se font avec si peu de disposition intérieure, et nous recevons de si mauvaïse grâce et avec tant de murmure les coups de verge, dont sa main paternelle nous frappe de temps en temps pour nous rendre dignes de son héritage, qu'il faut s'aveugler pour croire que son amour soit l'amour dominant de notre cœur, et que le ciel se gagne à si bon marché; vous en serez encore mieux convaincus lorsque je vous aurai fait voir ce que l'esprit de pauvreté a produit dans notre sainte, c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

L'homme est tellement situé entre Dieu et les créatures, qu'il ne peut s'approcher de celles-ci sans s'éloigner de l'autre, ni se voir favorisé des communications célestes, qu'autant qu'il renonce aux consolations charnelles, et qu'il use de ce monde comme n'en usant pas; c'est ce qu'opère en nous la pauvreté d'esprit que le Sauveur a mise au premier rang des béatitudes, parce qu'elle est, selon saint Ambroise, la mère féconde, la racine et la source de toutes les vertus; son propre est de détacher notre cœur des richesses que nous possédons, en usant comme des pauvres, les regardant comme un dépôt, ou plutôt comme un fardeau, et des épines capables de déchirer notre âme; que si la Providence nous en a dépouillés, ou nous a fait naître pauvres, nous la bénissons, et nous n'envions point la condition des riches; car la cupidité est si maligne, qu'il n'arrive que trop souvent qu'au milieu de la pauvreté on a le venin des richesses, et qu'ainsi on sera enveloppé au dernier jour dans la condamnation de ceux qui ont eu ici-bas leurs aises. Saint Augustin et quelques autres pères ont expliqué cette pauvreté d'esprit de l'humilité chrétienne; car, comme l'orgueil est le ver des richesses, l'humilité ou l'amour de l'abjection est inséparable de celui de la pauvreté.

Notre sainte princesse a été éminente dans cette pauvreté d'esprit, dans quelque sens qu'on l'interprète; il semble que Dieu l'ait donnée au monde pour lui faire voir jusques où peut aller l'esprit de détachement et de pauvreté, l'amour de la croix et la force de l'humilité chrétienne; elle n'a pas attendu, comme Salomon, qu'elle se fût enivrée des plaisirs sensuels, pour s'en dégoûter et en reconnaître le vide et le néant. La solidité de son esprit ou plutôt la pureté de son cœur, et l'abondance des grâces dont elle fut prévenue du ciel dès l'âge le plus tendre, lui en inspirèrent un profond mépris, et l'empêchèrent d'être séduite par cet ensorcellement de la niaiserie qui fascine les yeux de la plupart des hommes, et surtout des grands, lesquels croient n'être au monde que pour jouir des plaisirs de la vie. Elle préféra sans hésiter le parti de porter sa croix, et d'être affligé

avec le peuple de Dieu, à celui de jouir d'un plaisir si court qui se trouve dans le péché; elle gardait l'abstinence au milieu des meilleurs repas; loin de se dispenser des jeûnes ordonnés par l'Eglise, ainsi qu'il n'est que trop fréquent, sous l'ombre d'une indisposition imaginaire, elle y en ajoutait plusieurs autres et meurtrissait par de sanglantes disciplines une chair innocente; les moindres délicatesses et tout ce qui fait vivre la nature, lui semblait un appât de mort. Quelle contrainte et quelle violence pour un cœur si amoureux de la sainte pauvreté, lorsqu'elle se voyait forcée dans les jours de pompe et de cérémonie de se vêtir avec magnificence, et de briller aux yeux de la cour par l'éclat des pierreries? Combien gémissait-elle de ces nécessités? Combien de fois vous a-t-elle protesté, Seigneur, avec la reine Esther, qu'aux jours où elle paraissait dans la magnificence et l'éclat, elle avait en abomination la marque superbe de la gloire qu'elle portait sur la tête, et qu'elle la détestait comme un linge souillé qui fait horreur, qu'elle ne la portait pas dans les jours de son silence, et que votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul. O Dieu d'Abraham! en effet, lorsqu'elle n'était point obligée de paraître en cérémonie, elle se contentait d'un habit de laine, sous lequel elle portait un rude cilice. Quelle leçon pour tant de filles et de femmes, toutes occupées de leurs vains ajustements, et qui ne savent pas même borner leur luxe par la médiocrité de leurs moyens! Quelle confusion de vouloir être vêtues en princesses, tandis qu'une grande princesse fait gloire de ne l'être que comme une femme du commun!

Eh, comment un cœur peut-il être chaste, dans celle qui dresse des pièges aux imprudents? comment humble en s'enivrant de vanité? comment pauvre au milieu d'une dépense folle et excessive? comment l'esprit de prière et de pénitence, qui font le fond du christianisme, peut-il compatir avec tout cet attirail et cet équipage d'orgueil et de mollesse? Mais quel sujet d'humiliation pour tous, tant que nous sommes, de nous passionner pour des bagatelles, et de nous laisser entraîner par la moindre apparence de plaisir sensible, tandis qu'une jeune princesse n'a que de l'horreur pour les plus grands, qu'elle demeure immobile au milieu de tant d'attraits et de l'affluence de toute sorte de délices! O fermeté d'âme héroïque! ô amour de la croix! ô constance de martyr!

La douceur malheureuse et séduisante de la liberté du veuvage n'est que trop souvent un piège funeste aux jeunes veuves. Notre sainte ne se prévaut de cette liberté que pour s'accabler de pénitences et se réduire à la dernière pauvreté; elle n'y eût mit aucunes bornes et se fût dépouillée de tout, si son sage directeur n'eût modéré son zèle. Il lui en permit néanmoins assez pour nous confondre et pour nous édifier: du pain noir et quelques légumes, le plus souvent cuits à l'eau, à laquelle elle mêlait celle de ses

larmes, étaient ses mets exquis. Ses habits n'étaient que d'une laine grossière, et, lorsqu'ils étaient usés elle les raccommodait elle-même avec de méchants morceaux d'étoffe, sans se mettre en peine qu'ils fussent de même couleur. O robe polymite! plus précieuse que cet habit enrichi d'or de l'épouse de Salomon, environnée de ses divers ornements!

Qu'est-il besoin de m'étendre davantage sur son amour insatiable pour la pauvreté? Elle fit vœu de la règle du tiers ordre de Saint-François, et fut une digne fille de ce modèle accompli de la pauvreté évangélique, de cet Evangile vivant des souffrances de Jésus-Christ; elle ajoutait même des jeûnes de surérogation à ceux que prescrit sa sainte règle. Mais son jeûne était universel, je veux dire qu'elle ne se contentait pas de porter en son corps la mortification de Jésus-Christ, mais qu'elle régnait généralement dans tous ses différents exercices de piété; car il y en a, dit saint Grégoire de Nysse, dont tous les doigts ne distillent pas cette myrrhe excellente, comme ceux de l'épouse des *Cantiques*, c'est-à-dire qui paraissent morts à une ou à plusieurs passions, et en qui les autres sont très-vivantes; tel, par exemple, aura mortifié l'intempérance, qui nourrira dans son cœur l'orgueil; tel ne sera pas avare qui sera vindicatif. Mais notre sainte était morte à tout; toutes ses passions étaient éteintes; on n'y remarquait rien qui tint de la génération d'Adam. C'eût été peu cependant, à une âme si parfaite, de mourir à tous les instincts du vieil homme: son sage directeur, qui la voulait élever au plus éminent degré de sainteté, s'appliquait en toutes rencontres à rompre sa volonté propre, je ne dis pas dans des choses mauvaises, car elle en eût eu horreur, et le démon ne l'en eût osé tenter; je dis dans celles qui avaient quelque apparence de bonté, mais qui eussent retardé son progrès. Gardez-vous bien de vous figurer ici rien de pareil à l'illusion des faux mystiques de nos jours, qui apprennent, à ceux qu'ils ont séduits, à mourir à l'amour et à l'attache pour les vertus; insensés qui ne voient pas que cet amour, qui n'est autre que celui de la justice, est essentiel à tout chrétien, et nous est même imprimé par l'auteur de la nature; mais il y a souvent des choses bonnes et saintes en elles-mêmes auxquelles on s'attache humainement, ainsi que les apôtres à l'humanité sacrée du Verbe, ce qui les tenait dans un état bas et imparfait, et était un obstacle à cette effusion abondante du Saint-Esprit, dont ils devaient être inondés. On ne peut se résoudre d'être privé d'un directeur éclairé qui nous conduit dans la voie du ciel. On voudrait communier plus fréquemment, se retirer du tumulte des affaires pour vaquer uniquement à la prière: ces choses sont bonnes et saintes; mais la Providence, qui en dispose souvent autrement, nous veut toujours trouver soumis à ses ordres; chacun de nous doit dire avec le Prophète royal: *Mon cœur est tout prêt, Seigneur, mon cœur est*

tout prêt. Pourquoi cette répétition, dit saint Bernard ; c'est qu'il doit y avoir une double préparation dans l'âme, afin qu'elle suive Dieu partout où il l'appelle, car elle est prête quelquefois de le suivre en de certaines choses, et non pas en d'autres. Si Dieu dit au juste, comme il dit autrefois à Abraham : ehaissez cette servante et son fils, c'est-à-dire séparez-vous de la concupiscence et de l'amour-propre qui est né d'elle ; combattez en vous tous les désirs de la chair et des sens, tout ce qui est humain et terrestre, le serviteur de Dieu obéit sans peine à ce premier commandement. Mais s'il lui en fait un second, comme il fit à Abraham, et s'il lui dit, comme à ee patriarche : *Offrez-moi Isaac votre fils unique, qui vous est si cher*, privez-vous volontairement de cet exercice, de cette occupation ou de ce repos dans lequel vous goûtez une paix, une joie intérieure et spirituelle, pour satisfaire à l'obéissance et rendre au prochain tous les devoirs que la charité demande de vous : c'est là proprement immoler à Dieu votre Isaac, c'est lui offrir un holocauste qui lui est très-agréable.

Elisabeth l'offrit courageusement sans avoir égard aux répugnances de la nature. Le saint prêtre Conrad (c'est le nom de ce célèbre directeur) lui ôta deux saintes femmes qui avaient toujours été élevées auprès d'elle et qui lui étaient très-chères par cette double raison, et en substitua de rudes et de sévères qui la reprenaient sans respect et l'accusaient sévèrement sans qu'elle eût manqué ; il lui interdisait ce qu'elle semblait désirer le plus ardemment, et lui commandait ce dont elle avait le plus d'éloignement. L'âme de la sainte pénitente était comme une cire molle entre les mains de celui qui la façonne ; sa fidélité au Seigneur la fit parvenir à cette bienheureuse apathie, l'idole ou la chimère des stoïciens, qui ne se trouve qu'en la religion chrétienne, et qui est le fruit d'une mortification parfaite. Oh ! si nous connaissions le bonheur qui y est attaché, nous ne différerions pas d'un moment de faire nos efforts pour nous établir dans cette situation et acquiescer cette double préparation de cœur, quoi qu'il en pût coûter à la nature, qui regarde les privations et les retranchements qui nous procurent cet avantage comme une mort et une vraie destruction ! Oh ! si nous pouvions comprendre les avantages de cette heureuse liberté d'esprit, de se voir affranchi de l'esclavage de la cupidité qui est insatiable, de n'être plus tyrannisé par des désirs et des passions contraires, qui déchirent l'âme, comme ces deux jumeaux qui combattaient dans les entrailles de Rebecca, et lui causaient un tourment cruel, et comme divers partis dans un état, qui ne manquent jamais d'y apporter du désordre et de la confusion, de n'avoir plus l'esprit agité par un flux et reflux de soins, et le cœur occupé de mille affections frivoles ; de ne plus ramper sur la terre par la bassesse de ses inclinations, mais d'être citoyens du ciel et y habiter déjà par la vivacité de son espérance. Eh quoi ! comptez-vous pour rien d'être à Dieu sans par-

tage, de jouir de la paix d'une bonne conscience, qui est un festin continu et qui surpasse tout sentiment ; d'être conformes à Jésus-Christ, notre divin modèle, qui a toujours fait sa nourriture la plus délicieuse d'accomplir en toutes choses la volonté de son Père céleste, enfin d'avoir droit au royaume des cieux promis aux véritables pauvres d'esprit, que dis-je, droit d'en goûter dès ici-bas les délices, car, au lieu qu'il est dit de ceux qui ont le cœur pur qu'ils verront un jour Dieu, de ceux qui sont ici-bas affamés de la justice, qu'ils en seront rassasiés ; de ceux qui sont doux, qu'ils posséderont la terre des vivants, et ainsi des autres. Le Sauveur, parlant des pauvres d'esprit, dit que le royaume des cieux est à eux dès à présent : *Ipsum est regnum celorum* ; ils goûtent ces délices ineffables en la manière qu'elles peuvent être goûtées dans cet exil, et jouissent d'un paradis anticipé.

Après cela, qui fera difficulté de se réduire à cette pauvreté qui nous met en possession d'un tel trésor ? Qui refusera de souffrir une incision qui nous procure une santé parfaite ? Qui osera se dispenser de suivre, du moins de loin, l'exemple d'une sainte qui a fait de si généreux efforts, malgré la faiblesse et l'infirmité de son sexe, pour rendre Dieu pleinement maître de son cœur. Achevons de mettre encore quelques pierreries pour finir sa couronne, c'est l'esprit de charité qui leur donnera tout l'éclat dont elles brilleront à vos yeux. J'achève en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Comme l'esprit qui anime tout le corps de l'Eglise n'est autre que le Saint-Esprit, c'est-à-dire la charité même, la religion chrétienne ne respire, ne prêche et ne recommande que la charité, surtout à l'égard des ennemis, reconnaissant pour son fondateur, son chef, son législateur, un Dieu qui s'est livré à la mort pour ses propres ennemis, et a offert sur l'autel de la croix des prières pour ceux qui l'y avaient attaché avec tant de barbarie, regardant cet homicide qu'ils commettaient, par l'endroit le moins odieux, qui est celui de leur ignorance, et n'ayant pour eux que des pensées de paix.

Notre sainte a été une parfaite imitatrice de la patience et de la charité de son Dieu dans les injures les plus atroces et les plus sanglantes : comme lorsque le prince Henri, son beau-frère, la chassa honteusement du palais, la dépouilla de tous ses biens, et défendit à ses propres sujets de lui donner retraite, ou lorsqu'une femme, envers qui elle avait exercé la charité, la poussa dans le bûcher avec une cruauté qui n'a peut-être jamais eu d'exemple.

Lui est-il arrivé de se venger jamais dans la suite de ces traitements si indignes, et même d'en faire aucune plainte ? Elle usa du talion de l'Evangile, c'est-à-dire qu'elle pria et qu'elle fit du bien à ceux qui lui avaient fait du mal et avaient eu la dureté d'insulter à son état de souffrances ? Que nous serions heureux si nous savions profiter d'un tel

exemple? Et quelle sera un jour notre douleur ou plutôt notre désespoir, si, ayant eu entre les mains des moyens si aisés de nous acquitter des dettes immenses dont nous sommes redevables à la justice divine, nous avons refusé de le faire pour ne vouloir pas relâcher quelques oboles, aimant mieux conserver notre ressentiment comme un précieux dépôt, que le sacrifier à la charité de Jésus-Christ, qui veut bien mettre sur son compte les torts véritables ou imaginaires qui nous ont été faits.

Il faudrait un nouveau discours pour vous décrire toutes les inventions et les profusions de sa charité envers les pauvres et les misérables. On peut dire d'elle, ainsi que du saint homme Job, que la miséricorde était sortie avec elle du sein de sa mère, et qu'elles avaient crû ensemble. La considération de Jésus-Christ, pauvre et souffrant, avait fait une si vive impression sur son tendre cœur, qu'il n'était presque occupé que du soin de le soulager en leurs personnes. Sa charité lui inspirait mille industries pour pourvoir à leurs nécessités; tout ce qu'elle avait en sa disposition était distribué aussitôt. Lorsqu'elle eut un plus grand manquement, que ne fit-elle point? A quoi ne se porta pas son zèle? Elle recevait et traitait tous les jours en son palais de nombreuses troupes de mendiants; elle fit bâtir un hôpital près de son louvre; vendit tous ses ornements pour assister les nécessiteux, dont elle nourrissait tous les jours plus de neuf cents. Dieu ayant affligé son peuple par le fléau d'une cruelle famine, elle se surpasa par les efforts qu'elle fit pour y remédier : ses greniers furent ouverts, et tout le blé en fut distribué aux membres de Jésus-Christ.

Je ne dois pas oublier ce trait mémorable. Un jour qu'on la pressait de venir à table, où le landgrave traitait les principaux seigneurs de son Etat, importunée par un pauvre (si toutefois je puis employer ce terme, puisque jamais leurs plaintes ne la fatiguèrent), et n'ayant rien à lui donner, ô excès de charité! elle lui donna son propre manteau ducal : ce n'est pas là certainement entrer au festin du roi sans robe nuptiale. Je ne doute pas que Jésus-Christ, qui s'était déguisé sous ce pauvre, comme il avait autrefois fait aux portes d'Amiens, lorsque saint Martin, encore catéchumène, coupa sa casaque en deux pour la partager avec lui, n'ait dit aux anges de le féliciter de ce que son épouse lui avait fait présent de ce manteau.

Les principaux seigneurs du pays ayant obligé le prince Henri de lui faire justice, il lui offrit tout ce qu'elle désirerait; elle ne voulut ni châteaux ni terres, mais seulement sa dot en argent pour la distribuer en aumônes. Pauvres, accourez de toute part : venez puiser dans cette source publique. Ses profusions l'eussent bientôt épuisée, si son saint directeur ne les eût modérées et si ne lui eût prescrit des bornes. Mais, ce qui est encore d'un plus grand mérite devant Dieu, après avoir presque tout donné, et s'être appauvrie, elle se donna elle-même; elle ne

se contenta pas d'être la fondatrice, la protectrice, la nourricière de plusieurs hôpitaux, elle s'en rendit la servante. Grâce de mon Dieu, que vous opérez puissamment sur les cœurs! La vermine des pauvres, leur lèpre, leurs chancres, leurs ulcères, n'eurent jamais rien de capable de la rebuter : tout sales, infects, dégoûtants et horribles qu'ils étaient, elle les nettoyait de ses propres mains, leur lavait les pieds, leur servait à manger. Jamais la difficulté des chemins, la saleté des rues, l'infection des lieux, n'ont pu la détourner de visiter à pied les malades et les pauvres honteux dans leurs trous, et les prisonniers dans leurs cachots.

Qui peut douter que ces continuels exercices de charité, joints à tant de mortifications du corps et de l'esprit, dont je n'ai pu vous étaler qu'une partie, n'aient précipité le cours d'une si belle vie? Le ciel, impatient de couronner tant de vertus, surtout le mépris qu'elle avait fait des couronnes, l'enleva au monde lorsqu'elle n'était encore âgée que de vingt-quatre ans. Peut-on, je vous prie, en moins de temps fournir une plus belle carrière?

Je me persuade que tant de merveilles ont épuisé votre admiration; il ne faut pas qu'elles vous servent de prétexte pour vous dispenser de l'imiter selon votre faible portée; la vocation au christianisme vous y engage indispensablement. Ce n'est pas un conseil, mais un précepte de nécessité absolue de s'humilier sous la puissante main de Dieu, ainsi qu'elle a fait, de le servir avec une frayeur mêlée de joie, de le préférer à toutes choses, de lui rapporter tout comme à sa fin dernière, de recevoir de sa main paternelle ce qu'on appelle les prospérités ou les biens de la vie avec reconnaissance, sans s'en élever et en abuser contre son intention, et les adversités sans abattement et sans murmure; de mortifier le corps de péché, de crucifier sa chair avec ses désirs déréglés, d'affaiblir sans cesse ses passions, de mourir de plus en plus à toutes les choses créées, en sorte que le péché ne trouve en nous ni action ni mouvement; si vous avez beaucoup de richesses, de n'y point attacher votre cœur, mais d'être charitables et bienfaisants : de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner l'aumône de bon cœur, et faire part de ses biens aux autres; de s'acquérir par là un trésor, et de s'établir un fondement solide pour l'avenir; si vous en avez peu, n'en pas désirer davantage, donner même de votre peu, et le faire d'un grand cœur; car c'est ce que Dieu considère le plus : c'est par là que la veuve de l'Evangile, en mettant dans le tronc deux petites pièces de monnaie, donna plus que ceux qui y avaient jeté des pièces d'or. C'est là ce qui fait toute la gloire de la grande sainte dont je vous ai fait le portrait : *Omnis gloria filia regis ab intus*. Ainsi nous devons être plus soigneux du dedans que du dehors, et, quoiqu'il ne faille rien négliger et s'étudier à édifier en tout le prochain, plus appliqués à plaire à Dieu qu'à plaire aux hommes, parce qu'il rejette avec mépris nos actions

extérieures, même les plus éclatantes, si elles ne sont un signe du culte intérieur et sincère qu'on rend à sa majesté souveraine, il les regarde comme un signe vide et trompeur, comme un corps sans âme, comme les sacrifices de ces Juifs charnels, pour lesquels il témoigne tant de dégoût. C'est pour faire comprendre cette vérité à ce peuple grossier, selon la remarque de saint Cyrille, qu'il avait ordonné qu'on versât le sang des victimes sur son autel, et que leurs parties intérieures, telles que les entrailles, le foie, le cœur, seraient consommées par le feu, symbole de la Divinité. Pouvait-il nous marquer plus sensiblement qu'il a plus d'égard à nos affections qu'à nos œuvres, au principe et au motif du culte qu'on lui rend qu'au culte même, aux dispositions intérieures qu'aux œuvres extérieures? O chrétiens! que je vous plains de vous donner tant de mouvement, de multiplier de jour en jour vos pratiques de dévotion, d'amasser avec tant d'inquiétude des richesses spirituelles, que l'ennemi du salut vous enlève dans le moment même, ou plutôt de lui en faire un sacrifice : travaux stériles et inutiles, récompense vaine et sans fruit, sacrifice honteux et détestable! Pourquoi? Ah! c'est que la racine est gâtée, la source empoisonnée, le principe vicieux et corrompu. Que faut-il donc faire afin que notre justice soit vraiment intérieure et spirituelle, et pour rendre nos actions agréables à Dieu? Il faut qu'elles soient faites par le mouvement de son Esprit, et qu'elles lui soient uniquement rapportées, c'est-à-dire qu'il en soit le principe et la fin. Voilà quel est le culte intérieur et spirituel que Jésus-Christ nous est venu enseigner, culte qui consiste dans l'amour du cœur, l'amour dominant de l'ordre et de la justice. Oh! qu'il est donc important d'éviter toutes ces vues obliques et humaines qui corrompent le fruit de nos meilleures actions, et ne se proposer que la gloire de Dieu, n'agir que par l'impression de sa grâce, régler toute notre conduite par la lumière de sa sagesse! Avec quelle attention devons-nous veiller sur tous les mouvements de notre cœur, afin qu'il ne s'y glisse rien qui puisse blesser la délicatesse d'un Dieu jaloux, que quelque racine amère n'y pousse, qui souille nos justices, quelque levain de mort qui aigrisse toute la masse, c'est-à-dire qui répande son venin sur tout le corps de nos actions.

O Seigneur! ne permettez pas que le démon nous séduise plus longtemps, et que nous soyons misérablement jusqu'à la mort le jouet de notre amour-propre; que toute notre vie se passe dans une illusion déplorable, et que nous ne reconnaissons notre erreur que lorsqu'il ne sera plus temps d'y remédier. Faites qu'au lieu de nous reposer dans ces œuvres extérieures, bonnes en apparence, nous craignons, à l'exemple de vos plus grands saints, qu'elles ne soient infectées par quelque cupidité secrète qui en anéantisse tout le mérite. Faites-nous rentrer sérieusement en nous-mêmes, afin que nous fouillions dans tous les replis de notre

conscience pour la purifier du vieux levain; ou plutôt, Seigneur, sondez vous-même le fond de notre cœur : *Proba me, Deus, et scito cor meum?* (Psal. CXXXVIII.) Et arrachez toutes les productions impures de l'amour-propre qui nous fait rapporter tout à nous-mêmes. Donnez-nous cet œil simple qui rende tout le corps de nos actions lumineux, d'obscur et de ténébreux qu'il était auparavant; en un mot, rendez-nous imitateurs de cette grande sainte que nous honorons, afin que nous méritions de participer à ce comble de gloire auquel vous l'avez élevée dans le ciel.

PANÉGYRIQUE XVII.

SAINT BÉNIGNE, APÔTRE DE BOURGOGNE.

Prêché dans l'église des Révérends Pères Bénédictins de Dijon, chez qui repose son corps.

(Le 2^e novembre.)

Nonne opus meum vos estis in Domino, etsi alii non sum apostolus, sed tamen vobis sum, nam signaculum apostolatus mei vos estis in Domino. (I Cor., IX.)

N'êtes-vous pas mon ouvrage dans le Seigneur; quand je ne serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis au moins au vôtre, car vous êtes le sceau de mon apostolat en notre Seigneur

C'était le reproche amoureux que faisait autrefois saint Paul aux Corinthiens, trop prévenus en faveur de quelques faux docteurs qui s'efforçaient de les détacher de lui et de les séduire, en mêlant le judaïsme à l'Evangile qu'il leur avait prêché. Ne reconnaissez-vous pas à ces mêmes paroles la voix de votre véritable apôtre, l'illustre et le glorieux saint Bénigne? Ne vous peut-il pas dire avec autant de fondement que saint Paul : Quand vous auriez dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile? *Si decem millia paedagogorum habeatis in Christo, sed non multos patres, nam in Christo Jesu per Evangelium vos genui.* (I Cor., IV.) Marchant sur les traces de ce grand apôtre des nations, il a accompli ce qui manquait à ses travaux : il a annoncé Jésus-Christ à ceux à qui il était inconnu; il nous a retirés de la puissance et de la tyrannie du prince des ténèbres, pour nous faire passer sous l'empire de notre Roi légitime. C'est par ses soins et par ses sueurs qu'un grand peuple, assis à l'ombre de la mort, a été éclairé des plus pures lumières de l'Evangile : *Populus, qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam, et sedentibus in regione umbræ mortis lux orta est eis.* (Matth., IV.)

Que grâces immortelles vous soient rendues, Seigneur, d'avoir fait briller sur nous votre admirable lumière, et d'avoir arraché ce frein d'erreur, dont le démon nous tenait liés depuis si longtemps, pendant que tant de royaumes et de provinces étaient et sont encore plongés dans l'idolâtrie, vivant dans l'égarement et dans l'illusion de leurs pensées, esclaves de leurs passions, sans espérance et sans Dieu en ce monde, et de l'avoir fait par le ministère d'un saint, formé par la

main des successeurs immédiats de vos apôtres, si zélé pour votre gloire et rempli d'une telle abondance de votre Esprit.

Je vais donc vous représenter saint Bénigne comme un apôtre fidèle à son ministère, qui a mis Jésus-Christ son maître en possession d'une partie de son héritage : ce sera mon premier point ; comme un père plein de tendresse qui a souffert pour nous les tranchées de l'enfantement : ce sera le second ; et, enfin, comme un sage architecte qui a posé les premières pierres de cet édifice sacré, et en a été lui-même le fondement, qu'il a cimenté de son sang : ce sera le troisième, et le partage de ce discours.

Je ne crois pas avoir besoin d'employer aucun de ces innocents artifices dont se servent d'ordinaire les orateurs évangéliques, pour s'attirer l'attention et la bienveillance de leurs auditeurs. Vous êtes trop intéressés en cette matière pour me refuser une audience favorable, mais nous avons tous besoin des lumières du ciel, moi pour la traiter d'une manière digne de Dieu et de l'Evangile, vous pour en tirer, pour la conversion de vos mœurs, le fruit que je me propose. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par la médiation ordinaire de la divine Marie, à qui nous allons dire : *Ave, Maria, etc.*

PREMIER POINT.

Tous les apôtres ne moururent pas avec les apôtres, je veux dire que l'apostolat persévéra toujours dans l'Eglise. Jésus-Christ son Époux, qui veille sur ses besoins avec un soin infatigable, après avoir couronné ces douze premiers témoins de sa résurrection, qu'il avait formés de sa main et instruits de vive voix, suscita des enfants en la place des pères, ainsi qu'il l'avait fait prédire par son Prophète, et les établit princes par toute la terre, non pas à la vérité avec cette éminence de pouvoir et ce comble d'autorité dont les premiers avaient été revêtus, mais il les remplit du même esprit qui les avait animés, et leur communiqua une partie de leur puissance : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii, constitues eos principes super omnem terram. (Psal. XLIV.)*

Notre saint Bénigne fut un de ces hommes apostoliques formés aux fonctions de l'apostolat par le célèbre saint Polycarpe, disciple de l'Apôtre bien-aimé ; il ne lui manque aucun des caractères ni des marques de cet auguste ministère ; la première et la plus considérable de toutes est la mission et la vocation : *Celui qui n'entre pas dans la bergerie par la porte*, dit notre divin Pasteur, *ne peut être qu'un voleur qui vient pour piller et pour égorger*. Quoiqu'il fût la sainteté même, il ne s'est point attribué la qualité de pontife, mais il l'a reçue de celui qui lui a dit : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, et je vous établis prêtre selon l'ordre irrévocable de Melchisédech*. C'est pourquoi saint Paul, pour autoriser les instructions qu'il donne aux fidèles dans ses divines *Epîtres*, marque tou-

jours à la tête, que c'est par la vocation et la volonté de Dieu qu'il exerce ce sacré ministère ; il rentre même jusque dans le sein de sa mère, comme dans le lieu où il a été destiné et séparé pour l'apostolat, ou plutôt il remonte jusque dans celui de Dieu même, où il a été prédestiné pour annoncer l'Evangile à toute la terre : son soin principal était de former d'excellents ouvriers qui pussent à leur tour en former d'autres, et perpétuer ainsi l'apostolat : *Donnez en dépôt*, dit-il à son cher Timothée, *ce que vous avez appris de moi, à des hommes fidèles, qui soient eux-mêmes capables d'instruire les autres*.

Ce que saint Timothée fût à l'égard de l'apôtre des nations, le grand saint Polycarpe le fut à l'égard du disciple bien-aimé ; il n'eut pas moins de zèle et d'application que cet évêque d'Ephèse, pour former des ouvriers évangéliques, et pour leur communiquer les lumières qu'il avait puisées dans cet apôtre incomparable, qui avait puisé les siennes dans la poitrine de Jésus-Christ, sur laquelle il avait reposé la nuit de la Cène, et qui pour la sublimité de ses connaissances est comparé à l'aigle qui prend son essor vers le ciel ; il lui pouvait dire ce que le grand saint Paul, étant à Milet, dit aux prêtres d'Ephèse qu'il fit venir de cette ville : *Je ne vous ai rien caché de toutes les vérités, rien ne m'ayant empêché de vous les annoncer, et de vous en instruire en public et en particulier*.

Quand il jugea son élève suffisamment instruit, il ne voulut pas davantage retenir une si grande lumière sous le boisseau, il consentit de se priver pour jamais de sa présence qui lui était si douce, pour ne pas priver l'Eglise des grands services qu'il lui pouvait rendre, et que la France et la Bourgogne s'enrichissent des dépouilles de l'Asie et de la Grèce. Oh ! quel fruit ne se promettait-il pas de son zèle, de ses prédications et de son exemple.

Votre attente ne sera pas frustrée, grand saint ! Il l'a surpassera même de beaucoup, il aura le zèle d'un Paul, et la tendresse pour les pécheurs, de votre maître le disciple bien-aimé ; il annoncera Jésus-Christ à des nations plus intractables et plus indociles par la férocité de leurs mœurs, que celles de l'Asie que vous gouvernez, et si le ciel, impatient de couronner ses mérites, ne s'était hâté de l'enlever au monde, cette province n'eût été que la première, et peut-être la moindre de ses conquêtes.

Je le vois s'embarquer avec joie, et se livrer sans crainte aux périls d'une longue et pénible navigation, aborder en France, et se rendre en ce pays favorisé du ciel, qui lui avait été assigné. Que de soupirs ne poussait-il pas du fond de son cœur en traversant les provinces des Gaules ! Que de gémissements et de larmes, en voyant sur sa route le paganisme régnant partout, des temples superbes et magnifiques érigés aux idoles, et l'auteur de la nature méconnu par ses ingrates et aveugles créatures ; ses vrais servi-

teurs qui annonçaient le mystère de la réconciliation par Jésus-Christ, chargés d'opprobres, de moqueries, enfermés dans des prisons, tourmentés et éprouvés en toutes manières, errants, vagabonds, abandonnés, persécutés, n'ayant point de retraite assurée, eux dont le monde n'était pas digne.

Après avoir dans Langres et dans Autun fait l'essai de ses forces contre le fort armé, qui possédait en paix ce pays depuis plusieurs siècles, et qui jouissait sans trouble du fruit de ses usurpations, Bénigne, après y avoir formé un peuple parfait, fervent dans les bonnes œuvres, qui retraçait la vie des premiers fidèles de Jérusalem, arrivé à Dijon, le théâtre de ses combats, où il devait donner à Dieu, aux anges et aux hommes un spectacle digne de leur admiration. Cette ville n'avait pas alors toute l'étendue qu'elle a aujourd'hui, mais on pouvait la considérer pour ses débordements comme une Ninive, appelé *civitas magna*, ou du moins l'appeler une petite Babylone pour son attachement furieux à l'idolâtrie et au culte des faux dieux; d'autant plus impie qu'elle se croyait plus religieuse, elle adorait toutes les fausses divinités que l'empire romain avait adoptées, et n'était presque remplie que des temples, que la superstition profane avait consacrés aux démons. L'empereur Aurélien, l'un des plus acharnés contre les chrétiens qui furent jamais, en avait fait son Panthéon, et lorsque les affaires de l'empire le retenaient en Occident, il y venait offrir ses sacrifices détestables, pour se rendre propices ces dieux sourds et muets.

Les idoles intérieures étaient bien plus difficiles à extirper et à arracher du cœur des habitants; ils étaient plongés dans toutes les voluptés les plus honteuses et les plus brutales qui sont des suites inévitables de l'ignorance du vrai Dieu, tels que saint Paul décrit les philosophes païens *livrés aux désirs de leurs cœurs, déshonorant leurs propres corps, remplis de toute sorte d'injustices, de méchanceté, d'avarice, de malignité, envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, tout corrompus dans leurs mœurs, calomniateurs, outrageux, inventeurs de nouveaux moyens de faire le mal, sans modestie, sans foi, sans miséricorde*; je vous ai fait cette description, afin que vous connaissiez l'état effroyable où nous étions, et où nous serions encore, si la miséricorde divine ne nous en eût retirés, et afin que nous en ayons une reconnaissance proportionnée, qui nous oblige à nous écrier : *Misericordie Domini quia non sumus consumpti !*

Bénigne ! voilà le champ qu'il faut défricher, voilà les ennemis que vous avez à combattre ! Cette ville prostituée à tant d'infamies est l'épouse que vous devez parer et présenter à Jésus-Christ, comme une vierge chaste et sans tache, digne d'entrer dans sa couche nuptiale, et de lui être unie éternellement. Tout autre courage eût été re froidi à la vue de tant d'obstacles, et n'aurait pas tenté l'entreprise : celui de notre apôtre n'en fut que plus enflammé ; il sait que son

maître tient les cœurs en ses mains, qu'il les tourne avec une facilité toute-puissante, où il lui plaît ; il connaît la vertu efficace de la croix, qui est le grand instrument pour appeler les nations à la foi ; il a vu des effets surprenants de la parole de saint Polycarpe et des ouvriers évangéliques dans l'Asie et dans la Grèce ; il ne croit pas que le bras de son Dieu soit raccourci. C'est pourquoi, mettant uniquement sa confiance en lui, il entreprend hardiment la destruction de l'empire de Satan, et l'établissement du règne de Jésus-Christ ; il n'a pour toutes armes que la parole de l'Evangile qui lui tient lieu d'épée, de dards, de piques, de javelots, enfin d'armes offensives et défensives. Oh ! qu'il est éloigné d'employer les ornements pompeux de l'éloquence asiatique, ou les finesse et la délicatesse de celle des Grecs ; *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I cor., II.) Il craindrait de trahir son ministère, et d'anéantir la croix de Jésus-Christ, s'il sortait du caractère de la simplicité apostolique, mais, qu'il est éloquent dans le fond, je ne dis pas seulement de cette éloquence de cette sagesse dans laquelle excellait saint Paul, qui consiste à développer ce grand mystère caché en Dieu de toute éternité, et d'expliquer toute l'économie de la rédemption des hommes par Jésus-Christ, d'une manière noble, vive, pénétrante, capable de faire impression sur les cœurs les plus endurcis, non-seulement, dis-je, il était éloquent dans cette rhétorique apprise dans l'école du Saint-Esprit, mais j'ose dire qu'il observait mieux toutes les règles de l'autre que ceux qui nous les ont laissées, et prétendent être les maîtres en cet art.

Pour n'en toucher qu'une partie, l'orateur doit être un homme d'une vie réglée, qui ne détruise pas par ses actions ce qu'il enseigne et ce qu'il veut persuader par ses paroles. Les Bourguignons avaient-ils jamais vu et parmi leurs druides et parmi leurs prêtres un homme dont les mœurs fussent plus irréprochables ? N'étaient-ils pas éblouis de l'éclat de sa sainteté, charmés, malgré leur corruption, de sa chasteté, de son désintéressement, de sa douceur. Celui qui veut persuader par le discours doit d'abord s'insinuer dans les esprits, pour entrer ensuite dans les cœurs, gagner la bienveillance des auditeurs, les rendre attentifs et favorables, en leur faisant connaître qu'il n'est touché que de leur intérêt, et qu'il a de grandes choses à leur dire ; et rien au monde pouvait-il mieux disposer à prêter une audience favorable que de voir un homme abandonner une contrée délicieuse, traverser toute la longueur de la Méditerranée et s'exposer à mille hasards, pour leur venir annoncer l'heureuse nouvelle de leur salut, le secret de trouver du soulagement à leurs peines, et leur découvrir les vrais biens. Si, après avoir éclairé l'esprit, il faut émouvoir le cœur, exciter les passions, et pour cela être ému et passionné soi-même, avoir, pour cet effet, étudié les ressorts du cœur humain, ce qui est

capable de l'ébranler et de l'entraîner ; quoi de plus capable d'imprimer de la terreur que la menace d'un juge tout-puissant et inflexible, lequel, après qu'on aura méprisé les richesses de sa bonté, punira les crimes et les désordres avec une sévérité inflexible, et précipitera ses ennemis dans les flammes éternelles, dont ils seront la proie aussi bien que des démons, qui assouvront sur eux leur rage à jamais ? quoi de plus capable d'inspirer de la joie, de la confiance, de la reconnaissance, d'exciter la volonté à tout sacrifier, que la promesse d'un royaume immortel, de contentements ineffables, de ce torrent de voluptés dont seront enivrés à jamais ceux qui auront reçu l'Evangile et pratiqué fidèlement ses maximes ? Eh ! quel cœur de glace et de bronze ne serait amolli s'il avait jamais ouï parler de l'excès incompréhensible de la charité d'un Dieu qui se dépouille de sa gloire, se revêt de nos misères, excepté l'ignorance et le péché, se charge de l'expiation sur un bois infâme, y expire entre deux voleurs, étant regardé comme le plus criminel de tous, et fait de son sang un remède miraculeux pour ces frénétiques, dont il a reçu un traitement si indigne ? Eh ! qu'ont jamais eu de comparable à traiter ces orateurs tant vantés, les Périclès, les Démosthène, ces animaux de gloire ? leurs sujets les plus magnifiques étaient pour inspirer au peuple l'amour de leur liberté et la défiance de quelque prince voisin qui attentait sur leurs droits et avait dessein de les assujettir, de la possession de quelque petit pays ; et Bénigne annonçait aux Dijonnais leur liberté de l'esclavage de Satan par la vertu du sacrifice de Jésus-Christ, l'héritage céleste qu'il leur avait acquis par son sang, et dont il était allé prendre possession pour eux dans le ciel ; pouvait-on douter à présent qu'il ne fût très-convaincu de ce qu'il prêchait, puisque la sincérité était peinte sur son visage, qu'il ne se proposait aucune fin humaine, et qu'il était visible que la mort lui était inévitable sous un tel persécuteur qu'Aurélien ? Ajoutez les miracles dont Dieu, coopérant avec lui, confirmait sa parole ; car les marques de son apostolat ont paru dans les prodiges, les effets extraordinaires de la puissance divine, et, ce qui est encore un signe plus certain, dans toutes sortes de tolérance et de patience, marque qu'il devait, selon Tertullien, faire connaître aux Juifs Jésus-Christ pour leur Messie et leur Dieu. Avouons que si la parole seule et la connaissance de la vérité et toutes les choses extérieures les plus capables de frapper pouvaient par elles-mêmes convertir, tous ceux qui entendirent notre saint se fussent rendus ses disciples, et qu'aucun n'eût résisté ; mais la foi, comme dit saint Paul, *n'est pas donnée à tous* ; tous ceux-là crurent qui étaient prédestinés à la vie éternelle ; ils servirent à consoler notre apôtre de ceux qui s'obstinèrent dans leur infidélité, et s'attiraient par là un jugement plus terrible que Sodome et Gomorrhe ; ils furent sa joie et sa couronne ; rien n'égalait

leur zèle et leur ferveur ; ils orisaient leurs idoles domestiques, et eussent démolí les temples profanes, si leur apôtre ne les eût modérés ; ils consacraient avec joie leurs maisons pour en servir à Jésus-Christ, y tenant tour à tour les saintes assemblées, dans lesquelles ils participaient aux mystères, distribuaient leurs biens aux pauvres, soupiraient uniquement pour les biens invisibles, et ne respiraient plus que le martyre ; c'est de cette sainte semence, sur laquelle le Seigneur a versé ses bénédictions à pleines mains, que nous sommes descendus ; nous avons hérité de leur foi, mais leur sommes-nous conformes pour les mœurs ? Hélas ! quelle différence prodigieuse ! Où est cette application infatigable à la prière, cette joie dans les souffrances, cette humble attente des biens à venir, cet amour ardent pour Jésus-Christ, ce désir de participer à sa croix, cette patience invincible dans les maux ? Ah ! qu'on aurait droit de nous reprocher, comme Daniel fit à ces vieillards impudiques, que nous sommes de la race de Chanaan, et non pas de Juda : *Semen Chanaan, et non Juda* (Dan., XIII), et qu'il est à craindre qu'au jugement dernier ils ne nous désavouent pour leurs enfants, et ne soient les premiers à nous condamner, ou qu'à leur défaut, des infidèles ne le fassent, qui eussent fait pénitence dans le cilice et la cendre, s'ils eussent été autant favorisés du ciel que nous, et élevés dans la foi catholique !

Il me resterait à faire valoir le dernier caractère de l'apostolat de notre saint, je veux dire le bonheur de sceller de son sang le témoignage qu'on rend aux vérités qu'on annonce, privilège que n'avait pas reçu saint Jean, son premier maître, privilège et avantage d'autant plus grands, que son martyre, par sa cruauté et par sa durée, en renferme plusieurs ; je le réserve pour le dernier point, et finis celui-ci pour ne pas excéder les bornes ordinaires. Chrétiens, mes chers frères, vous n'êtes pas appelés à l'apostolat, comme saint Bénigne, mais vous avez tous été appelés à quelque emploi et à quelque fonction par la divine Providence, les uns au mariage, d'autres au célibat, les autres à cet établissement ou à cette charge dont ils sont pourvus ; avouez que vous n'avez guère songé à la nécessité indispensable de cette vocation ; c'est toutefois un droit inaliénable de la souveraineté de Dieu sur nous ; c'est lui (ainsi qu'il nous l'apprend si souvent dans ses Ecritures) qui donne une femme sage, et si le mariage n'est une suite d'un décret de sa providence qui ordonne et dispose de toutes choses selon ses vues et son bon plaisir, et non pas simplement de la providence qui permet les désordres, se réservant de faire un jour tout rentrer dans l'ordre, que se peut-on promettre que des malédictions et des suites funestes ? *Après avoir semé du vent, dit un prophète, que recueillera-t-on que des tempêtes et des tourbillons ?* Au lieu de consulter le souverain Maître, on ne consulte que la chair et le sang ; au lieu de faire attention aux avantages solides, tels que sont

la vertu, la piété, la crainte de Dieu, on se laisse éblouir à quelque agrément passager, à celui des richesses, des honneurs de la famille à laquelle on s'allie; on ne cherche que l'assouvissement d'une sensualité brutale, ou l'établissement d'une fortune temporelle; ainsi on se prive de tous les secours nécessaires pour se sanctifier dans un état si environné d'obstacles au salut. Faut-il s'étonner si on voit ensuite régner les haines, les querelles, les jalousies, les chagrins mortels, et si on déteste cent fois le jour celui auquel on s'est lié ensemble?

Si vous étiez tombés en un tel malheur, rectifiez vos voies, rentrez dans l'ordre par un repentir sincère, et si ce mariage vous a donné une famille nombreuse, ce que vous devez considérer comme une bénédiction, bien loin de vous en inquiéter et de vous en affliger, exercez l'apostolat dans votre famille, faites-en une église domestique. Ne souffrez rien qui en blesse la sainteté; inspirez à vos enfants la crainte du Seigneur; instruisez-les des principes de la religion; surtout apprenez-leur Jésus-Christ, qui est si peu connu; faites-leur comprendre les obligations immenses dont nous sommes redevables à sa bonté infinie, et toutes les liaisons qu'il lui a plu d'avoir avec nous; surtout rendez-leur la vertu aimable et praticable en leur donnant l'exemple; c'est ainsi que vous deviendrez leur père, d'une manière infiniment plus avantageuse que la première: père de l'esprit, tel que saint Benoigne l'a été à notre égard; c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

A Dieu ne plaise que j'affaiblisse en rien l'obligation et la reconnaissance que les enfants doivent à leurs pères; je sais qu'ils leur tiennent lieu de ses images, qu'ils ne peuvent trop les honorer, et que l'Ecriture est pleines de menaces contre ceux qui s'écartent du respect ou qui négligent de les soulager en leurs besoins; mais je ne dirai rien qui blesse ces maximes constantes, lorsque j'avancerai que nous avons plus d'obligation à nos pères spirituels, qui nous ont communiqué une naissance toute céleste, qu'aux pères de notre chair, puisque les païens ont bien reconnu eux-mêmes qu'être père selon l'esprit, qui consiste à procurer une bonne éducation, former et cultiver l'âme, est quelque chose qui surpasse la paternité, qui n'est que dans l'ordre de la nature; nous n'avons, pour en être convaincus, qu'à voir ce qu'ont fait pour nous nos pères temporels, et y opposer ce qu'a fait notre père en Jésus-Christ. C'est souvent contre leur gré et avec chagrin que les pères se voient naître des enfants, surtout lorsqu'ils en ont déjà un grand nombre, semblables en ce point aux adultères, *qui non querunt prolem*, comme parle saint Augustin; ils ne cherchent plus dans le mariage qu'à satisfaire leur passion et leur concupiscence; ils nous engendrent par une espèce de nécessité aveugle, et pour cette vie, qui est plutôt une mort, et n'est qu'un tissu

continuel de misères; mais, ce qui est bien plus déplorable, ils nous engendrent pécheurs; ils nous transmettent la concupiscence qu'ils ont eux-mêmes héritée d'Adam; ainsi ils nous donnent la mort avant que de nous donner la vie. Quelle éducation présentement nous procurent-ils? Quelquefois aucune; ils nous négligent en ce point et nous laissent à nous-mêmes, c'est-à-dire aux inclinations déréglées de la nature; d'autres nous inspirent des sentiments païens et les fausses maximes dont ils sont prévenus sur le faux honneur du monde, sur la nécessité de faire fortune, d'acquérir des richesses, de se distinguer et se faire considérer; enchantés qu'ils sont des douceurs d'une vie commode, ils ne nous représentent jamais la pauvreté que comme quelque chose de si affreux, de si hideux, de si triste, que sa seule image nous fait peur, et fait souvent sur des âmes tendres, plus susceptibles du mal que du bien, des impressions si fortes, que toutes les instructions de l'Evangile ne peuvent les effacer et guérir ces plaies. Quels exemples leur donnez-vous à présent, pères et mères? J'en rougis pour vous, vos vanités, vos curiosités, vos pertes de temps, vos excès de bouche, vos querelles et vos emportements domestiques. Est-ce là le respect que vous devez avoir pour vos enfants? C'est le reproche que vous fait un païen même. A quoi serviront des instructions froides et languissantes, qui seront démenties par tout le corps des actions et par tout le reste de la conduite? Vous ne vous donnez à la vérité que trop de soin pour leur amasser du bien, vous en perdez souvent le repos; mais prétendez-vous qu'ils vous aient grande obligation en cela? Car, outre que souvent c'est votre propre cupidité que vous contentez, vous laissez à des furieux l'épée dont ils se tuent, vous leur procurez des moyens de s'abandonner à toutes leurs passions, de se déshonorer souvent en cette vie, et de se perdre pour l'autre, au lieu de leur procurer par vos prières des amis qui vous recevraient dans les tabernacles éternels.

Rien de pareil dans le Père qui nous a engendrés à Jésus-Christ, auquel nous ne saurions trop marquer notre reconnaissance; il a souhaité passionnément de nous y engendrer, et son plus grand souhait était d'y engendrer tous les hommes; mais de quelle sorte nous a-t-il enfantés? Comme Jésus-Christ même a fait son Eglise: c'est sur la croix, avec des cris perçants, avec des larmes, des douleurs aiguës: *Cum lacrymis et clamore valido* (Hebr., V), avec l'effusion de tout son sang. Oh! que nous lui avons coûté! Il nous a enfantés non pour la terre, mais pour le ciel; non pour le siècle présent, mais pour le siècle à venir; il a de nouveau souffert, comme saint Paul, en notre faveur les tranchées de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ ait été pleinement formé en nous: *Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*? (Gal., II.) Qu'a-t-il épargné présentement pour notre nourriture et notre éducation? Que de soins, que d'application, que de vigilance, que de

tendresse ! Il donnait aux uns le lait d'une instruction plus simple et plus familière ; aux autres, plus avancés, une viande solide, c'est-à-dire une doctrine plus élevée, parlant de la sagesse entre les parfaits, se faisant tout à tous, pour les gagner tous à son maître, ayant pour tous de vraies entrailles de mère, et même une affection qui surpassait celle des mères de la terre. La parole de vie et la divine Eucharistie étaient les divins aliments dont il nourrissait nos âmes, et nous fortifiait pour nous faire devenir des hommes parfaits en Jésus-Christ. Quel zèle pour nous inspirer des inclinations et des sentiments conformes à notre seconde naissance, pour nous donner du mépris de toutes les choses de la terre, du goût et de l'attrait pour celles du ciel, pour y porter tous nos désirs et toutes nos espérances ! Quelle charmante peinture ne faisait-il pas de la pauvreté évangélique, du vide et du néant des grandeurs de la terre, de la gloire de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus-Christ ? Qui n'eût senti son cœur tout ardent au dedans de soi-même, lorsqu'il expliquait les saintes Écritures, et qu'il y découvrait partout Jésus-Christ, son sacrifice et son Eglise ? Il ne nous a pas laissé des richesses corruptibles, que mille accidents enlèvent aux hommes, et qui font la source de leurs querelles et de leur division ; mais il nous a laissé le trésor inestimable de la foi, le fondement de tous les biens, les richesses de la grâce qu'il nous a communiquées par les sacrements de baptême et les autres, dont il était un fidèle dispensateur ; enfin il nous a laissé ses exemples admirables, odeur de vie. Que pouvait faire davantage un si bon Père pour ses enfants ? Il a voulu encore nous laisser son sang. Peut-être ne se trouverait-il pas beaucoup de pères qui eussent la générosité de vouloir mourir pour leurs enfants : *Pro bono forsitan quis audeat mori ?* (Rom., V.) Bénigne n'a pas hésité à sacrifier sa vie pour nous confirmer dans la foi qu'il nous avait prêchée, il nous a dit, comme saint Paul aux Corinthiens : *Ego autem impendam et superimpendam ipse pro animabus vestris.* (II Cor., XII.) Il l'a dit et il l'a fait : les plus cruels supplices n'ont eu que des charmes et des délices pour lui, quand il a songé qu'ils pourraient attirer quelques nouvelles bénédictions du ciel sur la postérité qu'il lui avait donnée. Eh ! qui pourra jamais nous acquitter de ce que nous devons à un tel Père ? Malheur à nous, si nous oublions tant de bienfaits, et si nous les payons d'ingratitude ! mais la principale marque qu'on exige de votre reconnaissance, sans laquelle tous les devoirs extérieurs de religion que vous lui rendez ne seraient que grimaces et qu'illusion, c'est l'imitation de sa vie toute sainte et toute évangélique. Travaillez donc à copier et à exprimer les exemples qu'il vous a laissés. Si vous êtes les enfants d'Abraham, disait le Sauveur aux Juifs, faites les œuvres d'Abraham : *Si filii Abraham estis, opera*

Abrahæ facite (Joan., VIII) ; puisque vous vous faites honneur d'être la postérité de Bénigne, issus de ces premiers fidèles qu'il a formés avec tant de travail, imitez ses actions, exprimez en vous son humilité, sa douceur, sa patience, sa charité infatigable. Mais vous avez formé le dessein de m'ôter la vie, ajoutait Jésus-Christ en parlant aux mêmes Juifs, parce que je vous dis la vérité, ce n'est pas ainsi qu'Abraham s'est comporté. Hélas ! ne pourrais-je pas dire que vous cherchez à ravir la vie à Jésus-Christ même, ce qui fait horreur à penser, et à l'étouffer ou dans vos cœurs, ou dans celui des autres, que vous sollicitez au péché, de quelque manière que ce soit ? Bénigne vous a-t-il donné de pareils exemples, lui qui n'a été dévoré toute sa vie que du désir insatiable de former Jésus-Christ dans nos cœurs ? Ne craignons-nous pas le même reproche qu'il fait à ce peuple incrédule et endurci : Vous êtes les enfants du diable, et vous voulez accomplir ses désirs criminels : *Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis perficere ?* (ut sup.) Vous ornez les monuments des prophètes, vous êtes exacts et religieux à y venir offrir vos prières, et y rendre vos vœux, et vous n'avez que de l'indifférence et du mépris pour les enseignements qu'ils vous ont laissés ; n'est-il pas visible que si vous eussiez été au temps des prophètes, vous les eussiez persécutés, et que s'ils revenaient encore sur la terre, ils seraient l'objet de votre haine et de votre contradiction ? Et toi, ville de Dijon, qui as été élevée jusqu'au ciel par la faveur insigne et signalée d'avoir un tel apôtre, ne seras-tu pas abaissée jusqu'au fond des enfers, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans quelque ville de l'Amérique, elle se serait conservée jusqu'aujourd'hui ? C'est pourquoi je vous déclare que ces contrées idolâtres au jour du jugement seront traitées moins rigoureusement que vous : *Et tu, nunquid usque in cælum exaltaberis ? usque in infernum descendes ; veruntamen terræ Sodomorum remissius erit in die judicii quam tibi.* Ah ! Seigneur, préservez-nous d'un malheur si effroyable, ne permettez pas que nous déshonorions jusqu'à ce point de la piété du Père que votre miséricorde nous a donné ; faites-nous embrasser et persévérer constamment dans la forme de vie, et marcher dans la voie étroite qu'il nous a enseignée par ses paroles et par ses exemples, afin que nous méritions d'entrer dans la structure de ce temple spirituel, qu'il s'est efforcé d'élever à votre gloire comme un sage architecte ; c'est la troisième qualité sous laquelle nous l'allons considérer. J'abrégerai.

TROISIÈME POINT

Lorsque Jésus-Christ dit à ses apôtres : *Ne recherchez point d'être appelés Maîtres, Pères et Docteurs, parce que vous n'avez qu'un seul Maître et un seul Père dans le ciel*, il ne défend de s'attribuer ces titres, qu'à la manière des pharisiens qui le faisaient avec

faute et orgueil ; saint Paul paraît extrêmement jaloux de la qualité de Père et de Maître à l'égard des Corinthiens, mais c'est par un mouvement de la charité qui le pressait ; il s'attribue de même celle d'architecte et de fondement, quoique Jésus-Christ soit le véritable architecte du temple immortel aussi bien que le fondement ; mais ce divin Sauveur n'a pas dédaigné de communiquer ces glorieux titres à ses serviteurs, quoiqu'ils leur conviennent en une manière différente et bien inférieure à la sienne.

Quelles sont, à présent, les qualités d'un bon architecte ? Saint Paul semble mettre la sagesse entre les premières. Vous êtes, dit-il aux Corinthiens, l'édifice de Dieu selon la grâce qu'il m'a donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte : *Ut sapiens architectus fundamentum posui.* (I Cor., III.) Mais quel est ce fondement, nous le venons de dire, c'est Jésus-Christ, c'est la doctrine apostolique, c'est bâtir sur la pierre ferme, sur un fond solide et inébranlable, alors on ne craint rien de la violence des vents, de la pluie, des orages, et on n'a pas la douleur de voir son édifice renversé, comme cet homme insensé, dont parle le Sauveur, qui bâtit sur le sable. Mais qu'est-ce encore que bâtir sur un fond ferme et solide ? c'est établir les âmes dans une humilité profonde et sincère, c'est les enraciner dans la charité, c'est ne se pas contenter de quelques pratiques extérieures et pharisaïques, ce qui est édifier sur le fondement, comme parle le même Paul, du bois, du foin et de la paille ; mais c'est s'attacher à extirper et à arracher la cupidité pour y planter un amour ardent de Jésus-Christ et de son prochain, et à fortifier les âmes par les exercices d'une dévotion solide et véritable, ce qui est bâtir sur le fondement avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses.

Ce que ce grand apôtre a fait à Corinthe, saint Bénigne l'a fait à Dijon ; il a d'abord posé Jésus-Christ pour fondement, sachant que la vie éternelle consistait à le connaître ; il nous a instruits pleinement de tous ses mystères, de ses états, de ses rapports avec nous ; il a creusé bien avant, pour nous établir dans une humilité qui eût quelque conformité avec l'anéantissement de notre souverain Maître ; ensuite il a élevé sur ce fondement, non pas du bois, du foin, de la paille, c'est-à-dire des opinions humaines, des maximes relâchées qui pussent flatter la cupidité ; mais les pures maximes de l'Evangile dans toute leur force et leur vigueur, telles qu'il les avait apprises de saint Polycarpe, et saint Polycarpe de saint Jean ; il nous a appris qu'il n'y avait pas d'autre voie pour arriver au ciel que la voie étroite, et que ce royaume souffrait violence, et n'était donné qu'à ceux qui, fidèles dans les tentations, et victorieux de tous les obstacles, persévéraient jusqu'au bout ; il n'avait garde de leur céder que c'est par beaucoup de tribulations qu'on y arrive, qu'il faut de nécessité que toutes les pierres vivantes qui formeront cet édifice, qui s'ac-

croît tous les jours dans ses proportions et dans sa symétrie, et qui doit subsister à jamais, soient taillées et polies par le dur effort des croix, des persécutions, des mortifications ; que Jésus-Christ rejette comme des pierres de rebut ces âmes fières et hautes qui résistent au marteau, et refusent d'être châtiées par la main de leur divin Père ; que les chiens, c'est-à-dire les pécheurs qui retournaient à leur vomissement, les timides, les lâches qui n'osaient se déclarer ouvertement pour Jésus-Christ, et généralement tous ceux qui s'attachaient à la vanité et au mensonge, seraient exclus du temple immortel, et précipités dans un étang de soufre et de feu, où ils n'auront de repos ni jour ni nuit.

Il n'était pas moins vigilant et laborieux que sage, ce qui est la seconde qualité d'un architecte, qui doit être vigilant, pour empêcher qu'on ne lui enlève ses matériaux, et laborieux pour presser et avancer l'ouvrage. Bénigne avait, pour ainsi dire, toujours une infinité d'yeux ouverts, comme ces animaux d'Ezéchiel, sur tous les besoins et les dangers de son peuple ; sa sollicitude pastorale ne lui permettait pas de se reposer d'un sommeil tranquille, dans la crainte que le serpent ne séduisît quelques-unes de ses brebis par ses artifices, comme il séduisit Eve, et ne les fit dégénérer de la simplicité de la foi en Jésus-Christ. C'est pour quoi, à l'imitation de ces braves Juifs qui rebâtirent le temple de Jérusalem sous Néhémie, et qui tenaient d'une main la truelle, et de l'autre l'épée pour se défendre des insultes des peuples voisins jaloux de ce rétablissement, Bénigne, armé du glaive de la parole, était toujours prêt à soutenir les attaques du prince du monde, et de son armée ténébreuse.

Mais comme il savait que c'est en vain que celui qui bâtit se lève du matin, si le Seigneur ne bénit ses soins et sa vigilance, il levait sans cesse les yeux vers les montagnes éternelles, d'où il attendait tout son secours. Quel ouvrier plus appliqué et plus infatigable ? Quel relâche et quel repos s'est-il jamais accordés ? au contraire, plus il sentait approcher le terme, et s'avancait vers la fin de la carrière, plus il doublait ses efforts pour la fournir jusqu'au bout ; son zèle prenait tous les jours de nouvelles forces et de nouveaux accroissements.

Nous voici enfin arrivés au plus bel endroit de son panégyrique, je veux dire son glorieux martyre : tout y est plein de merveilles et d'instructions, on ne sait ce qu'on y doit le plus admirer, ou la patience invincible de notre glorieux athlète, ou la force surnaturelle dont il est revêtu ; la fidélité du Seigneur à soutenir ses serviteurs dans ces dernières épreuves, ou l'obstination inconcevable du tyran à fermer ses oreilles et son cœur à la voix des miracles, et à toutes les marques qui lui devaient faire juger que Bénigne rendait témoignage à la vérité.

J'ose dire que si nous avons de la foi, l'attention que nous ferons sur cette dernière chose ne nous sera pas moins utile que le

reste ; car enfin qu'y a-t-il de plus capable de nous faire comprendre ce que c'est que l'homme abandonné à soi-même, livré à ses ténèbres et à la corruption de son cœur ? Voilà ce que nous serions nous-mêmes, si Dieu nous traitait dans la rigueur de sa justice ; c'est dans ce sens que le grand saint Ignace, martyr, parlant des gardes qui le conduisaient à Rome, qu'il appelle les dix léopards à cause de leur férocité : « ils deviennent, dit-il, plus méchants à mesure qu'on leur fait plus de bien, mais leurs mauvais traitements m'instruisent de plus en plus. »

L'empereur Aurélien étant venu à Dijon pour visiter ses fortifications, et peut-être pour offrir quelque sacrifice à ses idoles, en actions de grâces des victoires dont il était uniquement redevable au véritable Dieu ; Térance, gouverneur du lieu, pour lui faire sa cour, l'avertit qu'il y avait depuis quelque temps dans le pays un homme d'un extérieur assez négligé, qui annonçait un nouveau Dieu. Le faux zèle l'enflamme aussitôt, il commande qu'on le cherche et qu'on l'amène ; notre apôtre était alors dans une bourgade voisine, où, à l'exemple de son maître, il évangélisait les pauvres, sachant que Dieu les a choisis préférablement aux nobles et aux puissants selon le monde, pour les rendre riches dans la foi. Bénigne vient chargé de chaînes, mais armé d'assurance ; il ne prémedite pas ce qu'il doit dire ou répondre à l'empereur, assuré par la parole de son Maître que son Esprit saint lui même parlerait en lui, et lui donnerait une bouche et une langue à laquelle tous les ennemis de la vérité ne pourraient répliquer.

Le voilà donc en présence de l'empereur : bien loin d'être ébloui par l'éclat de la pourpre impériale, il n'en a qu'un profond mépris, ou plutôt il n'a qu'une extrême compassion de l'enivrement des grandeurs et de la puissance humaine, et des obstacles qu'elle apporte à se soumettre au joug de Jésus-Christ.

Étant interrogé par ce prince s'il était un des disciples et des ministres de Jésus-Christ, il n'eut garde de le désavouer, c'est l'occasion et le bonheur après lesquels il soupirait depuis si longtemps. Aurélien retient les premiers mouvements de sa colère, pour essayer de le gagner et de le corrompre par ses caresses ; je ne doute pas qu'il n'eût préféré cette victoire à celle d'un de ces trente tyrans qui s'étaient alors emparés de l'empire ; il lui fait donc des promesses magnifiques, il lui offre de le faire le prêtre de ses dieux, ou de lui donner les premières dignités de l'empire. Que tu connais peu la disposition des vrais serviteurs de Jésus-Christ ! Toutes ces richesses, ces honneurs, cette pompe, enfin tout ce qui agite le reste des hommes, n'est à leurs yeux que de la boue, du fumier, des ordures ; Jésus-Christ seul est leur trésor ; essaye par d'autres voies de le lui arracher du cœur. Aurélien ne tarde pas de les tenter, mais aussi inutilement que les premières ; il le fait élever sur une machine qui lui disloque les os ; Bénigne la regarde comme la croix de son divin maître, et la supporte avec la même joie :

Proposito sibi gaudios sustinuit crucem. (Hebr., XIII.) Ce divin Maître disait que lorsqu'il serait élevé en croix, il attirerait toute chose à soi ; Bénigne, dans cette situation si pénible et si violente à la nature, doit à proportion nous attirer à lui, et nous faire élever les yeux en haut, pour considérer le bonheur qu'il y a de souffrir pour la justice, et les porter en même temps jusqu'au ciel, pour y considérer les couronnes qui nous sont préparées, car, sans cela, comment ne succomber pas sous le poids de la douleur ? On le descend de cette machine meurtrière pour lui en faire endurer de nouvelles, c'est-à-dire pour décharger sur lui une grêle de coups de verges, d'escourges et de nerfs de bœuf, nouvelle conformité avec la passion de son divin Maître. Ces barbares creusent comme des sillons sur son dos, et ne font de tout son corps qu'une plaie. Mettez-vous hors d'haleine, bourreaux inhumains ! vous vous lasserez plutôt de frapper que lui de souffrir. Les cris de ces hommes forcenés, les railleries et les insultes des adorateurs des idoles, l'agitation qu'un supplice si cruel produit dans tout son corps, ne lui font rien perdre du calme et de la tranquillité de son esprit et de la paix de son âme ; il est tout occupé de cette multitude de fléaux et de supplices qui doivent fondre sur le pécheur : *Multa flagella peccatoris*, et de la grandeur des souffrances de son aimable Sauveur, ce qui lui fait trouver les siennes légères en comparaison. Il eût expié sous leurs coups, si le tyran, qui se propose de laisser sa patience, n'eût fait cesser les tourments, pour le conduire en une horrible prison, capable par sa seule infection de causer la mort. On le descend dans le fond d'une basse-fosse, mais l'ange du Seigneur y descendit avec lui ; une lumière plus brillante que celle du soleil éclaira ce sombre cachot, toucha ses plaies, et les guérit si parfaitement que les cicatrices mêmes n'en paraissaient pas. O Seigneur ! quelle est votre tendresse pour vos serviteurs ! Le tyran, plus aveugle que les enchanteurs de Pharaon, qui reconnurent le doigt de Dieu au troisième prodige de Moïse, attribuée à la magie et à un art diabolique cette guérison si prompte et si miraculeuse, et médié des tourments encore plus cruels que les précédents : il ordonne qu'on lui scelle les pieds dans une pierre creuse, avec du plomb fondu, et qu'on lui enfonce des alènes ardentes dans les doigts. Vous frémissez à ce récit, et quel cœur de tigre, en effet, ne serait pas ému et attendri à la vue d'un supplice si cruel ? Notre saint seul ne l'est pas ; voici ce vrai sage dont les stoïciens s'étaient formé une vaine idée, ignorant le pouvoir de la grâce de Jésus-Christ, et comptant uniquement sur leur force et leur constance imaginaire ; voici, dis-je, un sage insensible et inébranlable à la douleur. Oh ! que les pieds de cet évangéliste de paix, cet évangéliste des vrais biens, sont beaux en cet état ! Que ses mains sont fortes et puissantes pour terrasser le fort armé ! Il est plus libre en cet état, où il n'a pas le mouvement libre, qu'Aurélien sur son trône

environné de tous ses gardes; l'un est prêt de s'envoler dans le ciel, l'autre est l'esclave de Satan. Ce prince, désespéré de se voir vaincu par un homme pour qui il a tant de mépris, le fait ramener en prison, et y fait conduire douze dogues furieux et enragés par une longue faim, afin qu'ils le dévorassent. Je ne doute pas que notre martyr, impatient de se réunir à son divin Maître, ne lui ait fait la même prière que saint Ignace, qui, dans l'appréhension que les lions auxquels il devait être exposé dans l'amphithéâtre ne l'épargnassent, conjure les fidèles de ne pas s'opposer à son bonheur, de ne pas demander au Seigneur qu'il adoucisse leur rage : « Ne m'aimez pas, leur écrit-il, à contre-temps. Souffrez que je sois la pâture des bêtes, et qu'étant le froment de Jésus-Christ, je sois moulu par leurs dents pour être un pain tout pur qui lui soit présenté. » Telle était la disposition de notre martyr; mais Dieu, qui se voulait encore glorifier en lui, ferma la gueule de ces animaux enragés, comme il avait autrefois fermé celle des lions pour faire éclater sa puissance en faveur de Daniel, et les rendit plus doux que des agneaux.

Il ne fut pas non plus dévoré par la rigueur de la faim, ayant passé six jours dans ce cachot sans boire ni manger; la foi, dit Tertullien, se moque de la faim, et comme elle méprise toutes sortes de morts pour l'amour de Dieu, elle ne redoute pas plus celle-ci que les autres : *Fides famem non timet, contemnit enim propter Deum omne mortis genus*. Bénigne, indifférent de quelle manière il consumera son sacrifice, attend en paix la fin de son combat. Aurélien ne se possède plus, il voit ses tourments épuisés, et ses dieux vaincus; il ne songe plus qu'à se défaire promptement de leur ennemi, c'est-à-dire, qu'il se hâte de lui mettre la couronne sur la tête. C'est ce qu'il fait en faisant décharger sur sa tête des coups de barres de fer, et percer ses côtés à coups de lances. Tu crois venger tes dieux et tu es, sans y penser, le ministre d'un sacrifice dont la fumée monte au ciel en odeur de suavité; tu connaîtras un jour que tu as persécuté et fait mourir Jésus-Christ même d'une mort cruelle dans l'un de ses principaux membres. Il n'est occupé dans ces derniers moments qu'à détourner la vengeance de son Dieu sur le tyran et sur ses bourreaux, il s'endort du sommeil de la mort, devenue bientôt après une semence de nouveaux chrétiens dans toute la province.

Heureuse ville de Dijon, d'avoir été empoisonnée par le sang d'un tel martyr! ne doute pas qu'il ne soit devenu dans le ciel un puissant protecteur, qui sollicite sans cesse la clémence de son Dieu pour tes besoins : *Hic est fratrum amator qui multum orat pro civitate sancta*. (II Mach., XV.) Plus heureuse Eglise, qui conserve si soigneusement et si religieusement le dépôt de ces précieuses reliques, de ces saints ossements qui ont été les organes du Saint-Esprit, tandis qu'il vivait sur la terre, et en qui il ré-

siderait à présent d'une façon toute particulière; de ces membres sacrés qui ont été autant d'armes de justice, qui ont tant contribué à sa sanctification et à la nôtre. Nous avons donc la liberté de venir honorer et de baiser les restes de ce corps qui a accompli ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ, et qui a porté ses sacrés stigmates; de baiser ces précieuses cendres, qui conservent encore de la chaleur par l'excès de son zèle, de cette langue si terrible au démon, sur laquelle le Saint-Esprit se reposait comme sur les chérubins, qui nous a annoncé les mystères et les vérités de la religion, cette langue qui n'était pas captive et qui ne cessait de donner des avertissements de salut, tandis que le corps était accablé de chaînes; nous avons la consolation de voir la cendre de ce cœur qui était toujours en mouvement pour notre salut, tantôt agité de crainte que ses chers néophytes ne persistassent pas dans la foi, tantôt dans la joie, lorsqu'il les voyait avancer à grands pas dans la voie de la vérité qu'il leur avait enseignée, tantôt plongé dans le deuil et la tristesse par la perte et l'apostasie de quelque fidèle, formant mille désirs et mille vœux pour la conversion des infidèles; ce cœur qui ne respirait que pour Jésus-Christ, uniquement animé de son esprit, et qui était un vrai holocauste qui se consumait par le feu de son amour; de ses mains dont l'attouchement a guéri tant de malades, mais plus glorieuses d'avoir été chargées de chaînes, et percées d'aiguilles pour la querelle de son Maître; de ces pieds qui ont fait tant de courses et de si pénibles voyages, pour venir arracher des brebis égarées de la gueule du lion, qui ont marché à pas de géant dans les routes de la plus sublime perfection, ces pieds sur lesquels on a versé du plomb fondu.

Mais que le culte dont nous honorons ces précieux restes soit un culte sage et spirituel, et non pas un culte de pure cérémonie pharisaïque et extérieure : *vana religio*. L'honneur qu'on rend aux martyrs est un engagement à entrer dans leur disposition; les éloges dont on honore leur mémoire, dit saint Augustin, sont de puissantes exhortations au martyre; il n'y a pas de tyran qui nous force de renier Jésus-Christ par la violence des tourments, notre faiblesse ne serait peut-être pas à l'épreuve d'une si terrible tentation, mais toute la vie chrétienne, si on veut en remplir fidèlement les devoirs, est une croix et un martyre continu; la pénitence, dont nul de nous n'oserait se dispenser s'il ne veut renoncer à son salut, est une espèce de martyre, qui, pour faire moins d'horreur aux sens, n'en est pas quelquefois moins rude et moins fâcheux; subissons tous courageusement cette espèce de martyre que la grâce adoucira, puisqu'il faut de nécessité être conformes à Jésus crucifié, si nous voulons avoir part à sa gloire, que je vous souhaite

PANEGYRIQUE XVIII.

SAINT NICOLAS

A la paroisse de ce saint.

(Le 6 décembre.)

In pace et æquitate ambulavit mecum, et multos avertit ab iniquitate. (Malac., II.)

Il a marché dans la paix et la justice en ma présence, et en a retiré plusieurs des voies de l'iniquité.

Si jamais cet éloge ! dont le Saint-Esprit a honoré le zèle d'un grand prêtre de l'ancienne alliance, a pu être appliqué à un pontife de la nouvelle, c'est sans doute au grand saint Nicolas, évêque de Myre, qui, dans un siècle si fécond en prélats illustres, a été l'un des plus célèbres et des plus signalés. N'a-t-il pas toujours marché en présence du Seigneur, sans que sa course ait été interrompue par aucune chute ? N'a-t-il pas été cet homme juste que Dieu a conduit par le droit sentier de l'innocence, et qui éclairé d'une telle lumière, soutenu d'une telle main, n'a point eu d'autre étude que de faire connaître aux autres ce qu'il avait connu, et de les faire marcher où il avait marché ; animé, ou plutôt dévoré du même zèle qui faisait dire à saint Paul : Plût à Dieu que tous les hommes devinssent tels que je suis, à la réserve de ces liens ? Il s'appliqua avec un soin infatigable à détourner et à retirer les pécheurs des voies de l'iniquité, pour les faire entrer dans celles de la justice. Qui a été plus véritablement ce pontife selon le cœur de Dieu, qui par son application à accomplir en tout sa volonté, dont il faisait sa joie, ses délices et sa nourriture, devait inspirer à tout le monde le même zèle, et la même ardeur à lui obéir ? Enfin qui a été plus véritablement que lui cet ambassadeur du Dieu des armées, qui tenait comme en dépôt sur ses lèvres la science du salut, et par la bouche duquel un grand peuple était instruit de l'intelligence des lois divines, science que les actions expliquaient encore mieux que les paroles ? Enfin qui a mieux rempli tous les devoirs qu'impose l'épiscopat ?

Quel est le caractère d'un vrai pasteur des âmes ? Saint Paul nous le marque en ce peu de paroles, *attendite vobis, et universo gregi (Act., XX)* : c'est de prendre garde à soi et au troupeau dont le Saint-Esprit a confié la garde, à veiller sur sa propre conduite, et sur celle du peuple commis à ses soins. Il faut qu'il soit saint, et qu'il sanctifie les autres ; s'il néglige l'une de ces deux choses, il est infidèle à la moitié de ses devoirs. Ainsi, l'épiscopat suppose non-seulement l'acquisition, mais encore la communication des vertus ; qui n'en est pas orné ne mérite pas de monter à ce haut degré, et qui se contenterait de sa prétendue sainteté, se renfermant en soi-même, mériterait d'en descendre ; or saint Nicolas a également travaillé à se sanctifier lui-même et à sanctifier les autres, ou pour me renfermer dans les paroles de mon texte il a marché dans la paix, et il l'a établie dans les âmes ; il s'est conduit par l'équité, et

il a détourné ses frères de l'injustice : *In pace et æquitate ambulavit, et multos avertit ab iniquitate* ; voilà tout le partage de ce discours, pour le succès duquel je vous prie d'implorer avec moi l'assistance et les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de celle que l'ange salua pleine de grâce en lui disant : *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

C'est une conduite ordinaire de la sagesse divine, de préparer de longue main ceux qu'elle destine à être des vases d'honneur dans son Eglise, avant même qu'ils puissent connaître ses desseins éternels ; de mettre dans leurs âmes des dispositions éminentes et des qualités proportionnées aux emplois qu'ils exerceront, et aux services qu'elle prétend en tirer ; et enfin de donner des présages de leur future sainteté. Si jamais cette conduite de la Providence a paru avec éclat, c'est sans doute dans saint Nicolas, et si parmi les serviteurs de Dieu il s'en trouve quelques-uns semblables au soleil, qui commence à éclairer le monde dès qu'il se lève, et qui, par les premiers rayons qu'il darde sur la terre, marque le degré de chaleur qu'il fera sentir dans son midi ; s'il y a, dis-je, des saints qui paraissent l'être dès leur enfance, et qui par des actions surprenantes de piété, et la bonté extraordinaire de leur naturel, font entrevoir le degré de perfection qu'ils atteindront un jour, j'ose assurer hardiment que saint Nicolas est de ce nombre ; il peut dire, avec autant de vérité que saint Paul, qu'il a été séparé dès le ventre de sa mère pour la prédication de l'Evangile ; les marques de la destination du grand Apôtre ne furent pas alors sensibles, au lieu qu'elles le furent de telle manière dans notre Saint, que tous les témoins des merveilles de son enfance (si toutefois on peut donner ce nom aux premières années d'une vie qui n'en eut pas les faiblesses) disaient entre eux : Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? *Quis putas puer iste erit ? (Luc., I.)*

Par quelles voies se dispose-t-on aux fonctions du sacré ministère ? Apprenons-le d'un grand prédicateur, qui nous dit que nul ne doit s'ingérer de prêcher l'Evangile, s'il n'a assujetti parfaitement aux lois de la raison la passion d'intempérance, celle de l'avarice, et de la vaine gloire : *Ille debet Christi justitiam predicare, qui potest ventri suo contradicere, qui sæculi hujus bona contemnit, qui vanam gloriam non desiderat.*

Ce sont là les degrés par lesquels la grâce a élevé saint Nicolas sur le trône épiscopal. La mortification fut la première vertu qui éclata en lui, il eut cela de commun avec Samuel, qu'il fut le fruit des prières et des vœux de ses parents, mais je ne trouve aucun saint dans les siècles les plus reculés, ni dans les suivants, avec qui je puisse comparer sa pénitence ; *non est inventus similis illi. (Eccli., XLIV.)* Etant encore à la mamelle, c'est-à-dire dans l'âge où la concupiscence et la raison sont également liées, il s'exerça dans la pratique du jeûne ordonné pour dompter la

concupiscence, et soumettre le corps à la raison ; il pratiqua les conseils avant que d'être obligé aux préceptes ; on vit avec admiration le petit Nicolas s'abstenir de la nourriture si nécessaire aux enfants, deux fois la semaine, les mercredis et les vendredis ; il ne suçait qu'une seule fois le lait de sa nourrice sur le soir, selon la pratique ancienne de jeûner de l'Eglise.

Que Dieu est admirable en ses saints ! Qu'il se plaît à opérer en eux des prodiges qui relèvent sagloire, et confondent en même temps la conduite des autres hommes ! *Ex ore infantium et lactentium perfecti laudem tuam !* (Psal. VIII.) Oui, Seigneur, vous avez tiré votre louange la plus parfaite de la bouche de ce petit innocent, consacrée par la pénitence ! Oh ! qu'elle est éloquente ! qu'elle prêche divinement la vertu de votre grâce ! mais qu'elle condamne avec force notre lâcheté et notre injustice, qui nous fait violer sans scrupule la loi du jeûne pour une ombre d'indisposition et la crainte d'une incommodité imaginaire ! Ne puis-je pas appliquer au berceau du petit Nicolas ce que saint Bernard dit de celui de l'enfant Jésus : *Clamat præsepe* : que c'est une chaire où ce petit docteur nous instruit, où il tonne et nous fait des reproches sanglants. Les entends-tu, homme perdu et noyé dans la crapule, âme de boue, qui n'as que des pensées animales, des sentiments terrestres, et fais ton Dieu de ton ventre ; misérable débauché qui te remplis dès le matin de vin et de viandes, et passes le reste du jour d'une manière conforme à de si brutaux commencements ; qui, au lieu de sanctifier les dimanches et les fêtes, les profanes dans des cabarets où tu dépenses en peu d'heures ce que tu as eu bien de la peine à gagner en plusieurs jours, entonnant des airs bachiques, des chansons dissolues qui ne respirent que la joie, tandis qu'une pauvre femme et de petits enfants se lamentent, qu'ils éclatent en plaintes et en murmures, peut-être en imprécations contre le mari dénaturé et le père parricide. Confondez-vous, si vous êtes encore capables de confusion, et apprenez à faire pénitence de vos excès, par l'exemple d'un enfant qui l'a faite avant que de pouvoir pécher.

Pour vous qui avez eu le bonheur inestimable de conserver l'innocence, apprenez de là que vous ne vous maintiendrez jamais dans cet heureux état sans son secours ; les plus justes ont une concupiscence toujours prête à s'allumer qu'il faut affaiblir, des passions à vaincre, des tentations à repousser. Peut-on réduire ces divers ennemis sans la pratique du jeûne, ou du moins d'une tempérance exacte ? Sachez qu'un chrétien n'est né que pour faire pénitence, et que si plusieurs choses interdites aux pécheurs pénitents vous sont permises, il ne vous est pas toutefois expédient d'en user, et que ce n'est qu'en retranchant à la nature tout ce qui la flatte, et même quelquefois ce qui lui est nécessaire, qu'on l'assujettit à l'esprit, et qu'on rentre dans l'ordre.

Quels jeûnes ne pratiquera pas dans la suite un saint qui a commencé à s'y exercer

de si bonne heure ? Ce sera un nouveau Jean-Baptiste, dont on pourra dire qu'il ne boit et qu'il ne mange pas : *non manducans, neque bibens* (Matth., XI) ; et il enchérira sur les jeûnes des anachorètes les plus austères.

La Providence, lui ayant enlevé ses parents de bonne heure, le laissa maître de sa personne et d'un héritage considérable. Quelle tentation pour un jeune homme dans les premiers bouillons de l'adolescence, où les jeux, les ris, les divertissements lui tendaient les bras, et lui promettaient mille douceurs ! son cœur n'en fut pas chatouillé seulement, la bonne éducation préalable, la grâce fut victorieuse de toutes les amores du péché, des sollicitations de la chair, du monde et du démon. Il se considéra comme le simple dépositaire de ses richesses, et ne songea qu'à s'en faire des amis qui le reçussent dans les tabernacles éternels. Bien loin d'imiter la folie de l'enfant prodigue, qui dissipa tout son bien dans un pays étranger en excès et en débauches, *vivendo luxuriose* (Luc., XV), Nicolas prodigua saintement le sien, pour empêcher de pauvres filles dont la pudicité était sur le point de faire un triste naufrage, de tomber dans le dernier désordre. Le récit de ce trait de la vie de notre saint, quoique très-connu, ne pourra manquer de vous être agréable ; j'ose dire qu'il n'est guère moins célèbre que l'effusion du parfum de Madeleine sur les pieds du Sauveur, figure des pauvres, dont il prédit qu'il serait publié avec éloge partout où l'Evangile serait prêché.

Un homme de la ville de Patara, chargé d'une nombreuse famille, se voyant hors d'état de pourvoir à ses besoins, se trouva réduit à une étrange perplexité : il avait trois filles qui ne manquaient pas d'agréments, capables d'irriter la passion effrénée de ces libertins brutaux qui, ravis de profiter de la misère du temps, prodiguent leur bien pour contenter leur lubricité. Ce père infortuné, qui n'avait pas assez de foi pour se confier en la providence de son Dieu, tenait par sa conduite le même langage que les Hébreux dans le désert : Est-ce que Dieu pourrions secourir dans l'extrême besoin où nous sommes réduits ? *Nunquid parare poterit mensam in deserto* ? Déjà il était près d'abandonner ses filles à d'infâmes corrupteurs, consentant qu'elles perdisent une perle précieuse pour acquérir un peu de boue, c'est-à-dire un peu d'argent, lorsque notre saint, dont la charité était ingénieuse à découvrir et prévenir les besoins de ses frères, connut ce malheureux dessein, et pour en empêcher l'exécution jeta une nuit dans la maison de ce père désespéré autant d'argent qu'il en fallait pour doter une de ses filles, ce qu'ayant réitéré en faveur des deux autres, il sauva leur honneur et leur âme. Oh ! que cette action est grande et digne d'admiration ! qu'elle mérite de louanges ! mais qu'elle nous fournit d'instructions ! J'en tire deux principales : elle condamne la dureté de ces riches impitoyables dont les entrailles sont de fer, qui, connaissant la nécessité de tant de personnes qui se précipitent dans le crime, gardent leur argent dans leurs coffres, ou le dissipent en

dépenses folles, superflues et criminelles, peut-être pour corrompre la pudicité des vierges, qu'ils devraient défendre au péril de leur vie, contre ceux qui auraient l'insolence de l'attaquer.

Elle condamne encore plus la conduite de ceux et de celles qui n'ont pas assez de confiance en Dieu; elle devrait surtout faire rougir ces créatures qui disent : La pauvreté m'oblige à demeurer dans ce commerce honteux, dont je comprends l'infamie et dont j'aurais horreur si j'avais d'autre ressource pour subvenir à mon indigence. Car elles devraient dire au contraire : Est-ce que le bras de Dieu est raccourci ? Celui qui nourrit les petits corbeaux qui l'invoquent ne peut-il pas me fournir de quoi me nourrir ? Ne lui sommes-nous pas plus chers et plus précieux que ces oiseaux ? Si j'ai recours à lui, ne peut-il pas inspirer le dessein de m'assister à quelques personnes charitables ? Comme le diable inspire de noirs desseins et des pensées criminelles à des gens qui sont à lui, sourdes à toutes les considérations de la foi, uniquement occupées de leur misère, elles ouvrent l'oreille et le cœur aux moyens détestables qu'on leur propose pour en sortir; réduites à l'état de Suzanne et à sa même extrémité, ne voyant que des abîmes et des précipices de quelque côté qu'elles se tournent, pressées d'un côté par la faim, et de l'autre par les sollicitations importunes d'un jeune débauché qui les poursuit comme un oiseau de proie, il faut succomber à la tentation, ou sous le poids accablant de la nécessité qui les presse.

Ah ! si elles pensaient à Dieu et à l'éternité, comme cette illustre femme de l'Ancien Testament qui résista si courageusement aux caresses et aux menaces des deux vieillards impudiques ; si elles disaient comme elle : *J'aime mieux tomber entre les mains de mon Dieu que de consentir à vos désirs brutaux ; loin d'ici, infâmes corrupteurs ! Quand je devrais souffrir la mort la plus cruelle, je ne perdrai pas mon âme en souillant mon corps !* Je suis membre de Jésus-Christ, mon corps est devenu son temple par le baptême, je ne le profanerais point ! Je me repose sur sa providence paternelle et amoureuse de tout ce qui regarde ma subsistance.

Ah ! quand on agit de la sorte, Dieu ferait peut-être plutôt des miracles que d'abandonner ceux qui se jettent ainsi entre ses bras, comme il nous y exhorte : *Jacta in Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.* (Psal. LIV.) Il suscite des gens selon son cœur, qui imitent le zèle de saint Nicolas, et sacrifient généreusement une partie de leurs biens pour une œuvre si sainte. Oui, malgré la corruption du siècle où nous vivons, la foi n'est pas éteinte dans tous les cœurs ; si nous avons la douleur d'apprendre qu'il s'en trouve un grand nombre qui, par une malice diabolique, dressent des pièges à la pudeur des vierges, nous avons la consolation de voir qu'il s'en trouve qui prennent des mesures pour les mettre à couvert de leurs poursuites, conserver l'innocence de celles qui pourraient courir quelques risques, ou pour arrêter le dé-

bordement de celles que la pauvreté, la fragilité ou d'autres motifs ont fait succomber. Que le ciel comble de ses plus chères bénédictions ceux qui contribuent à l'établissement de ces maisons où on conserve l'innocence et où on la recouvre quand on l'a perdue, où la pureté est à l'abri de ceux qui en sont les ennemis. Je n'ai qu'un avis à donner à ces personnes qui font un si saint usage de leurs biens et de leurs talents : c'est de chercher le secret et les ténèbres, comme fit Nicolas ; de cacher, s'il se peut, à leur main gauche l'aumône qu'a faite la droite ; en un mot, de fuir l'écueil de la vanité contre lequel ils pourraient briser leur vaisseau ; contentez-vous, âmes saintes, d'avoir Dieu pour témoin de votre charité aussi bien que pour rémunérateur. Craignez de recevoir votre récompense ici-bas : puisque ce n'est qu'une récompense vaine et frivole, ce n'est que du vent et de la fumée. Si l'édification du prochain ou le désir de le porter à contribuer à ces sortes de bonnes œuvres demande que votre zèle soit connu, purifiez le plus qu'il vous sera possible votre intention ; n'ayez uniquement en vue que la gloire de votre Père céleste, et l'établissement du bon ordre sans aucun retour sur vous-même.

Dieu ne permit pas qu'un exemple si capable d'édifier fût enseveli dans les ténèbres de la nuit, et que l'Eglise fût privée du fruit qu'elle en devait tirer. Comme il se plaît à glorifier ceux qui tâchent de s'effacer de l'esprit des hommes, il voulut que Patare, toute la Lycie et toute la postérité fût instruite de ce précieux stratagème de la charité et de l'humilité de son serviteur ; le père de ces filles, qu'il assistait avec tant de générosité, se met en embuscade pour surprendre son bienfaiteur : il le découvre et le fait connaître à tout le monde, malgré ses instantes prières, imitant ces aveugles et autres malades de l'Evangile, qui, bien loin de déferer au commandement que le Sauveur, après les avoir guéris, leur faisait de n'en point parler et ne le point découvrir, se sentaient, par cette humble défense, encore plus excités à publier et divulguer partout ses miracles et les effets de sa bonté.

L'éclat de la vertu de notre saint le faisant dorénavant plus considérer dans son lieu natal que sa modestie ne voulait, il le quitta après avoir distribué le reste de ses biens aux pauvres, et fut visiter les saints lieux où se sont opérés les mystères de notre rédemption. O lieux charmants pour son amour ! Eh ! qui pourrait décrire les divers mouvements de son cœur à la vue de cette étable consacrée par la naissance de l'Homme-Dieu ? Sans doute que son âme se sentait fondre comme de la cire, en entendant les cris enfantins de son bien-aimé ? Combien s'affermait-il dans l'amour de la retraite et de la pénitence, en considérant ce désert affreux où cet aimable Sauveur avait pratiqué un jeûne si rigoureux, et s'était réduit à la compagnie des bêtes immédiatement après son baptême ! Ne fut-il pas tenté de dire, en se voyant sur le Thabor, comme saint Pierre :

Ah! qu'il fait bon ici, Seigneur! Etablissons-y notre demeure pour jamais!

Quel esprit de mort et de sacrifice ne reçut-il pas sur la montagne du Calvaire, où il vit, des yeux de la foi, Jésus attaché à la croix? Il y fut attaché avec lui par un sentiment d'amour qui dura autant que sa vie. Quelle ardeur de se réunir à lui et de s'envoler dans le ciel! Lorsqu'il fut monté sur le haut de la montagne des Oliviers, et qu'il vit cette pierre où paraissaient encore imprimés les vestiges des pieds sacrés de son Maître, avec quelle ferveur et quel sentiment de piété et de tendresse ne les adora-t-il pas? Quelle abondance de larmes de dévotion ne versa-t-il pas à la vue de toutes ces merveilles? Quelle violence pour se séparer de ces aimables lieux! Mais la Providence qui avait d'autres vues sur lui et ne voulait pas laisser une telle lumière sous le boisseau, ni sa charité oisive, en la nourrissant de douceurs, le conduisit à Myre en Lycie. L'évêque de cette ville étant mort, et les évêques provinciaux s'étant assemblés pour lui donner un successeur, ne pouvaient convenir entre eux de ce choix: un des prélats assemblés, poussé par une secrète inspiration du Saint-Esprit, dit à ses confrères qu'il fallait élire celui qui, le lendemain, entrerait le premier à l'église et se nommerait Nicolas; tous en convinrent unanimement, jugeant qu'il y avait en cela quelque chose de miraculeux.

Ce saint, dont l'oraison prévenait le Seigneur dès le matin, comme celle du Prophète: *mane oratio mea præveniet te* (Psal. LXXXVII), lui consacrant les prémices de la journée, et prenant plaisir de répandre son cœur en sa présence, hors de la foule et dans le silence, vint, selon sa coutume, au temple comme une victime qui ignore qu'on va la sacrifier. Quelle fut sa surprise et son étonnement, ou plutôt sa frayeur et ses alarmes, lorsqu'il s'entendit proclamer évêque, et que les prélats se mirent en devoir de lui imposer les mains, et de le forcer de monter sur le trône épiscopal! Que de résistance, que de larmes, que de prières, que de combats pour se défendre de se charger d'un poids qui lui paraissait si disproportionné à ses forces, et que les anges trouveraient peut-être redoutable! Il fallut néanmoins se résoudre et obéir: la volonté suprême était trop visible et trop manifeste; en s'opiniâtrant davantage il eût résisté à l'ordre de Dieu, qui voulait lui confier le soin d'une partie de son troupeau. Cela ne lui ôta pas toutefois l'humble frayeur dont il était pénétré, quoiqu'il eût conservé la grâce baptismale, et l'eût fait croître sans interruption jusqu'à un degré éminent de sainteté; il ne monta qu'en tremblant sur le trône épiscopal, disant en son cœur, avec le Roi-Propète: Seigneur, serait-ce par un secret jugement de votre justice et un effet de votre indignation que vous m'auriez ainsi élevé pour me précipiter et me faire tomber de plus haut? *A facie indignationis tuæ, quia elevans allisisti me.* (Psal. CI.)

Est-ce ainsi que vont à l'ordination tant de

jeunes téméraires qui n'apportent à la prêtrise d'autre disposition qu'une envie démesurée de s'y faire promouvoir, ce qui seul devrait les faire exclure? Encore tout fumants de leurs débauches, ils reçoivent une dignité qui demande une pureté d'ange; ils se hâsardent de faire l'office de médiateurs entre Dieu et son peuple, lorsqu'ils ont besoin que tout ce qu'il y a d'âmes saintes gémissent et fassent violence au ciel pour leur obtenir miséricorde de leurs dérèglements, *pro quibus debet laborare tota fraternitas*, comme parle saint Pacien; comment conduiront-ils les âmes dans un chemin qu'ils ignorent et où ils n'ont pas encore fait le premier pas? Que sont-ils capables de faire dans la bergerie, que de piller, égorger, dévorer les brebis? Oh! que l'Eglise est à plaindre d'être la proie de ces ennemis de son Epoux, qui, insensibles à sa beauté, ne soupirent que pour ses pierres et ses joyaux, je veux dire qui ne recherchent que les reveus ecclésiastiques et les avantages temporels, semblables à ces sept maris de Sara, qui, s'approchant de cette sainte fille dans l'unique vue d'assouvir une passion brutale, furent étouffés par le démon: *Angelus erudelis mittitur contra eos!* (Prov., XVII.) Détournons nos yeux d'un objet si affligeant et si désolant, pour les jeter sur notre nouveau prélat, dont toutes les vertus rehaussées par la tiare vont jeter un nouvel éclat, et qui, devenu successeur des apôtres, va comme eux, après avoir marché dans les voies de la justice, y conduire le peuple commis à ses soins; c'est ce que nous allons voir en ma seconde partie.

SECOND POINT.

La vocation générale du christianisme engage tous les enfants de l'Eglise à se sanctifier mutuellement les uns les autres. Il est ordonné à un chacun d'avoir soin du salut de son prochain, et il n'y a que les réprouvés, comme Caïn, qui puissent dire: *Suis-je le gardien de mon frère?* Mais les évêques en sont chargés par office et par un engagement tout particulier comme dispensateurs des mystères et du sang de Jésus-Christ; ils sont appelés le sel de la terre, parce qu'ils doivent préserver les peuples de la corruption du péché, et en retirer ceux qui s'en sont laissés infecter, et comparés à des sentinelles à qui Dieu demandera le sang de ceux qui auront été emportés par l'épée ennemie, pour n'avoir pas été avertis de se tenir sur leurs gardes. Malheur à eux, s'ils laissent croupir les âmes dans l'ignorance ou dans le péché, s'ils ne les réveillent de leur léthargie, les reprenant à temps, à contre-temps, sans se lasser jamais de les tolérer et de les instruire, remplissant tous les devoirs du sacré ministère.

Saint Nicolas n'avait pas attendu qu'il en fût revêtu pour travailler à la conversion des âmes et à la destruction du péché; vous en avez ouï tout à l'heure un exemple mémorable; mais son zèle, qui va avoir dorénavant un plus grand champ et un plus ample théâ-

tre pour s'exercer, prend un nouvel accroissement. Toutes ces vertus dont son âme était ornée et qui vous ont charmé lorsque je les ai étalées à vos yeux, vont recevoir un nouveau lustre : elles seront dorénavant le fruit de son sacerdoce, et non des semences et des dispositions qui l'y préparent ; le nouvel éclat qu'il y ajoute nous le fera bientôt méconnaître. Oubliez donc, si vous voulez, ce que je vous ai dit de sa mortification, de ses saintes profusions, de sa pureté, de son humilité, son parfait désintéressement, son ardent amour pour Jésus-Christ et son Eglise ; l'onction épiscopale va leur communiquer un tout autre prix. Mais que peut-il, après tout, ajouter à ses jeûnes et à ses veilles ? C'est ce qu'il est assez mal aisé de comprendre, et ce que la grâce lui fait faire, toutefois. Tant qu'il a été laïque et particulier, il ne s'est cru obligé de faire pénitence que pour soi-même ; mais, depuis qu'il est devenu pontife et médiateur d'un grand peuple, il se croit indispensablement obligé de la faire pour lui, et s'il en fait une si rigoureuse pour un innocent, quelle doit être celle qu'il s'imposera pour une multitude de coupables ? Il redouble donc ses austérités et ses macérations. Que peut-il ajouter à cette prière si fervente et si continuelle qui était son exercice ordinaire ? Ah ! songez ce que c'est que d'être mère et d'avoir souffert les tranchées de l'enfantement pour engendrer des enfants à Jésus-Christ. Il les lui offre sans cesse entre les bras de sa foi, le conjurant avec une sainte importunité, de les remplir de la connaissance de sa volonté, afin qu'ils puissent lui plaire en toutes choses, porter des fruits de salut, et croître de plus en plus dans sa connaissance et son amour ! S'ils avaient eu le malheur d'offenser sa majesté, que de gémissements, que de larmes, que de cris ardents et véhéments, d'instances réitérées pour obtenir leur grâce ! Ou pardonnez-leur (lui disait-il) cette iniquité, ou effacez-moi de votre livre ! Non ! je ne quitterai point vos pieds sacrés que vous ne m'ayez promis de l'oublier.

Sa pureté, à mesure qu'il se nourrit du pain des anges et qu'il s'enivre saintement du vin qui germe les vierges, devient non-seulement plus féconde, mais quelque chose de si céleste et de si divin, qu'elle le rend comme capable de voir Dieu dès cette vie, et lui procure les avantages dont nous ne jouirons qu'à la résurrection glorieuse.

Pour sa charité envers les pauvres, elle ne connaît plus ni bornes, ni mesures ; non-seulement il leur distribuait comme un dispensateur fidèle tous les revenus de son Eglise, dont il ne se considérait que comme économe (car que fallait-il pour nourrir un homme qui jeûnait continuellement ?) ; mais après s'être dépouillé généralement de tout ce qu'il possédait, il vendit encore, pour les soulager, le peu de livres qui lui restaient, se défaisant ainsi de ce qui contenait le conseil évangélique, de tout vendre pour le donner aux pauvres.

Son humilité s'accrut à proportion de l'é-

minence de sa dignité ; il conserva toujours cette frayeur religieuse dont il avait été saisi lorsqu'on le força de l'accepter, et dit avec David : *Oui, je paraîtrai encore plus vil que je n'ai paru devant le Seigneur qui m'a commandé de garder son peuple, je me mépriserais moi-même, et serai gloire de cet abaissement* ; il ne se contenta pas, selon l'avis du Sage, de vivre avec ceux sur lesquels il était préposé comme l'un d'entre eux : il se comporta comme le serviteur et l'esclave de tous, ne se servant de son autorité que pour réprimer les méchants ; la multitude de ses miracles qui lui ont acquis le nom de *Thaumaturge*, loin de lui causer le moindre élèvement, ne sert qu'à lui inspirer des sentiments plus vifs et plus profonds de sa bassesse : il ne se considère que comme un faible instrument de la puissance de Dieu, très-disproportionné à ces merveilles, comme un misérable pécheur, c'est la qualité qu'il s'attribue ; le grand Constantin le distingue entre tous les prélats du célèbre concile de Nicée, il lui rend des honneurs extraordinaires ; il se fait une religion de baiser avec un profond respect les stigmates et les cicatrices des plaies qu'il avait reçues pour Jésus-Christ. Oh ! quel supplice pour un homme si humble et si pénétré de son néant ! Ah ! j'ose dire que le cruel Dioclétien lui parut moins redoutable qu'un empereur si pieux.

Mais ce qui couronnait toutes ces vertus héroïques dont je viens de vous tracer une légère ébauche, était son zèle pour la gloire de Dieu, il en était consumé et dévoré comme son divin maître. Je me borne aux deux principales circonstances où il parut avec le plus d'éclat.

La première fut la persécution de Dioclétien et Maximien, la plus furieuse qui ait exercé l'Eglise et éprouvé ses enfants. Elle ne eut jamais avec plus d'apparence être arrivée au temps de l'Antechrist, et à ces derniers combats qui seront si violents que les élus en seraient emportés sans ressource, si la chose était possible, et si les jours de cette terrible tentation n'étaient abrégés en leur faveur. Tous nos sacrés temples furent démolis en un même jour ; les amphithéâtres ne résonnaient que des cris furieux d'une populace enragée qui demandait qu'on exposât les chrétiens aux lions et aux léopards, et se repaissait de ce barbare spectacle ; les prisons en étaient remplies, et les places publiques ne présentaient aux yeux des passants que des chevalets, des gibets, des roues, des bûchers allumés ; il semble que le démon pressentait qu'il ne lui restait que peu de temps à nuire, et que les choses allaient changer de face, car il déploya toute sa rage, et épuisa ses inventions, pour inspirer aux ennemis de la foi de nouveaux tourments, capables par leur longueur et leur cruauté de lasser la patience des plus constants.

Jugez si dans une persécution de cette nature qui enveloppait jusqu'aux femmes, un évêque de la réputation de Nicolas fut épargné. Le tyran se promettait de dissiper

aisément le troupeau dès qu'il aurait frappé le pasteur; il lui fut aisé de s'en saisir, car il n'avait garde de s'enfuir comme un mercenaire, et d'abandonner ses brebis en cette extrémité; toute son ambition, au contraire, était de s'immoler pour elles. Le persécuteur s'applaudit de cette prise, comme il aurait pu faire d'une victoire sur les Sarmates ou sur les Perses; il le fait jeter au fond d'une basse-fosse pour ordonner à loisir de son supplice; vous y descendites, Seigneur, avec lui, et comblâtes son âme de consolations, vous éclairâtes les ténèbres de ce lieu obscur et infect, vous en dissipâtes la puanteur, vous lui fîtes trouver du rafraîchissement dans cette fournaise ardente, et fermâtes la gueule aux lions affamés, prêts à dévorer leur proie. Enfin, touché des larmes et des gémissements de l'Eglise de Myre qui priait sans relâche pour la conservation de son pasteur, et de ceux de vos saints répandus par toute la terre, vous fîtes cesser ce cruel orage qui faisait périr tous les jours tant de chrétiens faibles et attachés à la vie présente; la bête qui s'enivrait du sang des martyrs fut tuée et jetée dans le feu; je parle du cruel Maximien qui mourut d'une mort violente suivie d'une seconde mort qui ne finira jamais.

L'Eglise, après plus de trois siècles de persécution, respira et sortit des retraites obscures où elle se tenait cachée, pour jouir de la paix qu'elle n'osait se promettre; c'est trop peu dire, elle monta sur le trône; Constantin l'y fit asseoir avec lui. O changement miraculeux de la droite du Très-Haut! O folie inconcevable d'un ver de terre qui ose déclarer la guerre au Tout-Puissant! Dioclétien, qui s'était vanté insolument d'avoir aboli la superstition chrétienne (c'est le nom qu'il donnait à notre sainte religion) et qui avait fait graver cette défaite prétendue sur des colonnes de marbre comme un trophée de sa victoire, eut le dépit mortel de la voir embrassée à l'envi par les grands de l'empire, et répandue partout, des temples magnifiques érigés de toute part au Dieu vivant sur les ruines de ceux des faux dieux, la croix, auparavant objet d'horreur et de risée, briller dans les drapeaux et les étendards en la place des aigles romaines et sur le diadème des monarques.

L'Eglise vit avec un transport d'allégresse inconcevable l'accomplissement de ces glorieuses promesses qui lui avaient été faites par les prophètes, que ceux qui avaient conspiré sa ruine, et voulaient se baigner dans son sang, viendraient, le front courbé contre terre, adorer la trace de ses pas; que les rois seraient ses nourriciers et ses illustres protecteurs.

Je vois retourner en foule des mines, des carrières, et des divers lieux de leur exil, les chrétiens bannis pour le nom de Jésus-Christ, comme on vit autrefois les Juifs dispersés dans tout le vaste empire des rois de Babylone, revenir en Judée en vertu des

édits de Cyrus; on élargit de toute part ces innocents prisonniers, ils paraissent en public comblés d'honneur et de gloire; ils se réunissent les uns aux autres comme les membres d'un même corps, comme ces ossements épars et séparés qui couvraient une vaste campagne, selon l'image si divine que nous en a tracée Ezéchiel; il semblait que la terre, après avoir été longtemps couverte d'épaisses ténèbres, fût éclairée d'un nouveau jour.

Nicolas fut des premiers à se rendre à son Eglise; mais que sa joie fut détrempée d'amertume! car, hélas! en quel état la trouvait-il? Comme une vigne ravagée par le sanglier, comme Judas Machabée et ses frères trouvèrent Jérusalem et son temple après en avoir chassé les troupeaux de l'impie Antiochus; ils virent, dit le texte sacré, les lieux saints tous déserts, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis rempli d'épines et d'arbrisseaux comme il en croît dans les forêts, et à cette vue lamentable, ils déchirèrent leurs vêtements, firent un grand deuil, mirent de la cendre sur leurs têtes, se prosternèrent le visage contre terre, firent retentir les trompettes d'une façon lugubre, et poussèrent des cris perçants jusqu'au ciel. Voilà une image et une peinture fidèle de la désolation causée par la persécution dernière, et des mouvements qui agitèrent le cœur de notre saint patron. Plusieurs avaient apostasié, d'autres, faute d'instruction, ignoraient nos mystères, les idolâtres s'étaient acérés et fortifiés. Quels travaux ne souffrit-il pas pour remédier à tant de maux et réparer tant de ravages? Combien versa-t-il de larmes sur ceux qui avaient besoin de faire pénitence et refusaient de la faire? Quelle joie et quelle jouissance avec ceux qui étaient demeurés fermes, et que le vent de la persécution n'avait pas renversés. Il relève les autels, construit de nouveaux temples; mais combien s'applique-t-il encore davantage à ériger des temples spirituels au Seigneur dans le cœur de ses diocésains? Prières, jeûnes, veilles, menaces, exhortations pressantes, il n'oublia rien de ce qui dépendait de son ministère. Comme il avait la force du diamant pour résister à ces âmes présomptueuses qui refusent de subir le joug salutaire de la discipline, il avait l'attrait de l'aimant pour attirer les pécheurs touchés d'un désir sincère d'expier leurs crimes, il louait les uns, reprenait les autres, réveillait la paresse de ceux-ci, réprimait l'activité de ceux-là, donnait aux uns des précautions pour ne pas tomber, aux autres des remèdes pour se relever. Son Eglise, en le voyant, croyait voir l'image de Dieu et entendre un nouveau Paul; elle admirait cette fontaine de charité qui sortait continuellement de sa bouche, et s'enivrait saintement de ce nectar sacré qui coulait de ses lèvres; mais le charme le plus puissant et le plus efficace qu'il employait pour les gagner tous était son exemple; il leur disait sans cesse par la voix de ses actions: Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-

même de Jésus-Christ. On voyait un prélat ennemi du faste et de l'ostentation, ami de la sainte pauvreté et de la mortification, appliqué sans relâche à la prière, à la prédication de la parole, à consoler des malades, loger des pèlerins, visiter des prisonniers, tirer des veuves et des orphelins de l'oppression, terminer les différends de son peuple, former des vierges à une vie parfaite et angélique, sans qu'il y eût un seul moment de vide ; enfin un homme qui survivait à son martyre ; eh ! quel cœur assez rebelle et endurci n'eût pas été amolli et entraîné par toutes ces choses, et une infinité d'autres qu'il s'efforçait de cacher, et qu'il était trop en vue pour pouvoir toutes cacher ? Oh ! si les peuples en voyaient seulement une partie en nous, ils ne seraient peut-être pas si indociles à nos instructions !

La charité qu'il devait à l'Eglise universelle en qualité de successeur des apôtres et de dépositaire de la doctrine qu'ils nous ont transmise, l'arracha encore une fois de son Eglise pour venir à Nicée la défendre des nouveautés profanes de l'impie Arius. Ce perfide ennemi n'allait à rien moins qu'à saper la religion par le fondement, en ôtant à son Chef et son Roi sa divinité, prétendant qu'il était inférieur à son Père. Tous les évêques s'assemblèrent des quatre parties du monde, par les soins et les libéralités du grand Constantin, pour s'opposer au progrès de cette hérésie damnable, que le démon avait fait sortir du puits de l'abîme, et substituée à l'idolâtrie, s'en promettant de plus grands avantages.

Saint Nicolas brilla entre tous les prélats de cette auguste assemblée ; il en fut l'un des principaux ornements, l'une des plus inébranlables colonnes de la foi orthodoxe ; on lui vit soutenir avec une vigueur apostolique les intérêts de Jésus-Christ, démêler les sophismes, et confondre toutes les fausses subtilités de l'hérésie ; il lui arriva souvent de boucher ses oreilles pour ne point entendre tant de blasphèmes. Rien ne lui eût été plus aisé que de tuer l'impie du souffle de sa bouche, et de condamner cette langue impure à un silence éternel, puisque les miracles ne lui coûtaient rien, et que la mort obéissait à sa voix ; mais il avait devant les yeux et dans le cœur la douceur infinie de son Maître, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ; il aida à former les foudres et les anathèmes dont ses dogmes détestables furent réduits en poudre, et à dresser ces sacrés canons qui formèrent la discipline des siècles suivants, que toute la terre reçut avec un profond respect, comme émanés de l'autorité la plus vénérable qui fût au monde, et prononcés par la bouche du Saint-Esprit même.

Retournez présentement à votre Eglise qui va vous recevoir comme un victorieux chargé de dépouilles et de palmes, ou plutôt comme un ange de Dieu ; jouissez du repos que vous avez tant de droit de goûter après de si longs travaux. Ah ! du repos, que me

vient-il d'échapper ? il n'en a trouvé qu'à la mort ; c'est un athlète qui court dans la lice, et qui redouble ses efforts à mesure qu'il approche de son terme ; il s'épargne moins que dans les commencements, la charité lui fournissant des forces que la nature accablée lui refuse : il s'applique avec plus de vigueur que jamais à détruire le règne de Satan pour établir celui de Jésus-Christ ; enfin après un long martyre (j'appelle ainsi une vie consommée dans les fatigues de la charge pastorale), l'Esprit saint lui dit de se reposer de ses travaux, et de venir recevoir la couronne de justice, et une couronne plus éclatante promise à ceux qui auront fait et enseigné.

Chrétiens, qui m'avez écouté si favorablement, vous n'êtes pas appelés à exercer, comme saint Nicolas, les fonctions pastorales, mais vous l'êtes à la pratique de toutes les vertus épiscopales qu'il avait partiquées avec tant de fidélité dans le temps même qu'il n'était qu'au rang des simples brebis. Saint Jérôme dit que le baptême est l'ordination des laïques. Saint Augustin veut que les pères et les mères de famille exercent chez eux les fonctions de cette dignité auguste, qu'ils fassent de leur maison une église domestique ; et pour employer une autorité encore plus considérable, saint Pierre nous apprend que nous formons tous un ordre sacré de prêtres pour offrir à Dieu par Jésus-Christ des hosties spirituelles ; vous ne serez pas sans doute appelés à un concile œcuménique, pour vous asseoir avec ces illustres sénateurs de la terre, témoins et juges de la doctrine de l'Eglise, mais il se présentera mille occasions dans la corruption et le relâchement du siècle présent auquel les vérités sont si fort altérées, où l'amour et la fidélité que vous devez à Dieu vous obligeront de leur rendre témoignage.

Nous ne sommes plus dans un siècle de persécution ; mais saint Paul ne nous assure-t-il pas que tous ceux qui veulent vivre avec piété et conformer leur vie aux maximes de l'Evangile, doivent s'attendre à être persécutés ? Tous ne sont-ils pas en état de faire des aumônes à proportion de leurs facultés, et de pratiquer des mortifications selon leurs forces ?

Mais, pour venir au point essentiel aux évêques, qui est d'instruire et de ramener les brebis égarées au bercail, pouvez-vous douter que vous n'y soyez obligés (je ne parle pas de l'instruction publique), puisque vous l'êtes d'immoler vos vies pour vos frères ? Quelle gloire à vous d'être les coopérateurs des ministres sacrés de Jésus-Christ, même dans le plus grand de ses ouvrages, la justification des pécheurs ; de contribuer à l'édifice immortel qu'il construit à l'honneur de son Père, et qu'il a cimenté de son sang

Mais quel sujet de trembler pour ceux qui, loin de s'appliquer à lui gagner des âmes, leur servent de piège et de pierre de scandale ! O divin Sauveur, qui avez tant d'amour pour elles, de quel œil regardez-vous ces libertins qui s'efforcent de détruire

vosre ouvrage, ces impudiques qui profanent la sainteté de votre temple, ces femmes immodestes qui par leurs nudités et leurs airs lascifs précipitent dans les enfers ceux qui vous ont coûté tout votre sang? Où est le zèle de la maison de Dieu, qui vous arma d'un fouet contre ceux qui violaient un temple matériel, bâti par Hérode? on viole celui du Saint-Esprit, on le renverse, on le désole, et vous gardez un profond silence! Quoi! faut-il que le démon fasse aussi son ouvrage, et que ses ministres abominables vous ravissent vos enfants et vous enlèvent votre conquête? Ah! malheur à vous, organes de Satan, *il vaudrait mieux pour vous que vous fussiez jetés dans la mer, une meule de moulin au cou, ou que vous ne fussiez jamais nés.* Qui vous garantira de la colère de l'Agneau? Le poids des montagnes vous paraîtra moins accablant, et la vue des démons moins affreuse que ses regards étincelants.

Je veux croire, pour ma consolation, qu'il ne s'en trouve point de tels dans cet auditoire et que tous sont résolus d'imiter la charité de leur saint patron; appliquez-vous donc, à son exemple, à guérir les malades spirituels, à conserver la santé de ceux qui se portent bien, et les soutenir dans leurs peines et leurs tentations par vos discours, vos prières, surtout par vos bons exemples. Reprenez ceux mêmes qui paraissent endurcis; sauvez les uns en les tirant comme du feu, ayez compassion des autres en craignant pour vous-mêmes; toujours appliqués à votre propre sanctification et à la conversion des pécheurs, toujours brûlants de zèle pour la maison de Dieu, méprisant tout ce qui doit périr, ne travaillant que pour l'éternité. Quelle joie et quelle consolation! votre ouvrage subsistera éternellement, une âme vous devra sa béatitude; vous aurez été à son égard comme un ange qui l'aurez retirée du milieu de l'embrasement de Sodome, ou plutôt de l'enfer. Jésus-Christ vous devra un membre de son corps mystique, un ornement de son temple, une partie de son héritage: que n'avez-vous pas droit de vous promettre de sa magnificence? Ah! soyez assurés (j'en ai pour garant sa parole) que vous couvrirez par ce moyen la multitude de vos péchés, et vous vous procurerez une gloire immortelle, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XIX.

SAINT CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON.

(Le 6 juin.)

Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te. (Matth., XIX.)

Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre.

Quitter tout sans suivre Jésus-Christ n'est qu'une vertu de philosophe; c'est ce qu'on a vu faire à Cratès et à plusieurs autres pareils, lesquels, pour se dégager l'esprit de cet amas de soins et d'inquiétudes inséparables des richesses, les ont méprisées, et n'ont pas cru par ce dépouillement acheter trop cher

l'heureuse liberté de se donner tout entiers à la recherche et à l'étude de la sagesse.

Suivre Jésus-Christ sans quitter tout, c'est la vertu et la voie du commun des chrétiens fidèles à leur vocation, qui passent de telle sorte par les biens temporels, qu'ils ne perdent pas les éternels.

Ils conservent leurs richesses, usent du mariage, exercent des charges ou le négoce, mais le tout sans attache et sans passion, ayant des femmes, selon que les y exhorte l'Apôtre, comme s'ils n'en avaient point, c'est-à-dire ne se réjouissant pas d'en avoir, mais gémissant de ne s'en pouvoir passer, ne pensant qu'au bien pour lequel Dieu les leur a données, non au mal que la cupidité y fait entrer, achetant comme ne possédant point, usant de ce monde comme n'en usant pas, toujours les mêmes dans la possession et la privation des biens terrestres, ne s'en laissant pas dominer, s'en servant avec modération, sans chercher jamais à en jouir.

Mais quitter tout pour s'attacher invariablement à la suite de Jésus-Christ, c'est la perfection des apôtres et l'avantage de l'état religieux. C'est ce qui donne la liberté à saint Pierre de dire à son divin Maître: *Pour nous, vous voyez que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle récompense donc en recevrons-nous?* Et le Sauveur, bien loin de réprimer sa confiance imparfaite, lui applaudit et l'encourage; il l'assure qu'il sera au dernier jour assis près de lui sur un trône pour juger les douze tribus d'Israël, et que généralement tous ceux qui, à son exemple, abandonneront pour son nom leurs maisons, leurs frères, leurs sœurs, leurs pères, leurs mères, leurs femmes, ou leurs terres, recevront le centuple ici-bas et auront la vie éternelle pour héritage.

Le glorieux saint Claude a eu droit sans doute de tenir le même langage et de se promettre le même salaire de la magnificence de notre commun Maître. J'ose dire même à son avantage, sans prétendre le relever au-dessus des apôtres, que son sacrifice a été plus grand et plus universel. Ce ne sont pas des filets, une chétive nacelle, une pauvre cabane qu'il a quittés, mais des palais, d'amples domaines, des biens immenses, des seigneuries et des principautés. Son dégage-ment est encore allé plus loin, car il s'est dépouillé de la puissance que la consécration épiscopale lui avait donnée dans le royaume spirituel de Jésus-Christ, il a renoncé à sa principauté apostolique, il est descendu du trône pontifical pour suivre son Maître nu, dans une nudité parfaite: *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.* Peut-on pousser plus loin l'abnégation évangélique, puisque celui qui est descendu du ciel pour nous y exhorter et nous en mériter la grâce, ne comprend en cette séparation que les maisons, l'or, l'argent, ses proches, et tout ce qui nous attache à la vie présente?

Vous ne pouvez donc vous former une trop haute idée de votre glorieux patron, et j'aurai dit tout ce qui se peut dire à sa louange, lorsque je vous aurai fait voir, con-

formement à ce que je me suis engagé d'établir par les paroles de mon texte, que saint Claude a vécu dans un entier dégagement des choses d'ici-bas : ce sera mon premier point ; et qu'il s'est attaché inviolablement à la suite de Jésus-Christ, pauvre et pénitent : ce sera le second et tout le partage de ce discours. Jetons-nous aux pieds de Marie, afin qu'elle m'obtienne les lumières nécessaires pour traiter mon sujet d'une manière qui vous soit utile. Disons-lui avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'y a pas d'obligation plus essentielle à l'homme, et dont il lui soit moins libre de se dispenser, que de se détacher des choses temporelles, pour n'aspirer qu'aux éternelles. Ce devoir n'est pas particulier à ceux qui ont le bonheur de vivre sous la loi de grâce ; il liait aussi étroitement ceux qui ont vécu sous la loi écrite et sous celle de nature, dans l'état d'innocence originelle et dans celui de corruption où le péché d'Adam a réduit sa postérité infortunée ; la seule différence qui s'y trouve est que dans l'état de la nature sainte et entière, il n'était besoin d'aucun effort et d'aucune violence pour se séparer des créatures et s'unir au Créateur. Loin d'être un obstacle à cette union, elles servaient de degrés pour s'y élever ; il n'y avait aucun objet sensible qui ne présentât à nos regards les beautés invisibles de Dieu et ne prêchât en sa manière qu'il est seul aimable et mérite uniquement d'être adoré. Présentement ce bel ordre est changé : il n'y a point de créature qui ne nous détourne de son auteur et ne nous sollicite à l'aimer sans rapport à lui. Nous avons contracté une telle faiblesse par le vice de notre origine, que nous nous laissons presque toujours entraîner à nos malheureux penchants, et qu'au lieu d'user simplement des créatures pour les besoins de la vie, nous nous y collons par l'affection du cœur et y cherchons notre bonheur et notre repos. Ainsi, au lieu de travailler à nous guérir de cette maladie héréditaire, il semble que notre plus grand soin soit de l'entretenir et de la rendre incurable en fortifiant la concupiscence et nous remplissant de poisons par le commerce du monde.

Saint Claude eut beaucoup plus à combattre que le commun des chrétiens, parce que sa haute naissance, qui le faisait descendre des princes de Salins, ses illustres alliances, les grandes richesses qu'il y trouva, n'avaient que trop de quoi flatter l'orgueil d'un enfant d'Adam et entretenir sa mollesse ; la grâce du baptême et l'application que ses parents apportèrent à la lui conserver prévalurent. Dieu, qui avait des desseins si glorieux sur lui et en voulait faire un modèle accompli pour ceux qui exerceraient les différents emplois de la vie par les diverses charges qu'il a si bien remplies, lui en donna de pieux, qui lui inspirèrent la crainte amoureuse, et ne s'en reposant pas sur eux-mêmes, ils le confièrent dès l'âge de sept ans à d'habiles maîtres, qui, en cultivant son

esprit par les sciences, jetèrent en son tendre cœur les semences de toutes les vertus.

Pères et mères, si vos autres occupations ne vous permettent pas de vous donner tout entiers à l'éducation de vos enfants, que vous devriez toutefois considérer comme la principale de toutes, n'oubliez rien pour faire un bon choix ; ne la remettez qu'à ceux en qui vous trouverez les qualités essentielles pour cet emploi important ; ne vous imaginez pas qu'un précepteur qui ne sait peut-être passer à conduire lui-même soit capable de conduire les autres et de régler des enfants. Si vous l'avez heureusement rencontré, gardez-vous bien de détruire par vos exemples et vos manières ce qu'il aura édifié par son assiduité et son travail. Que lui servira-t-il d'avoir appris à ses disciples que tout passe avec une rapidité surprenante, que tout ce qui paraît de plus éclatant sur la terre n'est digne que de mépris, que Dieu seul mérite de posséder nos cœurs, si vous parlez en leur présence de choses sensibles et des faux biens avec un air et des manières capables d'ébranler les esprits les plus fermes et de mettre en mouvement ceux qui sont le plus désabusés du monde ; si vous applaudissez à des qualités qu'il estime, à des passions naissantes qui découvrent une effroyable corruption de cœur ? On meurt à douze et quinze ans, de même qu'à soixante et quatre-vingts : que deviendra alors un enfant dont le cœur se trouvera déjà corrompu ? tout plein de sa qualité et de l'amour déréglé des biens sensibles, sera-t-il jugé sur d'autres préceptes que ceux de l'Évangile, qu'il n'aura ni suivis ni connus ? Pensez-y sérieusement.

Claude répondit parfaitement aux soins de ses maîtres ; il rendit, ainsi qu'une terre excellente et bien préparée, jusqu'au centuple ; il consacrait à la lecture des livres de piété, surtout à celle de la vie des saints, le temps que ses études lui laissaient de reste, et c'est là où son cœur s'enflamma du désir de marcher sur leurs traces, de grossir leur nombre et de donner aux autres des exemples qu'ils pussent suivre un jour.

Jugez si un homme saintement affamé de cette nourriture spirituelle, et qui y goûtait un plaisir exquis, en pouvait trouver dans des lectures profanes ou dans de vaines représentations d'aventures imaginaires et les spectacles de théâtre. Ah ! ces deux sortes de joies sont aussi incompatibles que la vérité et le mensonge, que Jésus-Christ et Bélial. Comme le cœur de celui qui s'ouvre à ces faux plaisirs, que l'Écriture sainte appelle des fables et des folies pleines de fausseté, n'éprouve que du dégoût dans la parole divine, parce que ses sens spirituels deviennent engourdis, ainsi que dit saint Grégoire, comme s'il avait mangé des raisins verts et que ses dents en fussent agacées ; ceux, au contraire, à qui Dieu fait la grâce d'inspirer l'amour de ses vérités saintes, ne peuvent souffrir tout ce qui excite et nourrit les passions, comme les comédies, les assem-

blées de jeux, de divertissements et de festins; ils mettent leur joie et leur consolation à considérer les merveilles de la loi de Dieu et celles que la grâce a opérées dans les élus. Toutes les réjouissances des gens pleins de l'esprit du monde leur sont une viande fade et insipide; ils savent que c'est mâcher à vide et qu'ils n'y trouveront pas le sel de la sagesse, mais plutôt l'amertume et le fiel du dragon.

Notre saint a pu prendre Dieu à témoin, ainsi que faisait le prophète Jérémie, qu'il ne s'était jamais trouvé dans les parties de plaisir, mais qu'il avait vécu dans la retraite, n'ayant lié de société qu'avec ceux qui avaient sa crainte gravée dans le cœur : *Non sedi cum concilio ludentium, et factum est verbum tuum in gaudium et letitiam cordis mei.* (Jerem., XV.) Et tel devait être celui que Dieu avait destiné à porter sa parole devant un grand peuple et menacer ceux qui se laissent enchanter de la figure du monde qu'ils périront avec lui; les jeux et les ris ne s'accordaient pas avec le sérieux d'un homme que Dieu nourrissait de sa parole; il fallait qu'étant appelé à la dignité épiscopale et à succéder aux apôtres, à qui Jésus-Christ rend témoignage qu'ils ne sont pas du monde, non plus que lui, et que saint Chrysostome appelle des docteurs terribles, parce qu'ils n'ont pas su ce que c'était que de le flatter, il se rendit digne dans la retraite de paraître avec fermeté dans le public pour s'acquitter d'une fonction si divine.

Il fuyait avec encore plus de précaution l'entretien des personnes d'un sexe différent, et ne souffrait pas qu'elles approchassent de lui, principalement lorsqu'elles étaient jeunes. Sa défiance n'était pas bornée à celles qui sont sans pudeur et qui abusent des charmes que la nature leur a donnés pour séduire les insensés, mais encore à celles qui ont toute la modestie et la retenue que l'honnêteté et la religion demandent d'elles. Il savait que la femme ayant été le premier instrument du démon, il avait fait dans son âme une impression toute particulière de cette malignité du serpent qui lui servait d'organe pour tromper Eve et faire couler dans son cœur, et par son canal dans celui de son mari et de tous ses malheureux enfants, son venin détestable. Il avait encore appris de l'histoire sacrée combien de fois les femmes ont fait apostasier les plus sages, tels que David, qui était chaste et saint avant que d'avoir jeté les yeux sur Bethsabée : cependant un regard indiscret qui ne paraît pas affecté, mais un effet du hasard, en fit un adultère et un homicide. Que nul donc ne se flatte à sa ruine et ne se familiarise avec la mort. Les conversations fréquentes et sans nécessité entre personnes de différent sexe passent peut-être dans votre esprit pour une chose indifférente; mais le Sage, qui en juge par la lumière de Dieu, appelle cela cacher du feu dans son sein, ou marcher sur des charbons, et prétendre que ses vêtements n'en seront pas consumés et qu'on n'en sera pas brûlé soi-même.

C'est par cette vigilance, jointe au secours de ses prières et de ses mortifications, qu'il conserva dans un vase fragile le précieux trésor de la virginité, qu'il éteignit tous les traits enflammés du malin esprit et a mérité de suivre l'Agneau de plus près et de chanter ce cantique nouveau qui ne peut être chanté que par ceux qui sont exempts de souillures corporelles et n'ont jamais terni la blancheur de ce lis odoriférant. Est-ce une vaine conjecture d'avancer que le privilège d'incorruptibilité, dont son sacré corps a été favorisé, est l'effet et la récompense de cette pureté angélique?

Quoique la concupiscence de la chair ou des plaisirs sensuels ait plus d'attrait pour la nature corrompue que les autres objets de ses attaches, il s'en trouve néanmoins qui, soit par tempérament, soit par quelque considération humaine, savent s'en défendre et se laissent captiver malheureusement par l'amour des richesses. C'est ce qui paraît par la parabole des vierges folles de l'Evangile, qui ne seraient pas appelées vierges si elles n'avaient conservé l'intégrité du corps, mais qui violent celle de leur âme, dont Dieu est incomparablement plus jaloux, par la passion immodérée de l'argent; d'autant plus criminelles et plus punissables, dit saint Chrysostome, qu'après avoir triomphé d'un ennemi très-redoutable qui s'assujettit presque toute la terre, elles succombent sous les efforts d'un autre qui est beaucoup plus faible. Quand ce saint docteur l'appelle faible, ce n'est que par rapport aux charmes trompeurs et tyranniques de la volupté, car il est en soi très-puissant et très-dangereux; c'est pourquoi saint Paul ne fait pas difficulté de l'appeler la racine de tous maux, parce qu'il est en effet le moyen universel et l'instrument général qu'emploient pour contenter leur passion, ceux qui ont le malheur de s'y abandonner; notre saint patron n'a pas été moins détaché des biens de ce monde que de ses plaisirs. Dès qu'il se vit en état de faire un choix, il prit le Seigneur pour son unique partage, et la pauvreté de Jésus-Christ pour sa compagne inséparable, la préférant à tous les trésors de l'Egypte que sa foi lui faisait regarder ainsi qu'à Moïse avec autant de mépris que de la boue : il demande d'être reçu au nombre des chanoines de Besançon qui étaient alors tous clercs réguliers, vivant en commun des oblations des fidèles dans une désappropriation parfaite. Ce n'est que le relâchement des temps qui a amené le partage des biens ecclésiastiques et la propriété. Il savait que ces biens avaient été consacrés originairement à la subsistance des pauvres, et qu'ils étaient proprement leur patrimoine. Ainsi il n'en usait que comme d'une aumône qui l'engageait à travailler avec toute l'ardeur imaginable à détruire les péchés du peuple par la ferveur de sa prière et la force de ses discours. Son amour de la pénitence, inséparable de celui de la pauvreté, l'obligeait de se restreindre au seul nécessaire, de s'en retrancher même souvent et de n'accorder

précisément à la nature que ce qu'il ne pouvait lui refuser sans être homicide de soi-même.

La Providence l'ayant placé sur l'un des trônes apostoliques, l'Eglise de Besançon, et lui ayant mis en main les grands biens dont la magnificence des princes et des grands seigneurs de Bourgogne l'avait enrichie, il conserva toujours sa première forme de vie, même amour pour la pauvreté, même éloignement du luxe et de tous les accommodements charnels que suggère la cupidité. Il s'en tint pour son logement, ses meubles, sa table, sa vaisselle, à ce qui est recommandé aux prélats par le quatrième concile de Carthage, et il enchérit même sur ce qu'il exige. Il ne se considéra jamais comme l'économe des pauvres de son diocèse, la maison épiscopale comme la leur, et soi-même comme y étant étranger. Il était pleinement convaincu que la main de l'évêque doit être toujours ouverte aux indigents, qu'il en est le père et le nourricier, l'asile et le soutien de tous ceux qui souffrent, et que s'il ne regardait la pauvreté d'autrui comme la sienne propre, c'est en vain qu'il porte le nom d'évêque; son cœur, encore plus pénétré de cette obligation essentielle à son ministère, était toujours occupé des divers besoins de son peuple, il s'en faisait informer exactement et s'en enquêrait par lui-même autant que ses autres fonctions le pouvaient permettre, puis leur faisait distribuer en détail du blé, du vin, des remèdes, de l'argent, selon la différence de l'âge et des conditions. Rendez nous témoignage vous-mêmes du détail de ses charités et de ses profusions immenses, prisonniers qu'il a affranchis de la prison en acquittant vos dettes, pupilles et veuves qu'il a délivrés de l'oppression, nécessiteux qu'il a sustentés, pèlerins qu'il a logés, veuves qu'il a pourvues de vêtements : à votre défaut les pierres publieront son désintéressement parfait et le saint usage qu'il a fait des biens ecclésiastiques.

Son amour pour la pauvreté devint si ardent qu'il n'eut point de repos qu'il ne se fût lié à elle par des nœuds encore plus étroits : c'est ce qu'il fit par les vœux monastiques, après l'abdication solennelle de l'épiscopat. Son historien nous apprend qu'ayant été élu malgré lui, dans la suite, abbé de ces saints religieux, il fit un voyage à la cour, et s'adressa à Clovis III, pour faire rendre à son monastère des revenus qu'il avait perdus. Gardez-vous bien de soupçonner dans un si grand saint aucun mouvement pareil à ceux qui tirent quelquefois de leur retraite des personnes qui y sont consacrées, mortes et ensevelies au monde par leur état, et qui s'y produisent néanmoins, font entendre à l'avilissement de la religion dans les tribunaux séculiers une voix destinée uniquement à chanter les louanges de Dieu. Je sais qu'on a vu des saints lorsque la fureur de la persécution était cessée, et qu'en vertu des édits favorables aux chrétiens on leur rendait les biens et les terres

qu'on leur avait enlevés en haine de la foi; on a vu, dis-je, des saints qui criaient qu'il était indigne de ceux qui méprisent les biens de la terre de se donner la moindre peine, et faire une seule démarche pour se les faire restituer, et que c'eût été diminuer la récompense qu'ils en attendaient en l'autre vie. Saint Claude n'a pas eu, sans doute, un mépris moins profond des biens de la terre que ces grandes âmes, mais les circonstances des temps l'obligèrent à garder une autre conduite, quoique la disposition de son cœur fût la même; car voyant que le ciel lui envoyait un grand nombre de prosélytes, non-seulement de Bourgogne, mais encore des provinces les plus reculées, la plupart d'une noblesse distinguée, qui, redoutant les périls du siècle, dont ils n'avaient que trop éprouvé la corruption et la malignité, venaient se réfugier sur sa montagne comme dans un port et un abri après s'être sauvés du naufrage, il jugea sagement que c'était seconder les desseins de la Providence, que de prendre les voies les plus amiables et les plus naturelles pour recouvrer les terres et les revenus aliénés du monastère; que les négliger eût été tenter Dieu, qui ne multiplie miraculeusement les pains dans le désert que lorsque toute ressource humaine manque; il ne suscita le procès à aucun des usurpateurs, mais il établit le roi lui-même juge en sa propre cause, et ce prince, dont Dieu sans doute avait touché le cœur, non content de lui rendre justice, le combla de ses largesses, qui ne servirent qu'à faire éclater de plus en plus son détachement; car il employa ces biens et ceux des autres seigneurs qui s'empressaient à l'envi d'enrichir son monastère, à recevoir gratuitement tous ceux qui, touchés de l'esprit de pénitence, venaient expier les dérégléments de leur vie, à exercer l'hospitalité, élever un édifice plus ample et plus solide au Seigneur, et le pourvoir de tout ce qui est nécessaire pour la splendeur de son culte, sans s'éloigner toutefois de la simplicité religieuse. Heureux ceux qui se sont voués à cette sainte profession et enrôlés dans cette milice céleste, s'il font un usage aussi canonique des biens immenses que la pieuse libéralité des fidèles a répandus sur leurs maisons dans le commencement de l'institut, et s'ils ne s'en prévalent pas pour entreprendre des bâtiments somptueux, et rentrer dans une vie molle et séculière.

C'est ainsi que saint Claude a triomphé de cette cupidité effrénée d'amasser du bien, qui précipite, selon saint Paul, tant d'âmes dans l'abîme de la perdition, et qui se déguise si adroitement dans les personnes consacrées à Dieu sous le prétexte spécieux de la piété même qu'elle ruine. Il en reste encore une autre d'autant plus pernicieuse et plus mortelle, qu'elle se forme et se fortifie par les victoires qu'on a remportées sur les autres. C'est l'amour déréglé de la propre excellence et des louanges, qui a des racines si profondes dans le cœur de l'homme. Car, quoiqu'il soit dur et pénible de quitter

les biens extérieurs, il l'est incomparablement davantage de se quitter soi-même, et ce dernier sacrifice coûte beaucoup plus. C'est néanmoins ce que Jésus-Christ nous ordonne de faire, si nous voulons être de ses disciples, c'est-à-dire nous acquitter des obligations contractées au baptême et avoir part à ses récompenses. Cette abnégation douloureuse se fait proprement par l'humilité et la pauvreté d'esprit, et c'est ce que saint Claude a parfaitement exécuté. Vous avez vu avec quel courage il avait foulé aux pieds sa principauté, vous avez été touchés de son amour incorruptible pour la pureté, et de le voir vivre en une chair fragile comme un ange, et comme s'il était déjà dégagé de cette maison de boue. Mais vous admirerez encore davantage son détachement parfait de l'estime des hommes et son amour pour la vie cachée et inconnue. Voilà son propre caractère qui fournit un fonds inépuisable d'éloges ; dès qu'il put disposer de soi, il choisit d'être abject dans la maison du Seigneur, il ne songea qu'à se faire oublier et à s'oublier soi-même. Se prévalut-il jamais de sa haute naissance pour exiger des honneurs particuliers ? S'il se distingua au contraire par quelque endroit, ce fut par le soin continuel de s'abaisser et de rendre à ses frères les moindres services ; mais il a beau se cacher sous le boisseau, le Seigneur, qui s'est fait une loi immuable de glorifier les humbles, saura bien le placer sur le chandelier pour éclairer sa maison, et tirer le pauvre de la poussière pour le placer parmi les princes de son peuple et l'élever au faite des grandeurs spirituelles, dont les temporelles ne sont qu'une vaine ombre et un faible crayon. Douze ans se passèrent durant lesquels notre saint s'exerça dans toutes les fonctions d'un parfait chanoine, dont il sera à jamais l'exemple, lorsque saint Protade, qui occupait alors le siège archiepiscopal, fut attaqué d'une maladie dont on vit bien qu'il ne relèverait pas. Quelque indigne que notre saint s'estimât de ce rang sublime, il prévint prudemment qu'on pourrait bien jeter les yeux sur lui pour le remplir, et cette conjecture, qui n'était que trop fondée et qui aurait flatté agréablement les espérances d'un ambitieux, l'alarma, et lui causa des fraveurs mortelles.

O Dieu, quelle différence prodigieuse entre ceux qui, étant livrés à l'amour du siècle, n'envisagent les choses de Dieu qu'avec des yeux humains, on plûtôt tout païens, et ses serviteurs qui en jugent par ses lumières, ne se conduisent que par les maximes de la foi ! Les premiers n'y voient pas ombre de péril : ils se chargent avec joie du poids d'une montagne dont ils seront écrasés, ils répondent pour une infinité d'âmes, n'ayant pas de quoi répondre pour la leur propre ; il n'y a moyens qu'ils n'emploient, ressorts qu'ils ne fassent jouer, bassesses auxquelles ils ne se ravalent, pour emporter les dignités de l'Eglise et posséder le sanctuaire comme leur héritage ; les seconds, au contraire, qui regardent les prélatures comme

des fardeaux redoutables aux épaules des anges mêmes, emploient leur sagesse et usent de tous les artifices que la crainte leur suggère pour ne s'en pas laisser charger, et se délivrer des mains de ceux qui les veulent élever sur le trône. On a vu des saints tels que saint Ephrem qui n'ont pas craint de faire paraître de la folie pour se mieux cacher ; d'autres qui, pour faire révoquer leur élection, se sont déguisés sous l'apparence d'une fausse cruauté et même d'incontinence, tels que saint Ambroise ; il s'en est rencontré qui ne voulaient jamais mettre le pied dans des villes où il n'y a point d'évêques, de peur d'y être préposés pour ce ministère : c'est ainsi qu'en usait saint Augustin. D'autres se sont servis de tout leur crédit auprès des puissances souveraines pour parer ce coup, qu'ils regardaient comme la perte de leur repos ; j'en vois enfin qui se sont mutilés de quelque membre pour se rendre irréguliers, ou se sont jetés entre les bras de la mort comme l'asile le plus sûr pour sauver leur chère humilité. C'est ce que l'histoire ecclésiastique apprend du saint solitaire Nihilammon, qui, se voyant consacré évêque malgré lui, en fut saisi d'une telle frayeur, qu'elle lui causa la mort.

Notre saint, animé du même esprit que tous ces grands saints, n'attendit pas sa nomination pour s'enfuir ; il la prévint, et feignit que ses parents désiraient encore avoir avant de mourir la consolation de le voir, et qu'il ne pouvait la leur refuser sans trop de dureté. Cet homme, qui ne connaissait plus d'autres parents que ceux qui faisaient la volonté de son père céleste, et qui haïssait saintement celui qui lui restait sur la terre, témoigne de l'empressement pour le revoir et désirer lui fermer les yeux. Ainsi il quitte Besançon dans le dessein de n'y retourner que lorsqu'on lui aurait donné un archevêque, se persuadant que dès qu'il aura disparu, on en perdra le souvenir.

Mais le Seigneur vous a-t-il effacé du sien, grand saint ? peut-on se soustraire à ses desseins éternels ? nos vœux peuvent-elles éluder l'effet des siennes ? ne vous a-t-il pas séparé, dès le ventre de votre mère, pour vous appeler à la participation de son sacerdoce, à la prédication de son Évangile et à la conduite d'une partie du troupeau racheté de son sang ?

Saint Protade étant mort, le peuple et le clergé s'assemblent pour lui donner un successeur : on est partagé sur ce choix important ; ils recourent néanmoins à la voie la plus naturelle pour se réunir, qui est d'offrir à Dieu de ferventes prières, et le conjurer à l'exemple des apôtres lorsqu'il fallut substituer à Judas quelqu'un des disciples : *Montrez celui que vous avez choisi vous-même.* Une voix se fit entendre du ciel, qui nomma Claude pour évêque. Cette voix est suivie de celle de tous les assistants, qui éclatent en cantiques d'actions de grâces. Il ne fallut rien moins qu'un miracle pour forcer l'humilité de notre saint, car elle

n'eût plus été véritable si elle se fût opposée aux ordres d'en haut, manifestés si clairement, et qu'elle eût rejeté avec une opiniâtreté inflexible l'honneur qui lui était offert.

Notre innocent fugitif retourne donc, et quelque éloignement qu'il eût dans son cœur de la dignité qu'on lui imposait, il s'y soumit par obéissance et dans une disposition de victime; nous verrons bientôt de quelle sorte il s'y comporta, et avec quelle perfection il s'acquitta de cette multiplicité de devoirs attachés à la charge pastorale. Je ne traite ici que de son humilité, qui brilla avec d'autant plus d'éclat, que dans ce poste éminent il conserva toujours la même modestie dans tout son extérieur, et qu'elle reçut de grands accroissements dans l'intérieur par la servitude continuelle qui le rendait dépendant des besoins du moindre de ses diocésains.

Mais, quoiqu'il exerçât l'épiscopat dans cet esprit, la prééminence et les honneurs qui en sont inséparables commencèrent tellement à lui peser, qu'après sept années, ne pouvant souffrir un état si violent, pressé de l'amour de la vie privée, il quitta son diocèse après y avoir réglé toutes choses avec une grande sagesse, et s'envola dans la solitude mener une vie cachée en Jésus-Christ. Il choisit pour cet effet le monastère de Condat, qui portait pour lors le nom de Saint-Oyan ou Saint-Eugende, son troisième abbé, mort dans le siècle précédent, mais qui n'est plus connu que sous le nom de Saint-Claude. Là, d'un grand archevêque il devint un petit religieux, un simple novice. Vous savez que la vie religieuse est une profession d'humilité. Un monastère est proprement l'école de l'humilité chrétienne dans laquelle on apprend de Jésus-Christ, comme du maître principal, à être doux et humble de cœur. Oh! que notre saint l'apprit admirablement, qu'il était capable d'en faire lui-même aux autres des leçons! C'est pourquoi Injurieux, alors abbé, voulut d'abord lui céder sa place, mais le saint était venu pour servir, et non pour être servi; pour obéir, et non pour commander. Ainsi, dans la sainte contestation qui se mut entre eux à ce sujet, il faut, lui dit-il, ainsi que Jésus-Christ à son précurseur, que nous accomplissions toute justice. La mort de ce pieux abbé le força néanmoins, cinq ans après son entrée dans ce monastère, d'en prendre la conduite. C'était peu de chose humainement parlant qu'un tel gouvernement pour un homme qui avait quitté celui d'une église des plus considérables, puisqu'elle prétend avoir saint Lin pour son fondateur. Il fallut néanmoins encore livrer des combats, et son humilité ne se laissa vaincre que par la charité.

Il se conduisit comme le moindre d'entre ses religieux et n'employa l'autorité que pour maintenir l'ordre. C'est cette chère vertu de Jésus-Christ qu'il s'appliquait le plus à former dans le cœur de ces prosélytes qui lui

venaient de toutes parts, attirés par l'odeur de ses rares vertus, et c'est ce qu'il leur recommanda le plus en mourant. Une pareille exhortation pouvait-elle manquer d'être efficace, étant soutenue par l'exemple d'une vie pauvre et humble qu'il mena durant cinquante ans en ce monastère, suivie d'une mort qui lui fut parfaitement conforme, car il expira dans le sein de la pénitence, qui est la sœur de l'humilité, et trouva le secret de la pratiquer encore après sa mort, ayant ordonné expressément que, pour éviter la pompe du monde qui ne règne que trop dans l'empire même de la mort et le centre de la corruption par la magnificence des sépultures, on ne l'enterrât que dans son monastère et fort simplement? Combien ce sépulcre est-il devenu glorieux, tandis que ces superbes mausolées, que l'orgueil des hommes a élevés avec tant de faste et de dépenses, sont ensevelis eux-mêmes dans leurs ruines! O homme apostolique qui ne tient à rien sur la terre, entièrement mort à tout ce qui agite les hommes, mais pour vivre d'une vie surnaturelle et toute céleste! O disciple accompli de Jésus-Christ qui, non content de nous quitter, l'a suivi par les voies les plus épineuses par lesquelles il lui a plu de le conduire! C'est ce que nous allons voir en ma seconde partie, que j'abrègerai.

SECOND POINT.

Notre cœur est tellement situé entre Dieu et les créatures, qu'il ne s'approche de l'un qu'autant qu'il s'éloigne des autres. Ainsi, vous avoir prouvé, par les principales circonstances de la vie de saint Claude, qu'il a été parfaitement détaché des créatures, c'est vous avoir convaincus de son attachement inviolable à son Créateur, et de sa fidélité à suivre Jésus-Christ. Je le vais faire, néanmoins, par des caractères et des traits plus marqués. Comme Dieu est un objet tout spirituel, c'est particulièrement par l'esprit et le cœur, par la connaissance et l'amour qu'on s'unit à lui; les exercices de mortification ne tendant qu'à détruire le péché, qui est le plus grand obstacle de cette union, ou nous dégager du poids incommode de ce corps de mort, qui nous empêche de prendre l'essor vers le ciel. Or, cette heureuse connaissance se puise dans la lecture et dans l'oraison; c'est par ces deux moyens que l'âme s'embrase de l'amour de cette beauté suprême, toujours ancienne et toujours nouvelle: *In meditatione mea exardescet ignis.* (Psal. XXXVIII.) Oh! que de merveilles dans les Ecritures saintes, quand on les lit à la lumière de l'esprit de Dieu, ainsi qu'a fait notre saint dès sa jeunesse, et qu'on n'a que Jésus-Christ devant les yeux! Le cœur se transforme en lui; on ne voit, on ne goûte, on n'aime que lui.

Pour vaquer sans relâche à ces saints exercices, il demanda d'être admis parmi les chanoines de sa cathédrale. Saint Protade qui le considérait comme le premier homme de Bourgogne, par l'endroit non-seulement de sa noblesse, mais de son érudition et de sa

rare vertu, l'y reçut avec une extrême joie, et vous en bénit, Seigneur.

Ne formez pas l'idée de cet état sur les abus que la suite des siècles y a introduits. Cet institut, qui retrace la vie de Jésus-Christ avec ses apôtres, était encore dans son lustre et sa première ferveur, et on lui peut appliquer ce que saint Augustin a dit de l'épiscopat, dont il est le sénat, et comme le séminaire où se formaient et d'où se tiraient communément ceux qui devaient remplir cette dignité suréminente; il n'y a rien en ce temps-ci de plus agréable que la qualité d'évêque; rien de plus doux que d'en exercer les fonctions, quand on veut faire les choses par manière d'acquit, et s'en décharger sur les autres; mais aussi, rien de plus malheureux, de plus pernicieux, et de plus damnable devant Dieu. Il n'y a rien de plus pénible, au contraire, de plus difficile, que les mêmes fonctions, quand on les veut faire selon les règles prescrites par le souverain Maître, comme il n'y a rien de plus saint.

Disons le même, à proportion d'un chanoine qui a une intention sincère de remplir la signification de son nom, lequel signifie régulier : s'il ne veut pas porter un vain titre, il doit renoncer à soi-même, et se consacrer totalement aux fonctions de la sainte milice dans laquelle il est enrôlé; il ne lui reste plus de temps pour beaucoup de choses, qui seraient d'ailleurs permises, et même louables, sans cet engagement. Il n'est plus question pour lui d'amusements, d'emplois, ni de soins séculiers, de lectures curieuses, de civilités humaines, de cultiver les belles-lettres; tout ce qui est incompatible avec son emploi, et lui déroberait un temps dont il ne peut plus disposer, lui est interdit. Il est destiné à chanter les louanges du Seigneur jour et nuit, et faire sur la terre la fonction des anges dans le ciel. Les vides que laisse la psalmodie doivent être remplis par l'étude des divines Ecritures, et des interprétations qu'en ont données les saints docteurs de l'Eglise, afin de chanter avec intelligence, comme parle saint Paul, et se pouvoir nourrir des sens admirables que le Saint-Esprit a cachés sous la lettre comme sous une écorce. Notre illustre chanoine assistait régulièrement, non-seulement à tout l'office du jour, mais encore à celui de la nuit tout entier, sans s'en dispenser jamais; oh! qu'il interrompait agréablement son sommeil, pour venir répandre son cœur en la présence de son Seigneur, et faire retentir sa maison de ses louanges! Ces cantiques sacrés étaient en sa bouche, ainsi qu'en celle du Roi-Propète qui les a composés, une effusion de la joie que la vue de ses perfections adorables, et que son divin amour produisait en lui; c'était le transport et comme le saint regorgement d'un cœur rassasié de lui, tout pénétré de sa grandeur, de ses perfections infinies, des merveilles de sa bonté et de sa puissance; des voies incompréhensibles de sa sagesse, de la sainteté de ses mystères, des effets de ses miséricordes et de sa justice. Il se ré-

pandait en adoration, en actions de grâces, et croyait déjà être citoyen du ciel, et associé aux cantiques des esprits bienheureux.

Il se considérait, de plus, comme député de l'Eglise, et de toute la nature, pour rendre en leur nom un hommage public au Créateur : toutes les créatures lui étant sujettes par une servitude essentielle, et imprimée au fond de leur être, lui doivent un tribut; les pécheurs qui l'ont irrité par leurs crimes, ont besoin de médiateurs qui les garantissent de ses vengeances et opposent leurs prières comme un mur ou un bouclier, et les justes, trop occupés par les nécessités fâcheuses de la vie, se reposent sur les ministres sacrés d'une partie des prières qu'ils souhaiteraient offrir, s'ils étaient maîtres de leur temps; ainsi, c'est un encens qu'ils exhalent par leur bouche vers le trône de Dieu; ce sont là les services principaux qu'ils lui rendent, et dont ils doivent s'acquitter de telle manière, qu'ils puissent détourner les fléaux de la justice irritée, soutenir l'Eglise dans les périls qui la menacent, et attirer les bénédictions spirituelles et temporelles sur tous les membres qui la composent. Jugez s'ils répondent à ses intentions, et s'acquittent de ce devoir d'une manière digne de Dieu, lorsqu'ils font son œuvre si négligemment, qu'ils s'assoupissent, récitent tout bas, pour épargner leur voix, ou ne prononcent pas distinctement les paroles sacrées, ni avec l'attention et la gravité convenables à une action si sainte, mais avec précipitation, un esprit dissipé, des yeux égarés, et une posture indécente.

Oh! combien le peuple fidèle devait-il être édifié, consolé, et touché de sentiments de dévotion, en voyant et entendant ce pieux chanoine! Hors de l'église, il allait écouter Dieu dans la méditation de ses saintes Ecritures, et se remplir de la vraie sagesse qui n'est autre que la science du salut, qu'il communiquait sans envie. Il s'y rendit si consommé, qu'il l'enseigna avec un succès extraordinaire, qu'il fut regardé comme le plus excellent maître de son temps, et forma des disciples capables d'en enseigner d'autres; il a même laissé de quoi instruire tous les siècles à venir, et abreuver les brebis de Jésus-Christ par ses doctes ouvrages, le fruit de ses veilles, qui se gardent encore dans un monastère célèbre.

Tel fut l'apprentissage qu'il fit pour l'épiscopat; cette dignité apostolique lui fournit d'autres moyens de s'unir encore plus intimement à Dieu, par l'exercice continuel de la charité la plus pure; car il serait bien étrange qu'un ministère qui est une continuation de la vie que Jésus-Christ et ses apôtres ont menée sur la terre, pût être un obstacle à la dévotion. Qu'est-il autre chose, je vous prie, qu'une pratique non interrompue des vertus les plus sublimes de charité, de justice, de miséricorde? Y a-t-il rien de plus capable d'augmenter notre amour envers Dieu que de tenir toujours le cœur élevé vers lui, et en même temps courir en divers lieux pour lui gagner des âmes? peut-on suivre Jésus-Christ plus à la lettre que

d'évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé du regret de leurs péchés, chercher en tous lieux les brebis égarées de la maison d'Israël? C'est ce qu'a fait sans relâche le grand saint Claude, durant les sept années qu'il a occupé le siège archiépiscopal de Besançon; il ne s'est réservé que les soins et les travaux attachés à ce poste éminent; toujours occupé à instruire, avertir, catéchiser, reprendre, accorder les différends, communiquer les biens temporels et spirituels, dont il était dispensateur.

Il s'attacha particulièrement aux fonctions les plus essentielles, qui sont l'administration de la parole, et les visites du diocèse. Il savait que c'est par la parole de vie que l'évêque engendre des âmes à Jésus-Christ, les fait croître, et les fortifie; qu'il leur doit dispenser, selon leurs divers besoins, tantôt le lait, comme une nourrice, tantôt la viande solide, comme un père de famille, et diversifier ses avis en mille manières; n'y ayant pas moins de différence entre les tempéraments dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature. Comme il s'était nourri le premier et engraisé de cette manne céleste, il lui fut aisé de donner aux âmes la fleur du plus pur froment, rompre ce pain sacré pour le distribuer selon ses besoins différents, et de tirer de son cœur, ainsi que d'un bon trésor, des choses nouvelles et anciennes; il parlait comme ayant puissance, alliant ensemble une charité et une tendresse vraiment paternelles, avec l'éclat de la dignité pontificale; comme il n'y avait rien de bas et de rampant en ses discours, il n'y avait rien aussi d'affecté et de recherché; tout y était grave, solide, plein de poids, et proportionné à la portée des auditeurs; toutes ses exhortations tendaient à déraciner les abus, faire cesser les scandales, inspirer l'esprit de pénitence [et le désir d'en faire de dignes fruits, à amollir la dureté du cœur des riches envers les pauvres, en les excitant à faire des aumônes abondantes, à un renouvellement parfait de leur intérieur, et un changement de vie qui se rendit sensible à un chacun; il exhortait les pères et mères de famille à faire leur capital de l'éducation de leurs enfants; les juges, de l'administration de la justice; les maîtres, à veiller sur leurs domestiques; les riches, à fuir l'avarice et à se faire un trésor dans le ciel, par le saint usage de leurs facultés; les pauvres, à chérir leur état, et souffrir avec patience les misères qui y sont attachées, parla vue d'une prompte et immense récompense; aux voluptueux, de réfléchir sérieusement que la fin de leurs plaisirs est plus amère que l'absinthe, qu'ils sont même détremés d'amertume, et aboutissent à des tourments incompréhensibles qui ne finiront jamais; et généralement à tous, à opérer leur salut avec crainte et tremblement, en mettant toute leur confiance dans le sang du Médiateur.

Les peuples, attirés par le charme secret de cette parole vive et efficace, accouraient de toutes parts se désaltérer dans les eaux pures de sa céleste doctrine; il allait cher-

cher ceux qui ne pouvaient venir à lui, se regardant redevable à tous, et chargé de toutes les âmes du diocèse, dont il lui faudrait un jour rendre compte au souverain Pasteur; il faudrait en connaître la situation, et les montagnes escarpées qui sont dans son enceinte, pour juger des travaux infinis qu'il a essayés dans le cours de ses visites. On avait beau lui représenter la rigueur des saisons, les chemins impraticables, les neiges et les froids horribles; qu'il exposait visiblement sa vie parmi ces précipices, mais son amour paternel et la charité de Jésus-Christ, qui le pressaient, lui fermaient les yeux sur tous ces périls. Les inégalités des saisons lui étaient égales et indifférentes, lorsqu'il s'agissait de ses chères brebis; il disait avec saint Paul: Je ne crains rien de toutes ces choses, ma vie ne m'est pas plus précieuse que mon salut; et avec le bon Pasteur par excellence: Je donne volontiers ma vie pour mes brebis, et m'immole pour ceux que le Père céleste m'a donnés. Quel spectacle pour les anges de le voir grimper au haut des rochers, où les chevreuils et les faons des cerfs auraient eu peine à monter, se faire un chemin à travers les neiges, les torrents, les abîmes, et se délasser ensuite à enseigner les éléments de la foi aux pauvres gens de la campagne; bégayant avec eux, et leur tracer les choses spirituelles sous les images corporelles qui leur étaient les plus familières; plus content de se nourrir de leur pain d'orge et de leurs fruits que des mets les plus exquis! Que de nuits passées en prières, à l'exemple de son maître, à solliciter sa clémence, et prier de saints gémissements: *Pernocans in oratione Dei!* (Luc. VI.) C'est dans ce temps favorable que n'étant plus étourdi du bruit des créatures, et distrait par la vue des objets extérieurs qui frappent les sens; dégagé de cette multiplicité de soins qui troublaient la tranquillité de son âme, il réparait ses forces; c'est là, où se trouvant sans affaires, mais non-pas sans amour et sans compassion pour ses ouailles, il levait en haut ses mains si pures, pour exposer à Dieu leurs nécessités, leurs faiblesses, leurs maladies, et qu'il plaiderait leur cause, qu'il n'eût pu si bien plaider durant le jour, à cause des soins divers qui partageaient son attention, et qu'elles-mêmes faisaient un bruit qui l'empêchait de crier aussi fortement qu'il est nécessaire pour se faire entendre du juge.

Pourquoi faut-il qu'un prélat si utile, ou plutôt si nécessaire à son Eglise, l'ait quittée et l'ait laissée veuve, quoique encore plein de vie? Gardons-nous bien de croire qu'il en ait agi ainsi par inquiétude, par amour du repos, pour être rebuté du travail ou par quelque autre mouvement de l'esprit humain.

S'il en avait agi ainsi, je le plaindrais de s'être laissé séduire par l'illusion de Satan transformé en ange de lumière, et d'avoir abandonné un poste important qui lui était confié dans l'Eglise, que le Saint-Esprit nous représente comme une armée rangée

en bataille. Lorsqu'on est une fois chargé du joug de Jésus-Christ, rien ne peut l'adoucir que la fidélité à le porter et à s'acquitter des fonctions de son état : mais il y a des raisons canoniques de quitter un évêché, elles nous sont marquées dans les Décrétales : telles que l'endurcissement d'un peuple dans le mal, sa révolte contre son pasteur, quand il n'y a pas d'autre remède pour guérir le scandale des faibles, et autres pareilles.

Quelques canonistes ont prétendu qu'un évêque ne faisait rien que de licite et de louable, lorsqu'il abandonnait son évêché pour passer de la dissipation et des soins qui en sont inséparables, au repos et à la tranquillité d'une vie retirée, où il ne fit plus que s'occuper de Dieu. Il semble que ce motif ait eu grande part à la retraite de saint Claude, et que l'amour de la contemplation joint à la haine de l'estime des hommes lui ait fait prendre ce parti ; mais Innocent III, l'un des plus savants Papes que Dieu ait donnés à son Eglise, ne croit pas que ce soit là un sujet légitime pour rompre un tel engagement. Quoique vous sentiez, dit-il à un évêque travaillé de cette tentation subtile, un grand attrait pour la solitude et que vous disiez avec David : Qui me donnera des ailes de colombe afin que je m'envole et me repose dans le désert, vous devez néanmoins considérer que vous êtes lié par votre emploi ; vous avez une épouse, pouvez-vous l'abandonner ! Ah ! Ne quittons point les travaux de la charge pastorale, de peur que refusant de servir Jésus-Christ en la personne de ses membres, selon le devoir de Marthe, il ne vous rejette devant lui lorsque vous choisirez par vous-même de vous tenir assis à ses pieds avec Madeleine.

Ne doutez pas que notre saint n'eût volontiers sacrifié sa Rachel à Lia, pour me servir de l'expression de saint Bernard, c'est-à-dire les délices de la vie contemplative aux travaux de l'active, et préféré la fécondité de cette dernière à son propre repos et même à sa sûreté. Mais la même voie qui l'avait appelé à l'épiscopat l'appela au désert et lui marqua le lieu qu'il devait choisir pour son tombeau mystique. Le monde n'était pas digne d'un tel trésor et n'en avait pas su faire usage ; Dieu ne fait que lui montrer ses saints comme un éclair et les retire aussitôt dans le secret de sa face. Sa sagesse qui fait tout pour le bien de ses élus jugea plus avantageux à son Eglise d'instruire tous les siècles à venir par un si rare exemple d'humilité et de dégageant, que de laisser jouir le diocèse de Besançon plusieurs années d'un pasteur si accompli, exemple d'autant plus nécessaire aujourd'hui que cette frayeur respectueuse n'est presque plus connue ; hélas ! elle est tellement effacée des cœurs, que l'excès de cette crainte, qui est sans doute un défaut, serait présentement la vertu de ceux qu'on élève à ces postes éminents.

Ainsi, en se retirant au monastère de Saint-Eugende, il n'avait fait que suivre

Dieu, aussi bien qu'en tout le reste, ce qui renferme toute la perfection dont l'homme est capable ; et comme la vie publique de Jésus-Christ n'a été que de trois ans, et la cachée ou inconnue de trente, notre saint patron a eu ce dernier trait de conformité avec son divin Maître, puisque n'ayant administré l'épiscopat que sept ans, il a passé les cinquante derniers de sa vie, caché comme les oiseaux sauvages dans les fentes des rochers inaccessibles, si toutefois on peut appeler caché un homme qui répandait en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ et attirait une infinité d'âmes après ses parfums.

Le temps ne me permet plus de vous décrire la vie angélique qu'il mena dans ce lieu d'horreur et de solitude, et qu'il apprit à une infinité de personnes qui fuyaient le monde comme leur ennemi et la colère de Dieu et l'épée prête à les percer ! Oh ! que de bon cœur allait-il au devant d'eux et leur portait-il du pain et de l'eau pour leur faire trouver quelque rafraîchissement dans le travail de leur pénitence.

Ce que j'ai dit est plus que suffisant pour exciter votre admiration et vous inspirer un ardent désir d'imiter les rares exemples qu'il nous a laissés, sans quoi l'éloge des saints ne serait pas différent du récit des aventures de ces héros fabuleux qui ne servent qu'à repaître une vaine curiosité.

Il a passé par divers états et diverses charges. Votre providence l'a ainsi permis, Seigneur, afin que chacun pût avoir de quoi copier ; on voit dans tous ces différents états un parfait détachement des choses de la terre et une fidélité inviolable à suivre Jésus-Christ. Et c'est en quoi tous, sans exception, doivent l'imiter. L'abnégation évangélique n'est pas simplement de conseil et de plus grande perfection, mais de précepte et d'obligation indispensable. On n'est pas obligé de renoncer actuellement à la possession de ses richesses ou de se dépouiller des charges dont on est pourvu ; mais si on ne veut renoncer à la qualité de disciple de Jésus-Christ et à sa jouissance dans le ciel, il n'y faut pas attacher son cœur : *Nolite cor apponere.* (Psal. LXI.) Il est vrai que le plus sûr est de s'en défaire réellement, car les biens de ce monde, dit saint Bernard, sont une espèce de glu qu'on ne peut manier sans que l'âme s'y colle et s'y prenne malheureusement. Mais comme il n'est pas toujours libre de tout quitter, il faut se faire de continuels efforts pour conserver la liberté de son cœur, il faut, par le secours de la circoncision spirituelle, retrancher tout ce qui est superflu et travailler sans relâche à se quitter soi-même en renonçant aux inclinations les plus naturelles et suivre Jésus-Christ dans toutes les voies par lesquelles il lui plaira nous conduire ; elles ne s'accroissent pas toujours avec nos projets, nos vœux humains et nos désirs : *Non enim via mea via vestra.* (Isai., XL.) Mais est-ce à l'esclave à commander, au malade d'ordonner, au criminel de former la sentence ? Est-ce à la rectitude

souveraine à se courber pour s'ajuster à nos passions et nos désirs déréglés ? Faisons donc usage de notre raison et de notre foi, n'imitons pas les enfants qui ne veulent pas lâcher un bijou de nul prix et jettent des cris perçants lorsqu'on leur arrache un cousteau dont ils sont près de se blesser. Nous ne voulons pas quitter la moindre de nos chimères, abandonner pour un moment des choses de néant, lesquelles, comparées à celles qui nous sont réservées dans le ciel, ont moins que de la boue. Imitons le grand saint dont je vous ai tracé le portrait, afin que nous recevions dès ici-bas le centuple, et là-haut la vie éternelle, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XX.

SAINT MÉDARD, ÉVÊQUE DE NOYON.

A une paroisse.

(Le 8 juin.)

Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. (II Cor., IX.)

Celui qui sème avec abondance, moissonnera avec abondance.

Comme la nature est une image sensible et un tableau fidèle de tout ce qui se passe dans l'ordre de la grâce, nous y pouvons découvrir la manière dont celle-ci se distribue. Il arrive infailliblement que celui qui néglige de semer ne recueille rien, que celui qui sème peu recueille peu, et que celui-là seul qui sème abondamment peut se promettre une ample moisson ; ainsi le serviteur, lequel au lieu de faire valoir le talent reçu de son maître l'enfouit, loin d'en être récompensé, sera puni comme un dissipateur. Celui qui en fait usage, mais non pas tel qu'il devrait, ne doit pas se flatter d'être applaudi par son Seigneur ; c'est beaucoup si on lui remet le châtement que mérite son peu d'activité ; mais celui qui s'applique avec tout le soin imaginable à faire profiter l'argent qui lui a été confié et qui l'aura augmenté au double, peut tout attendre de sa magnificence.

C'est ce qu'avait droit de se promettre de celle de son Dieu, et ce qu'en a reçu effectivement le glorieux saint Médard, votre illustre patron : il a distribué son bien aux pauvres ; il a fidèlement dispensé la parole sacrée et les divins mystères ; sa justice demeure éternellement.

Je ne prétends pas, toutefois, marquer le degré de gloire auquel le juste juge l'a élevé, ni tout ce que contient cette bonne mesure pressée, entassée, et qui se répand par-dessus, qu'il a versée dans son sein après qu'il l'a fait transporter dans celui d'Abraham ; il ne m'appartient pas d'assigner les rangs dans cette cité céleste, ni de parler de ces torrents de volupté, ces délices ineffables que Jésus-Christ fait goûter à ses élus dans le royaume de son Père. Je me renferme dans ce qui n'exécède pas mes faibles lumières, et me borne à la récompense qu'il a reçue ici-bas. Ainsi, après vous avoir exposé avec quelle profusion il a répandu la

semence de bénédictions, je vous ferai voir la moisson immense qu'il en a recueillie. Sa charité n'a connu ni bornes ni mesure : ce sera mon premier point ; le ciel a versé sur elle des bénédictions sans mesure : ce sera le second, et tout le partage de ce discours.

Heureux s'il peut produire quelque fruit. Esprit saint, les cœurs sont en vos mains ; rendez ceux de mes auditeurs dociles ; enflammez-les par les exemples de celui que vous leur avez donné pour protecteur ; nous vous en conjurons par l'intercession de Marie votre épouse : *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

Il n'appartient qu'à celui qui est descendu du ciel pour répandre sa divine semence sur la terre, et qui seul peut la rendre féconde, de semer cette précieuse semence dans les cœurs. Il ne dédaigne pas toutefois de se servir du ministère des hommes pour coopérer à ce grand ouvrage ; et, selon l'économie qu'observa sa sagesse, il se sert des parents pour verser dans l'âme de leurs enfants les premières semences de piété, et en arracher celles du vice. Mais il arrive d'ordinaire qu'au lieu de répondre aux desseins de la Providence, ils secondent ceux du démon, et lui servent d'organes pour jeter dans ces cœurs innocents, susceptibles de toute sorte d'impressions, les semences de l'ambition, de la vanité, de l'avarice, l'esprit de vengeance, et généralement tous les vices. Horrible emploi, détestable ministère, paricide exécration, source funeste de la perte éternelle d'une infinité de chrétiens qui se pervertissent dès qu'ils sont sortis du ventre de leurs mères.

Dieu qui avait choisi si particulièrement saint Médard de celui de la sienne, afin qu'il éclairât son Eglise et prêchât, comme le grand apôtre, son Evangile parmi les nations, le pourvut de parents réglés dans leurs mœurs et pieux, qui cultivèrent avec soin les bonnes inclinations qu'ils lui avaient imprimées en le formant. Ils n'épargnèrent rien pour cet effet, et le firent élever en toute sorte de science, afin que, quelque parti qu'il prit lorsqu'il serait en âge de se déterminer, il en pût remplir les devoirs, et soutenir l'honneur de sa famille, l'une des plus distinguées de la province.

Il fut aisé de connaître qu'il prendrait celui de l'Eglise ; on n'apercevait rien en lui que de grave et de sacerdotal ; rien qui ne respirât l'éloignement du monde et le dévouement au culte divin. *Les oiseaux se joignent avec leurs semblables*, dit le Sage, de même ceux qui ont la crainte du Seigneur ne lient de société qu'avec ceux qui en sont pareillement pénétrés. Notre jeune vieillard ne s'attacha qu'à ceux qui lui ressemblaient et ne se laissaient pas enporter aux passions de la jeunesse. Il choisit entre autres un nommé Eleuthère, que sa rare vertu éleva bientôt à l'épiscopat, ainsi qu'il le lui prédit dès lors. Il s'exerça quoique innocent dans

les abstinences, les jeûnes et les veilles, dont il devait faire un jour de si utiles leçons aux pécheurs. Il prévenait de bonne heure les saillies d'une chair qui se révolte naturellement contre la loi de l'Esprit, et faisait croître le lys de sa pureté virginale parmi les pointes et les épines des macérations corporelles; car elles sont les instruments les plus propres à labourer la terre dont nous sommes composés, qui, sans cela, ne produit que des vices et des fruits corrompus. Son application à la lecture des Ecritures saintes, ses chastes délices, et à la prière, était infatigable. Ou il écoutait parler son Dieu au dedans de soi, ou il lui parlait, et rien n'était capable d'interrompre ce sacré commerce. Mais l'exercice dans lequel il parut exceller le plus fut celui de l'aumône et la charité envers les pauvres. Aucun saint ne peut plus justement s'attribuer ces paroles de Job : *La compassion est crue avec moi dès mon enfance, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère.* C'était peu à ce saint enfant prodigue de se retrancher en leur faveur de ce qui lui était donné pour ses divertissements, il le faisait du nécessaire, souffrant tantôt courageusement la faim pour soulager la leur, et tantôt le froid pour leur adoucir les rigueurs de la plus fâcheuse saison. Combien de fois s'est-il dépouillé de ses habits pour couvrir leur nudité ! Autrefois une cruelle envie arracha à l'innocent Joseph la robe de diverses couleurs que Jacob, son père, lui avait fait faire ; ici c'est la charité. Protagile, sa mère, eut beau lui représenter que le vêtement qu'elle lui donnait était trop somptueux pour convenir à un pauvre, et qu'elle s'estimerait offensée s'il lui arrivait encore d'en revêtir des mendians, il ne se crut pas obligé à obéir à ce commandement, se sentant entraîné par une loi plus forte, qui est celle de la charité, laquelle s'était rendue pleinement maîtresse de son cœur. Voulant néanmoins avoir quelque égard à la prière de sa mère, il fit choix d'un aveugle pour le gratifier de ce présent, disant en lui-même : Ce pauvre ne pouvant voir mon habit n'en pourra aussi tirer de vanité. O Seigneur ! quelle complaisance ne preniez-vous pas dans de pareilles actions que votre Esprit lui avait inspirées ! Si vous vous êtes fait congratuler par vos anges pour la moitié d'une casaque dont votre serviteur Martin vous avait revêtu en la personne d'un pauvre à demi-nu, n'aviez-vous pas encore plus lieu de vous applaudir d'une robe précieuse que Médard vous avait donnée plus d'une fois ?

C'est par ces divers degrés que vous l'élevâtes au sacerdoce. Tant d'excellentes qualités dont il était orné, et qui le faisaient regarder comme un ange incarné, obligèrent le clergé de l'associer dans son corps, et l'élever à l'ordre de prêtrise, après tous les interstices qui étaient alors régulièrement observés, et qui ne le sont plus aujourd'hui aussi exactement, quoique renouvelés par le saint concile de Trente, qui vit avec douleur

l'abus monté jusqu'à son comble, les prêtres se formant en ce temps de relâchement en un jour, ainsi que les poètes le content des géants de la fable ; ne mettant aucun intervalle entre les excès d'une vie profane et les exercices d'un ministère tout céleste ; s'attribuant la qualité de maîtres sans avoir été apprentis, couvrant ainsi l'Eglise d'opprobre, et s'exposant visiblement à tomber dans les pièges du diable, ainsi que saint Paul les en a menacés. Médard, quoique préservé par la grâce de la corruption du siècle, quoiqu'il eût ajouté par sa fidélité un nouvel éclat à celle du baptême, n'a garde de monter tout à coup au sacerdoce ; il n'y arrive que par tous les degrés que la discipline demande ; qu'après avoir passé par tous les ministères ecclésiastiques et attiré souvent de nouvelles infusions de l'esprit de Dieu par les services qu'il rendait dans ces emplois inférieurs. Confondez-vous, indignes lévites, qui négligez de les exercer ou ne le faites que par manière d'acquit, qui n'avez pas plutôt reçu le sous-diaconat que vous aspirez au diaconat, et pris le diaconat que vous mourez d'envie de recevoir le caractère sacré de la prêtrise ; qui recherchez les dignités pour les dignités, et n'êtes arrêtés en vos projets ambitieux et votre vol téméraire et insensé, que par la seule impuissance ; arrêtez, s'il vous reste encore quelque désir de votre salut, attendez que ce soit le maître du festin qui vous dise lui-même : Montez plus haut, et asseyez-vous dans un rang plus honorable, et ne le faites même en ce cas qu'avec crainte et confusion, parce que ces postes éminents sont terribles et bordés de précipices, la chute n'en peut être que mortelle.

C'est ce dont était pénétré saint Médard, et ce qui lui faisait fuir l'épiscopat ; il craignait de se consumer en éclairant les autres, et de se dessécher en arrosant leurs âmes des eaux célestes. Saint Remi, qui connaissait et admirait les talents dont le ciel l'avait avanta-gé, souhaitait avec passion d'élever sur le chandelier de l'Eglise une lampe si brillante, et si capable d'éclairer la maison de Dieu. Notre saint prêtre ne désirait pas avec moins d'ardeur de se tenir sous le boisseau, à couvert des périls, et d'éviter le fardeau de la dignité épiscopale, qui lui paraissait trop disproportionné à ses forces. Les vœux du clergé et du peuple de Vermandois concouraient avec ceux du métropolitain. Qui l'emportera ? Voudriez-vous, grand saint, résister à l'ordre du Très-Haut, et vous mettre en danger de lui désobéir, pour trop ménager votre propre sûreté ; elle ne se trouve que dans la coopération fidèle aux desseins de la Providence, et l'exercice de la charité, que vous aurez plus de moyens de rendre au prochain. Il cède, et baisse la tête sous le joug. Saint Remi lui impose les mains, et par cette cérémonie sacrée, lui confère la plénitude des dons du Saint-Esprit, ou plutôt le Saint-Esprit lui-même. Quel fut le transport de votre joie, saint archevêque, de donner à l'Eglise un tel époux, et aux peuples de l'E-

cardie un tel père ! Il me semble voir un flambeau qui en allume un autre, et le grand prêtre Aaron, qui revêt un de ses enfants de ses habits sacerdotaux, et l'associe à son glorieux ministère : *Isti sunt duo filii olei qui assistunt dominatori universæ terræ.* (Zach., IV.) Ce sont les deux oints de l'huile sacrée, qui assistent devant le Dominateur de toute la terre.

Oh ! si Saül fût changé en un autre homme, après que le prophète Samuel eut répandu sur sa tête une petite fiole d'huile, pour le sacrer roi du peuple hébreu, quel changement miraculeux ne va pas opérer en saint Médard l'onction épiscopale, et l'huile versée en abondance sur son chef sacré par saint Remi ? Saül, d'un partienlier de la plus petite tribu d'Israël, et de la famille la moins considérable de cette tribu, prend tout d'un coup un cœur de roi, il conçoit des pensées dignes de ce haut rang où Dieu le faisait monter ; il devient redoutable aux peuples voisins, et respecté du sien. Votre illustre patron, encore plus visiblement appelé à la royauté de l'Eglise, prévenu de toutes les grâces nécessaires pour ce rang sublime, et surtout d'une humilité profonde qui les lui cachait, et faisait qu'il s'en estimait très-indigne, reçoit une augmentation extraordinaire de tous les dons infus dans son âme, et de toutes les vertus dont elle était embellie, surtout une force et une charité infatigables, proportionnées aux grandes choses que nous lui verrons faire. Ainsi, tous les obstacles que le démon lui suscitera ne serviront qu'à affermir sa foi, et donner le dernier degré de perfection à sa sainteté ; vous connaîtrez encore mieux que par ce que je vous ai tracé jusqu'ici de ses vertus, que c'est l'Esprit divin qui a soutenu en lui la faiblesse humaine.

Comme il était pleinement convaincu qu'on ne succède pas à la dignité et à l'autorité des apôtres pour ne pas entrer dans leurs obligations, et que la grâce qui venait de lui être communiquée par l'ordination était un feu auquel il fallait donner de l'aliment pour le travail, à moins de quoi il s'éteindrait, il mit courageusement la main à l'œuvre, et ne tourna jamais la tête en arrière ; il ne connut plus le repos, et s'appliqua en particulier ces paroles, que le Sage a dites à tous les pasteurs des âmes : *Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, et engagé votre foi pour un étranger, faites ce que je vous dis, délivrez-vous vous-même ; parce que vous êtes tombé entre les mains de votre prochain ; courez de tous côtés, hâtez-vous, et réveillez votre ami, ne laissez pas aller vos yeux au sommeil, et que vos paupières ne s'assoupissent point.* Il se considéra comme le serviteur de ceux que le Maître suprême lui avait donnés ; également redevable aux sages et aux simples, n'ayant point d'autres voies pour se délivrer de cet engagement, qu'en remplissant avec une fidélité inviolable tous les devoirs de la charge pastorale.

Il courut donc de tous côtés, par la charité qui lui étendait le cœur ; il se hâta, non par

une activité humaine et précipitée, mais par une ardeur pleine de sagesse et de lumière ; il réveillait ses amis, en retirant les pécheurs endormis dans leurs erimes, du sommeil de la mort, et excitant la foi des justes qui se relâchent, et marchent trop lentement. Sa sollicitude le mettait toujours en mouvement, pour remédier aux scandales ou les prévenir, et lui tenait comme une infinité d'yeux ouverts pour pourvoir aux divers besoins. Qui pourrait décrire tous ceux d'un grand diocèse ! Les maux et les dangers des âmes sont si grands et en tel nombre, et d'une conséquence si terrible ; il faut tant de vigilance et de lumière pour les découvrir et y remédier, que je ne m'étonne pas de l'application que saint Grégoire le Grand fait aux plus saints pasteurs de cette parole de Job : *Gemunt gigantes sub aquis.* (Job., V), les géants gémissent sous les eaux. C'est-à-dire les grands justes, qui ont reçu de Dieu une force pareille à celle des géants, soupirent sous le poids accablant des eaux, qui, dans l'Ecriture, signifient toujours les peuples. En effet, dit saint Bernard, si nous portons le sang de Jésus-Christ dans un vase fragile, quelle serait notre attention et nos précautions, pour éviter d'en répandre la moindre goutte ? Cependant Jésus-Christ, qui sait si bien le prix des choses, a préféré les âmes à son sang, puisqu'il l'a versé tout entier pour les sauver. De quel repos est capable le gouverneur d'une place assiégée, qui se trouve investi et pressé au dehors par de cruels ennemis, et a encore plus à craindre des intelligences que ceux de la place entretiennent avec eux ? Voilà l'image d'un pasteur évangélique. La foi lui apprend que les âmes commises à ses soins sont assiégées par des esprits de malice qui ont conspiré leur perte, et qu'elles ne cherchent qu'à s'y livrer : ne doit-il pas avoir renoncé à son repos ?

Le courage de notre saint prélat ne fut pas étonné de cette multiplicité de devoirs ; il avait toujours devant les yeux la charité de Jésus-Christ qui le pressait, et lui servait d'aiguillon pour fournir sa carrière ; le vit-on jamais se plaindre de ne pouvoir suffire à tant de travaux ? son zèle le multipliait en quelque sorte, et inspirait à son clergé et aux plus vertueux laïques l'ardeur de le seconder.

Je ne m'étendrai pas sur le détail de ses aumônes, il vous est aisé de juger que, si n'étant encore qu'enfant, il en faisait de si extraordinaires, il n'y mettra plus aucunes bornes, et ne gardera plus de mesure. Il se regarde comme le père commun de tous les pauvres, les misérables, les affligés, et se serait cru criminel, s'il ne les eût soulagés, et n'eût tenté toutes les voies possibles pour adoucir leurs misères. C'est un second Nicolas ; sa charité est presque aussi immense que celle de Dieu, qui l'a répandue dans son cœur, et se déborde comme un torrent par toute la France.

Le malheur des temps lui en fournit une ample matière. Déplorable condition de la vie présente, où la miséricorde supplée des misères. On fait de bonnes œuvres, dit saint

Augustin, en donnant de son pain à ceux qui en manquent, en protégeant les faibles contre la violence des puissants, en recevant en sa maison les étrangers et ceux qui sont chassés de leur pays; tout cela n'est-il pas mêlé de misère et d'affliction, puisqu'on ne peut pratiquer la charité, sans qu'il y ait des misérables qui en soient l'objet? L'irruption subite d'une armée effroyable des Huns et des Vandales, dans les Gaules, en fit une infinité; sa province en fut particulièrement désolée, ce qui donna lieu à la translation de son siège épiscopal à Noyon, ville plus capable de résister aux insultes des barbares; il pleura avec ceux qui pleuraient; il racheta les captifs d'entre les mains des ennemis, répara les ravages causés par leurs troupes, nourrit ceux qu'ils avaient réduits à la mendicité; fit sentir les effets de sa libéralité aux provinces les plus reculées.

Mais qu'il se servit utilement de ce cruel fléau, pour inspirer à son peuple le détachement des choses périssables, et l'abandon total à la Providence, pour lui apprendre à craindre d'autres ennemis, incomparablement plus cruels, et des feux dont ceux qui fumaient partout n'étaient que de faibles peintures, de fléchir par des gémissements sincères et par un entier renouvellement la justice de Dieu irritée! Oh! que de pareilles exhortations étaient efficaces, soutenues par l'exemple d'une piété singulière, qui ne s'était jamais démentie en rien!

L'une des plus funestes suites des guerres, qui doit faire déplorer celles même qui sont entreprises le plus légitimement, est le relâchement de la discipline qui entraîne la corruption des mœurs, et ensuite les hérésies. Notre saint n'omit rien pour obvier à cet inconvénient et réparer les brèches que la police de l'Eglise avait souffertes; sa charité ne fut jamais molle et complaisante à la cupidité; c'était une charité de père et de ministre de Jésus-Christ, une charité de sage médecin qui fait des incisions douloureuses, et applique le feu lorsqu'il est nécessaire, quelques cris que jette son malade; et non d'un chirurgien ignorant qui s'en laisse attendrir et se contente de couvrir les plaies d'un léger appareil sans en faire sortir le pus et l'humeur corrompue. C'est pourquoi, autant qu'il consolait les vrais pénitents, adoucissant par des manières insinuant les austérités qu'il leur faisait subir, autant étonnait-il, armé d'une sainte sévérité, les lâches et les impénitents qui cherchent moins à se décharger du poids de leurs crimes qu'à en charger les ministres de la réconciliation, et voudraient qu'il ne leur en coûtât rien pour racheter des tourments éternels, se rétablir en grâce et recouvrer le droit à l'héritage céleste dont ils sont déchus. Ne nous accusez donc plus de manquer de douceur et de charité lorsque nous vous retenons dans les liens de la pénitence et refusons de vous accorder le veu d'une communion précipitée, ce sont les termes de l'Épître du clergé de Rome à celui de Carthage. Voulez-vous que nous trahis-

sions lâchement ce que nous devons à Dieu, à l'Eglise, à vous et à nous-mêmes. La santé qu'on a ruinée par ses excès et son intempérance se rétablit-elle sans des diètes rigoureuses et des potions amères? Voulez-vous que nous vous traitions en empyriques, vous accordant tout ce que la sensualité désire, nous rendant ainsi complices de vos dérèglements, et un jour compagnons de vos supplices, comme nous en menace le saint concile de Trente, si nous ne vous enjoignons des satisfactions convenables qui répondent au nombre et à la grièveté de vos crimes?

Quoique ce que je vous ai exposé jusqu'ici des vertus de notre saint patron soit touchant et très-capable de vous édifier, il lui est néanmoins commun avec les Basile, les Ambroise, les Jean l'Aumônier. Mais voici un trait singulier qui fait bien voir que la mesure de la charité est de n'en garder aucune et qu'elle est à elle-même sa règle et sa loi.

L'épiscopat et le sacerdoce est unique, dit saint Cyprien, dont chaque évêque possède solidairement une portion; et quoique l'épiscopat soit demeuré indivisible, il a fallu de nécessité que le territoire ait été divisé; un seul ouvrier ne pouvant suffire à tout. C'est pourquoi le grand saint Paul, nonobstant le pouvoir sans restriction reçu de Jésus-Christ, reconnaît les bornes et craint de porter la faux dans la moisson des autres. *J'ai eu soin, dit-il, de ne point prêcher l'Evangile dans les lieux où il avait déjà été prêché pour ne pas bâtir sur le fondement d'autrui.*

Mais l'esprit de Dieu qui est auteur des canons n'y est pas assujéti; ceux qui ont établi les lois de l'Eglise y font quelquefois violence pour son utilité. Si la juridiction des évêques est renfermée dans de certaines bornes, leur charité n'en doit point connaître lorsque la nécessité le demande. C'est ainsi que saint Alexandre, martyr, premièrement évêque en Cappadoce, s'assit avec saint Narcisse sur le siège de Jérusalem et lui succéda; que pour réunir les donatistes à l'Eglise universelle, dont ils s'étaient séparés par un cruel schisme, on proposa, dans un concile de toute l'Afrique tenu exprès, de laisser l'évêque catholique avec le converti dans le même siège. Celui donc de Tournay étant venu à vaquer par la mort de saint Eleuthère, le peuple de ce diocèse s'unit avec le clergé pour demander saint Médard pour leur évêque. Notre saint chérissait trop sa chère épouse pour la quitter et savait trop les règles de l'Eglise pour posséder deux évêchés non unis en même temps; il se défendit longtemps et sa résistance ne put être vaincue que par les instances réitérées des puissances spirituelles et séculières; le saint Pape Hormisdas qui remplissait alors dignement la chaire de saint Pierre; saint Remi, archevêque de Reims et apôtre des Gaules; Clotaire I^{er}, roi de France, le pressèrent à l'envi d'accepter un emloi dont la Previ-

dence le chargeait si visiblement. N'hésitez pas, grand saint; de pareils postes se peuvent désirer dans les conjonctures présentes; il n'y a nul attrait pour la cupidité, c'est une fonction et une œuvre sainte. *Bonum opus desiderat* (I Tim., III), ou plutôt c'est un engagement au martyre et à plusieurs martyres. Subissez ce nouveau joug pour l'amour de Jésus-Christ et des âmes rachetées de son précieux sang. Je vois des travaux et des croix sans nombre qui vous sont préparés; vous aurez à essuyer des mauvais traitements et des afflictions de toutes sortes. Le Seigneur vous envoie à un peuple apostat qui s'est retiré de lui, ou plutôt qui ne l'a jamais connu, des hommes d'un front dur et indomptable; vous allez habiter au milieu des scorpions. Mais il y a espérance de faire des conquêtes à Jésus-Christ, et encore davantage de verser pour lui votre sang! Ah! rien ne l'arrête plus; ce surcroît de travail et de fatigue, loin de le refroidir, est ce qui l'anime; il s'y livre sans délibérer davantage, et accepterait encore un troisième évêché à ce prix. L'amour-propre se renferme dans le cercle étroit de ce qui l'environne et qui n'a rapport qu'à lui; l'amour de Dieu est un feu que rien ne saurait renfermer et qui, après avoir embrasé ce qui est le plus voisin, s'étend autant qu'il trouve de matière combustible. O jouir admirable de la charité qui lui fait accepter plusieurs évêchés, après que l'humilité lui en avait fait refuser presque obstinément un seul! Est-ce ainsi que tant d'ecclésiastiques se chargent de plusieurs bénéfices? Y sont-ils forcés par les puissances et par les besoins évidents de l'Eglise; n'emploient-ils pas au contraire toute sorte de bassesses et de déguisements pour venir à bout de leurs prétentions intéressées et ambitieuses? Sont-ils fidèles à acquiescer les charges de ces bénéfices, n'en consomment-ils pas les revenus en superbes équipages, en luxe ou à enrichir leurs parents, abus qui demanderait des ruisseaux de larmes! Ah! qu'ils ont sujet de craindre d'éprouver un jour l'effet de cette parole d'un pieux docteur de ces derniers siècles: que celui qui tient la place de plusieurs dans la possession des dignités et des prébendes de l'Eglise doit s'attendre d'être tourmenté en enfer autant que plusieurs! Ne leur suffit-il pas d'avoir à rendre compte au tribunal de Jésus-Christ de l'administration d'un seul? Pourquoi se charger de celle de plusieurs? On se dépouille pour être plus dispos à la course et à la lutte afin de donner moins de prise à l'ennemi, et voilà qu'ils se chargent de plusieurs vêtements. Ils cherchent à devenir riches dans un état dont toute la gloire consiste à s'attacher à Jésus-Christ pauvre; ne leur est-il pas comme inévitable de tomber dans les pièges du démon et de se perdre dans les douceurs d'une vie aisée et commode? O Dieu quelle extinction de foi!

Saint Médard se considéra comme une victime dévouée à la mort, comme un esclave assujéti à divers maîtres. Qui pourrait dé-

crire tout ce qu'il eut à souffrir des peuples du Valte, diocèse de Tournay, qui n'avaient pas encore reçu l'Evangile, Flamands, Anтверpiens, Frisons, Suèves, ceux qui demeuraient près de Courtray et les autres jusqu'à l'Océan, qui semblaient être à l'extrémité du monde; gens sauvages, plongés dans mille superstitions brutales; bêtes féroces qui voulaient mettre en pièces leur pasteur, et qu'il fallait rendre hommes avant que d'en faire de bons chrétiens? Combien d'outrages et de mauvais traitements n'en reçut-il pas? Combien de fois le poursuivirent-ils pour l'assommer, et l'ayant atteint le laissèrent-ils presque mort de coups? Le démon, qui craignait la destruction de son empire en ces lieux où il l'avait maintenu de temps immémorial, les poussait à ces excès horribles; mais notre saint, plein d'entrailles de charité et qui ne respirait que le martyre, les regardait comme des malades frénétiques. Ainsi, sans faire attention à ce qu'il souffrait d'eux, il ne songeait qu'à leur procurer le salut et faire entrer dans leurs cœurs la doctrine de l'Evangile. Nous verrons tantôt de quelle sorte Dieu bénit ses sueurs. Pourquoi faut-il que de si rares ouvriers soient enlevés à l'Eglise, et subissent la loi commune du trépas? Ne devraient-ils pas être immortels? Mais n'est-il pas juste qu'ils se reposent enfin de leurs travaux et qu'ils en aient recevoir la récompense de celui pour lequel ils les ont entrepris; il ne la diffère pas toujours jusqu'à ce terme, il leur en donne dès à présent les prémices et les avant-goûts. C'est ce qu'il a fait en faveur de saint Médard, et que je me suis engagé de vous faire voir en ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les saints ne recueillent pas d'ordinaire ici-bas le fruit de leurs travaux; ils servent Dieu sur sa parole sans exiger d'être payés, pour ainsi dire comptant, persuadés par la foi que sa magnificence surpassera leurs souhaits. C'est pourquoi il arrive, selon que le dit Jésus-Christ, que l'un sème et que l'autre moissonne; ceux-ci ont travaillé et d'autres entrent dans leurs travaux; Dieu néanmoins leur accorde souvent la consolation de jouir du fruit de leurs travaux. Et comme les impies sont quelquefois rassasiés sur la terre du fruit de leurs voies, les justes le sont de même, selon que le Seigneur ordonne à son prophète de les en assurer: Dites au juste qu'il espère bien, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. Et Jésus-Christ ne promet-il pas dans son Evangile, outre la vie éternelle dans le siècle à venir, le centuple dans le présent à tous ceux qui s'attachent à sa suite; et dans l'*Apocalypse* de donner au victorieux de la manne cachée dont nul ne connaît la douceur que celui qui la goûte, qui n'est autre que la secrète consolation dont il sentient dans le pèlerinage de cette vie ceux qui pour son amour méprisent les appas des sens?

Il est vrai que les persécutions font partie du centuple promis, mais le goût de la foi

est bien différent de celui de la raison corrompue. Si le soleil a la vertu de transformer la terre en or, pourquoi le Créateur du soleil, en qualité d'auteur de la grâce, ne ferait-il pas changer de nature aux choses pénibles, et trouver du plaisir et de la suavité dans les plus amères en soi ? Demandez-le aux apôtres persécutés pour son nom, aux Ignace, aux Vincent, aux Laurent et à une infinité d'autres que je pourrais citer.

Vous avez été témoins des persécutions que notre saint eut à essuyer d'un peuple infidèle assis à l'ombre de la mort, à qui il ne cherchait qu'à dessiller les yeux, qu'à procurer les véritables biens aux dépens de son repos et de sa vie. Si je vous pouvais faire voir de même les consolations dont son âme était inondée, vous vous écrieriez que le Seigneur est bon à ceux qui l'aiment et qu'il sait bien reconnaître ce qu'on fait pour lui; nous croirions ne pouvoir trop acheter ces délices spirituelles; nous lui demanderions de nous faire souffrir sans mesure afin qu'il nous consolât sans mesure.

Il fallait sans doute que Dieu eût versé abondamment dans son cœur sa grâce, figurée par la farine du prophète, qui assaisonne un mets dégoûtant, pour faire ainsi sa nourriture délicieuse des rebuts et des contradictions, pour nager de joie parmi les tribulations, et persévérer sans se déconrager durant tant d'années à instruire, à reprendre, à exhorter, à corriger, à faire de longues courses, à s'épuiser et se consumer pour des ingrats et des farieux.

Que n'obtient pas du ciel une prière persévérante soutenue d'une sainte vie ? que n'emporte pas à la fin une charité qui, bien loin de se laisser éteindre par les grandes eaux, n'en devient que plus active et plus enflammée ? quels miracles n'opère pas une foi qui n'hésite point ? Levez vos yeux, grand saint, considérez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à moissonner, l'avantage n'en sera pas réservé à votre successeur, vous-même ferez cette abondante récolte; ces pierres seront transformées en enfants d'Abraham; cette prostituée après avoir été purifiée par les eaux du baptême, sera présentée par vous à Jésus-Christ, comme une vierge toute pure, pour lui être unie à jamais; ces bêtes farouches et carnassières s'apprivoiseront par vos soins : *Eruntque bestiae terrae pacificae tibi.* (Job, V.) Ce peuple qui n'était pas un peuple en sera un particulièrement consacré au service de son Dieu, et fervent dans les bonnes œuvres. Ces barbares qui l'avaient voulu d'abord déchirer, venant dans la suite à réfléchir sur sa bonté, son affabilité, sa vie frugale et austère, le zèle qu'il témoignait pour les rendre heureux, commencèrent à l'admirer, et le regarder comme un prédicateur de la vérité que Dieu leur envoyait; il se passait peu de jours qu'il ne s'en convertit plusieurs. On démolissait les temples, on en brûlait les divinités, on en érigeait à Jésus-Christ. Notre saint évêque les excitait par des discours enflammés du feu du Saint-Esprit à l'amour

des choses spirituelles dont ils n'avaient jusque-là pas eu même d'idée; il en baptisait à milliers; on voyait accourir aux sacrés fonts des néophytes de tout âge; une foule de jeunes gens, d'hommes, de femmes dans la dernière vieillesse, le corps tremblant, renaître en Jésus-Christ, et recevoir l'habit blanc, symbole de l'innocence baptismale; il exhortait sans cesse les anciens et les nouveaux chrétiens à se conduire d'une manière digne de leur vocation, s'amasser un trésor de bonnes œuvres, fréquenter les églises, faire de grandes aumônes, mettre leurs esclaves en liberté. Quelques-uns en étaient si touchés qu'ils quittaient tout pour professer la vraie philosophie, je veux dire embrasser les conseils évangéliques. Ah ! il faut aimer Jésus-Christ et son Eglise autant que notre Saint, pour comprendre quelle joie il y a de leur gagner des âmes; un conquérant en ressent moins à la prise des villes, et au gain d'une bataille. Vous lui donniez, Seigneur, à sa mort le même sujet de consolation qu'à un de vos autres serviteurs, dont vous aviez relevé l'épiscopat et la sainteté par une infinité de miracles; car se voyant près de sa fin, et n'ayant trouvé après une exacte recherche de sa ville et de la campagne qui en dépendait, qu'il n'y restait plus que dix-sept païens : « Grâces au ciel, s'écria-t-il, je n'avais pas trouvé davantage de chrétiens en prenant possession de cet évêché. » Car saint Médard vit tout le diocèse de Tournay converti aussi bien que celui de Noyon, et affermi dans la piété. Oh ! qu'un pasteur meurt content, et qu'il va se présenter avec confiance au tribunal de Jésus-Christ, à qui il offre tant de dépouilles remportées sur le prince de ce monde, et un si grand nombre d'enfants qu'il lui a engendrés, et qui seront à jamais sa couronne ! C'est ainsi qu'on entre riche dans le sépulchre, comme un monceau de blé serré en son temps, ainsi que parle Job.

Voilà les fruits solides qu'a recueillis dans le temps celui qui ne s'y attachait pas, et ne s'y proposait point de récompense, croyant ne pouvoir trop faire et trop souffrir pour les élus. Que pourrait ajouter présentement à ce que je viens de dire la description des honneurs extraordinaires qu'il a reçus avant et après sa mort ? Dieu qui se plaît non-seulement à donner sa grâce aux humbles, mais à les relever encore devant les hommes, la glorifie en présence des rois. Ceux devant lesquels un chacun courbe le genou se sont humblement prosternés à ses pieds, et l'ont regardé comme l'arbitre de leur sort, comme l'ange tutélaire, et le plus ferme appui de leurs Etats. Clotaire ressentit une vive douleur de ne s'être pas trouvé présent à sa bienheureuse mort, et n'avoir pas recueilli ses derniers soupirs; ainsi que Joas, roi d'Israël avait fait ceux du prophète Elisée, pleurant de se voir destitué d'un tel appui, et lui disant : mon Père, mon Père, le char et le conducteur d'Israël. Il tint à honneur de soumettre ses épaules royales à se sacré

fardeau, et fonda une église magnifique près de Soissons pour y déposer ces dépouilles sacrées dans lesquelles résidait le Saint-Esprit.

Je m'écarterais trop de mon sujet, si je voulais parler de toutes celles qui ont été érigées à Dieu sous son nom dans la suite des temps, ni par quelle suite d'événements cette ville chérie du ciel jouit du précieux trésor de ses reliques. Ces faits sont consignés, comme vous le savez, dans un ouvrage mis depuis peu en lumière; monument éternel de la gloire de votre saint patron, et de l'illustre abbé de cette collégiale. Je m'étais seulement proposé de vous faire voir que saint Médard, ayant semé avec abondance, a recueilli une ample moisson de lauriers et de bénédictions sans mesure. Il ne me reste plus qu'à vous exhorter de semer à son exemple, et de ne pas épargner une semence que Dieu prend plaisir de multiplier à l'infini. Le motif qui vous y doit porter ne peut être plus fort et plus pressant, puisqu'il ne s'y agit de rien moins que de votre repos éternel, et même de celui que vous pouvez goûter dans la vie présente : elle nous est donnée pour semer; celui qui refuse de le faire n'aura pas de quoi se nourrir un jour, et souffrir une faim enragée durant l'éternité; comment osera-t-il demander à Dieu une récompense dont il n'aura tenu aucun compte durant sa vie, et pour laquelle il ne se sera pas voulu donner le moindre mouvement? n'est-ce pas le prendre pour un Dieu aveugle ou injuste?

Mais il faut voir ce que vous devez semer. Ne vous y trompez pas, dit saint Paul, on ne se moque pas de Dieu, l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé; car celui qui sème dans la chair recueillera dans la chair, la corruption et la mort; celui qui sème du vent ne moissonnera que des tempêtes : *Ventos seminauerunt, turbine metent.* (Osee, VIII.) Vous vous êtes, par exemple, engagés dans le mariage d'une manière toute païenne; sans consulter Dieu, n'ayant d'autre vue que votre intérêt ou l'assouvissement d'une passion sensuelle, vous faisiez dépendre de là le bonheur de votre vie : l'y avez-vous rencontré? Eh ! d'où vient donc ce noir chagrin qui vous possède, d'où viennent ces plaintes continuelles que vous ne pouvez étouffer ? Il n'est pas malaisé d'en deviner la cause, la la mésintelligence et la désunion qui règne entre vous ne l'apprennent que trop; tâchez du moins de rectifier vos voies, si vous ne voulez être piqués et déchirés à jamais de ces épines que vous avez semées, et agités de ces tourbillons qui en seront le fruit.

Celui au contraire qui sème dans l'esprit recueillera de l'esprit la vie éternelle, ceux qui sèment dans les larmes, dit le Psalmiste, moissonneront dans la joie : ils marchaient, et jetaient en pleurant la semence sur la terre, mais ils viendront et retourneront avec des transports de joie, apportant les gerbes de leur moisson. Versez donc des larmes d'une sincère pénitence

dans le souvenir de vos péchés, pleurez tous ceux qui se commettent dans le monde, et déshonorent la majesté de Dieu, il essuiera lui-même un jour vos larmes, et vous fera goûter dès à présent une joie sensible dans ces larmes qui vous seront un gage de sa miséricorde éternelle.

Mais il y a encore une autre semence qui ne se doit pas faire avec pleurs et tristesse, mais joie; c'est l'aumône. C'est en quoi il vous sera plus aisé d'imiter votre saint patron; vous avez vu combien il a excellé en cette vertu dès sa plus tendre jeunesse, les autres conviennent davantage à ceux que la Providence appelle au gouvernement de l'Eglise; la charité envers les pauvres est ce qu'il vous faut le plus copier de ce divin original, de ce modèle achevé. Semez donc durant cette vie dans la main des pauvres, afin que vous puissiez recueillir un jour une abondante moisson dans le sein de Dieu; voudriez-vous vous laisser surpasser en ce point par les scribes et les pharisiens; ils donnaient, ainsi que nous l'apprenons par l'Evangile, la dixième partie de ce qu'ils possédaient aux pauvres, et néanmoins Jésus-Christ nous proteste que si notre justice (c'est-à-dire, selon l'explication des Pères, notre aumône) n'est plus abondante que la leur, nous n'entrerons pas au royaume des cieux. Vous craignez peut-être de vous incommoder vous-mêmes, et vous réduire à l'étroit; mais ne savez-vous pas que l'aumône bien loin de diminuer les biens d'une famille les augmente, et les multiplie, au lieu de les consumer; c'est une usure innocente qui enrichit en peu de temps. Ce n'est pas répandre, c'est trafiquer, ou quelque autre espèce de profit encore plus avantageuse (je parle avec saint Chrysostome); car le négoce est exposé à l'inconstance des vents, aux pirates, aux écueils, aux bancs de sable, les semences sont sujettes aux sécheresses aux inondations, enfin à toutes les injures de l'air : au lieu que l'argent que vous avez mis entre les mains de Jésus-Christ en la personne des pauvres participe à sa divine fécondité, c'est à couvert de tous les périls qu'on pourrait appréhender; car qui oserait ravir de ces divines mains ce qu'on y a mis en dépôt?

Ecoutez le Sage qui vous dit : *Répandez votre pain sur les eaux qui passent, parce que vous le trouverez après un long temps.* Que faut-il entendre par ce pain jeté sur les eaux? Saint Jérôme et tous les interprètes l'expliquent unanimement de l'aumône; c'est comme s'il disait : Faites part de votre pain et de vos facultés aux hommes qui s'écoulent comme les eaux, bien assurés que vous retrouverez le tout en peu de temps avec une multiplication infinie. Ce pauvre dont vous soulagez la nécessité passe, mais Jésus-Christ, à qui vous donnez en lui, ne passera point, non plus que la récompense qu'il promet, et dont il donne des arrhes dès ici-bas. Réveillez donc votre foi, croyez-en moins à vos yeux qu'à la parole divine; il vous semble

que tout ce que vous retranchez de votre bien pour les pauvres est perdu : il est mis à la banque, et Jésus-Christ vous le rendra lui-même au centuple. Oh ! si vous étiez pénétrés de la nécessité indispensable d'expier tant de péchés que votre conscience vous reproche par de dignes fruits de pénitence, et des maux effroyables qui vous menacent en l'autre vie, dont la crainte, selon l'apôtre saint Jacques, vous doit faire pousser, non de simples eris, mais des hurlements ; que vous embrasserez avec promptitude et avec joie ce moyen, qui est presque l'unique que vous puissiez pratiquer, ou du moins que nous puissions exiger de notre faiblesse, et sans doute le plus efficace de tous, puisque, comme dit l'ange à Tobie, c'est l'aumône qui délivre de la mort, purifie des péchés, nous fait trouver grâce et miséricorde devant Dieu, et que Jésus-Christ vous assure lui-même que si vous donnez votre superflu tout sera pur en vous : non que la justice de Dieu soit vénale, qu'on la puisse corrompre par argent, et que l'aumône par elle-même produise cet effet comme si elle était un sacrement, mais parce que Dieu y attache d'ordinaire la grâce de la conversion et du changement du cœur des riches, et que s'ils négligent un moyen si naturel, ils ne l'obtiendront jamais. O vertu admirable de l'aumône qui éteint les flammes de l'enfer et nous rend l'innocence perdue ! C'est pourquoi saint Ambroise l'appelle un second baptême ; il la relève même au-dessus de ce premier des sacrements. Si ce n'est que nous disions sans blesser la foi que l'aumône a quelque avantage sur le baptême en un point (ce sont les paroles de ce Père), c'est qu'il ne s'administre qu'une fois, et on ne reçoit qu'une seule fois par son moyen la rémission de ses péchés, au lieu que l'aumône peut vous l'obtenir autant de fois que vous en commettez des nouveaux.

Mais quand vous ne seriez pas tombés en divers excès qui ont mérité la réprobation éternelle, l'attache démesurée à vos richesses ne peut-elle pas vous l'attirer aisément ? Vous ne connaissez pas au vrai si l'amour que vous avez pour elles l'emporte sur celui que vous devez à Dieu, dont le culte est incompatible avec l'amour dominant des biens de ce monde ; mais cette ignorance même doit vous servir d'une grande instruction : il faut toujours vivre dans la défiance, tandis qu'on ignore ce point où il n'y va de rien moins que du salut éternel. Doit-on commettre au hasard une affaire de cette importance ? Peut-on appréhender que l'attachement aux biens temporels et le désir de les augmenter ne soit déjà monté ou ne monte bientôt au point où il fait un obstacle à l'empire du divin amour ? Or, comme la force de cet attachement vicieux paraît dans les soins excessifs à augmenter ses revenus, et la dureté envers les pauvres, rien ne nous peut rendre un témoignage moins suspect qu'elle ne domine pas que la tendresse envers les pauvres et l'application à les soulager de ses moyens.

Ces motifs me paraissent plus que suffi-

sants pour vous porter à faire du bien à tous, sans perdre courage, à profiter du temps accordé pour négocier avant qu'il s'abîme dans une éternité malheureuse ou bienheureuse, à vous faire des amis qui prient ici-bas pour vous, et vous rejoignent un jour dans les tabernacles du ciel. C'est ainsi que vous honorez véritablement votre glorieux patron, et mériterez qu'il soit un jour votre avocat, ou plutôt un juge favorable, car ne doutez pas que Jésus-Christ ne l'associe à sa puissance judiciaire et ne le fasse asseoir à son second avènement sur l'un de ces trônes qu'il a promis à ceux qui ont tout quitté pour le suivre.

Quel spectacle alors pour cette ville lorsqu'elle le verra sortir du fond de cet auguste temple où reposent ses ossements sacrés, être enlevé dans les airs, emporté dans les nuées, et réuni à Jésus-Christ, pour la gloire duquel il a tant soutenu de combats et fait des choses si admirables ! Conjurons-le de nous obtenir les grâces nécessaires et la fidélité à ses grâces, pour que nous puissions comparaître avec confiance à ce tribunal redoutable ; engageons-l'y par un culte sincère, par la réforme de nos mœurs, une piété exemplaire et des aumônes abondantes. C'est par de semblables hosties que nous nous rendrons Dieu favorable, à qui il rapporte tous les honneurs qu'il reçoit ici-bas, et que nous mériterons d'entendre de la bouche de Jésus-Christ ces charmantes paroles : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu besoin de logement et vous m'avez logé ; j'ai été sans habits et vous m'avez revêtu et visité ; possédez comme votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* C'est ce que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XXI.

SAINT PIERRE AUX LIENS.

(Le 1^{er} août.)

Diripisti, Domine, vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. (Psalm. CXV.)

Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louanges.

De même que Jésus-Christ exhortant ses disciples à se soustraire par la fuite aux effets de la haine des ennemis de son nom, ne prétend pas leur faire regarder la persécution comme un mal, puisqu'il veut qu'elle soit pour eux un sujet de joie, ni leur faire craindre la mort, qu'ils doivent plutôt considérer comme la fin de leurs misères ; saint Pierre employant ces paroles si vives et si enflammées du Prophète royal que je viens de lui mettre à la bouche, pour marquer sa reconnaissance au Seigneur de ce qu'il l'a délivré miraculeusement des prisons d'Hérode, ne nous donne pas lieu de juger qu'il se sentit accablé du poids de ses chaînes, et qu'il craignit les suites de son emprisonnement. A Dieu ne plaise qu'un tel apôtre que la plénitude du Saint-Esprit avait transformé en un nouvel homme, qui s'était vu déjà à diverses fois dans les fers pour la querelle de

son Maître, et traité avec la dernière ignominie, redoutât ce qui lui pouvait arriver de la part d'Hérode et des Juifs.

Comme il avait déjà goûté la douceur du martyre, il ne soupirait qu'après sa consommation, et brûlait d'un ardent désir de rendre à son Sauveur souffrances pour souffrances, vie pour vie, et lui donner ce dernier témoignage de son parfait dévouement : mais parce qu'il ne cherche en toutes choses que la volonté de son Dieu, et qu'il est dans une disposition ferme et inébranlable de le glorifier, soit par sa vie, soit par sa mort, il connaît par le miracle que Jésus-Christ opère aujourd'hui en sa faveur que son dessein est qu'il vive encore, et qu'il publie son Évangile.

C'est donc moins l'amour de la vie que le moyen que la Providence lui fournit de la sacrifier tout de nouveau par les travaux apostoliques, qui lui inspire ces mouvements de reconnaissance, et lui fait dire : *Dirupisti, Domine*, etc. C'est de voir éclater la gloire de Jésus-Christ, ses ennemis confondus, et l'Eglise, alarmée pour sa prison, consolée à proportion qu'elle avait été plongée dans la tristesse et le deuil.

Joignons-nous à cette Eglise naissante et à son chef pour bénir le bras du Tout-Puissant qui a brisé ses liens, et qui s'est servi de ses mains et de sa parole, animée de son esprit, pour briser les nôtres. Qu'à jamais soit célébré l'heureux jour auquel ce prodige a été opéré. O fers sanctifiés par l'attouchement de ses membres sacrés et par le tourment même que vous leur avez causé ! vous serez toujours plus précieux aux yeux de ma foi que l'or et les pierres. O chaînes plus honorables que les diadèmes des plus grands monarques de la terre ! Eh ! si du vivant de saint Paul les liens étaient devenus célèbres dans la cour de l'empereur et parmi tous les Romains à la gloire de Jésus-Christ, combien ceux du Prince des apôtres doivent-ils l'être dans toute l'étendue de la terre, présentement qu'ils ont reçu une nouvelle consécration par son entrée dans la gloire ? Ah ! je ne doute pas qu'il n'en ait conservé les stigmates et les meurtrissures comme autant de marques éclatantes de sa victoire sur le prince du monde. Mais pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, qui a institué cette solennité autant pour notre édification que pour la gloire de celui qui l'a le premier gouvernée, voyons les instructions renfermées dans l'épître de ce jour, qui contient l'histoire de sa délivrance miraculeuse ; et comme il serait impossible de les traiter toutes avec une juste étendue, je m'arrête aux deux principales, qui feront tout le plan et la division de ce discours : dans la première, nous verrons en saint Pierre endormi, quoique chargé de chaînes, et à la veille de sa mort, la tranquillité de son âme, et sa parfaite confiance en Dieu : ce sera mon premier point ; et dans le second, Dieu qui veille sur l'apôtre et envoie son ange l'affranchir de ses liens, nous donne un gage assuré de sa bonté paternelle pour nous délivrer des maux qui nous menacent, et de la captivité du péché dont celle

de saint Pierre est une image sensible. Implorons les lumières du Saint-Esprit par la médiation de Marie son épouse, à qui nous adresserons les paroles de l'Ange. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

C'est bien en vain que la philosophie prétend munir les hommes contre les plus fâcheux accidents de la vie et contre la crainte de la mort ; elle a beau se vanter de rendre son sage inaccessible aux mouvements que la nature excite dans l'âme à l'approche des périls, et nous le représenter immobile dans le renversement du monde entier. Toutes ces maximes, que le Portique étale avec tant de pompe et de faste, ne servent qu'à faire voir sa vanité ridicule. Ceux qui s'en sont armés éprouvent à leur confusion qu'ils ne sont pas moins faibles que ceux qui les ignorent ; ils se trouvent également destitués de courage, et les maux dont ils triomphaient en idée, lorsqu'ils les envisageaient dans un grand éloignement, ne manquent jamais de triompher d'eux, lorsqu'ils se font actuellement sentir, ou sont prêts de fondre sur eux. Il n'y a que la grâce de Jésus-Christ qui produise cette immobilité d'âme qui verrait les éléments se confondre, la machine du monde se dissoudre, et toutes les créatures conspirer à sa ruine, sans en être ébranlée. C'est ce qui fait dire au Sage que le juste est hardi comme un lion, et qu'il ne craint rien : *Justus quasi leo confidens absque terrore erit* (Prov., XXVIII) ; on n'est si susceptible de crainte que parce qu'on désire diverses choses qui ne dépendent pas de soi, et peuvent être enlevées par une violence étrangère, ou parce qu'on se sent trop faible pour résister à ceux qui nous attaquent. Or, le juste, le vrai disciple de Jésus-Christ, ne désire rien de toutes les choses d'ici-bas ; il regarde plutôt leur privation comme un gain que comme une perte, le monde avec tout ce qu'il a de plus attirant n'est aux yeux de sa foi qu'une vaine figure, une décoration de théâtre, il est déjà mort dans son cœur ; Dieu seul, Dieu seul est l'unique objet de ses desirs, il n'aime, ne cherche et ne s'attache qu'à lui, il ne s'appuie que sur le Tout-Puissant et l'Immuable : qui pourrait le tirer d'une situation si heureuse et l'arracher d'entre ses mains ? Fondant en lui seul toutes nos espérances, dit saint Augustin ? qui pouvons-nous craindre ? et quand nos cruels persécuteurs prévaudraient, quand ils dévoreraient notre chair, il ne mourrait que ce qu'il y a de mortel en nous : il restera toujours une partie de nous-mêmes, et sans contredit la plus noble, où ils ne pourront atteindre, c'est celle où Dieu habite, défions-les hardiment d'exercer leur haine sur elle. Qu'ils mangent notre chair à la bonne heure, et s'en rassasient, cette chair étant consumée, nous serons tout spirituels et tout esprit.

C'était la disposition invariable de David, dans cette diversité surprenante d'événements dont sa vie a été un tissu continu, qui lui fit dire à son cher ami Jonathas : Il n'y a qu'un point entre la mort et moi. Elle

est excellemment marquée par ces belles paroles que le Saint-Esprit lui met à la bouche : Le Seigneur est mon salut ? qui est-ce que je craindrai ? il est le défenseur de ma vie, qui pourra me faire trembler ? Quand des armées entières seraient campées contre moi, mon cœur n'en sera pas effrayé : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* (Psal. XXVI.) Sa crainte eût déshonoré un tel protecteur, et l'eût rendu indigne d'en être soutenu.

Mais voyons cette fermeté héroïque éclater dans saint Pierre, je n'ai qu'à vous tracer un tableau fidèle de ce qui se passa en ce jour à Jérusalem. Dix ou onze ans s'étaient déjà écoulés depuis la passion du Sauveur, durant desquels Pierre, qui se considérait comme le vicaire de son amour, avait uniquement travaillé à paître son troupeau selon l'ordre qu'il en avait reçu de sa bouche, et à faire entrer dans son bercail ses autres brebis, dispersées dans le reste du monde, que son Père lui avait données pour prix de son sacrifice.

A cet effet, après avoir fondé l'Eglise d'Antioche, prêché l'Evangile dans le Pont, la Cappadoce, la Bythinie, et s'être enrichi d'une infinité de dépouilles remportées sur le démon, il entreprit de l'aller combattre jusque dans son fort, je veux dire Rome, le centre de l'idolâtrie, et la mère des fornications de la terre. Celui qui avait tremblé à la voix d'une servante dans la maison de Caïphe, ô vertu toute-puissante de la grâce, qui change les roseaux en colonnes ! ne craint pas de s'engager dans une ville qui n'était pas moins l'esclave des folies et des impiétés de toutes les nations que leur maîtresse. Son courage fut plus grand en cette occasion que lorsqu'il marcha sur la mer.

Je laisse pour le panégyrique de sa fête tous les exploits par lesquels il s'y signala ; l'esprit de Dieu, sans l'inspiration duquel il ne faisait pas la moindre démarche, le ramena en Judée l'an 44 de Jésus-Christ, dix ans après sa passion. Elle était alors sous la domination d'Agrippa, petit-fils de cet Hérode qui persécuta le Sauveur dès qu'il fut né, et l'obligea de s'enfuir en Egypte. Ce prince, animé d'un faux zèle pour sa loi et ses traditions, entreprit une persécution contre l'Eglise : ce fut la seconde, plus violente que la première, qui avait dispersé les fidèles après la mort de saint Etienne, parce qu'elle avait pour auteur, non une troupe de séditeux, ou la violence de quelques particuliers, mais un souverain.

Secondé de l'inclination de tout le peuple, il forma la résolution de saper l'édifice par les fondements, en renversant ses colonnes, et immolant les apôtres à la haine de ses sujets. C'est pourquoi il fit mourir par l'épée saint Jacques, frère de Jean, et arrêter saint Pierre dont il différa le supplice à cause de la fête de Pâques : parfait imitateur de ses pères qui craignaient de se souiller par l'entrée du prétoire, tandis qu'ils ne faisaient pas scrupule de commettre un déicide, il voulait encore donner aux Juifs, rassemblés de tous

les endroits du monde, un spectacle qu'il connaissait leur devoir être infiniment agréable dans le supplice du chefet du grand prêtre de la religion chrétienne qu'ils détestaient. Pour cet effet, il le fit charger de chaînes, et le remit à la garde de seize soldats, divisés en quatre bandes, pour se succéder les uns aux autres. De ce nombre il y en avait deux attachés avec lui selon la coutume des Romains, afin qu'il ne pût faire le moindre mouvement sans qu'ils en fussent aussitôt avertis. D'autres se tenaient devant la porte de la prison qui était de fer.

Hérode, si ces précautions ne suffisaient, double les gardes et les sentinelles, fais élever davantage les murs de ta prison, ajoutes-y de nouvelles portes et de plus fortes serrures : tous ces soins ne serviront qu'à relever le miracle que Dieu va opérer, et tu égarerai bientôt qu'il n'y a ni mesures, ni forces, ni prudence contre lui.

Tandis donc que ce prince s'inquiète dans son lit, l'âme agitée par un flux et reflux de pensées, et que le sommeil qu'il a beau appeler fuit de ses yeux, les gardes qui veillent alentour de son palais n'étant capables de le garantir de ses craintes et de lui procurer le sommeil, ou que s'il y cède à la fin après avoir essayé toute sorte de situations, il est troublé par des songes et des visions horribles plus fâcheuses que le temps de la veille ; Pierre, lié d'une double et pesante chaîne, dort d'un sommeil doux et tranquille au milieu de ses deux gardes : *Erat in ipsa nocte dormiens*, c'était la nuit même de devant le jour qu'Agrippa avait destiné à son supplice : *Inter duos milites vinculus catenis duabus*. La puanteur du cachot dans lequel il est enfermé, le poids de ses chaînes, l'image d'un supplice cruel et ignominieux qu'il est sur le point d'endurer, ne l'empêchent pas de dormir paisiblement. Ah ! c'est qu'il sait que pour être entre les mains des hommes, il n'en est pas moins entre celles de Dieu. Il a appris de Jésus-Christ à ne pas craindre ceux qui n'ont de pouvoir que sur cette vie corruptible, et ne peuvent l'étendre au delà, mais uniquement celui qui nous l'a donnée en dépôt, et sans la permission duquel il ne tombera pas seulement un seul cheveu de notre tête. Eh ! comment les chaînes dont il est lié pour la cause de son cher maître, et la mort qu'il est sur le point d'endurer pour lui, seraient-elles capables de le troubler, puisque c'est l'objet de ses vœux et de son ambition ? Jésus-Christ est sa vie, la mort lui est un gain ; s'il trouve quelque avantage dans la vie, ou plutôt ce qui la lui rend supportable, c'est de pouvoir travailler pour Jésus-Christ, de faire tous les jours quelques nouvelles conquêtes sur le prince de ce monde, et d'établir de plus en plus l'Eglise par ses travaux et ses souffrances. Son cœur est donc partagé entre deux désirs qui naissent tous deux du fond de charité que le Saint-Esprit y a répandu : celui de quitter cette tente pour s'envoler dans les tabernacles éternels, c'est l'expression dont il use pour marquer qu'il considérerait son corps comme une tente toujours prête

à plier; et le désir de rester encore quelque temps ici-bas pour confirmer les fidèles dans les vérités qu'il leur avait apprises, sa plus grande joie serait de répandre son sang sur la victime et le sacrifice de leur foi; mais il laisse le discernement du tout à son bon maître, et dit avec la même confiance que David: Mais, pour moi, je dormirai en paix et je jouirai d'un parfait repos : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (Psalm. IV.) O avantage inestimable d'une bonne conscience! ô paradis anticipé! ô festin continu! ô douceur inexplicable! Eh! que ne devrions-nous pas sacrifier pour acquérir cette heureuse disposition et parvenir à cette situation inébranlable! Quelle véritable joie avez-vous jamais goûtée en suivant vos passions? n'est-ce pas se promettre le repos au milieu de la tempête et se hasarder à s'endormir sur le bord d'un précipice? Je parle à ceux en qui la foi n'est pas encore éteinte, et qui entendent les cris de leur conscience; car, pour ceux qui y sont entièrement sourds, et qui, à force de multiplier leurs crimes, ont étouffé ses reproches, ils ne sont pas simplement endormis, mais morts; ils croient, les insensés qu'ils sont, avoir fait un pacte avec la mort, et contracté alliance avec l'enfer; ils se promettent que lorsque les maux viendront à déborder comme un torrent, ils ne viendront pas jusqu'à eux, parce qu'ils ont établi leur confiance dans le mensonge; mais je leur déclare de la part de celui dont ils poussent la patience à bout, qu'ils ne le feront point impunément, que leur prétendu pacte ne subsistera pas, qu'ils seront accablés par les maux qui fondront sur eux au moment qu'ils s'y attendent le moins, et se répandront, dès le matin, sans discontinuer ni jour ni nuit : la cruelle épreuve qu'ils en feront leur donnera trop tard, hélas! l'intelligence.

Oh! si je vous pouvais faire comprendre toute la misère et toute l'horreur de ce double état! Je laisse le dernier comme presque désespéré; le tonnerre évangélique n'est pas capable de les réveiller de cette léthargie mortelle dans laquelle ils sont plongés, il faut que celui qui ressuscite les Lazares déjà pourris les tire du creux de leur tombeau par sa voix impérieuse et l'opération efficace de sa grâce. Je m'attache à ceux qui ont encore conservé quelque sentiment de religion et n'ont pas renoncé à leur salut. Comment le peuvent-ils voir dans un péril si imminent sans trembler? ne savent-ils pas que la mort est la solde du péché? que plus ils persévèrent dans cet état funeste, plus le retour sera difficile et les obstacles se multiplieront? Ne voient-ils pas qu'en méprisant les richesses de la longue patience de Dieu, ils s'amassent un trésor de colère pour le jour de la colère, et qu'ils sont près de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, qui vengera tout à la fois sa justice outragée et sa bonté méprisée? Que sais-je si, dans le temps que je vous parle, le maître de la vigne, lassé de voir que son figuier ne porte aucun fruit malgré ses soins et sa culture, n'ordonne pas aux ministres de

ses vengeances de le couper et le jeter dans le feu?

Mais comme votre foi, affaiblie et presque éteinte, vous fait moins redouter ces suites épouvantables et quelquefois inévitables, si vous ne vous hâtez de les prévenir, soyez du moins sensibles à votre misère présente et cherchez en lui cette paix et ce repos que vous avez recherchés jusqu'ici si inutilement dans la jouissance des créatures. Le méchant, dit Salomon, fuit sans être poursuivi de personne; comme il ne s'appuie que sur lui-même et sur des choses aussi fragiles, il ne peut s'empêcher de sentir combien cet appui est faible, et de considérer que la mort dont il ne se peut garantir lui ravira en un instant ce qu'il poursuit avec tant d'ardeur, et le présentera nu et vide de bonnes œuvres devant le tribunal redoutable de son juge. Il porte une âme divisée d'elle-même, déchirée par de cruelles pointes, tout ensanglantée et insupportable à elle-même; il devient son propre supplice : il voudrait se décharger de ce poids; mais le moyen? car comment pouvoir s'enfuir de soi-même?

C'est ce qui paraît avec éclat dans le premier des pécheurs : il n'a pas plutôt violé le commandement qui lui avait été fait de ne pas toucher au fruit de la science du bien et du mal, que voilà, pour ainsi dire, toute sa constitution renversée : il sent le poison agir dans ses entrailles; la crainte qui s'empare de son cœur lui fait prendre la fuite; il cherche à se cacher devant la face du Seigneur et se dérober à cet œil invisible qui voit tout; la présence de Dieu, qui faisait auparavant ses délices, fait à présent son tourment; il attend à tout moment, comme un criminel, l'exécution de l'arrêt de mort qui lui a été prononcé. La chose est encore plus visible dans Caïn, son fils aîné : à peine a-t-il immolé son frère à la cruelle envie qui le déchirait, qu'il se sent encore plus déchiré par des remords et agité de frayeurs mortelles; il s'attend à être tué par la première personne qu'il aura à sa rencontre. Le trouble de son âme se manifeste au dehors par le trouble et l'abattement de son visage, et le tremblement continu de son corps fait connaître à tous l'agitation de sa conscience, à qui l'image de son crime est toujours présent. C'est encore ce qu'éprouvèrent les Egyptiens, en punition des cruautés qu'ils avaient exercées contre les Juifs. Dieu ayant couvert toute la contrée où ils habitaient d'épaisses ténèbres, ils se croyaient ensevelis dans l'ombre de la mort, et se sentaient tous liés par une même chaîne de ténèbres. Non-seulement les beautés de la nature étaient éclipsées à leurs yeux par cette nuit effroyable survenue du profond des enfers, mais ce qui cause le plus de plaisir aux amateurs du siècle, lesquels ne cherchent qu'à jouir des douceurs de la vie, produisait un effet contraire, et leur était devenu un sujet de frayeur; ainsi, la douce haleine d'un zéphir, le concert des oiseaux qui chantaient agréablement sur les branches des arbres touffus, le murmure d'un ruisseau, le bruit d'une cascade, la course des ani-

maux qui se jouaient ensemble sans qu'ils les pussent apercevoir, frappant leurs oreilles, les faisaient mourir d'effroi.

L'affliction et le désespoir sont le partage de tout homme qui fait le mal; moins il attend de soulagement du dehors et du dedans de soi, plus il grossit, sans les connaître distinctement, les sujets qu'il a de se tourmenter. La bonne conscience, au contraire, est la source de la vraie magnanimité. Plus un cœur est simple et pur, plus il est ferme et intrépide, hien convaincu que, plus le péril est grand, plus aussi le secours de Dieu est proche.

Que le sort de ses vrais serviteurs est donc heureux et digne d'envie! plus leurs ennemis s'acharnent sur eux, plus ils leur procurent dans le ciel de couronnes, et ici-bas de consolations; plus ils les dépouillent des choses extérieures, plus ils les revêtent de Jésus-Christ. Ainsi, si nous voulons former nos idées sur celles de la vérité même, et parler le langage de la foi, il faut dire qu'ils sont dans la prospérité et dans l'abondance; on doit plutôt les féliciter et se réjouir avec eux, que plaindre leur destinée et s'attrister de leurs souffrances. Que ceux qui n'ont des yeux qu'à la tête les croient misérables, qu'ils les regardent comme des gens abattus sous les pieds de leurs oppresseurs: ce sont des insensés, des hommes animaux incapables de connaître les choses de Dieu; ils jouissent d'une paix souveraine, ils sont de beaucoup supérieurs à ceux qui croient les avoir écrasés et exterminés, puisque leur cœur est dans le ciel. Quand ils paraissent le plus resserrés par l'affliction, c'est alors qu'ils sont le plus au large. Le crédit et la violence de leurs adversaires les font-ils enfermer en des cachots? la sagesse descend avec eux dans la fosse et ne les quitte point dans leurs chaînes, ils y sont plus libres que les rois sur leur trône. Enfin, ce n'est qu'en eux que se vérifie ce paradoxe insoutenable des stoïciens, contre lequel la nature et la raison se récrient également : *que le sage est heureux dans le taureau même de Phalaris*, parce que l'esprit de Dieu leur fait sentir du rafraîchissement, et que leur âme est déjà dans le ciel. C'est un or qui se purifie dans la fournaise, et une hostie d'holocauste qui est reçue en odeur de suavité; leurs persécuteurs sont des instruments qui servent à les purifier, à les polir, les ciseler comme des vases précieux et leur donner le dernier degré de perfection. Saint Augustin les compare au bois qui brûle dans la fournaise et se consume lui-même, pour rendre ce précieux métal plus pur et plus éclatant.

Voilà ce qui fait le sujet de leur gloire. Saint Paul préférerait le titre de prisonnier pour Jésus-Christ à tous les autres, et quand il est obligé de se relever au-dessus des faux apôtres, on voit bien qu'il a plus de complaisance d'avoir été descendu au fond d'une basse-fosse qu'élevé au troisième ciel. L'illustre saint Babylas, évêque d'Antioche et martyr, ordonna, sur le point de mourir,

qu'on l'enterrât avec les chaînes dont il avait été chargé, voulant que son corps fût enchaîné même après sa mort, tant ce qui paraît le plus ignominieux devant les hommes lui semblait aimable et glorieux, parce qu'il le souffrait pour Jésus-Christ. Y a-t-il de l'infamie d'être traité comme son maître, et un tel maître, lequel a voulu lui-même être garrotté par les pécheurs pour briser les liens de nos péchés, et dégager notre liberté captive de l'esclavage de Satan?

Il n'y a donc que les méchants qui sont à plaindre et dont le sort est vraiment déplorable; il n'y a de prison à redouter que celle d'une âme, que ses vices et ses passions tiennent resserrée, l'empêchant de jouir de l'heureuse liberté des enfants de Dieu, et de mort à craindre, que celle qui en sépare l'âme à jamais pour éprouver tous les fléaux de sa colère. Ce sont les considérations solides que Tertullien emploie pour consoler les confesseurs de Jésus-Christ enfermés dans les prisons, et adoucir le poids de leurs chaînes; vous êtes, dit-il, séparés du monde et renfermés dans la prison: mais ce monde en est lui-même une véritable, dont vous devez vous estimer heureux d'être sortis; les ténèbres qui aveuglent les yeux de ses amateurs sont plus horribles et plus profondes que celles de vos cachots, *maiores tenebras*; ses chaînes sont beaucoup plus pesantes et plus accablantes que celles dont on serre vos pieds et vos mains: *graviora catenas*; les impudicités monstrueuses dont il est inondé exhalent une odeur plus infecte et plus insupportable, *peiores immunditias*; le nombre des criminels y est infiniment plus grand: ce n'est pas un gouverneur ou un préconsul qui le jugera comme vous, mais le Souverain des souverains qui le jugera dans la rigueur de sa justice et le condamnera avec son prince aux flammes de l'enfer; vos oreilles ne sont pas frappées de leurs blasphèmes et de mille paroles dissolues; vos yeux n'ont rien à appréhender de tant d'objets dangereux et d'occasions de scandale qui s'y présentent à chaque pas. Bénissez donc Dieu qui vous facilite, par la mauvaise volonté des ennemis de son nom, les moyens les plus naturels d'observer la Loi évangélique et les pratiques de notre sainte religion les plus propres à vous sanctifier. Vivez dans une attente paisible et immobile de son secours, et vous verrez éclater ses merveilles; nous en avons un gage assuré dans la délivrance miraculeuse de saint Pierre. C'est ce que nous allons voir dans mon second point.

SECOND POINT.

Si Dieu se dépeint dans l'un de ses prophètes sous l'image d'une verge qui veille, pour marquer qu'il éclairait les désordres de son peuple et que sa justice était toute prête à les punir; comme il se plaît encore davantage à signaler sa bonté, j'ose dire qu'il est tout autrement attentif sur ceux qui le servent pour écarter tout ce qui pourrait s'opposer à l'accomplissement de ses desseins éternels sur eux. *Les yeux du Seigneur*, dit

le Psalmiste, *sont toujours arrêtés sur ceux qui le craignent et qui espèrent en sa protection*. La plus tendre des mères oublierait plutôt le fruit de ses entrailles, que lui ses élus; il s'oublierait aussitôt lui-même; et s'il paraît quelquefois endormi, s'il veut bien souffrir que ceux qui n'ont qu'une foi médiocre forment des jugements injurieux à sa providence, ce n'est que pour en faire mieux admirer en son temps les secrets ressorts et éclater plus sensiblement les merveilles. Car, après qu'il a laissé aller l'iniquité et la violence de l'homme à son comble, et qu'il semble avoir abandonné ses serviteurs, c'est alors même qu'il déploie la puissance de son bras pour les retirer des portes de la mort, arracher la proie à ses adversaires, et confondre leur malice. L'Écriture nous en fournit mille et mille exemples, qui sont autant de preuves de l'application infatigable avec laquelle il veille sur toutes les démarches de ceux qui mettent en lui leur confiance. Celui de saint Pierre est plus que suffisant pour mettre cette vérité dans tout son jour: il a résolu de le délivrer de la main d'Hérode et de la fureur des Juifs, toujours altéré du sang de ses amis, il attend que le besoin soit évident, ou plutôt extrême, et que la nuit qui précède le jour destinée à l'exécution, soit bien avancée. Pierre, qui y était tout préparé et regardait son supplice comme la voie la plus courte pour rejoindre son cher maître, après la réunion duquel il soupirait, n'avait garde de lui demander le miracle que nous allons raconter; mais l'Eglise, qui venait de perdre l'un de ses principaux appuis en la personne de saint Jacques, et qui éraignait un pareil malheur pour son premier pasteur, sollicite instamment son adorable époux de le lui conserver; elle n'a garde d'exciter du tumulte et des séditions; elle ne s'empporte pas non plus en injures contre la tyrannie, mais elle offre jour et nuit d'humbles et ferventes prières pour cet effet; c'est là son unique ressource, ce sont ses artifices, ses intrigues et ses armes; elle ne connaît point d'autre moyen de défendre ses ministres opprimés! Oh! qu'il est puissant et efficace, qu'il est invincible!

L'élite des fidèles assemblés dans la maison de Marie, mère de Jean, poussait des gémissements vers le ciel, demandant la conservation d'un si bon Père à celui qui le leur avait donné. Le vif sentiment de leur indignité dont ils étaient pénétrés, ne les empêchait pas de se présenter à Dieu pour lui, personne ne s'avise de dire: je ne suis rien, mes prières ne sont d'aucune valeur, ce n'est pas à moi à prier pour un tel homme; car l'amour, dit saint Chrysostome, n'entre pas dans tant de considérations: d'où vous apprenez que la conviction de votre peu de vertu, et de vos démérites, ne vous doit pas empêcher de prier les uns pour les autres; prions toujours, et travaillons à nous rendre tels, que nos prières percent le ciel, et en fassent descendre les miséricordes. Eh! comment, Seigneur, eussiez-vous pu mépriser les prières et rejeter

les larmes de tout ce qu'il y avait de saintes âmes dans votre Eglise, assemblées en votre nom; vous qui vous êtes engagé si solennellement d'accorder tout ce qui vous serait demandé de la sorte, et n'avez pas de plus grande joie que de vous laisser vaincre par cette espèce de violence!

Les soupirs innocents de tant d'enfants, qui se voient sur le point d'être orphelins, étant montés au ciel, comme un encens d'excellente odeur, Dieu envoie son ange, que nous avons lieu de croire être saint Michel, protecteur de l'Eglise; l'obscurité de la prison est éclairée par sa présence; Pierre ne s'éveille pas toutefois, il faut que l'ange le pousse par le côté, et dans ce moment, les chaînes tombent de ses mains: Prenez, lui dit-il, votre vêtement, mettez votre ceinture, attachez vos souliers, et suivez-moi. Pierre obéit, ne sachant pas que ce qui se faisait par l'ange fût véritable, mais s'imaginant que tout ce qu'il voyait n'était qu'un songe: il suit donc, et après qu'ils eurent passé le premier et le second corps-de-garde, ils vinrent à la porte de fer par où on va à la ville, qui s'ouvrit d'elle-même devant eux, et après qu'ils eurent marché ensemble le long d'une rue, l'ange disparut. Alors les nuages qui occupaient son esprit étant dissipés, il comprit clairement que ce n'était pas un rêve, et il s'écria dans le transport subit de son admiration: C'est à cette heure que je reconnais véritablement que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré d'Hérode, et de toute l'attente du peuple juif.

Voilà les principales circonstances du miracle qui conserva à l'Eglise naissante son chef visible, et qui nous est un gage assuré de la protection de Dieu dans nos maux et nos dangers, si nous avons en lui une confiance pareille à celle de l'apôtre et des fidèles, qui ont obtenu sa délivrance par la sainte importunité de leurs prières. Son bras n'est pas raccourci, ni sa bonté diminuée; nous le trouverons toujours prêt à nous secourir d'une ou d'autre manière, par des voies plus secrètes et plus cachées, et par de plus palpables et de plus éclatantes.

Le Seigneur, dit saint Pierre, sait délivrer ceux qui le craignent, des maux par lesquels ils sont éprouvés. Ne vous imaginez pas toutefois que ce soit en ne permettant jamais qu'il leur arrive aucun mal, et rendant tous les efforts de leurs ennemis impuissants; il leur ôterait par là le moyen principal de signaler leur fidélité, et d'acquérir un degré éminent de gloire; s'il n'eût jamais laissé succomber les siens à la calomnie et à la haine implacable des ennemis de son nom, aurions-nous cette nuée d'illustres témoins, cette multitude innombrable de martyrs, qui font le plus riche ornement de la Jérusalem céleste? Saint Jacques avait-il été destitué de sa protection, parce qu'il avait été emporté par le glaive du persécuteur? et lorsque saint Pierre lui-même fut crucifié à Rome, fut-ce par impuissance de son divin Maître, ou parce qu'il était las de le proté-

ger? Conclurons-nous qu'il aimait davantage les trois enfants qu'il conserva vivants au milieu de la fournaise allumée par l'ordre de Nabuchodonosor, que les sept Machabées qui furent autant de victimes de l'impie Antiochus? A Dieu ne plaise que nous concevions de pareils sentiments! Réveillons notre foi; jugeons des choses, non par les sens, mais par les yeux du cœur. Si j'interroge, dit saint Augustin, ceux qui aiment la vie présente, ou ceux qui sont faibles dans la foi, ils me répondront qu'ils choisiraient plutôt d'être délivrés avec les trois compagnons de Daniel. Mais, quoi! vous êtes-vous engagé au service d'un Dieu crucifié à condition de ne rien souffrir, et de jouir tranquillement des prospérités du siècle? vous seriez plus chancel qu'un Juif. Ces trois illustres Hébreux s'attendaient-ils que Dieu suspendrait l'activité des flammes, lorsqu'ils protestèrent à leur tyran qu'ils n'hésitaient pas sur le parti qu'ils avaient à prendre, et qu'il était inutile de leur demander une réponse sur ce sujet; c'est comme s'ils eussent dit: Nous ne servons point le Dieu de nos pères afin qu'il nous sauve de la mort, mais nous préférons son service à toutes choses par un effet de son amour, par l'unique désir de lui plaire; c'est pourquoi, ignorant ce qui lui est le plus glorieux, et à nous le plus avantageux, nous nous abandonnons entre ses divines mains; car, quoique nous soyons très-assurés qu'il lui est très-aisé de nous arracher des vôtres, le mystère de sa volonté nous est inconnu: nous la suivrons aveuglément, nous en dû-t-il coûter mille vies. Les Machabées, qui se voyaient hacher en pièces et brûler à petit feu pour ne vouloir pas embrasser les superstitions païennes, se plaignaient-ils de leur sort? L'espérance d'une bienheureuse résurrection ne les soutenait-elle pas au milieu de ces cruelles épreuves? Leur courageuse mère surtout n'a-t-elle pas de quoi confondre notre lâcheté? elle voulait qu'ils mourussent avant elle, parce qu'elle savait qu'ils s'assuraient par leur sacrifice une vie et une gloire immortelle.

Si donc Sydrac, Mysac et Abdénago sortirent sains et entiers de la fournaise, il ne faut pas envisager ce miracle comme un grand bonheur pour eux, puisqu'ils demeurèrent encore exposés aux divers périls de la vie présente, qui n'est qu'une tentation continuelle, au lieu que les sept frères Machabées s'en virent pleinement affranchis, eurent à s'écrier dans le transport de leur reconnaissance qu'ils étaient hors d'atteinte de la rage des impies. Il faut seulement révéler ces coups éclatants de la puissance divine comme des preuves authentiques qu'il donne de sa gloire et de son triomphe sur l'injustice et la violence de ses ennemis.

On a vu des saints en qui la grâce était si pleinement victorieuse de tous les sentiments de la nature, que bien loin de demander à Dieu d'être tirés d'entre les mains de leurs persécuteurs, ils ne passionnaient

rien tant que d'éprouver les plus sanglants effets de leur haine, et ne craignaient que de se voir frustrés de la palme du martyre. Le grand saint Ignace, troisième successeur de notre saint dans la chaire d'Antioche, ayant été condamné par Trajan à être exposé aux lions dans l'amphithéâtre de Rome, conjure tendrement les fidèles de cette grande ville, dans une lettre qu'il leur écrit, de ne pas demander à Dieu qu'il ferme la gueule de ces bêtes farouches, ainsi qu'il le faisait souvent à la prière des fidèles. « Je sais, leur dit-il, ce qui me convient le plus: il m'est expédient de me réunir à Jésus-Christ, ma véritable vie. Oh! qui m'accordera de jouir des bêtes et d'en être dévoré promptement; j'irai au-devant d'elles, je les exciterai, et irriterai leur férocité naturelle. »

Je n'ai garde de vous exhorter de faire de semblables prières; votre faiblesse ne soutiendrait pas de si rudes combats, et succomberait à ces violentes épreuves; demandez seulement au Seigneur l'accomplissement de ses desseins éternels sur vous, et qu'il ne permette pas que vous soyez tentés au delà de vos forces. Lorsqu'il se sera déclaré par l'événement, adorez humblement ses voies, et ne doutez pas que ce ne soient celles qui lui sont les plus glorieuses, et par le moyen desquelles il veut vous rendre dignes de lui.

Mais nous n'avons pas simplement, dans le miracle opéré en faveur de saint Pierre, le gage et l'image de la protection que Dieu ne refuse jamais aux justes, nous avons encore celle de la délivrance des pécheurs qui languissent dans la servitude honteuse du péché. Et ne soyez pas choqués de m'entendre dire qu'un si saint apôtre a été en cette rencontre la figure des pécheurs, puisque Jésus-Christ son maître, la sainteté même, l'a bien été dans sa circoncision, son baptême, et surtout à la croix, où tout ce qu'il tenait de la génération d'Adam fut consumé par les souffrances, pour nous apprendre la nécessité de mortifier en nous le vieil homme et de détruire ce corps de péché. La comparaison de tous ces divers rapports n'a pas moins de quoi vous édifier, vous toucher et vous instruire que ce que j'ai traité auparavant.

Pierre, chargé de chaînes, jeté dans un cachot et gardé par des soldats qui ne le perdent pas de vue, est une image triste et sensible du pécheur privé de la grâce et de l'heureuse liberté des enfants de Dieu, dont il jouissait, et réduit sous la captivité du démon. Pécheurs, vantez-vous tant qu'il vous plaira d'être libres et même de commander aux autres, vous n'êtes que de vils esclaves, et les forçats de galère sont plus libres que vous! C'est la Vérité elle-même incarnée qui nous en assure: celui qui commet le péché se rend l'esclave du péché: il n'est pas lié par des fers étrangers, mais par sa propre volonté, devenue plus dure que le fer; en obéissant à ses passions tyranniques il en devient esclave, il en contracte l'habitude; or, l'habitude forme comme une seconde nature, et se change en nécessité. C'est ce que saint Bernar-

explique parfaitement bien, conformément aux principes de saint Augustin et de saint Paul. La volonté, dit-il, s'étant remplie une fois de l'amour vicieux de la créature, est incapable d'en avoir pour la justice; ainsi, par une merveille aussi étrange que funeste, cette volonté, dépravée par le péché, se fait une nécessité à elle-même et se trouve réduite à un tel état, que la nécessité étant volontaire ne peut excuser la volonté, ni la volonté, étant une fois engagée, exclure la nécessité. Il n'y a donc point d'issue pour ce malheureux pécheur, puisque la volonté le rend inexcusable, et la nécessité incorrigible; il aime ses chaînes, quelque accablantes qu'elles soient, et regarderait comme son tyran quiconque entreprendrait de les briser; loin de s'alarmer d'un état si funeste et de craindre cette chaîne affreuse de ténèbres, dont il sera lié pour un jamais par les démons et avec les démons, il dort d'un sommeil tranquille, ainsi que faisait Pierre dans les chaînes d'Hérode, à la veille qu'il devait être condamné par ce prince et livré aux bourreaux. Cette léthargie funeste et ce repos téméraire, qui ne peut être que l'effet d'un aveuglement pénal et de la fausse paix que le démon procure à ceux qui sont sous sa puissance, nous est encore mieux marquée par le sommeil de Jonas : Ce prophète s'était embarqué pour fuir devant la face du Seigneur, lequel lui avait ordonné d'aller annoncer à Ninive sa destruction prochaine; il s'éleva aussitôt un vent furieux qui excita une horrible tempête : le vaisseau était quelquefois porté jusqu'aux cieux, et se voyait un moment après comme englouti au fond des abîmes. Les matelots et les passagers, pâles et à demi morts de frayeur, poussaient de grands cris s'estimant perdus sans ressource, et jetaient dans la mer la charge du vaisseau pour le soulager. Cependant le prophète coupable, pour la désobéissance duquel cet orage était arrivé, dormait au fond du navire d'un profond sommeil : *Dormiebat sopore gravi* (Joan., I) : tel est le pécheur, telle sa sécurité funeste; il dort tranquillement et n'est occupé que des vaines images et des fantômes qui lui passent par l'esprit, qu'il prend pour les seules réalités, se repaissant de chimères creuses et d'illusions grossières, tandis que les créatures, lassées de le porter plus longtemps et de servir à sa vanité, demandent à Dieu d'être les ministres de sa juste vengeance et les exécutrices de l'arrêt qu'il prononce déjà; ils ne se réveilleront peut-être de cette ivresse que par le son éclatant de la trompette de l'archange qui les citera au jugement, et par le cri que Dieu les avertit qu'il poussera lui-même, semblable à celui d'une femme qui est dans les tranchées d'un enfantement douloureux : *quasi parturiens loquar*. Ajoutons-y encore la circonstance de la nuit, parce qu'il est effectivement nuit en plein midi pour les pécheurs : ils sont environnés de lumières, mais elles ne sont qu'extérieures; elles ne percent pas l'abîme ténébreux de leur cœur où le démon s'est caché, et d'où il fait sortir une noire fumée qui les offusque et leur dé-

robe la vue des objets spirituels, de sorte qu'ils se plaindront au dernier jour que le soleil d'intelligence ne s'est pas levé sur eux.

Que cet état est déplorable, qu'il est horrible, et qu'il a de quoi nous faire frémir! O Seigneur! éclairez mes yeux afin que je ne m'endorme jamais dans la mort, de peur que le cruel ennemi ne dise : J'ai prévalu, je l'ai dévoré. Le pécheur est incapable de faire une pareille prière, car prie-t-on lorsqu'on est endormi? Il ne connaît pas le danger qui le menace, il ignore qu'il est au milieu des géants, c'est-à-dire des démons, et que les pieds de ceux qui se lient avec la Babylone de ce monde s'enfoncent jusqu'au plus profond des enfers; il ne voit pas qu'il donne tête baissée dans l'embuscade; il suit cette femme prostituée, c'est l'image sous laquelle le Saint-Esprit nous représente la volupté du siècle et l'aveuglement de ceux qui s'en laissent enchanter. Il la suit ainsi qu'un bœuf qu'on mène pour servir de victime, comme un agneau qui va à la mort, en bondissant, et il ne comprend pas, l'insensé qu'il est, qu'on va le lier, l'égorger, le mettre sur le bûcher et le brûler; il s'empoisonne avec plaisir, et goûte des délices qui le tuent. Il faut que l'Eglise prie en corps pour ce pécheur insensible à son état, qu'elle verse des larmes, pousse des gémissements et fasse une sainte violence à son Dieu pour l'arracher à la mort et en faire révoquer l'arrêt.

Sa bonté se laisse fléchir à l'égard de quelques-uns, mais non à l'égard de tous, parce que l'ordre, qui est sa loi immuable, exige qu'il exerce sa justice aussi bien que sa miséricorde pour faire connaître aux hommes, par la manifestation de l'une et de l'autre de ces perfections, le danger effroyable du péché, et, d'autre côté, qu'il n'y en a point de si grand ni de si énorme que le sang du Médiateur ne puisse purifier. Ainsi, pendant que, par un jugement aussi juste qu'il est terrible, il laisse dans l'endurcissement qui il lui plaît, il en retire d'autres qui n'ont pas moins mérité d'être abandonnés.

Voici les moyens ordinaires qu'il tient à l'égard des vases de miséricorde comme souverain dispensateur de ses grâces. Il envoie son ange qui éclaire les ténèbres du cachot dans lequel ils sont endormis, sans crainte du péril qu'ils courent. Cet ange est l'image d'un prédicateur ou d'un directeur zélé, qui fait briller aux yeux du pécheur la lumière de la vérité, le réveille, le conjure avec instance, et le presse de sortir sans délai de cet état funeste; il figure encore l'opération puissante et efficace de la grâce qui se joint à la parole extérieure, sans quoi nos exhortations les plus vives et les plus touchantes ne seraient pas capables de le remuer. Dieu y joint d'ordinaire les disgrâces et les afflictions extérieures, marquées par l'action de l'ange qui frappe rudement Pierre au côté pour l'éveiller, *percusso latere Petri*. C'est la voie que tient quasi toujours la sagesse divine pour convertir les pécheurs attachés au monde par une infinité de liens; elle leur en fait vivement sentir les amertumes, les dégoûts, les

soucis cuisants, et l'affliction leur ouvre les yeux, comme dit le Prophète. Les chaînes qui tombent des mains, et les portes de fer qui s'ouvrent d'elles-mêmes, sont une image naturelle de la liberté que recouvre une âme captive, et de la puissance donnée aux prêtres de rompre les liens des péchés. Elle se revêt de la robe de l'innocence, dont le démon l'avait dépouillée, et marche dans la voie des commandements en suivant son guide fidèle. La facilité surprenante que la grâce lui fait éprouver dans ces commencements de sa conversion, la fait presque entrer en défiance et regarder ce qui se passe comme un songe; mais enfin elle comprend, par l'heureux changement de ses inclinations, que c'est l'effet de la droite du Très-Haut; elle commence à voir et à admirer ce qu'elle ne voyait pas d'abord, et ce qui ne la touchait pas. C'est alors qu'elle dit, dans l'effusion de son cœur : Je reconnais que le Seigneur a véritablement envoyé son ange, et qu'il m'a délivrée de la main du démon et de l'attente de mes plus cruels ennemis, qui me regardaient comme une proie assurée; elle admire qu'il ait brisé les portes d'airain et rompu les barrières de fer sous lesquelles le fort armé la tenait enfermée; qu'il ait fait cesser cette cruelle domination sans qu'elle pût secouer ce joug horrible dont elle était accablée; elle sent que ses habitudes les plus enracinées ont été détruites, que la paix et le repos ont succédé à ses troubles; elle dit à Dieu dans son transport : *Dirupisti vincula mea*; elle ne peut se rassasier de bénir ses miséricordes, et sa langue a peine à suffire à son cœur.

Je crois m'être acquitté, mon cher auditeur, de ce que je vous avais promis. Je vous ai fait voir dans la tranquillité qui paraît en saint Pierre au milieu du plus grand péril qui pût menacer sa vie, quel trésor est une bonne conscience, et l'immobilité d'âme que Jésus-Christ donne à ceux qui souffrent pour son nom. Dans sa délivrance miraculeuse, vous avez vu éclater sa providence spéciale et son soin paternel sur ses élus, aussi bien que la force d'une prière fervente et persévérante. S'il ne fait pas toujours de pareils miracles pour les arracher à la violence de leurs ennemis, ce n'est pas par impuissance ni défaut d'amour pour eux, c'est d'ordinaire par un effet de cette dilection éternelle qu'il les laisse opprimer, et l'esprit de douceur qu'il verse dans leur cœur; la patience merveilleuse qu'il leur inspire n'est pas un moindre miracle, quoique invisible, que ceux qui frappent le plus les sens. Ils n'ont pas moins de sujet de lui dire avec David, ou plutôt avec Jésus-Christ même : Vous m'avez protégé seul contre l'assemblée des méchants, et contre la multitude de ceux qui commettent l'iniquité, que s'il avait brisé les mâchoires de ces bêtes carnassières, et signalé sa puissance par quelque prodige éclatant. Votre corps peut être livré entre leurs mains, ainsi que l'y fut celui de l'Homme-Dieu, notre chef; mais votre âme, non plus que la sienne, ne le sera pas. Ce corps même ressuscitera un jour glorieux, et la gloire lui sera com-

muniquée selon la mesure des souffrances.

Pécheurs, j'ai tâché de vous faire ouvrir les yeux sur l'état de misère inconcevable où vous vous êtes réduits par votre engagement dans le péché; j'ai fait retentir à vos oreilles le bruit de ces chaînes dont vous ne sentez pas le poids; je vous ai dépeint la noirceur de ce cachot, et ces satellites hideux qui vous gardent à vue, n'attendant que le moment que vous leur serez livrés pour assouvir sur vous leur haine implacable durant l'éternité. J'ai essayé de troubler ce repos funeste et de vous faire ouvrir les yeux à la lumière de la grâce. Je vous ai marqué les degrés par lesquels devait passer votre conversion pour être solide, et la vive reconnaissance dont votre cœur devait être pénétré. Faites que ces sentiments ne soient pas passagers, mais que toute votre vie soit un cantique continu, cantique encore plus formé d'actions que de paroles. Et pour finir par celles de notre glorieux saint, qu'il vous suffise que dans le temps de votre première vie vous vous êtes abandonnés aux mêmes passions que les païens, vivant dans les mauvais desirs, les impudicités, les banquets de dissolution et de débauche; il faut que, durant tout le temps qui vous reste, vous ne viviez plus selon les passions des hommes, mais selon la volonté de Dieu. C'est par cette fidélité inviolable que vous mériterez d'avoir part à sa gloire, que je vous souhaite.

PANÉGYRIQUE XXII.

SAINT REMI, ARCHEVÊQUE DE REIMS.

(Le 1^{er} octobre.)

Ipsius sumus factura, creati in Christo Jesu, in operibus bonis quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus. (Ephes., II.)

Nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ, dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées avant tous les siècles, afin que nous y marchassions.

Ne reconnaissez-vous pas d'abord, à ce peu de traits, celui à qui vous devez votre naissance spirituelle, et qui vous a rendus de nouvelles créatures par la vertu des eaux sacrées du baptême, et le renouvellement du Saint-Esprit? Il n'a pas moins de droit que saint Paul de vous adresser les paroles que cet apôtre écrivait aux Corinthiens : *Quand vous auriez dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'avez pas néanmoins plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en lui par l'Evangile.*

Reconnaissez-vous aussi vous-mêmes, dans ces paroles, en la personne de vos pères : plongés dans le néant et la corruption du péché, vous viviez alors sans espérance et sans Dieu en ce monde; vous n'aviez point de part à Jésus-Christ, vous étiez étrangers à l'égard des alliances contenues dans la promesse, égarés du chemin de la vérité, asservis à une infinité de passions et de superstitions brutales, menant une vie toute pleine de malignité et d'envies, dignes d'être haïs et nous haïssant les uns les autres.

C'est par le ministère du glorieux saint Remi que vous, qui étiez autrefois si étran-

gement éloignés de Dieu, vous vous en êtes approchés, et vous voyez honorés de la qualité de ses domestiques et même de ses enfants bien-aimés ; que vous, qui n'étiez pas un peuple, êtes maintenant son peuple comblé de ses miséricordes ; vous qui étiez ensevelis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, avez été éclairés de l'admirable lumière de l'Evangile, arrachés de la puissance de Satan, pour être transférés dans le royaume de son Fils unique, et avoir part au sort et à l'héritage des saints : *Ipsius enim sumus factura.*

A Dieu ne plaise toutefois que j'attribue au serviteur ce qui ne convient qu'au maître, et à l'instrument ce qui est propre à la cause principale qui le meut et le remue. Je sais que le pouvoir de créer est incommunicable, et excède la fragilité humaine ; que celui qui plante et qui arrose ne fait rien, mais que tout dépend de l'accroissement intérieur que Jésus-Christ donne en qualité de Réparateur. Cela n'a pas toutefois empêché saint Paul, quelque pénétré qu'il fût de son indignité et de son impuissance, de dire aux fidèles qu'il avait convertis de l'idolâtrie : N'êtes-vous pas mon ouvrage dans le Seigneur ? N'êtes-vous pas le sceau de mon apostolat ?

La conversion des peuples peut donc être l'ouvrage de l'homme, mais par la grâce du Fils de Dieu, lequel n'a pas dédaigné, pour honorer la nature à laquelle il s'est uni, de s'associer des coopérateurs qui travaillent sous lui à l'édification de son corps mystique et à la sanctification des élus.

C'est de cette manière que notre illustre patron nous a formés, disons, nous a créés en Jésus-Christ ; il a parfaitement coopéré à l'ouvrage de notre régénération, pour lequel Dieu l'avait destiné. C'est ce que je me propose de vous faire voir en mon premier point ; et dans le second, je parlerai de la grandeur de la récompense qu'il en a reçue, à l'augmentation de laquelle nous pouvons et devons contribuer. Vous avez trop d'intérêt en ce panegyrique pour n'y pas donner toute votre attention. Ouvrez encore plus vos cœurs à l'infusion de la grâce, afin qu'il vous soit utile. Implorons-la par l'intercession de la très-sainte Vierge, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT

Un instrument animé fait tout ce qui dépend de lui quand il se prête sans réserve à celui qui a droit de l'employer ; il ne reçoit point d'impression étrangère, et ne s'en donne lui-même aucune. C'est ce que nous allons admirer dans notre apôtre. Vous le verrez répondre parfaitement au glorieux choix que la Providence avait fait de sa personne, et marcher constamment, d'une manière digne de Dieu, dans sa vocation, sans se démentir jamais et sans s'attribuer rien de ce que la grâce opérait par son ministère.

Comme il était envoyé pour administrer un baptême plus saint et plus efficace que celui du Précurseur, sa naissance fut annoncée au monde, de même que la sienne, et

accompagnée de miracles. Si Zacharie recouvra la parole aussitôt que Jean-Baptiste eut vu le jour, le saint solitaire Montan, qui avait prédit que Remi procurerait le salut d'une infinité d'âmes, recouvra la vue en oignant ses yeux du lait de sa nourrice. Ainsi on s'entredisait : « Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant, ce fruit de bénédiction ? » Il ne se retira pas dans le désert, mais il n'en fut pas moins préservé de la corruption du siècle. Il crût pour ainsi dire à l'ombre du tabernacle, de même qu'un autre Samuel ; le Seigneur fut son unique partage dès qu'il fut en état de faire un choix, et il préféra son joug et le service de ses autels à tous les établissements du siècle, auxquels sa haute naissance le pouvait faire aspirer.

Le plus grand soin d'Émile et de Célinie, ses père et mère, fut de cultiver ses bonnes inclinations et les rares talents dont le ciel avait répandu les semences en son âme, et le soin d'y correspondre. Il surpassa leur attente, et devint, si nous en croyons Sidoine Apollinaire, l'un des plus éloquents hommes de son siècle, non pas de cette éloquence de sophiste, qui consiste presque tout entière dans la pureté de la diction, l'arrangement des mots, et le raisonnement humain, mais dans la science suréminente de Jésus-Christ, la hauteur des vérités de sa religion, la profondeur des mystères et l'ardeur de l'Esprit de Dieu.

Il s'appliqua tout d'un coup à l'étude des lettres sacrées ; car Dieu, qui avait de si glorieux desseins sur lui, ne permit pas que la noblesse de son âme fût anéantie dans des sciences stériles et de vaines occupations, ni qu'il lui arrivât la même chose qu'à ces athlètes peu intelligents qui frappent l'air plutôt que le corps de ceux qu'ils combattent ; il fut nourri dès son enfance dans les lettres saintes, seules capables de former un homme de Dieu, et le rendre parfaitement disposé à exercer toute sorte de fonctions dans l'Eglise. O livre divin, chastes délices du cœur chrétien ! comment les hommes vous négligent-ils si fort, et comment ceux qui doivent faire leur capital de votre lecture sont-ils assez malheureux pour puiser dans des ruisseaux bourbeux des eaux mortes et corrompues !

Il n'est pas nécessaire que je m'étende davantage sur le progrès surprenant qu'il fit dans cette céleste philosophie, car il joignait la pratique à la théorie : la sainteté marchait d'un pas égal avec la science, ou plutôt la surpassait de beaucoup, quoiqu'elle fût des plus extraordinaires. Je vous aurai tout fait comprendre, en disant que l'une et l'autre jetaient un tel éclat, qu'il fut élu par un consentement unanime du peuple et du clergé de Reims, pour être élevé sur le trône épiscopal, quoiqu'il ne fût encore âgé que de vingt-deux ans. Se peut-il un témoignage plus puissant de son mérite ? Si on n'eut pas égard en cette rencontre à la lettre des canons, qui demandent des vieillards et des hommes d'une expérience consommée pour ces postes éminents, on en suivit parfaitement l'esprit,

qui n'exclut pas précisément pour l'âge, mais pour les défauts ordinaires de l'âge, puisqu'il en était exempt, et avait toute la maturité et la gravité qu'on peut désirer dans les gens les plus avancés en âge. Car, comme dit le Sage, *Ce n'est pas le nombre des années qui rend la vieillesse vénérable, c'est la prudence de l'homme qui lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse.* Un juste est vieux dans sa jeunesse, parce qu'il a toute la solidité de la vertu, laquelle n'est dans la voie ordinaire que le fruit de plusieurs années. Comme Remi était bien éloigné de porter ce jugement de soi-même, et de se croire excepté de la règle, il fit une longue résistance; il versa des larmes, conjura avec instance qu'on eût égard à sa faiblesse, et qu'on ne l'accablât pas d'un poids disproportionné à ses forces; mais le choix du ciel se marquait trop visiblement, et son obstination à refuser eût pu devenir criminelle. Ainsi, voyant que ses efforts étaient inutiles, il se rendit, et la même humilité, qui lui avait fait rejeter cette dignité sublime, la lui fit accepter, quand il connut que le jugement de Dieu concourait avec celui des hommes.

Cette connaissance toutefois ne lui ôta pas sa crainte, mais le fit recourir avec plus de ferveur à celui qui seul pouvait lui donner les lumières nécessaires, et le soutenir dans tous les embarras inséparables du gouvernement d'un grand diocèse. Il ne sentait pas moins le poids du fardeau qui lui était imposé, que Salomon lorsqu'il se vit installé sur le trône de Judée à l'âge de seize ans, et son cœur ne poussa pas un cri moins perçant vers Dieu, que ce jeune prince lorsqu'il lui fit cette ardente prière : *Maintenant donc, ô Seigneur, vous m'avez fait régner, moi qui suis votre esclave; mais je ne suis encore qu'un enfant qui ne sait de quelle manière il se doit conduire, je me vois au milieu d'un peuple infini et innombrable pour sa multitude; je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal.*

Ce sont là les sentiments dont il était pénétré; il regarda comme adressée à soi en particulier l'exhortation de saint Paul à Timothée, son disciple : *Que personne ne vous méprise à cause de votre jeunesse, mais rendez vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. Appliquez-vous à la lecture, à l'instruction; soyez toujours occupé de vos devoirs, afin que votre avancement soit connu de tous.*

Oh ! qu'il fut fidèle à réluire tous ces avertissements en pratique ! On voyait éclater en ses paroles la discrétion d'un vieillard, son expérience dans la société civile, sa lumière dans la charité, sa fermeté dans la foi, son insensibilité pour les plaisirs et pour toutes les passions des jeunes gens; se dispensa-t-il jamais, malgré ses occupations tumultueuses et son âge décrépit, de distribuer à son peuple le pain sacré de sa parole, et de faire couler sur lui les pluies des discours de sagesse pour

désaltérer sa soif ? Son cœur était une source intarissable de ces eaux salutaires; il en tirait des choses vieilles et nouvelles comme d'un bon trésor, car il interpréta la plupart des livres de l'Ecriture avec une lumière et une pénétration qui était encore plus le fruit d'une humble prière que d'une étude assidue. Son Eglise admirait cette fontaine de charité qui sortait continuellement de sa bouche, et cette grâce répandue sur ses lèvres. Ses actions et ses travaux prêchaient encore plus efficacement : car comment établir le royaume de Dieu dans les autres, lorsqu'on néglige de l'établir dans soi-même ? Tout doit prêcher dans un évêque : sa langue dans la chaire, son innocence dans ses mœurs, sa sagesse et sa modération dans son ministère. C'est ce qui nous était figuré, selon l'interprétation de saint Jérôme, par ces sonnettes que Dieu avait ordonné au grand prêtre des Juifs d'attacher aux franges de sa robe lorsqu'il entra et sortait du temple, sous peine d'être frappé de mort : *Omnia vocalia sint, ut quidquid agit, quidquid loquitur, doctrina sit populorum.* C'est plus par ce moyen que par sa rare doctrine et des miracles aussi surprenants que la résurrection des morts qu'il opérait, que les païens renonçaient à leurs idoles, et que son troupeau croissait de jour en jour en nombre et en sainteté.

Que n'a-t-il point fait pour les pauvres, dont il se considérait comme le père, lui qui les aimait déjà tant, avant qu'être revêtu de cette qualité ! On voit des évêques apprendre des devoirs de leur état à devenir charitables; pour saint Remi, la chaire épiscopale ne le rendit pas, mais le reçut tel, et ne fit que lui inspirer un nouveau zèle et de plus grands moyens pour les soulager dans leurs nécessités. L'exercice le plus fréquent du don d'éloquence dont le ciel l'avait favorisé, était de représenter à son peuple par les paroles les plus touchantes de l'Ecriture, les avantages des œuvres de miséricorde et des offices de piété; et qui est celui qui, sous un si grand maître, ne se fût hâté d'y prendre part ? Les riches répandaient avec une sainte profusion leur or et leur argent dans le sein des pauvres, et ceux qui n'en pouvaient donner à raison de leur indigence faisaient plus, en se donnant eux-mêmes pour servir les malades.

Quelque grande que fût sa charité pour les besoins corporels, qui n'était pas bornée aux domestiques de la foi, mais s'étendait sur les infidèles, celle dont il était embrasé pour les spirituels, seuls véritables, surpassait d'autant la première, que l'âme est plus noble que le corps, et qu'il connaissait la grandeur du prix par lequel elles avaient été rachetées. Oh ! qu'il se fût volontiers immolé pour elles ! mais ne l'a-t-il pas fait une infinité de fois, en offrant à Dieu le sacrifice de ses prières, de ses larmes, de ses jeûnes pour leur conversion ?

Il avait des entrailles de compassion pour les pécheurs qui revenaient de leurs égarements, et sentait pour eux les tranchées d'un enfantement douloureux. Oh ! qu'il était éloigné des manières dures et pharisaïques

de ceux qui leur insultent, et n'ont que du dédain pour eux. *Le Seigneur*, disait-il, *ne nous a pas établis pour traiter les hommes avec colère, mais pour avoir d'eux un soin plein d'amour*. Ne lui faites pas toutefois l'injure de croire que cette douceur dégénérât en mollesse; et gardez-vous bien de lui attribuer une lâche condescendance qui allât à ruiner la sainte sévérité de l'Evangile, et laisser les pécheurs dans leurs ordures; l'exemple seul de Guénébaut, homme distingué par sa naissance, et par l'alliance même contractée avec lui, qu'il mit en pénitence durant plusieurs années, l'ayant lui-même enfermé dans une cellule, suffit seul pour nous apprendre qu'il sut toujours garder ce rare tempérament de ferce et de douceur, et allier l'indignation que le péché mérite, avec la compassion due au pécheur. Oui, il sut toujours, comme le pieux Samaritain, verser l'huile et le vin dans les plaies des blessés, joindre la bénignité avec la fermeté, la condescendance avec la rigueur épiscopale. Son cœur était la vraie arche d'alliance, dans lequel était renfermée la manne, symbole de douceur, et la verge qui est celui de la sévérité. Ainsi il était sévère et doux sans l'excès, et il réunissait de telle sorte en sa personne ces deux qualités, qu'on peut douter lequel des deux il méritait le plus, d'être aimé ou respecté; mais on ne doutait pas qu'il ne méritât l'un et l'autre.

Son zèle pour la discipline parut en plusieurs conciles assemblés par ses soins. Il se signala entre autres dans celui d'Orléans par un miracle éclatant : car un évêque arien ayant avancé quelque blasphème contre la divinité de Jésus-Christ, notre saint, armé du même zèle qui obligea saint Paul à frapper d'aveuglement le magicien Elimas, lequel s'efforçait de détourner de la foi le proconsul Sergius, lui ôta l'usage de la parole, et condamna cette langue impure à un silence forcé. Mais après avoir donné cette marque signalée du pouvoir suprême de Jésus-Christ qui résidait en lui, il en donna aussitôt de sa douceur extrême, et se laissant fléchir aux marques de repentir que ce malheureux fit paraître par signes, il lui rendit l'usage de sa langue, auparavant l'organe du démon, afin qu'elle publiât les merveilles du Dieu vivant.

C'est ainsi que mon saint se préparait, sans le savoir, à la grande œuvre pour laquelle le ciel l'avait fait naître : la conversion entière à la foi d'une nation puissante et belliqueuse. Et comme Dieu veut qu'on lui demande ce qu'il est résolu d'accorder, la prière étant le moyen ordinaire auquel sa grâce est attachée, il inspira, longtemps auparavant, à Remi de prier pour cet effet. Eh! comment l'humble et persévérante oraison de ce serviteur de Dieu, en faveur de son prince idolâtre, n'eût-elle pas été nécessaire, puisqu'il n'a pas fallu moins de trois siècles entiers de larmes de l'Eglise et de l'effusion du sang de ses plus chers enfants, pour obtenir la conversion des empereurs romains !

Le saint archevêque eût volontiers acheté cette grâce de sa propre vie, et désiré d'être anathème pour ses frères selon la chair, c'est-

à-dire chargé de toutes sortes de malédictions, et déchiré en pièces ; mais n'y ayant point de persécuteur qui pût verser le sang de ses veines, il répandait lui-même celui de son cœur, par des larmes abondantes et de fréquents gémissements. Eh! combien de fois l'avez-vous vu, Seigneur, prosterné devant votre majesté adorable, et collé à terre, vous conjurer, avec des cris ardents et véhéments, de dissiper cette nuit obscure, cette ombre de la mort dans laquelle les Français étaient ensevelis, et d'arracher ce frein d'erreur dont le démon tenait leurs mâchoires liées comme d'animaux stupides, s'en faisant rendre de profanes hommages dans des statues de pierre et de bois. Eh! comment Dieu eût-il pu rejeter des prières si ferventes qu'il formait lui-même par son esprit, et qui n'avaient que sa gloire pour objet !

Essayez vos larmes, grand saint, entrez dans des mouvements de joie ! les moments approchent où le voile sera levé, et où ce peuple, chéri de Dieu, renoncera à l'impiété pour embrasser son culte et vivre dans la justice et la tempérance : vous verrez de vos yeux cet heureux changement et y contribuerez.

Les Franks, nation germanique, après avoir diverses fois essayé de franchir le Rhin, barrière qui les séparait des Gaules, et été autant de fois repoussés par les Romains, qui en étaient maîtres depuis Jules César, s'y établirent enfin sous Pharamond, leur premier roi. Clovis, son troisième successeur et idolâtre comme lui, étendit ses conquêtes et acheva d'éteindre la puissance romaine en tout ce royaume : le reste était occupé par les Visigoths et les Bourguignons. Clovis avait épousé leur princesse, qui, étant chrétienne, n'avait rien oublié pour procurer le même avantage à son époux. Quoiqu'il ne se laissât pas persuader à ses instances, il traitait bien les chrétiens, épargnait leurs temples sacrés, honorait les saints personnages, surtout notre grand évêque, à la considération duquel il accordait diverses choses, lui faisant rendre les vases de son Eglise, lorsqu'il apprenait que ses gens en avaient enlevé quelqu'un.

Il fallut donc quelque chose de plus puissant pour le déterminer à embrasser la foi. Voici le ressort qu'employa la Providence : Ayant livré le combat aux Allemands à Tolbiac, la victoire, qui l'avait accompagné jusqu'alors dans toutes ses expéditions, passait du côté des ennemis ; ses troupes pliaient, et il se voyait sur le point d'être défait honteusement. Alors, élevant les yeux au ciel, il dit avec larmes : *O Jésus, que Clotilde adore comme le Fils de Dieu, j'implore ton secours ! Si tu me donnes la victoire, je croirai en toi, et me ferai baptiser en ton nom. J'ai invoqué mes dieux, mais je reconnais leur impuissance ; je t'invoque maintenant, résolu de croire en toi ; délivre-moi seulement de mes ennemis.*

Effet admirable de sa prière, ou plutôt de celle de saint Remi, présent en esprit à cette bataille, et qui tenait ses mains, ainsi qu'un autre Moïse, incessamment élevées vers le ciel, tandis que Josué combattait Amalec. Voilà tout

d'un coup les Allemands saisis d'une terreur panique, qui tournent le dos, s'abandonnent à une lâche fuite et laissent Clovis maître du champ de bataille.

Le doigt de Dieu était trop sensible en ce changement imprévu; aussi le roi victorieux ne songea plus qu'à exécuter sa parole, et se fit dès lors instruire par un saint prêtre. Clotilde fit venir secrètement saint Remi, qui continua de le faire et de lui donner une connaissance parfaite de nos mystères et de nos vérités adorables. Oh! avec quelle avidité cet illustre catéchumène ouvrait-il son cœur à ces merveilles de la sagesse d'un Dieu incarné, et à ces promesses magnifiques d'un royaume éternel, dont celui qu'il possédait sur la terre n'était qu'une ombre légère! Oh! qui peut connaître Jésus-Christ sans brûler d'une sainte impatience de lui être incorporé, et savoir la vertu de son sang sans désirer d'y être lavé et purifié pour lui plaire! « Je vous écoute volontiers, saint Père, lui dit le roi; mais il me reste une difficulté: le peuple qui m'obéit ne voudra pas renoncer à ses superstitions, et quitter ses faux dieux; je vais lui parler selon vos instructions, pour essayer de le gagner. — Ne craignez rien, grand prince; le cœur de votre peuple n'est pas moins dans la main de Dieu que le vôtre; il le tournera où il lui plaira avec une facilité toute-puissante. » Le roi assembla donc les Français; mais, ô vertu de la grâce qui avait préparé les voies et agi intérieurement, avant même qu'il ouvrit la bouche! ils s'écrièrent tous d'une voix, et comme de concert: « Nous quittons et détestons les dieux mortels; qu'eux et ceux qui les invoqueraient dorénavant puissent être confondus! nous ne voulons plus adorer que le Dieu immortel que Remi enseigne. »

Vous voilà, grand saint, au comble de vos vœux; quelles actions de grâces ne rendez-vous pas à celui qui renouvelait ainsi les prodiges de sa puissance! Tout se prépare pour ce baptême universel; notre saint, secondé de son clergé et de saint Wast, instruit sans discontinuer, et apprend à ces nouveaux soldats de Jésus-Christ, quels sont les engagements de la milice spirituelle dans laquelle ils s'enrôlent. On leur fait pratiquer quelques jeûnes et autres exercices de pénitence, conformément aux saints canons, pour se disposer à la grâce du sacrement, que saint Remi jugea à propos d'administrer au saint jour de Noël, sans attendre celui de Pâques.

O jour à jamais précieux à notre souvenir, que j'aime à me représenter cette auguste cérémonie, et à rappeler toutes les circonstances qui l'accompagnèrent! Nous y promîmes notre foi au Tout-Puissant en la personne de nos pères, dans qui nous étions renfermés.

Divers évêques s'étaient rendus de toutes parts à Reims pour cette solennité; on avait tapissé les rues; l'église était éclairée de cierges parfumés, et le baptistère embaumé d'odeurs exquis. Notre saint prélat tenait le roi par la main, suivi de la reine et d'un

peuple innombrable. En marchant, Clovis demande au saint: « Est-ce là, mon Père, le royaume de Dieu que vous me promettez? — Non, répartit-il, ce n'est que le commencement du chemin pour y arriver. » Dans l'action du baptême: « Baissez la tête, lui dit-il, fier Sicambre; adorez ce que vous avez brûlé, et brûlé ce que vous avez adoré jusqu'ici. » La sœur du roi et trois mille soldats ou officiers de son armée furent lavés le même jour dans l'eau de la renaissance; les mains de l'homme divin, mais homme caduc et mortel, succombent sous le poids du travail, et n'y peuvent suffire. La joie dont il est transporté le soutient et lui donne un renouvellement de forces.

Oh! que ce jour lui fut glorieux! Quelle consolation de voir ses souhaits heureusement surpassés, et de servir d'instrument à l'accomplissement de tant de prophéties par lesquelles Dieu faisait espérer aux gentils qu'il répandrait sur eux de l'eau pure, pour les laver de leurs souillures, et qu'il les purifierait des ordures de toutes leurs idoles, qu'il leur donnerait un cœur nouveau, et mettrait son esprit au milieu d'eux, pour les faire marcher dans la voie de ses préceptes! Quelle joie de mettre Jésus-Christ en possession de son héritage, et de revêtir l'Eglise, son épouse, des nations, ainsi que d'un vêtement précieux.

Alors furent encore accomplies ces prophéties glorieuses qui promettaient à l'Eglise qu'elle sucera le lait des nations, et serait nourrie de la mamelle des rois; que le Seigneur lui donnerait de l'or au lieu de l'airain, et de l'argent au lieu de fer. Vous voyez bien que je veux parler de dons magnifiques, et des libéralités vraiment royales dont Clovis enrichit l'Eglise de Reims, croyant ne pouvoir trop reconnaître la grâce qu'il avait reçue par le canal de son prélat. Mais notre saint, dont la piété était aussi prudente que désintéressée, et qui savait que l'Eglise n'avait jamais été plus riche en vertus que dans le temps qu'elle était le plus dénuée de richesses, ne pouvant arrêter les profusions de Clovis, les répandit, par un principe encore plus élevé de la générosité chrétienne, sur d'autres Eglises, afin que les Français, encore faibles dans la foi, ne vinssent à s'imaginer qu'il eût travaillé à leur conversion par esprit d'intérêt. Ah! plutôt la mort que l'ombre d'une semblable tache! il ne s'est uniquement proposé que la gloire de son Dieu, et la dilatation du règne spirituel de Jésus-Christ. C'est dans cette vue qu'il donna à ce prince, lorsqu'il marchait contre les Visigoths, des avis si salutaires, qu'il le porta à assembler divers conciles pour réformer plusieurs abus, surtout les mœurs déréglées des ecclésiastiques, extirper tous les restes de l'idolâtrie, et rendre le royaume parfaitement chrétien. Voilà à quoi fut employé tout le reste de la vie de notre saint: le pouvait-elle être plus dignement, et tous les travaux qu'il endura jusqu'à une extrême vieillesse, ne lui parurent-ils pas doux et légers pour consommer

mer l'œuvre qui lui avait été donnée à faire ?

Où si nous étions aussi fidèles à accomplir celle qui nous a été commise, et être des instruments dociles entre les mains de l'Ouvrier suprême pour l'exécution de ses desseins ! Vous ne pouvez pas douter que sa volonté ne soit votre sanctification, il vous l'a marqué en trop d'endroits : vous êtes-vous, jusqu'ici, appliqués sérieusement à y travailler ? Quelle honte ! Attendez-vous que les moyens vous en soient ravis ? Mettez donc tout de bon la main à l'œuvre, prenez le contre-pied de ce que vous avez suivi jusqu'à présent : *Brûlez*, vous dit saint Remi aussi bien qu'à Clovis, *ce que vous avez adoré, et adorez ce que vous avez brûlé*. Vous n'êtes pas nés dans l'idolâtrie comme vos pères, et la miséricorde divine vous a épargné tous les crimes que vous auriez commis dans cet état d'aveuglement ; mais vous devez reconnaître en vous la même faiblesse qui était la source de l'idolâtrie ; car ne recevez-vous pas tous les jours une infinité d'impressions fausses qui corrompent vos esprits et vos cœurs, par la seule force de la coutume, comme les païens recevaient leur superstition, ne faisant pas plus d'usage de notre foi qu'ils faisaient de leur raison ?

Vous n'êtes pas tentés d'adorer une statue de métal, mais vous adorez effectivement le métal dont elles étaient formées, l'or et l'argent dont vous faites votre idole. Vous offrez votre encens, c'est-à-dire l'amour de votre cœur, qui est le véritable culte, à des idoles de chair, et vous ne craignez pas d'exciter, par cette préférence indigne, la jalousie d'un Dieu. Il y en a (je le dis en gémissant) qui, plus basement attachés à la terre, font leur divinité de leur ventre, et se sacrifient eux-mêmes à ses désirs infâmes. Renoncez donc à toutes les passions mondaines, et retournez à l'origine de la foi ; marchez avec fidélité dans la voie royale que saint Remi vous a tracée, et marchez-y constamment jusqu'au bout, afin que vous méritiez la couronne de justice. Voyons combien celle qu'il a reçue de la main du juste Juge est riche et éclatante : c'est ce que je vous ai promis en mon second point.

SECOND POINT.

Ce n'est pas à des hommes relégués ici-bas, et environnés d'infirmités, à assigner le rang que les saints doivent occuper dans le ciel, et les y placer à leur gré ; ce serait attenter sur les droits inviolables de Dieu, qui seul connaît les divers degrés de mérite qu'ils ont atteints ici-bas, et rendre à chacun selon ses œuvres. Je ne crains pas toutefois de tomber dans cet excès de témérité, tandis que je ne ferai qu'appliquer à mon sujet les principes incontestables répandus dans l'Ecriture.

Le Sage nous apprend que l'eunuque volontaire, c'est-à-dire celui qui, touché de l'amour chaste de la justice, a renoncé aux plaisirs même légitimes, et s'est fait une sainte violence pour le royaume du ciel, recevra un don précieux, et une très-grande

récompense dans le temple immortel. *Sors acceptissima*. Cette assurance est confirmée dans l'*Apocalypse*, où il est dit que ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes, ayant suivi ici-bas l'Agneau de plus près, auront le privilège de le suivre de même là-haut, et que leur gloire égalera leur parfaite fidélité. Tel a été notre saint : il a embrassé cet état angélique, et le souffle du serpent, loin de pouvoir flétrir la blancheur exquise de ce lis, n'a fait qu'en relever l'éclat ; il n'a pu éteindre la lampe ardente et lumineuse qu'il a portée allumée aux noces de l'Epoux. Ayant donc embrassé ce qui plaît le plus au Dieu de pureté, à l'Epoux des vierges, n'a-t-il pas droit à cette place plus avantageuse qu'il s'est engagé de donner à ses pareils, dans l'enceinte des murailles de sa ville sainte ? Je dis plus, il aura un rang distingué parmi ces âmes privilégiées qui ont vécu dans un corps mortel comme si elles en eussent été déjà dégagées. Car, quelque mérite que puissent avoir les vierges, appelées pour cet effet la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, les pasteurs de l'Eglise sont leurs pères ; c'est par leurs vives exhortations qu'elles ont conçu de l'amour de cet état céleste, et l'ont choisi ; leur plus grande gloire est de leur obéir, et de pratiquer les saintes règles qu'elles en ont reçues. Je les révere comme épouses de Jésus-Christ, mais je mets de la différence entre elles et ceux qui les ont liées à ce divin Epoux, et qui lui donnent des enfants, alliant en eux ce double avantage d'où j'infière qu'ils ont plus d'accès auprès de lui, plus d'union et de familiarité.

Notre saint patron n'a pas seulement gardé ce conseil évangélique, il a embrassé tous les autres ; il a renoncé, de même que les apôtres, à toutes choses pour suivre Jésus-Christ dans une nudité parfaite, et j'ose dire qu'il a abandonné plus qu'une nacelle et des filets. Ne mérite-t-il donc pas, par conséquent, d'être gratifié de ce centuple promis à ceux qui, à leur exemple, auront renoncé à tout ce qu'ils possédaient, et de s'asseoir un jour sur l'un des trônes qui leur sont préparés pour juger l'univers entier ?

Si ceux qui ont distribué leurs biens aux pauvres se sont fait un trésor incorruptible dans le ciel, quel doit être celui de Remi qui, non content de s'être dépouillé de son patrimoine en leur faveur, a continué toute sa vie de répandre dans leur sein les revenus de son Eglise, se retranchant non-seulement le superflu, mais le nécessaire, pour subvenir à leurs nécessités, et leur donnant de sa pauvreté !

Mais d'autant que l'aumône spirituelle est d'un plus grand mérite que la corporelle, parce que l'âme est plus que le corps, autant l'application infatigable de cet incomparable pasteur à paître son troupeau de la parole divine, lui aura-t-elle procuré une plus grande gloire.

L'ange qui explique à Daniel les grandeurs du siècle à venir, lui dit que ceux qui auront été savants brilleront comme les

feux du firmament, et que ceux qui auront instruit plusieurs dans les voies de la justice, luiiront ainsi que des étoiles dans toute l'éternité; et, comme une étoile diffère d'une autre étoile en clarté, ils jetteront un éclat plus vif et plus éblouissant. Voilà le partage des saints docteurs bien clairement marqué. Jésus-Christ ne le dit pas moins précisément dans l'Evangile: Celui qui fera et enseignera les commandements sera très-grand dans le royaume du ciel: *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno celorum.* (Matth., V.) Car à Dieu ne plaise qu'une telle éminence de gloire soit le prix d'une science destituée de bonnes œuvres à laquelle une sainteté rustique et ignorante est préférable sans comparaison. Or, vous avez vu assez au long, sans qu'il soit besoin que je le répète, que saint Remi a été puissant en œuvres et en paroles, qu'il y a eu un accord invariable et une harmonie parfaite entre ses prédications et toute la conduite de sa vie, qu'il a même beaucoup enchéri sur ce qu'il exigeait des autres. Vous compteriez aussitôt le nombre des grains de sable qui bordent le rivage de la mer, que la multitude des enfants spirituels qu'il a engendrés à Jésus-Christ. Et si saint Pierre, au jour du jugement dernier, doit paraître accompagné d'une grande partie des Juifs qu'il a gagnés à Jésus-Christ, saint André, son frère, de l'Achaïe, saint Philippe de la Scythie, l'Apôtre des nations de la gentilité presque tout entière, saint Remi, au jour de la résurrection générale qui sera son plein triomphe, paraîtra accompagné non-seulement de tout le peuple qui composait son diocèse, mais de la nation des Franks tout entière! Quelle brillante escorte? ne sera-t-il donc pas aussi lumineux que l'astre du jour? et n'y aura-t-il pas la même différence entre sa gloire et celle d'un homme simple qui n'a vaqué qu'à son salut, qu'entre le ciel tout brillant de lumière et les étoiles?

Si la récompense répond à la quantité des talents et au bon usage qu'on en a fait, et l'abondance de la récolte à celle de la semence qu'on a jetée en terre, n'est-il pas visible que saint Remi a reçu plus de talents que le commun même des pasteurs qui en sont plus favorisés que les autres, et qu'il les a fait valoir et les a multipliés avec plus de soin qu'aucun d'eux, en sorte qu'il peut dire avec autant de justice que l'Apôtre, en se glorifiant au Seigneur qu'il a beaucoup plus travaillé que les autres, sa carrière ayant été plus longue que la leur, et d'un siècle presque entier? N'a-t-il pas répandu son pain sur les eaux qui passent, c'est-à-dire, selon l'explication des saints Pères, semé dans la main des pauvres, et la semence de vie, qui n'est autre que la parole divine dans le sein des pauvres et des riches? N'en recueillera-t-il pas le fruit avec une multiplication infinie dans celui de Dieu, qui s'y est engagé solennellement?

Il ne reste plus que les martyrs qui semblent en possession du premier rang, puisque la récompense étant proportionnée à la gran-

deur de la charité, on n'en peut donner une plus grande marque que de sacrifier sa vie pour ce qu'on aime. Je conviens de ce principe incontestable, et ne laisse pas de dire que l'état d'un pontife de Jésus-Christ a quelque chose encore de plus glorieux que celui du martyr.

Je craindrais d'avancer une pareille proposition, qui semble un paradoxe, si je n'avais un aussi bon garant que saint Chrysostome, qui en pouvait parler par expérience, ayant éprouvé les agitations et les orages de la vie pastorale. Non-seulement il égale un bon évêque, tel que saint Paul ordonne qu'il soit, à un martyr, mais il ne fait pas difficulté de dire qu'il en vaut plusieurs. Un bon pasteur, dit-il, et tel que Jésus-Christ veut qu'il soit, est comparable à une infinité de martyrs: car un martyr ne meurt qu'une seule fois pour Jésus-Christ, au lieu qu'un vrai pasteur meurt tous les jours, ainsi que faisait saint Paul pour les âmes rachetées de son sang. La mort de l'un est la preuve et l'effet d'une charité héroïque, la vie de l'autre est l'exercice non interrompu de la plus haute charité et la continuation de celle que le Fils de Dieu a passée sur la terre. Il suffit qu'un martyr soit agneau et consente en cette qualité d'être immolé pour la gloire de son Dieu; mais il faut, selon saint Grégoire de Nazianze, qu'un pasteur évangélique possède la vertu de tous les noms de Jésus-Christ. Qu'entend par là ce saint docteur? il veut dire qu'il ait la vérité de tous ces augustes noms et ces qualités que l'Ecriture attribue au Fils de Dieu, d'image, de vertu, de sagesse, de vie, de splendeur, de chef, de loi, de porte, de fondement, de pierre, de justice, de sanctification, d'hostie.

J'estime heureux tous ces glorieux témoins de la divinité de Jésus-Christ qui ont scellé leur déposition de leur sang; mais j'estime notre saint encore plus heureux d'avoir eu une charité si ardente pour l'Eglise de Jésus-Christ et pour les peuples non-seulement des Gaules, mais de toute la terre: c'est beaucoup de mourir avec constance, mais c'est encore plus de combattre si constamment et s'exposer à tant de travaux et de persécutions pour l'établissement du royaume de Dieu. Pouvait-il faire davantage pour l'Evangile que de le planter avec tant de sueurs dans toutes les provinces de ce vaste royaume, tant de veilles, tant de jeûnes, tant de larmes et de prières enflammées, tant de fatigues et d'incommodités de toute sorte, tant de périls auxquels il s'est dévoué, Que dirai-je de la sollicitude de tant d'Eglises! soixante-quatorze ans d'épiscopat passés dans ces exercices et ces mouvements, et ces tempêtes; des austérités qui ne le cédaient pas à celles des anachorètes sans accorder un mouvement de trêve à la nature, ne valent-elles pas bien des supplices d'un jour et une mort d'un quart d'heure que l'Eglise, dans l'hymne de ses martyrs, rappelle pour cet effet une voie abrégée pour posséder la vie bienheureuse?

La gloire de notre saint patron passe donc toutes bornes et toutes mesures, et n'est que

de peu inférieure à celle des premiers architectes et fondateurs de l'Eglise, les disciples de l'Agneau. Nous ne pouvons, à la considération de cette gloire si sublime où nos faibles regards le perdent de vue, que nous écrier : O Seigneur ! que vos amis sont comblés de gloire et d'honneur ! que leur principalité est puissamment affermie, et que vous savez admirablement récompenser ce que votre grâce fait faire à vos serviteurs. Croiriez-vous présentement qu'il se pût ajouter quelque chose à cette gloire, et que vous-mêmes pussiez y contribuer ? N'en doutez pas, chrétiens auditeurs. Je ne parle pas de la gloire essentielle qui consiste dans la vue intuitive de Dieu, mais dans l'accidentelle qui en peut être séparée, et n'est pas égale en tous, telle qu'est par exemple la joie que ressentent un père et un époux de voir, l'un son épouse, l'autre ses enfants réunis avec eux dans la société des bienheureux.

La théologie nous apprend qu'il y a une telle espèce de gloire, et que comme ceux qui ont contribué à la damnation des autres, tels que les hérésiarques, les schismatiques, les pécheurs scandaleux, éprouvent une augmentation de peines, lorsque dans le cours des siècles quelqu'un se perd par une suite de leur séduction, de même aussi ceux qui par leurs prières, leurs travaux, l'effusion de leur sang ont contribué à notre sanctification, reçoivent une augmentation de récompense, lorsque quelqu'un acquiert par ce moyen la béatitude. Vous pouvez donc être la joie et la couronne du glorieux saint Remi, si, pénétrés de reconnaissance pour la grâce inestimable de l'adoption divine que vous avez reçue par son canal, vous vous conduisez d'une manière digne de votre vocation, pratiquant en toutes choses l'humilité, la douceur, la patience, si vous n'oubliez jamais que vous avez été purifiés par lui dans les eaux du baptême pour être un peuple particulièrement consacré au service de Dieu et fervent dans les bonnes œuvres. Car le christianisme ne consiste pas dans quelque action passagère de piété, ni dans un éloignement extérieur du mal, ni dans quelques devoirs auxquels la coutume et la bienséance ont souvent la principale part, mais dans une consécration intérieure, permanente, inviolable, qui, en nous purifiant du péché et arrachant de notre cœur l'amour des richesses, des honneurs et des plaisirs, nous attache à Dieu, nous rende ses adorateurs en esprit et en vérité, et les imitateurs de son Fils.

Jetez donc les yeux sur Abraham, votre père : *Attendez ad Abraham patrem vestrum* (Isai., LVI), je veux dire celui par qui vous avez reçu le sceau d'une alliance toute spirituelle avec Dieu ; imitez sa foi et son attachement inviolable à lui ; reconnaissez votre dignité, et après avoir été faits participants de la nature divine, gardez-vous bien de retomber dans votre première bassesse par une vie indigne de cette glorieuse renaissance : souvenez-vous de quel chef et de quel corps vous êtes membres, et que, d'esclaves de Satan,

vous êtes devenus le temple du Saint-Esprit ; prenez bien garde de ne pas chasser un tel hôte de votre cœur par des actions criminelles, et de ne vous pas assujettir de nouveau à la servitude de votre tyran ; puisque le sang de Jésus-Christ est votre rançon. Fasse le ciel que ces vérités capitales soient si profondément gravées dans votre mémoire et votre cœur, que rien ne puisse les en effacer jamais et que vous viviez comme de nouvelles créatures qui ne tiennent plus rien de la corruption des anciennes, ne faisant plus servir les membres de votre corps d'armes à l'iniquité, mais d'instruments à la justice, et n'ayant non plus de mouvement pour le péché qu'un mort. Grand saint, qui êtes non-seulement notre modèle, mais encore notre protecteur et notre intercesseur auprès de Dieu ! obtenez-nous de lui la grâce de ne point dégénérer de l'auguste qualité de ses enfants, qu'il nous a communiquée par votre moyen ; de régler notre vie sur celle de Jésus-Christ dont vous avez été un si parfait imitateur ; d'aimer ce qu'il a aimé, de rejeter ce qu'il a réprouvé, de ne point chercher ici-bas de cité permanente, mais d'aspirer sans cesse à celle où nous devons habiter un jour, et d'y participer à la gloire dont vous jouissez dans l'éternité bienheureuse.

PANÉGYRIQUE XXIII.

SAINT LÉGER, EVÊQUE D'AUTUN, ET MARTYR.

(Le 2 octobre.)

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam. (Matth., IV.)

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Tous les hommes cherchent à être heureux ? nobles, roturiers, savants, ignorants, éclairés, stupides, il ne s'en est jamais trouvé, et il ne peut s'en trouver aucun qui ne tende au bonheur, et dont le cœur ne pousse de son fond un cri secret à l'égard de quelque objet dans la possession duquel il met sa félicité, et désire se reposer. Il n'est pas besoin d'exercer ce désir : il naît avec nous, se répand dans toutes nos actions et ne meurt qu'avec nous, ou plutôt il subsiste durant toute l'éternité, avec cette différence qu'il fait le supplice éternel des réprouvés qui se voient accablés de misères, et contrariés dans tout ce qu'ils passionnent le plus ardemment ; au lieu que les élus voient tous leurs désirs comblés et remplis pleinement.

Mais autant les hommes sont uniformes dans cette inclination ou le désir de la béatitude, et pleins d'activité pour employer les moyens qu'ils jugent les y devoir conduire, autant sont-ils divisés sur l'objet de ce bonheur et sur les routes qui y conduisent. Les uns le font consister dans les richesses, les autres dans l'éclat et la puissance, ceux-ci dans les plaisirs du corps, ceux-là dans ceux de l'esprit, dans la douceur d'une vie privée, dans l'exemption des maladies, et la jouissance d'une santé parfaite. Les anciens philosophes ont tous pris parti sur ce sujet, et se sont partagés en une

infinité de sectes : l'un des plus savants hommes de l'antiquité en fait monter le nombre jusqu'à deux cent quatre-vingt-huit.

Je ne m'étonne pas toutefois que des gens qui ne suivaient que l'instinct d'une nature dépravée, et les lumières d'un esprit obscurci par le péché, se soient égarés en ce point ; mais je ne puis revenir de ma surprise, de voir qu'après avoir été instruits dans l'école de celui en qui tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés, nous n'y soyons pas tous réunis. C'est l'auteur lui-même de la félicité qui nous apprend, dans son sermon admirable de la montagne, en quoi elle consiste ; et certes, l'autorité avec laquelle il parle, l'air décisif dont il tranche ces difficultés qui avaient occupé la vie des plus savants hommes de l'antiquité, et marqué des routes si peu frayées, font voir qu'il ne raisonne pas en philosophe, mais qu'il parle en Dieu : ce bonheur consiste à le posséder un jour, et jouir de lui dans sa gloire. Il nous apprend les moyens qui y conduisent, sous huit formes différentes que nous appelons les huit béatitudes : ce sont comme autant de degrés qui nous élèvent à cette perfection dont il nous est venu présenter un modèle achevé en sa personne adorable ; le dernier, qui est la persécution soufferte pour la justice, est sans doute le plus éminent et la voie la plus excellente ; c'est celle dans laquelle ont marché si constamment les prophètes, les apôtres et les martyrs, qui font le plus riche ornement de l'Eglise : c'est dans cette carrière que vous verrez courir avec une sainte allégresse le grand saint Léger, la gloire de notre France, votre illustre patron ; et ce qui le distingue et le caractérise encore parmi ces héros de notre sainte religion, c'est la faim et la soif ardente qu'il a eues pour la justice, qui ont été rassasiées par le plaisir de souffrir, dont il s'est comme engraisé, pour me servir de la belle expression de Tertullien ; c'est la pratique invariable des plus éminentes vertus qui l'a conduit à la palme du martyre, la plus glorieuse récompense dont Dieu reconnaisse les services de ses amis. Je vous ferai donc voir d'abord la fidélité inviolable avec laquelle il s'est attaché à la poursuite de la justice, ce sera mon premier point ; la fermeté inébranlable, et le courage tout divin avec lequel il a souffert les plus cruelles injustices : ce sera le second, et tout le partage de ce discours pour le succès duquel je vous prie d'implorer avec moi l'assistance du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie son Epouse, à qui nous dirons avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus aimable que la justice, ou la sagesse qui n'en est pas différente, et si nos cœurs n'étaient prévenus de cette affection corrompue, qui nous entraîne vers les créatures par une pente si violente, elle exciterait en eux les mouvements les plus vifs et les plus impétueux. Comme c'est un objet tout spirituel, et infiniment élevé au-dessus des sens, elle ne peut être vue que

des yeux du cœur : ainsi, pour se faire aimer, il faut qu'elle brille aux yeux de l'âme, et lui découvre ses beautés ravissantes ; c'est ce qu'elle fit en faveur de notre saint. Elle se découvrit à lui dès sa plus tendre jeunesse, et excita dans ses moelles un tel incendie d'amour, qu'il devint l'amateur de sa beauté, la chercha avec empressement et tâcha de l'avoir pour épouse ; il fallait que l'innocente et sainte passion dont il brûlait pour elle fût déjà bien ardente, puisqu'elle le rendit insensible aux charmes de la volupté, et sourd au chant mélodieux des sirènes, dont la cour des rois est d'ordinaire remplie ; il y avait été envoyé tout jeune par ses parents, qui, n'ayant peut-être sur lui que des vues tout humaines, voulaient lui procurer une éducation digne de sa haute naissance, car ils étaient de la première noblesse, sans s'inquiéter s'il dégènerait de celle de la seconde, en comparaison de laquelle la première n'est que roture.

Providence de mon Dieu, qui veillez avec tant d'attention sur vos élus ! vous ne souffrites pas qu'il respirât longtemps cet air infecté, et qu'il voguât sur cette mer fameuse par tant de naufrages, où son innocence eût peut-être rencontré quelque écueil : elle y était d'autant plus exposée, que la nature l'avait favorisé de tous les agréments qui gagnent les cœurs, et captivent d'ordinaire les premiers ceux qui en sont pourvus, par l'abus qu'ils en font. Vous inspirâtes au roi de le remettre entre les mains de Didon, évêque de Poitiers, son oncle, pour l'instruire dans les lettres, afin que votre maison fût la sienne, et qu'il fût élevé parmi les personnes consacrées aux autels. Ce prélat confia ce dépôt à un prêtre également docte et vertueux, et comme s'il eût eu peur de le perdre de vue, il se le fit rendre presque aussitôt, et le retint près de sa personne, voulant le former lui-même aux fonctions apostoliques. Oh ! qu'il trouva un heureux fonds ! avec quel joie cultive-t-il cette jeune plante, et la voit-il croître à vue d'œil, et surpasser même ses espérances ! Combien vous bénissait-il, Seigneur, des trésors de grâces que vous aviez renfermés dans ce riche vase d'élection, et avec quelle instance vous demandait-il de le lui accorder pour successeur ! Mais les prières de l'ange tutélaire de cette province furent plus puissantes que celles du saint vieillard, qui lui imposa les mains pour le diaconat dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, parce qu'il possédait déjà éminemment toutes les qualités qu'exige saint Paul pour ce ministère. Rien de plus honnête et de mieux réglé, de plus éloigné de toute duplicité en ses paroles, de ce qui peut blesser la tempérance, et de l'esprit d'intérêt ; il avait toujours conservé le mystère de la foi avec une conscience pure ; la blancheur exquise de la robe reçue au baptême, loin d'avoir été ternie, avait reçu un nouvel éclat par la pratique de toutes les vertus cléricales, et il était déjà capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui s'y opposent. C'est pour-

quoï Didon, non content de l'avoir ordonné diacre, lui confia l'archidiaconat, et voulut qu'il prît en main le timon pour conduire le vaisseau, ne se réservant presque que la la qualité de pilote; et comme plus on sert l'Eglise plus on mérite de la servir, l'abbé de Saint-Maixant étant mort, il le chargea du gouvernement de cette abbaye, qu'il conduisit durant six ans avec la sagesse d'un homme consommé dans les exercices de la vie monastique.

Le Seigneur lui voulut donner ce trait de consécration avec les plus illustres évêques de l'Eglise orientale et occidentale, les Grégoire de Naziance, les Basile, les Chrysostome, les Augustin et les Martin, ayant même résolu de le relever au-dessus d'eux par la palme du martyre. De plus, comme la malice de ses ennemis devait dans la suite le forcer à chercher le jugement et la justice dans le désert, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, et s'y réfugier comme dans un asile, il fallait qu'il se fût façonné de bonne heure à ce genre de vie.

C'était par ces degrés que la Providence le conduisit visiblement au premier du sacerdoce; elle voulut qu'il n'y parvint, quoiqu'il en fût si digne, et que personne n'eût peut-être jamais mieux mérité dispense, qu'après avoir ainsi passé par tous les ministères inférieurs, et avoir souvent attiré les grâces célestes sur lui en s'exerçant dans ces emplois tout divins. La bonne odeur que répandaient ses vertus ne put être renfermée dans un diocèse; elle pénétra jusqu'à la cour, et comme alors sainte Bathilde y était régente durant la minorité de Clotaire III, son fils, elle désira l'approcher de sa personne sacrée pour se servir de ses conseils. L'évêque de Poitiers n'ayant pu le refuser, il part pour la cour, et va y faire briller les rares talents dont la nature et la grâce l'avaient enrichi comme à l'envi; il en fut les délices; le jeune roi en fut charmé le premier; et soit par complaisance pour le prince, soit parce que le mérite universellement reconnu arrache l'estime des moins réglés, tous s'empressèrent à lui en marquer, et le jugèrent digne de la prélature. L'occasion s'en présenta plus tôt que son humilité n'eût désiré. Ferréol, évêque d'Autun, mourut, et cette Eglise veuve fut recherchée par deux adultères qui ne soupiraient que pour ses bagues et ses joyaux. O aveuglement déplorable des hommes! ô extinction de foi! ô manie d'une fureur brutale! ô effronterie qui a essuyé toute pudeur! on se charge avec joie d'un fardeau dont le poids paraîtrait formidable aux épaules mêmes des anges; on monte sans trembler en un poste élevé, bordé de précipices, sur la cime duquel la tête tourne souvent à ceux qui ne sont pas ingérés; on se rend caution avec joie pour une infinité d'âmes, quoiqu'on n'ait pas de quoi répondre pour la sienne propre: on entre dans la bergerie de Jésus-Christ, non pour paître son troupeau, mais pour l'égorger et le dissiper, comme une ville prise d'assaut abandonnée au pillage, *sicut in ras-*

titate hostili. (Isa., III.) Est-il rien de plus déplorable?

Ces deux indignes compétiteurs, poussés par celui qui est appelé homicide, dès le commencement, excitèrent une horrible sédition dans la ville, où chacun ayant pris parti selon ses intérêts divers, l'un d'eux y périt, et reçut la juste récompense de son attentat et d'une ambition si criminelle; l'autre, qui avait été le ministre de la justice divine, fut obligé de prendre la fuite pour se garantir de celle des hommes, et le diocèse d'Autun, durant tous ces mouvements tumultueux qui durèrent deux ans, demeura privé de pasteur, comme une vigne ravagée par des sangliers furieux. La pieuse reine employa son autorité pour faire cesser cet horrible scandale, et n'y trouva point de remède plus efficace que d'en nommer notre saint évêque, et le faire ordonner aussitôt.

Que je souhaiterais que les princes qui sont chargés de nommer aux évêchés, et généralement tous ceux qui ont droit de pourvoir aux bénéfices, particulièrement à ceux qui ont charge d'âmes, se proposassent l'exemple de cette pieuse reine! Et que cette autre était sage (c'était une reine de Portugal), qui souhaitait que durant sa régence les prélats fussent immortels, afin qu'elle ne fût pas obligée de remplir les prélatures, et d'avoir à rendre compte au tribunal suprême de Jésus-Christ d'une action de cette conséquence! Que j'ai de pitié de ceux qui dans la rareté des bons ouvriers où nous sommes réduits aujourd'hui, sont chargés de remplir ces postes, et encore plus de ceux qui s'en applaudissent comme d'un grand privilège annexé à leurs terres ou à leur famille! Patrons, collateurs, électeurs, présentateurs, répondez de bonne foi: votre conscience vous rend-elle témoignage que vous n'avez cherché que l'avantage de l'Eglise, sans avoir aucun égard à la chair et au sang, foulant au contraire aux pieds toute considération humaine; que vous vous êtes dépouillés de toutes les vues et les passions qui pouvaient altérer votre discernement et faire pencher la balance en faveur de ceux qui n'ont pas les qualités requises? Vous êtes-vous seulement fait instruire de ces qualités essentielles, et savez-vous que vous commettez un péché mortel, et vous exposez par conséquent au péril d'une damnation éternelle, lorsque vous préférez le moins digne en concurrence du plus digne, surtout lorsqu'il est question d'une cure à cause du soin des âmes?

Si vous n'avez eu que Dieu en vue, et si vous l'avez consulté dans la simplicité de votre cœur, bénissez-le; mais si vous avez accordé votre suffrage à la brigue, à la faveur, aux intrigues, tremblez, humiliez-vous, gémissiez d'avoir menti au Saint-Esprit, en protestant à la face de l'Eglise que vous étiez persuadés de la probité et de la capacité de ceux que vous nommiez; d'avoir donné à Jésus-Christ des loups et des mercenaires au lieu de pasteurs, des guides aveugles à d'autres aveugles, des empiriques igao-

rants à des pauvres malades. Réparez votre faute en la manière dont elle le peut être, en employant dorénavant toute la diligence que demande un choix de cette importance, et ne donnant à Jésus-Christ que des ministres selon son cœur, qui paissent le troupeau racheté de son sang dans la justice et la vérité. Je me suis peut-être un peu trop étendu sur cet endroit, mais l'abus est trop criant, et les suites en sont trop funestes pour le dissimuler et ne vous en pas imprimer de la terreur.

La reine ne trouva pas moins d'éloignement dans notre saint patron, de cette sublime dignité, que les autres avaient fait paraître d'ardeur pour elle ; il fallut qu'on surmontât son humilité, et qu'on lui fit une sainte violence pour pouvoir recueillir le fruit de sa charité ; mais le choix du ciel était trop visible : il plia donc les épaules sous le faix qu'il lui imposait, et vint prendre la conduite de cette portion du troupeau de Jésus-Christ. Oh ! que les pieds de cet évangéliste de paix sont beaux ! Son arrivée apaisa les troubles, et réunit les esprits ; son entrée si canonique opposée à l'intrusion des autres, redoubla l'estime et la joie ; toutes les vertus montèrent sur le trône avec lui, et acquirent un nouveau lustre, surtout sa charité qui trouva ample manière à s'exercer. Il se considéra dès ce moment comme le vrai père de tout le peuple commis à ses soins, et sans se plaindre, ainsi que Moïse, qu'il se trouvait accablé de toute cette multitude, et qu'il ne l'avait pas portée dans ses entrailles et engendrée pour être obligé de pourvoir à sa nourriture ; il se fit un plaisir singulier de lui distribuer le pain spirituel et le matériel : il savait que le principal devoir d'un évêque est d'enseigner au peuple fidèle la science du salut, et lui apprendre la voie qui conduit au véritable bonheur. C'est à quoi il s'applique infatigablement, se proportionnant à la portée d'un chacun ; donnant à ceux-ci le lait d'une instruction familière, et bégayant avec eux comme une nourrice avec ses enfants ; prêchant la sagesse aux spirituels et aux plus avancés ; caressant les uns, intimidant les autres ; faisant des reproches à ceux-ci, congratulant ceux-là, et se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Et comme il était convaincu que tout le règlement d'un diocèse dépend de celui des ecclésiastiques qui gouvernent sous lui, parce que ce serait bien en vain qu'il armerait tout son zèle pour retrancher les abus, si mille bras détruisaient ce qu'il essaye d'édifier, il mit sa principale étude à former de bons ouvriers qui s'affectionnassent à leurs emplois, et fussent pénétrés de la sainteté de leur ministère, et de la nécessité d'en remplir les devoirs ; c'est pour cela qu'il n'épargnait ni soins, ni exhortations, ni dépenses : il assembla plusieurs synodes dans lesquels il fit de très-saintes ordonnances pour corriger les désordres passés, et obvier à ceux qui pourraient survenir. Il fut un second Jean l'Aumônier par la profusion de ses aumônes ; sa tendresse et sa sol-

licitude pastorale lui faisaient toujours tenir une infinité d'yeux ouverts sur tous les besoins des pauvres ; il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la langue des muets, le tuteur des pupilles, sa maison servait de retraite et d'hospice à tous les malheureux : il trouvait un fonds inépuisable dans la vie frugale et pénitente qu'il menait, observant religieusement les canons du quatrième concile de Carthage touchant les meubles, l'habillement et la nourriture des évêques, en sorte qu'après avoir fourni abondamment aux pauvres tout ce que leur état exigeait de lui, il lui restait de quoi contribuer à la décoration et à l'embellissement des églises. Les monuments qui nous en restent publient plus glorieusement sa magnificence, que ne pourraient faire toutes ses paroles.

Quelle exactitude à faire ses visites épiscopales ! Il savait combien elles sont nécessaires pour confirmer les fidèles, maintenir le bien qu'on a déjà établi et établir celui qui manque. Semblable à la plus lumineuse des planètes qui parcourt régulièrement le zodiaque et vivifie toute la nature par ses influences, ou à l'âme qui communique par le moyen des esprits animaux le mouvement, la force et la vigueur à tous les membres, sa vigilance s'étendait à tout. Les peuples, enchantés par le charme innocent de ses paroles, par ses aumônes, et encore plus par l'exemple de sa rare piété, croyaient voir un ange, et Jésus-Christ même qui les venait visiter ; en effet, c'est de cette manière que cet adorable Sauveur, durant les jours de sa vie mortelle, parcourait les bourgades de Galilée, faisant du bien partout, et guérissant tous ceux qui étaient sous la puissance du diable. S'il quitta pour quelque temps ses ouailles après dix ans, ce ne fut pas pour les plaider devant des tribunaux séculiers, ni par un esprit inquiet ou ambitieux, dans la vue d'obtenir un siège plus considérable ; oh ! combien de pareils motifs étaient éloignés de sa pensée ! ce fut uniquement par l'obligation indispensable où le mettait le rang qu'il occupait alors, et la part qu'avaient les évêques aux affaires de l'Etat ; la Providence le conduisait sur ce grand théâtre, pour faire paraître ses vertus éminentes avec plus d'éclat, et donner un spectacle d'admiration à toute la France. Il s'agissait de donner un successeur à Clotaire III ; il vint donc en diligence pour traiter avec les autres seigneurs, de l'élection de roi. Il se déclara avec tous ceux qui ne cherchaient que l'avantage de l'Etat et le bien public pour Childéric ; son parti prévalut, et le nouveau monarque, voulant punir de mort le chef de ceux qui s'étaient opposés à son installation, et ce misérable s'étant réfugié à l'Eglise pour sauver sa vie, Léger se rendit son intercesseur, quoique personne ne doutât qu'il n'eût été lui-même la première victime de son ambition et de sa fièvre, s'il eût eu le succès qu'il se promettait, comme la suite ne le fera que trop connaître ; mais c'est ainsi que les saints se vengent. S'il eût écouté les maximes de la politique, cet homme était perdu ; mais sa saint

Léger ne consultait que l'Evangile, qui ordonne de faire du bien à ceux qui vous font du mal, et d'amasser des charbons brûlants sur leur tête. Vindictifs, vous n'eussiez pas sans doute échappé une occasion si favorable d'exercer votre ressentiment, et le spécieux prétexte de pourvoir à votre sûreté aussi bien qu'à celle de l'Etat, ne vous eût pas manqué.

Le nouveau prince qui se voyait presque redevable de sa couronne à notre pieux évêque, et qui n'était pas encore en état d'en soutenir le poids, s'en déchargea sur lui, et le choisit pour son premier ministre. Alors fut pleinement vérifiée cette parole célèbre de Platon, que les Etats seraient heureux si les rois étaient philosophes. La France vit l'autorité entre les mains d'un parfait philosophe, dont ceux qui s'attribuaient ce titre avec ostentation n'étaient que l'ombre et qu'une vaine image : elle vit celle du siècle d'or, les lois régnaient ; celles de chaque province étaient exactement observées, la malice des méchants se voyait réduite à l'impuissance, le peuple ne gémissait pas sous le faix des charges publiques, ni les petits sous la violence et le crédit des plus puissants ; les arts, le commerce florissaient, la religion s'assit sur le trône. Mais, hélas ! un tel bonheur ne dura guère, le monde n'en était pas digne ; Childéric fut le premier à s'en lasser, tant la puissance de tout faire altère les principes du christianisme, séduit, corrompt et enivre les cœurs : on vit renouveler en lui ce qui est marqué dans un autre prince dont parle l'Ecriture : Joas, dit-elle, régna justement devant le Seigneur tant qu'il fut conduit par le pontife Joiada. Mais dès qu'il fut privé de son secours par sa mort, oh ! dans quels horribles malheurs ne se précipite-t-il pas ! Childéric est d'autant plus digne de blâme, qu'il se priva lui-même de ce secours, et qu'il n'attendit pas la mort de saint Léger pour s'abandonner à ses passions ; comme elles étaient vives et impétueuses, elles ne purent s'accommoder de la sagesse et de la modération du saint ; des jeunes gens nourris avec lui les allumaient et lui inspiraient de la haine contre l'homme de Dieu, comme un pédagogue importun dont les leçons lui rendaient sa grandeur inutile. O pestes de cour, corrompez-vous toujours le naturel des princes en leur soufflant vos maximes empoisonnées ! Dieu qui le voulait perdre permit qu'il écoutât ces insensés, et que, s'éloignant de la piété que lui inspirait celui qui lui tenait lieu de père et de moniteur fidèle, il se livrât à ces conseils flatteurs. De quelle douleur était percé le cœur de saint Léger, de voir son prince oublier avec tant d'ingratitude ce qu'il devait à Dieu, qui avait mis si miraculeusement sur sa tête la couronne de ses ancêtres par son ministère, pour se rendre esclave de ces lâches flatteurs qui ne travaillaient à lui complaire que pour le perdre ! Quels gémissements ne poussait-il pas du fond de son cœur à la vue des maux que ces dérèglements allaient attirer sur sa personne et sur l'Etat !

Après avoir souvent répandu son cœur en présence de celui qui tient le cœur des rois en ses mains, il eut recours à des remèdes plus forts, il l'avertit en secret de changer de conduite, et réitéra souvent ses remontrances paternelles, lui représentant avec cette éloquence que l'esprit de Dieu animait, qu'il ne serait jamais heureux que lorsqu'il régnerait justement, lorsqu'au milieu des louanges excessives de ceux qui relevaient sa puissance, il ne s'en élèverait pas, et ne la ferait servir qu'à maintenir le bien, faire adorer celui qui l'en avait revêtu, accroître son culte, et qu'il travaillerait à mériter ce royaume éternel où il n'aurait plus de crainte d'avoir des compagnons comme en celui qu'il possédait sur la terre.

Ces avis particuliers n'ayant pas produit l'effet que notre saint prélat s'en était promis, il eut recours au dernier moyen qui lui restait, qui est celui que saint Paul prescrit à l'évêque Timothée, de reprendre publiquement ceux qui sont coupables de crimes publics, afin que les autres aient de la crainte. Oh ! qu'il faut être affamé de la justice pour former et exécuter une telle résolution ! O courage héroïque, digne du zèle d'un Élie et d'un Jean-Baptiste ! Il reprit le prince sans être ébloui ni épouvanté par toutes les marques de grandeur qui l'environnaient ; il regarda avec un saint élèvement et un œil divinement éclairé tout ce grand appareil, cette pompe devant laquelle l'imagination se prosternait comme une peinture, une décoration de théâtre, une ombre, un songe, cet éclat même de la majesté royale ne faisant que lui représenter en ce moment celle de Dieu dont il était le ministre, et duquel il avait reçu des armes puissantes pour renverser toute la hauteesse qui s'élève contre lui ; il monta en esprit de la terre au ciel, et comme s'il eût entendu le juge éternel condamner ce criminel couronné, il le menaça de ses vengeances s'il ne réparait ses scandales, témoignant aussi peu de trouble que s'il eût repris le dernier de son peuple. Vous voyez par cette générosité qu'inspirent non la nature et l'éducation, mais uniquement l'esprit de Dieu et sa crainte amoureuse, que celui-là seul est esclave qui l'est du péché, quand il porterait cent diadèmes ; mais que celui-là est plus grand que tous les rois à qui sa conscience ne reproche rien, et qui n'a que Dieu et son devoir devant les yeux.

Mais ce qui est encore plus admirable et plus digne d'être relevé de nos éloges, c'est la sagesse pleine de modération avec laquelle il se conduisit en cette rencontre si délicate ; car il y en a assez qui font gloire d'agir et de parler librement : mais il est rare, et c'est le propre des âmes grandes et divines de tempérer cette liberté par la prudence de l'esprit de Dieu. Il s'acquitta généreusement de son ministère, et fait connaître en ne violant point le respect dû à la dignité royale que sa liberté n'est ni téméraire ni emportée, mais un fruit de sa piété. Il lui était aisé de reprocher à Childéric ses

crimes avec les paroles les plus dures, et de faire toutes les autres choses dont un homme est capable quand il a renoncé à la vie, et il fallait bien sans doute qu'il y eût renoncé pour en agir même ainsi avec un prince violent; mais le sel spirituel dont il était plein ne lui permettait pas de passer les bornes d'une juste modération, il se contenta de lui avoir fait une incision assez profonde pour guérir sa plaie.

Après cela, dispensez-moi de vous raconter toutes les actions de justice qu'il a faites le reste de sa vie; qu'il vous suffise de savoir qu'elle en a été une suite non interrompue. Il n'a jamais rien donné à la faveur, ni à la haine, ni à la crainte, ni à la flatterie et à la complaisance qui a encore plus de pouvoir sur les âmes nobles et généreuses, pas même une seule parole. Il n'a travaillé qu'à honorer son ministère en toutes choses; qu'à faire servir le Maître suprême et régner la justice. Il en a pris hautement la défense et a combattu pour elle jusqu'à la mort, s'estimant trop heureux de lui donner cette dernière preuve de son dévouement: c'est ce que nous allons exposer en mon second point, où vous verrez un juste persécuté de la manière du monde la plus cruelle et triomphant de ses persécuteurs en celle qui est propre aux élus.

SECOND POINT.

Comme Dieu a dessein de se glorifier d'une manière toute particulière dans les grands justes, en faisant éclater sa sagesse, sa puissance, sa justice, surtout la force invincible de sa grâce et de les glorifier eux-mêmes par une participation plus abondante de sa félicité, il les expose à divers combats: il permet au démon de susciter contre eux de cruels ennemis qui les exercent en mille manières et ne servent, par tous leurs efforts, qu'à les relever et faire connaître les trésors enfermés dans ces vases précieux. Oui, les Caïn sont nécessaires aux Abel, les Saül et les Séméi aux David, les Eusèbe de Nicomédie aux Athanase et les broïn aux saints Léger. Jamais il n'aurait reçu les honneurs que nous lui rendons aujourd'hui avec tant de joie, si sa vertu n'avait été éprouvée et ne fût parvenue à son comble par le moyen de ce maire du palais.

Quand j'ai nommé Ebrouin, ceux qui savent notre histoire ont frémi; ceux qui l'ignorent n'ont qu'à concevoir un flambeau de discorde toujours prêt à s'allumer et à mettre le feu et la sédition partout; une nuée qui porte les tempêtes; un ennemi du repos et de la tranquillité publique; un homme qui ne craint ni Dieu ni les hommes; un insolent favori qui exerce sa puissance ou plutôt sa tyrannie avec un cœur d'airain, se nourrissant des larmes et du sang de la veuve et de l'orphelin comme de ses mets les plus doux; l'objet de l'exécration publique, et pour tout dire en un mot, digne de servir d'organe au démon pour persécuter un saint tel que saint Léger. Ce perfide avait possédé la charge de maire du palais, la première alors de l'Etat sous Théodoric, qui n'était dans le fond que le premier de ses sujets.

Son arrogance était insupportable; tous les gens de bien gémissaient sous cette oppression: ils en furent affranchis par la révolution qui arriva dans l'Etat. Childéric fut préféré à Théodoric par les grands du royaume assemblés. Ebrouin, auteur de tout mal, eût été inmanquablement la victime de la haine publique, si saint Léger, qui ne savait point pratiquer d'autre talion que celui de l'Evangile, ne l'eût arraché des mains de tous les Français dont il avait encouru la haine, et n'eût obtenu sa grâce. Cet impie feignit d'être touché du repentir de ses crimes; il se fit couper les cheveux et s'alla rendre moine dans l'abbaye de Luxeuil, alors la plus célèbre du royaume. Mais un Ethiopien peut-il changer sa peau, ou un léopard la variété de ses couleurs, encore moins se dépouiller de sa férocité naturelle? Nous verrons bientôt les sanglantes tragédies qu'il jouera en cette province; ce mot est trop profane, disons la barbarie avec laquelle il immolera à sa haine cruelle les brebis et le pasteur.

Je vous ai fait voir avec quelle intrépidité et, en même temps, quelle circonspection mon saint avait repris le roi de ses débauches. Ce prince l'écouta favorablement; car la vertu se fait toujours respecter par ceux qui la suivent le moins dans leur conduite, et nous voyons dans l'Evangile qu'Hérode honorait saint Jean malgré ses répréhensions, et accordait beaucoup de choses à sa considération. Mais enfin, les courtisans, qui craignaient la droiture et la fermeté de ce prélat, aigrirent tellement le jeune prince qu'il résolut de le perdre. Le saint en fut averti; mais le pèri n'était pas capable de le faire reculer. Il avait appris de saint Cyprien qu'un pontife du Seigneur, qui n'a que lui en vue, peut être tué, mais jamais vaincu. Il alla au palais à son ordinaire (c'était le jour même du vendredi saint), voulant bien donner son sang pour la justice le même jour que le Sauveur des hommes avait donné le sien. Le roi l'eût répandu de sa propre main, sans égard à la solennité du jour, si quelques seigneurs ne l'en avaient détourné; mais il avait donné trop de prise au démon dans son cœur. Il vint donc dans l'église, sans être retenu par la sainteté du lieu, plein de viande et de vin, lorsque chacun était encore à jeun, chercher Léger, l'appeler par son nom. Ayant appris qu'il était dans le baptistère, il y entra; mais il fut si étonné de la grande lumière qu'il y vit et de la bonne odeur du saint chrême qu'on y apportait pour les nouveaux baptisés, qu'en encore que notre saint répondit, ainsi que son Maître, lorsque les ministres des prêtres le cherchaient au jardin des Oliviers: *Me voici*, il passa sans le reconnaître et se retira. Vous le rendîtes sans doute, Seigneur, invisible, et vous ordonnâtes à votre ange de le cacher sous son aile, parce que vous le réserviez à de nouveaux et de plus périlleux combats: vous lui vouliez faire acheter la palme par une infinité de morts. Notre débonnaire David, voyant qu'il ne pouvait adoucir l'esprit de ce Saül par le charme innocent de ses paroles et que sa perte était résolue,

prit l'humble parti de se sauver, moins pour mettre sa vie à couvert que pour épargner le crime de sa mort à son roi, empêcher que la solennité pascalle ne fût profanée et son église pillée. Ainsi, il n'est pas moins généreux quand il fuit que lorsqu'il semblait affronter la mort, parce que, dans cette diversité de conduite, il suit la volonté de Dieu qui est sa règle et sa loi suprême. Le roi le fait poursuivre et l'atteint. Sa mort était inévitable, si les évêques et l'abbé de Saint-Symphorien n'eussent conjuré Childéric de lui laisser finir ses jours à Luxeuil, où il se retirait : il y consent, et voilà notre saint qui soupirait depuis si longtemps pour la solitude, en état d'en goûter les douceurs par un effet de la haine de ses envieux : *Non illic passurus pœnam sed disciplinam*. Ce sont les paroles de Tertullien adressées aux tyrans, dont ce savant Africain se raille agréablement. Vous croyez, leur dit-il, en nous enfermant dans vos prisons et nous privant du commerce de nos amis et de nos concitoyens, nous faire souffrir une peine très-rude ? Désabusez-vous de cette pensée : vous nous faites pratiquer la règle que le baptême nous a imposée. Ce saint gémissait auparavant sous le poids de ses occupations tumultueuses ; il craignait la dissipation qui en est inévitable, de se dessécher lui-même tandis qu'il arrosait et abreuvait les autres et de se consumer en les éclairant ; et voilà que la violence l'oblige à s'enfermer dans une heureuse retraite, le plus cher objet de ses vœux, dans laquelle il espère réparer ses pertes et puiser des forces, s'il se voit engagé dans de nouveaux combats. Quelle fut l'admiration de ces saints hôtes du désert, de voir un homme qui avait passé tant d'années dans les embarras inséparables du soin d'un grand diocèse et des agitations de la cour, plus solitaire et plus recueilli qu'eux, se portant avec plus d'ardeur à tous les exercices réguliers que ceux qui y avaient vieilli ? Telle était sans doute la surprise de ces pieux anachorètes d'Egypte lorsqu'ils avaient le bonheur de posséder le grand saint Athanase persécuté sans relâche par les intrigues des ariens tout-puissants auprès de l'empereur Constance. Combien eurent-ils de quoi s'humilier et s'animer dans les pratiques de la vie ascétique, et combien vous en bénirent-ils ! Mais combien votre providence parut-elle admirable à tout le monde, d'avoir assemblé d'une manière si inespérée Ebroïn et saint Léger ! O Dieu ! quelle rencontre, quelle différence d'esprit et de cœurs dans cette conformité de vêtements ! quelle opposition de pensées et de desseins ! Ce misérable, aussi perfide que Judas, parut réconcilié à notre saint, comme s'ils eussent toujours vécu ensemble et qu'ils eussent dû finir leurs jours dans cette sainte retraite ; mais l'un était une colombe sans fiel, l'autre un aspic plein de venin dans sa caverne, qui ne respirait que meurtre et que vengeance.

Suivons le cours majestueux de la Providence, toujours appliquée à exercer ses jugements de justice et de miséricorde, met-

tant des barrières aux projets des impies ou les faisant réussir pour combler la mesure de leurs crimes ; laissant vivre l'injuste afin qu'il commette encore l'injustice ; celui qui est souillé, afin qu'il se souille de plus en plus, et celui qui est juste et saint, afin qu'il se justifie et se sanctifie davantage.

Pendant que je parlais, l'impie élevé plus haut que les plus hauts cèdres du Liban, a été coupé, il n'est plus : je parle de Childéric, altéré du sang de notre saint qui était comme un mort dans son sépulcre dont on ne se souvient plus et offrait ses prières pour la prospérité de son règne. Ce prince sanguinaire envoya des ducs le tirer de sa retraite, et l'un de leurs domestiques devait l'assassiner ; il le fut lui-même par un gentilhomme qu'il avait traité indignement. La face des choses est changée, ces ducs devinrent eux-mêmes les gardes de saint Léger et lui attirèrent plusieurs personnes pour le défendre pendant les troubles du nouveau règne. Ils le ramenaient vers Autun avec grande escorte, lorsqu'Ebroïn parut très-bien accompagné de son côté : quoique revêtu encore de l'habit de pénitence qu'il avait endossé, il n'en était pas moins apostat, et dès lors il eût arraché la vie à notre saint si le ciel n'eût envoyé dans ce moment même l'archevêque de Lyon qui survint avec une plus grosse troupe. C'était un loup ravissant qui allait dévorer un agneau, il aperçoit les bergers avec des épieux et une meute de chiens prêts à lui donner la chasse ; il s'en retourne saisi de crainte, ou plutôt il se couvre de la peau du renard et usant de dissimulation il accompagne notre pasteur à Autun.

Qui pourrait décrire ici les cris de joie, les acclamations et toutes les marques de réjouissance avec lesquelles il fut reçu ? il semblait qu'un nouveau jour s'était levé pour eux ; les rues furent parées de riches tapisseries et jonchées de fleurs, la nuit éclairée par des feux et des lumières, le clergé sortit bien loin hors de la ville portant des cierges, chantant des cantiques et le conduisit de cette sorte à la cathédrale. C'est ainsi, Seigneur, que vous entremêlez la vie de vos serviteurs de jours bons et mauvais, si toutefois on peut appeler mauvais ceux dans lesquels ils souffrent pour vous et qui sont pour eux le sujet d'une véritable congratulation ; ces jours sont en très-petit nombre, car il est de l'ordre de la sagesse qu'ils passent par toutes sortes d'épreuves avant de trouver ce plein et parfait rafraîchissement qui sera la dernière récompense de leurs travaux.

Il en fut de cette entrée triomphante comme de celle de notre divin Maître à Jérusalem parmi les bénédictions et les chants d'allégresse des enfants des Hébreux ; car peu de temps après Ebroïn qui avait eu la douleur de voir élire un autre maire du palais que lui, le fit tuer sous prétexte d'une conférence, puis s'associant deux évêques déposés pour leurs crimes, ils firent arrêter

de concert un prétendu fils de Clotaire III qu'ils nommèrent Clovis, et tandis qu'il travaillait à l'affermissement de sa tyrannie, il envoya en Bourgogne ces deux évêques avec Vaimer, duc de Champagne, lui amener notre saint. Il me semble voir en ces deux prélats indignes d'un caractère qu'ils avaient profané, un Alcime et un Ménélaus, usurpateurs de la souveraine sacrificature des Juifs et se rangeant sous les drapeaux d'un infidèle pour perdre un Judas Machabée et un Onias. Ils investirent Autun où saint Léger s'appliquait sans relâche à rétablir le bon ordre parmi son peuple et réparer les maux innombrables que son absence forcée avait causés ; car jugez si l'ennemi du salut s'était endormi et s'il n'avait pas sursemé la zizanie, si les nerfs de la discipline ne s'étaient pas relâchés, si le zèle de son clergé ne s'était pas attiédi, et si plusieurs de son peuple n'avaient pas besoin, par les désordres où ils étaient tombés, de faire pénitence. Mais voici, grand saint, un bien autre exercice qui s'apprête à votre vertu ; j'entends sonner les trompettes et, tandis que l'ennemi se dispose à ouvrir la tranchée et dresse ses batteries, les amis de notre saint et son clergé, qui savent que c'est lui seul qu'on cherche, lui conseillent de se retirer et d'emporter avec soi les trésors de l'Eglise pour écarter ces sacrilèges, en leur faisant perdre l'espérance d'en profiter : « A quoi bon traîner avec moi honteusement, leur répliqua-t-il, ce que je n'emporterai pas au ciel ; ne vaut-il pas mieux le donner aux pauvres. » O réponse d'un homme qui n'est pas de ce monde non plus que son maître ; qui a son cœur et son trésor dans le ciel, et regarde les pauvres comme ses vrais enfants et ses héritiers ; il fit donc mettre en pièces à coup de marteaux tout ce qu'il avait de vaisselle d'argent pour la distribuer par des mains fidèles, ne réservant que ce qui était à l'usage nécessaire des églises, et cet argent servit au soulagement de plusieurs monastères d'hommes et de filles ; la tempête horrible qui est près de fondre sur lui ne le trouble pas et ne le tire pas de sa situation naturelle ; il dispose de tout avec sa paix et sa tranquillité ordinaires ; il ordonne un jeûne solennel de trois jours et une procession générale dans laquelle on portait les croix et les reliques des saints autour des murailles de la ville où l'on avait mis tout en défense ; à chaque porte il se prosternait et demandait à Dieu avec larmes que, s'il l'appelait au martyre, il ne permit pas que son troupeau fût dissipé ; il appela ensuite tout le monde à l'Eglise et demanda pardon à tous ceux qu'il avait offensés par des réprimandes trop vives, donnant par là à son peuple le même exemple d'humilité que Jésus-Christ laissa à ses disciples immédiatement avant sa passion, en s'abaissant jusqu'à leur laver les pieds.

Les ennemis cependant font une vigoureuse attaque qui fut soutenue, de même, mais le saint prélat exhorte les siens à ne pas s'exposer davantage : « Sachons, dit-il,

ce qu'ils souhaitent, je suis prêt à les satisfaire ; envoyons pour cet effet un de nos frères. » Ils répondent qu'ils ne cesseront d'attaquer la ville qu'on ne leur ait livré Léger et juré fidélité au roi Clovis, assurant avec serment que Théodoric était mort. Saint Léger, ayant appris cette réponse, protesta qu'il ne manquerait jamais de fidélité à son prince légitime : « Mourons courageusement, s'écria-t-il, et ne souillons pas notre gloire par aucune tâche. » Là-dessus, il dit le dernier adieu à son cher troupeau pour lequel il va se sacrifier, et après s'être muni du pain des forts pour soutenir son dernier combat, il marche avec assurance vers la porte de la ville, la fait ouvrir et dit à ses ennemis ainsi que son maître aux Juifs : « *Si c'est moi que vous cherchez, ne touchez point à ceux-ci. Voici votre heure et la puissance des ténèbres.* » J'ai horreur de voir ces barbares lui arracher les yeux, et je ne sais ce qui nous doit le plus causer d'étonnement, ou la cruauté monstrueuse de ces tigres, ou la patience inimitable de mon saint qui souffre ce tourment affreux à la seule imagination, sans se laisser lier les mains ni pousser aucun gémissement ; je n'entends que des psaumes et des cantiques d'actions de grâces. Il fallait sans doute que son âme fût déjà dans le ciel, pour s'écrier dans une heureuse aliénation des sens et un saint transport : *Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !* Il semble qu'il s'engraisse du plaisir de souffrir. Ah ! qu'il me soit permis de lui appliquer l'éloge que David donne à Abner dans un chant lugubre, puisqu'il lui convient sans doute beaucoup mieux qu'à ce prince de la maison de Saül : Il n'est point mort comme les lâches, vos mains n'ont point été liées, vos pieds n'ont point été chargés de fers ; mais vous êtes mort comme les hommes de cœur qui tombent devant les enfants d'iniquité. Le saint vieillard Tobie était incapable de joie, parce qu'il avait perdu la vue et qu'il ne pouvait plus voir la lumière du jour, mais notre saint éclate en cantiques d'allégresse ; il ne regrette pas d'avoir perdu ces yeux qui distinguent les couleurs et nous sont communs avec les moncherons, mais il bénit Dieu de ce qu'il l'a jugé digne de souffrir pour la justice, qu'il lui a donné ce trait de conformité avec son Fils bien-aimé, en sauvant la vie à son peuple par sa mort, et qu'il se voit plus en état que jamais de contempler le soleil de justice qui ne se voit que par les cœurs purs.

Ce sont là les miracles de la grâce, vous en allez voir encore de plus grands. Ebroin avait ordonné qu'on tint Léger dans le fond d'un bois et qu'on l'y laissât mourir de faim. Après qu'il eut longtemps souffert ce tourment nouveau qui n'est pas des moins cruels, le ministre de sa perfidie fut touché de quelque sentiment d'humanité et le fit amener dans sa maison d'où il fut conduit dans un monastère dans lequel on le laissa deux ans.

Ebroin étant devenu maire du palais, c'est-à-dire maître absolu du royaume, car,

les derniers rois de cette première race, s'abandonnant à une molle oisiveté et ne songeant qu'à jouir des plaisirs, laissaient le soin des affaires à ce principal ministre, il se fit amener Léger et Gairin son frère, les chargea de reproches en présence du roi et des seigneurs, leur imputant l'assassinat de Théodoric. Notre saint qui avait déjà goûté la douceur du martyre par les traitements barbares qu'on avait exercés sur lui, et ne soupirait qu'après sa consommation, parle à son juge, ou plutôt son bourreau, avec la même vigueur que l'un des Machabées à Antiochus : « Tu veux, lui dit-il, te mettre en France au-dessus de tout, mais tu perdras bientôt cette dignité que tu mérites si peu, et recevras la peine due à tes crimes; achève ce que tu as commencé. » Le tyran les fait séparer et lapider. Gairin, qui meurt dans les mêmes dispositions que le premier des martyrs, dit : « Qu'attends-tu, barbare; que ne joins-tu dans la mort ces frères si étroitement unis pendant leur vie? » Ah! ce n'est nullement par compassion, mais parce que sa haine, non contente de lui arracher la vie, veut encore lui ravir l'honneur beaucoup plus précieux à un évêque, et le faire dégrader honteusement. Saint Léger, qui sait que son divin Maître a été mis au nombre des scélérats et attaché en croix comme un malfaiteur, regarde cette infamie comme sa véritable gloire, et boit avec joie ce calice de ses humiliations. Je le vois traîné dans une pièce d'eau, dont les pierres aiguës et tranchantes lui déchirent la plante des pieds; ces dignes ministres de Satan qui ne cherchent qu'à perdre les âmes, lui courent les lèvres et la langue, et ajoutent ce tourment à celui de ses yeux crevés, pour le faire tomber dans le désespoir. Vous frémissez à la vue d'un objet si hideux; il n'a plus la figure d'un homme, ni même d'un lépreux; mais que la foi y découvre de charmes! Plus il est tronqué et mutilé, plus elle l'admire, plus elle est touchée de la beauté de la justice qui demeure tout entière dans ces membres déchirés, d'où coulent le pus et le sang. On le dépouille honteusement sans respecter sa pudeur, supplice qui lui fut plus sensible que les précédents, et après l'avoir traîné dans des rues bourbeuses, on le monte sur un cheval méchant pour l'emmener dans le monastère de Fécamp, où il est relégué et gardé pendant deux ans.

Vous êtes sans doute surpris de le voir survivre si longtemps à son propre martyre, vous le serez encore davantage de l'entendre parler, comme si on ne lui eût jamais coupé la langue et les lèvres. N'était-il pas convenable que Dieu fit des miracles pour celui qui soutenait tous ces combats pour sa querelle! Mais la patience plus qu'héroïque dont il l'arme me paraît le plus grand de tous les miracles : en cet état, que l'imagination ne peut se représenter sans frémissement, il exerce les principales fonctions de l'épiscopat, il instruit de saintes religieuses, il offre le sacrifice adorable de nos autels, il prie continuellement, il écrit des lettres de

consolation à sa mère dans lesquelles il l'exhorte particulièrement au pardon et à l'amour des ennemis : *Béni soit*, lui dit-il avec saint Paul, *le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, qui nous puissions consoler les autres dans les leurs par la même consolation que nous sommes nous-même consolés de Dieu; car à mesure que les souffrances de Jésus-Christ s'augmentent, nos consolations aussi s'augmentent par Jésus-Christ.* C'était ce divin Sauveur qui vivait en lui, le soutenait dans les débris de l'homme extérieur, et fortifiait de plus en plus l'homme intérieur dont il formait tous les mouvements. Oh! avec quelle douleur apprit-il la fin funeste de quelques-uns de ses persécuteurs morts sans pénitence! Combien eût-il désiré passionnément qu'ils se fussent reconnus, et n'eussent pas éprouvé que Dieu ne venge rien plus effroyablement sur ses ennemis que les violences qu'ils ont exercées sur ses amis, et que c'est le toucher à la prunelle de l'œil! Venons à la consommation de son martyre après laquelle il languit depuis longtemps. Ebroin le fait amener au palais pour le faire déposer par le jugement de quelques évêques esclaves de la cour. On le presse encore de s'avouer coupable de la mort de Childéric; mais à Dieu ne plaise qu'il se démente, et fasse rien d'indigne de sa gloire! Il nia constamment le fait dont on le chargeait, et prit Dieu pour témoin de son innocence; il n'en fut pas moins condamné par des gens vendus à la faveur : on lui déchire sa tunique du haut jusqu'en bas, c'était une cérémonie de dégradation, et on le remet entre les mains d'un comte du palais pour le faire mourir. Ebroin, son véritable bourreau, prévoyant assez que tout son crédit ne pourrait changer la disposition du peuple à l'égard de Léger, et l'empêcher de l'honorer comme un saint martyr, avait ordonné qu'on cherchât un puits au fond d'un bois pour y jeter son corps, et le couvrir, en sorte qu'on ne pût le retrouver; mais y a-t-il des précautions contre Dieu, et un ver de terre est-il capable d'anéantir ce qu'il a résolu de faire? Le comte touché par la vertu de notre saint, et ne pouvant se résoudre à être le témoin de sa mort, le livra à quatre satellites dont trois furent gagnés par le même charme qui avait agi puissamment sur leur maître; le quatrième exécuta sa commission en abattant la tête de votre illustre patron, lequel employa ses derniers moments à demander grâce pour ses ennemis, mit dessus une couronne de pierres précieuses.

C'est ainsi que le glorieux saint Léger a aimé la justice; c'est ainsi qu'il a vécu, qu'il est mort pour elle, et qu'il a mérité cette récompense abondante promise dans le ciel par Jésus-Christ même à ceux qui auront souffert persécution pour elle. Vous êtes sans doute jaloux de son bonheur, mais il faut l'acquérir comme lui aux dépens de toutes choses, il faut l'imiter du moins selon votre faible portée, la couronne de justice

n est pas pour les lâches, les tièdes, les ennemis de la croix; il ne suffit pas même de faire des œuvres de justice, et d'en faire en grand nombre, les pharisiens et les païens même en ont fait de cette sorte, il les faut faire par amour de la justice, et être ses amants passionnés; il ne suffit pas de s'attacher à elle durant quelque temps, mais pendant tout le cours de la vie, et persévérer jusqu'à la fin sans laisser ralentir son amour par les faux charmes des créatures qui vous sollicitent à les aimer. Vous n'êtes pas appelés au gouvernement d'un diocèse et d'un royaume ainsi que notre saint, mais vous avez vos familles qui vous en tiennent lieu, il faut y maintenir l'ordre, et y faire régner Jésus-Christ: vous n'êtes pas placés dans des postes éminents qui vous attirent la jalousie des puissants selon le siècle, et des traitements pareils à ceux qu'a reçus votre patron; mais saint Paul m'apprend que tous ceux généralement qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ doivent se résoudre à souffrir persécution: nul n'en est excepté, tous les membres doivent avoir part au sort du chef qui a souffert de si étran-

ges contradictions de la part des pécheurs, et a été toute sa vie en butte à leurs traits. Le christianisme est-il autre chose que la participation des souffrances de Jésus-Christ? n'est-ce pas là notre vocation de tous tant que nous sommes? *In hoc positi sumus*. Le support des humeurs contraires, des médisances, des injures ou calomnies, les exactions excessives, les injustices sont autant de maux inévitables à ceux qui sont résolus de marcher dans la voie étroite, mais au défaut de toutes ces choses, nous aurons toujours à essuyer la persécution de cet homme inique et trompeur qui est au dedans de nous, je veux dire l'amour-propre, la cupidité, les passions déréglées, la guerre que la chair livre à l'esprit. Pouvons-nous encore manquer de souffrir dans le corps mystique de Jésus-Christ, son Eglise notre mère persécutée en tant de manières, si nous avons un cœur d'enfants pour elle: souffrons toutes ces choses dans l'esprit de notre saint, dans ses dispositions intérieures, avec sa douceur, sa paix, sa patience, sa charité, sa persévérance, afin que nous soyons dignes de participer à sa gloire.

NOTICE SUR LE P. SOANEN.

Soanen (Jean), fils d'un procureur au présidial de Riom et d'une nièce du savant Jacques Sirmond, naquit le 16 janvier 1647, et entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire, à Paris. Au sortir de ses études, il enseigna avec succès les humanités et la rhétorique dans plusieurs villes de France. Il prêcha successivement à Lyon, à Orléans et à Paris. Il prêcha à la cour les carêmes de 1686 et 1688. Ses succès lui valurent, outre les applaudissements du public, les précieuses amitiés de Bourdaloue, de La Chaise, Larue, Gaillard et Giroust. Il fut nommé en 1693 à l'évêché de Senes, où il se distingua par ses vertus et sa libéralité. On cite de lui, à ce sujet, un trait qui lui fait honneur et que nous avons vu reproduire récemment par Mgr Dupanloup. Un pauvre se présenta à lui, l'évêque n'ayant pas d'argent lui donna sa bague épiscopale, « action qui fit du bruit, » dit un biographe moderne dont nous ne saurions partager le sentiment en ce point, « et qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. » Ses relations avec le P. Quesnel le jetèrent dans les voies du jansénisme. La bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *décret monstrueux*, il en appela au futur concile et publia une instruction pastorale contre cette constitution. Le cardinal de Fleury fit convoquer le concile d'Embrun en 1727, présidé par le cardinal de Tencin; Soanen y fut condamné et suspendu de ses fonctions d'évêque et de prêtre, exilé à La Chaise-Dieu, en Auvergne, où il mourut le 25 décembre 1740. Les quesnellistes l'entourèrent d'hom-

mages dans sa retraite; on le visitait et on lui écrivait de toute part. Il signait: *Jean, évêque de Senes, prisonnier de Jésus-Christ*. Le temps a passé sur ces engouements et ces dénigrements systématiques. Il nous reste de Soanen, pour le juger à distance, des *Instructions pastorales*, des *Mandements*, des *Lettres* imprimées avec sa *Vie*, en deux énormes volumes in-4°. On a traité avec sévérité les matières contenues dans ce livre; il est prudent de se taire sur cette partie de la vie de l'évêque de Senes, mais on ne lira pas sans fruit les *Sermons sur différents sujets prêchés devant le roi* (Lyon, Duplain, 2 vol. in-12, 1767), que nous reproduisons et qui appartiennent à l'époque de sa première existence, c'est-à-dire alors qu'il était entouré de la faveur du roi de France, vanté par les plus beaux esprits de son siècle, madame de Sévigné, La Bruyère, Fénelon, Bourdaloue, La Chaise, etc. Louis XIV fut surtout frappé de son *Sermon contre les spectacles*, ainsi que de ceux qui roulent sur *l'orgueil et la mort*; il les appelait *la trompette du ciel*. Le maréchal de La Feuillade, trouvant trop sévère le premier de ces trois sermons, le dit à Louis XIV, qui lui répondit: *Monsieur de La Feuillade, le prédicateur a fait son devoir, tâchons de faire le nôtre*. Après cette justice, rendue par un prince mondain et dont la jeunesse avait peut-être trop abusé des spectacles et des plaisirs, reposons nos regards sur les jugements rendus par quelques-uns des grands hommes que nous avons appelés en témoignage. Écoutons Bourda-

lous : Au lieu d'aller chercher les phrases, les phrases venaient le chercher, et sa noble simplicité le mettait au-dessus de tous les orateurs les plus brillants et les plus pompeux. La Bruyère, après avoir dit dans ses Caractères, que ce n'est point avoir assez d'esprit que de plaire au peuple dans un sermon, par un style fleuri, une morale enjouée, des figures répétées, des traits brillants et de vives descriptions, parle ainsi du P. Soanen : Un meilleur esprit néglige ces ornements

étrangers, indignes de servir à l'Evangile ; il prêche simplement, fortement, chrétiennement. — Soyez simple, naturel, sobre en antithèses et en comparaisons, écrivait Fénelon, à un jeune ecclésiastique qui avait du talent pour la chaire, et ne prenez point d'autre modèle que le P. Bourdaloue, dont la beauté ne consiste pas dans des mots, et le P. Soanen qui me plaît d'autant mieux qu'il prêche comme chacun croirait pouvoir prêcher.

SERMONS,

HOMÉLIE, PANÉGYRIQUE ET EXHORTATION

DU P. SOANEN

SERMON I^{er}.

Pour le mercredi des Cendres.

SUR LA SANCTIFICATION DU CAREME.

Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu. (Joel., II.)

Convertissez-vous maintenant à moi, dit le Seigneur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements.

Sire,

Il n'y a point ici d'exception pour les monarques ; et quoique vous soyez élevé au-dessus des peuples par la majesté de votre trône ; quoique vous surpassiez tous les conquérants par l'éclat de vos victoires ; quoique vous donniez à l'univers le spectacle du plus beau règne qu'il y eut jamais, vous n'en êtes pas moins obligé d'expier vos fautes dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements. *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu.* A Dieu ne plaise que je vienne m'ériger ici en prophète du mensonge, et flatter cette mollesse qui semble être le partage des cours, sous prétexte de ménager votre rang ! La loi est portée, l'arrêt est prononcé : le riche comme le pauvre, le savant comme l'ignorant, le roi comme le sujet, ne peuvent dignement sanctifier cette sainte quarantaine, qu'ils ne jeûnent, qu'ils ne gémissent, qu'ils ne prient. *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu.*

Je vais plus loin, Sire, et parce que le devoir de mon ministère l'exige, et parce que vous aimâtes toujours la vérité ; et j'ose vous dire, appuyé de toute l'autorité des divines écritures et de toutes celles des saints Pères, que les fautes des souverains, par les suites qu'elles entraînent, étant plus dangereuses que celles d'un particulier, exigent plus de

réparation envers Dieu. Aussi voyons-nous que le Prophète-Roi fit une pénitence qui ne finit qu'avec sa vie, et que ses jours se passèrent dans les larmes et dans les gémissements. *Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejuniis, et in fletu, et in planctu.*

Le carême, que je viens promulguer ici à la face des saints autels, comme le député de l'Eglise et comme représentant ses premiers pasteurs, retrace à nos yeux les quarante jours de jeûne que les Ninivites employèrent pour désarmer la colère de Dieu. Avec quelle ardeur ne se livrèrent-ils pas à toutes les rigueurs de la pénitence, lorsque Jonas leur annonça, de la part du Seigneur, que leur ville criminelle allait périr ! Alors on n'entendit que des gémissements et des sanglots ; alors on ne vit que des œuvres de mortification en tout genre, et le roi lui-même descendit de son trône, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac et de cendres, et ordonna que tous ses sujets, ainsi que tous les animaux, se soumissent aux lois du jeûne le plus rigoureux. *Et surrexit rex de solio suo, et indutus est sacco, et sedit in cinere. (Jonas, III, 6.)*

Imitons de si beaux exemples, mes frères, et comme étant plus coupables que les Ninivites, et comme étant obligés de sanctifier le carême d'une manière qui réponde à l'intention de l'Eglise et qui puisse nous mériter la grâce du pardon. Encore quarante jours, et peut-être moins, et l'édifice de notre corps sera détruit ! *Adhuc quadraginta dies, et Nive subvertetur. (Jonas, III, 4.)* C'est par cette raison qu'on nous rappelle aujourd'hui le souvenir de la mort avec les paroles les plus terribles et les plus foudroyantes, et qu'on emploie la poussière, l'image de ce que nous serons un jour, pour attérer et confondre notre orgueil : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Le carême n'est donc point un temps indé-

fèrent, ainsi que vous l'avez peut-être pensé jusqu'ici, et je vais en conséquence vous faire voir qu'on doit le sanctifier : premièrement comme le temps le plus propre à expier les péchés ; secondement comme le temps le plus propre à recevoir des grâces.

Grand Dieu, qui ne voyez dans cet auditoire, ainsi que parmi tous les hommes, que des multitudes de fautes qui allument votre colère et qui déshonorent votre saint nom, donnez-nous cet esprit de pénitence sans lequel toutes les macérations sont des œuvres stériles. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique tous les jours de cette vie mortelle doivent être précieux à des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ ; quoiqu'il n'y en ait pas un seul que nous ne devions employer à la gloire de son nom, il est cependant certain que l'Eglise, toujours inspirée par l'Esprit-Saint, a rendu des temps plus mémorables les uns que les autres, par l'esprit de consécration qu'elle en a faite. Ainsi, les jours qu'elle a destinés, dans chaque saison, au jeûne et à la prière, pour obtenir du ciel de dignes dispensateurs des saints mystères, exigent de notre part plus de recueillement et plus de respect ; ainsi, la quarantaine qu'elle a établie pour nous purifier de nos souillures, et pour réparer les désordres de notre vie passée, nous engage à rentrer en nous-mêmes et à pratiquer des œuvres de pénitence.

J'ai beau parcourir le cours des années, dit saint Chrysostome, je ne trouve point un temps plus propre que le carême aux œuvres de satisfaction. Il est tout à la fois, continue ce Père, et l'anniversaire du jeûne de Jésus-Christ, et la pratique universelle de l'Eglise. Deux vérités que je vais détailler, et auxquelles je vous prie de donner toute votre attention.

Oui, chrétiens, mes frères, cette sainte carrière dans laquelle nous entrons n'a été instituée par les apôtres que pour nous rappeler la mémoire des quarante jours où Jésus-Christ jeûna, mémoire qui ne doit point être un souvenir stérile, mais un sujet d'imitation.

Vous savez, dit saint Augustin, que Notre-Seigneur n'a rien fait que pour notre instruction ; que s'il prie, c'est pour nous apprendre à prier ; que s'il souffre, c'est pour nous montrer comment nous devons souffrir, et qu'enfin s'il jeûne, c'est pour nous donner un exemple de la manière dont on doit jeûner.

Ici, je vous l'avoue, mes frères, je tremble pour vous et pour moi ; je trouve tant de distance entre notre jeûne et celui de Jésus-Christ, que je crains que notre prétendue abstinence serve moins à nous purifier qu'à nous condamner. Que diraient les païens, si, après avoir lu dans notre Evangile que le Sauveur du monde jeûna pendant quarante jours, et qu'il eut faim, ils assistaient à ces repas où nous prétendons retracer sa pénitence ! Hélas ! scandalisés de nos profusions

et de nos excès, ils se moqueraient de la religion que nous professons, et notre intempérance exposerait ainsi à leur dérision notre loi, quoique la plus admirable et la plus sainte qu'il y eut jamais !

Eh ! quoi, mes frères, nous serons moins exacts à imiter les jeûnes de Jésus-Christ, que les musulmans ne le sont à observer ceux de Mahomet ; que les idolâtres ne le sont à pratiquer en l'honneur de leurs vaines statues, des abstinences de toute espèce !

Les premiers chrétiens nous donnèrent-ils ces exemples ? Et n'outrageons-nous pas leur mémoire, lorsque nous défigurons la loi du jeûne par nos transgressions ! On cherche aujourd'hui le carême au milieu du carême, et l'on n'aperçoit de toutes parts que des festins et des assemblées de dissolution. Les vins les plus exquis le disputent aux mets les plus recherchés, et des heures entières se passent à les savourer. On a recours à tout l'art possible pour écarter toute idée d'abstinence et pour flatter la gourmandise dans un temps destiné à expier les excès. Cependant, c'est le jeûne de Jésus-Christ qu'on doit observer, ce jeûne qui fait frémir la nature, et qui la détruit pour laisser triompher la grâce ; ce jeûne qui nous apprend que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.* (Luc., IV, 4.)

Avons-nous donc oublié que les péchés se rachètent par le jeûne, et que nous en sommes chargés ; que la chair se dompte par le jeûne, et que la nôtre se révolte sans cesse contre l'esprit ; qu'enfin la pénitence est un devoir imposé à tous les hommes, et que la mollesse est le partage des réprouvés.

Ah ! mes frères, ces obligations nous ont échappé ; le carême vient aujourd'hui nous les rappeler. Il paraît à la suite de ces débordements et de ces scandales dont nos villes ont été remplies, à la suite de ces crimes et de ces excès auxquels vous vous êtes livrés avec fureur ; il paraît, dis-je, pour vous reprocher ces malheurs et ces frénésies et pour vous remettre dans les voies du salut. Il vient vous annoncer que le règne de Satan est passé, et que celui de Jésus-Christ commence ; que la piscine est ouverte et que les malades peuvent venir s'y plonger ; que le Seigneur nous appelle, et qu'il faut aller le trouver : il vient vous réveiller de cette léthargie dans laquelle vous croupissez depuis si longtemps, et vous offrir le moyen de réparer vos péchés.

Mais comment les réparerez-vous, mes frères, si ce n'est en sanctifiant ces jours de grâces et de miséricorde par des prières continuelles, par des larmes abondantes, par un jeûne assidu. Il ne s'agit point ici de disputer avec Dieu même, d'interpréter les lois de l'Eglise à votre gré, d'alléguer de vaines excuses pour vous dispenser de l'abstinence. Jésus-Christ vous ordonne, par la voix de son

épouse, de célébrer l'anniversaire de son jeûne, en vous renfermant dans les bornes d'un seul repas, en vous privant des viandes défendues, en vous abstenant de tout ce qui flatte la sensualité, et il veut être obéi : *Præceptum posuit, et non præteribit.* (Psalm. CXLVIII, 6.)

En vain vous vous flattez qu'une dispense arrachée aux ministres du Seigneur, et qui n'est que l'ouvrage de votre mollesse et de votre lâcheté, vous justifiera devant Dieu. Tous vos prétextes sont superflus, toutes vos allégations frivoles et criminelles. On ne se moque point de celui qui sonde les cœurs et les reins. Sa loi est inviolable, et toutes les révolutions des siècles ne la feront pas changer : *Præceptum posuit, et non præteribit.*

En vain vous regardez l'abstinence du carême comme une œuvre de surérogation qui n'oblige qu'autant qu'on veut bien la pratiquer : l'anathème est prononcé contre quiconque se soustrait à cette loi, et les foudres de l'Eglise auront leur effet : *Præceptum posuit, et non præteribit.*

Il n'y a personne qui ne soit obligé de sanctifier le carême, dit saint Bernard. Les malades mêmes, que leur état dispense de jeûner, doivent s'imposer d'autres mortifications, et gémir de ce que leur maladie leur fait souffrir en quelque sorte une espèce d'excommunication. Ils doivent s'en tenir à la nourriture la plus commune et la moins abondante, et ne la prendre qu'en secret : *Quod minus abundans, quod magis commune.*

Avez-vous entendu ces paroles, mes frères, et ne tremblez-vous pas, vous qui, jouissant de la santé la plus parfaite, la plus vigoureuse, ne refusez rien à vos passions de tout ce qu'elles exigent ; vous qui avez toute la force et tout le courage possibles quand il s'agit de passer les nuits au milieu des festins et des bals, et qui tombez en défaillance quand il faut pratiquer la loi de Dieu ; vous que des heures entières aux spectacles amusent et captivent, et qu'un moment de prières étonne et consterne ; vous qui ne vous engraissez que pour fomenter en vous-mêmes une révolte contre Dieu ?

Comment nos iniquités plus multipliées que les grains de sable s'effaceront-elles donc, ô Seigneur, si le temps le plus propre à nous en purifier devient l'occasion de nouveaux péchés ? Eh quoi ! serons-nous méchants parce que vous êtes bon ? Prenons nous plaisir à offenser votre majesté, parce que vous tirez, du réservoir immense des temps, des jours capables de nous faire rentrer en grâce avec vous, et parce vous nous appelez à la pénitence pour nous glorifier dans l'éternité ?

Ces célèbres anachorètes qui pratiquèrent un carême continuel, et qui firent leurs délices du jeûne et de la mortification, auraient-ils pu penser qu'il y aurait un jour des chrétiens qui se prépareraient à quelques semaines d'abstinence par les désordres les plus affreux ; qui verraient couler

ces semaines avec accablement et langueur ; qui compteraient les heures de leur durée comme on compte celles d'un supplice, et qui éclateraient de joie lorsqu'elles viendraient à finir ?

Mais, s'il était permis de se plaindre des saintes austérités du carême, serait-ce à nous qui ne les connaissons pas, à nous qui en sommes quittes pour la simple privation de quelques aliments, à nous qui n'avons pu, par lâcheté, reculer l'heure du repas, et qui avons trouvé le moyen d'en substituer un second au seul et unique qu'on faisait autrefois ?

Cependant le jeûne, qui doit être accompagné de la privation des plaisirs, et qui fait le mérite du carême, est le moyen le plus propre à expier nos péchés ; et si vous en doutez, mes frères, interrogez les prophètes, et ils vous diront qu'ils ne manquèrent jamais d'imposer cette pénitence aux nations qui abandonnèrent la loi du Seigneur ; interrogez Paul, et il vous dira que, pour réparer le mal qu'il avait fait aux chrétiens, il châtiât son corps et il le réduisait en servitude ; interrogez Pierre, et il vous dira qu'en expiation de sa faute, il employa sans cesse contre lui-même les plus cruelles macérations ; interrogez tous les pécheurs qui revinrent à Dieu, et ils vous déclareront que la mortification des sens fut le remède efficace dont ils usèrent pour obtenir leur pardon.

Le jeûne réprime les vices, élève l'esprit, subjugué les passions et rend à l'âme sa tranquillité. C'est lui qui fait fleurir les ordres pénitents et qui purifie des souillures qu'on contracte au milieu de monde. Ainsi le carême qui nous procure l'avantage inestimable de jeûner, le carême qui nous retrace et le jeûne d'Elie, et celui de Jésus-Christ, doit être en vénération parmi les chrétiens. Tous les autres temps peuvent être sanctifiés par des austérités, mais celui-ci étant particulièrement consacré à imiter la pénitence de notre divin Sauveur, est spécialement la saison des macérations et des jeûnes. Alors chacun pleure, gémit, s'humilie ; alors chacun rentre en lui-même et déteste ses péchés ; alors chacun envisage, dans l'abstinence du carême, la pratique universelle de l'Eglise.

C'est cette pratique, mes frères, que je regarde comme un second motif qui doit nous engager à sanctifier le carême. En effet, l'Eglise, ayant choisi ce temps pour ordonner un jeûne solennel depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, nous presse et nous sollicite de l'embrasser, afin de purifier nos fautes et de les expier. Elle nous fait entendre, et par ces ornements lugubres dont elle couvre maintenant ses ministres et ses autels, et par ces chants tristes et lamentables qui marquent son affliction, et par ces prédications évangéliques qu'elle fait retentir de toutes parts, que cette quarantaine est instituée pour racheter nos péchés ; que c'est perdre le moment de la réconciliation avec Dieu, que d'en négliger les saintes prati-

ques et se rendre coupable de la plus horrible transgression.

Tous les temps que l'année nous offre n'ont point l'avantage du carême. Alors la dissipation est extrême, alors les occasions de divertissements sont fréquentes, alors le monde séduit, le monde entraîne, et les âmes pusillanimes, qui composent le grand nombre, ne peuvent se défendre de ses caresses et de ses invitations : mais aujourd'hui tout engage à la pénitence, tout nous la représente ; de sorte qu'il faut être endurci dans le crime et dans l'oubli de ses devoirs, si l'on n'en est pas frappé.

Oui, malgré la dépravation du siècle, le carême est encore distingué des autres saisons ; les plaisirs n'y sont ni si ordinaires, ni si piquants, et il n'y a pas jusqu'aux places publiques, dit saint Chrysostome, qui ne fasse voir par la différence des nourritures qu'on y vend, que cette quarantaine ne doit pas être confondue avec le commun des jours.

Mais pour en avoir une juste idée il faut remonter aux siècles précédents, et voir comment le carême était alors distingué du reste des saisons. L'Eglise, dans ces temps heureux, secondée de toute la ferveur de ses enfants, voyait avec une sainte complaisance les jeûnes les plus austères en honneur ; on ne connaissait alors qu'un seul repas qu'on ne prenait qu'après le coucher du soleil, et tout le jour s'écoulait au milieu des prières, des lectures, des larmes et des travaux. Le silence régnait dans toutes les maisons, la pénitence dans tous les cœurs, et l'on ne paraissait en public que pour se rendre aux églises, où l'on se frappait la poitrine, où l'on battait la terre de son front, où l'on arrosait le pavé de ses pleurs. Les cours comme les villes observaient le jeûne dans toute sa rigueur, et celui qui eût cru pouvoir s'en dispenser eût passé pour un homme de scandale, et les pasteurs l'eussent frappé d'anathème : aussi ne voyait-on de toutes parts que des gens pâles et décharnés dont le visage annonçait la pénitence du carême.

On savait qu'un jeûne universel faisait une sainte violence au ciel, et que c'était le meilleur moyen de le fléchir ; on savait qu'il n'y a point de macérations trop austères quand il s'agit de sauver son âme, et que le carême était le vrai temps de s'y livrer. Si vous ne sanctifiez pas cette quarantaine par des œuvres satisfactoires, dit saint Augustin, quand en trouverez-vous l'occasion ? Ignorez-vous que lorsque votre pénitence est isolée, elle n'a ni le même mérite, ni la même vertu que lorsqu'elle est jointe à celle de tous les fidèles ? C'est par cette raison, mes frères, que l'Eglise a voulu qu'il y eût dans le cours de l'année un jeûne universel, afin que la faiblesse des uns fût aidée par le courage des autres, et que la ferveur de ceux-ci suppléât à la tiédeur de ceux-là ; afin que le Seigneur ne vît dans tous les cœurs que des sentiments de pénitence et de componction, et que cette vue désarmât sa justice.

Ne doutez pas, dit saint Bernard, que

lorsque toutes les larmes des pécheurs se mêlent ensemble pour fléchir la colère du Seigneur, que lorsque toutes leurs prières ne forment qu'un seul et même désir pour obtenir le pardon de leurs fautes, Dieu, notre père commun, ne soit sensible à ces gémissements. S'il nous a promis de revenir à nous toutes les fois que nous reviendrions à lui, d'oublier nos péchés, quelque grands et quelque multipliés qu'ils pussent être, lorsque nous serions véritablement contrits, saisissons le temps du carême, comme la circonstance la plus propre à recevoir l'effet de cette admirable promesse.

Les chaires retentissent dans tous les lieux des paroles du salut ; les tribunaux de la pénitence sont ouverts de toutes parts ; les ministres de Jésus-Christ nous attendent, la cendre va nous être imposée comme un signe de notre réconciliation future avec Dieu : en un mot, tout conspire à nous faire rentrer en nous-mêmes et à nous arracher à cette corruption dans laquelle nous croupons depuis tant d'années.

Mais il ne suffit pas, mes frères, de venir nous entendre ni de venir déclarer vos péchés à un ministre du Seigneur ; il ne suffit pas de retrancher de vos repas les excès d'une scandaleuse prodigalité ; il ne suffit pas même de macérer votre chair par des austérités, il faut que vos cœurs soient touchés, soient pénétrés, soient changés : il faut que vos œuvres aient pour principe la charité, sans laquelle le martyre lui-même est une chose morte et stérile ; il faut que toute votre vie se soutienne également, et qu'une action n'aille pas démentir l'autre, comme cela n'arrive que trop souvent parmi les chrétiens qui jeûnent, mais qui ne prient point, qui prient, mais qui sont dissipés.

Tout ceci nous apprend que peu de personnes sanctifient le carême comme il doit être sanctifié. Cependant vous devez l'observer aussi scrupuleusement que les fêtes, non en vous abstenant d'œuvres serviles, mais en remplissant avec la plus grande exactitude tout ce qu'il demande de vous. Entrons en détail. Le jeûne, selon tous les Pères de l'Eglise et tous les saints docteurs, ne comprend pas seulement la privation de quelques aliments et la nécessité d'endurer la faim, à l'exemple de notre divin Maître, et *postea esurit* (Matth., IV, 2) ; mais il exige une mortification qui s'étende sur tous les sens. Ainsi, dit saint Chrysostome, *il faut faire jeûner les yeux, les oreilles, la langue, comme le goût ; soustraire au corps tout ce qui le flatte, et ravir au sommeil comme au repas, tout ce qui excède le plus simple nécessaire : ainsi les veilles doivent faire partie de la sanctification du carême, et ces veilles ne sont comptées parmi les œuvres de pénitence, qu'autant qu'on les emploie à prier et à méditer.* Il en est de même des jours que l'assiduité aux offices de l'Eglise, et l'usage des bonnes lectures, que l'attention à soulager les pauvres et à travailler chacun selon son état, doivent rendre pleins, suivant l'intention de l'Eglise

Est-ce trop exiger, mes frères, après tous les crimes que nous avons commis, après tous les scandales que nous avons causés ? *Quel est le souverain offensé comme Dieu l'a été*, dit saint Ambroise, *qui voulût se contenter de quelques veilles, de quelques prières, de quelques jeûnes, pour toute satisfaction ?* Quel est même l'homme le plus ordinaire qui rendit son amitié à pareilles conditions ? Hélas ! nous exigeons mutuellement les uns des autres les réparations les plus rigoureuses et les plus humiliantes, lorsque nous nous sommes réciproquement offensés, et nous refusons quelques jours d'abstinence et de larmes à un Etre infini, que nos crimes énormes ont si souvent irrité, à un Etre qui nous comble de bienfaits, et que nous payons de la plus affreuse ingratitude, à un Etre qui peut à tout instant nous faire sentir tout le poids de sa colère, et qui ne cesse de nous offrir les moyens de revenir à lui : *Deus patiens et longanimis*.

Quel temps choisirez-vous pour expier vos fautes, si vous ne profitez pas de celui-ci ? Où en trouverez-vous un plus abondant en bonnes œuvres, plus fertile en instructions, plus capable de vous toucher ? Voulez-vous encore joindre ce carême à tant d'autres que vous avez profanés par vos excès en tout genre, par vos sensualités, et rouler ainsi d'année en année au milieu des scandales et des crimes, jusqu'à cet étang de soufre et de feu que Dieu réserve aux pécheurs impénitents ? Ne pensez-vous pas que vos péchés, en s'accumulant comme vos jours, vous causeront au premier moment le plus terrible des malheurs, et que, suivant l'oracle prononcé par Jésus-Christ même, on périra si l'on ne fait pénitence : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes peribitis*. (Luc., XIII, 5.) Il n'y a point d'homme ici-bas qui ne soit souillé de la tache du péché, et qui ne doive par conséquent se soumettre à toutes les rigueurs du carême, comme à des remèdes capables de nous purifier et de nous guérir. Le jeûne pratiqué par l'Eglise est, au rapport de saint Léon, un bain salutaire qui lave l'âme et qui la nettoie de la rouille et des taches dont le péché l'avait couverte. Aussi reconnaissons-nous au commencement de cette sainte quarantaine, que Dieu nous purifie par l'abstinence du carême : *Deus qui Ecclesiam tuam annua quadragesimali observatione purificas*.

De là vient que toutes les différentes religions qui sont sur la terre recourent au jeûne comme au moyen de recouvrer leur innocence ; qu'elles le regardent comme une purification qui rend à l'âme la beauté qu'elle a perdue et qui la rétablit dans la possession des biens dont ses fautes l'avaient dépouillée. Les protestants, les juifs, les mahométans, les païens jeûnent, et tous espèrent se purifier par cette voie, quoiqu'il n'y ait que l'enfant de la véritable Eglise qui puisse obtenir ce bonheur.

Mais l'obtiendrez-vous, mes frères, vous qui, également indifférents au jeûne de Jésus-Christ et à celui que la religion vous recom-

mande, ne donnez de bornes à votre intempérance qu'une criminelle satiété ; vous qui, sans respect pour la loi, osez manger des viandes défendues et donner à vos domestiques les exemples les plus scandaleux ; vous qui, pour insulter aux lois mêmes de l'Eglise, osez couvrir vos tables et de mets que le carême permet, et de ceux qu'il défend, afin de vous rendre, ainsi que vos convives, doublement prévaricateurs.

Ignorez-vous que Jonathas fut condamné à mort pour avoir seulement humecté sa langue d'un peu de miel, parce qu'il avait promis au Seigneur de ne prendre aucune nourriture avant d'avoir défait ses ennemis ; que le saint homme Eléazar aimait mieux s'exposer à périr que de faire semblant de manger des viandes défendues par la loi ; que le jeûne, dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, fut toujours une ordonnance sacrée à laquelle tous ceux qui ont la crainte de Dieu ne manquèrent pas de s'assujettir, et qu'enfin le carême en tant que l'anniversaire du jeûne de Jésus-Christ, et la pratique universelle de l'Eglise, doit être sanctifié non-seulement comme le temps le plus propre à nous purifier de nos péchés, mais encore comme le temps le plus propre à recevoir des grâces ? C'est ce qui me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

Il ne nous suffit pas de nous laver de nos fautes, dit saint Chrysostome, *et d'en obtenir le pardon, il faut encore nous efforcer de mériter ces grâces qui sont nécessaires et pour faire le bien et pour persévérer dans l'amour de Dieu*. Or le carême nous procure cet inestimable avantage. Choisi par l'Eglise même pour être un temps de pénitence et d'expiation, il nous facilite les moyens d'obtenir du ciel les secours dont nous avons besoin. C'est pendant le carême qu'on prend de nouvelles résolutions de mieux vivre, dit saint Augustin, et qu'on redouble les prières ; d'où je conclus, d'après ces deux vérités, que la sanctification de cette quarantaine est un devoir des plus importants.

Nous savons que toute accusation de nos fautes, quelque sincère et quelque douloureuse qu'elle puisse être, ne sert de rien au pécheur, s'il ne fait un ferme propos de mieux vivre à l'avenir, et que c'est insulter à la majesté suprême, que de lui demander la rémission d'un péché auquel on n'a point encore renoncé. Nous savons que le carême, en nous invitant à la pénitence, nous invite conséquemment à détester nos fautes passées, et à prendre la ferme résolution de n'y plus retomber. Que serait-ce, en effet, qu'une pénitence sans ferme propos, et qu'un carême qu'on observerait sans un désir sincère de se convertir ? Il n'est que trop vrai, j'en conviens, que le plus grand nombre assiéé dans ces jours-ci nos tribunaux avec une volonté encore toute criminelle ; mais cela n'empêche pas que cette sainte quarantaine ne fasse rentrer en eux-mêmes une multitude de pécheurs.

On a honte, dit saint Bernard, de voir ses frères, ses amis, courir aux églises, et de n'y pas courir soi-même; on a honte de se séparer de la communion des fidèles, et cette honte, qui n'est quelquefois qu'un motif tout humain, se change insensiblement en une confusion salutaire, parce que le Seigneur emploie tous les moyens qu'il veut et à sa gloire et à notre justification. Ainsi le carême devient l'occasion d'un renouvellement chez bien des chrétiens. Comme tout les invite alors à faire un retour sérieux sur eux-mêmes, ils s'arrachent à leurs désordres, à leurs plaisirs, et ils vont chercher un ministre du Seigneur qui, par ses lumières et par son onction, les remet dans les voies du salut, en leur exposant les dangers de la vie qu'ils ont menée jusqu'alors. Si le carême est inutile pour cette foule de libertins et d'impies qui ne connaissent les lois de l'Eglise que pour s'en moquer, *il faut avouer, dit saint Grégoire, qu'il ramène au Seigneur bien des âmes qui s'étaient égarées.*

Oui, mes frères, ces jours vénérables dont vous vous plaignez peut-être, et que vous regardez comme un fardeau, sont des jours de moisson pour l'Eglise, et de consolation pour les vrais fidèles. S'il y a tant de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur, ainsi que Jésus-Christ lui-même nous en assure, quelle doit être l'allégresse de ceux qui ont de la foi, au souvenir des biens que le carême produit !

Que ne puis-je ici vous développer les consciences de tant de personnes que cette sainte quarantaine fit rentrer en elles-mêmes ! vous verriez que le bras du Seigneur n'est point encore raccourci; que ce temps est appelé avec raison un temps de salut, un temps propice : *tempus acceptabile, dies salutis* (II Cor., VI, 2); qu'il mérite en conséquence d'être sanctifié d'une manière toute particulière, et comme étant précieux aux yeux de Dieu, et comme étant aux hommes de la plus grande utilité.

Si l'Eglise, par une tendresse vraiment filiale et toute surnaturelle, ne faisait de saints efforts pour réveiller ses enfants de leur assoupissement, hélas ! ils dormiraient presque tous au milieu des ombres de la mort, mais elle établit des jours de jeûne et des jours de fêtes; autant de sollicitations, autant d'engagements qui secouent les pécheurs et qui les arrachent à leurs crimes et à leurs désordres. Elle les force, par toutes sortes de moyens, à jeter un regard sur leur vie passée, à reconnaître l'excellence de leur vocation, à s'occuper de la grandeur de leur destinée, à se rapprocher enfin de leur Dieu dont ils se sont éloignés.

Tantôt elle emploie des chants lugubres pour pénétrer l'âme et pour faire couler des larmes de componction; tantôt elle nous invite, par des cantiques pleins d'une sainte allégresse, à rendre grâces au Seigneur : ici elle pare ses autels pour nous engager à nous parer des vertus qui conviennent à un chrétien; là elle les dépouille pour nous inspirer un esprit de pénitence; et c'est là

ce qu'elle fait, mes frères, dans ces jours destinés à la mortification. Elle veut que nous sachions que le carême est une saison lugubre, une saison de tristesse et de gémissements où nous devons renoncer pour jamais à nos œuvres d'iniquité.

Sommes-nous dans cette disposition ? et la promesse que nous allons faire à Dieu de ne plus pécher, en recevant des cendres comme un souvenir de la pénitence publique, sera-t-elle bien sincère ? Pourrait-on dire de nous que nous sommes réellement convertis, que nos œuvres sont nouvelles ainsi que nos pensées, et que, selon l'expression de l'Ecriture, nous ne retournerons plus à notre vomissement ?

Hélas ! qu'il est à craindre que nos protestations ne soient encore des feintes et des paroles stériles ! qu'il est à craindre qu'au lieu de réparer nos fautes par une sincère confession, nous n'y mettions le comble par un affreux sacrilège ! Il y a tant d'années que nous entassons promesses sur promesses sans jamais les effectuer, que nous ne pouvons absolument compter sur nous-mêmes, à moins que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ ne vienne à notre secours.

Il est certain que rien n'est plus propre à nous mériter les dons du ciel qu'un temps où chacun s'efforce de sortir des entraves du péché; qu'un temps où l'on fait des résolutions sincères de se convertir. Le carême est ce temps opportun où le Seigneur exauce et pardonne. Les jeûnes de ses élus qu'il aime et qu'il connaît fléchissent sa justice, et sa miséricorde arrose le champ de l'Eglise avec plus d'abondance.

Dieu est éternel, et en cette qualité il ne dépend ni des révolutions des siècles ni du changement des saisons; mais cela n'empêche pas qu'il n'attache souvent ses grâces à la célébration de certains jours que l'Eglise a fixés comme des époques dignes de notre attention et de notre respect. Ainsi, les fêtes solennelles ouvrent en quelque sorte les portes du ciel, et font pleuvoir une rosée salutaire; ainsi cette sainte quarantaine attire des grâces et des bénédictions qui éclairent notre âme et qui la purifient; mais il faut pour cet effet que le carême nous rappelle à nos devoirs, et que nous le sanctifions avec la même exactitude que les premiers chrétiens.

Ils n'usaient alors ni de promenades superflues ni de paroles inutiles; ils ne se visitaient que pour exercer des œuvres de charité; ils ne mangeaient que pour mortifier leur goût et pour prolonger une vie qui semblait être une lente mort; ils lisaient, ils méditaient, ils travaillaient, ils veillaient, et leur jeûne était sanctifié de manière à édifier l'Eglise et à la consoler. Quelle affliction pour cette tendre mère, si nous nous éloignons de ces maximes, et si, au lieu d'observer le carême selon la rigueur de la loi, nous passons les nuits dans la mollesse et les jours dans la dissipation ! C'est le moyen de tarir la source des grâces, et de nous pri-

ver conséquemment du plus grand des biens, car vous n'ignorez pas, mes frères, que rien n'est comparable aux dons de l'Esprit-Saint. En vain nous posséderions toutes les richesses et tous les honneurs; en vain nous aurions rendu notre nom célèbre jusqu'aux extrémités du monde; en vain nous aurions conquis l'univers, si nous n'avons la grâce, nous sommes dans la plus affreuse indigence, et toute notre gloire n'est qu'une véritable ignominie.

Sans votre secours, ô mon Dieu, il n'y a rien dans l'homme qui ne soit stérile et défectueux : *Sine tuo numine, nihil est in homine, nihil est innoxium.*

C'est par cette raison que les justes de tous les temps ne cessent de demander la grâce, comme le plus précieux des trésors, et de confesser sa puissance, sa gratuité, comme un hommage qu'on doit au Père des lumières et à l'auteur de tous les dons. Il suffit de connaître le prix de la grâce, pour mettre à profit tout ce qui peut la procurer, et pour estimer en conséquence cette sainte quarantaine à laquelle tant de grâces sont attachées. Ministres du Seigneur, qui avez reçu du Dieu vivant le pouvoir de délier les pécheurs et de les réconcilier avec lui, dites-nous combien ces jours de salut sont abondants en bienfaits. Il n'y a pas d'instant que le sang de Jésus-Christ, ce sang si adorable et si efficace, ne soit appliqué à quelques pénitents, et que leurs cœurs ne soient pénétrés d'une onction toute sainte et toute miraculeuse; et d'où viennent ces inestimables richesses, si ce n'est de la ferveur et des bonnes résolutions qu'entraîne le carême, ainsi que des prières qu'il produit?

Seconde réflexion à laquelle je vous prie de donner toute votre attention.

Il faudrait être étranger aux usages de l'Eglise, pour ne pas savoir que cette pieuse quarantaine nous oblige autant à prier qu'à jeûner, et qu'il n'y a pas d'offices plus longs que ceux du carême. Les pasteurs qu'on doit écouter comme les oracles de l'Esprit-Saint, lorsqu'ils nous parlent au nom de Jésus-Christ, ont pensé qu'un jeûne sans prière était une œuvre inutile, et qu'on ne pouvait trop prier celui qui nous recommande de prier sans cesse. De là ces oraisons et ces génuflexions beaucoup plus multipliées dans ce temps-ci que dans tout autre; de là ces gémissements de l'Eglise qui retentissent de toutes parts; de là ces expressions si fortes, si touchantes, si capables de pénétrer les cœurs.

Lisez, en effet, les collectes du carême, lisez ce qui termine les offices, et vous connaîtrez que l'Eglise redouble ses vœux pour obtenir les grâces dont nous avons besoin. Et que peut-elle faire de mieux, mes frères, puisque la prière, au rapport de saint Chrysostome, est une conversation avec Dieu et avec les anges; puisqu'il n'est rien de plus grand que de pouvoir s'entretenir avec l'Etre suprême; puisque nous acquérons par un si saint commerce une grandeur supérieure à tout ce qu'on peut imaginer; puisque celui

qui n'a point de goût pour la prière doit être regardé comme un homme mort; puisque Daniel aimait mieux perdre la vie, être jeté au milieu des lions, que de passer trois jours sans prier?

Sans le secours de Dieu nous ne sommes capables d'aucune bonne action, continue saint Chrysostome, et les prières nous attirent ce secours. Ainsi les grâces que nous demandons, ainsi celles que nous recevons sont l'effet de la prière. Elle est comme un remède universel contre tous les maux qui nous attaquent, le canal des miséricordes, la source de la justification.

Antoine tourmenté des démons ne vient à bout de les chasser que par la prière, et nous ne saurions nous délivrer des attaques de ces liens rugissants qui tournent sans cesse autour de nous, que par le même moyen. Mais quelles nouvelles preuves en faveur de la prière, si nous ouvrons l'Evangile! Le publicain n'obtient son pardon, Madeleine sa justification, qu'en priant; et Jésus-Christ lui-même ne cesse de nous exhorter, et par ses paroles, et par ses exemples, à prier continuellement : *Sine intermissione orate.* (Act., XII, 5).

Ne nous étonnons plus si l'Eglise, qui veut distinguer le carême du reste de l'année, le consacre autant à la prière qu'au jeûne, et si elle nous engage par cette conduite à suivre le même plan. Il est tout naturel qu'ayant le plus grand besoin des grâces de Dieu, nous les lui demandions avec ardeur. Nous sommes semblables à ces arbres qui se dessèchent et qui meurent, s'ils ne sont soigneusement arrosés; semblables à ces ruisseaux qui tarissent, s'ils ne sont continuellement renouvelés par l'eau des fleuves et des sources; semblables à la terre elle-même, qui languit et qui ne produit que des ronces et des épines, si les pluies du ciel ne l'humectent.

Mais si la prière est si nécessaire pour se soutenir au milieu des écueils de cette vie; si elle est, comme dit saint Chrysostome, *la mère de la justice et de la grâce*; si elle nous transforme dans des hommes nouveaux; si elle nous transfigure ainsi que les enfants du Thabor, quel cas ne devons-nous pas faire du carême, cette sainte quarantaine qui nous fournit les occasions de prier plus fréquemment, de prier plus ardemment, et de prier avec toute l'Eglise?

Il n'y a pas moyen de douter que, lorsque tous les fidèles s'unissent des quatre coins du monde, pour implorer les miséricordes du Seigneur, ce merveilleux concert ne produise les plus grands effets. *C'est une sainte harmonie*, dit saint Augustin, *qui représente les chœurs mêmes des anges; une sainte violence*, dit Tertullien, *qui force en quelque sorte le ciel à devenir propice et à se déclarer pour la terre.*

Or c'est ce qui arrive maintenant, mes frères : tous les temples ouverts, toutes les langues déliées, tous les cœurs élevés vers le Seigneur, forment un spectacle digne des regards de l'Eternel; et s'il est certain que

Jésus-Christ est au milieu de deux ou trois qui prient en son nom, ainsi qu'il nous l'assure lui-même, que ne devons-nous pas espérer de la réunion de tous les chrétiens?

Mais combien ne se rend-on pas coupable, lorsque par paresse ou par indifférence on se sépare de la société des fidèles; lorsqu'au lieu de fréquenter sa paroisse et d'assister aux offices de l'Eglise, on perd un temps aussi favorable et aussi précieux dans des visites inutiles et dans des jeux défendus! *Ah! que le carême, dit saint Grégoire, soit au moins un temps privilégié parmi les chrétiens; qu'ils prennent au moins quarante jours sur toute une année, pour se consacrer plus particulièrement à Dieu, pour prier avec plus de ferveur, pour obtenir les grâces dont nos besoins continuels nous font sentir à tout instant la nécessité!* Qui nous donnera de voir revivre le carême tel qu'il se pratiquait autrefois, de voir tous les chrétiens concourir à sa sanctification, comme à celle du temps le plus propre à recevoir des grâces? Alors les pécheurs se convertissaient; alors les justes se perfectionnaient; alors les prêtres pleuraient entre le vestibule et l'autel; alors le peuple se couvrait de cendres et de cilices, et la prière et la pénitence germaient et fructifiaient dans tous les cœurs.

Si la passion de Jésus-Christ, comme vous le savez, mes frères, est la source de notre salut et de toutes les grâces, le carême, qui nous en retrace la mémoire et qui n'a été institué que pour nous en rappeler le souvenir, que pour nous appliquer plus fortement à la croix du Sauveur, que pour nous préparer à la célébration de la Pâque, ne peut nous être trop cher et trop précieux.

Qu'on ne voie donc plus parmi nous ces désordres et ces scandales qui en déshonorent la sainteté; qu'on n'entende donc plus parler de cette dissipation et de cette mondanité qui en détruisent la pénitence, et qui, en violant les lois du carême, arrachent le christianisme du fond des cœurs!

Que le jeûne le plus exact, que la prière la plus fervente et la plus assidue, que la ferme résolution de ne plus retomber dans ces péchés qui nous font rougir, soient les armes spirituelles dont nous nous servions pour repousser le malin esprit, pour détruire les vices de la chair, cette sorte de démons qui ne se chasse que par le jeûne et par la prière! *Hoc genus demoniorum non ejicitur nisi oratione et jejuniis.*

Par là nous obtiendrons des grâces, et notre cœur se renouvellera, et nos mœurs s'épuront, et notre foi se ruinera. Car tels sont les effets de la grâce du Sauveur; elle change la volonté sans jamais la contraindre; elle crée en nous un homme nouveau, en nous engendrant à Jésus-Christ, et elle nous fait aimer ce que nous haïssions, rechercher ce que nous évitions.

Oh! quelle doit être notre ardeur, mes frères, à saisir tous les moyens qui peuvent nous conduire à la possession de ce trésor!

S'il n'y a ni entreprises, ni obstacles qui puissent nous arrêter, dès qu'il s'agit de nous procurer les secours du ciel, combien ne sommes-nous pas inexcusables de laisser échapper sans aucun fruit un temps où la grâce abonde plus qu'en tout autre, un temps où tous les trésors de l'Eglise sont ouverts!

O grâce de mon Sauveur! grâce inestimable, grâce, effet de l'amour d'un Dieu, quand vous désirerai-je comme mon être, mon élément et ma vie? Quand courrai-je à l'odeur de vos parfums? Quand connaîtrai-je les moments où vous descendrez dans mon cœur, pour le purifier et pour l'enrichir?

Mais puis-je ignorer que ces jours sont les vôtres; que votre empire s'établit avec celui de la pénitence, et que le meilleur temps pour vous obtenir est cet instant même où toute l'Eglise se répand en prières et conjure avec larmes le Seigneur de venir à son secours?

C'est ainsi qu'une âme chrétienne doit s'exprimer, c'est ainsi qu'elle doit envisager cette sainte carrière que nous commençons. Loïn de souhaiter d'en voir arriver la fin, elle la redoute, elle la craint, et ses délices sont de goûter des amertumes pour savourer ensuite des douceurs, de se nourrir d'absinthe pour s'abreuver de miel.

Nous ne sommes donc, mes frères, que de faux chrétiens, si nous ne sentons pas tout le prix du carême, si nous ne mettons pas à profit tous les biens qu'il nous procure, et si nous ne l'employons pas à dompter notre chair rebelle et à prier pour nos frères et pour nous. La cessation des œuvres serviles fait une partie de la sanctification des fêtes, et le travail fera une partie de la sanctification de cette quarantaine. Il serait absolument contraire à l'esprit du christianisme de se livrer à la mollesse, tandis que l'Eglise est occupée des souffrances de Jésus-Christ, tandis qu'elle s'efforce de les imprimer dans notre esprit et dans notre cœur.

Serez-vous enfin convaincus, après toutes ces réflexions, de la nécessité de sanctifier le carême par des veilles, par des prières, par des jeûnes et par des aumônes? Mais que puis-je attendre de mes paroles, si Dieu ne leur donne la force de triompher de vos passions? Faites donc, Seigneur, par votre grâce toute-puissante, que les vérités que je viens d'annoncer ne soient pas des sons stériles; faites que dans cette saison où la nature commence à se renouveler, la terre à germer, le soleil à avoir plus d'activité, notre foi se réveille, notre piété se ranime, notre charité s'accroisse; faites que chaque jour de cette quarantaine soit pour nous un degré de perfection, et que le ministre de votre divine parole, ainsi que ceux qui l'écoutent, participent aux grâces que vous répandez dans ces jours de salut et de bénédiction.

J'ai besoin de tout votre secours, ô mon Dieu, pour commencer et finir cette sainte carrière avec fruit. Puis-je croire, en con-

sidérant mes misères, que vous avez daigné m'associer au même ministère que vos apôtres exercèrent avec tant de succès et avec tant d'éclat? Oui, mon Dieu, je le crois, et parce que vous choisissez ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort, et parce que l'efficacité de vos paroles ne dépend point de celui qui les annonce.

Ne permettez pas, ô Seigneur, que je défigure vos éternelles vérités par une éloquence toute profane, ni que je donne à mes discours ces futils ornements que le siècle admire et préconise. Si je plaisais aux hommes du monde, je ne vous plairais point, ô mon Dieu, et toute ma fonction se bornerait à recueillir des éloges capables de me damner : *Si placerem hominibus, non placerem Christo.* (Gal., I, 10.) Que je m'oublie donc moi-même, ô Seigneur, pour ne m'occuper que de vos saintes vérités, et que ma bouche ne soit que l'expression de mon cœur, afin que je puisse parvenir avec ceux qui m'écoutent au royaume de gloire que vous habitez. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le premier dimanche de carême.

SUR LES SPECTACLES.

Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum. (Math., IV.)

Et Satan fit voir à Jésus-Christ tous les royaumes du monde, et toute leur gloire.

Sire,

Que nous présente cet étalage de pompe et de magnificence que le démon ose mettre aujourd'hui sous les yeux du Sauveur, sinon ces illusions du théâtre dont cet ange de ténèbres fascine les esprits? Attentif à profiter du goût des hommes pour les vanités du monde, il les leur présente sous la forme des spectacles les plus séduisants, et il triomphe de leur défaite dans le temps même qu'ils s'imaginent être à l'abri de ses fureurs et de ses traits : *Et ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum.*

En vain on s'efforce d'excuser les théâtres comme des écoles où l'on épure l'esprit et où l'on corrige les mœurs; en vain on tâche de rapprocher leurs maximes de celles de l'Évangile, d'interpréter la religion en leur faveur : c'est un attentat fait à la morale chrétienne, un blasphème contre la vérité, dont toutes les lois divines demandent justice comme d'un crime énorme et du plus grand scandale qu'il y eut jamais. Les spectacles sont l'œuvre du démon; c'est là qu'il élève son trône et qu'il montre tous les royaumes du monde et toute leur gloire : *Et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum.*

Jésus-Christ, qui veut bien être tenté dans sa personne pour nous apprendre à souffrir l'épreuve de la tentation et à y résister, permet que Satan expose à sa vue tout le vain éclat des richesses et des grandeurs, comme un exemple de ce que ce père de mensonge

doit faire un jour à notre égard. Il veut nous prémunir contre ses traits, et nous prévenir de la séduction avec laquelle cet ange artificieux nous déguisera les dangers du théâtre et ses horreurs.

Le démon, en effet, toujours plein de malice et de ruses, rassemble sur les théâtres tout ce que le monde a de plus éblouissant. Ici il emploie les paroles et les sons les plus propres à inspirer l'amour de la volupté; là il se sert de toutes les livrées du luxe pour étaler le charme des plus brillantes couleurs, et ce mélange, qui étouffe et qui ravit, enivre les sens, subjugue l'âme, et vient à bout de corrompre les cœurs : *Et ostendit omnia regna mundi et gloriam eorum.*

Lévites du Seigneur, armez-vous ici de ce saint zèle que la religion inspire, et faites retentir une voix forte et puissante qui renverse les théâtres, comme la trompette fit autrefois tomber les murs de Jéricho. Le théâtre est l'autel du démon élevé contre celui de Jésus-Christ, l'idole de Dagon qui insulte à l'arche sainte, l'abomination de la désolation au milieu même du christianisme.

Mais que sera cette voix, Seigneur, si vous ne vous faites vous-même entendre à ces insensés qui, oubliant le magnifique spectacle de la terre et des cieux, n'en connaissent point d'autres que ceux qui leur sont préparés par le démon; qui, ne se souvenant plus des promesses de leur baptême, vont continuellement les abjurer aux pieds des trophées que le monde érige à la gloire du mensonge et de la volupté, et qui, ne craignant ni la perte de l'innocence ni le naufrage dans la foi, s'abandonnent au milieu des plus grands dangers.

Saint Chrysostome disait autrefois : *Si je connaissais ceux qui fréquentent les théâtres, je les chasserais de l'église et je leur en interdirais l'entrée, non pour les désespérer, mais pour les corriger, de même que les pères bannissent les enfants de leurs maisons lorsqu'ils ont commis des fautes notables et fait des excès pernicieux.*

Vous ne vous étonnerez pas de cette sévérité, mes frères, lorsque vous aurez appris : 1° que les spectacles sont les pompes mêmes du monde et les œuvres du démon, auxquelles vous avez solennellement renoncé dans votre baptême; 2° qu'ils sont les plus terribles écueils pour l'innocence et pour la vertu : deux propositions que je vais tâcher de vous démontrer avec toute la force et toute la vérité qu'exige l'importance du sujet. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si les spectacles ne sont pas réellement les maximes du monde et les pompes de Satan auxquelles nous avons renoncé, il n'y a ici-bas ni œuvre de mensonge ni vanité, et notre renonciation n'a pour objet que des fantômes et des chimères. Où trouver, en effet, plus véritablement que sur les théâtres ce luxe si opposé à la pauvreté évangélique, cette mondanité si contraire à la simplicité chrétienne, cette mollesse si incompatible

avec l'austérité de nos devoirs, cet amour profane si ennemi de la pureté angélique qui doit former nos mœurs.

N'est-ce pas aux spectacles que toutes les vertus se cachent, que tous les vices se déploient, que la vengeance prend le nom de magnanimité, l'ambition celui d'héroïsme, l'orgueil celui d'élévation, l'impudicité celui de sentiment? N'est-ce pas là que tout l'art s'épuise à raffiner les plaisirs, à faire entrer le luxe et la volupté par les oreilles et par les yeux pour en remplir l'âme et pour les faire triompher? N'est-ce pas là que toutes les passions se trouvent à l'aise, et qu'elles rencontrent tout ce qui peut leur plaire et les favoriser; de sorte que les maximes du monde et les pompes de Satan se représentent à tout instant et comme l'embellissement des théâtres et comme le principal objet des acteurs.

Je dis d'abord les maximes du monde. Ah! mes frères, vous n'en disconviez pas, puisque c'est cela même qui vous rend si amateurs de spectacles et qui vous y fait courir avec tant d'ardeur. Oui, le théâtre est le tableau du monde, et un tableau qui, par les traits dont il est rempli, est plus dangereux que le monde même. En effet, les différentes passions des hommes sont, pour ainsi dire, isolées dans le commerce de la vie. Ici c'est le luxe qui domine; là, l'orgueil qui règne; ici, la vengeance qui se fait craindre; là, l'impureté qui gouverne: mais au théâtre, cela fait un tout qui ne se diversifie que pour séduire avec plus d'adresse, pour corrompre avec plus de sûreté.

Quelles sont les coutumes du monde, ses usages, ses modes, qui ne brillent pas sur les théâtres et qui n'en fassent pas l'assaisonnement? On y voit passer, comme sur ces verres qui se succèdent rapidement pour représenter diverses couleurs et diverses figures, toutes les vanités du siècle et toutes ses erreurs. Il y a un tel enchantement, une telle magie, que tous les objets embellis par le luxe, et produits par la mollesse, paraissent se confondre, quoique sans confusion, afin de posséder toute l'âme des spectateurs et d'enivrer tous leurs sens.

Que serait-ce qu'un spectacle, à vos yeux, où l'on ne parlerait ni d'intrigues, ni d'amour; où l'on n'entendrait ni cette musique qui énerve, ni ces voix qui séduisent; où l'on ne verrait ni ces habits qui éblouissent, ni ces décorations qui charment; où l'on ne retrouverait enfin ni les mœurs du siècle, ni les usages du pays? Ah! sans doute, un tel spectacle vous semblerait la chose la plus désagréable et la plus dégoûtante; *preuve*, dit saint Chrysostome, *que vous ne recherchez au théâtre que les maximes du monde, et que vous n'aimez que tout ce qui vous les rappelle et tout ce qui vous les représente.*

Aussi voyons-nous que les spectacles changent comme les mœurs, et qu'il n'y a point d'auteur qui n'étudie le goût dominant de sa nation pour le bien rendre; point d'acteur qui ne fasse tous ses efforts pour entrer dans les sentiments du rôle qu'on lui donne

et pour les communiquer à tous ceux qui l'écoutent.

De là, toutes les passions rendues avec tout le coloris et toute la finesse que l'élégance de notre siècle.... Mais que fais-je? La chaire de vérité est-elle destinée à détailler les mensonges du théâtre, et ne me rendrais-je pas coupable si, en m'élevant contre les spectacles, je venais vous en rappeler le souvenir? Non, mes frères, non, je n'emploierai point mon pinceau à vous retracer ce que vous ne connaissez que trop. Ah! que ma langue s'attache plutôt à mon palais que d'employer des figures et des expressions qui pourraient réveiller dans nos âmes des idées qui n'auraient jamais dû y être. Heureuse ignorance que celle qui ne sait ni les règles du théâtre, ni les criminelles beautés des pièces qu'on y joue, et qui, se renfermant dans la sphère du chrétien, se contente d'avoir appris Jésus-Christ crucifié.

Ne parlons donc plus des spectacles, mes frères, que pour vous en inspirer la plus grande horreur; que pour vous dire, avec tous les Pères de l'Eglise, avec toute la tradition, que vous ne pouvez y assister sans violer les vœux de votre baptême, sans désavouer l'alliance solennelle que vous avez contractée à la face des autels, alliance dont les témoignages subsistent dans les archives de la religion et déposeront à jamais contre vous.

Quoi! mon frère, vous êtes un membre de Jésus-Christ crucifié, et vous croyez pouvoir, sans déshonorer cette auguste qualité, fréquenter les théâtres qui ne retentissent que des maximes du monde? Ah! je vous le demande, le spectacle continu d'un chrétien n'est-il pas la croix du Sauveur? Et pourriez-vous en supporter la vue au milieu de ces acteurs profanes et scandaleux, qui, par leurs gestes, par leurs paroles, par leur immodestie, ne cherchent qu'à vous distraire de ce grand objet? Et que diriez-vous si l'on vous présentait tout à coup, sur ces théâtres que vous aimez tant, l'image de l'Homme-Dieu cloué sur une croix, percé d'une lance, couronné d'épines et tout couvert du sang qu'il répandit pour vous et pour moi? Ah! sans doute, ce spectacle vous mettrait hors de vous-mêmes et peut-être vous désespérerait.

Cependant, mon frère, c'est là ce que vous devez toujours envisager si vous voulez remplir les engagements de votre baptême; c'est là ce qui doit faire l'objet de vos espérances et de vos consolations; c'est là ce que vous rechercherez en mourant, et la seule chose à laquelle vous attacherez votre bouche et vos yeux, comme à un trésor que vous avez malheureusement oublié, et qui seul mérite d'être aimé.

Ah! ne venez donc plus nous dire que les spectacles peuvent s'allier avec les devoirs du chrétien; car je croirai vous avoir suffisamment confondu, en opposant tout simplement aux maximes du théâtre l'image de Jésus-Christ, dont toute votre vie doit être l'expression. Vous m'objecterez peut-être

que ces festins, ces bals, ces jeux, dont le monde fait son occupation et ses délices, ne peuvent pas plus s'allier que les spectacles avec la croix de notre divin Sauveur, et que cependant la multitude se livre sans scrupule à ces plaisirs.

Mais ne savez-vous pas que le grand nombre se damne; que le monde court à sa perdition? Et faut-il vous répéter des vérités que l'alphabet du christianisme vous apprend? La religion ne condamne point une action vicieuse pour en permettre une autre, et, quand l'occasion s'en présente, elle tonne contre tous les divertissements profanes ainsi que contre les spectacles.

Ce n'est pas à nous qu'il faut vous en prendre si ces lois vous paraissent austères et difficiles, mais à l'Evangile que vous avez embrassé; cet Evangile qui nous déclare que nous rendrons compte des paroles inutiles; cet Evangile qui nous ordonne de prier sans cesse et de mortifier tous nos sens si nous ne voulons pas périr; cet Evangile qui n'appelle bienheureux que ceux qui pleurent et qui souffrent; qui n'offre le royaume des cieux qu'à ceux qui se font violence; cet Evangile qui est le testament d'un Dieu qui n'a vécu que pour nous donner l'exemple, et dont la vie se passa dans les travaux, dans les douleurs, et se termina sur une croix.

Comment ferez-vous, dites-le moi, pour allier maintenant les spectacles avec votre baptême et pour vous persuader qu'ils n'ont rien de commun avec ces maximes du monde auxquelles vous avez renoncé? Il n'y a pas ici moyen d'échapper; car l'Evangile est votre règle, dès que vous avez été baptisés, règle que vous devez suivre, à moins que vous ne vouliez y renoncer, et conséquemment vous ouvrir les abîmes éternels que la justice du Seigneur a creusés.

Qu'un païen, livré au culte des idoles, vienne nous faire l'apologie du théâtre, dit saint Bernard; qu'un musulman même, disciple d'une religion toute sensuelle, nous en vante les agréments et les plaisirs, nous n'en sommes point étonnés; mais qu'un chrétien, formé pour nous retracer Jésus-Christ, tienne le même langage, voilà ce qui ne se comprendra jamais.

Il n'y a personne d'entre vous, mes frères, qui ne fût dans la dernière surprise, de voir un religieux assister aux spectacles. Votre indignation ne pourrait sûrement se contenir, et vous ne manqueriez pas d'instruire les uns et les autres du scandale que vous causerait une démarche aussi téméraire et aussi impie. Cependant, si vous étiez conséquents, votre colère devrait plutôt se tourner contre vous-mêmes. Les vœux d'un religieux, quelque respectables qu'ils soient, ne peuvent être plus forts que ceux du baptême, et le chrétien est aussi déplacé au théâtre que le moine le plus pénitent.

Le malheur vient de ce qu'on s'est accoutumé à fréquenter les spectacles. Ce scandale n'affecte plus, parce qu'il est en usage; mais Dieu qui, selon la réflexion de saint

Ambroise, *n'est point coutume, mais vérité*; Dieu qui pèse les crimes de ce siècle, comme il a pesé ceux de tous les précédents; Dieu qui condamne le monde et tous ceux qui en suivent les maximes, s'élèvera, dans sa juste fureur, contre le chrétien qui déshonore le christianisme et qui fréquente les assemblées du démon.

C'est ainsi que les Pères de l'Eglise ont appelé les théâtres, persuadés qu'ils étaient que les spectacles ne pouvaient passer que pour les œuvres du démon; seconde vérité qui doit nous les faire envisager avec toute l'horreur et tout l'effroi qu'ils inspirent aux âmes saintes. Oui, mes frères, ces divertissements que vous excusez ou que vous regardez comme des objets indifférents, tant pour la religion que pour les mœurs; ces tragédies que vous allez entendre avec un enthousiasme que rien ne peut exprimer; ces opéras que vous trouvez si magnifiques et si merveilleux; ces comédies que vous appelez l'école du savoir-vivre et des bonnes mœurs, sont les pompes de Satan.

Le démon a tâché, dans tous les temps, de corrompre les âmes et d'éblouir les esprits. Après avoir formé des cirques et des amphithéâtres, où les hommes s'exerçaient à la vengeance et à la fureur, soit en se tuant eux-mêmes, soit en faisant périr des animaux; après avoir rempli de sang les villes entières pour amuser l'oisiveté des peuples et pour les accoutumer à devenir cruels, il a employé l'enchantement des sirènes, à dessein d'introduire la volupté dans tous les cœurs et de la rendre souveraine de l'univers.

Ainsi *c'est par son inspiration*, dit saint Ambroise, *que tant d'écrivains composent des poésies lascives et criminelles, et que tant de personnes font métier de les répéter, métier infâme, métier scandaleux, que les Romains eux-mêmes regardèrent avec indignation, et qui, malgré tous les éloges qu'on s'efforce de lui donner, n'est encore aux yeux de toute la nation qu'un objet de mépris et d'avilissement.*

Quelle profession, en effet, que celle d'apprendre à tromper les hommes, à séduire la jeunesse, à mépriser des parents, à vivre dans le crime, à flatter les passions, à honorer les vices, à accréditer les erreurs! Telles sont les leçons du théâtre. Les personnes qui les donnent presque toutes débauchées, ou prêtes à le devenir, emploient jusqu'à l'indécence la plus outrée, soit dans leurs gestes, soit dans leur manière de se présenter, pour s'associer des complices de leurs crimes et de leurs impudicités.

Le diable, toujours attentif à faire valoir son œuvre, remue toutes les passions de ceux qui représentent et de ceux qui regardent, de celles qui déclament et de celles qui écoutent, pour faire un assemblage monstrueux de pensées lascives et de désirs criminels. L'amour, et toujours l'amour, comme un tyran qui captive les esprits et les cœurs, paraît et reparait sous mille formes diverses, parle, pleure, gémit et se tour-

mente jusqu'à ce qu'il ait tout soumis aux lois de son empire.

Alors les pompes de Satan se déploient dans tout leur éclat, le goût de la parure et de la vanité se communique de rang en rang, les yeux s'ouvrent, ainsi que les oreilles, et le cœur reçoit la moisson de tout ce que la corruption a recueilli pour empoisonner les âmes. Que sont en effet les pompes du démon sinon ses triomphes ? Et où sa victoire est-elle plus complète qu'aux spectacles ? N'est-ce pas là qu'il domine, en foulant aux pieds les lois de l'Evangile et les règles de la pénitence ; qu'il vous arrache des pleurs sur des aventures criminelles et scandaleuses ; qu'il attache votre esprit et votre cœur à des récits pernicioeux ; qu'il remplit votre mémoire d'images impures ; qu'il vous fait avaler un poison d'autant plus dangereux, qu'il flatte votre goût et qu'il est mieux préparé ?

Grand Dieu ! est-ce là votre religion ? Est-ce là ce que vous nous avez enseigné ? Est-ce à ce prix que vous donnerez votre royaume éternel ? Les amateurs des spectacles espèrent-ils donc que vous leur direz un jour, Venez, mes bien-aimés, venez recevoir des couronnes immortelles, parce que vous avez plus fréquenté les théâtres que mes temples ; parce que vous vous y êtes remplis des maximes d'un monde que j'ai maudit ; parce que vous y avez enivré vos sens de tout ce que ma loi condamne ; parce que vous y avez cherché tout ce que votre baptême vous défendait ; parce que vous y avez sacrifié au démon, l'ennemi de mon Eglise, l'ennemi de toute vérité : et vous, mes saints, qui avez pleuré, gémi, crucifié votre chair pour ma gloire et pour mon amour, allez au feu éternel.

Je vous le demande, mes frères, cette supposition n'est-elle pas la plus étrange ? Ne vous fait-elle pas trembler ? Et voilà cependant quelle est la juste conséquence de votre enthousiasme pour les spectacles, et de votre ardeur à les excuser. Ou ils sont bons, ou ils sont mauvais, point de milieu. S'ils sont bons, dès lors Dieu récompensera ceux qui les fréquentent ; si au contraire ils sont mauvais, comment ose-t-on les justifier, comment ose-t-on y assister ?

Me direz-vous qu'ils sont une œuvre indifférente ? Mais comment ! dans le cours d'une vie chrétienne, il y aurait une partie du jour qu'on pourrait perdre ? Comment ! on rendra compte des paroles inutiles, et les actions inutiles ne nous seraient point imputées ? Comment ! dans une religion qui nous oblige de rapporter à Dieu tout ce que nous faisons, de mortifier nos sens, de crucifier notre chair, d'user de ce monde comme n'en usant pas, il nous sera permis de suivre les folies du siècle et de nous y livrer ? Comment ! sous les lois d'un Evangile qui nous ordonne d'arracher notre œil, s'il nous scandalise, il nous sera libre de nous exposer au plus grand danger ? Quels paradoxes et quelles inconséquences !

C'est le démon qui vous joue lorsqu'il

vous suggère de telles réponses ; et toutes vos objections au sujet des spectacles sont la meilleure preuve que le démon vous tient dans ses filets. Si saint Augustin s'accuse dans ses *Confessions* (ce livre immortel qu'on ne peut trop lire ni trop méditer) d'avoir répandu des pleurs sur le sort de l'infortunée Didon ; s'il en demande pardon à Dieu dans toute l'amertume de son cœur et à la face de tout l'univers ; comment justifieriez-vous les larmes que vous versez continuellement au théâtre ? Ah ! quand elles couleraient pendant toute votre vie, elles ne seraient pas suffisantes pour expier vos péchés, et vous ne les réservez que pour vous rendre plus coupables, que pour exprimer votre sensibilité sur des aventures romanesques vraiment dignes de mépris et de pitié.

Lisez l'histoire de l'Eglise, et vous verrez à quelles pénitences on condamnait autrefois celui qui avait assisté aux spectacles, et vous verrez qu'ils furent toujours regardés par les chrétiens comme l'école du démon, et qu'il déclara souvent lui-même, par la bouche des possédés qu'on exorcisait, qu'il s'était emparé de leur esprit parce qu'il les avait trouvés au théâtre, c'est-à-dire dans un lieu qui lui appartenait ; de sorte qu'il n'y a pas lieu de douter que l'Apôtre n'ait voulu parler des spectacles, lorsqu'il publie qu'on ne peut assister à la table des démons et à celle de Jésus-Christ : *Non potestis bibere calicem Domini et calicem demoniorum.* (I Cor., IX, 20.)

Ah ! si le Seigneur voulait vous révéler, au milieu même de ces spectacles que vous fréquentez, quelle est maintenant la destinée de ceux qui les inventent, de ceux qui en sont les héros : hélas ! saisi du plus terrible effroi, vous verriez des hommes couverts d'un vêtement de feu, demandant, comme le mauvais riche, une goutte d'eau pour rafraîchir leur langue, maudissant d'une voix épouvantable le moment qui les vit naître, et cherchant dans les abîmes un repos qu'ils ne trouveront jamais. Eh ! plutôt à Dieu, mes frères, que ce spectacle s'offrît à vos yeux, au lieu de celui que vous allez chercher, et que le Dieu terrible et vivant vous convainquît par cette image de sa justice combien il sera redoutable envers les amateurs des théâtres et les poètes qui contribuent à les entretenir !

Mais, sans recourir à ces événements, dont la religion nous garantit la vérité, quoiqu'ils ne s'accomplissent passons nos yeux ; comment n'êtes-vous pas frappés de tous ces morts qu'on fait en quelque sorte revivre pour vous intéresser ? Comment ne redoutez-vous pas un plaisir qu'on ne vous fait sentir qu'en remettant sur la scène des empereurs, des rois, des héros qui ne sont plus, c'est-à-dire des hommes dont la mémoire doit vous avertir de votre dernière fin, et vous dégoûter pour jamais de tout ce qui respire la mollesse et la vanité ?

Mais n'attendons rien d'un spectacle où le démon préside, d'un spectacle qu'il anime et qu'il a fait succéder au culte des idoles.

Rien n'y sert qu'à la ruine des chrétiens, et la vertu même n'y est représentée que d'une manière à la rendre ridicule; aussi voyons-nous qu'il n'y a point d'examen de conscience où l'on ne mette au nombre des actions contraires à la pureté, l'assistance aux spectacles; aussi voyons-nous que tous les confesseurs qui remplissent les devoirs de leur ministère et qui ne délient les pécheurs que lorsqu'il faut les délier, refusent la grâce de l'absolution à tous ceux qui fréquentent les théâtres.

Ajoutons à tant de vérités que c'est participer à l'excommunication des comédiens que de se rendre à leurs assemblées; que c'est les entretenir dans leur révolte contre l'Eglise, et dans leur impénitence, que de payer leurs actions, et que si l'on doit faire tous ses efforts pour arracher au démon une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort, on ne peut, sans la plus horrible impiété, contribuer à sa damnation.

Je ne vous dirai point ici, mes frères, que vous privez les pauvres de leur substance lorsque vous dépensez pour les spectacles; que vous perdez un temps dont toutes les minutes sont le prix même du sang de Jésus-Christ et des moyens de salut; que vous entraînez par votre exemple des personnes qui se font peut-être un devoir de vous imiter; et que, quand même les spectacles ne vous feraient nulle impression, vous répondez devant le Seigneur du mal qu'ils peuvent causer à ceux qui vous suivent ou que vous y conduisez.

Ces vérités ne vous paraîtront point assez fortes pour vous affecter; cependant, outre que les spectacles sont ces maximes du monde et ces pompes de Satan auxquelles vous avez solennellement renoncé dans votre baptême, comme vous venez de le voir, ils sont encore les plus terribles écueils pour l'innocence et pour la religion, et c'est ce que je vais vous montrer.

SECOND POINT.

Ne vous attendez pas, chrétiens mes frères, que, pour vous peindre les écueils du théâtre, j'entre ici dans des détails plus propres à vous y attacher qu'à vous en dégoûter, et que j'aie déshonoré mon ministère par des peintures indignes de la sainteté de ce lieu. Je sais avec le grand Apôtre qu'il y a des choses qu'on ne doit pas même nommer parmi le peuple de Dieu, *nec nominetur in vobis* (Ephes., V, 3); que le portrait même du vice est un objet dangereux; et que c'est en quelque sorte participer au crime que de le représenter avec des couleurs capables de le faire aimer.

Il suffit de vous dire, mes frères, avec tous les docteurs de l'Eglise, que le théâtre est le foyer de l'amour profane, l'école du libertinage, l'empire de la volupté et conséquemment l'écueil de l'innocence; mais je ne veux que votre propre témoignage, que l'aveu de votre propre cœur pour constater ces vérités. Combien de fois n'avez-vous pas senti des mouvements d'orgueil et

d'impureté s'élever dans votre âme et la remplir de toutes sortes d'images, lorsqu'on exprimait le langage de ces passions avec tant de force et tant d'énergie? Les vers se gravaient dans votre mémoire et les sentiments dans votre cœur, de sorte que vous ne respiriez plus que les mêmes vices et les mêmes erreurs qu'on mettait sur la scène et qu'on travestissait.

Ah! si l'on nous est ordonné de faire un pacte éternel avec nos yeux pour ne pas nous exposer à considérer un objet dangereux; si, selon la sagesse éternelle, on a déjà commis l'adultère dans son cœur lorsqu'on regarde une femme avec un œil d'envie; s'il faut être en garde contre toutes les occasions qui nous environnent, dans la crainte de nous laisser surprendre par le péché; si lorsqu'on aime le danger on y périt, comment excuser les théâtres qui présentent à la vue des actrices chargées de tout l'attirail propre à séduire; qui ne retentissent que des charmes de l'amour, qui ne préconisent que les plaisirs des sens, et qui ne s'annoncent qu'avec tous les attributs du luxe et de la volupté?

Eh quoi! mes frères, Jérôme a toute la peine possible à oublier, au milieu des images de la mort et de la solitude la plus profonde, les traces que les spectacles de Rome laissent dans son imagination; Antoine, courbé sous la haire et sous le cilice, a besoin de toute la grâce et de tous ses efforts pour résister à la violence des tentations qui l'assiègent; Benoît, continuellement appliqué à méditer les éternelles vérités, est obligé de se rouler dans les épines pour ne pas consentir à de mauvais désirs, et l'on pourra sans risque, sans danger, sans scrupule, s'exposer aux périls d'un spectacle où l'on n'aperçoit que des objets de séduction?

Mais, dites-moi, je vous prie, si le démon voulait vous tenter, sous quelle figure plus séduisante pourrait-il vous apparaître que sous celle de ces personnages qui jouent la comédie? Quelle indécence dans leurs gestes et dans leurs habits! quelle immodestie dans leurs danses et dans leur maintien! quelle mollesse dans leur expression! Oui, je défie Satan lui-même de pouvoir mieux réussir: que dis-je? on le voit, on l'entend, on le reconnaît à chaque instant.

En pouvez-vous douter, mes frères, après les scandales et les désordres que cause journellement la fréquentation des spectacles? Ah! c'est là, vous le savez, qu'ont commencé tant de divorces qui mettent une misérable actrice à la place d'une légitime épouse, qui ruinent des familles entières, et qui sont des objets continuels de gémissements; c'est là que des regards lascifs entraînent le cœur, et que l'âme devient coupable d'adultère.

Lorsque vous sortez du spectacle, dit saint Chrysostome, et que vous revenez dans vos maisons, brûlant du feu de cette concupiscence que le théâtre a allumé dans vos veines, vous méprisez une femme sage et modeste, et vous n'êtes remplis que des airs lascifs que vous avez entendus; que des visages immodestes que vous

avez eus ; que des leçons de vanité qu'on vous a données. Je vous exhorte donc, continue ce Père, à abhorrer les spectacles publics, et à en arracher tout ce que vous pourrez. Tout ce qu'on y aperçoit n'a été inventé que pour votre perte, et tout ce que vous en retirerez sera votre damnation.

Quels mots, grand Dieu ! quels mots ! Ne frissonnez-vous pas, mes frères, à ce terme de *damnation*, et regarderez-vous encore le théâtre comme une école de sagesse et de vertu ? Qui est-ce qui peut ignorer qu'il empoisonne tout ce qu'il offre au public, et que les tragédies, même les plus saintes, en passant par la bouche de ces acteurs, justement flétris par la religion et par les lois, deviennent des occasions de se perdre ? N'est-ce pas faire servir Dieu lui-même à l'iniquité, que d'entendre prononcer son saint nom par des personnages dont la profession l'outrage et le déshonore ? *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.*

Que ne puis-je rassembler ici sous vos yeux tous ceux dont les spectacles ont corrompu les mœurs ; tous ceux dont ils ont causé la ruine éternelle ? Les pères ne savent souvent à qui s'en prendre lorsque leurs enfants s'abandonnent aux plus grands excès ; les mères vont chercher dans des circonstances éloignées la cause du scandale de leurs filles ; et c'est le théâtre, n'en doutez pas, qui a perdu les uns et les autres. C'est là qu'on apprend à tromper un père sagement économe ; à surprendre la vigilance d'une mère attentive ; à nouer des intrigues avec des domestiques, à en faire des confidents, pour venir à bout d'effectuer de mauvais désirs, et de se livrer aux plus honteuses passions. C'est là qu'on apprend à se ménager des entrevues secrètes avec un amant passionné, à lui faire parvenir des lettres et des billets ; à trouver de l'argent à crédit, et des usuriers faciles et commodes ; c'est là en un mot qu'on apprend à ne plus rougir, à regarder le crime comme une galanterie, le mensonge comme une adresse, le luxe comme une bienséance, l'obéissance aux parents comme une tyrannie.

Ne nous dites pas que les théâtres sont aujourd'hui châtiés, de manière qu'il n'y a nul risque à les fréquenter. Ah ! cette espèce de voile qu'on met maintenant sur les vices, soit en gisant les aventures, soit en colorant les expressions, ne sert qu'à exciter davantage les désirs déréglés ; et je ne veux que votre propre aveu pour vous en convaincre. Combien de fois ne vous a-t-on pas entendu dire que des objets présentés d'une manière indécente et grossière étaient mille fois plus propres à vous dégoûter du vice qu'à vous y attacher !

Mais vous êtes autant inconséquents que déraisonnables, lorsqu'il s'agit de justifier ce qui flatte vos passions et ce qui nourrit votre mollesse et votre oisiveté ; autrement il y a longtemps que vous auriez vu, avec toute l'Eglise dont vous devez écouter les lois, que les spectacles sont la ruine des bonnes mœurs.

Ne passons pas si légèrement sur l'article de l'Eglise, d'autant mieux qu'elle a sans doute l'autorité de vous commander, et que vous vous révoltez contre elle toutes les fois que vous fréquentez les théâtres. Sentez-vous toute la force de cet argument que je vous défie d'éluder ? Car ou vous êtes enfants de l'Eglise, ou vous ne l'êtes point, et dans l'un ou l'autre cas votre jugement est prononcé. Ah ! mes frères, n'y eût-il que la rébellion que vous arborez contre l'Eglise et contre ses ministres, lorsque vous allez aux spectacles, vous devriez les regarder avec la plus grande horreur, et frémir au seul aspect de ceux qui voudraient vous y entraîner.

Vous nous soutenez toujours qu'il n'y a point de mal ; mais qui, de vous ou des successeurs des apôtres que vous devez écouter comme Jésus-Christ, et que vous ne pouvez mépriser sans le mépriser lui-même, jugera cette question ?

Mais qui, de vous ou des dispensateurs des saints mystères établis juges des péchés, chargés de les remettre et de les retenir, décidera ce point important. Il n'y a plus de moyen de nier, plus lieu de douter : l'Evangile, les apôtres, les conciles, les Pères, les docteurs, tous les saints ont frappé d'anathème quiconque fréquente les théâtres. S'ils ne vous font point d'impression, c'est peut-être, hélas ! parce que vous êtes tellement corrompus que rien n'est plus capable de vous pervertir ; parce que vous êtes tellement familiarisés avec le crime, que rien ne peut plus vous séduire ; parce que vous êtes rassasiés de ces infâmes voluptés dont l'habitude conduit à l'endurcissement ; parce que le péché qui règne en vous, vous rend insensibles aux plus terribles vérités. Ouvrez les yeux, sortez de votre léthargie, reprenez les sentiments de foi dont vous vous êtes malheureusement dépouillés, et vous reconnaîtrez que ces spectacles que vous excusez avec une espèce de frénésie, sont l'antipode du christianisme, et que c'est le comble de l'impiété et de la folie de vouloir les justifier comme n'étant contraires ni à l'Evangile, ni aux bonnes mœurs.

Les chrétiens sont-ils faits, dit saint Chrysostome, pour entendre des fables diaboliques, et des airs qui ne respirent que l'impudicité ? Doivent-ils loger le démon dans la demeure du Saint-Esprit ? Grand Dieu ! quelle génération que la nôtre en comparaison de celle qui fit les beaux jours de l'Eglise ! Alors on craignait jusqu'à l'ombre du mal ; alors on regardait le théâtre comme une source empoisonnée, et ceux qui en étaient les acteurs comme les sacrificateurs du démon. Y aurait-il donc un double Evangile, l'un pour ces temps-là, et l'autre pour ceux-ci ? Mais qui est-ce qui ne sait pas que les hommes changent ; que la loi de Dieu demeure éternellement, et que par conséquent il est aussi certain aujourd'hui qu'il l'était autrefois, que l'innocence fait presque toujours naufrage au milieu des spectacles ; qu'on en revient avec le cœur rempli des

plaisirs et des vanités du monde, et qu'il n'y a rien qu'on doive plus redouter que leur fréquentation ?

En vain on veut vous persuader qu'ils rendent l'âme compatissante, et que lorsqu'on verse des pleurs à certains récits, c'est une marque indubitable qu'on est humain et généreux. Eh ! qu'importe à l'humanité, mes frères, qu'on pleure la mort de César ; qu'on s'afflige des malheurs d'Iphigénie ; qu'on plaigne le sort d'Andromaque ; qu'on gémisse sur des infortunes romanesques, si l'on est insensible aux maux de son prochain ; si au sortir même du théâtre, on brusque les pauvres au lieu de les assister ; si l'on envisage d'un œil sec les misères qui les environnent et les plaies qui les couvrent ? L'humanité ne consiste ni dans des pleurs ni dans des soupirs ; mais dans des actions qui soulagent le malheureux, dans des manières qui le consolent, dans des encouragements qui l'empêchent de s'abattre et qui le tranquillisent.

N'attendez donc des spectacles que des vices et des erreurs ; croyez que s'ils sont l'écueil de l'innocence, ils sont encore celui de la religion : seconde raison qui doit vous en inspirer toute l'horreur.

Il n'y a qu'un pas à l'incrédulité, quand le cœur est corrompu, dit le docteur angélique, et puisque le théâtre est l'école du libertinage il doit l'être aussi de l'irreligion. On ne se familiarise point impunément avec les spectacles, selon l'expression de saint Bonaventure ; ils conduisent à l'impiété comme au crime, et la chose ne doit pas nous paraître extraordinaire, attendu que la foi s'éteint presque toujours là où les passions dominent.

Or, je vous le demande, mes frères, peut-on dire qu'elles ne règnent pas aux spectacles, ces scènes malheureuses où l'on ne déclare que pour séduire ; où l'on ne gesticule que pour mieux insinuer les vices et les faire fermenter ? Aussi voyons-nous que ces incrédules dont le cœur est corrompu, sont les plus grands partisans des spectacles, les plus célèbres apologistes du théâtre. Ils sentent que cette école est nécessaire pour détruire insensiblement l'hommage qu'on doit à Dieu, et soit par leurs discours, soit par leurs écrits, ils font tout ce qu'ils peuvent pour la mettre en honneur.

Examinez ceux qui travaillent pour le théâtre, ceux qui récitent, ceux qui écoutent, et vous trouverez dans le plus grand nombre des personnes qui vivent sans espérance et sans foi. Il est tout naturel qu'à force de voir tout l'étalage des vanités du monde, on oublie le ciel ; qu'à force d'entendre préconiser l'amour et les plaisirs des sens, on fasse son dieu de ce qui flatte les passions et la chair. Le cœur séduit commence à désirer qu'il n'y ait point d'enfer, et là fin il se le persuade.

On peut résister à ces sortes d'impressions lorsqu'elles ne sont qu'un sentiment passager excité par la violence de quelque tenta-

tion ; mais quand elles naissent d'une circonstance préméditée ; quand elles ont pour principe et pour mobile une chose aussi réfléchie et aussi combinée qu'un spectacle, alors l'âme ne peut plus se défendre, et elle finit par douter des vérités les plus certaines.

Lorsqu'on fréquente le théâtre, dit saint Chrysostome, on vient à l'église avec dégoût, on n'y entend qu'avec peine discourir sur la pudeur et la modestie, on ne peut plus souffrir la prédication et le chant des psaumes ; et du désir que l'on a que toutes ces choses soient vaines et frivoles, on vient malheureusement à bout de s'en convaincre.

Tel a été le commencement, et telle a été la marche de bien des incrédules, qui sont aujourd'hui les apôtres du déisme, et qui, pour avoir fréquenté les spectacles, préparent sans s'en défier les voies même à l'Antechrist.

Qu'y a-t-il en général de plus ardent que les poètes contre la religion et contre ses dogmes ; c'est-à-dire, ces personnages qui composent des tragédies ou des comédies, et qui n'ont pour l'ordinaire qu'une brillante imagination en partage ? Il est difficile de ne pas trouver dans leurs fictions romanesques, dans leurs morceaux les plus saillants, quelque trait ou contre la Divinité même, ou contre le culte qu'on lui rend. Ils regardent cette impiété comme l'assaisonnement de leurs ouvrages, et ils s'en font un jeu.

Hélas ! vous n'avez vu que trop souvent dans les cercles applaudir à ces malheureux vers qui insultaient à la majesté suprême, et qu'on avait eu l'audace de réciter en plein théâtre. C'est ainsi qu'on sème l'incrédulité, et que, sous prétexte de louer une saillie, on fait souvent l'éloge d'un blasphème.

Que résulte-t-il de ces maux, si ce n'est des malheurs plus grands encore ? En effet le temps de la confession arrive, et comme on sent qu'on ne veut pas interrompre la coutume d'aller au théâtre, on s'éloigne des sacrements, et l'on finit par n'en plus recevoir : mais, afin que les remords ne viennent pas troubler les plaisirs, ni la fausse sécurité dans laquelle on veut vivre, on cherche avec avidité soit dans les livres des impies, soit dans leurs discours, des prétextes pour ne plus rien croire. De ce terrible état on passe à des railleries sur l'Eglise et sur ses ministres, à un mépris général pour tout ce qu'elle prescrit ; et voilà, mes frères, comment les spectacles sont ordinairement une source d'incrédulité.

Si les choses ne vont pas jusqu'à cette extrémité, et si l'on conserve encore quelques étincelles de foi, ce n'est plus qu'une foi morte, une foi qu'on trouve le moyen d'allier avec la pratique extérieure de la loi. Ainsi l'on fait l'éloge du christianisme, et l'on n'a plus d'âme que pour les plaisirs ; ainsi l'on passe alternativement du bal au salut, de la sainte table au théâtre où l'on

ose venir avec les lèvres encore teintes du sang de Jésus-Christ; ainsi l'on s'abandonne à une vicissitude de confessions et de rechutes, et l'on croit avoir tout gagné, ou parce qu'on a malheureusement trouvé un confesseur cruellement indulgent, selon l'expression de saint Cyprien, ou parce qu'on a contracté l'affreuse habitude de ne plus s'accuser de la fréquentation des théâtres.

Terrible état! où l'on s'imagine être vivant, et où l'on est véritablement mort; état où l'on persévère ordinairement jusqu'à la fin des jours, état qui est celui du plus grand nombre; et Dieu veuille, mes frères, que ce ne soit pas le vôtre, et qu'actuellement même que je vous fais voir le danger des spectacles, vous ne murmuriez pas en secret contre la sévérité de cette morale; comme si elle n'était pas celle de l'Evangile, et comme si j'exagérerais sur cette matière, uniquement à dessein de vous effrayer.

A Dieu ne plaise que je donne dans de pareils excès! J'ai appris de l'apôtre saint Jean, que quiconque ajoute un seul *iota* aux livres saints, doit s'attendre à être retranché pour jamais du livre de vie; et si je suis coupable aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins, ce sera plutôt pour avoir adouci les expressions des saints Pères, dans la crainte d'effaroucher un siècle aussi lâche que le nôtre; car il est bon que vous sachiez que les Cyprien, les Jérôme, les Basile, les Chrysostome, les Augustin, ont tous parlé de l'assistance au théâtre comme d'une véritable apostasie.

Vous me répondrez peut-être, qu'il faut donc se retirer dans les déserts. Eh! quand vous prendriez ce parti, mes frères, vous ne feriez que ce qu'ont fait tant d'illustres pénitents, qui avaient une âme à sauver comme vous; mais je sais que ce genre de vie ne convient pas à tout le monde, et s'il est vrai qu'on se sanctifie dans la solitude, il n'est pas moins certain qu'on obtient la même grâce au milieu des villes et des cours. L'Evangile est pour toutes les conditions et pour tous les états; mais ce n'est ni en suivant le torrent du siècle, ni en se conformant à ses maximes, qu'on peut arriver au royaume des cieux.

Si l'on objecte que les spectacles sont permis, cette objection n'empêche pas qu'ils ne soient dangereux. Il y a des choses même autorisées par les lois que la conscience ne permet pas d'adopter. La prescription vous donne le bien de votre voisin, si depuis trente ans vous avez une possession non interrompue; mais profitez-vous de cet avantage quand vous serez intérieurement convaincu qu'il ne vous appartient pas? Les gouvernements tolèrent des lieux que la seule bienséance ne permet pas de nommer; mais les fréquentez-vous, pour peu que vous respectiez la décence, et que vous ayez des mœurs? Ce n'est point à vous, mon frère, à réformer les abus ou les usages qui sont dans l'univers; mais c'est à vous à les rejeter sitôt qu'ils ne s'accordent pas avec l'Evangile, cette règle toujours vi-

vante sur laquelle nous serons tous jugés.

C'est dans ce livre et non ailleurs, que je puise, ô mon Dieu, les grandes vérités que j'ose annoncer ici en votre nom; c'est dans ce livre qu'on trouve les plus fortes preuves contre les spectacles et contre ceux qui les fréquentent; livre éternel, livre divin, où chaque page est un arrêt qui proscriit les théâtres comme étant la ruine de la religion.

Quel est l'homme d'entre vous, mes frères, qui voudrât mourir à la comédie, et qui osât à ce dernier moment offrir à Dieu son assistance aux spectacles comme une œuvre méritoire? Hélas! il n'y a personne qui ne reconnaisse alors que c'est véritablement un péché de fréquenter les théâtres, et qui ne demande pardon au Seigneur d'y avoir été. La mort est le moment qui dessille les yeux, et l'on peut s'en rapporter à ce que la conscience reproche alors.

Mais que de remords étouffés pendant qu'on jouit d'une bonne santé! Que de personnes qui pensent intérieurement comme nous sur le danger des spectacles, et qui attendent à la mort à se repentir de les avoir suivis! La vérité ne doit-elle donc se faire entendre qu'au moment où l'on ne peut presque plus parler, et faudra-t-il perdre son âme pour un respect tout humain?

Je conçois bien, mes frères, que Dieu vous ayant donné des désirs et des yeux, vous devez naturellement souhaiter des spectacles. Mais ne savez-vous pas que la Providence y a magnifiquement pourvu; et afin de n'en pas douter, considérez ce firmament où les étoiles comme en sentinelle, attendent les ordres du Dieu qui les conduit; contemplez ce soleil qui, toujours ancien et toujours nouveau, vous offre journellement l'image des plus brillantes couleurs et des plus superbes décorations; regardez cette lune qui, par la douceur de sa lumière, donne à la nuit même des beautés que tout l'art des peintres ne peut imiter; voyez cette terre qui, par la plus admirable variété, se couvre successivement de fleurs et de fruits, et paraît un assemblage d'émeraudes, de saphirs et de rubis; fixez la majesté de ces mers qui promenant leurs flots d'un bout du monde, transportent les richesses et les passions des humains, et qui toujours prêtes à engloutir la terre se voient continuellement arrêtées par un seul grain de sable que le Tout-Puissant oppose à leur fureur; enfin considérez-vous vous-mêmes, admirez les merveilles qui résultent de l'union de votre âme avec votre corps, et donnez à vos pensées un essor qui les conduise à ces espaces immenses, et à ces jours éternels pour lesquels nous sommes nés.

Voilà, mes frères, les spectacles du chrétien, les spectacles du philosophe, les spectacles de tout homme qui réfléchit. Si vous ne les trouvez pas assez touchants, et si vous aimez ces événements qui intéressent l'âme, qui remuent le cœur et qui arrachent des pleurs, ah! lisez l'histoire de Joseph, celle de Moïse, celle des Machabées, histoires si attendrissantes, si supérieures à tou-

tes les fictions, que ceux mêmes qui ont voulu les mettre en vers, et qui ont cru les embellir les ont défigurées; lisez les souffrances de Jésus-Christ, les circonstances de sa douloureuse passion, celles de son ignominieux crucifiement, et si vous ne versez pas des larmes, c'est que votre cœur n'a de sentiment que pour les crimes et pour les fables.

Lisez les *Aetes des martyrs*, et c'est là que vous verrez des membres palpitants sur des roues, des corps mis en pièces par la rage des bourreaux, des têtes séparées de leur tronc par l'activité d'un feu dévorant, des hommes tout vivants, couverts de bitume et de poix, allumés comme des torches pour servir de lumière aux passants; des hommes, exposés dans les cirques et dans les amphithéâtres à la féroacité des tigres et des lions, comme un spectacle propre à amuser le peuple et les empereurs. C'est là que vous verrez des mères qui encouragent elles-mêmes leurs filles à la mort, et qui considèrent leurs tourments avec une intrépidité que tout l'univers ne peut entamer; des vieillards qui se traînent avec joie au milieu des pierres et des injures pour aller terminer leurs jours par les plus affreux supplices et menacer les tyrans de la colère céleste.

Si, enfin, tous ces objets ne sont pas capables de vous frapper, retournez donc à vos spectacles lascifs et scandaleux, mais allez auparavant renoncer à votre baptême à la face de ces mêmes autels, que vous prîtes autrefois à témoin des promesses que vous faisiez au Seigneur; allez effacer le registre où vous êtes inscrits comme chrétiens; arboriez publiquement la révolte contre l'Eglise dans le sein de laquelle vous êtes nés; choisissez le démon pour votre père, les enfers pour votre héritage et n'attendez plus de Dieu ni grâce ni miséricorde.

Mais ne permettez pas, Seigneur, que ces malheurs se réalisent. Rétablissez plutôt, ô mon Dieu, la gloire de votre culte; faites que tous les chrétiens se souviennent de la grâce de leur vocation, qu'ils abhorrent les spectacles comme absolument contraires à votre sainte religion et qu'ils n'en connaissent point d'autre que la contemplation de ce royaume céleste où nous devons tous aspirer. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le second dimanche de carême.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS-CHRIST.

Et levantes oculos, neminem viderunt nisi solum Jesum. (Matth., XVIII.)

Et levant les yeux ils n'aperçurent que Jésus-Christ.

SIRE,

Tels sont les hommes animés par la foi; ils ne voient, à l'exemple des apôtres, que Jésus-Christ, dont la gloire est en tout et partout : *Omnia et in omnibus Christus.* (Coloss., III, 11.) En vain on voudrait leur persuader qu'il n'a été question du Messie que

lorsqu'il a paru sur la terre, qu'il n'a été connu que lorsqu'il est né selon la chair : ils savent que la génération du Verbe n'a point commencé, qu'il est consubstantiel à son Père, le caractère de sa substance, l'image de sa splendeur, et que c'est par lui que les cieux et les siècles ont été faits : *Per quem fecit et sæcula.*

Ils savent qu'il est le principe et la fin de toutes choses, l'Agneau immolé depuis le commencement du monde, l'héritier de Jacob, dont le royaume n'aura point de fin, le Médiateur du ciel et de la terre, celui qui a tout purifié par son sang, qui était hier, qui est maintenant et qui sera à jamais : *Hæc, nunc et in sæcula.*

Ils savent que son nom est redoutable aux démons, qu'on n'a pu être sauvé que par ce divin nom, que l'Ancien Testament n'est que la figure de ses œuvres et de ses merveilles; que Moïse, Elie et tous les prophètes n'ont existé que pour lui rendre témoignage, et que toute la plénitude de la divinité réside essentiellement dans sa personne : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis.* (Coloss., II, 9.)

Quelle science, mes frères, que celle qui nous apprend tant de mystères si sublimes et si merveilleux ! Quelle vertu que la foi par laquelle on connaît cette science toute divine ! C'est à l'aide de ces rayons que nous portons nos regards jusque dans les cieux, que nous apercevons la longueur, la profondeur et l'immensité d'une religion qui est le prix du sang d'un homme Dieu, et que, dans l'ordre de la nature, comme dans celui de la grâce, nous ne voyons que Jésus-Christ : *Nisi solum Jesum.*

Rassemblez tous les siècles, rassemblez les hommes de tous les temps, lisez toutes les histoires, contemplez tous les monuments, réunissez tous les systèmes, toutes les opinions, toutes les vérités, et vous ne trouverez que des énigmes, si vous n'envisagez Jésus-Christ. C'est lui qui a les clefs de tous les mystères et de tous les secrets, de la mort et de la vie, des enfers et des cieux : *Et habeo claves mortis et inferni.* (Apoc., I, 18.)

C'est par Jésus-Christ que le péché originel se conçoit, que l'ancienne loi s'explique, que les sacrifices des Juifs sont respectés, que la réprobation de ce peuple et sa dispersion sont un juste châtiment, que la face de l'univers change, que les idoles tombent, que le paganisme s'éteint, que Rome devient chrétienne, que la croix est arborée dans tous les lieux et que la paix et la justice se donnent un saint baiser : *Justitia et pax osculatae sunt.* (Psal. LXXXIV, 11.)

Mais comment réduire tant de merveilles à un simple discours ? comment pouvoir resserrer un sujet qui est l'immensité même ? Quel abîme de trésors en Jésus-Christ ! grand par ses œuvres, grand par sa doctrine, il est le centre et la circonférence de toutes les grandeurs ainsi que l'objet de toutes les adorations. Deux vérités, mes frères, capables, selon l'expression d'un évangéliste, de

remplir des volumes que le monde entier ne pourrait contenir et dont je ne puis vous donner que la plus faible idée : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qui suis-je, pour oser raconter ici les œuvres de Jésus, pour oser vous parler de ses ineffables grandeurs, si Jean-Baptiste lui-même, son parent selon la chair, son précurseur et le plus grand d'entre les enfants des hommes; ne s'appelle qu'une voix qui crie dans le désert, et confesse à la face de toute la Judée qu'il n'est pas digne de délier le cordon des souliers du Messie : *Cujus non sum dignus solvere corrigia calceamenti ? (Marc., I, 7.)*

Cieux, éclairez-moi de vos rayons, ou plutôt, lumière incréée, venez remplir mon âme de vos divines clartés, me transfigurer avec les apôtres sur le Thabor et me communiquer une partie de cette grâce toute céleste dont ils furent alors remplis. Que de merveilles, que de profondeurs, que d'élévations en Jésus-Christ, qu'il est impossible au plus sublime génie de pouvoir seulement se figurer ! Quels moyens de se représenter cet Être suprême, immense, infini, vivant au sein de son Père en l'unité d'essence, en l'égalité de puissance, en la splendeur de sa gloire, en la distinction et en la propriété de sa personne; vivant au monde dès le commencement du monde, vivant en la foi des patriarches et des prophètes, en la nature qui le désire, en la loi qui le figure, en la grâce qui le donne !

C'est de lui que viennent la sagesse et le conseil, nous dit la sainte Ecriture; par lui que les rois règnent, que les législateurs ordonnent, que les princes commandent. Il n'y avait encore ni abîmes, ni montagnes, ni collines, qu'il existait. Comme étant sorti de la bouche du Très-Haut, avant toutes les créatures et avant tous les temps, il conduisait l'ouvrage et il se jouait dans la formation de l'univers, lorsque le Seigneur créait les cieux, posait les fondements de la terre et donnait des lois à la mer. C'est lui dont le trône est dans la lumière et la demeure dans l'assemblée des saints, et qui ne cessera point d'être dans la suite de tous les âges; c'est lui qui a pénétré la profondeur des abîmes, qui exerce un empire sur toutes les nations, qui renferme toutes les richesses, toute la gloire, toutes les espérances, toutes les perfections, et qui, tout grand, tout saint, tout admirable qu'il est, fait ses délices d'être avec les enfants des hommes : *Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (Prov., VIII, 31.)*

C'est sous ce dernier point de vue, mes frères, que nous pouvons contempler Jésus-Christ et admirer ses œuvres merveilleuses dont je veux vous entretenir, œuvres de miséricorde qui nous élèvent à la qualité d'enfants de Dieu et de cohéritiers du ciel, œuvres de justice qui vengent la Divinité et qui rétablissent l'ordre que le péché détruit.

Il n'y a personne qui puisse douter que la miséricorde appartient essentiellement à Jésus-Christ. Le bienfait inestimable de son in-

carnation en est la preuve la plus frappante et la plus complète. Figurez-vous ici le sein du Père éternel qui s'ouvre, les cieux qui se divisent, et le Verbe lui-même descendant du trône de ses grandeurs pour venir dans l'abîme de nos misères, y vivre comme un d'entre nous et y souffrir plus qu'aucun de nous. Les patriarches avaient tous attendu cet événement, les prophètes l'avaient tous annoncé et toute la terre elle-même était dans une espèce d'enfantement, jusqu'à ce qu'elle eût vu de ses propres yeux l'humanité du Sauveur.

Une vierge préparée depuis le premier instant de sa conception, par l'Esprit-Saint, reçoit l'heureuse nouvelle qu'elle deviendra mère d'un Dieu, et cette ineffable merveille s'accomplit par l'opération du Très-Haut. Les justes tressaillent d'allégresse, les prophéties s'accomplissent, les figures cessent, et le Messie, le désiré des nations, naît à Bethléem, selon les oracles qui l'avaient prédit.

Que ma foi, Seigneur, se ranime ici et qu'elle me conduise à votre berceau avec les bergers et les mages qui viennent vous reconnaître pour leur Sauveur et leur Dieu. Déjà les cieux ont parlé, les anges vous ont rendu leur hommage; et la nature est dans le silence et dans l'admiration. Telle est cette œuvre qui devait s'accomplir au milieu des temps et qui, donnant aux démons un maître, aux hommes un Sauveur, remplit toute justice, expie la faute d'Adam et répare surabondamment l'outrage fait à Dieu.

Il est donc vrai que le Verbe s'est fait chair et que celui qui ne connaissait point de commencement paraît aujourd'hui commencer; que celui qui couvre le ciel de nuages, est enveloppé de langes; que Jésus-Christ s'annonce parmi nous avec toutes les horreurs de la pauvreté, toutes les marques de la plus profonde humilité.

Sont-ce donc là, grand Dieu, ces trésors renfermés dans votre sein avant tous les temps? et votre auguste Fils, votre image et votre splendeur, n'a-t-il de gloire et de majesté que pour se revêtir de nos misères et de nos humiliations? Ah! c'est par là, mes frères, que Jésus-Christ devient aussi grand sur la terre qu'il le fut toujours dans le ciel; c'est par là qu'il nous donne le spectacle d'une puissance à qui rien ne résiste, qui sait allier les choses les plus opposées, et se servir de ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort : *Infirmi mundi elegit Deus, ut confundat quæque fortia. (I Cor., I, 27.)*

Que cette naissance du Sauveur, tout abjecte et tout humiliante qu'elle nous paraît, va produire de choses surprenantes et mémorables ! Elle est une lumière cachée sous la cendre qui va se développer et se répandre de toutes parts; un soleil voilé sous un nuage qui va bientôt tout éclairer et tout embraser; une source qui ne semble qu'un faible ruisseau, mais qui sera tout à l'heure un fleuve où toutes les nations viendront puiser.

A peine Jésus-Christ sort-il de son ber-

ceau, que les prodiges se multiplient et l'annoncent pour le Fils de Dieu. Le vieillard Siméon ranime une voix mourante et prononce un cantique qui ne peut être inspiré que par l'Esprit-Saint. Anne prophétise et Jésus présenté au temple paraît l'objet des complaisances du Père éternel. Déjà il croit en grâce et en sagesse ; déjà il prend place au milieu des docteurs, et ses interrogations, ainsi que ses réponses, prouvent que ses lumières sont indépendantes des années, que le langage divin lui est familier et qu'il renferme en lui-même tous les trésors de la science et de la sagesse.

Suivez le cours de sa vie, et partout vous apercevrez que s'il parle ce n'est que vérité ; que s'il commande ce n'est qu'équité ; que s'il agit ce n'est que bonté ; que s'il se manifeste ce n'est que majesté. Ici les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient, les morts ressuscitent ; là l'Evangile est annoncé aux pauvres, la sainteté se communique, la pénitence devient en honneur, la vérité triomphe.

Rives du Jourdain, qui retentîtes tant de fois des paroles de notre divin Sauveur, qui le vîtes recevoir le baptême de la main de Jean, qui entendîtes une voix céleste rendre justice à sa divinité, racontez-nous toutes ces merveilles dont vous fûtes si souvent témoins !

Mais qu'avons-nous besoin d'interroger un coin de la terre, pendant que l'univers entier est rempli des miséricordes de notre divin Sauveur ; pendant que toutes les nations connaissent sa gloire et sa bonté ; pendant que nous sommes nous-mêmes les preuves les plus sensibles de sa grâce et de ses bienfaits ? Ah ! il ne faut que nous interroger sur les biens que Jésus-Christ nous a procurés pour connaître qu'il est la voie, la vie, la vérité. C'est par lui que nous avons été baptisés et c'est en lui que nous trouvons des secours dans nos besoins, des remèdes à nos maux et les espérances d'un bonheur éternel. Il est présent à chaque personne qui l'invoque et sa présence est une source de bénédictions.

Il veut, et les démons s'enfuient, le péché disparaît, la mort n'a plus d'aiguillon, le règne de la grâce s'établit sur les débris du monde et des passions ; il parle, et la pousière l'entend, se ranime, fait tout ce qu'il lui commande et le reconnaît pour le maître de l'univers. Il impose silence aux vents comme aux mers ; il marche sur les eaux comme sur le terrain le plus affermi ; il pénètre les murs comme on pénètre l'air, et tout cela, mes frères, pour toucher les hommes et pour les sauver.

Quel amour envers ses disciples ! quelle patience à l'égard de leurs défauts ! Il les appelle ses amis, ses frères, et cette charité s'étend jusque sur Judas qui le trahit, jusque sur Pierre qui le renie. Il ne s'arme de zèle que lorsqu'il s'agit de venger la gloire de son Père, de confondre les hypocrites et de démasquer l'hypocrisie.

Il ne paraît dans les chemins, dans les

places publiques, que pour guérir les maladies de l'âme et celles du corps ; il suffit de le toucher pour être délivré des maux les plus invétérés, et il n'y a pas jusqu'à ses vêtements qui ne deviennent des instruments de salut et de vie.

Transportons-nous, mes frères, dans ces temps heureux où Jésus-Christ, vivant avec les faibles mortels et conversant avec eux, répandait ses grâces comme le ciel répand la rosée et signalait ses miséricordes par les prodiges les plus éclatants ; tout annonce un Dieu : nul moment qui décèle des faiblesses, nulle vertu qui ne soit la perfection même. La gloire céleste qui ne cesse d'environner Jésus, rayonne de toutes parts, et les instants mêmes de sa passion ne dérobent rien à l'éclat de sa majesté.

On l'avait vu chercher la brebis égarée avec la plus vive ardeur, attendre une Samaritaine pour la convertir, appeler une pécheresse pour en faire un modèle de pénitence et de sainteté, et on le voit ensuite parcourir les rues de Jérusalem, qu'il avait remplie du bruit de ses miracles et de la grâce de ses bienfaits, pour arriver à un tribunal où l'injustice des hommes ose juger la justice de Dieu.

C'est ici, mes frères, que les ignominies, les opprobres, les blasphèmes, les épines, les fouets viennent outrager la personne même de Jésus-Christ, et servir de prélude, selon l'expression de saint Bernard, à l'œuvre étonnante qui doit s'accomplir sur le Calvaire. La terre en tremble, le soleil en pâlit, et le Messie, abandonné à toute la rage des bourreaux qui l'insultent, qui le dépouillent, qui le crucifient, qui l'abreuvent de vinaigre et de fiel, et qui percent son adorable côté, le Messie, dis-je, accomplit aux yeux de toute la nature alarmée le sacrifice qu'elle attendait depuis quatre mille ans.

Le sang coïle, la victime est immolée, le monde est purifié, le ciel et la terre se réconcilient, et Jésus-Christ voit les œuvres de sa vie mortelle couronnées par le triomphe de sa résurrection. Que ne dirais-je point ici, mes frères, de ses apparitions, de ses entretiens avec ses disciples, des préceptes qu'il leur donne, du pouvoir qu'il leur confie, et que n'aurais-je point dit de ses jeûnes, de ses veilles, de ses prières, de sa douceur, de son humilité, de son amour pour les souffrances, si les bornes d'un discours m'eussent permis de le suivre dans ses voyages, de recueillir ses armes et ses exemples, ses vertus et ses prodiges ! Il n'y avait qu'un Dieu qui pût être aussi saint, aussi juste, aussi miséricordieux. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il entreprend, est l'ouvrage de la sagesse et de la vérité, et ses grandeurs éclatent au sein des plus profondes humiliations.

Quel homme avant Jésus-Christ, dit saint Augustin, eût fait voir à la terre des œuvres de grâce et de sainteté comme il en a fait paraître ? On reconnaît à son langage, à son simple aspect, qu'il est le souverain, le prince et la fin de tout être, le centre et la plénitude de toutes choses, que son excellence

est inestimable, sa majesté adorable; qu'il doit être révérend par un sacré silence, par une profonde admiration, et non profané par les discours téméraires de l'homme; qu'il est sans nom et au-dessus de tout nom, qu'il est tout et au-delà de tout, qu'il est avant les temps et qu'il les fait, qu'enfin il est grand sans quantité, immense sans étendue, et que ses œuvres sont l'ouvrage de sa justice, comme celui de sa miséricorde.

Quel nouveau spectacle, mes frères, se présente ici à ma vue? Les merveilles que nous venons de parcourir ne sont qu'une partie des actions du Sauveur. Comme il vient remplir toute justice, il fait voir qu'il est l'équité même, et en conséquence il paraît, la balance à la main, pour peser au poids du sanctuaire tout ce qui s'offre à l'immensité de ses regards.

En effet, s'agit-il de payer le tribut aux princes de la terre, il déclare qu'il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, et à César ce qui est à César; s'agit-il d'absoudre les coupables ou de les condamner, il prononce des jugements qui ferment la bouche à ses ennemis mêmes; s'agit-il de répondre aux questions insidieuses qu'on lui fait, la sagesse de ses paroles fait taire la rage et l'envie, et les change en admiration.

Avec quel courage ne chasse-t-il pas les profanateurs du temple! Avec quel zèle ne renverse-t-il pas leurs marchandises et leurs comptoirs, parce que la gloire de Dieu l'exige! Il n'a égard ni aux circonstances qui ne lui sont pas favorables, ni à la puissance de ses ennemis qui ne cherchent que l'occasion de le perdre; le devoir est marqué et rien ne l'arrête, pour nous apprendre, mes frères, que ni le fer, ni le feu, ni la vie, ni la mort, ne doivent nous empêcher de satisfaire à nos obligations, et que les considérations du ciel sont infiniment supérieures à toutes celles de la terre.

Parlerai-je maintenant de cette sainte véhémence avec laquelle il s'élève contre les pharisiens? Il tonne contre leur hypocrisie et contre leur orgueil; il les démasque à la face de la terre et de toutes les générations à venir; il les fait connaître pour des races de vipères, pour des sépulcres blanchis, et il apprend à tous les siècles que rien n'est plus horrible aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins que la duplicité.

Si je passe maintenant aux paraboles qu'il emploie, soit pour rendre plus sensible la vérité, soit pour la tenir cachée jusqu'à ce que les moments de la faire connaître soient arrivés, quelle justesse! quelle exactitude! quelle précision! On voit que c'est la sagesse éternelle qui prononce des oracles, et qu'il n'y a pas moyen d'en méconnaître l'équité.

Les prophètes avaient tous parlé d'un juste par excellence qui devait paraître sur la terre, et dont toutes les voies seraient justice et vérité; ils avaient annoncé qu'il naîtrait un enfant merveilleux qui choisirait le bien et qui réprouverait le mal; ils avaient tous employé les similitudes et les comparaisons les plus énergiques pour peindre ce grand et

magnifique événement; ils avaient tous dit que cet enfant serait le Messie, l'héritier de Jacob, et que les nations espéreraient en lui: *In quem gentes sperabunt.*

Ne paraît-il pas, mes frères, que ces prophètes sont plutôt des évangélistes, et qu'ils parlent ici de Jésus-Christ et de ses œuvres comme s'ils en avaient été les témoins? A qui pouvoir appliquer ces vérités si ce n'est au fils de Dieu, dont l'incarnation, la vie et la mort furent l'ouvrage de la justice, dont toutes les actions furent des chef-d'œuvres de sagesse et de sainteté?

Il est envoyé pour accomplir les desseins de son Père, pour faire en tout sa volonté, et il s'assujettit aux lieux, aux circonstances, aux temps, de manière qu'il naît dans une étable, qu'il vit dans l'obscurité, et qu'il ne paraît au milieu des hommes que lorsque son auguste mission doit commencer. S'il se rend seul au temple de Jérusalem, s'il s'arrache à ses parents pour se trouver au milieu des docteurs, s'il ne change l'eau en vin aux noces de Cana qu'après avoir demandé à sa Mère ce qu'il y a de commun entre elle et lui, ce n'est que parce qu'il respecte les moments de son Père, que parce qu'il se consacre tout entier à vivre comme une hostie, dont le sacrifice doit être sans réserve: *Nonne in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?* (Luc., II, 49.)

La justice, dit saint Anselme, est la règle et la conduite de Jésus-Christ. On la voit éclater dans sa conversion, dans ses œuvres, dans ses desseins. Il ne répand la semence du salut au milieu des campagnes de la Galilée, il n'instruit ses apôtres, il n'assujettit les grandeurs périssables de la terre à la petitesse et à l'humilité que pour remplir toute justice, et à l'égard des hommes et à l'égard de Dieu.

Quelles merveilles la foi ne découvre-t-elle pas à ce sujet? Elle nous montre l'ordre des choses surnaturelles établi dans le sein même de la nature par l'anguste ministère de Jésus-Christ; elle nous fait voir un nouveau monde au milieu de l'ancien monde; elle nous apprend que l'incarnation est la fin à la laquelle Dieu a voulu tout réduire, l'univers en soi-même, ainsi que la grandeur de la terre et les cieux.

Hommes pervers, qui décidez si souvent vos injustices du beau nom d'équité, qui, sans égard pour ce que vous devez à vous-mêmes, et pour ce que vous devez à Dieu et au prochain, ne cessez de vous soustraire à des devoirs si légitimes et si sacrés; venez à la crèche de Jésus-Christ, venez au pied de sa croix, et là vous apprendrez quelle est la conduite du chrétien, et là vous verrez qu'il n'y a point d'action dans notre vie, dont les exemples de notre divin Maître n'aient réglé l'usage et déterminé la fin.

Quelle équité dans la réponse du Sauveur au soldat elliréné qui a la témérité de le frapper lorsque la puissance des ténèbres commençait à exercer son empire, lorsque les passions des Juifs étaient déchaînées contre l'innocence et la sainteté, lorsque la nature

attentive et tremblante attendait avec empressement le grand œuvre de la rédemption ! Quelle équité dans les paroles que Jésus-Christ adresse à ces femmes qui pleuraient sur les douleurs de sa passion !

Nous ne devons pas moins admirer, mes frères, cette charité tendre et merveilleuse avec laquelle il recommande sa Mère à saint Jean ; cette prière qu'il adresse à son Père pour obtenir le pardon de ses bourreaux ; cette voix forte avec laquelle il prononce que tout est consommé après avoir accompli toutes les prophéties dans sa personne, après avoir surabondamment satisfait à la justice de Dieu, après avoir rempli jusqu'à un seul *iota* tous les devoirs de son ministère.

Qui put donc mieux dire que Jésus-Christ ces admirables paroles : *Vous n'avez point voulu de sacrifice ni d'oblation, ô mon Dieu, mais vous m'avez donné un corps, et je suis venu pour faire votre volonté : Tunc dixi : Ecce venio !* En effet la vie du Fils de Dieu n'a été ici-bas qu'un holocauste continu, qu'un parfait accomplissement des desseins du Père éternel, et il ne monte glorieusement au ciel que pour faire une œuvre de justice à l'égard de ses apôtres, que pour leur envoyer l'Esprit-Saint qu'il leur a promis.

Mais quel avenir vient se développer à mes yeux ? Le temps hâte sa marche, les siècles s'accumulent, et j'aperçois Jésus-Christ, juge souverain des vivants et des morts, assis sur une nuée de gloire, environné des anges et des saints, et rendant à chacun selon ses œuvres. J'entends le jugement qui se prononce, et l'univers qui en confesse l'équité. Tous reçoivent la récompense de leurs travaux, les bons jouissent d'une gloire éternelle qui fait tout l'objet de leurs desirs, les méchants ont des ténèbres et des grincements de dents pour partage.

Le ciel d'un côté, l'enfer de l'autre, voilà l'héritage de tous les mortels ; ce qui justifiera la Providence, et fera connaître à toutes les générations que les œuvres de Jésus-Christ émanent de la justice comme de la miséricorde ; qu'il n'a point acception de personnes ; qu'il n'y a que la piété qui discerne l'homme à ses yeux, et que ceux qui sont altérés de la justice ou qui souffrent pour elle, seront élevés au rang des bienheureux.

Chantez donc à jamais, mes frères, chantez les justices et les miséricordes du Seigneur. Il conduit aux portes de la mort, et il en ramène, il punit et il pardonne ; ses vengeances ne sont pas moins infinies que ses bontés, et l'image de sa croix, placée dans ces tribunaux où l'on juge des intérêts des humains, est un avertissement de se conformer à sa justice.

Que de grandeurs renfermées dans ces œuvres admirables dont je viens de vous donner une idée ! Que d'obligations de les imiter ! Jésus-Christ nous a déclaré lui-même qu'il ne donnerait son royaume qu'à ceux qui auraient alimenté les pauvres, visité les prisonniers, répandu leurs biens dans le sein de l'indigent ; il nous a déclaré qu'il fallait l'aimer au-dessus de toutes choses, et notre

prochain comme nous-mêmes, afin que toute justice fût remplie.

On n'est grand, mes frères, que lorsqu'on satisfait à ces devoirs, de sorte que toutes ces grandeurs qui sont l'ouvrage de la pompe et de l'ostentation, toutes ces grandeurs qui excitent l'ambition et qui nourrissent l'orgueil, ne sont que des chimères et des illusions. En vain le monde les exalte, les encense, les divinise : tout se passe, tout se détruit, excepté les grandeurs de l'Homme-Dieu, à qui les miracles ne coûtent qu'un seul acte de sa volonté, à qui le ciel sert de trône et la terre de marche-pied, à qui toutes les créatures rendent les plus profondes adorations, à qui tous les hommes viendront un jour présenter leurs œuvres de vie ou de mort, afin qu'il juge et qu'il prononce sur leur sort éternel.

Mais, après avoir vu combien Jésus-Christ est grand dans ses œuvres, qui ont eu le pouvoir d'ouvrir les cieux, d'enchaîner les démons, de dépeupler les enfers, de changer les volontés les plus rebelles sans nuire à la liberté, de triompher de tous les obstacles, de renverser toutes les hauteurs qui s'élevaient contre Dieu, voyons maintenant combien il est grand dans sa doctrine ; c'est ce qui me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

C'est à deux qualités essentielles, mes frères, que l'on reconnaît la doctrine de Jésus-Christ, doctrine qui éclaire les esprits : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* (Psal. XVIII, 9) ; doctrine qui change les cœurs : *Lex Domini immaculata convertens animas* (Psal. XVIII, 8), et c'est sous ces traits que brillent les grandeurs de l'Homme Dieu.

Rien de plus admirable et de plus magnifique, dit saint Basile, que de porter la lumière dans les âmes, que de les élever à la contemplation des choses célestes, que de les faire entrer en société avec la Divinité même. Or telle est la conduite de Jésus-Christ à l'égard des hommes ; en se revêtant lui-même de leur propre chair, il leur communique une science que toute la philosophie ne pouvait trouver, et que le monde ne peut comprendre.

L'univers avait entrevu cette science incomparable, lorsque l'ancienne loi, telle que l'aurore, dissipait les ombres de la nuit, et annonçait le soleil de justice qui devait paraître. Les rayons miraculeux qui environnaient la face de Moïse quand il descendit du mont Sinaï, étaient le symbole et l'image de la lumière vive et pure que Jésus-Christ répandrait un jour, et de la doctrine céleste dont il remplirait les esprits.

En vain la Grèce avait essayé par toutes sortes de moyens d'arracher les hommes à leurs propres ténèbres ; en vain elle avait enfanté des philosophes et des poètes qui, par la vérité de leurs systèmes et par la sublimité de leur génie, étonnaient le monde entier ; en vain elle avait ouvert des écoles et formé des académies : les nuages ne fai-

que s'obscurcir de plus en plus, et Rome elle-même, quoique la mère des sciences et des arts, ne laissait entrevoir que des lueurs moins propres à conduire qu'à égarer.

Il n'y avait au milieu des connaissances qu'on donnait alors pour des vérités que des paradoxes et des erreurs, de sorte que les plus sages n'avaient appris qu'à douter. On apercevait un chaos d'opinions et d'incertitudes qu'on prenait pour le chef-d'œuvre de la raison et du génie, et tandis que l'univers rendait une adoration stupide au bronze et à la pierre, tandis que l'âme s'égarait dans un labyrinthe d'impostures et d'impiétés, la doctrine, qui annonçait un Messie, et qui d'avance était son ouvrage, éclairait les Juifs : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.*

Quel est le philosophe de l'antiquité, dit saint Augustin, qui osât se mesurer avec Moïse, avec Salomon, avec David, avec Job? Quelle science sous le voile de leurs paraboles et de leurs prophéties! Ils remplissent l'univers d'une morale qu'on est forcé de suivre si l'on veut être heureux, et leur doctrine est le langage de la Divinité.

Cependant il n'appartenait qu'à Jésus-Christ lui-même de développer la religion chrétienne telle qu'elle est. A peine paraît-il dans la Judée que les bourgs et les villes retentissent de la science du salut, et que les esprits sont remplis d'une lumière toute surnaturelle. Ce n'est plus l'orgueil décoré du nom de savoir qui donne fièrement des leçons, et qui vient en imposer à la multitude; mais c'est la sagesse incréée qui vient rendre des oracles et répandre ses clartés, le soleil de justice qui se lève sur notre horizon et qui éclaire tous les mortels : *Erat lux vera que illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Bientôt on apprit ce qu'on n'avait point entendu jusqu'alors, à renoncer à soi-même, et à porter sa croix; et cette doctrine si parfaite et si sublime étonna les hommes, et forma des élus. Les démons se turent, les philosophes furent confondus, les idées se rectifièrent sur la science du bien et du mal, et l'on ne connut de gloire que celle de pratiquer l'humilité et de mépriser l'orgueil.

Que de grandeurs cachées sous cette abnégation que Jésus-Christ vient enseigner! C'est par sa vertu que le ciel est ouvert, que la terre est sanctifiée, que Dieu est adoré d'une adoration nouvelle, d'une adoration ineffable, d'une adoration inconnue jusqu'alors. Plus on renonce aux choses de ce monde, plus on renonce à soi-même, et plus on acquiert de droits sur le ciel. Le Seigneur nous revêt de sa gloire et de ses biens, à proportion que nous nous dépouillons. Il rend au centuple à celui qui se détache de tout.

Et c'est par cette raison, mes frères, que tous ceux qui renoncèrent à leurs opinions, qui rejetèrent cette philosophie purement humaine, dont l'univers semblait être en possession, et qui s'humilièrent, furent éclai-

rés d'une lumière céleste, parce que Jésus-Christ cache ses mystères aux superbes, et les révèle aux petits.

On ne peut pas douter que cette révélation ne soit pour l'âme le jour le plus serein et le plus radieux. C'est par son moyen que nous avons appris sans études, sans discussions, que le Seigneur créa le ciel et la terre dans six jours; que le septième, il se reposa; qu'Adam, le père des humains, fut placé dans un jardin délicieux; que sa chute infecta l'univers, introduisit dans le monde un péché d'origine, qui nous souille dès le premier instant de notre conception; que Jésus-Christ fut le réparateur de ces maux, qu'on n'a pu se sauver que par sa médiation, qu'on doit croire tout ce qu'il a révélé, parce qu'il est le maître et le docteur des nations, parce qu'il est la voie, la vie, la vérité, et qu'il n'y a de science que par lui.

En effet, tout ce qui porte le nom de savoir, dit saint Chrysostome, n'est qu'une ignorance profonde sans les lumières de la foi. On ne sait ni d'où l'on vient, ni ce qu'on est, ni ce qu'on deviendra, lorsque Jésus-Christ n'éclaire pas de ses divins rayons. Il n'y avait que lui qui pût nous apprendre quelle est cette société ineffable du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, dont l'essence est absolument la même, et dont la différence ne subsiste que dans la distinction des personnes; il n'y avait que lui qui pût nous instruire du besoin de la grâce, de l'horreur du péché, du mépris des richesses, de l'amour des souffrances, du pardon des ennemis; il n'y avait que lui qui pût nous dévoiler les secrets de l'avenir, en nous montrant d'un côté le bonheur des élus, et de l'autre, le malheur des réprouvés.

La crèche et la croix de Jésus-Christ deviennent deux écoles, selon Tertullien, où l'on puise les vérités les plus sublimes, où l'on apprend dans un instant ce qu'il faut croire et ce qu'il faut rejeter, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. C'est de cette chaire mystérieuse que Jésus-Christ parle aux hommes, et qu'il leur fait voir que toutes les lumières que nous apercevons ici-bas, que toutes les grandeurs que nous admirons, ne sont que ses vestiges; que tout ce qui peut être ne peut rien ajouter à sa gloire ni à sa félicité; que son trône est lui-même; que là il vit dans le repos de son essence, dans l'abîme de ses grandeurs, dans l'unité de son amour, dans la splendeur de sa majesté.

Le plus grand nombre des hommes s'imaginent qu'il n'y a que ce qu'on appelle science du salut, qui dérive réellement de Jésus-Christ, et que toute autre science est l'ouvrage du monde, et le fruit des recherches qu'on a faites dans tous les siècles. Ah! désabusez-vous, chrétiens, mes frères; il n'y a point de connaissance, même chez les païens, il n'y a point de science, soit celle de la physique, soit celle de la géométrie, soit celle de la métaphysique, soit celle de la jurisprudence, qui ne vienne de Jésus-Christ : *Sine ipso factum est nihil.* Le rap-

port des nombres, des combinaisons, des périodes, des axiomes, des principes, des conséquences, a sa source dans Jésus-Christ, de qui tout émane, et qui est la vérité même : *Sine ipso factum est nihil.*

C'est en lui que nous existons ; c'est par lui que nous vivons : *In ipso vivimus, movemur et sumus* (Act., XVII, 28), et sans lui tous les objets qui nous environnent, tous les astres qui nous éclairent, toutes les personnes qui nous parlent, ne sont que des créatures muettes et ténébreuses, dont nous ne pouvons nous servir que pour notre perte.

Le Verbe, dit saint Augustin, est la lumière et la vie de ce monde ; c'est lui qui pare les étoiles de leur beauté, la terre de ses couleurs, les mers de leur majesté ; qui répand sur tous les corps une lumière propre à les faire connaître, et qui donne à nos esprits une intelligence capable de nous élever jusqu'à lui, mais dont les hommes ne savent pas profiter : *Et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit.* (Joan., I, 10.)

Qu'il est consolant et glorieux pour l'esprit humain de ne trouver dans ses lumières que celles que Jésus-Christ y a mises ; de n'apercevoir dans ses découvertes que des rayons de sa divinité ; de ne voir dans les merveilles de cet univers, que les fruits de son amour ! Astres, plantes, éléments, animaux, intelligences, bénissez le Verbe du Très-Haut, comme le Dieu qui vous éclaire, qui vous embellit, qui vous remplit d'une vertu capable de vous animer et de vous soutenir ! *Verbo Domini cæli firmati sunt, et spiritus roris ejus omnis virtus eorum.* (Psal. XXXII, 6.)

Avez-vous jamais réfléchi sur ces grandes vérités, avez-vous jamais pensé que tout avait été fait par le Verbe ; qu'il était en quelque sorte, selon l'expression de saint Augustin, *le repos et le lieu de nos esprits, comme l'espace est celui des corps ; que sa doctrine toute céleste était le flambeau de l'univers, et que pour peu qu'elle vint à se retirer de ce monde, il n'y aurait plus ici-bas ni lumière, ni vertu, mais l'horreur du plus affreux chaos ?*

Oui, c'est vous, Sauveur de nos âmes, qui nous éclairez et qui nous vivifiez, et l'enfant que vous daignez instruire en sait plus que tous les philosophes de l'antiquité. Le moindre cathéchisme, en effet, qui n'est que l'alphabet du christianisme, contient plus de vérités que toutes ces opinions, que tous ces systèmes, que toutes ces découvertes, que toutes ces expériences éparses dans l'univers ; et c'est ici, mes frères, qu'on aperçoit les grandeurs de l'Homme-Dieu, qui pour confondre la science orgueilleuse des humains, pour se jouer de leurs veilles, de leurs études, de leurs méditations, renferme dans quelques lignes tout ce qu'ils doivent croire pour être heureux. Ce Dieu de toute lumière et de toute bonté veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de son nom, et qu'ils soient tous

sauvés ; et il donne aux ignorants comme aux savants, aux pauvres comme aux riches, les moyens de connaître sa doctrine, quoique infiniment supérieure à tout ce que les philosophes ont enseigné de plus sublime et de plus lumineux.

Interrogez Socrate, interrogez Platon sur l'origine de l'âme, sur sa nature, sur sa destinée, sur l'essence et sur les attributs de la Divinité : hélas ! ils hésitent, ils légaient, et leurs réponses ne sont que des doutes, des conjectures, des erreurs. Faites au contraire les mêmes questions au chrétien qui n'a que sept ou huit ans, et vous verrez avec admiration qu'il vous dira que l'âme est immortelle, créée pour servir Dieu, pour le posséder, et que Dieu lui-même est un pur esprit qui a été de toute éternité, et qui subsiste en trois personnes également anciennes, également immuables, également puissantes.

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ s'annonce par sa doctrine, en la communiquant aux plus simples, aux plus idiots, de sorte que depuis son avènement il n'y a de ténèbres sur la terre que celles que l'obstination des païens, des incrédules, des Juifs, veut y conserver. Outre que la religion naturelle rayonne dans tous les esprits, celle de Jésus-Christ a été prêchée de toutes parts. La terre entière a été arrosée du sang d'une multitude d'hommes évangéliques qui ont traversé les mers pour répandre les paroles de salut et de vie, ces paroles capables de changer les cœurs comme d'éclairer les esprits ; seconde vérité qui relève d'une manière toute particulière les grandeurs de Jésus-Christ : *Lex Domini immaculata convertens animas.*

Si la doctrine que le Sauveur des hommes a bien voulu nous manifester ne nous eût communiqué que de simples lumières, sans nous donner des règles sûres pour réformer nos mœurs, nos ténèbres ne seraient dissipées qu'en partie, et j'ose dire que l'ouvrage de l'Incarnation ne serait pas parfait ; mais le même Dieu qui nous éclaire nous vivifie, et non-seulement nous connaissons la route qu'il faut tenir, mais nous trouvons les moyens d'y entrer.

La parole du Seigneur est une parole de vie, et Dieu ne la répand ici-bas que pour avoir des adorateurs en esprit et en vérité. Si elle n'opère pas toujours cet effet, ou pour mieux dire, si elle en est si souvent privée, c'est que les mauvaises dispositions de l'homme en arrêtent et en retardent le fruit ; c'est que la liberté que nous avons toujours de résister à la grâce fait que réellement nous y résistons.

Mais cela n'empêche pas, mes frères, que la doctrine de Jésus-Christ ne soit propre à changer les cœurs, et qu'elle ne les change réellement quand ils sont bien disposés. Le Seigneur s'en sert pour préparer les voies à la charité ; et combien n'en avons-nous pas vu d'exemples dans le cours de tous ces siècles qui se sont écoulés depuis la fondation de l'Eglise ! Est-il nécessaire de vous rappeler ici l'eunuque de la reine de Candace,

qui commençait à goûter les éternelles vérités, lorsque Philippe, transporté par un ange, vint lui en expliquer le sens et le baptiser ? Est-il nécessaire de remettre sous vos yeux cette nuée d'hommes de toute condition et de tout âge que la doctrine de Jésus-Christ, soit dans les livres saints, soit dans la bouche des pasteurs, fit rentrer en eux-mêmes et convertit à Dieu ?

Les annales de l'Eglise sont remplies de ces illustres exemples ; et pour peu que vous lisiez son histoire, vous vous convaincrez de cette vérité. Il convenait que Jésus-Christ n'enseignât pas une morale stérile, ainsi que ces philosophes superbes dont les sentences et les maximes ne sont que des mots vainement pompeux. Aussi voyons-nous que la parole du Sauveur est un glaive tranchant qui coupe les vices jusque dans leurs racines, qui divise le frère de la sœur, l'épouse de l'époux, et qui, par des séparations aussi miraculeuses, rend à Jésus-Christ ce que le monde et le démon lui avaient enlevé.

La doctrine de Jésus-Christ est consignée dans l'Evangile, et il n'y a jamais eu un livre plus capable d'arracher l'homme à la cupidité que ce merveilleux abrégé de tout ce que le christianisme a de plus excellent. Qui est-ce qui ne se sent pas ému, qui est-ce qui n'entre pas dans une sainte colère contre soi-même, en lisant que le Seigneur a bien voulu pratiquer tout ce qu'il enseigne ; que sa vie a été la plus vive expression de sa doctrine ; qu'un royaume de gloire est promis à ceux qui souffriront quelques instants ici-bas, qui soulageront les indigents, qui aimeront Dieu et leur prochain, et que les moindres actions faites au nom de Jésus-Christ, telle qu'un simple verre d'eau froide donné en vue de ses mérites, auront une récompense ?

C'est dans l'Evangile que ceux qui souffrent persécution sont consolés, que les pauvres sont considérés, que le vice est en exécution, que la vertu triomphe, et que la loi de Dieu paraît préférable à tout le prix de l'or, à tout l'éclat des pierreries. C'est là que tout mensonge est proscrit, que tout regard lascif est condamné, que tout désir contraire à la sainteté du christianisme est mis au nombre des crimes, et sera puni comme une véritable infraction de la loi.

Quel nouveau motif, mes frères, de respecter la doctrine évangélique ! On ne connaissait avant Jésus-Christ, ni cette morale qui interdit les mauvais désirs, ni le renoncement à soi-même. Tous les préceptes répandus sur la surface de la terre ne tendaient qu'à réformer l'intérieur de l'homme, qu'à le faire paraître vertueux. Les législateurs ne s'embarrassaient ni des motifs qui dirigeaient les actions, ni de leur rapport à une bonne fin, pourvu qu'on ne troublât point l'ordre public ; mais il n'en est pas ainsi des règles de l'Evangile : l'homme qui les suit n'est plus le maître de disposer de ses pensées et de son cœur ; il ne peut plus laisser aller ses désirs au gré de ses passions et de

ses goûts ; il est obligé d'être intérieurement chrétien comme il le paraît au dehors.

Vous êtes donc assurés, mes frères, lorsque vous voyez un vrai chrétien, dit saint Chrysostome, que vous voyez un cœur pur, que son visage n'est que l'expression de son âme, et que ses œuvres sont absolument conformes à ses pensées. O doctrine admirable ! continue le même Père, qui agit sur les désirs comme sur les actions, et qui, bien différente de celle des philosophes, nous garantit la vertu des disciples de la croix ; doctrine qui nous apprend à n'avoir en vue que Jésus-Christ, et à ne rien faire que pour la gloire de son nom.

C'est par cette doctrine que Jésus-Christ se forme un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité ; qu'il élève l'humanité à la plus sublime perfection, qu'il donne à l'univers le spectacle de la plus éminente piété, et qu'il fait voir des anges sous le voile d'un corps mortel : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Mais, afin que cette doctrine se perpétue, afin qu'elle soit toujours la règle des mœurs, une Eglise appuyée sur des fondements éternels, dont Jésus-Christ lui-même est le chef, en est la dépositaire et l'interprète. En vain le nuage des passions et de l'erreur s'épaissit, il ne saurait obscurcir les vérités évangéliques, et comme leur pratique exige beaucoup de contrainte et d'efforts, des canaux connus sous l'auguste nom de sacrements, purifient l'âme et la fortifient.

Quelle différence entre les commandements des hommes et ceux de Dieu ! Les uns sont une lettre morte, qui ne peut agir sur le cœur ; les autres sont une règle vivante, que le Seigneur accompagne d'une grâce qui nous fait aimer ce qu'il nous ordonne. *Fac nos amare quod præcipis.*

Mais, s'il est certain que la doctrine de Jésus-Christ change les cœurs, qu'elle les épure, qu'elle les élève vers le ciel ; que doit-on attendre d'un cœur qui ne l'aime ni ne la connaît ? Ah ! c'est alors, n'en doutez pas, que les passions l'assiègent, que les ténèbres l'offusquent, que la terre est son élément et sa vie, et qu'il est le mobile et le principe de ces œuvres de chair qui causent la mort. C'est alors qu'il souille la conscience, qu'il étouffe les remords et qu'il ôte à l'âme son éclat.

Telle est l'image de l'incrédule, telle est celle du pécheur, parce que celui qui ne suit point Jésus-Christ, marche dans les ténèbres ; parce que nous ne sommes qu'égarément et mensonge, sans le secours de ses lumières ; parce que les talents les plus brillants, les sciences les plus profondes et les plus étendues ne servent de rien, sans son amour.

Où, mes frères, tout ce que vous voyez dans le monde de grand et de majestueux, tout ce que les hommes admirent et vantent, tout ce qu'ils aiment et tout ce qu'ils désirent, tout ce qu'ils appellent pompe, magnificence, bonheur, n'est, aux yeux de la foi, qu'un abîme d'humiliations et de misères, qu'un néant que les passions ont embelli,

qu'une idole de chair qui va bientôt se réduire en poudre.

Il n'y a que la doctrine de Jésus-Christ qui subsiste éternellement; les cieus et la terre passeront, et elle ne passera jamais : *Veritas Domini manet in æternum.* (Isa., XL, 8.) Elle répand le plus beau jour dans tous les lieux qu'elle parcourt; elle bénit celui qui pratique le bien, et elle tonne contre l'impie; elle se fait entendre au milieu de ses plus grands ennemis : *Verbum Domini non est alligatum.* (II Tim., II, 9.) Elle retentit dans nos villes et dans nos places; elle invite tous les habitants de la terre à venir l'entendre, et il n'y a d'heureux que ceux qui l'écoutent et qui l'observent : *Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* (Luc., XI, 28.)

Jésus-Christ, en paraissant au milieu des hommes, a daigné parler à la terre le langage du ciel, pour leur enseigner la science du salut, pour les élever à une haute et sublime connaissance de Dieu, en leur faisant connaître la grandeur de son essence, la profondeur de ses conseils, l'excellence de ses œuvres, la perfection de sa doctrine : en un mot, tout ce que les sens ne peuvent apprendre; et c'est de cette école qu'on a vu sortir les apôtres, les martyrs, les docteurs et cette nuée de confesseurs, de vierges et de pénitents qui n'ont cessé de rendre témoignage à la doctrine de l'Evangile, soit par le sacrifice de leur vie, soit par celui de leurs biens et de leur repos. Ils ont tous prouvé par leur exemple que le Seigneur ne commande rien d'impossible, et qu'il n'y a personne qui ne puisse, avec le secours de sa grâce, pratiquer les règles de l'Evangile.

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ est grand dans ses œuvres et dans sa doctrine; mais que cette grandeur est éloignée des pompes et des vanités du monde! Aussi voyons-nous que les hommes de chair et de sang se scandalisent des faiblesses apparentes de notre divin Sauveur, quoiqu'elles soient le triomphe de la grâce et de la miséricorde, quoiqu'elles aient eu la force de renverser les idoles et l'idolâtrie, et la vertu d'étendre le christianisme dans toutes les parties de l'univers.

Jésus-Christ ne fut jamais plus grand que lorsqu'il n'avait pas où reposer sa tête; que lorsqu'il était abandonné des siens; que lorsqu'il expirait sur la croix. C'est alors qu'il attirait tout à lui, qu'il accomplissait toutes les prophéties, et qu'il montrait à la terre qu'il était vraiment ce Messie attendu depuis quarante siècles, ce Messie chargé de rétablir le culte de Dieu.

Vains monuments de l'orgueil des hommes, qui couvrez fastueusement cette terre, comme si vous deviez être immortels, disparaissez pour faire place à la croix de Jésus-Christ. C'est cette croix que nous regarderons désormais comme la source de la véritable grandeur, et où nous irons puiser les moyens de devenir grands dans le ciel. Il n'y a que des simulacres de grandeur ici-bas, que des phosphores qu'on prend pour

la lumière; que des mensonges qu'on met au-dessus des vérités.

Mais le temps viendra où Jésus-Christ sera reconnu de toutes les générations comme le Dieu de toute grandeur et de toute majesté; où tous les peuples, rassemblés aux pieds du trône de sa gloire, l'adoreront comme leur maître et comme leur juge. Mais attendrez-vous ce moment, mes frères, pour vous humilier devant les grandeurs de Jésus-Christ? Reconnaissez dès maintenant avec toute l'Eglise, que ses voies sont incompréhensibles; que quiconque veut les sonder sera opprimé du poids de sa gloire et de sa majesté; qu'il n'y a de salut qu'en lui et par lui, et que tout ce que nous demandons au Père éternel ne peut s'obtenir qu'en son nom, ainsi que nous ne cessons de le confesser dans toutes nos prières. *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

Que toute la terre publie donc, ô mon divin Sauveur, que votre gloire est ineffable, que votre grâce est toute-puissante, et que votre puissance est sans bornes; que les rois ne sont grands que parce qu'ils sont l'image de votre grandeur. Ne permettez pas, ô mon divin Jésus, que la doctrine que vous nous avez enseignée ne serve qu'à nous condamner. Faites qu'elle produise dans nos cœurs ce saint amour sans lequel on est anathème : *Qui non amat Jesum Christum anathema sit.* (I Cor., XVI, 22.) Donnez-nous la force de nous élever au-dessus de tous les faux biens de ce monde, et d'en mépriser tout le vain éclat, afin de nous reposer en vous, comme dans le centre de toutes les richesses, de toutes les vertus et de toutes les grandeurs. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR L'EXCELLENCE DU CHRISTIANISME.

Pervenit in vos regnum Dei. (Luc. XI.)

Le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous.

Sire,

Quelle marque plus sensible d'une puissance toute céleste que ce royaume de Dieu, qui passe à travers les révolutions des siècles et des empires, la barbarie des peuples, le mélange des crimes et des passions, pour arriver jusqu'à nous? *Pervenit in vos regnum Dei.*

Qui peut douter, après un miracle si extraordinaire et si éclatant, que la religion chrétienne ne soit l'ouvrage de la Divinité; que Jésus-Christ, qui en est l'auteur, ne renferme en lui-même tous les trésors de la science et de la sagesse; que les apôtres, qui en sont les prédicateurs, n'aient reçu toutes les lumières et toutes les vertus nécessaires pour fonder un si merveilleux édifice, et que la grâce triomphe, quand elle veut, des obstacles les plus invincibles? *Pervenit in vos regnum Dei.*

En vain on réunira tous les événements les plus mémorables; en vain on citera les

différentes fondations des monarchies; en vain on donnera l'essor à son imagination, pour supposer les faits les plus surprenants et les plus singuliers: on n'en trouvera point d'aussi dignes d'étonnement et d'admiration que l'établissement du christianisme, qui n'est parvenu jusqu'à nous qu'en triomphant de toutes les puissances de la terre liguées pour l'exterminer. *Pervenit in vos regnum Dei.*

C'est par cette raison que toutes les histoires rappellent cette époque comme la plus importante qu'il y eut jamais; que tous les historiens l'ont choisie comme la seule capable de fixer les dates dont la connaissance intéresse, et que nous comptons les années depuis celle où Jésus-Christ daigna naître à Bethléem.

Ainsi la religion, aussi respectable dans ses progrès que dans son origine, doit exciter toute notre reconnaissance et tout notre amour. Qui peut contempler sa beauté sans être pénétré d'un saint ravissement? Fruit de la mort de Jésus-Christ, elle renferme toutes les grâces, tous les dons, et rien n'est comparable à ses richesses et à sa grandeur.

Mais pour donner quelque ordre à ce discours, et pour vous prouver quel est ce royaume de Dieu qui est parvenu jusqu'à vous, je vais vous faire voir: premièrement, que la religion chrétienne est le plus magnifique spectacle qu'on ait jamais vu: secondement, qu'elle est le plus précieux trésor qu'on puisse posséder. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le ciel a beau étaler à nos yeux tout l'éclat des corps lumineux qui l'ornent et qui l'enrichissent, varier sa magnificence par des décorations qui rendent la nuit même aussi merveilleuse que le jour, apprendre aux hommes les plus sauvages à reconnaître leur auteur; la terre a beau déployer toutes les couleurs qui émaillent sa surface, produire toutes les richesses qui se trouvent dans son sein, offrir alternativement les rubis de l'automne et les saphirs du printemps; enfin les mers ont beau captiver les regards du voyageur étonné par l'impétuosité de leurs flots, par la profondeur de leurs abîmes, par la grandeur de leur majesté; tout cela joint ensemble n'est qu'un atome, qu'une ombre en comparaison de ce que la religion nous présente.

Je sais avec Job qu'on ne peut comprendre ni la nature de la lumière, ni l'immensité des cieux; je sais avec David que les astres annoncent la gloire du Tout-Puissant, que le soleil ne parcourt sa carrière que pour obéir à ses volontés; je sais avec Salomon que la sagesse éternelle, en affermissant les nuées, en resserrant les sources de l'abîme comme dans un cercle, en imposant des lois à la mer, se fait apercevoir de la manière la plus pompeuse et la plus auguste; je sais avec les Pères de l'Eglise que l'homme lui-même, à raison des merveilles qui résultent de l'harmonie de son âme et de son corps, est encore plus admirable que la

structure de la terre et des cieux; mais je sais aussi, à l'aide des lumières que me donne la foi, que la religion surpasse tous ces prodiges, et par le spectacle qu'elle offre à notre esprit, et par celui qu'elle présente à nos sens.

Dieu, en nous créant, dit saint Chrysostome, nous a rendus capables de voir de deux manières, l'une par les yeux de l'âme, et l'autre par ceux du corps. Nous voyons la religion par les yeux de l'âme, lorsque nous élançant, par un saint et généreux effort, au delà de tous les objets matériels, nous nous répandons dans cette merveilleuse immensité qui n'est autre que Dieu même; et là nous découvrons un Etre spirituel, éternel, infini, subsistant en trois personnes aussi anciennes et aussi puissantes les unes que les autres, et qui ne peuvent être absolument comprises que par elles-mêmes; et là nous découvrons le Verbe de Dieu, ce Fils qui lui est consubstantiel, et qu'il engendre de toute éternité, comme le Médiateur du genre humain, comme celui qui a daigné prendre un corps semblable au nôtre, et en qui et par qui subsistent la terre et les cieux: *Sive quæ in cælis, sive quæ in terris sunt.*

Là enfin nous découvrons l'Esprit-Saint, qui, procédant du Père et du Fils, a parlé par les prophètes, a rempli l'Eglise de l'abondance de ses dons, et complété, selon l'expression de saint Augustin, *cet ineffable mystère que nous appelons Trinité*, c'est-à-dire substance de trois personnes dans une seule et même substance, ainsi que l'Eglise s'exprime: *Non in unius singularitate personæ, sed in unius Trinitate substantiæ.*

C'est ainsi, chrétiens mes frères, que la religion nous élève jusqu'à la contemplation des choses invisibles, et qu'elle nous fait apercevoir celui qui fait les temps, et qui est avant tous les temps, qui est inaccessible et intime à tout, immobile et mouvant tout, incompréhensible et comprenant tout: *Ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

Quelle grandeur, mes frères! Nous pénétrons en esprit, à l'aide de la foi, jusqu'à ce sanctuaire éternel qu'une multitude innombrable d'esprits bienheureux environne, que Dieu lui-même remplit de toute sa gloire et de toute sa majesté, et d'où il fait partir ces éclairs qui annoncent sa puissance, ces ordres qui prouvent sa sagesse, ces grâces qui marquent sa bonté.

En vain la théologie des païens et des philosophes de l'antiquité s'efforça de connaître la Divinité. Fruit d'un orgueil intolérable et d'une imagination déréglée, elle n'aperçut que des songes qu'elle réalisa, et dont elle fit autant de dieux. Il n'appartenait qu'à la religion chrétienne de nous dévoiler, non ces mystères que nul mortel ne peut fonder, mais les preuves qui nous en garantissent la vérité. Si les Juifs entrevirent une partie de ces rayons miraculeux qui éclairaient nos esprits, c'est parce qu'ils furent les précurseurs du christianisme dont

l'ancienne loi n'était que le symbole et la figure.

Que j'aime à m'étendre avec tous ces siècles qui remontent à l'origine des êtres ; à voir Dieu lui-même sortir de son secret pour enfanter la terre et les cieux, et nous donner dans cet ouvrage l'emblème de la religion qu'il doit fonder ! Avec quelle majesté la foi ne découvre-t-elle pas ici les desseins du Tout-Puissant, ne nous fait-elle pas apercevoir cette chaîne de décrets éternels qui vont s'étendre depuis le premier homme jusqu'au dernier, renfermer les arrêts de leur vie et de leur mort, et déterminer infailliblement leur sort, quoique librement.

Je vois Adam formé pour être heureux, et perdant son bonheur, parce qu'il désobéit à son Maître et à son Dieu ; je vois le péché qui entre dans le monde par la révolte de ce Père prévaricateur, et tous ses enfants qui devaient partager sa félicité, devenir les tristes compagnons de son malheur ; je vois la justice du Seigneur qui s'arrête pour faire place à la miséricorde, et le Messie promis comme le Médiateur qui viendra tout réparer et tout rétablir ; je vois la religion naturelle annoncer la loi écrite, et celle-ci servir d'introduction à la loi de grâce ; je vois un ordre, une économie admirable dans tout ce qui arrive, et les plus étonnantes révolutions, telles que la chute des empires, les guerres des nations, préparer les voies à Jésus-Christ, et déclarer à toute la terre qu'il n'y a que lui de grand, et dont le règne n'aura point de fin.

Ici l'on remarque une providence merveilleuse, comme un des plus beaux spectacles que la religion nous présente. C'est elle qui développe aux yeux de notre esprit ces ressorts secrets qui font mouvoir la terre et les cieux, qui règlent l'ordre des saisons et des années, qui donnent au monde la faculté de se soutenir au milieu de ces continuels vicissitudes qui résultent des passions. Oui, mes frères, la religion nous fait voir que Dieu ne cesse d'agir sur toutes ses créatures ; que c'est lui qui veut le bien, et qui permet le mal, qui donne les richesses à ceux-ci, et l'indigence à ceux-là ; qui ouvre la main, et qui remplit tout animal de bénédiction, qui blesse et qui guérit, *qui mortificat, et vivificat* (I Reg., II, 6) ; qui conduit jusqu'aux portes de la mort, et qui en retire, *qui deducit ad inferos et reducit* (Ibid.) ; qui nourrit les petits des corbeaux qui l'invoquent, et qui pare les lis des champs d'un éclat supérieur à toute la magnificence des rois : *Salomon in gloria sua non coopertus est sicut unum ex istis.* (Matth., VI, 29.)

Qu'il est beau de se représenter l'Etre suprême comme celui en qui nous avons tous le mouvement et la vie ; comme l'auteur et le consommateur de notre éternelle félicité ; comme l'Ancien des jours, qui était hier, qui est aujourd'hui, et qui sera dans tous les siècles ; comme le principe et la fin de toutes choses à qui nous devons tout, et de qui nous tenons tout dans l'ordre de la grâce, ainsi que dans celui de la nature, puisque

notre liberté même, selon la remarque de saint Augustin, est un don de Dieu : *Libertas donum Dei.*

Eh pourquoi ! mes frères, ce spectacle si merveilleux, si ravissant, si digne d'une âme immortelle, échappe-t-il à votre attention ? Pourquoi vos esprits, au lieu d'être remplis du Dieu qui les a créés, se repaissent-ils de mille chimères et de mille frivolités indignes d'affecter un chrétien ? Espérez-vous donc trouver quelque objet plus admirable, et plus capable de vous rendre heureux que Dieu, c'est-à-dire que celui qui est la source de tout bien ? Ah ! mes frères, si vous aviez cette foi vive qui doit être notre partage, vous seriez frappés de tout ce que la religion vous présente, et la grandeur des mystères, et l'ordre des lois divines, et la sagesse des décrets éternels seraient le sujet continuel de votre étonnement et de vos méditations.

En effet, comment n'être pas surpris et ravi à la vue de ces traits où la Divinité paraît avec éclat ! Je parle de cette succession de temps qui annonce son éternité ; de cette continuité de jours et de nuits qui prouve son immutabilité ; de cette carrière d'événements qui marque sa sagesse. Comment ne pas être frappé de cette influence continue de Jésus-Christ sur ses membres, de cette assistance assidue de l'Esprit-Saint envers l'Eglise, qui ne peut ni errer ni finir ?

C'est là, mes frères, oui c'est là un miracle toujours renaissant, un prodige toujours ancien et toujours nouveau, une merveille que toutes les générations ne peuvent assez admirer, et qui remplissant notre âme de consolations et de lumières l'élève jusqu'au plus haut degré de la contemplation.

Religion sainte, religion divine, ne cessez jamais de remettre sous les yeux de notre esprit ces magnifiques objets ; faites nous oublier ces pompes charnelles qui séduisent les hommes de chair et de sang, afin que nous puissions considérer avec fruit les grands spectacles que vous nous offrez ; et non-seulement rendez-nous attentifs à ce qui doit toucher notre âme, mais encore à ce qui doit intéresser nos sens.

C'est sans doute une chose admirable, mes frères, de voir comment Dieu a voulu attacher les yeux de l'âme et du corps à tout ce qui concerne la religion. Après avoir fixé notre esprit sur lui-même, ainsi que nous l'avons vu, et sur l'essence du christianisme il nous applique à en considérer les dehors par une multitude d'objets sensibles qu'il expose à nos regards. Tantôt c'est Abel qui offre au Seigneur les prémices de ses troupeaux et qui nous apprend à faire à Dieu le sacrifice de tout ce que nous avons de plus cher ; tantôt c'est Abraham qui se soumet à la loi de la circoncision et qui nous donne l'exemple de la plus parfaite obéissance ; ici c'est Jacob, qui, par la bénédiction qu'il accorde à ses fils, nous figure les grâces que Jésus-Christ doit répandre sur ses élus ; là c'est Joseph qui, par ses tribulations et sa

gloire, nous représente le Sauveur des nations.

La Loi écrite commence-t-elle à s'annoncer parmi les hommes, quelle magnificence ! quel spectacle ! s'écrie saint Chrysostome. Moïse descend d'une montagne embrasée au milieu du bruit des tonnerres, s'avance vers les enfants d'Israël plus radieux que le soleil, et l'on offre en signe d'alliance avec Dieu les commandements qu'il vient d'en recevoir ; les cris d'allégresse retentissent de toutes parts, et le culte judaïque devient la marque des vrais croyants.

Mais comment parcourir toutes les fêtes, toutes les cérémonies, toutes les merveilles qui accompagnent l'ancienne loi ? comment rassembler dans un seul point de vue tous les traits majestueux qui caractérisent la religion des Hébreux ? Le ciel s'unit à la terre pour faire éclater la miséricorde et la justice du Dieu vivant. La verge de Moïse se change en serpent ; des plaies de toute espèce affligent l'Égypte ; les flots de la mer se divisent, se tiennent suspendus et laissent passer les Israélites à pied sec, tandis qu'ils se rapprochent pour engloutir Pharaon et toute son armée : *Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.* (Exod., XV, 10.)

Les nues se distillent dans une manne délicieuse qui sert de nourriture au milieu des déserts ; les rochers se fendent dans des sources d'eaux vives ; des colonnes de feu paraissent dans les airs, et tout annonce la grandeur du Dieu des Hébreux.

Quelle nouvelle image se présente à la vue ! Une arche sainte devient l'objet de la vénération : la forme en est ordonnée par le Seigneur lui-même, ainsi que celle d'un tabernacle où la pourpre et l'or brillent de toutes parts, des prêtres et des lévites paraissent revêtus de tout l'éclat qui convient à leur majesté ; des ornements magnifiques leur servent de vêtements ; le front du grand pontife est couvert d'une lame d'or, sa poitrine de diamants, et il ne marche qu'en faisant entendre le bruit d'une multitude de sonnettes attachées à l'extrémité de ses habits ; enfin des victimes de toute espèce sont égorgées pour expier les péchés, et le sang des bœufs et des taureaux ne cesse de couler pour marquer celui dont Jésus-Christ doit un jour arroser la terre et laver nos iniquités.

A Moïse succède Josué, et la religion ne change de chef que pour donner de nouveaux spectacles à l'univers. Déjà l'arche sainte écarte par sa présence les eaux du Jourdain et se fraie un passage libre au milieu de ce fleuve étonné ; déjà le soleil lui-même s'arrête dans sa course et fait voir à tout le peuple hébreu que la voie de Josué est l'organe de la Divinité ; déjà le bruit des trompettes renverse les murs de Jéricho, et cette ville follement orgueilleuse se dissipe en poussière.

Ainsi la religion, d'âge en âge, offrit aux mortels des tableaux et des événements dont on ne peut méconnaître les merveilles et la

majesté, sans être récemment insensé. Quel nouvel éclat dans la structure et dans les ornements du temple de Salomon ! Il n'y a personne qui ne confesse, au seul aspect de ses murs, que le Seigneur qu'on y révère est vraiment le Dieu de toute vérité : *Deus veritas est.*

Ne vous étonnez pas, mes frères, si entraîné par la grandeur du sujet, je vous parle tout à la fois et des miracles qui relèvent la religion et du culte extérieur qui l'embellit ; mon âme, hors d'elle-même, ne peut se contenir à la vue de ces spectacles si ravissants ; et il lui arrive ce que vous éprouvez dans une pompe solennelle où l'image de tout ce que vous voyez vous fait passer confusément d'un objet à l'autre, et ne vous laisse que des sentiments de surprise et d'admiration. Les idées s'entassent ; on voudrait dire les choses aussi rapidement qu'on les voit, sans penser qu'il n'y a que les regards qui puissent tout embrasser en même temps.

Mais laissons l'ancienne loi qui n'était que figurative, pour arriver à ce temps fortuné où le Verbe lui-même descend du trône de ses grands dans l'abîme de nos misères. C'est par lui que les siècles ont été formés, que les siècles ont été faits, et il vient au milieu de nous, comme notre frère et notre ami, pour guérir nos faiblesses et nos langueurs.

Ici les plus étonnants spectacles ne cessent de se succéder, et la terre, après avoir vu une clarté surprenante qui l'environne ; après avoir entendu une milice toute céleste qui annonce la venue du Messie ; après avoir contemplé une étoile mystérieuse qui conduit les mages jusqu'à Bethléem ; après avoir porté sur sa surface des sourds qui entendent, des aveugles qui voient, des muets qui parlent, des boiteux qui marchent, la terre, dis-je, ouvre son sein et rend des morts qu'elle avait engloutis, pour les remettre au nombre des vivants.

Que ne dirais-je point ici de ce soleil qui s'éclipse, de ces rochers qui se fendent, de cet univers qui s'ébranle, de ces tombeaux qui s'ouvrent, lorsque Jésus-Christ meurt ? Que ne dirais-je point de l'étonnante victoire qu'il remporte sur la mort, lorsqu'il écarte les nuages funèbres qui l'environnaient, pour reprendre une vie aussi glorieuse, que son état de souffrances avait été humiliant ? Non, rien n'est comparable à ces prodiges, si ce n'est le miracle de cette grâce toute-puissante qui paraît sous l'image de langues de feu, qui confirme les apôtres en force et en sainteté, qui leur donne une bouche et une sagesse capables de confondre tous leurs ennemis, et qui affermit l'Eglise sur les fondements les plus inébranlables : *Fundamenta ejus in montibus sanctis.* (Psal. LXXXVI, 1.)

Levez ici les yeux, mes frères, et vous allez voir tomber les idoles, les faux dieux disparaître, et la terre se couvrir de temples et de croix en l'honneur de celui qui est la voie, la vie et la vérité ; et vous allez voir

un cercle de jours solennels se reproduire chaque année pour retracer le souvenir des mystères ineffables de l'Homme-Dieu. Quelle pompe, quelle magnificence, quelle dignité dans ces fêtes et dans ces cérémonies qui, sous le symbole de différentes couleurs et de chants diversifiés, élèvent nos âmes, ravissent nos sens, et nous attachent au culte des autels !

Quel est l'homme, dit saint Bernard, qui ne sera pas touché, qui ne sera pas pénétré lorsque nos temples retentissent des psaumes et des cantiques ; lorsqu'un pontife, rempli d'une religieuse frayeur, offre le redoutable sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, avec une sainte majesté ; lorsque tout le clergé, tout le peuple élève unanimement son cœur, et ses mains vers le ciel, et, au milieu d'une multitude d'encensements qu'il mêle à ses prières, sollicite des grâces pour le bien des empires, et pour le salut d'un chacun ?

Et où iriez-vous, mes frères, pour trouver des spectacles plus attendrissants, plus capables de remuer votre âme et la remplir d'amour et de joie ?

De quelque côté que vous tourniez vos yeux, tout les attache, tout les intéresse. Ici, c'est l'aspect d'un sanctuaire, image du ciel, et le trône même de la Divinité ; là, c'est la vue d'un chœur qui nous retrace ceux des anges, et où les lévites offrent à l'Eternel les vœux les plus sincères et les plus ardents.

Parlerai-je de ces murs qui, par des croix vraiment mystérieuses, nous rappellent le souvenir de leur consécration ; de ces ornements sacerdotaux dont l'éclat exprime les robes teintes dans le sang de l'Agneau ? Que de merveilles cachées sous cet extérieur, lorsqu'on le considère avec attention et avec foi ! Il n'y a aucune pratique dans l'Eglise, aucune coutume, aucune cérémonie qui ne soit majestueuse et symbolique. L'administration de tous les sacrements qu'on y confère s'y fait avec une telle pompe et avec une telle dignité, que les spectateurs en sont frappés.

Ah ! mes frères, si le goût du monde ne vous avait pas fait perdre celui du ciel, n'aurait pas éteint dans vos âmes l'amour de la religion, vous trouveriez ce chant des psaumes qui vous ennuie, cette célébration des offices que vous fuyez, infiniment préférables à toute la frivolité de ces théâtres dont vous êtes si follement enthousiastes. Vous reconnattriez qu'il n'y a rien de grand que Dieu et tout ce qui se rapporte à son culte, et que les moindres pratiques de l'Eglise doivent affecter un cœur vraiment chrétien.

Les païens mêmes ont été frappés de la majesté de nos cérémonies, de la pompe de nos solennités, et les protestants, quoique les plus cruels ennemis de l'Eglise romaine, n'ont pu s'empêcher d'avouer que le culte de ses autels était auguste et magnifique, et qu'il n'y avait rien de plus propre à élever l'âme et à captiver les sens que tout cet

assemblage de pratiques qu'on a soin d'observer.

Tout parle dans les cérémonies de l'Eglise, tout instruit. Avec quel empire ne commande-t-elle pas au démon de quitter les personnes qu'elle régénère, ou qu'elle exorcise ! avec quelle majesté n'impose-t-elle pas les mains sur ceux qu'elle revêt du caractère sacerdotal ! avec quelle révérence n'expose-t-elle pas le corps de Jésus-Christ à la vénération des fidèles ! avec quelle confiance n'espère-t-elle pas la rédemption des morts qui meurent dans son sein !

Ajouterai-je, mes frères, à tous ces traits, que ces différents spectacles, quelque intéressants qu'ils puissent être, ne sont que le prélude de ceux que la religion doit encore nous donner ? Il s'agit du moment où elle ouvrira les cieux mêmes, pour nous faire entrevoir toute la gloire de Dieu, lorsque assis sur un trône de feu, au milieu des airs, il viendra juger les vivants et les morts.

Alors il n'y aura plus de théâtre que celui où toute la majesté divine éclatera ; alors les éléments confondus, les peuples consternés, les morts ressuscités deviendront l'objet du plus grand étonnement ; alors on reconnaîtra que la religion elle seule devait intéresser l'âme et les sens ; que tout ce qu'on a vu et entendu hors le cercle de la foi, n'est qu'illusion, chimère et mensonge ; alors on gémissait d'avoir préféré des spectacles frivoles et criminels à ceux que le culte divin nous offre.

J'ose vous citer à ce moment, mes frères, comme à celui qui justifiera la vérité de ce que je vous annonce aujourd'hui, c'est-à-dire qui vous convaincra premièrement, que la religion est le spectacle le plus merveilleux qu'on puisse voir ; secondement, qu'elle est le plus précieux trésor qu'on puisse posséder ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

La religion, mes frères, aussi riche que belle, aussi féconde que lumineuse, ne se contente pas de ravir notre âme et nos sens par tout ce qu'il y a de plus magnifique et de plus sublime, mais encore elle remplit nos cœurs de manière à les satisfaire sur tout ce qu'ils peuvent désirer. Elle est le trésor le plus abondant et le plus précieux, dit saint Ambroise, et par rapport aux biens qu'elle nous procure, et par rapport à ceux qu'elle nous promet : *Et propter illa quæ largitur, et propter illa quæ promittit* : deux vérités que je voudrais pouvoir développer, mais que la richesse de la matière et la brièveté de ce discours, ne me permettront que de vous présenter.

Il est donc vrai, chrétiens mes frères, et le ciel lui-même nous en est garant, qu'on trouve dans le sein de la religion chrétienne, comme dans le cœur de ces montagnes qui produisent l'or et le diamant, des trésors inestimables, et qu'il n'y a rien

ici-bas qui nous procure autant d'honneurs et autant de biens, que cette société sainte dont nous avons le bonheur d'être membres.

A peine sommes-nous nés, que cette divine religion nous revendique comme des enfants qui doivent lui appartenir, et qu'elle fait couler avec une eau miraculeuse une grâce toute céleste qui nous arrache à l'empire du démon, et qui nous associe à celui de Jésus-Christ. Elle inspire à nos parents l'attention de nous élever d'une manière toute chrétienne, et, sitôt que nous commençons à comprendre, elle met entre nos mains l'alphabet des plus grands mystères, et elle nous apprend par ce moyen à aimer Dieu et à le servir.

Si ces bienfaits ont échappé de votre mémoire, c'est que, malheureusement, votre enfance s'est passée dans la dissipation et dans les jeux ; c'est que vous ne conservez le souvenir que des objets qui périssent ; mais il n'en est pas moins certain que vous devez à la religion une reconnaissance éternelle pour les soins qu'elle a pris de votre premier âge, et de votre éducation.

Ah ! sans les lumières qu'elle répandit dans votre âme, les passions vous auraient entraîné plus loin, et quoique vous ayez sans doute bien des écarts de jeunesse à vous reprocher, les désordres seraient encore bien plus grands, si des leçons chrétiennes ne vous eussent arrêté.

Auriez-vous oublié le bienfait inestimable du sacrement de confirmation, qui, ayant succédé à celui du baptême, vous fit soldat de Jésus-Christ, et vous donna la force nécessaire pour confesser son saint nom, et pour soutenir ses intérêts aux dépens même de votre vie. Il n'y a pas d'instant dans toute la succession de vos jours, que l'Eglise attentive à tous vos besoins, n'ait, pour ainsi dire, épiés, afin de vous les rendre profitables pour l'éternité. Tantôt elle s'est servie du ministère d'un confesseur éclairé qui vous a retracé des devoirs que le libertinage avait effacés, et elle vous a réconcilié avec Jésus-Christ même par l'efficace de son propre sang ; tantôt elle a employé l'éloquence d'un prédicateur évangélique, pour vous dessiller les yeux sur des égarements qui contraignaient l'Esprit-Saint.

Ah ! si je pouvais, mon frère, remonter d'année en année, rappeler tous les événements de votre vie, toutes les heures, toutes les circonstances où la religion vous avertit et vous parle, vous conviendriez qu'elle est un trésor de lumières, une source d'instructions, et qu'on trouve dans son sein des secours pour toutes les situations et pour tous les besoins.

C'est elle qui remplit votre conscience de ces remords salutaires qui vous effrayèrent sur les dangers que vous aviez courus ; c'est elle qui vous donna ces saintes inspirations dont vous ne profitâtes point comme vous auriez dû ; c'est elle qui fait couler nos larmes sur le sort du malheureux, qui ouvre nos mains quand nous soulageons les pauvres, qui les élève vers le ciel lorsque nous

prions ; c'est elle qui nous arrache à des occasions où notre innocence ferait infailliblement naufrage, et qui nous procure ces bons désirs que nous attribuons peut-être à nous-mêmes.

Ah ! partout, mes frères, la religion se montre, se représente, se fait sentir comme le canal des grâces propres à nous convertir, à nous vivifier, à nous sauver. Nous apercevons ses traces, et dans les bons livres que nous lisons et dans les bons exemples que nous voyons.

N'en soyez pas surpris, puisque la religion est un trésor, selon l'expression de saint Chrysostome, composé des mérites de Jésus-Christ, de ceux de tous les saints, et auquel tous les siècles ont ajouté de nouvelles richesses et de nouveaux dons. Il n'y a point d'âge, en effet qui n'ait procuré à l'Eglise des écrits capables de la consoler, et qui ne lui ait suscité des hommes puissants en œuvres et en paroles capables de la défendre contre toutes les attaques de l'erreur.

L'Evangile, que la religion chrétienne nous met en main comme une de ses perles les plus précieuses, a engendré une multitude de commentaires et d'explications où les fidèles puisent les vérités les plus touchantes et les plus sublimes. Mais hâtons-nous de parler de ce bienfait qui surpasse tous les autres, de ce bienfait que la terre et les cieux contemplent avec admiration, de ce bienfait que le sacrifice même de nos vies ne pourrait payer, parce qu'il n'a point de prix.

Ici, vous me prévenez, mes frères, et vos pensées se tournent vers la divine Eucharistie qui, nous incorporant avec Jésus-Christ même, nous élève au-dessus des anges et des séraphins. Est-il possible que notre religion possède un si riche trésor, et que nous en soyons si peu touchés ! Quelle est la société qui puisse se vanter d'avoir un avantage aussi signalé, une prérogative aussi céleste, un honneur aussi divin ? *Ouvrez les cieux*, dit saint Ambroise, *et vous ne trouverez rien de plus saint que ce qui repose dans nos tabernacles*. Quel bonheur, mes frères, d'être associé à une religion qui nous élève jusqu'à la gloire de nous nourrir de la chair même d'un Homme-Dieu ! Ici je vous l'avoue, la reconnaissance, l'admiration étouffent ma voix ; je sens qu'il n'y a point d'autre langage, sur un pareil objet, que celui de l'adoration, et que nous ne pouvons remercier Jésus-Christ, que par Jésus-Christ lui-même, d'un aussi merveilleux et aussi excellent don.

Quelles richesses pour l'Eglise ! ses autels sont continuellement arrosés du sang du divin Agneau, et ce sang, passant par autant de canaux qu'il y a de sacrements, opère de toutes parts la résurrection et la vie ; de sorte qu'il n'y a point de chrétien, soit dans le baptême, soit dans la pénitence, soit dans la confirmation sur lequel il n'ait rejailli.

C'est ainsi que la religion, comme une

source qui ne tarit jamais, se transforme en autant de secours qu'il y a de besoins. Elle est cet arbre mystérieux qui couvre de son ombre tous ceux qui craignent la chaleur des passions; elle est cette source d'eaux vives qui rejaillissent pour la vie éternelle, cette force céleste qui fait germer le sang des martyrs, le zèle des pasteurs, la pénitence des anachorètes; elle est ce corps mystique dont l'ordre et l'économie annoncent la plus parfaite union.

Ce serait ici le lieu de vous entretenir de ces cérémonies qui excitent l'homme le plus indévôt à prier et à adorer; de ces solennités qui, par leur pompe, arrachent l'âme au monde pour l'attacher au ciel. Mais qui est-ce qui n'a pas reconnu que toutes ces pratiques, dont la lettre doit être sanctifiée par l'esprit, sont autant de *pieux et saints artifices*, comme le dit Saint Augustin, pour nous mettre en état d'obtenir des grâces du Père des miséricordes qui ne rejette point ceux qui l'invoquent avec un cœur contrit et humilié?

Ici, l'on célèbre la fête de saint Jean-Baptiste, dit un docteur de l'Eglise, pour nous engager à imiter sa pénitence; là, on solennise celle de saint Etienne, pour nous inspirer l'amour des ennemis. Il n'y a aucune pratique dans la religion qui n'ait son objet et qui ne puisse nous mériter les dons de l'Esprit-Saint.

Oui, mes frères, tout, jusqu'à cette eau bénite que vous prenez en entrant dans nos temples et dont la routine est plutôt le principe que la dévotion, renferme des vertus dont la foi nous fait connaître l'utilité. Le Seigneur a attaché au souffle des évêques, à leurs bénédictions et à celles des prêtres, ces grâces qu'on reçoit, lorsqu'on sait les apprécier; mais hélas! que d'ignorance, d'incrédulité sur cet objet! Cependant l'histoire de l'Eglise est remplie de miracles opérés par ces moyens qui vous paraissent maintenant indifférents ou frivoles. Que de prodiges dus au simple signe de la croix, dont les premiers chrétiens firent si souvent usage, et que nous n'employons plus que machinalement!

Parlerai-je maintenant de l'avantage d'avoir un chef qui, vicaire du Christ, et le premier de tous les évêques, s'occupe sans cesse avec eux, des moyens de nous procurer le salut éternel; de l'avantage d'avoir une succession non interrompue de ministres qui nous catéchisent, qui nous prêchent, qui nous administrent; de l'avantage de compter nombre de conciles que la religion assemble lorsque les hérésies forment des schismes et des tempêtes? Ce n'est que dans le sein du christianisme qu'on trouve tous ces biens dont on connaît toute l'utilité lorsqu'on lit les saints canons.

Que n'ajouterais-je point à ces traits, si j'avais le temps de vous détailler toutes les grâces que reçoivent les fidèles, lorsque le jubilé vient ouvrir les trésors de l'Eglise; tous les avantages que nous retirons de la

religion, lorsque la maladie nous accable et lorsque la mort s'approche? Alors, étendus sur un lit d'infirmité, déchirés par des douleurs et par des remords, nous voyons arriver un ange tutélaire qui vient nous réconcilier avec celui qui va nous juger, nous donner le secours le plus puissant pour passer du temps à l'éternité, faire couler sur nos membres décharnés une onction propre à guérir les langueurs de l'âme et du corps. Ce n'est pas tout : cette même religion nous suit au delà du tombeau; et pendant que nous pourrissions dans les entrailles de la terre, elle sollicite, par ses prières, notre réunion avec Dieu.

Telle est l'idée que j'ai cru devoir vous donner des avantages que la religion nous procure; je dis idée, puisque les seuls objets que je viens de vous présenter forment presque tous des traités de théologie. Mais, il suffit de vous avoir mis sur les voies, pour vous obliger à convenir que si la religion est le plus précieux trésor à raison des biens qu'elle nous donne, elle l'est encore par rapport aux promesses qu'elle nous fait.

Admirez, mes frères, jusqu'où s'étendent les bienfaits du christianisme; ils ne se bornent pas seulement à cette vie, ils se perpétuent jusque après la mort, et c'est alors que le vrai chrétien jouit du fruit de ses veilles et de ses travaux. Mais, comment vous décrire les biens inestimables qui doivent remplir l'âme des saints, si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur n'a point compris ce que Dieu réserve à ses bien-aimés? Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une volupté pure comme la vertu même enivrerait d'un torrent de délices ceux qui sont morts en état de grâce, c'est que l'on verra Dieu face à face, et on le connaîtra comme on en sera connu : *Cognoscam sicut et cognitus sum*; c'est qu'on chantera un cantique éternel qui ne sera interrompu ni par des inquiétudes ni par des besoins; c'est qu'on jouira de la gloire la plus éminente à laquelle une créature puisse aspirer.

Ah! mes frères, disait autrefois saint Augustin, en parlant à son peuple, *que ne puis-je faire couler jusque dans vos âmes une goutte de cet océan de richesses et de grandeurs que Dieu réserve à ses élus! que ne puis-je vous faire apercevoir une seule étincelle de cette lumière toute céleste qui pénétrera nos esprits et nos corps! Bientôt, à l'exemple de l'Apôtre, vous ne regarderiez tous les biens, tous les honneurs du monde et tout le monde lui-même que comme de la boue, et vous ne formeriez plus de désirs que pour le royaume de Jésus-Christ.*

Il est vrai, mes frères, que les promesses que la religion nous fait sont si grandes, si magnifiques, que notre âme, toute immortelle qu'elle est, se perd dans ses idées, et qu'il n'y a point de chrétien, pour peu qu'il voulût réfléchir, qui ne rougit de confusion toutes les fois qu'il s'attache à quelque objet créé. *Donnez tout l'essor possible à votre cœur*, dit saint Augustin, *et ce cœur, quoique immense dans ses désirs, quoique inépuisable*

sable dans ses amours, se trouvera limité dès qu'il s'agira de la gloire éternelle, parce que c'est un univers sans bornes, un jour sans déclin, un abîme de trésors dont on ne peut trouver le fond.

Si saint Jean, ainsi qu'il nous le dit lui-même dans son *Apocalypse*, est tellement frappé de l'éclat d'un ange, qu'il tombe comme mort à ses pieds, que sera-ce de la majesté de Dieu, c'est-à-dire de cet être qui azure en se jouant la mer et les cieux : *Iudens in orbe terrarum*; qui souffle et qui crée des mondes comme il veut; qui donne à une créature périssable telle que le soleil une lumière dont les rayons embrassent tout à coup des millions de lieues; qui ordonne à l'éclair d'aller dans un clin d'œil de l'orient à l'occident, et qui est obéi; qui, d'un seul regard, mesure la terre et la fait trembler, élève les trônes et les renverse; qui, d'une seule parole, appelle la poussière et la ramène, change un scélérat en saint, et donne à l'univers étonné le spectacle des plus grands prodiges : *Tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.* (Luc., VII, 7.)

Tel est ce Dieu, mes frères, que nous devons posséder vous et moi, suivant que la religion, qui ne peut nous tromper, nous en assure; ce Dieu dans lequel toute notre âme, entièrement absorbée, goûtera des consolations ineffables, puisera des connaissances infinies. Alors plus de vicissitudes, plus de tempêtes, plus de révolutions; alors plus de chagrins, plus d'inquiétudes, plus de dégoûts. Nouvelle terre, nouveaux cieux, où, selon l'expression du prince des apôtres, la justice habite essentiellement : *In quibus justitia inhabitat.* (II Petr., III, 13.) Esprits célestes, qui jouissez de cette félicité, conjurez le Seigneur dont vous environnez le trône de nous élever un jour jusqu'à la lumière que vous voyez; priez le Seigneur pour que le voile de notre corps se déchire, ou plutôt pour que la terre disparaisse à nos yeux, afin que notre âme se remplisse des splendeurs et des clartés qui forment les murs du royaume que vous possédez.

C'est ainsi, mes frères, que nous devons soupirer après les biens éternels, si nous voulons répondre à la grandeur des espérances que la religion nous donne. Toujours attentive à dégager nos cœurs de la terre qui les environne et qui souvent les remplit, elle nous promet la vue de Dieu même sitôt après notre mort, et sa possession comme la récompense de ceux qui l'auront bien servi; elle nous promet de partager à jamais avec tous les esprits bienheureux que nous révérons une immensité de gloire et de bonheur, dont toute la science possible ne peut ici-bas donner une véritable idée; elle nous promet de nous introduire dans cette cité sainte, dont les fondements, selon l'expression de saint Jean, sont de jaspes, d'émeraudes, de saphirs, dont la place est d'un or pur, transparent comme le cristal, et dont le temple est Dieu lui-même : *Et templum non vidi, Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et*

agnus (Apoc., XXI, 22); elle nous promet que notre cendre même se ranimera, et que tous nos membres réunis sortiront avec impétuosité de l'horreur des tombeaux aussi agiles et aussi brillants que l'éclair; elle nous promet que nous irons au-devant de Jésus-Christ, au milieu des nues, et que nous serons éternellement avec lui : *Rapier in nubibus obviam Christo in aera, et sic semper cum Domino erimus* (I Thess., IV, 16); elle nous promet que le Juge souverain nous tiendra compte d'un verre d'eau froide donné en son nom; qu'il nous appellera ses bien-aimés, tandis qu'il vomira de sa bouche le pécheur et l'impie, qui n'auront point d'autre ressource que de conjurer inutilement les montagnes de tomber sur eux et de les écraser.

Mais, ne vous y trompez pas, mes frères, il ne suffit pas d'être chrétien pour participer aux promesses que la religion fait à ses enfants. Que de chrétiens précipités dans l'abîme de souffre et de feu, quand le Seigneur viendra juger les vivants et les morts! Cette même religion ne cesse de vous répéter qu'il n'y aura que ceux qui se font violence qui parviendront au royaume des cieux; qu'un seul péché mortel nous en exclut et qu'on ne peut même y arriver, quoiqu'on meure en état de grâce, sans passer par le purgatoire, si l'on n'a pas suffisamment expié ses péchés.

Rien de souillé, rien d'impur n'entrera dans le ciel, dit saint Jean : *Non intrabit aliquod coinquinatum, aut abominationem faciens et mendacium.* (Apoc., XXI, 7.) Hélas! mes frères, ici vous osez approcher de Dieu avec des mœurs corrompues, avec un cœur souvent flétri par un amour désordonné pour les créatures; mais là le Seigneur fera connaître quelle est sa sainteté, et vous verrez que c'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint, de se présenter à la table sacrée avec le désir de pécher.

Ne craignez pas, mes frères, que les espérances que nous donne la religion soient illusoire et frivoles. Ce qu'elle nous dit est la parole de Dieu même et la vérité du Seigneur demeure éternellement. Si vous voyez aujourd'hui que l'Evangile a été prêché de toutes parts, ainsi que les apôtres l'annoncèrent, il y a bientôt dix-sept siècles, quoique contre toute apparence, croyez par la même raison que ce qu'on vous promet pour l'avenir aura son accomplissement. Rien ne peut déranger le plan que Dieu lui-même a formé, parce qu'il est le maître et le dispensateur de toutes choses.

Mais la conséquence que vous devez tirer de ce discours, c'est que si la religion nous procure tant d'avantages, si rien n'égale la magnificence de ses promesses, l'homme qui vit sans religion n'est qu'un être malheureux, qu'un être isolé, sans consolation, sans espérance, sans appui; que celui au contraire qui pratique les lois du christianisme, abonde en richesses et surpasse

en grandeur tout ce qui nous éblouit ici-bas.

Que votre zèle, mes frères, se ranime donc en faveur d'une religion si excellente et si sublime; que votre bonheur consiste à l'observer et à en faire le trésor de votre cœur. Le monde avec tous ses charmes, avec tout son éclat, ne vous promet que des biens périssables dont la jouissance entraîne presque toujours des remords, ne vous fait apercevoir qu'un avenir incertain rempli de chimères et de projets insensés; la religion, au contraire, vous remplit de préceptes plus précieux que l'or et la topaze, *super aurum et topazion* (Psal. XVIII, 127), vous associe à la communion des saints et de toutes les âmes pieuses qui vivent ici-bas, et vous ouvre les cieux mêmes comme votre habitation future, comme le lieu qui doit terminer votre pèlerinage et votre exil.

Qu'il est heureux de pouvoir se dire à soi-même à chaque douleur qu'on souffre, à chaque persécution qu'on endure, à chaque contradiction qu'on éprouve, Dieu me tiendra compte de ces maux si je les supporte avec résignation, et la religion elle-même m'en fera un fonds de mérites pour l'éternité! Ah! mes frères, lorsqu'on souffre en chrétien, lorsqu'on parle en chrétien, lorsqu'on agit en chrétien, on met l'univers même sous ses pieds et l'on vole jusque dans le sein de Dieu pour s'y reposer: *Volabo et requiescam*. (Psal. LIV, 7.)

Seigneur, faites que votre sainte religion dont notre auguste monarque se glorifie comme son fils aîné, continue à rendre de plus en plus ce royaume florissant, à mériter à tous les Français les grâces que vous accordâtes toujours à ceux qui vous servirent avec fidélité. Il y a plus de quatorze siècles que nos pères eurent le bonheur de devenir chrétiens et que votre serviteur Denis répandit son sang pour leur procurer cet inestimable bonheur. Que ce sang dont le sacrifice vous fut agréable, germe dans nos cœurs et y produise les vertus évangéliques qui doivent caractériser un vrai disciple de Jésus-Christ.

Nous ne serons riches, ô mon Dieu, que lorsque nous observerons votre sainte Loi, et nous ne serons véritablement grands que lorsque nous préférerons le titre de chrétien à tous les rangs et à toutes les dignités; que lorsque nous nous emploierons sans réserve à mériter cette couronne immortelle, qui sera la récompense de vos élus, le triomphe de votre sainte religion et le gage éternel de votre amour. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LA PROVIDENCE.

Pour le quatrième Dimanche de Carême.

Acceptit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (Joan., VI.)

Jésus prit les pains, et les ayant bénis, il les distribua à tous ceux qui étaient assis.

Sire,

L'univers, tout magnifique qu'il est à nos yeux, n'a rien qui mérite notre admiration,

si nous n'entrevoyons la sagesse infinie dont il est l'ouvrage et dont il emprunte son mouvement et sa beauté. Delà vient que les philosophes qui n'ont envisagé dans la structure de ce monde et dans son harmonie, qu'un effet des atomes ou du hasard, se sont égarés dans leurs propres pensées et n'ont connu qu'en énigme la terre et les cieux.

Il est une intelligence éternelle, infinie, qui fit éclore l'univers du néant, qui le conserve, qui le gouverne, qui en remue les ressorts selon sa volonté; une intelligence qui fait briller les étoiles, germer les plantes et les fleurs, et qui multiplie l'huile, le vin et le froment: *Et cum gratias egisset distribuit discumbentibus*. (Joan., VI, 11.)

Ainsi le miracle des cinq pains n'est point un prodige momentané, mais un de ces événements qui exciteraient tous les jours notre admiration, si nous savions reconnaître une Providence et considérer tout ce qu'elle opère. Ainsi l'ordre invincible qui règne dans la nature, ne subsiste que par l'action d'une cause toute-puissante qui ne peut être que Dieu; ainsi nous ne sommes nous-mêmes que des créatures contingentes, formées par un esprit qui est essentiellement immuable, éternel, infini.

Il serait inutile, mes frères, de vous tenir davantage en suspens sur la matière qui va faire le sujet de ce discours. Vous sentez que je veux vous parler de la Providence et vous rappeler à ce grand objet, comme à ce qui doit être le centre de nos études et de notre admiration.

En effet: qui mérita mieux l'attention des hommes que l'action du Créateur sur ses créatures? Qui fut plus digne de leur reconnaissance, que ce soin tendre et paternel avec lequel Dieu veille sur leurs personnes et sur leurs jours; avec lequel il les dirige, il les visite, il les instruit, il les nourrit? *Et cum gratias egisset distribuit discumbentibus*.

Périssent à jamais ceux qui ne veulent reconnaître ni divinité ni providence, et qui donnant tout au hasard, n'ont d'autre certitude que les écarts de leur imagination. Pour nous, heureusement formés à l'école du christianisme, nous nous glorifierons de confesser à la face de l'univers: 1° qu'il n'y a point de créatures dont la Providence ne soit le soutien; 2° qu'il n'y a point d'événements dont elle ne soit la cause: *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Quel vaste champ, mes frères, lorsque l'imagination veut parcourir toutes ces différentes sortes d'êtres que le Créateur conserve et vivifie, comme son ouvrage et comme l'objet de ses soins paternels! Mais pour ne pas jeter de la confusion dans un discours qui doit exprimer l'ordre et l'harmonie de l'univers, je me réduis à vous faire voir l'action de Dieu, premièrement sur les créa-

tures qui n'ont que l'existence en partage ; secondement sur celles qui jouissent du bienfait de la vie.

C'est Dieu, dit Job, qui transporte les montagnes sans qu'elles sachent qui est celui qui les renverse dans sa fureur ; qui remue la terre et qui en ébranle les fondements ; qui commande au soleil et qui l'arrête au milieu de sa course ; qui tient les étoiles enfermées comme sous un sceau et qui les fait paraître quand il lui plaît ; qui étend les cieux en les appuyant sur le vide et qui suspend le monde sur le néant ; qui lie les eaux dans les nuées et qui empêche qu'elles ne s'entr'ouvrent sous leur poids ; qui environne son trône de nuages et qui le dérober aux regards du curieux ; qui prescrit une loi aux pluies ; qui marque une route aux éclairs et aux tonnerres ; qui ordonne à la neige de couvrir la terre, aux nues de se fondre en rosée ; qui donne des ordres à la mer, qui lui oppose des barrières et des portes ; qui montre à l'aurore l'endroit où elle doit paraître et à l'arc-en-ciel celui où il doit briller ; qui tient la glace et la grêle dans des réservoirs et qui les ouvre quand il veut ; qui fait croître le cèdre comme l'hysope ; qui émaille les prairies comme les collines ; qui produit les vents et qui les envoie d'un bout du monde à l'autre, comme des ambassadeurs chargés d'annoncer sa puissance et sa grandeur.

Le même Dieu qui a créé l'univers, dit saint Augustin, a soin de le conserver, parce que sans ce soin tout retomberait dans le premier chaos, de même qu'un verre qui échappe de nos mains, se brise et se réduit en poudre. *Si j'anatomise le monde*, dit saint Chrysostome, *si j'en examine séparément toutes les parties, j'aperçois de telles liaisons, de tels rapports, de telles combinaisons, de tels desseins, que je suis forcé de reconnaître malgré moi l'action d'un Etre tout-puissant qui veille sans cesse à la conservation de son ouvrage et qui en tient le gouvernail.*

En effet tout est tellement proportionné dans les cieux ; tout est si justement compassé sur la terre, qu'on ne peut méconnaître un arbitre suprême sans faire un divorce entier avec la raison. Quelle exactitude et quelle régularité dans la marche de ce soleil qui nous éclaire depuis six mille ans, et qui, selon l'expression de l'Ecriture se lève chaque matin comme un géant pour parcourir son immense carrière ! quels phénomènes engendrés par la chaleur qu'il répand tantôt avec économie, tantôt avec une sorte de profusion. Père des jours et des saisons, des fleurs et des fruits, père de toutes les beautés que nous admirons, il ne se montre, il ne se voile, il ne s'approche, il ne se retire que pour obéir à celui dont toutes les créatures dépendent et qu'elles s'empressent de servir : *Ordinatione tua perseverat dies quoniam omnia serviunt tibi.*

Que de merveilles dans ces astres dont les uns brillent par eux-mêmes, et les autres n'ont qu'une lumière empruntée ; dans ces astres qui roulent majestueusement sur nos

têtes avec un éclat digne de la magnificence de leur Auteur ; dans ces astres qui guident le pilote au milieu des flots, le voyageur au milieu des déserts, qui donnent des couleurs aux ténèbres mêmes, et qui rendent la nuit en quelque sorte rivale du jour ! Quel est celui qui les conduit depuis tant de siècles, comme un berger conduit son troupeau, si ce n'est la main même qui les a formés ? Ah ! quel autre que Dieu, mes frères, pourrait opérer de si grands prodiges, et faire continuellement renaître d'aussi grands miracles avec une telle facilité ?

Où étiez-vous, dit le Seigneur à Job, lorsque les astres du matin me louaient d'un commun accord ; lorsque je couvrais la mer comme d'un vêtement ; lorsque je l'enveloppais de ténèbres comme de langes et de bandelettes ? Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné vos ordres à la lumière et qui avez indiqué à l'aurore le lieu où elle doit se lever ? Connaissez-vous quel est le sentier du jour et celui de la nuit ? Etes-vous entré dans les trésors de la neige, et avez-vous vu ceux des vents, ces trésors que je tiens en réserve pour le temps où je veux punir l'ennemi, pour le jour du combat et de la bataille ? Savez-vous par quelle voie viennent les chaleurs excessives, et qui a préparé les canaux par où découlent les pluies ? Arrêterez-vous les douces influences des Pléiades, ou lèverez-vous les barrières qu'oppose l'Orion ? Est-ce vous qui faites lever les signes du Zodiaque et qui conduisez l'étoile polaire avec les astres qui sont comme sa famille ? En un mot, connaissez-vous les lois du ciel et les éclairs partiront-ils à vos ordres et vous diront-ils : Nous voici, Ecce adsumus ? (Job, XXXVIII, 35.)

Mais quittons ces cieux où tout nous étonne et où tout déconcerte notre faible raison, pour promener nos regards sur l'immensité des mers. Ici le spectacle change, et des vagues entassées les unes sur les autres et des gouffres roulants avec des flots, élèvent un théâtre où l'on aperçoit la puissance d'un maître qui commande et qui enchaîne les eaux comme il lui plaît. Depuis combien d'années le monde ne serait-il pas englouti, si le doigt du Seigneur ne contenait l'impétuosité de ce fier et terrible élément ! Mais le flux et reflux trouve dans un seul grain de sable une barrière qui l'arrête, et, obligé de se replier sur lui-même, il vient étouffer sa rage et son courroux au moment qui lui a été prescrit.

Ainsi la mer, quoique le séjour des abîmes et des tempêtes, se calme quand Dieu veut, et ses ondes orgueilleuses s'abaissent et s'humilient sous l'empire d'un pilote qu'elles semblent respecter. De là, ce commerce de secours et de besoins qui entretient une heureuse harmonie dans toutes les parties de l'univers ; de là, cette intelligence avec toutes les nations, qui fait de tous les hommes une seule et même famille et qui sert à la connaissance de la vérité et aux progrès de la religion ; de là, cette industrie qui fait fleurir les sciences et les arts, et qui fait habiter sous le même toit

l'Arabe et le Chinois, le Turc et l'Ethiopien.

Terre, paraissez maintenant ici et venez, comme un nouveau témoin déposer à la gloire de cette divine providence qui vous soutient et qui vous embellit. Que de preuves n'avez-vous pas à nous offrir, et dans ces montagnes où se filtrent l'or et l'argent, et dans ces rochers où la nature prend plaisir à graver des desseins et des coquillages, et dans ces plantes qu'une sève merveilleuse arrose et nourrit, comme le sang ravitaile nos membres et nos poumons.

Qui osera supposer que tous ces phénomènes n'ont ni cause, ni mobile ? Qui osera soupçonner la terre elle-même, cette masse sans intelligence et sans vie, d'être la mère de tous ces prodiges ? Ah ! mes frères, une simple maison ne se répare pas d'elle-même, et l'on voudrait que l'univers s'entretint et se renouvelât sans autre secours que celui d'un hasard aveugle qu'on n'a jamais pu ni comprendre ni définir !

Nivelez la terre, mesurez son étendue, pénétrez sa profondeur et vous découvrirez une intelligence infinie qui la renouvelle chaque année, qui lui donne la force d'engendrer malgré sa vieillesse, et de nous fournir toutes les choses nécessaires à la vie. Sa poussière ne se transforme en froment, en raisins, que parce que Dieu la ranime et l'échauffe ; que parce qu'il lui communique une partie de cette fécondité dont toutes les créatures sont l'ouvrage.

Quelle variété dans ces fleurs qui nous charment, dans ces odeurs qui nous embaument, dans ces sucres qui nous nourrissent. Comment une seule et même terre pourrait-elle produire des effets si différents, s'il n'y avait une sagesse infinie qui préside à tout ? Laissez faire le hasard, et bientôt la terre sera trop dure pour être labourée, ou trop molle pour nous soutenir ; et bientôt les plantes confondront leur goût, leurs espèces, et l'univers ne sera plus que le séjour de l'horreur et de la confusion.

Quelle plus belle preuve de la providence que ces fleuves répandus avec ordre et dessein dans toutes les parties du monde ! Chaque pays a ses rivières, ses marais et ses lacs ; chaque pays reçoit de la terre des richesses qui le distinguent et qui le caractérisent.

Que j'aime à m'égarer, dit saint Bernard, dans ces vastes forêts où des sucres nourriciers ont la force d'élever jusqu'aux nues des arbres vénérables et par le silence qu'ils inspirent et par leur majesté. C'est là que je contemple l'action d'un Dieu dont le souffle anime et vivifie tout, et dont la nature n'est que sa volonté mise en œuvre ! C'est là que je découvre cette sagesse infinie qui se joue au sein de la terre comme au sein des cieux, et qui féconde nos campagnes par sa toute-puissance, comme elle fertilise nos âmes par sa grâce.

Vous n'attendez point en vain le retour du soleil et celui des saisons : vous savez que le jour de demain succédera certainement à celui-ci parce que le Seigneur a fait tout ce qu'il

a voulu dans la terre et dans le ciel : *Omnia quæcunque voluit fecit* ; mais dites-moi, je vous prie, auriez-vous cette même assurance si le mouvement des astres dépendait d'un simple hasard ? Hélas, mes frères, comment pourriez-vous vous fier à une cause aussi aveugle et aussi pitoyable ? Cependant vous employez toutes les ressources de votre génie et tous les conseils des gens les plus éclairés dès qu'il s'agit du moindre de vos intérêts. Le gouvernement de l'univers serait-il donc moins difficile que celui de vos affaires ? et si le hasard ne peut terminer celles-ci, comment arrangera-t-il toutes les parties de l'univers, et comment les maintiendra-t-il dans leur ordre et dans leur équilibre ?

Vents, tempêtes, éléments, vous louez le Seigneur, comme celui qui vous met en œuvre, et dont vous exécutez les volontés ; grêles, neiges, frimats, vous le bénissez comme l'auteur et le conservateur de tout ce qui est créé, et il n'y a que l'incrédule qui ose méconnaître sa toute-puissance et son action ; mais forçons-le maintenant par l'exemple des créatures qui jouissent du bienfait de la vie, à confesser la nécessité d'une providence, c'est-à-dire de la seule chose qui puisse nous donner la solution de toutes les difficultés.

Quoique le ciel soit un livre écrit en caractères de lumière, où l'homme le plus sauvage apprend à connaître son auteur ; quoique le mugissement des mers soit une voix qui annonce dans toutes les extrémités du monde la gloire et la majesté du Très-Haut, cependant on peut dire, avec saint Augustin, que le plus petit insecte, comme étant un être animé, surpasse toute la grandeur et toute la beauté du firmament.

Que de merveilles en ce genre que nous foulons aux pieds ! La terre est émaillée de mille nuances différentes qui parent des insectes de toute forme et de toute espèce, et il n'y en a pas un qui n'ait droit de demander raison de nos mépris, un qui ne soit un assemblage de phénomènes les plus suprenants.

Est-il rien de plus petit en apparence qu'une fourmi, dit saint Chrysostome. Cependant cet animal tout vil qu'il paraît est doué d'une prévoyance qui annonce la sagesse éternelle dont il est l'ouvrage, et qui nous prouve les ressorts d'une providence qui s'étend à tout. Qui a donné à l'abeille cet amour de l'ordre, ce goût pour le travail, qui la rendent un objet d'admiration et un modèle d'industrie ? Il ne fallait pas moins qu'un Dieu pour faire éclore du sein d'une mouche et d'un ver, des ouvrages aussi précieux que la cire et la soie. Mais quel nouveau spectacle, quel nouvel argument en faveur de la Providence, si je considère ces mers remplies de poissons, ces airs peuplés d'oiseaux, ces champs couverts de quadrupèdes et de reptiles ! Ici la sagesse de l'éternel éclate dans un instinct qu'il nous est impossible d'expliquer ; là elle se fait apercevoir dans une fidélité qu'on ne se lasse point d'admirer. Il n'y a point

d'animal domestique, qui par ses passions, ses ruses et sa réminiscence, ne nous fournisse à tout moment des sujets de méditer des occasions de remonter à l'auteur de l'Etre, du mouvement et de la vie.

Interrogez les animaux, dit le saint homme Job, et ils vous enseigneront; consultez les oiseaux du ciel et ils seront vos maîtres. Est-ce vous qui avez donné à l'autruche les ailes dont elle se glorifie, ainsi que le courage au cheval, et la force au lion? Est-ce par votre ordre que l'aigle s'élève dans les airs, qu'il place son nid dans les lieux les plus élevés, qu'il se tient sur la pointe escarpée d'une roche qui lui sert de forteresse?

Ah! mes frères, il n'y a que la plus aveugle stupidité qui puisse ne pas apercevoir ici les effets d'une providence qui ne dort jamais, d'une providence qui conduit le bœuf à son étable, le chien à sa maison, le vautour vers sa proie. Dira-t-on que l'odorat est le guide de ces animaux? mais qui leur donna cette faculté de sentir, et comment, au milieu de tant d'odeurs répandues dans les airs, pourront-ils démêler celle qui doit les déterminer, s'il ne reçoivent une impulsion secrète de la part de celui qui les a créés?

Qu'on examine et subtilise donc tant qu'on voudra, il faudra toujours recourir au moteur universel, pour concevoir comment les bêtes peuvent en quelque sorte contrefaire nos opérations, et nous servir d'amusement par leurs subtilités et par leurs jeux. Je sais que leur état nous sera toujours caché, que nous ne pouvons dire précisément quelle est cette sorte d'âme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui les anime et qui les détermine; mais il n'en est pas moins vrai que, de quelque manière qu'on l'envisage, elle prouve démonstrativement une providence qui remplit tout animal de bénédiction: *Et implet omne animal benedictione.*

Que de miracles opérés en faveur d'un simple vermisseau! Il rampe à terre, on le démêle à peine du limon qui l'environne, et il respire, il savoure, il voit, il entend. Que de propriétés différentes dans chaque espèce d'animaux répandus dans cet univers! Les uns servent à notre garde, les autres à notre nourriture; ceux-ci nous couvrent de leur laine et de leur poil; ceux-là nous transportent où nous voulons aller, et, chose admirable, les plus énormes et les plus féroces obéissent à l'enfant qui les conduit. Ils ne sèment, ni ne moissonnent, et le Père céleste prend soin d'eux: *Non servunt neque metunt, et Pater vester celestis pascit illa.* (Luc., XII, 24.)

Ce serait sans doute ici lieu de vous parler comment tous ces animaux défendent leur propre vie; comment ils se défient des ennemis qui les poursuivent, des pièges qu'on leur tend; comment ils soignent leurs petits, comment ils les reconnaissent, comment ils les dérobent à la vue de ceux qui pourraient leur nuire: mais je me contente de vous renvoyer à ces prodiges qui arrivent journellement sous nos yeux. Le Seigneur a voulu nous forcer, par des exemples aussi

fréquents et aussi multipliés, à reconnaître les effets de son admirable Providence, et à confesser avec le Roi-Propète qu'il n'y a rien de comparable à Dieu: *Domine Deus, qui similis tibi?* (Psal. XXXIV, 10.)

Cependant, mes frères, nous n'avons pas encore considéré le chef-d'œuvre des merveilles du Très-Haut. Je parle de nous mêmes, qui, esprit et matière tout à la fois, avons une âme dont la substance toute spirituelle est l'image de Dieu même, et un corps dont la mécanique est un phénomène toujours renaissant; si nous interrogeons notre cœur, si nous interrogeons nos sens sur notre origine, sur notre existence, sur nos opérations, ils nous répondront: remontez à l'Etre suprême: lui seul vous donnera la solution des difficultés qui vous embarrassent.

En effet tout est énigme en nous, mes frères, tout est inexplicable, si nous n'envisageons celui qui nous a créés, comme l'auteur de nos pensées et de nos mouvements, comme le conservateur du fragile édifice que notre esprit occupe, et que nous exprimons par le nom de *corps*; mais lorsque nous nous considérons comme l'ouvrage de la divinité, alors les difficultés disparaissent, et nous reconnaissons, avec le Roi-Propète, que les yeux du Seigneur nous ont vu dès le commencement de notre vie; que tous nos membres qui devaient être formés dans la suite de plusieurs jours, étaient écrits dans son livre éternel, avant qu'aucun d'eux existât; que nul de nos os ne lui a été caché; et que c'est lui-même qui les arrangea dans le sein obscur de nos mères: *Non est occultatum os meum a te quod fecisti in occulto, et substantia mea in inferioribus terræ.* (Psal. CXXXVIII, 15.)

N'allez pas chercher plus loin que vous-mêmes, dit saint Augustin, les merveilles que le Seigneur opère. Le commencement de votre vie, sa durée, la spiritualité de votre âme, son immortalité, la mécanique de votre corps, sa beauté, sont les plus grands miracles: *Grandiora portentia.*

Que ne vous dirais-je point à cette occasion de cette admirable harmonie qui résulte du mouvement de nos fibres, de nos muscles et de nos nerfs; de cette manière dont l'air enfile nos poumons, dont le sang circule dans nos veines, et vient d'intervalle en intervalle porter au cœur comme à une partie des plus nobles du corps, le tribut qui lui est dû! Il faudrait descendre en nous-mêmes, s'il était possible, lorsque nous prenons des aliments, lorsque nous les digérons, pour bien concevoir tous les prodiges qui s'opèrent au dedans de nous. Il n'y a pas une partie du corps qui n'ait sa fonction, et qui ne concoure à la fin pour laquelle Dieu l'a destinée.

Notre visage lui seul est un assemblage de merveilles, qu'on ne peut considérer sans être ravi d'admiration. L'œil a son langage comme la langue même, et tous ses différents regards sont les interprètes des passions. Le front, siège de la honte ou de la modestie déce le coupable, et fait connaître l'innocent. Les oreilles servent à la communication des

idées et sont autant de messagers qui nous rapportent tout ce que les autres ont dit. La bouche est le canal de nos pensées, là elles se revêtent des mots propres à les faire connaître, et elles viennent former cette conversation qui nous dissipe ou qui nous instruit.

Ne vous plaignez pas mes frères, si je ne vous ai point encore parlé de cette âme qui par sa substance et par ses qualités, efface toutes les merveilles dont je viens de vous entretenir. Comme elle tient le rang de souveraine dans cet univers qui lui est en quelque sorte subordonné, il convenait de n'arriver à son trône, qu'après avoir vu l'étendue de son domaine et l'immensité de ses possessions; ce qui fait dire à David, que l'homme est établi sur tous les ouvrages du Seigneur, *Constituisti eum super opera manuum tuarum, omnia subjecisti sub pedibus ejus.* (Psal. VIII, 8.)

Oui, mes frères, notre âme occupe ici-bas le premier rang, et il faut avouer que lorsqu'on vient à considérer son origine, son essence, sa destinée, ses facultés, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elle en est vraiment digne. Quelle agilité dans ses pensées, quelle sublimité, quand son imagination, venant à prendre l'essor, la transporte jusqu'à cette éternité sans succession, jusqu'à cette immensité sans étendue, c'est-à-dire jusqu'au sanctuaire même de la Divinité!

En vain l'incrédule veut se dissimuler à soi-même les effets de cette puissance supérieure qui enrichit notre âme d'une multitude de désirs et de pensées; il sent malgré lui que les idées qui le répandent dans un clin d'œil sur toute la surface de la terre et au delà des cieux, sont le chef-d'œuvre d'une sagesse infinie. Qui se serait imaginé qu'un esprit tout immatériel existerait au milieu de la matière, et paraîtrait emprunter de son secours, la faculté de percevoir et de réfléchir? Cependant ce phénomène se réalise, et se renouvelle dans chacun de nous. L'âme semble se fortifier avec le corps et s'affaiblir avec lui, quoique sa substance soit entièrement différente, et ne puisse former un terme de comparaison.

Quel magasin de richesses, semblable à celui que l'homme renferme en lui-même? Sa mémoire est aussi admirable que son entendement, son imagination, que sa volonté. Veut-il rappeler les siècles les plus reculés: ils se présentent aussitôt à son esprit; veut-il percer dans l'avenir: il débrouille le chaos de la postérité, et il prévoit ce qui doit arriver. S'il calcule, s'il arpente, s'il combine, s'il entreprend d'analyser les éléments, de décomposer les métaux, de prédire les éclipses, d'annoncer le retour des comètes, de perfectionner la navigation, de fonder des empires, d'établir des lois: il trouve dans les ressources de son génie, tous les moyens du succès, et ses connaissances l'annoncent pour une intelligence presque semblable aux anges mêmes, selon l'expression du prophète: *Minuisti eum paulo minus ab an-*

gelis, gloria et honore coronasti eum. (Psal. VIII, 6.)

Sont-ce là, dites-le moi, des prodiges que le hasard enfante, et l'homme n'est-il pas, dans tout son être et dans toutes ses fonctions, la preuve manifeste d'une providence qui, non-seulement, soutient toutes les créatures, comme vous venez de le voir; mais qui est encore la cause de tous les événements, ainsi que je vais vous le prouver?

SECOND POINT.

En vain l'ignorance et l'incrédulité ne reconnaissent d'autre cause des événements, qu'un hasard aveugle et bizarre; il n'y a de révolutions dans l'univers que celles que le Seigneur ordonne ou permet, comme principe et mobile de toutes choses; comme l'arbitre souverain en qui nous avons tous l'être, le mouvement et la vie: *In ipso vivimus, movemur et sumus.*

La providence est le premier agent qui fait agir et mouvoir, qui dirige les billets du sort comme il lui plaît, et qui les fait tomber où elle veut; qui place l'un sur le trône, et l'autre sur le fumier; qui, disposant tout avec force et avec douceur, atteint les choses depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et en fait l'accomplissement de ses desseins: *Fortiter, suaviterque disponens omnia.*

La main de l'Eternel, imprimée sur nos fronts, a tracé elle-même nos plaisirs et nos chagrins; elle a ouvert la carrière que nous devons parcourir, et posé la borne qui arrêtera au premier instant le cours de notre vie: *Huc usque venies, et ibi confringes fluctus tuos tumentes.* (Job, XXXVIII, 11.)

S'il ne tombe pas un seul cheveu de nos têtes sans la permission de Dieu; si c'est lui qui fait lever le soleil sur les bons et sur les méchants, il est incontestable qu'il n'y a point d'événements dont la Providence ne soit cause, et qu'on doit également lui attribuer et ceux qui forment les révolutions de l'univers, et ceux qui n'ont rapport qu'à nous.

Oui, mes frères, tous ces changements, toutes ces agitations, toutes ces scènes du monde qui semblent être autant de coups de théâtre, n'ont pas d'autre principe que la volonté de Dieu. C'est lui qui, remuant tout sans jamais mouvoir, donne aux hommes le spectacle des guerres, des famines, des incendies, qui, substituant un peuple à l'autre, nous instruit de la grandeur de sa justice et de ses desseins, qui, appelant les choses qui ne sont point, comme celles qui sont, les fait paraître où il veut et quand il veut: *Et vocet ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt.*

Qu'aperçois-je dans la vocation d'Abraham, dans les prérogatives de la famille de Noé, dans l'élection de Moïse, dans la consécration de David, sinon le choix d'un Dieu qui fait miséricorde comme il lui plaît, et qui dispense ses dons selon sa volonté. Ici il élève un berger au rang des plus puissants monarques; là, il change en bête le roi le plus magnifique et le plus orgueilleux;

ici il remplit de sa sagesse ceux qu'il veut rendre les oracles de son peuple et de sa loi; là il abandonne aux ténèbres ceux qui lui manquent de fidélité.

Le Nouveau Testament ne succède à l'Ancien, les apôtres ne prennent la place des prophètes, les Pères de l'Eglise celle des patriarches, que parce que le Seigneur l'a ainsi réglé. Du haut de son trône d'où il interroge la terre et les rois, il fait partir ses ordres et ses arrêts, tantôt par la voie des éclairs et des tonnerres, tantôt par celle des remords et des inspirations. Son sanctuaire impénétrable aux regards des faibles mortels, renferme les secrets de tous les peuples, de tous les pays, de tous les temps, et là dans sa propre essence, qu'il contemple, dans ses infinies perfections qu'il considère, il voit d'un clin d'œil ces décrets éternels dont il est seul et souverain arbitre, et il fait plier l'univers de la manière qu'ils l'ont résolu.

Il n'en est pas, mes frères, de la divine Providence, comme de cette attention que nous donnons aux études et aux affaires, attention toujours finie par l'incertitude d'un avenir que nous ne pouvons démêler, attention toujours interrompue par les inquiétudes et les contradictions d'une vie continuellement agitée. Dieu ne connaissant qu'un présent, aperçoit toutes les générations depuis le premier homme jusqu'au dernier, comme si elles existaient actuellement, et ce point de vue toujours le même ne peut absolument ni se partager, ni s'affaiblir.

Tout est découvert aux yeux de Dieu, dit l'Apôtre : *Omnia nuda sunt, et aperta oculis ejus* (Hebr., IV, 13), de sorte qu'il pénètre jusqu'aux plus secrètes pensées de nos cœurs, de sorte que le commencement et la fin du monde sont sous l'immensité de ses regards, comme si ces deux époques arrivaient en même temps.

Quelle grandeur ! s'écrie saint Chrysostome, quelle majesté ! Le Seigneur veut, et sa volonté ébranle les empires, extermine les nations infidèles, réduit en poudre les superbes et les orgueilleux, et fait servir leurs complots mêmes à l'exécution de ses desseins. Avec quelle force ne rejette-t-il pas la race de Cham pour se choisir un peuple chéri, qu'il conduit à travers les miracles, et qu'il comble de grâces et de bénédictions. Plus ce peuple est faible, plus sa puissance triomphe ; plus ce peuple est abject, plus sa gloire éclate.

Mais pour bien se convaincre des opérations de la Providence, il faut considérer ce qui précède, ce qui accompagne et ce qui suit la venue de Jésus-Christ. Que d'événements qui préparent et qui annoncent le mystère ineffable de l'Incarnation ! L'homme charnel n'aperçoit dans les révolutions qui arrivèrent alors dans l'univers que des jeux du hasard ; mais l'homme éclairé de la foi découvre, à travers les ombres et les voiles, une main toute-puissante qui lève les obstacles, et qui fait servir les divisions

mêmes au règne de la concorde et de la justice.

Dieu ne donne la paix à l'univers, lorsque Auguste gouverne l'empire romain, que pour attirer l'attention de tous les hommes sur le Messie ; que pour leur apprendre qu'il sera le Père du siècle futur et le prince de la paix : *Princeps pacis, Pater futuri sæculi*. (Isa., IX, 6.) Les prodiges ne discontinuent pas ; la Providence ne cesse point d'agir. Tantôt c'est une étoile mystérieuse qui enseigne aux mages un autre chemin, tantôt c'est un ange qui avertit Joseph de fuir en Egypte, et qui, par cet avertissement miraculeux, arrache Jésus-Christ à la fureur d'Hérode, et le sauve du carnage universel.

Ah ! que ne puis-je ici parcourir avec vous, mes frères, toutes ces différentes circonstances où la Providence paraît, où elle punit, où elle récompense, où elle élève, où elle abaisse, où elle détruit, où elle édifie, à dessein de faire reconnaître la religion chrétienne, et de la distinguer de toutes les sectes répandues dans l'univers ; à dessein de nous apprendre qu'il n'y a que Dieu seul qui soit maître des événements, et que toutes les époques et toutes les révolutions ne sont que l'histoire de ses châtimens ou de ses bienfaits.

Suivez les progrès du christianisme, et partout vous verrez une main puissante qui l'introduit au milieu du monde malgré le monde lui-même, et qui l'établit sur les ruines de l'idolâtrie au milieu de Rome païenne et à la face de toutes les nations réunies pour la détruire. Constantin ne devient chrétien que parce que la Providence lui ménage un prodige qui l'étonne, qui le frappe et qui lui dessille les yeux.

L'histoire profane ne prouve pas moins que l'histoire sacrée, une sagesse infinie qui préside à tout, et dont les événements, que nous regardons comme fortuits, sont l'ouvrage. Notre incrédulité à l'égard de la Providence vient de ce que notre raison étant étouffée par les passions, nous considérons ce monde comme notre dernière fin. Si l'on pensait que toute la vie n'est qu'une minute en comparaison de l'éternité, et que c'est de cette éternité qu'il faut partir pour juger sainement, on apercevrait le dessein et l'ensemble de tant de choses qui nous révoltent. L'homme qui ne perd point de vue cet objet, n'est ni surpris ni alarmé des contradictions apparentes et des événements singuliers qui forment l'histoire de ce bas monde.

Toutes ces passions qui se heurtent, qui s'enflamment, qui causent de si terribles incendies, concourent aux desseins de l'arbitre suprême. Le siège de Jérusalem servit à punir des coupables, à accomplir des prophéties, à justifier les paroles de Jésus-Christ même. Les guerres de l'empire romain, ainsi que celles des Gaules détruisaient insensiblement la férocité, et l'Evangile fleurit là où les mœurs se civilisèrent.

Il n'y a point d'histoire qui ne soit un livre fermé, si l'on n'envisage une providence qui dirige le tout pour le mieux. C'est elle qui a dissipé les Egyptiens, les Perses, les Grecs, les Babyloniens, les Romains, et qui réserve les Juifs comme les restes précieux d'Israël, destinés à consoler un jour l'Eglise par leur conversion; c'est elle qui a fondé cette monarchie, et qui nous a donné dans la personne de notre auguste monarque, un prince selon le cœur de Dieu et selon le cœur de tous ceux qui ont le bonheur de vivre sous ses lois; c'est elle qui a partagé cet univers en empires, en républiques, et qui maintient le monde sous un différent assemblage de coutumes dont le bon ordre est la fin; c'est elle qui se joue des projets des hommes, qui les fait évanouir quand il lui plaît, et qui tantôt crée des âmes extraordinaires pour renouveler la face de la terre, et tantôt détache du sein des vengeances éternelles un grain de colère pour exterminer les ennemis du Seigneur; enfin c'est elle par qui les rois règnent, les lois subsistent, les trônes se renversent et se relèvent, les cités disparaissent et se rétablissent, la lumière s'éclipse et se reproduit.

Grand Dieu! qui pourra connaître toute l'étendue de votre puissance, tous les ressorts que votre sagesse emploie pour l'exécution de ses desseins? Notre cœur lui-même est un monde où toute votre Providence se manifeste, où elle agit de la manière la plus frappante, comme cause des événements qui n'ont rapport qu'à nous.

Il ne serait pas naturel, mes frères, que le domaine du Seigneur, qui est universel, ne s'étendît pas sur nos mouvements et sur nos pensées. Il n'y a pas de doute que nous ne soyons libres, et que notre liberté ne peut être enchaînée ni par la puissance de la grâce, ni par la nature des événements; si toutes nos démarches, que Dieu a prévues, arrivent infailliblement dit saint Augustin, elles n'arrivent pas nécessairement; mais il n'en est pas moins vrai que nous ne faisons que ce que Dieu veut ou permet; que sa volonté est la première cause et le premier principe; il n'en est pas moins vrai qu'il tient les cœurs entre ses mains et qu'il les incline comme il veut: *Quocunque voluerit inclinabit illud*. Il n'en est pas moins vrai que sa main nous conduit et nous soutient, soit que nous nous transportions sur le sommet des montagnes, soit que nous allions au delà des mers: *Etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua*.

Il est un livre éternel où les événements de notre vie sont écrits en caractères ineffaçables, parce que Dieu, qui connaît tout, a vu de tout temps qu'ils devaient arriver. Qu'on ne s'imagine pas, dit saint Augustin, que ces chagrins qui nous dévorent, que ces maladies qui nous affligent sont un pur effet du hasard; tout a été réglé par une intelligence infinie dont les desseins sont impénétrables mais toujours justes et toujours sages.

Vous vous plaignez de ce que des circonstances fâcheuses vous ont mis dans la dure nécessité de perdre votre fortune, et c'est là précisément ce qui sera cause de votre salut éternel. Vous murmurez de ce que ce Père de famille a été enlevé par la mort à des enfants qui avaient besoin de sa présence et de son industrie pour subsister; et c'est là précisément ce qui vous apprend qu'il n'y a d'être nécessaire que Dieu, qu'il ne faut point s'appuyer sur un bras de chair, et qu'il suffit d'espérer dans le Seigneur pour ne manquer de rien. Vous vous étonnez de ce que des orages ravagent les moissons du juste, et épargnent le champ du scélérat et de l'impie; et c'est là précisément ce qui prouve qu'il y a une autre vie où le Seigneur remettra tout à sa place et dédommagera par une récompense éternelle l'homme de bien qui souffre ici-bas.

Ces vérités sont si certaines que si l'avenir se développait tout à coup à nos yeux nous aurions tout une autre idée des événements présents. Nous verrions que nos disgrâces nous ayant rappelés à nous-mêmes nous méritèrent le bonheur immense de l'éternité; nous verrions les petits enfants de ceux dont nous déplorons peut-être le sort, devenir des saints, parce que leurs grands-pères furent affligés et humiliés; nous verrions que le moindre incident a une chaîne qui s'étend jusque dans les siècles futurs et qu'il est souvent le principe du plus heureux événement.

Il n'y a pas jusqu'au péché même qui n'entre dans les desseins de Dieu; et s'il le permet, ou c'est pour relever le triomphe de sa grâce ou pour humilier le pécheur. Le Seigneur a vu tout ce qu'il avait fait, dit l'Ecriture, et tout était bon: *Vidit omnia Deus quæ fecerat et erant valde bona*. (Gen., I, 31.)

Saints de tous les pays et de tous les temps, s'il nous est permis de vous interroger, dites-nous quelles furent les œuvres qui vous méritèrent le ciel, et nous apprendrons qu'une providence vraiment adorable fit servir des circonstances de toute espèce, à la sanctification de vos âmes; que les chagrins, les infortunes, les calomnies, les persécutions et les revers furent les voies qui vous conduisirent à la suprême félicité, et que ce qui paraissait un malheur irréparable aux yeux des hommes charnels, fut la principale cause de votre salut.

Combien de fois n'avons-nous pas gémé sur des événements qui sont devenus par la suite l'occasion de la plus grande joie? Dieu nous conduit par des voies qui ne sont connues que de lui et souvent lorsque tout semble désespéré, dit saint Augustin, c'est alors qu'il vient à notre secours.

Qui l'éprouva mieux que vous, ingrats qui blasphémiez contre la Providence? Combien de fois ce Dieu patient et miséricordieux ne vous arracha-t-il pas à des dangers évidents, à l'enfer même ouvert pour vous engloutir? Combien de fois n'envoya-t-il pas son ange devant vous pour vous tracer des

voies de justice et de sainteté? Combien de fois ne parla-t-il pas à votre conscience et à votre cœur par des désirs de pénitence, par des remords sur les égarements de votre vie passée? Combien de fois ne multiplia-t-il pas les cinq pains en votre faveur, en vous envoyant des secours extraordinaires dans vos besoins?

Interrogez les pauvres, interrogez les laboureurs, interrogez les artisans, interrogez-vous vous-même, et bientôt vous saurez que la plupart des familles ne s'élèvent que par des miracles continuels; qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il y a des secours invisibles qui viennent à l'aide des malheureux, et que bien des pères sont prodigieusement étonnés d'avoir pu suffire à tous les besoins de leurs enfants.

Que deviendrions-nous, que deviendrait l'univers s'il n'y avait point de Providence, et si Dieu, comme le disent follement les impies, ne prenait aucune part aux révolutions du monde, et laissait errer les astres, les hommes et les animaux sans boussole et sans règle. Mais c'est une chose admirable, selon la pensée de saint Chrysostome, d'examiner en détail les soins que la Providence a toujours pris des hommes. De là ces relations continuelles entre les créatures et le Créateur; de là cet élanement de saint Augustin vers Dieu, quand il s'écrie : *Vous me suiviez la verge à la main, ô mon Dieu, lorsque j'étais combattu entre le désir du vice et de la vertu.*

Rappelons-nous quelle fut notre enfance; alors faibles et timides nous trouvions des pièges à chaque pas si le Seigneur n'eût veillé sur nos jours. Notre jeunesse fut encore plus exposée et la Providence redoubla ses soins. Elle nous préserva de ces flèches qui volent en plein jour, de ces mystères d'iniquité qui se consomment dans les ténèbres du démon du midi dont les attaques sont cruelles : *A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris, ab incursu et dæmonio meridiano.* (Psal. XC, 6.) Elle nous conserva au milieu des traits que la mort décochait sur nos amis et sur nos voisins, et la vie dont nous jouissons est son ouvrage : *Cadent à latere tuo mille, et decem millia à dextris tuis, ad te autem non appropinquabit.* (Psal. XC, 7.) Hélas! nous voudrions que Dieu nous dévoilât sa conduite, parce qu'il cache souvent ses opérations sous le voile de nos entreprises et de nos travaux. *Mais quel est le voyageur, dit saint Chrysostome, qui, embarqué dans un vaisseau, ose exiger du pilote qu'il lui rende compte de sa manœuvre! Quelle est le malade qui veuille savoir de son médecin les raisons de son traitement? Ah! si l'on s'abandonne au conducteur d'un navire, si l'on se confie à celui qui prend soin de notre vie sans s'informer de la manière dont il agit, pourquoi voudra-t-on interroger Dieu lui-même sur ses opérations et sur ses voies? doute-t-on de sa sagesse, doute-t-on de sa bonté? Mais qui est-ce qui peut ignorer, continue saint Chrysostome, que toutes les perfections sont essentiellement*

en Dieu, et qu'il est le meilleur et le plus tendre des pères?

L'homme ignorant qui voit un orfèvre dissoudre de l'or avec des pailles et de la cendre croit que tout est perdu; un matelot élevé sur la mer qui n'a jamais vu labourer la terre est tout étonné de voir le blé, qu'on avait renfermé avec tant de soin dans les greniers, répandu dans la campagne par les laboureurs; c'est ainsi que la précipitation dans les jugements et l'ignorance des choses qui doivent arriver, nous mettent tous les jours dans le cas de condamner avant d'avoir vu. Attendons le moment de la manifestation, et nous connaissons alors que ce parent qui souffrit la maladie la plus affreuse et la plus cruelle, avait besoin de cette épreuve pour être purifié aux yeux de Dieu; que cet ami dont les flammes consumèrent la maison, trouva dans ce malheur l'avantage inestimable de son retour vers le Seigneur; que cet innocent qui fut condamné à mort par la malice et par la cabale, acquit par ce moyen extraordinaire une gloire immortelle.

Joseph devait passer par une multitude de tribulations, avant que de pouvoir arriver au faite de la grandeur. Dieu attache ses grâces à je ne sais combien de petits événements, dit saint Augustin, qu'on ne soupçonnerait pas de voir être l'occasion des plus grandes merveilles. Que de circonstances ménagées par la Providence pour nous rappeler à nos devoirs! tantôt c'est la vue d'un mort qu'on porte en terre, et dont la rencontre paraît l'effet du hasard; tantôt c'est une lecture qu'on s'imagine faire par désœuvrement, et dont Dieu doit se servir pour nous ramener à lui; tantôt c'est une conversation qui semble n'avoir aucun but, et qui devient par la suite un moyen de conversion; tantôt c'est une simple visite dans un monastère où l'on ne va que pour satisfaire sa curiosité, et dont le souvenir germera dans le cœur et portera des fruits.

Ainsi la Providence, mes frères, ne nous perd jamais de vue, et si elle permet que des pécheurs meurent dans l'impénitence, dit saint Jérôme, c'est parce qu'elle est l'effet de la justice de Dieu, comme de sa miséricorde; c'est que lorsque les crimes sont à leur comble, le Seigneur éclate et fait sentir le poids de ses vengeances.

Il n'y a plus moyen, ô mon Dieu, de méconnaître la grandeur de vos merveilles et la sagesse de vos opérations. Chaque saison, chaque jour, chaque moment vient nous avertir que vous êtes présent, et que les hommes, l'ouvrage de vos mains, ne reçoivent de biens que par vous. Nous confesserons donc, avec le Roi-Propète, ô mon Dieu! que dans le ciel, sur la terre, et même dans les enfers, on vous aperçoit, on vous trouve comme l'Auteur de toute justice et de toute bonté : *Si ascendero in calum tu illic es; si descendero in infernum, ades.* (Psal. CXXXVIII. 8.)

Nous nous reposerons désormais dans votre sein comme dans le centre du repos et

du bonheur; et les inquiétudes qui agitent les hommes du monde tant sur les besoins de la vie, que sur des projets formés pour l'avenir, nous paraîtront des tentations que nous nous efforcerons de dissiper.

Nous nous rappellerons tous les périls dont vous nous avez préservés, tous les bienfaits que vous nous avez accordés, et ce souvenir ranimera notre espérance et notre foi. Nous dirons : Dieu me conduit et rien ne me manquera : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* (Psal. XXII, 1.) Il rend la force à mon âme, il me fait marcher dans les sentiers de la justice : *Animam meam convertit, deduxit me super semitas justitiæ.* (Psal. XXII, 3.) Tel est le langage de celui qui reconnaît la Providence et qui l'adore, jusqu'à ce qu'il parvienne au sanctuaire éternel qu'elle habite. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le dimanche de la Passion.

SUR LES OEUVRES DU CHRÉTIEN.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (Joan., VIII.)

Qui d'entre vous me convaincra de péché?

Sire,

Quoique tous les hommes, excepté Jérémie sanctifié dès le sein de sa mère, excepté Jean-Baptiste rempli de grâces longtemps avant sa naissance, excepté Marie que le saint concile de Trente ne veut point comprendre dans le décret du péché originel, et que la foi nous apprend n'avoir été coupable d'aucune faute actuelle; quoique tous les hommes, dis-je, soient réellement pécheurs, cependant le véritable chrétien a droit de dire en quelque manière, avec Jésus-Christ même, qui d'entre vous me convaincra de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

En effet, rempli des dons de l'Esprit-Saint, nourri des vérités évangéliques, incorporé par la divine Eucharistie avec le Sauveur des hommes, il ne doit être sujet qu'à ces fragilités vénielles dont le plus juste n'est pas exempt, et qui ne faisant pas perdre la grâce, laissent le droit de pouvoir dire, qui d'entre vous me convaincra de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Malheur à celui qui tiendrait ce langage par esprit de vanité; mais heureux au contraire le chrétien, qui pouvant dire, avec le grand Apôtre, ma conscience ne me reproche rien, ne fait voir dans sa conduite que des exemples de vertus, et force le monde à conclure qu'il est vraiment disciple de Jésus-Christ, et qu'il en suit toutes les maximes: *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

Cependant, mes frères, quoique les paroles de Jésus-Christ doivent être celles d'un homme évangélique, les mœurs sont tellement corrompues, le siècle est si pervers, qu'il n'y a presque plus personne qui osât dire aujourd'hui parmi nous : *Qui me convaincra de péché?* Rappelons aujourd'hui les chrétiens à leur première sainteté, et afin de les mettre en état de parler comme leur divin

Maître, faisons-leur voir que toutes leurs actions doivent être des œuvres de justice à l'égard de Dieu, des œuvres de pénitence à l'égard d'eux-mêmes. Seigneur, ce n'est sans doute que par votre grâce qui agit en nous et avec nous, que nous pouvons dire : *Qui me convaincra de péché?* Car nous savons, ô mon Dieu, que celui qui s'appuie sur sa propre justice est un homme abominable à vos yeux. Donnez-nous donc ces secours qui inspirent une sainte confiance, et qui sans rien ôter à l'humilité, font fleurir aux yeux du monde la piété de vos serviteurs : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce qu'un chrétien, mes frères? écoutez et tremblez ! c'est un homme qui n'a de l'humanité que les besoins inséparables de cette malheureuse vie; qui, gémissant sans cesse de la captivité où le réduit son corps, élève son âme au delà de tout ce qu'il y a de créé; qui ne connaissant de richesses et de grandeurs, que celles de posséder Dieu, le désire, le cherche comme le plus précieux trésor; qui n'ayant de repos que dans l'espérance du souverain bonheur, passe à travers ce monde comme un voyageur qui court promptement à son but; qui ne conservant d'amour que pour la vertu n'étudie que la vérité. C'est un homme qui, fidèle dans ses promesses, circonspect dans ses discours, patient dans les douleurs, humble au sein de la prospérité, honorant le bien partout où il le trouve, condamnant le mal partout où il l'aperçoit, n'a de toutes ces qualités que le grand, le solide et le vrai. C'est un homme; mais que dis-je, c'est un ange dont la pureté charme tous ceux qui le voient, dont la charité embrase tous ceux qui l'approchent, dont le langage édifie tous ceux qui l'entendent, dont toute l'occupation consiste à prier, à méditer. C'est un saint qui tremble au souvenir du moindre péché, qui vit comme une victime toujours prête à consommer son sacrifice; qui tient continuellement son cœur entre ses mains pour le remettre à celui qui l'a formé; qui ne connaît de plaisirs que ceux de se mortifier; qui se familiarise avec la mort, et qui s'en représente l'image à tout instant; qui se nourrit de l'Evangile et du corps de Jésus-Christ; qui se fortifie dans tous les exercices de la religion; qui obéit à tous les préceptes de l'Eglise; qui enfin aime sincèrement Dieu et son prochain.

Vous n'ignorez pas, mes frères, que c'est à ce double devoir que le Seigneur réduit toute la Loi et tous les Prophètes : *Je ne connais d'œuvres de justice à l'égard de Dieu, dit saint Augustin, que de l'aimer pour lui-même, et le prochain par rapport à lui.* Ainsi voyons en quoi consiste cet amour, et nous connaîtrons quelles sont véritablement les actions d'un chrétien.

On n'aime Dieu, mes frères, que lorsqu'on l'adore en esprit et en vérité; que lorsqu'on se plaît dans la pratique de ses commandements; que lorsqu'on tend à lui comme à sa dernière fin : *En vain vous vous flattez d'ai-*

mer le Seigneur, dit saint Chrysostome, *si vous ne le préférez à votre fortune, à vos amis, à votre vie même et à tout ce qu'il y a de créé. Un cœur qui se partage entre la créature et le Créateur*, dit saint Bernard, *est indigne d'exister, parce que la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure.* C'est ce que nous ont fait voir les premiers chrétiens, eux qui ne soupirant qu'après les biens éternels, ne s'attachèrent qu'à l'Être suprême, et lui sacrifièrent leurs biens, leur repos et leur propre sang. Quelle idée leur histoire ne nous donne-t-elle pas de l'amour divin dont ils étaient embrasés ? Portés sur les ailes de la charité, ils volaient joyeusement au martyre, et leur mort scellait pour l'éternité une vie toute passée dans les bonnes œuvres.

Ah ! si pour être chrétien, il ne fallait qu'en porter le titre, répandre quelques légères aumônes, et assister à la messe quelquefois, sans doute on trouverait encore une multitude de fidèles ; mais le Dieu vivant exige bien d'autres devoirs de la part de ceux qu'il a régénérés. Jaloux du cœur de ses créatures, il veut en être aimé de toutes leurs forces, de toute leur âme et de tout leur pouvoir ; et c'est lui-même qui emploie ces expressions, pour nous apprendre qu'il rejette tout amour tiède et languissant : *Dominum Deum tuum adorabis, ex tota mente ex totis viribus.* (Matth., IV. 10.)

Eh quoi, mes frères, s'écrie saint Chrysostome, *vous ne voulez pas qu'on vous aime à demi, vous n'êtes point contents que vous ne dominiez absolument dans le cœur de vos épouses, ou de vos amis, et vous prétendez disputer avec Dieu même sur l'amour que vous lui devez ! Mais n'a-t-il pas un empire universel sur vos personnes, ne renferme-t-il pas en lui-même toutes les perfections et toutes les beautés ? N'est-il pas le meilleur et le plus tendre des pères ? Et tous les biens dont vous jouissez ne sont-ils pas ses bienfaits ? Ah ! vous ne respirez que par lui, vous n'existez qu'en lui, et vous appréhendez de trop l'aimer !*

Cependant, comme dit saint Augustin, *qu'y a-t-il de plus grand et de plus heureux que d'aimer Dieu ?* Est-ce donc un mérite d'avoir de l'amour pour l'Être en qui l'on trouve la suprême félicité ; pour l'Être en qui tous les trésors de la science et de la sagesse sont renfermés ? Hélas ! si Dieu ne nous eût pas commandé de l'aimer, notre propre cœur n'aurait pastardé à sentir qu'il n'y avait que ce Dieu saint, ce Dieu juste, ce Dieu miséricordieux, capable d'être aimé. En effet, mes frères, notre agitation perpétuelle, au milieu des biens dont nous jouissons ; ce vide qui reste toujours en nous-mêmes, et que nous ne pouvons remplir, malgré la jouissance de toutes les richesses et de tous les honneurs, nous annoncent qu'il n'est qu'un centre où notre âme puisse goûter un vrai bonheur, et que ce centre est Dieu : *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

J'ai erré au milieu de cet univers, dit saint Augustin, de même qu'une brebis qui s'égare. J'ai envoyé tous mes sens devant moi comme des ambassadeurs, afin d'apprendre ce qui était digne de mon amour. J'ai interrogé la terre, la mer, les abîmes, et ils m'ont répondu, nous ne sommes pas des objets dignes de votre cœur ; cherchez au-dessus de nous ce qui doit faire votre félicité : *Et responderunt non sumus Deus tuus, quære super nos.*

Je me suis ensuite adressé à l'air, au ciel ! à la lune, aux étoiles, et tous m'ont dit, cherchez encore au delà : *Interrogavi stabilimentum aerem, interrogavi celum, lunam et stellas : neque nos sumus Deus tuus, inquit ;* enfin, après toutes ces recherches, j'ai reconnu qu'aucune créature ne pouvait remplir les desirs de l'homme, et que son cœur qui, par sa volubilité retrace le flux et le reflux des mers, n'était tranquille que lorsqu'il se reposait en Dieu : *Et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Ne nous étonnons plus, mes frères, si les œuvres du chrétien ont pour principe l'amour divin ; si l'on ne rend au Créateur tout ce qu'on lui doit, que lorsqu'on l'aime comme source de toute justice et de toute sainteté ; si cet amour surnaturel a produit tant de merveilleux effets chez ceux qui en étaient remplis. Ah ! lorsqu'il domine dans un cœur, il est un feu céleste qui dévore insensiblement la cupidité, et qui consume les affections charnelles ; une flamme qui s'élève au-dessus de tous ces nuages formés par les passions, et qui s'élance jusqu'à Dieu ; un cri continuel vers celui qui est l'auteur de tout bien : et c'est ainsi que cet amour divin s'est manifesté dans le grand apôtre, dont les voyages, les travaux et la vie furent autant d'actes de la plus ardente charité ; dans saint Augustin qui passa ses jours à gémir, d'avoir aimé Dieu trop tard : *Sero te amavi* ; dans les martyrs qui firent un holocauste de leur corps et de leur âme, un autel d'où la ferveur de leurs desirs s'exhala jusqu'au trône de l'Agneau ; dans les vierges qui ne connurent d'objet digne de leurs regards que le divin Epoux ; dans les anachorètes qui laissèrent le monde, et et qui foulèrent aux pieds tout son éclat, pour aller chercher en Dieu même la source des vrais biens.

Est-ce là, mon cher frère, l'image de votre amour envers Dieu ? Vos actions seront-elles dignes de ses récompenses ? Est-ce la charité qui les anime, cette charité sans laquelle, selon les paroles de saint Paul, toute la science, toutes les aumônes, tous les miracles, et le martyre même, ne servent de rien ? *Nihil mihi prodest.* (I Cor., XIII. 3.) Mais pour bien juger de votre état, figurons-nous ici la voûte de ce temple qui se sépare, les nues qui s'enfuient, les cieux qui s'entr'ouvrent ; enfin, Jésus-Christ lui-même qui paraît dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté, et qui prend une balance pour peser vos œuvres, et pour vous faire voir quelle

est leur valeur. Je vous le demande, mon frère, quel serait l'effet de ce prodige, dont la supposition n'est point chimérique, puisqu'il doit arriver un jour. Ah ! au milieu de la plus étrange consternation et du plus grand effroi, la plupart d'entre vous entendraient prononcer ces terribles mots qu'on lit dans l'*Apocalypse* : Je connais vos œuvres, et je sais qu'ayant la réputation d'être vivant vous êtes mort : *Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (Apoc., III. 1.)

Il ne s'agit, pour vous convaincre de la vérité que j'avance, que d'examiner sérieusement vous-mêmes quel est le corps de vos actions. Hélas ! à peine aurez-vous jeté un regard sur votre âme, que vous la verrez souillée par l'avarice ou par l'impureté, par la paresse ou par l'orgueil. Tel est le mobile de vos œuvres ; et, comme ces sources empoisonnées infectent tout ce que vous dites et tout ce que vous faites, vous avez beau fréquenter les églises et prier, vous avez la réputation d'être vivants, et vous êtes morts : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Les détails de la vie de tous ces hommes qui se disent chrétiens font réellement trembler. Leur cœur, toujours élevé comme un mur contre l'Evangile et contre ses maximes, ne recherche que des objets capables de le séduire et de le corrompre. On croit pratiquer les œuvres de justice envers Dieu, c'est-à-dire vivre dans son amour, et l'on passe ses jours dans des cercies où l'on rougirait de prononcer son saint nom, si ce n'est pour attaquer sa providence et pour outrager sa majesté. Quel est celui d'entre vous qui fasse ses délices de s'entretenir du néant des biens temporels, et du bonheur de la vie future ; qui trouve sa consolation à s'occuper de son Dieu, à converser sur la grandeur de sa puissance, sur les merveilles de ses ouvrages ? Il a étalé à vos yeux toutes les richesses et toutes les beautés d'un univers enfanté par son seul vouloir, d'un univers où vous trouvez à satisfaire tous vos besoins, et où les éléments, comme s'ils étaient à vos ordres, s'empressent à vous servir ; et, ingrats que vous êtes, vous vous servez de ses propres dons pour vous révolter contre sa loi.

Je cherche en vain les œuvres du chrétien dans le sein du christianisme, ces œuvres qui n'ont d'autres principes que la charité, d'autre terme que le ciel, ces œuvres que leur sainteté doit rendre éternelles, qui doivent accompagner le juste au delà de son tombeau, selon l'expression même de l'Ecriture : *Opera enim illorum sequuntur illos* (Apoc., XIV, 13), et je ne vois, pour me servir des paroles de l'Apôtre, que des ouvrages futiles, qui seront consumés par le feu. Quels sont les travaux des hommes, dit le Sage ? Des édifices que le vent renverse, des fortunes qui ne subsistent que quelques années, des divertissements aussi puériles que ceux de l'enfant qui n'a point encore de raison.

Les chimères, les plaisirs, les frivolités forment le tissu de notre vie, et nos mœurs ne diffèrent de celles des idolâtres que parce qu'elles sont moins réglées. Quelle différence entre nos jours et ceux de la primitive Eglise ! Alors on ne se rassemblait que pour prier ou pour discourir sur des matières de piété ; alors on préférerait à toutes les nouvelles les relations de quelque martyr ou de quelque mort chrétienne, dont on dressait des actes capables d'édifier ; alors on ne comptait parmi les œuvres dignes d'éloge que celles qui avaient le ciel pour objet.

Autres temps, autres mœurs ! la religion s'est tellement affaiblie que les hommes les plus réguliers semblent l'oublier pour céder au torrent du siècle et se prêter à ses frivolités. Grand Dieu ! quand répandrez-vous sur la terre ces flammes vives et pures qui éclaireront l'âme et qui embrasent le cœur ? Quand nous attacherez-vous à votre trône comme les conquêtes de votre grâce ? Quand nous ferez-vous marcher sur l'aspic et le basilic ? quand nous remettrez-vous dans les voies de la sainteté, afin d'accomplir toute justice et envers vous, ô mon Seigneur et mon Dieu, et envers le prochain ?

C'est à cette seconde marque qu'on discerne les œuvres du chrétien ; car si quelqu'un, dit saint Jean, assure qu'il aime Dieu, dans le temps qu'il n'aime pas son frère, il se trompe, et il trompe les autres. La charité qui doit animer toutes nos actions, conformément à ces paroles de l'Apôtre : *Omnia vestra in charitate fiant* (I Cor., XVI, 14), s'étend depuis Dieu, où elle a son principe, jusque sur tous les hommes de quelque pays et de quelque condition qu'ils puissent être.

Quel plus beau spectacle, mes frères, que de voir l'homme chrétien se consumer, s'épuiser, se reproduire, pour secourir tous ceux qui sont dans la peine, s'appauvrir pour les sustenter, souffrir pour les rendre heureux, s'abaisser pour les élever, devenir enfin l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père de l'orphelin. Il y a une commisération excitée par un simple mouvement de la nature, et qui nous porte à soulager tous ceux qui éprouvent des malheurs ; mais chez le chrétien l'amour de Dieu est le principe de l'amour du prochain. Il ne voit pas seulement des hommes dans ceux qu'il assiste, mais des membres de Jésus-Christ que la foi rend infiniment précieux.

Vous savez, mes frères, que le véritable ami du prochain n'est pas le lévite qui passe sans être touché de l'état de cet homme malheureux, tombé entre les mains des voleurs, sur la route de Jérusalem à Jéricho, mais le Samaritain qui répand le vin et l'huile sur ses plaies, qui le fait conduire dans une hôtellerie où il paye toute sa dépense, et qui le recommande comme son propre frère.

Si vous êtes insensible sur les maux de votre prochain, c'est que vous le regardez comme un être détaché de vous, tandis que vous devez l'envisager comme une partie de

vosre propre substance, comme une portion du corps mystique, dont vous avez l'honneur d'être membre comme un autre vous-même, destiné à partager avec vous la gloire que Dieu réserve à ses élus.

Mais il ne faut pas s'imaginer que l'amour du prochain ne se borne qu'à quelques complaisances et quelques secours temporels. La vraie charité est trop éminente et trop vaste pour se resserrer dans un cercle si étroit; toute en instructions, en exemples, en aumônes, elle soulage les misères de l'âme comme celles du corps, et tantôt par ses réprimandes, et tantôt par ses conseils, elle remet dans la voie de la justice ceux qui s'en écartent.

Ah! si l'amour du prochain dominait parmi les hommes, ils n'auraient tous qu'un cœur et qu'une âme, à l'exemple des premiers chrétiens, et l'on ne connaîtrait ni les horreurs de la médisance ni celles de la calomnie. Mais, hélas! que nous sommes éloignés de ces maximes! Le frère déchire le frère, avec une fureur impitoyable; l'époux s'élève contre l'épouse, de la manière la plus scandaleuse; les amis se brouillent, les voisins se querellent et se font les reproches les plus amers, et l'on ne trouve dans les familles et dans tout le monde que des perfidies et des noirceurs. L'envie, l'intérêt, la vengeance et la haine forment des ligues de toutes parts, et le chrétien lui-même est moins doux, moins charitable que le Turc et le païen.

Eh! quoi, mes frères, est-ce donc parce que Jésus-Christ prie pour ses bourreaux que vous refuserez de pardonner à ceux qui vous ont offensés? Est-ce donc parce qu'il vous ordonne de faire du bien à vos ennemis que vous ne voulez ni les entendre, ni les voir? Est-ce donc enfin parce qu'il n'y a point de salut pour vous si vous n'aimez vos frères que vous les haïssez? N'est-il pas étrange de vous voir embrasser avec fureur tout ce que la loi condamne? Espérez-vous que le Seigneur, venant à rétracter ses paroles et à abolir lui-même son Evangile, vous permettra de vous livrer à vos haines et à vos perfidies; vous permettra de rendre le mal pour le mal et de détester votre prochain?

Grand Dieu! que serait-ce de nous si vous nous traitiez avec la même sévérité que l'homme traite son semblable? Ici, le grand écrase le petit du poids de sa grandeur; là, le riche achève d'anéantir le pauvre par la fureur de ses regards; et vous, Maître absolu de l'univers, et vous le Roi des rois, pardonnez les offenses, remettez les dettes, et souffrez que toutes les créatures vous prient et vous approchent.

C'est ainsi que le Seigneur lui-même nous apprend à être doux et humbles de cœur, et c'est ainsi que sa miséricorde condamne notre inhumanité. Nous ne pensons pas avec le grand Apôtre que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu et dont nous puissions nous glorifier, et que ces honneurs, ces biens et ces talents, qui nous portent à mépriser les autres, feront peut-

être le sujet de notre damnation. Jésus-Christ ne nous demandera au moment qu'il viendra juger les vivants et les morts, ni si nous avons été grands sur la terre, ni si nous avons brillé par l'esprit ou par des dignités; mais il nous demandera si nous l'avons nourri lorsqu'il avait faim; si nous l'avons vêtu lorsqu'il était nu; si nous l'avons visité lorsqu'il était dans les prisons; mais il nous demandera si nous avons été miséricordieux envers le prochain, si nous avons étouffé nos haines, nos antipathies, c'est-à-dire, si nous avons fait tout ce que nous ne faisons point.

Les païens ont jugé par les seules lumières de la raison qu'il était d'une grande âme d'oublier les injures, et nous, formés à l'école de Jésus-Christ, qui nous recommande le pardon des ennemis comme une vertu digne d'une récompense éternelle, nous regardons cette action comme une bassesse incompatible avec le véritable honneur.

Ainsi, il y aura de l'honneur, mes frères, à se dire chrétiens et à se moquer des lois du christianisme; à reconnaître Jésus-Christ pour maître et à mépriser tout ce qu'il commande; à louer l'Evangile et à rejeter tout ce qu'il enseigne; à espérer le ciel et à prendre tous les moyens pour n'y point arriver. Quelles absurdités! quelles conséquences! et cependant voilà les hommes; tant il est vrai que nous tombons d'abîme en abîme, quand nous nous écartons des règles de la justice et de la vérité.

En vain nous alléguons les défauts du prochain, pour nous dispenser de l'aimer, puisqu'il n'y a personne qui n'ait des imperfections; puisque nous sommes tous un assemblage de caprices, de bizarreries, disons mieux, un monde d'iniquités; aussi le Prophète dit-il au Seigneur: Qui est-ce qui pourra paraître devant vous, ô mon Dieu! si vous observez nos injustices: *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?* (Psal. CXXIX, 3.)

Oui, mes frères, le plus saint parmi nous n'est pas sans tache, et si le Seigneur fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, s'il est patient à l'égard de ceux qui l'outragent, lui qui a dans sa main toutes les foudres et tous les carreaux, comment pourrions-nous ne pas supporter notre prochain?

Souvenez-vous, dit saint Augustin, et ne l'oubliez jamais, que, quelque injustes que soient les hommes à votre égard, vous leur devez un attachement sincère et cordial, et secours des aumônes, lorsqu'ils se trouvent dans le besoin, et en tout temps l'assistance de vos prières. Ce sont là, continue ce Père, les œuvres du chrétien, les œuvres sans lesquelles il n'y a point de miséricorde à espérer.

Ajoutons à ces traits que le bon exemple n'est pas un des moindres devoirs à l'égard du prochain, puisque Jésus-Christ lui-même nous assure qu'il vaudrait beaucoup mieux être jeté au fond de la mer que de scandaliser un de ses plus petits. Ah! c'est ici, mes

frères, le plus terrible arrêt prononcé contre les gens du monde, qui, sans craindre de faire périr l'âme de leur prochain, pour laquelle Jésus-Christ est mort, affichent la débauche et l'impiété; le plus terrible arrêt prononcé contre vous, dont la vie se passe dans des divertissements scandaleux, et qui, par votre exemple, autorisez les excès de vos enfants et de vos domestiques.

Il n'y a point d'homme, quelque méprisable qu'il vous paraisse, qui ne soit comme vous l'ouvrage de Dieu et qui n'ait été racheté comme vous par le sang de Jésus-Christ, à la différence près que cet homme sera peut-être un élu, et vous un réprouvé; d'où il s'ensuit, mes frères, que c'est manquer à Dieu lui-même que de ne pas aimer son prochain, que de ne le pas secourir, que de ne le pas édifier.

La Providence, en exposant chaque jour sous vos yeux des pauvres couverts d'ulcères et abandonnés à toutes les injures du temps, des pauvres qui n'ont pas d'autre nourriture que leurs larmes, d'autre espérance que la mort, veut en quelque sorte vous forcer à les assister; mais vous passez inhumainement sans daigner jeter un regard sur ces malheureux, et vous rentrez dans vos maisons où le luxe perce de toutes parts, pour vous livrer à la mollesse; mais vous laissez languir Lazare qui vous demande du secours, et vous serez comme le mauvais riche enseveli dans les enfers : *Et sepultus est in inferno. (Luc., XVI, 22.)*

Nous devons être miséricordieux, comme notre Père céleste; et quelle plus grande miséricorde que celle de Dieu, qui a rempli les cieux d'une multitude de saints qui furent son ouvrage; qui a suspendu ses foudres pour pardonner aux hommes et pour leur donner un libérateur; qui a fait éclater les plus grands miracles en faveur des Juifs et des gentils; qui oublie toutes les offenses, toutes les fois qu'on revient sincèrement à lui; qui nous a tracé la route du ciel avec le sang même de son propre Fils, dans lequel nous avons été lavés.

Comment! nous refuserions des secours à un homme pour lequel Jésus-Christ a donné sa propre vie; nous mépriserions un être dont l'âme, ainsi que la nôtre, est l'image de Dieu; nous conserverions de la haine envers une personne à qui le Seigneur pardonne continuellement! Souvenons-nous que nous ne devons être chrétiens que pour en remplir les devoirs, et qu'après avoir fait des œuvres de justice à l'égard de Dieu et du prochain, nous en devons faire de pénitence à l'égard de nous-mêmes.

SECOND POINT.

La pénitence ne peut être étrangère à l'homme, depuis qu'il a péché, et *ce serait certainement un scandale*, dit saint Augustin, *de nous voir, au milieu des fautes que nous commettons, perdus dans la mollesse et dans les délices.* Qui est-ce qui ne sent pas que toute créature révoltée contre son Dieu doit porter

la peine d'un pareil attentat, et que le joug de la pénitence est vraiment celui du pécheur?

Si la raison et les lois, qui sont ses interprètes, demandent justice contre un homme qui en offense un autre, sans doute la conscience doit crier vengeance contre celui qui outrage la majesté de Dieu et qui viole ses préceptes. Le pécheur est un monstre dans l'ordre de la nature et de la grâce, qui trouble l'harmonie de l'univers et qui déshonore le christianisme, et il ne peut se réconcilier avec Dieu qu'en crucifiant sa chair et en mortifiant son esprit, c'est-à-dire qu'en satisfaisant à deux devoirs que saint Bernard appelle *les véritables œuvres de pénitence.*

Je sais que notre misérable corps, environné de cinq sens, qui le jouent et qui le séduisent, ne cherche qu'à les amuser et à les satisfaire; je sais qu'un amour désordonné pour les commodités et pour les plaisirs de la vie nous rend ennemis de tout ce qui annonce le travail et la peine; je sais que les richesses et les honneurs sont autant de sentinelles en embuscade pour nous surprendre et pour nous inspirer le goût de la mollesse; je sais que les exemples d'un monde, qui n'aime et ne recherche que la volupté, sont des écueils dont on ne peut se préserver qu'en faisant les plus grands efforts; mais il n'en est pas moins vrai qu'on périra si l'on ne fait pénitence; que le corps est un rebelle qu'on doit dompter, un tyran qu'il faut humilier, un ennemi de Dieu qu'il faut punir.

Il y a une loi de mort qui combat dans tous nos membres, selon l'expression de saint Paul, et qui les arrache à Jésus-Christ pour en faire ceux du démon. De là ces révoltes que nous éprouvons continuellement dans notre propre chair; de là ces sensualités qui nous rendent esclaves de notre corps; de là cette avidité à nous procurer tout ce qui peut flatter le goût. *En vain la raison parle, en vain la religion tonne*, dit saint Cyprien; *nous voulons jouir des délices de la vie, et nous en jouissons; nous voulons nager dans l'abondance, et nous y nageons.*

Bientôt l'âme, offusquée sous l'empire des sens qui la tyrannisent, semble ne plus exister; bientôt l'homme, livré à l'impétuosité de ses passions, paraît n'avoir au-dessus des animaux qu'une forme différente et plus noble. Déjà le siècle a canonisé cette manière de vivre, et presque tous ceux qu'on rencontre sont les panégyristes de la mollesse et de la volupté.

Qu'est-ce que la religion pourrait opposer à ces maux si elle n'avait la ressource de la pénitence? Mais elle vient réduire le corps à sa juste valeur, c'est-à-dire à quelques grains de poussière, qui s'évaporeront au premier moment dans les airs; elle vient renverser cette idole de chair à laquelle nous sacrifions, et nous armer contre nous-mêmes, pour faire triompher notre âme et lui rendre son ancien éclat. Ainsi l'on vit les véritables chrétiens, dans tous les temps, se livrer à toutes les rigueurs de la pénitence, et suppléer au martyre par des macérations en tout

genre. Ici, les uns se couvrent de haïres et de cilices, et, à l'exemple du Roi-Prophète, mangent la cendre avec leurs mets; là, les autres, à force d'austérités, deviennent des squelettes et des spectres. Que de larmes répandues par les vrais pénitents! que de jeûnes rigoureusement observés par des hommes qui conservèrent leur innocence!

Je vois des maisons changées en sépulcres, des jours en amertumes, des nuits en prières, chez tous ceux qui se défient de leur propre faiblesse, qui connaissent les appâts du monde et les ruses de Satan. Le corps est un ennemi qui ne cherche qu'à nous perdre. On n'en triomphe qu'en travaillant à le dompter. C'est lui qui, par des sensations dangereusement flatteuses, nous inspire le goût de la volupté; qui, par des révoltes cruellement opiniâtres, nous fait succomber à la tentation; qui, par des langueurs, nous jette dans le découragement et dans l'oubli de nos devoirs. Tout le réveille, tout l'agite, et jusque dans les songes même, il prépare sourdement notre perte. Ainsi nous sommes entraînés dans l'abîme, si nous n'avons soin de veiller continuellement sur nous, et de captiver ce véritable tyran des âmes.

C'est par cette raison que Jean-Baptiste ne se nourrissait que de miel sauvage et de sauterelles, et ne buvait rien de ce qui pouvait enivrer; que Paul châtiât son corps et le réduisait en servitude; que Bruno affligeait sa chair par un jeûne continu; que Bernard prenait pour breuvage les potions les plus dégoûtantes et les plus amères; que François d'Assise se fondait, pour ainsi dire, dans le creuset de la pénitence, et se réduisait à n'avoir que l'ombre même d'un corps; que Thérèse se dépouillait de ses sens pour n'envisager que Dieu, et pour s'élever au-dessus de tous les besoins de cette vie.

Hélas, mes frères, il ne nous reste plus que les tableaux de ces personnages vénérables, qui crucifièrent leur chair, et qui, attachés à la croix de Jésus-Christ, ne connurent de plaisir que celui de souffrir; mais il n'en est pas moins certain qu'il n'y a que les chrétiens qui se font violence qui peuvent parvenir au royaume des cieux; que la vie de Notre-Seigneur n'a été qu'une succession de tourments et de douleurs que pour nous mériter le pardon de nos offenses et nous apprendre à souffrir; que nous portons un germe de péchés que la mortification seule peut étouffer; que tous les saints ont été des hommes pénitents, dont la vie se passa dans le jeûne, dans la prière et dans les larmes.

Autant de motifs qui engagent l'Eglise, toujours animée de l'esprit de Dieu, à prescrire aux pécheurs des pénitences proportionnées à l'énormité de leurs péchés: les uns duraient certain nombre d'années, les autres jusqu'à la mort, et toutes elles exigeaient des épreuves aussi rudes qu'humiliantes. Le parvis des temples était rempli de personnes qui n'osaient y entrer, qui se frappaient la poitrine, et qui, au milieu d'un torrent de pleurs, se recommandaient aux prières des fidèles. Des gémissements se fai-

saient entendre de toutes parts, et les austérités les plus effrayantes pour la nature réparaient l'outrage fait à Dieu. Que ne puis-je ici, mes frères, recueillir tous les exemples qui nous apprennent à révéler la pénitence, à regarder ses œuvres comme une expiation nécessaire pour être sauvés, comme un acte de justice que nous devons employer contre nous-mêmes? vous verriez que si tous les siècles furent malheureusement dégradés par le vice et par l'impiété, ils furent, en quelque sorte, réhabilités par les macérations qu'un saint repentir mit en usage pour consoler l'Eglise et pour en obtenir le pardon.

N'y aura-t-il donc que notre âge où l'on n'apercevra que des vestiges d'impénitence, où le crime se commettra sans remords et sans réparation, où la simple accusation des fautes sera toute la satisfaction à l'égard de Dieu et du prochain? Car il ne faut point se le dissimuler, les chrétiens de nos jours ne connaissent plus la pénitence que de nom, et s'il n'y avait quelques monastères où elle est encore en vigueur, on pourrait dire que la mollesse et la volupté ont partagé l'empire de l'univers.

En effet, qu'est-ce que votre vie, mes frères, si on entreprend de l'analyser? Hélas! je n'ose le dire, et vous n'oseriez l'écouter. C'est un cercle de confessions et de rechutes, un assemblage de plaisirs criminels, un mélange de christianisme et d'impiété, un torrent de vices et d'erreurs, un abîme de misères, une source de scandales et d'horreurs. On commence la journée par la paresse, on la passe dans la dissipation des courses et des jeux, on la finit par des repas qui sont la substance des pauvres qu'on dévore sans scrupule et sans remords. La pénitence est abandonnée à ceux qu'on nomme idiots et qu'on méprise comme des êtres indignes de vivre dans la bonne société.

Saint Bernard a beau nous dire que la seule inutilité suffit pour nous damner; saint Pierre a beau nous déclarer que le juste sera à peine sauvé; Jésus-Christ lui-même a beau nous prévenir qu'il n'y a d'heureux que ceux qui pleurent, que ceux qui souffrent, et qu'il faut porter sa croix tous les jours de sa vie, ces sentences font moins d'impression sur nous que les phrases des romans, et tandis que la colère du Dieu vivant éclate dans les enfers contre des hommes beaucoup moins criminels que nous, une funeste habitude nous entraîne et nous endort.

Sont-ce donc là ces chrétiens, ô mon divin Sauveur, que vous avez lavés tant de fois dans votre précieux sang; ces chrétiens qui ont succédé aux hommes apostoliques des premiers temps; ces chrétiens qui doivent habiter le Calvaire et s'y nourrir d'absynthe et de fiel? Ah! la chair triomphe de l'esprit, la religion dégénère en superstition, les grandes règles de la pénitence ne sont plus connues, et chacun vit au gré de ses désirs.

En vain l'Eglise tonne, en vain elle emploie toutes sortes de moyens pour nous convaincre que nous devons pratiquer des œuvres de mortification à l'égard de nous-

mêmes ; on ne veut plus observer ni abstinence, ni jeûne, et l'on ose tourner en dérision ceux qui pratiquent encore la loi.

Ah ! que direz-vous quand Jésus-Christ lui-même se fera voir à toutes les générations avec les cicatrices de ses plaies ; quand il vous montrera son chef couronné d'épines, son côté ouvert pour votre rédemption et pour la mienne ? Alors vous vous repentirez d'avoir traité votre misérable chair avec tant de délicatesse et tant de sensualité ; mais ce repentir sera celui des démons, c'est-à-dire sans espérance et sans effet : *Viderunt in quem transfixerunt.* (Joan., XIX, 37.)

Eh ! votre corps est-il donc un objet si précieux pour le ménager comme vous faites ! N'est-ce pas le comble de la folie que de le préférer, lui qui doit pourrir, lui qui doit être dévoré des vers, lui qui est un sac de misères et de corruption ; de le préférer, dis-je, à une âme immortelle, cet être qui nous distingue des animaux, qui nous rend capables d'aimer Dieu et de le posséder pendant toute une éternité ?

Saintes rigueurs de la pénitence, venez purifier nos souillures ; venez prendre la place de ces plaisirs criminels qui ont flétri notre malheureux corps ; venez succéder à ces sensualités qui ont été autant d'actes d'idolâtrie envers notre propre chair ; venez par une sainte pâleur, par un décharnement salutaire, ôter à ces visages fardés de blanc et de rouge ce funeste coloris qu'un criminel artifice leur a donné. Nous avons profané nos membres, il est juste que nous en soyons punis, autrement ils ne ressusciteront que pour être la pâture du feu ; que pour nous faire éternellement sentir par des douleurs inexprimables que quiconque viole son corps, qui est le temple du Seigneur, sera infailliblement perdu : *Quicumque violaverit templum Domini, Deus disperdet illum.* (I Cor., III, 17.)

Mais vous vous trompez, dit saint Cyprien, *si vous croyez avoir tout fait en mortifiant votre propre chair.* Toute mortification est superflue, si l'esprit de pénitence ne l'accompagne, et cela s'accorde parfaitement avec ces paroles du grand Apôtre : *Quand je livrerai mon corps aux flammes, je n'en retirerai aucun fruit, si je n'ai la charité.*

Le démon a ses pénitents, dit saint Ambroise, *au milieu même du christianisme.* Toutes ces macérations que l'amour-propre nous suggère, toutes ces austérités, que l'humeur et la singularité nous inspirent, sont autant d'artifices de Satan, toujours attentif à surprendre les âmes. Il trompe les dévots par la dévotion même, lorsqu'on n'est pas en garde contre ses illusions ; c'est alors qu'il se transforme en ange de lumière, et qu'on aperçoit des personnes qui passent pour avoir de la piété remplies d'orgueil et d'obstination : malheur d'autant plus dangereux que le monde en prend occasion d'insulter à la vertu, et que très-souvent il confond l'homme vraiment religieux avec celui qui n'a que des dehors trompeurs.

Cependant, cette fausse pénitence est plus

commune qu'on ne s'imagine. On prie, on médite, on jeûne ; mais comme ce n'est point l'esprit de Dieu qui est le principe de ces œuvres, on travaille en vain, selon l'expression du Prophète : *Nisi Dominus edificaverit Domum, in vanum laboraverunt qui edificaverunt.* (Psal. CXXVI, 1.) Rendez ici hommage à la vérité, et convenez, mes frères, que vos abstinences, vos jeûnes, ont manqué jusqu'ici de ce qu'il faut pour les rendre agréables au Seigneur. La coutume, le respect humain, l'orgueil, sont presque le mobile universel des austérités qu'on pratique. On jeûne, parce qu'on est sous les yeux d'un père qui l'exige ; on jeûne, parce qu'on veut avoir la renommée d'un dévot, parce que cet extérieur de dévotion est nécessaire ou pour obtenir une place, ou pour conclure un mariage, et voilà comment l'esprit de pénitence n'anime presque personne.

Il suffit, pour vous en convaincre, d'examiner vous-mêmes quel est cet esprit dont nous voulons parler. Sans doute vous n'ignorez pas qu'il a sa source en Dieu, et qu'il faut, pour l'avoir, n'agir qu'en vue de Dieu. Toutes les fois que ce grand objet n'est pas le principe et la fin de la pénitence, on n'a fait que des œuvres stériles, qui ne sont ni capables de nous ouvrir le ciel, ni capables d'expier nos fautes.

Qu'il est triste, mes frères, d'avoir mortifié sa chair, d'avoir observé tous les jeûnes de l'Eglise, et de n'en retirer aucun fruit ; de s'être reposé sur ces actions, comme sur un fondement solide, et de découvrir, à la mort, qu'on a perdu sa peine et son temps ! C'est cette pensée qui affligeait amèrement saint Jérôme au milieu des austérités surprenantes qu'il pratiquait, et c'est ce qui doit faire trembler bien des religieux qui veillent comme les autres, qui jeûnent comme les autres, qui se mortifient comme les autres, mais qui ne seront point récompensés comme les autres, parce qu'ils ne remplissent ces devoirs qu'avec les dispositions d'un esclave, que par une crainte qui n'est point celle de Dieu.

L'esprit de pénitence dont nous voulons parler ne s'obtient que par la prière, et si nous ne l'avons point encore reçu, c'est que nous n'avons pas bien prié. On se persuade communément dans le monde qu'il ne s'agit que de réciter quelques oraisons pour avoir droit d'être exaucé ; mais si l'on ne renonce aux habitudes du péché, si l'on n'en fuit les occasions, si l'on n'a pas soin de mener une vie silencieuse et retirée, on ne fait qu'honorer Dieu du bout des lèvres. Le Seigneur ne se communique point au milieu du tumulte et du fracas ; il ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent, loin de l'agitation du monde et des passions.

Le grand mal est qu'on veut allier la dissipation du siècle avec le recueillement qu'exige l'Evangile ; qu'on ne veut sacrifier à Dieu que ce qu'on ne craint point de perdre ; qu'on veut prier et jouer, jeûner et fréquenter les spectacles et les bals ; enfin, être en même temps à Dieu et au démon, selon l'expression de saint Bernard, comme si l'on

pouvait allier l'idole de Dagon avec l'arche sainte, Jésus-Christ avec Bélial, en un mot, servir deux maîtres.

Avez-vous jamais réfléchi, mes frères, sur un contraste aussi singulier? Eh! vive Dieu (selon l'expression du prophète Elie), le Seigneur n'est-il pas assez grand pour occuper vos cœurs, assez riche et assez magnifique pour vous récompenser? Et faut-il que vous profaniez l'alliance que vous avez faite avec lui, par un monstrueux assemblage des maximes de l'Evangile et de celles du monde? Faut-il que vous quittiez le ciel pour revenir à la terre; que vous vous arrachiez à l'empire même de Jésus-Christ pour passer dans celui du démon? Ah! serviteurs ingrats, serviteurs criminels, vous serez pendant toute une éternité privés de la vue de Dieu, puisqu'il ne suffit pas à vos désirs insensés. Il est l'immensité même, la source de tous les biens, et vous ne pouvez trouver en lui de quoi vous contenter? Ah! dites plutôt qu'éblouis par des illusions et par des chimères, vous préférez des ombres et des fantômes aux lumières de la vérité; dites plutôt que vous êtes endormis comme ces faux riches dont parle le Prophète, et que vous vous réveillez comme eux, avec les mains vides : *Et nihil invenerunt in manibus suis.*

Nous n'avons pas seulement besoin de châtier notre corps et de mortifier nos sens, mais nous sommes encore obligés de captiver notre imagination et de réformer nos pensées. Notre esprit n'erre que trop souvent sur mille objets défendus, et il faut faire jeûner sa curiosité, soit en la privant de ces lectures dangereuses qui le remplissent de chimères et de mensonges, soit en l'appliquant à des objets sérieux qui le détachent des vanités du monde et qu'il élèvent à Dieu.

Ces hommes qui composent ou qui lisent tant d'ouvrages pervers; ces hommes qui forment ou qui adoptent tant de projets pernicieux; ces hommes qui s'abandonnent indifféremment à toutes sortes d'idées ne peuvent faire pénitence qu'ils ne commencent par mortifier leur esprit. Eh! comment le mortifie-t-on, si ce n'est en l'appliquant à tout ce qui peut le contrarier, le réduire et l'humilier?

Les peines de l'esprit, dit saint Jérôme, sont plus difficiles à supporter que celles du corps; et si l'on est vraiment pénitent, on ne manquera point de s'en imposer. De là vient que les plus grands maîtres de la vie spirituelle ont toujours recommandé les pénitences qui humiliaient l'âme et qu'ils mortifiaient; que le célèbre François de Sales a donné aux religieuses de la Visitation une règle moins austère que gênante. Ils savaient par expérience que le corps s'accoutume aux exercices les plus rigoureux; mais que l'esprit souffre toutes les fois qu'il trouve de la contradiction et de la résistance.

Ainsi, l'esprit de pénitence, qui consiste essentiellement dans la privation de tout ce qui peut plaire, dans une soumission à tout ce qui captive la liberté, dans une attention continuelle à éviter tout ce qui est contraire

à la loi de Dieu, doit être la règle de nos jeûnes et de nos abstinences. Aussi voyons-nous que l'Eglise conserve toujours le même esprit de pénitence, quoiqu'elle se soit relâchée de sa première sévérité par condescendance pour notre faiblesse.

N'espérez point de salut, dit saint Ambroise, *si les dispositions du cœur ne répondent pas aux mortifications que vous employez contre vous-mêmes.* La pénitence qui n'affecte point l'âme est illusoire et vaine, et c'est se moquer de Dieu, de le supposer moins jaloux des sentiments que des macérations extérieures. Il faut joindre l'esprit à la lettre, parce que la lettre sans l'esprit tue, selon l'expression de l'Apôtre : *Littera occidit.* (II Cor., III, 6.)

Dieu veuille que d'après ces réflexions, la pénitence se ranime parmi nous, et qu'on nous voie remplir avec exactitude les devoirs à l'égard de nous-mêmes. Nous avons si souvent et si grièvement offensé le Seigneur, nous nous sommes tellement écartés des voies de la justice et de la vérité, qu'il n'y a qu'un esprit vraiment pénitent qui puisse nous ramener à Dieu. Il gronde sur nos têtes, et nous ne travaillons point à le fléchir. Il nous attend à résipiscence, et nous laissons sa longanimité.

Sera-t-il donc dit qu'on ne verra plus parmi nous que des œuvres d'iniquité, et que le chrétien oubliera ce qu'il doit à son Dieu, à son prochain, à soi-même, pour ne penser qu'à ses plaisirs et à ses intérêts? Nous avons tellement dégénéré de la vertu de nos pères, qu'ils rougiraient de nous reconnaître pour leurs descendants. Quel spectacle que le chrétien de ce siècle en comparaison de ceux qui vivaient dans les beaux jours de l'Eglise! Hélas! ce n'est plus qu'un squelette, qu'un simulacre, qu'une ombre; et si le Seigneur ne se réservait quelques âmes fidèles, parce que l'Eglise ne peut subsister sans élus, il y a longtemps qu'en punition de nos crimes le monde eût fini.

Nous sommes entraînés par l'impétuosité des passions, comme dans une mer agitée par la tempête; et au lieu de recourir à la pénitence, c'est-à-dire à la seule planche qui nous reste au moment du naufrage, nous rejetons ce secours, et enfin nous périssons! Et d'où viennent ces malheurs, mes frères, si ce n'est de la fausse idée que nous nous faisons de Dieu? Nous pensons qu'éloigné de nous par une distance infinie il ne s'intéresse ni à nos démarches ni à nos actions, tandis que nous sommes beaucoup plus à lui qu'à nous-mêmes, tandis qu'il est jaloux de régner dans les cœurs qu'il a formés.

Toutes nos paroles, toutes nos œuvres, ne doivent respirer que Dieu, selon l'expression de saint Augustin, et elles n'annoncent que notre goût pour le monde, que notre attachement au service du démon. Que de personnes qui peuvent dire à chaque pas qu'elles font : j'agis pour Satan, je travaille pour agrandir son empire; je me donne de la peine pour lui plaire et pour me préparer un malheur éternel!

En effet, considérez les travaux de la plupart des hommes, leurs agitations, leurs voyages, leurs entreprises, leurs projets, et vous ne découvrirez que des fruits de cupidité, d'orgueil et d'ambition; que des fruits de mort, qui, après avoir empoisonné leur âme, la précipitent dans les enfers.

Que cette vue nous fasse trembler, vous et moi; qu'elle arrache des gémissements du fond de nos cœurs, et qu'elle nous engage à pratiquer des œuvres de justice et de piété, c'est-à-dire les seules qui, rendant à Dieu ce qui lui appartient, nous conduiront sûrement à la lumière qu'il habite. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA SOLENNITÉ DE LA SEMAINE SAINTE.

Scitis quia post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur ut crucifigatur. (Math., XXVI.)

Vous savez que la Pâque va se faire dans deux jours, et que le Fils de l'homme va être livré pour être crucifié.

Sire,

Il est donc arrivé ce temps où le Sauveur des hommes, entrant dans la carrière douloureuse de sa passion, va consommer le grand œuvre de notre rédemption; ce temps où la nature entière, dans le trouble et dans l'étonnement, souffre, pour ainsi dire, avec Jésus-Christ, selon l'expression de saint Bernard, et le reconnaît pour son maître et pour son auteur; ce temps que tous les âges citeront à jamais, comme l'époque des merveilles du Tout-Puissant, comme l'instant de notre bonheur; ce temps où les humiliations de l'Homme-Dieu deviennent le sujet de notre gloire et de notre triomphe : *Scitis quia post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur ut crucifigatur.*

Déjà l'Eglise a voilé les images de ses saints, pour nous apprendre qu'on ne doit s'occuper en ces jours de grâces et de bénédiction que du mystère de la croix; déjà nos temples se remplissent d'une multitude de personnes de toute condition et de tout âge, qui viennent confesser leurs crimes, détester leurs égarements et recevoir le baiser de paix; déjà le monde lui-même, tout profane qu'il est, suspend ses spectacles, interrompt ses jeux, arrête le cours de ses intempérances et de ses désordres. Tout marque, tout annonce la grandeur de l'événement qui doit réveiller nos âmes et captiver notre attention : *Scitis quia post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur ut crucifigatur.*

Événement mémorable, événement tel qu'on n'en vit jamais! les cieux et la terre y prennent part et l'univers se couvre de deuil, pour en instruire toutes les générations, pour que le souvenir s'en conserve dans toutes les histoires et dans tous les cœurs : *Scitis quia post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur ut crucifigatur.*

Que les jours de la Passion de mon Sauveur, s'écrie saint Anselme, ne s'effacent jamais de ma mémoire; qu'ils soient regardés par tous les chrétiens comme le temps

le plus saint et le plus précieux; qu'ils les distinguent du reste des saisons, et qu'ils paraissent à leurs yeux le commencement des années et des mois : *Mensis iste vobis principium mensium, primus erit in mensibus anni.*

Où vit-on plus de prodiges, où reçut-on plus de grâces, dit Saint Grégoire le Grand, que dans les moments où Jésus-Christ souffrit, où Jésus-Christ expira? Alors le sang du Sauveur lava l'univers de ses iniquités, et les hommes morts par le péché sortirent du tombeau de leurs misères, et reprirent une nouvelle vie. Deux propositions, mes frères, auxquelles je m'attache : 1° pour vous prouver que le temps de la semaine sainte est le plus auguste, comme ayant été consacré par l'accomplissement des plus grands mystères; 2° qu'il est le plus solennel, comme étant sanctifié d'une manière particulière par la piété des fidèles. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Seigneur avait créé la terre et les cieux; il avait fait éclore du sein du néant toutes les créatures que nous admirons; il nous avait formés nous-mêmes d'un limon que son souffle anima, et ces prodiges sans doute doivent à jamais exciter notre reconnaissance et notre amour; mais comme, suivant saint Augustin, il ne nous aurait servi de rien d'être nés, si nous n'avions été rachetés; comme, selon saint Thomas, il est plus admirable de voir un Dieu s'incarner et se soumettre au supplice ignominieux de la croix que de le voir opérer des prodiges de magnificence et de grandeur, l'événement de notre rédemption doit nous toucher encore plus que celui de notre création : *Mirabilior redemptio, quam creatio.*

En effet, quel est l'homme qui pouvait s'attendre à se voir un jour élevé jusqu'à la gloire d'être lavé dans le sang d'un Homme-Dieu, de l'avoir pour frère et pour ami, selon les termes qu'il emploie lui-même à l'égard de ses apôtres, et de se nourrir enfin de sa propre chair?

Tel est cependant, mes frères, le grand mystère qui s'accomplit aujourd'hui. Il ne s'agit rien moins que d'un Dieu qui nous donne en nourriture le corps qu'il a pris, et qui sacrifie ce même corps à toute la rage des bourreaux, pour nous racheter de nos iniquités. Examinons ces deux grandes vérités, et elles nous donneront lieu de reconnaître que la semaine sainte est réellement le temps le plus auguste et le plus sacré : *Primus erit in mensibus anni.*

Vous n'ignorez pas, mes frères, que le Seigneur, ayant commencé par faire son entrée dans Jérusalem, reçut de la part des Juifs toutes les marques possibles de vénération, et que ce triomphe, dont on célèbre aujourd'hui la mémoire, et dont les palmes qu'on vous a mises en main retracent le souvenir, se changea tout à coup dans la haine la plus implacable contre Jésus-Christ, et que le peuple de la Judée, six jours après l'avoir appelé le béni du Seigneur, demanda

son crucifiement à cris redoublés: *Tolle, tolle, crucifige eum.* (Joan., XIX, 15.)

Tels sont les hommes, mes frères, et tels nous sommes nous-mêmes, lorsque nous sortons de la table sacrée pour retourner avec les ennemis du Sauveur et pour nous entretenir avec eux de tout ce qui blesse sa majesté. Combien de fois ce crime abominable n'est-il pas arrivé? Mais je reprends mon sujet, et je dis que Jésus-Christ, après avoir éprouvé l'inconstance des Juifs d'une manière si extraordinaire et si outrageante, ne s'occupa plus que du moment où il devait passer de ce monde à son Père: *Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem.* (Joan., XIII, 1.)

Alors il permit que la puissance des ténements exerçât contre sa personne sacrée toute sa cruauté. Alors Judas le vendit aux princes des prêtres, et on ne chercha plus que le moment de le prendre, de le lier et de le condamner; alors la haine s'empara de tous les esprits, et on ne se souvint plus de celui qui avait rendu la vue aux aveugles, la parole aux muets et qui avait ressuscité les morts, que pour lui préparer les tourments les plus affreux.

C'est au milieu de ce terrible appareil, mes frères, que la patience et la bonté de Jésus-Christ éclatent plus que jamais, et qu'ayant aimé les siens, selon l'expression de saint Jean, il les aima jusqu'à la fin: *Et cum dilexisset suos, usque in finem dilexit eos.* (Joan., XIII, 1.) Il rassemble ses disciples, il fait la Pâque avec eux dans le lieu qu'il avait destiné, et, ô prodige inconcevable! ô miracle à jamais digne de toute notre reconnaissance et de tout notre amour! il choisit cet instant pour se donner lui-même en nourriture à ses commensaux. Prenez, leur dit-il, et mangez, en leur distribuant le pain qu'il avait béni; car ceci est mon corps qui sera livré pour vous: *Accipite et manducate, hoc est enim corpus meum quod pro vobis tradetur.* (Luc., XXII, 17.)

A peine ont-ils reçu ce bienfait inestimable, dont la grandeur et la magnificence surpassent toute expression, qu'il change le vin dans son propre sang, et qu'il leur présente cette coupe sacrée, comme le signe de l'alliance éternelle qu'il fait avec ceux qui le reconnaîtront pour leur Père et pour leur Dieu: *Hic est sanguis meus novi testamenti qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* (Marc., XIV, 24.)

Ce fut le soir, mes frères, et dans cette semaine que nous allons célébrer, que ce mystère ineffable s'opéra par la vertu toute-puissante d'un Dieu à qui rien ne résiste; que l'Eucharistie devint le sacrement de notre foi, le trésor de nos tabernacles, la gloire de nos autels, et que Jésus-Christ voulut bien s'engager, jusqu'à la consommation des siècles, à demeurer corporellement au milieu de son Eglise, pour être une victime de propitiation, pour s'offrir tous les

jours en sacrifice et pour s'incorporer avec nous.

Prodige incomparable! prodige que tout l'esprit des hommes n'aurait jamais pu prévoir, et qui, en se perpétuant parmi nous, perpétue la succession des apôtres, et nous donne des évêques et des prêtres pour nous conduire et pour nous gouverner. Ainsi, la date de l'institution de l'Eucharistie fut celle du sacerdoce, et ces miracles s'opérèrent par l'efficacité de ces paroles, toutes les fois que vous ferez ce que je viens de faire, vous le ferez en mon nom: *Hac quotiescunque feceritis in mei memoriam facietis.*

N'est-ce pas là, je vous le demande, la merveille la plus inconcevable et la plus extraordinaire? Et l'époque de la cène eucharistique ne l'emporte-t-elle pas, dit saint Chrysostome, sur celle de la création de l'univers? Ici Dieu donne les plus grandes marques de sa sagesse et de sa puissance; mais là il se donne lui-même, de sorte que, selon l'expression de saint Thomas, consacrée par l'Eglise, l'homme le plus abject et le plus pauvre reçoit, dans le sacrement de nos autels, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ: *Ores mirabilis, manducat Dominum pauper, servus, et humilis.*

Ces étonnantes vérités ne vous surprennent peut-être point, parce qu'accoutumés dès votre enfance à entendre parler de la messe et de la communion, vous vous familiarisez en quelque sorte avec ces prodiges. Mais qui est-ce qui pourra comprendre des mystères aussi ineffables? Qui est-ce qui trouvera dans la révolution de tous les siècles et de toutes les histoires un événement aussi digne de notre reconnaissance et de notre admiration?

Le ciel s'allie avec la terre; Dieu s'associe à l'homme, daigne obéir à la voix de sa créature et continuer le même sacrifice que celui de la croix: *Obediente Deo voci hominis.* Anges, qui assistez d'une manière invisible à l'accomplissement de cette réalité, faites-nous connaître quels sont vos transports. Les esprits bienheureux, dit saint Chrysostome, quoique assistants du trône de l'Eternel, quoiqu'à la source de tous les prodiges, ne peuvent voir qu'avec la plus profonde adoration et le plus grand étonnement le miracle de la transsubstantiation.

Et n'en soyez pas surpris, mes frères: l'abaissement d'un Dieu qui s'humilie jusqu'à voiler sa gloire et sa majesté, sous les apparences d'un pain, ne laisse à l'intelligence, telle qu'elle puisse être, que des ravissements et des extases. C'est ce qui fait que tous les saints docteurs n'ont parlé de l'institution du sacrement de nos autels qu'avec les expressions les plus sublimes et les plus magnifiques. On voit que leur âme s'exalte toutes les fois qu'ils s'occupent de cet objet. Avec quelle énergie saint Thomas n'a-t-il pas rappelé les merveilles de ce dogme ineffable! Il sentait, comme il dit lui-même dans la prose du Saint-Sacrement, que quelque effort qu'on fasse pour célé-

brer le miracle de l'Eucharistie, on restera toujours au-dessous du sujet, parce que ce prodige surpasse tout éloge et toute admiration : *Quia major omni laude, nec laudare sufficit.*

Ah ! tous nos os tressailleraient d'allégresse, selon les termes du Roi-Propète; toute notre âme se consumerait d'amour, si nous étions frappés, comme nous devrions l'être, du mystère de la transsubstantiation, si notre foi était aussi vive que sincère; mais nous ne croyons que par routine, et la plus grande merveille du christianisme, le plus grand phénomène de l'univers nous paraît presque une chose ordinaire.

Grand Dieu ! qu'est-ce que les hommes prétendent donc exiger de vous, pour concevoir de l'admiration ? Ne leur avez-vous pas assez donné en vous donnant à eux sans réserve, vous, lumière incréée, dont le moindre rayon est capable d'éclairer le monde entier ! vous, bonté infinie, dont la moindre grâce est un bien infiniment précieux ? que toute la terre vous bénisse, pour le don inestimable que vous nous avez fait, et que nos cœurs, comme nos esprits, ne perdent jamais la mémoire du jour où vous daignâtes nous laisser ce gage ineffable de votre divin amour.

Il est donc vrai que Jésus-Christ a tellement aimé le monde, qu'il a livré sa propre chair pour servir d'aliment aux hommes, et qu'il s'est rendu victime de la fureur des Juifs, afin d'arracher l'univers à la puissance du démon, afin de satisfaire à Dieu son Père d'une manière infinie : seconde circonstance qui donne à ce temps-ci une prééminence sur tous les autres temps de l'année, et qui doit nous le faire considérer comme la date de notre réconciliation avec le ciel, et conséquemment de notre bonheur.

Oui, mes frères, c'est dans cette semaine où nous entrons, que le Fils unique de Dieu, chargé de toutes nos iniquités, a éprouvé toutes les douleurs et toutes les humiliations qu'on peut souffrir ; c'est dans cette semaine qu'il a été vendu, arrêté, condamné, livré à toute la rage d'un peuple effréné ; c'est dans cette semaine qu'il a été arrosé de son sang toutes les rues de Jérusalem, qu'il avait remplie du bruit de ses miracles ; qu'il a été traîné de tribunal en tribunal, comme un blasphémateur, comme un scélérat ; c'est dans cette semaine qu'il a été mis au nombre des voleurs, qu'il a expiré au milieu d'eux et qu'il s'est humilié jusqu'à la mort de la croix : *Mortem autem crucis* ; c'est dans cette semaine qu'il a été déposé dans un tombeau et qu'il est descendu aux enfers pour en tirer les âmes de nos Pères, et pour les introduire dans le ciel qu'il a lui seul ouvert : *Descendit ad inferos.*

O semaine à jamais mémorable, s'écrie saint Bernard ! semaine consacrée par les plus grands mystères, par les chefs-d'œuvre de l'amour d'un Dieu ! Il est vrai qu'on ne peut jeter les yeux sur les jours précieux qui composent ce saint temps, qu'on ne trouve les plus grands sujets d'étonnement

et d'adoration. Le temps de la naissance du Sauveur, dit saint Anselme, est sans doute digne de tous nos respects et de toute notre attention ; mais celui-ci est l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, la perfection de ses œuvres et de ses labeurs, la consommation de son amour envers les hommes.

Il ne s'agit que de suivre Jésus-Christ dans ses différentes stations pour nous en convaincre. Ici, je l'aperçois sur la montagne des Oliviers, priant son Père d'éloigner le calice d'affliction qui se présente, arrosant la terre d'une sueur de sang qui coule de toutes les parties de son corps ; là, je le vois embrassé par le perfide Judas, qui vient lui donner la marque la plus noire d'un horrible trahison et arrêté par une multitude de soldats qui, sans respect pour l'humanité, se livrent aux plus grands excès. Ici, les interrogations les plus insidieuses, les jugements les plus iniques se succèdent pour condamner celui qui est la sainteté même ; là, les crachats, les soufflets, les dérisions, les fouets, les épines, tout est employé contre le Fils du Très-Haut. S'il parle, on le traite de blasphémateur ; s'il se tait, on le regarde comme imbécile. C'est ainsi qu'Hérode en jugea, selon le rapport de l'évangéliste : *Sprevit autem illum Herodes.* (Luc., XXIII, 11.)

Vous parlerai-je maintenant de l'abandon des disciples, qui tous, excepté Jean, laissent leur Maître et leur Dieu, comme un homme malheureux qu'ils craignent de connaître ; de la lâcheté de saint Pierre qui oublie toutes les grâces qu'il a reçues de Jésus-Christ, pour le renier avec serment ; de l'ingratitude de tous les Juifs, qui osent condamner à mort celui qui rendait la vie ; mais si le récit des évangélistes n'opère rien sur vos cœurs, que feront mes faibles paroles ?

Il y a dix-sept siècles qu'on prêche aux hommes les grandes vérités que je vous annonce, et les vices et les scandales n'ont pas cessé. La passion de Jésus-Christ devait tarir la source infecte de tant de crimes qui déshonorent les chrétiens, et je vois, dit saint Bonaventure, que le monde continue à être aussi dissolu que s'il était encore païen. Le sang de l'Homme-Dieu coule de toutes parts, dit saint Chrysostome, et les pécheurs, qui trouveraient leur guérison dans ce merveilleux et puissant remède, ne vont pas le recueillir.

Cependant, mes frères, c'est pour vous, c'est pour moi que Jésus-Christ souffre aujourd'hui les douleurs les plus aiguës ; c'est pour nous qu'on le revêt d'un manteau d'écarlate, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'accable sous le poids de l'instrument de son supplice, qu'il est lui-même obligé de traîner ; qu'on l'attache à une croix, qu'on perce ses mains et ses pieds, qu'on l'abreuve de fiel et de vinaigre, qu'on lui ouvre le côté ; enfin, c'est pour nous qu'il expire, et que ce temps est destiné à nous en rappeler la mémoire.

Qui me donnera de répandre un torrent de larmes à la vue des souffrances de mon

Sauveur ? Qui me donnera d'unir ma vie à la sienne, et ma mort à celle qu'il endure, afin que je puisse remplir les devoirs d'un vrai chrétien ; car ne vous y trompez pas, mes frères, le christianisme s'étend, selon l'expression de Tertullien, depuis le berceau de Jésus-Christ jusqu'à sa croix, c'est-à-dire qu'il faut vivre et mourir comme lui, si l'on veut régner avec lui.

Si vous n'avez pas compris toute l'étendue de ces obligations, c'est que vous n'avez point assez contemplé les souffrances de l'Homme-Dieu ; c'est que les exemples de patience et d'humilité qu'il nous donne dans ces saints jours, échappent à vos regards ; c'est que la croix est peut-être un scandale pour vous, comme elle en fut un pour les Juifs.

Cependant, mes frères, l'âme ne peut se rassasier, dit saint Augustin, de considérer Jésus-Christ en croix, lorsqu'elle vient à réfléchir que c'est pour elle-même que cette œuvre s'accomplit. Plus l'humanité du Fils de Dieu est outragée, et plus la nôtre acquiert de mérite et de gloire. Les épines dont on couronne le Sauveur, dit sainte Thérèse, sont des fleurs magnifiques pour le chrétien ; les clous dont on perce ses mains sont des pierres précieuses pour les élus.

Jésus-Christ rassemble, pour ainsi dire, tous les instruments de sa passion, toutes les larmes qu'il a répandues, toutes les gouttes de sang qu'il a versées, tous les desirs qu'il a formés, toutes les paroles qu'il a prononcées, tous les exemples qu'il a donnés, et il en compose cette grâce médicinale, selon l'expression des Pères, qui vient guérir nos langueurs et nos maux : *Et languores nostros ipse tulit.* (Isa., LIII, 4.)

Quelle source de grâces et de bénédictions va sortir du Calvaire, pour aller de royaume en royaume répandre le salut et la vie ! Je vois ce fleuve mystérieux rouler à travers les crimes et les scandales qui couvrent la surface de la terre et laver les iniquités de tous ceux qui se trouvent sur son passage, et qui ont recours à sa vertu : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine.*

Je vois des personnes de tout sexe, de toute condition, de tout âge, venir puiser dans cet océan de mérites, tous les secours dont elles ont besoin et s'en retourner pleines d'une charité qui embrase et qui donne à l'univers les spectacles les plus dignes d'étonnement et d'admiration : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine.*

Je vois l'idolâtrie noyée dans ce fleuve sacré, le christianisme porté sur ses eaux salutaires, comme l'arche sainte sur celles du Jourdain, et l'univers entier purifié par une effusion aussi merveilleuse et aussi abondante : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine.*

Je vois toutes les vertus germer et croître par l'efficacité du sang du Sauveur, se transformer en œuvres de pénitence, et devenir la source d'une infinité de temples et de monastères où l'empire de la croix triomphe et où l'on se fait gloire de ne connaître

que Jésus-Christ crucifié : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine.*

C'est donc avec raison que les semaines de Daniel nous conduisent à celle-ci, comme au temps le plus mémorable et le plus solennel ; que le jour où Jésus-Christ meurt est immortalisé par les plus étonnantes révolutions, et que l'heure de la résurrection est regardée comme une époque mille fois plus précieuse que toutes les conquêtes de l'univers. Aussi devons-nous en célébrer l'anniversaire avec toute la reconnaissance et toute la piété.

Rien ne peut s'offrir à nos regards de plus grand et de plus admirable que le mystère de la Rédemption. C'est par lui que nous remportons la victoire la plus complète sur les démons ; que nous rentrons en grâce avec Dieu ; que nous apprenons à connaître toute sa sainteté et toute l'horreur du péché qui l'offense ; que nous méritons d'être exaucés et de pratiquer des œuvres dignes du ciel. Détachez la mort de Jésus-Christ de notre culte, et il ne nous reste plus qu'un simulacre de religion, qu'un ministère infructueux, qu'un fantôme de piété ; et nos prières ne sont que des mots purement stériles.

Nous ne pouvons donc être assez reconnaissants envers l'Eglise, qui nous rappelle chaque année le moment où le Fils de Dieu daigna subir le supplice de la croix ; le moment où il fut enseveli et où toutes les prophéties s'accomplirent dans sa personne : *Consummatum est.* (Joan., XIX, 30.)

Mais, quelle impression, mes frères, ce spectacle fait-il sur vous ? Pourra-t-on dire que vos cœurs se brisent comme des rochers, et, qu'à l'exemple du centenier, vous vous frappez la poitrine en reconnaissant Jésus-Christ pour votre Dieu ? Qu'il est à craindre que le goût du monde ne vous ait fait perdre celui de la croix, et que, follement enivrés des fausses joies du siècle, vous n'évitiez la vue du Calvaire comme d'un objet qui gêne vos penchants !

Si les païens célébrèrent leurs apothéoses et leurs fêtes avec toute la pompe et tout le respect possible, que doit-on attendre d'un chrétien dans ces saintes solennités où tout nous retrace l'amour de Dieu, où l'on n'aperçoit de toutes parts que des vestiges de sa Passion ! Ici, les ministres du Seigneur pleurent entre le vestibule et l'autel ; là, les temples ne font plus voir que des ornements lugubres. Ici, des lamentations prennent la place des chants d'allégresse ; là, les instruments de musique ne font plus entendre leurs sons, et tout, jusqu'aux cloches mêmes, annonce, par un silence profond, le deuil universel de l'Eglise affligée de la mort de son Époux.

Ah ! mes frères, si vous étiez touchés, comme vous devriez l'être, du grand spectacle que la religion met aujourd'hui sous vos yeux, vous découvririez dans toutes ces cérémonies des mystères qui méritent tout notre amour et toute notre admiration ; mais tel est le monde, il se passionne pour

des pompes et pour des fêtes qui ne sont que des divertissements profanes et des illusions, et il regarde d'un œil indifférent les plus grandes solennités de l'Eglise, c'est-à-dire ces jours où le ciel se foud dans une rosée salutaire, et où l'on reçoit les dons de l'Esprit-Saint.

Que ne puis-je, dit saint Bernard, arracher tous les hommes aux fôles qui les amusent, aux faux plaisirs qui les séduisent, et les traîner aux pieds de la croix ! Que ne puis-je imprimer dans leurs cœurs les stigmates de Jésus-Christ ! alors ils connaîtraient qu'il n'y a que ce divin Sauveur qui mérite d'être aimé ; qu'on n'est pas digne de ses miséricordes, si l'on rejette les mortifications et les souffrances ; que l'on ne peut trop honorer ces jours, et parce qu'ils sont consacrés par les plus grands mystères, ainsi que vous venez de le voir, et parce qu'ils sont sanctifiés par la piété des fidèles, comme je vais vous le prouver.

SECOND POINT.

Toutes les nations eurent des jours plus célèbres les uns que les autres, et nous lisons dans les histoires qu'il n'y avait point d'événement mémorable chez les Grecs ou chez les Romains dont on ne conservât le souvenir et dont on ne fit l'anniversaire. Tantôt c'était une victoire qu'on renouvelait en quelque sorte par des ovations ou par des triomphes ; tantôt la naissance ou l'élection de quelque empereur qu'on rappelait dans l'esprit des peuples par des divertissements et par des spectacles.

Mais, s'il est vrai, mes frères, que dans chaque siècle et dans chaque pays il y eut des solennités ; s'il est vrai que des fables ou des avantages temporels donnèrent lieu à des réjouissances publiques, et qu'on institua des fêtes en l'honneur des époques qui parurent mériter la reconnaissance et l'attention ; il faut convenir qu'on ne peut célébrer avec trop de respect ces jours sacrés, ces jours à jamais mémorables, qui ne nous rappellent pas des superstitions ou des vanités, mais qui retracent à nos yeux l'ouvrage même de notre rédemption, c'est-à-dire le fondement de notre espérance et de notre salut.

Aussi voyons-nous avec consolation que ce temps est devenu, dans toutes les parties du monde, un temps vraiment privilégié, un temps que les fidèles ont soin de sanctifier, et par une plus grande assiduité aux offices de l'Eglise, et par une plus grande exactitude à s'approcher des sacrements.

Oui, mes frères, malgré cette indifférence pour la prière qui altère aujourd'hui de toutes parts l'esprit du christianisme ; malgré le dépérissement de la foi, qui éloigne de nos temples la plupart des chrétiens ; malgré ce goût du monde qui diminue l'empire de Jésus-Christ pour accroître celui du démon ; malgré cet amour désordonné pour les spectacles qu'on préfère aux solennités de l'Eglise et à ses cérémonies, on peut dire que la

semaine sainte en impose encore à la multitude, et qu'elle est le temps de l'année où l'impiété même paraît se contenir et respecter les devoirs de religion.

Je sais, mes frères, que le grand nombre qui se rend maintenant dans nos églises n'est pas justifié ; que le Seigneur n'aperçoit, au milieu de cette multitude qui vient mêler sa voix avec celle des pasteurs, qu'une petite portion de véritables fidèles ; mais je sais en même temps qu'il ne m'appartient pas de juger, et qu'il est du moins vrai de dire que tous les chrétiens s'empressent, dans ce saint temps, à venir rendre hommage à Jésus-Christ crucifié.

Je les vois, dit saint Chrysostome, quitter les places publiques, suspendre leurs affaires, interrompre leurs plaisirs, sortir de leurs maisons, pour aller être témoins de nos saintes cérémonies, pour aller entendre le chant des psaumes, la prédication de l'Evangile, et pour assister à la célébration des saints mystères. Qu'il est beau de se représenter tant de personnes de toute condition et de tout âge, qui, éparses dans les quatre coins du monde, se rassemblent aujourd'hui à dessein de s'occuper du même objet, c'est-à-dire de contempler la mort de Jésus-Christ et d'en retirer le fruit que nous en attendons ! Il n'y a que la religion catholique, dit saint Augustin, qui puisse se vanter d'avoir des disciples dans tous les lieux habités, et de les réunir aux mêmes heures, aux mêmes moments, pour s'appliquer aux mêmes vérités, pour adorer tous ensemble un Dieu fait homme, un Dieu revêtu de nos faiblesses et chargé de nos péchés.

Ce spectacle, je l'avoue, continue le même Père, me touche, me pénètre et m'arrache des larmes ; d'autant mieux qu'il n'y a que la force de la vérité qui puisse faire un tout de tant de mœurs, de tant de coutumes et de tant de lois différentes, pour les attacher à un objet aussi méprisable en apparence que la croix.

C'est en effet cette croix, tout ignominieuse qu'elle est aux yeux de la sagesse du monde, qui rassemble aujourd'hui dans nos temples cette foule dont nous parlons. L'irreligion n'a pu encore étouffer cette éducation chrétienne qui traîne aujourd'hui dans nos temples les indifférents et les indévots. Les pères, les enfants, les domestiques, les militaires, les magistrats, les négociants, tous viennent reconnaître quel est le Dieu que nous adorons ; confesser par leur présence combien ce temps mérite d'être honoré ; tous viennent s'édifier des offices de l'Eglise et les admirer.

Il est vrai que rien n'est plus capable de frapper et d'attendrir, que les prières et les cérémonies que la religion emploie dans ces saints jours. Qui pourra voir d'un œil indifférent cet esprit de pénitence peint sur le front des vrais fidèles ; cette tristesse exprimée par le dépouillement des autels, cette douleur marquée dans les humiliations et dans les ornements des ministres ; ces profonds hommages rendus à Jésus-Christ, dans les prosternements qui précèdent l'adoration

de la croix ? Tout annonce le deuil de l'Eglise ainsi que la majesté de celui qui souffre et qui meurt pour nous rappeler à la vie.

Juifs, infidèles, païens, venez tous à ce spectacle ; l'Eglise vous y invite dans ce saint temps par les prières les plus ferventes pour votre conversion. Venez et vous apprendrez qu'il n'y a que Jésus-Christ digne de vos hommages ; que vous ne pouvez obtenir de miséricorde que par sa mort et que c'est sur sa croix que votre salut et le mien sont attachés : *Lignum crucis in quo salus mundi pependit, venite, adoremus.*

Venez, et vous trouverez dans l'Eglise une mère tendre et compatissante, qui ne cesse de pleurer votre aveuglement et votre obstination ; une mère qui vous recevra avec toutes les démonstrations et tous les sentiments de la charité, et qui vous détachera de votre culte profane et stérile pour vous attacher à celui de Jésus-Christ dont la croix guérira vos misères et vos langueurs : *Lignum crucis in quo salus mundi pependit, venite, adoremus.*

Ah ! je ne doute point, mes frères, que si bien des infidèles entendaient ces instructions que vous écoutez avec indifférence, et peut-être avec mépris ; que s'ils assistaient à ces cérémonies que vous voyez peut-être d'un œil sec et avec un esprit distrait, ils ne fussent consternés et qu'ils ne revinssent de nos temples en frappant leur poitrine et bien résolus à faire pénitence dans le sac et la cendre, ainsi que Jésus-Christ nous l'apprend dans son Evangile, lorsqu'il dit : *Væ tibi Corozain, væ tibi Bethsaidæ, quia, si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent !* (Luc., X, 13.)

Ces infidèles ne seraient pas moins touchés des prières que l'Eglise adresse au ciel. Quelle beauté dans celles qui composent l'office de cette semaine ! Peut-on entendre sans répandre des pleurs ces lamentations de Jérémie dont les paroles sont si bien exprimées par le chant ? Peut-on entendre sans ravissement ces hymnes qui, pour marquer la vertu de la croix, disent qu'il n'y a point de forêt qui ait jamais produit un bois aussi efficace que le sien ? *Nulla silva talem profert fronde, flore, germine ?* Peut-on entendre sans amertume et sans douleur les reproches que Jésus-Christ fait à son peuple ? *Popule meus, quid feci tibi ?*

Si nous passons de là aux prières du samedi saint, à celles qu'on chante pendant la bénédiction du cierge pascal et des fonts baptismaux, quelle énergie, quelle sublimité ! Le cœur suit l'esprit, et l'un et l'autre s'élèvent alors vers le ciel avec une indifférence entière pour la terre.

Ah ! que ne puis-je, mes frères, parcourir tous ces différents offices ; mais heureusement vous les connaissez, mais heureusement vous les avez en main ; de sorte qu'il ne vous manque plus que d'en remplir votre âme, comme d'une heureuse semence qui ne manquera point de fructifier, si vous avez

soin de la recueillir et de la conserver avec dévotion.

Il n'y a rien dans ces saints jours qui ne vous excite vivement à la piété : les chaires chrétiennes retentissent de toutes parts des vérités que je vous annonce aujourd'hui ; et l'Eglise s'empresse par toutes sortes de moyens à assurer votre piété, non-seulement pour ce saint temps, mais pour tout le cours de votre vie : car, comme dit saint Chrysostome, malheur à nous si notre dévotion passe avec les solennités, et si notre foi ne dure que pendant les fêtes où nous célébrons d'une manière plus particulière les mystères de l'Homme-Dieu.

La vie d'un chrétien, dit saint Anselme, est une fête continuelle, parce qu'elle se passe avec Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de toutes les fêtes ; mais hélas ! les passions des hommes, telles que les eaux du Jourdain, ne demeurent suspendues que lorsque l'arche sainte vient à passer, et ensuite elles reprennent leur cours ordinaire. Cependant, qui ne croirait, à voir nos temples remplis comme ils le sont, à voir la paix qui règne maintenant dans nos villes, à voir le recueillement et la modestie de la plupart des hommes, que les mœurs sont enfin échangées ; que cet heureux changement va toujours durer, et que l'assiduité à l'office de l'Eglise, ainsi que la réception des sacrements, en sont un sûr garant ?

En effet, qui devrait mieux nous assurer la conversion des pécheurs que l'approche du sacrement de pénitence qu'on peut dire être dans ces jours un acte commun à presque tous les chrétiens ? L'Eglise ayant décidé que les fidèles de l'un et de l'autre sexe confessaient leurs péchés au moins une fois dans l'année et recevraient le corps de Jésus-Christ, il n'y a guère d'homme qui se dise chrétien, qui, pendant le temps de la Pâque, ne s'approche de la table sacrée ; il semble que la semaine sainte, comme étant l'anniversaire de la mort du Sauveur, ait seule la vertu de suspendre les crimes et les désordres.

C'est alors qu'on voit des pécheurs invétés dans leurs mauvaises habitudes, sortir de leur léthargie, et venir implorer le pouvoir des ministres qui ont le droit de lier et de délier ; c'est alors qu'on fait des efforts sur soi-même pour rompre des commerces illicites, et pour venir aux pieds d'un prêtre confesser ses fautes, et solliciter la grâce de l'absolution ; c'est alors qu'on se reproche d'avoir passé des années entières sans fréquenter les sacrements, et qu'on se jette dans la piscine pour se purifier ; c'est alors qu'on s'associe au commun des fidèles pour ne pas subir les peines portées par l'Eglise, et pour ne pas se singulariser.

Toutes ces démarches, tous ces motifs n'ont de mérite qu'autant qu'ils ont pour principe un commencement d'amour de Dieu ; car il est incontestable, selon la doctrine du concile de Trente, et selon celle de tous les Pères de l'Eglise, que, quoique la crainte du Seigneur soit très-bonne et très-

utile, elle ne suffit pas pour nous réconcilier, à moins qu'elle ne nous ait disposés à à aimer Dieu comme source de toute justice : *Tanquam justitiæ fontem.*

Si cela est, comme on n'en peut douter, que de confessions mal faites, que de communions mal reçues ! Car vous ne disconviendrez pas, et par l'expérience que vous avez de vous-mêmes, et par celle que vous avez des autres, qu'on se contente aujourd'hui de déclarer ses péchés à la hâte, et de chercher le confesseur le plus facile pour en être absous ; et c'est ainsi, dit saint Cyprien, qu'on abuse des bienfaits de Dieu, et qu'on augmente ses fautes, dans le temps même qu'on vient s'en accuser.

Est-il permis qu'un sacrement, tel que celui de pénitence, soit aussi souvent profané, et qu'on se fasse une habitude de confessions et de rechutes, de promesses et de prévarication ? Eh quoi ! mes frères, vous serez méchants, parce que Dieu est bon ; vous l'offenserez, parce qu'il aime à vous pardonner ; vous chercherez tous les moyens de l'outrager, parce qu'il vous offre tous les secours possibles pour revenir à lui ?

On vous voit d'année en année venir avec empressement remplir ces tribunaux où le ministre de Jésus-Christ, établi juge de vos consciences, a droit de prononcer des sentences conformes à vos dispositions ; et l'on voit d'année en année que ce sont les mêmes péchés qui vous dominent ; que l'orgueilleux ne se dépouille de son orgueil, l'avare de son avarice, l'impudique de ses impudicités, que pendant ces saints jours, de même qu'on quitte un habit pour le reprendre quelques instants après.

C'est ici, mes frères, que la religion nous engage à jeter les hauts cris, parce que le scandale est à son comble ; c'est ici que tous les Pères de l'Eglise se sont armés d'une sainte colère, pour tonner contre de pareils excès ; c'est ici qu'on peut dire que l'abomination de la désolation est dans le lieu saint. Mais ne savez-vous pas que le cercle des mauvaises confessions conduit à la profanation de la divine Eucharistie ; que cet horrible sacrilège n'est que trop souvent le prélude de l'impénitence finale ? On voudrait avoir le droit d'offenser Dieu comme on veut, et celui de rentrer en grâce avec lui toutes les fois qu'on s'en aviserait. Non, mes frères, non, il n'en est pas ainsi des grâces que le Seigneur nous accorde ; on les profane quand on ne travaille point à s'en rendre digne, et cette profanation altère sa colère.

Nous ne pouvons que louer Dieu de voir en ces jours de miséricorde tous les fidèles confesser leurs péchés, et d'autant mieux que c'est une loi de l'Eglise de s'acquitter de ce devoir ; mais cette loi, toute sainte et toute obligatoire qu'elle est, ne justifie le pécheur qu'autant que son repentir et ses résolutions sont sincères. Malheur à celui qui croit satisfaire au précepte, en s'autorisant du précepte même pour commettre un sacrilège. Renoncez à vos mauvaises habi-

tudes, dit saint Charles Borromée, fuyez les occasions prochaines du péché, et alors venez avec une sainte confiance trouver les ministres du Seigneur.

Mais combien de personnes dans cet auditoire, qui, au lieu de s'être présentées au commencement de cette sainte carrière, ont attendu jusqu'à ce temps pour débrouiller une conscience qu'on peut appeler un monde d'iniquités, et pour surprendre, s'il est possible, la religion d'un confesseur, dans des jours où le grand nombre de pénitents qui se succèdent fait espérer qu'on sera moins exact et moins attentif ! Ah ! plutôt à Dieu, dit saint Bernard, qu'on prit les mêmes précautions pour les maladies de l'âme que pour celles du corps ; mais on ne cache rien au médecin, et l'on voudrait tout cacher au confesseur ; cependant, comme dit Jésus-Christ : *Que nous servirait de gagner l'univers si nous venions à perdre notre âme ?*

Quelle sécurité que celle qui naît d'une conscience endormie, et qui n'a point d'autre fondement que d'avoir étouffé des remords, et suivi le torrent de la coutume et de la multitude. Ah ! mes frères, la communion pascalle n'est-elle donc pas une chose assez importante, pour vous arracher aux occasions du péché, pour vous engager à vivre chrétiennement ? Pourriez-vous oublier que c'est Jésus-Christ même, c'est-à-dire, notre Père, notre Juge, notre Dieu qu'on reçoit, lorsqu'on communie ; qu'on boit et mange sa propre condamnation, lorsqu'on ose s'approcher indignement de la sainte table, et qu'on ne peut s'en approcher sans s'être éprouvé soi-même ? *Probat autem seipsum homo.*

Il est inutile d'aller visiter les lieux saints ; celui qui les rendit célèbres est au milieu de nous ; il est inutile de traverser les mers pour arriver à la montagne du Calvaire, celui qui l'arrosa de son sang va descendre dans nos cœurs. Quelle incorporation ! quelle intimité ! Le ciel contemple ce spectacle ; il en est frappé, et nous le voyons d'un œil indifférent ; nous, que le Seigneur vient élever à la gloire de ne faire qu'une seule et même chose avec lui : *Qui manducat meam carnem in me manet, et ego in illo.* (Joan., VI, 55.)

Quoi de plus admirable, si les cœurs étaient vraiment changés, que de voir en ces saints jours la table céleste environnée d'une multitude de fidèles, qui viennent recevoir leur Maître et leur Dieu ; quoi de plus propre à nous donner une idée de la solennité de ce temps-ci, que l'empressement avec lequel on s'approche de Jésus-Christ ! Les ministres suffisent à peine au zèle apparent des chrétiens, et les sanctuaires du Dieu vivant n'offrent à nos yeux que des dispensateurs des saints mystères. C'est le festin de l'Epoux où tout le monde entre sans différence de rangs et de conditions ; mais où le plus grand nombre n'a pas la robe nuptiale, quoique absolument nécessaire dans cette auguste cérémonie ; aussi le Seigneur, qui sende les cœurs et les reins, fait-il des retranchements que nous ignorons.

Il voit du haut de ce trône d'où il juge tous les mortels et les personnes qui, comme le disciple bien-aimé, l'accompagneront jusqu'à la mort, et celles qui, comme l'ajôte perfide, lui donnent un baiser de trahison. Mais, je vous le demande, de quel œil vous considérera-t-il? Etes-vous du nombre de ceux qui cherchent Dieu dans toute la sincérité de leur cœur, et qui viennent à lui par des motifs de piété et non par coutume, ou par respect humain? Sondez-vous sur un article aussi important, et si vous sentez que ce n'est ni l'amour de Jésus-Christ ni l'attachement à l'Eglise qui vous conduisent à la table sacrée, ah! fuyez, fuyez, et prenez du temps pour expier vos dérèglements dans la retraite et dans les larmes, pour interroger votre âme et pour purifier votre cœur: *Probet autem seipsum homo.*

La religion m'apprend, il est vrai, que la grâce coule avec bien plus d'abondance dans ces jours où les trésors de l'Eglise sont ouverts; mais elle m'avertit en même temps qu'il n'y a que ceux qui sont parfaitement disposés à qui Dieu communique ses dons, et qu'on ne peut sanctifier cette semaine qu'en renonçant pour toujours au monde et à ses maximes; qu'en se mettant en état de dire avec le grand Apôtre: à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus-Christ crucifié: *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi!* (*Gal., VI, 14.*)

Voici le temps favorable, voici les jours de salut; *dies salutis*: jours où les prêtres et les pontifes font une aspersion sur le peuple, non du sang des boues et des taureaux, mais du sang même de Jésus-Christ, qui purifiera notre conscience des œuvres mortes, et qui nous rendra de nouvelles créatures.

Tribunaux sacrés, qui, comme autant de fontaines de ce sang précieux, contenez les remèdes propres à nos maux, faites couler jusqu'à nous cette grâce vivifiante dont vous êtes les dépositaires, et dont nous avons le plus pressant besoin; et vous, table sainte, autour de laquelle croissent les vrais enfants de l'Eglise, comme de jeunes oliviers, soyez pour nous un lieu de rafraîchissement et l'objet continuel de nos désirs. C'est ce que le prophète disait autrefois au Seigneur, lorsqu'il s'écriait dans un saint transport: Que vos tabernacles sont aimables, ô mon Dieu! mon âme languit et se consume à l'aspect de vos autels qui sont ma demeure et mon refuge, comme le nid est celui du passereau: *Passer invenit sibi nidum, altaria tua, Domine virtutum.* (*Psal. LXXXIII, 4.*)

C'est par ces sentiments, s'ils sont vifs et sincères, que vous vous appliquerez les mérites de ce saint temps, et que vous ressuscitez à la grâce, ce don qu'on ne peut trop demander et désirer. Autrement, mes frères, vous assisterez dans ces temples sans profiter des grandes merveilles qui s'y opèrent, sans réparer les fautes qui vous ont si fort éloignés de Dieu.

Sauveur de nos âmes, vous dont la passion

se retrace maintenant à nos esprits, dans tous les lieux où votre nom est connu, daignez l'imprimer dans nos cœurs d'une manière si vive et si forte, que nous demeurions pour jamais attachés à votre croix. Faites que nous entrions dans l'esprit de tous les mystères que votre Eglise se dispose à célébrer; et que nous redoublions nos prières, nos jeûnes et nos macérations dans cette semaine, que les chrétiens de tous les temps célébrèrent avec la plus grande vénération, et qu'on qualifie de sainte par prédilection.

Nous avons péché et il ne nous reste que la confusion de notre visage; mais, ô mon Dieu! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs; nous nous sommes écartés de la voie de vos commandements; mais vous n'avez souffert la mort de la croix que pour ramener les brebis égarées et que pour nous conduire au bercail.

Que tous ces saints jours qui sont marqués par quelque prodige de votre infinie bonté deviennent l'époque de notre conversion. Toute l'Eglise en prières vous demande cette grâce avec ardeur, et nous espérons l'obtenir, parce que votre miséricorde n'a point de bornes; parce que vous avez tellement aimé les hommes que vous avez ré, andu jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour les sauver; parce que vous ne voulez pas que le pécheur meure, mais qu'il se convertisse; parce qu'enfin nous ne pouvons obtenir que par vos mérites cette éternité bienheureuse à laquelle nous aspirons. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Et dicit eis (Pilatus): Ecce homo. (*Joan., XVIII.*)

Et Pilate leur dit: Voilà l'homme.

Sire,

Il est donc vrai que Jésus-Christ est réellement homme, et qu'on dira dans la suite de tous les siècles, en parlant de son auguste personne, qu'il se revêtit de notre propre chair, qu'il prit nos faiblesses, qu'il se chargea de nos iniquités et qu'il voulut bien être appelé comme nous: *Ecce homo.*

Il est donc vrai que celui qui créa les cieux, qui forma la terre et les mers, qui engendre tout par sa parole, qui est le principe et la fin de toutes choses, qui n'a point eu de commencement, qui n'aura point de fin et qui est réellement consubstantiel à Dieu son Père, daigne se réduire à la condition de l'homme, et en prendre toutes les misères, hors le péché. *Ecce homo.*

Pilate croit lui donner un nom de mépris, dit saint Augustin, et il lui donne le nom le plus cher que nous puissions entendre, le nom qui le rend en quelque sorte semblable à nous, et qui va le mettre en état de satisfaire à Dieu son Père, par des souffrances et par une mort dont le monde en-

tier attend le bienfait inestimable : *Ecce homo.*

Ce n'est plus cet être souverain, absolu, qui commande et qui est obéi, ce Dieu puissant et terrible, qui regarde la terre et qui la fait trembler, qui interroge les rois et qui les fait rentrer dans la poudre, qui confond les projets des mortels et qui se joue de leurs desseins ; mais c'est un homme de douleurs, qui paraît n'exister que pour souffrir ; un homme qui devient l'opprobre de sa nation, et dont la haine des Juifs semble faire tout ce qu'elle veut : *Ecce homo.*

Que de mystères renfermés sous la forme extérieure de cet homme que Pilate présente aujourd'hui ? que de grâces et de lumières dans le sein de celui qui paraît manquer de tout, et n'avoir pas où reposer sa tête ! C'est de cet homme, dont tous les prophètes ont parlé dans les termes les plus magnifiques et les plus sublimes ; c'est par la vertu de cet homme, que toutes les générations reçoivent le salut et la vie ; c'est cet homme, que tous les patriarches désirèrent de voir, et qu'ils annoncèrent comme leur libérateur : *Ecce homo.*

Ses ignominies deviennent notre gloire, sa croix notre triomphe, sa mort notre vie. Il se rend captif pour nous délivrer, il s'humilie pour nous exalter, il répand son sang pour nous guérir, il expire pour nous unir éternellement à lui : *Ecce homo.*

Quel est l'homme parmi les héros, qui puisse entrer en comparaison avec Jésus-Christ ? Quel est l'homme que les histoires nous aient montré aussi patient dans les douleurs, aussi sublime dans les discours, aussi admirable dans toutes les circonstances de la vie et de la mort ? Les plus grands philosophes de l'antiquité s'évanouissent en sa présence, et n'offrent plus à nos regards que de vains simulacres, que l'orgueil et la prévention avaient follement exaltés. Il n'y a qu'un homme dans l'univers, digne de nos adorations, parce qu'il possède toutes les vertus, parce qu'aucun instant ne trahit jamais sa vraie grandeur ; enfin parce qu'il est Dieu. Et cet homme est celui que nous adorons, celui qui meurt aujourd'hui pour notre salut : *Ecce homo.*

Apôtres, évangélistes, apprenez aux races futures cet événement qui, passant de bouche en bouche, instruira l'univers, que dans ce jour, à jamais mémorable, il y eut un législateur, Dieu et homme tout ensemble, dont la mort intervint : 1° pour fixer notre foi ; 2° pour fonder notre espérance ; 3° pour glorifier notre humanité.

Mais comme c'est sur la croix même que ces grandes merveilles se sont accomplies, recourons à cette croix, comme à l'objet de notre adoration et de notre triomphe, et chantons avec l'Eglise : *O crux, ave.*

PREMIER POINT.

N'attendez pas, mes frères, qu'entraîné par une vaine et pompeuse éloquence, je vienne aujourd'hui vous étaler des ornements que la grandeur du sujet m'interdit.

La mort de Jésus-Christ n'a besoin que d'être simplement exposée, pour arracher des larmes de douleur et de componction ; et si j'étais assez téméraire pour recourir à l'art, ces autels dépouillés de leur parure, cette tristesse morne et profonde, qui s'empare de tous les esprits, me reprocheraient ma témérité.

Que les orateurs profanes emploient les traits les plus brillants, les couleurs les plus vives, les images les plus frappantes, pour peindre les exploits de leurs héros : tout ce qui passe a besoin d'être embelli : tout ce qui tient au mensonge et à la vanité veut être exagéré, mais ici l'âme est absorbée par l'étonnement que cause la mort d'un Homme-Dieu, et l'immensité du sujet laisse bien moins à dire qu'à penser.

Aussi, voyons-nous que la plupart des sermons sur la Passion ne produisent point l'effet qu'on s'en promettait, et que les prédicateurs, embarrassés par l'abondance de la matière, ont une confusion d'idées qu'ils ont de la peine à bien rendre ; on voudrait entrer dans tous les détails d'un événement si fécond en prodiges, et la brièveté d'un discours n'en peut venir à bout ; on voudrait retracer la mort du Sauveur, de la même manière qu'elle arriva, et la faiblesse de l'esprit humain succombe sous une telle entreprise ; on voudrait frapper les hommes par des traits capables de briser leurs cœurs, et l'on épuise ses pensées, en leur donnant trop d'ornements.

Bornons-nous à fixer simplement les regards de ceux qui nous écoutent, sur Jésus-Christ et sur sa croix, et cette vue, mille fois plus éloquente que toutes nos expressions, fera connaître tout ce que le Seigneur a fait pour nous, et tout ce que nous devons faire pour lui. Serions-nous plus insensibles que le centenaire, qui, à l'aspect d'un spectacle aussi surprenant, se frappe la poitrine, se convertit, et publie de toutes parts que Jésus est vraiment le Fils de Dieu : *Hic vere Dei est Filius* ; plus endurecis que le larron qui s'accuse, qui se confond, et qui reconnaît l'innocence et le pouvoir du Sauveur : *Hic vero nihil mali gessit.* (Luc., XXIII, 41.)

Ces conversions furent les premiers fruits de la mort de Jésus-Christ, cette mort qui, en venant dépouiller l'univers de ses monstrueuses superstitions, vient enfin fixer notre foi. Vous n'ignorez pas, mes frères, qu'avant la venue du Messie, il n'y avait qu'un peuple sur la terre à qui Dieu eût révélé sa loi d'une manière claire et précise, et que ce peuple était la nation juive, distinguée jusqu'à ce jour, du reste des hommes. Toute la terre, excepté ce petit nombre, était partagée en mille sectes différentes, qui s'étaient fabriqués des dieux conformes à leurs goûts et à leurs passions ; l'une adorait les crimes les plus monstrueux, dont elle avait fait des idoles ; l'autre encensait la pierre et le bois, et toutes les créatures étaient révérees, tandis que le Créateur était entièrement oublié.

On trouvait autant de cultes que de peuples

et de pays, et ce mélange aussi impie que bizarre, formait des multitudes de pyrrhoniens, gens qui doutaient de tout, et qui vivaient en conséquence comme s'il n'y avait ni ordre ni intelligence qui présidassent au gouvernement de l'univers. Quelques philosophes, aidés des lumières de la raison, paraissaient de temps en temps, et rendaient hommage à quelques vérités qu'ils apercevaient; mais leur étude, bien moins le fruit de la sagesse que de l'orgueil, ne donnait que des préceptes plus propres à faire des stoïciens que des hommes raisonnables.

De là ces systèmes si humiliants pour l'âme, et si injurieux à Dieu; de là ces erreurs si révoltantes et si répandues; de là ce cahos de doutes et d'incertitudes qui plongeait les écoles dans les plus grandes absurdités; de là ces coutumes barbares qui soulevaient l'humanité; de là ces blasphèmes et ces impiétés qui firent la base d'une multitude de livres, et qui donnèrent de la célébrité à une foule d'auteurs.

Tel était le monde, mes frères, lorsque Jésus-Christ lui-même vint purifier l'univers. On vit la suprême sagesse paraître au milieu des hommes, pour confondre leur folie, et choisir l'instrument le plus ignominieux pour les relever de l'état humiliant où le péché les avait réduits. Les sens se troublèrent, les passions frémissaient, l'humanité se révolta; mais le fils de Dieu, en se revêtant de notre propre chair, en se faisant voir comme la victime qui devait s'immoler pour notre salut, nous apprit à connaître la grandeur de son œuvre, et à croire en son nom.

El fallait, dit saint Augustin, un spectacle aussi universel et aussi étonnant, pour pouvoir fixer notre foi. Toutes les nations avaient besoin de voir d'une manière sensible le législateur qui devait les instruire par ses exemples, et de toucher la loi qu'il leur destinait. Aussi Jésus-Christ choisit-il le siècle le plus éclairé pour naître et une des villes des plus célèbres et des plus connues pour consommer son sacrifice. Il n'y a personne qui ne sache que le Calvaire fut le théâtre des prodiges de l'Homme-Dieu, et que là, par la vertu de sa croix, il attira tout à lui, c'est-à-dire que des habitants de tous les empires l'adorent comme leur médiateur et comme leur chef.

Plus de doutes sur l'objet de notre foi; plus d'incertitudes sur ce que nous devons croire ou pratiquer. Le Seigneur s'est manifesté de la manière la plus évidente, et cette manifestation assure notre croyance. En vain les philosophes objectent, les ignorants hésitent, les mauvais chrétiens nient, les incrédules se moquent, les impies blasphèment, Jésus-Christ paraît sans nuage, sans énigme, et le soleil qui se cache, et la terre qui tremble, et les morts qui ressuscitent, sont autant de témoignages qui viennent confirmer sa divinité, ainsi que l'œuvre de notre rédemption.

La croix de Jésus-Christ me suffit, dit saint Bernard, pour m'assurer la vérité du christianisme. Elle est la clef des prophéties, et par elle on reconnaît que David n'avait point

en vue d'autre objet que le Christ, lorsqu'il a prédit qu'il y aurait un homme dont on percerait les mains et les pieds; dont on tirerait la robe au sort, et qu'on abreuverait de vinaigre et de fiel. On reconnaît qu'Isaïe parle de la Passion du Sauveur, quand il nous peint un homme de douleurs couvert d'opprobres et frappé de Dieu : *Percussus a Deo, et humiliatus*. (Isa., LIII, 4.)

Il y a un tel enchaînement entre la mort de Jésus-Christ et les prophéties, dit saint Augustin, que nous ne pouvons plus douter en voyant les tourments qu'il endure, que c'est là ce médiateur promis à nos pères, auquel tout se rapporte, et par qui tout est pacifié : *Pacificans per sanguinem ejus, sive quæ in cælis, sive quæ in terris sunt*.

Si vous croyez au Fils de Dieu, dit Tertulien, vous croyez à celui qui l'a envoyé, à celui dont il est l'égal comme il le dit lui-même : *Qui videt me, videt et Patrem*; vous croyez à l'Esprit-Saint qui procède de lui ainsi que du Père, et par là le mystère de la Trinité vous apprend que Dieu existe en trois personnes, qu'il ne peut exister autrement, et qu'il n'y a conséquemment que les chrétiens qui en aient une véritable idée.

En vain les prétendus sages de l'antiquité voulurent enseigner aux hommes ce qu'ils entendaient par l'Etre suprême; il n'y avait que la révélation qui pût les instruire de cette grande vérité, il n'y avait que la croix qui pût nous faire connaître et la majesté du Très-Haut, et l'énormité des crimes qui l'offensent. Ah! quand on voit un Homme-Dieu, dit saint Chrysostome, livré à toute la rage des bourreaux, abandonné à toute la puissance des ténèbres pour réparer la faute de notre premier père, on sent combien le péché est abominable aux yeux du Seigneur, et combien il était difficile d'en obtenir la rémission.

Ne nous demandez donc plus, mes frères, et ce que c'est que Dieu, et comment une créature peut l'offenser. La Passion du Sauveur vous a tout expliqué. Jésus-Christ ne souffre, Jésus-Christ n'expire, que pour nous racheter de l'esclavage du péché, que pour satisfaire d'une manière infinie, à celui qui avait été infiniment outragé. Nous voyons dans sa mort l'accomplissement de tous les sacrifices de l'ancienne loi, qui ne furent que figuratifs et préparatoires; nous découvrons dans sa croix la longueur, la largeur et la profondeur de la religion qu'il vient établir; nous reconnaissons dans l'effusion de son sang la vérité de ses promesses, et nous trouvons les mérites dont nous avons besoin pour opérer notre salut.

Eh! qui pourrait douter, mes frères, de la certitude et de la solidité de notre foi, en voyant les grands exemples que Jésus-Christ offre aujourd'hui à l'univers justement effrayé? Je le vois aux pieds mêmes de Judas qui va le trahir, donner les marques de la plus profonde humilité, n'opposer à la trahison de cet apostat que le doux nom d'ami : *Amice, ad quid venisti* (Matth., XXVI, 50)? parler avec une tendresse vraiment paternelle à ses

disciples, qui s'endorment au moment que tout devait les réveiller; ne se plaindre ni de leur indifférence, ni de leur désertion : je le vois guérir un des soldats qui vient pour le prendre et pour le lier; répondre aux interrogations des juges les plus iniques et les plus passionnés, avec une tranquillité qui les étonne et qui les déconcerte; soutenir les intérêts de la vérité, avec une modestie pleine de courage. Je le vois.... Mais ici, mon esprit se trouble, mes sens se révoltent, l'ordre des choses se renverse, et je ne suis plus capable de suivre un tel récit. Jésus-Christ flagellé, Jésus-Christ couronné d'épines, c'est-à-dire la Sagesse éternelle exposée à toutes les insultes des méchants; la sainteté même servant de dérision à l'impie qui s'agenouille pour se moquer, et qui ose couvrir d'ignominies la face du Souverain juge des vivants et des morts ! Ah ! voilà ce qu'on ne peut concevoir, voilà ce qu'on n'a pas la force de rapporter, voilà ce qui coupe nos paroles, et ce qui ne nous laisse en partage que des sentiments de surprise et d'admiration.

Cependant, mes frères, ce n'est encore ici que le prélude des tourments et de la patience du Sauveur; il n'a pas encore assez souffert, et il faut, pour satisfaire à la justice de son Père, pour assouvir la cruauté des Juifs, qu'il traîne sa croix le long des rues de Jérusalem, comme le plus coupable de tous les criminels; il faut qu'il soit attaché à ce bois ignominieux avec des clous qui percent ses chairs et qui lui causent les plus terribles douleurs; qu'il soit élevé à la vue de tout un peuple qui le charge de malédictions et qui se repaît avec avidité du barbare plaisir de le voir mourir; qu'il soit confondu avec deux scélérats qu'on lui donne pour compagnons de son supplice, et qu'enfin il expire en haine des grandes merveilles qu'il avait opérées sur son peuple, des paralytiques qu'il avait guéris, des sourds qu'il avait fait entendre, des boiteux qu'il avait fait marcher, des muets qu'il avait fait parler, des aveugles qu'il avait éclairés, des morts qu'il avait ressuscités.

O ! spectacle horrible ! s'écrie saint Augustin, mais spectacle en même temps qui établit notre religion d'une manière irrévocable; spectacle qui donne à notre foi toute la certitude qu'on peut espérer; spectacle qui va faire connaître aux hommes tout ce qu'ils doivent croire et pratiquer; spectacle qui, par toutes les circonstances dont il est accompagné, apprend au gentil comme au Juif, au Grec comme au Romain, que Jésus-Christ est réellement Dieu, que sa religion est la seule qui soit sainte, efficace et nécessaire; qu'enfin, il n'y a point d'autre nom que celui de Jésus-Christ par lequel on puisse être sauvé.

La passion est un livre ouvert pour tous les hommes, un livre où le Fils de Dieu lui-même a écrit, non avec l'encre, mais avec son propre sang, les motifs et les principes de notre foi; livre où l'ignorant peut lire ainsi que le savant; livre dont l'intelligence

est à la portée des petits et des grands, des pauvres et des riches. Disparaissez à cet aspect, ouvrages des philosophes qui ne nous apprîtes qu'à douter, qui ne nous donnâtes de la Divinité que des idées fausses et fabuleuses, qui ne nous enseignâtes qu'à nous égarer.

Il sort de la croix de mon Sauveur, s'écrie sainte Thérèse, une lumière si vive et si pure, que toute mon âme en est éclairée sur-le-champ, et qu'il ne lui reste plus d'obscurités sur la connaissance de la vraie religion. O croix ! monument éternel des miséricordes de mon Dieu, vous que je regarde comme l'école de toute vérité, continuez à m'environner de vos rayons, et ma science sera supérieure à celle de tous les philosophes.

C'est ainsi qu'on s'exprime lorsqu'on médite le mystère ineffable de la croix, ce mystère qui dévoile à nos yeux l'économie des desseins de Dieu, et qui nous fait voir et toucher de nos propres mains l'auteur de notre salut : *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ.* (I Joan., I. 1.)

Il n'est donc plus à craindre qu'à l'exemple des Athéniens on érige des autels au Dieu inconnu : les ciens ont parlé, la Sagesse éternelle a fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, et la terre entière a vu les miséricordes du Seigneur : *Misericordia Domini plena est terra*; et toutes les extrémités de l'univers ont appris, par la bouche des apôtres, que le Juste par excellence, que le Verbe du Très-Haut s'est humilié jusqu'à la mort de la croix : *Mortem autem crucis*. Époque précieuse, époque à jamais mémorable, époque gravée dans l'esprit de tous les chrétiens, consignée dans les fastes du monde comme le sceau de notre réconciliation avec Dieu, comme la marque visible de la fondation de l'Eglise et le principe de ses prérogatives.

Quelle preuve plus authentique de la manifestation de l'Homme-Dieu, que l'histoire de sa vie et de sa mort, qui tient à toutes les histoires de l'univers, et dont les païens comme les juifs ont attesté la vérité ? C'est à la mort de Jésus-Christ que les plus grands miracles apprirent aux hommes que l'auteur de la nature expirait, et c'est depuis cette mort que la fable perdit ses temples et ses dieux, que les idoles tombèrent en poudre en présence de la croix, et que le christianisme devint le rempart d'Israël.

Nous viendrons donc, ô croix sainte, renouveler à vos pieds les actes de notre foi, reconnaître avec toute l'Eglise que c'est par votre moyen que notre croyance a tous les motifs de crédulité, et notre espérance, tous les fondements qu'on peut désirer : *O cruz, ave.*

SECOND POINT.

Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ, dit saint Augustin, de venir enseigner aux hommes qu'il était leur seule et unique espérance, et que tous les désirs qui les avaient agités jus-

qu'alors n'étaient que des crimes ou des illusions. Le Fils de Dieu élevé en croix, selon l'expression de Tertullien, engage toutes les nations à le regarder comme l'objet qui peut remplir le cœur, comme le trésor de tous les biens, la source de toutes les grâces, de tous les mérites et de toutes les vertus.

S'il n'en était pas ainsi, l'Eglise ne s'appliquerait pas à vous représenter continuellement la mort de notre divin Sauveur, soit dans ses instructions, soit dans ses cérémonies; mais, persuadée qu'elle est que nous ne pouvons trouver qu'en Jésus-Christ les secours dont nous avons besoin, la félicité que nous attendons, elle emploie toutes sortes de moyens pour le rappeler à notre esprit.

Tous les peuples de la terre, excepté les Juifs, en mettant leur confiance dans des idoles qu'ils avaient fabriquées, dans des chimères qu'ils avaient réalisées, dans des objets terrestres qu'ils avaient déifiés, nous firent sentir qu'il n'y avait que Jésus-Christ, notre médiateur et notre chef, capable de nous rendre heureux : en effet, les passions, qui agitaient toutes les sectes dont nous voulons parler, étant les plus cruels tyrans de l'âme, on ne trouvait que des malheurs dans ce qu'on prenait pour le bonheur.

Les sens ne cessent de nous tromper sur l'objet de notre félicité, selon la remarque de saint Augustin, et ils ne sont jamais plus ardents à exciter nos espérances que lorsqu'ils travaillent à nous séduire. Alors, tout paraît merveilleux, et alors le prestige nous éblouit, jusqu'à ce que, rendus à de sérieuses réflexions, nous venions à bout de démêler l'erreur de la vérité, et de reconnaître les pièges que l'illusion nous tend.

L'espérance est une vertu incomparable; lorsqu'elle ne se repose que sur ce qui est digne d'un cœur chrétien; mais qu'espérât-on communément dans le monde, sinon des biens frivoles ou criminels que la religion proscrit; sinon des honneurs ou des richesses absolument contraires au salut; sinon des plaisirs ou des aises incompatibles avec les mœurs d'un disciple de la croix? Chacun forme des désirs, chacun médite des projets, et toute cette opération aboutit à ne souhaiter que ce qui satisfait pour un moment, que ce qui passe comme l'éclair, que ce qui se fane comme les feuilles et les fleurs.

Avouez-le, mes frères, votre cœur s'épuise en désirs, qui n'ont pour objet que des caprices, des vanités, des choses défendues par la loi; désirs qui rongent votre conscience, qui déshonorent votre religion, et qui défigurent votre âme aux yeux de Dieu. Il est permis de désirer, et nous sentons nous-mêmes que l'envie d'être heureux nous possède et nous domine; mais que de méprises sur la félicité que nous cherchons!

Je vois le monde, avant la venue de Jésus-Christ, s'épuiser en recherches inutiles pour trouver le vrai bien. Les uns s'appuient sur des bras de chair, que la mort vient réduire en poudre; les autres se fondent sur la protection d'une divinité chimérique, qui

s'éclipse au grand jour; ceux-ci, comme Epicure, placent le souverain bonheur dans la volupté; ceux-là, comme Diogène, dans les hauteurs de l'orgueil; ainsi, l'univers se trompait dans ses espérances, lorsque la mort de Jésus-Christ fit disparaître ces illusions, et montra celui en qui l'on devait croire et l'on devait espérer.

Le Messie, dit admirablement Tertullien, vint se mettre à la place des objets qui remplissaient le cœur des hommes, et sa présence, comme celle du soleil, dissipa les ténèbres du mensonge. Alors on apprit qu'il était la voie, la vie, la vérité; que hors de lui il n'y avait que misères, et que la plus grande félicité consistait à l'aimer.

Et comment n'espérerait-on pas dans un Dieu qui, pour sauver l'homme, descend du trône de ses grandeurs, s'abaisse jusqu'à prendre la forme d'esclave, se soumet à toutes les rigueurs de la pauvreté, à toutes les misères de l'enfance; dans un Dieu qui se prive de tout pour nous donner tout, et qui, comme une victime continuellement immolée, s'abandonne à la rage des bourreaux qui le déchirent, qui le raillent, qui le défigurent, qui le crucifient, qui le maudissent et qui le rendent la fable et l'opprobre de toute une nation? Ce n'est plus un homme, mais un ver, comme il le dit lui-même, par la bouche de son prophète: *Ego sum vermis et non homo.* (Psal. XXI, 7.)

Ah! mes frères, le sang de Jésus-Christ versé pour nous devient le plus ferme appui de notre espérance. C'est sur cette croix où il daigne expirer, que doivent se réunir toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos affections; aussi voyons-nous que l'Eglise l'appelle notre unique espoir: *O crux, ave, spes unica.*

Ambitieux conquérants, cherchez à travers le fer et le feu, ce fantôme de gloire, que vous prenez pour le vrai bonheur; savants orgueilleux, ne connaissez d'autre objet digne de vos recherches que les astres, les plantes et les nombres; hommes voluptueux, laissez-vous à la poursuite d'un plaisir qui ne vous flatte qu'en vous dévorant: pour nous, instruits à l'école de la croix, nous ne cesserons de la regarder comme notre trésor: *O crux, ave, spes unica.*

Il fallait que la prétendue sagesse du monde fût confondue par la folie apparente de la croix, selon le langage du grand Apôtre, et que les hommes apprissent par cet exemple qu'il n'y a rien de sublime que ce que Dieu veut élever, rien de désirable que sa gloire et sa volonté; c'est par cette raison que des multitudes de martyrs sacrifièrent leur vie pour Jésus-Christ, qu'ils consentirent à être broyés comme le froment, écrasés sous les coups de ceux qui les mirent à mort, pour s'attacher inviolablement à la croix, l'objet de leurs espérances et de leurs désirs.

Lorsque nous vous disons la croix, nous n'entendons autre chose, dit Tertullien, que le Sauveur lui-même, cloué sur ce bois sacrés pour nous délivrer de la servitude du démon et comme il est de foi que Jésus-Christ est

véritablement mort pour les hommes : *Christus mortuus est pro omnibus* (II Cor., V, 15), et que Dieu veut le salut de tous : *Deus vult omnes homines salvos fieri et ad agnitionem nominis sui venire* (I Tim., II, 4), il est pareillement incontestable qu'il n'y a personne dont Jésus-Christ ne doive être l'espérance et le bonheur.

Mais, dites-moi, mon frère, peut-on assurer que votre trésor et conséquemment votre cœur est véritablement en Jésus-Christ ? Est-ce lui qui dirige vos désirs, qui règle vos pensées, qui préside à vos actions ? Est-ce en lui que vous vous reposez comme dans le sein des vrais biens ? Est-ce de lui que vous attendez toutes vos richesses, toute votre gloire tout votre bonheur ? Eh ! consentiriez-vous à être dépouillé tout à l'heure de vos possessions, de vos parents, de vos amis, de votre vie même, pour lui plaire et pour en jouir ? Ah ! mon frère, je n'ose attendre votre réponse, et je me contente de gémir.

Cependant, que feriez-vous de plus, que ce que Jésus-Christ lui-même a fait ? Que dis-je ! mille et mille fois vous avez mérité la mort, et lui, quoique l'innocence même, quoique le Saint des saints, donne sa vie pour vous et pour moi. O charité immense de la part de mon Dieu ! ô affreuse ingratitude de la part de sa créature !

Mais, ne vous attendez pas que cet attentat demeure impuni. Les biens mêmes que vous recherchez feront votre supplice, et le Seigneur permettra que vos plaisirs se changent en amertumes, pour vous convaincre qu'il n'y a que lui dans lequel on doive espérer. Oui, mon frère, je vous défie de rencontrer parmi tous les objets qui vous environnent de quoi satisfaire votre cœur, de quoi le remplir. Vous aurez beau donner l'essor à votre imagination pour inventer des plaisirs capables de vous contenter ; vous aurez beau mettre toutes les créatures à contribution pour étancher la soif de vos désirs ; ramasser les fleurs, les métaux, les pierreries, tout le travail des passions et des arts, pour rassasier vos sens, pour enivrer votre âme : hélas ! vous ne trouverez qu'un vide au milieu de toute cette abondance, tandis que l'homme le plus pauvre prosterné aux pieds de la croix, qu'il embrasse comme son asile et comme son trésor, goûtera toutes les délices du vrai bonheur.

Ne soyons plus surpris si les apôtres ne prêchent de toutes parts que Jésus-Christ crucifié, et si nos pères arborèrent la croix dans tous les lieux ; ils voulurent par là nous apprendre à lever continuellement les yeux vers cet objet, comme vers la source de notre félicité, et à mépriser le monde et ses charmes, pour n'envisager que celui qui a été condamné par le monde, que celui qui est notre vie et notre rédemption.

Où trouver des biens aussi réels que Jésus-Christ, des promesses aussi certaines que ses paroles, des trésors aussi inestimables que ses dons ? Il se communique à ses élus sans réserve, et il leur fait entrevoir une éternité de bonheur qui les attend. Les fausses religions endorment tous ceux qui

les suivent par des promesses vaines et chimériques, mais l'espérance des chrétiens ne peut être confondue. C'est le Fils de Dieu lui-même qui nous a parlé et qui a souffert la mort pour nous garantir ce qu'il nous a dit. Quel témoignage plus puissant qu'un titre écrit avec le sang d'un Homme-Dieu.

D'ailleurs, mes frères, peut-on ignorer, lorsqu'on est enfant de la foi, que nos pères ne se sont sauvés qu'en espérant dans le Messie, et que, sitôt qu'Adam a prévariqué, il est promis à toutes les générations, comme le seul et unique Médiateur qui doit tout rétablir. C'est pour en faire les fonctions qu'il paraît aujourd'hui dans l'humiliation la plus profonde, qu'il se laisse prendre par les Juifs, interroger par Pilate, condamner par Caïphe, et qu'enfin, il expire au milieu des malédictions dont le charge son propre peuple.

Si Jésus-Christ ne fût pas mort, dit saint Chrysostome, il n'y avait point de mal réparé ; toutes les bonnes œuvres étaient inutiles, toutes les prières sans succès, toutes les mortifications sans mérites ; les cieux demeureraient à jamais fermés et les hommes ; n'avaient point d'autre espérance que de porter la peine du péché originel ; mais le Seigneur eut pitié de ses créatures, il envoya son propre Fils qui, se mettant entre Dieu et les hommes, pacifia la terre et le ciel. Tout ce qu'il souffre aujourd'hui, n'est que pour nous assurer le salut et la vie, de sorte que nous ne pouvons nous sauver, selon l'expression de saint Ambroise, qu'en passant à travers les épines et les clous qui servirent à la Passion du Sauveur.

Ce ne sera donc point sur les richesses et les beautés de ce monde que nous établirons notre espérance, ô mon Dieu ! mais sur ces souffrances, sur ces ignominies qui accompagnèrent la mort de Jésus-Christ. Que les autres cherchent les grandeurs du siècle pour établir une fortune de quelques instants ; qu'ils se consomment en travaux pour acquérir quelques pouces de terre ou quelque renommée, nous n'en serons que plus pressés à embrasser les instruments de la Passion, comme les instruments de notre salut ; que plus ardents à embrasser la croix qui s'élève en ce jour sur les débris de toutes les vanités du monde et de toutes ses erreurs.

C'est par la croix que Jésus-Christ triomphé, dit saint Augustin, que la religion s'établit, que la vérité se fait connaître, que le mensonge est confondu, que l'univers change de face et que les hommes apprennent à estimer que les biens éternels. Quelle relation pourrait-il y avoir, en effet, entre le vain éclat des richesses et des honneurs, et l'image d'une croix qui n'annonce que les souffrances et l'humiliation ? Aussi, voyons-nous que tous les saints, qui se consacrent particulièrement à la croix et qui firent leurs délices de la contempler et leur gloire de la porter, rejetèrent avec tout le mépris possible, et les trésors et les dignités,

et qu'ils ne connurent de grandeur que celle de s'humilier et de vivre dans l'obscurité.

Que nous sommes éloignés de ces maximes, nous qui ne conservons la date de la mort de Jésus-Christ, que comme d'un événement ordinaire, et qui, au lieu d'en être continuellement remplis et de l'annoncer par nos œuvres, ne cherchons qu'à écarter cette idée, dans la crainte de troubler notre funeste repos et nos plaisirs criminels ! Ah ! mes frères, si nous méditons profondément sur les souffrances de l'Homme-Dieu, notre vie deviendrait en quelque sorte une imitation de la sienne, et nous ne fonderions toutes nos espérances que dans les mérites de sa mort.

C'est parce que vous ne mettez point votre confiance dans cet inestimable trésor, dit saint Bernard, que vous vous livrez au chagrin et au désespoir, quand vos protecteurs viennent à vous manquer, quand vos parents ou vos amis vous sont enlevés, quand la perte d'un procès vous dépouille de vos biens, quand la persécution et l'envie vous font perdre votre crédit et vos emplois, quand la maladie vous étend sur un lit de douleur. Aimez Jésus-Christ, continue ce Père ; n'espérez que dans sa mort, et tous les revers ne pourront rien vous ravir, et toutes les afflictions vous paraîtront précieuses, parce qu'elles vous rendront conformes à votre modèle et à votre chef.

La croix est mon trône, doit dire un chrétien animé par la foi, et il n'y a qu'elle dans l'univers qui puisse fixer mes regards et mon cœur ; c'est là, que j'ai attaché mes désirs et mes affections ; c'est là, que je trouve paix et mes consolations ; c'est là, que je découvre les grandeurs de la récompense qui m'est promise et tout l'amour de Jésus-Christ pour moi.

Est-ce là notre langage, mes frères ? cependant point d'espérance, point de salut, si la croix ne devient l'objet de nos désirs ; elle doit nous accompagner, dit saint Bernard, et dans nos voyages, et dans nos entreprises et dans nos démarches, parce que, selon l'expression de Jésus-Christ, il faut la porter tous les jours de notre vie ; parce qu'il n'y a que la mort du Sauveur qui soit le fondement de notre espérance ; voyons maintenant comment elle glorifie notre humanité.

TROISIÈME POINT.

L'homme, quoique roi des animaux, quoique chef-d'œuvre du Tout-Puissant, s'était tellement dégradé par le péché, qu'il avait perdu une partie de sa beauté. On ne retrouvait plus en lui cet amour pour la justice et pour la vérité, que le Seigneur avait imprimé dans son âme, au moment qu'il la créa. Des nuages offusquaient son esprit, des passions assiégeaient son cœur et ses sens avides de recueillir tout ce que la sagesse condamnait, le précipitaient dans toutes sortes d'écarts.

En vain il eût cherché des remèdes à ces

maux, si Dieu lui-même, par une miséricorde infinie, ne fût venu réhabiliter son ouvrage. L'homme était tombé par sa propre faute, dit saint Augustin, mais il ne pouvait s'en relever que par la grâce du Tout-Puissant ? Eh ! quelle grâce ? Ici la raison s'égare et n'a point d'autre ressource que de se taire et d'adorer. Les cieux qui devaient lancer la foudre contre l'homme rebelle et prévaricateur, s'ouvrent pour enfanter le Juste, pour nous donner le Verbe du Très-Haut, qui vient lui-même habiter parmi nous et mériter par ses souffrances et par son sacrifice, le bienfait inestimable de notre réconciliation.

La nature étonnée témoigne sa surprise, tantôt par des éclipses et tantôt par des tremblements. Tout annonce la majesté de celui qui vient racheter les pécheurs, et ses bontés se manifestent par des résurrections et par des guérisons en tout genre. Réjouissez-vous, Sion ; Jérusalem, tressailliez d'allégresse ; l'homme sort du sein de ses misères ; il n'est plus cet objet maudit que les enfers attendaient comme leur héritage, que le démon poursuivait comme sa proie. Un médiateur est promis ; la femme écrase la tête du serpent ; l'anathème est effacé, et la cédule de mort est déchirée par Jésus-Christ même, Fils éternel de Dieu, qui, pour nous faire vivre, expire sur la croix, qui pour nous réintégrer s'abaisse jusqu'aux plus profondes humiliations, jusqu'à être regardé comme l'opprobre et la malédiction du genre humain.

Oui, mes frères, c'est par ces prodiges de miséricorde et d'amour que nous nous relevons de notre chute, et que nous réparons nos malheurs. Jésus-Christ nous couvre de ses blessures, dit saint Augustin, et il nous guérit ; il nous lave dans son sang, et nous acquérons un lustre que la première innocence d'Adam n'avait pu nous donner ; ce qui nous est confirmé par cette sainte exclamation que l'Eglise emploie pour témoigner sa joie sur notre rédemption. O heureuse faute que celle du premier Père, qui nous a mérité d'avoir un Dieu pour médiateur : *O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere redemptorem.*

Il faut convenir, en effet, que nous sommes d'une nature bien plus excellente, depuis que Jésus-Christ s'est revêtu de notre propre chair, s'est appelé notre frère, a daigné subir la mort pour nous ouvrir les portes de l'éternité. Nous n'étions auparavant qu'un limon animé du souffle de Dieu, ainsi que s'exprime Tertullien ; mais, depuis l'Incarnation, nous sommes ses propres membres, et nous participons aux souffrances de Jésus-Christ comme à sa gloire. Que l'incrédule s'obstine à vouloir rabaisser notre nature ; qu'il tâche de se confondre avec celle des animaux, et de réduire notre âme au néant ; notre humanité, dont le Verbe lui-même a daigné se revêtir, nous élève de la manière la plus sublime et la plus éminente, et nous donne en quelque sorte, selon l'expression de saint Basile, une supériorité sur les anges : *Super angelos dignitatem.*

Il est vrai que lorsqu'on considère la vie et la mort de Jésus-Christ, on trouve des titres si honorables pour l'humanité, qu'il n'y a point d'homme qui ne puisse et qui ne doive se glorifier de telles prérogatives. Eh quoi ! mes frères, notre chair a été sanctifiée dans la personne du Verbe par les actions les plus admirables et les plus saintes ; elle a été couverte de plaies qui ont expié nos péchés ; elle a été attachée à la croix d'où nous avons reçu le salut et la vie, et nous serions insensibles à cette gloire ! Ah ! que toute la terre publie quelle est notre excellence et quelles sont nos grandeurs, et que toute langue confesse que l'homme ne pouvait recevoir un plus grand honneur. O commerce admirable ! ainsi que l'Eglise le chante dans ses offices ; Dieu a pris notre humanité, et nous a communiqué sa dignité : *O admirabile commercium ! Creator generis humani, nostræ factus humanitatis particeps, largitus est nobis suam Deitatem.*

O Incarnation de mon Dieu ! s'écrie saint Cyrille à ce sujet, ô Passion de mon Sauveur, quelles richesses ne nous communiquez-vous pas ! Vous vous abaissez jusqu'à nous, et vous nous élevez jusqu'à vous, et ces souffrances, ces opprobres, ces humiliations qui révoltent notre nature, ne sont que pour l'exalter, pour la sanctifier, et, si l'on peut parler ainsi, pour la diviniser : *Largitus est nobis suam Deitatem.*

Mais, puisqu'il en est ainsi, mes frères, la profanation de vos membres ne sera-t-elle pas l'abomination de la désolation dans le lieu saint ? Et ne serez-vous pas coupables, selon l'expression de l'Apôtre, d'avoir arraché à Jésus-Christ même ses membres, pour en faire ceux d'une prostituée ? Quelle révérence notre propre corps n'exige-t-il pas, depuis que le Seigneur a paru dans notre propre chair, et qu'il en a fait l'instrument de notre salut et de notre rédemption !

Hélas ! nous nous glorifions tous les jours d'avoir des parents et même des amis qui sont parvenus au faite des honneurs. Il nous semble que leur éclat rejaillit sur nos personnes ; de sorte que nous en prenons occasion de nous estimer davantage ; et le mystère ineffable de l'Incarnation, qui rend un Dieu semblable à nous, excepté le péché, qui l'assujettit à toutes nos misères et à toutes nos infirmités, ne nous paraît pas un objet assez merveilleux pour exciter toute notre admiration et tout notre amour ! O aveuglement ! ô stupidité ! l'homme ne connaît ni la vraie gloire, ni les vrais honneurs, dit saint Bernard ; il se vante de ce qui doit l'humilier, et il n'observe pas ce qui l'unit à Dieu même.

Quel nouveau degré de gloire, si nous considérons maintenant la divine Eucharistie, ce sacrement ineffable du corps et du sang de Jésus-Christ, par lequel nous nous incorporons avec lui de la manière la plus forte et la plus intime ; ce sacrement qui fait que Dieu demeure en nous, et que nous demeurons en lui : *In me manet et ego in*

illo. (Joan., II, 5.) Ce prodige inconcevable, fruit de la Passion du Sauveur, rend les chrétiens si grands et si sublimes, qu'ils ont droit de dire qu'il n'y a point de nation aussi intimement unie qu'eux à la Divinité : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis.* (Deut., IV, 7.)

C'est ce qui fait que les Pères de l'Eglise déclarent, dans les termes les plus formels, que nous sommes des tabernacles vivants, et que notre cœur, comme un ciel, renferme la Divinité même, et est un trône où le Seigneur réside. Il s'agit ici de ceux qui communient avec les saintes dispositions qu'exige un acte aussi célèbre et aussi important, et qui, par leur attention à conserver Jésus-Christ, le possèdent dans leur sein, comme leur gloire et leur trésor.

Quant à vous, mes frères, qui peut-être avez le malheur de fréquenter l'Eucharistie avec l'amour du péché, sachez que plus Dieu se communique à nous par ce sacrement, et plus la profanation qu'on en fait est horrible et monstrueuse à ses yeux. C'est outrager la Divinité, dit saint Chrysostome, de la manière la plus énorme, et dégrader notre humanité, que de ne pas recevoir le corps du Seigneur avec toute la révérence qui lui est due.

Ah ! si nous avions de la foi, nous ne formerions que de saints désirs, comme ayant eu notre âme remplie de la présence même du Fils de Dieu ; nous ne proférerions que des paroles de sagesse et d'édification, comme ayant eu les lèvres teintes du sang de Jésus-Christ ; nous ne considérerions notre corps qu'avec un vrai respect, comme ayant possédé au milieu de nous, celui qui est l'auteur de toute sainteté.

Ah ! oublions, mes frères, oublions les honneurs du siècle, les vanités du monde, pour n'envisager que la gloire d'être unis à Dieu, par tant de liens qu'il a formés entre nous et lui ; liens que la mort même ne fera que resserrer plus intimement, et qui ne peuvent se rompre que par le péché ; liens qui nous unissent à Jésus-Christ comme à un père, comme à un frère, comme à un ami, selon qu'il s'exprime lui-même, et qui nous associent à tous les saints : *Particeps ego sum omnium timentium te, et custodientium mandata tua.* (Psal. CXVIII, 63.)

N'allez donc pas vous imaginer, mes frères, que vous êtes des créatures indifférentes à l'égard de Dieu, jetées sur cette terre par un simple effet du hasard, et destinées à retourner dans le néant, d'où la puissance éternelle les a tirées. La Passion de Jésus-Christ vient vous apprendre aujourd'hui, que votre âme est immortelle, rachetée du sang d'un Dieu, et que votre chair est vraiment glorifiée, comme étant de même nature que celle du Sauveur.

Dites-vous donc souvent à vous-mêmes, avec cette noble fierté qui caractérise les martyrs, et qui convient parfaitement à un chrétien : Il n'y a rien dans ce monde créé, qui puisse remplir mon cœur, et qui puisse

notre comparé. L'univers n'est qu'un atome en considération d'une âme qui, comme la mienne, a été lavée dans le sang même de l'Homme-Dieu ; en considération d'un corps qui, comme le mien, a été clarifié par celui de Jésus-Christ, et qui doit un jour ressusciter dans un état de gloire et de splendeur : *Seminator animale, surget spiritalé. (I Cor., XV, 44.)*

Je sais, mes frères, que notre humanité, maintenant le jouet des éléments, des souffrances et des maladies, paraît plutôt un sujet d'humiliation que de triomphe ; mais je sais en même temps, avec le grand Apôtre, que c'est ici-bas, le temps d'épreuve et de foi, et que tout ainsi que la résurrection du Sauveur a vengé l'ignominie de sa croix, le jugement dernier nous élèvera à proportion que nous serons humiliés, et que nous aurons souffert. Nous attendons avec confiance notre Sauveur Jésus-Christ, qui reformera notre corps d'humilité, et qui le rendra conforme à la clarté dont le sien sera revêtu : *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ. (Philip., III, 21.)*

Mais, sans attendre cet heureux instant, qui sera celui de notre glorification, si nous avons bien vécu, on peut dire que depuis l'incarnation du Sauveur, il y a eu des multitudes de martyrs, de vierges et de pénitents, qui ont crucifié leur chair, et qui ont vengé l'humanité, des outrages du péché. Les stigmates imprimés sur le corps adorable de Jésus-Christ se sont gravés sur celui de ses saints, et les souffrances de ce divin médiateur sont devenues le partage des vrais chrétiens.

C'est ainsi, mes frères, que la vie et la mort de Jésus-Christ ont servi d'exemples aux hommes, pour leur faire embrasser les saintes rigueurs de la pénitence ; et c'est par cette raison que je vous conjure de les contempler comme un objet digne des plus sérieuses réflexions. Peut-être attendez-vous ici de moi que j'expose à vos yeux la croix de mon Seigneur et mon Dieu ; mais qu'opérera cette vue, si la Passion de Jésus-Christ n'est réellement imprimée dans vos cœurs ? La croix doit être le spectacle continu du chrétien. Allez, mes frères, allez aux pieds de celle que les ministres du Seigneur vont offrir à votre adoration ; et là, prosternés de cœur et d'esprit ; et là dans un anéantissement qui absorbe toutes les facultés de votre âme, et qui ne lui laisse que des sentiments de douleur et de confusion sur vos fautes passées, poussez les gémissements les plus sincères et les plus profonds.

Voilà l'homme, devez-vous dire à vous-mêmes, qui, par ses tourments et par sa mort, a fondé notre espérance et glorifié notre humanité : *Ecce Homo.*

Voilà l'homme, qui, Dieu comme son Père, a daigné venir consommer le grand œuvre de notre rédemption, au milieu des plus profondes humiliations, et des supplices les plus affreux : *Ecce Homo.*

Voilà l'homme qui doit venir un jour nous

juger, dans tout l'appareil de sa gloire et de sa majesté, et montrer à l'univers les cicatrices de ses plaies, comme le témoignage le plus éclatant de son amour pour nous, et nous demander compte de son propre sang : *Ecce Homo.*

Voilà l'homme qu'on nous représentera dans le moment de notre agonie, ce moment auquel nous touchons ; et qui nous dépouillera de tous nos plaisirs, de toutes nos erreurs, de toutes nos vanités, pour ne laisser entre nos mains que l'image de Jésus-Christ crucifié, comme le seul bien qui méritait d'être notre trésor : *Ecce Homo.*

Mais, je vous laisse faire vous-mêmes ces réflexions, d'autant mieux que la longueur des offices qui se célèbrent dans ce saint jour, suffit pour satisfaire à votre piété, et pour remplir votre temps. Ayez soin d'y assister avec ces mêmes sentiments qui pénétrèrent le disciple bien-aimé, lorsqu'il vit de ses propres yeux Jésus-Christ expirer en croix.

Que la même révolution qui arriva pour lors dans toute la nature, éclate dans votre âme. Que vos sens s'éclipsent, pour ne vous laisser que les yeux de la foi ; que le voile formé par vos passions se déchire ; que vos bonnes habitudes ressuscitent, et que tout votre être tremble et frémissse à la vue de vos crimes et de vos égarements.

Daignez vous souvenir que nous sommes vos créatures, lavées dans votre propre sang, et marquées du signe de la Rédemption. Reconnaissez votre ouvrage, ô mon Dieu, et appliquez-nous ce sang précieux, que vous avez répandu pour les hommes de tous les siècles, de tous les pays et de toutes les conditions. Toute notre espérance est dans vos mérites, toute notre consolation dans la vue de votre croix. Faites, Seigneur, qu'elle soit entre nos mains, lorsque nous expirerons ; qu'alors nous l'embrassions de cœur et d'esprit, comme le gage de votre amour, comme le fondement de nos espérances, et notre couronne dans l'éternité. Ainsi soit-il

SERMON IX.

Pour le samedi saint.

SUR LA SÉPULTURE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Venit Maria Magdalene, et altera Maria, videre sepulcrum. (*Matth., XXVIII.*)

Marie Madeleine et une autre Marie allèrent visiter le Sépulcre.

On passe si rapidement de la mort de Jésus-Christ à sa résurrection, que le mystère de sa sépulture est entièrement oublié. Cependant, chrétiens mes frères, l'Apôtre nous apprend que ce mystère renferme les plus grands sujets d'instruction, et il le remet sans cesse sous nos yeux comme le modèle de ce que nous devons être dans le baptême, c'est-à-dire que nous devons y être ensevelis avec Jésus-Christ, pour ne revivre qu'avec lui : *Consepulti enim estis cum Christo. (Rom., VI, 4.)*

Mais, qui est-ce qui meurt au monde pour se cacher dans le tombeau de la retraite et

de la pénitence, selon l'expression de Tertullien? Qui est-ce qui ferme ses oreilles et son cœur aux vanités de la terre, pour se concentrer en soi-même, et n'exister que pour Dieu? Hélas! loin de s'ensevelir tout vivant dans la solitude et le silence que le christianisme exige, on ne pense même pas à cette sépulture que la mort nous prépare, et l'on s'attache à ce monde comme s'il était éternel.

Croyez-vous donc ne devoir pas mourir, s'écrie saint Chrysostome, tandis que toute la nature vous fait voir par ses pertes continuelles et par son déclin, qu'aucune créature n'est exempte de la mort; tandis que la terre que nous foulons aux pieds, n'est qu'un amas confus des cendres de nos Pères; tandis que Jésus-Christ lui-même repose aujourd'hui dans un sépulcre jusqu'au moment de sa résurrection.

Ne perdons pas de vue, mes frères, un événement aussi instructif et aussi mémorable, et souvenons-nous à jamais que la sépulture de l'Homme-Dieu nous oblige : 1° à nous ensevelir avec lui, par un détachement entier de tous les biens de ce monde; 2° à regarder notre tombeau comme un lieu qui doit nous rappeler notre résurrection. *Regina celi.*

Qu'est-ce qu'un chrétien doit considérer dans cet univers, dit saint Ambroise, si ce n'est Dieu qui remplit tout de son immensité, qui conserve tout par sa miséricorde, et dont nous empruntons notre être et nos facultés? En vain les hommes, séduits par l'appât enchanteur des plaisirs et des honneurs, se reposèrent sur ces objets comme sur les fondements de leur félicité.....

(*Le reste manque.*)

SERMON X.

Pour le saint jour de Pâques.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION

Surrexit. (Marc., XVI.)

Il est ressuscité.

Sire,

Il est donc arrivé ce jour solennel, où les humiliations se changent en triomphes, où les desseins des méchants sont confondus, où celui qui semait dans les larmes, moissonne dans la joie : *Surrexit.*

Déjà, des sons mélodieux, des chants d'allégresse; la figure de cet *Alleluia*, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, et qui doit être le cantique éternel de la Jérusalem céleste, ont réveillé votre âme abattue par la douleur, et vous ont appris que le temps des épreuves était passé; que l'ouvrage du salut était consommé; que Jésus venait de dépouiller les enfers et d'enrichir les cieux : *Surrexit.*

On ne verra plus la nature annoncer son étonnement et son effroi par des tremblements et par des ténèbres; on ne verra plus une croix couverte d'opprobres et d'ignominies, servir de dérision à tout un peuple effréné. Le spectacle change; aux révolutions que le firmament et la terre viennent

d'éprouver, succède la conversion des cœurs et des esprits; à l'éclipse du soleil celle de la Synagogue dont le culte s'anéantit; à l'ébranlement des montagnes et des rochers, le trouble des nations qui entendent parler du Christ; et l'instrument de la mort du Sauveur devient l'ornement des empereurs et des empires, parce que le Seigneur est véritablement ressuscité : *Surrexit.*

Résurrection sainte! résurrection merveilleuse qui, en couronnant les œuvres de Jésus-Christ, donne à la religion : 1° une solidité que rien ne peut ébranler; 2° un éclat que rien ne peut obscurcir. Deux vérités, mes frères, qui manifestent le triomphe du christianisme, de la manière la plus évidente et la plus signalée, et que j'espère vous démontrer, avec le secours de Marie, cette Vierge de toute pureté, dont l'intercession toute-puissante auprès de Dieu est un canal de grâces et de bénédictions : *Regina celi, latere.*

PREMIER POINT.

La religion fut fondée le même jour que le Seigneur créa la terre et les cieux, dit Tertullien; et Dieu, en formant un monde spirituel au milieu d'un monde matériel, voulut nous apprendre qu'il est aussi puissant et aussi magnifique dans l'ordre de la grâce que dans celui de la nature, et que les hommes n'existent que pour le connaître, l'aimer et le servir : *Omnia serviunt tibi. (Psal. CXVIII, 91.)*

Je vois la religion chrétienne, s'écrie saint Augustin, comme un arbre immense et mystérieux qui, planté et arrosé des mains mêmes de l'Eternel, couvre l'univers de ses branches, et élève sa cime jusqu'aux cieux. Elle étendit ses premières racines dans le paradis terrestre; mais il n'appartenait qu'à la résurrection du Fils de Dieu, de lui assurer cette consistance et cette solidité dont elle se glorifie à la face de tous les peuples et de tous les pays.

En vain les puissances de la terre et des enfers se réunissent et se lignent pour étouffer le christianisme dans son berceau. Jésus-Christ, en ressuscitant, donne à sa religion et une force qu'on ne peut vaincre et un pouvoir qu'on ne peut égaler.

Qu'est-ce que la force, mes frères, si ce n'est une supériorité qui nous fait triompher de ceux qui nous attaquent; si ce n'est un bouclier propre à repousser tous les traits qu'on nous lance; si ce n'est enfin un présent du ciel qui nous relève et qui nous distingue? Or, je vous le demande, où ces qualités se trouvent-elles mieux réunies que dans la religion chrétienne?

A peine sort-elle du sein des humiliations, dont la mort de Jésus-Christ fut accompagnée, qu'elle fait entendre sa voix, en publiant le mystère de la résurrection, par la bouche des saintes femmes et des apôtres, qui deviennent ses oracles et ses interprètes. Elle avait paru au pied de la croix avec une intrépidité surprenante, dans la personne de la très-sainte Vierge et dans

celle de saint Jean ; mais aujourd'hui, elle annonce, dans tous les endroits, que le Sauveur est ressuscité : *Surrexit* ; qu'on ne trouve dans son tombeau qu'un suaire et des ligaments : *Non est hic*. Jérusalem se trouble, les Juifs frémissent, les princes des prêtres entrent en fureur, et, malgré leurs clameurs, tout retentit du prodige étonnant qui vient d'arriver : *Surrexit*. C'est une voix miraculeuse que rien ne peut étouffer. L'ange du Seigneur s'est fait voir à Marie Madeleine et à ses compagnes ; et comme il leur dit de ne point craindre : *Nolite expavescere*, elles bravent, avec une sainte hardiesse, les menaces de Caïphe et la rage de toute une nation, et elles ne cessent de publier que leur époux et leur maître est vraiment ressuscité : *Surrexit*.

Elles savent que celui qui a levé la pierre du sépulcre pourra bien les soutenir au milieu des plus grands assauts ; que l'Eglise doit être substituée à la Synagogue ; que la grâce de Jésus-Christ est toute-puissante ; que ses promesses sont infaillibles, et elles ne craignent pas de dire, malgré toute la fureur et tout l'acharnement des Juifs, que le Christ est ressuscité, qu'elles l'ont vu de leurs propres yeux, et qu'il leur a parlé : *Venit Maria Magdalene annuntians discipulis quia vidi Dominum, et hæc dixit mihi*.

Le sang de Jésus-Christ fumait encore, dit saint Cyprien, lorsque le mystère de la résurrection se divulguait dans toute la Judée ; lorsque les disciples enflammés d'un saint zèle, prouvaient l'imposture des soldats, et forçaient les Juifs à dévorer en secret leur honte et leur confusion. Quel nuage de témoins vient confirmer le récit des saintes femmes ; chaque jour, chaque heure offre aux yeux du public des personnes qui attestent avoir vu Jésus de Nazareth, et l'avoir entendu ; il devient notoire qu'il apparaît fréquemment à ses apôtres, qu'il converse et qu'il mange avec eux, et qu'enfin la mort a été vaincue par son éclatante résurrection : *Absorpta est mors in victoria*. (I Cor., XV, 54.)

Mais c'est après l'effusion de l'Esprit saint, qu'il faut suivre les disciples et les entendre, pour connaître toute la force dont la religion est pourvue. Le Sauveur avait dit aux siens qu'il était avec eux tous les jours de leur vie, jusqu'à la consommation des siècles ; qu'ils n'eussent rien à craindre, qu'il leur donnerait une sagesse à laquelle on ne pourrait résister et qu'ils vaincraient le monde, comme il l'avait vaincu : *Confidite, ego vici mundum*. (Joan., XVI, 33.) A peine les dons du ciel se sont-ils manifestés par des langues de feu, que les oracles de Jésus-Christ s'accomplissent de la manière la plus étonnante. Pierre paraît au milieu des synagogues, et, plein d'un zèle miraculeux qui éclate dans ses gestes et dans ses yeux, il reproche aux Juifs avec indignation et véhémence, d'avoir rejeté celui qui était saint et juste, et d'avoir demandé qu'on délivrât un meurtrier ; enfin, d'avoir fait mourir l'Auteur de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts : *Vos autem Justum, et Sanctum negas-*

sis, et petistis virum homicidam donari vobis. Auctorem vero vitæ interfecistis. (Act. III, 14.) Paul, frappé d'un coup qui l'atterrit, au moment qu'il allait enchaîner les chrétiens à Damas, tourne sa fureur contre lui-même, reconnaît son aveuglement, et devient l'apôtre de Jésus-Christ avec un courage qui l'expose à mille dangers et à mille combats, et qui lui vaut la couronne du martyr : *Saulus autem confundebat Judæos qui habitabant Damasci, affirmans quoniam est Christus*. (Act., IX, 22.)

Ah ! mes frères, qui pourra suivre les traces des premiers disciples du Sauveur ? Ils couvrent la terre et les mers des étendards de la religion qu'ils annoncent de toutes parts ; ils courent jusqu'aux extrémités du monde, enfanter des chrétiens sur les débris des idolâtres ; ils ne font que de naître, et ils remplissent l'univers ; ils ne disent qu'une parole, et les démons s'enfuient, et les païens sont confondus.

Déjà la ville d'Athènes, déjà celle de Rome, tremblent pour leurs faux Dieux ; déjà l'empire romain s'efforce d'exterminer les chrétiens, et d'en éteindre jusqu'au nom. Les empereurs semblent ne se succéder que pour effacer une religion qui les étonne et qui les alarme. Ils passent leurs jours à inventer des supplices, à donner des édits et à soulever le monde entier contre les disciples du Christ. Les scies, les glaives, les roues, les chevaux, l'huile bouillante, la poix enflammée, le feu lui-même, n'ont point à leur gré assez de force et d'activité pour faire souffrir les martyrs. La persécution éclate de toutes parts, la rage s'empare de tous les esprits ; Trajan lui-même devient un Néron ; le sang des chrétiens inonde les villes et les campagnes, et le spectacle dont on se repaît est un amas de membres mutilés, de têtes séparées de leur tronc, de cadavres encore palpitants.

Mais, ô prodige ! les plus longues douleurs ne servent qu'à prolonger les délices des martyrs ; la rigueur des tyrans leur paraît un don du ciel ; ils bénissent la main qui les immole ; ils prient pour leurs bourreaux, et ils ne montrent jamais plus de force et plus de courage que lorsque tous les maux viennent fondre sur eux.

Ici de vénérables évêques, blanchis sous le poids des travaux et des années, précipitent leurs pas pour aller recevoir, au milieu des charbons ardents, la couronne du martyr ; là, des vierges couvertes de leurs cheveux épars, montent, en chantant des hymnes, sur les échafauds, et lèvent leurs mains vers le ciel pour solliciter la conversion des tyrans. Ici, des mères étouffent leur tendresse naturelle, pour ne laisser agir que la grâce, et donnent une seconde vie à leurs enfants, beaucoup plus précieuse que la première, en les disposant à souffrir la mort ; là, de jeunes personnes, qui ne font pour ainsi dire que de naître, bravent la fureur des tigres et des lions ; de sorte qu'on est beaucoup moins étonné de l'horreur du supplice, que de leur force et de leur courage.

Quelle magnanimité ! s'écrie saint Ambroise ; l'enfer lui-même qui vomit toute sa rage et toute sa fureur est désarmé, est vaincu par le plus petit enfant qui se joue de la férocité des tyrans. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous confondez ce qu'il y a de plus fort, par ce qu'il y a de plus faible et de plus abject, et que vous faites voir à l'univers étonné quelle est la solidité de votre sainte religion. Vous l'aviez bien dit, ô Sauveur de nos âmes, que votre Eglise était bâtie d'une manière inébranlable, et que les portes de l'enfer ne pourraient prévaloir contre elle : *Et portæ inferi non prævalerunt adversus eam.* (Matth., XVI, 18.) Trois siècles de persécutions les plus inouïes et les plus barbares ne font que multiplier les chrétiens ; et les empereurs ont beau prendre plaisir à s'enivrer du sang de vos saints, leur défaite est égale à leur honte, et ils sont forcés de s'écrier avec Julien l'Apostat, au milieu de leur rage et de leur désespoir : *Vicisti, Galilæe* ; Jésus-Christ est vainqueur.

Qu'il aurait cru, mes frères, que cet homme de douleurs, qui excitait notre compassion il y a deux jours, opérerait des miracles aussi éclatants ; que sa croix, qui semblait devoir être un objet éternel d'opprobres et de malédiction, se changerait dans un étendard de gloire, et que tous les pays l'arboreraient comme leur espérance et comme leur triomphe ? Cependant cet événement s'accomplit aux yeux du monde entier, et il n'y a point de recoin dans l'univers où l'on n'adore la croix du Sauveur.

La religion, dit saint Augustin, a la force de renverser Jérusalem, et de la réduire en poudre ; de changer les temples en églises, les idolâtres en chrétiens, et de placer sur le trône même des empereurs, le signe de la croix. Constantin connaît Jésus-Christ, le confesse, et fait annoncer son Evangile dans toute l'étendue de ses Etats ; et toutes ces merveilles ne s'opèrent ni par la force des armes, ni par le secours des richesses, ni par le moyen de la séduction ; mais par l'impression d'une vertu toute céleste qui change les cœurs, et qui les soumet à la pratique de la morale la plus sainte et la plus austère. Douze pêcheurs s'élèvent comme les colonnes de l'édifice que le Seigneur vient bâtir ; et c'est sur de pareils fondements que le christianisme s'appuie et s'agrandit de toutes parts.

Mais, si l'on peut dire que telle est la force de la religion, qu'elle triomphe de tous les obstacles, qu'elle soumet tout à ses lois quand Dieu le veut, peut-on dire également que vous participez à cette force toute divine ? Hélas ! mes frères, quoique régénérés dans les eaux du baptême, quoique enrôlés par le sacrement de confirmation dans la milice de Jésus-Christ, quoique associés par la communion des saints, aux apôtres et aux martyrs, vous êtes si faibles que la moindre occasion fait évanouir toutes vos bonnes résolutions, que vous succombez à la plus légère tentation, et que votre vie n'est qu'une alternative de confessions et de rechutes. Vous

n'êtes fermes que lorsqu'il s'agit de vos intérêts, que lorsqu'il faut soutenir les folles prétentions d'un honneur chimérique, que lorsqu'il est question de ne point pardonner, de tenir votre rang, ou plutôt de vous maintenir dans votre orgueil. Ah ! qu'auriez-vous donc fait, mes frères, si, à l'exemple des premiers martyrs, vous eussiez dû répandre votre sang ? Ici, je m'arrête effrayé à la vue de votre lâcheté, et je dis que le pouvoir donné à la religion n'est pas moins admirable que cette force dont nous venons de voir les effets.

Vous conviendrez sans doute que s'il est grand de vaincre des inclinations perverses, de dompter la férocité des barbares, de réunir tant de mœurs et tant de coutumes différentes pour n'en faire que des actes de douceur et de charité ; de lier des nations ennemies les unes des autres, pour les soumettre à la même croyance et à la pratique des mêmes œuvres ; il est encore plus merveilleux de commander à la nature, d'imposer silence aux démons, et d'opérer journellement les plus grands prodiges.

Telle est, mes frères, une idée de cette puissance dont la religion chrétienne est en possession, puissance qui, bien différente de celle des princes de la terre, ne s'étend que sur le spirituel, conformément aux paroles de Jésus-Christ, qui déclare que son royaume n'est pas de ce monde, qu'il n'en sera pas de ses disciples comme des princes de la terre, qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, qu'enfin on doit être doux et humble de cœur.

Les ambitieux ne connaissent de puissance que celle qui tend au gouvernement de ce monde, et qui a rapport à des avantages terrestres et charnels ; mais, au contraire, les ministres de Jésus-Christ ne s'occupent que des choses du ciel, et leur ministère n'a pour objet que le salut des peuples, la conversion des mœurs, et le triomphe de la foi.

Quel magnifique spectacle que celui de la religion lorsqu'on considère ce pouvoir sublime et divin dont le Seigneur lui-même l'a revêtue, en l'assurant à la face de toutes les nations de son assistance continuelle et de sa protection, en lui donnant la faculté de remettre et de retenir les péchés, en lui promettant de lier et de délier dans les cieux ce qu'elle lierait et délierait sur la terre. Ah ! mes frères, il n'y a point de société dans les fastes du monde et dans les annales de l'histoire qui ait jamais eu de semblables prérogatives, point de religion en conséquence qu'on puisse comparer à la religion chrétienne.

Ici, les pêcheurs endurcis, désespérés, trouvent le moyen d'avoir accès auprès de Dieu. L'Eglise sollicite leur réconciliation, impose les mains sur leurs têtes humiliées, leur applique enfin le sang de Jésus-Christ même qui les lave et qui les purifie, lorsque leurs cœurs sont véritablement contrits ; et le Seigneur ne se ressouvient plus que de ses miséricordes, oublie toutes les fautes passées, et le ciel se réjouit plus d'un tel événement que de la piété de quatre-vingt-dix-

neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Ce serait à vous, mes frères, qui tant de fois avez été tirés du tombeau de la misère et de la corruption par la vertu des pouvoirs que la religion a reçus, ce serait à vous, dis-je, à célébrer cette puissance toute miraculeuse et toute divine. Chargés de crimes et d'opprobres aux yeux de l'Éternel, que seriez-vous devenus si le christianisme ne vous avait offert des ressources pour vous arracher à l'esclavage sous lequel vous gémissiez? C'est cette religion sainte qui vous a tendu la main lorsque vous étiez tombés, qui vous a revêtus de la robe nuptiale lorsque vous étiez dans la plus horrible indigence et dans la plus affreuse nudité; vous avez trouvé dans sa piscine la guérison de tous vos maux, et vous avez repris ce premier éclat, que les eaux du baptême vous avaient donné.

Je me rappelle ici cette première grâce qui nous arracha à l'empire du démon, comme une des plus grandes preuves du pouvoir que la religion a reçu contre les attaques du malin esprit. En effet, c'est par le baptême, dit saint Bernard, qu'on connaît la puissance de l'Eglise sur les anges rebelles. Elle parle, elle souffle, et le démon est obligé de quitter les âmes qu'il possède et de s'avouer vaincu. Aussi voyons-nous que les prières qu'elle emploie contre l'esprit impur sont des ordres : *Sors, dit-elle, esprit immonde*; parce qu'elle est assurée que Jésus-Christ, fidèle dans ses promesses, ne peut manquer à sa parole, parce qu'elle éprouve à chaque instant les merveilleux effets de l'assistance de l'Esprit saint.

Parlerai-je maintenant de l'Eucharistie, ce prodige ineffable qui, se répétant continuellement sur nos autels, nous fait voir, de la manière la plus forte et la plus éclatante, combien le pouvoir de la religion est immense, combien il est divin. Ses pontifes prononcent les mots de la consécration, et Jésus-Christ lui-même se substitue à la place d'un pain qu'il anéantit, et devient notre prêtre, notre victime et notre nourriture. O cieux! soyez dans l'étonnement; ô terre! admirez et tremblez!

Il semble que toutes les créatures sont aux ordres de la religion chrétienne, pour qu'elle en fasse des moyens de sanctification et des holocaustes à l'Éternel. Ici, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu, elle donne à l'eau une fécondité capable d'engendrer des chrétiens; là, elle donne à l'huile une vertu propre à consacrer les pontifes et les rois; ici, elle change le vin dans le sang même de l'Homme-Dieu; là, elle communique une impression de sainteté à tout ce qu'elle bénit.

Puissante religion! s'écrie saint Bernard, que votre pouvoir est étendu! vous triompez dans les cieux par les grâces que vous en obtenez; dans le purgatoire, par les âmes que vous délivrez; sur la terre, par les miracles que vous opérez; de sorte que votre empire n'est ni restreint ni limité. Oui, mes frères, la foi nous apprend, et qu'est-ce qu'il

ya de plus sûr que la foi des chrétiens? que la religion est le canal des grâces, la source des trésors, et que ses prières et ses vœux peuvent tout auprès de Dieu.

C'est elle qui fait descendre dans nos cœurs cette rosée céleste qui les arrose et qui les purifie, qui suspend la foudre toujours prête à écraser les pécheurs, qui nous attire ces pluies bienfaisantes qui fertilisent nos campagnes et qui raniment l'espérance du laboureur, qui arrête les progrès de la famine et de la peste, qui oppose sa force à celle de la mort pour l'enchaîner, et pour donner à ceux que la maladie afflige le temps de faire pénitence et d'opérer leur salut.

Ah! sans cesse et de toutes parts, la religion nous donne des preuves de son pouvoir, et, s'il est vrai de dire que dans les premiers siècles elle se signala par les miracles les plus éclatants, il n'est pas moins certain qu'elle renfermera toujours dans son sein des hommes puissants en œuvres et en paroles, et que le don de parler diverses langues, de guérir les malades, de ressusciter les morts, est accordé pour tous les temps. Si vous n'en voyez plus les effets, c'est que l'affermissement du christianisme est le plus grand des miracles; c'est que votre foi, qui hésite et qui chancelle, vous rend indignes de pareilles faveurs.

En vérité, dit Jésus-Christ, si vous aviez de la foi comme un grain de sénévé, vous diriez à cette montagne : Vas ici, et elle irait. Combien de miracles en tout genre, et dans tous les pays et dans tous les âges, qui nous garantissent le pouvoir de la religion! Il n'y a presque pas de saint qui n'ait signalé sa mort ou sa vie par quelque prodige extraordinaire. Ici, les ossements des bienheureux ont prophétisé; là leur intercession est devenue un germe de salut et de bénédiction. Allez au tombeau des martyrs, disait saint Augustin aux fidèles de son temps, et c'est là que vous connaîtrez toute la puissance de la religion et toutes ses richesses; c'est là que vous verrez des pécheurs convertis, des infirmes guéris, parce que le christianisme est une pépinière de merveilles.

Mais faut-il, mes frères, faut-il que ce pouvoir, dont la religion est en possession, nous soit absolument inutile? Faut-il que nous ne profitons pas des trésors d'une Eglise riche en toute sorte de biens? Le Seigneur ne nous a faits chrétiens que pour profiter des grâces que le christianisme nous offre, que pour nous purifier et nous perfectionner dans son sein, et nous en sommes moins affectés que d'un intérêt temporel, que d'un plaisir passager.

Nous assiégeons les cours et les grands, dit saint Basile, pour nous procurer une fortune de quelques instants; nous nous confions à leur crédit comme au bien le plus solide et le plus assuré; et sitôt qu'il s'agit de la religion, nous ne nous occupons ni de ce qu'elle nous offre, ni de ce qu'elle peut nous offrir. On dirait que les prérogatives accordées à l'Eglise sont pour d'autres que pour nous, et qu'il ne nous importe en aucune manière ni

qu'elle soit riche ni qu'elle soit puissante. Cependant, comme dit saint Léon, plus la religion nous approche de Dieu, et plus nous devons y être attachés.

Hélas ! les païens, les hérétiques ont une ardeur incroyable pour leurs sectes, qui, stériles en tout genre, n'ont ni mérite ni vertu, et nous, enfants de la grâce, nous, à la source de tous les trésors, nous paraissions ignorer tout ce que la religion peut opérer en notre faveur. Ranimons notre foi, et cette divine religion se fera voir à nous, et comme une société distinguée de toutes les autres par sa force et par sa puissance, et comme un corps mystique environné d'un éclat que rien ne peut ternir. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit le grand Apôtre, votre foi est vaine : *Inanis est fides vestra* (I Cor., XV, 14) ; parce que c'est de ce mystère ineffable que la religion chrétienne emprunte tout son lustre et toute sa splendeur. En effet, attachée sur la croix avec son divin Epoux, selon l'expression de saint Chrysostome, elle devait ressusciter avec lui. Figurez-vous ici, mes frères, des pierres qui se renversent, un sépulcre qui s'ouvre, un Homme-Dieu qui se lève, et qui, plus éclatant que l'aurore, plus radieux que le soleil, conduit en triomphe cette sainte religion que nous professons, la bénit solennellement comme son ouvrage, et lui communique cette même gloire dont il est environné. Elle est cette reine, selon l'expression du Prophète, qui se trouve assise à la droite de Dieu, et dont les vêtements reluisent par la magnificence et par la variété : *Astitit Regina a dextris tuis, Deus, in vestitu deaurato, circumdata varietate.* (Psal. XLIV, 10.)

Les prophètes nous avaient annoncé ce triomphe comme un objet digne de toute notre attention et de tous nos hommages. Ils nous avaient peint l'Eglise comme une société sans rides et sans taches, dont la gloire et la candeur feraient l'admiration de tous les peuples. Ces oracles sont accomplis : la religion chrétienne a reçu, par la vertu de la résurrection, un éclat que rien ne peut obscurcir, soit qu'on considère les victoires qu'elle remporta toujours sur les erreurs, soit qu'on examine la guerre qu'elle fit toujours aux scandales et aux vices.

Personne n'ignore que l'univers était un repaire de paradoxes et de systèmes plus inpies et plus révoltants les uns que les autres, et qu'il n'y avait point de monstruosité en fait de superstitions qu'on ne crût et qu'on n'enseignât, lorsque la doctrine évangélique vint dissiper les nuages de l'erreur : alors on vit cette étoile du matin dissiper les ombres de la nuit, et préluder à ce brillant et magnifique jour qui éclaire maintenant l'univers. L'homme fut reconnu pour le chef-d'œuvre du Tout-Puissant ; son âme ne fut plus confondue avec les éléments, et Dieu lui-même reçut un hommage que sa miséricorde voulut bien agréer. Les sectes philosophiques dis-

parurent les unes après les autres, et l'on ne se souvint plus des prétendus sages de l'antiquité que pour les plaindre et pour rejeter leurs absurdités.

Ce fut la première victoire, mes frères, que le christianisme remporta sur le monde ; mais à peine les païens furent-ils confondus, à peine les idoles et l'idolâtrie furent-elles mises en poudre, qu'il fallut combattre contre des chrétiens mêmes qui osèrent attaquer les vérités de la foi presque aussitôt qu'ils les connurent. Je n'entreprendrai point ici de détailler leurs erreurs ; il suffit de vous dire que ces nuages s'élevèrent de siècle en siècle, et que la religion les dissipa toujours ; qu'à l'hérésie des nicolaïtes succéda celle des ariens, et qu'ainsi d'âge en âge on aperçut usqu'à nous des hérésiarques qui, comme les tempêtes, parurent obscurcir la lumière pour quelque temps, mais qui ne servirent qu'à la rendre plus éclatante et plus pure.

Ce fut pendant ces orages qu'on vit éclore ces brillants éclairs, qui, sous les noms d'Athanase, de Chrysostome, de Basile, d'Augustin, vinrent donner à la religion le plus magnifique éclat. Ils n'avaient point de lumière par eux-mêmes ; mais Dieu, jaloux de la gloire de son Eglise, les remplit d'un feu céleste, qui consuma toutes les erreurs qui s'élevèrent de leur temps et qui les rendit les astres du christianisme, comme les planètes sont ceux du firmament. Ils furent des lampes ardentes et luisantes, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, et leurs paroles, ainsi que leurs écrits et leurs actions, répandirent de toutes parts la science et la sainteté.

Que j'aime à me représenter cette succession de docteurs qui, se transmettant les uns aux autres le sacré dépôt de la foi, comme le trésor le plus précieux, sacrifient leurs biens et leur repos pour le conserver tel qu'ils l'ont reçu ! De là cette attention justement scrupuleuse à conserver jusqu'aux expressions qui expliquent le dogme ; de là ce zèle toujours prompt à repousser toute nouveauté et à couper toute communication avec les hérétiques ; de là ce flambeau de la foi qui se promène d'âge en âge, de contrée en contrée, et qu'on aperçoit toujours comme une lumière qui ne peut absolument s'éteindre.

Que ne puis-je ici, mes frères, produire sous vos yeux tous ces ouvrages que les Pères nous ont laissés, et qui sont comme autant d'arsenaux où l'on trouve les armes les plus propres à terrasser les hérésiarques. On peut dire que la plume de ces hommes vénérables que la religion compte parmi ses docteurs, fut une massue qui foudroya les ennemis de l'Eglise et qui nous apprit à reconnaître que les vérités évangéliques sont réellement inébranlables. Quelle force d'éloquence et de raisonnement ! C'est un style vigoureux qui, plein d'une énergie de choses et de mots, donne à la vérité tout l'éclat qu'elle doit avoir, et poursuit l'erreur jusque dans ses derniers retranchements.

Généreux confesseurs de la foi, voire

triomphe ne peut-il pas être comparé à celui des martyrs? Que vous manque-t-il pour être associés à la gloire des Etienne et des Laurent? Votre sang ne se changea-t-il pas dans des sueurs salutaires, dans des larmes amères que le zèle de la maison de Dieu vous fit répandre? Ah! je vous vois courbés sous le poids du travail, n'avoir plus que des rides vénérables à nous offrir; ces rides qui, selon l'expression de Basile, votre illustre collègue, sont autant de trophées en l'honneur de la foi.

Il n'y a que dans la religion chrétienne, dit saint Chrysostome, où l'on voit les sueurs des uns, le sang des autres, cimenter une gloire que tous les nuages ne sauraient ternir. Quel triomphe pour la foi, continue ce Père, que le témoignage des martyrs joint à celui des saints docteurs! Il est vrai qu'il n'y a point d'autorité comparable à celle d'une multitude innombrable de personnes de tout pays, de toute condition et de tout âge, qui se laissent égorger pour la défense des dogmes évangéliques. C'est alors que la religion pouvait défier l'univers de lui produire un spectacle aussi merveilleux et aussi triomphant; c'est alors qu'elle cueillait dans le sang de ses martyrs ces palmes dont elle se couronne aux grands jours de solennité; c'est alors qu'elle voyait en quelque sorte renaître la Passion de son divin Epoux, et qu'elle s'applaudissait d'avoir enfanté des âmes si fortes et si courageuses.

Telles sont les victoires que la religion remporta sur les erreurs; si vous y joignez les décisions des conciles, le zèle continuel des pasteurs à défendre toute vérité et à proscrire toute erreur; les lectures et les instructions fréquentes que l'Eglise emploie pour prémunir les fidèles contre les nouveautés profanes. Je vois tous les conciles depuis celui de Jérusalem jusqu'à celui de Trente, assurer la foi par les actes les plus authentiques et les plus vénérables; lancer des anathèmes contre tous ceux qui osent attaquer la doctrine et la tradition, et couvrir d'un opprobre éternel quiconque est assez téméraire pour se révolter contre Dieu et contre son Christ.

Transportons-nous en idée dans ces temps célèbres où l'Eglise solennellement assemblée donnait à l'univers le spectacle de son zèle et de sa piété, en prononçant, par la bouche de ses pasteurs, les vérités qu'on doit croire et les erreurs qu'on doit condamner. C'est à ces époques qu'il faut remonter pour bien juger des triomphes de la religion chrétienne. Ils sont tels, dit saint Bernard, qu'il n'y a point d'hérésie qu'elle n'ait confondue, point d'hérétiques qu'elle n'ait dissipés. On trouver en effet des vestiges de ces sectaires qui se flattaient de renverser l'Eglise et d'établir leur empire sur les ruines de Rome et du souverain pontife? Hélas! tous ces monstres ont disparu, comme la poussière que le vent agite et disperse, et l'on connaît à peine l'endroit où ils ont existé : *Transiit et ecce non erat, quæsi*

eum, et non est inventus locus ejus. (Psal. XXXVI, 36).

Telle est la gloire de notre religion, dit saint Augustin : ceux qui la défendent vivent dans tous les temps; ceux au contraire qui l'attaquent tombent insensiblement dans un éternel oubli. L'enthousiasme et la licence donnaient, pendant quelques années, une réputation célèbre aux hérétiques et aux chefs de parti; mais bientôt la vérité venant à reprendre ses droits, l'imposture est démasquée, et l'hérésie n'ose se montrer. Combien d'opinions ensevelies avec leurs auteurs! C'est lancer des traits contre le ciel, selon l'expression de saint Jérôme, que de s'élever contre l'Eglise.

Félicitez-vous donc, mes frères, d'être enfants d'une telle mère, qui ne redoute ni les ennemis, ni les combats, parce qu'elle est toujours assurée de la victoire. Si elle paraît quelquefois agitée de la tempête, ce n'est que pour faire voir, d'une manière plus éclatante, la main qui la protège; ce n'est que pour affirmer la foi des fidèles et nous prouver qu'il n'y a que le ciel où la vérité triomphe sans épreuves; ici la religion ne remporte des victoires qu'en combattant les erreurs, qu'en déclarant une guerre continuelle aux scandales et aux vices.

Ce ne serait pas connaître le christianisme, dit saint Chrysostome, que de le croire capable de faire quelque paix ou quelque trêve avec les crimes et avec les désordres. Autant la religion de Jesus-Christ est compatissante à l'égard des pécheurs, autant est-elle inexorable envers les péchés. N'attendez de l'Eglise, dit saint Jérôme, ni indulgence, ni capitulation pour tout ce qui est contraire au bon ordre et aux bonnes mœurs. La religion est l'école de toutes les vérités et de toutes les vertus, et conséquemment le fléau des vices et des erreurs. Qui peut se vanter, s'écrie saint Cyprien, d'avoir corrompu ses mœurs ou altéré sa foi? Mille fois elle aime mieux se baigner dans son propre sang, que de consentir à l'apparence même du moindre mal.

Et ne pensez pas, mes frères, qu'il y ait ici quelque exagération; d'autant mieux qu'il ne s'agit que d'ouvrir les fastes du christianisme pour se convaincre de son zèle et de sa pureté. C'est lui qui tonnait à la cour d'Hérode par la bouche de Jean-Baptiste, et qui disait à ce prince incestueux qu'il ne lui était pas permis d'avoir la femme de son frère : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui (Marc., VI, 18)*; c'est lui qui employait le ministère de Chrysostome, pour s'élever avec véhémence contre des hommages superstitieux rendus à la statue d'Eudoxie; c'est lui qui excita le zèle d'Ambroise contre Théodose, et qui fit éclater la soumission et l'humilité de cet empereur; enfin c'est lui qui, dans tous les lieux et dans tous les temps suscita des pasteurs intrépides, des ministres courageux pour éteindre des incendies formés par les passions, pour arrêter les progrès du libertinage, pour réprimer les excès de la dissolution.

En combien de manières et combien de fois, dit saint Bernard, l'Eglise n'a-t-elle pas averti, conjuré, menacé, lorsqu'il s'agissait de s'opposer au torrent des erreurs et des vices? Toute chair, a corrompu sa voie, toute société a été infectée des souillures du péché, et il n'y a que la religion chrétienne qui, sans tâche et sans rides, conserve la pureté des lis au milieu du souffle empoisonné qui corrompt tous les âges et tous les états: *Sicut lilium*. (Cant., II, 2.) On la voit depuis dix-sept siècles rouler à travers les coutumes, les usages, les excès, les superstitions, les impiétés d'un monde bizarre et pervers, et n'en recevoir aucune atteinte, semblable à ces sources limpides dont la pureté n'est jamais souillée au milieu même des brouillards et des marais.

Que sont toutes ces prédications, toutes ces instructions pastorales, tous ces mandements, qui vous remettent continuellement sous les yeux vos devoirs de chrétien, sinon des marques évidentes du zèle de la religion pour déraciner les vices et pour prévenir les malheurs qu'ils entraînent? Vous devez savoir par vous-mêmes combien l'Eglise est attentive à détruire le mal dans sa source et à exhorter à la pratique des bonnes œuvres. Rappelez-vous ici tous les avertissements qu'elle vous a donnés, soit par le ministère d'un confesseur éclairé, soit par celui d'un prédicateur évangélique, pour vous arracher à ces désordres dans lesquels vous croupissez depuis tant d'années. Prières, menaces, exhortations, tout a été employé à dessein de vous faire rentrer dans les voies du salut. Que ne vous ai-je pas dit moi-même, pendant le cours de cette sainte quarantaine, pour vous presser, vous solliciter de renoncer à ces habitudes invétérées qui vous tiennent dans un état de mort? Hélas! vous conveniez intérieurement de la vérité des avertissements que la religion vous donnait par son faible organe; et, de retour dans vos maisons, vous agissez comme si je ne vous avais raconté que des fables et des mensonges. Mais, dites-moi, mon frère, la religion n'est-elle pas la même chez vous que dans nos temples?

Ah! vous êtes des ingrats, si vous n'avez pas senti tout le prix de ce que fait la religion pour rendre le calme à votre conscience, pour purifier votre âme et pour vous réconcilier avec Dieu. Tantôt elle s'arme des foudres que Jésus-Christ lui met en main, et elle lance des anathèmes contre les incorrigibles et contre les impies; tantôt elle se relâche de sa sévérité pour ne pas achever de rompre le roseau déjà brisé, pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore.

La religion chrétienne est une digue que le Seigneur a lui-même opposé à l'impétuosité de ces passions et de ces désordres qui troublent l'harmonie de la société, qui défigurent la beauté de cet univers, et qui altèrent l'essence de la justice et de la vérité. Otez la religion du milieu du monde, dit Tertullien, et vous n'y verrez que des horreurs, que des abominations. Les hommes,

tout dépravés qu'ils sont, ne laissent entrevoir que la moitié de leur corruption, soit qu'ils redoutent les menaces de l'Eglise, soit qu'ils aient honte de ne pas pratiquer extérieurement le culte établi.

Que ne dirais-je point maintenant des exemples que le christianisme nous offre comme des moyens les plus propres à corriger les mœurs et à inspirer le goût de la piété? L'Eglise célèbre chaque jour la mémoire d'une multitude de saints qui, répandus dans tous les siècles et dans tous les pays, ont été le tableau de toutes les vertus. Les uns ont livré leurs membres aux bourreaux plutôt que de laisser entamer leur innocence et leur sincérité; les autres ont macéré leurs corps par les plus effrayantes austérités pour se conserver purs et sans tache. On vous fait lire leur vie, on vous fait leur panégyrique, on vous fait solenniser leur fête afin qu'ils deviennent pour vous des sujets d'imitation; afin que la vertu qui sort encore de leurs cendres vous mérite la grâce de sortir du tombeau de vos misères et de vos péchés.

Tels sont les remparts, mes frères, que la religion oppose aux scandales et aux vices, ces ennemis cruels qui désolent l'héritage du Seigneur. L'Eglise, remplie de la grâce de Jésus-Christ, assistée de l'Esprit saint, arrosée du sang des martyrs, environnée de lévites pleins de zèle et de foi, est cette tour inexpugnable d'où pendent mille boucliers pour repousser les traits du monde et de Satan. Plus on la considère, dit saint Bernard, et plus on admire sa sainteté; plus on implore ses secours, dit saint Augustin, et plus on se sanctifie. L'ange exterminateur est placé sur le seuil de sa porte, ainsi que s'exprime saint Cyprien, afin d'écarter les impies et les profanateurs qui oseraient venir se présenter au banquet céleste sans être invités et sans avoir la robe d'innocence et de candeur.

La religion chrétienne ne se contente pas d'un simple extérieur, elle veut que le dedans réponde au dehors, et que la décoration de ses temples et la magnificence de ses cérémonies ne soient que la représentation de nos vertus. De là ces imprécations continuelles contre les hypocrites qui, semblables à des sépulchres blanchis, ne renferment en eux-mêmes que de la pourriture et de la corruption; de là ces instructions contre les superstitieux qui négligent la vraie dévotion pour se confier à des pratiques minutieuses; de là ce zèle qui retentit dans toutes les chaires, et qui nous apprend à purifier notre âme, à régler nos pensées et nos désirs, et à ne souhaiter que le règne de Dieu conformément à ces paroles de l'oraison Dominicale: *Adveniat regnum tuum*.

C'est donc avec raison que nous reconnaissons la sainteté, ainsi que l'unité, comme un des caractères essentiels de l'Eglise, et que nous en faisons l'aveu dans notre profession de foi connue sous le nom de symbole: *Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*. Sainte, parce qu'elle a Jésus-Christ

pour chef et pour époux ; sainte, parce que ses sacrements sont des sources de sainteté ; sainte, parce qu'elle ne peut exister sans avoir des saints, et parce que sa doctrine toute céleste ne prêche que la charité : *Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*.

Cela ne veut pas dire, mes frères, qu'il n'y ait dans le sein de la religion des hommes pervers et corrompus. L'Eglise, dit saint Augustin, est un champ où l'ivraie se trouve mêlée avec le bon grain ; il n'appartient qu'au ciel de posséder les vertus sans imperfections, et les bons séparés des méchants ; et c'est là qu'il faut contempler la religion chrétienne pour voir jusqu'où s'étend sa gloire et son triomphe. Alors il n'y aura plus de nuages, plus d'épreuves, plus de combats ; alors la seule charité régnera, et les saints brilleront comme le soleil : *Fulgebunt iusti sicut sol.* (Matth., XIII, 43.)

Quand viendra cet heureux moment, ô mon Dieu ! quand verrons-nous de nos propres yeux tous vos serviteurs couronnés, et l'Eglise militante et souffrante se réunir à l'Eglise triomphante, pour admirer à perpétuité vos grandeurs ineffables, pour jouir à jamais d'une gloire et d'une félicité que tout notre esprit ne peut concevoir ?

Il en est de la religion, ainsi que de Jésus-Christ son auteur, dit saint Augustin ; elle le suit pas à pas, elle nous retrace parfaitement sa vie et ses mystères, et de même que ce divin Sauveur a vécu dans les humiliations et dans les souffrances, avant de parvenir au triomphe de la résurrection, elle gémit, elle combat, jusqu'au moment où la terre et les cieux disparaîtront, pour lui céder la gloire de briller éternellement avec Dieu. Il était juste, Seigneur, que l'Eglise votre épouse chérie, l'objet éternel de vos complaisances, fût le tableau de vos œuvres et de vos mystères. Votre sainte résurrection nous fait voir aujourd'hui jusqu'à quel degré d'élévation vous conduirez vos élus, lorsque le temps des épreuves sera passé.

Que ce mystère, ô mon Dieu ! nous soit toujours présent, comme devant être le modèle de la résurrection de nos âmes, et comme étant le principe de celle de nos corps. Malheur à nous si cette grande solennité ne fait que suspendre pour quelques instants le cours de nos vices, et si nous retournons ensuite à nos égarements. La pénitence que nous venons de faire n'a été que pour nous préparer à la célébration de cette fête ; de sorte que ce temps est plus saint que celui du carême, et nous engage à vivre encore avec plus de recueillement et plus de dévotion. Les solennités passent, dit saint Bernard, et nous passons nous-mêmes avec elles ; mais le fruit que nous en devons retirer doit être permanent, et nous accompagner jusqu'au delà du tombeau. C'est alors que notre sépulcre, à l'imitation de celui de Jésus-Christ, sera glorieux : *Sepulcrum ejus erit gloriosum.* (Isa., XI, 10.) Autrement, on aura beau le charger de tous les éloges et de toutes les inscriptions que la vanité des hommes peut imaginer, il n'en

sera pas moins un objet d'horreur et le théâtre de nos malheurs, lorsque le souffle de l'Eternel ranimera tous les morts.

Mais, n'obscurissons pas l'éclat de cette solennité par des réflexions aussi chagrinantes et aussi lugubres, tâchons plutôt de l'augmenter par une conversion prompte et réelle, qui, après nous avoir associés au triomphe de la religion, nous conduise à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le lundi de Pâques.

SUR LA PRÉDICATION.

Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via, et aperiret nobis Scripturas ? (Luc., XXIV.)

Notre cœur n'était-il pas tout brûlant lorsqu'il nous parlait, et qu'il nous expliquait les Ecritures ?

Sire,

Quel est le ministre de la divine parole, qui puisse dire aujourd'hui parmi nous que les vérités qu'il annonce enflamment le cœur de ses auditeurs, et que les fidèles de ce temps nous retracent les disciples d'Emmaüs ? Hélas ! quoique nous prêchions la même doctrine que Jésus-Christ lui-même enseigna ; quoique nous puissions nous glorifier de remplir son auguste fonction et d'exercer son sacré ministère, à peine trouvons-nous quelque âme docile qui profite de nos instructions. Il semble que la prédication évangélique n'est qu'une éloquence de parade ; que nos chaires représentent ces tribunes profanes, dont le faste des pensées et des mots relevait tout l'éclat, et qu'il doit en être d'un sermon, comme d'un discours purement académique.

C'est pour détruire cette erreur que je veux aujourd'hui, mes frères, vous apprendre à connaître toute l'excellence et toute la vertu de la prédication évangélique, en vous faisant voir en même temps tout ce qu'elle exige de ceux qui l'écoutent. Donnez-moi la grâce, ô mon Dieu ! de remplir dignement cet objet ; de peindre avec force la majesté de votre divine parole, et d'inspirer à votre peuple la docilité avec laquelle on doit l'entendre ; de sorte qu'il puisse dire, toutes les fois qu'il aura le bonheur de l'écouter, ce que disaient les disciples d'Emmaüs : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ?*

Et vous, Marie, qu'une entière soumission aux paroles de Jésus-Christ rendit un modèle d'obéissance et d'humilité, obtenez-moi, par votre puissante intercession, les lumières dont j'ai besoin. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Je commencerai par vous dire, mes frères, que la prédication évangélique, soit qu'on la considère en ce qu'elle est en elle-même, soit qu'on examine ce qu'elle a opéré, soit enfin qu'on observe les voies par lesquelles elle est parvenue jusqu'à nous, est le ministère le plus auguste et le plus sacré. Trois réflexions que je vous prie de ne pas laisser échapper.

Ce qu'elle est en elle-même ; vous n'igno-

rez pas, dit saint Chrysostome, que les vérités que nous vous prêchons sont les oracles de celui qui, par sa parole, enfanta la terre, la mer et les cieux; de celui qui, assis sur un trône éternel, regarde l'univers entier comme un grain de sable, toutes les créatures comme un atome; de celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme si elles étaient; qui donne des oreilles à la poussière et au limon, pour se faire entendre quand il vent; et qui ordonne à la neige, comme au vent, d'exécuter ses ordres, et qui est ponctuellement obéi.

Si l'on considère dans un ambassadeur, dit saint Augustin, la majesté du souverain qui l'envoie; si l'on recueille ses paroles avec une vénération proportionnée au monarque au nom duquel il parle, avec quel respect ne doit-on pas entendre la prédication évangélique, qui, émanée de Dieu lui-même, n'est autre que sa volonté?

C'est par cette raison que Moïse ne s'approche du buisson ardent où Dieu faisait éclater un rayon de sa majesté, qu'en ôtant les souliers de ses pieds; et que Dieu lui-même, pour lui donner une haute idée de la sainteté de sa parole, lui dit: Je suis celui qui suis: *Ego sum qui sum (Exod., III, 14)*; c'est-à-dire, mes frères, celui qui existe par lui-même, qui n'a besoin que de son être, pour avoir en soi toutes les richesses et toutes les perfections; celui qui ne dépend ni des siècles, ni des révolutions, mais qui les crée, et qui les produit comme il veut, et quand il veut; celui en un mot, qui se suffit à lui seul, et qui, par son vouloir, fait vivre tous les mortels, et peut également les anéantir.

Elevez, mes frères, élevez simplement les yeux vers ce firmament qui brille sur nos têtes; et ces globes de feu, que vous voyez suspendus par une main invisible et toute-puissante, vous apprendront à connaître le Dieu dont nous vous annonçons les volontés. Il ne donne sa loi, dit saint Chrysostome, au milieu des éclairs et des tonnerres, que pour nous faire savoir quelle est sa grandeur et sa majesté; que pour nous convaincre de l'excellence et de la vertu de sa parole, dont l'effet a toujours son accomplissement, ainsi qu'il le dit lui-même par la bouche d'un de ses prophètes: *Verbum ad me non rediit vacuum. (Isa., LV, 11.)*

La parole du Seigneur n'est pas moins sainte que lui-même, dit saint Cyprien; aussi voyons-nous que les Hébreux, frappés de sa sainteté, craignaient que Dieu ne leur parlât. Ils pensaient que Moïse, en prononçant les oracles de l'Eternel, en tempérerait la majesté; et ils ne cessaient de crier: Ne nous parlez pas, ô Seigneur! mais que votre serviteur Moïse nous fasse connaître vos volontés, de peur que nous ne mourions.

D'où vient ce saisissement, d'où naît cette frayeur, dit saint Bernard, si ce n'est de la juste persuasion où étaient les Juifs de la puissance et de la grandeur de celui qui leur faisait connaître ses volontés?

Mais qu'est-il besoin d'exemples, mes rë-

res, pour persuader que la prédication de l'Evangile est le ministère le plus sacré? Ne savons-nous pas que quiconque annonce la parole du Seigneur, annonce des paroles de vie et de salut; que la loi de Dieu est la vérité même, et que par sa vertu elle convertit les cœurs, comme elle éclaire les esprits? Ne savons-nous pas que les cieux et la terre passeront, mais que la parole du Seigneur ne passera point; quel est ce glaive qui sépare l'épouse de l'époux, le frère du frère, enfin l'homme de lui-même, pour l'incorporer avec Jésus-Christ? Ne savons-nous pas que l'auteur du ministère évangélique est le Fils de Dieu même; que sa doctrine est toute céleste, ainsi que ses œuvres; qu'il n'a rien dit, qu'il n'a rien annoncé, qu'il n'a rien appris à ses apôtres, qui ne soit sublime, merveilleux et divin? Ne savons-nous pas enfin, que la prédication évangélique est le principe de la foi, la source des grâces, la lumière de l'âme, comme le jour est celle de nos corps.

C'est dans le ministère de la parole divine, dit Tertullien, qu'on trouve l'expression de la divinité même; qu'on découvre ses voies impénétrables, ses conseils éternels, ses volontés saintes, que le Très-Haut renferme en lui-même, et qu'il veut bien nous manifester par cette voie. L'homme qui nous parle au nom du Seigneur, dit saint Chrysostome, n'est plus un homme, mais un interprète que l'Esprit saint saisit, et qu'il remplit d'un feu tout céleste.

De là, mes frères, ces anathèmes lancés contre quiconque est assez téméraire pour corrompre la parole de Dieu, pour l'accommoder aux passions des hommes, et pour l'assujettir aux modes et à la délicatesse d'un siècle ridicule; de là cette sainte gravité avec laquelle nous devons vous annoncer les vérités éternelles, et cette obligation où nous sommes de pratiquer les premiers ce que nous vous recommandons.

Malheur à nous, si, moins jaloux de la gloire du Seigneur, que des approbations du monde, nous déshonorons notre ministère par une éloquence toute profane! malheur à nous, si nous défigurons par des ornements étrangers cet Evangile éternel, dont toutes les paroles sont esprit et vie, et que le Seigneur ne nous a communiqué que pour être prêché tel qu'il est!

Si Jésus-Christ nous assure qu'il ne nous apprend rien, que ce que son Père lui a enseigné; s'il nous déclare que sa doctrine est descendue du ciel, pourrions-nous être assez téméraires, pour unir ce qui est terrestre à ce qui est tout divin, pour prêcher selon les éléments du monde, comme s'exprime saint Paul, selon la tradition des hommes, plutôt que selon les desseins et les œuvres de Dieu?

N'est-ce pas défigurer l'image même de la Divinité, dit Tertullien; outrager sa grandeur et sa majesté, que de faire servir le ministère de la prédication à flatter l'amour-propre; que de le présenter sous les dehors de cette élégance frivole et criminelle, qu'à

énérve la loi, qui travestit la vérité, et qui dépouille la religion de tout ce qu'elle a de plus essentiel et de plus précieux. Il semble qu'on veut corriger Dieu lui-même, dit saint Bernard; qu'on veut réformer son langage, lorsqu'on ose substituer à ses expressions une éloquence toute profane; lorsqu'on porte l'attentat jusqu'à faire disparaître la simplicité de l'Évangile, comme quelque chose de trop commun et de trop familier.

Ah! mes frères, si l'on connaissait toute la sainteté du ministère que nous exerçons, on saurait qu'il a l'objet le plus excellent, la puissance la plus céleste, l'effet le plus divin. Il faut que le Saint-Esprit lui-même soit le docteur de notre science, le directeur de notre ouvrage, et que notre langue ne se délie que pour donner des réponses du ciel. Ce sont les grandeurs mêmes de Dieu, les mystères mêmes de Jésus-Christ que nous vous annonçons : fonction si auguste et si utile, que le grand apôtre disait qu'il n'avait pas été envoyé pour baptiser, mais pour prêcher.

Qu'y a-t-il en effet de plus admirable que d'annoncer au milieu de l'Eglise les justices et les conseils de Dieu? *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesia magna (Ps. XXXIX, 10)*; que de parler en présence des rois, avec une sainte hardiesse, de la loi du Seigneur : *Et loquebar de testimonio tuis in conspectu regum, et non confundebar (Psal. CXVIII, 46)*; que de célébrer les merveilles du Très-Haut : *Exsultabo in salutari tuo (Psal. IX, 16)*; que de montrer aux impies les voies de l'équité, et de travailler à leur conversion : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur. (Psal. L, 15.)*

Le sang d'Abel fut une voix qui s'éleva jusqu'au trône de Dieu et qui attira la malediction sur Cain; mais la prédication évangélique est le sang même de Jésus-Christ, qui crie vengeance contre les impies et qui sollicite le pardon des pécheurs pénitents. Ce n'est en effet qu'en vertu de ce sang précieux que l'Eglise enseigne et qu'elle subsiste. Nous ne prêchons, dit saint Paul, que Jésus-Christ crucifié; d'où Tertullien conclut que la prédication n'opère que par la vertu de la croix.

Si vous me demandez, mes frères, quels en ont été les fruits, je ne ferai qu'exposer la terre entière à vos yeux, comme un champ où les ouvriers évangéliques ont recueilli les plus abondantes récoltes. Quel est le climat, dit saint Jérôme, quelle est la contrée où la parole du Seigneur ne se soit pas fait entendre? Les vallons, les déserts, les rochers ont retenti des vérités de l'Évangile, parce que Dieu a révélé sa justice à la face de toutes les nations : *In conspectu gentium revelavit justitiam suam. (Psal. XCVII, 2.)*

Peuples, qui habitez les extrémités du monde, vous que la barbarie de votre langage et de vos mœurs, rend étrangers aux nouvelles, comme aux sciences, venez, et vous nous direz tout ce que la prédication évangélique a opéré en votre faveur. Vous

nous direz que c'est par sa force et par sa vertu qu'elle a triomphé de cette espèce de férocité qui abrutissait votre âme, pour ne laisser agir que vos sens : vous nous direz que la parole du Seigneur est devenue votre lumière; qu'en éclairant vos esprits, elle a converti vos âmes, refondu votre caractère, et réformé vos mœurs.

Partout où l'Évangile s'est fait connaître, dit saint Bernard, on aperçoit des traces de justice et de sainteté. Partout où les ministres de Jésus-Christ ont porté leurs pas, le soleil de justice s'est levé pour dissiper les ténèbres du mensonge et de l'erreur; la vertu s'est montrée sous un éclat qu'on n'a pu méconnaître, et les vices ont été terrassés.

La prédication évangélique, bien différente de ses faux oracles, qui ne parlaient que pour entretenir l'illusion, a répandu de toutes parts le jour le plus serein et le plus lumineux. Tantôt, comme un tonnerre, elle a renversé les idoles, et tantôt, comme une flamme ardente, elle a consumé l'idolâtrie. C'est elle, dit Tertullien, qui a changé la face de l'univers; qui fit trembler les rois jusqu'au fond de leurs palais; qui arracha les gentils à l'empire du démon et qui les soumit à celui de Jésus-Christ; qui arbora la croix sur le diadème des empereurs; qui fit fleurir dans tous les coins du monde, la douceur, la patience et l'humilité; qui érigea des monastères, qui les peupla de saints; qui enflamma le courage d'une multitude de martyrs au milieu de tout ce que les supplices ont de plus redoutable et de plus effrayant.

En vain les puissances se liguent, les sens se révoltent, les passions frémissent, la parole du Seigneur triomphe; et, plus forte que les armées les plus formidables, elle étonne, elle brise, elle foudroie tout ce qui s'oppose à ses progrès. C'est un torrent que rien n'arrête, un feu que rien n'obscurcit, un tonnerre que rien n'apaise. Avec quelle véhémence ne déracine-t-elle pas les cèdres du Liban! On dirait que toutes les créatures n'existent que pour obéir à sa voix.

N'en soyez point surpris, mes frères, puisque la prédication évangélique est, selon l'expression de saint Ambroise, la bouche même de Dieu : *Os Dei*. Cette bouche qui souffle la vie et la mort; qui vomit le tiède et qui écrase l'impie; cette bouche qui prononce des arrêts irrévocables; qui appelle la poussière au fond des tombeaux et qui la ranime; qui répand la sagesse, comme la terreur, qui inspire l'amour, comme la crainte; et qui confond d'un seul mot toute l'éloquence des philosophes et des rhéteurs : *Os Dei*.

Toutes ces églises que vous voyez, toutes ces croix que vous révérez, tous ces monuments de sainteté que vous admirez, sont autant de trophées en l'honneur de la prédication de l'Évangile. Elle a creusé jusque dans les souterrains les plus profonds, pour y poser les fondements du christianisme; elle a pénétré comme un plomb fondu, selon l'expression des prophètes, jusque dans les

cœurs les plus endurcis, pour y graver la loi du Seigneur; elle a dépouillé les tyrans de leur férocité, les conquérants de leur ambition, pour leur imposer le joug de l'obéissance et pour les courber sous l'autorité des pasteurs.

Pour peu qu'on lise les *Actes des apôtres*, on voit ces prodiges et l'on reconnaît l'efficacité de la prédication; on voit que Pierre, par ses discours, enfante à la grâce des milliers de personnes de tout âge et de toute condition; et frappe de mort Saphire et Ananie; on voit que Paul, par ses *Epîtres* et par ses exhortations, répand le christianisme de pays en pays, et fait trembler Félix, en lui parlant du jugement dernier; on voit que tous les disciples du Seigneur créent un monde nouveau, lorsqu'ils annoncent l'Evangile de Jésus-Christ.

Mais comment peut-il arriver, mes frères, que le ministère de la parole divine, qui opéra tant de miracles et tant de conversions, n'a presque plus aucun effet parmi nous? Comment peut-il se faire que nous ne soyons plus que des cymbales retentissantes, dont le son se perd dans les airs? Hélas! je ne le dis qu'en pleurant: *Flens dico*. (*Philip.*, III, 18.) Notre ardeur à vouloir imiter la fausse éloquence du siècle a énervé les vérités évangéliques, et il n'a résulté de notre travail que des périodes et des mots.

Grand Dieu, rendez à votre parole toute la majesté qu'elle doit avoir, et ne permettez pas qu'elle devienne, par notre faute, un langage d'affectation et de vanité. L'or s'est obscurci, et il a perdu toute sa couleur: *Obscuratum est aurum, mutatus est color optimus*. (*Thren.*, IV, 1.)

Qui nous donnera de voir renaître ces jours heureux, où la prédication évangélique éclairait les esprits et convertissait les cœurs; où l'on ne faisait parler la Divinité que comme elle parle elle-même; où l'on s'étudiait moins à flatter l'oreille qu'à toucher l'âme; où l'on négligeait l'art, pour ne s'occuper que de la vérité? C'est alors que des hommes, dont le monde n'était pas digne, firent retentir leur voix, ou plutôt celle de Dieu même, jusqu'aux extrémités du monde. Des prophètes et des patriarches, des apôtres et des disciples se succédèrent sans interruption, pour annoncer les vérités éternelles, pour apprendre à la terre les mystères du ciel, pour faire connaître aux mortels la véritable immortalité.

Ici, Abraham, Isaac, Jacob, se présentent à mon esprit, et j'entends la religion par leur bouche prononcer des oracles qui étonnent l'univers, et qui le tiennent dans le silence et dans l'admiration. Là, j'aperçois Moïse, Daniel, Isaïe et David, dont la bouche, comme une fournaise ardente, exhale le feu de la charité, et dont les paroles sont autant de tonnerres qui réveillent les hommes de leur assoupissement, et qui les pénètrent de la majesté de Dieu. Les rochers se fondent à leur voix, et s'échappent dans des fleuves d'eaux vives; les mers se divisent

et tiennent leurs flots en l'air, comme une paille que le vent soutient; la terre vomit ses richesses, et se couvre des plus abondantes et des plus magnifiques moissons; le ciel s'enflamme et s'obscurcit, et donne pendant le jour et la nuit les spectacles les plus étonnants.

Tel fut le ministère de la parole confié aux prophètes et aux patriarches. Tout ce qu'ils publient au nom du Seigneur opère les plus grands prodiges sur les créatures raisonnables et inanimées. Leurs discours dévoilent l'avenir et font apercevoir le Messie comme le désiré de toutes les nations, comme celui qui doit tout pacifier et tout rétablir. Leurs promesses ouvrent les cieux, et montrent d'avance la récompense réservée aux fidèles disciples de la loi; leurs menaces troublent les villes et les cours, jettent la consternation dans tous les cœurs, et laissent entrevoir ces abîmes éternels où doit éclater toute la colère d'un Dieu. Ce sont autant de trompettes qui ne cessent de se faire entendre parmi les Juifs, et de leur reprocher leurs égarements: *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem, annuntia populo meo scelera*. (*Isa.*, LVIII, 1.)

Si les oracles se taisent quatre cents ans avant la venue de Jésus-Christ, par respect pour ce divin Médiateur, bientôt il prêche lui-même les vérités que ses prophètes avaient annoncées; et Jean-Baptiste, son auguste précurseur, est une voix qui crie dans le désert et qui recommande la pénitence: *Venit Joannes predicans baptismum penitentiae*. (*Marc.*, I, 4.) Mais comment Jésus-Christ prêche-t-il? Ses paroles répandent de toutes parts la lumière et la vie; et après avoir acquis le crédit le plus authentique par l'autorité des miracles qu'il opère, elles se confirment en force et en vertu par l'effusion de son propre sang. Car ce n'est pas seulement par des mots efficaces, dit saint Cyprien, que le Sauveur des hommes nous a enseigné les voies du salut, mais par le sacrifice même de sa vie; de sorte que sa mort est le sermon le plus énergique et le plus éloquent, en faveur de la religion que nous professons.

Que de nouveaux témoignages viennent se joindre à ce grand événement! Les apôtres se présentent parmi les chrétiens, comme autrefois les prophètes au milieu des Juifs; et tout couverts du sang de Jésus-Christ qui fume encore, tout remplis de sa grâce qui les éclaire et qui les pénètre, ils évangélisent les campagnes et les villes, et il n'y a point de contrée, même au delà des mers, qui ne retentisse de leur voix: *In omnem terram exivit sonus eorum*. (*Psal.* XVIII, 5.)

Quels docteurs! quels personnages! quels hommes! Plus agiles que l'éclair, ils volent aux extrémités du monde; plus brillants que les étoiles, ils portent la lumière dans des climats où le soleil paraît à peine; plus rapides et plus impétueux que la foudre, ils pulvérisent tout ce qui s'oppose à l'établissement de la religion; et leur prédica-

tion toujours accompagnée de la vertu toute-puissante du Maître qui les anime, et qui délie leurs langues, fait entendre les sourds, parler les muets, marcher les boiteux, et ouvre les tombeaux pour réchauffer la mort même et rappeler des cadavres à la vie.

Rome s'ébranle, Rome se convertit; les Nérone se changent en des Constantin, qui se soumettent à l'empire de Jésus-Christ; et l'univers entier reconnaît dans les prédicateurs évangéliques des ministres de paix et de charité dont la science est celle de Dieu même. Parcourez tous les siècles, et vous trouverez des hommes puissants en œuvres et en paroles dans ceux que le Seigneur choisit pour annoncer ses conseils et ses lois. Après avoir tonné par l'organe de ses apôtres, après avoir purifié leurs lèvres avec un charbon ardent, il rend ses oracles par la voix des Athanase, des Chrysostome, des Augustin, des Grégoire, des Bernard, des Dominique, des Thomas d'Aquin, des Vincent Ferrier. Quels noms que ceux que je viens de prononcer! Ils vivront à jamais dans les annales de l'Eglise, et leur gloire ici-bas n'aura point d'autre terme que la consommation des temps.

Grand Dieu! combien ne dois-je pas rougir de succéder à tant de personnages célèbres, qui ont prêché les mêmes vérités que je vous annonce? Ah! quand je considère que la fonction d'un prédicateur est celle des apôtres, celle de Jésus-Christ lui-même, je tremble, je vous l'avoue, et je crains avec raison le reproche accablant que Dieu fait au pécheur: *Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum per os tuum?* (Psal. XLIX, 16.)

Croirez-vous, mes frères, après tous ces témoignages, que la prédication de la parole de Dieu est réellement le ministère le plus saint et le plus sacré? Je l'aperçois comme un fleuve majestueux rouler à travers les scandales et les iniquités qui couvrent la terre, et parvenir jusqu'à nous par les canaux les plus respectables et les plus merveilleux. Ah! sans cette prédication, nous serions encore, vous et moi, dans les ombres de la mort; et nous n'aurions d'autre connaissance de la Divinité que ces idées bizarres, dont les anciens philosophes étaient remplis. C'est cette prédication miraculeuse qui a fait rejaillir jusqu'à nous ce sang adorable, que Jésus-Christ a répandu sur le Calvaire; qui a fait luire à nos yeux ces splendeurs éternelles, dont les saints sont environnés, et qui font la gloire et la majesté même du Dieu vivant; qui, enfin, a pénétré nos âmes de toutes les vérités nécessaires pour être sauvés. La foi, dit le grand apôtre, naît de ce qu'on a entendu: *Fides ex auditu.* (Rom., X, 17.) Et que n'avons-nous pas appris par cette voie, depuis que la parole du Seigneur retentit à nos oreilles? Mais comme il y a deux manières d'apprendre, l'une qui nous condamne, et l'autre qui nous justifie; qu'il est à craindre que la prédication évangélique ne nous rende plus coupables! C'est pour éviter ce

terrible malheur, que je vais maintenant vous instruire des dispositions qu'il faut apporter pour en profiter.

SECOND POINT.

Si notre religion, dit saint Chrysostome, ressemblait aux fables du paganisme, si elle n'était qu'une invention purement humaine, faite pour nourrir des illusions et pour former des fantômes, il n'y a pas de doute qu'on ne pût assister à la prédication de l'Evangile, comme à ces discours académiques, qui flattent les oreilles et qui charment l'esprit; comme à ces spectacles qui remuent l'imagination et qui enchantent les sens; comme à ces leçons emphatiques que donnaient autrefois ces philosophes et ces rhéteurs, dont les noms ont passé jusqu'à nous; mais le christianisme étant l'assemblage des plus saintes et des plus terribles vérités, le christianisme ayant pour principe et pour fin Dieu lui-même, dont toutes les voies sont justice et sainteté; c'est outrager le Créateur de la manière la plus indigne et la plus criminelle, que d'écouter sa divine parole sans respect et sans attention.

Ne montons-nous donc dans ces chaires, s'écrie saint Cyprien, que pour nous donner en spectacle et pour amuser votre oisiveté? Mais si cela est, nous ne méritons pas plus de respect que ces farceurs qui courent de ville en ville étaler des bouffonneries et se jouer de la populace. Grand Dieu! pouvons-nous ignorer combien vous êtes jaloux de l'hommage que l'on doit rendre à votre vérité? et aurions-nous oublié que mille fois vous avez puni par les châtements les plus terribles ceux qui méprisaient les ministres de votre divine parole, et qui osaient regarder leur ministère comme une illusion et comme un jeu? Faites, Seigneur, faites retentir encore une fois ces tonnerres qui annoncèrent sur le mont Sinaï la publication de votre loi, et vos peuples reconnaîtront que la prédication de l'Evangile doit être entendue avec foi, avec docilité, avec fruit. Je dis d'abord, mes frères, qu'il faut écouter la parole du Seigneur avec foi; et qui est-ce qui en peut douter, si la religion que nous vous annonçons est elle-même l'objet de notre foi; si l'on n'y a point de salut à espérer que lorsqu'on croit; si Jésus-Christ, l'auteur du christianisme, veut exercer nos esprits par une soumission entière à tout ce qu'il nous a dit; si cette vie est un passage où nous ne pouvons voir Dieu qu'en énigme, et où nous devons adorer la profondeur de ses voies et la sublimité de ses mystères, sans raisonner et sans murmurer?

A peine étiez-vous parvenus à l'usage de raison, qu'on vous a dit qu'il fallait la captiver sous l'autorité de l'Eglise, qui, formée par Jésus-Christ même, ne peut absolument nous tromper; qu'il fallait nécessairement reconnaître en Dieu une puissance et une immensité qui ne permettaient ni de contredire ni de disputer; qu'il fallait confesser en sa présence que nous ne savons rien, et que sans lui nous ne pouvons rien; *Sine me nil potestis facere.*

Voilà, mes frères, les premières vérités

dont vos âmes furent, pour ainsi dire, imbuës, sitôt que vous commençâtes à vous développer, et ce sont là les principes qui doivent vous engager à recevoir avec foi les paroles de salut et de vie que nous vous annonçons. Ainsi, vous ne devez considérer en nos personnes, toutes viles et toutes méprisables qu'elles vous paraissent, que Jésus-Christ même qui vous parle par notre organe; ainsi vous devez recueillir nos paroles comme des oracles qui auront tôt ou tard leur accomplissement; ainsi vous devez oublier nos misères et nos faiblesses, pour n'envisager sous les dehors de notre chair mortelle que des instruments de grâce et de salut dont le Seigneur veut bien se servir pour votre bien et pour votre justification.

Et ceci est conforme, mon cher auditeur, à ce que le Sauveur des hommes nous recommande lui-même dans son Evangile, lorsqu'il nous apprend que les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, et qu'il faut faire ce qu'ils disent, et non pas ce qu'ils font : *Quæcunque dixerunt vobis facite.*

Ne venez donc plus nous alléguer pour raisons de votre impénitence, les défauts qu'on remarque chez les ministres du Seigneur. Dieu vous déclare que leur ministère est sacré, qu'ils ont droit de vous enseigner, et que c'est à leurs paroles, et non à leur conduite que vous devez vous en rapporter : *Quæcunque dixerunt vobis facite.*

Ne venez donc plus nous dire que les prédicateurs n'en savent pas plus que vous sur les vérités de l'avenir; que vous connaissez leur science et leur capacité; que vous ne pouvez vous rendre à des instructions qui émanent d'une personne que vous méprisez. Jésus-Christ lui-même vous a répondu, et pour vous délivrer de toutes ces pensées absolument contraires à la foi, il vous déclare que ses prêtres ont la puissance de vous reprendre et de vous corriger; qu'il les a établis comme ses vicaires et les interprètes de sa loi, et qu'enfin vous devez les écouter ainsi que lui-même : *Quæcunque dixerunt vobis facite.*

Ne venez donc plus nous dire que le prédicateur qui vous instruit n'est pas éloquent; que ses expressions vous choquent; que sa trop grande simplicité blesse votre délicatesse; que son défaut de mémoire vous empêche d'aller l'entendre. Jésus-Christ ne vous a point appris à faire un choix parmi ceux qui vous instruisent de sa part. Si vous avez de la foi, il suffit qu'ils vous parlent en son nom, pour les entendre et pour les respecter, parce que leur ministère est l'ouvrage de Dieu même, parce que tout ce qu'ils disent est juste et vrai : *Quæcunque dixerunt vobis facite.*

Admirez icila bonté de Dieu; dit saint Chrysostome, il n'a voulu faire dépendre ni l'efficacité de sa parole, ni celle de ses sacrements, de la vertu de ses ministres. Eh! où en serions-nous, si les grâces que nous devons recevoir étaient attachées aux œuvres des pasteurs? Quels doutes sur notre état! Quelle incertitude dans nos voies! Mais ce sont nos

dispositions qui nous jugent, dit Tertullien, et non celles des autres; c'est notre propre cœur que le Seigneur interroge, lorsqu'il veut nous récompenser ou nous punir.

Que la foi vous élève donc au-dessus des idées grossières et charnelles que vous pouvez avoir de notre saint ministère. Qu'elle vous apprenne que les vérités que nous vous annonçons sont l'Evangile de Dieu même; qu'elle vous découvre toute la grandeur et toute l'excellence des avertissements que nous vous donnons. Il n'y a pas une parole prononcée par les ministres du Dieu vivant, qui ne soit un objet de vénération aux yeux d'un homme animé par la foi. Mais, ô Seigneur! qu'on est éloigné de cette conduite! On ne vient au sermon que pour le censurer, et pour juger le prédicateur; on n'assiste à nos instructions que pour en faire une matière de critique, et souvent de dérision; on ne répète nos discours que pour les infirmer, de sorte qu'on peut dire du ministère de la parole que s'il sert au salut de quelques-uns, il est la ruine du plus grand nombre : *Positus est in ruinam, et in destructionem multorum.* (Luc., II, 34.) Cependant, dit saint Chrysostome, si les chrétiens ne sont pas dociles à écouter la voix des pasteurs, qu'ils s'attendent à voir fondre sur eux toutes les calamités; car la docilité n'est pas moins que la foi une disposition indispensable pour bien entendre les paroles de salut et de bénédiction. Vous ne sauriez recevoir avec trop de soumission, disait autrefois saint Cyprien aux fidèles de son temps, les vérités que nous vous prêchons, parce qu'il n'y a rien qui doive captiver vos cœurs et vos esprits, comme la parole du Seigneur; c'est elle qui a fait plier l'univers sous l'étendard de la croix, et qui doit abaisser tout orgueil et toute hauteur.

Aussi voyons-nous que les premiers chrétiens, saintement avides des instructions dont les temples retentissaient, se faisaient une gloire et un devoir de les retenir et de les pratiquer. Avec quelle obéissance, avec quelle humilité le grand Théodose ne se soumit-il pas à la prédication du grand Ambroise? Les yeux baignés de larmes, la tête courbée vers la terre, il sortit de l'église pour aller repasser dans l'amertume de sa douleur les paroles foudroyantes de son zélé pasteur. Il gémit, il soupira, et ses gémissements apprirent aux fidèles de tous les siècles à se soumettre avec respect à la voix des successeurs des apôtres; à regarder le ministère comme la fonction la plus redoutable et la plus auguste, à embrasser avec ardeur tout ce qu'ils nous prescrivent pour la règle de notre conduite et de nos mœurs.

Si les premiers fidèles ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme; si ils apportaient leurs biens aux apôtres, pour être distribués aux indigents; si ils exprimaient dans le détail de leurs actions la grandeur de leur foi, ah! n'en doutez pas, mes frères, c'est parce qu'ils écoutaient avec docilité les vérités évangéliques; c'est parce qu'ils ne venaient entendre les instructions des pasteurs qu'

pour les réduire en pratique. On eût alors regardé comme un monstre, comme un apostat, celui qui eût osé en faire l'objet de la satire ou du mépris; on eût alors frappé d'anathème quiconque se serait élevé contre la vérité publiquement enseignée.

Les ministres de la parole disaient sans art et sans ostentation qu'il n'y avait d'heureux que ceux qui observaient la loi de Dieu, et chacun s'efforçait par une sainte violence d'arriver à ce bonheur. Ils disaient qu'il fallait sacrifier son corps pour pouvoir sauver son âme, et des martyrs de tout âge et de toute condition expiraient sur les roues et au milieu des bûchers; ils disaient que les théâtres étaient les temples des démons, et tous les chrétiens en avaient horreur; ils disaient que le Seigneur voulait être adoré en esprit et en vérité, qu'on ne l'honorait qu'en l'aimant, *non colitur Deus nisi amando*, et la charité embrasait le cœur de la plupart des fidèles; ils disaient enfin qu'on doit croire tout ce que l'Eglise a dit, et l'on se soumettait sans réserve à tout ce qu'elle commande.

Que les temps sont changés! On a beau prêcher aujourd'hui, menacer, tonner: les prédicateurs ne sont plus entendus, que pour servir d'aliment à la malignité du public, et tandis qu'ils font retentir des vérités dont nos pères furent justement effrayés, des vérités qui peuplèrent les déserts, on n'en est ni frappé ni ému. L'orgueil des uns, l'incrédulité des autres se révolte, et les auditeurs, loin de recevoir avec respect et soumission les ordres du ciel, se plaignent et murmurent, comme si la religion devait s'assujétir à leurs desirs et à leurs penchans.

Ce n'est que parce qu'on manque de docilité, qu'on s'érige en censeur des ministres de l'Evangile, et qu'on exige qu'ils accommodent leur style aux mœurs et aux temps; mais ignore-t-on que la croix même de Jésus-Christ perd sa force, selon l'expression de l'Apôtre, lorsqu'on parle suivant la sagesse du siècle; qu'on ne doit point employer dans la chaire de vérité un langage humain, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu; que le royaume des cieux ne consiste point dans des discours, mais dans la grâce toute-puissante; que c'est un sacrilège de corrompre le texte sacré par des expressions toutes profanes, et que ce n'est ni chez les poètes, ni chez les païens, qu'on doit emprunter des traits d'éloquence, mais chez les prophètes, dont toutes les paroles sont des sentences et des oracles?

Grand Dieu, vengez-vous de ces orateurs téméraires qui oseraient énerver votre divine parole et la travestir, et descendez une seconde fois au milieu de ces orgueilleux enfans de Babel, pour réprimer leur audace, et pour confondre leur langage. Les vérités de l'Evangile, dit saint Augustin, sont si respectables et si terribles, qu'on ne doit les annoncer et les écouler qu'avec une religieuse frayeur; mais il semble aujourd'hui qu'il faut moins penser à convaincre qu'à plaire, à toucher qu'à flatter, et qu'on n'est prédicateur qu'autant qu'on sait entre-

lacer des saillies, des comparaisons, des riens pompeux, c'est-à-dire des futilités indignes de la sainteté du ministère que nous exerçons.

C'est cependant sur cela que tous les jours on nous approuve ou l'on nous condamne, comme si nous devions nous modifier selon le caprice et la bizarrerie des hommes; comme si nous ne devions prêcher que pour recueillir des applaudissemens aussi frivoles que les personnes qui les donnent; comme si les vérités éternelles attendaient leur prix de la manière dont on les débite et dont on les énonce; comme si nous devions nous soumettre à prendre pour juges ceux-là mêmes que nous venons juger.

Mais voyez-vous que Jésus-Christ même, notre modèle et notre chef, que Jésus-Christ, l'auteur de toute science et de toute vérité, ait employé des expressions telles que vous en désirez? Voyez-vous qu'il ait donné à ses paroles ces grâces et cette délicatesse que vous recherchez avec tant d'ardeur? Rien de plus simple, rien de plus naturel que les discours de l'Homme-Dieu. Ses paraboles et ses similitudes sont tirées des choses les plus communes. Tantôt il compare le royaume des cieux à de la pâte, tantôt à un grain de sénévé, c'est-à-dire qu'il nous apprend par ce langage, qui n'est ni sublime ni affecté, que son Evangile doit être prêché simplement, chrétiennement, et que cette éloquence de mots dont le siècle est si fort admirateur ne peut qu'affaiblir les grandes vérités du christianisme et les défigurer.

On s'est malheureusement imaginé qu'en se dépouillant des usages antiques, qu'en donnant l'essor à un goût décidé pour le luxe et pour l'élégance; qu'en affectant un jargon de bel esprit inintelligible aux hommes de bon sens, on devait égayer le style de la chaire par les métaphores les plus brillantes; donner à la prédication les tours les mieux étudiés, et faire d'un ministère aussi saint un trafic de vanité. Je sais, mes frères, que la barbarie des temps avait introduit parmi les orateurs sacrés un langage hérissé de pointes et de citations apocryphes; que la majesté de la parole divine était offusquée sous une multitude de faits empruntés du paganisme même, et que, sous prétexte de donner plus de poids aux vérités évangéliques, on employait jusqu'aux exemples de la fable, jusqu'aux abus de la superstition; mais je sais aussi qu'à cette coutume bizarre et vraiment répréhensible, a succédé la manie de prêcher comme on parle en poésie, et que les auditeurs de nos jours, scandalusement délicats, ne peuvent plus supporter ce langage simple et naturel qui ressemble au style de l'Evangile.

Eh! quoi, mes frères, faudra-t-il donc changer les livres saints, parce que vous vous êtes fait une fausse idée de l'éloquence? Faudra-t-il donc, pour flatter vos esprits malheureusement enchantés du style trop fleuri, parler en chaire le langage des académies? Faudra-t-il faire servir Dieu lui-même à vos caprices et à vos folies?

Ah! depuis qu'un luxe inconnu chez nos pères a voulu tout raffiner; depuis qu'on fait assaut d'esprit comme de bravoure, et que les ignorants mêmes décident avec plus d'assurance que les savants, le ministre de la chaire est en proie à la critique la plus amère, et l'on ne vient plus nous entendre que pour nous censurer.

Ne soyons plus étonnés si les sermons n'opèrent aucun fruit; si nos paroles se perdent dans les airs, comme les sons d'un frêle instrument; si les villes et les campagnes, malgré nos fréquentes exhortations, persévèrent dans leurs iniquités; si l'on n'aperçoit plus de ces conversions éclatantes qui entraînaient la multitude, ou du moins qui l'étonnaient. Le même esprit qui conduit aux spectacles, conduit dans nos églises; on ose faire le parallèle d'un acteur avec un prédicateur, et juger d'un sermon comme d'une pièce de théâtre.

Grand Dieu, vous voyez ces scandales et vous les souffrez! Ce feu qui sortit autrefois de votre sanctuaire, pour dévorer Nadab et Abiu, n'a-t-il donc plus d'activité, et sera-t-il permis de braver impunément votre divine parole, ainsi que les ministres qui l'annoncent? On ne prêchait point autrefois sans humilier les esprits et sans toucher les cœurs des pécheurs les plus endurcis; mais aujourd'hui l'on ne fait attention qu'à l'arrangement et à la symétrie des mots qui composent nos discours; et la vérité, comme ces fruits cachés sous les feuillages, se dérobe aux regards de la multitude.

Il y a tant d'années, mes chers auditeurs, qu'on vous exhorte, qu'on vous menace de la colère du Dieu vivant, et qu'on vous fait voir sa foudre suspendue sur vos têtes; il y a des siècles que nos chaires retentissent des plus affligeantes vérités, et je ne viens aujourd'hui vous annoncer les paroles de salut et de vie, qu'à la suite d'une foule d'ouvriers évangéliques qui m'ont précédé: dites-moi, je vous le demande, en êtes-vous meilleurs? Avez-vous avancé d'un seul pas dans le chemin de la perfection, depuis qu'on vous sollicite d'éviter le mal et de faire le bien? Repassez, dans l'amertume de votre âme, et sous les yeux de Dieu, tous ces carêmes que vous avez vus s'écouler, et vous reconnaîtrez qu'ils ont tous passé sans pouvoir vous arracher à ces mauvais penchants, à ces vices d'habitude qui vous tyrannisent.

Le Seigneur vous avait envoyé des prophètes de tous les pays et de tous les ordres, consacrés au culte de ses autels: et vous n'avez pas eu plus d'égard à leurs instructions que s'ils vous avaient raconté des songes et des visions. Vous vous êtes uniquement appliqués à comparer les uns avec les autres, par rapport à leur éloquence et à leur savoir; vous ne les avez rappelés à votre esprit que pour dissertar sur leurs gestes, sur leur déclamation, sur leurs talents; eh bien! le moment est proche où tous ces différents prédicateurs vont s'élever contre vous et vous reprocher votre affreux endurcissement. Le moment est proche où le Seigneur lui-

même va vous demander compte du fruit que vous avez retiré de leurs avertissements et de leurs instructions.

Que diriez-vous, mes frères, d'un homme qui, au lieu de s'humilier sous la foudre qui le poursuit, et de fléchir la colère du Dieu vivant, s'appliquerait à juger des coups de tonnerre et à décider de leur force et de leur bruit? Ne le regarderiez-vous pas comme un insensé?

Cependant vous voilà! Les vérités éternelles sont des carreaux qui vont éclater contre vous, misérables pécheurs; et vous osez vous amuser à raisonner et à disputer sur la manière dont elles s'annoncent; et vous osez vous moquer de sang-froid du fer même qui va tout à l'heure vous percer; du feu qui va vous dévorer et ne laisser à votre âme que les regrets les plus terribles et les plus cuisants.

Ah! Seigneur, s'écriait saint Chrysostome, peut-il être un plus grand malheur que d'écouter votre divine parole sans aucun fruit; que d'empêcher cette précieuse semence de germer dans son cœur; que de l'étouffer par l'embarras des richesses, par le tourbillon des plaisirs, par les sollicitudes du siècle; que d'en faire la matière de sa damnation? Souvenez-vous, chrétiens, disait autrefois saint Augustin, que les mêmes vérités que je vous prêche ont fait la conquête du monde, en le soumettant à l'empire de Jésus-Christ; que les paroles que je vous adresse sont des lettres que Dieu lui-même vous écrit, et que c'est par leur vertu que les cieux se sont ouverts, que les mers se sont calmées, que la terre a rendu les morts qu'elle avait engloutis.

Il y a longtemps, mes frères, que nos bouches se seraient fermées, si nous n'avions espéré qu'enfin il viendrait un jour où, rentrant en vous-mêmes, vous nous consoleriez de nos sueurs et de nos travaux; mais, je vous le demande, quand ce jour si ardemment désiré paraîtra-t-il? Quand recueillerons-nous le fruit de ce que nous avons semé? Craignez, mes frères, ah! craignez que le Seigneur ne venant à vous fixer, ne vous maudisse enfin, comme ce figuier dont il est parlé dans l'Evangile, et qui sèche sur-le-champ pour servir d'aliment au feu.

Sera-t-il dit, ô mon Dieu, que votre parole, qui se fait entendre des créatures inanimées, n'aura point d'empire sur des âmes intelligentes, et que la prédication évangélique, qui renouvelle la face de la terre, sera désormais sans efficace et sans vertu? Seriez-vous donc un Dieu dont le pouvoir s'affaiblirait avec le temps; un Dieu qui n'avait des grâces à distribuer que pour les premiers siècles de l'Eglise; un Dieu qui méconnaîtrait l'homme, son ouvrage, après l'avoir enrichi de tant de dons et de tant de trésors?

Non, Seigneur, non; vous ne laisserez point votre peuple sans secours, parce que vous êtes toujours le même, toujours aussi miséricordieux, toujours aussi puissant; et si, pour punir un siècle aussi pervers que le

notre, vous vous êtes en quelque sorte retiré, bientôt vous reviendrez nous consoler et nous aider. Nous savons, ô mon Dieu, que votre vérité ne peut que s'altérer en passant par des organes aussi vicieux que les nôtres; mais nous savons aussi que le succès ne dépend ni de celui qui plante, ni de celui qui arrose, mais de vous seul qui donnez l'accroissement : *Neque qui plantat, neque qui rigat, sed qui dat incrementum Deus. (I Cor. III.)*

Votre Loi était toute la richesse de David; qu'elle soit pareillement notre unique trésor, et que, de quelque manière qu'elle nous soit annoncée, elle soit reçue comme un Evangile de grâce, comme une nouvelle de paix, et qu'elle fructifie dans nos cœurs comme la lumière de nos esprits, comme la vie de nos âmes et comme le germe de la bienheureuse immortalité que nous espérons. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le mardi de Pâques

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Ego sum, nolite timere. (Luc., XXIV.)

C'est moi, ne craignez point.

Sire.

Ce que Jésus-Christ disait de lui-même à ses apôtres, aussitôt qu'il fut ressuscité, la religion chrétienne le dit à tous les peuples, en leur apprenant qu'elle est l'ouvrage de Dieu même, et qu'il n'y a rien à craindre pour elle, soit de la part des efforts du démon, soit de la part des persécutions : *Ego sum, nolite timere.*

En effet, quelle autre société que l'assemblée des chrétiens peut défier les puissances de la terre d'entamer ses forces et d'affaiblir son autorité? La seule Eglise de Jésus-Christ, au milieu du déperissement universel des créatures, a droit de s'applaudir de son indéfectibilité, parce qu'elle est la cité sainte dont les fondements sont éternels, et que toute la rage des ennemis ne peut ébranler. *Ego sum, nolite timere.*

Ne vous semble-t-il pas entendre, dit saint Chrysostome, cette religion si sublime et si solidement affermie crier d'une voix forte et puissante que son triomphe est celui de la grâce; que son règne sera plus durable que tous les empires; qu'elle ne redoute ni les tempêtes, ni les révolutions, et que c'est manquer de foi que d'avoir des alarmes et des inquiétudes sur sa stabilité. *Ego sum, nolite timere.*

Oui, c'est moi, nous répète l'épouse de Jésus-Christ, qui, aussi ancienne que l'univers, suis continuellement assistée de l'Esprit-Saint, foule aux pieds les appuis humains, méprise la sagesse du siècle et ne connais d'infailibilité que celle qui m'est communiquée. *Ego sum, nolite timere.*

En vain le monde frémit, le démon se soulève, l'enfer se déchaîne; la religion, immobile comme le rocher au milieu des tempêtes, rassure ses enfants et leur dit :

Ne craignez ni pour mon empire, ni pour ma tranquillité. Il n'en est pas de moi comme de toutes les sectes qui ne se forment que pour disparaître; je vivrai jusqu'au delà des siècles, et mon royaume, s'unissant à celui du ciel, ne s'éclipsera ici-bas que pour aller briller dans l'éternité. *Ego sum, nolite timere.*

Telle est, mes frères, cette religion toute sainte, qui va faire la matière de ce discours, et dont j'espère vous démontrer les caractères divins, non avec cette force qui convient à la grandeur du sujet, mais avec cette vérité qui est le langage du christianisme.

Si je voulais donner ici carrière à toutes les idées qui se présentent sur un aussi grand et aussi magnifique objet que la divinité de la religion chrétienne, je serais sans doute immense dans mes détails, infini dans mes preuves, et la seule abondance de la matière embarrasserait mon esprit; mais, au milieu de tant de pensées qui s'élèvent en foule, je me borne uniquement à trois réflexions que je vous prie de suivre avec attention, et qui seront tout le partage de ce discours. La religion chrétienne démontrée véritable par la divinité de son chef. — La religion chrétienne démontrée véritable par la sainteté de son culte. — La religion chrétienne démontrée véritable par son établissement et par ses progrès. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

S'il y a un Dieu, mes frères, il y a une religion, et, s'il y a une religion, c'est incontestablement la nôtre. Je ne vous apporterai point d'autre preuve en faveur de la Divinité, que la seule impossibilité de concevoir le monde et de nous concevoir nous-mêmes, sans l'idée d'un Dieu qui a tout fait, qui est de tous les temps et qui se suffit à lui seul. L'athéisme est si déraisonnable, dit saint Augustin, que c'est même une folie de vouloir le réfuter sérieusement.

Mais Dieu ne peut-il pas exister sans établir une religion parmi les hommes? Ne peut-il pas, insensible à nos hommages, nous laisser les maîtres de choisir le culte qui nous convient? Eh! comment, s'écrie saint Ambroise, nous aurons reçu la faculté de connaître et d'aimer, et nous serons dispensés de rapporter à l'Etre suprême, qui nous a créés, cette connaissance et cet amour? Nous aurons été enrichis des dons les plus précieux, soit dans notre âme, soit dans notre corps, et nous serons dispensés d'avoir de la reconnaissance envers celui qui nous les a prodigués? L'homme renferme trop de merveilles et trop de richesses en lui-même, dit Tertullien, pour être un objet indifférent au Créateur. S'il peut s'élever jusqu'à penser à un Dieu, il est créé pour y penser : *Si de Deo cogitare potest, natus est ad cogitandum de Deo*; s'il sent qu'il peut aimer Dieu, il est né pour l'aimer : *Si Deum diligere potest, natus est ad Deum diligendum.*

Oui, mes frères, il n'est besoin que d'interroger notre esprit et notre cœur pour dé-

couvrir que nous n'avons point été formés pour agir au hasard, pour vivre à la manière des bêtes, ou pour végéter comme les plantes. Il suffit que nous ayons le pouvoir et la faculté de commander aux animaux, pour en conclure que nous ne sommes pas faits pour leur ressembler; aussi voyons-nous que la religion se manifesta aussitôt que l'homme fut formé. Sentant sa dépendance et sa faiblesse, il recourut naturellement à celui qui tient en ses mains le pouvoir et la force, et l'univers, encore tout nouveau, aperçut le juste Abel levant les yeux vers le ciel, et offrant au Créateur des sacrifices d'adoration et d'amour. C'était, dit saint Augustin, un effet de cette loi naturelle que Dieu grava dans tous les cœurs, une étincelle de ce feu céleste qu'il alluma dans l'homme, au moment qu'il le créa.

Et ne vous imaginez pas, mes frères, que les prémisses de ce culte qui devait se répandre un jour par toute la terre n'avaient aucun rapport avec la religion que nous professons. Je vous ai dit que s'il y avait une vraie religion, c'était la nôtre, et tout nous annonce que le sacrifice d'Abel représentait déjà celui de Jésus-Christ, et que le paradis terrestre fut le berceau du christianisme.

Quelque saint que soit notre culte, il ne serait pas l'ouvrage de Dieu s'il ne remontait au premier homme; mais il est incontestable que la religion chrétienne n'étant que la loi naturelle et la loi écrite, développées et perfectionnées, les chrétiens subsistaient dans Adam lui-même, et que ce patriarche, aussi pénitent que malheureux, n'envisagea point d'autre ressource, au milieu de ses maux, que le Messie qui lui fut promis lorsque le Seigneur déclara que la femme écraserait la tête du serpent : *Et ipsa conteret caput tuum.* (Gen., III, 15.)

Si Jésus-Christ ne paraît pas aussitôt qu'Adam a péché, si la Loi même de Moïse n'est donnée qu'après l'écoulement de plusieurs siècles, c'est qu'il fallait que l'homme portât la peine de son crime, qu'il sentit longtemps sa propre faiblesse, qu'il connût qu'il n'y avait d'autre moyen propre à le réconcilier avec Dieu, que la venue du divin Médiateur, que par des larmes et des gémissements, il se rendît digne en quelque sorte d'obtenir un don aussi précieux; mais cela n'empêche pas que Jésus-Christ ne fût toujours montré, comme de loin, comme celui qui devait tout rétablir. C'était une fleur qui n'était point développée, mais qu'on apercevait dans un germe avec toutes ses parties; c'était un soleil qui ne brillait point encore aux yeux de tous les mortels, mais qu'on découvrait à travers un nuage, comme ces rayons qui s'échappent du milieu des brouillards, et qui, sans paraître distinctement, augmentent la lumière du jour.

Il ne s'agit point ici des illusions d'une imagination frappée qui voit ce qui n'est pas, et qui prend des fables pour des vérités. Les patriarches ne se succèdent que pour figurer Jésus-Christ par les traits les plus frappants, et ils ne répandent de bénédictions sur leurs

familles, que pour annoncer celles dont le Messie doit un jour gratifier leurs descendants. Ils parlent de son avènement comme s'ils le voyaient, et ils meurent en l'annonçant.

Mais quel témoignage vient se joindre à celui-ci? je parle, mes frères, de la nouvelle alliance que Dieu fait avec les Juifs, par le ministère de Moïse; je parle des prophètes, dont les oracles retentissent de toutes parts, et qui sont autant de voix qui désignent Jésus-Christ, qui le caractérisent comme le Prophète par excellence, et qui racontent d'avance les traits de sa vie et de sa mort, de la manière la plus claire et la plus étonnante.

En vain l'incrédulité veut répandre ici des nuages sur des faits aussi évidents; en vain, l'impiété, dans sa rage et dans sa frénésie, emploie toutes sortes de moyens pour éluder la force de ces témoignages; il faut que tout cède à la lumière des prophéties et que tout l'univers confesse qu'elles sont des preuves irréfragables de la divinité du Sauveur.

Si l'on ne trouvait dans les livres des Juifs, dit saint Bernard, que quelques phrases énigmatiques et quelques mots obscurs qu'on appliquât au Messie, il n'y a pas de doute que ces traits ne seraient point suffisants pour prouver sa mission et sa divinité; mais analysez la Bible entière, parcourez attentivement les David, les Daniel, les Isaïe, les Ezéchiel, et vous ne trouverez que Jésus-Christ. Il ne s'agit, pour vous en convaincre, que d'opposer l'Ancien Testament au Nouveau, que de confronter l'un avec l'autre, que de voir d'un côté les prédictions et de l'autre l'accomplissement.

Quoique cette entreprise soit immense et qu'elle ne puisse être exécutée que dans des ouvrages volumineux, rien ne nous empêche de vous en donner une idée. Saint Luc nous apprend qu'une vierge, nommée Marie, de la maison de David, conçut et enfanta Jésus-Christ. Isaïe annonce à tous les peuples que Dieu va faire paraître un signe nouveau, un signe extraordinaire qu'on n'avait point vu jusqu'alors; qu'enfin une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet et pariet filium.* (Isa., VII, 14.) L'évangéliste nous dit que Jésus-Christ naquit à Bethléem; le prophète Michée déclare que Bethléem n'est pas la moindre ville de Juda, parce que c'est d'elle que doit sortir le chef d'Israël : *Et tu, Bethleem, nequaquam minima es in principibus Juda, ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israel.* (Mich., V, 2.) L'évangéliste nous marque que le Fils de Dieu, celui qui est la vertu du Très-Haut, le Saint par excellence, enfin le Sauveur des hommes est véritablement né. Isaïe s'étend sur les qualités du Messie, en l'appelant un enfant admirable, le Dieu, le Fort, le père du siècle futur, le prince de la paix : *Puerulus natus est nobis et vocabitur admirabilis, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis.* (Isa., IX, 6.)

Parlerons-nous maintenant de la vie de ce divin Sauveur? Les prophéties ne sont ni

moins évidentes, ni moins précises. On y lit que Jésus-Christ sera rappelé de l'Égypte, qu'il sera nommé Nazaréen, qu'il rendra la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qu'il éprouvera toutes sortes de contradictions de la part des siens; on y annonce cette étoile mystérieuse qui doit conduire les mages à Bethléem; on y parle du Précurseur qui montrera le Messie : *Ecce ego mitto angelum meum et præparabit viam ante faciem meam, et statim veniet dominator.* (Malach., III, 1.)

Si de là nous passons à la mort de Jésus-Christ et à toutes les circonstances qui l'accompagnent, nous croirons que David et Isaïe sont plutôt des historiens que des prophètes. On trouve dans leurs livres tout le récit de la Passion du Sauveur; et tout, jusqu'à ses pieds et ses mains qu'on perce, jusqu'à sa robe qu'on tire au sort, jusqu'au vinaigre et au fiel dont on l'abreuve, se trouve clairement énoncé : *Foderunt pedes meos et manus meas, super vestem meam miserunt sortem, potaverunt me felle et aceto.* (Psal. XXI, 17.) Sa résurrection est également manifestée, de sorte qu'il n'y a que le plus terrible aveuglement qui puisse en dérober l'éclat.

Soupçonnera-t-on les chrétiens d'avoir fabriqué les prophéties? Mais elles sont depuis des milliers d'années entre les mains des Juifs, leurs plus grands ennemis; et Dieu permet que ce peuple, toujours distingué des autres nations, et toujours subsistant malgré les révolutions des siècles et des empires, en soit le dépositaire, comme un témoin qu'on peut interroger à toute heure et dans tous les lieux. Dira-t-on que Jésus-Christ, versé dans la lecture des prophéties, fit en sorte de les ajuster aux événements de sa vie et de sa mort? Mais qui est-ce qui peut ignorer que, livré à la rage des juges et des bourreaux, il fut entre leurs mains comme un esclave sans pouvoir et sans volonté?

Reconnaissons donc ici, mes frères, que le chef de la religion chrétienne est réellement Dieu, et que s'il est réellement Dieu, le christianisme est le seul et unique culte qu'on doit embrasser. A peine Jésus-Christ est-il né, que la divinité rayonne de toutes parts dans son auguste personne. Les miracles ne lui coûtent qu'un simple désir, et la mort elle-même en se ranimant à sa voix vient rendre hommage à son pouvoir. S'il parle, s'il agit, s'il se montre, on est forcé de reconnaître que, véritablement Dieu comme son Père, il n'a point d'autre époque de son existence que l'éternité, d'autre habitation que l'immensité. Il ne dit qu'un mot et les aveugles voient et les pécheurs se convertissent. Sa sagesse confond tous les philosophes, sa patience triomphe de tous les tourments, sa gloire éclate jusqu'au sein des plus profondes humiliations.

En vain la malignité s'efforce de le surprendre dans ses paroles et dans ses actions. Toujours homme et toujours au-dessus des faiblesses de l'humanité, il ne laisse point entrevoir

d'instinct qui puisse décélér quelque fragilité et trahir sa véritable grandeur. Il pratique ce qu'il commande, et ses œuvres apprennent à tous les hommes que son joug est doux et léger, que ses préceptes sont possibles, et que sa religion mérite d'être observée dans toute la rigueur.

Que n'ai-je ici ces traits de feu dont étaient remplis les prophètes, et ma parole, comme une flamme vive et pure, pénétrerait vos âmes de la grandeur de Jésus-Christ! Vous sauriez qu'assis à la droite de son Père, il est le caractère et la splendeur de sa substance; que rien ne s'est opéré sans lui : *Sine ipso factum est nihil*; et que la plénitude de la divinité réside en lui corporellement : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* (Coloss., II, 9.) Il n'est point d'être qu'on puisse comparer, dit saint Augustin, au chef de notre sainte religion; puisque lui seul est la source et le principe de tous les êtres; puisque sa grandeur surpasse toutes les intelligences; puisque toutes nos vertus tirent leur source de ses mérites et de ses bienfaits.

Cieux, venez vous-mêmes, au défaut de ma voix, publier ses merveilles et ses grandeurs, vous qui annonçâtes autrefois sa naissance de la manière la plus magnifique et la plus éclatante, et qui devez un jour manifester la gloire de son second avènement. Esprits bienheureux, venez rendre hommage à la sainteté de son nom, vous qui fûtes choisis pour instruire la terre du mystère ineffable de son Incarnation; pour le consoler dans son agonie; pour publier sa résurrection; et qui devez l'accompagner au grand jour de ses miséricordes et de ses vengeances.

Que tous les éléments bénissent Jésus-Christ, que les montagnes et les collines, que la terre elle-même, s'anéantissent devant sa majesté, et que toutes les nations reconnaissent la vérité de sa religion, comme étant son ouvrage et comme renfermant en elle-même toutes les prérogatives de la sainteté.

SECONDE RÉFLEXION.

Toute cérémonie qui n'a point de rapport à la religion chrétienne, dit Tertullien, loin d'être un acte de piété, n'est qu'un effet de la superstition et qu'un pacte avec le démon. Aussi voyons-nous que les fêtes et les sacrifices du paganisme ne tendaient qu'à diviniser le crime et qu'à lui ériger des autels. On ne peut se rappeler sans frémir ce culte immonde et sacrilège qui, fruit de l'impudicité, encensait un Mars adultère et révérait un Jupiter incestueux.

Cependant, mes frères, toutes les nations, excepté les Juifs, se livraient à ces impiétés; et la terre entière, devenue un temple d'idoles, n'adorait point d'autre dieu que des monstres consacrés par la fable, ou des statues incapables de faire ni bien ni mal. Tout, hors le vrai Dieu, fut adoré, et il n'y eut pas jusqu'à la famine et à la peste dont on ne fit des divinités. Tant il est vrai, dit saint Augustin, que l'homme ne peut exister sans re-

connaître un être suprême et sans l'invoquer.

Mais où le reconnaîtra-t-il, si ce n'est dans le sein du christianisme ; c'est-à-dire au milieu de ces prières et de ces œuvres dont Jésus-Christ lui-même a sanctifié l'usage ; c'est-à-dire au milieu de cette morale et de ces dogmes dont la sainteté se manifeste de toutes parts ; c'est-à-dire au milieu de ces pasteurs qui ne succédèrent aux apôtres que pour nous transmettre le précieux dépôt de la foi et pour nous faire observer les saintes règles de la pénitence ?

En vain tous les hommes les plus recommandables par leurs lumières et par leur savoir se seraient efforcés de former un culte semblable à la religion chrétienne et de lui donner un pompeux extérieur pour faire plus d'impression sur les cœurs et sur les esprits. Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ, comme Sauveur et comme législateur, de nous révéler les mystères et les maximes qui font l'essence de notre culte et l'objet de notre foi. Consultez tous les sages de l'antiquité, et vous ne trouverez dans leurs écrits que des absurdités sur les attributs de la Divinité et sur les qualités de notre âme. C'est un labyrinthe affreux que cet amas d'opinions et de systèmes qui formèrent la théologie des anciens. Ici, c'est un Dieu inconnu auquel on érige des autels ; là, c'est un dieu stupide confondu avec les plantes et les reptiles. Ici, c'est une âme qui n'a rien de distingué du corps ; là, c'est une âme qui fait partie de la Divinité.

Jésus-Christ paraît au milieu de ces erreurs insensées qui constituaient la croyance des différentes nations ; et il vient nous apprendre à reconnaître un Dieu tout esprit, un Dieu en trois personnes, un Dieu qui créa le monde par sa puissance et qui le conserve par sa sagesse ; un Dieu qui punit et qui récompense, et qui ne nous a créés que pour le servir et l'aimer.

On ne pouvait concilier la bassesse de l'homme avec sa grandeur, ses inclinations perverses avec l'excellence de son origine, et Jésus-Christ nous manifeste de la manière la plus évidente que la mort et le péché sont entrés dans le monde par la désobéissance du premier homme ; que toutes les générations ont participé à sa prévarication, et que l'univers plongé dans l'abîme des misères et des horreurs n'a trouvé de ressource à ses maux que dans le bien-fait inestimable de l'Incarnation : mystères obscurs, mystères incompréhensibles aux yeux de notre faible raison, mais d'autant plus admirables qu'ils ressemblent à l'Être infini qui en est le sujet et le principe ; qu'ils attèrrent notre orgueil et qu'ils ne nous laissent en partage que ce qui convient à notre impuissance, le silence et l'adoration.

C'est par ces mystères qu'on entrevoit les grandeurs de la Divinité ; que l'on connaît l'étendue de ses miséricordes ; qu'on juge de son amour immense pour les hommes qu'il a créés ; c'est par ces mystères que notre âme se manifeste comme le chef-d'œuvre du Tout-

Puissant, comme un objet qui lui est infiniment précieux, et que nous ne pouvons défigurer par le péché, sans nous dégrader de la manière la plus affreuse et la plus révoltante ; c'est par ces mystères que nous connaissons tout le besoin que nous avons de Jésus-Christ ; que nous l'apercevons comme celui qui est le salut, la vie et la rédemption de tous les peuples ; que nous l'adorons comme notre législateur et notre Dieu.

Cessez donc, esprits orgueilleux et téméraires, esprits semblables à Satan, cessez d'attaquer nos mystères et d'en prendre sujet d'outrager notre sainte religion ; puisque ces mystères mêmes abaissent Dieu jusqu'à nous, et nous élèvent jusqu'à lui ; puisque ces mystères nous donnent la clef de toutes les difficultés qui nous tenaient en suspens et sur notre origine et sur l'essence même de Dieu ; puisqu'enfin ces mystères nous ouvrent un ciel où nous découvrons la sagesse éternelle dans son principe, et les volontés du Seigneur dans leur source. Notre culte n'est ni imaginaire, ni stérile, dit Tertullien ; il éclaire nos esprits par les lumières qu'il leur communique, et il purifie nos cœurs par la grâce des sacrements qu'il leur procure. Quelle est la religion, en effet, où l'on ait éprouvé, comme dans le christianisme, les secours du ciel les plus riches et les plus abondants ? Ici, le trésor des miséricordes est toujours ouvert, et le pécheur rempli de blessures trouve sa guérison dans le sang même d'un Homme-Dieu ; ici, les fêtes et les solennités, les prières et les sacrifices ne sont pas, comme chez les païens, des œuvres impies et sacrilèges, comme chez les Juifs, des cérémonies purement légales ; mais elles sont une source de grâces et de bénédictions qui convertissent et qui sanctifient.

La morale n'est pas moins admirable que les dogmes, et si ceux-ci ne peuvent être l'ouvrage de l'homme, celle-ci ne saurait être également le fruit de la philosophie. Quel autre qu'un Dieu pouvait renfermer toute la loi dans son amour et dans celui du prochain ? Quel autre qu'un Dieu pouvait nous apprendre à renoncer à nous-mêmes et à nous oublier entièrement, pour ne penser qu'à lui ? Telles sont les maximes du christianisme, maximes inconnues chez tous les philosophes, et qui caractérisent la religion de Jésus-Christ comme la seule véritable, comme la seule qui ait des caractères divins.

Il ne s'agit point ici, mes frères, d'une morale alambiquée qui ne consiste que dans de vaines spéculations ; mais il s'agit d'une morale qui n'est que le cri de la nature et de la raison, et que néanmoins toute la sagesse humaine n'avait pu découvrir ; il s'agit d'une morale qui rend à Dieu ce qui appartient à Dieu, à César ce qui appartient à César ; de sorte qu'en la pratiquant on est bon citoyen, bon parent, bon ami, en un mot, bon chrétien.

Que serait un culte sans amour de Dieu et sans amour du prochain, sinon un culte superstitieux, qui, semblable à celui des

idolâtres, laisserait l'esprit vide de lumières, et le cœur rempli de mauvais désirs? Aussi la religion chrétienne, dont l'essence consiste dans la charité, proscrire-elle avec une sainte indignation toutes les sociétés qui diffèrent de la sienne, reconnaissant que l'homme doit tout à Dieu, et dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, puisque sa liberté même est un présent du ciel; elle ne cesse de lui inspirer un amour sans bornes pour le Créateur, et un amour raisonnable pour la créature.

Quel plus beau spectacle, s'écrie saint Chrysostome, que le cœur d'un vrai chrétien? C'est un trône où règnent toutes les vertus, un sanctuaire d'où le crime n'ose approcher, un ciel que Dieu lui-même habite. Quelle morale, s'écrie saint Jérôme, que celle qui règle jusqu'aux désirs et jusqu'aux pensées, et qui rend l'homme aussi intérieurement vertueux qu'il le paraît à l'extérieur!

Ah! mes frères, si vous ne connaissez pas toute la perfection et toute la sublimité de la morale évangélique, c'est que vous ne la pratiquez point; c'est que vous ne voyez en vous et dans les autres que des chrétiens de nom qui se contentent de croire, et qui vivent moins bien que des païens; c'est que la religion a tellement dégénéré, que la plupart de nos cités, semblables à cette ville infortunée dont il est parlé dans l'Ecriture, ne renferment peut-être pas dix justes.

Quelle bonne foi dans le commerce? Quelle équité parmi les juges? Quelle candeur au milieu des cours? Quelle tempérance et quelle pureté chez tous les hommes? Si le christianisme était religieusement observé, on n'entendrait parler ni de haines, ni de calomnies, ni d'impudicités, ni de scandales; l'éternité serait le principe et la fin de toutes les actions, et la charité ne ferait qu'une seule et même famille de toutes les nations; mais, ô grand Dieu, les guerres plus fréquentes parmi nous que parmi les idolâtres et les infidèles, les péchés plus monstrueux et plus multipliés que chez les sauvages mêmes, ces peuples barbares sans lumières et sans éducation, laissent à douter si nous sommes les disciples de Jésus-Christ, ou les serviteurs du démon.

Cependant, mes frères, nous jouissons d'un bonheur que nos pères ont ardemment désiré, que les prophètes ne cessèrent d'annoncer comme le renouvellement du monde, et que Jésus-Christ ne nous a procuré qu'au prix même de son sang. Convenez du moins qu'une religion qui nous procure tant d'avantages et qui nous enseigne de si belles maximes ne peut être que l'ouvrage de la vérité; si elle était celui de la fiction, comme les incrédules osent l'avancer, elle serait absolument contraire à elle-même, puisque sa morale interdit toute équivoque et tout mensonge. Mais comment soupçonner d'imposture un culte qui ne s'établit au milieu du monde que par la ruine de la séduc-

tion et de la mauvaise foi, et dont l'établissement ainsi que les progrès sont le plus grand des miracles?

TROISIÈME RÉFLEXION.

Quand je considère tous les obstacles que la religion chrétienne a dû vaincre pour s'introduire dans le monde et pour en devenir la souveraine, dit saint Augustin, je ne puis m'empêcher de m'écrier que c'est ici le triomphe de la puissance d'un Dieu. David l'avait annoncé lorsqu'il publie que la pierre qui avait été rejetée par les architectes est devenue la pierre angulaire, et que ce grand prodige n'est arrivé que par la vertu du Très-Haut : *A Domino factum est istud*. Les patriarches l'avaient déclaré, lorsqu'ils avaient prédit à leurs enfants que leur race se multiplierait comme les étoiles du ciel, et comme les grains de sable.

Mais qu'avons-nous besoin d'autorités pour confirmer ce que nous voyons de nos propres yeux? Nous voyons que nombre de Juifs, malgré l'attachement qu'ils avaient pour leurs traditions et pour leur Loi, malgré les miracles de toute espèce qui leur en assuraient la vérité, embrassent le christianisme et perdent toute idée de pompe, de magnificence et de grandeur, pour adorer un Dieu dans la personne d'un crucifié, et pour révéler une croix comme le trône de sa gloire et de sa majesté : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*.

Nous voyons que Pierre, sans lettres, sans crédit, sans pouvoir, élève la voix au milieu de la multitude; qu'il annonce Jésus-Christ, en reprochant aux Juifs l'horrible déicide qu'ils viennent de commettre; qu'il déclare que la Synagogue est anéantie, qu'une nouvelle Eglise prend sa place, et qu'enfin, par cette seule prédication, il convertit des milliers de personnes, et qu'il les baptise : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*. (Psal. CXVII, 23.)

Nous voyons que des bûchers, des échafauds s'élèvent de toutes parts pour ensevelir le christianisme dès sa naissance et pour exterminer les apôtres qui se répandent dans toutes les parties du monde, comme les députés de Jésus-Christ qui vont promulguer son Evangile, et nous découvrons en même temps que de leurs cendres il naît une multitude de chrétiens; que de leur sang il sort une vertu qui engendre de nouveaux disciples, et que les tyrans servent autant au triomphe et à l'établissement de la religion que les apôtres mêmes : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*.

Cependant, mes frères, le christianisme ne consiste pas à croire simplement des mystères qui, quoique incompréhensibles en eux-mêmes, peuvent être crus et révéérés sans gêner les passions; mais il consiste à étouffer les révoltes de la chair, à humilier son âme, à macérer son corps, à être continuellement en garde contre soi-même, dans la crainte de donner entrée au moindre péché,

à captiver son imagination, à maîtriser ses sens, à réprimer jusqu'à ses désirs et jusqu'à ses pensées; mais il consiste à renoncer à sa propre volonté, à paraître au milieu du monde avec des yeux qui ne voient point, avec des oreilles qui n'entendent point, avec des mains qui n'agissent point, à aimer ceux qui persécutent, à faire du bien à ceux qui calomnient, à se nourrir de larmes, d'humiliations et d'opprobres; mais il consiste à n'envisager que le ciel au milieu de la terre, à n'exister que pour Dieu, à désirer la mort et à l'attendre comme l'introduction au vrai bonheur; et, malgré tout cela, le christianisme subjugue les esprits, gagne les cœurs; et la loi de l'Évangile, si dure, si austère, si gênante, acquiert tous les jours des disciples. Ceux qui s'en moquaient deviennent ses panégyristes, ceux qui la rejetaient l'embrassent avec la plus vive ardeur. La grâce de Jésus-Christ se répand comme une rosée féconde, et les obstacles se rompent, et les difficultés disparaissent, et le christianisme s'applaudit de sa victoire.

Nations liguées, conjurées contre Dieu et contre son Christ, tyrans acharnés contre les disciples de la croix, en vain vous vous enivrez à toute heure du sang des martyrs; la religion chrétienne est l'œuvre de Dieu, et vous ne pourrez l'étouffer; elle est le miracle de sa puissance, et toute votre fureur ne servira qu'à le manifester. Que de prodiges qui l'introduisent dans l'univers! Ici, l'ombre de Pierre guérit les malades; là, les morts entendent sa voix. Ici, les flammes perdent leur activité; là, les tigres et les léopards s'adoucissent comme des agneaux. Ici, les poisons se dépouillent de leur venin; là, les vipères et les serpents ne font aucun mal : *Serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint non eis nocet.* (Marc. XVI, 18.)

L'univers entier devient le théâtre des plus grandes merveilles, et un monde nouveau sort, pour la seconde fois, du néant. Dieu se moque des Néron et des Dioclétien en leur laissant croire qu'ils ne font que ce qui leur plaît, et en ne leur faisant faire que ce qu'il veut. Leurs yeux s'enflamment, leur rage s'allume, leur cœur se déchire, et il n'y a plus, dans toutes les villes et dans toutes les places publiques, que des roues, des chevalets et des brasiers ardents. Les édits sanglants sont affichés de toutes parts, chaque maison retentit des arrêts de mort prononcés contre les chrétiens. Les mères s'attendent à voir expirer leurs enfants avec le jour qui s'écoule; les époux encouragent leurs épouses à subir le supplice qui les menace, et le monde n'est plus rempli que de victimes qu'on égorge, qu'on brûle, et dont on disperse les ossements et les cendres. L'humanité se soulève, la nature frémit, et tous les politiques assurent que le christianisme va enfin disparaître, et qu'avant un demi-siècle il n'y aura plus de chrétiens.

Je vous le demande ici, mes frères, n'eussions-nous pas fait nous-mêmes cette

prédiction, et toutes les apparences n'annonçaient-elles pas la ruine entière de la religion chrétienne? Comment s'attacher à une loi qui exposait à la perte des biens, à la fuite, à l'ignominie, à la mort; à une loi qui, aux yeux des tyrans follement préoccupés, rendait criminel d'État qui-conque osait l'embrasser; à une loi qui ne promet que des biens invisibles, et qui rejette les charnels? N'était-il pas bien plus doux de rejeter la croix, ce signe d'opprobre et de malédiction, et de se ménager les bonnes grâces des empereurs? Mais la voix du Seigneur se faisait entendre dans les cœurs, et la mort la plus terrible paraissait un gain. De là cette multitude innombrable de martyrs, dont les ossements, selon l'expression de saint Chrysostome, servirent de fondement à l'Église; de là ces fleuves de sang qui arrosèrent tout l'empire, et que l'Esprit-Saint fécondait par son souffle; de là ces progrès immenses du christianisme dans l'espace de quelques années.

Nous ne faisons que de naître, dit Tertullien, et déjà nous sommes répandus de toutes parts. On nous voit dans les armées comme les soldats les plus soumis, dans les tribunaux comme les juges les plus intègres, dans le commerce comme les négociants les plus religieux, dans les cours comme les sujets les plus fidèles. Il n'y a point de contrée, point de pays où nous ne nous assemblions pour adorer Jésus-Christ et pour le prier comme notre maître et comme notre Sauveur.

Bientôt il n'y eut plus d'idoles, et l'idolâtrie rentra dans les horreurs de l'abîme d'où elle était sortie. On eut honte d'adorer un Mars, un Neptune, une Vénus; et Jupiter, armé d'un foudre ridicule, tomba du Capitole pour ne plus se relever et pour faire place à la croix de Jésus-Christ, qui se fait apercevoir depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Les apôtres devinrent les oracles de toutes les nations; on les vit passer d'un pays à l'autre, comme ce géant dont il est parlé dans l'Écriture, et qui embrasse l'univers entier dans sa course : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam, a summo cælo egressio ejus.* (Psal. XVIII, 6.) Des prêtres, des pontifes deviennent des Pères dans la foi, chaque jour ils engendrent à Jésus-Christ des multitudes de fidèles; les pierres ne se taillent plus dans les places publiques, les arbres ne s'arrachent plus dans les forêts que pour ériger des temples au Sauveur des hommes.

Déjà le sacrifice de la messe est offert de toutes parts, le sang de l'Agneau sans tache coule sur tous les autels; déjà les vérités évangéliques et les mystères les plus sublimes sont l'alphabet des enfants, et l'Église elle-même, étonnée d'une si merveilleuse fécondité, s'écrie : Comment ai-je pu engendrer un peuple aussi nombreux? J'étais, il n'y a qu'un moment, une plante faible et rampante, et me voilà devenue tout à coup un arbre immense, dont la cime s'étend jusqu'aux cieux,

dont les branches couvrent la surface de la terre, et dont les racines sont aussi profondes que les mers.

En vain l'incrédulité nous opposerait ici les progrès de la secte de Mahomet. Quel rapport peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Bélial; entre une société de brigands qui, les armes à la main, subjuguent des pays barbares, enseignent un Koran, qui n'est que la Bible travestie, et la religion chrétienne, qui, ne triomphant que par la patience et l'humilité, s'introduit dans Rome, le lieu de l'univers le plus éclairé, y change les esprits et les cœurs, et en fait le centre et la capitale du monde chrétien; entre une secte qui ne se soutient que par l'ignorance qu'on a le plus grand soin d'entretenir, et notre religion, qui ne craint que d'être ignorée, qui ne demande pas mieux que d'être approfondie, et dont les ombres mêmes répandent des lumières?

Si le christianisme s'est établi par les voies des miracles, dit saint Augustin, il est donc réellement divin, et s'il n'a point eu besoin de ce secours, qui pourrâit nier que son établissement ne soit le plus grand des prodiges?

En effet, supposons, mes frères, pour un moment que je m'érigeasse actuellement, dans cette chaire, en apôtre d'un nouvel Evangile, et que je vinsse vous annoncer une religion tout opposée à celle que vous croyez; je vous le demande, comment me recevriez-vous? Un cri général dans tout cet auditoire, une confusion et un murmure que rien ne pourrait calmer, ne seraient-ils pas la récompense de ma prédication? Cependant, mes frères, les apôtres, en venant annoncer Jésus-Christ aux gentils, devaient autant les surprendre que je vous étonnerais moi-même par mes nouveautés. Un Dieu fait homme, un Dieu mort en croix n'avait rien, aux yeux de la chair, que d'incroyable et d'insensé, selon l'expression même de saint Paul. Il a donc fallu que le Seigneur agit sur les cœurs, qu'il donnât des oreilles à ceux qui ont reçu son Evangile, de sorte qu'il n'y a pas moyen de méconnaître ici le doigt de Dieu : *Digitus hic Dei est.* (Exod., VIII, 19.)

Plaise au ciel que cette exposition que je viens de faire vous affermis de plus en plus dans l'amour de notre sainte religion, et que vous ne passiez aucun jour sans vous glorifier d'être membre d'une société si admirable, où la vérité reluit avec tant d'éclat. Si tout ce que nous vous avons annoncé est réel, comme tous les témoignages tant divins qu'humains vous l'ont confirmé, le christianisme ne peut absolument être l'ouvrage du mensonge et de la superstition, et tous ceux qui l'attaquent sont donc des insensés; mais, comme il n'y a que votre grâce toute-puissante, ô mon Dieu, qui puisse les éclairer, opérez ce miracle, et nous célébrerons la gloire de votre saint nom.

Pouvais-je mieux terminer cette sainte carrière que par l'énumération des preuves qui constatent invinciblement la vérité de la religion. Ce sont des titres précieux, mille fois plus augustes que ceux de la naissance la plus distinguée, titres qui nous relèvent au-

dessus de toute expression, et que nous ne saurions relire trop souvent et avec trop d'ardeur.

Si je n'ai pas eu cette éloquence, propre à relever la grandeur du ministère que j'exerce, et proportionnée à la majesté et aux victoires du monarque devant qui j'ai l'honneur de parler, soyez au moins convaincus que mon zèle pour vous suppléera aux talents qui me manquent, et que de loin comme de près je ne cesserai de prier Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui doit être tout notre salut et toute notre espérance, pour qu'il bénisse ce royaume et ceux qui en sont les maîtres, comme les conquêtes de sa grâce et les héritiers de sa gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Prêché aux Feuillants, l'an 1683.

Et ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam. (Luc., XIX.)

Jésus en approchant de Jérusalem, regarda la ville, et pleura sur elle.

Jésus-Christ, en nous donnant des preuves de son amour pour sa patrie, ne fait que manifester un sentiment qui est celui de la nature. Qui connaissait mieux que ce divin Sauveur, s'écrie saint Chrysostome, les obligations du citoyen, et qui en remplit plus fidèlement les devoirs?

Il n'était pas encore né, que, suivant le concours des événements que sa providence éternelle avait déterminés, il assujettit ses parents à l'édit d'Auguste qui ordonnait un dénombrement universel, et, en conséquence, il se soumet lui-même à naître dans une étable, au milieu des animaux; s'il vit, ce n'est que pour faire éclater une obéissance entière aux ordres des souverains, et pour la recommander à ses disciples comme un devoir inaltérable et sacré; s'il meurt, ce n'est que pour accomplir son sacrifice, et pour se rendre obéissant jusqu'à la mort de la croix.

En vain les scribes et les pharisiens tâchent de le faire tomber dans leurs filets; en vain ils lui font des questions insidieuses, à dessein de lui arracher quelque parole contre l'autorité des Césars; il ne leur répond que par des arguments qui prouvent toute sa douceur et toute sa soumission, et qui leur démontrent qu'il est aussi bon parent que bon citoyen, et aussi bon citoyen que bon ami.

Ainsi, ce que nous appelons patriotisme n'est point une vertu imaginaire et superflue, mais une vertu sublime et réelle, qui, prenant sa source dans la nature même, nous est spécialement recommandée et par l'exemple et par les paroles de Jésus-Christ; ainsi, nous ne sommes pas les maîtres d'aimer notre patrie ou de ne la point aimer, parce que cet amour tient à l'humanité comme au christianisme, de sorte que s'il est impossible d'être réellement homme sans être bon citoyen, il est pareillement impossible d'être bon chrétien sans chérir sa patrie.

Mais afin de vous donner une juste idée des qualités d'un bon patriote, j'ai entrepris de vous faire voir que nos devoirs à l'égard de la patrie, nous obligent : 1° à nous sacrifier pour ses avantages ; 2° à prier continuellement pour ses besoins. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus vrai, mes frères, que toutes les obligations du chrétien forment une chaîne qu'on ne peut ni rompre ni raconceir, et que Dieu étant un veut que toutes nos pratiques se réduisent à l'unité. De là cette loi qui nous est imposée, d'être aussi simples que prudents, aussi doux que chastes, aussi sobres que modestes, aussi humbles que charitables, aussi zélés que patients ; de là ce mélange de devoirs, qui, se confondant les uns avec les autres, ne font du vrai chrétien qu'un tout dont les vertus paraissent indivisibles et se réunissent en Dieu comme dans leur centre.

C'est un monstre, dit Tertullien, qu'un chrétien qui, demi-vertueux et demi-vicieux tout à la fois, croit pouvoir servir Dieu et le démon, l'Eglise et le monde, et ne fait un acte de justice qu'après avoir commis une œuvre d'iniquité. Ne me parlez pas de ces faux dévots, dit saint Chrysostome, qui n'accomplissent jamais un devoir qu'aux dépens d'un autre ; qui sont sobres, mais inédisants ; qui prient, mais qui ne jeûnent point ; qui aiment la retraite, mais qui désespèrent, par leurs impatiences et par leur humeur, leurs parents, leurs amis, leurs serviteurs.

Le Seigneur, en créant ces globes de feu qui roulent sur nos têtes ; en tirant des entrailles de la terre ces fleurs et ces fruits qui réjouissent alternativement notre vue ; en ordonnant au soleil de suivre sa course, sans jamais l'interrompre ; en traçant aux planètes et aux étoiles une route dont elles ne peuvent s'écarter, a voulu nous apprendre ce que c'est que l'ordre et l'harmonie, et nous engager, par ce magnifique spectacle, à imiter dans notre conduite un si bel arrangement et un si beau plan. Chaque créature se tient à sa place, chaque être fait sa fonction, et il n'y a que l'homme qui trouble et qui déranger l'univers ; il n'y a que l'homme qui, ne retenant de ses devoirs que ce qui lui plaît, élève un chaos dans son propre cœur, qui insulte Dieu lui-même et qui défigure la société.

Soyons comme les animaux, comme les astres, comme les plantes mêmes, dit saint Augustin, et nous ne sortirons point des bornes que la Sagesse éternelle nous a prescrites ; nous roulerons dans le cercle qui nous environne, comme chaque étoile dans sa sphère, et Dieu, semblable à ce mouvement universel qui entraîne tous les corps, s'il est permis de parler de la sorte, nous conduira jusqu'au terme de nos destinées.

La Providence qui nous a fait naître dans un pays plutôt que dans un autre a voulu que ce lieu de notre naissance nous devint cher et précieux. Quoique nous devions embrasser dans notre cœur tous les hommes, de quelque nation qu'ils puissent être, et à titre de nos frères, et à titre de membres de Jésus-Christ,

il n'est pas douteux qu'un amour de préférence envers nos compatriotes ne nous soit particulièrement recommandé ; c'est cet amour qui fait, selon l'expression d'un païen, qu'on aime jusqu'aux pierres de sa patrie, qui fait qu'on la distingue de toutes les autres parties de l'univers et qu'on se sacrifie pour ses intérêts, soit en lui destinant son temps et ses travaux, soit en lui consacrant sa propre vie.

Oui, mes frères, Dieu est ordre, selon saint Thomas : *Deus est ordo* ; et l'ordre veut que nous regardions le royaume dans lequel nous sommes nés, comme un tout dont nous sommes les parties ; et, de même que tous les membres travaillent pour le bien du corps, nous devons concourir par nos talents, nos forces et nos sueurs, au bien de la patrie. Ainsi, vous lui faites un larcin, si, vous transportant sans nécessité dans une terre étrangère, vous la privez de votre présence et de vos secours, ou si, abandonnés à une honteuse paresse, vous lui ravissez le tribut qu'elle a droit d'exiger de vos personnes.

Que l'artisan et le laboureur travaillent donc de leurs mains ; que l'homme de robe et l'homme de finances emploient donc leurs talents et leurs jours pour secourir et pour illustrer la patrie. Nous avons tous deux mères, dit Origène : la terre qui nous vit naître et la femme qui nous donna la vie ; et nous devons chérir l'une et l'autre, comme l'objet de notre tendresse et de nos soins ; mais n'entend-on précisément par le mot de patrie que cet espace qui renferme une république, un royaume, un empire ? Ah ! si cela était, mes frères, notre amour pour la patrie deviendrait une folie, et le climat qui nous plairait le plus devrait sans doute nous être le plus précieux. Il ne s'agit donc ni des collines qui nous environnent, ni des prairies exposées sous nos yeux, ni d'un sol qu'on foule aux pieds ; mais il s'agit d'une société qui, identifiée avec le souverain qui la gouverne et renfermée dans une même enceinte, exige le sacrifice de nos forces et de notre temps. Notre première existence est celle de citoyen, et si le Seigneur a voulu que la religion fût dans l'Etat, c'est pour nous apprendre à servir l'Etat, comme un corps dont nous sommes véritablement les membres, comme un établissement qu'il a lui-même fondé et qu'on ne peut perdre de vue sans prévariquer.

Un monarque n'est assis au-dessus de nous, dit saint Chrysostome, et sa majesté n'est unie aux sujets qu'il commande comme maître et comme chef, que pour former cet ensemble que nous nommons patrie, d'où il faut conclure que la patrie doit nous être infiniment précieuse, puisqu'elle renferme tout à la fois, et celui qui est véritablement notre père et ceux qui sont véritablement nos frères.

Emprunterai-je une comparaison des animaux mêmes, pour vous rendre cette vérité d'une manière plus vive et plus touchante ? Eh bien ! considérez les abeilles, et vous verrez dans l'harmonie qui règne entre elles, dans l'effervescence de leur agitation et de

leurs travaux, dans la déférence qu'elles ont pour la souveraine qui les gouverne, une image de la patrie; cette petite et merveilleuse république nous est présentée comme un sujet d'instruction, et elle nous condamne, si nous sommes assez dénaturés pour ne pas remplir fidèlement nos devoirs de citoyens.

Est-il donc nécessaire, mes frères, qu'on excite votre amour sur cet objet? Qu'y a-t-il de plus doux que d'unir ses labeurs et d'en assortir la variété, pour le soutien et pour la conservation d'un Etat dont le meilleur des pères est le maître et le chef? Lorsque les personnes de tous les âges et de toutes les conditions se prêtent mutuellement secours, pour se procurer l'abondance et la paix, les royaumes fleurissent, dit saint Ambroise, et la terre devient l'image du ciel. L'Evangile ne nous recommande de remplir les devoirs de notre état, que pour nous sanctifier et pour travailler à la sanctification des autres, c'est-à-dire, que pour changer tous les hommes en citoyens et tous les citoyens en élus: tel est le plan de l'Eternel, telle est notre destinée. La religion et la patrie sont les deux grands objets qui doivent continuellement nous occuper et diriger nos études ainsi que nos travaux. L'homme qui étouffe en lui-même les talents que le Seigneur lui a donnés est une plante qui ne porte point de fruit et que le Père céleste aura soin d'arracher. Eh! que faites-vous ici-bas, vils fardeaux de la terre, vous qui, n'existant que pour végéter, ne connaissez d'autre travail que de consumer celui des autres et n'avez de fonction que celle de n'en point avoir? Sachez qu'en vivant de la sorte, vous vous nourrissez d'un pain auquel vous n'avez pas droit. Le grand Apôtre a prononcé la sentence contre tous ceux qui croupissent dans l'oisiveté: *Qui non laborat nec manducet.* (II Thess., III, 10.)

Outre qu'enfants d'Adam, nous devons tous manger notre pain à la sueur de notre front; outre que disciples de Jésus-Christ, nous devons passer notre vie dans les travaux et dans les larmes, la patrie est en droit de nous faire rendre compte de notre temps et de nous appliquer à ce qu'elle juge à propos. Le souverain, qui est l'interprète de ses besoins et à qui nous appartenons plus qu'à ceux-mêmes qui nous donnent le jour, a un pouvoir indubitable sur nos personnes, pour en disposer à son gré; soit qu'il nous envoie dans des pays qu'il nous indique, soit qu'il se réserve l'usage de nos forces et de nos talents.

Il ne suffit donc pas, selon l'idée que la religion nous donne du citoyen, de nous livrer aux exercices et aux études qui nous flattent le plus, mais il faut nous occuper de ce qui convient à notre état et de ce qui peut aider la patrie; c'est en conséquence que tous les gouvernements ont ouvert dans tous les temps des manufactures, des collèges, des académies et des séminaires, afin que chacun s'appliquant selon son génie et selon son goût travaillât ensuite au bien commun. De là, ces négociations et ces on-

vrages de toute espèce, qui ont agrandi et perfectionné les empires; de là, ces écrits en tout genre qui ont débrouillé le chaos de la philosophie, embelli les sciences et les arts, et étendu le règne du christianisme; de là, ces exploits militaires qui ont rétabli le commerce, assuré la paix et perpétué le courage et la valeur.

Que serait-ce d'un Etat, où chacun, maître de ses volontés, ne ferait que ce qui lui plairait, et conserverait pour lui seul toutes ses forces et toutes ses lumières; sinon une affreuse anarchie qui répandrait de toutes parts l'horreur et la confusion; sinon un bouleversement général, qui nous retracerait le premier chaos? Mais un roi commande et tout obéit, mais la patrie souffre et chacun la soulage, et cette obéissance et ces secours forment le lien des empires et l'harmonie du monde.

C'est donc à tort que certains esprits rebelles et téméraires se glorifient d'être les citoyens de l'univers, gémissent d'être nés sous une domination plutôt que sous une autre et agitent des questions indiscrettes sur la forme des gouvernements. La règle du christianisme est, qu'on doit aimer de préférence l'Etat dont on est sujet, remercier la Providence du temps et du lieu où elle nous a fait naître, respecter les différentes manières dont les nations se gouvernent, se dévouer enfin tout entier au service de la patrie.

Ce n'est point assez, dit saint Bernard, de sacrifier vos talents ou vos forces pour le service de l'Etat, mais il faut encore vous sacrifier vous-mêmes. Nous sommes un corps, continue le même Père, dont le souverain et la patrie forment le chef, et tous les jours on expose le corps pour pouvoir sauver la tête; mais qu'il est à craindre qu'en affrontant les plus grands périls, qu'en arborant les marques du courage et de la valeur, on pense plus à soi-même qu'au bonheur de l'Etat! Qu'il est à craindre qu'en prenant les armes on ait moins en vue le bien de la patrie que son propre avantage, et que sous prétexte de défendre les intérêts de son prince et de sa nation, on ne s'occupe que des siens propres!

Je sais, mes frères, que la patrie peut en retirer les mêmes avantages; mais comme nous sommes disciples d'une religion qui influe jusque sur les désirs, et qui doit nous guider dans toutes nos démarches, nous n'avons rempli nos devoirs qu'en partie, si quelque passion secrète nous a fait agir; si le bien commun n'a pas été la cause et le mobile de l'intrépidité que nous avons fait paraître. L'intention donne le prix aux actions, dit saint Cyprien, et soit qu'on aille à la guerre, soit qu'on travaille pour l'Etat, il ne faut envisager que la gloire de Dieu et le bonheur de la patrie.

De là vient que l'héroïsme, cette magnanimité d'âme qui consiste dans la pureté de l'intention et dans la grandeur de l'action, ne peut être le partage de ceux dont les vues se bornent à leur intérêt personnel, et qui ne

pensant qu'à s'honorer eux-mêmes, sous prétexte d'honorer l'Etat, sont uniquement les agents de l'amour-propre et de la cupidité ; de là vient, que pour être réellement compté au nombre des hommes illustres, il faut avoir fait des actions qui ne soient pas viciées par des motifs bas et rampants ; cela est si vrai, que toute personne qui agit par passion se donne bien garde de dévoiler son secret ; on sent que le siècle, tout corrompu qu'il est, ne peut adjuger la grandeur à celui que l'orgueil détermine, et l'on a bien soin de se déguiser, pour ainsi dire, à soi-même la passion dont on est l'esclave.

Ces défauts ne sont point à craindre chez un chrétien : uniquement animé du désir de son devoir, il sent qu'il n'a de vie que pour en faire le sacrifice à son Dieu et à sa patrie, lorsque les circonstances paraissent l'exiger ; il sait que la conquête de l'univers même n'est qu'une chimère si l'on vient à perdre son âme, et pour ne pas la perdre, il risque ses biens et son corps, quand il doit payer de sa personne et monter à l'assaut.

Aussi voyons-nous, dans l'histoire profane, comme dans les livres saints, que les vrais chrétiens furent toujours les hommes les plus intrépides et les plus courageux. Le signal se donne, et ils s'élancent comme des coursiers, dont rien ne peut arrêter le choc et l'impétuosité. Tels furent les Judas, les Mathathias, les Eléazar ; tels étaient Maurice et ses compagnons, les Charlemagne, les saint Louis ; tel est le grand prince qui nous gouverne, et qui, quoique chef de la patrie, s'expose pour ses besoins comme s'il n'était qu'un simple sujet. Le sang de tous ces héros ne semble circuler dans leurs veines que pour trouver des issues pour se répandre et pour guérir les maux que l'ennemi fait à l'Etat.

Grand Dieu, commandez à ces temps qui ne sont plus, de rétrograder ; à ces époques dont il ne reste qu'un souvenir, de se reproduire à nos yeux, et nous verrons des hommes embrasés de l'amour de la patrie venir en foule repousser les ennemis de la nation, conserver la gloire de cette monarchie aux dépens de leurs jours, et combler des fossés de leurs propres corps, plutôt que de laisser entamer l'héritage dont nous jouissons.

Que de guerriers parmi nos pères ensevelis dans leurs propres triomphes ! Ni les grâces de la jeunesse, ni la perspective des richesses les plus abondantes, des honneurs les plus brillants, ne purent amollir leur courage ; ils se mêlèrent à ces bouches effroyables qui vomissent le salpêtre et le feu, et leurs corps s'exhalant en cendres et en fumée devinrent le germe de cette immortalité qui subsiste dans nos histoires et qui forme l'illustration de nos plus grandes maisons.

Autant de sièges et de batailles qui composent les annales de la valeur française, autant d'époques qui nous instruisent de ce qu'on doit à la patrie. Nous succédons à une multitude innombrable de vaillants capi-

taines et de généreux soldats, dont les exemples nous invitent, de la manière la plus forte, à nous sacrifier sans réserve pour le bonheur de l'Etat ; nous apercevons sous nos yeux des trophées et des inscriptions en tout genre, qui nous persuadent l'amour du bien public. Mais qu'avons-nous besoin de ces objets, tandis que la nature nous crie qu'il n'y a point d'honnête homme, s'il n'est prêt à donner son sang pour son prince et pour ses concitoyens ; tandis que la raison nous représente la patrie comme une mère tendre et compatissante, à qui nous nous devons sans réserve ; tandis que la religion elle-même nous fait une loi de mourir pour la conservation du royaume ?

Suis-je donc né, doit dire chacun de nous, à l'exemple du généreux Mathathias, en voyant les incursions de l'ennemi, suis-je donc né pour voir l'affliction de mes concitoyens et le renversement de la ville, et pour demeurer ici tranquille, pendant qu'elle est livrée entre les mains des étrangers ? Vous savez, mes frères, ce que fit cet illustre défenseur de sa patrie, lorsque l'impie Antiochus, après être entré dans Jérusalem et dans le lieu saint, ravagea tout le pays, et fit une ordonnance contre les Juifs et contre leur loi. Il tua, sur l'autel même des idoles qu'on avait osé dresser au milieu de la ville de Modin, un sacrificateur qui obéissait aux ordres sacrilèges du tyran ; il composa lui-même un corps d'armée, il poursuivit les enfants d'orgueil et il les mit en pièces.

Judas Machabée ne fut ni moins zélé, ni moins courageux pour la défense de sa patrie. Il devint semblable à un lion dans ses grandes actions, dit l'Ecriture, à un lionceau qui rugit en voyant sa proie. Il poursuivait les méchants, en les cherchant de tous côtés, et il fit périr par le feu ceux qui troublaient sa patrie. La terreur de son nom mit en déroute tous les ouvriers d'iniquité ; il emporta les dépouilles de ceux qui attaquaient sa nation ; il prit l'épée d'Apollonius, et il s'en servit toute sa vie dans les combats ; il se jeta avec impétuosité sur l'impie Seron et sur son armée, et huit cents hommes restèrent sur la place. Il ne cessait d'encourager ses compatriotes, et de crier : Combattons pour notre peuple et pour le lieu saint ; et après avoir pris la ville d'Ephron, il la détruisit jusque dans ses fondements, se fit un passage sur les corps morts, chanta des cantiques en l'honneur du Dieu vivant, et périt enfin au milieu d'un affreux carnage, victime de sa valeur et de son amour pour la patrie.

L'Ecriture sainte nous ayant conservé la mémoire de tant de batailles et de tant de combats, que Dieu lui-même avait ordonnés, a voulu nous apprendre que le Tout-Puisant est vraiment le Dieu des armées ; que c'est lui obéir que de défendre les intérêts de la religion et de la patrie au prix de son propre sang, et que lorsqu'il s'agit de l'un ou l'autre de ces deux objets, tout homme est soldat : *Omnis homo miles.*

On voit dans les annales sacrées jusqu'à

des femmes venir au secours de leur nation. Ainsi l'illustre Judith, cette sainte veuve, dont l'Esprit-Saint lui-même loue la vertu, expose sa vie, coupe la tête à Holopherne, et par un événement aussi extraordinaire, délivre Béthulie et devient le sauveur de ses concitoyens. Ainsi Esther, cette reine magnanime, dont les siècles les plus reculés admireront la grandeur et la générosité, se dévoue tout entière pour le salut de sa patrie, et vient à bout par ses prières et par ses larmes de fléchir le cœur d'Assuérus, de conserver les Juifs, de faire périr le perfide Aman, et de faire triompher le juste Mardochee.

Mais plus ces démarches sont dignes d'un cœur religieux, plus elles vous condamneront, vous qui, loin de contribuer au bonheur de votre nation, ne vivez que pour vous-mêmes et ne pensez qu'à rassasier vos désirs criminels; vous qui, au lieu de servir votre prince avec ferveur et fidélité, croupissez dans la plus honteuse paresse, et n'existez que pour surcharger son Etat, et corrompre ses sujets par vos mauvais exemples; vous qui, pour entretenir votre faste et votre orgueil, foulez les pauvres comme une vendange, et vous rendez redoutables par vos tyrannies et par vos concussions; vous qui éteignez dans le cœur de vos propres enfants l'amour qu'on doit avoir pour sa patrie, en ne leur inspirant que le goût de la mollesse et des plaisirs; vous enfin qui, par une lâcheté impardonnable, plaignez peut-être le sort de ceux qui meurent dans les combats, tandis que vous devriez envier leur gloire et leur bonheur.

Et qu'y a-t-il, mes frères, de plus capable de vous enflammer pour l'amour de la patrie, de plus propre à vous engager à la servir sans relâche, que l'exemple de notre roi lui-même, cet auguste monarque, qui toujours occupé de vos besoins ne travaille qu'à les soulager; qui toujours attentif à conserver la paix qu'il préfère aux victoires s'applique jour et nuit aux moyens d'écarter les ennemis, de dissiper leurs complots, et d'attacher en quelque sorte leurs intérêts aux siens propres? Ah! si le père de la patrie prodigue ainsi son temps et son repos pour vous rendre heureux; si, comme vous l'avez vu plusieurs fois, il s'exposa lui-même à toute la fureur des combats, oubliant alors la grandeur de son rang, le prix et la majesté de sa personne, pour se joindre à ses soldats et pour les encourager, votre sang, oui votre sang ne doit-il pas pétiller dans vos veines et chercher continuellement à se faire jour, en reconnaissance d'un tel bienfait?

La monarchie, qui subsiste depuis tant de siècles parmi nous, est le fruit de ce zèle patriotique qui anima les Français dans tous les temps. Ce sont eux qui la soutinrent, qui l'agrandirent par leurs propres efforts, et qui lui donnèrent ce lustre et cet éclat qui la rendent un objet d'envie pour tous nos voisins. Ne dégénérons pas de la valeur de nos pères; soyons toujours prêts à nous sacrifier pour la défense de notre culte et de notre patrie. Si les Romains mêmes s'armèrent tant de fois

pour la conservation de leurs dieux et de leur nation, que ne devons-nous pas faire pour soutenir les intérêts de notre religion et de notre patrie, nous, les enfants du vénérable Dieu, nous les sujets du meilleur des rois, nous les membres de l'empire le plus fortuné?

Mais ce qui doit nous consoler, c'est qu'heureusement ces devoirs sont respectés parmi nous; c'est qu'heureusement le Français donne dans tous les temps des preuves de sa valeur et de son attachement pour ses maîtres et pour ses concitoyens; c'est qu'heureusement l'esprit national qui anima nos pères vit dans tous nos cœurs, et que nous n'avons point de plus grand désir que de prouver ce zèle patriotique qui caractérise l'honnête homme et le chrétien. Mais, comme il ne suffit pas de consacrer ses forces, ses talents et sa vie, pour le bonheur de l'Etat, voyons maintenant comment nous devons prier pour sa prospérité.

SECOND POINT.

Si les Romains ne cessaient d'implorer le secours de leurs fausses divinités pour la prospérité de leur empire, que ne doit pas faire un chrétien assuré de l'assistance du ciel, quand il s'agit du bien de la patrie? Il n'y a point de jour que l'homme animé de la foi n'adresse des vœux à Dieu, pour la conservation de son prince et pour le bonheur de l'Etat. Aussi, voyons-nous que l'Eglise a placé dans le canon même de la messe, c'est-à-dire dans l'endroit le plus respectable et le plus sacré, la prière qu'elle fait pour le roi, *pro rege nostro*, et qu'elle ne cesse, dans le cours de ses offices, de demander au Seigneur les grâces dont il a besoin.

Ces grâces se réduisent à deux sortes de bienfaits, selon la remarque de saint Chrysostome; savoir: les biens spirituels et temporels; et c'est cette double faveur que nous devons solliciter sans relâche, afin que le père et les enfants, dit saint Bernard, le souverain et les sujets, prospèrent ici-bas et parviennent ensuite au bonheur du ciel.

Nous devons, selon le précepte de Jésus-Christ, chercher premièrement le royaume des cieux: *Querite primum regnum Dei* (Matth., VI, 33); d'où j'infère, avec le docteur angélique, que les biens spirituels sont le premier objet des demandes d'un chrétien. Mais quels sont les biens spirituels de la patrie? Pourriez-vous l'ignorer, mes frères, et ne serait-il pas honteux que, disciples d'une religion qui spiritualise l'homme, suivant l'expression de Tertullien, vous ne connussiez pas ces richesses spirituelles qui sont les dons du ciel?

Le triomphe du christianisme étant la grâce la plus signalée que le Seigneur puisse accorder à un royaume, c'est ce que nous devons lui demander avec la plus vive ardeur. De là vient que nos pères, jaloux du bonheur de leur patrie, employèrent toutes sortes de moyens pour assurer parmi nous à perpétuité le règne de l'Evangile; de là vient que les uns firent des fondations, qui

en éternisant leur piété, font fleurir la religion, et servent de boulevard contre la licence des mœurs et contre l'impiété, et que les autres érigeant des écoles de vertus, qui, comme autant de pépinières, engendrent continuellement à la grâce des personnes de tout sexe et de tout âge. De là vient que, de quelque côté que nous jetions les yeux, nous apercevons des églises et des monastères qui sont autant de lieux consacrés, où l'on sollicite le bonheur de l'empire, où l'on prie le Seigneur nuit et jour de répandre ses dons les plus abondants sur toute la nation.

Que nous annoncent, en effet, ces temples dont le sommet s'élève jusqu'aux nues, ces asiles peuplés de cénobites, dont nos villes et nos campagnes sont pour ainsi dire parsemées, sinon que la patrie a besoin d'hommes qui prient pour que l'Etat persévère dans la religion de ses pères, pour qu'il continue d'être protégé du ciel, ainsi qu'il l'a toujours été? Ne nous demandez donc plus ce que signifient tant de moines et tant de monastères de toutes parts : c'est à leurs prières que nous devons, vous et moi, les grâces que le Seigneur nous communique ; ils prient pendant que vous dormez, ils jeûnent pendant que vous mangez, ils se mortifient pendant que vous vous réjouissez, afin d'obtenir par leurs macérations et par leurs larmes cet esprit de pénitence qui vous est nécessaire pour expier vos fautes ; cet amour de la religion qui, vous rappelant à vos devoirs, vous éclairera, vous vivifiera.

Tout le monde n'est pas destiné à combattre et à servir sa patrie par des actions d'éclat, dit Tertullien ; autrement on ne verrait que des soldats ; les royaumes ne pourraient pas suffire à les nourrir, et les autres professions, qui sont nécessaires dans le commerce de la vie, ne subsisteraient plus : mais chacun dans son état peut prier pour la conservation du royaume, et toutes ces prières qui s'élancent des cœurs des uns et des autres, deviennent par leur ferveur et par leur union plus formidables qu'un camp rangé en ordre de bataille, plus fortes qu'une armée. Elles font une sainte violence au ciel, comme dit Tertullien, et les nues se distillent en rosée, et la grâce, nécessaire pour faire le bien et pour éviter le mal, se répand de toutes parts.

Ne doutez pas, mes frères, disait autrefois saint Augustin, que cet amour de la religion qui subsiste encore dans nos villes, ne soit le fruit de la prière. La ferveur des uns supplée à la faiblesse des autres, lorsque tous prient à la fois, et le Seigneur, notre Dieu, qui est l'auteur de toute grâce et de toute lumière, se communique à nous d'une manière ineffable, et fait fleurir les vertus qui doivent être le partage du chrétien.

Nous ne sommes répandus sur cette terre que pour travailler à mériter la vie éternelle, et nous ne pouvons y travailler en paix qu'autant que notre patrie ne s'oppose point à nos pieux desseins, qu'autant qu'elle est elle-même dévouée au service du vrai Dieu.

D'où il s'ensuit, comme l'observe saint Chrysostome, que nous sommes fortement intéressés à demander au Seigneur l'affermissement de sa religion dans l'état où nous vivons.

S'il ne servirait à rien de gagner l'univers, si l'on venait à perdre son âme, ainsi que Jésus-Christ lui-même le déclare, il n'y a pas lieu de douter que nos vœux ne doivent avoir pour objet les biens spirituels. Comment pourrez-vous voir d'un œil sec vos concitoyens en proie aux passions et à l'impiété, dit saint Ambroise, si vous êtes réellement chrétien. Les Juifs ne regrettaient Sion, au milieu de Babylone, que parce que cette dernière ville était plongée dans le désordre. Comment, s'écriaient-ils, comment chanter les cantiques du Seigneur, dans une terre étrangère ? *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* (Psal. CXXXVI, 4.)

Si nous avions une mère qui marchât dans les sentiers de l'iniquité, nous serions sans doute obligés de prier continuellement le Seigneur pour sa conversion ; ainsi nous devons redoubler nos vœux toutes les fois que notre patrie est déshonorée par des scandales, toutes les fois que les vices effacent l'éclat des vertus.

Quelle douleur saint Antoine ne témoignait-il pas, lorsque la ville d'Alexandrie, où il était né, reçut des ariens dans son sein ! alors il pleura, et sortant de son désert, il vint, malgré le poids de ses années, encourager ses concitoyens à anathématiser Arius et son abominable doctrine, et il s'en retourna fâché de n'avoir pas répandu le peu de sang qui coulait dans ses veines, pour servir de modèle à sa patrie.

Saint Benoît ne pouvait contenir ses larmes, lorsqu'il prévoyait les ravages que les Lombards devaient faire un jour dans son pays, en détruisant les monastères, et en persécutant les religieux. Il est certain que la foi étant le plus riche trésor du christianisme, on ne peut être chrétien sans prier, pour qu'elle demeure intacte dans le royaume où l'on est né.

Quelle désolation pour les vrais fidèles qui vivaient dans le siècle dernier, lorsqu'ils virent de leurs propres yeux des troupes de forcenés, je parle des sectateurs de Luther et de Calvin, s'élever avec frénésie contre le sacrifice et les sacrificateurs, arborer jusque dans nos temples les trophées de leur rébellion, fouler aux pieds les images des saints, réduire en cendres leurs précieux ossements, et déclarer une guerre ouverte à tous les vrais croyants.

Alors, n'en doutez pas, les pleurs des vrais catholiques coulèrent sans interruption ; alors chacun s'affligea, chacun gémit de voir sa patrie exposée à faire naufrage dans la foi ; alors les églises retentirent des gémissements d'une multitude d'âmes saintes, qui priaient Dieu de venir à leur secours.

Nous ne devons pas être moins ardents à implorer l'assistance du ciel, lorsque le luxe,

venant à corrompre les mœurs, éteint insensiblement la foi; lorsque les mauvais livres, qui ne respirent que le libertinage et l'impie, viennent à se produire et à circuler; lorsque la religion et ses ministres deviennent des objets de mépris et de dérision.

Si cette vie n'était pas suivie d'une autre où nous éprouverons un bonheur ou un malheur éternel; si l'homme n'avait pas d'autres espérances que la possession des biens terrestres et charnels, nous nous bornerions sans doute à ne demander au ciel que des prospérités temporelles et pour nous et pour notre patrie; mais l'assurance d'un avenir qui se présente sans cesse à nous ne nous permet pas de limiter ainsi nos vœux. Nos prières doivent s'étendre autant que le ciel qui nous est destiné, dit saint Ambroise, et avoir pour premier objet le triomphe de la grâce et la destruction du péché, c'est-à-dire ce qui peut nous rendre agréables aux yeux de l'Éternel, c'est-à-dire ce qui peut faire fleurir notre patrie; car, ne vous imaginez pas, dit saint Augustin, que le bonheur d'un royaume, que la gloire d'un règne consiste principalement dans une abondance de richesses et d'honneurs. Tout ce qui passe n'est pas long, et tout ce qui ne dure pas longtemps ne peut-être une prospérité permanente. Il n'y a donc que la pratique de la religion, que l'attachement inviolable à la loi de Dieu, qu'on puisse appeler la gloire d'un État: c'est ce qui le rend une image de la céleste Jérusalem, où la vérité paraîtra dans son plus beau jour.

Ne demandez point pour moi, disait autrefois un saint roi aux ministres du Dieu vivant, ne demandez point pour moi la graisse de la terre, mais la rosée du ciel. C'est là le trésor qui enrichira mon empire, qui rendra mes sujets heureux, qui leur fera regarder cette vie comme un passage à l'éternité. Ceci est conforme aux intentions de l'Eglise, qui ne sollicite jamais de biens temporels qu'après avoir imploré des secours purement spirituels, ainsi qu'il paraît dans la collecte qu'elle adresse au Seigneur, pour les besoins de notre auguste Souverain. Elle commence par demander à Dieu qu'il soit rempli de toutes les vertus: *Virtutum omnium percipiat incrementa*; qu'il puisse surmonter tous les vices: *Vitiorum monstra devitare*; et ensuite elle finit par postuler la défaite de ses ennemis: *Hostes superare*.

Il est bien juste, dit saint Bernard, que les biens de l'âme soient préférés à ceux du corps, et que les rois étant l'image de Dieu, les grâces qu'on demande pour eux se rapportent à Dieu. Il est bien juste qu'étant chrétiens, nous commençons par souhaiter à notre patrie un bonheur conforme aux désirs d'un chrétien.

Que les païens ne mettent leur confiance que dans le nombre de leurs chevaux et de leurs chariots; pour nous, instruits à l'école de Jésus-Christ, nous nous glorifions dans le nom du Seigneur, et nous ne regardons aucun avantage comparable à ceux

que nous procure la religion: *Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri invocabimus*.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il ne nous soit permis de prier pour la prospérité temporelle des monarques et des monarchies. Le même Dieu qui nous ordonne de lui demander l'avènement de son règne, la sanctification de son nom: *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum* (*Matth.*, VI, 10; *Luc.*, XI, 2.), nous recommande de lui demander aussi notre pain quotidien: *Panem nostrum quotidianum*. (*Luc.*, XI, 3.)

La patrie, ainsi que chacun de nous en particulier, a des besoins spirituels et temporels; et les uns et les autres exigent de notre part des prières et des vœux. Nous prions, dit Tertullien, en parlant des empereurs, pour que leur empire soit florissant, pour que leur empire prospère, pour que leurs jours soient prolongés. Telle doit être notre demande à Dieu: nous devons le presser, le solliciter, le conjurer par nos gémissements et par nos larmes de jeter un regard de miséricorde sur ce royaume qu'il a aimé dès le commencement, sur celui qui le gouverne, comme sur le fils aîné de son Eglise, comme sur le maître le plus équitable et le père le plus tendre que nous puissions jamais avoir.

La religion est tellement liée avec l'Etat, que le royaume ne peut être troublé par des factions et par des guerres, qu'il ne peut éprouver des calamités sans exposer notre foi, de sorte que nos prières doivent monter jour et nuit jusqu'au trône de Dieu pour obtenir l'abondance et la tranquillité dont nous avons besoin. La providence du Seigneur se répand sur toute la terre, de la manière la plus éclatante et la plus signalée. Il n'y a pas un coin dans l'univers où la reproduction des herbes et des fruits n'annonce un Dieu qui veille attentivement sur ses enfants; mais il n'en est pas moins vrai que le Seigneur se plaît à verser ses bienfaits avec plus de profusion dans les lieux où il est plus honoré.

Le pauvre le prie, dit saint Chrysostome, et le pauvre se trouve enrichi, parce que Dieu ne rejette point un cœur contrit et humilié, parce qu'il se souvient éternellement de l'alliance qu'il a faite avec son peuple, parce qu'il étend ses miséricordes de génération en génération sur ceux qui le craignent: *Et misericordia ejus a progenie in progenies, timentibus eum*. (*Luc.*, I, 50.)

Mille fois nous l'avons éprouvé, mes frères, dans ces circonstances où notre patrie était menacée de quelque malheur. Tantôt ce Dieu de clémence et de bonté a soufflé sur la terre, et il a dissipé cet air empesté qui désolait nos villes et nos campagnes, et qui les remplissait de mourants et de morts; tantôt il a fait germer les plantes et les grains contre notre espoir, et des moissons miraculeuses ont couvert nos champs; tantôt il arrache à la mort même nos princes qu'elle voulait nous ravir, et il nous les a rendus comme le gage le plus signalé de son amour;

tantôt il a affermi nos soldats et nos cités, présidé aux conseils de nos généraux, et les ennemis de notre patrie ont été renversés et détruits. Lisez, mes frères, lisez l'histoire de notre monarchie, et partout vous verrez des miracles qui ne cessent de se succéder.

C'est ainsi que le Seigneur, en accordant aux prières de la nation des grâces temporelles, a voulu apprendre qu'il est permis d'en demander, pourvu qu'on le fasse avec humilité, avec résignation, avec des vœux vraiment chrétiennes. De là vient que la guerre est à peine déclarée, que l'Eglise en prières sollicite la concorde entre les princes chrétiens et le retour de la paix; de là vient que nos temples retentissent des gémissements et des vœux de toute la nation sitôt que le souverain est menacé du moindre danger : alors tous les cœurs se réunissent et font une sainte violence au ciel pour obtenir sa guérison.

La religion, soit dans ses prières, soit dans ses offices, ne cesse d'implorer les miséricordes du Seigneur pour la prospérité des empires où elle est établie. Et qui peut douter, mes frères, que ce soit à cette sainte religion que nous sommes redevables des biens dont nous jouissons ? La prière d'Elie ouvrit le ciel qui était fermé, et en fit tomber une pluie abondante, pour nous apprendre que les vœux du juste fléchissent la colère du Seigneur, et qu'ils suspendent ses fléaux et ses châtiments.

Il n'y a point d'instant où nous puissions perdre de vue les besoins de la patrie. La reconnaissance se joint à la religion et à nos propres intérêts, pour nous persuader de les recommander à Dieu, dont nous recevons tous les biens, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. Nous devons dire, en parlant du royaume où nous sommes nés, ce que disait David de la religion d'Ephraïm : Non, Seigneur, non, je ne permettrai point à mes yeux de dormir ni à mes paupières de sommeiller que je n'aie imploré votre secours sur mon prince et sur ma patrie : *Si dederò somnum oculis meis et palpebris meis dormitationem.* (Psal. CXXXI, 4.)

Est-ce là votre maxime, mon cher auditeur, vous, dont toute l'ambition n'a point d'autre objet que vous-même; vous qui pour votre intérêt personnel ne craignez point de sacrifier le bien public; vous qui, au lieu de vous considérer comme une petite portion de la société, vous regardez comme un tout, et ne pensez qu'à satisfaire vos passions et votre cupidité aux dépens de vos concitoyens.

Cependant vous ne pouvez ignorer que chez tous les peuples du monde le bien général l'emporte sur le bien particulier, et que chez les chrétiens l'obligation d'aimer sa patrie, de prier pour ses besoins et de se sacrifier pour sa gloire et pour ses intérêts, est un devoir sacré. Sans cela point de patriotisme, point de religion. Tel est l'avantage du christianisme; il nous attache à nos souverains et à notre nation par des

liens indissolubles, et nous devenons sous ses lois aussi bons sujets que bons citoyens.

Quand je vois, dit saint Chrysostome, que vous priez pour que le commerce de votre pays soit en vigueur, pour que l'abondance y règne, pour que la paix y fasse fleurir l'industrie et le travail, je ne puis qu'applaudir à votre zèle; car, de même que vous pouvez demander à Dieu la santé, vous êtes autorisés à le prier pour la prospérité des armes, pour l'avantage du négoce, pour la fertilité des récoltes.

Il ne faut pas sans doute, mes frères, que ceci vous conduise à désirer pour votre patrie des biens funestes, tels que le luxe et la somptuosité, c'est-à-dire les deux sources des plus grands maux. On doit prier, comme nous l'avons dit, pour les besoins du royaume et non pour les superfluités; on doit demander un honnête nécessaire, et non une scandaleuse profusion.

Souvenons-nous toujours, dit saint Bernard, lorsque nous demandons des biens temporels, que le royaume de Jésus-Christ ne consiste pas à boire et à manger; que ce royaume n'est pas de ce monde, et qu'un chrétien doit épurer ses desirs par des vœux supérieures à la chair et au sang. Il ne s'agit pas de prier; tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, ne seront pas exaucés; mais ceux qui font la volonté du Père céleste : *Sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cælis est.* (Matth., VII, 21.)

Si l'on prie sans être humble, dit saint Augustin, sans être mortifié, sans être charitable, la prière devient inutile, et voilà, mes frères, d'où vient que Dieu ne se laisse pas fléchir par les vœux que nous lui adressons; d'où vient que le ciel semble d'airain et la Providence insensible à nos cris; il n'y a que celui qui demande avec un cœur contrit qui obtient les grâces qu'il sollicite, parce que Dieu ne rejette point le pécheur pénitent : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (Psal. L, 19.)

Grand Dieu ! vous qui connaissez nos besoins et qui avez en main tous les moyens de nous soulager, détachez de la source infinie de vos miséricordes un rayon de bonté qui nous éclaire, qui nous console et qui nous guérisse. Nous vivons dans le sein d'une monarchie qui est votre ouvrage, que vous regardâtes toujours d'un œil de complaisance et que vous préservâtes dans tous les temps des dangers et des malheurs qui paraissaient le menacer.

Continuez, ô mon Dieu ! à la chérir comme un héritage que vous vous êtes acquis, à la défendre contre les attaques du démon, contre les violences de ses ennemis et contre tout ce qui pourrait lui nuire et ternir son éclat. Ranimez dans tous les cœurs cet amour de la patrie que vous avez sanctifié par votre exemple, en pleurant sur Jérusalem à la vue des malheurs qui devaient l'investir. Donnez à notre auguste monarque des jours aussi longs que nos desirs : il ne règne que pour faire observer votre sainte loi; perpétuez

jusque dans les générations les plus reculées, des héritiers de sa gloire et de son nom. Faites que la nation se distingue de toutes les autres par un esprit de paix et de charité, qu'elle ne cesse de vous bénir et de vous reconnaître pour l'auteur de tout don, pour le conservateur de ses droits, pour le protecteur de ses biens et de ses privilèges.

Nos pères nous apprirent, ô mon Dieu ! à recourir à vous toutes les fois que la patrie serait exposée aux insultes de l'ennemi, toutes les fois que nos armées auraient besoin de force et de valeur. Nous voulons marcher sur leurs traces et n'attendre que de vous seul le salut de nos concitoyens, jusqu'à ce que, réunis les uns et les autres dans la céleste patrie, nous puissions jouir d'une éternelle paix. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

SUR LES SCANDALES DU SIECLE.

Redimite tempus, quoniam dies mali sunt. (*Ephes.*, V.)

Rachetez le temps, parce que les jours sont mauvais.

S'il y eut jamais un siècle auquel on puisse appliquer les paroles de l'Apôtre, c'est sans doute le nôtre. Quel scandale dans nos maisons et dans nos villes ! quel scandale de toutes parts ! Le christianisme semble avoir disparu avec ceux qui nous ont précédés. Nous comptons dix-sept siècles depuis son établissement jusqu'à nous, qui sont autant de degrés par lesquels nous sommes descendus de la vertu de nos pères. La foi presque entièrement éteinte, la charité presque universellement refroidie, n'offrent à nos yeux que des chrétiens sans âme et sans vie. Les jours s'obscurcissent par les nuages du péché, par les ténèbres du mensonge et de l'erreur. *Dies mali sunt.* (*Ephes.* V, 16.)

Toute chair a corrompu sa voie. Il n'y a presque personne qui ne porte sur son front la flétrissure du crime et de l'iniquité. Les places publiques ne retentissent que des éloges du plaisir, ne présentent à la vue que des spectacles de luxe et d'irréligion : *Dies mali sunt.*

La bonté, qui fit autrefois le caractère et le mérite de nos ancêtres, passe pour faiblesse d'esprit, la candeur pour stupidité, la vérité pour imprudence, la piété pour superstition, et la malice, croissant avec l'âge, infeste tous les pays et toutes les conditions : *Dies mali sunt.*

C'est de ce malheur, mes frères, que je veux vous entretenir aujourd'hui ; malheur dont vous êtes cause ; malheur qui a totalement défiguré la face de l'univers ; malheur dont les suites sont les plus déplorables et les plus terribles, et que je ne puis mieux vous représenter qu'en vous faisant voir : 1° combien les mœurs se sont corrompues ; 2° combien il est difficile de guérir cette corruption. *Dies mali sunt.*

Seigneur, donnez à mes paroles cette force et cette énergie, qui, en rendant le vice hideux, le fassent sincèrement détes-

ter, et qui, en nous faisant rougir des horreurs de notre état, nous obligent de recourir à Marie comme à l'avocate des pécheurs, et comme à la mère de toute sainteté. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est donc vrai que nous déshonorons le christianisme par nos discours et par nos mœurs, et que, semblables à ces plantes qui ont dégénéré de leur première vertu, nous ne produisons que des fruits d'amertume et de corruption. Il est donc vrai que tous ces siècles, qui se sont écoulés depuis les apôtres jusqu'à nous, n'ont abouti qu'à produire cette génération adultère dont nous faisons partie, et que le mystère d'iniquité prédit par saint Paul s'accomplit en nous de la manière la plus effrayante. Il est donc vrai que nous ne sommes plus que ces chrétiens de nom qui semblent vivre, et qui sont réellement morts aux yeux de Dieu, et que notre situation est d'autant plus dangereuse et d'autant plus terrible que nous ne la sentons pas.

Oui, mes frères, ces malheurs ne sont que trop réels, et nous en conviendrions, si une étrange dissipation ne nous entraînait pas continuellement hors de nous ; si quelques œuvres extérieures de piété ne nous endormaient pas dans une fausse sécurité ; si le tourbillon d'un monde qui nous amuse et qui nous trompe nous laissait le loisir de considérer notre pauvre âme, et de voir sa difformité ; si les passions irritées par un luxe et par une sensualité criminelle ne nous tenaient pas en captivité.

Il ne faut pas se le dissimuler, le christianisme dont nos pères faisaient profession est si différent du nôtre, qu'il n'y a personne qui ne s'imagine que nous suivons une autre religion que celle qu'ils suivaient. On voyait chez eux une foi qui les élevait au-dessus de tous les revers et de toutes les persécutions, au point de leur faire désirer le bonheur du martyr, et de les soutenir au milieu des bêtes féroces et des brasiers ; et l'on ne voit parmi nous que des hommes de chair et de sang, qui, toujours prêts à sacrifier leur âme pour quelque sordide intérêt, ne connaissent d'autre ciel que cette terre, et d'autre Dieu que leur cupidité. On voyait chez eux un amour sans bornes pour la pénitence et pour la mortification, qui les nourrissait de larmes et d'opprobres, qui les abreuvait de fiel et d'absynthe, qui les éloignait des théâtres comme d'un enfer, des plaisirs des sens comme d'un poison, et qui les attachait à la solitude comme à la seule habitation qui leur convenait ; et l'on ne voit parmi nous que des voluptueux qui, abandonnant leur corps à la mollesse, leurs sens à toute la dissipation du siècle, ne s'occupent que de bals, de fêtes et de plaisirs, ne recherchent que les objets auxquels ils ont solennellement renoncé, et s'enivrent sans cesse de tout ce qui leur est défendu.

Montez, mes frères, montez sur les lieux

qui dominant nos villes, et de là jetez un coup d'œil sur tous ceux qui les habitent. Hélas ! que n'y verrez-vous pas ! vous apercevrez des hommes qui se remuent, qui s'agitent, qui roulent de grands projets, qui se parlent, qui se visitent et qui traitent de toutes les affaires, excepté celle du salut. quoique, selon l'oracle de Jésus-Christ, elle soit la seule nécessaire : *Unum est necessarium*. (Luc., X, 42.) Vous apercevrez des orgueilleux que le luxe et la mollesse traînent dans des chars superbes, comme pour braver l'indigence des pauvres, et comme pour l'asservir sous ses pieds ; des avarés que le démon des richesses possède, et qui n'étendent pas leurs idées au delà de ce monde matériel ; des libertins effrénés qui, ne cherchant de toutes parts qu'à corrompre les autres, comme ils sont eux-mêmes corrompus, font, selon l'expression de saint Cyprien, un commerce d'abominations et un trafic d'impudicités ; des insensés qui se lassent à la poursuite de quelque bonheur chimérique, et qui veulent tout avoir, sans jamais rien posséder ; des savants épris de tous ces faux systèmes qui ne tendent à rien moins qu'à ravir à Dieu son domaine, et peut-être même son existence, qu'à déclarer notre âme un néant, qu'à nous identifier avec les animaux ; des oisifs qui, lassés du jour et fatigués d'eux-mêmes, ne savent comment exister, et consomment dans un éternel ennui un temps destiné à mériter le ciel ; des imposteurs dont les paroles mensongères et les actions artificieuses ne tendent qu'à surprendre la bonne foi et qu'à déshonorer la probité.

Tel est le spectacle que le monde nous offre. Je sais, mes frères, que ce monde fut toujours un objet de scandale, que Jésus-Christ ne l'a maudit que parce qu'il est l'assemblage de tous les vices et de toutes les horreurs ; que les Pères de l'Eglise n'ont si souvent tonné contre ses excès, que parce qu'il est l'ouvrage de la concupiscence de la chair et des yeux, enfin l'orgueil de la vie ; mais il n'est pas moins incontestable que les crimes se sont multipliés, et que le libertinage, qui n'osait autrefois se produire qu'à la faveur des ténèbres du mystère et des ombres de la nuit, fronde aujourd'hui la religion même, et se fait révéler et chérir comme les délices de la société.

Le siècle, en se raffinant et en se dépouillant de ces usages gothiques en honneur chez nos pères, a sans doute gagné du côté des modes, de l'élégance et du goût ; mais combien la religion n'y a-t-elle pas perdu !

Ce ne sont plus ces pieux et utiles entretiens qui rappelaient les merveilles du Très-Haut, et qui excitaient à l'amour de la vertu ; mais ce sont des médisances réfléchies, des mensonges apprêtés qui, selon l'expression de saint Jérôme, tuent ceux qui les disent et ceux qui les écoutent. Ce ne sont plus des récréations innocentes que l'application à la prière, à l'étude et au travail rendait nécessaires ; mais des jeux scandaleux qui absorbent la substance des fa-

milles, qui privent les pauvres de leurs revenus et qui entraînent la perte des journées. Ce ne sont plus des repas simples et modestes où les indigents trouvaient leur portion, mais des festins splendides dont le riche regorge, tandis que Lazare meurt de faim. Ce ne sont plus des lectures pieuses, ou tout au moins instructives, qui purifiaient le cœur et qui éclairaient l'esprit ; mais des lectures abominables qui éteignent la foi, qui outragent Dieu lui-même et qui répandent dans les âmes le souffle de l'impureté.

N'était-ce donc pas assez, ô mon Dieu ! que nous fussions nés enfants de colère, que nous n'eussions pour tout apanage que la misère et le péché, que nous éprouvassions à toute heure une loi dans nos membres, qui se révolte contre notre esprit, que nous fussions aux prises avec des maladies de toute espèce, avec la mort même, et fallait-il encore que nous ajoutassions à notre péché d'origine des péchés mortels et des sacrilèges, que nous déshonorassions une religion toute sainte par des actions toutes profanes, et que nous devinssions plus coupables et plus pervers que tous ceux qui nous avaient précédés ?

Vous l'avez permis, ô mon Dieu ! pour nous apprendre quel est l'abîme des misères de l'homme, pour nous faire connaître tous les excès dont il est capable, et pour nous engager à recourir à votre grâce toute-puissante. Il suffit en effet de fixer et de considérer tout ce qui s'y passe, pour se convaincre des horreurs du péché. Elles sont étalées ces horreurs, pour me servir de l'expression de saint Chrysostome, jusque sur nos visages, jusque sur nos habits, jusque sur nos murs. Les femmes, sans craindre de déshonorer l'image de Dieu, déguisent leur visage par un artifice digne du démon son auteur ; les hommes surchargent leurs vêtements de toutes les livrées de la mollesse et de la vanité ; les maisons, métamorphosées dans des palais, n'offrent aux yeux que des tapisseries indécentement magnifiques, que des tableaux déshonnêtes, et que des meubles d'un prix excessif.

Et c'est là ce luxe, n'en doutez pas, qui, relevant le corps sur les débris de l'âme, la chair sur la ruine de l'esprit, ouvre la porte à tous les crimes, flatte toutes les passions, conduit à l'omission des devoirs et à l'oubli de Dieu ; c'est là ce luxe qui vous plonge dans la mollesse, qui vous précipite dans toutes sortes de dépenses, qui vous attache à la terre comme à votre dernière fin, aux plaisirs comme à votre souverain bonheur. Que ne dirais-je point à ce sujet, si l'austérité de mon ministère me permettait d'entrer dans certains détails ; si parcourant tous les recoins de vos jardins et de vos maisons, je faisais l'énumération des frivolités qui s'y trouvent, des objets de scandale qu'on y rencontre ; si, considérant tous les états, je passais du magistrat au financier, de l'ecclésiastique à l'homme d'épée, du bourgeois à l'artisan ? Ah ! sans doute, je dirais que le luxe a tout bouleversé, qu'il a travesti la

religion, corrompu les mœurs ; qu'enfin on ne reconnaît plus aujourd'hui les hommes à leurs habits, les femmes à leurs visages, les familles à leurs noms.

La pauvreté est préconisée par l'Évangile, et maintenant c'est la plus grande infamie, disons mieux, c'est même la seule de ne point avoir de bien. La pénitence est recommandée dans les livres saints, comme une pratique sans laquelle on ne peut être sauvé, et aujourd'hui on se moque de ceux qui jeûnent, qui se mortifient. La chasteté fut toujours la vertu du sage, et aujourd'hui l'on n'a de sagesse qu'autant qu'on se fait gloire d'avoir déshonoré la fille de son voisin ou de son ami par quelque commerce scandaleux.

Chrétiens des premiers siècles, vous que l'esprit de l'Évangile anima dans toutes les actions ; vous, qui ne connûtes de gloire et de plaisir que l'avantage de servir Dieu, venez vous élever contre cette génération qui a osé usurper votre nom, et qui vit sans règles et sans foi ; venez, mais que dis-je ? évoquons plutôt les païens, c'est-à-dire ces hommes qui, tout idolâtres qu'ils furent, vous condamnent par leurs exemples ; ces hommes qui auraient rougi de vous imiter, et qui, selon Jésus-Christ même, s'élèveront au dernier jour pour vous juger.

Il n'y a point aujourd'hui de désordres auxquels on ne se livre, point de crimes qu'on n' imagine, point d'occasion de perdre son âme qu'on n'embrasse, point de mauvais exemple qu'on ne veuille suivre, point de scandale qu'on ne donne. On étudie la volupté par principes, on s'en fait un système, on s'y livre sans réserve et sans remords. Les enfants savent à peine bégayer qu'ils connaissent le mal, et le funeste désir d'apprendre tout ce que nos pères ignoraient devient la ruine des mœurs et de la foi.

Une criminelle curiosité, sous prétexte de connaître les secrets de la nature et de les approfondir, jette dans des études pernicieuses où l'on perd de vue Jésus-Christ crucifié, et où l'âme ne cueille que des poisons et des idées de révolte contre la soumission qu'on doit à un Être infini, contre l'obéissance qu'il faut rendre à ceux qui le représentent. Nous n'étudions plus que cette philosophie selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, c'est-à-dire cette malheureuse science que l'Apôtre condamne, et le mystère de la croix, quoique la sagesse et la vertu du Très-Haut passent pour folie.

De là ces blasphèmes contre les dogmes de notre sainte religion ; de là ces dérisions sur les cérémonies de l'Église et sur ses usages ; de là ces doutes sur les vérités les mieux constatées et les plus authentiques ; de là cette téméraire liberté à juger de tout, à ne croire que ce qu'on veut, et à ne pratiquer que ce qui plaît.

Ne soyons plus surpris si les scandales se multiplient de toutes parts ; si la candeur et la simplicité ne se trouvent plus même dans les campagnes ; si les sacrements sont négligés, les temples abandonnés ; si enfin les

crimes sont à leur comble. Il n'y a plus de digne qui arrête le débordement des vices. Ceux même qui devaient donner l'exemple sont devenus des occasions de chute et des pierres d'achoppement. Les pères exhale une odeur de mort qui se communique jusqu'à leurs fils, et les mères n'ont pas de plus grand plaisir que de former leurs filles pour le monde, que de remplir leur cœur de l'amour des modes, du désir de plaire, et d'un goût général pour tout ce qui respire la dissipation, et pour tout ce que l'Évangile condamne.

Eh ! quoi, mes frères, on verra parmi nous un brigandage si révoltant ! et les nations barbares seront plus modestes et plus retenues que des chrétiens ! Je ne fais pas cette exclamation sans sujet, puisqu'il est certain, selon les relations que nous avons des Arabes, des Indiens et des sauvages, que leurs mœurs sont beaucoup plus réglées que les nôtres, que leur parole est plus sûre, leur bonne foi plus réelle, leurs aumônes plus abondantes.

Si vous me dites que j'exagère leurs vertus, et que je diminue les vôtres, je me contenterai de vous renvoyer à vous-mêmes, et de vous demander quel est le tissu de votre vie, quel est l'esprit qui vous anime dans vos projets et dans vos démarches ; quels sont vos goûts, vos plaisirs, vos penchants ; quel est votre trésor, votre espérance, votre bonheur ; comment vous remplissez vos devoirs, et à quelle fin vous vous en acquittez ; quel usage vous faites de votre temps, de vos richesses, de vos talents. Ah ! mes frères, ici je tremble pour vous, et je vois que pour peu que vous soyez équitables, vous vous condamnez.

Pourriez-vous dire, en effet, que vous êtes de ce petit nombre de justes qui ne vivent que pour mourir, et qui ne mourront que pour jouir de Dieu ; de ce petit nombre de justes qui mangent un pain de larmes, qui fuient le monde, qui ne connaissent ni ses joies, ni ses fêtes, qui craignent le moindre péché plus que tous les tourments, qui ne craignent que Dieu, qui n'aiment que lui ? Hélas ! c'est ici le portrait des vrais chrétiens, et le vôtre n'est qu'un assemblage de vices et d'inutilités, qu'un tableau de tout ce que le siècle offre de plus dangereux et de plus séduisant.

Cieux, comment pouvez-vous éclairer les désordres qui règnent maintenant dans cet univers ? Terre, comment peux-tu porter sur ta surface tant de monstres qui te déshonorent par leurs meurtres, leurs vols, leurs impudicités ? Mers, comment n'ouvrez-vous pas vos gouffres et vos abîmes pour englober ces impies qui osent braver vos flots, ainsi que les vengeances de l'Éternel ? Je vous entends. Le Seigneur souffre les méchants pour exercer les bons, et plus il est lent à punir, et plus ses châtiments sont terribles.

Un feu dévorant viendra venger Dieu lui-même de l'outrage que lui font les scandales de nos jours, et il faut avouer que notre gé-

nération, en se livrant aux derniers excès, mérite toutes les foudres et tous les anathèmes. Qui avait vu autrefois le vice honoré plus que la vertu, le sexe timide et modeste afficher le crime, et se faire honneur de le commettre? Qui avait vu les gens de bien honteux de paraître, comme s'ils étaient criminels, les libertins donner le ton, les philosophes juger Dieu, les enfants blasphémer, le chrétien raillé au milieu même du christianisme?

Voilà cependant ce qui arrive sous nos yeux, et ceux qui le disent et ceux qui s'en plaignent passent pour des stupides et pour des idiots. Si les vices paraissaient autrefois à découvert, au moins trouvaient-ils quelques censeurs qui les obligeaient à rentrer dans les ténèbres; mais aujourd'hui ils ne rencontrent que des approbateurs, et les libertins, non contents de leurs excès, veulent encore assujettir tous ceux qu'ils voient, à leur manière de vivre et de penser.

Est-ce donc une conspiration que vous voulez faire contre le ciel, contre les saints, contre Dieu lui-même? Prétendez-vous donc abolir son culte, renverser ses autels, canoniser le vice, exterminer la vertu, corrompre tout homme venant en ce monde, et faire de cette terre le séjour de l'horreur et de l'abomination? Mais ses prédicateurs se tairont-ils? Ne craignez rien, âmes fidèles. Quoique la séduction soit extrême, les élus en seront préservés. Le même Dieu qui extermina ces hommes pervers, par le déluge et par le feu, fera sécher l'impie, quand il lui plaira, et il ne restera pas la moindre trace de son existence, ei le moindre souvenir de son nom: *Adhuc modicum, et non erit peccator.* (Psal. XXVI, 10.)

Ah! Seigneur, faites que ce siècle se réforme, qu'il abjure ses erreurs, qu'il déteste ses crimes, ou qu'il ne soit plus compté dans la suite des temps, et que le souvenir de ses années, de ses mois et de ses jours, s'efface comme s'il n'avait jamais existé.

Je ne disconviens pas, mes frères, que ce siècle ne soit vraiment illustré par les exploits de notre auguste monarque, par la valeur de nos guerriers, par l'éloquence et par le génie de nos écrivains; aussi vivra-t-il à jamais dans les histoires par rapport à ces traits; mais je vous demande, ô mon Dieu! que le souvenir de nos iniquités ne se perpétue point, et qu'on ne se rappelle le siècle de Louis le Grand, que pour admirer sa grandeur d'âme et sa piété.

N'aurions-nous pas cru, en voyant les beaux exemples que ce prince nous donne, en considérant l'effort que la nature a fait pour produire en tout genre des hommes admirables, que la vertu répondrait à la valeur, que la piété égalerait au moins le savoir; mais, ô profondeur des jugements de mon Dieu! les vices se sont raffinés comme les arts, et le luxe, en remplissant nos maisons de richesses et d'agrémens, a rempli nos cœurs de malice et de corruption; on n'a plus retrouvé cette simplicité chrétienne, si recommandée dans les livres saints; la volupté a

fait entendre sa voix meurtrière sur toutes sortes d'airs, les théâtres ont occupé les poètes, les romans sont devenus l'ouvrage de plusieurs écrivains; on a embelli le crime comme nos habits et comme nos ameublements, et l'austérité de l'Evangile a passé pour un rigorisme.

Les états se sont confondus, la richesse a décidé des prééminences et des rangs; l'homme obscur a voulu s'élever à force d'argent au-dessus de l'homme de qualité, et il y est parvenu. Tout a pris une nouvelle forme, et la nation elle-même a eu de la peine à se reconnaître.

Il était naturel que tant de métamorphoses si rapides et si brillantes excitassent l'orgueil, et chacun est devenu fier et hautain; et c'est ainsi que la religion n'a plus retrouvé parmi nous ces mœurs antiques qui, quoique grossières en apparence, avaient pour principe l'honnêteté. Les sciences ne contribuent point par elles-mêmes à la décadence de la piété, mais lorsqu'on en abuse, elles enflent le cœur, comme dit saint Paul: *Scientia inflat* (I Cor., VIII, 1), et alors elles conduisent à des doutes, et elles engendrent des paradoxes et des absurdités. Ce n'est pas que l'ignorance ne soit vraiment pernicieuse, et surtout dans le sein d'une religion qui ne craint que d'être ignorée, mais il y a un milieu entre trop savoir et ne rien savoir, et c'est ce milieu qui doit être la règle du chrétien. Mais après avoir vu jusqu'à quel point les mœurs se sont corrompues, voyons combien il est difficile de guérir cette corruption.

SECOND POINT.

Deux raisons, mes frères, rendent en quelque sorte incurable la corruption du siècle. Il s'agit d'un esprit gâté par l'éducation qu'on donne aujourd'hui et d'un orgueil qui domine presque tous les hommes. Comment frapper les oreilles du cœur chez celui qui a sucé, pour ainsi dire, la dépravation avec le lait? Comment faire entendre raison à celui qui se révolte contre les leçons qu'on lui donne? C'est ce double malheur qui est le scandale de notre temps, et que je vais tâcher de vous peindre, en vous faisant le tableau de nos mœurs sans ornement et sans art.

Je commence par l'éducation telle qu'on la reçoit aujourd'hui des parents, et je dis, d'après ce que nous voyons, qu'il serait difficile de la donner plus vicieuse et plus mauvaise. A peine un enfant est-il né, qu'on le pare des frivolités du siècle, qu'on l'orne de bandelettes comme une malheureuse victime qu'on doit immoler au monde et au démon. Sitôt que ses faibles mains commencent à se remuer, on les arme de ces brillantes bagatelles que le luxe imagine et qui sont l'ouvrage de la mode et de la vanité. Sitôt que ses oreilles sont capables d'entendre et que sa langue peut articuler quelques mots, au lieu de leur répéter les noms sacrés de Jésus et de Marie, on leur apprend des paroles inutiles et souvent bouf-

fonnes, qui ne peuvent ni réveiller la raison ni la développer.

Que de fables racontées par les nourrices, et dont on remplit la mémoire des enfants, quand leur esprit commence à percer ! Ils savent le nom des fées avant que de savoir celui de Dieu, et le jargon qu'ils ne cessent d'entendre ne roule que sur des mensonges, que sur des récits romanesques, capables de leur ôter le goût de la vérité et de les rendre pusillanimes et craintifs le reste de leur vie.

Vous vous étonnez sans doute, mes frères, de ce que l'histoire des saints vous offre presque toujours des exemples d'une raison avancée, d'un esprit recueilli ; mais il est bon de savoir qu'entre les grâces surnaturelles dont Dieu remplit ses serviteurs, l'éducation était autrefois chrétienne. Les fidèles, attentifs à ne pas perdre de vue le ciel, notre commune patrie, tenaient un langage ééleste à leurs enfants. De là ces prodiges de piété qu'on remarque dès les premières années chez ceux qu'on nous propose pour modèles.

Je reviens à mon sujet, et, après avoir jeté un coup d'œil sur la première éducation donnée par la nourrice, je passe à celle qu'on reçoit dans la maison des parents. Hélas ! mes frères, si vous êtes sincères, vous conviendrez que c'est aller d'un écueil dans un autre, et que c'est chez vous qu'un enfant commence souvent à se pervertir pour le reste de ses jours. Qu'y voit-il, en effet, sinon les trophées d'un luxe excessif répandus partout où ses yeux se reposent ; sinon des exemples qui apprennent à devenir orgueilleux, colériques, immodestes ? Il entend son père qui dispute avec sa mère ; il aperçoit des frères qui querellent leurs sœurs, des domestiques qui se battent, qui exhalent leur fureur de la manière la plus odieuse et la plus obscène, et qui peut-être maudissent le nom du Seigneur. Il est entouré de gens qui le caressent lorsqu'il faudrait le punir, qui étalent en sa présence toutes les vanités du monde, qui ne cessent de lui en faire admirer l'éclat et qui ne lui parlent que de la beauté d'un habit, que de la magnificence d'un spectacle, et qui lui promettent pour récompense de le mener à quelque assemblée profane ou à quelque bal.

C'est ainsi, s'écrie saint Bernard, qu'on rend les enfants amateurs du monde avant que de les rendre chrétiens ; c'est ainsi qu'on les élève pour le siècle, au lieu de les élever pour la religion ; c'est ainsi qu'au lieu de les entretenir de la grâce de leur baptême, on ne leur parle que du bonheur des richesses, que des maximes du monde et des pompes de Satan.

Avançons, et nous verrons que cette seconde éducation n'est que le prélude d'une autre qui achève de corrompre le cœur et d'offusquer l'esprit : je parle du temps où l'on confie les enfants à des précepteurs. Ce n'est que le prix qui décide du choix qu'on en fait ; moins il en coûte, et meilleure est la personne sur laquelle on se repose du

soin d'un fils. Qu'il soit violent, indévot, ignorant, n'importe ; pourvu qu'il empêche son élève de paraître devant ses parents, cela suffit ; car l'usage est dans le grand monde de ne voir ses enfants que lorsqu'il y a quelque assemblée, quelque fête qui inspire le goût de la parure et l'amour de l'intempérance ; et c'est alors qu'on ne s'applique qu'à leur parler de la manière dont ils se présentent, qu'à leur recommander les airs, les tons qui forment le bel usage, qu'à faire entrer par tous leurs sens les traits de la volupté.

Formés à une telle école, ils deviennent sensuels, amateurs du plaisir, en un mot efféminés ; et dès lors comment leur faire goûter l'austérité de la morale évangélique ? Comment leur persuader qu'il n'y a que Dieu qui soit digne de notre amour ? Bientôt la pénitence, l'humilité leur semblent des objets hideux, et s'ils parlent de la dévotion, ce n'est que pour s'en moquer, que pour témoigner toute l'aversion qu'ils ont pour des exercices de piété.

Aussi voyons-nous que c'est un supplice pour la plupart des enfants que d'assister à quelque office, que d'entendre un sermon, que de faire quelque lecture édifiante. Le cœur s'est accoutumé à n'aimer que les objets sensuels, et il ne s'en détachera pas, à moins que quelque miracle de la droite du Très-Haut, comme dit saint Chrysostome, ne vienne créer un cœur nouveau.

C'est ainsi que différentes éducations ne se succèdent que pour aigérer les mœurs ; que pour inspirer le goût de tout ce que la religion nous défend ; que pour arracher à Jésus-Christ des âmes rachetées de son propre sang. Qui d'entre nous n'a pas sujet de gémir de la mauvaise éducation qu'il a reçue ? Il y a des hommes corrompus pour le reste de leurs jours, et qui sont redevables de ce malheur aux gouvernantes qui les soignèrent, aux domestiques qui les environnèrent. Les pères ne veulent pas savoir, dit saint Bernard, que, selon la maxime même des païens, on doit avoir du respect pour les enfants, ne faire en leur présence que ce qui respire la décence et l'honnêteté, que ce qui peut les édifier et les porter à la vertu.

Que ne dirais-je point ici de ces mères qui, par leurs visages enluminés, selon l'expression de saint Chrysostome, par leur immodestie dans leur maintien et dans leur parure, par l'étalage de leurs toilettes et de leurs romans, par leurs chansons et par leurs propos, deviennent la ruine des mœurs de leurs filles ; de ces mères qui follement possédées de l'amour du monde, de ses spectacles et de ses jeux, n'ont pas de plus grand plaisir que d'enivrer le cœur de leurs enfants de toutes ces criminelles sensualités ? Ah ! s'écrie saint Ambroise, malheureuses que vous êtes, vous n'élevez pas vos filles, mais vous les égorgez, mais vous les entraînez avec vous dans ces abîmes de colère qui vous sont réservés !

Vous vous plaignez ensuite, mes frères,

de ce que vos enfants sont indociles ; de ce qu'ils n'ont de goût que pour les plaisirs ; de ce qu'ils sont votre supplice et votre croix ; par les dépenses qu'ils vous causent, par la vie licencieuse qu'ils mènent, par leurs excès qui vous déshonorent ; mais ne voyez-vous pas, dit saint Augustin, que tous ces maux dont vous gémissiez sont votre ouvrage ? Il est juste que vous portiez la peine de la mauvaise éducation que vous donnâtes à vos fils, ces fils dont vous vous occupâtes peut-être moins que d'un animal qui vous plaisait, que d'un jeu qui vous amusait, que d'un spectacle qui vous réjouissait. Il est naturel que tous ces airs de mondanité dont vous remplites le cœur de vos enfants revivent, et que vous en goûtiez les fruits.

Rien de plus difficile que de corriger un cœur qui a commencé par être gâté. L'arbre qui a pris son pli dès ses tendres années ne peut plus se redresser, la semence qui a été vitiée dans son principe ne produit plus que des herbes amères ; le torrent qu'on n'a point arrêté dans les premiers moments ne respecte plus de digue. La jeunesse, cette saison où les passions sont dans toute leur effervescence, n'avait d'espérance que dans une bonne éducation ; l'a-t-on manquée ? Il ne reste que des regrets.

De là vient que le vice se perpétue d'âge en âge ; que le vieillard corrompu n'est que la suite d'une jeunesse passée dans la débauche ; que nous avons toute la peine à nous captiver sous le joug de l'obéissance et de la loi, et que nous devons tous dire à Dieu dans l'amertume de notre cœur : Ah ! Seigneur, ne vous souvenez plus des égarements de notre jeunesse : *Delicta juventutis mea ne memineris.* (Psal. XXIV, 7.)

Si l'on ne voit presque plus de personnes qui aient conservé l'innocence de leur baptême, n'en accusons que cette éducation profane qu'on donne aux chrétiens ; éducation perfectionnée selon le monde, mais vraiment criminelle selon l'Évangile ; éducation qui ne germe dans les cœurs que pour les gâter, et qui, donnant tout à la vanité, ne laisse rien à la vérité ; éducation dont la plupart d'entre vous sont de funestes victimes, et que vous ne pouvez donner à vos enfants, sans vous rendre coupables de la plus horrible prévarication.

Eh ! pourquoi, disciples de Jésus-Christ, n'apprenez-vous pas à vos fils et à vos filles à connaître ce divin Sauveur, et à l'aimer, à prononcer son saint nom et à l'adorer, sitôt que leur langue commence à se délier ? Eh ! pourquoi, nés pour le ciel, ne leur faites-vous pas continuellement envisager cette bienheureuse patrie, comme le seul objet qui doive fixer leurs regards ? Eh ! pourquoi, voyageurs sur cette terre, ne leur apprenez-vous pas à mépriser la figure de ce monde qui passe, et à n'estimer que la vertu ?

Pensez-vous que le Seigneur, en vous accordant des enfants, vous a laissés les maîtres de les élever selon vos caprices et vos vœux pervers ? Mais ne vous a-t-il pas appris qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec

une meule attachée au cou, que de scandaliser le moindre des enfants ? Quelle infortune pour ces pauvres innocents, d'être sacrifiés au monde et au démon, par leurs propres pères, de ne croître sous leurs yeux que pour avaler le poison qu'ils leur communiquent !

Ces funestes principes germent, et l'orgueil, c'est-à-dire ce second obstacle à la réformation de nos mœurs, se développe et devient une passion dominante. Il est vrai qu'on n'avait jamais vu parmi nous tant de hauteur et tant de fierté. La gloire d'avoir perfectionné les sciences et les arts, d'avoir produit des hommes célèbres en tout genre, d'avoir relevé notre nom par les victoires les plus éclatantes, nous a tellement enorgueillis, qu'enflés de ces succès nous sommes sortis des bornes de la simplicité chrétienne ; de là cet esprit altier qui nous domine, et cette difficulté à nous soumettre au joug de l'Évangile. Il semble que les pratiques de la religion ne doivent plus être que le partage des âmes pusillanimes ; qu'il ne convient plus aux personnes d'un certain rang de se confesser aussi souvent que le vulgaire.

Mais sommes-nous donc les maîtres d'élargir les voies du salut, s'écrie saint Anselme ; sommes-nous donc les maîtres d'adoucir la sévérité de l'Évangile pour flatter la mollesse du siècle ? Il faut convenir qu'entre tous les vices qui s'opposent au christianisme, il n'y en a point de plus terrible que l'orgueil, et de plus difficile à déraciner. Comme il excite continuellement la révolte de l'esprit et du cœur, il rend indocile celui qu'il anime, de sorte que les instructions ne peuvent rien sur l'orgueilleux ; il les rejette, il s'en moque et il persévère dans son l'éché.

Et voilà, mes frères, le scandale de nos jours ; nous avons beau tonner dans ces chaires, faire entendre les menaces les plus redoutables d'un Dieu vengeur ; comme il n'y a plus d'humilité, il n'y a plus de soumission, et tout ce que nous pouvons dire ne laisse aucune trace dans les cœurs et dans les esprits. On s'imagine qu'au milieu d'un siècle aussi éclairé, il faut juger soi-même de la doctrine qu'on entend, et chacun en conséquence approuve ou condamne ce que le prédicateur a dit, chacun ne supporte la vérité qu'autant qu'elle est parée de ces ornements profanes que la religion nous interdit.

L'orgueil fut toujours le principe de la curiosité, dit saint Bernard ; aussi voyons-nous qu'Ève ne se laisse séduire par l'ange superbe que dans l'espoir d'avoir une science semblable à celle de Dieu ; aussi voyons-nous qu'on ne nous écoute que pour discuter sur ce que nous avons enseigné, comme si la parole de Dieu devait être assujettie à l'examen des hommes ; comme si notre ministère n'était établi que pour être un objet de censure et de discussion parmi ceux qui nous écoutent.

Vers de terre, cendre et néant, n'est-ce

Donc pas assez de vous être remplis d'idées de magnificence et de grandeur ; d'avoir affiché de toutes parts des marques d'un orgueil aussi chimérique qu'insensé, sans venir encore traîner jusqu'aux pieds des autels une arrogance et une fierté vraiment exécrables aux yeux de Dieu ? Etes-vous donc jaloux de partager avec les démons l'esprit de révolte qui les anime, et de subir comme eux les supplices les plus effrayants ? Apprenez qu'on n'est chrétien qu'autant qu'on est humble ; que le pharisien est condamné, tandis que le publicain est justifié, et que le Seigneur dans tous les temps éra-a le superbe et terrasse l'orgueilleux : *Deposuit potentes de sede.* (Luc., I, 52.)

Saint Augustin, après avoir demandé plusieurs fois quelle est la vertu fondamentale du christianisme, répond toujours que c'est l'humilité, parce qu'en effet il n'y a point de religion chez l'homme qui n'est pas humble. Jésus-Christ se glorifie, dit saint Bernard, d'être doux et humble de cœur, pour nous apprendre que le chrétien ne doit connaître d'autre gloire que l'humilité, c'est ce qui fait que le grand Apôtre nous déclare qu'il se félicite de ses infirmités : *In infirmitatibus meis gloriabor.* (II Cor., XII, 9.)

Ce malheureux siècle, par un raffinement d'orgueil, commun à toutes les conditions, a renversé toutes ces idées. Il n'est plus question que de louer et d'admirer tout ce qui favorise la vanité, que de mépriser tout ce qui respire la simplicité. Il y a un faste dans le cœur, comme dans les habits ; dans les pensées, comme dans les mots, et ce luxe que nous apercevons de toutes parts n'est que l'image de cet orgueil qui remplit tous les esprits.

Ne nous étonnons plus si la pauvreté paraît un objet d'horreur, et si le mérite indigent est proscrit comme un crime ; si le frère a honte de voir son frère, et si la fortune est le Dieu qu'on invoque, et pour lequel on sacrifie son temps, son repos et son âme ; si l'on s'efforce d'étaler tout ce qui peut éblouir les yeux et fasciner les sens ; si l'on ne travaille qu'à se procurer des honneurs et des emplois, qu'à entasser dignités sur dignités, qu'à devenir parmi ses citoyens un personnage important, qu'à rouler avec fracas dans un équipage superbe, qu'à couvrir des tables, des mets les plus rares et des vins les plus exquis, qu'à se procurer, à la campagne comme à la ville, les logements les plus magnifiques et les plus voluptueux.

L'orgueil conduit à tous ces excès ; il donne à l'homme de néant une audace qui le met de pair avec les plus grands seigneurs, et il rend ceux-ci durs, intraitables, inhumains. De quel œil l'Evangile peut-il être vu, au lieu de tant de scandales et d'excès ? Ne doit-il pas paraître un joug importun, incommode, qui vient alarmer les consciences et troubler les esprits ? Oui, sans doute, et c'est là ce qui est arrivé. La religion a été mise à l'écart comme un objet incompatible avec la vie qu'on voulait mener, et l'on n'en a conservé que les simples dehors.

Que de faux chrétiens dans le sein du christianisme, depuis que la simplicité évangélique a disparu ! on n'a plus vu qu'une piété pharisaïque, c'est-à-dire, que des fantômes de religion, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que l'orgueilleux ressemble à ces malades qu'on ne peut guérir, parce qu'ils se croient en parfaite santé.

J'espère tout, dit saint Cyprien, du pécheur qui s'humilie ; mais n'attendez rien d'un coupable orgueilleux, le caractère de homme superbe, étant de se croire riche, pendant qu'il manque de tout ; de se croire savant, pendant qu'il ignore tout. Nabuchodonosor ne fut changé en bête que pour qu'il apprît, ainsi que nous, que le Seigneur déteste l'homme superbe ; c'est par cette raison que Jésus-Christ, qui pardonne à la femme adultère, maudit les scribes et les pharisiens comme une race d'orgueilleux.

La gloire qui s'empare de l'homme est d'autant plus criminelle, dit saint Augustin, que nous n'avons rien en nous qui puisse nous inspirer de la vanité ; la bassesse de notre origine, la faiblesse de notre esprit, la corruption de notre cœur, l'incertitude de notre destinée, autant de vérités qui doivent nous humilier, nous abaisser, nous anéantir. Ce n'est qu'en nous oubliant nous-mêmes que nous pouvons ressentir quelques mouvements d'amour-propre ; car, pour peu que nous voulions réfléchir, nous nous voyons au-dessous même des animaux les plus immondes et les plus affreux, en qualité de pécheurs.

Qu'avons-nous dans l'ordre de la nature et de la grâce que nous n'ayons pas reçu, et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifions-nous ? Mais ces vérités, qui frappaient autrefois les hommes, ne font plus aujourd'hui d'impression. Le siècle est si pervers, le monde est si plongé dans la malice et dans la corruption, qu'on ne peut le rappeler à ses devoirs. Lui parle-t-on de la simplicité de nos pères, il la traite de rusticité ; lui recommande-t-on l'humilité, il la regarde comme une vertu qui ne convient qu'à des âmes faibles ; lui prêche-t-on l'amour de la pénitence, il se révolte contre cette morale, et il la juge incompatible avec les usages du temps.

Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu ! qui puisse changer ces volontés rebelles ; mais vous la refusez aux orgueilleux et aux superbes, comme à des opiniâtres et des présomptueux qui s'en rendent indignes par leur hauteur et par leur révolte. Ainsi, vous voyez, mes frères, que votre mal est presque incurable ; vous n'avez confiance ni dans l'efficacité des remèdes qu'on voudrait vous appliquer, ni dans la bonté du médecin qui peut vous guérir.

On vit bien autrefois des siècles dépravés, mais l'esprit n'était pas alors corrompu comme le cœur ; ce qui met aujourd'hui le comble à nos maux, la raison indocile murmure contre le joug de l'Evangile, et les hommes ne travaillent qu'à s'y soustraire, soit en méprisant

les instructions qu'on leur fait, soit en s'écartant des maximes du christianisme.

Sainte religion, toujours si féconde en grâces, si abondante en richesses, n'auriez-vous donc plus de moyens propres à réformer ce siècle pervers ? Le sang de Jésus-Christ, qui coule journellement sur vos autels, peut, d'une seule goutte, guérir les maux les plus inenrables, laver l'âme la plus immonde et la plus souillée ; qu'il se répande ce sang précieux, et la face de la terre se renouvellera, et les mœurs s'épuront, et l'humilité re fleurira, et la charité se rallumera.

Il va bientôt finir ce siècle corrompu : faites, Seigneur, que les crimes finissent avec lui, et que des larmes et des gémissements réparent les scandales qui sont arrivés pendant son cours ; faites que nos descendants voient revivre parmi eux ces beaux jours du christianisme, et que la religion reprenne sa première vigueur. Je ne vous demande pas cette grâce pour nous-mêmes, ô mon Dieu ! car je sens que la multitude de nos excès nous a rendus indignes d'un tel bienfait ; mais, du moins, changez nos cœurs, afin que ce jour n'apprenne pas au jour suivant à outrager son auteur, afin que nous ne laissions pas sur cette terre des traces capables de corrompre nos neveux, afin qu'une sincère pénitence expie nos forfaits, et nous réconcilie pour jamais avec vous. Le ciel gronde sur nos têtes, il est vrai, mais comme il n'y a point de pécheur qui doive désespérer de sa conversion, nous espérons, ô mon Dieu ! et nous savons que quiconque espère sincèrement en vous ne périra jamais.

Arrachez de nos cœurs ce malheureux esprit de luxe et de vanité qui nous domine, et ramenez parmi nous cette heureuse simplicité qui fait ses délices de la retraite, du jeûne et du silence ; mettez-nous au nombre de ces bienheureux, qui pleurent, qui souffrent et qui sont pauvres en esprit, c'est-à-dire détachés des richesses, des plaisirs du monde et des folies du siècle. Que la terre disparaisse à nos yeux avec tous ses charmes et toute sa magnificence, et que le ciel s'ouvre à nos regards, comme le seul endroit où doivent être notre trésor et notre cœur, comme le seul objet digne de notre amour, et dont la possession surpasse tout ce qu'on peut dire et souhaiter. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

SUR LES MALADIES.

Prêché à Saint-André des Arcs l'an 1684.

Domine, ecce quem amas infirmatur. (Joan., XI.)
Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Les maladies étant des avertissements de notre mortalité, et souvent même des avant-coureurs de notre mort, il est sans doute étonnant, mes frères, que nous nous mettions si peu en peine de les sanctifier. On n'aperçoit de toutes parts que des hommes accablés d'infirmités, et l'on ne découvre que des malades impatients qui, loin d'ex-

pier leurs péchés par cette sorte d'affliction ne font que les augmenter.

Cependant, qu'est-ce qu'un lit de douleur, dit saint Chrysostome, sinon un purgatoire que Dieu nous offre ici-bas pour nous purifier de nos fautes et de nos sensualités, sinon un moyen de racheter nos péchés par les souffrances et par la soumission ? Le Seigneur, dans sa miséricorde, ne cesse de nous avertir par des revers des accidents et des maladies, que cette vie n'est qu'une succession de peines et de chagrins ; qu'on ne peut compter sur les biens d'ici-bas ; qu'il n'y a que le ciel où nous serons à l'abri des dangers et des maux ; et, malgré ces avertissements, nous nous attachons à ce monde comme à notre dernière fin, nous aimons cette terre comme notre véritable patrie, nous nous aimons nous-mêmes, comme si nous possédions la source du bonheur.

C'est pour dissiper ces illusions, et pour nous apprendre à profiter des maladies qui nous semblent l'effet du hasard, mais qui partent de la main de Dieu même, selon l'expression de saint Chrysostome, que je viens aujourd'hui vous instruire sur cette matière ; elle m'a semblé d'autant plus digne de votre attention, qu'on n'a pas coutume de la traiter, et que les maladies se succédant continuellement pour nous éprouver, exigent de notre part des dispositions qu'il est important de vous développer.

Nous partageons les maladies avec les animaux, dit saint Bernard ; mais comme créatures raisonnables et comme chrétiens nous devons les recevoir en esprit de pénitence et de résignation, et savoir que Dieu ne nous les envoie que pour sanctifier nos âmes et pour purifier nos corps : deux vérités auxquelles je m'attache et que je vais vous prouver, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, et par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que notre corps, mes frères, sinon un édifice de boue toujours prêt à se dissoudre, sinon un assemblage d'éléments qui ne paraissent réunis que pour se combattre les uns les autres, sinon un tourbillon de poussière que le vent dissipe, un roseau que la tempête renverse, un tout qui ne peut subsister que par le concours de mille ressorts et que la rupture d'un seul détruit ; une machine dont la durée étonne beaucoup plus que la destruction, un souffle que la mort efface et dont on n'aperçoit plus le moindre vestige.

Nous primes ce corps, vous et moi, dans le sein de nos mères, au milieu de l'iniquité : *In iniquitatibus conceptus sum* (Psal. L., 7) ; et lorsque le moment fut venu, il parut sur cette terre, environné de toutes sortes de misères, accablé sous son propre poids, sans force, sans défense, n'ayant pour apanage que des larmes et des cris, n'offrant aux yeux qu'une masse incapable de s'agiter et de se soutenir ; nous avions alors des yeux, et nous ne voyions point ;

des oreilles, et nous n'entendions point; une bouche, et nous ne parlions point; des pieds, et nous ne marchions point.

Notre corps, après ce premier état de faiblesse et d'impuissance, ne s'accrut et ne se fortifia qu'au milieu d'une foule de maux qui l'investirent et qui l'accablèrent. Il fallut, avant d'être hommes, payer des tributs à l'humanité; il fallut faire l'essai de toutes les douleurs qui sont le partage des enfants d'Adam, et disputer sa propre vie contre les accidents, contre les éléments, contre les passions, comme un bien qu'on ne conserve qu'à la pointe de l'épée.

Interrogez vos nourrices, interrogez vos parents, et vous apprendrez que vos premières années s'annoncèrent par des maladies en tout genre; que les indigestions, les fièvres, les insomnies et cette espèce de contagion qui n'épargne presque personne, et dont on porte souvent les marques le reste de ses jours, furent le prélude de votre jeunesse. Hélas! qui pourra raconter, dit Job, les misères de l'homme? Il n'a en partage que des mois vides et sans fruit; on ne lui accorde que des nuits pleines de douleur; sa vie est une guerre continuelle, son corps un ouvrage d'argile; il ressemble à une fleur qu'on coupe aussitôt qu'elle est éclos; il naît d'un sang impur, et la pourriture et les vers sont sa mère et ses sœurs: *Putredini dixi: Mater mea es, et soror mea vermis.* (Job, XVII, 14.)

La jeunesse succède-t-elle à l'enfance, les passions se hâtent de nous miner et de nous dévorer. Alors la carrière des accidents s'ouvre d'une manière effrayante, et nous ne conservons notre propre vie que par des miracles extraordinaires de la Providence. Ici, la colère nous perce de ses traits; là, l'impureté nous brûle de ses flammes; ici, l'impatience aigrit nos humeurs; là, le plaisir nous épuise. Ce temps critique est-il passé, les embarras, les affaires, les projets viennent altérer notre tempérament; on voyage par intérêt, on veille par nécessité, on s'agite, on se tourmente, et l'on réveille ce germe de mort que nous apportons en naissant, qui ne nous quitte jamais, et qui se développe sous la forme de mille différentes maladies.

Vous parlerai-je de la vieillesse, qui est la saison des infirmités? Vous peindrai-je cet état où l'on n'agit qu'avec peine, où l'on ne dort que par artifice, où l'on ne respire qu'avec difficulté, où chaque pas est périlleux, où chaque maladie est mortelle? C'est ainsi que depuis notre berceau jusqu'à notre tombeau, nous sommes le sujet de toutes les misères; notre corps, indépendamment d'une ruine entière qui le menace à tout instant, ne paraît exister que pour être le réceptacle de tous les maux.

Tantôt l'air infecté d'exhalaisons meurtrières filtre la mort dans nos poumons; tantôt le froid excessif dans sa rigueur interrompt la circulation des humeurs, et nous met en danger; tantôt une fièvre que la bile allume, nous brûle et nous dévore; tantôt

un coup, une fracture nous réduit à l'extrémité; mais ne sait-on pas que le nombre de nos maladies est sans bornes; que la multitude des médecins suffit à peine aux besoins du public; que celui qui possède la santé est toujours au moment de la perdre; qu'enfin le monde entier n'est lui-même qu'un vaste hôpital où des malades et des agonisants offrent un spectacle aussi réel qu'affligeant?

On n'évite un mal que pour en trouver un autre; et il n'y a pas jusqu'aux remèdes qu'on emploie pour se procurer la guérison, qui ne deviennent souvent des poisons, et qui ne causent plus de douleurs que la maladie même qu'on veut déraciner. L'homme le plus courageux n'envisage qu'avec effroi tous ces médicaments, tous ces instruments que le besoin et l'industrie imaginèrent pour calmer ou pour détruire nos maux.

Voilà notre héritage, mes frères, voilà nos infirmités, auxquelles le monarque comme le sujet, le riche comme le pauvre, le philosophe comme l'ignorant, sont continuellement exposés; infirmités dont le tableau que je viens de vous faire n'est qu'une légère ébauche, et dont l'énumération formerait des volumes.

Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! pour nous apprendre que cette vie ne nous a été accordée que pour en mériter une autre; que notre corps est une chair flétrie par le péché, digne des châtements qu'elle éprouve; que notre âme a besoin d'être sanctifiée par les peines et par les maladies. Et qu'y a-t-il en effet de plus propre que la maladie, pour nous rappeler à nous-mêmes et à Dieu, pour nous faire connaître le néant des choses d'ici-bas, et pour nous attacher au ciel?

Lorsqu'on est malade, dit saint Augustin, on se trouve éloigné des objets qui excitent les passions, et l'on fait l'apprentissage des vertus chrétiennes: deux réflexions qui vont servir à vous prouver que Dieu ne nous afflige par des maladies que pour sanctifier nos âmes.

Qu'est-ce que la vie ordinaire des hommes, sinon une succession de plaisirs et d'embarras, qui les distrait de leurs devoirs de religion, et qui les répand dans un tourbillon où ils ne peuvent ni se voir ni se connaître; sinon un enchaînement d'occasions et de circonstances qui les arrache à leurs exercices de piété, et qui enflamme leur amour pour les biens terrestres et charnels? De là ces vices si communs, ces scandales si multipliés dans le sein même du christianisme; de là ce goût insatiable pour les plaisirs, cette ambition pour les dignités, ce désir immodéré des richesses et des honneurs.

Le monde, dit saint Bernard, n'est qu'une occasion continuelle de pécher: quiconque le fréquente est toujours prêt à tomber: comme il éblouit les sens, il trouve l'endroit faible par où il peut nous attaquer, et nous ne faisons presque point de pas qui ne puissent devenir des chutes. Mais sommes-nous malades, alors nous nous éloignons de ce

monde, et il s'éloigne de nous ; alors nos sens affaiblis, nos forces abattues ne nous laissent plus la faculté de suivre le torrent du siècle, et de prendre part à ses divertissements et à ses folies. C'est ce qui fait, selon la pensée de saint Chrysostome, que nous ne sommes jamais plus gens de bien que lorsque nous sommes malades. Les occasions qui nous manquent, jointes à l'impossibilité de satisfaire à nos désirs, nous repoussent vers notre âme, et nous engagent à la considérer.

Et que dirait-on d'un homme gisant dans un lit de douleur, qui s'occuperait encore des bals, des spectacles dont il faisait son amusement ? Hélas ! outre que ce souvenir ne servirait qu'à exciter ses regrets, une conversation sur cet objet le rendrait ridicule à ceux qui l'approcheraient : d'ailleurs le changement de scène entraîne d'autres idées. Ce ne sont plus des objets de séduction qui frappent les sens ; ce ne sont plus des sujets de dissipation qui égarent l'esprit et le cœur : on n'entend que des paroles de tristesse et d'affliction ; on n'aperçoit que des personnes mornes et sérieuses ; on passe son temps à discourir sur son mal, à se plaindre des douleurs qu'on souffre, à consulter des médecins, à chercher des adoucissements.

Le spectacle de l'univers cesse pour un malade, dit saint Chrysostome, et au lieu de ces fleurs qui parent nos jardins, au lieu de ces fêtes qui réjouissent les mondains, au lieu de ces amusements qui font les délices des sociétés, au lieu de ces repas où des convives se dissipent et s'égayent, des objets lugubres s'offrent aux regards de celui qui souffre, et son mal le force à ne s'occuper que de réflexions tristes et sérieuses.

Vous connaissez sans doute par vous-mêmes, mes frères, cette langoureuse situation, et vous savez que tout nous fuit et tout nous abandonne lorsque la maladie nous accable ; vous savez que les compagnons des plaisirs se retirent ; que les gens du monde, soit pour s'épargner un spectacle qui les attristerait, soit pour ne pas interrompre le cours de leurs visites, de leurs promenades, de leurs jeux, se contentent d'envoyer et ne viennent pas ; vous savez qu'il n'y a plus de joie que l'espérance d'une guérison souvent incertaine ; pour un homme de douleurs rien ne l'amuse, rien ne l'affecte, parce que ses jours deviennent languissants, et ne sont pas même égayés par ces rayons bienfaisants qui réjouissent l'univers.

Il est naturel que dans une circonstance aussi lugubre que dans une privation aussi générale, les péchés ne viennent plus importuner l'âme et l'assiéger. Ce ne sont que les occasions qui manquent, il est vrai ; mais quand elles se présenteraient, les forces s'épuisent, et d'ailleurs le cœur séparé des vices, comme dit saint Bernard, s'accoutume insensiblement à cette séparation. Le changement d'objets change les idées, le mal émousse les sensations, et l'on devient, presque malgré soi, indifférent pour le plaisir. Les premiers jours se passent peut-être à le regretter, mais

bientôt on en perd l'amour et le souvenir.

C'est ainsi, mes frères, que le Seigneur attache à nos maladies des moyens qui nous détachent du monde, et qui nous le font oublier. Combien l'âme n'y gagne-t-elle pas ! Les nuages qui l'offusquaient se dissipent, les passions qui l'étrouffaient se calment, et elle reprend son empire et sa sérénité. Ce n'est plus une âme entraînée dans le désordre par la force d'un tempérament fort et robuste, séduite par des illusions et par des spectacles pernicieux, exposée à des dangers toujours renaissants ; mais c'est une âme qui n'a plus qu'elle-même à contempler, qui ne se trouve plus dans la compagnie des pécheurs et dans l'occasion du péché ; qui peut méditer à loisir sur le néant de cette vie, sur la frivolité des plaisirs, sur la fragilité des honneurs et de la santé ; autant de moyens, dit saint Chrysostome, d'arriver à la sanctification, autant de moyens de se rapprocher de Dieu, autant de moyens de s'exercer à la pratique des vertus chrétiennes. Second avantage des maladies, et qu'il faut développer.

Il est incontestable qu'il n'y a point de position dans le cours de la vie, qui nous rappelle plus vivement l'image de la vertu que la maladie. Tout ce qui nous rendait cette image importune et lugubre a disparu, et nous découvrons la sagesse telle qu'elle est, sans voile et sans nuage. Cette première vue nous frappe, et la nécessité où nous nous trouvons d'être plus seuls et d'être moins distraits nous porte à réfléchir : réflexion heureuse, s'écrie le Docteur angélique, qui devient souvent l'aurore d'un beau jour.

Oui, mes frères, la réflexion nous conduit naturellement à un retour sur nous-mêmes, et de ce retour nous passons au désir d'être vertueux. Combien de personnes qu'une méditation sérieuse a fait rentrer en elles-mêmes ! Et c'est pourquoi tous les maîtres de la vie spirituelle nous recommandent cet exercice avec tant d'ardeur ; c'est pourquoi la maladie qui nous facilite les moyens de méditer, a toujours été considérée comme une heureuse occasion de revenir à Dieu.

Je sais qu'une âme investie par les douleurs n'a guère le loisir de penser ; mais outre que le mal a des intervalles et qu'il n'est pas toujours de nature à nous accabler, on recourt naturellement à Dieu lorsqu'on souffre ; c'est alors, dit Tertullien, qu'on invoque son saint nom, et qu'on reconnaît son pouvoir : d'ailleurs la douleur nous accoutume à la patience, et le besoin que nous avons de tout le monde lorsque nous ne pouvons nous aider, nous rend plus traitables et plus doux.

Le Seigneur se sert de tout, dit saint Chrysostome, pour nous ramener à lui : tantôt il nous abat par une disgrâce éclatante, et tantôt il nous atterre par une longue et cruelle maladie. Considérez ces hommes vifs, impatients, ces hommes colériques, dont on ne pouvait approcher lorsqu'ils se portaient bien ; aujourd'hui affables, dociles, ils ne laissent échapper que des paroles de douceur ; ils ne

font apercevoir qu'un caractère de bonté, parce que la maladie les a domptés.

Un malade est chaste, est sobre, est humble, dit saint Chrysostome, et supposé qu'il n'ait que l'apparence de ces vertus, au moins est-il certain que cet état le rapproche plus de la religion que la fougue des passions à laquelle on se livre, quand on se porte bien.

Eh! comment sur un lit de douleur, au milieu des horreurs d'une mort qui menace, d'une maladie qui accable, pourrait-on s'abandonner à de mauvais desirs, conserver de l'amour pour les vices? Il est vrai qu'il y a des Antiochus qui, jusque sous la foudre qui va les frapper, nourrissent des crimes, et ne paraissent vertueux que parce qu'ils sont hypocrites; mais croyons pour la gloire de la religion, et pour l'honneur de l'humanité, que ces monstres ne forment pas le plus grand nombre, et que s'il y a des hommes que la maladie ne change pas, il s'en trouve qu'elle corrige et qu'elle réforme.

Quand on se sent mourir en détail, quand on n'aperçoit de toutes parts que des signes qui annoncent l'approche d'une autre vie, les sens se glacent, le cœur s'agite, l'âme se repent, et l'on ne connaît plus de biens que la vertu; c'est alors que les bonnes lectures viennent exciter la piété; que des amis charitables nous prêchent la patience et la résignation aux ordres de Dieu, et que nous perdons de vue tout ce qui nous avait empêché d'être vertueux, tout ce qui nous avait éloigné de nos devoirs de chrétien.

Le monde, tout corrompu qu'il est, a du moins conservé le précieux usage de ne pas laisser les malades sans leur parler des secours de la religion, quoique plusieurs personnes attendent jusqu'au dernier moment à s'acquitter d'une obligation aussi indispensable. Cette coutume renue les pécheurs, les fait repentir de n'avoir pas fréquenté les sacrements, leur procure un ministre zélé qui vient les consoler, les exhorter, les réconforter avec leur Dieu, de sorte que ce qui était souvent impraticable en santé devient facile pendant la maladie. Je veux que ce ne soit que la crainte qui détermine à ces démarches; mais du moins est-il vrai que la crainte du Seigneur, étant le commencement de la sagesse, dispose à l'amour, et du moins est-il vrai que la maladie est un moyen de sanctifier nos âmes.

Mais, outre les secours dont nous venons de parler, rien de plus propre à expier nos fautes que le creuset de la tribulation. Il n'y a pas moyen d'obtenir de pardon, si nous ne faisons pénitence, et la maladie a cet avantage, qu'elle n'est point une pénitence de caprice et de goût, mais qu'elle est choisie de Dieu même pour nous éprouver et pour nous sanctifier. Oui, c'est le Seigneur qui nous l'envoie, dit saint Bernard, comme un bain qui nettoie l'âme de ses souillures, comme un feu qui consume la cupidité, comme une lumière qui nous éclaire sur nos obligations, et qui nous fait connaître qu'il n'y a de bonheur ici-bas que celui d'être bien avec Dieu.

Que ne puis-je recueillir ici toutes les larmes, tous les soupirs, toutes les bonnes résolutions que la maladie fit naître, et qui produisirent des fruits de sainteté! De toutes les épreuves par lesquelles il plaît à la divine Providence de faire passer les pécheurs pour les purifier, il n'y en a point de plus ordinaire que la maladie, parce qu'elle est un avertissement du ciel, parce qu'elle est une épreuve de la part de Dieu même. Tous les hommes n'ont pas des revers de fortune, tous ne sont pas sujets aux mêmes révolutions, mais la maladie n'épargne personne; c'est une visite, dit saint Bernard, que Dieu nous fait pour nous toucher; pour nous faire sentir notre dépendance, notre faiblesse, et comment nous devons être toujours prêts à consommer notre sacrifice.

Mais, pouvez-vous dire, mes frères, que les maladies ont opéré chez vous cet heureux changement, qu'elles vous ont rappelés à vos devoirs et que vous avez accepté cette épreuve avec résignation? Hélas! peut-être que toujours aussi sensuels, aussi dissipés, vous n'avez recouvré la santé que pour vous plonger avec plus de fureur dans l'amour des créatures, que pour vous dédommager de la privation forcée à laquelle le mal vous avait réduits.

Les maladies nous sont envoyées de la part de Dieu, pour sanctifier nos âmes; mais elles ne les sanctifient que lorsqu'on les accepte avec soumission; que lorsqu'on supporte les douleurs qu'elles causent en expiation de ses fautes; que lorsqu'on s'immole comme un holocauste, en présence de son Dieu; que lorsqu'on s'applique à repasser ses égarements dans l'amertume de son cœur, et à prendre tous les moyens pour les réparer et pour n'y plus retomber.

Les maladies seront pour vous un véritable bien, dit saint Chrysostome, si vous avez soin, dès le premier instant qu'elles vous attaquent, de bénir la main qui vous frappe, de lever les mains vers le ciel, de demander au Seigneur l'accomplissement de sa sainte volonté, de frapper votre poitrine au souvenir des péchés que vous avez commis, de vous associer des amis qui puissent vous entretenir chrétiennement, de vous procurer des lectures édifiantes, ainsi que les secours de l'Eglise.

Voilà véritablement ce que vous devez faire; mais est-ce là ce que vous faites? Qu'il est à craindre que les impatiences et les murmures ne prennent la place des dispositions où nous devons être, quand le mal nous atteint! Cependant, mes frères, c'est consommer sa réprobation, selon l'expression même de saint Cyprien, que de persévérer dans son péché jusqu'au moment où la justice de Dieu nous poursuit. Ah! quand reviendrez-vous de vos égarements, si la maladie ne vous rend pas meilleurs? Quand vous repentirez-vous de vos excès, si l'approche de la mort ne vous touche pas? La tombe est levée, la fosse est ouverte, le ciel gronde, Dieu menace et vous ne tremblez pas, ou si vous tremblez, ce n'est que par le

motif d'une crainte servilement servile, que par le regret de ne pouvoir plus jouir d'un monde qui vous abandonne, et qu'il faut nécessairement quitter.

Vous me direz que toutes les maladies ne sont pas si effrayantes et si dangereuses que je les dépeins, je le sais; mais il n'en est pas moins certain que, de quelque nature qu'elles soient, elles peuvent toutes devenir mortelles, et qu'on doit en profiter pour rentrer en soi-même et pour se convertir.

Apprenez, dit saint Chrysostome, que des chrétiens ne doivent pas souffrir en païens, et encore ceux-ci recourent-ils à leurs idoles, sitôt qu'ils ressentent quelque affliction. Nous avons le précieux avantage de pouvoir unir nos souffrances à celles de Jésus-Christ, et de retracer dans notre propre chair les douleurs de sa passion; mais on ne participe à cette grâce qu'autant qu'on accepte avec joie le calice d'amertume que Dieu nous offre, qu'autant que l'esprit de pénitence nous anime. Admirez la bonté de Dieu, dit saint Bernard; il veut bien que nous méritions en souffrant ce que nous ne pouvons empêcher, pourvu que notre cœur soit à lui, et que par la disposition de notre volonté nous lui donnions des preuves de notre amour.

L'état de malade est une situation qui prie, quand la maladie exerce notre patience, et quand elle est offerte au Seigneur. Dieu se laisse toucher par les larmes de ceux qui souffrent chrétiennement, et s'il n'amortit pas leurs douleurs, il les tempère par les consolations intérieures qu'il répand dans leur âme. De là vient que le calme est presque toujours le partage des vrais chrétiens, dans quelque situation qu'ils puissent se trouver. Il est permis de gémir, parce que le christianisme n'est point une profession d'inhumanité; mais il n'est jamais permis de murmurer. De quelque manière que le Seigneur nous traite ici-bas, il est toujours miséricordieux; s'il nous donne des biens, dit saint Chrysostome, c'est pour exciter notre reconnaissance, et s'il nous envoie des maux, c'est pour éprouver notre soumission. Le ciel est rempli de bienheureux qui n'ont été redevables du bonheur dont ils jouissent qu'aux afflictions qu'ils ressentirent ici-bas. Le Seigneur détacha du sein de ses miséricordes un regard qui parut les consumer, et qui devint un rayon de grâce et de sanctification. C'est Dieu, dit le prophète, qui envoie la maladie et la santé, *qui mortificat, et vivificat* (1 Reg., II, 6), qui conduit aux portes de la mort et qui en retire, *qui deducit ad inferos et reducit* (Ibid.), et les maladies selon sa volonté sont destinées à sanctifier nos âmes, ainsi que vous l'avez vu, et à purifier nos corps. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

SECOND POINT.

Toutes les maladies étant des suites du péché originel, et venant toujours de quelque excès, il est juste que nous les supportions en esprit de pénitence et avec résigna-

tion. Qui est-ce qui peut dire qu'il ne s'est point attiré les maux qu'il endure! Hélas! il suffit que nous soyons pécheurs, pour n'avoir pas droit de nous plaindre. Souvenons-nous que l'enfer était notre partage sans la mort de Jésus-Christ, et que tout ce que nous souffrons est une peine due à notre révolte et à nos prévarications.

Si les maux circulent dans l'univers, dit saint Augustin, contre les manichéens; si les douleurs semblent être ici-bas notre héritage et notre portion, nous ne pouvons en accuser que notre premier père dont la faute est devenue la nôtre, et qui, en introduisant la mort dans le monde, y a pareillement introduit les maladies qui nous accablent et qui nous dévorent. A peine Adam se fut-il révolté contre son maître et contre son Dieu, que des maux de toute espèce s'engendrèrent les uns les autres, et vinrent défigurer la terre et désoler ses habitants. On ne connut plus ce printemps éternel qui devait réjouir la nature, on ne retrouva plus cette félicité qui ravissait l'âme et qui l'unissait à Dieu; on ne jouit plus de cette santé que l'innocence procurait, et qui n'était altérée ni par la variété des saisons, ni par l'effervescence des passions. L'homme, roi de lui-même et des animaux, pouvait parconrir une immense carrière, sans craindre aucun accident.

Que les temps ont changé! quelle effroyable révolution! tout s'arme contre celui qui devait être le souverain de l'univers. Les animaux nous livrent la guerre, les insectes deviennent nos maîtres, les herbes nous tuent par leurs poisons, les roses même nous offrent des épines, l'air nous communique des exhalaisons empestées; et comme si ces maux n'étaient pas assez cruels, nous nous dévorons les uns les autres par toutes sortes d'artifices et de cruautés.

Ajoutez à ces malheurs que notre corps, frappé de la malédiction qui s'est répandue sur toute la nature, est devenu le jouet des passions et des éléments; que toujours aux prises et avec lui-même et avec tout ce qui l'environne, il ne se soutient que par un miracle. Si la bile ne le suffoque pas, le sang l'étouffe; si les fièvres ne le dévorent pas, les insomnies l'accablent; si les aliments ne l'incommodent pas, les saisons lui nuisent; si la débauche ne l'épuise pas, le travail le consume. Enfin il n'y a rien en lui et autour de lui qui ne puisse devenir son propre bourreau et le réduire en lambeaux.

Il y aurait sans doute ici de quoi nous accabler de regrets et de douleur; mais Dieu, par une miséricorde infinie, change nos maux mêmes en avantages, et nous fait trouver notre bonheur dans le sein même de nos misères. Oui, mes frères, et admirez ici la sagesse et la bonté de celui qui nous châtie, ces situations si funestes, ces maladies si affligeantes pour notre humanité, deviennent une source de mérites, et nous procurent le ciel même, quand nous en savons profiter.

Le Seigneur a voulu, dit saint Bernard, qu'il y eût dans cette vie comme dans l'autre, un purgatoire qui servît à expier nos

péchés; et il faut avouer que notre malheureux corps presque toujours rebelle, presque toujours en guerre avec notre âme, avait besoin de cette expiation.

Rappelez-vous en effet, mes frères, toutes les prévarications dont nos sens ont été cause, toutes les circonstances où nos membres ont servi à l'iniquité. Tantôt nos yeux se sont fixés sur des objets scandaleux, et notre cœur en a reçu des plaies mortelles; tantôt nos oreilles, séduites par des chants et par des discours criminels, sont devenues coupables; tantôt notre langue s'est souillée par des mensonges, par des calomnies, et peut-être par des blasphèmes; tantôt nos mains ont été employées à satisfaire notre vengeance et notre rage; tantôt nos pieds nous ont conduits dans des lieux de débauche et de prostitution. Nos reins sont remplis d'illusions, suivant l'expression du Prophète: *Lumbi mei impleti sunt illusionibus* (Psal. XXXVII, 8); il n'y a pas une partie de notre corps qui ne soit corrompue: *Non est sanitas in carne mea* (Ibid.); nos os sont dans le désordre et dans la confusion: *Non est pax ossibus meis* (Psal. XXXVII, 4); enfin nous ne sommes que plaies et pourriture: *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ*. (Psal. XXXVII, 6.)

C'est par cette raison, mes frères, que le sacrement de l'extrême-onction applique sur toutes les parties de notre corps qui ont péché cette huile sainte et précieuse qui a la vertu de nous purifier; c'est par cette raison que les maladies, comme un feu salutaire, viennent consumer la lèpre qui nous infecte, et détruire en nous le règne du péché. Qu'est-ce que notre corps lorsque nous jouissons de la santé, dit saint Chrysostome, sinon une idole que nous adorons? Les uns, selon les paroles de l'Apôtre, se font un dieu de leur ventre: *Quorum deus venter est* (Philip., III, 19); les autres traitent leur chair avec une délicatesse et une sensualité qui énervent l'âme et qui corrompent les mœurs. Ceux-ci font de leurs membres des vases d'ignominie et de prostitution; ceux-là ne connaissent d'être que la substance matérielle unie à leur esprit, et vivent en conséquence comme des bêtes, sans remords, sans espérance et sans crainte.

Tels sont la plupart des hommes, à moins que la maladie ne vienne les attacher sur un lit de douleur, et leur apprendre que leur malheureux corps n'est qu'un faible limon toujours prêt à se dissoudre, qu'une vapeur toujours au moment de se dissiper. Que les faibles mortels lèvent une tête altière comme s'ils ne devaient jamais périr, qu'ils insultent à la mort même par des lutes, par des duels, par des combats; qu'ils fassent trophée de leurs forces, de leur courage, de leur vigueur; qu'ils défient leurs ennemis de les attaquer, de les intimider: hélas! une simple pierre détachée de la montagne, renverse le colosse, une légère maladie atteint l'homme le plus formidable et le plus vigoureux; aussitôt ses yeux s'éteignent, ses membres lui refusent le service ordinaire, tout son corps

s'affaiblit, et ce n'est plus qu'une feuille que le vent emporte: *Folium quod vento rapitur* (Job, XIII, 23); qu'un roseau agité par la tempête: *Arundinem vento agitatam*. (Luc., VII, 24.)

C'est ainsi que le Seigneur arrête les plus forts et les plus agiles au milieu de leur course. Il ne fait que souffler, et ils tombent sous sa main, comme l'épi sous la faux du moissonneur, comme l'ivraie sous le cribble qui purge le froment. Alors l'homme, semblable à Job, reconnaît le Dieu qui l'a frappé: *Manus Domini tetigit me* (Job., XIX, 21); et comme ce saint patriarche, il s'écrie: *Les flèches du Tout-Puissant me pénètrent, leur ardeur brûlante épuise mes esprits, les terreurs qu'il m'envoie m'assiègent de toutes parts. Ma consolation est de prier le Seigneur dans mon affliction, car quelle est ma force pour soutenir tant de maux, et comment conserverais-je la patience jusqu'à la fin? ma force n'est pas celle des pierres, ma chair n'est pas de bronze. Je suis comme un esclave qui soupire après l'ombre, comme un mercenaire qui attend la fin de son travail. Souvenez-vous, Seigneur, que ma vie n'est qu'un souffle. Vous visitez l'homme dès le matin, et à chaque moment vous le mettez à l'épreuve. Si j'entreprends de me justifier, ma propre bouche me condamnera. Ce sont vos mains, ô mon Dieu, qui m'ont formé, qui ont arrangé toutes les parties de mon corps; voudriez-vous m'abîmer sans ressource? Voudriez-vous faire éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte, poursuivre une paille desséchée? Vous écrivez contre moi des arrêts très-sévères, et vous voulez me consumer des péchés de ma jeunesse.*

Telle est l'expression d'une âme qui souffre, qui connaît ses misères et la puissance de son Dieu; et il faut avouer qu'il n'y a point de situation plus propre à arracher ces vérités du fond du cœur, que la maladie. Quand on se sent frappé depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds; quand on voit son propre corps s'atténuer et se consumer, la mort se promener sur tous les membres, et y imprimer les marques affreuses de son passage; quand on n'aperçoit que des médecins qui doutent, que des parents qui pleurent, que des domestiques qui s'affligent, alors l'âme, ne trouvant plus que Dieu pour consolateur et pour secours, confesse ses péchés, s'humilie, et reçoit ses maux comme un châtiment dû à ses égarements.

La maladie est une fournaise, dit saint Chrysostome, destinée à purifier nos corps, et à en faire exhaler cette misérable corruption qui est l'apanage des enfants d'Adam; à faire porter à notre chair rebelle la peine de sa révolte contre notre esprit; à mortifier nos sens et à les punir du mauvais usage qu'ils ont fait de leurs facultés. En effet, est-on malade, on expie par des privations et par des douleurs en tout genre, sa mollesse et ses sensualités. Si les yeux s'ouvrent, ce n'est plus que pour apercevoir tout ce qui peut retracer l'image du mal qu'on endure; s'ils se ferment, ce n'est que pour avoir des songes dévorants, que pour goûter un sommeil mille fois pire

que le réveil même ; si la langue presque desséchée vient à se délier, ce n'est plus que pour articuler des plaintes et faire entendre des soupirs ; si la nature exige quelque boisson ou quelque aliment, ce n'est plus que pour éprouver les dégoûts les plus cruels, que pour savourer l'amertume et la douleur ; si les oreilles s'ouvrent, ce n'est plus que pour entendre des paroles qui affligent et qui inquiètent ; enfin si le corps se remue, ce n'est que pour se rouler de misères en misères, que pour sentir davantage son impuissance et sa faiblesse.

Tel est l'état d'un malade : tantôt c'est une fièvre brûlante qui dévore ses entrailles ; tantôt une paralysie qui engourdit ses membres ; tantôt des plaies qui le rendent à lui-même un spectacle insupportable et vraiment effrayant ; tantôt une langueur qui le réduit à la forme d'un squelette, et qui lui ravit chaque jour une partie de son propre corps.

Allez, mes frères, allez dans ces hôpitaux où les misères humaines sont étalées de manière à faire connaître toute notre faiblesse et tout notre néant, et c'est là que vous verrez vos semblables se consumer dans les ardeurs du mal le plus cruel et le plus affreux ; c'est là que vous verrez les uns comme Job, ôtant avec le morceau d'un pot de terre la pourriture et les vers qui sortent de leurs ulcères ; les autres accablés sous le poids d'une chair qui tombe par lambeaux ; ceux-ci attendant avec impatience le coup de la mort, comme un bienfait du ciel, et ne pouvant encore l'obtenir ; ceux-là déjà presque réduits en poussière, et n'ayant plus qu'une langue pour exciter la compassion et l'effroi.

Image sensible de ce purgatoire où tant d'âmes souffrent pour expier leurs péchés, jusqu'à ce que le Seigneur les délivre et les appelle avec lui. Toutes ces maladies, dit saint Bernard, dont nous ne pouvons supporter le récit et la vue, sont cependant des bienfaits de Dieu, et nous en serions convaincus, si nous connaissions toute l'énormité de nos offenses et toute la grandeur de celui que nous offensoons. Les maux d'ici-bas, quelque cruels et quelque multipliés qu'ils soient, ne peuvent entrer en comparaison avec ces flammes qui dévorent le mauvais riche depuis tant de siècles, et qui le dévoreront à jamais : *In ignem æternum* ; et d'ailleurs ils peuvent nous être profitables, si nous les recevons en esprit de pénitence, et si nous les supportons avec résignation.

Ne vous imaginez pas, dit saint Chrysostome, que le Seigneur qui est la miséricorde même puisse se plaire à voir souffrir ses créatures ; mais il ne leur envoie des afflictions que pour les purifier, ou pour les punir de leurs iniquités. De là vient, mes frères, que les plus grands saints sont souvent réduits à des extrémités les plus tristes et les plus terribles en apparence. Le Seigneur agit à leur égard, dit saint Augustin, comme l'ouvrier qui, voulant rendre un or plus pur et plus beau, le fait passer par dif-

férentes épreuves. Il est incontestable que les justes, à proportion de ce qu'ils auront souffert ici-bas, seront récompensés et glorifiés. Leurs peines se changeront dans des torrents de délices, et, comme dit le grand Apôtre, un moment de tribulation procurera un poids immense de gloire.

Quant aux pécheurs, la maladie leur est envoyée pour les faire rentrer en eux-mêmes, pour leur faire expier par des douleurs les plaisirs qu'ils ont goûtés ; par des soupirs, l'abus qu'ils ont fait de leur langue ; par des dégoûts, leurs sensualités ; par des tourments, leur mollesse ; par la retraite, leur vie dissipée ; par la pesanteur de la main qui les châtie, la puissance d'un Dieu qu'ils avaient méconnue ; par l'horreur et par l'infection, les odeurs dont ils se repaissaient.

Ah ! mes frères, c'est souffrir en réprouvé que d'être malade sans avoir ces objets en vue, que de ne pas sentir la bonté d'un Dieu qui vient alors nous visiter, et nous apprendre que notre âme et notre corps ne doivent point avoir d'autre destination que de le servir, que de le bénir comme l'auteur de tout bien, comme le maître de la maladie et de la santé, de la vie et de la mort.

Quel fruit, je vous le demande, avez-vous tiré jusqu'ici des maux dont le Seigneur vous a frappés ? Pourrez-vous les compter au nombre de ces pénitences qui fléchissent la colère du Seigneur et qui nous méritent ses grâces ? Avez-vous dit comme Job : *Dieu me châtie ; que son saint nom soit béni* ; comme David : *Le Tout-Puissant m'a humilié, et cette humiliation m'a été profitable*. Cependant, mes frères, il faut souffrir dans ce monde ou dans l'autre, et vous deviez d'autant mieux faire un saint usage de vos maladies, que vous passez votre vie sans vous mortifier, et que peut-être à peine vous vous acquittez des jeûnes que l'Eglise prescrit. Si cela est, je tremble pour vous, et votre état ne m'annonce que des malheurs.

Le Seigneur viendra tout à l'heure, dit saint Chrysostome, briser un corps que vous idolâtrez ; il vous fera passer dans la nuit du tombeau sans vous donner le temps de vous reconnaître ; vous l'invoquerez, vous le chercherez et vous mourrez dans votre péché ; et ne sera-t-il pas vrai de dire que vous l'aurez bien mérité ? En effet, le Seigneur est venu frapper à votre porte et vous n'avez point ouvert ; il est venu vous avertir par des maladies et vous avez méprisé cet avertissement ; il est venu vous dire qu'il fallait alors vous réconcilier avec lui, appeler ses ministres, confesser vos iniquités et les détester, et vous n'avez voulu entendre parler ni de confesseur, ni de confession, et personne de vos parents et de vos amis n'a osé vous en parler, parce que votre indévotion, pour ne rien dire de plus, retenait leurs langues captives.

Ah ! qui pourrait croire parmi les païens et les infidèles, qu'un chrétien malade a toute la peine possible à se réconcilier avec son Dieu ; qu'il frémit au souvenir de la

visite qu'il veut bien lui faire, et que, moins jaloux des secours du christianisme qui sont pour l'éternité que d'un soulagement temporel et passager, il ne cherche qu'à les éluder, et qu'à mourir sans ressource et sans espérance.

Grand Dieu, c'est ici le comble des malheurs, c'est ici qu'on doit verser des larmes amères et gémir sur les scandales de notre siècle. A peine les premiers chrétiens se sentaient-ils frappés de quelque maladie sérieuse, qu'aussitôt leur âme, s'élançant vers le ciel, ne s'occupait que de Dieu et ne trouvait de consolation que dans le bonheur de le recevoir. Aujourd'hui l'on tremble, l'on hésite et l'on renvoie toujours au lendemain un acte par lequel on devrait commencer. Si l'on prévoit sa mort, ce n'est que pour faire des dispositions temporelles, et la seule chose nécessaire, l'affaire du salut, est totalement oubliée, à moins qu'un respect tout humain, ou que des importunités ne nous engagent à satisfaire à ce devoir.

Comment la maladie pourra-t-elle nous purifier si nous rejetons les secours que Dieu nous y prépare; si nous sommes indifférents à la guérison de notre âme, et si, comme dit saint Chrysostome, nous aggravons nos péchés par un dégoût universel pour les choses saintes. Ah! Seigneur, ne permettez pas que nous ressemblions à ces faux chrétiens qui rejettent votre visite, qui ne veulent vous posséder que le plus tard qu'il est possible et qui regardent votre présence comme un signe de mauvais augure, pendant que vous êtes le salut et la vie.

La maladie ne peut purifier nos corps, dit saint Augustin, qu'autant que nous souffrons en chrétiens et que nous rassemblons tous les secours que la religion nous offre, pour nous en faire une source de mérites et des moyens d'expiation. De là vient que la plupart des personnes sortent de leurs maladies aussi impies et aussi criminelles qu'elles étaient auparavant, ou qu'elles meurent sans avoir profité du remède qui devait guérir les langueurs de leur âme et les renouveler.

Il n'y a point de moyens que le Seigneur n'emploie pour nous convertir, et il n'y a point d'obstacles que nous n'apportions à ses desseins. On dirait à voir notre obstination et notre persévérance dans le mal, qu'il ne s'agit que des intérêts de Dieu et non des nôtres dans l'affaire du salut, et qu'il nous est indifférent de nous sauver ou de nous damner. Cependant, mes frères, il n'y a personne d'entre nous qui ne doive dire à Dieu, à l'exemple de saint Augustin : Seigneur, brûlez, coupez ici-bas, pourvu que vous nous épargniez dans l'éternité : *Hic ure, hic secca, modo in æternam parcas*.

Qu'avons-nous donc tant à ménager, en soignant notre corps avec tant de délicatesse et de soin? Ne devons-nous pas nous trouver heureux de ce que notre âme peut, aux dépens d'un objet aussi vil que cette misérable chair qui nous environne, se réconcilier avec Dieu, et mériter une éternité de gloire et de bonheur? Ne vaut-il pas

mieux, dit Jésus-Christ, avoir un œil ou un pied de moins, et entrer au ciel, que d'être jeté tout entier dans l'enfer? Il faut nous accoutumer à regarder le lit d'un malade comme un creuset où l'or se purifie, comme un lieu d'expiation où l'âme satisfait à la justice éternelle, et peut recouvrer la grâce qu'elle a perdue.

Si la pénitence nous était précieuse comme elle doit l'être à tout chrétien, non je ne crains point de le dire, nous recevriions les maladies avec une espèce de joie, et nous bénirions la main qui nous les envoie. Ah! nous avons si souvent outragé le Seigneur, si souvent profané notre propre corps, si souvent abusé de nos sens, que nous méritons d'être punis par l'endroit où nous avons péché. La santé qui ne nous a été accordée que pour remplir nos devoirs avec édification, que pour faire des actes de pénitence et de charité, n'est ordinairement employée qu'à nous précipiter dans l'amour des créatures, qu'à oublier le Créateur. Nous la prodiguons quand il s'agit de suivre le torrent du monde et de ses plaisirs, et nous ne la ménageons que lorsqu'il est question de prier, de jeûner et de veiller, c'est-à-dire, de remplir nos obligations de chrétien.

La mollesse dans laquelle on vit aujourd'hui fait que nous avons plus besoin de pénitence que jamais. C'est un scandale pour nous et pour nos descendants, une injure faite à la mémoire de nos pères, que cet excès de délicatesse, que cette sensualité dont nous sommes esclaves. Notre âme est oubliée, dégradée, pour laisser triompher un malheureux corps qu'il faut châtier et réduire en servitude à l'exemple du grand Apôtre : *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo*. (1 Cor., IX, 27.)

Rappelons devant Dieu tous les égarements de notre vie passée, et nous verrons que notre chair toujours rebelle en fut l'occasion. Qu'elle dépérísse donc, et qu'elle se consume par les maladies, afin de ne pas la perdre pour l'éternité, afin de la racheter de l'esclavage du démon, sous lequel elle existe depuis si longtemps. Tous les saints regardèrent toujours leur corps comme leur plus grand ennemi, et voilà pourquoi ils l'attachèrent à la même croix, dit Tertullien, où Jésus-Christ fut attaché, en s'immolant avec lui et en souffrant avec lui.

Seigneur, nous regarderons désormais les maladies comme une de ces grâces qui doit servir à nous purifier; et sitôt que le mal viendra nous surprendre, nous vous dirons, avec le roi Ezéchias : Le temps qui nous était donné s'est enfui, tout s'éloigne de nous comme la tente d'un berger qu'on transporte d'un champ dans un autre. Nous crierons comme l'hirondelle, nous gémirons comme la colombe, et nos yeux s'épuiseront à force de regarder le ciel : *Clamabo sicut pullus hirundinis, meditabor ut columba, attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum*. (Isa., XXXVIII, 14.) Nous repasserons dans l'amertume de notre cœur toutes nos années :

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. (Isa., XXXVIII, 15.)

Grand Dieu, faites que ces mêmes sentiments nous animent lorsque la maladie viendra nous assaillir. Nous sommes toujours au moment de perdre et cette santé qui nous est si chère et cette vie qui nous est si précieuse. Il n'y a qu'un pas de notre berceau à notre tombeau, et ce court intervalle est semé de ronces et d'épines. Nous ne regarderons plus comme malheureux ceux qui languissent dans un lit de douleur, ceux que la fièvre dévore, ceux que tous les maux accablent et consomment ; mais seulement celui qui ne sait pas profiter de ces circonstances, et qui, au lieu de baiser la main qui le frappe, se livre aux impatiences et aux murmures.

Nous savons, mon Dieu, que vos amis sont toujours les plus éprouvés, et que les prospérités temporelles sont pour l'ordinaire le partage des méchants. Donnez-nous donc, Seigneur, des afflictions plutôt que des biens terrestres dont l'usage est si dangereux ; mais accompagnez en même temps les peines que vous nous enverrez de cette consolation intérieure, de cette onction toute céleste, qui est un avant-goût du bonheur éternel.

Si vous observez nos iniquités, il n'y a point de châtement que nous ne méritions ; mais si vous consultez vos miséricordes, vous en adoucirez la rigueur et vous en abrégerez la durée. Quelque chose qui arrive, nous nous abandonnons entre vos mains, et nous ne cesserons de vous dire : Soyez béni. Vous seul, ô grand Dieu ! savez ce qui nous convient ; vous seul êtes capable de nous éprouver et de nous vivifier, de nous frapper et de nous guérir, de nous écraser et de nous faire revivre. Vous seul êtes ici-bas notre soutien et notre appui, comme vous serez un jour notre paix, notre gloire et notre félicité, lorsqu'après avoir passé par les tribulations de cette vie, nous aurons le bonheur, ainsi que nous l'espérons, de vous voir et de vous posséder. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Si quis diligit me, sermonem meum servabit. (Joan., XIV.)

Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.

Jésus-Christ nous l'avait bien dit que la loi et les prophètes, qu'en un mot toute sa religion se réduirait à l'amour. C'est pourquoi l'Eglise, dans ce jour consacré à nous rappeler la fondation du christianisme, choisit pour l'Evangile ce qui nous recommande l'amour de Dieu, comme la base de tout l'édifice : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*

En vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, en vain vous livreriez votre corps aux flammes, en vain vous auriez la foi qui transporte les montagnes, et le don des langues et des prophéties, si vous n'avez la charité, tout cela vous est inutile. Il n'y a qu'elle que Dieu récompense, parce qu'il n'y

a qu'elle qui fait des actions capables de nous mériter la gloire éternelle. Les apôtres, aujourd'hui, remplis des dons de l'Esprit-Saint, reçoivent avec abondance ce divin amour ; et aussitôt on les voit se répandre par toute la terre pour annoncer Jésus-Christ crucifié, pour enseigner, aux dépens de leur propre vie, qu'on ne peut être sauvé que par son nom, que sa parole est la sainteté même, et qu'il faut l'aimer pour l'accomplir : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*

Mais quelle doit être l'étendue et la qualité de cet amour que le Seigneur exige de sa créature ? Hélas ! dit saint Augustin, vous n'avez qu'à considérer celui que Dieu a pour vous, l'aimer comme il vous aime, et alors vous saurez en quoi consiste la charité. Ainsi, mes frères, pour bien connaître la manière dont vous devez aimer le Seigneur, je vais renfermer dans ce discours les grandes règles qui vous serviront à vous juger vous-mêmes, et qui vous apprendront : 1^{re} premièrement, quel est l'amour de Dieu pour nous ; secondement, comment cet amour doit être la règle du nôtre.

Esprit-Saint, qui déployez dans ce jour solennel toute votre gloire et toute votre puissance, descendez dans nos cœurs comme vous descendîtes autrefois dans celui des disciples bien-aimés ; embrassez-nous de cet amour qui va faire le sujet de cette instruction, et donnez à mes paroles cette vertu féconde, capable de faire germer les vérités que je prêche, et de détacher les âmes de tous les objets terrestres pour les attacher à Dieu. Nous vous demandons cette grâce, en vous disant avec toute l'Eglise : *Veni, Creator Spiritus.*

PREMIER POINT.

Si vous pouviez douter, dit saint Chrysostome, de l'amour de Dieu envers nous, je me contenterais de vous exposer, premièrement, tout ce qu'il a fait pour vous ; secondement, comment il s'est donné à vous ; troisièmement, combien il désire ardemment votre salut. Trois vérités, mes frères, qui m'ont paru les plus propres à remplir mon sujet, et que je vous prie de suivre avec toute l'attention dont vous êtes capables.

Ce que Dieu a fait pour nous est si manifeste et si frappant, dit saint Augustin, que nous ne pouvons nous considérer, ainsi que tous les objets qui nous dominent, et qui nous environnent, sans le reconnaître et sans en apercevoir la richesse et la magnificence. Le Seigneur, continue le même Père, après avoir fait sortir des horreurs du néant un univers dont chaque partie doit exciter toute notre reconnaissance et toute notre admiration ; après avoir engendré la lumière, les eaux et la terre ; après avoir placé un soleil dans le tabernacle environné d'étoiles, plus brillantes les unes que les autres ; après avoir étendu le firmament sur le vide, comme un pavillon semé d'émeraudes et de rubis ; après avoir divisé le jour de la nuit, creusé les mers, et donné à l'impétuosité de leurs ondes toute la gran-

deur et toute la majesté; après avoir posé les fondements de cette terre couverte de plantes et d'animaux, remplie de fleurs et de fruits, il nous évoque du sein de sa puissance, il nous aime, et nous fait paraître comme le chef-d'œuvre de ses merveilles et de ses prodiges.

Un peu de boue se transforme dans un corps, se remplit de muscles, de veines et d'artères, se remue et s'agit par le moyen d'une liqueur admirable, qui ne cesse de se renoueler et de circuler, et un esprit immatériel, souffle du Créateur de toutes choses, vient perfectionner l'ouvrage, et élever une chair terrestre et fragile à une figure humaine et raisonnable, et associer à ses mouvements des désirs et des pensées qui nous rendent des créatures supérieures à tous les éléments, aux astres et au soleil lui-même.

Mais comment pouvoir parcourir toutes les richesses de ce monde et toutes ses beautés, sans apercevoir l'amour d'un Dieu qui opère tous ces prodiges en notre faveur! N'oubliez jamais, dit saint Augustin, que c'est pour vous que le soleil se couche et se lève; que les astres règlent les saisons; que le printemps succède à l'hiver, l'automne à l'été; que la terre produit sans jamais s'épuiser; que les plantes fournissent leurs fleurs et leurs fruits, les animaux, leur propre substance, de sorte que nos champs ne sont couverts de quadrupèdes, la mer n'est remplie de poissons, l'air n'est parsemé de volatiles, que pour nos besoins et pour notre usage.

Qui a dit à l'univers de toujours persévérer dans l'état où il est? Qui a ordonné à toute la nature de renouveler continuellement ses opérations et ses phénomènes? Qui a commandé aux éléments de servir tour à tour à l'harmonie de ce monde, et à son entretien, si ce n'est cet Etre suprême de qui tout émane, si ce n'est ce Dieu de miséricorde et de bonté qui veille à notre conservation, et qui nous prodigue ses trésors en abondance, pour nous forcer à le reconnaître et à l'aimer.

Il n'y a point de recoin dans cet univers, dit saint Augustin, où sa main n'ait tracé des marques de son amour envers nous. Les plus petites choses comme les plus grandes sont dignes de toute notre reconnaissance et de notre admiration, et si un père mérite d'être plus tendrement aimé, à proportion des détails où il veut bien descendre pour notre conservation et pour notre utilité, quel retour devons-nous à Dieu qui n'a pas daigné pourvoir à nos plus petits besoins?

Je vois la Providence s'étendre sur l'insecte comme sur l'éléphant, sur l'hysope comme sur le cèdre, sur un grain de sable comme sur une montagne, sur une goutte d'eau, comme sur la mer entière, sur l'esclave comme sur le monarque, sur l'ignorant comme sur le philosophe. Sa puissance embrasse tout au même instant, et les ténèbres, et la lumière, et les esprits, et les corps, et les justes et les injustes : *Qui so-*

lem suum oriri facit et super justos et injustos. (Matth., V, 45.)

Mais, sans parler de tout ce qui concerne ce vaste univers, renfermons-nous en nous-mêmes, n'étendons pas nos vues au delà de nous, et bientôt nous serons convaincus de l'amour de Dieu à notre égard, et bientôt nous verrons que personne n'est aussi père que lui, selon l'expression de Tertullien : *Nemo tam pater quam Deus*. Avec quelle sagesse, avec quelle prévoyance n'arrangeait-il pas nos os dans le sein de nos mères! Nous n'étions pas nés, que sa magnificence éclatait sur nous. C'est lui qui nous donna l'être et l'accroissement; qui nous reçut dans ses bras, le jour que nous parûmes sur la terre; qui, par le ministère d'une nourrice, dit saint Chrysostome, nous allaita; qui, par l'organe des ministres de l'Eglise, nous sanctifia; qui, par les soins de nos parents, nous conserva. Notre enfance, notre jeunesse, furent autant de bienfaits de sa miséricorde. Quand nous marchâmes dans les sentiers de la justice, il nous y fit marcher; quand nous nous égarâmes, il nous rappela; quand nous chancelâmes, il nous soutint. Hélas! nous crûmes ne devoir qu'à nos parents ou à nous-mêmes les avantages qui nous arrivèrent, les malheurs que nous évitâmes, et c'était ce Dieu, dit saint Augustin, toujours miséricordieux, toujours prévoyant, qui nous suivait pas à pas, et qui, tantôt répandait des grâces avec profusion, et tantôt nous reprenait par des avertissements qu'il nous faisait donner.

Combien notre âme, combien notre esprit, combien notre cœur ne doivent-ils pas à ses lumières, à ses soins paternels! Ici, ses rayons pénétrèrent jusqu'au plus intime de nous-mêmes, et nous fûmes éclairés sur nos devoirs de la manière la plus frappante; là, des remords salutaires troublèrent notre conscience, et nous conguimes pour le crime toute l'horreur possible. Ici, le ciel s'offrit à nos regards, et nous aperçûmes les couronnes que Dieu réserve à ses saints, comme des encouragements à bien faire; là, les abîmes de l'enfer se peignirent à notre imagination justement effrayée, et nous tremblâmes jusque dans la moelle des os.

Que ne vous dirais-je point ici, mes frères, de ces serments de cœur que nous éprouvâmes à la vue du Dieu que nous avions offensé, de ces instructions que nous reçûmes par la voie d'un directeur éclairé, de ces progrès que nous fîmes dans la science, de ce discernement du bien et du mal, par lequel nous apprîmes à nous juger nous-mêmes, lorsque nous avions agi. Il n'y a rien dans tous ces événements, que nous regardons comme naturels, qui ne vint d'en haut, qui ne fût l'ouvrage de la patience et de la bonté divine.

Partout, oui, partout, s'écrie saint Augustin, je trouve Dieu comme mon refuge, comme ma ressource, comme ma consolation, comme mon salut. Il se promène sur les ailes du vent, selon l'expression de l'Ecriture, pour dissiper les intempéries et pour

rafraîchir nos campagnes; il agit dans les entrailles de la terre pour la transformer en fleurs et en fruits; il brille au milieu des éclairs, il éclate au sein des tempêtes pour nous annoncer sa puissance, sa majesté, pour nous convaincre de ce qu'il peut, de ce qu'il est; il soulève et il abaisse les mers, et l'on entrevoit dans des abîmes les dangers dont il nous préserve, et combien il aurait de moyens de nous perdre et de nous précipiter. Il opère en nous-mêmes et le vouloir et le faire, comme dit saint Paul, mais sans jamais nuire à notre liberté, nous ayant créés libres, et voulant toujours nous conserver dans cet état.

Combien cette succession de pensées qui nous entretient dans une action perpétuelle, qui se fait sentir la nuit comme le jour, ne sert-elle pas à nous manifester les miséricordes de Dieu? Par là nous savons combiner, réfléchir, calculer, rappeler le passé, disposer du présent, prévoir l'avenir, méditer les années éternelles, nous élever jusqu'à la lumière incréée. Qui suis-je? s'écrie saint Augustin à cette occasion, sinon un assemblage de merveilles qui, toutes prises ensemble ou séparément, me découvrent la bonté infinie d'un être souverain qui me protège, qui me conserve et qui m'aime, d'un être en qui je vis, en qui je respire comme dans mon élément, comme dans mon repos, comme dans le centre de ma félicité.

Oui, l'amour de mon Dieu pour moi, vile et chétive créature, continue le saint docteur, ne peut être une chimère ou une illusion; sa miséricorde écrite dans les cieux en caractères de lumière, gravée sur tout ce qui existe, empreinte sur les corps comme sur les esprits, éclate de toutes parts. Où pourrais-je porter mes regards sans y voir des vestiges de sa bonté divine? Si je vois, si je parle, si j'entends, si je marche, si j'agis, si je pense, si j'imagine, hélas! toutes ces opérations m'engagent à adorer mon Seigneur et mon Dieu, à le reconnaître pour mon Père et pour mon bienfaiteur. Mais puis-je le croire? malgré tant de dons, tant de biens, tant de merveilles dont je suis comblé; ce n'est encore ici que le prélude de sa tendresse et de ses miséricordes.

Ecoutez, mes frères, et soyez dans l'étonnement et dans l'admiration; écoutez et que tout ce qui est en vous bénisse le nom du Seigneur: *Benedic, anima mea, Domino, et omnia que intra me sunt, nomini ejus.* (Psal. CII, 22; CIII, 1.) Non-seulement ce Dieu de toute bonté nous a créés, mis en possession de ce vaste univers, et a répandu dans notre âme toutes les richesses de sa miséricorde et de sa grâce, mais encore il nous a donné son propre fils pour être notre sauveur. Ce n'était donc point assez, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin, d'avoir imprimé dans les cœurs votre loi naturelle; d'avoir écrit sur la pierre des commandements aussi sages que saints; d'avoir suscité pendant quatre mille ans des patriarches

et des prophètes, pour instruire les hommes et pour les corriger: il fallait donc encore que Jésus-Christ lui-même vînt en personne, et que, par une vie miraculeuse, par une mort toute sainte, il se sacrifiât pour leur rançon? Nos pères ont vu, et l'univers atteste cette étonnante vérité; nos pères ont vu, et tous les siècles déposent en témoignage de ce prodige à jamais mémorable; oui, nos pères ont vu les cieux s'ouvrir, répandre sur la terre une lumière miraculeuse, et le Messie naître au milieu des anges qui célébraient ses miséricordes, au milieu des bergers qui adoraient sa divinité.

C'est pour vous et pour moi, mes frères, que ce divin Sauveur, égal à son Père, descendit autrefois du trône de ses grandeurs; qu'il parut dans la Judée comme le Juste, comme le saint par excellence; qu'il se fatigua pour chercher la brebis égarée; qu'il pleura sur Lazare et sur sa patrie; qu'il souffrit tout ce que la rage des Juifs put imaginer, tout ce qu'il y a de plus horrible et de plus cruel.

Adam nous avait perdus, et Jésus-Christ vient nous sauver; Adam avait introduit le péché et la mort dans l'univers, Jésus-Christ vient apporter la grâce et la vie. Nous ne sommes plus ces esclaves livrés à l'empire du démon, mais des créatures mises en liberté par la miséricorde du Fils de Dieu; nous ne sommes plus des objets de malédiction aux yeux de l'Eternel, mais des fils d'adoption; nous ne sommes plus des êtres incapables de fléchir la colère du Très-Haut, mais des hommes incorporés avec Jésus-Christ même qui nous ouvre les cieux et qui nous réconcilie avec son Père.

L'idolâtrie régnait de toutes parts; le démon avait tout subjugué, la Synagogue était expirante, lorsque le Messie vient tout rétablir; ici, il impose silence aux oracles des faux dieux; là, il renverse leurs autels; et toutes ses paroles, toutes ses œuvres sont l'expression de la sainteté. Quel homme parut jamais avec autant d'éclat! S'il reprend, s'il pardonne, s'il prie, s'il commande, on aperçoit la divinité reluire dans tout ce qu'il fait. Il souffre pour nous engager à souffrir, il s'humilie pour nous persuader l'humilité; il est doux, miséricordieux et patient, pour nous porter à la patience et à la douceur; et c'est ainsi que son amour envers nous ne connaît point de bornes.

Que ne fait-il pas, lorsqu'il s'agit de guérir nos misères et nos infirmités? Il laisse sortir de lui-même une vertu toute-puissante qui remet les péchés, qui rend la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, et qui, allant chercher les morts jusque dans les entrailles de la terre, les ranime malgré leur pourriture et leur infection. Qui pourra raconter les prodiges de ce divin Sauveur? Chaque pas, chaque action, chaque parole, sont autant de miracles et de bienfaits.

Paraissez ici, vous que ce Dieu de toute bonté guérit autrefois; vous à qui il rendit des enfants que la mort avait enlevés; vous

dort il ouvrit les yeux, et dont il affermit les pieds; vous qu'il nourrit dans le désert; vous qu'il arracha à la puissance du démon; vous enfin qui fûtes les témoins de toutes les merveilles qu'il opéra! Quelle foule ici, mes frères, quels cris de reconnaissance et d'admiration, si tous ces personnages que j'invite à paraître, paraissaient en effet! Avec quels transports, avec quelle énergie ne nous parleraient-ils pas de ce divin Sauveur et de son amour immense pour tous les hommes! Avec quelle indignation ne nous reprocheraient-ils pas notre indifférence et notre ingratitude envers ce Père si tendre et si miséricordieux, qui ne s'incarna, qui ne vécut et qui n'expira que pour nous mettre en possession des biens éternels, que pour nous faire les héritiers de son royaume, que pour nous élever au rang des saints! Les paroles me manquent, je vous l'avoue, lorsqu'il s'agit de raconter les circonstances de sa passion, lorsqu'il s'agit d'exprimer cet amour miraculeux avec lequel il sacrifie son propre corps pour être sur nos autels jusqu'à la fin des siècles, en qualité de notre victime, de notre pontife et de notre nourritur. Il est donc vrai que la chair même de l'Homme-Dieu, avant d'être attachée sur la croix, devient, par le plus grand des prodiges, notre aliment et notre vie, et que le même sang qui doit arroser le Calvaire est destiné pour couler journellement dans nos temples et pour s'incorporer avec nous. O merveille ineffable de l'amour de mon Dieu! comment pourrais-je vous célébrer? Le Seigneur, dit saint Thomas, ne se réserve rien, mais il se donne à nous sans réserve. Son corps, son sang, son âme, sa divinité, se communiquent à nous de la manière la plus intime et la plus réelle, de sorte que nous ne faisons, comme il le dit lui-même, qu'une seule et même chose avec lui.

Mais ce n'est point encore assez: il faut que ce Dieu de toute bonté soit immolé sur la croix; que son humanité reçoive les plus grands outrages, et que les épines, les clous et les lances se réunissent pour la percer, la déchirer et la mettre en lambeaux. Il faut que tout un peuple s'élève contre ce divin Sauveur, assouvisse sa haine sur son adorable personne, lui préfère un insigne voleur, et le fasse expirer de la manière la plus ignominieuse et la plus barbare, au milieu des opprobres, des dérisions et des blasphèmes en tout genre. Les cieux et la terre font éclater leur juste indignation, et il n'y a que le Juif qui triomphe et qui s'applaudit de son exécrable forfait.

Je vous le demande ici, mes frères, l'amour d'un Dieu pouvait-il aller plus loin, et si vous n'étiez instruits de ces faits par les témoignages les plus incontestables et les plus évidents, auriez-vous pu seulement les imaginer? Cependant l'univers a su ces prodiges, les apôtres les ont annoncés de toutes parts, aux dépens de leur propre vie, et tout nous parle de cette merveille incomparable.

C'est ainsi que le bienfait inestimable de la rédemption s'unit à celui de la création, pour nous forcer à reconnaître les miséricordes infinies de Dieu. Plus nous l'avons outragé plus il nous a comblés de biens, et dans le temps même où il devait faire éclater sa foudre sur nous, il n'a ouvert le ciel que pour nous envoyer le plus riche de ses dons; que pour nous offrir son propre fils, comme la seule victime qui pouvait nous sauver; et c'est en cela, mes frères, qu'il a daigné nous prouver combien il désire notre salut: troisième vérité qui nous manifeste son amour immense pour les hommes.

Il est de foi que Dieu veut que nous soyons tous sauvés, et qu'en conséquence il désire que nous parvenions à la connaissance de la vérité, ainsi qu'à son règne qui n'aura point de fin: ce qui se prouve, et par la manière même dont il s'explique dans l'Ecriture, et par tous les secours qu'il nous donne et qu'il nous a préparés. Les apôtres ne se répandent chez toutes les nations que pour nous apprendre que le Seigneur est le Dieu et le Père de tous les hommes, et qu'il ne les a créés que pour se rendre heureux. La loi naturelle, gravée dans tous leurs cœurs, est une preuve authentique qu'il leur a communiqué des lumières et que nous lui sommes tous chers.

De là vient que saint Augustin dit expressément que le christianisme est la religion de tous les siècles et de tous les hommes, et que l'apôtre saint Jean, en parlant de Jésus-Christ, nous assure positivement qu'il est la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde; *Erat lux vera que illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (Joan., I, 9.)

Mais que ne nous dit pas à ce sujet la Bible elle-même, ce livre divin, où tout est merveille, et tout est vérité? C'est là qu'on lit, dans les termes les plus clairs et les plus précis, que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais sa conversion; que nul qui a espéré dans le Seigneur n'a jamais été confondu; que Dieu est assidu à la porte d'un chacun, et frappe pour entrer si on lui ouvre; que la sagesse divine crie dans les places et dans les carrefours, sur les éminences et au milieu des grands chemins, contre la folie et l'imprudence de ceux qui se damnent; que cette voix de Dieu ne cesse de tonner de toutes parts, et de dire: venez puiser des eaux des fontaines du Sauveur.

Autant de passages, mes frères, qui prouvent combien notre Seigneur et notre Dieu désire votre salut; mais en pourriez-vous douter, après toutes les bonnes inspirations qu'il a répandues dans votre âme; après tous les remords qu'il a excités en vous, lorsque vous avez péché; après toutes les grâces qu'il ne cesse de vous accorder? Vous sentez continuellement l'impression de ce Dieu qui vous presse, qui vous sollicite, qui vous conjure de revenir à lui. Hélas! comme il le dit lui-même, combien de fois n'a-t-il pas voulu vous rassembler sous ses ailes, comme une poule rassemble ses petits, et vous ne l'avez pas voulu. L'ouvrage de son Eglise,

qu'il a fondée au milieu de nous et qui est une source féconde de grâces et de bénédictions, nous manifeste encore quel est en Dieu le désir de notre salut.

Avez-vous jamais réfléchi sur cette abondance de secours que nous trouvons dans notre sainte religion? N'est-ce pas là que l'amour de Dieu pour nous éclate sous mille symboles différents, et que sa charité sans bornes nous communique les dons les plus précieux? Ici, il nous instruit par l'organe de ses ministres; là, il nous console par leur voix. Ici, il nous réconcilie par l'efficacité du sacrement de pénitence; là, il fait couler jusque dans notre âme son sang précieux. Tantôt, frappés par la majesté des cérémonies, et tantôt excités par le chant des psaumes et des cantiques, nous nous sentons émus, attendris et touchés. Les solennités s'unissent aux prières pour nous faire rentrer en nous-mêmes et pour nous rappeler à nos devoirs de chrétien.

Ne doutez donc pas, mes frères, que Dieu ne désire votre salut. Hélas ! ce Dieu de miséricorde et de bonté vous attend continuellement à résipiscence, et s'il suspend les effets de sa colère que vous avez tant de fois méritée; c'est qu'il veut votre conversion et non votre mort; c'est qu'il ne vous a créés que pour le connaître, le servir, l'aimer, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. Qui-conque périt, périt par sa faute, et si le Seigneur vous refuse des grâces, c'est parce que vous vous êtes rendus indignes de les recevoir.

Ainsi, n'accusez que votre ingratitude et votre corruption, lorsque vous vous écartez des voies du salut. Considérez tout ce que Dieu a fait pour ses créatures, dit saint Augustin, et vous n'aurez pas de peine à reconnaître qu'il veut qu'elles soient heureuses; mais comme le Seigneur, continue le même Père, nous laisse notre liberté, afin que nous puissions mériter, il n'use jamais de moyens capables de nécessiter et de contraindre notre volonté. Toujours nous pouvons résister à sa grâce, et malheureusement notre grand crime est d'y résister. Car il est impossible d'ignorer que Dieu, dans sa miséricorde, n'a cessé de nous donner des grâces, tantôt intérieures et tantôt extérieures; mais la dépravation nous a entraînés, et nous avons rejeté ces secours qui auraient converti des nations entières. Je sais, mes frères, et je reconnais avec toute l'Eglise, que Dieu est le maître de changer nos cœurs, qu'il les tient en sa main, pour les incliner comme il veut, et que, quand il déploie sa puissance, il fait un saint d'un larron, un apôtre d'un persécuteur; mais ces miracles, d'une grâce vraiment victorieuse, sont des prodiges rares qu'il serait téméraire d'espérer. Dieu, en faisant tout pour nous, en se donnant à nous, en désirant notre salut, comme vous venez de le voir, nous a manifesté son amour de la manière la plus admirable et la plus éclatante. Voyons maintenant comment nous devons répondre à ce divin amour.

SECOND POINT.

Je l'ai dit, mes frères, d'après les Pères de l'Eglise, et je le répète, que l'amour de Dieu pour nous doit être la règle de notre amour pour lui. Ainsi, puisque le Seigneur a tout fait pour nous, s'est donné lui-même à nous et désire ardemment notre salut, nous ne pouvons l'aimer véritablement qu'en faisant tout pour lui, qu'en nous donnant à lui, qu'en ne désirant que lui; trois réflexions qui sont une conséquence de la première partie de ce discours, et que nous allons étendre comme elles doivent l'être.

Faire tout pour Dieu, dit saint Augustin, n'est pas un conseil, mais un précepte, puisque nous n'avons été créés que pour connaître et pour servir Dieu. Ainsi, nous ne faisons que remplir notre destination, lorsque nous n'agissons qu'en vue de Dieu. Et n'est-ce pas ce que le Seigneur lui-même veut nous faire entendre, lorsqu'il nous déclare qu'il faut l'aimer de toute notre âme, de tout notre cœur, de toutes nos forces? Hé quoi! mes frères, le Seigneur aurait tout fait pour nous, comme vous n'en pouvez douter, et nous serions dispensés de faire tout pour lui? Mais en ce cas le Créateur serait donc obligé envers sa créature, dit saint Augustin, et nous, quoique l'ouvrage de Dieu, quoique le fruit de ses miséricordes et de ses bontés, nous n'aurions aucun devoir à remplir à son égard? Ah! que le monde entier périsse plutôt que d'avoir de telles idées! Que tous les hommes soient plutôt anéantis pour jamais, que de ne pas aimer notre Seigneur et notre Dieu!

Si vous me demandez comment il faut l'aimer, dit saint Augustin, c'est une preuve manifeste que vous ne l'aimez point; car comme on ne peut excéder dans cet amour, continue le même Père, il est inutile de nous interroger pour savoir jusqu'où doit aller cet amour. C'est ce qui fait dire à saint Bernard que la véritable mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure. Mais écoutons Dieu lui-même, et il nous apprendra comment il doit être aimé. *Ecoutez, Israël, dit-il aux Hébreux, et dans leurs personnes, à toutes les nations; écoutez: le Seigneur votre Dieu est le seul et unique Seigneur; vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Ces commandements que je vous donne aujourd'hui seront gravés dans vos cœurs; vous en instruirez vos enfants, et vous les méditeriez assis dans vos maisons, marchant dans les chemins, couchés dans vos lits, et quand vous vous en relèverez, vous les lierez comme une marque dans votre main, vous les porterez sur le front entre vos yeux, vous les écrirez sur les portes de vos maisons; enfin vous ne craindrez que le Seigneur votre Dieu, vous ne servirez que lui seul, et vous ne jurez que par son nom.*

Avez-vous entendu, mes frères, et serez-vous encore en suspens sur la manière dont vous devez aimer Dieu? N'est-ce pas vous

dire de faire tout pour lui, que de vous commander de l'aimer de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces? Le cœur exprime les désirs, l'âme, les pensées et les forces, dit saint Augustin, de sorte que le commandement d'aimer Dieu, tel qu'il est conçu, nous oblige de ne désirer, de ne penser et de n'agir que pour Dieu. De là vient que le grand Apôtre nous prescrit de faire tout en esprit de charité: *Omnia vestra in charitate fiant.* (1 Cor., XVI, 14.) De là vient qu'il nous recommande de rapporter tout à Dieu, soit que nous mangions, soit que nous buvions, soit que nous fassions quelque autre chose, non dans le sens que nous devons penser continuellement à Dieu; ce qui, malheureusement, n'est pas possible ici-bas; mais dans le sens que nous devons, au commencement de chaque journée, lui offrir toutes nos actions, être toujours disposés à nous abstenir de tout ce qui serait contraire à sa sainte loi, et faire de temps en temps des actes de foi, d'espérance et de charité.

Rien, mes frères, ne peut nous dispenser de ces devoirs, et ce serait le plus grand des malheurs que d'en être exempts; car, comme dit saint Augustin, qu'y a-t-il de plus doux que d'aimer Dieu, de ne s'occuper que de lui, puisqu'il est incontestable qu'il renferme en lui seul toutes les richesses, toutes les bontés, toutes les perfections, puisque nous avons éprouvé mille fois qu'on ne trouve hors de lui que misères et afflictions.

Faire tout pour Dieu, s'écrie saint Chrysostome, c'est se mettre dans le cas d'être parfaitement heureux, dans le cas de ne craindre ni les revers, ni les accidents, et de pouvoir défier, à l'exemple du grand Apôtre, toutes les choses de nous séparer de l'amour de Dieu; c'est, en un mot, ne se nourrir que de la vérité, ne s'occuper que de son salut, et n'avoir que le ciel en vue dans tout ce qu'on projette et dans tout ce qu'on entreprend.

Si vous faisiez tout pour Dieu, mes frères, vous consulteriez sans cesse sa loi, comme l'oracle qui doit vous guider; vous l'admireriez dans ses ouvrages, vous le béniriez dans l'adversité comme dans la prospérité, vous n'étudieriez que pour sa gloire, vous ne travailleriez que pour son nom, vous ne parleriez que pour édifier, vous n'agiriez que pour vous sanctifier, et toute votre vie serait parfaitement chrétienne. On ne découvrirait dans votre conduite ni ces alternatives de relâchement et de ferveur, ni ces retours du bien au mal, ni ces alliances monstrueuses du monde avec l'Evangile; mais toujours uniformes, c'est-à-dire toujours constants dans la pratique de vos devoirs, vous n'envisageriez que la volonté du Seigneur, vous ne connaîtriez de plaisir que de lui obéir, de gloire, que celle de le servir.

Fixons les premiers chrétiens, et nous trouverons des hommes qui savaient faire tout pour Dieu. Quelle ferveur dans leurs actions, quelle régularité dans toute leur

vie! Morts au monde, morts à eux-mêmes, ils ne respirent que pour le ciel; la charité les anime à un point qu'ils ne sont tous qu'un cœur et qu'une âme: *Cor unum et anima una* (Act., IV, 32); et il n'y a rien qui puisse leur faire perdre le désir qu'ils ont de terminer leurs jours par la gloire du martyre. Leurs maisons sont autant de cloîtres où ils prient, et où ils s'exercent à la pratique de toutes les bonnes œuvres, et toute leur âme saintement occupée des mystères de la religion, ne s'applique qu'à les retracer et qu'à les exprimer.

Hélas! mon frère, hélas! si vous aimiez seulement Dieu comme vous aimez cet objet malheureux qui captive votre cœur depuis tant d'années, vous sauriez ce que c'est que de faire tout pour Dieu. En effet, continuellement occupé à plaire à cette personne que vous idolâtrez, vous ne faites des démarches, vous n'agissez que pour vous l'attacher, que pour vous rendre digne de sa tendresse et de son amour. Il n'y a point à craindre que vous la contristiez par des paroles ou par des actions qui pourraient lui déplaire, que vous résistiez à ses volontés, que vous dérangiez ses projets. Que dis-je, vous étudiez dans ses gestes, dans ses yeux, tout ce qu'elle peut désirer, afin de vous y conformer.

Eh bien! mon frère, agissez de même envers Dieu: est-ce trop exiger de vous, que de vous engager à ne faire pour le Créateur que ce que vous faites pour une vile créature? Vous devriez même rougir d'une telle comparaison que je ne fais, d'après saint Augustin, que pour vous confondre et pour vous exposer tous vos torts à l'égard de Dieu. Notre vie que nous devons consacrer au Seigneur, dit saint Ambroise, n'est-elle pas son ouvrage? La faculté de l'aimer n'est-elle pas un bien qui nous vient de lui? Que donnons-nous à Dieu, lorsque nous l'aimons, continue ce saint docteur, qu'il ne nous ait lui-même donné le premier? C'est ce qui fait dire à saint Anselme, que la créature ne peut jamais s'acquitter envers le Créateur, parce qu'elle ne possède rien qui ne soit son ouvrage et son bienfait.

Mais si nous devons faire tout pour Dieu, que d'œuvres mortes dans le cours de notre vie! Car, sans parler de ces actions criminelles qui déshonorent la plupart des chrétiens; de ces actions qu'on ne peut rapporter à Dieu, telles que les bals, les spectacles et tant d'autres divertissements profanes, combien d'actes stériles! combien de paroles inutiles! combien de jours perdus! Le martyre lui-même n'est rien sans la charité. Que sera-ce de notre vie molle et sensuelle, dont Dieu n'est ni le principe, ni la fin? Cependant on doit non-seulement faire tout pour Dieu, comme il a tout fait pour nous, mais encore se donner entièrement à lui.

Ah! c'est ici, je l'avoue, que je tremble pour vous et pour moi. Grand Dieu! que nous sommes éloignés de cette perfection! Vous le savez, mes frères, vous qui, livrés au

monde encore plus par goût que par état, ne connaissez de bonheur que de vous conformer à ses maximes, que de suivre ses usages, que de chérir ses pompes et ses folies. Jésus-Christ nous a déclaré formellement qu'il fallait nous donner entièrement à lui, en nous disant, dans son Evangile, qu'on ne pouvait servir deux maîtres; que celui qui estimait plus sa vie que son âme n'était pas digne de lui; qu'il fallait haïr tout ce qu'on avait de plus cher par rapport à lui. Paroles qui nous annoncent clairement le sacrifice entier que nous devons faire de nous-mêmes, lorsqu'il s'agit de Dieu.

Il n'y a rien en nous qui n'appartienne au Seigneur, dit saint Augustin, et en conséquence nous ne devons cesser de lui offrir tout ce que nous sommes et tout ce que nous possédons. Qui suis-je? ô mon Dieu! s'écriait autrefois saint Chrysostome, sinon l'ouvrage de vos mains, et qu'y a-t-il dans mon âme et dans mon corps qui ne soit tout à vous? Si mes yeux vous contemplent, n'est-ce pas parce que vous les avez rendus capables de vous contempler? si ma langue vous loue, n'est-ce pas parce que vous lui avez accordé le don de vous louer? si mon cœur vous bénit, n'est-ce pas parce que vous l'avez créé pour vous béni? si mon corps vous consacre ses sueurs et ses forces, n'est-ce pas parce que vous l'avez formé, parce que vous l'avez animé?

De là vient, mes frères, que tous ces martyrs dont nous admirons le courage et l'intrépidité, ne faisaient que remettre à Dieu un dépôt qu'il leur avait confié, lorsqu'ils sacrifiaient leur vie pour la gloire de son nom; de là vient qu'en nous donnant au Seigneur, nous ne lui donnons, selon l'expression de saint Ambroise, que ce qu'il nous a donné. Mais pourra-t-on dire, en voyant notre vie profane et dissipée, que nous remplissons ce devoir? Hélas! nous nous donnons tous les jours au monde et au démon, c'est-à-dire que nous arrachons à Jésus-Christ ses propres membres pour en faire des membres d'ignominie. Le monde et le démon, s'écrie saint Anselme, vaudraient-ils donc mieux que Dieu lui-même? Cette réflexion fait sans doute frémir, et cependant nous agissons comme si elle était véritable. Notre âme, notre cœur, notre esprit, notre corps, tout cela semble appartenir au prince des ténèbres, et il ne s'agit, pour nous en convaincre, que d'examiner sur quoi roulent nos pensées et nos affections.

Mais en vous donnant à Dieu, dit saint Augustin, ne vous donnez-vous pas à celui qui contient en lui-même la plénitude de toutes les richesses et de tous les trésors. C'est un rien que vous donnez à celui qui possède tout, et ce rien que vous donnez fera que Dieu se donnera lui-même à vous. Comment, Notre-Seigneur Jésus-Christ veut bien, par le sacrement ineffable de la communion, s'incorporer avec vous; il veut bien voiler ses grandeurs et sa majesté pour habiter en vous et régner dans votre cœur, et vous refusez de le payer d'un pareil retour? Eh

quoil le fini rejette l'alliance de l'infini; la cendre et le néant ne veulent pas s'unir à l'auteur de l'être et de la vie!

Ah! si vous connaissiez le don de Dieu; si vous saviez ce que c'est de ne faire qu'une seule et même chose avec lui, il n'y aurait rien en vous qui ne désirât, avec toute l'ardeur possible, le bonheur ineffable d'une telle union. Admirez la bonté de Dieu; il se donne à nous lorsque nous nous donnons à lui; comme si nous, qui ne sommes que ténèbres et corruption, pouvions entrer en parallèle avec celui qui est la lumière et la sainteté; comme si Dieu, sans rien nous donner, n'avait pas droit d'exiger que nous nous donnassions entièrement à lui; comme si son domaine n'était pas universel sur tous les êtres qu'il a créés.

Qu'il est doux de se donner au plus tendre des pères, au plus fidèle des amis, au plus puissant des protecteurs, en un mot à son maître, à son Dieu, c'est-à-dire à celui par qui nous agissons, nous respirons, nous existons! Ah! c'est alors qu'on s'endort avec sécurité, et qu'on peut dire, avec le Roi-Prôphète : *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (Psalm. IV, 9); c'est alors qu'on goûte tous les transports du divin amour, et qu'on sent une partie de ce bonheur inexprimable qui fait la félicité des saints, et qu'on ne peut éprouver en entier qu'après la séparation de l'âme et du corps.

On se donne à Dieu quand on est dans la disposition sincère de mourir plutôt que de l'offenser; quand on ne permet à son esprit que des pensées qui l'honorent; quand on préfère sa loi à toutes les richesses; quand on maintient son corps dans une pureté angélique; quand on mortifie ses sens et qu'on partage ses biens avec la veuve et l'orphelin. C'est à ces marques que vous reconnaîtrez si vous aimez Dieu; car l'amour divin, dit saint Chrysostome, n'est point un amour stérile. Comme une flamme vive et pure, il est toujours dans l'action, et il consume insensiblement la cupidité. C'est lui qui creuse les joues de saint Pierre, par les larmes continuelles qu'il fit sortir des yeux de cet apôtre après son infidélité; qui baigna de pleurs cette pécheresse qui vint répandre des parfums sur les pieds du Sauveur; qui enflamma le zèle de Paul, et qui le rendit un martyr intrépide de la vérité; qui embrasa le cœur de tous les saints, et qui conduisit les uns sur les échafauds et les autres dans les déserts; qui fut le principe de tant de vertus et de tant d'actions héroïques qui servent au triomphe de l'Eglise et qui nous prouvent que Dieu ne commande pas l'impossible, et qu'on peut, en tout temps, avec le secours de sa grâce, accomplir sa loi.

Aimons Dieu, mes frères, et nous ferons ce que tant de saints ont fait. Rien n'est difficile, dit saint Augustin, à celui qui aime : *Ubi amatur, ibi non laboratur*. Vous vous plaignez souvent et de vos angoisses et de vos afflictions; ah! c'est parce que vous n'aimez pas. L'amour de Dieu rend agréable la pénitence la plus effrayante aux yeux de la

chair, et, lorsqu'on aime véritablement Dieu, non-seulement on se donne à lui, mais on ne désire que lui : troisième et dernier caractère de l'amour divin.

Où sont les chrétiens parmi nous qui ne désirent que Dieu, c'est-à-dire, des hommes sur qui le monde et le démon n'aient point de prise; des hommes pour qui la terre semble avoir disparu; qui regardent les biens de cette vie, et leur vie même comme un néant en comparaison de l'éternité; qui n'attendent leur gloire et leur bonheur que de Dieu; qui ne se nourrissent que des vérités chrétiennes; qui n'aiment entendre parler que de ce qui leur rappelle les principes de la foi, que ce qui peut contribuer à leur sanctification.

Cependant voilà les marques de l'amour divin. Je sais, avec tous les conciles, et avec tous les Pères, que cet amour est plus ou moins étendu, plus ou moins actif chez les uns que chez les autres, et qu'un amour parfait n'est que le partage de ceux qui sont dans le ciel; mais je sais en même temps que nous ne pouvons être justifiés aux yeux de Dieu, si nous ne l'aimons d'un amour de préférence, et si notre cœur est malheureusement partagé entre la créature et lui; de même que nous ne pouvons être réconciliés dans le sacrement de pénitence, si, selon les termes du saint concile de Trente, nous n'avons un commencement d'amour de Dieu comme source de toute justice. Ce n'est pas que la crainte ne soit bonne et utile : *Initium sapientie timor Domini* (Psal. CX, 10); mais elle ne suffit pas pour nous faire rentrer en grâce avec le Seigneur.

Mais à quoi sert de s'étendre sur une doctrine consignée dans tous les catéchismes comme le langage de la foi? Lorsque nous vous disons qu'on ne doit désirer que Dieu, cela n'exclut ni ces désirs légitimes qui ont pour objet l'établissement des enfants, le gain d'un procès, la réussite d'une affaire, le recouvrement de la santé; mais cela veut seulement dire qu'on ne doit désirer ces sortes de biens qu'en vue de Dieu, qu'avec soumission à sa sainte volonté, et qu'autant qu'ils ne seront point un obstacle au salut.

Ne faites que changer d'objet, mes frères, disait autrefois saint Augustin à son peuple. Agissez pour Dieu comme vous agissez pour le monde; car on peut dire, hélas! que ce malheureux monde concentre tous vos désirs. Ils ne s'étendent pas au delà. Cependant le cœur, siège de la volonté, ne vous a été donné que pour aimer le Seigneur. Vous aimerez Dieu de tout votre cœur : *Ex toto corde*. Que ce mot de *tout* renferme de choses, dit saint Chrysostome, et qui est-ce qui peut dire qu'il remplit ce devoir? Ah! la nuit comme le jour, si nous ne désirions que Dieu, nous nous occuperions de ses miséricordes et de ses perfections, et nos songes mêmes nous rappelleraient son souvenir. Nos pensées et nos rêves ne roulent que sur nos affaires et sur nos plaisirs, parce que

le sommeil est ordinairement l'image de notre vie. Le prophète David ne cessait de s'occuper de son Dieu. Il se levait au milieu de la nuit pour célébrer ses louanges, et pendant que durait le jour, la loi du Seigneur était le sujet de sa méditation : *Tota die meditatio mea est*. (Psal. CXVIII, 97.) Tantôt il s'élançait vers ce Père de miséricorde, comme un cerf altéré court après une source d'eaux vives : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (Psal. XLI, 2); et tantôt il soupirait pour le ciel comme son unique héritage : *Dominus pars hereditatis mee et calicis mei*. (Psal. XV, 5.)

Que doit-on voir dans l'univers, dit saint Augustin? Dieu. Et quoi encore? Dieu, et parce que Dieu a tout fait, et parce qu'il est notre refuge, notre espérance, notre trésor et notre salut : *Ubi est thesaurus ibi est cor tuum*. Si vous ne désirez que Dieu, dit saint Bernard, vous serez toujours content de tout ce qui vous arrivera; et soit que le Seigneur vous conduise à lui par les tribulations, soit qu'il vous fasse marcher au milieu de l'ignominie, vous bénirez son saint nom, à l'exemple de l'Apôtre qui ne désira que Dieu, et qui reçut toujours avec joie tout ce qu'il plut à Dieu de lui envoyer.

Mais que désirez-vous quand vous ne désirez pas Dieu, dit saint Chrysostome, sinon des maux déguisés sous le nom de biens, sinon des mensonges, des frivolités, des fantômes qui n'ont de solidité que dans votre imagination? Dissipons l'illusion d'un monde qui nous joue, et le Seigneur se fera voir à nos yeux comme le seul être en qui réside la plénitude de la gloire et de la félicité, et hors lequel il n'y a que peine, misère et affliction d'esprit.

Que tous mes désirs, ô mon Dieu, s'élançant donc vers vous; que toute mon âme ne s'attache qu'à vous; que tous mes sens ne voient ici-bas et n'entendent que vous; que tout mon corps ne travaille et ne consomme que pour vous. Je ne ferai que vous restituer ce que vous m'avez donné, en me sacrifiant pour vous, que m'acquitter de ce que je vous dois et à titre de mon Créateur, et à titre de mon Rédempteur.

Que les hommes recherchent, tant qu'ils voudront, les biens terrestres et charnels; qu'ils ne forment des désirs que pour s'établir sur cette terre, et pour parvenir aux honneurs du monde; pour moi, Seigneur, je n'ambitionnerai que le bonheur de vous voir et de vous posséder. Que ma langue s'attache plutôt à mon palais que de vous oublier; je ne cesserai de vous dire du fond du cœur, que votre règne arrive; de solliciter la fin de mon exil, afin qu'après avoir fait tout pour vous, comme vous avez fait tout pour moi; qu'après m'être donné à vous, comme vous vous êtes donné à moi; qu'après n'avoir désiré que vous, comme vous avez désiré mon salut, je puisse me déga-ger des liens de ce malheureux corps qui retardent mon bonheur, et enfin vous posséder pendant l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

SUR L'ORGUEIL.

Prêché devant le roi.

Omnis qui se exaltat humiliabitur. (Luc., XVIII.)

Quiconque s'élève sera humilié.

Sire,

Qu'ils soient à jamais confondus ces esprits superbes et présomptueux qui, ne connaissant d'autre grandeur que celle de mépriser leurs égaux et de se complaire par leurs propres idées, comme s'ils étaient les auteurs de leur être et le terme de leur félicité, oublient leurs faiblesses et leurs misères pour s'élever jusque dans les cieux. Ainsi l'ange rebelle osa dire en lui-même : *Je m'élèverai et je serai semblable au Très-Haut*; ainsi Adam osa transgresser l'ordre qu'il avait reçu de Dieu, dans l'espérance d'être aussi puissant et aussi savant que lui; ainsi les impies osèrent d'âge en âge attaquer leur Créateur, et par les hauteurs de leur orgueil se mesurer avec l'infini; mais le Seigneur n'a fait que souffler, et de son souffle il alluma les enfers pour y précipiter Satan; il chassa notre premier père du paradis terrestre et rendit la terre ingrate et stérile; il confondit les enfants de Babel, et leur folie fut connue de tout l'univers parce que celui qui s'exalte sera humilié : *Qui se exaltat humiliabitur*.

Rien n'est plus horrible aux yeux de Dieu, selon saint Chrysostome, que cette enflure d'esprit et de cœur qui, faisant sortir l'homme hors des bornes qui limitent son humanité, le rend le fléau de ses frères, ainsi que la terreur de tous ceux qui l'approchent. Jésus-Christ, doux et humble de cœur, ne reconnaît pour ses enfants que les personnes recommandables par leur douceur et par l'humilité. Il déteste le pharisien superbe, il tonne contre les scribes orgueilleux, et il bénit le publicain, parce qu'il s'humilie : *Qui se exaltat humiliabitur*.

Jugez-vous, mes frères, d'après ces exemples et d'après ces règles. Il est également contraire à la raison et à la foi de s'enorgueillir de ce qui enlève ordinairement l'esprit et le cœur, puisque, de quelque manière qu'on s'examine, on se trouve, dit le Prophète, presque semblable au néant : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te*. (Psal. XXXVIII, 6.)

Quatre réflexions nous prouveront cette vérité, réflexions qui nous faisant voir : 1^o la bassesse de notre origine; 2^o la faiblesse de notre esprit; 3^o la corruption de notre cœur; 4^o l'incertitude de notre destinée, nous inspireront une juste horreur pour tout ce qui respire l'orgueil et la vanité.

Vierge sainte, qui fûtes en même temps la plus éminente et la plus humble des créatures, obtenez-nous la grâce de participer à cet esprit d'abaissement et d'abnégation, qui vous éleva jusqu'à la suprême dignité de mère de Dieu, et qui vous mérita de la part de l'archange Gabriel cette salutation que nous vous adressons. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Dieu, en créant l'homme, dit Tertullien, ne prit pour former son corps ni un rayon de cette lumière qui compose les astres et le soleil, ni une particule de ce feu répandu dans tout l'univers; mais il choisit un peu de boue, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus abject, afin de nous convaincre que nous ne sommes que terre et que nous retournerons en terre, afin que, nous souvenant continuellement de notre origine, nous ne soyons tentés ni de nous élever ni de nous glorifier.

Il est donc vrai, mes frères, que, malgré toutes ces généalogies chimériques qui vont se perdre dans la nuit des temps, et qu'on se plaît à reculer le plus qu'il est possible, nous ne sommes dans notre principe qu'un faible limon, et que le corps du plus puissant empereur, du plus grand héros, entièrement semblable à celui de l'homme le plus méprisable en apparence et le plus indigent, n'est qu'une poignée de sable qui se dissipe au premier vent et dont on ne retrouve plus aucune trace. Je sais, mes frères, que la vanité des grands de ce monde ne peut souffrir ce langage, et que leur orgueil, leur faisant imaginer des titres et des noms, les place au-dessus de tous les mortels; mais je sais en même temps que leur nature ne diffère en aucune manière de la vôtre et de la mienne; que quelques faibles os, quelques cartilages et quelques gouttes de sang forment chez les uns et les autres l'essence même de notre origine et de notre existence; et que tous, également sujets aux mêmes faiblesses et aux mêmes misères, nous n'apportâmes en naissant qu'une masse de chair exposée à toutes les injures du temps, qu'une vie sujette à un dépérissement continu et à mille accidents, en un mot que des cris et des soupirs.

Qu'est-ce en effet qu'un enfant au moment qu'il sort du sein de sa mère? hélas! ce n'est qu'un objet de compassion qui ne diffère alors de la bête que par sa figure; qu'une simple voix qui crie et qui ne peut demander ses besoins; qu'une ombre qui paraît quelques instants sur cette terre et qui s'enfuit avec vélocité. Voilà ce que nous fûmes et voilà ce qu'ont été tous ces personnages audacieux et gigantesques qui, ne trouvant rien ici-bas digne de leur estime et de leur action, planent, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, et se font un mérite de mettre le monde entier sous leurs pieds.

Mais qu'il me soit permis de leur demander ici si leurs premiers mois ne se passèrent pas dans une prison obscure et dans un sac de corruption, suivant les termes de saint Augustin; s'ils n'eurent pas besoin, au moment de leur naissance, du secours de personnes viles à leurs yeux qui vinrent les recueillir, les soigner; s'ils ne furent pas obligés de sucer le lait même de leurs vassaux et d'emprunter leur substance de celle que le monde met au rang du plus bas peuple.

Il n'y a personne qui ne puisse dire avec

le Sage : *Je suis moi-même un homme mortel, semblable à tous les autres, sorti de la race de celui qui le premier fut formé de terre; mon corps a pris sa figure dans le ventre de ma mère, et sa substance d'un sang épais. Etant né j'ai respiré l'air qui nous est commun; je suis entré dans le même monde, et je me suis fait entendre en pleurant comme les autres. J'ai été enveloppé de langes et élevé avec de grandes précautions; car il n'y a point de roi qui soit né autrement. Il n'y a pour tous les hommes qu'une manière d'entrer dans la vie et d'en sortir.*

Quiconque se vante de sa naissance, se vante d'une chose dont Job déplorait amèrement la misère, d'une chose qu'il appelait un jour de malédiction et qu'il mettait au rang des malheurs, et parce que l'homme naît dans le sein des misères, et parce que son origine est souillée par le péché.

Ce n'était donc pas assez pour humilier notre orgueil, dit saint Chrysostome, que nous vissions au monde environnés de périls et de douleurs; mais il fallait encore que nous fussions dès l'instant de notre conception les esclaves du démon. Oui, mes frères, entre qu'Adam formé de boue est le père commun de tous les hommes, il les a rendus par sa révélation des enfants de colère; de sorte que nous naissons ennemis de Dieu, et n'ayant plus de droit à cet univers que par le bienfait de la Rédemption. Ainsi toutes les fois que vous vous glorifiez de votre naissance, dit saint Augustin, vous rappelez l'époque de votre souillure, l'origine de vos malheurs, le commencement de cette concupiscence qui règne en vous, et cet instant fatal où le Seigneur lui-même vous envisagea comme un objet d'horreurs et de malédiction.

Comment pouvez-vous tirer vanité de ce qui soumit votre âme à l'empire du péché, de ce qui vous confondit avec les idolâtres et les païens, de ce qui vous rendit pire que la bête même, puis que les animaux naissent sans péchés. Quoique la terre ait été frappée de malédiction, dit saint Augustin, ni la génération des ronces et des épines qu'elle produit, ni celle des arbres et des fleurs qu'elle engendre, ne sont corrompues tandis que l'origine de l'homme est véritablement souillée.

Qui êtes-vous donc et qui vous estimez-vous? *Tu qui es, et quem teipsum facis?* Ne savez-vous pas que la nourriture est votre mère, que les vers sont vos sœurs, que le fœtus est votre apanage, que la douleur est votre vêtement, qu'un fumier sera votre dernière demeure? *Quem teipsum facis?* Mais quand même vous viendriez à oublier ces misères, quoique inséparables de votre humanité, pour ne fixer que les héros ou les princes dont vous descendez, avez-vous, dites-le-moi, présidé à cet arrangement? Cette naissance illustre est-elle votre ouvrage? Ne pouviez-vous pas naître le fils d'un lâche, comme celui d'un conquérant; le fils d'un artisan comme celui d'un noble? Et malgré tout cet avantage dont vous vous vantez, il

n'y a point de pauvres jouissant d'une bonne santé qui voudrât être ce que vous êtes, supposé que la débauche et les maladies aient usé votre corps; il n'y a point d'honnête homme qui envie votre condition si vous n'avez pas en partage l'honneur et la probité; il n'y a point de chrétien qui ne plaigue votre état et qui n'aimât mieux vous voir au rang du peuple, si votre foi n'est pas pure et si vos mœurs ne sont pas réglées.

Un nombre d'illustres aïeux auxquels on ne ressemble pas n'est qu'un reproche et qu'un déshonneur; un grand nom qu'on ne soutient ni par des vertus, ni par de la valeur, est un fardeau qui accable, et qui ne sert qu'à rendre vraiment méprisable. On fait le parallèle des fils et des pères, et lorsque les enfants ont dégénéré, on les estime moins que le plus vil artisan. De là vient cet axiôme commun que la vraie noblesse consiste dans les sentiments; de là vient que le siècle, malgré sa corruption et sa frénésie pour les grands et pour les grands-seigneurs, ne s'est point encore accoutumée à révéler un homme qui déshonore ses ancêtres.

D'ailleurs quelles sont donc les marques qui distinguent le prince et le roturier? Et qui est-ce qui, au milieu d'une multitude d'enfants confondus les uns avec les autres, pourrait reconnaître celui qui est noble et celui qui est artisan? Serait-ce à la figure? Mais ne voit-on pas tous les jours que la personne la plus ordinaire a le visage le plus distingué, la taille la plus régulière, l'air le plus imposant? Serait-ce à la différente qualité des corps? Mais ne sont-ils pas tous un assemblage de pourriture et de corruption; tous sortis de la même terre, et tous formés pour y rentrer? Serait-ce à la richesse? Mais les biens ne sont-ils pas étrangers à nos personnes, et tous ces vêtements dont on se glorifie ne sont-ils pas l'ouvrage d'un simple vermicelle? *Considérez, dit Jésus-Christ, les lis des champs; tout vils qu'ils sont, ils surpassent en magnificence l'éclat même de Salomon.*

C'est ainsi, mes frères, que par de sages réflexions qui se présentent naturellement à l'esprit, on vient à bout de démonter l'échafaudage de cette vaine grandeur dont les hommes orgueilleux veulent se prévaloir pour mépriser leurs semblables. Il n'y a point de différence entre le prince qu'on baptise et le roturier; mêmes fonts baptismaux, mêmes cérémonies, même registre où les noms inscrits pêle-mêle apprennent à tout le monde que devant Dieu nous sommes réellement tous égaux. C'est la même table sacrée pour les uns comme pour les autres, le même confessionnal, le même temple et la même terre qui doit consumer nos os.

En vain on érige des mausolées à la noblesse et à la grandeur; levez la pierre, écarter ces statues, ouvrage de la vanité, et vous ne trouverez qu'une cendre insensible toute semblable en poids et en valeur, à celle du plus simple artisan; et vous ne res-

pirerez qu'un air infecté, pareil à celui qui environne le pauvre sur son fumier.

C'est cette origine et cette fin qui sont communes à tous les hommes, qui les rend tous également faibles, également dépendants des moindres dangers, également exposés aux misères de la vie. Le monarque ressent la douleur comme le plus petit berger, et la fièvre comme la mort ne respectent pas plus le héros que le laboureur. Un grain de matière déplacé, une goutte de sang extravasé conduisent au tombeau l'homme puissant, ainsi que l'homme faible, le riche ainsi que le pauvre; et les éléments et les tempêtes sévissent avec la même fureur contre les grands et les petits.

D'où vient donc, mon frère, que vous osez appeler celui qui est votre égal, *un homme de néant*, comme si la nature avait fait un miracle extraordinaire pour vous enfanter; comme si le jour où vous naquîtes avait été marqué par quelque phénomène digne d'être inscrit dans nos histoires; comme si votre corps était d'une autre substance que celui du malheureux? Avez-vous jamais pensé que cette origine dont vous vous glorifiez avec tant d'insolence et de hauteur, ne fut peut-être que le fruit de l'intrigue, de l'intérêt, et, ce que je n'ose dire, du crime d'une mère infidèle à ses devoirs; de sorte que les passions les plus honteuses purent contribuer à vous donner le jour. Qu'est-ce qu'un mariage, et surtout dans ce siècle-ci, si ce n'est le résultat d'un simple hasard, l'effet d'un coup d'œil, le fruit de la cabale et de la vanité; et c'est là-dessus, mon frère, que vous étayez cet orgueil qui vous rend insupportable à tous ceux qui vous approchent, qui fait que vos vassaux n'osent vous envisager, que vos domestiques n'osent vous parler.

Grand Dieu! avec quelle indignation ne considérez-vous pas ces hommes superbes, qui, cendre et néant, ainsi que tous ceux qu'ils méprisent, ajoutent encore à la bassesse de leur origine le vice infâme de l'orgueil? Ah! souvenons-nous que notre langage, en parlant de notre naissance, doit être celui du prophète, et que nous devons tous, à l'exemple de ce saint roi, dire au Seigneur dans l'amertume d'un cœur contrit et humilié. Je sais, ô mon Dieu, que j'ai été engendré dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans le péché: *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea.* (Psal. L, 7.) N'allez pas conclure, je vous prie, que je veuille ici confondre tous les rangs, et rabaisser la grandeur de ces maisons distinguées que la nation révère avec raison. Je n'attaque que l'orgueil, et en reconnaissant la noblesse de ceux qui en sont revêtus, je reconnais en même temps qu'elle les engage à ne mépriser personne, mais à se rendre recommandables autant par leur douceur et par leur affabilité, que par leurs noms et par leurs titres; d'autant mieux que si notre origine est basse et souillée comme vous venez de le voir, notre esprit

n'est que faiblesse : sujet de la seconde réflexion.

SECONDE RÉFLEXION.

A ne considérer l'esprit que par ces dehors brillants qui enchantent et qui éblouissent; que par cette fécondité qui engendre les pensées les plus ingénieuses, les projets les plus vastes, les ouvrages les plus savants, je conviens qu'on est tenté de l'admirer comme une flamme toute céleste dont il est permis de se glorifier; mais quand on vient à réfléchir sur sa faiblesse et sur ses éarts, alors on n'aperçoit plus qu'un sujet d'humiliation, dans ce qui semblait devoir être un principe d'orgueil.

Quel est donc cet esprit, s'écrie saint Augustin, qui me fait agir, penser et raisonner, cet esprit qui se diversifie de mille manières différentes, et qui engendre mes perceptions et mes idées, si ce n'est une étincelle qui brille et qui ensuite disparaît; une vapeur qui s'élève et dont il ne reste bientôt plus aucune trace. Nous sentons en effet que cet assaisonnement de raison, que nous nommons esprit, est plus ou moins délicat, plus ou moins apprêté, selon que notre corps est bien ou mal disposé, selon que notre âme est calme ou agitée. Car, quelque spirituels que nous soyons, notre génie captif et limité dépend et de la matière qui nous environne et des passions qui nous tyrannissent. Combien de fois, voulant donner l'essor à nos pensées, et carrière à notre imagination, n'avons-nous pas été arrêtés par un corps qui nous appesantissait, et qui nous tenait attachés à la poussière?

Ainsi la moindre maladie dérange toute l'économie de notre esprit, ainsi la moindre fièvre enchaîne notre raison et ne nous laisse plus en partage que des pensées vagabondes qui n'ont ni suite ni liaison, que des songes dont la singularité nous étonne et nous trouble. L'homme le plus sublime est moins qu'un homme ordinaire, lorsque la maladie vient l'assaillir. Ce ne sont plus alors que des idées confuses, que des désirs entrecoupés, que des connaissances imparfaites, que des inquiétudes et des égarements. Il n'y a qu'un passage presque imperceptible, dît un grand philosophe, du génie à la folie, de la raison à l'imbécillité. Le plus petit dérangement dans le corps du mathématicien le plus profond, du savant le plus lumineux, suffit pour leur faire tout oublier, pour les réduire à la condition du stupide et de l'ignorant. On a vu des hommes, célèbres par leur esprit et par leur savoir, s'abrutir ou s'égarer dans un moment, et survivre à la perte de leur mémoire et de leur imagination.

Mais supposons que cet esprit dont on se glorifie avec tant de hauteur ne se laisse abattre ni par les chagrins, ni par les maladies, et que; toujours semblable à lui-même, c'est-à-dire, supérieur à tous les événements, il ne laisse jamais échapper que des éclairs et des saillies, que des productions capables de l'immortaliser; n'est-il pas vrai que, malgré

tant de rares avantages, il se sentira continuellement arrêté, lorsqu'il voudra percer dans ces régions inaccessibles à tout mortel; lorsqu'il osera tenter de pénétrer dans ces espaces immenses et dans ces jours éternels, que la Divinité seule voit et connaît?

En vain nous faisons des efforts pour arriver à ces découvertes qui nous développeraient et les causes premières et la source des événements, et les temps où ils doivent arriver. Le Seigneur a posé des barrières entre nous et lui, que nul mortel ne peut franchir. Ainsi nous ne pouvons ici-bas qu'imaginer, conjecturer, deviner; ainsi nous ne pouvons qu'engendrer des systèmes qui, n'ayant pour base ni la certitude, ni la vérité, se combattent, se détruisent et deviennent des sources de doutes et de disputes.

De là vient cet amas monstrueux de paradoxes et d'erreurs qui couvrent en quelque sorte la surface de la terre et qui captivent la raison; cette multitude de livres en tout genre, qui ne cessent de se répéter les uns les autres, et d'embrouiller notre esprit par mille difficultés; ce mélange énorme d'opinions impies qui ravissent à Dieu son domaine et à notre âme son immortalité; cette abondance de mots qui énerve les pensées et qui ne nous donne que des termes pour solutions de nos difficultés.

Parcourez ces immenses bibliothèques qui, le dépôt des sciences et du génie, semblent contenir les plus grandes merveilles et les plus grands phénomènes; et vous ne trouverez que des conjectures, que des hypothèses, que des répétitions, je ne dis pas sur l'immensité de Dieu, ni sur ses perfections, mais sur les effets même de la nature, sur l'essence même de la matière. Un seul grain de sable, lorsque nous voulons en pénétrer les parties nous arrête; le seul instinct d'un ver qui rampe, d'une mouche qui vole, déconcerte notre raison, et les hommes les plus savants ne font que balbutier, quand ils veulent approfondir les causes et remonter aux premiers principes.

Tout est énigme à nos yeux, dit saint Augustin, et l'esprit le plus raisonnable est celui qui fait qu'il ne sait rien; car appellerons-nous savoir, ce que nous ont appris quelques voyages, quelques expériences, quelques réflexions. La plupart des choses que nous croyons connaître de la manière la plus sûre et la plus évidente, ne pourraient soutenir la démonstration. Notre esprit, continue saint Augustin, ne fait qu'errer ici-bas au milieu des spectres et des ombres; il passe d'obscurités en obscurités, et le jour qui lui semble le plus lumineux n'est qu'une véritable nuit; mais si ce docteur incomparable s'exprime ainsi, lui dont le vaste et sublime génie avait approfondi tout ce qu'on peut savoir, que penser de ces esprits téméraires et présomptueux, qui osent se mesurer avec les intelligences célestes, et ne reconnaître que leur raison pour lumière et pour guide?

Je veux bien que certains hommes privilégiés sortent en quelque manière du cercle où nous sommes renfermés, et que par un

vol aussi rapide qu'audacieux, ils s'élèvent jusque dans des régions inconnues au reste des mortels. Je vous demande si ces génies, tels que nous les supposons, pourront penser à plusieurs objets en même temps, et s'ils ne seront pas obligés de se borner à une seule question, et de paraître oublier tout ce qu'ils savent, pour ne s'occuper que de ce qui les affecte alors; je vous demande si par un contre-poids ils ne seront pas sujets aux faiblesses les plus propres à les humilier. On a toujours remarqué qu'on payait la gloire d'avoir plus d'esprit que les autres, par je ne sais combien de misères qui avilissent et qui dégradent.

Personne n'ignore, et c'est même une sentence parmi nous, que ceux qui brillent davantage par leur esprit font les plus lourdes fautes, et que les égarements du philosophe vont bien plus loin que les écarts d'un homme borné. Les hérétiques, les païens, les impies, je veux dire ces chefs de secte qui entraînent dans leur parti des nations entières, ne nous prouvent que trop combien le génie est sujet à s'égarer. Qui fut plus profond que Tertullien, plus savant qu'Origène, plus habile que Julien, plus éclairé que Photius; et cependant ces hommes furent la proie du mensonge et de l'erreur; et cependant on ne peut les nommer sans les plaindre, et sans reconnaître que l'esprit le plus sublime et le plus étendu, semblable à ces météores qui étonnent par leur éclat, est toujours prêt à s'éclipser et à s'éteindre.

Dieu a voulu, dit saint Chrysostome, que l'homme, dans son corps comme dans son esprit, portât les traces de sa faiblesse, afin de nous apprendre quelle est la distance de la créature au Créateur; afin de nous convaincre que, sans les lumières de sa grâce, nous ne sommes que mensonge et corruption; afin de nous engager à recourir sans cesse à lui comme à la source de tous les biens et de toutes les lumières, comme au centre de la gloire et du bonheur, comme au terme de tous nos désirs.

Ne venez donc plus nous vanter votre esprit, ni faire parade de ses productions qui consigneraient votre nom dans des écrits admirés de toutes parts. Nous savons, avec le Sage, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que, quelque essor que vous donniez à votre mémoire et à votre imagination, vous ne direz rien qui n'ait été dit; nous savons que l'admiration des hommes n'est qu'une belle chimère, souvent le fruit de la cabale, de l'enthousiasme ou de l'ignorance; nous savons que le jugement du public est si variable et si incertain, que c'est être insensé de le prendre pour son guide et pour son oracle.

Que sont devenus tant d'écrits qui méritèrent autrefois les éloges de toutes les nations? S'ils subsistent encore, ce n'est que dans quelques recoins ignorés au milieu de la poudre et des vers qui les rongent; parce que les siècles changent de modes et de goût, de manière que ce qui paraît maintenant un chef-d'œuvre sera oublié dans quel-

ques années, ou regardé comme un ouvrage médiocre dont les pensées et le style auront vieilli.

Grand Dieu, s'écrie saint Augustin, combien ne s'abuse-t-on pas, lorsqu'on se glorifie d'avoir de l'esprit, puisque c'est de vous seul qu'on reçoit tout ce que l'on possède; puisque c'est en vous seul qu'on doit se glorifier; puisque c'est par vous seul qu'on peut être véritablement grand; puisqu'on remarque que l'esprit ne sert souvent qu'à nous égarer. La science enorgueillit, dit l'Apôtre : *Scientia inflat*; et il n'y a que la charité qui édifie : *Charitas vero aedificat*. (1 Cor., VIII, 1.) Il vaudrait infiniment mieux pour tous ces philosophes qui ont paru éclairer l'univers, qu'ils n'eussent pas existé, et parce qu'ils n'ont pas glorifié Dieu comme ils le devaient, et parce qu'ils ne nous ont donné que leurs opinions et leurs préjugés. On lit encore leurs écrits, on les préconise, et leur âme porte au sein des abîmes la peine de son orgueil et de sa présomption. Malheur à l'homme de génie, fût-il supérieur en connaissances à Salomon, qui se complaît dans ses talents, et qui n'en prend pas occasion de s'humilier; je dis s'humilier, parce qu'il est incontestable que plus nous aurons reçu et plus on nous demandera; et que conséquemment l'esprit est un don funeste, si l'on ne l'emploie pas à la gloire de Dieu et au bien du prochain.

Ah! Seigneur, ne nous donnez que le bon esprit, c'est-à-dire cette raison humble et sage qui ne reconnaît ici-bas de vraies lumières que celles de la foi, et qui, loin de s'élever contre l'autorité, se fait gloire de s'y soumettre et d'en suivre les décisions. Le génie lui-même n'est qu'une lueur qui nous égare, si vous ne nous éclairez intérieurement, et si vous ne nous faites marcher dans les sentiers de la vérité.

Est-ce là, comme vous en jugez, mes frères, vous qui, trop souvent éblouis de l'éclat des pensées et du faste des expressions, ne recherchez dans nos discours que de vains ornements et de futiles saillies; vous qui peut-être oubliez l'impie pour n'envisager que l'homme d'esprit, et ne reconnaissez de mérite que dans ceux qui profanent leurs talents, ou par des poésies lascives, ou par des récits contraires aux mœurs et à la foi; vous qui vous riez de la simplicité de l'homme pieux, et qui ne faites usage de vos talents que pour mépriser les uns et les autres! Sachez qu'il n'y a que la religion qui nous élève; que vos avantages ne serviront peut-être qu'à vous damner; et qu'on est d'autant plus insensé de se glorifier d'avoir de l'esprit que notre esprit est la faiblesse même. Voyons maintenant quelle est la corruption du cœur.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Quel vaste champ, mes frères, que ce cœur dont j'entreprends de parcourir ici tous les replis, ou plutôt quel labyrinthe! Mais hélas! comme je n'ai malheureusement besoin que de m'interroger moi-même pour connaître

quelles sont ses sinuosités, ses détours et ses égarements, je ne dirai rien que ce que tout homme avoue, que ce que nous savons les uns et les autres, soit par une criminelle expérience, soit par le penchant que nous avons tous au mal.

Le cœur, comme le siège des désirs et de la volonté, comme le principe de nos affections, comme la source de notre vie animale, est sans doute un objet digne de notre admiration et de notre étude; mais que de nuages qui obscurcissent cette partie excellente de nous-mêmes, que de traits qui la défigurent!

Je n'aperçois, dit saint Chrysostome, dans le plus grand nombre des hommes, qu'un cœur rebelle et corrompu, qu'un cœur fermé pour le ciel et ouvert à toutes les vanités du monde, qu'un cœur vicié par l'amour criminel dont il le nourrit, qu'un cœur tyrannisé par les passions qui l'assiègent. Il est vrai, selon la remarque de saint Anselme, que ce malheureux cœur, en butte à tous les mauvais désirs, ne paraît prendre plaisir qu'à ce qui l'éloigne de Dieu, qu'à ce qui l'approche du monde, qu'à ce qui le rend un cloaque d'ordures et d'impuretés.

Vous le croyez touché des vérités évangéliques, et il se replie sur-le-champ pour retourner à sa première corruption; vous le croyez converti, et la passion qu'il chérissait avec ardeur renaît avec plus d'impétuosité, et il n'est sorti du précipice que pour s'y enfoncer davantage. Vrai caméléon, il prend toutes sortes de figures, et presque toujours il échappe à ceux qui veulent le ramener à l'amour du Créateur, pour lequel il a été formé.

C'est ainsi, mes frères, que nous portons en nous-mêmes, suivant la réflexion de saint Bernard, un monstre toujours prêt à nous dévorer, et qui ne paraît attirer à lui tout notre sang que pour le corrompre et pour l'infecter; un foyer d'où s'exhalent continuellement des vapeurs capables de nous offusquer; une fournaise d'où sortent des flammes propres à nous noircir et à nous consumer; un tyran qui subjugué l'esprit, qui entraîne l'âme dans l'abîme de l'iniquité et qui semble avoir toujours à ses ordres les sens et les passions pour agir contre nous-mêmes et pour nous perdre infailliblement, si, par la prière et les veilles, nous n'avons soin de nous défendre et de nous armer contre des attaques aussi terribles que fréquentes.

Qui pourra suivre ce cœur dans tous ses détours, et dans tous ses égarements? Il paraît courir du bout du monde à l'autre, errer dans tous les cercles, enfin se répandre de toutes parts, pour trouver quelque aliment qui puisse entretenir le feu profane qu'il regarde comme son élément et sa vie; c'est lui qui fit naître et qui fomenta ces amours qui furent la ruine des Etats, le scandale de la religion; l'occasion des poisons, des meurtres et des guerres, et qui sont la honte de nos histoires; c'est lui qui alluma ces flammes impudiques qui se représentent sans cesse sur

nos théâtres et dans les romans, et qui font disparaître toute semence de christianisme et de sagesse; c'est de lui, comme nous l'apprend Jésus-Christ lui-même, que sortent les mauvaises pensées, les empoisonnements, les mensonges, les fornications, les vols, les adultères; c'est en lui qu'on trouve tout le germe de la malice et de la corruption répandues sur la terre; et c'est enfin par lui que les passions s'agitent, que les vices dominent, et que la cupidité règne.

Cœur malheureux! étais-tu donc destiné à ne te repaître que de crimes et de mensonges? Ah! ne pensez pas, mes frères, que Dieu ne l'eût créé que pour notre perte et pour son infamie; c'est nous-mêmes qui avons souillé ce cœur par notre amour immodéré pour les biens charnels; c'est le péché de notre premier père qui l'a rendu le siège de la concupiscence, qui lui a imprimé cette flétrissure dont nous fumes tachés, qui lui a donné ce penchant pour le mal dont nous sommes esclaves. Notre cœur ne fut formé que pour Dieu, et il ne pouvait l'être pour un autre objet; mais il nous a plongés dans toutes sortes de désordres, il nous a dégradés par ses affections criminelles et terrestres.

Les saints eux-mêmes, oui, les saints eurent toute la peine possible à conserver ce cœur pur et sans tache; il fallait que, dans une contrainte assidue, ils arrêtassent l'effervescence de ses désirs, et qu'ils s'appliquassent à le tourner vers le ciel. L'histoire du monde n'est que l'histoire des égarements du cœur humain. C'est là qu'on l'aperçoit comme le principe de toutes les inclinations corrompues, comme le mobile des plus honteuses passions, substituer l'empire des vices à celui des vertus, et transformer les hommes en des animaux immondes et féroces.

Je sais, mes frères, qu'on se vante tous les jours d'avoir un cœur noble, un cœur généreux; mais ce langage n'est-il pas celui de l'orgueil, de l'hypocrisie? Où sont les actes de grandeur d'âme et de générosité qui nous relèvent et qui nous illustrent? Où sont ces vertus magnanimes qui donnent du prix aux moindres actions, et qu'on ne peut voir sans admirer? Où sont ces traits de clémence et de bonté qui nous distinguent du reste des hommes? Hélas! je ne vois de toutes parts que des injustices, des rapines, des bassesses, des affections charnelles, des marques d'inhumanité. L'amour profane éteint l'amour de Dieu dans les âmes, et conséquemment celui de frère, de fils et d'époux. On ne connaît plus de sentiments, que ces liaisons coupables qui déshonorent la sainteté du mariage, ou qui flétrissent la virginité. On ne forme plus que des désirs d'ambition; on n'a plus de volonté que pour le mal, plus d'attraits que pour les choses défendues par la loi.

Quel est donc le sujet de votre orgueil, homme vain et présomptueux, vous dont la terre forme la substance, vous dont la faiblesse constitue l'esprit et la corruption le cœur. Que je m'analyse, dit saint Augustin,

que j'examine successivement toutes les qualités de mon corps et de mon esprit, je ne trouve rien en moi-même qui ne soit digne de compassion, et qui ne m'engage à m'humilier? Ici, c'est un corps fragile et mortel, qui, n'ayant dans toute son étendue que cinq à six pieds, est inférieur à l'éléphant et au chameau, un corps qui va tout à l'heure se réduire en une poignée de poussière, et qui perdra le nom même de cadavre. Ici, c'est un esprit qui s'égare dans ses propres pensées, qui ne s'élève que pour tomber avec plus d'éclat, et qui ne brille que parce que nos lumières mêmes sont des ténèbres; là c'est un cœur enveloppé de misères et d'infirmités, qui ne se dilate que pour recevoir les plus funestes impressions, qui ne souhaite que des biens charnels, qui ne respire que l'amour de la vengeance et du plaisir.

Quel tableau, mes frères! mais combien n'est-il pas fidèle? Chaque passion livrée à elle-même est un véritable monstre, et le cœur de la plupart des hommes nourrit ces sortes de passions. En pourrions-nous douter, après les scandales que nous voyons éclater de toutes parts; après cette frénésie avec laquelle on se prostitue dans l'amour des créatures; après cet éloignement qu'on a pour les sacrements et pour les instructions.

Mais du moins l'homme aura raison de se glorifier de sa valeur; cette vertu qui, prenant sa source dans le cœur même, est le partage de nos armées. A Dieu ne plaise que je veuille ici répandre des nuages sur ce qui fit toujours la gloire et le caractère propre de la nation; mais cette valeur dont on aperçoit extérieurement les traits les plus héroïques, soutiendrait-elle bien l'examen, et ne trouverions-nous pas que, sous ce voile qui nous en cache le principe, il y a des motifs d'intérêt, des motifs d'ambition, des motifs personnels qui nous animent. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque nous combattons, lorsque nous triomphons, le motif qui excite la valeur, c'est-à-dire le sentiment qui lui donne tout le lustre et le prix, est réellement inconnu; c'est qu'en faisant les plus belles actions, on peut nourrir en soi-même un vice, qui en détruit intérieurement le mérite.

Ceci me fait présumer, mes frères, que si les cœurs de tous ceux qui m'entendent venaient maintenant à se développer et à laisser entrevoir les passions qui les agitent, la vanité n'y trouverait sûrement pas son compte. Que de vices dont la manifestation formerait le spectacle le plus humiliant! Que d'intrigues et de faiblesses qui feraient rougir! Hélas! nous nous déguisons à nous-mêmes nos propres défauts, et comme il n'y a que Dieu qui nous connaît parfaitement, il n'y a que lui qui nous voit dans toute notre laideur. De là vient que, bouffis d'orgueil, nous nous croyons dignes des plus grands éloges, pendant que nous ne méritons que des anathèmes.

Sondons nos cœurs et nos reins, interrogeons nos propres pensées, nos propres sen-

ments, et bientôt, étonnés de cet abîme de corruption et de misères qui subsiste dans notre propre sein, nous reconnâtrons que la confusion doit être notre partage et qu'il n'y a point d'humiliation que nous n'ayons méritée. Nous avons profané un cœur destiné pour être le sanctuaire de l'Eternel, et nous y avons mis à la place de Dieu qui devait le remplir les images impures des objets les plus scandaleux, faisant comme les acheteurs et les vendeurs qui changèrent la maison du Seigneur en une caverne de voleurs.

Ah ! s'il était permis de se glorifier, ce serait sans doute à ces âmes saintes dont les désirs, aussi purs que le ciel qu'elles espèrent, n'annoncent rien que de sublime et de vertueux, et non pas à nous qui, appesantis vers la terre, n'avons que des peassées terrestres, que des affections charnelles ; et non pas à nous qui, plongés dans l'aveur des sens, sommes tyrannisés par les plus honteuses passions ; mais plus on est parfait et plus on s'humilie ; et quelle est cette perfection, sinon l'ouvrage de la grâce ? car, sans son secours, comme dit saint Augustin, on ne trouve en soi-même que des principes de corruption ; vérité qui doit autant nous rabaisser que l'incertitude de notre destinée. Renouvez, je vous prie, votre attention.

QUATRIÈME REFLEXION

Si quelque chose peut humilier l'homme, dit saint Bernard, c'est l'incertitude de ce qu'il deviendra, et par rapport à cette vie et par rapport au siècle futur. En effet, un avenir dont on ne peut prévoir les événements, une obscurité impénétrable sur le sort qui nous est réservé, forment une espèce de chaos dont notre imagination ne peut soutenir l'idée. De là cette attention continuelle à écarter la pensée de la mort et à ne nous occuper que du présent, comme si une telle précaution pouvait nous mettre à l'abri des dangers qui nous menacent.

I. n'y a point d'homme sur la terre qui puisse assurer qu'il ne sera pas en butte aux persécutions, qui puisse se flatter d'une vie toujours riante et toujours tranquille, qui puisse répondre de lui-même, au point de compter sur une probité constante et à toute épreuve, sur une sagesse toujours égale. Hélas ! il ne faut qu'une occasion, qu'un instant, qu'une parole, qu'un regard pour se précipiter du faite des grandeurs dans l'abîme de la misère et de l'humiliation, pour déchoir tout à coup de la sainteté la plus éminente et pour se couvrir de crimes et d'opprobres. Que de justes qui perdirent leur justice pour avoir présumé trop favorablement d'eux-mêmes ! Que de grands qui se virent au-dessous du plus bas peuple !

Cette variété d'événements que nous nommons fortune, et qui n'est que l'effet de la Providence, nous ouvre à tout instant la carrière des revers, des accidents, des disgrâces, et nous voyons les hommes les plus formidables perdre tout à coup leurs forces, leur crédit, leur autorité ; les hommes les plus riches les plus élevés, crouler avec leurs

honneurs jusque dans le sein de l'indigence et du mépris ; les hommes les plus prudents et les mieux réglés, donner dans les plus grands écarts. C'est ainsi, mes frères, que Dieu se joue de l'orgueil des faibles mortels, et que, par des coups éclatants qui ne peuvent venir que de lui seul, il se plaît à humilier le superbe et à nous apprendre que celui qui s'appuie sur un bras de chair ne peut espérer que des chutes et des malheurs.

Vous vous glorifiez, maintenant, homme superbe, de ce rang qui vous rend le maître et l'arbitre de vos frères, de ce rang où la bassesse et la cabale vous élèvent et où vous recevez les hommages d'une foule de vils adulateurs qui se prosternent à vos pieds ; mais attendez encore un moment, et le ciel, irrité de votre faste et de votre insolence, va vous remettre dans la poussière d'où l'intrigue vous tira, et vous serez le jouet et le mépris de ceux-mêmes qui vous encensaient.

Vous vous félicitez, homme orgueilleux, d'avoir acquis des richesses qui vous coûtèrent tant de peines et tant de sueurs, et de jouir maintenant du doux plaisir d'avoir dans vos jardins immenses les prémices des saisons, et dans vos palais tout ce que l'art peut imaginer de plus rare et de plus magnifique ; mais attendez encore un moment, et tout cet éclat et toute cette abondance vont se changer dans la plus affreuse pauvreté. Vous étiez puissant comme Nabuchodonosor, et comme lui vous n'aurez plus d'autre vêtement que la peau des bêtes, d'autre nourriture que l'herbe des champs.

Vous vous êtes élevé, homme audacieux et téméraire, sur les ruines de l'innocent que vous sacrifiâtes à votre envie et à votre fureur, et vous vous applaudissez maintenant de vous être paré de ses dépouilles et de son crédit ; mais attendez un moment, et, semblable au perfide Aman, vous allez voir le supplice que vous réserviez à l'humble Mardochée devenir l'instrument de votre mort et de votre confusion.

Que tout tremble, ô grand Dieu ! que tout frémissé sous les coups de votre justice, car c'est ainsi que vous traitez les orgueilleux. Quelles alarmes ne vous causerais-je pas, de quelle humiliation ne vous couvrirais-je point si le Seigneur me donnait ici le pouvoir de développer l'avenir qu'il vous réserve ? Hélas ! les uns y verraient la misère la plus affreuse qui les attend ; les autres y découvriraient une persécution sanglante qui doit leur arriver ; ceux-ci frémissaient à l'aspect des disgrâces qu'ils ne pourront éviter ; ceux-là reconnaîtraient qu'ils doivent être un jour confondus avec les plus malheureux et que leur vie deviendra leur tourment. Ces réflexions font sans doute trembler, mes frères, et elles nous engagent à nous tenir continuellement dans l'humiliation et à ne jamais mépriser personne, puisqu'il n'y a point de misérable au-dessous de qui nous ne puissions nous trouver si le Seigneur vient à nous punir, puisqu'il n'y a point de revers auquel nous ne soyons exposés. C'est ici

l'expérience que je vous prêche; je ne fais que remettre sous vos yeux les révolutions de tous les pays et de tous les temps.

Vous me direz que la puissance de vos protecteurs vous assure un sort toujours heureux, mais que savez-vous si ces protecteurs eux-mêmes ne sont pas au moment d'éprouver les plus terribles disgrâces? Que savez-vous, si des jaloux, des calomnieux ne vous perdront pas pour jamais dans leur esprit? Ignorez-vous qu'un seul mot sorti de la bouche de l'envieux n'a que trop souvent écrasé les hommes les plus dignes d'estime et d'admiration? Vous me direz que votre bonne conduite vous est garant de la continuation de vos succès, mais n'avez-vous pas lu que David ne fit qu'envisager la femme d'Urie, et qu'il commit un adultère; que celui qui est debout est toujours prêt à tomber, et que c'est manquer à la sagesse que de croire qu'on sera toujours sage.

La vie de l'homme, dit saint Augustin, est environnée de périls de toute espèce, et il n'y a point de genre de mort, quelque extraordinaire et quelque terrible qu'on le suppose, que nous ne puissions subir. Ainsi, mon frère, nous sommes peut-être destinés, vous et moi, à périr au milieu des eaux ou de quelque incendie, par la main des voleurs ou par celles d'un ennemi. Il ne faut qu'une pierre, comme dit l'auteur de l'*Imitation*, qu'un fossé pour nous arrêter au milieu de notre course, et pour nous renverser, ainsi que tous nos projets. Toutes les créatures nous menacent, toutes nous avertissent de prendre garde à nous, et nous sommes aussi tranquilles, aussi fiers, aussi superbes que si nous étions les maîtres de tous les événements. Combien d'orgueilleux que leur fin tragique a rendus célèbres, et dont l'histoire sera peut-être la nôtre!

Mais, s'il n'y avait encore que de tels maux à craindre, cette vie, au bout du compte, n'étant qu'un passage rapide, on pourrait s'en consoler; mais, quand on pense qu'il est un Dieu qui doit nous punir ou nous récompenser éternellement, et que nous ignorons si nous serons en état de grâce lorsqu'il viendra nous appeler à lui; alors toute notre humanité s'alarme, toute notre âme frémit et se déconcerte. Quel moyen plus propre à nous humilier? Ah! peut-être, oui, peut-être que cet impie, qui se joue maintenant de la sainteté de nos redoutables mystères, se convertira, sera du nombre des élus, tandis que nous serons rejetés comme ayant abusé des miséricordes du Seigneur. Peut-être, oui, peut-être que ce libertin, que nous n'envisageons qu'avec effroi, reconnaîtra ses égarements, et deviendra un parfait chrétien, tandis que nous aurons le malheur d'abandonner les voies de la justice et de la vérité. Peut-être, oui, peut-être que ce misérable qui semble le rebut de la nature entière et dont le seul aspect nous fait horreur nous précédera dans le royaume des cieux.

Autant de vérités qui nous engagent à ne mépriser personne; autant de vérités qui

doivent nous convaincre de nos misères et de notre néant. Ce n'est pas celui qui se considère, qui est grand, mais celui que Dieu distingue et qu'il rend recommandable aux yeux des hommes : *Sed quem Deus ipse commendat.* (II Cor., X, 18.) Creusez-vous vous-mêmes, selon l'expression de Tertullien, et vous n'en tirerez que des sujets d'humiliation; car nous sommes un abîme de misères. La bassesse de notre origine, la faiblesse de notre esprit, la corruption de notre cœur, l'incertitude de notre destinée, sont, comme vous venez de le voir, les objets les plus capables de nous rabaisser. Dites-vous donc souvent à vous-même, qui suis-je, et qu'ai-je en partage, pour m'enorgueillir, moi, cendre et néant, moi défiguré par les horreurs du péché, moi jouet des passions et du temps, moi peut-être réservé pour habiter éternellement avec les démons?

Ah! ce dernier coup d'œil, je vous l'avoue, me pénètre et me confond. Ce qu'il y a de certain, c'est que Satan ayant été précipité par son orgueil, nous serons également traités si nous sommes orgueilleux. Toutes ces raisons que je viens d'alléguer ne peuvent-elles dompter votre orgueil? Je vous plains et je n'ai rien à vous dire, sinon que le bon sens lui-même vous condamne, et que votre propre satisfaction exige que vous soyez affables, humbles et doux. Le monde a beau être rempli de gens fiers et superbes qui portent une tête altière, qui ne parlent qu'avec dédain et qui ne se communiquent que par grâce, on ne s'est point encore accoutumé à estimer la vanité; on méprise celui qui en est rempli, et l'on se venge en secret des hommages qu'on lui rend en public.

Oui, mes frères, le glorieux est un être qu'on déteste et qu'on évite autant qu'il est possible; de sorte que ces grands, enflés de leur prétendue grandeur, resteraient seuls avec eux-mêmes, s'ils n'avaient des grâces à distribuer, des emplois à donner; on ne les visite ni pour leurs personnes, ni pour leur mérite, mais à raison de leur crédit et de leur rang. Quelle humiliation au sein même de la grandeur, de penser qu'on n'est en considération qu'à cause d'une place qu'on peut perdre, d'un crédit dont on peut à tout instant être dépouillé? Quelle humiliation de ne travailler que pour se faire haïr, de ne se faire voir que pour montrer un vice aussi affreux et aussi bas que l'orgueil, de ne parler que pour s'attirer des ennemis?

Tel est le sort de tous ces faux grands que la vanité maîtrise, et qui ne sont fâchés d'exister que parce que le pauvre et le laboureur existent aussi bien qu'eux. Mais que deviendraient-ils, ces hommes si superbes, si ces mêmes personnes, qu'ils méprisent, ne formaient leur cortège, et ne contribuaient, par leur servitude et par leurs hommages, à leur pompe et à leur éclat? La chose arriverait, n'en doutons pas, si le besoin ne les faisait rechercher; cer-

tainement on les laisserait avec leur fierté, s'égarer dans leurs vastes palais, et s'y contempler sans spectateurs et sans témoins.

Grand Dieu ! qui ne voyez tous les hommes que comme de faibles atomes, toutes les générations que comme un ruisseau qui s'écoule, tout l'univers que comme un grain de sable, apprenez-nous ce que nous sommes et ce que nous devons être. Si toute cette terre n'est à vos yeux qu'un point, quelle étendue occupons-nous, et quel est le motif de notre gloire et de notre vanité ? Le plus puissant monarque, au bout de quelques années, disparaît ; le plus fameux conquérant passe comme une flamme rapide ; l'homme le plus savant s'éteint avec son savoir ; et encore leurs noms, pendant même qu'ils vivent et qu'ils font le plus de bruit, ne sont connus que d'une petite partie de cet univers. L'Égypte, la Chine, quelque des pays si vastes et si renommés, ignorent, ainsi que tant d'autres climats, les héros qui brillent en Europe, de même que nous ne savons pas ceux qui, dans ces terres éloignées, se concilient l'estime et l'admiration publique.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous resserez notre amour-propre dans des espaces qui n'ont que quelques lieues d'étendue ; parce qu'il n'y a que vous de grand, parce qu'il n'y a que vous qui remplissez tous les lieux, parce qu'il n'y a que vous qui étiez hier, qui êtes aujourd'hui et qui serez dans tous les siècles : *Heri, nunc, et in secula*.

Que notre âme ne se glorifie qu'en vous seul ; c'est alors que l'homme participe à votre grandeur, et que, de boue qu'il est, il s'élève jusqu'à la gloire que vous habitez et que vous communiquerez un jour à tous les humbles de cœur, comme une récompense qui les dédommagera des humiliations qu'éprouvent ici-bas vos serviteurs. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

SUR L'EXEMPLE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, sic et vos faciatis. (Joan. XIII.)

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ce que j'ai fait.

Qu'aperçois-je, grand Dieu, en voyant les exemples de vertus que vous nous donnez et les scandales dont la terre est couverte ? Sommes-nous donc vos disciples, ou n'êtes-vous qu'un modèle qu'on n'est point obligé d'imiter ? Hélas ! il y a tant de distance de votre vie à la nôtre, ou plutôt tant d'opposition entre les maximes que vous observâtes et celles que nous pratiquons, que nous paraissions moins des enfants de Jésus-Christ que de Bélial.

Cependant, mes frères, de même que les paroles du Seigneur doivent avoir leur accomplissement, ses exemples doivent avoir des imitateurs. Eh ! que serait l'Evangile, s'il n'était qu'une lettre morte, et qu'aurait produit le mystère de la Rédemption, s'il se réduisait à une foi sans les œuvres ? La croix n'est élevée au milieu de l'univers,

dit saint Augustin, que pour engendrer des chrétiens, c'est-à-dire des hommes qui prient, qui se mortifient et qui pratiquent tous les devoirs du christianisme. En vain la coutume a fait disparaître ces actions de piété si célèbres chez nos pères ; en vain elle a métamorphosé la religion en un simulacre sans âme et sans vie, il sera toujours vrai qu'on ne peut être disciple de l'Evangile qu'en se conformant aux exemples de Jésus-Christ, qu'en édifiant ses frères, comme il les édifia : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, sic et vos faciatis. (Joan., XIII, 15.)*

Il n'y a pas une seule œuvre de Jésus-Christ, dit saint Bernard, qui n'ait été faite pour notre instruction et que nous ne devions retracer dans notre conduite et dans nos mœurs. Si le Seigneur souffre, c'est pour nous montrer comment nous devons souffrir ; s'il jeûne, c'est pour nous apprendre comment nous devons jeûner ; s'il multiplie les pains dans le désert, c'est pour nous recommander l'aumône ; s'il nous engage à nous laver les pieds les uns les autres, comme il lave ceux de ses disciples, c'est pour nous persuader d'être humbles et charitables : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, sic et vos faciatis.*

Point d'excuse ici, point de dispense, et, pour vous en convaincre, je vais entrer dans un détail qui, après vous avoir prouvé la nécessité où nous sommes tous de donner de bons exemples, vous en fera connaître la nature et les qualités : en deux mots, l'obligation indispensable de donner bon exemple ; les différentes espèces de bon exemple auquel nous sommes obligés. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il y a des préceptes et des conseils dans l'Evangile. Les premiers doivent être suivis sans adoucissement et sans restriction ; les seconds n'obligent que ceux qui font vœu de les pratiquer ; mais, quant à l'exemple, de quelque côté qu'on le considère, il nous est recommandé comme une loi vraiment indispensable, comme une règle sans laquelle il n'y aurait ni foi ni religion. Ecoutez ce que dit Jésus-Christ ; voyez ce qu'il pratique, et vous connaîtrez que tous les chrétiens doivent s'édifier mutuellement. Ce qu'il dit, il nous ordonne de faire des œuvres qui engagent le prochain à glorifier le Père céleste ; ce qu'il pratique, il observe toutes les vertus. Deux vérités auxquelles je m'attache, et qui vont vous prouver l'obligation où nous sommes de donner bon exemple.

Il est incontestable, dit saint Augustin, que toutes les paroles du Sauveur sont des oracles, et qu'il n'y a rien de plus fort et de plus précis que les termes dont il se sert lorsqu'il nous commande de répandre la bonne odeur et de montrer à tout le monde quelle est la grandeur de nos espérances et de notre foi, quelle est la sainteté du culte que nous professons, la majesté du Dieu que

nous adorons. Prenez l'Évangile en main, ce livre qui doit être la règle de nos mœurs, ce livre sur lequel nous serons jugés vous et moi, ce livre que nous ne pouvons trop lire et trop méditer, et c'est là que vous apprendrez, de la bouche même de Jésus-Christ, que le scandale est le plus grand des péchés ; qu'il vaudrait mieux être jeté dans la mer avec une meule au cou, que de scandaliser le moindre des enfants.

Avez-vous pris ces paroles pour règle de votre conduite, et peut-on croire que vous ajoutez foi à l'Évangile, lorsqu'on vous voit faire tous vos efforts pour séduire vos frères et pour corrompre leurs mœurs ; lorsque vous employez l'argent ou les menaces, le crédit ou l'insinuation à dessein de surprendre l'innocence et de la faire tomber dans des filets ; lorsque vous étalez le crime aux yeux de la multitude sans pudeur et sans foi, en faisant trophée de ce qui vous couvre d'une éternelle confusion ; lorsque, par vos discours et par vos œuvres, vous entraînez toute une maison, toute une ville dans les abîmes du péché, sous prétexte que la religion est trop austère et qu'il est permis de suivre les penchants de la nature ?

Ah ! mes frères, ne craignons point de le dire, agir de la sorte, c'est renoncer à Jésus-Christ même ; c'est mépriser ce qu'il nous enseigne ; car vous n'ignorez pas que sa doctrine n'a point d'autre objet que de nous recommander les bonnes œuvres, et conséquemment les bons exemples. Ici, il nous enseigne qu'il faut porter notre croix tous les jours de notre vie ; là, il nous recommande de prier, de jeûner et de faire pénitence ; ici il nous ordonne l'aumône comme une action qui soulage nos frères et qui les édifie ; là, il nous commande le pardon des ennemis, comme un acte de charité nécessaire pour arriver au ciel, comme un exemple de douceur et de modération. Ici, il nous engage à pratiquer l'humilité ; là, il nous prescrit d'écouter l'Eglise, nous déclarant que celui qui écoute ses disciples l'écoute, que celui qui les méprise, le méprise.

C'est ainsi que les sermons de Jésus-Christ ne tendent qu'à nous persuader la nécessité du bon exemple. Il veut que nous soyons parfaits, comme notre Père qui est dans les cieux est parfait : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cælestis perfectus est* (Matth., V, 48) ; il veut que nous ayons confiance en lui, pour vaincre le monde comme il l'a vaincu : *Confidite, ego vici mundum* (Joan. XVI, 33) ; il veut que nous arrachions notre œil, notre main droite, si cette portion de notre corps nous scandalise ; que nous nous abstenions de regarder une femme avec de mauvais desirs, comme d'une action qui nous rend coupables d'adultère ; que nous ne jurions ni par le ciel, parce qu'il est le trône de Dieu, ni par la terre, parce qu'elle est son marchepied, mais que nous nous contentions de dire oui et non ; il veut que nous donnions notre manteau à celui qui demande notre robe, plutôt que de blesser la charité ; que nous fassions du bien à ceux mêmes qui

nous haïssent ; que nous priions pour ceux qui nous persécutent et qui nous calomnient ; et tout cela, mes frères, selon les paroles mêmes de notre divin Sauveur, afin que les hommes voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient Dieu : *Ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cælis est.* (Matth., V, 16.)

Grand Dieu ! quelle est notre vie rapprochée de ces préceptes, sinon une entière transgression de vos commandements ? Croirait-on que c'est à nous, vos disciples, vos enfants, ainsi que nous osons nous qualifier, que ces paroles s'adressent ? Hélas ! quand nous aurions fait un vœu solennel de déobéissance envers votre divine Loi, nous ne pourrions pas être plus réfractaires et plus rebelles à vos saintes volontés : toute notre conduite ne tend qu'à l'anéantissement de l'Évangile. Vous nous ordonnez de ne point amasser des trésors que les vers et la rouille consomment, et nous ne travaillons qu'à nous procurer ces biens périssables ; vous nous ordonnez de marcher dans la voie étroite qui conduit à la vie, et nous entrons dans la voie large qui mène à la perdition ; vous nous ordonnez de ne point juger nos frères, pour n'être point jugés, et nous les condamnons même sans les entendre.

C'est ainsi, mes frères, que nous écartant continuellement des maximes évangéliques, nous faisons tout le contraire de ce que nous enseigne Jésus-Christ. Mais n'est-il pas notre maître et notre oracle, dit saint Augustin, et ses paroles ne sont-elles pas la vérité même ? Les commandements des hommes passent avec eux, tandis que ceux de Dieu subsistent éternellement comme lui. Vous le voyez, mes frères, il y a dix-sept siècles que ce divin Sauveur instruisait les hommes, et ses instructions n'ont été altérées ni par les révolutions des temps, ni par le changement des mœurs. On a beau se prostituer dans l'amour des créatures, se permettre tout ce que défend le Créateur, sa Loi, toujours la même, condamne la multitude qui s'égare, parce qu'on ne peut prescrire contre les vérités éternelles.

Ainsi, l'ordre que nous avons reçu de Dieu même, de donner de bons exemples, est pour ce siècle-ci, comme pour ceux qui lui succéderont et pour ceux qui l'ont précédé ; ainsi, nous sommes obligés à nous conformer à l'Évangile, comme s'y conformèrent les premiers chrétiens. Avec quelle ardeur ne recueillirent-ils pas les paroles de salut et de vie, pour accomplir la Loi de Dieu, pour embrasser les saintes maximes du christianisme ; ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, parce que Jésus-Christ ne cesse de nous recommander la charité ; ils apportaient leurs biens aux pieds des apôtres, parce que le Seigneur nous commande de mépriser les richesses et de nous en faire des amis qui puissent nous recevoir dans les tabernacles éternels ; ils menaient la vie la plus pénitente et la plus retirée, parce que le Fils de Dieu nous ordonne de jeûner, de prier et de nous mortifier.

Ils savaient que l'Evangile appelle bienheureux ceux qui sont doux, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui aiment la paix, ceux qui sont altérés de la justice, ceux qui souffrent des calomnies et des persécutions pour la vérité, et ils étaient humbles, chastes, patients, ne rendant jamais le mal pour le mal, mais bénissant la main qui les frappait; tels furent les bons exemples que nos pères nous laissèrent et que nous devons suivre, pour les faire passer à nos descendants. Ici, je gémis, je vous l'avoue, à la vue de ce que nous faisons. Oui, la postérité, indignée de nos excès, maudira notre mémoire et s'élèvera contre nous, quand elle verra la terre infectée de nos scandales; quand elle apprendra que nous fûmes les ennemis de la croix de Jésus-Christ au lieu d'être ses disciples; quand elle lira la malheureuse histoire de ce luxe qui nous séduit, de cette volupté qui nous entraîne, de ces vices qui nous tyrannisent et qui nous rendent un objet affreux aux yeux de la foi.

Ah! mes frères, que les exhortations de notre divin Sauveur se représentent sans cesse à notre esprit, et que notre âme saintement affamée de sa doctrine toute céleste n'ait point d'autre désir que de s'y conformer. Toute la vie de Jésus-Christ fut une continuelle instruction; il enseignait sur les montagnes, il enseignait dans les déserts, il enseignait dans les villes, il enseignait dans les temples. Heureux ceux qui l'écoutèrent et qui pratiquèrent sa sainte Loi : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud.* (Luc xi, 28.) Mais la semence de la parole tombe rarement dans une bonne terre; il y a des siècles qui, comme des épines, l'étouffent et l'empêchent de croître; il y en a d'autres qui, comme des pierres, ne lui communiquent point de suc pour pouvoir germer. Le nôtre, on peut le dire, embarrassé par les richesses, séduit par les honneurs, amolli par les plaisirs, ne laisse aucune issue à la culture de la divine parole. On vous prêche, on vous exhorte, et le torrent de la coutume vous emporte, et vous ne retirez de la prédication que le terrible malheur d'être plus coupables. Par quelle espèce d'ensorcellement, disait autrefois saint Chrysostome, en pareille occasion, l'homme est-il insensible à une parole dont la puissance forma la terre et les cieux; dont la force renversa les idoles; dont l'efficacité rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la vie aux morts; dont la vertu changea les cœurs et fit triompher la croix sur les ruines du paganisme ?

Si les vents et les mers obéissent à la voix de Jésus-Christ, dit saint Bernard, comment osons-nous lui résister ? Ne suffit-il pas qu'il nous recommande de donner le bon exemple à nos frères, pour que nous devons user de tous les moyens propres à remplir ce précepte. Rien n'est plus formel que ce que le Seigneur exige de nous, par rapport à l'édification que nous devons au prochain. Notre vie, selon son expression, doit être une lumière qui brille, et qui soit un témoi-

gnage authentique et solennel de notre foi : *Sic luceat lux vestra.* (Matth., V, 16.) Et que serait la religion, si, simplement concentrée dans nos cœurs, elle ne s'annonçait par aucune marque ni par aucun symbole ? On doit confesser extérieurement, dit l'Apôtre, ce qu'on croit intérieurement : *Corde creditur ad justitiam, confessio autem fit ad salutem* (Rom., X, 10); et non-seulement notre divin Sauveur nous y oblige, par tout ce qu'il a enseigné, mais encore par ce qu'il a pratiqué; seconde vérité qu'il n'est pas difficile de prouver.

Il ne s'agit, en effet, que de suivre Jésus-Christ depuis son berceau jusqu'à son tombeau; que de rassembler toutes les circonstances de sa vie, pour reconnaître que ses œuvres, ainsi que ses paroles, nous recommandent le bon exemple. A peine est-il né, qu'il donne des marques d'obéissance et de soumission, qu'il fuit en Egypte, qu'il se rend esclave des volontés de ses parents : *Et erat subditus illis.* (Luc., II, 51.) On n'aperçoit dans ses démarches, ni caprice, ni orgueil; on ne découvre dans sa conduite que sagesse et bonté; il ne fait pas un seul pas qui n'entre dans les desseins de la rédemption; il ne dit pas un seul mot qui ne soit la vérité même. En vain on veut le trouver coupable, ses plus grands ennemis sont forcés d'admirer sa sainteté, et Pilate lui-même ne peut s'empêcher de déclarer, au moment qu'il le condamne, qu'il ne trouve en lui aucun motif de condamnation : *Nullam invenio in eo causam.* (Luc., XXIII, 14.)

La vie de Jésus-Christ, dit saint Jérôme, est la collection de tous les exemples les plus propres à exciter la foi et à nourrir la piété. Il ne marche que pour laisser sur ses traces des marques de sa puissance et de sa commiseration; que pour laisser échapper des rayons de lumière qui convertissent; que pour communiquer aux malades une vertu qui les guérit. Il ne se trouve au milieu des docteurs que pour les instruire, et au milieu de ses disciples que pour les édifier et pour leur apprendre par la sainteté de sa science et de ses mœurs qu'il est vraiment le Fils de Dieu; il ne se retire sur les montagnes que pour inspirer l'horreur du monde; il ne pardonne que pour nous exciter à exercer la charité; il ne se laisse approcher des pécheurs que pour donner carrière à sa miséricorde et à sa patience; il ne s'humilie que pour réprimer notre orgueil; il ne chasse les profanateurs du temple que pour nous convaincre qu'il y a une sainte colère que le zèle autorise et que la charité permet, et qu'on ne peut être indifférent dès qu'il s'agit des intérêts de Dieu.

Les chrétiens n'ont pas besoin, dit saint Augustin, d'aller chercher dans des autorités reculées des modèles capables de les déterminer à la pratique des vertus. Jésus-Christ est un législateur qui le premier se soumet à la Loi; on le voit huit jours après sa naissance endurer les douleurs de la circoncision; on le voit quelques semaines après, c'est-à-dire, lorsque le temps fixé par Moïse

est accompli, se présenter au temple et s'offrir à Dieu son Père comme une victime qui se dévoue à la mort ; il paraît à Jérusalem lorsque les fêtes y rassemblent les Juifs ; il fait la Pâque avec ses disciples, quand le jour est arrivé.

Est-ce un Dieu, s'écrie saint Chrysostome, qui s'assujettit à tant de devoirs et à tant d'humiliations ? Oni, mes frères, mais c'est un Dieu, continue le même docteur, qui a pris la forme d'esclave, un Dieu qui ne veut rien enseigner que ce qu'il pratique, un Dieu qui ne s'est revêtu de la chair de l'homme et de ses misères que pour obéir et souffrir, un Dieu qui cache l'éclat de sa divinité pour opérer la grande œuvre de notre rédemption, sous le voile de l'humilité : de sorte que c'est en lui, et non dans les patriarches et les prophètes, que nous devons chercher notre vrai modèle.

C'était peu, pour Jésus-Christ, dit saint Augustin, d'exhorter les martyrs par sa parole, il voulait les fortifier par son exemple : *Parum erat Dominum hortari martyres verbo, nisi formaret exemplo*. L'univers, selon la remarque de Tertullien, peut être comparé à une grande montagne sur laquelle le Fils de Dieu s'est fait voir à tous les hommes comme un tableau vivant des vertus les plus sublimes, comme un modèle dont tous les traits excitent à la pratique de la loi. C'est là que toutes les nations l'ont aperçu sous le voile de l'humanité faire la fonction de Sauveur, se dépouiller de sa gloire pour nous revêtir de son immortalité, souffrir toutes sortes d'opprobres pour effacer nos iniquités et notre confusion ; endurer la faim et la soif pour nous enrichir de tous les biens célestes, pour nous communiquer le pain des anges et une eau qui rejaillit pour la vie éternelle, passer les nuits en prières pour réconcilier la terre avec le ciel.

N'est-ce pas là, mes frères, ce grand et magnifique spectacle que tous les sacrifices de l'Ancien Testament avaient figuré, que toutes les prophéties avaient annoncé ? Spectacle qui, infiniment supérieur à ces astres que nous admirons, vient au milieu de l'ancien monde en former un nouveau, et par une création mille fois plus admirable que la première, faire sortir du sein même de la corruption une multitude de saints qui tous reconnaissent Jésus-Christ pour leur modèle et pour leur chef.

En effet, examinez le courage des martyrs, ce courage qui leur fit braver les roues, les échafauds ; examinez la pénitence des solitaires qui ne s'aperçurent de l'existence de leurs corps que par les macérations qu'ils exercèrent sur leur chair ; examinez le zèle des pontifes qui se consumèrent pour le salut de leurs frères, et qui passèrent leurs jours à instruire et à édifier ; examinez la pureté des vierges qui ne connurent d'autres plaisirs que ceux du ciel, et partout vous trouverez que ces personnages si vénérables, dont le monde n'était pas digne, ne furent que des imitateurs de Jésus-Christ. Il est le

chef des martyrs et des pénitents, le chef de tous les saints, et parce qu'il n'y a de saints que par lui, et parce que sa vie mortelle est le modèle de toute sainteté.

Où sont les religions qui puissent, comme la nôtre, se vanter de trouver dans leur auteur l'exemple de ce qu'on doit pratiquer ? Il n'appartenait qu'au christianisme d'avoir une telle gloire et un tel bonheur. Les cieux s'ouvrent, et le Fils de Dieu descend, non pour être servi, comme il le dit lui-même, mais pour servir ; non pour commander avec empire, mais pour persuader avec bonté ; non pour mépriser les hommes, mais pour en être méprisé : *Factus sum opprobrium hominum* (Psal. XXX, 12) ; non pour vivre dans l'inaction, mais pour travailler sans relâche : *Et in laboribus a juventute mea* (Psal. LXXXVII, 14) ; non pour occuper des palais, mais pour n'avoir pas où reposer sa tête : *Filius hominis non habet ubi caput reclinat* (Matth., VIII, 20) ; non pour se choisir une société distinguée par sa puissance, par sa noblesse et par ses biens, mais pour s'associer douze pauvres pêcheurs, gens sans lettres et sans éducation ; non pour se soustraire à ses persécuteurs, mais pour se soumettre à la mort de la croix : *Factus est obediens usque ad mortem crucis*. (Philip., II, 8.)

Je sens, mes frères, que mes expressions diminuent le prix inestimable des grands exemples que Jésus-Christ nous a laissés ; mais, comme dit saint Chrysostome, quel est l'homme qui pourra dignement raconter les merveilles de l'Homme-Dieu ? Nous n'avons de mérites que ceux qu'il nous communique, de charité que celle qu'il répand dans nos cœurs, de lumière que celle dont il éclaire les esprits. Tantôt il nous appelle sur le Thabor pour nous donner une idée de la gloire qu'il nous réserve, et tantôt sur le Calvaire pour nous faire savourer le calice de sa passion ; toujours également admirable, toujours également Dieu, et quand il nous console, et quand il nous éprouve, et quand il nous glorifie, et quand il nous afflige. Tous les endroits que ce divin Sauveur a parcourus, dit saint Grégoire le Grand, ne doivent jamais s'effacer de notre mémoire, parce que c'est là qu'il laissa couler tantôt ses larmes et tantôt son sang, pour nous sanctifier et pour nous apprendre à aimer les souffrances et l'humiliation, à préférer les peines aux plaisirs, les croix aux joies de ce monde. Mais il semble que les œuvres de Jésus-Christ doivent se borner à un simple spectacle, par la manière dont nous les envisageons. Loin de nous les approprier, pour ainsi dire, selon l'expression de Tertullien, en les retraçant dans nos mœurs, nous vivons en païens au sein même du christianisme. Nous ne pouvons pas nous empêcher, il est vrai, d'admirer les actions de notre divin Sauveur, mais nous ne saurions nous résoudre à les imiter.

Est-il permis, ô Seigneur ! que les grands exemples que vous nous avez donnés se bornent à une admiration stérile, et qu'il n'y ait que notre esprit qui soit affecté des merveilles que vous avez opérées ? Ah ! imprimez dans

nos cœurs cette patience, cette douceur, cette charité, cette abnégation qui vous rendirent obéissant jusqu'à la mort de la croix ; élevez-nous jusqu'à la perfection d'imiter cette vie toute divine qui servit de spectacle aux anges et aux hommes : vous êtes la vigne et nous sommes les ceps, et, comme sans elle les ceps ne peuvent recevoir de substance et se nourrir, nous ne pouvons produire aucune bonne œuvre, si vous ne nous communiquez cette grâce toute-puissante qui fait aimer ce que vous commandez, selon les paroles de votre Eglise : *Fac nos amare quod præcipis*.

L'Evangile, dit saint Augustin, n'est point un livre qu'on doit parcourir comme une histoire qu'on se contente de retenir, mais il est un modèle qui nous est proposé pour être imité. Eh ! quelle honte pour nous, mes frères, quel scandale ! si, venant à confondre la vie même de Jésus-Christ notre Sauveur et notre maître, avec celle des philosophes, nous ne faisons que la lire et la considérer ! Appliquons nos âmes à la pratique des exemples que le Seigneur nous a laissés. Si nous le voyons en croix, que ce soit pour participer à ses souffrances ; car nous sommes ses membres, et, comme dit saint Bernard, n'est-il pas affreux de voir un membre délicat, sous un chef couronné d'épines ?

Quelle excuse pourrions-nous apporter au Juge souverain des vivants et des morts, lorsque, venant à nous montrer ses plaies, c'est-à-dire la marque de la lance et des clous qui déchirèrent sa chair, il nous dira : Je ne vous ai rien ordonné que je n'aie pratiqué ; je suis devenu pour vous l'opprobre et la malédiction des hommes ; j'ai souffert pour vous tout ce que la rage des tyrans et des démons peut inventer, et vous n'avez répondu à mon amour que par une vie toute sensuelle, que par une désobéissance continue à ma loi. Jugez vous vous-mêmes, et voyez si mon royaume, qui ne doit être donné, ainsi que je vous en ai averti, qu'à ceux qui se font violence, qu'à ceux qui portent leur croix, vous appartient et si vous avez droit de venir partager avec mes saints cette gloire ineffable qui est la récompense de leurs vertus et de leurs travaux.

Ah ! n'en doutez pas, mes frères, à ces mots, la fureur s'emparera de votre âme, et il ne vous restera pour ressource que des tourments inexprimables, et le regret éternel de n'avoir pas imité Jésus-Christ notre modèle et notre chef. Il vous avait commandé de l'imiter, et ses œuvres comme ses paroles vous obligeaient à donner de bons exemples. Vous venez de le voir ; voyons maintenant à quoi se réduisent ces exemples.

SECOND POINT.

Tous les chrétiens forment une grande famille qui, malgré la différence des usages et des climats, ne doit avoir qu'une même fin et qu'un même principe, c'est-à-dire Jésus-Christ qui est le commencement et le terme de toutes choses, et par qui seul nous pouvons être sauvés. De là ces devoirs qui nous engagent à nous aimer les uns les autres, à nous

respecter et à respecter notre prochain, et à ne rien faire que ce que l'Evangile permet, que ce qui peut édifier. Que serait la société, si elle n'était qu'un commerce de vices et de scandales, si chacun donnait carrière à ses passions et se livrait à toute la dépravation du cœur ? Ce serait une abomination indigne de l'honnête homme et conséquemment horrible aux yeux du chrétien.

C'est pourquoi notre divin Sauveur nous a enseigné, et par ses paroles et par ses exemples, ce que nous devons observer, afin que, n'ayant tous qu'un même but, nous arrivions tous à ce royaume de gloire qu'il nous a préparé. Mais, comme il ne suffit pas de savoir en général qu'il faut édifier nos frères, mais qu'il faut encore connaître les moyens qu'on doit employer à cette fin, je vais entrer dans un détail qui vous en instruira.

S'il y a des devoirs relatifs à chaque état, il y a par la même raison des exemples selon le rang où la Providence nous a placés, selon les professions que nous avons embrassées. Ainsi, le souverain doit à ses sujets un exemple de soumission aux lois divines et à celles qu'il s'est engagé de remplir pour le bien de son peuple et pour la conservation de son royaume. Tous les yeux, dit saint Bernard, sont ouverts sur les monarques, de sorte que leur vie doit être le spectacle de toutes les vertus. Ici, ils doivent être fermes pour réprimer les méchants ; là, ils doivent tendre la main au malheureux et soulager ses misères. Ici, ils doivent étouffer cet amour de la gloire qui cause les guerres et la ruine des nations ; là, ils doivent soutenir les intérêts de leur couronne et s'armer contre les ennemis de leurs Etats. Ici, ils doivent arrêter la licence des mœurs, sévir contre l'impie et contre l'impiété ; là, ils doivent ne mettre en place que des hommes intègres et capables, afin que la justice et la religion triomphent de toutes parts ; ils doivent faire en un mot ce que fait notre auguste monarque qui, sage dans ses conseils, équitable dans ses desseins, humble dans la prospérité, courageux dans l'adversité, ne règne que pour le bonheur de ses sujets et n'a point d'autre fin que l'accomplissement des volontés de Dieu.

Grands de la terre, est-ce ainsi que vous vous comportez, vous qui, injustes, intraitables, ne laissez apercevoir dans toute votre conduite qu'un esprit de vengeance et d'inhumanité ; vous qui, sous l'empire du meilleur des rois, osez tyranniser vos vassaux et ne reconnaître de grandeur que celle de suivre vos caprices, de satisfaire vos haines et de nourrir votre orgueil ; vous qu'on n'aborde qu'en tremblant et qui n'avez jamais sur les lèvres que des paroles d'amertume et de fiel.

Le Seigneur ne vous aurait-il élevés au-dessus de vos frères que pour les vexer, que pour leur faire sentir tout le poids de votre orgueil, que pour les rendre le jouet de vos bizarreries et de votre humeur ? Ah ! connaissez mieux les desseins de l'Eternel et les lois de l'humanité. Vous ne possédez des riches-

ses et des honneurs que pour être l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux, que pour secourir les besoins du malheureux, que pour appuyer l'innocent et le faible et les défendre de l'oppression.

Et vous, prêtres et pontifes, qui, par une onction toute sainte, êtes distingués du reste des mortels, malheur à vous, si votre conduite dément l'excellence de votre ministère, et si, plus jaloux du faste, de la prééminence des rangs, du revenu des bénéfices, que du salut des âmes, vous déshonorez le sanctuaire où le Seigneur vous a placés. Si vous n'êtes pas le sel de la terre par la pureté de vos mœurs, la lumière du monde par l'éclat de votre science, vous devenez une odeur de mort pour vos frères, et le souverain Juge vous demandera compte de ceux que vos mauvais exemples auront pervertis.

Qu'est-ce qu'un prêtre, demande saint Cyprien, sinon le modèle du troupeau qui lui a été confié, sinon le médiateur entre le ciel et la terre et qui doit dire comme Jésus-Christ : Qui est-ce qui me convaincra de péché ? *Quis arguet me de peccato (Joan., VIII, 46) ?* sinon une victime, une hostie entièrement consacrée à Dieu, dont les paroles et les actions montent au trône de l'Agneau comme un sacrifice de suavité.

Que les ministres du Dieu vivant ne fassent donc pas une démarche, qu'elle ne soit avouée par la justice et par la charité ; qu'ils ne prononcent pas une seule parole qui ne soit édifiante ; qu'ils évitent l'ombre même du péché, afin, comme dit saint Bernard, que les peuples, venant à les considérer, soient pénétrés de respect pour la dignité dont ils sont revêtus et en conçoivent de l'amour pour la vertu. C'est ce qui fait que des pasteurs remplis de l'esprit de Dieu nous donnent dans tous les temps des exemples de la plus fervente piété. Ils savaient que, spécialement obligés par état à étendre le règne de Jésus-Christ, ils devaient ne travailler qu'à cette œuvre, et que, si c'est un crime chez un séculier de mener une vie profane, c'est un scandale énorme chez une personne consacrée au Seigneur.

Ainsi, mes frères, si nous ne pratiquons pas ce que nous vous prêchons ; si nos actions ne répondent pas à nos discours, oui, j'ose le dire, d'après saint Bernard, nous venons ici compromettre l'honneur même de la religion et faire servir les vérités éternelles à notre orgueil et à notre ambition. Nous n'avons pas un moindre ministère à remplir que d'imiter Jésus-Christ même qui, pontife des biens futurs, se sacrifie pour le salut des hommes, et qui, pendant les jours de sa vie mortelle, n'enseigna que ce qu'il observait dans toute la rigueur.

Si de là je passe aux magistrats, que de devoirs à remplir pour n'être ni un sujet de murmures ni un objet de scandale envers ceux qui attendent de leur bouche des arrêts d'équité. Le juge, dit saint Thomas, ne cessera de s'instruire jour et nuit, s'il veut s'acquitter de ses fonctions, et ni les plaisirs, ni les présents, ni les caresses, ni les menaces

ne pourront l'engager à abandonner la cause de la veuve et de l'orphelin. Il faut qu'il se consume au service des personnes qui réclament le secours de ses lumières, et qu'il les juge comme s'il allait mourir, avec la même exactitude, avec le même scrupule. Le Seigneur n'a établi des magistrats que pour qu'ils observent les premiers les lois dont ils maintiennent la vigueur ; que pour qu'ils fassent voir une intégrité à toute épreuve, capable de leur attirer la confiance et la vénération des clients. Autrement, le juge mérite d'être jugé, et son rang l'expose à subir un jour toutes les vengeances d'un Dieu qu'on ne peut tromper, et qui, selon l'expression du Prophète, jugera les justices mêmes : *Ego justitias vestras judicabo. (Psal. LXXIV, 13.)*

Quant à vous, pères et mères, je tremble en voyant les obligations auxquelles votre qualité vous expose, car il ne s'agit de rien moins que de répondre à Dieu sur votre propre sang, disons mieux, sur votre âme, des péchés que vos enfants auront commis par votre faute. Combien ceci n'est-il pas étendu ! non-seulement il comprend les vices que vous aurez tolérés ; non-seulement les crimes que vous aurez vu commettre, mais encore ceux que vous aurez occasionnés, soit en ne mariant pas vos enfants lorsqu'ils auront eu le désir de s'établir, soit en les forçant de prendre un état contre leur inclination. Je ne saurais vous dire, mes frères, combien d'idées se présentent ici à mon esprit ; mais, ce que je sais, c'est que les devoirs des parents sont prodigieusement multipliés, c'est que les bons exemples qu'ils doivent donner se répandent sur toutes leurs actions, de sorte qu'il n'y a pas une démarche, pas une parole qui ne doivent être dirigées par la sagesse, dans la crainte qu'ils ne deviennent un objet de scandale à leurs fils ; dans la crainte qu'ils ne les entraînent dans quelque désordre, qu'ils ne les familiarisent avec quelque pratique contraire à la Loi de Dieu.

Si cela est, comme on n'en peut douter, quelle sentence prononcée contre ces pères et mères qui élèvent leurs enfants dans l'amour du monde et de la parure, qui les conduisent aux spectacles et aux bals, et qui, loin de faire en leur présence des actes de piété, ne parlent de la religion que pour l'outrager, de ses usages que pour s'en moquer, de ses ministres que pour les mépriser. Nos villes, à la honte des chrétiens de nos jours, oui, nos villes renferment dans leur enceinte des multitudes de marâtres qui sacrifient leurs filles au démon en remplissant leur esprit et leur cœur de tout ce que le siècle offre de plus pervers, en leur faisant voir jusque sur leur propre front un fard que les Pères de l'Eglise appellent les livrées du démon ; en les conduisant en triomphe dans des assemblées profanes, où la pureté fait presque toujours naufrage ; en les entretenant que de ce qui enivre les sens et de ce qui tue l'âme.

Et vous venez ensuite, mes frères, vous

plaindre de ce que vos enfants vous méprisent et vous méconnaissent, de ce qu'ils donnent au public des scènes aussi tragiques qu'humiliantes; mais, à qui vous en prendre, si ce n'est à vous-mêmes, qui les avez corrompus par vos mauvais exemples? Tout leur mal est de vous avoir copié, d'être des portraits trop fidèles de vos usages et de vos mœurs. Vous n'avez respecté ni leur jeunesse, ni leur innocence, ni l'Esprit-Saint qui résidait en eux comme dans son temple; eh bien, ils ne respecteront ni vos paroles ni votre autorité. Pères indignes, mères barbares, il eût mieux valu, dit saint Chrysostome, que vous les eussiez égorgés de vos propres mains. Leurs scandales, qui retombent absolument sur vous, seront cause de leur damnation et de la vôtre.

Ce n'est pas une chose indifférente, dit saint Augustin, que de ne pas donner de bons exemples à ses enfants, que de ne pas les punir lorsqu'ils le méritent. On veut souvent, pour conserver la gloire d'un nom, pour ne pas déshonorer une famille, laisser impunis les excès d'un fils; mais, je vous le demande, n'est-il pas vraiment honorable pour un père de poursuivre le crime jusque dans son propre sang? D'ailleurs, combien de fois, pour éviter quelques légers reproches, s'est-on couvert d'infamie, en voyant un enfant, qu'on n'avait pas voulu châtier d'une manière éclatante, finir par éprouver le malheureux sort des brigands.

Pères et mères, armez-vous d'une sainte colère contre vos enfants, dit saint Chrysostome, s'ils viennent à s'abandonner à ces vices qui déshonorent le chrétien et l'honnête homme. S'ils sont réprimés soit par la prison, soit par d'autres peines afflictives, ils rentreront en eux-mêmes, ils se corrigeront; mais, si l'on se contente de leur faire toujours des reproches et des menaces, ils s'enhardiront dans l'amour du crime; et d'une mauvaise action, qui n'était peut-être pas encore publique, ils passeront à ces scandales qui remplissent une province, un royaume, et qui les perdront pour toujours. Je ne puis concevoir, je vous l'avoue, continue saint Chrysostome, ce faux honneur qui vous retient, quand il s'agit de sévir contre un fils coupable ou de vol, ou d'adultère, ou d'impiété. Sachez que ceux qui, dans ces circonstances, vous donnent des conseils de patience et de douceur, sont véritablement vos ennemis, qui ne tendent qu'à précipiter vos enfants, et à vous précipiter vous-mêmes dans la plus affreuse confusion ici-bas et dans les abîmes éternels. Celui-là est votre ami, ne l'oubliez jamais, qui vous engage à punir le crime partout où il se trouve.

L'Ecriture sainte ne s'exprime pas avec moins d'énergie sur la sévérité qu'on doit employer à l'égard d'un fils coupable. *N'épargnez point*, dit-elle, *la correction à l'enfant*. Si vous le châtiez, il ne périra point, et vous délivrerez son âme de l'enfer. Les blessures de celui qui nous aime valent mieux que les baisers de celui qui nous

flatte. Mais qu'on est éloigné de ces maximes! Le crime des fils demeure impuni parce que les pères, qui se sentent les premiers coupables, n'osent les reprendre et les châtier; parce qu'ils prévoient les reproches que leurs enfants seraient en droit de leur faire, et voilà comment les mauvais exemples sont cause de tous les maux. Plus subtils et plus venimeux que le serpent, dit saint Anselme, ils se glissent de toutes parts et empoisonnent tous les lieux où ils paraissent.

Que ne dirais-je point à ce sujet de la manière dont les maîtres se comportent à l'égard de leurs domestiques. Autres sources de scandales, non moins déplorables que celles dont nous venons de parler. On ne pense pas que le maître, qui n'a pas soin de son serviteur, est pire qu'un infidèle, selon l'expression de l'Apôtre; qu'on est obligé de respecter l'âme du dernier esclave, et de ne lui donner, en conséquence, que des exemples de sagesse et de vertu. De là ce spectacle affligeant que presque tous les maîtres offrent continuellement à leurs domestiques; ou les uns colériques et vindicatifs leur apprennent à jurer et à blasphémer, ou les autres les rendent complices de leurs débauches, les emploient pour cimenter leur libertinage, et les payent pour les faire consentir à leurs mauvais désirs. Le monde est rempli de ces hommes passionnés, qui ne se servent de l'autorité qu'à dessein de corrompre l'âme de leurs frères, qu'à dessein de les rendre aussi pervers qu'ils le sont eux-mêmes.

Beaux jours du christianisme, quand reviendrez-vous? On ne voyait alors qu'une sainte émulation entre le maître et le domestique pour arriver au ciel; et la femme ne faisait point servir à ses bizarreries et à ses passions celle qui devait lui obéir. Chacun se faisait un devoir d'instruire ses serviteurs des maximes du christianisme, de les conduire jusqu'aux tribunaux de la pénitence, de les exciter à la piété et de leur donner le temps de satisfaire à leurs exercices de chrétien. Chacun veillait exactement sur leurs mœurs, et leur faisait scrupuleusement observer les jeûnes prescrits par la Loi, ainsi que les fêtes qui sont de précepte.

Eh! comment, s'écrie saint Ambroise, vous souffrirez sous vos yeux et dans vos propres maisons des personnes qui déshonorent la religion que vous professez, et par votre vie criminelle vous serez cause de la chute de ceux qui passent leurs jours avec vous! Ah! si je pouvais, continue ce Père, ouvrir les enfers et vous faire voir tant d'âmes précipitées dans ces abîmes pour avoir été séduites par vos mauvais exemples, vous frémiriez et vous ne pourriez supporter cet horrible aspect. Les unes vous diraient, en vous montrant les flammes qui les environnent: voilà votre ouvrage, voilà où vous nous avez conduit; les autres, vous accablant des reproches les plus terribles et les plus sanglants, invoqueraient le ciel et la terre con-

tre vous et les conjureraient de vous écarser.

Je vous parle ici de vos propres domestiques, de vos propres enfants, de vos propres épouses qui ont occupé les mêmes places que vous occupez maintenant, qui ont habité sous le même toit où vous habitez, et qui gémissent sans ressource, sans espérance, et qui maudiront éternellement le jour qui vous vit naître, parce que vous avez occasionné leur ruine et leur damnation.

Rien n'est donc plus important, je le répète, que de donner de bons exemples, et nous devons ce secours les uns les autres, afin de nous exciter mutuellement à la piété, afin de glorifier tous ensemble le Dieu qui nous a créés et rachetés de l'esclavage du démon. Que l'époux édifie donc l'épouse, que le frère édifie donc le frère, que le voisin édifie donc le voisin, dit saint Chrysostome, et alors il n'y aura plus dans l'univers que des spectacles de piété, que des œuvres de sanctification, et alors la face du monde se renouvellera, et notre génération retracera celle des premiers chrétiens.

Il n'y a personne qui ne soit dans le cas de donner de bons exemples, parce qu'il n'y a personne qui vive tellement isolé qu'il passe ses jours sans aucun témoin. La société, ce monde composé d'yeux et d'oreilles, exige de nous que nous ne prononcions que des paroles capables de nous rappeler à Dieu; que nous ne fassions que des actions capables de nous élever à Dieu, conformément au précepte que nous donne l'Apôtre de ne dire que des choses honnêtes et décentes, que des choses saintes : *Quæcunque pudica, quæcunque justa, quæcunque sancta, quæcunque bonæ famæ.* (Philip., IV, 8.) On s'imagine qu'une parole n'est qu'un mot que le vent emporte, et c'est souvent un trait qui va percer le cœur de celui qui nous écoute, ranimer, rallumer des passions éteintes et fait revivre l'amour du péché. Ce que nous avons vu, dit saint Jérôme, ce que nous avons entendu, ne nous affectait peut-être pas dans le temps même où nous en étions témoins; mais l'imagination, la mémoire ne manquent guère de nous rappeler tôt ou tard ce qui nous était échappé, et jusque pendant le sommeil nous en revoyons le tableau.

On a beau éprouver tous les jours ces vérités, le monde n'en est pas moins un commerce de mauvais exemples, et conséquemment de séduction; et il y a peu de personnes parmi vous à qui l'on ne puisse dire ce que disait autrefois saint Cyprien : Vous portez partout vos propres funérailles, et vous répandez dans tous les lieux où vous paraissez l'infection d'un cadavre; enfin vous paraissez vivants, et vous êtes morts. C'est ainsi qu'on empêche le fruit de la rédemption de Jésus-Christ, en étouffant dans son cœur et dans celui des autres tout germe de piété. Parcourez les cercles, les promenades, entrez dans nos églises mêmes, et partout vous verrez les mauvais exemples étalés comme des trophées. On ne se regarde, on ne se parle que pour s'enflammer mutuellement de

cet amour impudique qui est le scandale de notre malheureux siècle, et c'est à qui fera voir plus de faste, plus d'audace et plus d'indécence. Les femmes qui devraient être voilées montrent un front qui ne sait plus rougir, et les hommes que la sagesse devrait guider s'abandonnent à mille frivolités. Nos villes sont cette Babylone prostituée où l'on ne découvre que des scandales et des horreurs.

Cependant, mes frères, nous conviendrons que, malgré ces malheurs, l'Eglise trouve encore dans son sein des exemples dignes de ses plus beaux jours. Les promesses de Jésus-Christ sont véritables : les mauvaises mœurs ne prévaudront jamais contre la sainteté de sa religion, comme les erreurs n'en offusqueront jamais la vérité. De saints pontifes, de pieux monarques, de vertueuses mères nous donnent encore des spectacles édifiants, et nous avons la consolation de retrouver dans leur conduite les vertus des premiers fidèles, tandis que la multitude insensée se livre à toutes sortes de dérèglements.

Il ne faut pas s'imaginer, lit saint Bernard, que nous sommes les maîtres de vivre à notre gré, et que le goût et le caprice peuvent déterminer nos actions. Le Seigneur a donné la commission à chacune de nous, de travailler au salut du prochain : *Mandavit Deus cuique de proximo suo* (Eccli., XVII, 42), et comment y travaillons-nous, si ce n'est en édifiant par des exemples, car tous les hommes ne sont pas appelés à la grâce de l'apostolat, tous ne sont pas chargés du ministère de la parole. Pendant que nous faisons retentir les chaires de vérité de la morale évangélique, vous devez l'exprimer dans votre conduite. Jésus-Christ n'est le modèle des chrétiens, dit Tertullien, que parce qu'ils doivent exprimer sa vie par les œuvres et annoncer sa mort. Ici, mes frères, ne vous troublez-vous point; et votre conscience ne s'élève-t-elle pas contre vous pour vous reprocher tant d'excès qui, loin de vous laisser des traces de notre divin Sauveur, effacent jusqu'aux vestiges de votre baptême? Est-ce donc là un homme baptisé, un homme confirmé, peuvent dire tous ceux qui vous voient? Hélas! on cherche en vous le disciple de Jésus-Christ, et on n'y aperçoit qu'un esclave du démon; de sorte que, pour exciter à la pénitence, nous sommes obligés d'emprunter nos exemples des générations qui nous ont précédées.

Grand Dieu, qui ne cessez de vous manifester par des œuvres de puissance et de sagesse, faites qu'à titre de vos enfants nous nous manifestations aussi par des actions dignes de notre caractère. Effacez, ô Seigneur! ces traces d'infamie que nous avons laissées partout où nous avons porté nos pas, et ranimez en nous votre image que nous avons entièrement défigurée; que le sang de votre Fils adorable s'unisse à nos larmes pour retracer ce portrait; qu'on ne nous confonde plus avec les Samaritains et les incirconcis, c'est-à-dire, ces hommes charnels qui ne connaissent de loi que celle de leurs passions;

que nos œuvres répandent une lumière qui nous distingue du reste des mortels; que notre conduite impose silence aux libertins et aux impies; qu'elle les déconcerte et qu'elle les couvre d'une salutaire confusion; que tous ceux qui nous verront admirent tous les prodiges de votre grâce, et qu'ils en prennent occasion de vous bénir!

Nous vous avons promis, ô mon Dieu, de vous prendre à jamais pour notre héritage, faites que nous soyons fidèles dans nos promesses, que ni les menaces, ni les caresses ne soient capables de nous faire rougir de la religion que nous professons, mais qu'au contraire elles nous inspirent plus de courage et plus de zèle; que les exemples de vos saints nous servent de règle, afin que, pour être un jour ce qu'ils sont, nous soyons maintenant ce qu'ils ont été. On ne nous rappelle leurs actions que pour nous engager à les imiter : alors nous pourrons dire dans une sainte confiance avec le grand Apôtre : soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ, parce que les saints et Jésus-Christ, comme il le dit lui-même, ne font qu'un : *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum.* (Joan., XVII, 23.) Alors nous répandrons la bonne odeur de toutes parts, nous ranimerons la foi presque éteinte, et nous serons l'instrument du salut de plusieurs qui, en nous voyant, glorifieront le Père céleste et travailleront à mériter la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

SUR LE TRAVAIL.

Omnis arbor quæ non facit bonum fructum, excidetur et in ignem mittetur. (Matth., III.)

Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

Quel arrêt, mes frères, et quel sujet de trembler pour la plupart des hommes assez lâches pour ne point travailler, ou assez frivoles pour travailler à des riens. A peine l'homme a-t-il péché, qu'il est condamné à manger son pain à la sueur de son front, et que cette sentence prononcée de la part de Dieu même, sans distinction de personnes et de rang, embrasse toutes les générations et tous les siècles; point de dispense, point de prétexte. Adam reçoit pour lui-même et pour ses descendants la loi de vivre du travail de ses mains, et cependant, malgré cet ordre si formel et si précis, on croit s'avilir, lorsqu'on s'applique à quelque ouvrage pénible et laborieux.

La paresse et l'oisiveté semblent être le partage de tous ceux qui ont des biens acquis; de tous ceux qui se prévalent de leur noblesse, comme si les Abraham, malgré leur opulence et leur qualité de roi, ne veillaient pas à la garde de leurs troupeaux; comme si tous les patriarches, c'est-à-dire, ces hommes vénérables, dont l'éloignement des temps n'a pu affaiblir la gloire, ne travaillaient pas de leurs propres mains.

Il n'y a qu'un siècle efféminé comme le nôtre qui ait pu flétrir le travail comme une occupation honteuse. Il n'y a que lui, qui,

par la mollesse qu'il inspire, ait pu arracher des mains du sexe la quenouille et le fuseau que l'Esprit-Saint appelle les armes de la femme forte; il n'y a que lui qui a répandu dans tous les Etats cet engourdissement léthargique qu'on peut appeler la source funeste des vices que nous déplorons.

Quand reviendrez-vous, jours précieux, jours mémorables où tous les hommes se faisaient un honneur et un devoir de servir la religion et la patrie par leurs veilles et par leurs sueurs; où chacun, par des travaux publics et domestiques, reconnaissait sa dépendance, et chassait l'ennui, ce tyran de nos âmes, qui nous fait recourir à mille moyens criminels pour nous distraire et pour nous amuser. Mais nous aurons beau nous autoriser de nos richesses et de notre rang, pour nous dispenser du travail, nous aurons beau remplir le vide de nos journées par des bals des spectacles et des jeux, il n'en sera pas moins vrai que nous sommes tous obligés de manger notre pain à la sueur de notre front, et que tout arbre qui ne porte point des fruits pour l'éternité sera coupé et jeté au feu : *Omnis arbor quæ non facit bonum fructum excidetur, et in ignem mittetur.* (Matth., III, 10.)

Vérité terrible! vérité qui aura son accomplissement, et que je ne puis mieux vous prouver, qu'en vous faisant voir : 1° quelle est l'étendue de l'obligation qui nous engage à travailler; 2° quelle est la manière de sanctifier notre travail. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le Seigneur devait sans doute exterminer l'homme après son péché, dit saint Ambroise, et s'il ne l'a pas fait, c'est parce qu'il a daigné se contenter de la pénitence qu'il lui a imposée, ainsi qu'à ses descendants, et dont nous ne pouvons absolument nous dispenser. De là vient que saint Augustin ne craint point de dire que, malgré le baptême qui a effacé en nous le péché originel, nous faisons en quelque sorte revivre ce péché, lorsque nous ne remplissons pas le contrat que le Seigneur a fait avec notre premier père, savoir : que nous mangerions notre pain à la sueur de notre front.

Figurez-vous, dit saint Chrysostome, toutes les générations renfermées dans Adam, et à qui Dieu dit solennellement, vous vivrez de votre propre travail, vous arracherez avec peine du sein d'une terre stérile les semences que vous lui aurez confiées; parce qu'elle a été si indignée de votre révolte, qu'elle ne vous offrira plus désormais que des ronces et des épines, en place de ces fruits exquis qu'elle produisait avec complaisance. C'est ainsi, continue ce saint docteur, que, par une obligation qui doit être commune à tous les hommes, et qui leur doit être onéreuse, nous nous trouvons dans la nécessité de travailler, et de travailler jusqu'à exciter la sueur de notre front : *In sudore vultus tui.* (Gen., III, 19.) Deux propositions qui vont remplir cette

première partie, et que je vous prie d'écouter avec soin.

Qui pourrait douter, s'écrie Tertullien, que le travail ne soit notre élément, depuis que le Seigneur, pour se venger de la révolte du premier homme, l'a imposé comme une loi générale qu'on ne peut abroger, sans se rendre coupable d'une seconde rébellion. Cette loi n'est point un oracle obscur prononcé en secret, et dont on puisse interpréter les paroles selon ses désirs ; mais c'est une sentence définitive promulguée à la face de la terre et des cieux, et dont chaque terme est des plus énergiques et des plus clairs. Il suffit d'ouvrir la *Genèse* pour nous en convaincre, et c'est là que nous lisons, mes frères, ce qui suit et ce qui mérite toute votre attention.

Dieu, après avoir déclaré à la femme qu'elle enfanterait avec douleur et qu'elle serait sous la puissance de son mari, dit ensuite à Adam : *Parce que vous avez écouté la voix de votre femme, et que vous avez mangé du fruit de l'arbre dont je vous avais défendu de toucher, la terre sera maudite à cause de vous, et vous n'en tirerez de quoi vous nourrir tous les jours de votre vie qu'avec beaucoup de travail. Elle vous produira des épines et des chardons, et vous vous nourrirez de l'herbe des champs ; vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre d'où vous avez été tiré, car vous êtes poussière et vous retourneriez en poussière.*

Voilà, mes frères, notre origine et notre destinée, et il n'y a ici, comme vous voyez, aucune exception, ni pour le potentat, ni pour le grand, ni pour le riche. Tous seront assujettis à travailler sans relâche. De là vient que Salomon dit formellement qu'il y a un joug imposé sur tous les enfants d'Adam qui les accable depuis leur berceau jusqu'à leur tombeau ; de là vient que Job en parlant de l'homme s'exprime ainsi : *Sa vie sur la terre est une guerre continuelle, et ses jours sont comme ceux d'un mercenaire. Il est comme un esclave qui soupire après l'ombre, et qui attend la fin de son travail.*

C'est donc déranger l'ordre que le Créateur a lui-même établi, que d'oser se dispenser de travailler, sous prétexte qu'on est riche ou qu'on est grand. Faut-il, mes frères, vous faire remonter à votre première origine, et vous offrir le tableau de l'univers, lorsque le luxe et la vanité n'avaient point encore saisi les esprits ? C'est alors que la terre, sans être divisée en différentes possessions, appartenait également aux uns et aux autres ; il n'y avait ni haies, ni murailles, ni fossés, et celui qui travaillait davantage était le plus opulent.

Figurez-vous donc ici tous nos pères, dont les nobles descendent, ainsi que les roturiers, répandus dans les campagnes et presque confondus avec leurs troupeaux, sans autre horloge que le cours du soleil, sans autre flambeau que celui des astres, sans autres maisons que des cabanes de pasteurs, sans autre habit que des feuilles ou de

peaux, sans autre ambition que de cultiver leur champ. Ils se chérissaient, ils se respectaient, et dans une innocence dont on ne retrouve pas même les vestiges, ils vivaient tranquilles, ne connaissaient ni la passion de l'intérêt, ni celle de l'envie ; n'étendaient pas leur vue au delà du lendemain, et bénissaient par des effusions de cœur, aussi fréquentes que sincères, le Dieu qui les avait créés.

Que les grands du monde se représentent souvent cet objet, et qu'ils soient confondus ; que les riches de la terre pensent souvent à ces heureux temps et qu'ils soient humiliés ! Qui eût osé alors se dispenser du travail ? Qui eût osé faire valoir des prétentions de noblesse et de grandeur ? La source de tous les hommes était trop connue, et l'on avait beau rétrograder, on n'apercevait que des générations de laboureurs. Le père avait travaillé, le fils travaillait de même, et ils ne soupçonnaient même pas qu'il pût jamais arriver un siècle où la paresse et l'oisiveté deviendraient des titres d'honneur.

Quel contraste entre leur vie et la nôtre ! Étaient-ils nos ancêtres, et sommes-nous réellement leurs descendants ? Il serait peut-être moins difficile de le croire que de nous voir à la tête de tels aïeux dédaigner d'un air d'insolence et l'artisan et le laboureur ; que de nous voir faire trophée de la mollesse et de la sensualité ; que de nous voir abandonnés à toute la véhémence des passions, et livrés à tout l'éblouissement des honneurs et des richesses. Eh ! quels honneurs ! L'homme a mis sa gloire dans sa propre humiliation ; il s'est fait un mérite de mépriser ses frères et de vivre en être qui végète. Quels sont en effet ces hommes qui ne se lèvent que pour jouer, se promener et digérer ? Ces hommes qui se plaignent de la longueur des jours, et qui, ne sachant comment charmer leur ennui, font perdre aux autres un temps dont on ne connaît le prix que lorsqu'il vient à manquer ?

Le travail est de toutes les conditions, dit saint Chrysostome, parce qu'il n'y a point de condition qui ne nous oblige à travailler. Le monde ayant changé de forme, et la Providence ayant déterminé qu'il y aurait des empires, des provinces et des villes ; la fonction de laboureur n'a plus convenu qu'à un certain nombre, et la multitude s'est partagée en différentes professions qui sont devenues nécessaires. D'où il suit, dit saint Bernard, que les travaux n'ont plus été les mêmes, mais que chacun doit travailler relativement à son état.

Ainsi, depuis l'artisan jusqu'au monarque lui-même, nous avons tous une tâche à remplir. Les uns doivent y consacrer leur esprit, et dans des études non interrompues servir leurs concitoyens ; les autres sont obligés d'employer leur corps au service du bien public, de sorte que les veilles et les sueurs nous sont destinées comme une pénitence dont nous ne pouvons absolument nous dispenser ; et en pourriez-vous douter, mes frères, en voyant de vos propres yeux les

soins infatigables que se donnent les rois eux-mêmes pour nous rendre heureux ? On croirait, au premier abord, qu'ils n'ont que des désirs à remplir et des plaisirs à satisfaire; mais que de sollicitudes et d'embarras qui viennent à toute heure investir leur trône et troubler leur repos ? Hélas ! pour être nos pères, et pour nous protéger comme leurs enfants, ils mènent la vie la plus tumultueuse et la plus assujettissante; de sorte que nous n'avons point assez de sang dans nos veines pour payer tous leurs soins et tous leurs travaux.

A quelles fatigues le militaire n'est-il pas condamné ? S'il est en guerre, son esprit et son corps ne sont plus à lui, mais au roi, mais à la patrie, qui lui demandent le généreux sacrifice de tout ce qu'il peut et de tout ce qu'il est. Si au contraire il se trouve en paix, il doit employer tout son temps à s'instruire de sa profession, à s'exercer, à se fortifier, afin de servir l'Etat autant par son savoir que par sa valeur.

Quelle fonction que celle du magistrat ! Toujours avec des auteurs qu'il compile, avec des lois qu'il étudie, avec des clients qu'il écoute, il ne peut prendre sur son temps de quoi satisfaire à ses plaisirs, sans faire un larcin au public, auquel il doit le sacrifice de ses jours et presque de ses nuits. Comme la fortune et la vie même de plusieurs personnes sont entre ses mains, il n'y a point de difficultés qu'il ne doive dévorer, de peines qu'il ne doive prendre pour démêler la vérité, dans la crainte de confondre l'innocent avec le coupable, celui qui a tort avec celui qui a raison. Aussi est-il vrai de dire qu'un juge est un esclave qui ne peut disposer à son gré, ni de son temps ni de sa volonté, et qui, après avoir pesé au poids du sanctuaire les causes qu'on lui porte, ne peut faire pencher la balance que du côté des lois.

Que ne dirais-je point de l'état du sacerdoce, si vous ne saviez pas, mes frères, que cet état, le premier de tous par sa sainteté, demande l'homme tout entier, et que tout prêtre, en conséquence, ne doit connaître que la prière et l'étude de l'Ecriture, des conciles et des Pères. L'homme consacré aux autels, dit saint Cyprien, est une victime destinée à la pénitence, dont les pleurs doivent arroser tous les jours de sa vie, afin de solliciter auprès de Dieu la réconciliation des pécheurs et sa propre justification. C'est un ange dans un corps mortel, qui, séparé du commerce du monde, doit travailler sans relâche à la conversion des âmes, se multiplier en bonnes œuvres, en exemples, afin que tous ceux qui le verront admirent en sa personne la grandeur de son ministère, et bénissent Jésus-Christ le souverain pontife.

Si de là je passais dans des détails relatifs à toutes les conditions, vous verriez, mes frères, qu'il n'y en a point qui n'ait une multitude de devoirs à remplir, et que l'obligation de manger notre pain à la sueur de notre front s'exécute chez tous ceux qui connaissent la loi. Quel est le père, quelque

grand et quelque riche qu'on le suppose, qui puisse se dispenser de veiller à l'éducation de ses enfants ? et quels soins cette éducation n'exige-t-elle pas ? Quelle est l'épouse qui puisse se dispenser de ces obligations que décrit le grand Apôtre, et qui l'engagent à obéir à son mari, à le sanctifier, s'il s'écarte des devoirs du chrétien, enfin à se livrer aux soins domestiques qui sont le partage de la femme forte. Ici, on doit travailler à la conservation d'un bien dont on n'est que l'économe; là, on doit trouver dans son économie des ressources et pour payer ses dettes et pour soulager les pauvres. Ici, il faut suivre un procès pour ne pas laisser des affaires délabrées et pourvoir à ce qui doit arriver après notre mort; là, il faut se faire rendre compte de la conduite des domestiques et ajouter à tout cela les devoirs de chrétien, qui consistent à prier sans relâche : *Sine intermissione orate* (I Thess., V, 17); à mortifier sa chair, à porter sa croix, enfin à accomplir les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Je serais immense, mes frères, si je voulais vous montrer ici quelles sont les obligations de chaque état; mais je suppose que vous les connaissez, et que vous péchez bien plus par malice que par ignorance, lorsque vous manquez de les remplir. Il n'y a que la vie de ceux qui, n'étant engagés ni dans les liens du mariage, ni dans aucune profession, vivent à l'ombre de leurs richesses, qui doivent craindre et trembler, à moins qu'ils ne se fassent une occupation relative à ce que la religion nous prescrit, à moins qu'ils ne varient leur temps par des lectures édifiantes et par des bonnes œuvres. Car, vivre selon son caprice et selon son goût, ce n'est pas vivre en chrétien; le travail, comme nous l'avons dit, n'étant pas seulement une obligation imposée à tous les hommes, mais encore une obligation onéreuse qu'on doit remplir en esprit de pénitence.

Représentons-nous encore une fois la loi qui nous condamne au travail, et nous verrons que Dieu ne nous y a assujettis que pour expier la révolte de notre premier père, que pour punir en lui et dans ses descendants le crime énorme de sa désobéissance. Nous ne sommes donc plus les maîtres de choisir à notre gré le genre de travail qui nous plaît davantage, en laissant les obligations de notre état pour nous en imposer de conformes à notre goût. Le travail est une pénitence, et toute pénitence entraîne nécessairement avec soi de la peine et de la mortification.

C'est peut-être une des choses auxquelles on fait moins d'attention. Il suffit qu'on travaille, pour qu'on croie avoir accompli le précepte. Ne vous y trompez pas, mes frères, il y a des travaux qui nous rendent aussi coupables que l'oisiveté même, parce qu'ils sont hors de saison, parce qu'ils n'ont aucune utilité, parce qu'ils ne font que satisfaire notre luxe, notre mollesse, notre curiosité. Entrons dans le détail.

Vous devez veiller sur vos enfants, et vous

les abandonnez, livrés à eux-mêmes et exposés à tous les accidents, pour travailler à cultiver un jardin, pour visiter des ouvriers qui font des embellissements ou des réparations. Vous devez soigner un malade qui a besoin de votre présence et de vos secours, et vous allez finir quelque ouvrage qui vous amuse et qui vous plaît. Vous devez visiter un prisonnier qui attend avec impatience le moment de votre entrevue, et vous négligez cette œuvre pour vous appliquer à quelque travail qui s'offre sous votre main : autant de travaux qui, loin de vous sanctifier, vous condamnent ; autant de travaux dont vous ne tirerez aucun fruit pour l'éternité.

La vie du chrétien, dit saint Bernard, est une vie sagement ordonnée, où tout ne se passe que conformément à nos devoirs. C'est la volonté de Dieu et non la nôtre que nous devons consulter dans tout ce que nous entreprenons, et sa volonté, toujours sainte et toujours adorable, exige que nous nous mortifions et que, loin de rechercher ce qui nous flatte, nous ne nous occupions que de ce qui nous gêne et nous assujettit.

Souvenez-vous, dit saint Chrysostome, et ne l'oubliez jamais, que cette vie n'est point votre élément ; que vous n'y êtes qu'en exil, et que toutes les douceurs que vous y prendrez se changeront tôt ou tard en amertumes, parce qu'il n'y a que le ciel où il faut espérer de vivre sans afflictions, sans peines et sans dégoûts ; ainsi, mes frères, souffrez ici-bas, avec l'espérance que ces souffrances ne dureront pas toujours, et ne travaillez, selon l'expression de l'Écriture, que pour suer : *In sudore vultus tui*.

Je gémis, je vous l'avoue, et quel est le chrétien qui ne gémirait pas en voyant combien les hommes s'agitent pour produire des riens, pour faire des ouvrages que le feu consumera comme la paille, selon l'expression de l'Apôtre, parce qu'ils exciteront la colère du Dieu vengeur. Que signifient, dites-le moi, femmes mondaines, ces prétendus travaux dont vous amusez votre mollesse et votre oisiveté ? J'entre dans vos maisons, et je vous vois rassemblées pour travailler de concert à des frivolités que l'Évangile condamne, à des modes que le christianisme proscrit ; pour faire en un mot des riens, qui ne sont ni utiles à vos familles, ni profitables à vous-mêmes. Vous vous contentez d'occuper simplement vos doigts, pendant que vous donnez cours à une longue médisance qui ne s'arrête jamais, pendant que vous vous égayez sur des sujets dignes de nos larmes, pendant que vous avez des occupations sérieuses qui vous appellent au milieu de vos enfants et de vos domestiques, et vous croyez avoir rempli le précepte qui nous oblige de manger notre pain à la sueur de notre front !

• Abus, s'écrie saint Bernard, et d'autant plus dangereux qu'il est plus commun. On craindrait de profaner ses mains en les consacrant au service des pauvres ; de sorte que c'est un phénomène de voir une femme de condition travailler à l'habillement des mal-

heureux, composer des médicaments pour le soulagement des malades. Ces temps sont passés, où les Marcelle et les Paule, quoique recommandables par leur qualité, se faisaient un honneur et un devoir de destiner leur temps à vêtir les indigents et à guérir les infirmes. Lazare demeure à la porte, couvert d'ulcères, manquant de tout, et ne trouvant de soulagement que dans des animaux, qui, moins inhumains que les hommes mêmes, le lèchent et le caressent. Ce serait se déshonorer aujourd'hui que de faire des ouvrages aussi mécaniques, que ce qui sert au besoin des pauvres. Il faut que l'or et la soie passent entre ces doigts délicats qu'on ménage avec tant de soin, qu'on admire avec tant d'attention, et qui vont tout à l'heure devenir la pâture des vers.

Quelle sera la réponse, dit saint Chrysostome, de toutes ces personnes qui travaillent, si on leur demande à la fin de chaque année le résultat de leurs travaux ? Qu'offriront-elles pour nous prouver qu'elles se sont appliquées utilement ? Les unes nous avoueront ingénument que victimes de leur caprice, de leur paresse, et de milles différentes maladies qu'elles ont cru sentir, elles ont tout au plus sacrifié dans le cours de chaque journée une demi-heure au travail. Les autres nous montreront je ne sais combien de précieuses bagatelles qui ont pris tout leur temps, et qu'on ne peut considérer sans éprouver des sentiments de pitié.

C'est ainsi, mes frères, que la vie s'écoule au milieu des futilités, et qu'un temps qui ne nous est accordé que pour mériter le ciel devient par notre faute le sujet de notre damnation. Où sont les veilles, où sont les sueurs, dit saint Ambroise, que vous pourrez produire, quand le Seigneur vous demandera ce que vous aurez fait pour lui ? Vous aurez travaillé, il est vrai, vous aurez veillé ; mais, comme ce sera pour le monde et pour le démon, Dieu vous en punira, au lieu de vous en récompenser.

Vous savez, mes frères, que la vie d'un chrétien doit être une vie de peine et de souffrance, et vous voulez trouver jusque dans vos travaux du plaisir et de la dissipation ; et vous voulez que ces travaux mêmes deviennent des plaisirs, par votre attention à ne choisir que ceux qui vous plaisent et qui vous amusent. Est-ce là pratiquer la Loi, ou plutôt n'est-ce pas l'éluder ? n'est-ce pas s'en moquer ? Je sais que tous les hommes n'ont pas la même complexion pour se livrer aux mêmes peines et aux mêmes travaux ; mais je sais que chacun, selon ses forces, peut et doit travailler de manière à se captiver et à souffrir, parce que nous sommes nés, je le répète, pour manger notre pain à la sueur de notre front : *In sudore vultus tui*.

Ce n'est que parce qu'on ne s'applique pas au travail, comme à une pénitence qui nous est imposée, qu'on voit tant de dissipation dans nos villes et tant d'excès. Les campagnes sont moins dérangées, parce que le travail y dompte les hommes et les éloigne de la vie molle et licencieuse. Nouvel avantage

que procure une vie vraiment laborieuse. La chair ne se révolte si souvent contre l'esprit que parce qu'on ne la mortifie pas par une application courageuse à des travaux pénibles et capables d'enchaîner les sens.

Que ne dirais-je point maintenant de ces ouvrages que le luxe produit, et qui, uniquement imaginés pour flatter la mollesse et la vanité, déshonorent la plupart des chrétiens? Levons les yeux, et nous n'apercevrons de toutes parts que des bâtiments somptueux qu'on érige souvent sur les ruines de la veuve et de l'orphelin; que des ameublements magnifiques qu'on étale avec complaisance et avec orgueil, comme pour fronder les lois de la pénitence et de l'humilité; que des embellissements de toute espèce, que des raffinements en tout genre, inconnus à la simplicité de nos pères, et qui nous rendent le peuple le plus sensuel et le plus efféminé.

Les arts agréables, mais absolument inutiles, occupent une multitude innombrable de personnes destinées à labourer la terre, et il n'y a plus de travaux nécessaires et pénibles que parmi les gens de la campagne et les artisans. Voilà donc, ô mon Dieu! comment nous savons travestir vos ordonnances, et comment nous faisons servir à nos iniquités ce qui n'était destiné que pour nous humilier et pour nous mortifier! Qui aurait cru, dit saint Bernard, qu'en conséquence de l'obligation qui nous a été imposée de travailler et de manger notre pain à la sueur de notre front, nous nous appliquerions à toutes sortes de frivolités et nous n'agirions que pour satisfaire nos passions? Mais, quand ferons nous donc pénitence, si nos travaux mêmes sont pour nous des ouvrages agréables et délicieux? Quand trouverons-nous le temps d'expier nos fautes, si ce qui devait les réparer, les aggrave et les augmente? Ah! mes frères, combien ne sommes-nous pas éloignés de l'esprit du christianisme! Nous portons un cœur de réproché sous l'extérieur d'un disciple de Jésus-Christ. Hélas! ce divin maître ne parut sur la terre que pour servir, et selon l'expression du Prophète, il fut dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse : *Et in laboribus a juventute mea* (Psal. LXXXVII, 16); et nous au contraire ne cherchons qu'à nous délasser, qu'à nous réjouir, quoique nous n'ayons mérité aucun délassement ni aucun repos. Faites souvent attention à ce contraste, et vous rougirez de votre vie molle et sensuelle. Le royaume des cieux ne s'accordera qu'à ceux qui se font violence : *Et violenti rapiunt illud*. (Matth., XI, 12.) Où sont vos efforts pour acquérir ce séjour de gloire? Vous fuyez même les exercices de religion; vous rejetez les obligations inséparables de votre état, et, comme si Dieu vous avait exemptés de la loi commune, parce que vous êtes plus riches que vos frères, et plus distingués, vous croyez qu'il n'y a que ce que vous appelez *le vulgaire* qui doive s'appliquer à des ouvrages laborieux.

Mais où est votre dispense? Dans quel temps, dans quel lieu, dit saint Chrysostome, le Seigneur a-t-il déclaré qu'il dis-

pensait les nobles, les opulents, de la pénitence et du travail? Hélas! s'il y a des personnes qui doivent travailler avec plus d'effort, avec plus de contention, c'est vous, riches et grands du monde, qui, ne vivant que pour surcharger la terre et pour contredire les lois de l'Evangile, avez beaucoup plus de fautes à expier. Mais, comme il ne suffit pas de s'appliquer pour mériter la vie éternelle, voyons maintenant quelle est la manière de sanctifier le travail.

SECOND POINT.

Le christianisme est si sublime et si excellent, dit Tertullien, qu'il exige des chrétiens qu'ils fassent tout pour Dieu, et qu'ils lui rapportent tout comme à leur dernière fin. Que serait-ce, hélas! qu'une âme immortelle comme la nôtre, si, venant à oublier son origine et sa destinée, elle se bornait à la terre et n'étendait pas ses désirs au delà de ce monde matériel? Mais heureusement nous professons une religion qui nous élève jusqu'à l'Être suprême, et qui nous le fait entrevoir comme celui qui doit être le principe et le terme de nos actions.

Telle est la différence, dit saint Chrysostome, des chrétiens et des païens; c'est que les premiers agissent pour Dieu, et les seconds pour eux-mêmes. Il y a tant de rapports entre la créature et le Créateur, qu'il serait étrange qu'elle oubliât des relations aussi fortes. De là vient que le grand Apôtre nous recommande expressément de ne boire et de ne manger que pour la gloire de Dieu; de là vient que tous les catéchismes nous enseignent que nous n'avons été créés que pour connaître le Seigneur et pour l'aimer; de là vient que nos travaux sont des œuvres sans mérites et sans fruits, si nous n'avons soin de les sanctifier. C'est en vain, dit le Prophète, qu'on bâtit une maison, si le Seigneur lui-même ne la bâtit : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam*. (Psal. CXXVI, 1.)

On sanctifie son travail en le faisant en vue de Dieu. Eh! comment pouvoir se dispenser d'un tel devoir, si Dieu, présent en tous lieux et toujours attentif à nous conserver, nous force, pour ainsi dire, à le considérer et à l'adorer. Je ne sais, dit saint Augustin, comment nous pouvons nous dérober au souverain arbitre de nos jours, puisqu'il n'y a rien dans l'ordre de la nature et de la grâce qui ne nous rappelle sa présence et son empire, puisqu'il nous poursuit, pour ainsi dire, afin de nous obliger à le reconnaître et à l'aimer.

Ici, il se manifeste dans des astres qui ne sont que de faibles images de ses éternelles clartés; là, il se fait apercevoir dans des plantes qui ne croissent et qui ne se fortifient que par sa puissance. Ici, il fait entendre sa voix au fond de nos consciences, et nous sentons des remords sur tout ce qui nous éloigne de ce Dieu plein de bonté; là,

il nous instruit par l'organe de ses ministres et par la sagesse de ses lois, ne nous laissant aucune excuse ni aucun prétexte qui puissent nous dispenser de lui rapporter nos démarches et nos actions.

Nous sommes donc des aveugles ; que dis-je ? des ingrats et des monstres, lorsque nous perdons de vue celui qui nous a formés, qui nous soutient et qui doit un jour nous récompenser. S'il nous a envisagé, dit saint Augustin, lorsqu'il créait la terre et les cieux ; s'il nous considère lorsqu'il fait germer chaque année les plantes et les fleurs, sans doute nous devons, par un sincère retour, lui rapporter nos actions et ne travailler que pour la gloire de son nom. S'il ne sert de rien d'avoir gagné l'univers quand on vient à perdre son âme, que sera-ce des ouvrages où l'on ne se propose point Dieu pour fin ?

Que le signe de la croix, dit saint Bernard, soit donc, à l'exemple des premiers chrétiens, le prélude de vos travaux, et que votre cœur, venant à s'élever à Dieu, lui offre en secret l'hommage de tout ce que vous entreprendrez. Vous ne tenez, continue ce Père, que de la libéralité de Dieu tout ce qui vous sert à travailler ; vos yeux, comme vos mains et vos pieds, sont son ouvrage, et si vous avez des forces et de la vigueur, vous n'en êtes redevables qu'à ce Dieu qui, maître de la vie et de la santé, vous accorde l'un et l'autre comme un bienfait dont vous devez lui consacrer l'usage.

Partez de là, mes frères, et voyez si ces devoirs ont été remplis ; voyez si vous n'avez pas travaillé jusqu'ici comme les animaux qui marchent, qui volent, qui labourent sans avoir un but et sans connaître quel doit être la fin de leur travail. Vous travaillez, il est vrai, vous, artisans, qui, dès l'aube du jour, ne cessez, jusqu'à la nuit, de vous appliquer aux ouvrages de votre profession ; mais, comme vous n'avez en vue que vos propres besoins, sans penser à Dieu, ce sont des œuvres mortes qui ne pourront vous ouvrir le ciel. Vous travaillez, il est vrai, vous, magistrats, qui énervez votre santé par des veilles et par des études opiniâtres ; mais, si c'est la cupidité qui vous dirige, si vous vous bornez à vos seuls intérêts, vous avez perdu votre peine et votre temps, et il ne vous en restera un jour que des regrets. Vous travaillez, il est vrai, vous, militaires, qui vous consommez pour le service de la patrie ; mais si vous n'avez eu que le monde et votre honneur pour objet, vous avez manqué au premier de vos devoirs, et le Seigneur vous en punira. Vous travaillez, il est vrai, vous, femmes qui, attentives à des soins domestiques, veillez sans cesse sur les besoins de vos enfants et de vos époux ; mais, si le ciel n'est entré pour rien dans vos travaux, n'espérez aucune récompense dans l'autre vie, parce que vous l'aurez reçue dans celle-ci.

Quelle étrange surprise, mes frères, quelle révolution, lorsqu'on reconnaît qu'on avait travaillé inutilement pendant tout le temps qu'on avait vécu ; lorsqu'on verra que le souverain Juge ne couronne que ceux qui

ont sanctifié leurs travaux ! Que diront alors ces auteurs qui n'écrivirent que pour se faire un nom, que pour dominer sur leurs concitoyens ? Que diront tant de personnes dont les études n'auront pour objet qu'une vaine curiosité ? Hélas ! semblables à ces riches dont parle le Prophète, ils se réveilleront les mains vides, et n'auront pour moisson que des larmes et des remords.

Ce sont les saints qu'il faut interroger, dit saint Jérôme, quand on veut connaître la manière de sanctifier les travaux. Avec quel zèle n'offrirent-ils pas au Seigneur tout ce qu'ils entreprirent et tout ce qu'ils exécutèrent. L'Histoire ecclésiastique nous instruit de leur attention à invoquer la bénédiction de Dieu sur leurs ouvrages. Les solitaires, si célèbres dans l'Égypte et si multipliés, ne commençaient pas la moindre chose sans la recommander à notre Père commun. Ils savaient qu'il n'y a que Dieu qui puisse donner l'accroissement, et que le succès ne dépend ni de celui qui plante, ni de celui qui arrose ; ils savaient qu'un verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ aura sa récompense, et que les travaux les plus glorieux, les plus brillants exploités perdront tout leur prix, si le Seigneur n'en a pas été l'objet. Aussi les vit-on sans cesse occupés de Dieu, le contempler comme l'arbitre souverain qui dirigeait leurs doigts, et sans le secours duquel on ne peut que s'égarer.

Il ne s'agit que de diriger son intention vers le ciel pour mériter les grâces que le Seigneur accorde à ceux qui l'invoquent avec sincérité et pour christianiser, selon l'expression de saint Athanase, les œuvres qu'on entreprend. Mais il ne suffit pas qu'une action ait pour elle le motif ou les circonstances. Comme il est certain, selon tous les principes de la morale, que ce qu'on appelle bien suppose l'intégralité de toutes les parties, il faut que l'objet, les circonstances et la fin se réunissent ensemble pour rendre une œuvre méritoire : *Bonum ex integra causa, malum ex quocunque defectu*

On pèche ordinairement sur cette matière parce qu'on n'est pas assez instruit ; on s'imaginer communément qu'on est maître de ses actions et que personne n'a droit de les censurer, comme si nous n'avions été créés que pour suivre nos caprices, que pour faire notre volonté. Il est une règle immuable, dit saint Augustin, celle de remplir ses devoirs de chrétien ; et on ne les remplit qu'autant qu'on travaille et qu'on offre son travail à Dieu. Que de personnes qui se lamentent, faute de faire un bon usage de leurs forces ou de leurs talents ! Ces exemples se passent journellement sous vos yeux, et malheureusement ils ne servent qu'à vous entraîner et à vous perdre. Le temps est venu où l'on abuse des choses les plus saintes, où l'on ne connaît de travail que celui d'enfanter des projets chimériques et de perdre les jours dans des jeux criminels et dans des visites superflues ; de sorte que

celui qui s'applique à des choses bonnes et utiles est à peine considéré.

Cependant, mes frères, un second moyen de sanctifier le travail est de le rendre profitable au prochain. Vous n'ignorez pas que la société forme un corps dont nous sommes tous les membres, et qu'en qualité de citoyens et de chrétiens, nous devons concourir à son avantage. Mais il est bon de savoir qu'on ne peut entendre par cet avantage que ce qui n'est point contraire à la loi de Dieu. Ainsi tout homme qui travaille pour les théâtres, tout homme qui s'applique à flatter la mollesse et la sensualité, loin d'être un personnage qui travaille utilement pour son prochain, en est l'ennemi, puisqu'il ne s'applique qu'à pervertir son cœur, qu'à éblouir ses sens, qu'à corrompre ses mœurs.

Il faut, selon la réflexion de saint Bernard, lorsqu'on veut servir ses concitoyens, leur être utile de manière à ne pas leur faire perdre le goût des choses célestes; autrement on a travaillé pour le démon, et l'on ne s'est occupé que du soin d'agrandir son empire. Le christianisme, toujours sublime dans ses vues, exige que nous contribuions, autant qu'il est possible, au salut du prochain : de sorte que le plus excellent travail est celui qui a pour but de le corriger et de le perfectionner. Mais, comme tous les hommes ne sont pas appelés à être missionnaires, il faut que chacun, selon sa condition, s'étudie à ne rien faire qui puisse être une occasion de péché. Ainsi tous ces peintres, tous ces sculpteurs qui, sous prétexte d'embellir leurs ouvrages et de faire davantage éclater leurs talents, offrent aux yeux du public des objets indécents, pêchent essentiellement contre les lois de la religion, et ne peuvent espérer miséricorde de Dieu, qu'en effaçant avec leurs larmes mêmes ce que leur main coupable a tracé. Il en est de même de tout travail qui peut induire en tentation.

Je ne pousse pas plus loin ce détail, laissant à chacun de vous le soin d'en faire l'application; mais je vous le répète, mes frères, avec saint Chrysostome, vous ne sauriez trop veiller sur vos études, sur vos ouvrages, sur vos travaux, de quelque genre qu'ils puissent être, afin qu'ils ne soient pas un sujet de scandale aux plus petits. Ah ! que ma main se dessèche plutôt, devez-vous dire, que de prêter son ministère à l'iniquité : *Oblivioni detur dextera mea* (Psal. CXXXVI, 5); que ma langue s'attache plutôt à mon palais que de le employer à des paroles déshonorées et bouffonnées, et à des chants lascifs : *Adhereat lingua mea faucibus meis*. (*Ibid.*)

On ne vit point sortir de la main des premiers chrétiens des ouvrages capables de déshonorer leur piété. Que j'aime, dit saint Jérôme, à contempler ces corbeilles que les Paul, les Antoine travaillèrent eux-mêmes ! j'y découvre les traces de cette heureuse simplicité qui forma leur caractère, qui nous apprennent à ne nous occuper que de choses simples et utiles. Ce n'est que depuis le refroidissement de la charité, que les disciples

d'un Dieu crucifié ont osé outrager le temps précieux en lui-même, par des travaux plus dignes de larmes que d'admiration. Le raffinement du luxe a engendré des multitudes d'artistes et d'ouvriers qui, pour satisfaire la sensualité de quelques particuliers, sont vraiment à charge au public. On ignore, ou plutôt on se plaît à ignorer que notre vie ne doit être ni sensuelle ni frivole; que nous devons jouir de ce monde comme n'en jouissant pas, et que tout le bien que nous sacrifions à je ne sais combien de superfluités, est vraiment le patrimoine des pauvres, que nous dissipons. Eh ! d'où viennent ces égarements, si ce n'est de la malheureuse attention que nous avons à écarter l'idée de la mort ?

C'est une règle générale, dit saint Ambroise, et qui doit toujours guider un chrétien, de ne rien faire dont il puisse se repentir à la mort. Troisième et dernier moyen propre à sanctifier nos travaux. Oui, mes frères, ne perdons jamais de vue ce dernier moment qui s'approche, et nous n'emploierons notre temps qu'avec décence et qu'avec utilité. Prenons pour maxime, lorsque nous entreprenons quelque ouvrage, d'examiner s'il peut être offert à Dieu, et s'il peut être mis au nombre de ces œuvres qui conduisent au ciel. C'est la plus étrange folie que de passer les jours à s'assurer une éternité de malheur; et c'est ce qu'on fait, lorsqu'en se livre à un travail criminel.

La mort est une lumière si vive et si terrible, qu'on voit, au moment qu'elles s'approche, tous les sujets qu'on a de se repentir. Et quels regrets, mes frères, quels remords lorsqu'en vient à reconnaître qu'on n'a travaillé que pour la vanité, que pour la cupidité, et que par ses travaux on a corrompu l'innocence et séduit des âmes vertueuses ! Que cette vue toujours présente à vos esprits dirige votre main, et vous ne ferez que des ouvrages dignes de la religion que vous professez. Mais le tourbillon du monde nous entraîne; on n'a point une foi assez vive pour apercevoir l'éternité, et l'on ne considère qu'avec des yeux charnels tout ce qu'on entreprend et tout ce qu'on fait. On ne pense qu'à amasser de l'or, comme si l'or pouvait nous sauver, dit saint Ambroise, et comme s'il ne périrait pas lui-même à ce grand jour où tout doit périr. De là tant d'ouvrages pernicieux en tout genre, qui nous occupent, qui nous amusent, qui nous séduisent; tant d'ouvrages que le ciel même voit avec indignation, et que nous prenons plaisir à contempler comme des chefs-d'œuvre du génie, comme des miracles de l'art et de l'industrie. Ah ! mes frères, que la charité se ranime dans nos cœurs, et nous gémirons à la vue de ce que nous nous admirons maintenant avec une espèce d'enthousiasme et de fureur.

Quelle consolation de pouvoir dire en mourant : Je n'ai heureusement travaillé, pendant tout le cours de ma vie, qu'à remplir les devoirs de mon état, et je ne me suis appliqué qu'à des travaux utiles à mon prochain et utiles à mon salut. Dieu a toujours été l'ob-

jet que j'ai envisagé dans les différents ouvrages que j'ai faits, et j'espère que sa miséricorde voudra bien les couronner. Vous vous réjouissez alors, âmes chrétiennes, qui ne consacrez vos veilles et vos talents que pour le bien de la société et pour celui de votre conscience, tandis que l'homme de chair et de sang, qui n'aura travaillé que pour les pompes du monde et pour les œuvres de Satan, grincera des dents et frémira : *Dentibus fremet et tabescet.* (Psal. CXI, 10.) Vous vous réjouirez, écrivains sages et religieux, qui n'aurez point eu d'autre objet que de faire connaître la vérité, et que de ranimer la religion presque éteinte dans le cœur de vos concitoyens ; qui, au milieu des humiliations et des mépris d'une multitude insensée, aurez eu le généreux courage de défendre la foi de nos pères et de venger la gloire des autels, tandis que l'impie qui distilla sa rage et son venin contre ce qu'il y a de plus sacré, n'apercevra plus que les abîmes éternels prêts à le dévorer.

Grand Dieu, ne permettez pas que nous soyons du nombre de ces hommes dont les travaux vous auront outragé. Je vous demande cette grâce et pour mes auditeurs et pour moi, qui suis le plus misérable des mortels, si je ne parais ici dans cette chaire que pour me repaître d'une criminelle vanité, et si mes études et mes veilles n'ont pas votre seule gloire pour objet. Il n'arrive que trop souvent, mes frères, et je ne le dis qu'en frémissant, qu'après avoir travaillé à sauver les autres, on se damne soi-même ; qu'après avoir prêché, on n'en est ni plus saint ni plus exact.

Le travail des hommes n'est donc point une chose indifférente, comme vous l'avez peut-être cru jusqu'ici. C'est souvent de lui que dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. D'ailleurs, mes frères, s'il vous est ordonné de le sanctifier, c'est parce qu'il est dans la classe de vos actions que vous devez toutes faire en vue de Dieu. Eh ! par quelle raison, dit saint Augustin à ce sujet, le travail, qui fait le capital de la vie de la plupart des hommes, serait-il exempt d'être rapporté à Dieu ? Par quelle raison nous dispenserions-nous de lui offrir nos travaux ? Les patriarches ne nous apprennent-ils pas à bénir Dieu dans nos ouvrages ? Les apôtres et les docteurs de l'Eglise ne nous montrent-ils pas comment il faut sanctifier les voyages, les études, les prédications, et tous les saints ; en un mot, manquèrent-ils jamais d'invoquer le nom du Seigneur sur tout ce qu'ils entreprenaient ? Ah ! pleins de ce feu céleste qui les dévorait, ils ne cessaient de dire à Dieu, au commencement de chaque ouvrage : Faites, ô mon Dieu, que cette action, que ce labeur finissent et commencent par vous : *Per te semper incipiat, et per te cæpta finiatur.*

Vous venez de voir, mes frères, la nécessité de travailler et de nous livrer au travail comme à une pénitence qui nous est imposée. Quelle excuse apporterez-vous pour vous en dispenser ? Serait-ce votre condition ? Mais vous êtes pécheurs et en cette qualité vous

devez tous manger votre pain à la sueur de votre front. Serait-ce votre délicatesse ? Mais il y a des travaux proportionnés à toutes les forces et à tous les âges. Serait-ce votre rang ? Mais Paul, apôtre de Jésus-Christ, faisait des tentes, et pour n'être à charge à personne, il vivait du travail de ses mains. Êtes-vous plus que ce grand homme, plus que des empereurs et des rois mêmes qui se firent un devoir de s'appliquer à des travaux aussi pénibles que perpétuels ?

Travaillez donc, mes frères, puisque l'arrêt est prononcé, mais travaillez en vue de Dieu, travaillez pour l'utilité du prochain, travaillez de manière à ne pas vous repentir à la mort de ce que vous aurez fait. Ce sont là les moyens de sanctifier vos travaux, de vous rendre agréables au Seigneur, de passer vos jours chrétiennement, et d'attirer sur vous les grâces du ciel.

Vous vous plaignez souvent de ce que vos entreprises n'ont pas le succès que vous en attendiez, de ce que votre commerce ne fleurit pas comme vous l'espériez, de ce que vos peines et vos sueurs ne sont pas récompensées, ainsi que vous vous en étiez flattés. Mais à qui vous en prendre, si ce n'est à vous-mêmes ? Prétendez-vous que Dieu, dont vous ne vous occupez jamais, doit bénir vos travaux en reconnaissance de votre ingratitude et de vos prévarications ? Ah ! si vous aviez de la foi, vous sentiriez que les chagrins qui vous affligent sont un juste châtiment de cet oubli de Dieu dans lequel vous vivez ; vous sentiriez que pour réussir il faut ne former que des projets raisonnables et chrétiens, et invoquer le Maître des succès ; vous sentiriez que toute entreprise et tout ouvrage qui n'ont point le ciel pour fin, ne méritent qu'une mauvaise issue, parce que tous les biens temporels ne sont précieux qu'autant qu'il nous servent à acquérir les biens éternels.

Seigneur, qui en chassant autrefois Adam du paradis terrestre nous apprîtes qu'il n'y avait plus ici-bas que des épines et des afflictions à espérer, faites, par votre infinie bonté, que ces maux se changent en biens, et que nous en profitons pour nous sanctifier. Faites que le pain que nous devons manger à la sueur de notre front se change dans une pénitence salutaire qui serve à expier nos fautes et à nous mériter la grâce de la réconciliation.

Nos travaux n'ont été jusqu'ici, ô mon Dieu, que des travaux sans fruit pour l'éternité, que des passe-temps dont nous n'avons fait usage que pour flatter notre curiosité, ou pour chasser l'ennui ; qu'ils deviennent désormais des moyens de salut, par le bon usage que nous en ferons, par la manière dont nous vous les offrirons, par l'esprit de pénitence avec lequel nous les sanctifierons. Nous nous souviendrons, ô mon Dieu ! que notre condition ici-bas est de souffrir, d'éviter l'oisiveté comme le plus grand des maux, de nous appliquer de manière à remplir nos devoirs de chrétien, de citoyen, de parent et d'ammi ;

de ne rechercher dans nos travaux que la gloire de Dieu; et lorsque la peine semblera devoir nous accabler, nous nous ranimerons par l'espérance des biens célestes qui nous sont promis, et par l'idée que l'éternité que nous attendons sera assez longue pour nous reposer. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT.

Prêché devant le roi en l'an 1688.

Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus. (I Cor., IV, 9.)

Nous avons servi de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

Sire,

Quand Dieu veut faire éclater les richesses de sa grâce et de sa miséricorde, il crée des âmes extraordinaires qu'il remplit de ses dons, et après leur avoir inspiré une force capable de triompher de tous les ennemis du salut, il les expose à la vue des nations, comme un spectacle d'admiration : *Spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus.*

Tels furent les justes de tous les siècles, tels sont ces saints dont l'Eglise recueille aujourd'hui les mérites et les exemples, pour célébrer leur mémoire et pour nous encourager à les imiter. Les uns brillèrent sur des trônes, et se sanctifièrent au sein des richesses et des honneurs; les autres s'ensevelirent dans des grottes profondes, et furent les martyrs d'une pénitence qui dura toute leur vie. Ceux-ci parurent au milieu des flammes et sur les échafauds, comme des victimes destinées à la mort; ceux-là, dispensateurs de la parole évangélique et des saints mystères, furent les lumières et les conducteurs du peuple de Dieu : *Facti sumus spectaculum mundo, angelis et hominibus.*

Religion sainte, qui produisîtes tant de héros, qui les rendîtes si célèbres dans tous les âges et dans toutes les parties du monde, venez vous-même nous apprendre ce qu'ils furent, et ce qu'ils sont maintenant; vous les animâtes pendant le cours de leur vie mortelle, et vous les couronnâtes après leur mort. C'est vous seule que je veux interroger dans ce jour consacré à leurs éloges, et c'est vous seule qui parlerez par mon organe, quand j'exposerai leurs combats dans le temps, leurs triomphes dans l'éternité. Tel sera, mes frères, le plan de ce discours. Daignez vous unir à moi pour demander à la reine des saints le secours de son intercession, afin d'obtenir ces lumières célestes qui éclairent les esprits et qui enflamment les cœurs. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Exposer ce que les saints ont été pendant qu'ils vécurent ici-bas, c'est faire l'histoire des plus grands héros, c'est célébrer les miséricordes de l'Eternel, c'est apprendre ce que la grâce fait en nous, et ce que nous faisons avec elle, par une coopération toujours libre, que le Seigneur récompense.

Ne vous imaginez pas que les saints ne commencèrent qu'avec la publication de l'Evangile. Jésus-Christ, attendu et figuré dans tous les temps, fut salué dès l'origine du monde, selon l'expression de saint Augustin, comme le Sauveur des hommes par qui seul on peut obtenir rémission. Adam l'entrevit, Abraham désira les jours de son règne : *Exsultavit ut videret diem Domini, et gavisus est (Joan. VIII, 56)*; et tous les justes de l'ancienne loi espérèrent en lui : *In quem gentes sperabunt.* Quel magnifique spectacle, mes frères, que cette nuée lumineuse qui, s'étendant d'un bout de l'univers à l'autre, et qui grossissant à mesure que les hommes et les siècles se multiplient, renferme les saints de tous les âges et de tous les pays! que de vertus rassemblées, que de mérites réunis, que de dons célestes, enchâssés pour ainsi dire les uns dans les autres!

Quand je considère la vie des justes, dit saint Augustin, je vois principalement briller deux qualités qui les rendent vraiment vénérables : l'amour de la pénitence et l'amour de la vérité. C'est en effet par ce double amour qu'ils méritèrent la gloire dont ils jouissent, et que je puis vous faire voir ce qu'ils ont été. Qui dit un saint, selon les paroles de Tertullien, dit un homme étranger au monde et à ses fêtes; un homme ami de la retraite, du silence et de la mortification; un homme qui se nourrit de larmes et d'opprobres, et qui épie les occasions de se mortifier, comme les autres cherchent celles de se réjouir et de s'amuser.

C'est ainsi que l'univers a vu d'âge en âge des personnages singuliers se sevrer des délices de la vie, pour embrasser toutes les rigueurs de la pénitence, et qu'il a admiré dans des corps mortels des âmes vraiment célestes. Quelles amertumes David ne goûtait-il pas pour expier la grandeur de son péché? Tantôt ce Roi-Propète mangeait de la cendre avec ses mets : *Panem meum tanquam cinerem manducabam (Psal. CI, 10)*; tantôt il mêlait ses larmes avec sa boisson : *Potum meum cum fletu miscebam (Ibid.)*; tantôt il se levait au milieu de la nuit, après avoir arrosé son grabat de ses pleurs : *Media nocte surgebam (Psal. CXVIII, 62)*; et tantôt il se tenait renfermé comme le hibou dans sa retraite : *Factus sum sicut nycticorax in domicilio. (Psal. CI, 7.)* Lisez les psaumes, l'ouvrage de ce saint pénitent, et partout vous trouverez des traces de cette mortification qui l'accompagna jusqu'au tombeau, et qu'il avait, pour ainsi dire, incorporée avec lui-même.

Son âme tristement abattue, son âme toujours gémissante comme la tourterelle et la colombe, s'exhale en soupirs, et ne parle que pour exprimer la douleur qui la consume et qui la dévore. Modèle qui doit servir, mes frères, à nous faire rentrer en nous-mêmes, et à nous inspirer les sentiments d'une salutaire componction; modèle que l'Eglise ne cesse de nous rappeler. en nous mettant continuellement à la bouche les mêmes expressions que David employa;

modèle qui a fait des imitateurs de tous ceux que nous comptons au nombre des saints.

Il n'y en eut pas un seul, mes frères, qui ne se fit un devoir de macérer son corps et de mortifier ses sens. Les uns poussèrent les austerités jusqu'aux derniers excès, si l'on peut excéder, dès qu'il s'agit de gagner une éternité de bonheur; et les autres furent plus tempérés dans les ardeurs de leur pénitence : mais tous s'empressèrent de réprimer leur langue, de captiver leurs oreilles et leurs yeux, et de se priver de ce qui peut flatter la mollesse et inspirer le goût du monde; mais tous se firent une retraite au milieu de leur propre cœur, et ne cessèrent de gémir de leur exil, et de soupirer après les biens célestes.

Qui me donnera de pénétrer dans ces asiles où les saints que nous révérons, plus à Dieu qu'à eux-mêmes, plus occupés du ciel que de la terre, épanchaient leur âme en présence du Seigneur, et faisaient un holocauste de leur propre corps? Ceux-ci, convertis de haïres et de cilices, se délectent, pour ainsi dire, au milieu des plus piquantes douleurs; ceux-là, chargés de chaînes, domptent leur chair rebelle, et viennent à bout de participer à la nature même des anges. Il n'y a point eu de saint qui n'ait su, dit le docteur angélique, que la pénitence est la voie la plus sûre pour arriver à Dieu; et il n'y en a point eu, quelque innocent qu'il ait été, qui ne l'ait saisie avec avidité. Mais combien l'exemple de Jésus-Christ n'était-il pas un aiguillon pour exciter les saints à l'amour des souffrances? De quel zèle ne se sentaient-ils pas enflammés en voyant l'image d'un Dieu crucifié, dont les plaies annoncent les plus terribles douleurs! Ils se rappelaient sa vie, comme celle qui devait les guider; et ils voulaient, dit saint Bernard, en qualité de membres, participer aux souffrances de leur chef.

Oh! que la pénitence est admirable, s'écrie saint Léon! Elle nous rend conformes à Jésus-Christ, elle expie nos fautes, elle nous fait éviter les occasions du péché, elle a le pouvoir de nous ouvrir les cieux, et elle nous unit à tous ces hommes vénérables dont le monde n'était pas digne, et qui trouvèrent leur plaisir dans la mortification. Ce n'est pas une petite victoire que de macérer une chair qui ne respire que la mollesse et la sensualité; que de réprimer des sens qui ne recherchent que des objets enchanteurs; que de captiver un esprit sous le joug de la foi; que de purifier son cœur par des larmes continuelles; que de faire enfin ses délices du jeûne, de la prière et des veilles.

Tels furent les saints dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, et qui, toujours occupés de leur salut, prirent les moyens les plus violents pour l'opérer, conformément au précepte de Jésus-Christ qui nous ordonne de nous faire violence pour pouvoir arriver au royaume des cieux. Je les vois déchirés par les douleurs qu'ils se procurent, boire dans le même calice où le Seigneur a bu, et

être baptisés du même baptême qu'il a reçu. En vain le monde les raille et les méprise; en vain les sens se révoltent et la nature frémit, ils s'attachent à la croix de Jésus-Christ, et ne veulent point s'en séparer; ils se couronnent d'épines comme ce divin Sauveur en fut couronné, et toute leur gloire consiste à s'humilier.

Ce ne sont point ici, mes frères, de ces traits fabuleux que l'ignorance croit sans fondement, ou que l'enthousiasme suppose. L'histoire de l'Eglise, appuyée sur les témoignages les plus certains, ne nous parle que de pontifes et de confesseurs, d'anachorètes et de vierges, dont la vie se passa dans les saintes horreurs de la pénitence. Ils s'élevèrent au-dessus de leur siècle, au-dessus d'eux-mêmes, et ils ne conservèrent de sentiment que pour souffrir. C'étaient des vic-times, dit saint Augustin, qui se dévouèrent à une mort lente, et qui prirent plaisir à se voir mourir chaque jour pour la gloire de Jésus-Christ.

Avec quelle ardeur le grand Apôtre ne macérerait-il pas sa propre chair, dans la crainte d'être un réprouvé? Avec quel zèle les martyrs ne s'exposèrent-ils pas aux tortures et aux tourments de toute espèce? Et l'on ne peut pas dire que ce fût une fausse bravoure, puisque des multitudes innombrables de femmes et de filles, de vieillards et d'enfants, expirèrent au milieu des flammes et sur les roues. Il n'y a point, dans le sein même de la guerre la plus cruelle, plus de courage que les saints en firent paraître, lorsque les tyrans voulurent les séduire et les ébranler. Alors toute leur charité s'enflamma, et les uns se laissèrent couper par lambeaux, les autres consumer sur les charbons les plus ardents, sans laisser échapper d'autres paroles que des actions de grâces à la gloire de Dieu, dont ils ne cessaient d'invoquer le saint nom.

Voilà, mes frères, jusqu'où l'amour de la religion conduit; mais peut-on dire que vous ressentiez le même zèle et la même ardeur? Hélas! que deviendriez-vous si la persécution venait à renaître? Vous verrait-on affronter la mort, et ne point redouter les supplices que le monde et le démon préparent à ceux qui se déclarent pour Jésus-Christ? Combien de personnes seraient criblées par la tentation, et succomberaient sous la malice de Satan, s'il fallait endurer des peines trop fortes et se priver du commerce du monde! Cependant nous osons nous dire les enfants des saints, comme si leur amour pour les souffrances pouvait leur permettre de nous avouer et de nous reconnaître; comme si nous ne déshonorions pas leur mémoire, par la manière sensuelle dont nous vivons; comme s'il y avait deux voies pour arriver au ciel, et qu'il fût indifférent de prendre le chemin large ou le chemin étroit.

Grand Dieu! quand notre amour pour la pénitence égalera-t-il celui qui remplissait vos saints? Quand nous verra-t-on marcher sur les traces de ces hommes qui abandonnèrent leurs parents, leurs biens, leur patrie,

pour arriver au ciel? Quand nous verra-t-on, à leur exemple, sacrifier notre corps pour sauver notre âme? L'histoire de leur vie n'est qu'un récit de peines, de tentations et de combats en tout genre. Toujours en guerre et toujours en paix, ils ont pu dire, comme le grand Apôtre, qu'ils ont été flagellés, lapidés; qu'ils ont entrepris quantité de voyages, essuyé nombre de périls; périls de la part des voleurs, périls de la part de leurs propres frères, périls de la part des ennemis, périls au milieu des villes, périls au milieu des déserts, périls sur terre, périls sur mer; qu'enfin ils ont souffert toutes sortes de fatigues et de travaux, la faim, la soif, le froid, la nudité, outre un zèle dévorant qui les remplit de sollicitudes, et qui les rendit les compagnons de tous ceux qui souffraient.

Le démon ne cessa d'exhaler sa rage contre ces généreux athlètes, tantôt en les troublant par des pensées importunes et dangereuses, tantôt en soulevant leurs passions pour les entraîner dans l'abîme du péché. Ils le virent se travestir en ange de lumière à dessein de les tromper par le moyen du fanatisme et de la superstition, et ses attaques ne cessèrent de les tourmenter jusque dans les plus profonds déserts. Le monde ne fut pas moins ardent à les persécuter. Il employa les menaces et les caresses, les calomnies et les éloges, espérant triompher de leur vertu et les attirer dans ses propres filets.

Mais l'amour de la pénitence, mais l'espérance du ciel, mais la grâce toute-puissante de Jésus-Christ les soutint, et leur fit éviter ces funestes écueils dont ils furent environnés; écueils qui ne servirent qu'à faire éclater leur courage et qu'à relever leur gloire, et qui sont pour nous des tentations auxquelles nous ne manquons point de succomber. En effet, soit que nous négligions de nous revêtir des armes du salut, soit que nous nous exposions au danger sans besoin, hélas! il ne résulte presque jamais de nos combats qu'une honteuse défaite. L'exemple des saints ne nous sert qu'à nous condamner, qu'à montrer davantage notre faiblesse et notre lâcheté.

Insensés que nous sommes, ne pourrions-nous donc pas faire ce que tant d'autres ont fait? Ils furent, de leur nature, pusillanimes comme nous, pécheurs comme nous; mais la grâce de Dieu les soutint et les purifia. Elle est toujours également puissante, cette grâce toute divine; et si nous ne l'obtenons pas, c'est parce que nous la rejetons, parce que nous y résistons. Il ne faut pas s'imaginer, dit saint Bernard, que ces justes, nos modèles et nos intercesseurs, aient été différents que nous. Les uns, pères de famille, les autres vivant dans le célibat; ceux-ci au milieu des affaires, ceux-là dans le silence et la paix, nous ont prouvé qu'on peut se sanctifier dans tous les états; ils nous ont prouvé que, par leurs professions, par leurs engagements, ils furent ce que nous sommes, et que nous serons ce qu'ils ont été, si nous travaillons comme eux à mériter le ciel.

Mais que de réformes à faire, et dans vos personnes et dans vos maisons? Les saints n'estimèrent leur corps qu'un sac de poussière, et vous ne vous occupez que de le flatter et de le parer; les saints ne se nourrissent que de fiel et d'absinthe, et vous ne travaillez qu'à vous procurer les mets les plus exquis; les saints se firent des tombeaux de leurs propres demeures, et vous ne trouvez point d'ameublements assez précieux pour contenter votre mollesse et votre sensualité. Ah! mes frères, ne solennisez plus la fête des saints, disait autrefois saint Bernard, ou imitez leurs vertus; car c'est outrager leur mémoire et non pas l'honorer, que de faire le contraire de tout ce qu'ils ont fait. Leur amour pour la pénitence ne peut vous être caché, non plus que leur amour pour la vérité; et c'est ici un second genre de combats où leur zèle se signala de la manière la plus éclatante. Nous ne sommes plus dans ce temps où Pilate demandait qu'est-ce que la vérité: *Quid est veritas?* (Joan., XVIII, 38.) Elle a si souvent et si fortement lui à nos yeux, que nous n'avons pu la méconnaître.

C'est elle, mes frères, qui, fille du ciel, et fruit de la mort même de Jésus-Christ, nous a été manifestée sous le nom de religion chrétienne; c'est elle qui, par une morale toute sainte, par des dogmes merveilleux et sublimes, éleva nos âmes jusqu'à Dieu; c'est elle qui, proscrivant tout équivoque et tout mensonge, et qui, n'entrant jamais dans aucun accommodement avec les hérétiques, les impies et les méchants, se conserve intacte comme le lis au milieu des épines: *Sicut lilium inter spinas.* (Cant., II, 1.) C'est elle qui, ayant pris racine dans le cœur de Paul, des Augustin, des Chrysostome, des Grégoire, des Léon, et qui, ayant dirigé leur plume et leur langue, est parvenue jusqu'à nous sans altération et sans mélange, quoiqu'à travers les factions des hommes, leurs jalousies, leurs guerres et leurs impostures; c'est elle enfin qu'on doit soutenir aux dépens de sa propre vie, et que les martyrs défendirent au prix de leur sang.

Combien ne leur en coûta-t-il pas en effet pour prendre son parti, et pour se rendre les adversaires de l'erreur? Il n'y a point de ressorts que les fauteurs de l'hérésie et les partisans de l'irréligion ne mirent en œuvre, point de stratagèmes qu'ils n'inventèrent, point de supplices qu'ils n'inventèrent pour persécuter les amis de la vérité. On vit les tyrans se répandre de toutes parts comme des tourbillons de poussière, afin de tâcher d'aveugler ceux qui croyaient en Jésus-Christ; on les vit le fer et le feu à la main déployer, au milieu des campagnes et des villes, la fureur même des démons les plus forcenés, et faire ruisseler le sang des saints, comme une pluie abondante fait couler des torrents; on les vit donner les plus terribles édits pour forcer les chrétiens à abjurer le christianisme, à adorer des idoles, à renoncer enfin au vrai Dieu.

Ce ne sont que meurtres et carnages, que guerres et combats, et je tremble, je vous l'avoue, si le courage des disciples du Christ n'est pas à toute épreuve; mais rassurons-nous: déjà ils ont offert à la terre entière le spectacle de la plus ferme intrépidité; déjà ils ont scellé de leur propre sang la foi qui les animait, et leur mort est devenue la semence de nouveaux chrétiens: *Sanguis martyrum, semen christianorum*. Il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu! qui ait pu les soutenir au milieu de si rudes épreuves, s'écrie saint Augustin; il n'y a que votre grâce qui ait pu les élever au-dessus de la nature avec tant de courage et tant d'éclat.

Rien de plus volumineux et de plus admirable que l'histoire de tous ces généreux confesseurs qui ont rendu hommage à la vérité, malgré les flammes et les tortures. Rien de plus touchant que les *Actes des martyrs*. C'est là qu'on voit la foi triompher de toutes les puissances de la terre, la religion dans toute sa magnificence et dans toute sa beauté. C'est là qu'on découvre le ciel au milieu de la terre, comme le séjour qui fixa les yeux de tous les saints, comme l'objet qui les rendit insensibles à toutes les menaces et à toutes les caresses des idolâtres.

En vain les Néron, les Dioclétien s'armèrent de leur fureur et de tout leur pouvoir pour exterminer le christianisme; en vain ils appellent à leurs secours des armées entières; en vain ils rendent toutes les villes de l'empire autant de cirques et d'échafauds, où les serviteurs de Jésus-Christ sont conduits en spectacle pour servir de pâture aux bêtes, ou aux flammes qui les dévorent: la vérité, qui remplit le cœur des saints, les expose sans pâlir à tous ces horribles tourments. Que dis-je? ils s'encouragent à la vue des supplices, et plus on les fait souffrir, plus leur âme est contente.

Quel triomphe pour la vérité, lorsqu'elle vit du sein des cieux où elle réside comme dans son trône et dans son tabernacle, l'intrépidité avec laquelle des multitudes de chrétiens souffrirent pour la gloire de son nom, lorsqu'elle entendit sortir du milieu des bûchers des cantiques et des hymnes en son honneur! C'est vraiment alors que les sectes de mensonge furent à jamais confondues, et que l'on connut le prix inestimable de la religion chrétienne.

Si la vérité, dit saint Augustin, n'avait pas des droits incontestables sur les cœurs des hommes; si elle n'était pas un dépôt que le Seigneur a confié à son Eglise, pour lui être remis à la fin des temps, sans altération, chacun pourrait la sacrifier pour son propre repos, et l'abandonner pour ses intérêts particuliers; mais elle est un objet si précieux, si sacré; mais notre bonheur est tellement lié à sa gloire et à sa conservation, qu'il n'y a point d'efforts que nous ne devions faire, pour venger sa cause, et pour prendre son parti: c'est ce qui fait que les saints, si

doux, si faciles, lorsqu'il ne s'agit que de leurs avantages personnels, sont intraitables, lorsqu'on veut les forcer à abandonner la vérité. Alors rassemblant toutes les forces de leur âme et de leur corps, ils s'en font un bouclier contre les erreurs et contre tous ceux qui voudraient les engager à honorer le mensonge et à l'accréditer. De là cette généreuse et sainte audace avec laquelle ils renversèrent les idoles et les brisèrent sur leurs propres autels; de là cet héroïsme avec lequel ils virent l'appareil des plus terribles supplices, et ce courage avec lequel ils les subirent; de là tant de pays arrosés de leur propre sang, tant de jours consacrés par leurs souffrances.

Quel autre amour que celui de la vérité, dit saint Basile, eût pu enflammer les apôtres avec tant d'ardeur? Quel autre amour eût pu leur faire entreprendre tant de voyages, eût pu leur faire soutenir tant de combats? Tous les siècles offrent à nos yeux des multitudes de missionnaires qui abandonnent leurs biens, leurs parents, leur patrie, et qui courent aux extrémités du monde y prêcher les vérités évangéliques, y annoncer le christianisme comme la seule et véritable religion; ils heurtent les passions, ils frondent les préjugés, et ils font disparaître les étendards du démon pour arborer la croix de Jésus-Christ. C'est ainsi, mes frères, que la vérité se répandit de contrée en contrée, et que l'évangile fut connu chez les nations les plus barbares et les plus éloignées. Que de peines, que de traverses, que de fatigues dans de pareilles entreprises! Ici, il fallut s'accoutumer à des usages qui étaient la plus affreuse servitude; là, il fallut s'exposer à toutes sortes de périls, lutter contre les éléments, contre mille différents genres de mort, être enfin continuellement aux prises avec des ennemis de toute espèce, qui ne respiraient que sang et carnage.

Vous parlerai-je maintenant de ces combats si souvent livrés aux hérétiques; de ces veilles et de ces sueurs si généreusement employées à les confondre et à les terrasser? Des docteurs se succèdent sans interruption, et, après avoir cherché dans des études profondes tous les arguments propres à faire triompher la vérité, ils écrivent, ils parlent, et leur langue et leur plume deviennent des tonnerres qui pulvérisent l'erreur. C'est pour l'amour de la vérité, c'est pour sa gloire, que les écrits des Pères de l'Eglise brillent avec tant d'éclat. Ils se firent un devoir de combattre les paradoxes et les sophismes que l'erreur et l'obstination ne manquèrent pas d'objecter, et de montrer à l'univers que la vérité est une, et qu'elle n'existe que dans le sein de l'Eglise dont nous sommes membres. Tantôt ils défendent la divinité de Jésus-Christ avec une force qui atterre les ariens, et qui les réduit au néant; tantôt ils relèvent la puissance de la grâce sur les débris de Pélage et de ses sectateurs; leurs lumières ressemblent à celle du soleil: partout où elles pénètrent, les brouillards se dissi-

pent, les nuages disparaissent, et l'on aperçoit le plus beau jour.

Que j'aime à me représenter, dit saint Chrysostome, ces nuits éclairées par les travaux de ces saints docteurs ! c'est vraiment de ces nuits dont il est dit dans les psaumes qu'elles brilleront comme la lumière : *Et nox sicut dies illuminabitur* (Psal. CXXXVIII, 12), et qu'elles seront les délices de Dieu même : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis*. (Psal. CXXXVIII, 11.) Combien n'en coûtait-il pas à ces hommes vénérables pour nous enrichir de ces ouvrages qui démontrent la religion de la manière la plus évidente, et qui la défendent contre tous les sectaires ? Il me semble voir un général d'armée qui, environné d'ennemis, fait face à tout, répond à l'un, envisage l'autre, et les terrasse tous. Je ne veux que ces écrits, dit saint Thomas, pour forcer les incrédules et les impies à confesser qu'il n'y a que la vérité qui ait de pareils défenseurs. La raison, l'éloquence, la grâce, tout concourt à les faire paraître comme les sages de la terre, comme les oracles du monde. En vain l'erreur frémit, il faut qu'elle s'avoue vaincue, ou du moins qu'elle aille cacher sa honte et sa défaite.

Que le temps ne me permet-il de vous produire ici quelques extraits de ces ouvrages divins qui font la gloire et la consolation de l'Eglise ! Vous verriez des flammes qui éclairaient, qui réduisent en cendres toutes les erreurs, et qui, semblables à cette colonne de feu qui brillait autrefois aux yeux des Hébreux, apprennent à discerner la vérité et lui attirent nos hommages. Disparaissez, écrits des philosophes, je ne trouve parmi vos phrases pompeuses que des paradoxes et des erreurs qui arrachent l'homme à lui-même et à Dieu, pour le livrer au mensonge et à la vanité. Il n'y avait que le zèle et le génie des saints docteurs que l'Eglise révère, qui pussent détruire vos sophismes et vous faire tomber dans l'avilissement que vous méritez. Avec quel soin, avec quelle sagacité ne poursuivirent-ils pas l'erreur jusque dans ses détours, ne confondirent-ils pas son artifice et ne démêlèrent-ils pas ses subterfuges et ses subtilités !

Mais, le dirai-je ? tant de zèle n'a été remplacé que par une indifférence entière pour la vérité. Hélas ! il semble qu'elle nous soit étrangère, et que ses intérêts ne soient pas les nôtres ; il semble que la cause du christianisme ne regarde plus les chrétiens, et qu'il n'y a que les affaires temporelles qui doivent nous affecter. Nous sommes arrivés à ce temps déplorable dont nous parlait le Roi-Propète, ce temps où les vérités sont tellement affaiblies, qu'on n'a ni le courage de les pratiquer, ni celui de les annoncer : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*. (Psal. XI, 2.) On ne trouve plus que duplicité dans les discours, que fraude dans le commerce, que dissimulation dans la conduite : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*. La flatterie est le langage des petits, la vanité celui des grands. La bouche est per-

pétuellement en contradiction avec le cœur, chacun n'est attentif qu'à tromper, qu'à entretenir la méfiance dans la société : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*. Le siècle a tellement altéré la candeur et détruit la simplicité, qu'on ne voit plus les hommes tels qu'ils sont, mais tels qu'ils ne doivent point être : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*.

Ne nous étonnons plus si le zèle passe pour fanatisme, si l'amour de la religion est traité d'excès ; non-seulement on n'a plus le courage de défendre les vérités évangéliques, mais encore on ose blâmer l'Eglise elle-même, lorsqu'elle menace et lorsqu'elle tonne : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum*.

Etait-ce donc là le fruit que nous devons retirer des exemples des saints ? Quand nous enflammerons-nous comme eux pour soutenir la gloire de Dieu ? Quand désirerons-nous, comme eux, donner notre propre vie pour la défense de la vérité ? Quand connaîtrons-nous, comme eux, le prix de cette même vérité que Jésus-Christ et les apôtres scellèrent de leur propre sang ? Ah ! le monde, l'ennemi de la croix, nous a tellement affaiblis, tellement corrompus, que nous craindrions de sacrifier la moindre chose pour l'honneur de l'Evangile, tandis que les saints se dévouèrent eux-mêmes à la mort, plutôt que de n'en pas publier les saintes maximes. Leur amour pour la vérité égala celui qu'ils eurent toujours pour la pénitence. Voilà ce qu'ils furent, voyons maintenant ce qu'ils font.

SECOND POINT.

Il était juste, dit saint Bernard, que les élus, après avoir ici-bas servi de spectacle aux hommes, servissent ensuite de spectacle aux anges mêmes. Les cieux s'ouvriraient pour eux, lorsque la terre vint à leur manquer, et, pendant que leurs corps sont honorés par les vivants, leurs âmes sont récompensées de toute la plénitude du bonheur, bonheur inexprimable, et dont je ne puis mieux vous donner une idée qu'en vous faisant voir comme ils sont unis à Dieu, et comme ils sont devenus nos intercesseurs.

C'est cette union intime avec Dieu, disait autrefois saint Augustin, qui forme cette vision béatifique dont parlent les théologiens. Dépouillez-vous ici de vos propres sens, oubliez tout cet univers et sa figure qui passe ; transportez-vous au delà du firmament et de ces astres qui roulent sur vos têtes, en un mot, cherchez Dieu dans Dieu lui-même, c'est-à-dire, dans ce qui n'est ni corporel, ni périssable, ni limité, dans ce qui renferme toutes les perfections ; et hors de qui il n'y a ni sagesse, ni grandeur, ni justice, ni vérité ; c'est dans cet abîme de merveilles que subsistent les saints. Dégagés de leurs sens et de leurs affections charnelles, ils ne respirent plus que dans celui qui est l'être et la vie ; ils ne communiquent plus qu'avec

celui qui est la source et la plénitude de toute gloire et de tout bonheur.

Ainsi, mes frères, pour concevoir en quelque sorte ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur n'a point conçu, je veux dire la béatitude des saints, il faut sortir hors de soi et s'élever, par l'effort d'une grâce toute divine, dans ce sein de grandeurs et de richesses où Dieu absorbe, pour ainsi dire, selon l'expression de saint Augustin, toute la capacité des élus, pour les remplir de tout lui-même, et pour être en eux comme ils sont en lui.

Il n'y a plus à craindre que des angoisses, des adversités, qu'en un mot la mort ou le péché viennent à les séparer de Dieu. Incorporés avec son essence, abîmés dans son être, plongés dans l'océan de ses perfections, ils n'appréhendent plus ni vicissitudes, ni révolutions, ni revers. Le temps des épreuves est passé, et c'est l'éternité qui subsiste, c'est-à-dire un instant qui toujours durable, qui toujours égal à lui-même, n'est point remplacé par d'autres instants. En vain l'univers viendrait à s'ébranler, l'enfer à se déchaîner, le bonheur des saints à jamais imperturbable, à jamais permanent, sera, dans des millions de siècles, comme il est aujourd'hui, parce qu'il ne dépend plus ni des siècles ni des années, parce qu'il est Dieu lui-même, qui ne peut ni changer ni finir. Ouvrez-vous, mon âme, s'écriait autrefois saint Augustin, ouvrez-vous à ce bonheur, au moins pour le désirer et pour l'entrevoir, et vous vous représenterez un torrent de délices qui coule sans interruption et dont rien ne peut affaiblir le cours; une immensité de biens qui, tous infinis, transportent les saints et les ravissent. Qu'y a-t-il de plus admirable et de plus grand qu'un Dieu dans ses saints, c'est-à-dire toutes les perfections du Créateur unies à la créature, c'est-à-dire le ciel même avec tout ce qu'il contient, lié d'une manière indissoluble, d'une manière suréminente, à une âme dont le bonheur surpasse tout bonheur? Le juste, dit saint Basile, se trouve, après cette vie, tellement attaché à son Dieu, que ce n'est plus qu'une même chose, qu'une même action, qu'une même volonté, et c'est ce que Jésus-Christ lui-même nous déclare formellement dans son admirable sermon avant la cène, lorsque, s'adressant à son Père, il s'exprime ainsi: Ceux que vous m'avez donnés ne sont point du monde, comme je n'en suis point moi-même; je me sacrifie pour eux, comme une victime sainte, afin qu'ils soient aussi sanctifiés dans la vérité, et que tous ensemble ils ne soient qu'un en nous, afin que le monde eroie que vous m'avez envoyé. Je suis en eux et vous en moi, pour qu'ils soient consommés en l'unité: *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum.* (Joan., XVII, 23.)

Ce ne sont point ici, mes frères, comme vous voyez, des saillies d'imagination, des paroles hyperboliques, des expressions outrées; Jésus-Christ lui-même nous assure

qu'il est en ses saints comme il est en son Père: *Ego in eis, et tu in me.* Que de merveilles renfermées dans ces mots! Il semble qu'on aperçoit ces fleuves qui vont s'unir à la mer, pour ne former avec elle qu'un seul et même continent; qu'on voit toutes les lumières éparses aller se concentrer dans le soleil: mais quelles images peuvent nous peindre cette association ineffable des saints et de Dieu! toutes les comparaisons que l'esprit peut employer sont plus propres à en affaiblir l'idée qu'à la relever. Combien les élus ne sont-ils donc pas dignes de notre vénération, s'écrie saint Anselme, s'il est vrai qu'ils ne font qu'un avec la Divinité!

Ah! si les cieux venaient maintenant à s'enfuir, et si nos yeux pouvaient percer jusque dans cette cité sainte, dont Dieu lui-même est le temple et l'autel, selon les paroles de l'*Apocalypse*, quelle gloire et quelle majesté n'apercevriions-nous pas dans les bienheureux, c'est-à-dire dans ces hommes que nous avons vus ici-bas vivre en apparence comme nous, et que nous avons peut-être méprisés! ils brillent comme le soleil dans le royaume céleste: *Fulgebunt sicut sol* (Sap., III, 7); ils sont enivrés d'un torrent de délices: *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (Psal. XXXV, 9.) Que la terre est petite, ô mon Dieu! qu'elle est vile, quand on s'élève jusqu'à vous, quand on contemple vos grandeurs, quand on découvre, par les yeux de la foi, l'immensité des richesses que vous réservez à ceux qui vous servent avec fidélité!

L'Écriture sainte est remplie de passages qui nous attestent le bonheur et la gloire des saints. Tantôt on y lit qu'ils verront Dieu face à face, et qu'ils le connaîtront, comme ils en seront connus: *Cognoscam sicut et cognitus sum* (I Cor. XIII, 12); tantôt qu'ils seront assis sur des trônes, jugeant avec Dieu même les douze tribus d'Israël: *Judicantes duodecim tribus Israel* (Matth. XIX, 28); tantôt qu'ils seront cachés dans la face du Saint des saints; tantôt qu'ils tressailleront d'allégresse dans le sein d'une gloire à jamais durable: *Exsultabunt sancti in gloria.* (Psal. CXLIX, 5.) Voiles épais, qui, sous les noms de corps et de matière, nous environnez de toutes parts, passions cruelles et dévorantes qui nous entraînez sans cesse loin de notre Dieu, disparaissez, et laissez-nous au moins quelques instants contempler ce séjour incomparable où Marie, comme la reine des saints et comme la plus pure des vierges; où les apôtres, comme les compagnons de la vie mortelle de Jésus-Christ, et comme les colonnes de son Eglise; où les martyrs, comme les témoins et les défenseurs des vérités de sa religion; où les pontifes et les docteurs, comme le sel de la terre et la lumière du monde; où les solitaires, comme des victimes de pénitence, sont tous rassemblés dans la charité de Dieu qui les embrase, qui les vivifie et qui leur communique ces éternelles clartés dont le soleil lui-même n'est que l'ombre.

Croira-t-on, mes frères, à voir nos mœurs, que nous sommes destinés à jouir d'un tel honneur, et que nous espérons posséder un jour la même gloire que ces saints qui passèrent leur vie à s'humilier et à souffrir ? Hé quoi ! nous, faibles, charnels ; nous, couverts de toutes les horreurs du péché, nous nous flattons de voler après notre mort dans le sein d'Abraham ; mais sachez, dit saint Ambroise, que ce sein adorable, asile des bienheureux et la source de tous les biens, rejette tout ce qui est terrestre, tout ce qui n'est pas animé de la foi, tout ce qui n'a pas la charité pour principe ; il vomit le tiède et le pécheur : *Incipiam te exomere* (Apoc., III, 16), et il ne conserve que l'âme innocente ou purifiée par la pénitence. N'espérez donc pas vous reposer dans ce sein, hors lequel il n'y a ni paix ni bonheur, si vous n'êtes fidèles à remplir vos devoirs, si vous n'aimez véritablement Dieu, en ne faisant rien que ce qu'il vous commande.

Eh ! que ne doit-on pas entreprendre pour pouvoir être un jour en Dieu, et avec Dieu, sans craindre de s'en séparer ? Hélas ! vous ne vous donnez aucun relâche, ni jour ni nuit, pour vous procurer une fortune de quelques instants, pour vous assurer un protecteur qui n'est qu'un homme de chair comme vous, et qui va tout à l'heure passer avec vous ; et lorsqu'il s'agit d'être irrévocablement unis à la source de tous les biens, à celui qui contient toutes les perfections, toutes les beautés, et qui ne nous a laissé entrevoir dans ce vaste univers qu'un faible rayon de sa majesté, vous êtes lâches, indociles, vous reculez. O enfants des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous le mensonge et la vanité : *Ut quid diligitis vanitatem, et queritis mendacium ?* (Psal. IV, 3.)

Un moment de tribulation, dit le grand Apôtre, opère un poids éternel de gloire. Reconnaissez, à cette expression, combien le bonheur des élus est vraiment immense, combien il exige de notre part de soins, de veilles et de travaux. Ah ! Seigneur, s'écrie saint Augustin, quand vous nous auriez condamnés à souffrir toute notre vie les flammes, les tortures et tout ce que les douleurs ont de plus cuisant et de plus cruel, pour nous faire arriver au ciel, nous ne pourrions que vous rendre des actions de grâces, et reconnaître que nous serions trop heureux d'acheter à si bas prix un bonheur si supérieur à nos idées, un bonheur qui n'est autre que la jouissance de vous-même.

Posséder une vie toute céleste sans jamais pouvoir la perdre, goûter une paix que tout l'univers ne peut donner, s'abîmer dans le sein des richesses et des grandeurs, n'avoir plus de plaisir que Dieu, plus de volonté que la sienne, contempler une beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, et éprouver à chaque instant tout ce qu'une âme intimement unie à l'auteur de son être peut ressentir d'heureux, tout ce qu'elle peut concevoir de sublime et de merveilleux ; en un mot, ne reconnaître plus d'autre élément que la gloire de Dieu, ne respirer plus d'au-

tre vie que celle qui l'âme, voilà l'objet de nos espérances, et voilà ce que les saints possèdent.

Mettons-nous en leur présence, et demandons-leur qu'ils nous obtiennent une seule goutte de cet océan de délices dans lequel ils sont plongés, une seule étincelle de ces flammes vives et pures qui les pénètrent et qui les transforment dans des êtres semblables aux anges mêmes : *Erunt sicut angeli Dei*. Ah ! je ne voudrais qu'une telle grâce pour vous dégoûter des plaisirs et des vanités de ce monde, pour vous attacher au ciel comme à notre véritable patrie. C'est là que Jésus-Christ, semblable à ce corps mystérieux dont il est parlé dans l'Ecriture, rassemble les aigles répandus de toutes parts, autrement les saints qu'il attire à lui : *Ubi erit corpus, illic congregabuntur et aquilæ*. (Luc., XVII, 37.) Qui est-ce qui nous donnera des ailes pour nous envoler jusqu'à lui : *Quis mihi dabit pennas, volabo, et requiescam ?* (Psal. LIV, 7.) Espérons tout de l'intercession des saints, lorsque nous les invoquons avec foi et lorsque nous les imitons ; car si leur bonheur consiste à être intimement unis à Dieu, il consiste encore à être nos intercesseurs.

C'est sans doute une des plus grandes marques de puissance et d'autorité, que d'être établis entre Dieu et les hommes à titre d'intercesseurs, et c'est ce pouvoir réel que Dieu communique à ses saints, de sorte que nos offrandes et leurs vœux, en passant par leurs mains, deviennent plus agréables, et nous méritent les grâces que nous demandons.

Je sais, mes frères, et je confesse avec toute l'Eglise, que la médiation de Jésus-Christ est la seule nécessaire, et qu'il n'y a que son nom adorable par lequel nous puissions être sauvés ; mais je reconnais aussi avec cette même Eglise, que l'intercession des saints est *bonne et utile*, et que nous devons la réclamer. On n'honore en eux que la grâce qui a couronné les dons du ciel en couronnant leurs mérites ; de sorte que c'est à Dieu seul que se rapporte tout l'hommage que nous leur rendons ; il fit couler de leurs yeux ces larmes précieuses qui les purifièrent ; il étendit leurs mains pour répandre des largesses dans le sein des malheureux ; il leur inspira cette bonne volonté qui fut la source de leurs bonnes actions ; il leur donna ce courage qui les éleva au-dessus de tous les événements, et qui les fit triompher des plus redoutables tyrans ; il les couvrit de son bouclier pour les défendre des traits du monde et du malin esprit.

C'est par cette raison, mes frères, que l'Eglise reconnaît qu'il n'y a que Dieu seul de saint : *Tu solus sanctus*. Il est en effet l'auteur de toute justice et de toute sainteté, et il n'y a que de cette source féconde que dérivent toutes les vertus : *Tu solus sanctus*. En douteriez-vous, après les preuves que vous avez à toute heure, de votre néant et de votre corruption, après l'expérience que vous avez faite tant de fois de votre faiblesse,

et de vos misères? De là vient que Jésus-Christ nous dit clairement dans l'Evangile: sans moi vous ne pouvez rien faire: *Sine me nil potestis facere* (Joan., XV, 5); que saint Paul nous déclare que nous ne pouvons de nous-mêmes avoir une bonne pensée, et que c'est Dieu qui nous donne le vouloir et le faire: *Dat nobis Deus velle et perficere* (Philip., II, 13); de là vient que l'Eglise, dans ses collectes, ne cesse de demander à Dieu la grâce de faire le bien, et que les pélagiens, qui niaient la nécessité de la grâce, pour opérer une bonne action, furent frappés de tous les anathèmes.

Mais, comme les saints peuvent tout en Dieu qui les fortifie, selon l'expression du grand Apôtre, il n'y a pas de doute qu'ils ne soient un canal propre à faire passer nos prières et nos demandes. Nous ne les prions point pour qu'ils nous accordent des bienfaits, parce que cela n'est pas en leur pouvoir, mais nous les supplions comme étant amis de Dieu, de lui présenter nos besoins, afin qu'il nous secoure. Aussi ne disons-nous aux saints que: priez pour nous, tandis que nous demandons au Seigneur qu'il ait pitié de nous: différence manifeste et sensible, et qui devait condamner à jamais ces hommes audacieux qui osent reprocher à l'Eglise romaine de confondre les serviteurs avec le maître.

Nous savons qu'il est de foi que les saints vivent devant l'Eternel, parce qu'il n'est point le Dieu des morts, mais celui des vivants; nous savons qu'ils voient tout en lui, parce qu'il leur révèle les secrets de sa puissance et de sa gloire; et quel doute peut-il y avoir désormais, qu'ils connaissent nos besoins, qu'ils aperçoivent nos misères, et qu'ils sont instruits de nos désirs et de nos vœux? Si nous nous recommandons tous les jours aux prières des personnes pieuses qui vivent parmi nous, ah! pourquoi ne pourrions-nous réclamer l'intercession de ceux que la foi nous apprend être encore plus vivants devant Dieu que nous ne le sommes ici-bas? Eh! comment le Seigneur aurait-il moins d'égard à la prière de ceux qui sont confirmés en sainteté, qui jouissent de sa présence, qu'aux vœux de ceux qui sont encore pécheurs et qui gémissent sur cette terre?

Parlons donc comme la raison et la foi, comme toute l'Eglise et toute la tradition, et disons qu'un des plus grands honneurs que Dieu accorde à ses saints, est de les rendre nos avocats auprès de lui et nos intercesseurs; pouvoir réel, et dont nous ressentons chaque jour les effets. En combien d'occasions les saints ne nous ont-ils pas donné des marques de leur protection? Tantôt ils ont rendu la santé aux malades et la vie aux morts; tantôt ils ont obtenu la conversion des pécheurs, et tantôt ils ont détourné les fléaux qui nous menaçaient. Leurs tombeaux ne sont devenus célèbres, et tous les peuples n'y ont couru que parce que leur intercession toute-puissante ouvrait les cieux, et en faisait descendre des dons ineffables.

Nos histoires sont remplies de miracles opérés par l'invocation des saints, leurs ossements prophétisèrent dans tous les temps, parce que le Seigneur daigna faire voir à la terre qu'il est admirable dans ses saints; que leur mort est précieuse à ses yeux; que qui les méprise le méprise; qu'ils sont ses amis, et que leurs corps sont des temples de l'Esprit-Saint qui doivent ressusciter glorieusement. En vain l'hérésie se soulève, l'impie blasphème, les saints n'en sont pas moins grands, et le pouvoir de leur intercession n'en est pas moins réel.

De là ces honneurs rendus dans tous les pays et dans tous les temps, aux amis de Dieu, cet empressement à baiser leurs reliques, et à les exposer à la vénération des peuples, ces processions et ces fêtes, établies pour honorer leur mémoire, ces pèlerinages d'un bout du monde à l'autre, pour implorer leur secours. On ne dédie point de temples aux saints, on ne leur offre point de sacrifices, mais on s'acquitte de ses vœux sous leur invocation. Ah! comment n'invoquerait-on pas ceux que Dieu a couronnés, ceux qu'il revêt de l'éclat de sa gloire et de sa puissance, ceux à qui il se communique sans réserve, et que son Eglise, infailible dans ses décisions, nous commande de révéler comme nos intercesseurs?

Ils ont été ce que nous sommes, sujets aux mêmes infirmités et aux mêmes besoins, et ils prient Dieu en conséquence de nous secourir et de nous protéger. Il est vrai que le Seigneur nous ordonne d'aller à lui lorsque nous sommes dans l'indigence et dans l'affliction: *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos* (Matth., XI, 28); mais n'est-ce pas aller à Dieu que de s'adresser à ses saints, puisqu'il vit en eux et qu'ils vivent en lui? Il a voulu, dit le Docteur angélique, qu'il y eût une communion de prières entre l'Eglise qui triomphe et celle qui milite, et c'est cette communion qui met la terre en société avec le ciel. Quoi de plus admirable que ce divin commerce par lequel nous prions les bienheureux, et ils prient pour nous? Il n'y a que la vraie religion, s'écrie saint Bernard, qui puisse se vanter d'un tel avantage. La nature me fait croire que ces hommes vertueux que j'ai vus disparaître, ne sont réellement plus; mais la foi n'apprend qu'ils vivent dans un monde nouveau, et qu'ils ne se sont dépouillés de leur corps que pour se revêtir de Jésus-Christ, que pour s'intéresser à nos maux, et nous mériter des grâces.

Combien ne serions-nous pas sensibles à ces avantages, si l'esprit du christianisme était notre guide et notre flambeau? Mais la chair qui nous domine nous dérobe l'action des saints, et nous n'apercevons que des suites du hasard, dans ce qui est souvent l'effet de leur intercession et de leurs miracles. On invoque les bienheureux, il est vrai, mais par routine; et si l'on vient à recevoir les grâces qu'on les priaient d'obtenir du Père céleste, ou on les attribue à quelque autre cause, ou l'on ne pense pas à les

remercier. De là cet étrange refroidissement pour le culte des saints. L'Eglise fut quelquefois obligée d'arrêter les excès d'une dévotion qui dégénérait en superstition, et qui allait jusqu'à oublier Jésus-Christ, pour ne s'occuper que des saints; mais aujourd'hui on ne pense ni aux serviteurs ni au maître, et quoiqu'on soit environné de misères et de faiblesses, on vit comme si l'on n'avait besoin ni de la médiation de notre divin Sauveur, ni de l'intercession de ses disciples.

Cependant quels plus puissants protecteurs pouvons-nous avoir, que des esprits qui, toujours présents devant Dieu, lui recommandent nos besoins? Si les monarques de la terre accordent des grâces à la sollicitation de leurs favoris, que ne fera point le Seigneur en vue de ses saints, lorsqu'ils le prient et lorsqu'ils le sollicitent? *Croyez-vous*, nous dit Jésus-Christ dans l'Evangile, *que Dieu n'exaucera pas ses élus qui le prient jour et nuit?* Je vous assure qu'il aura égard à leurs cris, et qu'il leur accordera ce qu'ils demandent. Les saints sont d'autant mieux entendus, qu'ils ne s'intéressent que pour les pécheurs qui veulent sincèrement se convertir, et que, loin de protéger ceux dont le plaisir est de persévérer dans le crime, ils se déclarent leurs accusateurs.

Ainsi, mes frères, n'espérez aucun secours de la part des saints, qu'autant que vous vous rendrez les imitateurs de leurs vertus. Priez comme eux, mortifiez-vous comme eux, aimez Dieu comme ils l'ont aimé, et ils intercéderont pour vous, et vous éprouverez l'effet de leur puissante médiation. Il n'y a qu'une voie pour arriver au ciel, cette voie étroite, dont parle Jésus-Christ, et qui fut celle de tous les saints. Si vous n'y entrez pas, toutes les prières, toutes les offrandes, tous les vœux vous deviendront inutiles. Tous ceux, dit Notre-Seigneur, qui crient mon Dieu, mon Dieu, ne sont pas sauvés, mais ceux qui font sa volonté : *Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cælis est. (Matth., VII, 21.)*

La meilleure manière d'honorer les saints consiste donc à les imiter. Que de grands exemples ne nous ont-ils pas laissés! La vie qu'ils ont menée, celle dont ils jouissent, autant de motifs qui nous engagent à marcher sur leurs traces, à recueillir leurs vertus, à employer le secours de leur intercession. Ce n'est point à nous qu'il appartient de vouloir sonder comment Dieu révèle à ses serviteurs nos affections et nos pensées : il suffit de savoir que les voies de Dieu sont incompréhensibles; que ses moyens sont infinis; que sa puissance est sans bornes, et que l'Eglise ne peut nous tromper. Ce serait une présomption criminelle que de se confier dans ses propres mérites, pour recourir à Dieu; mais en réclamant ceux des saints on confesse sa propre indignité, et l'on honore le Seigneur dans les personnes qu'il a sanctifiées. Que de millions d'âmes choisies de toutes parts et

dans tous les états, font partie de cette milice céleste dont nous parle saint Jean, lorsqu'il dit : Je vis une multitude de saints, que personne ne pouvait nombrer! *Vidi turbam magnam quam nemo dinumerare poterat. (Apoc., VII, 9.)* C'est cette troupe immense, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la mémoire, et qui comprend non-seulement ceux qu'elle a canonisés, mais encore tous ceux qui, morts dans la grâce de Dieu, jouissent de la béatitude céleste, de sorte que nous pouvons nous flatter d'avoir des amis et des parents même parmi les bienheureux que nous invoquons. Mais, plus cet honneur est grand, plus nous en serons humiliés; plus cette miséricorde est signalée, plus nous en serons punis, si nous nous éloignons de la voie qu'ils ont tenue.

Ah! Seigneur, ne souffrez pas que nous soyons de simples spectateurs de la vertu des saints, et que l'hommage que nous leur devons se borne simplement à les révéler. C'est vous qui les avez formés, qui les avez conduits ici-bas, à travers les révolutions de ce monde, et qui vous vous les êtes conservés comme la conquête de votre grâce; regardez-nous du même œil, et bientôt nos langueurs se changeront en forces, nos misères en richesses, notre humiliation en gloire, et bientôt nous réjouirons les anges et les bienheureux, par notre conversion. Nous reconnaissons, ô mon Dieu! dans ce jour destiné à honorer la mémoire de vos saints, et à nous rappeler leurs combats et leurs victoires, qu'il n'y a que la sainteté digne de l'ambition d'un cœur chrétien; que tous les titres, tous les rangs, qui ne tendent point à ce terme, sont illusoires et dangereux.

Gravez profondément dans notre âme l'amour de la justice et de la vérité, et ne permettez pas que les objets terrestres qui nous environnent, nous éloignent de vous. Soyez touché de nos larmes et du désir que nous avons de ressembler à ceux que vous avez couronnés. Souvenez-vous, Seigneur, que vous sauvez gratuitement tous ceux que vous admettez dans votre royaume éternel, et que par là vous nous donnez une ferme espérance d'y parvenir : *Qui salvandos salvas gratis, salva me.* Si nous n'avons le bonheur d'être du nombre de vos saints, nous serons, ô ciel! du nombre des réprouvés. Que cette pensée nous confonde, nous atterre et nous engage à travailler de toutes nos forces, pour être à jamais unis à vous comme à notre bien, à notre vie, à notre félicité. Ainsi soit-il.

SERMON XXI

SUR LA MORT.

Pour le jour de la Commémoration des morts.

Dies Domini sicūt fur in nocte ita veniet. (I Thess., V, 2.)

Le jour du Seigneur viendra comme un voleur au milieu de la nuit.

Sire,

Il semble qu'au milieu de ces temples couverts de deuil et de ces images lugu-

frères qui se présentent aujourd'hui de toutes parts à nos yeux, les sépulcres s'entr'ouvrent, et que la terre elle-même vient nous redemander comme sa substance et comme son héritage. Chacun, en se rappelant la mort des autres, s'occupe de la sienne propre, et ce jour destiné à honorer la mémoire des défunts, paraît être celui de notre sépulture. Nos sens se troublent, notre imagination s'effraye, et à l'aspect de cette triste solennité le cœur se resserre, et il ne nous reste plus qu'une pensée de terreur et d'affliction.

D'où vient ce trouble, s'écrie saint Bernard, si ce n'est de la certitude où nous sommes que la mort nous poursuit; qu'elle va tout à l'heure exercer son empire sur ce malheureux corps que nous soignons avec tant de précaution, et que bientôt il ne restera rien de nous ici-bas, malgré toutes les peines que nous prenons pour prolonger notre vie, et pour éterniser notre nom. L'arrêt est prononcé; encore un moment, et toute notre génération va disparaître comme un torrent qui se perd dans un abîme, pour ne plus revenir; encore un moment, et ceux qui sont assis maintenant sur les trônes descendront dans l'horreur du tombeau; encore un moment, et l'univers entier ne possédera pas un seul homme de tous ceux qui vivent, et la terre aura dévoré nos parents, nos amis, nos voisins, en un mot, nous-mêmes, sans espoir de retour ici-bas.

Ah! la mort.... quel nom! quelle terrible chose! Ce seul mot, dit saint Jérôme, est plus éloquent que tout ce qu'on peut dire sur le néant des biens et des grandeurs. En effet, qui est-ce qui ne se rappelle pas, aussitôt qu'on vient à le prononcer, cette étonnante révolution que notre dernier jour nous prépare? Qui est-ce qui ne croit pas apercevoir ce gouffre qui nous engloutira, et ce nouveau monde où nous passerons sans appui, sans société, sans savoir quelle sera notre destinée?

Il ne s'agit donc point ici, mes frères, de recourir à l'art, ni d'emprunter le secours de l'éloquence, pour vous montrer la mort dans sa difformité. Qu'elle se présente elle-même, telle que vous la voyez tous les jours, et cet aspect vous convaincra mieux de ses rigueurs et de ses suites, que tous nos discours. Qui pourrait d'ailleurs, dans une manière si effrayante, s'occuper de l'harmonie des mots et des pensées? Ce sujet m'absorbe, disait autrefois saint Bernard, et je n'ai la force de laisser échapper que quelques plaintes entrecoupées de soupirs, plaintes de ce que la mort étant un coup qui nous menace à tout instant, nous en soyons si peu touchés.

C'est sur ce même plan que je me propose aujourd'hui de vous entretenir de la mort, et après vous avoir fait sentir qu'elle est réellement l'objet auquel nous devons le plus penser, je vous représenterai qu'elle est l'objet dont nous nous occupons le moins. O mort! prête-moi toi-même ces couleurs sombres et lugubres que tu répands partout où tu passes, afin que je puisse te peindre aux

yeux de mes auditeurs; donne à mes paroles ce ton effrayant que tu fais prendre à tous ceux dont tu ravis les amis et les proches, afin que j'imprime une terreur salutaire. Mais ne dois-je pas savoir que, sourde à tous les cris, tu n'écoutes ni les personnes qui cherchent à te fléchir, ni celles qui te condamnent et qui t'accusent? Pour vous, Marie, mère de mon Dieu, qui, toujours présente à nos besoins, êtes spécialement invoquée comme notre avocate à l'heure de la mort, je demande le secours de votre intercession, comme ne pouvant obtenir par un plus sûr moyen les lumières de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Que signifient cette pompe funèbre, ces catafalques, ces autels parés de noir, qui répandent maintenant, dans toutes nos églises, un air morne et lugubre, sinon que la mort fait sans cesse le tour du monde; qu'elle est cet ange exterminateur que le Dieu des vengeances envoie, tantôt se reposer sur les trônes, pour lui immoler les victimes les plus respectables et les plus précieuses, et tantôt se mêler dans la foule, et frapper à droite et à gauche, les enfants comme les vieillards, les sages comme les insensés, les savants comme les ignorants, les riches comme les pauvres, les nobles comme les laboureurs? Quelle multitude de parents et d'amis qui nous ont échappé, malgré tous nos soins, et qui sont maintenant en poussière comme celle qu'on foule aux pieds! Ce jour d'amertume et de deuil ne les rappelle-t-il pas à notre souvenir? Chacun courbé vers la terre, comme pour lui redemander ceux qu'elle a dévorés, mesure des yeux sa propre fosse, et voit, comme malgré soi, le triste et terrible gîte où il va bientôt être déposé.

Rien dans la nature qui doive nous être plus présent que la mort, soit qu'on l'envisage du côté des coups qu'elle est toujours prête à nous porter, soit qu'on la considère par rapport au fruit qu'on retire de sa pensée. Deux vérités que je vais tâcher de vous rendre avec l'énergie qu'elles exigent. Je dis, premièrement, que la mort nous menace à tout instant. Eh! qui en pourrait douter, s'il est vrai que tous les hommes frappés de la foudre, même en naissant, ne sont qu'un amas de poussière que le moindre vent peut dissiper; s'il est vrai que notre sein est le lit même de la mort; qu'elle n'y est qu'endormie lorsque nous jouissons de la meilleure santé, et que toujours prête à se réveiller pour nous étouffer, elle éprie le moment le plus propre à nous surprendre; s'il est vrai qu'incorporée avec nous-mêmes, nous la traînons partout où nous nous transportons, et qu'il faut bien moins qu'une minute pour qu'elle arrête le jeu de nos muscles et de nos ressorts, pour qu'elle glace notre sang et pour qu'elle nous retranche du nombre des vivants; si enfin il est vrai qu'elle est une créancière impitoyable qui vient toujours nous avertir, avant le

temps, du tribut que nous devons lui payer?

Que sont, en effet, dit saint Jérôme, ces maladies en tout genre, qui nous affligent et qui nous consomment, sinon des avant-coureurs de cette mort dont nous ne pouvons nous garantir? Quel est ce sommeil qui suspend tous les soirs nos travaux et nos réflexions, sinon le prélude de cette inaction totale qui nous laissera sans mouvement et sans vie? Quel est le dépouillement des plantes et des arbres, lorsque l'hiver répand ses glaces et ses frimas, sinon l'image de ce dénûment universel où la séparation de notre âme et de notre corps doit nous réduire? C'est ainsi que le Seigneur offre continuellement à nos yeux des spectacles de mort, pour me servir de l'expression de saint Augustin, et qu'il vient nous apprendre qu'il n'y a que lui seul dont les années ne finissent point; qu'il n'y a que lui seul qui ne change point, au milieu de ce changement général dont nous sommes continuellement environnés, et dont nous éprouvons nous-mêmes si souvent les effets.

Lés astres par leurs éclipses, les rivières par leur épuisement, les arbres par leur stérilité, les fleurs par leur flétrissure, les heures par la rapidité avec laquelle elles s'envolent, tout nous crie que la mort est proche; qu'elle médite le coup qu'elle va nous porter; qu'elle nous attend peut-être au milieu d'un festin, peut-être au milieu d'une route, peut-être au moment même que nous pécherons, pour nous réduire, selon les paroles de saint Ambroise, à quelques lambeaux de chair pourrie, qui bientôt, se changeant en poussière, ne représenteront plus rien, parce qu'ils ne seront plus rien.

Il n'est pas un seul jour, que dis-je? un seul instant où quelqu'un ne paye tribut à la mort, et actuellement même que je vous parle et que nous sommes ici tous rassemblés, des multitudes de personnes, répandues dans les quatre coins du monde, expirent; les unes en ne faisant que sortir du sein de leurs mères, les autres au milieu des fêtes et des plaisirs. Eh! pourquoi chercher si loin nos exemples, pendant que cette prédication ne finira peut-être pas que quelqu'un d'entre vous, enfin moi-même, ne soyons surpris par la mort? Quelquefois elle avertit, mais combien de fois n'avertit-elle pas? Il vient un temps où Dieu se lasse de nos rechutes, de notre tiédeur, et comme elle est toujours à ses ordres, elle frappe souvent au moment même qu'elle se présente. Vous n'ignorez pas que les morts subites sont fréquentes; vous le dites même tous les jours, et par quel privilège ce qui arrive à tant d'autres ne vous arrivera-t-il pas? Convenez cependant, mon frère, que si quelqu'un a mérité ce malheur, c'est sans doute vous, qui, indifférent pour les sacrements, et peut-être coupable de leur profanation, avez toujours un pied dans l'abîme, et l'autre prêt à y entrer.

Considérez ces voûtes, regardez ces murs, et vous reconnaîtrez qu'ils furent édifiés par des personnes qui furent ce que vous êtes,

et dont la vie, ainsi que leur mémoire, se sont perdues dans la nuit du tombeau. Nous ne sommes environnés que des ouvrages des morts; nos villes, nos temples, nos maisons, tout cela nous rappelle des mains qui sont réduites en poudre, des âmes qui sont retournées à leur Créateur, pour être jugées selon leurs œuvres. Ces lits où vous dormez, ces places que vous habitez, autant d'endroits qui ont été occupés par des morts. Combien d'auditeurs se trouveront là où vous êtes, et dont les ossements arides n'offrent plus que d'affreux squelettes à la vue! Combien de prédicateurs remplirent cette chaire, et dont il ne reste plus qu'une poudre éparse, dont on ne pourrait trouver le moindre vestige! Cette langue que je remue actuellement, ces bras que j'agite, ces yeux qui vous considèrent, vont être tout à l'heure la pâture des vers, et moi-même que deviendrai-je, ô mon Dieu! après l'éroulement de mon malheureux corps, si votre infinie miséricorde n'a pitié de votre serviteur?

Ah! nous pouvons tous dire au Seigneur, avec le saint homme Job, que sa main nous a touchés : *Manus Domini tetigit me.* (Job, XIX, 21.) Il n'y a aucune partie dans notre chair qui n'ait déjà été flétrie par la mort, qui ne porte l'empreinte du néant, dont on l'a tirée et où elle doit rentrer. Nos jours passent plus vite que la navette d'un tisserand. Notre vie n'est qu'un souffle; celui qui nous voit actuellement ne nous verra bientôt plus. L'homme qui descend dans le tombeau a passé comme un nuage qui s'évanouit; il ne revient point dans sa maison, et le lieu où il habitait ne le revoit jamais. Nous sommes un ouvrage d'argile, que le moindre choc réduit en poudre, et nous n'avons, à parler exactement, pour proches que la pourriture et les vers : *Putredini dixi mater mea es, et soror mea vermicibus.* (Job, XVII, 14.)

C'est ainsi que le saint homme Job s'exprimait autrefois, et tel est notre véritable tableau. Mais le plus excellent livre sur la mort est cette collection d'épithètes éparées sous nos yeux; voilà l'histoire de nos parents, de nos amis, de nos voisins; histoire qui se réduit à ces deux mots : ils furent, et ils ne sont plus; histoire qui nous apprend que sous ces tombes que nous foulons aux pieds, on ne trouve plus que quelque cendre insensible, de tous ces monarques, ces héros, et de tous ces hommes qui ont disparu. Quelle révolution! Le plus puissant, le plus riche, ne peuvent pas dire qu'ils ont même une fosse après la mort, comme un terrain qui leur appartient; cette fosse se vide au bout de quelques années, et un autre cadavre vient prendre la place de celui qui s'est consumé. Une nouvelle inscription succède à une ancienne, et tous les noms s'effacent insensiblement comme les personnes. Qui sommes-nous donc au milieu de ce monde, sinon un point, et qu'est-ce qu'un point que mille accidents peuvent anéantir? Ah! je vous avoue, dit saint Chrysostome, qu'il n'y a rien de si insensé que de compter sur cette vie, d'autant mieux que nous voyons chaque jour

la mort se promener en quelque sorte sur nos fronts, soit pour imprimer ses rides, soit pour affaiblir notre vue, soit pour répandre sa pâleur. Il semble qu'elle n'aperçoit qu'à regret tous ceux qui vivent, et qu'elle voudrait ne faire du monde entier qu'un monceau de cadavres entassés les uns sur les autres.

Aussi avec quelle impétuosité ne sort-elle pas de ses barrières, lorsque le signal de guerre est donné ? vous la voyez alors, comme un torrent, se répandre de ville en ville, de climat en climat, et y moissonner, au milieu de l'horreur des plus sanglants carnages, des armées entières : autant de traits qui nous prouvent que notre malheureuse vie n'est qu'un fil toujours prêt à se rompre ; que les projets que nous étayons sur une chose aussi incertaine, sont vraiment insensés. Le temps même, selon l'Evangile, où l'on se repose et où l'on croit jouir en repos du fruit de ses succès et de son industrie, est celui où Dieu nous redemande notre âme, parce qu'il n'y a point de temps qui soit à nous, et que nous n'avons en notre possession que le présent, toujours si voisin de l'avenir et du passé, qu'on ne peut pas dire précisément ce qu'il est : s'il coule, en effet, il n'est déjà plus, et il n'y a point de moment qui ne s'écoule avec rapidité. Aussi nos jours sont-ils comparés, dans l'Ecriture, à l'eau qui s'échappe sous nos yeux, à un trait qui fend l'air, à l'ombre qui se dissipe et qui disparaît : *Dies mei sicut umbra declinaverunt. (Psal. CI, 12.)*

Nous croyons, pendant notre première jeunesse, que les mois sont des années ; mais à peine avons-nous vécu pendant quelque temps, que les années mêmes ne nous semblent plus que des mois. Avec quelle vélocité n'avons-nous pas vu disparaître, et ceux qui nous élevèrent, et ceux qui nous donnèrent le jour ? Avec quelle espèce d'horreur n'apercevons-nous pas ces visages qui nous paraissaient si réguliers il y a quelques années ? Ce ne sont plus que de tristes images de ce qu'ils étaient. Le temps a passé, ou plutôt la mort a déjà répandu une partie de ses ombres funèbres, et il ne reste que des débris. Il n'est pas nécessaire d'ouvrir les tombeaux pour reconnaître les ravages de la mort ; on sent en soi-même, et l'on aperçoit au dehors ce qu'elle est capable d'opérer ; la vieillesse vient en quelque sorte lui préparer la place où elle doit prononcer son arrêt.

Ah ! mort ! cruelle mort ! c'est ainsi que tu viens empoisonner tous les jours de notre vie. Semblable à cette main qui écrivait sur la muraille la condamnation de l'impie Balthazar, elle grave de toutes parts, de la manière la plus terrible et la plus effrayante, la sentence qu'elle doit exécuter contre nous. Nul moyen d'échapper. Ni la force, ni la puissance, ni la grandeur, ni le génie, ne peuvent nous arracher à sa fureur, et il nous est réservé à tous, sans distinction quelconque, d'être sa proie ; il nous est réservé de disparaître après un certain nombre d'an-

nées, pour aller nous plonger dans l'immense océan de l'éternité.

Combien de fois cette mort ne nous a-t-elle pas déjà avertis que nous sommes ses tributaires et ses esclaves ? Convenez, mes frères, qu'il n'y a guère de mois, de semaines, et peut-être de jours, que vous ne sentiez en vous-mêmes quelque incommodité sourde, qui vous annonce votre future destruction ? Hélas ! notre corps n'est qu'un assemblage de misère, qu'un amas de bile et d'humeurs, et il ne faut qu'une goutte de sang extravasé, qu'un grain de matière déplacé, pour exterminer l'homme le plus vigoureux. Chaque fois que nous respirons, chaque fois que nous éternuons, nous pouvons rendre le dernier soupir. N'apprenons-nous pas, à tout moment, que les uns sont agonisants, que les autres expirent, qu'enfin la mort, toujours errante, court, de ville en ville, de maison en maison, pour y laisser des traces de sa fureur ? Que de larmes ne nous a-t-elle pas fait répandre sur le sort de ceux qu'elle a moissonnés ! Nous les avons vus tomber sous sa faux, comme l'herbe qu'on coupe à nos yeux, se sécher de même, et s'évaporer ensuite en parties insensibles. Un autre monde se peuple chaque jour, des débris de celui-ci, et le passage du temps à l'éternité est si rapide et si fréquent, qu'on ne paraît ici-bas que pour apprendre qu'il faut mourir. L'univers, dit saint Bernard, n'est qu'un vaste cimetière, rempli de sépulcres et de cadavres ; on ne peut y fixer les regards sans apercevoir des dépouilles ou des ruines.

Allez, dit saint Jérôme, dans quelque pays que ce puisse être, et la première chose que vous verrez sera l'image de la mort. Ici, elle paraît sur des urnes, qui ne renferment que de la poussière ; là, elle se fait voir dans des inscriptions qui indiquent son empire. Il n'y a donc rien, comme nous l'avons dit, qui doive nous être plus présent que la mort, et cette vérité se fait encore mieux sentir, lorsqu'on réfléchit sur les avantages qu'on peut retirer de sa pensée.

C'est une chose incontestable, que le souvenir de la mort calme les passions ; qu'il étonne le pécheur et qu'il l'arrête, et qu'il n'y a rien de plus salutaire que de s'occuper de notre dernier moment. Pensez à la mort, nous dit l'Esprit-Saint, et vous ne pécherez jamais : *Memorare novissima tua, et in aeternum non peccabis. (Eccli., VII, 40.)* Oracle éternel ! oracle sacré ! dont vous égareriez tous les jours la vérité, si vous ne vous abandonniez pas à mille illusions qui vous captivent, et qui vous jouent ; si vous jetiez un coup d'œil sur ces traces lugubres que la mort imprime de toutes parts.

Que l'amant le plus passionné se figure que l'objet de sa passion n'est qu'une masse de chair, prête à se pourrir ; que ce visage qu'il idolâtre est sujet à mille accidents qu'au premier moment il deviendra la retraite des vers, le siège de la corruption, en un mot, un spectacle d'horreur et d'effroi. Convenez qu'à ce souvenir, tous ses feux

s'amortiront, et qu'il aura honte d'oublier Dieu, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, selon l'expression de saint Augustin, pour se repaître d'un objet aussi vil qu'un misérable corps : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*.

Je ne veux que la vue d'un squelette, contemplé avec réflexion, pour faire tomber les écailles de ces yeux charnels qui n'admirèrent que des objets périssables. Est-ce donc là, diront-ils dans leur étonnement et dans leur douleur, est-ce donc là ce qui faisait les délices de toute une ville, le sujet de tous les entretiens, ce qui faisait naître tant de pensées et tant de désirs? Hélas! ces yeux si pétillants, si nobles, si beaux, se sont pourris, consumés, et n'ont laissé à leur place qu'un vide affreux, qu'un cercle décharné dont on ne peut supporter l'aspect; ce front si majestueux n'est plus qu'un crâne aride, couvert de poussière; cette bouche si vermeille n'est plus qu'un grincement de dents, propre à causer le plus terrible effroi; ces mains si délicates se sont changées en des ossements desséchés, et il ne résulte, enfin, de tout ce corps si charmant, si bien proportionné, de tout ce corps, qui fut la cause de tant de crimes et de tant d'excès, qu'un horrible épouvantail, semblable aux cadavres mêmes des bêtes, lorsque le temps les a consumés : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*.

Il n'y a point d'homme, à moins qu'il ne soit imbécile, dit saint Chrysostome, qui ne frémit, à la vue d'un tombeau qu'on entrouvre. Cette infection qui s'exhale, ce mélange d'ossements confondus les uns avec les autres, ce vide rempli de ténèbres, tout cela joint ensemble, répand dans l'âme un dégoût de la vie, une indifférence pour le monde et pour ses plaisirs, qui absorbent toute idée de jeux, de fêtes et de voluptés; il semble qu'on ne fait plus qu'une seule et même chose avec les tristes débris que l'on contemple; que l'univers entier est concentré dans cet affreux sépulchre, et qu'on y va descendre pour jamais : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*.

Si Jésus-Christ lui-même frémit et se trouble à l'aspect de Lazare, gisant dans le tombeau : *Infremuit spiritu, et turbavit seipsum* (Joan., XI, 33); s'il versa des pleurs sur un spectacle aussi lugubre : *Et lacrymatus est* (Joan., XI, 35); comment ne serions-nous pas frappés d'un tel objet? La mort, dit saint Bernard, est la terreur des enfants d'Adam : *Terror filiorum Adæ*; et l'on ne peut l'envisager avec ses horreurs, sans éprouver un saisissement qui glace tous les sens. L'avez-vous bien contemplée cette mort, lorsque, errante sur les membres décharnés de vos parents et de vos amis, elle leur ravissait leurs forces, elle entrecoupait leur respiration, elle émuoussait leurs oreilles, elle desséchait leur langue, elle éteignait leurs yeux; ou lorsqu'après les avoir réduits dans la nuit obscure du tombeau, elle avait consumé leurs chairs, carié leurs os. Qu'elle était affreuse dans ces deux instants,

et qu'elle était propre alors à vous inspirer des terreurs salutaires, et à vous arracher aux folies et aux vanités du siècle! *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*.

Qu'est-ce qui conduisit tant de personnes dans les déserts, qu'est-ce qui soutint Antoine au milieu de ses tentations, Jérôme au milieu de ses combats, si ce n'est le souvenir de la mort? Ils ne cessèrent de se la représenter telle qu'elle devait venir les moissonner, et cet aspect ne leur laissa plus de goût que pour les choses du ciel. Vous dites souvent, mes frères, si quelqu'un des morts pouvait nous apparaître, sans doute nous nous convertirions; mais croyez-vous donc que la mort elle-même, qui doit vous atteindre au premier moment, n'est pas aussi éloquente que ces spectres que vous voudriez voir? Croyez-vous donc que la vue d'un fantôme vous ferait plus d'impression que cet instant funeste, d'où dépend votre éternité? Car voilà, mes frères, ce qui rend la mort vraiment terrible. S'il ne s'agissait, en effet, que de se dépouiller de ces malheureux corps qui nous environnent, il y aurait souvent plus occasion de se réjouir que de s'alarmer; mais il est question d'un jour ou d'une nuit éternelle, qu'il faudra nécessairement voir; mais il est question d'une âme immortelle, qui tombera entre les mains du Dieu vivant, pour être à jamais bienheureuse, ou pour devenir la pâture d'un feu dévorant; mais il est question d'une région, dont, malgré les lumières de la foi, nous n'avons aucune idée claire et distincte; d'où l'on ne revient point, et où nous entrerons sans autre appui que nos propres œuvres, qui nous suivront, et qui deviendront la matière d'un bonheur ou d'un malheur éternel; mais il est question d'aller trouver un monde de saints ou de réprouvés.

Ah! je vous le demande, mes frères, cette vue, ce souvenir, cette image, ne sont-ils pas bien capables de nous saisir et de nous consterner; et ne faudrait-il pas avoir l'enfer même dans le cœur, pour n'être pas alarmé de ces effrayantes vérités? Il ne s'agit que de se transporter au delà de ce moment où la mort vient nous diviser, en quelque sorte, de nous-mêmes, pour apercevoir un corps qui tombe en corruption, et une âme qui retourne à son Créateur, pour être jugée selon ses mérites. L'impossibilité de se représenter d'une manière claire et distincte, cette espèce de chaos qui doit suivre notre mort; l'impossibilité de savoir ce que sont les suites de cette mort, qu'en mourant nous-mêmes, forment des incertitudes qui ne permettent à l'homme raisonnable, ni de se livrer à la dissipation, ni de courir après les plaisirs. Dieu a voulu, dit saint Cyprien, ne nous faire connaître de l'avenir, que ce qui était nécessaire, pour nous tenir dans la crainte et dans le tremblement; il a voulu que des obscurités impénétrables et mystérieuses nous tinssent toujours en haleine, afin que nous fussions toujours prêts à paraître en sa présence.

Il est certain que si nous pensions à cha-

que action, qu'elle sera peut-être la dernière de notre vie, nos jours se passeraient sagement; car, malgré la fureur qu'on a pour le crime, il n'est personne qui veuille se damner. Ou les uns se flattent que Dieu leur pardonnera; ou les autres osent nier l'existence d'un enfer : mais tous espèrent être à l'abri des supplices éternels! Grand Dieu, qui ne voulez point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse; remplissez nos âmes de ces idées lugubres que l'Esprit-Saint nous assure être propres à nous préserver du péché; faites que partout où nous allons, nous nous représentions ce terrible moment où nous cesserons d'être ici-bas, pour exister à jamais entre les bras de votre miséricorde, ou sous les coups terribles de votre justice.

Quelles réponses la mort ne me donne-t-elle pas, dit saint Augustin, sur le néant des biens d'ici-bas, quand je m'applique à l'interroger? C'est elle qui m'avertit que le monde entier n'est qu'un grain de sable, dont le temps se joue; que les honneurs ne sont qu'une étincelle qui brille et qui s'éteint aussitôt; que les plaisirs sont des poisons agréables au goût, mais qui tuent; que les richesses ne laissent rien entre nos mains après quelques instants de possession, qu'enfin, notre corps dans un dépérissement continu de lui-même, s'écroule insensiblement, et va se mêler avec la poussière et la fange.

Ainsi, la mort nous donne les leçons les plus touchantes sur la vanité des biens d'ici-bas; ainsi son souvenir nous détache de tout ce qui n'est point notre Dieu. C'est par cette raison que tant de saints personnages se firent un spectacle de leur propre cercueil; qu'ils l'eurent toujours devant les yeux comme un objet capable de les faire rentrer en eux-mêmes, et de leur inspirer le courage de résister aux tentations. L'histoire de l'Eglise nous offre une multitude d'exemples de cette sorte, et nous voyons la mort présente à tous les saints; que dis-je, ils firent leurs délices d'y penser, et afin de s'approprier avec ses rigueurs, afin d'amortir par cette vue les ardeurs de la concupiscence. Saint Philippe de Néri passait une partie de sa vie dans les cimetières, le corps immobile, les yeux collés sur une tombe, et c'est là, n'en doutez pas, qu'il recueillait cette ferveur, cette abnégation, cet esprit de pénitence qui le rendirent, dans ces derniers siècles, le plus parfait modèle de piété. Il sort, dit saint Bernard, du fond de ces tombeaux, qui renferment les tristes dépouilles de notre humanité, un air sombre et lugubre, dont la religion tire un très-grand avantage, et que tout chrétien doit respirer.

En effet, nous ne naissons que pour nous occuper de notre dernière fin, et il n'y a point de jour dans le cours de notre vie qui ne doive être l'apprentissage de notre mort. Comme chaque pas nous conduit à notre tombeau, dit saint Augustin, chaque pas doit se faire avec une sérieuse réflexion. Eh! que nous servirait d'avoir paru sur cette terre, si nous n'y faisons l'essai de cette vie

nouvelle qui nous est réservée après celle-ci; si nous n'y jetions les fondements de cette demeure céleste, à laquelle nous aspirons? Loin de nous ces hommes de chair et de boue, qui, ne portant pas leur vue au delà de ce monde périssable, y concentrent leur félicité; ces hommes qui, croyant ne jamais mourir, ne veulent ni entendre parler de la mort, ni de ses suites. Mais ne sait-on pas que la mort n'est amère qu'à ceux qui en rejettent l'idée, et qu'elle devient un objet consolant pour ceux qui s'en occupent? son souvenir commence par alarmer, par étonner; mais insensiblement, il se change en une douceur qui nous console de n'avoir en partage ni ces biens qu'il faut quitter, ni ces honneurs qui nous rendent esclaves.

Je méditerai la mort, dit saint Bernard, je la savourerai, parce que je reconnais combien elle a d'empire sur les passions; combien elle arrête l'impétuosité des désirs et des saillies, combien elle réprime les mauvais penchants. Elle répand sur tout cet univers un crêpe lugubre qui nous apprend à le mépriser; elle affadit tellement les plaisirs que nous ne les regardons plus qu'avec une entière indifférence; elle nous dégage tellement de notre corps, que nous sommes toujours prêts à nous en dépouiller.

Quelle heureuse pensée que celle de la mort, s'écrie saint Chrysostome! Elle est un germe de vertus, un principe fécond de bonnes œuvres; elle écarte les occasions du péché; elle fait désirer le secours de la grâce; elle produit de saintes résolutions; elle nous représente le ciel comme notre patrie, la terre comme notre exil. Il est vrai, mes frères, que lorsqu'on pense souvent à la mort, on ne se considère ici-bas que comme voyageur; on possède les biens de ce monde, comme ne les possédant pas, on s'en sert, comme ne s'en servant pas : *Utentes tanquam non utentes*.

Ne m'objectez pas que le souvenir de la mort serait capable d'aliéner la raison, si l'on s'en occupait trop souvent. Les saints furent les vrais sages, et ils pensèrent continuellement à la mort. Loin que cette idée jette dans le découragement et dans le désespoir, elle engage au contraire à s'acquitter fidèlement de tous les devoirs, puisqu'il est certain que ce n'est qu'en remplissant les obligations de son état, qu'on peut mourir sans reproche et sans effroi. Ah! quand on se dit souvent à soi-même : je dois mourir, et cet instant ne peut être éloigné; je dois mourir, et ce moment sera le principe d'un bonheur ou d'un malheur éternel; je dois mourir, et je ne sais quand cet événement arrivera; on prend garde à soi-même et l'on se tient, pour ainsi dire, en sentinelle, afin d'écarter tout ce qui pourrait gâter l'esprit et corrompre le cœur. Mais il ne faut pas que la pensée de la mort soit passagère; elle doit être stable et persévérante, d'autant mieux que plus nous avançons en âge et plus nous devons nous occuper de ce grand et terrible objet. Il est de la nature des hommes et des bêtes de mourir, dit saint Augustin, mais il est de l'état

du chrétien de penser à la mort. Toute sa vie ne doit avoir en vue que ce dernier moment, et soit qu'il mange, soit qu'il dorme, soit qu'il converse, soit qu'il se promène, il faut que ce souvenir ne sorte point de sa mémoire; il faut que cette pensée surnage, pour ainsi dire, sur toutes les autres, et que nous nous accoutumions à n'agir qu'à dessein de nous procurer une bonne mort. Il n'y a que cette chose importante, et il n'y a que cette chose à laquelle on ne pense presque point. La mort, quoique l'objet dont on doit le plus s'occuper, est celui dont on s'occupe le moins, et c'est ce qui me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

La nature, par ses continuelles transmutations, a beau nous avertir qu'il n'y a rien de solide ici-bas; nous avons beau sentir nous-mêmes que l'âge nous affaisse, que les maladies nous consomment et qu'enfin, malgré tous les remèdes et tous les efforts, il faudra tôt ou tard payer un tribut à la mort, nous ne nous occupons pas plus de cet objet que s'il ne devait jamais arriver. Ce stupide engourdissement sert à nous convaincre que nous aimons tout ce qui flatte notre incrédulité; car n'est-ce pas être incrédule sur l'article de la mort, que de ne pouvoir se persuader qu'enfin on mourra? On sait, il est vrai, qu'on doit finir; mais, comme on s'imagine toujours que ce terme est éloigné, on vit réellement sans croire à sa propre mort.

Mais que faut-il donc faire, mes frères, pour vous assurer que véritablement vous mourrez, et que ce moment ne peut être éloigné? Attendez-vous de notre ministère que nous rassemblions tous les membres épars de tous ces hommes que vous avez connus, et que nous en formions un spectacle à vos yeux? Attendez-vous que nous vous conduisions dans ces lieux où des tas d'agonisants expirent à toute heure et prouvent par leur dernier soupir, qu'il n'y a rien de plus fragile que notre propre vie? Attendez-vous que ce moment arrive, où presque sans pouls et sans voix, vous nous ferez appeler pour vous réconcilier avec Dieu, ou plutôt pour calmer vos frayeurs et pour vous donner des espérances souvent bien incertaines?

Mais combien de fois ne vîtes-vous pas ces effrayants objets, sans en être frappés? L'homme ne croit mourir qu'au moment même qu'il se sent expirer, et voilà d'où vient qu'il ne pense jamais à la mort, voilà d'où vient qu'il espère toujours vivre. La dissipation qui l'entraîne, la foi qui lui manque, sont les deux principes de son insensibilité sur cet objet. Je dis la dissipation, et à ce seul mot on se rappelle ce tourbillon de plaisirs, cette succession non interrompue de festins et de jeux, cette volubilité de desirs et de pensées, qui agitent presque tous les hommes. J'ai beau promener mes regards dans toute l'étendue des villes, dit saint Chrysostome, et je n'aperçois que des personnes remuées par des passions, inquiétées par des projets, affligées par des chagrins, dévorées

par des soucis. Le monde n'est qu'un flux et reflux de paroles et de pensées, qui n'ont aucune solidité; on ne cherche qu'à s'y distraire des vérités qui exigent la plus sérieuse attention, et si l'on s'applique, ce n'est que pour se livrer à des études lucratives ou fastueuses, dont on ne retire absolument rien pour l'éternité.

Qui est-ce qui étudie à se connaître, dit saint Ambroise? Qui est-ce qui met son âme sous la presse pour en extraire les sentiments que le Seigneur lui-même y a gravés? Qui est-ce qui trouve son contentement et sa joie dans le silence et dans le recueillement? On vit sans savoir d'où l'on vient, sans prendre garde à ce qu'on fait et sans s'occuper de sa dernière fin. On considère ce monde comme s'il était éternel, et l'on se considère soi-même comme si l'on avait assurance de vivre toujours. En vain la mort de nos proches, de nos amis, de nos voisins, vient nous avertir de la nôtre, nous ne cherchons qu'à les oublier sitôt qu'ils ne sont plus; nous savons même mauvais gré à ceux qui nous les rappellent, et leur sépulture n'a servi qu'à nous faire un spectacle dont nous nous sommes occupés comme de la nouvelle du jour, tandis que leur corps que nous avions si souvent considéré se consume dans les entrailles de la terre; tandis que leur esprit qui nous avait si souvent entretenu est sous les regards d'un juge inexorable pour y être justifié ou pour y être condamné.

Ah! mes frères, comment pouvons-nous agir de la sorte et nous vanter d'avoir de la raison? A quoi nous sert notre âme si, au lieu de l'interroger, nous l'abandonnons à toute l'impétuosité de nos passions? A quoi nous sert notre conscience si, au lieu de l'écouter, nous n'entendons que le cri d'un monde séducteur? A quoi nous sert notre religion si, au lieu de la pratiquer, nous l'oublions pour suivre le torrent des coutumes et des folies du siècle? Le Seigneur permet que la mort expose tous les jours sous nos yeux les victimes qu'elle vient de frapper, et ces spectacles ne nous touchent pas plus que si nous ne devions jamais mourir! Nous voyons notre portrait dans un squelette, notre demeure dans un sépulcre; et nous sommes indifférents sur ces objets, et nous marchons d'un pas ferme, et en levant une tête altière sur le tombeau même qui va tout à l'heure nous engloutir! Nous ne pouvons aller à l'église sans être entourés de morts que nous avons connus, que nous avons fréquentés, que nous avons aimés, et ce souvenir ne peut nous affecter!

Mais, je vous le demande, sommes-nous de marbre et de bronze comme ces mausolées mêmes qui nous environnent, ou n'avons-nous d'âme que pour désirer, que pour affectionner ce qui satisfait les passions, ce qui est contraire à la loi de Dieu? A peine nos plus proches parents viennent-ils d'expirer que nous nous faisons même un amusement du deuil qu'on a coutume de porter; que nous nous servons de ces couleurs lu-

gubres si capables de nous toucher pour nous donner de nouveaux agréments.

On envahit avec avidité, dit saint Chrysostome, la portion d'un père qui vient de mourir, et le misérable argent que l'on recueille le fait aussitôt oublier. Voilà comme le monde nous échappe en détail sans faire des retours sur nous-mêmes; comme les générations se renouvellent, sans profiter de ces terribles avertissements. Que de personnes qui vous étaient si chères se réduisent maintenant en poudre, dans l'horreur des tombeaux, sans que vous en soyez affectés! C'est là que se trouvent vos époux, vos frères, vos amis, et vous avez tout oublié! Leur mort entraine dans les desseins de Dieu pour vous rappeler à lui, et vous avez rejeté cette grâce! Vous ne pensez enfin ni à leur âme ni à la vôtre parce qu'une excessive dissipation vous entraîne ça et là et ne vous laisse pas un moment pour réfléchir. La nuit même se ressent des agitations du jour, et vos songes ne roulent que sur les folies du siècle.

Où sont les hommes qui s'occupent de leur mort et qui la considèrent comme devant bientôt effacer leur figure, dissoudre leur corps, engloutir leurs richesses et leurs projets? Quoique la mort nous mine continuellement, quoiqu'elle travaille tantôt dans nos entrailles et tantôt dans notre estomac, c'est un phénomène de trouver quelqu'un qui médite sur cet objet. Nous dormons sans penser que le sommeil est l'image de la mort; nous mangeons sans réfléchir que nos aliments ne sont que des remèdes propres à nous empêcher de mourir; nous formons les projets les plus vastes sans considérer que nous ne pouvons pas même répondre d'une minute.

Que sont les festins, les spectacles, les bals, les conversations, les jeux qui prennent tout votre temps, sinon des preuves de l'oubli de la mort? Lorsqu'on s'occupe en effet d'un passage aussi sérieux que celui du temps à l'éternité, hélas! on se concentre en soi-même et, loin de donner carrière à ses passions, on mortifie ses sens et l'on se fait une loi de pratiquer la pénitence. Je ne sais rien de plus effrayant que la mort, dit saint Jérôme, par l'incertitude où nous sommes de notre destinée, et si elle ne nous frappe pas c'est que nous sommes réellement des insensés. Nous ressemblons à celui qui s'endort sur le bord d'un précipice, et tandis que nous touchons à notre fin nous nous occupons à faire des bâtimens et des projets. De là vient cette peine que nous avons à reconnaître qu'une personne est morte, parce qu'il faut réellement mourir. Jamais nous n'accusons la mort et nous supposons toujours mille causes étranges qui ont fait périr les vieillards les plus décrépits, comme s'il n'était pas plus simple de confesser qu'enfin nous devons finir.

Allez dans une maison dont le maître vient d'expirer: on commence par pleurer, il est vrai, par dire quelques mots à la louange du défunt; mais à peine est-il enterré que les ris et les jeux se renouvi-

lent, et si les parents ne fréquentent pas les spectacles et les assemblées, c'est bien moins à raison de leur douleur que par rapport à l'usage qui ne le permet pas. D'ailleurs comment ne sait-on pas se dédommager de cette privation? On se fait un cercle de voisins et d'amis; on rit, on converse et l'on a grand soin de ne pas nommer celui qui n'est plus. J'avoue, mes frères, que toutes les larmes seraient superflues; aussi je ne vous exhorte point à vous affliger comme les païens qui n'ont point d'espérance: *Sicut et ceteri qui spem non habent* (I Thess., IV, 12); mais je voudrais au moins qu'à la vue de la mort d'un parent ou d'un voisin on s'occupât de la sienne propre; que toute notre sensibilité sur cet objet se tournât enfin sur nous-mêmes, et que chaque personne que nous voyons mourir devînt pour nous une occasion de mieux vivre. La plupart des hommes se comportent de telle manière qu'on croirait à les voir que cette vie n'est qu'un essai qu'ils peuvent risquer et qu'ils ont parole de revenir après leur mort recommencer ici-bas une autre suite de jours. Mais qui est-ce qui peut ignorer qu'on ne vit et qu'on ne meurt qu'une fois; que ce dernier pas mal fait, il n'y a plus de remède; qu'enfin l'arbre reste là où il tombe et que si ces terribles idées ne nous affectent pas, c'est parce que notre âme est obscurcie sous le nuage des passions et tyrannisée par des sens qui la tiennent en captivité?

Je gémis, je vous l'avoue, dit saint Bernard, quand je vois tant d'êtres raisonnables se consumer en travaux, s'épuiser en recherches, se répandre sur la terre et sur les mers, pour s'assurer une fortune de quelques instants, et que même ils n'atteindront peut-être jamais, tandis que l'éternité n'entre ni dans leurs vues, ni dans leurs voyages, ni dans leurs études, ni dans leurs projets. Ils ne pensent pas en s'agrandissant, en s'élevant, que tout ce prétendu bien-être, que tout cet éclat, vont aboutir à quelques poutres de terre. Insensés que vous êtes, s'écrie saint Chrysostome, ne restera-t-il pas toujours assez de terre pour vous ensevelir? Vous voudriez envahir l'univers, et tout à l'heure vous allez être réduits à une poignée de poussière. Voilà tout ce qui résultera de vos grandeurs, de vos titres, de vos possessions, malgré toutes vos peines et tous vos efforts. Vos pères ne sont aujourd'hui que quelques grains de poudre dispersés dans ce vaste univers et vous ne serez pas davantage. Oh! quel grand sujet de réflexions! La vie est-elle assez longue pour s'en occuper? Quand je pense, mes frères, qu'on viendra nous arracher de nos propres maisons comme un objet d'horreur et d'effroi; que nos amis les plus intimes n'oseront plus nous envisager; que jetés pêle-mêle avec la poussière et les vers, nous perdrons jusqu'au nom de cadavre, selon la réflexion de Tertullien; qu'enfin on roulera sur nous une pierre qui sera le sceau d'un éternel oubli, je vous avoue que je ne conçois pas comment on peut se distraire de ce terrible objet. Tout

sera absorbé dans un tombeau, et au bout de quelques années on n'y trouvera rien de ce que nous sommes et de tout ce que nous aurons été.

Funeste dissipation, quel est ton ascendant sur les hommes, pour les arracher à des réflexions qui devraient être leur pensée continue; pour leur faire oublier ce qui se présente sans cesse à leurs yeux? Ne formerait-on pas un monde, dites-le moi, de toutes les personnes que vous avez vues disparaître, et quel fruit en avez-vous retiré? Ce n'a été pour vous qu'un changement de scène, qui vous a peut-être servi de passe-temps. Eh bien! le moment va venir où vous allez vous-même grossir le nombre de tous ces morts et où l'on vous oubliera comme vous les avez oubliés. On dira simplement de vous comme vous avez dit d'eux : J'en suis bien fâché, et tout se terminera là.

Ah Seigneur! quand dissiperez-vous tous ces fantômes qui nous jouent? Quand nous rendrez-vous à nous-mêmes, d'où nos passions nous ont banni? Quand ferez-vous luire sur nous ce rayon de vérité, qui nous convaincra que tout ce que nous admirons ici-bas n'est qu'un songe, qu'un néant, et qu'il n'y a de digne de nos regards que l'éternité? Quand ranimerez-vous notre foi? car ce n'est que parce qu'elle n'est point assez vive, que nous sommes indifférents sur notre propre mort.

Donnez-moi un homme qui croie fermement les vérités éternelles, dit saint Ambroise, et il s'occupera du siècle à venir; il méprisera cette terre pour envisager le ciel. Mais nous n'avons qu'une foi de routine, c'est-à-dire que nous nous contentons de croire parce que nos pères ont cru, sans savoir quels sont les fondements de notre certitude et sans nous occuper de ce qui en est l'objet. Il n'y a que lorsque la foi est vive, qu'on ouvre la carrière de l'éternité et qu'on aperçoit tous les siècles s'enfuir comme un nuage, en présence de celui qui sera au delà de tous les temps. L'homme charnel voit mourir les uns et les autres, et il n'attend pas ses vues au delà du tombeau qui les renferme; mais quel spectacle aux yeux de la foi que celui qui meurt! Ce n'est pas simplement une personne qui a disparu et dont le corps terrestre est retourné en terre; mais une personne plus vivante qu'elle n'était auparavant et dont l'âme est unie pour jamais de la manière la plus forte à la justice ou à la miséricorde d'un Dieu, pour éprouver toutes les rigueurs d'une vengeance formidable, ou pour ressentir toutes les consolations d'une bonté infinie; mais une personne qui reviendra dans sa propre chair et dont le corps suivra le sort de l'âme.

On ne voit rien quand on ne voit point par la foi, et c'est malheureusement la position du plus grand nombre des chrétiens. Leurs sens leur servent de lumière et de guide, et parce qu'ils n'aperçoivent rien ici-bas au delà de la mort, ils ne vont pas

plus loin. Cependant il s'agit de se débarrasser des voiles terrestres qui nous offusquent et de percevoir jusque dans cette région immense qui, partagée en trois lieux, nous offrira le spectacle d'un paradis, d'un purgatoire et d'un enfer. Quelle alternative! et comment n'en est-on pas épouvanté? Ce sont ces endroits dont la mort nous met en possession, de sorte qu'elle est réellement notre introduction à un bonheur ou à un malheur éternels. A peine expirons-nous, que l'immensité de Dieu se développe; que notre arrêt de vie ou de mort se prononce et que nous devenons éternellement heureux ou malheureux. Que de grandes choses qui s'opèrent au moment même qu'une personne vient à mourir! On ne voit ici-bas que des membres qui se glacent et qui se roidissent, qu'un corps sans mouvement et sans vie, et l'âme alors, dans l'étonnement le plus grand qu'il y eut jamais, ne voit plus que Jésus-Christ qui se présente à sa vue avec la foudre ou la palme à la main.

Voilà ce que la foi nous déconvoit et ce qui ne nous touche point. Cependant quel intérêt n'avons-nous pas à suivre en esprit de tels événements et à nous les figurer, pour ranimer nos espérances et notre courage? Comme nous bornons la mort à la simple destruction du corps, nous n'en sommes point aussi frappés, au lieu que si la foi nous représentait toute l'importance du jugement particulier, nous serions saisis d'un salutaire effroi. Qu'y a-t-il en effet de plus redoutable que l'aspect d'un Dieu dont nous n'avons ici-bas que des idées très-imparfaites, qui se manifeste dans son éclat, qui vient éclairer les plis les plus cachés de notre conscience, juger nos justices mêmes sans retour et sans rappel? Nous ne cherchons qu'à nous faire illusion et qu'à nous tromper, tant que dure cette malheureuse vie; mais vient-elle à cesser, il n'y a plus de séduction, plus d'énigme, plus d'obscurité. Dieu nous voit tels que nous sommes, et nous nous voyons nous-mêmes à la clarté de sa lumière qui pénètre tout et qui se fait jour jusque dans les antres les plus profonds.

Si le grand spectacle de cette manifestation nous échappe, c'est donc uniquement parce que nous n'avons qu'une foi morte, parce que nous ne sommes animés que par des vues charnelles et terrestres. Il n'y a que le présent qui nous occupe; l'avenir est une perspective que nous ne cherchons qu'à éloigner parce qu'elle est trop proche. comme si nos tentatives à ce sujet pouvaient la reculer. Ah! que n'avons-nous la foi des premiers chrétiens? La vie future se présenterait sans cesse à nos regards, nous oublierions ce monde pour ne penser qu'à l'autre. La mort par conséquent nous paraîtrait la plus importante affaire et nous en ferions un continuel apprentissage.

Tous les vices, dit saint Chrysostome, ne viennent que de notre peu de foi. Nous nous attachons à cette terre comme à notre dernière fin; nous recherchons les richesses et

les honneurs comme notre félicité, lorsque nous ne croyons qu'imparfaitement ; c'est pourquoi les apôtres ne cessaient de demander à Jésus-Christ qu'il augmentât leur foi : *Adauge fidem.* (Luc., XVII, 5.) Ils sentaient qu'on ne fait que ramper, quand on n'a point en partage cet heureux don, et qu'au contraire on s'élève au-dessus de soi-même, et qu'on prend son essor jusque dans les cieux, quand on a le bonheur de le posséder.

Ne nous étonnons plus, si la plupart des chrétiens ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent point, une raison et ne raisonnent point. La foi leur manque, et tout devient inconséquent dans leurs démarches. Ce qui devrait les étonner le plus, leur est indifférent ; ce qui exigerait toute leur attention ne les affecte point. Ainsi la mort si redoutable de quelque manière qu'on l'envisage, ne fait nulle impression. On la voit sans cesse rôder autour de soi, et l'on agit comme si l'on était inaccessible à ses traits.

Grand Dieu ! ce que vous nous avez révélé sur l'immortalité de notre âme, sur le terrible jugement que nous devons subir, sur la résurrection que nous devons éprouver, ne serait-il donc pas vrai ? N'auriez-vous pris plaisir qu'à nous tromper par des illusions et par des chimères ? Ah ! mes frères, tout ce que je puis dire, c'est que vous vous comportez comme si vous n'étiez pas assurés de la parole de Dieu, autrement la mort ferait sur vous une terrible impression ; puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui nous a dit qu'il viendrait pendant le temps où l'on y penserait le moins ; qu'il était établi le juge des vivants et des morts, qu'on lui rendrait compte des paroles inutiles ; qu'au son de la trompette tous les hommes ressusciteraient, les uns à la vie, les autres pour être jugés ; qu'enfin les pécheurs iraient dans un feu éternel : *In ignem æternum.* (Matth., XXV, 41.)

Il y a deux choses à considérer dans la mort, dit saint Augustin, les supplices qu'elle procure aux méchants, et la récompense qu'elle procure aux bons ; mais ni ces biens, ni ces maux ne vous affectent, parce que votre foi est stérile, parce que vous croyez sans croire. Quelle consolation d'envisager la mort, lorsqu'on vit uniquement à dessein de gagner le ciel ! Les biens de la terre et la terre elle-même ne paraissent plus qu'un vil amas de boue ; on ne voit que Dieu, l'on ne veut que posséder Dieu, et comme on sait qu'il n'y a que la mort qui conduit à Dieu, on s'occupe sans cesse de cette mort. Ainsi, soit qu'on espère, ou soit qu'on craigne, un chrétien ne peut regarder indifféremment sa dernière fin.

Ah ! quand j'ai la foi, je me dis à moi-même : Je mourrai incessamment ; je deviendrai la pâture des vers et l'objet des miséricordes ou des vengeances éternelles d'un Dieu ; mon corps descendra dans les horreurs d'un sépulchre, et mon âme s'envolera jusqu'au trône du souverain Juge. Il ne restera de moi qu'un stérile souvenir qui s'effacera au bout de quelque temps, et je serai semblable à tous ces hommes qui dorment dans la pous-

sière du tombeau, et dont on n'a plus aucune idée : *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris quorum non es memor amplius.* (Psal. LXXXVII, 6.) C'est cette pensée qui faisait dire au prophète que les horreurs de la mort l'environnaient de toutes parts : *Circumdederunt me dolores mortis* (Psal. XVII, 5) ; qui tenait les yeux de plusieurs saints collés sur leur tombeau ; qui nous arracherait à nos plaisirs, à nos jeux, si nous avions le courage de la méditer. Qu'il est heureux de pouvoir dire en expirant : Ah ! Seigneur, j'ai toujours eu les années éternelles présentes à mon esprit ; je n'ai pas fait une démarche, sans penser à la mort, et cette mort a été la règle de mes désirs, de mes jugements, de mes actions : *Annos æternos in mente habui.* (Psal. LXXXVI, 6.)

Je juge que vous ne vous occupez point de la mort, parce que vous ne faites voir aucun de ces traits qui annoncent des hommes pénétrés de cette terrible idée. Si la foi mettait continuellement sous vos regards ce Dieu saint et formidable devant qui nous devons incessamment comparaître vous et moi, hélas ! vous verrait-on courir avec ardeur à ces spectacles, à ces assemblées profanes, dont vous faites vos délices et votre occupation ? Vous verrait-on recourir à toutes sortes d'artifices pour embellir ce sac de poussière qui vous environne, et traiter avec tant de délicatesse un corps qui va pourrir ? Vous verrait-on vous élever avec insolence contre des personnes que maintenant vous méprisez, mais que la mort vous rendra entièrement semblables ? Vous verrait-on passer les jours à former des projets, à construire de magnifiques palais, à rechercher tout ce qui peut flatter la sensualité ? Ah ! bien loin de perdre ainsi votre temps, de profaner ainsi votre vie, vous vous regarderiez comme des criminels qui attendent leur arrêt de mort, et qui ne savent quand il s'exécutera.

En vérité, mes frères, je ne conçois pas notre engourdissement, disons mieux, notre stupidité. La mort nous poursuit, toujours prête à nous atteindre, et nous agissons comme si nous avions des siècles à notre disposition ; il semble qu'il n'y aura que nos voisins qui paieront pour nous, et que parce que nous ne pensons point à la mort, elle ne viendra point nous ravir ; mais c'est précisément ce qui doit nous faire trembler ; car Jésus-Christ nous assure qu'il viendra comme un voleur : *Tanquam fur* (1 Thess., V) ; et que nous serons surpris par la mort : *Dies repentina.* Que ces paroles seraient capables de nous faire trembler, si nous avions de la foi ! Mais qui est-ce qui pense que nous serons assaillis par cette mort, peut-être au milieu du sommeil, peut-être au milieu du repas, et que le fer ou le feu, l'eau ou la faim, la fièvre ou quelque autre maladie nous tueront ? Nous n'existons qu'au sein des périls ; ce qui nous domine, ce qui nous environne, ce que nous foulons aux pieds, ce qui circule en nous, tout cela peut à tout instant nous causer la mort. Nous écarions continuellement des insertes en marchant,

et nous risquons à chaque pas d'être nous-mêmes écrasés.

Nous n'avons pas besoin de foi, dit saint Chrysostome, pour être convaincus de ces vérités; mais nous en avons besoin pour les méditer avec fruit, et pour nous servir de la pensée de la mort, comme d'un excellent préservatif contre les objets qui ne peuvent que nous séduire.

Accoutumons-nous, dit saint Ambroise, à ne considérer toutes les créatures que comme un peu de poussière qui va bientôt se dissiper, et nous ne nous y attachons point, et nous rechercherons celui qui ne peut ni vieillir ni périr. Quoi de plus propre que ce jour célèbre par la commémoration des morts à nous inspirer ces sentiments? Il nous rappelle, sire, et tous ces monarques, vos augustes prédécesseurs, qui ont fait trembler l'univers, et qui sont maintenant en poudre, et il vous instruit en même temps que, malgré les désirs de votre peuple qui voudrait vous voir immortel; que malgré ses larmes et ses regrets, vous descendrez du faite de votre trône dans l'horreur du tombeau, et qu'il ne restera rien dans les fastes de la religion, les seuls qui ne périront point, que le souvenir des bonnes œuvres que vous aurez pratiquées, que le titre ineffaçable de roi très-chrétien.

Enfin ce jour nous rappelle à tous que nous serons incessamment ensevelis comme ceux pour lesquels nous prions, mais que nous n'aurons part aux prières de l'Eglise qu'autant que nous mourrons dans la grâce de Dieu; qu'autant que nous nous endormirons dans le sommeil de la paix; qu'autant que nous aurons donné ici-bas des marques d'une foi vive, selon la formule employée au *Memento* des morts : *Qui nos præcesserunt cum signo fidei, et dormiunt in somno pacis*. Quel bonheur de mourir dans le sein de la vraie religion, où les sacrifices des prêtres et les vœux des fidèles nous accompagnent et nous suivent même au delà du tombeau ! Quel malheur, au contraire, de mourir dans un état qui nous prive de ces biens inestimables, d'être en un mot du nombre de ces malheureux pour qui l'Eglise ne prie plus, et qui, dans toute l'éternité d'une éternité, n'ont d'autre espérance que l'enfer !

Grand Dieu, devant qui tous les hommes ne sont que cendre et poussière, donnez-nous cette foi qui nous rende insensibles à tous les charmes de la vie, et qui nous fasse craindre et désirer la mort. Nous savons qu'on ne peut aller à vous qu'en mourant, et jouir de votre royaume et de votre gloire qu'en cessant de vivre ici-bas; mais nous savons en même temps que rien n'est comparable à la sévérité de vos jugements; répandez une amertume salutaire sur tous nos plaisirs, en nous remettant sans cesse devant les yeux l'image de la mort, et en nous faisant la grâce d'y être attentifs, comme à notre propre tableau.

Ne souffrez pas que nous soyons plus longtemps le jouet du mensonge et de la vanité,

et remplissez-nous de cette sainte frayeur qui convient à des créatures sans force, sans mérite et sans appui, et que mille accidents peuvent conduire au tombeau. Faites, ô mon Dieu ! qu'après avoir vu mourir tant de personnes qui nous environnaient, nous mourions nous-mêmes dans votre grâce et dans votre amour; faites que nos réflexions nous retracent chaque jour ce sépulcre qui nous attend, afin que nous y descendions avec ce germe de piété qui aura la vertu de nous ranimer pour habiter en corps et en âme dans le séjour de gloire promis à vos élus.

Recevez ces vœux, ainsi que ceux que nous vous adressons pour tous nos frères dont nous vous demandons aujourd'hui la délivrance avec la plus vive ardeur; ils nous crient, du sein des souffrances qu'ils endurent, de soulager leurs tourments, et de penser qu'incessamment nous comparaitrons devant le Dieu qui les a jugés. Fasse le ciel que ce moment décisif de notre éternité soit celui d'un bonheur éternel, et que notre mort devienne le commencement d'une véritable vie qui nous mette en société avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour le premier dimanche de l'Avant.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (Luc., XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur une nuée avec toute sa puissance et toute sa majesté.

Sire,

Quelles terribles paroles ! et qui est-ce qui n'en sera pas épouvanté ? L'heure approche où toutes les nations dans le tremblement et l'effroi verront de leurs propres yeux Jésus-Christ lui-même dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté. Ce ne seront pas des signes tels qu'on en aperçoit de temps en temps au milieu des airs, et qui sont une suite naturelle de la révolution des astres; mais le signe du Fils de l'homme; mais le Fils de l'homme en réalité qui viendra prononcer des arrêts irrévocables de vie pour les bons et de mort pour les méchants : *Tunc videbunt Filium hominis*.

Assez et trop longtemps le Seigneur avait laissé les pécheurs et les impies jouir du fruit de leurs excès; assez et trop longtemps il avait souffert qu'on insultât à sa providence, qu'on blasphémât son saint nom, qu'on niât sa divinité; le moment des vengeances est arrivé, tous les éléments s'intéressent à la cause de leur créateur, et l'univers entier se soulève contre les méchants.

C'est ainsi que la puissance de Dieu se fera connaître et qu'elle forcera l'incrédule le plus obstiné à adorer le Sauveur des nations, et à confesser que Jésus-Christ est le juge souverain des vivants et des morts; que son Evangile était un oracle éternel, et que tous ceux qui l'ont rejeté méritent le terrible sort de la réprobation.

Qui pourra se dérober aux regards d'un

Dieu qui voit tout, qui approfondira tout, et qui fera disparaître les astres les plus lumineux pour ne laisser apercevoir que l'éclat de sa gloire et de sa majesté ! O cieux ! quelle confusion dans ce dernier jour, lorsque venant à vous rouler comme un livre, selon l'expression de l'Ecriture, vous terminerez les siècles, les années et les mois. Alors les temps finiront, et il n'y aura plus que cette éternité qui, sans succession d'heures et d'instant, sera un point indivisible, un point toujours fixe, toujours le même, et dont la seule idée surpasse la force de nos esprits ; alors les trônes se renverseront, et il n'y aura plus que celui de Jésus-Christ qui reconnu par tous les peuples pour le seul souverain, pour le Roi des rois, fera rentrer tous les monarques dans le néant, excepté ceux qui, comme Votre Majesté, auront été fidèles à remplir leurs devoirs, et qui recevront pour récompense une couronne que rien ne pourra flétrir.

Ne vous attendez pas, mes frères, que je donne à ce discours toute la suite et tout l'ordre que vous auriez droit d'exiger. La matière est si effrayante qu'elle m'atterre, et qu'elle me laisse à peine le courage de faire quelques réflexions qui se réduiront tout simplement à vous prouver : 1° qu'il n'y aura rien de plus affreux que la confusion du dernier jour ; 2° qu'il n'y aura rien de plus terrible que le jugement qui s'y prononcera ; 3° qu'on ne saurait trop faire d'effort pour se le rendre favorable.

Mère du souverain Juge des vivants et des morts, qui dans le jour de son triomphe brillerez à nos yeux au-dessus de tous les saints, obtenez-nous, par votre puissante intercession, la grâce de comparaître à ce grand jour avec cette sainte confiance qui sera le partage des élus. *Ave, Maria,*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quand ma langue, comme un torrent de feu, viendrait embraser vos âmes et les remplir du plus grand effroi ; quand mes paroles, comme un plomb fondu, pénétreraient dans tous vos os, pour vous imprimer la plus vive terreur ; quand mon éloquence en un mot ressemblerait à celle des prophètes, je ne pourrais vous donner une juste idée de ce grand jour qui nous menace et qui nous retraçant le premier chaos nous saisira de crainte et d'horreur ; jour de misère et de calamité, comme l'appelle l'Ecriture (*Soph., I, 13*), jour formidable et rempli d'amertume et de désespoir : *Dies magna, et amara valde.*

Le monde ne se développa, pour ainsi dire, que par succession, lorsque le Dieu tout-puissant l'eut tiré du néant : de sorte que son chaos, tout informe qu'il était, avait toujours un côté lumineux qui laissait entrevoir de nouvelles beautés. Tantôt c'était le firmament qui se séparait des eaux, et tantôt la terre qui se couvrait de plantes et de fleurs ; mais au jour des vengeances, ce sera un tel désordre dans toute la nature, que l'univers roulera d'horreurs en horreurs,

d'obscurités en obscurités ; que la scène ne changera que pour nous conduire par gradation à tout ce que la colère d'un Dieu tout-puissant et justement irrité pourra faire valoir de plus épouvantable et de plus accablant.

Et n'allez pas vous imaginer, mes frères, que je vienne ici donner carrière à une imagination déréglée pour vous effrayer inutilement ; interrogez les prophètes, interrogez tous les apôtres, interrogez tous les saints, interrogez Jésus-Christ lui-même, et tous vous diront qu'on n'aura jamais rien vu de semblable à ce qui arrivera sûrement au dernier jour. En vain en voudrait emprunter des comparaisons tirées de ces événements dont le souvenir conservé dans nos histoires excite encore de la terreur ; en vain on se rappellerait ces tremblements de terre, ces déluges, ces incendies qui vinrent de temps en temps désoler l'univers, et que le Seigneur détacha du sein de sa colère pour punir des crimes et des abominations. Tout cela n'est pas même une faible image des horreurs dont l'univers sera le théâtre et le témoin, quand Jésus-Christ donnera le signal de ses vengeances.

Les premiers signes qui paraîtront dans le soleil et dans la lune, les premiers mugissements qui se feront entendre au sein des mers, feront sécher les hommes de frayeur, selon l'expression même de notre divin Sauveur : *Arescentibus præ timore.* (*Luc., XXI, 26*). L'Antechrist, cet homme de péché qui séduirait les élus, si Dieu n'abrégeait les jours de persécution ; cet homme de malédiction qui entraînera le plus grand nombre des habitants de la terre, pour les rendre les esclaves du diable et la proie des enfers, s'annoncera comme un des précurseurs du jugement dernier ; et quel bouleversement ce ministre de Satan n'excitera-t-il pas dans l'univers ! Il consommera ce mystère d'iniquités dont parle saint Paul, il soulèvera nation contre nation, et il osera se faire adorer dans le lieu saint comme un Dieu à qui tonte la terre doit obéir. Les prophètes reparaitront sur la terre pour le combattre et pour le renverser ; Enoch et Elie, que le Seigneur tient cachés dans le secret de sa face, viendront sceller par leur propre mort le témoignage qu'ils rendront contre cet imposteur, après avoir converti les Juifs, dont le retour sera l'événement le plus mémorable et le plus éclatant. Mais il n'y aura que Jésus-Christ qui, du souffle de sa bouche, tuera cet impie : *Interficiet eum spiritu oris sui.* (*II Thess., II, 8.*)

Telle sera cette abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, et dont les jours seront des temps de ténèbres, d'horreur et d'affliction ; telle sera cette séduction où l'on entendra dire de toutes parts : Le Christ est ici, et il est là : *Ecce hic est Christus, aut illic* (*Marc., XIII, 21*) ; où des apôtres du mensonge et de l'impicité paraîtront en foule, à dessein d'élever un autel contre celui de Jésus-Christ même ; où la bête à dix cornes, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*,

blasphèmera le nom de Dieu et fera la guerre aux saints; où les abîmes s'ouvriraient pour produire des santerelles d'une forme et d'une grandeur extraordinaires, qui désoleraient tous ceux dont le front ne sera pas marqué du signe de l'Eternel; où un effroyable dragon entraînera avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, et les fera tomber sur la terre; où des prestiges en tout genre arriveront jusqu'au point de faire descendre le feu du ciel à la vue de tous les peuples étonnés.

Autant de malheurs annoncés dans l'*Apo-calypse*, et qui seront le prélude de ce jour terrible où Dieu viendra juger les vivants et les morts. Qui pourra, Seigneur, soutenir l'épreuve de cette séduction et de ces combats? Mais écoutons Ezéchiel, et frémissons. Parce que vous n'avez point marché dans la voie de mes préceptes, dit Dieu par la bouche de ce prophète, j'exercerai moi-même mes jugements au milieu de vous, à la face de toutes les nations; je ferai parmi vous des choses que je n'ai jamais faites et que je ne ferai point dans la suite; je vous jure que mon œil vous verra sans être fléchi, que je ne serai touché d'aucune compassion; je déploierai toute ma fureur, je satisferai mon indignation dans vos maux, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. Une affliction vient, une affliction unique qui perdra tout; la fin des temps arrive, la fin est proche; elle s'avance contre vous, cette prompte ruine qui vous accablera, ô habitants de la terre! ce jour plein d'effroi, où je mettrai sur vos têtes tout le poids de vos actions criminelles; où vous verrez épouvante sur épouvante; où vous chercherez quelque vision favorable d'un prophète, et où la loi périra dans la bouche de vos prêtres, et le conseil sur les lèvres des anciens; où les rois seront dans les larmes, et les mains du peuple trembleront de frayeur. J'exciterai un trouble universel dans toute la nature. Les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, toutes les bêtes et tous les reptiles qui se meuvent sur la terre frémiront devant moi; les montagnes seront renversées, les tours et toutes les murailles tomberont; j'entrerai en jugement avec mes ennemis, les punissant par la peste, par le sang, par les pluies, par les pierres, par le feu. Je ferai voir ma grandeur; je signalerai ma sainteté.

Voulez-vous entendre un autre prophète? et Osée vous dira que le Seigneur n'aura point pitié des enfants de prostitution; qu'il découvrira leur folie aux yeux de toutes les nations; qu'il fera cesser tous les cantiques de joie les jours solennels, les nouvelles lunes, le sabbat et toutes les fêtes; que ceux qui ont semé du vent moissonneront des tempêtes. Joel n'est pas moins expressif, lorsqu'il annonce qu'il viendra un jour de ténèbres, de nuages et d'obscurités, tel qu'il n'y en a jamais eu, et tel qu'on n'en verra plus; un jour précédé d'un feu dévorant, suivi d'une flamme qui brûlera tout; un jour qui rendra tous les visages plombés, et qui déchirera les entrailles de tous ceux qui l'apercevront.

Quelle confusion dans la nature, lorsque ces maux se feront sentir; lorsque les éléments, venant à se mêler ensemble, répandront tout à la fois la lumière et la nuit, des torrents d'eau et de feu; lorsque les vagues de la mer s'élèveront plus haut que les montagnes pour former des gouffres et des abîmes; lorsque les montagnes s'affaisseront jusque dans le centre de la terre; lorsque la terre elle-même s'enfuira comme une île pour éviter la fureur d'un Dieu justement irrité; lorsque les arbres s'arracheront à leurs racines pour se dissiper en poudre et en fumée; lorsque les villes et les palais s'écrouleront, et qu'il ne restera plus rien que la majesté de Dieu pour tout spectacle, et pour tout objet que son immensité, qui remplira tout et qui absorbera tout.

Oubliez ce monde qui vous environne comme s'il n'était déjà plus; figurez-vous le soleil obscurci, la lune éteinte, les étoiles tombées, tout l'éclat du firmament éclipse, et la seule gloire de Jésus-Christ qui devient le flambeau de l'univers. Ce n'est plus cet enfant enveloppé de langes et gisant dans une crèche, qui paraissait sans force et sans puissance; ce n'est plus cet homme de douleurs, abandonné à toute la rage des bourreaux, et qui semblait être un ver de terre; ce n'est plus un crucifié qu'on confondait avec les scélérats, et dont on osait blasphémer le nom avec insolence; ce n'est plus un Dieu caché sous les apparences du pain et du vin, et que l'incrédulité soupçonnait être sans âme et sans vie; mais c'est un Dieu qui remplit les antres les plus profonds de l'éclat de sa majesté, qui tonne par l'organe de ses anges, et qui, par l'impétuosité de son tonnerre, ébranle la terre jusque dans ses fondements, et la force à restituer toutes les générations qu'elle a englouties.

Arrêtons-nous un moment, mes frères, sur un spectacle aussi étonnant. Quel événement, grand Dieu! que tous ces morts que j'aperçois sortir en foule de l'horreur des tombeaux! Quel événement que tous ces membres épars, que tous ces membres dévorés par les bêtes, consumés par le feu, et dont la cendre répandue dans tous les coins de l'univers et incorporée avec toutes sortes de différents objets, se rapproche, se réunit, se ranime et reparaît sous sa première forme! Quel événement que tous ces spectres qui se couvrent de chair, que tous ces os arides qui se remuent, que toute cette multitude innombrable d'hommes qui semblaient anéantis et qui reviennent avec leur propre corps! *Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum.* (Job, XIX, 26.)

Les uns sortent brillants comme l'éclair et s'élancent au milieu des airs pour aller au-devant de Jésus-Christ : *Obviam Christo in aera* (1 Thess., IV, 16); les autres, hideux et couverts des horreurs du péché, vont s'unir aux démons, et brûler à jamais dans un feu vengeur : *In ignem æternum.* (Matth., XXV, 41.) Ici, l'on aperçoit des tourbillons de soufre et de feu s'exhaler du fond d'un abîme avec une fureur qu'on ne peut ni ex-

primer ni concevoir ; là, on entend les plus affreux hurlements des impies et des pécheurs qui conjurent les montagnes de tomber sur eux pour les écraser : *Montes, cadite super nos.* (Luc., XXIII, 30.) Ici, l'on découvre la colère d'un Dieu dont le rugissement, semblable au mugissement des mers, retentira jusqu'aux extrémités du monde ; là, on aperçoit sa face qui, plus ardente que le soleil, desséchera l'impiété jusque dans sa racine.

O peuples de la terre, que penserez-vous ? que direz-vous, à la vue de l'effroyable confusion qui terminera la fin des temps ? Confusion dans les esprits dont les idées se combattront et ne laisseront à l'âme que des impressions de terreur et de désespoir ; confusion dans les éléments dont les particules se mêleront et formeront le plus horrible chaos ; confusion parmi les damnés, dont l'horreur et les cris annonceront une multitude innombrable de malheurs ; confusion parmi les astres qui se détacheront, qui s'éteindront et qui ne laisseront après eux que des ténèbres épouvantables.

C'est ainsi, mes frères, que l'univers, au dernier jour, offrira le spectacle de la désolation. Il n'y aura que les élus pour qui l'ordre existera, pour qui la lumière éternelle brillera ; et quelle révolution de voir les uns dans le sein de la gloire avec Dieu, et les autres dans le sein des abîmes avec le prince des ténèbres ; de voir les uns couverts d'un éclat que rien ne pourra jamais effacer, et les autres chargés d'ignominies et environnés d'un vêtement de feu qui les dévorera sans les consumer !

Quels yeux que ceux d'un Dieu irrité ! d'un Dieu qui regarde la terre, et qui la fait trembler ; d'un Dieu qui découvre jusque dans les profondeurs de la mer les objets les plus imperceptibles ; d'un Dieu qui appelle ce qui n'est pas, comme ce qui est, et qui aperçoit des taches jusque dans le soleil même ! C'est ce Dieu qui confond aujourd'hui toute la nature, qui, sur un trône soutenu par sa puissance au milieu des nues, déploie tous les trésors de sa miséricorde et de sa colère ; qui, environné de ses anges et de ses saints, fait connaître toute la grandeur du mystère ineffable de la Rédemption. Rois de la terre, que vous êtes petits aux jours mêmes de votre plus grand triomphe, en comparaison du souverain Juge des vivants et des morts ! Ici, les trônes se renversent, les empires disparaissent, les villes s'anéantissent, les cieux s'enfuient, et la majesté du Seigneur qui ne tire que d'elle-même toute sa gloire et tout son éclat, remplit tout de son immensité.

Mais, nous aurons beau donner tout l'essor à notre imagination, dit saint Augustin, nous ne pourrions jamais nous figurer ce mélange de joie et d'effroi, de grandeur et d'humiliation, de bonheur et de malheur, de lumière et d'obscurités, qui accompagnera le jugement dernier. Ce sera un bouleversement total de ce que nous voyons. Les riches tomberont dans la plus affreuse

indigence, les pauvres se trouveront à la source de tous les biens ; les grands subiront des peines proportionnées à leur orgueil, les petits seront vengés par une abondance de gloire de leur humiliation ; les philosophes se verront réduits à la plus stupide ignorance, les hommes de foi perceront jusque dans les abîmes de la Divinité. Quel changement de scène, s'écrie saint Chrysostome, quel changement d'idées !

A peine la trompette aura-t-elle sonné, que la terre frémissa, que les cieux s'ouvrirent et que Jésus-Christ, Fils éternel de Dieu et Dieu comme son Père, se fera voir à toutes les nations ; et il n'y aura en ce jour, dit le prophète Zacharie, que le Seigneur et son nom seul qui seront révévés. Les peuples en seront témoins, et ils seront confondus, s'écrie le prophète Michée ; ils mettront leur main sur leur bouche, et leurs oreilles seront étourdies du bruit des prodiges qui arriveront alors ; ils mangeront la poussière comme les serpents ; ils seront épouvantés comme les bêtes qui rampent sur la terre. Tel sera ce jour que Malachie appelle une fournaise ardente, où tous les superbes et tous ceux qui commettent l'iniquité seront comme la paille ; ce jour qui doit tout embraser sans laisser nigrer ni racine ; le juste foulera l'impie sous ses pieds comme de la cendre, et le Seigneur enverra Elie, son prophète, avant que ce jour épouvantable arrive, pour qu'il réunisse le cœur des enfants avec leurs pères, de peur qu'en venant il ne frappe toute la terre d'anathème.

Le Seigneur, est-il dit au livre de la *Sagesse*, se revêtit, dans son indignation, de toutes ses armes, et il arma ses créatures pour se venger de ses ennemis ; il prendra la justice pour cuirasse, et pour casque l'intégrité de son jugement ; il se couvrira de l'équité comme d'un bouclier impénétrable ; il aiguëra sa colère inflexible comme une lance perçante, et tout l'univers combattra avec lui contre les insensés ; les foudres iront droit à eux ; elles seront lancées des nuées comme des flèches, et elles fonderont au lieu qui leur aura été marqué.

Je serais infini, mes frères, si j'entreprenais de recueillir tous les textes de la sainte Ecriture, qui nous annoncent l'horrible confusion du dernier jour, et qui nous convainquent en même temps qu'il n'y aura rien de plus terrible que le jugement qui s'y prononcera.

SECONDE RÉFLEXION

Il faudrait connaître toute la puissance et toute la sainteté de Dieu, dit saint Chrysostome, pour avoir une juste idée des ariêts qu'il prononcera lorsque les temps seront prêts à finir. Il me semble, dit saint Jérôme, que je le vois, ce Dieu saint et terrible, parcourir de ses regards tous les coins du monde, tous les replis du cœur, et percer d'un feu dévorant l'âme de l'impie et du pécheur. Les astres ne tomberont au dernier jour, selon saint Ambroise, le soleil ne perdra sa lumière, que parce que Jésus-Christ deviendra

l'unique flambeau qui pénétrera tout, et qui éclairera toutes les obscurités de l'univers et des consciences. Représentez-vous une lumière vive et pure qui, semblable à l'éclair, vient tout à coup dissiper les ombres de la nuit, et faire paraître au sein des ténèbres la clarté qui règne à midi. Telle sera la présence du Seigneur, tout se développera à ses yeux, parce qu'il est le maître de tout, et il n'y aura point d'objet, malgré la confusion étonnante qui précédera le jugement dernier, qui puisse échapper à ses regards.

Que deviendrez-vous donc, vous qui, accoutumés à vous envelopper de ténèbres épaisses pour commettre le crime impunément et pour ne pas perdre votre réputation dans l'idée d'un monde qui vous étoit des saints; je le répète, que deviendrez-vous lorsque tous les nuages se dissiperont, et qu'on vous verra tels que vous êtes, et tels que vous ne voulûtes jamais paraître? En vain vous crierez aux montagnes de venir vous dérober à la vue de Dieu et à celle des hommes; en vain vous invoquerez la mort: les montagnes elles-mêmes seront transparentes, et la mort aura fini d'exercer son empire.

Le Seigneur, dit un prophète, viendra la lampe à la main, et comme si dans cette foule innombrable de générations qui seront rassemblées devant son trône il n'y avait qu'un seul homme, il sondera chaque conscience, il en parcourera les replis tortueux, et tout, jusqu'aux pensées les plus intimes, jusqu'aux désirs les plus secrets, sera manifesté : *Omnia nuda sunt, et aperta oculis ejus.* (Hebr., IV, 13.) Plus de murailles entre les autres et nous, plus de nuit qui nous mette à l'abri des yeux clairvoyants, plus de secret qui sauve les dehors de notre réputation; on saura mutuellement ce que l'on pense, ce que l'on a fait, et l'hypocrisie, sans masque et sans voile, ne conservera que sa honte et sa confusion.

C'est sur cette connaissance entière et parfaite, que le Seigneur rendra universelle, qu'il prononcera son jugement. Ici, mes frères, demandez au Seigneur avec moi, dans le saisissement et dans l'effroi, qu'il n'observe pas nos iniquités à la rigueur. Il est encore temps; mais alors les jours de miséricorde étant passés, il n'y aura plus que la justice qui prononcera, qui récompensera, ou qui punira. Eh! quelle justice que celle d'un Dieu! Le Prophète, pour nous en donner une idée, nous déclare formellement que cette justice jugera les nôtres : *Ego justitias vestras judicabo.* (Psal. LXXIV, 3.) Oui, juges de la terre, maintenant les arbitres de la fortune et de la vie des peuples, vous dont les arrêts s'exécutent en dernier ressort, et selon toute la sévérité, vous serez vous-mêmes examinés, et le Dieu tout-puissant entrera en jugement avec vous. Quelle distance entre l'accusateur et l'accusé! Une créature pâle et tremblante, un Dieu qui est la puissance et la force même; une créature convertie de crimes et pleine d'imperfections, un Dieu qui trouve des taches jusque dans les anges; une créature finie, sans défense,

sans appui, un Dieu infini, à qui tout est soumis, et qui ne connaît ni les difficultés ni les obstacles.

Ce coup d'œil, mes frères, suffirait pour vous faire croire que comme il n'y a nulle proportion entre la créature et le Créateur, il n'y a pas aussi d'équité dans un tel jugement; mais vous vous souviendrez alors que Dieu, pour vous rendre inexcusables, vous donna une loi proportionnée à vos forces, qu'il vous promit sa grâce pour l'accomplir, et qu'enfin il daigna lui-même s'abaisser jusqu'à se revêtir de votre humanité, jusqu'à devenir votre égal, jusqu'à faire lui-même le premier tout ce qu'il vous commande. C'est sur ces objets qu'il va vous juger, et vous juger en Dieu qui vous donna tout le temps de travailler à votre salut, en Dieu qui vient vous demander compte des talents qu'il vous avait confiés.

Quel trouble dans tous les cœurs, ô grand Dieu, quand vous commencerez par nous interroger sur l'usage que nous aurons fait de notre mémoire et de notre imagination, sur celui que nous aurons fait de nos sens et de nos passions, de notre entendement et de notre volonté! Ah! nous dira ce Dieu trois fois saint, où est cette âme que j'avais remplie de mes dons, que j'avais créée de mes propres mains, rachetée de mon propre sang, purifiée dans les eaux du baptême? *Ubi es, Adam?* (Gen., III, 9.) Elle était destinée, cette âme, à être un sanctuaire, un jardin scellé et réservé pour le divin Epoux, et vous en avez fait une cave de voleurs, un lieu de prostitution, un réceptacle d'horreurs et d'impuretés : *Ubi es, Adam?*

A ces mots l'humanité frémit, le pécheur se désespérera, et pénétré d'une lumière qui lui dévoilera dans un clin d'œil toutes ses fautes, toutes ses abominations, il s'anéantira sans pouvoir cesser de vivre, et il ne trouvera plus dans tout lui-même qu'un sentiment de rage et de désespoir, qui deviendra pour toute l'éternité son plus cruel tourment : *Et vermis eorum non morietur.* (Isa., LVI, 24.) Les corps ne ressusciteront que pour venir suivre le sort de l'âme, que pour venir jouir de sa peine ou de sa récompense, comme ayant été les instruments de ses crimes ou de ses bonnes œuvres. Le Seigneur qui nous créa de rien pourra sans doute réunir les parties éparses qui composaient notre propre chair, et il le fera; mais quel supplice pour la plupart des hommes qui profanèrent leurs corps, et qui les rendirent des membres de prostitution! Une sentence irrévoicable, et dont la seule idée excite toute la terreur, les plongera pour jamais dans des étangs de soufre et de feu. Il n'y aura pas un muscle, pas un nerf, pas une fibre, dit saint Bernard, qui ne ressentie pendant toute une éternité la terrible activité de ce feu vengeur, que la colère de Dieu même allumera.

Quelque grands que soient nos maux ici-bas, quelque sévères que soient les lois contre les criminels, l'espérance ou de fléchir des juges, ou qu'enfin ces malheurs finissent à la mort, console et empêche de se livrer

sa désespoir; mais au jugement dernier, plus de ressource, plus de grâce, plus d'adoucissement. De quelque côté qu'on se tourne, dit saint Grégoire le Grand, on ne voit que des flammes, et une éternité; on n'aperçoit qu'un Dieu qui ne finit point, et dont la volonté ne change jamais. Je vous avoue, mes frères, que si ces réflexions ne vous font pas trembler, vous pouvez vous regarder comme des hommes perdus. Il n'y a point de saint qui n'en ait frémi, car ce jugement sera si exact, si rigoureux, que selon Jésus-Christ lui-même, il s'étendra jusque sur les paroles inutiles. Comment! il faudra rendre compte non-seulement de tout ce qu'on aura fait, mais encore de tout ce qu'on aura dit? Jugez-vous ici vous-mêmes, et figurez-vous que Jésus-Christ au milieu de cet auditoire va tout à l'heure vous interroger sur vos actions, sur vos paroles; qu'enfin les temps sont finis, et que l'éternité commence. Pouvez-vous seulement supporter cette idée? Et cependant peut-être demain, peut-être aujourd'hui, peut-être dans cet instant, cette supposition va-t-elle se réaliser. C'est ce qui fait que l'Apôtre ne cesse de répéter que le grand jour du Seigneur est proche, et qu'il viendra nous surprendre tout à coup.

Qui suis-je, s'écrie Job, pour répondre à Dieu, et pour espérer de le persuader par des discours étudiés? Quand je serais juste je ne pourrais répondre; mais je conjurerais mon Juge de me pardonner, et lors même qu'il aurait exaucé ma prière, je n'oserais m'assurer qu'il eût entendu ma voix, car il peut me briser comme d'un coup de foudre. S'il s'agit de force, il est tout-puissant; s'il s'agit de justice, qui osera me faire comparaître devant lui? Si j'entreprends de me justifier, ma propre bouche me condamnera; si je dis que je suis innocent, il me convaincra d'être coupable. Toutes mes douleurs se renouvellent, et je suis dans le tremblement, sachant que je ne serai pas pour cela trouvé innocent. Si j'osais lever la tête, vous me poursuivriez comme une lionne poursuit sa proie, vous multiplieriez les effets de votre colère qui m'accablent tour à tour, et une armée de maux m'assiégerait.

Si un saint patriarche s'exprime de la sorte, quel doit être le langage des pécheurs? Car il faut savoir que le jugement universel, et par l'appareil qui l'accompagnera, et par la crainte inséparable de notre humanité, sera un jour d'effroi pour tous les hommes sans aucune exception. Les saints, il est vrai, seront consolés, et verront celui qui fut l'objet continuel de leur amour, mais ils trembleront en bénissant même son saint nom, et les supplices affreux réservés aux méchants les rempliront d'une sainte horreur.

Pour nous, que le poids énorme de nos crimes accable, quelle sera notre situation, quand le poids de la justice du Seigneur viendra se joindre à celui-là? Alors, brisés, nous n'aurons en partage qu'une langue pour nous maudire nous-mêmes, et pour conjurer les montagnes de nous écraser. Nous verrons dans un clin d'œil tout ce que nous aurons

fait; et le pécheur, dit saint Jérôme, effrayé de l'énormité de ses fautes et de leur multiplicité, se précipitera de lui-même dans l'abîme, comme une pierre lancée avec fureur tombe au fond d'un gouffre ou d'un puits. Aussi Jésus-Christ nous déclare-t-il que les méchants iront au supplice éternel : *ibunt*. (Matth. XXV, 46.) On ne les y poussera pas, on ne les y jettera pas; ils iront, convaincus qu'il n'y a plus que l'enfer qui puisse être leur demeure et leur partage : *ibunt*; convaincus que tous les autres endroits les verraient comme des monstres qui ne peuvent plus habiter qu'avec les démons : *ibunt*.

Quel secours réclamer alors? le sang de Jésus-Christ? mais le pécheur s'est fait gloire de le profaner; l'invocation des saints? mais ils ne voudront que ce que Dieu veut. O rage! ô désespoir! tout est devenu châtement, anathème, malédiction, douleur, accablement. Il n'y a plus d'autre élément que le feu qui dévore l'âme, qui consume le corps, et il faut se rouler de supplices en supplices, d'horreurs en horreurs pendant toute l'éternité, et il faut, après des millions de siècles, ressentir ses tourments comme si l'on ne faisait que de commencer.

La sentence que Jésus-Christ prononcera contre les méchants, dit saint Chrysostome, passera dans leur propre substance, s'incorporera avec eux, et deviendra leur tourment. Ce sera là votre sort, mes frères, ce sera le mien, si nous ne remplissons pas nos devoirs. Il ne faut que l'oisiveté, dit saint Bernard, pour nous damner : *Sola inutilitas sufficit ad damnationem*. Quel arrêt! et quel sujet de trembler! Chaque jour, chaque heure nous conduisent à ce terrible moment où Dieu déploiera toute sa fureur; où les étendards de sa colère éclateront de toutes parts; où le souffle de sa bouche dévorera l'impie, et réduira cet univers au néant; où nos passions dévoilées les unes après les autres, apprendront à toutes les créatures que nous étions des malheureux livrés au mensonge et à la vanité.

Que de forfaits cachés maintenant sous ce voile que Jésus-Christ viendra lui-même déchirer, et qui paraîtront alors dans toute leur énormité! Pardonnez-moi, mes frères, si j'emploie souvent des répétitions; si l'énergie de mes paroles ne répond pas à la grandeur du sujet. Telle est la frayeur, dit saint Chrysostome, qu'elle jette la confusion partout où elle est, et qu'au lieu d'être éloquente, elle ne prononce qu'avec peine quelques mots sans préparation et sans art. On ne devrait s'exprimer sur l'article du jugement dernier que par des larmes et des cris. On ne fait qu'en affaiblir les idées lorsqu'on veut dissertar. Il n'y a que toi, jour de misère et de calamités, qui pourras bien exprimer toute l'indignation et toute la fureur dont l'univers sera pour lors environné; ne cesse de te présenter à nous comme un objet de confusion et d'horreur, qui répandra une sainte amertume sur tous nos jours, et qui percera nos chairs de la crainte du Seigneur, selon l'expression du Prophète.

Quel spectacle pour la créature, lorsqu'elle lira dans ce registre éternel qui contient tout, qui renferme tout, ses faiblesses, ses écarts, ses débordements, ses impiétés ! Tant de péchés, dont nous ne nous souvenons plus nous-mêmes, revivront en ce grand jour, s'ils n'ont été effacés avec le sang de Jésus-Christ. Nous y verrons comme dans un tableau et les excès de notre jeunesse, et les scandales de toute notre vie. Plus d'excuses, plus de prétextes, plus de moyens de dissimuler. Le temps des mérites sera fini, et conséquemment celui du pardon. Si l'Apôtre nous assure qu'il châtiât son corps et qu'il le réduisait en servitude, de peur qu'après avoir prêché les autres, il ne fût lui-même un réprouvé ; si saint Pierre nous déclare que le juste sera à peine sauvé ; si saint Jérôme, vivement pénétré du jugement dernier, croyait toujours entendre la trompette du dernier jour ; si tous les saints ont frémi à ce souvenir, et n'ont pu s'en rappeler l'idée qu'en frissonnant d'horreur ; d'où vient, je vous le demande, votre sécurité ? N'est-elle pas une suite de cet engourdissement dans lequel vous vivez ; de cet aveuglement que le Seigneur, en punition de vos fautes, a répandu sur vous, selon la remarque de saint Augustin ? L'endurcissement de Pharaon nous étonne avec raison, mais au bout du compte il était moins surprenant que le nôtre. Les plaies dont le Seigneur l'affligeait n'étaient que temporelles, et celles dont il vous menace au dernier jour, et qu'il déploiera infailliblement dans sa fureur, dureront autant que lui-même. Toujours et toujours il déchargera sa colère sur les méchants.

Il était juste, Seigneur, s'écrie saint Bernard, que votre justice égalât votre miséricorde ; qu'elles fussent l'une et l'autre infinies, et que, puisque vous donnez une récompense éternelle aux élus, vous donnassiez une punition semblable en durée aux réprouvés. Que l'impie cesse donc de blasphémer. Il ne sera traité que comme il mérite de l'être ; et cela est si vrai, que les créatures mêmes s'élèveront contre lui. Les fleuves, les rochers, les montagnes feront entendre des murmures à la vue du pécheur condamné ; tout deviendra son accusateur, et de quelque côté qu'il se tourne, il n'éprouvera que des malédictions et des anathèmes. Le ciel l'accablera de ses foudres, la terre lui montrera ses abîmes, toute la nature le confondra.

O vous qui, par votre puissance et par votre orgueil, faites maintenant trembler tous ceux qui vous approchent ; vous qui ne connaissez de grandeur que la vôtre, qui ne respectez de lois que celles qui vous plaisent, quelle révolution n'éprouverez-vous pas lorsque le Seigneur dans sa gloire viendra lui-même vous dépouiller de tous vos titres, de toute votre autorité ; lorsqu'il vous réduira à envier le sort même des animaux ; lorsqu'il vous rendra un objet d'horreur et qu'il vous livrera aux démons, c'est-à-dire aux ministres de ses vengeances ? Ah ! c'est alors que, dans le déchirement de vos

entrailles, vous direz : Insensés que nous étions, nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité, et voici ces hommes de bien, ces religieux, ces pauvres que nous méprisions, élevés au rang des saints.

Nous voyons dans l'*Apocalypse*, par les reproches que Dieu fait aux sept évêques désignés sous le nom d'*anges*, quelle sera l'exactitude et la rigueur de son jugement. Il nous dira comme à eux qu'il connaît nos œuvres ; qu'il se souvient que nous nous sommes relâchés de notre première charité ; qu'il nous vomira de sa bouche, parce que nous ne sommes ni froids ni chauds ; et, lorsqu'il nous le dira, ses yeux, selon l'expression de saint Jean, seront comme une flamme de feu, ses pieds semblables à l'airain le plus fin. Tel est celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu des sept chandeliers d'or, qui est le commencement et le terme de toutes choses, qui a été mort et qui est vivant, qui a dans sa bouche l'épée à deux tranchants ; qui a la clef de David, qui ouvre sans que personne ferme, et qui ferme sans que personne puisse ouvrir ; celui, en un mot, qui est la vérité même, le témoin fidèle et véritable, le principe de tout ce que Dieu a créé.

Autant d'expressions qu'emploie l'Evangéliste pour nous donner une idée de la puissance et de la grandeur du Juge souverain des vivants et des morts ; autant d'expressions qui, en nous apprenant combien sera terrible le jugement qu'il doit prononcer, nous engagent à faire tous nos efforts pour nous le rendre favorable, ce qui me reste à vous prouver.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Vous vous rappelez, mes frères, que le roi Balthazar ayant fait un festin à mille des plus grands de sa cour, ordonna dans son ivresse qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait emportés du temple de Jérusalem, et que, par la plus horrible profanation, il osa boire dans ces coupes sacrées avec ses ministres, ses femmes et ses concubines ; vous vous rappelez en même temps qu'on vit aussitôt paraître des doigts qui écrivirent sur la muraille, et que le monarque, saisi d'effroi, trembla de tous ses membres, jeta un cri effroyable, et fit appeler sur-le-champ les mages, les Chaldéens et les augures, qui lurent ces trois mots : *Mane, Thecel, Phares* (*Dan.*, V, 25), mots terribles dont le seul prophète Daniel donna l'explication, et qui signifiaient que l'impie Balthazar avait été pesé dans la balance, et qu'on l'avait trouvé trop léger ; que Dieu avait compté les jours de son règne, et qu'il en avait marqué la fin ; que son royaume allait être divisé et donné aux Mèdes et aux Perses.

Ce que vit autrefois Balthazar écrit sur les murs de son palais, nous le verrions, mes frères, écrit dans les cieux, si le Seigneur venait à nous ouvrir les yeux. Oui, nous verrions la main même du souverain Juge qui écrit en caractères ineffaçables l'arrêt

qui condamnera pour jamais les impies et les pécheurs. Nous nous réjouissons ici-bas, pendant que cette terrible sentence s'écrit peut-être contre vous, peut-être contre moi, et les prophètes du Seigneur ont beau nous expliquer ce qu'elle contient, mille fois plus insensés que Balthazar lui-même nous apprenons cet événement sans trembler et sans pâlir.

Cependant le temps presse, et il est écrit que si nous ne faisons promptement pénitence, nous allons être pour jamais retranchés du nombre des vivants, et jetés, sans espérance de retour, dans un étang de soufre et de feu. Quel oracle, mes frères! et quel doit être notre effroi! Ah! si cet objet était sans cesse présent à notre esprit, ne doutez pas que nous ne fissions pénitence dans le sac et dans la cendre. C'est le seul moyen d'apaiser la colère de Dieu, et de nous rendre son jugement favorable. Vous savez qu'il nous a promis de revenir à nous toutes les fois que nous reviendrions sincèrement à lui; et que, malgré l'arrêt qu'il avait prononcé contre Ninive, le jeûne et les larmes des habitants désarmèrent sa fureur, et qu'en considération de leurs pleurs il oublia leurs iniquités.

Pourquoi ne suivrions-nous pas un tel exemple? Nous sommes pécheurs comme les Ninivites l'ont été, et Dieu est aussi miséricordieux qu'il l'était alors. Ne pourrions-nous faire ce que tant d'autres ont fait, avec cette grâce toute puissante dont nous devons demander le secours ardemment? Mais, hélas! que nous sommes éloignés de cette conduite! Nous ne nous contentons pas d'être pécheurs, nous voulons encore persévérer dans le péché, et j'ose dire que nous redoutons même le secours tout-puissant qui nous en ferait sortir. Tel était Augustin avant sa conversion, comme il le déclare lui-même dans son livre des *Confessions*, qu'on ne peut lire trop souvent.

Cependant, quelque pénitence que nous puissions embrasser, elle sera toujours faible en comparaison de nos fautes, et relativement à la rigueur de la justice éternelle. C'est la seule idée du jugement dernier qui réduisit tant d'anachorètes au milieu des rochers ou entre quatre murailles; qui ne leur permit de prendre pour toute nourriture qu'un peu de racines et d'eau; qui ne leur donna que la terre pour lit, et qui fixa toujours leurs yeux vers le ciel. On les vit ces saints personnages, couverts de haïres et de cilices, aussi morts que ceux qu'on avait enterrés, se dessécher par les austérités de la mortification et se transformer insensiblement en autant de squelettes. On les vit n'avoir d'amour que pour Dieu, de crainte que pour ses jugements, et s'accuser sans cesse, pour n'être pas condamnés au dernier jour. On les vit chargés de chaînes pour se décharger de leurs péchés, et noyer dans leurs larmes leurs iniquités passées.

C'est de ces pieux solitaires qu'il fallait apprendre à redouter la justice de Dieu, et ce sont eux que nous devons imiter chacun

dans notre état, en aimant la retraite, le jeûne et la prière, si nous voulons, comme eux, nous rendre le jugement de Dieu favorable. Mais, outre la pénitence qui nous est recommandée par Jésus-Christ même comme un moyen de ne pas périr, l'aumône est une autre voie pour arriver au ciel, et une voie si sûre, que le Seigneur semble réduire aux seuls actes de charité la récompense éternelle : *Parce que vous m'avez visité lorsque j'étais dans les prisons*, dira ce divin Sauveur; *parce que vous m'avez nourri lorsque j'avais faim; parce que vous m'avez donné à boire lorsque j'avais soif; parce que vous m'avez vêtu lorsque j'étais nu; venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé.*

Ah! quelles paroles consolantes, mes frères, si jamais nous pouvons les entendre! Mais ne nous flattons pas qu'elles s'adressent à nous, si nous ne travaillons à remplir nos devoirs; si nous n'aimons Dieu de toute notre âme, de toutes nos forces, et notre prochain comme nous-mêmes; enfin si nous n'accomplissons la loi. Il n'y a que ce moyen qui puisse modérer la rigueur des jugements de Dieu; qui puisse nous ouvrir le ciel comme le terme de notre exil; qui puisse nous mettre en société avec tous les saints que nous invoquons ici-bas. Quelles précautions ne priront-ils pas ces saints, pour déchirer le souverain Juge des vivants et des morts? Leur vie est l'histoire de la plus austère pénitence, et ils nous apprirent par leur exemple, que ce n'est qu'en renonçant au monde et à ses œuvres; qu'en fuyant les spectacles, les bals et toutes les assemblées profanes; qu'en se servant des plaisirs des sens; qu'en abjurant les vanités, qu'on peut espérer dans la miséricorde de notre divin Sauveur.

Jésus-Christ nous a rachetés de son propre sang, il est vrai; mais c'est parce qu'il nous a rachetés qu'il sera inexorable contre les profanateurs de son sang; mais c'est parce qu'il nous a rachetés, que sa patience mise à bout sévira de la manière la plus terrible contre les pécheurs. N'espérez plus, dit saint Chrysostome, à recevoir des grâces au dernier jour; il n'y en aura plus d'autre que la récompense promise aux élus. Or on ne reçoit point de récompense qu'on n'ait travaillé, et l'on ne couronne que celui qui a bien combattu. C'est ce qui fait que l'Apôtre se promet une couronne, comme ayant rempli sa course avec courage et avec succès : *Bonum certamen certavi, et reposita est mihi corona justitiæ, quam mihi reddet Dominus Deus justus judex.* (II Tim., IV, 7.)

Ce n'est donc qu'en se faisant violence, qu'en étouffant les mauvais désirs, qu'en enchaînant les passions, qu'on peut espérer de trouver un juge favorable. Sans cela un déluge brûlant sortira du fond des abîmes, et une sentence formidable se prononcera à la face de toutes les nations saisies d'étonnement et d'effroi; sans cela on sera dégradé de la qualité de chrétien, relégué pour jamais avec les démons, et jeté dans ces téné-

lres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents : *Ibi erit fletus, et stridor dentium.* (Matth., VIII, 12; XXII, 13.)

Comme héritiers du péché d'Adam, nous naissons tous pour pleurer, de sorte que si nous ne répandons des larmes dans ce monde-ci, nous en verserons nécessairement dans l'autre; mais avec cette différence que les pleurs sont mêlées ici-bas de consolations profitables à l'âme, et ne durent qu'un temps; au lieu qu'après la mort, elles sont sans soulagement, sans utilité et sans fin. *Ibi erit fletus.* Optez, mes frères, et voyez si vous aimez mieux pleurer éternellement, que de pleurer sur cette terre pendant quelques jours.

Ah! si nous avions seulement entrevu la millièmiè partie de ce qui doit arriver au jugement dernier; si nous avions seulement avalé une goutte de ce calice d'indignation et de fureur, que le Seigneur doit faire boire aux pécheurs jusqu'à la lie, aussitôt pâles, tremblants, consternés, nous ne trouverions rien de difficile, rien d'austère dans tout ce que la pénitence a de plus rude et de plus effrayant. C'est ce que nous dit sainte Thérèse, lorsqu'elle nous fait part de cette vision où elle aperçut toutes les horreurs de l'enfer. Qu'on se représente souvent cet objet, et l'on trouvera des délices jusque dans les plus grandes austérités. Toujours souffrir! toujours vivre dans la privation de Dieu! Quel supplice! Comment en supporter l'idée?

Cependant, mes frères, nous oublions ce malheur qui peut-être deviendra le nôtre, et tandis que des millions de réprouvés se désespèrent au fond des âlmes, maudissent le jour qui les vit naître, nous nous couronnons de roses, nous passons notre temps à nous repaître de toutes les frivolités du siècle, et à nous faire une occupation de tout ce que la loi de Dieu défend. Descendons, mes frères, descendons en idée dans ces souterrains où la justice du Seigneur retient des multitudes d'âmes pour leur faire sentir tout le poids de la colère qu'elles ont méritée. C'est cette sainte et louable coutume qui sera le meilleur moyen de nous faire rentrer en nous-mêmes, et de nous attacher à Dieu comme à notre souverain bonheur et à notre dernière fin. Il n'y a rien en nous dit saint Augustin, qui ne doive travailler à s'assurer la félicité du ciel. Notre mémoire, notre entendement, notre volonté, nos forces, tout doit concourir à nous mériter la gloire des saints, et cette obligation est d'autant plus importante que nous ne trouverons à la fin du monde que la droite ou la gauche de Dieu; c'est-à-dire, ce lieu où seront placées les brebis et où seront mis les boucs.

Quelle terrible alternative! et quelle impression fait-elle sur vous? Sentez-vous actuellement en vous-mêmes ce frémissement salutaire, selon l'expression de saint Augustin, qui cause de justes remords, et nous fait prendre de saintes résolutions? Vous verra-t-on, au sortir de ce discours, chan-

ger votre manière de vivre, renoncer à cette malheureuse passion qui vous tyrannise depuis si longtemps, et réparer vos scandales par une conduite vraiment édifiante? Hélas! qu'il est à craindre que ces vérités terribles que je vous annonce ne s'effacent de votre esprit comme tant d'autres, et qu'enfin cette prédication n'aboutisse qu'à vous rendre encore plus criminels, puisqu'il est constant que plus vous aurez abusé des grâces que Dieu vous accorde, et plus vous aurez accumulé de charbons de colère sur vos têtes. Combien de païens et d'infidèles qui se convertirent en entendant parler du jugement dernier, qui se confinèrent dans les déserts, qui macérèrent leur chair, et qui ne connurent plus de plaisir que celui de pleurer leurs égarements? et vous, mes frères, instruits de toutes les vérités de la religion, vous êtes insensibles à tout ce que nous pouvons vous annoncer. Regardez-vous donc le jugement dernier comme une fable qui n'aura point son exécution? Mais, si cela est, abjurez tout à l'heure le christianisme, car il est fondé sur cette vérité; si cela est, nous vous trompons; et, au lieu d'être ici les ministres du Dieu vivant, nous ne sommes que les ministres de Satan.

Quoi! Seigneur, des hommes qui professent extérieurement votre loi, qui vivent dans le sein de votre Eglise, agissent comme s'ils doutaient de votre Evangile, et préfèrent quelques moments de plaisir à une éternité de bonheur! Quand les éclairerez-vous, ô mon Dieu! Quand les convaincrez-vous qu'ils ne peuvent trop se mortifier, afin d'éviter la rigueur de vos jugements!

A peine aurons-nous payé le tribut à l'humanité, dit saint Cyprien, que nous nous féliciterons d'avoir souffert pour le nom de Jésus-Christ, et que toutes les peines que nous nous serons imposées, ne nous paraîtront plus qu'un rien : *Tanquam nihilum.* Eh! quoi, dirons-nous, pour un simple jeûne, pour une simple aumône, pour une légère mortification, nous avons pu éviter ce torrent de bitume et de feu où sont plongés les hommes sensuels et délicats; nous avons pu nous mettre à l'abri de cette fureur et de cette indignation qui atterrent aujourd'hui les pécheurs? Plaise au ciel, mes frères, que nous fassions un jour ces réflexions, et que la mort nous ouvre la carrière d'une gloire éternelle!

Les larmes qu'on verse ici-bas éteignent ces brasiers ardents que la foi nous apprend exister dans ce centre d'horreur où les démons sont cruellement tourmentés. Nous voudrions peut-être voir quelqu'un d'entre les morts qui vint nous en faire la description; mais, comme dit Abraham dans l'Evangile du mauvais riche, si l'on ne croit ni Moïse, ni les prophètes, on ne croirait pas davantage les morts, quand même ils se rendraient visibles. Que nous dirait en effet un réprouvé, que nous n'ayons appris de la bouche de Jésus-Christ même? Qui connut mieux la réalité du feu éternel, qui en put mieux parler, que celui qui est juge scève-

rain, et qui creusa lui-même les enfers, par l'effet de sa puissance et de sa justice ?

Je ne veux que sa parole, dit saint Anselme, pour être convaincu de la vérité des supplices éternels comme si je les voyais de mes propres yeux, et encore mes yeux pouraient-ils me tromper, pendant qu'il est incontestable que le Seigneur ne peut m'induire en erreur. Il m'a dit que les réprouvés iraient se précipiter dans un feu éternel ; et cela me suffit pour m'engager à remplir la loi jusqu'au dernier iota ; et cela me suffit pour me livrer à toutes les rigueurs de la pénitence ; et cela me suffit pour me séparer du commerce des méchants, et pour me détacher de tous les plaisirs et de tous les biens d'ici-bas.

Pour éviter la dernière condamnation, cette condamnation qui sera sans adoucissement et sans appel, dit saint Bernard, il faut se condamner soi-même ici-bas à tout ce qui contrarie la nature, et à tout ce qui la mortifie ; il faut faire un pacte avec ses yeux pour ne point voir des objets illicites, et un divorce avec le monde, que le Seigneur a réprouvé comme une société digne de sa malédiction. Il faut outre cela persévérer dans l'amour du bien, et mourir dans l'amour de Dieu ; car il n'y aura que celui qui aura persévéré qui sera sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem hic salvus erit. (Matth., X, 22.)*

Que pouvons nous espérer de mieux, ici-bas, que d'être avertis de ce qu'on doit pratiquer pour éviter l'enfer, et que de vivre au sein d'une religion la source des grâces et des bénédictions ? Aussi n'y aura-t-il pas moyen de s'excuser, si l'on a le terrible malheur d'être condamné. Le Seigneur nous dira ce qu'Abraham dit au mauvais riche : *Souvenez-vous que vous avez reçu vos biens pendant que vous avez vécu.* D'où nous devons conclure qu'on ne mérite la récompense éternelle, que lorsqu'on vit dans le détachement des richesses ; que lorsqu'on se rend pauvre par une abnégation volontaire, que lorsqu'on assiste les indigents.

Grand Dieu ! quelques efforts que nous fassions pour nous rendre favorable le jugement que vous prononcerez un jour au milieu de vos saints, nous travaillerons inutilement si vous ne nous donnez vous-même cette grâce sans laquelle on ne peut accomplir vos commandements ; nous vous la demandons avec la plus vive ardeur, et nous vous promettons de nous rappeler sans cesse ce jour formidable qui décidera de notre éternité. Il sera désormais le sujet de nos méditations et de nos entretiens ; il sera désormais la règle de notre conduite et de nos desirs.

Que les ambitieux craignent de perdre leur fortune et leurs honneurs ; que les riches tremblent au souvenir des revers qui peuvent les dépouiller de leurs biens ; pour nous, ô mon Dieu ! nous ne craignons que vos jugements, ces jugements qui fissent trembler vos prophètes et vos apôtres, ces jugements qui fixeront éternellement notre sort. Nous criions vers vous comme la colombe, et

nos gémissements n'ont point d'autre objet que d'apaiser la rigueur de votre justice. Laissez-vous toucher par nos larmes, et ne rejetez pas notre prière. Nous mettons notre espérance dans cette croix dont le signe paraîtra au milieu des airs, comme l'étendard de votre gloire et la marque de notre rédemption, et nous vous conjurons, ô mon Dieu ! de nous faire la grâce d'expirer la bouche collée sur cet instrument de notre salut.

Donnez-nous le courage d'imiter la pénitence de vos saints, d'entrer dans les sentiers après où ils ont marché, et de n'envisager comme eux que le ciel, le trône de votre majesté. Dites une parole, ô Seigneur ! et notre âme sera guérie, et elle travaillera efficacement à l'œuvre de son salut. Que votre crainte fasse une impression salutaire dans nos esprits, et que votre amour embrase nos cœurs, afin que pénétrés de la rigueur de vos jugements, et en même temps du désir de vous posséder, nous nous préparions à aller au-devant de vous avec confiance, comme des enfants qui ne cherchent qu'à se reposer dans votre sein. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

1^{er} jour le second dimanche de l'Avent.

SUR LES SAINTES ÉCRITURES.

† Quæcunque scripta sunt ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam, et consolationem scripturarum spem habeamus. (Rom., XV, 4.)

Tout ce qui a été écrit, l'a été pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que les écritures nous donnent, nous conservions l'espérance

Sire,

Si un portrait inanimé nous représente un ami, tout absent qu'il est, dit saint Chrysostome, les saintes Écritures nous rappellent Dieu encore bien plus vivement. Elles sont en effet son image, et plus on les considère, plus on y découvre les traits de la divinité. Je sais que la vertu du Très-Haut s'est voilée sous les plantes, sous les fleurs, sous les cieux et les mers, comme sous autant d'emblèmes qui nous annoncent la souveraine puissance et l'infinie bonté ; mais je sais en même temps qu'elle éclate bien davantage sous le symbole de ces caractères dont l'assemblage contient les vérités éternelles. L'univers est le trône de Dieu, dit saint Augustin, mais sa parole est un rayon émané de sa lumière.

Le Seigneur, connaissant combien nous sommes sensibles et charnels, a voulu nous communiquer sa grâce par des signes sensibles : ainsi l'Écriture, composée de lettres et de syllabes, selon la réflexion de saint Jérôme, est une marque visible dont il se sert pour éclairer nos esprits et pour embraser nos cœurs. C'est à l'aide de ce signe que nous apprenons à révéler les mystères du Très-Haut, à adorer les profondeurs de sa sagesse, à connaître l'excellence du christianisme, à en découvrir l'origine, à en pratiquer les devoirs. Quelle est la vérité que les saintes Écritures ne nous aient pas enseignée ? Ce sont elles qui, nous ayant été données pour

notre instruction, nous remplissent de patience, de consolation et d'espérance : *Quæcunque scripta sunt ad doctrinam scripta sunt, ut per patientiam et consolationem scripturarum spem habeamus.*

Cette matière m'a paru si importante, mes frères, que j'ai cru devoir, à l'exemple de saint Chrysostome, qui a composé plusieurs homélies sur ce sujet, vous entretenir de la sainteté de nos Ecritures, et vous faire voir combien elles méritent tout notre respect. Hélas ! vous lisez ou vous entendez lire tous les jours l'Ancien ou le Nouveau Testament avec indifférence, avec tiédeur, et peut-être avec ennui. Apprenez aujourd'hui, et ne l'oubliez jamais, que rien ne mérite plus votre attention et vos hommages que les divines Ecritures : 1° parce qu'elles sont la parole de Dieu même ; 2° parce qu'elles contiennent toutes les vérités propres à nous sanctifier.

Esprit saint, venez vous-même graver dans nos cœurs ce que nous lisons dans les livres sacrés, comme étant votre propre langage ; nous vous demandons cette grâce par l'intercession de Marie qui, remplie de toute la richesse de vos dons dès le premier instant de sa conception, en connut mieux que personne l'excellence et la grandeur. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si les paroles que les rois adressent à leurs peuples sont dignes de toute la vénération, si leurs édits sont lus et exécutés avec une soumission vraiment religieuse, et conforme à l'ordre que la Providence a établi, avec quel respect ne devez-vous pas entendre et lire les saintes Ecritures ? Il suffit de vous dire qu'elles sont réellement la parole de Dieu, et il n'est pas difficile de vous en convaincre pour peu que vous fassiez attention : 1° à la manière dont elles sont énoncées ; 2° à la manière dont elles nous ont été transmises ; 3° aux prodiges qu'elles ont opérés.

Je dis d'abord que l'énonciation même des saintes Ecritures est une preuve authentique de leur divinité. En effet, prenez la Bible en main, parcourez-la avec attention, et considérez ensuite les livres des sages de l'antiquité, c'est-à-dire de ces philosophes que l'univers révérait comme ses oracles, et bientôt vous reconnaîtrez qu'il n'y a réellement que l'Ancien et le Nouveau Testament qui méritent vos hommages et qui soient capables d'exciter une véritable admiration. Je ne découvre, dit saint Jérôme, dans les ouvrages des païens, que des ténèbres épaisses d'où sortent à la vérité quelques étincelles, mais qui, étant considérées avec attention, s'échappent à la vue ; je n'y découvre que des phrases pompeuses, remplies de mensonge et d'ostentation ; que des pensées fastueuses, qui ne flattent que l'esprit, mais qui n'arrivent point jusqu'au cœur ; que des hypothèses dont la base est le préjugé, en un mot, que des labyrinthes et des sinuosités qui se terminent par égarer l'homme et

par ne lui laisser que des doutes sur son origine et sur sa destinée.

Il n'en est pas ainsi, continue ce Père, de la sainte Ecriture : une simplicité noble et majestueuse ; une précision admirable, qui renferme une multitude de merveilles en deux ou trois mots, une vérité qui satisfait et qui remplit le cœur des lecteurs ; une sublimité qui ravit et qui parle des choses les plus relevées sans enthousiasme et sans étonnement ; voilà ce que l'on remarque à chaque page dans les livres saints.

En effet, quoi de plus admirable que la manière avec laquelle Moïse, le premier des historiens, commence la *Genèse*. Il parle en homme inspiré, sans prendre ces précautions que les philosophes emploient pour faire recevoir leurs systèmes, sans recourir à cet art dont usent les orateurs pour captiver l'attention et pour la surprendre ; il semble être au milieu des mystères qu'il annonce ; il paraît familier avec les grandes vérités qu'il découvre. *Au commencement*, nous dit-il, *Dieu créa le ciel et la terre ; la terre était informe et toute nue, les ténèbres couvraient la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu était porté sur celle des eaux. Or Dieu dit : Que la lumière soit, et elle fut.*

Que de prodiges renfermés dans ces mots ! On voit ici le débrouillement du chaos, la puissance divine qui veut et qui, par son vouloir, enfante les plus grands miracles ; la sagesse éternelle qui préside à tout, et dont les opérations sont la grandeur et la magnificence. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre : *In principio Deus creavit cælum et terram.* (*Gen.*, I, 1.) Paroles admirables, je ne puis m'empêcher de le répéter, qui renversent toutes les extravagances des philosophes sur la création et sur l'origine du monde ; car, il faut l'avouer, les systèmes des hommes sur la naissance de l'univers forment un chaos plus impénétrable que ne fut celui que le Seigneur débrouilla, lorsque de son souffle il sépara la terre d'avec les eaux, et les ténèbres de la lumière.

Par les paroles de Moïse, les plus grandes difficultés sur la matière et sur la Divinité sont éclaircies. Dieu est reconnu comme ayant toujours été, comme un être tout spirituel, tout puissant, qui n'agit que parce qu'il veut agir, et le monde est déclaré matériel, ayant commencé dans le temps, et n'ayant pu exister que par la volonté de l'Être suprême à qui le néant même obéit. Prétenus sages de la terre, philosophes si vantés, venez ici, aux pieds de Moïse, déchirer vos écrits comme des productions de ténèbres, et reconnaître que ce grand législateur mérite seul d'être écouté ; que son langage est celui de Dieu même, et que s'il n'eût été comme vous, qu'un homme ordinaire, jamais il n'eût pu nous instruire de la création comme il a fait. Il faut ici que vous confesiez, malgré vous, qu'il est le véritable interprète du Très-Haut.

Avec quelle précision, avec quelle vérité ne nous expose-t-il pas l'excellence de notre origine, et comment le Seigneur nous a tirés

des horreurs du néant ! Dieu, dit-il, *forma l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.* Est-ce là, mes frères, cette histoire fabuleuse de notre existence qu'on lit chez tous les anciens philosophes ? Que d'hypothèses, que d'absurdités, que d'ouvrages volumineux sortis de leur plume avant qu'ils aient pu nous dire une vérité si simple en apparence, mais si lumineuse ! Ici, l'on reconnaît dans l'homme et l'âme qui l'anime, souffle de Dieu même : *Spiraculum vitæ* (Gen., II, 7), et son corps qui n'est qu'un peu de boue : *Ex limo terræ.* (Ibid.) Plus de doutes sur nos deux substances. Moïse n'a presque rien dit, et il a tout expliqué.

C'est ainsi, mes frères, que le langage de Dieu n'a rien qui approche de celui des mortels. C'est ainsi qu'il s'exprime quand il veut se manifester ; il nous laisse à nous, faibles, timides, ignorants, l'abondance des phrases et des mots ; et d'une seule parole, qu'il emploie comme le signe de sa puissance et de sa majesté, il fait connaître tout ce qu'il veut dévoiler. Rappelez-vous ces expressions qu'on lit dans les patriarches et dans les prophètes et vous reconnaîtrez qu'il n'y a que ce langage qu'on puisse appeler divin. Ni la poésie des anciens, ni l'éloquence de tous les rhéteurs, dit saint Jérôme, n'ont jamais pu entrer en comparaison avec la sublimité des livres saints. Qui est-ce qui a dit, comme le prophète Baruch : Dieu commande aux étoiles de sortir du néant, et aussitôt elles répondent toutes : Nous voici : *Et dixerunt : Adsumus?* (Bar., III, 35.) Qui est-ce qui a dit, comme Isaïe, que le Seigneur ne faisait que souffler, et qu'il tarissait le gouffre immense des mers ; que l'univers n'était, à ses yeux, que comme un grain de sable qui fait à peine incliner la balance ? Qui est-ce qui a dit, comme Job, que Dieu suspend les cieux en les appuyant sur le vide ; qu'il tient les étoiles enfes mées sous un sceau ; qu'il lie les eaux dans les nuées, et qu'il les empêche de s'entrouvrir sous leur poids ; qu'il a tracé des limites à la mer comme par un cercle fait au compas ; que les colonnes du ciel frémissent et tremblent à la moindre marque de son indignation ; qu'il a prescrit la loi aux pluies, et qu'il a marqué la route aux éclairs et aux tonnerres ? Qui est-ce qui a dit, comme David, que le Seigneur ne fait que toucher aux montagnes, et qu'elles se dissipent en fumée ; qu'il ne fait qu'entrevoir la terre, et qu'elle tremble jusque dans ses fondements ; qu'il brise les rois dans le jour de sa colère ; que les astres sont ses ambassadeurs qui vont annoncer sa gloire jusqu'aux extrémités de l'univers ?

Si nous passons maintenant au Nouveau Testament, où verrons-nous, comme dans saint Jean, qu'au commencement était le Verbe ; que le Verbe était avec Dieu, et qu'enfin le Verbe était Dieu ; que ce Verbe s'est fait chair ; qu'il a habité parmi nous ; que la Jérusalem céleste est une ville revêtue de tout l'éclat de l'or et des pierreries, et que

le Seigneur lui-même en est le temple ? Où verrons-nous, comme dans les évangélistes, les plus grands miracles de Jésus-Christ racontés sans ravissement et sans admiration ; ses plus grands tourments rapportés sans la moindre exclamation contre les Juifs ; les fautes des apôtres confessées par eux-mêmes, sans déguisement et sans excuse ? Où verrons-nous, comme dans saint Paul, que Dieu, après nous avoir parlé par des patriarches et par des prophètes, nous a parlé, dans ces derniers temps, par son propre Fils, qu'il a établi l'héritier de toutes choses, et par qui il a fait les siècles : *Per quem fecit et sæcula* (Hebr., I, 2) ; que tous les trésors de la sagesse et de la science sont renfermés dans ce Fils adorable, et que toute la divinité réside en lui ? Où verrons-nous enfin, comme dans les paroles du Christ lui-même, que qui le voit a vu son Père ; que l'eau qu'il donne rejailit pour la vie éternelle ; qu'il n'a été envoyé que pour rendre témoignage à la vérité ; qu'il n'y a d'heureux que ceux qui pleurent, que ceux qui souffrent pour la vérité ; qu'il n'y a point de vraie vertu, si l'on ne renonce à soi-même, et si l'on ne porte sa croix ?

Les philosophes, il est vrai, nous ont quelquefois donné, ainsi que les poètes, quelques sublimes idées de leurs divinités ; mais, outre qu'ils avaient emprunté des Hébreux ce qu'ils ont écrit de plus grand à ce sujet, ils n'ont jamais rien imaginé de semblable à ces paroles qui expriment d'une manière si merveilleuse le pouvoir et l'essence même de Dieu : *Ego sum qui sum.* (Exod., III, 14.) Je suis celui qui suis, c'est-à-dire celui qui ne dépend de personne, qui n'a besoin que de lui pour exister, et qui a toujours existé de même : *Ego sum qui sum.* Aussi saint Augustin dit-il expressément qu'il n'y avait que Dieu qui pût parler ainsi de Dieu : *Ego sum qui sum.*

Mais, si l'on juge que les livres saints sont la parole de Dieu, par la manière qui les énonce, on ne peut s'empêcher de reconnaître en même temps que le canal par lequel ils sont parvenus jusqu'à nous ne prouve pas moins cette vérité. Que sont en effet les personnages qui nous ont transmis les divines Ecritures, les personnages par qui le Seigneur a manifesté ses voies ? Sont-ce des hommes ordinaires ? Non, mes frères ; quoiqu'à l'extérieur ils paraissent pauvres et faibles, quoiqu'ils ne s'annoncent que sous un extérieur vil aux yeux du monde, comme le dit saint Paul, la divinité rayonne dans tous leurs écrits et dans tous leurs discours. Aussi, voyons-nous que Moïse, quoiqu'environné de murmureurs, leur ferme la bouche et les confond toutes les fois qu'il leur parle de la sainteté de sa législation ; toutes les fois qu'il leur annonce comment Dieu lui-même lui a parlé et lui a donné la Loi. Il est vrai qu'ils ne pouvaient révoquer en doute ces faits ; ce n'étaient point des faits obscurs que personne n'avait vus. Moïse n'avait reçu le Décalogue qu'au milieu des foudres et des éclairs dont tout le

peuple hébreu avait été témoin, et la montagne de Sinaï, couverte d'une fumée vraiment miraculeuse, ne permettait pas d'en douter.

D'ailleurs, quels hommes que les Moïse, les Josué, ainsi que tous les prophètes qui parurent successivement au milieu des Juifs? Ils ne parlent que du ciel; ils ne respirent que Dieu, et toute leur éloquence et tout leur zèle n'ont point d'autre objet que de faire connaître celui par qui le monde a été fait; que de s'oublier eux-mêmes pour rendre célèbre le culte du Seigneur; que de mourir eux-mêmes pour établir le règne de la vérité, pour imprimer dans les esprits et dans les cœurs la Loi de l'Eternel.

Aussi l'Apôtre, en nous faisant l'énumération des prodiges opérés par la foi, nous dit-il que Moïse étant devenu grand, renonça à la qualité de fils de la fille de Pharaon, aimant mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir des plaisirs passagers; que les David, les Samuel, enfin tous les prophètes, conquérant les royaumes, accomplirent les devoirs de la justice, reçurent l'effet des promesses, arrêtaient la violence du feu, évitèrent le tranchant des épées; que ces hommes, dont le monde n'était pas digne, passèrent leur vie dans les tribulations.

On ne peut lire, sans être saisi de la plus grande admiration, l'histoire de tous ceux par qui l'Esprit-Saint daigna parler aux hommes. Après les avoir remplis d'un feu tout céleste, il fit passer jusque dans leurs écrits cette flamme toute divine, et leurs expressions devinrent des torrents de lumière, qui éclairaient et qui embrasent en même temps. Qui pourrait les soupçonner d'imposture et de mensonge, puisque la plupart d'entre eux périrent plutôt que de mentir? Leurs lèvres furent dépositaires de la science, et leurs cœurs de la vérité. Ils publièrent la Loi du Seigneur avec cette sainte hardiesse qu'inspire le véritable zèle, et ils marchèrent à travers l'ignominie et la gloire, la paix et les persécutions, la vie et la mort, uniquement occupés de remplir le ministère dont ils étaient chargés. Moïse ne rapporte que ce que le Seigneur lui-même lui a dit, auquel il eut le bonheur de parler comme un ami à un ami, selon l'expression de l'Esprit-Saint : *Tanquam amicus ad amicum* (Exod., XXIII, 11), et les apôtres ne nous transmettent que ce qu'ils ont vu, que ce qu'ils ont entendu, que ce qu'ils ont touché de leurs propres mains : *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ*. (I Joan., I, 1.)

Quelle droiture dans leurs intentions! Quelle sagesse dans leurs discours! Quelle régularité dans leur conduite! Dignes interprètes de l'Esprit-Saint, ils ne travaillent qu'à faire connaître la vérité, qu'à dissiper les nuages de l'erreur, qu'à répandre dans tous les climats cette lumière qui les éclaire intérieurement, et qui les rend des astres dans l'ordre moral, comme le soleil, la lune

et les étoiles sont des corps lumineux dans l'ordre de la nature. En vain les ennemis ligüés contre Dieu et contre son Christ cherchent à les surprendre dans leurs discours, à les mettre en contradiction avec eux-mêmes, et leurs écrits en opposition; comme ils sont les architectes d'un ouvrage dont Dieu lui-même a formé le plan, leur plume confond tous leurs adversaires, et l'on est forcé, malgré le préjugé et la fureur qui aveuglent, de confesser que leurs lumières ont quelque chose de surnaturel. C'est un témoignage que des païens mêmes rendirent aux premiers disciples du Sauveur, et que les prophètes reçurent dans tous les temps. Dieu l'avait dit, qu'il donnerait à ses apôtres une bouche à laquelle ses ennemis ne pourraient résister.

Quel beau spectacle, que cette multitude d'écrivains sacrés, qui, de toutes les nations, et répandus dans tous les pays, se réunissent dans les mêmes pensées, malgré la différence des coutumes et des climats, lorsqu'il s'agit de manifester les œuvres de Dieu! Car, ce n'est point ici un homme obscur et isolé qui écrit dans un coin du monde des spéculations vaines et stériles; mais ce sont des personnages vénérables qui se succèdent sans interruption, et qui apprennent à l'univers des faits dont ils ont été témoins, et souvent les agents; des faits pour la vérité desquels ils répandent jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ah! si les Ecritures, dit saint Chrysostome, n'étaient qu'un langage humain, eût-on vu ceux qui nous les transmettent livrer leurs corps aux flammes pour en soutenir la divinité? Les eût-on vu soutenir, en présence des tyrans, et à la vue des échafauds et des bûchers, qu'il fallait croire tout ce qu'ils avaient publié comme une révélation toute divine, comme une vérité dont ils n'étaient que de simples interprètes? Aussi ne peut-on douter que les patriarches, les prophètes, les apôtres n'aient été véritablement inspirés; aussi l'Eglise a-t-elle toujours regardé la collection de leurs écrits comme son code, sa règle et ses titres les plus précieux.

C'est par cette raison que le grand Apôtre ne manque point de répéter dans ses *Epîtres* que tout ce qu'il dit lui a été inspiré; que son langage n'est point celui de l'homme, et que si un ange descendait du ciel pour nous annoncer un autre Evangile, il faudrait lui dire anathème. C'est par cette raison que saint Pierre déclare que rien n'est plus certain et plus solide que le témoignage des prophètes, et que saint Jean assure dans son *Apocalypse* que si quelqu'un ose retrancher un seul iota de ce livre mystérieux et divin, il sera retranché du livre de vie; c'est par cette raison que l'Eglise célèbre avec la plus grande vénération la mémoire des apôtres et des évangélistes; qu'elle en parle avec tout le respect possible, et qu'elle les reconnaît pour les docteurs des nations, pour la lumière du monde.

Aux auteurs inspirés ont succédé les Pères, et leur témoignage, adopté par l'Eglise,

étend la chaîne des auteurs sacrés, quoiqu'il y ait entre les premiers et les seconds une très-grande différence ; mais cela n'empêche pas qu'on ne cite les Ignace, les Polycarpe, les Tertullien, les Athanase, les Cyprien, les Chrysostome, les Jérôme, les Augustin, les Léon, les Grégoire, les Bernard, les Thomas, comme des interprètes évangéliques dont la science et la sainteté éclairèrent l'univers.

Chaque siècle fut illustré par la vie et par les écrits de ces saints docteurs, et leur nom seul renferme le plus grand éloge. On ne peut parcourir leurs ouvrages, sans reconnaître qu'ils furent suscités de Dieu pour continuer l'œuvre des prophètes et des apôtres, et sans admirer toute la force de l'éloquence et du génie. Tels sont les canaux qui nous transpirent les vérités éternelles, canaux qui coulèrent, depuis Moïse jusqu'à nous, sans interruption, et dont toutes les puissances de l'enfer ne pourront jamais arrêter de cours, parce que la doctrine de l'Evangile est un fleuve qui tire sa source du ciel même et qui arrose toutes les parties du monde, jusqu'à ce que les temps marqués par la Providence soient accomplis. Alors ce fleuve miraculeux refluera vers sa source, et il deviendra ce torrent de délices qui doit enivrer les élus ; mais il faut auparavant, selon les promesses de Dieu même, que l'Evangile soit prêché de toutes parts ; qu'il triomphe de tous les obstacles, comme il en a triomphé jusqu'ici, et qu'il n'y ait plus qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur : *Fiet unus pastor et unum ovile* (Joan., X, 16) ; et ce sont ici, mes frères, les prodiges que les divines Ecritures opéreront et ont opérés ; troisième vérité qui sert à nous convaincre qu'elles sont réellement la parole de Dieu.

Quel autre écrit, en effet, qu'une loi toute divine pouvait produire ce merveilleux changement arrivé dans l'univers ? Quel autre livre que la Bible pouvait se conserver jusqu'à nous sans altération ? Je l'aperçois au milieu des plus grandes révolutions surnager sur les flots, comme l'arche sainte sur ceux du Jourdain, et échapper aux inondations, aux guerres, aux incendies : toujours conservé et toujours révéré, il est déposé dans un tabernacle, comme le signe éternel de l'alliance de Dieu avec son peuple, comme une lettre vivante adressée à tous les hommes, afin de les rendre heureux.

En vain l'idolâtrie se déchaine ; en vain l'erreur frémit, et le sang des justes ruisselle de toutes parts, le ciel ne cesse de susciter des personnages célèbres, qui deviennent les fidèles dépositaires des divines Ecritures, et qui les gardent comme le plus précieux des trésors. O prodige admirable ! Dieu permet, afin de donner plus d'authenticité à sa sainte parole, que les Juifs, les plus grands ennemis des chrétiens, conservent les prophéties qui annoncent Jésus-Christ, et les regardent jusqu'à ce jour comme des prédictions infaillibles et réel-

lement inspirées par l'Esprit de Dieu lui-même.

Mais quel admirable coup d'œil si l'on considère les miracles opérés dans l'univers par le moyen des saintes Ecritures ! Les apôtres les expliquent aux peuples, comme Philippe à l'eunuque de la reine de Candace, comme Jésus-Christ lui-même aux disciples d'Emmaüs, et les nations se convertissent, et les nations abattent de leurs propres mains les idoles qu'elles avaient fabriquées. Chacun écoute, chacun lit, chacun veut s'instruire, et Dieu récompense cette sainte avidité par sa divine parole, par l'effusion des grâces les plus abondantes.

Les écrits des philosophes n'avaient servi qu'à inspirer un vain orgueil à quelques disciples. Tels furent les sectaires de Pythagore, de Platon, qui, plus célèbres par leur singularité que par leur grandeur, ne montrèrent aux yeux de l'univers que des sophismes et de la vanité, et n'apprirent aux hommes qu'à douter. L'Evangile, au contraire, paraît à peine, que des multitudes de Juifs et de gentils l'embrassent pour se dépouiller d'eux-mêmes, pour renoncer à tout, pour s'exposer à tous les tourments et pour ne s'occuper que du ciel. La foudre gronde, la tyrannie les poursuit, le glaive se lève sur leurs têtes, l'univers se conjure et se ligue contre leurs personnes, et il n'est question de toutes parts que de les charger de fers, que de les mutiler, que de les égorger, que de les brûler : n'importe, ils bravent tous les supplices, ils se jouent de la mort, et leur dernière parole est un témoignage rendu à la divinité de Jésus-Christ et à l'authenticité des livres saints.

Quelle persécution n'exerça-t-on pas, pendant des siècles entiers, contre ceux qui refusaient de livrer aux tyrans les divines Ecritures ! Rien ne fut capable de les intimider, et ils souffrirent tous les divers genres de mort que la rage peut imaginer, plutôt que d'être traditeurs. C'est ainsi que les livres saints se conservèrent toujours purs et sans tache, et qu'il en coûta la vie à des millions d'hommes pour nous les conserver. Il n'y avait que la lumière de ces divins écrits qui pût instruire les hommes de leurs devoirs, et purger l'univers des mensonges et des erreurs dont il était infecté. Il n'y avait que leur onction qui pût toucher des cœurs endurcis et changer les âmes. A peine les livres saints furent-ils connus que l'on vit disparaître cette philosophie païenne, cette religion fabuleuse qui rendait des hommages au soleil, comme à l'auteur de notre être, qui admettait autant de dieux qu'il y a de plantes et d'animaux dans toute la nature, qui divinisait jusqu'aux plus honteuses passions, et qui se repaissait des plus étranges chimères. La vérité sortit de cet énorme chaos, où l'ignorance et les préjugés la tenaient envelee, et l'on aperçut plus que le vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui, subsistant éternellement en trois personnes égales en puissance et en majesté, remplit tout de sa lumière et de son immensité.

La morale s'épura, et l'on eut honte de s'être prostitué pendant tant de siècles dans l'amour des créatures. On reconnut que l'homme n'était grand qu'autant qu'il s'élevait au ciel, et qu'il foulait aux pieds, non par orgueil, mais par humilité, les biens et les honneurs temporels. Les sophismes et les paradoxes, qui entretenaient les peuples dans l'amour du plaisir, cédèrent à la vérité des Ecritures, et l'Evangile devint l'alphabet des enfants. Les pères, convaincus et touchés, voulurent que leurs fils pussent dans une source aussi pure des règles de conduite, et l'on vit naître de toutes parts des multitudes de chrétiens. Les prêtres et les évêques assemblèrent les peuples jusque dans des souterrains, et leur expliquèrent la sainte Ecriture, qui, leur apprenant à connaître Jésus-Christ pour le seul et unique médiateur, les rendit les disciples les plus fervents et les plus zélés.

De là ces beaux siècles de l'Eglise que nous ne cessons de nous rappeler avec tout le regret possible de ce qu'ils ne subsistent plus; de là ce courage enflammé qui anima tous les premiers chrétiens, qui les rendit autant de saints, et qui les établit sur les ruines du judaïsme et de l'idolâtrie, comme autant d'évangélistes qui annoncèrent Jésus-Christ, ses mystères et ses prodiges; de là ces vertus éclatantes qui nous servent encore d'exemples lorsque nous sentons notre foi chanceler et notre piété s'affaiblir; de là ces temples élevés dans tous les lieux, et où les saintes Ecritures se lisent journellement comme la parole de Dieu, et sont annoncées avec une pompe qui en dénote la majesté.

Où trouver des écrits, mes frères, qui aient produit de telles merveilles, qui aient opéré de tels succès? Et comment pouvoir douter, après tant de prodiges, qu'ils ne soient réellement la parole de Dieu? Tout ce qui ne vient que de l'homme ne dure que quelque temps; mais ce qui vient de Dieu subsiste sans craindre les révolutions: *Veritas Domini manet in æternum*. Aussi, voyons-nous que les hérétiques mêmes, convaincus de la divinité des livres saints, ne cessèrent de les revendiquer dans tous les siècles et de les interpréter en leur faveur. Ils sentaient, malgré l'erreur qui les aveuglait, que lorsqu'on a le témoignage des Ecritures en sa faveur, on est réellement inexpugnable, et que c'est le meilleur rempart pour se mettre à l'abri.

Mais pourra-t-on dire de vous, mes frères, que vous regardez réellement la sainte Bible comme la parole de Dieu, en voyant l'indifférence avec laquelle vous traitez ce livre divin; en voyant le peu de soin que vous prenez de lire l'Evangile, et de le faire lire à vos enfants; en voyant le peu d'attention que vous donnez aux explications que vos pasteurs vous en font dans leurs sermons et dans leurs prônes? Ignorez-vous, comme dit un Père de l'Eglise, que la sainte Ecriture est une lettre que le Père éternel lui-même vous adresse? Et vous n'en êtes pas touchés, pendant que vous liriez avec le plus grand em-

pressement, avec le plus profond respect, une lettre qui vous serait écrite par un prince de la terre! Ah! que le Seigneur, mes frères, ait au moins la préférence sur ses créatures, et que sa parole soit au moins considérée comme celle de l'homme. Tout vous affirme que les Ecritures sont cette divine parole, et la manière dont elles sont énoncées, et la voie par laquelle elles nous ont été transmises, et les prodiges qu'elles ont opérés. C'est ce que je viens de vous prouver; voyons maintenant combien les vérités qu'elles contiennent sont propres à nous sanctifier.

SECOND POINT.

Le Prophète l'avait dit, que la parole du Seigneur est une loi pure, qui éclaire les yeux: *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* (Psal. XVIII, 9); une loi sans tache qui convertit les âmes: *Lex immaculata convertens animas* (Psal. XVIII, 8); enfin la témoignage fidèle de Dieu: *Testimonium Domini fidele*. (Ibid.) Or voilà, mes frères, ces vérités propres à nous sanctifier, et que les divines Ecritures renferment réellement, ainsi que ces trois subdivisions vont vous le démontrer; renouvelez votre attention.

Je dis, premièrement, que la parole du Seigneur est une loi pure qui éclaire les yeux, et il ne s'agit que de savoir, pour nous en convaincre, qu'il n'y a de vraie lumière que Dieu lui-même: *Lux vera*; et que sa parole est un rayon qui en émane. Oui, mes frères, notre esprit, fait pour être éclairé, ne peut trouver que des ténèbres dans le commerce des sciences et des créatures, si Dieu ne vient l'illuminer et lui découvrir la vérité. C'est ce qui fait, selon la remarque de saint Augustin, que les philosophes, qui croyaient n'avoir besoin de d'eux-mêmes pour connaître et pour saisir le vrai, marchèrent d'obscurités en obscurités, de précipices en précipices, et qu'ils aveuglèrent tous ceux qui voulurent être leurs disciples. Rien de plus opaque et de plus ténébreux que ces systèmes qui remplirent les écoles du monde pendant tant de siècles. Il n'y avait que Jésus-Christ, figuré par la Loi judaïque, qui pût dessiller les yeux des faibles mortels. Hors de lui, ce ne sont que de fausses lueurs, qu'on prend pour de la lumière, et qui ne conduisent que pour égarer.

Aussi le grand Apôtre nous dit-il clairement qu'il y a des hommes qui étudient toujours et qui ne parviennent jamais à la connaissance de la vérité. Tels sont ceux qui se confient dans leurs propres forces, qui n'interrogent que des créatures et qui, voulant être à eux-mêmes leur propre lumière, s'imaginent pouvoir tirer des trésors de leur propre fonds. Mais à peine la parole du Seigneur s'est-elle fait entendre, qu'on entrevoit l'abîme de ses misères, et qu'au lieu de se considérer comme un centre, on se trouve à peine un point dans l'étendue de ce vaste univers. Qui sommes-nous en effet, mes frères, si la loi de Dieu ne vient nous éclairer, sinon des âmes qui courent à leur perte; sinon des

esprits qui s'offusquent des vapeurs de l'orgueil; sinon des roseaux battus par la tempête, et le jouet éternel des vents? On bâtit aujourd'hui un système, et demain on le détruit; et si l'on persévère dans un sentiment, ce n'est que par obstination.

Le Seigneur a départi des lumières à tous les hommes, connues sous ce nom de raison que l'orgueil fait tant valoir, et dont il abuse si souvent pour s'élever contre Dieu même et pour insulter à sa providence et à sa majesté; mais qu'est-elle, cette raison, si quelque lumière d'en haut ne vient la guider; et à quels écarts ne l'avons-nous pas vue s'abandonner? L'histoire de ses égarements, vous n'en pouvez douter, est la plus étendue de toutes les histoires, et je ne veux que votre propre aveu, pour savoir de vous-mêmes que rien n'est plus mobile que la raison, plus faible, plus sujet à se tromper.

C'est pourquoi le Seigneur nous a donné la foi comme un nouveau moniteur, comme un nouveau guide, qui nous empêche de nous égarer; et cette foi n'étant autre chose que l'obéissance qu'on doit à sa parole, cette divine parole est devenue notre vraie lumière qui éclaire réellement les esprits : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Psal. XVIII, 9.)

C'est, en effet, depuis la promulgation de la Loi de Dieu que les idées du bien et du mal se sont développées; que les idées de la Divinité se sont éclaircies, et qu'on a vu une nation, au milieu de tous les peuples aveuglés par l'idolâtrie, n'adorer qu'un seul et unique Dieu, comme un être purement spirituel et créateur de toutes choses. Les ténèbres disparurent, et un nouveau monde sortit du sein même de la corruption, pour professer un culte religieux, exempt de toute faiblesse et de toute superstition.

On ne connut plus cette pluralité de dieux, idée aussi extravagante qu'impie; on foula aux pieds le marbre et le bois qu'on avait révéérés jusqu'alors, et on ne vit dans le soleil lui-même qu'un astre qui devait périr. L'esprit se dégagait des sens qui l'offusquaient; il sentit quelle était son excellence, et il s'occupa de choses purement intellectuelles. L'éternité se fit voir à travers les révolutions des temps, et on salua le ciel comme sa patrie.

Aussi voyons-nous que les prophètes sont remplis des plus belles images de la Divinité; qu'on ne peut les lire sans être éclairé de ces flammes vives et pures qui répandent la vérité; qu'enfin leur langage tout céleste annonce toute la grandeur de Dieu, toute sa puissance, toute sa sagesse, toute sa bonté. Mais de quelle lumière les esprits ne furent-ils pas pénétrés, lorsque Jésus-Christ lui-même vint nous intimer sa loi? Il sembla qu'une seconde création s'opérait. Ce qu'il y a de certain, mes frères, c'est qu'on entendit une doctrine qu'on n'avait point entendue jusqu'alors; c'est que toute la philosophie ne parut plus qu'une chimère incapable de rendre l'homme heureux et de l'élever jus-

qu'à Dieu; c'est que toute la science humaine perdit tout son éclat, et qu'une seule parole de Jésus-Christ en apprit plus que toutes les dissertations et tous les systèmes des écoles.

Le renoncement à soi-même, l'amour de la pénitence, l'humilité, devinrent les premières vertus, et sans elles on ne fut qu'un simulacre de sagesse et de religion. L'orgueil rentra dans le mépris qu'il méritait, et l'esprit ne se crut sublime qu'à proportion qu'il connut sa faiblesse et qu'il s'abaissa devant la majesté de son Créateur. C'est ainsi que la parole de Dieu, comme le germe des véritables lumières, répandit un beau jour dans tous les climats. Il n'y eut que les hommes endurcis qui conservèrent leurs préjugés : *Et tenebræ eum non comprehenderunt.* (Joan., I, 9.)

Cherchez dans tous les livres de l'antiquité, interrogez les Socrate, les Platon, tous les chefs de sectes, et vous n'y trouverez que des axiomes qui laissent l'esprit sans clarté; que des conjectures et des doutes qui ne servent qu'à embrouiller l'imagination et qu'à confondre les idées; au lieu que dans l'Evangile tout est clair, tout est précis. S'agit-il de la Divinité, elle paraît telle qu'elle est, simple, une, éternelle, toute-puissante, et opérant tout dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, sans blesser la liberté. S'agit-il de la félicité, elle se fait voir dans le sein de Dieu comme dans la source de tout bonheur, et dégagée de toutes ces affections charnelles qui ne servent qu'à corrompre le cœur et à séduire l'esprit. S'agit-il de nos âmes, elles s'annoncent telles qu'elles sont, destinées pour vivre éternellement avec Dieu, pour être sa société. S'agit-il enfin de la religion, on la découvre dans toute sa pureté, comme le chef-d'œuvre de la Toute-Puissance et le prix des souffrances et de la mort de Jésus-Christ.

Reconnaissez donc, mes frères, que la parole du Seigneur est une loi pure qui éclaire les yeux : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* (Psal. XVIII, 9), que sans sa lumière on ne peut que s'égarer, et qu'enfin, nos âmes comme nos esprits acquièrent par son moyen une nouvelle manière d'être : *Lex Domini immaculata convertens animas.* (Psal. XVIII, 8.) La lecture de l'Ecriture sainte est comme un jardin délicieux bien plus agréable que le paradis terrestre, dit saint Chrysostome, il n'est pas borné comme celui que Dieu avait placé dans Eden, il s'étend par toute la terre habitable. Allez aux Indes, au bout de l'Océan, aux îles Britanniques ou du Pont-Euxin, pénétrez jusqu'aux parties australes, vous trouverez partout des personnes qui vous parleront de l'Ecriture sainte. Il n'y a point de serpent à craindre dans ce magnifique jardin. Il est inaccessible à la morsure des animaux, et il est arrosé d'une source d'eaux vives qui rejaillissent pour la vie éternelle.

C'est là cette eau, mes frères, qui purifie l'âme et qui lui donne un lustre qu'elle n'avait point, parce que la loi du Seigneur est

sans tache : *Convertens animas*. Faites attention, je vous prie, que le Prophète ne veut point dire ici que la lecture de la sainte Ecriture puisse convertir par elle-même. Hélas ! vous n'avez que trop éprouvé qu'elle est souvent une lettre morte ; mais il veut nous faire entendre que Dieu se sert de ce moyen pour rappeler les hommes à leurs devoirs et pour les toucher, de sorte qu'il est vrai de dire qu'elle convertit les âmes : *Lex Domini immaculata convertens animas*.

Si le Seigneur a attaché sa grâce à mille sujets différents, dit saint Ambroise, il est incontestable que la sainte Ecriture est un des moyens qu'il emploie le plus souvent pour arracher les hommes à leur corruption. On serait infini si l'on entreprenait d'en rapporter des exemples ; il suffit de dire que l'histoire ecclésiastique en est remplie et que nous sentons nous-mêmes que notre cœur se laisse attendrir comme malgré lui, toutes les fois que nous lisons les livres saints, et ce serait bien autre chose, si la dissipation ne nous empêchait pas de nous livrer à ces pieux sentiments.

Je ne puis parcourir les prophètes et les évangélistes, dit saint Augustin, sans éprouver en moi-même une consolation supérieure à tout ce qu'on peut exprimer. Mon âme attendrie, pénétrée, se colle en quelque sorte sur chaque passage, et une onction merveilleuse se répand dans toutes les parties de mon cœur.

Ne nous étonnons plus si la promulgation des vérités évangéliques a opéré dans l'univers une si admirable révolution. La Bible est une source d'instructions qui élèvent l'âme, qui l'approchent de Dieu même et qui la remplissent d'une joie toute sainte, et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle connaît, à la lumière de ce divin flambeau, toute l'étendue de ses obligations, toute la sainteté du christianisme.

David compare à un arbre toujours fleuri, planté sur le bord d'un ruisseau, un homme appliqué à méditer l'Ecriture sainte : d'où il s'ensuit, dit saint Chrysostome, qu'une âme qui reçoit perpétuellement les influences de la grâce par les canaux de la divine parole, résiste à toutes sortes d'accidents, souffre avec courage les incommodités de la vie, les maladies, les injures, les calomnies. Ni la fortune, ni la gloire, ni les succès, ni les plaisirs ne sont pas si propres à bannir la tristesse d'un cœur que la lecture de l'Ecriture sainte, parce que toutes ces choses sont périssables et sujettes au changement, au lieu qu'en s'entretenant avec Dieu on se fortifie dans l'amour de la justice et de la vérité et on s'élève au-dessus de tous les revers : *Lex Domini immaculata convertens animas*.

Êtes-vous dans la peine, dit saint Bernard, êtes-vous dans la joie, avez-vous des demandes ou des actions de grâces à faire, lisez les saintes Ecritures, et un seul et même psaume vous servira dans toutes ces situations différentes ; parce que l'Esprit-Saint souffle où il veut et comme il veut ; parce que toute parole inspirée, selon l'Apôtre, est bonne pour enseigner, pour corriger, pour

consoler. C'est ce qui fait que le Prophète ne cesse d'exalter la Loi du Seigneur comme le plus excellent des trésors, comme la lumière de son esprit, comme la paix de son âme, comme la joie de son cœur. Lisez le psaume CXVIII, ce psaume admirable dont l'Eglise a composé les petites Heures, et vous remarquerez à chaque verset quelle est la fécondité de la divine parole, et quelle est son onction. Ce sont mille expressions toutes différentes et plus énergiques les unes que les autres, qui préconisent la loi du Seigneur et qui lui en font connaître toute la magnificence et toute l'utilité.

Qui pourra comparer la parole de l'homme à celle de Dieu ? Les hommes ne disent que des mots, et leur éloquence la plus sublime ne renferme que des phrases stériles ; mais la parole du Seigneur, comme un glaive à deux tranchants, divise l'homme d'avec lui-même, l'arrache à la terre et l'attache au ciel. Elle lui apprend que tout ce qu'il voit ici-bas n'est qu'un songe, qu'il n'y a que Dieu digne de ses désirs et de ses regards ; elle lui fait sentir l'immortalité de son âme, et elle le force en quelque sorte à gémir de la captivité qu'on souffre ici-bas ; elle le promène de miracles en miracles en lui découvrant tous ceux que le Seigneur a opérés en sa faveur ; elle lui déploie toutes les richesses de la grâce, et elle lui montre comment Dieu, dans tous les temps, rejeta les superbes et éleva les petits ; elle le fait entrer dans la connaissance des mystères et elle lui apprend où il doit s'arrêter.

Ce sont ces effets, mes frères, qui engagent tous les saints docteurs à conseiller la lecture des livres saints. Ils savaient par eux-mêmes qu'il n'y a pas un moyen plus efficace pour revenir à Dieu ou pour s'entretenir dans son saint amour. Je ne prétends point ici que tout le monde doive lire la Bible indistinctement ; je sais que les choses les plus excellentes se changent en odeur de mort chez les personnes qui ne sont pas bien disposées, et que l'Eglise eut toujours droit de déterminer les lectures qu'on doit faire, dans la crainte qu'une indiscrete curiosité ne vint à abuser de la parole de Dieu même. Mais je reconnais en même temps, avec tous les Pères, que la méditation de l'Ecriture sainte, lorsqu'elle a pour objet la sanctification de l'âme, et lorsqu'on y porte un esprit de soumission, peut opérer les plus grands fruits.

C'est ce qui fait que saint Ambroise ne craint point d'avancer qu'il faut chercher Jésus-Christ dans les Ecritures, et qu'on ne le trouve mieux nulle part ; que saint Jérôme déclare qu'on doit apprendre la sainte Ecriture dès l'enfance ; que saint Chrysostome dit clairement que tous les maux viennent de ce qu'on s'imagine qu'il n'y a que les prêtres qui doivent lire les livres saints, et que c'est un profond abîme d'ignorer l'Evangile ; que saint Augustin enseigne qu'il faut écouter assidûment la parole de Dieu à l'église et la relire dans ses maisons ;

qu'enfin les apôtres ont adressé leurs *Epîtres* à ceux qui sont chéris de Dieu.

C'est dans les livres saints que l'homme trouve les titres de sa véritable grandeur; qu'il voit cette généalogie commune qui nous donne à tous Adam pour père; qu'il aperçoit une Providence qui veille sur chacun de nous en particulier; qu'il découvre la gloire et le bonheur de sa destinée; qu'il apprend à bien vivre et à bien mourir, et qu'il se rend digne de régner à jamais avec Dieu.

Le libertin puise dans la sainte Ecriture les moyens de se corriger, le juste de se sanctifier encore davantage, le philosophe de s'humilier, l'ignorant de s'instruire; de sorte qu'il n'y a personne qui, par la lecture des livres saints, ne soit éclairé, enrichi et consolé. Ils inspirent la patience, l'humilité, la douceur; ils relèvent nos espérances, et partout ils nous offrent des modèles dignes d'être admirés et imités.

Quelle impression ne feraient-ils pas sur nous, mes frères, si nous lisions avec respect; si, à l'exemple du Roi-Propète, nous faisons nos délices de les méditer nuit et jour? Mais hélas! je le dis en pleurant, on ne voit entre vos mains, on ne trouve dans vos maisons que des livres romanesques ou superstitieux, que des pièces de théâtre, que des chansons profanes. Grand Dieu! est-ce à des chrétiens que je parle? Est-ce à une génération héritière de vos promesses, lavée dans les eaux du baptême, purifiée dans le sang de Jésus-Christ?

Il est vrai, qu'en voyant votre indifférence pour les livres saints, on ne peut s'imaginer que vous soyez des disciples de la croix, d'autant mieux que les premiers chrétiens ne cessaient de lire le saint Evangile, de le faire lire à leurs enfants et à leurs domestiques comme le testament de notre père, et qu'ils recommandaient qu'on les enterrât avec ce livre divin, le regardant comme un germe d'immortalité, comme la règle sur laquelle ils seraient jugés. On ne saurait exprimer l'avidité avec laquelle on examine toutes les clauses d'un testament qui nous assure quelques biens temporels, et on ignore celui qui nous promet les eieux, celui qui est le prix de la mort de l'Homme-Dieu.

Cependant, mes frères, il n'y a point de moyen que l'Eglise n'emploie pour nous donner une haute idée du saint Evangile, pour nous inspirer toute la vénération qu'il mérite. Elle a réglé que ses ministres le liraient pendant la célébration des plus grands mystères; que les pasteurs ne manqueraient point dans leurs prônes de l'expliquer aux peuples; que dans les cérémonies on fléchirait le genou devant ce livre divin; qu'on l'encenserait avec respect, qu'on le baiserait avec piété: autant d'actes de religion qui nous confirment que la sainte Ecriture renferme réellement en soi de véritables trésors; qu'elle éclaire l'esprit: *Præceptum Domini lucidum*; qu'elle convertit l'âme: *Convertens animas*; qu'elle est enfin le té-

moignage fidèle du Seigneur: *Testimonium Domini fidele*.

Où, mes frères, les saintes Ecritures rendent témoignage à Dieu, et le témoignage le plus authentique et le plus solennel qu'il y eut jamais. C'est dans les divins écrits, dit saint Jérôme, qu'on apprend à connaître toute la grandeur des mystères, toute l'économie de la religion; c'est là qu'on voit un Dieu en trois personnes, qui crée le monde quand il lui plaît, et qui a tout fait par sa sagesse; c'est là qu'on aperçoit une révélation faite à Abraham et à Moïse, qui produisit la Loi écrite, et qui suscita tous ces prophètes qui annoncèrent le Christ; c'est là qu'on découvre l'œuvre ineffable de l'incarnation, qu'on admire les prodiges qui précéderent et qui accompagnèrent la venue du Messie, les merveilles de sa mort et de sa résurrection; c'est là qu'on voit la naissance et les progrès du christianisme, et qu'on s'instruit des hommages qu'on doit à Dieu, du respect qu'il faut rendre à l'Eglise, des devoirs qu'on est obligé de pratiquer.

Il n'y a rien qui justifie mieux les promesses de Dieu, que la sainte Ecriture. Elle dépose en faveur de toutes les vérités qui constituent le fondement du christianisme; elle fait voir de siècle en siècle, comment le Seigneur accomplit fidèlement ses oracles, et comment tous les mystères et tous les miracles s'enchaînent, pour ainsi dire, les uns dans les autres, avec un ordre qui annonce la providence d'un être tout-puissant. C'est ce qui fait que le Prophète dit au Seigneur: Afin que vous soyez justifié dans vos paroles: *Ut justificeris in sermonibus tuis*. (*Psal. L, 6.*)

Quels sont les actes, dit saint Augustin, aussi authentiques que les livres saints? quels sont les témoignages aussi forts? Plus anciens que tous les écrits du monde, conservés avec le plus grand soin par les ennemis mêmes des chrétiens, ils portent avec eux tous les caractères de conviction. Il n'y a pas une ligne qui ait été altérée, pas un mot qui ait été changé. Le zèle des Machabées pour conserver la loi de leurs pères en est la preuve la plus complète. Que ne firent pas ces généreux athlètes, plutôt que de livrer les divines Ecritures à l'impie Antiochus? Ils combattirent jusqu'à la mort, et ils s'ensevelirent dans leurs propres triomphes. Il était juste que la parole de Dieu, bien différente de celle des hommes, dit saint Chrysostome, ne craignît ni les ravages des barbares, ni les révolutions des temps. Aussi s'est-elle conservée comme un témoignage continuel de l'alliance du Seigneur avec nous, comme une preuve authentique des prodiges que sa toute-puissance opéra dans tous les âges du monde. L'Ecriture sainte, en effet, est le dépôt de tout ce que Dieu a fait de plus merveilleux et de plus éclatant; de sorte, selon la pensée de saint Grégoire, qu'on peut appeler les livres saints, les archives de la divinité: *Testimonium Domini fidele*.

Quels écrits contiennent, comme ceux-ci,

toute l'histoire des miséricordes du Seigneur? Quels écrits racontent, comme ceux-ci, ses justices, et nous détachent de la terre et des sens. Si l'on doute, si l'on hésite, qu'on prenne les Ecritures, dit saint Ambroise, qu'on les parcoure avec attention, et bientôt les doutes se dissiperont, et bientôt on reconnaîtra qu'elles sont l'ouvrage même de l'Esprit-Saint : *Testimonium Domini fidele*.

Je vous avoue, dit saint Bernard, que la majesté des Ecritures m'étonne, et que je ne trouve en aucun autre livre la même force, la même élévation, la même sublimité. Tout y est merveille et tout y est vérité. Tout y annonce un Dieu qui parle, qui éclaire et qui tonne. Ici, les cieux s'ouvrent pour enfanter le Messie; là, les éléments obéissent à sa voix. Ici, la terre rend les morts qu'elle avait engloutis, et la poussière se ranime; là, douze hommes sans force et sans appui font la conquête de l'univers, et le christianisme est répandu dans tous les lieux. Ici, une simple croix renverse les idoles et leurs temples; là, le sang des martyrs engendre une multitude de chrétiens. Et où ces vérités se lisent-elles, si ce n'est dans les livres saints? *Testimonium Domini fidele*.

Mais ce qui me fait trembler, mes frères, c'est que, si les divines Ecritures nous confirment tout ce que la puissance de la grâce a opéré; si elles exposent à nos yeux les plus beaux exemples de toutes les vertus; si elles sont un témoignage vivant des miséricordes et des justices de Dieu, elles déposeront contre vous et contre moi au jour des vengeances, supposé que nous n'ayons pas profité de leurs lumières et de leurs préceptes pour marcher dans les voies du Seigneur. La parole de Dieu, dit saint Cyprien, est la consolation de ceux qui l'observent; mais elle est la ruine de ceux qui la méprisent ou qui la rejettent. C'est une semence qui nous tuera, vous et moi, si nous n'avons soin de la recueillir avec empressement, et de la conserver dans nos cœurs, à l'exemple de la très-sainte Vierge, dont il est dit : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*. (Luc., II, 19.)

Ne lisez donc jamais la sainte Ecriture qu'avec une religieuse frayeur, qu'en pensant qu'elle deviendra votre sentence et votre accusateur, si vous n'en tirez pas le fruit qu'on en doit tirer. Elle vous est un garant que le Seigneur n'abandonna jamais ceux qui eurent le bonheur de l'aimer; mais elle vous fait voir, en même temps, qu'il est terrible envers ceux qui se moquent de ses ordonnances, et qui ne savent pas les discerner des coutumes ordinaires. S'il n'y a point de roi qui ne soit jaloux, avec raison, de l'exécution de ses édits, pensez-vous que Dieu regardera d'un œil indifférent l'homme qui méprise ses lois, et qui ne se met point en peine de les observer? Il s'armera, n'en doutez pas, de toute sa colère, et il vous représentera cet Evangile éternel que vous ne connaissez presque pas, pour en tirer le sujet de votre condamnation, et pour vous

perdre sans ressource. C'est là ce livre dont l'Eglise nous parle dans ses prières, qui sera produit au grand jour, et où chacun lira son arrêt de vie ou de mort : *Liber scriptus proferetur*. C'est là ce livre qui vous accusera, vous impies, vous libertins, vous hypocrites, qui vous riez à présent des anathèmes qu'il lance contre vous, des avis qu'il vous donne, des reproches qu'il vous fait, des exemples qu'il vous offre : *Liber scriptus proferetur*. C'est là ce livre qui vous remettra devant les yeux tout ce que Jésus-Christ a souffert pour vous, tout ce que vous deviez souffrir pour lui; ce livre qui est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, le germe de toute la théologie, le code de l'Eglise universelle :

*Liber scriptus proferetur,
In quo totum continetur,
Unde mundus judicetur.*

(Prose des Morts : *Dies iræ*.)

Grand Dieu, ne permettez pas que l'heureuse nouvelle de notre salut devienne l'occasion de notre ruine éternelle, par l'abus que nous pourrions faire d'une grâce aussi signalée. Inspirez-nous de plus en plus un amour ardent pour votre divine parole, et faites-nous trouver dans les livres saints cette onction qui remplit l'âme et qui lui donne le goût des choses célestes. Nous n'avons lu jusqu'ici les paroles que vous nous adressez que comme des sentences qu'on grave simplement dans sa mémoire; mais nous vous promettons de les lire dorénavant comme les effusions de l'Esprit-Saint, et de les répandre dans nos âmes, afin qu'elles y produisent des fruits pour l'éternité.

N'oublions jamais, ô mon Dieu, que vous recommandâtes aux Juifs de méditer votre divine parole et le jour et la nuit, d'en instruire leurs enfants, de l'écrire sur le seuil et sur la porte de leurs maisons, et que ces ordonnances sont pour nous comme pour eux; n'oublions jamais que votre loi doit faire nos délices, et qu'un chrétien ne peut ignorer le testament que Dieu, son Père, lui a laissé comme le gage précieux de son amour.

Il ne nous reste que la confusion de notre visage, en voyant l'indifférence que nous avons eue jusqu'ici pour vos divines Ecritures, tandis que nous avons perdu nos jours dans des lectures profanes, et que nous avons appliqué notre âme à des jeux ruineux, à des spectacles criminels. Pardonnez-nous ces égarements, ô mon Dieu ! et faites que, lorsque vous viendrez frapper à notre porte, vous nous trouviez appliqués à méditer votre Loi sainte comme le meilleur moyen de nous détacher de la terre et de nous conduire au ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LA COMMUNION.

Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis. (Joan. I, 26.)

Il y a au milieu de vous un prophète que vous ne connaissez point.

Sire,

Ce que saint Jean disait autrefois aux Juifs, nous pouvons le dire à la plupart des chrétiens qui communient. Ils ne connaissent ni celui qu'ils reçoivent, ni les grâces qu'il vient leur apporter : *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis*. La chose est sans doute étonnante et digne de tous nos gémissements; mais elle n'en est pas moins vraie. Oui, mes frères, vous approchez tous les jours de nos autels; vous vous nourrissez tous les jours de la chair de l'Homme-Dieu, et, semblables à ces malheureux dont parle l'Apôtre, vous ne savez pas faire le discernement du corps du Seigneur : *Non dijudicans corpus Domini*. (I Cor., XI, 29.)

C'est pour arrêter ce scandale que j'élève aujourd'hui ma voix, et que je viens vous dire, comme le précurseur du Messie : Prenez garde : il y a au milieu de vous, dans votre propre cœur, un prophète que vous ne connaissez point, et qui néanmoins est votre Créateur et votre Dieu : *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis*.

Vous avez beau être instruits des vérités de notre sainte religion, savoir, avec toute l'Eglise, que le sacrement de nos autels contient réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, vous agissez de manière à nous persuader que vous doutez de ce dogme incontestable; vous avez une telle indifférence pour cette divine nourriture, qu'il paraît que vous en ignorez le prix : *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis*.

Qu'il est terrible, mes frères, qu'il est affligeant d'avoir en soi-même le principe de la vie, et d'être dans un état de mort; de recevoir le Dieu de toute sainteté, et de conserver des affections terrestres et charnelles; de manger le pain des anges, et de rechercher les fausses joies du monde! cependant voilà votre état. Vous communiez sans tirer aucun fruit de la communion, parce que vous ne vous appliquez pas à méditer sur un mystère aussi saint et aussi ineffable; parce que vous négligez les moyens de vous entretenir avec votre Dieu, de lui demander les grâces dont vous avez besoin, et de prendre les précautions nécessaires pour vous sanctifier : *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis*.

Ne perdez rien de ce discours, et vous allez voir que le reproche que je vous fais n'est malheureusement que trop vrai. Examinons d'abord quel est ce prophète qui est au milieu de vous, c'est-à-dire quelle est l'essence du sacrement de nos autels; ensuite nous verrons que vous n'avez point une juste idée de cet auguste sacrement. En

deux mots : la grandeur et la réalité de l'Eucharistie, l'ignorance où vous êtes par rapport à cette vérité feront tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ est réellement dans l'Eucharistie, il y est comme Dieu et comme homme tout ensemble, et s'il y est dans cette double qualité qui constitue son essence et le mystère ineffable de l'incarnation, il mérite toutes vos adorations et tout votre amour. Or il est incontestable, mes frères, que le sacrement de nos autels renferme tout ensemble et la divinité et l'humanité de notre divin Sauveur.

Jésus-Christ ne s'est point incarné pour un temps, dit saint Chrysostome. En prenant notre propre chair, il l'a prise pour toute l'éternité; de sorte qu'on ne peut plus concevoir la divinité de Jésus-Christ sans son humanité, et qu'elles sont réellement inséparables l'une de l'autre. C'est ce qui fait que la mort même de notre divin Sauveur ne désunit point son corps de sa divinité, et qu'il est dans l'Eucharistie comme homme et comme Dieu, sans aucun doute et sans aucune ambiguïté.

Rappelez-vous à cette occasion le moment où Jésus-Christ devant passer à son Père, assemble ses apôtres, leur signifie qu'il veut manger la pâque avec eux, et leur dit, après avoir pris du pain et l'avoir béni : Ceci est mon corps : *Hoc est corpus meum*. (Marc., XIV, 22.) Paroles claires et précises, paroles efficaces et sublimes, s'écrie saint Augustin, qui ont la puissance de changer au même instant un simple morceau de pain en le corps même de Jésus-Christ, de sorte qu'il se portait dans ses propres mains lorsqu'il distribuait la cène à ses disciples. Le miracle ne fut pas moins éclatant à l'égard du vin. Il le bénit, et aussitôt cette liqueur se transforme en son propre sang : *Hic est calix sanguinis mei*. Il n'y a point ici d'énigme, point d'équivoque, c'est le même corps qui sera mis en croix : *Quod pro vobis tradetur*; le même sang qui sera répandu : *Qui pro vobis effundetur*. Et ce prodige ne s'accomplit pas pour cette fois seulement, mais il s'opère pour être renouvelé autant de fois que les apôtres et leurs successeurs feront ce que Jésus-Christ fait dans ce précieux moment : *Hæc quotiescunque feceritis*. O ciens! sans doute vous prîtes part à cette auguste merveille, et les anges regardèrent avec admiration l'accomplissement d'un si grand miracle, comme ils le considèrent encore à chaque fois qu'il se renouvelle sur nos autels. Ni la création de l'univers, ni la résurrection des morts ne peuvent être comparées à ce miracle. Il s'agit ici, d'un Dieu qui anéantit la substance du pain et du vin, et qui n'en conserve que les espèces, pour nous donner son propre corps en nourriture, et pour s'identifier avec nous. Il s'agit d'un sacrement qui renferme l'instituteur de tous les sacrements, l'auteur de tout bien, le principe et le modèle de

toute sainteté, celui par lequel nous existons, et en qui nous trouvons la grâce et le salut.

Il s'agit du Verbe éternel, du Fils du Très-Haut, qui, égal à son Père en toutes choses, n'a point d'autres bornes que l'infini, d'autres espaces que l'immensité, d'autre vouloir que la toute-puissance. Il veut, et tout obéit à sa volonté; il parle, et les rois rentrent dans la poudre; il regarde, et il fait trembler l'univers; il prononce ces mots : *Ceci est mon corps*; et le mystère ineffable de l'Eucharistie s'accomplit sans réserve, sans délai.

C'est lui-même que ce sacrement contient, et comme partout où est son corps, sa divinité s'y trouve nécessairement, on reçoit dans la communion Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble. Ainsi, mes frères, celui qui tonne dans les cieux, et celui qui pleure dans un berceau; celui qui est adoré des anges, et celui qui est outragé des Juifs; celui qui commande à l'univers, et celui qui obéit à Marie et à Joseph; celui qui donne la vie à toutes les créatures, et celui qui expire sur une croix; celui qui réand la lumière dans tous les climats, celui qui réand son sang sur le Calvaire, se trouve réellement et substantiellement dans l'Eucharistie.

Ce ne sont point les apôtres qui ont voulu nous persuader ce fait, ils ne sont que des témoins qui racontent ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, ce qu'ils ont touché de leurs propres mains : *Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ*. (I Joan., I, 1.) En vain l'hérésie veut objecter, veut disputer; il faut que tout cède à la force de ces paroles que Jésus-Christ lui-même prononce, et qu'il prononce, dit saint Thomas, sans restriction, sans explication, quoiqu'il sût bien l'usage que son Eglise ferait de ces mêmes paroles. *Ceci est mon corps : Hoc est corpus meum*. (Matth., XXVI, 26.) Il ne s'agit point de dire qu'on leur a donné une interprétation qu'elles n'avaient pas. On n'a pas besoin d'interpréter des mots qui sont la clarté même, et qui ne laissent aucun doute : *Hoc est corpus meum*.

A cette autorité, qui est celle de Dieu même et qui avait été confirmée par ces expressions si claires et si précises : Je suis le pain descendu du ciel; ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage; quiconque ne mangera point ma chair, n'aura point la vie en lui, se joint le témoignage de tous les évangélistes, et celui du grand Apôtre. C'est du Seigneur même qu'il a appris ce qu'il va dire : *Ego accepi a Domino* (I Cor., XI, 23); et qu'a-t-il appris? Que si quelqu'un boit et mange le corps de Jésus-Christ indignement, il est coupable du corps et du sang du Seigneur; qu'il boit et mange sa propre condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit* (Ibid., 29); et que l'homme doit s'éprouver lui-même, avant de recevoir la communion : *Probet autem seipsum homo*. (Ibid., 28.)

Sont-ce là des paroles, je vous le demande, mes frères, qui annoncent simplement

qu'il ne s'agit dans la réception de l'Eucharistie que de la simple figure du corps de Jésus-Christ, que d'une légère image, que d'un symbole? Ah! ne faut-il pas être vraiment aveugle, ou plutôt possédé du démon, pour tenir un pareil langage? D'ailleurs, qui est-ce qui aura droit d'expliquer les paroles de Jésus-Christ et celles de l'Apôtre, si ce n'est l'Eglise à qui Dieu a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre elle; si ce n'est l'assemblée des pasteurs à qui Dieu a dit, qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise, me méprise : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit* (Luc., X, 16); si ce n'est à ceux à qui il a dit : Allez, enseignez en mon nom, et je suis avec vous tous les jours de votre vie jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi?* (Matth., XXVIII, 20.)

Et que nous dit-elle, cette Eglise toujours infaillible, toujours inspirée par l'Esprit-Saint? que nous dit-elle sur le mystère de l'Eucharistie, sinon que ce sacrement ineffable contient réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ; que par les paroles de la consécration il ne reste plus que les simples apparences du pain et du vin, et qu'on reçoit son maître, son rédempteur et son Dieu, toutes les fois qu'on a le bonheur de communier?

C'est un dogme également reçu dans l'Eglise latine, comme dans l'Eglise grecque, et le schisme même de cette dernière Eglise n'a point empêché qu'elle n'ait toujours cru et toujours enseigné que Jésus-Christ était réellement dans l'Eucharistie. Aussi voyons-nous que tous les Pères, sans interruption, professent cette même vérité, et que tous les chrétiens, dans tous les temps et dans tous les lieux, meurent en rendant témoignage à cette vénérable croyance. Aussi voyons-nous que la célébration des saints mystères fut toujours regardée comme le renouvellement du sacrifice de la croix, comme l'immolation du véritable Agneau.

Eh! qu'aurait donc la Loi nouvelle de plus respectable que l'ancienne, dit saint Bernard, s'il ne s'agissait dans le sacrifice de la messe que d'une simple figure? Ne sait-on pas que le sang des boucs et des taureaux ne coulait dans le temple des Juifs que pour représenter celui de Jésus-Christ, et que toutes les figures ont cessé, lorsqu'à la mort de ce divin Sauveur le voile se déchira, et la Synagogue fut répudiée. Alors Jésus-Christ victime et pontife tout à la fois, devint notre sacrifice et notre propitiation; alors il se substitua lui-même à tous ces symboles qui l'annonçaient, et dont il devait être le terme et l'accomplissement.

Ceux qui doutèrent de cette vérité furent anathématisés par l'Eglise universelle, comme il paraît dans la condamnation de Bérenger qui osa le premier attaquer la réalité de l'auguste sacrement de nos autels. A peine cet hérésiarque, qui vivait au IX^e siècle, eut-il déclaré son infâme doctrine, que tous les pasteurs s'enflamment d'un saint zèle, et que deux conciles, l'un de Latran et l'au-

tre de Verceil, foudroient le nouvel apôtre et le nouvel évangile, comme l'oracle du démon et la voix de l'impiété. Bientôt les censures et les malédictions contre l'erreur et la nouveauté retentissent dans toute l'Eglise, et Bérenger lui-même étonné, consterné de se trouver seul de son parti, abjure solennellement son hérésie, et reconnaît publiquement que Jésus-Christ est réellement et en substance dans le sacrement de nos autels.

Telle était la doctrine universelle jusqu'à cette époque qui ne servit qu'à la relever avec plus d'éclat, et telle serait-elle encore en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Danemark, en Suisse, et dans plusieurs cercles de l'Allemagne, si l'impie Luther et l'exécration Calvin n'avaient entraîné dans leur hérésie ces royaumes entiers. Vous le permettez, ô mon Dieu ! et pour humilier l'orgueil de l'homme, et pour donner dans le saint concile de Trente, le témoignage le plus authentique et le plus solennel au dogme eucharistique. On vit alors les évêques de toutes les parties du monde se rassembler avec un zèle vraiment apostolique, et dans un saint concert, formé par l'Esprit-Saint, établir de la manière la plus claire et la plus précise la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et reconnaître unanimement que cette précieuse et vénérable doctrine avait toujours été enseignée sans interruption, sans altération, comme étant la conséquence toute naturelle des paroles de Jésus-Christ, et la suite du pouvoir qu'il donna à ses apôtres et à leurs successeurs, de consacrer en son nom.

Ce jugement fit frémir l'erreur, et pour achever de la confondre, les Pères du concile établirent qu'on ferait tous les ans des processions à perpétuité, où Jésus-Christ porté en triomphe recevrait les hommages de tous les peuples, comme une amende honorable faite à sa majesté. Cette religieuse et sainte coutume n'est qu'une continuité des adorations que l'Eglise rendit dans tous les temps au sacrement de nos autels. Avec quelle ardeur les premiers chrétiens ne s'exposaient-ils pas au martyre, lorsqu'il s'agissait d'assister à la célébration des saints mystères ! Avec quelle révérence n'emportaient-ils pas la sainte Eucharistie dans leurs maisons, pour pouvoir se communier dans les temps de persécution ! Ils savaient que ce mystère renfermait Dieu lui-même ; qu'il était le germe de la bienheureuse immortalité ; qu'en communiant on recevait les plus grandes grâces, et qu'on demeurerait en Jésus-Christ, comme il demeurerait en nous : *In me manet, et ego in illo.* (Joan., VI, 57.)

Ne soyons point surpris, mes frères, si l'Eglise ne cessa de rendre des hommages dans tous les temps à Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Instruite qu'elle est, et par les paroles de Dieu même, et par celles des apôtres, et par toute la tradition, et par l'impression de l'Esprit-Saint qui ne cesse de la diriger et de l'instruire, elle sait que c'est son divin Epoux qui se trouve réellement sous les

symboles du pain et du vin, et qu'en s'agençant ainsi, il a voulu lui donner le gage le plus précieux de son amour. Qu'y a-t-il en effet de plus merveilleux, mes frères, que de voir un Dieu que les cieux et la terre ne peuvent contenir ; un Dieu devant qui nous ne sommes que cendre et néant, se communiquer sans réserve à sa créature, entrer dans un cœur tel que le nôtre, si souvent souillé par les plus honteuses passions, si souvent profané par des désirs terrestres et charnels ?

Ah ! comment répondre à de si grands miracles, à de tels excès de bonté, si ce n'est en adorant ce Dieu de miséricorde, et en l'aimant de toutes nos forces, de toute notre âme, de tout notre esprit ?

C'est une conséquence toute naturelle, mes frères, de la réalité de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Si ce divin Sauveur est véritablement caché dans ce sacrement, comme Dieu et comme homme tout ensemble, ainsi que vous venez de le voir, il faut lui rendre les plus profondes adorations. Je sais que le Seigneur remplit tout de sa gloire et de l'éclat de sa majesté ; que sa divinité ne peut être bornée, ni par des temples, ni par des autels ; que si l'on monte dans les cieux on y voit briller sa miséricorde ; que si l'on descend dans les enfers, il y habite par sa justice ; que si l'on se transporte au delà des mers, on le retrouve et on l'admire ; mais je sais en même temps que Jésus-Christ ayant daigné prendre un corps, ce corps adorable occupe une place, et qu'étant réellement dans le sacrement de l'Eucharistie, ce sacrement mérite nos plus profonds hommages, comme étant une marque indubitable de sa présence réelle.

Ainsi, mes frères, il n'y a point d'adoration, soit intérieure, soit extérieure, que vous ne deviez rendre à Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; il n'y a point de zèle que vous ne deviez témoigner pour la gloire de cet auguste sacrement, soit par vos prières, soit par vos œuvres.

Que j'aime à me représenter tous ces vœux, tous ces hommages, tous ces encensements, que l'Eglise répandue dans les quatre coins de la terre emploie avec la plus grande ferveur, pour adorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie ! Il me semble voir les prostrations de ces vingt-quatre vieillards, dont saint Jean parle dans son *Apocalypse*, qui environnent le trône de l'Agneau, et qui ne cessent de dire : *Gloire, clarté, bénédiction, honneur à celui qui vit dans tous les siècles des siècles !* Il est vrai que cela ne doit point nous étonner, puisque Jésus-Christ étant réellement dans nos tabernacles, nous possédons le même Dieu qu'on possède dans la Jérusalem céleste, avec la seule différence que nous ne l'apercevons ici-bas qu'avec les yeux de la foi, au lieu qu'on le voit au ciel face à face, comme nous l'enseigne le grand Apôtre : *Facie ad faciem cognoscam, sicut et cognitus sum.* (I Cor., XIII, 12.)

Pourrais-je vous interroger ici, mes frères, sur les adorations que vous rendez au Fils

de Dieu dans l'Eucharistie? Ressemblent-elles, dites-le moi, à ces hommages purs et sincères que les adorateurs en esprit et en vérité rendirent dans tous les temps au sacrement de nos autels? N'est-ce point une simple routine qui vous conduit aux pieds de nos tabernacles? Apprenez de l'Eglise, apprenez de toute la tradition, que le cœur doit se consumer comme un holocauste en présence de Jésus-Christ; que toutes les facultés de l'âme doivent s'anéantir devant sa majesté, et qu'il ne doit rester de tout notre être qu'un sentiment d'amour qui nous embrase et qui nous vivifie.

C'est ainsi que tous les saints s'immolèrent à la vue de leur Dieu, caché sous les symboles du pain et du vin. Ils n'avaient plus l'usage de leurs sens, tout demeurait suspendu, pour donner cours à la dévotion qui les pénétrait, et pour n'ouvrir que les yeux de la foi, ces yeux qui font apercevoir la grandeur de nos mystères, et qui tiennent l'âme attachée à la contemplation des choses invisibles. Oh! que c'était un beau spectacle que de voir l'amour des premiers chrétiens pour la divine Eucharistie! Ils n'estimaient que cette manne céleste; ils ne s'occupaient que des moyens de la recevoir avec fruit, et leur cœur s'élançait, pour ainsi dire, hors d'eux-mêmes, pour aller au-devant de l'Agneau sans tache, et pour pouvoir le posséder.

N'est-il pas naturel, mes frères, puisque Dieu lui-même est réellement dans l'Eucharistie, qu'on rende à ce sacrement toute l'adoration qu'on lui doit? Où trouver plus de perfections, plus de vertus, plus de puissance, plus de majesté, dit saint Ambroise, que dans le mystère ineffable de l'Eucharistie? N'est-ce pas là que la plénitude de la divinité réside effectivement, ainsi que la grâce et la sainteté, et qu'elles y attendent les fidèles qui veulent se disposer à les recevoir? N'est-ce pas là que Jésus-Christ, par un excès de miséricorde et de bonté, se proportionne à notre faiblesse, en voilant sa gloire, et en se donnant en nourriture, sous les apparences d'un pain qui est notre aliment ordinaire. N'est-ce pas là que se perpétue le mystère de la Rédemption, et que Dieu habite au milieu de nous, comme il habitait autrefois parmi les Juifs? *Medius autem vestrum stetit.*

Qu'est-ce qui pourrait nous empêcher de rendre nos adorations à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et de lui témoigner l'étendue de notre amour? Serait-ce la crainte d'être idolâtre? Mais nous savons qu'outre notre intention qui n'est pas d'adorer du pain, comme dit saint Thomas, mais d'adorer Jésus-Christ lui-même, nous savons que Dieu, ainsi qu'il nous l'assure dans les termes les plus clairs et les plus précis, est réellement dans le sacrement de nos autels, et que l'Eglise, qui ne peut nous tromper, nous confirme de la manière la plus expresse cette importante vérité. Serait-ce la crainte de nous approcher de Dieu? mais ne savons-nous pas qu'il nous a dit : Venez à moi, vous

vous tous qui êtes chargés de péchés, et je vous soulagerai, et qu'il ne s'est revêtu de notre propre chair, que pour effacer la cédule de mort qui nous rendait un objet de malédiction? Serait-ce la crainte de nous singulariser? Mais ne voyons-nous pas que les pontifes, les lévites, les monarques, en un mot tous les vrais fidèles, viennent se prosterner en présence de la divine Eucharistie; et n'avons-nous pas appris dans tous les catéchismes et dans tous les livres de piété, qu'on ne pouvait excéder dans les hommages qu'on rend à l'auguste sacrement de nos autels, parce qu'il est le plus saint de tous les sacrements, parce qu'il est notre espérance, pendant que nous sommes dans la voie, notre force lorsque nous nous affaiblissons, notre soutien, lorsque nous passons du temps à l'éternité?

C'est par cette raison, mes frères, qu'on ne peut trop vous exhorter à vous mettre en état de recevoir le corps de Jésus-Christ, et que l'intention de l'Eglise fut toujours qu'on prit souvent cette divine nourriture, avec les précautions qu'elle exige, c'est-à-dire avec une conscience vraiment pure et sans tache. La participation à l'Eucharistie a toujours été regardée comme quelque chose de si redoutable et de si important, dit saint Charles Borromée, que pour s'en approcher dignement il faut être exempt de tout péché mortel et pour s'en approcher souvent, de toute attache au péché véniel. Mais, si vous voulez avoir une juste idée du respect qu'on doit au mystère de la cène, examinez la conduite de l'Eglise pendant les premiers siècles, et vous verrez les pénitences qu'elle exigeait, avant d'admettre les pécheurs à la communion, et vous verrez qu'elle tenait les fornicateurs, les adultères, les blasphémateurs, éloignés des autels, pendant des années entières; qu'elle suspendait la grâce de la réconciliation, jusqu'à ce qu'ils eussent donné les preuves les plus certaines de conversion, et qu'il y avait des cas où elle ne permettait pas, même au moment de la mort, de recevoir le corps de Jésus-Christ.

C'est alors que l'on savait discerner le corps du Seigneur, et que les fidèles ne considéraient le sacrement de nos autels qu'avec une religieuse frayeur, et qu'ils ne le recevaient qu'avec une ardente charité. Eh! qu'y a-t-il de surprenant dans cette conduite, dit saint Bonaventure, s'il est réellement vrai, comme on n'en peut douter, que le maître du ciel et de la terre, que le Dieu trois fois saint, dont le nom fait fléchir le genou jusque dans les enfers, est réellement dans l'Eucharistie? Il serait sans doute bien plus étonnant, continue ce saint docteur, qu'on n'adorât pas en toute humilité ce mystère ineffable, par lequel nous avons le bonheur de posséder le même roi qui règne dans les cieux.

Où, mes frères, le même Seigneur et le même maître qui fait briller les étoiles et le soleil à vos yeux, qui donne à la terre la vertu de produire, à l'univers celle de se conserver, forme la substance du sacrement

que nous recevons. Il est là comme insensible aux outrages qu'on lui fait, comme indifférent à la succession des siècles et des années, comme n'ayant ni des oreilles pour entendre, ni des yeux pour regarder, ni des mains pour frapper; mais cette patience est une preuve qu'il est éternel : *Patiens quia æternus*; ce silence est une marque de sa miséricorde et de sa longanimité : *Deus longaninus*. Malheur à celui qui en abuse, et qui ose nous dire : Où est votre Dieu? *Ubi est Deus tuus*? Car ce même Dieu, n'en doutez pas, dont le sacrement eucharistique voile maintenant la majesté, éclatera au premier moment contre les pécheurs et les impies. Le temps viendra où toutes les nations le reconnaîtront comme leur juge, et se désespéreront de ne l'avoir pas adoré dans le mystère ineffable qui nous le donne tout entier.

Plus d'une fois, mes frères, oui plus d'une fois, ce Dieu serait de son secret en opérant les miracles les plus authentiques et les plus solennels, pour constater le dogme de l'Eucharistie. Tous les siècles en ont été témoins, et les archives de l'Eglise sont dépositaires des Actes qui confirment ces prodiges d'une manière indubitable. Si ces merveilles ne se répètent pas plus souvent, c'est que la religion catholique porte avec elle tous les caractères de vérité; c'est que le temps de la vie présente est un temps d'épreuves et de foi; c'est que l'Eglise est une lumière toujours visible, dont la croyance et les instructions doivent nous suffire.

Venez donc, peuples répandus dans toutes les extrémités du monde, venez donc aux pieds des autels, abjurer vos erreurs, renoncer à votre culte, et reconnaître que Jésus-Christ, votre Rédempteur et votre Dieu, est réellement dans nos tabernacles; venez l'adorer comme celui qui vous jugera : *Venite, adoremus*. Il vous attend, et est là en qualité de la victime destinée à expier vos crimes : *Venite, adoremus*. Non content d'avoir livré son corps adorable à toute la rage des bourreaux, il nous l'abandonne pour être notre refuge dans nos tribulations; notre soutien dans nos faiblesses, notre gloire dans nos humiliations; notre consolation dans nos maux. *Venite, adoremus*. Ne vous troublez point si vous voyez ce Dieu voilé sous les apparences d'un objet aussi commun que le pain. Toutes les créatures sont égales à ses yeux, et il se cache sous celles qu'il lui plaît : *Venite, adoremus*.

Il est vrai, mes frères, que si l'arche sainte méritait tant de respects; que si le Seigneur punit d'une manière terrible ceux qui osèrent y toucher, on ne saurait trop se prosterner devant nos tabernacles. Ce n'est plus la manne qu'ils contiennent; ce n'est plus la verge d'Aaron; ce n'est plus le livre de la Loi, mais le législateur lui-même, mais le Saint des saints, mais le Roi des rois. Que toute langue confesse donc, ô mon Dieu! que la divine Eucharistie est le plus riche des trésors, le plus magnifique des dons, le plus vénérable des sacrements. Que vos en-

fants, ô Seigneur! croissent autour de votre table sainte comme de jeunes oliviers, et qu'on n'entende plus parler de ces communions indignes qui conduisent à la réprobation, et qui sont l'abomination de la désolation dans le lieu saint.

Jésus-Christ, mes frères, est réellement au milieu de nous. Nos temples, dit saint Augustin, sont de nouveaux cieus où il repose jusqu'à ce jour de gloire et de majesté où il manifesterà sa puissance à la face de toutes les nations. Alors les voiles se dissiperont, et nous reconnaitrons que le même Dieu qui se cachait dans la crèche sous la forme d'un esclave, qui s'anéantissait sur le Calvaire sous la figure d'un homme de douleurs, s'enveloppait d'un nuage dans le sacrement de l'Eucharistie : *Medius autem vestrum stetit*.

Avec quelle ardeur ne devons-nous pas désirer de nous unir à lui dans la communion, pour lui rendre amour pour amour, don pour don? Que toute notre âme s'empresse de recevoir ce Dieu de miséricorde qui arrose tous les jours nos autels de son propre sang, comme il arrosa le Calvaire autrefois. Que tous nos os tressaillent d'allégresse au seul souvenir du banquet eucharistique où le pain des anges nous est distribué pour devenir notre propre substance. Nous pouvons bien dire qu'il n'y a point de nation qui ait des dieux semblables au nôtre, des dieux qui se communiquent comme le nôtre se donne à nous : *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis*.

Je le répète, mes frères, il est au milieu de nous : *Medius autem vestrum stetit*; et c'est lui-même, et ce sont ses apôtres, et c'est son Eglise, et c'est toute la tradition qui nous confirment cette vérité; vous venez de le voir : *Medius autem vestrum stetit*. Mais ce qui m'afflige véritablement, c'est que je vais vous convaincre que vous ne le connaissez point, quoiqu'il soit continuellement présent sur nos autels : *Quem vos nescitis*.

SECOND POINT.

Il y a plusieurs manières de méconnaître Dieu, dit saint Chrysostome. Les incrédules méconnaissent sa providence malgré les miracles continuels qu'il opère à leurs yeux, soit en faisant suivre les saisons les unes aux autres avec un ordre admirable, soit en donnant aux éléments les vertus propres à la conservation de cet univers. Les hérétiques méconnaissent son autorité, soit en rejetant celle de l'Eglise, soit en interprétant ses paroles d'une manière conforme à leurs désirs corrompus; enfin les mauvais chrétiens méconnaissent son existence dans l'Eucharistie, soit en ne lui rendant pas les adorations qu'il exige, soit en communiant indignement. Je m'attache à ces deux propositions, et je dis avec notre saint docteur que vous ne reconnaissez point Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et par là la manière dont vous l'honorez, et par là la manière dont vous communiez : *Quem vos nescitis*.

Qu'il est triste, mes frères, de vous faire

un pareil reproche ! et combien ne devez-vous pas gémir de vous trouver coupables d'un tel crime ! car ce ne sont point ici des allégations sans fondement et hors de propos. Il n'est que trop vrai que la plupart de ceux qui se disent disciples de Jésus-Christ et enfants de l'Eglise ne rendent point au sacrement de nos autels l'adoration qui lui est due.

Considérez-vous vous-mêmes, interrogez-vous vous-mêmes et vous vous trouverez chargés de cette horrible prévarication. Quelle est en effet la manière de vous présenter dans nos temples, et d'assister au saint sacrifice de la messe ? Il y a du silence dans les places publiques, dit saint Bernard, et des clameurs de toute espèce dans nos églises : *Silentium in foro et in ecclesia clamores*.

A quelle dérision n'exposez-vous pas notre sainte religion, lorsque des hérétiques ou des infidèles viennent par curiosité voir la célébration de nos saints mystères ? Peuvent-ils se convaincre que vous êtes vous-mêmes convaincus ? et que peuvent-ils penser de ces airs lascifs, de ces regards téméraires, de ces attitudes scandaleuses, de ces entretiens criminels que vous affichez comme le signal du bon ton, comme la marque d'un esprit fort ? Ah ! mes frères, le christianisme n'est plus reconnaissable depuis que notre génération a commencé d'exister. Nos églises ne sont fréquentées que pour voir et pour se faire voir ; l'on court à nos cérémonies comme à des spectacles, et, tandis que les anges tremblent, que les saints frémissent, que les ciens sont dans le silence et dans l'étonnement, l'homme est assez téméraire pour élever sa voix sacrilège, et pour troubler le sacrifice et les sacrificateurs. Ministres du Seigneur, armez-vous de ce zèle que Jésus-Christ fit éclater lorsqu'il chassa du temple les vendeurs et les acheteurs. C'est une sainte colère que vous devez employer dans ces jours de scandale et de séduction.

Est-ce réellement honorer Dieu, mes frères, que de venir assiéger son trône avec des pensées encore toutes fumantes des crimes et des débauches auxquels vous vous êtes livrés ; que de donner cours, jusqu'aux pieds de ses autels, à ces désirs infâmes qui souillent votre âme depuis tant d'années ; que de laisser errer votre imagination sur mille objets criminels, et de ne penser enfin qu'à la créature sous les yeux du Créateur ? Juste ciel, souffrirez-vous encore long-temps ces excès, et le respect qu'on doit observer dans nos temples ne renaitra-t-il plus ?

On choisit la maison de Dieu pour y parler des affaires du siècle, pour s'y entretenir de ses plaisirs, pour y faire part de ses projets, pour y demander des nouvelles et pour en raconter, pour y abandonner ses sens à toute l'intempérance et pour y repaître ses yeux de tout ce qui peut corrompre le cœur ? Ou vous n'avez point de foi, ou vous êtes plus stupides que les animaux mêmes, disait saint Chrysostome en pareille

occasion. En effet, l'animal craint son maître et se retient en sa présence, tandis que jusque dans le sanctuaire du Dieu vivant vous osez paraître avec une audace qui semble braver les ciens.

Ignorez-vous donc que le Seigneur est un Dieu jaloux du culte de ses autels ; qu'il fit sortir du sein de la terre des flammes dévorantes qui consumèrent Nadab et Abiu, parce qu'ils avaient osé mettre un feu étranger dans leur encensoir ; qu'il frappa de mort une multitude de personnes qui avaient regardé l'arche sainte avec curiosité ; qu'il n'était permis qu'au grand prêtre d'entrer une seule fois l'année dans un sanctuaire qui n'était que la figure de ce tabernacle où Jésus-Christ repose ?

Que les temps sont changés ! nos autels sont environnés, non de ces vénérables vieillards qui se prosternaient devant l'Agneau, non de ces saints qui venaient déposer leurs couronnes à ses pieds, mais de plus grands pécheurs, mais des impies mêmes que le désœuvrement, la routine, le respect humain, entraînent dans nos temples, et qui n'y apportent ni la décence, ni la retenue qu'ils font paraître aux théâtres. C'est ainsi qu'on s'observe moins en présence de Dieu qu'en présence du démon. Ah ! mes frères, si vous pensiez que c'est dans ce temple que vous profanez où vous promîtes au Seigneur de renoncer au monde et à ses maximes, à Satan et à ses pompes ; que c'est dans ce temple où réside votre Juge qui voit tout, qui entend tout, qui pèse tout ; que c'est dans ce temple où vos cendres, bientôt jetées pêle-mêle avec celles de vos ancêtres, attendront une résurrection de vie ou de mort ; je vous le demande, vous y verrez-on si volages, si dissipés, si impatientes, si scandaleux ?

Il est étonnant, dit saint Chrysostome, de voir combien l'homme est éveillé pour des fables, et combien il est endormi pour la vérité ; combien il est ardent pour les fêtes du monde, pour ses plaisirs, et combien il est froid pour les prières, pour les offices de l'Eglise, pour ses cérémonies. Ne doutez pas, continue ce Père, que ce ne soit le diable qui ne vienne lui inspirer ce dégoût pour les choses saintes, et cet amour pour les objets terrestres et charnels ; car qu'est-ce que le monde en comparaison de Dieu, sinon les ténèbres opposées à la lumière, le crime à la sainteté, le trouble à la paix, le néant à toutes les perfections ? Quelle source de délices dans le sacrement de nos autels, pour une âme guidée par la foi ! Quelle abondance de trésors pour un cœur qui cherche et qui aime le vrai ! C'est pourquoi le Prophète s'écriait, dans les transports d'un saint zèle, qu'il n'y avait que les autels du Dieu vivant qui pussent le consoler et le ravir : *Altaria tua, Domine virtutum* (Psal. LXXXIII, 4) ; c'est pourquoi la plupart des saints ne goûtaient pas un plaisir plus pur que celui de passer une partie des jours et des nuits aux pieds de nos tabernacles. Là, immobiles, ne sentant de tout leur être que

la piété qui les animait, ils s'abîmaient dans l'immensité de Jésus-Christ, et se cachaient dans ses plaies adorables comme dans un asile inaccessible au monde et à la cupidité : *Altaria tua, Domine virtutum.*

Eh, qu'il ces exemples ne peuvent vous toucher? Ce que des hommes comme vous ont fait autrefois, ne le pourrez-vous faire aujourd'hui? Hélas! n'avez-vous pas, ainsi qu'eux, un paradis à gagner et un enfer à éviter? N'êtes-vous pas, ainsi qu'eux, les enfants d'un Dieu dont la grâce toute-puissante vous excitera, vous aidera, vous soutiendra? N'avez-vous pas été marqués, comme eux, du signe de notre rédemption, et n'est-ce pas le même Evangile pour les uns et les autres? Si ces motifs ne vous touchent point, considérez Jésus-Christ dans un état de mort et d'anéantissement, pour expier vos crimes, et pour vous sauver. Ingrats, vous le voyez sur nos autels, en qualité d'hostie; et dans le temps même qu'il désarme la fureur de son Père, qu'il sollicite votre conversion, vous venez l'outrager! Que voulez-vous donc que le Seigneur fasse davantage pour vous? Il est infini dans ses bienfaits, immense dans ses largesses; mais il vous a tout donné. Son corps, son sang, son âme, sa divinité, tout est à vous, et toutes les fois que vous désirez recevoir ces biens inestimables, vous en êtes les maîtres. Tous les jours peuvent être pour vous des jours de solennité, tous les jours vous offrent le pain des anges, comme une nourriture vivifiante qui communiquera l'immortalité à ceux qui l'auront mangé dignement.

Je sens qu'actuellement que je vous parle, vous êtes intérieurement touchés; mais à peine serez-vous sortis de ce temple, que ces malheureux plaisirs qui vous attendent; que cette fatale dissipation qui vous entraîne, vont vous plonger plus que jamais dans l'amour des sens, et nous continuerons à vous voir pleins du monde et vides de vous-mêmes, sans piété, sans religion, sans respect pour celui qui vous a créés, sans amour pour celui qui vous a rachetés. Si c'est ainsi qu'on honore Dieu, ah! mes frères, tous les saints, j'ose le dire, furent des insensés, en se prosternant sans cesse aux pieds de nos autels, en répandant continuellement leur âme en prières et en gémissements.

C'est en vain que le Seigneur vous crie : Tremblez à l'approche de mon sanctuaire; c'est en vain que vous lisez sur la porte de nos temples : *Quam terribilis est locus iste!* que ce lieu est terrible! Vous y entrez comme on n'entre pas dans la maison d'un homme ordinaire; cependant où trouverez-vous plus d'objets capables de vous rappeler à Dieu, que tous ceux qu'on aperçoit dans nos églises? Ici, c'est une eau consacrée par la bénédiction des prêtres, et qui vous avertit qu'on doit être pur lorsqu'on se présente devant le Seigneur; là, ce sont ces fonts sacrés où d'enfants du démon, vous devintes enfants de Jésus-Christ, et où par la miséricorde, la plus signalée que Dieu n'a point faite à tant d'autres nations, vous acquîtes le droit de

mériter le royaume des cieux. Ici, ce sont des tribunaux où le pécheur pénitent reçoit l'absolution de tous ses crimes, et où vous fûtes vous-mêmes lavés tant de fois de vos taches, de vos souillures; là, c'est la chaire de vérité, d'où nous faisons retentir à vos oreilles les oracles de l'Eternel. Ici, ce sont des ministres qui pleurent entre le vestibule et l'autel, et qui, par les cérémonies les plus augustes et les chants les plus édifiants, excitent votre piété, et fléchissent la colère du Seigneur; là, ce sont des tombeaux prêts à s'ouvrir pour vous recevoir et pour absorber tous ces projets qui vous occupent, toutes ces pensées qui vous séduisent, en un mot, ce corps dont vous faites votre idole. Ici, c'est la table sacrée, où l'on distribue une manne toute céleste; là, enfin, c'est Jésus-Christ lui-même, qui Dieu et homme tout ensemble, a daigné établir sa demeure parmi nous jusqu'à la consommation des siècles, et qui vous invite à venir lui donner le baiser de paix.

Que de mystères, que de merveilles! L'âme ne peut que se taire et adorer. Comment, après cela, oser paraître dans nos temples, sans retenue et sans piété? Quelle est la maison, dit saint Ambroise, quel est le palais où vous trouverez tant de miracles réunis? Que cette idée, mes frères, vous fasse rentrer en vous-mêmes, et qu'on vous voie désormais attentifs à ne regarder dans nos églises que celui qui les remplit de sa gloire et de sa majesté! Ah! si la présence du Seigneur vous touchait, vous n'apercevriez les murs d'un temple qu'avec une religieuse frayeur; vous n'y viendriez que les yeux baissés, et vous n'y paraîtriez qu'en laissant apercevoir au dehors le respect qui vous saisirait. Quelles précautions! quelle réserve! quelle décence quand on pénètre dans les palais des monarques! et cependant, malgré toute la vénération qu'on leur doit, que sont-ils, ces monarques, en présence du Seigneur qui les a faits?

Lorsqu'on honore Jésus-Christ comme il veut être honoré, on ne vient se présenter devant sa majesté que pour s'anéantir, que pour reconnaître sa faiblesse, que pour demander des secours, que pour pleurer ses fautes, que pour en solliciter le pardon. On regarde comme la plus grande gloire qu'on puisse acquérir, celle de pouvoir parler à son maître avec confiance; de pouvoir le suivre et l'accompagner partout où son amour le transporte. Vous comprenez, mes frères, que je veux vous rappeler ici ces visites de tendresse et de miséricorde que Notre-Seigneur daigne faire aux malades. Ah! c'est alors, si vous avez de la foi, que vous devez, remplis d'un saint zèle, marcher sur les traces de ce divin Sauveur, vous mêler dans la foule, afin qu'il vous discerne comme des adorateurs en esprit et en vérité, et vous rappeler que c'est le même Dieu que les peuples suivirent autrefois dans la Judée, et qui laisse partout où il passe des vestiges de son infinie bonté : *Transiit benefaciendo.* (Act., X, 38.)

On ne peut honorer Jésus-Christ, lorsqu'on craint de paraître à sa suite. Comme il est la voie, la vie et la vérité, il n'y a rien qu'on ne doive entreprendre pour lui donner des marques de tout notre respect et de tout notre amour. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, il sera vrai de dire que vous ne connaissez point celui qui est au milieu de vous : *Quem vos nescitis* ; et c'est ce que je viens de vous prouver par la manière dont vous l'honorez, et ce que je vais continuer à vous démontrer par la manière dont vous communiez.

Qu'est-ce que la communion, mes frères, sinon un commerce ineffable entre la créature et le Créateur, une adhésion entière à Jésus-Christ, à sa personne, à sa volonté ; sinon une incorporation pleine et entière avec ce divin Sauveur, de sorte que, selon l'expression de plusieurs Pères de l'Eglise, on devient l'os de ses os, la chair de sa chair : *Os ex ossibus, caro ex carne* ? mais qu'est-ce que la communion, selon votre pratique, si ce n'est un simple acte de dévotion qui ne dure que le moment qu'on communie ; un simple acte qu'on fait par coutume ou par respect humain, qu'on regarde comme un fardeau, dont on redoute le poids et dont on se débarrasse avec la plus grande satisfaction. Je tremble, mes frères, en me servant de ces expressions, mais je ne puis m'empêcher de les employer, puisqu'elles caractérisent votre conduite, ou plutôt votre indignité.

Ah ! Seigneur, vous fûtes autrefois mis à prix d'argent et vendu trente deniers par un infâme apostat ; mais vous êtes encore tous les jours plus ignominieusement traité. On regarde la communion comme un simple devoir de bienséance, et la plupart des chrétiens n'en approchent qu'une seule fois dans le cours de l'année. Il n'a pas moins fallu que tous les anathèmes de l'Eglise pour engager les fidèles à communier à la Pâque ; sans cela ce premier acte de religion, qu'on répétait si souvent autrefois, aurait été entièrement négligé, et la table du Seigneur fût devenue déserte, et personne n'eût plus accouru à nos solennités : *Et non sunt qui veniant ad solemnitatem*. (Thren., 1, 4.)

Grand Dieu, est-ce là ce que vous deviez attendre de vos propres enfants ? Vous leur préparez le banquet le plus excellent et le plus délicieux, et chacun d'eux s'excuse pour n'y point assister. L'un a acheté une maison qu'il doit aller visiter ; l'autre a pris une femme qui ne lui permet pas de se présenter ; et voilà comme les affaires et les embarras du siècle nous éloignent de nos devoirs les plus sacrés, nous font négliger les actes de la religion les plus importants. Qui est-ce qui communie fréquemment parmi nous ? Le nombre en est si petit, qu'il échappe à nos recherches. La crainte de mieux vivre, le désir de marcher dans la voie large, le plaisir qu'on goûte à suivre le train du monde, autant d'obstacles à la fréquente communion. Si l'on ne s'écartait de la sainte table que par le motif de son indignité, que pour se préparer avec plus de soin à la réception du corps de Jésus-Christ, ah ! loin

de vous condamner, mes frères, je vous dirais, avec saint Augustin : Que celui qui s'approche souvent de l'Eucharistie ne blâme point celui qui s'en approche plus rarement, parce que le Seigneur loue également et le centenaire qui s'avoue indigne de le recevoir, et Zachée qui s'empresse de lui donner l'hospitalité ; mais, ô désolation ! ô scandale ! on s'éloigne de la communion, parce qu'on veut fuir Jésus-Christ, parce qu'on redoute sa présence, comme une visite importune, qui obligerait à mieux vivre et à travailler plus sérieusement à notre salut.

N'est-ce pas là méconnaître celui qui est l'auteur de la vie et de la sainteté, et n'ai-je pas droit de vous dire qu'il y a un prophète au milieu de vous, que vous ne connaissez point : *Quem vos nescitis* ? Si vous le connaissiez, en effet ; si vous étiez convaincus de tous les biens qu'il communique à l'âme qu'il honore de sa présence, ah ! vous ne vous occuperiez, le jour et la nuit, que du bonheur de le recevoir, et vos larmes couleraient sans interruption, jusqu'au moment où vous pourriez lui donner un saint baiser : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte*. (Psal. XLI, 4.) Comment peut-on regarder comme un esclavage ce qui nous met en liberté ? Comment peut-on redouter ce qui est la source de toute confiance, et s'éloigner de ce qui est le centre de la félicité ?

Convenez donc, mes frères, que vous êtes réellement aveuglés par les plus épaisses ténèbres, et que votre indifférence pour l'auguste sacrement de nos autels est horrible aux yeux de Dieu, et qu'elle est un mépris pour l'Eglise, qui vous presse et qui vous sollicite de communier. Quels efforts ne fait pas cette tendre mère pour vous disposer à la réception de l'Eucharistie ! Ses tribunaux toujours ouverts, ses ministres qui vous attendent, ses prédicateurs qui vous exhortent ; tout vous engage à recevoir votre Dieu, mais aux conditions que vous aurez véritablement renoncé à l'habitude du péché ; que vous aurez expié vos crimes dans les jeûnes et dans les larmes, que vous serez dans la ferme résolution de plutôt mourir que d'offenser Dieu, que vous désirerez de le recevoir avec ardeur, et que vous commencerez au moins à l'aimer d'un amour de préférence, comme source de toute justice, selon l'expression du saint concile de Trente, et selon les dispositions que l'Eglise a toujours exigées.

C'est à ces conditions qu'elle vous invite, qu'elle vous appelle ; mais, entraînés par la séduction du siècle, vous aimez mieux vous jeter, comme dit saint Bernard, que Dieu même ; vous aimez mieux languir avec le monde, que de vivre avec Dieu ; de là ce dégoût pour toutes les choses célestes ; de là cette défaillance continuelle dans les voies du salut ; de là ce débordement de vices et d'erreurs, qui outrage la religion et qui l'afflige. Il semble qu'il n'était réservé qu'aux premiers chrétiens de se nourrir presque tous les jours de la chair du divin Epoux, et que cette manne délicieuse n'est plus pour

notre usage. Nous ne connaissons ni le don que Jésus-Christ nous fait dans la communion, ni Jésus-Christ lui-même : *Quem vos nescitis*; parce que nous ne nous sommes jamais mis en état de sentir ces heureuses et douces influences qu'il répand dans une âme dont il prend possession; parce que nous ne communions qu'avec dégoût, qu'avec le cœur rempli de l'amour du monde et de ses plaisirs.

Quel est le roi, dites-le moi, dont vous refuseriez le festin? Je n'en connais point d'autre que Dieu, dit saint Chrysostome, dont on évite la société, quoiqu'il soit le Roi des rois, quoique les biens qu'il communique soient immenses, et dans leur substance, et dans leur durée. Mais ce qu'il y a encore de plus déplorable, c'est que parmi ceux mêmes qui communient, le plus grand nombre communie indignement. Oui, mes frères, et ce scandale fait horreur, la plupart des hommes peuvent compter leurs communions par des sacrilèges. Ils osent mettre dans un cœur souillé par les horreurs du péché le Dieu de toute sainteté, et faire couler dans leurs veines le sang de Jésus-Christ, avec tous les crimes qui y circulent de la manière la plus terrible et la plus honteuse. Quelle âme, que celle où l'on allie l'idole de Dagon avec l'arche sainte; où l'on met l'auteur de la vie dans la centre de la corruption!

C'est là cependant ce que nous voyons tous les jours avec le plus grand effroi. La célébration de la Pâque ne semble se renouveler parmi nous que pour faire renaître des scandales et des sacrilèges. Excepté quelques âmes pieuses que Dieu discerne au milieu d'un nombre immense de pécheurs, on approche de la table sacrée pour outrager Jésus-Christ. L'Eglise a beau crier que le pain des anges ne doit point être donné aux chiens; que les menteurs, les avares, les fornicateurs, les adultères, doivent être exclus du banquet céleste; on ose, à la faveur d'une absolution frauduleusement extorquée, se nourrir du corps de Jésus-Christ même, et faire servir Dieu à ses iniquités : *Servire me fecistis iniquitatibus vestris*.

La religion ne vous a-t-elle pas suffisamment effrayés, pour vous empêcher de communier indignement? Voulez-vous donc que le Seigneur, au même instant que vous le recevez, fasse circuler dans vos veines ce feu dévorant qui doit un jour consumer les profanateurs de ses sacrements? Voulez-vous qu'il sorte de son tabernacle, et qu'armé de toute sa foudre et de ses carreaux, il vienne annoncer à la terre quelle est l'indignité d'une mauvaise communion? Ah! c'est parce que vous manquez de foi, que vous n'êtes pas frappés des anathèmes qui vous sont réservés, que vous vous rendez complices du corps et du sang de Jésus-Christ sans épouvante et sans remords. Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous parle, celui qui se communique à vous d'une manière si intime, vous passeriez votre vie à mériter la grâce de ses visites, à vous rendre dignes de ses saints embrasse-

ments; mais, emportés par le tourbillon du monde et des plaisirs, vous ignorez la grandeur du sacrement de nos autels : *Quem vos nescitis*.

De là ces gémissements profonds de l'Eglise sur la plupart des communions; ces plaies qui nous frappent, et que vous attribuez au hasard, ces morts subites dont nous sommes chaque jour les tristes témoins, et qui vous menacent de la manière la plus terrible : *Ideo inter vos multi infirmi, et imbecilles, et dormiunt multi*. (1 Cor., XI, 30.) Et n'allez pas vous imaginer, mes frères, qu'en me plaignant, avec toute l'Eglise, des mauvaises communions, je forme un jugement téméraire. Je ne veux que l'histoire de vos mœurs, pour vous convaincre que vous n'approchez de Dieu qu'avec un cœur dépravé, qu'avec des désirs criminels qui ne sont pas encore éteints. Comment allier, en effet, avec une sainte communion, cette fureur pour les théâtres, cet amour désordonné pour les plaisirs, pour les modes, pour la parure? Ne savez-vous pas que toutes les fois qu'on reçoit le corps du Seigneur, on doit annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne? *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat*. (1 Cor., XI, 26.)

Avez-vous bien pesé ces paroles : *annoncer la mort du Seigneur*? Elles engagent tout chrétien qui communie, selon tous les Pères de l'Eglise, à se priver des créatures, pour ne s'occuper que du Créateur; à fouler aux pieds les biens terrestres, pour s'élever jusqu'au ciel, et à mener en un mot une vie crucifiée qui retrace la mort du Sauveur : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat*.

Ce sont là, sans doute, de grandes obligations, et c'est là ce qui me fait trembler pour vous. Quelle disproportion entre votre vie et celle qu'exige une bonne communion! Combien saint Cyprien, ce Père si zélé pour le respect qu'on doit au sacrement de nos autels, n'aurait-il pas tonné contre ces profanations, dont vous faites un jeu! Ah! mes frères, qui pourra vous sanctifier, si le sang de Jésus-Christ même coule inutilement dans vos cœurs?

Voyez, grand Dieu, quels sont nos maux, et hâtez-vous de les guérir. Vous ne cessez de vous manifester de la manière la plus solennelle, et d'être au milieu de nous, et nous ne vous connaissons pas : *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis*. Arrêtez, ô Seigneur! le cours de ces communions sacrilèges qui désolent vos véritables enfants, et faites revivre cette ferveur et cette charité si nécessaires pour bien vous recevoir. Le souffle impur du péché a corrompu la plupart des chrétiens jusqu'au fond de leur âme, et il n'y a que votre grâce qui puisse le dissiper. Mais nous l'accorderez-vous, ô mon Dieu! à nous qui ne méritons que des anathèmes et des châtements éternels; à nous, qui, quoique l'ouvrage de vos mains, semblons être celui du démon; à nous, qui ne vivons que pour outrager votre divine majesté?

Mais, Seigneur, vous avez les paroles de

la vie éternelle; et à qui pourrions-nous aller, si vous ne veniez pas vous-même à notre secours : *Verba vitæ æternæ habes, et ad quem ibimus?* Ce sera donc vous qui, malgré nos désordres et nos excès, voudrez bien encore nous secourir et nous soulager. Il est naturel de s'adresser à l'Auteur de son être, à celui qui peut tout, et dont la miséricorde n'a point de bornes.

Nous ne manquerons pas désormais de nous éprouver nous-mêmes avant d'oser approcher de la table sacrée, et de nous représenter vos grandeurs, afin de n'être pas du nombre de ceux qui vous méconnaissent ou qui agissent comme s'ils ignoraient l'immensité de vos perfections. Heureux celui qui ne vit que pour bien communier, et qui ne communie que pour bien mourir. Il passera des jours fortunés, et il aura le bonheur d'arriver à cette éternité bienheureuse où l'on sera tout en Dieu et avec Dieu, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXV

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA PATIENCE.

Patientes estote ad omnes. (1 Thess., V, 14)

Soyez patients envers tous

Sire,

Quoique la patience soit une des premières vertus du christianisme, on peut dire que la plupart des chrétiens n'en connaissent pas le prix. Accoutumés à n'estimer que les actions d'éclat, ils ne peuvent s'imaginer que ce qui porte les caractères de la douceur et de l'humilité soit réellement sublime aux yeux du Seigneur : cependant nous voyons que Dieu recommande la patience comme un héroïsme digne de ses regards et de ses récompenses, et que l'Apôtre nous ordonne d'en faire usage à l'égard des uns et des autres : *Patientes estote ad omnes.*

Il y a deux sortes de patience, dit saint Bernard : celle qui nous engage à supporter nos frères, de quelque humeur qu'ils puissent être, et celle qui nous soumet sans murmure à tous les événements. C'est sous ce double point de vue que j'envisage cet objet, et que je vous ferai voir comment on doit être patient. Vierge sainte, qu'une patience invincible, au milieu des plus grandes afflictions et des plus vives douleurs, a rendue la reine des martyrs, obtenez-moi la grâce de bien faire connaître à mes auditeurs la nécessité d'être patient, et à l'égard de ceux qui vivent avec nous, et à l'égard des maux que le Seigneur nous envoie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Que Dieu soit le modèle de votre patience, dit saint Chrysostome, et vous souffrirez sans peine toutes les personnes qui vous approchent. Nous voyons, en effet, que le Seigneur, loin d'exterminer les pécheurs

et les impies qui outragent sa divine majesté, les tolère par une miséricorde infinie, et qu'il aime mieux paraître en quelque sorte impuissant, selon l'expression de saint Augustin, que de faire éclater sa colère aussitôt qu'on l'offense. Cependant, quelle différence entre la patience de ce Dieu plein de bonté, et la nôtre ! Si nous souffrons nos frères, nous avons besoin qu'ils usent d'une même indulgence à notre égard, tandis que le Seigneur, le centre et le modèle de toutes les perfections, se suffit à lui seul, et ne peut voir en lui que les plus saints et les plus sublimes attributs.

Vous me direz qu'il est bien dur de supporter des hommes vicieux, des hommes barbares, des hommes ingrats, et je vous répondrai avec saint Ambroise, que ce n'est pas à un ver de terre comme vous, à vouloir regimber contre la volonté du souverain Maître, et que son ordre est que vous vous excusiez les uns les autres, et que vous souffriez l'humeur de ceux même qui vous contredisent, selon ces paroles de l'Apôtre : *Patientes estote ad omnes.*

Je dis d'abord que nous sommes obligés de nous excuser mutuellement. Eh ! que serait la société, si tous ceux qui la composent venaient à se reprocher leurs défauts ? Ne doit-on pas savoir que nous ne sommes tous qu'un horrible assemblage de misères et de péchés ; que le plus saint est celui qui a le moins d'imperfections ; que nul de nous n'est justifié aux yeux de celui qui sonde les cœurs et les reins. Ne doit-on pas savoir que la concupiscence est le partage de tous les enfants d'Adam ; que nous naissons tous enfants de haine et de colère ; qu'il n'y a personne qui ne puisse faire à tout instant la plus terrible chute ; qu'enfin la faiblesse est notre apanage, et que nous n'avons pour patrimoine que des larmes, des passions et des vices ? Ne doit-on pas savoir que nos besoins, loin de nous rendre humbles, nous rendent souvent turbulents, et que nos propres intérêts exigent que nous nous soulagions mutuellement et que nous nous excusions les uns les autres : *Alter alterius onera portate. (Gal., VI, 2.)*

C'est ainsi, ajoute le grand Apôtre, qu'on accomplit la loi de Dieu : *Et sic adimplebitis legem Christi (Ibid.)* ; mais ce n'est pas ainsi que vous agissez. Cependant, mes frères, si vous connaissiez les voies du Seigneur, dit saint Ambroise, vous sauriez qu'il ne vous a environnés d'une multitude de personnes toutes semblables à vous, que pour vous exciter mutuellement à l'amour des biens invisibles ; que pour exercer votre patience, en permettant que la société fût remplie de défauts. Les méchants servent à exercer les bons, dit saint Augustin : *Omnis malus vivit ut per illum bonus exerceatur* ; d'où il s'ensuit que, si vous êtes réellement du nombre des bons, vous souffrirez avec résignation les traverses des méchants, comme un moyen de mériter, comme une croix que le Seigneur vous envoie.

On se livre souvent à des pénitences ex-

traordinaires; on va chercher bien loin des occasions de se mortifier, et l'on ne peut se résoudre à supporter ses frères, quoiqu'il n'y eût pas une meilleure manière d'expier ses fautes et de fléchir la miséricorde du Seigneur. Ah! ne doutez pas, dit saint Chrysostome, que Dieu ne se laisse toucher, lorsqu'il voit un pécheur patient à l'égard de tous ceux qui l'environnent, et qui excuse les défauts de son prochain pour que le Seigneur excuse les siens. C'est alors que ce père plein de bonté oublie les iniquités passées, pour ne plus se rappeler que sa miséricorde, et qu'il use, à l'égard des pécheurs, de la même mesure dont ils se servent envers les autres.

C'est une injustice criante, dit saint Bernard, que de ne vouloir pas supporter les imperfections d'un parent ou d'un voisin, puisqu'il est incontestable que nous avons tous en nous-mêmes les germes de tous les vices. D'ailleurs ce qui souvent nous blesse et nous offusque, n'est qu'une paille légère, tandis que nous avons une poutre dans notre œil, que nous ne découvrons pas. Nous nous plaignons, il est vrai, mais on est peut-être autorisé à se plaindre encore plus de nous. Cette vie n'est qu'un commerce de reproches et de rapports, et si l'on ne nous dit pas ce qu'on pense de nos faiblesses et de nos imperfections, c'est que la flatterie ou l'amour de la paix retient bien des langues; c'est qu'on nous ménage dans la crainte de nous irriter, de sorte qu'en supportant nos frères, nous ne faisons pour eux que ce que bien d'autres font pour nous.

Et d'ailleurs quel est cet homme dont vous ne pouvez souffrir les défauts? Est-ce un être isolé qui n'a nul rapport et nulle ressemblance avec vous? Est-ce une personne formée d'un autre limon, animée d'un autre esprit? Ah! mes frères, c'est votre semblable, ayant une même âme et une même chair que vous, enfant de Dieu tel que vous, et espérant comme vous le bonheur éternel; c'est un compagnon que le Seigneur vous a donné pour partager ici-bas vos peines, vos besoins, vos embarras; c'est une créature rachetée, ainsi que vous, par le sang de Jésus-Christ, et vous osez vous plaindre de son existence, murmurer contre ses imperfections! Mais, dites-moi, que répondriez-vous à Dieu, s'il venait actuellement, la balance à la main, peser vos crimes et vos erreurs? Hélas! mille fois peut-être plus criminels à ses yeux que celui que vous ne cessez d'accuser, vous seriez condamnés, tandis qu'il serait justifié. Le Seigneur déteste les superbes, et c'est l'orgueil qui vous empêche de supporter les défauts des autres, et de vous mettre à leur niveau; c'est l'orgueil qui vous cause ces impatiences qui vous rendent le fléau de tous ceux qui vous approchent. Rentrez souvent en vous-mêmes, dit saint Chrysostome; examinez scrupuleusement vos consciences, et vous découvrirez que c'est contre vous, et non contre vos frères que vous devez tour-

ner votre colère. En effet, depuis combien d'années n'avez-vous pas promis au Seigneur de vous convertir? Ce Dieu de patience et de bonté a toujours attendu; au lieu que s'il vous avait traité comme vous traitez vos égaux, il vous aurait fait sentir tout le poids de sa colère et de ses vengeances. Vous êtes ce malheureux figuier qui ne donnez point de fruit, et le Seigneur, loin de vous jeter au feu, vous accorde le temps d'en produire. Il vous a dit avec bonté: dans une année je repasserai. Que ce soit là votre règle à l'égard de vos frères, et que leurs fautes servent au moins à exercer votre patience.

Il faut ne jamais perdre de vue que nous sommes nés pour souffrir, depuis que notre premier père répandit sur la terre le souffle empoisonné du péché, et que nous ne devons en conséquence attendre ici-bas que des chagrins et des maux; ainsi, loin de murmurer contre l'ingratitude et l'injustice des hommes, bénissons le Seigneur de ce qu'il nous offre ce moyen comme une pénitence qui peut expier nos fautes, et nous réconcilier avec lui. Notre vie ne serait pas celle d'un chrétien, dit saint Augustin, si nous ne trouvions que des agréments dans la société. La Providence y a semé des peines et des chagrins, afin que nous recourions au ciel comme au seul endroit où il n'y aura ni vices ni imperfections; comme au seul endroit où tous les justes seront réformés, par l'opération même de Jésus-Christ.

Quelle fut la patience des premiers chrétiens à l'égard des juifs et des païens, qui ne cessaient de les persécuter! Rien ne fut capable de leur faire perdre cette charité qu'on doit au prochain, et à l'exemple de Jésus-Christ notre divin maître, ils priaient pour leurs bourreaux. Oui, mes frères, on les vit, déchirés par des ongles de fer, brûlés par des flammes de bitume et de poix, n'ayant plus qu'une voix expirante, employer leur dernier soupir pour bénir la main qui les frappait. Tel fut Etienne, au moment même qu'on l'accablait de pierres, et qu'on le dépouillait de ses forces et de sa vie; tels furent tous les martyrs dont les Actes sont parvenus jusqu'à nous. Ils savaient que ce n'est que par la patience qu'on peut posséder son âme en paix: *In patientia possidebitis animas vestras* (Luc., XXI, 19); et ils craignaient de perdre cette vertu plus que tous les trésors; ils fixaient Jésus-Christ en croix, et cette vue apaisait toutes les plaintes et tous les murmures qui auraient pu s'exciter; ils entendaient une voix secrète qui ne cessait de leur répéter: regardez et faites selon le modèle qui vous est présenté: *Inspice, et fac secundum exemplar*. (Exod., XXV, 40.)

De là cette admiration des tyrans mêmes à l'égard des premiers chrétiens; de là cette paix qui régnait dans tous les cœurs, et qui bannissait de toutes les maisons tout reproche et toute injure; de là cette soumission entière aux ordres de la Providence, qui faisait dire à chacun: que le Seigneur soit béni; cette promptitude à courir au supplice comme une brebis qu'on

mène à la boucherie : *Sicut ovis ad occisionem.* (Isa., LIII, 7.) Mais ne nous étendons pas davantage sur ces exemples, dans la crainte de nous accabler nous-mêmes par l'éloignement où nous nous trouvons d'une conduite si admirable et si édifiante. Hélas ! nos pères souffrirent les plus terribles épreuves sans murmurer ; ils virent l'univers conjuré contre leurs personnes, sans pâlir et sans s'effrayer ; et nous, toujours impatients, toujours inquiets, nous ne pouvons pas même supporter le plus petit reproche, la plus légère injure. Tout nous irrite, tout nous enflamme, et nous voudrions qu'il ne fût permis qu'à nous seuls d'être vicieux impunément. Nos villes, nos maisons ne retentissent que de murmures et d'imprécations. On vit avec ses parents comme avec des étrangers, avec des voisins comme avec des ennemis, et il semble qu'on ne se réunit que pour s'invectiver et pour se haïr.

Grand Dieu ! sont-ce donc là des âmes sorties de vos mains, des âmes qui espèrent habiter éternellement avec vous, qui êtes un Dieu de miséricorde, de douceur et de paix ? Les animaux, moins féroces que l'homme, vivent paisiblement sous le même toit. Quelle scène et quel scandale ne donnent pas tous les jours nos antipathies et nos inimitiés ! Le barreau ne cesse de retentir de nos plaintes, de nos disputes, de nos injures, de nos accusations, et les juges ne sont occupés qu'à condamner des injustices. Où est cet esprit de charité qui nous engage à donner notre robe, si l'on nous demande notre manteau, à tendre la joue droite si l'on nous frappe sur la gauche ? On ne vit que pour se dépouiller mutuellement, que pour se déchirer ; et, lorsqu'on ne trouve pas assez de griefs dans la médisance pour perdre son frère, on a recours à la calomnie.

Jésus-Christ a beau nous crier : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum, et humilis corde* (Matth., XI, 29) ; la colère nous domine et nous transporte, et l'impatience nous livre aux plus terribles excès. Nous ne voyons que des monstres dans ceux que nous devrions le plus aimer, parce qu'ils ont quelques défauts que nous ne pouvons souffrir. Cependant, mes frères, notre divin Sauveur, quoique la perfection même, passa les jours de sa vie mortelle avec des hommes charnels, grossiers et remplis d'imperfections. Il voulait nous apprendre, dit saint Augustin, que nous ne saurions être trop doux et trop patients envers tous ceux qui nous approchent et avec qui nous vivons. Si son exemple n'a point d'imitateurs, c'est que nous ne sommes chrétiens que de nom ; c'est que nous ne connaissons que la lettre de l'Évangile, et que nous avons un cœur païen au milieu même de notre sainte religion.

Qui suis-je, devons-nous nous dire à nous-mêmes, lorsque les défauts de nos frères viennent nous blesser ? On me suppose, et je ne veux pas supporter les autres ; on m'excuse, et je ne veux point pardonner !

on me tolère, et je ne puis souffrir la vue de ceux que la prévention m'a rendus odieux ! Si ces réflexions étaient plus fréquentes, il y aurait moins de contradictions et d'animosités, et la patience qu'on connaît à peine, quoiqu'il n'y ait point de religion sans cette vertu, deviendrait bien plus commune. Le plus fort soutiendrait le plus faible ; le plus savant excuserait celui qui l'est moins ; le plus vif se modérerait, et tous les hommes se trouveraient en quelque sorte au même degré. Mais la haine a tant de ramifications, que l'envie, la cupidité, l'ambition jouent chacune leur rôle, et laissent partout des traces de vengeance et d'orgueil.

Qu'on m'accable de reproches, disait autrefois saint Bernard ; qu'on me charge d'injures et de malédictions ; qu'on déchire ma réputation par les plus affreuses calomnies, je serai patient au milieu de toutes ces disgrâces et de tous ces maux, si je suis vraiment chrétien. Je n'y répondrai pas plus qu'un homme mort, parce que mon âme, entièrement unie à Jésus-Christ, se félicitera de participer à ses opprobres et d'être traitée comme il a été traité. Le serviteur est-il donc plus que le maître, pour que nous soyons à l'abri des peines, des contradictions et des chagrins ? Pensons-nous que Jésus-Christ a dû boire lui seul le calice d'amertume et d'affliction qui lui fut préparé, et qu'en qualité de ses disciples nous ne devons pas participer à ses douleurs ? Il se vit abandonné des siens, trahi par un apôtre, renié par l'autre, et il n'employa d'autres reproches que la parole d'ami : *Amice* (Marc., XXVI, 50), qu'un regard : *Et conversus Jesus*. Telle doit être notre patience, et à l'égard des imperfections et des défauts de ceux qui nous irritent, et à l'égard de leur humeur ; ce qui me reste à vous faire voir.

Il n'y a pas deux personnes dont le caractère soit le même : Les unes plus vives, et les autres plus lentes ; celles-ci plus dures, et celles-là plus faciles, offrent autant de variétés dans les sentiments qu'on en remarque dans les physiologies ; de sorte, selon la réflexion de saint Chrysostome, qu'on a réellement le plus grand tort, lorsqu'on veut rendre tous les hommes semblables à soi. Je sais que chacun doit travailler à corriger cette humeur qui n'est autre chose qu'une bizarrerie uniquement propre à tourmenter les autres, et à nous tourmenter nous-mêmes ; mais je sais aussi que la religion exige, ainsi que la raison, qu'on ait de la complaisance pour ceux qui sont dominés par cette malheureuse humeur souvent engendrée par la maladie ou par l'agitation du sang.

Cependant, mes frères, c'est en conséquence de cette disposition d'âme que nous nommons humeur, qu'on s'alarme, qu'on se tourmente, qu'on se déchire. Au lieu de réprimer les saillies d'un esprit impétueux et difficile, on ne fait aucun effort sur soi-même pour les arrêter, et bientôt les plaintes, les disputes brouillent les meilleurs amis ; bientôt les reproches aigrissent l'épouse et l'époux ; bientôt les maîtres désolent leurs ser-

viteurs, et ce n'est plus dans les maisons que trouble, horreur et confusion. N'est-il pas étrange qu'on perde la charité pour une seule parole, pour un simple geste? car voilà souvent la cause de vos divorces, de vos haines, de vos scandales.

Le sage sait se taire à propos, dit l'Ecriture, et par là il évite ces dissensions qui bouleversent les familles, qui soulèvent les fils contre les pères, et par là il évite cette agitation, ou plutôt ces tempêtes dont nous sommes tous les jours les tristes témoins. Si la douceur que Jésus-Christ n'a cessé de nous recommander, et par ses paroles et par son exemple, était la règle de nos discours et de nos actions, l'humeur ne serait bientôt plus connue. Il y aurait de part et d'autre une prévenance, une affabilité, une patience qui engendreraient la plus sainte harmonie, et le monde moral deviendrait l'image de ce monde physique où tout est dans l'ordre et dans la paix.

Quel fléau, dit saint Jérôme, que ces viciens formés par l'irritation et par l'antipathie, que ces incendies qui naissent des passions! alors les hommes se changent en lions, et ils ne connaissent plus de plaisir que celui de se nuire et de s'égorger. L'histoire n'est que le récit des haines, des jalousies qui divisèrent le monde et qui liguerent nation contre nation. La différence des mœurs, et souvent des modes, engendrent des inimitiés qui ne s'éteignent que dans des déluges de sang. Un seul mot enflamma tous les esprits; un moment d'humeur devint le signal des guerres les plus cruelles; chacun courut aux armes et imagina les moyens les plus meurtriers pour détruire ses semblables.

Combien la patience n'eût-elle pas apaisé de séditions et empêché de complots! mais l'orgueil persuada qu'il était honteux de céder, et l'univers ne fut plus qu'un champ de carnage et d'horreur. Faut-il, mes frères, que vous retracez dans vos maisons ces malheurs qui affligèrent si souvent l'humanité? Faut-il que vous déshonoriez tout à la fois et votre qualité de chrétiens, et votre propre raison par des inimitiés, par des reproches et des menaces qui n'aboutissent qu'à vous tourmenter? Faut-il qu'une langue, qui ne vous a été donnée que pour porter des paroles de consolation et de paix, que pour publier les merveilles de Dieu, soit si souvent flétrie par des invectives et des injures dont vous accablez votre prochain?

Quelle pénitence ferez-vous, dites-le-moi, si vous ne pouvez vous résoudre à supporter quelques traits de mauvaise humeur? Hélas! si vous aviez les chagrins de celui qui vous fait souffrir; si vous ressentiez ses douleurs, peut-être seriez-vous mille fois plus difficiles et plus acariâtres. Mais, quand même il ne serait pas possible d'être aussi fâcheux que la personne dont vous vous plaignez, est-ce en l'irritant que vous la calmez, est-ce en lui répondant avec aigreur que vous l'adoucirez? Ah! le Saint-Esprit l'a

dit, et ses sentences sont la vérité même: La douceur désarme la fureur, et une réponse pleine de bonté dissipe la colère: *Responsio mollis frangit iram.* (Prov., XV, 1.)

A quoi nous sert-il d'être chrétiens, dit saint Augustin, si nous sommes impatientes et vindicatifs? Ne devons-nous pas savoir que notre religion est charité, et que, si nous ne pouvons supporter l'humeur des autres, nous péchons essentiellement contre les premières règles du christianisme? Qu'on soit difficile à notre égard, qu'on nous moleste, qu'on nous cause du dommage; n'importe, l'ordre est donné, la loi est établie, et, quelque prétexte qu'on allègue, il faut être patient envers tout le monde: *Patientes estote ad omnes.* (I Thess., V, 14.)

C'est cette patience universelle, cette patience à toute épreuve qui nous rendra le Seigneur propice, et qui fera que nos iniquités deviendront comme si elles n'avaient jamais été. La trace s'en effacera, et la justice de Dieu se changera en miséricorde. C'est ce que nous lisons à chaque page dans les livres saints, et ce qui doit nous encourager à ne jamais nous plaindre de nos frères et à ne jamais les irriter; car, si nous les provoquons à la colère par nos impatiences et par nos reproches, nous exposons à la damnation une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort.

Il ne faut pas confondre avec les reproches qu'excitent l'impatience et la colère, cette correction sage que nous devons employer lorsque le Seigneur nous a chargés de la conduite des autres. Alors ce serait un crime de ne pas reprendre et de ne pas réprimer le vice; mais on pèche grièvement, si l'on agit alors par humeur. La loi doit toujours être la règle du chrétien, et nous voyons dans l'Evangile que le Sauveur du monde, notre modèle et notre chef, ne corrigeait qu'avec douceur et avec bonté. Avec quelle compassion ne pardonne-t-il pas à la femme adultère, et avec quelle miséricorde ne reçoit-il pas la pécheresse de la cité! Il ne se contente pas de nous donner ces exemples, il nous recommande de ne jamais reprendre nos frères en public, que nous ne les ayons avertis en secret; c'est ainsi que la douceur et la charité doivent diriger toutes nos démarches à l'égard du prochain. Et comment cela pourrait-il être autrement, puisque toute la religion et les prophètes sont renfermés dans l'amour de Dieu et dans celui du prochain; puisque ceux qui disent aimer le Seigneur, et qui n'aiment point leurs frères, sont des imposteurs?

Comment pourrez-vous donc justifier vos impatiences aux yeux du Seigneur? Comment pourrez-vous vous excuser de n'avoir pu supporter vos frères? Toute la loi vous condamne, et l'humanité même gémit toutes les fois que vous n'avez pas des entrailles de miséricorde pour vos semblables, de quelque caractère et de quelque humeur qu'ils puissent être. Il n'y a point d'amis qui ne vinssent à se brouiller, si une complaisance

réci-proque n'entretenait leur amitié; si une déférence mutuelle ne les engageait à fermer les yeux sur leurs propres défauts. Il faut être bien austère et bien difficile pour ne savoir pas pardonner un moment de mauvaise humeur! Vous ne vous emportez souvent contre vos enfants et contre vos domestiques, que parce que vous ne savez pas dissimuler à propos quelques traits de vivacité; que parce que vous prenez à la rigueur une parole échappée sans réflexion; que parce que vous êtes plus impatient et plus colérique que ceux dont vous punissez l'impatience et la colère.

Ah! que deviendra donc, grand Dieu! la société des chrétiens, si ardents à s'accuser les uns les autres? Ils ne travaillent qu'à maintenir la division. Je les vois abonder dans leur propre sens, ne vouloir céder à personne, et sévères pour le prochain, indulgents pour eux-mêmes, laisser partout des traces de leurs antipathies et de leurs haines. Mais est-il raisonnable de vivre mal avec des personnes qu'on doit toujours voir, de faire un enfer de sa propre maison, et, pour quelques mots, quelques gestes, s'enflammer de courroux, rompre tout commerce d'amitié, et rendre toute une ville témoin de pareilles scènes?

Ah! mes frères, vous vous impatientez contre une personne qui sera peut-être un jour au nombre des saints, pendant que vous aurez le terrible malheur d'être parmi les réprouvés; vous vous impatientez contre un homme que le Seigneur voit peut-être avec complaisance tandis qu'il lance sur vous des yeux de colère et d'indignation; vous vous impatientez contre une personne qui, par ses bonnes œuvres, est peut-être cause de la prospérité de votre famille et de la bénédiction que Dieu répand sur vous et sur les vôtres. Les justes mêmes ont ici-bas leurs imperfections et leurs moments d'humeur, et, si vous ne pouvez souffrir tous ceux dont le caractère ne sympathise pas avec le vôtre, vous vous exposez à ne pouvoir supporter des élus, c'est-à-dire ces hommes célestes dont le monde n'est pas digne et que la postérité révérera.

Voyez quelle fut la patience de Job à l'égard de ses amis. Hélas! ils ne lui parlaient que pour le tenter, que pour l'engager à se plaindre de la Providence ou à n'en point reconnaître, et cependant il daigne les écouter et leur répondre de manière à les instruire et à nous faire sentir qu'on doit toujours respecter ses semblables et regarder en eux les traits de la Divinité. Parlerais-je, leur dit-il, comme vous faites? Si vous étiez à ma place j'entrerais dans vos peines et l'on verrait par mes discours la compassion que j'aurais de votre état. Je vous fortifierais par mes paroles, et ce que je dirais modérerait votre douleur; souffrez que je réponde à vos reproches, et après que j'aurai répondu, insultez-moi si je le mérite.

Peut-on pousser la patience aussi loin? Et Job, accablé d'injures de la part même de ses amis, n'est-il pas ici un exemple qui nous

condamne et qui nous confond? Qui nous donnera d'imiter ce saint patriarche et de souffrir comme lui les contradictions de ceux qui nous affligent et qui nous tourmentent, sans laisser échapper le moindre murmure? Le monde n'est un lieu de discorde et de division, dit saint Augustin, que parce que chacun ne travaille point à se réformer. On veut changer l'humeur des autres et l'on ne se met point en peine de changer la sienne. Ah! guérissons-nous nous-mêmes et nous nous occuperons ensuite du soin de corriger notre prochain.

Le sang de Jésus-Christ ne cesse de nous crier qu'il faut excuser, qu'il faut pardonner, qu'il faut souffrir, et la croix n'est exposée sous nos yeux que pour nous porter à la patience et à la douceur. C'est la fouler aux pieds que de conserver de l'aigreur et de l'animosité contre ses frères, que de ne pas supporter leurs faiblesses et leurs imperfections. Ne considérez que Jésus-Christ dans le prochain, dit saint Chrysostome, et vous serez assurés de le respecter et de l'aimer. N'est-il pas heureux de pouvoir racheter ses fautes par quelques actes de complaisance et de charité; de pouvoir mériter les miséricordes du Seigneur en faisant soi-même miséricorde; de pouvoir s'assurer les tabernacles éternels en pratiquant la douceur et l'humilité, en se rendant patient à l'égard de tout le monde : *Patientes estote ad omnes*. Qu'y a-t-il de plus beau, dit saint Bernard, que de se maintenir toujours dans une même égalité d'humeur; que d'être indépendant du caprice des uns et des autres; que de conserver son âme en paix malgré tout ce qui peut arriver de plus fâcheux? Le chrétien ne doit pas bâtir sur le sable, mais sur la pierre solide : et alors il ne craindra ni les rapports des voisins, ni les divisions des parents, ni les brouilleries des amis; alors il sera immobile au milieu des reproches, des injures, des menaces, des injustices. Eh! qu'est-ce qu'une âme qui dépend de la mobilité des esprits, qui fonde son bonheur ou son malheur sur les éloges ou sur les calomnies? On n'est ni chrétien ni homme, lorsqu'on ne sait pas souffrir un mot, lorsqu'on se tourmente pour la moindre chose.

Les saints Pères insistent souvent, dans leurs homélies, sur la patience envers le prochain, et il faut avouer qu'on ne peut pécher contre cette vertu sans blesser la charité. Aussi l'Apôtre ne manque-t-il pas de mettre toujours la patience au nombre des bonnes qualités qu'il exige du chrétien. Tantôt il nous la recommande comme un moyen de courir sûrement au but que nous tâchons d'atteindre; tantôt il nous la fait voir comme une disposition capable de fléchir le Seigneur. Je viens de vous montrer combien elle devait être tranquille à l'égard des défauts et de l'humeur du prochain; je vais maintenant vous entretenir de ce qu'elle doit être à l'égard des événements.

SECOND POINT.

Il n'y a point d'événement, dit saint Au-

gust.n, qui n'ait été préparé de toute éternité, dans le conseil de Dieu, ou pour punir les méchants, ou pour ériger les bons. Partons de ce principe, mes frères, et nous n'aurons garde de murmurer contre ce qui nous arrive d'affligeant et de fâcheux. Nous savons par la foi, dit saint Ambroise, qu'il y a un père tendre et miséricordieux, un Dieu souverain et tout-puissant qui veille sur nous, et dès lors nous sommes coupables d'une faute énorme, si nous ne nous abandonnons pas à sa providence avec une ferme sécurité. Dieu, en créant le monde, dit saint Chrysostome, a réglé qu'il y aurait des révolutions et des revers dont le bon usage nous servirait à mériter. Il ne s'agit donc plus que de nous appliquer à nous rendre profitables des maux que nous ne pouvons empêcher; car, ou c'est la justice de Dieu qui nous châtie, ou sa bonté qui nous exerce, et dans l'un et l'autre cas la patience doit être notre partage.

Oui, mes frères, ces événements qui nous semblent des coups du hasard, ces événements que nous appelons fortune, et dont nous attribuons la cause aux passions humaines, aux intrigues des cours, partent de la main de Dieu même, dit saint Augustin, pour nous punir en qualité de pécheurs. Ce monde, dit saint Ambroise, n'est qu'une vaste prison remplie de criminels qui attendent à tout instant l'arrêt de leur supplice, et qui ont mérité, par leurs forfaits, les maux dont ils se plaignent; mais, je vous le demande, convient-il à un homme convaincu de crimes et condamné à mort de murmurer contre ce qu'il endure? Convient-il de s'élever contre l'autorité qui punit lorsqu'on a grièvement offensé cette même autorité? Telle est notre position. Nous n'apercevons autour de nous que des malheurs que nous nous sommes attirés, et si le tonnerre gronde, si le feu ravage nos maisons, si la maladie dépeuple nos cités, si la famine assiege nos campagnes, c'est une suite de nos péchés, ou tout au moins du péché originel. Point de vœux dans le cours de cette malheureuse vie, dit saint Augustin, que nous n'ayons mérités; de sorte que nous n'avons pas d'autre parti à prendre, quand les maux viennent nous investir, que de baisser la tête et d'adorer la main qui nous frappe.

Les maux et la mort ne se sont répandus dans le monde que depuis le péché. Il a fallu, dit saint Ambroise, que toutes les créatures portassent la peine de la révolte du premier père, et que Dieu nous apprît, par des malheurs comme par des bienfaits, qu'il punit ainsi qu'il récompense. Je sais que les malheurs inséparables de cette vie renaissent de toutes parts; que, si l'on évite un piège, c'est pour tomber dans un autre; mais je sais aussi que, de quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit les traces du péché. Dieu ne voit ici-bas, dit saint Augustin, que des prévaricateurs, et voilà pourquoi les saisons nous paraissent souvent ingrates; pourquoi le ciel verse souvent sur nous ses malignes influences; pour-

quoi la terre refuse quelquefois de nous nourrir; pourquoi les incendies, les inondations, les maladies se succèdent pour nous désoler; pourquoi les insectes nous tourmentent, les chaleurs nous accablent, les travaux nous épuisent, et que nous sommes entre les mains de la douleur, selon l'expression de saint Chrysostome, comme une cire molle sous les doigts de l'ouvrier.

Que signifient donc nos murmures et nos plaintes, quand nous osons élever la voix contre les maux que nous ressentons? Ce cri, n'en doutez pas, n'est pas moins qu'un blasphème et qu'un nouvel acte de révolte contre le Dieu même qui nous châtie. Aimons-nous mieux qu'il attende à nous punir au moment que les temps finiront, et que l'éternité commencera, c'est-à-dire, quand il n'y aura plus d'espérance de voir finir les maux?

Que nous sommes injustes, s'écrie saint Bernard, quand nous ne supportons pas avec résignation les calamités que le Seigneur nous envoie, et que nous sommes en même temps déraisonnables! En effet, n'est-ce pas pécher essentiellement contre l'équité, que de prétendre ne pas souffrir, lorsqu'on ne mérite que des souffrances? N'est-ce pas blesser la raison que de ne vouloir pas souffrir un moment, pour éviter de souffrir une éternité? Cependant, telle est notre conduite; nous nous abandonnons aux impatiences et aux murmures, dès que le moindre mal nous attaque, et nous nous en plaignons, comme si nous étions en droit de n'attendre du ciel que des douceurs et des bienfaits.

Malheureux enfants d'Eve, avons-nous donc ignoré qu'une terre couverte de ronces et d'épines est notre demeure; que nous ne devons manger de pain qu'à la sueur de notre front, et que nous n'avons reçu des yeux que pour pleurer? Avons-nous ignoré que, depuis le péché d'Adam, toutes les créatures jusqu'à l'insecte même sont armées contre nous et que nous n'avons mérité de la part du ciel que des carreaux et des foudres? C'est ce qui fait que tous les saints, parfaitement instruits de notre divine religion, ne cessèrent de s'humilier sous les coups qu'ils ressentirent, et qu'ils se regardèrent ici-bas comme des pécheurs indignes de recevoir des grâces et des bienfaits. Ils savaient que l'homme, coupable comme il est, doit bien moins s'étonner lorsqu'il souffre, que lorsqu'il ne souffre pas, et que notre partage ici-bas est le silence et la soumission.

Hélas! qui sommes-nous, pour nous plaindre de notre sort? N'avons-nous pas, outre ce péché d'origine qui nous assujettit à la concupiscence et à la mort, des péchés de toute espèce qui nous rendent horribles aux yeux de Dieu? Quel examen que celui de toute notre vie! Nous n'apercevons dans toute la suite de nos jours que des révoltes et des prévarications qui méritent des châtiments éternels, et nous murmurons et nous regimbons lorsque quelque mal passager se fait

sentir, lorsque le Seigneur nous humilie ! Ma's n'est-ce pas joindre de nouvelles douleurs à celles qu'on ressent, quand on s'inquiète et quand on s'impatiente ? N'est-ce pas aggraver son crime au lieu de le diminuer ? N'est-ce pas lutter inutilement contre une puissance absolue, qui, malgré toutes nos plaintes et tous nos murmures, ne fait que ce qu'elle veut ? Qui peut en effet s'opposer à la volonté suprême ? Hélas ! nos im, réactions ne font qu'irriter le Seigneur tout de nouveau, et des malheurs et des disgrâces dont notre résignation pourrait arrêter le cours, deviennent plus opiniâtres et plus terribles, parce que nous n'avons pas été obéissants,

Voyez, mes frères, voyez avec quelle sévérité Dieu éprouva son propre Fils ; n'apercevant dans cette victime adorable que le nombre et l'énormité des péchés, il le frappa de la manière la plus ignominieuse et la plus cruelle. Que fait alors Jésus-Christ ? il se prosterne, il s'humilie, et après avoir dit que ce calice s'éloigne de moi, il finit par ces paroles que nous devrions sans cesse prononcer : Mon père, que votre volonté soit faite : *Pater mi, fiat voluntas tua. (Matth., XXVI, 42.)*

Voilà ce qui s'appelle une entière et parfaite soumission ; voilà ce qui doit nous servir d'exemple, lorsque quelque disgrâce vient nous affliger. Jésus-Christ était l'innocence même, et nous ne sommes que mensonge et péché ; d'où il s'ensuit que si le bois vert a été ainsi traité, le bois sec ne sera sûrement pas épargné. Tout péché, dit saint Ambroise, exige une expiation ; toute offense à l'égard du Créateur doit être réparée. Ainsi, mes frères, si nous ne souffrons point ici-bas avec résignation, attendons-nous à des supplices les plus terribles après notre mort.

Mais ne serait-ce pas renoncer au christianisme, que de ne vouloir pas se soumettre aux châtimens que le Seigneur nous envoie, pendant que Jésus-Christ se laisse couronner d'épines, flageller et crucifier, et qu'il n'oppose à des traitements si horribles et si ignominieux que le silence et la douceur ? Ah ! mes frères, la terre viendrait actuellement à nous engloutir, que nous n'aurions pas sujet de nous plaindre, et tous nos membres tomberaient en lambeaux, que nous n'aurions pas droit d'accuser le ciel. Si les abîmes ne s'entreouvrent pas sous nos pieds, si la foudre suspendue sur nos têtes ne vient pas nous écraser, c'est que Dieu daigne encore nous conserver ; mais combien de fois n'avons-nous pas mérité tous les fléaux qu'il fait pleuvoir de temps en temps sur les hommes criminels ? Il n'y a personne de nous qui ne doive dire avec le Prophète-Roi : ô Seigneur, je ne suis que plaie depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, et je n'ai pour partage que l'iniquité.

Que peut-il arriver de plus funeste à l'homme, dit saint Augustin, que de rendre, par ses murmures et par ses impatiences, ses châtimens mêmes des péchés, que de chan-

ger en crime ce qui doit être sa pénitence ? Alors quel sera le remède à ses maux, et comment pourra-t-il expier ses péchés ? Bénissons donc la justice éternelle, lorsqu'elle vient nous punir de nos prévarications, lorsqu'elle change nos douceurs en amertumes, à dessein de nous convertir ; car Dieu, mes frères, n'a point d'autre but, lorsqu'il nous châtie, que de nous rappeler à lui et que de nous arracher à nos crimes et à nos désordres. C'est le plus grand bien qui puisse nous arriver, dit saint Basile, quand le Seigneur ne nous laisse point endormis dans notre iniquité, et quand par quelque trait échappé de sa justice, il vient nous réveiller de la funeste léthargie dans laquelle nous croupons. C'est ainsi qu'il poursuit ceux qu'il aime.

Il accumule, dit saint Chrysostome, dans le trésor de ses miséricordes ces fléaux qu'il déploie pour nous ouvrir les yeux, et pour nous forcer à reconnaître qu'il existe un Dieu dont on ne peut méconnaître la justice et le pouvoir. Nous croyons ces châtimens des malheurs, nous les comptons au nombre des plus grandes disgrâces, et ce sont des peines miséricordieuses, comme les appelle saint Augustin, que le Seigneur nous inflige, afin de nous faire racheter ses bontés par la patience et par la soumission. N'est-il pas bien juste qu'il en coûte au pécheur pour rentrer en grâce avec son Dieu ? et, puisque de lui-même il ne veut point embrasser une pénitence proportionnée à son crime, il faut au moins qu'il accepte celle que le Seigneur lui envoie. Les disgrâces que nous n'avons pu prévoir, et qui viennent fondre sur nous comme une tempête, ont au moins l'avantage, dit saint Augustin, d'être choisies par la Providence même pour nous purifier, de sorte que c'est blasphémer contre cette divine Providence que de s'abandonner à des plaintes et à des murmures. D'ailleurs que gagne-t-on par ses impatiences ? On amasse des charbons de colère sur sa tête, et l'on s'expose, après avoir souffert ici-bas sans fruit, à souffrir éternellement dans le siècle à venir. C'est ainsi que les peines de cette vie ne sont que le prélude de l'autre, lorsqu'on n'en sait pas faire un bon usage.

Tout nous annonce, tout nous crie que nous devons souffrir, et comment nous devons souffrir. Les chaires retentissent continuellement de ces vérités, et néanmoins, je ne vois que des hommes qui se plaignent de leurs maux, et que leurs disgrâces rendent encore plus coupables qu'ils n'étaient auparavant. Mais, au lieu de n'envisager que des personnes heureuses, dont le nombre se réduit presque à rien, considérez tous ceux qui souffrent plus que vous, et vous reconnaîtrez qu'il y a des millions d'âmes qui envient votre sort, tout cruel qu'il vous paraît. Qu'a fait à Dieu plus que vous cet homme obligé d'errer au milieu des mers et des naufrages, pour pouvoir maintenir sa propre vie ? Quels péchés plus énormes que les vôtres a commis ce malheureux tout couvert d'ulcères

qui n'a que la terre pour lit, les larmes pour nourriture, et qui dès l'instant de sa naissance fut un enfant de misères et de douleurs ? En quoi a été plus coupable que vous cet infortuné qu'une injustice criante a dépouillé de sa réputation et de ses biens, et qu'elle retient dans les prisons ! Hélas ! mes frères, examinez sérieusement votre conscience, et vous reconnaîtrez que personne ne mérite mieux que vous les peines dont je viens de parler, et néanmoins vous murmurez, vous vous plaignez lorsque la plus légère contradiction vous moleste, comme si tous les maux vous avaient investis, comme si vous n'aviez aucun crime à vous reprocher.

Ah ! Seigneur, n'entrez point en jugement avec vos serviteurs : *Non intres in judicium cum servo tuo, Domine* (Psal. CXLI, 2); car, quel est l'homme vivant qui pourra se justifier devant vous ? *Non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* (Ibid.) Nous reconnaissons que nous n'avons en partage que le mensonge et le péché; que tous nos jours sont marqués par nos iniquités, et qu'il n'y a point ici-bas de châtement assez rigoureux pour punir nos prévarications et nos excès. Serions-nous donc assez insensés pour nous livrer à l'impatience et au désespoir lorsque nous sommes affligés par quelque disgrâce ou par quelque maladie ? Dieu ne nous châtie qu'en père, dit saint Augustin, quand il nous punit dans ce monde, de sorte qu'à le bien prendre, ses fléaux sont des bienfaits. Il veut nous faire expier par quelques satisfactions passagères des péchés qui ont mérité le feu des enfers ; il veut nous exercer par des tribulations pour éprouver notre patience, et pour nous faire acheter ce royaume de gloire qu'il nous a promis aux conditions de jeûner, de prier et de souffrir ; car le Seigneur, selon la remarque de saint Cyprien, ne nous envoie pas seulement des maux à dessein de nous punir, mais encore à dessein de nous exercer : *Non solum ut puniamur, sed ut exerceamur.* Seconde vérité qui doit ranimer notre patience et notre soumission.

Il est incontestable qu'il n'y a point eu de saints, et qu'il n'y en aura jamais, sans peines et sans afflictions. Les chagrins, dit saint Augustin, font ici-bas le partage de la sainteté. Vous serez dans la tristesse, dit Jésus-Christ à ses apôtres, pendant que le monde se réjouira. C'est donc en vain, mes frères, que vous vous flattez de pouvoir arriver au ciel par une voie large et facile ; il n'y a qu'un petit sentier qui y conduit, et encore est-il hérissé d'épines. Dieu vous l'a déclaré lui-même ; mais, comme la mollesse et le plaisir vous endorment dans une fausse sécurité, vous auriez bientôt oublié cette importante leçon, s'il ne venait de temps en temps vous réveiller par des coups qui partent de sa miséricorde, et qui vous rappellent à lui. Mais comment peut-il se faire que ce qui est un excès de sa bonté soit regardé comme un véritable malheur ? que ce qui peut nous conduire au ciel nous alarme et nous irrite ? que ce qui nous arrache au monde et au démon nous paraisse rigoureux et cruel ?

Les saints eurent bien d'autres idées. Convaincus qu'on ne peut acheter trop cher une éternité de bonheur, ils reçurent avec des transports de joie les maux qui vinrent les tourmenter et les humilier. Ils ne craignaient rien tant que les prospérités temporelles, dans l'appréhension où ils étaient de se trouver confondus avec les pécheurs, et d'avoir peut-être un jour leur même sort. Que n'auraient-ils donc pas dit de nos murmures et de nos impatiences ? De quel œil d'indignation n'auraient-ils pas considéré ce mécontentement que nous témoignons toutes les fois que nous souffrons ? Ils l'auraient regardé, n'en doutons pas, comme une révolte contre Dieu même, comme un mépris éclatant de ses bontés.

Il faut savoir, dit saint Chrysostome, que le chrétien est un or qui ne peut être trop purifié, et que, tant qu'il vit, le feu des tribulations est nécessaire pour lui donner ce degré de perfection et de beauté qu'on exige dans la Jérusalem céleste. Nous sommes des pierres, dit saint Augustin, destinées pour entrer dans la structure du ciel, mais il faut que le marteau de la pénitence les taille et les arrondisse ; de sorte que c'est un vrai bonheur lorsque le Seigneur veut bien lui-même nous éprouver et réformer nos imperfections et nos défauts.

Avec quelle sévérité n'exerça-t-il pas le saint homme Job ? Vous savez tous l'histoire de ce patriarche, qui, né en la terre d'Hus, était simple et droit de cœur ; qui craignait Dieu, qui fuyait le mal, qui avait sept fils et trois filles, qui possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses, un grand nombre de domestiques, et qui était plus grand et plus illustre qu'aucun des Orientaux. C'est ainsi que la sainte Ecriture nous l'annonce, et c'est ainsi qu'il vivait lorsque Satan, après avoir fait le tour du monde, osa dire à Dieu, qui louait la vertu de Job : *Etendez un peu votre main sur cet homme, si juste à vos yeux, touchez ce qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.*

Alors le Seigneur permit à Satan de ravager tout ce qui appartenait à Job, et bientôt ce saint homme apprit que les Sabéens étaient venus fondre sur ses gens, et les avaient tous passés au fil de l'épée ; que le feu du ciel était tombé sur ses troupeaux et qu'il avait tout réduit en cendres ; qu'un vent impétueux avait ébranlé les quatre coins de sa maison, qu'elle était tombée sur ses enfants, et qu'ils étaient tous ensevelis sous les ruines. A la nouvelle de ces malheurs, Job se lève, déchire son manteau, se jette par terre, adore Dieu, et s'écrie : *Je suis sorti nu du sein de ma mère et je retournerai nu dans celui de la terre ; le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, et il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que son saint nom soit béni.*

Enfin, Dieu permet à Satan d'exercer son pouvoir sur la personne même de Job, et ce saint patriarche, aussitôt frappé d'une plaie qui couvrait tout son corps, se mit sur la

cen lire et se vit obligé de racler la pourriture et les vers qui sortaient de ses ulcères. Quelle épreuve, ô grand Dieu! et cependant, malgré l'excès de ses maux, Job vous bénit et confond, par des paroles pleines de force et de foi, la folie de sa femme et de ses amis, qui lui reprochaient son attachement envers le Seigneur.

Ah! dit-il dans les transports de sa confiance, *si nous avons reçu les biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi les maux? Et dans tous ses discours, Job, ajoute l'Ecriture, ne pécha point par ses lèvres.* Voilà des épreuves, mes frères, et non pas les nôtres, qui ne sont que des peines légères, et presque toujours adoucies par la présence et par la charité de quelque ami, au lieu que Job ne se voit environné que de personnes qui le contredisent, et qui insultent à ses malheurs et à sa foi. Cependant, qui est-ce qui ne voudrait pas aujourd'hui avoir été à la place de ce saint patriarche, plutôt qu'à celle de son épouse et de ses amis?

Ce n'est rien, dit saint Augustin, que le mal qu'on souffre en vue du ciel. L'espérance d'une récompense aussi magnifique, aussi sublime et aussi proche, puisque la vie la plus longue n'est qu'un songe, console et soutient; mais il faut que la foi, continue ce Père, soit vive et efficace; il faut qu'elle nous élève au-dessus de tous les objets corporels, au-dessus de nous-mêmes, et qu'elle nous attache au ciel comme à notre patrie, que nous ne devons jamais perdre de vue. Que sont tous les maux de ce monde, dit saint Grégoire le Grand, mis en parallèle avec la gloire que Dieu réserve à ses saints? Un petit grain de sable qui fatigue pendant quelques instants un voyageur; une soif qui tourmente pendant quelques minutes; une légère piqure qui se fait tant soit peu sentir; une incommodité passagère qui ne dure qu'un moment. Oui, mes frères, voilà à quoi se réduisent toutes nos afflictions. Si notre imagination et si notre mollesse ne s'en faisaient pas des monstres, nous reconnaitrions, avec le grand Apôtre, qu'un instant de tribulation opère un poids immense de gloire : *Momentaneum et leve tribulationis opus, æternum gloriæ pondus operatur* (II Cor., IV, 17); nous reconnaitrions qu'il n'y a nulle proportion entre ce que nous souffrons ici-bas et ce que nous espérons.

Est-il concevable, ô grand Dieu! s'écrie saint Augustin, que vous deviez vous donner entièrement à nous pour les maux légers que nous pouvons endurer pendant cette vie? Eh! quoi, Seigneur, la perte de quelques poüces de terre, de quelques misérables pièces d'argent, la privation de quelques aliments, l'amertume de quelques paroles, peuvent nous faire arriver jusqu'à vous! O excès de miséricorde et de bonté, que ma langue s'attache plutôt à mon palais que de jamais me plaindre et de murmurer! Fallût-il donner notre vie, hélas! que donnerions-nous à Dieu qui ne fût son propre bien? D'ailleurs, qu'est-ce qu'une vie temporelle

pour une vie éternelle? C'est par de telles réflexions qu'on vient à bout de se prémunir contre l'impatience; mais on doit les faire le plus souvent qu'il est possible. Saint Bernard se disait autrefois à lui-même : Bernard, qu'es-tu venu faire ici? *Bernarde, ad quid venisti?* Et ces paroles ranimaient sa ferveur. Tel doit être le langage des chrétiens. Que sommes-nous venus faire dans ce monde, devons-nous pareillement nous dire; lorsque la patience nous échappe, lorsque la mollesse nous fait redouter les maux de cette vie comme les plus grands malheurs : *Ad quid venimus?* Nous sommes venus pour souffrir et pour mériter, par nos souffrances, le royaume même de Jésus-Christ.

Est-il donc si dur, selon la réflexion de saint Chrysostome, d'endurer des maux que le Seigneur a lui-même endurés? Car il n'y en a point eu dont il n'ait ressenti l'amertume et le poids. Persécutions en tout genre, pauvreté, calomnies, humiliations, douleurs, tout a été employé contre ce divin Sauveur. Quand nous aurons souffert comme lui; quand des flagellations auront mis notre chair en lambeaux; quand des clous auront percé nos pieds et nos mains; quand une lance aura ouvert notre côté, ah! alors nous pourrions dire que nous souffrons. Quand nous aurons été accablés de pierres, comme Etienne; mis sur des charbons enflammés, comme Laurent; exposés aux bêtes, comme tant de martyrs! ah! pour lors, nous pourrions dire que nous sommes cruellement éprouvés; mais que sont nos afflictions en comparaison de celles-là? Hélas! dit l'auteur de l'*Imitation*, si vous ne pouvez maintenant supporter quelques disgrâces, comment pourrez-vous endurer le feu de l'enfer? C'est cependant ce feu, mes frères, qui nous est réservé si nous n'opposons que des murmures et des impatiences aux tribulations que Dieu nous envoie; au lieu qu'une soumission entière aux ordres de la Providence changera notre affliction en joie et nos douleurs en des délices éternelles.

Lisez le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, et vous reconnaitrez que, loin de s'alarmer des persécutions et des calomnies, il faut s'en réjouir et bénir le Seigneur, et qu'il n'y a d'heureux que ceux qui pleurent, que ceux qui sont pauvres, que ceux qui souffrent, que ceux qui sont en butte au monde et à Satan. Il ne faut faire ni trêve ni accommodement avec les pécheurs et les impies, dit saint Cyprien, quelques prospérités qu'ils nous promettent; mais il faut être bien avec Dieu, afin de pouvoir souffrir d'une manière méritoire.

Lâches déserteurs de la religion de Jésus-Christ, vous suivez avec joie ce divin Sauveur lorsqu'il va sur le Thabor, et vous l'abandonnez lorsqu'il monte au Calvaire! Ah! n'espérez point avoir part à sa gloire, puisque vous refusez de boire dans son calice. Hélas! que ne fait-on pas pour obtenir quelque faveur des princes de la terre? On se gêne, on se captive, on souffre tout, on s'expose à tout, et, quand il s'agit du service de

Dieu, il n'y a plus que de la faiblesse et de la lâcheté. Que n'en coûte-t-il pas aux militaires pour s'acquitter de leur devoir dans le temps des combats ? Que n'en coûte-t-il pas même aux gens du monde pour suivre ce torrent de fêtes, de bals, de spectacles, qui les entraîne ! Combien d'assujettissements, combien de veilles, combien de peines de toute espèce à dévorer ! Et l'on s'alarme et l'on murmure, lorsqu'il faut faire quelque sacrifice pour Dieu.

Etes-vous donc plus que tous les saints, pour ne pas souffrir ; êtes-vous donc plus que Jésus-Christ lui-même, qui a enduré jusqu'à la mort de la croix, vous pécheurs, vous impies, vous hommes de néant, vous que Dieu peut engloutir tout à l'heure dans les enfers, sans que vous puissiez avoir droit de vous plaindre ? Ah ! que notre conduite, je vous l'avoue, est digne de gémissements et de larmes ! Nous consentons à souffrir pendant toute une éternité, plutôt que de souffrir ici-bas ; puisque nous ne pouvons ignorer, selon la remarque de saint Augustin, que quiconque n'aura point gémé ici-bas, comme étranger, ne se réjouira point dans le ciel comme citoyen.

Que la patience, ô mon Dieu ! et à l'égard des événements qui servent à nous punir, et à l'égard de ceux qui servent à nous exercer, soit désormais notre vertu. Que nous l'embrassions avec toute la joie, comme le seul remède à nos maux, comme le seul moyen de nous les rendre utiles. Sans cette patience nous souffrirons comme les damnés qui n'ont plus d'espérance et qui ne souffrent que pour être punis. Nous venons de voir comment votre serviteur Job a été traité, lui qui fut si saint et si agréable à vos yeux, parce que les croix ont toujours été et seront toujours le partage de vos élus. Que cet exemple nous encourage, nous anime et fasse revivre au milieu de votre Eglise cet amour des souffrances qui fut le caractère des premiers chrétiens. Non contents de ressentir les maux inséparables de l'humanité, ils ne cessaient de désirer le martyre, et ils n'avaient d'autre impatience que celle de voir leurs corps abandonnés à toute la rage des bourreaux, afin de pouvoir sauver leur âme.

Que la seule crainte de succomber aux peines et aux afflictions nous les fasse redouter ; que toute notre vie ne soit qu'une succession de tribulations, pourvu, ô mon Dieu ! que nous en fassions un saint usage. Nous reconnaissons, Seigneur, que nous ne méritons que des peines et des afflictions, et que quelque grands que puissent être nos maux, ils n'égaleront jamais la grandeur de nos crimes. Nous reconnaissons que c'est la poussière qui s'élève contre la poussière, le néant contre le néant, le péché contre le péché, toutes les fois que nous murmurons les uns contre les autres ; nous reconnaissons que nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de nous taire et de souffrir, à l'exemple de sainte Thérèse, qui choisit ces

paroles pour la règle de sa conduite et pour sa pénitence.

Si quelque chose doit nous inquiéter, ô mon Dieu ! c'est la longueur de notre exil ; car, hélas ! comment pouvoir vivre ici-bas au milieu des scandales, des mensonges et des fraudes qui remplissent l'univers ? Mais bientôt vous viendrez, Seigneur, essuyer les larmes de ceux qui vous attendent et récompenser la sainte impatience de ces âmes qui désirent vous posséder dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il

HOMÉLIE

POUR LE SAINT JOUR DE NOËL.

In diebus illis exiit edictum a Cesare Augusto ut describeretur universus orbis. (*Luc.*, II, 2.)

En ce temps-là on publia un édit de César-Auguste, pour faire un dénombrement des habitants de toute la terre.

Sire,

C'est ainsi que l'évangéliste se dispose à nous annoncer la venue du Messie, et c'est ainsi que Dieu fait servir à l'accomplissement de ses desseins la vanité des hommes. Auguste veut se repaître du doux spectacle que doit lui offrir une multitude innombrable de sujets répandus dans tout l'univers, et cet événement devient la justification du prophète qui avait annoncé que Jésus-Christ naîtrait à Bethléem : *Exiit edictum a Cesare Augusto ut describeretur universus orbis.*

L'an quatre mille depuis la création du monde, deux mille trois cent quarante-quatre depuis le déluge, mil neuf cent dix-huit depuis Abraham, le monde entier jouissant d'une profonde paix, on vit donc le Juste par excellence, le Saint des saints, le Verbe de Dieu descendre du trône de ses grandeurs et venir au milieu des ombres et du silence de la nuit, éclairer la terre et la réveiller de son assoupissement : *Dum nox teneret silentium in medio cursu, sermo tuus venit a regalibus.* Anges du Seigneur, qui fûtes les premiers prédicateurs de cette étonnante merveille, astres du Dieu vivant, qui l'annonçâtes par vos clartés, souffrez que je vous interpelle comme les témoins d'un événement aussi extraordinaire et aussi digne de notre admiration et de nos hommages. N'est-il pas vrai que, sous le règne d'Auguste, vous vîntes publier la naissance d'un enfant qui serait le Sauveur des nations, et que, par votre langage tout divin, vous rassemblâtes autour de son berceau, les bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux ? N'est-il pas vrai que, dès ce moment, la ville de Nazareth devint la plus célèbre des villes de Juda, comme ayant vu naître dans son sein le chef du peuple d'Israël et le désiré de tous les peuples ?

Mais, que puis-je mieux faire, mes frères, à la vue de tant de miracles qui s'opèrent en ce jour solennel, que d'imiter les Pères de l'Eglise et de paraphraser, à leur exemple, l'évangile qui nous raconte les circonstances de la naissance du Sauveur ? Convient-il à un faible mortel de parler de lui-

même, après que les anges viennent de parler et de donner ses réflexions au lieu de celles dont l'évangéliste nous fait part ? Que le langage soit divin, dit saint Bernard, lorsqu'il est question d'un événement divin, et que l'homme ne s'ingère pas de lui-même à mêler sa voix avec celle des puissances célestes.

C'est pour me conformer à cette leçon que je m'attache simplement à ne vous dire aujourd'hui que ce que saint Luc nous rapporte, afin d'exciter et toute votre adoration à l'égard de Jésus-Christ naissant et tous vos hommages à l'égard de Marie, qui, devenant en ce jour la mère de Dieu, devient celle de tous les chrétiens et mérite en cette qualité d'être saluée comme la plus excellente des créatures, comme un prodige de *grâce et de sainteté. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que les histoires citent des victoires et des conquêtes, comme les époques les plus intéressantes et les plus célèbres ; que les peuples s'empressent de les lire et de les recueillir comme les faits les plus glorieux à l'humanité ; la naissance de Jésus-Christ devient un événement, dit saint Chrysostome, qui efface toute la gloire des actions les plus mémorables, un événement qui seul doit fixer l'attention des hommes et les remplir d'allégresse. Qui se serait attendu, mes frères, à voir un Dieu s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, jusqu'à demeurer neuf mois dans le sein d'une vierge, à naître dans une étable, au milieu de la plus affreuse indigence ? Ah ! c'est ici qu'il faut s'humilier et adorer, se taire et contempler ; prendre le saint Evangile en main et le méditer.

C'est ainsi qu'après avoir annoncé l'édit de César-Auguste, pour le dénombrement de tous ses sujets, il nous apprend que ce dénombrement se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Ici, vous voyez, mes frères, que saint Luc ne néglige aucune des circonstances propres à vous prouver le fait extraordinaire qu'il raconte. Il nomme et l'empereur qui ordonne le dénombrement et le gouverneur qui est chargé de l'exécution, afin qu'on ne puisse douter du temps où Jésus-Christ naît, afin que ce mémorable événement serve d'époque à tous les siècles et à tous les peuples. Il était bien juste, s'écrie saint Augustin, qu'un prodige, qui ne s'accomplissait que pour le salut du genre humain, fût connu de toutes les nations. Aussi voyons-nous que, malgré les révolutions et la barbarie des temps, sa date a pénétré dans tous les climats, et qu'il n'y a personne qui ne sache que, sous le règne d'Auguste, naquit un homme merveilleux et divin, qui s'annonça comme le Sauveur et le Messie : *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino.*

À la première nouvelle de ce dénombrement universel qu'Auguste avait ordonné, tous les sujets de l'empereur accoururent en foule pour se faire enregistrer. Hélas ! dit

saint Ambroise, on ne voyait dans ce concours de monde que la volonté d'un homme absolu, et c'était celle de Dieu même qui allait accomplir ses promesses dans la naissance de son fils à Bethléem. Voilà comment le Seigneur fait son œuvre, dans le temps que nous croyons ne suivre que nos vœux et n'agir que pour nos intérêts. Chacun se met en marche pour obéir à l'empereur, et Marie, la seule personne ignorée au milieu de tous les sujets répandus dans l'empire, est la seule qui fixe les regards de l'Eternel. Tous s'acheminent vers les villes les plus voisines : *Ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem* ; et pendant ce temps, la prophétie de Michée se réalise ; il avait dit que Bethléem n'était pas la moindre entre les principales villes de Juda, parce que c'était d'elle que sortirait le conducteur d'Israël ; et Joseph et Marie dans l'obligation d'aller se faire enregistrer comme les autres, arrivent à Bethléem pour que le Messie y naisse, selon les oracles qui l'ont annoncé : *Ascendit autem Joseph in civitatem David quæ vocatur Bethleem ut profiteretur cum Maria sibi desponsata uxore prægnante.*

Que direz-vous, chrétiens lâches et sensuels, en voyant Marie, que ni les incommodités d'une grossesse presque à son terme, ni les rigueurs d'une rude saison, ni les difficultés d'un pénible voyage ne peuvent arrêter ? Elle sait que l'empereur a parlé, et que c'est obéir à Dieu même que de se soumettre à la volonté des monarques, et en conséquence elle s'expose à toutes les fatigues ; elle a beau connaître qu'elle va devenir mère d'un Homme-Dieu ; elle ne se prévaut ni de cette éminente dignité, dit saint Ambroise, ni de la situation où elle se trouve, pour s'exempter de la loi commune. Sa foi, loin d'être ébranlée de cet assujettissement qui la confond avec toutes les personnes ordinaires, ne lui permet pas d'hésiter ; elle part, elle vole, elle se rend dans l'endroit ordonné par la Providence, et, lorsque les temps marqués sont arrivés, elle met au monde son fils : *Factum est autem cum essent ibi, impleti sunt dies ut pareret, et peperit filium suum primogenitum.*

Il faut, dit saint Augustin, que l'évangéliste soit bien familiarisé avec les mystères du Très-Haut, pour annoncer de la sorte un événement aussi merveilleux ? Quelles exclamations ! quelles paroles magnifiques et pompeuses n'auraient pas employées les hommes, s'ils avaient parlé leur langage dans une circonstance si étonnante et si mémorable ! Mais c'est ici l'Esprit-Saint qui nous instruit de la naissance du Sauveur, et je ne veux que la simplicité avec laquelle il nous la rapporte pour nous en convaincre : *Et peperit filium suum primogenitum.*

Le temps est dore venu où toutes les promesses faites aux Juifs se réalisent, où les vœux de tous les patriarches s'accomplissent, où les prédictions de tous les prophètes s'exécutent ; on ne dira plus que le Messie est un être imaginaire ; que les Moïse et les Josué entretenaient les Juifs de chimères et

de fables; que la révélation faite au peuple d'Israël n'était qu'une supposition et qu'une imposture; déjà le Fils de Dieu est né, déjà enveloppé de langes il repose dans une crèche, parce qu'il n'y a point de place dans les hôtelleries pour Marie et pour Joseph.

Ah! Seigneur, à quelles épreuves ne mettez-vous pas ceux que vous aimez! Vous conduisîtes Abraham autrefois presque jusqu'au moment d'immoler son propre fils, et vous réduisez celle qui met au monde votre propre Verbe à ne pas trouver où reposer sa tête, et vous lui fermez tous les endroits qui pourraient la recevoir. Vous le maître de la terre et des cieux, vous qui créez des lieux et des espaces quand il vous plaît et comme il vous plaît : *Et reclinavit eum in præsepio quia non erat eis locus in diversorio.*

Quel prodige inconcevable de voir enveloppé de langes celui dont le ciel est le trône et le pavillon! Celui, dit saint Cyrille, qui n'a point de commencement naît en ce jour; celui qui est la perfection même prend des accroissements; celui qui tonne dans les airs, pleure dans un berceau; celui qui couvre le firmament de nuages, est enveloppé de langes : *Qui cælum nubibus tegit, fasciis involvitur.*

Quels miracles plus éclatants pourrez-vous jamais voir! La raison s'égare dans l'immensité de ces merveilles, et il ne nous reste en partage qu'un profond étonnement. Un Dieu renfermé dans une étable, un Dieu gisant sur du foin; un Dieu sans aucune apparence de pouvoir, sans aucun secours, n'est-ce pas là un spectacle qui atterre tous les esprits et qui les confond, un spectacle qui déconcerte l'orgueilleux et qui le détruit, un spectacle qui surpasse en puissance la création même de l'univers? Qu'on voie en effet un Être suprême, éternel, infini, absolu, produire par son seul vouloir des mondes et des intelligences; quelque admirable que soit une telle opération, elle n'a rien qui étonne, quand on la rapproche de celui qui la fait; mais qu'on aperçoive le Dieu de tous les temps et de toutes les nations, réduit et anéanti sous la forme d'un enfant, sans aucune marque de grandeur et de majesté, voilà ce qui ne se peut ni exprimer, ni concevoir : *Et reclinavit eum in præsepio quia non erat eis locus in diversorio.*

Peu s'en faut, mes frères, que frappé d'un tel événement, je n'interrompe ici mon discours, pour vous envoyer méditer en silence aux pieds de la crèche de notre divin Sauveur le mystère incompréhensible de cette naissance ineffable. Peu s'en faut que je ne m'arrête tout à coup dans la crainte de profaner cet auguste mystère par des paroles indignes de sa majesté. Si quelque chose peut m'encourager, c'est l'attention que j'ai de suivre scrupuleusement les paroles de notre évangile, et de ne rien vous dire qui puisse m'appartenir. Je continuerai donc à me taire, pour laisser parler à ma place l'Esprit-Saint lui-même, le seul digne de raconter les merveilles de la naissance du Sauveur; naissance dont les bergers, comme les hommes les plus simples dans leur conduite, les plus

droits dans leurs intentions, les plus purs dans leurs mœurs, furent les premiers instruits : *Et pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum.*

Vous faites bien voir ici, ô mon Dieu, que ce ne sont ni les grandeurs de la terre, ni la pompe des siècles, ni le faste des titres et des généalogies, qui fixent vos regards; vous faites bien voir que vous prenez plaisir à vous communiquer aux petits, et à choisir ce qu'il y a de plus faible, pour confondre ce qu'il y a de plus fort, afin de faire éclater la puissance de votre grâce et les richesses de votre miséricorde. Je ne vois aujourd'hui que les bergers appelés à votre crèche. Ce sont là les hommes que vous discernez comme ceux qui sont spécialement l'objet de votre complaisance, et, tandis que les princes de la terre méprisent les pauvres et les petits, vous apprenez à l'univers que c'est particulièrement à eux que le royaume des cieux appartient : *Talium est enim regnum calorum.*

Que la pauvreté, mes frères, ne vous paraisse donc plus hideuse, puisque Jésus-Christ lui-même vient aujourd'hui la canoniser par son exemple et par la préférence qu'il donne à de simples pâtres sur tous les grands du monde. Il veut vivre pauvre, et vivre avec les pauvres, dit saint Augustin, afin que nous sachions qu'il n'y a de biens réels que les biens célestes, et que tous les trésors de l'univers ne valent pas le moindre degré de grâce.

Quelle confusion pour les Juifs, qui charnels et grossiers espéraient un Messie pompeux et triomphant, un Messie environné de toutes les richesses et de toute la grandeur du siècle; comme si un Dieu pouvait trouver sa gloire dans celle que le monde offre à ses héros; comme si quelques honneurs vains et passagers pouvaient relever la majesté de celui qui est la source de tous les biens, le principe et la fin de toutes choses. Rien n'était plus digne de la Divinité, dit saint Léon, que cette abjection dans laquelle elle veut bien paraître parmi nous; et il convenait que celui qui ne pouvait croître en s'élevant, crût en quelque sorte en s'abaissant.

Trônes du monde, que vous êtes petits, malgré la magnificence qui paraît vous environner, en comparaison de la crèche où naît Jésus-Christ! C'est là qu'humilié, dénué de tout, il nous apprend à ne révéler en lui que son auguste qualité de Fils de Dieu, que sa fonction de Rédempteur; c'est là qu'il ne laisse entrevoir que les vertus qui peuvent nous sanctifier, que les richesses de son avènement; de sorte que l'étable de Bethléem, selon la réflexion de saint Cyrille, devient la seule école qui puisse bien nous instruire de nos devoirs, et nous rendre heureux et parfaits.

Cependant, mes frères, comme il fallait assurer les hommes par quelque prodige éclatant, que l'enfant nouvellement né était enfin le désiré des nations, l'ange du Seigneur fait entendre sa voix, et trace des sil-

lons de lumière qui ne permettent pas de le méconnaître : *Et ecce angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos.* Les anges de tout temps furent les ministres de Dieu, et, si nos yeux étaient ouverts, nous les apercevriions autour de nous, comme des guides fidèles, comme de puissants protecteurs. Ce sont eux qui apparurent dans l'Ancien Testament et qui conversèrent avec les patriarches ; et, lorsque le Très-Haut voulut envoyer son propre Fils, Gabriel vint annoncer à Elisabeth et à Marie la naissance de Jean-Baptiste et celle de Jésus-Christ. Aujourd'hui ils viennent manifester aux hommes ce glorieux avènement, et leurs paroles sont des paroles de douceur et de paix. Ils rassurent les bergers tremblants, ils dissipent toute crainte, ils inspirent toute confiance : *Nolite timere.* N'appréhendez point, leur disent-ils : les cieux fermés jusqu'alors viennent de s'ouvrir, le règne du démon va finir, la justice et la vérité vont habiter au milieu de vous ; la grâce triomphe, le péché est effacé, et l'univers va sentir le prix de cet inestimable bienfait : *Nolite timere.* L'idolâtrie ne subjuguera plus les mortels, ne les attachera plus à son culte insensé ; de véritables adorateurs vont se former dans toutes les parties du monde, et l'Enfant qui naît aujourd'hui va vous délivrer de vos passions et vous rendre cette vraie liberté qui est le caractère propre des enfants de Dieu : *Nolite timere.* Ce n'est point un prince tyrannique que nous vous annonçons, ce n'est point un potentat impérieux et cruel, mais le Prince de la paix : *Princeps pacis* ; mais le Père du siècle futur : *Pater futuri sæculi* (*Isa.*, IX, 6) ; mais un Dieu qui attirera tout à lui, qui ne veut régner que sur les cœurs et qui ne vous imposera qu'un joug doux et léger. Encore une fois, ne craignez point : *Nolite timere.*

Il paraît sans armes et sans défense, pour vous apprendre que son avènement sera l'époque de votre bonheur, et qu'il ne reconnaîtra pour ses sujets que ceux qui seront humbles, pacifiques et détachés des biens d'ici-bas. Il paraît sous les livrées de l'humiliation et de l'indigence, pour vous enseigner à n'aimer que l'obscurité et à vous sanctifier dans la simplicité : *Nolite timere.* Il réserve ses foudres et ses carreaux pour son second avènement, parce qu'alors il viendra dans sa gloire juger tous les peuples et condamner tous les prévaricateurs. Ne craignez donc point ; mais espérez, car la naissance que je vous annonce sera un sujet de joie pour toutes les nations : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo.*

Quel événement en effet, dit saint Ambroise, pouvait mieux réjouir les hommes, que la nativité d'un Homme-Dieu qui ne paraît parmi eux que pour les délivrer de l'esclavage du démon, que pour les élever à la gloire de participer à sa nature divine, que pour laver leurs iniquités dans son propre sang, que pour leur donner l'exemple de toutes les vertus, que pour leur mériter toutes les grâces, que pour les faire membres

d'une Eglise où tous les secours spirituels se trouvent en abondance, que pour leur communiquer son corps et son esprit, afin qu'ils ne fassent qu'un avec lui, comme il ne fait qu'un avec son Père, ainsi qu'il le dit lui-même : *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me.* (*Joan.*, XVII, 21.)

Aussi l'ange déclare-t-il que cette joie sera pour tous les peuples : *Quod erit omni populo* ; et il appelle Jésus-Christ Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator* ; parce qu'il n'y avait que ce divin Messie par qui nous pussions être sauvés, parce qu'en lui se trouvent toutes les richesses de la grâce et de la miséricorde. Quel nom, mes frères, que celui de Sauveur ! en avez-vous bien compris tout le sens et toute la force ? Il est donc vrai que cet enfant qui naît aujourd'hui dans l'état le plus méprisable aux yeux de la chair, est celui qui sauvera les monarques et les princes ; qui fera plier sous son joug les empires les plus puissants et les plus rebelles ; qui adoucira les cœurs les plus féroces et qui triomphera des ennemis les plus formidables. La grâce qui découlera de ses lèvres, la sainteté que répandront ses œuvres, arracheront les hommes à leurs vices et à leurs passions, et chacun reconnaîtra qu'il n'y a que Jésus-Christ qui puisse être la voie, la vie et la vérité : *Natus est vobis hodie Salvator.*

Moïse et Josué avaient bien paru avec des caractères qui les annonçaient pour de saints législateurs ; Abraham était appelé avec raison le père des croyants ; mais, comme ils n'étaient grands que parce qu'ils représentaient le Messie, il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit véritablement Sauveur. Il ne prend une chair semblable à la nôtre que pour en faire les augustes fonctions, et il ne vient, comme il le dit lui-même, que pour chercher les brebis de la maison d'Israël, qui étaient égarées ; que pour sauver les pécheurs. Aussi le vit-on, pendant les jours de sa vie mortelle, n'être occupé que du salut des âmes. S'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts ; s'il prêche, s'il pardonne, s'il menace, c'est que pour éclairer les esprits et convertir les cœurs. Tantôt il paraît dans la Synagogue et il explique les prophéties qui ont rapport à lui, afin de prouver sa qualité de Fils de Dieu et son auguste mission ; tantôt il voyage de bourgade en bourgade pour arracher un homme à sa banque, pour convertir une femme de Samarie, et pour laisser de toutes parts des germes de grâce et de sanctification : *Natus est vobis hodie Salvator.*

Où, mes frères, il vous est né un Sauveur qui, sans acception de personne, se fera connaître au gentil comme au Juif, au Grec comme au Romain ; un Sauveur qui se livrera lui-même pour vous racheter, qui expiera vos forfaits par le sacrifice de sa propre vie, qui s'exposera à toutes les ignominies, qui souffrira toutes les douleurs, et qui enfin se laissera crucifier pour être votre rançon, et

pour vous réconcilier avec Dieu son Père : *Natus est vobis hodie Salvator.*

Déjà il fait dans son berceau l'apprentissage de tous les maux qu'il doit endurer. Vous le voyez réduit à la condition des enfants ordinaires, n'ayant pour langage que des larmes, pour palais qu'une étable, pour vêtement que quelques misérables langes : *Et hoc vobis signum, invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Il n'a choisi pour le lieu de sa naissance, ni les capitales de l'univers, ni les cours, mais une ville obscure, sans richesses et sans éclat : *In civitate David.*

Est-ce donc là le signe, mes frères, qui devait manifester un Messie attendu depuis quatre mille ans ? Est-ce donc là où devaient aboutir ces promesses si magnifiques, faites par tant de prophètes et de patriarches ? Est-ce donc là cette gloire qui devait accompagner le Fils du Très-Haut ? Eh quoi ! des langes, une crèche, seront l'apanage et le signal d'un Dieu ! Ah ! mes frères, élevons nos âmes par la foi, et nous découvrirons, sous des dehors aussi méprisables et aussi humiliants, toute la grandeur du Roi des rois.

Ce n'est qu'un enfant, il est vrai, pauvre et abject en apparence ; mais c'est un enfant dont la naissance est annoncée comme le salut des nations ; un enfant dont toute la vie a été prédite et attendue comme le bonheur de l'univers ; un enfant que le ciel par sa clarté, que les anges par leur langage et par leur harmonie, viennent dédommager de ses humiliations ; un enfant qui n'appelle aujourd'hui que des bergers, mais qui bientôt appellera des rois mêmes, et qui les verra prosternés à ses pieds : *Et hoc vobis signum.*

Que ne nous dit point la foi à l'occasion de cet enfant ? s'écrie saint Chrysostome. La chair ne nous le montre que comme un homme ordinaire, mais la foi nous découvre en sa personne le caractère et la splendeur de la substance même de Dieu, celui qui soutient tout par sa parole toute-puissante, qui purifie des péchés, et par qui les siècles ont été faits ; celui qui remplit la terre et les cieux de sa gloire et de sa majesté ; qui parle et qui fait rentrer l'univers dans le néant ; qui veut, et qui, par son vouloir, enfante les prodiges les plus extraordinaires. O divin Enfant ! s'écrie saint Léon, que vous êtes fort, que vous êtes puissant, que vous êtes formidable aux démons mêmes ! Vous paraissez aujourd'hui sans défense et sans appui, et vous dépouillez les enfers ; et vous venez enchaîner le prince du monde et détruire l'empire du péché. Que de grandes choses ! que de merveilles s'opèrent déjà sur la terre par votre puissance et par votre sagesse ! Les bergers quittent leurs troupeaux, ils accourent, et ce premier hommage n'est que le prélude de ces adorations que vous rendront un jour toutes les nations. Crèche fortunée où naquit mon Dieu, berceau précieux où il reposa, ne sortez jamais de ma mémoire et de mon cœur, et faites disparaître à mes yeux tous ces palais, vains monuments de l'orgueil des humains, tous ces spectacles propres à éblouir

les sens et à nourrir la vanité. Que je me repaisse sans cesse du doux plaisir de vous contempler, comme les endroits où Dieu signala ses plus grandes miséricordes pour nous. Allez, peuples de la terre, allez tous en foule dans ce lieu où Jésus-Christ daigna s'abaisser pour vous jusqu'à la forme d'un esclave, selon les paroles de l'Apôtre : *Formam servi accipiens.* (Philip., II, 7.) Allez, et reconnaissez celui qui est notre espérance et notre salut, et qui, pour confondre notre mollesse et notre orgueil, ne s'annonce qu'avec les signes de la plus affreuse pauvreté. Allez, et voyez par son exemple combien il a en horreur le faste, le luxe et l'amour des richesses : *Et invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.*

Ce sont vos péchés, ce sont les miens qui l'ont réduit à cet état de misère et d'obscurité. Il se fait anathème pour vous sauver ; il se dépouille de tout pour vous enrichir ; il sacrifie tout pour vous délivrer ; et le corps même que vous lui voyez n'est né et ne doit se fortifier et croître que pour être votre victime de propitiation, que pour vous servir de rachat et de caution. Les anges, étonnés de ces merveilles, quittent les cieux et viennent apprendre à la terre quelle est la grandeur de ce prodige. Toute la milice céleste s'approche de nous, et de saints cantiques célèbrent les miséricordes de Dieu : *Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ celestis laudantium Deum.*

Vous n'ignorez pas, mes frères, que les intelligences célestes, partagées en plusieurs chœurs, selon leur degré de gloire et de sainteté, n'ont pas d'autre fonction que celle de chanter les louanges du Seigneur. Saint Jean, qui nous a parlé dans son *Apocalypse* de cette admirable et sainte harmonie, nous en donne la plus haute idée ; et il faut avouer, dit saint Augustin, qu'il n'y a rien qu'on puisse comparer aux hymnes des anges et des séraphins. Leur esprit tout de feu s'exhale dans les flammes les plus vives et les plus pures, lorsqu'il s'agit de célébrer les merveilles de l'Éternel ; eh ! quelle plus grande merveille pouvaient-ils chanter que celle de la naissance de Jésus-Christ, qui est devenu tout à la fois le triomphe de la terre et du ciel ?

Il ne nous est donc pas permis de douter, dit saint Augustin, que toutes les puissances célestes n'aient fait éclater les plus vifs transports de joie, lorsque le moment de la naissance du Sauveur arriva. Le ciel, fermé depuis le commencement du monde, ouvrit alors ses portes éternelles, et les prophètes et les patriarches tressaillirent d'allégresse à la nouvelle de leur prochaine délivrance. Ce ne furent de toutes parts, au milieu des saints et des anges, que des expressions de reconnaissance et d'amour, que des adorations engendrées par le bonheur d'avoir un Messie Dieu et homme tout ensemble. *Et subito facta est cum angelo multitudo militiæ celestis laudantium Deum.*

Mais ce n'est point ici des voix confuses qu'on ne peut ni entendre ni distinguer. Il faut que les hommes apprennent des anges

mêmes, et la manière de louer Dieu, et la grandeur du mystère de sa naissance. Gloire à Dieu, disent-ils, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Paroles admirables, paroles qui renferment tout le fruit du mystère de l'Incarnation, et qui ont servi de matière à tous les Pères de l'Eglise pour composer leurs homélies sur la solennité de ce grand jour. Qui me donnera, mes frères, l'intelligence propre à vous expliquer le sens de ces divines paroles ? *Gloire à Dieu au plus haut des cieux !* Ici, je reconnais ce que je ne puis bien exprimer ; je reconnais que par la naissance du Sauveur, Dieu recouvre la gloire qui lui avait été ravie par le démon, et qu'il reçoit l'hommage sincère et pur d'une multitude d'adorateurs en esprit et en vérité ; je reconnais que les cultes idolâtriques s'abolissent ; que la divinité est vengée des outrages du pécheur et de l'impie, et que la terre se réconcilie avec le ciel. Je reconnais que le Créateur ne sera plus confondu avec ses créatures, et que Jésus-Christ entre nous et son Père désarmera sans cesse la colère du Tout-Puissant : *Gloria in altissimis Deo.* Les enfants de Noé avaient osé provoquer la colère de Dieu, par leur orgueil et par la folie de leurs entreprises ; les Juifs dans le désert avaient allumé sa fureur par leurs abominations et par leurs murmures ; mais aujourd'hui une hostie sans tache vient tout apaiser et tout pacifier, et la divinité rentre dans ses droits : *Gloria in altissimis Deo.*

Il n'y avait que Jésus-Christ, mes frères, selon la remarque de saint Augustin, qui pût honorer Dieu ; car hélas ! sans lui tous les hommages des mortels ne sont que des œuvres mortes et stériles, incapables par conséquent de rien ajouter à la gloire du Tout-Puissant ; mais Jésus-Christ, en se mettant à notre place, en s'immolant pour nous, devient un sacrifice d'agréable odeur, un sacrifice dont le Père éternel se glorifie ; et voilà pourquoi les anges, instruits de toute la grandeur des mystères, ne font pas difficulté de s'écrier dans leurs plus saints transports : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Gloria in altissimis Deo.*

Mais si le ciel acquiert un nouveau degré de gloire par la naissance de Jésus-Christ, la terre, n'en doutons pas, reçoit le plus grand lustre et les plus grands biens. La paix, ce trésor inestimable, la paix qu'un Dieu seul peut donner, se répand au milieu de l'univers, et tous ceux qui connaissent cet heureux don la reçoivent avec abondance : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Il est temps, faibles mortels, que vous secouiez le malheureux joug de vos passions, et que le trouble et la discorde qui bouleversent le monde depuis plus de quatre mille ans, rentrent dans les enfers ; il est temps que vous sachiez quel est le don de Dieu, et que vous renonciez à ces vices et à ces désordres qui causèrent à nos âmes tant de cruelles agitations. Jésus-Christ, la paix des

anges et des hommes, s'annonce au milieu de nous, et, par le bienfait de sa naissance, nous pouvons être délivrés du péché qui nous tourmente. Ce n'est point ici une fausse nouvelle, une fausse joie. Le ciel lui-même nous fait entendre sa voix, et nous certifie que la paix va être accordée à tous les hommes de bonne volonté : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

Mais la voudrez-vous cette paix ? et ne lui préférerez-vous point le règne de ces passions qui vous captivent, et n'aimerez-vous pas mieux vos chaînes toutes pesantes et toutes honteuses qu'elles sont, que cette heureuse liberté que Jésus-Christ vient nous procurer ? Ah ! mes frères, écartons ces funestes idées, et ne déshonorons pas la sainteté de ce grand jour, en présumant qu'un mystère tel que la naissance d'un Homme-Dieu, puisse vous être inutile. J'aime bien mieux me persuader que vous en tirerez le même fruit que ces bergers qui courent à la crèche, et dont nous allons admirer le zèle dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est toujours le même évangéliste, mes frères, qui continue à nous apprendre les circonstances de la Nativité du Sauveur. Après nous avoir instruits du phénomène qui apprit à la terre à reconnaître et à adorer son auteur, lorsque Jésus-Christ daigna paraître au milieu des hommes, il nous fait voir les bergers courant en foule à Bethléem. Que l'exemple de ces bergers, dit saint Chrysostome, est éloquent ! qu'il est admirable ! Il nous enseigne la manière dont nous devons nous rassembler quand il est question de faire quelque bonne œuvre ; il nous montre qu'on ne peut mieux faire que de s'entretenir mutuellement de tout ce qui concerne le culte de Dieu, que de s'encourager les uns les autres à adorer Dieu comme il veut être adoré : *Pastores loquebantur ad invicem.* Mais hélas ! que notre conduite est différente de celle de ces vénérables bergers ! Nous ne nous réunissons ordinairement que pour des affaires temporelles, que pour des amusements frivoles, et peut-être criminels, et jamais on ne nous voit concerter ensemble les moyens de nous sauver ; jamais on ne nous entend parler des obligations du chrétien, de l'excellence du christianisme et du bonheur qu'il y a de connaître Dieu et de l'aimer. Nos visites, nos conversations ne roulent que sur le monde et sur ses usages, que sur ce qu'il faudrait oublier. Aussi, loin d'aller à la crèche avec les bergers, nous nous en éloignons, et nous les laissons seuls s'acquitter de cet heureux devoir ; *Transeamus usque Bethleem.*

Cependant, mes frères, c'est là qu'on peut apprendre la véritable science ; c'est là qu'on peut trouver les véritables trésors. Toutes les richesses sont à Bethléem, dit saint Bernard, puisque Jésus-Christ y réside en personne ; et c'est vouloir demeurer dans la plus affreuse indigence, dans la plus horrible misère, que de ne pas s'y rendre. Combien de fois de saintes inspirations ne vous ont-elles

pas excité à vous rendre aux pieds de Jésus-Christ, de même que les anges excitent aujourd'hui les bergers, et vous avez été insensibles à cette voix. Ah ! que cette criminelle indifférence, que cette funeste léthargie ne vous arrêtent plus. Disons, disons avec les bergers : *Transeamus usque Bethleem*, passons jusqu'à Bethléem. Dieu nous y attend, Dieu nous y invite, comme au lieu qu'il a choisi pour manifester ses miséricordes, pour justifier la vérité de ses promesses, pour commencer le grand œuvre de notre rédemption : *Transeamus usque Bethleem*.

Il avait été prédit qu'un peuple qui marchait dans les ténèbres verrait une grande lumière, et cette prédiction commence à s'accomplir : *populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam*. Les bergers miraculeusement éclairés, ouvrent les yeux de la foi, et courent avec empressement à la crèche de leur Sauveur. Ils ont cru aux paroles de l'ange, et nous devons également croire, dit saint Ambroise, aux prophètes et aux apôtres : *Vides pastores angelo credidisse; prophetis et apostolis crede*.

Que de témoignages, ô mon Dieu, n'avez-vous pas donnés aux hommes, dans tous les temps, pour les convaincre des vérités que nous avons le bonheur de professer ! Les éléments, les hommes, les anges, les démons, tout a été employé pour nous faire connaître la grandeur et l'excellence de la religion ; tout a servi à nous assurer le mystère ineffable de l'Incarnation. Les cieux et la terre ont parlé, et nous devons dire, à la vue de tant de prodiges, ce que les bergers disent aujourd'hui : *Videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis*. Voyons ce qui est arrivé ; ce que le Seigneur a fait connaître.

Combien le christianisme, dit saint Ambroise à cette occasion, n'est-il pas différent de ces religions qui ne consistent que dans des chimères et dans des fables ? Le chrétien touche au doigt et à l'œil ce qui fait l'objet de sa croyance. Il voit de ses propres yeux son Maître, son Législateur et son Dieu ; il va jusque dans le lieu même où il repose, et il peut dire, avec le Prophète : *Introibimus in tabernaculum ejus, et adorabimus in loco sancto ubi steterunt pedes ejus* (Psal. CXXXI, 7) ; nous entrerons jusque dans le tabernacle du Seigneur, et nous nous prosternerons devant son marchepied.

Nations incrédules, peuples impies, venez aujourd'hui à Bethléem, et vous verrez de vos yeux le Sauveur que nous révérons, bien différent de ces oracles qui ne se soutiennent qu'à la faveur de l'imposture et de l'artifice du démon ; bien différent de ces faux dieux qu'on ne connaît que par le moyen de la superstition ; il se laisse voir, il se laisse palper. S'il cache sa puissance sous les ombres d'une chair mortelle, il la révèle sous l'éclat d'une lumière qui l'annonce pour ce qu'il est ; et le ministère des esprits célestes vient déclarer à la terre qu'il lui est né un Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator*.

Ce ne sera point une simple apparition qu'on pourrait prendre pour une fascination. Trente-trois ans s'écouleront depuis la naissance de ce divin Messie jusqu'à sa mort ; et pendant cet intervalle les cieux parleront, les tombeaux s'ouvriront, et les démons mêmes confesseront quel est celui qui se manifeste aujourd'hui sous la forme d'un esclave ; et après ces jours écoulés, Jésus-Christ se fera voir fréquemment à ses disciples ; il laissera toucher ses plaies par Thomas, il montera au ciel en leur présence, et ils donneront tous leur vie pour confirmer cette vérité : *Videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis*.

Aussi, pouvons-nous dire, avec saint Augustin, que si notre religion renferme des mystères incompréhensibles, elle a l'avantage de consister dans des faits plus clairs que la plus vive lumière. C'est un fait qu'Adam a péché ; que son péché nous a rendus sujets aux vices et à la mort, et qu'un médiateur fut promis pour réparer cette offense que nul homme, en tant qu'être fini, ne pouvait réparer ; c'est un fait que tous les patriarches et les prophètes ont figuré et annoncé ce divin Médiateur, comme on le voit dans toutes les prophéties de l'Ancien Testament ; c'est un fait qu'il naît à Bethléem, qu'il meurt à Jérusalem, qu'il ressuscite, et que son nom est devenu célèbre, malgré les persécutions, jusqu'aux extrémités du monde, et que sa religion, qui combat toutes les passions, qui mortifie tous les sens, brille aujourd'hui sur les trônes, et est réverée par les monarques les plus puissants : *Videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis*.

Qu'est-ce que toutes les autres religions pourrnt nous montrer qui soit semblable à la nôtre ? Les Juifs portent dans leurs mains la Bible même qui les condamne, et qui, selon les semaines de Daniel, et qui, selon toutes les qualités attribuées au Messie, prouve que le Sauveur des nations est réellement venu. Les mahométans n'offrent à nos yeux que la loi même de Moïse, travestie sous le nom de Koran, et ils n'ont que les visions extravagantes de leur faux prophète à nous donner pour garant de leur certitude. Il n'y a donc, comme le dit admirablement saint Chrysostome, il n'y a donc que le christianisme qu'on voit et qu'on reconnaît comme la seule et véritable lumière qui puisse nous éclairer, et que le Seigneur lui-même nous a manifestée par sa présence et par ses paroles : *Quod Dominus ostendit nobis*.

C'est en conséquence qu'on voit aujourd'hui les bergers se rendre à la crèche de Jésus-Christ, car ils n'y viennent qu'après être persuadés que c'est véritablement Dieu qui les y appelle et qui leur fait connaître sa volonté : *Quod Dominus ostendit nobis*. Êtes-vous également convaincus, mes frères, que le Tout-Puissant lui-même a bien voulu, pour nous sauver, se revêtir de notre propre chair ? et, si vous l'êtes réellement, pour-

qu'oi vous voyons-nous si froids et si indifférents quand il s'agit d'adorer ce divin Rédempteur et de le servir? Pourquoi ne venez-vous pas à son berceau avec la même ardeur que les bergers qui quittent tout pour arriver à Bethléem? *Et venerunt festinantes.*

Que de merveilles, chrétiens, mes frères, vont se dévoiler à leurs yeux! Ils vont voir un Dieu caché sous l'extérieur d'une chair fragile et mortelle; ils vont voir le Verbe dans le silence; un être impassible souffrir; un être immense renfermé dans une étable; un être éternel qui vient de naître. Ils vont voir une femme vierge et mère tout ensemble; un patriarcat rempli de courage et de foi, et qui, quoique l'époux de Marie, n'est que le gardien de sa virginité: *Et venerunt festinantes, et invenerunt Mariam et Joseph, et infantem positum in præsepio.*

Quel spectacle aux yeux de la foi! quelle gloire pour ces bergers d'être les premiers à le contempler! Mais en même temps quelle leçon plus propre à nous apprendre, dit saint Chrysostome, que ces pauvres que nous méprisons sont les amis de Dieu; que leur âme est vraiment précieuse à ses yeux, et qu'on ne peut les rejeter sans blesser les droits mêmes de la Divinité. On reconnaît ici qu'on n'est vraiment grand devant le Seigneur qu'autant qu'on s'abaisse; qu'autant qu'on a le cœur pur et droit.

Que les riches du siècle, continue saint Chrysostome, s'humilient donc aujourd'hui en se voyant nés dans un état si différent de celui du Fils de Dieu, et qu'ils envient la condition du pauvre que le Seigneur appelle avec bonté; qu'ils tremblent d'être rejetés par celui qui déteste l'orgueilleux et l'avare, et qu'ils se hâtent de se dépouiller de leurs biens pour en couvrir les membres de Jésus-Christ qui souffrent.

Il est vrai, mes frères, et je ne puis vous le dissimuler, qu'un Dieu, gisant aujourd'hui dans une étable, et n'invitant à sa crèche que de pauvres bergers, doit confondre les riches et les grands du monde. Ah! si cette réflexion se gravait profondément dans les cœurs, verrait-on ce luxe immodéré qui déshonore nos mœurs et qui les corrompt? Verrait-on ce faste excessif et criminel étalé jusque sur nos murs et sur nos habits? Verrait-on ces profusions indécentes qui n'ont d'autre objet que de flatter la mollesse et de nourrir l'orgueil? Verrait-on tous les états confondus par une magnificence qui ne permet plus de distinguer le prince du gentilhomme, le bourgeois de l'artisan? Verrait-on le patrimoine des pauvres, je veux dire les biens mêmes de l'Eglise, servir à la vanité, à la délicatesse et à l'ambition? Verrait-on nos maisons érigées en palais, et les palais le disputer en beauté aux églises mêmes? Verrait-on... Mais ici je m'arrête dans la crainte d'entrer dans des détails plus propres à scandaliser qu'à corriger. Car hélas! Vous n'ignorez pas que toutes les peintures que nous pouvons faire du luxe et de ses progrès passent moins pour des avertissements et des reproches que pour

des descriptions, et qu'on regarde comme l'habileté d'un orateur, ce qui n'est que le fruit du zèle.

Grand Dieu! quelle est la corruption du cœur humain, puisque ni votre exemple, ni la prédication de vos ministres ne sont pas capables d'inspirer le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté! Toute la terre vous aperçoit aujourd'hui gisant dans une étable; toute la terre entend aujourd'hui des prédicateurs qui parlent de ce prodige ineffable, et toute la terre reste plongée dans la mollesse et dans l'amour des biens et des honneurs. Ah! Seigneur, que veulent-ils donc de plus, ces insensés qui ne recherchent que les richesses? Que veulent-ils donc de plus que ce que vous avez fait? A quelle plus grande humiliation pourraient-ils vous réduire, que cet état sous lequel vous vous annoncez? *Infantem positum in præsepio.*

C'est là tout ce qui se présente à nos yeux; c'est là ce que virent les bergers, et ce qui leur fit connaître que la vision de l'ange n'était point une illusion, et que son langage était celui de Dieu même: *Videntes autem cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc;* et c'est ainsi, mes frères, que nous reconnaitrons, après cette vie, la vérité de ce que nous annoncent maintenant les ministres de l'Eglise; ils nous disent que le Seigneur se donnera intimement à ceux qui mourront dans son amour, qu'il les remplira d'un torrent de délices, et, qu'au contraire, il déchargera toute sa fureur sur ceux qui expireront dans leur péché; ils nous disent que Jésus-Christ est un enfant de bénédiction et de grâces pour ceux qui le craignent et qui l'adorent; mais qu'il sera la ruine de ceux qui le méconnaissent et qui rejettent ses dons, et tous les hommes verront à découvert cette vérité: *Videntes autem cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc.*

Quel enfant que celui qui naît aujourd'hui, s'écrie saint Bernard! il vient réparer le malheur de notre naissance, puisqu'il n'y a personne parmi nous qui ne soit né dans le péché, selon la remarque de l'Apôtre: *Omnes peccaverunt in Adam (Rom., V, 12);* il vient réformer notre raison par le moyen de la foi, et éteindre en nous les fausses lueurs du mensonge, pour y faire briller les lumières de la vérité; il vient rétablir le vrai culte et fermer la bouche, par son silence adorable, à toutes les fausses divinités qui avaient abusé le monde jusqu'alors. C'est là ce qu'on peut dire de cet enfant, et ce que le cantique des anges annonce aux bergers: *Quod dictum erat illis de puero hoc.*

Ne doutez pas, mes frères, que ces bergers ne doivent être mis au rang des saints; ils l'ont vu, dit saint Jérôme, tous les caractères des élus; ils sont appelés par une grâce intérieure, au moment même que l'ange leur parle, et que la lumière brille à leurs yeux, et sur-le-champ ils répondent à cette invitation, et sur-le-champ ils abandonnent leurs troupeaux, c'est-à-dire ce qu'ils ont de plus cher, ils vont adorer l'enfant nouvellement

né, et ils n'en reviennent qu'en excitant l'admiration de tous ceux qu'ils rencontrent; qu'en racontant dans des transports de reconnaissance et de joie, les merveilles dont ils ont été les témoins : *Et omnes qui audierunt mirati sunt, et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos.*

La reconnaissance à l'égard de Dieu, dit saint Chrysostome, ne peut être muette, sans qu'on se rende coupable d'une horrible prévarication. Eh ! quoi de plus juste et de plus naturel, comme le chante journellement l'Eglise pendant la célébration des saints mystères, que de rendre grâce publiquement au Seigneur, pour toutes celles qu'on reçoit de sa miséricorde infinie. Aussi voyons-nous les saintes âmes appliquées à louer Dieu, et à le remercier continuellement; aussi voyons-nous les bergers publier la grandeur du bienfait dont ils viennent d'être honorés.

Mais, est-ce là, je vous le demande, ce que vous observez ? Combien de fois, au lieu de rendre hommage à la bonté de Dieu, par des hymnes et par des cantiques, n'avez-vous pas étouffé la reconnaissance qui lui était due ? Vos jours sont marqués par des grâces toujours nouvelles, et vous les passez sans remercier le Seigneur, sans lui faire l'oblation de votre cœur, c'est-à-dire de ce sacrifice qu'il ne rejette jamais, lorsqu'il est fait avec humilité et avec contrition : *Cor contritum et humiliatum non despicies.* (Psal. L, 19.)

Cependant, que ne devez-vous pas offrir à Dieu, dit saint Augustin, si vous lui offrez don pour don, puisqu'il se communique aujourd'hui à vous, sans aucune réserve; puisqu'il descend du ciel en terre, pour vous racheter; puisqu'il prend un corps pour être votre rachat et votre rançon ? Ah ! mes frères, que toute notre âme se liquéfie à la vue de ce que le Seigneur vient d'opérer. La terre est remplie de ses miséricordes : *Misericordia Domini plena est terra*; et il n'y a rien en nous qui ne doive bénir son saint nom; qui ne doive, à l'exemple de Marie, repasser dans son cœur des bienfaits si inestimables : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*

Il était juste, dit saint Chrysostome, que l'évangéliste parlât, en cette occasion, de la très-sainte Vierge, puisque ce jour solennel est celui de son triomphe; puisque c'est l'heureux instant où elle voit de ses propres yeux la réalité de ce que l'archange Gabriel lui avait annoncé. Ne séparons point, dans cette fête, la mère du fils, dit saint Bernard; car, si c'est aujourd'hui que la miséricorde du Seigneur éclate, c'est pareillement aujourd'hui que les vertus de Marie brillent dans tout leur éclat. On l'avait vue donner les plus grands exemples de recueillement et d'humilité; méditer dans le silence les merveilles ineffables que l'Esprit-Saint opérait dans son cœur; on l'avait vue soumise à la volonté de son Dieu, et, au moment même qu'elle était choisie pour devenir sa mère, ne se donner d'autre titre que celui de sa servante; et maintenant on la voit toute remplie du grand mystère qui s'accomplit à la

face de la terre et des cieux, ne manifester sa reconnaissance et ses adorations que par le plus profond abaissement, que par des hommages qui sont le sacrifice de son âme, et l'effet de son admiration : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*

Qu'il est beau de voir la mère d'un Dieu ne se glorifier qu'en Dieu des grâces qu'elle reçoit, selon la remarque de saint Cyrille. Elle sait que l'Incarnation est un mystère d'humilité, et elle s'humilie; elle sait que Jésus-Christ vient s'immoler pour les pécheurs, et elle s'immole avec lui, gardant le silence comme lui, souffrant comme lui : *Conferens in corde suo.* Qui pourra nous dire tout ce qui se passe dans le cœur de Marie, ce cœur sanctuaire de la Divinité, ce cœur qui, comme un autre ciel, ne renferme que des miracles et des vertus; ce cœur que Jésus-Christ lui-même a rempli de tous ses dons et dont l'arche sainte n'était que la figure. C'est là que les desirs les plus saints, les pensées les plus pures forment un entretien qui sert de spectacle aux anges mêmes; c'est de là que s'exhalent des prières et des vœux, qui n'ont pour objet que la conversion des pécheurs, que le salut du monde, que le triomphe de la grâce. Autant de raisons qui nous engagent à contempler Marie comme la plus sainte et la plus excellente des créatures; à l'imiter comme le modèle de toute perfection, à l'invoquer comme notre avocate et notre refuge; elle acquiert dans ce jour le droit de nous secourir, de nous protéger; puisqu'en devenant la mère de Dieu comme dit saint Léon, elle devient celle de tous les chrétiens : *Mater Dei, Mater Christianorum.*

Que pouvons-nous mieux faire que d'unir nos adorations à celles qu'elle rend à son Créateur, que de contempler avec elle la naissance de Jésus-Christ; que de retracer cette humilité qui l'exalte au-dessus même des cieux; mais, ô grand Dieu ! que nous sommes éloignés de ces perfections ! Tandis que Marie se cache, nous ne cherchons qu'à nous produire; tandis que Marie se rabaisse, nous ne travaillons qu'à nous élever; tandis que Marie médite, nous ne nous appliquons qu'à nous répandre en des discours superflus. Imitons au moins les bergers, si nous ne sommes pas assez parfaits pour imiter la très-sainte Vierge. Ils s'en retournent en glorifiant et louant Dieu dans toutes les choses qu'ils ont entendues et vues, selon qu'il leur avait été dit : *Et reversi sunt pastores glorificantes, et laudantes Deum in omnibus quæ audierant, sicut dictum est ad illos.*

Si la naissance de Jésus-Christ n'est pas capable d'opérer le même effet dans vos esprits, ah ! je ne vois plus rien qui puisse vous toucher; mais je présume que, pénétrés de la grandeur de cet auguste mystère, vous allez chanter des cantiques d'allégresse et travailler sérieusement à réformer cette mollesse et cet orgueil qui sont vraiment incompatibles avec la solennité que nous célé-

bons. Quelle plus admirable époque pouvez-vous choisir pour votre conversion, que ce jour où Dieu, descendant du trône de ses grandeurs, s'abaisse jusque dans le sein de la poussière, selon l'expression de saint Ambroise, pour vous sauver? Époque mémorable qui donne un adorateur aux anges, un Sauveur aux hommes, un maître aux démons; époque que ni les révolutions des temps, ni la barbarie des peuples ne pourront jamais effacer; époque qui nous divinise en quelque sorte, puisque, par la naissance du Sauveur, nous participons à l'excellence de sa nature : *Divinæ confortes naturæ*; époque dont la mémoire nous rappelle, chaque année, notre gloire et notre bonheur, ainsi que l'Eglise le chante dans ses hymnes :

*Sic præsens testatur dies,
Currens per anni circulum,
Quod solus a sede Patris,
Mundi salus advenis.*

Les bergers et les mages s'élèveront un jour contre nous, si la naissance de Jésus-Christ n'opère pas en nous le même effet qu'elle opère dans leurs cœurs. L'Eglise est l'ange qui nous invite d'aller à la crèche du Sauveur, et la lumière qui nous y conduit. Serions-nous assez malheureux pour ne pas nous y rendre? Mais il ne suffit pas d'y arriver; il ne suffit pas même de s'y prosterner, il faut que l'âme soit tout occupée de cette action, et que les paroles et les mœurs en expriment la sainteté. L'étable de Jésus-Christ, dit saint Bernard, est un fleuve de grâces et de bénédictions, une source de biens et de lumières, et l'on n'en doit revenir qu'éclairé et enrichi : *Nisi dives, et illuminatus non redeas*.

Que la foi triomphe de la nature, et que sous la forme de cet enfant qui ne nous semble qu'un être faible et impuissant, elle nous fasse voir un Dieu qui récompensera les bons et qui exterminera les méchants. Nos autels ont pris la place de l'étable de Bethléem, et c'est là que vous devez venir, mes frères, voir la continuation du mystère ineffable de l'Incarnation. C'est la divine Eucharistie qui, contenant Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, nous retrace parfaitement sa naissance et sa mort. Vous n'apercevez que des espèces de pain et de vin, que le prêtre a consacrées, de même que les bergers n'aperçurent qu'une chair toute semblable à la nôtre; mais vous devez savoir que sous ces symboles et sous ces voiles, le fils unique de Dieu s'y trouve réellement et personnellement.

N'envions donc point le bonheur des bergers, ni de ceux qui visitent les Lieux saints, puisque nous avons parmi nous le même Sauveur qui naquit autrefois à Bethléem et qui mourut à Jérusalem; puisque nous possédons celui qui est venu donner la paix aux hommes de bonne volonté : *Et in terræ pax hominibus bonæ voluntatis*; celui qui par sa naissance et par sa passion a satisfait pour nous surabondamment, selon l'expression de l'Apôtre : *Superabunde satisfecit*

Pensons souvent pendant ce saint temps, que nous étions perdus sans ressource, si le Fils de Dieu n'avait pas accompli dans sa personne le mystère ineffable de l'Incarnation, et que c'est de ce mystère que nous empruntons toute notre gloire et tout notre bonheur. O mystère à jamais incompréhensible! mystère qui surpassez la grandeur de la terre et des cieux, ne sortez jamais de notre esprit et de notre cœur; vous ne pouvez être approfondi sans porter une pleine conviction de votre vérité, sans paraître dans toutes vos circonstances digne de Dieu.

Sauveur des hommes! c'est à vos pieds que nous venons nous prosterner dans toute la sincérité d'un cœur contrit et humilié; c'est là que nous venons reconnaître l'étendue de vos miséricordes, et confesser qu'il n'y a rien de semblable à vous : *Non est, Deus, qui similis tibi*. (II Paral., VI, 14.) Que nos âmes s'ouvrent dans ce jour pour recevoir les trésors de vos grâces, comme les cieux s'ouvrirent pour les annoncer; que tout notre être sente l'honneur qu'il reçoit aujourd'hui, et qu'il tressaille d'allégresse à la vue d'un Dieu fait homme, à la vue d'un Dieu qui devient notre frère en devenant notre Sauveur; d'un Dieu qui nous remet en possession des biens dont Adam nous avait dépouillés.

Nous ne serons donc plus, ô mon Dieu! des créatures dégradées par le péché et la proie des démons; mais des créatures lavées dans votre propre sang et glorifiées par vos mérites infinis. C'est dans ce jour qu'il nous est permis de lever nos têtes et d'espérer, puisque vous vous êtes souvenu de vos miséricordes et des promesses faites à Abraham. Nous voyons de nos propres yeux ce que tous les patriarches et les prophètes désirèrent de voir avec tant d'ardeur, et nous sommes cette génération héritière de la foi d'Isaac et de Jacob. Quels titres, ô Seigneur! et à quels devoirs ne nous obligent-ils pas!

Pardonnez à ma faiblesse, mes frères, si je ne m'exprime pas avec des paroles qui répondent à la dignité du sujet. Quelle est la langue, dit saint Augustin, assez discrète pour parler dignement de la naissance d'un Homme-Dieu? On succombe sous la grandeur d'un mystère aussi sublime et aussi incompréhensible; mais vous daignerez y suppléer vous-même, ô mon Dieu! en inspirant à mes auditeurs ces saints désirs et cette bonne volonté qui forment le vrai chrétien. Alors ils reconnaîtront que ce que je leur ai annoncé de votre part pendant ce saint temps, doit passer jusque dans leurs œuvres, et qu'ils ne peuvent mieux faire que d'imiter les vertus de notre auguste monarque, avec la même fidélité qu'ils obéissent à ses volontés; alors ils reconnaîtront qu'il n'y a point d'autre salut que par Jésus-Christ; que toutes nos actions ne sont méritoires qu'autant qu'elles se rapportent à lui comme au divin Méliciteur, en qui et avec qui nous

espérons régner pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE

DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Prêché l'an 1695.

Vidi angelum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum ut evangelizaret sedentibus super terram, et super omnem gentem et tribum et linguam, et populum. (Apoc., XIV.)

Je vis un ange qui volait au milieu des airs, portant l'Evangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue et à tout peuple.

Quoi de plus admirable, mes frères, que cette Providence avec laquelle Dieu veille sur son Eglise; que cette attention avec laquelle il suscite de siècle en siècle des hommes puissants en œuvres et en paroles, pour maintenir son éclat, et pour la défendre contre les attaques des hérétiques et des impies? Après avoir tiré du sein de ses miséricordes et des trésors de sa grâce, ces âmes extraordinaires et sublimes, connues sous les noms de patriarches, de prophètes et d'apôtres, il fait paraître une multitude de docteurs, qui, remplis de son zèle et de ses lumières, s'annoncent comme l'étoile du matin au milieu des nuages, comme la lune dans son plus grand accroissement, comme le soleil dans toute sa splendeur : *Quasi stella matutina in medio nebule, quasi luna plena in diebus suis, quasi sol refulgens.* (Ecceli., I, 6.)

Tels furent les Chrysostome, les Basile, les Ambroise, les Augustin, les Grégoire, ces personnages vénérables dont la cendre vit sur nos autels, et dont la plume pulvérisa toutes les erreurs; tels furent les Bernard, les Dominique, ces saints dont le monde n'était pas digne, et dont la gloire aussi durable que l'éternité; tel fut Thomas d'Aquin qui, porté sur les ailes de la science et de la charité, comme cet ange dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, laissa des traces de son zèle et de sa lumière dans tous les lieux qu'il parcourut : *Vidi angelum volantem per medium cœli, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram.*

Il faudrait être lui-même, pour pouvoir le louer dignement. Aussi n'est-ce qu'en tremblant que j'ose entreprendre son éloge. Comment décrire toutes les vertus qui formèrent le tissu de sa vie; comment rassembler tous les traits lumineux qui embellissent ses écrits! N'en choisirai-je qu'une partie, pour les exposer à vos yeux? je déroberai à notre saint une portion de la gloire qui lui est due. Rapporterai-je tout ce que l'histoire nous en a transmis? je serai infini dans mes récits, et toutes mes forces m'abandonneront plutôt que d'épuiser un tel sujet. Cependant, pour ne pas manquer à votre attente, je tâcherai d'ébaucher un portrait que la religion seule peut finir, et de vous faire voir : 1° que Thomas par la sainteté de sa vie fut semblable à cet ange qui volait au milieu des airs : *Angelum volantem in medio cœli*; 2° que, par

l'excellence de sa doctrine, il parut toujours tenir dans les mains l'Evangile éternel pour instruire toutes les nations : *Habentem Evangelium æternum ut evangelizaret sedentibus super terram*; en deux mots les vertus qu'il pratiqua; les lumières qu'il fit briller, partageront ce discours, et fixeront d'autant mieux votre attention, que je n'en parlerai qu'en simple historien. Les saints n'ont besoin ni d'art ni d'ornement, pour exciter notre admiration, et pour mériter nos hommages. Voulons-nous honorer leur mémoire, ne nous attachons qu'à célébrer la grâce qui les sanctifia. Esprit saint qui opérâtes ces merveilles, et qui rendîtes Thomas un de vos plus fidèles interprètes, donnez à mes expressions cette force et cette onction qu'on trouve dans ses écrits; je vous le demande avec la plus vive ardeur, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce qu'un juste aux yeux de la foi? dit saint Chrysostome, c'est un homme qui n'a de l'humanité que le corps mortel qui l'environne; qui ne connaît de richesses que celles de la grâce; qui ne voit de lumières, que celles de la vérité; qui ne jouit de la vie, que pour bien mourir; qui n'existe qu'en Dieu; qui ne respire que pour le ciel, et qui, étranger sur cette terre, comme s'il n'y était déjà plus, converse avec les anges, et ne s'occupe que de l'éternité. C'est un être qui ne redoute ni les calomnies, ni les exils, ni les prisons, ni la mort, et qui peut donner le défi à toutes les puissances du monde, à toutes les tribulations, à tous les dangers, de le séparer de Jésus-Christ. C'est un héros qui combat et qui triomphe, sans jamais parler de ses victoires, ne connaissant de grandeur que celle de s'humilier, et qui, toujours au-dessus de lui-même, par la sublimité de ses pensées, toujours au-dessous des autres, par son abaissement, se cache et s'abîme dans le sein de la divinité.

Vous reconnaissez, mes frères, notre saint, à tous ces traits. Qui les réunit mieux, en effet, que l'illustre Thomas? A ce seul nom, cette longue suite d'aïeux aussi distingués par leur origine que par leur valeur vient se présenter à nos esprits, et nous voyons naître, au milieu des comtes d'Aquin qui illustrèrent si longtemps la ville de Naples, celui qui doit embellir l'Eglise de ses lumières et de ses vertus. Anges du Seigneur, quelle fut votre allégresse, quand cet enfant parut sur la terre pour en être la gloire et l'ornement! Vous aperçûtes dès lors un prodige de grâce qui dans un corps mortel devait imiter votre pureté.

L'innocence de ses mœurs, la sérénité de son visage, sa modestie, sa douceur, tout annonce que son âme est revenue des plus abondantes bénédictions du ciel. A peine a-t-il l'âge de cinq ans, que son père le confie aux Bénédictins du mont Cassin, cette maison si célèbre et qui est devenue la source de tant de grâces, et de tant de vertus. C'est là que le jeune d'Aquin fait l'ap-

prentissage de ce qu'il doit être un jour, et qu'il jette les fondements de cette piété solide dont l'Eglise entière a recueilli les fruits. C'est là que seul avec lui-même, il se dilate et il se multiplie autant que les cieux s'étendent, et que les vertus embrassent de différents climats. Ses maîtres étonnés de la sainteté qu'il fait déjà paraître, croient voir un autre Jean-Baptiste dans le désert. Il n'y a de temps pour lui, que celui qu'il emploie à la prière et à l'étude, et ce temps qui compose toute sa vie, le rend en peu d'années aussi savant qu'humble et vertueux. L'université de Naples le vit briller comme une lampe ardente et luisante, selon l'expression de l'Ecriture; et ne vous imaginez pas, mes frères, que ces récits sont l'effet de l'enthousiasme, et de la crédulité. Le Seigneur ouvre à ses saints des voies extraordinaires que le commun des hommes ne connaît point; il hâte leur marche avec une telle rapidité que leurs pas ressemblent à ceux des géants, et qu'on peut dire de leur course ce que le Prophète nous dit de celle du soleil : *Ersultavit ut gigas ad currendam viam.* (Psal. XVIII, 6.)

Ici, mes frères, je tremblerais pour notre saint, si la grâce n'était pas toute-puissante. Il n'aperçoit parmi ses condisciples que des progrès de débauche, et que des traces de corruption; il ne voit dans Naples sa patrie, qu'une ville plongée dans la mollesse et dans la volupté, qu'une ville que la beauté de ses environs, et de son climat, que l'agrément de sa situation et de ses habitants, que la richesse de son commerce, et que la somptuosité de son luxe, rendent le séjour de la magnificence, et le centre des plaisirs. Ce ne sont de toutes parts que des misiques lascives, que des spectacles efféminés, que des conversations licencieuses, que des projets de libertinage, que des excès de dissolution, et ce sont là les ennemis que Thomas d'Aquin, malgré la noblesse qui le distingue, malgré les charmes de la jeunesse et de la beauté qui ne semblent propres qu'à le séduire; ce sont les ennemis qu'il combattra avec le plus grand succès. Plus d'une fois il regretta le mont Cassin; mais Dieu qu'on trouve partout, lorsqu'on a le cœur pur, vint lui-même le consoler et le soutenir. Il se revêtit des armes de la foi, et il sut garder son âme avec tant de vigilance, qu'il ne fut infecté ni du poison du vice, ni de celui de l'erreur. Semblable au jeune Daniel, ou comme un autre Tobie, il demeura fidèle au Seigneur au milieu des prostitutions de Babylone et de Ninive.

Combien de fois se retira-t-il dans les églises, pour éviter les poursuites de ses condisciples qui voulaient l'associer à leurs désordres! Combien de fois se priva-t-il du nécessaire pour assister les pauvres, et affligea-t-il sa chair par des macérations, tandis que les autres répandaient leurs biens dans le sein de la débauche, et se plongeaient dans tous les excès de la volupté!

C'est ainsi que se conduisait le jeune Thomas, lorsque le Seigneur fit luire à ses

yeux un rayon de cette vive lumière que saint Dominique, mort depuis vingt-deux ans, avait répandue dans tout l'univers. Il entrevit cette merveilleuse clarté avec la plus grande admiration, et bientôt ses entretiens avec un disciple de l'illustre patriarche que je viens de nommer, achevèrent de le déterminer pour la vie religieuse. Il n'y eut plus dans le monde que l'ordre de Saint-Dominique qui sût captiver son cœur. Ses titres, ses héritages, ses prétentions, tout s'évanouit à ses regards, pour ne lui laisser apercevoir que les vertus qui brillaient au milieu de ce saint institut. Il en prit la pénitence, et l'habit avec une ferveur incroyable, et jamais sacrifice ne fut plus agréable à Dieu. Ce n'était point un homme qui entre dans le port encore tout mouillé du naufrage, et qui n'apporte au Seigneur que les restes d'un cœur presque usé au service du monde; mais un juste dont la grâce éclairait les pas, et qu'elle conduisait dans son asile, et dans son sanctuaire.

A peine y fut-il entré, que le démon s'efforça de l'arracher à ce saint lieu. Il n'y eut point de moyens, point de stratagèmes que les parents ne missent en œuvre à dessein d'ébranler Thomas. Il s'échappe à ces poursuites, il part pour Rome, il s'ensevelit dans le couvent de Sainte-Sabine, et la persécution vient l'y trouver. Landulphe et Raynald, ses deux frères, excités par la comtesse leur mère, femme altière et dangereuse, dont le caprice était toute la loi, exhalent leur fureur de toutes parts. On fait garder les chemins, et tandis que le jeune d'Aquin cherche une nouvelle retraite, on l'investit et on le traîne au château de Rocca-Sicca, qui appartenait à sa famille.

C'est ici, mes frères, que l'enfer alluma toute sa rage pour vaincre notre héros. Les prières, les larmes, les caresses furent le prélude des cruels combats qu'on lui livra. Bientôt il est renfermé comme un criminel, chargé d'opprobres, et son habit de religieux qui fait la gloire et l'ornement de tant d'hommes célèbres, cet habit que les pontifes et les monarques se firent un honneur de porter, devient un objet d'ignominie. On le profane, on le déchire, et l'on ose en venir au point d'attenter à l'innocence même de notre saint. Permettez-moi de ne pas m'étendre davantage sur cet événement dont le récit fait horreur, et de me borner tout simplement à vous dire que cette affreuse entreprise ne servit qu'à faire éclater la vertu de Thomas, qu'à lui mériter de la part du ciel le don précieux d'une continence qu'il conserva toute sa vie. Tant il est vrai qu'une première victoire désarme quelquefois pour toujours l'ennemi du salut; mais cela ne dispense ni de prier, ni de veiller; autrement on s'exposerait à être abandonné de Dieu, qui ne hait rien tant que la présomption.

Enfin, le moment arriva où notre saint sortit de ses épreuves, et trouva des sentiments d'humanité dans une famille qui le persécutait depuis deux ans. Ses chaînes se

brisèrent à la recommandation du pape Innocent IV, et de l'empereur Frédéric II. Ils s'intéressèrent en sa faveur, et aussitôt les Dominicains de Naples recouvrèrent le trésor qu'ils avaient perdu. Ne doutez pas, mes frères, que sa retraite n'eût encore grandi son âme. Semblable au feu qui n'en devient que plus brillant et plus actif, lorsqu'il a été concentré, et qu'il trouve une issue, il fit éclater une lumière toute céleste. Les rayons qu'il laisse échapper de son esprit et de son cœur se répandent de toutes parts. On le regarde comme un homme miraculeux et divin, suscité par la Providence pour opérer de grandes choses, et pour rappeler les chrétiens à la perfection.

S'il passe à Paris par les ordres de ses supérieurs, s'il se rend à Cologne, s'il retourne à Naples, ce n'est que pour y laisser des traces du zèle qui le dévore; que pour communiquer à tous ceux qui le voient et l'entendent, des étincelles de cette charité vive et pure, dont il est embrasé. Qui pourra raconter tout ce que son humilité lui inspire, tout ce que sa piété lui fait faire? Il est plein d'innocence et de candeur, et il se mortifie comme s'il eût été le plus grand des pécheurs; il est rempli de science et de lumières, et il garde le silence comme s'il n'avait jamais rien appris; de sorte que ses condisciples ne connaissant point encore son mérite, l'appellent « le bœuf muet, » et se raillent ainsi de sa simplicité.

Cependant, mes frères, Thomas devient le personnage le plus éminent de son siècle. Dieu le relève à proportion qu'il s'abaisse, et les pays qu'il parcourt ne font que retentir de ses éloges. On le cherche, on le suit, et partout on l'aperçoit attaché à Dieu comme à son élément et à son être; nul instant, nulle circonstance qui puissent trahir sa réputation, qui puissent déceler des défauts. On dirait que le péché d'Adam n'a point passé dans Thomas, et qu'il a déjà commencé cette vie céleste pour laquelle il est destiné.

Avec quelle ferveur ne reçut-il pas les saints ordres! Avec quels transports de reconnaissance et d'amour n'offrit-il pas le sacrifice adorable! Il arrose de ses larmes l'autel où la victime sans tache s'immole pour nos péchés, et il paraît ravi jusqu'au troisième ciel, toutes les fois qu'il célèbre les saints mystères. C'est dans le sanctuaire, dans le tabernacle même du Dieu vivant, qu'est son trésor et son cœur; et c'est là qu'il puise cette onction et cette sublimité qu'on remarqua toujours dans ses paroles et dans ses écrits.

O vous qui assistez avec tant d'indifférence et de tiédeur à la sainte messe, venez contempler Thomas, et vous apprendrez à vous consumer et à vous anéantir en présence de la divine Eucharistie. Les jours ne lui paraissent point assez longs, pour méditer sur cette merveille ineffable, il passe les nuits à s'en occuper, et il n'y a que l'accablement du sommeil qui puisse le distraire de cet objet. Plût au ciel, mes frères, que

cet homme vraiment apostolique, que cet ange de lumières fut maintenant à ma place! Ah! c'est alors que les vérités que je m'efforce inutilement de vous faire connaître, se graveraient profondément dans votre âme; c'est alors que, pénétrés et convertis, vous arroseriez le pavé de vos pleurs, et vous vous fondriez comme la cire en présence de l'auguste sacrement de nos autels.

On en peut juger par le changement qu'il opéra dans le sein de sa famille. Ces mêmes parents qui l'avaient persécuté, devinrent, par l'effet de sa prédication et de ses exemples, les conquêtes de la grâce. Il vint à bout de les porter à la pratique de la plus sublime vertu. Sa sœur aînée se consacre à Dieu dans un monastère dont elle mourut abbesse; sa seconde sœur, épouse du comte de Marsico, passe le reste de sa vie d'une manière exemplaire; sa mère expie par toutes sortes de bonnes œuvres les fautes que lui fit commettre une tendresse trop naturelle, et termine saintement sa carrière; enfin ses deux frères ont le bonheur de mourir en vrais chrétiens, et de satisfaire à la justice divine par la patience avec laquelle ils souffrirent les persécutions de l'empereur Frédéric, qui, pour se venger de ce qu'ils avaient quitté son service, rasa la ville d'Aquin, l'an 1250.

Est-ce là, mes frères, le tableau de votre conduite et de vos mœurs, et pourra-t-on dire qu'à l'exemple de saint Thomas, vous travaillez à la sanctification de vos proches et de vos amis? Hélas! peut-être ne sont-ils transgresseurs des lois divines, que parce que vous les avez portés à cette prévarication; peut-être ne se sont-ils écartés de la voie de la justice, que parce que vous les avez fait entrer dans les sentiers de l'iniquité. Cependant, vous ne devez pas ignorer que chaque chrétien a reçu une mission de Dieu, pour édifier son prochain et pour l'engager à éviter le mal et à pratiquer le bien.

Vous parlerai-je maintenant du détachement de notre illustre saint, de son aversion pour toutes les places et pour toutes les dignités? Vous le représenterai-je comme un homme véritablement mort au milieu des éloges et des honneurs que chacun s'empressait de lui rendre? En vain sa famille veut lui procurer des distinctions dignes de son mérite et de sa naissance; en vain le pape Urbain IV veut l'élever au rang des princes de l'Eglise, il ne fait que s'humilier et refuser, et s'il souffre qu'on l'agrége parmi les docteurs, c'est qu'il s'y trouve forcé par le commandement le plus absolu de ses supérieurs, et par le désir qu'il a de profiter uniquement de cet avantage pour répandre la lumière dans tous les pays, et pour maintenir l'éclat d'un ordre dont la gloire remplissait déjà l'univers.

O vous, qui, avides des prééminences et des emplois, ne travaillez qu'à vous produire et à vous élever au-dessus de vos frères, par des présents, par des intrigues et par des bassesses, considérez Thomas, et

soyez confondus. La noblesse de son extraction, la supériorité de ses talents, la pureté de ses vertus, le désir de tous les prélats qui voudraient le voir associé à leurs travaux et à leur ministère, tout paraît devoir le déterminer à prendre les places qu'on lui offre, et néanmoins il fuit, il se cache, et ne connaît de grandeur que celle de converser avec son Dieu. Il lui semble que le monde a déjà disparu, et qu'il n'y a plus d'autres objets dans l'univers que l'Être suprême qu'il ne cesse d'adorer : il est sa gloire, son trésor et son tout. Ah! que ne puis-je ici vous développer la grande âme de cet homme vraiment angélique! vous y verriez toutes les richesses de la grâce comme un fleuve dont on ne peut trouver les limites; toutes les beautés de la vertu, comme un ciel dont on admire la magnificence et l'éclat; toutes les lumières de la sagesse, comme des rayons dont l'assemblage éblouit autant qu'il étonne. Tant il est vrai, ô mon Dieu, que vous êtes admirable dans vos saints, et que vous les exaltez de manière à les rendre l'objet de la vénération de tous les siècles.

En vain le monde s'efforce de couronner ses héros, de leur dresser, de ses propres mains, des arcs de triomphe et des monuments où tout le luxe et toute la vanité étalent leur magnificence : le temps vient à bout de renverser ces édifices, d'effacer les inscriptions, et de faire rentrer dans les horreurs du néant des noms qui semblaient devoir être immortels; mais Dieu ne fait que répandre un rayon de sa grâce sur ses saints, et aussitôt les voilà devenus grands pour l'éternité.

Quelle célébrité les vertus de Thomas n'ont-elles pas acquise dans le monde entier! On les lit jusqu'à ce jour dans toutes les parties de l'univers, et on les lira jusqu'à la consommation des siècles; on les cite continuellement dans son ordre comme des encouragements à la piété. Ici, l'on se rappelle qu'il donna les plus grandes marques de son obéissance, jusqu'à prononcer un mot autrement qu'il n'avait fait, quoiqu'il l'eût bien prononcé, par déférence pour un supérieur qui le reprenait; là, on rapporte que par sa douceur il déterminait un jeune docteur à rétracter publiquement une opinion dangereuse qu'il avait avancée dans des thèses. Ici, l'on parle de ses macérations qui sanctifiaient son âme aux dépens de son corps; là on raconte ses ravissements et ses extases qui lui faisaient goûter par avance les délices du Ciel.

Ce sont ces vertus, mes frères, qui composent la matière de tant de panégyriques prononcés en l'honneur de notre saint; panégyriques, qui, bien différents de ces oraisons funèbres où l'on ne loue que trop souvent des qualités profanes, et où l'on se fait un devoir de flatter avec art, n'expriment que la vérité, et ne sont qu'un abrégé de tout ce que les auteurs contemporains ont écrit à la louange de Thomas. Plût au ciel que les bornes d'un discours me per-

missent de recueillir ici tant de témoignages, aussi honorables que sincères; mais quel moyen de rapporter des faits dont le récit forme des volumes? Il suffit de dire qu'il n'y eut pas une vertu qu'il ne possédât dans un degré éminent; pas un seul devoir qu'il ne remplît de manière à se attirer l'admiration de tous ses confrères. Illustres compagnons de ses travaux et de sa piété, vous qui partageâtes avec lui l'avantage inestimable de vivre dans un ordre si riche en vertus, si fécond en lumières, venez vous-mêmes nous raconter ce que vous entendîtes et ce que vous vîtes.

Ah! déjà, mes frères, il me semble que tous ces illustres personnages nous ont répondu, que leur admiration envers Thomas, ne cessa qu'avec leur vie; qu'ils lui furent redevables des progrès qu'ils firent dans la science et dans la piété; que ses exemples étaient une règle vivante, aussi exacte et aussi expressive que celle même de saint Dominique, et que ses prières, ses prédications, ses entretiens répandaient l'amour de Dieu dans tous les cœurs.

Il n'était pas possible qu'un homme aussi rempli de la charité n'en remplît pas les autres. Aussi ressemblait-il à cet Ange qui vole au milieu des airs et qui laisse partout des impressions de sa sainteté : *Angelum volantem in medio cæli*. Tous les lieux où il passe deviennent une nouvelle terre. Il y fait couler cette rosée céleste qui purifie les cœurs, et qui les dégage du mélange des biens temporels; il y spiritualise tous ceux avec qui il converse, parce qu'il est lui-même un Être tout spirituel : *Angelum volantem in medio cæli*. Les peuples, attentifs à sa course, le contemplant et l'admirant comme un phénomène tout divin; ils le suivent à la trace de la lumière qu'il répand, et ils s'en retournent convertis : *Angelum volantem in medio cæli*. En vain les besoins de notre misérable corps se font sentir, la grâce l'élève au-dessus des sens, et lui communique une vie qui ne ressemble point à celle des hommes ordinaires. Il est transfiguré et transformé en Dieu d'une manière qu'on ne peut exprimer : *Angelum volantem in medio cæli*.

Quel spectacle lumineux pour l'Eglise entière, qui l'observe et qui rend grâce à Dieu de son existence, comme du plus riche présent qu'elle eût pu recevoir de la main libérale du Tout-Puissant. En effet les vertus de Thomas sont si éclatantes et si sublimes que tous les pasteurs et tous les fidèles les citent comme une des plus grandes preuves que Jésus-Christ n'abandonne point son épouse; on s'empresse de le demander comme un homme dont la vie retrace celle des apôtres, et l'on se sent embrasé d'un feu tout céleste, dès qu'on a le bonheur de le voir et de lui parler.

Siècle malheureux, dans lequel nous vivons, quel secours n'aurais-tu pas trouvé dans l'exemple de notre saint pour ranimer ta foi mourante, pour rallumer ta charité presque éteinte! Hélas! son seul aspect eût

dissipé cet amour des richesses et des plaisirs qui t'obsède et qui te déshonore; une seule de ses paroles eût reproduit cette dévotion et ce zèle qui caractérisent nos pères, et qu'on ne connaît plus parmi nous. Mais, ô grand Dieu! nous n'étions pas dignes de ce bonheur, et vous voulûtes que Thomas, l'objet de vos miséricordes et de vos complaisances, parût dans un siècle moins corrompu que le nôtre, et plus capable de profiter de ses instructions et de ses exemples.

Ni les fatigues, ni les voyages, ni le dépérissement de sa santé, ne peuvent diminuer ses austérités, ni retarder l'impétuosité du zèle qui le transporte. Il a fait le sacrifice de ses biens, de sa liberté, de sa vie, et il ne se regarde plus que comme un holocauste qui doit se consumer au service de Dieu. S'il paraît à la cour, c'est pour n'y apercevoir que la majesté du Très-Haut qui reluit dans la personne des monarques; s'il parcourt les campagnes, c'est pour évangéliser les pauvres, et pour ne s'occuper que des merveilles du Créateur qui rayonnent dans le plus petit insecte, comme dans la moindre fleur. L'univers entier n'est pour lui qu'un cloître où il s'édifie, et où il cherche à élever les autres.

Avec quel zèle n'entreprit-il pas la conversion des deux rabbins que la Providence offrit à ses yeux? Il les trouve chez le cardinal Richard, il entre en conversation avec eux, et leur prouve de la manière la plus énergique et la plus solide, qu'enfin le Messie est venu, et que Jésus-Christ est véritablement le Messie. On convient de part et d'autre qu'on reprendra la conférence le lendemain; mais les prières de Thomas, qui passe la nuit aux pieds des autels, pour solliciter leur conversion, opèrent ce miracle; de sorte qu'au lieu de revoir les deux juifs qu'il avait entretenus la veille, il trouve deux hommes, empressés à recevoir la religion chrétienne. Fait mémorable, fait consigné dans les annales sacrées, fait qui fut suivi du retour de plusieurs autres juifs.

C'est ainsi que Dieu récompensait les travaux de son serviteur, c'est ainsi qu'il le glorifiait à la face des nations; mais il faut, pour obtenir un tel bonheur, ne rechercher que le salut des âmes, et ne rien négliger de tout ce qui peut leur être utile; il faut prier, étudier, prêcher, quand on participe à la gloire de l'Apostolat, dit saint Chrysostome, et se faire tout à tous, afin de gagner ses frères à Jésus-Christ.

Thomas n'enseigna jamais rien que ce qu'il pratiqua. Sa parole n'était que la répétition de ses exemples. Convaincu que l'éternité serait assez longue pour se reposer, il n'interrompait ni ses veilles, ni ses travaux. Vous le savez, cloîtres vénérables, temples sacrés, vous qui le vîtes si souvent arroser le pavé de ses larmes; vous qui le vîtes si souvent la plume à la main tracer des vérités dont son cœur était rempli; vous qui le vîtes, courbé sous la haire et le cilice, pratiquer la règle des anachorètes les plus

pénitents. On vous visite encore jusqu'à ce jour comme des lieux consacrés par la présence de notre illustre saint, comme des lieux que l'intervalle de cinq siècles n'a pu faire oublier. C'est là, dit-on, à votre aspect, que Thomas réduisait son corps en servitude, dans la crainte d'être réprouvé; c'est là qu'il s'exhalait en oraisons et en soupirs, et qu'il élevait son âme jusqu'à Dieu; c'est là qu'il méditait sur la grandeur de nos martyrs, et qu'il dirigeait ces écrits dont nous sommes enrichis; c'est là qu'il apprenait à perpétuer l'œuvre de son glorieux patriarche, et qu'à son exemple il s'ouvrait la carrière immense de l'éternité.

Vous vous attendiez peut-être qu'en faisant le récit de tant de vertus j'emploierais le secours de l'éloquence et les ornements d'un style plus pompeux; mais, arrêté par la grandeur du sujet, je ne m'applique qu'à vous le représenter. Un tableau que Dieu lui-même a tracé, n'attend de la main des hommes ni son embellissement ni sa perfection. Il suffit de vous dire que la sainteté de Thomas fut un des chefs-d'œuvre du Tout-Puissant, que Dieu prit plaisir à le former comme un juste dont l'univers avait besoin, et dont l'Eglise devait tirer les plus grands avantages; qu'enfin il voulut que celui qui devait soutenir les droits de sa grâce avec tant de zèle et de succès, en fût un des plus excellents fruits.

En effet, qui est-ce qui ne voit pas, dans toutes les démarches et dans toutes les actions de notre saint, qu'il n'agit que par une impression divine; que son esprit est illuminé d'un rayon tout céleste; que son cœur est rempli d'une onction toute surnaturelle. C'est un enfant de la grâce recueilli dès le sein de sa mère, pour être l'exemple des chrétiens et le modèle des religieux; c'est un fils d'adoption que le ciel a choisi pour raconter à la terre les merveilles du Tout-Puissant, pour instruire les nations et de ce que nous devons croire et de ce que nous devons pratiquer; car s'il fut célèbre dans tout l'univers par l'éclat de sa sainteté, il ne le fut pas moins par l'éclat de ses lumières, selon les paroles de mon texte: *Vidi angelum volantem in medio celi*; vous venez de le voir: *Et habentem in manu Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram*. C'est ce qui me reste à vous prouver.

SECOND POINT.

Les ordres institués par les Benoît, les Bruno, les Bernard, répandaient une odeur de sainteté par toute l'Eglise; mais comme la règle de ces grands patriarches n'avait pour objet que la retraite et la contemplation, il manquait parmi les fidèles une société qui joignît l'emploi de Marthe à celui de Marie; une société qui s'appliquât à la prière et au ministère de la parole; une société qui combattît les erreurs et qui affermit la vérité. Dominique fut l'homme que le Seigneur choisit pour cette œuvre. Né de parents illustres, doué d'un esprit sublime, enflammé d'un zèle à toute épreuve, il répondit à la gran-

deur de sa vocation avec une telle fidélité, que son ordre, en peu d'années, enfanta des prodiges de grâce et de sainteté. Bientôt on vit une multitude d'ouvriers évangéliques couvrir la terre et les mers, et retracer la ferveur des apôtres. Les différentes parties du monde les reçoivent comme le salut et le bonheur de leur pays, et chacun s'empresse de les entendre et de les imiter.

Ils parlent, et les Albigeois rentrent dans le néant; ils marchent, et l'on compte leurs victoires par leurs pas; ils écrivent, et la lumière qu'ils répandent dissipe tous les nuages; ils agissent, et la piété qui les anime confond les pécheurs et les convertit. C'est au milieu de ces miracles que Thomas fixe son domicile et son cœur, et qu'il devient lui-même un miracle de grâce et de sainteté. Dieu le suscite pour remplacer Dominique qu'il venait de couronner, et il lui communique toutes les lumières propres à perpétuer l'œuvre de ce saint fondateur. Une nuée de gloire s'entr'ouvre, et l'on aperçoit l'homme que le Seigneur s'est choisi, comme un ange qui porte dans ses mains l'Evangile éternel, à dessein d'instruire toutes les nations. *Angelum habentem in manu evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super terram.*

Interrogez ses maîtres, et tous vous diront que Thomas les étonne par la sublimité de ses idées, et par la sagesse de ses réponses. Ses progrès sont si rapides, qu'à peine entré dans la carrière des sciences, il est en état de répéter les leçons publiques avec encore plus de précision et de clarté que les professeurs ne les avaient expliquées. Quelle admiration ne causa-t-il pas à Albert le Grand, dont il devint le disciple, lorsque ses supérieurs l'envoyèrent à Cologne! Les lumières qui éclairaient son âme perçaient malgré lui et décelaient un génie rare et sublime, capable de tout connaître et de tout approfondir. Si son humilité le voile pour quelque temps à ses condisciples, bientôt la vérité se manifeste, et chacun est frappé de l'étendue de son savoir et de la beauté de son esprit; et chacun confesse que les mugissements de celui qu'on avait appelé « le bœuf muet, » retentiront un jour dans toute l'Eglise, et qu'on dira de lui ce qu'on a dit des apôtres : *In omnem terram exivit sonus eorum.*

Sa réputation le suit à Paris, où il paraît au milieu des docteurs avec le plus grand éclat. Plus il se cache, plus il s'humilie, et plus on découvre la profondeur de ses lumières; mais il a beau s'appliquer à l'étude; il a beau y consacrer tout le temps que lui laisse l'intervalle des offices et des exercices de piété, son application, loin de dessécher son cœur, ne fait que le rendre et plus humble et plus pieux. Il trouve le moyen de prier continuellement, de marcher sans cesse en la présence de Dieu, et de s'unir le plus intimement à lui par de fréquentes aspirations. Il compte moins sur son travail que sur les secours du ciel, qu'il sollicite avec ardeur, et il en apprend plus aux pieds de son crucifix, comme il le déclare lui-même,

que dans tous les livres qu'il parcourt.

Que ne dirais-je point de son talent pour la prédication! Toutes les fois qu'il annonce la parole de Dieu, on croit entendre un ange descendu du ciel, et des conversions éclatantes sont toujours le fruit de son zèle et de son éloquence. La France, l'Italie, retentirent du bruit de ses sermons, qui, simples et mâles comme l'Evangile, n'ont d'autre ornement que la vérité. Il savait que c'est défigurer le texte sacré, que de le rendre d'une manière profane, et qu'il n'y avait point d'autre langage pour un prédicateur, que celui des apôtres et des prophètes. Il est vrai, mes frères, que le goût du siècle n'avait point encore gâté les auditeurs, et qu'on n'exigeait point alors du ministère évangélique cette vaine et subtile parure qu'on recherche aujourd'hui dans nos discours.

Thomas prêchait de ville en ville avec ce succès qu'on devait attendre de sa science et de sa charité, lorsque ses supérieurs, qui l'avaient établi professeur à Cologne, le renvoyèrent à Paris. C'est là qu'une multitude incroyable de disciples, entraînés par la vivacité de son esprit, et par la solidité de son jugement, s'empressèrent de venir prendre ses leçons; c'est là qu'il reçut la dignité de docteur au milieu de la première université du monde, qui se fait gloire de le reconnaître pour son maître et pour son oracle, et qui a la consolation de retrouver journellement dans les confrères de notre illustre saint, une portion de cette lumière dont il fut rempli; c'est là que les professeurs, partagés au sujet des accidents eucharistiques, le consultèrent, et s'en rapportèrent à sa décision. Distinction d'autant plus honorable, que celui qu'ils interrogeaient n'avait alors que trente ans! Mais lorsque Dieu illumine les esprits, il n'a aucun égard ni à l'âge, ni à la condition des personnes. Il donne aux enfants mêmes, lorsqu'il lui plaît, toute la sagesse des vieillards, parce qu'il ne dépend ni des lieux, ni des circonstances, ni des temps.

Que j'aime à me représenter saint Thomas, toujours occupé des vérités éternelles; toujours appliqué à les soutenir et à les défendre; toujours livré aux études qui ont rapport à cet objet! Rien ne peut le distraire de ce travail, et jusqu'à la table même de saint Louis dont il eut toute la confiance, il laisse échapper des mots qui font connaître son ardeur à vouloir réfuter les manichéens. Cette distraction, loin de déplaire au monarque, ne fit qu'augmenter son estime, et ne servit qu'à nous apprendre qu'une âme remplie de Dieu ne pense qu'aux vérités éternelles, et que toute la pompe de ce monde ne peut ni la fixer ni l'éblouir. Quelle différence entre une telle conduite et la nôtre! Thomas porte l'esprit de la religion jusqu'au milieu des cours, et nous portons celui du monde jusqu'aux pieds des autels. Thomas ne voit et n'entend que Dieu, lors même que les hommes lui parlent, et nous n'écoutons que la voix des hommes et des passions, lorsque le Seigneur vient nous

avertir intérieurement. Thomas n'a que le bien de l'Eglise en vue, et nous sommes toujours prêts à abandonner les intérêts de la vérité pour quelque avantage temporel.

Suivons-le à Valenciennes, où il se rend pour assister au chapitre général de son ordre, et nous le verrons choisir pour faire des règlements d'étude, et pour en donner un plan qui fut universellement adopté. Rome ne voyant qu'avec regret un sujet aussi distingué dans une terre étrangère, se fit un honneur de l'appeler et de lui confier l'enseignement de la théologie. Comment ne s'en acquitta-t-il pas ? Le souverain pontife, étonné de ses lumières et de ses succès, tente inutilement de l'élever aux plus hautes dignités : mais tout ce qu'il peut exiger, c'est que le serviteur de Dieu ne s'éloignera point de sa personne. Rome, Orviète, Pérouse, Viterbe, Fondi, entendirent alors ses prédications avec une satisfaction incroyable, et ces villes firent connaître par leur changement, combien on est heureux de posséder un homme apostolique. Les scandales cessèrent, le luxe disparut, les mœurs s'épurèrent et on se repentit amèrement d'avoir marché dans les voies de l'iniquité. Il parlait d'une manière si touchante de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et de leur ingratitude envers ce divin Médiateur, que les soupirs et les gémissements de son auditoire l'obligeaient souvent à interrompre son discours. Eh ! plutôt à Dieu, mes frères, que nous eussions au moins quelquefois une telle consolation ! Plût à Dieu que vos larmes nous servissent d'éloges, et que nous fussions témoins d'un tel événement ! Mais je le dis en pleurant, quoique j'aie le même ministère à remplir, que notre illustre saint, hélas ! je suis si éloigné de sa science et de ses vertus, que je ne puis espérer un aussi heureux succès. Je suis même confus quand je viens à considérer ma faiblesse, et je vous en assure dans toute la sincérité de mon cœur, oui, je suis même confus de ce que le Seigneur a daigné m'associer à des fonctions qui me sont communes avec les apôtres et avec notre vénérable docteur ; et si je puis à ce sujet ne pas me livrer à l'abattement, ce n'est qu'en considération de la grâce de mon divin Sauveur, qui emploie les plus vils instruments pour accomplir ses desseins.

Thomas était trop humble pour continuer à instruire les peuples comme il avait fait jusqu'alors. Ses succès le firent trembler, et, par ses sollicitations répétées, il obtint enfin de ses supérieurs la douce consolation de rentrer dans l'état de simple religieux. Ce larcin, qu'il paraissait faire à l'Eglise, ne servit qu'à l'enrichir davantage, puisque ce fut pendant ce repos apparent qu'il composa ces merveilleux ouvrages que la religion regarde comme un de ses plus précieux trésors. Ce serait ici le lieu de vous en donner une idée ; mais quelle entreprise dans un discours aussi limité que celui-ci !

Comment rassembler dans un point de vue tant d'écrits sortis de la plume de notre illustre docteur ? Commencerai-je par vous

parler de ses livres de philosophie, et par vous montrer que saint Thomas sut en quelque sorte christianiser Aristote, en faisant servir ses raisonnements à la défense de la foi, et en attaquant ainsi les ennemis de la vérité avec leurs propres armes ? Ajouterai-je qu'il réussit dans cette entreprise au delà de toute espérance, et qu'on n'aperçut plus ces paradoxes dont l'impiété se servait pour combattre notre sainte religion.

Si de là je passe à la morale, je reconnais, avec tous les docteurs, qu'il n'y a rien de plus excellent que les commentaires de saint Thomas sur les quatre livres du Maître des sentences. Il suffit de vous dire à ce sujet, que Grotius lui-même, quoique célèbre protestant, ne cessait de citer notre illustre saint, comme ayant mieux écrit que personne sur les règles des mœurs, ainsi que sur les lois. Aussi en conseille-t-il la lecture à un de ses amis, comme d'un ouvrage unique en ce genre.

Quand à sa *Somme*, elle est si méthodique et si lumineuse, qu'elle a toujours été regardée comme un des flambeaux de la théologie. On voit que saint Thomas y suit fidèlement saint Augustin ; de sorte qu'il peut être regardé comme un de ses plus fidèles interprètes. Il n'y pas une question qui n'y soit traitée dans toute l'exactitude ; pas un seul mot qui ne soit à sa place. S'il parle de la grâce de Jésus-Christ, il en parle avec une telle effusion, qu'on s'aperçoit qu'il en est rempli, et que ce qu'il dit à ce sujet est le fruit même de cette divine grâce. Après avoir bien établi la liberté de l'homme, qui ne peut être détruite dans aucune circonstance, ni dans aucun temps, comme une chose qui forme son essence, et qui lui est absolument nécessaire pour mériter et démeriter, il fait voir toute la puissance de la grâce, toute son efficacité, toute sa gratuité, et en même temps le besoin que nous en avons pour commencer, continuer et finir une bonne action.

Aussi voyons-nous que l'Eglise a regardé les sentiments de saint Thomas sur cette matière importante et qui a tant excité de disputes dans les écoles, comme une doctrine saine, orthodoxe, et qu'elle voit avec plaisir enseignée de toutes parts. Aussi, voyons-nous que les souverains pontifes s'empressèrent, dans tous les temps, à la canoniser par les expressions les plus honorables et les plus solennelles, comme une vérité qu'on pouvait croire sans craindre de se tromper. Aussi voyons-nous que l'ordre de Saint-Dominique, toujours attaché à cette doctrine vénérable, a donné à l'Eglise des papes et des multitudes de cardinaux, d'évêques, de docteurs et de saints, comme si Dieu avait voulu le récompenser, dès cette vie, de son zèle persévérant à soutenir le sentiment de saint Thomas. Aussi voyons-nous que Jésus-Christ lui-même, au rapport de tous les historiens, approuva les ouvrages de son serviteur, en faisant sortir de la bouche d'un crucifix une voix miraculeuse qui prononça ces mots : Thomas,

vous avez bien écrit de moi ; quelle récompense demandez-vous ? *Bene scripsisti de me, Thoma, quam mercedem accipies ?*

Mais voulez-vous, mes frères, encore un nouveau témoignage eu faveur des écrits de celui qui fait aujourd'hui le sujet de cet éloge et de notre admiration ? C'est qu'au saint concile de Trente, où l'Eglise elle-même était assemblée, on mit sur l'autel l'Evangile d'un côté, et la *Somme* de saint Thomas de l'autre ; et que ce livre, à jamais mémorable, servit de commentaire à l'Ecriture sainte, et de règle pour former les décisions. C'est ce qui fait que tous ceux qui veulent connaître leur religion, et la foi dans toute sa pureté, ne cessent de se nourrir de cet ouvrage excellent, comme d'une manne toute céleste ; c'est ce qui fait que l'ordre de Saint-Dominique, si répandu dans l'univers, si célèbre dans l'Espagne, dans l'Italie, dans la France, a toujours été dans la plus grande vénération parmi les plus savants et les plus saints évêques, comme n'ayant jamais enseigné dans ses discours et dans ses écrits, que la morale la plus saine et la doctrine la plus orthodoxe ; c'est ce qui fait que les universités se glorifient d'avoir des thomistes dans leur sein, et d'y entretenir ce germe comme une source de science et de vérité.

Permettez-moi cette digression, mes frères. Mais pouvais-je louer saint Thomas, sans vous parler de ceux qui nous le retracent si parfaitement ? Pouvais-je vous entretenir de son érudition et de ses vertus, sans faire mention de l'école où il se forma, et où se forment tant d'autres qui ne cessent d'enrichir l'Eglise de leurs lumières et de leurs exemples ?

N'allez-vous pas vous imaginer que j'ai déjà épuisé son éloge, et qu'il ne me reste plus rien à dire que des louanges vagues et communes à tous les serviteurs de Dieu ? Thomas fut un saint si privilégié, que lorsqu'on veut le faire connaître, on n'est embarrassé que de ce qu'on doit choisir dans le cours de sa vie et dans l'immensité de ses productions. Il semble que je n'ai rien omis parmi les traits qui le caractérisent, et il y aurait la matière d'un nouveau panégyrique dans ce qui se présente encore à mon esprit. En effet, le seul office du Saint-Sacrement, qu'il composa par ordre du Pape Urbain IV, n'est-il pas plus que suffisant pour faire le sujet d'un éloge ? Quelle sublimité ! Quelle exactitude ! Quelle précision ! Quelle énergie ! Tout le dogme eucharistique est expliqué d'une manière si claire, qu'on y trouve tout ce que le concile de Trente décida quelques siècles après. C'est l'ouvrage de l'esprit et du cœur ; l'ouvrage de l'Eglise entière, qui se fait gloire d'y reconnaître sa croyance et son langage, et qui pense ne pouvoir mieux allumer l'amour divin dans les cœurs en présence de l'auguste sacrement de nos autels, que de mettre dans la bouche des fidèles les mêmes hymnes et les mêmes antiennes que notre saint composa.

Ne soyons plus étonnés si toutes les con-

trées du monde chrétien ne cessent de retentir des éloges de Thomas d'Aquin ; si toutes les universités, à commencer par la Sorbonne à Paris, et par la Sapience, à Rome ; si tous les collèges le nomment l'Ange de l'école, le soleil de la théologie : *Angelum habentem in manu Evangelium æternum* ; enfin, si plusieurs ordres religieux s'engagèrent par leurs statuts à soutenir et à enseigner la doctrine de notre illustre docteur. Saint François de Paule, saint Ignace recommandent expressément à tous ceux qui seront leurs disciples, de s'attacher au sentiment de saint Thomas comme à un sentiment qui développe parfaitement la foi de l'Eglise, et qui l'explique dans les termes les plus exacts et les plus précis.

Si je ne vous dis rien de ses opuscules, quoiqu'on y trouve la réfutation des schismatiques et de plusieurs hérétiques, la discussion de quelques points de philosophie et de théologie, des explications du symbole, des sacrements, de l'oraison dominicale, de la salutation angélique, c'est que je crains de m'engager dans une entreprise qui me mènerait trop loin. Il suffit de vous dire qu'il n'a travaillé dans toutes ses œuvres qu'à faire connaître la vérité telle que le Seigneur la lui avait communiquée ; qu'à allumer sans cesse dans les cœurs le feu divin dont il était embrasé ; qu'à soumettre tous les esprits au joug de l'Evangile et à l'autorité de l'Eglise ; qu'à garantir les âmes de l'erreur que l'orgueil et la confiance dans nos propres mérites produisent nécessairement ; qu'à relever la grâce de Jésus-Christ, le prix de son sang, la vertu de sa toute-puissance et le gage éternel de ses bontés.

Il avait mis la dernière main à ses ouvrages immortels, et, dans la retraite et le silence, il ne s'occupait que de l'éternité, lorsque Grégoire X le tira de sa chère solitude pour l'envoyer au concile qu'il venait de convoquer à Lyon, à dessein d'éteindre le schisme des Grecs et de procurer des secours à la terre sainte. Il lui enjoignit, par un bref solennel, de se rendre à l'ouverture du concile et de se préparer à défendre la foi catholique avec la science et le zèle qu'on lui connaissait. Déjà les évêques arrivent de toutes parts, et l'Eglise, dans l'attente de celui qui devait faire valoir ses droits, désirait ardemment sa présence. Mais, ô profondeur des jugements de mon Dieu ! Thomas se met en chemin, et le mauvais état de sa santé ne lui permet pas de continuer sa route. Cependant, il s'efforce, il commande à la maladie même, et, dans le temps que les forces lui manquent, son courage le transporte jusqu'à l'abbaye de Fosse-Neuve, au diocèse de Terracine.

Les religieux s'assemblent, se prosternent aux pieds de notre saint et croient voir en sa personne un ange revêtu d'un corps mortel. Plus il voit approcher sa dernière heure, plus il soupire après le moment fortuné qui doit le faire entrer dans la gloire de Dieu ; on l'entend répéter continuellement ces paroles de saint Augustin : *Je ne commencerai*

à vivre véritablement, ô mon Dieu, que lorsque je serai entièrement rempli de vous et de votre amour; maintenant je me suis à charge à moi-même, parce que je ne suis point encore assez plein de vous. On le prie d'expliquer le *Cantique des Cantiques*, et malgré le mal qui l'accable, il cède aux instances qu'on lui fait, il retient son âme qui ne cherche qu'à s'élancer au ciel, et il dicte une courte exposition de ce livre mystérieux.

Comment pourrai-je vous exprimer toute l'ardeur des desirs qui le consomment à l'approche de Dieu qui vient le visiter? Après avoir fait une confession générale de toute sa vie, il reçoit le saint viatique avec les transports de la piété la plus tendre et la plus vive; on reconnaît à sa dévotion, à ses ravissements, à ses extases, qu'il est l'auteur de l'office du Saint-Sacrement; il exprime par ses prières, par ses soupirs, les mêmes sentiments qu'il a consignés dans ses écrits sur l'Eucharistie. C'est un vase plein de la grâce et de l'amour de Jésus-Christ, qui déborde de toutes parts. Les assistants sont pénétrés de l'admiration la plus profonde, et le zèle qui anime notre saint passe dans le cœur de tous ceux qui l'entendent et qui le voient.

Représentez-vous ici, mes frères, cet homme unique, ce docteur incomparable, environné de toute sa science et de toutes ses vertus, accompagné des vœux de toute l'Eglise, assuré de tous les respects de la postérité, levant les yeux vers le ciel, et n'ayant plus d'autre occupation que celle de contempler le sein même de Dieu qu'il va bientôt habiter pour toujours. Vous l'avez vu comme un ange qui portait l'Evangile éternel dans ses mains pour instruire toutes les nations, comme un ange qui volait au milieu des airs, et vous allez le voir maintenant comme un ange qui entre dans le royaume éternel et qui prend sa place parmi les intelligences célestes.

Si je vous parlais d'une mort ordinaire, je craindrais de vous l'annoncer; mais la mort des saints, vraiment précieuse aux yeux de Dieu, n'a rien que de consolant. Je vous dirai donc, mes frères, sans recourir à ces précautions qu'on a coutume d'employer en pareille circonstance, que Thomas expire aussi saintement qu'il a vécu. Il meurt dans la cinquantième année de son âge, ayant parcouru une carrière de plusieurs siècles, si l'on en juge et par les vertus qu'il a pratiquées, et par les écrits dont il a enrichi l'Eglise. Il meurt en contemplant la véritable lumière dans son essence comme la source de son être et de sa vie. Il meurt, et, au bruit de cette mort, tous les Pères du concile restent immobiles et pénétrés de la plus vive douleur, toutes les universités se troublent et se confondent, tout son ordre se répand en soupirs et en éloges.

Mais, consolez-vous, dignes compagnons des travaux et de la piété de Thomas, il vous a laissé son esprit, et vous n'avez perdu que sa présence extérieure. Votre zèle, vos ouvrages, vos prédications, vos pèlerinages

jusqu'aux extrémités du monde, tout nous garantit qu'il vit tout entier parmi vous, et qu'il y vivra jusqu'à la fin des siècles. Continuez donc à enseigner la même doctrine qu'il enseigna, à pratiquer les mêmes vertus qu'il pratiqua et à vous annoncer dans tous les temps comme d'illustres et généreux défenseurs des vérités qu'il vous transmet.

Que n'ai-je ici l'éloquence et l'onction de saint Bonaventure, ce docteur qui, l'ami de saint Thomas d'Aquin, prononça son Oraison funèbre au milieu du concile, en prenant pour texte ces paroles de l'Ecriture : *Doleo super te, frater mi Jonatha.* (II Reg., I. 26.) C'est alors que je pénétrerais l'âme de tous ceux qui m'écoutent de la grandeur de mon sujet, et que je ne laisserais rien à désirer dans une matière aussi importante; mais vous excuserez mon insuffisance, et vous y suppléerez par votre attention à vous rappeler toutes les actions et toute la science du serviteur de Dieu. Bientôt son tombeau devint célèbre par les miracles qui s'y opérèrent, et ses reliques firent la richesse de plusieurs pays. Toulouse eut la gloire de posséder son corps, où l'on vint en foule jusqu'à ce jour reconnaître quel fut l'éclat de sa sainteté, et quelle est la vertu de son intercession.

Mais, pour avoir une juste idée des mérites de notre illustre saint, il faudrait lire la lettre que l'université de Paris écrivit au chapitre général des Dominicains, à l'occasion de cette mort; disons mieux, il faudrait interroger le monde entier, qui, malgré les révolutions des temps, malgré le changement des mœurs, n'a point cessé d'honorer sa mémoire et de citer son nom comme un témoignage rendu à la religion.

Mais, nous contenterons-nous de nous rappeler simplement les vertus de Thomas? Et cet éloge que je viens de prononcer se bornera-t-il au seul souvenir de son zèle et de son savoir? Ah! mes frères, on n'honore les saints qu'en les imitant, et celui dont nous célébrons aujourd'hui la fête, nous laisse trop de beaux exemples pour ne pas les suivre. Que son humilité nous apprenne donc que la science n'est rien sans la charité et qu'on n'est recommandable par ses talents, qu'autant qu'on en fait un saint usage et qu'on reconnaît sa faiblesse et son néant! Que son amour pour la virginité soit donc la règle de nos mœurs, et que son zèle pour le salut des âmes nous encourage à éclairer nos frères et à les édifier.

Grand Dieu! vous qui, du sein de vos miséricordes, avez produit Thomas comme un miroir de vos perfections, comme une lumière de votre Eglise, comme un défenseur de vos droits, donnez-nous une portion de cette grâce toute-puissante dont il fut rempli, et dont il chanta les victoires avec tant de force et tant de succès. Sans ce secours, qui n'est autre que votre saint amour, la vie de votre serviteur ne sera pour nous qu'une lettre morte, et ses exemples et ses leçons ne serviront qu'à nous condamner. Vous le fîtes tout ce qu'il était, et c'est à vous

seul, comme il le reconnaît lui-même, qu'il dut les triomphes qu'il remporta sur le monde, sur les sens et sur le démon : opérez le même miracle en notre faveur et nous retracerons ses vertus, et nous saurons, comme lui, qu'il n'y a rien de grand que les richesses de votre miséricorde, rien d'efficace que les mérites de Jésus-Christ, rien d'estimable que les dons de l'Esprit-Saint, et nous saurons, comme lui, qu'il n'y a de science que celle du salut, d'œuvres dignes de la récompense éternelle, que celles qui ont pour principe la charité, et que cette vertu doit être l'âme et le mobile de toutes nos actions.

Faites, ô mon Dieu ! que l'esprit de votre serviteur renaisse parmi tous les membres de votre Eglise ; que les vérités qu'il a enseignées servent de lumière et de guide au milieu des doutes qui pourraient s'élever contre la foi ; que les écoles continuent à regarder saint Thomas comme leur maître, et à puiser dans la *Somme*, ce livre digne de tous nos éloges, les connaissances propres à confondre les hérétiques et à terrasser l'hérésie.

C'est le panégyrique de votre grâce que je viens de faire, ô mon Dieu ! en faisant celui de saint Thomas, puisqu'il ne travailla pendant toute sa vie qu'à relever sa puissance, qu'à célébrer la gloire de votre nom, qu'à éclairer les hommes, afin de pouvoir les conduire tous jusqu'à cette lumière éternelle que vous habitez, et où nous devons continuellement tendre par l'ardeur de nos désirs. Ainsi soit-il.

EXHORTATION SUR L'AUMONE.

Faite à Saint-Eustache pendant une retraite, l'an 1693.

MESSIEURS,

C'est la cause de Jésus-Christ même que je viens plaider en défendant celle des pauvres ; ils sont ses membres, et lorsqu'il nous parle des secours qu'on leur donne, il en parle comme d'une aumône faite à lui-même. Toutes les fois, nous dit-il, que vous avez visité les prisonniers, nourri les malheureux, consolé les affligés, c'est à moi, votre Sauveur et votre Dieu, que vous avez rendu cet office. Qu'y a-t-il de plus propre à engager des chrétiens à assister les indigents ? et cependant, j'ose le dire à la honte des fidèles de nos jours, les places publiques, les grands chemins n'offrent à nos yeux que des troupes de misérables qui traînent leur existence sans trouver aucun secours.

Hélas ! on croit être d'une autre nature que le pauvre, parce qu'on se fait illusion à soi-même par les titres et par les biens qu'on possède, et l'on ne cherche qu'à l'écartier comme un objet digne de tous les mépris. On ne pense pas que cet homme qu'on rejette est l'ami de Dieu, et peut-être un de ses élus ; et qu'il viendra un jour où l'on se désespérera de ne lui avoir pas ressemblé. Delà cet effroi que cause l'aspect de l'indigent ;

delà cette honte qu'on a de lui parler ; delà ces airs de dédain dont on paye toutes les supplications qu'il fait, tous les hommages qu'il rend, afin de fléchir la dureté du riche, et de vaincre au moins sa résistance par l'importunité.

Je viens aujourd'hui, Messieurs, me mettre moi-même à la place de ces malheureux, et vous forcer en quelque sorte à les secourir, en vous faisant voir : 1^o ce qu'ils sont ; 2^o ce que vous êtes. *Renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a que la foi qui nous discerne aux yeux de Dieu, et cette foi est une grâce, parce que tout don vient du Père des lumières. Cependant, nous nous sommes imaginés que les pauvres, à raison de l'obscurité qui les couvre, et de ce que nous appelons la bassesse de l'extraction, ne pouvaient entrer en parallèle avec nous, et que c'était même se dégrader, que de leur parler familièrement ; mais je vous le demande, y a-t-il deux manières différentes d'entrer dans ce monde et d'en sortir, et la naissance et la mort ne nous prouvent-elles pas que nous n'avons tous en partage que des larmes, des besoins, des faiblesses et de la corruption ?

Si vous avez honte des pauvres, dit saint Chrysostome, vous devez rougir d'appartenir à Jésus-Christ ; vous devez renoncer à la qualité de ses disciples ; car la vie de cet Homme-Dieu fut une vie pauvre et laborieuse. Il naquit dans une étable, il passa pour être le fils d'un artisan, il n'eut pas où reposer sa tête, et les opprobres et les humiliations furent tout son héritage et toute ses richesses. Si vous avez honte des pauvres, vous devez regarder avec mépris les apôtres, qui, tirés de la lie du peuple, ne possédaient ni or ni argent, et consumèrent leurs jours dans l'indigence et dans les travaux ; vous devez ne plus invoquer les Saints, ne plus vous prosterner devant leurs images, ne plus porter leurs noms, puisqu'il est incontestable que la plupart d'entre eux sortirent de parents obscurs, et n'eurent en partage que les biens de la grâce, et les richesses du ciel.

Mais savez-vous que vous ne pouvez mépriser les pauvres, sans vous mépriser vous-mêmes ? En effet, formés de chair et d'os comme vous, enrichis d'une âme spirituelle comme vous, destinés à une vie éternelle comme vous, ils ne diffèrent de vous que parce que leurs pères furent peut-être plus hommes de bien que les vôtres ; que parce qu'il vous a plu d'imaginer des distinctions chimériques qui semblent vous élever au-dessus d'eux, et qui, à le bien prendre, ne sont que le fruit de votre cabale, de votre ambition, de votre orgueil ; que parce que vous avez peut-être entamé votre probité pour acquérir les richesses et les honneurs dont vous jouissez.

D'ailleurs, Messieurs, que deviendriez-vous, dites-le moi, s'il n'y avait point dans le monde de conditions obscures et subalternes, et que deviendrait ce rang qui vous

donne tant de considération, qui vous attire tant de respect, si tous les hommes étaient également riches et puissants? Ah! c'est parce qu'il y a des artisans, des laboureurs, en un mot des pauvres, que les grands de la terre ont des vassaux, que les monarques ont des sujets, et que vous trouvez le moyen de vous faire servir et de traîner à votre suite une foule de domestiques et de clients; de sorte que votre illustration dépend en quelque sorte de ces hommes mêmes que vous méprisez. En effet que serait un souverain sans sa cour, un prince sans son cortège, un maître sans serviteurs? Mais parce que la Providence a voulu qu'il y eût des hommes subordonnés aux autres, faut-il pour cela les outrager, les mépriser, les regarder comme le rebut de l'univers, comme l'horreur de la nature?

Ah! si vous avez, je ne dis pas la foi, mais seulement de l'humanité, vous devez souffrir toutes les fois que vous voyez d'autres vous-mêmes attachés à vos ordres comme des esclaves; vous devez souvent vous demander pourquoi vous n'êtes pas à leur place, et pourquoi ils ne sont pas à la vôtre, vous devez alléger leur joug autant qu'il est possible, et ne leur faire sentir qu'avec tout le regret imaginable, que vous avez un empire sur eux.

Eh! quel empire, Messieurs, si vous remontez à notre commune origine; c'est alors que vous verrez qu'il n'y avait dans le monde que des pasteurs, et que malgré tous vos titres et toutes vos généalogies, vous avez une extraction commune avec tous les pauvres. Ils viennent comme vous de la race d'Adam, le père des uns et des autres, qui ne nous a laissé pour héritage que la qualité de pécheurs. Toute la différence que j'y trouve, dit saint Chrysostome, c'est que le pauvre que l'on méprise est l'ami de Dieu, le membre de Jésus-Christ, tandis que le riche est anathématisé par ce divin Sauveur lui-même, comme un homme à qui il est presque impossible de se sauver, comme un homme qui reçoit sa récompense dès cette vie, et qui doit s'attendre aux plus grands maux s'il ne fait pas un saint usage de ses biens.

Vous me direz, Messieurs, que ce n'est point la qualité des pauvres qui vous alarme et qui vous effarouche, mais que c'est l'horreur qui les environne, la difformité qui les couvre, dont vous êtes effrayés; et je vous répondrai que c'est précisément parce qu'ils sont remplis d'ulcères, parce qu'ils n'ont pour vêtement que des lambeaux usés, que vous devez sentir vos entrailles s'émouvoir. Et si la vue de ces squelettes ambulants, de ces spectres hideux, vous décourage et vous révolte, vous auriez donc fui la présence de notre divin Sauveur, lorsque couronné d'épines et couvert de sang, lorsque attaché à une croix et déchiré dans tous ses membres, il offrait à la terre le spectacle le plus terrible et le plus touchant; vous auriez donc fui la présence de tous ces serviteurs de Dieu dont le monde n'était pas digne, et qui comme

Job, se trouvèrent couverts de plaies depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds?

Ah! c'est alors que la grâce doit triompher de la nature; c'est alors qu'il faut se souvenir d'être chrétien, et se sacrifier avec courage pour soulager son frère, et pour le traiter comme on voudrait être traité soi-même en pareille circonstance. Malheur à vous! si une fausse délicatesse vous retient, si un misérable orgueil vous arrête, lorsqu'il est question de secourir un membre de Jésus-Christ. Ne savez-vous pas que le Seigneur a dit qu'un simple verre d'eau froide, donné en son nom au moindre des hommes, aurait sa récompense? Eh! comment, Messieurs, Dieu daigne s'abaisser jusqu'à vouloir qu'on traite le plus pauvre comme lui-même, jusqu'à s'approprier le bien qu'on lui aura fait, et nous, vers de terre, aurons de l'éloignement et de la répugnance quand il s'agira de rendre service à notre prochain?

Sachez, dit saint Augustin, que ce sont les pauvres et non les riches et les grands, qui ont eu le bonheur de voir Dieu lui-même à leurs pieds, le bonheur d'être appelés à sa crèche avant tous les rois. Jésus-Christ, en lavant les pieds de ses apôtres, en les appelant ses amis et ses frères, a voulu nous apprendre que nous devons regarder tous les hommes comme nos égaux, et leur rendre les services les plus humiliants lorsqu'ils ont besoin de notre ministère. Avec quel zèle, avec quelle ardeur saint Paul, cet homme qui effaçait la gloire des rois, selon la remarque de saint Chrysostome, qui commandait aux démons, qui ressuscitait les morts, qui, d'une seule parole, pouvait guérir ou faire mourir, dont les vêtements dissipèrent toutes sortes de maladies, et qui avait plus l'air d'un ange descendu du ciel que d'un mortel; avec quel zèle ne se déclarait-il pas l'ami de Priscille et d'Aquilas; avec quelle effusion de cœur ne les embrassait-il pas, quoiqu'ils ne fussent que deux pauvres ouvriers! Il a placé dans son *Épître aux Romains* leurs noms qui sont venus jusqu'à nous, pour nous faire connaître qu'il n'y a de grand que ce qui l'est aux yeux de Dieu, et que l'homme le plus vil en apparence est un homme créé de Dieu, racheté par le sang de Jésus-Christ, et qui, en cette qualité, mérite tous nos égards.

Delà vient que l'Eglise, dans tous les temps, et principalement dans ses beaux jours, ne cessa point d'élever aux plus hautes dignités les personnes les plus pauvres et les plus obscures, et que le Prophète, en parlant des merveilles du Tout-Puissant, nous dit qu'il prend plaisir à tirer le faible et l'indigent de la poussière et du fumier, pour le faire asseoir avec les princes de son peuple : *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui* (Psal. CXII, 7); delà vient que Jésus-Christ ordonna à ses disciples de ne prendre ni titre ni qualité; de renoncer au nom de maître, et d'agir tout différemment que ceux qui dominent sur les nations; delà vient qu'il ne cesse de nous répéter qu'il est doux et hum-

ble de cœur, et de maudire les superbes et les ambitieux.

Ah! si nous étions vraiment chrétiens, le titre de pauvre serait auprès de nous la plus excellente et la plus honorable recommandation : nous ne verrions dans ces hommes accablés de misères, qui n'ont d'autre nourriture que leurs larmes, d'autre habit que des ulcères, d'autre maison que les chemins publics, d'autre couverture que le ciel, d'autre consolation que leurs plaintes, d'autre espoir que la mort; nous ne verrions dans tous ces cadavres animés que Jésus-Christ lui-même, et nous n'entendrions que sa voix quand ils nous demandent du secours.

Ne doutez pas, dit saint Chrysostome, que lorsque vous refusez d'assister les pauvres, vous ne refusiez souvent de soulager les saints, puisqu'on lit au livre de la *Sagesse* que les pécheurs s'écrieront au dernier jour, en voyant les élus : Ah! voilà ceux qui furent autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de toutes sortes d'opprobres; insensés que nous étions, nous les méprisions, et ils sont maintenant au rang des saints : *Illi autem sunt in pace. (Sap., III, 3.)*

Que de motifs pour nous engager à estimer les pauvres, et même à les honorer! Leur état n'est plus incertain; Jésus-Christ le met infiniment au-dessus de celui des riches, que dis-je, il nous déclare que l'indigence est une voie qui conduit au ciel, et il l'a canonisée dans sa propre personne, ayant voulu naître, vivre et mourir pauvre. Vous êtes donc, ô malheureux! vous que nous rejettons, vous dont nous ne pouvons supporter la vue, les favoris du ciel, les bien-aimés de Dieu; et vos cris ont la vertu d'attirer la malédiction sur le riche qui ne veut ni vous assister ni vous voir. Obtenez du Seigneur qui vous chérit, et qui a daigné vous recommander lui-même à tous ceux qui liraient son évangile et qui embrasseraient sa religion, que nous vous regardions désormais comme un objet précieux.

Fasse le ciel, Messieurs, que l'exposé que je viens de vous faire de la qualité des pauvres vous engage à les secourir et à les aimer! Mais, comme il ne suffit pas d'avoir vu ce qu'ils sont, il faut encore voir ce que vous êtes, afin de vous presser par toutes sortes de moyens à soulager les infortunés.

SECONDE PARTIE.

Il est étonnant de voir jusqu'à quel point ce faste excessif qui accable nos villes et nos campagnes, étouffe les sentiments d'humanité. L'homme sorti de la lie du peuple ne se reconnaît plus, et se croit un Dieu lorsqu'une fortune surprenante et rapide lui a procuré quelques revenus et quelques distinctions. Il semble, à nous entendre et à nous voir, que le limon dont fut formé le pauvre est tout différent de celui d'où nous avons été tirés, et que c'est un effort plein de courage lorsque nous osons descendre jusqu'à parler à un malheureux, jusqu'à l'interroger sur ses besoins. Mais, hommes de

terre et de boue, qui vous nommez les grands du monde, qui êtes-vous donc aux yeux de la raison et de la foi, pour avoir droit de mépriser vos semblables, de rougir de leur état, et d'insulter peut-être à leurs malheurs? Votre corps a-t-il été engendré des rayons du soleil, pendant que celui du pauvre est sorti du sein de la poussière? et votre âme commande-elle aux astres et aux éléments, pendant que celle du pauvre leur est assujettie?

Il est vrai qu'on serait tenté de croire à cette disproportion et à cette étonnante inégalité, lorsqu'on vient à considérer vos regards méprisants, vos airs dédaigneux envers les infortunés. Cependant, vous n'avez rien au-dessus du pauvre, comme dit saint Ambroise, que des passions plus violentes, que des vices plus affreux. Qu'est-ce, en effet, que cette ambition qui vous ronge, que cet orgueil qui vous tyrannise, sinon des crimes que l'indigent ignore; sinon des crimes qui vous rendent le fléau même de ceux qui paraissent vous adorer; sinon des défauts qui vous attirent plus de mépris que vous n'en conservez pour le pauvre?

Ces biens que vous possédez, ces honneurs dont vous jouissez sont-ils donc incorporés avec votre être, et font-ils partie de vous-mêmes, pour vous donner droit de rebuter l'homme sans fortune et sans dignités? Hélas! si quelque revers ne vous en dépouille pas, la mort va bientôt vous les enlever, et vous réduire à une poussière semblable en poids et en valeur à celle du plus simple artisan. Je ne vois dans les cimetières qu'un amas confus d'ossements arides, et je défie l'homme le plus clairvoyant d'y démêler ceux du noble et du roturier. Tout est égal, tout porte l'empreinte de cette misère et de cette corruption communes à tous les enfants d'Adam.

Je sais que la Providence a réglé parmi nous des rangs et des distinctions, mais je sais en même temps qu'elle n'a rendu les uns plus riches et plus puissants que pour assister les autres. Elle a voulu, cette Providence, toujours sage et toujours adorable, que les hommes opulents fussent les économes de ceux qui avaient besoin, et que l'indigence de ceux-ci trouvât des ressources dans l'abondance de ceux-là. C'est par cette raison que Dieu, à qui nous sommes également précieux, ne nous a pas donné à tous la même fortune et le même crédit. Cette inégalité devient le plus puissant lien de la société. On se secourt mutuellement, et cette réciprocité de secours entretient la plus heureuse harmonie.

Que le riche cesse donc de s'enorgueillir, dit saint Chrysostome, puisqu'il n'est que le fermier du pauvre, puisqu'il est comptable de ses biens à tous les infortunés. C'est à lui que le Seigneur les renvoie pour qu'il les soulage, pour qu'il devienne leur protecteur et leur père, et s'il ne s'acquitte pas de cette importante fonction, qu'il n'attende du ciel ni paix ni miséricorde. Lazare est emporté par les anges dans le sein d'Abraham, et le

mauvais riche est précipité dans les enfers avec les démons.

C'est donc bien à tort que nous osons mépriser les pauvres et les rebuter, puisque la bonté que nous leur témoignons, puisque les aumônes que nous leur faisons peuvent nous ouvrir les tabernacles éternels. Nous leur donnons quelques secours passagers, et ils nous procurent un bonheur immortel. Vous me direz qu'il y a de mauvais pauvres qui mènent une vie oisive et vagabonde, qui s'exaltent en plaintes et en murmures; mais, ne pourraient-ils pas vous reprocher à leur tour que vos jours se passent dans la mollesse et dans l'inaction, et que, quoique à la source des biens, vous vous élevez contre la Providence toutes les fois qu'elle vous afflige de la moindre incommodité? Vous sied-il bien, en effet, à vous, hommes lâches et voluptueux, d'insulter à la conduite des pauvres? Ah! si quelqu'un a droit de se plaindre, n'est-ce pas celui qui manque de tout? D'ailleurs, ne donnez-vous pas lieu aux murmures du malheureux par ce faste excessif, par ce luxe désordonné, par cette dureté impitoyable dont vous les accablez? Que Dieu prenne la balance à la main, qu'il pèse votre vie et qu'il pèse la leur. S'il y a des faiblesses de leur part, que de crimes de la vôtre! C'est un colosse mis en parallèle avec un atome.

D'ailleurs, Messieurs, vous n'ignorez pas que la difficulté de se sauver parmi les riches rend leur condition mille fois plus affligeante que celle du pauvre. Que de devoirs à remplir de votre côté, pendant que le pauvre n'a besoin que de patience et de soumission! L'état de l'homme indigent est une prière continuelle, dit saint Augustin, au lieu que celui de l'homme riche est en quelque sorte une opposition à l'Evangile, qui nous recommande de renoncer à tout pour mieux sauver notre âme. Ah! qui est-ce qui ne préférerait pas d'être Lazare, plutôt que le mauvais riche? Cependant, la nature frissonne de la situation où se trouvait Lazare : accablé de misères, couvert de plaies, n'ayant pour consolateur que des chiens qui léchaient ses ulcères, il ne voyait de toutes parts que des sujets d'affliction et des objets d'horreur. C'est ainsi que les haillons du pauvre, dit saint Chrysostome, l'emportent sur la pourpre et le lin dont les riches sont vêtus; c'est ainsi que les douleurs qu'ils souffrent sont mille fois plus à désirer que les plaisirs des mondains.

Que ne puis-je actuellement ouvrir les enfers à vos yeux! Vous y verriez au milieu des tourbillons de soufre et de feu des multitudes et de riches et de grands qui jouissaient de toute la graisse de la terre et de toute la considération du siècle. Le moment est venu où leur grandeur s'est éclipcée, et dans le temps même qu'on tâchait de la rappeler en vain par la magnificence d'une sépulture fastueuse et par la pompe d'un éloge imposteur, ils sont tombés sous la main d'un Dieu qui les accablait du poids de ses vengeances pendant toute une éternité.

Voilà ce que sont la plupart des riches. Rien de plus agréable que leur état aux yeux de la nature, mais rien de plus terrible aux yeux de la foi. Homme insensé, s'écrie saint Chrysostome, quelle est donc ta stupidité de mettre ta gloire et ton repos dans des biens si fragiles, et dont le mauvais usage cause des révolutions si funestes? Que fera un palais au dernier jour? Que fera un équipage, un ameublement, un habit dans ce moment où il n'y aura plus que la splendeur de Dieu et de ses saints qui brillera? Qu'est-ce que tout cela même actuellement, sinon un jeu de poudre autrement configuré que celle qu'on foule aux pieds; sinon l'ouvrage des insectes et des vers; et cependant, messieurs, c'est sur ces misères que vous établissez votre grandeur, et que vous fondez votre orgueil. N'ai-je pas bien raison de vous demander qui vous êtes, et de vous faire voir que votre condition même est au-dessous de celle du pauvre? Celui-ci ne perdra rien en mourant, et vous perdrez ce qui formait tout votre être, ce qui captivait toute votre âme, ce qui engourdissait tous vos sens.

Rappelez le moment où vous sortîtes du sein de vos mères. Vous parûtes alors au milieu du monde dans un état de nudité pire que celui de ces pauvres dont vous ne pouvez supporter la vue. C'est par de telles réflexions que vous viendrez à bout d'honorer l'humanité de quelque manière qu'elle s'offre à vos regards, et cela d'autant mieux que l'homme le plus misérable a souvent plus de grandeur d'âme et plus de magnanimité que le noble, qui daigne à peine l'envisager. On suppose, il est vrai, que l'éducation donne des sentiments, mais combien de personnes distinguées par leur nom n'en ont tiré nul profit, tandis que bien des pauvres ont trouvé dans eux-mêmes un héroïsme qui leur aurait mérité les plus grands honneurs s'ils avaient pu se faire connaître. Il ne manque souvent à ces personnes que vous méprisez que des protecteurs et des occasions pour se signaler d'une manière éclatante; peut-être même que si on leur eût procuré les avantages dont vous jouissez, ils se trouveraient vos supérieurs et vos maîtres. Combien d'exemples en ce genre l'histoire ne nous fournit-elle pas? et combien ne nous a-t-elle pas fait voir de soldats sortis de la lie du peuple, aussi grands par leur valeur et par leurs exploits que ceux mêmes qui les commandaient?

Si tous ces motifs ne vous engagent pas à honorer les pauvres et à les assister, il faut donc que ces malheureux expirent victimes de votre cruauté! Il faut donc que pendant que vous n'épargnez rien pour vos plaisirs vous leur ravissiez la portion que vous leur devez! Eh bien! Seigneur, qu'ils meurent, et leurs corps attendront en paix la résurrection sur une terre ingrate qui n'a pu les nourrir, car je ne vois plus d'autre ressource pour eux.

Mais non, ô mon Dieu! vous ne permettrez pas que vos amis soient privés de tous les secours. Vous viendrez vous-mêmes à leur aide, et vous inspirerez à ceux qui m'écou-

tent la volonté de les soulager et de leur prolonger la vie. Ils ne traînent qu'un reste de jours, il est vrai, mais ces jours mêmes nous sont utiles pour nous donner lieu d'exercer la charité, en un mot, pour nous sanctifier. Qu'on ne nous demande point, dit saint Chrysostome, ce que font les pauvres sur la terre, et qu'on ne regarde pas leur existence comme inutile, puisqu'il est certain qu'ils vivent pour le bonheur de ceux qui les assistent.

Ah! Seigneur, si je pense que le bonheur éternel que j'attends dépend des pauvres qui m'environnent et des secours que je puis leur donner, je n'aurai plus de répugnance à les voir et à les soulager. Que dis-je? je courrai au-devant d'eux, je baiserais leurs plaies, et je les regarderais comme mes bienfaiteurs. Ils nous font plus de bien que nous ne leur en faisons. Lorsque nous les envisageons avec les yeux de la foi ils expient par leurs larmes les péchés que nous avons commis, et les bénédictions qu'ils nous donnent sont ratifiées par notre Père qui est dans les cieux.

S'ils ont recours à mille différents stratagèmes pour exciter notre pitié, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, et regardons-nous comme la cause de ces malheurs. Ce n'est en effet que parce que nous sommes inhumains qu'ils sont artificieux; que parce que nous les rebutions qu'ils cherchent à nous tromper. Hélas! je ne voudrais vous voir qu'un seul jour à leur place, couverts de leurs misères, accompagnés de l'ignominie qu'ils traînent avec eux, et qui les rend aux yeux du public un objet d'horreur. Combien cette journée ne vous paraîtrait-elle pas de longue durée! Combien ne seriez-vous pas humiliés d'un tel état, et irrités si l'on venait à vous rejeter! Et vous ne voulez pas

que ces malheureux se plaignent et murmurent lorsque vous les accablez de vos mépris et de vos reproches? Aujourd'hui ils gémissent, et leur condition n'a rien que d'effrayant, mais le bonheur qu'ils ont de posséder leur Dieu, de participer aux mêmes sacrements que vous, et d'espérer une autre vie qui les dépouillera de leurs misères pour les revêtir de la gloire de Jésus-Christ, les rend aux yeux de la foi infiniment plus respectables que vous, malgré vos possessions et toutes vos grandeurs.

Ah! Seigneur dépouillez-nous de tous nos titres et de tous nos biens, pourvu que vous nous enrichissiez de votre grâce. Il n'y a qu'elle qu'on peut appeler un trésor. Celui qui la possède et qui mendie le long des rues est mille fois plus heureux que celui qui, privé de ce bonheur, est assis parmi les princes de la terre. Inspirez-nous, ô mon Dieu, un véritable amour pour les pauvres et pour la pauvreté; donnez-nous le désir ardent de les soulager lorsque les facultés viendront à nous manquer. Apprenez-nous que nous ne sommes que les économes des malheureux, et que si nous ne retranchons pas de notre vie toutes les superfluités pour en assister les indigents, nous ne méritons ni d'être vos enfants ni les héritiers de votre royaume éternel.

Conduisez-nous dans ces prisons où languissent tant de malheureux, et où vous souffrez vous-même dans leur personne. Conduisez-nous dans ces hôpitaux où des maladies de toute espèce dévorent et consomment nos propres frères, afin que par ces œuvres de miséricorde nous puissions obtenir la rémission de nos fautes, et le bonheur de vous posséder pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES

SUITE DES SERMONS DIVERS DU P.^r BOURREE. 9

Sermon XCIV. — Prêché à la sainte Chapelle de Dijon, le jour de saint Simon et saint Jude, 28 octobre, à l'issue de la procession générale qui se fait en actions de grâces de la récolte des fruits de la terre.	9
Sermon XCV. — Explication du psaume CXXXI.	25
Sermon XCVI. — Explication du psaume CXVIII.	40
Sermon XCVII. — Explication du psaume XXII.	60
Sermon XCVIII. — Explication des psaumes XLII et XXV, dont le premier se dit au commencement de la messe, et l'autre immédiatement après l'offertoire, par rapport aux prêtres.	69
Sermon XCIX. — Explication du psaume XXV.	81
Sermon C. — Exhortation pour une assemblée de dames de charité.	95

HOMÉLIES SUR LES ÉVANGILES DE TOUS LES DIMANCHES DE L'ANNÉE 105

Extrait de la préface.	103
Homélie I. ^{re} . — Pour le dimanche dans l'octave de Noël.	105
— Du mépris du monde.	105
Homélie II. — Pour le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. — Il faut marcher de bonne heure dans la voie de Dieu et s'habituer à son joug.	119
Homélie III. — Pour le second dimanche après l'Épiphanie. — Sur les devoirs des personnes mariées envers Dieu et envers elles-mêmes.	156
Homélie IV. — Pour le cinquième dimanche après l'Épiphanie. — De la patience de Dieu envers les pécheurs.	149
Homélie V. — Pour le dimanche de la Septuag. — Sur la nécessité de la vocation pour tous les États.	161

Homélie VI. — Pour le dimanche de la Sexag. — Il faut se délier de soi-même et se confier en Dieu.	175
Homélie VII. — Pour le 5 ^e dimanche de Carême. — L'incrédulité ne vient pas de l'esprit, mais du cœur.	185
Homélie VIII. — Pour le dimanche de la Passion. — L'indifférence est une marque presque assurée de réprobation.	197
Homélie IX. — Pour le dimanche des Rameaux. — De la force chrétienne.	210
Homélie X. — Sur l'évangile du dimanche de Pâques. — Nécessité d'édifier le prochain par une sainte vie.	220
Homélie XI. — Pour le dimanche de Quasimodo. — La paix du Christ n'appartient qu'aux hommes de bonne volonté.	232
Homélie XII. — Pour le second dimanche après Pâques. — Des bons et des mauvais pasteurs.	244
Homélie XIII. — Pour le troisième dimanche après Pâques. — De la confiance en Dieu dans les tribulations spirituelles et temporelles qu'il nous envoie.	255
Homélie XIV. — Pour le quatrième dimanche après Pâques. — Il ne faut demander à Dieu dans nos prières que ce qui peut nous conduire au salut.	268
Homélie XV. — Pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension. — Du courage avec lequel la véritable foi fait supporter les maux de ce monde.	279
Homélie XVI. — Pour le troisième dimanche après la Pentecôte. — Sur l'indifférence des chrétiens d'aujourd'hui comparée à la charité des apôtres et de leurs premiers disciples.	290
Homélie XVII. — Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte. — Sur les caractères particuliers de l'hé-	

résie et de la foi.	501	nouvellement de leurs vœux.	747
Homélie XVIII. — Pour le quatorzième dimanche après la Pentecôte. — Sur le honteux esclavage des pêcheurs.	516	II. — Conférence à des religieuses sur les distractions.	757
Homélie XIX. — Pour le seizième dimanche après la Pentecôte. — Sur la sainteté de l'obéissance et de l'humilité.	530	PANÉGYRIQUES.	767
Homélie XX. — Sur l'évangile du dix-neuvième dimanche après la Pentecôte. — Union spirituelle de Dieu avec son Eglise.	543	Extrait de la préface.	767
Homélie XXI. — Pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte. — La malice des hommes fait éclater la grandeur de Dieu.	555	Panegyrique I ^{er} . — Saint Vincent, diacre de Saragosse, martyr.	771
Homélie XXII. — Pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte. — Sur la foi en Jésus-Christ.	566	Panegyrique II. — Sainte Scholastique.	785
RETRAITES POUR CEUX QUI DÉSIRENT SE CONVERTIR ET POUR CEUX QUI VEULENT SE RENOUVELER DANS LA PIÉTÉ.	577	Panegyrique III. — Saint Etienne, troisième abbé de Cîteaux.	801
Préface.	577	Panegyrique IV. — Saint Georges.	815
Première retraite. — Premier jour. — De l'état du péché.	579	Panegyrique V. — Sainte Catherine de Sienne.	829
Second jour. — De l'habitude dans le péché.	586	Panegyrique VI. — Saint Amant ou Amateur, évêque d'Auxerre.	846
Troisième jour. — Sur la passion dominante.	594	Panegyrique VII. — Saint Baudèle, sous-diacre de l'Eglise d'Orléans.	859
Quatrième jour. — Du délai de la conversion.	490	Panegyrique VIII. — Saint Bonaventure, docteur de l'Eglise.	879
Cinquième jour. — De la pénitence.	408	Panegyrique IX. — Sainte Anne.	882
Sixième jour. — De la mort.	416	Panegyrique X. — Sainte Marthe.	895
Septième jour. — Du jugement.	425	Panegyrique XI. — Sainte Claire.	909
Huitième jour. — De l'enfer.	451	Panegyrique XII. — Sainte Rose de Lima.	925
Neuvième jour. — Du paradis.	459	Panegyrique XIII. — Saint Mathieu, apôtre et évangéliste.	940
Dixième et dernier jour. — De la fidélité à ses devoirs.	448	Panegyrique XIV. — Saint Maurice.	957
Seconde retraite. — Premier jour. — Sur la rechute.	457	Panegyrique XV. — Les saints anges gardiens.	969
Second jour. — De la reconnaissance et de la crainte.	466	Panegyrique XVI. — Sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie.	981
Troisième jour. — Du petit nombre des élus.	474	Panegyrique XVII. — Saint Bénigne.	996
Quatrième jour. — De la vigilance et de la prière.	484	Panegyrique XVIII. — Saint Nicolas.	1015
Cinquième jour. — Du péché véniel.	496	Panegyrique XIX. — Saint Claude, archevêque de Besançon.	1027
Sixième jour. — De la perfection chrétienne.	509	Panegyrique XX. — Saint Médard, évêque de Noyon.	1045
Septième jour. — De la présence de Dieu.	517	Panegyrique XXI. — Saint Pierre aux Liens.	1060
Huitième jour. — De la pureté intérieure.	529	Panegyrique XXII. — Saint Remi, archevêque de Reims.	1076
Neuvième jour. — De la fréquentation des sacrements.	559	Panegyrique XXIII. — Saint Léger, évêque d'Autun et martyr.	1090
Dixième et dernier jour. — De la persévérance.	555	NOTICE SUR LE P. SOANEN.	1107
MEDITATIONS SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ET DE LA SAINTE VIERGE.	569	SERMONS, HOMÉLIE, PANÉGYRIQUE ET EXHORTATIONS DU P. SOANEN.	1109
Extrait de la préface.	569	Sermon I ^{er} . — Pour le mercredi des Cendres. — Sur la sanctification du Carême.	1109
Méditation I ^{re} . — Sur le mystère de l'Incarnation.	569	Sermon II. — Pour le premier dimanche de Carême. — Sur les spectacles.	1125
Méditation II. — Sur le mystère de la naissance de Jésus-Christ.	577	Sermon III. — Pour le second dimanche de Carême. — Sur les grandeurs de Jésus-Christ.	1141
Méditation III. — Sur le mystère de la Circoncision.	584	Sermon IV. — Pour le troisième dimanche de Carême. — Sur l'excellence du christianisme.	1158
Méditation IV. — Sur le mystère de l'Epiphanie.	595	Sermon V. — Pour le quatrième dimanche de Carême. — Sur la Providence.	1175
Méditation V. — Sur le mystère de la Présentation de l'enfant Jésus au temple de Jérusalem.	601	Sermon VI. — Pour le dimanche de la Passion. — Sur les œuvres du chrétien.	1189
Méditation VI. — Sur le mystère de la Fuite de l'enfant Jésus en Egypte et son retour.	606	Sermon VII. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur la solennité de la semaine sainte.	1205
Méditation VII. — Sur le mystère de l'enfant Jésus retrouvé au temple.	616	Sermon VIII. — Pour le vendredi saint. — Sur la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.	1220
Méditation VIII. — Sur le baptême de Jésus-Christ.	626	Sermon IX. — Pour le samedi saint. — Sur la sépulture de Notre-Seigneur.	1256
Méditation IX. — Sur le mystère de la Transfiguration.	655	Sermon X. — Pour le saint jour de Pâques. — Sur le triomphe de la religion.	1257
Méditation X. — Sur le mystère de l'Entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem.	644	Sermon XI. — Pour le lundi de Pâques. — Sur la prédication.	1252
Méditation XI. — Sur le mystère de l'Eucharistie.	655	Sermon XII. — Pour le mardi de Pâques. — Sur la vérité de la religion.	1267
Méditation XII. — Sur le mystère de la Passion.	661	Sermon XIII. — Sur l'amour de la patrie.	1280
Méditation XIII. — Sur le mystère de la Sépulture.	672	Sermon XIV. — Sur les scandales du siècle.	1295
Méditation XIV. — Sur le mystère de la Résurrection.	682	Sermon XV. — Sur les maladies.	1509
Méditation XV. — Sur le mystère de l'Ascension.	689	Sermon XVI. — Pour le jour de la Pentecôte. — Sur l'amour de Dieu.	1525
Méditation XVI. — Sur le mystère de la Pentecôte.	699	Sermon XVII. — Sur l'orgueil.	1541
Méditation XVII. — Sur le mystère de la Conception.	708	Sermon XVIII. — Sur l'exemple.	1557
Méditation XVIII. — Sur le mystère de la Naissance de la très-sainte Vierge.	715	Sermon XIX. — Sur le travail.	1575
Méditation XIX. — Sur le mystère de la Présentation de la très-sainte Vierge au temple.	720	Sermon XX. — Pour la fête de la Toussaint.	1589
Méditation XX. — Sur le mystère de l'Annonciation.	724	Sermon XXI. — Sur la mort.	1405
Méditation XXI. — Sur le mystère de la Visitation.	729	Sermon XXII. — Sur le jugement dernier.	1426
Méditation XXII. — Sur le mystère de la Purification.	755	Sermon XXIII. — Sur les saintes Ecritures.	1444
Méditation XXIII. — Sur le mystère de l'Assomption.	610	Sermon XXIV. — Sur la communion.	1463
EXHORTATION ET CONFÉRENCE A DES RELIGIEUSES.	745	Sermon XXV. — Sur la patience.	1481
Avertissement.	745	Homélie pour le saint jour de Noël.	1500
I. — Exhortation à des religieuses pour une cérémonie appelée le <i>Baiser de paix</i> , qui se fait à la veille du re-		Panegyrique de saint Thomas d'Aquin.	1519
		Exhortation sur l'aumône	1557

FIN.

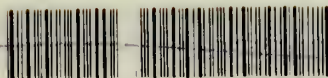
Imprimerie de L. MIGNE, au Petit-Montrouge.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

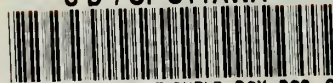


a39003 001908275b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 4 0
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V040
COO MIGNÉ, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047767

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	08	03	2